TROISIÈME ET DERNIERE

ENCYCLOPEDIE

THÉOLOGIQUE,

OU TROISIÈME ET DERNIÈRE

SERIE DE DICTIONNAIRES SUR TOUTES LES PARTIES DE LA SCIENCE RELIGIEUSE

OFFRANT EN FRANÇAIS, ET PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE,

LA PLUS CLAIRE, LA PLUS FACILE, LA PLUS COMMODE, LA PLUS VARIÉE ET LA PLUS COMPLÈTE DES THÉOLOGIES :

CES DICTIONNAIRES SONT, POUR LA TROISIÈME SÉRIE, CEUX :

DES SCIENCES POLITIQUES, — DES MUSÉES, — D'ÉCONOMIE CHARITABLE, — DES BIENFAITS DU CHRISTIANISME, — DE MYTHOLOGIE, — DE LA SAGESSE POPULAIRE, — DE TRADITION PATRISTIQUE ET CONCILIAIRE, — DES LÉGENDES, — DES ORIGINES DU CHRISTIANISME, — DES ABBAYES, — D'ESTHÉTIQUE, — D'ANTIPHILOSOPHISME, — DES HARMONIES DE LA RAISON AVEC LA FOI, — DES SUPERSTITIONS, — DE THÉOLOGIE ET DE PHILOSOPHIE SCHOLASTIQUE, — DES APOCRYPHES, — DE DISCIPLINE ECCLÉSIASTIQUE, — D'ORFÉVRERIE ET ORNEMENTATION RELIGIEUSES, — DE TECHNOLOGIE, — DES SCIENCES PHYSIQUES ET NATURELLES, — DES CARDINAUX, — DES PAPES, — DES OBJECTIONS POPULAIRES, — DE LINGUISTIQUE, — DE MYSTIQUE, — DU PROTESTANTISME, — DES PREUVES DE LA DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST, — DU PARALLÈLE ENTRE LES DIVERSES DOCTRINES PHILOSOPHIQUES ET RELIGIEUSES ET LA FOI CATHOLIQUE, — DE BIBLIOGRAPHIE ET DE BIBLIOLOGIE, — DES ANTIQUITÉS BIBLIQUES, — DES SAVANTS ET DES IGNORANTS, — DE PHILOSOPHIE, — D'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE, — DES DROITS DE LA RAISON DANS LA FOI, — DE PHYSIOLOGIE, — DES MISSIONS, — DES CANTIQUES, — DE LÉGISLATION CANONICO-CIVILE, THÉORIQUE ET PRATIQUE, DES CONTROVERSES HISTORIQUES, — DE LA DOCTRINE CATHOLIQUE PAR LES SEULS CANONS DES CONCILES, — DES LEÇONS ET EXEMPLES DE LITTÉRATURE CHRÉTIENNE EN PROSE ET EN VERS;

Publication sans laquelle on ne saurait parler, lire et écrire utilement et exactement, n'importe en quelle situation de la vie ;

PUBLIÉE

PAR M. L'ABBÉ MIGNE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,

OU

DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE ECCLÉSIASTIQUE.

PRIX : 6 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA COLLECTION ENTIÈRE, OU A 50 VOLUMES CHOISIS DANS LES TROIS *Encyclopédies ;* 7 FR. ET MÊME 8 FR. POUR LE SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL DICTIONNAIRE PARTICULIER.

ALMA COLLEGE 203 LIBRARY M588 California

65 VOLUMES, PRIX : 390 FRANCS.

TOME SOIXANTE-DEUXIÈME.

DICTIONNAIRE DE LEÇONS ET EXEMPLES DE LITTÉRATURE CHRÉTIENNE EN PROSE ET EN VERS.

TOME SECOND. — POÉSIE.

2 VOLUMES, PRIX : 15 FRANCS.

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, ÉDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, 20, AU PETIT-MONTROUGE,
AUTREFOIS BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS, MAINTENANT DANS PARIS.

1864

38658

DICTIONNAIRE

DE

LEÇONS ET EXEMPLES DE LITTÉRATURE CHRÉTIENNE

EN PROSE ET EN VERS.

CONTENANT :

UN CHOIX IMMENSE ET VARIÉ DE MORCEAUX EMPRUNTÉS, POUR LA PLUPART, A NOS PLUS GRANDS PROSATEURS ET A NOS MEILLEURS POETES DES XVII^e^, XVIII^e^ ET XIX^e^ SIÈCLES, ET AYANT POUR OBJET LES POINTS LES PLUS IMPORTANTS DU CHRISTIANISME, SON DOGME, SA MORALE, SON CULTE, SON HISTOIRE, SES SACREMENTS, SES FÊTES, ETC.; DE MANIÈRE A PRÉSENTER RÉUNIES, COMME EN UN FAISCEAU, TANT POUR LA PROSE QUE POUR LES VERS, LES COMPOSITIONS DE TOUT GENRE QUE LE SUFFRAGE DES CRITIQUES LES PLUS ESTIMÉS ET DES CORPS SAVANTS A DÉSIGNÉES COMME ÉTANT DIGNES DE SERVIR DE MODÈLES SOUS LE DOUBLE RAPPORT DE LA SOLIDITÉ DES PENSÉES ET DE LA BEAUTÉ DU STYLE, ET NON MOINS PROPRES A DRESSER LE GOUT QU'A ÉCLAIRER L'ESPRIT ET FORMER LE CŒUR; PRÉCÉDÉ D'UNE *Esquisse historique de la poésie chrétienne* DEPUIS LES TEMPS LES PLUS ANCIENS JUSQU'A NOS JOURS, ET ACCOMPAGNÉ DE NOTES CONCISES POUR L'ÉCLAIRCISSEMENT DES DIFFICULTÉS QUI POURRAIENT EMBARRASSER LE LECTEUR : LE TOUT COURONNÉ, D'ABORD, DE DEUX TABLES ALPHABÉTIQUES, L'UNE DES AUTEURS, L'AUTRE DES MATIÈRES, PUIS D'UNE TROISIÈME TABLE SELON L'ORDRE LOGIQUE, FAISANT LIRE LES DEUX VOLUMES COMME DES OUVRAGES MÉTHODIQUES, PROCÉDANT PAR FILIATION DES PRINCIPES AUX CONSÉQUENCES ET FAISANT DE CHAQUE VOLUME UN VÉRITABLE TRAITÉ PHILOSOPHIQUE ET THÉOLOGIQUE EN MORCEAUX CHOISIS :

PAR François PÉRENNÈS,

Membre de plusieurs Sociétés savantes de Paris et de Lyon, auteur de l'*Institution du Dimanche considérée dans ses rapports avec les besoins du* XIX^e^ *siècle;* d'une nouvelle *Histoire de saint François de Sales,* d'après les documents originaux les plus précieux et de nombreux Mémoires inédits, et d'autres ouvrages couronnés par diverses Académies, etc., etc.;

PUBLIÉ

PAR M. L'ABBÉ MIGNE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,

OU

DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE ECCLÉSIASTIQUE.

TOME SECOND.

POÉSIE.

2 VOLUMES, PRIX : 15 FRANCS.

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, EDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, 20, AU PETIT-MONTROUGE,
AUTREFOIS BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS, MAINTENANT DANS PARIS.

1864

Paris. — Imprimerie J.-P. MIGNE.

ESQUISSE HISTORIQUE

DE LA POESIE CHRÉTIENNE

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS ANCIENS JUSQU'A NOS JOURS.

Par François Pérennès.

« La poésie, dit Fénelon, est plus sérieuse et plus utile que le vulgaire ne le croit. La religion a consacré la poésie à son usage dès l'origine du genre humain. Avant que les hommes eussent un texte d'écriture divine, les sacrés cantiques, qu'ils savaient par cœur, conservaient la mémoire de l'origine du monde et la tradition des merveilles de Dieu... Les psaumes feront l'admiration et la consolation de tous les siècles et de tous les peuples, où le vrai Dieu sera connu et senti. Toute l'Ecriture est pleine de poésie dans les endroits même où l'on ne trouve aucune trace de versification. La parole animée par les vives images, par les grandes figures, par le transport des passions et par le charme de l'harmonie, fut nommée le langage des dieux. »

Il est à remarquer que les Hébreux, de même que presque toutes les nations du monde, eurent des poëtes avant d'avoir des historiens et des écrivains; car les cantiques de Moïse sont le plus ancien monument de leurs livres sacrés. Ce peuple ayant conservé les antiques traditions dans leur pureté primitive, sa poésie se ressentit de prime abord de la sublimité de ses rapports continuels avec le Dieu suprême qui s'était fait son chef, son législateur et son père, tandis que celle des autres peuples, tout en gardant quelque reflet de la lumière originelle, n'offrit que trop tôt et trop souvent des traces de la chute profonde et de la dégradation de l'intelligence humaine. Comme les effets de cette chute et de cette dégradation s'étendirent, en s'aggravant, à mesure que les peuples se multipliaient, l'idée de Dieu, en quelque sorte noyée dans les vapeurs de la corruption universelle, s'obscurcit et se confondit aussi de plus en plus dans la mémoire des générations. Elles perdirent graduellement jusqu'aux notions de l'unité, de la sainteté, de l'éternité du Créateur, et ce qui leur restait d'idées confuses à son sujet, elles l'appliquèrent aux êtres créés, aux objets sensibles. Elles personnifièrent chacun des attributs divins, et ces attributs, comme les créatures auxquelles elles adressaient leurs hommages, telles que le soleil, la lune, les fleuves, les montagnes, les arbres, les animaux, devinrent autant de dieux, qui, pour être formés d'une essence plus parfaite, n'en étaient pas moins de la même nature qu'elles-mêmes. Courbées sous le joug des passions et des vices, elles leur érigèrent aussi des autels, en les personnifiant, et c'est ainsi, selon le mot de Bossuet, que tout devint Dieu pour l'homme, hormis Dieu même. Les poëtes, en recueillant ensuite ces nouveaux symboles, et en les embellissant par l'harmonie de leurs chants, par l'éclat de leurs images, par le merveilleux de leurs fables, donnèrent à toutes ces erreurs une sorte de consécration, et c'est dans ce sens que l'on a pu dire que la poésie était la mère de la théologie païenne : non toutefois qu'elle l'ait inventée, car les plus anciens poëtes grecs, par exemple Hésiode et Homère, n'ont fait que recueillir et formuler des croyances déjà populaires.

Mais si les poëtes n'inventèrent pas les fausses religions, il est certain qu'ils en furent au moins les principaux appuis et les promoteurs, par cela même qu'ils en furent regardés comme les interprètes naturels, et que les peuples s'accoutumèrent à voir en eux des êtres supérieurs au reste des mortels. Leurs chants sacrés se répandaient partout, et leur influence était presque sans limites. Aussi, lorsqu'on remonte à l'origine des diverses sociétés, on est frappé de la part attribuée aux poëtes dans l'œuvre de ces antiques fondations. Les noms d'Orphée, de Linus, de Musée, se lisent sur la première page de l'histoire des Grecs, et saint Justin Martyr rapporte qu'Orphée introduisit dans la Grèce plus de trois cent soixante divinités égyptiennes, qui eurent pour rejetons les dieux d'Hésiode et

d'Homère. « Le véritable berceau des mystères et de la poésie sacrée, dit M. Bignan (1), fut la Thrace. Après Linus et Pamphus son disciple, Orphée fonda la caste des poëtes législateurs et sacerdotaux; il institua des cérémonies et des cultes mystiques. Ses successeurs tentèrent d'importer en Grèce leurs rites barbares, leurs divinités sanguinaires. »

Toutefois l'idée du Dieu unique et éternel était tellement enracinée dans l'intelligence humaine, que chaque fois qu'il se trouvait un esprit supérieur et préparé par ses méditations et par ses vertus à recevoir la lumière de vérités plus hautes, cette idée reparaissait à ses yeux plus ou moins dégagée du voile des allégories et des symboles dont les poëtes l'avaient enveloppée. On sait quels sens mystiques et spirituels on s'est efforcé d'exprimer des hiéroglyphes de l'Egypte, ainsi que des mythes de la Grèce. Isis représentait la nature universelle; les rapports mutuels des choses étaient figurés par Osiris; Jupiter signifiait le principe de l'être. Mais l'initiation des grands mystères était, dans tous les cas, le privilége d'un bien petit nombre d'élus, et le peuple partout prenait à la lettre les fictions les plus monstrueuses et les fables les plus absurdes. Quoique le fond des conceptions poétiques qui se produisaient alors fût une idée abstraite, une vérité métaphysique, bien peu d'esprits l'apercevaient, et l'image sensible qui la recouvrait faisait oublier l'idée : la forme emportait le fond.

Chez les Grecs, comme chez les Hébreux, la plus ancienne forme de poésie fut le genre lyrique. Fleury nous apprend, d'après Platon (2), que ce genre comprenait cinq sortes de chants : 1° les hymnes pour prier les dieux et se les rendre propices; 2° une autre contraire à la première, qu'il dit que l'on pouvait appeler peut-être élégie ou chant plaintif; 3° le pæon ou pæan, qui était vraisemblablement un chant militaire; 4° le dithyrambe, qui avait pour sujet la naissance de Bacchus; 5° une autre espèce, que l'on appelait les lois de la cithare. Ces chants et quelques autres étaient réglés par les lois, de sorte qu'il n'était pas permis de s'en servir indifféremment, ni de chanter l'un pour l'autre. Le peuple les écoutait en silence, et, seuls, les sages et les hommes instruits en étaient les appréciateurs et les juges. Platon ajoute que les poëtes qui vinrent ensuite, ignorant les raisons solides de ces lois, confondirent les différentes espèces de chants, mêlant les chants lugubres avec les hymnes, les dithyrambes avec les pæans, et qu'ils persuadèrent au peuple que chacun avait le droit de prononcer son arrêt sur la valeur de ces ouvrages, et de la mesurer au plaisir qu'ils procuraient, d'où résulta une licence effrénée dans les spectacles. « Le peuple d'Athènes, qui se croyait capable de tout, décidait de toutes choses par son caprice, et n'obéissait plus aux magistrats ni aux lois. » Les Egyptiens, au contraire, avaient consacré toutes les espèces de chants et de danses à certaines divinités, et réglé dans quels jours et en quels sacrifices on devait se servir de chacune; après quoi il n'était plus permis de rien changer; en sorte que si quelqu'un eût voulu innover en quelque chose, les prêtres et les prêtresses, avec le secours des magistrats, gardiens des lois, l'en eussent empêché; et celui qui n'y eût pas obéi, eût passé toute sa vie pour un impie. Tel était le seul genre de poésie que Platon eût voulu permettre, et il regardait l'influence exercée par le chant et par la danse sur les esprits comme étant assez énergique et assez importante pour mériter d'être l'objet d'un soin spécial de la part des législateurs.

Quant aux Hébreux, il paraît qu'ils ne connurent jamais le genre dramatique et l'épopée, et qu'ils se renfermèrent presque exclusivement dans le genre lyrique, qui fut, comme nous l'avons dit, la forme de la poésie primitive. Mais à quelle étonnante hauteur ne se sont-ils pas élevés dès leurs premiers essais! « Il est bien remarquable, dit Treneuil (3), que la poésie chez le peuple de Dieu ne connut point cet état de faiblesse, ces progrès plus ou moins rapides, et cette décadence qui signalent les diverses époques des arts et des sciences profanes. Le commencement fut, comme le milieu et la fin de sa carrière, marqué par des chefs-d'œuvre. Fille du ciel, elle s'éleva du premier vol au sommet de la perfection, ce qui prouve la divinité de son origine et

(1) Discours sur l'Iliade.
(2) Discours sur la poésie des Hébreux.
(3) Discours sur l'élégie héroïque.

l'importance de sa mission sur la terre. »

Comme la poésie des Hébreux non-seulement a donné des modèles à la poésie des nations chrétiennes, mais est devenue pour celle-ci une source abondante d'inspirations, nous croyons devoir résumer ici quelques observations sur le caractère et les beautés poétiques des livres saints. Lowth, Fleury, Laharpe, Châteaubriand, l'allemand Herder, ont écrit de savantes pages à ce sujet, et nous les prendrons pour nos guides dans l'exposé que nous allons esquisser sur une matière qui, traitée à fond, serait inépuisable.

Partout dans la poésie des Hébreux éclatent dans leur splendeur et dans leur vérité les attributs du Dieu suprême, la sagesse, l'infinité, l'unité, la toute-puissance. « L'unité de Dieu, dit Herder, est très-positivement énoncée dans le premier tableau de la création. C'est à cette unité que la poésie hébraïque doit l'élévation et la vérité, la simplicité et la sagesse des croyances qui sont heureusement devenues les guides du monde. Il est impossible d'énumérer toutes les richesses de l'espèce humaine qui étaient prédestinées à se rattacher au trésor intellectuel et moral contenu dans la seule idée de Dieu. Cette idée détourne les superstitions, les idolâtries, les vices et les horreurs privilégiées qui naissent naturellement de la pluralité des dieux; elle seule nous montre partout l'unité du but des choses existantes; elle seule nous fait reconnaître partout la loi naturelle d'une sagesse, d'un amour, d'une bonté infinie, et nous accoutume à mettre de l'ensemble dans la variété, de l'ordre dans la confusion, de la lumière dans l'obscurité. A mesure que la conviction de l'existence d'un seul Créateur a fait du monde un seul tout, κόσμος, la sensation humaine, le reflet de ce Créateur est devenu unité, et s'est soumis à des enseignements généraux sur la sagesse, sur l'ordre et sur la beauté. La poésie qui a le plus puissamment contribué à cet enseignement a été la plus utile, et la poésie hébraïque se trouve dans ce cas. Elle est la plus ancienne digue connue contre l'idolâtrie, et c'est elle encore qui a jeté le premier rayon de lumière, la première pensée d'ordre et d'unité sur le chaos de la création, par le parallélisme du ciel et de la terre. Il fallait séparer, classer les êtres; plus cette séparation était facile, vraie, belle et étendue, plus elle pouvait aspirer à devenir une forme éternelle, et elle l'est devenue dans la poésie hébraïque, que, par cette seule raison, on peut appeler la poésie du ciel et de la terre. Le plus ancien tableau de la création avec la division de ses travaux de chaque jour, semble avoir été esquissé d'après les exigences de ce parallélisme. Le ciel s'élève, la terre s'étend et se pare; l'air et les eaux se peuplent, et la terre aussi se couvre d'êtres vivants. Le parallélisme du ciel et de la terre se perpétue à travers tous les hymnes qui se fondent sur ce tableau de la création, à travers les psaumes qui en appellent à la nature entière pour glorifier le Seigneur, et à travers les invocations solennelles de Moïse et des prophètes; ce parallélisme, enfin, est le vaste coup d'œil qui embrasse l'ensemble de la poésie et de la langue (4). »

Après avoir ainsi fait ressortir la magnificence de cette poésie vraiment digne du Dieu qu'elle célèbre, car c'est lui-même qui l'a inspirée, Herder la compare aux livres sacrés des peuples du Nord, et il fait remarquer à quel point la poésie des Hébreux efface encore, fondée comme elle l'est sur la vérité, toutes les mythologies qui, s'appuyant sur des fables et sur des chimères, ne produisent aucun résultat utile pour les sociétés humaines. « A quoi servent, s'écrie-t-il, les mythologies, qui n'apprennent rien? Quel fruit puis-je tirer de l'Edda du Nord, qui me parle du ciel comme du crâne d'un géant tombé dans les combats, qui fait de la terre les ossements de ce géant, et voit l'origine des fleuves et de leurs sources dans les flots de sang qu'il a répandus? La poésie doit unir le vrai au beau, et animer l'un et l'autre par un sentiment d'intérêt commun : à cette condition seule, elle est à la fois la poésie du cœur et de la raison (5). »

Il est temps de justifier, par quelques exemples, les louanges données à la poésie hébraïque et de montrer qu'elles n'ont rien d'exagéré.

Job, le héros du livre de poésie qui partage avec les écrits de Moïse, la gloire d'être le plus ancien qui nous soit parvenu, fait cette protestation touchante au milieu des

(4) Herder, *Histoire de la poésie des Hébreux*, traduite par Mme la baronne de Carlowitz, p. 45.
(5) Herder, *ibid.*, p. 60.

fléaux qui l'ont accablé : « Si en contemplant le soleil et son éclat éblouissant, si en suivant du regard la marche superbe de la lune, mon cœur s'était enflammé en secret, si je leur avais jeté un baiser de ma bouche, j'aurais commis un forfait horrible, j'aurais renié le vrai Dieu du ciel! » On reconnaît là toute l'horreur qu'inspirent au saint vieillard de l'Idumée les rites sacriléges de l'idolâtrie, et combien il s'estime heureux d'affirmer sa fidélité au culte du vrai Dieu! Ainsi, tandis que les peuples voisins se prosternaient devant des objets sensibles auxquels aboutissaient tous leurs hommages, les Hébreux faisaient des créatures les plus magnifiques d'humbles serviteurs de Dieu, de dociles messagers de Jéhovah. L'homme surtout n'apparaît sur la scène de l'univers que dans un état de profonde dépendance, et avec le sentiment de son immense faiblesse, qui lui fait constamment lever les yeux vers le Maître du ciel, comme vers la source d'où découlent sa vie et sa prospérité. Lisez à cet égard ce sublime passage du même Job (chap. xxv) : « La force et l'effroi l'entourent; il est juge souverain dans les hauteurs des cieux! Ses phalanges ne sont-elles pas innombrables, et sa lumière ne les surpasse-t-elle pas toutes en puissance? Comment l'homme pourrait-il paraître juste devant Dieu? Le fils de la femme pourrait-il être sans tache devant lui? Regarde! quand il paraît, la lune elle-même s'enfuit et disparaît sous sa tente. Pour son regard les étoiles ne sont pas assez pures; comment l'homme pourrait-il l'être? l'homme ce ver, cet enfant de la terre, ce vermisseau?... »

Ecoutez encore cette invocation de Moïse : « Seigneur, c'est par toi seul que nous existons de générations en générations! Avant qu'elles ne fussent créées, les montagnes, avant que la terre ne les eût enfantées, tu étais déjà, toi qui es Dieu de monde primitif en mondes primitifs! Tu fais retourner l'homme dans la poussière, et tu dis : Générations nouvelles, revenez! A tes yeux mille et mille ans ne sont qu'une partie de la nuit, de la journée d'hier qui vient de finir! Tu les laisses s'engourdir : les voilà qui dorment! Au matin elles étaient comme l'herbe verte et fraîche; au matin, de bonne heure l'herbe verdit et fleurit; le soir elle est flétrie et desséchée (6)!... »

« La poésie hébraïque seule, dit Herder, a pu former un lien invisible entre l'homme et le Dieu, le père de l'espèce humaine; toutes les autres poésies n'ont que des rapports imaginaires avec des dieux, des génies, des ombres imaginaires. Quel charme naïf dans les récits qui parlent des patriarches! Leur bonheur extérieur n'a rien de brillant; le dernier d'entre eux s'écrie que la vie est courte et pleine de calamités! Toujours errants, le repos semble leur avoir été refusé ici-bas; et des catastrophes domestiques les accablent sans cesse. Mais Dieu est toujours près d'eux, les anges les accompagnent, les Elohim les entourent, et leur présence semble sanctifier tous les pays où ils s'arrêtent; c'est sous leurs tentes que se conservent les trésors du monde primitif, c'est-à-dire la pureté des mœurs, la foi en Dieu, la simplicité de cœur et la résignation. Sous ce rapport aussi, c'est à la poésie hébraïque que la postérité doit ses plus éloquents et ses plus magnifiques souvenirs... » — « Dans cette poésie, poursuit Herder, le soleil et la lune sont le roi et la reine du ciel, les serviteurs de Dieu, les régents du monde; l'air est une colombe qui, étendue sur son nid, réchauffe ses enfants. Dieu lui-même, le créateur de toutes choses, est un maître qui contemple son œuvre avec satisfaction et la bénit; et ce Dieu est le père des hommes, et les pères des hommes sont ses représentants en ce monde. Le froid déiste pourra trouver cette poésie exagérée, mais il sera forcé de convenir qu'elle est nécessaire à la faiblesse humaine. Si la création sans Dieu n'est qu'un éternel chaos, sans un Dieu mis au niveau de nos facultés, il ne nous eût jamais été possible d'établir des rapports d'amitié et de famille, de confiance et d'intimité avec cet Etre qui nous est à la fois si inconnu et si près. Voilà pourquoi cet Etre, dans sa bonté et dans sa condescendance infinies, a rendu nos premières notions sur lui aussi accessibles que possible à notre intelligence..... » — « Le propre de cette poésie, dit encore Herder, est de tout remplir par Jéhovah; aussi la composition de ses plus téméraires images tend-elle sans

(6) *Psaume* xc, attribué à Moïse.

(7) Herder, *Histoire de la poésie des Hébreux*, passim.

cesse vers ce Jéhovah. Le tonnerre est sa voix, et les poëtes sacrés comprennent cette voix; la lumière est son vêtement, il s'y enveloppe comme dans un ample manteau, et l'étend sur les ténèbres pour faire naître l'aurore; les cieux sont sa tente, son palais, son temple, son château-fort; la nature entière est une innombrable légion d'êtres vivants consacrés à son service. La création tout entière est animée par des anges. Chaque objet de la nature est un de ses messagers, un ange de sa face.... » Et plus loin : « Il n est point de qualité, point de perfection de Dieu qui ne soit dépeinte dans les Psaumes et dans les livres des Prophètes, par des expressions aussi simples qu'énergiques; et la plupart de ces sublimes expressions découlent du nom de Jéhovah, qui est, en effet, la base de toute la théologie naturelle... La sagesse suprême de ce Dieu, son pouvoir universel qui le rend présent en tout lieu et lui fait tout voir, tout savoir; sa sollicitude paternelle, et la surveillance spéciale dont il entoure chaque individu isolé, tout cela est dépeint dans les Psaumes et dans les livres des Prophètes avec tant de chaleur et de vérité, qu'on sent, pour ainsi dire, les plus secrets replis de son âme se dérouler devant le regard d'un Dieu pour lequel il n'y a rien de caché. Le déisme pur ne pourrait jamais s'exprimer avec plus d'énergie et de noblesse, qu'en empruntant le langage de l'Ancien Testament : *Lui qui a fait l'œil, peut-il ne pas voir? Lui qui a créé l'oreille, peut-il ne pas entendre? Insensés, quand donc deviendrez-vous sages?*»

En lisant dans les Livres sacrés tant de récits où Dieu se communique à son peuple par l'intermédiaire de ses chefs et de ses prophètes; où il se pose comme son protecteur, son conducteur; où des images sensibles expriment cette action perpétuelle de la Providence, on pourrait penser que le peuple hébreu était disposé à se représenter la Divinité sous des idées anthropomorphiques. Moïse et les divers prophètes avaient pris les précautions les plus minutieuses et les plus efficaces pour le prémunir contre une telle erreur. Moïse répète souvent, et dans les termes les plus énergiques, que personne ne peut ni voir ni reproduire la face de Dieu. Cette grande vérité ressort aussi avec la dernière évidence du livre de Job, qui nomme Dieu l'*Inconcevable*. On sait d'ailleurs que chez les Israélites il était sévèrement défendu de figurer la Divinité sous des formes matérielles, et c'est à cause de l'absence de toute idole de leur temple qu'il est arrivé que des peuples étrangers leur ont adressé le reproche d'athéisme. Les prophètes les plus récents ont seuls dépeint sous des symboles les apparitions du Dieu qui leur envoyait des visions. « Plus on remonte vers les temps primitifs, dit Herder (8), plus les symboles disparaissent, et plus le respect silencieux pour l'Etre infini, inconcevable, que pas un nom de la terre ne peut désigner, est imposant et digne de cet être. Au reste, les apparitions divines n'étaient pas une condition inséparable de la mission des prophètes. Dieu se contenta d'appeler Samuel, le premier successeur de Moïse, par une voix partie du haut de son siége sans forme, suspendu au-dessus du siége des chérubins. La plupart des autres prophètes entendirent la parole de Dieu, mais il ne leur apparut pas; voilà ce qui distingue si visiblement la poésie des Hébreux de celle de tous les peuples idolâtres. C'est une poésie de sages, et non de visionnaires mythologiques; elle n'a pas enfanté d'hymnes, d'épopées où s'agitent et combattent des dieux guerroyants; ses chants et ses cantiques célèbrent Dieu dans ses actes et dans la perfection de ses œuvres. » Lorsque, plus tard, Daniel montra la Divinité revêtue d'une forme humaine dans une vision nocturne qu'il décrit, il y avait longtemps que tout danger d'anthropomorphisme avait disparu pour les Hébreux.

Qu'elle était touchante et belle cette poésie qui avait des inspirations non-seulement pour les souffrances et les angoisses de l'homme, à qui elle rappelait sans cesse sa faiblesse et sa dépendance en présence du Dieu infini et éternel, mais qui savait aussi le suivre dans ses joies, et lui révéler ses grandeurs! On connaît le passage du livre de Job où il peint la tristesse du sort de l'homme qui, né de la femme, vit peu de temps et est rempli de beaucoup de misères. Ce livre est, d'ailleurs, dans son en-

(8) Herder, *ibid.*, p. 297.

semble, une des élégies les plus pathétiques et les plus profondes qu'aient jamais inspirées les infortunes humaines. Job, qu'une catastrophe soudaine a précipité du faîte du bonheur dans un abîme de misère, qui a vu périr ses enfants d'une manière si lamentable, fait entendre tour à tour les accents de la plainte, de la douleur, de la résignation, et ses cris vont ébranler dans leur profondeur les fibres les plus secrètes de l'âme. Mais lorsqu'il s'agira de célébrer les grandeurs de l'homme, du roi de la terre, cette poésie trouvera des expressions non moins énergiques pour l'associer en quelque sorte à la gloire de Dieu lui-même : « Jéhovah ! notre Dieu ! s'écrie le Psalmiste (9), que ton nom est grand et beau par tout l'univers ! Ta louange résonne encore au-dessus des cieux ! C'est avec la voix des enfants et des nourrissons que tu t'es construit une forteresse glorieuse devant laquelle tes ennemis s'arrêtent et succombent ! Je contemple ton ciel, œuvre merveilleuse de tes doigts ; je contemple la lune, les étoiles que tu as faites, Seigneur ! Qu'est-ce que l'homme, pour que tu aies daigné penser à lui ? Qu'est-ce que l'enfant de l'homme, pour que tu l'aies si richement doté ? Tu l'as placé à côté des Elohim, tu l'as couronné de gloire et d'honneur ; tu l'as fait le maître de tes œuvres ; tu as tout mis à ses pieds ! Ils sont à lui les troupeaux d'animaux domestiques, depuis le plus grand jusqu'au plus petit ! les bêtes fauves des champs et des forêts sont à lui ! les oiseaux du ciel et les poissons de la mer, et tout ce qui suit la marche des flots lui appartient ! Seigneur notre Dieu, combien ton nom est glorieux par tout l'univers ! » Rapprochez ce psaume que nous citons ici, parce qu'il a été emprunté à l'histoire de la création, des poésies grecques ou latines ; quelle distance de l'un aux autres ! Les poëtes et les philosophes païens n'avaient ordinairement pour la condition humaine que des paroles de froid mépris, d'ironie cruelle, ou d'amer désespoir. Ici l'homme est à la place qui lui convient ; il est le triomphateur de ce monde, il le domine, mais toujours dans l'attitude de la subordination qu'il doit à son Créateur. En lisant de pareils chefs-d'œuvre on comprend l'influence des institutions qui les produisaient. Quelle action devaient-ils exercer sur l'esprit d'un peuple qui les chantait dans le temple où accouraient les douze tribus rassemblées, comme une seule famille, de tous les points de la Judée !

Les livres de la Bible que l'on regarde comme ayant, avec les cantiques de Moïse, un caractère spécialement poétique, sont : le livre de Job ; les cantiques des Prophètes, et d'autres auteurs, rapportés dans les livres historiques ou dans les prophètes, tels que les cantiques de Baruch et de Débora ; les cent-cinquante psaumes, dits de David, parce que la plupart ont été composés par ce prince. Saint Jérôme, dans sa Préface sur Jérémie, paraît ranger parmi les livres de poésie le Cantique des cantiques, et les Lamentations de Jérémie. Enfin les bénédictions de Jacob, à la fin de la Genèse, celles de Moïse, dans le Deutéronome, la prophétie de Balaam, et quelques autres passages de la Bible, sont aussi regardés comme ayant un caractère poétique. L'étude des beautés littéraires qui étincellent partout dans ces livres a si souvent fait l'objet d'ouvrages spéciaux que nous ne nous y arrêterons qu'autant qu'il le faudra pour en donner quelque idée aux lecteurs qui n'auraient pas lu ces ouvrages, et que nous serions heureux d'engager à faire de ces livres le thème de méditations plus approfondies.

Le livre des Psaumes étant le plus considérable de tous, est aussi celui qui fixera plus particulièrement notre attention.

Herder explique en ces termes la nature du livre des Psaumes. Chez les Hébreux, « chaque fête avait ses festins, sa musique, ses chants et ses danses ; car devant son Maître invisible, et réuni autour de la tente qui renfermait la loi de ce Maître, le peuple de Dieu devait être un peuple joyeux. Le but de ces réunions était d'entretenir, par des repas et des chants en commun, l'orgueil national du peuple, c'est-à-dire le souvenir de son origine et de son histoire, celui des patriarches et de leur amour pour Jéhovah ; elles entretenaient en même temps l'union fraternelle et la joie en Dieu des diverses tribus, qui, toutes, n'avaient qu'un même Maître invisible, qu'une loi, qu'un

(9) *Psaume* VIII. — Herder, *Histoire de la poésie des Hébreux*, p. 152.

temple. Les mots : repas sacrés, temple, psaume, n'éveillent dans notre pensée que des images froides, tristes et sombres, parce que nous n'avons point de fêtes nationales, point de chants patriotiques, point de temple pour y célébrer la gloire de nos pères, point de code général créateur et protecteur de la liberté de tous. Voilà pourquoi les psaumes, où respire cet esprit de liberté et de patriotisme, sont si mal compris, si mal interprétés par nous. Un peuple ne saurait avoir une poésie nationale que lorsqu'il a des objets de gratitude, de fierté et de réjouissance nationales. S'il a été élevé dans des idées opposées, si, surtout, les mots : service divin, sanctuaire, fêtes sacrées, ne lui offrent que des idées lugubres, il est entièrement incapable de sentir et d'apprécier un autre ordre de choses. On comprendra sans doute maintenant pourquoi les traducteurs des psaumes donnent à ces sortes de poëmes des allures si tristes et si mystiques, qui disparaîtraient d'elles-mêmes, si on remplaçait le mot psaumes par celui de chants nationaux. La plupart de ces psaumes nous paraîtraient plus beaux et plus intelligibles, si, en les lisant, on pouvait songer aux hymnes par lesquels une réunion de joyeux amis célèbrent le lien de fraternité qui les unit; si on voulait, surtout, se rappeler les chants populaires, des réunions d'une nation libre qui se rassemble pour s'encourager mutuellement à la vertu, au patriotisme, et pour se réjouir ou se consoler en commun d'un bonheur ou d'un malheur national (10). »

De tout ce que nous avons dit jusqu'ici, il résulte que les Hébreux étaient parfaitement instruits des rapports qui devaient exister entre Dieu et la race humaine, et sur les obligations de chaque homme envers ses semblables et envers lui-même. C'est dans les Psaumes surtout que se trouve enseignée la morale la plus pure et la plus sainte. Du reste, notre objet ici, nous le rappelons, est de faire ressortir quelques-unes des beautés poétiques qui rayonnent dans toutes les parties des Livres sacrés, l'enseignement dogmatique et religieux qu'ils contiennent, rentrant dans les attributions des successeurs des apôtres, qui ont reçu de l'Eglise leur mission et leur autorité.

Voulez-vous une hymne nationale? écoutez ce chant de David (psaume CXXIV), où pendant que le cri de la reconnaissance des Hébreux monte vers le trône de Dieu, on reconnaît les traces de l'étonnement que leur a causé la vue du danger dont leur Dieu les a tirés : « S'il n'avait pas été avec nous, Jéhovah, dis-le maintenant, Israël! s'il n'avait pas été avec nous, Jéhovah, quand les hommes se sont levés contre nous, ils nous auraient engloutis vivants dans leur colère furieuse. Les eaux nous auraient inondés, des vagues auraient passé sur notre vie; ils auraient passé sur notre vie les flots en courroux! Qu'il soit loué notre Dieu, il ne nous a pas livrés en proie à leurs dents! Notre vie s'est échappée comme l'oiseau s'échappe du piége de l'oiseleur; le piége s'est rompu, et nous voilà sauvés et libres! Notre appui est dans le nom de Jéhovah, dans le nom de celui qui créa les cieux et la terre! »

Qui ne s'est attendri en lisant la magnifique élégie que présente le psaume *Super flumina Babylonis* (11)? Jamais lyre d'exilé a-t-elle fait entendre des sons plus harmonieux et plus touchants? Dans le chant sur le retour de la captivité, les captifs de Babylone s'entretiennent des prodiges que Dieu opéra pour délivrer leurs pères de l'esclavage de Pharaon, et ce souvenir relève leurs espérances (12) : « Lorsque Dieu les sauva, les captifs de Sion, il nous semblait à tous que nous rêvions. Le rire était sur nos lèvres, et notre langue était chargée de chants de triomphe. Alors on disait parmi les peuples : « Le Seigneur a fait de grandes choses pour eux. » Le Seigneur a fait de grandes choses pour nous, voilà pourquoi nous nous réjouissons! Détourne donc aussi notre captivité, ô Seigneur, comme jadis dans le sud tu détournas les eaux. Le semeur verse des larmes amères en semant; il chante des chants joyeux en moissonnant. Il s'en va, il pleure, il emporte la semence; il revient, il chante et apporte des gerbes abondantes. » Pourrait-on, demande Herder, appeler barbare un peuple qui aurait seulement quelques chants na-

(10) Herder, *Histoire de la poésie des Hébreux*, p. 350.

(11) *Psaume* CXXXVII.

(12) *Psaume* CXXVI.

tionaux de ce genre? Et les Hébreux en ont un grand nombre.

Abordons maintenant un autre genre, et relisons ce chant de confiance du prince-poëte qui se confie dans la protection de son Dieu contre les vains projets de ses ennemis (13) : « Quel est ce bruit de peuple qui retentit de toutes parts? pourquoi murmure-t-il de vains sons? Les rois de la terre se lèvent, les princes combinent entre eux des projets contre Jéhovah, contre celui qu'il a oint : *Brisons nos liens, jetons loin de nous les fers qu'ils nous ont donnés.* Il rit celui qui trône au ciel! Jéhovah se moque d'eux! Déjà il leur parle dans son courroux, il les disperse dans sa colère! Il dit : J'ai établi mon roi sur la montagne de Sion, sur le siége de ma grandeur. Je vous réciterai l'arrêt de Dieu. Jéhovah m'a dit : Tu es mon fils, dès ce jour tu l'es. Demande-moi ce que tu désires, et les peuples seront ton héritage; les limites de la terre seront ta propriété, tu les briseras avec ton sceptre de fer, tu les écraseras comme des morceaux de poterie cassée! Et vous, rois, écoutez maintenant; laissez-vous instruire, juges de la terre! Obéissez à Jéhovah, craignez-le, vénérez-le en tremblant! et rendez hommage au Fils, afin qu'il ne s'irrite pas contre vous, et qu'il ne vous enlève pas à la moitié de votre route; car sa colère va s'enflammer à l'instant, et bienheureux alors ceux qui lui seront restés fidèles et dévoués! » Voici le commentaire que Herder a fait sur cette ode de David : « Il est facile de sentir le mérite de la marche lyrique de ce psaume. Entrant hardiment en matière par une question, il déroule en peu de mots le tableau du bruit des réunions dans lesquelles les rois forment leurs vains projets. Un regard tombé du haut du ciel, un sourire du Roi de ce ciel, anéantissent leurs combinaisons; car, dans les vues du poëte, ce terrible sourire devient le tonnerre tout-puissant; il comprend son langage, il s'en fait l'interprète. Ce langage est concis et majestueux comme doit l'être celui du roi du ciel; mais le roi sur la terre donne des ordres plus détaillés, il donne même des avis, des conseils : cependant le répit qu'il donne à ses ennemis pour les suivre, est court, et l'ode se termine par une sentence sur les fidèles. Chaque trait de ce tableau est juste, et sa gradation est admirable (14). »

Quelle âme serait assez dépourvue de sentiment et de goût pour ne pas admirer cette exhortation de Moïse à son peuple : « O peuple d'Israël, écoute : Jéhovah est ton Dieu; il n'y a qu'un Jéhovah, et tu dois aimer ton Dieu Jéhovah! Aime-le avec toute la puissance de ton cœur, avec tout le pouvoir de ton âme, avec toutes les forces de ton être. Cet ordre que je t'impose en ce moment, n'est point une énigme dont le mot est caché loin de toi; il n'est point dans le ciel pour que tu puisses dire : Qui veut monter au ciel et aller l'y chercher pour nous? il n'est point au delà des mers pour que tu puisses dire : Qui veut s'embarquer et passer la mer pour venir nous l'apporter et nous l'expliquer, afin que nous puissions faire ce qu'il ordonne? Il est près de toi, ce mot, il est dans ta bouche, il est dans ton cœur, afin que tu puisses faire ce qu'il ordonne (15). » Notons, en passant, avec Barthélemy et Laharpe, que les poëtes hébreux se sont seuls servis de cette locution, *aimer Dieu*, tout à fait inconnue aux philosophes et aux poëtes du paganisme.

Dans cet ensemble d'hymnes composées pour célébrer soit des victoires remportées sur l'ennemi, soit des réjouissances de familles, soit enfin pour exprimer les divers sentiments de joie, de deuil, de confiance, propres aux diverses situations où se trouvaient la nation et les particuliers, il n'y avait pas jusqu'aux pèlerins qui n'eussent leurs chants pour les réconforter dans les voyages, longs pour beaucoup d'entre eux, qu'ils faisaient en se rendant aux fêtes et aux réunions du temple. Le psaume LXXXIV, fait à leur intention, n'est pas un des morceaux les moins achevés dans ce recueil de chefs-d'œuvre : *Qu'elles sont belles tes tentes, ô Jéhovah Zébaoth!* etc. *Un jour passé à ta cour est préférable à mille jours joyeusement écoulés ailleurs. J'aime mieux me tenir debout sur le seuil de la demeure de mon Dieu que d'habiter commodément sous la tente du dissipateur*, etc. Le psaume CXXII a été fait dans le même but. On y reconnaît les sentiments de surprise et d'admiration naïve

(13) *Psaume* II.
(14) Herder, *Histoire de la poésie des Hébreux*, p. 330.
(15) Moïse, *Deutéronome*, chap. VI, ŷ 4 sqq.; chap. XXX, ŷ 11 sqq.

que cause dans l'âme d'un simple habitant des champs la vue d'une grande ville, où il entre pour la première fois. Nous le reproduisons en entier à cause de sa brièveté : « Je me réjouis, car ils m'ont dit : Nous allons nous rendre à la maison de Jéhovah ! Une fois déjà mon pied a franchi ta porte, ô Jérusalem ! Jérusalem, toi ville bâtie si serrée, qu'en toi les demeures touchent aux demeures. C'est par là, par là, que se dirige la marche des tribus, des tribus de Jéhovah, qui vont à la fête en mémoire d'Israël, pour y célébrer la majesté de Jéhovah. Là sont rangés les siéges élevés des juges, les siéges que le roi a commandés. Félicitons Jérusalem ! que tes amis soient heureux, que la sécurité séjourne dans tes murs, que la paix habite tes superbes maisons ! Par amour pour mes frères, par amour pour mes amis, je te souhaite de riches bénédictions ; par amour pour le temple de notre Dieu, je te bénis et j'appelle toutes les prospérités sur toi. »

Voilà des échantillons de la poésie contenue dans la Bible et dont Voltaire eut le malheur de méconnaître les sublimes beautés. On peut voir dans la deuxième partie du *Discours préliminaire* que Laharpe a mis en tête de sa traduction française du Psautier une réfutation de ce sophiste. Voltaire se moquait surtout des montagnes et des collines comparées aux béliers et aux agneaux, dans le psaume *In exitu Israel de Ægypto*. Laharpe lui répond en nous montrant le psalmiste qui, ayant à raconter des merveilles inouïes, veut que ce soit toute la nature qui rende témoignage au Maître à qui elle obéit. Il l'interroge donc tout de suite, et de quel ton ? *Mer, pourquoi as-tu fui ? Jourdain*, etc. Où trouver quelque chose de comparable à cette brusque et frappante apostrophe ? Il interpelle le fleuve, la mer, les montagnes, les collines, et avec quelle sublime brièveté ! Et dans l'instant vous entendez la mer, le fleuve, les montagnes, les collines qui répondent ensemble : « Eh ! ne voyez-vous pas que la terre s'est émue devant la face du Seigneur ? Et comment ne serait-elle pas émue à l'aspect de celui qui change la pierre en fontaine, et la roche en source d'eau vive ? » Car ce sont là les liaisons supprimées dans cette poésie rapide. Le poëte aurait pu mettre aussi en récit ce miracle, comme il l'a fait des autres ; mais il préfère le mettre dans la bouche des êtres inanimés : est-ce là un art vulgaire ? Ce n'est pas tout : des mouvements nouveaux et affectueux succèdent à ceux de la prosopopée : « La gloire n'en est pas à nous, Seigneur, etc. » L'auteur conclut ainsi sa réplique : « Je connais comme un autre Horace et Pindare ; mais si j'ose le dire, sans manquer de respect pour ce qui est sacré en le rapprochant du profane, l'Esprit-Saint, qui n'avait pas besoin, pour agir sur nous, de remporter la palme de l'esprit poétique, apparemment ne l'a pas dédaignée ; car, à coup sûr, les vrais poëtes ne la lui disputeront pas. Que serait-ce si j'appelais ici toute son école, Moïse, Isaïe, Jérémie, Habacuc (16), tous les prophètes ; si j'entrais dans le détail de tout ce qu'ils ont d'étonnant et de vraiment incomparable ? Mais tous ont un grand défaut dans l'opinion de nos jours : on les chante à l'église, et comment peut-il y avoir quelque chose de beau à Vêpres ? Si cela se trouvait, ou plutôt s'il était possible que cela se trouvât dans les écrits d'un brame de l'Inde, dans un poëte arabe ou persan, quel concert de louanges ! l'admiration ne tarirait pas.. » Laharpe, dans ce même discours, comme plus tard Herder, en plusieurs endroits de son *Histoire de la poésie des Hébreux*, rejette une partie de l'indifférence ou de l'éloignement des littérateurs à l'égard de la Bible, sur l'inhabileté ou l'ignorance des traducteurs, et quelquefois aussi sur leur hostilité intéressée qui les portait à donner plutôt des parodies défigurées de certains passages que des versions intelligentes et fidèles. On sait comment Voltaire, entre autres, s'y est pris pour égarer l'opinion de ses lecteurs. Quand on pense que des poëtes, tels que Racine et Jean-Baptiste Rousseau, ne se sont élevés à leur plus grande hauteur, que lorsqu'ils se sont appuyés sur la Bible, si l'on réfléchit en outre à quelle distance ces deux poëtes, malgré leur génie, sont restés de leur modèle, pour la force, la grandeur, la majesté de l'expression, on se sent confondu d'étonnement devant un

(16) On peut lire dans l'*Histoire de la poésie des Hébreux*, de Herder, seconde partie, chap. 3e, une paraphrase de la sublime prière d'Habacuc, à la suite de laquelle Mme la baronne de Carlowitz a donné une traduction plus littérale de cette pièce, faite en français par elle-même.

livre d'une inspiration aussi évidemment divine (17) !

Voici comment M. de Lamartine, avec ce style si magnifique et si coloré qu'on lui connaît, décrit le caractère de la poésie de Job dont nous n'avons pu dire qu'un mot.

« Job a la langue du plus grand poëte qui ait jamais articulé la langue humaine. C'est l'éloquence et la poésie fondues d'un seul jet et indivisibles dans tous les cris de l'homme. Il raconte, il discute, il écoute, il répond, il s'irrite, il interpelle, il apostrophe, il invective, il gronde, il éclate, il chante, il pleure, il se moque, il implore, il réfléchit, il se juge, il se repent, il s'apaise, il adore, il plane sur les ailes de son religieux enthousiasme au-dessus de ses propres déchirements ; du fond de son désespoir il justifie Dieu contre lui-même, il dit : « C'est bien ! » C'est le *Prométhée* de la parole, élevé au ciel tout criant et tout saignant dans les serres mêmes du vautour qui lui ronge le cœur ! C'est la victime devenue juge par l'impersonnalité sublime de la raison, célébrant son propre supplice et jetant comme le Brutus des Romains les gouttes de son sang vers le ciel, non comme une insulte, mais comme une libation au Dieu juste ! — Job n'est plus l'homme, c'est l'humanité. Une race qui peut sentir, penser et s'exprimer avec cet accent, est vraiment digne d'échanger sa parole avec la parole surnaturelle et de converser avec son Créateur (18). »

Châteaubriand, Laharpe et d'autres écrivains se sont plu à rapprocher divers passages de nos livres saints des vers d'Homère, de Virgile, de Pindare, qui leur offraient quelque analogie avec les textes de la Bible, et ils ont mis en relief les caractères qui assuraient à cette dernière une incomparable supériorité. Nous aurions voulu les suivre dans ces recherches ; mais elles nous mèneraient trop loin, et nous ne pouvons que renvoyer à leurs ouvrages, aujourd'hui répandus partout. Bornons-nous à rappeler ici cette phrase de Châteaubriand : « Les passages les plus fameux, les traits les plus connus et les plus admirés dans Homère se retrouvent presque mot pour mot dans la Bible, et toujours avec une supériorité incontestable. » Bien plus récemment, un illustre prélat, ayant à parler devant l'Académie française d'un littérateur dont le témoignage n'est pas suspect en cette matière, disait : « J'ai été charmé de trouver dans les *Etudes comparées* de M. Tissot sur les poëtes anciens et modernes, qu'Homère, Virgile, Sophocle, Le Tasse, Milton, et leurs plus magnifiques poésies, languissent auprès de Moïse, d'Isaïe et des cantiques prophétiques (19). »

Il fallait que les beautés de cette poésie fussent bien vives, puisqu'elles nous frappent et nous éblouissent à ce point, malgré l'ignorance de tout ce qui les rehaussait encore chez les Hébreux, et dépouillées qu'elles sont du secours du chant et de la musique. Il est certain, dit Laharpe, que leur poésie était métrique ; mais les Hébreux mêmes ignorent aujourd'hui quelle était la nature du mètre. Fleury affirme que pour l'élocution, il n'y a que ceux qui savent l'hébreu qui puissent en juger ; et qui peut se vanter parmi nous de le bien savoir ? Mais pour l'harmonie des paroles, la mesure des vers et l'air du chant, personne n'en possède de notions certaines. Selon Herder, les syllabes n'étaient ni mesurées ni scandées, ni même toujours comptées, bien qu'on y trouve une symétrie remarquable ; mais il reconnaît dans le verset des Hébreux un parallélisme ou des périodes cadencées, qu'il compare soit à des guirlandes bien tressées de mots et de sons, soit à deux rangs de perles disposées suivant une juste proportion.

On conçoit aussi l'effet que devait produire la musique qui accompagnait de tels

(17) Voici un des exemples allégués par Laharpe pour faire sentir toute la supériorité du texte original sur les versions des plus parfaits traducteurs. Il cite d'abord ces vers de Racine :

J'ai vu l'impie adoré sur la terre ;
Pareil au cèdre, il cachait dans les cieux
Son front audacieux ;
Il semblait à son gré gouverner le tonnerre,
Foulait aux pieds ses ennemis vaincus :
Je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus.

Certes le poëte, continue Laharpe, a fait ici ce qu'il y avait de mieux à faire : il a eu recours à la richesse et à l'éclat de la plus magnifique paraphrase, dans l'impossibilité d'égaler la sublime concision de l'original. Mais enfin mettez ces beaux vers en comparaison avec le verset de la Vulgate, fidèlement rendu en prose : « J'ai vu l'impie élevé « dans la gloire, haut comme les cèdres du Liban : « j'ai passé, et il n'était plus. » Il n'y a personne qui ne donne la palme à l'original, par un cri d'admiration ; les vers de Racine sont de l'or parfilé, mais le lingot est ici. (*Discours préliminaire* en tête du Psautier.)

(18) *Notes sur mes lectures, ou les Beautés de l'esprit humain.*

(19) Discours de réception de Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans, à l'académie française, dans la séance publique du jeudi 9 novembre 1854.

chants, et quel secours ils recevaient d'elle : « La musique chez les Hébreux, dit Treneuil, était un art divin, loué par l'Esprit-Saint lui- même; fille de la religion, elle exerçait une espèce de sacerdoce, marchait l'égale de la poésie, ou plutôt se confondait avec elle ; et ces deux sœurs se prêtaient, dans leurs compositions, un appui réciproque. Les cantiques de deuil, ainsi que les autres, étaient chantés dans les fêtes religieuses et nationales. Pour concevoir l'impression qu'ils devaient produire, il faut se transporter en idée dans le temple de Salomon, le plus magnifique, le plus vaste que la main des hommes ait su jamais élever à l'Eternel. Voyez la nation entière accourue, pour les entendre, de tous les coins de la Judée, voyez plus de six cents lévites, sous la présidence d'Asaph, d'Héman et d'Idithun, les uns prêts à chanter, les autres accordant le nable, le kinnor, le sistre, la sambuque, le psaltérion, la cythare et le hazur, tandis que la troisième troupe se dispose à compléter, par la majesté de ses danses, cette grande scène d'harmonie. Il n'y a pas un seul des spectateurs qui ne connaisse parfaitement tout ce que nous ignorons, c'est-à-dire, la prononciation, la prosodie, la valeur précise de chaque mot, le mécanisme de la versification, et les secrets de la poésie ; il n'y en a pas un qui ne soit capable de sentir le parfait accord de ces voix avec les instruments et les danses sacrées. Les lévites, l'œil fixé sur leurs maîtres, attendent le signal : le concert commence. Quelle impression ineffable ne devait-il pas produire sur ce peuple inspiré, qui regardait les vers de ces cantiques comme dictés par Dieu même, les instruments comme descendus du ciel, et le chant comme la musique des anges (20) ! »

Mais les compositions lyriques ne sont pas le seul genre de poésie dont la Bible nous offre le plus parfait modèle. Dans quelle littérature trouverez-vous une plus ravissante églogue que celle de Ruth, ou de plus pénétrantes élégies que les plaintes douloureuses de Jérémie, de ce Jérémie, seul capable, disait Bossuet, d'égaler les lamentations aux calamités, et dont l'inexprimable tristesse a fait le désespoir des traducteurs les plus téméraires et des génies les plus puissants ? L'Eglise en deuil, dans la sainte semaine qu'elle consacre chaque année à exprimer sur le tombeau de l'Homme-Dieu ses navrantes douleurs en même temps que ses immortelles espérances, n'a pas cru pouvoir employer d'hymnes funèbres plus divines que celles qu'elle emprunte à ce poëte vraiment inspiré. Personne, dit Lowth, ne l'égale dans l'art de peindre la douleur et d'exciter la compassion (21). Après que Jérémie a fait tomber sur Jérusalem et sur Juda cette plainte funèbre : *Quomodo sedet sola civitas plena populo ? Facta est quasi vidua domina gentium : o vos omnes qui transitis per viam, attendite et videte si est dolor sicut dolor meus...;* Ezéchiel trouvera des accents non moins pathétiques pour peindre le désastre des princes de Sion, comme il aura de sombres et mâles accords pour célébrer la chute de Tyr, la rivale de Jérusalem. C'est à Isaïe que nous devons cette hymne si touchante d'Ezéchias, qui est devenue le sujet de l'une des compositions les plus parfaites de Jean-Baptiste Rousseau. Le livre des Psaumes renferme des chants de douleur, d'allégresse, d'admiration, d'amour et de gratitude. C'est, dit Treneuil, un miroir fidèle où chacun se reconnaît, et dans lequel viennent se peindre toutes les vicissitudes de la vie (22). Un autre commentateur remarque avec une grande vérité que David a épuisé toutes les joies et toutes les douleurs, et qu'il y a dans ses psaumes des angoisses pour lesquelles les langues modernes n'ont point d'expression (23). Lisez sa complainte sur la mort de son ami Jonathas, et dites si les douces affections du cœur ne s'exprimaient pas dans le langage du Roi-Prophète en des termes dignes de cette harpe qui mérita de faire monter jusqu'au trône de Dieu le tribut de louanges le plus achevé qu'il ait daigné recevoir des hommes. Lorsque le prophète Nathan vient reprocher à ce même David une faute dont il s'était rendu coupable, et qu'après lui avoir mis sous les yeux la peinture d'un homme qui s'est couvert de son iniquité, il dit tout à coup au prince qu'il oblige de se condamner lui-même : *Tu es ille vir !* « *Vous êtes cet homme !* »

(20) Treneuil, *Discours sur l'élégie héroïque.*
(21) Lowth, *De sacra poesi Hebræorum*, prælectio 21, p. 208, edit. Oxoniæ, 1753, in-4.
(22) Treneuil, *loc. cit.*
(23) Herder, *Histoire de la poésie des Hébreux*, p. 497.

n'est-ce pas là le type de l'apologue? Il n'y a pas jusqu'aux énigmes et aux jeux de mots qui ne se rencontrent dans la poétique histoire de Samson, et qui ne donnent un curieux sujet d'études de ce genre d'amusement, familier, comme on sait, aux nations les plus antiques. Ah! lors même que la Bible n'aurait pas droit, comme livre sacré, à tous nos respects, elle aurait droit, comme monument littéraire, à toute notre admiration. C'est à cette source intarissable que devront toujours s'inspirer les poëtes qui voudront créer des chants dignes à la fois de la majesté de Dieu et de la noblesse de l'homme. Toute poésie est là.

L'exposé que nous venons de tracer des destinées de la poésie chez les Hébreux témoigne qu'ils ne la détournèrent jamais de sa mission première. Tandis que, chez les nations polythéistes, trop souvent elle célébra l'injustice et les fureurs des conquérants, elle honora les vices les plus odieux, et servit à enflammer les passions criminelles, toujours, parmi les habitants de la Judée, elle fit partie intégrante du culte public; elle chanta la gloire des héros tombés au service de la patrie, et demeurés fidèles au Seigneur jusqu'au dernier souffle de leur vie; elle entretint dans les cœurs des citoyens l'amour de la vertu, elle exalta les sentiments de l'honneur et du patriotisme.

On pourrait s'étonner qu'un peuple dont l'histoire offre d'un bout à l'autre des mouvements si grands et si variés, de si émouvantes péripéties, n'ait produit aucune épopée. Il semble qu'un poëte, en rapprochant et coordonnant tant de faits prodigieux, tant de guerres terribles, tant de merveilleux voyages, tant de retours de catastrophes ou de prospérités, tant d'éclatantes interventions de la Divinité entourée de ses anges et servie par ses prophètes, n'eût eu que peu de frais d'invention à faire pour enfanter la plus magnifique épopée, épopée d'autant plus sublime qu'elle se fût établie tout entière sur des vérités manifestes et palpables pour les enfants d'Israël, sans qu'il fût besoin de rien concéder à l'esprit de mensonge ou de fiction. Eh! oui, c'est tout justement là ce qui fait que les Hébreux n'eurent point d'épopée. La leur est tout entière dans les livres de Moïse, si riches de poésie et de majesté. Quel autre poëme eût pu valoir celui-là! Ajoutez à cela les hymnes de David, les cantiques des prophètes, les chants de triomphe et de deuil dont leurs livres sont remplis, les sentences et les épithalames de Salomon, les lamentations de Jérémie..... Lorsqu'une littérature se déploie avec tant d'opulence, quel poëte, sorti d'une école humaine, serait tenté de lui faire l'aumône? « La Bible, qui est l'épopée universelle, dit M. l'abbé Constant, contient le commencement et la fin de toute poésie. Entre la Genèse et l'Apocalypse, il y a un espace immense, où l'ombre de Dieu est assise dans le temps, touchant l'éternité des deux mains. » Le même auteur s'exprime ailleurs en ces termes : « La Bible est une immense épopée dont Dieu même est le poëte et le héros; l'humanité y joue d'abord le rôle secondaire, puis s'allie étroitement avec la Divinité dans l'incarnation de l'Homme-Dieu. Or ce triomphe de la charité divine dans l'assomption de la faiblesse humaine est le dénouement de l'action du poëme; poëme véritablement typique, dont toutes les créations sont vraies par la volonté toute-puissante de celui qui seul peut créer; poëme encyclopédique, espèce d'arche littéraire où sont renfermés, pour nager sur tous les déluges, les principes de toutes les connaissances humaines, les éléments de toutes les sciences, les types de tous les chefs-d'œuvre littéraires. Telle est la Bible dans son ensemble (24).... »

Lorsque le Christ, le Désiré des nations, le Rédempteur annoncé par les prophètes et l'espérance d'Israël, fut descendu sur la terre pour retirer la race des hommes de l'abîme de corruption qui l'engloutissait, le génie du mal ne lui céda point la victoire sans une résistance longue et acharnée, qui fit couler le sang d'innombrables martyrs. Il appela à son aide toute l'érudition et toute la malice des philosophes du paganisme, et les écrivains chrétiens durent s'appliquer principalement à défendre les doctrines révélées dans des publications polémiques et apologétiques. « La poésie des premiers siècles de l'Eglise, dit M. l'abbé Constant, consistait en des psaumes, des cantiques spirituels, et des apocalypses ou des révélations écrites en style prophétique.

(24) *Dictionnaire de littérature chrét.*, articles Bible et Poésie.

Edifiez-vous et avertissez-vous mutuellement par des cantiques spirituels, disait saint Paul; et ailleurs : *Quand vous vous réunissez, chacun de vous apporte quelque chose pour l'édification de ses frères; celui-ci a un psaume, celui-là une apocalypse. Que tout se fasse avec ordre et sans confusion.* On sait que les Apollinaires, frères chrétiens du même nom, avaient mis en vers plusieurs récits et plusieurs cantiques tirés de l'Ecriture sainte; mais la forme métrique était en général peu recherchée des fidèles, comme imposant trop d'entraves à l'inspiration divine. La poésie religieuse, toute pleine de contemplations et de prières, devait, à ces époques de ferveur, tenir moins à l'arrangement des mots qu'à l'élévation des pensées, à l'ardeur des affections et à la sainteté des figures (25). » Toutefois, on compte dans la liste glorieuse des Pères un certain nombre de poëtes qui se servirent de l'idiome latin, devenu celui de la religion nouvelle. Saint Ambroise de Milan et Lactance célébrèrent la passion de Jésus-Christ; Victorin chanta le martyre des Machabées; Prudence exalta dans ses vers l'inébranlable constance des martyrs, qui achetaient de tout leur sang le droit de confesser leur foi. Dans l'Eglise grecque, les noms de Grégoire de Nazianze et de Synésius rayonnèrent d'un vif éclat. « Saint Grégoire de Nazianze, l'une des plus brillantes lumières de l'Eglise grecque au IVe siècle, dit M. l'abbé Constant, fut élevé avec saint Basile, dans l'étude des belles-lettres et de la philosophie, à l'école d'Athènes. Il honora également la religion et les lettres par ses ouvrages, et fut non-seulement un profond théologien et un orateur plein d'éloquence, mais aussi un poëte distingué. On sait que Julien l'Apostat, pour ridiculiser le christianisme et le ruiner dans l'opinion publique, avait défendu aux Chrétiens l'étude de la littérature profane. Saint Grégoire de Nazianze essaya de remplacer les œuvres des poëtes anciens par des compositions chrétiennes, et sut consacrer aux beautés du dogme véritable les grâces antiques de la langue d'Homère. Les poésies de saint Grégoire de Nazianze sont véritablement belles, et méritent de faire époque dans la littérature chrétienne. Les sujets qu'il traite sont peut-être d'une métaphysique trop élevée, et l'abondance des pensées nuit quelquefois à la vivacité des images; mais le rhythme est toujours plein, l'expression pittoresque et sonore; on sent que la muse hellénique parle un langage nouveau pour elle; mais elle sait encore le revêtir des formes qu'elle a rendues si douces, et l'on croit entendre saint Paul adresser à l'Aréopage la doctrine de ses Epîtres, traduite dans la langue harmonieuse de Platon. » — « Synésius, dit le même auteur, est le premier poëte chrétien qui ait consacré à des sujets religieux le rhythme et l'inspiration lyrique de Pindare : ses hymnes sont des odes pleines de mouvement et de grandeur. On y trouve plus d'enthousiasme, mais aussi moins de beautés sévères que dans les poésies de saint Grégoire de Nazianze; la partie dogmatique y est plus obscure et moins irréprochable au point de vue de l'orthodoxie. » Dans l'Eglise latine, saint Prosper, Sedulius, Venance-Fortunat, trouvèrent aussi de généreux accents pour bénir le triomphe de l'Evangile. Longtemps après eux, au XIe siècle, Hroswitha, religieuse de Gandersheim, dans la Basse-Saxe, composait des drames sur des sujets chrétiens, en langue latine, où brillait un reflet du style de Térence. Au XVe et au XVIe siècle, Sannazar fit servir le même idiome à célébrer le grand mystère de l'Incarnation dans son poëme de l'*Enfantement de la Vierge*, où Louis Racine regrettait de rencontrer des noms de muses, de dryades, de napées, qu'il eût, en effet, mieux valu ne pas exhumer de l'époque de mensonge qui les imagina. Ghedini joignit sa voix à celle de Sannazar pour chanter les mêmes mystères. Jérôme Vida publiait sa *Christiade*, dans laquelle il embrassait l'histoire du Sauveur des hommes, et le développement de sa doctrine. Les anges, saint Joseph, saint Jean, remplissent les rôles de ce poëme, où l'auteur a invoqué, non sans succès, les règles ordinaires de l'art. La poésie latine ne se montra pas moins riche dans la savante réfutation que le cardinal de Polignac opposa aux désolantes doctrines d'un ancien poëte romain, et le XVIIe siècle put se réjouir d'avoir produit, à côté de tant de talents illustres, qui firent la gloire des lettres françaises, un écrivain, qui, se servant de la langue du peuple-roi, mérita

(25) *Ibid.*, au mot ALLÉGORIE.

d'être surnommé par Voltaire lui-même, qui flattait peu :

Vengeur du ciel et vainqueur de Lucrèce.

Vers la même époque Santeul et Coffin produisaient ces hymnes mélodieuses que l'Eglise adopta pour en embellir ses fêtes, et le cardinal Malabranca, s'élançant en esprit au-devant de la trompette sacrée qui doit réveiller au dernier jour les morts dans leurs tombes, écrivait cette hymne funèbre du *Dies iræ*, qui semble un écho terrible de l'appel prononcé par la voix tonnante de l'ange du jugement. Mais il n'entre pas dans notre plan de détailler toutes les productions chrétiennes de la poésie latine ; nous avons voulu seulement indiquer, et comme jalonner par quelques noms illustres la route qu'elle suivit. Voilà pourquoi nous avons passé sous silence les Ambroise de Milan, les Thomas d'Aquin, les Hermann Contractus : le premier, auteur d'hymnes sacrées qui décorent notre liturgie catholique comme autant de joyaux lumineux ; le second, auteur d'hymnes admirables sur le Saint-Sacrement, qui méritèrent que l'Ange de l'école entendît de la propre bouche de Jésus-Christ, suivant une tradition pieuse, cette approbation : *Bene de me dixisti, Thoma ;* et le troisième, auteur du *Veni Sancte Spiritus*, et de la navrante complainte *Stabat mater dolorosa*, qui a été mise de nos jours en vers français par Jean Reboul, après avoir été mise en musique par Pergolèse et par Rossini. Tant de poésies ecclésiastiques, d'hymnes et de proses, productions des premiers Pères de l'Eglise, et souvent œuvres anonymes de moines du moyen âge, sont encore aujourd'hui de précieux modèles d'énergie, de naïveté et d'onction. Jean Racine a consacré son génie à nous rendre dans notre langue les magnificences de quelques-unes de ces hymnes impérissables.

Les âges qui suivirent immédiatement celui de la fondation du christianisme furent peu fertiles en créations littéraires. La grande lutte qui s'engageait entre les Barbares du nord et des nations dégradées ou décrépites, l'état de confusion et de trouble où gémissait l'humanité en travail d'une société nouvelle, les discordes sans cesse renaissantes, suite de l'antagonisme non-seulement des nations, mais des races, qui se mêlaient sans se confondre : toutes ces circonstances prolongèrent la nuit qui couvrait les peuples européens. Seule l'Eglise avait le pouvoir d'élever dans ce tumulte sa grande voix, qui n'était pas toujours écoutée. Aussi l'une des œuvres principales des abbayes et des monastères fut-elle de nous conserver dans leurs retraites studieuses les écrits des siècles antiques, et de les sauver du cataclysme où se perdaient tant de monuments précieux. C'est dans ces asiles sacrés que furent composées ces proses rimées latines, encore en usage dans la liturgie catholique, de sorte que le retour régulier des rimes dans la versification française serait dû aux moines, qui les auraient eux-mêmes reçues des Maures alors répandus en Espagne. La Provence se ressentit surtout de l'influence de la littérature des Arabes, et les mots *provençal* et *poëte* furent longtemps synonymes. « Mais la plus grande gloire de la poésie provençale, dit Fontenelle, est d'avoir pour fille la poésie italienne, et d'avoir fourni à l'Arioste et à Tasso-Torquato les modèles de leurs huitains. » Quelques auteurs veulent que la rime nous soit venue des anciens vers léonins dont les deux premiers pieds étaient suivis d'une syllabe rimant avec la dernière du même vers :

Dæmon languebat, monachus tunc esse volebat ;
Ast ubi convaluit, mansit ut ante fuit.

L'académie des jeux floraux à Toulouse nous est restée comme le dernier héritage des vieux troubadours ; mais mieux inspirée que ne l'avaient été ses ancêtres, elle invita les poëtes à célébrer les grandeurs de la Reine mystique du ciel dans des chants auxquels elle réservait exclusivement une de ses fleurs, le lis d'argent. On vit aussi plus tard, à l'autre extrémité de la France, l'académie de l'Immaculée Conception de Rouen stimuler par l'attrait de ses couronnes l'émulation des lyres chrétiennes.

Ce qu'on appelait langue romane, n'était qu'un composé de mauvais latin mêlé de termes de terroir, et ce jargon fut celui qui servit à chanter Charlemagne, Arthus et les chevaliers de la Table-Ronde. Abailard, que l'on regarde comme le plus ancien poëte français, ne composa en langue nationale que des chansons galantes ; et c'est Villon, à qui Louis XI fit grâce du dernier supplice qu'il avait encouru par ses mœurs détestables, qui, le premier, sut établir une différence marquée entre les vers et la prose

rimée, vers la fin du xv^e^ siècle. Entre François Villon et Clément Marot se place l'époque des bagatelles pénibles et difficiles auxquelles s'applique l'esprit, lorsqu'il s'évertue à remplacer par une fausse monnaie l'or du talent qui lui manque. On vit se multiplier ces compositions à rime *batelée*, *rétrograde*, *sénée*, *brisée*, *enchaînée*, *couronnée*, *empérière*, *kyrielle*, etc., dont on peut voir les définitions et les exemples dans les traités qui roulent sur les formes extérieures de la versification et dans les histoires de notre littérature.

Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que les quinze premiers siècles de notre ère moderne aient été si stériles pour la poésie. Il n'entre nullement dans notre plan de rappeler, même en traits généraux, les superstitions et les croyances extraordinaires de toutes sortes qu'enfanta cette longue nuit de l'intelligence humaine, nous voulons parler de tous ces rites et inventions de la féerie, de la magie et de la sorcellerie, de toutes ces créations fantastiques d'animaux à formes monstrueuses, chimères, goules, vampires, dragons, tarasques, guivres, gargouilles, licornes, hippogriffes, serpents ailés. A nos yeux ces imaginations confuses, où l'on aperçoit les vestiges des fausses religions disparues, ne sont que les rêves de peuples enfants, dont l'Eglise poursuivait lentement et douloureusement l'éducation, et non pas de la poésie, car il n'est pas de poésie en dehors du vrai. Malheureusement cette grande nuit exerça une influence marquée sur l'époque où la littérature se dégagea enfin des ruines de l'ancien monde, et elle jeta longtemps les teintes de ses ombres sur les créations poétiques par lesquelles les sociétés nouvelles annonçaient leur retour progressif à l'existence intellectuelle et morale. C'est à peine si de nos jours notre littérature a commencé à vivre enfin de sa vie propre, de cette vie qu'elle devait puiser tout entière dans des doctrines et des croyances nouvelles, promulguées par le Verbe de l'éternelle Vérité.

Une autre cause prolongea encore cette longue enfance de notre littérature, ce fut la longue persistance avec laquelle nos troubadours s'attachèrent à célébrer les aventures romanesques et les amours profanes, car c'est ainsi que préluda la poésie française. Nous empruntons à Fleury le jugement qu'il en a porté dans un de ses discours : « Elle a commencé par les troubadours provençaux, et les conteurs, jongleurs et ménestrels, dont Fauchet nous a donné l'histoire. C'étaient des débauchés vagabonds, qui, lorsque les hostilités universelles commencèrent à cesser, et la barbarie à diminuer, c'est-à-dire vers le xii^e^ siècle, commencèrent à courir les cours des princes, pour chanter à leurs festins dans les jours de grande assemblée. Comme ils avaient affaire à des seigneurs très-ignorants, et qu'ils l'étaient fort eux-mêmes, tous leurs sujets n'étaient que des fables impertinentes et monstrueuses, ou des histoires si défigurées qu'elles n'étaient pas connaissables, ou des contes médisants des clercs et des moines; et, comme ils ne parlaient que par intérêt, ils ne parlaient que de ce qui pouvait réjouir leurs auditeurs, c'est-à-dire de combats et d'amours, mais d'amours brutales et sottes, comme celles des gens grossiers, outre que ces auditeurs étaient eux-mêmes de fort malhonnêtes gens. Pour ce qui est de l'élocution, ils furent les premiers qui osèrent écrire en langues vulgaires; car elles avaient passé jusque là pour jargons si absurdes, que l'on avait eu peur d'en profaner le papier. De là vient, comme l'on sait, le nom de romans français et de romans espagnols. Il nous reste assez de ces vieilles chansons pour prouver tout ce que j'ai dit; et le roman de la Rose, qui a duré le plus longtemps, est un des plus pernicieux livres pour la morale, des plus sales et des plus impies qui aient été écrits dans les derniers siècles : aussi de tout temps les gens vertueux, les saints évêques, les bons religieux, ont crié hautement contre les poésies profanes, contre les jongleurs et les bouffons des princes; et de là est venue la guerre que les prédicateurs ont déclarée aux romans et aux comédies. — Dans la suite ces mêmes contes furent diversement changés d'un langage à l'autre, de rime en prose, et de vieux style en plus nouveau; mais toujours c'étaient les mêmes sujets d'armes et d'amours; et l'on ne voit point que l'on ait fait en ces temps-là des poésies vulgaires pour honorer Dieu, ou pour exciter à la piété, si ce n'est que l'on veuille mettre en ce rang certaines chansons très-vieilles, dont le petit peuple conserve encore quelque mémoire, et les noëls que l'on trouve encore

écrits. On voit aussi quelques-unes de ces pièces de théâtre qui se jouaient à l'hôtel de Bourgogne, il y a environ deux cents ans, que l'on appelait *Moralités*, parce que c'étaient des histoires saintes : mais elles sont si impertinentes et si indignes des sujets qu'elles traitent, qu'il faut en bien connaître les auteurs, et être fortement persuadé de la sottise de leur siècle pour s'empêcher de croire qu'elles ont été composées par des impies, en dérision des mystères (26). »

L'opinion de Fleury sur la littérature des trouvères paraîtra peut-être trop sévère à plusieurs. On pourrait objecter à cet écrivain que tous n'ont pas exclusivement voué leur harpe aux chansons des amours profanes, et qu'il s'en est trouvé qui ont célébré les souffrances et la mort de l'Homme-Dieu, les exploits et les revers des croisés, etc. Mais on ne peut disconvenir que ceux-là forment le bien petit nombre, et le jugement de Fleury reste vrai dans sa généralité. Il a d'ailleurs été confirmé par Millot, par Voltaire, par Châteaubriand : « La poésie, dit ce dernier en parlant des trouvères anglo-normands, prit toute espèce de formes, et donna à ses œuvres toute espèce de noms : lais, ballades, rotruënges, chansons à carole, chansons de gestes, contes, sirventais, satires, fabliaux, jeux-parties, dictiés. Dès le VI^e^ siècle Fortunat donne le nom de lais, *leudi*, aux chants des Barbares. On comptait des romans d'amour, des romans de chevalerie, des romans du Saint-Graal, des romans de la Table-Ronde, des romans de Charlemagne, des romans d'Alexandre, des pièces saintes. Dans le *Songe du Dieu d'amour*, le pont qui conduit au palais du Dieu est composé de *rotruënges*, stances accompagnées de la vielle ; les planches sont faites de *dits* et de *chansons ;* les solives, de *sons de harpe ;* les piles, des *doux lais des Bretons* (27). » Plus loin le même auteur dit en parlant des mystères ou soties : « Les *miracles* et les *mystères* firent une partie essentielle de la littérature de tous les pays chrétiens, depuis le X^e^ jusqu'au XVI^e^ siècle. Geoffroy, abbé de Saint-Alban, composa en langue d'oil le miracle de *Sainte Catherine :* c'est le premier drame écrit en français, dont jusqu'ici on ait connaissance. L'auteur le fit jouer dans une église en 1110, et emprunta, pour en revêtir les acteurs, les chapes de l'abbaye de Saint-Alban. — Le clergé encourageait ces spectacles, comme un enseignement public de l'histoire du christianisme : le théâtre grec eut la même origine religieuse. Les *miracles* et les *mystères* se donnaient en plein jour dans les églises, dans les cours des palais de justice, aux carrefours des villes, dans les cimetières : ils étaient annoncés en chaire par le prédicateur ; souvent un abbé ou un évêque y présidait la crosse en main. Le tout finissait quelquefois par des combats d'animaux, des joutes, des luttes, des danses et des courses. Clément VI accorda mille ans d'indulgences aux personnes pieuses qui suivraient le cours des pièces saintes à Chester..... Les représentations théâtrales passèrent de la *clergie* aux laïques. Des marchands drapiers donnèrent à Londres *la Création*. Adam et Eve paraissaient tout nus. Des teinturiers jouèrent *le Déluge*. La femme de Noé refusait d'entrer dans l'arche, et soufletait son mari. » On voit, par ces dernières lignes, que les soties, dont le caractère était primitivement instructif et pieux, ne tardèrent pas à dégénérer en parades grotesques.

Nous compléterons ces témoignages par celui de M. Villemain : « Il est singulier de voir, disait l'éminent professeur à ses auditeurs de la Sorbonne, en parlant des *sirventes* provençaux, la témérité avec laquelle dans ces temps que notre imagination se figure si soumis, si respectueux, non-seulement les abus, mais quelquefois les choses saintes sont tournées en dérision ; et non pas seulement à force de naïveté, comme on le suppose, mais quelquefois avec une malice profonde qui ferait honneur ou peur à des temps plus cultivés. Vous le concevez, Messieurs, le goût encore plus que la prudence m'avertira d'élaguer ces détails, et de ne pas vous lire la chronique scandaleuse du moyen âge. » — « Ce qu'on a publié des mystères du XV^e^ siècle, disait encore le même orateur, ne laisse espérer dans le même temps le génie dramatique sous aucune forme sérieuse. Ces ouvrages sont presque tous insipides et monstrueux ; on ne peut même en rien lire devant vous. Ce qui était naïf alors, semblerait une froide et indécente

(26) Fleury, *Discours sur la poésie des Hébreux.*
(27) Châteaubriand; *Essai sur la littérature anglaise.*

bouffonnerie..... Ce même défaut de génie, cette grossièreté que rien ne rachète, cette froideur dans l'absurdité qui déparent les *mystères*, s'attachent à tous les autres drames sérieux de la même époque (28).» — « Voilà nos vieux poëtes français, s'écrie à son tour le plus grand poëte du XIX^e^ siècle. Ce ne sont que romans de chevalerie, aventures cyniques, rimes galantes et fades à des Amaryllis de fantaisie ou à des beautés de cour (29). » N'oublions pas que les magistrats, en France, étaient souvent obligés d'intervenir pour réprimer les abus qu'engendrait la représentation des mystères. Dans le recueil des Capitulaires de Baluze, un édit d'un des rois de la seconde race prévoit les profanations qui peuvent se commettre sur la scène et les interdit sous les peines les plus rigoureuses. Aussi n'est-ce pas dans une littérature qui appartient à la débile enfance de l'art, et qui se traîne entre la superstition et l'immoralité, que nous irons chercher des monuments chrétiens, à moins de les demander aux naïves légendes des saints. Là, en effet, se trouve une mine précieuse à explorer.

A mesure que les ténèbres se dissipèrent, que les mœurs se polirent, que les langues prirent des formes de plus en plus arrêtées, la poésie se débarrassait aussi des langes qui la garrottaient. Après la destruction de l'empire romain par les Barbares, plusieurs langues se formèrent des débris du latin. Les Francs, les Vandales, les Lombards mêlèrent à un latin corrompu les idiomes qu'ils apportaient du Nord, puis les langues italienne, espagnole, se composèrent des débris de la langue latine, et enfin on vit se perfectionner les langues française et anglaise. A cette époque la poésie fut encore la première à signaler sa puissance ; aucun ouvrage en prose de quelque valeur n'avait paru, lorsque Dante (1265-1321) écrivait sa *Divina Commedia*, le premier poëme considérable qui soit éclos sous l'influence des idées chrétiennes. « Les beautés de cette production bizarre, dit Châteaubriand, découlent presque entièrement du christianisme ; ses défauts tiennent au siècle et au mauvais goût de l'auteur. Dans le pathétique et dans le terrible, Dante a peut-être égalé les plus grands poëtes (30). » Son génie fut d'autant plus puissant qu'il avait à créer en quelque sorte la langue qui lui servait à composer son œuvre, bien qu'il soit vrai de dire que sa force éclate plus dans les détails que dans l'ensemble. « Des chants entiers de Dante, dit Châteaubriand, sont une chronique rimée dont la diction ne rachète pas toujours l'ennui (31). » Son poëme, remarquable surtout par une singulière énergie de pensée, est un véritable résumé des idées, de la science, des croyances, des mœurs, des événements de son siècle. C'est ce qui explique comment, dans ce poëme, dont le but est de dévoiler la triple destinée de l'homme après sa mort, vous trouvez parmi les élus du Crucifié plusieurs des philosophes de la Rome et de la Grèce polythéistes, et comment c'est Virgile, le chantre des amours de Didon, qui le conduit jusqu'à la région où il le remet à la garde de la ravissante, mais austère Béatrix, de Béatrix, céleste image d'une jeune femme naïve et pure que le poëte vit mourir à la fleur de l'âge, et sous les traits de laquelle il a personnifié la théologie. Cela ne paraissait nullement étrange dans un temps où la littérature des siècles d'Auguste et de Périclès régnait en souveraine dans l'éducation littéraire des Chrétiens. L'autorité d'Aristote contrebalançait presque celle de la Bible, et Virgile n'était pas seulement un grand poëte, mais un prophète.

Dans sa triple description de l'état des âmes qui ont passé par l'existence humaine pour aboutir soit à l'*enfer*, soit au *purgatoire*, soit au *paradis*, Dante prodigue une espèce de sublime inconnu avant lui : « Dès le premier pas, dit un auteur moderne, il vous fait toucher au seuil de l'enfer, et au moment où vous allez le franchir, tout à coup il en personnifie la porte qui vous crie : *Par moi l'on va dans le séjour des lamentations, aux éternelles douleurs ; par moi l'on va dans la nation réprouvée : laissez là toute espérance, ô vous qui entrez.* Paroles épouvantables, qui vous signalent aussitôt le sombre génie du poëte florentin. Mais tour à tour attendrissant, terrible et naïf, il puise dans sa forte imagination la forme

(28) M. Villemain, *Littérature du moyen âge*, discours 1^er^ et XX^e^.

(29) M. de Lamartine, préface de *Geneviève*, § XXI.

(30) Châteaubriand, *Génie du christianisme.*

(31) Châteaubriand, *Essai sur la littérature anglaise.*

de tous les vices, l'image de tous les châtiments. Il est non moins pathétique dans les plaintes amoureuses de Rimini qu'effrayant dans les discours que Ugolino affamé, pâle de rage, adresse à son petit enfant expirant, dont le cadavre va lui servir de pâture. Le génie de Dante prend ensuite un essor extraordinaire avec la céleste Béatrix ; à peine pouvez-vous le suivre dans son vol qui plane d'une aile si bien déployée au séjour des anges et de la béatitude. Heureux si la bizarrerie de ses inventions ne défigurait pas quelquefois leur beauté ! Il se plonge beaucoup trop et trop longuement dans toutes les horreurs, dans des amas de monstruosités où son imagination se roule, se fatigue et s'égare. L'horrible et le bizarre n'offrent souvent que la fausse apparence du sublime ; mais les inventions de Dante sont si frappantes, qu'on s'étonne aussi que la critique de ses contemporains ait longtemps prévalu contre l'évidence de leur grandeur. On ne peut accuser de l'injustice dont il se défendit lui-même que l'aveugle envie, qu'il représente dans son purgatoire, les paupières cousues d'un fil de fer, en punition d'avoir fermé les yeux devant les beautés les plus visibles (32). »

Au nombre des bizarreries que l'on peut reprocher à Dante, est celle d'avoir voulu faire de certains passages de son œuvre un instrument de vengeance. Mêlé aux dissensions orageuses de son siècle, il s'était fait des ennemis puissants, et il les place sans autre raison au milieu des tortures de son enfer, où l'on voit figurer ainsi des papes et des cardinaux. Un autre sujet de reproche, c'est d'avoir mêlé à sa description du Paradis de ces dissertations scolastiques qui étaient une des manies de l'époque ; l'élévation de son génie devait le préserver de semblables écarts.

Nous avons dit que ce poëme se distinguait plus par les détails que par le plan. Le plan est en effet des plus simples : dans les deux premières parties Virgile, dans la troisième Béatrix, se chargent de diriger le poëte dans les cercles dont se compose le monde extra-naturel, et de lui en expliquer soit les tortures atroces avec les causes qui les ont amenées, soit les félicités infinies des âmes bienheureuses. Mais ses ténèbres infernales et les fleuves de douce lumière dont il inonde son paradis, répandent dans l'âme du lecteur, les premières une épouvante sans mesure, et les secondes une ineffable sérénité. C'est à peu près partout une simple description, mais une description originale, fantastique, car après tout elle naît de l'imagination du poëte, et souvent sublime, telle enfin que le génie pouvait seul la concevoir et la développer : elle a, malgré tous ses défauts, assuré l'immortalité de Dante.

La grande voix du poëte florentin ne put toutefois réveiller de sitôt le génie poétique au fond de l'Occident ; ce ne fut que cent cinquante ans plus tard qu'on vit naître chez les Portugais une œuvre qui devait illustrer leur littérature Le poëme des Lusiades fut la première épopée écrite en langue moderne (33), du moins aux yeux de ceux qui refusent cette qualification à l'œuvre de Dante, et les Portugais l'exaltent avec un sentiment d'admiration toute nationale. C'est qu'en effet le but de Camoëns, dans ce poëme, est de célébrer toutes les grandes actions de ses compatriotes depuis Viriate jusqu'à Jean de Castro. Bien que l'auteur annonce, dès le début de son récit, l'introduction du christianisme dans les Indes et son triomphe sur les ruines de l'idolâtrie comme une suite des exploits de Vasco de Gama et de ses héroïques compagnons, les idées chrétiennes proprement dites tiennent si peu de place dans son poëme, que l'on n'y peut guère rapporter au genre religieux que le récit du martyre de saint Thomas, patron du Portugal (34). Deux épisodes ont fait surtout la réputation de l'épopée de Camoëns, la destinée malheureuse d'Inès de Castro et l'apparition du géant Adamastor au delà du cap des Tempêtes.

Le fond du poëme porte sur le trajet de la flotte de Gama de Lisbonne aux Indes. Il résulte de là que l'œuvre de Camoëns

(32) Raymond de Véricour, dans ses leçons sur Milton, prononcées en 1837 à l'Athénée royal de Paris.

(33) « Cette épopée était la première qui eût encore paru dans une langue moderne. » (*Vie de Camoëns*, par M. Charles Magnin, membre de l'Institut.) Par cette phrase, M. Magnin semblerait, comme Châteaubriand, exclure Dante du rang des poëtes épiques. M. Villemain regarde au contraire l'auteur de la *Divina commedia* comme le premier poëte épique qui ait paru depuis Homère ; Virgile n'étant, à l'égard du chantre de l'Iliade, qu'un copiste de génie.

(34) Dans le chant x^e^.

semble souvent plutôt une histoire de voyages qu'une véritable épopée : « De tous les défauts de ce poëme, dit Voltaire, le plus grand est le peu de liaison qui règne dans toutes ses parties ; il ressemble au voyage dont il est le sujet. Les aventures se succèdent les unes aux autres, et le poëte n'a d'autre art que celui de bien conter les détails ; mais cet art seul, par le plaisir qu'il donne, tient quelquefois lieu de tous les autres (35). »—« C'était encore un bien riche sujet d'épopée que celui de la Lusiade, a dit d'un autre côté Châteaubriand. On a de la peine à concevoir comment un homme du génie de Camoëns n'en a pas su tirer un plus grand parti. Mais enfin il faut se rappeler que ce poëte fut le premier poëte épique moderne, qu'il vivait dans un siècle barbare, qu'il y a des choses touchantes et quelquefois sublimes dans ses vers, et qu'après tout il fut le plus infortuné des mortels (36). »

Un autre défaut non moins grave des Lusiades, c'est d'offrir un bizarre assemblage des divinités de la Grèce païenne et des saints du christianisme. Ainsi, dans le premier chant, nous assistons à un conseil des dieux que Mercure a convoqués dans l'Olympe au nom de Jupiter ; Bacchus s'y déchaîne contre les Portugais, qui marchent à la conquête de son empire de l'Inde, tandis que Vénus, retrouvant en eux les vertus héroïques des Romains qui lui furent si chers, les prend sous sa protection. Plus loin nous lisons que Bacchus, pour mieux tromper les compagnons de Vasco de Gama, qu'il avait attirés chez un peuple ennemi, en les persuadant de l'existence d'une race chrétienne dans l'île de Monbaze, avait tracé dans un temple, après avoir pris lui-même la figure et les vêtements d'un chrétien, l'image de l'Esprit divin, qui, sous la forme d'une blanche colombe, venait planer sur la Vierge sacrée, entourée des douze apôtres. C'est encore bien autre chose au neuvième chant. Vénus et l'Amour, pour consoler les Portugais des persécutions que leur a suscitées la haine de Bacchus, font apparaître devant eux une île enchantée et flottante comme l'antique Délos, habitée par des nymphes lascives, qui ne tardent pas à séduire les guerriers lusitains, sans en excepter Vasco de Gama, qui renouvelle dans une grotte avec Téthys l'entretien d'Énée avec Didon... Au milieu d'un festin somptueux, où s'asseyent les déesses et les guerriers, une d'entre elles rappelle la mémoire de sainte Catherine d'Alexandrie, et c'est Téthys elle-même qui raconte le martyre de saint Thomas ! Des commentateurs complaisants n'ont vu dans ces nymphes que l'image allégorique de la gloire récompensant la vertu, le courage et la fidélité. N'est-ce pas en vérité donner trop d'élasticité au tissu des fictions de l'allégorie, et faut-il s'étonner que Voltaire ait dit avec sa malice habituelle : « J'apprends qu'un traducteur de Camoëns prétend que, dans ce poëme, Vénus signifie la sainte Vierge et que Mars est évidemment Jésus-Christ. A la bonne heure, je ne m'y oppose pas ; mais j'avoue que je ne m'en serais pas aperçu. » Il serait injuste toutefois de juger exclusivement le poëme de Camoëns sur ces excentricités. Le génie du Virgile portugais (car il a reçu de ses compatriotes ce glorieux surnom) répandit dans son œuvre des beautés qui firent oublier ces étranges défauts : « Aux charmes d'une poésie ravissante, dit un biographe déjà cité (37), elle joint tout le sérieux de l'histoire et tout l'intérêt d'un voyage de découvertes. Elle n'a pour théâtre qu'un vaisseau, pour horizon que le ciel et la mer, pour points de relâche que les petits ports de Mozambique, de Mélinde et de Calicut, où l'équipage aborde à peine, et cependant tel est l'art du poëte, qu'avec si peu de matière, rien n'égale la variété des tableaux qu'il fait passer sous nos yeux. »

Un des plus récents commentateurs des *Lusiades*, M. Dubeux, s'est attaché à justifier Camoëns sur l'emploi des divinités mythologiques, en se réclamant de l'autorité de Corneille et de Boileau. Mais ce n'est pas seulement l'usage des divinités païennes qu'on a reproché à Camoëns, c'est surtout ce rapprochement forcé, cette confusion étrange des noms mythologiques et de ceux des saints que révère le christianisme, confusion qui choquera toujours les hommes de goût, et que Voltaire a critiquée avec raison. Le commentateur, du reste, s'est trompé sur la position d'un des passages

(35) Voltaire, *Essai sur la poésie épique.*
(36) Châteaubriand, *Génie du christianisme.*
(37) M. Magnin.

auxquels Voltaire fait allusion. Voici ce qu'on lit dans une note du chant deuxième (38) : « Gama, dans une tempête, dit Voltaire, adresse ses prières à Jésus-Christ, et c'est Vénus qui vient à son secours. » Sur quoi le commentateur fait cette remarque : « Il n'y a point de tempête; Gama, au milieu des embûches qui lui sont dressées par les Maures, invoque la Providence. *O tu guarda divina !* Le génie tutélaire que le poëte a donné aux Portugais entend les vœux de Gama et va les porter au Souverain de l'univers. » L'observation du savant commentateur fût-elle exacte, ce serait encore, ce semble, une disparate trop forte de réunir ainsi la Providence, Vénus et les Néréides, car elles figurent aussi en cet endroit. Mais la critique de Voltaire ne pèche point par inexactitude. Le passage qu'il avait en vue fait partie du chant sixième, où Gama se voyant sur le point de périr, submergé par une furieuse tempête, adresse à la Providence une prière qui est suivie de l'intervention de Vénus. Voici ce passage : « Céleste Providence qui gouvernes les cieux, la terre et l'onde, ô toi qui sauvas jadis Israël au sein du golfe Erythrée, et l'Apôtre des nations au milieu des syrtes sablonneuses, toi qui, dans le grand naufrage où périt une race coupable, daignas épargner la famille de ce juste qui devait être le second père des humains; ô mon Dieu, n'aurions-nous donc franchi tant d'écueils que pour en trouver ici de plus terribles encore? Ne nous aurais-tu délivrés de tant de périls que pour nous abandonner au terme de nos travaux ? etc. -- Ainsi parle le héros, et les vents continuaient de mugir... Mais l'étoile du matin commence à rayonner à l'extrémité de l'horizon. Brillante avant-courrière du jour, elle chasse devant elle Orion et les orages. La déesse qui la conduit dans les cieux, Vénus, voit les mers bouleversées et les Lusitaniens en péril. Elle frémit de crainte et de courroux. « O Bacchus ! ô génie du mal ! je reconnais là tes complots et ta fureur; mais la faible Vénus sera plus forte que toi. » Elle dit, et d'un vol rapide descend vers la plaine azurée, appelle les nymphes ses compagnes, etc. »

Madame de Staël excuse aussi Camoëns sur cette adjonction de la mythologie et du christianisme: « On lui a fait, dit-elle, un tort de cette alliance ; mais il ne nous semble pas qu'elle produise dans son ouvrage une impression discordante; on y sent très-bien que le christianisme est la réalité de la vie, et l'on trouve une sorte de délicatesse à ne pas se servir de ce qui est saint pour les jeux du génie même. » La remarque de madame de Staël est certainement ingénieuse. Mais ne serait-il pas plus simple et plus vrai de dire que Camoëns, ouvrant le premier la carrière de l'épopée en action, a pris les éléments de son merveilleux dans les épopées antiques, parce qu'il ne possédait point ou l'étendue d'imagination ou la puissance intellectuelle qu'il lui fallait pour entrer résolument dans les voies que lui présentait le christianisme ? Faute de pouvoir être inventeur, il s'est servi des anciens symboles, qu'il s'est borné à souder tant bien que mal avec les nouveaux. Au Tasse était réservée la gloire que Camoëns n'a pas su saisir.

On sait que le sujet du poëme de Tasso-Torquato est la conquête de Jérusalem sur les Turcs par les armes des croisés. Le poëte, tout en respectant les principales règles de l'ancienne épopée, a su donner un intérêt tout nouveau à sa composition, en prenant pour son sujet ce qui faisait l'entretien de tous les hommes de son temps (1544-1595). Les enchantements même de la magie qui abondent dans son ouvrage étaient tout à fait dans le goût et dans les idées de ses contemporains. Si à cela vous joignez un style clair, élégant, harmonieux, énergique quand l'occasion l'exige, pour revêtir toutes ces pensées de religion, d'amour et de gloire, vous comprendrez aisément que ce poëme soit devenu populaire en Italie, comme l'étaient ceux d'Homère dans la Grèce. Voici en quels termes Voltaire compare les caractères tracés par le poëte de Sorrente avec ceux du vieillard de l'Ionie : « La *Jérusalem* paraît à quelques égards être d'après l'*Iliade;* mais si c'est imiter que de choisir dans l'histoire un sujet qui a des ressemblances avec la fable de la guerre de Troie ; si Renaud est une copie d'Achille, et Godefroi d'Agamemnon, j'ose dire que Le Tasse a été bien loin au delà de son modèle. Il a autant de feu qu'Homère dans ses batailles, avec plus de variété. Ses

(38) La note 9.

héros ont tous des caractères différents, comme ceux de l'Iliade ; mais ses caractères sont mieux annoncés, plus fortement décrits, et mieux soutenus ; car il n'y en a presque pas un seul qui ne se démente dans le poëte grec, et pas un qui ne soit invariable dans l'italien. — Il a peint ce qu'Homère crayonnait ; il a perfectionné l'art de nuancer les couleurs et de distinguer les différentes espèces de vertus, de vices et de passions, qui ailleurs semblent être les mêmes. Ainsi Godefroi est prudent et modéré ; l'inquiet Aladin a une politique cruelle ; la généreuse valeur de Tancrède est opposée à la fureur d'Argant ; l'amour, dans Armide, est un mélange de coquetterie et d'emportement ; dans Herminie c'est une tendresse douce et aimable. Il n'y a pas jusqu'à l'ermite Pierre qui ne fasse un personnage dans le tableau, et un beau contraste avec l'enchanteur Ismeno ; et ces deux figures sont assurément au-dessus de Calchas et de Taltibius. Renaud est une imitation d'Achille ; mais ses fautes sont plus excusables, son caractère est plus aimable, son loisir est mieux employé. Achille éblouit et Renaud intéresse. »

Châteaubriand a cependant formulé sur *la Jérusalem* quelques critiques qui ne manquent pas de fondement. Il regrette que le Tasse n'ait pas osé employer avec plus de franchise qu'il n'a fait les grands moyens d'action que lui fournissait le christianisme ; de n'avoir pas su tirer plus de parti du tombeau de Jésus-Christ, qu'il nomme à peine, et d'une terre consacrée par tant de prodiges. La même timidité l'a fait échouer dans son ciel, et son enfer a plusieurs traits de mauvais goût. Les rites et les usages du mahométisme pouvaient lui offrir de nouveaux ressorts et des peintures originales, et il aurait dû profiter des grandes images que la Bible lui présentait dans une contrée encore pleine du souvenir des patriarches et des prophètes. Mais il n'hésite pas à déclarer, comme Voltaire, les personnages de l'épopée italienne bien supérieurs à ceux de l'Iliade. Voici comment il résume son opinion dans la comparaison d'Homère et du Tasse : « En faisant abstraction du génie particulier des deux poëtes et ne comparant qu'homme à homme, il nous semble que les personnages de la *Jérusalem* sont supérieurs à ceux de l'*Iliade*. Quelle différence, en effet, entre des chevaliers si francs, si désintéressés, si humains, et des guerriers perfides, avares, cruels, insultant aux cadavres de leurs ennemis, poétiques enfin par leurs vices, comme les premiers le sont par leurs vertus ! — Si par héroïsme on entend un effort contre les passions en faveur de la vertu, c'est sans doute Godefroi, et non pas Agamemnon, qui est le véritable héros. Or, nous demandons pourquoi le Tasse, en peignant les chevaliers, a tracé le modèle du parfait guerrier, tandis qu'Homère, en représentant les hommes des temps héroïques, n'a fait que des espèces de monstres ? C'est que le christianisme a fourni, dès sa naissance, le beau idéal moral ou le beau idéal des caractères, et que le polythéisme n'a pu donner cet avantage au chantre d'Ilion. » L'auteur du *Génie du christianisme* termine sa brillante dissertation sur le Tasse par ce portrait des soldats de la *Jérusalem délivrée :* « Au combat, une sainte et majestueuse valeur, inconnue aux guerriers d'Homère et de Virgile, anime le guerrier chrétien. Enée, couvert de ses armes divines, et debout sur la poupe de sa galère qui approche du rivage rutule, est dans une attitude héroïque ; Agamemnon, semblable au Jupiter foudroyant, présente une image pleine de grandeur : cependant Godefroi n'est inférieur ni au père des Césars, ni au chef des Atrides, dans le dernier chant de la Jérusalem. — « Le soleil vient de se « lever ; les armées sont en présence ; les « bannières se déroulent aux vents ; les « plumes flottent sur les casques ; les habits, « les franges, les harnais, les armes, les cou- « leurs, l'or et le fer, étincellent aux premiers « feux du jour. Monté sur un coursier rapide, « Godefroi parcourt les rangs de son armée ; « il parle, et son discours est un modèle « d'éloquence guerrière. Sa tête rayonne, « son visage brille d'un éclat inconnu, l'ange « de la victoire le couvre invisiblement de « ses ailes. Bientôt il se fait un profond « silence ; les légions se prosternent en ado- « rant celui qui fit tomber Goliath par la « main d'un jeune berger. Soudain la trom- « pette sonne, les soldats chrétiens se relè- « vent, et, pleins de la fureur du Dieu des « armées, ils se précipitent sur les bataillons « ennemis. »

Au temps du Tasse, la renommée de Camoëns était déjà parvenue en Italie, et l'on sait que le pèlerin de *la Jérusalem dé-*

livrée adressa un sonnet au voyageur des *Lusiades*.

Selon Voltaire, un épisode du poëme du Tasse paraît avoir donné naissance au *Paradis perdu*. La description de l'enfer dans la première épopée serait devenue presque tout le sujet de la seconde, et le génie de l'Italie aurait allumé à son flambeau celui du génie de l'Angleterre.

Du reste, on a prêté diverses causes à la création du *Paradis perdu*. Que ce soit un mystère d'Andreini que Milton aurait vu représenter dans le cours d'un voyage en Italie, que ce soit une lecture de la *Christiade* de Vida, de *l'Adamus exul* de Grotius, de la *Semaine* de Dubartas, qui lui ait fourni la première idée de son poëme, qu'importe? Ce que le génie refait ainsi, reçoit de sa main une empreinte originale qui en fait son incontestable propriété.

De nombreux critiques se sont étendus sur les qualités et les défauts de ce poëme. Châteaubriand a donné dans son *Essai sur la littérature anglaise* une belle esquisse du plan de l'œuvre de Milton. Nous ne saurions mieux faire que de la reproduire ici.

« Que dirai-je du *Paradis perdu* qui n'ait été déjà dit? Mille fois on a cité les traits sublimes, les discours, les combats, la chute des anges, et cet enfer qui *eût fui épouvanté si Dieu n'en avait creusé si profondément l'abîme*. J'insisterai donc principalement sur la composition générale de l'ouvrage, pour faire remarquer l'art avec lequel le tout est conduit.— Satan s'est réveillé au milieu du lac de feu (et quel réveil!). Il rassemble le conseil des légions punies; il rappelle à ses compagnons de malheur et de désobéissance un ancien oracle qui annonçait la naissance d'un monde nouveau, la création d'une nouvelle race formée à dessein de remplir le vide laissé par les anges tombés : chose formidable! c'est dans l'enfer que l'on entend prononcer pour la première fois le nom de l'HOMME. — Satan propose d'aller à la recherche de ce monde inconnu, de le détruire ou de le corrompre. Il part, explore l'enfer, rencontre le Péché et la Mort, se fait ouvrir les portes de l'abîme, traverse le chaos, découvre la création, descend au soleil, arrive sur la terre, voit nos premiers parents dans Eden, est touché de leur beauté et de leur innocence, et donne, par ses remords et son attendrissement, une idée ineffable de leur nature et de leur bonheur. Dieu aperçoit Satan du haut du ciel, prédit la faiblesse de l'homme, annonce sa perte totale, à moins que quelqu'un ne se présente pour être sa caution et mourir pour lui : les anges restent muets d'épouvante. Dans le silence du ciel, le FILS seul prend la parole et s'offre en sacrifice. La victime est acceptée, et l'homme est racheté avant même d'être tombé. — Le Tout-Puissant envoie Raphaël prévenir nos premiers pères de l'arrivée et des projets de leur ennemi. Le messager céleste fait à Adam le récit de la révolte des anges, arrivée au moment où le PÈRE annonça du haut de la montagne sainte qu'il avait engendré son FILS, et qu'il lui remettait tout pouvoir. L'orgueil et la jalousie de Satan, excités par cette déclaration, l'entraînent au combat : vaincu avec ses légions, il est précipité dans l'enfer. Milton n'avait aucunes données; pour trouver le motif de la révolte de Satan, il a fallu qu'il tirât tout de son génie. Ainsi, avec l'art d'un grand maître, il fait connaître ce qui a précédé l'ouverture du poëme. Raphaël raconte encore à Adam l'œuvre des six jours. Adam raconte à son tour à Raphaël sa propre création. L'ange retourne au ciel. Eve se laisse séduire, goûte au fruit, et entraîne Adam dans sa chute. — Au dixième livre, tous les personnages reparaissent; ils viennent subir leur sort. Au onzième et au douzième livres, Adam voit la suite de sa faute et tout ce qui arrivera jusqu'à l'incarnation du Christ : le FILS doit, en s'immolant, racheter l'homme. Le FILS est un des personnages du poëme : au moyen d'une vision, il reste seul et le dernier sur la scène, afin d'accomplir dans le monologue de la croix l'action définitive : *Consummatum est*. — Voilà l'ouvrage en sa simplicité. Les faits et les récits naissent les uns des autres; on parcourt l'enfer, le chaos, le ciel, la terre, l'éternité, le temps, au milieu des blasphèmes et des cantiques, des supplices et des joies; on se promène dans ces immensités tout naturellement, sans s'en apercevoir, sans ressentir aucun mouvement, sans se douter des efforts qu'il a fallu pour vous porter si haut sur des ailes d'aigle, pour créer un pareil univers. »

Cette esquisse tracée de main de maître suffit pour donner du poëme une idée aussi complète qu'il est possible de le faire pour

ceux qui ne l'ont pas lu dans son entier. Toutefois l'illustre écrivain, un peu entraîné par cette prédilection secrète qui séduit à leur insu la plupart des traducteurs pour le poëte qui fait le sujet de leurs études, s'est attaché de préférence à nous peindre le beau côté de la création de Milton. Le poëte anglais n'est point exempt de défauts, même graves, qu'il est de notre devoir d'indiquer pour ramener à une appréciation exacte l'idée qu'on doit se former de sa conception.

D'abord on ne s'aperçoit que trop que les opinions politiques ou religieuses de l'auteur ont déteint sur son œuvre. Son Satan déploie une audace de pensée et une énergie d'action qui donneraient lieu parfois de douter qu'il n'en ait voulu faire le principal personnage du poëme, et l'intérêt qui devrait se concentrer ailleurs se détourne un peu vers lui dans plus d'une situation. L'auteur était un ardent républicain, un ami de Cromwell, dont il fut le secrétaire, et l'on sent qu'il a voulu, dans les conseils turbulents du Pandæmonium, où se trahit une certaine imitation des séances orageuses du parlement de Londres, donner l'essor à ses doctrines d'indépendance. Cependant l'auteur de l'*Essai sur la littérature anglaise* semble avoir voulu justifier Milton sur cette critique. Il nous fait remarquer que dans la scène où Satan nous apparaît pour la dernière fois, le poëte l'a placé au milieu des démons changés en serpents qui sifflent leur chef lorsqu'il vient se vanter d'avoir (sous la figure d'un serpent) perdu la race humaine. Le prince des ténèbres, superbe intelligence au commencement du poëme, avant la séduction d'Adam, devient hideux reptile à la fin du poëme, après la chute de l'homme: au lieu de l'esprit qui brillait encore à l'égal du soleil éclipsé, il ne vous reste plus que l'ancien serpent, que le vieux dragon de l'abîme.

Nous avons dit que les opinions religieuses de Milton ont déteint sur son poëme. Milton, en effet, n'admettait aucune espèce de culte, et il se détacha de toutes les sectes que le protestantisme engendrait de son temps en Angleterre, pour s'isoler dans un système de déisme qui lui était propre. Aussi ne s'est-il pas fait faute d'insérer dans ses chants des allusions outrageantes dirigées contre l'Eglise romaine.

Voilà pour ce qui regarde le fond des idées. En examinant les détails, les critiques, Voltaire à leur tête, ont condamné cette futilité avec laquelle Satan fait bâtir une salle d'ordre dorique au milieu de l'enfer, avec des colonnes d'airain et de beaux chapiteaux d'or, pour haranguer les diables, auxquels il venait de parler tout aussi bien en plein air ; puis, les démons qui, pour se trouver plus à l'aise dans ce parlement d'enfer, se transforment en pygmées. Ils ont encore blâmé sévèrement cet horrible enfantement du péché (en anglais, du genre féminin) produisant des dragons qui rentrent dans les entrailles de leur mère et les déchirent en lui causant d'affreuses tortures. Les argumentations scolastiques que nous avons eu occasion de relever dans la *Divina Commedia* de Dante, se retrouvent dans Milton, qui fait disputer ses démons sur la prédestination et sur la grâce. Les mêmes critiques n'ont point voulu passer à Milton l'emploi de l'artillerie parmi les légions de Satan, dans ses combats contre les anges fidèles, non plus que les épées qu'il met aux mains de ces esprits qui ne pouvaient se blesser ; car dès que le fer a séparé les deux parties d'un combattant, elles se rejoignent aussitôt. Addison signale aussi comme profondément entachée d'étrangeté et de mauvais goût la scène où le récit du combat et de la défaite des démons est semé de jeux de mots, et l'on a blâmé la querelle trop verbeuse du premier homme et de la première femme.

Ce sont assurément des défauts graves, et cependant le poëme de l'aveugle d'Albion a vécu et méritait de vivre. Outre l'intérêt capital renfermé dans un sujet auquel se rattachent les destinées de l'humanité tout entière, les trésors d'érudition, les traits de génie, les pensées sublimes, les admirables peintures que l'imagination du poëte a prodiguées dans son épopée, ont presque fait oublier les taches nombreuses qui la déparent. Nul autre poëme ne renferme des tableaux comparables à celui des amours de nos premiers pères dans le jardin d'innocence et de bonheur. Où trouver ailleurs une nature enchantée, pareille à celle de ce lieu de délices ? La lyre du poëte possède un charme de sensibilité qui nous émeut

et nous ravit, et telle est la chasteté de ses descriptions que l'on assiste aux scènes de tendresse les plus ineffables sans que la pudeur doive s'en offenser, à moins que la corruption des mœurs de notre âge ne vienne ternir de ses ombres impures la douce blancheur des perspectives de son Eden.

Entre les épisodes du poëme anglais, il faut signaler celui de l'ange qui, après le meurtre d'Abel, montre à notre premier père, dans une sorte de vision, un hôpital où viennent s'étaler différentes espèces de maladies et de morts, spectacle qui fait pleurer Adam ; l'histoire des géants de la montagne séduits par les femmes de la plaine; la grande et terrible scène du déluge. Les récits de la construction de la tour de Babel, de la vocation d'Abraham, de la résurrection et de l'incarnation du Christ, scintillent de beautés supérieures. Châteaubriand fait remarquer que Milton, dans l'embarras de ses systèmes religieux, ne s'étant pas fait une idée bien distincte de la Divinité unique, a obscurément tracé le caractère du Père tout-puissant, et qu'il a mieux réussi dans le caractère du Fils, parce que dans le Christ il y a de l'homme : «C'est à travers l'homme, dit l'auteur de l'*Essai sur la littérature anglaise*, que Milton s'est élevé à la connaissance de l'Homme-Dieu. » Mais quelle que soit la vénération avec laquelle Milton ait dessiné cette figure auguste, l'influence de ses vagues systèmes a fait souvent dévier ses crayons, et, de l'aveu de Châteaubriand, on trouve dans son poëme des traces d'arianisme, de socinianisme, de matérialisme, de fatalisme, et même de panthéisme : « Cependant, ajoute-t-il, au milieu de cette confusion de principes, le poëte reste biblique et chrétien : il redit la chute et la rédemption. Puritain d'abord, ensuite indépendant, anabaptiste, il devient *saint* (39), quiétiste et enthousiaste: ce n'est plus qu'une voix qui chante l'Eternel. »

Parmi les nombreux lecteurs du *Paradis perdu*, il en est sans doute plusieurs qui ignorent que l'on doit au même génie un autre poëme dont le sujet est pris de l'Evangile, et qui a pour titre *le Paradis reconquis*. On a prétendu que Milton préférait ce dernier ouvrage au premier. Si cela était vrai, ce serait un exemple des erreurs que peuvent commettre les grands écrivains dans leurs prédilections à l'égard de leurs ouvrages ; car bien qu'on retrouve dans celui-ci des traces encore brillantes du talent de son auteur, une distance immense sépare les deux productions.

Le titre de *Paradis reconquis* est fort inexact ; car l'objet du poëme est de raconter la tentation de Jésus-Christ dans le désert par Satan. Bien que la défaite du prince des ténèbres soit, comme elle devait l'être, tout à fait complète, et qu'il soit réduit à s'enfuir couvert de sa honte, toutefois l'œuvre de la rédemption restait encore à accomplir par les souffrances et les opprobres de la passion et de la croix. Il n'est donc pas vrai de dire que la victoire de Jésus-Christ dans le désert ait reconquis le Paradis. C'est ce qu'a senti l'auteur d'une traduction française, d'ailleurs fort médiocre, Lancelin, qui a substitué au titre original celui de *Triomphe de Jésus-Christ dans le désert*. Ce poëme manque totalement d'action, et tout le fond repose sur une série de discours par lesquels le Sauveur repousse les offres et réfute les objections de Satan. Quoique Satan y débute par rassembler ses démons pour leur faire part de son projet de rendre vaines les promesses de salut faites aux hommes par l'Eternel ; quoiqu'il se serve d'opérations magiques pour faire servir devant le Sauveur tourmenté de la faim par suite de son jeûne de quarante jours, une table magnifique chargée des mets les plus exquis, et servie par des syrènes enchanteresses qui deviennent ensuite des spectres horribles de démons ; quoiqu'on y trouve l'énergique description d'une tempête déchaînée par Satan, ce poëme ne peut en aucune façon se comparer à son aîné.

L'un des écrivains français qui firent les premiers connaître chez nous le vaste poëme du *Paradis perdu*, fut Voltaire, auteur lui-même d'une épopée qu'il jugea être un titre suffisant pour le mettre à côté des génies dont nous venons de parler.

(39) On sait que dans la foule des sectes qui parurent en Angleterre au temps de Cromwell, il y en eut une qui prit le nom de Secte des Saints.

Tout le monde connaît ces vers des *Stances* sur les poëtes épiques :

> Après Milton, après Le Tasse,
> Parler de moi serait trop fort,
> Et j'attendrai que je sois mort
> Pour apprendre quelle est ma place.

La postérité n'a pas confirmé les espérances que l'auteur de la *Henriade* fondait sur ce poëme, et tout en reconnaissant qu'il pétillait de beaux vers, elle l'a jugé dénué de presque tout ce qui constitue une véritable épopée. Comme le sujet de ce poëme ne touche que par très-peu de points à la religion, nous en parlerons le plus brièvement possible:

Un caractère qui a frappé généralement les esprits dans la Henriade, c'est une sécheresse qui rebute et fatigue, malgré l'éclat de la forme poétique. On admire un style partout clair, facile, élégant ; les descriptions de batailles et de combats singuliers sont faites avec un art consommé ; parfois même l'auteur s'élève, quoique d'un vol mal assuré, à de hautes pensées, comme dans la scène où saint Louis fait contempler à Henri les splendeurs et les magnificences des demeures célestes, et cependant tout cela nous laisse froids. On sent que la philosophie du XVIII^e^ siècle a passé par là, et qu'elle a desséché les sources de l'enthousiasme et du sublime, où puisaient les Dante, les Tasse et les Milton. L'ère de l'encyclopédie est aussi celle des vers musqués de Dorat et des poésies libertines de Parny. On l'a dit plusieurs fois : Point d'épopée sans merveilleux, point de merveilleux sans religion. Les poëtes épiques de tous les âges sont unanimes dans le témoignage de cette vérité, et ce n'a pas été l'une des raisons les moins puissantes que l'on ait alléguées pour infirmer l'authenticité des poëmes d'Ossian, que l'absence de tout caractère religieux dans le recueil de chants que Macpherson produisait sous ce nom. Mais quelle religion eût inspiré Voltaire, lui qui faisait une guerre implacable et de tous les instants aux croyances quelles qu'elles fussent, qui plongeaient leurs racines dans le ciel ? Chose étrange ! il repoussait la religion, et les plus riches tableaux de son poëme, comme les situations les plus pathétiques de ses drames, c'est à cette religion méconnue qu'il les doit!

Avant le XVIII^e^ siècle, plusieurs essais avaient été faits pour doter la France de l'épopée qu'elle attendait. Deux poëmes surtout firent, à leur apparition, beaucoup de bruit, et obtinrent une sorte de succès. L'un est *la Pucelle d'Orléans, ou la France délivrée* de Chapelain (1656) ; l'autre, du P. Lemoine, a pour titre : *Saint Louis, ou la Sainte Couronne reconquise* (1658). La critique a reconnu dans ces deux productions des descriptions d'une touche mâle et ferme, des pensées originales, des vers bien frappés. Mais l'absence de toute harmonie, surtout dans la première, le défaut de goût dans le choix des ressorts qui font mouvoir l'action, la boursouflure continue du style, ont fait oublier des qualités trop rares pour leur tenir lieu de contre-poids, et ont déterminé le naufrage de ces deux poëmes. Châteaubriand a dit du *Saint Louis:* « Ce poëme informe a pourtant quelques beautés qu'on chercherait en vain dans la *Jérusalem.* Il y règne une sombre imagination très-propre à la peinture de cette Egypte pleine de souvenirs et de tombeaux, et qui vit passer tour à tour les Pharaons, les Ptolémées, les solitaires de la Thébaïde et les soudans des barbares (40). »

Pendant que le scepticisme étendait en France son influence meurtrière sur la grande poésie, dans le même siècle où régnait Voltaire, l'Allemagne donnait le jour à Klopstock. Sa *Messiade,* dont le sujet est la rédemption des hommes par le sacrifice de la croix, offre de nombreux rapports de parenté avec le *Paradis perdu* de Milton ; elle en est comme la continuation, mais elle est loin toutefois d'en avoir le grandiose et la sublimité. On y rencontre de gracieux et touchants épisodes, des fictions terribles, d'éblouissantes images, et cependant il règne dans toute l'etendue de ce poëme une certaine uniformité de teintes, un enchaînement d'harmonies quelquefois un peu vagues et confuses, une obscurité mystique, une suite trop prolongée d'hymnes mélancoliques et de chants pieux, qui l'ont fait taxer de monotonie. Ce que l'on regrette surtout, c'est de n'y pas trouver cette majesteuse simplicité de l'Evangile, que rien ne remplace. On sait avec

(40) Châteaubriand, *Génie du christianisme.*

quelle ineffable naïveté les apôtres nous racontent la passion et la mort de leur divin Maître. Klopstock emploie quatre chants à décrire, non sans emphase, l'agonie du Christ, et il fait assister le Père à ces dernières heures des inexprimables souffrances du Sauveur des hommes avec une impassibilité qu'on est tenté de prendre pour de la barbarie. On a blâmé cette fiction par laquelle le poëte suppose que le Christ mourant sur la croix tourne des regards menaçants du côté de la mer Morte où étaient couchés Satan et Adramélec ; sur la croix qui était dans ce moment suprême le trône de la miséricorde, et non le tribunal de la vengeance. Enfin on a reproché à son Satan et à son enfer de n'être qu'une copie assez pâle de Milton. Mais des beautés originales distinguent la *Messiade :* le suicide de Judas est peint avec des couleurs effrayantes ; l'hymne de Mirhian et de Débora, qui chantent au haut du ciel le sacrifice du Messie, à l'heure de sa consommation, est d'un pathétique élevé. En outre, cette œuvre annonce une rare connaissance de la Bible et de l'Evangile, et si l'on y trouve moins d'ampleur et d'énergie que dans le *Paradis perdu*, elle est du moins plus chrétienne. Le poëte a su attirer sur la victime sacrée un intérêt d'autant plus sincère et plus profond que l'on sent que la nature humaine dont elle s'est revêtue ne fait que voiler l'éclat de sa divinité. Les sentiments tendres tels que ceux de l'amitié, de l'amour chaste et religieux, de la pitié, Klopstock les exprime avec une perfection admirable. Châteaubriand loue l'abondance et la grandeur qui caractérisent son merveilleux : « Ces globes habités, dit-il, par des êtres différents de l'homme, cette profusion d'anges, d'esprits de ténèbres, d'âmes à naître, ou d'âmes qui ont déjà passé sur la terre, jettent l'esprit dans l'immensité (41). » Aussi madame de Staël comparait-elle l'œuvre de Klopstock à l'un de ces temples majestueux sous les voûtes silencieuses desquels on ne s'avance qu'avec recueillement, et l'âme saisie d'un religieux effroi.

Nous ne saurions mieux terminer cette esquisse sur le poëme de Klopstock, que par ce fragment d'un parallèle entre le poëte allemand et le poëte anglais, mis par madame la baronne de Carlowitz en tête de son excellente traduction de la *Messiade:*

« Milton peint le triomphe de l'esprit du mal et la perte de l'espèce humaine; Klopstock chante la victoire du Dieu de miséricorde et l'espèce humaine réconciliée avec son Créateur. Milton né et élevé au milieu des guerres civiles, façonné aux controverses religieuses, aux discussions politiques, et à tous les orages de la vie publique, a fait de Satan la personnification de l'esprit d'indépendance, et de l'Eternel l'image de ces monarques débonnaires qui deviennent inexorables et parfois même cruels, dès que leur peuple ne se contente pas du bonheur sous la forme qu'il leur plaît de le lui octroyer. Aussi ne peut-on s'empêcher d'admirer Satan ; on l'aime presque, car on sent qu'il est trop grand, trop noble, pour obéir à un maître qui, pour être meilleur et plus fort que lui, n'a pas cette audace de pensée qui, à force d'élever l'esprit, l'égare, et qui nous charme toujours, parce qu'elle se trouve en harmonie avec nos propres tendances. Klopstock, qui n'avait jamais connu d'autres orages que ceux que soulevaient les émotions qu'il puisait en lui-même, et qu'il renfermait en son cœur comme un pieux mystère, a donné à Satan le seul rôle que la philosophie de la religion doive et puisse lui accorder : il en a fait un être malfaisant, qu'un sot orgueil et l'amour du désordre ont poussé à se révolter contre la justice divine qu'il hait, non parce qu'elle veut l'asservir, mais parce qu'elle veut faire régner sur la terre la paix, la liberté, et toutes les vertus qui marchent à la suite de ces deux filles du ciel. Ce poëte, à la fois si sensé et si enthousiaste, s'abstient autant que possible de montrer la Divinité considérée comme être abstrait, et quand la nature de son sujet l'y force, il l'entoure de saintes ténèbres, car il sent que le génie humain, quelque sublime qu'il puisse être, en voulant peindre cette Divinité, la ravale aux mesquines proportions de la terre. Il n'en est pas de même du Dieu qui s'est fait homme ; en prenant un corps d'os et de chair, il a voulu se rendre accessible à nos sens. C'est de ce Dieu que Klopstock a fait le héros de son poëme, et c'est en dévelop-

(41) Châteaubriand, *Génie du christianisme.*

pant l'incarnation de ce principe d'amour et de miséricorde, qu'il élève l'âme de ses lecteurs à une hauteur qui, pour être presque idéale, ne dépasse pas les limites de l'intelligence humaine. La même différence qui existe entre la pensée fondamentale du *Paradis perdu* et de la *Messiade* se fait remarquer dans les détails. Comme Milton, Klopstock étonne et effraye par le grandiose et la hardiesse des descriptions qu'il fait des régions célestes, où l'imagination des grands poëtes se complaît toujours. Mais chez Milton, le ciel doit son étonnante beauté au reflet de l'éclat gigantesque que la révolte de Satan jette sur l'infini ; chez Klopstock, la création comme enfermée dans le réseau de l'harmonie céleste, est un immense tableau dont chaque détail offre l'image du bonheur noble et calme qui résulte naturellement du règne de la justice; et cette justice, dont Milton a fait un pouvoir arbitraire, est chez le poëte allemand, la conséquence de la perfection qu'une bonté infinie fait pencher vers l'indulgence pour tout ce qui n'est que faiblesse et erreur, pensée qu'il a développée avec un talent admirable dans les scènes du jugement qui précèdent l'ascension du Christ, et surtout dans le caractère d'un ange déchu, qui figure dans la *Messiade*, sous le nom d'Abdiel-Abbadona. Cette création est une des plus consolantes qui soit jamais sortie du cerveau d'un poëte philosophe; elle place le repentir jusque dans les enfers, et étend l'action de la clémence divine même sur le gouffre de la damnation... » Nous aurons occasion de revenir sur cette dernière pensée du traducteur de Klopstock, lorsque nous parlerons de la *Divine Epopée* de Soumet : jusque là nous ne la reproduisons que sous toutes réserves.

Ainsi, l'Italie, le Portugal, l'Angleterre, l'Allemagne se glorifiaient de leurs épopées, que ces nations regardaient comme les plus riches fleurons de leurs couronnes littéraires, et la France n'avait à leur opposer que sa *Henriade*. Le XVII^e^ et le XVIII^e^ siècles avaient vu cependant quelques tentatives dans le but de combler ce vide ; mais elles avaient eu pour unique résultat de donner au malin Despréaux l'occasion de forger de ces traits acérés qui causaient aux poëtes qui avaient eu le malheur de l'ennuyer, des blessures dont ils ne se relevaient pas. Plusieurs de ceux-là mêmes qui se piquent d'être au courant de toutes les productions un peu remarquables de notre littérature, n'ont pas une plus ample connaissance de ces stériles essais, que celle qu'ils ont puisée dans ces vers du satirique :

> Le *Jonas* inconnu sèche dans la poussière ;
> Le *David* imprimé n'a point vu la lumière ;
> Le *Moïse* commence à moisir par les bords.

On ne pouvait guère se flatter que notre littérature, raccornie et desséchée par le souffle aride de la philosophie du XVIII^e^ siècle, comblerait de sitôt ses vides en ce point, lorsque parut un homme de génie qui, après avoir trempé son âme dans les eaux des antiques et saintes croyances, et y avoir puisé une étonnante vigueur, vint lui révéler des sources inconnues et toutes nouvelles d'inspiration. Tandis que, d'une main, il dévoilait dans son *Génie du christianisme* les richesses poétiques d'un culte que le superbe dédain des écrivains de son temps ne croyait bon, au plus, que pour les simples et les ignorants, de l'autre il nous présentait, en témoignage de la puissance de ses doctrines littéraires, son poëme des *Martyrs*. Ce poëme était en prose, il est vrai, mais cette prose, créée par le génie de l'auteur, était si imagée, si splendide, si mélodieuse, qu'elle fit illusion aux yeux même des partisans les plus déclarés de la rime, et contraignit la critique à lui laisser prendre son rang dans le domaine de la poésie.

La résistance acharnée du paganisme, qui sent approcher sa dernière heure, contre le christianisme venant recomposer la société humaine qui se dissout, mais n'obtenant son triomphe qu'au prix du sang de milliers de généreux athlètes expirant sans plainte et sans murmure sous le fer des bourreaux, tel est le sujet de cette grande composition. L'auteur a mis en présence, avec d'admirables effets de contraste, les sophistes de Rome et de la Grèce et les apologistes du dogme nouveau; les jeunes filles de la Gaule et de l'Hellénie, et les vierges chrétiennes ; les prêtres qui, soutenus par toute la puissance armée des despotes, s'ingéniaient à retenir debout, à force d'étançons, les temples croulants de Jupiter et de Vénus, et les confesseurs de la foi de ce Dieu qui se servait de leur parole pour transformer le monde. Les prophétesses des forêts de la

Germanie. les rois chevelus des hordes frankes, les Césars de cet empire romain qui s'enveloppait dans le linceul de sa décrépitude, les bergers que les riants ombrages des vallons de l'antique Tempé assemblaient autour de l'autel du divin Homère, tous ces personnages que le poëte semble avoir rappelés à la vie, avec leurs costumes, leurs mœurs, leurs lois, donnent à ses tableaux une animation singulière. Mais le poëme des *Martyrs* est beaucoup trop répandu pour que nous croyions utile d'en faire une analyse détaillée. Nous nous bornerons à indiquer quelques-unes des beautés, comme aussi quelques-unes des taches que la critique y a signalées.

Le poëte, en décrivant les effets des passions, a quelquefois dépassé la mesure que lui prescrivaient les convenances et le goût : sa Velléda, la prêtresse des Gaules, environnée des prestiges de son amour et de ses infortunes, excite un intérêt plus réel que l'innocente Cymodocée. Cet épisode de Velléda est peint avec une vivacité de tons et de couleurs dont la pudeur pourrait s'alarmer, et tout le repentir d'Eudore parvient à peine à faire excuser ses égarements auprès de cette trop séduisante druidesse. Les caractères de ses personnages chrétiens ont gardé trop de traces du sensualisme païen.

On s'est plaint aussi de ne pas reconnaître dans la jeune Cymodocée, frêle et blanche victime jetée aux bêtes féroces du cirque, le type de ces vierges sublimes que le christianisme produisait en si grand nombre, et qui, malgré la faiblesse de leur sexe, mouraient sans pusillanimité et sans ostentation, soutenues par une force invincible et mystérieuse qui confondait leurs bourreaux. Ce n'est point là la martyre que nous révèle chaque page des Actes des saints; les personnages vraiment poétiques, ceux que notre admiration exalte comme notre culte les révère, sont dans ces Actes si simples et si vrais, et non dans le poëme. Ceci nous montre qu'il y a dans les sujets religieux un écueil contre lequel se doivent tenir en garde les jeunes talents désireux de les traiter : les caractères que la religion a formés et marqués de son auguste empreinte atteignent, par la vertu de ce mobile, un idéal si élevé que toutes les créations du génie poétique restent petites et mesquines à côté. La vraie mission du poëte est donc de s'appliquer à les mettre seulement dans un jour convenable pour en mieux faire saillir les grandeurs et les beautés aux regards de la foule; mais qu'ils ne s'épuisent pas à les affubler d'ornements qui ne peuvent que les rapetisser et parfois les dégrader. L'austère vérité n'a besoin que de sa propre lumière pour resplendir dans tout son éclat; il ne lui faut qu'un piédestal pour pouvoir illuminer l'horizon : c'est aux hommes de génie à le lui ériger. Il est bien entendu que nous nous maintenons, en nous exprimant ainsi, dans l'ordre des idées littéraires. Car la vérité religieuse reçoit sa force et son efficacité directement du Dieu dont elle émane et des envoyés chargés par lui d'en disséminer les rayons sur la face du monde. Pour ceux-ci le piédestal est tout trouvé, ce sont les marches de la croix, c'est la chaire apostolique.

Mais quelques imperfections ne doivent pas éclipser les beautés réelles et nombreuses qui feront vivre l'œuvre de Châteaubriand. Certes, c'est une grande idée que celle qui nous représente toutes les puissances du ciel s'avançant pour anéantir les noirs complots des légions infernales; qui nous montre les unes et les autres partagées en deux camps, dont l'un embrasse les martyrs, les confesseurs de la foi, les Pères de l'Eglise, les évêques, les solitaires, les vierges, toutes ces âmes tourmentées du besoin de se retremper dans les eaux du fleuve de la vie immortelle, et l'autre comprend les tyrans affamés de richesses et de voluptés, les bourreaux ivres de sang, tous ces hommes qui s'abrutissaient dans les orgies et n'entendaient que la voix de leurs passions rugissantes; et au-dessus des deux camps, le Dieu éternel et invisible, conduisant à travers ce vaste tumulte et sans restreindre la liberté humaine, le monde vers le but marqué de toute éternité dans les conseils impénétrables de sa Providence.

L'exécution des détails est digne de la grandeur de l'idée fondamentale : « Le plaidoyer d'Eudore contre Hiéroclès et Symmaque, a dit un critique fort compétent en matière de littérature religieuse (42), serait digne d'être versifié par le grand Corneille, s'il n'avait été écrit dans la prose de Châ-

(42) L'abbé Constant, *Dictionnaire de littérature chrétienne.*

teaubriand. La scène de la mort de l'impie Hiéroclès, qui ferme les yeux pour se réfugier dans le néant, et qui est tout à coup ébloui par la flamboyante révélation de l'immortalité de l'âme; le repas libre où Eudore prisonnier, apprenant que son épouse est condamnée aux lieux infâmes, sollicité à grands cris par ses vieux soldats de la sauver en sacrifiant, demande d'une voix sourde : Où sont les aigles? puis, voyant les confesseurs se voiler le visage, entendant le gémissement de ses frères de chaîne au moment où il va offrir l'encens sacrilége, repousse ceux qui l'entourent, jette l'encens, renverse l'autel, et s'écrie : Je suis chrétien! les soupirs de Cymodocée prisonnière, la scène du martyre enfin, et le mariage sanglant des deux chrétiens unis dans la mort et dans l'immortalité, d'autres pages encore aussi belles, ont fait la fortune littéraire de cette œuvre, imparfaite encore sans doute, mais presque toujours grande et souvent sublime. »

Avant le poëme des *Martyrs*, déjà la littérature française avait produit un essai de poëme en prose, brodé sur un fonds d'idées chrétiennes, nous voulons parler de *la Christiade*, essai malheureux et presque grotesque, où les austères vérités de la religion se trouvaient tellement travesties que le parlement se crut obligé de le frapper d'une condamnation en forme. Le système professé par l'abbé de La Baume-Desdossat, dans la préface qu'il mit en tête de ses six volumes, est trop curieux pour que nous n'en disions pas quelques mots.

L'auteur expose d'abord qu'il a entrepris son poëme pour remplacer le *Paradis reconquis*, de Milton, œuvre qu'il juge tout à fait indigne de l'auteur du *Paradis perdu*. Il a voulu suppléer à l'insuffisance du poëme anglais au double point de vue de l'art et du dogme, et voilà pourquoi il a composé *la Christiade*, dont il a emprunté le titre au savant évêque d'Albe, Marc-Jérôme Vida, qui, le premier, s'en est servi dans son poëme latin sur Jésus-Christ. S'élevant ensuite contre le jugement de ceux qui interdisent les poëmes en prose, il cite avec complaisance, à l'appui de son œuvre et de son système, les grandes autorités d'Aristote, de Bouhours, de Rollin, de Démosthènes, de Platon, de Socrate, de Cicéron, *et autres philosophes et orateurs*, ainsi que celle des écrivains qui ont traduit en prose et avec succès Milton, Dante, Le Tasse, Guarini, Pétrarque, etc.; puis il ajoute : «Les poëmes en prose ont donc le droit de plaire, et de faire le même effet qu'un beau poëme en vers. La versification est un torrent rapide qui, resserré dans les bornes étroites de la mesure et de la rime, coule avec bruit, se précipite avec effort, fait rouler sa pensée sur les pointes de l'épigramme et de l'esprit, et entraîne impétueusement le lecteur qui n'a pas toujours le temps de réfléchir, et qui cède à la force qui ravit son suffrage. La prose harmonieuse, cadencée, poétique, est, au contraire, un fleuve majestueux qui a plus de fond, qui s'étend sans fracas, qui arrose sans violence les prairies et les vallons, qui permet au lecteur de se promener sur ses eaux claires et tranquilles ; ainsi cette sorte de prose, sans avoir la rapidité du torrent du vers et de la rime, qui se plaît à faire du bruit contre les roches pointues et escarpées de l'épigramme, les évite sagement, tourne sa pensée sans effort, la développe, l'étend, laisse un libre cours à l'imagination, et ne doit enfin le suffrage qu'elle obtient, qu'à la réflexion et au jugement, qui le lui donnent de concert (43). »

Nous conviendrons sans peine que des poëmes *en vers et rimes qui se plairaient à faire du bruit contre les roches pointues et escarpées de l'épigramme*, mais qui seraient de la force de la prose dont on vient de voir un spécimen, n'en vaudraient guère mieux en effet, et que même de mauvais vers sont plus insupportables encore que de la mauvaise prose. Mais il s'en faut que les uns excusent l'autre, et le problème restait à résoudre après l'apologie de l'auteur de la Christiade, dont le courage malheureux n'aurait pas sauvé des poëmes meilleurs que le sien. Si la prose avait dû obtenir le triomphe de ses prétentions dans sa lutte contre la poésie, le génie de Châteaubriand le lui eût assuré : mais une pareille victoire ne se renouvelle guère, et le poëme des *Martyrs* restera longtemps encore une brillante exception.

En 1818, parut *la Caroléide*, de M. le vicomte d'Arlincourt, comme un essai d'é-

(43) *La Christiade*, Discours préliminaire, tome I^er^, page c.

popée guerrière. Quoique le poëte annonce, dès le début, qu'il chante ce héros

.... dont le bras vengeur, noble instrument des cieux,
Etendit le vrai culte et brisa les faux dieux,

l'idée chrétienne occupe très-peu de place dans son œuvre, que signalent surtout de nombreuses descriptions de combats singuliers, un entassement assez confus d'aventures étranges ou lamentables, des évocations de divinités fabuleuses, et des peintures d'enchantements magiques. Plusieurs caractères sont trop incomplétement dessinés, notamment celui du jeune Bozon qui, dans l'accomplissement d'une mission dont il est chargé par Charlemagne, montre en se rendant au château d'Héristal une incroyable frivolité. La Caroléide, dont le plan et l'exécution laissent beaucoup à désirer au double point de vue du goût et de l'harmonie, est plutôt un roman fantasmagorique en vers qu'un poëme épique. Les deux grands adversaires, Charlemagne et Vitikin, n'y prennent point une place proportionnée à la grandeur de leurs rôles. Notons en passant une belle comparaison du chant XVI :

Ainsi dans Pompéia sous la lave engloutie
Se voit d'un peuple entier la foule ensevelie,
Présentant aux regards, comme en mouvants tableaux,
Le trépas sans cadavre et la mort sans tombeaux.

Un des personnages qui répandent le plus d'intérêt dans ce poëme est celui d'Ulnare, la vierge des forêts, création originale et gracieuse. Ulnare, cette jeune druidesse, dont le cœur n'a rien perdu de la fraîcheur de son innocence au service des autels de Diane, malgré les suggestions de Freya, la déesse des voluptés, et dont l'âme, prédestinée, bientôt vers les cieux s'envolera chrétienne, semble moins participer de la nature humaine qu'appartenir à la famille des êtres aériens qui n'apparaissaient qu'à l'heure du péril pour en délivrer le héros qu'ils couvraient de leur protection mystérieuse et voilée. Eh bien! voyez l'inconséquence du poëte : comme s'il avait voulu refroidir l'intérêt qui se rattache à cette figure, comme s'il craignait de s'être trop aventuré, en lui attribuant des prodiges dont le récit aurait supposé quelque sentiment de foi dans l'âme du lecteur, il a soin de faire cette déclaration : « Qu'on ne s'étonne ni de son langage extraordinaire, ni des prodiges qu'elle opérera par la suite, prodiges qui ne sont point féeries, que l'esprit humain peut concevoir, et qui presque tous auraient pu être opérés par elle sans le secours même de la Divinité. Il faut se servir avec ménagement, dans l'épopée, de la magie et de la féerie ; elles n'ont pas assez de noblesse, et l'invraisemblance déplaît souvent (44). » Ce seul passage montre quel chemin la poésie a fait depuis le Tasse (45). Nous ne chercherons point à le concilier avec l'usage que le poëte a fait du merveilleux en divers chants de sa Caroléide, comme, par exemple, lorsqu'il nous fait assister au conseil des dieux infernaux (chant II) ; ou lorsque Irmensul, le dieu Mars des Saxons, se plonge dans la nue sous la forme d'un serpent ailé (chant VIII) ; ou bien lorsqu'un dragon colossal défend contre les entreprises du fils de Pépin les immenses richesses enfouies par les druides dans des souterrains ténébreux ; et lorsque dans le temple d'Odin la vierge des forêts elle-même se dévoile tout à coup sur le piédestal que surmontait la statue de Friggis (chant X), ou qu'elle s'élève, enveloppée d'un linceul, au-dessus d'un tombeau solitaire devant les regards étonnés et ravis de Charlemagne, en ce moment aux prises avec des assassins que cette vision met en fuite (chant XII) ; ou bien lorsque le dieu de l'abîme emprunte les traits de Vitikin pour combattre et attirer dans ses piéges le chef des Francs ; ou bien enfin lorsque la vierge des forêts, par la magique influence de sa baguette d'or, déroulant aux regards de Charlemagne les futures destinées de la France, évoque dans des tableaux formés de brillantes vapeurs les grandeurs et les exploits des siècles encore éloignés de saint Louis, de Louis XIV et de Napoléon (chant XXII). Mais on peut l'affirmer, sans crainte

(44) Première note du IVe chant de la *Caroléide*.

(45) Dans une note du chant XVe, à propos des prestiges et des enchantements opérés dans une forêt par les druides d'Irmensul, autour de Charlemagne, dont ils s'efforcent d'ébranler le courage, le poëte fait cette remarque : « Il fallait que ces druides fussent d'habiles physiciens, car leurs prestiges renommés étaient d'un merveilleux incompréhensible. Dans leurs bois sacrés tout était fantasmagorie. » Ainsi, voilà les druides et leurs idoles rangés sur la même ligne que les vulgaires prestidigitateurs de nos jours ; voilà la sorcellerie et la magie mises à néant. Soit! mais était-ce à un poëte à prononcer ce jugement sommaire?

de se tromper : lorsqu'un poëte épique paraît ainsi presque honteux d'employer les croyances et les traditions d'un peuple comme ressorts de son drame; lorsqu'il se croit réduit à demander grâce pour elles, c'est que l'épopée est devenue tout simplement impossible, du moins telle qu'on la concevait avant la période actuelle de notre littérature, et qu'il devient nécessaire de la rajeunir et de la transformer, pour la maintenir dans ses droits de cité.

Charlemagne est devenu, de nos jours, le héros de plusieurs poëmes. Le plus volumineux a pour titre : *Charlemagne, ou l'Eglise délivrée,* poëme épique en vingt-quatre chants, par Lucien Bonaparte, prince de Canino (46).

Revenons à la poésie religieuse.

L'idée qui sert de base à la *Divine Epopée*, d'Alexandre Soumet, c'est-à-dire la rédemption des enfers par la vertu d'un nouveau crucifiement du Fils de Dieu, est, abstraction faite de la vénération due à l'irréfragable autorité du dogme, et à ne la considérer qu'au point de vue littéraire, une conception déplorable. Il est de la nature de l'épopée, qui doit tendre essentiellement à se rendre populaire, et qui, pour atteindre ce but, soit qu'elle retrace de grands événements qui dominent dans l'histoire d'un peuple, de vastes commotions sociales qui ont changé la face d'une partie de notre globe, soit qu'elle puise son sujet dans la série des vérités intellectuelles et morales, doit résumer les croyances, les traditions et les doctrines transmises de race en race, de respecter ces croyances, sous peine de blesser et d'aliéner le sentiment général et de détruire d'avance toutes sympathies dans les esprits. Or, en hasardant son énorme hypothèse, l'auteur de la Divine Epopée a froissé les âmes chrétiennes qui ne sauraient voir sans regrets altérer par une espèce de jeu l'immutabilité des vérités de leur foi ; il a fait sourire les philosophes, pour qui cette rédemption n'est qu'un mystère de plus dans l'ensemble des mystères d'une religion révélée qu'ils rejettent ; il a refroidi jusqu'aux indifférents qui ne peuvent s'intéresser à des faits quelque prodigieux qu'ils soient dès qu'ils n'ont en eux-mêmes aucune consistance et qu'ils dérivent d'un ordre de création purement imaginaire. Vainement l'auteur dira : *Mon hymne d'expiation est toute symbolique* (47). Encore une fois, quelle valeur peut avoir un symbole qui ne recouvre, de son aveu, qu'une idée chimérique et fausse ? Tout au plus si l'auteur a répandu dans son œuvre des beautés littéraires, elle éveillera la curiosité des hommes de goût, elle produira en eux certaines impressions de plaisir. Mais est-ce là tout ce qu'on attendait de la grandeur et de la majesté de l'épopée ?

Quel cas puis-je faire de fictions extraordinaires qui n'ont de raison d'être que dans les caprices de votre imagination ? Ne nous rendez-vous pas sous une autre forme le merveilleux de Perrault et de madame d'Aulnoy, et vos grandes épopées ne retombent-elles pas ainsi au rang de contes des fées, qui seraient écrits pour l'âge mûr, lequel, de nos jours, a grand souci, vous le savez, de cette sorte de passe-temps !

Cette première méprise dans la donnée fondamentale a égaré le poëte dans la disposition des événements secondaires. Lorsqu'un poëte invente et coordonne les faits de son drame, il faut, pour qu'ils acquièrent une valeur poétique, que l'auteur rattache à ces faits extérieurs une idée intrinsèque dont ils soient la signification. Le fait du triomphe d'Idaméel sur le roi des enfers détrôné par lui doit avoir aussi sa signification morale, et, à ce point de vue, il témoigne que l'audace et la dépravation d'Idaméel ont dépassé dans leur mesure l'orgueil et la perversité de Satan. Voilà donc l'homme armé, dans sa nature inférieure, d'une plus grande capacité pour le mal que les esprits célestes. De bonne foi, cette idée est-elle logique, est-elle plus admissible dans la poésie que dans la tradition, ou plutôt n'est-ce pas une idée radicalement fausse, qui place les principaux personnages du poëme dans une situation absurde, et qui pénètre l'âme du lecteur d'un sentiment pénible ? C'était bien la peine de violer à ce point les lois du sens et du goût pour aboutir à nous montrer l'homme devenu plus scélérat et plus odieux que le prince des démons ! Mais lorsqu'il gratifie Idaméel d'une sorte de supériorité sur la personne même de Jésus-Christ, réduit, dans

(46) Londres, 1814, 2 vol. in-4; et Paris, 1815, 2 vol. in-8.
(47) Preface de la Divine Epopée.

l'accablement de ses douleurs, à demander du secours à son Père, l'esprit s'épouvante de tant de témérité !

Nous ne pousserons pas plus loin l'examen des défauts et des erreurs de ce poëme : ce que nous venons de dire suffit pour montrer que l'auteur de la nouvelle épopée a manqué son but.

La franchise dont nous venons de faire preuve en exprimant notre opinion sur la marche générale de l'œuvre de Soumet, nous met à l'aise pour constater que cette composition offre, en grand nombre, d'admirables pages. Et il est bien remarquable que ses inspirations les plus achevées, les morceaux qui brillent par la forme comme par la pensée, il les produit lorsqu'il se conforme aux données que lui fournissaient le christianisme positif et l'enseignement traditionnel. On a cité comme ayant plus spécialement frappé l'attention des connaisseurs la peinture du ciel et de l'enfer ; celle des supplices des damnés, (bien qu'on lui puisse reprocher, ainsi qu'à Dante, de leur avoir donné un caractère trop matériel ; celle de Sémida lorsqu'elle adresse sa prière au ciel ; le portrait admirable de douceur et d'onction de la Reine des anges ; le discours prononcé par Jésus-Christ devant le conseil infernal assemblé autour d'Idaméel (sauf toutefois les derniers vers qui ont le tort grave de contenir une allusion à la future et prochaine rédemption des enfers) ; la description de Constantinople ; l'hymne funèbre des trois anges qui s'apprêtent à quitter la terre au moment où elle va mourir, etc. Mais on a reproché au poëte ses néologismes multipliés, des locutions de mauvais goût d'autant plus saillantes qu'on ne les attendait point d'un académicien, le décousu fréquent des idées, des rimes inexactes, bien qu'en général ses rimes soient d'une richesse exubérante ; des longueurs, des répétitions, des comparaisons bizarres, ou prolongées jusqu'à remplir des pages entières, de sorte qu'elles semblent moins avoir pour but d'éclaircir les pensées, que les pensées avoir été arrangées pour amener ces comparaisons. L'échec qu'a subi le poëme de Soumet, malgré tout l'éclat d'un talent incontestable et incontesté, prouve qu'on ne peut pas plus impunément de nos jours qu'au temps de Boileau oublier cette grande maxime :

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

Ce vers renfermait d'avance la réfutation de celui que Soumet a inscrit sur le fronton de son édifice :

La lyre peut chanter tout ce que l'âme rêve.

Nous l'avons dit : les obstacles insurmontables contre lesquels s'est heurté le talent de Soumet proviennent sans exception de sa conception primitive qu'il ne pouvait asseoir sans violer à chaque instant l'inflexibilité du dogme. Les mêmes dangers attendent les poëtes qui s'obstineraient à prendre le merveilleux pour le sujet même de leurs créations poétiques, au lieu de se borner à en faire un simple accessoire. Dante, Milton, Klopstock ont commis la même méprise, toutefois d'une manière beaucoup moins grave, et c'est ce qui les a préservés d'un échec pareil. Ces trois poëtes, dans leurs plus grands écarts, jamais n'ont outragé le dogme comme l'a fait Soumet. Dans la *Divina commedia*, le paradis, le purgatoire, l'enfer, restent ce qu'ils sont dans l'enseignement catholique, et ce n'est que dans les détails que s'exerce l'imagination qui s'aventure dans ces régions extranaturelles. Que Dante s'apprête à décrire les supplices des damnés ou les félicités des élus, la foi du Chrétien satisfaite par la donnée générale qui est celle de ses croyances se prête assez volontiers à des descriptions subordonnées au fait capital, et qui, pour être arbitraires, ne touchent point essentiellement au fond de la doctrine. De même pour Milton : il a respecté la tradition dans les définitions de son ciel et de son enfer, et les détails qui blessent le goût et la raison du lecteur dans la suite de son poëme sont aussi des jeux de son imagination. Soumet allègue quelque part pour son excuse l'exemple de l'Abbadona de Klopstock, de cet ange entraîné dans la révolte des légions de Satan, et que son touchant repentir fait rentrer en grâce auprès de Dieu. Mais quelle différence entre la pensée épisodique de Klopstock et l'hypothèse radicale de Soumet ! Dans Klopstock, le repentir d'Abbadona forme un simple accident, qui, par le contraste qu'il fait naître entre la situation de cet ange et celle des démons obstinés dans leur esprit de rébellion, rend leur crime encore plus frappant et plus condamnable. Que par une faveur tout exceptionnelle, un acte de repen-

tir ait donné lieu dans l'enfer à une application de la miséricorde divine, l'enfer n'en subsiste pas moins avec sa formidable immortalité : le dogme reste intact, et la religion du lecteur, qui souscrit jusqu'à un certain point à cette supposition du poëte, n'en a pas trop à souffrir. On peut donc à toute rigueur voir dans l'emploi que Dante, Milton et Klopstock ont fait du merveilleux une dérogation passagère aux lois du vrai absolu, un simple usage des licences poétiques que l'art fait tolérer, mais qui dans Soumet ont dégénéré en un abus impardonnable. Que ne s'est-il souvenu de cette sentence qu'il a lui-même rappelée dans la préface de son poëme : *Malheur à celui qui endormirait sa foi dans les fictions agitées des poëtes ; il se réveillerait dans le désespoir !* Sans doute cette réserve restreint le domaine des fictions poétiques, et par conséquent resserre le champ de l'épopée. Mais depuis quand serait-il permis à l'imagination chrétienne d'errer au hasard, comme les bacchantes échevelées de la fable, sans frein et sans règle, et la poésie, pour être une langue divine, se croira-t-elle autorisée à nous débiter tous les rêves du caprice ou de la démence ? Du reste, nous croyons, d'après tous les motifs que nous avons énoncés, que l'épopée, l'ancienne épopée, devient de jour en jour plus difficile dans son exécution, et que le genre de poésie qui, dans la sphère des idées religieuses, est appelé désormais à obtenir le succès le plus populaire, est le genre lyrique.

M. de Lamartine, en adoptant pour sujet d'une de ses plus grandes compositions, de *Jocelyn*, l'histoire des impressions morales et des occupations journalières d'un simple curé de village, semble avoir aussi jugé que le temps de l'emploi des fictions basées sur le merveilleux était passé pour la poésie. Voici comment l'illustre poëte expose ses idées sur la situation de l'art à notre époque : « La poésie redevient sacrée par la vérité, comme elle le fut jadis par la fable ; elle redevient religieuse par la raison, et populaire par la philosophie. L'épopée n'est plus nationale ni héroïque, elle est bien plus, elle est humanitaire. Pénétré de bonne heure et par instinct de cette transformation de la poésie, aimant à écrire, cependant, dans cette langue accentuée du vers qui donne du son et de la couleur à l'idée, et qui vibre quelques jours de plus que la langue vulgaire dans la mémoire des hommes, je cherchais quel était le sujet épique le plus approprié à l'époque, aux mœurs, à l'avenir, qui permît au poëte d'être à la fois local et universel, d'être merveilleux et d'être vrai, d'être immense et d'être un. Ce sujet, il s'offrait de lui-même, il n'y en a pas deux : c'est l'humanité, c'est la destinée de l'homme ; ce sont les phases que l'esprit humain doit parcourir pour arriver à ses fins par les voies de Dieu (47*). »

Cette définition de la mission dévolue à l'épopée moderne est belle. Un mot seulement nous paraît obscur ; l'expression *humanitaire* est d'une ampleur élastique qui la rend un peu vague. Mais nous en trouverons sans doute l'explication dans l'étude même des créations épiques promises par ce programme.

Qui n'a pas d'avance senti son cœur palpiter de joie et de bonheur en entendant annoncer que cette vie à la fois si grande et si humble du prêtre chrétien allait être racontée par le même poëte qui déjà avait su nous enchanter par les prestiges de ses chants religieux ? Que n'attendait-on pas de cette lyre qui avait créé l'Epître à Byron, et qui avait modulé de si touchants accords sur la foi, sur le crucifix, sur une visite du soir dans un temple champêtre ? Comme il allait nous ravir ce poëte en faisant passer sous nos yeux les actions journalières, les pensées pieuses, l'infatigable persévérance d'un bon curé qui, sous l'œil de Dieu, et à travers les orages de ce monde, conduit ses dociles brebis vers la bergerie où les attend le Pasteur éternel ! Comme il allait relever et réhabiliter en face des dédains de nos faux sages la vie de cet obscur ministre qui consume ses jours au service de ses frères, parfois ingrats ; et de quels rayonnements il allait faire briller à nos regards émus cette existence isolée au milieu du tumulte d'ici-bas, et dans la balance de laquelle la force divine sert de contrepoids à la faiblesse humaine pour l'incliner toujours vers l'éternité !

Cette magnifique espérance qui s'attachait à la nouvelle œuvre du poëte fut déçue :

(47*) Préface de Jocelyn.

au lieu du pasteur bon, simple, rempli d'amour pour ses frères parce qu'il brûle de la charité de son Dieu, on a trouvé un prêtre, qui a vu couler sur son front l'huile de l'onction sainte presque malgré lui, et seulement parce qu'il n'a pas eu le courage de résister au vœu d'un prélat prêt à monter sur l'échafaud ; un prêtre qui laisse dans son cœur une place encore plus grande pour les amours et pour les anxiétés de la terre que pour les pensées du ciel ; un prêtre fait à l'image du poëte qui, séduit dans sa jeunesse, par les formes extérieures du christianisme, s'est arrêté sur le seuil de la cathédrale gothique, satisfait d'en apercevoir de loin la forêt d'innombrables colonnes avec sa mystérieuse obscurité, et l'esprit encore imbu des systèmes philosophiques du siècle passé, sans pousser plus loin l'étude de ses dogmes et de ses mystères, s'est borné à nous rendre une sorte de second vicaire savoyard, qu'il a transplanté dans le rationalisme sentimental et rêveur du XIXe siècle. Que nous font maintenant des tableaux magnifiques comme la nature privilégiée que le poëte décrit, ces vives peintures des souffrances qui déchirent un cœur blessé dans ses affections les plus intimes, cette verve avec laquelle sa lyre entonne l'hymne du travail, ou décrit les tourmentes dévastatrices des révolutions? La noble figure qui devait dominer sur toutes ces grandes scènes s'est tellement amoindrie, que notre esprit désenchanté voit aussi se rapetisser dans la même proportion toutes les autres parties de ces tableaux, et rougit des larmes qu'un talent fascinateur a surprises à sa sensibilité.

C'est que M. de Lamartine est tombé dans un défaut contraire à celui que nous avons signalé chez plusieurs poëtes épiques. Tandis que ceux-ci, se choisissant un sujet dans les champs illimités des sphères invisibles, arrivaient à nous choquer par l'exagération de leurs créations hyperboliques, le poëte de Jocelyn, prenant son héros dans la sphère où s'étend surtout l'action de cette puissance divine qui sait élever l'âme de ses faibles créatures à des hauteurs célestes, dès qu'elle a touché leurs lèvres du feu de son charbon sacré, le réduisait trop à la mesure exiguë des profanes habitants de la terre, et lui faisait ainsi subir une sorte de décapitation. Son Jocelyn est un esprit nourri d'un pêle-mêle de lectures philosophiques et chrétiennes, un disciple de la philanthropie moderne, un déiste qui ne voit dans la variété des cultes que les rameaux d'un même arbre qui s'appelle la religion universelle : il est tout, hormis un curé catholique.

M. de Lamartine, dans son poëme de la *Chute d'un ange*, a commis une erreur encore plus capitale.

Ce poëme et celui de Jocelyn ne sont dans la pensée de l'auteur que des épisodes du vaste poëme dont le sujet c'est l'âme humaine, c'est la métempsycose de l'esprit, ce sont les phases que l'esprit humain parcourt pour accomplir ses destinées perfectibles et arriver à ses fins par les voies de la Providence et par ses épreuves sur la terre. « J'avais donc, dit-il dans une de ses préfaces de la *Chute d'un ange*, à peindre dans cet épisode qui ouvre presque le poëme, l'état de dégradation et d'avilissement où l'humanité était tombée après cet état primitif, presque parfait, que toutes les traditions sacrées lui attribuent à son origine. Les angoisses d'un esprit céleste incarné par sa faute au milieu de cette société brutale et perverse où l'idée de Dieu s'était éclipsée, et où le sensualisme le plus abject s'était substitué à toute spiritualisation et à toute adoration ; voilà mon sujet dans ce fragment d'une épopée métaphysique... » Ce plan est vaste et magnifique, bien qu'il soit un peu nuageux, comme plusieurs des autres créations du poëte. Mais pour le mettre en œuvre était-il donc nécessaire d'étaler sous nos yeux les tableaux cyniques dont son livre est rempli, de nous faire assister à des scènes si révoltantes d'atrocité qu'elles en deviennent incroyables pour l'imagination des lecteurs les plus intrépides ou les plus stoïques. L'idée fondamentale, qui nous montre Cédar, l'ange des sphères célestes que la violence de son amour pour une créature fait déchoir de sa nature sublime, pour en faire un des malheureux enfants de la terre, cette idée est aussi étrange que désolante. Quoique l'auteur proteste qu'il est et veut rester le poëte du spiritualisme, peu de livres rassemblent dans un même nombre de pages plus d'images sensuelles des passions les plus désordonnées et les plus brutales. Il importe de constater que l'idée malencontreuse sur la-

quelle repose le poëme est encore radicalement fausse : les interprètes des traditions antiques du christianisme s'accordent tous à reconnaître que c'est l'orgueil qui a perdu les intelligences célestes, et non des penchants dépravés pour la matière, penchants incompatibles avec leur nature. Ce vice originel a eu pour l'auteur les conséquences les plus funestes ; lui, le poëte si chaste et si pur des *Méditations*, il s'est cru obligé d'introduire dans son œuvre des horreurs si monstrueuses, des fictions si démesurées, qu'elle est tombée devant la réprobation unanime des critiques les plus opposés par leurs doctrines religieuses ou littéraires.

Nous ne reviendrons pas sur toutes les censures dont ce poëme a été l'objet. Nous nous bornerons à faire remarquer que, lorsque Cédar et Daïdha, échappés des ténèbres d'une tribu adonnée à l'idolâtrie, recueillent avec une joie si naïve, un abandon si confiant, la parole divine qu'Adonaï, le prophète du Liban, leur révèle, on doit s'attendre que cette parole, tombant sur une terre neuve et fertile, produira d'heureux fruits, que du moins il en restera quelque chose. Eh bien non ! l'attente du lecteur est frustrée de la manière la plus imprévue et la plus douloureuse : car tout cela doit aboutir au suicide de Cédar, qui, voyant dans le désert sa femme et ses deux petits enfants morts de faim et de soif, et l'âme encore exaspérée du spectacle de la perversité des hommes parmi lesquels il a vécu, se redressera avec rage contre Dieu, et exhalera, au milieu du bûcher qu'il élève de ses mains, son dernier souffle dans un blasphème ! On voit que cette lugubre fiction est trop manifestement dénuée du sens religieux.

Nous commençons à craindre que le poëme *humanitaire*, tel que l'auteur nous en indiquait la pensée tout à l'heure, ne soit que l'erreur d'un génie qui s'est détourné des sources de la véritable inspiration. Demander à la terre avec ses ténèbres et ses erreurs les sujets de ses chants, en laissant s'égarer le fil que lui présentait pour le conduire la religion appuyée sur les Livres sacrés et sur les doctrines traditionnelles, c'était vouloir accroître la confusion déjà si grande des idées de notre époque, c'était exposer son talent à une chute d'autant plus profonde qu'elle arriverait de plus haut.

Qu'elle est admirable, même à l'œil des profanes poëtes, cette religion qui, non contente de conduire l'homme au port de son salut éternel, sait encore prémunir l'artiste contre les dangers où le précipiterait la fougue d'une imagination déréglée ! Elle ne lui demande pour un tel bienfait que de ne pas opposer la résistance de sa défiance ou de son orgueil aux enseignements de sa sollicitude maternelle, et de savoir comprendre l'austère majesté de ses lois, qui ne souffrent point d'alliage avec les fictions du mensonge. Le bizarre, l'ampoulé, le monstrueux, elle les repousse avec une rigueur d'autant plus inflexible qu'elle possède dans le trésor de ses dogmes, de ses mystères, de ses pouvoirs, de quoi satisfaire les aspirations les plus vastes et les plus sublimes de nos âmes vers l'infini.

L'auteur de la *Chute d'un ange* a, cette fois, prêté si largement le flanc à la critique, qu'elle éprouve une répugnance invincible à se servir de ses avantages. Elle a gardé un si profond souvenir des pures émotions qu'elle a dues à d'autres créations de M. de Lamartine, des doux parfums qu'elle a respirés dans les jardins de ses *Méditations* et de ses *Harmonies*, que le seul sentiment qu'elle se croie permis devant l'œuvre nouvelle, est une respectueuse tristesse. Comme Sem, elle voudrait voiler de son manteau l'erreur du patriarche de la poésie contemporaine.

On pourrait s'étonner qu'un écrivain d'un talent aussi éminent que celui de M. de Lamartine ait pu s'oublier ainsi. Peut-être faut-il reconnaître dans ces écarts la secrète influence d'une loi mystérieuse qui veut que les génies les plus transcendants participent toujours par quelque côté à la faiblesse commune de la nature humaine. Mais il a cruellement expié son ingratitude pour le culte auquel il demanda ses premières et ses plus suaves inspirations. A mesure que son imagination et son génie se sont éloignés de la lumière inaltérable et sûre que lui offrait le phare de la religion allumé de la main de Dieu même sur la route des âges, il est allé se heurter d'écueil en écueil, et à force de se laisser bercer par les vagues ondes de ses rêveries, il a fini par en être submergé.

L'étude des passions humaines dans leur réalité n'offrirait-elle donc plus un champ assez vaste aux observations du psycologiste,

et le poëte en serait-il réduit à se rejeter sur des fictions outrées, invraisemblables à force d'hyperbole, pour pouvoir se flatter de faire naître et de soutenir l'intérêt? Ce n'est pas ce que pensait Châteaubriand, lorsque, s'adressant aux écrivains du XIX^e^ siècle, il traçait ainsi les règles d'une poétique nouvelle : « S'il existait une religion qui s'occupât sans cesse de mettre un frein aux passions de l'homme, cette religion augmenterait nécessairement le jeu des passions dans le drame et dans l'épopée; elle serait plus favorable à la peinture des sentiments que toute institution religieuse qui, ne connaissant point les délits du cœur, n'agirait sur nous que par des scènes extérieures. Or c'est ici le grand avantage de notre culte sur les cultes de l'antiquité : la religion chrétienne est un vent céleste qui enfle les voiles de la vertu et multiplie les orages de la conscience autour du vice (48). » Déjà, en parlant des divers caractères que le poëte peut combiner dans l'ordonnance des personnages de ses drames, le même écrivain avait dit : « La religion chrétienne est si heureusement formée, qu'elle est elle-même une sorte de poésie, puisqu'elle place les caractères dans le beau idéal : c'est ce que prouvent nos martyrs chez nos peintres, les chevaliers chez nos poëtes, etc. Quant à la peinture du vice, elle peut avoir dans le christianisme la même vigueur que celle de la vertu, puisqu'il est vrai que le crime augmente en raison du plus grand nombre de liens que le coupable a rompus. Ainsi les muses, qui haïssent le genre médiocre et tempéré, doivent s'accommoder infiniment d'une religion qui montre toujours ses personnages au-dessus ou au-dessous de l'homme (49). » Ces réflexions si justes montrent comment l'étude approfondie d'une religion sainte et austère peut conduire l'imagination d'un homme de génie à des créations dont le vrai n'atténuerait en rien la grandeur.

Presque au même instant que M. de Lamartine fouillait dans les débris du monde antédiluvien pour y prendre le sujet de son épopée, un autre poëte, M. Reboul, reportant l'esprit de son lecteur à l'autre extrémité de la chaîne des temps, le faisait assister au spectacle du *Dernier jour*. Le poëte feint que dans son sommeil une vision dévoile à ses regards le grand drame par lequel s'accomplira la destruction de l'univers, et qu'un ange le transporte tour à tour dans les cieux, en présence des feux du purgatoire, et jusque dans les abîmes des supplices éternels. Malgré des négligences et des incorrections, cette composition, comprenant dix chants, annonce un talent très-distingué; nous avons remarqué surtout dans les chants sixième et septième, où l'auteur peint les tourments des damnés, des traits sombres et vigoureux que Dante n'eût pas désavoués. Dans le chant cinquième, les remords du poëte qui se laissa séduire par les faux appas de la gloire mondaine, et la plainte de la mère qui souffre avec son fils dans les demeures de l'expiation, ont un caractère saisissant ou pathétique. Malheureusement le poëme est presque tout en descriptions et en discours, et l'absence de toute action rend un peu faible et languissante la marche d'une composition dont la nature semblait promettre plus d'éclat et de fermeté. C'est une preuve nouvelle de l'énorme difficulté inhérente à ces sujets mystérieux et terribles qui exigent, pour être convenablement traités, toutes les ressources réunies du génie et de la foi.

Peut-être faudrait-il adresser un reproche contraire au poëme de Grainville, qui roule également sur la fin des temps, comme l'indique son titre : *Le Dernier homme*. Le poëme original est en prose, mais il a été mis en vers par M. Creuzé de Lesser qui lui a fait subir en outre des modifications importantes. Mais à la différence du poëme de Jean Reboul, l'action, dans l'œuvre de Grainville, ne sort pas des limites du temps et du monde visible. On y trouve des pensées hardies et des coups de pinceau vigoureux. Mais des situations forcées, des conceptions que le goût n'a pas inspirées, quelques scènes bizarres, celle par exemple qui nous montre la consternation du vieil Adam, lorsqu'il apprend la disparition de la lune, des caractères mal dessinés, notamment celui d'Adam, qui manque parfois de dignité; certaines fictions au moins étranges, comme celle qui fait voyager dans un ballon gigantesque, à travers l'espace, le genre humain en quête

(48) *Génie du Christianisme*, II^e^ partie, livre III, chap. 1.
(49) *Ibid.*, II^e^ partie, livre II, chap. 8.

d'une terre nouvelle pour remplacer le globe que l'approche de sa crise finale a frappé de stérilité; tous ces défauts ont empêché les réelles, mais trop rares beautés de ce poëme de triompher de l'indifférence publique. On est encore obligé de blâmer sévèrement l'idée qu'a eue le second auteur de nous représenter dans un prologue l'infortuné Grainville préparant et annonçant sa mort volontaire, qui, si elle avait été méditée avec la froide résolution que M. de Lesser lui attribue, ne serait qu'une preuve de lâcheté peu propre à lui concilier l'intérêt des lecteurs de son *Dernier homme*. Mais cette idée n'a pas même le triste avantage de reposer sur une réalité : car ce fut dans un accès de fièvre chaude que le poëte, sous l'influence d'un délire plus fort que sa raison, se précipita dans les eaux de la Somme.

On sait qu'un poëte trop fameux a voulu célébrer aussi à sa manière la chute de la création. Dans son poëme intitulé *Les Ténèbres*, après avoir décrit les effets de la destruction qui atteint successivement les mondes célestes et toutes les parties de la terre, il suppose que deux hommes seuls survivent à cet effroyable désastre. Dans la profondeur de l'obscurité, ils se rapprochent d'un peu de cendres tièdes encore, qu'ils remuent de leurs mains décharnées, et dont ils parviennent à faire jaillir quelques étincelles. A la pâle lueur qu'elles projettent, chacun d'eux reconnaît son ennemi, et s'épouvantant mutuellement de leur laideur, ils meurent en poussant un cri. On voit que Byron a voulu rester encore, dans cette fiction lamentable, le chantre de la colère et du désespoir.

Le poëte qui avait accru notre littérature de sa *Divine Epopée* n'avait pas épuisé sa verve dans cette production cependant si vaste; il voulut moissonner aussi dans le domaine de l'épopée héroïque, et il nous en rapporta un nouveau poëme : *Jeanne d'Arc*. « Il avait bien choisi son sujet, a dit l'éloquent héritier du fauteuil académique de Soumet (50), en 1846; trouver dans Jeanne d'Arc l'héroïne d'une œuvre sérieuse, d'un poëme national, ce ne serait pas une découverte aujourd'hui : mais il y a quarante ans, lorsque la France ignorait encore, ou plutôt avait oublié ce que souffre une nation chez qui l'étranger s'établit en maître, ce qu'elle doit sentir de bonheur à le chasser; lorsque cette vierge de Vaucouleurs, depuis le double affront des vers de Chapelain et des sarcasmes de Voltaire, n'excitait même plus l'enthousiasme des enfants accoutumés à voir leurs pères sourire en prononçant son nom, alors ce n'était pas un vulgaire mérite que de rendre à la sainte fille son auréole et de lui adresser un hymne de reconnaissance au nom de la France délivrée. Certes, s'il existe un événement épique, c'est bien cette miraculeuse délivrance! et si le génie de l'épopée avait pu s'éveiller parmi nous, c'est bien dans cette page de nos annales qu'il serait allé puiser l'inspiration! N'offre-t-elle pas la condition première de tout poëme épique, l'intervention manifeste d'un pouvoir surhumain dans les affaires de ce monde, ou, pour mieux dire, le merveilleux : non pas ce merveilleux de convention, ce mélange d'abstractions et de mythologie qui jette un si glacial ennui dans nos modernes iliades, mais un merveilleux naturel, vrai, nécessaire, qui naît du sujet lui-même? Ajoutez tant d'héroïques caractères, tant de nobles dévouements, toutes les passions qu'expriment ces deux vibrantes paroles, amour de la patrie, haine du joug étranger, et vous reconnaîtrez que dans un tel sujet il y a les éléments d'un admirable poëme. — M. Soumet, bien jeune encore, s'en était aperçu : sa vie entière fut consacrée à continuer la pensée du jeune homme; même à son dernier jour, sur son lit de souffrance, il y travaillait encore, comme on s'acquitte de l'accomplissement d'un vœu. »

Le poëme ou la trilogie de Jeanne-d'Arc se divise en trois parties : l'*idylle*, qui nous retrace la naïve histoire et les suaves émotions de la jeune fille de Vaucouleurs et ses efforts persévérants pour vaincre les obstacles qui s'opposaient à l'accomplissement de sa mission; l'*épopée*, où se déroule toute la période guerrière de la vie de l'héroïne, jusqu'au moment où la trahison la livre aux mains de l'ennemi sous les murs de Compiègne; la *tragédie*, qui nous la peint triste mais résignée, et toujours énergique dans sa prison, touchante et sublime sur le bûcher de Rouen. Dans un prologue, le poëte établit un éloquent parallèle entre le

(50) M. Vitet.

double génie qui anime les enfants de la France et les Anglais, et dans un épilogue exposant le dénouement du poëme, nous assistons à l'apothéose de la magnanime libératrice d'Orléans, qui fait avec la chute de la reine Isabeau dans les profondeurs de l'abîme, le contraste le plus saisissant. Le portrait du sombre inquisiteur Hermangard, sculpté en traits vigoureux, rend plus douce et plus vénérable encore la sainte figure de François de Paule, que le poëte a cru pouvoir introduire parmi ses personnages, alléguant pour excuse de son anachronisme, l'exemple de Virgile, qui met en présence Enée et Didon, bien qu'un intervalle de trois cents ans les sépare l'un de l'autre. On pourrait objecter à M. Soumet que le rôle de Didon était nécessaire pour réaliser le plan du poëte latin qui voulait opposer les destinées de Rome à celles de Carthage, ce qu'il n'eût pu faire sans cet anachronisme. Mais dans *Jeanne-d'Arc*, saint François de Paule ne fait rien que tout autre prêtre, à la tête blanchie par une longue pratique de la charité et de la vertu, n'eût pu faire à peu près aussi bien que lui, et le type du caractère d'un tel prêtre ressortait si naturellement des données fournies par l'histoire du catholicisme que la critique a le droit de se montrer sévère pour une semblable licence.

La figure d'Hermangard est énergiquement tracée; mais ne pourrait-on pas reprocher à l'auteur d'avoir moins servi la vérité que visé à l'effet par certaines exagérations dont il a chargé ce rôle, lorsqu'il dit par exemple, de l'inquisiteur :

> Il aurait soupçonné Jésus-Christ de magie!...

ou lorsqu'il met dans la bouche d'Hermangard cette exclamation étrange au sujet des magiciens et des nécromants :

> Il faudrait pour changer ces fils de l'Ammonite
> Transformer l'Océan en vase d'eau bénite!

N'est-ce pas la même prétention à l'effet qui a inspiré la description de l'horrible fête donnée par Isabeau de Bavière et le duc de Bedford, dans une salle toute construite d'ossements humains, et dans laquelle le spectacle effroyable de l'écartellement d'un guerrier français tiré à quatre chevaux à côté des quadrilles d'une danse animée soulève l'imagination du lecteur, qui recule d'indignation et d'horreur devant ces atrocités impossibles. On reconnaît dans ces fictions l'influence de la littérature contemporaine sur le talent du poëte qui, cherchant à nous émouvoir, a cru sans doute que la fin justifierait les moyens. Mais la vérité conserve partout ses droits, et les personnages même les plus coupables de l'histoire, celui de n'être pas calomniés.

Du reste, on retrouve dans ce poëme les qualités et les défauts, les négligences et les incorrections de la *Divine-Epopée :* c'est le même luxe de comparaisons, la même profusion de couleurs et d'images; ici toutefois on reconnaît plus de sobriété et de mesure, et nous n'hésitons pas, pour ce motif, à placer, au point de vue littéraire, *Jeanne-d'Arc* au-dessus de la *Divine-Epopée.* Cette prodigalité d'images fait qu'elles tombent quelquefois dans l'incohérence et le décousu, comme en ce passage où Dunois nous est montré sur le point de s'ensevelir avec ses guerriers sous les ruines embrasées d'Orléans qu'ils ne peuvent plus défendre :

> ... L'honneur belliqueux aux portes de son temple
> Comme un phare sauveur suspendra notre exemple.
> Pour effrayer l'Anglais et dévorer son camp,
> Où des remparts montaient nous laissons un volcan.
> On verra nos brandons, combattant l'égoïsme,
> Jaillir de toutes parts en gerbes d'héroïsme.
> Des peuples endormis éclairons le réveil;
> Au beau ciel de la France allumons ce soleil,
> Et remplaçant la nuit par un jour salutaire
> Jamais plus beau trépas n'aura lui sur la terre (51).

L'auteur semble avoir reconnu ce défaut de sa manière, lorsqu'il fait dire à l'un de ses personnages, au géant Glacidas, qui raille son captif arabe, Noémé, au langage imagé comme les idiomes de l'orient :

> Qu'en dis-tu, jeune Arabe, Arabe à l'œil fatal?
> Je me suis enivré d'un vin oriental,
> Et mon discours trempé des parfums de l'amphore
> Ici plus qu'à l'amour tourne à la métaphore (52).

La scène qui nous montre le lion de l'arabe Noémé combattant et mourant avec son maître pour défendre Jeanne-d'Arc au moment où elle est faite prisonnière, nous paraît manquer de grandeur.

Mais, nous sommes heureux de le reconnaître, les détails vrais, gracieux, naïfs même, abondent dans le poëme, et les beautés y scintillent presque à toutes les pages. On sourit à cette réflexion de Jeanne-d'Arc racontant les souvenirs de sa jeunesse au roi Charles VII, et se félicitant d'avoir

(51) *Jeanne d'Arc*, IIe partie, chant Ier.

(52) IIe partie, chant VIIe.

fait repousser par un tribunal les prétentions et les ruses d'un trouvère qui la pressait de s'unir à lui par des nœuds sacrés :

Et libre désormais des piéges du trompeur,
Je revins sous mon toit, non sans avoir eu peur!

On est frappé de ce trait énergique qui termine la vive peinture des danses de la bayadère mauresque :

Oh! qu'il faut de malheur pour s'amuser ainsi!

Le tableau tour à tour sombre, terrible, gracieux qui se déroule dans le chant cinquième aux regards d'Isabeau, sous les évolutions de l'enchanteur Trémoald, dans la grotte de Montmartre, est, dans plusieurs de ses parties, digne des pinceaux de Dante.

Nous avons remarqué la ravissante peinture d'une matinée de printemps (chant IX de la II^e^ partie); la description des cathédrales gothiques (chant X, *ibid.*); le récit de la mort sinistre de Trémoald et la ronde infernale d'Isabeau dans la forêt incendiée par la main du nécromant (chant XI), bien que ce récit se ressente trop de cette tendance hyperbolique du poëte qui risque d'outrepasser le but sans l'atteindre. Mais telle qu'elle est, l'épopée d'Alexandre Soumet est l'œuvre d'un talent élevé et vraiment supérieur, et l'on comprend que par un sentiment de noble orgueil poétique il ait osé placer son éloge dans la bouche même de Jeanne-d'Arc, se réjouissant que cet hommage l'ait dignement vengée des outrages et des ricanements méphistophéliques de Voltaire.

Qu'on nous permette encore une observation avant de quitter le livre d'Alexandre Soumet. Dans les épopées des temps primitifs, les tableaux qui passent sous nos yeux ne présentent que les grands traits, les traits caractéristiques et profonds qui pénètrent bien avant dans notre âme et y laissent une empreinte indélébile. C'est ainsi qu'Homère, voulant nous donner une idée de la beauté d'Hélène, se borne à nous apprendre qu'en l'apercevant les vieillards à la chevelure neigeuse, aux fronts sillonnés de rides, se dirent entre eux : « Hélas! ce n'est point sans raison que les peuples rivaux, pour une femme si belle, endurent avec constance des maux affreux. Ses traits, sa démarche, rappellent les déesses immortelles (53)..... » Lorsque les littératures se sont perfectionnées et sont devenues plus verbeuses, les mêmes tableaux se développent avec de plus amples détails, mais toujours encore resserrés dans une mesure qui montre avec quel soin le goût et le génie savent choisir les tons et les couleurs et en modérer l'éclat. Voyez quelle sobriété dans les plus magnifiques descriptions du chantre de l'*Enéide*, quelle précision dans les admirables récits de l'auteur d'*Athalie!* Mais il arrive une époque où ces couleurs choisies, ces tons mesurés ne suffisent plus à satisfaire les exigences des esprits blasés. On serait fâché d'être si court. Faut-il peindre une beauté : on nous décrira minutieusement, et sans omettre aucun détail, les cheveux, le nez, la bouche, les dents, les yeux, les sourcils, les mains, les doigts, les ongles; on comptera jusqu'aux plis d'une robe; on récapitulera les gestes; on notera chaque soupir et même chaque mouvement des lèvres ou de la prunelle. Il nous faudra subir toutes les romances, toutes les élégies, toutes les chansons de tout rhythme et de toute nuance que les divers personnages d'un poëme trouveront occasion de réciter, de déclamer, de moduler, de chanter.... Quand l'art est devenu prolixe à ce point, il est bien à craindre qu'il ne soit près de toucher à l'extrémité de la carrière qu'il lui fut donné de parcourir, qu'il n'engendre promptement la satiété. L'analyse de la beauté physique et de ses accessoires a été poussée jusqu'au raffinement; il n'y manque plus que la dissection sur la nature vivante : cela viendra peut-être, vu que ce sera le moyen d'être neuf!

Ainsi que M. Soumet, M. Parseval a puisé dans les glorieuses annales de la monarchie française le sujet de son poëme héroïque : *Philippe-Auguste* (en douze chants). Deux personnages merveilleux dominent l'action de cette œuvre, sainte Geneviève et Mélusine; sorte de monstre moitié fée, moitié serpent, qui prennent parti, la première pour le roi de France, et la seconde pour les Anglais, les Germains et les Flamands, dont la ligue a conspiré le renversement de Philippe-Auguste. Les fées et les démons jouent aussi un grand rôle

(53) *Iliade*, chant III^e^.

dans cette composition, où l'auteur a fait usage des anciennes ressources de l'épopée, telles que les songes, les apparitions. Voici le portrait qu'il fait de Mélusine, au moment où elle vient de rassembler dans une grotte voisine des Alpes les esprits infernaux :

> Mélusine à leurs yeux, jusques à la ceinture,
> D'une fée au front noble expose la stature,
> Tandis que de son corps déployé sur les eaux
> L'extrémité se roule en verdâtres anneaux.

En se déchaînant contre la France, elle ne fait que remplir la mission qu'elle a reçue de Satan :

> Détruis l'ordre partout, et du pouvoir royal
> Fais triompher partout le pouvoir féodal.

Le poëte, qui l'appelle ailleurs *le démon féodal*, a donc créé cette figure pour en faire la personnification de la féodalité, touchant ainsi l'écueil contre lequel s'était heurté l'auteur de la *Henriade*, en imaginant de froides personnifications allégoriques qui nuisent à l'intérêt du poëme. Mais il y a dans *Philippe-Auguste* des détails bien tracés et des tableaux attachants. Nous mentionnerons ici la peinture des suites de l'interdit fulminé par le Pape contre la France (chant VII^e^), où l'on regrette toutefois de trouver des expressions peu chrétiennes; et le récit de la prise de voile d'Agnès de Méranie (chant IX^e^).

D'autres poëmes héroïques ont encore été publiés en France, et c'est principalement Jeanne-d'Arc dont la mission glorieuse a tenté la verve de leurs auteurs. Nous pourrions citer plus de dix poëmes qui, depuis quelques années seulement, se sont mis sous la protection de ce nom glorieux. Malheureusement l'amour de la patrie et l'admiration des vertus héroïques ne donnent pas le génie littéraire à celui que son astre en naissant n'a pas formé poëte, et nous avons dû nous borner à mentionner les compositions que la faveur du public a distinguées dans la foule. C'est aussi la règle que nous suivrons en résumant l'histoire des poésies de tout genre qui se sont produites sous le patronage de la croix.

Nous avons indiqué dans la mesure de notre pouvoir quelques-unes des causes nombreuses qui restreignaient de nos jours les chances de succès de la poésie épique, et s'opposaient surtout à ce qu'elle pût désormais obtenir la popularité dont jouissaient les anciennes épopées. Ces causes, nous les avons exposées, en nous renfermant dans le point de vue littéraire. Des raisons plus graves encore auraient pu se tirer des croyances religieuses. C'est qu'en effet notre foi, si docile que vous, poëte, vous la supposiez, tout en admettant l'existence des êtres d'une nature supérieure à la nôtre et les traditions de l'enseignement chrétien relatives à l'histoire de la création angélique, se refuse invinciblement à croire que ces êtres d'un ordre tout spirituel aient ressenti les passions que vous leur attribuez, qu'ils aient prononcé les discours souvent fort longs que vous mettez sur leurs lèvres. Elle ne voit dans tous les ressorts qui font mouvoir le jeu de vos poëmes qu'une *machine* substituée à celles dont usaient Homère et Virgile, qu'une sorte de mythologie remplaçant une autre mythologie, et l'espèce de profanation que vous infligez à des personnages réels qu'elle entoure d'une vénération religieuse et sincère, risquera d'affaiblir à la longue ses sentiments de respect, d'altérer la simplicité de ses croyances, et, qui sait? de faire naître dans son esprit des doutes sur la réalité de ce monde extra-temporel que vous prenez pour théâtre de vos drames fantastiques...

La poésie lyrique est loin de présenter ces inconvénients et ces dangers. Destinée à exprimer les sentiments vrais et profonds, les saints enthousiasmes, sans être tenue de les encadrer dans les ornements de la fiction, elle a l'immense avantage de trouver dans tous les cœurs des fibres qui s'ébranlent aisément à chacun de ses accords, lorsqu'ils sont modulés par la voix du talent et du génie. Aussi les compositions de cet ordre sont-elles devenues populaires chez presque tous les peuples en possession d'une littérature. Pour ne pas sortir de notre époque et de notre pays, on sait quelle vogue s'est attachée aux *Odes et Ballades* de Victor Hugo, quelles acclamations ont salué l'apparition des *Méditations* et des *Harmonies*.

Après avoir fait l'inventaire de nos richesses épiques, au point de vue des idées chrétiennes, nous allons parcourir, au même point de vue, les productions lyriques de notre littérature. A ce genre nous rattacherons les poésies de genres inférieurs ou divers, tels que les poëmes didactiques et descriptifs, les élégies, les stances, les ré-

cits : en un mot, nous ferons un rapide examen de notre littérature chrétienne dans son expression la plus générale. Ici, comme dans l'analyse de la poésie épique, il nous suffira d'indiquer le mouvement des esprits par les noms les plus saillants, sans nous croire obligés de réveiller de leur sommeil d'oubli tant d'auteurs qui n'ont pas suffisamment compris que l'art d'écrire était une mission sérieuse, une sorte de sacerdoce, qu'il est dangereux de s'arroger sans vocation.

La stérilité qui se fit remarquer en France dans le domaine de la poésie religieuse, durant le moyen âge, n'existait pas moins chez celles des nations voisines qui possédaient une littérature, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne et le Portugal. Ce que nous avons dit du caractère des œuvres poétiques des troubadours et des trouvères peut s'appliquer avec une presque entière exactitude aux ménestrels anglais, aussi bien qu'aux minnesinger et aux meistersinger allemands. D'une autre part, le schisme de Henri VIII allait bientôt altérer la physionomie de la littérature chrétienne insulaire, et lorsque Milton écrira son poëme, cette littérature sera depuis longtemps devenue l'instrument de l'hérésie acerbe et haineuse. En Italie, la renommée de Dante absorba toutes les autres renommées. Là, comme en Espagne et en Portugal, le mouvement chrétien se manifestait principalement dans les prédications de la chaire sacrée et dans les disputes théologiques. La poésie des Espagnols gravitait dans la sphère d'attraction de celle des Arabes, maîtres de leur pays, et c'est le *Romancero* du Cid qui en est la formule capitale. Les Arabes, en fécondant ainsi le domaine des lettres espagnoles, ne faisaient après tout que rendre en quelque manière ce qu'ils avaient reçu ; car l'Alcoran n'était lui-même, ainsi que le répète M. Villemain, qu'un immense plagiat de la Bible, à laquelle il avait emprunté sa notion de l'unité de Dieu, et plusieurs vérités morales, pour les opposer aux superstitions idolâtres des peuples orientaux. Toutefois en Espagne, dès le XIV^e^ siècle, malgré cette influence prépondérante des chants mauresques, les légendes chrétiennes n'en étaient pas moins fort populaires. « Après les romans historiques, dit M. Villemain (54), la poésie mystique est ce qu'il y a de mieux dans la vieille Espagne. La piété était en Espagne indigène, comme la valeur. On compte parmi les monuments de la langue castillane, au XIII^e^ et au XIV^e^ siècle, beaucoup de légendes versifiées. C'était le *Romancero* de l'Eglise ; il se compose de vies de saints, ou de gloses poétiques de l'Evangile. Ce sont des vers rudes, sans éclat dans le style, mais avec une sorte d'invention dans les faits, un tour d'esprit hardi : nulle trace de cette pompe, de ce faste de langue qui remonte à Lucain et à Sénèque ; l'hyperbole est dans la fable et non dans le langage grossier, mais naturel. Le cadre de ces légendes est parfois très-poétique. » Le génie espagnol réussit mieux dans la peinture, et l'on se souvient que, lorsque du temps de l'empire, nos armées pénétrèrent dans la péninsule, on y trouva, non sans étonnement, toute une suite de tableaux saints, comparables aux chefs-d'œuvre des grands maîtres de l'Italie, et dont la composition remontait au XV^e^ siècle. Evidemment l'Espagne de ce temps y avait mis presque toute sa poésie, comme déjà la France et l'Allemagne avaient dépensé la plus grande partie de la leur dans la construction de leurs majestueuses cathédrales. Quant aux Portugais, l'activité de leur imagination s'était tournée exclusivement vers les entreprises maritimes, et lorsque nous rencontrons leur Camoëns, nous nous trouvons en plein XVI^e^ siècle.

Les destinées de la poésie chrétienne en Allemagne peuvent se résumer en quelques lignes. Sous les empereurs et les rois de la race Carlovingienne, là, comme dans les autres contrées de l'Europe, la langue latine fut à peu près la seule dont se servirent les écrivains ecclésiastiques. Mais il y eut un grand nombre de chants nationaux, qui subsistèrent après la séparation du royaume des Francs de l'empire germanique, et il paraît que ces chants ou légendes conservaient des traces vives de la mythologie des anciens Saxons, car on nommait chants diaboliques, *carmina diabolica*, les chants que leurs descendants entonnaient sur les tombeaux de leurs parents et de leurs amis,

(54) *Tableau de la littérature du moyen âge*, 16^e^ discours.

et l'autorité ecclésiastique les interdit rigoureusement. Parmi les traductions en langue vulgaire qui furent faites des Ecritures et des cantiques, on a signalé celle du moine Ottfried, qui, dans ce travail, donna des preuves d'un sentiment poétique réel, bien que ses vers ne soient souvent que de la prose rimée. On note encore, à la même époque, des paraphrases du Cantique de Salomon en un idiome mi-franc, mi-latin, par Willeram, abbé d'Ebersberg, en Bavière, une version des Psaumes en langue franque, et le beau cantique en l'honneur de saint Annon, archevêque de Cologne. Lorsque, dans le milieu du XIV^e^ siècle, l'Allemagne fut désolée par une peste meurtrière qui éclata à diverses reprises, on vit, dans les intervalles de repos laissés à la malheureuse population par le fléau terrible, circuler dans les villes et dans les campagnes des processions de confrères appelés *flagellants*, ou *frères du fouet*, qui chantaient en langue vulgaire des cantiques ou *lais* religieux. Du reste, jusqu'au XVI^e^ siècle, il n'apparut aucune de ces œuvres capitales qui forment une date dans l'histoire d'une littérature. Comme en France, la plupart des représentations dramatiques étaient dénuées de toute espèce d'art, et elles servaient plus souvent à satisfaire les tendances frondeuses et satiriques des esprits qu'à réveiller le sentiment du goût.

Après que Luther eut jeté dans son pays le brandon de la réforme, et donné sa traduction, en langue nationale, de la Bible, on vit se répandre parmi ses partisans une foule de chansons et de cantiques sacrés, où respiraient les passions du jour et la fougue anti-catholique du moine d'Eisleben, qui ne dédaigna pas d'en composer lui-même. L'influence exercée par la réforme protestante fut si loin d'être favorable à la littérature, que l'art de la prédication qui, ce semble, eût dû puiser dans ces luttes violentes une énergie nouvelle, tomba à un degré d'infériorité presque incroyable. L'esprit de contention qui dirigeait les nouveaux réformateurs paralysa jusqu'à la poésie, qui, chez eux, resta froide et nue comme les murs de leurs temples. Ce ne fut que deux siècles plus tard, que, se dégageant de l'atmosphère glacée dont ils avaient enveloppé l'esprit humain, Klopstock, en plongeant un regard indépendant et profond dans les traditions bibliques, put enfanter sa Messiade (55). Durant cet intervalle, le génie allemand inclina principalement vers les sciences et l'érudition. Le XVII^e^ siècle cite pourtant avec honneur Weckherlin, Jacob Balde et Frédéric Spée, tous trois jésuites, qui tous trois enrichirent la littérature germanique de chants religieux. Mais, en général, ce siècle, si riche pour la France et pour l'Italie, est pour la littérature allemande une époque d'imitation et de médiocrité. Opitz, dont les œuvres se font remarquer par un caractère d'élégance et de correction, mais qui manquait de la vigueur nécessaire pour retremper la littérature germanique dans des sources nouvelles, laissa des disciples qui continuèrent sa manière, et qui se signalèrent dans le genre lyrique. Un d'eux, Scultet, composa sur la fête de Pâques un poëme allemand, en vers alexandrins, dans lequel règnent un pieux enthousiasme et un goût exercé. En 1725, Bodmer donna son poëme de la *Noachide*, dont le succès fut assez grand pour lui faire assigner depuis une place auprès de la *Messiade* de Klopstock. Mais la correction du langage, du style et de la versification y laissait beaucoup trop à désirer. Des critiques ont reproché à ce poëte de s'être inspiré trop visiblement de Milton, d'avoir trop multiplié dans son poëme des longueurs qui en refroidissent l'intérêt, et d'avoir poussé la minutie de la description des animaux renfermés dans l'arche jusqu'à la trivialité; ils reconnaissent d'ailleurs que le poëte a décrit avec beaucoup d'expression et de chaleur les ravages et le tumulte produits par le débordement des eaux. On sait quelle vogue obtint le poëme de la *Mort d'Abel*, de Salomon Gessner, qui a su répandre, en effet, dans cette composition, des descriptions gracieuses et des tableaux dramatiques. Mais si l'auteur se fût pénétré davantage des mâles beautés du récit de la

(55) « Novalis, dit l'abbé Constant, dans son article sur les *Croyances*, était catholique; Klopstock aurait dû l'être et son poëme n'y eût certes rien perdu; mais tel qu'il est, il a scandalisé le rigorisme des protestants, et un pasteur entreprit un jour un long voyage pour le supplier d'effacer une des plus belles pages de son œuvre... L'Allemagne protestante n'a su que détruire les merveilles du catholicisme : elle ne laissera ni un tableau ni un poëme, ni même une simple légende qu'elle ne doive aux souvenirs de l'orthodoxie ancienne et aux mélancoliques souvenirs du catholicisme exilé. »

Bible, et fût resté plus fidèle à l'esprit du texte, il aurait évité quelques fadeurs qui déparent son œuvre, et lui eût imprimé un plus haut caractère de pathétique et de gravité.

Du temps de Klopstock, la littérature allemande produisait trois esprits supérieurs, mais bien divers de nature et de tendances : Goëthe, Wiéland et Lessing. Ce dernier employa son talent funeste à ébranler les croyances religieuses de ses contemporains, et Wiéland fut, en Germanie, ce que Voltaire s'était montré en France, l'apôtre de l'ironie et du scepticisme. Goëthe publiait son *Faust*, étrange résumé de la science du jour, des superstitions populaires, des croyances à la sorcellerie, des aspirations vagues qui tourmentaient les esprits fatigués de la science et surtout frémissants de suivre encore les enseignements de la théologie. Mais les ouvrages que Herder publiait de son côté auraient heureusement démontré que le sentiment chrétien était toujours vivace dans la vieille Allemagne, quand bien même la foule des poésies mystiques qui ne cessaient de s'imprimer ne l'aurait pas témoigné suffisamment.

Ce que nous avons dit de la situation de la littérature française au moyen âge, nous justifiera de ne point remonter, dans notre revue, au delà de cette dernière époque. Antérieurement à cette date, la langue poétique était encore informe, et se bornait à produire de ces mystères qui n'étaient que les bégayements confus d'une littérature qui naissait à peine. Tout au plus y trouverait-on quelques naïfs cantiques, de simples noëls, des légendes pieuses, dont le plus grand mérite était d'entretenir les sentiments religieux et de réjouir la foi populaire. Mais dans leur ensemble, ils forment un objet d'études plus convenable pour le philologue qui veut suivre dans tous leurs détours les développements du langage, ou bien pour le moraliste et l'historien, qui recherchent les témoignages des croyances, des mœurs, des usages de ce temps, que pour le chrétien et le littérateur qui veulent simplement retrouver de grandes et saintes pensées revêtues de leur plus noble et de leur plus juste expression. Lorsqu'une langue s'est complétement développée et perfectionnée, ce n'est plus qu'aux esprits curieux et aux érudits qu'il faut exhiber les lisières qui la soutinrent à ses premiers pas. M. Villemain, dans son cours sur la littérature du moyen âge (56), s'exprime en ces termes sur la poésie de cette époque: « Nulle élégance, nulle douceur harmonieuse ; une simplicité sans charme, une grossièreté sans force. Convenons bien de ce fait : la vraie poésie, naturelle, expressive, brillante de coloris et d'images, en France, elle ne fut jamais contemporaine que du bon goût ; nous n'avons pas eu de poésie à la fois rude et sublime. Il n'y en a pas moins dans ces œuvres, faibles et barbares, de précieux indices d'originalité nationale et le sujet d'une étude sur le travail de l'esprit humain et ses lents progrès. » Et ailleurs (57) : « Sans analyser exactement ces poëtes du xv^e^ siècle, je ne tirerai qu'une conséquence de leur nombre et de leurs productions variées : il n'y avait pas d'homme de génie, il n'y avait pas de vraie poésie, mais un goût très-vif des plaisirs de l'esprit. Cela ne fait pas époque dans l'histoire des arts ; mais c'est une circonstance remarquable de la civilisation du temps. Les intelligences ont gagné, le sentiment des arts se répand, le langage a quelque chose de plus correct et de plus fin ; mais rien de grand et d'original, aucune de ces créations qui nous avait frappés si vivement en Italie, et que semblait favoriser la vivacité première d'une littérature naissante. »

Nous avons vu que dans l'antiquité les poëtes précédèrent les prosateurs. Au moyen âge, lorsque les littératures des peuples modernes commencèrent à émerger des ténèbres de la barbarie, l'Italie fut témoin du même phénomène, et Dante créait une langue pour les prosateurs à venir comme pour les poëtes. Il n'en fut pas de même en France. Le chroniqueur Joinville, dont le style nous charme encore par sa souplesse et sa naïveté, bien que les formes en soient tombées en désuétude, est du xiii^e^ siècle, aussi bien que l'érotique chansonnier Thibaut, comte de Champagne, et que les auteurs du roman de la Rose ; et Villehardouin, dont M. Villemain a dit que l'histoire est presque le plus ancien monument que nous ayons

(56) Vingtième discours, au commencement.

(57) Vingt et unième discours.

de la prose française, les avait précédés.

Clément Marot, dont l'auteur de l'*Art poétique* a vanté l'élégant badinage et dont les compositions enjouées sont devenues des modèles dans leur genre, Clément Marot s'essaya aussi dans des sujets plus sérieux. Il commença une traduction des *Psaumes*, qui fut achevée par le calviniste, Théodore de Bèze, et, plus tard, revue et corrigée par Valentin Conrart. Outre que le style du premier traducteur a vieilli au point de devenir inintelligible, il ne conserve aucune trace de l'énergie et de la sublimité du texte original, et l'ouvrage parut si malheureux aux docteurs de la Sorbonne qu'ils le frappèrent de leur censure. C'était un avertissement pour les littérateurs, qu'il ne suffit point d'avoir chanté agréablement le vin et les belles, pour pouvoir se flatter de réussir en abordant un ordre d'idées que saisiront toujours difficilement les poëtes qui n'auront pas su d'abord élever leurs pensées au-dessus des passions et des plaisirs de la terre. Le sacerdoce poétique exige, lui aussi, une préparation préalable, et, pour en recevoir dignement l'imposant caractère, il faut avoir passé par les épreuves de la foi.

Le même Théodore de Bèze écrivit un drame: *le Sacrifice d'Abraham*, et l'on vit, presque à la même époque (1550-1562) paraître une traduction en vers de Job par A. Duplessis, des Proverbes de Salomon mis en cantiques par le même, des Cantiques de la Bible par Lancelot de Carle, évêque de Riez, des *Divers Cantiques extraits du Vieil et Nouveau Testament*, par Accasse Dalbiac, et la *Monomachie de David et de Goliath*, poëme en octaves, de Joachim du Bellay. Cette dernière composition est un peu moins imparfaite que les précédentes, et même elle annonce un talent réel, mais qui n'a point empêché l'auteur de commettre des fautes graves contre les règles du goût. Ce qui fait plus d'honneur à sa mémoire, c'est la noble persévérance avec laquelle il s'efforça de propager l'usage de notre langue française. Quelques autres tentatives aussi infructeuses du même siècle, dans le genre dramatique, sont tombées dans un profond oubli, et nous croyons inutile de les en exhumer, bien que les érudits aient signalé dans quelques-unes d'entre elles des vers assez bien frappés pour l'époque, quelques situations dessinées avec un certain art, notamment dans la tragédie de *Sédécias*, de Garnier. Dubartas, qui mourut en 1590, avait mis au jour un poëme considérable : *La première semaine*, dans lequel il célèbre la création du monde. Les critiques ont trouvé dans ses vers de la variété, de l'imagination, de l'élévation même ; malheureusement les bonnes inspirations y disparaissent noyées sous une foule de traits de mauvais goût ; et, pour avoir eu plus de trente éditions durant les dix dernières années de la vie de l'auteur, il n'en est pas lu davantage aujourd'hui. Ce poëme mériterait cependant qu'on le fît connaître au public, du moins par extraits. De singulières alliances de mots, des tours de phrase qui dégénèrent en galimatias, dénoteraient dans ce poëte un des maîtres de l'école de Ronsard, à ceux qui l'ignoreraient en ouvrant son livre. Laharpe le blâme avec raison de s'être mieux souvenu des Métamorphoses d'Ovide que des admirables versets de la Genèse, lorsqu'il a entrepris de décrire la confusion du chaos et la catastrophe du déluge. La déconfiture du poëte en a été plus grande. Il est inutile, à présent, de nous arrêter sur *la Seconde semaine* et sur la *Judith*, deux autres poëmes du même auteur, qui présentent les mêmes qualités, et, cela va sans dire, les mêmes défauts.

Nous ne voyons pas plus d'avantage à nous arrêter sur une imitation de l'Ecclésiaste, et sur les *Eglogues sacrées* tirées du Cantique des cantiques, par Remy Belleau, quoique nous y pussions rencontrer çà et là quelques vers remarquables qui ne nous feraient point toutefois pardonner au poëte d'appeler les vierges de Jérusalem,

. . . . . Fillettes,
De la sainte cité citoyennes nymphettes,

et d'autres expressions plus choquantes encore. Remy Belleau fut, du reste, du nombre des amis de Jodelle, qui se réunirent pour représenter devant la cour la tragédie *Cléopâtre captive*, de ce dernier, et qui imaginèrent ensuite de conduire chez lui, en grande pompe, un bouc couronné de lierre, la barbe et les cornes dorées, le tout à l'imitation des poëtes de l'ancienne Grèce polythéiste. On voit qu'ils n'étaient guère préparés à comprendre les austères beautés de l'Ecriture sainte.

Laissons passer également Pierre de la Primaudaye (1581), avec ses cent-cinquante

quatrains sur les Psaumes de David ; Didier Oriet (1581) avec ses poëmes de *Susanne* et d'*Esther*, où l'on voit figurer Lucine, Pluton, Atropos, les Euménides ; Paul Perrot de la Salle (1580), avec son Ecclésiaste mis en sonnets ; François Perrin (1589 et 1590), Pierre Matthieu (1585), Pierre Tamisier (1590), avec leurs cantiques, leurs tragédies et leurs poëmes, et hâtons-nous d'arriver à Philippe Desportes et Jean Bertaut, évêque de Séez (1600), dont les noms ont mérité une mention honorable dans les vers de Boileau, et qui, plus sobres et plus retenus que leurs devanciers, peuvent être regardés comme les précurseurs de Malherbe et du grand siècle qui venait recueillir l'héritage d'une époque toute d'essais et de déblayements. L'édifice de notre littérature était encore à construire.

La traduction des psaumes de David par Desportes, bien que parsemée d'inversions désagréables et d'expressions bizarres ou surannées, offre cependant de l'harmonie, de la simplicité et du naturel. Les poésies chrétiennes et morales de Bertaut ont droit aux mêmes éloges. C'est de lui que sont ces vers faciles et naïfs, souvent cités :

Félicité passée
Qui ne peux revenir,
Tourment de ma pensée,
Que n'ai-je, en te perdant, perdu le souvenir !

En 1613, mourait Mathurin Régnier, dont le nom clôt la liste des poëtes du XVI^e^ siècle. Les satires où s'épanchaient sa malignité et son esprit de licence forment son principal titre à la célébrité. Il avait bien conçu le dessein d'un poëme sacré, mais il ne nous en reste que le préambule, et ses vers religieux sont en trop petit nombre pour le faire classer parmi les poëtes chrétiens.

Malherbe (1628) a été si souvent apprécié par les critiques que nous jugeons tout à fait superflu de revenir sur les écrits de ce régénérateur de la poésie française, que l'on a surnommé le créateur de l'ode, comme Corneille, le père de la tragédie. Les sujets religieux sont malheureusement en faible minorité dans le recueil de ses œuvres, et nous ne pouvons guère y noter que sa paraphrase du psaume CXLV : *N'espérons plus, mon âme, aux promesses du monde.* Il est vrai qu'elle est assez admirable pour avoir fait oublier les strophes imitées de Tansillo sur les larmes de saint Pierre, strophes qui montrent jusqu'à quel point le goût faux et bizarre avait envahi notre littérature, et combien il était nécessaire qu'il apparût un esprit assez vigoureux pour la pousser dans des voies nouvelles. Il est vrai qu'il y eut peut-être quelque excès dans le sens contraire, et que l'ardeur avec laquelle on se mit à calquer les génies de la Grèce et de Rome a été cause que notre littérature a pris un caractère moins national.

Quoi qu'il en soit, une réforme de cette importance ne s'improvise pas en un jour, et longtemps encore les ouvrages qui se succéderont offriront de nombreux exemples de trivialité, de platitude et de faux goût. Passons légèrement pour ce motif sur les compositions d'Antoine Montchrestien de Vateville, qui traduisit les Psaumes de David et fit deux tragédies sacrées ; sur celles de Montsacré, de Nancel, et de Chrétien sieur des Croix, auteurs, le premier, du drame *Joseph le Chaste ;* le second, de trois tragédies : *Dina, Josué ou la Prise de Jéricho, Débora ;* le troisième, d'une tragédie d'*Ammon* (1601 à 1608). Négligeons la Paraphrase poétique des Proverbes de Salomon, par David du Piotay ; la traduction des Psaumes de David, mis en vers français, par Jean Metezeau (1609 et 1610), et même les paraphrases sur les cent-cinquante psaumes, par Chassignet (1613), bien que ce dernier auteur ait un sentiment poétique plus prononcé que ceux que nous venons de nommer ; et la double traduction des mêmes psaumes et de l'*Imitation de Jésus-Christ*, en vers français, par Michel de Marillac, quoiqu'il les ait surpassés tous par le naturel de la diction et l'aisance du style. Ne mentionnons la tragédie d'*Esther* de Du Ryer, que pour constater, en la rapprochant de celle de Racine, l'intervalle qui sépare les créations du génie de celles des esprits vulgaires et présomptueux. C'est en 1644 que paraissait cette tragédie, c'est-à-dire huit ans après l'apparition du *Cid*. Le sublime talent de Racine n'était pas trop pour bien saisir et nous exprimer les pensées et le style des livres sacrés.

Arnauld d'Andilly, l'aîné des Arnauld, à qui les querelles du jansénisme ont fait une assez triste célébrité, a laissé des poésies chrétiennes qui jouirent de quelque estime. On a reproché à son poëme sur la *Vie de Notre-Seigneur-Jésus-Christ* de trop s'éloigner

de l'onctueuse simplicité de l'Evangile, et de traduire quelquefois les divines paroles du Messie dans un style ampoulé.

On a vu que les Psaumes ont fourni souvent à nos écrivains le sujet de leurs études poétiques, et que peu d'entre eux s'en sont montrés de dignes interprètes. Racan, l'élève de Malherbe, dont nous avons des stances agréables et des vers faciles (vers 1645), échoua dans ce même travail, et Godeau, évêque de Grasse, son contemporain, ne fut guère plus heureux, si ce n'est dans un petit nombre de passages, plus élégants et plus corrects que les vers de Racan, quoique aussi dépourvus de verve et aussi entachés de recherche et d'afféterie. Rappelons, en outre, que le même prélat fit imprimer en 1674 les *Fastes de l'Eglise pour les douze mois de l'année*, poëme de plus de quinze mille vers, disent les bibliographes.

Nous avons déjà nommé le *Moïse sauvé*, de Saint-Amand (1648), lorsque nous avions à traiter de l'épopée. Pour être juste envers cet auteur, que Boileau a mis au pilori de ses hémistiches inexorables, nous rappellerons qu'il a été apprécié avec plus d'indulgence par d'autres critiques : « La composition du *Moïse sauvé*, dit Châteaubriand (58), est languissante, le vers lâche et prosaïque, le style plein d'antithèses et de mauvais goût. Cependant on y remarque quelques morceaux d'un sentiment vrai. » Le même écrivain convient aussi qu'on pourrait tirer quelque fruit de la lecture du *David*, de Les Fargues (1660), dont il cite même une douzaine de vers. Nous disons de Les Fargues, et non de Coras, comme il a été mis, par inadvertance sans doute, dans le livre de Châteaubriand (59). David, il est vrai, est aussi le héros d'un des poëmes sacrés de Coras : mais on sait, par le témoignage de Brossette, ami de Boileau, que c'est l'œuvre de Les Fargues que le satirique accouplait dans ses saillies avec le *Jonas ou Ninive pénitente* (1663), de Coras, dont on a de plus les poëmes de Samson (1665), et de *Josué, ou la Conquête de Chanaan* (même année).

Enregistrons encore pour mémoire le *Salomon instruisant le roi*, discours en vers de Scudéry (1651), qui met dans la bouche du fils de David les noms de Néron et de Tibère ; *Saül puni* et la *Susanne délivrée*, deux poëmes du sieur de Sainte-Garde (1660), sans oublier le *Parnasse séraphique et les derniers soupirs de la muse du Rév. P. Martial de Brives capucin* (1660), bien que, selon Brunel (60), on trouve d'assez beaux vers dans ce dernier recueil, opinion que ne semble point partager M. Ragon, qui qualifie sa manière de jargon insupportable (61).

Mlle de Calages prit pour sujet d'un poëme saint en neuf chants, *Judith, ou la Délivrance de Béthulie*, dont le grand honneur est d'avoir prêté, dit-on, quelques vers à Racine, dont la perspicacité aurait ainsi démêlé et recueilli quelques parcelles d'or parmi les rocailles de l'auteur féminin. La courageuse héroïne de Béthulie a, plus tard, mieux inspiré M. Bignan, à qui l'académie des Jeux Floraux a décerné, en 1829, une de ses fleurs pour un poëme sur le même sujet.

En disant que l'abbé Cotin montra dans le discours préliminaire et dans les observations qui accompagnent sa *Pastorale sacrée*, ou *Paraphrase du Cantique des cantiques* (1662), une connaissance très-étendue de la langue hébraïque et des littératures grecque, latine, et italienne, nous ne ferons que lui rendre justice. Malheureusement le coloris et la vigueur de sa poésie ne sont pas de nature à le faire relever de la sentence de Despréaux.

Lecordier, dans son poëme : *L'Illustre souffrant, ou Job* (1667) ; le bénédictin dom Gatien de Morillon, dans ses paraphrases de Job (1668), de l'Ecclésiaste (1670), de Tobie (1675) ; Boisval, dans son poëme d'Esther (1670) ; Michel de Marolles, dans sa traduction en vers de l'Apocalypse (1677), ne se signalèrent que par leurs échecs successifs. Lafontaine, avait de son côté, publié un poëme chrétien, d'une certaine étendue : la *Captivité de saint Malc ;* ce poëme a été jugé par Laharpe en termes qui semblent témoigner que le célèbre critique, sous l'influence sans doute de ses préventions, s'était abstenu de le lire. Un critique de nos jours en a donné une appréciation à la fois plus favorable et plus juste : « Déjà célèbre depuis quinze ans, lorsqu'il entreprit ce poëme historique et religieux, dit le P. Cahour, La Fontaine semblait n'avoir que deux cordes à sa lyre, l'une innocente, mais pro-

(58) *Génie du Christianisme.*
(59) *Ibid.*, IIe partie, livre 1er, chap. 4.
(60) *Manuel du libraire*, 4e édition.
(61) *Essai de poésies bibliques*, préface, p. 51.

fane, pour faire parler les bêtes et pour pleurer les disgrâces d'un ami; l'autre criminelle et voluptueuse, pour chanter le vice et mêler d'impures harmonies aux chœurs de Bocace, d'Arioste et de Rabelais; et voilà qu'il en trouve subitement une troisième pour invoquer la Reine des esprits purs et soutenir les cantiques des vierges du désert. Vous diriez, en lisant cette douce et pieuse inspiration, qu'il s'est enivré à deux sources dont l'alliance est malheureusement trop rare, à celle où saint François de Sales avait bu tant de suavité, et à celle d'où devait sortir, douze ans plus tard, le charmant conte imité d'Ovide, *Philémon et Baucis*... Malheureusement, ajoute le même critique, cette douce et virginale inspiration nous est parvenue avec tous les défauts d'un premier jet, c'est-à-dire avec des incorrections, des négligences et des longueurs. Pressé par les instances de Port-Royal, La Fontaine se hâta trop, et ne tarda pas à se repentir d'avoir publié une simple ébauche. Il supprima le plus d'exemplaires qu'il put de cette édition précipitée, voulant en donner une seconde, après avoir remanié ses vers. Mais ce poëte humoriste et distrait comme il y en eut peu, oublia son projet, et le monde littéraire oublia son poëme, devenu presque introuvable jusqu'à l'édition posthume de ses *OEuvres diverses*, en 1729. »

Mais alors brillaient ou allaient briller dans tout l'éclat de leur gloire deux génies qui d'un seul bond élevèrent la poésie chrétienne en France à une hauteur inouïe. Le *Polyeucte*, de Corneille, est de 1643; les tragédies d'*Esther* et d'*Athalie* datent de 1689 et 1692. Le génie tendre et insinuant de Racine se retrouve dans ses hymnes et dans ses cantiques, de même qu'on reconnaît souvent toute la mâle énergie et la suave onction de l'auteur de *Polyeucte*, dans sa traduction de l'*Imitation de Jésus-Christ*, et dans ses diverses poésies sacrées. Racine surtout fit voir de quelle incroyable richesse étaient les mines de la Bible pour quiconque y saurait creuser d'une main hardie, et quelle poésie originale et sublime en pouvait découler pour nos littératures modernes. La magnifique prophétie de Joad dans *Athalie*, où se peint la désolation de la ville sainte, est prise presque littéralement de Jérémie. Châteaubriand déclare que Racine, dans cette tragédie, ne peut être comparé à personne, et que c'est l'œuvre le plus parfait du génie inspiré par la religion (62).

Si l'art dramatique, puisant aux sources sacrées, s'était montré plus fertile en productions analogues à celles que nous venons d'applaudir, il est permis de penser que l'Eglise se fût quelque peu relâchée de la rigueur dont elle n'a cessé d'user envers un ordre de productions littéraires que la profonde corruption dont il était infecté avait fait prohiber absolument par elle à l'époque de la prédication des apôtres et de leurs successeurs, et qui n'a que rarement acquis, depuis, des titres à l'application d'une plus large tolérance de la part des hommes investis de la mission d'éclairer le monde moral. On voit par là combien la tragédie s'est écartée de sa première destination, qui en faisait une partie intégrante du culte. Dans la vieille Grèce, Eschyle était un hiérophante. Chez nous les premières tragédies furent des mystères. Les chefs-d'œuvre des deux fondateurs de la scène française n'étaient que deux mystères élevés à la plus haute expression de l'art par la puissance du génie.

On ne peut prononcer les grands noms de Corneille et de Racine qu'aussitôt, par l'effet d'une invincible association d'idées, ne vienne se placer à côté des leurs celui de l'aigle de Meaux, de ce Bossuet qui inventa une prose si vigoureuse, si originale et si profonde qu'elle le fit entrer d'emblée dans la famille des poëtes les plus sublimes. Ce phénomène ne s'est renouvelé qu'une fois depuis, dans la personne de l'auteur des *Martyrs*.

Le sentiment de la nécessité d'une étude plus approfondie de la Bible n'avait pas encore assez vivement pénétré dans les traditions littéraires pour que l'on pût espérer de voir de sitôt les heureux effets de l'influence exercée par deux génies tels que Racine et Corneille. Il n'a pas moins fallu que les savantes et habiles investigations des Lowth et des Herder, et les brillants aperçus de Châteaubriand, pour faire reprendre à la *Bible*, au point de vue littéraire, dans l'opinion publique, le rang éminent dont le XVIII^e^ siècle réussit en-

(62) *Génie du christianisme*, II^e^ partie, livre II, chap. 10.

core à la déshériter. Aussi les grandes compositions chrétiennes, marquées du sceau d'un vrai talent, continuent-elles d'être rares. Mlle Chéron publia, en 1694, un *Essai de psaumes et de cantiques*, qui lui a fait une réputation honorable, et Le Maistre de Sacy fit imprimer, l'année suivante, un *Poëme contenant la tradition de l'Eglise sur l'Eucharistie*, poëme qui ne manque pas de chaleur.

La première moitié du XVIII^e^ siècle fut donc stérile en poésies chrétiennes de quelque valeur. Après avoir jeté rapidement un coup d'œil sur une traduction des Psaumes, par Lenoble (1710); sur la tragédie des *Machabées*, par Lamotte (1710), où l'on trouve de la grandeur et du sentiment; sur le *David vainqueur*, poëme de Jamet, écrivain belge, non dépourvu d'une certaine fermeté de facture, dans un style un peu inculte (1730); sur la tragédie d'*Adam et Eve* composée d'après Milton, par Tannevot (1742); sur l'*Esprit de Job*, en dix-sept odes, par Rouget (1759); sur le drame *La mort d'Abel*, de l'abbé Aubert (1765), et la cantate de Jephté, du même; sur les *Héroïdes ou Lettres de Caïn après son crime, à Méhala, son épouse*, de Cotard (1765); sur la *Béthulie délivrée*, de P. Duhamel (1772), encore bien inférieure à la *Judith* de Boyer, qui n'était pourtant pas un chef-d'œuvre; après avoir glissé légèrement sur les autres tragédies, héroïdes, odes, poëmes,qui gisent sous une couche de respectable poussière, on a hâte de reposer ses regards sur le poëme de *la Religion*, de Louis Racine (1742). Ce beau poëme, qui porte encore le cachet des doctrines littéraires du grand siècle, est rempli de passages heureux et bien frappés, qui se gravent aisément dans la mémoire. Il est ou doit être dans les mains de tout le monde, surtout dans celles de la jeunesse dont il émeut le cœur et orne l'esprit en ravivant la foi. Le poëme de *La Grâce*, bien qu'il soit inférieur à celui de *la Religion*, renferme encore, à côté de quelques erreurs théologiques, plusieurs beautés littéraires. « Les deux poëmes de *la Religion* et de *la Grâce*, a dit un critique (63), sont en quelque sorte des ouvrages à mettre en parallèle avec l'Essai de Pope sur l'homme. Pope, imbu des idées de Leibnitz, avait cherché à rendre son système d'une manière poétique, et à démontrer qu'une saine raison sert de mobile à toutes les choses humaines; Louis Racine cherche à réconcilier l'homme avec les calamités qui l'assiégent, en lui offrant la religion pour le consoler, et s'efforce de démontrer que la croyance religieuse est le plus vif besoin du cœur. Pope est plus riche en idées, et Racine en sentiments. » M. l'abbé Constant, dans son *Dictionnaire de littérature chrétienne*, a porté du premier de ces poëmes le jugement suivant : « Le poëme de *la Religion*, qu'on nous a peut-être trop fait apprendre par cœur dans notre enfance pour que nous en sentions bien encore toutes les beautés, et pour que nous lui pardonnions quelques dissertations peut-être un peu froides en poésie, est cependant l'œuvre de littérature chrétienne la plus irréprochable pour la forme que l'on ait écrite en français. La versification en est correcte, élégante et souvent aussi belle que celle des plus grands maîtres; l'ordonnance en est méthodique, la logique parfaite. On y trouve une agréable variété de style, et des morceaux qui, dans tous les temps, pourront être proposés pour modèles. »

Le P. Brumoy (1741), connu par son *Théâtre des Grecs*, l'abbé Voisenon et Guyot-Desfontaines (1718), ont laissé, le premier, des tragédies, et les deux autres des poésies sacrées qui ne sont pas sans mérite, mais qui ne dépassent guère le niveau d'une honnête médiocrité. « Ses poésies, dit Voltaire en parlant du P. Brumoy, ont prouvé qu'il est plus aisé de traduire et de louer les anciens que d'égaler par ses propres productions les grands modernes. » Il faut porter le même jugement des odes sacrées de l'abbé de Reyrac, qui, ayant eu le bon esprit de s'appliquer à lui-même un de ses vers :

Qui n'est pas né poëte à rimer perd son temps.

se tourna vers la prose, et composa, outre un poëme sur la création, l'*Hymne au soleil*, qui mérita l'honneur d'être déclaré par les critiques le meilleur ouvrage en prose poétique qui eût paru depuis Fénelon. Puisque nous voilà revenus à la prose poétique, mentionnons, pour n'en plus parler, *le Lévite d'Ephraïm*, poëme, de l'auteur d'*Emile* (17...), et le *Joseph*, autre poëme, de Bitaubé (1767). Ces deux compositions, surtout

(63) M. Loëve-Veimars.

la seconde, ont obtenu un certain succès, bien que dans la première on retrouve les traces des idées philosophiques du rêveur génevois, qu'on est étonné d'entendre comparer les habitants de Gabaa aux cyclopes du mont Etna; et que le second, en peignant les sentiments de Zaluca, femme de Putiphar, pour Joseph, les ait exprimés avec une chaleur et des développements qu'on ne se serait pas attendu à trouver dans un ouvrage dont le sujet est tiré de la Bible. L'auguste simplicité des livres saints a disparu dans l'œuvre de Bitaubé, qui n'a donc présenté à ses lecteurs qu'une parodie maladroite de la plus belle et de la plus sainte des histoires. Le même reproche atteint *la Prise de Jéricho*, de madame Cotin.

Avant que Jean-Baptiste Rousseau fût venu relever la poésie religieuse de l'état de décadence où elle s'affaissait, l'abbé Pellegrin avait fait, dans le même but, des tentatives persévérantes et multipliées, parfois couronnées de succès. Outre un opéra de Jephté, un des meilleurs qui eussent paru depuis Quinault, ce monarque de l'opéra, on a de lui une *Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament;* une traduction en vers des Psaumes de David; une autre traduction en vers de l'*Imitation de Jésus-Christ;* le tout mis en cantiques sur des airs d'opéra et de vaudevilles. On l'a blâmé d'avoir fait métier et marchandise de ses vers :

Le matin catholique et le soir idolâtre,
Il dînait de l'autel et soupait du théâtre.

Mais, dit Laharpe, « c'est au soulagement de ses parents, encore plus indigents que lui, qu'il consacrait le profit de ses pièces, qui réussirent souvent sur plus d'un théâtre, quoiqu'aujourd'hui disparues comme tant d'autres. C'était un homme plein de candeur, de bonté et de probité; et ces titres, en tout temps respectables, ne sauraient être trop rappelés dans le nôtre. » Lamotte, qui composait, du temps même de Rousseau, des odes dont la froideur et l'uniformité faisaient dire à ce dernier qu'elles commençaient toutes par le *Monsieur*, et finissaient par *Votre très-humble serviteur*, Lamotte a pourtant fait du *Dies iræ*, une traduction en vers qui reproduit une partie de la sombre énergie du texte latin de Malabranca.

Jean-Baptiste Rousseau, et après lui Lefranc de Pompignan, rendirent enfin à la poésie lyrique, en demandant la plupart de leurs inspirations à la Bible et au christianisme, l'éclat qu'elle avait perdu depuis Malherbe. Rousseau, surtout, dans plusieurs de ses psaumes (1671-1741) n'a de supérieur que l'incomparable auteur d'*Athalie*. Onction, harmonie, noblesse, variété, telles sont les qualités qui distinguent éminemment sa manière. Les œuvres sacrées de Lefranc de Pompignan, sans avoir l'éclat de celles de Rousseau, ont un caractère marqué de force et d'élévation, et il ne lui a peut-être manqué que de mieux posséder les secrets du style pour égaler son modèle. Les quolibets que Voltaire lui décocha ne prouvent rien de plus que les sarcasmes qu'il se permettait contre des écrits bien autrement vénérables que ceux que peut produire une intelligence humaine. L'ode sur la mort de Rousseau, qui commence par cette comparaison : *Quand le premier chantre du monde*, etc., et qui renferme la magnifique strophe : *Le Nil a vu sur ses rivages*, a souvent été rappelée comme le chef-d'œuvre de son auteur (1709-1784).

Malheureusement l'élan que ces deux maîtres avaient imprimé à la poésie lyrique ne se soutint pas. Tout au plus, trouverons-nous à citer, dans le milieu du XVIII^e^ siècle, le nom de Pierre de Bologne, qui n'a pas mérité l'oubli dans lequel il est tombé, du moins si nous nous en rapportons au jugement de Sabatier : « Après Rousseau et Lefranc, il est celui de tous nos poëtes qui a le mieux réussi dans les odes sacrées. Ce qui caractérise principalement sa poésie n'est ni la force ni l'enthousiasme, qualités cependant nécessaires au poëte lyrique, mais remplacées autant qu'elles peuvent l'être, par la pureté, l'élégance, l'harmonie, le naturel et l'aisance de la versification. » En 1752, Arnaud-Baculard donnait une paraphrase, parfois heureuse, des Lamentations de Jérémie, et la faveur publique, constatée par plusieurs éditions successives, accueillit son travail, où l'on a signalé toutefois un certain nombre de vers entachés d'enflure et d'exagération.

N'omettons pas surtout l'infortuné Malfilâtre, dont les deux seules compositions exclusivement chrétiennes : une ode sur le prophète Elie enlevé au ciel, et une imitation très-heureuse du psaume de l'exil des Hébreux à Babylone, font déplorer qu'une mort prématurée et le temps consacré à

certaines productions d'un genre tout profane, ne lui aient pas permis de s'exercer davantage sur des sujets sacrés (1732-1767). Tous les amis des beaux vers ont retenu dans leur mémoire ses strophes sur *le soleil fixe au milieu des planètes*. On s'étonne toutefois de trouver une invocation à la déesse Uranie dans une ode qui se termine par cet acte d'adoration devant la majesté du vrai, de l'unique Dieu :

Je te salue, âme du monde,
Sacré soleil, astre de feu,
De tous les biens source féconde,
Soleil, image de mon Dieu!
Aux globes qui, dans leur carrière,
Rendent hommage à sa lumière,
Annonce Dieu par ta splendeur;
Règne à jamais sur ses ouvrages;
Triomphe, entretiens tous les âges
De son éternelle grandeur.

On ne doit pas moins de regrets à la mémoire de Gilbert, mort à trente ans, après avoir laissé dans son ode sur le Jugement dernier, dans les fragments de son poëme sur la mort d'Abel, et surtout dans sa dernière et si touchante élégie, des preuves non équivoques d'une imagination forte et d'un talent assez supérieur pour porter ombrage aux chefs du bataillon philosophique qu'il attaquait avec toute l'audace de ses convictions.

Ecouchard Lebrun, surnommé le Pindare français, mort en 1807, à 78 ans, avait blasonné ses pages des capitales de noms mythologiques. On trouve cependant dans ses œuvres lyriques des vers inspirés par une pensée chrétienne ; telles sont les strophes sur la Divinité, dans son ode sur la ruine de Lisbonne (1755), où l'on entend comme un écho des chants bibliques :

Il est un Dieu qui t'environne;
Son empire est l'immensité :
Il ne doit qu'à lui sa couronne,
Et son règne est l'éternité.
Il peupla les déserts du vide
De globes qu'un vaste fluide
Enveloppe de toutes parts ;
Océan sans fond, sans rivage,
Où sa vertu plane, surnage,
Voit flotter les mondes épars.

Les cieux, sous sa démarche altière,
Courbent leurs sommets éternels ;
Et les astres sont la poussière
Que foulent ses pas immortels.
Sous son char les tonnerres grondent ;
L'air mugit, les enfers répondent
Au tumulte des éléments ;
Immobile dans cet orage,
Il voit à ses pieds le naufrage
Des rois, des peuples et des temps.

D'un regard sa justice éclaire
L'abîme des cœurs insensés ;
Il rit de l'orgueil téméraire
Des rois follement encensés.
De leurs couronnes qu'il agite,
Des empires qu'il précipite,
Les débris sèment la terreur :
Dieu jaloux! que ton indulgence
Renferme ces jours de vengeance
Dans les trésors de ta fureur!

Mais l'imagination du poëte s'était si foncièrement naturalisée païenne qu'un peu plus loin, dans la même ode, vous retrouvez les vieux débris d'une autre théogonie :

Déjà les fières destinées
Précipitent l'instant fatal ;
Le cri des Parques mutinées
De la chute est l'affreux signal.

En 1784, l'Académie française couronnait l'églogue de *Ruth*, par Florian (1755-1794), qui avait su conserver jusqu'à un certain point à cette composition, aussi bien qu'à son poëme de *Tobie*, la couleur hébraïque, bien qu'on n'y trouve pas toujours la simplicité des livres sacrés. Mais, en somme, ces deux ouvrages ne sont pas indignes de l'auteur de fables que l'estime générale a mises au premier rang, celles du bon La Fontaine devant rester à jamais hors de ligne.

Si madame Dubocage (1710-1802) n'avait publié que son *Paradis terrestre*, imitation maigre et abrégée, en six chants, du *Paradis perdu*, nous n'évoquerions pas son souvenir, après l'exposé que nous avons essayé de l'œuvre immortelle de Milton. Mais on lui doit aussi *la Colombiade*, poëme dont le but est de célébrer les hauts faits du glorieux aventurier qui découvrit le nouveau monde. Des détails intéressants, des tableaux qui ne manquent pas d'originalité, firent quelque réputation à ce poëme, où l'on voudrait toutefois plus de coloris et d'expression.

Indiquons encore l'ode faible de Gresset sur la canonisation des saints Stanislas Kostka et Louis de Gonzague ; le poëme des *Apôtres* de De Lamotte ; celui des *Martyrs*, de Roy ; une ode sur le jugement dernier, et une paraphrase du *De profundis*, du trop fameux Piron, qui semble, dans ces deux productions, avoir éprouvé le besoin d'abreuver son âme à des sources plus pures que celles qui le désaltérèrent trop souvent; *la Grandeur de Dieu dans les merveilles de la nature*, poëme en sept chants de Dulard, œuvre un peu prosaïque, qui dut principalement son succès aux notes d'histoire naturelle dont elle était accompagnée; enfin le poëme un peu pâle de *la Religion vengée*, du cardinal de Bernis ; et nous aurons inventorié, croyons-nous, les principales richesses que la littérature chrétienne ait

enfantées sous le règne de Louis XV.

Quelque lecteur remarquera peut-être que dans ce compte rendu des productions religieuses de la poésie lyrique durant le XVIIIe siècle, ne figure point le nom de Voltaire. C'est qu'en effet, d'une part, s'il est un genre dans lequel cet écrivain qui visait à l'universalité, ait échoué, c'est le genre lyrique ; et que, d'une autre part, ses prétendues traductions ou imitations de la Bible ne sont que d'indignes travestissements que l'Eglise a frappés de ses censures. Les passages sublimes que la religion lui a inspirés dans ses tragédies de *Zaïre* et d'*Alzire*, y sont égarés, comme les vers chrétiens de sa *Henriade*, au milieu de tirades philosophiques qui en atténuent étrangement le mérite et l'éclat. Voltaire, abusé par l'ardeur de ses opinions antichrétiennes, ne pouvait plus sentir combien dans ses meilleurs drames, les sentences et les maximes qu'il y semait à pleines mains nuisaient à la couleur locale et à la vérité des caractères.

Mais un grand et lugubre silence vient de se faire dans la littérature sérieuse. Sa voix se tait en présence du drame terrible de la révolution déchaînée sur la France et sur l'Europe. La terreur d'abord, puis la gloire militaire, tiennent toutes les âmes comme en suspens et compriment les manifestations de la pensée. Aussi cette époque fut-elle surtout celle des traductions : Delille traduisait Virgile et Milton ; Gaston et Becquey traduisaient l'Enéide ; Desaintange traduisait Ovide ; Aignan et Rochefort traduisaient Homère ; et, plus tard, Pongerville, un des principaux héritiers des traditions littéraires de Delille, traduisait Lucrèce ; Baour-Lormian traduisait Le Tasse.

Lorsqu'un nouvel ordre de choses ramena un peu de calme et de sécurité, grâce à la main puissante qui s'était emparée des rênes de l'empire, la vieille littérature, elle aussi, comprit qu'elle ne suffisait plus aux besoins d'une société nouvelle. Un homme parut qui, sur les débris encore dispersés des autels qu'on relevait, entreprit de dévoiler à ses contemporains des sources plus pures et plus divines que celles des littératures modelées sur les littératures polythéistes, et il se présenta, le *Génie du christianisme* à la main. C'était Châteaubriand. Si l'ancienne mythologie a dû disparaître enfin, non sans protester plus d'une fois, des littératures de peuples chrétiens, où elle formait de si énormes disparates, c'est à lui surtout qu'on le doit. La prose et la poésie contemporaines procèdent de l'auteur des Voyages en Amérique, de René et d'Atala ; toutefois il est juste de reconnaître que Bernardin de Saint-Pierre et Jean-Jacques Rousseau avaient préparé les voies.

Nous avons dit que la réforme apportée par Châteaubriand ne fut pas sans soulever des protestations. C'est ce qui explique comment les anciennes formes littéraires se maintinrent encore dans la littérature de l'Empire, reflet pâlissant du siècle expiré. La poésie religieuse monta trop rarement sa lyre, et c'est au plus si elle prend quelques pages dans les compositions descriptives de Delille, et de ses élèves Michaud et Esménard.

Toutefois Delille osait déjà, dans plus d'une occasion, sinon rejeter tout à fait le bagage d'une mythologie surannée, du moins en modifier les formes. A ce point de vue, il a été un des premiers poëtes de la transition. En parlant de Linnée, il invoque encore le nom de Flore, mais il a soin de rajeunir cette divinité :

Flore sourit d'espoir à sa première aurore ;
Non point cette éternelle et ridicule Flore
Qui pour les vieux amours compose des bouquets,
Mais celle qui du monde enseigne les secrets.

Toutes les mémoires ont retenu ses vers sur le curé de campagne, sur la Fête-Dieu, sur la procession des Rogations, etc. Nos lecteurs reliront avec un nouveau plaisir ce passage expressif du poëme des *Jardins*, sur les pénitents de la Trappe :

Loin de ce monde où règne un air contagieux,
Vous aimerez ce bois sombre et religieux,
Ses pâles habitants, leur rigide abstinence,
Leur saint recueillement, leur éternel silence,
Et, la bêche à la main, la Pénitence en deuil
Anticipant la mort et creusant son cercueil.
La terre sentira leur présence féconde ;
Pour vous, pour vos moissons, vers le Maître du monde
Ils lèveront leurs mains ; vous devrez à leurs vœux
Et les biens d'ici-bas, et les trésors des cieux ;
Et lorsqu'à la lueur des lampes sépulcrales,
De silences profonds coupés par intervalles,
Du sein de la forêt leurs nocturnes concerts
En sons lents et plaintifs monteront dans les airs,
Peut-être à ces accents vous trouverez des charmes ;
Vous envierez leurs pleurs, vous y joindrez vos larmes,
Et le corps sur la terre, et l'esprit dans le ciel,
Vos vœux iront ensemble aux pieds de l'Eternel.

Delille, en chantant les magnificences de la nature, a su trouver aussi de belles expressions pour célébrer la gloire du Créateur, lorsque par exemple, il nous dit, dans le poëme de l'*Imagination*, que les mondes d'atomes

Des confins du néant où Dieu mit leur naissance,
Jusqu'en leur petitesse attestant sa puissance,
Le montrent aussi grand que dans l'immensité,
Entouré de l'espace et de l'éternité ;

où dans ces vers du poëme des *Trois Règnes* qui peignent l'immutabilité du Très-Haut :

La guerre aux pieds d'airain, l'inexorable guerre
Bouleverse en courant la face de la terre.
Parcourez l'univers, voyez de toutes parts
Des plus fières cités les cadavres épars:
Sion pleure son temple, Athène son portique,
Rome à ses murs nouveaux demande Rome antique,
Et de sa vieille pourpre étalant les lambeaux,
Son ombre ensanglantée erre sur des tombeaux.
Tombeaux, trônes, palais, tout périt, tout s'écroule,
Dans le même torrent le même sort les roule,
Tandis que de l'Olympe habitant les sommets,
Dieu seul voit tout changer, et ne change jamais.

Un peu plus tard, le sentiment chrétien se montre plus franchement encore dans les belles *Etudes poétiques* de Chênedollé, qui nous esquisse à grands traits les figures imposantes d'Isaïe, de Dante, de Michel-Ange, de Bossuet, de Milton, et qui, dans son poëme *Le Génie de l'homme*, proclamait avec un accent de conviction profonde la nécessité de la religion pour la conservation et la prospérité des Etats.

Art du législateur, que ton apprentissage
Est difficile et long, même pour le vrai sage!
Il doit des temps, des mœurs consulter les effets,
Et pourtant ces moyens sont encore imparfaits;
Tant ce qui vient de l'homme a toujours sa faiblesse!
En vain nous épuisons notre humaine sagesse,
Quelque vide toujours en montre le défaut;
Il est un noble appui qu'on doit chercher plus haut.
Aussi Numa, Solon, sous une ombre divine
De leurs codes fameux ont voilé l'origine :
Tous ces rares esprits, sur le berceau des lois,
Du ciel, dans les vieux jours, firent parler la voix.
Faut-il autoriser l'exemple de ces sages?
Du livre des Hébreux interroge les pages :
Vois Moïse inspiré sur la montagne en feu,
Et recevant ses lois des mains mêmes de Dieu.
Sur les naissants Etats la main de Dieu tracée,
Par l'homme, en aucun temps, n'en doit être effacée
Un contrat éternel, une antique union
Joignent la politique et la religion :
C'est dans les nœuds sacrés de ce grand hyménée
Que vit l'espèce humaine et calme et fortunée.
Il faut donc qu'un Etat, vaisseau mystérieux,
Jette, pour s'affermir, ses ancres dans les cieux.
En doutez-vous? ouvrez les antiques annales
Où l'histoire a gravé ces règles sociales :
D'exemples éclatants ses fastes sont couverts.
Les errantes tribus dans le fond des déserts,
Conduites en tous temps par des mains immortelles,
Ont des dieux protecteurs qui marchent devant elles.
Les dieux font des Etats la honte et la grandeur.
Un peuple est promptement entouré de splendeur,
Quand la religion pour l'élever conspire.
Au Romain libre et pauvre elle a donné l'empire,
Lorsqu'elle lui montrait, comme ses vrais soutiens,
Des dieux, ses protecteurs et ses concitoyens.
Mais quand, aux immortels refusant ses hommages,
L'homme, foulant aux pieds leurs célestes images,
Fit du luxe et de l'or les dieux de l'univers,
Rome alors fut vaincue et périt dans les fers.

Dans ces vers, comme dans ceux des *Etudes poétiques*, on commence à reconnaître l'influence des doctrines littéraires du *Génie du Christianisme* sur les poëtes de la nouvelle génération, et les dieux de l'ancienne mythologie y prennent déjà beaucoup moins de place.

Le sentiment religieux était si complétement éteint à l'époque de nos bouleversements politiques, que Legouvé, dans le poëme où il s'élevait contre la violation des sépultures, ne savait que consoler ce qu'il appelait les cendres de madame de Sévigné, de Duguesclin, de Turenne, et que le christianisme ne pouvait lui suggérer un de ces sentiments pieux qui consolent la mort même, mais qui ne se fussent pas accordés avec les doctrines désespérantes de l'idolâtre et matérialiste Lucrèce. C'était encore cependant un acte de courage que d'oser prendre ainsi la défense des tombeaux. Treneuil ressuscitait la pieuse élégie, et trouvait de nobles inspirations en présence des tombes royales profanées de Saint-Denis, comme il en eut encore pour gémir sur la captivité du Souverain Pontife. Qui n'a lu les beaux vers où Fontanes passe en revue les principaux faits de l'histoire des Hébreux, célèbre avec une sensibilité vraie le jour des morts dans une campagne, ou soupire dans la solitude abandonnée de la Chartreuse de Paris? C'est dans le poëme du *Jour des morts*, ce poëme parfait dans son genre, où respire un profond sentiment de l'instabilité des choses humaines, que se trouve le touchant portrait du vieux prêtre des champs où l'on s'arrête avec émotion sur ce vers :

Il est pauvre, et nourrit le pauvre consolé.

Notons encore, dans le poëme de l'*Astronomie*, de Fontanes, ces vers remplis d'une mélancolie sublime, dans lesquels l'auteur s'adresse aux êtres qu'il suppose placés dans les globes célestes :

Royaumes étoilés, célestes colonies,
Peut-être enfermez-vous ces esprits, ces génies,
Qui par tous les degrés de l'échelle du ciel
Montaient, suivant Platon, jusqu'au trône éternel.
Si pourtant, loin de nous, de ce vaste empyrée,
Un autre genre humain peuple une autre contrée,
Hommes, n'imitez pas vos frères malheureux!
En apprenant leur sort, vous gémiriez sur eux;
Vos larmes mouilleraient nos fastes lamentables.
Tous les siècles en deuil, l'un à l'autre semblables,
Courent sans s'arrêter, foulant de toutes parts
Les trônes, les autels, les empires épars;
Et sans cesse frappés de plaintes importunes
Passent en me contant nos longues infortunes.
Vous, hommes nos égaux, puissiez-vous être, hélas!
Plus sages, plus heureux, plus unis qu'ici-bas!

Avant l'époque de nos grandes perturbations sociales, on lui devait déjà une traduction de l'*Essai sur l'homme* de Pope, qui fit oublier celle de Duresnel, et un poëme sur *le Verger* de l'humble cultivateur, qui soutint glorieusement la comparaison avec celui que Delille composa sur les jardins dessinés par le savant compas de l'art anglais.

En parlant de Fontanes, nous croyons qu'il ne sera pas hors de propos, après ce que

nous avons dit de l'épopée, d'ajouter qu'il s'occupait d'un poëme considérable, ayant pour titre : *La Grèce sauvée*. Faut-il se plaindre qu'il n'ait pas eu le loisir de le terminer? Nous ne pensons pas que la perte de cet ouvrage doive causer de bien vifs regrets. Quel intérêt national auraient pu prendre aux luttes de la ligue du Péloponèse contre Xerxès les citoyens et les soldats de la France et de l'Europe, au milieu du grand mouvement qui marque le commencement du XIXe siècle? Et sans intérêt national, avec d'autres mœurs et d'autres croyances, quel succès serait possible pour une épopée?

A l'ancienne littérature se rattache encore Millevoie, disciple fidèle de Delille et de Fontanes, qui, après avoir célébré *l'Amour maternel*, chantait une autre sorte de dévouement, celui de l'évêque Belzunce, exhortant et consolant, pendant les ravages de la peste, les habitants de Marseille, dans des vers harmonieux, parfois énergiques, mais où l'on ne trouve pas peut-être tout le pathétique qui pouvait naître du sujet. C'est dans le poëme de *l'Amour maternel*, que se lit ce vers, devenu fameux, sur le sacrifice d'Abraham :

Ah! Dieu ne l'eût jamais exigé d'une mère!

Ce sacrifice, que le poëte ne croyait pas possible, un poëte plus profondément chrétien se fût souvenu que Dieu l'exigea de Marie, lorsqu'il la conduisit au calvaire sanglant où son fils mourait sur la croix, et il eût trouvé sans doute dans la contemplation de cet ineffable dévouement par lequel Marie s'associait à la rédemption des hommes, devenus ses enfants par leur fraternité avec le Christ, une inspiration sublime de plus. Nous ne nous arrêterons point sur le poëme de Charlemagne, qui, malgré quelques tableaux bien colorés, est une des productions faibles de Millevoie, et s'efface auprès de ses élégies. De l'ancienne littérature procèdent également Andrieux, qui nous a retracé les vertus de Fénelon, comme s'il avait voulu faire oublier les vers honteux dans lesquels il ne craignit pas d'insulter l'autorité la plus vénérable ; madame Dufrénoy, qui nous rend avec leur charme biblique les plaintes d'une jeune israélite sur les ruines de Jérusalem ; Campenon, auteur du poëme correct et facile de *l'Enfant Prodigue*. « Les poëmes de M. Campenon, disait un de nos plus illustres professeurs dont le coup d'œil ferme et profond juge avec la même autorité les sujets littéraires et les matières politiques (64), ont les qualités de la poésie au XVIIIe siècle. Les sentiments que M. Campenon sait exprimer sont des sentiments doux et délicats, qui se révèlent par un mot, par un geste, par un coup d'œil ; il sait la langue des cœurs qui souffrent, et se contiennent, qui se plaignent timidement ; il comprend mieux les soupirs que les sanglots. — Dans le récit des aventures et des erreurs de l'Enfant prodigue, peut-être M. Campenon s'est-il trop laissé aller à ce penchant de son talent. Non, certes, qu'il n'y ait une admirable tendresse dans l'Enfant prodigue de l'Evangile ; mais cette tendresse a caractère particulier, c'est la tendresse d'un père qui pardonne ; et ce père lui-même est l'emblème de Dieu, de son inépuisable miséricorde. De là une gravité douce qui n'exclut pas la tendresse, mais qui exclut la sensibilité, je veux dire ce besoin qu'a le cœur de céder à sa propre faiblesse. Or, M. Campenon en donnant à l'enfant prodigue une mère qui supplie et qui intercède pour lui, ôte au père le mérite de la clémence ; car, d'une part, nous sentons trop bien que partout où il s'agit d'aimer un fils et de lui pardonner, c'est à la mère qu'appartient la prééminence : et, d'une autre part, nous sentons aussi que, pour une mère, comme le dit M. Campenon lui-même, le pardon est une sorte de besoin. »

Tels étaient les poëtes qui, dans les dernières années de l'empire et durant la première période de la restauration, marquaient la transition entre deux littératures dont la bruyante rivalité allait incessamment occuper tous les esprits. Un des principaux écrivains novateurs, Népomucène Lemercier, publiait, à la même époque, son poëme de *Moïse;* mais il ne sut pas mettre dans ses tableaux de l'histoire juive cette fidélité d'imitation que l'on avait applaudie dans sa tragédie d'*Agamemnon*, miroir où se reflétaient avec une exactitude bien plus grande le langage et les mœurs de la Grèce.

En 1810, parut le poëme de l'*Incrédulité*,

(64) M. Saint-Marc-Girardin, *Discours de réception à l'Académie française*, au mois de janvier 1845.

en trois chants, d'Alexandre Soumet : cette œuvre fut accueillie, dès son apparition, avec une faveur marquée; sans avoir l'ampleur et l'importance du poëme de *la Religion* de Louis Racine, elle présageait cependant déjà l'abondant auteur de *la Divine Épopée* et de la trilogie de Jeanne-d'Arc.

Lorsque furent éteintes les guerres qui avaient bouleversé le sol de la vieille Europe, en achevant de briser les barrières qui jadis isolaient les nations les unes des autres, et en facilitant par là une diffusion nouvelle des principes de la fraternité chrétienne, on put espérer qu'un grand poëte surgirait, qui, la main appuyée sur l'Evangile, ferait entendre des inspirations en harmonie avec les impressions profondes laissées dans les esprits par cet ébranlement universel. Malheureusement il n'en fut pas ainsi, et l'on vit se renouveler quelque chose de pareil à ce qui se passa dès l'origine de notre littérature nationale; je veux dire que cette fois encore ce fut le genre plaisant qui domina cette littérature, et que des *chansons* précédèrent toutes nos poésies sérieuses, comme les *Sirventes* avaient précédé nos grands poëmes, comme *l'Avocat Pathelin* avait devancé la tragédie française. Les couplets de Béranger furent en effet les éléments du livre qui obtint la vogue la plus populaire dans les premières années de la Restauration. C'est alors que nous fûmes témoins, en France, d'une dérisoire profanation, que nous n'aurions crue possible que dans les âges de tâtonnements confus et d'essais embrouillés de nos trouvères, et qui fut faite par l'héritier des théories épicuriennes des poëtes d'Athènes et de Rome. Dix-huit siècles après le divin sacrifice du Calvaire, il nous a été donné d'entendre Anacréon chantant le ciel, le spiritualisme, l'immortalité de l'âme, au choc des verres, et dans l'enivrement des voluptés sensuelles. Mais voici que la fumée des coupes rougies trouble sa raison, et ses fredonnements ironiques s'élèvent jusqu'à Dieu même, dont il ne craint pas d'évoquer le souvenir au milieu des vapeurs de son orgie ! Sans doute, la même lyre a modulé des chants tristes et graves sur nos revers; mais des esprits judicieux ont pensé qu'on pourrait douter que ces chants eussent obtenu la même vogue sans les refrains grivois qui complétaient les pages du recueil. La frivolité du caractère français, qui se trahit par tant de signes divers dans l'histoire de notre nation, qui souvent déjoue les plus savants calculs et désespère les talents et les capacités que Dieu lui envoie de temps en temps pour la réveiller et l'éclairer, ne serait-elle pas l'obstacle le plus redoutable qu'elle ait à vaincre pour entrer en possession de toute l'influence que semblait lui promettre son génie sur les autres nations du monde, et pour atteindre à la plus grande hauteur à laquelle il eût été donné peut-être à une nation de pouvoir s'élever?

Avant de voir ce que devint la poésie lyrique sous la Restauration, énumérons les œuvres dont l'art dramatique avait pris les sujets dans les croyances et les traditions chrétiennes.

Legouvé, dans sa tragédie *La Mort d'Abel*, qui obtint un grand succès; Baour-Lormian, dans son *Omasis*, où l'on reconnaît avec bonheur le Joseph de la Bible; Alexandre Soumet, dans sa tragédie de *Jeanne-d'Arc* et de *Saül;* Ancelot et Lœillard d'Avrigny, le premier, dans la tragédie de *Louis IX*, le second, dans une autre tragédie de *Jeanne-d'Arc;* Raynouard, dans *les Templiers;* Alexandre Guiraud, dans *les Machabées;* Châteaubriand, dans son *Moïse*, qui est pourtant une de ses compositions les moins parfaites, laissèrent loin derrière eux toutes les tragédies sacrées du siècle écoulé. Quel dommage que le talent si vigoureux et si mâle de Victor Hugo ne se soit pas fixé sur les pages divines, dont il aurait extrait d'admirables sujets qu'il eût transformés en chefs-d'œuvre, à la condition toutefois de resserrer son imagination dans les limites que le goût prescrit non moins que la foi !

Nous venons d'indiquer le défaut par où surtout a péché notre littérature actuelle. A l'encontre des littératures des derniers siècles qui dénotent souvent une inspiration trop étroite, une verve trop peu soutenue, celle que nous avons vue naître de nos jours a signalé son avénement par une indomptable avidité de tout connaître, de tout voir, de tout analyser, de tout exprimer. Sa première profession de foi a été de déclarer qu'elle ne reconnaissait aucune règle, que toute loi, elle la tenait pour non avenue. L'art pour l'art, tout était dans ces

trois mots. Emportée par l'ardeur de sa juvénilité, elle a prodigué les images, les tons, les couleurs, avec une exubérance qui l'a vite épuisée. Les drames et les tragédies d'autrefois paraissaient froids et insipides; on a mis les spectres, les assassins, les bourreaux, les monstres de toute sorte au service de l'art. Les péripéties les plus audacieuses, à force de se multiplier, n'ont plus été bientôt qu'un jeu d'enfant. Mais cette exagération même a produit un résultat tout contraire à celui qu'on en attendait. Le spectateur, que la nouveauté des tableaux captivait d'abord, s'est bientôt ennuyé de toutes ces conceptions gigantesques, de même qu'un enfant qui s'épouvante en voyant planer dans les airs, au milieu des ténèbres, un dragon vomissant des flammes, ne fera plus qu'en rire, dès qu'il s'apercevra que ce dragon effroyable n'est qu'un cylindre de taffetas ou de carton, garni de quelques fusées. Les dagues de Tolède se sont plus vite ébréchées que le poignard classique, et les mille changements à vue qui nous éblouissaient ont à la fin semblé par trop puérils. On a senti que, si l'art se prenait à ce point aux formes matérielles, c'était aux dépens de la véritable étude du cœur et des caractères, et, ce qui arrive toujours en pareil cas, l'abus amena une réaction qui s'est prolongée jusqu'à ce moment.

Mais lorsque M. de Lamartine publia ses premières *Méditations poétiques* (1820), on n'en était point encore là. Ce livre, si plein de poésie fraîche, pure, virginale, ravit tous les esprits; ce fut partout un cri d'admiration. *L'Epître à lord Byron sur l'homme*, les méditations intitulées : *l'Immortalité*, *la Prière*, *la Foi*, le dithyrambe sur la poésie sacrée, annonçaient la naissance d'une poésie vraiment chrétienne, et telle que les âges précédents ne l'avaient point connue. Toutefois des critiques, car où les critiques ne pénètrent-ils pas? avancèrent que le christianisme du nouveau poëte manquait de netteté et de précision et flottait un peu dans le vague. Ce caractère des *Méditations* premières se remontra plus prononcé dans celles qui les suivirent, dans la *Mort de Socrate*, et surtout dans les *Harmonies*. Ils prétendirent que ce n'étaient là que les inspirations d'une religiosité vaporeuse, d'un spiritualisme épuré, si l'on veut, mais qui aurait eu besoin de se pénétrer davantage de l'esprit des enseignements et des rites du culte positif pour obtenir sur les âmes un ascendant salutaire et constituer une poésie chrétienne. Rarement vous rencontrerez dans les pages de M. de Lamartine des inspirations puisées directement dans les mystères ou les dogmes de la foi, et dans l'ineffable histoire de la Mère de Dieu, ce prodige de grâce et d'innocence, ou dans les légendes des saints. On dirait que le poëte n'a consenti à se faire chrétien qu'à la condition de professer un christianisme qui ne choquerait pas la susceptibilité des libres penseurs, pas plus qu'il ne choquerait les tendances de nos penchants naturels. Un tel système de croyance ne pouvait manquer d'aboutir à la longue au poëme rationaliste de *Jocelyn*, au poëme antibiblique de *la Chute d'un ange*. Les *Recueillements poétiques*, qui parurent en 1839, sont au genre lyrique, dans la série des œuvres de M. de Lamartine, ce que *la Chute d'un ange* est à l'épopée. Par son ode intitulée *Utopie*, le poëte y donnait la conclusion de ses rêves, il fermait le dernier anneau de la chaîne de ses fictions anormales.

La même absence de convictions fortes et déterminées n'a pas été moins funeste au génie de M. Victor Hugo. Certes, il faut le reconnaître, s'il était au pouvoir d'un homme de transformer complétement une littérature par la vigueur de son intelligence comme par la hardiesse de ses conceptions, cet homme serait M. Victor Hugo. On eût dit qu'il comprenait ainsi d'abord la grandeur de sa mission. Toutes ses premières préfaces sont remplies de plans magnifiques pour la réforme projetée, et, ce qui pouvait rassurer les esprits conservateurs et timorés sur la nature et les résultats de cette réforme, c'étaient les protestations multipliées du poëte en faveur des croyances religieuses et des traditions monarchiques. Comment de si bons desseins, de si beaux sentiments se sont-ils si vite évanouis? Ne serait-ce pas que la fumée de l'encens de ses admirateurs avait fini par troubler sa raison? qu'il y a dans l'enivrement des grands succès littéraires quelque chose qui va réveiller l'orgueil dans les replis les plus cachés de l'âme, le surexite perfidement, et le pousse enfin à s'ériger soi-

même sur le piédestal dont il vient de renverser les vieilles idoles? On se rappelle avec quel dédain étaient reçues les humbles remontrances hasardées par la critique. Comme l'art ne relevait plus que de l'art, toutes les règles ayant été brisées, et comme il s'agissait avant tout de provoquer l'étonnement et la terreur, tous les expédients propres à faire atteindre ce but furent déclarés légitimes; le laid prit sans façon la place du beau; le grotesque, l'horrible et le monstrueux se substituèrent à ce qui n'était que vrai et pathétique, et l'on vit enfin le romantisme, pour employer une expression alors en vogue, se poser en face du soleil avec toutes ses prétentions et toutes ses témérités. Manquant de croyances sincères et précises, il mêla, sans trop de choix ni de scrupule, dans ses productions, les vérités du christianisme, les fables de la mythologie du Nord, les superstitions du moyen âge, et il en résulta une espèce de salmigondis dont les esprits se rebutèrent. Comme toujours, le troupeau des imitateurs exagéra encore les défauts des maîtres, sans pouvoir reproduire leurs beautés qui les atténuaient du moins quelque peu. Mais le règne des abus est d'autant plus court qu'ils sont plus flagrants, et qu'ils choquent plus ouvertement des lois respectées par tous les siècles. L'époque dont nous venons de retracer quelques tristes souvenirs est déjà loin de nous, et l'on a peine à comprendre aujourd'hui ces luttes littéraires, qui, en définitive, en dégageant l'ancienne littérature de la rouille épaisse qui la consumait, ont tourné au profit du vrai et du beau. Le vrai et le beau! telle est la double inscription sous laquelle toutes les bannières se glorifient désormais de s'inscrire, et qui doit caractériser toutes les littératures qui prétendent à vivre, qu'elles nous viennent de Dante ou d'Homère, qu'elles se réclament de Racine ou de Shakespeare.

Ce que l'on appelait le romantisme n'est plus guère pour nous qu'un des accidents d'une ère travaillée par une ardente fièvre d'innovation, sans avoir la maturité qui fonde. Nous croyons que les vers inédits qui suivent composés à l'occasion des querelles souvent, turbulentes auxquelles il donna lieu, pourront intéresser un moment la curiosité des lecteurs, qui y verront une boutade peut-être assez plaisante.

SIGNALEMENT POSTHUME DU ROMANTISME.

Le romantisme, en France, a comme tout fini;
Un boudeur en son temps ainsi l'a défini.
C'est un je ne sais quoi qui double notre vie,
Qui de la terre aux cieux porte l'âme ravie,
Franchit l'espace immense et les mondes sans fin,
Unit l'être au néant, Satan au Séraphin,
De la réalité démontre l'imposture,
Compose, décompose et refait la nature,
Fait chanter aux vapeurs d'aériens concerts,
Peint en traits nuageux les vierges des déserts,
Evoque, en écorchant la langue, les fantômes
Que l'enfer encageait dans ses sombres royaumes,
Qui, sans cesse tirant le laid par tous les bouts,
Détrône la colombe au profit des hiboux;
Qui, la nuit, rôde ainsi qu'un chat sur les gouttières,
Et rit d'épouvanter les morts des cimetières;
Qui, pour son nouveau drame en quête de héros,
Brasse à milliers brigands, spectres, forçats, bourreaux;
Qui coud ses bouts-rimés comme il hache sa prose,
Célèbre le lac vert, la mer bleue, un ciel rose,
Ou, sur l'aile du soir, dans leurs palais mouvants
Suit les esprits glacés emportés par les vents,
Qui de sa voix marie et la lune à la terre,
Et la vigne au serpent, et le bruit au mystère;
Qui, par un coup magique assemble au même lieu
Passé, présent, futur, homme, diable, ange, Dieu;
D'un vague diaphane a formé son domaine,
Et dans l'indéfini pur souffle se promène;
Qui se raille, effondrant sa gothique prison,
Du joug vulgaire, étroit, qu'imposait la raison;
Qui veut, pâle sorcier, dans sa rouge officine
Au feu de ses réchauds faire flamber Racine,
Et, de soi-même amant ou vantard ou plaintif,
Plante à tout bout de vers un point admiratif!...
Romantisme! tu luis sur ton trône de brume,
Comme la lune — sur un noir volcan — qui fume!!!

Il est un service immense, il faut le reconnaître, que M. Victor Hugo a rendu à notre langue poétique, c'est d'avoir retrempé, rajeuni ses formes usées, et de l'avoir assouplie au point d'en faire une langue nouvelle et propre à rendre les nuances les plus délicates et les plus fugitives de nos diverses sensations, comme les abstractions les plus métaphysiques de l'intelligence. C'est là un de ses premiers titres de gloire, et il est devenu pour nous le roi de l'expression, comme M. de Lamartine est celui de la rêverie et de la pensée mélancolique et tendre. En lisant le premier, on se surprend souvent à laisser se perdre le fil des idées pour ne songer qu'aux brillantes images dont elles sont colorées, aux inépuisables variétés de la phrase, à la savante combinaison des périodes dont la versification paraît un tour de force merveilleux; en lisant le second, le charme qui s'empare de notre âme est tel qu'on se laisse entraîner sur le flot murmurant et mélodieux de sa poésie, sans se souvenir même du poëte qui nous fascine par la molle harmonie de ses chants, et nous fascine d'autant mieux que le vague de sa pensée produit en nous comme une espèce d'assoupissement intellectuel qui nous ôte l'usage de la réflexion. Ce n'est qu'après le rêve

fini, qu'on s'aperçoit de ce demi sommeil, et que l'on songe à mieux étudier l'enchaînement des pensées et le mécanisme des vers. En un mot, M. Victor Hugo nous paraît être plutôt le poëte de la forme, et M. de Lamartine, celui du sentiment vaporeux et de l'imagination philosophique.

Les odes de M. Victor Hugo, *la Lyre et la Harpe*, *Moïse sauvé du Nil*, *l'Antechrist*, *Jéhovah*, font pressentir tous les trésors de sublime poésie dont il lui eût été donné de doter sa patrie, s'il avait continué d'emprunter à la Bible plus profondément étudiée des sujets qu'il eût revêtus de cette magnifique expression poétique qui n'appartenait qu'à lui. — Hélas! depuis la publication de son recueil, le poëte, comme nous l'avons dit, s'est écarté de plus en plus de ses premiers sentiers, sans regarder où sa route nouvelle aboutissait... Que Dieu protége le génie et le ramène où l'attendent la religion, la poésie et la postérité!

A côté de ces deux grandes intelligences, se plaçait Casimir Delavigne, qui, par la nature de ses chants, moins encore que par la date de sa naissance (1793), conservait de nombreux rapports avec l'ancienne école dont il reproduisait la pureté et la clarté, mais, il faut le dire aussi, quelquefois la faiblesse et la monotonie. Il s'assura les sympathies publiques en appliquant son talent à des sujets nationaux. Dans l'ordre des idées religieuses, on ne pourrait guère signaler parmi ses productions que la messénienne intitulée : *Le Diacre, ou la Grèce chrétienne*, et deux autres messéniennes, qui sont les chefs-d'œuvre de l'auteur, l'une sur la vie, l'autre sur la mort de Jeanne d'Arc.

Un peu plus tard Alfred de Vigny publiait successivement ses petits poëmes, dont la Bible et le catholicisme lui prêtaient l'idée première : *Moïse sur le mont Nébo*, *la Fille de Jephté*, *le Déluge*, *le Trappiste*. Chacune de ces compositions semble un diamant taillé avec un art exquis, et il n'a sans doute manqué à leur auteur que d'avoir entrepris des œuvres de plus longue haleine pour s'élever au premier rang dans le royaume de la poésie. Alexandre Guiraud attachait la popularité à son élégie des *Petits Savoyards*, et célébrait dans des strophes pleines de grandeur la mission et les vertus du sacerdoce chrétien. Le livre qu'il écrivit sous ce titre, *le Cloître de Villemartin*, a le tort de ne rentrer dans aucun genre de poésie bien tranché. L'auteur paraît avoir lui-même senti le défaut de sa composition, en ajoutant à son titre le terme de *poésie*, qui ne définit rien. L'étendue de cette œuvre demande que nous nous y arrêtions un moment. Le cloître dont il s'agit est un débris d'une ancienne abbaye de Perpignan, que l'administration du génie militaire avait fait démolir, et que M. Guiraud, inspiré par son culte pour les vieux souvenirs, acheta le droit de faire transporter pièce à pièce dans le parc de son château de Villemartin. Là fut reconstruit ce qui restait du monument gothique, et c'est dans ce cloître, ainsi recréé par lui, qu'il vient chanter ses regrets d'artiste, ses méditations et ses espérances de philosophe chrétien. On a prétendu que *le Cloître de Villemartin* avait été conçu dans une pensée de rivalité avec le *Journal de Jocelyn* : si, contrairement à notre opinion, il en était ainsi, nous serions obligé de reconnaître qu'au point de vue de l'art le livre de M. Guiraud est inférieur à celui de M. de Lamartine. Le récit offre trop de longueurs pour que l'intérêt ne se refroidisse pas de temps en temps : mais il y a des pages, notamment celles qui traitent de la statuaire de l'ancienne Grèce, comparée à la statuaire chrétienne, que l'auteur de Jocelyn n'eût pas, croyons-nous, refusé de signer.

La période qui nous occupe vit éclore de nombreux travaux destinés à populariser les grandes idées de la Bible : Mollevaut publiait un recueil de *Chants sacrés*, dont la versification ne répond pas toujours malheureusement à la grandeur des paroles; le comte de Marcellus donnait des odes et des cantates sacrées, avec des paraphrases d'un grand nombre de psaumes; Levavasseur et Baour-Lormian traduisaient le livre de Job; on doit, en outre, à ce dernier le poëme de *Rébecca*, et un autre poëme dans lequel il célébrait le *Retour* de la France *à la religion* (1825), comme il avait célébré le rétablissement du culte en 1802. Dans ces différentes productions du traducteur d'Ossian, on retrouvait ses qualités, l'élégance et l'harmonie, avec ses défauts, c'est-à-dire un style un peu languissant, une phrase manquant un peu

de fermeté. Ce qui prouve le progrès qu'ont fait parmi nous les idées religieuses, c'est le nombre des traducteurs qui s'attachent à nous initier aux beautés poétiques des livres sacrés. Nous nommerons seulement parmi ceux qui ont pris les Psaumes pour sujet de leurs méditations versifiées : M. Guillemin, auteur d'un poëme de *Jeanne d'Arc*, en douze chants, lequel précéda la composition de Soumet qui lui a fait un voisinage redoutable ; M. l'abbé Gras, curé de Miremont ; M. Giffard ; M. Sapinaud de Boishuguet ; M. le comte de Peyronnet, ancien garde-des-sceaux, qui tous ont su mettre dans leur travail respectif un mérite propre, de sorte qu'un choix fait parmi leurs volumes produirait un recueil d'excellentes versions des Psaumes. Plus près de nous, M. Ragon, inspecteur de l'université, a mis au jour un livre estimable, ayant pour titre : *Essai de poésies bibliques*, où l'érudition n'exclut pas le sentiment poétique.

Charles Nodier faisant une excursion rapide sur le domaine de la poésie, lui qui se montra toujours si poëte dans sa prose, y a laissé une trace honorable par sa composition religieuse, l'*Hymne à la sainte Vierge*, qui tient une des meilleures places dans le volume de ses vers. M. Edouard Alletz, poëte de l'école de M. de Lamartine, mais d'une inspiration plus franchement chrétienne, nous donnait ses *Esquisses poétiques de la vie*. Le poëme de ce dernier, publié en 1830, sous ce titre : *La Nouvelle Messiade*, n'est, ainsi que le fait observer l'auteur dans un avertissement préliminaire, ni une traduction ni une imitation de celui de Klopstock, comme le titre pourrait le faire supposer. Klopstock transporte souvent son lecteur dans les régions extra-temporelles ; Edouard Alletz nous retient toujours sur les pas du Christ accomplissant sa mission divine parmi les hommes. Si le style manque parfois de nombre et de fermeté ; si des périodes traînantes et diffuses, et la faiblesse ou l'insuffisance fréquente des rimes trahissent un certain embarras dans le maniement de la phrase poétique ; si la subdivision de chacun des seize livres du poëme en stances uniformes de vingt vers alexandrins tombant presque invariablement par deux ou par quatre, en alanguit la marche et provoque en maint endroit un peu d'ennui, il est juste de reconnaître qu'on y retrouve dans plusieurs pages quelque chose de l'onction et de la simplicité des récits évangéliques. Le passage suivant, dans lequel l'époux de Marie, après avoir raconté à Joseph d'Arimathie sa fuite en Egypte, lui dépeint l'enfant Jésus bégayant ses premiers mots, donnera une idée de la manière du poëte :

Je trouvais dans Jésus mon temple et mon pays.
Je le cachais vers Thèbe, aux murs de Diospole ;
C'est là que j'entendis sa première parole,
Qui n'était point mon nom ; mais ce nom éternel
Qu'il connaissait déjà dans le sein maternel,
Le tien, ô Seigneur Dieu, son père véritable !
A peine il s'essayait à ce nom redoutable
Que dans les temples faux chaque autel s'ébranla,
Et du dieu de Memphis l'idole s'écroula (65).

Ces derniers traits font image, et l'on voudrait en rencontrer plus souvent de pareils dans la *Nouvelle Messiade*, pour pouvoir l'élever plus haut dans la classe des ouvrages estimables. Parfois il arrive au poëte de s'écarter du texte de l'Evangile, et sa témérité le sert mal. Lorsque, par exemple (dans le livre VI), le Sauveur des hommes se transfigure sur le Thabor, ses disciples, effrayés de l'éclat de sa majesté, ne trouvent rien de mieux à faire que de s'enfuir de la montagne vers le lac de Génésareth pour s'y livrer à la pêche, et c'est là que le Sauveur, au sortir de ses sublimes entretiens avec les deux prophètes de l'ancienne loi, les vient rejoindre. Ce n'est pas ainsi tout à fait que les choses se passent dans l'Ecriture. Les disciples, éblouis de la gloire resplendissante dont leur Maître s'est environné, lui disent : Seigneur, il nous est bon d'être ici ; si vous voulez, faisons-y trois tentes, une pour vous, une pour Moïse, l'autre pour Elie. Alors une voix qui sort de la nuée frappe d'épouvante les disciples, et ils tombent la face contre terre. Mais Jésus s'approche d'eux et leur dit : Levez-vous, ne craignez point. Alors, levant les yeux, ils ne virent plus que Jésus seul. — En vérité, on ne conçoit point le motif qui a porté le poëte à transformer ce tableau magnifique en une scène presque vulgaire. Au livre XV, où nous assistons avec Marie au sacrifice sanglant de la croix, la Mère du Sauveur se laissant emporter par une douleur véhémente, lance des imprécations

(65) *La Nouvelle Messiade*, livre II, stance XXVI.

contre les Juifs, et presse vivement son fils de descendre de la croix :

O Seigneur, vengez-vous d'un peuple furieux!
Usez de ce pouvoir que vous donnent les cieux:
Descendez de la croix, mon fils!...

Il n'est aucun lecteur qui ne sente tout d'abord qu'il ne peut se trouver nulle part dans l'Evangile rien qui ressemble à ces paroles étranges mises dans la bouche de Marie. Certes le poëte a bien mal compris le caractère de la tendre mère du Rédempteur, ce type auguste d'abnégation complète et d'ineffable charité!

Mais, nous le répétons, la *Nouvelle Messiade* renferme d'heureuses pages : nous citerons notamment les six premières stances du livre sixième, où le poëte, en s'efforçant de peindre l'union de la nature divine et de la nature humaine dans la personne du Messie, exprime des pensées belles et profondes.

Les femmes s'empressèrent de s'associer à ce grand mouvement des idées religieuses, et l'on se réjouit en voyant que ce sexe, dont l'influence sur notre cœur et sur notre raison est si grande et si durable, par l'action qui lui est dévolue dans notre éducation première, a su conquérir des palmes glorieuses dans ce tournoi de la poésie chrétienne. Quelques noms suffiront pour rappeler l'éclat de leurs succès. Madame de Girardin a fait revivre sous nos yeux le fils de la veuve de Naïm, se relevant de son cercueil à la voix du Christ; Mademoiselle Félicie d'Ayzac s'est heureusement inspirée de cette mélancolique pensée de l'Ecclésiaste, *Tout est vanité sous le soleil*, et nous lui devons des strophes pleines d'onction et d'harmonie sur la prière; Mademoiselle Angélique Gordon a fait imprimer un recueil d'élégies chrétiennes, qui eût assuré une place à son auteur parmi les maîtres de l'art, s'il avait reçu les honneurs de l'impression dans la capitale, qui semble se réserver le privilége de dispenser ou de retirer la célébrité ; Madame Demante-Guinard chante les douceurs intimes de la vie de famille placée sous les auspices de la croix ; Mesdemoiselles Elisa Moreau, Virginie Letaillandier, Adèle Battanchon, Madame Hermance Lesguillon modulent des accords religieux et purs, dignes de s'unir au grand concert ; Madame Gautier célèbre le dévouement de saint Vincent de Paul; Madame Tastu nous ravit par l'hymne de la pauvre mère qui, durant la nuit de Noël, veille et prie auprès du berceau de son enfant, et par un tableau de l'Ange gardien qui se tient, attentif, aux côtés de la femme pour la protéger dans toutes les situations de la vie ; et Madame Hortense de Céré-Barbé nous retrace dans ses mélodieuses *Heures poétiques*, les sentiments religieux et les cérémonies de l'Eglise avec un charme capable de captiver les esprits même les plus indifférents aux pratiques du culte.

Sans doute un grand nombre de poëtes qui versifient autour de nous ne réflètent dans leurs productions que les rayons plus ou moins affaiblis, plus ou moins déguisés, qu'ils ont reçus de ces foyers lumineux qui s'appellent Victor Hugo et Lamartine. Mais la multitude même des copistes atteste l'immensité de l'effet produit par le tableau original. Elle prouve combien l'idée chrétienne était susceptible de se développer et de se propager, si elle eût été fécondée par des mains fidèles et courageuses autant qu'elles étaient habiles.

Parmi nos poëtes contemporains, il en est qui ont su se faire un caractère propre, une individualité marquée. Les noms de Victor de Laprade, qui a demandé avec tant de bonheur à l'Evangile, ses plus ardentes inspirations, d'Anne Bignan, connu par ses nombreuses couronnes académiques, de Jean Reboul, d'Edouard Turquety, de Brizeux, occupent, le premier surtout, une place distinguée sur le parnasse chrétien. Que d'autres noms s'offriraient encore à celui qui voudrait les rappeler tous! Nous en indiquerons au hasard quelques-uns, parce qu'ils feront mieux comprendre l'universalité du mouvement religieux imprimé de nos jours à la poésie.

La Franche-Comté peut citer avec fierté les *Chants de l'exil* et les *Voix de la solitude*, de M. l'abbé Devoille; et le recueil des *Poésies* de M. Richard-Baudin. Le premier a plus de vigueur et d'originalité dans sa facture, et de profondeur dans ses idées; mais des expressions de mauvais goût, quelques pensées bizarres atténuent le mérite de son recueil. Le second, moins élevé, est plus pur, plus soutenu, plus harmonieux. Ses qualités distinctives l'ont fait entrer dans les rangs des maîtres-ès-jeux floraux de Toulouse.

De l'autre côté de la France, la Bretagne peut s'enorgueillir aussi des succès poétiques de l'un de ses fils, Hippolyte Violeau, qui, dans plusieurs de ses odes catholiques et de ses ballades, a su s'élever à une hauteur remarquable.

A Paris, Claudius Hébrard, l'auteur des *Soirées de saint François-Xavier*, a prouvé qu'en s'adressant aux ouvriers réunis dans un sentiment de fraternelle piété, le poëte était sûr de trouver dans leurs cœurs de nobles échos pour ses saintes inspirations. Peut-être un critique aurait-il à noter que la rapidité de la composition est sans doute la cause des incorrections et des négligences qui déparent çà et là ses poésies.

Un autre poëte de la jeune génération, Hégésippe Moreau, qui s'est éteint, comme Gilbert, avant l'âge, a laissé dans un recueil de vers intitulé *le Myosotis*, un témoignage irrécusable d'un talent poétique qui ne demandait qu'à mûrir pour prendre rang parmi les plus remarquables talents de notre époque. Malheureusement ce volume se ressent de la dissipation et de la frivolité d'une jeunesse qui ne sut pas toujours se contenir au dedans des limites d'une vie régulière et laborieuse. Mais dans la dernière période de son existence agitée, le poëte avait senti son front s'éclairer d'un de ces rayons d'en haut qui ramènent à Dieu les âmes favorisées, si loin qu'elles se soient fourvoyées dans les sentiers des illusions et des fausses joies, et il avait résolu d'expier des chants trop profanes par une hymne épique sur la *Vie de Jésus-Christ*. Le temps a manqué au poëte néophyte pour exécuter son dessein, qui nous eût valu sans doute une belle épopée de plus : nous n'en avons que le prologue, assez étendu, que sa main déjà défaillante sous le souffle de la mort, a tracé, comme pour nous donner un avant-goût de l'harmonie et de la noblesse des chants que nous pouvions attendre des élans d'un repentir qui s'annonçait ainsi (66).

Un poëte chrétien, orthodoxe avant tout, a voulu nous produire un portrait plus fidèle du ministre de l'Evangile dans l'exercice de ses obscures, mais augustes fonctions, que ne l'est celui de Jocelyn, et nous devons à M. Désiré Carrière les *Pages retrouvées du journal d'un curé de campagne*. Elles sont écrites sans doute d'une main moins exercée que les feuillets publiés par M. de Lamartine, mais elles renferment souvent des pensées énergiques et des inspirations chaleureuses.

Aux amis de la poésie religieuse, indiquons encore, dans l'impossibilité de les analyser tous, les écrits de Gaulmier, d'Aimé de Loy, d'Adolphe Le Flaguais, de Jules de Francheville, d'Antoine de Latour, de Joseph Bard (de la Côte-d'Or), de Prosper Blanchemain, d'Edouard Gout-Desmartres, d'Octave Ducros (de Sixt), de Gaston de Flotte, de Jules Canonge, de Justin Maurice, de Louis de Trogoff, d'Adrien Beuque, d'Amédée Pommier, l'énergique auteur d'un nouveau poëme de l'*Enfer*... Sans doute ces poëtes ne se renferment pas tous exclusivement dans le cercle des idées chrétiennes, mais tous en ont fait le sujet d'un certain nombre au moins de leurs chants.

—

Arrêtons-nous un moment, et jetons un coup d'œil rétrospectif sur la route poétique que nous avons parcourue. Du rapide exposé que nous venons de tracer des phases diverses de la poésie religieuse, il ressort ce fait remarquable que les poëmes les plus parfaits, les plus profonds et les plus sublimes apparaissent dans le lointain des âges et comme sur le seuil de cette immense carrière ouverte aux imaginations et aux méditations de tous les penseurs des siècles à naître. Chose étrange, lorsqu'on la considère au point de vue des lois qui président à la marche ordinaire des sociétés humaines et à l'ensemble de l'épanouissement de leurs œuvres dans la série des âges! Ne semble-t-il pas que les sociétés, à leur début, ne pouvaient enfanter que de simples essais, plus ou moins informes, plus ou moins grossiers, que les efforts successifs amenés par les années et par l'usage lent et graduel de la réflexion tendraient ensuite à conduire vers un but de perfection progressive? D'où vient cette sorte d'anomalie, et devons-nous en conclure que l'humanité suit dans sa carrière une direction circulai-

(66) Le *Constitutionnel* et la *Gazette de France* ont publié le fragment dont il s'agit au mois de juin 1840 (ce dernier journal dans le supplément du 22). La *Gazette de France* regrettait que les éditeurs ne l'eussent pas publié avec les autres écrits d'Hégésippe Moreau : « Il résulte de cette « omission, disait-elle, que le public a été induit en « erreur sur la situation morale et intellectuelle « dans laquelle est mort ce jeune poëte. »

re, ou même rétrograde? Et, pour tout dire en un mot, la perfectibilité, le progrès, ne serait-ce qu'une chimère?

Cette question est grave; elle se rattache à tout un monde d'idées trop souvent méconnues ou répudiées par les esprits frivoles ou corrompus. Pour répondre à la question que nous venons de poser, il importe de reconnaître deux catégories bien tranchées dans la série des idées et des faits qui se développent ou se succèdent dans la vie sociale, et qui correspondent aux deux éléments de la nature humaine, l'esprit et la matière, le corps et l'âme. Il est incontestable que la peinture et la statuaire, par exemple, offrent le même phénomène que la poésie; nous voulons dire que ces deux branches des beaux arts ne produisent pas de nos jours des œuvres plus parfaites dans leurs formes que celles de la Grèce antique. Seulement, le christianisme, en élevant et en agrandissant le domaine de l'âme, en lui ouvrant de nouveaux espaces infinis comme l'éternité, a donné aux créations de l'art moderne un caractère de spiritualité, une expression de grandeur et de beauté morales qui manquait à la peinture des Apelle et des Xeuxis, à la statuaire des Praxitèle et des Phidias, caractère qui suffirait pour assurer à l'art chrétien une grande supériorité. On peut se rappeler ce que Châteaubriand a dit à cet égard en comparant les caractères des personnages qui figurent dans les poëmes d'Homère et de Tasse. Voilà pour ce qui regarde l'art proprement dit. Au point de vue de l'éthique, on sait que l'on retrouverait dans les livres des siècles les plus reculés les principes de la morale la plus saine et la plus pure, de cette même morale dont nous suivons encore aujourd'hui les préceptes immuables comme l'autorité divine dont elle émane. L'histoire nous enseigne qu'à l'époque où le Christ parut sur la terre, la corruption, montée alors à son comble, s'était étendue et aggravée de siècle en siècle, et toutes les traditions s'accordent à faire remonter la vie des peuples pasteurs ou guerriers à des époques plus ou moins reculées, où les liens qui subordonnaient ces peuples aux lois primordiales n'avaient pas été rompus ou dénaturés par le déchaînement des passions et des vices. Le Christ ne parut qu'à l'époque où la société humaine qui, par suite de sa corruption, se sentait décomposer et mourir, ne réclamait pas moins, pour reprendre sa place au soleil de la vie morale, que l'intervention directe de Dieu! D'un autre côté, on ne saurait nier que pour ce qui tient aux sciences d'observation pure et d'expérimentation, il ne se soit manifesté un progrès réel. L'invention de la boussole, la découverte de la vapeur, la conquête de l'électricité, tous les prodigieux développements de l'industrie, attestent surabondamment la puissante activité de l'esprit humain. Nous savons bien que l'on a prétendu qu'il a existé dans les âges immémoriaux un état de civilisation où la science était plus avancée qu'elle ne l'est chez les nations contemporaines. Cela importe assez peu pour le fond de la question : car, après tout, ces arts et ces sciences ayant été perdus pour nous, leur découverte itérative par les peuples modernes n'en est pas moins une véritable création constituant un évident progrès. Mais ce progrès ne touche le plus souvent qu'à nos intérêts matériels. On se vêt à meilleur marché, on voyage avec la rapidité de l'éclair, les communications des intelligences entre les points les plus éloignés du globe sont à peu près instantanées ; l'or devenu plus abondant au moment où les relations des individus et des peuples se multiplient, concourt au nivellement des conditions sociales, et des philanthropes assurent que le bien-être tend à se généraliser de plus en plus, quoiqu'il se trouve encore des incrédules pour contester ce dernier résultat, et pour dénoncer l'accroissement des fléaux qu'engendre la misère. Mais en admettant la vérité de tous ces perfectionnements, toujours restera-t-il avéré que l'action de ces progrès porte principalement, sinon uniquement, sur la vie matérielle, nullement sur la vie intellectuelle et morale. Dès lors n'est-il pas à craindre que cette sorte de progrès, en multipliant les jouissances et les sensations aux dépens des facultés les plus hautes, ne gonfle aussi la somme des cupidités et des ambitions, ne fomente ce penchant à la dépravation, qui forme le trait distinctif et notoire des cités populeuses et des vastes agglomérations de travailleurs et d'industriels?

Tout ceci nous oblige de rappeler quel-

ques notions fondamentales qui donnent la clef de ces problèmes. L'homme, dans sa constitution primordiale, avait été créé le roi de la nature, et le monde extérieur lui était soumis. L'immédiate conséquence de l'acte de sa rébellion envers le Créateur fut la confusion des rapports établis et la révolte de toutes les créatures contre lui. Le travail lui fut imposé comme condition de la future suprématie qu'il lui était laissé de reconquérir à force de combats et de persévérance. De son côté, l'âme profondément dégradée ne put, dans la sphère intellectuelle et morale, qu'aspirer à se rapprocher du type de sa beauté originelle, qu'il ne lui était plus donné de recouvrer dans tout son lustre en ce monde de transition et d'épreuve, qui n'était plus pour elle qu'un lieu d'exil. Toutefois il lui resta longtemps encore comme une réminiscence de sa condition première, et voilà pourquoi, lorsqu'on lit les poëmes des races primitives, il semble que l'on reconnaisse et que l'on sente que Dieu et ses anges ont passé par là. Nous ne voyons pas dans la Bible que l'empire que Dieu avait remis, dès le commencement, à l'homme sur les créatures, lui ait été retiré après sa chute, bien qu'il soit annoncé qu'elles lui seront hostiles, et il a conservé le pouvoir de les faire rentrer graduellement sous les lois puissantes de son génie et de sa volonté. Mais il lui est dit à toutes les pages du livre divin que la régénération de son âme sera l'œuvre douloureuse d'une lutte sans trêve et sans terme, appuyée et couronnée par le sacrifice ineffable du Golgotha, dont les fruits n'achèveront cependant de mûrir que dans des cieux nouveaux et une terre nouvelle. De là le double phénomène que nous signalons. Les faits du monde extérieur sont sensibles pour les yeux les moins attentifs, et voilà pourquoi le progrès qui ressort de l'étude comparée de nos sciences expérimentales nous semble si patent, tandis qu'une sorte de stagnation apparente, ou même une certaine infériorité chez les peuples modernes, nous frappe dans les régions de l'idéal. Ainsi s'explique l'antagonisme qui se dessine entre les deux ordres de phénomènes. Le devoir et la mission de l'homme le convient à tenir en équilibre les tendances contraires de notre nature, afin que le principe spirituel ne laisse point absorber sa prééminence sous l'invasion fatale et continue des forces accumulées par l'élément matériel, mais qu'il y voie, au contraire, la nécessité de fortifier dans la même progression l'autorité des lois morales.

Nous ne pouvons nous empêcher de remarquer avec tristesse que plus de trente années se sont écoulées déjà depuis les premières publications des deux principaux poëtes de nos jours; et cependant aucun talent vraiment éminent ne s'est encore présenté pour remettre la poésie dans les voies dont elle a dévié. Serait-ce que la maladie sociale serait devenue, dans les impénétrables jugements de la Providence, incurable à ce point que la parole doive être laissée tout entière aux faits menaçants dont le pressentiment assombrit notre avenir, et les brillantes manifestations de notre poésie religieuse, mais qui si vite a dépouillé le caractère chrétien qu'on s'attendait à lui voir revêtir définitivement sous la main du génie, ne seraient-elles que les dernières et fugitives flammes de l'intelligence humaine désertant son foyer? La lumière divine dont s'illuminait le front des poëtes et des prophètes des premiers âges se retire-t-elle de nous parce qu'elle a trouvé les esprits trop rétrécis et incapables de la recevoir, pour se réfugier dans les profondeurs inaccessibles de l'éternité, où elle ne doit éclairer d'une aurore nouvelle que les regards des élus, après qu'ils auront traversé la nuit expiatrice de la tombe? La situation, nous l'espérons, n'est pas aussi extrême, et le génie qui sauvera la littérature est peut-être au moment de nous inonder de ses rayons.

En attendant, quel sera le remède à opposer à ce débordement des passions, à cette fermentation des instincts dépravés et des colères qui se soulèvent et grondent comme des flots encore contenus, mais déjà frémissants sous le souffle de l'orage qui noircit l'horizon, autour de la base de l'édifice social. La religion, sans doute. Mais, au milieu des préoccupations futiles ou sérieuses, industrielles ou scientifiques, politiques ou sociales, qui absorbent ainsi l'attention des hommes, sa bienfaisante influence doit surmonter souvent de plus grands obstacles pour s'insinuer dans les cœurs; sa voix a peine à se faire entendre au sein de ces po-

pulations qui ne connaissent presque plus d'autre religion que celle qui mène à l'enrichissement, qui n'admettent d'autre autorité que celle qui s'appuie sur les livres en partie-double des échanges ou des ventes de denrées coloniales ou sur les rouages du mécanisme industriel. Sans doute, aux regards de l'observateur et du philosophe, ce mouvement, ce progrès de l'industrie humaine présente un spectacle qui a bien aussi sa grandeur. Mais, quel que puisse être le développement de l'industrie, ses arts, ses produits, ses résultats, nés sur la terre et pour la terre, reviennent finalement à la terre. Pour trouver l'idéal, c'est toujours plus haut que la terre que l'homme devra porter ses regards, et, sans idéal, pas de poésie! Mais où trouver un idéal accepté par tous, sinon dans le christianisme? Aussi ne craignons-nous pas de le dire : si la poésie doit survivre aux violentes fluctuations, actuelles et futures, des sociétés modernes, c'est à la religion qu'elle le devra. La religion, qui prend sa source en dehors de notre humanité périssable, porte en elle-même le principe de sa céleste immortalité. Mais le jour où la poésie aurait la témérité de divorcer avec cette dernière, serait le dernier jour de la poésie parlée ou chantée. L'aliment qu'elle demanderait aux voluptés de la fange, aux délires du vice, aux vulgarités de l'existence humaine, ne pourrait prolonger sa vie. O poëtes de tous les rangs, de quelque point plus ou moins élevé du ciel que vienne le souffle qui vous transporte, il doit toujours retourner au ciel. Assez la foule des rimeurs s'est complu à nous faire la confidence des angoisses infinies, des chagrins inexprimables, des mélancolies éternelles, inspirées par un sentiment exagéré de personnalité, plus encore que par les langueurs inséparables des constitutions valétudinaires. Secouez ce joug comprimant que vous imposait l'égoïsme, et, pénétrant dans le cœur de l'homme pris à son point de vue le plus universel et le plus vrai, pleins de mépris pour ce culte des plaisirs sensuels de toute nature qui ne peuvent que dégrader le talent, traduisez-nous les joies de la famille, les douceurs d'une conscience pure; exaltez les noblesses et les grandeurs du désintéressement et de la vertu; mêlez votre âme à tous les sentiments de la vie active, mais pour les transformer et les épurer. Comme ces prophètes qui, dans les temps encore voisins de la création, entretenaient le peuple des merveilles d'un Dieu générateur et conservateur, et le convoquaient aux assemblées religieuses, songez que vous avez aussi, au temps où nous sommes, votre mission. A ce peuple, qui se matérialise, rappelez et faites aimer, en les enveloppant sous des images attrayantes, sous des formes harmonieuses, les grandes et sublimes vérités dont l'oubli le replongerait dans les ténèbres d'ignorance et de corruption dont le Christ a retiré le genre humain, et provoquerait l'explosion des plus terribles catastrophes. Etudiez ses mœurs, sondez ses inclinations, interrogez jusqu'à ses caprices, et, condescendant à sa faiblesse, dispensez-lui, sous des formes nouvelles et variées, la nourriture de l'esprit. La prédominance envahissante des intérêts matériels tend à nous replonger dans une idolâtrie plus honteuse encore que le culte héliaque ou fétichique des âges et des contrées polythéistes; car au moins le polythéisme laissait un jour ouvert, si étroit qu'il fût, sur le ciel, tandis que, dans la nouvelle idolâtrie, l'homme rapporterait tout à lui-même comme à sa propre fin : combattez l'idolâtrie des intérêts matériels, et faites-en sentir le péril. Comme l'instruction se dissémine généralement partout, ne dédaignez pas de créer de ces œuvres rhythmiques qui, s'imprimant dans le cœur de la jeunesse de nos campagnes et de nos villes, y graveront en traits ineffaçables, le nom du Créateur, et le raffermiront dans le respect des lois divines et sociales. Les essais trop rares tentés dans ce genre par nos plus grands poëtes montrent combien ces heureux sujets peuvent s'étendre et s'enrichir sous les inspirations du génie. Par vous se renouera la chaîne des mélopées de notre globe et des chœurs célestes; par vous, la terre et le ciel, le temps et l'éternité se donneront la main. Ainsi, vous vous assurerez, en deçà du seuil du temple où vous aurez amené les générations qui doivent y chercher l'enseignement apostolique, une gloire d'autant plus enviable qu'elle n'aura rien coûté à votre conscience. Voilà quelle peut et quelle doit être, de nos jours, la mission des poëtes : ils n'en sauraient souhaiter de plus haute et de plus belle que celle d'être, pour l'éternelle vérité, les prêtres du dehors.

François Pérennès.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES PRINCIPAUX NOMS CITÉS DANS L'ESQUISSE HISTORIQUE DE LA POÉSIE CHRÉTIENNE.

Abailard, 36.
Alletz (Édouard), 123, 124.
Ambroise de Milan (Saint), 33, 35.
Anacréon, 115.
Arcelot, 116.
Andrieux, 115.
Aristote, 42.
Arlincourt (vicomte d'), 66, 67, 68.
Arnauld-Baculard, 106.
Arnauld-d'Andilly, 98.
Aubert (l'abbé), 105.
Ayzac (madame Félicie d'), 123.
Balaam, 20.
Balde (Jacob), 92.
Baour-Lormian, 109, 116, 122.
Baruch, 20.
Basile (Saint-), 33.
Bellay (du), 95.
Belleau (Remy), 96.
Béranger (Pierre de), 115.
Bernardin de Saint-Pierre, 110.
Bernis (le cardinal de), 108.
Bertaut (Jean), 97.
Bèze (Théodore de), 95.
Bignan (Anne), 11, 100, 126.
Bitaubé, 104, 105.
Boileau-Despréaux, 46, 61, 99, 100.
Boisval, 100.
Bologne (Pierre de), 106.
Bonaparte (Lucien), 69.
Bossuet, 29, 102.
Boyer, 103.
Brizeux (Aug.), 126.
Brumoy (le Père), 104.
Byron (lord), 74, 81.
Calages (Mlle de), 100.
Camoëns, 44, 45, 46, 47, 48, 90.
Campenon, 113, 114.
Carrière (Désiré), 127, 128.
Céré-Barbé (Mme Hortense de), 126.
Chapelain, 58.
Chassignet, 98.
Châteaubriand, 62 à 65, 109, 116.
Chênedollé, 111.
Chéron (Mlle), 105.
Coffin, 35.
Conrart (Valentin), 95.
Contractus (Hermann), 53.
Coras, 99.
Corneille (Pierre), 46, 97, 101, 102.
Cotard, 103.
Cotin (l'abbé), 100.
Cotin (madame), 105.
Creuzé de Lesser, 80, 81.
Croix (Chrétien, sieur des), 93.
Dalbiac (Accasse), 95.
Daniel (le prophète), 18.
Dante, 41 à 44, 57, 71, 72, 89, 94, 119.
David, 17 à 25, 30, 32, 91, 97, 98.
Débora, 20.
Delavigne (Casimir), 121.
Delille, 109, 110.
Desportes (Philippe), 97.
Devoille (l'abbé A.), 126.
Dorat, 57.
Dubartas, 51, 96.
Dubocage (Mme), 108.
Dufrénoy (Mme), 113.
Duhamel, 103.
Dulard, 108.
Duplessis (A.), 95.
Duresnel, 112.
Duryer, 98.
Esménard, 110.
Ezéchias, 30.
Ezéchiel, 30.
Fénelon, 9, 104.
Fleury (l'abbé), 11, 13, 28, 37, 38, 39.
Florian, 108.
Fontanes, 112, 113.
Fontenelle, 36.
Fortunat, 39.
François de Sales (Saint-), 101.
Gautier (Mme), 125.
Gay (Mlle Delphine), 125.
Gessner (Salomon), 92.
Ghedini, 34.
Giffard (J.-M.), 123.
Gilbert, 107.
Godeau (Antoine), 99.
Gordon (Mlle Angélique), 125.
Grainville, 80, 81.
Grégoire de Nazianze (Saint), 33, 34.
Gresset, 103.
Guillemin (Alexandre), 123.
Guiraud (Alexandre), 116, 121, 122.
Guyot Desfontaines, 104.
Habacuc, 26.
Herder, 13 seqq. 93, 102.
Homère, 10, 27, 48, 85, 88, 129.
Hroswitha, 34.
Hugo (Victor), 88, 116, 118, 120, 121, 126.
Isaïe, 26, 28, 30.
Jacob (le patriarche), 20.
Jamet, 103.
Jérémie, 20, 29, 30, 32, 101, 106.
Jérôme (Saint), 20, 26.
Job, 14, 15, 18, 19, 20, 27, 122.
Jodelle, 96.
Joinville, 94.
Klopstock, 58 à 61, 72, 73, 92, 93, 123.
Labaume-Desdossat, 65, 66.
Lactance, 33.
La Fontaine, 100, 101, 108.
La Harpe, 25, 100, 105.
Lamartine (Alphonse de), 27, 41, 73 à 79, 88, 117, 118, 120.
Lamotte, 103, 105, 108.
Lancelin, 56.
Lancelot de Carle, 95.
Laprade (Victor de), 126.
Lebrun (P.-D. Ecouchard), 107.
Lecordier, 100.
Le Franc de Pompignan, 105, 106.
Legouvé, 111, 112, 116.
Lemercier (Népomucène), 114.
Lemoine (Le Père), 58.
Lenoble, 105.
Les Fargues, 99.
Levavasseur, 122.
Lœillard d'Avrigny, 116.
Lowth, 13, 50, 102.
Luther, 91.
Malabranca (le cardinal), 35, 105.
Malfilâtre, 106, 107.
Malherbe, 97, 106.
Marcellus (le comte A. de), 122.
Marillac (Michel de), 98.
Marolles (Michel de), 100.
Marot (Clément), 37, 95.
Martial de Brives (le Père), 100.
Matthieu (Pierre), 97.
Metezeau (Jean), 98.
Michaud (le poëte), 110.
Millevoie, 113.
Milton, 28, 51 à 61, 65, 66, 72, 73, 89, 92, 103, 108, 109.
Moïse, 9, 14, 15, 17, 20, 24, 26, 28, 31.
Mollevaut, 122.
Montchrestien de Vateville, 98.
Montsacré, 98.
Moreau (Mlle Elise), 125.
Moreau (Hégésippe), 127.
Morillon (dom Gatien de), 100.
Nancel, 98.
Nodier (Charles), 123.
Opitz, 92.
Oriet (Didier), 97.
Ossian, 57, 122.
Otfried (le moine), 91.
Ovide, 101, 109.
Parny, 57.
Parseval de Grandmaison, 86, 87.
Pellegrin (l'abbé), 105.
Perrin (François), 97.
Perrot de la Salle (Paul), 97.
Peyronnet (comte de), 123.
Piotay (David du), 98.
Piron, 108.
Polignac (le cardinal de), 34, 35.
Pommier (Amédée), 128.
Pope, 103, 104, 112.
Primaudaye (Pierre de La), 96.
Prosper (Saint), 34.
Prudence, 33.
Rabelais, 101.
Racan, 99.
Racine (Jean), 26, 27, 28, 55, 98, 101, 102, 119.
Racine (Louis), 34, 103, 104, 115.
Ragon, 123.
Raynouard, 116.
Reboul (Jean), 35, 79, 80, 126.
Regnier (Mathurin), 97.
Roi, 108.
Rouget, 103.
Rousseau (J.-B.), 26, 30, 105.
Rousseau (J.-J.), 104, 110.
Sacy (le Maistre de), 103.
Salomon, 32, 91.
Sannazar, 34.
Santeul, 35.
Sedulius, 34.
Soumet (Al.), 69 à 73, 81 à 86, 115.
Spée (Frédéric), 92.
Synésius, 33, 34.
Tannevot, 103.
Tasse (le), 48 à 50, 109, 129.
Tastu (Mme), 126.
Thomas d'Aquin (Saint), 35.
Treneuil, 12, 29, 30, 112.
Turquety (Édouard), 126.
Venance-Fortunat, 34.
Victorin, 33.
Vida (Marc-Jérôme), 34, 51, 65.
Vigny (Alfred de), 121.
Virgile, 27, 28, 42, 50, 86, 88, 109.
Voisenon (l'abbé), 104.
Voltaire, 56, 57, 109.
Weckherlin, 92.
Wieland, 93.
Willeram (l'abbé), 91.

LEÇONS ET EXEMPLES
DE LITTÉRATURE CHRÉTIENNE
EN PROSE ET EN VERS.

VERS.
A

ABBAYE GOTHIQUE

D'un monument vieilli l'auguste antiquité
Sous l'empreinte des ans garde une majesté
Qui fait dans le passé vivre l'intelligence,
Et semble de notre âme agrandir l'existence.
Un doux soleil d'automne éclairait tes vitraux,
Antique Westminster! lorsque sous tes arceaux,
Errant de tombe en tombe, en tes chapelles sombres,
De tes illustres morts j'ai réveillé les ombres.
Là, le bruit de mes pas, de moi seul écouté,
D'un silence pieux troublait la majesté,
Et seul, dans ce vieux temple, à l'âme qui s'oublie,
Rendait, devant la mort, un souvenir de vie.
Qu'on aime à voir du jour un rayon égaré
Au bout du cintre obscur de ton dôme sacré!
Combien plaît à notre âme éprise du mystère,
L'emblème d'un chemin menant à la lumière!
Des gothiques arceaux l'effet religieux
De surprise en surprise entraîne ainsi les yeux ;
Et le charme toujours qui fuit et recommence
Irrite le désir sans lasser l'espérance.
Cette forme qui seule à l'âme peut fournir
L'image d'un bonheur caché dans l'avenir,
Ces hôtes du tombeau, que le marbre vous nomme ;
La mort même servant de triomphe au grand homme,
Tout vous donne sous l'or, le porphyre et l'airain,
Le sentiment confus d'un immortel destin.
J'allais franchir le seuil de la pieuse enceinte;
Mais l'horloge frémit, et de la voûte sainte
Perce, à coups mesurés, l'auguste profondeur,
Par de longs tintements faibles pour sa grandeur.
Je m'oubliais, bercé par d'antiques images,
Je m'étais égaré dans le lointain des âges ;
J'avais des morts fameux partagé le sommeil ;
Mais ce son a marqué l'heure de mon réveil.
Comme un torrent toujours s'éloignant de sa source,
Le temps vient m'avertir des progrès de sa course,
Et nous dit, par l'airain qu'ainsi nous entendons,
Qu'au lieu de remonter, c'est nous qui descendons.

Edouard ALLETZ.

L'ABBAYE DE SAINT-DENIS.

Ici tout est vivant, tout parle à ma mémoire,
De ce temple sacré tout raconte la gloire ;
L'apôtre des Gaulois y trouva son tombeau,
De notre foi son sang y rougit le berceau.
Ici fleurit l'école où l'humaine sagesse
Des héritiers du trône instruisant la jeunesse,
Leur montrait le tableau des jeux cruels du sort
Dans les fastes du temps et dans ceux de la mort.
Ici venaient nos rois expier les batailles,
Pleurer des nations les grandes funérailles,
Et devant cet autel, où triomphait Denis,
Humilier leur sceptre et la gloire des lis.
Ici, l'esprit frappé d'une clarté divine,
Henri des novateurs abjura la doctrine,
Satisfait d'embrasser en ce jour glorieux
Le culte des Français et des rois ses aïeux.
Ici j'entends crier les murs, le sanctuaire,
Les caveaux dépeuplés, la prophétique chaire
D'où Bossuet, prenant l'essor vers l'Eternel,
Elevait avec lui la terre jusqu'au ciel.
Sublime Bossuet! aux éclats de ta foudre,
Quand on croyait des rois voir tressaillir la poudre,
Et de leurs descendants chanceler la grandeur,
L'avenir t'ouvrait-il sa noire profondeur?
Y lisais-tu qu'un jour, plaintives, exilées,
De ce temple désert leurs ombres désolées
Demanderaient en vain à des cœurs sans remords
Le repos dont jouit le plus obscur des morts,
Et que l'impiété, pour cantiques suprêmes,
Chargerait leur tombeau de haine et de blasphèmes?

Joseph TRENEUIL.

L'ABEILLE ET LE SERPENT.

Parmi les fleurs et la verdure
L'abeille et le serpent hideux
Cherchent la séve la plus pure
Et s'en nourrissent tous les deux.

Mais opposés par leur génie,
Vivant sur les mêmes gazons,
L'une les change en ambroisie,
Et l'autre les change en poisons.

De la plante la plus amère
L'abeille sait tirer du miel :
Dans l'herbe la plus salutaire
Le serpent puise un suc mortel.

En quelque lieu qu'il se repose,
On voit le feuillage mourir :
Elle vole de rose en rose,
De lis en lis, sans les flétrir.

Elle boit les pleurs de l'aurore
Sans en ternir la pureté :

L'onde pâlit, se décolore
Quand le reptile en a goûté.

Dans son palais géométrique
L'abeille vit pour l'univers :
Proscrit par la haine publique
Le serpent règne aux lieux déserts.

De sa caverne insidieuse
Il menace tous les vivants :
Dans sa cellule studieuse
Elle est l'exemple des savants.

Utile au pauvre, l'une entasse
Tous ses trésors dans les hameaux,
Et, sacrilége avec audace,
L'autre dépouille les tombeaux.

Ecoutez l'essaim qui murmure ;
C'est la voix d'un peuple innocent :
Du serpent la famille obscure
Siffle, et c'est le cri du méchant.

La douce abeille qu'on irrite
Punit d'ingrats persécuteurs :
L'affreux serpent qu'on ressuscite
Assassine ses bienfaiteurs.

A-t-elle vengé son injure ?
L'abeille est sans dard et sans fiel :
Pour chaque nouvelle morsure
Le serpent garde un trait mortel.

O sages qui prêtez l'oreille
A ce contraste si frappant,
Gardez-vous d'irriter l'abeille,
Ou de caresser le serpent.

CÉRUTTI.

LES ABEILLES.

Mais quel bourdonnement a frappé mes oreilles ?
Ah ! je les reconnais, mes aimables abeilles.
Cent fois on a chanté ce peuple industrieux ;
Mais comment, sans transport, voir ces filles des cieux?
Quel art bâtit leurs murs, quel travail peut suffire
A ces trésors de miel, à ces amas de cire ?
Je ne vous dirai point leurs combats éclatants,
Si la mort est donnée à l'un des combattants,
Si ce peuple est régi par une seule reine,
S'il peut d'un ver commun créer sa souveraine ;
Si leur cité contient trois peuples à la fois,
Epoux, reine, ouvrière, hôtes des mêmes toits ;
D'autres décideront : Mais leur noble industrie,
Mais ces hardis calculs de leur géométrie,
Leurs fonds pyramidaux savamment compassés,
En six angles égaux leurs bâtiments tracés,
Cette forme élégante autant que régulière,
Qui ménage l'espace autant que la matière,
Cette reine étonnante en sa fécondité,
Qui seule tous les ans fait sa postérité,
Et les profonds respects de son peuple qui l'aime,
Sont toujours un prodige, et non pas un problème :
Aussi de nos savants le regard curieux
Souvent pour une ruche abandonne les cieux.
Géber et Réaumur ont décrit ces merveilles,
Et le chantre d'Auguste a chanté les abeilles.

DELILLE.

ABEL.

I. — Sa vie innocente.

Pour offrir au Seigneur de nouvelles prémices,
Abel a rassemblé ses timides brebis ;
Le soir il conduisait l'agneau des sacrifices,
Et son troupeau passait tout près du Paradis.
Devant les fils du ciel le fils d'Adam s'incline ;
Il se mêle sans crainte à la troupe divine,
Et le premier pasteur, au sein des bienheureux,
Apparaît leur égal, sachant aimer comme eux.
Son cœur, qui d'aimer Dieu s'est fait une habitude,
Ne peut goûter sans lui nulle béatitude :
Et c'est Dieu qu'il respire au calice des fleurs.
C'est Dieu qu'il voit empreint dans leurs tendres couleurs ;
Sur ce fleuve d'azur il a vu son passage :
C'est lui qu'il voit flotter dans le sein d'un nuage,
C'est sa voix qu'il entend dans l'écho solennel ;
Partout il voit, il cherche, il touche l'Eternel.
Et lorsque l'univers, dans sa magnificence,
Entonne l'hymne saint de la reconnaissance ;
Quand l'abîme des eaux murmure sa grandeur,
Que les cieux à la terre annoncent sa splendeur,
Dans ce vaste concert d'amour et de louanges,
Abel mêle sa voix à la voix des archanges.
Son cœur, dans un transport qu'il ne peut contenir,
Par chaque mouvement semble aimer et bénir.

Déjà du sacrifice il tresse la guirlande,
Et couronne l'agneau, mystérieuse offrande ;
Incliné sur l'autel, ce long recueillement
Est encor de l'amour un vif épanchement :
Son âme qui paraît s'isoler de la vie
Prépare de ses sens la douce léthargie.
Il semble qu'enchanté sous un divin sommeil,
La terre ne peut plus accomplir son réveil.
Caïn paraît !... la nuit tend ses ailes funèbres,
Et le juste, ignorant le crime et le malheur,
A passé sans effroi, plongé dans les ténèbres,
Du repos de la terre au repos du Seigneur.

II. — Le tombeau d'Abel.

Dans ce tendre univers si riant et si beau,
Où partout de la vie éclate le flambeau,
Dont le sein resplendit de fraîcheur, de jeunesse,
Où la nature étale une douce richesse ;
Si près de son berceau, quel précoce cercueil
A marqué sur des fleurs la naissance du deuil ?
Serait-ce un criminel dormant sur la poussière ?
Non, souvent la vertu succombe la première.
Le temps comme un trésor au juste est présenté,
De ses jours tout remplis chaque instant est compté.
Tandis que du pécheur ajournant la sentence,
Dieu permet que du temps vienne la pénitence.

Ce pasteur angélique, au bonheur arraché,
Comme un fruit déjà mûr du monde détaché,
Que la nuit environne et que la terre presse,
N'avait jamais connu qu'une sainte tendresse.
Ignoré de l'enfer, et du ciel aperçu,
Son souffle sortit pur, comme il l'avait reçu.
Son destin fut celui de la fleur passagère :
Il traversa le temps d'une course légère.
Près du premier tombeau qui renferme un mortel,

Un homme est appuyé des débris d'un autel.
Quel maintien imposant, quelle noble attitude!
Ce front qui semble fait pour la béatitude,
Incliné sous la cendre, et plein de majesté,
Qu'il paraît grand encor dans son humilité!
Dans son cœur déchiré quelle vaste blessure!
Quel immense linceul son repentir mesure,
Lorsqu'au sein de la mort recueillant ses esprits,
Il voit son bras fatal abattre tous ses fils;
Quand son œil, qui pénètre à travers tous les âges,
Suit des mânes futurs les vivantes images,
En pleurant des mortels le fugitif essaim
Dont il est à la fois le père et l'assassin!
Mais son âme pieuse accepte la souffrance:
Sa volonté soumise accueille l'espérance,
Et son mâle courage oppose dans son cœur
Une vertu sublime à l'excès du malheur.
Une peine plus tendre émeut encor mon âme,
Et mon regard frémit en voyant cette femme:
Sa douleur immobile, et qu'on n'ose troubler,
Nous dit qu'il est des maux qu'on ne peut consoler;
Cette bouche où se glace une faible prière,
Le sombre mouvement de sa lente paupière,
Cet œil si doux encor, où la mort a passé,
Sur un funèbre point obstinément fixé;
Ce cœur qui, soulevant sa tristesse profonde,
Paraît y renfermer tous les regrets du monde;
Sous le poids de son deuil cet esprit abattu
Qui succombe au malheur sans l'avoir combattu;
Une main qui toujours, sur la terre penchée,
Veut détacher une ombre au cercueil attachée;
Son âme suspendue écoutant le trépas,
Qui distingue un soupir, croit entendre des pas;
Triste erreur de ses sens, illusion amère:
Tout dans cette douleur me révèle une mère!
Le jour franchit trois fois les limites des cieux,
La nuit lance trois fois son char mystérieux,
Depuis que le chagrin, sonnant une même heure,
Lui fait de ce tombeau son unique demeure:
Son cœur est étranger même à son désespoir;
Elle souffre, gémit, pleure sans le savoir.
Vous, dont l'âme reçut une atteinte suprême,
Compagnes de son sort, vous qui souffrez de même,
Pleurez de cette femme assise à ce tombeau
Le malheur plus aigu quand il fut plus nouveau.
Si sa main de la vie éteignit la lumière,
Eve dans la douleur vient d'entrer la première,
Et le ciel ne put voir, sans en être touché,
Le remords le plus grand qu'ait produit le péché.
Ah! si le pâle jour de la mélancolie
Des fers du désespoir doucement la délie,
On la verra toujours méditer ses regrets,
Traverser à pas lents l'épaisseur des forêts;
Dans la même douleur, calme et silencieuse,
Poursuivre de son fils une trace pieuse,
Couronner de cyprès ses timides agneaux,
Aux lieux accoutumés conduire ses troupeaux;
Dans la fleur qu'il aimait retrouver quelque charme,
L'arroser en passant d'une furtive larme;
Chercher toujours son ombre aux lisières des bois,
Et dans la voix d'un ange entendre encor sa voix.

Mme de Céré-Barbé.

ABEL ET CAIN.

Des nuages affreux, coupés d'affreux éclairs,
De leur voile funèbre enveloppaient les airs;
Du bout de l'horizon, apportant le ravage,
Par degrés s'allongeaient les noirs flancs de l'orage;
Et des arbres brisés les longs gémissements,
Du tigre furieux les sourds rugissements,
Mêlés au bruit lointain d'un livide tonnerre,
Ensemble présageaient un grand crime à la terre.
Caïn, le cœur gonflé du poison des enfers,
Et d'une âcre sueur les membres tout couverts,
Appuyé sur sa bêche et regardant la foudre:
« Grand Dieu! tu tardes bien de me réduire en poudre!
Je suis las de la vie, ouvre-moi les tombeaux:
Vois mon sein presque nu sous de honteux lambeaux;
Vois fumant de sueur mon bras opiniâtre
Fatiguer sans relâche une terre marâtre?
Ma femme!... Ah! la misère a desséché son sein,
Et mes fils affamés me demandent du pain.
Tu ne fais rien pour moi, tu fais tout pour mon frère.
Ses fils, l'amour de Dieu, la fierté d'une mère,
L'attendent, orgueilleux de leurs riches habits,
Et ne peuvent compter ses nombreuses brebis.
Quel opprobre pour moi!... S'il offre un sacrifice,
Sur lui descend du ciel la flamme protectrice;
Et le ciel me renie! et ses feux méprisants
Insultent mon autel et ses humbles présents!
Tremble, Abel! oui, je veux, punissant ta puissance,
Connaître un seul plaisir, celui de la vengeance. »
Il dit. Pour un moment le soleil se grossit,
Perce d'un trait de feu le ciel qui s'éclaircit,
Enchaîne tout à coup le vol de la tempête,
Et sur le front d'Abel un feu divin s'arrête.
Tu portes, fils d'Adam, sur ce front ingénu,
L'ineffable beauté que donne la vertu,
Et ton cœur te nourrit de cette sainte joie
Qu'à ses plus chers élus le Roi des cieux envoie.
Ta flûte harmonieuse, aux sons plus doux encor
Que le miel dont l'abeille embaume son trésor,
Ramène tes brebis, qui près de toi bondissent;
Du bonheur de leur maître elles se réjouissent;
Et, tressaillant d'orgueil devant son bien-aimé,
La terre se revêt d'un voile parfumé,
Qui de tes pas sacrés garde et chérit l'empreinte.
Il aperçoit Caïn, et vole plein de crainte:
« O mon frère! mon frère! ah! viens donc m'embrasser!
— Recule, vil serpent, tu viens pour m'enlacer!
— Mon frère, sauvons-nous des fureurs de l'orage.
— Lâche, va, bien plutôt, sauve-toi de ma rage!
— Hé! que t'ai-je donc fait? veux-tu tous mes trésors?
— Non, non, que le travail brise plutôt mon corps.
— Implore le Seigneur, ta moisson sera faite.
— Dieu, Dieu m'a rejeté comme je te rejette!
— Mais ta haine, mon frère, est un crime à ses yeux.
— Le crime est pour Adam qui nous fit malheureux.
— Misérable, tais-toi, tu blasphèmes ton père!...
— Traître, toi m'insulter, tiens, ressens ma colère!... »
Caïn frappe du pied, lève un bras criminel,
Et sur le front d'Abel abat un coup mortel.
Il tombe!... juste Dieu! pour son frère il t'implore,

Et son dernier regard lui pardonnait encore.
Les traits du meurtrier se chargent de pâleur,
Dans tout son corps s'agite un frisson de stupeur;
Son bras sanglant frémit, ses terreurs le suffoquent;
Son regard reste fixe, et ses dents s'entrechoquent;
Et d'horreur ses cheveux se sont tous hérissés :
Comme un faisceau d'épis ses remords sont pressés.
Soudain l'orage éclate au bruit d'un noir tonnerre;
Sa mère appelle : ô Dieu! c'est la voix de sa mère!...
« Viens, viens, ô mon cher fils! ramène mon Abel!
Fuyez tous deux, fuyez la tempête du ciel. »
Caïn reste plongé dans un affreux silence;
Sa mère étend les bras, vers sa mère il s'élance!
Soudain pâlit, recule, et tremble à cette voix;
Et, poussant un grand cri, se plonge au fond des bois.

MOLLEVAUT.

ABEL IMMOLÉ PAR CAÏN.

L'oiseau, pour reposer, caché sous des feuillages,
N'a point de ses accords égayé les bocages;
Le soleil n'a doré de ses premiers rayons
Ni les brouillards errants ni le faîte des monts.
Dans les champs obscurcis l'air nage humide encore,
Et loin de la chaumière, au-devant de l'aurore,
Caïn marche déjà farouche, et dans son cœur
Portant tous les chagrins dont il veut fuir l'horreur.
Il se figure encor son amante éperdue,
Méhala, qui, croyant n'être point entendue,
Avait toute la nuit prié, gémi, pleuré,
Malheureuse des maux dont il est dévoré.
Il erre sans dessein, et la voix qui murmure,
Dans le calme profond où dormait la nature,
Imite le bruit sourd d'un tonnerre éloigné.

. . . . . .

« O songes! disait-il, ô nuit, ô nuit terrible!
Mon âme cependant reposait plus paisible,
Et déjà s'envolaient mes noires visions
Lorsque ses longs soupirs, ses lamentations
M'éveillent, malheureux! et du soin qui la ronge
Accroissent mes ennuis, que le réveil prolonge.
Je n'ai jamais senti, je ne sens que douleurs,
Et pour dernier tourment je vois que mes malheurs
Doivent s'éterniser dans ma race future...
Et tu ne t'ouvres pas! en vain je t'en conjure,
O terre! un Dieu cruel est contraire à mes vœux...
Je dois vivre, il l'ordonne, et vivre malheureux!
Et de peur que l'espoir d'un avenir tranquille
A souffrir le présent ne me rendît docile,
Sa main, sa main barbare a tiré le rideau
Qui de mes maux futurs me voilait le tableau. »
Ainsi Caïn s'emporte : Abel tremblant l'écoute;
Il s'avance, il hésite, avance encore et doute :
O mon frère! a-t-il dit... Mais non... fuyons ce lieu;
Ce n'est point lui... Mon frère eût-il blasphémé Dieu?
Caïn! où donc es-tu? qu'en mes bras je te serre.
Le voici, répond-il d'une voix de tonnerre;
C'est moi : reconnais-tu ce frère criminel,
Jeune et beau favori du vengeur éternel?
Te l'a-t-il dit, ce Dieu, que ma race proscrite
Doit, esclave, ramper sous ta race bénite,
Et des champs à tes fils, épargnant les travaux,
S'épuiser pour nourrir leur tranquille repos?

Eloigne-toi, perfide! — Ah! Caïn! ah! mon frère!
Quel songe a contre Abel allumé ta colère?
A peine le jour luit, j'accourais t'embrasser,
Cruel! et de tes bras je me vois repousser;
Moi qui m'étais promis tant de vives caresses!
Est-ce là ton amour? Sont-ce là tes promesses?
Ne puis-je t'inspirer que haine et désespoir?
Oh! quand luira ce jour où les cris du devoir,
Réveillant dans nos cœurs l'amitié fraternelle,
Rapporteront la joie à l'âme paternelle,
Où ta haine obstinée entretient la douleur?
Non, tu ne me hais point, juge mieux de ton cœur;
Cette réunion devant le ciel jurée,
Tu n'as pu l'oublier, elle est pour moi sacrée.
T'ai-je offensé depuis? comment? quel jour? en quoi?
Parle... Mais quels regards tes yeux lancent sur moi!
Je suis Abel, ton frère... ah! souffre qu'il t'embrasse!
— Serpent! n'approche point... crains tout. » Vaine [menace :
. . . . . .
Son cœur entraîne Abel, et vers l'ingrat qui fuit
Il court les bras ouverts, et l'appelle, et le suit;
L'appelle encor, l'atteint de la voix, de la vue :
Mais le cruel, chargé d'une lourde massue,
Sourd aux cris de son frère, et prompt à l'éviter,
Où sa fureur le guide il se laisse emporter.
— Regarde qui tu fuis, c'est un frère qui t'aime
Beaucoup plus que le jour, plus encor que lui-même;
C'est Abel. » A ce nom il revient sur ses pas.
Abel impatient se jetait dans ses bras.
Caïn, que vas-tu faire?... ah, malheureux! arrête...
C'en est fait, la massue a sifflé sur sa tête :
Abel tombe, et blessé d'un coup trop assuré,
Se roule, se débat, sanglant, défiguré,
Cherche encore de l'œil l'humble toit de son père,
Et tourmentant sa voix pour appeler son frère,
Lui pardonne des yeux, et meurt. Lâche assassin,
Après ce coup fatal qu'est devenu Caïn?
Le voyez-vous pâlir, entouré de son crime,
D'un œil épouvanté regarder sa victime,
Qui lutte avec la mort, traînant de longs soupirs,
Reculer, frissonner, s'éloigner en désirs,
Et rester enchaîné dans ce lieu redoutable?
L'entendez-vous crier d'une voix lamentable :
« Ranime toi, mon frère! Abel, ranime-toi!
Cet œil fixe et mourant détourne-le sur moi!
Va, je ne te hais point, pardonne-moi ma rage!
Abel!... Comme le sang inonde son visage!
Qu'ai-je fait, malheureux! malheureux, qu'ai-je fait!
J'ai pu l'assassiner!... Hé! quel fut son forfait?
Mais il vient d'agiter sa tête appesantie;
Peut être... » Il a saisi ce cadavre sans vie,
Le soulève, et toujours doutant de son trépas :
« Abel! mon frère! Abel! Abel ne m'entend pas!
C'en est fait, il n'est plus.... et ma main criminelle
Vient d'enseigner le meurtre à la race mortelle!
Fuyons; comment? où fuir? Ah! déjà ma terreur
Croit entendre, croit voir une mère, une sœur,
Et mon épouse même, et le plus tendre père
Me redemander tous l'époux, le fils, le frère,
Que mon bras ennemi leur ôta dans Abel.
Que leur dirai-je? hélas! » Il regarde le ciel,
Se déchire le sein, se meurtrit le visage,

Et s'enfonce, en criant, dans l'ombre du bocage.
Vous l'eussiez aussitôt vu fuir désespéré,
Et redouter le jour dont il est entouré ;
Mais un nuage en feu s'abat, tonne, le couvre,
Et de son large flanc qui résonne et s'entrouvre,
Une voix formidable est sortie en ces mots :
Qu'as-tu fait de ton frère? Et partout les échos
Redisaient effrayés : « Ton frère ; » et l'homicide :
Eh bien ! mon frère, eh bien ! m'en a-t-on fait le guide?
Et frappé de terreur, confus, défiguré,
Sur ses genoux tremblants il recule égaré;
Quand, tout couvert de feu, du nuage s'élance
Un ange : il n'avait point cet air de bienfaisance
Qui décèle aux humains un ministre de paix ;
Les menaces du Ciel vivent dans tous ses traits ;
Géant énorme, il marche et fait gémir la terre ;
Dans l'une de ses mains flamboyait un tonnerre,
L'autre s'appesantit sur le front du pécheur :
Perfide ! arrête, tremble, écoute un Dieu vengeur.
Qu'as-tu fait? J'avais dit que l'envie et la haine
Introduiraient la mort parmi la race humaine :
Abel meurt sous tes coups ; je suis justifié,
Mais ton forfait m'outrage, et n'est point expié ;
L'innocence en gémit.... Eh bien ! tes mains avides
Tourmenteront en vain les campagnes arides :
J'ai parlé ; plus de champ qui soit fécond pour toi.
Cherche à présent un Dieu moins terrible que moi ;
Et s'il est un pays libre de ma puissance,
Où ne puisse avec toi parvenir ma vengeance,
Voles-y, tu le peux ; je fus ton père, ingrat !
Mais dans moi, dans ce père, après ton attentat,
Vois un Dieu, sois maudit : c'est là ta destinée.

Plein de honte, sans voix, et la tête inclinée,
L'homicide écoutait, morne d'étonnement,
Et sous le bras divin restait sans mouvement ;
Mais son âme en secret gémissait agitée,
Autant et plus encor que le coupable athée,
Lorsque la foudre en main, tonnant du haut des airs,
L'Eternel à ses yeux gourmande l'univers ;
Qu'il voit sous des palais la terre déchirée
Se rejoindre et couvrir leur voûte dévorée,
Et les temples sacrés qu'ont profanés ses pas
Entre-choquer leurs tours et voler en éclats ;
Quand parmi ce tumulte, où le monde entier veille,
Les plaintes des mourants alarment son oreille,
Que la terre vomit contre un ciel ténébreux
Des rochers embrasés, des colonnes de feux,
Qui n'éclairent au loin que d'immenses ruines,
Monuments trop certains des vengeances divines,
Alors, alors il pleure, et son cœur effrayé,
Confessant malgré lui le Dieu qu'il a nié,
Il tombe sans chaleur sur la terre ébranlée.
Ainsi tomba Caïn : son âme désolée
Longtemps cherche une voix pour dépeindre ses maux ;
Sa voix s'élève et meurt au milieu des sanglots.
Hélas ! pour te fléchir, oui, je suis trop coupable,
Dieu terrible, dit-il, vengeur inexorable !
Tu me proscris ! où fuir? hélas ! est-il des lieux
Où puisse le méchant se cacher à tes yeux?
J'aurais beau promener ma course vagabonde,
Ta vengeance avec moi traversera le monde ;

Heureux si quelque ami, me déchirant le sein,
Délivrait l'univers d'un infâme assassin !
— D'un monstre... Soit chargé d'un plus cruel supplice
Quiconque aurait sur toi levé sa main propice !
Les remords dévorants, imprimés sur ton front,
Doivent assez parler aux yeux qui le verront,
Pour qu'on dise : Voilà Caïn le fratricide ;
Ecartons-nous des lieux qu'a foulés ce perfide.

L'ange fuit, et son vol a bouleversé l'air ;
L'éclair dans un ciel noir poursuit, croise l'éclair ;
Les vents, en mugissant répandant les ravages,
Etendent la poussière en immenses nuages,
Et courbant les forêts, emportant les buissons,
De leurs débris confus inondent les moissons.

GILBERT, *imité de* GESSNER.

L'ABRI DANS UNE EGLISE.

L'horizon s'est voilé d'un lugubre nuage ;
On entend dans les airs siffler un vent d'orage ;
La pluie, avec l'éclair, jaillit du haut des cieux.
Près de ces murs sacrés surpris par la tempête,
Je viens, Seigneur, je viens mettre à l'abri ma tête
Sous leurs dômes religieux.

Je n'entre qu'en tremblant dans cette auguste enceinte ;
Comme ton nom, Seigneur, elle est terrible et sainte ;
Il faudrait être saint pour y porter ses pas ;
Mais si le souvenir d'une terrestre flamme
A ton culte divin dispute encor mon âme,
Du moins je ne l'outrage pas.

Qu'il règne en ces parvis une paix solennelle !
L'aquilon courroucé, qui, du fouet de son aile,
Bat à coups redoublés les gothiques vitraux,
Ne peut même agiter cette flamme légère
Qui brille devant toi dans le chœur solitaire,
Suspendue aux sombres arceaux.

Quelques mortels épris de cette paix profonde,
Loin des vains bruits du siècle et des soins de ce monde,
Elevant leurs désirs vers les biens immortels,
Sont ici prosternés le front dans la poussière,
Répandant humblement leur âme et leur prière
Sur les degrés de tes autels.

C'est un infortuné, le cœur rempli d'alarmes ;
C'est une veuve en deuil, qui, l'œil mouillé de larmes,
Pour un époux chéri, vient implorer son Dieu ;
C'est une vierge pure en son ardeur divine,
Qui, comme un lis penché, modestement s'incline
Devant la Vierge du saint lieu.

De leur pieux amour quel est le charme intime !
Quel tendre sentiment dans leurs traits il exprime !
Quel doux rayon d'espoir il semble y rallumer !
La prière est pour eux cette molle rosée
Qui, descendant sans bruit sur la terre épuisée,
La ranime et la fait germer.

Je veux goûter aussi ces délices si pures ;
Je veux aussi, mon Dieu, verser sur mes blessures
Ce baume précieux qui charme nos douleurs,
Qui réveille en notre âme une sainte allégresse,
Et change dans nos yeux, flétris par la tristesse,
Nos pleurs amers en si doux pleurs !

Je ne demande pas ces biens que l'homme envie ;
Je m'en remets à toi des destins de ma vie ;
L'infortune est peut-être un don de ta bonté ;
Tu sais ce qu'il me faut, Seigneur, mieux que moi-[même :
J'accepte avec respect ta volonté suprême,
Et j'y soumets ma volonté.
Fais seulement qu'en toi jaloux de toujours vivre,
Les sentiments humains où mon âme se livre
N'altèrent point, Seigneur, l'amour que je te dois,
Et que cette âme ardente, à tant de vents jetée,
Par des soins inquiets moins souvent agitée,
Puisse mieux observer tes lois...
Mais l'orage a cessé d'attrister la nature :
Le soleil renaissant dans le ciel qui s'épure
Fait briller à mes pieds les couleurs des vitraux :
Il faut que je m'arrache à la paix qui m'inonde,
Il faut que je retourne au sein bruyant du monde,
Où me rappellent mes travaux.
J'y retourne, Seigneur, mais c'est l'âme enivrée
Des biens que j'ai goûtés dans ta maison sacrée ;
Mais c'est le cœur rempli d'un amour plus fervent;
J'y retourne à regret, mais l'esprit plus tranquille ;
J'y retourne, mon Dieu, mais dans ton saint asile
Je reviendrai prier souvent!

Rob.-Et. Thuret.

A CEUX QUI SOUFFRENT.

Oh ! ne vous plaignez pas, pauvres âmes brisées,
Frêles et jeunes fleurs.
Souffrez plutôt, croissez sous les folles risées,
Et comme un lis s'entr'ouvre aux célestes rosées,
Entr'ouvrez-vous aux pleurs.

Vous dormiez dans l'indifférence,
Dans l'oubli même du saint lieu;
Vous n'aviez pas une espérance
C'est l'aiguillon de la souffrance
Qui vous a fait songer à Dieu.

Oh ! saluez cette lumière :
Quels que soient vos troubles nouveaux,
N'avez-vous pas le sanctuaire?
N'avez-vous pas dans la prière
Un doux refuge à tous vos maux?

Ployez-vous, âmes délaissées,
Sous la main du divin amant;
Et quand vous vous sentez blessées,
Consolez-vous dans les pensées
Que Dieu vous frappe en vous aimant.

Cachez comme un trésor cette sainte blessure
Dans le secret du cœur ;
Et comme l'on bénit une compagne sûre,
Une épouse fidèle et dont la voix rassure,
Bénissez la douleur.

La coupe de mélancolie
Précède la coupe de miel;
Ne rejetez pas cette lie,
Baisez la chaîne qui vous lie,
Car un des anneaux touche au ciel.

Portez la croix rude et pesante
Qu'on vous impose chaque jour ;
C'est un père qui la présente,
Et l'angoisse la plus cuisante,
Est un appel de son amour.

Laissez donc le monde et ses charmes,
C'est un bel arbre aux fruits amers ;
Videz le calice d'alarmes,
La foi se trouve au fond des larmes,
Comme la perle au fond des mers.

Edouard Turquety.

ACTIONS DE GRACES RENDUES A DIEU.

Cantique tiré du Psaume XLVII.

La gloire du Seigneur, sa grandeur immortelle,
De l'univers entier doit occuper le zèle ;
Mais, sur tous les humains qui vivent sous ses lois,
Le peuple de Sion doit signaler sa voix.

Sion, montagne auguste et sainte,
Formidable aux audacieux,
Sion, séjour délicieux,
C'est toi, c'est ton heureuse enceinte
Qui renferme le Dieu de la terre et des cieux.

O murs ! ô séjour plein de gloire !
Mont sacré, notre unique espoir,
Où Dieu fait régner la victoire,
Et manifeste son pouvoir !

Cent rois, ligués entre eux pour nous livrer la guerre,
Etaient venus sur nous fondre de toutes parts ;
Ils ont vu nos sacrés remparts.
Leur aspect foudroyant, tel qu'un affreux tonnerre,
Les a précipités au centre de la terre.

Le Seigneur dans leur camp a semé la terreur ;
Il parle, et nous voyons leurs trônes mis en poudre,
Leurs chefs aveuglés par l'erreur,
Leurs soldats consternés d'horreur,
Leurs vaisseaux submergés ou brisés par la foudre,
Monuments éternels de sa juste fureur.

Rien ne saurait troubler les lois inviolables
Qui fondent le bonheur de ta sainte cité.
Seigneur, toi-même en as jeté
Les fondements inébranlables.
Au pied de tes autels humblement prosternés,
Nos vœux par ta clémence ont été couronnés.

Des lieux chéris où le jour prend naissance
Jusqu'aux climats où finit sa splendeur,
Tout l'univers révère ta puissance,
Tous les mortels adorent ta grandeur.

Publions les bienfaits, célébrons la justice
Du Souverain de l'univers.
Que le bruit de nos chants vole au delà des mers ;
Qu'avec nous la terre s'unisse ;
Que nos voix pénètrent les airs ;
Elevons jusqu'à lui nos cœurs et nos concerts.

Vous, filles de Sion, florissante jeunesse,
Joignez-vous à nos chants sacrés ;
Formez des pas et des sons d'allégresse,
Autour de ces murs révérés.
Venez offrir des vœux pleins de tendresse
Au Seigneur que vous adorez.

Peuples, de qui l'appui sur sa bonté se fonde,
Allez dans tous les coins du monde
A son nom glorieux élever des autels :

Les siècles à venir béniront votre zèle;
Et de ses bienfaits immortels
L'Eternel comblera votre race fidèle.
Marquons-lui notre amour par des vœux éclatants.
C'est notre Dieu, c'est notre père,
C'est le roi que Sion révère.
De son règne éternel les glorieux instants
Dureront au delà des siècles et des temps.

Jean-Baptiste Rousseau.

ACTIONS DE GRACES.

Ceux qui auront semé dans les larmes moissonneront dans l'allégresse. (Ps. CXXV, 5.)

Vous avez dans le port poussé ma voile errante;
Ma tige a refleuri de sève et de verdeur;
Seigneur, je vous bénis! de ma lampe mourante
Votre souffle vivant rallume la splendeur.

Surpris par l'ouragan comme un aiglon sans ailes,
Qui tombe du grand chêne au pied de l'arbrisseau,
Faible enfant, du malheur j'ai su les lois cruelles;
L'orage m'assaillit voguant dans mon berceau.

Oui, la vie a pour moi commencé dès l'enfance,
Quoique le ciel jamais n'ait foudroyé de fleurs,
Et qu'il ne veuille pas qu'un être sans défense
Mêle à ses premiers jours l'amertume des pleurs.

La jeunesse en riant m'apporta ses mensonges,
Son avenir de gloire, et d'amour, et d'orgueil;
Mais quand mon cœur brûlant poursuivait les beaux [songes
Hélas! je m'éveillai dans la nuit d'un cercueil.

Alors je m'exilai du milieu de mes frères.
Calme, car ma douleur n'était pas le remords,
J'accompagnais de loin les pompes funéraires :
L'hymne de l'orphelin est écouté des morts.

L'œil tourné vers le ciel, je marchais dans l'abîme;
Bien souvent, de mon sort bravant l'injuste affront,
Les flammes ont jailli de ma pensée intime,
Et la langue de feu descendit sur mon front.

Mon esprit de Pathmos connut le saint délire,
L'effroi qui le précède et l'effroi qui le suit;
Et mon âme était triste, et les chants de ma lyre
Etaient comme ces voix qui pleurent dans la nuit.

J'ai vu sans murmurer la fuite de ma joie,
Seigneur; à l'abandon vous m'aviez condamné.
J'ai sans plainte au désert tenté la triple voie;
Et je n'ai pas maudit le jour où je suis né.

Voici la vérité qu'au monde je révèle :
Du ciel dans mon néant je me suis souvenu.
Louez Dieu! La brebis vient quand l'agneau l'appelle;
J'appelais le Seigneur, le Seigneur est venu.

Il m'a dit : « Va, mon fils, ta loi n'est pas pesante!
» Toi qui dans la nuit même as suivi mes chemins,
» Tu ceindras des heureux la robe éblouissante;
» Parmi les innocents tu laveras tes mains. »

Je ne veux plus de loin t'offrir ma vie obscure,
Gloire, immortel reflet de l'éternel flambeau,
Du génie en son cours trace éclatante et pure,
Ou rayon merveilleux, émané d'un tombeau!

Un ange sur mon cœur ploie aujourd'hui ses ailes.
Pour elle un orphelin n'est pas un étranger;
Les heures de mes jours à ses côtés sont belles :
Car son joug est aimable et son fardeau léger.

Vous avez dans le port poussé ma voile errante;
Ma tige a refleuri de sève et de verdeur;
Seigneur, je vous bénis! de ma lampe mourante
Votre souffle vivant rallume la splendeur.

Victor Hugo.

ADAM

RACONTANT A L'ANGE SES PREMIÈRES IMPRESSIONS AU MOMENT DE SA CRÉATION.

Comme d'un long sommeil tout à coup arraché,
J'ouvre les yeux, je vois que sur les fleurs couché
D'un aimable gazon je presse l'herbe tendre;
Mais un objet plus grand bientôt vient me surprendre.
De ce ciel, qui sur moi s'étend de toutes parts,
La voûte lumineuse attache mes regards,
Et, dans l'étonnement que sa grandeur m'inspire,
Vers elle je ne sais si quelque instinct m'attire.
Quoi qu'il en soit, pressé par un prompt mouvement,
Je me lève et demeure immobile un instant :
Je découvre des prés, des coteaux, des montagnes,
Des arbres, des vallons, des forêts, des campagnes :
Je vois de tous côtés des animaux divers,
Qui marchent sur la terre ou volent dans les airs.
Dans un canal que borde une aimable verdure,
D'un pas majestueux s'avance une onde pure;
J'entends autour de moi murmurer des ruisseaux,
Et je prête l'oreille aux concerts des oiseaux.
Enchanté de l'éclat que tant de fruits étalent,
Parfumé de l'odeur que tant de fleurs exhalent,
Je sens mon cœur saisi d'agréables transports;
Je reviens à moi-même et regarde mon corps.
Je veux marcher, courir, mes désirs s'accomplissent;
Je veux lever mes bras, et mes bras obéissent.
Qui peut régler en moi mes mouvements, mes pas?
Je commande à mon corps que je ne connais pas.
Ainsi que je l'ordonne il s'avance ou s'arrête.
Je veux former des sons, ma langue est toute prête.
En mots articulés j'entends sortir ma voix :
Soudain donnant des noms à tout ce que je vois,
Je m'écrie : « O soleil, admirable lumière!
O terre! heureux séjour! ô fontaine! ô rivière!
O vous, charmants vallons à mes regards si doux!
Animaux qui vivez, je vous appelle tous :
Venez, et dites-moi, vous le savez peut-être,
Comment, par quelle main, pourquoi j'ai reçu l'être?
Non, non, je ne suis pas moi-même mon auteur,
Et je sens que je dois bénir un Créateur,
Je lui dois tout, il est mon bienfaiteur, mon maître. »

Louis Racine, *imit. de* Milton.

ADAM.

Cantate.

Dieu venait de parler : à son ordre suprême,
Arbitre des nuits et des jours,
Le soleil commençait son cours
Toujours nouveau, toujours le même.
Il s'avançait, de feux resplendissant.
Le chaos, agité dans sa masse grossière,
S'embellissait d'un éclat ravissant.

Un souffle créateur pénétrant la matière,
Y répandait la vie ; et l'univers naissant
Sortait des mains du Tout-Puissant,
Brillant de majesté, de grâce et de lumière.
Par la voix du Très-Haut animés et féconds,
L'espace et le néant se peuplaient de merveilles.
Les arbres couronnaient les monts ;
Les fleurs émaillaient les gazons ;
Et les épis dorés, et les grappes vermeilles
Ornaient les champs, les coteaux, les vallons.
Les fleuves suspendaient leur course impétueuse,
Et, pour louer leur Créateur,
Elevaient dans les airs leur voix majestueuse :
Les ruisseaux y mêlaient leur murmure enchanteur.
Adam, du haut d'une montagne,
Voyant soumis à sa paisible loi
Les rivières, les bois, la mer, et la campagne,
Goûtait le plaisir d'être roi
En déposant son sceptre aux pieds de sa compagne.
vre d'amour et de bonheur,
Plongé dans une douce et sainte rêverie,
Adam bénissait le Seigneur,
Qui, prévenant les désirs de son cœur
En lui donnant une épouse chérie,
Avait doublé pour lui le bienfait de la vie.
Il chantait, mais sa noble voix
Ne connaissait encor que les aimables lois
Du chaste amour, de la pure innocence ;
Et les pieux accents de sa reconnaissance
Charmaient l'écho naissant des bois :

« L'air, les cieux, la terre et l'onde,
Tout ce qui vit est à moi.
Je règne sur tout le monde,
Le Très-Haut seul est mon roi.

D'une compagne immortelle
Je me vois l'heureux époux.
Mon cœur, en brûlant pour elle,
Seigneur, n'adore que vous.

Eve est le plus bel ouvrage
Qu'un Dieu même ait su former.
Avec elle je partage
Le bonheur de vous aimer.

L'air, les cieux, la terre et l'onde,
Tout ce qui vit est à moi.
Je règne sur tout le monde ;
Le Très-Haut seul est mon roi.

Pour nous il fit toute chose ;
Pour nous brille le printemps ;
Et c'est pour nous que la rose
Embaume et pare les champs.

Dieu sous nos pas a fait naître
Les biens dont nous jouissons.
Le bonheur de le connaître
Est le plus grand de ses dons.

L'air, les cieux, la terre et l'onde,
Tout ce qui vit est à moi.
Je règne sur tout le monde ;
Le Très-Haut seul est mon roi. »

Mais, quel effroi !... quel bruit !... de la terre tremblante
L'axe ébranlé s'incline, et, saisi d'épouvante,

Fuit le courroux de l'Eternel.
De sinistres vapeurs voilent l'éclat du ciel.
La douce paix s'enfuit ; et la guerre sanglante
Asservit la nature à son sceptre cruel.
D'où vient ce grand désastre ?... Un ennemi perfide
Triomphe ; de douleur le ciel même en frémit.
Adam, victime, hélas ! d'une fraude homicide,
Tombe. Tout l'univers sous sa chute gémit.
Eve a séduit Adam ; et sa main criminelle
A cueilli le fruit défendu.
Aussitôt la nature à leurs lois est rebelle ;
Leur bonheur est détruit, et le monde est perdu.
Les éléments vengeurs conjurent leur ruine,
Leurs jardins sont changés en des déserts affreux.
La rose les repousse, et s'arme d'une épine ;
L'astre du jour couvert d'un voile ténébreux,
Semble, pour mieux servir la colère divine,
Ne vouloir plus luire pour eux.

Le vent et l'orage
Déchaînent leur rage ;
L'air siffle et mugit.
Le lion rugit,
La tempête gronde,
Et la mer profonde
Ecume et blanchit.
Les oiseaux gémissent ;
Les prés, les gazons,
Les fleurs se flétrissent,
Les champs se hérissent
D'horribles buissons.

Mais une main compatissante
D'Adam désespéré vient essuyer les pleurs ;
Une voix douce et consolante
Lui prédit en ces mots la fin de ses malheurs :
« Infortunés, je vais vous rendre l'espérance :
Et des siècles futurs perçant l'obscurité,
Des rayons de la vérité
J'éclairerai votre ignorance.
Votre triste postérité
Pourra prétendre encore à la félicité.
Voyez un Dieu souffrir pour votre délivrance.
Le crime a disparu ; l'homme est ressuscité,
De bonté, de rigueur ineffable mystère !
Le Fils de Dieu mourant va désarmer son Père ;
Et le sang précieux que pour l'homme il répand,
Du ciel éteindra la colère.
Une fille d'Adam, à la fois vierge et mère,
Ecrasera la tête du serpent. »

Triste chute ! Rançon sublime !
Funeste, ou plutôt heureux crime
Qu'expie un tel réparateur !
L'homme est coupable ; et sa victime
Est son juge et son créateur.

Hélas ! dans sa misère extrême,
L'homme, en perdant le Dieu qu'il aime,
A perdu la joie et la paix.
Dieu seul peut, en s'offrant lui-même,
Briser le joug de nos forfaits.

Triste chute ! Rançon sublime !
Funeste, ou plutôt heureux crime

Qu'expie un tel réparateur !
L'homme est coupable ; et sa victime
Est son juge et son créateur.

Le comte DE MARCELLUS.

AD CŒNAM AGNI PROVIDI.

Traduction de l'hymne du temps pascal.

Conduits par le bras du Seigneur
Qui rendait sous nos pas la mer Rouge immobile,
Nous avons d'un monstre oppresseur
Rendu la fureur inutile.

Après un triomphe si beau,
Hâtons-nous, et vêtus d'une robe éclatante,
Du festin du divin Agneau
Goûtons la manne ravissante.

Brûlons d'un vif amour pour lui,
A l'aspect de son corps et de son sang auguste :
Cette nourriture est l'appui,
La vie et la force du juste.

Vivons en notre doux Sauveur
Dont la Pâque est pour nous la plus belle des fêtes,
Et de l'ange exterminateur
Suspend le glaive sur nos têtes.

Victime qu'adore le ciel,
En mourant, des démons vous domptez les cohortes;
De votre royaume éternel
Vous venez nous ouvrir les portes.

Sorti des ombres de la nuit,
Jésus-Christ de la mort a vaincu la puissance ;
L'ennemi commun est détruit,
L'enfer gémit dans le silence.

Seigneur, qu'avec toi nous mourions,
Qu'avec toi reprenant une nouvelle vie,
Loin du monde, nous n'aspirions
Qu'après la céleste patrie !

(*Anonyme.*)

AD DOMINUM, CUM TRIBULARER, CLAMAVI.

(*Traduction du psaume CXIX.*)

Mon âme, en proie à la tristesse,
Implore le nom du Seigneur,
Et Dieu, touché de ma détresse,
Prête l'oreille à ma douleur.
De la lèvre inique et trompeuse,
De la langue artificieuse,
Seigneur, Seigneur, délivre-moi,
Et toi, qui hais l'homme sincère,
Gagneras-tu quelque salaire
Pour avoir abusé sa foi ?

C'est contre le ciel que tu pèches
En outrageant l'homme innocent,
Et ton crime aiguise les flèches
Dont s'armera le Tout-Puissant.
Dieu, de son tribunal auguste,
Ecoute les plaintes du juste
Et suspend le cours de ses pleurs :
Emue aux cris de l'innocence,
Du ciel s'élance la vengeance
Contre les calomniateurs.

Qu'en Cédar mes longues alarmes

Et mon exil sont douloureux !
N'est-il plus de terme à mes larmes ?
Ah ! combien je suis malheureux !
La paix fut mon désir unique.
Mais en vain j'étais pacifique
Avec l'ennemi de la paix :
En vain j'en louai les délices;
Les haines et les injustices
Furent le prix de mes bienfaits.

Sapinaud DE BOISHUGUET.

S. ADHELARD.

(Saint Adhélard, petit-fils de Charles-Martel, devint jardinier dans le monastère où il se retira, à l'âge de vingt ans, en 774. — On peut voir la Vie des Saints, le 2 janvier.)

Amis, grandeurs, plaisirs, fortune et gloire,
Camps orageux, intrigues de la cour,
Trop vains objets ! fuyez de ma mémoire,
Je vous oublie en cet heureux séjour.

D'aimables soins ma vie est occupée,
L'oisiveté m'était un lourd fardeau.
Qu'avec plaisir j'échangeai mon épée
Contre la bêche et le simple râteau !

Jeunes beautés, sirènes infidèles,
De vos liens j'ai su me dégager ;
Ici les fleurs autant que vous sont belles,
Mais une rose enivre sans danger.

Lis éclatant, quelle magnificence !
Le Créateur t'a vêtu comme un roi.
Le souverain qui règne sur la France
Avec sa gloire est moins brillant que toi.

Aimables fleurs que vit naître l'aurore,
Avant le soir vous allez vous flétrir :
Ornez l'autel du maître que j'adore,
A son service il est doux de mourir.

Mlle Angélique GORDON.

ADIEUX A LA POÉSIE.

Adieu, rêves, transports ! plus de chants, plus de lyre....
Sevrons de ce nectar un cœur infortuné.
N'allaitons plus ce cœur d'un si tendre délire;
Brisons entre nos mains ce luth d'or qui soupire
Comme un jeune époux couronné.

Car on m'a dit : « Le ciel accuse ta folie,
Enfant, tu ne dois pas chanter ainsi toujours.
Ne va pas t'enivrer de trop de mélodie ;
Mais bois, silencieux, la coupe de la vie,
Et glisse muet sur tes jours !

« Pose un frein à ta bouche et ris d'un art frivole ;
Laisse sous les rameaux siffler l'oiseau craintif.
Toi, prépare ton cœur pour une autre parole,
Sans suivre le penchant et la vaine auréole
Des chantres au cinnor plaintif. »

Adieu donc, chants d'Eden, céleste symphonie
Des lyres de Daphnis, des harpes du Thabor !
Ma Muse a soupiré le chant de l'agonie.
Adieu, blanc séraphin, bel ange d'harmonie,
Qui me couvrais d'une aile d'or.

Je ne chanterai plus ! mais, avant de me taire,
Je veux que mon beau luth vibre un dernier soupir;

Je veux que sous l'abri du chêne solitaire
Il rende encore un son doux et plein de mystère,
Comme un cygne qui va mourir.

Je ne chanterai plus ! ni le jour, ni dans l'ombre,
Quand le ciel est couvert du manteau noir des nuits ;
Soit qu'aux champs dépouillés voltige un brouillard [sombre,
Soit que le printemps vienne avec ses fleurs sans [nombre,
Avec ses plaisirs et ses bruits !

Je ne chanterai plus une vague pensée ;
Je ne chanterai plus mes bonheurs et mes maux,
Les bois, la grande mer, la cloche balancée,
Le ciel, les vitraux peints, et la flèche élancée
Des hauts clochers de nos hameaux.

Pourtant à mon berceau j'eus des songes étranges !
Jeune encor, je me plus à moduler des vers ;
Je bégayai du Christ les sublimes louanges,
Je chantai les oiseaux, et le ciel et les anges,
Et l'épine des buissons verts.

Pourtant, plus d'une nuit, sur ma couche passée,
Mon cœur harmonieux veilla dans les concerts ;
Souvent d'un rêve d'or sa langueur fut bercée,
Et par des séraphins mon âme cadencée
Crut se réveiller dans les airs.

Pourtant j'aimais voguer sur une eau qui s'épanche
Du vert pilier des monts jusqu'aux saules du val,
Lorsque la nuit paraît et que sa reine blanche
Pour voir son beau corps pâle avec attrait se penche
Sur le miroir du pur cristal.

Pourtant en moi je sens un penchant qui m'entraîne,
Une voix qui me dit : « Chante ; » et moi j'ai chanté,
Non pour un feu trompeur qui s'éteint dans la plaine,
Mais comme le ramier qui murmure sa peine
Au bois par la brise agité.

Je suis bien malheureux ! sans soupirs et sans aile,
Je ressemble à Jacob sur l'Euphrate ou le Nil ;
Mais Jacob accordait sa cythare fidèle,
Jacob chantait parfois sur sa harpe immortelle
Pour se consoler dans l'exil.

Tout chante autour de moi ! le tonnerre sur l'onde,
Le tendre rossignol au bois silencieux,
Le vent sur la montagne ou sur la mer profonde,
Sur la grève les flots, l'homme en ce triste monde,
Les anges au plus haut des cieux.

Les cieux ! là tu marquas, Seigneur, ma destinée !
Là m'attend en silence un luth d'ivoire et d'or ;
Mais mon âme ici-bas d'épine environnée,
Languissante, bat l'air de son aile fanée
Qui brûle de prendre l'essor.

Ah ! je voudrais monter vers ce lieu plein de charmes,
Ce pays de plaisir, d'amour et de bonheur,
Où la sainte Sion vit pure et sans alarmes,
Où le céleste Époux sèche toutes les larmes
D'épouses dormant sur son cœur !

Je languis... Le captif à la plage étrangère
Soupire son malheur afin de l'adoucir :
Je languis aussi, moi, prisonnier sur la terre ;

(1) Séminariste nantais, mort à vingt ans.

Dieu, laisse-moi mon luth pour bercer ma misère,
Laisse-moi chanter ou mourir.

Pierre-Louis ARONDINEAU (1).

ADIEUX A LA VIE.

Ode imitée de plusieurs Psaumes, faite par l'auteur huit jours avant sa mort.

J'ai révélé mon cœur au Dieu de l'innocence ;
Il a vu mes pleurs pénitents :
Il guérit mes remords, il m'arme de constance :
Les malheureux sont ses enfants.

Mes ennemis, riant, ont dit dans leur colère :
Qu'il meure, et sa gloire avec lui !
Mais à mon cœur calmé le Seigneur dit en père :
Leur haine sera ton appui.

A tes plus chers amis ils ont prêté leur rage ;
Tout trompe ta simplicité :
Celui que tu nourris court vendre ton image,
Noire de sa méchanceté.

Mais Dieu t'entend gémir, Dieu vers qui te ramène
Un vrai remords né des douleurs ;
Dieu qui pardonne enfin à la nature humaine
D'être faible dans les malheurs.

J'éveillerai pour toi la pitié, la justice
De l'incorruptible avenir ;
Eux-même épureront par leur long artifice
Ton honneur qu'ils pensent ternir.

Soyez béni, mon Dieu, vous qui daignez me rendre
L'innocence et son noble orgueil ;
Vous qui, pour protéger le repos de ma cendre,
Veillerez près de mon cercueil !

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs ;
Je meurs, et sur ma tombe, où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.

Salut, champs que j'aimais, et vous, douce verdure,
Et vous, riant exil des bois !
Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,
Salut pour la dernière fois !

Ah ! puissent voir longtemps votre beauté sacrée
Tant d'amis sourds à mes adieux !
Qu'ils meurent pleins de jours, que leur mort soit pleurée,
Qu'un ami leur ferme les yeux !

GILBERT.

ADIEUX DE SAINTE SCOLASTIQUE

A SAINT BENOIT, SON FRÈRE.

« L'orage, en s'éloignant, menace et gronde encore ;
Le torrent débordé s'écoule avec fracas :
En vain tu veux partir : il arrête tes pas,
Mon frère. Ah ! près de moi, reste jusqu'à l'aurore !
Dans ces lieux désormais je ne reviendrai plus.
Une secrète voix tout bas dit à mon âme :
« Laisse enfin ta prison, ton Époux te réclame,
Et pour toi va s'ouvrir le palais des élus. »
O régions si belles !
Séjour délicieux !
Ah ! que n'ai-je des ailes
Pour m'envoler aux cieux !

« Dans l'ombre de la nuit la ville ensevelie
Offre l'aspect d'un lac surchargé de vapeurs :
L'œil ne peut distinguer les sites enchanteurs
Et les riches moissons de la belle Italie.
Mais le brillant Vesper illumine un ciel pur ;
Eh ! comment vers la terre abaisser sa pensée ?
La mienne, d'ici-bas tout à coup élancée,
Parcourt avec transport cette plaine d'azur.
O régions si belles !
Séjour délicieux !
Ah ! que n'ai-je des ailes
Pour m'envoler aux cieux !

« A la fleur de mes jours, j'ai méprisé la terre.
Richesse, honneur, plaisir, j'ai tout sacrifié ;
Tout a fui de mon cœur, hors la tendre amitié
Qui, dès mes jeunes ans, m'unissait à mon frère.
Au moment de briser des liens si chéris,
La nature s'émeut, malgré moi je soupire,
Et pour me consoler j'ai besoin de me dire :
Il viendra me rejoindre aux célestes parvis.
O régions si belles !
Séjour délicieux !
Ah ! que n'ai-je des ailes
Pour m'envoler aux cieux !

« Oui, surmontant bientôt un instant de faiblesse.
J'étouffe des sanglots échappés à demi :
Dans le sein de mon Dieu je verrai mon ami !
Mon frère, de ton cœur, ah ! bannis la tristesse !
L'espérance et la foi doivent nous ranimer.
La mort dissout en vain une argile grossière :
Lorsque le cœur glacé rentre dans la poussière,
L'esprit emporte au ciel le doux besoin d'aimer.
O régions si belles !
Séjour délicieux !
Ah ! que n'ai-je des ailes
Pour m'envoler aux cieux !

« Mais l'horizon au loin faiblement se colore :
La cloche du vallon tinte pour les mourants ;
C'est l'appel du Seigneur : à sa voix je me rends.
Toi seul en ces bas lieux me retenais encore,
Mon frère ! Offre pour moi les mystères sacrés ;
Et, quand l'astre du jour, s'élançant de la nue,
Pour la troisième fois réjouira ta vue,
Elève tes regards vers les champs éthérés.
O régions si belles !
Séjour délicieux !
Ah ! que n'ai-je des ailes
Pour m'envoler aux cieux ! »

Deux soleils ont brillé : la diligente aurore
Eclaire de nouveau les sommets du Cassin.
Tout à coup un oiseau, des airs fendant le sein,
Apparaît, couronné d'un ardent météore.
« C'est elle !... dit Benoît. C'est toi, c'est toi, ma sœur !
Tel on voit du ramier la fidèle compagne
D'un vol paisible et doux effleurer la montagne,
Pour rejoindre le nid où l'attend le bonheur !
O régions si belles !
Séjour délicieux !
Ah ! que n'ai-je des ailes
Pour m'envoler aux cieux. »

Mlle Angélique Gordon.

ADORO TE SUPPLEX LATENS DEITAS.

Traduction de l'hymne de la fête du Saint-Sacrement.

Je vous adore, ô Dieu caché dans ce mystère !
Vous dont la majesté remplit toute la terre,
Mais dérobe à nos yeux l'éclat qui l'investit.
Mon cœur brûle pour vous d'une ardeur ineffable ;
Mon esprit confondu que tant de gloire accable,
Vous contemple et s'anéantit.

Soumettons à la foi nos sens vains et frivoles.
Mais l'oreille, d'un Dieu recueillant les paroles,
Seule a droit d'exiger notre docilité.
La raison subjuguée applaudit au miracle.
Le Fils de Dieu l'a dit ; je crois ce grand oracle
Proclamé par la vérité.

Le Dieu seul se cachait, mourant sur le Calvaire ;
Mais, voilés par l'amour, au fond du sanctuaire,
C'est l'homme, c'est le Dieu que que j'adore et je crois.
Au pied des saints autels qu'avec larmes j'embrasse,
Humblement prosterné, je demande la grâce
Qu'obtint le larron sur la croix.

Moins heureux que Thomas, et sans voir vos bles-
[sures,
Mon Sauveur, comme lui, sous ces humbles figures
Je reconnais un Dieu qui s'immole pour nous.
Puissé-je, en attendant le jour de votre gloire,
Sous ces voiles sacrés vous honorer, vous croire,
N'espérer et n'aimer que vous !

Monument de la mort qu'une sainte victime
Voulut souffrir pour nous ! pain vivant ! mets sublime,
Qui nous rend du Très-Haut les heureux possesseurs !
Faites qu'en ce banquet ma foi se fortifie,
Et que mon cœur souvent, en y puisant la vie,
En goûte les chastes douceurs !

Source de pureté que les anges adorent,
Ne coulez pas en vain pour ceux qui vous implorent ;
Dans nos sens épurés faites régner la paix ;
Sang que l'amour répand, dont l'amour nous inonde,
Dont une seule goutte, en rachetant le monde,
Peut expier tous nos forfaits !

O Jésus, que ma foi découvre sous ces voiles !
Puissé-je un jour, voyant à mes pieds les étoiles,
Près du Dieu dont les cieux proclament la grandeur,
Jouir de votre gloire et jouir de vous-même,
Contempler tel qu'il est celui que mon cœur aime,
Et m'enivrer de sa splendeur !

Le comte de Marcellus.

AD TE, DOMINE, LEVAVI ANIMAM MEAM.

(Traduction du psaume XXIV.)

En toi seul, Jéhovah, j'ai mis mon espérance ;
Je ne rougis point de ma foi ;
En vain mes ennemis riront de ma constance ;
Rien ne saurait troubler le cœur qui vit pour toi.

Ils seront confondus tous ces hommes iniques
Qui travaillent pour le néant...
Dis-moi donc les chemins des célestes portiques,
Et que ta vérité brille en les enseignant.

Seul Dieu de mon salut ! révèle-moi ta face :
Je t'ai désiré tout le jour...
Ah ! que ton souvenir, pitié, douceur et grâce,

N'ait rien de mon péché, mais tout de ton amour !

Toujours bon, le Seigneur est aussi toujours juste;
Aux cœurs doux il donne ses lois;
Il conduit les pécheurs avec un frein auguste,
Et l'humble repentir est docile à sa voix.

Tous tes sentiers sont pleins de tes miséricordes;
Et les dons de ta vérité,
Dans leur éclat divin, Seigneur, tu les accordes
Aux fidèles amis de ton éternité.

Que ton nom soit béni; Jéhovah! tu pardonnes
Mes péchés, mes péchés nombreux!...
Quel est le vrai fidèle?... ô mon Dieu! tu lui donnes
Ta lumière; il choisit tes sentiers vertueux.

Il sait garder le bien dont son âme est remplie;
Il le transmet à ses enfants;
Et d'un mystère saint la promesse accomplie,
Aux siècles éternels les porte triomphants.

Mes yeux se sont fixés sur le Dieu que j'adore;
C'est lui qui brisera mes fers...
Regarde, ô Jéhovah! le pauvre qui t'implore,
Vois ses pleurs, prends pitié des maux qu'il a soufferts!

Efface mes péchés, Dieu de mon espérance;
De mes ennemis sauve-moi!
Protége ma droiture et ma persévérance;
Sauve tout Israël, Seigneur, il est à toi!

Alexandre Guillemin.

AD TE LEVAVI OCULOS MEOS.

(*Traduction du psaume CXXII.*)

J'élève mes regards timides
Vers toi qui dans les cieux résides!
Comme les yeux du serviteur,
Comme les yeux de la servante
Sont fixés sur les mains d'un maître, dans l'attente
Des biens dont son amour est le dispensateur :

Ainsi vers le Dieu de lumière
Nos yeux porteront leur prière,
Jusqu'à la fin de son courroux...
Prends pitié de notre détresse;
La honte nous accable, et, dans leur folle ivresse,
Les superbes esprits sont déchaînés sur nous.

Alexandre Guillemin.

Ce cantique est une prière convenable aux fidèles dans les temps de calamités et d'oppression.

J'élevai mes regards vers la sainte demeure
Où, du plus haut des cieux, tu daignes à toute heure
Consoler le malheur;
Méprisé du superbe, et jouet de l'impie,
Israël, ô mon Dieu! sans cesse te supplie
De compatir à sa douleur.

Comme le serviteur, du maître qui l'appelle,
Comme, de sa maîtresse, une esclave fidèle,
Interrogent les yeux;
Soumis et résigné dans ses jours de souffrance,
Ton peuple attend, Seigneur, l'instant où ta vengeance
Brisera son joug odieux.

Sapinaud de Boishuguet.

AD TE DOMINUM CONFUGI.

Mon Dieu, je vais à toi comme l'humble prière,
Comme l'encens qui vole au-dessus de l'autel,

Comme les chants sacrés, les accords, la lumière,
Qui remplissent le temple en un jour solennel.

Je vais à toi, Seigneur, ainsi que la colombe
Qui regagne son nid au sommet de la tour;
Comme l'âme qui rend sa dépouille à la tombe,
Comme à son bien-aimé le cœur brûlant d'amour.

Mon Dieu, je te bénis comme le vent murmure,
Comme l'airain pieux palpite dans les airs,
Comme l'aube se lève et blanchit la nature,
Et comme le soleil échauffe l'univers.

Tel que l'agneau se plaît à brouter l'herbe tendre,
L'abeille à butiner sur l'incarnat des fleurs,
Ainsi dans le mystère, ô Dieu! j'aime à t'entendre,
J'aime à me délecter dans tes saintes douceurs.

De même qu'un beau lis humide de rosée
Dort, et de ses parfums embaume le matin,
De ton sang, ô Jésus! mon âme est arrosée,
Et répand son amour comme un encens divin.

Adrien Peladan.

AGAR DANS LE DESERT.

De la loi du Très-Haut fidèle observateur,
Comblé de tous les biens, Abraham, roi-pasteur,
De ses riches troupeaux couvrait au loin les plaines,
Et d'Hébron fécondait les superbes domaines.
Inutiles trésors! du couchant de ses jours,
Le chagrin lentement vient obscurcir le cours :
Le noir chagrin, hélas! aussi vieux que le monde,
Qui des premiers humains troubla la paix profonde,
Qui se cacha toujours sous le royal bandeau,
Trouble même la paix du modeste hameau.
Non, le cœur d'Abraham ne sera plus tranquille :
Sara de pleurs amers arrose un lit stérile,
Tandis que son esclave, à la fleur de ses jours,
Vaine du fruit heureux de ses jeunes amours,
Etale tout l'orgueil d'une mère jalouse,
Usurpe insolemment tous les droits d'une épouse.
L'Eternel de Sara console les vieux ans :
Un fruit miraculeux tressaille dans ses flancs;
O bonheur ineffable! ô joie inespérée!
Voilà le rejeton d'une tige sacrée,
Qui de sa mère enfin dissipe les douleurs :
Le sourire d'un fils rachète tant de pleurs!
Mais Agar a frémi d'un bonheur qui l'oppresse;
Son Ismaël n'a plus la première caresse.
Fière comme un palmier roi des bords du Jourdain,
Elle l'emporte, affecte un superbe dédain.
Son maître adoucissait sa plainte trop amère;
Il excusait Agar : hélas! elle était mère.

C'était l'heure tardive où les nombreux troupeaux
Regagnent lentement les paisibles hameaux;
Où l'auguste vieillard, pour le rendre propice,
Offrait à l'Eternel l'encens du sacrifice.
Il revient vers sa tente : ô douloureux tableau!
De sa tremblante main rejetant le fuseau,
Plus pâle que des nuits la pâle messagère,
Arrachant Isaac au fils de l'étrangère,
Sara pousse des cris aux pieds de son époux,
Tombe, et d'un faible bras s'attache à ses genoux :
« O mon époux! mon maître! ô mon unique asile,
Venge-toi! venge-moi! ton esclave indocile

Me brave, me menace, et son fils inhumain
Sur l'élu du Seigneur ose lever la main.
Une indigne servante outrage sa maîtresse,
Insulte à mes vieux ans et punit ma faiblesse.
Oh! si tu m'appelas jadis du plus doux nom,
Si pour toi je bravai l'amour de Pharaon,
Si toujours avec toi je traversai la vie,
Dans la tombe avec toi si je dois être unie,
Si tu chéris ce fils à nos vœux accordé,
Protége son berceau, Dieu te l'a commandé;
Chasse un coupable enfant, chasse l'Egyptienne,
Dont la haine empoisonne et ma vie et la tienne. »
Elle dit, et succombe à ses vives douleurs;
Sa défaillante voix expire dans les pleurs.
« Oui, s'écrie Abraham, toi seule es mon épouse;
Vous, portez loin d'ici votre fureur jalouse,
Fuyez, cachez demain dans le fond des déserts
L'excès de votre audace et vos justes revers.
Toi qui frappas mon fils de ta main criminelle,
Tu ne reverras plus la tente paternelle. »
Agar, sans être émue, entend l'arrêt cruel;
Son front est plein d'orgueil, son cœur est plein de fiel:
Loin que son repentir pleure, s'accuse, implore,
Son silence irrité les menaçait encore.
Abraham toutefois n'aura pas oublié
Au fond d'un cœur pieux les soins de la pitié;
Sur le foyer brûlant sa bouche haletante
Excite avec effort une flamme éclatante,
Et sous la cendre il place un généreux froment,
Dernier secours, hélas! préparé tristement.
Sara même, aux lueurs d'une lampe qui veille,
L'enferme avec l'eau pure au fond d'une corbeille;
Doux penser d'une mère! y glisse de sa main,
Pour le jeune Ismaël un vêtement de lin.
Déjà l'astre du jour, au bord de sa carrière,
Inondait l'orient des flots de sa lumière,
Et déjà s'éloignait la dédaigneuse Agar,
Sans même d'Abraham chercher un seul regard.
Dans le désert muet elle marche en silence,
En sonde sans effroi la profondeur immense.
Son jeune enfant la suit, mais d'un pas inégal,
Et tourne un œil en pleurs vers le toit pastoral:
Cependant le soleil, dans sa course indomptable,
Fait ruisseler ses feux sur une mer de sable;
Bientôt l'enfant épuise un breuvage indigent;
La soif brûle son sein, et se décourageant:
« Retournons, disait-il, retournons vers mon père.
— Hélas! mon pauvre enfant, tu n'as plus que ta mère.
— Mon père m'abandonne, et je me sens mourir. »
Agar ne peut répondre; elle le voit souffrir,
Lutte encore, soutient sa marche défaillante,
Le presse sur sa bouche, et sa bouche est brûlante;
Lui présente son sein, son sein est desséché:
De tous côtés en vain ses regards ont cherché,
Elle n'entend répondre à sa voix gémissante
Que du tigre affamé la rage rugissante.
Un seul palmier frappait son œil épouvanté,
Un seul, percé des traits d'un soleil irrité:
Elle en couvre Ismaël; mais sa voix est mourante,
Mais son âme est déjà sur ses lèvres errante.
Agar, que désespère un si cruel trépas,
Pousse des hurlements, fuit au loin à grands pas,

Déchire ses habits, se couvre de poussière,
Pour la première fois courbe sa tête altière:
« Dieu de miséricorde, ô mon dernier recours,
Laisseras-tu mon fils expirer sans secours?
Mon Dieu! daigne en pitié regarder ma misère:
Seul tu connais l'excès des douleurs d'une mère;
Ah! laisse-moi mon fils, laisse-moi mon seul bien!
Sans mon fils, sur la terre, hélas! je n'ai plus rien.
Dieu! si mon juste orgueil à tes yeux est un crime,
Frappe, me voilà prête, immole ta victime:
Que, riant de mes maux, Sara dicte ses lois,
Dévore en m'insultant ma dépouille et mes droits,
Mais épargne mon fils! mon fils n'est point coupable.
Grand Dieu! mon fils n'est plus! où suis-je? misérable!
Ma douleur, mon effroi l'arrachant de mes bras,
Nous ne serons pas même unis dans le trépas. »
Sa voix meurt: chancelante, accablée, éperdue,
Sur l'arène embrasée elle tombe étendue.
O prodige! à l'instant l'Ange de la pitié,
Cet Ange qui relève un cœur humilié,
Du haut des cieux descend sur la nue enflammée;
A sa voix consolante Agar s'est ranimée.
« Agar, dit-il, Agar, Dieu vient te secourir;
Vois ces flots bienfaisants près de ton fils courir.
Oui, le Dieu de bonté qui nourrit l'indigence,
Qui du pauvre orphelin soutient la faible enfance,
Ce Dieu sauve ton fils, l'adopte en son malheur;
Ismaël grandira sous l'aile du Seigneur.
Je le vois père heureux d'une race féconde,
Qui ne fixe jamais la tente vagabonde:
Habile à courber l'arc, à dompter les coursiers,
Elle jette l'effroi dans les rangs des guerriers,
Et comme un cèdre altier étend son vaste ombrage,
Peuple au loin les déserts, et s'accroît d'âge en âge. »
L'Ange s'éloigne: Agar désaltère Ismaël,
Le presse avec transport sur le sein maternel,
Et le front radieux, fière d'un tel miracle,
Au désert de Pharan court accomplir l'oracle.

MOLLEVAUT.

AGAR DANS LE DESERT.

Solitude immense et profonde...
Partout le silence et l'effroi...
Plus d'espoir... je suis seule au monde:
Que dis-je, hélas! mon fils est avec moi.
Mon fils! ô douleur accablante!...
Le sommeil un moment a suspendu ses maux:
Mais bientôt une soif brûlante,
Et des vents du désert l'haleine dévorante
Vont l'arracher à ce fatal repos.
Que ses traits sont changés! qu'il respire avec peine!
Couché sur une ardente arène,
Qu'embrasent les feux du midi,
Vainement de mon corps je lui prête l'abri...
Seul témoin des maux que j'endure,
Dieu de clémence et de bonté,
Mon cœur supporte sans murmure
Le malheur que j'ai mérité.
Punis ma coupable imprudence:
Sous la main de ta Providence
Je courbe un front religieux;
Mais de mon fils soutiens l'enfance,

Et que les jours de l'innocence
Trouvent grâce devant tes yeux...
Il succombe! moment terrible!...
Ismaël?... Il ne m'entend plus!...
Pour ranimer ce cœur, désormais insensible,
Mes baisers, mes soupirs, mes pleurs sont superflus.
La douleur a brisé mon âme...
Dieu clément, prends pitié de mes tourments affreux,
Et, dans la mort qu'elle réclame,
Rejoins Agar à son fils malheureux.....

L'ANGE.

Agar!

AGAR.

Quelle voix m'appelle?

L'ANGE.

Levez-vous, essuyez vos pleurs :
De Dieu la bonté paternelle
En ce jour finit vos malheurs.

AGAR.

Il me rend donc mon fils?...

L'ANGE.

Sur sa lèvre altérée
Faites couler cette eau qui jaillit à ma voix.

AGAR.

Il se ranime!.... O clémence adorée!....

ISMAEL.

Je renais.

AGAR.

Ismaël! mon fils, je te revois!

ISMAEL.

Je retrouve ma mère!.... O divine assistance!....

AGAR.

Elle te presse sur son cœur!....
Ministre saint d'un Dieu consolateur,
De quel prix acquitter les biens qu'il nous dispense?....

L'ANGE.

Louez, adorez le Seigneur.
Il punit avec indulgence,
Et sans mesure il récompense.
Dans la joie ou dans la douleur,
Toujours soumis à sa puissance,
Louez, adorez le Seigneur.

Etienne Jouy.

AGAR ET ISMAEL.

« Le vent souffle au désert, mon fils, arrêtons-nous ;
Ta bouche est presque sans haleine ;
Reposons-nous ici : tes yeux s'ouvrent à peine;
Tu dormiras sur mes genoux.

Non, laisse-moi chercher un fruit qui te soutienne ;
L'ombre de ce palmier du soleil te défend ;
En attendant que je revienne,
Dors, si tu peux, mon cher enfant. »

Et la mère, tremblante, et cachant ses alarmes,
Ne vit qu'un sable aride, et se prit à courir :
Puis s'assit à l'écart, s'écriant tout en larmes :
« Je ne veux pas le voir mourir!

Il pleure, et, pour calmer la soif qui le dévore,
Dans ce vaisseau d'argile, il ne reste plus rien ;

Nous ne sommes pourtant qu'à la troisième aurore :
La tente d'Abraham à Gessen brille encore,
Et mon fils est aussi le sien!

Lui qui fut si joyeux de ton premier sourire,
Mon fils, tes derniers pleurs l'ont à peine attendri :
Et moi, qui l'aime encor, dans mon fatal délire,
Je maudis ma beauté, ce sein qui t'a nourri ;
Mais lui, je ne puis le maudire.

Que me reproche-t-il? ai-je pris du repos,
Lorsque ses moissonneurs descendaient des montagnes;
Ai-je de la citerne écarté ses troupeaux?
Ne l'ai-je pas aimé plus tôt que mes compagnes?

Debout, près de sa tente, où j'ai cru demeurer,
« Fuyez, nous a-t-il dit ; » j'ai fui sans murmurer :
Je sais que son cœur me regrette ;
Car, en obéissant, j'ai détourné la tête,
Et j'ai vu mon maître pleurer.

A ceux de Chanaan un Dieu s'est fait connaître :
Ce Dieu, jaloux des siens, me proscrit aujourd'hui ;
Moi, je suis de Moab, j'appartiens à mon maître,
Et n'ai point d'autre dieu que lui.

De mes pleurs cependant ma rivale se vante,
Et mon maître me chasse, et l'exil est cruel...
Je n'étais, il est vrai, que son humble servante,
Mais j'étais mère d'Ismaël.

Un grand peuple, dit-on, est promis à sa race :
Eh bien! mon Ismaël n'est-il pas jeune et beau?
Mais à ses yeux, mon fils, tu n'as pu trouver grâce ;
Et tu vas, de mes bras, passer dans le tombeau.

Bientôt, sous ce palmier je creuserai la terre ;
Car, je l'espère au moins, tu mourras avant moi.
Puis, sur ta fosse solitaire,
Moi, je me coucherai pour dormir comme toi.

Mes restes, je le sais, j'en suis presque contente,
Ne seront pas ensevelis.
Quand mon maître, du moins, sortira de sa tente,
Mes os lui marqueront la tombe de son fils. »

Se levant à ces mots, inquiète, égarée,
Elle court au palmier, dans un trouble mortel,
Puis s'arrête et frémit, et sa voix altérée
Appelle tout bas Ismaël.

Elle écoute, elle hésite, enfin elle s'élance :
L'enfant était debout ; son doigt mystérieux
Semblait chercher sa mère, et, montrer à ses yeux
L'eau pure d'un ruisseau qui coulait en silence...
Puis le doigt de l'enfant se leva vers les cieux.

Alexandre Guiraud.

AH! SI J'ETAIS PETIT OISEAU.

C'était le plus beau jour de tous les jours d'automne,
Un de ces jours brillants, jours aux mille couleurs,
Où la terre ravie, effeuillant sa couronne,
Nous jette ses fruits et ses fleurs.

La mère travaillait à la fenêtre assise,
Mère au front gracieux, au regard calme, doux,
Et l'enfant apprenait, en silence et soumise,
Une leçon sur ses genoux.

Relevant quelquefois sa tête rose et blanche,
Pour sourire au soleil, au splendide horizon,

Elle écoutait l'oiseau qui sautait sur la branche,
En chantant gaiement sa chanson.

La pauvre mère alors, et bonne et généreuse,
Pour ne pas la gronder feignait de ne rien voir,
Ou ramenait d'un mot sa chère paresseuse
Au doux sentiment du devoir.

Que sa voix était tendre et pleine d'indulgence !
« Allons, chère Marie, allons, tu n'apprends pas.
Ton livre déchiré trahit ta négligence,
Que vois-tu de si beau là-bas ? »

Elle invitait encore la gentille rêveuse
A reprendre courage, à lire de nouveau,
Quand l'enfant s'écria : « Que je suis malheureuse !
Ah ! si j'étais petit oiseau !

Ah ! si j'étais l'oiseau qui toujours saute et chante,
Qui n'a souci de rien, qu'on voit toujours joyeux,
Si j'étais cet oiseau, que je serais contente,
Et que mon sort serait heureux !

Plus de livre ennuyeux, plus de leçon sévère ;
Voltiger tout le jour, courir et s'amuser,
Causer avec les fleurs, caresser la bruyère,
Sur le gazon se reposer ;

Toujours nouveau plaisir, toujours nouvelle fête ;
Sous les arbres touffus j'arrêterais mon vol,
Et m'en irais souvent appeler la fauvette,
Pour rire avec le rossignol.

Tu dis que c'est là-haut qu'on chante les louanges
Que la terre répète en tout temps, en tout lieu :
J'y volerais aussi pour entendre les anges
Chanter dans le ciel du bon Dieu.

Sans regrets, sans chagrins, toujours libre et ravie,
Chaque jour le soleil me paraîtrait plus beau ;
Ainsi s'écouleraient les heures de ma vie...
Ah ! si j'étais petit oiseau ! »

— « Sans doute, chère enfant, cette vie a des charmes,
Mais elle compte aussi plus d'un jour douloureux.
L'oiseau n'est pas exempt de craintes ni d'alarmes,
Il est souvent bien malheureux.

Quand l'hiver couvre tout de glace et de tristesse,
Lorsque tu dors, enfant, sous de légers rideaux,
On n'entend plus dans l'air que les cris de détresse
Poussés par les petits oiseaux.

Oh ! que leur voix alors est touchante et plaintive !
Ils vont mourir de faim, de froid et de douleur,
Car ils n'ont plus de mère inquiète, attentive,
Pour les réchauffer sur son cœur.

Plus heureux que l'oiseau, dont la vie est amère,
L'enfant reçoit du ciel un regard plein de feu,
Un cœur intelligent pour comprendre sa mère,
Une âme pour adorer Dieu.

Regarde cet oiseau qui frôle de son aile,
Et la branche de l'arbre, et le gazon fleuri ;
Il va nous faire entendre une chanson nouvelle...
Qu'il est mignon, qu'il est joli !

Il paraît bien joyeux, les airs sont sa patrie !
Sans craindre le péril, sans songer à son sort,
Il chante, court, s'envole, et légère est sa vie ;
Demain peut-être il sera mort. »

Sa mère encor parlait, quand soudain l'éclair brille ;
Bientôt l'air retentit sous le grand peuplier,
Et l'oiseau qui chantait tombe sous la charmille
Frappé par le plomb meurtrier.

On s'élance, on accourt, de terreur palpitantes :
Hélas ! il est trop tard ! Oh ! le cruel chasseur !
L'oiseau fermait déjà ses paupières mourantes ;
Que de regrets, que de douleur !

On essaya pourtant de rappeler la vie,
Longtemps on espéra qu'il rouvrirait les yeux ;
Tout en le réchauffant, la gentille Marie
Versa bien des pleurs douloureux.

Elle lui dit tout bas beaucoup de douces choses
(Car l'enfant sut de Dieu comprendre la leçon) ;
Puis on l'ensevelit dans des feuilles de roses
Que l'on cacha sous le gazon.

Elle revint alors désolée et pensive,
Le cœur gros de soupirs rêvant au pauvre oiseau ;
Et puis, sans dire un mot, sérieuse, attentive,
Elle étudia de nouveau.

Puis, un moment après, elle dit en prière :
« Seigneur ! Seigneur mon Dieu ! de ton ciel triomphant,
Ah ! conserve toujours un enfant à sa mère,
Et garde la mère à l'enfant ! »

Mlle Isabelle Rodier.

AIMER JESUS-CHRIST

PAR - DESSUS TOUTES CHOSES.

Traduction du livre de l'*Imitation*.

Oh ! qu'heureux est celui qui, de cœur et d'esprit,
Sait goûter ce que c'est que d'aimer Jésus-Christ,
Et joindre à cet amour le mépris de soi-même !
Oh ! qu'heureux est celui qui se laisse charmer
Aux célestes attraits de la beauté suprême,
Jusqu'à quitter tout ce qu'il aime
Pour un Dieu qu'il faut seul aimer !...

Qui de la créature embrasse les appas
Trébuchera comme elle, et suivra pas à pas
D'un si fragile appui le débris infaillible.
L'amour de Jésus-Christ a un tout autre effet :
Qui le sait embrasser en devient invincible,
Et sa défaite est impossible
Au temps par qui tout est défait.

Aime-le donc, chrétien, comme le seul ami
Qui puisse enfin te faire un bonheur affermi,
Et sans cesse à ta perte opposer son mérite ;
Attends de tout le reste un entier abandon,
Puisque c'est une loi dans le ciel même écrite,
Qu'il faut un jour que tout te quitte,
Soit que tu le veuilles, ou non.

Pierre Corneille.

AIMEZ JESUS.

Enfants, aimez Jésus dont la voix paternelle
Dit : « Laissez jusqu'à moi s'avancer les petits ; »
Aimez-le pour qu'un jour, réunis sous son aile,
Anges de sa cour éternelle,
Vous l'adoriez au paradis.
Adolescents, aimez le Dieu de la jeunesse,

Abritez dans son cœur votre cœur enflammé.
Il connut l'amitié, cette angélique ivresse :
Reposez-vous dans sa tendresse
Comme fit Jean le bien-aimé.

Vierges qui, vous couvrant de pudiques mystères,
Dérobez vos fronts purs à ce monde insensé,
Colombes des autels, roses des monastères,
Portez vos soupirs solitaires
Vers le céleste Fiancé.

Vous tous qu'à son banquet l'existence convie,
Dans la gloire élevés, dans l'ombre inaperçus,
Mortels qui gravissez les sommets de la vie,
Vieillards à la tête blanchie,
Aimez Jésus ! aimez Jésus !

Paul Reynier (1).

A JESUS.

Prière d'un enfant.

A l'enfant qui te révère
Tu ne te dérobes pas :
Si jusqu'au mont du Calvaire
Il ne peut suivre tes pas,
S'il ne vient pas à ta table
Manger le pain des élus,
Tu l'appelles dans l'étable,
O Jésus, petit Jésus !

L'étable est le petit temple
Que ton amour fit pour nous ;
Là souvent je te contemple
Et je te parle à genoux.
A ton berceau ma prière
N'a point de vœux superflus
Elle cherche ta lumière,
O Jésus, petit Jésus !

Que ta bonté me retire
Loin des chemins hasardeux,
Pour que nous puissions sourire
En nous regardant tous deux ;
Que ta sagesse m'instruise
De ce qui te plaît le plus ;
Que ta grâce me conduise,
O Jésus, petit Jésus !

Si ta parole me reste
En tout temps au fond du cœur;
Si de tout penchant funeste
Je puis demeurer vainqueur ;
Si jamais je ne dévie
Dans la route des vertus,
Prolonge beaucoup ma vie.
O Jésus, petit Jésus !

Mais si mon adolescence
Marche dans l'iniquité;
Si ma robe d'innocence
Doit perdre sa pureté,
N'attends pas ce jour, arrête
L'essor de mes pas perdus !
Frappe ! ma jeune âme est prête,
O Jésus, petit Jésus !

Hippolyte Violeau.

A JESUS CHRIST.

Toi qui suas le sang dans ta détresse affreuse,
Qui tombas d'épouvante à l'heure ténébreuse
Où tu vis le calice aux mains du Séraphin,
O Christ ! de tes douleurs je comprends le mystère :
Les crimes, les erreurs et les maux de la terre
S'étendaient devant toi comme une mer sans fin.

Dans les âges sans nombre où ton regard pénètre,
L'esprit te révélait qu'un siècle devait naître,
Effréné dans sa voie, audacieux, moqueur :
Il passait lentement devant ta face sainte.
Aiguisant tous les dards dont elle sera ceinte,
Et versant dans ta coupe une affreuse liqueur.

Tu détournas la tête... Hélas ! l'absinthe amère
Qu'au soir de tes douleurs te présenta ta mère
N'était que miel, au prix de l'horrible boisson :
Une sueur rougeâtre inonda ton visage;
Il fallut que l'archange éloignât le présage,
Car déjà de la mort tu sentais le frisson.

Oui, je comprends, ô Christ ! cette agonie intime,
Il te blessait au cœur ce fils illégitime ;
Il brisait à sang froid l'ouvrage de tes mains ;
Laissant l'erreur commune et le crime vulgaire,
Il n'avait pas daigné te déclarer la guerre :
Il doutait ! — Dernier terme aux erreurs des humains.

Tandis que chaque siècle en sa course terrestre
T'exhala ses douleurs comme un plaintif orchestre,
Lui passait, sombre, froid, vagabond, effaré :
Comme Satan roulant dans l'espace sans bornes,
Son vol était sans bruit, ses douleurs étaient mornes.
Pour un mutisme affreux l'enfer l'avait taré.

Oui, souvent quelque voix de l'abîme échappée,
T'avait maudit, jadis ; mais, de douleur frappée,
La terre avait gémi, pleuré, prié plus bas;
Des chants d'amour convraient ces actes de démence...
Mais lui reste muet ! négation immense,
Lui, l'infâme, il dédaigne et ne blasphème pas !

Vois au fond de ses marécages
S'enfoncer toute vérité,
Des biens que se lèguent les âges
Il semble seul déshérité.
Avorton reniant son père,
Il n'aime, ne croit, ni n'espère;
Il veut se suffire à lui seul.
Son origine est effacée,
Et son impiété glacée
L'enveloppe comme un linceul.

Vois dans leur sombre indifférence
Dormir ses générations ;
L'astre béni de l'espérance
Semble éteint pour les nations ;
A travers un dédale informe
On s'égare et nul ne s'informe
Quand donc reviendra le soleil :
Le temps rapide nous emporte,
Tout s'efface, tout meurt.... Qu'importe ?
Pourvu qu'on dorme son sommeil.

Pour le plaisir seul on végète,

(1) Jeune poëte chrétien de grande espérance, né à Marseille, le 10 mai 1832, mort à Paris, le 11 mars 1856, avant d'avoir accompli sa vingt-quatrième année.

La chair a seule des besoins,
Et l'esprit abruti rejette
Tout ce qui tend à d'autres soins :
Une vie animale immense
Naît, s'étend, s'use, recommence,
Et si le prophète altéré
Au nom de Dieu parle et commande,
La foule s'étonne et demande :
« Quoi ! Dieu ! n'est-il pas enterré ? »

Le vieillard courbé sur la tombe
Ne s'informe point au delà ;
Il meurt : c'est l'atome qui tombe
Dans le sein qui le recéla.
La jeunesse avide s'élance
Où l'emporte sa turbulence,
Vers le vin, l'or ou le plaisir ;
Chacun s'agite dans sa sphère :
Vivre, voilà l'unique affaire,
Jouir, voilà le seul désir.

Oh ! parlez donc à cette tourbe
De lois, de vertus, de devoir !
A ce troupeau que Satan courbe,
Parlez d'un souverain pouvoir !
Le savant, bercé dans ses songes,
Traite vos dires de mensonges,
Et l'impie en est irrité ;
Le plus grave de rire éclate,
Et le plus sage avec Pilate
Dit : Qu'est-ce que la vérité ?

Et tu vis ce cloaque... Une céleste honte,
Oh ! la honte d'être homme à ta figure monte :
Car voilà ceux à qui tu daignes ressembler !
O Christ ! jusqu'à cette heure, et le coup fut terrible,
Tu n'avais pas compris notre misère horrible...
Dès lors tu commenças à pâlir, à trembler.

Ces outrages directs à ta gloire ineffable !
Ton amour dédaigné ! ton nom traité de fable !
Tant de bienfaits payés par d'indignes forfaits !
Ta majesté bravée et livrée à l'insulte,
Quand le néant s'élève et se fait rendre un culte !...
C'en était trop : Tu dus succomber sous le faix.

Mais encore en tombant tu restais Dieu. Ta bouche
Ne prononça qu'un mot, et la horde farouche
Qui vint une heure après, devant toi recula.
Eh bien ! n'es-tu plus Dieu? Un mot, un geste encore,
Et ce siècle maudit, l'abîme le dévore...
Entends-tu terre et cieux s'écrier : Es- tu là ?

Lève-toi donc, roi du calvaire,
Confonds ces vils blasphémateurs ;
Montre-leur, d'un regard sévère,
Que tu n'es plus ce roi d'acteurs
Traîné de Caïphe à Pilate,
Vêtu de lambeaux d'écarlate,
Objet de haine ou de pitié ;
Mais bien ce monarque suprême
Qui prend les cieux pour diadème,
Et la terre pour marche-pied.

A peine échappé des supplices
Tu daignas rentrer au chemin,
Dans l'homme cherchant tes délices,

Tu vins le prendre par la main ;
Devenant, par un doux miracle,
Son pain, son guide, son oracle,
Ton amour, présent en tout lieu,
A le rendre heureux s'étudie :
Et lui, l'ingrat, te répudie,
Et va jusqu'à nier son Dieu.

Il n'est rien pourtant qu'il ne scrute,
Il perd sa vie en mouvements.
Il anatomise la brute,
Il fouille tous les éléments,
Mais toi seul, ô Christ ! il t'ignore ;
Et la science qui s'honore
De deux atomes découverts,
Ou ne te voit pas, ou t'oublie ;
Il trouve tout, dans sa folie,
Hormis le Dieu de l'univers.

Oh ! lève-toi donc, car l'injure
Me semble dépasser ton front :
Jésus ! lève-toi, je t'adjure,
Et venge-toi de cet affront.
Pousse du pied leur fourmilière,
Ils rentreront dans la poussière
Où ton œil les voit s'égarer :
Lève-toi, prends ton sceptre et tonne,
Et qu'au moins leur foule s'étonne,
Puisqu'elle ne peut adorer.

Tu te tais ?... j'ai compris.— Ta gloire est hors d'atteinte...
— La mèche encor fumant ne doit pas être éteinte...
— Le jour fatal approche, effrayant, solennel...
— La tombe a des secrets, l'enfer des lacs de soufre...
Rien n'échappe à ton bras, et ton bras ne les souffre
Que parce qu'il peut tout et qu'il est éternel.

L'abbé A. Devoille.

A LA GLOIRE DE MARIE.

D'un triomphe éternel je vais tracer l'image...
Est-ce un peuple sauvé ? Non, c'est tout l'univers.
Vaincre la mort, briser ses fers,
Ne fut de ce combat que l'ombre et le présage,
Ici l'enfer succombe et les cieux sont ouverts.

Dissipe notre nuit, parais, divine Aurore,
Toi, qui dois enfanter le Soleil immortel,
Athènes consacre un autel
Au Dieu que l'on attend sans le connaître encore,
Et le druide t'offre un culte solennel.

C'était dans nos forêts que ces prêtres sauvages,
Par un instinct secret, t'adressèrent leurs vœux.
Plus éclairés que nos aïeux,
O Vierge, nous t'offrons de plus dignes hommages :
Le bien qu'ils attendaient est présent à nos yeux.

Qui m'ouvre en ce moment les portes éternelles ?
Je te vois sur ton trône aux plus hauts cieux placé.
Si le tonnerre est balancé,
Tu détournes les coups de nos têtes rebelles,
Tu nous couvres du sang qu'un Dieu même a versé.

Hé ! sans toi des mortels eût-il lavé le crime ?
Ton amour et le sien se sont unis pour nous.
Mère tendre, au juge en courroux

Tu sais mieux qu'Abraham immoler la victime :
Vos deux cœurs ont été percés des mêmes coups.
Pour expier le crime, en étais-tu complice ?...
En recevant le jour nous souillons sa clarté ;
Couverts d'un poison hérité,
Condamnés à la mort, tributaires du vice,
De ces maux nous voyons ton berceau respecté...
Jamais tu ne trompas les vœux que l'on t'adresse,
Le nocher périssant t'implore, et tu le vois :
L'onde, le vent cède à ta voix ;
La nature en tremblant reconnaît sa maîtresse...
N'as-tu pas en naissant forcé toutes les lois ?

ROI.

SAINT ALEXANDRE,

ÉVÊQUE D'ALEXANDRIE.

Quand l'enfer enfante une erreur,
Le ciel produit un juste, et l'arme :
Il jette au monde un cri d'alarme
Pour les batailles du Seigneur.
La bonté divine est immense,
Et ne laisse jamais les Chrétiens sans défense.

Arius, fou d'impiété,
Fait du Verbe une créature,
Il ose attaquer sa nature
Et sa divine éternité !
Alexandre crie au blasphème,
Et l'Eglise avec lui prononce l'anathème.

Toujours luttant, toujours debout,
En Egypte comme à Nicée,
Pour la doctrine menacée
Il combat sans cesse et partout.
Il meurt : le serpent qu'il écrase
Revit... mais pour périr frappé par Athanase.

Succession des saints docteurs,
Oh ! que vous êtes admirable !
Par vous l'Eglise est immuable
Et résiste au choc des erreurs ;
Mais la gloire que Dieu vous donne,
L'Eglise vous l'obtient, l'Eglise vous couronne !

Saint évêque, priez pour nous !
Notre âge est plein d'erreurs infâmes ;
Obtenez-nous, pasteur des âmes,
De bons pasteurs, saints comme vous !
Que l'Eglise, forte et féconde,
Triomphe en tout combat et règne sur le monde !

Justin MAURICE.

ALMA REDEMPTORIS MATER.

(*Traduction de l'Antienne latine.*)

Du divin Rédempteur auguste et sainte Mère,
Pure étoile, porte du ciel,
Porte toujours ouverte ! ô Vierge tutélaire,
D'un peuple qui succombe écoutez l'humble appel !
Nous tombons tout souillés de péchés et de crimes,
Mais nous voulons nous relever ;
Du mal et de l'enfer serons-nous les victimes ?
Vierge, secourez-nous ! vous pouvez nous sauver !
L'ange vous salua, Vierge humble, Vierge pure :
Il vous annonça le Sauveur ;

Un prodige a surpris le monde et la nature :
Vous avez enfanté Dieu, votre Créateur !
O Mère toujours Vierge, ô Mère immaculée,
Salut, du profond de nos cœurs !
Sur la terre d'exil, sombre et triste vallée,
Ayez pitié de nous, misérables pécheurs !

J.-M. HAINGLAISE.

LES ALPES.

Sous mes yeux enchantés, la nature rassemble
Tout ce qu'elle a d'horreur et de beautés ensemble.
Dans un lointain qui fuit un monde entier s'étend.
Et comment embrasser ce mélange éclatant
De verdure, de fleurs, de moissons ondoyantes,
De paisibles ruisseaux, de cascades bruyantes,
De fontaines, de lacs, de fleuves, de torrents,
D'hommes et de troupeaux, sur les plaines errants;
De forêts de sapins au lugubre feuillage ;
De terrains éboulés, de rocs minés par l'âge,
Pendant sur des vallons, où le printemps fleurit;
De coteaux escarpés où l'automne sourit ;
D'abîmes ténébreux, de cimes éclairées,
De neiges couronnant de brûlantes contrées,
Et de glaciers enfin, vaste et solide mer,
Où règne sur son trône un éternel hiver?
Là, pressant sous ses pieds les nuages humides,
Il hérisse les monts de hautes pyramides,
Dont le bleuâtre éclat, au soleil s'enflammant,
Change ces pics glacés en rocs de diamant.
Là viennent expirer tous les feux du solstice.
En vain l'astre du jour, embrasant l'Ecrevisse,
D'un déluge de flamme assiége ces déserts :
La masse inébranlable insulte au roi des airs.
Mais trop souvent la neige, arrachée à leur cime,
Roule en bloc bondissant, court d'abîme en abîme,
Gronde comme un tonnerre, et, grossissant toujours,
A travers les rochers, fracassés dans son cours,
Tombe dans les vallons, s'y brise, et, des campagnes,
Remonte en brume épaisse au sommet des montagnes.

ROUCHER.

A MA LYRE.

Aux jours de ténèbres profondes,
Tout chantre sublime est jeté,
Comme un soleil parmi les mondes,
Pour leur prodiguer sa clarté :
Astre choisi, si je dois luire,
Que mes rayons soient bienfaisants !
Souviens-toi du ciel, ô ma lyre,
Car c'est du ciel que tu descends.

Aujourd'hui quel besoin immense
Du souvenir de ton berceau !
La raison passe pour démence
Et la torche pour un flambeau ;
L'orgueil recommence à construire
Au pied refroidi des volcans.
Souviens-toi du ciel, ô ma lyre,
Car c'est du ciel que tu descends.

Nos sages nous disent encore :
« Peuples, hâtez votre réveil !
D'un plus beau jour chantez l'aurore !.. »
Et c'est le coucher du soleil.

Le lendemain ne se peut lire
Sur des signes plus effrayants.
Souviens-toi du ciel, ô ma lyre,
Car c'est du ciel que tu descends.

Le pouvoir dans sa main débile
Sent expirer l'autorité ;
Son drapeau descend immobile
Le long de son mât attristé ;
On appelle en vain le zéphyre
Autour de ses plis languissants.
Souviens-toi du ciel, ô ma lyre,
Car c'est du ciel que tu descends.

Déjà de nos derniers orages
A peine expirant dans les airs,
S'élèvent les mêmes nuages
Sillonnés des mêmes éclairs.
Que des tonnerres qui vont bruire
Ne s'intimident pas nos chants.
Souviens-toi du ciel, ô ma lyre,
Car c'est du ciel que tu descends.

Et qu'importe que le vulgaire
Soit ou non pour ta déité ?
De sanctuaire en sanctuaire
Il traîne sa servilité ;
L'idole qu'il voudrait proscrire
A cent fois reçu son encens.
Souviens-toi du ciel, ô ma lyre,
Car c'est du ciel que tu descends.

Sous les faisceaux il rêve un maître,
Et sous un maître les faisceaux ;
Le Brutus d'hier est un traître...
Qu'attendent des arcs triomphaux,
Contre ce coupable délire
Lance des accords véhéments !
Souviens-toi du ciel, ô ma lyre,
Car c'est du ciel que tu descends.

D'une faveur tumultueuse
Que d'autres soient fiers de jouir :
D'une palme ignominieuse
Ma tête saura s'affranchir.
Que la vertu daigne sourire,
Voilà le prix où je prétends.
Souviens-toi du ciel, ô ma lyre,
Car c'est du ciel que tu descends.

Parcourons toute la carrière,
Quoiqu'elle soit dans le désert.
Préfère aux autels de Voltaire
Le grabat du pauvre Gilbert.
Que ma bouche, avant que j'expire,
Puisse avouer tous tes accents.
Souviens-toi du ciel, ô ma lyre,
Car c'est du ciel que tu descends.

Jean Reboul.

AMAN,

SON ORGUEIL, SA VENGEANCE.

Aman, ministre d'Assuérus, et Hydaspe, officier du palais.

Hydaspe.

L'heureux Aman a-t-il quelques secrets ennuis ?

Aman.

Peux-tu le demander dans la place où je suis ?
Haï, craint, envié, souvent plus misérable
Que tous les malheureux que mon pouvoir accable.

Hydaspe.

Hé ! qui jamais du ciel eut des regards plus doux ?
Vous voyez l'univers prosterné devant vous.

Aman.

L'univers ! Tous les jours un homme... un vil esclave,
D'un front audacieux me dédaigne et me brave.

Hydaspe.

Quel est cet ennemi de l'Etat et du roi ?

Aman.

Le nom de Mardochée est-il connu de toi ?

Hydaspe.

Qui ? ce chef d'une race abominable, impie ?

Aman.

Oui, lui-même.

Hydaspe.

Hé, seigneur ! d'une si belle vie
Un si faible ennemi peut-il troubler la paix ?

Aman.

L'insolent devant moi ne se courba jamais.
En vain de la faveur du plus grand des monarques
Tout révère à genoux les glorieuses marques ;
Lorsque d'un saint respect tous les Persans touchés
N'osent lever leurs fronts à la terre attachés,
Lui, fièrement assis, et la tête immobile,
Traite tous ces honneurs d'impiété servile,
Présente à mes regards un front séditieux,
Et ne daignerait pas au moins baisser les yeux.
Du palais cependant il assiége la porte :
A quelque heure que j'entre, Hydaspe, ou que je sorte,
Son visage odieux m'afflige et me poursuit ;
Et mon esprit troublé le voit encor la nuit.
Ce matin j'ai voulu devancer la lumière ;
Je l'ai trouvé couvert d'une affreuse poussière,
Revêtu de lambeaux, tout pâle ; mais son œil
Conservait sous la cendre encor le même orgueil.
D'où lui vient, cher ami, cette impudente audace ?
Toi, qui dans ce palais vois tout ce qui se passe,
Crois-tu que quelque voix ose parler pour lui ?
Sur quel roseau fragile a-t-il mis son appui ?

Hydaspe.

Seigneur, vous le savez, son avis salutaire
Découvrit de Tharès le complot sanguinaire (1).
Le roi promit alors de le récompenser :
Le roi, depuis ce temps, paraît n'y plus penser.

Aman.

Non ; il faut à tes yeux dépouiller l'artifice :
J'ai su de mon destin corriger l'injustice ;
Dans les mains des Persans jeune enfant apporté,
Je gouverne l'empire où je fus acheté ;
Mes richesses des rois égalent l'opulence :
Environné d'enfants, soutiens de ma puissance,
Il ne manque à mon front que le bandeau royal :
Cependant (des mortels aveuglement fatal !)

(1) Tharès, et son complice Bagathas, étaient préposés à la garde des portes. (*Esth.*, XII.)

De cet amas d'honneurs la douceur passagère
Fait sur mon cœur à peine une atteinte légère ;
Mais Mardochée, assis aux portes du palais,
Dans ce cœur malheureux enfonce mille traits,
Et toute ma grandeur me devient insipide
Tandis que le soleil éclaire ce perfide.

HYDASPE.

Vous serez de sa vue affranchi dans dix jours ;
La nation entière est promise aux vautours.

AMAN.

Ah ! que ce temps est long à mon impatience !
C'est lui, je te veux bien confier ma vengeance,
C'est lui qui, devant moi refusant de ployer,
Les a livrés au bras qui les va foudroyer.
C'était trop peu pour moi d'une telle victime :
La vengeance trop faible attire un second crime ;
Un homme tel qu'Aman, lorsqu'on l'ose irriter,
Dans sa juste fureur ne peut trop éclater.
Il faut des châtiments dont l'univers frémisse ;
Qu'on tremble en comparant l'offense et le supplice ;
Que les peuples entiers dans le sang soient noyés.
Je veux qu'on dise un jour aux siècles effrayés :
Il fut des Juifs ; il fut une insolente race,
Répandus sur la terre ils en couvraient la face :
Un seul osa d'Aman attirer le courroux ;
Aussitôt de la terre ils disparurent tous.

HYDASPE.

Ce n'est donc pas, seigneur, le sang amalécite
Dont la voix à les perdre en secret vous excite ?

AMAN.

Je sais que, descendu de ce sang malheureux,
Une éternelle haine a dû m'armer contre eux ;
Qu'ils firent d'Amalec un indigne carnage ;
Que, jusqu'aux vils troupeaux, tout éprouva leur rage ;
Qu'un déplorable reste à peine fut sauvé :
Mais, crois-moi, dans le rang où je suis élevé,
Mon âme, à la grandeur tout entière attachée,
Des intérêts du sang est faiblement touchée.
Mardochée est coupable ; et que faut-il de plus ?
Je prévins donc contre eux l'esprit d'Assuérus ;
J'inventai des couleurs ; j'armai la calomnie ;
J'intéressai sa gloire : il trembla pour sa vie ;
Je les peignis puissants, riches, séditieux ;
Leur Dieu même ennemi de tous les autres dieux.
« Jusqu'à quand souffre-t-on que ce peuple respire,
» Et d'un culte profane infecte votre empire ?
» Etrangers dans la Perse, à nos lois opposés,
» Du reste des humains ils semblent divisés,
» N'aspirent qu'à troubler le repos où nous sommes,
» Et, détestés partout, détestent tous les hommes.
» Prévenez, punissez leurs insolents efforts ;
» De leur dépouille enfin grossissez vos trésors. »
Je dis, et l'on me crut. Le roi, dès l'heure même,
Mit dans ma main le sceau de son pouvoir suprême :
« Assure, me dit-il, le repos de ton roi,
» Va, perds ces malheureux : leur dépouille est à toi. »
Toute la nation fut ainsi condamnée.
Du carnage avec lui je réglai la journée.
Mais de ce traître enfin le trépas différé
Fait trop souffrir mon cœur, de son sang altéré.

Un je ne sais quel trouble empoisonne ma joie.
Pourquoi dix jours encor faut-il que je le voie ?

Jean RACINE.

A MARIE.

Hommage du jeune poëte.

Mère, les orphelins, les enfants aux pieds nus,
Les mendiants en pleurs, les anges inconnus
Qui vont visiter les chaumières,
Les pauvres, les petits connaissent ton autel,
Et portent chaque jour à ton cœur maternel
Leur bouquet de saintes prières.

La jeune épouse t'offre un enfant nouveau-né,
La vierge, un chaste front de vertu couronné,
L'enfant, son éternel sourire ;
Mais rarement, hélas ! un poëte pieux
Incline à tes genoux son front harmonieux,
A tes parvis suspend sa lyre.

O ma mère ! la vie à peine m'a bercé ;
A peine dix-huit fois le printemps a passé
Sur mon cœur qui t'aime et qui chante;
Mais que te font les jours? Tous les miens sont à toi,
Prends-moi pour ton poëte, ô ma mère ! prends-moi
Pour dire ta beauté touchante.

Comme le rossignol éclôt dans le printemps,
Que mon apostolat commence à dix-huit ans :
C'est l'âge où le cœur est plus tendre;
Et moi, je veux t'aimer, me suspendre à tes yeux,
Te chercher sur la terre et te chercher aux cieux,
Partout te voir, partout t'entendre.

La gloire !.... Qu'est-ce donc ? une statue en deuil
Que l'on achète, afin d'en parer son cercueil,
Au prix des sueurs et des veilles.
La volupté ! Bien loin ses plaisirs flétrissants,
Qui nous cachent la mort dans les plaisirs des sens,
Le serpent sous les fleurs vermeilles.

L'amour ! Ce nom sacré s'est souillé dans nos chants,
L'enfant de Dieu s'allie aux filles des méchants,
Sa robe a traîné dans leur fange.
Ils l'ont découronné de sa gerbe de feu ;
Ainsi qu'un vil jouet, ils ont, hors du saint lieu,
Traîné ses blanches ailes d'ange.

Il ne reste que toi, mère, que ta beauté !
Azur, astres, frimas, roses, printemps, été,
En tout je veux voir ton image.
Je veux vivre à tes pieds ou caché dans ton sein,
Et mourir en baisant ta maternelle main.
Les yeux tournés vers ton visage.

Paul REYNIER.

L'AMBITIEUX

DÉPEINT PAR LUI-MÊME.

MATHAN, prêtre de Baal, à son confident Nabal.

Ami, peux-tu penser que d'un zèle frivole
Je me laisse aveugler par une vaine idole,
Pour un fragile bois, que, malgré mon secours,
Les vers, sur son autel, consument tous les jours ?
Né ministre du Dieu qu'en ce temple on adore,
Peut-être que Mathan le servirait encore,
Si l'amour des grandeurs, la soif de commander
Avec son joug étroit pouvaient s'accommoder.

Qu'est-il besoin, Nabal, qu'à tes yeux je rappelle
De Joad et de moi la fameuse querelle,
Quand j'osai contre lui disputer l'encensoir,
Mes brigues, mes combats, mes pleurs, mon désespoir?
Vaincu par lui, j'entrai dans une autre carrière,
Et mon âme à la cour s'attacha tout entière.
J'approchai par degrés de l'oreille des rois,
Et bientôt en oracle on érigea ma voix.
J'étudiai leur cœur, je flattai leurs caprices,
Je leur semai de fleurs le bord des précipices ;
Près de leurs passions rien ne me fut sacré :
De mesure et de poids je changeais à leur gré.
Autant que de Joad l'inflexible rudesse
De leur superbe oreille offensait la mollesse,
Autant je les charmais par ma dextérité,
Dérobant à leurs yeux la triste vérité,
Prêtant à leurs fureurs des couleurs favorables,
Et prodigue surtout du sang des misérables.

Enfin, au Dieu nouveau qu'elle avait introduit
Par les mains d'Athalie un temple fut construit.
Jérusalem pleura de se voir profanée.
Des enfants de Lévi la troupe consternée
En poussa vers le ciel des hurlements affreux.
Moi seul donnant l'exemple aux timides Hébreux,
Déserteur de leur loi, j'approuvai l'entreprise,
Et par là de Baal méritai la prêtrise.
Par là je me rendis terrible à mon rival,
Je ceignis la tiare et marchai son égal.
Toutefois, je l'avoue, en ce comble de gloire,
Du Dieu que j'ai quitté l'importune mémoire
Jette encore en mon âme un reste de terreur ;
Et c'est ce qui redouble et nourrit ma fureur.
Heureux si, sur son temple achevant ma vengeance,
Je puis convaincre enfin sa haine d'impuissance,
Et, parmi les débris, le ravage et les morts,
A force d'attentats perdre tous mes remords !

Jean Racine.

L'AME

S'ANÉANTISSANT DEVANT LA MAJESTÉ DIVINE.

De cet être infini l'infini te sépare.
Du char glacé de l'Ourse aux feux de Sirius
Il règne : il règne encore où les cieux ne sont plus.
Dans ce gouffre sacré quel mortel peut descendre ?
L'immensité l'adore et ne peut le comprendre ;
Et toi, songe de l'être, atome d'un instant,
Egaré dans les airs sur ce globe flottant,
Des mondes et des cieux spectateur invisible,
Ton orgueil pense atteindre à l'Etre inaccessible !
Tu prétends lui donner tes ridicules traits ;
Tu veux, dans ton Dieu-même, adorer tes portraits !

Ni l'aveugle hasard, ni l'aveugle matière,
N'ont pu créer mon âme, essence de lumière.
Je pense : ma pensée atteste plus un Dieu
Que tout le firmament et ses globes de feu.
Voilé de sa splendeur, dans sa gloire profonde,
D'un regard éternel il enfante le monde.
Les siècles devant lui s'écoulent, et le temps
N'oserait mesurer un seul de ses instants.
Ce qu'on nomme destin n'est que sa loi suprême ;
L'immortelle nature est sa fille, est lui-même.

Il est ; tout est par lui : seul être illimité,
En lui tout est vertu, puissance, éternité.
Au delà des soleils, au delà de l'espace,
Il n'est rien qu'il ne voie, il n'est rien qu'il n'embrasse.
Il est seul du grand tout le principe et la fin,
Et la création respire dans son sein.

Ponce-Denis Le Brun.

L'AME CHRETIENNE.

Dans les liens du corps notre âme prisonnière
Par un sublime instinct aspire à d'autres lieux ;
Sa pensée à la vie échappe tout entière,
Dans le sein d'un mortel elle rêve les cieux.
Elle semble à regret habiter la matière ;
Et souveraine encor dans sa captivité,
Se rappelant toujours son essence première,
Vouloir se rattacher à la Divinité.

Rien ne peut ralentir sa vive impatience ;
Et Dieu seul peut fixer son regard solennel :
On dirait que du ciel ayant l'expérience,
Rien n'accomplit ici son désir éternel :
Elle paraît grandir au sein de la souffrance ;
Sur les vagues du temps assurant son repos,
Elle dit au Seigneur : « Soyez mon espérance ! »
Et la main du Seigneur la soutient sur les flots.

C'est en vain que la joie en passant la convie,
Que le plaisir lui crie : « Arrête près de moi ! »
Tout le bonheur qui brille au prisme de la vie
S'évanouit pour elle au flambeau de la foi.
Le Seigneur qui la cherche et l'envie à la terre,
A l'attrait du danger oppose un saint effroi ;
Et d'un céleste appui découvrant le mystère,
Lui répète en secret : « Je suis auprès de toi ! »

Mme de Céré-Barbé.

L'AME.

I.

Fils du ciel, je fuirai les honneurs de la terre ;
Dans mon abaissement je mettrai mon orgueil ;
Je suis le roi banni, superbe et solitaire,
Qui veut le trône ou le cercueil ;
Je hais le bruit du monde et je crains sa poussière.
La retraite paisible et fière
Réclame un cœur indépendant ;
Je ne veux point d'esclave et ne veux point de maître ;
Laissez-moi rêver seul au désert de mon être :
J'y cherche le buisson ardent.

Toi, qu'aux douleurs de l'homme un Dieu caché convie,
Compagne sous les cieux de l'humble humanité,
Passagère immortelle, esclave de la vie,
Et reine de l'éternité,
Ame ! aux instants heureux comme aux heures funèbres,
Rayonne au fond de mes ténèbres ;
Règne sur mes sens combattus ;
Oh ! de ton sceptre d'or romps leur chaîne fatale,
Et nuit et jour, pareille à l'antique vestale,
Veille au feu sacré des vertus.

Est-ce toi dont le souffle a visité ma lyre,
Ma lyre, chaste sœur des harpes de Sion,
Et qui viens dans ma nuit avec un doux sourire,

Comme une belle vision ?
Sur mes terrestres fers, ô vierge glorieuse,
Pose l'aile mystérieuse
Qui t'emporte au ciel dévoilé.
Viens-tu m'apprendre, écho de la voix infinie,
Quelque secret d'amour, de joie ou d'harmonie,
Que les anges t'ont révélé ?

II

Vis-tu ces temps d'innocence,
Où, quand rien n'était maudit,
Dieu, content de sa puissance,
Fit le monde et s'applaudit ?
Vis-tu, dans ces jours prospères
Du jeune aïeul de nos pères
Eve enchanter le réveil;
Et dans la sainte phalange,
Au front du premier archange
Luire le premier soleil ?

Vis-tu, des torrents de l'être,
Parmi de brûlants sillons,
Les astres, joyeux de naître,
S'échapper en tourbillons,
Quand Dieu, dans sa paix féconde,
Penché de loin sur le monde,
Contemplait ces grands tableaux,
Lui, centre commun des âmes,
Foyer de toutes les flammes,
Océan de tous les flots ?

III.

Suivais-tu du Seigneur la marche solennelle,
Lorsque l'Esprit porta la parole éternelle
De l'abîme des eaux aux régions du feu;
Au jour où, menaçant la terre virginale,
Comme d'un char léger pressant l'ardent essieu,
Un roi vaincu refuse une lutte inégale,
Le Chaos éperdu s'enfuyait devant Dieu?

As-tu vu loin des cieux, châtiant ses complices,
Le roi du mal, armé du sceptre des supplices,
Dans le gouffre où jamais la terreur ne s'endort ;
Lieu funèbre où, pleurant les songes de la terre,
Le crime se réveille enfantant le remord,
Et qu'un Dieu visita, revêtu de mystère,
Quand d'enfer en enfer il poursuivit la mort ?

IV.

Montre-moi l'Eternel, donnant comme un royaume,
Le temps à l'éphémère et l'espace à l'atome ;
Le vide obscur, des nuits tombeau silencieux,
Les foudres se croisant dans leur sphère tonnante,
Et la comète rayonnante
Traînant sa chevelure éparse dans les cieux.

Mon esprit sur ton aile, ô puissante compagne,
Vole de fleur en fleur, de montagne en montagne,
Remonte aux champs d'azur d'où l'homme fut banni,
Du secret éternel lève le voile austère ;
Car il voit plus loin que la terre :
Ma pensée est un monde errant dans l'infini.

V.

Mais la vie, ô mon âme, a des piéges dans l'ombre.
Sois le guerrier captif qui garde sa prison,
Des feux de l'ennemi compte avec soin le nombre,

Et sous le jour brûlant ainsi qu'en la nuit sombre,
Surveille au loin tout l'horizon.

Je ne suis point celui qu'une ardeur vaine enflamme,
Qui refuse à son cœur un amour chaste et saint,
Porte à Dagon l'encens que Jéhovah réclame,
Et, voyageur sans guide, erre autour de son âme,
Comme autour d'un cratère éteint.

Il n'ose, offrant à Dieu sa nudité parée,
Flétrir les fleurs d'Eden d'un souffle criminel ;
Fils banni, qui, traînant sa misère ignorée,
Mendie et pleure, assis sur la borne sacrée
De l'héritage paternel.

Et les anges entre eux disent : « Voilà l'impie;
» Il a bu des faux biens le philtre empoisonneur :
» Devant le juste heureux que son crime s'expie ;
» Dieu rejette son âme ! elle s'est assoupie
» Durant la veille du Seigneur. »

Toi, puisses-tu bientôt, secouant ma poussière,
Retourner radieuse au radieux séjour !
Tu remonteras pure à ta source première,
Et, comme le soleil emporte sa lumière,
Tu n'emporteras que l'amour !

VI.

Malheureux l'insensé dont la vue asservie
Ne sent point qu'un esprit s'agite dans la vie !
Mortel, il reste sourd à la voix du tombeau ;
Sa pensée est sans aile, et son cœur est sans flamme :
Car il marche, ignorant son âme,
Tel qu'un aveugle errant qui porte un vain flambeau.

Victor Hugo.

L'AMERIQUE DECOUVERTE.

Hé! qui du grand Colomb ne connaît point l'histoire,
Lui, dont un nouveau monde éternisa la gloire?
Illustre favori du maître du trident,
L'heureux Colomb voguait sur l'abîme grondant;
Sa nef avait franchi les colonnes d'Alcide;
Les phoques, les tritons, la jeune néréide
Voyaient d'un œil surpris ces drapeaux, ces soldats,
Ces bronzes menaçants, cette forêt de mâts,
Et ces hardis vaisseaux, flottantes citadelles,
A qui les vents vaincus semblaient céder leurs ailes.
Depuis six mois entiers ils erraient sur les eaux;
Dépourvus d'aliments, épuisés de travaux,
Les matelots sentaient défaillir leur courage,
Et d'une voix plaintive imploraient le rivage.
Mille maux à la fois leur présagent leur fin,
Et la contagion se ligue avec la faim.
Pour comble de malheurs, sur l'Océan immense
Les airs sont en repos, les vagues en silence;
Dans la voile pendante aucun vent ne frémit;
Et dans ce calme affreux dont le nocher gémit,
L'oreille n'entend plus, durant la nuit profonde,
Que le bruit répété des morts tombant dans l'onde.
Plusieurs au haut des mâts interrogent de loin
Les terres et les mers, sourdes à leur besoin.
Rien ne paraît : des cœurs un noir transport s'empare
(Lorsqu'il est sans espoir, le malheur rend barbare);
Tous fondent sur le chef : à son poste arraché,
Au pied du plus haut mât Colomb est attaché;
Cent fois de la tempête il défia la rage,

Mais qu'opposera-t-il à ce nouvel orage?
Sans changer son destin l'astre du jour a lui;
De farouches regards errent autour de lui.
Inutiles fureurs pour son âme intrépide!
La mort, l'affreuse mort n'a rien qui l'intimide :
Mais avoir vainement affronté tant de maux,
Mais mourir près d'atteindre à des mondes nouveaux,
Ce grand espoir trompé, tant de gloire perdue,
Plus que tous les poignards, voilà ce qui le tue.
Sur ce cœur que déjà déchire le regret
Le fer enfin se lève, et le trépas est prêt :
Plus d'espoir. Tout à coup de la rive indienne
Un air propice apporte une odorante haleine;
Il sent, il reconnaît le doux esprit des fleurs :
Tout son cœur s'abandonne à ces gages flatteurs;
Un souffle heureux se joint à cet heureux présage.
Alors, avec l'espoir reprenant son courage :
« Malheureux compagnons de mon malheureux sort,
Vous savez si Colomb peut redouter la mort;
Mais si, toujours fidèle au destin qui m'anime,
Votre chef seconda votre âme magnanime;
Si pour ce grand projet je bravai, comme vous,
Et l'horreur de la faim, et les flots en courroux;
Encor quelques moments (je ne sais quel présage
A cette âme inspirée annonce le rivage),
Si ce monde où je cours fuit encor devant nous,
Demain, tranchez mes jours, tout mon sang est à vous. »
A ce noble discours, à sa mâle assurance,
A cet air inspiré qui leur rend l'espérance,
Un vieux respect s'éveille au cœur des matelots;
Ils ont cru voir le Dieu qui maîtrise les flots :
Soudain, comme à sa voix les tempêtes s'apaisent,
Aux accents de Colomb les passions se taisent;
On obéit, on part, on vole sur les mers;
La proue en longs sillons blanchit les flots amers.
Enfin, des derniers feux quand l'Olympe se dore
Et brise ses rayons dans les mers qu'il colore,
Le rivage, de loin, semble poindre à leurs yeux.
Soudain tout retentit de mille cris joyeux.
Les coteaux par degrés sortent du noir abîme,
De moment en moment les bois lèvent leur cime.
Et de l'air embaumé, que leur porte un vent frais,
Le parfum consolant les frappe de plus près.
On redouble d'efforts, on aborde, on arrive :
Des prophétiques fleurs qui parfument la rive
Tous couronnent leur chef : et leurs festons chéris,
Présage de succès, en deviennent le prix.

DELILLE.

AMIS DU CIEL.

Le ciel a ses amis qu'il sauve du naufrage :
Nous les reconnaissons à cette douce paix
Que celle de leur âme étale sur leurs traits;
A ce front qui d'abord annonce la présence
Et la sérénité de l'heureuse innocence.
Ils sont l'honneur de l'homme, on peut à leurs discours,
Sans craindre un repentir, se confier toujours.
L'aimable vérité sur leurs lèvres assise
En bannit l'art qui trompe, et même qui déguise.
Il n'est point dans leurs cœurs de replis tortueux.
Hélas! nous naissons tous pour être vertueux :

Le chemin aplani sans cesse nous rappelle.
Hé! pourquoi s'égarer quand la route est si belle!

Louis RACINE.

L'AMITIE.

Pour les cœurs corrompus l'amitié n'est point faite.
O divine amitié, félicité parfaite,
Seul mouvement de l'âme où l'excès soit permis,
Change en bien tous les maux où le Ciel m'a soumis!
Compagne de mes pas, dans toutes mes demeures,
Dans toutes les saisons, et dans toutes les heures,
Sans toi, tout homme est seul; il peut, par ton appui,
Multiplier son être, et vivre dans autrui.
Idole d'un cœur juste, et passion du sage,
Amitié! que ton nom couronne cet ouvrage;
Qu'il préside à mes vers comme il règne en mon cœur;
Tu m'appris à connaître, à chanter le bonheur.

VOLTAIRE.

L'AMITIE.

Noble et tendre amitié, je te chante en mes vers :
Du poids de tant de maux semés dans l'univers,
Par tes soins consolants, c'est toi qui nous soulages.
Trésor de tous les lieux, bonheur de tous les âges,
Le ciel te fit pour l'homme, et tes charmes touchants
Sont nos derniers plaisirs, sont nos premiers penchants.
Qui de nous, lorsque l'âme encor naïve et pure
Commence à s'émouvoir, et s'ouvre à la nature,
N'a pas senti d'abord, par un instinct heureux,
Le besoin enchanteur, ce besoin d'être deux,
De dire à son ami ses plaisirs et ses peines?

D'un zéphyr indulgent si les douces haleines
Ont conduit mon vaisseau sur des bords enchantés,
Sur ce théâtre heureux de mes prospérités,
Brillant d'un vain éclat, et vivant pour moi-même,
Sans épancher mon cœur, sans un ami qui m'aime,
Porterai-je moi seul, de mon ennui chargé,
Tout le poids d'un bonheur qui n'est point partagé?
Qu'un ami sur mes bords soit jeté par l'orage,
Ciel! avec quel transport je l'embrasse au rivage!
Moi-même entre ses bras si le flot m'a jeté,
Je ris de mon naufrage et du flot irrité.

Oui, contre deux amis la fortune est sans armes;
Ce nom répare tout : sais-je, grâce à ses charmes,
Si je donne ou j'accepte? Il efface à jamais
Ce mot de bienfaiteur, et ce mot de bienfaits.

Si, dans l'été brûlant d'une vive jeunesse,
Je saisis du plaisir la coupe enchanteresse,
Je veux, le front ouvert, de la feinte ennemi,
Voir briller mon bonheur dans les yeux d'un ami.
D'un ami! ce nom seul me charme et me rassure.
C'est avec mon ami que ma raison s'épure,
Que je cherche la paix, des conseils, un appui;
Je me soutiens, m'éclaire, et me calme avec lui.
Dans des piéges trompeurs si ma vertu sommeille,
J'embrasse, en le suivant, sa vertu qui m'éveille;
Dans le champ varié de nos doux entretiens,
Son esprit est à moi, ses trésors sont les miens.
Je sens, dans mon ardeur, par les siennes pressées,
Naître, accourir en foule, et jaillir mes pensées.
Mon discours s'attendrit d'un charme intéressant,
Et s'anime à sa voix du geste et de l'accent.

DUCIS.

AMITIE.

Fille du ciel, vertu des belles âmes,
L'homme a senti le besoin de tes flammes ;
Je dois encor peindre l'enchantement
Des voluptés que l'on goûte en aimant :
Mon cœur les sent, ma bouche peut les dire ;
La confiance établit ton empire,
L'égalité fait ta suprême loi,
Et l'âge d'or n'est connu que par toi.

Des goûts divers que la nature inspire
Le plus heureux n'est souvent qu'un martyre.
Des passions le tumulte orageux
Trouble nos cœurs, tyrannise nos vœux.
L'amour trahit, l'ambition dévore,
La grandeur pèse, et ce bien qu'on ignore,
L'amitié seule excite des transports
Nés sans tourments et nourris sans remords.

Les passions, dont je me peins l'image,
N'offrent aux yeux qu'un vaste paysage
D'arides champs de torrents traversés ;
J'y vois des camps que la guerre a tracés :
Là sont des tours que la cendre a couvertes,
De vieux palais et des cités désertes ;
Là, des tombeaux de cyprès entourés.
Des voyageurs inquiets, égarés,
Suivent sans guide une route trompeuse
A la lueur d'une clarté douteuse.
Je vois enfin tous ces objets couverts
D'un ciel d'orage entrecoupé d'éclairs.

Si l'amitié nous mène à son empire,
Quel autre aspect se présente à décrire ?
Tout flatte ici, tout repose les yeux :
C'est un vallon charmant, délicieux,
Où, retenu dans ses bornes fécondes,
Un fleuve égal roule ses claires ondes ;
Des bois riants, des coteaux cultivés,
Naissent au loin, l'un sur l'autre élevés.
La paix unit des heureux et des sages,
Qui sur les fleurs parcourent ces rivages,
Et l'horizon d'un ciel pur et serein
S'ouvre aux rayons d'un soleil du matin.
Habitons-la cette rive chérie
Où le bonheur a choisi sa patrie.

BERNARD.

L'AMITIE.

Le coq chante... sa voix, bruyante sentinelle,
M'éveille dans la nuit et vers Dieu me rappelle.
Dieu du haut de son trône embrasse l'univers ;
Sur l'atome et sur moi ses regards sont ouverts.
Qu'il me voit malheureux !..Toujours remplis de larmes,
Mes yeux... Mais repoussons de stériles alarmes.
Quelle était ma faiblesse ! Ai-je donc oublié
Que l'homme à l'infortune en naissant fut lié ?
Sous le joug du destin fléchissons sans murmure...
La vie est un fardeau qu'imposa la nature.
Charme éternel du monde ! ô fruit délicieux !
Que fit croître pour nous l'influence des cieux,
Amitié ! le nectar qu'à l'aurore vermeille
Butine sur les fleurs la diligente abeille,
Est moins doux et moins pur, moins savoureux que toi.

J'eus un ami, la mort le sépara de moi.
Ami de ma jeunesse, ô malheureux Philandre,
Hélas ! où retrouver ce cœur sensible et tendre ?
Je l'aimais comme un frère, et l'aime plus encor
Depuis que vers les cieux il a pris son essor.
Entouré malgré moi d'une horreur imprévue,
Loin de l'éclat du jour qui s'éteint à ma vue,
Je crois me perdre au fond d'un bois silencieux,
Ou dans un souterrain muet, religieux ;
Je crois, à la lueur des lampes sépulcrales,
Mesurer ces cercueils, ces tombes inégales,
Où, par un bras d'airain les rois précipités,
Dorment sans diadème et ne sont plus flattés.
Recueillons notre esprit, et d'un pied téméraire
Allons... De mon ami voilà le sanctuaire.
Quel spectacle d'effroi... ce soleil qui pâlit...
Cet abîme inconnu... ce corps qui s'affaiblit...
Cette immortalité dont l'aspect le console,
Et ce dernier soupir d'une âme qui s'envole...
Philandre, par ses maux doucement abattu,
Consolait ses amis, leur léguait sa vertu ;
Et nous, à ses côtés, dans une extase sainte,
Nous le vîmes mourir sans murmure et sans crainte.
Je ne sais quel prestige enchantait nos douleurs,
Et mêlait dans nos yeux le sourire et les pleurs.
A l'heure où le soleil, las d'éclairer le monde,
Plonge son char de flamme au vaste sein de l'onde,
Tandis que les brouillards s'élèvent vers les cieux,
Que la nuit, s'avançant à pas silencieux,
Laisse dans les vallons, déjà muets et sombres,
Se répandre et tomber la rosée et les ombres ;
Au faîte d'une tour, sur la cime des monts
L'œil encor du soleil voit les derniers rayons ;
Ainsi, dans ces moments où les esprits vulgaires
Au milieu de la nuit frémissent solitaires,
Vers ce lit de douleur se frayant un chemin,
L'ange du ciel descend, des palmes à la main ;
Du juste en souriant il ferme la paupière,
L'enlève, et l'introduit au palais de lumière.

BAOUR-LORMIAN.

L'AMITIE.

Pain des forts que le cœur à son gré multiplie,
Calice aux profondeurs pures de toute lie,
Vin qui réchauffe l'âme et n'enivre jamais,
Chaste plante qui croît sur les plus hauts sommets,
Amitié, don du ciel, fleur des vertus de l'homme,
Nom viril dont l'amour chez les anges se nomme !
Le cœur qui t'appartient et qui suit ton sentier,
Aux austères devoirs reste encor tout entier ;
Bien loin de l'épuiser tu rends double sa force,
Tes fruits, à toi, n'ont pas de cendre sous l'écorce.

Amitié ! joug divin qu'on porte librement ;
Chaîne où l'on s'est lié sans fol aveuglement,
Qu'aucun hasard fatal n'aggrave ou ne dénoue ;
Election du cœur que la raison avoue !
Amitié ! notre appui quand tout autre s'abat ;
Sagesse qui prévoit et force qui combat ;
Acier fidèle, armure et lame bien trempée,
Je te serre à mon flanc comme on serre une épée !
Par toi, contre le sort sachant que l'on est deux,

On marche confiant dans les chocs hasardeux.
Quand l'amour le plus pur sous maint voile se cache,
On te porte au grand jour comme un écu sans tache.

O bonheur de donner ce nom sacré d'ami,
Présage de vertus en deux cœurs affermi !
Outre sa conscience avoir un autre juge,
Contre son propre cœur se créer un refuge,
Un témoin qui vous suit, vous conseille en tout lieu ;
A qui l'on se confesse et l'on croit comme à Dieu ;
Qui, resté clairvoyant quand notre esprit s'enivre,
Donne un rude conseil et nous aide à le suivre ;
Et, si nous faiblissons, devenu triste et doux,
Du juste châtiment pleure avec nous, sur nous ;
Le seul qui puisse, avec ses mains tendres et pures,
Sans irriter le mal, toucher à nos blessures !

Amitié ! nœud charmant que tressent les douleurs,
Beau jour qui, bien souvent, se lève au sein des pleurs,
Amitié ! toi qui peux, sans autres espérances,
Faire un double bonheur en mêlant deux souffrances.

Soleil de tous climats et de toute saison,
Douce chaleur au cœur, lumière à la raison,
Amitié ! tu ne luis que sur les grandes âmes ;
Jamais un œil impur ne réfléchit tes flammes,
Tu ne dores qu'un front de ta candeur vêtu.
Amitié, n'es-tu pas toi-même une vertu ?
Forte vertu qui cache une douceur insigne !
On ne peut s'en sevrer sitôt qu'on en est digne.
Saint trésor qu'on achète avec le don de soi,
Amitié ! l'Homme-Dieu n'a pas vécu sans toi !

Victor DE LAPRADE.

DE L'AMITIÉ FAMILIÈRE AVEC JÉSUS-CHRIST.

(Trad. du livre de l'*Imitation.*)

I. Tout est facile et doux quand Jésus est présent ;
Vient-il à s'éloigner, tout est dur et pesant.

Si Jésus ne lui fait entendre sa parole,
L'âme, dans ses douleurs, n'a rien qui la console ;
Mais à peine Jésus en nous a-t-il parlé,
Le cœur s'épanouit, et renaît consolé.

Madeleine, au milieu de sa douleur mortelle,
Dès que Marthe lui dit : « Le maître vous appelle,
« Il est là, » tarda-t-elle, à la voix de sa sœur,
A se lever du lieu témoin de son malheur ?

O moment de bonheur, où Jésus-Christ envoie
A l'âme désolée un rayon de sa joie !

Que, sans Jésus, le cœur est dur et desséché !
Vanité, folle erreur, si vous avez cherché,
Hors de Jésus, un bien où votre amour se fonde !
N'est-ce pas perdre plus que de perdre le monde ?

II. Ce monde, que peut-il vous donner sans Jésus ?
Etre avec le Sauveur, c'est, comme les élus,
Du paradis déjà savourer les délices,
Et, sans lui, c'est l'enfer avec tous ses supplices.

Si Jésus est en vous, vos ennemis alors
Pour vous nuire feront d'inutiles efforts.

Qui peut trouver Jésus, trouve un trésor immense ;
Que dis-je ? il a trouvé le bien par excellence.

Qui perd Jésus, perd tout ; et c'est un tel revers,
Qu'on perdrait moins encore en perdant l'univers.

L'indigent, avec lui, nage dans l'opulence,
Et le riche, sans lui, languit dans l'indigence.

III. Avec Jésus quel art c'est de s'entretenir,
Et combien est prudent qui sait le retenir !

Voulez-vous de Jésus savourer la présence,
A l'amour de la paix joignez l'humble innocence.

Soyez calme et pieux, et Jésus-Christ toujours,
Hôte de votre cœur, embellira vos jours.
Mais vous l'aurez bientôt chassé de cette place,
Et bientôt vous aurez perdu sa sainte grâce,
Si, vous embarrassant du monde extérieur,
Vous laissez à son charme entraîner votre cœur.

Et si vous le chassez, privé de sa présence,
Où trouver un ami qui vous prête assistance ?

Sans ami l'on ne peut goûter aucun bonheur,
Et si Jésus n'a point avant tous votre cœur,
Vous serez accablé, durant votre carrière,
Du poids de vos chagrins et de votre misère.

C'est donc folie à vous de mettre votre appui
Ou de vous réjouir en quelque autre que lui.

Mieux vaut du monde entier s'attirer la colère,
Que d'avoir à Jésus le malheur de déplaire.

Que de tous les amis que vous aimez le plus,
Aucun donc ne vous soit aussi cher que Jésus.

IV. A cause de Jésus, il faut que l'on s'entr'aime
Il faut aimer Jésus à cause de lui-même.

Lui seul doit être aimé d'un amour infini,
Car il est le seul bon, le seul fidèle ami.

En Jésus, pour Jésus, l'humanité m'est chère ;
Ami comme ennemi, l'homme est pour l'homme frère
Ah ! prions-le pour tous, qu'ils puissent à leur tour
Le connaissant enfin, répondre à son amour.

Ne désirez jamais aucune préférence
Dans l'estime ou l'amour que l'homme vous dispense
C'est un droit en effet qui n'appartient qu'à Dieu
Qui n'a d'égal à lui que lui-même en tout lieu.

Ne soyez point jaloux de régner sur une âme ;
D'aucun amour non plus n'entretenez la flamme :
Que Jésus soit en vous ; que tout homme de bien
Offre au cœur de Jésus un temple dans le sien.

V. Conservez avec soin une âme libre et pure,
Sans vous embarrasser d'aucune créature.

De tout enfin il faut vous être dépouillé,
Offrir au ciel un cœur qui ne soit point souillé,
Si vous voulez marcher libre de toute chaîne,
Et goûter du Seigneur la douceur souveraine.

Mais ne l'espérez point, si d'un charme vainqueur
La grâce ne prévient, n'attire votre cœur ;
Et toute autre pensée alors étant bannie,
Votre âme se verra seule à Dieu seul unie.

Par la grâce en effet quand l'homme est visité,
Il peut tout, tout obstacle est par lui surmonté ;
Mais se retire-t-elle, alors elle lui laisse
Et toute sa misère et toute sa faiblesse :
Et dès lors ce n'est plus qu'un être infortuné
Qui paraît au malheur en proie abandonné.

Toutefois n'allons pas, au sein de la souffrance,
Ou nous laisser abattre ou perdre l'espérance ;
Que notre âme, au contraire, avec docilité,
Accomplisse de Dieu la sainte volonté ;
Nous devons, pour sa gloire, et pleins d'une foi vive,
Souffrir sans murmurer tout ce qui nous arrive,
Car le printemps succède à l'hiver qui s'enfuit,
Le calme à la tempête, et le jour à la nuit.

Victor Edan.

A MON AME.

Image de ce Dieu que j'aime,
Souffle de la divinité,
Lampe qui brûles en moi-même,
Fille de l'immortalité ;

Haleine caressante et douce
Comme le zéphir dans le bois,
Comme l'eau glissant sur la mousse,
Comme une séraphique voix ;

Verras-tu finir ta tristesse ?
Verras-tu te luire un beau jour
Où rien n'altère ton ivresse,
Où tout seconde ton amour ?

N'est-il pas un port dans la vie
Où ne puissent voler les maux ?
N'est-il pas de rive chérie
Où nos jours trouvent le repos ?

N'est-il pas de cœur adorable
Qui se fonde dans notre cœur ?
N'est-il pas d'abri préférable
Où ne règne que le bonheur ?

O mon âme ! quel vain langage
A changé tes accents pieux,
Et quelle décevante image
Vient se présenter à tes yeux !

C'est en vain que, comme l'abeille,
Tu vas des fleurs suçant le miel ;
Toujours ton désir se réveille....
Ta félicité n'est qu'au ciel.

Brisé par sa noire tristesse,
Et dans sa soif de séraphin,
Ton cœur veut remonter sans cesse
Vers les bocages de l'Eden.

Mais en mangeant le fruit suprême,
Nous nous sommes fait notre sort.
La terre a crié d'elle-même :
Elle avait enfanté la mort.

O mon âme ! depuis cette heure,
De ta triste rébellion
L'angoisse assiége ta demeure,
Ta compagne est l'affliction.

Pauvre ange que mon corps recouvre
Comme d'un manteau consumant !
Pauvre captive à qui l'on n'ouvre
Sa prison qu'un petit moment !

Mais s'il faut languir, que t'importe ?
N'as-tu pas l'amour et la foi,
Qui te disent : « Sois toujours forte ;
Console-toi, console-toi.

« Malgré ta misère profonde,
Et malgré le deuil de tes jours,
Tu demeures reine du monde,
Et le Seigneur t'aime toujours.

« Regarde ce qui t'environne,
Monuments, richesses, palais ;
Le temps les brise, les moissonne,
Les anéantit à jamais.

« L'herbe se fane, la fleur tombe ;
Tout périt, tout passe ici-bas ;
Tout va se perdre dans la tombe,
Et toi seule tu ne meurs pas. »

Adrien Peladan.

AMOUR DE DIEU.

Heureux celui qui dès l'enfance
A vécu soumis à tes lois !
Dès cette vie un si beau choix
Ne fut jamais sans récompense.
Ah ! Seigneur, retranchez du nombre de mes jours
Ces jours que je voudrais effacer par mes larmes ;
Ces jours où le plaisir, m'attirant par ses charmes,
Me fit de votre grâce interrompre le cours.
Que mon erreur était extrême !
Toujours en vains désirs prêt à me consumer,
Je voulais vivre heureux sans vouloir vous aimer,
Et cherchais loin de vous ce qui n'est qu'en vous-même.
Honteux de mon égarement,
Je me suis rengagé sous votre aimable empire ;
Plutôt que d'en sortir, même pour un moment,
Seigneur, ordonnez que j'expire :
Un chrétien vit assez, s'il meurt en vous aimant.

Le P. Porée.

AMOUR DE DIEU AGISSANT.

Dans nous l'amour de Dieu fécond en saints désirs,
N'y produit pas toujours de sensibles plaisirs ;
Souvent le cœur qui l'a ne le sait pas lui-même.
Tel craint de n'aimer pas, qui sincèrement aime :
Et tel croit, au contraire, être brûlant d'ardeur,
Qui n'eut jamais pour Dieu que glace et que froideur...
Voulez-vous donc savoir si la foi dans votre âme
Allume les ardeurs d'une sincère flamme ?
Consultez-vous vous-même. A ses règles soumis,
Pardonnez-vous sans peine à tous vos ennemis ?
Combattez-vous vos sens ? domptez-vous vos faiblesses ?
Dieu, dans le pauvre, est-il l'objet de vos largesses ?
Enfin dans tous ses points pratiquez-vous sa loi ?
Oui, dites-vous. Allez, vous l'aimez, croyez-moi.
Qui fait exactement ce que ma loi commande,
A pour moi, dit ce Dieu, l'amour que je demande.
Faites-le donc, et sûr qu'il veut nous sauver tous,
Ne vous alarmez point pour quelques vains dégoûts
Qu'en sa ferveur souvent la plus sainte âme éprouve :
Marchez, courez à lui ; qui le cherche le trouve ;
Et plus de votre cœur il paraît s'écarter,
Plus par vos actions songez à l'arrêter.

Boileau.

AMOUR DE DIEU SEUL.

Il n'est pour moi qu'un seul bien sur la terre,
Et c'est Dieu seul! Dieu seul est mon trésor;
Dieu seul, Dieu seul allége ma misère,
Et vers Dieu seul mon cœur prendra l'essor.
Je bénis sa tendresse,
Et répète sans cesse
Ce cri d'amour, cet élan d'un grand cœur :
Dieu seul, Dieu seul! voilà le vrai bonheur.

Dieu seul, Dieu seul guérit toute blessure,
Dieu seul, Dieu seul est un puissant secours;
Dieu seul suffit à l'âme droite et pure,
Et c'est Dieu seul qu'elle cherche toujours.
Répétons, ô mon âme,
Ce chant qui seul m'enflamme,
Ce cri d'amour, ce cantique du cœur :
Dieu seul, Dieu seul! voilà le vrai bonheur.

Quel déplaisir pourra jamais atteindre
Cet heureux cœur que Dieu seul peut charmer?
Grand Dieu! quels maux ce cœur pourra-t-il craindre?
Il n'en est point pour qui sait vous aimer!
Aimer un si bon père,
C'est commencer sur terre
Ce chant d'amour de la sainte Cité :
Dieu seul, Dieu seul pour une éternité.

(Anonyme.)

AMOUR CONJUGAL.

I.

Dieu qui mit bien loin l'un de l'autre
L'humble asile de nos berceaux,
Nous fit, pour sa gloire et la nôtre,
Nous rencontrer, légers oiseaux.

Depuis, nous allons dans la vie,
En suivant le même chemin,
D'un pas égal que l'on envie,
Et souriant au lendemain.

Nous avons gravi bien des cimes,
Et, sans jamais nous séparer,
Contemplé de profonds abîmes
Qui n'ont pas su nous attirer.

Nous avons, dans nos folles courses,
Rencontré les mêmes douleurs;
Nous avons tari bien des sources,
Et respiré les mêmes fleurs.

Malgré le monde et la souffrance,
Malgré l'orgueil qui désunit,
Toujours la divine espérance
Nous berça dans le même nid.

Nos lyres, sans être pareilles,
Ont reçu, comme frère et sœur,
Les dons de l'aigle et des abeilles,
Toi, la force, et moi, la douceur.

Notre enfance n'eut qu'un seul maître,
Dieu! — Patrie, amour, liberté,
J'aimais, avant de te connaître,
Tout ce que ta lyre a chanté.

Oh! combien la route était belle
Aux premiers rayons du matin,

Quand l'aube naissante étincelle
Et pare l'horizon lointain!

Oh! que de fleurs dans la rosée!
Que de chants dans les bois obscurs!
Et pour notre lèvre embrasée,
Sous le soleil que de fruits mûrs!

Oh! de l'amour triple délice!
O jeunesse! ô vie! ô beauté!
Nous avons vidé ton calice,
O terrestre félicité!

Ce n'est plus le velours des mousses
Qui reçoit nos pieds passagers;
Les pentes ne sont plus si douces,
Nos pas sont déjà moins légers;

Sur nos fronts que le soleil dore,
La fatigue a laissé son pli;
Nous n'avons plus de fraîche aurore
Pour les baigner d'ombre et d'oubli;

Pourtant, dans notre âme profonde,
L'amour est serein, éternel,
Comme la perle au fond de l'onde,
Comme l'étoile au fond du ciel.

II.

Vois resplendir notre jeunesse
Sur les fronts de deux beaux enfants;
L'un aura ma vive tendresse,
L'autre aura tes chants triomphants.

Tous deux sont couronnés d'étoiles
(Ainsi du moins nous les voyons);
Ma fille est belle de mes voiles,
Mon fils est beau de tes rayons.

De baisers leur âme pétrie
N'est que parfum, grâce et douceur;
Ils ne savent rien de la vie
Que la prière et le bonheur.

Nous avons à leurs berceaux frêles
Enchaîné nos plus heureux jours,
Et replié nos jeunes ailes
Sur les doux fruits de nos amours.

Mais pour eux liant peu de gerbes,
Nous avons, tristes moissonneurs,
Ramassé moins d'épis superbes
Que le plus humble des glaneurs.

Car si nos pieds touchent la terre,
Nos yeux souvent levés au ciel,
Contemplent le divin mystère
Loin du monde matériel.

Pauvres poëtes que nous sommes,
Abandonnés à trop de soins,
Nous n'avons pas l'esprit des hommes,
Et nous en avons les besoins.

Aussi nos palais sont de chaume,
Et souvent aux regards surpris,
Les jardins de notre royaume
Offrent plus de fleurs que de fruits.

Qu'importe! la vie est heureuse,
Lorsqu'à toute heure et dans tout lieu,
Au fond de l'âme chaleureuse
On sent grandir l'amour de Dieu!

Ah! pourvu qu'il nous donne encore,
Quand le printemps devra finir,
Un été que l'espoir colore,
Et que charme le souvenir;

Pourvu que ma fille soit belle,
Et garde sa douce candeur;
Pourvu que mon fils soit fidèle
Aux lois austères de l'honneur;

Pourvu que leur printemps se pare
Des richesses d'un pur amour;
Pourvu que le bonheur avare
Soit pour eux prodigue un seul jour;

Pourvu que leur jeune pensée
S'émeuve encore à notre nom,
Quand la famille dispersée
Aura fui de l'étroit sillon;

Pourvu que ton œil les regarde
Lorsque nos yeux seront fermés,
Pourvu que ta bonté les garde,
Mon Dieu! nos jeunes bien-aimés;

Assis aux portes de la tombe,
Sans regrets, comme sans effroi.
Près de l'abîme où tout retombe,
Mon Dieu! pour s'envoler à toi,

Bénissant ta loi magnifique,
Qui de l'amour fit un devoir,
Nous dirons, comme un doux cantique,
La prière du dernier soir!

Mme Léonide Allard.

AMOUR MATERNEL.

Quels tendres soins! Dort-il, attentive, elle chasse
L'insecte dont le vol ou le bruit le menace;
Elle semble défendre au réveil d'approcher.
La nuit même d'un fils ne peut la détacher;
Son oreille de l'ombre écoute le silence,
Ou, si Morphée endort sa tendre vigilance,
Au moindre bruit ouvrant ses yeux appesantis,
Elle vole, inquiète, au berceau de son fils,
Dans le sommeil longtemps le contemple, immobile,
Et rentre dans sa couche à peine encor tranquille.
S'éveille-t-il, son sein, à l'instant présenté,
Dans les flots d'un lait pur lui verse la santé.
Qu'importe la fatigue à sa tendresse extrême?
Elle vit dans son fils, et non pour elle-même.
Quel zèle infatigable et quels généreux soins!
Bientôt d'autres boutés suivent d'autres besoins.
L'enfant de jour en jour avance dans la vie,
Et, comme les aiglons qui, cédant à l'envie
De mesurer les cieux dans leur premier essor,
Exercent près du nid leur aile faible encor,
Doucement soutenu sur ses mains chancelantes,
Il commence l'essai de ses forces naissantes.
Sa mère est près de lui; c'est elle dont le bras
Dans leur débile effort aide ses premiers pas:
Elle suit la lenteur de sa marche timide;
Elle fut sa nourrice, elle devint son guide:
Elle devient son maître au moment où sa voix
Bégaye à peine un nom qu'elle entendit cent fois.

Ma mère! est le premier qu'elle l'enseigne à dire;
Elle est son maître encor dès qu'il s'essaye à lire.

Legouvé.

AMOUR MATERNEL.

Malheureux le mortel dont le cœur isolé
Par le doux nom de fils ne fut point consolé!
Il cherche tristement un appui sur la terre,
Et l'ennui vient s'asseoir sous son toit solitaire.
Le temps blanchit sa tête, et les ans l'ont vaincu:
Hélas! il a vieilli; mais il n'a point vécu.
Que j'aime à contempler cette mère adorée,
De rejetons charmants avec grâce entourée!
L'un assiége son front, d'autres pressent sa main;
Tandis que le plus jeune, étendu sur son sein,
Sans bruit, cherchant la place où son amour aspire
Gravit jusqu'à la bouche où l'appelle un sourire.
Mais par l'heure averti moins que par son amour,
Leur père impatient est déjà de retour.
Il entre.... Quelle image! et quel moment de fête!
Immobile et charmé, sur le seuil il s'arrête.
Ne respirant qu'à peine, en silence il jouit;
Sous son feutre à longs bords son front s'épanouit;
Dans ses yeux paternels la joie éclate et brille,
Et du fond de son âme il bénit sa famille.
Un père, toutefois avec austérité,
Tempère son amour par la sévérité;
Il étend sur ses fils sa longue prévoyance:
La mère sait aimer, c'est toute sa science.
J'en atteste un seul mot par le cœur inspiré:
Une mère perdit son enfant adoré;
Son digne et vieux pasteur sur sa vive souffrance
Versait le baume heureux d'une douce éloquence:
Ranimez, disait-il, ce courage abattu;
Du pieux Abraham imiter la vertu;
Dieu demanda son fils, et Dieu l'obtint d'un père.
— Ah! Dieu ne l'eût jamais exigé d'une mère!
Cri sublime, qui seul vaut les plus doctes chants!
Et comment exprimer ces transports si touchants
Qu'à l'âme d'une mère un tendre amour inspire?
Elle aime son enfant, même avant qu'il respire;
Quand ce gage chéri, si longtemps imploré,
S'échappe avec effort de son flanc déchiré,
Dans quel enchantement son oreille ravie,
Reçoit ce premier cri qui l'annonce à la vie!
Heureuse de souffrir, on la voit tour à tour
Soupirer de douleur et tressaillir d'amour.
Ah! loin de le livrer au sein de l'étrangère,
Sa mère le nourrit, elle est deux fois sa mère.
Si de ses premiers maux le tribut passager
Au nourrisson débile arrache un cri léger,
Une mère, l'effroi, le désespoir dans l'âme,
Voit déjà de ses jours se délier la trame;
Elle écoute la nuit son paisible sommeil;
Par un souffle elle craint de hâter son réveil.
Elle entoure de soins sa fragile existence;
Avec celle d'un fils la sienne recommence:
Elle sait, dans ses cris devinant ses désirs,
Pour ses caprices même inventer des plaisirs.
Quand la raison précoce a devancé son âge,
Sa mère, la première épure son langage;
De mots nouveaux pour lui, par de courtes leçons,

Dans sa jeune mémoire elle imprime les sons ;
Soin précieux et tendre, aimable ministère,
Qu'interrompent souvent les baisers d'une mère.
D'un naïf entretien poursuit-elle le cours ?
Toujours interrogée, elle répond toujours,
L'applaudit doucement, et doucement le blâme,
Cultive son esprit, fertilise son âme,
Et fait luire à son œil, encore faible et tremblant,
De la religion le flambeau consolant.
Quelquefois une histoire abrége la veillée :
L'enfant prête une oreille avide, émerveillée ;
Appuyé sur sa mère, à ses genoux assis,
Il craint de perdre un mot de ces fameux récits.
Quelquefois de Gessner la muse pastorale
Offre au jeune lecteur sa riante morale ;
Il s'amuse et s'instruit : par un mélange heureux,
Ses jeux sont des travaux, ses travaux sont des jeux.
La lice va s'ouvrir : l'étude opiniâtre
Te dispute ce fils que ton cœur idolâtre,
Tendre mère ! déjà de sérieux loisirs
Préparent ses succès, ainsi que tes plaisirs.
Enfin luit la journée où le rhéteur antique,
D'un peuple turbulent monarque flegmatique,
Dépouillant de son front la morne austérité,
Décerne au jeune athlète un laurier mérité.
En silence on attache une vue attendrie
Sur l'enfant qui promet un homme à la patrie...
Cet enfant, c'est le tien : un cri part ; le vainqueur,
Porté par mille bras, est déjà sur ton cœur ;
Son triomphe est à toi, sa gloire t'environne,
Et de pleurs maternels tu mouilles sa couronne.
. . . . . .
De l'antique Israël parcourons les annales.
Puissé-je retracer avec fidélité
Ces nobles traits si grands dans leur simplicité !
Dans le vaste silence, une voix désolée
A retenti longtemps au fond de la vallée :
C'est la voix de Rachel. O regrets superflus !
Ne la consolez point, ses enfants ne sont plus.
De l'innocente Agar qui ne sait l'aventure ?
Dans le désert sans fruits, sans ruisseaux, sans verdure.
Elle a vu d'un regard sombre et désespéré
Le dernier aliment par son fils dévoré.
Sur les arides bords de la coupe épuisée
Ismaël porte en vain une lèvre embrasée.
Agar cherche autour d'elle ; elle appelle trois fois,
Et le désert immense est muet à sa voix.
De l'eau ! lui dit l'enfant ; des fruits ! ou que je meure !
La triste Agar l'entend, et se détourne et pleure.
Elle invoque le ciel : Daigne le secourir,
Grand Dieu ! je n'ai qu'un fils, et ce fils va mourir.
Ne puis-je l'abreuver de mes larmes amères !
Agar, il est un Dieu qui veille sur les mères.
Du séjour de la gloire un ange est descendu ;
L'onde jaillit ; l'enfant à la vie est rendu.
Heureuse en un désert que le soleil dévore,
Sous le toit d'Abraham Agar se croit encore.
Mais sans interroger le livre du passé,
Qu'un plus récent exemple, à vos yeux retracé,

(1) Pope fit modeler le buste de sa mère, qui n'était plus, le couvrit d'un voile, et le déposa dans un lieu solitaire : c'est là qu'il venait chercher des inspirations pour son génie et des émotions pour son cœur. (*Note de Millevoye.*)

Dise par quel pouvoir le maternel courage
D'un lion dans Florence intimida la rage.
De l'étroite prison qui rassemble à grands frais
Les monstres des déserts, les hôtes des forêts,
Un lion s'échappa : tout fuyait à sa vue.
Dans le commun désordre, une mère éperdue
Emportait son enfant. Dieu ! ce fardeau chéri,
De ses bras échappé, tombe ; elle jette un cri,
S'arrête, et l'aperçoit sous la dent affamée.
Elle reste immobile et presque inanimée,
Le front pâle, l'œil fixe et les bras étendus.
Elle reprend ses sens un moment suspendus :
La frayeur l'accablait, la frayeur la ranime.
O prodige d'amour ! o délire sublime !
Elle tombe à genoux : Rend-moi, rends-moi mon fils !
Ce lion si farouche est ému par ses cris,
La regarde, s'arrête, et la regarde encore :
Il semble deviner qu'une mère l'implore.
Il attache sur elle un œil tranquille et doux,
Lui rend ce bien si cher, le pose à ses genoux,
Contemple de l'enfant le paisible sourire,
Et dans le fond des bois lentement se retire.
Tant d'exemples touchants me ramènent à toi,
Ma mère. Hé ! qui jamais fut plus aimé que moi ?
J'avais un père ; il fut l'ami de mon enfance.
A peine dans la fleur de mon adolescence,
Je le perdis. Frappé de ce premier malheur,
Je fis sur son tombeau l'essai de la douleur.
Ma mère, ce fut toi dont la main tutélaire
Ecarta de mon front le cyprès funéraire.
Puissé-je par mes soins payant tes soins constants,
Réchauffer ton hiver des feux de mon printemps !
Du chantre dont Windsor admira l'harmonie
J'aurai du moins le cœur, si je n'ai son génie.
Des ennuis d'une mère il charma le long cours ;
Elle aida son enfance ; il soutint ses vieux jours.
Dans ses yeux inquiets ses yeux aimaient à lire,
Et pour servir sa mère il déposait sa lyre (1).

MILLEVOYE.

AMOUR DE LA PATRIE.

Je vous salue, ô terre où le ciel m'a fait naître,
Lieux où le jour, pour moi, commença de paraître,
Quand l'astre du berger, brillant d'un feu nouveau,
De ses premiers rayons éclaira mon berceau !
Je revois cette plaine où des arbres antiques
Couronnent les dehors de nos maisons rustiques ;
Arbres, témoins vivants de la faveur des cieux,
Dont la feuille nourrit ces vers industrieux
Qui tirent de leur sein notre espoir, notre joie,
Et, pour nous enrichir, s'enferment de leur soie.
Trésor du laboureur, ornement du verger,
L'olive sous mes yeux s'unit à l'oranger.
Que j'aime à contempler ces montagnes bleuâtres,
Qui forment devant moi de longs amphithéâtres,
Où l'hiver règne encor, quand la blonde Cérès
De l'or de ses cheveux a couvert nos guérets !
Qu'il m'est doux de revoir, sur des rives fertiles,
Le Rhône ouvrir ses bras pour séparer nos îles,
Et, ramassant enfin ses trésors dispersés,

Blanchir un pont bâti sur ses flots courroucés;
D'admirer au couchant ces vignes renommées,
Qui courbent en festons leurs grappes parfumées,
Tandis que, vers le nord, des chênes toujours verts
Affrontent le tonnerre et bravent les hivers!
Je te salue encore, ô ma chère patrie!
Mes esprits sont émus, et mon âme attendrie
Echappe avec transport au trouble des palais,
Pour chercher dans ton sein l'innocence et la paix.
C'est donc sous ces lambris qu'ont vécu mes ancêtres,
Justes pour leurs voisins, fidèles à leurs maîtres,
Ils venaient décorer ces balcons abattus,
Embellir ces jardins, asiles des vertus,
Où, sur des bancs de fleurs, sous une treille inculte,
Ils oubliaient la cour, et bravaient son tumulte.
Chaque objet frappe, éveille et satisfait mes sens;
Je reconnais les dieux aux plaisirs que je sens!
Non, l'air n'est point ailleurs si pur, l'onde si claire,
Le saphir brille moins que le ciel qui m'éclaire;
Et l'on ne voit qu'ici, dans tout son appareil,
Lever, luire, monter, et tomber le soleil.
Amour de nos foyers, quelle est votre puissance!
Quels lieux sont préférés aux lieux de la naissance?
Je vante ce beau ciel, ce jour brillant et pur
Qui répand dans les airs l'or, la pourpre et l'azur;
Cette douce chaleur qui mûrit, qui colore
Les trésors de Vertumne et les présents de Flore;
Un Lapon vanterait les glaces, les frimas,
Qui chassent loin de lui la fraude et les combats :
Libre, paisible, heureux, dans le sein de la terre,
Il n'entend point gronder les foudres de la guerre.
Quels stériles déserts, quels antres écartés,
Sont pour leurs habitants sans grâce et sans beautés?
Virgile abandonnait les fêtes de Capoue
Pour rêver sur les bords des marais de Mantoue,
Et les rois indigents d'Ithaque et de Scyros
Préféraient leurs rochers aux marbres de Paros.

Le Cardinal de Bernis.

L'AMOUR-PROPRE.

Quel poison pour l'esprit, que les fausses louanges!
Heureux qui ne croit point à de flatteurs discours!
Penser trop bien de soi, fait tomber tous les jours
En des égarements étranges.
L'amour-propre est, hélas! le plus sot des amours :
Cependant des erreurs il est la plus commune.
Quelque puissant qu'on soit en richesse, en crédit,
Quelque mauvais succès qu'ait tout ce qu'on écrit,
Nul n'est content de sa fortune,
Ni mécontent de son esprit.

Mme Deshoulières.

AMOUR-PROPRE, EGOISME.

Du trop d'amour de soi découlent tous les vices,
Les crimes, les fureurs, les froides injustices.
Oui, dans le cœur humain, s'il n'est pas combattu,
Le féroce égoïsme éteint toute vertu...
Demandons à ce Dieu, qui veut que l'on pardonne,
D'aimer et d'être aimés, de ne haïr personne,
De réprimer en nous un instinct sec et dur,

(1) Vieux mot, du verbe irrégulier *ouïr*, entendre.

Et d'y développer ce penchant doux et pur,
Cet amour du prochain que sa loi nous commande :
C'est la perfection où Dieu veut qu'on prétende.

Andrieux.

L'ANGE GARDIEN.

Un ange prend de tous l'amoureuse conduite,
Combat leurs ennemis, leur fait prendre la fuite,
Et dans tous leurs périls son bras victorieux
Leur a fait rencontrer un salut glorieux.
Ce n'est pas seulement pour conserver nos princes,
Et maintenir en paix leurs vaillantes provinces,
Que ces heureux esprits sont du Ciel députés :
Les plus vils des mortels en ont à leurs côtés,
Et chacun sur la terre a son garde céleste
Qui s'oppose aux fureurs de son démon funeste,
Gouverne ses désirs, règle ses passions,
Et le porte sans cesse aux saintes actions.
S'il erre, il le conduit; s'il doute, il le conseille;
Lorsqu'il est assoupi, pour son salut il veille;
Il gouverne ses pas, il règle ses discours,
Et dans tous ses besoins il l'assiste toujours.
Il ne le quitte pas, lorsque avec impudence
Il ose en cent péchés tomber en sa présence;
Au contraire, il soupire, il le pleure, il le plaint,
Des maux qu'il ne sent pas il se témoigne atteint,
Et pour ce criminel dont il est le refuge
Il demande pardon à son céleste Juge.
Le Ciel est le séjour qui le doit contenir;
Toutefois pour un homme il veut bien s'en bannir,
Et marcher avec lui dans cette nuit profonde
D'erreur et de péché dont se couvre le monde.
Chrétien, ne crains donc point la barbare fureur,
Ni les piéges subtils du père de l'erreur,
Ni les flots mutinés, ni les plus noirs orages,
Ni tempêtes, ni vents, ni foudres, ni naufrages;
Quoique tous ces dangers te menacent de mort,
L'ange qui te conduit est pourtant le plus fort.
Laisse-toi donc conduire à ce fidèle guide;
Ne l'offense jamais, ne lui sois point perfide,
Respecte sa présence, et pense désormais
Qu'il oit (1) ce que tu dis, qu'il voit ce que tu fais.

Antoine Godeau, *évêque de Vence et de Grasse.*

L'ANGE GARDIEN.

Dieu se lève, et soudain sa voix terrible appelle
De ses ordres secrets un ministre fidèle,
Un de ces esprits purs qui sont chargés par lui
De servir aux humains de conseil et d'appui,
De lui porter leurs vœux sur leurs ailes de flamme,
De veiller sur leur vie et de garder leur âme.
Tout mortel a le sien : cet ange protecteur,
Cet invisible ami veille autour de son cœur,
L'inspire, le conduit, le relève s'il tombe,
Le reçoit au berceau, l'accompagne à la tombe,
Et, portant dans les cieux son âme entre ses mains,
La présente en tremblant au Juge des humains.
C'est ainsi qu'entre l'homme et Jéhovah lui-même,
Entre le pur néant et la grandeur suprême,
D'êtres inaperçus une chaîne sans fin

Réunit l'homme à l'ange et l'ange au séraphin;
C'est ainsi que peuplant l'étendue infinie,
Dieu répandit partout l'esprit, l'âme et la vie.

Aphonse de LAMARTINE.

L'ANGE GARDIEN.

Oh! qu'il est beau cet esprit immortel,
Gardien sacré de notre destinée!
Des fleurs d'Eden sa tête est couronnée;
Il resplendit de l'éclat éternel.
Dès le berceau, sa voix mystérieuse
Des vœux confus d'une âme ambitieuse
Sait réprimer l'impétueuse ardeur,
Et d'âge en âge il nous guide au bonheur.

L'ENFANT.

Dans cette vie obscure, à mes regards voilée,
Quel destin m'est promis? A quoi suis-je appelée?
Avide d'un espoir qu'à peine j'entrevois,
Mon cœur voudrait franchir plus de jours à la fois!
Si la nuit règne aux cieux, une ardente insomnie
A ce cœur inquiet révèle son génie;
Mes compagnons en vain m'appellent, et ma main,
De la main qui l'attend s'éloigne avec dédain.

L'ANGE.

Crains, jeune enfant, la tristesse sauvage,
Dont ton orgueil subit la vaine loi.
Loin de les fuir, cours aux jeux de ton âge,
Jouis des biens que le Ciel fit pour toi:
Aux doux ébats de l'innocente joie
N'oppose plus un front triste et rêveur;
Sous l'œil de Dieu, suis ta riante voie,
Enfant, crois-moi, je conduis au bonheur.

LA JEUNE FILLE.

Quel immense horizon devant moi se révèle!
A mes regards ravis que la nature est belle!
Tout ce que sent mon âme ou qu'embrassent mes yeux,
S'exhale de ma bouche en sons mélodieux.
Où courent ces rivaux armés du luth sonore?
Dans cette arène il est quelques places encore.
Ne puis-je, à leurs côtés, me frayant un chemin,
M'élancer seule, libre, et ma lyre à la main?

L'ANGE

Seule couronne à ton front destinée,
Déjà blanchit la fleur de l'oranger;
D'un saint devoir doucement enchaînée,
Que ferais-tu d'un espoir mensonger?
Loin des sentiers dont ma main te repousse,
Ne pleure pas un dangereux honneur:
Suis une route et plus humble et plus douce;
Vierge, crois-moi, je conduis au bonheur.

LA FEMME.

Oh! laissez-moi charmer les heures solitaires;
Sur ce luth ignoré laissez errer mes doigts;
Laissez naître et mourir ses notes passagères,
Comme les sons plaintifs d'un écho dans les bois.
Je ne demande rien aux brillantes demeures,
Des plaisirs fastueux inconstant univers;
Loin du monde et du bruit laissez couler mes heures,
Avec ces doux accords à mon repos si chers.

L'ANGE.

As-tu réglé dans ton modeste empire
Tous les travaux, les repas, les loisirs?
Tu peux alors accorder à ta lyre
Quelques instants ravis à tes plaisirs.
Le rossignol élève sa voix pure,
Mais dans le nid du nocturne chanteur
Est le repos, l'abri, la nourriture...
Femme, crois-moi, je conduis au bonheur.

LA MÈRE.

Revenez, revenez, songes de ma jeunesse;
Eclatez, nobles chants; lyre, réveillez-vous!
Je puis forcer la gloire à tenir sa promesse:
Recueillis pour mon fils, ses lauriers seront doux.
Oui, je veux à ses pas aplanir la carrière,
A son nom jeune encore offrir l'appui du mien,
Pour le conduire au but, y toucher la première,
Et tenter l'avenir pour assurer le sien.

L'ANGE.

Vois ce berceau, ton enfant y repose;
Tes chants hardis vont troubler son sommeil.
T'éloignes-tu? ton absence l'expose
A te chercher en vain à son réveil.
Si tu frémis pour son naissant voyage,
De sa jeune âme exerce la vigueur:
Voilà ton but, ton espoir, ton ouvrage;
Mère, crois-moi, je conduis au bonheur.

LA VIEILLE FEMME.

L'hiver sur mes cheveux étend sa main glacée;
Il est donc vrai? mes vœux n'ont pu vous arrêter,
Jours rapides! et vous, pourquoi donc me quitter,
Rêves harmonieux qu'enfantait ma pensée?
Hélas! sans la toucher, j'ai laissé se flétrir
La palme qui m'offrait un verdoyant feuillage,
Et ce feu qu'attendait le phare du rivage,
Dans un foyer obscur je l'ai laissé mourir.

L'ANGE.

Ce feu sacré renfermé dans ton âme,
S'y consumait loin des profanes yeux;
Comme l'encens offert dans les saints lieux,
Quelques parfums ont seuls trahi sa flamme.
D'un art heureux tu connus la douceur,
Sans t'égarer sur les pas de la gloire;
Jouis en paix d'une telle mémoire;
Femme, crois-moi, je conduis au bonheur.

LA MOURANTE.

Je sens pâlir mon front, et ma voix presque éteinte
Salue, en expirant, l'approche du trépas.
D'une innocente vie on peut sortir sans crainte,
Et mon céleste ami ne m'abandonne pas.
Mais quoi! ne rien laisser après moi de moi-même!
Briller, trembler, mourir comme un triste flambeau!
Ne pas léguer du moins mes chants à ceux que j'aime,
Un souvenir au monde, un nom à mon tombeau!

L'ANGE.

Il luit pour toi le jour de la promesse,
Au port sacré je te dépose enfin,
Et près des cieux ta coupable faiblesse
Pleure un vain nom dans un monde plus vain!
La tombe attend tes dépouilles mortelles,

L'oubli, tes chants, mais l'âme est au Seigneur :
L'heure est venue, entends frémir mes ailes,
Viens, suis mon vol, je conduis au bonheur.

Mme TASTU.

LE BON ANGE.

Le culte des Chrétiens, religion sévère,
Qui commence à la crèche et finit au Calvaire,
M'émeut d'un trouble solennel.
Je rêve, quand je vois ces églises sublimes,
Temples miraculeux que des mains anonymes
Ont érigés à l'Eternel.

Je reste anéanti devant ces cathédrales
Avec leur noir pavé de pierres sépulcrales,
Leurs innombrables bas-reliefs,
Leurs antiques autels dont les marches usées
Se sont sous les genoux à la longue creusées,
Les saintes ombres de leurs nefs.

J'admire, terrassé, ces sculptures fragiles
Qui courent sur leurs flancs en méandres agiles,
Ces myriades de détails,
Ces festons évidés, ces colonnettes grêles,
Ces ornements à jour si hardis et si frêles,
Ces saints nichés dans les portails.

Quelle masse imposante et quelle architecture !
Est-ce vraiment bien l'homme, infirme créature,
Semblable au grain de sénevé,
Dont les mains ont bâti ces monuments immenses
Réalisant aux yeux par leurs magnificences
Ce que la féerie a rêvé.

Oh ! que ne peut la foi, la foi vive? C'est elle
Qui découpe la pierre ainsi qu'une dentelle,
Et qui, prodigieux maçon,
Sculpte rosaces, murs, campaniles, ogives,
Et fait monter au ciel le long des tours massives
Les escaliers en limaçon.

C'est elle qui travaille un marbre en filigrane,
Revêt d'or et d'azur la vitre diaphane,
Unit les piliers en faisceaux,
Construit porches, jubés, chapelles, baptistères,
Et de ces grandes nefs, si pleines de mystères,
Cintre les superbes arceaux ;

Elle qui sur le front des vieilles basiliques
Suspend des bienheureux les figures gothiques
Qu'elle déroule en longs cordons,
Et place dans le flanc des deux tours accouplées,
Immobiles forêts de mille oiseaux peuplées,
La voix vibrante des bourdons.

Combien il est puissant ce culte catholique,
Culte d'austérités, grave et mélancolique,
Qui de l'homme obtient tant d'efforts !
Ah ! malgré son orgueil, malgré sa sécheresse,
Face à face avec lui mon âme pécheresse
Sent sourdre en elle le remords.

Contre son trouble en vain se débat l'incrédule.
Ces sons que des enfants la douce voix module
Comme un concert d'anges du Ciel,
Ces encensoirs lançant leurs flots aromatiques,
Ces vêtements sacrés, chasubles, dalmatiques,
Ce tabernacle, cet autel ;

L'imposant appareil de ces cérémonies,
L'orgue mêlant aux chants ses grandes harmonies,
Ses roulements religieux,
Cette foi qui remplit tant d'hommes et de femmes,
Cet accord pour prier, communion des âmes,
Font couler des pleurs de ses yeux.

Il repense en lui-même à tant d'âmes ferventes
Qui, du Père et du Fils courageuses servantes,
Les ont adorés tour à tour,
Et voudrait, déjà pris de la grâce divine,
Comme elles se plonger dans la grande piscine
Où l'on est lavé par l'amour.

Quelle est pure et touchante avec ses chastes fêtes,
Cette religion qu'annonçaient les prophètes,
Du Christ sublimes précurseurs !
Qu'elle est majestueuse avec ses graves rites,
Ses livres surhumains, ses prières écrites
Au temps des premiers confesseurs.

Abraham et Moïse entrevoyaient sa gloire;
David la pressentait, quand il prenait l'ivoire
Du résonnant psaltérion,
Et que, chantre inspiré, sur sa lyre à dix cordes,
Il disait les grandeurs et les miséricordes
Du Dieu protecteur de Sion.

Puis, à l'heure prédite, apparaît sur la terre
Le grand médiateur qui par sa voix fait taire
Les vains oracles des faux dieux,
Qui vide au Golgotha son calice d'absinthe,
Et meurt sur un gibet, victime auguste et sainte,
Afin de nous rouvrir les cieux.

Il meurt sur un gibet, et Rome le vénère;
Et son sang adorable épure et régénère
Le hideux cloaque païen,
Et des hommes du Nord le déluge au loin roule,
Et sous leurs flots vivants le vieux monde s'écroule,
Mais pour se relever chrétien !

Oui, la religion, voilà l'ancre puissante
Qui seule nous maintient sur la mer mugissante
Qui se soulève autour de nous ;
Seule elle nous rassure et seule nous enseigne
Quel dictame il faut mettre au cœur blessé qui saigne
Et que le sort perça de coups.

Comme un bon médecin, discret autant qu'habile,
Qui sans éclats prescrit au malade débile
Un salutaire traitement,
Possédant pour nos maux maintes recettes sûres,
Elle approche sans bruit, visite nos blessures
Et les guérit secrètement.

Par ses préceptes purs sans cesse elle refrène
Ces funestes instincts dont l'ardeur nous entraîne
A tous les excès criminels ;
Elle combat l'effort de Satan qui nous tente,
Et de son bras ami nous retient sur la pente
Qui mène aux regrets éternels.

Le matin, c'est sa voix qui frappe notre oreille,
Lorsque de l'angélus le chrétien qui s'éveille
Entend le léger tintement,
Et cette voix lui dit dans son divin langage
D'employer bien ce jour qui se lève, et l'engage
A le commencer saintement.

Mère inquiète et tendre, elle accompagne l'homme
Dans tous les pas qu'il fait : naissant, elle le nomme
Et lui montre le vrai chemin.
Plus tard, quand pour épouse il prend la jeune fille,
Elle est là pour bénir la nouvelle famille
Et pour sanctifier l'hymen.
Puis enfin, du trépas quand vient l'heure suprême,
Elle est présente encor pour oindre du saint chrême
Le chrétien mandé par le Ciel,
Et, le berçant au bruit d'un sublime cantique,
Lui donne son pardon avec le viatique,
Gage du bonheur éternel.
Car c'est là le destin qu'elle promet au juste.
Sa voix lui garantit, dans un séjour auguste,
Le prix qu'il aura mérité,
Une félicité merveilleuse, immortelle;
Et pour la conquérir, de nous qu'exige-t-elle?
La foi, l'espoir, la charité.

Amédée Pommier.

L'ANGE DU PARDON.

Il est aux pieds du Christ, à côté de sa Mère,
Un ange, le plus beau des habitants du ciel,
Un frère adolescent de ceux que Raphaël
Entre ses bras divins apporta sur la terre.

Un léger trouble à peine effleure sa paupière,
Sa voix ne s'unit plus au cantique éternel,
Mais son regard plus tendre, et presque maternel,
Suit l'homme qui s'égare au vallon de misère.

De clémence et d'amour esprit consolateur,
Dans une coupe d'or, sous les yeux du Seigneur,
Par lui du repentir les larmes sont comptées;

Car de la pitié sainte il a reçu le don :
C'est lui qui mène à Dieu les âmes rachetées,
Et ce doux séraphin se nomme : Le Pardon.

Antoine de Latour.

LES ANGES.

Ce sont nos compagnons, nos frères, nos amis;
Protecteurs vigilants, que le Seigneur a mis
Pour nous enseigner notre voie :
Ils boivent, comme nous, dans la coupe des pleurs;
Avec nous ils ont part à nos longues douleurs,
Et goûtent notre courte joie.
Les uns, sous le doux nom de bon ange gardien,
Habitent notre terre, et chaque homme a le sien
Qui s'attache à lui comme l'ombre;
Invisible et présent, son œil guide nos pas,
Sa main prend notre main, il ne nous quitte pas
Avant que tinte l'heure sombre.
D'autres peuplent les champs, les bois et les hameaux,
Soupirent dans le vent, balancent les rameaux,
Voilent l'eau des fontaines claires;
L'hiver, près du foyer, à la veillée assis,
Des hôtes du village écoutent les récits,
Et tordent le fil des grand-mères.

C'est leur aile d'azur qui rend notre ciel bleu;
C'est leur front qui rougit à l'horizon de feu;
Leurs pleurs luisent dans la rosée;
Leur voix, dans le vallon, glisse avec les ruisseaux;
Leur souffle échauffe l'œuf dans le nid des oiseaux
Sur la branche par eux bercée.

C'est un ange, au printemps, qui fleurit les gazons,
L'été, le laboureur voit l'ange des moissons
Amasser la gerbe pesante;
Un ange, du bercail agite les grelots;
Et l'ange de la mer laisse aux cimes des flots
Flotter sa robe blanchissante.

C'est un ange, en passant sur la sphère qui dort,
Dont les pieds font jaillir cette poussière d'or
Dans le firmament répandue;
C'est un ange qui cache et montre tour à tour
Cette lampe d'argent, tiède reflet du jour,
Au char de la nuit suspendue.

C'est un ange dont l'aile apporte le repos,
Affaisse l'œil de l'homme, assoupit les troupeaux
Sous l'humble toit des bergeries;
Livre l'aigle au sommeil sur son hardi rocher,
Et referme la fleur que le soir fait pencher
Sur l'humide sein des prairies.

C'est un rayon de l'ange à demi reflété,
Qui colore les traits de la chaste beauté;
Son souffle abaisse sa paupière,
Sur ses pas sa ceinture éparpille l'encens,
Ses vœux sont dans ses vœux, sa voix dans ses accents,
Sa prière dans sa prière.

Voyez, dans son berceau, cet enfant nouveau-né :
Bientôt, aux durs labeurs comme nous condamné,
Homme, il écartera son langé;
Mais sous le poids du jour, aux haltes du chemin,
Son front rencontrera la fraternelle main
Et l'ombre des ailes de l'ange.

Puis, quand la mort est là, quand le jour est venu
D'aller près de Celui dont l'œil a tout connu,
Rendre compte de sa journée,
Notre ange vers les cieux remonte en se voilant :
Sa bouche, aux pieds du Juge, intercède en tremblant
Pour l'âme qui lui fut donnée.

Edouard de Blossac.

L'ANGE DES PETITS ENFANTS.

Qu'il est joli l'ange qui vous protége,
Petits enfants ! il a vos blonds cheveux,
Vos blanches mains plus blanches que la neige
Et vos doux yeux.

Autour de vous, tendre, inquiet, il veille;
A votre mère il dispute d'amour;
Il vous endort le soir, il vous éveille
Quand vient le jour.

Reposez-vous, il écoute en silence;
Si votre cri ne vient pas jusqu'à nous,
Tout doucement il vous prend, vous balance
Sur ses genoux.

Ne croyez pas qu'il oublie ou méprise
Le fils du pauvre ou l'enfant des hameaux,
Ou l'Indien que vient bercer la brise
Dans les rameaux.

Il vous met tous à couvert sous ses ailes,
Vous qu'un hospice admet sous ses arceaux,
Et vous pour qui les flottantes nacelles
Sont des berceaux;

Et ceux aussi qui, condamnés au trône,
N'ont qu'un bourlet à leurs fronts ingénus;

Et ceux aussi qui, demandant l'aumône,
S'en vont pieds nus.

Quand la lisière au berceau vous enlève,
Vous chancelez vers la terre courbés;
Il vous soutient, et son bras vous relève
Quand vous tombez.

Son bras puissant garantit votre tête
De mille coups dont un seul fait la mort;
Sur le penchant d'un abîme il arrête
Celui qui dort.

Il veille aussi, quand l'un de vous amasse
De belles fleurs aux fentes d'un rocher,
Et qu'un serpent sous ses doigts siffle et passe
Sans les toucher.

Pour égayer votre âme encor frivole
Il vous fait voir un insecte qui luit,
Un gland qui roule, une plume qui vole,
Une eau qui fuit;

Ou le savon dont la bulle irisée
Sort d'une paille et va s'arrondissant,
Ou le caillou qui court sur l'eau rasée
En bondissant.

Mais savez-vous, gentilles créatures,
Pourquoi vos jeux à l'ange sont si doux,
Pourquoi son cœur sent vos peines futures,
Le savez-vous?

Oh! c'est que rien n'a terni l'auréole
Qui sur vos fronts dans le baptême a lui,
Qu'il voit vos cœurs, vos fronts, votre parole
Purs comme lui.

Pour garder purs pendant l'adolescence
Ces voiles blancs par le prêtre bénits,
Oh! jouissez de vos jours d'innocence
Trop tôt finis!

Et nous, craignons que notre voix ne fasse
Germer le vice en leur cœur innocent;
Car dans le ciel leur ange voit la face
Du Tout-Puissant.

A. R.

L'ANGE ET L'ENFANT.

Un ange au radieux visage,
Penché sur le bord d'un berceau,
Semblait contempler son image,
Comme dans l'onde d'un ruisseau.

Charmant enfant qui me ressemble,
Disait il, oh! viens avec moi;
Viens, nous serons heureux ensemble;
La terre est indigne de toi.

Là jamais entière allégresse:
L'âme y souffre de ses plaisirs;
Les cris de joie ont leur tristesse,
Et les voluptés leurs soupirs.

La crainte est de toutes les fêtes,
Jamais un jour calme et serein
Du choc ténébreux des tempêtes
N'a garanti le lendemain.

Eh quoi! les chagrins, les alarmes
Viendraient troubler ce front si pur!

Et par l'amertume des larmes
Se terniraient ces yeux d'azur!

Non, non; dans les champs de l'espace
Avec moi tu vas t'envoler;
La Providence te fait grâce
Des jours que tu devais couler.

Que personne dans ta demeure
N'obscurcisse ses vêtements;
Qu'on accueille ta dernière heure
Ainsi que tes premiers moments.

Que les fronts y soient sans nuage;
Que rien n'y révèle un tombeau:
Quand on est pur comme à ton âge,
Le dernier jour est le plus beau.

Et, secouant ses blanches ailes,
L'ange, à ces mots, a pris l'essor
Vers les demeures éternelles...
Pauvre mère!... ton fils est mort!

Jean Reboul.

AU SAINT ANGE GARDIEN.

Dès que la naissante aurore
A mes regards fait éclore
Les premiers rayons du jour,
Ange puissant qui me guides,
Éclaire mes pas timides
Dans ce ténébreux séjour.

C'est en tes soins que j'espère,
Offre à mon Juge, à mon Père,
Mes désirs et mes regrets:
Daigne implorer sa clémence,
Et suspendre sa vengeance
Prête à punir mes forfaits.

Que mes malheurs t'intéressent!
Aux maux divers qui me pressent
Oppose ton bras vainqueur!
Si ma volonté chancelle,
Que ta voix toujours fidèle
Fixe le vœu de mon cœur.

Je sens un poids qui m'accable;
Prête un secours favorable
A mon esprit abattu;
Loin du vice qui m'entraîne,
Que ta bonté me ramène
Sous le joug de la vertu.

Le démon cherche à me nuire;
Le monde pour me séduire
M'offre ses charmes pervers;
Il tente mes sens rebelles;
Mais que craindre sous tes ailes
Et du monde et des enfers?

Excite mon indolence,
Ranime ma vigilance
Dans la carrière où je cours;
Que dans sa courte durée,
Je songe à l'heure ignorée
Qui doit terminer mes jours.

Que par ton bras invincible,
Vainqueur d'un combat terrible

Je triomphe après ma mort;
Qu'au ciel mon âme ravie
Dans une immortelle vie
Partage ton heureux sort.

(Anonyme.)

AU SAINT ANGE GARDIEN.

Ange commis à ma garde sur terre
Pour me guider aux sentiers du devoir,
Flambeau caché dont mon âme s'éclaire,
Céleste voix qui chante en moi l'espoir;
Doux confident de mes pleurs, de ma joie,
Ami que j'aime et choisis pour soutien,
Parle à mon cœur du bon Dieu qui t'envoie,
Veille sur moi, mon bon ange gardien.

Comme une fleur a besoin de rosée
Et d'un air pur pour croître et pour fleurir,
Ainsi mon âme aux douleurs exposée
Ne peut sans toi que pleurer et languir.
Que devenir sans toi?... sinon le vase
Où du parfum il ne reste plus rien;
Sinon l'œillet sans tuteur à sa base;
Reste avec moi, mon bon ange gardien.

J'ai tant de fois sur le ciel de la vie
Vu circuler l'orage menaçant,
Que d'aller seul je ne sens point l'envie;
Mon cœur mourrait s'il te croyait absent.
Dans les conseils de ta haute sagesse
J'ai foi toujours et je t'écoute bien;
Tu me tiens lieu d'étude et de richesse;
Ne t'en va pas, mon bon ange gardien.

N'est-ce pas toi qui, dans les temps d'épreuves,
Soutiens ma force et double ma vertu?...
De ton amour chaque instant dit les preuves,
Quand par le mal mon cœur est combattu.
Ne quitte pas le chevet de ma couche,
Et berce-moi dans un doux entretien;
Fais-moi rêver, le sourire à la bouche,
Rêver à toi, mon bon ange gardien.

Entoure-moi comme l'air qu'on respire,
Ceins-moi d'amour comme d'un vêtement,
Sois le foyer où mon âme s'inspire,
Un monde à moi dans mon isolement.
Remplis ma main quand le pauvre demande;
Révèle-toi dans mes yeux, mon maintien;
Rends-moi fidèle à ce que Dieu commande;
J'espère en toi, mon bon ange gardien.

Et quand la mort au seuil de ma demeure
Viendra frapper en me disant : Suis-moi!
Dans une vie immortelle et meilleure,
Porte mon âme aussi pure que toi.
Hâte ton vol; plonge-moi dans Dieu même;
Que ton bonheur devienne aussi le mien,
Et que je dise en ce ciel où l'on aime :
Je te le dois, mon bon ange gardien.

Claudius Hébrard.

AUX SAINTS ANGES.

Salut, Trônes, Vertus, Principautés, Archanges,
Chérubins, Séraphins et Dominations!

Salut, ô chœurs du ciel! agréez nos louanges,
Avec nos chants d'amour, nos bénédictions!

Salut, ô Gabriel, vous à la Vierge-Mère;
Envoyé par Dieu même annoncer le Sauveur!
Messager radieux apportant à la terre
La nouvelle de paix, de grâce et de bonheur.

Salut à vous, Michel, vous plus beau que l'aurore;
Votre glaive enflammé jeta dans les enfers
Cet archange orgueilleux que l'univers abhorre,
Satan, du haut des cieux tombé comme l'éclair.

Salut, ô Raphaël, dont le bras tutélaire
Du bras du Tout-Puissant emprunte la vigueur,
Vous versez sur nos maux un baume salutaire
Et de Satan vaincu maîtrisez la fureur.

Salut, anges gardiens, ô protecteurs fidèles,
Qui toujours près de nous veillez sur nos destins;
A l'abri bienfaisant de vos puissantes ailes
Conduisez-nous en paix vers la cité des saints.

(Anonyme.)

L'ANGELUS.

Le soleil est passé derrière la montagne,
Les oiseaux ont fini leurs concerts amoureux;
De suaves vapeurs parfument la campagne,
Que va bientôt couvrir un voile ténébreux.

Le chevreau pétulant qui folâtrait sur l'herbe,
Joyeux, vers le bercail accourt en bondissant;
L'âne suit à pas lents, et le taureau superbe
Marche seul le premier, et rentre en mugissant.

Pour la nuit qu'il prévoit l'homme cherche un asile
Et ramène au hameau le champêtre attirail;
Chacun veut oublier dans un sommeil tranquille
Les fatigues d'un jour donné tout au travail.

Mais du sommet des tours une voix solennelle
Descend, grandit et meurt en traversant les airs :
C'est de l'airain sacré la voix qui nous rappelle
A Celui qui d'un mot a créé l'univers.

Trois coups, frappés trois fois, à distances égales,
Sont suivis d'autres coups plus nombreux, plus pressés;
Ces sons religieux, brisés par intervalles,
Font tressaillir au loin les pasteurs dispersés.

Déjà, pendant le jour, la même voix sonore
Nous rappela deux fois à notre saint devoir;
La nuit vient, cette voix nous y rappelle encore....
Oh! combien ses accents sont imposants le soir!

Tout s'émeut, tout palpite, et chaque créature
Sent son cœur oppressé battre d'un saint effroi;
Une terreur soudaine a frappé la nature,
Et le monde étonné semble attendre son roi.

Les astres arrêtés dans leur vaste carrière
Suspendent à la fois leur cours silencieux,
Et, les bras étendus, la timide prière
Sur un nuage d'or s'élève vers les cieux.

Agenouillé devant le trône de Marie,
Aux célestes parvis l'heureux chœur des élus,
Tout consumé d'amour, courbe son front et prie....
Prions, l'airain du temple a sonné l'*Angelus*.

Un ange apparut à Marie,
Et lui dit au nom du Seigneur :

D'Israël, ô fille chérie !
Vous serez mère du Sauveur.

Alors s'accomplit le mystère ;
Le Saint-Esprit devient époux ;
Le Verbe descend sur la terre,
Et daigne habiter parmi nous.

Salut, Marie, ô refuge des âmes,
Source pour nous d'un bonheur infini ;
Soyez bénie entre toutes les femmes ;
De votre sein que le fruit soit béni !

A votre Fils offrez notre prière.
Contre les traits d'un ennemi subtil,
En cette vie, à notre heure dernière,
Protégez-nous toujours. Ainsi soit-il.

Mais ne bornons point là nos vœux et nos demandes,
Nous ne sommes point seuls en ces terrestres lieux ;
Pour nos amis absents présentons des offrandes ;
Pour ceux qui nous sont chers sollicitons les cieux.

Demandons au Seigneur qu'il recueille et protége
Le voyageur craintif de sa route égaré ;
Qu'il dissipe l'effroi qui dans la nuit l'assiége,
Et daigne le conduire en un port assuré.

Demandons au Seigneur qu'il console la veuve,
Assiste l'indigent, nourrisse l'orphelin,
Qu'il abrége le temps de leur pénible épreuve,
Et qu'un soleil plus pur sur eux se lève enfin.

Qu'au malheureux au moins il rende l'espérance,
Et que, toujours clément, il daigne secourir
Le malade étendu sur un lit de souffrance,
Qui meurt à chaque instant, et qui ne peut mourir.

Prions pour l'insensé que l'orgueil ou la haine
Sans de justes motifs ont aigri contre nous,
Pour celui qu'un penchant au mal toujours entraîne,
Pour celui qui gémit captif sous les verroux.

Peut-être près d'entrer dans la nuit éternelle,
A Dieu confessons-nous avec honte et rougeur,
Et du jour qui finit qu'en tout chrétien fidèle
La dernière pensée appartienne au Seigneur.

LAUMIER.

L'ANGELUS.

Que j'aime votre son, cloches de nos églises !
Aux bruits harmonieux qui s'élèvent des champs,
A la plainte des flots, au murmure des brises,
Moi, tristes ou joyeux, je préfère vos chants.

J'aime vos airs de deuil au refrain monotone,
Vos glas lents et pareils à des sanglots humains,
Son de voix qui gémit, qui se traîne, qui tonne,
Et, sur mon luth muet, d'horreur glace mes mains.

J'aime vos longs concerts pour les grandes féeries,
Vos hymnes solennels, rapides, éclatants,
Gammes des carillons, légères sonneries,
Qui font bondir la joie en nos cœurs palpitants.

Plus que tous nos accords de fête ou d'élégie,
Que votre urne sonore épanche tour à tour,
J'aime cet Angelus, pieuse trilogie,
Qui parle de Marie aux trois heures du jour :

L'Angelus du matin, gazouillement timide
Qui prélude au réveil des bruits accoutumés ;

L'Angelus de midi, brise fraîche et limpide,
Qui s'élève un instant sous les cieux enflammés ;

Le nocturne Angelus, mélodieux cantique,
Qui seul, interrompant le silence du soir,
Fend les airs endormis de sa strophe mystique,
Comme un dernier parfum monte de l'encensoir.

C'est lorsque, de novembre amenant la froidure,
L'automne roule au ciel ses brouillards pluvieux,
Et dépouille les bois de leur pâle verdure,
C'est alors, Angelus, que je t'aime le mieux.

Un soir, ô souvenir resté dans ma mémoire !
J'errais aux champs, saisi d'un indicible émoi ;
La nuit sur le vallon s'étendait vaste et noire,
Et les feuilles en deuil tombaient autour de moi.

Entre les peupliers aux tiges jaunissantes
A peine un bandeau rouge empourprait l'horizon,
Mon œil cherchait en vain les étoiles absentes,
Et la brise glacée avait un triste son.

Seul, hâtant de mes pas l'anxieuse vitesse,
Mon pied retentissait dans les sentiers déserts,
Et je sentais des flots de brume et de tristesse
Se répandre en mon âme ainsi que dans les airs.

Tout à coup du hameau la cloche se balance !
Dans l'espace lointain trois coups vibrent joyeux,
La campagne a perdu son lugubre silence,
Et je tombe à genoux, des larmes dans les yeux.

Paul REYNIER.

L'ANGELUS.

A genoux ! à genoux ! la cloche du village
Balance dans les airs ses tintements pieux ;
Avec la cloche sainte adressons notre hommage
A la Reine des cieux.

Saluons à l'envi l'Etoile magnifique,
Le Lis de nos vallons éclatant de blancheur,
Cette Rose du ciel, cette Vierge mystique
Qui porte le Sauveur !

Ah ! quand l'ombre du soir monte sur la colline,
Quand s'éteignent au loin les feux mourants du jour,
J'aime les tintements de la cloche divine
Qui me parle d'amour.

Sur mes lèvres je sens ruisseler la prière ;
Ta voix, écho céleste, a pour moi la douceur
D'une vierge exhalant à l'autel solitaire
Les accents de son cœur.

L'abbé BOUDANT.

LES ANIMAUX,

DÉCRITS PAR BUFFON.

Ce superbe coursier, qui du pied bat l'arène,
Qui, prêt à s'élancer, mord le frein qui l'enchaîne,
Hennit, et balançant ses longs crins ondoyants,
Vole et prend son essor, aussi prompt que les vents ;
Cet animal utile, et pourtant qu'on méprise,
Dont le nom, mais à tort, exprime la sottise,
L'âne, qui chaque jour apporte sur son dos
Dans le sein des cités les tributs des hameaux,
Et qui, du laboureur secondant l'industrie,
Défriche ce terrain sans culture et sans vie ;
De quels traits par Buffon ils sont peints tous les deux !

C'est le coursier lui-même : impatient, fougueux,
Au bruit de la trompette, au cliquetis des armes,
Il emporte son maître au milieu des alarmes,
Partage ses dangers, seconde sa valeur,
Et s'enivre d'orgueil sous le guerrier vainqueur.
Voilà bien l'âne aussi : patient et docile,
Moins beau que le cheval, mais non pas moins utile;
On ne l'attelle point à nos chars opulents;
Mais humble, il vit et meurt dans la maison des champs.
Quand du roi des forêts Buffon m'offre l'image,
Je crois voir le lion, avide de carnage,
S'élançant tout à coup au milieu d'un troupeau
Combattre, terrasser, déchirer un taureau;
Et les crins hérissés et la gueule sanglante,
Il rugit, et partout il répand l'épouvante.
Mais sa fureur se calme : avec quelle fierté
Il s'avance! son port est plein de majesté.
En lui les animaux ont reconnu leur maître;
Tous ont frémi de crainte en le voyant paraître.
Ainsi de la nature habile observateur,
Buffon peint dignement l'œuvre du Créateur.
Il dit le cerf léger, roi du bois solitaire,
Le chevreuil innocent, le tigre sanguinaire;
Il surprend du castor les secrets merveilleux;
Pour peindre l'aigle altier il le suit dans les cieux;
Et quand du colibri, bijou de la nature,
Il veut montrer l'éclat et la riche parure,
Soudain l'oiseau, brillant des plus vives couleurs,
S'offre à nos yeux charmés, volant de fleurs en fleurs.

L. Aimé-Martin.

L'ANNIVERSAIRE.

Hélas! après dix ans je revois la journée
Où l'âme de mon père aux cieux est retournée.
L'heure sonne : j'écoute... O regrets! ô douleurs!
Quand cette heure eut sonné, je n'avais plus de père :
On retenait mes pas loin du lit funéraire;
On me disait : « Il dort; » et je versais des pleurs.

Mais du temple voisin quand la cloche sacrée
Annonça qu'un mortel avait quitté le jour,
Chaque son retentit dans mon âme navrée,
Et je crus mourir à mon tour.
Tout ce qui m'entourait me racontait ma perte :
Quand la nuit dans les airs jeta son crêpe noir,
Mon père à ses côtés ne me fit plus asseoir,
Et j'attendis en vain à sa place déserte
Une tendre caresse et le baiser du soir.

Je voyais l'ombre auguste et chère
M'apparaître toutes les nuits :
Inconsolable en mes ennuis,
Je pleurais tous les jours, même auprès de ma mere.
Ce long regret, dix ans ne l'ont point adouci :
Je ne puis voir un fils dans les bras de son père
Sans dire en soupirant : « J'avais un père aussi! »
Son image est toujours présente à ma tendresse.
Ah! quand la pâle automne aura jauni les bois,
O mon père, je veux promener ma tristesse
Aux lieux où je te vis pour la dernière fois;
Sur ces bords que la Somme arrose,
J'irai chercher l'asile où ta cendre repose;
J'irai d'une modeste fleur
Orner ta tombe respectée,
Et sur la pierre encor de larmes humectée,
Redire ce chant de douleur.

Millevoye.

L'ANNONCIATION.

Le temps est arrivé, que Dieu sur les humains,
Veut verser, par son Fils, la grâce à pleines mains,
Et par lui réparer la ruine fatale
Que fit du vieil Adam la faute déloyale;
Il veut qu'il se fasse homme, et que, par son trépas,
Des gouffres de la mort il retire leurs pas.
Marie est, par son choix, sur toutes fortunée;
Pour concevoir ce Fils seule elle est destinée,
Et Gabriel choisi pour lui faire savoir
Ce miracle inouï d'amour et de pouvoir.

Il se façonne un corps dont la riche matière
Est un pur air mêlé d'une vive lumière,
Et la main du Seigneur fait reluire en ce corps
De la beauté des cieux les plus rares trésors.
De ses cheveux dorés les longues tresses blondes
Lui servent de couronne et font de riches ondes;
Ses yeux sont enflammés d'une divine ardeur,
Son front fait éclater une auguste grandeur.
De la vive clarté que sa tête environne
Sa splendeur se répand sur toute sa personne;
Et sur ses ailes luit un émail précieux,
Tel qu'est celui de l'arc qu'on voit peint dans les cieux.
Sa robe est à fond d'or, et l'aiguille y déploie
Le cinabre et la pourpre en des roses de soie.

En ce pompeux état il entre dans ce lieu
Où la Vierge épanchait son âme devant Dieu;
La crainte, à cet abord, fait pâlir son visage,
Mais l'ange la rassure et lui tient ce langage :

« Ne crains point, ô Marie, un messager des cieux;
Je te viens, de la part de leur Roi glorieux,
Annoncer que son Fils pour Mère te veut prendre,
Et qu'il va dans ton sein à cette heure descendre.
Tu le vas concevoir, et quand il sera né,
Il veut que de Jésus le nom lui soit donné,
Parce que de son peuple il brisera les chaînes,
Et qu'il le sauvera des infernales gênes.
Nulle grandeur ne peut égaler sa grandeur,
Il sera reconnu pour le Fils du Seigneur,
Qui lui fera, rendant sa victoire publique,
Occuper de David le trône magnifique,
Et ce règne nouveau ne sera limité,
Malgré ses ennemis, que par l'éternité. »

— « Comment puis-je être mère, interrompit Marie,
Moi qui veux chastement voir s'écouler ma vie? »
Gabriel lui réplique : « En ton auguste sein
L'Esprit-Saint doit lui-même accomplir ce dessein.
La vertu du Très-Haut qui gouverne le monde
Te conservera vierge et te rendra féconde. »
— « Je suis, dit-elle alors, l'esclave du Seigneur.
Que selon ta parole il me fasse l'honneur
De prendre dans mon sein la nature des hommes,
Et nous vienne tirer du malheur où nous sommes. »
En ce moment le Fils du monarque des cieux,
O Marie, est conçu dans ton sein précieux,

Et le Verbe y descend, comme on voit la rosée
Tomber sur la toison au serein exposée.
Il se fait vraiment homme, et cache dans un corps
De sa divinité les célestes trésors;
Mais, en se faisant homme, il ne laisse pas d'être
De la terre et des cieux le redoutable Maître.

Antoine Godeau.

L'ANNONCIATION.

Il est à Nazareth, ville de Galilée,
Une demeure simple, une maison voilée,
Que l'étranger qui passe embrasse d'un coup d'œil;
Maison qui semble fuir tous les bruits de la terre
Sous les rameaux charmants du palmier solitaire
Qui croît doucement sur le seuil.

Et dans cette maison, chère à la rêverie,
Il est une humble vierge, une femme qui prie;
Son visage est empreint d'un calme solennel:
Elle baisse à moitié sa modeste paupière;
On lit sur son beau front, que sa pure prière
Est un écho même du ciel.

Elle n'a pas cherché de volupté profane;
Elle vit loin d'un monde où tout parfum se fane,
Où le cèdre est frappé comme l'obscur roseau;
Elle y reste semblable à la rose ignorée
Qui croît loin de la foule, et qui n'est effleurée
Que par la brise ou par l'oiseau.

Et pourtant cette femme est la prédestinée,
L'Ève qui doit sauver la terre condamnée,
Et rayer de nos fronts le sceau réprobateur;
Cette vierge sans nom, mais aussi sans souillure,
(O siècles, courbez-vous!) c'est la Mère future
De l'immortel Libérateur.

Un éclair sort des cieux: Gabriel se présente,
Son regard est serein, sa face éblouissante;
Il descend doucement dans des flots de clarté,
Il va parler; la Vierge, étonnée à sa vue,
Se trouble, s'épouvante, et lui: « Je vous salue,
Pleine de grâce et de beauté!

« Ne vous effrayez pas, Vierge mystérieuse;
O vase de pudeur! ô rose glorieuse!
Vous vîntes ici-bas pour le salut de tous;
Il fallait une femme, et c'est vous que Dieu nomme,
Le fils de Jéhovah sera le fils de l'homme,
Et l'Eternel naîtra de vous. »

Il s'arrête, il attend. Comme une fleur craintive
Qui voudrait refermer, quand trop de flamme arrive,
Son calice entr'ouvert par un soleil de feu,
La Vierge se recueille, et d'une voix tremblante:
« Le Seigneur a parlé, je suis l'humble servante
Du Seigneur, mon maître et mon Dieu. »

Or dans ce même instant, comme un vautour immonde,
Je ne sais quel César bouleversait le monde;
Et c'est pendant ces jours où tout semblait finir,
Où le vice inondait la terre dégradée,
Qu'une humble femme, au fond de l'obscure Judée,
Portait dans son sein l'avenir.

Edouard Turquety.

L'ANNONCIATION.

Un ange, cette fois c'est un ange fidèle,
Vient parler à la femme. Ange, que lui dis-tu?
Remplis bien ton message: il faut obtenir d'elle
Le triomphe de Dieu sur Satan abattu.
Un ange a conseillé le mal; il faut qu'un ange
Nous invite à rentrer sous la loi du Seigneur.
A ta voix sainte, il faut que la femme nous venge
En écrasant du pied le front du séducteur.

Seigneur, la revanche est complète!
Le jour fatal de la défaite
Renaît pour nous voir triomphants.
Rappelle-toi comment tu fondis sur ta proie,
O mort; Dieu te confond. Par cette même voie
La vie est revenue à ses heureux enfants.

La femme écoute. O femme, écoute-le sans crainte.
Accepte; le Seigneur n'est-il pas avec toi?
Le Désiré t'attend pour mère; ô femme sainte,
Donne-toi librement et réponds sans effroi.
La femme avait failli; la femme obéissante,
Où l'autre fit naufrage, a vu le double écueil;
Et, devant le Seigneur doublement innocente,
Sa servante obéit, sa mère est sans orgueil.

Seigneur, la revanche est complète!
Le jour fatal de la défaite
Renaît pour nous voir triomphants.
Rappelle-toi comment tu fondis sur ta proie,
O mort; Dieu te confond. Par cette même voie
La vie est revenue à ses heureux enfants.

L'homme n'attend plus rien. Toi qui voulais connaître,
Homme, voici le jour: ton vœu s'accomplira.
Tu voulais devenir semblable à Dieu ton maître.
Homme, même ce vœu se réalisera.
Quoi! cela se pouvait, ineffable Sagesse?
Salut, Verbe fait chair! Vous voici l'un de nous.
Le vrai Dieu du menteur a tenu la promesse.
Seigneur, l'homme aujourd'hui devient semblable à [vous.

Seigneur, la revanche est complète!
Le jour fatal de la défaite
Renaît pour nous voir triomphants.
Rappelle-toi comment tu fondis sur ta proie,
O mort; Dieu te confond. Par cette même voie
La vie est revenue à ses heureux enfants!

Octave Ducros (de Sixt.)

L'ANNONCIATION.

Dans sa cellule solitaire,
Fermée aux regards indiscrets,
A son Dieu du plus doux mystère
Marie ouvrait tous les secrets.
Portés sur les ailes des anges,
Ses soupirs et ses tendres vœux,
Comme un doux concert de louanges,
Allaient charmer le Roi des cieux.

« Oh! prends pitié de nos misères,
Seigneur, que nos malheurs sont grands!
Dieu d'Israël, Dieu de nos pères,
Oh! prends pitié de tes enfants!
Comme une épouse en son veuvage,
Mon âme sèche de langueur;

Cieux, ouvrez-vous; heureux nuage,
Laissez pleuvoir le Dieu-Sauveur ! »
Un ange au radieux visage,
Portant un lis pur en ses mains,
Vient annoncer qu'aux jours d'orage
Ont succédé des jours sereins.
« Salut, belle et tendre Marie,
Pleine de grâce et de candeur :
Salut ! l'Eternel t'a choisie
Pour enfanter le Dieu-Sauveur. »
. . . . . .
Soudain aux voûtes éternelles
Ont éclaté d'heureux transports,
Et les phalanges immortelles
Entonnent les joyeux accords.
La lyre sous leurs doigts s'anime ;
Le luth aux sons mélodieux
A soupiré le chant sublime :
« Paix à la terre et gloire aux cieux ! »

L'Abbé Boudant.

L'ANTECHRIST.

I.

Il viendra, — quand viendront les dernières ténèbres;
Que la source des jours tarira ses torrents ;
Qu'on verra les soleils, au front des nuits funèbres,
Pâlir comme des yeux mourants ;
Quand l'abîme inquiet rendra des bruits dans l'ombre ;
Que l'enfer comptera le nombre
De ses soldats audacieux ;
Et qu'enfin le fardeau de la suprême voûte
Fera, comme un vieux char tout poudreux de sa route,
Crier l'axe affaibli des cieux.

Il viendra, — quand la mère, au fond de ses entrailles,
Sentira tressaillir son fruit épouvanté ;
Quand nul ne suivra plus les saintes funérailles
Du juste, en sa tombe attristé ;
Lorsqu'approchant des mers sans lit et sans rivages,
L'homme entendra gronder, sous le vaisseau des âges,
La vague de l'éternité.

Il viendra, — quand l'orgueil, et le crime et la haine,
De l'antique alliance auront enfreint le vœu ;
Quand les peuples verront, craignant leur fin prochaine,
Du monde décrépit se détacher la chaîne,
Les astres se heurter dans leurs chemins de feu ;
Et dans le ciel, ainsi qu'en ses salles oisives
Un hôte se promène attendant ses convives,
Passer et repasser l'ombre immense de Dieu.

II.

Parmi les nations il luira comme un signe.
Il viendra des captifs dissiper la rançon ;
Le Seigneur l'enverra pour dévaster la vigne,
Et pour disperser la moisson.
Les peuples ne sauront, dans leur stupeur profonde,
Si ses mains dans quelque autre monde
Ont porté le sceptre ou des fers ;
Et dans leurs chants de deuil et leurs hymnes de fête,
Ils se demanderont si les feux de sa tête
Sont des rayons ou des éclairs.
Tantôt ses traits au ciel emprunteront leurs charmes ;
Tel qu'un ange, vêtu de radieuses armes,

Tout son corps brillera de reflets éclatants,
Et ses yeux souriront baignés de douces larmes,
Comme la jeune aurore au front du beau printemps.

Tantôt, hideux amant de la nuit solitaire,
Noir dragon déployant l'aile aux ongles de fer,
Pâle, et s'épouvantant de son propre mystère,
Du sein profané de la terre
Ses pas feront monter les vapeurs de l'enfer.

La nature entendra sa voix miraculeuse.
Son souffle emportera les cités aux déserts ;
Il guidera des vents la course nébuleuse ;
Il aura des chars dans les airs ;
Il domptera la flamme, il marchera sur l'onde ;
On verra l'arène inféconde
Sous ses pieds de fleurs s'émailler,
Et les astres sur lui descendre en auréole,
Et les morts tressaillir au bruit de sa parole,
Comme s'ils allaient s'éveiller !

Fleuve aux flots débordés, volcan aux noires laves,
Il n'aura point d'amis pour avoir plus d'esclaves ;
Il pèsera sur tous de toute sa hauteur ;
Le monde, où passera le funeste fantôme,
Paraîtra sa conquête et non pas son royaume ;
Il ne sera qu'un maître où Dieu fut un pasteur.

Il semblera, courbé sur la terre asservie,
Porter un autre poids, vivre d'une autre vie.
Il ne pourra vieillir, il ne pourra changer.
Les fleurs que nous cueillons pour lui seront flétries ;
Sans tendresse et sans foi, dans toutes nos patries
Il sera comme un étranger.

Son attente jamais ne sera l'espérance :
Battu de ses désirs comme d'un flot des mers,
Sa science en secret enviera l'ignorance,
Et n'aura que des fruits amers.

Du temps prêt à finir il saisira le reste.
Son bras du dernier port éteindra le fanal !
Dieu qui combla de maux son envoyé céleste,
Accablera de biens le messie infernal.
Couché sur ses plaisirs ainsi que sur des proies,
Ses yeux n'exprimeront, durant son vain pouvoir,
Que la honte cachée au sein des fausses joies,
Et l'orgueil qui se lève au fond du désespoir.

De l'enfer aux mortels apportant les messages,
Sa main, semant l'erreur au champ de la raison,
Mêlera dans sa coupe, où boiront les faux sages,
Les venins aux parfums et le miel au poison.
Comme un funèbre mur, entre le ciel et l'homme
Il osera placer un effroyable adieu ;
Ses forfaits n'auront pas de langue qui les nomme,
Et l'athée effrayé dira : Voilà mon Dieu !

III.

Enfin, quand ce héros du suprême mystère
Aura de crime en crime usé ses noirs destins,
Que la sainte vertu, que la foi salutaire
Trouveront tous les cœurs éteints ;
Quand du signe du meurtre et du sceau des supplices
Il aura marqué ses complices,
Que son troupeau sera compté ;
Il quittera la vie ainsi qu'une demeure,

Et son règne ici bas-n'aura pour dernière heure
Que l'heure de l'Éternité.

Victor Hugo.

ANXIETE.

Aux pieds d'une image chérie,
Triste, les yeux baissés, à la Vierge Marie
Une mère versait sa prière et ses pleurs,
Et redisait tout bas ses intimes douleurs :

« O mère, ils sont à vous ces fils de ma tendresse ;
Je vous les consacrai dès leur premier matin,
Alors que jeune mère, en sondant leur destin,
Se mêlait à ma joie une amère tristesse,

Quand réchauffant leurs fronts sous mes baisers pieux,
Je prononçais tout bas votre doux nom, Marie,
Et priais que toujours sur les flots en furie
Votre étoile si blanche apparût à leurs yeux.

O mère, ils sont à vous... car vous savez les craintes
Dont le sein d'une mère est sans cesse agité ;
Car vous avez senti de la maternité
Les poignantes douleurs et les rudes étreintes.

Eh bien ! je vous les rends : ne les repoussez pas.
Tant que je pus, hélas ! les garder sous mes ailes,
Je sus les garantir des atteintes cruelles
Du lion dévorant qui rugit sur nos pas.

Nul alors n'eût osé de leur naïve enfance
Flétrir sous mes regards la pudique candeur ;
Comme des vases saints on conserve l'odeur,
Je conservais en eux les parfums d'innocence.

Mais aujourd'hui, lancés sur la houleuse mer
Où tant d'autres, hélas ! font si triste naufrage,
Pourront-ils résister aux fureurs de l'orage ?...
Que ce doute, ô Marie, à mon âme est amer !

Entendez donc ma voix qui gémit et supplie,
Vous qu'un cœur affligé n'invoque pas en vain ;
Je cherche un point d'appui sur votre cœur divin
Contre l'anxiété sous laquelle je plie.

Oui, oui, dans le péril vous étendrez les bras
Pour sauver des autans leur fragile nacelle ;
Je crois la voir déjà qui s'éloigne et chancelle...
Leurs cœurs, je les connais, ne seront pas ingrats.

Dans ce monde aveuglé qui doute et qui blasphème
Ils entendront bientôt honnir la piété ;
Et peut-être, surpris dans leur simplicité,
Rougiront-ils de Dieu, de leur foi, de moi-même !

Ils verront que chacun prend l'orgueil pour flambeau,
Que l'or et le plaisir sont les dieux qu'on encense ;
Et qu'au vice hideux, non plus qu'à l'innocence
On ne réserve rien au delà du tombeau.

Alors, pour étouffer cette semence amère
Dont s'empoisonnerait leur coupable avenir,
Oh ! réveillez en eux quelque saint souvenir,
Votre beau nom, Marie, ou le nom de leur mère.

Rendez-leur un rayon de ce premier bonheur
Dont furent colorés les jours de leur enfance ;
Et du ciel envoyez un ange à leur défense,
Pour retenir leurs pas au sentier du Seigneur;

Pour que leur pauvre mère, à son heure suprême,
S'endorme sans souci dans le sein de son Dieu,

Et dise à cette terre un moins pénible adieu,
En songeant que ses fils seront son diadème.

Mais, si, trompant l'espoir dont j'aime à me nourrir,
Ils doivent m'oublier et corrompre leur voie,
Tandis qu'ils font encor mon orgueil et ma joie,
Exaucez ma prière, et faites les mourir. »

Pendant qu'elle exprimait en ces mots ses alarmes,
Le calme renaissait sur son front soucieux :
Une voix avait dit : « Mère, séchez vos larmes...
» Vous les reverrez dans les cieux ! »

L'abbé A. Devoille.

APOLOGIE DES PREMIERS CHRETIENS.

(Voyez : Premiers chrétiens (Les) justifiés, etc.)

L'APOSTAT.

J'ai déjà parcouru la cité tout entière;
Sans savoir où je vais, je traîne ma misère.
Le jour baisse, la nuit vient finir les travaux.
O nuit ! quand viendras-tu finir aussi mes maux ?

Mais du haut de l'église antique
Résonne l'airain balancé,
Et je vois sous le saint portique
Accourir un peuple empressé.
Approchons : qu au moins je contemple
Ces chrétiens que l'on dit heureux ;
Du seuil humide et ténébreux
Mon œil pénètre dans le temple.

J'entrevois, il me semble, à travers les vitraux,
Des cierges de l'autel la tremblante lumière ;
L'orgue aux tristes soupirs gémit sous les arceaux,
Et la voûte redit la plaintive prière.

Hélas ! qu'est devenu le temps
Où, durant ces cérémonies,
Enfant, je mêlais de doux chants
A ces pieuses harmonies ?
Dans quel recueillement heureux
Je priais auprès de ma mère !
Ainsi qu'une vapeur légère,
Mon âme montait jusqu'aux cieux.

Depuis..... Mais est-il vrai ? n'est-ce pas un vain rêve ?
Quoi ? j'ai pu de ma mère abandonner le Dieu !
Et c'est moi que voilà, quand mon destin s'achève,
Assis, vieux criminel, aux portes du saint lieu !

Si j'entrais...., si, dans la poussière,
Devant l'autel où Dieu m'attend,
J'allais, victime volontaire,
Abaisser un front pénitent ;
Peut-être cette plaie ardente,
Ce feu cuisant de la douleur,
Soudain se calmerait, Seigneur,
A la parole consolante.

Ah ! plein de cet espoir, je franchis ces degrés :
Encore un pas, je suis sous ces lambris sacrés.
Mais écoutons : ces chants, partis du sanctuaire,
Ne m'annoncent-ils pas l'Eternel irrité ?
Il semble que pour moi l'accent de sa colère
Par mille voix soit répété :

« Qu'il approche l'impie !
Qu'il vienne de sa vie
Rendre compte au Seigneur;

Qu'il pleure ses beaux jours : voilà le jour vengeur.
Il sera comme l'herbe
Que de la tour superbe
Arrache l'aquilon,
Et que foule, en passant, le pâtre du vallon. »

A ces chants l'apostat, loin du sacré portique
S'enfuit, en murmurant le terrible cantique ;
Il porte aux lieux déserts ses pas retentissants,
Et croit entendre encor les psaumes menaçants.

Lorsque le jour douteux lutte avec la nuit sombre,
Si vous voyez jamais, près de vous, comme une ombre,
Se glisser en silence un homme à cheveux blancs,
Qui jette autour de lui de longs regards tremblants,
Chrétiens, c'est l'apostat. Ah ! plaignez sa misère,
Et ne l'oubliez pas, le soir, à la prière.

A.-S. Saint-Valry.

LES APOTRES.

POEME.

Je chante ces héros dont l'intrépide zèle
Fit prendre à l'univers une face nouvelle,
Et qui, d'un culte impur affranchissant les cœurs,
En furent à la fois victimes et vainqueurs.
Loin, profane Apollon ! ces héros que je chante
Ne me font voir en toi qu'une idée impuissante.
Esprit qui fus leur force, âme de leurs exploits,
Toi qui les fis par eux, chante-les par ma voix.
L'aveugle idolâtrie, en misères féconde,
Avait à son empire assujetti le monde ;
Les mortels préféraient, malgré mille bienfaits,
Au Dieu qui les forma des dieux qu'ils avaient faits :
Mais, adorant en eux leurs penchants et leurs vices,
Ils semblaient moins chercher des dieux que des com- [plices.
L'injustice embrassait ce culte séducteur,
Et chaque crime au ciel avait son protecteur.
Là le zèle lui-même exhorte à l'adultère ;
Ici le parricide est un sacré mystère :
Il n'est plaisir inimâme, il n'est forfait si noir
Qu'à quelque autel l'erreur ne transforme en devoir.
Douze hommes inconnus, qu'un feu céleste anime,
Veulent briser le joug de l'erreur et du crime ;
Ils partent, vont porter cet oracle en tout lieu :
« Soyez justes, mortels, et ne craignez qu'un Dieu. »
L'ennemi des humains frémit de l'entreprise ;
Sous le mépris d'abord sa rage se déguise.
Noir esprit, qu'attends-tu de ces mépris forcés ?
Tu les traites en vain d'imposteurs, d'insensés ;
Ne crois pas que longtemps l'univers les dédaigne :
Sur ton règne détruit va naître un nouveau règne.
Cède à la vérité qu'en vain tu veux nier :
L'humble foi d'un seul mot sait se justifier.
Déjà sa voix féconde enfante les miracles ;
La nature soumise atteste ses oracles :
L'aveugle sent ses yeux s'éclaircir sous sa main ;
Le boiteux à son gré marche d'un pas certain.
Sur tous les malheureux ses dons vont se répandre :
Le muet parle au sourd, étonné de l'entendre ;
La Mort même est contrainte à révoquer sa loi,
Et du sein des tombeaux rend sa proie à la foi.
Le pouvoir dont leur maître étonna la Judée
Surprend encore en eux la terre intimidée.

Hé ! quelle excuse reste à l'incrédulité ?
Un prodige résout chaque difficulté.
Les peuples cependant, éblouis de leur gloire,
Prêts à les adorer, n'osent encore les croire ;
Et, pensant les fléchir par d'idolatres vœux,
L'encensoir à la main courent au-devant d'eux.
De l'adroit ennemi dangereux stratagème !
« Gardez-vous d'égaler le ministre au Dieu même,
« Disent-ils ; connaissez des mortels impuissants,
« Et donnez-nous la mort plutôt que de l'encens. »
Ainsi du fol orgueil ils rejettent l'amorce :
L'aveu de leur faiblesse est leur plus grande force.
On allait de l'encens leur offrir le tribut :
A ce nouveau prodige on fit plus : on les crut.
Partout la vérité luit aux âmes sincères :
L'idolâtre éclairé rougit de ses chimères ;
Et, sur la foi du zèle affrontant le danger,
Il cherche encor ses dieux, mais c'est pour s'en venger.
L'un sur l'autel impie éteint l'encens qui brûle ;
L'autre brise en leurs mains un foudre ridicule ;
Et, l'injure à la bouche, ils foulent tous aux pieds
Ces dieux qu'avec frayeur ils ont cent fois priés.
C'est à ces derniers coups que l'enfer en alarmes
Rassemble tout l'effort de ses dernières armes :
Il accroît la terreur, il aigrit le courroux
Des tyrans soupçonneux et des prêtres jaloux ;
Et bientôt, à l'aspect du douloureux martyre,
Croit voir la vérité forcée à se dédire.
Mais ses saints défenseurs, insultant aux enfers,
D'un visage serein se présentent aux fers.
Ils courent aux prisons plus qu'on ne les y traîne,
Jouissent de l'opprobre en attendant la peine ;
Vont confesser leur maître au pied des tribunaux ;
Pour le mieux annoncer montent aux échafauds,
Et font aux spectateurs craindre encor sa puissance,
Sous les coups des bourreaux lassés de leur constance.
Enfer, quel est le fruit de ton dernier effort ?
Le peuple des élus va naître de leur mort.
Déjà leurs ennemis, devenus leurs complices,
Viennent, impatients, mendier leurs supplices.
Que de nouveaux Chrétiens ! Crois-tu les dissiper ?
Il s'en présente plus que tu n'en peux frapper :
Chaque martyr en forme une foule nouvelle,
Et le monde est surpris de se trouver fidèle.

Lamotte.

L'ARBRE DE LA CROIX, OU L'ARBRE DE VIE.

Arbre miraculeux, dont la sainte puissance
Rend au monde tombé sa première innocence,
L'Eternel a voulu que ton fruit enchanté
Pût engendrer la vie et l'immortalité ;
Que ton bois glorieux, où germait l'espérance,
Fût le gage certain de notre délivrance ;
Et que, tout près du mal, le remède caché
Fît naître le salut à côté du péché.
Soumis à son destin longtemps inexplicable,
L'homme déshérité, malheureux et coupable,
Esclave de la vie et promis au trépas,
Déjà loin de l'Eden a dirigé ses pas.

Déjà Satan maudit la tige salutaire
Qui de son joug impur émancipe la terre ;

Et l'Ange, dont le glaive écarte les humains,
Ferme du paradis les terrestres chemins.

Mais l'active nature entretient ta jeunesse ;
Et l'haleine des vents doucement te caresse :
Ton ombre, sur la terre évoquant le repos,
Semble prophétiser la fin de tous ses maux.

Poussant jusqu'aux enfers ta racine profonde,
Et, tout seul échappé du naufrage du monde,
Appui de la faiblesse et soutien de la foi,
La colombe un moment se reposa sur toi.

De ton léger rameau la verdure sacrée
Présage le salut à l'arche rassurée ;
Et le juste, éclairé par un arc immortel,
Sous ton feuillage saint dresse un premier autel.

Contemporain du monde, en son étroit espace,
Tout change, tout s'éteint, disparaît ou s'efface ;
Mais la mer qui s'enfuit et les monts abaissés
Te retrouvent debout sur les siècles passés.

J'entends frémir les airs, le jour fuit, le ciel tonne,
Le serpent orgueilleux dans son gouffre s'étonne ;
Sous de célestes mains tes flancs sont entr'ouverts,
Et le bruit de ta chute ébranle l'univers !

Déjà ton bois divin, où le salut se fonde,
Sur l'aile d'un Archange a traversé le monde,
Et, dans Jérusalem, phare mystérieux,
Sur quatre points sacrés semble envahir les cieux.

Ainsi va s'accomplir l'antique prophétie,
Montrant aux nations la gloire du Messie,
Qui, régnant par le bois, triomphe de l'enfer,
Et sur des temps plus doux ferme un siècle de fer.

Ainsi, sanctifiant une époque nouvelle,
Un empire sans fin au monde se révèle ;
Et vient, en conquérant les peuples et les rois,
Consacrer l'avenir du signe de la croix.

Mme H. DE CÉRÉ-BARBÉ.

L'ARBRE DE LA VIERGE

A MATARIÉ (1).

J'avais ouï parler de l'arbre merveilleux
Dont la sève circule et la verdure brille
Depuis dix-huit cents ans que son feuillage heureux
Ombragea le repos de la Sainte Famille.

J'aimais cette légende aux naïves douceurs,
De la fuite en Egypte antique témoignage,
Comme j'aimai toujours les légendes ses sœurs,
Que sur ses beaux vitraux peignit le moyen âge.

Mais je ne pensais pas que l'arbre vénéré
Me vît moi-même un jour mesurant ses racines.
Détachant des lambeaux de son bois consacré,
Et baisant à ses pieds les empreintes divines.

O souvenir aimé !... Par un matin riant,
Où les fraîches vapeurs que soulève l'aurore
Tempéraient les feux lourds du soleil d'Orient,
Et les ardents reflets du sable humide encore,

Jusqu'à Matarié je franchis le désert
Sur un cheval rapide aux jambes de gazelle ;
Au loin les bords du Nil formaient un ruban vert,
Et le Caire élevait sa haute citadelle.

(1) Lieu de repos de la Sainte-Famille, près du Caire, consacré par une légende séculaire. On y voit un sycomore excessivement ancien qui aurait ombragé les saints voyageurs. (*Note de l'auteur.*)

Pas d'autre bruit dans l'air que quelques chants d'oi-
Et les gémissements des norias lointaines, [seaux,
Dont les urnes d'argile, où dégouttaient les eaux,
Imitaient en tournant la rumeur des fontaines.

Enfin l'arbre béni vient s'offrir à mes yeux,
Comme un homme incliné sous le fardeau de l'âge ;
Il ne s'élance plus en rameaux spacieux
Pour déployer en dôme un immense feuillage.

Trois branches seulement, couronne de son front,
Parent sa vétusté de jeunesse et de force.
Des rejetons épais bosselant son vieux tronc,
Hérissent les contours de sa noueuse écorce.

Sur ce tronc imposant les siècles sont écrits.
Comme pour contraster, près du vieux sycomore,
Des arbustes légers, odorants et fleuris,
Se lèguent, renaissants, des traces qu'on adore.

Vierge, avec les couleurs dont brillaient vos habits,
Ces fleurs en ont reçu l'empreinte parfumée :
C'est la rose éclatante aux splendeurs de rubis,
C'est le jasmin pudique à la neige embaumée.

Votre robe de pourpre et votre manteau blanc
Dans cette floraison ont laissé leur vestige,
En flottant sur le sol où votre bras tremblant
Déposa l'enfant-Dieu sous l'arbre du prodige.

Célestes voyageurs, je crois vous voir assis !
Les fruits, les rayons d'or pleins du miel de l'abeille,
Eclosent à vos pieds... Décorant l'oasis,
L'eau jaillit en ruisseaux, l'herbe naît en corbeille.

Les biches accourant mangent dans votre main,
Et l'âne du voyage, humble et douce monture,
Va paître en liberté sur le bord du chemin
Où le sable pour lui se transforme en verdure.

Ainsi de Bethléem aux plaines de Memphis,
Semant votre sentier de merveilles étranges,
Vous trouviez chaque jour pour votre divin Fils
L'abri miraculeux préparé par les anges.

Mais tout passait soudain où vous aviez passé,
Et l'esprit du désert croyait voir un mirage,
Par une heure produit, par une autre effacé,
Promenant dans les airs sa fugitive image.

Un seul lien garde encor la trace de vos pas ;
Son arbre est là debout depuis des jours sans nombre.
Heureux cet arbre saint, témoin qui ne meurt pas !
Heureux le pèlerin à genoux sous son ombre !

Heureux moi-même, heureux d'avoir ici prié !
Je vous le dois, ô Vierge ! et soyez-en bénie !
Quelque chose de vous vit à Matarié...
J'en ai rempli mon cœur et trempé mon génie.

Je vous ai consacré ma muse à dix-huit ans,
Je ne trahirai point mon serment de poëte.
Chrétiens, nous avons tous des rôles militants,
Aux uns le glaive, à moi de sonner la trompette.

Mais, comme ces guerriers qui combattaient jadis
En portant les couleurs de leur dame chérie,
Du combat douloureux qui mène au paradis
J'adoucirai la lutte en vous chantant, Marie.

Paul REYNIER.

ARBRES, FRUITS ET VÉGÉTAUX IMPORTÉS.

Enfin, vous jouissez ; et le cœur et les yeux
Chérissent de vos bois l'abri délicieux.
Au plaisir voulez-vous unir encor la gloire ?
Voulez-vous de votre art remporter la victoire ?
Déjà de nos jardins heureux décorateur,
Ajoutez à ces noms le nom de créateur.
Voyez comme en secret la nature fermente,
Quel besoin d'enfanter sans cesse la tourmente :
Et vous ne l'aidez pas ? Qui sait dans son trésor
Quels biens à l'industrie elle réserve encor ?
Comme l'art à son gré guide le cours de l'onde,
Il peut guider la sève ; à sa liqueur féconde
Montrez d'autres chemins, ouvrez d'autres canaux ;
Dans vos champs enrichis par des hymens nouveaux,
Des sucs vierges encore essayez le mélange,
De leurs dons mutuels favorisez l'échange.
Combien d'arbres, de fruits, de plantes et de fleurs,
Dont l'art changea le goût, les parfums, les couleurs !
La pêche a dû sa gloire à ces métamorphoses ;
D'un triple diadème ainsi brillent les roses ;
De son panache ainsi l'œillet s'enorgueillit.
Osez : Dieu fit le monde, et l'homme l'embellit.

Que si vous n'osez pas essayer ces conquêtes,
Combien, sous d'autres cieux, de richesses sont prêtes !
Usurpez ces trésors : ainsi le fier Romain,
Et ravisseur plus juste, et vainqueur plus humain,
Conquit des fruits nouveaux, porta dans l'Ausonie
Le prunier de Damas, l'abricot d'Arménie,
Le poirier des Gaulois, tant d'autres fruits divers :
C'est ainsi qu'il fallait s'asservir l'univers !
Quand Lucullus vainqueur triomphait de l'Asie,
L'airain, le marbre et l'or frappaient Rome éblouie ;
Le sage dans la foule aimait à voir ses mains
Porter le cerisier en triomphe aux Romains.
Et ces mêmes Romains n'ont-ils pas vu nos pères
En bataillons armés, sous des cieux plus prospères,
Aller chercher la vigne, et vouer à Bacchus
Leurs étendards rougis du nectar des vaincus ?
Du fruit de leurs exploits leurs troupes échauffées
Rapportaient en chantant ces précieux trophées.
Du pampre triomphal ils couronnaient leurs fronts ;
Le pampre sur leurs dards s'enlaçait en festons.
Tel revint triomphant le dieu vainqueur du Gange :
Les vallons, les coteaux célébraient la vendange ;
Et partout où coula le nectar enchanté,
Coururent le plaisir, l'audace et la gaieté.

Enfants de ces Gaulois, imitons nos ancêtres :
Enlevons, disputons ces dépouilles champêtres.
Voyez dans ces jardins, fiers de se voir soumis
A la main qui porta le sceptre de Thémis,
Le sang des Lamoignon, l'éloquent Malesherbes,
Enrichir notre sol de cent tiges superbes,
Nourrissons inconnus de cent climats divers,
De la cime des monts, de la rive des mers.
Je voyage, entouré de leur foule choisie,
D'Amérique en Europe, et d'Afrique en Asie :
Tous, parmi nos vieux plants, charmés de se ranger,
Chérissent notre ciel ; et l'heureux étranger,
Des bords qu'il a quittés reconnaissant l'ombrage,
Doute de son exil à leur touchante image,

Et d'un doux souvenir sent son cœur attendri.
Je t'en prends à témoin, jeune Potavéri :
Des champs d'O-Taïti, si chers à son enfance,
Où l'amour sans pudeur n'est pas sans innocence,
Ce sauvage ingénu, dans nos murs transporté,
Regrettait dans son cœur sa douce liberté,
Et son île riante et ses plaisirs faciles.
Ebloui, mais lassé de l'éclat de nos villes,
Souvent il s'écriait : « Rendez-moi mes forêts ! »
Un jour, dans ces jardins où l'Etat à grands frais
Des quatre coins du monde en un seul lieu rassemble
Ces peuples végétaux surpris de croître ensemble,
Qui, changeant à la fois de saison et de lieu,
Viennent tous à l'envi rendre hommage à Jussieu,
L'Indien parcourait leurs tribus réunies,
Quand tout à coup, parmi ces vertes colonies,
Un arbre qu'il connut dès ses plus jeunes ans
Frappe ses yeux ; soudain avec des cris perçants
Il s'élance, il l'embrasse, il le baigne de larmes,
Le couvre de baisers ! Mille objets pleins de charmes,
Ces beaux champs, ce beau ciel, qui le virent heureux,
Le fleuve qu'il fendait de ses bras vigoureux,
La forêt, dont ses traits perçaient l'hôte sauvage,
Ces bananiers chargés et de fruits et d'ombrage,
Et le toit paternel, et les bois d'alentour,
Ces bois qui répondaient à ses doux chants d'amour,
Il croit les voir encore, et son âme attendrie
Du moins pour un instant retrouva sa patrie.

DELILLE.

LES ARBRES, LES PLANTES

ET LES OISEAUX DE L'ÉQUATEUR ; ÉLOGE DE LA FRANCE.

Muse, transporte-moi dans quelque île lointaine,
Que le ciel ait cachée à l'Europe inhumaine ;
Découvre à mes regards un vallon fortuné
Que la main des mortels n'ait jamais profané.
Tu m'écoutes. Un bois élevé, magnifique,
Répand autour de moi son ombre aromatique.
D'une source commune, ainsi que deux jumeaux,
Dans un pré plein de fleurs descendent deux ruisseaux.
Sur les myrtes voisins le bengali soupire ;
Parmi les lataniers qu'agite le zéphyre,
La perruche bruyante et le lori vermeil
Sautent sous la feuillée, à l'abri du soleil.
D'aras majestueux un éclatant nuage
S'abat en rayonnant et remplit le bocage :
Tantôt sur les palmiers leur bec dur et retors
Du coco mûrissant entr'ouvre les trésors ;
Tantôt un ananas qui sort du sein des herbes
Rassemble autour de lui ces convives superbes.
Là, d'innombrables nids, semés parmi les fleurs,
D'un air vivifiant respirent les chaleurs.
Je vois de tout côté, près des vagues émues,
Se traîner à pas lents les pesantes tortues,
Tandis que les oiseaux chéris du dieu des mers
Quittent de l'Océan les immenses déserts,
Et, rasant à grands cris les sables des rivages,
En foule, vers le soir, volent sous les ombrages.

La nuit même ne peut de ce riant séjour,
Avec son voile épais, bannir l'éclat du jour.
A peine elle a paru, que des plantes sans nombre

S'allument de concert, et rayonnent dans l'ombre.
D'insectes lumineux mille escadrons légers
Viennent tourbillonner dans les bois d'orangers ;
De rapides éclairs jaillissent de leurs ailes,
Et chaque feuille au loin lance des étincelles.
Le jeu cesse, à l'instant règne l'obscurité ;
Puis un folâtre essaim ramène la clarté,
Vole, s'agite en l'air, et le remplit de flamme.

Mais ni ces belles nuits que la nature enflamme,
Ni les plaines d'Asie, et les monts des Incas,
France, n'égalent point tes fertiles climats.
Tu surpasses l'Egypte, où trois fois chaque année
D'une riche moisson la terre est couronnée ;
Et la ville de Mars triomphante des rois,
Eût dans ses jours de gloire envié tes exploits.
Jamais près de la Seine une bergère assise
Du crocodile affreux ne craignit la surprise ;
Jamais dans tes forêts un chasseur imprudent
Ne recula tout pâle à l'aspect d'un serpent,
Qui, comme un long palmier, couché dans la bruyère,
Ouvre, en se redressant, sa gueule meurtrière.
Tes vallons sont couverts de superbes troupeaux,
Des pampres renommés festonnent tes coteaux,
L'huile coule à flots d'or aux bords de la Durance,
Cérès de tes greniers entretient l'abondance ;
Mars attelle à son char tes coursiers frémissants,
Et la mer tremble au loin sous tes mâts foudroyants.

Combien de monuments dont la grandeur étonne !
Regardez : c'est Bossuet qui s'élève et qui tonne ;
C'est Descartes, du monde éclairant le chaos ;
C'est Corneille, Pascal, Racine, Despréaux ;
Montesquieu, qui des lois explique les oracles ;
Buffon, de la nature étalant les miracles ;
Et vous, chœur immortel par les Grâces orné,
Vous, reines des beaux-arts, que conduit Sévigné.
Je reconnais Martel qui sut dans nos vieux âges
Du Maure débordé repousser les ravages ;
Charles qui, de cent rois le vainqueur ou l'appui,
Vit l'univers entier se taire devant lui ;
Des Guesclin, des Bayard la valeur souveraine,
Et, plus près de nos jours, Catinat et Turenne.

Père de la nature, Etre puissant et bon,
Protége cet empire où l'humaine raison
Après de longs écarts, enfin sous ton auspice,
De la société rebâtit l'édifice.
Avec la douce paix, fais-y du haut des cieux
Descendre des vertus le groupe radieux,
Et la tendre amitié que ta bonté féconde
Créa pour embellir et consoler le monde ;
Eclaire nos conseils, et de nos magistrats
Vers le bonheur public dirige tous les pas.
De nos nouveaux Linus daigne illustrer les veilles ;
Découvre à nos savants tes secrètes merveilles.
Donne à la jeune fille une aimable pudeur,
Et répands sur ses traits la grâce et la candeur.
Qu'unie à son époux, l'épouse heureuse et pure
Fasse de ses enfants sa plus belle parure.
Avec la royauté, raffermis et maintiens
L'amour sacré des lois, son plus ferme soutien.

Puisse l'astre éclatant où brille ta puissance
Ne rien voir dans son cours de plus grand que la France !

CASTEL.

L'ARC-EN-CIEL.

Le voilà ce pont d'or, de saphir, d'émeraude,
Ruban aux cent couleurs, ceinture que Dieu brode,
Et jette autour du paradis ;
Le voilà, ce bel arc, emblème d'espérance,
Signe de paix, créé dans des jours de souffrance,
Et tel encor qu'il fut jadis.

Le temps, qui flétrit tout de son haleine aride,
N'a pu sur son beau front imprimer une ride,
Ni ternir ses vives couleurs.
Toujours frais et léger, limpide et diaphane,
Il rit de la tempête et du contact profane
De nos régions de douleurs.

Voyez-le, cintre immense en son arche hardie,
Coupant le ciel en deux sous la nue arrondie,
D'un pas enjamber l'horizon ;
Il bannit nos terreurs, sourit à nos alarmes,
Comme un rayon d'espoir qui vient sécher des larmes
Sous les verroux d'une prison.

L'orage furieux gronde en vain sur nos têtes ;
Mortels, ne craignez rien, l'arc-en-ciel aux tempêtes
Dit le mot d'ordre souverain ;
Ecoutez... le tonnerre en s'éloignant bourdonne,
Le vent se tait, l'éclair s'éteint, Dieu nous pardonne
Et va nous rendre un ciel serein.

Je t'aime, arceau divin, magique fantaisie,
Vaporeuse beauté, miroir de poésie,
Splendeur aux merveilleux reflets ;
C'est, sans doute, en suivant ta voie illuminée
Qu'au sortir de l'exil, l'âme prédestinée
S'élève vers les saints palais.

Oh ! de quel œil d'amour, après de longs désastres,
Ce monde doit te voir en l'absence des astres,
Lever ton front calme et béni,
Feuillet d'or où Dieu même écrivait le saint pacte
Qui serrait à jamais dans l'abîme compacte
L'océan sorti de son nid.

Aujourd'hui d'autres flots inondent cette terre ;
Le mal n'a pas encore accompli son mystère,
Ni le ciel usé sa vigueur ;
Reste donc aux élus, symbole d'espérance,
Verse-nous, dans la nuit que fait l'indifférence,
Un peu de baume et de vigueur.

Hé ! que m'importe à moi qu'en son orgueil sceptique
La science de toi fasse un vain jeu d'optique ?
La science peut tout flétrir ;
Son haleine a glacé nos plus douces chimères,
Anéanti le culte et la foi de nos mères,
Et fait notre bonheur tarir.

Sois donc, comme rêvait mon enfance candide,
Un ruban merveilleux, ou le sentier splendide
Des légions de Gabriel,
Une fente des cieux, que sais-je ? un pont sublime
D'où l'ange s'inclinant vient contempler l'abîme.....
Ou le chemin qui mène au ciel.

L'abbé A. DEVOILLE.

L'ARCHE DE SALUT.

Si, prolongeant la route à mes pas chancelants,
Le bon Dieu veut un jour, sous de beaux cheveux blancs,
Me couronner d'une auréole ;
S'il me donne un front calme, un tranquille regard,
Et cette gravité, ce trésor du vieillard,
Qui manque encore à ma parole ;

Utilisant mon âge et mon reste de jours,
Fidèle à ma jeunesse et vous aimant toujours,
Petits enfants, troupe joyeuse,
Chaque soir, en hiver, auprès de vous assis,
Au coin de mon foyer j'aurai de doux récits
Pour votre oreille curieuse.

Et, content de vous voir, attentifs à ma voix,
Pencher, en écoutant mes contes d'autrefois,
Vos fronts que le plaisir colore,
Prenant le plus petit entre mes deux genoux,
J'ajouterai bien vite en souriant à tous :
« Amis, ce n'est pas tout encore.

« Votre âge s'en ira pour un âge nouveau :
L'arbuste devient arbre et l'oisillon oiseau,
La jeunesse chasse l'enfance.
Vous quitterez cet âtre où j'aime à vous ranger,
Et, dispersés bientôt dans un monde étranger,
Vous irez seuls et sans défense.

« Pleins des illusions du foyer maternel,
Croyant trouver partout un accueil fraternel,
Une bienveillance suivie,
N'obéissant jamais qu'aux vœux de votre cœur,
Pour conduire vos pas au temple du bonheur,
Que chercherez-vous dans la vie?

« L'amour?... Pauvres enfants, vous connaîtrez un jour
Ce que l'on veut cacher sous le doux nom d'amour,
Vous en gémirez dans votre âme :
L'hymen n'est aujourd'hui qu'un marché révoltant !
L'homme apporte son or et vient en le comptant
Acheter la dot d'une femme.

« La richesse?... Elle est tout dans ce siècle avili ;
Mais, repoussant un gain que l'opprobre a sali,
Si l'honneur vous guide sans cesse,
Si vous gardez un cœur fier, libre et généreux,
Si vous compatissez aux cris des malheureux,
N'espérez rien de la richesse.

« La gloire?... Feuille morte abandonnée au vent,
Qui, lorsqu'on la poursuit, ne nous garde souvent
Qu'une déception amère !
C'est Escousse à vingt ans dégoûté de ses jours,
C'est Elisa Mercœur mourante et sans secours
Dans les bras glacés de sa mère !

« La liberté?... Beau rêve, abîme de douleurs !
Que le peuple a souffert, qu'il a versé de pleurs
Avec ce mensonge sublime !
Troupeau que les partis cherchent à s'arracher,
On le sauve des loups pour le vendre au boucher,
Il est toujours dupe et victime.

« O mes pauvres enfants ! si, détrompés un jour,
Ces grands mots : liberté, gloire, richesse, amour,
N'ont plus pour vous aucun mystère;
Si vous voyez le mal où vous rêviez le bien;
Si pour vous consoler il ne vous reste rien,
Que deviendrez-vous sur la terre?

« Le voyageur, avant de se mettre en chemin,
Coupe un rameau noueux pour appuyer sa main.
Avant de rejoindre l'armée,
Lorsque le cri de guerre appelle sa valeur,
Le soldat, en quittant un vieux père, une sœur,
Reprend son arme accoutumée.

« Ne quittez point le seuil témoin de vos beaux jours
Sans emporter comme eux un soutien, un secours
Contre les dangers de ce monde !
Il en est un, un seul qui ne nous trompe pas :
C'est la religion, lumière pour nos pas
Et pour nos cœurs manne féconde !

« Liez votre avenir à la foi du chrétien,
Qu'elle soit votre appui, votre arme, votre bien,
Ecoutez ses lois souveraines !
Ulysse, prévenu contre un danger nouveau,
Eut soin de s'attacher au mât de son vaisseau
Avant d'entendre les sirènes.

« Oh ! la religion, c'est l'arche de salut
Où l'homme, fatigué sans atteindre le but,
Comme une colombe effrayée,
Ne pouvant s'arrêter dans un chemin fangeux,
Vient, entre un ciel obscur et des flots orageux,
Reposer son aile mouillée.

« Jésus, Dieu des petits, flambeau de notre foi,
N'abandonne jamais les cœurs qui sont à toi !
Dans l'avenir où l'enfant marche,
Quel que soit le malheur qui doit le traverser,
Il ne perdra que peu si tu veux lui laisser
Un tout petit coin dans ton arche ! »

Hippolyte VIOLEAU.

L'ARCHITECTURE.

Soudain le héros (1) vit la fière architecture
Comme un puissant génie apparaître à ses yeux,
Ses pieds foulant la terre, et son front dans les cieux,
Son front orné des tours de l'antique Cybèle.
Tous les arts l'entouraient de leur pompe immortelle :
Les métaux à ses pieds apportaient leur trésor ;
Le granite pourpré, le porphyre aux grains d'or,
Les marbres de Paros, les marbres de Nubie,
Ceux qui dorment au sein de l'antique Arabie,
Aux grottes de Memphis, aux rives des Génois,
Des bouts de l'univers assemblés à sa voix,
En formes tour à tour pompeuses ou riantes,
Venaient développer leurs veines ondoyantes.
Ces marbres à grand bruit se mouvaient, se plaçaient,
Par un art inconnu dans les airs s'exhaussaient :
En rangs majestueux cent colonnes égales
Réglaient sous le compas leurs justes intervalles ;
L'obélisque montait avec agilité ;
La pyramide auguste en son immensité
Reposait fièrement sur sa base étendue ;
La voûte audacieuse, et dans l'air suspendue,
D'un agréable effroi charmait l'œil étonné ;

(1) Le czar Pierre le Grand, le héros du poëme la *Pétréide*.

Le dôme s'élançait de festons couronné ;
Par un savant accord tout s'unissait ensemble.
Enorgueilli déjà des beautés qu'il rassemble,
Le palais qui s'étend sous ses superbes toits
Ajoute par sa pompe à la grandeur des rois !
Les toits religieux qui vont chercher les nues
Des célestes palais semblent les avenues.
O prodige de l'art ! magique enchantement !
Le marbre inanimé, muet, sans mouvement,
A l'insensible espace imprime un caractère.
Là, tour à tour on craint, on gémit, on espère ;
Tantôt la pierre en deuil, asile des douleurs,
Dans sa lugubre enceinte invitait l'homme aux pleurs ;
Et tantôt l'égarant sous une ombre imposante,
Rendait à l'œil ému l'éternité présente.
Cet art est tour à tour riant de volupté,
Sublime avec terreur, calme avec majesté.

THOMAS.

L'ARCHITECTURE.

Heureux l'homme qui suit une route choisie
Et revêt ses travaux de foi, de poésie,
Les regardant toujours comme l'expression
D'une chaste, sévère et vaste passion :
La passion du vrai, du beau, de la durée ;
Passion de toute âme ardemment inspirée,
Qui, s'élevant sans cesse et secouant ses fers,
Ne regarde qu'en bas et de loin l'univers.

Heureux celui qui donne à toute œuvre un symbole
Et n'en forme ici-bas qu'une immense parole,
Vastes enseignements d'âge en âge obéis,
Fondant l'honneur, l'espoir, la force d'un pays !
Heureux ! car il aura compris son existence
Et fait plus large part à son intelligence
Qu'aux instincts rétrécis de son humanité....
Il faut que l'invisible, en l'œuvre reflété,
Montre que son auteur, s'inspirant aux cieux mêmes,
Veut résoudre de l'art les mystiques problèmes,
Et faire de sa main un instrument pieux
Servant à l'infini pour se montrer aux yeux...

Et si, persuadés de cette fin sublime,
Que l'artiste complet sur son ouvrage imprime,
Nous cherchons désormais partout ce sceau divin
Rappelant les mortels à leur double destin,
Quel fait nous apprendra mieux que l'Architecture
Et le néant de l'homme, et sa grandeur future ?...
Errant dans son exil, passager d'un moment,
Dans sa halte il a beau dresser un monument
Dont le puissant aspect, l'imposante structure
Résiste au poids du temps, dédaigne son injure,
Il s'écrase lui-même en dressant sur ses pas
Un témoin de la loi qui l'enchaîne au trépas.
Voyez ! qu'il est petit près de son œuvre immense !
Cependant c'est un jet de son intelligence ;
Il est seul ouvrier et seul ordonnateur
De ces murs étonnant l'œil de l'observateur ;
C'est lui qui leur donna la force et l'harmonie,
C'est lui qui, pour aider son bras et son génie,
Des éléments vaincus s'est créé le secours.
Il est tout, il n'est rien, quel problème toujours !...
Sa gloire est si finie, elle est si passagère,
Qu'elle s'étend sur lui comme un vaste suaire,

Et qu'il imprime au front du plus beau monument
D'un cachet sépulcral le lourd revêtement.
Ainsi, l'Egyptien dressa ses pyramides,
L'Indien sa pagode aux souterrains humides,
Babylone ses tours et ses remparts épais,
Rome son Colysée et ses sombres palais,
L'Arabe sa mosquée à pesante coupole,
Et le chrétien son temple, immense nécropole
Où chaque dalle couvre un monceau d'ossements
Et rend un son plaintif sous les pas des vivants.

Etrange infirmité ! sublime destinée !
Fier mortel, en ton corps ton âme emprisonnée,
S'élançant par l'espoir et subissant le frein,
Te rend tout à la fois esclave et souverain.
Apporte dans ton art ce double caractère,
Fais respirer le marbre et parler chaque pierre.
Si l'œuvre de tes mains révèle ton néant,
Qu'elle révèle aussi les traces d'un géant,
Les traces d'un génie orgueilleux de lui-même,
Dédaignant des honneurs le pesant diadème,
Usant de son séjour en nos terrestres lieux
Pour dresser des jalons sur le chemin des cieux.

O vous ! dont la pensée étroite et rétrograde
Conserve encore un culte aux dieux de l'Iliade ;
Vous qui, toujours assis sur quelques fûts brisés,
Ne rêvez que les Grecs chez nous dépaysés,
Et voulez, de la France étouffant le génie,
Nous imposer un art que notre foi renie ;
Païens d'âme et de cœur, restez sur vos débris !
Restez ! n'encombrez pas nos chemins appauvris.
Bâtissez pour le monde, étrange en ses caprices,
Ces déserts du bon goût, ces riches édifices
Où brillent à la fois le stuc trompant les yeux
Et l'or couvrant les murs d'un éclat fastueux.
Bâtissez pour le monde et ses étroites vues
Ces demeures de luxe à défaut d'art pourvues,
Où la grâce est un vol à la solidité,
Où l'on résume tout à la commodité.

Mais si, voulant jamais dresser des basiliques,
Vous les souillez encor de vos abus classiques ;
Si vous faites trôner sur l'autel des Chrétiens
Les dieux de l'Ionie et des siècles païens ;
Si la croix n'ose plus briller sur vos portiques
Chargés de lourds frontons, de frises et d'attiques
Où l'architrave pèse ainsi qu'un long fardeau
Sur ces mille piliers alignés au cordeau ;
Si vos temples n'ont pas de places retirées
Où puissent s'abriter les âmes inspirées,
Mais laissant embrasser tout d'un coup d'œil jeté,
Ne parlent pas au cœur de la Divinité ;
Si l'espace réduit à vos parcimonies
Gêne le déploiement de nos cérémonies ;
Si nos saintes, nos saints, même à peine vêtus,
Rappellent à nos yeux Apollon et Vénus :
Anathème sur vous ! votre ouvrage injurie
Non-seulement le Ciel, mais même la patrie.
Ne touchez pas à l'arche, à la maison de Dieu,
Si vous ne tremblez pas en face du saint lieu ;
Si le métier dans vous étouffe la pensée,
Si la pierre par vous sur la pierre entassée
N'est qu'un amas sans nom, qu'un assemblage épais

Atterrissant le sol qui gémit sous le faix.
Créez plutôt un art à la forme chrétienne,
Un art national et qui nous appartienne;
Sinon, fouillez, fouillez nos trésors enfouis,
Et ne dédaignez pas l'art du saint roi Louis;
Revenez à ce temps, honneur de nos annales,
Dont la gloire est écrite au front des cathédrales,
Sur nos anciens manoirs, nos gothiques châteaux,
Sur l'écu du croisé, le marbre des tombeaux.

Où sont ces ouvriers aux cohortes actives,
Ces maçons merveilleux maîtres des pierres vives,
Artistes consumés de hautes passions,
Enseignant la grandeur aux grandes nations;
Hommes de dévoûment, nullement mercenaires,
Cherchant du bien la gloire et non pas les salaires;
Où sont-ils? Levez-vous, Suger, Hugues, Robert,
Jean de Chelles, Erwin, de Montereau, Fulbert,
Architectes dont rien n'égala le génie,
Des cieux sur cette terre ardente colonie,
Tressaillez dans la tombe et brisez le sommeil,
La France haletante attend votre réveil;
Sous les vieux murs croulants de vos saints édifices
Le prêtre ne peut plus suffire aux sacrifices.
Une jeunesse ardente et pleine d'avenir
Se retrempe aujourd'hui dans votre souvenir.

Salut, nobles débris d'un siècle mémorable,
Majestueux palais, résidence admirable
Du Christ que l'amour fait habiter parmi nous!
Salut! je vous contemple et j'admire à genoux.
Que mon cœur est heureux! et mon âme enflammée
Sous ces nefs, où l'encens tourbillonne en fumée,
Brûle devant l'autel et monte chaque jour
Avec mille parfums de prière et d'amour!
Que j'aime à m'égarer sous la voûte profonde
Où viennent expirants les bruits lointains du monde!
Je reconnais ici la demeure d'un Dieu;
Tout pénètre mes sens, tout m'inspire en ce lieu :
Ces rinceaux délicats, ces arceaux gigantesques,
Ces riches chapiteaux, ces colonnes, ces fresques,
Tout cet ensemble heureux de lignes, d'ornements
Heurtés, multipliés, se croisant en tous sens,
Mais sans cesse rompant la ligne horizontale;
Ces cintres élevés, l'ogive colossale,
Ces pignons amincis, ces clochers merveilleux
Portant jusques au ciel leur front audacieux,
Ces dentelles de marbre et ces mille verrières
Où le soleil se brise en faisceaux de lumières,
Dont l'éclat varié, sombre et mystérieux,
Augmente encor la paix qu'on respire en ces lieux;
Tout me dit que le vrai dicta ces belles pages
Où, malgré la poussière et l'injure des âges,
Nous pouvons lire encor les sublimes leçons
Qui jaillissaient des mains de ces nobles maçons,
De ces saints ouvriers dont le puissant génie
Mettait l'idée et l'œuvre en pieuse harmonie...
Superbes monuments! vastes créations
Où s'abritent les arts et leurs traditions;
Magnifiques témoins de glorieux prodiges
Dont nous pouvons encore admirer les vestiges;

(1) Le moyen âge.

Magnifiques témoins de ce que peut la foi
Quand elle est d'un grand peuple et la reine et la loi.
Restez toujours debout; que vos tours pantelantes
S'élèvent dans les airs comme des suppliantes;
Que l'airain, balancé sur son beffroi poudreux,
Rappelle de ces temps ce qu'ils avaient d'heureux;
Que la foule envahisse et peuple vos portiques :
Que leur plan calculé, leurs pierres symboliques,
Reprennent leur langage un temps interrompu!
Tous avec ce passé n'ont pas encor rompu;
Il est encor des cœurs dévorés d'espérance,
Que Dieu s'est réservés pour sauver notre France,
Et ce n'est point en vain que ce noble pays
Aura de tant de saints peuplé son Paradis.

Claudius Hébrard.

L'ARCHITECTURE
ET LA STATUAIRE CATHOLIQUES.

L'Eglise était tout peuple en ces temps reculés (1);
Si tous n'étaient élus, tous étaient appelés,
Et sur les plus petits sa suprême justice
Etendait sans relâche une main protectrice.
Et qu'on n'accuse pas cette protection
D'orgueil, de tyrannie et d'usurpation!
Et qu'on ne dise pas qu'en toutes nos provinces
Rome empiétait à tort sur le pouvoir des princes!
Organe temporel du Dieu venu pour tous,
De notre égalité le Vatican jaloux,
D'une voix tour à tour paternelle et sévère,
Devait développer la leçon du Calvaire;
Et, de tous les côtés, à cet enseignement,
Les peuples du vieux monde accouraient ardemment.
Du moment qu'il touchait le seuil du sanctuaire,
L'esclave du dehors au dedans était frère;
A l'égal du plus grand on lui faisait honneur :
Il avait son palais, la maison du Seigneur,
Où tout ce que le monde a de magnificence
Déployait à ses yeux son luxe et sa puissance.
Bientôt après, les rois, quelques princes plus tard,
Plus tard quelques traitants enrichis par hasard,
De nos jours des banquiers, princes des temps cupides,
Ont enfermé ce luxe en leurs palais splendides;
Et de leurs fruits brillants eux seuls ont profité,
Bien moins pour leur bonheur que pour leur vanité.
Mais alors, en ces temps qu'accuse l'ignorance,
D'abus, d'oppression, d'erreur, d'intolérance,
Où donc se déployaient les merveilles des arts?
En quel secret asile? à quels nobles regards?
Et dans quel intérêt la fière architecture
Livrait-elle ses flancs massifs à la sculpture?
Dressait-elle dans l'air ses clochetons hardis,
Ses portails somptueux sous le ciseau grandis,
Et sur l'arc gracieux de ses hautes culées,
Tout un peuple de saints aux têtes étoilées?
Pour qui donc au dedans ces lustres suspendus
Aux pendentifs brillants des voûtes descendus?
Et ces tableaux sortis vivants de la verrière,
Qu'un seul rayon du jour inonde de lumière,
Les seuls que l'art gothique ou chrétien, bien compris,
Admette sur les murs par l'ogive assombris?

Pour qui ces vêtements tissus d'or et de soie
Que la procession sur deux files déploie?
Pour qui ces soleils d'or où Dieu se montre à nous,
Promenés lentement sur la foule à genoux?
Et ces châsses d'argent dont les vieilles reliques
Sont le plus beau trésor des vieilles basiliques?
Pour qui ces chants si purs, ces accords si puissants
Livrant notre âme à Dieu par chacun de nos sens?
Et ce grand instrument aux formes colossales
Aux voix duquel il faut des nefs de cathédrales,
Pour qui l'orgue rend-il en sons harmonieux
Les soupirs de la terre ou l'hosanna des cieux?
Pour qui, hors de son sein, dans les grands jours de fête,
Ou ces douces voix d'ange, ou ces bruits de trompette
Dont les terribles sons réveillent effrayés
Tous les morts d'autrefois qui dorment sous nos pieds,
Dans ces froids souterrains couverts d'immenses dalles
Où l'on creusa jadis leurs couches sépulcrales?
Pour qui, le savez-vous, de son bras souverain,
L'art a-t-il transformé l'or, le marbre et l'airain?
En quels lieux l'a-t-on vu rassembler ses merveilles,
Enfants de la retraite et de pénibles veilles?
Où donc s'est déployé ce luxe triomphant?...
Dans la maison de Dieu dont le peuple est l'enfant.

—

Oui, qui donnait à Dieu dans cet âge prospère,
Donnait au peuple aussi dont Dieu se dit le père;
Et de là tous ces legs qu'aux terreurs de la mort
Opposaient un saint zèle et souvent un remord.
Dans ce siècle, en effet, on répète sans cesse
Que les arts de nos mœurs ont poli la rudesse;
Et l'on ose accuser ceux dont les soins pieux
Ont fait jadis au peuple un don si précieux!
Vrais civilisateurs dont les adieux suprêmes
Par un double bienfait dotaient les arts eux-mêmes.
Car on sait que les arts, avant tout, ont besoin
Qu'un grand et noble but leur soit marqué de loin,
Afin que, confirmant leur illustre origine,
Puisse tendre vers lui leur nature divine,
Et dans un horizon constamment agrandi,
Vers les sources du beau prendre un vol plus hardi.
Les arts étaient passés, avec la vieille Rome,
Du domaine des dieux au domaine de l'homme,
Et n'avaient plus reçu leurs inspirations
Que du pouvoir fiévreux de quelques passions.
A peine, sous le ciel enchanté de Byzance,
Où l'or de Constantin réclame leur présence,
Du soleil de Délos les rayons attiédis
Avaient ils réchauffé leurs membres engourdis;
Sans ardeur, sans éclat, et même sans magie,
Ils s'étaient réveillés comme après une orgie,
Incomplets, alourdis par le sommeil des sens,
S'épuisant tous ensemble en efforts impuissants,
Et de leurs monuments, véritables panthées,
Etalant sans effet les masses avortées.

—

Mais dès qu'un vif rayon émané du Thabor
A notre humanité vint rendre un noble essor,
Au jour plus épuré du cloître et de l'église
Abreuvant leur paupière un moment indécise,

Aigles presque abattus, ils sentirent bientôt
Leur plumage engourdi s'enfler aux vents d'en haut,
Et croître puissamment leurs forces naturelles
Dans l'active atmosphère où s'ébattaient leurs ailes;
Dieu leur marquant le but et leur tendant les bras,
La foule sympathique applaudissant d'en bas,
Les rois se faisant peuple, en ce concert d'hommages,
Dont l'admiration consacrait leurs ouvrages;
Tous ces dons et surtout ce souffle inspirateur,
Exhalé sur la croix, du sein du Rédempteur,
Qui, dépouillant les sens pour tout donner à l'âme,
Du souffle créateur renouvela la flamme;
Voilà ce qui des arts explique la grandeur,
Voilà de quels rayons se forma leur splendeur.
Retrempés par l'Eglise en leur source première,
La vie était en eux; ils voyaient la lumière.

—

Grande époque, féconde en grands événements,
Où surgirent du sol nos plus beaux monuments;
Où, pour leur consacrer ses arides campagnes,
Notre vieille Narbonne empruntait aux Espagnes
Les corps martyrisés de deux enfants pieux,
Anges sur cette terre avant de l'être aux cieux (1);
Où l'hérétique Alby, de ses poisons lavée,
En gage de sa foi par le glaive éprouvée,
De la vierge Cécile aux siècles à venir
Transmettait l'harmonique et chaste souvenir,
Dans ce vaste édifice, où la pierre sculptée
Rend vivante la Bible aux stalles racontée;
Où, sur la fin du jour, l'orgue aux chants solennels,
Digne instrument d'un siècle aux travaux éternels,
Tantôt des milles bruits de ses voix sépulcrales
Emplit abondamment ces voûtes colossales,
Et tantôt ralenti semble, en un chant plus doux,
Exhaler un soupir de la sainte à genoux...,
Ou de sa harpe d'or une note dernière,
Vibrante, sous ses doigts, en des flots de lumière!....
Ere vraiment chrétienne, âge tout merveilleux!
L'art même possédait des dons miraculeux;
Aux dieux du paganisme ayant dit anathème,
L'art, tout fervent encor de son récent baptême,
Avec des ailes d'ange et d'un front radieux,
Vers son but éternel tend à travers les cieux...
De là, ces longs faisceaux de colonnes hardies
Ne ployant qu'au sommet leurs arêtes raidies,
Et si haut que notre œil se perd dans ces dessins,
Où le Père éternel s'encadre avec ses saints;
De là ces arcs légers, aux crêtes dentelées,
Des clochetons rivaux les flèches effilées,
Dont le marbre et la pierre élèvent jusqu'à Dieu
Tous les soupirs du cœur poussés dans le saint lieu.
Car de l'art racheté le divin caractère
N'est pas, comme autrefois, de trôner sur la terre;
La terre n'est pour lui qu'un socle, un échafaud;
S'il y pose le pied, c'est pour monter plus haut,
Pour en sortir plus prompt, plus svelte, plus sublime,
Pour ne voir, du sommet, rien en bas, qu'un abîme...
Tandis que l'art païen, gourmé, matériel,
Sur la terre accroupi, tournant le dos au ciel,
N'ouvrant ses flancs carrés qu'à de mondaines fêtes,

(1) Saint Just et saint Pasteur, martyrisés à l'âge de douze ans.

Borne tout son essor à planer sur nos têtes,
D'ornements somptueux s'attache à couronner
Ce terrestre séjour qu'il craint d'abandonner,
Au stérile compas soumet ses colonnades,
Sur les toits aplatis range ses balustrades,
Comme pour élargir sa domination
Sur ce vain monde, objet de son ambition ;
Despote de l'équerre et de la ligne droite,
Sa démarche s'enferme en une allure étroite ;
Et souvent éloigné du but qu'il veut remplir,
Il pèse sur la terre au lieu de l'embellir.
Il n'est pas fils du ciel comme son noble frère ;
Des choses d'ici-bas rien ne peut le distraire ;
Bien différent de l'autre, en qui l'on voit souvent
Avec un regard d'aigle un sourire d'enfant,
Des yeux cherchant toujours d'invisibles lumières,
Toute une âme de feu qui s'exhale en prières.
Comme en ce monument, où la pierre et le jour
En bizarres dessins s'enlacent tour à tour;
Où Strasbourg au sommet de sa tour en spirale
Voit la croix protéger sa vieille cathédrale ;
Lorsqu'à travers les murs par le ciseau forés,
Du bloc aérien gravissant les degrés,
On monte jusqu'au faîte où la tour recommence,
Sur tous ces clochetons qu'entoure un vide immense,
Ce n'est pas sans émoi que l'œil émerveillé
Découvre un corps de saint qui, tout agenouillé,
Et les deux bras tendus vers le Dieu qu'il adore
Regarde, de si haut, toujours, plus haut encore.

—

L'art vitruve jamais n'eut de tels mouvements :
Hommes ou dieux nichés dans ses grands monuments,
Impassibles et froids, toujours marbres ou pierre,
N'ont dans leurs yeux éteints ni douleur ni prière ;
Au sol qu'ils ont foulé tendent encor leurs pas :
De si haut qu'on les place ils regardent en bas,
Sans spontanéité, sans cœur, sans rêverie,
On sent bien que la terre est leur seule patrie,
Et qu'enfants du ciseau, nés d'un souffle mortel,
Nul d'entre eux n'a de droit place sur un autel.

—

Aussi quelques beautés qu'étale l'art antique,
Ma nature avec lui n'a rien de sympathique,
Ses plus beaux monuments m'attirent peu vers lui ;
Je regarde sans cœur, j'admire avec ennui.
Et souvent, Dieu le sait, ces merveilles nouvelles
Que sèment dans nos murs ses mains officielles,
Ces portiques pompeux dressés de toutes parts,
Parthénons, panthéons pullulant aux regards,
Famille de jumeaux, de leur forme idolâtre
Marquant le temple saint, le palais, le théâtre,
Envahissant le sol et n'offrant en tous lieux
Qu'un spectacle sans but, rien au cœur, tout aux yeux;
Bien souvent ces frontons, ces portails qu'on renomme,
Sortis d'un moule usé, tant à Paris qu'à Rome,
Ces miracles des arts que chacun prône tant,
M'ont vu froid et rêveur, sous leur luxe éclatant,
Vous chercher du regard, cloîtres mélancoliques,
Regretter vos abris, vos socles symboliques,
La double colonnette où vos arcs sont portés,
Les bibliques récits des chapiteaux sculptés,

De quelque abbé mitré le sépulcre de marbre,
La vieille croix penchée à l'ombre d'un vieil arbre,
Et surtout ce silence et ce recueillement,
De tout amour divin nécessaire aliment.

Alexandre GUIRAUD.

L'ARGENT.

Ah ! l'estime publique ! elle est vers les écus,
Elle suit les succès, et quitte les vaincus.
Qu'un homme soit sans foi, trahisse sa parole,
S'enrichisse aux dépens des simples gens qu'il vole ;
Qu'habile à manier des chiffres imposteurs,
Il soit le plus fripon des grands spéculateurs,
Et se retire enfin, trois fois millionnaire,
Tandis que l'hôpital s'ouvre à l'octogénaire;
Qu'un autre soit servile, adroit, souple, empressé,
Qu'à force de ramper il se soit avancé:
Que fidèle à sa place avant toute autre chose,
Selon que le vent change, il ait changé de cause,
Et, pour ne pas priver l'Etat de son savoir,
Renié tout principe et servi tout pouvoir ;
Qu'il soit ainsi monté de parjure en parjure,
Jusqu'aux plus hauts emplois de la magistrature ;
Il est riche, il reçoit, ses dîners sont vantés ;
Il suffit. Ses salons seront très-fréquentés ;
On verra s'y presser la bonne compagnie ;
S'il court de méchants bruits, c'est qu'on le calomnie.
— L'homme public, hélas ! est toujours diffamé.
Il peut servir ou nuire, il est donc estimé ;
Il a droit de parler en pieux personnage,
Contre l'esprit du siècle et le libertinage.
. . . . . .
— Mais si pour ce métier un homme a trop de cœur;
S'il veut tout du mérite et rien de la faveur;
Si, mis entre sa place et l'honneur, il résigne
L'emploi dont il vivait pour rester dans sa ligne ;
Après un mot d'estime et de compassion,
Nul ne se souviendra de sa belle action ;
Il est pauvre, inutile, et chacun le délaisse ;
Et qu'il se garde alors d'avoir une faiblesse !
Un haro général s'élève contre lui :
Il a, le malheureux, mangé l'herbe d'autrui !
Il n'est, pour le flétrir, pas d'injure assez forte,
Et, s'il va quelque part, on le met à la porte.

PONSARD.

ASCENSION.

Traduction de l'hymne de la fête *Æterne Rex*, etc.

Jésus ! éternel Roi des rois,
O divin Rédempteur du monde !
Vainqueur de l'enfer par la croix,
Seul auteur d'une paix profonde ;
O Christ ressuscité, vivant, victorieux,
Aux yeux d'un peuple élu vous montez dans la gloire :
Vous montez au plus haut des cieux,
Et les cieux étonnés chantent votre victoire !

Le ciel, la terre et les enfers,
Sont soumis à votre puissance,
Et tout genou dans l'univers
Doit fléchir en votre présence.
Le chœur des anges voit, en tressaillant d'amour,
De l'homme racheté le prodige adorable ;

La chair nous perdait sans retour :
Une divine chair sauve une chair coupable.

Vous, notre récompense au ciel,
O Jésus, ô bonheur suprême !
Homme-Dieu, vainqueur éternel,
Vainqueur du monde et de nous-même ;
Dieu juste, Dieu clément, ayez pitié de nous ;
Pardonnez-nous, Jésus, nos offenses nombreuses,
Attirez nos âmes vers vous,
De la grâce ouvrez-nous les sources bienheureuses !

Au jour de votre jugement,
Epargnez-nous, ô juste Juge !
Nos cœurs dans un saint tremblement
En vous seul cherchent leur refuge.
Sauvez-nous, sauvez-nous, Roi vainqueur des enfers !
Gloire au Père céleste ; au Fils, sauveur des âmes,
Par qui les cieux nous sont ouverts ;
Gloire à l'Esprit d'amour, source des saintes flammes.

A. Hainglaise.

L'ASCENSION.

Paraphrase du psaume XLVI : *Omnes gentes, plaudite*, etc., appliqué à cette fête.

Au triomphe d'un Dieu que la terre applaudisse ;
Cieux, ouvrez vos parvis au Sauveur des humains.
Que de pieux transports l'univers retentisse :
Peuples, battez des mains.

Ce Dieu, c'est le Très-Haut ! sa majesté terrible
Remplit les bons d'amour et les méchants d'effroi.
Sa gloire aux yeux mortels par ses dons est visible :
Il est Père, il est Roi !

Par lui nos ennemis vaincus, saisis de crainte,
Abaissent devant nous leurs fronts humiliés,
Les peuples terrassés proclament sa loi sainte,
Et tombent à ses pieds.

Il offre à ses élus son céleste héritage,
Et pour le conquérir sa grâce et son secours ;
Des enfants de Jacob le fortuné partage
Est de l'aimer toujours.

Que vois-je ? il fend la nue... il s'élève... Les anges
De leurs ailes de feu l'entourent dans les airs,
Et le monde répond par un chœur de louanges
Aux célestes concerts.

Oui, devant le Très-Haut toutes hauteurs s'abaissent.
Chantez le Roi des rois, chantez le Dieu des dieux.
Mortels, prosternez-vous ! sous ses pieds disparaissent
Et la terre et les cieux.

De rayons embrasés sa splendeur étincelle,
Des feux du firmament son diadème est ceint ;
Chantez ! que sa sagesse inspire votre zèle :
C'est le Dieu trois fois saint !

Il règne : les bienfaits de sa main protectrice
Inondent l'univers qui tremble devant lui.
De son trône immortel l'amour et la justice
Sont l'immuable appui.

Les rois, que lasse enfin leur vaine résistance,
Du grand Dieu d'Abraham sont les humbles sujets ;

Leur foi, dès ici-bas, aura pour récompense
Et la gloire et la paix.

Ils verront, à l'abri des fureurs de la guerre,
Dans l'ordre et le repos leurs peuples florissants :
C'est par le Dieu du ciel que les dieux de la terre
Sont heureux et puissants.

Le comte de Marcellus.

L'ASCENSION.

Sonnet.

Flambeau de nos esprits, délices de nos yeux,
Adorable Jésus, demeure sur la terre ;
Goûte une douce paix dedans les mêmes lieux
Où les démons t'ont fait une si rude guerre.

Comme le Fils de Dieu tu tonnes dans les cieux ;
Comme le Fils de l'homme en mains prends le tonnerre.
S'il se trouve des rois de ton règne envieux,
Fais voir que pour tes mains leurs sceptres sont de verre.

Mais, Seigneur, où me porte un discours si charnel ?
Le ciel est le palais d'un monarque éternel ;
Son empire est le prix de ta grande victoire :
O vous, que son départ fait pleurer aujourd'hui,
Vous êtes ennemis de votre propre gloire,
Car il ouvre le ciel et pour vous et pour lui.

Godeau.

L'ASCENSION.

Le monde est chancelant dans son obéissance,
Et Jésus-Christ vivant voit pleurer son absence.
Mais, lorsqu'il apparaît aux regards des humains,
L'incrédule sur lui pose en tremblant les mains.
Vainement de sa vie éclate la merveille,
La foi novice encor trop lentement s'éveille ;
L'homme doute d'un Dieu qu'il croyait un mortel,
L'apôtre même hésite à dresser un autel.

Le Sauveur veut enfin révéler sa puissance,
Et dans sa majesté vers son Père il s'élance :
Ouvrant l'éternité de son pied glorieux,
Sous son ombre éclatante il embrasse les cieux ;
Ces peuples de soleils que son regard mesure,
Eclairent de son flanc la profonde blessure,
Et la grâce, qui naît de ce côté divin,
Jaillit sur l'univers comme un fleuve sans fin.
Quel cortége nouveau le presse et l'environne !
Quelle foule d'élus sa sainte main couronne !
Comme l'aigle qui fuit son nocturne séjour
Se hâte d'aspirer les premiers feux du jour,
Des justes, échappés de leurs demeures sombres,
Dans le vaste empyrée on voit monter les ombres ;
Et les cieux, asservis à de nouvelles lois,
Sont ouverts aux mortels pour la première fois.

Le Seigneur par un signe a rassuré la terre ;
Consacrant de sa mort l'adorable mystère,
Sur la chaumière obscure et le trône des rois,
Les anges qui passaient ont déposé la croix.

Mme de Céré-Barbé.

L'ASCENSION.

Va, laisse-nous, Seigneur ; quitte-la, cette terre
Qui n'offrit qu'une pierre,

La pierre du sépulcre à ton repos sacré.
Quitte-nous, Dieu Sauveur, Dieu qu'un Dieu ressuscite,
Comme il faut qu'on nous quitte,
Les pieds ensanglantés et le cœur déchiré.

Pourquoi resterais-tu plus longtemps où nous sommes ?
N'as tu pas chez les hommes
Tout obtenu ? Seigneur, tu dois partir content.
Ton front porte à jamais l'empreinte des épines ;
Vainqueur aux mains divines,
Tu n'as plus rien à faire ici : le ciel t'attend !

De qui t'aime vraiment ton départ est la joie (1).
Le premier dans la voie
Tu t'élances : nous tous, où tu vas, nous irons (2).
Le maître aux serviteurs va préparer leurs places ;
Sur tes sanglantes traces,
Au séjour de la paix nous nous retrouverons.

Oh ! j'ai bien entendu ! Pour donner ta paix sainte,
Tu veux des cœurs sans crainte,
Comme ceux qu'on demande à l'heure des combats.
La paix n'a point un nom dont le cœur s'effarouche;
Pourtant, quand de ta bouche
Sors ce nom bien-aimé, tu dis : Ne tremblez pas (3) !

C'est que la paix pour tous vient après la conquête ;
C'est que le ciel ne fête
Que tes dignes soldats, fidèles à leur rang,
Qui ne comptent pour rien le sang de leurs blessures,
Et suivent sans murmures
Un chef qui devant eux marche couvert de sang.

Quiconque aspire au prix, doit accepter la tâche.
Ce n'est point pour le lâche
Que le Dieu de la vie a combattu la mort.
Mais du courage humain il étend la limite ;
Le faible qu'il excite
Auprès de lui triomphe où tombait le plus fort.

Point d'hésitation ! voilà l'unique route.
Ta paix, quoi qu'elle coûte !
Ta paix, j'en ai besoin, Seigneur : je combattrai.
Je m'en retournerai vers toi, comme toi-même,
Vers un Père qui t'aime
T'en retournes, sanglant et le cœur déchiré.

Mais aussi j'entrerai dans la cité conquise ;
J'aurai la part promise
Des trésors infinis dans ses murs amassés.
O doux triomphateur, des biens de ton empire,
Le plus cher où j'aspire,
C'est l'éternel amour qui guérit tes blessés.

Ici, va le premier : c'est le jour de victoire!
Oh ! qu'immense est ta gloire !
Nations, levez-vous ; peuples, suivez des yeux
Cet homme qui, porté par sa toute-puissance,
Au fond du ciel s'élance;
Regardez, regardez l'étonnement des cieux !

Pour la première fois ils reçoivent cet hôte.
La place la plus haute
Est celle qu'il va prendre. Anges qui l'entourez,
Anges dont la prunelle aspire la lumière,

(1) *Joan.*, XIV, 28; XVI, 7.
(2) *Joan.*, XIV, 3, 4.
(3) *Pacem relinquo vobis, pacem meam do vobis.*

Devant notre poussière
Abaissez aujourd'hui vos regards : — Adorez !

Monte encor ; va toujours. A travers les espaces,
Vois, mon chef, quand tu passes,
Sous ses ailes trembler au loin le chérubin ;
Pour des jours éternels l'Eternel te convoite,
Prends ton siége à sa droite ;
Entre dans ce repos où nous serons demain.

Mais qui nous soutiendra jusqu'à ce soir ? Notre âme
Vers toi crie et réclame
Le secours annoncé : sois toujours là, mon Dieu !
Le Verbe, dans la paix remonte vers son Père;
C'est ton tour : sur la terre
Au cœur des combattants descends, Esprit de feu !

DUCROS (de Sixt).

ASPIRATIONS DE L'ÂME VERS LE CIEL.

O Dieu ! qui dans les feux des clartés éternelles,
Nous cachez ce séjour, où les esprits heureux
Dans un saint tremblement se couvrent de leurs ailes,
Voyant de votre front l'éclat majestueux :

Dans ce bas univers un voile épais et sombre
Couvre nos pas errants : la foi seule nous luit.
Mais votre jour, Seigneur, dissipera cette ombre,
Et fera sans retour disparaître la nuit.

Ce jour, cet heureux jour figuré par nos fêtes,
Vous nous le préparez, ô Dieu plein de bonté !
Le grand astre qui brille en son plein sur nos têtes,
N'est qu'un faible rayon de sa vive clarté.

Que vous tardez longtemps pour une âme fidèle,
O jour après lequel nous devons soupirer !
Mais pour jouir de vous, ô lumière éternelle,
Du poids de notre corps il faut nous délivrer.

Ah ! quand de ses liens notre âme dégagée
Jusque dans votre sein portera son essor,
Du torrent de vos biens saintement enivrée,
Vous louer, vous aimer, sera son heureux sort.

Suprême Trinité, faites par votre grâce
Qu'à ce bonheur promis nos désirs soient fixés,
Et qu'un jour éternel succède au court espace
De ceux qu'en cet exil vous nous avez prêtés.

(ANONYME.)

L'ASSOMPTION.

Ainsi, la lune orientale,
Du Liban quittant les vallons,
S'élève blanche et virginale
Entre les palmiers de Sarons :
Le cortége argenté des nues
Vient en phalanges suspendues
Au-devant de son globe d'or :
Et, sous une brise éternelle,
On voit s'incliner devant elle
Les sombres forêts du Thabor.

Ainsi la Vierge immaculée
Sortit des ombres du trépas ;

non quomodo mundus dat, ego do vobis. Non turbetur cor vestrum, neque formidet. (*Joan.* XIV, 27.)

Un blanc nuage l'a voilée,
Et la terre a fui sous ses pas :
Le cœur mélodieux des anges,
Les séraphins et les archanges,
Déployant leurs ailes de feu,
Au son de la harpe céleste,
Ravirent la Vierge modeste
Jusqu'au trône enflammé de Dieu.

Elle monta belle et sereine,
Et le ciel radieux et pur
Sous les pas de sa souveraine
Déroula son immense azur ;
Dans les solitudes profondes
Tous les soleils et tous les mondes
S'arrêtèrent silencieux ;
L'ange se voila de son aile,
Et, pour marcher au devant d'elle,
L'Eternel descendit des cieux !

Je te salue, Eve sublime,
Toi que salua Gabriel,
Vierge des vierges de Solyme,
Lis, entre les lis d'Israël !...
Le soleil luit devant ta face ;
La lune, reine de l'espace,
Est ton céleste marchepied ;
Douze étoiles sont ta couronne,
Et ton trône est auprès du trône
Où le Dieu des foudres s'assied !

A ton front l'auréole brille,
Et Jéhova le roi du ciel,
Jéhova t'appelle sa fille,
Et ton fils est l'Emmanuel !
Tu parles : l'étendue écoute ;
Tu marches : partout sur ta route
S'entr'ouvrent les plaines de l'air ;
Tu souris : ton sourire arrête
Le bras du Très-Haut qui s'apprête
A lancer le terrible éclair.

L'aurore qu'un ciel bleu reflète,
Le zéphyre après l'aquilon,
L'arc-en-ciel après la tempête,
Sont moins propices que ton nom !
L'oasis, île de verdure,
Respire une haleine moins pure
Au milieu des sables déserts ;
Moins doux est l'hymne qui s'élance
Des bois de cèdres que balance
Le souffle harmonieux des mers !

Au vieillard dont le front se penche
Ce nom rend la force et l'espoir ;
A genoux sur sa couche blanche,
L'enfant le redit chaque soir ;
Quand le jour meurt ou vient d'éclore,
Aux premiers rayons de l'aurore,
Aux derniers feux de l'horizon,
Du haut de la tour ébranlée
L'airain le dit à la vallée ;
Le vallon le dit au vallon.

L'homme dans sa vie éphémère
Ne t'implora jamais en vain,

Et tu souris comme une mère
Au pâtre comme au souverain,
Dans les royales basiliques
Comme dans les temples rustiques
Où vient prier le laboureur,
Dans l'oratoire à l'humble voûte,
Dans le vieux chêne de la route
D'où tu bénis le voyageur !

Louis Pioche.

L'ASSOMPTION.

Hymne a la Vierge.

Elle a fui vers les cieux : chantez l'hymne nouvelle,
Anges du Dieu vivant, touchez les harpes d'or !
De vos ailes de feu tous voilés devant elle,
Oh ! chantez, pleins d'amour, votre reine immortelle !
Vers vous elle a pris son essor.

Sous ses pieds triomphants une vapeur légère
Flotte, et d'un poids si doux semble s'enorgueillir.
Marie avec splendeur abandonne la terre ;
Ainsi de ses destins l'ineffable mystère
S'explique et devait s'accomplir.

Vierge auguste ! à ton nom, dans une âme troublée,
Souvent renaît la foi, le désir et l'amour :
L'orphelin te bénit, la veuve désolée
T'implore en soupirant près du noir mausolée,
Quand vient la nuit, quand naît le jour.

Parmi les verts buissons, sous l'épine sauvage,
Ton image est propice au pieux pèlerin ;
Blanche étoile des mers ! lorsque gronde l'orage,
Le navire perdu sur des flots sans rivage
Te redemande un ciel serein.

Aux prophètes émus Dieu te fit apparaître
Comme on entend de loin un doux son retentir ;
Avant nous Israël apprit à te connaître,
Car ces hommes, remplis des temps qui devaient naître,
Parlaient de toi pour l'avertir.

Ici-bas cependant, à souffrir toujours prête,
Tu vécus dans l'exil, sous la croix tu gémis.
Que de pleurs t'a coûtés ta sublime conquête !
Mais tes pieds du dragon brisent enfin la tête,
Et les cieux t'ouvrent leurs parvis.

Chantons ! qu'un pur encens s'allume et se déploie
Comme un nuage d'or sur l'autel agité ;
Enlaçons dans les fleurs et la pourpre et la soie ;
Marie est reine au ciel : chantons, chantons sa joie
Dans le temps, dans l'éternité !

De Modurange.

L'ASSOMPTION.

Anges, applaudissez et chantez la victoire
De la divine Mère en ce grand et beau jour ;
Après un doux trépas elle vole à la gloire
Où la main de son fils couronne son amour.

Tels les premiers rayons de la naissante aurore
Annoncent du soleil le radieux retour :
O Vierge ! ta splendeur, mais plus brillante encore,
A chassé la nuit sombre et ramené le jour !

La lune sous tes pieds, courant dans sa carrière,
Doit près de toi ternir sa céleste clarté,

Et le soleil, t'ornant de sa propre lumière,
A l'aspect de tes traits se trouve sans beauté.

Pour te rendre au séjour où t'attend la couronne,
Avec un saint transport tu quittes ces bas lieux ;
Des anges à l'envi la troupe t'environne,
Et t'élève en triomphe à la gloire des cieux !

O Vierge ! que ton Fils t'accorde de puissance !
Que par toi, sur la terre il verse de faveurs !
Seule au-dessus des saints, quelle prééminence !
Au-dessous de Dieu seul, quel rang, quelles grandeurs !

Tu vois à découvert la divine nature,
Qu'ici nous dérobait sa sainte humilité ;
L'Enfant à qui ton lait servit de nourriture,
Te nourrit dans les cieux de sa divinité.

Vierge, admise aux splendeurs du seul Etre adorable,
De tes vives clartés répands sur nous les feux ;
Par toi, la terre au ciel fit un don admirable :
De quels dons à son tour doit-il combler nos vœux !

Assise auprès du trône où règne Dieu le Père,
O Reine qu'il chérit, sois propice à nos vœux ;
Tu peux sur tes enfants désarmer sa colère,
Tu nous aimes encor, daigne nous rendre heureux.

(Anonyme.)

ASSOMPTION.

Monte au ciel : ici-bas de toi que rien ne reste !
Monte, Vierge céleste :
C'est bien suivre ta loi !
Ta place est dans le Ciel : ce serait le mystère
Si tu laissais sur terre
Quelque chose de toi !

Le chemin t'est connu, vers ce beau ciel ton âme
Sur des ailes de flamme
Bien souvent prit son vol.
Jamais tu ne portas la dure et lourde chaîne
Qu'en pleurant l'homme traîne
Et qui le rive au sol !

Ton corps, ah ! c'est en vain que la tombe l'envie :
Au maître de la vie
Qui veut le disputer ?
La mort ne verra point redevenir poussière
La chair hospitalière
Que Dieu vint habiter.

De tout ce qu'il t'a dû Dieu garde la mémoire.
Ton vêtement de gloire
Est aux mains du Seigneur.
Le Verbe a pris sa chair dans ta chair virginale :
Pour robe triomphale
Il t'offre sa splendeur.

Jadis ton chaste sein l'a caché : le ciel s'ouvre ;
Le Très-Haut se découvre,
Devant toi, tout entier.
Tu lui donnas ton lait quand vous étiez sur terre ;
Ici Dieu va se plaire
A te rassasier !

Ouvrez-vous pour Marie, ô portes éternelles.
Aux grandeurs maternelles
Ouvrez-vous aujourd'hui.
Vous connaissez du Fils les mains victorieuses ;

Ebranlez-vous, joyeuses,
Comme si c'était Lui !

O David, quels transports ! Ce n'est plus le symbole :
C'est l'arche sainte ; vole !
C'est l'arche du vrai Dieu.
David, voici le jour : laisse éclater ta joie.
L'arche, que Dieu renvoie,
Entre dans le saint lieu.

La Reine s'est assise. Autour d'elle les anges
Entonnent ses louanges ;
La Reine n'entend pas.
La Reine ne voit point sa cour : Jésus l'appelle,
Jésus est auprès d'elle,
Jésus est dans ses bras !

Ce n'est plus le Jésus de la crèche : il rayonne !
Il te prend et te donne
Un éternel baiser.
O Mère, avec ton Fils bois la coupe d'ivresse :
Ton Fils l'emplit sans cesse,
Tu ne peux l'épuiser !

Octave Ducros (de Sixt).

L'ASTRONOMIE NAISSANTE.

Avant qu'un tronc creusé par de sauvages mains,
Eût tracé sur les eaux de liquides chemins;
Avant qu'un soc pesant, aux laboureurs docile,
Apprît à féconder une terre infertile,
L'homme observait déjà ces globes éclatants
Qui roulaient sur sa tête et mesuraient le temps.
Il épiait des nuits la mobile courrière,
Qui des premiers humains fut l'horloge première.
Déjà l'art d'Uranie occupait ses regards ;
Et l'étude des cieux fut le premier des arts.

Aux lieux où rayonnant de clartés éternelles,
Les cieux sont toujours purs et les nuits toujours belles,
Où l'Euphrate, roulant ses flots au loin couverts
De l'ombrage fleuri des palmiers toujours verts,
Voit de feux plus puissants la nature animée :
Prodiguer le cinname et la myrrhe embaumée :
Le pasteur de Babel, en gardant ses troupeaux,
Observa le premier les célestes flambeaux ;
Et, la nuit, promenant ses tentes égarées,
Osa du firmament diviser les contrées.

Bientôt, encouragé par ces premiers essais,
Sa main, pour le soleil, ouvrit douze palais,
Et dans les champs d'azur il lui marqua sa route.
Cet astre, en voyageant sur la céleste voûte,
Rencontra le Bélier, la Vierge, le Verseau,
Où l'année en naissant retrouve son berceau ;
Et le Lion brûlant et le froid Sagittaire.
Alors le ciel régla les travaux de la terre,
Et l'homme, pour semer, ou couper ses moissons,
Consulta dans les cieux le livre des saisons.
La terre et l'empyrée échangeaient leurs annales :
Le berger chaldéen, de ses mains pastorales,
Gravant sur un rocher les archives des cieux,
Déjà les transmettait aux peuples curieux.

Chênedollé.

L'ATHEE.

O terre pacifique où dort la destinée,
Dont s'écarte la joie aux pleurs abandonnée,
Où la mort triomphante élève ses autels,
Ton nom glace d'effroi le bonheur des mortels !

Le mondain, qui prépare une élégante fête,
Passe près de tes murs en détournant la tête.
Insensé ! dont la vie enchaîne les désirs,
Il fuit loin de la tombe où meurent les plaisirs.

L'ambitieux s'étonne ; un moment il délaisse
De ces projets hautains la pompeuse faiblesse,
Et le riche qu'entoure un magique respect,
Reculant vers son or, frémit à ton aspect.

L'athée, en traversant ta funèbre carrière,
D'un sourire incrédule insulte la prière,
Et frondant ton repos, qu'il ne pénètre pas,
Proclame le néant comme Dieu du trépas.

Mais le trouble secret de son regard farouche
Trahit le noir blasphème échappé de sa bouche ;
Et de ce vide abstrait, qu'il cherche à concevoir,
Son cœur par un soupir dément le sombre espoir.

Souvent il croit heurter le front du vaste abîme,
Et son œil entrevoit l'éternité du crime ;
Des âmes dans le deuil tout le peuple apparaît :
Il croit entendre en lui l'écho d'un long regret.

C'est alors que, du ciel révoquant les délices,
Il éprouve la foi par l'horreur des supplices ;
Que son esprit conçoit, dans son affreux travers,
Sous l'absence de Dieu le tourment des enfers.

Ah ! malheureux ! pourquoi, déserteur de ton être,
Viens-tu dire à la Mort : C'est toi qui m'as fait naître,
A la matière : Pense, ordonne mon destin ?
Tu dépouilles les cieux d'un empire certain !

Pourquoi de cette vie ardent propriétaire,
Et toujours altéré des honneurs de la terre,
Dans un système obscur perdre la vérité,
Pour éteindre avec Dieu ton immortalité ?

Sur l'écueil du savoir quand l'esprit argumente,
Sans un grand point d'appui la raison nous tourmente ;
Et son pâle flambeau, qu'alimente l'erreur,
Ne projette qu'une ombre, à l'écart du Seigneur.

Dieu seul peut de lui-même engendrer la mémoire ;
C'est l'âme qui permet de douter ou de croire ;
Et dans ton libre arbitre, esclave audacieux,
Ta volonté choisit de l'enfer ou des cieux.

Noble participant de l'essence suprême,
Rentre dans le Seigneur pour rentrer dans toi-même.
Contemple du Très-Haut l'ouvrage solennel,
A ses œuvres enfin reconnais l'Eternel.

Quelle force, au néant disputant la victoire,
Dans les cercles sans fin multiplia sa gloire ?
C'est Dieu, qui de soleils voile sa Trinité
Et dont l'orbe éclatant décrit l'immensité.

Quelle savante main, travaillant la nature,
Grava le Créateur dans chaque créature ?
C'est Dieu seul, existant dans les êtres divers,
Qui de sa propre vie anime l'univers.

Et quel grand mouvement, sans diviser l'espace,
Entre deux infinis lance le Temps qui passe ?
C'est Dieu, seul immuable et jamais arrêté,
Qui voit d'un seul regard toute l'éternité.

Mme DE CÉRÉ-BARBÉ.

L'ATHEE.

Il n'y parviendra pas ; il a beau dans sa course
Se serrer à deux mains le cœur,
Comme pour comprimer la source
De l'intarissable douleur ;

La douleur ! elle monte, elle bat ses artères,
Elle l'étreint de tous côtés,
Dans les lieux les plus solitaires,
Sur les bords les plus fréquentés.

Qu'il aille au haut des monts, qu'il aille sur la crête
Du roc le plus retentissant,
Dans le calme ou dans la tempête,
Sur la terre ou sur l'Océan,

Il entendra toujours le grand mot qu'il redoute,
Partout, à toute heure, en tout lieu ;
Les pierres même de la route
Lui crieront le nom de son Dieu.

Oh ! oui, c'est en vain qu'il espère,
Qu'il implore un sommeil sans fin ;
Une voix sourde à sa prière
Lui jette le mot de demain :
C'est en vain qu'il se réfugie
Dans les ténèbres de l'orgie,
Dans les abîmes de la nuit :
Comme une ardente chasseresse
Qui toujours le chasse et le presse
Son immortalité le suit.

Et quand sa paupière alourdie
Se ferme au soleil d'ici-bas,
Quand sa voix mourante mendie
Un jour de plus qu'il n'aura pas,
Oh ! c'est là qu'il tremble et recule,
C'est là qu'un affreux crépuscule
Lui fait pousser un cri profond :
« A moi j'ai peur ! à moi, je tombe ! »
Car, il s'aperçoit que la tombe,
Froide au bord, est brûlante au fond.

Edouard TURQUETY.

L'ATHEISME CONFONDU.

POEME.

Jusqu'à quand, entêté d'une erreur meurtrière,
Mortel, fermeras-tu les yeux à la lumière ?
Et, pliant ton esprit sous le joug de ton cœur,
Voudras-tu te forger toi-même ton auteur ?
Orgueilleux ennemi d'une force divine,
Tu veux dans un chaos trouver ton origine !
C'est ainsi que, fuyant la clarté qui te suit,
Tu vas chercher le jour dans le sein de la nuit !
Mais tu tâches en vain de te tromper toi-même ;
C'est la raison qui forme ou détruit un système :
Le cœur a beau vouloir, la raison n'y souscrit
Qu'autant qu'il se conforme à ce qu'elle lui dit.
Toujours cette importune à son devoir fidèle,
Vers un être éternel malgré toi te rappelle ;
Et, sondant ce chaos, fruit de l'impiété,
Sans régler tes désirs réprime ta fierté.

Des atomes erraient ; et pour former le monde
Eux-mêmes ont fixé leur course vagabonde.
Mais comment, vagabonds dans des lieux infinis,
Se sont-ils dans la suite eux-mêmes réunis ?
Comment de tous ces corps qui se suivaient sans cesse
Les uns ont-ils perdu leur première vitesse ?
Ou pourquoi, de tout temps errant sans se heurter,
Dans ce moment fatal n'ont-ils pu s'éviter ?
Non, de tant de beautés l'admirable assemblage
Ne peut être à la fois l'ouvrier et l'ouvrage :
Cette terre, ce ciel, brillant de mille feux,
N'ont pas été l'effet d'un choc tumultueux.
Mais pourquoi vais-je enfin combattre des systèmes
Que tu vois malgré toi se détruire d'eux-mêmes ?
Pour te faire avouer ta propre illusion
Il faut changer ton cœur ou la religion.
Tu vois ; mais occupé sans cesse à te séduire,
Ne pouvant changer Dieu tu voudrais le détruire,
Et pour te dispenser d'obéir à ses lois
Tu te fais follement un principe à ton choix.
Si l'erreur à des dieux de métal et de plâtre
Offrait, comme autrefois, un encens idolâtre,
On te verrait bientôt, docile imitateur,
Révérer avec joie un Mercure imposteur ;
Chanter de Jupiter les divins adultères ;
D'une infâme Vénus adorer les mystères,
Et, zélateur outré de la religion,
Consacrer un autel à chaque passion.
Mais parce que ton Dieu, réprouvant l'injustice,
Menace les méchants d'un éternel supplice ;
Qu'il veut que, loin de nous tout discours séducteur,
La langue soit toujours l'interprète du cœur ;
Qu'il te commande d'être à toi-même sévère,
De borner tes désirs, pouvant les satisfaire ;
De suivre ta raison en disciple soumis,
Et d'avoir de l'amour pour tous tes ennemis,
Eloigné d'observer cette dure méthode,
Tu rejettes d'abord un Dieu si peu commode ;
Et, cherchant le repos dans ton iniquité,
Tu t'aveugles pour voir qu'il n'a jamais été !
Mais, dis-tu, pourquoi croire avec tant d'assurance
Les faibles préjugés d'une crédule enfance,
Songes dont quelque roi, dans ses vastes projets,
Voulut dans leur devoir enchaîner ses sujets ?
Ce Dieu dont vous vantez l'éternelle justice
Laissera-t-il gémir la vertu sous le vice ?
Et, pouvant de sa foudre écraser les méchants,
Ira-t-il foudroyer des rochers innocents ?
Ainsi contre ton Dieu, par un affreux blasphème,
Tu te sers des talents qu'il te donne lui-même !
Et sa douceur pour toi, loin d'amollir ton cœur,
Ne fait que t'affermir dans ta coupable erreur !
Semblable à ces mutins dont la troupe infidèle
Arme contre son prince une main criminelle,
Et, prenant pour faiblesse un excès de bonté,
Abuse follement de son impunité.
Si cet Etre éternel qu'ont adoré nos pères
N'était en nous qu'un fruit de frivoles chimères,
Dont pendant notre enfance on imbut nos esprits,
Le premier qui le crut d'où l'aurait-il appris ?
Est-ce une fiction ? Mais l'homme raisonnable
Eût-il reçu sans preuve une gênante fable,

Lui qui, courant toujours après la liberté,
Est ennemi secret de toute autorité ?
Des auteurs de chaque art la mémorable histoire
En nous laissant leurs noms a consacré leur gloire :
Aurait-elle laissé dans un oubli honteux
D'un monarque éternel l'auteur ingénieux ?
Tous les dieux que vantait l'antique idolâtrie
D'un Dieu déjà connu n'étaient que la copie ;
Et de ces dieux muets les aveugles auteurs
Consultèrent bien moins leurs esprits que leurs cœurs.
Que l'exemple d'un Dieu rassure le coupable ;
A ce trait aussitôt je reconnais la fable :
Mais qu'un Dieu qui s'oppose à nos plus doux penchants
Toujours sur ses autels ait vu brûler l'encens,
J'adore, sans chercher davantage à m'instruire,
Ce Dieu que nos penchants n'ont jamais pu détruire.
Pour toi, toujours constant, refuse d'adorer
Ce Dieu que malgré toi tu ne peux ignorer ;
Exclus des biens qu'attend le crédule vulgaire ;
Soutiens jusques au bout ton hardi caractère ;
Aux portes du trépas étouffe tes remords :
Dieu n'est rien aujourd'hui ; pourquoi le craindre alors ?
Toi qui n'est impuissant dans ton pouvoir suprême
Qu'à former un autre être aussi grand que toi-même,
Grand Dieu, tonne, foudroie, et par d'illustres coups
A ces ingrats mortels fais sentir ton courroux.
Mais non ; suspends plutôt le cours de ta justice,
Et pour les ramener diffère leur supplice.

Le P. MÉNARD,
Prêtre de la Doctrine chrétienne.

ATHÈNES.

Je venais de quitter la terre, dont le bruit,
Loin, bien loin sur les flots vous tourmente et vous suit ;
Cette Europe où tout croule, où tout craque, où tout lutte,
Où de quelques débris chaque heure attend la chute...
Mon navire, poussé par l'invisible main,
Glissait en soulevant l'écume du chemin ;
Douze fois le soleil, comme un dieu qui se couche,
Avait roulé sur lui l'horizon de sa couche,
Et s'était relevé, bondissant dans les airs,
Comme un aigle de feu, de la crête des mers ;
Mes mâts dorment, pliant l'aile sous les antennes,
Mon ancre mord le sable, et je suis dans Athènes !

Il est l'heure où jadis cette ville de bruit,
Muette un peu de temps sous le doigt de la nuit,
S'éveillant tour à tour dans la gloire ou la honte,
Roulait ses flots vivants comme une mer qui monte ;
Chaque vent les poussait à leurs ambitions,
Les uns à la vertu, d'autres aux factions,
Périclès au forum, Thémistocle aux rivages,
Aux armes les héros, au Portique les sages,
Aristide à l'exil, et Socrate à la mort,
Et le peuple au hasard, et du crime au remord !
Au pied du Panthéon, qu'un homme en turban garde,
J'entends venir le jour, je marche et je regarde ;
Du haut du Cythéron le rayon part : le jour
De cent chauves sommets va frapper le contour,
De leurs flancs à leurs pieds, des champs aux mers d'Illysse,

Sans que rien le colore et rien le réfléchisse,
Ni cités éclatant de feux dans le lointain,
Ni fumée ondoyante au souffle du matin,
Ni hameaux suspendus au penchant des montagnes,
Ni voiles sur les eaux, ni tours dans les campagnes.
La lumière, en passant sur ce sol du trépas,
Y tombe morte à terre, et n'en rejaillit pas ;
Seulement le rayon le plus haut de l'aurore
Effleure sur mon front le Parthénon qu'il dore ;
Puis, glissant à regret sur ces créneaux noircis
Où dort, la pipe en main, le janissaire assis,
Va, comme pour pleurer la corniche brisée,
Mourir sur le fronton du temple de Thésée.
Deux beaux rayons jouant sur deux débris ; voilà
Tout ce qui brille encore, et dit : Athène est là !

LAMARTINE.

ATOMES

DES SYSTÈMES D'EPICURE ET DE LUCRÈCE RÉFUTÉS.

Mais quel heureux hasard, ou quelle intelligence
Des atomes errants a fixé l'inconstance ?
Sans doute, dans ce vide, où, poursuivant leur cours,
Ils se cherchaient sans cesse et s'évitaient toujours,
Le temps détermina leur course vagabonde,
Et bannit pour jamais la discorde du monde ;
A l'instant, d'un chaos si longtemps répandu,
Sortit ce globe immense, où rien n'est confondu,
Où tout marche, où tout vit, et sans aucun obstacle
Le miracle toujours est suivi du miracle.

Qu'ai-je dit ? quel démon, quel fantôme odieux
A charmé mon esprit et fasciné mes yeux !
Vaines illusions, cessez de me séduire ;
Un Dieu, mortels, un Dieu pouvait seul nous produire !
Hé ! quel autre que lui, par des liens puissants,
Unirait à nos corps la reine de nos sens,
Notre âme ? A ce grand nom, mes doutes volontaires
Vont céder, sans efforts, aux rayons salutaires
Que sur moi la raison s'empresse de lancer.
Et que la sombre erreur ne saurait effacer.
Croirais-je qu'un amas d'atomes invisibles,
Etendus, figurés, sans être divisibles,
Toujours prêts à s'unir, et toujours séparés,
Par les jeux du hasard furent incorporés.
Puis-je, sans la trahir, assurer que mon âme
Soit l'ardente vapeur d'une subtile flamme,
Que son activité fait mouvoir en tout sens ;
Esclave de la mort, tributaire des sens ;
Elle se juge en vain immuable, éternelle ;
Jusqu'à ses jugements, tout est matière en elle ;
L'âme n'est qu'un tissu d'invisibles ressorts.
Mais quoi ? le mouvement fait-il penser les corps ?
Il donne, j'en conviens, la stérile puissance
De remplir, parcourir l'espace et la distance ;
Mais j'ignorais encor que son vaste pouvoir
Nous fît douter, juger, comparer et vouloir,
Qu'il fût l'auteur des lois, l'inventeur des maximes,
L'orateur des vertus, le scrutateur des crimes,
J'ignorais qu'un léger ou fort ébranlement
Semât dans nos écrits la force ou l'agrément,
Que l'agitation d'une poussière fine,
Guidât le grand Corneille et le tendre Racine,
Et que d'un tourbillon, imperceptible aux yeux,

Sortissent les projets des hardis Richelieux.
O honte ! il est encor dans le siècle où nous sommes
Des hommes empressés à dégrader les hommes,
A priver lâchement toute l'humanité
D'un bien qui l'associe à la Divinité !
Qui peut leur inspirer ces horribles systèmes ?
Narcisses indulgents, ils s'adorent eux-mêmes !
Ah ! que ne viennent-ils, puisqu'ils savent s'aimer,
Apprendre à se connaître, apprendre à s'estimer !

Je vais de leurs erreurs dissiper les fantômes,
Définir le hasard, proscrire les atomes,
Qui, dans le vide immense émus comme les flots,
Ne pouvaient en effet enfanter qu'un chaos.

Quand je jette les yeux sur la nature entière,
Je vois, parmi les corps soumis à la lumière,
Que la moitié s'agite et se meut par degré ;
L'autre pense, raisonne et décide à son gré.

Si la terre n'a pu, de sa propre substance,
Tirer ce mouvement et cette intelligence,
Il faut qu'un bienfaiteur, prompt à la soulager,
Ait caché dans son sein ce trésor étranger.
Examinons d'abord, en suivant ce système,
Si la matière a pu se mouvoir d'elle-même.

Le globe que j'habite a-t-il toujours été ?
Doit-il son existence à la nécessité ?
Dirais-je avec raison de tout corps, de tout être :
Ce corps est éternel, s'il est, il devait être ?
Ainsi que le néant existe sans secours,
Uniforme en ce point, l'être exista toujours ?
Etrange aveuglement des modernes sophistes !
Inutile détour des matérialistes !
On parle du néant : à rien il ne faut rien :
Mais quel être ici-bas existe sans soutien ?
Nommez l'esprit de l'homme accident ou substance,
Un certain mouvement lui donna l'existence :
Par qui fut imprimé ce mouvement nouveau ?
Quel être antérieur alluma ce flambeau ?
La matière aurait-elle une essence divine ?
Mais tout annonce en elle et marque une origine ;
Indigente et prodigue, elle acquiert chaque jour
Tous les biens qu'elle absorbe et répand tour à tour ;
Cette terre brillante était hier obscure ;
Brute, elle se polit ; immonde, elle s'épure ;
Elle emprunte ses dons ; subsiste de bienfaits ;
En un mot elle rend et ne donne jamais :
Qu'on sonde sa nature, aujourd'hui moins cachée,
Y verra-t-on jamais l'existence attachée ?
Son mouvement enfin, commun ou différent,
Est à son sein stérile encor moins inhérent :
Dans un profond repos je conçois la matière ;
Docile, elle obéit à la cause première
Qui, d'un souffle étranger, agitant ses ressorts,
Communiqua la vie et l'âme à tous les corps.
Mais comment expliquer le monde d'Epicure,
Où tous les mouvements naissent de la nature ?
S'ils sont essentiels, que devient le repos ?
Ecoutons son disciple ; il l'explique en ces mots :

Au sein des corps, dit-il, qu'on appelle sensibles
Le mouvement produit des guerres invisibles,
Où l'atome subtil, à l'abordage enclin,

Tourne autour de l'atome et le surprend enfin ;
De cet effort égal de toutes les parties,
Par des liens communs fortement assorties,
Naît le calme apparent, le repos simulé
De ce peuple inquiet dans les corps rassemblé.
Quel paradoxe absurde et quel honteux système !
Laissons les corps à part : mais l'atome lui-même,
Mais les points différents dont il est composé
Ou sont dans un repos follement supposé,
Ou dans un mouvement aveugle et nécessaire.
Aux lois de l'univers l'un et l'autre est contraire ;
S'ils sont dans le repos, tout se livre au sommeil
Et rien ne peut du monde assurer le réveil ;
Il faut, pour le hâter, qu'un moteur plus habile,
Ebranle le premier la matière immobile ;
S'ils sont en mouvement, ils portent dans le sein
De la corruption le principe certain.
De ce raisonnement achevons de conclure
Qu'un mouvement reçu fait durer la nature ;
Mais s'il est à son sein par elle-même uni,
La nature s'altère et le monde a fini.

Le hasard, qui du peuple a fasciné la vue,
N'est que le simple effet d'une cause inconnue :
Ainsi quand, pour ranger le monde avec tant d'art,
On emprunte les noms de destin, de hasard,
On convient que le monde a reçu l'harmonie,
Sans vouloir remonter à sa source infinie.
Quand on ignore tout, pourquoi donc enseigner ?
Quand on porte des fers, pourquoi vouloir régner ?
L'homme, si pénétrant, est pour l'homme un problème :
Il sonde l'univers ; qu'il se sonde lui-même :
Le néant nous entoure, il nous presse, il nous suit !
Et nous voulons percer l'infini qui nous fuit !
Quelle étrange fureur d'ennoblir la matière,
Et d'enchaîner l'esprit au sein de la poussière !
Assurons le haut rang d'où l'on veut le chasser ;
Et dépouillons le corps du pouvoir de penser.

La matière n'a pu se donner la pensée ;
Maxime que je trouve en mon âme tracée.
Est-ce de son repos ou de son mouvement
Que partent les rayons de notre entendement ?
Son repos est l'effet d'un état léthargique,
Inhabile à répondre à la force énergique
De l'esprit, qui s'élance au milieu des éclairs,
Et qui, dans un clin d'œil, embrasse l'univers.
Est-ce le mouvement devenu plus rapide
Par les chocs redoublés d'un tourbillon fluide,
Qui pourrait triompher, par ses efforts hardis,
De la stupidité de nos sens engourdis ?
Quel prodige inouï ! Quelle métamorphose !
L'effet de la matière est plus grand que sa cause !
Le pouvoir de s'étendre et de changer de lieu
Enfanterait l'esprit, cette image de Dieu !
Mais comment le transport de l'espace à l'espace,
Le droit d'avoir deux bouts, un centre, une surface,
De fuir, de retourner avec célérité,
Donnerait-il au corps cette sublimité ?
L'atome, renfermé dans son court atmosphère,
Peut-il, comme mon âme, étendre sa carrière,
Echapper, sans efforts, aux chaînes de mes sens,
S'ouvrir même les cieux par ses regards perçants ?

Peut-il dans le passé chercher les faits célèbres,
Du profond avenir éclairer les ténèbres,
Crier, ressusciter les arts et les talents,
Et fixer en un point l'immensité du temps ?
Peut-il, pour dire plus, recourbé sur lui-même,
Réfléchir, consulter s'il me hait ou s'il m'aime,
Revenir sur ses pas, et, variant toujours,
D'un mouvement physique interrompre le cours ?
Dans des abstractions, où l'esprit le plus sage,
S'enfonce avec frayeur, et souvent fait naufrage,
Pourrait-il démêler jusqu'aux linéaments,
Qui nuancent entre eux nos divers sentiments,
Diviser des degrés obscurs, métaphysiques,
Et suivre des calculs profonds, géométriques ?

L'homme, de ses plaisirs, comme de ses douleurs,
Dans un prisme épuré sépare les couleurs ;
Une teinte de plus en fait la différence,
Il saisit finement cette faible nuance ;
Il perce la nature avec sagacité
Et sonde ses replis avec subtilité ;
Le compas à la main, il mesure, il divise
Jusqu'au point idéal que l'esprit analyse :
Mais quel est le compas habile à mesurer
Le doute, le remords qui vient me déchirer ?
Ajoutons à ces traits ces élans de notre âme,
Ces désirs infinis d'un bonheur qui l'enflamme,
Ce vide de nos cœurs, cette ardeur de chercher,
Cette soif qui demande un Dieu pour l'étancher :
De là ce sentiment, cette intime assurance
De voir finir le corps, et non pas l'espérance,
Ce gage précieux de l'immortalité,
Cet enfant de nos cœurs et de la vérité !

L'être simple n'a rien qui puisse le dissoudre ;
Tout être composé doit se réduire en poudre.
Il faudrait que Dieu même anéantît l'esprit ;
Pur, il est séparé du germe qui périt :
Dans les êtres vivants la mort est la rupture
Du pivot qui soutient leur faible architecture ;
Qui n'a point de ressorts l'un dans l'autre enchâssés
Ne craint point de les voir rompus et dispersés :
L'âme est inaltérable, et, grand Dieu ! ta justice
Demande qu'elle vive, ou pour punir le vice
Des tributs des mortels et d'honneur entouré,
Ou pour aider le juste indigent, ignoré,
Qui, fui ar les grandeurs, les méprise en silence,
Et borne à la vertu toute son opulence.

Ainsi s'annonce à nous l'éternel Créateur,
De l'esprit et des corps sage modérateur.
Des êtres dispersés la terre est la semence :
Tout change, dit Lucrèce, ainsi que tout commence ;
Plus la fatale mort ensanglante ses mains,
Plus les tombeaux féconds reproduisent d'humains ;
Ainsi tout est sorti du sein de la nature,
Et tout ce qui périt devient sa nourriture.

Lucrèce, ouvre les yeux, vois l'immense grandeur
Du gouffre dont tu veux sonder la profondeur ;
Vois ce globe étonnant dont tu n'es qu'un atome,
Ces astres où se perd l'orgueil de l'astronome ;
Et toi-même, égaré dans l'abîme des cieux,
Tremble d'avoir proscrit leur maître impérieux :
Ah ! si des passions la voix séditieuse

N'eût armé contre lui ta muse ambitieuse ;
Si l'orgueil, cet opprobre et ce fils des talents,
N'eût guidé dans l'erreur tes pas encor tremblants,
Tu n'eusses point osé, dans des écrits impies,
Vomir contre le ciel le poison des harpies ;
Au rang des animaux abaisser les mortels,
A la face des dieux foudroyer les autels ;
Et pour combler en vain ta vanité profonde
Te nommer l'architecte et le moteur du monde.
Puissance du Très-Haut, faiblesse des humains,
Que vous distinguez bien les œuvres de leurs mains !
Quel œil, si fasciné, pourrait y méconnaître
La marque de l'esclave et l'empreinte du maître !
Dieu créa l'univers : l'univers a duré,
Dans ses vieux fondements il n'est rien d'altéré ;
Le temps qui détruit tout, ne saurait le détruire.
Mais si la même main qui daigna le produire
Brise de ses ressorts les liens mutuels,
Ou retire un instant ses secours actuels,
La nature aussitôt, ardente et consumée,
Se détruit d'elle-même et s'exhale en fumée.
Tel est l'abîme immense où Lucrèce est entré ;
Le flambeau dans les mains, il s'y trouve égaré :
Trop vain pour recourir au principe suprême,
Il cherche un créateur dans la nature même :
Des atomes flottants il combine le cours ;
Mais la nuit du chaos l'environne toujours :
Renfermé sans espoir, dans ce dédale énorme,
La nature à ses yeux paraît toujours informe ;
Il n'a jamais conçu les ressorts différents
Qui guident vers leur fin les atomes errants :
Quel souffle répandu sur cette masse aride,
Fit mouvoir tant de corps suspendus dans le vide ?
S'ils furent séparés, qui put les réunir?
S'ils furent assortis, qui put les désunir ?
Partout où la raison ne tient pas la balance,
D'un aveugle pouvoir règne la violence ;
Il n'est plus de rapports, de penchant, ni de choix,
L'immuable destin dicte toutes les lois.
Ainsi par un seul coup l'on renverse Epicure :
Le chaos, qui régna sur toute la nature,
Et que Lucrèce en vain s'imagina percer,
N'a dû jamais finir, ni jamais commencer.

Le cardinal DE BERNIS.

L'ATTELAGE.

La route de la vie humaine
De mauvais pas est toute pleine.
Pour m'en tirer facilement,
Voici ce que je fais. J'attelle
A cette voiture mortelle
Que je conduis au monument,
La Justice premièrement,
Qui marche toujours rondement,
Et la Charité, sans laquelle
Elle irait moins légèrement :
La Vérité, l'Indépendance,
N'ayant qu'un simple et léger frein,
Sont en devant, et vont bon train
Loin du chemin de l'opulence ;
A la volée est la Santé,
Qui, jointe avec le Badinage,

Me fait franchir avec gaieté
Tous les mauvais pas du voyage.
Je n'aurais rien à désirer,
Ni du sort ni de la nature,
Si l'attelage allait durer
Aussi longtemps que la voiture.

(ANONYME.)

ATTILA.

ODE.

Un jour, des profondeurs du céleste silence,
Dieu fit dans son courroux tomber sa voix immense :
Le monde ému trembla trois fois ;
Les saints furent troublés ; les anges se voilèrent :
De l'antique néant les bornes s'animèrent,
Au bruit fécond de cette voix ;
Puis, une âme en sortit, frémissante, éperdue,
Et, sous les triples feux de l'éternelle nue,
Le Seigneur lui dicta ses lois.

« Va! je veux des humains punir enfin les crimes !
Mon bras à tes fureurs livrera des victimes ;
Je guiderai tes pas errants ! »
L'âme en frémit d'orgueil : dans sa joie homicide,
Son vol précipité l'emporta hors du vide,
Au monde lointain des vivants ;
Là, quand d'un corps hideux elle anima la poudre,
Une voix vint d'en haut qui disait dans la foudre :
« Attila, parais, il est temps ! »

Un roi parut alors pour demander le monde.
Fier, triste, l'œil hagard, comme un esprit immonde,
Le front marqué du sceau de Dieu,
Il brandit sans pâlir une épée inconnue,
Qu'un vieux pâtre, au désert, trouva sanglante et nue,
On ne sut jamais en quel lieu ;
Et son coursier sans mors, sombre, inquiet, superbe,
Du seul vent de son vol courbe les fleurs et l'herbe,
Qui meurent sous ses pieds de feu.

Mais les cris du combat roulent de plage en plage,
Et des peuples épars la famille sauvage,
Le Sarmate aux noirs boucliers,
Les Huns aux traits affreux, les Alains, les Gépides,
Le Vandale debout sur ses barques rapides,
Le Scythe aux agiles coursiers,
Tous viennent, Dieu les guide, et, par lui seul formée,
Des mers, des monts, des bois, sort une horrible armée :
Attila ! voici tes guerriers !

Marchons ! le noir coursier hurle, bondit, s'élance,
Passe avec la terreur sous les murs de Byzance,
Court sur le monde épouvanté,
Vole, franchit l'Ister, et, suivi des batailles,
Va brisant sous ses pieds les tours et les murailles,
Le long du Rhin ensanglanté,
Comme un vent du désert, au souffle ardent, avide,
Qui, traînant dans les cieux une lueur livide,
Brûle en courant l'immensité.

Dieu! que d'hommes détruits, que de mères qui pleurent !
Attila fait un pas, et les empires meurent
A l'ombre de ses étendards.
Sous de sanglants débris que la flamme dévore,
Tout l'Orient désert souffre et palpite encore
Loin de ses funestes regards.

L'Occident écrasé lutte, gémit, expire :
Sous les deux mains de fer qui pressent leur empire
Déjà tremblent les deux Césars.
Un fol orgueil enfin saisit ce roi sinistre.
Lui, de vos saints arrêts vil et frêle ministre,
Il se crut fort sans vous, Seigneur ;
Mais dès l'heure où son âme eut pensé le blasphème,
Il sentit sur son front courbé par l'anathème,
Peser toujours un bras vengeur ;
Et, dans son camp muet, seul, veillant sous la tente,
Il vit, durant les nuits, comme une ombre sanglante,
Passer l'Ange exterminateur.

N'importe : au fier Sicambre apportant la conquête,
De ses peuples lassés qu'un doigt puissant arrête,
Il presse encor les tourbillons,
Et sur le sol gaulois, dans sa marche agrandie,
Avec le sang des morts et l'errant incendie,
Creusant d'infertiles sillons,
Aux lieux où, sur la foi d'une humide couronne,
Paris lève ses murs que la Seine environne,
Il ose asseoir ses pavillons.

Mais, sur ces bords sacrés, la vierge de Nanterre,
Pour les fêtes du ciel, grandit, loin de la guerre,
Seule, avec ses agneaux naissants.
Mêlée aux blancs essaims des cygnes de la rive,
Ses chants religieux charment l'onde attentive,
Et le vol moins léger des vents.
Un bruit d'armes soudain a fait bondir son âme :
L'esprit du ciel descend dans le sein d'une femme;
Dieu l'appelle au secours des Francs.

Paris tremble : elle y court, jeune, belle, inspirée,
Le front étincelant d'une splendeur sacrée,
Les yeux fixés sur l'avenir;
Un peuple fugitif s'arrête devant elle ;
L'air porte au loin les sons de sa voix solennelle;
Les cieux tonnent pour la bénir;
Dans les drapeaux du camp meurent de longs murmures,
Et, pleins d'un long effroi sous l'or de leurs armures,
Les Huns ont vu leur chef pâlir.

Mérovée obéit à l'appel des alarmes :
Il crie, et sa tribu s'élance, et prend les armes...
Scaldes ! interrogez le sort !...
Le jour brise ses feux sur l'acier des framées;
Le sol tremble et se plaint sous les pas des armées :
Les Francs suivent l'abeille d'or.
Géants aux blonds cheveux, ils marchent, et leur foule,
Comme un sombre torrent, grossit, s'allonge, roule :
« L'ennemi ! le combat ! la mort ! »
L'ennemi les attend, et le combat commence.
Salut ! plaine de deuil; salut ! cercueil immense,
Terre aux souvenirs belliqueux,
Où, tels qu'aux anciens jours une sainte hécatombe,
Trois cent mille soldats ont mesuré leur tombe,
Sous la hache de nos aïeux ;
Où le sang amassé rougit longtemps la terre;
Où, frappé dans son vol par de longs cris de guerre,
L'aigle étonné tomba des cieux !

Quel bras dans l'air fumant agite encor ce glaive?
C'est le roi des vaincus dont l'orgueil se relève :
Le ciel retarde son trépas.

Pour mieux braver ce Dieu qui lutte contre un homme,
Il cherche une autre armée, et marche droit à Rome,
Car la honte ne l'instruit pas.
Sa voix saisit d'horreur l'Italie ébranlée;
Dans les gémissements de la triste Aquilée,
Rome entend le bruit de ses pas.

C'en est trop ! montrez-vous, milices éternelles !
Un ange étend sur toi ses menaçantes ailes,
Fléau de Dieu, bourreau des rois.
Du bâton pastoral aidant son pied débile,
Déjà le vieux Léon paraît, seul et tranquille :
Attila s'arrête à sa voix ;
Puis, en voyant les saints, debout sur l'étendue,
Lever un fer brûlant qui frémit dans la nue,
Il fuit pour la dernière fois.

Il mourut : loin des cieux alla tomber son âme;
Sa cour vit sur son front luire une sombre flamme;
Un cri s'échappa des enfers ;
Dans leurs antres alors tous ses peuples coururent;
Son glaive et son coursier à la fois disparurent,
Comme un feu qui meurt dans les airs :
Souvent des loups du nord quelque bande égarée,
Court, et de pas nombreux bat sa tombe ignorée,
Dans le silence des déserts.

GUILHAUD DE LAVERGNE.

ATTRACTION; —

SES LOIS DÉCOUVERTES PAR NEWTON.

Oui, je m'élèverai vers l'immortel séjour
Où règne sans rival l'astre éclatant du jour ;
On me verra, du ciel franchissant la barrière,
Voler avec Newton sur un char de lumière,
Des globes étonnés mesurer la hauteur,
Et célébrer le Dieu qui fut leur créateur.
Mais déjà loin de moi je vois briller les mondes.
Quel Dieu m'a transporté sous ces voûtes profondes?
A la voix de Newton les cieux se sont ouverts.
Le voilà, ce soleil, qui, vainqueur des hivers,
Couronne le printemps d'une aimable verdure,
Ce roi brillant du ciel, ce roi de la nature !
Immobile au milieu de ce vaste univers,
Il semble contempler tous ces mondes divers,
Dont les orbes de feu, s'élevant en silence,
Marchent en l'entourant de leur cortége immense.
Oh ! qui m'expliquera les mystères des cieux?
Mon âme, à leur aspect, demeure confondue :
Attachés au soleil par d'invisibles nœuds,
Tous ces globes divers nagent dans l'étendue,
Soutenus par un globe encore plus pesant qu'eux.
C'est Newton qui l'ordonne : à la voix du génie,
Les astres font entendre une douce harmonie,
Et l'immortalité, qui reconnaît Newton,
Sur le front des soleils vole graver son nom.

L. AIMÉ-MARTIN.

AU CHRIST.

Pourquoi m'entretenir de vos amours frivoles?
Mon cœur pur ne connaît que le divin amour :
Allez, ceignez de fleurs vos fragiles idoles,
Je ne chanterai pas ce qui ne vit qu'un jour.
Loin de moi les plaisirs !— Que m'importe la gloire,

Et le bruit de ces noms dont le monde est rempli ?
Il n'est point d'illustre mémoire
Que n'engloutisse enfin l'abîme de l'oubli.

Comme un foyer qui jette une lueur mourante,
Le soleil pâlira dans les cieux éperdus ;
Notre terre ressemble à cette voile errante
Qu'on salue au départ et qu'on ne revoit plus.
Le navire, brisé par les coups de l'orage,
De restes malheureux couvre les flots amers ;
Ainsi dans un dernier naufrage,
Flotteront les débris de l'immense univers...

Dieu seul est éternel, c'est Dieu seul qui m'inspire,
J'épanche mes transports dans un hymne pieux,
Dès qu'un souffle d'en haut fait frissonner ma lyre,
Qu'une vive lumière illumine mes yeux.
Gloire à Dieu, gloire au Christ, gloire à l'amour suprême
Qui, voilant les éclairs de la Divinité,
Pour nous sauver de l'anathème,
Daigne se revêtir de notre humanité.

Il descend dans le sein d'une Vierge féconde,
Tel qu'un brillant rayon dans la coupe des fleurs,
La femme entre ses bras tient le salut du monde,
Un enfant qui sourit au travers de ses pleurs.
Cet enfant, c'est le Dieu qui lance les tempêtes,
Qui dompte d'un regard l'Océan révolté,
Qui pend au-dessus de nos têtes
Tant de mondes que baigne une mer de clarté.

Verbe caché, ma foi te connaît sous ces langes,
Dans ces cris, dans ces pleurs, dans cet humble berceau ;
Un reflet de ta gloire éclate au front des anges ;
Que m'importe ici-bas ton sceptre de roseau ?
Non, non, rien ne te cache au disciple qui t'aime,
Le prétoire moqueur rit de ta royauté :
Moi, sous ton sanglant diadème,
Je te salue, ô Christ, roi de l'éternité !

N'es-tu pas, ô Seigneur, le père de la vie ?
L'homme et tout l'univers n'existent que par toi ,
Le ciel, où ta sagesse entretient l'harmonie,
Se meut avec amour sous le frein de ta loi;
Les astres animés de ton intelligence,
Par de brillants accords célèbrent ta grandeur,
Et, ministre de ta vengeance,
La foudre de ton nom porte au loin la terreur.

Oui, c'est pour te louer que la nature est belle,
Que rayonne au soleil le vaste sein des mers,
Qu'épanchée à longs flots la lumière étincelle,
Comme un Océan d'or, dans l'Océan des airs.
Le Sinaï, l'Horeb racontent tes louanges,
L'univers tout entier n'est qu'un hymne à ton nom :
Mais seul, presque l'égal des anges,
L'homme, pour te comprendre, élève sa raison.

Sa raison, n'est-ce pas le plus sublime hommage
Qui monte d'ici-bas vers ton trône enflammé ?
O Verbe, n'est-ce pas l'immortel apanage
Qu'il a reçu de toi, comme un fils bien-aimé ?
Que peut-il envier à la céleste sphère
Qui roule, sous ta main, dans ses sentiers de feu ?
L'intelligence nous éclaire,
Et le ciel étoilé ne connaît pas son Dieu !

Tout grand, tout beau qu'il est, cet univers s'ignore.

C'est une force esclave, une aveugle beauté ;
Que l'homme est plus heureux ! Il sait ce qu'il adore ;
Il t'aime, il t'obéit, roi par sa liberté !
Il ranime, égaré dans sa course mortelle,
Sa raison qui défaille au flambeau de la foi,
Seigneur, son âme est comme une aile
Qu'il peut seul déployer pour s'envoler vers toi.
Cette âme est ton chef-d'œuvre, elle est ta vive image,
Du soleil incréé c'est le plus pur rayon :
Je t'y vois, comme on voit les saules du rivage
Dans le miroir des flots qui baignent le vallon.
Ah ! que rien ne l'altère, écarte la tempête ;
Des folles passions retiens le souffle impur,
Le flot limpide seul reflète
Ce ciel dont mille feux ont étoilé l'azur.
Pareille à l'épervier qui fond sur la colombe,
Seigneur, l'impiété cherche à la dévorer,
Daigne la protéger, hélas ! elle succombe,
Si ton divin carquois ne vient la délivrer.
L'esprit tombe, vaincu par une chair rebelle,
Relève sa faiblesse, ô Christ libérateur !
Viens, quand l'humanité t'appelle,
Le juge disparaît et fait place au Sauveur !

F. Richard-Baudin.

AU CHRIST.

Hymne.

Verbe incréé ! source féconde
De justice et de liberté !
Parole qui guéris le monde !
Rayon vivant de vérité !

Est-il vrai que ta voix d'âge en âge entendue,
Pareille au bruit lointain qui meurt dans l'étendue,
N'a plus pour nous guider que des sons impuissants ,
Et qu'une voix plus souveraine,
La voix de la parole humaine,
Etouffe à jamais tes accents ?

Mais la raison c'est toi ! Mais cette raison même
Qu'était-elle avant l'heure où tu vins l'éclairer ?
Nuage, obscurité, doute, combat, système,
Flambeau que notre orgueil portait pour s'égarer.
Le monde n'était que ténèbres ;
Les doctrines sans foi luttaient comme des flots,
Et trompé, détrompé de leurs clartés funèbres,
L'esprit humain flottait noyé dans ce chaos ;
L'espérance ou la peur, au gré de leurs caprices,
Ravageaient tour à tour et repeuplaient les cieux,
La fourbe s'engraissait du sang des sacrifices ,
Mille dieux attestaient l'ignorance des dieux.
Fouillez les cendres de Palmyre,
Fouillez les limons d'Osiris,
Et ces panthéons où respire
L'ombre fétide encor de tous ces dieux proscrits !
Tirez de la fange ou de l'herbe,
Tirez ces dieux moulés, fondus, taillés, pétris,
Ces monstres mutilés, ces symboles flétris,
Et dites ce qu'était cette raison superbe
Quand elle adorait ces débris !

Ne sachant plus nommer les exploits ou les crimes
Les noms tombaient du sort comme au hasard jetés,
La gloire suffisait aux âmes magnanimes,

Et les vertus les plus sublimes
N'étaient que des vices dorés !

Tu parais ! ton verbe vole :
Comme autrefois la parole
Qu'entendit le noir chaos
De la nuit tira l'aurore,
Des cieux sépara les flots,
Et du nombre fit éclore
L'harmonie et le repos ;
Ta parole créatrice
Sépare vertus et vice,
Mensonges et vérité,
Le maître apprend la justice,
L'esclave la liberté,
L'indigent le sacrifice,
Le riche la charité.
Un Dieu créateur et père,
En qui l'innocence espère,
S'abaisse jusqu'aux mortels ;
La prière qui l'appelle
S'élève à lui, libre et belle,
Sans jamais souiller son aile
Des holocaustes cruels :
Nos iniquités, nos crimes,
Nos désirs illégitimes,
Voilà les seuls victimes
Qu'on immole à ses autels.
L'immortalité se lève
Et brille au delà des temps ;
L'espérance, divin rêve,
De l'exil que l'homme achève
Abrége les courts instants ;
L'amour céleste soulève
Nos fardeaux les plus pesants ;
Le siècle éternel commence ;
Le juste a sa conscience,
Le remords son innocence ;
L'humble foi fait la science
Des sages et des enfants,
Et l'homme qu'elle console
Dans cette seule parole
Se repose deux mille ans.

Et l'esprit, éclairé par tes lois immortelles,
Dans la sphère morale où tu guidas nos yeux
Découvrit tout à coup plus de vertus nouvelles
Que le jour où d'Herschell le verre audacieux
Porta l'œil étonné dans les célestes routes,
Le regard qui des nuits interroge les voûtes
Ne vit d'astres nouveaux pulluler dans les cieux.

Non jamais de ces feux qui roulent sur nos têtes,
Jamais de ce Sina qu'embrasaient les tempêtes
Jamais de cet Horeb, trône de Jéhova,
Aux yeux des siècles n'éclata
Un foyer de clarté plus vive et plus féconde
Que cette vérité qui jaillit sur le monde
Des collines de Golgotha.

L'astre qu'à ton berceau le mage vit éclore,
L'étoile qui guida les bergers de l'aurore
Vers le Dieu couronné d'indigence et d'affront,
Répandit sur la terre un jour qui luit encore,

Que chaque âge à son tour reçoit, bénit, adore,
Qui dans la nuit des temps jamais ne s'évapore
Et ne s'éteindra pas quand les cieux s'éteindront...

Et l'aveugle raison demande quels miracles
De cette loi vieillie attestent les oracles.
Ah ! le miracle est là permanent et sans fin !
Que cette vérité par ces flots d'impostures,
Que ce flambeau brillant par tant d'ombres obscures,
Que ce verbe incréé par nos lèvres impures
Ait passé deux mille ans et soit encor divin !

Que d'ombres, dites-vous ! — Mais, ô flambeau des âges,
Tu n'avais pas promis des astres sans nuages !
L'œil humain n'est pas fait pour la pure clarté :
Point de jour ici-bas qu'un peu d'ombre n'altère ;
De sa propre splendeur Dieu se voile à la terre,
Et ce n'est qu'à travers la nuit et le mystère
Que l'œil peut voir le jour, l'homme la vérité !

Un siècle naît et parle, un cri d'espoir s'élève ;
Le genre humain déçu voit lutter rêve et rêve,
Système, opinions, dogmes, flux et reflux ;
Cent ans passent, le temps comme un nuage vide
Les roule avec l'oubli sous son aile rapide.
Quand il a balayé cette poussière aride,
Que reste-t-il du siècle ? un mensonge de plus !

Mais l'ère où tu naquis, toujours, toujours nouvelle,
Luit au-dessus de nous comme une ère éternelle ;
Une moitié des temps pâlit à ce flambeau,
L'autre moitié s'éclaire au jour de tes symboles.
Deux mille ans, épuisant leurs sagesses frivoles,
N'ont pas pu démentir une de tes paroles,
Et toute vérité date de ton berceau.

Et c'est en vain que l'homme, ingrat et las de croire,
De ses autels brisés et de son souvenir
Comme un songe importun veut enfin te bannir ;
Tu règnes malgré lui jusque dans sa mémoire,
Et, du haut d'un passé rayonnant de ta gloire,
Tu jettes ta splendeur au dernier avenir !
Lumière des esprits, tu pâlis, ils pâlissent !
Fondement des Etats, tu fléchis, ils fléchissent !
Sève du genre humain, il tarit si tu meurs !
Racine de nos lois dans le sol enfoncée,
Partout où tu languis on voit languir les mœurs :
Chaque fibre à ton nom s'émeut dans tous les cœurs,
Et tu revis partout, jusque dans la pensée,
Jusque dans la haine insensée
De tes ingrats blasphémateurs !.....

Chaque instinct à ton joug nous lie,
L'homme naît, vit, meurt avec toi :
Chacun des anneaux de sa vie,
O Christ, est rivé par ta foi !
Souffrant, ses pleurs sont une offrande ;
Heureux, son bonheur te demande
De bénir sa prospérité ;
Et le mourant que tu consoles
Franchit, armé de tes paroles,
L'ombre de l'immortalité.

Tu gardes, quand l'homme succombe,
Sa mémoire après le trépas,
Et tu rattaches à la tombe
Les liens brisés ici-bas :

Et le bruit de ces noms dont le monde est rempli ?
Il n'est point d'illustre mémoire
Que n'engloutisse enfin l'abîme de l'oubli.

Comme un foyer qui jette une lueur mourante,
Le soleil pâlira dans les cieux éperdus ;
Notre terre ressemble à cette voile errante
Qu'on salue au départ et qu'on ne revoit plus.
Le navire, brisé par les coups de l'orage,
De restes malheureux couvre les flots amers ;
Ainsi dans un dernier naufrage,
Flotteront les débris de l'immense univers...

Dieu seul est éternel, c'est Dieu seul qui m'inspire,
J'épanche mes transports dans un hymne pieux,
Dès qu'un souffle d'en haut fait frissonner ma lyre,
Qu'une vive lumière illumine mes yeux.
Gloire à Dieu, gloire au Christ, gloire à l'amour suprême
Qui, voilant les éclairs de la Divinité,
Pour nous sauver de l'anathème,
Daigne se revêtir de notre humanité.

Il descend dans le sein d'une Vierge féconde,
Tel qu'un brillant rayon dans la coupe des fleurs,
La femme entre ses bras tient le salut du monde,
Un enfant qui sourit au travers de ses pleurs.
Cet enfant, c'est le Dieu qui lance les tempêtes,
Qui dompte d'un regard l'Océan révolté,
Qui pend au-dessus de nos têtes
Tant de mondes que baigne une mer de clarté.

Verbe caché, ma foi te connaît sous ces langes,
Dans ces cris, dans ces pleurs, dans cet humble berceau ;
Un reflet de ta gloire éclate au front des anges ;
Que m'importe ici-bas ton sceptre de roseau ?
Non, non, rien ne te cache au disciple qui t'aime,
Le prétoire moqueur rit de ta royauté :
Moi, sous ton sanglant diadème,
Je te salue, ô Christ, roi de l'éternité !

N'es-tu pas, ô Seigneur, le père de la vie ?
L'homme et tout l'univers n'existent que par toi ,
Le ciel, où ta sagesse entretient l'harmonie,
Se meut avec amour sous le frein de ta loi;
Les astres animés de ton intelligence,
Par de brillants accords célèbrent ta grandeur,
Et, ministre de ta vengeance,
La foudre de ton nom porte au loin la terreur.

Oui, c'est pour te louer que la nature est belle,
Que rayonne au soleil le vaste sein des mers,
Qu'épanchée à longs flots la lumière étincelle,
Comme un Océan d'or, dans l'Océan des airs.
Le Sinaï, l'Horeb racontent tes louanges,
L'univers tout entier n'est qu'un hymne à ton nom :
Mais seul, presque l'égal des anges,
L'homme, pour te comprendre, élève sa raison.

Sa raison, n'est-ce pas le plus sublime hommage
Qui monte d'ici-bas vers ton trône enflammé ?
O Verbe, n'est-ce pas l'immortel apanage
Qu'il a reçu de toi, comme un fils bien-aimé ?
Que peut-il envier à la céleste sphère
Qui roule, sous ta main, dans ses sentiers de feu ?
L'intelligence nous éclaire,
Et le ciel étoilé ne connaît pas son Dieu !

Tout grand, tout beau qu'il est, cet univers s'ignore.

C'est une force esclave, une aveugle beauté ;
Que l'homme est plus heureux ! Il sait ce qu'il adore ;
Il t'aime, il t'obéit, roi par sa liberté !
Il ranime, égaré dans sa course mortelle,
Sa raison qui défaille au flambeau de la foi,
Seigneur, son âme est comme une aile
Qu'il peut seul déployer pour s'envoler vers toi.
Cette âme est ton chef-d'œuvre, elle est ta vive image,
Du soleil incréé c'est le plus pur rayon :
Je t'y vois, comme on voit les saules du rivage
Dans le miroir des flots qui baignent le vallon.
Ah ! que rien ne l'altère, écarte la tempête ;
Des folles passions retiens le souffle impur,
Le flot limpide seul reflète
Ce ciel dont mille feux ont étoilé l'azur.
Pareille à l'épervier qui fond sur la colombe,
Seigneur, l'impiété cherche à la dévorer,
Daigne la protéger, hélas ! elle succombe,
Si ton divin carquois ne vient la délivrer.
L'esprit tombe, vaincu par une chair rebelle,
Relève sa faiblesse, ô Christ libérateur !
Viens, quand l'humanité t'appelle,
Le juge disparaît et fait place au Sauveur !

F. Richard-Baudin.

AU CHRIST.

Hymne.

Verbe incréé ! source féconde
De justice et de liberté !
Parole qui guéris le monde !
Rayon vivant de vérité !

Est-il vrai que ta voix d'âge en âge entendue,
Pareille au bruit lointain qui meurt dans l'étendue,
N'a plus pour nous guider que des sons impuissants ,
Et qu'une voix plus souveraine,
La voix de la parole humaine,
Etouffe à jamais tes accents ?

Mais la raison c'est toi ! Mais cette raison même
Qu'était-elle avant l'heure où tu vins l'éclairer ?
Nuage, obscurité, doute, combat, système,
Flambeau que notre orgueil portait pour s'égarer.
Le monde n'était que ténèbres ;
Les doctrines sans foi luttaient comme des flots,
Et trompé, détrompé de leurs clartés funèbres,
L'esprit humain flottait noyé dans ce chaos ;
L'espérance ou la peur, au gré de leurs caprices,
Ravageaient tour à tour et repeuplaient les cieux,
La fourbe s'engraissait du sang des sacrifices ,
Mille dieux attestaient l'ignorance des dieux.
Fouillez les cendres de Palmyre,
Fouillez les limons d'Osiris,
Et ces panthéons où respire
L'ombre fétide encor de tous ces dieux proscrits !
Tirez de la fange ou de l'herbe,
Tirez ces dieux moulés, fondus, taillés, pétris,
Ces monstres mutilés, ces symboles flétris,
Et dites ce qu'était cette raison superbe
Quand elle adorait ces débris !

Ne sachant plus nommer les exploits ou les crimes
Les noms tombaient du sort comme au hasard jetés,
La gloire suffisait aux âmes magnanimes,

Et les vertus les plus sublimes
N'étaient que des vices dorés !

Tu parais ! ton verbe vole :
Comme autrefois la parole
Qu'entendit le noir chaos
De la nuit tira l'aurore,
Des cieux sépara les flots,
Et du nombre fit éclore
L'harmonie et le repos ;
Ta parole créatrice
Sépare vertus et vice,
Mensonges et vérité,
Le maître apprend la justice,
L'esclave la liberté,
L'indigent le sacrifice,
Le riche la charité.
Un Dieu créateur et père,
En qui l'innocence espère,
S'abaisse jusqu'aux mortels ;
La prière qui l'appelle
S'élève à lui, libre et belle,
Sans jamais souiller son aile
Des holocaustes cruels :
Nos iniquités, nos crimes,
Nos désirs illégitimes,
Voilà les seulos victimes
Qu'on immole à ses autels.
L'immortalité se lève
Et brille au delà des temps ;
L'espérance, divin rêve,
De l'exil que l'homme achève
Abrége les courts instants ;
L'amour céleste soulève
Nos fardeaux les plus pesants ;
Le siècle éternel commence ;
Le juste a sa conscience,
Le remords son innocence ;
L'humble foi fait la science
Des sages et des enfants,
Et l'homme qu'elle console
Dans cette seule parole
Se repose deux mille ans.

Et l'esprit, éclairé par tes lois immortelles,
Dans la sphère morale où tu guidas nos yeux
Découvrit tout à coup plus de vertus nouvelles
Que le jour où d'Herschell le verre audacieux
Porta l'œil étonné dans les célestes routes,
Le regard qui des nuits interroge les voûtes
Ne vit d'astres nouveaux pulluler dans les cieux.

Non jamais de ces feux qui roulent sur nos têtes,
Jamais de ce Sina qu'embrasaient les tempêtes
Jamais de cet Horeb, trône de Jéhova,
Aux yeux des siècles n'éclata
Un foyer de clarté plus vive et plus féconde
Que cette vérité qui jaillit sur le monde
Des collines de Golgotha.

L'astre qu'à ton berceau le mage vit éclore,
L'étoile qui guida les bergers de l'aurore
Vers le Dieu couronné d'indigence et d'affront,
Répandit sur la terre un jour qui luit encore,

Que chaque âge à son tour reçoit, bénit, adore,
Qui dans la nuit des temps jamais ne s'évapore
Et ne s'éteindra pas quand les cieux s'éteindront...

Et l'aveugle raison demande quels miracles
De cette loi vieillie attestent les oracles.
Ah ! le miracle est là permanent et sans fin !
Que cette vérité par ces flots d'impostures,
Que ce flambeau brillant par tant d'ombres obscures,
Que ce verbe incréé par nos lèvres impures
Ait passé deux mille ans et soit encor divin !

Que d'ombres, dites-vous ! — Mais, ô flambeau des âges,
Tu n'avais pas promis des astres sans nuages !
L'œil humain n'est pas fait pour la pure clarté :
Point de jour ici-bas qu'un peu d'ombre n'altère ;
De sa propre splendeur Dieu se voile à la terre,
Et ce n'est qu'à travers la nuit et le mystère
Que l'œil peut voir le jour, l'homme la vérité !

Un siècle naît et parle, un cri d'espoir s'élève ;
Le genre humain déçu voit lutter rêve et rêve,
Système, opinions, dogmes, flux et reflux ;
Cent ans passent, le temps comme un nuage vide
Les roule avec l'oubli sous son aile rapide.
Quand il a balayé cette poussière aride,
Que reste-t-il du siècle ? un mensonge de plus !

Mais l'ère où tu naquis, toujours, toujours nouvelle,
Luit au-dessus de nous comme une ère éternelle ;
Une moitié des temps pâlit à ce flambeau,
L'autre moitié s'éclaire au jour de tes symboles.
Deux mille ans, épuisant leurs sagesses frivoles,
N'ont pas pu démentir une de tes paroles,
Et toute vérité date de ton berceau.

Et c'est en vain que l'homme, ingrat et las de croire,
De ses autels brisés et de son souvenir
Comme un songe importun veut enfin te bannir ;
Tu règnes malgré lui jusque dans sa mémoire,
Et, du haut d'un passé rayonnant de ta gloire,
Tu jettes ta splendeur au dernier avenir !
Lumière des esprits, tu pâlis, ils pâlissent !
Fondement des Etats, tu fléchis, ils fléchissent !
Sève du genre humain, il tarit si tu meurs !
Racine de nos lois dans le sol enfoncée,
Partout où tu languis on voit languir les mœurs :
Chaque fibre à ton nom s'émeut dans tous les cœurs,
Et tu revis partout, jusque dans la pensée,
Jusque dans la haine insensée
De tes ingrats blasphémateurs !.....

Chaque instinct à ton joug nous lie,
L'homme naît, vit, meurt avec toi :
Chacun des anneaux de sa vie,
O Christ, est rivé par ta foi !
Souffrant, ses pleurs sont une offrande ;
Heureux, son bonheur te demande
De bénir sa prospérité ;
Et le mourant que tu consoles
Franchit, armé de tes paroles,
L'ombre de l'immortalité.

Tu gardes, quand l'homme succombe,
Sa mémoire après le trépas,
Et tu rattaches à la tombe
Les liens brisés ici-bas :

Les pleurs, tombés de la paupière
Ne mouillent plus la froide pierre ;
Mais, de ces larmes s'abreuvant,
La prière, union suprême,
Porte la paix au mort qu'elle aime.
Rapporte l'espoir au vivant.

Prix divin de tout sacrifice,
Tout bien se nourrit de ta foi ;
De quelque mal qu'elle gémisse
L'humanité se tourne à toi.
Si je demande à chaque obole,
A chaque larme qui console,
A chaque généreux pardon,
A chaque vertu qu'on me nomme,
En quel nom consolez-vous l'homme ?
Ils me répondent : En son nom !

C'est toi dont la pitié plus tendre
Verse l'aumône à pleines mains,
Guide l'aveugle et vient attendre
Le voyageur sur les chemins !
C'est toi qui, dans l'asile immonde
Où les déshérités du monde
Viennent pour pleurer et souffrir.
Donne (1) au vieillard de saintes filles,
A l'enfant sans nom des familles,
Au malade un lit pour mourir.....

Oui, de quelque faux nom que l'avenir te nomme,
Nous te saluons Dieu ! car tu n'es pas un homme !
L'homme n'eût pas trouvé dans notre infirmité
Ce germe tout divin de l'immortalité,
La clarté dans la nuit, la vertu dans le vice,
Dans l'égoïsme étroit la soif du sacrifice,
Dans la lutte la paix, l'espoir dans la douleur.
Dans l'orgueil révolté l'humilité du cœur,
Dans la haine l'amour, le pardon dans l'offense,
Et dans le repentir la seconde innocence.
Notre encens à ce prix ne saurait s'égarer,
Et j'en crois des vertus qui se font adorer.

Repos de notre ignorance,
Tes dogmes mystérieux
Sont un temple à l'espérance
Montant de la terre aux cieux !
Ta morale chaste et sainte
Embaume sa pure enceinte
De paix, de grâce et d'amour,
Et l'air que l'âme y respire
A le parfum du zéphyre
Qu'Eden exhalait un jour.

Dès que l'humaine nature
Se plie au joug de ta foi,
Elle s'élève et s'épure
Et se divinise en toi :
Toutes ses vaines pensées
Montent du cœur, élancées
Aussi haut que son destin ;
L'homme revient en arrière,
Fils égaré de lumière
Qui retrouve son chemin.

(1) Pour *donnes*. Licence poétique.

Les troubles du cœur s'apaisent,
L'âme n'est qu'un long soupir ;
Tous les vains désirs se taisent
Dans un immense désir ;
La paix, volupté nouvelle
Sens de la vie éternelle,
En a la sérénité ;
Du chrétien la vie entière
N'est qu'une longue prière,
Un hymne en action à l'immortalité.

Et les vertus les plus rudes
Du stoïque triomphant.
Sont les humbles habitudes
De la femme et de l'enfant ;
Et la terre transformée
N'est qu'une route semée
D'ombrages délicieux,
Où l'homme en l'homme a son frère,
Où l'homme à Dieu dit : Mon père !
Où chaque pas mène aux cieux.

O toi qui fis lever cette seconde aurore,
Dont un second chaos vit l'harmonie éclore,
Parole qui portais avec la vérité
Justice et tolérance, amour et liberté !
Règne à jamais, ô Christ, sur la raison humaine !
Et de l'homme à son Dieu sois la divine chaîne !
Illumine sans fin de tes feux éclatants
Les siècles endormis dans le berceau des temps !
Et que ton nom, légué pour unique héritage,
De la mère à l'enfant descende d'âge en âge,
Tant que l'œil dans la nuit aura soif de clarté,
Et le cœur d'espérance et d'immortalité !
Tant que l'humanité plaintive et désolée
Arrosera de pleurs sa terrestre vallée,
Et tant que les vertus garderont leurs autels,
Ou n'auront pas changé de nom chez les mortels !

A. DE LAMARTINE.

AUDACE DE L'HOMME CONFONDUE.

DIEU SEUL PUISSANT.

Longtemps monarque heureux, père, époux adoré,
De l'Orient soumis Job reçut les hommages ;
Nul monarque jamais, de sa gloire entouré,
Ne vit autant de jours se lever sans nuages.
L'infortune eut son tour : mille fléaux divers
Au sein de ses Etats confondent leurs ravages ;
La guerre au vol sanglant plane sur ses rivages.
La famine les suit. Les cieux toujours ouverts
Vomissent la tempête, et la grêle et la foudre.
Le roi de l'Orient, accablé de revers,
Sous les feux éternels voit ses cités en poudre.
Des sables de Libye accourt un vent mortel :
Tout tombe, se flétrit sous son impure haleine ;
La mort couvre de deuil et le mont et la plaine...
L'homme n'a plus d'asile, et Dieu n'a plus d'autel

Du fléau dévorant Job est atteint lui-même :
Une lèpre hideuse enveloppe son corps ;
Le mal de son courage a brisé les ressorts ;
Contre le Roi des rois il s'emporte et blasphème.

Seul, en cris furieux exhalant ses douleurs,
Il se traîne, il s'assied sur un fumier immonde,
Et, tournant vers les cieux son œil mouillé de pleurs,
Il insulte en ces mots à l'Arbitre du monde :
« L'épouvante et la mort environnent mes pas ;
Pour jamais l'espérance à mon cœur est ravie,
Impitoyable Dieu, que je ne connais pas,
T'avais-je demandé le présent de la vie? »

Il achevait ces mots, un éclair pâlissant
Vient luire tout à coup à sa vue alarmée ;
Il entend une voix : la voix du Tout-Puissant
Tonne, et sort en courroux de la nue enflammée :
« Qui blâme insolemment ma justice et ma loi?
D'où partent ces clameurs? Quel mortel téméraire,
Du sein de son néant, s'élève jusqu'à moi
Et de mes volontés veut sonder le mystère?...
Toi qui me condamnais, ose m'envisager ;
Soutiens, si tu le peux, l'éclat qui m'environne.
Prête l'oreille, Job, Dieu va t'interroger ;
Et si tu me réponds, ma bonté te pardonne.

« Que faisais-tu, le jour où naquit l'univers?
Est-ce toi qui, porté sur un trône d'éclairs,
Des ombres du chaos où sommeillaient les mondes,
Fis jaillir la lumière, et les vents, et les ondes ;
Dont la main suspendit à la voûte des cieux
Ces lustres d'or flottants, ces anneaux radieux?
Toi qui dis à la mer : Respecte tes limites ;
Aux astres de la nuit : Roulez dans vos orbites ;
Au printemps : Couvre-toi de fleurs et de festons ;
A l'été : Fais éclore et mûrir les moissons ;
A l'automne : De fruits compose ta ceinture ;
A l'hiver : Dors en paix sur un lit de froidure?
Es-tu maître des cieux? A l'horizon vermeil,
Au bord du firmament qu'un éclat pur colore,
Sur un trône d'opale assieds-tu le soleil,
Et, dans son lit de pourpre, éveilles-tu l'aurore?

« Es-tu l'artisan des chaleurs?
Sur la terre fertilisée
Fais-tu descendre les vapeurs
Et les perles de la rosée?
Echappé tout à coup de l'antre des hivers,
Ton souffle d'un voile de glace
Enveloppe-t-il la surface
Des ruisseaux vagabonds et des bruyantes mers?
Montes-tu sur les vents? Peux-tu dans les nuages
Cacher ton front majestueux?
Au seul bruit de ta voix, le nord impétueux
Ouvre-t-il, en grondant, l'arsenal des orages?

« Devant les pâles matelots
Fais-tu reculer la tempête?
Tes pieds marchent-ils sous les flots.
Quand les flots grondent sur ta tête?
Ton œil connaît-il les trésors
Que la mer couvre de ses ombres?
Vivant, de l'empire des morts
As-tu franchi les routes sombres?
Si l'homme, à mes pas attaché,
A vu s'animer la matière,
Et, dans les champs de la lumière,
Resplendir le monde ébauché ;

Il doit savoir en quelles plaines
L'obscurité tient son séjour,
Et sur quelles rives lointaines
Est assis le berceau du jour.

« Quelle main forge le tonnerre,
Sur des ailes de feu balance les éclairs,
Et, sous les éléments divisés par la guerre,
Fait frémir et trembler les airs?...
Au milieu d'une nuit profonde,
Qui hérissa les cheveux flamboyants
De la comète vagabonde?
Qui déploya sa queue en replis ondoyants?
De ton pouvoir fatale messagère,
Ceinte d'épouvante et d'horreur,
Va-t-elle aux nations parler de ta colère,
Et, sur le front des rois, secouer la terreur?

« Mais peut-être c'est toi qui rafraîchis les plaines,
Qui verses les torrents de la fertilité,
En gerbes de cristal fais jaillir les fontaines,
Tempères au midi les ardeurs de l'été ;
Toi qui, de mes secrets heureux dépositaire,
Dans un désert aride, inconnu des humains,
Sur le sommet d'un roc fécondé par tes mains,
Offres à l'œil du jour la rose solitaire.

« Nomme celui dont le savoir
Enseigne aux oiseaux leur langage ;
Dont le mystérieux pouvoir
Du paon étoile le plumage,
Le nuance d'or et d'azur,
Et sur sa tête triomphante
Place une aigrette éblouissante
Qui rayonne aux feux d'un jour pur.

« Lève-toi dans ta force et commande aux étoiles
D'illuminer le firmament.
Homme insensé, fantôme d'un moment.
Dis à la sombre nuit de déployer ses voiles ;
Ou, contre l'univers justement irrité,
Fais mugir les volcans, soulève les tempêtes,
Tonne sur les pervers, et fais pencher leurs têtes,
Comme l'épi par les vents agité.

« Suis dans son vol l'aigle superbe :
Il affronte l'éclat d'un soleil radieux,
Plane dans ses rayons, et, du sommet des cieux,
Démêle un ver rampant sous l'herbe.

« Quand les nuages pluvieux
Attristent le front de l'année,
A l'hirondelle fortunée
Permets-tu de changer de lieux?
Elle vole en d'autres contrées
Où les zéphyres caressants
De leurs haleines tempérées
Parfument les gazons naissants ;
La paix escorte ses voyages,
Et, dans mille climats nouveaux,
Pour elle croissent des feuillages,
Et murmurent de clairs ruisseaux.

« Vois le cheval guerrier... Le clairon du carnage
Frappe-t-il l'air d'un bruit qui plaît à son courage?
Le feu roule et jaillit de ses naseaux fumants ;
L'écho lointain répond à ses hennissements.

Vois son œil réfléchir les éclairs de ta lance :
Sous ta main qui le guide, il frémit, il s'élance,
Il court, les crins épars : la poudre des sillons
Sous ses pieds belliqueux s'envole en tourbillons.
Insensible au trépas qui partout le menace,
Il perd des flots de sang, sans perdre son audace ;
Il cède, il tombe enfin, mais sans se démentir,
Et la mort à son cœur n'arrache aucun soupir.

« As-tu réglé, dans ta sagesse,
Quel nombre de jours et de mois
La biche, malgré sa faiblesse,
Du fardeau maternel peut supporter le poids ?
Exempts des misères humaines,
A peine leurs yeux sont ouverts,
Ses petits vont bondir sous les ombrages verts,
Ou se désaltérer dans les sources prochaines.

« Va, sur les bords du Nil qu'entourent les roseaux :
Suspends à la ligne mordante
L'énorme crocodile habitant de ses eaux.
Sur le sable, à tes pieds, vois sa rage expirante...
Fuis plutôt, si tu crains la mort...
Le héros devant lui sent fléchir son audace ;
Il n'ose réveiller le monstre qui s'endort,
Et du fleuve sacré couvre au loin la surface.
Mais, s'il se dresse sur les flots,
Quel guerrier de Memphis, nourri dans les batailles,
Put jamais de son sang teindre ses javelots,
Et porter en triomphe une de ses écailles ?
Rempart impénétrable, il brave le trépas ;
Sur ses membres d'acier le fer vole en éclats,
La flèche rejaillit... Lorsque la foudre gronde,
Son oreille en aime le bruit :
La tempête le réjouit,
Et d'un cri d'allégresse, il fait retentir l'onde.

« Dans l'univers cherche mon bienfaiteur :
Qu'il se montre celui dont la main souveraine
M'offre dans l'esclavage un appui protecteur,
Et, sans efforts, brise ma chaîne.

« Jette les yeux autour de toi,
Les fleuves, les vallons, les ruisseaux, les prairies,
Les bois épais, les collines fleuries,
Tout m'appartient : le jour et la nuit sont à moi.
Debout au sein de la lumière,
Je règne sur tous les climats,
Et les astres sont la poussière
Qu'avec dédain foulent mes pas.
Je suis l'Auteur de la nature ;
Le destin est ma volonté ;
L'espace me sert de ceinture,
Et mon âge est l'éternité...
Mortel, que je viens de confondre,
Toi qui blasphémais ma bonté,
Maintenant, ose me répondre ! »

Dieu se tait, et les cieux frémissent à sa voix...
Job connaît son audace ; et des larmes amères,
S'échappant de ses yeux, attestent à la fois
Sa honte et ses regrets sincères.
O Dieu que j'offensais, pardonne à mon erreur !
J'aperçois mon néant et mon ingratitude,
Ton aspect dans mon âme a jeté la terreur...

Mais que je sois présent à ta sollicitude !
Dans le deuil et tes pleurs soumis à mon devoir,
Je nourrirai sans cesse un remords salutaire.
L'homme ne naquit point pour sonder ton pouvoir,
Mais pour t'adorer et se taire. »

BAOUR-LORMIAN, *traduit de* JOB.

AUDACE ET CHATIMENT

DE L'IMPIÉTÉ.

Des peuples soulevés j'entends mugir les flots :
Leurs sages, en délire, ont tramé des complots ;
Armés contre le ciel, et tyrans de la terre,
Au Seigneur, à son Christ, ils déclarent la guerre.
« Arrachons, ont-ils dit, les chaînes de nos mains ;
Affranchissons du joug les crédules humains... »
Le Roi des rois entend leurs clameurs insensées ;
Il se joue, il se rit de leurs vaines pensées,
Et, semant devant eux le trouble avant-coureur,
Voici ce qu'il prononce au jour de sa fureur :
« Je suis le Christ et l'oint du monarque suprême,
Je règne sur Sion, envoyé par lui-même ;
De ses décrets ma voix annonce le dessein :
O Fils, avant les temps engendré dans mon sein,
M'a-t-il dit, les nations seront ton héritage ;
L'espace ni le temps ne bornent ton partage,
Du crime audacieux quand le bras est armé,
Brise-le, comme un vase, aux mains qui l'ont formé. »
Et maintenant, ô rois, ayez l'intelligence :
Tremblez, juges du monde, et craignez la vengeance...
Servez Dieu dans la crainte, et qu'au sein du bonheur
La joie exprime encor la crainte du Seigneur.
Soyez purs ; gardez-vous que son bras se déploie,
Et, tels que des pervers, vous jette hors la voie...,
Ah ! lorsque sa justice armera son pouvoir,
Heureux qui dans lui seul aura mis son espoir !...

Le cardinal DE BOISGELIN.

AUDI, BENIGNE CONDITOR.

Traduction de l'hymne du Carême.

Dieu de bonté, tu vois couler nos pleurs,
Car de douleur notre âme est pleine ;
Nous espérons pour calmer tes rigueurs
En cette sainte quarantaine.

O toi qui lis au plus profond des cœurs,
Dieu qui connais notre faiblesse,
Nous détestons nos coupables erreurs,
De grâce rends-nous ta tendresse.

Tu vois, Seigneur, nos regrets sont bien grands ;
Si nous sommes de grands coupables,
Ah ! mets ta gloire à calmer les tourments
De nos âmes inconsolables.

Quand notre corps accepte avec bonheur
Une abstinence expiatoire,
Fais que notre âme en évitant l'erreur,
Fasse un jeûne plus méritoire.

Trinité sainte, abîme de splendeurs,
D'unité mystère admirable,
Dans ta bonté rends à tes serviteurs
Ce jeûne à jamais profitable.

L. ELOY.

SAINT AUGUSTIN, SA CONVERSION.

Ecoutons un mortel que la grâce divine
Fait sortir triomphant d'une guerre intestine ;
Et du grand Augustin apprenons aujourd'hui
Ce que l'homme est sans Dieu, ce que Dieu peut sur lui.

Ma fougueuse jeunesse, ardente pour les crimes,
Me fit courir d'abord d'abîmes en abîmes.
Je vous fuyais, Seigneur, vous ne me quittiez pas ;
Et la verge à la main me suivant pas à pas,
Par d'utiles dégoûts vous me rendiez amères
Ces mêmes voluptés à tant d'autres si chères.
Vous tonniez sur ma tête ; à vos pressants avis
Ma mère s'unissait en pleurant sur son fils.
Je n'entendais alors que le bruit de ma chaîne,
Chaîne de passions qu'un misérable traîne.
Ma mère par ses pleurs ne pouvait m'ébranler,
Et vous tonniez, grand Dieu, sans me faire trembler.
Enfin de mes plaisirs l'ardeur fut amortie ;
Je revins à moi-même et détestai ma vie.
Je voyais le chemin, j'y voulais avancer ;
Mais un funeste poids me faisait balancer.
J'avais trouvé, j'aimais cette perle si belle,
Sans pouvoir me résoudre à tout vendre pour elle.
Par deux puissants rivaux tour à tour attiré,
J'étais de leurs combats au dedans déchiré,
Mon Dieu m'aimait encore et sa bonté suprême
A mes tristes regards me présentait moi-même.
Hélas ! qu'en ce moment je me trouvais affreux !
Mais j'oubliais bientôt mon état malheureux ;
Un sommeil léthargique accablait ma paupière,
M'éveillant quelquefois je cherchais la lumière :
Et dès qu'un faible jour paraissait se lever,
Je refermais les yeux de peur de le trouver.
Une voix me criait : *Sors de cette demeure.*
Et moi je répondais : *Un moment, tout à l'heure.*
Mais ce fatal moment ne pouvait point finir,
Et cette heure toujours différait à venir.
De mes premiers plaisirs la troupe enchanteresse,
Voltigeant près de moi me répétait sans cesse :
Nous t'offrons tous nos biens et tu veux nous quitter ?
Sans nous, sans nos douceurs, qui peut se contenter !
Le sage, en nous cherchant, trouve un secours facile ;
Son corps est satisfait, et son âme est tranquille.
Mortels, vivez heureux et profitez du temps ;
Du torrent de la joie enivrez tous vos sens.
Fuyez de la vertu l'importune tristesse :
Couchez-vous sur les fleurs, dormez dans la mollesse.
Et toi, que dès longtemps nos bienfaits ont charmé,
Crois-tu donc qu'avec nous ton cœur accoutumé,
Puisse ainsi s'arracher aux délices qu'il aime ?
Hélas ! en nous perdant tu te perdras toi-même.
Mais devant moi l'aimable et douce chasteté,
D'un air pur et sereiu, pleine de majesté,
Me montrant ses amis de tout sexe et tout âge,
Avec un ris moqueur me tenait ce langage :
Tu m'aimes, je t'appelle, et tu n'oses venir.
Faible et lâche Augustin, qui peut te retenir ?
Ce que d'autres ont fait, ne le pourras-tu faire ?
Incertain, chancelant, à toi-même contraire,
Tu veux rompre tes fers, tu veux et ne veux plus.
Ne fixeras-tu point tes pas irrésolus ?

Regardes ici près ces colombes fidèles ;
Pour voler jusqu'à moi, Dieu leur donna des ailes ;
Ce Dieu t'ouvre son sein, jette-toi dans ses bras.
Hélas ! je le savais, mais je n'y courais pas.
Un jour enfin, lassé de cette vive guerre,
Je pleurais, je criais, je m'agitais par terre,
Quand, tout à coup frappé d'un son venu des cieux,
Et des mots du saint livre où je jetai les yeux,
L'orage se calma, mes troubles s'apaisèrent.
Par votre main, Seigneur, mes chaînes se brisèrent,
Mon esprit ne fut plus vers la terre courbé ;
Je sortis de la fange où j'étais embourbé.
Ma volonté changea, ce qui vous est contraire
Me déplut, et j'aimais tout ce qui peut vous plaire.
Ma mère, qu'à vos pieds vous vîtes tant de fois
Pleurer sur un ingrat rebelle à votre voix,
Ma tendre mère enfin sortit de ses alarmes,
Et retrouva vivant le fils de tant de larmes.
Je connus bien alors que votre joug est doux ;
Non, Seigneur, il n'est rien qui soit semblable à vous.
Dès ici-bas ma bouche, unie avec les anges,
Ne se lassera point de chanter vos louanges.
Je n'aimerai que vous ; vous serez désormais
Ma gloire, mon salut, mon asile, ma paix.
O loi sainte ! ô loi chère ! ô douceur éternelle !
Ineffable grandeur ! beauté toujours nouvelle !
Vérité qui trop tard avez su me charmer,
Hélas ! que j'ai perdu de temps sans vous aimer !

L. Racine.

SAINT AUGUSTIN

PLEURANT SON AMI.

« Tout ce que je voyais me semblait la mort... Je haïssais toutes ces choses qui ne pouvaient plus me dire : Le voici ! comme elles me le disaient durant sa vie lorsqu'il était absent... Je ne savais où reposer mon âme : rien ne lui plaisait plus, ni les riants bosquets, ni les jeux, ni les chants, ni les lieux les plus agréables, ni les festins, ni la lecture, ni la poésie. »

(*Confessions* de saint Augustin, liv. IV, chap. 4 et 7.)

« Maintenant, heureux pour toujours, il puise à la source spirituelle, et boit la sagesse avec avidité ; mais je ne puis l'en croire assez enivré pour m'oublier, puisque vous, ô mon Dieu, qui l'abreuvez de votre essence même, vous vous souvenez de moi. »

(*Ibid.*, liv. IX. chap. 3.)

Quels songes douloureux agitent mon sommeil !...
J'ai vu son œil mourant me regarder encore ;
Il vivait, et pour nous allait briller l'aurore...
Les élans de l'espoir ont pressé mon réveil.
Séduisante et vaine espérance,
Tu rends mes tourments plus aigus :
J'appelle mon ami, je cherche sa présence :
Hélas ! je ne le verrai plus !....

Ecoutez... Jusqu'à moi quel long soupir arrive ?
Est-ce lui ? Ses accents me sont si bien connus !
Malheureux ! je lui prête une oreille attentive :
Hélas ! je ne l'entendrai plus !

Mais l'aube matinale a chassé les ténèbres ;
Une pâle lueur vient éclairer ces lieux ;
Les objets qui frappent mes yeux
Rappellent à mon cœur des souvenirs funèbres.
C'est là qu'un doux repos suspendait ses douleurs.

Ce livre à nos loisirs prêta souvent des charmes :
Quand l'écrivain touchant faisait couler nos larmes,
Thagaste essuyait mes pleurs.
Combien tu nous plaisais, divine poésie,
Mais combien mes sanglots sont amers aujourd'hui !
Je suis seul, et sa main chérie
N'essuiera pas les pleurs que je verse pour lui.
A ma douleur vive et profonde,
Qu'importe l'ombre de ces bois,
Le parfum de ces fleurs et la fraîcheur de l'onde,
Et le touchant concert des lyres et des voix?....
Malheureux ! je suis seul au monde,
L'image de la mort est tout ce que je vois.
Quand il vivait, ces eaux, ces fleurs, ce rocher même,
Tout disait à mes yeux émus :
« Vous allez le revoir. » Le voir, plaisir extrême !
Hélas ! rien ne me le dit plus.
O mon Dieu ! prends pitié des peines que j'endure !
A nos maux tu sais compatir :
En revêtant notre nature
Tu voulus apprendre à souffrir.
Et sous les murs de Béthanie,
Quand Lazare au tombeau reposait endormi,
Bien sûr de lui rendre la vie,
Tu daignas pleurer ton ami.
Oh ! que ne puis-je au mien rendre aussi la lumière...
Qu'ai-je dit?... Je murmure... Ah ! pardonne, ô mon [Dieu !
Voudrais-je l'arracher au charme de ce lieu
Où les pleurs à jamais fuiront notre paupière?
Ah ! son amour au ciel ne s'est point affaibli ;
La terre des saints qu'il habite
N'est point une terre d'oubli,
Comme ce triste monde où ma douleur s'agite.
Oui, qu'un doux souvenir m'unisse encore à toi,
Qui puises le bonheur à la source sacrée !
Pourrais-tu m'oublier quand ton âme enivrée
Se pénètre d'un Dieu qui se souvient de moi ?

Mlle Angélique Gordon.

L'AUMONE.

Rachetons nos péchés par des dons charitables,
Faisons-nous de nos biens un trésor pour les cieux !
A notre Dieu-Sauveur nous devenons semblables,
Aimant les malheureux.

Ecoutons leurs soupirs, prenons part à leurs peines,
De leur sort affligeant soulageons la rigueur ;
Versons, s'il faut, pour eux, jusqu'au sang de nos veines,
Comme le Rédempteur !

L'orphelin gémissant à nos yeux se présente :
Il implore, en tremblant, nos secours, notre appui ;
Hâtons-nous de lui tendre une main bienfaisante ;
Dieu nous payera pour lui.

De notre charité Dieu garde la mémoire ;
Les biens que nous donnons ne seront pas perdus :
Ces biens donnés seront au séjour de la gloire
Au centuple rendus.

Il veut que vous voyiez un Dieu dans l'indigence
En ce pauvre manquant et de pain et d'habit ;
Si vous lui refusez votre tendre assistance,
Vous refusez au Christ !

Jésus est donc caché dans ce pauvre qui crie,
Oui, Jésus qui pour nous a souffert sur la croix :
Osez, cœurs endurcis, quand c'est un Dieu qui prie,
Être sourds à sa voix !

(Anonyme.)

L'AUMONE.

Donnez à l'indigent, donnez, heureux du monde !
Vous êtes en tout point semblables à cette onde
Qui, caressant des bords par des palmiers couverts,
Savoure avec orgueil leur ombre favorable,
Et s'avance pourtant d'un cours inexorable
Pour se perdre dans les déserts.

Donnez, car de la mort l'inflexible fantôme
Ne nous laisse emporter dans son fatal royaume
Que nos crimes et nos vertus ;
Et, parmi les vertus, l'aumône est la plus belle,
La plus belle des fleurs dont l'éclat étincelle
Sur la couronne des élus.

Donnez, afin qu'ayant parcouru la carrière,
Vous puissiez sans gémir regarder en arrière
Et trouver moins amer le moment du trépas
Afin de ne pas voir l'espérance bannie
Quand vos jours passeront devant votre agonie,
Que vous ne les maudissiez pas !

Donnez, afin que, même aux terrestres demeures,
Le ciel de ses bontés accompagne vos heures
Et vous rende en tout triomphants,
Afin qu'en vos sillons il sème l'abondance,
Et qu'il tienne les eaux de la fausse science
Loin des lèvres de vos enfants.

De l'hydre des partis l'haleine empoisonnée,
Comme l'hiver enchaîne une onde fortunée,
Tient suspendu le cours de nos prospérités :
Des milliers de vaisseaux qui ne pouvaient suffire,
La voile maintenant dérobée au zéphyre,
Dorment dans nos ports attristés.

Hélas ! dans nos cités, naguère si splendides,
Erre, les bras croisés et les regards avides,
Une effrayante oisiveté :
Dans l'atelier désert habite le silence ;
Et l'on a vu frapper la maison de l'aisance
D'une soudaine pauvreté.

Pénétrez aux réduits de ces tristes familles,
Voyez : le haillon manque à la pudeur des filles !
Voyez le désespoir qui sait tout terrasser,
L'enfant dont les besoins ont dévoré les charmes,
Qui demande du pain, et dont la mère en larmes
Ne peut, hélas ! que l'embrasser !

Seigneur, notre misère est-elle assez profonde !...
Que ma faible parole, en charité féconde,
Rende tous les cœurs généreux !
Faites pleuvoir l'aumône aux accents de ma lyre !
La vanité n'a point commandé mon délire,
J'ai chanté pour les malheureux.

Jean Reboul.

L'AUMONE

(Pour les pauvres).

Dans vos fêtes d'hiver, riches, heureux du monde,
Quand le bal tournoyant de ses feux vous inonde,

Quand partout alentour de vos pas vous voyez
Briller et rayonner cristaux, miroirs, balustres,
Candélabres ardents, cercle étoilé de lustres,
Et la danse et la joie au front des conviés;

Tandis qu'un timbre d'or sonnant dans vos demeures
Vous change en joyeux chant la voix grave des heures,
Oh! songez-vous parfois que, de faim dévoré,
Peut-être un indigent dans les carrefours sombres
S'arrête, et voit danser vos lumineuses ombres
Aux vitres du salon doré?

Songez-vous qu'il est là sous le givre et la neige
Ce père sans travail que la famine assiége,
Et qu'il se dit tout bas : « Pour un seul que de biens!
A son large festin que d'amis se récrient!
Ce riche est bienheureux, ses enfants lui sourient!
Rien que dans leurs jouets que de pain pour les miens! »

Et puis à votre fête il compare en son âme
Son foyer où jamais ne rayonne une flamme,
Ses enfants affamés et leur mère en lambeau,
Et, sur un peu de paille étendue et muette,
L'aïeule, que l'hiver, hélas! a déjà faite
Assez froide pour le tombeau!

Car Dieu mit ces degrés aux fortunes humaines.
Les uns vont tout courbés sous le fardeau des peines;
Au banquet du bonheur bien peu sont conviés;
Tous n'y sont pas assis également à l'aise.
Une loi, qui d'en bas semble injuste et mauvaise,
Dit aux uns : Jouissez! aux autres : Enviez!

Cette pensée est sombre, amère, inexorable,
Et fermente en silence au cœur du misérable.
Riches, heureux du jour qu'endort la volupté,
Que ce ne soit pas lui qui des mains vous arrache
Tous ces biens superflus où son regard s'attache;
Oh! que ce soit la charité!

. . . . . .

Que ce soit elle, oh! oui, riches, que ce soit elle
Qui, bijoux, diamants, rubans, hochets, dentelle,
Perles, saphirs, joyaux toujours faux, toujours vains,
Pour nourrir l'indigent et pour sauver vos âmes,
Des bras de vos enfants et du sein de vos femmes,
Arrache tout à pleines mains!

Donnez, riches. L'aumône est sœur de la prière.
Hélas! quand un vieillard, sur notre seuil de pierre,
Tout raidi par l'hiver, en vain tombe à genoux;
Quand les petits enfants, les mains de froid rougies,
Ramassent sous vos pieds les miettes des orgies,
La face du Seigneur se détourne de vous.

Donnez! afin que Dieu, qui dote les familles,
Donne à vos fils la force et la grâce à vos filles:
Afin que votre vigne ait toujours un doux fruit;
Afin qu'un blé plus mûr fasse plier vos granges;
Afin d'être meilleurs; afin de voir les anges
Passer dans vos rêves la nuit.

Donnez! il vient un jour où le monde nous laisse.
Vos aumônes là-haut vous font une richesse.
Donnez! afin qu'on dise : « Il a pitié de nous! »
Afin que l'indigent que glacent les tempêtes,
Que le pauvre qui souffre à côté de vos fêtes,
Au seuil de vos palais fixe un œil moins jaloux.

Donnez! pour être aimés du Dieu qui se fit homme,
Pour que le méchant même en s'inclinant vous nomme,
Pour que votre foyer soit calme et fraternel;
Donnez! afin qu'un jour, à votre heure dernière,
Contre tous vos péchés vous ayez la prière
D'un mendiant puissant au ciel!

Victor Hugo.

A UNE MÈRE

SUR LA MORT DE SA FILLE.

Quand du printemps l'orage effeuille la couronne,
Le jour suivant lui verse un rayon de soleil,
Qui rend aux frais boutons, dont son front s'environne,
Un parfum plus suave, un éclat plus vermeil.

Qu'un nuage de plomb se traînant dans l'espace
Cache l'azur des cieux à nos regards jaloux;
L'heure d'après, d'un point, un léger souffle passe,
Et l'azur reparaît plus limpide et plus doux.

Le fleuve qui grossit, et s'étend, et dévaste
Les jardins et les prés, les forêts et les champs,
S'arrête enfin, et laisse une moisson plus vaste
Couvrir de ses flots d'or des débris si touchants.

Jusques à la douleur qui va rongeant la vie,
Qui la saisit entrée à peine en son berceau,
Eh bien! d'un peu de joie elle est parfois suivie :
La mer n'a pas toujours d'écueils pour le vaisseau.

Toute larme tarit, toute souffrance cesse;
Tout ce qui tient à l'homme et se meut dans le temps,
Ce qui le fait gémir, qui le ploie ou l'oppresse,
Dans le cadran de Dieu n'a que quelques instants.

Pour toi seule le deuil est sans fin, tendre mère!
Il n'offre à tes regards qu'un lugubre horizon;
Ta coupe chaque jour te devient plus amère,
Le miel même pour toi se transforme en poison.

Oh! c'est trop! ces douleurs sans nul baume et sans terme,
Ce cercle de regrets qui commencent toujours,
Cette nuit absolue où ton âme s'enferme,
Tout cela c'est l'enfer qui déteint sur tes jours...

Et Dieu ne le veut pas; sois soumise, sois calme :
Le Golgotha n'est point déshérité de fleurs;
A côté de l'épine où y cueille la palme,
Et les perles du ciel se forment de nos pleurs.

C'est vrai, ta fille était pour ton œil la lumière,
Pour ta lèvre un sourire, et pour ta vie un bien,
Une gerbe d'espoirs, une aurore première
De ce bonheur qu'attend le cœur pur du chrétien.

Mais un jour cependant, cette heureuse existence,
Tu voulais l'immoler sur un chanceux autel,
Placer entre elle et toi l'incroyable distance
Qu'à cette heure suprême exige un cœur mortel.

Et lorsqu'un Dieu d'amour qui se mirait en elle,
S'en vient jalousement la demander pour lui,
Tu te troubles; tu sens ta force maternelle
S'affaisser comme fait un temple sans appui.

O mère, que fais-tu? Lève, lève ta tête;
Vois le char lumineux qui vient de l'emporter.
L'époux qu'elle a suivi lui prépare une fête
Que notre être ici-bas ne pourrait supporter.

Vois de quelles clartés déjà sa face brille!
Au firmament des saints c'est un astre de plus.
Console toi donc, mère, en pensant que ta fille
Est reine comme on l'est au palais des élus.

L'abbé Gras.

A UN RELIGIEUX.

Dans l'orageuse vie
Où m'a jeté le sort,
Mon frère, que j'envie
L'abri de votre port!
La vague inquiétude
Qui tourmente mon cœur,
Fuit de la solitude,
Où votre unique étude
Est l'amour du Seigneur.

Tandis que la boussole
Que nous prêta l'orgueil,
Loin du celeste pôle
Nous entraîne à l'écueil,
Assis sur le rivage,
Sans plus craindre les flots,
Vous contemplez l'orage,
Et vous criez : Courage!
Aux pauvres matelots.

Car pour les fils du monde
Qui vous ont oublié,
Toujours votre âme abonde
D'une tendre pitié ;
Toujours, ami sincère,
Vous plaignez leurs douleurs ;
Toujours, bon solitaire,
Vous fixez sur la terre
Des yeux mouillés de pleurs.

Parmi ces monts sublimes,
Lorsque la nuit descend,
Vous allez, pour nos crimes,
Fléchir le Tout-Puissant.
Là, sous la voûte immense
De saphir et de feu,
Au milieu du silence,
Votre humble voix s'élance
Jusqu'au trône de Dieu.

Oui, priez pour les hommes
En proie aux maux cruels.
Pour tous tant que nous sommes,
Souffrants ou criminels,
Vous prierez, je l'espère,
Vous que le ciel entend,
Pour ma France si chère,
Et surtout pour ma mère
Qui pleure et qui m'attend.

Si vive est l'espérance
Qui rayonne en vos yeux,
Que les anges, je pense,
Vous l'apportent des cieux.
En songe ils apparaissent
Au pénitent obscur ;
En chantant ils s'abaissent,
Et puis ils le caressent
De leurs ailes d'azur.

Dans cet asile austère
Vous vivrez inconnu,
En exhalant, mon frère,
Votre douce vertu,
Comme ces fleurs pourprées,
Amantes des hauts lieux,
Qui, jamais admirées,
Se fanent ignorées
En parfumant les cieux.

Raymond du Doré.

AURORES BORÉALES.

Ces climats, il est vrai, par le Nord dévastés,
Ainsi que leurs horreurs ont aussi leurs beautés.
Dans les champs où l'Yrtis a creusé son rivage,
Où le Russe vieillit et meurt dans l'esclavage,
D'éternelles forêts s'allongent dans les airs ;
Le jai, souple roseau de ces vastes déserts,
S'incline en se jouant sur les eaux qu'il domine ;
Fière de sa blancheur, là s'égare l'hermine ;
Le marte s'y revêt d'un noir éblouissant,
Le daim sur les rochers y paît en bondissant,
Et l'élan fatigué, que le sommeil assiége,
Baisse son bois rameux et l'étend sur la neige.
Ailleurs, par des travaux et de sages plaisirs,
L'homme, bravant l'hiver, en charme les loisirs.
Le fouet dans une main et dans l'autre les rênes,
Voyez-le, en des traîneaux, emporté par deux rennes,
Sur les fleuves durcis rapidement voler ;
Voyez sur leurs canaux le peuple s'assembler,
Appeler le commerce et proposer l'échange
Des trésors du Cathai, des sophis et du Gange.
Là brillent à la fois le luxe des métaux,
Et la soie en tissus et le sable en cristaux,
Toute la pompe enfin des plus riches contrées :
Là même quelquefois les plaines éthérées
Des pays du midi versent sur les frimas
Un éclat que l'hiver refuse à nos climats :
D'un groupe de soleils l'Olympe s'y décore (1),
Prodige de clarté, qui pourtant cède encore
Aux flammes dont la nuit fait resplendir les airs.
Aussitôt que son char traverse leurs déserts,
Une vapeur qu'au nord le firmament envoie,
S'y déployant en arc, trace une obscure voie,
S'allonge, et, parvenue aux portes d'Occident,
Vomit, nouvel Hécla, les feux d'un gouffre ardent.
Dans les flancs du brouillard la flamme impétueuse
Vole, monte, et se courbe en voûte lumineuse,
Qu'une autre voûte, encor plus brillante, investit.
Tandis que dans leurs feux la vapeur s'engloutit,
Ces dômes rayonnants s'entr'ouvrent, et, superbes,
Lancent en javelots, en colonnes, en gerbes,

(1) Ce phénomène lumineux que les physiciens appellent *parhélie*, se montre dans le nord toutes les fois que des nuages épais et glacés sont situés de manière qu'ils reçoivent les rayons du soleil et le réfléchissent comme autant de miroirs à nos yeux. Alors, l'image de cet astre se multipliant dans chacun de ces nuages, il n'est pas rare de voir au ciel deux ou trois soleils à la fois.

En globes, en serpents, en faisceaux enflammés (1),
Tous les flots lumineux sous la nue enfermés.

ROUCHER.

L'AUTOMNE.

Voici le riche automne,
Où le bon Dieu nous donne
Tous les fruits les plus beaux.
La grappe s'est mûrie,
Et la pomme rougie
Pend à mille rameaux.

Leur feuille s'est dorée,
Et la terre est parée
Des plus vives couleurs ;
Et, dans le fond des plaines,
Les montagnes lointaines
Sont comme des vapeurs.

Les troupeaux des montagnes,
Descendus aux campagnes,
Y paissent lentement :
Tandis que la charrue
Avec effort remue
Le sillon qu'elle fend.

Sur l'eau du lac tranquille
Glisse la barque agile
Du robuste pêcheur ;
Et parmi la bruyère
Fuit la perdrix légère,
Que poursuit le chasseur.

Le fléau, qu'on balance,
Retombant en cadence,
Frappe et foule le grain ;
Et Dieu, toujours fidèle,
De sa main paternelle
Nous donne notre pain.

C'est aussi sa puissance
Qui garde la semence
Qu'on a mise au sillon ;
Tandis que sur la haie
Il fait croître la baie
Qui nourrit l'oisillon.

Ainsi notre bon Père
Féconde cette terre,
Et comble tous nos vœux !
Mais qu'est cette richesse
Au prix de l'allégresse
Qu'il nous prépare aux cieux !

MALAN.

AUX PETITS ENFANTS.

Livrez-vous, mes enfants, aux plaisirs de votre âge,
Consacrez vos âmes aux jeux ;
Sautez, courez, chantez sous cet épais feuillage,
Votre destin est d'être heureux.
Mais de ceci gardez la souvenance :
Quand à vous un pauvre viendra,
Faites l'aumône à l'indigence,
Et le bon Dieu vous bénira !

(1) Ce passage sur les aurores boréales, dit Laharpe dans son *Cours de littérature*, excellent d'invention comme de style, est tout entier traduit mot à mot d'un poëme latin du jésuite italien Nocetti.

Voyez ce vieux soldat brisé par la misère;
Son corps est couvert de haillons,
Et sur son noble front l'inquiétude amère
A creusé ces caves sillons.
Rappelez-vous que jadis pour la France,
O mes enfants ! son sang coula ;
Courez alléger sa souffrance,
Et le bon Dieu vous bénira !

Là-bas, voyez aussi la pauvre mendiante
En proie aux douleurs de la faim;
Voyez-la se traîner sur la terre, mourante,
Et venir vous tendre la main.
Donnez pour elle et sa jeune famille ;
Devant vous le besoin fuira,
Jetez un sou dans sa sébile,
Et le bon Dieu vous bénira !

Enfants, sur le chemin voyez ce chien fidèle
Conduisant les pas d'un vieillard ;
Voyez son maître, à qui la nature cruelle
Jeta sur les yeux un brouillard.
Près du fossé, ce chien, comme avec peine,
Guide celui qui l'éleva.
Donnez à l'aveugle qu'il mène,
Et le bon Dieu vous bénira !

Enfin, ayez toujours pitié des misérables,
O vous qui regorgez de biens ;
Donnez-leur seulement les miettes de vos tables,
Que vos valets jettent aux chiens,
Et quand un pauvre, étendu sur la terre,
Mes enfants, vous implorera,
Ne repoussez pas sa prière,
Et le bon Dieu vous bénira !

Eugène WOESTYN.

AVANT ET APRES LE CHRIST.

I. — AVANT LE CHRIST.

Adam était déchu. Satan victorieux
Espérait à la terre avoir fermé les cieux ;
Mais, en la condamnant, Dieu plaignit notre race,
Et son cœur lui promit le bienfait de sa grâce.
Or, dans l'éternité sa puissance engendra
Le précieux Sauveur qui dans le temps viendra ;
Car c'est un sang divin qui doit racheter l'homme.
Ineffable mystère ! Avant qu'il se consomme,
Au chemin des erreurs et des iniquités,
Loin des bosquets d'Eden que son père a quittés ;
L'humanité s'égare et dans l'idolâtrie
Se plonge et désapprend sa céleste patrie.
Le génie, au hasard cherchant la vérité,
Des âges perce en vain la longue obscurité.
Zoroastre, Numa, Socrate, Pythagore
Brillent, mais après eux le chaos dure encore ;
C'est l'éclair, ce n'est pas le jour qu'on aperçoit.
L'Eternel n'a pas dit : que la lumière soit !
Au noir esprit du mal la terre se confie,
Et, servante du crime, elle le déifie.
Tandis que Rome dresse, en s'encombrant d'autels,
Un Panthéon impie à ses faux immortels,

L'univers rampe et meurt sur un lit d'agonie,
Gangrené par le vice et par la tyrannie,
Comme un grand corps usé que les vers du tombeau
Dévorent d'heure en heure et lambeau par lambeau.
Pourra-t-il, remontant d'un gouffre de ténèbres,
Secouer les vieux plis de ses langes funèbres ?
Qui lui rendra le jour ? qui brisera ses fers ?
Qui domptera la mort et vaincra les enfers ?
Un Dieu né sur la terre et s'immolant pour elle
Rouvrira le palais de la vie éternelle,
Un Dieu que, seuls élus dans l'univers maudit,
De l'antique Israël les voyants ont prédit.
La tribu de Juda, pour le rachat du monde,
De l'arbre de Jessé sur sa tige féconde
Fera naître un rameau qui, baptisé de sang,
Produira du salut le germe florissant.
Vous n'êtes point menteurs, oracles des prophètes !
De la Rédemption les promesses sont faites.
Réjouis-toi, David ! De signes inconnus
Le ciel resplendira lorsque seront venus
Les jours où le Seigneur devra, dans l'innocence,
De son Verbe infaillible incarner la puissance,
Sauver le monde en proie au crime triomphant,
Et pour libérateur lui donner un enfant.
Esprits forts, dont Jésus confondra la démence,
Levez-vous ! Ecoutez ! L'Evangile commence.

II. — Après le Christ.

Le Christ est remonté dans les hauteurs des cieux,
Mais, de son divin sceptre héritier glorieux,
Pierre a construit dans Rome une Eglise immortelle,
Si forte que l'enfer ne prévaut pas contre elle,
Et qui rattache encor le grand navire humain
A l'anneau du pêcheur transmis de main en main.
D'abord ensevelie au creux des catacombes,
Contrainte de placer son berceau sur des tombes,
Fière de ses martyrs, elle vit dans leur sang
Eclore des chrétiens le germe tout-puissant,
Grandit jusqu'à s'asseoir sur le trône du monde,
Et, reine de justice en charités féconde,
Ranima l'univers mourant sous les Césars,
Inspira les vertus, l'héroïsme, les arts,
Porta l'humanité dans le cœur du sauvage,
Et pour bienfait suprême abolit l'esclavage.
Après dix-huit cents ans jeune comme aux vieux jours,
Quelquefois menacée et triomphant toujours,
Toujours on la verra du fond de la tempête
Se redresser superbe et couvrir de sa tête
La liberté, la paix et la fraternité,
De l'univers moral sublime trinité.
En vain les faux docteurs, sophistes téméraires,
Usurpant sans rougir le beau titre de frères,
Au nom de l'Evangile ébranlent les Etats,
De son pieux manteau voilent leurs attentats,
Dépouillent du vrai sens sa lettre qu'ils torturent,
Et pensent l'expliquer lorsqu'ils le dénaturent.
Ce livre, cimenté de dogmes fraternels,
Ne dit pas aux humains : « Vivez des biens charnels.
« Voleurs du champ d'autrui, faites-en le partage.
« Détrônez la famille et brisez l'héritage,
« Et, toujours insurgés contre la sainte loi,
« Triomphez par la force et régnez par l'effroi. »

Jésus n'a point semé la guerre et la révolte ;
Des fruits de l'anarchie il maudit la récolte,
Et veut que, du pouvoir obéissants amis,
A César comme à Dieu les peuples soient soumis
D'une part, aux sujets défendant la vengeance,
De l'autre, aux souverains prescrivant l'indulgence,
Sa vaste charité tend par un double effort
A protéger le faible, à contenir le fort,
Et, prêchant la douceur, il conseille aux esclaves
De dénouer et non de rompre leurs entraves.
Il n'en montre pas moins tous les méchants punis ;
L'avare et le larron dans l'enfer sont unis.
Les vendeurs souillent-ils d'un scandaleux exemple
Le temple du Seigneur ? Il les chasse du temple.
Attendrissant le cœur des riches endurcis,
Sur tous les indigents dans les larmes assis
Il fait pleuvoir l'aumône, on d'un refus barbare
Console leur misère en couronnant Lazare.
Désarmé par les pleurs du crime repentant,
A la femme adultère il pardonne, et pourtant
Chaste époux de l'Eglise, à ses yeux rien n'égale
Le mutuel respect de la foi conjugale ;
Dans cette foi jurée à la face du ciel
Il trouve le garant de l'ordre universel,
Et par elle affermit, pour gouverner la terre,
De la paternité la chaîne héréditaire,
Image de l'état dont les membres nombreux
Sous la loi d'un seul chef sont tous égaux entre eux.
Aussi l'humble Evangile est le code suprême
Compris du dernier homme et grand comme Dieu même ;
C'est le pacte sacré du droit et du devoir ;
C'est le phare du culte et l'ancre du pouvoir ;
C'est l'arche tutélaire, abri de la famille ;
C'est, dans la nuit des temps, l'étoile d'or qui brille
Sur l'orageux abîme où vers l'éternité
La parole du Christ conduit l'humanité.

A. Bignan.

AVANTAGES

des croyances religieuses.

« Il faut un nouveau culte aux enfants de la terre ;
Le dogme des Chrétiens est usé pour toujours ;
La raison s'affranchit d'une morale austère,
Faite pour d'autres jours.

« Non, non, le temps n'est plus de répéter aux [hommes
Qu'ils sont nés pour souffrir, pour s'abreuver de fiel,
Que le prix de nos pleurs, passagers que nous sommes,
Nous attend dans le ciel.

« Soyons heureux ; prouvons qu'ici l'on peut con- [naître
Et fixer le bonheur ; sachons vaincre le sort :
L'homme est né pour jouir, et de lui rien, peut-être,
Ne survit à la mort... »

Ainsi, plus d'un faux sage, en sa route incertaine,
Prétend justifier l'oubli des saintes lois,
Et pense révéler à la nature humaine
Ses destins et ses droits.

Heureux qui reste sourd à cette voix du monde,
Et qui, sans s'écarter du chemin le plus sûr,

Conserve de la foi la semence féconde,
Dans un cœur simple et pur !

Que ses jours fugitifs soient troublés ou prospères,
Son plus riant espoir ne l'abandonne pas ;
Il se confie au Dieu qu'ont adoré ses pères,
De l'enfance au trépas.

Au milieu des plaisirs, pourquoi, dès sa jeunesse,
Tel favori du sort, dans ses vœux inconstants,
Se sent-il oppressé d'une vague tristesse
Qui flétrit son printemps ?

Hélas ! c'est qu'il n'a plus cette heureuse croyance
Dont son cœur fut nourri sur le sein maternel ;
C'est que déjà son âme est morte à l'espérance
D'un bonheur éternel.

Comme l'oiseau captif agite en vain son aile,
Son esprit se débat dans son étroit séjour,
Tandis que vers les cieux, libre, une âme fidèle
S'élance avec amour.

Son dédain se trahit, au nom de Providence ;
La nature à ses yeux n'a plus de Créateur :
Hé ! comment imposer à son intelligence
Un invisible auteur ?

A s'affranchir de Dieu la science exercée,
Nomme-t-elle un secret qu'elle n'ait point surpris ?
Ressorts mystérieux, moteurs de la pensée,
N'êtes-vous pas compris ?

Des lois de l'univers possédant l'harmonie,
Cuvier meurt... et soudain le scalpel aiguisé
Dans son vaste cerveau démontre le génie
Matérialisé.

O profanation ! recherche sacrilége !...
Mais peut-être aura-t-il, près de fermer les yeux,
A vos savantes mains légué le privilége
De ce soin curieux ?

Eh bien ! donc, achevez ; les fleurs de sa couronne
N'en peuvent rien souffrir ; sondez avec ardeur
De ce front révéré, que la gloire environne,
Toute la profondeur.

Dans ces restes glacés, déplorant notre perte,
D'autres contempleront le chef-d'œuvre d'un Dieu :
L'esprit s'est envolé, la demeure est déserte...
Adieu, grand homme, adieu !

— Apôtres du néant, que vos tristes lumières
Sont pâles, à côté de ce divin flambeau,
Qui m'invite à lever mes humides paupières
Au-dessus d'un tombeau !

Ce lointain me sourit : de vos sombres doctrines
N'obscurcissez jamais mon brillant horizon.
Laissez-moi sous cet arbre aux profondes racines
Abriter ma raison.

C'est la tige sacrée, ornement de la terre,
Que voulut féconder la souveraine main,
Pour prêter aux mortels une ombre salutaire
Sur un âpre chemin.

S'il porte des rameaux froissés par les tempêtes,
Ses fruits rafraîchissants n'en croissent que plus doux ;
Et s'il n'écarte point la foudre de nos têtes,
Il en guérit les coups.

En vain par des tyrans la foi persécutée,
Eut ses premiers martyrs et ses martyrs nouveaux :
A cette humble vertu sa puissance est restée,
La honte à ses bourreaux.

Pour la détruire, en vain s'élèvent d'autres armes ;
Elle offrira toujours un baume à la douleur,
Un ciel doux et propice aux yeux mouillés de larmes,
Un refuge au malheur.

Charles Viancin.

AVE, MARIS STELLA.

Salut, étoile de la mer,
Du Créateur Mère féconde,
Toujours vierge, malgré l'enfer,
Porte du ciel ouverte au monde !

t à vos genoux
Pour vous offrir notre prière ;
Changez en votre nom si doux
Le nom d'une coupable mère !

Des captifs brisez les liens,
Aux aveugles rendez la vue :
Eloignez le mal qui nous tue,
Obtenez pour nous tous les biens.

Montrez-nous que vous êtes mère.
Celui qui fut homme pour nous
Se donna d'abord tout à vous ;
Il recevra votre prière.

O Vierge unique en pureté
Et douce entre toutes les femmes,
Rendez l'innocence à nos âmes,
La douceur et la chasteté !

Soyez notre guide fidèle,
Gardez nos pas et notre amour ;
Et nous verrons Jésus un jour
Au sein de la joie éternelle !

L'abbé A.-L. Constant.

AVE, MARIS STELLA.

Prions, la vague nous entraîne,
Le flot est pur, le ciel est clair :
Adorons tous la jeune reine
Qui fait briller la nuit sereine,
Qui fait dormir la grande mer.

L'aquilon rugissait et sillonnait la voile,
Les filets de la nuit avaient pris chaque étoile ;
Nous étions à genoux,
Seuls, ballottés au loin sur de fragiles planches,
Tandis que mille flots heurtaient leurs crêtes blanches
A quelques pas de nous.

La montagne agitée, en face du navire,
Tremblait et chancelait comme un homme en délire,
Ou comme un noir géant ;
Les cieux même grondaient sous leur épaisse écorce,
Et leur cri fraternel s'alliait avec force
Au cri de l'Océan.

Mais, au milieu du sombre orage
Qui se hâtait de nous couvrir,
Une femme dans un nuage,
Jetait l'éclair de son visage
Sur le vaisseau prêt à périr.

Et le vaisseau, malgré la houle furieuse,
S'élance puissamment des abîmes qu'il creuse
A force de labeurs;
Et ce reflet divin, cette flamme féconde
Qui s'échappait du ciel, en même temps que l'onde,
Illuminait nos cœurs.

Ave, maris Stella : soyez toujours bénie,
O vous qui refrénez la colère infinie
De la foudre et du vent;
Etoile au doux regard, au chaste diadème,
Le flot envahisseur retombe de lui-même
En vous apercevant!
Prions, la vague nous entraîne,
Le flot est pur, le ciel est clair :
Adorons tous la jeune reine
Qui fait briller la nuit sereine,
Qui fait dormir la grande mer.

Edouard TURQUETY.

AVE, REGINA CŒLORUM.

(*Traduction de l'Antienne latine.*)

Salut, Reine des cieux! salut, Reine des anges!
Salut, Marie! à vous nos hymnes de louanges!
Salut, tige sacrée, espoir de l'univers!
Salut, porte du ciel, Vierge pure et féconde;
Vous nous donnez Jésus, la lumière du monde,
Jésus, soleil vainqueur de la nuit des enfers.

Oh! réjouissez-vous, Vierge très-glorieuse;
Belle au-dessus de tout! ô Mère bienheureuse,
Le ciel chante et bénit vos merveilleux destins.
Reine, votre prière est toujours efficace :
Priez Jésus pour nous, ô vous pleine de grâce,
Sanctuaire d'or pur, rose aux parfums divins!

J.-M. HAINGLAISE.

AVE, REGINA CŒLORUM.

CANTIQUE.

Souveraine des anges,
Reine auguste du ciel,
Déposez nos louanges
Aux pieds de l'Eternel.
Sainte réparatrice
Des malheurs de Sion,
Du soleil de justice
Vous fûtes le rayon.

Sa lumière divine
Par vous nous apparut.
Vous êtes la racine
De l'arbre du salut;
Vous brillez embellie
Par la puissante main
Du Dieu qui prit la vie
Dans votre chaste sein.

O Marie! ô refuge
Des pécheurs repentants,
Auprès du juste Juge
Plaidez pour vos enfants!
Votre douce prière,
Comme un fleuve de paix,
Eteindra la colère
Qu'allument nos forfaits!

Le comte DE MARCELLUS.

AVE, VERUM CORPUS NATUM.

Antienne du Saint-Sacrement.

Je vois, j'adore en vous, divine Eucharistie,
Le vrai corps de Dieu, né de la Vierge Marie,
Le Sauveur qui, dans sa bonté,
Mourant sur une croix au milieu des tortures,
Du plus pur de son sang, coulant de ses blessures,
A racheté l'humanité.

Jésus plein de douceur, Jésus plein de tendresse,
Prenez pitié de nous, voyez notre faiblesse;
Exaucez notre vœu fervent
De recevoir en vous, divin Fils de Marie,
Au moment de la mort, le sacré Pain de vie,
Ce viatique tout-puissant.

L. ELOY.

L'AVENIR.

Le temps qui de la vie ouvre le court passage,
Porte aussi de la mort le rapide message :
On dirait qu'abordant toujours l'éternité
Il marque un premier pas vers l'immortalité.
Quand il fuit sans retour, qu'il naît pour disparaître,
Fragile possesseur d'un seul moment, peut-être,
L'homme si fugitif jusque dans ses douleurs,
Invoque l'avenir, pour sécher quelques pleurs.
Marquant par un regret une trace effacée,
Il s'élance en avant d'une même pensée;
En sondant son destin, il prétend l'agrandir :
Malheureux le mortel qui veut l'approfondir!

Laissons à l'avenir sa pieuse chimère,
Son trouble passager, son chagrin éphémère :
Que contient-il, hélas! qui puisse nous tenter?
De son breuvage amer pourquoi vouloir goûter?
Mais toujours du bonheur cherchant un doux présage,
L'homme veut le saisir sitôt qu'il l'envisage;
Et, toujours du présent éprouvant quelque ennui,
Il dévore le temps qui l'entraîne après lui.
Pour éluder la loi qui régit la nature,
Il ose d'un mortel évoquer l'imposture :
O crédule faiblesse! ô mystère du cœur!
Cet homme qui croit tout a douté du Seigneur.
Pour un art clandestin, quand son esprit s'enflamme,
Des saintes vérités il détourne son âme :
Et, désintéressé de son propre salut,
En mesurant la vie, il s'écarte du but.
Son cœur, que vers le ciel la Foi n'a pu conduire,
Même dans un malheur se plaît à s'introduire;
Et son regard distrait du moment obtenu,
Veut percer le nuage où plane l'inconnu;
Inutiles désirs d'une poudre orgueilleuse!
Qui peut prévoir du temps la marche périlleuse?
Le ciel d'un voile saint recouvre tous les maux,
Et dans notre ignorance a mis notre repos.

Madame DE CÉRÉ-BARBÉ.

AVENIR

DU JUSTE ET DU PÉCHEUR.

Heureux l'homme qui fuit les approches funestes
De ceux qui du Seigneur bravent la sainte loi!
Plus heureux s'il ne suit que les clartés célestes,
Ennemi de l'erreur et constant dans sa foi!

Ce sacré flambeau l'illumine,
L'éclat d'une fausse doctrine
N'a pour lui que de faux appas ;
Soit que l'astre du jour lui montre sa lumière,
Soit que la nuit l'invite à fermer la paupière,
Du sentier de la grâce il ne s'éloigne pas.

Comme un arbre planté sur un heureux rivage,
Où des ruisseaux voisins prodiguent leurs trésors,
Il ne verra jamais tomber son vert feuillage :
Les vents, pour l'ébranler, feront de vains efforts.
Mille félicités l'une à l'autre enchaînées
Suivront le cours de ses années :
Il aura son fruit dans son temps :
Par une sainte mort assurant sa mémoire,
Il en va recueillir une moisson de gloire
Qui bravera l'envie et l'injure des ans.

Au maître des mortels vous qui faites la guerre,
Ne vous attendez pas à cette heureuse mort.
La poudre que le vent soulève de la terre,
Mille fois à vos yeux a tracé votre sort.
Vous périrez : tremblez, impies :
Vous verrez vos coupables vies
Tomber sous le bras du Seigneur.
Il balance déjà la foudre sur vos têtes ;
Je ne prévois pour vous que d'horribles tempêtes :
Tremblez, encore un coup, et frémissez d'horreur.

Duché.

LE JEUNE AVEUGLE.

Avec tous ses trésors avril venait d'éclore :
Jamais plus doux printemps, jamais plus douce aurore
N'avait promis un plus beau jour.
Par un lien de fleurs, de parfums, d'harmonie,
On eût dit que la terre au ciel était unie,
Belle de jeunesse et d'amour.

Et le fleuve étendait ses ondes transparentes,
Et sur ses bords passaient les brises odorantes,
Qui gémissaient dans les roseaux,
Quand d'une barque, ainsi qu'une lyre lointaine,
Une voix s'éleva qui s'entendait à peine
En se prolongeant sur les eaux.

« O toi, dont j'aime l'innocence
Et le sourire gracieux,
Enfant, qui fus dès ta naissance
Privé du doux éclat des cieux ;
Tu veux, tandis que ma nacelle
Comme un oiseau livre son aile
Au souffle passager du vent,
Que je te conte les merveilles
Que l'aurore de ses corbeilles
Laisse tomber en se levant.

« Tu le veux, mais pourquoi chercherai-je à t'apprendre
Les merveilles que Dieu répandit ici-bas ?
Ces merveilles, comment pourrais-tu les comprendre ?
O malheureux enfant, tu ne les verras pas !

« Pourtant, dis-moi, l'air qu'on respire
Ne te semble-t-il pas plus doux ?
Sens-tu la brise qui soupire,
Passer plus fraîche auprès de nous ?

Eh bien cette fraîcheur, c'est l'onde
Qui dans sa course vagabonde
S'exhale en légers tourbillons :
Ces parfums sont ceux que recueille
Des fleurs que son haleine effeuille
Le vent qui court dans les sillons.

« Mais pourquoi plus longtemps chercherais-je à t'apprendre
L'eau qui fuit, et les fleurs qui naissent sous nos pas ?
Les eaux, les fleurs, comment pourrais-tu les comprendre ?
O malheureux enfant, tu ne les verras pas !

« Au printemps, quand midi rayonne,
Quand l'air est tiède et parfumé,
Par la chaleur qui t'environne
Ne te sens-tu pas ranimé ?
Eh bien ! éclatant diadème,
C'est le soleil que Dieu lui-même
Suspendit au milieu des airs,
Qui vivifie et qui féconde,
Et qui de sa lumière inonde
La terre, les cieux et les mers !

« Mais je me tais... pourquoi chercherais-je à t'apprendre
Les feux que le soleil verse sur nos climats ?
La lumière, comment pourrais-tu la comprendre ?
O malheureux enfant, tu ne la verras pas !

« Que je te plains ! dans la nature
Tu perds tout ce que nous voyons,
Et la terre a tant de verdure,
Et le ciel a tant de rayons !
Lorsque l'âme est triste et soupire,
C'est ici qu'elle se retire
Loin du monde et des vains discours ;
Ici tout est vrai, là tout change.
Le monde est un ruisseau de fange
Ombragé de fleurs dans son cours !

« Mais lorsqu'avec regret en silence tu songes
Aux merveilles que Dieu répandit ici-bas,
Console-toi, le monde avec tous ses mensonges,
Enfant, heureux enfant, tu ne les verras pas ! »
Le poëte chantait... mais quand sa voix plaintive
Se mêlait aux soupirs de l'onde fugitive,
Et que l'enfant pleurait et soupirait tout-bas,
Une femme debout attendait sur la plage
Et, dès que la nacelle eut touché le rivage,
L'enfant se jeta dans ses bras.

Alors, comme un rayon, ou comme la rosée
Qui, le soir, rend la vie à la fleur épuisée,
Le bonheur qui fuyait sembla le ranimer :
« Que m'importe, dit-il, tant d'éclat éphémère :
Moi, je n'ai pas besoin de te voir, ô ma mère,
Pour te connaître et pour t'aimer ! »

Edouard Gout-Desmartres.

L'AVEUGLEMENT DES HOMMES.

Ode tirée du psaume XLVIII.

Qu'aux accents de ma voix la terre se réveille !
Rois, soyez attentifs ; peuples, ouvrez l'oreille :
Que l'univers se taise, et m'écoute parler !

Mes chants vont seconder les accords de ma lyre ;
L'Esprit-Saint me pénètre, il m'échauffe, il m'inspire
Les grandes vérités que je vais révéler (1).

L'homme en sa propre force a mis sa confiance.
Ivre de ses grandeurs et de son opulence,
L'éclat de sa fortune enfle sa vanité ;
Mais, ô moment terrible, ô jour épouvantable,
Où la mort saisira ce fortuné coupable,
Tout chargé des liens de son iniquité (2).

Que deviendront alors, répondez, grands du monde,
Que deviendront ces biens où votre espoir se fonde,
Et dont vous étalez l'orgueilleuse moisson ?
Sujets, amis, parents, tout deviendra stérile;
Et, dans ce jour fatal, l'homme à l'homme inutile
Ne payera point à Dieu le prix de sa rançon (3).

Vous avez vu tomber les plus illustres têtes ;
Et vous pourriez encore, insensés que vous êtes,
Ignorer le tribut que l'on doit à la mort?
Non, non, tout doit franchir ce terrible passage :
Le riche et l'indigent, l'imprudent et le sage,
Sujets à même loi, subissent même sort (4).

D'avides étrangers, transportés d'allégresse,
Engloutissent déjà toute cette richesse,
Ces terres, ces palais, de vos noms ennoblis.
Et que vous reste-t-il en ces moments suprêmes ?
Un sépulcre funèbre, où vos noms, où vous-mêmes
Dans l'éternelle nuit serez ensevelis.

Les hommes, éblouis de leurs honneurs frivoles,
Et de leurs vains flatteurs écoutant les paroles,
Ont de ces vérités perdu le souvenir :
Pareils aux animaux farouches et stupides,
Les lois de leur instinct sont leurs uniques guides,
Et pour eux le présent paraît sans avenir.

Un précipice affreux devant eux se présente;
Mais toujours leur raison, soumise et complaisante,
Au-devant de leurs yeux met un voile imposteur.
Sous leurs pas cependant s'ouvrent les noirs abîmes
Où la cruelle mort, les prenant pour victimes,
Frappent ces vils troupeaux dont elle est le pas-
[teur (5).

Là s'anéantiront ces titres magnifiques,
Ce pouvoir usurpé, ces ressorts politiques,
Dont le juste autrefois sentit le poids fatal :
Ce qui fit leur bonheur deviendra leur torture ;
Et Dieu, de sa justice apaisant le murmure,
Livrera ces méchants au pouvoir infernal.

Justes, ne craignez point le vain pouvoir des hommes ;
Quelque élevés qu'ils soient, ils sont ce que nous
[sommes :
Si vous êtes mortels, ils le sont comme vous.
Nous avons beau vanter nos grandeurs passagères,
Il faut mêler sa cendre aux cendres de ses pères ;
Et c'est le même Dieu qui nous jugera tous.

B

BABEL.

I.

Aux murs que tu bâtis il faut que Dieu travaille :
Si lui-même il n'a point cimenté ta muraille,
S'il ne l'affermit point d'un fondement divin,
Impuissant ouvrier, tu travailles en vain.
Vainement loin du sol l'édifice s'élève;
Sans l'aide du Seigneur ne crois pas qu'il s'achève :
Il atteindrait la nue, il ferait luire aux cieux
A côté des soleils son faîte radieux,
Son faîte couronné par tes mains triomphantes,
De rameaux verdoyants, de palmes éclatantes ;
Ne va pas, orgueilleux, le proclamer fini :
Il n'est point achevé, puisqu'il n'est point béni.

II.

Il n'est point achevé... Mais, dans ses vastes salles,
Sur le faîte éclatant de ses tours colossales,
Tu marches fièrement, tu montes et tu dis :
« S'ils ne sont pas bénis ces murs, qu'ils soient mau-
[dits :
La malédiction sera leur clef de voûte. »
Tu dis, et dans les cieux Dieu sommeille sans doute;
Il sommeille, il est sourd ; s'il avait entendu,
Par un coup de tonnerre il aurait répondu.
Il n'a point entendu ; car la géante altière
Porte toujours son front trop loin de la poussière ;
Sous Jéhovah qui dort le ciel n'a pas tremblé,
Sur le blasphémateur Babel n'a pas croulé.
L'orgueilleuse Babel, sous ses voûtes massives,
Abrite contre Dieu des milliers de convives,
Et les chants de l'orgueil et les hymnes impurs
Durant les longues nuits font retentir ses murs :
« Jéhovah, Jéhovah, monarque débonnaire,
Tu laisses bien longtemps reposer ton tonnerre !
Si tu dors cette nuit, viens du moins le matin
Essayer d'ébranler la salle du festin !
Lassés de voluptés, fatigués d'allégresse,
Nous dormirons alors dans les bras de l'ivresse ;
Ne crains point d'entraîner la foudre sur tes pas,
Permets-lui d'éclater, nous ne l'entendrons pas ! »

. . . . . .

Et Babel sur sa base est toujours immobile,
Dans les hauteurs du ciel Dieu demeure tranquille,
Et, comme s'il craignait d'appuyer l'Eternel,
Le tonnerre en son vol semble éviter Babel.

(1) *Audite hæc, omnes gentes; auribus percipite, omnes qui habitatis orbem. Quique terrigenæ, et filii hominum, simul in unum dives et pauper. Os meum loquetur sapientiam, et meditatio cordis mei prudentiam. Inclinabo in parabolam aurem meam; aperiam in psalterio propositionem meam.* (*Psal.* XLVIII, 1-4.)

(2) *Cur timebo in die mala? Iniquitas calcanei mei circumdabit me.* (*Ibid.*, 5.)

(3) *Frater non redimit, redimet homo? Non dabit Deo placationem suam, et pretium redemptionis animæ suæ.* (*Ibid.*, 7, 8.)

(4) *Simul insipiens et stultus peribunt.* (*Ibid.*, 9.)

(5) *Sicut in inferno positi sunt : mors depascet eos.* (*Ibid.*, 14.)

III.

Les temps ne sont pas mûrs... Ce n'est pas le tonnerre
Qui doit en la brisant épouvanter la terre ;
Ce n'est pas lui qui doit sur l'altier monument
Faire du ciel en feu tomber le châtiment ;
Le châtiment viendra d'en bas, de Babel même :
La ruine et la mort sortiront du blasphème,
Et sans bruit, lentement, sourdement, détruiront
La force de ses tours, la hauteur de son front.
La malédiction par Babel appelée
Au ciment de ses murs invisible est mêlée,
Et, travaillant dans l'ombre à coups muets et sourds,
Mine ses fondements et pèse sur ses tours.
Elle fera son œuvre, et son œuvre accompue,
L'univers de Babel connaîtra la folie ;
Dans la plaine fameuse où l'œil la cherchera
Aux siècles à venir sa chute parlera.
Elle a parlé... sa voix jusqu'à nous est venue,
Et résonnant au loin, des siècles entendue,
D'âge en âge portée et semée en tout lieu,
Raconte sur Babel le jugement de Dieu.

IV.

Où s'élèvent ses tours ?... Le désert peut répondre :
Sur le sol triste et nu qui vit Dieu la confondre,
Sol aride, couvert de silence et de deuil,
Il attend désolé les enfants de l'orgueil.
Les voilà parcourant la morne solitude,
Interrogeant l'espace avec inquiétude ;
Pour saluer Babel ils ont franchi les mers
Et laissé derrière eux les sables des déserts :
Mais, du nord au midi, du couchant à l'aurore,
Quel que soit l'horizon que leur regard explore,
Quels que soient les chemins qu'ils suivent sous le ciel,
Ils ne découvrent point la géante Babel.
Celle qui bravait Dieu, qui défiait sa foudre,
N'a pas même laissé sa trace dans la poudre :
Aucun de ses débris échappé du néant
Ne parle au voyageur de ce temple géant,
Abri d'impiété, monument de blasphème
Que se bâtit l'orgueil pour s'adorer lui-même ;
Le temps et le désert ont vengé Jéhovah.
Maintenant, au lieu même où Babel s'éleva,
Le vent peut librement circuler, la tempête
Peut déchaîner son vol sans que Babel l'arrête.
Le néant s'est assis sur ses murs abattus.
Les lieux où fut Babel ne s'en souviennent plus.

V.

Mais l'orgueil se souvient de sa gloire passée,
Et Babel est encor debout dans sa pensée,
Babel avec ses tours qui blasphèment les cieux,
Babel, temple éternel où les hommes sont dieux.
. . . . . .
Songe de vanité qu'un vain songe relève !
Car l'œuvre de l'orgueil devant Dieu n'est qu'un rêve :
Ce qu'il n'a point béni ne sera point compté.
Babel n'est point pour lui... Babel n'a pas été.

Aug. Lepas.

BABYLONE RUINÉE.

Prophétie de Jérémie.

Dans ton cœur tu disais, superbe Babylone :
« Les princes à ma voix descendent de leur trône,

Les plus hautes cités s'abaissent devant moi,
Et l'univers s'incline et tremble sous ma loi. »
Mais le Seigneur a dit : « Ville au crime livrée,
« De profanations et de sang enivrée,
Le jour approche où ton orgueil
Recevra son juste salaire,
Où la coupe de ma colère
Dans tes murs versera le deuil.

« Ta tête jusqu'aux cieux s'élève triomphante ;
Fière de la terreur que ton nom seul enfante,
Tu vois avec dédain les rois humiliés
Baiser servilement la poudre de tes pieds ;
Par toi des nations, au jour de ma vengeance,
Comme sous le marteau j'ai brisé la puissance ;
Mais, l'immolant à mon courroux,
A ton tour ma main te châtie,
Et sur ton front appesantie
Va le broyer d'un de ses coups.

« L'abomination habite tes murailles ;
Ses ulcères hideux te rongent les entrailles,
Et, réceptacle impur d'affreuses voluptés,
Tu fatigues le ciel de tes iniquités
Mais ainsi qu'autrefois de Sodome et Gomorrhe,
Détestables cités que la mémoire abhorre,
Le feu consuma les forfaits,
Sur toi tombera mon tonnerre,
Et de la face de la terre
Tu disparaîtras à jamais.

« Misérable troupeau de brebis dispersées,
Jacob de tes lions assouvissait la faim ;
Mais il a vers son Dieu ramené ses pensées,
Et ses malheurs vont prendre fin.
Je te délivrerai de son dur esclavage ;
Il reverra par moi le bercail paternel,
De Bazan le doux pâturage,
Et les monts d'Ephraïm, et les bois du Carmel.

« Toi, tu seras changée en solitude aride
Qui n'offre au voyageur ni source ni sentier.
Je veux que l'œil en vain cherche la place vide,
Où ton cadavre même a péri tout entier.
Vous dont la flèche prompte et sûre
Porte une mortelle blessure,
Archers de l'aquilon, reconnaissez ma voix. »
Accourez, accourez, le Seigneur vous appelle ;
Contre une ville criminelle
De traits épuisez vos carquois.

Armez-vous, peuples de la terre ;
Déployez contre Assur l'étendard de la guerre ;
Monarques d'Ascenez, d'Ararat, de Menni ;
Vous à qui Jéhovah garantit la victoire,
Vous tous que Babylone insulta dans sa gloire,
Confondez son orgueil trop longtemps impuni.
Que de vos nombreuses cohortes
Le courroux frémissant gronde autour de ses portes :
Allez, exécutez l'arrêt de l'Eternel,
Et que les Chaldéens frissonnent
Au bruit de vos clairons qui sonnent
L'heure des vengeances du ciel.

Babylone, vois-tu ce peuple qui s'élance
Armé du bouclier, du glaive et de la lance,

Grossissant comme l'onde au souffle de l'autan?
Au loin sous le galop de sa cavalerie
Entends-tu retentir aux champs de l'Assyrie
Comme un roulement sourd de foudre et d'ouragan?

En voyant s'approcher cette forêt mouvante
De piques et de dards ardents comme l'éclair,
De cimiers éclatants sur des casques de fer,
Ton prince a pâli d'épouvante!

Ville orgueilleuse, assise au bord des grandes eaux,
Ni tes riches palais, ni ta pompe hautaine,
Ne pourront retarder ta ruine prochaine;
Ton peuple dormira dans l'ombre des tombeaux.

De l'exterminateur déjà brille le glaive;
Du sein de Babylone un vaste cri s'élève,
Un cri d'angoisse et de terreur.
Car le Seigneur a dit : « Je vais faire justice;
Que le sort de l'impie en ce jour s'accomplisse;
Ce jour est plein de ma fureur.
Je vais des vapeurs du carnage
Enivrer l'ange de la mort.
Peuples, contemplez mon ouvrage,
Et tremblez devant le Dieu fort. »

RAGON.

LA BANDE NOIRE.

I.

« O murs! ô créneaux! ô tourelles!
Remparts! fossés aux ponts mouvants!
Lourds faisceaux de colonnes frêles!
Fiers châteaux! modestes couvents!
Cloîtres poudreux, salles antiques,
Où gémissaient les saints cantiques,
Où riaient les banquets joyeux;
Lieux où le cœur met ses chimères!
Eglises où priaient nos mères,
Tours où combattaient nos aïeux!

« Parvis où notre orgueil s'enflamme!
Maisons de Dieu! manoirs des rois!
Temples que gardait l'oriflamme,
Palais que protégeait la croix!
Réduits d'amour! arcs de victoires!
Vous qui témoignez de nos gloires,
Vous qui proclamez nos grandeurs!
Chapelles, donjons, monastères!
Murs voilés de tant de mystères!
Murs brillants de tant de splendeurs!

« O débris! ruines de France,
Que notre amour en vain défend!
Séjour de joie ou de souffrance,
Vieux monuments d'un peuple enfant!
Restes sur qui le temps s'avance!
De l'Armorique à la Provence,
Vous que l'honneur eut pour abri,
Arceaux tombés, voûtes brisées,
Vestiges des races passées,
Lit sacré d'un fleuve tari!

« Oui, je crois, quand je vous contemple,
Des héros entendre l'adieu;
Souvent, dans les débris du temple,
Brille comme un rayon de Dieu.
Mes pas errants cherchent la trace

De ces fiers guerriers dont l'audace
Faisait un trône d'un pavois;
Je demande, oubliant les heures,
Au vieil écho de leurs demeures,
Ce qui lui reste de leur voix.

« Souvent ma muse aventurière,
S'enivrant de rêves soudains,
Ceignit la cuirasse guerrière
Et l'écharpe des paladins;
S'armant d'un fer rongé de rouille,
Elle déroba leur dépouille
Aux lambris du long corridor;
Et vers des régions nouvelles,
Pour hâter son coursier sans ailes
Osa chausser l'éperon d'or.

« J'aimais le manoir dont la route
Cache dans les bois ses détours,
Et dont la porte, sous la voûte,
S'enfonce entre deux larges tours;
J'aimais l'essaim d'oiseaux funèbres
Qui, sur les toits, dans les ténèbres,
Vient grouper ses noirs bataillons;
Ou, levant des voix sépulcrales,
Tournoie en mobiles spirales
Autour des légers pavillons.

« J'aimais la tour, verte de lierre,
Qu'ébranle la cloche du soir;
Les marches de la croix de pierre
Où le voyageur vient s'asseoir;
L'église veillant sur les tombes,
Ainsi qu'on voit d'humbles colombes
Couver les fruits de leur amour;
La citadelle crénelée,
Ouvrant ses bras sur la vallée
Comme les ailes d'un vautour.

« J'aimais le beffroi des alarmes;
La cour où sonnaient les clairons;
La salle où, déposant leurs armes,
Se rassemblaient les hauts barons;
Les vitraux éclatants ou sombres,
Le caveau froid où, dans les ombres,
Sous des murs que le temps abat,
Les preux, sourds au vent qui murmure,
Dorment couchés dans leur armure,
Comme la veille d'un combat.

« Aujourd'hui, parmi les cascades,
Sous le dôme des bois touffus,
Les piliers, les sveltes arcades,
Hélas! penchent leurs fronts confus;
Les forteresses écroulées,
Par la chèvre errante foulées,
Courbent leurs têtes de granit;
Restes qu'on aime et qu'on vénère!
L'aigle à leurs tours suspend son aire,
L'hirondelle y cache son nid.

« Comme cet oiseau de passage,
Le poëte, dans tous les temps,
Chercha, de voyage en voyage,
Les ruines et le printemps.
Ces débris, chers à la patrie,

Lui parlent de chevalerie ;
La gloire habite leurs néants ;
Les héros peuplent ces décombres :
Si ce ne sont plus que des ombres,
Ce sont des ombres de géants !

« O Français ! respectons ces restes !
Le ciel bénit les fils pieux
Qui gardent, dans les jours funestes,
L'héritage de leurs aïeux.
Comme une gloire dérobée,
Comptons chaque pierre tombée ;
Que le temps suspende sa loi ;
Rendons les Gaules à la France,
Les souvenirs à l'espérance,
Les vieux palais au jeune roi !.... »

II.

Tais-toi, lyre ! Silence, ô lyre du poëte !
Ah ! laisse en paix tomber ces débris glorieux
Au gouffre où nul ami, dans sa douleur muette,
Ne les suivra longtemps des yeux !
Témoins que les vieux temps ont laissés dans notre âge,
Gardiens d'un passé qu'on outrage,
Ah ! fuyez ce siècle ennemi !
Croulez, restes sacrés, ruines solennelles !
Pourquoi veiller encor, dernières sentinelles
D'un camp pour jamais endormi ?

Ou plutôt, que du temps la marche soit hâtée.
Quoi donc ! n'avons-nous point parmi nous ces héros
Qui chassèrent les rois de leur tombe insultée,
Que les morts ont eus pour bourreaux ?
Honneur à ces vaillants que notre orgueil renomme !
Gloire à ces braves ! Sparte et Rome
Jamais n'ont vu d'exploits plus beaux !
Gloire ! ils ont triomphé de ces funèbres pierres,
Ils ont brisé des os, dispersé des poussières !
Gloire ! ils ont proscrit des tombeaux !
Quel Dieu leur inspira ces travaux intrépides ?
Tout joyeux du néant par leurs soins découvert,
Peut-être ils ne voulaient que des sépulcres vides,
Comme ils n'avaient qu'un ciel désert !
Ou, domptant les respects dont la mort nous fascine,
Leur main peut-être, en sa racine,
Frappait quelque auguste arbrisseau ;
Et, courant en espoir à d'autres hécatombes,
Leur sublime courage, en attaquant ces tombes,
S'essayait à vaincre un berceau !....
Qu'ils viennent maintenant, que leur foule s'élance,
Qu'ils se rassemblent tous, ces soldats aguerris !
Voilà des ennemis dignes de leur vaillance :
Des ruines et des débris.
Qu'ils entrent sans effroi sous ces portes ouvertes ;
Qu'ils assiégent ces tours désertes ;
Un tel triomphe est sans dangers.
Mais qu'ils n'éveillent pas les preux de ces murailles,
Ces ombres qui jadis ont gagné des batailles
Les prendraient pour des étrangers !
Ce siècle, entre les temps, veut être solitaire.
Allons, frappez ces murs, des ans encor vainqueurs.
Non, qu'il ne reste rien des vieux jours de la terre :
Il n'en reste rien dans nos cœurs.
Cet héritage immense, où nos gloires s'entassent,

Pour les nouveaux peuples qui passent
Est trop pesant à soutenir ;
Il retarde leurs pas, qu'un même élan ordonne.
Que nous fait le passé ? Du temps que Dieu nous donne,
Nous ne gardons que l'avenir.

Qu'on ne nous vante plus nos crédules ancêtres !
Ils voyaient leurs devoirs où nous voyons nos droits.
Nous avons nos vertus. Nous égorgeons les prêtres,
Et nous assassinons les rois.
Hélas ! il est trop vrai, l'antique Honneur de France,
La Foi, sœur de l'humble Espérance,
Ont fui notre âge infortuné ;
Des anciennes vertus le crime a pris la place ;
Il cache leurs sentiers, comme la ronce efface
Le seuil d'un temple abandonné.

Quand de ses souvenirs la France dépouillée,
Hélas ! aura perdu sa vieille majesté,
Lui disputant encor quelque pourpre souillée,
Ils riront de sa nudité !
Nous, ne profanons point cette mère sacrée ;
Consolons sa gloire éplorée ;
Chantons ses astres éclipsés.
Car notre jeune muse, affrontant l'anarchie,
Ne veut pas secouer sa bannière, blanchie
De la poudre des temps passés.

Victor Hugo.

LE BAPTEME.

La foi, depuis Adam, au ciel toujours bannie,
Par delà le Jourdain, auprès de Béthanie
Redescendait sur terre et de son chaste feu
Embrasait un mortel sage et pur devant Dieu,
Jean, fils d'Elisabeth, envoyé par le Père,
Pour aplanir la voie où le juste prospère.
De l'érable sa main porte un simple rameau ;
Son corps pour enveloppe a les poils du chameau,
Et ceint d'un cuir grossier, nourri de miel sauvage,
Dans l'onde du torrent il puise son breuvage.
Aux lieux les plus déserts saintement retiré,
Précurseur du Messie et prophète inspiré,
Il marche d'un pas sûr dans la vertu d'Elie,
Et le nœud des péchés à sa voix se délie,
Quand de Jérusalem, pour se purifier,
Les Juifs à son appui viennent se confier,
Et tous, de leurs erreurs confessant le mystère,
Descendent au Jourdain, leur commun baptistère.
« Pharisiens ! dit-il, ô race de serpents !
Dans le limon du vice êtres toujours rampants !
Qui donc vous a montré la céleste piscine ?
Repentez-vous ! Déjà l'arbre dans sa racine
A senti la cognée, et, s'il n'a de bons fruits,
Ses rameaux périront par la flamme détruits.
Réparez les aveux de votre pénitence.
Un juge plus puissant portera la sentence.
Tenant en main le van qui sépare le grain,
De l'aire il nettoiera le spacieux terrain,
Amassera le blé dans sa haute cellule,
Et livrera la paille au feu qui toujours brûle.
Du fleuve par mes soins l'eau s'épanche sur vous,
Mais Lui, dans l'Esprit-Saint, vous baptisera tous.
Dénouer sa chaussure est une gloire insigne
Dont un pauvre pécheur tel que moi n'est pas digne ;

Nous sommes, lui le maître, et moi le serviteur ;
Lui, le docteur sublime, et moi l'humble auditeur.
Il est Dieu, car il a l'éternité pour âge ;
Et moi, dans le désert lui rendant témoignage,
Je suis la voix criant : Apprêtez le chemin ;
Le royaume des cieux approche, et, dès demain,
Pour les mortels entrés par ses portes rouvertes
L'arbre de vie aura des palmes toujours vertes.
L'aurore du pardon sur eux se lèvera,
Et, perdus par Adam, le Christ les sauvera. »

Tel, suivi de la foule et vénéré par elle,
Jean, premier messager de la bonne nouvelle,
Aux rives du Jourdain prêchant et baptisant,
Glorifiait le Christ en le prophétisant.
Le jour d'après, Jésus, de l'onde salutaire,
Vient demander sa part au jeune solitaire ;
Comme un homme du peuple à l'obscur vêtement,
Il vient, d'un pauvre infirme escorté seulement ;
C'est-là toute sa pompe et toute sa famille ;
Mais sur ses traits humains sa divinité brille.
Jean dit alors, le front pieusement penché :
« Voici l'Agneau de Dieu qui détruit le péché.
J'ai besoin qu'une main, douce libératrice,
Epanche en ma faveur l'eau régénératrice. »
— « Frère, lui répondit Jésus, baptisez-moi ;
Je dois l'exemple au monde, exécutons la loi. »

Ainsi, l'homme divin qui, depuis sa naissance,
D'un enfant au berceau conserve l'innocence,
Et dont le cœur, pour tous rempli d'un pur amour,
Est plus blanc que le lis, plus serein que le jour,
Jésus, comme un pécheur flétri par l'anathème,
Néophyte sans tache implore le baptême.
Conduit par Jean, debout, au milieu du Jourdain
Il s'avance ; sur lui l'onde coule, et soudain
Le ciel s'ouvre ; du haut des voûtes éternelles,
Fendant les champs d'azur avec ses blanches ailes,
La colombe à l'œil bleu descend et vient poser
Sur les lèvres du Christ un mystique baiser,
Divin souffle d'amour qui rendra plus féconde
La parole envoyée au Rédempteur du monde,
Et du fond lumineux des célestes palais
Une voix retentit : « En toi je me complais,
O mon Fils bien-aimé ! Va ! ma force est la tienne.
Sur la terre partout que notre règne advienne ! »

Salut ! ô du baptême auguste sacrement,
Qui du monde chrétien marque l'avénement !
Par toi de Jéhovah la bonté paternelle
Efface du péché l'empreinte originelle,
Et, tel qu'au premier jour, d'innocence paré,
A l'éternel bonheur le juste est préparé.
Terre et cieux, entonnez un glorieux cantique !
Le temple du salut a déjà son portique.

A. Bignan.

LE BAPTEME

DE JÉSUS-CHRIST.

Lazare raconte ainsi à Joseph d'Arimathie le baptême de Notre-Seigneur, par les mains de saint Jean-Baptiste, cérémonie auguste dont il a été témoin. (*Nouvelle Messiade*, liv. III) :

. . . . . .

« Nous gravîmes un mont dont la cime embaumée
De cyprès odorants fleurissait parsemée.

L'aurore, en longs ruisseaux versés de l'horizon,
Des flots de sa lumière inondait ce vallon,
Où le regard mourant du prophète Moïse
Vit les premières fleurs de la terre promise.
Roses de Jéricho, tout ce vallon vermeil
Rougi par vous semblait un reflet du soleil.
A ses tièdes zéphyrs je reconnus la plaine
Que du saint Elysée arrose la fontaine ;
Là, le saule aux longs bras pleurait sur ce Jourdain
Où Jean plonge l'Hébreu que baptise sa main.
Des fils d'Agar, au loin, le stérile héritage
D'un océan de sable a marqué le rivage ;
Et, voilés à demi par le mont de Ségor,
Des vengeances de Dieu recélant le trésor,
Ces flots, impurs tombeaux de Sodome et Gomorrhe,
Se montraient plus affreux aux rayons de l'aurore.
L'ombre du Christ à peine a passé sur ce lieu,
Jean vient à lui, criant : « Je vois l'Agneau de Dieu ! »

« Son front pâle est souillé d'une aride poussière,
Ses longs cheveux flottants, sa ceinture grossière,
Ce vil poil de chameau dont il marche couvert,
Tout respire un prophète habitant du désert.
Quel auguste prodige a marqué sa naissance !
Un jour que dans son temple un pontife l'encense,
Dieu promet cet enfant qui n'était pas encor ;
Le nuage d'encens formé sur l'autel d'or
Dans l'envoyé du ciel se transforme et se change ;
Et du sein des parfums Dieu fait sortir son ange.
Cet esprit se dévoile ; il se dit Gabriel
Qui demeure présent aux pieds de l'Eternel ;
Nomme du nom de Jean ce fils de Zacharie
Elu pour baptiser le peuple du Messie,
Habiter le désert et devenir la voix
Qui prépare Israël à ses divines lois.
Zacharie, accablé d'une sainte allégresse,
Se courbe sous le poids d'une auguste promesse,
Il rend grâce ; et déjà de l'Esprit-Saint rempli,
Au sein d'Elisabeth l'enfant a tressailli. »

— « C'est à l'Agneau d'ôter tous les péchés du monde ;
« Le baptême du feu suivra celui de l'onde ;
« J'ai devant le Sauveur aplani les sentiers,
« Indigne de baiser la poudre de ses pieds.
« C'est le Seigneur ; il vient, et mortel je lui cède ;
« Au ciel il me devance, ici je le précède. »
Ainsi parlait au Christ Jean, le flambeau vivant,
Crépuscule sacré de cet astre levant
Qui perce du tombeau les nuages funèbres
Et visite le monde assis dans les ténèbres.
« Jean, baptisez mon front ! » répondit le Seigneur ;
Et voilà qu'il tremblait devant l'insigne honneur
De répandre l'eau sainte avec ses mains mortelles
Sur ce front héritier des splendeurs éternelles.
Jésus lui dit : « Cette heure ainsi doit se remplir ;
« La justice du ciel demande à s'accomplir. »
D'un mouvement secret, déjà l'onde agitée
Couvrait ses pieds divins d'une écume argentée.
Tout respirait la paix dont un soleil d'été
De son pompeux déclin orne la majesté.
On eût dit ce moment compris par la nature ;
Une fraîcheur nouvelle embellit la verdure ;
L'azur se colora d'un bleu plus transparent,

Et je vis Jéricho sur son sein odorant
Porter toutes les fleurs de ses tiges écloses,
Comme si la même heure eût entr'ouvert ses roses.
Il semblait que les vents, les ondes et le ciel
Rendissent témoignage à ce jour solennel.
A peine le flot d'or, versé par le prophète,
Du Christ agenouillé mouilla l'auguste tête ;
Tout le ciel s'abaissa : l'air parut se changer
Dans les voiles d'argent d'un pavillon léger ;
Autour de nous courbé, le nuage étincelle,
D'un oiseau qui voltige on entend frémir l'aile :
Mais, l'œil rempli de Dieu, Jean étendait sa main :
« O messager du ciel ! salut, oiseau divin !
Colombe, qui descends sur sa tête immortelle !
Et l'Esprit-Saint lui-même à mes yeux se révèle. »
Puis, s'adressant au peuple : « Accourez dans ce lieu ;
Venez voir sur le Christ planer l'Esprit de Dieu ! »
Mais l'Eternel emprunte une voix au tonnerre ;
L'air s'embrase : ô prodige effrayant pour la terre !
La foudre parle et dit : *C'est mon Fils bien aimé !*
Oui, cette voix sortit de son trône enflammé,
Je le jure, ô Joseph ! par ce trône lui-même ;
Jean s'écriait aux pieds du prophète suprême :
« O Juifs ! pour l'annoncer, Dieu m'envoya vers vous.
» Accours, rempli de joie, au-devant de l'époux,
» Israël ! j'ai prédit sa mission céleste.
» Voici l'Agneau de Dieu : la foudre te l'atteste.
» Moi, l'ami de l'époux, je me tiens près de lui ;
» De joie, en l'écoutant, je tressaille aujourd'hui.
» Il brille et je pâlis : envoyé par son Père,
» Il apporte ici-bas la vie et la lumière.
» On confesse Dieu même en recevant sa loi ;
» Et l'éternelle vie est un prix de la foi. »
S'éloignant d'un trait d'arc, le Sauveur en prière
Déjà se préparait au divin ministère.
Peut-être en ses regards je voyais rayonner
L'Esprit-Saint que le ciel venait de lui donner... »

Edouard Alletz.

LA BATAILLE.

La trompette a jeté le signal des alarmes :
Aux armes ! et l'écho répète au loin : Aux armes !
Dans la plaine soudain les escadrons épars,
Plus prompts que l'aquilon, fondent de toutes parts,
Et sur les flancs épais des légions mortelles
S'étendent tout à coup comme deux sombres ailes.
Le coursier, retenu par un frein impuissant,
Sur ses jarrets pliés s'arrête en frémissant.
La foudre dort encore, et sur la foule immense
Plane avec la terreur un lugubre silence :
On n'entend que le bruit de cent mille soldats,
Marchant comme un seul homme au-devant du trépas,
Les roulements des chars, les coursiers qui hennissent,
Les ordres répétés qui dans l'air retentissent,
Ou le bruit des drapeaux soulevés par les vents,
Qui, dans les camps rivaux flottant à plis mouvants,
Tantôt semblent, enflés d'un souffle de victoire,
Vouloir voler d'eux-même au-devant de la gloire,
Et tantôt retombant le long des pavillons,
De leurs funèbres plis couvrir leurs bataillons.

Mais sur le front des camps déjà les bronzes gron-
[dent ;

Ces tonnerres lointains se croisent, se répondent ;
Des tubes enflammés la foudre avec effort
Sort, et frappe en sifflant comme un souffle de mort ;
Le boulet dans les rangs laisse une large trace.
Ainsi qu'un laboureur qui passe et qui repasse,
Et, sans se reposer déchirant le vallon,
A côté du sillon creuse un autre sillon :
Ainsi le trait fatal dans les rangs se promène,
Et comme des épis les couche dans la plaine.
Ici tombe un héros moissonné dans sa fleur,
Superbe, et l'œil brillant d'orgueil et de valeur.
Sur son casque ondulant, d'où jaillit la lumière,
Flotte d'un coursier noir l'ondoyante crinière :
Ce casque éblouissant sert de but au trépas ;
Par la foudre frappé d'un coup qu'il ne sent pas,
Comme un faisceau d'acier il tombe sur l'arène ;
Son coursier bondissant, qui sent flotter la rêne,
Lance un regard oblique à son maître expirant,
Revient, penche sa tête et le flaire en pleurant.
Là tombe un vieux guerrier qui, né dans les alarmes,
Eut les camps pour patrie, et pour amour ses armes.
Il ne regrette rien que ses chers étendards,
Et les suit en mourant de ses derniers regards...
La mort vole au hasard dans l'horrible carrière :
L'un périt tout entier ; l'autre, sur la poussière,
Comme un tronc dont la hache a coupé les rameaux,
De ses membres épars voit voler les lambeaux,
Et se traînant encor sur la terre humectée,
Marque en ruisseaux de sang sa trace ensanglantée.
Le blessé que la mort n'a frappé qu'à demi
Fuit en vain, emporté dans les bras d'un ami :
Sur le sein l'un de l'autre ils sont frappés ensemble,
Et bénissent du moins le coup qui les rassemble.
Mais de la foudre en vain les livides éclats
Pleuvent sur les deux camps ; d'intrépides soldats,
Comme la mer qu'entr'ouvre une proue écumante
Se referme soudain sur sa trace fumante,
Sur les rangs écrasés formant de nouveaux rangs,
Viennent braver la mort sur les corps des mourants !

Cependant, las d'attendre un trépas sans vengeance,
Les deux camps, animés d'une même vaillance,
Se heurtent, et du choc ouvrant leurs bataillons,
Mêlent en tournoyant leurs sanglants tourbillons ;
Sous le poids des coursiers les escadrons s'ent'rou-
[vrent ;
D'une voûte d'airain les rangs pressés se couvrent ;
Les feux croisent les feux, le fer frappe le fer ;
Les rangs entre-choqués lancent un seul éclair :
Le salpêtre, au milieu des torrents de fumée,
Brille et court en grondant sur la ligne enflammée,
Et, d'un nuage épais enveloppant leur sort,
Cache encore à nos yeux la victoire ou la mort.
Ainsi, quand deux torrents dans deux gorges profondes
De deux monts opposés précipitant leurs ondes,
Dans le lit trop étroit qu'ils vont se disputer
Viennent au même instant tomber et se heurter,
Le flot choque le flot, les vagues courroucées,
Rejaillissant au loin par les vagues poussées,
D'une poussière humide obscurcissent les airs,
Du fracas de leur chute ébranlent les déserts,
Et portant leur fureur au lit qui les rassemble,

Tout en s'y combattant leurs flots roulent ensemble.
Mais la foudre se tait. Ecoutez... Des concerts
De cette plaine en deuil s'élèvent dans les airs :
La harpe, le clairon, la joyeuse cymbale,
Mêlant leur voix d'airain, montent par intervalle,
S'éloignent par degrés, et sur l'aile des vents
Nous jettent leurs accords et les cris des mourants!...
De leurs brillants éclats les coteaux retentissent;
Le cœur glacé s'arrête, et tous les sens frémissent;
Et dans les airs pesants que le son vient froisser
On dirait qu'on entend l'âme des morts passer!
Tout à coup le soleil dissipant le nuage,
Eclaire avec horreur la scène du carnage;
Et son pâle rayon, sur la terre glissant,
Découvre à nos regards de longs ruisseaux de sang,
Des coursiers et des chars brisés dans la carrière,
Des membres mutilés épars dans la poussière,
Les débris confondus des armes et des corps,
Et des drapeaux jetés sur des monceaux de morts.

Accourez maintenant, amis, épouses, mères!
Venez compter vos fils, vos époux et vos frères!
Venez sur ces débris disputer aux vautours
L'espoir de vos vieux ans, le fruit de vos amours...
Que de larmes sans fin sur eux vont se répandre!
Dans vos cités en deuil, que de cris vont s'entendre,
Avant qu'avec douleur la terre ait reproduit,
Misérables mortels, ce qu'un jour a détruit!
Mais au sort des humains la nature insensible
Sur leurs débris épars suivra son cours paisible :
Demain, la douce aurore, en se levant sur eux,
Dans leur acier sanglant réfléchira ses feux ;
Le fleuve lavera sa rive ensanglantée,
Les vents balayeront leur poussière infectée,
Et le sol, engraissé de leurs restes fumants,
Cachera sous des fleurs leurs pâles ossements!

LAMARTINE.

BAYARD

OU

LE MODÈLE DU SOLDAT CHRÉTIEN.

Non loin de Marignan, une scène imposante
Sur un champ de bataille à nos yeux se présente;
C'est un roi qu'un héros vient d'armer chevalier :
Ce héros, c'est Bayard ; ce roi, François premier.
O du sceptre et du glaive union fraternelle!
Fidèle à son pays, à son prince fidèle,
Bayard combat pour eux, quand Fornoue et Milan
De sa jeune valeur n'arrêtent pas l'élan,
Lorsqu'il court triomphant sur les murs de Mézière
Du royaume des lis arborer la bannière ;
Ou, de ce pont tremblant, seul, empêchant l'accès,
A deux cents Espagnols n'oppose qu'un Français.
Modèle des héros, dans son cœur magnanime
Il n'a pas un penser que la vertu n'anime.
Lorsque dans Brescia, livrée à sa fureur,
La victoire en courant disperse la terreur,
Avec ce même bras qui semait les alarmes,
De la vierge pudique il protége les charmes,
Et fait, en refusant un tribut mérité,
Du prix de la valeur la dot de la beauté.
O grand homme, salut! ton dernier jour approche ;

Mais tu mourras sans peur, tu vécus sans reproche ;
Les yeux tournés encor vers l'ennemi craintif,
Qui frémit de porter la main sur son captif,
Tu meurs en arrachant la victoire à ton maître,
Des pleurs à tes rivaux, un repentir au traître;
Et ton âme confond dans un sublime adieu
Trois noms sacrés pour toi : le roi, la France et Dieu.
Salut! du haut des cieux vois la chevalerie
Apporter son hommage à ta cendre chérie,
Couronner de lauriers son dernier fils mourant,
Prier, baisser la tête et s'enfuir en pleurant.

A. BIGNAN.

LA BÉATITUDE.

N'entends-je pas le bruit de l'airain funéraire,
Qui proclame la mort et l'immortalité?
Il répète au chrétien que le temps peut distraire :
« Plaisirs, gloire et grandeurs, tout n'est que vanité. »

Quelle âme bienheureuse entre dans la lumière?
Quel homme, au dernier jour, du Seigneur visité,
Par un saint mouvement abdique sa poussière,
Et par un seul soupir franchit l'éternité?

Ame, qui du trépas sondes le grand mystère,
Et qui vois du Seigneur le règne solennel,
Apprends-moi quel transport t'a ravie à la terre;
Quel désir t'a conduite au sein de l'Eternel?

Dis-nous, pour remporter ta céleste victoire,
Quel ange t'a donné le mot mystérieux?
Dis-nous, pour louer Dieu, pour célébrer sa gloire,
La sublime oraison que répètent les cieux.

Révèle des élus la joie inaltérable,
Cet espoir accompli dans un amour divin ;
De plaisirs inconnus cette chaîne ineffable,
Et ce bonheur qui croît dans un cercle sans fin.

D'un cœur qui cherche Dieu, fervente inquiétude?
Pourquoi de ce chrétien interroger l'esprit?
Le suprême secret de sa béatitude,
De la main du Seigneur, dans notre âme est écrit.

Dans l'amour du Seigneur repose-toi, mon âme;
Jouis du vrai bonheur qu'anticipe la foi!
Encore un jour peut-être, et ton Dieu te réclame,
Car il n'est qu'un moment entre le ciel et toi!

Mme DE CÉRÉ BARBÉ.

BEATUS VIR

QUI INTELLIGIT SUPER EGENUM ET PAUPEREM.

(Traduction du psaume XL.)

Heureux l'homme qui sait consoler la souffrance!
Il sera préservé du deuil des jours mauvais :
Que Jéhovah le garde au sein de l'abondance,
Et de la vie et de la paix!

Qu'il ne le livre pas au souffle des impies ;
Qu'il lui serve d'appui sur le lit de douleur...
Oui, tu l'as retournée, avec tes mains amies,
Sa couche, toi-même, Seigneur.

Moi, j'ai dit à mon Dieu : « Prends pitié de mon âme;
Guéris-la, j'ai péché... » Mes ennemis d'accord
S'écriaient : « De ses jours coupez, coupez la trame;
Que son nom tombe dans la mort! »

Et l'un d'eux vient à moi, le cœur plein de parjure
Et plein de fraude; il sort, il médite avec eux,

Et ma perte est jurée. Un sinistre murmure
A déjà proclamé leurs vœux.
Et leur iniquité disait : « Il est coupable,
Qu'il meure ! De la tombe il ne peut revenir. »
L'ami que j'ai nourri de mon pain, à ma table,
Lui-même aussi vient me trahir.

Mais toi, dans ta bonté, ressuscite ma gloire,
Et je serai vengé, grand Dieu ! tu l'as promis ;
Ils n'insulteront pas plus longtemps ma mémoire,
Ces implacables ennemis.

Ton bras m'a soutenu dans le sein de ta grâce,
Et pour l'éternité me voici dans ta main...
Dieu d'Israël, sois donc béni de race en race,
De siècles en siècles ! Amen.

Alexandre Guillemin.

BEATUS VIR

QUI NON ABIIT IN CONCILIO IMPIORUM.

(Traduction du psaume I.)

Heureux qui coule en paix sa vie
Loin de l'asile du pécheur,
Sans prendre place avec l'impie
Au siége empesté de l'erreur ;
Il rejette tout vain système,
Adore et sert l'Etre suprême,
Ne respire que son amour ;
Et, dans une pieuse crainte,
Loue et médite sa loi sainte,
Et la médite tout le jour.

Vers le Seigneur, dès son aurore,
Il avait dirigé son cœur ;
Jusqu'au dernier jour il l'implore,
Il s'endort au sein du Seigneur.
Tel, embelli par la nature,
Fleurit au bord d'une onde pure,
L'arbuste à l'abri des hivers ;
Sa tige en son temps se couronne
Des plus beaux présents de l'automne,
Et ses rameaux sont toujours verts.

Tel n'est point le sort du coupable ;
Non, telle n'est point la splendeur
Des grands, dont l'orgueil déplorable
Méprise les lois du Seigneur :
Comme la poussière mobile,
Ou des arbres la feuille agile,
Qui sèche, et vole au gré du vent,
Ombre séduisante et légère,
Leur grandeur vaine et passagère
S'évanouit dans un instant.

Dieu s'éloigne, la mort s'avance ;
Du pécheur le règne est passé :
Il meurt, il tombe sans défense,
Dans les mains d'un Dieu courroucé :
Pleurs, remords, rien ne peut l'absoudre ;
Il voit briller sur lui la foudre,
Et sous lui s'ouvrir les enfers ;
Tandis que l'homme exempt de vices
Boit, à la source des délices,
L'oubli des maux qu'il a soufferts.

Sapinaud de Boisbuguet.

BEATUS VIR

QUI TIMET DOMINUM.

(Traduction paraphrasée du psaume CXI.)

Heureux, dans un siècle impie,
L'homme qui craint le Seigneur !
Il sait où puiser la vie,
L'allégresse et le bonheur.
L'ordre de son Dieu qu'il aime,
De ses jours, de ses nuits même,
Règle et consacre l'emploi :
Et les rayons de l'aurore
Le retrouveront encore
Méditant sa sainte loi.

Il verra, quand la vieillesse
Viendra couronner ses ans,
Dans la gloire et la richesse
Briller ses nombreux enfants.
Son nom vivra d'âge en âge,
Objet d'estime et d'hommage
Et de splendeur revêtu.
Le Dieu dont il suit la trace
Se plaît à bénir la race
Des amis de la vertu.

De sa ferveur, de son zèle,
On verra les heureux fruits,
Dans sa famille fidèle
De jour en jour reproduits.
Ses vertus longtemps utiles,
Par ses exemples fertiles,
Renaissant dans l'avenir,
Confondre après lui le vice,
Et laisser de sa justice
Un immortel souvenir.

En vain des ombres funèbres
Obscurciraient son chemin ;
Au milieu de ses ténèbres
Un flambeau reluit soudain.
Ce flambeau, c'est Dieu lui-même,
Qui prodigue au cœur qui l'aime
Son ineffable clarté.
Cet éclat qui l'environne
Fait resplendir la couronne
Due à sa fidélité.

Heureux donc l'homme sensible
Aux angoisses du malheur ;
Qui, providence visible,
Ouvre sa main et son cœur !
La sagesse qui le guide,
A ses jugements préside,
Inspire tous ses discours,
L'éclaire, le fortifie,
Et d'une si belle vie
Aime à diriger le cours.

La douce et noble constance,
Qu'on admire à son aspect,
Force l'impie au silence,
La calomnie au respect.
Dans ses vains efforts, le crime
Contre cette âme sublime

Déchaîne sa cruauté :
Ni ses succès, ni sa rage,
N'ébranlent d'un tel courage
L'immuable fermeté.

Quand l'orage sur sa tête
Eclate dans sa fureur,
C'est au fort de la tempête
Qu'on voit briller son grand cœur.
Dans son Dieu seul il espère :
Bientôt par ce tendre Père
Ses pleurs seront essuyés;
Ses fiers ennemis eux-mêmes
Rougiront de leurs blasphèmes
Et tomberont à ses pieds.

Dans le sein du pauvre il verse
Les biens qu'il tient de son Dieu.
Il les donne, il les disperse,
Il les répand en tout lieu.
Son cœur jouit en silence
Des dons que sa main dispense
Et des heureux qu'il a faits;
Le monde, dans ses louanges,
Voit en lui l'égal des anges;
Sa gloire est dans ses bienfaits.

Sa cause, enfin triomphante,
Un jour verra les méchants,
Pâlir, sécher d'épouvante,
Frémir et grincer des dents.
Pour différer leur supplice
Du ciel la lente justice
Ne perd pas ses droits vengeurs :
Oui, tôt ou tard, Dieu foudroie
Le bonheur, la folle joie,
Et jusqu'aux vœux des pécheurs.

Le comte de Marcellus.

BELZUNCE,
ou
la peste de marseille.

J'allais redemander aux fastes de la guerre
Des héros qu'en tremblant a révérés la terre.
J'allais, des temps fameux interrogeant la voix,
Ressusciter l'honneur de l'antique pavois;
Quand la Religion, reine longtemps bannie :
« Que mes rayons, dit-elle, échauffent ton génie.
De l'un de mes élus chante les saints travaux :
Comme le champ d'honneur, l'autel a ses héros. »

J'obéis, m'écriai-je, incliné devant elle;
Mais daigne me prêter cette harpe immortelle,
Qui jadis, racontant Babylone au cercueil,
D'un grand peuple exilé prophétisa le deuil.
Alors, fille des cieux, si la corde sonore
Ne se dérobe point à ma main faible encore,
Si tu remplis mon sein de ta noble chaleur,
Je dirai la vertu protégeant le malheur.

Sous l'azur d'un beau ciel, d'olive couronnée,
Marseille s'élevait puissante et fortunée...
. . . . . .

La pompeuse cité n'offre plus au regard
Qu'un peuple de mourants, à l'œil creux et hagard....
Le port désert, plongé dans un calme effrayant,
N'entend plus ni les cris, ni le marteau bruyant.
Les temples sont fermés... Dans ces douleurs publiques,
Des saints, sur les autels, on voila les reliques;
Le cierge consacré cessa de s'allumer,
L'hymne de retentir, et l'encens de fumer
Voilà donc ces remparts si fameux d'âge en âge,
Ce sol des troubadours, dont le ciel sans nuage
Semblait du sol romain répéter les splendeurs!
Où sont, fille des mers, tes antiques grandeurs?
Où sont ces nautonniers, de qui la foule active
Appelait le regard de l'Europe attentive?
Emule de Sidon et rivale de Tyr,
Le dévorant oubli s'apprête à t'engloutir.
En vain, pour te fonder, la brillante Ionie
Endurcit aux travaux sa molle colonie;
En vain Rome et César peuplaient tes murs fameux;
Comme eux tu t'élevais, tu vas tomber comme eux:
Tu vas joindre au tombeau Babylone et Carthage.
Un jour le voyageur, égaré vers ta plage,
Sur ton hâvre isolé jetant un œil surpris,
Demandera Marseille à ses muets débris,
Ainsi Jérusalem, à Dieu longtemps si chère,
Quand sur elle eut soufflé le vent de sa colère,
Fléchissant sous le poids de ses calamités,
Tomba dans un moment du trône des cités;
Et du Prophète-Roi l'héritière divine
Emplit tout l'Orient du bruit de sa ruine.
Cité, console-toi : par le ciel envoyé,
Dans ton sein va descendre un ange de pitié;
Le cri de tes douleurs frappe au loin son oreille,
Et Belzunce revole aux remparts de Marseille.
On s'écrie : « Arrêtez! où portez-vous vos pas?
Fuyez, fuyez la mort! — Non, je ne fuirai pas.
Qu'une indigne frayeur lâchement me retienne!
Non, ce peuple est mon peuple, et ma vie est la sienne.
Ma place est là, j'y cours : ce fléau destructeur
Doit avec le troupeau dévorer le pasteur. »
En achevant ces mots, intrépide, il s'élance,
Et des murs consternés traverse le silence.
Pour son cœur paternel, ô tableau douloureux!
Un peuple de mourants, au teint hâve, à l'œil creux,
Fantômes animés, errant de place en place,
Pâles et frissonnant d'une sueur de glace,
Et soutenant à peine un corps défiguré
Que le brûlant ulcère a presque dévoré.
Il ordonne : sa voix r'ouvre le sanctuaire :
Le peuple, avec ferveur, l'escorte vers la chaire,
Et s'arrête, saisi d'un saint frémissement...
Le prélat devant Dieu se recueille un moment;
Et, les yeux attachés sur la croix symbolique,
Fait entendre en ces mots sa voix évangélique :
« Aux clous de cette croix l'Homme-Dieu vint s'offrir;
Que son exemple au moins nous enseigne à souffrir;

Adorez avec moi la volonté céleste ;
Humbles de cœur, prions, le ciel fera le reste. »
Il dit. Vers le Très-Haut la prière a volé :
Le malheureux qui prie est déjà consolé.
Belzunce ouvre aux douleurs un asile propice ;
Son auguste palais se change en humble hospice ;
Les lits nombreux du pauvre, alignés tristement,
Du vertueux séjour sont l'unique ornement :
Et tout l'or qu'enfermait l'opulente demeure
Partout s'offre aux besoins du malade qui pleure.
Saint prélat ! Dieu te garde un bien plus précieux ;
Ta noble pauvreté doit t'enrichir aux cieux.

Le prélat, revêtu d'une bure grossière,
Et le front tout souillé de cendre et de poussière,
D'un bras infatigable éloigne le trépas.
L'aumône, ouvrant les mains, vole devant ses pas.
Trois sages qu'a nourris l'Epidaure nouvelle (1),
A son zèle pieux joignent leur docte zèle ;
Avec eux il pénètre au fond des noirs réduits,
Où veille la douleur, dans la longueur des nuits.
Et présente au mourant, qu'un feu secret consume,
Du breuvage ordonné la propice amertume.
De l'homme qui s'éteint il recueille les vœux,
Les derniers repentirs et les derniers aveux.
Il lui rappelle, à l'heure où l'espoir l'abandonne,
Que le Dieu d'Israël est le Dieu qui pardonne,
Et, fidèle soutien, guide ses faibles pas
Vers ce jour immortel qui commence au trépas.

Le généreux Belzunce, enflammé d'un saint zèle,
Court se montrer partout où le danger l'appelle :
Partout où le fléau semble le plus affreux,
Il vole, et ses secours sont au plus malheureux.
Quand Moïse, aux regards de la foule tremblante,
Franchit du haut Horeb la cime étincelante,
Israël éperdu, prosterné devant Dieu,
A son libérateur disait un long adieu ;
Telle, autour de Belzunce, une foule éplorée
Recommandait au ciel cette tête sacrée.
Peuple, cesse ta plainte et sors de ton effroi ;
Le ciel veille sur lui pour qu'il veille sur toi.
Sous l'aile du Seigneur, le prélat vénérable
Dans le commun fléau demeure invulnérable,
Durant vingt nuits ses yeux ne se sont point fermés :
A la sombre lueur des fanaux enflammés,
Il veille infatigable, et sa marche assidue
Parcourt de la cité la plaintive étendue.

Enfin, sous tant d'efforts il se sent accablé :
De succomber trop tôt lui-même il a tremblé.
L'intrépide nageur qui, sur les noirs abîmes,
A déjà ressaisi de nombreuses victimes,
Vers d'autres malheureux par le flot menacés
Se précipite, lutte, étend ses bras lassés,
Les saisit... Mais, hélas ! sans force et sans haleine,
Pourra-t-il revenir à la rive lointaine ?
Tel est Belzunce. Au ciel sa grande âme a recours :

(1) Trois médecins de Montpellier.

« Dieu ! laisse-moi pour eux vivre encor quelques jours....
Et nous, que l'anathème a choisis pour victimes,
Nous, pécheurs, qui portons la peine de nos crimes,
Essayons d'émousser les flèches du courroux,
Mettons la pénitence entre la mort et nous.
Peuple, suivez mes pas... » Et la foule troublée
Autour de lui se presse en désordre assemblée.

Il était nuit. Belzunce, en ces pieux instants,
Humble, et le cou pressé du nœud des pénitents,
Le pied nu, l'œil au ciel, à l'entour des murailles,
A voix basse, entonnait l'hymne des funérailles.
Un reste d'habitants, pâles et peu nombreux,
Consumant leur faiblesse en efforts douloureux,
A peine supportaient, d'une main affaiblie,
Les flambeaux défaillants, image de leur vie,
Lorsque, devant leurs pas, l'asile sépulcral
Offrit ses humbles croix et son terne inégal.
Leur chant religieux bénit la poudre sainte
Des ossements blanchis, épars dans son enceinte,
Et la nuit répéta les ténébreux accords
Des mourants qui priaient sur la cendre des morts.
De ce chant consacré les tombes retentirent,
La terre s'en émut, et les cieux l'entendirent :
On dit même qu'alors l'ange mystérieux
Qui s'assied aux confins de la terre et des cieux,
Laissant un sillon d'or sur sa route étoilée,
Descendit lentement, et, la face voilée,
Recueillit les soupirs, et, saint médiateur,
Les porta sur son aile aux pieds du Créateur.
Faveur soudaine ! il luit le jour de la clémence :
L'Eternel fait un signe, et le pardon commence...
Le peuple, libre enfin du fléau destructeur,
Embrasse les genoux de son libérateur,
Le porte vers le temple, et, par un juste hommage,
Bénit le Tout-Puissant dans sa vivante image.

MILLEVOYE.

BENEDIC, ANIMA MEA, DOMINO.

(Traduction du psaume CIII.)

Bénis le Seigneur, ô mon âme !
Grand Dieu ! sois des mortels à jamais adoré,
Toi qui, de lumière et de flamme,
Comme d'un vêtement resplendis entouré :
Toi dont la main sur notre tête
A déployé des cieux le brillant pavillon,
Toi qui marches dans la tempête
Et voles sur la nue au bruit de l'aquilon ;
Toi dont les ministres rapides
Sont plus prompts que le vent, plus ardents que le feu ;
Toi qui sur des appuis solides
De ce globe as posé l'inébranlable essieu ;
L'abîme à l'entour de la terre
De ses flots orageux étendait la fureur,
Mais, à la voix de ton tonnerre,

Ils ont fui, frémissants d'épouvante et d'horreur.
De ta puissance, ô Roi du monde,
La mer au frein soumise à la terre est témoin ;
La vague en vain s'élance et gronde,
Elle expire au rivage et n'ira pas plus loin.
L'Océan nourrit dans ses ondes
D'innombrables poissons mille peuples divers,
Les nefs aux voiles vagabondes
Sillonnent avec eux le vaste sein des mers.
Du haut des montagnes superbes
Tu fais dans les vallons descendre les ruisseaux,
Qui vont désaltérant les herbes
Et les prés verdissants abreuvés de leurs eaux :
On voit sur leur rivage humide,
Que les oiseaux du ciel charment de leurs concerts,
Bondir la gazelle timide,
Le cerf de la forêt, l'onagre des déserts.

Divin auteur de la nature,
Tu combles tes enfants de largesses sans fin,
Et de toi toute créature
Reçoit les aliments que réclame sa faim.
L'homme dans la plaine moissonne
Le froment dont le pain répare sa vigueur,
Et le fruit du pampre lui donne
Un vin délicieux qui réjouit son cœur.
L'humble arbrisseau de la campagne
Est l'objet de tes soins comme les grands ormeaux,
Ou le cèdre de la montagne,
Qui porte jusqu'au ciel l'orgueil de ses rameaux.
Les bois touffus sous leurs ombrages
Recèlent des oiseaux la famille et le nid,
Et les rochers aux daims sauvages
Offrent une retraite en leurs flancs de granit.

Docile à ta loi souveraine,
La lune chaque mois renouvelle son cours,
Et chaque soir l'humide plaine
Voit s'éteindre en son sein l'astre pompeux des jours.
Quand la nuit, déployant ses voiles,
Répand l'obscurité dans les cieux assombris,
Aux rayons douteux des étoiles
Les hôtes des forêts sortent de leurs abris ;
Les lionceaux, cherchant leur proie,
De leurs rugissements épouvantent les airs,
Jusqu'à l'heure où Dieu les renvoie,
A l'aspect du soleil, dans le fond des déserts.
Alors, de la couche tranquille
Où l'homme reposait ses membres étendus,
Il se lève dispos, agile,
Et reprend ses travaux par la nuit suspendus.

Eternel, quelle est ta puissance !
De ce vaste univers, de ton souffle émané,
J'admire la magnificence
Et j'adore à genoux devant toi prosterné.
Seigneur, chaque jour ma prière
A toi s'élèvera sur des ailes de feu,
Et jusqu'à mon heure dernière
Je chanterai la gloire et le nom de mon Dieu.

RAGON.

BÉNÉDICTION DE DIEU

DANS LA SOLITUDE.

D'où me vient, ô mon Dieu, cette paix qui m'inonde ?
D'où me vient cette foi dont mon cœur surabonde ?
A moi qui tout à l'heure incertain, agité,
Et sur les flots du doute à tout vent ballotté,
Cherchais le bien, le vrai, dans les rêves des sages,
Et la paix dans des cœurs retentissants d'orages.
A peine sur mon front quelques jours ont glissé,
Il me semble qu'un siècle et qu'un monde ont passé,
Et que, séparé d'eux par un abîme immense,
Un nouvel homme en moi renaît et recommence.

Ah ! c'est que j'ai quitté pour la paix du désert
La foule où toute paix se corrompt et se perd ;
C'est que j'ai retrouvé dans mon vallon champêtre
Les soupirs de ma source et l'ombre de mon hêtre,
Et ces monts, bleus piliers d'un cintre éblouissant,
Et mon ciel étoilé d'où l'extase descend !
C'est que l'âme de l'homme est une onde limpide
Dont l'azur se ternit à tout vent qui la ride,
Mais qui, dès qu'un moment le vent s'est endormi,
Repolit la surface où le ciel a frémi ;
C'est que d'un toit de chaume une faible fumée,
Un peu d'herbe le soir par le pâtre allumée,
Suffit pour obscurcir tout le ciel d'un vallon
Et dérober le jour au plus pur horizon !
Qu'un vent vienne à souffler du soir ou de l'aurore,
Le nuage flottant s'entr'ouvre et s'évapore ;
L'ombre sur les gazons se séparant du jour,
Rend à tous les objets leur teinte et leur contour :
Le rayon du soleil, comme une onde éthérée,
Rejaillit de la terre à sa source azurée ;
L'horizon resplendit de joie et de clarté,
Et ne se souvient plus d'un peu d'obscurité !
Ah ! loin de ces cités où les bruits de la terre
Etouffent les échos de l'âme solitaire,
Que faut-il, ô mon Dieu ! pour nous rendre ta foi ?
Un jour dans le silence écoulé devant toi,
Regarder et sentir, et respirer, et vivre ;
Vivre, non de ce bruit dont l'orgueil nous enivre,
Mais de ce pain du jour qui nourrit sobrement,
De travail, de prière et de contentement ;
Se laisser emporter par le flux des journées,
Vers cette grande mer où roulent nos années,
Comme sur l'Océan la vague au doux roulis,
Berçant du jour au soir une algue dans ses plis,
Porte et couche à la fin au sable de la rive
Ce qui n'a point de rame, et qui pourtant arrive :
Notre âme ainsi vers Dieu gravite dans son cours.
Pour le cœur plein de lui que manque-t-il aux jours ?
Voici le gai matin qui sort humide et pâle
Des flottantes vapeurs de l'aube orientale ;
Le jour s'éveille avec les zéphyrs assoupis ;
La brise qui soulève ou couche les épis,
Avec les pleurs sereins de la tiède rosée
Remontant perle à perle où la nuit l'a puisée,

Avec le cri du coq et le chant des oiseaux,
Avec les bêlements prolongés des troupeaux,
Avec le bruit des eaux dans le moulin rustique,
Les accords de l'airain dans la chapelle antique,
La voix du laboureur ou de l'enfant joyeux
Sollicitant le pas du bœuf laborieux.

Mon cœur, à ce réveil du jour que Dieu renvoie,
Vers un ciel qui sourit s'élève sur sa joie,
Et de ces dons nouveaux rendant grâce au Seigneur,
Murmure en s'éveillant son hymne intérieur ;
Demande un jour de paix, de bonheur, d'innocence,
Un jour qui pèse entier dans la sainte balance,
Quand la main qui les pèse à ses poids infinis,
Retranchera du temps ceux qu'il n'a pas bénis !
Puis viennent à leur tour les soins de la journée,
L'herbe à tondre du pré, la gerbe moissonnée
A coucher sur les chars, avant que, descendu,
Le nuage encor loin que l'éclair a fendu
Ne vienne enfler l'épi des gouttes de sa pluie,
Ou de ses blonds tuyaux ternir l'or qui s'essuie ;
Les fruits tombés de l'arbre à relever ; l'essaim
Débordant de la ruche à rappeler soudain,
La branche à soulager du fardeau qui l'accable,
Ou la source égarée à chercher sous le sable ;
Puis le pauvre qui vient tendre à vide sa main
Où tombe au nom de Dieu son obole ou son pain ;
La veuve qui demande aux cœurs exempts d'a-
[larmes
Cette aumône du cœur, une larme à ses larmes ;
L'ignorant, un conseil que l'espoir embellit ;
L'orphelin du travail, et le malade un lit ;
Puis, sous l'arbre, à midi, dont l'ombre les ras-
[semble,
Maîtres et serviteurs qui consultent ensemble
Sur le ciel qui se couvre ou le vent qui fraîchit,
Sur le nuage épais que la grêle blanchit,
Les rameaux tout noircis par la dent des chenilles,
Ou la ronce aux cent bras qui trompe les faucilles ;
Puis montent des enfants à qui, seule au milieu,
La mère de famille apprend le nom de Dieu,
Enseigne à murmurer les mots dans son symbole,
A fixer sous leurs doigts le nombre et la parole,
A filer les toisons du lin ou des brebis,
Et du fil de leur veille à tisser leurs habits.

De labeur en labeur l'heure à l'heure enchaînée,
Vous porte sans secousse au bout de la journée ;
Le jour plein et léger tombe, et voilà le soir :
Sur le tronc d'un vieux orme au seuil on vient
[s'asseoir.
On voit passer des chars d'herbe verte et traînante,
Dont la main des glaneurs suit la roue odorante.
On voit le chevrier qui ramène des bois
Ses chèvres dont les pis s'allongent sous leur poids,
Le mendiant, chargé des dons de la vallée,
Rentrer le col pliant sous sa besace enflée ;
On regarde descendre avec un œil d'amour,
Sous les monts, dans les mers, l'astre poudreux du
[jour ;

Et selon que son disque, en se noyant dans l'ombre,
Creuse une ornière d'or ou laisse un sillon sombre,
On sait si dans le ciel l'aurore de demain
Doit ramener un jour nébuleux ou serein,
Comme à l'œil du chrétien le soir pur d'une vie
Présage un jour plus beau dont la mort est suivie ;
On entend l'Angelus tinter, et d'un saint bruit
Convoquer les esprits qui bénissent la nuit.
Tout avec l'horizon s'obscurcit ; l'âme est noire ;
Le souvenir des morts revient dans la mémoire ;
On songe à ses amis dont l'œil ne doit plus voir,
Dans le jour éternel, de matin ni de soir ;
On sonde avec tristesse au fond de sa pensée
La place vide encor que la mort a laissée,
Et pour combler un peu l'abîme douloureux,
On y jette un soupir, une larme pour eux !

Enfin, quand sur nos fronts l'étoile des nuits
[tremble,
On remonte au foyer, on cause, on lit ensemble
Un de ces testaments sublimes, immortels,
Que des morts vertueux ont légués aux mortels,
Sur les âges lointains, phares qu'on aime à suivre,
Homère, Fénelon, et surtout ce grand livre
Où les secrets du ciel et de l'humanité
Sont écrits en deux mots : Espoir et Charité !
Et quelquefois enfin, pour enchanter nos veilles,
D'une chaste harmonie enivrant nos oreilles,
Nous répétons les vers de ces hommes divins
Qui, dérobant des sons aux luths des séraphins,
Ornent la vérité de nombre et de mesure,
Et parlent par image ainsi que la nature.

Mais le sommeil, doux fruit des jours laborieux,
Avant l'heure tardive appesantit nos yeux ;
Comme aux jours de Rachel la prière rustique
Rassemble devant Dieu la tribu domestique,
Et pour que son encens soit plus pur et plus doux,
C'est la voix d'un enfant qui l'élève pour tous.
Cette voix virginale et qu'attendrit encore
La présence du Dieu qu'à genoux elle implore,
Invoque sur les nuits sa bénédiction ;
On murmure un des chants des harpes de Sion,
On y répond en chœur ; et la voix de la mère,
Douce et tendre, et l'accent mâle et grave du père,
Et celui des vieillards que les ans ont baissé,
Et celui des pasteurs que les champs ont cassé,
Bourdonnant sourdement la parole divine,
Forment, avec les sons de la voix enfantine,
Un contraste de trouble et de sérénité,
Comme une heure de paix dans un jour agité ;
Et l'on croirait, au son de cette voix qui change,
Entendre des mortels interroger un ange.

Ainsi coule la vie en paisibles soleils :
Quelle foi peut manquer à des moments pareils ?
Qu'importe ce vain flux d'opinions mortelles
Se brisant l'une l'autre en vagues éternelles,
Et ne répandant rien sur l'écueil de la nuit,
Que leur brillante écume, et de l'air et du bruit ?
La vie est courte et pleine et suffit à la vie ;

De ces soins innocents l'âme heureuse et remplie
Ne doute pas du Dieu qu'elle porte avec soi ;
C'est sous d'humbles vertus qu'il a caché sa foi ;
Un regard en sait plus que les veilles des sages ;
Un beau soir qui s'endort dans son lit de nuages,
Une nuit découvrant dans son immensité
L'infini qui rayonne, et l'espace habité,
Un matin qui s'éveille étincelant de joie,
Ce poids léger du temps que le travail emploie,
Ce doux repos du cœur qui suit un saint soupir,
Ces troubles que d'un mot ton nom vient assoupir,
Mon Dieu, donnent à l'âme ignorante et docile
Plus de foi dans un jour qu'il n'est besoin pour [mille ;
Plus de miel qu'il n'en tient dans la coupe du sort,
Plus d'espoir qu'il n'en faut pour embellir la mort.
Conserve-nous, mon Dieu, ces jours de ta pro- [messe,
Ces labeurs, ces doux soins, cette innocente ivresse
D'un cœur qui flotte en paix sur les vagues du [temps,
Comme l'aigle endormi sur l'aile des autans,
Comme un navire en mer qui ne voit qu'une étoile,
Mais où le nautonnier chante en paix sous sa voile !
Conserve-nous ces cœurs et ces heures de miel,
Et nous croirons en toi comme l'oiseau du ciel,
Sans emprunter aux mots leur stérile évidence,
En sentant le printemps croit à ta providence ;
Comme le soir doré d'un jour pur et serein
S'endort dans l'espérance et croit au lendemain ;
Comme un juste mourant et fier de son supplice
Espère dans la mort et croit à ta justice ;
Comme la vertu croit à l'immortalité,
Comme l'œil croit au jour, l'âme à la vérité.

LAMARTINE.

BENJAMIN

RACONTANT A JOSEPH, MINISTRE DE PHARAON, SOUS LE NOM D'OMASIS, COMMENT SES FRÈRES ONT ANNONCÉ SA MORT A JACOB.

BENJAMIN.

Les voiles de la nuit enveloppaient les cieux,
Et nos troupeaux, au loin errant depuis l'aurore,
Au bercail protecteur ne rentraient pas encore ;
Jacob intimidé tremblait pour ses enfants.
Mais Joseph, le soutien qu'espéraient ses vieux ans,
Joseph que près de lui retenait son jeune âge :
« O mon père, dit-il, au prochain pâturage
Je vais porter mes pas et presser le retour
Des enfants de Lia, si chers à ton amour !
Va, je leur parlerai, pour finir tes alarmes,
De ton inquiétude et surtout de tes larmes. »
Il dit, et dans la plaine il s'élance soudain.
Déjà brillaient la pourpre et l'azur du matin,
Il ne revenait pas ; mais à l'heure brûlante
Où s'ouvre du midi la route étincelante,
Pâles, défigurés et couverts de sueur,
De leurs troupeaux suivis, mes frères,... ô douleur !
Siméon à leur tête, et, d'une main tremblante,
Offre aux yeux de Jacob une robe sanglante,

La robe de Joseph qui, dans l'ombre égaré,
Par des monstres cruels vient d'être dévoré.
J'étais bien jeune alors et ne pouvais comprendre
D'où naissaient tous les pleurs que je voyais ré- [pandre.
Mais quand l'âge eut enfin éclairé ma raison,
Je partageai le deuil de toute ma maison.

OMASIS, *à part.*

Cruels ! c'était donc peu d'outrager la nature ;
Vous avez au forfait ajouté l'imposture.
(*Haut.*)
Le temps a de Jacob adouci les regrets ?

BENJAMIN.

Le temps semble ajouter à ses tourments secrets :
Le calme et le bonheur ont fui de sa demeure ;
C'est avec moi qu'il souffre, avec moi seul qu'il [pleure
De son fils bien aimé le funeste trépas,
Et mes soins assidus ne le consolent pas.
Que dis-je ? mes regards, mes traits et mon langage,
Ma voix, tout de Joseph lui retrace l'image.
Par nos tremblantes mains son tombeau fut creusé,
Triste et vain monument de nos pleurs arrosé !
A l'ombre des palmiers, dans le vallon tranquille,
Si fécond autrefois, maintenant si stérile,
Il s'élève, et Jacob de cendre tout couvert,
Redemande son fils à ce tombeau désert.

RAOUL-LORMIAN.

LE BERCEAU ET LA TOMBE.

Le berceau de l'enfant a le rideau de gaze,
Le doux balancement du genou maternel,
Et les songes légers, et la première extase
Qui rayonne aux fronts purs comme un astre éternel,

La tombe a le gazon qui la couvre et la presse,
Elle a le saule vert qui penche ses rameaux,
Elle a le rosier blanc qu'une abeille caresse,
Et la prière tendre et le chant des oiseaux.

Tous les deux font rêver même l'indifférence ;
A l'amour du penseur ils ont partout des droits.
Ils sont pleins de sommeil, de paix et d'espérance,
Sur l'un veille une mère, et sur l'autre une croix.

Ils parlent tous les deux d'une aurore vermeille,
L'un à l'enfant naissant, et l'autre à l'homme mort.
Le berceau donne un monde à l'enfant qui s'éveille,
La tombe donne un ciel au juste qui s'endort.

Hippolyte VIOLEAU.

LES BERGERS ET LES ANGES.

Sous un toit de chaume s'ouvrirent
Les regards du Seigneur naissant ;
Et de pauvres langes couvrirent
Les membres nus du Tout-Puissant !
Et, de la nuit gardant les veilles,
Tandis qu'auprès de ces merveilles
Des bergers paissaient leurs troupeaux,
Les voix des anges retentirent,
Et sur leurs ailes resplendirent
Ainsi que des clartés des célestes flambeaux,

LES ANGES.

Bergers, ne craignez plus, Dieu se montre à la [terre :
Du Christ, du Rédempteur le grand jour est venu;
A vous de contempler les premiers ce mystère
A tant de rois, sur leur trône, inconnu !
Du Sauveur dans vos chants exaltez la naissance ;
Célébrez du Seigneur l'amour et la puissance :
Dans les hauteurs des cieux, gloire à sa majesté,
Paix sur la terre aux cœurs de bonne volonté !

CHANTS DE NOEL.

I.

Des accents merveilleux résonnent
Dans le silence de la nuit;
Et les esprits célestes sonnent
La nouvelle heure de minuit :
L'heure brillante du Messie,
Celle qu'appelaient tant de vœux,
Qui de l'antique prophétie
Fait pâlir l'éclat sous ses feux !

CHŒUR DES ANGES ET DES BERGERS.

Du Sauveur dans nos chants exaltons la naissance;
Célébrons du Seigneur l'amour et la puissance :
Dans les hauteurs des cieux, gloire à sa majesté,
Paix sur la terre aux cœurs de bonne volonté !

II.

Sur l'humble paille de sa couche
Qu'il est beau cet enfant divin,
Que des doux baisers de sa bouche
Sa mère réchauffe sans fin !
Au toit de chaume qui l'abrite,
Le palais au faîte doré,
Que l'héritier des rois habite,
Pourrait-il être comparé !

CHŒUR DES ANGES ET DES BERGERS.

Du Sauveur dans nos champs exaltons la naissance ;
Célébrons du Seigneur l'amour et la puissance :
Dans les hauteurs des cieux, gloire à sa majesté,
Paix sur la terre aux cœurs de bonne volonté !

III.

Vers lui pour qu'en son espérance
Leur âme prenne mieux l'essor,
Des petits, dans sa préférence,
Un Dieu veut partager le sort :
Il vient s'unir à nos tristesses,
Pour nous faire, en des jours meilleurs,
Dans les célestes allégresses
La part qu'il prend dans nos douleurs...

CHŒUR DES ANGES ET DES BERGERS.

Du Sauveur dans nos chants exaltons la naissance;
Célébrons du Seigneur l'amour et la puissance :
Dans les hauteurs des cieux, gloire à sa majesté,
Paix sur la terre aux cœurs de bonne volonté !

IV.

Voyez comme son œil s'éclaire
Sous le sourire maternel :
Il semble à son abri se plaire

Mieux que sur son trône éternel.
Heureuse la femme bénie
Qui fut la Mère du Seigneur !
Qui dira sa gloire infinie,
Qui mesurera son bonheur ?...

CHŒUR DES ANGES ET DES BERGERS.

Du Sauveur dans nos chants exaltons la naissance ;
Célébrons du Seigneur l'amour et la puissance :
Dans les hauteurs des cieux gloire à sa majesté,
Paix sur la terre aux cœurs de bonne volonté !

V.

Le Dieu qui lance le tonnerre,
Dans sa magnifique splendeur,
Voit s'incliner jusqu'à la terre
L'homme abîmé par sa grandeur :
Mais, au sein d'une pauvre étable,
Quand il se fait enfant pour nous,
L'amour qui nous le rend aimable,
Nous fait tomber à ses genoux.

CHŒUR DES ANGES ET DES BERGERS.

Du Sauveur dans nos chants exaltons la naissance ;
Célébrons du Seigneur l'amour et la puissance :
Dans les hauteurs des cieux gloire à sa majesté,
Paix sur la terre aux cœurs de bonne volonté !

Le comte DU GOUT D'ALBRET.

LES BERGERS A LA CRECHE.

Poëme biblique.

I.

C'était par une nuit d'hiver... mais si sereine,
Si douce, qu'on eût dit une nuit de printemps ;
Les astres, dans le ciel, brillaient tous, et la plaine
Exhalait un parfum et de rose et d'encens.

Quelques pâtres, couchés sous un toit de feuillée,
Non loin de leurs troupeaux, sur les bords du [Jourdain,
Veillaient, et, pour charmer l'ennui de leur veillée,
Venaient de commencer ce cantique divin :

« Seigneur ! en quel lieu doit-il naître,
Le Sauveur que nos vœux ne cessent d'implorer ?
Quand donc verrons-nous apparaître
L'ange qui nous dira : Venez tous l'adorer ?... »

II.

Ils chantaient, quand soudain, comme on voit une [étoile
Qui, sillonnant des nuits le triste et sombre voile,
Glisse dans les cieux obscurcis,
Un ange descendit, éclatant de lumière,
Et les bergers alors, la face contre terre,
Tombèrent de frayeur saisis,...

Mais lui : « Ne craignez point ! de la voûte éternelle,
Amis, je vous apporte une bonne nouvelle
Qui de tous fera le bonheur ;
Sachez qu'à Bethléem, suivant la prophétie,
Aujourd'hui même est né le céleste Messie,
Le Christ, le Sauveur, le Seigneur !

« Oui, votre Rédempteur à l'instant vient de naître ;

Allez tous l'adorer.... Voici, pour le connaître :
Vous verrez un petit enfant,
Couché dans une crèche, enveloppé de langes... »
— Et puis, comme il disait, les chœurs sacrés des [anges
Se joignirent à lui sur leurs harpes chantant :

III.

« Gloire au Souverain du tonnerre !
Gloire à lui dans l'immensité !
Gloire au Très-Haut ! paix sur la terre
Aux cœurs de bonne volonté !

« Le temps prédit par les prophètes,
Mortels, s'accomplit aujourd'hui ;
Vers l'Orient levez vos têtes,
L'étoile du Messie à lui !
Pour l'univers plus de ténèbres !
De la nuit les ombres funèbres
Font place à la clarté du jour...
O terre ! tressaille de joie...
Au Sauveur que le ciel t'envoie
Ouvre ton sein avec amour !

« Gloire au Souverain du tonnerre !
Gloire à lui dans l'immensité !
Gloire au Très-Haut ! paix sur la terre
Aux cœurs de bonne volonté !

« A son Seigneur Eve infidèle
Vous ferma la porte des cieux ;
Mais voici qu'une Eve nouvelle
Aujourd'hui la rouvre à vos vœux !...
Dieu s'est souvenu de la femme.
Elle écrase la tête infâme
Du serpent qui trompa son cœur ;
Sois heureuse et fière, ô Marie !
De ses fers l'esclave affranchie
Enfante son libérateur....

« Gloire au Souverain du tonnerre ?
Gloire à lui dans l'immensité !
Gloire au Très-Haut ! paix sur la terre
Aux cœurs de bonne volonté !

« Des flancs d'une Vierge féconde
Il vient de naître en cet instant :
Pâtres, venez !... Le Roi du monde
Dans une étable vous attend.
Chargés d'or, d'encens et de myrrhe,
Bientôt, du fond de leur empire,
A ses pieds les rois étrangers
Viendront déposer leurs hommages ;
Mais il préfère aux dons des mages
Les dons et les vœux des bergers...

« Gloire au Souverain du tonnerre !
Gloire à lui dans l'immensité !
Gloire au Très-Haut ! paix sur la terre
Aux cœurs de bonne volonté ! »

IV.

Soudain les harpes d'or se turent, et les anges
Cessèrent, dans les cieux, leur hymne de louanges,
Et les pâtres dirent entre eux :

« Passons à Bethléem pour savoir la nouvelle
Que l'ange du Seigneur aujourd'hui nous révèle ;
Voyons-la de nos propres yeux... »

Alors de leurs agneaux le plus jeune ils choisirent,
Et puis, en grande hâte, aussitôt ils partirent,
Portant du miel, des fruits, du lait ;
Puis, arrivés au lieu, l'âme toute ravie,
Ils trouvèrent Joseph et la Vierge Marie
Près de l'enfant qui sommeillait.

Là, voyant que, pour eux, de la parole sainte
L'œuvre s'accomplissait, les pasteurs dans l'en- [ceinte
Entrèrent le front incliné ;
Et, prosternés autour de la crèche sacrée,
Racontèrent comment de la voûte azurée
Un ange était venu disant : « Le Christ est né ! »

V.

Près de l'enfant assise, heureuse d'être mère,
Dans une douce extase écoutant les pasteurs,
La Vierge à son bonheur se livrait tout entière :
Que ce bonheur un jour lui coûtera de pleurs !...

Et l'enfant, réveillé, par les cris d'allégresse
De la foule pieuse accourue à l'entour,
Dans la crèche jouait, et puis, avec tendresse,
A Marie, à Joseph souriait tour à tour.

Enfin, après avoir achevé leur message,
Et déposé leurs dons sur le berceau divin,
Les bergers, reprenant leur bâton de voyage,
Regagnèrent joyeux les rives du Jourdain.

Th. Wains-Desfontaines.

SAINT BERNARD.

Quelle est cette figure au teint pâle et ridée,
Où tant d'austérité s'allie à tant d'amour ?
Cette prunelle en feu, d'où l'éclair de l'idée
Jaillit comme un rayon du jour ?
Ce maintien noble et grave, et cette voix austère
Dont le vol embrassant la terre
Commande aux peuples comme aux rois ?
Quel est cet homme enfin, qui met tout en alarmes,
Fait au monde, à son gré, prendre ou poser les [armes,
Et n'a pour armes que la croix ?

C'est Bernard. Sous la haire, au fond des solitudes
Humble moine, il étreint son génie indompté,
Quand tout un siècle est là, qui, las d'incertitudes,
Cherche un homme de volonté.
L'étoile le désigne aux regards de la terre,
Et sa cellule solitaire
Doit dominer le monde entier,
Pareille à la colonne où, rendant ses oracles,
A son peuple infidèle, à travers les miracles,
Dieu traçait lui-même un sentier.

Il se débat en vain : l'étrange destinée
Courbe ce fier génie à mille soins divers ;
L'amour, rude tyran, sur sa tête inclinée
Jette le poids de l'univers ;

Dieu dont, nouveau Jonas, il fuit la main puis-
Brise son âme frémissante [sante,
Qui doit subir l'arrêt fatal ;
Et l'humble anachorète, en son toit de ramée,
A des rois pour clients, des peuples pour armée
Et l'Europe pour piédestal.

Sa parole qu'enflamme un doux et saint délire
Pour retentir au loin domine toute voix ;
Les pontifes par lui daignent se faire élire,
Les rois font bénir leurs pavois ;
Il enchaîne le bras armé par la victoire,
Jusque dans l'orgueil de la gloire
Poursuit d'odieux attentats ;
Tour à tour de l'Eglise il sait briser les chaînes,
Juger les différends, et comprimer les haines
Qui divisent les potentats.

Puis, malade d'amour, son âme haletante
Reprend bientôt vers Dieu son large et libre essor ;
Les rois sont en émoi, les peuples dans l'attente
Du mot qui doit fixer leur sort ;
Mais rois, peuples, soucis, tout tombe au bruit
De la cloche d'un monastère ; [austère
Ce soir Bernard a dit adieu
Aux rumeurs du dehors, à tout penser immonde :
La terre attendra bien ; Bernard se prête au monde,
Mais il ne se donne qu'à Dieu.

Et soudain il se lève : une lueur magique
A passé sur son front de rides sillonné,
Son accent est lugubre et son geste énergique ;
Il redit au monde étonné
Les saints tombeaux foulés par la horde ennemie,
Et Dieu, sur l'Europe endormie
Formulant de sombres arrêts ;
Et sa mâle éloquence arrache à tous des larmes,
Et l'Europe se lève et pousse un cri d'alarmes
Qui fait trembler les minarets.

O pouvoir des vertus ! ascendant du génie !
Le moine n'a parlé que d'austère devoir,
Et quel vainqueur, ceignant l'auréole bénie,
Sur la foule eut plus de pouvoir !
Mais quand il a soufflé sur cette multitude,
S'il revient dans sa solitude,
Qui seule a pour lui des appas,
Comme l'aigle emportant les fruits de sa victoire,
Tout s'ébranle à sa suite, un immense auditoire
Se précipite sur ses pas.

Vantez donc l'éloquence et de Rome et d'Athènes,
O vous, rhéteurs guindés, philosophes étroits ;
Voilà nos Cicérons, voilà nos Démosthènes,
A nous, disciples de la croix ;
Cette parole ardente, humble, inflexible, austère,
Ne se traîne plus terre à terre,
Trompant sous de vains ornements ;
L'homme se sent meilleur aussitôt qu'il l'écoute,
Et vingt siècles après l'âme encor sent et goûte
Ses sublimes enseignements.

L'Europe, quarante ans aux pieds de l'humble
[moine
Déposa ses douleurs, ses besoins et ses droits ;
Tout s'incline, et, voyez, il n'a pour patrimoine
Que la solitude et la croix.
De cette main qui tient les destins de la terre
Il règle un pauvre monastère ;
Oh ! quand, un soir, il exhalait
Ses derniers vœux à Dieu pour l'Eglise et la
[France,
Ce jour-là dut ouïr un long cri de souffrance.....
L'âme d'un siècle s'en allait !

A. Devoille.

BETHLÉEM.

Dans Bethléem, cité du pays de Juda,
Que d'un œil complaisant Dieu toujours regarda,
David naquit ; David qui, nourri sous le chaume,
D'Israël tout entier gouverna le royaume ;
Et de son sang illustre un enfant aujourd'hui
Y va naître plus grand et plus divin que lui ;
Car des hauteurs du ciel au centre de la terre,
Vainqueur, il étendra son règne salutaire.
Que ton nom, Bethléem ! soit donc béni deux fois !
A l'heure où du sommeil tout suit les douces lois,
Du temps d'Hérode, au fond d'une humble bergerie,
Sous les yeux de Joseph la pudique Marie
Devint mère, et soudain le front du nouveau-né
De gloire, dans la nuit, resplendit couronné.
La perle et le saphir des pompeux diadèmes
De son futur pouvoir ne sont point les emblèmes ;
Il n'a d'autre palais qu'une étable, et son lit
N'est pas un berceau d'or que la pourpre embellit ;
Du lin qui le revêt la couleur argentine
Est l'unique ornement de sa robe enfantine,
Et ce blanc vêtement, présage de candeur,
Annonce qu'il fuira l'éclat de la grandeur ;
Parmi les malheureux son destin est de vivre,
Et, repoussant la coupe où le plaisir s'enivre,
Son orgueil, s'il en a, sera d'avoir été
Le roi de l'infortune et de la pauvreté.
La terre, qui s'émeut au bruit de sa naissance,
Accourt la saluer avec reconnaissance ;
Par un ange avertis, les pâtres d'alentour
Arrivent les premiers, et chacun tour à tour
Apportant son tribut, humblement le dépose
Sur la paille sacrée où l'Enfant-Dieu repose.
Des palais de l'Asie on voit venir encor
Trois Mages dont les pas suivent l'étoile d'or,
Qui, flambeau voyageur allumé sur leur tête,
Jusques à Bethléem les conduit et s'arrête.
A peine ils sont entrés en se réjouissant,
La nuit cesse ; les feux d'un jour éblouissant
De l'étable profonde ont parcouru l'enceinte,
Tandis que sur Jésus d'une auréole sainte
Le cercle inattendu manifeste à leurs yeux
De la Divinité le signe radieux.
Immobiles d'abord, leur silence l'admire ;
Puis, mettant à ses pieds l'or, l'encens et la myrrhe,

Ils semblent, implorant ses bénédictions,
Le proclamer déjà prince des nations.
Un candide sourire accueille ces hommages ;
Mais les riches présents prodigués par les Mages,
Les colliers de rubis et les voiles soyeux,
Dont l'éclat eût rendu tout autre enfant joyeux,
Charment moins ses regards que les simples guir-
[landes,
De l'amour des bergers gracieuses offrandes,
Et les tendres agneaux, ce symbole innocent
Du mal et du péché rachetés par le sang.
On dirait que son cœur, devinant la souffrance,
Du martyre conçoive une vague espérance,
Et sente, rédempteur des peuples et des rois,
Qu'étant né dans la crèche, il mourra sur la croix.
Mais, sans lire d'avance empreint sur son visage
D'un trépas solennel le douloureux présage,
Les Mages, les pasteurs, voyant dans sa beauté
L'emblème d'une aimable et douce royauté,
Prosternés jusqu'au sol, adorent le Messie,
Le Maître que promit l'antique prophétie,
Le Christ Emmanuel, qui sous un seul drapeau
Des Juifs et des Gentils conduira le troupeau.
Leurs voix, solennisant son heureuse venue,
Remplissent le bercail, et du haut de la nue
Le chœur des Séraphins en suaves accords
D'une hymne d'allégresse épanche les trésors.
De ce vaste concert le double écho révèle
Des hommes et de Dieu l'alliance nouvelle,
Et, du pardon céleste espérant la faveur,
L'univers se réveille en chantant son Sauveur.

A. Bignan.

LA BIBLE.

Qui n'a relu souvent, qui n'a point admiré
Ce livre par le ciel aux Hébreux inspiré ?
Il charmait à la fois Bossuet et Racine.
L'un, éloquent vengeur de la cause divine,
Semblait, en foudroyant des dogmes criminels,
Du haut de Sinaï tonner sur les mortels;
L'autre, de traits plus fiers ornant la tragédie,
Portait Jérusalem sur la scène agrandie.
Rousseau saisit encor la harpe de Sion,
Et son rhythme pompeux, sa noble expression,
S'éleva quelquefois jusqu'au chant des Prophètes.
Imitez cet exemple, orateurs et poëtes;
L'enthousiasme habite aux rives du Jourdain,
Aux sommets du Liban, sous les berceaux d'Eden.
Là, du monde naissant vous suivez les vestiges,
Et vous errez sans cesse au milieu des prodiges.
Dieu parle : l'homme naît ; après un court sommeil,
Sa modeste compagne enchante son réveil.
Déjà fuit son bonheur avec son innocence.
Le premier juste expire; ô terreur ! ô vengeance !
Un déluge engloutit le monde criminel :
Seule, et se confiant à l'œil de l'Eternel,
L'Arche domine en paix les flots du gouffre immense,
Et d'un monde nouveau conserve l'espérance.

Patriarches fameux, chefs du peuple chéri,
Abraham et Jacob, mon regard attendri
Se plaît à s'égarer sous vos paisibles tentes ;
L'Orient montre encor vos traces éclatantes,
Et garde de vos mœurs la simple majesté.
Au tombeau de Rachel je m'arrête attristé,
Et tout à coup son fils vers l'Egypte m'appelle.
Toi, qu'en vain poursuivit la haine fraternelle,
O Joseph, que de fois se couvrit de nos pleurs
La page attendrissante où vivent tes malheurs !
Tu n'es plus : ô revers ! près du Nil amenées,
Les fidèles tribus gémissent enchaînées.
Jéhovah les protége : il finira leurs maux.
Quel est ce jeune enfant qui flotte sur les eaux ?
C'est lui qui des Hébreux finira l'esclavage.
Fille des Pharaons, courez sur le rivage ;
Préparez un abri, loin d'un père cruel,
A ce berceau chargé des destins d'Israël.
La mer s'ouvre : Israël chante sa délivrance.
C'est sur ce haut sommet, qu'en un jour d'alliance,
Descendit avec pompe, en des torrents de feu,
Le nuage tonnant qui renfermait un Dieu.
Dirais-je la colonne et lumineuse et sombre,
Et le désert témoin de merveilles sans nombre,
Aux murs de Gabaon le soleil arrêté,
Ruth, Samson, Débora, la fille de Jephté,
Qui s'apprête à la mort, et, parmi ses compagnes,
Vierge encor, va deux mois pleurer sur les monta-
[gnes ?
Mais les Juifs aveuglés veulent changer leurs lois,
Le ciel, pour les punir, leur accorde des rois.
Saül règne; il n'est plus : un berger le remplace ;
L'espoir des nations doit sortir de sa race.
Le plus vaillant des rois du plus sage est suivi.
Accourez, accourez, descendants de Lévi,
Et du temple éternel venez marquer l'enceinte.
Cependant dix tribus ont fui la cité sainte.
Je renverse en passant les autels des faux dieux,
Je suis le char d'Elie emporté dans les cieux.
Tobie et Raguel m'invitent à leur table.
J'entends ces hommes saints, dont la voix redoutable,
Ainsi que le passé, racontait l'avenir.
Je vois, au jour marqué les empires finir.
Sidon, reine des eaux, tu n'es donc plus que cendre !
Vers l'Euphrate étonné quels cris se font entendre?
Toi qui pleurais, assis près d'un fleuve étranger,
Console-toi, Juda, tes destins vont changer.
Regarde cette main vengeresse du crime,
Qui désigne à la mort le tyran qui t'opprime.
Bientôt Jérusalem reverra ses enfants;
Esdras, et Machabée, et ses fils triomphants,
Raniment de Sion la lumière obscurcie.
Ma course enfin s'arrête au berceau du Messie.

De Fontanes.

LA BIBLE.

Son authenticité, son autorité.

Dans ce Livre par eux de tout temps révéré
Le nombre des mots même est un nombre sacré (1) :

(1) Rien n'est plus surprenant que l'application et l'industrie que les Juifs ont apportées pour pré-

Ils ont peur qu'une main téméraire et profane
N'ose altérer un jour la Loi qui les condamne,
La Loi qui de leur long et cruel châtiment
Montre à leurs ennemis le juste fondement.
Du Dieu qui les poursuit annonçant la justice,
Ils vont porter partout l'arrêt de leur supplice ;
Sans villes et sans rois, sans temples, sans autels (1),
Vaincus, proscrits, errants, l'opprobre des mortels,
Pourquoi de tant de maux leur demander la cause ?
Va prendre dans leurs mains le Livre qui l'expose.
Là, tu suivras ce peuple et liras tour à tour
Ce qu'il fut, ce qu'il est, ce qu'il doit être un jour.
Je m'arrête, et, surpris d'un si nouveau spectacle,
Je contemple ce peuple ou plutôt ce miracle.
Nés d'un sang qui jamais dans un sang étranger,
Après un cours si long, n'a pu se mélanger ;
Nés du sang de Jacob, le père de leurs pères,
Dispersés, mais unis, ces hommes sont tous frères.
Même religion, même législateur ;
Ils respectent toujours le nom du même auteur ;
Et tant de malheureux répandus dans le monde
Ne sont qu'une famille éparse et vagabonde.
Mèdes, Assyriens, vous êtes disparus ;
Parthes, Carthaginois, Romains, vous n'êtes plus ;
Et toi, fier Sarrasin, qu'as-tu fait de ta gloire ?
Il ne reste de toi que ton nom dans l'histoire.
Ces destructeurs d'Etats sont détruits par le temps,
Et la terre cent fois a changé d'habitants,
Tandis qu'un peuple seul, que tout peuple déteste,
S'obstine à nous montrer son déplorable reste (2).

LOUIS RACINE.

A MA BIBLIOTHÈQUE.

Enfin je vous retrouve, ô mes chères délices,
Fidèles médecins à mes maux si propices,
Doux soleils de mes jours, clairs flambeaux de mes nuits,
Confidents de mes soins, charmes de mes ennuis,
Vous qui, malgré la mort et ses noires ténèbres,
Etes par vos clartés au monde si célèbres,
Miroirs de la vertu, précepteurs des humains,
Ornements de vos temps, illustres écrivains,
Philosophes profonds, raffinés politiques,
Doctes grammairiens, ingénieux critiques,
Poëtes merveilleux, éloquents orateurs,
Sages historiens, vénérables docteurs,
Saints Pères dont l'Eglise admire les oracles,
Enfin pour vous revoir j'ai forcé tous obstacles,

server la Loi de toute corruption qui aurait pu s'y glisser ou par l'ignorance des copistes ou par la malice de leurs ennemis. Ils ont inventé pour cela la Masore, qu'ils ont appelée *la haie de la Loi* et qui consiste, 1° à marquer par des points-voyelles tous les mots dont l'usage auparavant fixait la lecture ; 2° à compter toutes les sections, les chapitres, les mots et les lettres des mots, les *a*, les *b*, etc, de chaque livre et de tous les livres ensemble.

(*Note de l'auteur.*)

(1) C'est ce que dit le prophète Osée : *Sedebunt filii Israel sine rege et sine principe et sine sacrificio et sine altari.*

(*Note de l'auteur.*)

Et brisé ces liens si doux et si charmants
Dont l'aveugle fortune arrête ses amants.
Elle m'a présenté ses plus douces caresses,
Elle m'a fait ouïr ses plus grandes promesses,
Et m'a montré des rangs dont l'éclat glorieux
Pouvait tromper mon cœur et m'éblouir les yeux.
Mais la grâce du ciel qui daigne être mon guide,
A fermé mon oreille à cette voix perfide,
M'a délivré du piége, et m'a fait clairement
Reconnaître l'erreur de son enchantement.
Mes livres, qu'avec vous j'espère des journées
Loin du trouble et du bruit douces et fortunées !
Tantôt, sans le travail d'un voyage ennuyeux,
Je ferai le chemin que fait l'astre des cieux,
Et verrai ces pays, où, brillant de lumière,
Sur le clair horizon il ouvre sa carrière.
Je verrai cette Chine où l'on trouva les arts
Que l'Europe tenait de Minerve et de Mars ;
Ces canons dont le bruit est l'effroi de la guerre,
Que l'on peut appeler les foudres de la terre,
Et cette imprimerie, à qui de tant d'auteurs
Sa vanité devait les profanes labeurs.
Je verrai de Memphis les hautes pyramides,
Que respectent les ans dans leurs courses rapides,
Et ce Nil merveilleux qui de son sein profond
Sur l'Egypte répand un limon si fécond.
Je verrai cette ville entre deux mers assise,
Dont le grand Constantin fit la noble entreprise,
Et qui, par un destin aux Chrétiens si honteux,
De l'orgueil ottoman est le trône pompeux.
La Grèce m'offrira de tant de républiques,
Dont elle se vantait, les funestes reliques :
Grèce, qui des neuf sœurs jadis fut le séjour,
L'école de sagesse, et l'école d'amour,
Mais qui, sous le tyran dont on la voit esclave,
N'a plus rien de savant, de poli, ni de brave,
Et qui nous fait bien voir, en sa calamité,
De l'humaine grandeur la frêle vanité.
La superbe Venise, à nulle autre seconde,
A mes yeux semblera naître du sein de l'onde,
Et j'entendrai le cri du lion rugissant
Qui foule sous ses pas les cornes du croissant.
Rome dont le destin, soit en paix, soit en guerre,
Est de se voir toujours la reine de la terre,
Etalera pour moi ses nouvelles beautés,
Et les restes pompeux de ses antiquités :
Ce vaste Colysée et ce haut Capitole,
Dont le superbe nom par tout le monde vole ;

(2) Trois choses remarquables sur les Juifs : 1° leur grand nombre, malgré le carnage horrible qui s'en est fait sous les empereurs romains et dans plusieurs persécutions qu'ils ont essuyées depuis ; 2° leur dispersion et leur durée sur toute la terre, malgré la haine de toutes les nations ; 3° leur attachement à leur loi, malgré la raison, qui leur dit que le temps de cette loi est passé. Ce peuple, qui, sous ses prophètes, sous ses rois, à la vue même de leur temple, était toujours prêt à embrasser les religions étrangères, est resté depuis sa ruine constamment attaché à la sienne, pour être de la nôtre une preuve continuelle et vivante.

(*Note de l'auteur.*)

Ces aiguilles, ces bains, et ces arcs triomphaux,
Monuments éternels d'héroïques travaux.
De là passant les mers et les Alpes chenues
Qui menacent les cieux de leurs pointes cornues,
Je verrai, sous le nord, ces plaines, ces vallons
Où règnent en fureur les bruyants aquilons,
Et d'où sortait jadis, d'un accord redoutable,
De peuples indomptés un déluge effroyable.
Enfin, sans traverser les abîmes des eaux,
Dont le sein se fendit à des Typhis nouveaux,
Je verrai l'autre pôle, et ces riches provinces
Où l'Ibère a détruit les peuples et les princes,
Et porté par des mœurs dont le ciel eut effroi
Les crimes de l'Europe, en y portant la foi.
Tantôt je chercherai dans le docte Lycée
La vérité qu'il croit chez lui s'être laissée.
J'irai dans le Portique, et verrai dans ce lieu,
Par d'orgueilleux discours, d'un sage faire un dieu ;
J'entendrai de Platon la célèbre doctrine,
Qui de la sainte foi se trouve si voisine,
Et j'entrerai sans peur dans ces jardins heureux
Que le nom de leur maître a rendus si fameux,
Où je verrai donner à toute la nature
Un visage nouveau par le docte Epicure.
Mais je reconnaîtrai, dans les égarements
De ceux que la sagesse appelle ses amants,
Combien faible, trompeuse, inconstante, incertaine,
Infidèle et superbe est la sagesse humaine,
Qui n'a de la vertu qu'un fantôme orgueilleux,
Qui ne sert à l'esprit qu'à le rendre douteux,
Qui tombe en s'élevant sur la voûte étoilée,
Qui trouve à ses regards la nature voilée,
Et qui, loin de percer les ombres de son sein,
N'en voit pas le visage et le moindre dessein.
Tantôt les orateurs de la Grèce savante,
Ceux que Rome entendit, ceux dont Rome se vante,
Charmeront mes esprits par ces discours vainqueurs,
Qui les firent jadis régner sur tous les cœurs.

O cygnes merveilleux, qui, sur les bords du [Tibre,
Avez chanté d'un air et si noble et si libre,
Qu'à jamais de chanter vous donnerez la loi,
Que vos doux entretiens seront charmants pour [moi !
Illustre Mantouan, à qui le grand Enée,
Doit sur les bords latins sa haute destinée,
Soit que de tes pasteurs je lise les chansons,
Soit que des laboureurs je lise les leçons,
Soit que de ton héros je lise les conquêtes,
Les naufrages, les jeux, les amours et les fêtes,
J'admirerai toujours ta douce majesté,
Ton jugement, ton choix et ta solidité ;
Et de tes vers pompeux les beautés naturelles
Auront toujours pour moi mille grâces nouvelles.

Vous, que de notre vie on nomme le flambeau,
Par qui la vérité nous paraît sans bandeau,
Sages distributeurs des trésors de la gloire,
Ministres généreux du temple de mémoire,

Si je veux avec vous occuper mon loisir,
Me trouverai-je pas empêché de choisir ?
Ne m'offrirez-vous pas les gestes les plus rares,
Et des peuples polis et des peuples barbares ?
Ne m'offrirez-vous pas les fidèles portraits
Des héros de la guerre et de ceux de la paix ?
Ne montrerez-vous pas, dans la chute des princes,
Dans le renversement de leurs grandes provinces,
Dans leur gloire étouffée, et leur trône abattu,
Ou malgré leur puissance ou malgré leur vertu,
Que Dieu, d'une sagesse en ses conseils profonde,
Change, comme il lui plaît, les empires du monde,
Et que son règne seul sans trouble et sans danger
Sur lui-même établi ne peut jamais changer.

Mais ce sera par vous, ô vénérables Pères,
Que je découvrirai ses plus sacrés mystères,
Que je rencontrerai des remèdes puissants
Pour guérir tous mes maux, et pour vaincre mes [sens.
Merveilleux Augustin, ta savante lecture
Sera de mon esprit la sainte nourriture,
Et, par ces vérités que tu pris dans les cieux,
Aux mortelles grandeurs tu fermeras mes yeux ;
Tu me détromperas de leur aveugle estime,
Sans me rendre insolent, me rendras magnanime,
Et de mes passions me faisant le vainqueur,
Conserveras ma joie et la paix de mon cœur !
Enfin, glorieux morts, qui, depuis tant de lustres,
Etes toujours charmants, êtes toujours illustres,
Dans un profond repos, avec votre secours,
Loin du monde bruyant je coulerai mes jours.
Le soin de mon troupeau par son inquiétude,
N'aigrira point pour moi la douceur de l'étude ;
Mais par de doux emplois occupant mon loisir,
L'amour dans le travail trouvera le plaisir.

Antoine Godeau.

LA BIENFAISANCE.

ODE.

Déesse, idole du vulgaire,
Toi qui, reine de l'univers,
Toujours redoutable et légère,
Donne des sceptres ou des fers ;
Le peuple, ébloui des richesses,
Envie à ceux que tu caresses
Des biens trop souvent dangereux.
A tous ces grands le cœur du sage
Envie un plus noble avantage :
Ils peuvent faire des heureux.

Bienfaisance, ô vertu sacrée !
Noble attribut des immortels,
Pour toi l'homme, aux beaux jours d'Astrée,
Eleva les premiers autels.
Dans ce soleil dont l'influence
De nos fruits mûrit la semence,
C'est toi que l'homme révérait ;
Dans tous ces globes de lumière
Qui suivent pour nous leur carrière,
C'est toi seule qu'il adorait.

De ce Dieu dont la main puissante
Soutient notre fragilité,
La voix ineffable et touchante
M'annonce la divinité.
S'il ne se montrait à la terre
Qu'au bruit affreux de son tonnerre,
Armé de ses flèches de feu,
A ces traits je pourrais connaître
L'arbitre du monde et mon maître ;
Je chercherais encore un Dieu.

La nature prudente et sage,
Unit tous les hommes entre eux ;
Ta main, confirmant son ouvrage,
Resserre ces utiles nœuds :
C'est toi dont le charme nous lie
A nos maîtres, à la patrie,
Aux auteurs même de nos jours ;
C'est toi dont la vertu féconde
Réunit l'un et l'autre monde
Par un commerce de secours.

Des fortunes, à ta présence,
Disparaît l'inégalité ;
Par toi les biens de l'opulence
Sont les biens de la pauvreté ;
Sans toi la puissance suprême,
Et la pompe et le diadème,
Brillent d'un éclat odieux :
Sans toi sur ce globe où nous sommes,
Les rois sont les tyrans des hommes ;
Ils sont par toi rivaux des dieux.

A ce monarque, ton image,
Qui nous dicte tes sages lois,
Sur nos respects et nos hommages
Tu donnes d'invincibles droits.
C'est toi, divine bienfaisance,
Qui règles la juste puissance
Que le ciel remit dans ses mains :
Il sait qu'un pouvoir légitime
Est le privilége sublime
D'être bienfaiteur des humains.

Que pour des âmes généreuses
Un droit si noble est précieux !
O vous, familles malheureuses
Que la honte cache à nos yeux,
Mortels, mes semblables, mes frères,
Dans quels asiles solitaires
Allez-vous cacher vos douleurs?
Heureux qui finit vos alarmes !
La gloire d'essuyer vos larmes
Vaut tous les lauriers des vainqueurs.

Ah ! malgré vous mon cœur avide
Va trouver votre affreux réduit :
J'y vole, la pitié me guide ;
Son flambeau sacré me conduit.
Je perce ces tristes ténèbres,
Je découvre ces lieux funèbres ..
O grands ! brillez dans vos palais ;
Asservissez la terre entière :

Sur le pauvre, dans sa chaumière,
Je vais régner par mes bienfaits.

Viens, je t'offre un bras secourable ;
Viens, malgré tes destins jaloux,
Revis, famille déplorable...
Quoi ! tu tombes à mes genoux !
Tes yeux, éteints par la tristesse,
Versent des larmes de tendresse
Sur la main qui finit tes maux.
Tu crois voir un dieu tutélaire ;
Non, je suis homme : à leur misère
Je viens arracher mes égaux.

Ne crains pas que mon âme altière,
S'armant d'un faste impérieux,
Offense ta pauvreté fière,
Et souille mes dons à tes yeux.
Malheur au bienfaiteur sauvage
Qui veut forcer le libre hommage
Des cœurs que ses dons ont soumis,
Dont les bienfaits sont des entraves,
Qui veut acheter des esclaves,
Et non s'attacher des amis !

Vous, dont l'insolente richesse,
Humiliant les malheureux
Offense, en l'aidant, leur détresse,
Sachez l'art d'être généreux;
L'homme s'élève quand il donne :
L'orgueil ménagé lui pardonne
Des avantages qu'il n'a pas ;
Mais souvent, de la bienfaisance
Méconnaissant la jouissance,
Les bienfaiteurs sont des ingrats.

Par une morgue extravagante,
Aux bienfaits n'ôtons point leur prix ;
De la bienfaisance arrogante
Les dons blessent les cœurs flétris :
Par les eaux du torrent sauvage
Qui porte en courant le ravage,
Le sillon n'est point fécondé ;
Et par la pluie impétueuse,
De la semence infructueuse
Le germe périt, inondé.

Mais lorsque la douce rosée
Abreuve et les fruits et les fleurs,
La campagne fertilisée
Reprend la vie et les couleurs.
Ainsi, dans l'âme libre et fière,
Jamais de la grandeur altière
Les bienfaits n'ont fructifié ;
L'orgueil révolté les repousse ;
Mais que la bienfaisance est douce
Quand elle vient de l'amitié !

Oui, toujours de la bienfaisance
Le prix dépend du bienfaiteur,
Et la juste reconnaissance
Avant les dons juge le cœur.
Tout est sacré dans la misère ;

Souvent son offrande légère
Des plus doux nœuds nous enchaîna ;
L'orgueil lui-même lui pardonne,
Et la valeur de ce qu'on donne
Se mesure sur ce qu'on a.

J'admire cet arbre robuste,
Fertile en fruits délicieux ;
Mais tout à coup d'un maigre arbuste
L'indigence attire mes yeux ;
En vain à travers son feuillage,
Une haie inculte et sauvage
N'offre qu'une aride moisson ;
J'aime sa grâce pastorale,
Et sa pauvreté libérale,
Et l'humble tribut d'un buisson.

Hélas ! la superbe opulence
Est économe de bienfaits ;
Et sans peine la bienfaisance
Compte les heureux qu'elle a faits.
J'ai vu le temps où ma fortune,
Bravant la misère importune,
Pouvait soulager le malheur ;
Elle a fui, mais mon sort funeste
Trouve dans le peu qui me reste
De quoi soulager la douleur.

Oui, je hais la pitié farouche
D'un grand superbe et dédaigneux ;
Oui, le blasphème est dans sa bouche
Lorsque l'orgueil est dans ses yeux;
Enflé d'une vaine arrogance,
Même en exerçant sa clémence
Il aime à me faire trembler ;
Et, lorsqu'il soutient ma faiblesse,
Son orgueil veut que je connaisse
Que son bras pouvait m'accabler.

Ainsi nous voyons sur nos têtes
Ces nuages noirs et brûlants
Qui portent les feux, les tempêtes,
Et les orages dans leurs flancs ;
Tandis que sur nos champs arides
Ils versent ces torrents rapides
Qui vont au loin les arroser,
Armés des éclairs, du tonnerre,
Même en fertilisant la terre
Ils menacent de l'embraser.

DELILLE.

LA BIENFAISANCE ET LES VERTUS,

LES SEULS BIENS DURABLES.

Comme, aux jours de l'automne, en des sillons fertiles
Le sage laboureur répand les grains utiles
Dont le germe fécond, dans la terre humecté,
Forme durant l'hiver les trésors de l'été :
Ainsi des biens mortels l'économe fidèle,
Qui sur les malheureux les épanche avec zèle,
Sème des fruits de vie en des champs précieux,
Dont la moisson s'élève et mûrit dans les cieux.

Vous voyez ces torrents qui tombent des nuages,
Soudains tributs de l'air, nés du sein des orages ;
Mais tout n'en ressent pas les humides faveurs.
Là, vous n'apercevrez que verdure et que fleurs ;
Ici l'herbe languit, ou meurt à peine éclose,
Dans le terroir ingrat qu'en vain le ciel arrose.
Qu'importe que vos dons souvent soient mal placés?
Dieu qui veille sur nous, les voit, et c'est assez.
L'abus au bienfaiteur n'en est jamais funeste ;
Et, si l'emploi se perd, du moins le bienfait reste.
Ce sont là les vertus, les trésors assurés
Qui ne périssent point, et par qui vous vivrez :
Elles sont au tombeau nos compagnes fidèles,
Et la mort et l'enfer se tairont devant elles.
Ne fondez point ailleurs vos vœux ni votre espoir.
Quand vous auriez du trône exercé le pouvoir,
Quand de siècles sans nombre, au gré de votre envie,
Le ciel aurait tissu le cours de votre vie ;
Quand pour vous chaque jour eût créé des plaisirs,
Et que chaque instant même eût comblé vos désirs,
Ce sont des jours perdus, des instants inutiles,
Si vous n'avez prévu ces repentirs stériles,
Et ces derniers moments d'ennui, d'obscurité,
Qui vous diront trop tard que tout fut vanité.
Tout le fut, le plaisir, la jeunesse et la joie :
Vous crûtes en jouir, le temps en fit sa proie ;
Il vous en laissait l'ombre, elle fuit à son tour.
Bientôt vos yeux éteints ne verront plus le jour.
Sur vos fronts sillonnés la pesante vieillesse
Imprimera l'effroi, gravera la tristesse ;
Ses frimas détruiront vos cheveux blanchissants,
Vous perdrez le sommeil, ce charme de nos sens ;
Les mets n'auront pour vous que des amorces vaines,
Vous serez sourds aux chants de vos jeunes sirènes;
Vos corps appesantis, sans force et sans ressorts,
Feront pour se traîner d'inutiles efforts.
La mort, d'un cri lugubre, annoncera votre heure,
L'éternité pour vous ouvre alors sa demeure :
On verse quelques pleurs suivis d'un prompt oubli.
Le corps, né de la fange, y rentre enseveli,
Et l'esprit, remonté vers sa source divine,
Va chercher son arrêt où fut son origine.

LE FRANC DE POMPIGNAN.

LA BIENFAISANCE, SES CHARMES.

Les arts, ô mon ami, dès ma tendre jeunesse,
Des plaisirs les plus doux m'ont fait sentir l'ivresse.
Mais protéger le faible, inspirer la vertu,
Est un plaisir plus grand, qui m'était inconnu.
Ah ! quand l'heureux fermier, l'innocente fermière
Accourent, pour me voir, au seuil de leur chaumière;
Lorsque j'ai rassemblé ce peuple agriculteur
Qui veille, rit et chante, et me doit son bonheur :
Quand je me dis, le soir, sous mon toit solitaire :
J'ai fait, ce jour encor, le bien que j'ai pu faire ;

Mon cœur s'épanouit : j'éprouve en ce moment,
Une céleste joie, un saint ravissement ;
Et ce plaisir divin souvent se renouvelle.
Le temps n'en détruit pas le souvenir fidèle ;
On en jouit toujours, et, dans l'âge avancé,
Le présent s'embellit des vertus du passé.
Du temps, vous le voyez, j'ai senti les outrages :
Déjà mes yeux éteints sont chargés de nuages ;
Mon corps est affaissé sous le fardeau des ans ;
Mais sans glacer mon cœur, l'âge affaiblit mes sens ;
J'embrasse avec ardeur les plaisirs qu'il me laisse ;
De cœurs contents de moi j'entoure ma vieillesse ;
Je m'occupe, je pense, et j'ai pour volupté
Ce charme que le ciel attache à la bonté.

Ainsi, dans tous les temps, jouit le cœur du sage,
Et son dernier soleil, brille encor sans nuage.
Oui, l'arbitre éternel des êtres et des temps
Réserve des plaisirs à nos derniers instants.

O Dieu ! par qui je suis, je sens, j'aime et je pense,
Reçois l'hommage pur de ma reconnaissance.
Que nos voix, notre encens s'élèvent jusqu'à toi ;
Qu'ils volent de la terre au trône de son roi.
Du vide, du chaos, des ténèbres profondes,
Tu fis sortir le jour, l'harmonie et les mondes,
Et quand ta main puissante eut semé dans les cieux
Les globes éclairés, les soleils radieux,
Aux êtres animés tu donnas l'existence,
Pour épancher sur eux ta vaste bienfaisance ;
Tu répandis la vie et la fécondité
Sur les mondes errants dans ton immensité ;
Ta main sur leur surface étendit les campagnes,
Creusa le lit des eaux, éleva les montagnes,
Suspendit les vapeurs, fit murmurer les vents,
Nourrit les végétaux et les êtres vivants,
Le temps, suivi des jours, des saisons, des années,
Ramena tes faveurs, l'une à l'autre enchaînées ;
Tu nous donnas la terre et l'ordre d'en jouir ;
Tu nous donnas des sens, un cœur et le plaisir,
Et l'aimable vertu, cette intrépide amie,
Le guide, le soutien, le charme de la vie. [mains,
Grand Dieu ! c'est dans tes champs embellis par tes
Que ta voix paternelle appelle les humains :
Ta bonté s'y déploie avec magnificence ;
C'est là que l'abondance amène l'abondance.
J'ai vécu, jeune encor, dans ces champs fortunés ;
Là, j'ai vu les vrais biens qui nous sont destinés ;
Et, philosophe heureux, homme content de l'être,
Je viens de ses présents rendre grâce à mon maître.

SAINT-LAMBERT.

BIENFAISANCE ET RECONNAISSANCE.

Deux déités qui de leur main féconde
Versent la paix et le bonheur du monde,
Servant dans ses desseins le Dieu de l'univers,
Joignent d'un double nœud tous les êtres divers.
C'est toi, divine Bienfaisance!
C'est toi, sa digne sœur, tendre Reconnaissance !
Grâce à ces deux divinités,
Des services rendus, des bienfaits acquittés,
L'esprit social se compose ;
Tout se tient dans le monde entier :
Voyez cet arbrisseau dont le suc nourricier
Court abreuver la fleur nouvellement éclose ;
Le rosier de sa sève alimente la rose,
Et la rose à son tour embaume le rosier :
Ainsi l'aimable Bienfaisance
Répand ses dons consolateurs ;
Ainsi le doux encens de la Reconnaissance
Rend hommage à ses bienfaiteurs.
Le cœur se plaît à comparer entre elles
Ces deux sœurs, qui devraient, compagnes éternelles,
Pour consoler le genre humain,
Marcher toujours ensemble en se donnant la main,
Et qui souvent, hélas ! l'une à l'autre infidèle,
Brisent leur chaîne mutuelle,
En se séparant en chemin.
Toutes deux ont leur caractère,
Et leur penchant et leur pouvoir :
L'une de l'autre est tributaire ;
L'une aspire à donner, et l'autre aime à devoir ;
L'une offre avec bonté, l'autre accepte sans honte.
Par un instinct doux et puissant
La Reconnaissance remonte,
Et la Bienfaisance descend.
L'une appartient à la faiblesse,
L'autre au pouvoir ; l'une de la richesse
Verse le superflu sur l'indigence en pleurs ;
L'autre, à sa sœur, pour récompense,
Portant les hommages des cœurs,
Sur la douce correspondance,
Des obligés, des bienfaiteurs,
Des besoins et de l'abondance
Fonde l'utile dépendance
Des protégés, des protecteurs,
Du savoir et de l'ignorance,
Des grands et des petits, et du peuple et du roi ;
L'une suit le bienfait, et l'autre le devance ;
Et, pour mieux peindre encor leur différence,
L'une c'est vous, l'autre c'est moi.
Mais quelques traits encor manquent au parallèle :
De toutes deux la grâce naturelle
Sait nous plaire et nous attacher :
Mais l'une aime à paraître et l'autre à se cacher.
L'oubli sied à la Bienfaisance :
Créancière sans défiance,
Jamais envers son débiteur
Sa généreuse insouciance,
D'un impitoyable exacteur
Ne se permit l'avide impatience ;
Au lieu d'arracher à nos cœurs
Le prix forcé de ses faveurs,
De son noble abandon l'oublieuse indulgence
Laisse à d'orgueilleux protecteurs,
De leur tyrannie obligeante
Les officieuses hauteurs,
Et de leur mémoire exigeante
Les souvenirs persécuteurs.
Mais si l'oubli sied à la Bienfaisance

Le souvenir convient à la Reconnaissance ;
Il exerce sur elle un pouvoir souverain ;
Elle retient des dons l'image impérissable ;
Par elle les bienfaits sont gravés sur l'airain,
Et les injures sur le sable ;
Par elle notre cœur s'acquitte à peu de frais.
Ces liens qu'à mon bras votre main entrelace
A vous m'enchaînent à jamais :
Reconnaître les dons et donner avec grâce
Voilà le code des bienfaits,
Qui depuis longtemps est le nôtre.
A tous les cœurs bien nés l'un et l'autre est com-
[mun :
Votre âme vient d'éprouver l'un,
La mienne jouira de l'autre ;
Ainsi des nœuds bien chers se forment entre nous.
Bien faire c'est jouir, et bien sentir c'est rendre ;
L'un marque une âme noble, et l'autre une âme
[tendre.
Votre rôle est plus beau, mais le mien est plus
[doux.
Voyez combien de délices rassemble
Ma juste sensibilité ;
Vous chérir c'est aimer ensemble
L'esprit, la grâce et la bonté.

DELILLE.

BIENFAITS DU CREATEUR.

Porte aux cieux, ô mon âme, une hymne solennelle ;
Chante du Tout-Puissant la grandeur éternelle,
Et bénis le Seigneur.
Vaste océan de gloire et majesté première,
Roi des rois, tu revêts d'un manteau de lumière
Ta sublime splendeur.

Ton firmament étale une superbe tente,
Et, déployant au loin sa richesse éclatante,
T'offre un dais somptueux.
Sur les ailes des vents, sur un char de nuages,
Tes ministres zélés, tes rapides messages
Volent impétueux.

Quand la terre chancelle en sa course timide,
Ton pouvoir l'affermit sur sa base solide
Qui brave tous les temps ;
Et son front qu'environne une humide ceinture,
Par tes soins, s'enrichit des dons de la nature,
Des grâces du printemps.

L'onde, aux plus hauts sommets, roule sa folle
[audace.
Ton courroux retentit ; ta foudre au loin menace,
Et l'océan pâlit.
Les vallons sont creusés ; les monts lèvent leur
[cime ;
La mer frémit, se tait, et dans son vaste abîme
Tombe et s'ensevelit.

Soudain le bruit des eaux s'élance des montagnes ;
Les fleuves bienfaisants arrosent les campagnes
De leur fertilité ;
Les tribus d'animaux s'arrêtent à leur source,

Et les oiseaux du ciel rafraîchissent leur course
Dans le flot argenté.

De sa main Dieu planta le cèdre, roi superbe ;
Fit bondir le chevreuil, sortir du sein de l'herbe
La grappe au front vermeil ;
Et, se précipitant aux profondeurs des nues,
L'aigle au vol effréné prit les routes connues
Des rayons du soleil.

O monarque des jours, soleil inaltérable,
Répands, à longs flots d'or, d'une urne inépuisable
Tes bienfaits éclatants :
Et toi, l'âme des nuits, ô lune solitaire,
De tes molles clartés peins l'émail de la terre,
Et divise les temps.

Dans la nuit, exerçant leurs terribles ravages,
A travers les forêts, de cent monstres sauvages
Court la faim aux abois :
Le lion à ses fils apporte la pâture ;
Et, quand les feux du jour embrasent la nature,
Gronde et fuit dans les bois.

Soudain l'homme, au travail lâchant toutes les
[rênes,
A courbé sous le joug de ses lois souveraines
Et la terre et les eaux.
La fatigue du soc rend les plaines fécondes ;
Et le souffle des vents emporte sur les ondes
Les rapides vaisseaux.

D'innombrables poissons promènent, sur les vagues,
Leurs jeux entrelacés, l'erreur de courses vagues,
Libres de tous liens :
Dieu leur prodigue encor un appui salutaire,
Et, s'il ouvre la main, le ciel, l'onde et la terre
Sont comblés de ses biens.

Mais, si son noir courroux a détourné la vue,
Le monde entier, frappé d'une crainte imprévue,
Tremble comme un proscrit.
Au seul souffle de Dieu, les cités se confondent,
L'herbe meurt, le fruit tombe, et les rochers se
La mer sèche et périt. [fondent,

Quel pouvoir, quand son bras punit et récompense !
Quels sublimes bienfaits et retire et dispense
Sa haine ou sa faveur !
O ma lyre inspirée ! élève ton génie...
Chante du Dieu vivant la puissance infinie,
Et bénis le Seigneur.

MOLLEVAUT.

BLASPHÈMES DE L'IMPIE.

L'impie a dit : Brisons ses temples ;
Non, je ne connais point de Dieu.
Il le dit, et porte en tout lieu
Ses pas impurs et ses exemples.
Le Seigneur s'en émeut, et du plus haut des cieux
Sur les enfants de l'homme il arrête les yeux.

Il cherche un juste sur la terre,
Il cherche et ne le trouve pas ;
Par le plus noir des attentats

L'homme à son Dieu livre la guerre,
Et de l'iniquité les ministres sanglants
Exécutent partout ses ordres insolents.

De la substance de leurs frères
Leurs biens criminels sont grossis ;
Par le luxe même endurcis,
Ils sont riches de nos misères :
Monstres voluptueux dont la soif et la faim
Dévorent sans pitié la veuve et l'orphelin.

De leur avidité farouche,
Grand Dieu, tu vois l'indigne excès :
Au milieu de ces vils succès
Ton nom ne sort point de leur bouche ;
Mais le jour est prescrit : les moments sont comptés,
Et tu maudis le cours de leurs prospérités.

Le faux calme dont ils jouissent
Est toujours prêt à se troubler ;
Un éclair seul les fait trembler :
Ils blasphèment, mais ils frémissent.
Tu suis toujours l'impie, et, malgré sa fureur,
Par la voix des remords tu renais dans son cœur.

Tes ennemis sont dans l'ivresse,
Tu dis un mot, ils ne sont plus ;
Mais le bonheur de tes élus
Comme toi durera sans cesse.
Le pécheur à la fin tombera sous tes coups ;
Le temps est fait pour lui, l'éternité pour nous.

Le Franc de Pompignan.

LE BONHEUR.

Jadis sur cette mer que frappe encor ma rame,
Quand le souffle de Dieu vient éveiller mon âme,
Dévoué par le sort à de longues erreurs,
Enfant, je saluais chaque plage nouvelle,
Et sur les noirs écueils que rasait ma nacelle,
Simple, je me penchais pour saisir quelques fleurs.

Combien ces deux aspects charmaient mon œil avide !
Insensé ! j'ignorais que cette onde perfide
Allait ensevelir mes rêves tour à tour ;
Et que les vains plaisirs, ces fleurs que l'homme cueille,
De son front dépouillé s'échappent feuille à feuille,
Comme ses ans flétris s'écoulent jour à jour.

Que de flots ont passé sous ma barque orageuse !
O toi que je cherchais, ombre mystérieuse,
Qu'on t'appelle bonheur, paix, science ou vertu,
Qu'on te nomme chimère, erreur, songe ou folie,
O toi, si nécessaire au repos de ma vie,
Ecueil de ma raison, où donc te cachais-tu ?

C'est toi que mon regard cherchait dans l'étendue ;
A mon cœur languissant une voix inconnue
En mots mystérieux venait te révéler ;
C'est toi que poursuivait ma tristesse secrète
Dans ce monde idéal, où mon âme inquiète
Sur l'aile du désir aimait à s'envoler.

En vain, du sol natal exilé volontaire,

Sans m'arrêter jamais, j'ai parcouru la terre,
Du sud à l'aquilon j'ai porté mes douleurs ;
Plus léger que la brise au sein des fleurs errante,
Tu ne reposes point dans une âme brûlante,
Tu ne caresses point un luth mouillé de pleurs.

Hélas ! toujours jeté de mensonge en mensonges,
J'ai vu le temps jaloux emporter tous mes songes,
Le ciel sourd à ma voix, le jour désenchanté,
Mes beaux ans disparus, ma jeunesse flétrie,
La coupe du bonheur sur mes lèvres tarie,
Et j'ai dit : Sous le ciel tout n'est que vanité !

Seigneur, ainsi toujours changeant en deuil ma joie,
Ta main, dans les revers amassés sur ma voie,
Me montrait le néant des choses d'ici-bas :
Ainsi toujours, ainsi tu veux dans ta clémence
Que, contre le pécheur s'armant pour ta défense,
Rien ne remplisse un cœur où tu ne règnes pas.

Ton œil m'a vu, Seigneur ! dans ces jours de délire,
Esclave révolté, soustrait à ton empire,
Ma triste indépendance avait flétri mon cœur ;
Mais, depuis que ta grâce a fait tomber mes chaînes,
Mon regard s'est levé vers les célestes plaines,
Et sous ton joug aimé j'ai trouvé le bonheur.

Qu'un autre se confie en ses vaines pensées ;
Qu'un autre, désireux de gloires insensées,
S'élève en soupirant au faîte des honneurs !
Qu'un autre, savourant la coupe enchanteresse
Des plaisirs mensongers offerts à sa jeunesse,
Sans songer au réveil s'endorme sur les fleurs !

Pour moi, quand tout aspire aux vanités du monde,
Quand au seuil des palais où la fortune abonde,
Comme de vils troupeaux se pressent des mortels,
Loin d'eux je vais m'asseoir au seuil du sanctuaire,
Comme la lampe d'or qui veille solitaire,
Qui veille dans la nuit au pied de tes autels.

Loin d'eux, je vais m'asseoir où le cœur aime encore,
Où brûle un encens pur, où celui que j'adore
En secret se révèle au cœur religieux ;
Je vais où des douleurs le souvenir s'efface,
Où le pardon du ciel descend avec sa grâce,
Où l'homme consolé converse avec les cieux.

C'est là que nuit et jour je ferai ma demeure :
Passant, marquez la place où le poëte pleure,
Dans l'ombre, sur la pierre, aux portes du saint lieu ;
Il préfère sa paix et ses pompes touchantes
A des siècles de joie écoulés sous les tentes,
Ecoulés sous le toit des ennemis de Dieu.

Madame Félicie d'Ayzac.

BONHEUR DE LA FOI ET DES SOUFFRANCES.

MALHEUR DE L'IMPIE.

Oh ! mille fois heureux n'importe en quelle peine,
Ou cloué sur le trône, ou courbé sous la croix,

Esclave sous les coups, ou captif sous la chaîne,
Celui qui le front haut peut s'écrier : Je crois !
Je crois ! au fond de tout l'espérance me reste ;
Je ne suis ici-bas qne l'hôte d'un instant ;
Aux débris de mon cœur si la terre est funeste,
J'aurai moins de regrets demain en la quittant.

Je crois ! je prends les maux que le Seigneur me donne
Comme un labeur d'un jour qui me sera payé.
Dieu le veut ! à sa loi je cède et m'abandonne :
Pas un tourment par lui ne doit être oublié.

Je crois !... si quelquefois ma faiblesse l'emporte,
Si mon âme se plonge en un secret ennui,
La voix de Dieu m'appelle et devient la plus forte ;
Je reviens au courage en revenant à lui.

Malheureux seulement l'impie au cœur stérile,
Sans espoir et sans but, sans boussole et sans port!
Pour lui tout est mortel, méprisable, inutile
Et sa plus douce vie est une longue mort !

C'est une sombre nuit qui n'a pas une étoile ;
C'est une fleur sans tige abandonnée au vent ;
Un lierre sans soutien, un navire sans voile,
Un aveugle sans guide, un rêve décevant !

La foi, la seule foi donne au penser aride
Ce grand secret d'amour qui peut tout embellir ;
Sa fuite, au fond du cœur, laisse une place vide
Qu'aucun hôte nouveau ne peut jamais remplir.

Plaignons l'infortuné, superbe, au cœur fragile,
Egarant ses ennuis au sentier de l'erreur,
Qui, la main sur les yeux, repousse l'Evangile
Et tâtonne en disant : Où est le Seigneur ?

Il ne reconnaît point dans chaque bruit qui passe
L'Eternel qui le suit et s'attache à ses pas.
Et la terre et la mer et les cieux et l'espace
Le nomment vainement, il ne les entend pas !

Pourrait-il deviner dans ses fêtes splendides,
Dans l'éclat de ses nuits plus claires que les jours,
Le Dieu qui va pleurant par les chemins arides
La brebis qu'il appelle, et qui le fuit toujours ?

Jamais du bon pasteur la course n'est lassée :
« Je te suivrai, dit-il, et tu me reviendras ! »
Et si sur le chemin il la trouve blessée
Il la panse, il la baise, il la prend dans ses bras.

Oh ! combien la douleur nous serait moins amère,
Si nous pensions au Dieu par qui tout est guéri !
Aux yeux de l'Eternel comme au cœur d'une mère,
L'enfant le plus chétif est l'enfant favori.

Religion du Christ, fille de la souffrance,
Ombre toujours offerte à la chaleur du jour;
Religion du Christ, mère de l'espérance !
Oh ! quel amour humain vaudrait ton grand amour !

Ta morale nourrit, soutient, guide, rassure
Et grandit le chrétien de ses charmes épris ;
C'est un baume puissant fermant toute blessure :
Qui n'a jamais souffert n'en connaît pas le prix.

Hippolyte Violeau.

LE BONHEUR DES ELUS.

Il est un autre monde, un élysée, un ciel,
Que ne parcourent pas de longs ruisseaux de miel,
Où les âmes des bons, de Dieu seul altérées,
D'un nectar éternel ne sont pas enivrées,
Mais où les mânes saints, les immortels esprits,
De leurs corps immolés vont recevoir le prix !
Ni la sombre Tempé, ni le riant Ménale,
Qu'enivre de parfums l'haleine matinale,
Ni les vallons d'Hémus, ni ces riches coteaux
Qu'enchante l'Eurotas du murmure des eaux,
Ni cette terre enfin des poëtes chérie,
Qui fait aux voyageurs oublier leur patrie,
N'approchent pas encor du fortuné séjour
Où le regard de Dieu donne à l'âme le jour,
Où jamais dans la nuit ce jour divin n'expire,
Où la vie et l'amour sont l'air qu'elle respire,
Où des corps immortels, ou toujours renaissants,
Pour d'autres voluptés lui prêtent d'autres sens !
Tout ce qu'ont de plus pur la vie et la matière,
Les rayons transparents de la douce lumière,
Les reflets nuancés des plus tendres couleurs,
Les parfums que le soir enlève au sein des fleurs,
Les bruits harmonieux que l'amoureux zéphyre
Tire au sein de la nuit de l'onde qui soupire,
La flamme qui s'exhale en jets d'or et d'azur,
Le cristal des ruisseaux roulant dans un ciel pur,
La pourpre dont l'aurore aime à teindre ses voiles,
Et les rayons dormants des tremblantes étoiles,
Réunis et formant d'harmonieux accords,
Se mêlent sous ses doigts et composent son corps;
Et l'âme qui jadis esclave sur la terre,
A ses sens révoltés faisait en vain la guerre,
Triomphante aujourd'hui de leurs vœux impuissants,
Règne avec majesté sur le monde des sens,
Pour des plaisirs sans fin, sans fin les multiplie,
Et joue avec l'espace, et les temps et la vie !
Tantôt, pour s'envoler où l'appelle un désir,
Elle aime à parfumer les ailes d'un zéphir,
D'un rayon de l'iris en glissant les colore,
Et du ciel aux enfers, du couchant à l'aurore,
Comme une abeille errante, elle court en tout lieu
Découvrir et baiser les ouvrages de Dieu :
Tantôt au char brillant que l'aurore lui prête
Elle attelle un coursier qu'anime la tempête ;
Et dans ces beaux déserts de feux errants semés,
Cherchant ces grands esprits qu'elle a jadis aimés,
De soleil en soleil, de système en système,
Elle vole et se perd avec l'âme qu'elle aime,
De l'espace infini suit les vastes détours,
Et dans le sein de Dieu se retrouve toujours !
L'âme, pour soutenir sa céleste nature,
N'emprunte pas des corps sa chaste nourriture;
Ni le nectar coulant de la coupe d'Hébé,
Ni le parfum des fleurs par le vent dérobé,
Ni la libation en son honneur versée
Ne saurait nourrir l'âme : elle vit de pensée,
De désirs satisfaits, d'amour, de sentiments,

De son être immortel immortels aliments.
Grâce à ces fruits divins que le ciel multiplie,
Elle soutient, prolonge, éternise sa vie,
Et peut, par la vertu de l'éternel amour,
Multiplier son être et créer à son tour :
Car, ainsi que les corps, la pensée est féconde.
Un seul désir suffit pour peupler tout un monde;
Et de même qu'un son par l'écho répété,
Multiplié sans fin, court dans l'immensité;
Ou comme en s'étendant l'éphémère étincelle
Allume sur l'autel une flamme immortelle :
Ainsi ces êtres purs l'un vers l'autre attirés,
De l'amour créateur constamment pénétrés,
A travers l'infini se cherchent, se confondent,
D'une éternelle étreinte en s'aimant se fécondent,
Et des astres déserts peuplant les régions,
Prolongent dans le ciel leurs générations.
O célestes amours! saints transports! chaste flamme!
Baisers où sans retour l'âme se mêle à l'âme!
Où l'éternel désir et la pure beauté,
Poussent en s'unissant un cri de volupté!

LAMARTINE.

LE BONHEUR DES ELUS.

Sûrs d'un bonheur sans borne et qui ne peut [s'éteindre,
La crainte, les soucis, ne sauraient les atteindre.
Une éternelle aurore, une beauté sans fin,
De jeunesse immortelle un éclat tout divin,
Sur leur visage auguste en tout temps se déploie :
Ce n'est point l'enjouement et la folâtre joie
Des enfants de la terre, et leur vaine gaieté;
C'est un contentement rempli de majesté,
Doux, chaste, respirant le calme et l'innocence,
Sérieux avec grâce, et tendre avec décence.
Des saintes vérités, des célestes vertus,
En eux le goût sublime est un bonheur de plus.
De nos cœurs inquiets ce qui fait les supplices,
Le besoin de savoir les comble de délices;
A sa source abreuvés, ils sont incessamment
Dans cet extase heureux, dans ce ravissement
Qu'éprouve parmi nous une âme magnanime,
Alors qu'elle accomplit une action sublime,
Et s'enivre en secret des regards de son Dieu;
Un génie immortel, quand, plein d'un noble feu,
Tout à coup il enfante une vaste pensée;
La mère inconsolable, en son deuil délaissée,
Quand elle entend, revoit, contemple avec transport
Un enfant dont ses yeux avaient pleuré la mort.
Mais ce ravissement, cette joie éphémère
Qui bientôt au héros, au grand homme, à la mère,
Echappe comme un songe, éternel désormais,
Du cœur des bienheureux ne s'échappe jamais;
Jamais ce bonheur pur, cette joie immortelle
Ne languit un instant : toujours vive et nouvelle,
Elle semble toujours à son commencement,
Et les siècles pour eux n'ont duré qu'un moment.
Consumé d'un feu pûr, d'une chaste tendresse,
Je ne sais quoi de doux et de divin sans cesse
Coule à travers leur cœur de plaisir enivré,

Comme un épanchement, comme un torrent sacré
De la Divinité que leur amour adore,
Qui vient s'unir en eux aux vertus qu'elle honore.
Les cieux s'écrouleraient et leurs mondes divers;
La main de l'Eternel briserait l'univers,
Que, sûrs de sa bonté comme de sa puissance,
Certains de sa justice et de leur innocence,
Les cœurs de ses élus ne se troubleraient pas.
Etrangers aux tourments qui règnent ici-bas,
Ils plaignent cependant les douleurs de leurs frères
Qui de la terre encore habitent les misères,
Et leur âme est fidèle aux nœuds de l'amitié;
Mais c'est un amour calme, une douce pitié,
Qui ne peuvent, aux saints rappelant leurs calices,
De la paix de leurs cœurs altérer les délices.
Les nobles passions dans ces cœurs généreux
Ne s'éteignent donc pas, mais épurent leurs feux.
Non, leurs plaisirs si doux ne sont pas des chimères!
Les frères, les époux, les enfants et les mères
Dans les palais du ciel se chérissent encor;
Et, de l'âme ici-bas, ineffable trésor,
Ces doux attachements, leur volupté suprême,
Se confondant en Dieu, consacrés par lui-même,
S'inspirent des grandeurs de la Divinité,
S'éternisent au sein de son éternité.

P. LE BRUN DE CHARMETTES.

BONHEUR DES ELUS.

Qu'il est doux, dans les cieux, le réveil des fidèles!
Qu'avec ravissement, autour de Dieu pressés,
Ils unissent au son des harpes immortelles
Les hymnes de l'amour ici-bas commencés!
Amis, joignons nos voix à leurs voix fraternelles :
Ils ne sont pas perdus, ils nous ont devancés.

Le péché ni la mort ne sauraient les atteindre
Dans la haute retraite où Dieu les a placés;
Leur tranquille regard contemple, sans les craindre,
Sous les pas des humains tant de piéges dressés.
Leur bonheur est au comble, et nous pourrions les [plaindre!
Ils ne sont pas perdus, ils nous ont devancés.

Puisse la même foi qui consola leur vie
Nous ouvrir les sentiers que leurs pas ont pressés,
Et, dirigeant nos pieds vers la sainte patrie,
Où leur bonheur s'accroît de leurs travaux passés,
Nous rendre ces objets de tendresse et d'envie,
Qui ne sont pas perdus, mais nous ont devancés!

Quand le bruit de tes flots, l'aspect de ton rivage,
O Jourdain! nous diront : Vos travaux sont cessés!
Au pays du salut, conquis par son courage,
Jésus nous recevra, triomphants et lassés,
Près de ces compagnons d'exil et d'héritage,
Qui ne sont pas perdus, mais nous ont devancés.

VINET.

BONHEUR DES ELUS
DANS LE CIEL.

. . . . . .

Oh! qui me donnera l'aile de la colombe?
Loin de ce lieu d'horreur, de ce gouffre de maux,

J'irais, je volerais dans le sein du repos.
C'est là qu'une éternelle et douce violence
Nécessite des saints l'heureuse obéissance ;
C'est là que de son joug le cœur est enchanté :
C'est là que sans regret l'on perd sa liberté.
Là de ce corps impur les âmes délivrées,
De la joie ineffable à sa source enivrées
Et riches de ces biens que l'œil ne saurait voir,
Ne demandent plus rien, n'ont plus rien à vouloir.
De ce royaume heureux Dieu bannit les alarmes
Et des yeux de ses saints daigne essuyer les larmes.
C'est là qu'on n'entend plus ni plaintes ni soupirs ;
Le cœur n'a plus alors ni craintes, ni désirs.
L'Eglise enfin triomphe, et, brillante de gloire,
Fait retentir le ciel des chants de sa victoire.
Elle chante, tandis qu'esclaves, désolés,
Nous gémissons encor sur la terre exilés. [rives ;
Près de l'Euphrate assis, nous pleurons sur ses
Une juste douleur tient nos langues captives.
Et comment pourrions-nous, au milieu des mé-
[chants,
O céleste Sion, faire entendre tes chants ?
Hélas ! nous nous taisons : nos lyres détendues
Languissent en silence aux saules suspendues.
Que mon exil est long ! O tranquille cité !
Sainte Jérusalem ! ô chère éternité !
Quand irai-je au torrent de ta volupté pure
Boire l'heureux oubli des peines que j'endure ?
Quand irai-je goûter ton adorable paix ?
Quand verrai-je ce jour qui ne finit jamais ?

Louis Racine.

—

Les soins, les passions n'y troublent point les cœurs,
La volupté tranquille y répand ses douceurs.
Amour, en ces climats tout ressent ton empire :
Ce n'est point cet amour que la mollesse inspire ;
C'est ce flambeau divin, ce feu saint et sacré,
Ce pur enfant des cieux sur la terre ignoré.
De lui seul à jamais tous les cœurs se remplissent ;
Ils désirent sans cesse, et sans cesse ils jouissent,
Et goûtent, dans les feux d'une éternelle ardeur,
Des plaisirs sans regrets, du repos sans langueur.

Voltaire.

—

Du beau feu de l'amour brûler avec les anges,
Avoir le front orné d'immortelle splendeur,
Du Monarque infini contempler la grandeur,
Et par les plus beaux chants célébrer ses louanges ;
Sonder la profondeur de ses divins secrets,
De sa haute sagesse adorer les décrets ;
Pour mets délicieux se nourrir de lui-même ;
Par son Verbe divin être nommés des dieux,
Et vivre en l'unité de son bonheur suprême,
C'est un faible crayon de la gloire des cieux.

Arnauld.

BONHEUR DES JUSTES,
MALHEUR DES RÉPROUVÉS.

Heureux qui, de la sagesse
Attendant tout son secours,

N'a point mis en la richesse
L'espoir de ses derniers jours !
La mort n'a rien qui l'étonne ;
Et dès que son Dieu l'ordonne,
Son âme, prenant l'essor,
S'élève d'un vol rapide
Vers la demeure où réside
Son véritable trésor.

De quelle douleur profonde
Seront un jour pénétrés
Ces insensés qui du monde,
Seigneur, vivent enivrés :
Quand par une fin soudaine
Détrompés d'une ombre vaine
Qui passe et ne revient plus,
Leurs yeux, du fond de l'abîme,
Près de ton trône sublime
Verront briller tes élus !

« Infortunés que nous sommes,
Où s'égaraient nos esprits !
Voilà, diront-ils, ces hommes,
Vils objets de nos mépris !
Leur sainte et pénible vie
Nous parut une folie ;
Mais, aujourd'hui triomphants,
Le ciel chante leur louange,
Et Dieu lui-même les range
Au nombre de ses enfants.

« Pour trouver un bien fragile
Qui nous vient d'être arraché,
Par quel chemin difficile,
Hélas ! nous avons marché !
Dans une route insensée
Notre âme en vain s'est lassée
Sans se reposer jamais,
Fermant l'œil à la lumière
Qui nous montrait la carrière
De la bienheureuse paix.

« De nos attentats injustes
Quel fruit nous est-il resté ?
Où sont les titres augustes
Dont notre orgueil s'est flatté ?
Sans amis et sans défense,
Au trône de la vengeance
Appelés en jugement,
Faibles et tristes victimes,
Nous y venons de nos crimes
Accompagnés seulement. »

Ainsi, d'une voix plaintive,
Exprimera ses remords
La pénitence tardive
Des inconsolables morts.
Ce qui faisait leurs délices,
Seigneur, fera leurs supplices ;
Et, par une égale loi,
Tes saints trouveront des charmes
Dans le souvenir des larmes
Qu'ils versent ici pour toi.

Jean Racine.

BONHEUR DU JUSTE,
MALHEUR DES RÉPROUVÉS.

Heureux qui coule en paix sa vie
Loin de l'asile du pécheur,
Sans prendre place avec l'impie
Au siége empesté de l'erreur;
Il rejette tout vain système,
Adore et sert l'Etre suprême,
Ne respire que son amour;
Et dans une pieuse crainte
Loue et médite sa loi sainte,
Et la médite nuit et jour.

Vers lui, dès sa naissante aurore
Il avait dirigé son cœur;
Jusqu'au dernier jour il l'implore,
Il s'endort au sein du Seigneur.
Tel, embelli par la nature
Fleurit au bord d'une onde pure
L'arbuste à l'abri des hivers;
Sa tige en son temps se couronne
Des plus doux parfums de l'automne
Et ses rameaux sont toujours verts.

Tel n'est point le sort du coupable!
Non, telle n'est point la splendeur
Des grands, dont l'orgueil déplorable
Méprise les lois du Seigneur;
Comme la poussière mobile,
Ou des arbres la feuille agile
Qui sèche et vole au gré du vent,
Ombre séduisante et légère,
Leur grandeur vaine et passagère
S'évanouit dans un instant.

Dieu s'éloigne, la nuit s'avance;
Du pécheur le règne est passé :
Il meurt, il tombe sans défense
Dans les mains d'un Dieu courroucé.
Pleurs, remords, rien ne peut l'absoudre :
Il voit briller sur lui la foudre,
Et sous lui s'ouvrir les enfers,
Tandis que l'homme exempt de vices
Boit à la source des délices
L'oubli des maux qu'il a soufferts.

Vous qu'à sa table un Dieu convie,
Soyez dociles à sa voix!
Chrétiens, si vous aimez la vie,
Près de lui méditez ses lois.
Qu'aux malheureux toujours propice,
Sur vos lèvres soit la justice,
Dans vos bouches la vérité;
Et, fermant l'oreille aux mensonges,
Méprisez les funestes songes
Dont se berce l'impiété.

Jean-Baptiste Rousseau.

LE BONHEUR N'EST QU'EN DIEU.

Ah! du bonheur d'autrui ne soyons point jaloux;
Gardons-nous de l'éclat qu'un faux dehors imprime,
Tous les cœurs sont cachés; tout homme est un [abîme.

La joie est passagère, et le rire est trompeur.
Hélas! où donc chercher, où trouver le bonheur?
En tous lieux, en tous temps, dans toute la nature;
Nulle part tout entier, partout avec mesure,
Et partout passager, hors dans son seul auteur.

Voltaire.

LE BONHEUR,
INSÉPARABLE DE LA VERTU.

Le bonheur est partout; avec son héritage
Le riche ne l'a point reçu :
Dans l'âme tranquille du sage
Il habite avec la vertu.

L'homme vraiment heureux pourra l'être sans cesse.
Aux lois de l'Eternel il conforme son goût;
Il souffre la misère, use de la richesse,
Et sait autant jouir que se passer de tout.

Il craint moins la mort que le crime,
Il aime sa patrie, il chérit ses amis;
Et s'il leur faut une victime,
Le sacrifice est prêt : le ciel en est le prix.

De Boufflers.

—

L'homme, tout me l'atteste, est né pour le bonheur.
C'est en vain que le temps, farouche moissonneur,
Fauche en passant toutes ses joies :
L'homme, en un songe heureux, les voit fleurir [ailleurs,
Et, guidé par l'espoir, vers des destins meilleurs,
Il tente de nouvelles voies.

Il marche : et cependant le temps fauche toujours
Les fleurs qu'il espérait : ses rêves, ses amours;
Elles renaissent, le temps frappe...
Mais je rêve toujours l'avenir enchanté,
Toujours à mes douleurs s'unit la volupté
De cet avenir qui m'échappe.

Si le bonheur n'est pas, d'où me vient ce désir,
Ce désir dévorant dont je me sens saisir?...
Dieu veut-il abuser mon âme?...
Non; mais le but est loin : longtemps il faut [marcher;
C'est trop peu d'un élan pour gravir le bûcher
Où nous renaîtrons dans la flamme.

Vivre, c'est être en guerre, et l'homme est un soldat.
Le bonheur, c'est la palme, et le prix du combat,
C'est la triomphale couronne;
Mais ce prix tout divin ne doit appartenir
Qu'à ceux qui par conquête auront su l'obtenir :
Il est gagné, quand Dieu le donne.

Auguste Lepas.

LE BONHEUR VÉRITABLE.

De tous les biens que tu nous donnes,
Le bien qui sait le mieux charmer,
Ce n'est ni l'or, ni les couronnes :
Mon Dieu, c'est le don de t'aimer.

Oui, je le sens, ta voix m'appelle;
Qui peut m'arrêter un moment?

Tu m'as fait une âme immortelle,
Pour t'aimer éternellement.

De ton amour, de ta clémence,
Bien loin de vouloir abuser,
Je crains autant que ta vengeance
L'injustice de t'offenser.

Je te servirais par contrainte !
Pour tant de bonté quel retour !
Ah ! si je dois sentir la crainte,
C'est celle qui naît de l'amour.

Tu veux éprouver ma constance,
Ma peine est un nouveau bienfait ;
Hé ! peut-on appeler souffrance
Ce qui rend l'amour plus parfait ?

De ce feu divin qui m'anime
En vain je veux peindre l'ardeur :
Ah ! que faiblement on exprime
Ce qui remplit si bien le cœur !

De Moncrif.

BONHEUR TEMPOREL

DES MECHANTS.

Ode tirée du Psaume CXLIII.

Béni soit le Dieu des armées,
Qui donne la force à mon bras,
Et par qui mes mains sont formées
Dans l'art pénible des combats !
De sa clémence inépuisable
Le secours prompt et favorable
A fini mes oppressions :
En lui j'ai trouvé mon asile,
Et par lui d'un peuple indocile
J'ai dissipé les factions.

Qui suis-je, vile créature ?
Qui suis-je, Seigneur ? et pourquoi
Le Souverain de la nature
S'abaisse-t-il jusques à moi ?
L'homme, en sa course passagère
N'est rien qu'une vapeur légère
Que le soleil fait dissiper (1) ;
Sa clarté n'est qu'une nuit sombre,
Et ses jours passent comme une ombre
Que l'œil suit et voit échapper.

Mais quoi ! les périls qui m'obsèdent
Ne sont point encore passés !
De nouveaux ennemis succèdent
A mes ennemis terrassés !
Grand Dieu, c'est toi que je réclame !
Lève ton bras, lance ta flamme,
Abaisse la hauteur des cieux (2) ;
Et viens sur leur voûte enflammée,
D'une main de foudres armée,

Frapper ces monts audacieux.

Objet de mes humbles cantiques,
Seigneur, je t'adresse ma voix :
Toi dont les promesses antiques
Furent toujours l'espoir des rois ;
Toi de qui les secours propices,
A travers tant de précipices,
M'ont toujours garanti d'effroi ;
Conserve aujourd'hui ton ouvrage,
Et daigne détourner l'orage
Qui s'apprête à fondre sur moi !

Arrête cet affreux déluge
Dont les flots vont me submerger :
Sois mon vengeur, sois mon refuge
Contre les fils de l'étranger,
Venge-toi d'un peuple infidèle,
De qui la bouche criminelle
Ne s'ouvre qu'à l'impiété,
Et dont la main, vouée au crime,
Ne connaît rien de légitime
Que le meurtre et l'iniquité.

Ces hommes, qui n'ont point encore
Eprouvé la main du Seigneur,
Se flattent que Dieu les ignore,
Et s'enivrent de leur bonheur.
Leur postérité florissante,
Ainsi qu'une tige naissante,
Croît et s'élève sous leurs yeux (3) ;
Leurs filles couronnent leurs têtes
De tout ce qu'en nos jours de fêtes
Nous portons de plus précieux.

De leurs grains les granges sont pleines,
Leurs celliers regorgent de fruits ;
Leurs troupeaux, tout chargés de laines,
Sont incessamment reproduits.
Pour eux la fertile rosée,
Tombant sur la terre embrasée,
Rafraîchit son sein altéré ;
Et pour eux le flambeau du monde
Nourrit d'une chaleur féconde
Le germe en ses flancs resserré.

Le calme règne dans leurs villes ;
Nul bruit n'interrompt leur sommeil ;
On ne voit point leurs toits fragiles
Ouverts aux rayons du soleil.
C'est ainsi qu'ils passent leur âge :
Heureux, disent-ils, le rivage
Où l'on jouit d'un tel bonheur !
Qu'ils restent dans leur rêverie ;
Heureuse la seule patrie
Où l'on adore le Seigneur (4) !

Jean Baptiste Rousseau.

(1) Il aurait fallu plus exactement *dissipe*.

(2) *Grand Dieu*... Quelle verve et quel mouvement ! *Abaisse la hauteur des cieux* : l'*Inclina cœlos tuos* du psalmiste est si beau, que l'on remarque à peine, au vers suivant, la négligence de *flamme* et d'*enflammée*. (Fontanes.)

(3) Image heureuse et bien présentée. (Le Brun.)

(4) Strophe charmante, et pleine d'harmonie et de sensibilité. (Le Brun.)

LE BON PASTEUR.

Paraphrase du Psaume XXII : *Dominus regit me*, appliqué à Jésus-Christ.

Le Seigneur me conduit : d'un pas sûr et tran-
[quille
Je suis, avec amour, à ses conseils docile,
D'un si tendre Pasteur la douce autorité.
Enfant de son troupeau, cher à sa bergerie,
J'ose des loups cruels affronter la furie :
Il m'aime, rien ne manque à ma félicité.

Il fixe mon séjour dans de fécondes plaines,
Parmi des près fleuris et de pures fontaines,
Dont l'onde bienfaisante aime à couler pour moi.
Sa grâce m'adoucit ses préceptes austères,
Me rend son joug léger, m'explique ses mystères,
Et pour comble de biens me fait aimer sa loi.

Il m'ouvre le sentier qui mène à la justice ;
Il inspire à mon cœur cette horreur pour le vice
Qui de sa Providence est le plus heureux don.
A mes faibles efforts il promet la victoire ;
Mon triomphe est le sien ; il jouit de ma gloire :
La vertu couronnée honore son saint nom !

Ainsi, frêle roseau battu par les orages,
De la foudre et des vents je brave les outrages,
Si votre bras puissant daigne être mon appui :
Au milieu des travaux d'une vie inquiète,
Du céleste Pasteur la divine houlette
Console ma tristesse et charme mon ennui.

Oui, Seigneur, dans vos bras votre enfant s'aban-
[donne :
Armé de cette foi que votre amour me donne,
Il n'est point de périls que je n'ose affronter.
Si, marchant au milieu des ombres éternelles,
La mort venait déjà me couvrir de ses ailes,
Vous êtes avec moi : que puis-je redouter ?

Le méchant irrité contre moi se déchaîne,
Mais un banquet divin qui fait frémir sa haine,
Par vos soins se prépare et rassure mon cœur ;
Mes ennemis en vain s'arment contre ma vie :
Un pain venu du ciel contre eux me fortifie ;
Je ris de leur menace et marche leur vainqueur.

Dans cet heureux festin qui cache un grand mystère,
Cet adorable pain, aliment salutaire,
Rend la force à mon corps lassé de ses travaux.
Mon cœur se sent plongé dans une chaste ivresse,
Et d'un vin précieux la coupe enchanteresse
Lui verse l'espérance et l'oubli de ses maux.

Ah ! Seigneur, les bontés de votre Providence,
Ces dons qu'à chaque instant votre amour me dis-
Pour votre serviteur ne tariront jamais. [pense,
Vos soins dans mes revers soutiendront mon cou-
Et les jours agités de mon pèlerinage [rage ;
Sans crainte et sans remords s'écouleront en paix.

Quand la mort m'ouvrira la maison de mon Père,
Puissé-je, en prononçant votre nom tutélaire,
Voir de mon long exil se terminer le cours !

Affranchi des biens d'une mortelle vie,
Puissé-je auprès de vous retrouver la patrie,
Partager votre gloire et vous aimer toujours !

Le comte DE MARCELLUS.

BORNES

DES RECHERCHES PHILOSOPHIQUES.

La raison te conduit : avance à sa lumière ;
Marche encor quelques pas, mais borne ta car-
[rière.
Aux bords de l'infini tu te dois arrêter ;
Là commence un abîme, il le faut respecter.
Réaumur, dont la main si savante et si sûre
A percé tant de fois la nuit de la nature,
M'apprendra-t-il jamais par quels subtils ressorts
L'éternel artisan fait végéter les corps ?
Pourquoi l'aspic affreux, le tigre, la panthère
N'ont jamais adouci leur cruel caractère,
Et que, reconnaissant la main qui le nourrit,
Le chien meurt en léchant le maître qu'il chérit ?
D'où vient qu'avec cent pieds, qui semblent inu-
[tiles,
Cet insecte tremblant traîne ses pas débiles ?
Pourquoi ce ver changeant se bâtit un tombeau,
S'enterre, et ressuscite avec un corps nouveau,
Et, le front couronné, tout brillant d'étincelles,
S'élance dans les airs, en déployant ses ailes ?
Le sage Du Faï, parmi ces plants divers,
Végétaux rassemblés des bouts de l'univers,
Me dira-t-il pourquoi la tendre sensitive
Se flétrit sous nos mains honteuse et fugitive ?
Malade, et dans un lit, de douleur accablé,
Par l'éloquent Silva vous êtes consolé ;
Il sait l'art de guérir autant que l'art de plaire.
Demandez à Silva par quel secret mystère
Ce pain, cet aliment dans mon corps digéré,
Se transforme en un lait doucement préparé ?
Comment, toujours filtré dans ses routes certaines,
En longs ruisseaux de pourpre il court enfler mes
[veines,
A mon corps languissant rend un pouvoir nouveau,
Fait palpiter mon cœur et penser mon cerveau ?
Il lève au ciel les yeux : il s'incline, il s'écrie :
« Demande-le à Dieu qui nous donna la vie ! »

VOLTAIRE.

BOSSUET.

Toujours sublime et magnifique,
Soit que, plein de nobles douleurs,
Il nous montre un abîme où fut un trône antique,
Et d'une grande reine étale les malheurs ;
Soit lorsque entr'ouvrant le ciel même,
Il peint le monarque suprême
Courbant tous les Etats sous d'immuables lois,
Et de sa main terrible ébranlant les couronnes,
Secouant et brisant les trônes,
Et donnant des leçons aux rois !

Mais de quelle mélancolie
Il frappe et saisit tous les cœurs,
Lorsque attristant notre âme et sombre et recueillie,
Au cercueil d'Henriette il convoque nos pleurs !
Et comme il peint cette princesse,
Riche de grâce et de jeunesse,
Tout à coup arrêtée au sein du plus beau sort,
Et des sommets riants d'une gloire croissante,
Et d'une santé florissante
Tombant dans les bras de la mort !
Voyez, *à ce coup de tonnerre* (1),
Comme il méprise nos grandeurs ;
De ce qu'on crut pompeux sur notre triste terre
Comme il voit en pitié les trompeuses splendeurs !
Du plus haut des cieux élancée,
Sa vaste et sublime pensée
Redescend, et s'assied sur les bords d'un cercueil ;
Et là, dans la muette et commune poussière,
D'une voix redoutable et fière,
Des rois il terrasse l'orgueil.
Castillan, si fier de tes armes,
Quoi ! tu fuis aux champs de Rocroi ?
Ton intrépide cœur, étranger aux alarmes,
Vient donc aussi d'apprendre à connaître l'effroi !
Quel précoce amant de la gloire,
Dans ses yeux portant la victoire,
Rompt tes vieux bataillons jusqu'alors si vaillants ;
Et de tant de soldats, en ce combat funeste,
Laisse à peine échapper un reste
Qu'il promet aux plaines de Lens (2) ?
C'est Condé, qui, dans la carrière,
Entre pour la première fois ;
C'est lui dont Bossuet peint la fougue guerrière,
Couronnée à vingt ans par les plus hauts exploits.
Oh ! comme l'orateur s'enflamme !
Du jeune Enghien à la grande âme
Comme il suit tous les pas de carnage fumants !
Ce n'est plus un tableau, c'est la bataille même,
Bossuet, dont ton art suprême
Reproduit tous les mouvements.
Comme une aigle aux ailes immenses,
Agile habitante des cieux,
Franchit, en un instant, les plus vastes distances,
Parcourt tout de son vol et voit tout de ses yeux ;
Tel, à son gré changeant de place,
Bossuet à notre œil retrace
Sparte, Athènes, Memphis aux destins éclatants ;
Tel il passe, escorté de leurs grandes images,
Avec la majesté des âges
Et la rapidité du temps (3).
Oui, s'il parut jamais sublime,
C'est lorsque armé de son flambeau,
Interprète inspiré des siècles qu'il ranime,
Des états écroulés il sonde le tombeau.
C'est lorsque en sa douleur profonde,
Pour fermer le convoi du monde,
Il scelle le cercueil de l'empire romain,
Et qu'il élève alors ses accents prophétiques
A travers les débris antiques
Et la poudre du genre humain !

CHÊNEDOLLÉ.

(1) Expression même de Bossuet.
(2) Oraison funèbre du prince de Condé.

BOSSUET ORATEUR.

Un orateur paraît... Sur son front respecté
De la religion se peint la majesté;
Des héros, dont sa voix enorgueillit la cendre,
Les esprits ranimés se lèvent pour l'entendre.
Il parle : à ses accents, l'âme des spectateurs
S'agrandit, et du ciel habite les hauteurs.
Il a l'œil et les traits des prophètes antiques :
C'est Bossuet.....

DE FONTANES.

—

Aussi pompeux, plus haut, moins pur que Cicéron,
Bossuet, parmi nous n'imitait point Baron.
Lorsque du grand Henri célébrant la famille,
Il pleurait de Stuart et l'épouse et la fille;
Ou lorsqu'au grand Condé qui ne l'entendait plus,
De ses derniers accents il offrait les tributs...
Il plaçait dans les cieux la chaire évangélique :
De là faisant tonner sa voix apostolique,
Agitant du cercueil le lugubre flambeau,
A côté de vingt rois descendus au tombeau,
Voyant les fils des rois qui devaient y descendre,
Et le pouvoir debout, près du pouvoir en cendre,
Par ces graves objets à la fois inspiré,
De princes, de héros, et de deuil entouré,
Sans cesse il accablait son royal auditoire
Du vide des grandeurs, du néant de la gloire.

M.-JOS. CHÉNIER.

LA BREBIS.

Je passais récemment dans un obscur canton,
Où l'on m'a conté pour notoire,
Ce petit fait touchant qui rappelle l'histoire
De la vache de Fénelon.
Un prélat, homme simple et bon,
Respecté, mais surtout chéri dans son domaine,
En se rendant un jour à la ville prochaine,
Rencontra sur sa route un beau petit garçon
Qui lui parut en grande peine.
Il allait tristement du coteau vers la plaine,
Guidant son modeste troupeau,
Et caressait en pleurant un agneau.
« Pauvre agneau, disait-il, tu n'auras plus de mère;
Elle est perdue au fond du bois;
Hélas ! ma brebis la plus chère
Aujourd'hui n'entend plus ma voix.
Oh ! quand je vais rentrer, quel chagrin pour mon père ! »
Le prélat s'était arrêté;
Et tandis qu'à sa plainte amère
L'enfant s'abandonnait, il l'avait écouté.
« Pauvre petit, dit-il avec bonté,

(3) *Discours sur l'Histoire universelle.*

Tu retournes à ta chaumière ;
Si tu n'y trouvais plus ta mère,
Dis-moi, que ferais tu ? — Je pousserais des cris.
— Et tes cris, mon enfant, pourraient-ils te la [rendre ?
— Si ma mère pouvait m'entendre,
Elle accourrait près de son fils.
— Tu le crois ; eh bien donc ! cela devrait t'ap- [prendre
Par quel moyen tu peux ramener ta brebis. »

Sur le prélat le petit pâtre
D'abord jette un regard surpris ;
Puis tout à coup il a compris :
Il saisit son agneau folâtre,
Contre son sein le presse doucement,
Et le force à pousser un triste bêlement.
Deux ou trois fois il renouvelle
Cette épreuve, quoique à regret,
Et voilà que, dans la forêt,
On entend la brebis qui bêle.
Le petit de nouveau l'appelle,
Et la pauvre brebis, aux cris de son agneau,
Comme une tendre mère inquiète et fidèle,
Accourt rejoindre le troupeau.

Laurent DE JUSSIEU.

BREBIS ET DRACHME
RETROUVÉES.

« Un trésor reconquis est le premier des biens, »
Disait un jour Jésus à des Pharisiens.
« Est-il un d'entre vous qui, si par infortune,
Maître de cent brebis, il venait d'en perdre une,
Pour courir après elle, aussitôt à grands pas
Des quatre-vingt-dix-neuf ne s'éloignerait pas?
S'il la rencontre, alors qu'il la supposait morte,
Sur son dos au bercail en hâte il la rapporte,
Appelle ses amis et leur dit : Venez tous
Vous asseoir à ma table, et réjouissez-vous ;
Car le ciel m'a rendu la brebis égarée
Par un malin démon du troupeau séparée.
Quelle est la femme encor, si d'un œil négligent
Elle a laissé se perdre une drachme d'argent,
Qui n'allume sa lampe et parmi la poussière
Ne la cherche avec soin dans la maison entière ?
La trouve-t-elle enfin ? longtemps entre ses doigts
Elle aime à la garder, et tandis qu'à sa voix
Ses voisines bientôt viennent, elle s'empresse
De les associer à sa vive allégresse.
Ainsi, quand un pécheur, un seul s'est repenti,
De plus joyeux transports le ciel a retenti,
Que lorsqu'il voit toujours triompher dans la lice
Des justes et des saints l'innocente milice. »

A. BIGNAN.

BRIDAINE
OU
LE ZÉLÉ PRÉDICATEUR.

Je l'ai vu : Massillon lui-même en fut témoin.
De s'égaler à lui l'orateur était loin.
Ce n'était point ce style ingénieux et tendre,

Qui semble attacher l'âme au plaisir de l'entendre ;
Ce langage épuré qu'une sensible voix
Parle si doucement à l'oreille des rois.
C'était un orateur saintement populaire,
Qui, content d'émouvoir, négligeait l'art de plaire.
D'une éloquence vaine il dédaignait les fleurs ;
Il n'avait que des cris, des sanglots, et des pleurs.
Mais de longs traits de feu jetés à l'aventure
D'une chaleur brûlante animaient sa peinture ;
C'était l'âme d'un père ouverte aux malheureux.
Son cœur se déchirait en gémissant sur eux.
Le faible et l'indigent croyaient voir à son zèle
L'ange consolateur les couvrir de son aile.
Mais à l'homme superbe, à l'injuste oppresseur,
Au riche impitoyable, au cruel ravisseur
Déclarait-il la guerre? Une voix fulminante
A leur âme de fer imprimait l'épouvante.
Tout tremblait sous sa main ; le méchant, cons- [terné,
D'un ténébreux abîme était environné.
Il domptait l'habitude, il domptait la nature ;
Il faisait du remords éprouver la torture.
De son faste à ses pieds l'orgueil se dépouillait,
La rapine tombait des mains qu'elle souillait ;
La volupté rompait ses chaînes les plus chères ;
Ennemis et rivaux se pardonnaient en frères
C'était un nouveau peuple, et ce peuple charmé
Bénissait l'orateur qui l'avait transformé.

MARMONTEL.

LE BUIS BENIT.

Humble buis que le prêtre a béni tout à l'heure,
Détaché du rameau dont j'ai paré la croix,
Viens, pieux talisman, protéger ma demeure,
Et l'orner à la fois.

Aux bras du Crucifix, placé près de ma couche,
Du retour de la nuit au lever du soleil,
Empêche des démons l'essaim noir et farouche
D'assiéger mon sommeil.

Quand la foudre, roulant dans la céleste enceinte,
Sillonnera les airs de feux étincelants,
Préserve mon asile aspergé par l'eau sainte,
De ses carreaux brûlants.

Peut-être avant que l'an n'achève sa carrière,
Un saint prêtre y viendra pour m'aider à mourir :
Quand il aura fini sa dernière prière,
Sers-lui pour me bénir !
Au champ commun des morts lorsqu'il faudra me [rendre,
Et dans mon dernier lit me coucher sans retour,
Que des amis pieux, pour arroser ma cendre,
Te prennent tour à tour.

Quand, succombant trop tôt à des chagrins funestes,
L'épouse de mon choix descendit au tombeau,
Mes doigts religieux placèrent sur ses restes
Un semblable rameau.
Près de sa fosse, alors, à genoux sur la mousse,
Je disais, étouffant mes sanglots douloureux :

Terre, sois-lui légère et douce, elle fut douce
A tous les malheureux !

Ah ! puisse, au même enclos, accompagnant ma [bière,
Un cœur qui me chérit, dans un dernier adieu,
Te plaçant à son tour sur ma froide poussière,
Former le même vœu (1) !

Rob.-Et. Thuret.

LE BUISSON ARDENT.

D'une énigme céleste
Perçons le sens obscur :
Lorsqu'à Moïse un Dieu se manifeste,
C'est au travers d'un feu brillant et pur.

Merveille qui des âmes
Condamne la tiédeur,
Aimons, brûlons des plus ardentes flammes,
Si nous voulons voir un jour le Seigneur.

Comptons pour rien le reste ;
C'est Dieu qu'il faut chérir :
Le monde, hélas ! est un buisson funeste,
Qui nous le cache, au lieu de nous l'offrir.

Amour inaltérable,
Descends, habite en moi :
Ah ! trop souvent ce buisson redoutable
Vient se placer entre mon cœur et toi.

Buisson où tant d'épines
Se cachent sous les fleurs,
Fuis, cède enfin à ces clartés divines
Sources d'amour, vrai trésor de nos cœurs !

de Moncrif.

C

LE CABLE TRANSATLANTIQUE.

Ode.

I.

L'homme blasphémait Dieu, l'homme insultait son [juge.
Dieu, des hauteurs du ciel fit pleuvoir le déluge,
Et noya dans ses flots le crime épouvanté ;
Et, pour qu'il en restât une terreur profonde,
En continents lointains il sépara le monde,
Et divisa l'humanité.

Jusqu'aux sommets des monts lavés par l'onde im- [mense
Le globe instruisit l'homme... Et Dieu, dans sa [clémence,
Permit de se connaître aux continents divers.
Il dit à leurs vaisseaux : « Naviguez dans l'es- [pace... »
Et Christophe Colomb d'un monde à l'autre passe,
Et va compléter l'univers.

« Mais ce n'est pas assez, dit l'homme à son génie,
De ces vaisseaux voguant sur la mer infinie,
De ces anneaux déjoints dont plus d'un sombrera :
Il faut que sous les flots une chaîne tendue
Rejoigne, en traversant la lointaine étendue,
Ce que l'Océan sépara.

« Et ce n'est pas assez que ce lien durable,
Vainqueur des ouragans demeure invulnérable
A la mer qui déjà semble le menacer ;
Il faut, malgré les flots, qu'il parle et qu'il ré- [ponde,
Et que le monde ancien avec le nouveau monde
Puisse désormais converser ! »

L'homme a dit. Il attend. Sous la main du génie
L'œuvre commence à peine, elle est déjà finie ;
Et deux vaisseaux, portant parmi les flots amers
Leur part du câble, au lieu de l'airain des batailles,
Flottants ambassadeurs des grandes fiançailles,
Se joignent au milieu des mers.

Et ce câble devient un lien d'hyménée ;
L'Amérique joyeuse, et vierge couronnée
De ses sauvages fleurs au primitif parfum,
Donne sa main, malgré la barrière des ondes,
Et les mots de l'hymen sont dits par les deux [mondes,
Et les deux mondes n'en font qu'un.

« Paix à tous ! » dit New-York. « Honneur à nous ! » [dit Londre.
Après ces deux grands cris qui volent se confondre,
Vient l'hymne universel, entonné d'un élan.
Par la terre chanté, cet hymne de conquête
Fait s'éveiller dans l'air le vent de la tempête
Et rugir le vieil Océan.

Cette œuvre surhumaine, idée universelle
Où chaque nation a mis une étincelle,
Du siècle à l'avenir gigantesque présent,
Interprète invisible aux éternelles veilles,
A de l'antiquité vaincu les sept merveilles.
Tais-toi, passé ! gloire au présent !

Gloire aux élus à qui l'inconnu se révèle !
Gloire à ces Guttemberg d'une espèce nouvelle,
Par qui l'idée au loin trouve un nouveau chemin !
Honneur à ces Voltas dont l'éclair, sans s'éteindre,
Peut, sous les Océans, au double pôle atteindre !
Gloire, gloire au génie humain !

Monarque de ce globe, avec fierté respire !
Reconnais ta puissance ; au bout de ton empire
Sur le vol de l'éclair ta volonté s'étend.
Mais, penser imprévu qui semble te confondre !
Quel globe étroit ! L'écho n'a mis à te répondre,
Du bout du monde, qu'un instant.

Tu peux te proclamer le roi de la matière ;
Ton fil télégraphique a ceint la terre entière ;

(1) Voyez aussi, en son lieu le *Rameau bénit*. Nos jeunes lecteurs pourront faire, des deux pièces, où l'on trouve à peu près le même fonds d'idées, une étude instructive de comparaison.

Ta voile est la vapeur, et ton coursier le feu.
Homme !... Roi !... qu'ai-je dit? Tu n'es rien par [toi-même :
Tu n'es que le sujet de ton maître suprême,
Tu n'es que l'ouvrier de Dieu.

Dieu te tient enchaîné dans l'exil de la vie ;
En vain grandit toujours ton orgueilleuse envie ;
Tu ne poseras point de rail industriel,
Tu n'inventeras pas de machine ignorée
Qui puisse, en sillonnant une route éthérée,
Rapprocher la terre du ciel.

O Prométhée, en vain tu relieras les mondes ;
De ce globe, à travers et les monts et les ondes,
Ta ceinture électrique en vain fera le tour :
Nulle part le bonheur que tu poursuis en rêve
N'est pour toi sur la terre, et tu seras sans trêve
Rongé vivant par le vautour.

O mortel orgueilleux, ce n'est, ce n'est que l'âme,
Etincelle échappée à la céleste flamme,
Qui peut prendre son vol dans l'éther spacieux.
Pense donc moins au corps, néant qui te com- [mande,
Et pense davantage à l'âme, qui demande
Le chemin qui conduit aux cieux.
Ce lumineux chemin vers la voûte divine,
La chair ne le sait pas, mais l'esprit le devine.
Dans le travail du cœur, réponds, le cherches-tu?
C'est le culte sacré de Dieu dans son mystère ;
C'est l'amour pur du beau, fleur du ciel sur la [terre ;
C'est l'honneur et c'est la vertu.

II.

Vainqueur de la nature, en ta veille savante
Arme-toi du compas, fouille, analyse, invente ;
Du terrestre univers mets le mystère à nu ;
Tu conquiers le possible !... et devant ton œil [morne
Tu trouveras toujours pour invincible borne
La barrière de l'inconnu.

De la mer constellée intrépide argonaute,
Tu prendrais ton essor ; habile aéronaute,
Ton ballon apprendrait à ne plus s'égarer,
Qu'il te faudrait bientôt retomber de l'espace :
Plus haut tu sentirais qu'un souffle de Dieu passe,
Tu ne pourrais le respirer.

Perçons du vieux passé les lointains poétiques :
Un autre Montgolfier tenta les cieux antiques ;
L'ambitieux Icare aux astres aspirait,
Inventeur au vol d'aigle, un des grands de sa race ;
Mais il tomba des airs sans y laisser de trace,
Et les flots gardent son secret.

Tu parles du vieux monde à la jeune Amérique ;
Mais ton fil merveilleux, porte-voix électrique,
De ta parole au loin perd déjà bien des sons ;
Et ce câble éternel que ta pensée anime
Va se briser peut-être au fond du vaste abîme.
En rejoindras-tu les tronçons?

Un jour, au bord désert où New-York est en fête,
Un pêcheur trouvera, roulé par la tempête,
De ce cable éloquent un débris mutilé ;
Et, prenant ce débris d'un immense naufrage
Pour un câble d'esquif englouti par l'orage
Ne saura pas qu'il a parlé.

Asie, Egypte, où sont vos grandes découvertes?
De son linceul d'oubli le temps les a couvertes...
Et les nôtres vivront? O siècle tu l'as cru !
Le lendemain n'est pas pour ce que l'homme fonde ;
Dieu dit un mot au vent, Dieu fait un signe à [l'onde,]
L'œuvre de l'homme a disparu.

Cités et nations, de par les lois suprêmes,
Ah ! vous vous succédez diverses et les mêmes ;
Filles du temps mortel, vous n'êtes que des sœurs.
Que sont vos grands travaux ? Des ruines muettes.
Il ne reste de vous que des vers de poëtes
Ou des maximes de penseurs.

Naître, croître et mourir, voilà vos destinées.
Remplissez de grandeurs vos longs cycles d'années,
Anneaux mystérieux de la chaîne des temps.
Mais, par-dessus votre œuvre à la base débile,
Là-haut contemplez Dieu, le puissant, l'immobile,
Qui dit à l'homme : « Je t'attends ! »

Homme, écoute et réponds par cet éclair de flamme
Du câble de la foi qui joint le ciel à l'âme,
Et qui reçut de Dieu son électricité !
Homme, en face du temps fais ton œuvre d'argile ;
Mais, immortel, fais donc une œuvre moins fragile
En face de l'éternité !

Evariste Boulay-Paty.

CAIN, APRÈS LE MEURTRE D'ABEL.

Déjà l'ombre des nuits descendait sur le monde;
Caïn, las de traîner sa course vagabonde,
Assailli de remords, la rage dans les yeux,
Sur un lit de gazon se jette furieux.
Là, dans un demi-jour, en des champs solitaires,
Il aperçoit encor quelques tristes chaumières :
« Hélas ! s'écriait-il, quels accents douloureux
S'élèvent jusqu'à moi de ces funestes lieux !
C'est toi que l'on maudit, ô monstre sanguinaire !
Ces cris du désespoir te demandent un frère ;
Il n'est plus, et je vis ! et sans pâlir d'horreur,
Astre des nuits, tu peux me prêter ta lueur !
O ténèbres, couvrez le front d'un homicide !
Tombez, poursuivez-moi dans un désert aride,
Dans ces lieux empestés où l'on n'entend jamais
Que les longs sifflements des hydres des marais ;
Là, l'exécration de la nature entière,
J'invoquerai la mort du sein de la poussière ;
Là, des torrents de pleurs couleront de mes yeux ;
Là, durant mon sommeil, mille songes affreux
N'offriront devant moi, sur la terre fumante,
Qu'un corps défiguré, qu'une tête sanglante... »
Alors sa voix se perd, ses yeux sont obscurcis ;
Mais bientôt la douleur ranimant ses esprits,

Le malheureux s'écrie : « O famille éplorée,
Qui dans l'ombre des nuits veilles désespérée !
Oui, je veux te revoir, te bénir...moi ! grands dieux !
Ah ! les vents en courroux emporteraient mes [vœux !
Mais pourquoi balancer ? arrête, téméraire !
N'es-tu donc pas encor souillé du sang d'un frère?
Veux-tu combler l'horreur de ces infortunés?
Auprès d'eux, malgré moi, mes pas sont en- [traînés...
Méhala... mes enfants... ô douleur ! ô tendresse !
Dans mes bras paternels souffrez que je vous [presse.
Ah ! ne repoussez pas un père malheureux
Au moment si cruel de ses derniers adieux ! »
Il dit, et s'avançant vers la colline obscure,
D'une plainte touchante il entend le murmure.

Dans cette nuit lugubre, où, la première fois,
La douleur qui gémit fait entendre sa voix,
Tyrza, pour s'arracher à sa longue insomnie,
L'œil en pleurs, a quitté sa cabane chérie ;
Et sur l'humble gazon qui couvre son époux,
Désolée et mourante, elle tombe à genoux.
« C'est ici, disait-elle, ô l'amant le plus tendre !
C'est dans ce froid tombeau que repose ta cendre,
Cette cendre adorée, hélas ! que, chaque jour,
Tyrza viendra baigner des larmes de l'amour !
C'est ici que ses pleurs devanceront l'aurore.
Malheureuse, gémis ! cette tombe dévore
Ton bien, ton espérance et ta félicité.
Puisse dans ce séjour par le deuil habité,
Un saule protecteur abaissant son feuillage,
Sur ces restes aimés répandre un doux ombrage !
Bientôt il s'accroîtra, cultivé par mes mains,
Avec l'infortuné que je porte en mon sein.
Oh ! malheureux enfant, en ouvrant ta paupière,
Tu ne pourras sourire à l'amour de ton père :
Jamais tu ne verras ses traits, ses traits chéris,
Ses traits toujours présents à mes yeux attendris.
Mais de lui mes accents t'entretiendront sans cesse :
Ses vertus dans ton cœur graveront la sagesse.
Hélas ! qui plus que lui te l'aurait fait chérir?
Et le ciel en courroux a pu nous le ravir !
Que dis-je ? un assassin a sous un coup perfide...
Oh ! pardonne, Seigneur, pardonne à l'homicide !
Chargé d'un crime affreux qui me glace d'effroi,
Sans doute il est encor plus à plaindre que moi ! »

Du malheureux Caïn ces mots frappent l'oreille.
« Sur ce tombeau, dit-il, dans les pleurs elle [veille,
Et, loin de me maudire, elle invoque le ciel
Pour celui qui la plonge en un deuil éternel !
Je n'ai plus d'espérance, et cette âme sublime,
Hélas ! croit obtenir le pardon de mon crime !
Ange de paix, je veux tomber à tes genoux.
Moi... moi.. je suis couvert du sang de son époux,
Et je pourrais encor paraître devant elle !
Ah ! traître, épargne-lui cette douleur nouvelle !

Fuis loin de l'innocence, et ne lui montre pas
Un monstre qui naquit pour tous les attentats. »
Alors, épouvanté par mille objets funèbres,
Plein de trouble, il s'égare au milieu des ténèbres.
Déjà de Méhala le tendre souvenir
Vient déchirer son cœur et le fait tressaillir.
L'astre des nuits jetait une pâle lumière ;
Le malheureux enfin retrouve sa chaumière,
Et, portant sur ses traits la douleur et la mort,
Aux pieds de Méhala se jette avec transport.
A son horrible aspect, cette épouse alarmée
Pousse un cri, perd la voix et tombe inanimée.
De ses jeunes enfants les plaintives clameurs
Eclatent au milieu des sanglots et des pleurs ;
Accourant pleins d'effroi dans les bras de leur [père :
« Viens, viens, lui disent-ils, console notre mère ;
Hélas ! qu'en ton absence elle a souffert de maux ! »
A la voix de ses fils qu'étouffent les sanglots,
Méhala, par degrés rappelée à la vie,
Regarde son époux et se sent attendrie.
« O toi, lui disait-il, qui dans ce triste jour
Remplis encor mes sens des charmes de l'amour,
Toi, que je précipite en un gouffre effroyable,
Toi, dont la vue enfin me rend plus misérable ;
Prends pitié de mon sort, ne désespère pas
Un cœur toujours en proie à mille affreux combats.
Ton criminel époux, que le remords oppresse,
Ne vient point, Méhala, réclamer ta tendresse,
Ni ces nœuds qu'a brisés le plus noir des forfaits.
Mais prêt à te quitter, à te fuir pour jamais,
Voudrais-tu lui ravir la douceur passagère
De pleurer à tes pieds à cette heure dernière? »
« Infortuné Caïn, lui répond Méhala,
Ah ! si des plus doux feux ton cœur pour moi brûla,
Dans quel égarement se jette ta pensée !
Hé quoi ! par mon époux je serais délaissée !
Et toujours sur ton sort mon amour inquiet
Dans ce séjour de deuil gémirait en secret !
Ah ! dis-moi, quelles mains plus promptes que les [miennes
Prendraient soin de tes jours, adouciraient tes [peines?
O Caïn ! quel que soit ton destin rigoureux,
Ta compagne et tes fils te suivront en tous lieux. »
« Qu'entends-je ! dit Caïn, n'est-ce point un délire?
C'est toi, c'est Méhala, qui, loin de me maudire,
Veut encor partager mon supplice cruel !
Ah ! femme vertueuse, oublie un vil mortel,
L'opprobre de son sang, en horreur à lui-même,
Et que le ciel vengeur a frappé d'anathème. »
« Non, lui dit Méhala, j'invoquerai pour toi
Le Dieu dont tu subis la rigoureuse loi :
Mes pleurs, ton repentir, fléchiront sa colère ;
Et de son trône saint descendra sur la terre
L'espoir consolateur, ce céleste trésor
Qui du pécheur contrit récompense l'effort. »
« Oh ! comment te nommer, céleste créature?
Lui répondit Caïn : la vertu la plus pure

Pour parler à mon cœur emprunte tes accents. »
Il dit, et, soulagé du poids de ses tourments,
Avec émotion sur son sein il la presse.
Méhala, l'œil en pleurs, sourit à sa tendresse,
Et voit encor briller l'aurore d'un beau jour ;
Puis, volant vers ces lieux si chers à son amour
Où son plus jeune fils paisiblement repose,
Sur un bras maternel avec soin le dépose.
Le faible Zoroam, autre enfant de Caïn,
Suit sa mère en tremblant et réclame sa main.
Caïn guide leurs pas, et, devançant leur père,
Marchent d'un front serein Eliel et son frère.
Ainsi ces exilés s'arrachent au séjour
Où, dans de doux pensers, erre encor leur amour.
Méhala, soupirant, avec douleur s'écrie :
« Enfin je t'abandonne, ô famille chérie ;
Hélas! peut-être un jour le ciel moins rigoureux,
En nous réunissant, comblera tous mes vœux. »
Elle dit, et soudain se répand sur la terre,
D'un suave parfum la vapeur printanière.
Alors du haut des cieux éclate cette voix :
« Va, généreuse épouse, obéis à mes lois,
Mon souffle soutiendra ta force et ton courage ;
Un songe séducteur, retraçant ton image,
Instruira tes parents de tes nouveaux destins. »
Cependant, aux reflets des rayons argentins
Que répand de la nuit l'inégale courrière,
Et toujours les regards tournés vers leur chau-
[mière,
Ces malheureux proscrits vont chercher des climats
Où nul mortel encor n'avait empreint ses pas.

J.-L. Boucharlat, trad. de Sal. Gessner.

CAIN

ou

LA CONSCIENCE.

Lorsque avec ses enfants vêtus de peaux de bêtes,
Echevelé, livide au milieu des tempêtes
Caïn se fut enfui de devant Jéhova,
Comme le soir tombait, l'homme sombre arriva
Au bas d'une montagne en une grande plaine ;
Sa femme fatiguée et ses fils hors d'haleine
Lui dirent : « Couchons-nous sur la terre, et dor-
[mons. »
Caïn ne dormant pas, songeait au pied des monts.
Ayant levé la tête, au fond des cieux funèbres
Il vit un œil, tout grand ouvert dans les ténèbres,
Et qui le regardait dans l'ombre fixement.
« Je suis trop près, » dit-il avec un tremblement.
Il réveilla ses fils dormant, sa femme lasse,
Et se remit à fuir, sinistre, dans l'espace ;
Il marcha trente jours, il marcha trente nuits.
Il allait muet, pâle, et frémissant aux bruits,
Furtif, sans regarder derrière lui, sans trêve,
Sans repos, sans sommeil ; il atteignit la grève
Des mers dans le pays qui fut depuis Assur :
« Arrêtons-nous, dit-il, car cet asile est sûr ;
Restons-y, nous avons du monde atteint les bornes. »
Et, comme il s'asseyait, il vit, dans les cieux mornes,

L'œil à la même place, au fond de l'horizon.
Alors il tressaillit en proie au noir frisson.
« Cachez-moi, » cria-t-il ; et, le doigt sur la bouche,
Tous ses fils regardaient trembler l'aïeul farouche.
Caïn dit à Jabel, père de ceux qui vont
Sous des tentes de poil dans le désert profond :
« Etends de ce côté la toile de la tente. »
Et l'on développa la muraille flottante ;
Et quand on l'eut fixée avec des pieds de plomb :
« Vous ne voyez plus rien, » dit Tsilla l'enfant blond,
La fille de ses fils, douce comme l'aurore ;
Et Caïn répondit . « Je vois cet œil encore! »
Jubal, père de ceux qui passent dans les bourgs,
Soufflant dans les clairons et frappant des tambours,
Cria : « Je saurai bien construire une barrière. »
Il fit un mur de bronze et mit Caïn derrière.
Et Caïn dit : « Cet œil me regarde toujours! »
Hénoch dit : « Il faut faire une enceinte de tours
Si terrible que rien ne puisse approcher d'elle.
Bâtissons une ville avec sa citadelle,
Bâtissons une ville et nous la fermerons. »
Alors Tubalcaïn, père des forgerons,
Construisit une ville énorme et surhumaine.
Pendant qu'il travaillait, ses frères dans la plaine
Chassaient les fils d'Enos et les enfants de Seth,
Et l'on crevait les yeux à quiconque passait;
Et le soir on lançait des flèches aux étoiles.
Le granit remplaça la tente aux murs de toiles,
On lia chaque bloc avec des nœuds de fer,
Et la ville semblait une ville d'enfer ;
L'ombre des tours faisait la nuit dans les campagnes;
Ils donnèrent aux murs l'épaisseur des montagnes ;
Sur la porte on grava : « Défense à Dieu d'entrer. »
Quand ils eurent fini de clore et de murer,
On mit l'aïeul au centre en une tour de pierre ;
Et lui restait lugubre et hagard : « O mon père!
L'œil a-t-il disparu? » dit en tremblant Tsilla.
Et Caïn répondit ; « Non, il est toujours là. »
Alors il dit : « Je veux habiter sous la terre,
Comme dans son sépulcre un homme solitaire ;
Rien ne me verra plus, je ne verrai plus rien. »
On fit donc une fosse, et Caïn dit : « C'est bien! »
Puis il descendit seul sous cette voûte sombre ;
Quand il se fut assis sur sa chaise dans l'ombre,
Et qu'on eut sur son front fermé le souterrain,
L'œil était dans la tombe et regardait Caïn.

Victor Hugo.

LA CALOMNIE.

. . . . . .
Tous ces arrêts que la haine prononce,
Ces vains propos, ce courroux sans pouvoir,
Les crains-tu tant ? et que peux-tu prévoir?
Ce que je crains? Vous allez le connaître
Dans un seul mot de Despréaux mon maître.
« Vos ennemis prônent de tous côtés.
Lui disait-on, que vous les redoutez ;
Que vous craignez leur vaste compagnie. »

« Ils ont raison, je crains la calomnie, »
Répondit-il. Et quel ravage affreux
N'excite point ce monstre ténébreux,
A qui l'envie, au regard homicide,
Met dans les mains son flambeau parricide ;
Mais dont le front est peint avec tout l'art
Que peut fournir le mensonge et le fard ?
Le faux soupçon, lui consacrant ses veilles,
Pour l'écouter ouvre ses cent oreilles ;
Et l'ignorance, avec des yeux distraits,
Sur son rapport prononce nos arrêts.
Voilà quels sont les infidèles juges
A qui la fraude, heureuse en subterfuges,
Fait avaler son poison infernal ;
Et tous les jours devant leur tribunal
Par les cheveux l'innocence traînée
Sans se défendre est d'abord condamnée.
Votre ennemi passe en vain pour menteur.
« Messieurs, » disait un fameux délateur
Aux courtisans de Philippe son maître;
« Quelque grossier qu'un mensonge puisse être,
Ne craignez rien ; calomniez toujours :
Quand l'accusé confondrait vos discours,
La plaie est faite ; et, quoiqu'il en guérisse,
On en verra du moins la cicatrice (1). »
Où donc aller ? quel mur, quel triple airain
Nous sauvera d'une invisible main ?
Est-il mortel qui s'en puisse défendre ?
Sans doute. Et qui ? l'homme qui sait attendre,
Concluez-vous. Vainement l'art obscur
Sur la vertu jette son voile impur :
La verité tôt ou tard se relève,
Le rayon perce, et le nuage crève...

Jean-Baptiste Rousseau.

LA CALOMNIE

CONFONDUE PAR LE SECOURS D'EN HAUT.

(Ode imitée du psaume XI.)

Sauve-moi, Jéhovah : par les humains bannie,
La vertu disparaît avec la vérité.
Les pervers vont partout semant la calomnie,
Et distillant le fiel de leur malignité.

Renverse, Dieu puissant, renverse leur empire :
Confonds, anéantis leurs criminelles voix.
Exaltés par l'orgueil, triomphants, en délire,
Ils disent : « Qui pourra nous imposer des lois ? »

Moi, répond le Très-Haut : oui, je serai sensible
Aux douleurs, aux sanglots de tant d'infortunés.
Je prendrai leur défense ; et mon bras invincible
Tiendra leurs ennemis à jamais enchaînés.

Pareils à ces métaux que le feu purifie,
Tes oracles, Seigneur, sont d'éclatantes lois :
Tel l'argent, au creuset déposant sa scorie,
D'alliages impurs sort dégagé sept fois.

Tu nous préserveras, Providence immortelle,
Des malignes fureurs des hommes corrompus ;

(1) Ces vers sont devenus proverbes.

S'ils promènent partout leur effroyable zèle,
Ton pouvoir souverain rassure les élus.

Giffard.

CANONISATION

DES SAINTS STANISLAS KOSTKA ET LOUIS DE GONZAGUE.

Quel Dieu, quelle nouvelle aurore
Nous ouvre les portes du jour ?
Un plus beau soleil vient d'éclore
Et dévoile un brillant séjour.
Que vois-je ? ce n'est plus la terre ;
Dans les régions du tonnerre
Je porte mes regards surpris.
Un temple brille au sein des nues :
Là, sur des ailes inconnues
J'élève mes libres esprits.

De l'Eternel je vois le trône,
Les anges, saisis de respect,
De la splendeur qui l'environne
Ne peuvent soutenir l'aspect.
Mais quoi ! vers ce trône terrible,
A tout mortel inaccessible,
Dans un char plus brillant que l'or,
Par une route de lumière
Quittant la terrestre carrière,
Deux mortels vont prendre l'essor.

Volez, Vertus, et sur vos ailes
Enlevez leur char radieux ;
Jusqu'aux demeures immortelles
Portez ces jeunes demi-dieux.
Ils vont ; la main de la victoire
Les conduit au rang que la gloire
Au ciel dès longtemps leur marqua ;
Frappé de cent voix unanimes,
L'air porte au loin les noms sublimes
Et de Gonzague et de Kostka.

Sur les harpes majestueuses
A l'envi les célestes chœurs
Chantent les flammes vertueuses
Qui consumèrent ces beaux cœurs,
Leur jeunesse sanctifiée,
La fortune sacrifiée,
Les sceptres foulés sous leurs pas :
Plus héros que ceux de leur race,
A l'héroïsme de la grâce
Ils consacrèrent leurs combats.

Tout le ciel ému d'allégresse
Chante ses nouveaux habitants ;
La religion s'intéresse
A leurs triomphes éclatants ;
La vérité leur dresse un trône ;
La candeur forme leur couronne
De myrtes saints toujours fleuris,
Et dans cette fête charmante
Chaque vertu retrouve et vante
Ses plus fidèles favoris.

Qu'offrais-tu, profane Elysée?
Des plaisirs sans vivacité,
Dont la douceur bientôt usée
Ne laissait qu'une oisiveté.
Vains songes de la poésie!
Le ciel offre à l'âme choisie
Un bonheur plus vif, plus constant,
Dans des délices éternelles
Qui conservent, toujours nouvelles,
Le charme du premier instant.

Là, goûtant de l'amour suprême
Les plus délicieux transports,
Les cœurs dans le sein de Dieu même...
Mais quel bras suspend mes accords?
Une secrète violence
Force ici ma lyre au silence,
Tous mes efforts sont superflus;
Sous des voiles impénétrables
Dieu cache les dons adorables
Qui font le bonheur des élus.

Nouveaux saints, âmes fortunées,
Ce Dieu, l'objet de vos désirs,
Abrégea vos tendres années
Pour hâter vos sacrés plaisirs.
Jaloux d'une plus belle vie,
La fleur de vos jours est ravie,
Sans vous coûter de vains regrets;
Vous tombez dans la nuit profonde,
Trop tôt pour l'ornement du monde,
Trop tard encor pour vos souhaits.

Dans les célestes tabernacles
Transmis des portes du trépas,
Touchez, changez par vos miracles
Ceux qui n'en reconnaissent pas.
Que Dieu par des lois glorieuses
Change en palmes victorieuses
Les cyprès de vos saints tombeaux,
Et que vos cendres illustrées
De la foi morte en nos contrées
Viennent rallumer les flambeaux.

Fiers conquérants, héros profanes,
Pendant vos jours dieux adorés,
Que peuvent vos coupables mânes?
Vos sépulcres sont ignorés.
Par le noir abîme engloutie,
Votre puissance anéantie
N'a pu survivre à votre sort;
Tandis que de leur sépulture,
Les saints régissent la nature,
Et brisent les traits de la mort.

Tout change : des divins cantiques
Je n'entends plus les sons pompeux;
Le ciel me voile ses portiques
Dans un nuage lumineux.
Tout a disparu comme un songe;
Mais ce n'est point un vain mensonge
Qui trompe mes sens éblouis :

Rome a parlé, tout doit l'en croire;
Son oracle a marqué la gloire
De Stanislas et de Louis.

Peuples, dans des fêtes constantes
Renouvelez un si beau jour;
Prenez vos lyres éclatantes,
Chantres saints du céleste amour.
Répétez les chants de louanges
Que l'unanime voix des anges
Consacre aux nouveaux immortels,
Et que, sous ces voûtes sacrées,
De fleurs leurs images parées
Prennent place sur nos autels.

Jeunes cœurs, troupe aimable et tendre,
Formez un nuage d'encens :
Deux jeunes saints ont droit d'attendre
Vos hommages reconnaissants.
A leur héroïque courage
L'univers a vu que votre âge,
Capable d'illustres travaux,
Peut aux enfers livrer la guerre,
Etre l'exemple de la terre,
Et donner au ciel des héros,

GRESSET.

CANTATE

POUR LES ENFANTS D'UNE MAISON DE CHARITÉ.

Récitatif.

Le temple de Sion était dans le silence;
Les saints hymnes dormaient sur les harpes de Dieu;
Les foyers odorants que l'encensoir balance
S'éteignaient, et l'encens, comme un nuage im-
[mense,
S'élevait en rampant sur les murs du saint lieu.
Les docteurs de la loi, les chefs de la prière
Etaient assis dans leur orgueil :
Sous leurs sourcils pensifs ils cachaient leur pau-
[pière,
Ou lançaient sur la foule un superbe coup d'œil;
Leur voix interrogeait la timide jeunesse;
Les rides de leurs fronts témoignaient leur sagesse.
Respirant du Sina l'antique majesté,
De leurs cheveux blanchis, de leur barbe touffue,
On croyait voir glisser sur leur poitrine nue
La lumière et la charité;
Comme des neiges des montagnes
Descendent, ô Saron, sur tes humbles campagnes
Le jour et la fertilité!
Un enfant devant eux s'avança plein de grâce;
La foule, en l'admirant, devant ses pas s'ouvrait,
Puis se refermait sur sa trace;
Il semblait éclairer l'espace
D'un jour surnaturel que lui seul ignorait.

Des ombres de sa chevelure
Son front sortait, comme un rayon
Echappé de la nue obscure
Eclaire un sévère horizon.

Ce front pur et mélancolique
S'avançait sur l'œil inspiré,
Tel qu'un majestueux portique
S'avance sur un seuil sacré.

L'éclair céleste de son âme
S'adoucissait dans son œil pur,
Comme une étoile dont la flamme
Sort plus douce des flots d'azur.

Il parla ; les sages doutèrent
De leur orgueilleuse raison,
Et les colonnes l'écoutèrent,
Les colonnes de Salomon !

Première voix.

O merveilleuse histoire ! ô prodiges étranges,
Que la mère à ses fils se plaît à raconter !

Deuxième voix.

Que disait cet enfant ?

Première voix.

Interrogez les anges :
Eux seuls pourraient le répéter.

Deuxième voix.

D'où sortait ce Joas ?

Première voix.

De l'ombre de la vie,
De l'exil, du silence et de la pauvreté !

Deuxième voix.

Comment disparut-il de la foule ravie ?

Première voix.

Il rentra dans l'obscurité ;
Dans les humbles travaux d'une vie inconnue,
Comme l'aurore sous la nue,
Il se cacha vingt ans dans son humilité ;
On ne le revit plus qu'à la fin du mystère,
Enseignant le ciel à la terre,
Sur le sable ou sur l'eau semant la vérité,
Puis, traînant son supplice au sommet du Calvaire,
De l'homme qu'il aimait victime volontaire,
Revêtir l'iniquité,
Arroser de son sang sa semence prospère,
Et payer à son Père
Le monde racheté.

Le chœur.

Du sage et de l'enfant c'est le maître sublime,
C'est le flambeau qui nous luit,
C'est l'âme qui nous anime,
Le chemin qui nous conduit !

Première voix.

Il disait à celui dont la main nous repousse :
Laissez-les venir à moi.

Deuxième voix.

Et voilà qu'une main mystérieuse et douce,
Tout petits, jusqu'à lui nous mène par la foi !

Première voix.

Il disait : Faites-vous des trésors que la rouille
Ne puisse pas ronger sous d'impuissants verrous.

Deuxième voix.

Et voilà que des mains, que ce seul mot dépouille,
S'ouvrent devant lui seul et s'épanchent sur nous !

Première voix.

Il disait : Espérez et fiez-vous au Père !
L'hirondelle n'a point de palais sur la terre :
Elle trouve au sommet de la tour solitaire
Une tuile pour ses petits !
Le passereau n'a pas semé la graine amère ;
Mais de tous ses enfants la Providence est mère :
L'une a le toit du riche, et l'autre a ses épis.

Le chœur.

Nous sommes l'hirondelle errante et sans asile,
Le toit de l'étranger nous prête ses abris,
Le passereau de l'Evangile :
Nous ne moissonnons pas, et nous sommes nourris.

Deuxième voix.

Que disait-il encor ?

Première voix.

Voyez sur la verdure
Eclater le lis du vallon !
Pour se composer sa parure
Il n'a filé de lin, ni tissu de toison,
Et pourtant sa tunique est plus riche et plus pure
Que les robes de Salomon !

Le chœur.

Nous sommes les lis des vallées :
Les tièdes laines des brebis
Par nous n'ont point été filées,
Et la main invisible a tissé nos habits !

Deuxième voix.

Et nous, enfants, que peut notre reconnaissance ?
Nos toits sont sans trésor, et notre âge impuissant !
Nous n'avons que nos mains à lever en silence
Vers cette Providence
D'où vient la récompense,
D'où le bienfait descend !

Première voix.

Et que pourraient de plus les rois et leur puissance !
Pour nos modestes bienfaiteurs
Priez-donc, élevez la voix de l'innocence,
La prière s'épure en passant par vos cœurs !

Deuxième voix.

Heureux l'homme pour qui la prière attendrie
S'élève des lèvres d'autrui !
Il obtient par la voix de l'orphelin qui prie
Plus qu'il n'a fait pour lui.

Première voix.

La prière est le don sans tache et sans souillure
Que devant l'autel du Très-Haut
L'homme doit présenter dans une argile pure
Et dans des vases sans défaut ;
Comment offrir ce don dans ce métal profane
Que sa sainteté nous défend ?
Du cristal ou de l'or que notre encens émane,
Le vase le plus pur est le cœur d'un enfant !

Deuxième voix.

Le vœu souvent perdu de nos cœurs s'évapore ;
Mais ce vœu de nos cœurs par d'autres présenté,
Est comme un faible son dans un temple sonore,
Qui d'échos en échos, croissant et répété,
S'élève et retentit jusquà l'éternité !

Première voix.

Prions donc ! élevons la voix de l'innocence ;
La prière s'épure en passant par nos cœurs.
Les anges porteront à la Toute-Puissance
Nos bénédictions et l'encens de nos pleurs.
Prions donc ! élevons la voix de l'innocence ;
La prière s'épure en passant par nos cœurs.

PRIÈRE.

O toi, dont l'oreille s'incline
Au nid du pauvre passereau,
Au brin d'herbe de la colline,
Qui soupire après un peu d'eau :

Providence qui les console,
Toi qui sais de quelle humble main
S'échappe la secrète obole
Dont le pauvre achète son pain ;

Toi qui tiens dans ta main diverse
L'abondance et la nudité,
Afin que de leur doux commerce
Naissent justice et charité ;

Charge-toi, seule, ô Providence,
De connaître nos bienfaiteurs,
Et de puiser leur récompense
Dans les trésors de tes faveurs !

Notre cœur, qui pour eux t'implore,
A l'ignorance est condamné ;
Car toujours leur main gauche ignore
Ce que leur main droite a donné.

Mais que le bienfait, qui se cache
Sous l'humble manteau de la foi,
A leurs mains pieuses s'attache,
Et les trahisse devant toi !

Qu'un vœu qui dans leur cœur commence,
Que leurs soupirs les plus voilés
Soient exaucés dans ta clémence
Avant de t'être révélés !

Que leurs mères, dans leur vieillesse,
Ne meurent qu'après des jours pleins ;
Et que les fils de leur jeunesse
Ne restent jamais orphelins !

Mais que leur race se succède
Comme les chênes de Mambré,

Dont aux ans le vieux tronc ne cède
Que quand le jeune a prospéré :

Ou comme ces eaux toujours pleines,
Dans les sources de Siloé,
Où nul flot ne sort des fontaines
Qu'après que d'autres ont coulé (1).

A. DE LAMARTINE.

CANTIQUE D'ANNE,

FEMME D'ELCANA.

(Premier livre des *Rois*, chap. II, vers. 1 à 10.)

Le Seigneur a rempli mon âme d'allégresse,
Il relève mon cœur de son affliction ;
Ce Dieu plein de bonté consola ma tristesse,
Devant mes ennemis je bénirai son nom.

O toi, qui, n'écoutant qu'une haine farouche,
Le croyais impuissant à consoler mes jours,
Que tes anciens mépris ne soient plus dans ta bouche,
Cesse de répéter tes superbes discours !

Dieu lit dans tes pensers, Dieu seul a la sagesse ;
C'est Dieu qui de son bras a rompu l'arc des forts ;
C'est sa main qui revêt de force et d'allégresse
Les faibles dont les grands méprisaient les efforts.

De l'homme malheureux il entend la souffrance ;
Il a des indigents rassasié la faim ;
L'opulent, qui vivait au sein de l'abondance,
Réduit à les servir est nourri de leur pain.

La femme que l'on crut délaissée et stérile
Contemple avec amour ses rejetons chéris ;
Et celle qui se vit une tige fertile
Pleure sur ses rameaux desséchés et flétris.

Le Seigneur donne à l'homme et la mort et la vie,
Ferme ou rouvre sur lui les portes du cercueil ;
Le rend faible ou puissant, l'élève ou l'humilie,
Et venge la vertu des dédains de l'orgueil.

Oublié des humains, présent à sa mémoire,
Ce pauvre, loin du toit qui cachait ses douleurs,
Surpris d'être conduit au faîte des grandeurs,
S'assied au premier rang sur un trône de gloire !

Car ce Dieu tout-puissant de son bras créateur
Dans le vide des airs meut et soutient le monde,
Ouvre au juste le ciel, et plonge le pécheur
Au gouffre où pour jamais règne une nuit pro-fonde.

L'homme sans le Seigneur n'est point victorieux ;
C'est par lui qu'ont vaincu les héros de la terre ;
Il fait fleurir la paix ou déchaîne la guerre,
Et sur ses ennemis tonne du haut des cieux.

(1) La plupart des pièces lyriques de M. de Lamartine nous montrent ce poëte sublime dans son élan, mais nuageux et inconséquent. Ses chants les plus parfaits sont ceux où il s'est inspiré de la religion. Cette remarque s'applique aussi à plusieurs autres poëtes modernes, et particulièrement à M. Victor Hugo, dont les bonnes pièces sont chrétiennes et royalistes. — La cantate pour les enfants d'une maison de charité a de l'élévation, et en même temps elle est empreinte d'un sentiment suave qui convient parfaitement à la circonstance. Le poëte remonte à une scène admirable de l'enfance de Jésus, puis il choisit dans sa vie et dans sa doctrine les traits les plus appropriés à son sujet, pour arriver à la situation de ces pauvres orphelins et finir par une invitation touchante à la prière de la reconnaissance. (Le P. J.-J. BROECKAERT.)

Il jugera le monde, et donnera l'empire
Au Christ qu'il enverra nous révéler ses lois,
Ce rejeton promis que la terre désire,
Ce Sauveur attendu des peuples et des rois.

SAPINAUD DE BOISHUGUET.

CANTIQUE DE DAVID

SUR SAUL ET JONATHAS.

David, contraint de quitter la cour de Saül, servait contre ce prince dans l'armée d'Achis, roi de Geth ; mais il ne voulut point se trouver à la bataille où Saül fut tué avec trois de ses enfants, Jonathas, Abinadab et Melchisna. On sait le respect qu'il avait conservé pour Saül, et la tendre amitié qui l'attachait à Jonathas : il fut accablé de douleur à la nouvelle de leur mort, et honora leur mémoire par ce cantique funèbre. (*II, Rois*, I, 18-27).

Nobles chefs d'Israël, son espoir et sa vie,
L'amour de ses guerriers, l'honneur de la patrie,
Comment tombâtes-vous sous le fer philistin !
Puisse Geth ignorer votre mort et nos larmes !
Les filles d'Ascalon riraient de nos alarmes,
L'incirconcis croirait son triomphe certain.

Ô toi qui de leur sang vis ta cime arrosée,
Gelboë ! que jamais la pluie et la rosée
Ne versent au matin sur tes fruits la fraîcheur ;
Que jamais de tes champs l'on n'offre les prémices :
C'est sur toi qu'Israël a perdu ses délices,
Sur toi qu'a disparu l'oint sacré du Seigneur.

Ah ! comment ont-ils pu tomber sur tes montagnes?
La gloire et la valeur, leurs fidèles compagnes,
N'ont-elles pu sauver d'un sort aussi cruel
Jonathas et Saül... Jonathas, dont l'épée
Ne reposait jamais avant d'être trempée
Au sang des plus vaillants ligués contre Israël :

Saül, qui vainement ne prit jamais sa lance,
Saül, qui, des combats, pour prix de sa vaillance,
Rentrait toujours chargé des dépouilles des morts.
O champs de Gelboë ! que d'éternels orages
Sur vos sommets déserts répandent leurs ravages :
C'est sur vous qu'ont péri les boucliers des forts !

Et vous que nous pleurons, vous, nos chefs, nos modèles,
Vous que l'on vit toujours, l'un à l'autre fidèles,
Par les plus doux penchants s'attirer et s'unir :
La mort n'a point détruit une union si chère ;
Votre tombe est la même, et l'amitié sincère
Accordera des pleurs à votre souvenir.

Gémissez avec nous, ô vous que sa largesse
Ornait de pourpre et d'or aux jours de l'allégresse;
O vierges d'Israël, pleurez ce roi vaillant!
Pleurez sur des héros qu'on vit, dès leur jeune âge,
Surpasser des lions la force et le courage
Et plus vites que l'aigle en son essor brillant.

Des princes le plus beau, Jonathas, ô mon frère,
Toi qui m'étais plus cher qu'un fils n'est à sa mère,
Prince aimable, ta mort me navre de douleur :
La vierge que l'esprit, que la grâce accompagne,

Plaît moins au jeune époux qui la prend pour compagne,
Que ta tendre amitié ne plaisait à mon cœur.

Eh ! comment donc des forts tomba le chef illustre?
Ah ! comment Israël a-t-il perdu son lustre,
Et vu changer sa joie en d'éternelles pleurs ?
Vous tous qui partagez mes mortelles alarmes,
Sur leur tombe avec moi venez verser des larmes,
Et du sort des héros déplorer les rigueurs.

SAPINAUD DE BOISHUGUET.

CANTIQUE DE JUDITH

APRÈS LA DÉLIVRANCE DE BÉTHULIE.

Au son des sistres, des tambours,
Au son des harpes, des cithares,
Du Seigneur qui punit nos agresseurs barbares,
Chantons, bénissons les secours.

Il vole sur les vents, au milieu des nuages,
Son souffle ébranle l'Océan ;
Le feu de ses regards est l'éclair des orages,
Sa voix, la voix de l'ouragan.

Au bruit éclatant de sa foudre,
Sous leur dais orgueilleux les tyrans ont tremblé ;
Il se montre, et leur front a balayé la poudre ;
Il tonne, et leur trône a croulé.

Assur, des champs de la Médie,
Avait contre Israël déchaîné ses soldats ;
Leurs torches semaient l'incendie,
Leurs flèches portaient le trépas.

« De Jacob, disaient-ils, exterminons la race,
Sous les pieds des chevaux écrasons ses enfants ;
Plantons sur ses autels nos drapeaux triomphants. »
Inutiles fureurs, impuissante menace !
Dieu suscite Judith, fille de Merari,
Et leur flot a passé comme un torrent tari.

Au son des harpes, des cithares,
Au son des sistres, des tambours,
Du Seigneur qui punit nos agresseurs barbares
Chantons, bénissons les secours.

Le Seigneur, pour frapper l'ennemi qui l'offense,
N'arme point les géants de Geth et d'Ascalon ;
Du chef audacieux venu de l'Aquilon,
Par la main d'une femme il a tiré vengeance.

Quittant la solitude où l'enchaînaient ses vœux,
Judith a de son deuil déposé la tristesse ;
Elle reprend l'habit de ses jours d'allégresse,
Et la myrrhe odorante arrose ses cheveux.

Holopherne se prend au piége qui l'attire :
Il ordonne une fête en son brûlant délire ;
Ivre de vin, de joie, il chancelle, il s'endort,
Judith saisit le glaive et lui donne la mort.

Le Mède s'épouvante, et sa douleur sauvage
De ses longs hurlements a frappé les échos ;
Et le fer d'Israël, dans un vaste carnage,
Du sang assyrien a fait couler les flots.

Seigneur, ta puissance infinie
D'Assur a terrassé l'orgueil.

Malheur à l'insensé dont la voix te renie !
Il sema le blasphème, il récolte le deuil.

Mais heureux le peuple fidèle
Qui marche à ton flambeau divin !
Sur lui ta bonté paternelle
Répandra des bienfaits sans fin.

Au son des harpes, des cithares,
Au son des sistres, des tambours,
Du Seigneur qui punit nos agresseurs barbares,
Chantons, bénissons les secours.

RAGON.

CANTIQUE DE JUDITH.

PARAPHRASE.

Poussons dans l'air des cris de joie :
Oublions nos longues douleurs :
Qu'aujourd'hui notre front se voie
Couronné de chapeaux de fleurs.
Faisons retentir les louanges
Du Dieu dont le pouvoir nous a sauvés des fers,
Et qui pour nous arma les anges,
Alors que contre nous s'armèrent les enfers.

Je sais que sa force et sa gloire
Se lisent sur le front des cieux ;
Mais dans cette illustre victoire
Leur éclat brille beaucoup mieux :
Elle apprend à toute la terre
Qu'il tient entre ses mains le sort des combattants,
Et que sans lancer le tonnerre,
Il peut d'une parole abattre les Titans.

Tel qu'on voit des hautes montagnes
Descendre un torrent furieux
Dans le sein des vertes campagnes,
De qui l'émail charmait les yeux :
Tel de l'orgueilleuse Assyrie
Sort le camp infidèle avec ses étendards ;
Et l'on n'oppose à sa furie
Que des soldats craintifs et de faibles remparts.

Devant lui vole une poussière
Qui le couvre d'un voile épais :
Le soleil en perd sa lumière,
La terre gémit sous le faix ;
Les chevaux tarissent les fleuves ;
La plaine retentit d'un effroyable bruit ;
Et partout on ne voit que preuves
De ce que peut un roi que la fureur conduit.

Tout eût fléchi dessous ses armes ;
Et ses escadrons triomphants,
Devant nos yeux trempés de larmes,
Eussent égorgé nos enfants :
Il eût laissé dans nos familles
Les vestiges cruels d'un insolent bonheur ;
Et sa main, épargnant nos filles,
Leur eût vendu la vie au prix de leur honneur.

L'effet eût suivi la menace
De ces sacriléges guerriers,
Si Dieu, lassé de leur audace,

N'eût point fait sécher leurs lauriers :
Les racines en sont coupées.
Holopherne n'est plus ; son camp fuit ou se rend ;
Leurs espérances sont trompées :
Et la main d'une femme a fait un coup si grand.

Grand Dieu qui nous vis dans la guerre
Le jouet d'un prince insolent,
Enfin tu lances le tonnerre,
Dont le coup nous semblait si lent :
Tu nous fais voir que la prudence
Sans ton divin secours ne peut rien affermir ;
Et que l'œil de ta providence
Veille quand les mortels l'accusent de dormir.

Pour payer des faveurs si grandes,
O monarque de l'univers !
Nous n'avons point d'autres offrandes
Que nos voix, nos luths et nos vers ;
Nous les consacrons à ta gloire :
Nos cœurs te garderont une éternelle foi ;
Tu vivras dans notre mémoire,
Et nos chants n'auront plus d'autre sujet que toi.

Ton pouvoir n'a point de limites ;
Tes yeux peuvent tout découvrir :
Tes faveurs passent nos mérites ;
Tu donnes tout sans t'appauvrir :
Tu perds ceux qui t'osent déplaire ;
D'une grande cité tu fais un grand tombeau,
Et devant ta juste colère
La couronne est un verre, et le sceptre un roseau.

Que la terre te rende hommage ;
Que l'âme de chaque mortel,
Où l'on voit luire ton image,
Soit ta victime et ton autel.
Toujours les grands dons ne te plaisent ;
Tu n'aimes pas toujours les honneurs de l'encens ;
Mais toujours nos larmes t'apaisent,
Et toujours tu reçois des soupirs innocents.

Seigneur, lorsque tu fis le monde
Tu fis paraître ton pouvoir :
Aujourd'hui ta bonté profonde
Dans sa conduite se fait voir :
Tu te répands par toutes choses ;
Ta sagesse est l'esprit dont tout est animé,
Et sur toi seul tu te reposes
Du soin de ce grand corps que toi seul as formé.

GODEAU.

CANTIQUE DE LOUANGES

A LA VUE DES OEUVRES DU SEIGNEUR.

(Tiré du Psaume CIII.)

Inspire-moi de saints cantiques,
Mon âme, bénis le Seigneur.
Quels concerts assez magnifiques
Quels hymnes lui rendront honneur !
L'éclat pompeux de ses ouvrages,
Depuis la naissance des âges,
Fait l'étonnement des mortels :
Les feux célestes le couronnent ;

Et les flammes qui l'environnent
Sont ses vêtements éternels.

Ainsi qu'un pavillon tissu d'or et de soie,
Le vaste azur des cieux sous sa main se déploie ;
Il peuple leurs déserts d'astres étincelants.
Les eaux autour de lui demeurent suspendues ;
Il foule aux pieds les nues,
Et marche sur les vents.

Fait-il entendre sa parole,
Les cieux croulent, la mer gémit,
La foudre part, l'aquilon vole,
La terre en silence frémit.
Du seuil des portes éternelles,
Des légions d'esprits fidèles
A sa voix s'élancent dans l'air ;
Un zèle dévorant les guide,
Et leur essor est plus rapide
Que le feu brûlant de l'éclair.

Il combla du chaos les abîmes funèbres ;
Il affermit la terre et chassa les ténèbres.
Les eaux couvraient au loin les rochers et les monts;
Mais au bruit de sa voix les ondes se troublèrent,
Et soudain s'écoulèrent
Dans leurs gouffres profonds.

Les bornes qu'il leur a prescrites
Sauront toujours les resserrer ;
Son doigt a tracé les limites
Où leur fureur doit expirer.
La mer, dans l'excès de sa rage,
Se roule en vain sur le rivage
Qu'elle épouvante de son bruit ;
Un grain de sable la divise,
L'onde écume, le flot se brise,
Reconnaît son maître, et s'enfuit.

La terre ici s'élève en de hautes montagnes ;
Ailleurs elle s'abaisse en de vastes campagnes :
Les vallons émaillés sont remplis de ruisseaux,
Et des fleuves divers l'onde fraîche et bruyante
Eteint la soif ardente
Des plus nombreux troupeaux.

Sur le rocher le plus sauvage,
Dans les forêts, dans les déserts,
Le cri des oiseaux, leur ramage
Bénit le Dieu de l'univers.
Sur les montagnes solitaires
Il répand les eaux salutaires
Des torrents cachés dans les cieux ;
Et dans les plaines arrosées
Il fait par d'utiles rosées
Germer des fruits délicieux.

Les troupeaux dans les prés vont chercher leur pâture ;
L'homme dans les sillons cueille sa nourriture ;
L'olivier l'enrichit des flots de sa liqueur ;
Le pampre coloré fait couler sur sa table
Ce nectar délectable,
Charme et soutien du cœur.

Le souverain de la nature
A prévenu tous nos besoins,
Et la plus faible créature
Est l'objet de ses tendres soins.
Il verse également la sève
Et dans le chêne qui s'élève,
Et dans les humbles arbrisseaux :
Du cèdre voisin de la nue
La cime orgueilleuse et touffue
Sert de base au nid des oiseaux.

Le daim leger, le cerf et le chevreuil agile
S'ouvrent sur les rochers une route facile :
Pour eux seuls de ces bois Dieu forma l'épaisseur;
Et les trous tortueux de ce gravier aride,
Pour l'animal timide
Qui nourrit le chasseur,

Le goble éclatant qui dans l'ombre
Roule au sein des cieux étoilés,
Brilla pour nous marquer le nombre
Des ans, des mois renouvelés.
L'astre du jour, dès sa naissance,
Se plaça dans le cercle immense
Que Dieu lui-même avait décrit ;
Fidèle aux lois de sa carrière,
Il retire et rend la lumière
Dans l'ordre qui lui fut prescrit.

La nuit vient à son tour, c'est le temps du silence;
De ses antres fangeux la bête alors s'élance,
Et de ses cris aigus étonne le pasteur ;
Par leurs gémissements, les lionceaux demandent
L'aliment qu'ils attendent
Des mains du Créateur.

Mais quand l'aurore renaissante
Peint les airs de ses premiers feux,
Ils s'enfoncent, pleins d'épouvante,
Dans leurs repaires ténébreux.
Effroi de l'animal sauvage,
Du Dieu vivant brillante image,
L'homme paraît quand le jour luit ;
Sous ses lois la terre est captive,
Il y commande, il la cultive
Jusqu'au règne obscur de la nuit.

Seigneur, Etre parfait, que tes œuvres sont belles!
Tu fais servir l'accord qui les unit entr'elles,
Au bien de l'univers, au bonheur des humains.
Partout je vois empreint le sceau de ta sagesse,
Et tu répands sans cesse
Tes dons à pleines mains.

Tu fis ces gouffres effroyables,
Noir empire des vastes mers :
Leurs abîmes impénétrables
Sont peuplés d'animaux divers.
Ton souffle assemble les orages,
Les aquilons dont les ravages
Font régner la mort sur les eaux;
Et tu dis : Ces mers déchaînées
Verront leurs ondes étonnées
Porter d'innombrables vaisseaux.

Là, des monstres marins, dans leur course pesante
Ouvrent des flots émus la surface écumante ;
Ils semblent se jouer des vagues en courroux.
Quand de l'horrible faim les tourments les dévo-
C'est toi seul qu'ils implorent ; [rent,
Et tu les nourris tous.

Privés de tes regards célestes,
Tous les êtres tombent détruits,
Et vont mêler leurs tristes restes
Au limon qui les a produits.
Mais par des semences de vie,
Que ton souffle seul multiplie,
Tu répares les coups du temps ;
Et la terre toujours peuplée,
De sa fange renouvelée
Voit renaître ses habitants.

Dieu des jours, Dieu des temps, triomphe d'âge en âge;
Jouis de ta grandeur, jouis de ton ouvrage;
Tu regardes la terre, elle tremble d'effroi :
Tu frappes la montagne, et sa cime enflammée
Dans des flots de fumée
S'abîme devant toi.
Que le jour commence à paraître.
Ou qu'il s'éteigne dans les mers,
Mon Créateur, mon divin Maître
Sera l'objet de mes concerts.
Trop heureux si, dans sa clémence,
Il écoute avec complaisance
Les chants que je forme pour lui.
Fidèle à marcher dans sa voie,
En lui seul je mettrai ma joie,
Mon espérance et mon appui.

Trop longtemps les pécheurs ont lassé sa justice ;
Que l'enfer les dévore, et que leur nom périsse ;
Que Dieu verse la paix dans le fond de mon cœur ;
Qu'il pénètre mes sens, que son zèle m'enflamme,
Et qu'à jamais mon âme
Bénisse le Seigneur.

LE FRANC DE POMPIGNAN.

CANTIQUE DE MOISE.

APRÈS LE PASSAGE DE LA MER ROUGE.

Par de nouveaux hymmes de joie,
Peuples, venez glorifier
Le Dieu qui dans la mer précipite et foudroie
Le cheval et le cavalier.

Le Seigneur est ma force et le Dieu de mes pères;
J'exalterai son nom, je louerai ses bontés :
Il exauça mes vœux aux rives étrangères,
Je rendrai gloire au Dieu qui nous a rachetés.

Il commande à la mort, il dispense la vie ;
Son nom est Jéhova.
Comme un puissant guerrier l'espoir de sa patrie,
Il apparut et nous sauva.

Il a du roi du Nil frappé la tête altière.
Pharaon et ses chefs, leurs chars et leurs drapeaux,
Ensevelis dans l'onde amère,
Sont descendus, comme une pierre,

Dans le gouffre horrible des eaux.
De ta droite, Seigneur, éclata la puissance,
Des superbes ta droite a puni l'insolence :
Sur ces ambitieux contre nous conjurés
Du haut du ciel s'élança ta colère,
Qui les a dévorés,
Ainsi qu'une paille légère.

Tu parlas à la mer ; la mer qui t'obéit,
Nous frayant un passage,
En deux montagnes d'eau s'assemble et se partage
Et reste immobile en son lit.
L'ennemi se disait : Je poursuivrai ma proie,
Mon glaive l'atteindra, sa dépouille est à nous :
Marchons et triomphons ; de son sang avec joie
Assoupissons notre courroux.

Alors qu'ils s'élançaient pour saisir leur victime,
Ton esprit a soufflé sur les eaux de l'abîme,
Et les flots irrités les ont soudain couverts ;
Frappés des traits de ta colère,
Comme le métal ou la pierre,
Ils se sont enfoncés dans le gouffre des mers.
Et qui d'entre les forts, ô mon Dieu, t'est semblable?
Est magnifique et saint, puissant et redoutable,
Et, comme toi, fécond en prodiges divers ?

Ta droite, du haut de la nue,
Sur nos tyrans s'est étendue;
La terre les a dévorés.
Bienfaiteur d'Israël, qu'a sauvé ta clémence,
Tu le conduis par ta puissance
Dans les heureux climats que tu t'es consacrés.
Les peuples l'ont appris, et frémissent de rage ;
Mais l'éclat de ta gloire a glacé leur courage :
De douleur et de crainte Edom est accablé,
Le Philistin de frayeur est troublé,
Les rois chananéens ont perdu leur audace,
L'effroi succède à leur menace
Les forts de Moab ont tremblé.

Que de ta droite menaçante
Fondent sur leurs sentiers la peur et l'épouvante ;
Que sous ton bras vainqueur
Les chefs de la race étrangère
Demeurent frappés de terreur,
Immobiles comme la pierre,
Jusques au jour où nous soyons passés,
Au jour où d'Israël les enfants exaucés
Dans des transports de joie oublieront leur misère.
Tu les établiras toi-même en ta cité,
Sur le mont de ton héritage,
Et dans le temple saint où leurs fils, d'âge en âge,
Rendront un solennel hommage
Au souverain du temps et de l'éternité.

Car tu fis retourner la vague mugissante
Sur Pharaon, ses chars et sa troupe impuissante ;
Et ton peuple à pied sec a traversé les flots ;
La mer Rouge en son cours par ta main arrêtée
A ta voix s'est précipitée
Sur l'auteur de nos maux.

SAPINAUD DE BOISHUGUET.

CANTIQUE DE MOISE,

APRÈS LE PASSAGE DE LA MER ROUGE.

Gloire au Seigneur ! qu'un chant sublime
Célèbre de son bras les exploits éclatants ;
Il a renversé dans l'abîme
Les coursiers et les combattants.

Le Seigneur est ma force, il a pris ma défense,
Béni soit son nom glorieux !
Que l'univers connaisse sa puissance,
Il est le Dieu de mes aïeux.

Quand pour moi son bras se signale,
Qu'importe des combats l'appareil menaçant ?
La terre n'a point vu de guerrier qui l'égale,
Et son nom est le TOUT-PUISSANT.

Les chars de Pharaon et son armée entière
Ont péri dans les flots amers ;
Dieu les a dans les eaux lancés comme la pierre,
Et l'abîme les a couverts.

Ton bras, Seigneur, est invincible ;
Il a frappé nos oppresseurs ;
Et dans ta gloire inaccessible
Tu triomphes de leurs fureurs.

Ainsi que la paille légère
Que la flamme dévore en des champs altérés,
Tels, par les feux de ta colère,
Nous les avons vus dévorés.

Ton haleine a soufflé : de l'onde courroucée
Les abîmes se sont ouverts ;
Et dans leur lit à sec nous avons vu tracée
Une route au milieu des mers.

L'ennemi disait dans sa rage :
« Je les poursuis, mon bras les atteindra ;
Ils mourront, j'en vais faire un horrible carnage,
Leur dépouille m'appartiendra. »

Tu souffles : l'onde obéissante
Sur eux roule et retombe ; ils sont anéantis :
Leurs corps, comme un plomb vil, sous la vague
Dans les gouffres sont engloutis. [écumante,

Est-il un Dieu qui te ressemble ?
Un rival de ta force et de ta majesté,
Qui, comme toi, fasse éclater ensemble
Tant de puissance et de bonté ?

Ta voix tonne au sein de la nue,
Tu fais le destin des combats :
Sur nos tyrans ta main s'est étendue,
La terre a dévoré leurs pas.

Nous gémissions sous le joug de l'impie ;
Tu nous affranchis de sa loi ;
Tu nous donnes une patrie,
Où nous ne servirons que toi.

Les peuples l'ont appris ; leur colère s'irrite ;
La Palestine est dans les pleurs ;
L'effroi saisit Moab ; l'Iduméen s'agite ;
Chanaan est en proie aux plus vives terreurs.

Que la terreur enchaîne leur audace,
Qu'elle glace leur bras, qu'elle glace leur cœur !

Et cependant ton peuple passe :
Qui pourrait l'arrêter, Seigneur ?

Tu le conduis dans la demeure sainte
Que ta bonté lui prépara ;
Dans cet asile heureux d'où tu bannis la crainte,
Ta main, Seigneur, le fixera.

Gloire au Seigneur ! que nos hommages
S'élèvent vers les cieux d'où nous vint son secours ;
Son règne a précédé les âges,
Les temps s'écouleront sans en borner le cours.

Pharaon dans les flots a voulu nous poursuivre,
Les flots ont englouti son char et ses guerriers ;
Mais les fils d'Israël, que le Seigneur délivre,
Ont traversé l'abîme affermi sous leurs pieds.

Fr. VAULTIER.

CANTIQUE DE MOISE,

AVANT SA MORT.

Audite, cœli, quæ loquor, etc.

Cieux, écoutez ma voix, terre, sois attentive ;
Et puissent dans les cœurs qu'anime une foi vive
Descendre ma parole et germer mes leçons,
Comme descend du ciel la pluie et la rosée ;
Comme rafraîchissant la campagne embrasée,
L'onde fait germer les moissons.

J'exalte le Seigneur, louez ce Dieu sublime !
Dans ses œuvres parfait, dans ses dons magnanime,
Et d'une ineffable bonté !
O, du nom de ses fils cœurs devenus indignes !
Vous oubliez sa gloire et ses faveurs insignes :
Peuple insensé, rougis de ta perversité !

N'est-il pas ton appui, ton ange tutélaire,
La source où tu puisas la vie et la lumière ?
Et de tant de bienfaits voilà donc le retour !
Consulte tes aïeux, interroge tes pères,
Remonte aux jours anciens : tous ces témoins sin-
Te diront pour toi son amour. [cères

Eh ! quel peuple jamais en obtint plus de grâces ?
Lorsque des fils d'Adam il dispersa les races
Et partagea la terre entre eux,
Il réserva pour toi le plus riche héritage ;
Il te nomma son fils, son peuple, son partage,
De ses dons les plus doux il vint combler tes vœux.

Il te trouve au désert errant et solitaire,
Et dans ce lieu d'horreur, ainsi qu'un tendre père,
Eloigne de tes pas jusques au moindre écueil :
Prodigue de ses soins pour un peuple qu'il aime,
Il t'instruit, te dirige et te garde lui-même
Comme la prunelle de l'œil.

Tel, aidant ses aiglons dans leur essor timide,
L'aigle voltige autour, les devance, les guide,
Et dans l'air leur fraye un chemin ;
Tel, autour de ta marche, avec un tendre zèle
Dieu veille, et, te couvrant de l'ombre de son
[aile,
Contre tous les dangers t'offre un abri certain.

Lui seul, nul autre dieu, t'établit dans la terre
Où de ses flots dorés l'huile inonde la pierre,
Où le miel coule du rocher.
Là, le printemps sans cesse émaille les rivages ;
Là, sous un ciel d'azur, sous de riants ombrages,
Le Seigneur à lui seul eût voulu t'attacher.
Des troupeaux il te donne et le lait et le beurre,
Sa main les multiplie autour de ta demeure,
Les béliers de Bazan bondissent sous tes yeux.
De la fleur du froment il fit ta nourriture ;
La vigne te versa sa liqueur la plus pure,
L'olive ses sucs onctueux.
Il t'ouvre ses trésors, il accroît ta richesse,
Et tu deviens ingrat, et, sourd à sa tendresse,
Jacob lui retire son cœur.
Ce peuple bien-aimé s'obstine à méconnaître
Son père, son ami, la source de son être ;
Il ose s'élever contre son Créateur.

A des dieux étrangers, ignorés de ses pères,
Il dresse des autels, il offre des prières,
Il abandonne Dieu pour servir des démons.
Peuple ingrat et pervers, ainsi ton cœur oublie
Celui qui t'a créé, qui consola ta vie
Dans tes afflictions !

Mais le Seigneur a vu ce criminel outrage,
Son courroux se rallume, il voile son visage,
S'éloigne, et dit avec dédain :
Peuple qui m'échangeas contre une vaine idole,
Mon bras t'humiliera, race vaine et frivole,
Je jouirai de voir ta déplorable fin.

Tu crus faire en mon cœur entrer la jalousie ;
Eh bien ! un Dieu jaloux va frapper ta patrie,
Je ne suis plus ton roi, tes fils sont rejetés ;
De sauvages tribus, des peuples infidèles,
De toutes parts viendront fondre sur des rebelles
Que n'ont pu toucher mes bontés.

Un feu s'est allumé, créé dans ma colère,
Il consume les monts, il embrase la terre,
Ses fruits et ses germes divers.
Accourus à la voix de Dieu qui les appelle,
Les tigres, les serpents, la famine cruelle,
Versent tous les fléaux qu'enfantent les enfers.

Je poursuivrai les fils de la race coupable,
Sur eux j'épuiserai mon carquois redoutable,
Et leur chair des vautours assouvira la faim.
Au dehors est le glaive, au dedans l'épouvante ;
Les tendres cœurs unis d'une amour innocente
Expirent avant leur hymen.

Et le frère et la sœur, doux espoir d'une mère,
Les époux, les vieillards, boivent la coupe amère
Que ma justice leur versa.
Tout Israël succombe atteint de ma colère,
Et j'ai dit : Où sont-ils ? Dispersés sur la terre,
Du rang des nations ma main les effaça.

Mais j'ai de l'étranger arrêté la vengeance ;
Certain que, de mon bras oubliant la puissance,

Le vainqueur s'écrierait en vantant ses succès :
Ce n'est pas Dieu, mais moi, mais mon arc redoutable
Qui perça les guerriers d'une race coupable,
Et la dispersa pour jamais...

O toi qui vainement crus éclipser ma gloire,
Apprends-moi quel pouvoir t'a donné la victoire,
Te les a livrés et vendus.
Ah ! s'ils n'avaient d'un père épuisé la clémence,
S'ils n'avaient du Très-Haut provoqué la vengeance,
A l'ombre de mon bras quel roi les eût vaincus ?

Deux hommes pouvaient-ils en surmonter dix mille,
Sur mille un seul avoir un triomphe facile,
Si le Dieu des combats n'eût désarmé leur main ?
Homme insensé, qu'aveugle une gloire éphémère,
Cesse enfin de fermer les yeux à la lumière,
Vois la cause de leur destin.

Eh ! crois tu donc tes dieux égaux au Dieu suprême ?
Apprends par leurs présents à les juger toi-même ;
Comme eux ils sont remplis de fiel.
Leurs arbres sont des plants de Sodome et Gomorrhe ;
Leur vin est un poison qui consume et dévore :
C'est le sang de l'aspic et son venin mortel.

Rien ne peut échapper à ma toute-puissance ;
L'ennemi d'Israël subira ma vengeance ;
Le jour est près, les temps se hâtent d'arriver ;
Le malheur de mon peuple a calmé ma colère,
Ses enfants ont péri, leur sang couvre la terre,
Leur Dieu vient encor les sauver.

Mais réponds : où sont-ils ces dieux illégitimes,
Ces dieux vains dont tes fils mangèrent les victimes
Et burent les libations ?
Qu'ils se lèvent ces dieux qu'implora ta souffrance !
Seraient-ils sans pitié ? Pourquoi ce long silence
Aux cris de tes afflictions ?

Je blesse ou je guéris, récompense ou châtie,
Livre l'homme à la mort ou le rends à la vie.
C'est moi qui suis l'unique, il n'est point d'autres dieux.
Je lève au ciel ma main, par mon nom je le jure:
Je châtierai des rois l'insulte et le parjure,
J'ai tiré mon glaive contre eux.

Ma main, comme l'éclair, aiguisa mon épée ;
Sous les traits dévorants dont leur chair est frappée
Tombent et meurent ces pervers.
De leur sang répandu mes flèches altérées
En ont rougi la terre et s'en sont enivrées :
Les uns sont expirants, les autres dans les fers.

O peuples de la terre ! exaltez la justice
Du Dieu victorieux qui, pour nous si propice,
Rend à nos ennemis les maux qu'ils nous ont faits.
Il a vengé le sang de la race chérie,

Et, comblant ses désirs, sur elle multiplie
Et son amour et ses bienfaits.

SAPINAUD DE BOISHUGUET.

CANTIQUE DE MOISE

AVANT SA MORT.

Audite, cœli, quæ loquor, etc.

Cieux, terre, écoutez-moi ; Jacob, faites silence ;
Que mes discours remplis d'une sainte éloquence
Pénètrent vos esprits, renouvellent vos cœurs ;
Comme du haut des airs la féconde rosée,
Ranimant tous les fruits de la terre embrasée,
Relève l'herbe tendre et rafraîchit les fleurs.

Rendez hommage au Dieu que ma voix vous annonce ;
Adorez les arrêts que sa bouche prononce;
Le sort de l'univers à ses pieds est écrit.
Tout ce qu'il fait est bien, tout ce qu'il veut est juste ;
Fidèle observateur de sa parole auguste,
Il tient ce qu'il promet, faisons ce qu'il prescrit.

De lâches révoltés ont armé sa colère ;
Ils furent ses enfants, mais il n'est plus leur Père.
Peuple ingrat, peuple vain, sans raison, sans vertu,
Pense donc au néant d'où sa voix te fit naître ;
Méconnais-tu ton Dieu, ton protecteur, ton maître?
Sans lui, sans ses bienfaits, parle, que serais-tu?

Parcours l'ordre des ans, des siècles et des âges,
Compte de ses bontés les nombreux témoignages ;
Ou, si de ta mémoire ils étaient effacés,
Appelle tes aïeux, interroge leur cendre,
Du séjour de la mort leur cri te fait entendre,
Qu'ignorés de toi seul, partout ils sont tracés.

Tu n'étais point encor, toi qui lui fais la guerre,
Quand aux murs de Babel il divisait la terre
Entre les nations qu'il séparait de lui.
Mais dès lors pour toi seul il marquait les limites
Du pays fortuné d'où les races proscrites
A l'aspect d'Israël s'enfuiront aujourd'hui.

Israël qu'il aimait, Israël qui le brave,
Dans les plaines du Nil n'était qu'un peuple esclave,
Qu'un troupeau vagabond sans guide et sans pasteur.
Ses yeux l'ont rencontré sur des sables arides
Dans de vastes déserts, où ces âmes perfides
Osaient même insulter leur divin Créateur.

C'est là qu'il attendait ce peuple trop rebelle,
C'est là que tant de fois sa bonté paternelle
Par d'utiles rigueurs a voulu l'éprouver ;
Soulageant ses besoins en punissant ses vices,
Prodigue de secours, avare de supplices,
Son bras ne l'abaissait que pour mieux l'élever.

Comme un aigle au milieu de ses aiglons timides,
Les couvre, les soutient de ses ailes rapides,
Dans les ondes de l'air forme leur vol tremblant,
Tel, des fils de Jacob Dieu conduisait la trace,
Encourageait leur foi, ranimait leur audace,
Et portait devant eux son glaive étincelant.

Bientôt ils entreront dans ces riches asiles,
Où, parmi les trésors des champs les plus fertiles,
Ils vivront sous un ciel de cristal et d'azur.
Là, des fleuves de lait arrosent les campagnes,
Des flots d'huile et de miel descendent des montagnes,
Et la vigne y répand son nectar le plus pur.

Par les mains du Seigneur tirés de l'indigence,
Ils le méconnaîtront au sein de l'abondance,
Et des dieux inconnus ils chercheront l'appui.
Qu'ils redoutent du moins ses vengeances terribles ;
De leur culte nouveau, de leurs fêtes horribles
Le bruit tumultueux montera jusqu'à lui.

L'idole est sur l'autel et les bûchers s'allument:
L'encens brûle à ses pieds et les fleurs la parfument;
Israël perverti consomme son forfait.
Israël, que fais-tu ? Peuple volage, arrête,
Détourne les malheurs que ton crime t'apprête;
Le Dieu que tu détruis est le Dieu qui t'a fait.

Ce Dieu jaloux a vu leurs lâchetés insignes :
« J'attendrai le succès de leurs complots indignes,
Et je mettrai, dit-il, un voile entre eux et moi.
Ils servent un dieu sourd, un dieu d'or ou de plâtre ;
Et moi j'adopterai ce stupide idolâtre,
Cet étranger impur qu'avait proscrit ma loi.
» Je leur ai préparé ces fournaises brûlantes,
Ces épais tourbillons de flammes dévorantes
Que la terre entretient dans ses flancs embrasés,
Et qui, sortis enfin de leur prison profonde,
Consumeront un jour les ruines du monde
Dans les gouffres de feu que ma haine a creusés.

« Leurs supplices divers, leurs maux feront ma joie.
Par la faim desséchés, ils deviendront la proie
De serpents monstrueux dans leurs maisons éclos ;
J'ai promis pour pâture à l'oiseau de carnage
Leurs corps défigurés, dont la bête sauvage
Aura meurtri les chairs et brisé tous les os.

» Un effroi léthargique accablera leurs âmes;
De féroces vainqueurs égorgeront leurs femmes,
Leurs filles, leurs vieillards et leurs tendres enfants.
Où sont-ils ? quel asile est ouvert à ces traîtres?
Je retire la foi promise à leurs ancêtres,
Et j'efface leur nom du livre des vivants.

« Mais ma gloire suspend l'arrêt de ma justice ;
Ma vengeance perdrait le fruit de leur supplice,
Bientôt leurs ennemis n'en seraient que plus vains.
Vils ressorts que j'emploie et qu'aussitôt je brise,
Ces peuples que je hais, ces rois que je méprise
Diraient que ma victoire est l'œuvre de leurs mains.»

Et quel autre que Dieu, race orgueilleuse et vile
Devant un seul guerrier en a fait fuir dix mille
Quel autre t'a livré nos coupables tribus ?
Entre tes dieux et lui que Pharaon soit juge;
S'il punit nos forfaits, il est notre refuge..
De tes divinités quels sont les attributs?

Que deviendraient, sans lui, les trônes de la terre?
Il ordonne la paix, il commande la guerre,

Par lui seul tout s'élève et tout est renversé.
Le courage, la peur, la force, la faiblesse,
Et l'esprit de vertige et l'auguste sagesse
Sont des présents de Dieu propice ou courroucé.

Famille d'Israël, quels vices t'ont souillée ?
De ta vertu première aujourd'hui dépouillée,
Ton sein ne produit plus que des crimes honteux.
Telle au bord des marais de l'infâme Gomorrhe,
La terre que le soufre empoisonne et dévore
N'enfante que des fruits amers et vénéneux.

Ton Monarque éternel ne cherche qu'à t'absoudre ;
Il t'aime ; ta douleur peut éteindre sa foudre ;
Pleure, gémis, les temps se pressent d'arriver.
Mais le terme est venu des vengeances célestes ;
Le Seigneur, attendri, rassemble enfin les restes
De ce peuple expirant qu'il veut encor sauver.

« Me voici, vous dit-il, j'ai pitié de vos crimes.
Où sont ces dieux nourris du sang de vos victimes,
Ces dieux que vous couvrez d'un nuage d'encens ?
Autour de vos remparts les torches étincellent,
Sous les coups redoublés vos derniers murs chancellent ;
Que font sur vos autels ces bustes impuissants ?

« Je viens vous soulager du poids de vos misères ;
Reconnaissez la voix du Pasteur de vos pères,
Rentrez dans le bercail, troupeau que je chéris ;
Rentrez : déjà la mort de meurtres assouvie
Voit jaillir sous sa faux les sources de la vie :
J'ôte et je rends le jour ; je frappe et je guéris.

« Je suis le Dieu vivant ; j'ai juré par moi-même ;
Les barbares tyrans du seul peuple que j'aime
Sont jugés à leur tour et vont subir leur sort.
C'en est fait, ma fureur au comble est parvenue ;
Plus brillant que l'éclair qui partage la nue,
Mon glaive est dans la main des anges de la mort.

Ils frappent, et tout meurt. Que de cris, que de larmes !
Mes ennemis troublés jettent au loin leurs armes,
Achevons, vengeons-nous, c'est trop les ménager ;
Je verrai leurs débris couvrir la terre entière,
Leurs têtes à mes pieds rouler dans la poussière,
Et dans des flots de sang leurs cadavres nager. »

Tremblez, prosternez-vous, nations étrangères ;
Et vous, chefs d'Israël, conducteurs de vos frères,
Au Dieu qui vous défend restez toujours unis :
Juste dispensateur des biens et des disgrâces,
Fidèle en ses traités, fidèle en ses menaces,
Il venge ses enfants, quand il les a punis.

LE FRANC DE POMPIGNAN.

CANTIQUE DES TROIS JEUNES HOMMES,

ANANIAS, MISAEL ET AZARIAS, JETÉS DANS UNE FOURNAISE PAR L'ORDRE DE NABUCHODONOSOR, ET PRÉSERVÉS DES FLAMMES PAR L'ANGE DU SEIGNEUR. (*Daniel*, chap. III, vers. 57 et suiv.)

Ouvrages du Très-Haut, effets de sa parole,
Bénissez le Seigneur ;
Et, jusqu'au bout des temps, de l'un à l'autre pôle,
Exaltez sa grandeur.

Anges qui le voyez dans sa splendeur entière,
Bénissez le Seigneur ;
Cieux qu'il a peints d'azur et revêt de lumière,
Exaltez sa grandeur.

Eaux sur le firmament par sa main suspendues,
Bénissez le Seigneur ;
Vertus, par sa clémence en tous lieux répandues,
Exaltez sa grandeur.

Soleil qui fais le jour, lune qui perces l'ombre,
Bénissez le Seigneur ;
Etoiles dont mortel n'a jamais su le nombre,
Exaltez sa grandeur.

Féconds épanchements de pluie et de rosée,
Bénissez le Seigneur ;
Vents à qui la nature est sans cesse exposée,
Exaltez sa grandeur.

Feux dont la douce ardeur ouvre et pare la terre,
Bénissez le Seigneur ;
Froids dont l'âpre rigueur la ravage et resserre,
Exaltez sa grandeur.

Admirables trésors de neiges et de glaces,
Bénissez le Seigneur ;
Jour qui fais la couleur, et toi nuit qui l'effaces,
Exaltez sa grandeur.

Ténèbres et clarté, leurs éternels partages (1),
Bénissez le Seigneur ;
Armes de la colère, éclairs, foudres, orages,
Exaltez sa grandeur.

Terre que son pouvoir enrichit ou désole,
Bénissez le Seigneur ;
Et jusqu'au bout des temps, de l'un à l'autre pôle,
Exaltez sa grandeur.

Monts sourcilleux et fiers, agréables collines,
Bénissez le Seigneur ;
Doux présents de la terre, herbes, fruits et racines,
Exaltez sa grandeur.

Délicieux ruisseaux, inépuisables sources,
Bénissez le Seigneur ;
Fleuves et vastes mers qui terminez leurs courses,
Exaltez sa grandeur.

Poissons qui sillonnez la campagne liquide,
Bénissez le Seigneur ;
Hôtes ailés des airs, qui découpez leur vide,
Exaltez sa grandeur.

Animaux que son ordre a mis sous notre empire,
Bénissez le Seigneur ;
Hommes, qu'il a faits rois de tout ce qui respire,
Exaltez sa grandeur.

Israël, qu'il choisit pour unique héritage,
Bénissez le Seigneur ;
Et d'un climat à l'autre, ainsi que d'âge en âge,
Exaltez sa grandeur.

(1) Eternels partages, attributs, propriétés du jour et de la nuit.

Prêtres, de ses bienfaits sacrés dépositaires,
Bénissez le Seigneur ;
Partout prêchez sa loi, célébrez ses mystères,
Exaltez sa grandeur.

Ames justes, esprits en qui la grâce abonde,
Bénissez le Seigneur ;
Humbles qu'un saint orgueil fait dédaigner le monde,
Exaltez sa grandeur.

Bénissons tous le Père, et le Fils ineffable,
Avec l'Esprit divin ;
Rendons honneur et gloire à leur être immuable,
Exaltons-le sans fin.

On te bénit au ciel, Dieu, qui nous fis l'image
De ton être divin ;
On te doit en tous lieux louange, gloire, hommage :
On te les doit sans fin.

Pierre Corneille.

CANTIQUE DES ENFANTS A MARIE.

L'orage dans le lointain gronde,
Et la tempête ouvre une aile de feu ;
De sinistres rumeurs et des cris contre Dieu,
Tels qu'un bruit souterrain hurlent au fond du monde.
Hélas ! nos jeunes cœurs en sont glacés d'effroi ;
Que deviendrions-nous, douce Vierge, sans toi ?

Quand l'aigle, à la cruelle serre,
Dardant sur eux ses avides regards,
Vient fondre tout à coup sur les poussins épars,
Pauvre tendre famille, ils courent à leur mère ;
Quand le monde nous veut entraîner sous sa loi,
Que deviendrions-nous, douce Vierge, sans toi ?

Epris d'une folle sagesse,
Aux vils plaisirs abandonnant ses jours,
Nous entendrons l'impie, en ses affreux discours,
Appeler Dieu mensonge et la vertu faiblesse ;
Alors qu'il essaiera d'ébranler notre foi,
Que deviendrions-nous, douce Vierge, sans toi ?

Dans cette vie où tout se fane,
La paix de l'âme aussi bien que la fleur,
Où les nobles pensers qui germent dans le cœur,
Sont flétris, en naissant, par un souffle profane ;
Où sur les fronts mortels le dégoût siége en roi,
Que deviendrions-nous, douce Vierge, sans toi ?

Reçois donc tes enfants, Marie ;
De ces dangers qui menacent leurs pas,
Sauve les : tout espoir est pour eux dans tes bras ;
Tes bras, tes bras chéris, c'est là notre patrie ;
Car, si toujours périt qui n'a d'appui que soi,
Que deviendrions-nous, douce Vierge, sans toi ?

L'abbé Achille Dupuy.

CANTIQUE DE SIMEON.

Nunc dimittis servum tuum, Domine. (*Luc.*, II, 29.)

Tu remplis enfin ta promesse,
Seigneur, tu me donnes la paix.
Je termine avec allégresse
Les derniers jours d'une vieillesse
Que tu combles de tes bienfaits.

Quel spectacle ! quel nouvel âge
Nous est préparé par tes mains !
Je tiens dans mes bras, j'envisage
L'auguste Enfant qui nous présage
La délivrance des humains.

Oui, de ta sagesse profonde
J'ai reçu le gage éternel ;
Et j'ai vu la clarté féconde
Qui luit pour le salut du monde,
Et pour la gloire d'Israël.

Le Franc de Pompignan.

—

Seigneur, fais maintenant venir l'heure dernière,
Et la paix de ton serviteur !
Mes yeux n'ont plus besoin d'un reste de lumière ;
Ils ont vu le libérateur,
Le salut préparé par ta grâce féconde
Pour unir la terre et le ciel,
Et pour être l'oracle et le flambeau du monde,
Comme la gloire d'Israël.

Alexandre Guillemin.

CANTIQUE D'HABACUC.

Prédiction de la désolation de la Judée par Nabuchodonosor, et de la captivité du peuple Juif ; de la prise de Babylone par Cyrus, et de la délivrance de ce même peuple, figure de la rédemption du monde par Jésus-Christ.

Je t'entends, ô voix formidable ;
Voix de mon Dieu, j'écoute en frémissant ;
Tu me prédis la chute déplorable
D'un peuple qu'on a vu jadis si florissant ;
Grand Dieu ! Sion, ton héritage,
Enfin deviendra le partage
De ceux à qui ton nom ne fut jamais connu :
Le malheureux Jacob n'est plus dans ta mémoire.
Ah ! Seigneur, qu'est donc devenu
Ton amour tant vanté dont il tirait sa gloire ?

Esclave infortuné, le voici dans les fers,
Parmi les douleurs, les alarmes,
Objet de mépris et de larmes,
En spectacle à tout l'univers.
Pour punir ses forfaits par un arrêt sévère,
Veux-tu l'abandonner à toute ta colère ?
Ne te souvient-il plus que tu vins autrefois
De Pharan habiter sur la montagne sainte,
D'où ton peuple tremblant de respect et de crainte,
Recevait tes augustes lois ?
Là, les chérubins et les anges,
Brillant au milieu des éclairs,
Faisaient retentir dans les airs
Le cantique de tes louanges :
Dans ce magnifique appareil
Dont l'éclat effaçait la splendeur du soleil,
Tu vins, armé de ta puissance ;
Et du sommet de ces superbes monts
Tu fis exécuteurs de ta juste vengeance,
La mort, les enfers, les démons.

Ces peuples orgueilleux qui te firent la guerre (1),
Qu'on vit sur nous fondre de toutes parts,
D'un seul de tes brûlants regards
Furent enlevés de la terre.
Les âpres rochers, les coteaux,
En formant des chemins nouveaux,
Devinrent des routes aisées ;
Tout ploya sous ton bras, à ta voix tout frémit ;
Les collines furent brisées,
Et le marais bourbeux sous tes pas s'affermit.

Alors, tes fureurs allumées,
Firent à Madian sentir tous leurs efforts :
Ses champs furent couverts de mourants et de morts,
Jusques aux plaines Idumées ;
Seigneur, cet absolu pouvoir
Qu'à ces barbares tu fis voir,
Fais qu'il soit en ce jour encor notre défense :
Sur les superbes nations,
Qui bravent ton courroux avec tant d'arrogance,
Répands tes indignations.

Mais je te vois terrible, et ta colère éclate.
Des épaisses forêts les pins sont arrachés :
L'orgueilleux et rapide Euphrate
Au plus creux de son lit voit les sablons séchés.
Les sommets escarpés des plus hautes montagnes
S'égalent aux rases campagnes :
Les célestes flambeaux d'un voile épais couverts,
S'arrêtent au milieu de leur vaste carrière ;
Et tes traits enflammés répandent dans les airs
Une foudroyante lumière.

La terre, par ses tremblements,
Fait sortir des enfers les flammes agitées ;
Dans leurs gouffres profonds les eaux précipitées
Redoublent leurs mugissements.
Cependant, garanti de ce mortel orage,
Notre libérateur nous tire d'esclavage (2) ;
Il rompt nos fers, comme tu l'a promis :
Babylone devient sa première conquête ;
Et, superbe vainqueur, il écrase la tête
Du plus fier de nos ennemis (3).

Mlle Chéron.

CAPTIVITÉ DE BABYLONE.

Super flumina Babylonis, etc.

Captifs chez un peuple inhumain,
Nous arrosions de pleurs les rives étrangères,
Et le souvenir du Jourdain,
A l'aspect de l'Euphrate, augmentait nos misères.

Aux arbres qui couvraient les eaux
Nos lyres tristement demeuraient suspendues,
Tandis que nos maîtres nouveaux
Fatiguaient de leurs cris nos tribus éperdues.

Chantez, nous disaient ces tyrans,
Les hymnes préparés pour vos fêtes publiques ;
Chantez, et que vos conquérants
Admirent de Sion les sublimes cantiques.

(1) Les peuples qui habitaient la Terre Promise à l'arrivée des Israélites.

Ah ! dans ces climats odieux
Arbitre des humains, peut-on chanter ta gloire !
Peut-on, dans ces funestes lieux,
Des beaux jours de Sion célébrer la mémoire !

De nos aïeux sacré berceau,
Sainte Jérusalem, si jamais je t'oublie,
Si tu n'es pas jusqu'au tombeau
L'objet de mes désirs et l'espoir de ma vie :

Rebelle aux efforts de mes doigts,
Que ma lyre se taise entre mes mains glacées !
Et que l'organe de ma voix
Ne prête plus de sons à mes tristes pensées !

Rappelle-toi ce jour affreux,
Seigneur, où d'Esaü la race criminelle
Contre ses frères malheureux
Animait du vainqueur la vengeance cruelle.

Egorgez ces peuples épars,
Consommez, criaient-ils, les vengeances divines ;
Brûlez, abattez ces remparts,
Et de leurs fondements dispersez les ruines.

Malheur à tes peuples pervers,
Reine des nations, fille de Babylone ;
La foudre gronde dans les airs, [trône.
Le Seigneur n'est pas loin, tremble, descends du

Puissent tes palais embrasés
Eclairer de tes rois les tristes funérailles !
Et que, sur la pierre écrasés,
Tes enfants de leur sang arrosent les murailles !

Le Franc de Pompignan.

Assis sur les bords de l'Euphrate,
Un tendre souvenir redoublait nos douleurs ;
Nous pensions à Sion, dans cette terre ingrate,
Et nos yeux, malgré nous, laissaient couler des [pleurs.

Nous suspendîmes nos cythares
Aux saules qui bordaient ces rivages déserts ;
Et les cris importuns de nos vainqueurs barbares
A nos tribus en deuil demandaient des concerts.

Chantez, disaient-ils, vos cantiques ;
Répétez-nous ces airs si vantés autrefois,
Ces beaux airs que Sion, sous de vastes portiques,
Dans les jours de sa gloire admira tant de fois.

Comment, au sein de l'esclavage,
Pourrions-nous de Sion faire entendre les chants ?
Comment redirions-nous, dans un climat sauvage,
Du temple du Seigneur les cantiques touchants ?

O cité sainte, ô ma patrie !
Chère Jérusalem, dont je suis exilé,
Si ton image échappe à mon âme attendrie,
Si jamais loin de toi mon cœur est consolé ;

Que ma main, tout à coup séchée,
Ne puisse plus vers toi s'étendre désormais !
A mon palais glacé que ma langue attachée
Dans mes plus doux transports ne te nomme jamais !

(2) Cyrus.
(3) Balthazar.

Souviens-toi de ce jour d'alarmes,
Seigneur, où par leur joie et leurs cris triomphants,
Les cruels fils d'Edom, insultant à nos larmes,
S'applaudissaient des maux de tes tristes enfants.

Détruisez, détruisez leur race,
Criaient-ils aux vainqueurs de carnage fumants;
De leurs remparts brisés ne laissez point de trace,
Anéantissez-en jusques aux fondements.

Ah! malheureuse Babylone,
Qui nous vois sans pitié traîner d'indignes fers,
Heureux qui, t'accablant des débris de ton trône,
Te rendra les tourments que nous avons soufferts!

Objet des vengeances célestes,
Que tes mères en sang, sous leurs toits embrasés,
Expirent de douleur en embrassant les restes
De leurs tendres enfants sur la pierre écrasés!

MALFILATRE.

LA CAPTIVITÉ DE SAINT MALC,

Poëme historique de La Fontaine (1).

(Extraits, avec observations et notes du R. P. Cahour.)

Déjà célèbre depuis quinze ans lorsqu'il entreprit ce poëme historique et religieux, La Fontaine semblait n'avoir que deux cordes à sa lyre, l'une innocente, mais profane, pour faire parler les bêtes et pour pleurer les disgrâces d'un ami; l'autre criminelle et voluptueuse, pour chanter le vice et mêler d'impures harmonies aux chœurs de Bocace, d'Arioste et de Rabelais; et voilà qu'il en trouve subitement une troisième pour invoquer la Reine des esprits purs et soutenir les cantiques des vierges du désert. Vous diriez, en lisant cette douce et pieuse inspiration, qu'il s'est enivré à deux sources dont l'alliance est malheureusement trop rare, à celle où saint François de Sales avait bu tant de suavité, et à celle d'où devait sortir, douze ans plus tard, le charmant conte imité d'Ovide, *Philémon et Baucis*.

Reine des esprits purs, Vierge, enfin je t'implore (2):
Fais que dans mes chansons aujourd'hui je t'honore;
Bannis-en ces vains traits, criminelles douceurs,
Que j'allais mendier jadis chez les neuf sœurs.
Dans ce nouveau travail mon but est de te plaire.
Je chante d'un héros la vertu solitaire,
Ces déserts, ces forêts, ces antres écartés,
Des favoris du ciel autrefois habités:
Les lions et les saints ont eu même demeure.
Là Malc priait, jeûnait, soupirait à toute heure,

(1) Saint Malc, moine de Syrie, est mentionné dans le martyrologe romain, au vingt et unième jour d'octobre. Saint Jérôme, qui l'avait connu, a écrit sa vie vers 392 (*Oper.*, t. IV, p. 2); et c'est dans les pages de ce Père de l'Eglise que La Fontaine a pris l'idée de son poëme.

(2) La Fontaine, alors âgé de cinquante-deux ans, n'avait, en effet, invoqué jusque-là que les muses d'Esope et d'Anacréon. A cette époque de sa vie il tourna quelquefois ses regards vers le ciel et demanda des inspirations à la harpe du Roi-Prophète. En 1671, il inséra une paraphrase du psaume XVII[e] dans un *Recueil de poésies chrétiennes*. En 1694, infirme et converti, il traduisit le *Dies iræ*, et fit des *Stances sur la soumission que l'on doit à Dieu*.

Conservait avec soin le trésor précieux
Que nous tenons de l'eau dont la source est aux cieux.

Rien de plus simple que ce petit poëme composé de cinq cent quarante-huit vers. Un jeune moine de Syrie, habitant d'une solitude entre Imma et Béroé, qui est aujourd'hui la ville d'Alep, apprend la mort de ses parents, songe à recueillir leur héritage et médite son retour au siècle.

Funeste appât de l'or, moteur de nos desseins,
Que ne peux-tu sur nous, si tu plais même aux saints?
Il veut fonder un cloître et destine le reste
A vivre sans éclat, toujours simple et modeste.

Le sage directeur auquel il découvre son projet, cherche en vain à le dissuader.

Mon fils, dit le vieillard, il faut qu'avec franchise
Je vous ouvre mon cœur touchant votre entreprise.
Où vous exposez-vous, et qu'allez-vous tenter?
En de nouveaux périls pourquoi vous rejeter?
De triompher toujours seriez-vous bien capable?
Ah! si vous le croyez, l'orgueil vous rend coupable;
Sinon, votre imprudence a déjà mérité
Les reproches d'un Dieu justement irrité.
Fuyez, fuyez, mon fils, le monde et ses amorces:
Il est plein de dangers qui surpassent vos forces...
Fuyez l'or; mais fuyez encor d'autres appas:
On ne sort qu'en fuyant vainqueur de ces combats.
La paix que nous goûtons a-t-elle moins de charmes?
Quoi! vous hasarderiez le fruit de tant de larmes
Et celui de ce sang qu'un Dieu versa pour vous!
A ces mots le vieillard se jette à ses genoux.
Malc le quitte en pleurant. Triste et funeste absence!
Il abandonne au sort sa fragile innocence.

Il se joint à une caravane qui allait de Béroé à Edesse sa patrie; et le voilà cheminant à travers les déserts et les sables.

Peu de jeunesse entre eux, force vieillards craintifs,
Femmes, famille, enfants aux cœurs déjà captifs.
Ils traversaient la plaine aux zéphirs inconnue.
Un gros de Sarrasins vient s'offrir à leur vue:
Milice du démon, gens hideux et hagards,
Engeance qui portait la mort dans ses regards.
La cohorte du saint est d'abord dispersée:
Equipages, trésors, jeune épouse est laissée.
Telle fuit la colombe, oubliant ses amours,
A l'aspect du milan qui menace ses jours.

Les pères chargés d'ans, laissant leurs tendres gages (1),
Fuyaient leur propre mort en ces funestes plages ;
Et pour deux jours de vie abandonnaient un bien
Près de qui vivre un siècle aux vrais pères n'est rien...
Une dame encor jeune et sage en sa conduite,
Aux yeux de son époux dans les fers fut réduite.
Le mari se sauva, regrettant sa moitié ;
La femme alla servir un maître sans pitié ;
Au chef de ces brigands elle échut en partage.
Cet homme possédait un fertile héritage :
Et de plusieurs troupeaux, dans l'ardente saison,
Vendait à ses voisins le croît et la toison (2).
Notre héros suivit la dame en servitude.
Ce fut lors, mais trop tard, que pour sa solitude,
Pour son cher directeur et ses sages avis
Il reprit des transports de pleurs en vain suivis.
Forêts, s'écriait-il, retraite du silence,
Lieux dont j'ai combattu la douce violence,
Angéliques cités d'où je me suis banni,
Je vous ai méprisés, déserts, j'en suis puni.
Ne vous verrai-je plus ? Quoi ! songe, tu t'envoles !
O Malc ! tu vois le fruit de tes desseins frivoles !...

Ramené par le malheur à de plus saintes idées, et plein du souvenir de son ancien désert, Malc vit dans les champs en gardant les troupeaux comme il avait vécu dans la solitude de Béroé, au milieu de ses frères : il médite, il prie, il fuit les hommes et même la compagne de sa captivité. De son côté, la pieuse bergère ne s'occupe que de ses brebis et du ciel, qui bénit ses soins et qui console ses ennuis. Leur maître, content d'eux et craignant qu'ils ne lui échappent par la fuite, veut se les attacher davantage en joignant aux chaînes de l'esclavage les nœuds de l'hyménée. Mais le jeune homme voulait demeurer vierge, et sa compagne était déjà mariée ; ils refusent une union criminelle, impossible. L'Arabe les menace ; et Malc, dans un moment de désespoir et d'illusion, croit pouvoir échapper au crime qu'on lui propose, en se donnant la mort. Déjà le fer brille, et la bergère s'épouvante :

Que vois-je ! cria-t-elle. O ciel ! qu'allez vous faire ?
Votre corps est à Dieu : ses mains l'ont façonné ;
Le droit d'en disposer ne vous est pas donné.

(1) Leurs tendres enfants : c'est le *dulcia pignora* des poetes latins.

(2) Les agneaux. Le *croît* d'un troupeau, *crescentia*, est son augmentation par la naissance des petits.

(3) C'est dans le récit de saint Jérôme que La Fontaine a trouvé ce charmant tableau. Malc, après avoir raconté ses ennuis, ajoute : « Sic quoque cogitante me, aspicio formicarum gregem angusto calle fervere. Videres onera majora quam corpora. Aliæ herbarum quædam semina forcipe oris trahebant : aliæ egerebant humum de foveis, et aquarum meatus aggeribus excludebant. Illæ, venturæ hiemis memores, ne madefacta humus in herbam horrea verteret, illata semina præcidebant ; hæc, luctu celebri, corpora defuncta deportabant. Quodquè magis mirum est in tanto agmine, egrediens non obstabat intranti ; quin potius, si quam vidissent sub fasce et onere concidisse, suppositis humeris adjuvabant. Quid multa? Pulchrum mihi spectaculum dies illa præbuit. Unde recordatus Salomonis ad formicarum solertiam nos mittentis et pigras mentes tali exemplo suscitantis, cœpi tædere captivitatis et monasterii cellulas quærere, ac formicarum illarum desiderare similitudinem, ubi laboratur in medium, cumque nihil cujusquam proprium sit, omnium omnia sunt. » (T. IV, p. 2, p. 93.) Il faut bien en convenir, la prose du narrateur latin n'est pas moins poetique que les vers de son traducteur.

Quelle imprudence à vous de finir votre course
Par le seul des péchés qui n'a pas de ressource !
Toute faute s'expie : on peut pleurer encor ;
Mais on ne peut plus rien s'étant donné la mort.
Vivez donc, et tâchons de tromper ces barbares.
. . . . . .
Dissimulez pourtant, feignez, comportez-vous
Comme frère en secret, en public comme époux.
Ainsi vécut toujours mon mari véritable ;
Et si la qualité de vierge est souhaitable,
Je le suis, j'en fis vœu toute petite encor.
Malgré les lois d'hymen j'ai gardé ce trésor.

Ils feignirent donc, et leur semblant d'hyménée les sauva.

Chacun crut qu'ils s'aimaient d'un amour conjugal ;
Aucun plaisir au leur ne semblait être égal.
On se les proposait tous les jours pour exemple ;
Et lorsque deux époux étaient conduits au temple,
Que le ciel, disait-on, afin de vous combler,
Fasse à l'hymen de Malc le vôtre ressembler !
Le saint couple à la fin se lassa du mensonge.
En de nouveaux ennuis l'un et l'autre se plonge :
Toute feinte est sujet de scrupule à des saints.
. . . . . .
Malc aux regrets du cloître un jour donnait des pleurs :
Les larmes qu'il versait faisaient courber les fleurs.
Il vit auprès d'un tronc des légions nombreuses
De fourmis qui sortaient de leurs cavernes creuses.
L'une poussait un faix ; l'autre prêtait son dos ;
L'amour du bien public empêchait le repos,
Les chefs encourageaient chacun par leur exemple.
Un du peuple étant mort, notre saint le contemple
En forme de convoi soigneusement porté,
Hors les toits fourmillants de l'avare cité.
Vous m'enseignez, dit-il, le chemin qu'il faut suivre :
Ce n'est pas pour soi seul qu'ici-bas on doit vivre ;
Vos greniers sont témoins que chacune de vous
Tâche à contribuer au commun bien de tous.
Dans mon premier désert j'en pouvais autant faire.
. . . . . .
L'exemple, le conseil et le travail des mains
Me pouvaient rendre utile à des troupes de saints (3).

Il va donc trouver la bergère :

Ma sœur, si nous cherchions de plus douces de-
[meures?
Je vous ai fait récit quelquefois de ces heures
Qu'en des lieux séparés de tout profane abord
Je passais à louer l'arbitre de mon sort.
... Jetez l'œil sur l'état où nous sommes :
Vous êtes exposée aux malices des hommes ;
Je n'ai plus de mes bois les saintes voluptés.
Ne reviendront-ils point ces biens que j'ai quittes?

La bergère est aussi d'avis de prendre la fuite. Malc choisit les deux plus grands boucs de son troupeau, les tue, et avec leurs peaux fait deux outres qui les aident à passer un fleuve, en les soutenant sur les eaux. Leur maître, accompagné d'un serviteur, les poursuit. Découverts, ils n'ont que le temps d'entrer dans un antre obscur où se trouve une lionne ; l'esclave s'y engage après eux, et est dévoré ; le maître, étonné de ne pas le voir revenir, pénètre à son tour dans le formidable repaire du monstre dont il ignore la présence, et subit le même sort. Les saints, sauvés par un prodige, quittent le ténébreux souterrain, et arrivent dans une petite bourgade appelée Maronia.

Là le couple pieux aussitôt se sépare,
De leur mensonge saint l'offense se répare :
Leur hymen se dissout. La dame entre en un lieu
Où cent vierges ont pris pour époux le vrai Dieu.
Dans un cloître éloigné Malc s'occupe au silence.
Il y vit dans les pleurs, nectar de pénitence.

C'est là que les vit saint Jérôme. Près d'un siècle d'hivers n'avait pu éteindre ces deux vénérables pénitents, plus anges que mortels (1).

Malheureusement cette douce et virginale inspiration nous est parvenue avec tous les défauts d'un premier jet, c'est-à-dire avec des incorrections, des négligences et des longueurs. Pressé par les instances de Port-Royal, La Fontaine se hâta trop, et ne tarda pas à se repentir d'avoir publié une simple ébauche. Il supprima le plus d'exemplaires qu'il put de cette édition précipitée, voulant en donner une seconde, après avoir

(1) La Fontaine finit ici son poëme par où saint Jérôme a commencé son histoire. Voici le début de ce Père, qui se donne pour témoin de ce qu'il raconte : « Maronia, petite bourgade de Syrie, est à trente milles environ d'Antioche, et est située à l'orient de cette ville... Là vivait un vieillard nommé Malchus, c'est-à-dire roi, car ce mot pourrait se traduire par *rex*. Syrien d'origine, il avait le langage des habitants de la bourgade, comme s'il fût né au milieu d'eux. Auprès de lui demeurait une vieille femme, toute cassée par les ans, et au terme de sa carrière. Ils étaient si religieux l'un et l'autre, tellement assidus à l'église, que vous les eussiez pris pour le Zacharie et l'Elisabeth de l'Evangile, n'eût été qu'un saint Jean-Baptiste ne se trouvait pas au milieu d'eux. Je demandai aux gens du pays quelle était l'alliance qui les avait ainsi réunis, si c'était le mariage, la parenté ou la dévotion; et tous, les appelant des saints et des amis de Dieu, m'en racontèrent je ne sais quelles merveilles. Poussé par la curiosité, j'allai trouver le saint homme qui me raconta ainsi son histoire. » (*Oper.*, t. IV, p. 92.)

remanié ses vers. Mais ce poëte, humoriste et distrait comme il y en eut peu, oublia son projet, et le monde littéraire oublia son poëme, devenu presque introuvable, jusqu'à l'édition posthume de ses *OEuvres diverses*, en 1729.

Il nous a paru que, malgré ses imperfections et l'oubli dans lequel il est tombé, ce poëme méritait une place dans les recueils de poésie française (2). Notre muse pastorale n'a jamais eu plus de naturel, de grâce et de cœur que dans le tableau de Malc et de sa vertueuse compagne, s'occupant du ciel en gardant leurs troupeaux. Racan et Mme Deshoulières, que l'on cite partout, n'ont rien de comparable à cette scène pieuse et champêtre. C'est le passage du poëme le plus travaillé, et le seul, il faut bien en convenir, qui puisse figurer avec quelque étendue dans un choix de poésies classiques. C'est pour le distinguer du reste que nous le détacherons de notre analyse, en le donnant sous un titre à part :

Le Pieux Berger.

. . . . . .

Bien que la dame à peine achevât son printemps,
L'Arabe n'en fit voir qu'une estime légère ;
Il lui donna l'emploi d'une simple bergère,
Avec Malc l'envoya pour garder ses troupeaux :
Bientôt entre leurs mains ils devinrent plus beaux.
Le saint couple cherchait les lieux les plus sau-
[vages,
S'approchait des rochers, s'éloignait des rivages,
Lui-même il se fuyait, et jamais dans ces bois
Les échos n'ont formé de concerts de leurs voix.
Aux jours où l'on faisait des vœux pour l'abon-
[dance,
Ils ne paraissaient point aux jeux ni dans la danse.
On ne les voyait point, à l'entour des hameaux,
Mollement étendus dormir sous les ormeaux.
Les entretiens oisifs et féconds en malices,
Du mercenaire esclave ordinaires délices,
Etaient fuis avec soin de nos nouveaux bergers.
Ils n'enviaient pas l'heur des troupeaux étrangers.

. . . . . .

(2) Voyez quel cas La Harpe en fait : « Je ne parlerai pas, dit-il, d'un poëme sur le *Quinquina* que La Fontaine fit dans les intervalles de sa dernière maladie, ni de celui de *Saint-Malc*, qu'il composa dans le même temps par pénitence, et pour acquitter le vœu qu'il avait fait de ne plus travailler que sur des sujets de piété. On ne connaît ces productions de sa vieillesse que par le recueil posthume de ses *OEuvres mêlées*, dont ses éditeurs sont seuls responsables. » (*Cours de littér.*, t. VI, p. 375.) Croyons, pour l'honneur de La Harpe, qu'il n'avait pas lu ce poëme dont il ignorait même la date. Il n'y avait pas moins de dix-neuf ans qu'il était écrit, quand arriva la dernière maladie qui convertit le célèbre fabuliste. Nous avons vainement cherché quelque autre appréciation de cette ébauche, qui méritait d'occuper au moins la critique. Il y avait là un préjugé à détruire.

Dès que l'aube empourprait les bords de l'horizon,
Ils menaient leurs troupeaux loin de toutes appro-
[ches.
Malc aimait un ruisseau coulant entre des roches,
Des cèdres le couvraient d'ombrages toujours verts:
Ils défendaient ce lieu du chaud et des hivers.
De degrés en degrés l'eau tombant sur des mar-
[bres,
Mêlait son bruit aux vents engouffrés dans les ar-
[bres.
Jamais désert ne fut moins connu des humains:
A peine le soleil en savait les chemins.
La bergère cherchait les plus vastes campagnes;
Là ses seules brebis lui servaient de compagnes.
Les vents, en sa faveur, leur offraient un air doux,
Le ciel les préservait de la fureur des loups,
Et, gardant leurs toisons exemptes de rapines,
Ne leur laissait payer nul tribut aux épines.
Dans les dédales verts que formaient les halliers,
L'herbe tendre, le thym, les humbles violiers
Présentaient aux troupeaux une pâture exquise.
En des lieux découverts notre bergère assise
Aux injures du hâle exposait ses attraits,
Des vanités d'autrui vengeait Dieu sur ses traits.
Sa beauté lui donnait d'éternelles alarmes :
Ses mains avec plaisir auraient détruit ses charmes,
Mais n'osant attenter contre l'œuvre des cieux,
Le soleil se chargeait de ce crime pieux.
O vous dont la blancheur est souvent empruntée,
Que d'un soin différent votre âme est agitée !
Si vous ne vous voulez priver d'un bien si doux,
De ses dons naturels au moins contentez-vous.

Tandis que la bergère en extase ravie,
Priait le Saint des saints de veiller sur sa vie,
Les ministres divins veillaient sur son troupeau.
Quelquefois la quenouille et l'artiste fuseau (1)
Lui délassaient l'esprit : et, pour reprendre ha-
De ses propres moutons elle filait la laine. [leine,
Pendant qu'elle goûtait ce plaisir innocent,
Tournant par fois les yeux sur son troupeau pais-
[sant :
Que vous êtes heureux, peuple doux ! disait-elle ;
Vous passez sans pécher cette course mortelle...
Chères brebis, paissez ; cueillez l'herbe et les
[fleurs.
Pour vous l'aube nourrit la terre de ses pleurs...
Tels étaient les pensers de la sainte héroïne.

Pour Malc, il méditait sur la triple origine
De l'homme florissant, déchu, puis rétabli.
Du premier des mortels la faute est en oubli :
Le ciel pour Lucifer garde toujours sa haine.
Dieu tout bon, disait Malc, si ton fils par sa peine
M'a sauvé de l'enfer, m'a remis dans mes droits,
Garde-moi de les perdre une seconde fois.
Fais qu'un jour mes travaux par leur fin se cou-
[ronnent !
Je suis dans les périls ; mille maux m'environnent,

L'esclavage, la crainte, un maître menaçant ;
Et ce n'est pas encor le mal le plus pressant ;
Tu m'as donné pour aide au fort de la tourmente
Une compagne sainte, il est vrai, mais charmante.
Son exemple est puissant, ses yeux le sont aussi :
De conduire les miens, Seigneur, prends le souci.

Le ciel comblait de dons cette humble modestie.
L'âme de nos bergers du péché garantie,
Ne se contentait pas de l'avoir évité :
Qu'avons-nous, disaient-ils, jusque là mérité ?
Nous te sommes, Seigneur, serviteurs inutiles.
Aide-nous, rends nos cœurs en vertus plus fertiles.
Fais-nous suivre la main qui nous a secourus...
Tu combattis pour nous, tu souffris, tu mourus...
Il faut porter ta croix, goûter de ton calice,
Couvrir son front de cendre et son corps de cilice.

Ces vers n'ont certainement pas la perfection de ceux de *Philémon et Baucis*, chef-d'œuvre de la poésie simple et naïve ; mais on y retrouve le même abandon et cette bonhomie gracieuse dont La Fontaine est le grand maître parmi nous.

CARACTÈRE DE L'HOMME JUSTE.

(Paraphrase du psaume XIV.)

Seigneur, dans ta gloire adorable
Quel mortel est digne d'entrer ?
Qui pourra, grand Dieu ! pénétrer
Ce sanctuaire impénétrable,
Où tes saints inclinés, d'un œil respectueux,
Contemplent de ton front l'éclat majestueux ?

Ce sera celui qui du vice
Evite le sentier impur ;
Qui marche d'un pas ferme et sûr
Dans le chemin de la justice ;
Attentif et fidèle à distinguer sa voix,
Intrépide et sévère à maintenir ses lois.

Ce sera celui dont la bouche
Rend hommage à la vérité ;
Qui sous un air d'humanité,
Ne cache point un cœur farouche,
Et qui, par des discours faux et calomnieux,
Jamais à la vertu n'a fait baisser les yeux ;

Celui devant qui le superbe,
Enflé d'une vaine splendeur
Paraît plus bas dans sa grandeur,
Que l'insecte caché sous l'herbe ;
Qui, bravant du méchant le faste couronné,
Honore la vertu du juste infortuné ;

Celui, dis-je, dont les promesses
Sont un gage toujours certain ;
Celui qui d'un infâme gain
Ne sait point grossir ses richesses ;
Celui qui, sur les dons du coupable puissant,
N'a jamais décidé du sort de l'innocent.

Qui marchera dans cette voie,
Comblé d'un éternel bonheur,

(1) Le mot *artiste* n'est plus adjectif aujourd'hui.

Un jour des élus du Seigneur
Partagera la sainte joie ;
Et les frémissements de l'enfer irrité
Ne pourront faire obstacle à sa félicité.

Jean-Baptiste Rousseau.

CARACTÈRE DU CHRÉTIEN.

Se renoncer, souffrir, et souffrir sans murmure;
Asservir à l'esprit les sens et la nature,
Tous les jours de la vie à soi-même mourir,
S'immoler pour son Dieu ; n'avoir d'autre désir
Que de ravir le ciel, en méprisant la terre :
Du fidèle chrétien voilà le caractère.

Trécourt.

LES CARMÉLITES DE ROYAL-LIEU (1).

Où menez-vous ces vierges, tendres sœurs,
Qui, se vouant à la prière,
Jeunes, ont préféré le voile des douleurs
Et la bure du monastère
A la soie où l'hymen entrelace ses fleurs?
Brisant du cloître heureux l'enceinte profanée,
L'impiété sensible a cru charmer leur sort?...
Et les conduit sans doute à l'autel d'hyménée?
Non : elle les traîne à la mort!

En proie à l'injure farouche,
Sur leurs fronts étonnés l'innocence rougit,
Et le pardon vient effleurer leur bouche.
Sur le char qui les réunit,
Elles chantent... leurs voix ne se font pas entendre :
Mais vainement la foule et s'agite et rugit,
Le ciel écoute, il saura les comprendre!

Cependant de leurs mains on détache les fers;
Et le peuple, voyant leur candeur, leur courage,
Oublia son aveugle rage,
Pour écouter leurs célestes concerts.
Comme des luths plaintifs qu'un même accord marie,
Les vierges exhalaient cette sainte harmonie :

« Salut! reine auguste des cieux,
Du pardon généreuse mère ;
A ta voix, de l'Eden la porte hospitalière
Roule sur ses gonds radieux.
Proscrites aux plages lointaines,
Nous tournons nos regards vers le toit paternel ;
De la captivité brise en nos mains les chaînes :
La douce patrie est au ciel. »

Le peuple épouvanté garde un mortel silence ;
La pitié, dans les cœurs, enfin reprend ses droits ;
Le concert divin recommence,
Plus faible : il y manque une voix!...

« Du pardon, généreuse mère,
Salut! reine auguste des cieux.
A ta voix, de l'Eden la porte hospitalière
Roule sur ses gonds radieux.

(1) Les Carmélites de Royal-Lieu, condamnées par le tribunal révolutionnaire, chantèrent le *Salve regina* en allant au supplice. Le concert religieux ne cessa que lorsque l'abbesse, qui fut exécutée la dernière, succomba sous la hache du bourreau. (Delille, *notes du poëme de la Pitié.*)

Proscrites aux plages lointaines,
Nous tournons nos regards vers le toit paternel ;
De la captivité brise en nos mains les chaînes :
La douce patrie est au ciel. »

Près des soldats, parés de leurs sanglantes armes,
O courage! le peuple ose verser des larmes
Sans les cacher aux yeux de ses tyrans :
Français, sauvez leurs jours! leurs jours sont innocents...
Le fer tombe!... Une sœur que la vieillesse incline,
Lente, arrive aux degrés sanglants;
Et, seule comme une orpheline,
Fait entendre ces derniers chants :

« Du pardon, généreuse mère,
Salut! reine auguste des cieux.
A ta voix, de l'Eden la porte hospitalière
Roule sur ses gonds radieux.
Exilée aux plages lointaines,
Je tourne mes regards vers le toit paternel ;
De la captivité brise en mes mains les chaînes :
La douce patrie est au ciel. »

Tout à coup, la voix fugitive
Expire en s'élevant au séjour du bonheur.
Hélas! nul ne redit l'hymne consolateur ;
Mais le ciel rayonnait d'une splendeur plus vive,
Et trois martyrs de plus y répétaient en chœur :

« Du pardon généreuse mère,
Salut! reine auguste des cieux.
A ta voix, de l'Eden la porte hospitalière
Roule sur ses gonds radieux.
Au retour des plages lointaines,
Nous venons nous asseoir au banquet immortel ;
De la captivité nous déposons les chaînes :
La douce patrie est au ciel. »

Adrien de Puyminet.

LES CATACOMBES.

Sous les remparts de Rome et sous ses vastes plaines
Sont des antres profonds, des voûtes souterraines,
Qui, pendant deux mille ans, creusés par les humains,
Donnèrent leurs rochers aux palais des Romains ;
Avec ses rois, ses dieux et sa magnificence,
Rome entière sortit de cet abîme immense.
Depuis, loin des regards et du fer des tyrans,
L'Eglise encor naissante y cacha ses enfants,
Jusqu'au jour où, du sein de cette nuit profonde,
Triomphante, elle vint donner des lois au monde,
Et marqua de sa croix les drapeaux des Césars.

Jaloux de tout connaître, un jeune amant des arts,
L'amour de ses parents, l'espoir de la peinture (2),
Brûlait de visiter cette demeure obscure,
De notre antique foi vénérable berceau.
Un fil dans une main et dans l'autre un flambeau,

(2) Le peintre Robert.

Il entre, il se confie à ces voûtes nombreuses,
Qui croisent en tous sens leurs routes ténébreuses.
Il aime à voir ce lieu, sa triste majesté,
Le palais de la nuit, cette sombre cité ;
Ces temples où le Christ vit ses premiers fidèles,
Et de ces grands tombeaux les ombres éternelles.
Dans un coin écarté se présente un réduit,
Mystérieux asile où l'espoir le conduit.
Il voit des vases saints et des urnes pieuses,
Des vierges, des martyrs dépouilles précieuses ;
Il saisit ce trésor ; il veut poursuivre. Hélas !
Il a perdu le fil qui conduisait ses pas ;
Il cherche, mais en vain ; il s'égare, il se trouble ;
Il s'éloigne, il revient, et sa crainte redouble ;
Il prend tous les chemins que lui montre la peur.
Enfin de route en route et d'erreur en erreur,
Dans les enfoncements de cette obscure enceinte,
Il trouve un vaste espace, effrayant labyrinthe,
D'où vingt chemins divers conduisent alentour.
Lequel choisir, lequel doit le conduire au jour ?
Il les consulte tous, il les prend, il les quitte ;
L'effroi suspend ses pas, l'effroi les précipite ;
Il appelle ; l'écho redouble sa frayeur ;
De sinistres pensers viennent glacer son cœur.
L'astre heureux qu'il regrette a mesuré dix heures,
Depuis qu'il est errant dans ces noires demeures :
Ce lieu d'effroi, ce lieu d'un silence éternel,
En trois lustres entiers voit à peine un mortel ;
Et pour comble d'effroi dans cette nuit funeste,
Du flambeau qui le guide, il voit périr le reste.
Craignant que chaque pas, que chaque mouvement,
En agitant la flamme en use l'aliment,
Quelquefois il s'arrête et demeure immobile.
Vaines précautions ! Tout soin est inutile ;
L'heure approche, et déjà son cœur épouvanté
Croit de l'affreuse nuit sentir l'obscurité.

Il marche, il erre encor sous cette voûte sombre ;
Et le flambeau mourant fume et s'éteint dans l'ombre.
Il gémit ; toutefois d'un souffle haletant
Le flambeau ranimé se rallume à l'instant.
Vain espoir ! par le feu la cire consumée,
Par degrés s'abaissant sur la mèche enflammée,
Atteint sa main souffrante, et de ses doigts vaincus
Les nerfs découragés ne la soutiennent plus !
De son bras défaillant enfin la torche tombe,
Et ses derniers rayons ont éclairé sa tombe.
L'infortuné déjà voit cent spectres hideux ;
Le délire brûlant, le désespoir affreux ;
La mort !... non cette mort qui plaît à la victoire,
Qui vole avec la foudre, et que pare la gloire ;
Mais lente, mais horrible, et traînant par la main
La faim qui se déchire et se ronge le sein.
Son sang, à ces pensers, s'arrête dans ses veines.
Et quels regrets touchants viennent aigrir ses peines !
Ses parents, ses amis, qu'il ne reverra plus,
Et ces nobles travaux qu'il laissa suspendus ;
Ces travaux qui devaient illustrer sa mémoire,
Qui donnaient le bonheur et promettaient la gloire !

Et celle dont l'amour, celle dont le sourire
Fut son plus digne éloge et son plus digne prix !
Quelques pleurs de ses yeux coulent à cette image,
Versés par le regret et séchés par la rage.
Cependant il espère ; il pense quelquefois
Entrevoir des clartés, distinguer une voix.
Il regarde, il écoute... Hélas ! dans l'ombre immense,
Il ne voit que la nuit, n'entend que le silence,
Et le silence ajoute encore à sa terreur.
Alors, de son destin sentant toute l'horreur,
Son cœur tumultueux roule de rêve en rêve ;
Il se lève, il retombe, et soudain se relève ;
Se traîne quelquefois sur de vieux ossements,
De la mort qu'il veut fuir horribles monuments,
Quand tout à coup son pied trouve un léger obstacle,
Il y porte la main. O surprise ! ô miracle !
Il sent, il reconnaît le fil qu'il a perdu,
Et de joie et d'espoir il tressaille éperdu.
Ce fil libérateur, il le baise, il l'adore,
Il s'en assure, il craint qu'il ne s'échappe encore ;
Il veut le suivre, il veut revoir l'éclat du jour ;
Je ne sais quel instinct l'arrête en ce séjour.
A l'abri du danger, son âme encor tremblante
Veut jouir de ces lieux et de son épouvante.
A leur aspect lugubre, il éprouve en son cœur
Un plaisir agité d'un reste de terreur :
Enfin, tenant en main son conducteur fidèle
Il part, il vole aux lieux où la clarté l'appelle.
Dieu ! quel ravissement quand il revoit les cieux
Qu'il croyait pour jamais éclipsés à ses yeux !
Avec quel doux transport il promène sa vue
Sur leur majestueuse et brillante étendue !
La cité, le hameau, la verdure, les bois,
Semblent s'offrir à lui pour la première fois ;
Et, rempli d'une joie inconnue et profonde,
Son cœur croit assister au premier jour du monde.

DELILLE.

LES CATACOMBES (A ROME).

Hier j'ai visité les saintes catacombes
Des temps anciens ;
J'ai touché de mon front les immortelles tombes
Des vieux Chrétiens ;
Et ni l'astre du jour, ni les célestes sphères,
Lettres de feu,
Ne m'avaient mieux fait lire en profonds caractères
Le nom de Dieu.

Un ermite au froc noir, à la tête blanchie,
Marchait d'abord ;
Vieux concierge du temps, vieux portier de la vie
Et de la mort ;
Et nous l'interrogions sur les saintes reliques
Du grand combat,
Comme on aime écouter sur les exploits antiques
Un vieux soldat.

Un roc sert de portique à la funèbre voûte ;
Sur ce fronton,
Un artiste martyr, dont les anges, sans doute,
Savent le nom,

Peignit les traits du Christ, sa chevelure blonde,
Et ses grands yeux,
D'où s'échappe un regard d'une douceur profonde
Comme les cieux.

Plus loin, sur les tombeaux, j'ai baisé maint symbole
Du saint adieu,
Et la palme, et le phare, et l'oiseau qui s'envole
Au sein de Dieu ;
Jonas, après trois jours, sortant de la baleine
Avec des chants,
Comme on sort de ce monde après trois jours de peine
Nommés le temps.

C'est là que chacun d'eux, près de sa fosse prête,
Spectre vivant,
S'exerçait à la lutte, ou reposait sa tête
En attendant ;
Pour se faire d'avance, au jour des grands supplices,
Un cœur plus fort,
Ils essayaient leur tombe, et voulaient par prémices
Goûter la mort.

La vierge destinée aux fleurs que l'hymen donne,
Ces fleurs d'un jour,
Au tombeau d'une sœur méditait la couronne
D'un autre amour.
Près d'un enfant sans pain, une mère intrépide
Rêvait d'Abel,
Et ses pleurs, qui semblaient joncher le sol humide,
Montaient au ciel.

Et quand l'enfant disait : Le soleil, ô ma mère,
Astre si beau,
Reviendra-t-il bientôt chauffer de sa lumière
Mon froid berceau ?
La mère répondait qu'une aurore inconnue
Bientôt luirait,
Et qu'un ange du ciel, sur son aile étendue,
Le bercerait.

Lieux sacrés, où l'amour, pour les seuls biens de l'âme
Sut tant souffrir,
En vous interrogeant, j'ai senti que sa flamme
Ne peut périr,
Qu'à chaque être d'un jour qui mourut pour défendre
La vérité,
L'Etre éternel et vrai, pour prix du temps, doit rendre
L'éternité.

J'ai sondé du regard leur poussière bénie,
Et j'ai compris
Que leur âme a laissé comme un souffle de vie
Dans ces débris ;
Que dans ce sable humain, qui dans nos mains mortelles
Pèse si peu,
Germent, pour le grand jour, les formes éternelles
De presque un Dieu.

C'est là qu'à chaque pas on croit voir apparaître
Un trône d'or,
Et qu'en foulant du pied des tombeaux, je crus être
Sur le Thabor !

Descendez, descendez au fond des Catacombes,
Aux plus bas lieux ;
Descendez, le cœur monte, et du haut de ces tombes
On voit les cieux.

Mgr GERBET.

LES CATACOMBES,

OU LE JOUR DES MORTS.

Quel lamentable bruit retentit dans les airs,
Et quel voile de deuil pèse sur l'univers !
Réveillant les douleurs que la nuit vient suspendre,
La cloche matinale au loin se fait entendre :
Ses repos mesurés et ses longs tintements,
Emblèmes de la mort, sont l'image du temps.
Elle annonce aux mortels une lugubre fête ;
Chacun sur une tombe en soupirant s'arrête :
L'homme y voit de ses jours l'inévitable écueil ;
Et la terre gémit sur un vaste cercueil.

Mais un pâle cortége a percé les ténèbres
Qui couvrent du trépas les demeures funèbres...
Quelle main, soulevant les bornes du tombeau,
D'un peuple qui n'est plus peuple un monde nouveau ?
La mort étale ici sa pompe meurtrière ;
Elle oppose à la vie une immense barrière ;
Et même aux sombres lieux où son pouvoir s'étend,
Montre l'homme infini jusque dans son néant.

O vous qui, dans le trouble et dans l'inquiétude,
Faites de vos plaisirs votre seule habitude,
Venez et contemplez ces nombreux ossements,
D'un mobile destin tranquilles monuments.
Ici gît des Français la déplorable race,
Ici la même poudre offre la même trace.
La mort, dépouillant tout d'un éclat emprunté,
Egalise le rang, la force et la beauté.
Au large réservoir où chaque âge s'écoule,
Près du pauvre le riche est jeté dans la foule.
Conquérant, orgueilleux de tes sanglants exploits,
Toi-même obéiras à d'inflexibles lois.
Sous ce crêpe léger, quelle vierge timide
A visiter ces lieux aujourd'hui se décide,
Abandonne à regret la lumière des cieux,
Et trouble ici du temps le cours silencieux ?
La rose par degrés sur ses lèvres s'efface :
Elle voit de la mort le redoutable espace,
Regrette son matin à peine commencé,
Et voudrait en fuyant retrouver le passé.

Un mortel, égaré sur cette route sombre,
Des victimes du temps cherche à grossir le nombre ;
Et, contre la terreur fort de son désespoir,
Vient braver de la mort l'indomptable pouvoir
Il vient, trop dédaigneux du présent de la vie,
Exhaler les chagrins dont elle est poursuivie,
Et, dans ses passions prompt à se consumer,
Atteindre ici le point qui doit le renfermer.
Son avide regard, sur l'arène stérile,
Découvre sans effroi tout ce peuple immobile,

Qui, séparé du temps qu'on ne peut ressaisir,
Dans un triste repos traverse l'avenir.

Un enfant, près de lui, sur la froide poussière
Imprime de ses pas une trace légère ;
Et foulant ses aïeux que la mort a surpris,
Caresse en se jouant leurs antiques débris.

Mais un son qui frémit sous la voûte muette,
Par l'écho souterrain lentement se répète ;
Du concert de la mort c'est l'hymne solennel,
Et du Dieu des mourants on découvre l'autel.
Ces pilastres, ces murs, dépouilles funéraires,
Sous les tremblants parvis ces vastes reliquaires,
Ces corps par notre culte à la mort consacrés,
Que la terre a vomis de ses flancs déchirés,
Cette croix qui décore une insensible pierre,
Ces mortels recueillis, cette longue prière,
Et du temple divin la sombre majesté,
Tout, aux portes du temps, montre l'éternité.
C'est là qu'un saint vieillard, qu'affermit sa doc-
[trine,
Vers la mort qu'il attend pieusement s'incline;
Sur les flots de la vie, austère voyageur,
C'est au céleste port qu'il dirige son cœur.
L'espérance et l'amour ont dissipé sa crainte,
L'ardente charité sur son front est empreinte,
C'est l'Ange des tombeaux : sa tranquille ferveur
Montre le Ciel au juste, et la Croix au pécheur.
De l'homme qui n'est plus interrogeant la cendre,
Aux faiblesses du cœur il daigne condescendre.
Ces regrets, ces soupirs, ces inutiles pleurs,
Attestant de la mort les récentes douleurs,
Le rapide moment qui renferme la vie,
Le temps mystérieux dont sa perte est suivie,
Ce coup toujours prochain et toujours imprévu,
Ce premier jugement où l'âme a comparu,
Tant d'espoir de salut et tant d'incertitude
Ont troublé de son cœur la sainte quiétude :
Méditant de la mort les rigoureux décrets,
Il voudrait sur lui seul en épuiser les traits.

Et lorsque du trépas cette fatale image
Intimide le juste, épouvante le sage,
Que les mortels unis d'une chaste amitié,
Expirent doublement dans une autre moitié,
Pour fermer par la foi des blessures trop vives,
Il montre du Jourdain les gémissantes rives ;
L'apôtre bien-aimé, pleurant dans le saint lieu
Son maître, son ami, son Sauveur et son Dieu.

Il redit les douleurs d'une céleste mère :
Immobile, elle pleure au sommet du Calvaire,
Lorsque l'astre du jour, éteignant son flambeau,
N'osait du Dieu vivant éclairer le tombeau.

Ranimant du chrétien la force qui chancelle,
Il promet au malheur une palme immortelle ;
Le secret des douleurs est enfin révélé :
Heureux celui qui pleure, il sera consolé !

Sa tête s'est penchée et sa voix s'est éteinte :
Son âme de la vie à peine sent l'atteinte :

Se contemplant lui-même à son dernier moment,
Il nous peint de la mort le doux enchantement,
L'ineffable sommeil où l'âme recueillie
Se repose du monde et pour jamais l'oublie,
Et, par un saint réveil à la félicité,
Accomplit dans le ciel son immortalité.

La vierge, en l'écoutant, pleure et cesse de
[craindre ;
L'homme bénit sa peine et n'ose plus s'en plaindre ;
L'enfant même, poussé par un instinct pieux,
Etend ses faibles bras vers le prêtre et les cieux.
Mais tous ont lentement regagné la lumière ;
Bientôt ils reviendront sous l'humide carrière,
De leurs jours, condamnés à de nombreux travaux,
Au sein de l'Eternel déposer tous les maux.

Mme DE CÉRÉ-BARBÉ.

SAINTE CATHERINE, VIERGE ET MARTYRE,

PATRONNE DES JEUNES FILLES.

Célébrons la victoire
Et le noble combat
De celle dont la gloire
Brille avec tant d'éclat.
C'est dans Alexandrie
Qu'elle reçut le jour ;
Elle donna sa vie
Pour Dieu, dans ce séjour.

Sainte Catherine, humble vierge,
Qui résistâtes seule au second Maximin,
Reléguant dans sa pourpre un empereur romain,
Afin de mourir pure et chaste sous la serge,
Tendez-nous du ciel votre main !

Dès l'âge le plus tendre
Elle plut au Seigneur,
Et ne voulut prétendre
Qu'à ce seul vrai bonheur.
L'éclat qui l'environne
Ne séduit pas son cœur ;
Elle attend la couronne
Du divin Rédempteur.

Sainte Catherine, savante,
Qui, dans Alexandrie, et du sang de ses rois,
Aux rhéteurs de l'école enseignâtes la croix,
Tant vous étiez de Dieu la parole vivante,
Prêtez-nous là-haut votre voix.

Illustre Catherine,
Même en vos jeunes ans,
Votre sainte doctrine
Confond les faux savants :
Elle en fait la conquête
A l'adorable Roi,
Et fait courber leur tête
Sous le joug de la foi.

Sainte Catherine, martyre,
Qui, sur la roue infâme, au plus fort des tour-
[ments,
Confessâtes Jésus et ses commandements,

Priant pour vos bourreaux, bien loin de les mau-
[dire
Priez pour nous à tous moments.

Vierge dont on admire
Les sublimes vertus,
Glorieuse martyre,
Modèle des élus,
Obtenez-nous la grâce
D'imiter vos vertus,
Afin de trouver place
Au séjour des élus.

Emile Deschamps.

LE CATHOLICISME EN ANGLETERRE.

Quoi ! tu retrouverais la foi de ta jeunesse.
Abandonnant l'erreur d'une folle sagesse,
Tu reviendrais, devant la croix,
Abaisser de ton front l'orgueilleux diadème,
Et de l'autorité suprême
Ecouter humblement la paternelle voix !

Quoi ! moderne Albion, tu rouvrirais ton temple
Au culte dont tes chefs t'avaient donné l'exemple,
Et qu'un jour ta main a chassé ;
On entendrait encor, sous tes voûtes antiques,
Retentir les divins cantiques
Qu'aimaient tant tes aïeux, dont ton cœur s'est
[lassé !

Tu rapprendrais les mots de ton premier symbole !
Les saints, à tes regards, reprendraient l'auréole
Et recevraient encor tes vœux !
Ton autel entendrait murmurer ces prières
Qu'à genoux écoutaient tes pères,
Et que l'encensoir d'or embaumait de ses feux !

Ainsi que nous prions, toi, tu prierais encore !
Tes accents, vers le ciel montant à chaque aurore,
S'y mêleraient à nos accents !
Tes soupirs, nos soupirs unis iraient se rendre
Au séjour qui doit les entendre :
Ton encens, devant Dieu, grossirait notre encens !

Nos yeux contempleraient cette douce merveille,
Et nos cœurs goûteraient félicité pareille !
Nous verrions s'ouvrir cette fleur !
Notre siècle serait témoin de ce grand acte
Qui rendrait, par un nouveau pacte,
Une fille à l'Eglise, à la France une sœur.

Oh ! combien sur la terre, au séjour de la gloire,
Répandra de bonheur cette insigne victoire !
Si, pour un seul agneau perdu
Qui revient au bercail, ils nagent dans l'ivresse,
Des cieux qui dira l'allégresse,
Quand un troupeau nombreux au Pasteur est
[rendu ?

Oui, reviens sur tes pas, protestante Angleterre :
De ta foi primitive embrasse le mystère.
Du jour où de la vérité
Tu secouas le joug, trois siècles te séparent ;

Mais qu'importe à ceux qui s'égarent,
Le chemin parcouru durant l'obscurité ?

Reviens, non pas à nous, mais reviens à toi-même.
De ta vieille croyance, à chaque pas, l'emblème
Se dresse encore autour de toi.
Quelles mains ont construit tes sveltes basiliques ?
Sont-ce pas des mains catholiques ?
Leurs murs pleurent encor d'avoir changé de loi.

Reviens ! quel fut le prix de la triste rupture
Qu'entraîna de ton roi la lubrique imposture ?
Unis de croyance et d'esprit,
Tous tes fils d'un seul pas suivaient la même voie,
Leur cœur écoutait avec joie
Le Pontife qui parle au nom de Jésus-Christ.

Regarde maintenant : compte tes mille sectes,
Tes essaims de docteurs, vil nuage d'insectes,
Qui te bourdonnent leurs discours.
Chez toi, chaque soleil fait naître une doctrine.
Qui, de la vérité divine,
Pourrait dans ce chaos reconnaître le cours ?

Pourquoi, le cœur voilé d'une sombre folie,
Tes fils conçoivent-ils cette mélancolie
Qui souvent les jette à la mort ?
Pauvres âmes, hélas ! que tourmente le doute,
Et qui ne voyant plus leur route,
Se heurtent sur l'écueil qu'ils prennent pour le
[port.

En vain, pour explorer les plus lointaines plages,
L'Océan voit sans fin partir de tes rivages
Et tes marins et tes vaisseaux :
Ils emportent partout l'ennui qui te déchire,
Et sur tes bords aucun navire
N'a jamais rapporté le remède à tes maux.

La France catholique en ton retour espère ;
Elle dit chaque jour à ton céleste Père ;
« Remets-la dans son ancien rang. »
N'as-tu pas autrefois sous les murs de Solyme,
Suivant son exemple sublime,
Au sang de ses croisés aussi mêlé ton sang ?

Reviens ! il reste encore à faire des conquêtes ;
Le divin Moissonneur te convoque à ses fêtes :
Que de peuples à convertir !
A tes hardis marchands se joindront tes apôtres :
Ton prêtre, appelé par les nôtres,
Ira leur disputer la palme du martyr.

L'abbé Achille Dupuy.

CAUSE DE NOTRE JOIE (1).

Je te salue, astre vermeil,
Je te salue, ô belle aurore,
Qui nous annonces le Soleil,
Le Soleil que le cœur implore.
Tu parais : troublés, éperdus,
Ceux qui nous frappaient sous les ombres,
Vont cacher leurs fronts confondus
Dans le fond des abîmes sombres.

(1) Causa nostræ lætitiæ. (*Litanies de la sainte Vierge.*)

Les fils d'Adam, levant leurs yeux
Remplis de larmes pour prière,
Voient enfin, au front noir des cieux,
Briller une douce lumière :
Sion, ranimant son ardeur,
Comme elle, abattue et captive,
Pour redire un chant de splendeur,
Se lève de l'antique rive.
Ainsi qu'au souffle du printemps
Se ranime la fleur flétrie,
Le cœur triste, depuis longtemps,
S'épanouit devant Marie.
Elle est le sourire du ciel,
Du ciel pardonnant à la terre ;
Elle est cette goutte de miel
Qui tombe dans la coupe amère.

Elle est cette étoile des flots
Qui luit au milieu des nuages,
Pour consoler les matelots
Et les guider dans les orages.
Elle est, quand les coups de la mort
N'ont épargné que notre tête,
Le débris qui nous mène au port,
Malgré les vents et la tempête.

Elle est la précieuse fleur
Qui nous promet un fruit de joie ;
Dans les combats de la douleur
L'ange que le ciel nous envoie.
Elle est le tribunal sacré
Où siége pour nous la sagesse ;
Elle est ce beau palais doré
Où nous trouvons toute richesse.

L'abbé Achille Dupuy.

SAINTE CECILE.

LEGENDE.

C'était une dame romaine,
Une dame d'un très-haut rang,
Qui jadis pour la foi chrétienne
Donna son sang.

De Dieu célébrant les louanges,
Nuit et jour elle aimait chanter,
Et du ciel descendaient les anges
Pour l'écouter.

Elle disait l'hymne suprême
Quand on vint la faire mourir ;
Le bourreau s'étonna lui-même
De s'attendrir.

Sur sa tête il suspend le glaive,
De ses mains prêt à s'échapper ;
Il attend que l'hymne s'achève
Pour la frapper.

Et la tête mal abattue,
Sans tomber, s'incline en tremblant ;
Tel qu'on le voit dans sa statue
De marbre blanc.

Dans les douleurs elle succombe,
Ses plaintes sont des chants encor.

Avec elle on mit dans sa tombe
Sa robe d'or.

Plus tard on trouva sa dépouille ;
A l'église elle est dans le chœur,
Et devant elle on s'agenouille,
Priant du cœur.

Au voyageur on montre, à Rome,
Les saints débris de sa maison,
Dans la riche église qu'on nomme
De son doux nom ;

Et tous les ans dans cette enceinte,
Quand vient la saison des hivers,
On va célébrer cette sainte
Par des concerts.

Tous les arts lui rendent hommage ;
On lui donne des traits touchants ;
Raphaël a peint son image
D'après ses chants.

Une auréole est sa couronne,
Un luth est sous ses doigts sacrés ;
Sainte Cécile est la patronne
Des inspirés.

Vierge, symbole d'harmonie,
Elle dicte des vers pieux,
Et sa voix répond au génie,
Du haut des cieux.

Mme Emile de Girardin.

SAINTE CECILE.

(Traduction d'une hymne de Santeul.)

Cécile a triomphé, vierge ensemble et martyre ;
Vous, ses compagnes dans les cieux,
Vierges, et vous martyrs, faites cent fois redire
A vos sacrés concerts un nom si glorieux.

Il ne lui suffit pas de braver les idoles,
Et d'un tyran le vain effort :
N'aspirant qu'au vrai Dieu vainqueur des dieux frivoles,
Sûre de le trouver, elle court à la mort.

Du bourreau chancelant elle sentit l'épée
Sur son cou descendre trois fois ;
Et mérita l'honneur, mortellement frappée,
Dans une seule mort, d'en souffrir jusqu'à trois.

Qu'il est beau le trépas de la vierge héroïque !
Le sacrifice est répété,
Et par la triple mort d'une victime unique,
Le don trois fois offert, trois fois est accepté.

. . . . . .

Son sang coula longtemps. O d'une vierge illustre,
Pourpre vive, ornement exquis !
Elle eût, vierge mondaine, avec bien moins de lustre,
Fait sur son cou d'ivoire éclater les rubis !

Jusqu'au dernier moment l'athlète magnanime
Combat pour la loi du Sauveur :
Pendant trois jours entiers elle prêche, elle anime ;
Plus elle est près du terme, et plus elle a d'ardeur.

Seigneur, à l'imiter la sainte nous convie;
Puissions-nous marcher sur ses pas,
Comme elle vivre en vous durant toute la vie,
Mourir en vous, comme elle, à l'heure du trépas!

LA MONNOYE.

LES CENDRES.

Viens, mortel insensé, viens abdiquer ta gloire;
Efface des honneurs la stérile mémoire :
Sur la plage mobile, orgueilleux étranger,
Tu graves sur le sable un titre passager.
La voix du temps proclame, et tu n'oses l'entendre :
« Un souffle, c'est la vie; et l'homme n'est que cendre. »
Les mortels se jouaient sur un riant écueil;
Quel rapide retour du plaisir vers le deuil!
Les rois ont détaché le brillant diadème,
Et tremblent sous le poids de l'empire suprême.
Des grands sont accourus, et leur humilité
Atteste qu'ici-bas tout n'est que vanité.
Le riche a renfermé, sous la double serrure,
De son corps abattu l'élégante parure;
Et, du prêt de la vie inquiet débiteur,
Reconnaît son néant aux pieds du Créateur.
Tous, réclamant la poudre où le temps fait descendre,
Confessent à genoux que l'homme n'est que cendre.

Un prêtre, pénétré d'un saint frémissement,
Au fond du sanctuaire apparaît lentement.
Ce front pâle, où le temps sillonne son passage,
Décèle qu'il remplit un sévère message...
Son âme, initiée aux célestes secrets,
Etrangère à la joie, ignore les regrets;
Et semble recueillir, vers la terre abaissée,
Sur un point fugitif une longue pensée.
De l'âge qui n'est plus le vague souvenir,
De ce peuple nouveau le fragile avenir,
Ce cercle de lumière où le temps se balance,
Cette ombre du trépas qui vers l'homme s'avance,
D'un trouble prophétique ébranlent ses esprits.
Il semble chanceler sur d'antiques débris;
Et tandis que du temps il mesure l'abîme,
Son redoutable sceau marque chaque victime.
Sa voix mystérieuse atteste notre sort;
Sa main plonge à demi dans l'urne de la mort,
Et son geste imposant au chrétien fait comprendre
Que ses jours sont comptés, que l'homme n'est que cendre.
Mais le prêtre contemple une sombre frayeur;
Et bientôt raffermi dans la paix du Seigneur,
Pour chasser des humains la profane tristesse,
Il vient du Dieu vivant répéter la promesse;
En vain le corps mortel dans la poudre est jeté :
La chair a reconquis son immortalité;
Le temps qui la dévore est contraint de la rendre,
Et le ciel de ses fils doit réveiller la cendre.

Mme DE CÉRÉ-BARBÉ.

LE CERCUEIL DU JUSTE.

Impie, éloigne-toi du sanctuaire auguste,
Où la religion proscrit de vains regrets;
Ne viens pas profaner la demeure du juste
De tes pas indiscrets.

J'aborde avec respect une illustre poussière,
Ce corps fut visité du corps de Jésus-Christ;
Sur cette bouche, où vient d'expirer la prière,
Le salut s'est écrit.

Echappant de l'exil, la céleste émigrée
A rompu de la vie un fragile ressort;
Et confie au Seigneur sa dépouille sacrée,
Conquête de la mort.

Le prêtre consolé verse l'onde mystique,
Pose la croix divine où Dieu fut attaché;
Et semble repousser de son souffle angélique
Le souffle du péché.

Que j'aime à contempler la majesté tranquille
De ce juste en repos, sous l'abri du Seigneur!
On dirait que la mort est l'heureux domicile
Où reluit sa grandeur.

Un chant funèbre et doux pénètre cette enceinte,
La foi mélodieuse accompagne le deuil,
L'Eglise a réclamé cette relique sainte
Que saisit le cercueil.

Le pauvre te bénit sur ton char funéraire,
Toi, dont la bienfaisance enchantait sa douleur,
Qui dans l'infortuné voyais toujours un frère,
Et cherchais le malheur.

En vain de la pitié tu fis un long mystère,
Et, d'une double gloire aujourd'hui revêtu,
Tu reçois dans le ciel, et reçois sur la terre
Le prix de la vertu.

Mme DE CÉRÉ-BARBÉ.

LE CHAMP DU REPOS.

C'est sous un ciel brumeux, et quand le vent d'automne
Soupire tristement sa plainte monotone;
C'est quand la dépouille des bois,
Comme un épais linceul, déjà couvre la terre,
Qu'il faut venir pleurer au tombeau solitaire
Et prier au pied de la croix.

Alors par aucun chant l'âme n'est plus distraite,
La mésange a gagné sa paisible retraite,
L'hirondelle un climat plus doux;
Mais quand d'un ciel glacé la neige à flocons tombe,
L'hiver, on voit encore, hélas! près de la tombe
La mère ou l'enfant à genoux.

Un sépulcre, une fosse au pied de la colline,
Voilà le but commun auquel tout s'achemine
Par un chemin plus ou moins court.
Le vieillard à pas lents vers la tombe s'avance,
Tandis que la jeunesse avec impatience
A pas précipités y court.
Gloire, orgueil, qu'êtes-vous? hélas! un peu de cendre.

Que le plus faible enfant en se jouant peut prendre,
Tenir en sa petite main.
Femmes au doux souris, beautés folles, rieuses,
De vos succès d'un jour à l'excès orgueilleuses,
Ici je vous attends demain !

A. Depasse.

CHANT DES OISEAUX.

Qui chantez-vous, petits oiseaux ?
Je vous regarde et vous écoute :
C'est Dieu qui vous a faits si beaux ;
Vous le louez sans doute.

Son nom vous anime en ces bois ;
Vous n'en célébrez jamais d'autre.
Faut-il que mon ingrate voix
N'imite pas la vôtre !

Vos airs si tendres et si doux
Lui rendent tous les jours hommage :
Je le bénis bien moins que vous,
Et lui dois davantage.

L'abbé Cassagne (1).

CHANTS LYRIQUES DE SAUL.

(Imitation des *Psaumes* de David.)

Je répandrai mon âme au seuil du sanctuaire ;
Seigneur, dans ton nom seul je mettrai mon espoir ;
Mes cris t'éveilleront, et mon humble prière
S'élèvera vers toi comme l'encens du soir !

Dans quel abaissement ma gloire s'est perdue !
J'erre sur la montagne ainsi qu'un passereau,
Et par tant de rigueurs mon âme confondue,
Mon âme est devant toi comme un désert sans eau.

Pour mes fiers ennemis ce deuil est une fête.
Ils se montrent, Seigneur, ton Christ humilié.
Le voilà, disent-ils ; ses dieux l'ont oublié ;
Et Moloch en passant a secoué la tête
Et souri de pitié.

. . . . . .

Seigneur, tendez votre arc ; levez-vous, jugez-moi !
Remplissez mon carquois de vos flèches brûlantes.
Que des hauteurs du ciel vos foudres dévorantes
Portent sur eux la mort qu'ils appelaient sur moi !

Dieu se lève, il s'élance, il abaisse la voûte
De ces cieux éternels ébranlés sous ses pas ;
Le soleil et la foudre ont éclairé sa route ;
Ses anges devant lui font voler le trépas.

Le feu de son courroux fait monter la fumée ;
Son éclat a fendu les nuages des cieux ;
La terre est consumée
D'un regard de ses yeux.

Il parle ; sa voix foudroyante
A fait chanceler d'épouvante
Les cèdres du Liban, les rochers des déserts ;

Le Jourdain montre à nu sa source reculée ;
De la terre ébranlée
Les os sont découverts.

Le Seigneur m'a livré la race criminelle
Des superbes enfants d'Ammon.
Levez-vous, ô Saül ! et que l'ombre éterne.
Engloutisse jusqu'à leur nom !

. . . . . .

Que vois-je ? vous tremblez, orgueilleux oppresseurs ?
Le héros prend sa lance,
Il l'agite, il s'élance ;
A sa seule présence,
La terreur de ses yeux a passé dans vos cœurs.

Fuyez !... Il est trop tard ! sa redoutable épée
Décrit autour de vous un cercle menaçant,
En tout lieu vous poursuit, en tout lieu vous attend ;
Et déjà, mille fois dans votre sang trempée,
S'enivre encor de votre sang.

Son coursier superbe
Foule comme l'herbe
Le corps des mourants ;
Le héros l'excite,
Et le précipite
A travers les rangs ;
Les feux l'environnent ;
Les casques résonnent
Sous ses pieds sanglants ;
Devant sa carrière
Cette foule altière
Tombe tout entière
Sous ses traits brûlants,
Comme la poussière
Qu'emportent les vents.

Où sont ces fiers Imaélites,
Ces enfants de Moab, cette race d'Edom ?
Iduméens, guerriers d'Ammon,
Et vous, superbes fils de Tyr et de Sidon,
Et vous, cruels Amalécites ?

Les voilà devant moi comme un fleuve tari,
Et leur mémoire même avec eux a péri

. . . . . .

Que de biens le Seigneur m'apprête !
Qu'il couronne d'honneurs la vieillesse du roi !
Ephraïm, Manassé, Galaad, sont à moi ;
Jacob, mon bouclier, est l'appui de ma tête.
Que de biens le Seigneur m'apprête !
Qu'il couronne d'honneurs la vieillesse du roi !

Des bords où l'aurore se lève
Aux bords où le soleil achève
Son cours tracé par l'Eternel,
L'opulente Saba, la fertile Ethiopie,
La riche mer de Tyr, les déserts d'Arabie,
Adorent le roi d'Israël.

(1) Né en 1636, membre de l'Académie française en 1662, mort en 1679. Quoique Boileau, qui ne négligeait pas l'occasion de lancer un bon mot, et quelquefois aux dépens de la vérité, l'ait placé dans ses satires, l'abbé Cassagne n'en fut pas moins un excellent prédicateur et un poëte très-estimable.

Peuples, frappez des mains ; le Roi des rois s'avance!
Il monte, il s'est assis sur son trône éclatant,
Il pose de Sion l'éternel fondement ;
La montagne frémit de joie et d'espérance.
Peuples, frappez des mains : le Roi des rois s'avance!
Il pose de Sion l'éternel fondement.
De sa main pleine de justice
Il verse aux nations l'abondance et la paix.
Réjouis-toi, Sion, sous ton ombre propice,
Ainsi que le palmier qui parfume Cadès,
La paix et l'équité fleurissent à jamais.
De sa main pleine de justice
Il verse aux nations l'abondance et la paix.

Dieu chérit de Sion les sacrés tabernacles
Plus que les tentes d'Israël.
Il y fait sa demeure, il y rend ses oracles;
Il y fait éclater sa gloire et ses miracles :
Sion, ainsi que lui, ton nom est immortel.
Dieu chérit de Sion les sacrés tabernacles
Plus que les tentes d'Israël.
C'est là qu'un jour vaut mieux que mille ;
C'est là qu'environné de la troupe docile
De ses nombreux enfants, sa gloire et son appui,
Le roi vieillit, semblable à l'olivier fertile
Qui voit ses rejetons fleurir autour de lui.

A. de Lamartine.

LE CHAPELET DE BUIS.

Dans le pesant missel le clerc lit ses prières,
Le moindre enfant du bourg suit l'Office romain ;
Toi, Jeanne, tu rougis en baissant tes paupières :
Ignorante, tu n'as qu'un rosaire à la main.

On ne t'a point, petite, envoyée à l'école;
C'était le temps d'aller, de maison en maison,
Cueillir de la pitié le pain noir ou l'obole!
Mais l'ange en souriant prend ta douce oraison.

Il ne faut pas te plaindre, orpheline oubliée!
Vois, les petits oiseaux savent-ils plus que toi?
Pourtant Dieu les écoute à travers la feuillée,
Lui jeter au matin leur cantique de foi!

Il laisse à lui monter tout ce que l'âme exhale
D'espérance naïve et d'amour ingénu,
Et le son de ta voix plaintive et virginale
Parmi tant de concerts est toujours reconnu!

Que l'*Ave Maria* sur ta lèvre fleurisse!
Va, toujours les parfums en raviront le ciel ;
Aux fleurs du paradis il n'est point de calice
Avec senteur plus fraîche et plus suave miel.

Le chapelet de buis que t'a laissé ta mère,
Souvenir, talisman, seul et sacré trésor,
A reçu de tes yeux plus d'une larme amère,
Et peut-être dois-tu bien le mouiller encor!

A chacun de ces grains mêlant une tristesse,
Tes douleurs ont passé le nombre de tes jours ;
Mais, Jeanne, écoute-moi : sous ton doigt qui le presse,
Germent à chaque grain d'éternelles amours.

Sur le livre, où l'azur et l'or qui s'entrelacent
Entourent de festons les images des saints,
Peut-être par instants les cœurs distraits se lassent:
Ton rosaire jamais n'a glissé de tes mains.

Laisse aux jeunes beautés, Jeanne, pauvre orpheline,
La splendeur des velours qu'aiment leurs yeux séduits,
Et les hymnes savants!... Dieu te voit et s'incline :
Egrène lentement ton chapelet de buis!

A. Lestourgie.

LA CHAPELLE
de Notre-Dame de la Délivrande (1).
Légende.

Avez-vous visité cette sainte chapelle,
Toujours ouverte aux pas du pèlerin fidèle,
Où la vieille Madone, objet miraculeux,
Reçoit des dons bénis, de l'encens et des vœux?
Le peuple vient en foule honorer cette image
Qui garantit la nef des écueils du rivage
Et s'offre dès longtemps aux pieux matelots
Comme un phare propice allumé près des flots.

Jadis quand les Danois ravageaient la Neustrie,
Sous le sol protecteur l'image de Marie,
Du soldat sacrilége évitant la fureur,
Fut deux cents ans cachée aux yeux du laboureur;
Et du temple abattu par la horde insensée,
Si l'on cherchait la trace, elle était effacée.

Cependant un berger qui sur un frais coteau,
Au lever du soleil, conduisait son troupeau,
S'aperçut qu'un mouton, négligeant la pâture,
Allait creuser la terre et fuyait la verdure.
De ses frères pourtant il était le plus fort,
Et c'était toujours lui qu'on admirait d'abord.
Son maître vainement le rappelait sans cesse
Parmi ses compagnons qui broutaient l'herbe épaisse;
Il semblait dirigé par un instinct nouveau,
Et chaque soir à jeun revenait au hameau.
Le pâtre, curieux d'annoncer ce prodige,
Vers un pieux ermite en hâte se dirige.
Le prêtre, comprenant d'où venait cet avis,
Fait assembler alors tous les gens du pays :
Devant la foule immense et le baron de Douvre
On agrandit la fosse, et bientôt on découvre
Ce trésor consacré, ce gage précieux,
Que conservait ici la volonté des cieux.
Le peuple entier s'étonne, il se prosterne, il prie,
Et soudain chante une hymne en l'honneur de Marie.

On porte avec respect dans le temple voisin
Ce don mystérieux empreint d'un sceau divin.
Le jour suivant, on vient, on s'approche... O surprise!
On cherche la Madone : elle a quitté l'église.
On la retrouve enfin debout au même lieu

(1) La première chapelle de Notre-Dame de la Délivrande fut édifiée par saint Regnobert, deuxième évêque de Bayeux, il y a environ douze cents ans. (*Note de l'auteur.*)

Où s'est manifesté le miracle de Dieu.
Le baron, admirant la puissance éternelle,
Fait bénir cette place, y fonde une chapelle,
Afin qu'un monument gardant ce souvenir
Témoigne ce prodige aux siècles à venir.

Depuis ce temps l'église où la Vierge est placée
Reçoit sous ses arceaux une foule empressée;
L'aveugle y vient chercher la lumière du jour,
La mère, la santé d'un fils, son seul amour;
Le chrétien prisonnier, le nocher dans l'orage,
Promettent d'accomplir un saint pèlerinage
Si la libératrice écoute leurs soupirs
Et les ramène en paix au but de leurs désirs;
Plein de foi, le muet y reprend la parole;
Marie enfin ranime et guérit et console;
C'est la porte du ciel, la mère du Sauveur,
Et tous les malheureux ont un port dans son cœur.

Alphonse Le Flaguais.

LA CHAPELLE DES MARTYRS.

Cette croix humble et pauvre est de cuivre; la [rouille,
Fraîche encor, par endroits la ternit et la souille.
La main qui la tenait, en s'ouvrant pour saisir
Dans la main du Seigneur sa couronne de gloire,
L'a laissée échapper en un jour de victoire:
Le sang qui l'a rouillée est celui d'un martyr (1)!

Voilà ce qu'est la croix. Nulle part, autour d'elle,
La splendeur de l'or n'étincelle:
Partout ce sont trésors dérobés aux bourreaux,
Cangues, cordes, tapis teints de la pourpre humaine,
Fers rivés sur la chair, alors sentis à peine,
Et dont sur le cadavre on brisa les anneaux!

Tout autour, des tableaux appendus aux murailles:
Le sang fumant sous les tenailles,
La torture savante et ses raffinements;
Non point ces fictions que de loin on invente,
Mais l'histoire d'hier, mais l'histoire vivante
De ceux dont, au-dessous, on voit les ossements.

Où les prends-tu, Seigneur, les gens de cette race?
Quand tombe un de ces morts, quel vivant le rem- [place?
Un jeune prêtre est là qui prie: il est resté
Après ses compagnons qu'un même feu dévore,
Et qui, près d'en donner, ici cherchent encore
Des leçons d'intrépidité!

Tout le temps qu'on le voit prolonger sa prière,
Sur le même débris il fixe sa paupière.
Mais pourquoi reste-t-il quand les autres sont loin?
Auprès de la sainte relique,
De quel entretien héroïque,
Seul, en secret, a-t-il besoin?

Tous savent quel espoir dans ces fiers regards brille!
La mort a, l'an dernier, visité sa famille;

(1) Toutes les personnes qui ont visité, au séminaire des Missions-Etrangères, la chapelle des Martyrs, ont vu cette croix. Elles ont pu entendre nommer la mère et le frère dont on parle ici, et qui vivent encore. (*Note de l'auteur*, écrite en 1860.)

En deuil, il est allé trouver sa mère en deuil;
A genoux, il a dit: « Bénissez-moi, ma mère:
Dieu m'appelle: je dois, je veux venger mon frère. »
Ils se sont embrassés; il a franchi le seuil!

Il est ici venu, non point verser des larmes,
Mais affermir son cœur et préparer ses armes
Pour les combats qu'il veut livrer.
C'est le sang fraternel qu'il baise sur ce cuivre;
Ce corps, qu'a mutilé le fer d'un soldat ivre,
C'est celui qu'en ses bras il aimait à serrer!

La mère n'a point dit à Dieu: « Mon fils s'abuse;
Cette épreuve je la refuse:
Vous ne pouvez me faire une si dure loi.
Des deux fils que j'avais, vous avez pris le vôtre!
Après lui, me demander l'autre,
Ce serait trop, Seigneur: le dernier est à moi! »

La mère n'a point dit à son fils: « Vois, je pleure:
Veux-tu qu'un de ces jours je meure,
Seule, dans la maison où vous viviez tous deux?
Vois: des coups du bourreau ma chair n'est point [guérie;
Le fils s'est tu; mais moi, moi, la mère, je crie!...
Reste! mes derniers jours sont assez douloureux! »

Mais la mère a pressé d'une dernière étreinte
Ce dernier fils qui va, sans crainte,
Après l'aîné, chercher la mort.
Elle n'a point tenté d'ébranler ce courage:
Quand il fait les rameaux pour défier l'orage,
Dieu sait toujours combien le tronc doit être fort!

Et le fils joyeux prie. Ardent à sa vengeance,
En pensée au loin il s'élance,
Au milieu des bourreaux, chez ce peuple cruel;
Il va leur demander compte du sang d'un frère,
Compte des larmes d'une mère,
En leur offrant sa vie, en leur donnant le ciel!

O sublime revanche? ô vengeance chrétienne,
Qu'il faut que de sa main Dieu bénisse et soutienne!
Cœurs généreux, cœurs triomphants,
Qu'admire, entre lesquels ne peut choisir notre âme!
Hommes dignes de cette femme;
Mère digne de tels enfants!

De ces cœurs ignorés, nous, gardons la mémoire:
Que des siècles passés on nous montre la gloire,
Mais sans trop nous humilier!
Nos chrétiennes encor savent ce qu'il faut faire,
Quand Dieu veut que leurs fils, sous leur toit soli- [taire,
Reviennent sur le bouclier.

Qu'on donne ses deux bras, quand on est Cynégire!
Mais les chrétiennes ont l'intrépide délire
Qui donne un fils, puis l'autre; elles sauront nourrir,
Pour les combats de Dieu, toujours des Machabées,
Ces mères que l'on voit courbées
Devant celle qui vit, debout, son Fils mourir!

Octave Ducros (de Sixt).

LA CHAPELLE DU RIVAGE.

Sous les remparts de Pise, aux champs de la Toscane,
Une veuve, indigente et jouet du malheur,
Attendait ses deux fils, qui, loin de sa cabane,
Jusqu'aux rivages de Catane,
Avaient conduit la barque d'un pêcheur.
La saison du retour s'écoulait, et les ondes
Ne lui rendaient point ses enfants:
Ils erraient sur les mers profondes,
En butte à la fureur des vents.

C'est en vain qu'éloignant une image terrible,
Cette mère pour eux prépare incessamment
Ou la laine tissue en léger vêtement,
Ou le modeste abri d'une couche paisible;
Rien ne distrait sa peine; et le jour tout entier
La voit seule pleurant autour de son foyer.
La nuit vient... Elle pleure encore... elle s'oublie
En des pensers de deuil et de mélancolie.
Le sommeil pour jamais a fui loin de ses yeux.

Enfin, n'écoutant plus qu'un sentiment pieux,
Unique appui de sa misère,
Vers une église solitaire
Que baignent les flots orageux,
La triste Séphora pour ses fils malheureux
Résolut d'aller en prière.
Le cœur rempli de son dessein,
Elle revêt du pèlerin
L'humble tunique, le rosaire;
Et, quittant sa pauvre chaumière,
Du rivage suit le chemin.

Partout l'infortunée, avec persévérance,
De la moindre cabane interroge le seuil;
Partout elle redit ses craintes, sa souffrance,
Et le long de la mer va d'écueil en écueil,
Redemandant ses fils, sa dernière espérance.

La fatigue enchaînait déjà ses pas tremblants,
Quand, au déclin du jour, se présente à sa vue
Un large promontoire à la cime touffue,
Et dont les flots émus venaient battre les flancs.
Du milieu des forêts qui dominaient la plage
Une croix montait vers les cieux,
Et d'une humble chapelle élevée en ces lieux,
Les rayons du couchant embrasaient le vitrage.
Incertaine des bords heureux
Où finit son pèlerinage,
Séphora du rocher sauvage
Gravit péniblement les sentiers tortueux.

Soudain, à travers la verdure
Des mélèzes, des pins confusément épars,
La triste voyageuse égarant ses regards,
Croit entendre un léger murmure.
Surprise, elle s'avance, et découvre à la fois
Tout un peuple à genoux, le front dans la poussière,
Ecoutant la simple prière
Du vieux ermite de ces bois.

Par un doux intérêt auprès d'elle amenée,
Une vierge l'accueille et la presse en ses bras :

« O ma fille, lui dit l'étrangere étonnée,
Parlez, où donc le ciel a-t il conduit mes pas,
Et quel pieux abri s'offre sur cette rive? »
— « Ma mère, lui répond la bergère naïve,
Vous voyez la chapelle où viennent les pasteurs
Prier chaque printemps pour les navigateurs :
A Notre-Dame des Tempêtes
Cet humble asile est consacré;
La sainte fait taire à son gré
Les vents qui grondent sur nos têtes;
Partout son nom est adoré,
Et nous l'invoquons dans nos fêtes. »

A ce touchant hommage, à ces mots consolants,
Séphora reconnaît l'autel où, dès longtemps,
Par une voix secrète elle était appelée.
Mais, tandis qu'elle prie et joint ses vœux ardents
Aux vœux de la peuplade en ces bois assemblée,
Voilà que du hameau les vierges, les enfants,
Sur deux files rangés s'avancent, à pas lents,
Vers le sommet de la roche isolée.
Leurs cantiques naïfs, leurs chants tristes et doux
Se prolongent dans la campagne;
Aux bords des ondes en courroux
L'étrangère les accompagne;
Et là, d'un regard douloureux,
Qui trahit de son cœur la secrète amertume,
Elle contemple au loin ces écueils dangereux
Où la vague bondit et se brise en écume.

Cependant aux pieux accords
D'une touchante mélodie,
Les filles des pasteurs, belles de modestie,
Entourant le rocher, se pressent sur les bords,
Comme de blancs troupeaux sur les monts d'Arcadie.
Chacune d'un bouquet vermeil
Marche naïvement parée;
Leur teint a la fraîcheur de l'aube à son réveil,
Et de simples chapeaux d'une paille dorée
Défendent leurs attraits des rayons du soleil.
Choisie entre ses sœurs, la plus jeune bergère,
Sur la face des eaux balançait mollement
Des lis qu'elle a tressés en guirlande légère :
Et quand le saint ermite annonce le moment
Où doit cesser le chœur des célestes louanges,
Pleine d'émotion et de recueillement,
Elle adresse ces mots à la Reine des anges :

« Chaste Marie, espoir des matelots,
Astre propice au milieu des naufrages,
Loin de ces bords écartez les orages,
Et répandez le calme sur les eaux.

« Pour nos époux, nos enfants et nos frères,
Nous vous prions, Marie, entendez-nous :
Qu'un doux zéphyr nous les ramène tous,
Ces nautonniers battus des vents contraires.

« Dans leur fureur, pour enchaîner les flots
Il vous suffit d'une simple guirlande;
Recevez donc cette modeste offrande,
Chaste Marie, espoir des matelots. »

Telle fut des pasteurs la prière ingénue :
Et, de même qu'on voit au sommet d'un vieux pin,
Après un ouragan, la colombe abattue
Recueillir avec soin dans son aile étendue
Les premiers rayons du matin.
De même Séphora, languissante, plaintive,
D'un espoir renaissant accueillit la douceur ;
Et, prêtant aux bergers une oreille attentive,
Sourit à des accents qui pénétraient son cœur.

Soudain, s'arrondissant au gré d'un vent prospère,
Trente voiles au loin blanchissent l'horizon.
Faveur céleste ! l'étrangère,
L'œil attaché sur l'onde amère,
Poursuit sa pieuse oraison.
Mais bientôt, à l'aspect des barques désirées
Tous élevant de joyeuses clameurs,
Au sein des vapeurs azurées
Lancent leurs couronnes de fleurs.
La foule descend sur la plage ;
Le bruit léger de l'aviron
Frappe les échos du rivage ;
Et déjà pour ces bords, terme d'un long voyage,
Les pêcheurs ont quitté leur flottante prison.
Déjà dans tous les yeux le plaisir étincelle :
Ici l'épouse embrasse son époux,
L'ami plus loin à l'ami qui l'appelle
Jette un regard où l'amour se révèle,
Et que l'absence a su rendre plus doux.
Mais parmi cette foule émue,
De la pèlerine inconnue,
Oh ! comment peindre le bonheur,
Quand, au bord de l'onde écumante,
Le sort tout à coup lui présente
Les deux fils qu'appelait son cœur !
Eperdue, elle accourt, malgré le poids de l'âge,
Les serre dans ses bras avec ravissement,
Et bénit le pressentiment
Qui l'attira sur ce rivage.

Ah ! tant que parmi vous le pèlerin viendra
De la Reine des cieux implorer l'assistance,
Bergers, n'oubliez pas sa bonté, sa puissance,
Et le pieux espoir qui touchait Séphora.
Adorez d'une foi sincère
Celle dont la main tutélaire
Rend le calme aux flots courroucés,
A nos vierges leurs fiancés,
Et l'enfant aux pleurs de sa mère.

Edmond Géraud (1).

LA CHARITE.

Les méchants m'ont vanté leurs mensonges frivoles ;
Mais je n'aime que les paroles
De l'éternelle vérité.
Plein du feu divin qui m'inspire,
Je consacre aujourd'hui ma lyre
A la céleste Charité.

En vain je parlerais le langage des anges,
En vain, mon Dieu, de tes louanges
Je remplirais tout l'univers :
Sans amour ma gloire n'égale
Que la gloire de la cymbale
Qui d'un vain bruit frappe les airs.

Que sert à mon esprit de percer les abîmes
Des mystères les plus sublimes,
Et de lire dans l'avenir ?
Sans amour ma science est vaine,
Comme le songe dont à peine
Il reste un léger souvenir.

Que me sert que ma foi transporte les montagnes ;
Que dans les arides campagnes
Les torrents naissent sous mes pas ;
Ou que, ranimant la poussière,
Elle rende aux morts la lumière,
Si l'amour ne l'anime pas ?

Oui, mon Dieu, quand mes mains de tout mon héritage
Aux pauvres feraient le partage ;
Quand même pour le nom chrétien
Bravant les croix les plus infâmes,
Je livrerais mon corps aux flammes ;
Si je n'aime, je ne suis rien.

Que je vois de vertus qui brillent sur ta trace,
Charité, fille de la Grâce !
Avec toi marche la Douceur,
Que suit avec un air affable
La Patience inséparable
De la Paix, son aimable sœur.

Tel que l'astre du jour écarte les ténèbres,
De la nuit compagnes funèbres,
Telle tu chasses d'un coup d'œil
L'envie aux humains si fatale,
Et toute la troupe infernale
Des vices, enfants de l'orgueil.

Libre d'ambition, simple et sans artifice,
Autant que tu hais l'injustice,
Autant la vérité te plaît.
Que peut la colère farouche
Sur un cœur que jamais ne touche
Le soin de son propre intérêt ?

Aux faiblesses d'autrui loin d'être inexorable,
Toujours d'un voile favorable
Tu t'efforces de les couvrir :
Quel triomphe manque à ta gloire ?
L'amour sait tout vaincre, tout croire,
Tout espérer, et tout souffrir.

Un jour Dieu cessera d'inspirer des oracles ;
Le don des langues, les miracles,
La science aura son déclin :
L'amour, la charité divine,
Eternelle en son origine,
Ne connaîtra jamais de fin.

(1) Mort dans un âge peu avancé, aux environs de Bordeaux, en 1831.

Nos clartés ici-bas ne sont qu'énigmes sombres :
Mais Dieu sans voiles et sans ombres
Nous éclairera dans les cieux ;
Et ce soleil inaccessible,
Comme à ses yeux je suis visible,
Se rendra visible à mes yeux.

L'amour sur tous les dons l'emporte avec justice.
De notre céleste édifice
La foi vive est le fondement ;
La sainte espérance l'élève,
L'ardente charité l'achève,
Et l'assure éternellement.

Quand pourrai-je t'offrir, ô charité suprême,
Au sein de la lumière même,
Le cantique de mes soupirs ;
Et, toujours brûlant pour ta gloire,
Toujours puiser et toujours boire
Dans la source des vrais plaisirs !

Jean Racine.

LA CHARITE CHEZ LES ENFANTS.

Ta vie est belle, à toi : Dieu te fit pour fleurir,
O ma rose nouvelle ;
Cours, bondis, les enfants semblent faits pour
Ma petite gazelle. [courir,

Allons, que dans tes yeux de flamme et de velours
Tout soit joie et délire ;
Souris, car les enfants sont comme les beaux jours
Ils sont faits pour sourire.

Mais vois-tu près de toi ces petits indigents ?
La faim ternit leurs charmes ;
Ils sont comme les jours de pluie et d'ouragans,
Ils sont faits pour les larmes.

A leurs tristes berceaux on entend sangloter ;
Tout est bonheur aux vôtres.
La même heure, en sonnant, pour vous semble
Semble gémir pour d'autres ! [chanter,

Dieu sourit quand l'hiver les pauvres sont con-
Cours donc avec vitesse ; [tents.
Que ta main à ton frère apporte en même temps
L'aumône et la caresse.

Donne une larme aussi, puis un mot d'amitié
Qu'il emporte en son gîte ;
Vois-tu, mon séraphin, les pleurs de la pitié
Sont des pleurs d'eau bénite !

Il faut souvent chercher la mansarde et l'autel :
Nos bienfaits nous couronnent ;
Car la porte du pauvre est la porte du ciel ;
Dieu rend à ceux qui donnent.

La charité, la foi, c'est moi qui te le dis,
Ces vertus immortelles,
Nous portent, mon enfant, jusques au paradis,
Comme deux blanches ailes.

Mme Anaïs Ségalas.

CHARITE ET PHILANTHROPIE.

Philosophes, sans cesse épris d'une utopie,
De grâce, laissez-nous le nom de charité :
Notre cœur le préfère au mot philanthropie,
Trop savant et trop fier pour notre humilité.
Laissez-nous ce vieux mot qui de lui-même explique
La vertu dont il est le symbole touchant ;
Et qui semble répondre à l'instinct catholique,
Comme l'écho du soir au prophétique chant.
Ne troublez point dans l'âme une parole éclose
Et du peuple chrétien le langage sacré :
Charitas, c'est le mot qui convient à la chose,
Et par Vincent de Paul à jamais consacré.
Sur notre lit d'enfance une bouche angélique
Jadis le murmura dans ses saintes chansons,
Et par lui, de l'aumône à la douce pratique,
Ici-bas nous donna les premières leçons.
C'est le mot qui tomba des hauteurs du Calvaire,
Quand Jésus-Christ pour nous mourut sur une [croix,
Quand le sang de l'Agneau que le monde révère,
En brisant l'esclavage, humanisa les rois.
Ah ! ne ravissez pas son plus beau privilége
A la religion qui toujours nous sourit,
Qui comprend tous les maux, les calme, les allége,
Et sait trouver pour tous le baume qui guérit.
Vos vœux n'ont rien d'hostile à la foi de nos pères,
Je l'avoue, et je rends justice à vos vertus ;
Aux pauvres vous voulez faire des jours prospères,
De la mendicité réprimer les abus.
Mais, lorsque vous aurez, de la gent bureaucrate,
Des monceaux de papier qu'il faudra griffonner,
Payé l'emploi coûteux et la dépense ingrate,
Aux pauvres, dites-moi, qu'aurez-vous à donner ? ..

Joseph Bard.

CHARITE FRATERNELLE.

La liberté sans doute est un bien précieux ;
Mais la paix, ah ! la paix est un présent des cieux.
Mon bon patron saint Jean, et non pas Jean-Bap- [tiste
Prêchant dans le désert, mais Jean l'Evangéliste
Disciple bien-aimé du maître le plus doux,
Disait toujours : « Enfants, aimez-vous, aimez-vous,
Puis, aimez-vous encor... » Morale enchante- [resse...
Et moi, je le répète, et je le dis sans cesse :
Aimons-nous, aimons-nous.... Voyons des mêmes [yeux,
Soyons du même avis ; cela vaudrait bien mieux :
Mais si nous épousons des sentiments contraires,
Souvenons-nous du moins que nous sommes tous [frères.

Collin d'Harleville.

CHARMES DE L'AMITIE.

Aujourd'hui, retiré sur ces bords solitaires,
A l'abri des soupçons, des fureurs populaires,
J'ai vu les mœurs des champs, et mon cœur peut [encor

Dans ce siècle de fer rêver au siècle d'or.
Chaque jour l'amitié vient essuyer mes larmes.
L'amitié... Que ce nom dans l'exil a de charmes !
Il est si doux d'aimer ! Mais on aime bien mieux
Alors qu'on est proscrit et qu'on est malheureux !
Semblable aux jeunes fleurs que féconde la pluie,
Dans les pleurs l'amitié croît et se fortifie.
Plus j'éprouve de maux, plus j'aime tendrement ;
Chacun de mes chagrins me donne un sentiment.
Au sort de mes amis j'ai dévoué ma vie ;
La même opinion, le même espoir nous lie ;
Je souffre tous leurs maux, ils souffrent tous les [miens,
Tendre et douce amitié ! dans tes heureux liens
Quel homme peut du sort redouter l'inconstance !
Le malheur n'atteint point les cœurs en ta présence ;
Les malheureux sont ceux qui n'ont jamais aimé.
C'est par toi qu'en mon cœur l'espoir est ranimé ;
J'en jure par tes lois et par tes douces chaînes,
Le ciel qui t'envoya pour consoler nos peines,
Apaisant les partis, l'un par l'autre irrités,
Rendra la paix au juste et le calme aux cités.
Les crimes des tyrans et leur audace impie
D'un Dieu juste ont lassé la clémence infinie ;
Et leur pouvoir, aux yeux de de ce monde agité,
En vain étale encor son éclat emprunté ;
Il tombera, semblable à la vile poussière,
A la feuille flétrie, à la fange grossière,
Qui, lorsque la tempête ébranlait l'univers,
Un moment ont paru sur le trône des airs ;
Leur assemblage impur plane au-dessus des nues,
Parcourt les régions que l'aigle a parcourues ;
Et, sur l'aile des vents porté jusques aux cieux,
Gronde avec la tempête et tonne avec les dieux.
Mais quand les vents calmés rendent la paix au [monde,
La poussière retombe avec la fange immonde ;
Ainsi disparaîtra la splendeur des méchants.
Et moi, loin des cités, dans le repos des champs,
Le front voilé, des dieux j'attendrai la justice,
Comme une jeune fleur, dont l'humide calice,
Du soleil qui s'éloigne espérant le retour,
Se referme et languit dans l'attente du jour.

MICHAUD.

LA CHARTREUSE DE PARIS.

Vieux cloître où de Bruno les disciples cachés
Renferment tous leurs vœux sur le ciel attachés,
Cloître saint, ouvre-moi tes modestes portiques !
Laisse-moi m'égarer dans ces jardins rustiques
Où venait Catinat méditer quelquefois,
Heureux de fuir la cour et d'oublier les rois.

J'ai trop connu Paris : mes légères pensées,
Dans son enceinte immense au hasard dispersées,
Veulent enfin rejoindre et lier tous les jours
Leur fil demi-formé qui se brise toujours ;
Seul, je viens recueillir mes vagues rêveries.
Fuyez, bruyants remparts, pompeuses Tuileries,
Louvre, dont le portique à mes yeux éblouis

Vante après cent hivers la grandeur de Louis !
Je préfère ces lieux où l'âme moins distraite,
Même au sein de Paris, peut goûter la retraite :
La retraite me plaît, elle eut mes premiers vers.
Déjà de feux moins vifs éclairant l'univers,
Septembre loin de nous s'enfuit et décolore
Cet éclat dont l'année un moment brille encore.
Il redouble la paix qui m'attache en ces lieux ;
Son jour mélancolique et si doux à nos yeux,
Son vert plus rembruni, son grave caractère,
Semblent se conformer au deuil du monastère.
Sous ces bois jaunissants j'aime à m'ensevelir ;
Couché sur un gazon qui commence à pâlir,
Je jouis d'un air pur, de l'ombre et du silence.

Ces chars tumultueux où s'assied l'opulence,
Tous ces travaux, ce peuple à grands flots agité,
Ces cris confus qu'élève une vaste cité,
Des enfants de Bruno ne troublent point l'asile ;
Le bruit les environne et leur âme est tranquille.
Tous les jours reproduit sous des traits inconstants,
Le fantôme du siècle, emporté par le temps,
Passe et roule autour d'eux ses pompes menson- [gères ;
Mais c'est en vain : du siècle ils ont fui les chimères ;
Hormis l'éternité, tout est songe pour eux.
Vous déplorez pourtant leur destin malheureux !
« Quel préjugé funeste à des lois si rigides
Attache, dites-vous, ces pieux suicides ?
Ils meurent longuement, rongés par le chagrin ;
L'autel garde leurs vœux sur des tables d'airain,
Et le seul désespoir habite leurs cellules. »

Eh bien ! vous qui plaignez ces victimes crédules,
Pénétrez avec moi ces murs religieux :
N'y respirez-vous pas l'air paisible des cieux ?
Vos chagrins ne sont plus, vos passions se taisent,
Et du cloître muet les ténèbres vous plaisent.

Mais quel lugubre son, du haut de cette tour,
Descend et fait frémir les dortoirs d'alentour ?
C'est l'airain qui, du temps formidable interprète,
Dans chaque heure qui fuit à l'humble anachorète,
Redit en longs échos : Songe au dernier moment !
Le son sous cette voûte expire lentement ;
Et quand il a cessé, l'âme en frémit encore.
La méditation qui seule, dès l'aurore,
Dans ces sombres parvis marche en baissant son œil,
A ce signal s'arrête et lit sur un cercueil
L'épitaphe à demi par les ans effacée,
Qu'un gothique écrivain dans la pierre a tracée.
O tableaux éloquents ! Oh ! combien à mon cœur
Plaît ce dôme noirci d'une divine horreur,
Et le lierre embrassant ces débris de murailles,
Où croasse l'oiseau, chantre des funérailles ;
Les approches du soir, et ces ifs attristés
Où glissent du soleil les dernières clartés,
Et ce buste pieux que la mousse environne,
Et la cloche d'airain à l'accent monotone,
Ce temple où chaque aurore entend de saints con- [certs

Sortir d'un long silence et monter dans les airs ;
Un martyr dont l'autel a conservé les restes,
Et le gazon qui croît sur ces tombeaux modestes,
Où l'heureux cénobite a passé sans remord
Du silence du cloître à celui de la mort !

Cependant sur ces murs l'obscurité s'abaisse,
Leur deuil est redoublé, leur ombre est plus épaisse :
Les hauteurs de Meudon me cachent le soleil ;
Le jour meurt, la nuit vient, le couchant moins ver-
[meil
Voit pâlir de ses feux la dernière étincelle ;
Tout à coup se rallume une aurore nouvelle,
Qui monte avec lenteur sur les dômes noircis
De ce palais voisin qu'éleva Médicis ;
Elle en blanchit le faîte, et ma vue enchantée
Reçoit par ses vitraux la lueur argentée.
L'astre touchant des nuits verse du haut des cieux
Sur les tombes du cloître un jour mystérieux,
Et semble y réfléchir cette douce lumière
Qui des morts bienheureux doit charmer la pau-
[pière.
Ici je ne vois plus les horreurs du trépas ;
Son aspect attendrit, et n'épouvante pas.
Me trompé-je ? Écoutons ; sous ces voûtes antiques
Parviennent jusqu'à moi d'invisibles cantiques,
Et la religion, le front voilé, descend ;
Elle approche : déjà son calme attendrissant
Jusqu'au fond de votre âme en secret s'insinue ;
Entendez-vous un Dieu dont la voix inconnue
Vous dit tout bas : « Mon fils, viens ici, viens à moi,
Marche au fond du désert, j'y serai près de toi. »

Maintenant du milieu de cette paix profonde,
Tournez les yeux ; voyez, dans les routes du monde
S'agiter les humains que travaille sans fruit
Cet espoir obstiné du bonheur qui les fuit.
Rappelez-vous les mœurs de ces siècles sauvages
Où, sur l'Europe entière apportant les ravages,
Des Vandales obscurs, de farouches Lombards,
Des Goths se disputaient le sceptre des Césars ;
La force était sans frein, le faible sans asile ;
Parlez : blâmerez-vous les Benoît, les Basile,
Qui, loin du siècle impie, en ces temps abhorrés,
Ouvrirent au malheur des refuges sacrés?
Déserts de l'Orient, sables, sommets arides,
Catacombes, forêts, sauvages Thébaïdes,
Oh ! que d'infortunés votre noire épaisseur
A dérobés jadis au fer de l'oppresseur !
C'est là qu'ils se cachaient, et les Chrétiens fidèles
Que la religion protégeait de ses ailes,
Vivant avec Dieu seul dans leurs pieux tombeaux,
Pouvaient au moins prier sans craindre les bour-
[reaux ;
Le tyran n'osait plus y chercher ses victimes :
Eh ! que dis-je? accablé de l'horreur de ses crimes,
Souvent dans ces lieux saints l'oppresseur désarmé
Venait demander grâce aux pieds de l'opprimé.
D'héroïques vertus habitaient l'ermitage :
Je vois dans les débris de Thèbe et de Carthage,
Au creux des souterrains, au fond des vieilles tours,

D'illustres pénitents fuir le monde et les cours.
La voix des passions se tait sous leurs cilices ;
Mais leurs austérités ne sont point sans délices :
Celui qu'ils ont cherché ne les oubliera pas ;
Dieu commande au désert de fleurir sous leurs pas.
Palmier qui rafraîchis la plaine de Syrie,
Ils venaient reposer sous ton ombre chérie !
Prophétique Jourdain, ils erraient sur tes bords.
Et vous, qu'un roi charmait de ses divins accords,
Cèdres du haut Liban, sur votre cime altière,
Vous portiez jusqu'au ciel leur ardente prière !
Cet antre protégeait leur paisible sommeil ;
Souvent le cri de l'aigle avança leur réveil ;
Ils chantaient l'Éternel sur le roc solitaire,
Au bruit sourd du torrent dont l'eau les désaltère,
Quand tout à coup un ange, en dévoilant ses traits,
Leur porte au nom du ciel un message de paix.

FONTANES.

CHARTREUSE DE SAVOIE.

Savoie, ô mon pays! berceau de mes aïeux,
Montre-moi, découvre à mes yeux
Les asiles sacrés, les retraites austères,
Où saint Bruno, du haut des cieux,
Vit de ses chers enfants les essaims solitaires,
Se poser, colons volontaires,
Dans tes déserts religieux.
Salut, trois fois salut, cellule où Dieu m'attire
Où mon cœur reste, et d'où j'admire
Sous ces hauts monts glacés, dans le ciel sus-
[pendus,
Sur ces frimas percés de mille fleurs nouvelles,
Les abeilles cueillir leurs trésors blancs comme
[elles,
Au milieu des parfums dans les airs répandus.
Peuple aimable des sœurs ! oui, vos soins assidus,
Oui, vos travaux semblent me dire :
C'est ici qu'il nous faut produire,
Nous, le doux miel des fleurs ; vous, celui des
[vertus....
Désert, heureux désert, quels sont tes privilèges?
Tu préserves mon cœur, mes oreilles, mes yeux.
Ton asile est un ciel d'où je m'élève aux cieux,
Où je change en printemps l'hiver dont tu m'as-
Où, parmi les rocs et les neiges, [siéges ;
La nuit entend gémir les chants mystérieux.
Sois mille fois béni, désert qui me protéges ;
Que ma vie et ma mort se renferme en ces lieux :
Garde bien mes soupirs, mes pas silencieux,
Mon humble toit religieux,
Le jardin de ma jeune abeille,
Mon doux repos quand je sommeille ;
Ma conscience, quand je veille,
Et la paix de mon âme, et son vol vers les cieux !

DUCIS.

LE CHATELAIN DE ROSMEUR.
Ballade.

Dans le temps où la crèche appelle nos hommages,
Quand l'ange des pasteurs et l'étoile des mages

Semblent nous inviter à nous mettre en chemin,
Aux portes de Rosmeur, là-haut sur la montagne,
Un jeune homme, étranger au pays de Bretagne,
Déposa son bâton et heurta de la main.

Tandis que l'inconnu s'arrêtait au portique,
Le châtelain, assis dans sa salle gothique,
Se disait : « L'avenir a trompé mon regard.
Les hommes sont ingrats ; ma bonté fut un rêve !
Le bienfait est pareil à la plante sans sève,
Il ne prend ici-bas racine nulle part. »

Et puis il soupirait et soupirait encore ;
Et la voix s'élevant sur le perron sonore :
« Châtelain, ouvrez-moi si vous êtes chrétien !
Mes habits sont trempés de l'eau de la tempête. »
Le vieillard entendit, mais, secouant la tête,
Il reprit sa pensée et ne répondit rien.

« Châtelain, ouvrez-moi, ma famille me pleure.
N'avez-vous pas un fils qui voyage à cette heure ?
Peut-être de ma porte il heurte aussi le seuil.
Oh ! s'il en est ainsi, bannissez toute crainte,
Il trouvera chez nous l'hospitalité sainte,
L'antique bienvenue et le riant accueil. »

Jamais le rossignol, au bord d'une onde claire,
Jamais la harpe d'or sous la main du trouvère,
N'ont formé des accents plus doux que cette voix
Le châtelain s'émeut, il cède à sa puissance :
« Oh ! dit-il, si l'amour, si la reconnaissance
Venaient me consoler seulement une fois !... »

Et devant l'étranger la porte s'est ouverte ;
De mets hospitaliers une table est couverte
Dans l'âtre un feu plus vif répand plus de chaleur;
Et le vieil épagneul, le favori du maître,
Comme auprès d'un ami qu'il semble reconnaître,
Murmure de plaisir aux pieds du voyageur.

Le châtelain aussi le contemple avec joie :
Le voyageur n'a point de tunique de soie,
Ni d'écharpe d'azur, ni de casque argenté.
Il n'a pour vêtements qu'une robe de bure,
Que recouvre un manteau d'une couleur obscure ;
Et pourtant un monarque a moins de majesté.

Le vieillard de Rosmeur, qu'un saint respect cap-
Se rappelait tout bas le guide de Ninive. [tive,
Qui s'offrit de mener Tobie à Gabelus,
Il n'osait point songer au passant solitaire
Qui, des douleurs du Christ expliquant le mystère,
Consola Cléophas au chemin d'Emmaüs.

Cependant le jeune homme : « Heureuse la demeure
Où la charité veille et bénit à toute heure,
Où la grâce a fondé son trône permanent !
L'aumône est un parfum du céleste rivage :
Celui qui la répand partout sur son passage
Est embaumé par elle et reçoit en donnant. »

Et le vieillard alors : « Vous êtes jeune encore ;
A votre âge on est pur, à votre âge on ignore
Combien le cœur du pauvre est ingrat et menteur !
Non, l'aumône n'est point un arôme céleste !

Sachez-le bien, mon fils, elle est, comme le reste,
Féconde en amertume et stérile en douceur.

« Aussi je m'étais dit : Sur une terre morte
Pourquoi jeter mon grain ?.... Maintenant, à ma
Si le pauvre se traîne, il y pourra mourir. [porte,
Il est temps d'arracher la pitié de mon âme !
Et je jurai.... Mais quoi ! je suis né d'une femme.
Vous étiez sans asile, et ma main vient d'ouvrir. »

L'étranger s'est levé du foyer de son hôte :
« Châtelain de Rosmeur ! » dit-il d'une voix haute ;
Et comme Madeleine au tombeau du Sauveur
Reconnut l'Homme-Dieu dès qu'il lui dit : Marie !
Le vieillard, à l'appel de cette voix chérie,
Baise les pieds du Maître, et lui répond : « Seigneur ! »

« Châtelain de Rosmeur ! l'aumône qu'on accorde,
Les dons de la pitié, de la miséricorde,
Ne sont pas seulement un arôme, un parfum.
Votre moisson peut-être est perdue en ce monde;
Mais je connais ailleurs une terre féconde
Où votre grain fidèle a produit cent pour un.

« Celui qui veut l'amour pour le bien qu'il dispense
Abusé dans son cœur, fonde sa récompense
Sur le sable mouvant qu'un rien va soulever.
Trop souvent du bienfait la mémoire s'envole :
Des dix lépreux guéris par la même parole,
Un seul bénit mon Père, et revint me trouver !....

« Faites le bien pour moi ! donnez, donnez sans [cesse ;
Et quand rayonnera le jour de la promesse,
J'avais faim, vous dirai-je, et vous m'avez nourri ;
J'avais soif, vous m'avez abreuvé d'une eau pure :
J'étais nu, vous m'avez sauvé de la froidure,
Et vous m'avez logé quand j'étais sans abri.

« Ne craignez pas alors que ma voix vous condamne,
Car la reconnaissance est pareille à la manne
Que trouvait au désert un peuple voyageur.
Comme le pain tombé du céleste royaume,
Elle aussi se corrompt sous les tentes de l'homme,
Et se garde à jamais dans l'arche du Seigneur. »

Le vieillard adorait, le front dans la poussière.
Lorsqu'il leva les yeux, au foyer, sur la pierre,
Il ne vit devant lui qu'un crucifix de bois ;
Il le mit dans son sein plein d'une foi plus forte ;
Et quand un malheureux vint frapper à sa porte,
Le vieillard de Rosmeur donna comme autrefois.

Hippolyte Violeau.

LE

CHEMIN DE LA CROIX.

Venez, enfants de la grâce,
Qu'elle a ravis au péché,
Suivre, à sa divine trace,
La route où Christ a marché.
Secouez la poudre immonde
Qu'on prend à travers le monde :
En haut le cœur et les yeux !
Qu'un saint espoir vous anime.

Sur cette route sublime,
Dont la borne est dans les cieux !

A genoux !... Dieu recommence
Ce long chemin de douleurs,
Que nous ouvrit sa clémence,
Où son sang attend nos pleurs.
Les voûtes du ciel s'entr'ouvrent;
Et les anges s'y découvrent
A nos regards éblouis,
Le front penché vers la terre,
Attentifs au grand mystère
Qui tient les cieux réjouis.

PREMIÈRE STATION.

Pilate a livré l'homme à la foule inhumaine (1) ;
Puis, il lave ses mains et se croit innocent.
Puisqu'ainsi l'a voulu la justice romaine,
L'homme y satisfera ; c'est bien, le Dieu consent.
« Voilà votre roi ! » dit Pilate,
Aux Juifs dont la fureur éclate,
Et va presque se révoltant ;
Et tous, d'un même cri reniant leurs prophètes :
« Que son sang, disent-ils, retombent sur nos [têtes ! »
Insensés !... Rome vous entend.

O toi que notre amour révère,
Holocauste éternel, sans cesse renaissant ;
Homme-Dieu, sur tes pas nous montons au Calvaire,
Recevoir le prix de ton sang.

DEUXIÈME STATION.

On l'outrage, on le frappe, et lui souffre et pardonne.
De l'essence divine abdiquant tous les droits,
Homme de chair et d'âme, à l'homme il s'abandonne,
Et se laisse traîner, tout meurtri, sous la croix.
Là, de la pourpre dérisoire
Dont on le salit au prétoire,
On le dépouille en l'insultant...
Seulement, sur son front on laisse sa couronne ;
Car il la lui fallait pour monter sur ce trône,
Où le monde à genoux l'attend.

O toi que notre amour révère, etc.

TROISIÈME STATION.

Laissez-le tout sanglant s'avancer au supplice ;
Laissez l'exécuteur, l'aiguillon à la main.
Conduire la victime au dernier sacrifice :
C'est au nom du sénat et du peuple romain.
Il faut qu'à tout meurtre d'un homme,
Assiste un délégué de Rome,
Afin d'en percevoir le prix...
Eh bien ! Rome a voulu sa part du déicide ;
Dieu la lui fera large, et la ville homicide
Rendra tout le sang qu'elle a pris.

O toi que notre amour révère, etc.

QUATRIÈME STATION.

Les gardes cependant repoussaient une femme
Dont l'œil, noyé de pleurs, cherchait le criminel,

(1) *Ecce homo.*

Et qui, l'apercevant chargé du bois infâme,
Sentit son cœur se fondre en son sein maternel :
Lui, qu'une douleur plus amère
Saisit à l'aspect de sa mère,
Près d'elle un moment s'arrêta ;
Et, d'une voix tremblante et pourtant résolue,
Il dit, les yeux baissés : « Mère, je vous salue ; »
Puis, regarda le Golgotha.

O toi que notre amour révère, etc.

CINQUIÈME STATION.

Mais, soit qu'à cet effort eût cédé son courage,
Soit qu'en un tel moment, cet homme de péché
De l'humaine faiblesse eût à subir l'outrage,
Il pâlit, et tomba, sous son fardeau couché.
Alors la foule qui l'entraîne,
Ordonne à Simon de Cyrène
De l'aider à porter sa croix ;
Et notre humanité, par ce soin méritoire,
Prend une juste part à l'acte expiatoire
Qui va lui rendre tous ses droits.

O toi que notre amour révère, etc.

SIXIÈME STATION.

Or, comme la sueur inondait son visage,
D'une femme du peuple il émut la pitié ;
Et, de son voile blanc faisant un saint usage,
Cette femme essuya son front humilié.
Lors, sur ce voile secourable,
S'imprima la face adorable,
Qui tenait de l'homme et du Dieu ;
Celle qu'en Paradis eut l'homme avant sa chute,
Celle qu'on le verra, peut-être, après sa lutte,
Reprendre dans le même lieu.

O toi que notre amour révère, etc.

SEPTIÈME STATION.

Le voyez-vous passer sous l'arc judiciaire,
Où, trahi par sa force une deuxième fois,
Il tombe... et se relève en face du Calvaire,
Pressé par le bourreau, du geste et de la voix.
En vain un ordre despotique
A muré cette porte antique ;
Le monde entier est averti
Que les Chrétiens, rouvrant cette arcade sacrée,
Doivent rentrer un jour dans la ville épurée,
Par où le Christ en est sorti.

O toi que notre amour révère, etc.

HUITIÈME STATION.

Oh ! de Jérusalem oyez les saintes filles,
Se frappant la poitrine et s'écriant : « Malheur ! »
— « Oui, malheur, dit Jésus, malheur à vos [familles ;
Pleurez et sanglotez, car ce crime est le leur.
Car le jour s'approche où ce temple,
Ces hauts murs que votre œil contemple,
N'auront plus d'asile pour vous ;

Où les mères diront : Heureux les seins stériles !
Et leurs fils affamés dans l'enceinte des villes :
Tours et palais, tombez sur nous ! »

O toi que notre amour révère, etc.

Neuvième station.

Mais, gravissant encor la pente criminelle,
Toujours, plus près du but plus rapide à monter,
Une dernière fois le voilà qui chancelle ;
Car il a trois mille ans de crimes à porter :
Tous les crimes de cette terre,
Parjure, vol, meurtre, adultère,
Pèsent sur ce front jeune et beau.
Jamais tête de roi n'eut si lourd diadème.
Enfin l'homme accablé succombe ... et le Dieu
Semble ployer sous le fardeau. [même

O toi que notre amour révère, etc.]

Dixième station.

Lors, à la soldatesque il échoit en partage ;
Et, pour dernière insulte à ses derniers moments,
Pour mieux se diviser son sanglant héritage,
Elle a fait plusieurs parts de ses saints vêtements.
Comme il est écrit, sa tunique
Subit du sort la chance inique :
Puis, de son front ensanglanté,
Le glaive fait tomber la couronne d'épines :
Mais les anges sont là, dont les palmes divines
Recouronnent sa nudité.

O toi que notre amour révère, etc.

Onzième station.

Le voilà sur la croix !.... Là, jusqu'à ce qu'il meure :
« Descends, disent les Juifs, et nous croirons en [toi. »
Et moi, je crois en lui, parce qu'il y demeure
Et son abaissement corrobore ma foi.
L'œuvre de grâce se consomme ;
Jésus n'est plus le fils de l'homme :
C'est le Christ, c'est le Rédempteur.
Que la nature entière, attentive, interdite,
Tressaille !.... et que la terre, aux premiers jours
Boive le sang expiateur ! [maudite,

O toi que notre amour révère, etc.

Douzième station.

Silence ! car, avant que la mort le réclame,
Il veut de ses bourreaux invoquer le pardon,
Commencer son rachat par le salut d'une âme,
Et faire de la sienne un suprême abandon.
Il a soif, une éponge amère
L'abreuve, en face de sa mère,
Qu'il lègue à Jean son bien-aimé :
Trois fois il nomme Eli, sans qu'Eli lui réponde ;
Puis, il pousse un grand cri, comme pour dire au
Le sacrifice est consommé. [monde :

O toi que notre amour révère, etc.

Treizième station.

Oui, tout est consommé, car le voile du temple
Se déchire en lambeaux, ainsi qu'il fut prédit ;
La nuit tombe et confond tout ce que l'œil con- [temple,
La terre au loin s'ébranle, et le Jourdain bondit.
Les rocs blanchissent et se fendent :
Les sépulcres s'ouvrent... et rendent
Leurs morts errants près du saint lieu.
Du fier centurion le front pâle s'incline,
Et plus d'un Juif s'écrie en frappant sa poitrine :
« C'était vraiment le Fils de Dieu. »

O toi que notre amour révère, etc.

Quatorzième station.

Mais l'ordre de Pilate aux disciples confie
Ce corps défiguré de la croix descendu :
Un long tissu de lin sur ses membres sans vie
S'étend avec le nard, à flots purs répandu.
C'est Joseph avec Nicodème,
Qui rendent cet honneur suprême
A ces restes nus et sanglants ;
Et, de peur que sa plainte au murmure s'étende,
Sa mère est à l'écart qui pleure et redemande
Quel Dieu portaient ses chastes flancs !

O toi que notre amour révère, etc.

Quinzième station.

Or, dans un roc profond, Joseph d'Arimathie
Possédait un tombeau tout récemment creusé,
Et ce fut là, croyant toute haine amortie,
Que par ses soins pieux le corps fut déposé.
Madeleine et l'autre Marie,
Que suivait la Vierge attendrie
S'assirent, pleurant tout auprès ;
Puis, vinrent des soldats garder la tombe sainte ;
Puis, un énorme bloc scella l'étroite enceinte....
Qui se rouvrit trois jours après.

O toi que notre amour révère,
Holocauste éternel, sans cesse renaissant,
Homme-Dieu, sur tes pas nous montons au Calvaire,
Recevoir le prix de ton sang.

Alexandre Guiraud.

LE CHEMIN ROYAL

de la sainte croix ou des souffrances.

La croix ouvre l'entrée au trône de la gloire,
Par elle ce royaume est facile à gagner :
Aime donc cette croix par qui tu dois régner,
En elle est le salut, la vie et la victoire.
Elle est notre soutien contre nos ennemis ;
Des célestes douceurs l'épanchement promis
Et la force de l'âme ont leurs sources en elle :
L'esprit y voit sa joie et sa tranquillité,
Il y voit des vertus le comble et le modèle,
Et la perfection de notre sainteté.

C'est elle seule aussi qui doit être suivie,
Et garde-toi, chrétien, de prendre un autre but ;
Hors d'elle pour ton âme il n'est point de salut,

Hors d'elle point d'espoir de l'éternelle vie.
Elle parle à ton cœur d'une éloquente voix :
Si tu ne veux périr, charge sur toi la croix,
Suis du Crucifié les douloureuses traces,
Et les dons attachés à ce glorieux faix,
Attirant dans ton cœur le trésor de ses grâces,
T'élèveront au ciel pour y vivre à jamais.

Revois de tous les temps l'image retracée,
Marche de tous côtés, cherche de toutes parts,
Jusqu'au plus haut des cieux élève tes regards,
Jusqu'au fond de la terre abîme ta pensée :
Vois ce qu'a de plus haut la contemplation,
Vois ce qu'a de plus sûr l'humiliation,
Connais tout, scrute tout dans toute la nature :
Tu ne trouveras point à faire un meilleur choix,
Tu ne trouveras point ni de route plus sûre,
Ni de chemin plus haut que celui de la croix.

Porte donc de bon cœur cette croix salutaire
Que tu vois attachée à ton infirmité ;
Fais un hommage à Dieu d'une nécessité,
Et d'un mal infaillible un tribut volontaire.
Tel est notre destin : telles en sont les lois,
Tout homme pour lui-même est une vive croix,
Pesante d'autant plus que plus lui-même il s'aime;
Et comme il n'est en soi que misère et qu'ennui,
En quelque lieu qu'il aille il se porte lui-même,
Et rencontre la croix qu'il y porte avec lui.

Ne crois point te soustraire à cette loi commune
Dont aucun des mortels n'a pu se dispenser :
Quel monarque par là n'a-t-on point vu passer?
Qui des saints a vécu sans croix, sans infortune?
Ton maître, Jésus-Christ, jusques à son tombeau,
N'a-t-il pas, comme nous, porté son lourd fardeau?
N'est-il pas dans les cieux monté par les supplices?
Et tu ne veux pour toi que pompe et que plaisirs,
Qu'une existence molle et des jours de délices,
Qu'une pleine licence à tes méchants désirs?

Veux-tu faire un essai du paradis sur terre?
Veux-tu te rendre heureux avant que de mourir?
Prends pour l'amour de Dieu, prends plaisir à
[souffrir,
Prends goût à tous ces maux qui te livrent la guerre.
Si même le Seigneur te donnait à choisir
Ou l'extrême souffrance ou l'extrême plaisir,
Tu devrais au plaisir préférer la souffrance :
Plus un si digne choix réglerait tes desseins,
Plus ta vie à la sienne aurait de ressemblance,
Et deviendrait conforme à celle de ses saints.

Oui, le Seigneur lui-même à souffrir nous exhorte ;
A tout sexe, à tout âge il fait la même loi :
« Renonce à toi, dit-il, prends ta croix et suis-moi.
Heureux qui par amour la reçoit et la porte! »
Heureux qui dans son cœur goûte la vérité :
Il sait que leur bonheur, bien de l'éternité,
Ne se peut acquérir qu'à force de souffrances,
Que les afflictions sont la porte des cieux,
Qu'aux travaux Dieu mesure enfin les récompenses,
Et donne la plus haute à qui souffre le mieux.

Pierre Corneille.

LES CHEMINS DE FER.

Et vous ne pleurez pas, bardes de la patrie,
Quand le culte de l'or, honteuse idolâtrie,
Jette au vent qui mugit la poudre du passé,
Décapite les saints sous leur niche de marbre,
Et vers la croix brisée, eventre le vieil arbre
Que dix foudres n'ont point cassé!

Eh bien donc fléchissez! Qu'il se drape et qu'il
[trône,
Le traitant orgueilleux que le vulgaire prône,
Dès qu'il le voit assis sur trente sacs d'écus!
Au pacha votre harpe, au vainqueur la bannière :
Vous, traînés à son char ou meurtris dans l'ornière,
Poëtes, soyez les vaincus.

En vain, noble débris penché sur la vallée,
Le châtel sent encor sa tête échevelée
Dans la brise du soir murmurer et frémir :
En vain l'humble beffroi, tintant à la chapelle,
Guide le pèlerin et doucement l'appelle,
Afin qu'il cesse de gémir.

Du monastère en vain la pieuse relique
Dans les champs montré encor son livre symbo-
[lique,
Jesus-Christ Bon Pasteur, le paradis, l'enfer,
Et Dieu qui tient son glaive, et les anges qui
[prient :
Tombez, saints monuments, d'étranges voix s'é-
[crient :

Place, place au chemin de fer!

Peut-être, par respect pour la funèbre terre,
Où dorment nos aïeux dans le lit du mystère,
Les jalons et les rails obliqueront d'un pas!...
Pour le parc d'un puissant, oui, le tracé dévie,
Mais non point pour le toit, abri d'une humble vie,
Ni pour l'asile du trépas.

C'en est fait, à tout prix, il faut qu'on centralise,
Et qu'aux *lieux traversés*, tombe et se paralyse
Le commerce local qui déjà languissait,
Qu'à deux extrêmes points tout notre or aboutisse,
Pour la tête et les pieds, qu'on brise et rapetisse
Le tronc qui déjà fléchissait.

De Paris, l'on veut faire une cité géante,
L'arche-monstre à la porte incessamment béante,
Aux flancs toujours armés, à l'immense contour :
Un mélange confus de races, de visages,
De vices vagabonds, de langues et d'usages,
Comme en la babélique tour.

— Mais il faut entamer le champ du prolétaire,
Au pauvre il faut ravir ce petit coin de terre
Qu'il reçut d'un aïeul tout prêt à trépasser :
Mais de cette chaumine il faut raser la porte,
Il faut combler ce puits, cet abreuvoir... Qu'im-
Le chemin de fer veut passer. [porte ?

Et si la plainte sort d'une bouche importune :
« Il te va bien, manant! d'arrêter ma fortune,
Je payerai, voilà tout, » dit un maître brutal.
En lui jetant l'obole, impose-lui silence :

Soit..., mais vas-tu peser dans la même balance
Ses souvenirs et ton métal?

Et ce prix arbitré par un juge compère,
Une fois dans la main de ce malheureux père,
Qu'impitoyable et dur, tu viens d'exproprier,
Sans perte, pourra-t-il se refondre en nature,
Pour nourrir six enfants que l'automne future
Entendra gémir et prier?

Savez-vous, novateurs à la voix passagère,
Si, de ces travailleurs dont la troupe étrangère
Envahit nos hameaux, nos vignes, nos guérets,
Pas un ne vomira sur nos belles campagnes
Le langage, les mœurs des prisons et des bagnes
Avec leurs infâmes secrets?...

Pouvez-vous, de sang-froid, pressurer et cor-
[rompre,
Faire gémir le peuple, empoisonner et rompre
Tant de liens sacrés, tant d'usages touchants;
Et comptez-vous pour rien la morale perdue,
L'agriculture, hélas! troublée et suspendue,
Et les ravages de nos champs?

Chemins de fer, métiers, fabriques, industrie,
Parlez, que ferez-vous de ma belle patrie?
Voulez-vous la flétrir d'un joug abrutissant?
Voulez-vous, page à page, effacer ses annales?
Traitants, sucerez-vous de vos lèvres vénales
Sa dernière goutte de sang?

Voulez-vous qu'un passé vous obéisse et tombe?
Violer tous les os endormis dans la tombe?
Du peuple, rêve à rêve, effeuiller l'avenir?
En vos accès brûlants de cupide démence,
Voulez-vous que, pour nous, l'histoire ne com-
Qu'à la route qu'on va finir? [mence

Et quand, de notre France à l'immense surface,
Vos chemins, en tout sens, auront haché la face,
Que deviendront, grand Dieu! le culte du foyer,
Les légendes, l'accent, les calmes paysages,
Tous ces types divers de races, de visages,
Que Babylone veut broyer?

Tous ces groupes unis, mais nuancés de formes,
L'un par l'autre absorbés, confondus, uniformes,
Viendront, neutres et plats, s'abdiquer par lam-
[beau.
Eh bien donc! que sans cesse ils galopent en-
[semble.
J'ai vu les morts aussi courir... mais il me semble
Que c'était autour d'un tombeau.

Joseph Bard.

LE CHENE.

Voilà ce chêne solitaire
Dont le rocher s'est couronné;
Parlez à ce tronc séculaire,
Demandez comment il est né.
Un gland tombe de l'arbre et roule sur la terre;
L'aigle à la serre vide, en quittant les vallons,

S'en saisit en jouant et l'emporte à son aire,
Pour aiguiser le bec de ses jeunes aiglons;
Bientôt du nid désert qu'emporte la tempête
Il roule confondu dans les débris mouvants,
Et sur la roche nue un grain de sable arrête
Celui qui doit un jour rompre l'aile des vents;
L'été vient, l'aquilon soulève
La poudre des sillons, qui pour lui n'est qu'un jeu,
Et sur le germe éteint où couve encor la sève
En laisse retomber un peu;
Le printemps de sa tiède ondée
L'arrose comme avec la main;
Cette poussière est fécondée,
Et la vie y circule enfin.

La vie! A ce seul mot tout œil, toute pensée
S'inclinent confondus et n'osent pénétrer:
Au seuil de l'infini c'est la borne placée,
Où la sage ignorance et l'audace insensée
Se rencontrent pour adorer.

Il vit ce géant des collines;
Mais avant de paraître au jour
Il se creuse avec ses racines
Des fondements comme une tour.
Il sait quelle lutte s'apprête,
Et qu'il doit contre la tempête
Chercher sous la terre un appui;
Il sait que l'ouragan sonore
L'attend au jour... ou, s'il l'ignore,
Quelqu'un du moins le sait pour lui!

Ainsi quand le jeune navire
Où s'élancent les matelots,
Avant d'affronter son empire,
Veut s'apprivoiser sur les flots,
Laissant filer son vaste câble,
Son ancre va chercher le sable
Jusqu'au fond des vallons mouvants,
Et sur ce fondement mobile
Il balance son mât fragile
Et dort au vain roulis des vents.

Il vit! Le colosse superbe
Qui couvre un arpent tout entier
Dépasse à peine le brin de l'herbe
Que le moucheron fait plier.
Mais sa feuille boit la rosée;
Sa racine fertilisée
Grossit comme une eau dans son cours;
Et dans son cœur qu'il fortifie
Circule un sang ivre de vie
Pour qui les siècles sont des jours.

Les sillons où les blés jaunissent
Sous les pas changeants des saisons,
Se dépouillent et se vêtissent
Comme un troupeau de ses toisons;
Le fleuve naît, gronde et s'écoule;
La tour monte, vieillit, s'écroule;
L'hiver effeuille le granit;
Des générations sans nombre
Vivent et meurent sous son ombre;

Et lui? voyez; il rajeunit!

Son tronc que l'écorce protége,
Fortifié par mille nœuds,
Pour porter sa feuille ou sa neige
S'élargit sur ses pieds noueux;
Ses bras que le temps multiplie,
Comme un lutteur qui se replie
Pour mieux s'élancer en avant,
Jetant leurs coudes en arrière,
Se recourbent dans la carrière
Pour mieux porter le poids du vent.

Et son vaste et pesant feuillage,
Répandant la nuit alentour,
S'étend comme un large nuage
Entre la montagne et le jour;
Comme de nocturnes fantômes,
Les vents résonnent dans ses dômes,
Les oiseaux y viennent dormir,
Et pour saluer la lumière
S'élèvent comme une poussière,
Si sa feuille vient à frémir.

La nef dont le regard implore
Sur les mers un phare certain,
Le voit, tout noyé dans l'aurore,
Pyramider dans le lointain.
Le soir fait pencher sa grande ombre
Des flancs de la colline sombre
Jusqu'au pied des derniers coteaux;
Un seul des cheveux de sa tête
Abrite contre la tempête
Et le pasteur et les troupeaux!

Et pendant qu'au vent des collines
Il berce ses toits habités,
Des empires dans ses racines,
Sous son écorce des cités;
Là, près des ruches des abeilles,
Arachné tisse ses merveilles,
Le serpent siffle, et la fourmi
Guide à des conquêtes de sables
Ses multitudes innombrables
Qu'écrase un lézard endormi.

Et ces torrents d'âme et de vie,
Et ce mystérieux sommeil,
Et cette séve rajeunie
Qui remonte avec le soleil;
Cette intelligence divine
Qui pressent, calcule, devine
Et s'organise pour sa fin;
Et cette force qui renferme
Dans un gland le germe du germe
D'êtres sans nombres et sans fin;

Et ces mondes de créatures
Qui, naissant et vivant de lui,
Y puisent être et nourritures,
Dans les siècles comme aujourd'hui;
Tout cela n'est qu'un gland fragile
Qui tombe sur le roc stérile

Du bec de l'aigle ou du vautour!
Ce n'est qu'une aride poussière
Que le vent sème en sa carrière,
Et qu'échauffe un rayon du jour!

Et moi, je dis: Seigneur! c'est toi seul, c'est ta force,
Ta sagesse et ta volonté,
Ta vie et ta fécondité,
Ta prévoyance et ta bonté!
Le ver trouve ton nom gravé sous son écorce,
Et mon œil dans sa masse et son éternité!

LAMARTINE.

LA CHEVALERIE.

Qu'ils étaient beaux ces jours de gloire et de bonheur,
Où les preux s'enflammaient à la voix de l'honneur,
Et recevaient des mains de la beauté sensible
L'écharpe favorite et la lance invincible!
Les rênes d'or flottaient sur les blancs destriers,
La lice des tournois s'ouvrait à nos guerriers.
Oh! qu'on aimait à voir ces fils de la patrie
Suspendre la bannière aux palmiers de Syrie,
Des arts, dans l'Orient, conquérir le flambeau,
Et, défenseurs du Christ, lui rendre son tombeau!
Qu'on aimait à les voir, bienfaiteurs de la terre,
Au frein de la clémence accoutumer la guerre!
Le faible, l'opprimé leur confiait ses droits,
Au serment d'être juste ils admettaient les rois.
Leurs vœux mystérieux, leurs amitiés constantes,
Les hymnes de Roland répétés sous leurs tentes,
Leurs défis proclamés aux sons bruyants du cor,
A leur vieux souvenir m'intéressent encor:
J'interroge leur cendre; et la chevalerie,
Avec ses paladins, ses couleurs, sa féerie,
Ses légers palefrois, ses ménestrels joyeux,
Merveilleuse et brillante apparaît à mes yeux.
Le casque orne son front; sa main porte une lance;
Aux rives du Tésin sur ses pas je m'élance:
La déité s'arrête, et fléchit les genoux.
Quel spectacle imposant s'est montré devant nous!
Quel enfant des combats et de la renommée
Suspend autour de lui la course d'une armée,
Et voit de fiers soldats couvrir de leurs drapeaux
Le chêne protecteur de son noble repos!
Est-ce un roi couronné des mains de la victoire?
Est-ce un triomphateur, qui, fatigué de gloire,
S'assied quelques instants près de son bouclier?
Non, c'est Bayard mourant, c'est Bayard prisonnier...
A rejoindre Nemours déjà son âme aspire;
Il meurt... Le nom du Christ sur ses lèvres expire.
A la patrie en pleurs les Français abattus
Vont raconter sa mort, digne de ses vertus;
Et la chevalerie, inclinant sa bannière,
Pose sur le cercueil sa couronne dernière.

ALEXANDRE SOUMET.

—

CHŒURS

D'ESTHER ET D'ATHALIE.

CHŒURS D'ESTHER.

PREMIER CHOEUR. — *Les jeunes filles israélites chantent les malheurs de Sion devant la reine Esther.*

UNE ISRAÉLITE,

Déplorable Sion, qu'as-tu fait de ta gloire ?
Tout l'univers admirait ta splendeur ;
Tu n'es plus que poussière, et de cette grandeur
Il ne nous reste plus que la triste mémoire.
Sion, jusques au ciel élevée autrefois,
Jusqu'aux enfers maintenant abaissée,
Puissé-je demeurer sans voix,
Si dans mes chants ta douleur retracée
Jusqu'au dernier soupir n'occupe ma pensee !

TOUT LE CHOEUR.

O rives du Jourdain, ô champs aimés des cieux !
Sacrés monts, fertiles vallées
Par cent miracles signalées !
Du doux pays de nos aïeux
Serons-nous toujours exilées ?

UNE ISRAÉLITE.

Quand verrai-je, ô Sion, relever tes remparts
Et de tes tours les magnifiques faîtes ?
Quand verrai-je de toutes parts
Tes peuples en chantant accourir à tes fêtes ?

TOUT LE CHOEUR.

O rives du Jourdain, ô champs aimés des cieux !
Sacrés monts, fertiles vallées
Par cent miracles signalées !
Du doux pays de nos aïeux
Serons-nous toujours exilées ?

DEUXIÈME CHOEUR. — *A l'instigation d'Aman, le roi Assuérus vient de rendre un décret d'extermination contre les Juifs. — Craintes à ce sujet et recours à Dieu.*

UNE ISRAÉLITE.

Pleurons et gémissons, mes fidèles compagnes ;
A nos sanglots donnons un libre cours ;
Levons les yeux vers les saintes montagnes
D'où l'innocence attend tout son secours.
O mortelles alarmes !
Tout Israël périt. Pleurez, mes tristes yeux ;
Il ne fut jamais sous les cieux
Un si juste sujet de larmes.

TOUT LE CHOEUR.

O mortelles alarmes !

UNE AUTRE ISRAÉLITE.

N'était-ce pas assez qu'un vainqueur odieux
De l'auguste Sion eût détruit tous les charmes,
Et traîné ses enfants captifs en mille lieux ?

TOUT LE CHOEUR.

O mortelles alarmes !

LA MÊME ISRAÉLITE.

Faibles agneaux livrés à des loups furieux,
Nos soupirs sont nos seules armes !

TOUT LE CHOEUR.

O mortelles alarmes !

UNE ISRAÉLITE.

Arrachons, déchirons tous ces vains ornements
Qui parent notre tête !

UNE AUTRE.

Revêtons-nous d'habillements
Conformes à l'horrible fête
Que l'impie Aman nous apprête.

TOUT LE CHOEUR.

Arrachons, déchirons tous ces vains ornements
Qui parent notre tête !

UNE ISRAÉLITE.

Quel carnage de toutes parts !
On égorge à la fois les enfants, les vieillards,
Et la sœur et le frère,
Et la fille et la mère,
Le fils dans les bras de son père.
Que de corps entassés, que de membres épars
Privés de sépulture !
Grand Dieu ! tes saints sont la pâture
Des tigres et des léopards !

UNE DES PLUS JEUNES ISRAÉLITES.

Hélas ! si jeune encore,
Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur ?
Ma vie à peine a commencé d'éclore
Je tomberai comme une fleur
Qui n'a vu qu'une aurore.
Hélas ! si jeune encore,
Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur ?

UNE AUTRE.

Des offenses d'autrui malheureuses victimes,
Que nous servent, hélas ! ces regrets superflus ?
Nos pères ont péché, nos pères ne sont plus,
Et nous portons la peine de leurs crimes.

TOUT LE CHOEUR.

Le Dieu que nous servons est le Dieu des combats :
Non, non, il ne souffrira pas
Qu'on égorge ainsi l'innocence.

UNE ISRAÉLITE.

Eh quoi ! dirait l'impiété,
Où donc est-il ce Dieu si redouté
Dont Israël nous vantait la puissance ?

UNE AUTRE.

Ce Dieu jaloux, ce Dieu victorieux,
Frémissez, peuples de la terre,
Ce Dieu jaloux, ce Dieu victorieux,
Est le seul qui commande aux cieux.
Ni les éclairs ni le tonnerre
N'obéissent point à vos dieux.

UNE AUTRE.

Il renverse l'audacieux

UNE AUTRE.

Il prend l'humble sous sa défense.

TOUT LE CHŒUR.

Le Dieu que nous servons est le Dieu des combats :
Non, non, il ne souffrira pas
Qu'on égorge ainsi l'innocence.

DEUX ISRAÉLITES.

O Dieu que la gloire couronne,
Dieu que la lumière environne,
Qui voles sur l'aile des vents,
Et dont le trône est porté par les anges;

DEUX AUTRES DES PLUS JEUNES.

Dieu qui veux bien que de simples enfants
Avec eux chantent tes louanges;

TOUT LE CHŒUR.

Tu vois nos pressants dangers,
Donne à ton nom la victoire;
Ne souffre point que ta gloire
Passe à des dieux étrangers.

UNE ISRAÉLITE.

Arme-toi, viens nous défendre :
Descends, tel qu'autrefois la mer te vit descendre,
Que les méchants apprennent aujourd'hui
A craindre ta colère;
Qu'ils soient comme la poudre et la paille légère
Que le vent chasse devant lui.

TOUT LE CHŒUR.

Tu vois nos pressants dangers,
Donne à ton nom la victoire;
Ne souffre point que ta gloire
Passe à des dieux étrangers.

TROISIÈME CHŒUR. — *Craintes sur l'issue de la démarche d'Esther auprès d'Assuérus. — Impuissance de l'idolâtrie. — Portrait de l'impie.*

(Cette scène est partie déclamée, partie chantée.)

ÉLISE.

Que vous semble, mes sœurs, de l'état où nous [sommes ?
D'Esther, d'Aman qui le doit emporter ?
Est-ce Dieu, sont-ce les hommes
Dont les œuvres vont éclater ?
Vous avez vu quelle ardente colère
Allumait de ce roi le visage sévère.

UNE ISRAÉLITE.

Des éclairs de ses yeux l'œil était ébloui.

UNE AUTRE.

Et sa voix m'a paru comme un tonnerre horrible.

ÉLISE.

Comment ce courroux si terrible
En un moment s'est-il évanoui ?

UNE ISRAÉLITE chante.

Un moment a changé ce courage inflexible;
Le lion rugissant est un agneau paisible.
Dieu, notre Dieu sans doute a versé dans son cœur
Cet esprit de douceur.

TOUT LE CHŒUR.

Dieu, notre Dieu sans doute a versé dans son cœur
Cet esprit de douceur.

LA MÊME ISRAÉLITE chante.

Tel qu'un ruisseau docile
Obéit à la main qui détourne son cours,
Et, laissant de ses eaux partager le secours,
Va rendre tout un champ fertile :
Dieu, de nos volontés arbitre souverain,
Le cœur des rois est ainsi dans ta main !

ÉLISE.

Ah ! que je crains, mes sœurs, les funestes nuages,
Qui de ce prince obscurcissent les yeux !
Comme il est aveuglé du culte de ses dieux !

UNE ISRAÉLITE.

Il n'atteste jamais que leurs noms odieux.

UNE AUTRE.

Aux feux inanimés dont se parent les cieux,
Il rend de profanes hommages.

UNE AUTRE.

Tout son palais est plein de leurs images.

LE CHŒUR.

Malheureux, vous quittez le Maître des humains,
Pour adorer l'ouvrage de vos mains !

UNE ISRAÉLITE chante.

Dieu d'Israël, dissipe enfin cette ombre :
Des larmes de tes saints quand seras-tu touché?
Quand sera le voile arraché,
Qui sur tout l'univers jette une nuit si sombre ?
Dieu d'Israël, dissipe enfin cette ombre :
Jusqu'à quand seras-tu caché ?

UNE DES PLUS JEUNES ISRAÉLITES.

Parlons plus bas, mes sœurs. Ciel ! si quelque in- [fidèle,
Ecoutant nos discours, allait nous déceler!

ÉLISE.

Quoi, fille d'Abraham, une crainte mortelle
Semble déjà vous faire chanceler !
Hé ! si l'impie Aman, dans sa main homicide
Faisant luire à vos yeux un glaive menaçant,
A blasphémer le nom du Tout-Puissant,
Voulait forcer votre bouche timide ?

UNE AUTRE ISRAÉLITE.

Peut-être, Assuérus, frémissant de courroux,
Si nous ne courbons les genoux
Devant une muette idole,
Commandera qu'on nous immole :
Chère sœur, que choisirez-vous ?

LA JEUNE ISRAÉLITE.

Moi ! je pourrais trahir le Dieu que j'aime !
J'adorerais un dieu sans force et sans vertu,
Reste d'un tronc par les vents abattu,
Qui ne peut se sauver lui-même!

LE CHOEUR.

Dieux impuissants, dieux sourds, tous ceux qui vous implorent
Ne seront jamais entendus ;
Que les démons et ceux qui les adorent
Soient à jamais détruits et confondus !

UNE ISRAÉLITE.

Que ma bouche et mon cœur, et tout ce que je suis,
Rendent honneur au Dieu qui m'a donné la vie.
Dans les craintes, dans les ennuis,
En ses bontés mon âme se confie.
Veut-il par mon trépas que je le glorifie ?
Que ma bouche et mon cœur, et tout ce que je suis,
Rendent honneur au Dieu qui ma donné la vie.

ÉLISE.

Je n'admirai jamais la gloire de l'impie.

UNE AUTRE ISRAÉLITE.

Au bonheur du méchant qu'une autre porte envie.

ÉLISE.

Tous ses jours paraissent charmants ;
L'or éclate en ses vêtements.
Son orgueil est sans borne ainsi que sa richesse ;
Jamais l'air n'est troublé de ses gémissements ;
Il s'endort, il s'éveille au bruit des instruments ;
Son cœur nage dans la mollesse.

UNE AUTRE.

Pour comble de prospérité,
Il espère revivre en sa postérité ;
Et d'enfants à sa table une riante troupe
Semble boire avec lui la joie à pleine coupe.

LE CHOEUR.

Heureux, dit-on, le peuple florissant,
Sur qui ces biens coulent en abondance !
Plus heureux le peuple innocent
Qui dans le Dieu du ciel a mis sa confiance !

UNE ISRAÉLITE.

Pour contenter ses frivoles désirs,
L'homme insensé vainement se consume ;
Il trouve l'amertume
Au milieu des plaisirs.

UNE AUTRE.

Le bonheur de l'impie est toujours agité :
Il erre à la merci de sa propre inconstance :
Ne cherchons la félicité
Que dans la paix de l'innocence.

LA MÊME AVEC UNE AUTRE.

O douce paix !
O lumière éternelle !
Beauté toujours nouvelle !
Heureux le cœur épris de tes attraits !
O douce paix !
O lumière éternelle !
Heureux le cœur qui ne te perd jamais !

LE CHOEUR.

O douce paix !
O lumière éternelle !
Beauté toujours nouvelle !

O douce paix !
Heureux le cœur qui ne te perd jamais !

LA MÊME, seule.

Nulle paix pour l'impie. Il la cherche, elle fuit :
Et le calme en son cœur ne trouve point de place :
Le glaive au dehors le poursuit,
Le remords au dedans le glace.

UNE AUTRE.

La gloire des méchants en un moment s'éteint :
L'affreux tombeau pour jamais les dévore.
Il n'en est pas ainsi de celui qui te craint ;
Il renaîtra, mon Dieu, plus brillant que l'aurore.

E CHOEUR.

O douce paix !
Heureux le cœur qui ne te perd jamais !

QUATRIÈME CHOEUR. — *Arrivée d'Aman au festin du roi Assuérus. — Chant des jeunes filles israélites pendant le festin ; louanges d'un roi juste. — Peinture de la calomnie.*

(Ceci se récite sans chant.)

UNE DES ISRAÉLITES.

C'est Aman.

UNE AUTRE.

C'est lui-même ; et j'en frémis, ma sœur !

LA PREMIÈRE.

Mon cœur de crainte et d'horreur se resserre.

L'AUTRE.

C'est d'Israël le superbe oppresseur.

LA PREMIÈRE.

C'est celui qui trouble la terre.

ÉLISE.

Peut-on, en le voyant, ne le connaître pas ?
L'orgueil et le dédain sont peints sur son visage.

UNE ISRAÉLITE.

On lit dans ses regards sa fureur et sa rage.

UNE AUTRE.

Je croyais voir marcher la mort devant ses pas.

UNE DES PLUS JEUNES.

Je ne sais si ce tigre a reconnu sa proie ;
Mais, en nous regardant, mes sœurs, il m'a semblé
Qu'il avait dans les yeux une barbare joie,
Dont tout mon sang est encore troublé.

ÉLISE.

Que ce nouvel honneur va croître son audace !
Je le vois, mes sœurs, je le voi :
A la table d'Esther, l'insolent près du roi
A déjà pris sa place.

UNE DES ISRAÉLITES.

Ministres du festin, de grâce, dites-nous,
Quels mets à ce cruel, quel vin préparez-vous ?

UNE AUTRE.

Le sang de l'orphelin,

UNE TROISIÈME.

Les pleurs des misérables,

LA SECONDE.

Sont ses mets les plus agréables.

UNE TROISIÈME.

C'est son breuvage le plus doux.

ÉLISE.

Chères sœurs, suspendez la douleur qui vous presse :
Chantons, on nous l'ordonne : et que puissent nos [chants
Du cœur d'Assuérus adoucir la rudesse,
Comme autrefois David, par ses accords touchants,
Calmait d'un roi jaloux la sauvage tristesse !

(Tout le reste de cette scène est chanté.)

UNE ISRAÉLITE.

Que le peuple est heureux
Lorsqu'un roi généreux,
Cra nt dans tout l'univers, veut encore qu'on l'aime !
Heureux le peuple, heureux le roi lui-même !

TOUT LE CHŒUR.

O repos, ô tranquillité !
O d'un parfait bonheur assurance éternelle,
Quand la suprême autorité
Dans ses conseils a toujours auprès d'elle
La justice et la vérité.

(Les quatre stances suivantes sont chantées alternativement par une voix et par tout le chœur.)

UNE ISRAÉLITE.

Rois, chassez la calomnie :
Ses criminels attentats,
Des plus paisibles Etats
Troublent l'heureuse harmonie.

Sa fureur de sang avide
Poursuit partout l'innocent :
Rois, prenez soin de l'absent
Contre sa langue homicide.

De ce monstre si farouche
Craignez la feinte douceur :
La vengeance est dans son cœur
Et la pitié dans sa bouche.

La fraude adroite et subtile
Sème de fleurs son chemin;
Mais sur ses pas vient enfin
Le repentir inutile.

UNE ISRAÉLITE.

D'un souffle l'aquilon écarte les nuages
Et chasse au loin la foudre et les orages.
Un roi sage, ennemi du langage menteur,
Ecarte d'un regard le perfide imposteur.

UNE AUTRE.

J'admire un roi victorieux
Que sa valeur conduit triomphant en tous lieux ;
Mais un roi sage et qui hait l'injustice,
Qui, sous la loi du riche impérieux,
Ne souffre point que le pauvre gémisse,
Est le plus beau présent des cieux.

UNE AUTRE.

La veuve en sa défense espère.

UNE AUTRE.

De l'orphelin il est le père.

TOUTES ENSEMBLE.

Et les larmes du juste implorant son appui
Sont précieuses devant lui.

UNE ISRAÉLITE.

Détourne, roi puissant, détourne tes oreilles
De tout conseil barbare et mensonger.
Il est temps que tu t'éveilles,
Dans le sang innnocent ta main va se plonger
Pendant que tu sommeilles;
Détourne, roi puissant, détourne tes oreilles
De tout conseil barbare et mensonger.

UNE AUTRE.

Ainsi puisse sous toi trembler la terre entière,
Ainsi puisse à jamais contre tes ennemis
Le bruit de ta valeur te servir de barrière !
S'ils t'attaquent, qu'ils soient en un moment soumis.
Que de ton bras la force les renverse,
Que de ton nom la terreur les disperse ;
Que tout leur camp nombreux soit devant tes soldats,
Comme d'enfants une troupe inutile ;
Et si par un chemin il entre en tes Etats,
Qu'il en sorte par plus de mille.

CINQUIÈME CHŒUR. — *Actions de grâces pour le merveilleux salut des Hébreux. — Louanges d'Esther.*

TOUT LE CHŒUR.

Dieu fait triompher l'innocence :
Chantons, célébrons sa puissance.

UNE ISRAÉLITE.

Il a vu contre nous les méchants s'assembler,
Et notre sang prêt à couler,
Comme l'eau sur la terre ils allaient le répandre :
Du haut du ciel sa voix s'est fait entendre ;
L'homme superbe est renversé,
Ses propres flèches l'ont percé.

UNE AUTRE.

J'ai vu l'impie adoré sur la terre;
Pareil au cèdre il cachait dans les cieux
Son front audacieux ;
Il semblait à son gré gouverner le tonnerre,
Foulait aux pieds ses ennemis vaincus ;
Je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus.

UNE AUTRE.

On peut des plus grands rois surprendre la justice.
Incapables de tromper
Ils ont peine à s'échapper
Des piéges de l'artifice.
Un cœur noble ne peut soupçonner en autrui
La bassesse et la malice
Qu'il ne sent point en lui.

UNE AUTRE.

Comment s'est calmé l'orage ?

UNE AUTRE.

Quelle main salutaire a chassé le nuage ?

UNE AUTRE.

L'aimable Esther a fait ce grand ouvrage.

UNE ISRAÉLITE.

De l'amour de son Dieu son cœur s'est embrasé;
Au péril d'une mort funeste
Son zèle ardent s'est exposé;
Elle a parlé : le ciel a fait le reste.

DEUX ISRAÉLITES.

Esther a triomphé des filles des Persans;
La nature et le ciel à l'envi l'ont ornée.

L'UNE DES DEUX.

Tout ressent de ses yeux les charmes innocents :
Jamais tant de beauté fut-elle couronnée?

L'AUTRE.

Les charmes de son cœur sont encor plus puissants;
Jamais tant de vertu fut-elle couronnée?

TOUTES DEUX ENSEMBLE.

Esther a triomphé des filles des Persans :
La nature et le ciel à l'envi l'ont ornée.

UNE ISRAÉLITE.

Ton Dieu n'est plus irrité :
Réjouis-toi, Sion, et sors de la poussière;
Quitte les vêtements de ta captivité,
Et reprends ta splendeur première.
Les chemins de Sion à la fin sont ouverts :
Rompez vos fers,
Tribus captives;
Troupes fugitives,
Repassez les monts et les mers;
Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

TOUT LE CHOEUR.

Rompez vos fers,
Tribus captives;
Troupes fugitives,
Repassez les monts et les mers,
Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

UNE ISRAÉLITE.

Je reverrai ces campagnes si chères.

UNE AUTRE.

J'irai pleurer au tombeau de mes pères.

TOUT LE CHOEUR.

Repassez les monts et les mers,
Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

UNE ISRAÉLITE.

Relevez, relevez les superbes portiques
Du temple où notre Dieu se plaît d'être adoré :
Que de l'or le plus pur son autel soit paré,
Et que du sein des monts le marbre soit tiré.
Liban, dépouille-toi de tes cèdres antiques;
Prêtres sacrés, préparez vos cantiques.

UNE AUTRE.

Dieu descend et revient habiter parmi nous :
Terre, frémis d'allégresse et de crainte;
Et vous, sous sa majesté sainte,
Cieux, abaissez-vous!

UNE AUTRE.

Que le Seigneur est bon, que son joug est aimable!
Heureux qui dès l'enfance en connaît la douceur!
Jeune peuple, courez à ce Maître adorable :
Les biens les plus charmants n'ont rien de compa-
[rable
Aux torrents de plaisirs qu'il répand dans un cœur.
Que le Seigneur est bon, que son joug est aimable!
Heureux qui dès l'enfance en connaît la douceur!

UNE AUTRE.

Il s'apaise, il pardonne;
Du cœur ingrat qui l'abandonne
Il attend le retour.
Il excuse notre faiblesse;
A nous chercher même il s'empresse :
Pour l'enfant qu'elle a mis au jour
Une mère a moins de tendresse.
Ah! qui peut avec lui partager notre amour?

TROIS ISRAÉLITES.

Il nous fait remporter une illustre victoire.

L'UNE DES TROIS.

Il nous a révélé sa gloire.

TOUTES TROIS ENSEMBLE.

Ah! qui peut avec lui partager notre amour?

TOUT LE CHOEUR.

Que son nom soit béni, que son nom soit chanté;
Que l'on célèbre ses ouvrages
Au delà des temps et des âges,
Au delà de l'éternité.

CHOEURS D'ATHALIE.

PREMIER CHOEUR. — *Louanges de Dieu et de sa Loi sainte.*

TOUT LE CHOEUR.

Tout l'univers est plein de sa magnificence;
Qu'on l'adore ce Dieu, qu'on l'invoque à jamais :
Son empire a des temps précédé la naissance :
Chantons, publions ses bienfaits.

UNE VOIX.

En vain l'injuste violence
Au peuple qui le loue imposerait silence;
Son nom ne périra jamais.
Le jour annonce au jour sa gloire et sa puissance.
Tout l'univers est plein de sa magnificence :
Chantons, publions ses bienfaits.

TOUT LE CHOEUR RÉPÈTE.

Tout l'univers est plein de sa magnificence :
Chantons, publions ses bienfaits.

UNE VOIX.

Il donne aux fleurs leur aimable peinture,
Il fait naître et mûrir les fruits;
Il leur dispense avec mesure
Et la chaleur des jours et la fraîcheur des nuits;
Le champ qui les reçut les rend avec usure.

UNE AUTRE.

Il commande au soleil d'animer la nature,
Et la lumière est un don de ses mains :

Mais sa loi sainte, sa loi pure,
Est le plus riche don qu'il ait fait aux humains.

UNE AUTRE.

O mont de Sinaï, conserve la mémoire
De ce jour à jamais auguste et renommé,
Quand, sur ton sommet enflammé,
Dans un nuage épais le Seigneur enfermé,
Fit luire aux yeux mortels un rayon de sa gloire ;
Dis-nous pourquoi ces feux et ces éclairs,
Ces torrents de fumée et ce bruit dans les airs,
Ces trompettes et ce tonnerre :
Venait-il renverser l'ordre des éléments ?
Sur ses antiques fondements
Venait-il ébranler la terre ?

UNE AUTRE.

Il venait révéler aux enfants des Hébreux
De ses préceptes saints la lumière immortelle ;
Il venait à ce peuple heureux
Ordonner de l'aimer d'une amour éternelle.

TOUT LE CHOEUR.

O divine, ô charmante loi !
O justice, ô bonté suprême !
Que de raisons, quelle douceur extrême
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi !

UNE VOIX.

D'un joug cruel il sauva nos aïeux,
Les nourrit au désert d'un pain délicieux ;
Il nous donne ses lois, il se donne lui-même :
Pour tant de biens, il commande qu'on l'aime.

TOUT LE CHOEUR.

O justice, ô bonté suprême !

LA MÊME VOIX.

Des mers pour eux il entr'ouvrit les eaux ;
D'un aride rocher fit sortir des ruisseaux ;
Il nous donne ses lois, il se donne lui-même :
Pour tant de biens, il commande qu'on l'aime.

TOUT LE CHOEUR.

O divine, ô charmante loi !
Que de raisons, quelle douceur extrême,
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi !

UNE VOIX.

Vous qui ne connaissez qu'une crainte servile,
Ingrats, un Dieu si bon ne peut-il vous charmer ?
Est-il donc à vos cœurs, est-il si difficile
Et si pénible de l'aimer ?
L'esclave craint le tyran qui l'outrage ;
Mais des enfants l'amour est le partage :
Vous voulez que ce Dieu vous comble de bienfaits
Et ne l'aimer jamais !

TOUT LE CHOEUR.

O divine, ô charmante loi !
O justice, ô bonté suprême !
Que de raisons, quelle douceur extrême
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi !

DEUXIÈME CHOEUR. — *Louanges du roi Joas enfant et encore inconnu, après son entrevue avec Athalie. — Louanges de l'enfant pieux. — Vain bonheur et triste fin des méchants.*

UNE DES JEUNES FILLES DU CHOEUR.

Quel astre à nos yeux vient de luire ?
Quel sera quelque jour cet enfant merveilleux ?
Il brave le faste orgueilleux,
Et ne se laisse point séduire
A tous ses attraits périlleux.

UNE AUTRE.

Pendant que du dieu d'Athalie
Chacun court encenser l'autel,
Un enfant courageux publie
Que Dieu lui seul est éternel,
Et parle comme un autre Elie
Devant cette autre Jézabel.

UNE AUTRE.

Qui nous révélera ta naissance secrète,
Cher enfant ? Es-tu fils de quelque saint prophète ?

UNE AUTRE.

Ainsi l'on vit l'aimable Samuel
Croître à l'ombre du tabernacle :
Il devint des Hébreux l'espérance et l'oracle.
Puisses-tu comme lui consoler Israël !

UNE AUTRE.

O bienheureux mille fois
L'enfant que le Seigneur aime,
Qui de bonne heure entend sa voix
Et que ce Dieu daigne instruire lui-même !
Loin du monde élevé, de tous les dons des cieux
Il est orné dès sa naissance,
Et du méchant l'abord contagieux
N'altère point son innocence.

TOUT LE CHOEUR.

Heureuse, heureuse l'enfance
Que le Seigneur instruit et prend sous sa défense !

LA MÊME VOIX.

Tel, en un secret vallon,
Sur le bord d'une onde pure,
Croît, à l'abri de l'aquilon,
Un jeune lis, l'amour de la nature ;
Loin du monde élevé, de tous les dons des cieux
Il est orné dès sa naissance,
Et du méchant l'abord contagieux,
N'altère point son innocence.

TOUT LE CHOEUR.

Heureux, heureux mille fois
L'enfant que le Seigneur rend docile à ses lois !

UNE VOIX.

Mon Dieu, qu'une vertu naissante,
Parmi tant de périls marche à pas incertains :
Qu'une âme qui te cherche et veut être innocente
Trouve d'obstacle à ses desseins !
Que d'ennemis lui font la guerre !
Où se peuvent cacher tes saints ?
Les pécheurs couvrent la terre :

UNE AUTRE.

O palais de David et sa chère cité,
Mont fameux que Dieu même a longtemps habité,
Comment as-tu du ciel attiré la colère?
Sion, chère Sion, que dis-tu, quand tu vois
Une impie étrangère
Assise, hélas! au trône de tes rois?

TOUT LE CHOEUR.

Sion, chère Sion, que dis-tu, quand tu vois
Une impie étrangère
Assise, hélas! au trône de tes rois?

LA MÊME VOIX.

Au lieu des cantiques charmants
Où David t'exprimait ses saints ravissements,
Et bénissait son Dieu, son Seigneur et son Père,
Sion, chère Sion, que dis-tu, quand tu vois
Louer le dieu de l'impie étrangère,
Et blasphémer le nom qu'ont adoré tes rois?

UNE VOIX.

Combien de temps, Seigneur, combien de temps
[encore,
Verrons-nous contre toi les méchants s'élever?
Jusque dans ton saint temple ils viennent te braver;
Ils traitent d'insensé le peuple qui t'adore.
Combien de temps, Seigneur, combien de temps
[encore
Verrons-nous contre toi les méchants s'élever?

UNE AUTRE.

Que vous sert, disent-ils, cette vertu sauvage?
De tant de plaisirs si doux
Pourquoi fuyez-vous l'usage?
Votre Dieu ne fait rien pour vous.

UNE AUTRE.

Rions, chantons, dit cette troupe impie,
De fleurs en fleurs, de plaisirs en plaisir
Promenons nos désirs
Sur l'avenir insensé qui se fie.
De nos ans passagers le nombre est incertain :
Hâtons-nous aujourd'hui de jouir de la vie;
Qui sait si nous serons demain (1)?

TOUT LE CHŒUR.

Qu'ils pleurent, ô mon Dieu, qu'ils frémissent de
[crainte
Ces malheureux qui de ta cité sainte
Ne verront point l'éternelle splendeur.
C'est à nous de chanter, nous à qui tu révèles
Tes clartés immortelles,
C'est à nous de chanter tes dons et ta grandeur.

UNE VOIX.

De tous ces vains plaisirs où leur âme se plonge,
Que leur restera-t-il? Ce qui reste d'un songe
Dont on a reconnu l'erreur.
A leur réveil (ô réveil plein d'horreur!),
Pendant que le pauvre à ta table
Goûtera de ta paix la douceur ineffable,
Ils boiront dans la coupe affreuse, inépuisable,
Que tu présenteras, au jour de ta fureur,
A toute la race coupable.

TOUT LE CHOEUR.

O réveil plein d'horreur!
O songe peu durable!
O dangereuse erreur!

TROISIÈME CHOEUR. — *Tout fuit devant la colère d'Athalie. — Joad, resté seul à la tête des Lévites, prophétise l'avenir de la nation juive et la venue du Messie.*

JOAD.

Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle,
Des prêtres, des enfants, ô Sagesse éternelle!
Mais, si tu les soutiens, qui peut les ébranler?
Du tombeau, quand tu veux, tu sais nous rappeler;
Tu frappes et guéris, tu perds et ressuscites,
Ils ne s'assurent point en leurs propres mérites,
Mais en ton nom sur eux invoqué tant de fois,
En tes serments jurés au plus saint de leurs rois,
En ce temple où tu fais ta demeure sacrée,
Et qui doit du soleil égaler la durée.
Mais d'où vient que mon cœur frémit d'un saint
[effroi?
Est-ce l'Esprit divin qui s'empare de moi?
C'est lui-même : il m'échauffe; il parle; mes yeux
[s'ouvrent,
Et les siècles obscurs devant moi se découvrent.
Lévites, de vos sons prêtez-moi les accords,
Et de ses mouvements secondez les transports.

Le chœur chante au son de toute la symphonie des instruments.

Que du Seigneur la voix se fasse entendre,
Et qu'à nos cœurs son oracle divin
Soit ce qu'à l'herbe tendre
Est, au printemps, la fraîcheur du matin.

JOAD.

Cieux, écoutez ma voix. Terre, prête l'oreille.
Ne dis plus, ô Jacob, que ton Seigneur sommeille.
Pécheurs, disparaissez. Le Seigneur se réveille.

(Ici recommence la symphonie, et Joad aussitôt reprend la parole.)

Comment en un plomb vil l'or pur (2) s'est-il
[changé?...
Quel est dans le lieu saint ce pontife (3) égorgé?...
Pleure, Jérusalem, pleure, cité perfide,
Des prophètes divins malheureuse homicide;
De son amour pour toi ton Dieu s'est dépouillé;
Ton encens à ses yeux est un encens souillé...
Où menez-vous ces enfants et ces femmes (4)?

(1) *Manducemus et bibamus, cras enim moriemur.* « Mangeons et buvons, puisque nous mourrons demain. » Voilà, dit saint Paul, une morale tout humaine, *secundum hominem*, et qui ne tient pas compte de l'autre vie : ne vous y laissez pas prendre. *Nolite seduci.* (*I Cor.* xv, 32, 33.)

(2) Joas.

(3) Zacharie.

(4) La captivité de Babylone.

Le Seigneur a détruit la reine des cités :
Ses prêtres sont captifs, ses rois sont rejetés.
Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solennités.
Temple, renverse-toi. Cèdres, jetez des flammes.
Jérusalem, objet de ma douleur,
Quelle main en un jour t'a ravi tous tes charmes?
Qui changera mes yeux en deux sources de larmes
Pour pleurer ton malheur?

AZARIAS.

O saint Temple

JOSABET.

O David !

LE CHOEUR.

Dieu de Sion, rappelle,
Rappelle en sa faveur tes antiques bontés.

(La symphonie recommence encore, et Joad, un moment après, l'interrompt.)

JOAD.

Quelle Jérusalem nouvelle
Sort du fond du désert brillante de clartés,
Et porte sur le front une marque immortelle ?
Peuples de la terre, chantez.
Jérusalem renaît (1) plus charmante et plus belle :
D'où lui viennent de tous côtés
Ces enfants (2) qu'en son sein elle n'a point portés?
Lève, Jérusalem, lève ta tête altière ;
Regarde tous ces rois, de ta gloire étonnés :
Les rois des nations devant toi prosternés,
De tes pieds baisent la poussière :
Les peuples à l'envi marchent à ta lumière.
Heureux qui pour Sion d'une sainte ferveur
Sentira son âme embrasée !
Cieux, répandez votre rosée,
Et que la terre enfante son Sauveur.

QUATRIÈME CHOEUR. — *Craintes et espérances des jeunes Israélites après la prophétie de Joad.*

SALOMITH.

Que de craintes, mes sœurs, que de troubles mortels !
Dieu tout puissant, sont-ce là les prémices,
Les parfums et les sacrifices
Qu'on devait en ce jour offrir sur tes autels?

UNE DES FILLES DU CHOEUR.

Quel spectacle à nos yeux timides !
Qui l'eût cru qu'on dût voir jamais
Les glaives meurtriers, les lances homicides
Briller dans la maison de paix?

UNE AUTRE.

D'où vient que pour son Dieu pleine d'indifférence,
Jérusalem se tait en ce pressant danger ?
D'où vient, mes sœurs, que pour nous protéger,
Le brave Abner au moins ne rompt pas le silence ?

SALOMITH.

Hélas ! dans une cour où l'on n'a d'autres lois
Que la force et la violence,
Où les honneurs et les emplois

(1) L'Eglise.

Sont le prix d'une aveugle et basse obéissance,
Ma sœur, pour la triste innocence
Qui voudrait élever sa voix ?

UNE AUTRE.

Dans ce péril, dans ce désordre extrême,
Pour qui prépare-t-on le sacré diadème ?

SALOMITH.

Le Seigneur a daigné parler.
Mais ce qu'à son prophète il vient de révéler,
Qui pourra nous le faire entendre ?
S'arme-t-il pour nous défendre?
S'arme-t-il pour nous accabler ?

TOUT LE CHOEUR.

O promesse ! ô menace ! ô ténébreux mystère !
Que de maux, que de biens sont prédits tour à tour!
Comment peut-on avec tant de colère
Accorder tant d'amour ?

UNE VOIX.

Sion ne sera plus ; une femme cruelle
Détruira tous ses ornements.

UNE AUTRE VOIX.

Dieu protége Sion ; elle a pour fondements
Sa parole éternelle.

LA PREMIÈRE.

Je vois tout son éclat disparaître à mes yeux.

LA SECONDE.

Je vois de toutes parts sa clarté répandue.

LA PREMIÈRE.

Dans un gouffre profond Sion est descendue.

LA SECONDE.

Sion a son front dans les cieux.

LA PREMIÈRE.

Quel triste abaissement !

LA SECONDE.

Quelle immortelle gloire !

LA PREMIÈRE.

Que de cris de douleur !

LA SECONDE.

Que de chants de victoire !

UNE TROISIÈME.

Cessons de nous troubler ; notre Dieu, quelque jour,
Dévoilera ce grand mystère.

TOUTES TROIS.

Révérons sa colère,
Espérons en son amour.

UNE AUTRE.

D'un cœur qui t'aime,
Mon Dieu, qui peut troubler la paix ?
Il cherche en tout ta volonté suprême,
Et ne se cherche jamais.
Sur la terre, dans le ciel même,
Est-il d'autre bonheur que la tranquille paix
D'un cœur qui t'aime ?

(2) Les gentils.

CINQUIEME CHŒUR. — *Craintes et espérances des jeunes filles israélites sur l'issue de l'entreprise de Joad.*

LE CHŒUR (aux Lévites qui s'arment).

Partez, enfants d'Aaron, partez ;
Jamais plus illustre querelle
De vos aïeux n'arma le zèle.
Partez, enfants d'Aaron, partez ;
C'est votre Roi, c'est Dieu pour qui vous combattez.

UNE VOIX.

Où sont les traits que tu lances,
Grand Dieu, dans ton juste courroux ?
N'es-tu plus le Dieu jaloux ?
N'es-tu plus le Dieu des vengeances ?

UNE AUTRE.

Où sont, Dieu de Jacob, tes antiques bontés ?
Dans l'horreur qui nous environne
N'entends-tu que la voix de nos iniquités ?
N'es-tu plus le Dieu qui pardonne ?

LE CHŒUR.

Où sont, Dieu de Jacob, tes antiques bontés ?

UNE VOIX.

C'est à toi que dans cette guerre
Les flèches des méchants prétendent s'adresser.
Faisons, disent-ils, cesser
Les fêtes de Dieu sur la terre ;
De son joug importun délivrons les mortels ;
Massacrons tous ses saints, renversons ses autels ;
Que de son nom, que de sa gloire,
Il ne reste plus de mémoire ;
Que ni lui, ni son Christ ne règne plus sur nous.

LE CHŒUR.

Où sont les traits que tu lances,
Grand Dieu, dans ton juste courroux ?
N'es-tu plus le Dieu jaloux ?
N'es-tu plus le Dieu des vengeances ?

UNE VOIX.

Triste reste de nos rois,
Chère et dernière fleur d'une tige si belle,
Hélas ! sous le couteau d'une mère cruelle
Te verrons-nous tomber une seconde fois ?
Prince aimable, dis-nous, si quelque ange au [berceau
Contre tes assassins prit soin de te défendre ;
Ou si dans la nuit du tombeau
La voix du Dieu vivant a ranimé ta cendre.

UNE AUTRE.

D'un père et d'un aïeul contre toi révoltés,
Grand Dieu, les attentats lui sont-ils imputés ?
Est-ce que sans retour ta pitié l'abandonne ?

LE CHŒUR.

Où sont, Dieu de Jacob, tes antiques bontés ?
N'es-tu plus le Dieu qui pardonne ?

UNE DES FILLES DU CHŒUR, *sans chanter.*

Chères sœurs, n'entendez-vous pas
Des cruels Tyriens la trompette qui sonne ?

SALOMITH.

J'entends même les cris des barbares soldats,
Et d'horreur j'en frissonne.
Courons, fuyons, retirons-nous
A l'ombre salutaire
Du redoutable sanctuaire.

Jean RACINE.

LE CHRETIEN.

D'un terrestre plaisir pour détourner son âme,
Le chrétien recueilli fréquente le saint lieu ;
Afin de mériter le salut qu'il réclame,
Il vient y méditer la parole de Dieu.

Au milieu des humains on le voit solitaire ;
Mais, toujours de la loi fidèle observateur,
Sans trop l'apercevoir il visite la terre :
Dans toute la nature il voit le Créateur.

En vain la foudre gronde et menace sa tête,
Les éléments troublés ne troublent pas son cœur :
Son âme est assurée, il brave la tempête,
Et reste toujours calme en face du malheur.

On dirait que, du sort mesurant l'inconstance,
Il échange avec Dieu son fragile destin ;
Qu'il a déjà conquis sa seconde existence,
Et que son espérance est un bonheur certain.

S'il remonte la vie au sommet de ses ondes,
Le temps ne fait qu'accroître et mûrir sa ferveur ;
Son âme fructifie, et ses vertus fécondes
Font germer pour le ciel la moisson du Sauveur.

Et lorsque la nature a désigné sa tombe,
Au soir mystérieux qui n'a point de retour,
Il s'endort sur la terre où le corps seul succombe,
Et va se réveiller au céleste séjour.

Mme DE CÉRÉ-BARBÉ.

LE CHRÉTIEN MOURANT.

Qu'entends-je ? autour de moi l'airain sacré ré- [sonne !
Quelle foule pieuse en pleurant m'environne ?
Pour qui ce chant funèbre et ce pâle flambeau ?
O mort ! est-ce ta voix qui frappe mon oreille
Pour la dernière fois ? Eh quoi ! je me réveille
Sur le bord du tombeau.

O toi, d'un feu divin précieuse étincelle,
De ce corps périssable habitante immortelle,
Dissipe ces terreurs ; la mort vient t'affranchir.
Prends ton vol, ô mon âme ! et dépouille tes chaî- [nes :
Déposer le fardeau des misères humaines,
Est-ce donc là mourir ?

Oui, le temps a cessé de mesurer mes heures.
Messagers rayonnants des célestes demeures,
Dans quels palais nouveaux allez-vous me ravir ?
Déjà, déjà je nage en des flots de lumière ;
L'espace devant moi s'agrandit, et la terre
Sous mes pieds semble fuir.

Mais qu'entends-je ? Au moment où mon âme s'é- [veille,

Des soupirs, des sanglots ont frappé mon oreille ;
Compagnons de l'exil, quoi, vous pleurez ma mort?
Vous pleurez : et déjà dans la coupe sacrée
J'ai bu l'oubli des maux; et mon âme enivrée
Entre au céleste port.

LAMARTINE.

LE CHRIST.

(Ode présentée à la reine, en 1772.)

Loin de moi, déités frivoles !
Muses, Phébus, fuyez mes vers :
Fuyez, chimériques idoles,
Je ne veux point de vos concerts.
Esprit sacré, Dieu que j'atteste,
Du haut de ton trône céleste,
Souffle ton feu sur mes esprits ;
Viens, descends, et que ta lumière,
Epurant en moi la matière,
Eclate seule en mes écrits.

Terre, pare-toi de verdure ;
Astres, brillez de plus beaux feux ;
Rois vains, courbez-vous sans murmure,
Prosternez-vous, anges des cieux.
Et toi, Sion, longtemps captive,
Lève ton front, le jour arrive
Où ton Dieu va briser tes fers.
Le Fils de l'Eternel va naître :
Peuples, venez le reconnaître,
C'est le Sauveur de l'univers.

C'est au sein d'une vierge mère
Que le Christ doit être enfanté.
Il va supporter la misère
Que doit souffrir l'humanité.
Eh quoi ! la plus humble chaumière,
Du jonc, de la paille grossière
Vont recevoir le Fils de Dieu !
Palais, chefs-d'œuvre magnifiques,
Séjour des rois, vastes portiques,
Egalez-vous ce simple lieu ?

Il naît, ce Dieu que les oracles
Ont annoncé depuis longtemps :
Il naît... et les plus grands miracles
Vont signaler ses premiers ans.
Déjà, dans sa plus tendre enfance,
Sa faible voix, de l'ignorance
Au temple détruit les erreurs ;
Et la vérité triomphante,
Qui sort de sa bouche éloquente,
Brille et confond les faux docteurs.

Jésus parle : les vents se taisent,
Les morts renaissent des tombeaux,
Les vagues en courroux s'apaisent,
Et Pierre marche sur les eaux;
L'aveugle-né voit, sur ses traces,
Le boiteux aller rendre grâces
Au puissant Dieu qui les guérit :
Et le sourd est surpris d'entendre
Le muet, en tous lieux répandre
Les miracles de Jésus-Christ.

Reine des villes, cité sainte,
Jérusalem, réjouis-toi ;
Tu vas bientôt dans ton enceinte
Posséder ton maître et ton roi.
Il vient... Quels transports d'allégresse !
Le peuple sème avec ivresse
Des fleurs sous ses pas triomphants ;
On le chérit, on le révère ;
Jésus-Christ est un tendre père
Environné de ses enfants.

Ne vante plus, superbe Rome,
Tes triomphes impérieux ;
Celui du Dieu qui s'est fait homme,
Est plus juste et plus glorieux.
Là, fumant encor de carnage,
Le vainqueur traîne en esclavage
Des rois dans la poudre abattus,
Ici, le Christ à sa puissance
Soumet les cœurs par la clémence,
Et triomphe par les vertus.

Que vois-je ?... un supplice s'apprête.
Grand Dieu ! quels affreux changements !
Eh quoi ! la plus superbe fête
N'annonçait donc que des tourments !
Jérusalem, verse des larmes,
Gémis, voici le jour d'alarmes ;
Revêts-toi de sombres couleurs :
Le Christ, innocente victime,
Va d'un trépas illégitime
Subir la honte et les douleurs.

Eh quoi ! c'est lui, cœurs insensibles,
Que vous chargez ainsi de coups?
Arrêtez, bourreaux inflexibles,
C'est votre Dieu : que faites-vous ?
Je parle en vain... on le déchire ;
Dans les tourments le Christ expire...
Frappe, Dieu vengeur, il est temps :
Est-ce en vain que tu tiens la foudre ?
Détruis la terre, et mets en poudre
Ses sacriléges habitants.

Quel bruit horrible ! je frissonne...
M'exauces-tu, terrible Dieu ?
La terre tremble, le ciel tonne,
L'air embrasé vomit du feu ;
Parmi les flots la flamme roule,
Le temple avec fracas s'écroule,
Le soleil recule d'effroi :
Tout s'ébranle dans la nature...
Toi seule, ingrate créature,
Peux-tu méconnaître ton roi !

Ton Fils n'est plus !... Seigneur, achève...
Mais son tombeau s'ouvre : il en sort,
Et soudain aux cieux il s'élève,
Vainqueur des temps et de la mort.
Tel, en finissant sa carrière,
L'astre brillant de la lumière
Paraît s'engloutir dans les mers ;
Et, tout à coup sortant de l'onde,

Il revient éclairer le monde,
Et ranimer tout l'univers.

Mais que vois-je ? le ciel s'entr'ouvre,
Le Christ encor s'offre à mes yeux.
Quels lieux inconnus je découvre !
Qui me transporte dans les cieux ?
Là, spectateur de sa victoire,
Je vois ce Dieu, brillant de gloire,
Assis sur un trône éternel ;
Le chœur des anges qui s'incline
Devant sa majesté divine
Célèbre un jour si solennel.

O vous, cœurs ingrats, troupe injuste,
Venez, incrédules mortels ;
Voyez : c'est votre maître auguste
Qu'on immole sur nos autels !
N'en doutez point, oui, c'est lui-même.
Rougissez d'une erreur extrême,
Devant ce Dieu prosternez-vous :
Ou redoutez le jour terrible
Où vous le verrez, inflexible,
Vous livrer à tout son courroux.

(*Anonyme.*)

LE CHRIST

CONSOLATEUR ET LIBÉRATEUR.

Votre voix nous apprend, ô sages de la terre,
A dompter la douleur,
Mais non pas à trouver au sein de la misère
L'espoir et le bonheur.
Changer en voluptés les souffrances de l'âme,
Christ, toi seul le pouvais, toi seul es vraiment fort;
De toutes nos douleurs tu supportas l'effort;
Homme et Dieu, tu vécus, tu mourus; mais ta [flamme,
Trompant de tes bourreaux l'acharnement infâme,
A vaincu la matière et foudroyé la mort !

Ecoutez sa voix qui nous crie :
« Venez à moi, vous qui pleurez,
Et, dans la céleste patrie,
Auprès de moi vous sourirez.

Là, toute larme répandue
Au pied de mon arbre sauveur
En parfum vous sera rendue,
En miel toute amère saveur. »

Et la jeunesse qui s'étonne
De voir s'assombrir le lointain,
L'âge plus mûr qui s'abandonne,
Sans courage, au flot incertain,
Et la vieillesse qui chancelle,
La mère en deuil dont l'œil ruisselle
Sur les restes de son enfant,
Répondent à l'appel sublime ;
Et de leur sein qui se ranime
Le sanglot est moins étouffant.

Le pilote dont le courage

Se fraya de nouveaux chemins,
Embrasse le mât qu'un orage
Vient de briser entre ses mains;
Le travail penché qui féconde
Un sol où sa sueur abonde,
A moins de pleurs dans le regard;
Et le sinistre suicide,
De mort, de néant moins avide,
Va laisser tomber son poignard.

Le front poétique où la lyre
Et le feuillage triomphal
N'ont point empêché le délire
D'appesantir son doigt fatal,
Sent une haleine salutaire
Rafraîchir des vents de la terre
La dévorante aridité,
Et comprend que pour sa souffrance
Il est encore une espérance,
Pour son doute une vérité !

Mais un appel nouveau de la bonté féconde,
Un mot plein de bienfaits régénère le monde :
Ce mot, de siècle en siècle à notre âge apporté,
C'est un nom souverain, le tien, ô liberté !
Et le nègre bondit en agitant ses chaînes,
Et libres par la foi renaissent les Hellènes...

Quel est ce peuple tout sanglant
Que le Christ ranime et soulève,
Mais qui va retomber, car il porte à son flanc
La profonde atteinte du glaive?...
Oh ! ce ne sera point en vain,
Pologne, deuil de tous les braves,
Qu'un moment la divine main
Aura fait tomber tes entraves !
Sur toi pèse la nuit, mais le jour te viendra !
Et de la douloureuse empreinte
Qu'étale à ses regards ton infortune sainte
Le Rédempteur se souviendra !
Comme un ange éploré, triste, mais plein de charmes
Sous des traits beaux de leur pâleur,
Le repentir s'incline et baigne de ses larmes
Les bras que ses remords pressent avec ardeur.

Et le Christ... Ah ! son front sublime
Se voile à tant de maux méconnus et soufferts ;
La plaie à son front se ranime :
D'une main il brise les fers,
Et de l'autre il répand sur l'angoisse mortelle
Du sang réparateur la semence éternelle.
Qu'elle arrose ton front, ô toi (1) dont le pinceau,
Dédaignant d'un art vain le domaine vulgaire,
Exalte et symbolise en ce divin tableau
Le drame auguste du Calvaire !
Et, s'il est dans ton âme un penser douloureux,
Qu'il s'apaise et s'envole
Au regard bienfaiteur, au souffle généreux
De celui qui rassure et délivre et console !

Jules Canonge.

(1) Le peintre Ary Scheffer, auteur du tableau dont le sujet est celui que le poëte a donné pour titre à cette composition.

LE CHRISTIANISME.

ODE.

Chef-d'œuvre de la main propice
D'un Dieu dont la puissance égale la bonté,
L'homme créé dans la justice
Fut fait pour la félicité :
Roi de ses passions, épris du bien suprême,
Il goûtait des plaisirs avoués du ciel même.
Heureux sans crime et sans effort,
Paisible sectateur d'une vertu facile,
Au sein de l'innocence il trouvait un asile
Contre la douleur et la mort.

Mais que vois-je? ingrat, infidèle,
Quand tu combles ses vœux il viole ta loi :
Grand Dieu! la poussière rebelle
Ose s'élever contre toi!
Cet affreux attentat soulève la nature :
La foudre va partir pour venger ton injure ;
Non, c'est te venger à demi :
L'homme a pu t'offenser, que l'insensé périsse;
Mais ce n'est, Dieu puissant, qu'après un long sup-
Que doit périr ton ennemi. [plice

Ses tristes enfants avec l'être
Reçoivent de ses maux le levain dangereux :
Coupables avant que de naître,
En naissant ils sont malheureux.
Le feu dispute à l'eau, l'air dispute à la terre
L'avantage fatal de leur faire la guerre.
Ciel irrité, suspends tes coups ;
Livre à leurs passions ces objets de la haine,
Leurs fougues sont pour eux la plus cruelle peine
Que puisse inventer ton courroux.

Quel spectacle affreux m'épouvante!
Quels monstres furieux sont sortis des enfers!
La vertu fuit pâle et tremblante,
Le crime inonde l'univers :
L'adultère, le vol, le meurtre, le parjure,
Des forfaits dont le nom fait rougir la nature...
Leur aspect me glace d'effroi ;
Partout de l'équité, qui gémit enchaînée,
Triomphe impudemment la licence effrénée :
Les mortels n'ont plus d'autre loi.

Par des châtiments mémorables,
Tu te venges, grand Dieu, mais tu frappes en vain ;
Chaque jour de nouveaux coupables
Bravent la foudre dans ta main.
L'homme au crime enhardi ne craint plus ta jus-
[tice :
Seigneur, que ta bonté l'arrache à sa malice ;
De tes feux daigne l'enflammer,
Du céleste séjour hâte-toi de descendre ;
Viens, parais à ses yeux : pourra-t-il se défendre
De t'obéir et de t'aimer?

C'en est fait, mes vœux s'accomplissent :
Le ciel s'ouvre ; la terre enfante son Sauveur.
Les enfers vainement frémissent,
Leur proie échappe à leur fureur.
Je te vois confondue, orgueilleuse sagesse;
L'Eternel se revêt de l'humaine faiblesse,
Il naît, il vit dans le mépris.
Est-ce assez? Tu vas voir un plus grand sacrifice :
Le bonheur des mortels dépend de son supplice ;
Il va l'acheter à ce prix.

Un déicide t'épouvante,
Soleil, en l'éclairant, tu crains de te souiller.
De ta lumière étincelante
Il t'apprend à te dépouiller.
Des cieux saisis d'horreur l'harmonie est troublée,
Par d'affreux tremblements la terre est ébranlée,
Les rochers entr'ouvrent leur sein ;
Un Dieu meurt, l'homme altier ose le méconnaître;
Mais l'univers en deuil dédommage son maître
Des mépris de l'orgueil humain.

Il meurt, mais la mort terrassée
Bientôt de ses liens le voit sortir vainqueur ;
Sa gloire à nos yeux éclipsée
Répand sa première splendeur.
Dans les cieux triomphant il se fraye une voie;
Mais quels nouveaux transports de terreur et de
Quel bruit! quels feux mystérieux! [joie!
Ses enfants sont saisis d'une ivresse divine ;
L'Esprit-Saint les remplit, l'Esprit-Saint les do-
En a-t-il fait autant de dieux? [mine :

Quelle doctrine, quels oracles
Vont être par leur bouche en tous lieux annoncés?
Leurs mains prodiguent les miracles,
Les peuples courent empressés ;
Une foule attentive autour d'eux se rassemble.
Quel respect! quel silence! ils parlent, l'erreur
[tremble,
Leur voix enfante les chrétiens.
Tombez, dieux impuissants, vile et frêle matière;
Grand Dieu! que leurs autels soient réduits en
[poussière,
Qu'en tous lieux s'élèvent les tiens.

Tout prend une face nouvelle :
A des hommes impurs, injustes, inhumains
Succède une race fidèle,
Une nation d'hommes saints,
Maîtres de leurs penchants, vainqueurs de tous les
[vices,
Triomphants des tourments, triomphants des dé-
Mon œil les admire étonné. [lices...
Portique, ton héros ne fut qu'un vain fantôme ;
C'est dans le chrétien seul que tu peux trouver
Tel que tu l'as imaginé. [l'homme

Ici quelles tragiques scènes!
En faveur de ses dieux je vois armer l'erreur.
Partout je vois charger de chaînes

Les victimes de sa fureur;
Partout le fer barbare à mes yeux étincelle.
Des fidèles proscrits partout le sang ruisselle;
Au glaive ils courent se livrer.
Dieu! quelle fermeté! mais quels tourments horri-
[bles!
On croit vous faire grâce, athlètes invincibles,
Lorsqu'on vous permet d'expirer.

Le sang versé devient fertile;
Leur cendre reproduit un peuple de héros.
Un chrétien meurt, il en naît mille,
Leur nombre lasse les bourreaux.
Grand Dieu! ta main, féconde en merveilles su-
[bites,
De leurs persécuteurs leur fait des prosélytes.
Le mensonge fuit consterné.
Déjà même, éclairé de ta vive lumière,
César a sous son joug courbé sa tête altière:
Je vois un chrétien couronné (1).

Enfin tranquille et triomphante,
La vérité se montre aux dociles mortels:
Des fers, plus pure et plus brillante,
Elle passe sur les autels.
Le trône est devenu l'appui du sanctuaire:
Déjà, déjà l'Eglise en son sein salutaire
Réunit cent peuples divers.
Ton oracle est certain, Seigneur, le dernier âge
La verra, de l'enfer bravant la vaine rage,
Durer autant que l'univers (2).

CHALAMONT DE LA VISCLÈDE.

CHUTE DE L'HOMME.

A la voix du Seigneur l'univers enfanté,
Etalait en tous lieux sa naissante beauté.
Le soleil commençait ses routes ordonnées;
Les ondes dans leur lit roulaient emprisonnées;
Déjà le tendre oiseau, s'élevant dans les airs,
Bénissait son Auteur par ses nouveaux concerts:
Mais il manquait encore un maître à tout l'ou-
[vrage.
Faisons l'homme, dit Dieu: faisons-le à notre
[image.
Soudain pétri de boue, et d'un souffle animé,
Ce chef-d'œuvre connut qu'un Dieu l'avait formé.
La nature, attentive aux besoins de son maître,
Lui présenta les fruits que son sein faisait naître,
Et l'univers, soumis à cette aimable loi,
Conspira tout entier au bonheur de son roi.
La fatigue, la faim, la soif, la maladie,
Ne pouvaient altérer le repos de sa vie;
La mort même n'osait déranger ces ressorts
Que le souffle divin animait dans son corps.
Il n'eut point à sortir d'une enfance ignorante;
Il n'eut point à dompter une chair insolente:
L'ordre régnait alors, tout était dans son lieu;
L'animal craignait l'homme, et l'homme craignait
[Dieu,

Et dans l'homme, le corps respectueux, docile,
A l'âme fournissait un serviteur utile.

Charmé des saints attraits, de biens environné,
Adam à son conseil vivait abandonné.
Tout était juste en lui, sa force était entière:
Il pouvait sans tomber poursuivre sa carrière,
Soutenu cependant du céleste secours,
Qui pour aller à Dieu le conduisait toujours.
Non qu'en tous ses désirs par la grâce entraînée
L'âme alors dût par elle être déterminée;
Ainsi sans le soleil l'œil qui ne peut rien voir,
A cet astre pourtant ne doit point son pouvoir:
Mais au divin secours en tout temps nécessaire,
Adam était toujours maître de se soustraire.
Ainsi le soleil brille, et par lui nous voyons;
Mais nous pouvons fermer nos yeux à ses rayons.

Tel fut l'homme innocent, sa race fortunée
Des mêmes droits que lui devait se voir ornée;
Et conçu chastement, enfanté sans douleurs,
L'enfant ne se fût point annoncé par des pleurs.
Nous n'eussions vu jamais une mère tremblante
Soutenir de son fils la marche chancelante,
Réchauffer son corps froid dans la dure saison,
Ni par les châtiments appeler sa raison.
Le démon contre nous eût eu de faibles armes.
Hélas! ce souvenir produit de vaines larmes:
Que sert de regretter un état qui n'est plus,
Et de peindre un séjour dont nous fûmes exclus?
Pleurons notre disgrâce, et parlons des misères
Que sur nous attira la chute de nos pères.

Condamnés à la mort, destinés aux travaux,
Les travaux et la mort furent nos moindres maux:
Au corps, tyran cruel, notre âme assujettie,
Vers les terrestres biens languit appesantie.
De mensonge et d'erreur un voile ténébreux
Nous dérobe le jour qui doit nous rendre heureux.
La nature, autrefois attentive à nous plaire,
Contre nous irritée, en tout nous est contraire.
La terre dans son sein resserre ses trésors,
Il faut les arracher; il faut par nos efforts
Lui ravir de ses biens la pénible récolte.
Contre son souverain l'animal se révolte:
Le maître de la terre appréhende les vers;
L'insecte se fait craindre au roi de l'univers.
L'homme à la femme uni met au jour des cou-
[pables,
D'un père malheureux héritiers déplorables;
Aux solides avis l'enfant toujours rétif,
Par la seule menace y devient attentif.
De l'âge et des leçons sa raison secondée,
A peine du vrai Dieu lui retrace l'idée.
Hélas! à ces malheurs, par sa femme séduit,
Adam, le faible Adam, avec nous s'est réduit.
Son crime fut le nôtre, et le père infidèle
Rendit toute sa race à jamais criminelle;
Ainsi le tronc qui meurt voit mourir ses rameaux,

(1) Le grand Constantin.
(2) Cette ode, couronnée par l'académie des Jeux Floraux, en 1725, fut imprimée la même année à Toulouse, broch. in-8

Et la source infectée infecte ses ruisseaux.
L'homme, depuis ce jour, n'apporte à sa nais-
[sance]
Que la pente au péché, l'erreur et l'ignorance.
Par l'amour du faux bien il remplit dans son cœur
Le vide qu'y laissa l'amour du Créateur;
Dans son funeste sort d'autant plus déplorable,
Qu'il ignore le poids du fardeau qui l'accable,
Qu'il se plaît dans ses maux, et fuit la guérison,
Qu'il aime ses liens et chérit sa prison.
A le voir, pourrait-on croire son origine?
Est-ce là, dites-vous, cette image divine?
Sans doute le portrait n'est pas tout effacé;
Quelque coup de pinceau demeure encor tracé.

Malgré l'épaisse nuit sur l'homme répandue,
On découvre un rayon de sa gloire perdue.
C'est du haut de son trône un roi précipité,
Qui garde sur son front un trait de majesté.
Une secrète voix à toute heure lui crie
Que la terre n'est point son heureuse patrie,
Qu'au ciel il doit attendre un état plus parfait.
Et lui-même ici-bas quand est-il satisfait?
Digne de posséder un bonheur plus solide,
Plein de biens et d'honneurs, il reste toujours vide.
Il forme encor des vœux dans le sein du plaisir,
Il n'est jamais enfin qu'un éternel désir.

D'où lui vient sa grandeur, d'où lui vient sa bas-
[sesse?
Et pourquoi tant de force avec tant de faiblesse?
Réveillez-vous, mortels, dans la nuit absorbés,
Et reconnaissez du moins d'où vous êtes tombés.
Non, je ne suis point fait pour posséder la terre.
Quand ne serai-je plus avec moi-même en guerre?
Qui me délivrera de ce corps de péché?
Qui brisera la chaîne où je suis attaché?
Mon cœur toujours rebelle et contraire à lui-même,
Fait le mal qu'il déteste, et fuit le bien qu'il aime.
Je veux sortir du gouffre où je me vois jeté;
Je veux... mais que me sert ma faible volonté?
Légère, irrésolue, incertaine, aveuglée,
Et malgré son néant d'un fol orgueil enflée,
Voulant tout entreprendre et n'exécutant rien,
Capable de tout mal, impuissante à tout bien,
Compagne qui m'entraîne au vice que j'abhorre,
Et guide qui ne sert qu'à m'égarer encore.

Louis Racine.

CHUTE DU ROI DE BABYLONE.

(Imitation d'*Isaïe*, chap. XIV.)

Comment est disparu ce maître impitoyable?
Et comment du tribut dont nous fûmes chargés
Sommes-nous soulagés?
Le Seigneur a brisé le sceptre redoutable
Dont le poids accablait les humains languissants;
Ce sceptre qui frappa d'une plaie incurable
Les peuples gémissants.
Nos cris sont apaisés, la terre est en silence.
Le Seigneur a dompté ta barbare insolence,
O fier et rigoureux tyran!

Les cèdres mêmes du Liban
Se réjouissent de ta perte:
« Il est mort, disent-ils, et l'on ne verra plus
La montagne couverte
Des restes de nos troncs par le fer abattus. »
Roi cruel, ton aspect fit trembler les lieux sombres:
Tout l'enfer se troubla, les plus superbes ombres
Coururent pour te voir.
Les rois des nations, descendant de leur trône,
T'allèrent recevoir.
« Toi-même, dirent-ils, ô roi de Babylone,
Toi-même, comme nous, te voilà donc percé!
Sur la poussière renversé,
Des vers tu deviens la pâture,
Et ton lit est la fange impure!
Comment es-tu tombé des cieux,
Astre brillant, fils de l'Aurore?
Puissant roi, prince audacieux,
La terre aujourd'hui te dévore.
Comment es-tu tombé des cieux,
Astre brillant, fils de l'Aurore?

Dans ton cœur tu disais: « A Dieu même pareil,
J'établirai mon trône au-dessus du soleil;
Et, près de l'aquilon, sur la montagne sainte,
J'irai m'asseoir sans crainte;
A mes pieds trembleront les humains éperdus! »
Tu le disais, et tu n'es plus!

Les passants qui verront ton cadavre paraître,
Diront en se baissant pour te mieux reconnaître:
« Est-ce là ce mortel, l'effroi de l'univers,
Par qui tant de captifs soupiraient dans les fers;
Ce mortel dont le bras détruisit tant de villes,
Sous qui les champs les plus fertiles
Devenaient d'arides déserts? »

Tous les rois de la terre ont de la sépulture
Obtenu le dernier honneur.
Toi seul, privé de ce bonheur,
En tous lieux rejeté, l'horreur de la nature,
Homicide d'un peuple à tes soins confié,
De ce peuple aujourd'hui tu te vois oublié.

Qu'on prépare à la mort ses enfants misérables:
La race des méchants ne subsistera pas;
Courez tous à ses fils annoncer le trépas;
Qu'ils périssent! l'auteur de leurs jours déplorables
Les a remplis de son iniquité.
Frappez, faites sortir de leurs veines coupables
Tout le malheureux sang dont ils ont hérité.

Louis Racine.

CHUTE DE NINIVE.

(Ode tirée des prophéties de Nahum.)

Le Seigneur, juge inexorable,
Le Seigneur est un Dieu jaloux:
Malheur, malheur au misérable,
Le front marqué de son courroux!
Autant il nourrit d'indulgence,
Autant s'enflamme sa vengeance,
Si de son cœur il nous bannit:

Longtemps sa justice diffère,
Et c'est le pardon qu'il préfère;
Mais tremblez alors qu'il punit!

Que ne peut sa juste furie!
En deux doigts il tient l'univers;
Il souffle, la mer est tarie,
Tous ses secrets sont découverts.
Les monts, les vallons se confondent,
Les plus hautains rochers se fondent
Au brasier de ses feux vivants.
Que font vos clameurs insolentes?
Tombez sous ses flèches brûlantes,
Promptes comme l'aile des vents.

Frémis, déplorable Ninive,
Fière de ton antiquité;
Toi qui riais, pâle convive,
Au festin de l'iniquité.
Que devient l'antre de tes crimes,
Où tant d'innocentes victimes
S'élevaient en vastes monceaux;
Où le sang des tours saccagées,
La chair des tribus égorgées
Rassasiaient tes lionceaux?

Dans une couche, habituée
A se livrer au vil argent,
Pourquoi t'es-tu prostituée
Au riche comme à l'indigent?
O toi, dont la beauté se fane,
Pourquoi donc au regard profane
Montrer tes vices séducteurs,
Et, te souillant de sacriléges,
Par d'impudiques sortiléges,
Enchaîner tes adorateurs?

« C'est moi, dit le Dieu formidable,
Je veux t'accabler de tourments;
Pour toi je suis inabordable,
Et je repousse tes serments;
Sur ton lit qui vend l'adultère,
Vois les insultes de la terre
T'enlever un trop long respect;
Et la débauche qui te vante,
Le front livide d'épouvante,
Va reculer à ton aspect. »

J'entends s'écrier ta détresse:
« Guerriers, protégez-moi toujours;
Du monde je suis la maîtresse,
Sauvez et mon sceptre et mes jours. »
Voilà que de rage enflammée,
Tout à coup une immense armée
Précipite son vol altier;
Ils poussent d'affreux cris ensemble,
Comme l'ivresse qui rassemble
Les hurlements d'un peuple entier.

Les bataillons qui se déroulent
Frappent leurs pavois flamboyants,
Des chars qui se heurtent et roulent
Grondent les essieux foudroyants.
Ces guerriers jamais ne reculent;

Leurs yeux sont des lampes qui brûlent,
Leur bras est un foudre assassin;
Et la terre, d'un bruit terrible,
Frémit sous leur moisson horrible
Qui se hérisse sur son sein.

Ninive, tu vois tes murailles
D'armes ceintes de toutes parts;
Et, sans craindre les funérailles,
Tu sommeilles sur tes remparts.
Tel, dans le bruit d'une tempête,
Un rocher dresse de sa tête
La muette tranquillité.
Sur son pied solide, il repose,
Et de ses flancs à l'onde oppose
L'éternelle immobilité.

Sais-tu qui doit briser tes portes,
Et d'un bras d'airain te lier?
Est-ce le glaive des cohortes
Et les coups tonnants du bélier?
Non, c'est de Dieu la sainte haine,
Dont l'indignation déchaîne
Du Tigre les flots écumants;
Leur fureur mugit, bondit, roule,
Frappe... et ton large rempart croule
Sur ses orgueilleux fondements.

Grand Dieu! partout l'onde s'élance!
Tu n'es plus qu'une mer sans port,
Où s'engloutit ton opulence,
Où ne surnage que la mort.
Tu te débats, mais Dieu se venge;
Il jette ton corps dans la fange,
Et son bras s'acharne sur toi.
En vain, dans ta chute profonde,
Tu criais: « Sur vous je me fonde,
Guerriers, volez, et sauvez-moi! »

Vainqueurs, dévorez sa richesse,
Joignez la honte à ses malheurs,
Et ne laissez à sa détresse
Que le désespoir et les pleurs.
Chargés des plus dures entraves,
Que ses soldats, troupeaux d'esclaves,
Meurent loin du natal séjour;
Et que leurs épouses captives,
Comme des colombes plaintives,
Gémissent la nuit et le jour.

A l'aspect de tes grands désastres,
O Ninive! le voyageur
De l'éternel moteur des astres
Reconnaît le courroux vengeur;
Et voyant ton cadavre immonde
Croupir, dernier rebut du monde,
Pâture des vils animaux,
Il rappellera tes parjures,
Et dira, te couvrant d'injures:
« Ninive a mérité ses maux. »

C. L. Mollevaut.

LA CHUTE ET LA SUCCESSION DES EMPIRES.

Il faut ici du temps interroger l'oracle

Et du monde changeant étaler le spectacle.
Entendez-vous le bruit de ces puissants Etats
S'écroulant l'un sur l'autre avec un long fracas?
C'est Sidon qui périt, c'est Ninive qui tombe :
Tous les dieux de Bélus descendent dans la tombe.
Nil, quels sont ces débris sur tes bords dévastés?
C'est Thèbe aux cent palais, l'aïeule des cités.
Cherchons dans le désert aux lieux où fut Palmyre.
Restes majestueux qu'avec effroi j'admire,
O temple du soleil, palais resplendissants!
Voilà de vos grandeurs ce qu'ont laissé les ans :
Quelques marbres rompus, des colonnes brisées;
Des descendants d'Omar aujourd'hui méprisées;
Et les pompeux débris de ces vieux chapiteaux
Où vient la caravane attacher ses chameaux;
Où, lorsqu'un ciel d'airain s'allume sur sa tête,
L'Arabe voyageur nonchalammeut s'arrête,
Et, las du feu du jour, s'endort quelques instants
Sur les restes d'un dieu mutilés par le temps.

N'est-ce pas sur ces bords que brilla le Pirée?
Dieux! quels cris dut jeter Athènes éplorée
Quand sa gloire en un jour s'abîma sous les eaux!
Maintenant, adossant sa hutte de roseaux
Aux portiques brisés du temple de Minerve,
L'indifférent pêcheur sur ces flots qu'il observe
Dans le calme des nuits jette ses longs filets,
Et rien ne lui redit si jadis Périclès
D'édifices pompeux a couronné ces rives,
Si les arts ont brillé sur ces plages oisives,
Et si, près de ces bords, Thémistocle et Xerxès
Ont disputé d'orgueil, d'empire et de succès.
Ainsi donc des Etats les tombes sont muettes;
Les plus fameux destins restent sans interprètes.
Tout meurt, les souvenirs, la puissance et les arts!

Mais de plus grands débris appellent mes regards.
Féconde en hauts desseins, en victoires féconde,
Rome avait recueilli l'héritage du monde;
Et par tant de succès son génie excité
S'était dans son orgueil promis l'éternité.
Vain espoir! Rome entière, où le luxe domine
Au sein de sa grandeur rencontrant sa ruine,
Satisfait, en tombant, aux pleurs de l'univers;
Et la terre vengée a rejeté ses fers.
O châtiment! Voyez ces hordes homicides,
Ces Sarmates, ces Huns, ces Germains, ces Gépides,
Qui, des glaces du Nord fondant de toutes parts,
Au Capitole altier plantent leurs étendards.
Tout nage dans le sang, ou périt dans la flamme :
Le fer sape trois fois la nouvelle Pergame.
Mais le glaive se lasse et la flamme s'endort :
Au carnage succède un silence de mort,
Et l'empire romain est couché dans sa tombe.
C'est peu; l'Olympe entier avec Rome succombe,
Et de son Panthéon les autels démolis

(1) Au lieu de ces huit derniers vers, un premier texte ne portait que les quatre suivants :

Et je meurs! de leur froide haleine
M'ont touché les sombres autans,

Pèsent sur tous ses dieux dans l'ombre ensevelis.
C'en est fait: le Germain, le Vandale sauvage
De la société consomment le naufrage,
Et l'ignorance enfin, régnant de toutes parts,
Pose un trône de fer sur le tombeau des arts.

L'ignorance est toujours en cruautés féconde :
Aussi, se disputant les dépouilles du monde,
On vit s'entr'égorger les Goths et les Lombards;
Mais enfin des débris du trône des Césars
Sortirent à la fois vingt nations nouvelles.
Ainsi dans l'univers, sous des lois éternelles.
Tout meurt et tout renaît; et des peuples nou-
[veaux
Sur les peuples détruits Dieu place les berceaux.
Oui, du plus haut des cieux, dans ses mains sou-
[veraines
L'Eternel des Etats tient à jamais les rênes :
Il commande; et, du monde agitant les destins,
Le temps élève, abat les trônes incertains,
Transmet de peuple en peuple un sceptre héré-
[taire,
Et, dans son vol sans fin, renouvelle la terre.

CHÊNEDOLLÉ.

CHUTE DES FEUILLES.

De la dépouille de nos bois
L'automne avait jonché la terre;
Le bocage était sans mystère,
Le rossignol était sans voix.
Triste et mourant à son aurore,
Un jeune malade, à pas lents,
Parcourait une fois encore
Le bois cher à ses premiers ans :

Bois que j'aime, adieu! je succombe;
Votre deuil me prédit mon sort,
Et dans chaque feuille qui tombe
Je vois un présage de mort.
Fatal oracle d'Epidaure,
Tu m'as dit : « Les feuilles des bois
A tes yeux jauniront encore,
Et c'est pour la dernière fois.
La nuit du trépas t'environne;
Plus pâle que la pâle automne,
Tu t'inclines vers le tombeau.
Ta jeunesse sera flétrie
Avant l'herbe de la prairie,
Avant le pampre du coteau. »
Et je meurs! de sa froide haleine
Un vent funeste m'a touché,
Et mon hiver s'est approché
Quand mon printemps s'écoule à peine.
Arbuste en un seul jour détruit,
Quelques fleurs faisaient ma parure,
Mais ma languissante verdure
Ne laisse après elle aucun fruit (1).
Tombe, tombe, feuille éphémère,

Et j'ai vu, comme une ombre vaine,
S'évanouir mon beau printemps.
Tombe, tombe, feuille éphémère, etc.

Voile aux yeux ce triste chemin ;
Cache au désespoir de ma mère
La place où je serai demain.
Mais vers la solitaire allée
Si mon amante échevelée
Venait pleurer, quand le jour fuit,
Eveille par ton léger bruit
Mon ombre un instant consolée.

Il dit, s'éloigne.... et sans retour !
La dernière feuille qui tombe,
A signalé son dernier jour.
Sous le chêne on creusa sa tombe.
Sa mère, peu de temps, hélas !
Visita la pierre isolée ;
Mais son amante ne vint pas,
Et le pâtre de la vallée
Troubla seul du bruit de ses pas
Le silence du mausolée.

MILLEVOYE.

LE CIERGE PASCAL.

L'étincelle joyeuse a jailli de la pierre.
Voici la nouvelle lumière
Qui reparaît dans le saint lieu,
Sur l'unique flambeau la flamme se rallume ;
La cire, que l'encens parfume,
Se fond sous les baisers du feu.

Oh ! quel pur aliment le feu sacré dévore !
Cette cire éclatante, au lever de l'aurore,
Quand rien ne ternissait le clair azur du ciel,
De son aile effleurant la brillante rosée,
Sur les fleurs qui s'ouvraient, l'abeille l'a puisée ;
Cette cire a reçu le miel.

Elle est fille des fleurs, ces grâces de la terre.
Moi qui suis, ô mon Dieu, ton œuvre la plus chère,
Ne dois-je pas m'offrir ainsi ?
Comme se fond la cire, embrase-toi, mon âme ;
Que de vous deux parte la flamme :
Je veux pour le Seigneur me consumer aussi !

Elle qui de la ruche est sortie embaumée,
Au temple elle a reçu l'encens de l'Idumée (1),
Dans mon cœur, feu sacré, descends !
Viens chercher le trésor que le prêtre suprême
De ses vivantes mains y déposa lui-même ;
Descends-y jusqu'au fond pour exhaler l'encens !

C'est l'instant ! pour nous tous grandis, flamme nouvelle ;
Remplis-la cette nuit si belle ;
Chasse les ombres sans retour.
Notre œil voit s'accomplir la parole divine :
La nuit ardente s'illumine
De toutes les clartés du jour.

L'étincelle a jailli de la pierre angulaire.
La route devant nous s'éclaire ;
Voici la colonne de feu !
Plus d'Egypte ! plus d'esclavage !
Cette nuit se fait le passage ;
Cette nuit le peuple de Dieu

Chante sur l'autre bord l'hymne de délivrance.
Dieu de nos ennemis a brisé l'arrogance ;
Le Seigneur a broyé les chars, broyé l'acier.
Il a dit à la mer : Dévore tes victimes,
Emporte-les dans tes abîmes,
Prends tout : cheval et cavalier !

Ces maîtres menaçants ont appris à se taire !
Nous ici, nous foulons la terre,
La terre de la liberté.
C'est le désert encor ! mais, sous le vrai Moïse,
Qui le veut, doit entrer dans la Terre promise,
Prête-nous toujours ta clarté.

Feu de la nuit, colonne ardente !
Guide ce peuple errant, tant qu'il vit sous la tente.
Ne t'éteins qu'à l'aurore où les fils d'Israël
Contempleront enfin la terre où l'on demeure,
Et la montagne sainte où l'on doit à toute heure
Chanter la liberté dans le temple éternel !

Octave DUCROS (de Sixt).

LE CIMETIERE.

J'ai fui le bruit du char où roule la fortune,
Et les riches lambris dont l'aspect m'importune ;
Je viens pour visiter mes frères au cercueil,
Et saisir l'espérance où soupire le deuil.

Je m'isole du jour, fallacieux optique
Qui montre du bonheur l'idole fantastique,
Où se dissout la gloire, éclatante vapeur,
Que le désir colore à son prisme trompeur.

L'illusion n'a point envahi la matière.
Ici la vérité m'apparaît tout entière ;
Et mon esprit, captif de la réalité,
Surnage loin du vide où naît la vanité.

Le monde ici n'est plus qu'une mouvante tombe,
Où la nature immole une immense hécatombe,
Où la vie, en passant, allume son flambeau,
Comme pour éclairer la pâleur du tombeau.

L'existence n'est plus que l'ombre du grand âge,
Notre âme, un trait vivant d'une céleste image,
L'homme, un léger débris de l'immortalité,
Atome.... que le temps jette à l'éternité.

Ici rien n'est plus rien : tout a changé de face ;
Dans l'ombre du cercueil la mort même s'efface ;
Et le marbre, chargé de fastes superflus,
En disant ce qui fut, prouve ce qui n'est plus.

Mais dans ce calme pur, où l'esprit solitaire
Des ruines de l'homme envisage la terre,
Je vois l'auguste fil qui joint un même sort,
De l'une à l'autre vie, au saint nœud de la mort.

De la religion tout affermit l'empire ;

(1) Les cinq grains d'encens que le diacre met au cierge pascal, en forme de croix. (*Note de l'auteur.*)

Sa puissance s'étend où notre vie expire ;
Et la croix, qui couronne un mystique sommeil,
Assure pour la foi les palmes du réveil.
Faibles mortels, ici tarissez vos alarmes ;
Chrétiens, n'y versez pas d'inépuisables larmes.
La mort est le moyen, et le terme, et le but ;
C'est le grand complément de l'œuvre du salut!

Mme de Céré-Barbé.

LE CIMETIERE DE VILLAGE.

(Trad. de l'anglais de Thomas Gray.)

Le son du couvre-feu retentit dans les airs :
La nuit vient. Les troupeaux quittent au loin la [plaine,
Le laboureur pensif lentement les ramène :
Bientôt les champs, les prés, les bois, seront déserts.

Je suis seul, contemplant cette nuit calme et sombre,
Ce voile de vapeurs par degrés s'élevant ;
Pour tout bruit, l'escarbot qui bourdonne dans [l'ombre,
Et quelques sons lointains que m'apporte le vent.

Cependant au sommet de ce donjon gothique,
Le hibou fait entendre un long gémissement ;
Il semble m'accuser de moment en moment,
D'avoir troublé la paix de sa demeure antique.

C'est là, près de ces murs par le lierre vieillis,
Sous ces ormes, ces ifs au lugubre feuillage,
Dans ces sillons étroits, que les morts du village
D'un éternel repos dorment ensevelis.

Hélas! jamais les chants de l'hirondelle agile,
Le souffle du matin, le son des chalumeaux,
Ni le coq vigilant, trompette des hameaux,
Ne les réveilleront dans leur couche d'argile.

Une épouse attentive, au foyer pétillant,
Ne leur prépare plus un repas salutaire ;
Jamais sur leurs genoux leurs enfants, sautillant,
Ne se disputeront les caresses d'un père.

Que de fois leur cognée ébranla les forêts!
Que de fois leur charrue ouvrit un sol rebelle!
Heureux quand ils guidaient à travers les guérets
Leur essieu gémissant sous la moisson nouvelle!

Laissons l'ambitieux n'attacher aucun prix
A ces rudes travaux, à ces mœurs pastorales ;
Gardons-nous d'écouter avec un froid mépris
De ces bons villageois les modestes annales!

La pompe des blasons, l'opulence, l'orgueil,
La beauté même, hélas! tout passe, tout succombe,
Tout franchit sans retour l'inévitable seuil!...
Le sentier des grandeurs ne mène qu'à la tombe!...

Pardonnez, grands du monde! un culte adulateur
Ne leur éleva point de riche mausolée ·
Pour eux, aux chants des morts, dans la nef ébran- [lée,
Ne se mêla jamais un langage imposteur!

Mais un deuil fastueux, un marbre qui respire,
Peuvent-ils animer d'arides ossements ?

Cet encens, ces honneurs que le vulgaire admire,
Réveillent-ils les morts au sein des monuments?

Quelque mortel peut-être ici vivait naguère,
Qui se fût de la gloire aplani les chemins ;
Le monde eût vu peut-être, en ses habiles mains,
Le sceptre d'Alexandre ou la lyre d'Homère!

Mais un destin jaloux, à son œil pénétrant,
Déroba de Clio les sublimes annales ;
La pauvreté, la faim, pour lui non moins fatales,
De son naissant génie ont glacé le torrent.

Ainsi, loin des mortels et toujours ignorée,
Brille plus d'une perle au sein des vastes mers ;
Ainsi plus d'une fleur à l'orage livrée,
Passe, et sans être vue embaume les déserts.

Là peut-être repose un Hampden, dont l'audace
Eût sauvé son hameau d'une odieuse loi ;
Un Milton ignoré des vierges du Parnasse,
Un Cromwell innocent du meurtre de son roi.

Contre les factieux tonner à la tribune,
Affronter leur fureur, dévoiler leurs forfaits ;
D'un peuple gémissant soulager l'infortune,
Et lire son ouvrage en des yeux satisfaits :

Tel ne fut point leur sort. Pour eux, dès leur nais- [sance,
Des crimes, des vertus le cours fut limité ;
Leurs mains n'ont pas brisé l'autel de la clémence,
Et ravi par la force un sceptre ensanglanté.

Leur âme toujours pure ignora l'artifice,
La candeur respirait sur leurs fronts innocents ;
Aux vanités du monde, aux idoles du vice,
Ils n'ont point des neuf sœurs prostitué l'encens.

Etrangers à la foule, aux clameurs de l'envie,
Ils ne formèrent point de vœux immodérés ;
Sans éclat, sans remords, du vallon de la vie
Ils suivirent en paix les sentiers ignorés.

Un simple monument élevé sur leurs restes,
De l'injure du temps a su les protéger ;
Des emblèmes sans art, quelques rimes agrestes,
Implorent d'un soupir le tribut passager.

Une muse des champs, sur la pierre insensible,
De leurs ans, de leurs noms, grava le souvenir;
A l'entour quelque texte, emprunté de la Bible,
Nous commande l'espoir d'une vie à venir.

Hé! qui peut à l'oubli livrer avec courage
Des jours que le malheur n'a pu rendre odieux ?
Quel mortel à l'aspect du terrible passage,
Ne jette vers la vie un long regard d'adieux ?

L'homme le plus à plaindre, à son heure dernière,
Aux yeux de son ami demande encor des pleurs ;
Son âme a pris l'essor, et sa froide poussière
Semble se ranimer au cri de nos douleurs.

Pour moi, qui, dans ces vers, ai dit la simple his- [toire
De ces hommes obscurs moissonnés par la mort,
Si, visitant ces lieux qu'habite leur mémoire,

Un jour le voyageur s'informe de mon sort ;
Peut-être un vieux pasteur, d'une voix oppressée,
Lui dira : « Je l'ai vu souvent, au point du jour,
S'en allant à grands pas à travers la rosée,
Du soleil sur ces monts attendre le retour.

« Tantôt, sous ce vieux chêne, aux cimes fantasti-
[ques,
Vers le milieu du jour il cherchait le repos ;
Tantôt, suivant du lac les bords mélancoliques,
Pensif il écoutait le murmure des flots.

« Quelquefois, parcourant la forêt ténébreuse,
L'infortuné pleurait, souriait tour à tour ;
Et, confiant au vent sa plainte douloureuse,
Il semblait tourmenté d'un douloureux amour.

« Un jour sur la colline, à l'heure accoutumée
Il ne vint point goûter la fraîcheur du matin ;
Au retour du soleil dans la plaine embaumée,
Sous l'arbre qu'il aimait je l'attendis en vain.

« Le jour suivant, je vis, le long du cimetière,
S'avancer un convoi chantant l'hymne des morts ;
Au pied de ce mélèze on déposa son corps.
Lisez... son épitaphe est là... sur cette pierre. »

ÉPITAPHE.

Ici dort, affranchi des terrestres liens,
Celui qui des grandeurs dédaigna la folie ;
Il aima la science ; et la mélancolie
Le prenant au berceau, lui dit : Tu m'appartiens.

Son cœur du malheureux partageait les alarmes,
Jamais de ses refus le pauvre n'a gémi ;
Tout ce qu'il possédait il le donna : des larmes !
Tout ce qu'il désirait il l'obtint : un ami !

Laisse en paix ses vertus dans leur dernier refuge,
Passant ! vois ses erreurs sans haine, sans courroux :
Plein d'un timide espoir, loin d'un monde jaloux,
Il attend son arrêt, et Dieu seul est son juge.

J. B.-A. Soulié.

LE CIMETIÈRE DE CAMPAGNE.

Où suis-je ! A mes regards un humble cimetière,
Offre de l'homme éteint la demeure dernière.
Un cimetière aux champs ! quel tableau ! quel
[trésor.
Là ne s'élèvent point l'airain, le marbre, l'or ;
Là ne se montrent point ces tombes fastueuses
Où dorment à grands frais les ombres orgueilleuses
De ces usurpateurs par la mort dévorés,
Et, jusque dans la mort, du peuple séparés.
On y trouve, fermés par des remparts agrestes,
Quelques pierres sans nom, quelques tombes mo-
[destes,
Le reste dans la poudre au hasard confondu.
Salut, cendre du pauvre ! ah ! ce respect t'est dû.
Souvent ceux dont le marbre immense et solitaire
D'un vain poids après eux fatigue encor la terre,
Ne firent que changer de mort dans le tombeau ;
Toi, chacun de tes jours fut un bienfait nouveau.
Courbé sur les sillons, de leurs trésors serviles

Ta sueur enrichit l'oisiveté des villes ;
Et, quand Mars des combats fit retentir le cri,
Tu défendis l'Etat après l'avoir nourri.
Enfin chaque tombeau de cet enclos tranquille
Renferme un citoyen qui fut toujours utile.
Salut, cendre du pauvre ! accepte tous mes pleurs.
Mais quelle autre pensée éveille mes douleurs ?
Tel est donc de la mort l'inévitable empire,
Vertueux ou méchant, il faut que l'homme expire.
La foule des humains est un faible troupeau,
Qu'effroyable pasteur, le temps mène au tombeau.
Notre sol n'est formé que de poussière humaine ;
Et, lorsque dans les champs l'automne nous
[promène,
Nos pieds inattentifs foulent à chaque pas
Un informe débris, monument du trépas.
Voilà de quels pensers les cercueils m'environnent.
Mais loin que mes esprits à leur aspect s'étonnent,
De l'immortalité je sens mieux le besoin,
Quand j'ai pour siége une urne et la mort pour
[témoin.

Legouvé.

LA CITÉ DE DIEU.

Fleuve du siècle, dans ton onde
Tu roulas trop longtemps l'erreur ;
Il faut qu'un nouveau Nil féconde
Le champ délaissé du Seigneur.
Cœur de l'homme, bois la rosée
Que faisait descendre Elysée !
Redoublons de zèle et d'effort ;
De notre barque fugitive
Nous voyons déjà l'autre rive,
Et nos amis sont dans le port.

En vain sa lèpre héréditaire
Dévore l'homme chaque jour :
Il tient au ciel sur cette terre
Par la douleur et par l'amour.
Rendre à Dieu celui qui le brave,
Délier le mors de l'esclave,
Charité, voilà ton pouvoir !
L'homme ici-bas nage sous l'ombre ;
Sans toi tout devient la nuit sombre ;
L'amour est l'œil, aimer c'est voir !

Que la charité nous embrase
Dans notre exil infortuné ;
De l'œuvre qu'elle soit la base,
Que le temple en soit couronné !
Elle ne connaît point d'obstacles,
Elle vaut mieux que les miracles,
C'est le grand nœud du genre humain
C'est elle qui dans la vallée
Conduit sur la route isolée
Le bienfaisant Samaritain.

Oui, sur cette terre d'épreuve
Notre but d'amour est tracé :
Magistrat, protége la veuve ;
Médecin, prends soin du blessé.

Prêtre, dis-nous comme l'apôtre :
« Mes enfants, aimez-vous l'un l'autre ! »
Prélat enflé de ton vain nom,
Sache que tu nous dois l'exemple
Laisse ta crosse d'or au temple,
Sois Cheverus, sois Fénelon.

Poëte humain, roi de la lyre,
Tu peux aussi faire bien :
Qu'aux autels ton âme soupire,
Rends l'homme bon, rends-le chrétien.
Parais devant lui comme un ange
Pour le retirer de la fange
Où le roulent ses vains désirs !
Comme la flèche qu'on envoie
Frapper dans l'air l'oiseau de proie,
Détache-le des faux plaisirs !

Relève la branche qui plie,
Mêle au breuvage un peu de miel;
Sur nos passions, comme Elie,
Fais descendre le feu du ciel !
Tel qu'Amos, pour parler au monde,
Sors de ta retraite profonde !
Ton sort est beau, chantre immortel !
Aux siècles que ta voix ranime
Tu lègues ton âme sublime,
Ta tombe se change en autel !

Lié comme l'herbe à la terre,
Lève ta tige, homme éploré !
Le Seigneur voit notre misère,
Son peuple sera délivré !
A l'époux préparez la voie,
Vierges, versez l'huile de joie,
De vos fleurs jonchez le saint lieu !
Lévites, parez la victime,
Relevez-vous, murs de Solime,
Descends du ciel, cité de Dieu !

Aimé de Loy.

LA CLOCHE.

(Traduit de l'allemand de Schiller.)

Compagnons, dans le sol s'est affermi le moule :
La cloche enfin va naître aux regards de la foule,
C'est aujourd'hui le jour appelé par nos vœux !
Qu'une ardente sueur couvre vos bras nerveux :
L'honneur couronnera la peine et le courage
Des joyeux ouvriers, si Dieu bénit l'ouvrage.

Il parlera de nous, des sommets de la tour,
Ce pieux monument que vont, avec mystère,
Edifier nos mains dans le sein de la terre ;
Vainqueur, il franchira les temps, et tour à tour
Comptera des humains les races disparues ;
On verra dans le temple, à sa voix accourues,
Des familles sans nombre humilier leur front ;
Aux pleurs de l'affligé ses plaintes s'uniront ;
Et ce que les destins, loin de l'âge où nous sommes,
Dans leur cours inégal apporteront aux hommes,
S'en ira retentir contre les flancs mouvants
Qui le propageront sur les ailes des vents.

La cloche annonce au jour, avec des chants joyeux,
L'enfant dont le sommeil enveloppe les yeux.
Qu'il repose !... Pour lui tristes ou fortunées
Dans l'avenir aussi dorment les destinées ;
Mais sa mère, épiant un sourire adoré,
Veille amoureusement sur son matin doré.
Hélas ! le temps s'envole et les ans se succèdent.
Déjà l'adolescent, que mille vœux possèdent,
Tressaille, et de ses sœurs quittant les chastes jeux,
S'élance, impatient, vers un monde orageux.
Pèlerin engagé dans ses trompeuses voies,
Qu'il a connu bientôt le néant de ses joies !

Nous confions au sein de la terre profonde
L'ouvrage de nos mains ; dans son ombre féconde,
Le prudent laboureur laisse tomber encor
L'humble grain, en espoir riche et flottant trésor.
Vêtus de deuil, hélas ! nous venons à la terre,
D'un germe plus sacré déposer le mystère,
Plein de l'espoir qu'un jour, du cercueil redouté,
Ce dépôt fleurira pour l'immortalité.

Des hauts sommets du dôme aux épaisses ténèbres,
La cloche a des tombeaux tinté les chants funèbres:
Ecoutez ! ses concerts, d'un accent inhumain,
Suivent un voyageur sur son dernier chemin.
C'est la mère chérie, hélas ! la tendre épouse
Que vient du roi des morts l'avidité jalouse
Séparer des enfants, de l'époux expirant.
L'époux les reçut d'elle ; et tous, l'un déjà grand,
L'autre dans ses bras, l'autre encore à sa mamelle,
Ils souriaient. Alors rien n'était beau comme elle !
C'en est fait. Elle dort sous le triste gazon,
Celle qui fut longtemps l'âme de la maison.
Déjà manquent tes soins, ô douce ménagère !
Et demain, sans amour, va régner l'étrangère.

Sous la forêt où glisse une pâle lumière,
O voyageur, hâtez vos pas vers la chaumière :
L'angelus des hameaux retentit dans les airs ;
Le filet allongé pend sur les flots déserts ;
L'agneau, devant les chiens, vers le bercail se sauve ;
Le troupeau des grands bœufs, au front large, au poil fauve,
S'arrache, en mugissant, aux délices des prés ;
Il s'avance, couvert de festons diaprés,
Le lourd char des moissons criant sous l'abondance,
Et les gais moissonneurs s'échappent vers la danse.
Cependant tous les bruits meurent dans la cité ;
Près de l'ardent foyer par l'aïeul excité,
S'arrondit la famille, et quelque vieille histoire
Enchante, en l'effrayant, l'immobile auditoire.
La porte des remparts se ferme pesamment ;
Sous son aile l'oiseau courbe son front dormant.
La nuit, qui des méchants éveille le cortége,
Du citoyen que l'ordre et que la loi protége
N'épouvante jamais le sommeil innocent.

Que le chœur de la danse à pas joyeux s'approche !
Venez tous, et donnons le baptême à la cloche :
Cherchons-lui quelque nom propice et gracieux;
Qu'elle veille sur nous en s'approchant des cieux !
Balancée au-dessus de la verte campagne,
Que sa bruyante joie ou sa plainte accompagne
Les scènes de la vie en leurs jeux inconstants.
Qu'elle soit dans les airs comme une voix du temps!
Que le temps mesuré dans sa haute demeure,
De son aile, en fuyant, la touche heure par heure!
Aux voluptés du crime annonçant le remord,
Qu'elle enseigne aux humains qu'ils sont nés pour [la mort,
Et que tout ici bas s'évanouit et passe,
Comme sa voix qui roule et s'éteint dans l'espace !

Emile Deschamps.

LA CLOCHE.

Noble voix de géants, voix de nos cathédrales,
Soit que vous annonciez la vie ou bien les râles,
La mort d'un peuple ou bien la naissance d'un roi;
Soit qu'au loin vous portiez l'allégresse ou l'effroi,
Vos accents ont toujours un écho dans mon âme;
C'est la flamme allumant en nous une autre flamme,
Et quand je vous entends, je vois l'humanité
Plus grande sous les yeux de la Divinité !

Chaste voix du rappel, admirable harmonie,
Dont les siècles ont vu la richesse infinie
S'étendre du midi jusqu'au septentrion,
Je comprends la splendeur de votre mission !
A ce concert divin tout le monde a sa place !
Les peuples y sont tous appelés, et la race
La plus déshéritée, au jour marqué par Dieu,
Aura, pour l'adorer, comme nous, un saint lieu.
Alors s'élèvera de tous les points du monde,
Du plus chétif îlot environné par l'onde,
Des rustiques clochers perdus au fond des bois,
Comme dans nos cités, une commune voix.

Entre l'homme et le ciel, messagère sublime,
Qui chante pour le juste, et pleure sur le crime,
Il n'est pas en nos cœurs une joie, un espoir
Dont tu ne sois là-haut le fidèle miroir !

Chante, chante et gémis ! Gémis sur la misère
D'un peuple de proscrits, jusqu'au jour où la terre,
A force de sanglots et de tressaillements
Verra sécher ses pleurs et finir ses tourments.

En appelant l'Esprit sur le front des apôtres,
Le Christ n'a pas voulu que pour toujours les nôtres
Fussent par le malheur affaiblis et courbés.
Il a dit : « Relevez tous ceux qui sont tombés !
Marchez ! et chaque jour de nouvelles conquêtes
Pour mon Père et pour moi seront de douces fêtes.
Au prix de votre sang rachetez les humains;
L'univers est à vous, je le mets en vos mains. »

Il leur a dit : « Allez ! que votre voix s'élève
Aussi haut que le bruit des flots battant la grève !
Ils sont tous appelés, et tous vous comprendront;
Car d'un signe divin j'ai marqué votre front.

Avant de condamner dites-vous : C'est mon frère !
Rappelez-vous souvent notre femme adultère !
Soyez justes et bons : que chaque sentiment
Trouve en vous un écho plutôt qu'un jugement ! »

Ainsi dit le Seigneur, et la sainte parole,
Illuminant les siens comme d'une auréole,
Est arrivée à nous, après dix-huit cents ans,
Pour nous inoculer ses germes bienfaisants.
Elle a changé le monde; et la terre en enfance,
Partout où vint tomber la divine semence,
Dans ses langes étroits se sentant étouffer,
A ce nouveau soleil voulut se réchauffer.

L'homme alors devint fort, car il crut; et la route
Radieuse apparut à ses yeux que le doute
Et le mensonge avaient si longtemps obscurcis.
La lumière toucha nos cerveaux rétrécis,
Et, les élargissant, y versa, comme un baume,
La Foi, céleste fleur, dont l'enivrant arome,
Adoucissant l'esprit des générations,
Doit d'un même lien unir les nations.

Depuis, montent au ciel d'universels cantiques !
Entre toutes ces voix, les voix des basiliques,
Exhalant nos espoirs et nos soupirs amers,
Savent parler plus haut que ne parlent les mers !
Pour les peuples nouveaux, ces accents sont encore
La parole du Christ; et la cloche sonore,
Quand elle jette aux vents ses lugubres accords,
Et qu'elle dit : Pleurez pour tous ceux qui sont [morts;
Pleurez sur le méchant et sur ceux qu'il menace;
Priez quand l'enfant naît, et quand l'homme s'efface;
Ou bien quand mollement elle balance aux cieux
En rhythme cadencé ses carillons joyeux,
Et qu'elle dit : Aimez-vous tous les uns les autres,
Elle nous parle encor comme les douze apôtres !

Edouard Gourdon et le comte de Mélano.

LA CLOCHE.

Doux instrument de la prière,
Aux sons lugubres ou joyeux,
Hôte de la flèche légère
Qui monte vers les cieux;
Cloche ! ta douce voix que j'aime
Circule et roule dans les airs;
Toi qui chantas pour mon baptême,
Poursuis tes saints concerts.

Verse à longs flots ton harmonie
Sur les cités et le hameau;
Pleure le juste à l'agonie,
Chante sur le berceau.
Prends part à nos trop courtes fêtes,
Comme à nos instants de douleur.
Résonne ! et fais lever nos têtes
Vers un monde meilleur.

Et que nos âmes suspendues
Tout près du ciel, ainsi que toi,
De toutes parts soient entendues

Chantant l'hymne de foi.
Que par les anges balancées,
Elles réveillent chaque jour
L'écho des sublimes pensées
Au terrestre séjour.

Puis, quand je quitterai la terre,
Appelle à suivre mon convoi
Tous ceux dont l'amitié m'est chère,
Pour qu'ils pensent à moi ;
Et lorsque la mort trop active
Pour d'autres te fera gémir,
Que ta voix lugubre et plaintive
Me vaille un souvenir.

Doux instrument de la prière,
Aux sons lugubres ou joyeux,
Hôte de la flèche légère
Qui monte vers les cieux ;
Cloche ! ta douce voix que j'aime,
Circule et roule dans les airs ;
Toi qui chantas pour mon baptême,
Poursuis tes saints concerts

Claudius HEBRARD.

COELI ENARRANT GLORIAM DEI.

(Traduction du psaume XVIII.)

Ce psaume a deux sens : l'un applicable aux ouvrages visibles du Créateur ; l'autre relatif à la prédication des apôtres et à la loi évangélique.

Les cieux racontent la puissance
Et la gloire de leur auteur :
D'innombrables soleils rayonnants de splendeur,
Des œuvres de ses mains proclament l'excellence ;
Le jour les dit au jour, et la nuit à la nuit ;
De la terre et des mers la voix nous en instruit.

Ce n'est point un hymne frivole,
Un langage en vain répandu ;
Ce que révèle leur parole
Du monde entier est entendu.
Semblable aux éclats du tonnerre,
D'un bout à l'autre de la terre,
Leur concert sublime et divin,
Interprète de la nature,
Annonce à chaque créature
Son auteur et son souverain.

Chef-d'œuvre de ce Dieu suprême,
Et son tabernacle immortel,
Le soleil apparaît sur les hauteurs du ciel ;
Il répand les rayons dont Dieu l'orna lui-même ;
Il semble un jeune époux ceint du bandeau royal,
Qui dès l'aube du jour sort du lit nuptial.

Le front couronné de lumière,
Dans tout l'éclat de sa splendeur,
Il ouvre, il parcourt sa carrière
Comme un magnifique vainqueur.
Sa course, en prodiges féconde,
Ranimant l'air, la terre et l'onde,

Du monde entier décrit le tour ;
Du couchant jusques à l'aurore,
De l'aurore au couchant encore,
Sans cesse il dispense le jour.

Telle est, ô mon Dieu, ta loi sainte,
Et ses attrayantes douceurs ;
Elle éclaire nos pas, rassérène nos cœurs,
Y verse avec l'espoir ton amour et ta crainte,
De l'enfant au berceau te consacre les vœux,
Et du vieillard mourant tourne vers toi les yeux.

Ah ! combien ta loi salutaire
Est plus désirable que l'or !
Du cœur qui l'aime et la révère,
Elle est le plus riche trésor :
L'or et les pierres précieuses
Pour lui sont moins délicieuses
Que la parole du Seigneur.
A l'observer sans cesse il veille,
Et le miel de la jeune abeille
N'en peut égaler la douceur.

En vain de l'humaine sagesse
L'on vante les dons accomplis,
Elle ne peut des cœurs sonder tous les replis ;
Ta loi seule, ô mon Dieu, révèle leur faiblesse ;
Elle seule en tes bras ramène les pécheurs,
Et verse dans leur sein tes dons consolateurs.

Oui, si je demeure sans tache,
Si, toujours fidèle et pieux,
A ta loi sainte je m'attache ;
Si toi seul reçois tous mes vœux ;
Marchant sans cesse en ta présence,
Je glorifierai ta clémence
Qui rendit mes jours innocents ;
Ma voix publiera ta sagesse,
Et mon cœur ravi d'allégresse
T'offrira son plus pur encens.

Sapinaud de Boishuguet.

CŒLO

QUOS EADEM GLORIA CONSECRAT.

(Hymne de la Toussaint, par Santeul.)

O vous que dans le ciel même gloire rassemble,
Même jour ici-bas vous glorifie ensemble ;
Entendez nos hymnes joyeux :
Ecoutez ! nous chantons pleins de votre mémoire
L'immortelle couronne et la palme de gloire
Qui ceint vos fronts victorieux.

Heureux ! le pur amour et la vérité pure
Sont vos seuls aliments : plus d'autre nourriture
Durant l'éternité des jours ;
Le saint bonheur à flots dans votre âme s'épanche,
Enivrée, altérée, à ses eaux elle étanche
La soif qui la brûle toujours.

Cependant votre Roi parmi tant de miracles,
Habitant avec soi dans les hauts tabernacles,
Contemple sa propre splendeur ;
Prodigue de lui-même, au dehors il rayonne,

Et répandant sur tous même lumière, il donne
A tous ses saints même bonheur.

Au milieu de l'autel où Dieu règne en sa gloire
Fume encore en offrande un sang expiatoire,
Le sang pur de l'Agneau divin :
C'est la chaste victime immolée au Calvaire,
Qui sans cesse s'immole et qui s'offre à son Père
Par un sacrifice sans fin.

La troupe des vieillards dans des flots de lumière
Se prosterne : éblouie, elle adore en prière ;
Et, saintement humiliés,
Au milieu des éclairs qui partent de Dieu même,
Tous consacrent au Roi leur brillant diadème
Qu'ils vont déposer à ses pieds.

Des peuples rassemblés de tous les points du globe,
Dont le sang de l'Agneau rougit la blanche robe,
Portent au front un signe empreint :
Une croix triomphante ! et de fleurs couronnée
Leur foule chante en chœur dans l'éternelle année
Jéhovah ! le Dieu trois fois saint !

Auguste Lepas.

LE COEUR DE JÉSUS
OU LE PARDON DES INJURES.

Cœur sacré ! de l'amour source vive et profonde,
Où viennent s'effacer tous les crimes du monde,
Aux pleurs de repentir ta clémence répond :
Tu scellas du pécheur l'ineffable pardon.

Oppose dans toi-même, holocauste sublime,
Au crime le plus grand, la plus grande victime !
A ta propre justice, en t'immolant pour nous,
Détourne encor ta foudre et fléchis ton courroux.

Qui peut, d'un cœur divin, mesurer l'indulgence ?
Séparer son amour de sa toute-puissance ?
Quel homme audacieux, dans sa fragilité,
Poserait la limite où finit sa bonté ?

C'est des cœurs les plus doux que ce cœur s'environne ;
Pacifique mortel, sa grâce le couronne :
C'est à la charité que le ciel est promis.
Aimez, et vos péchés vous seront tous remis.

Sacrilége Chrétien, à ton culte parjure,
Qui poursuis sur ton frère une frivole injure,
Si l'esprit du Seigneur te conduit au saint lieu,
Vois la miséricorde attester le vrai Dieu.

Vois ce cœur traversé d'une flèche éternelle ;
Ecoute Jésus-Christ et sa voix solennelle ;
Quand une lance impie a déchiré son sein,
Il implore un pardon pour ce peuple assassin.

Obéis à la loi de ton souverain Maître,
Ou près de ses autels garde-toi de paraître ;
Brise de ton orgueil les méprisables fers,
La haine est le tourment qu'imposent les enfers !

Mme de Céré-Barbé.

LE SACRE COEUR DE JÉSUS.

Cœur de Jésus, cœur à jamais aimable,
Cœur digne d'être à jamais adoré,

A nos accents montre-toi favorable,
Bénis ce chant que je t'ai consacré.
Aide ma voix à louer ta puissance,
Ta vive ardeur, tes charmes, tes attraits,
Tes saints soupirs, tes transports, ta clémence,
Ton tendre amour, l'excès de tes bienfaits !

Jésus naissant fait déjà ses délices
De se livrer et de souffrir pour nous ;
Déjà son cœur nous donne les prémices
Des flots de sang qu'il doit verser pour tous.
Ce cœur toujours sensible à nos disgrâces,
Sur nos besoins s'ouvrit de jour en jour,
Et du Sauveur marqua toutes les traces
Par les élans d'un généreux amour.

C'est dans ce cœur, de tous les cœurs l'asile,
Que l'âme tiède excite sa langueur,
Que le pécheur a son pardon facile,
Que le fervent enflamme son ardeur.
L'âme affligée au milieu des disgrâces,
Trouve dans lui l'oubli de sa douleur,
Et l'âme faible une source de grâces
Qui la remplit de force et de vigueur.

Mais, doux Jésus, c'est peu pour ta tendresse ;
Ton divin cœur, fixé sur nos autels,
Se reproduit, se ranime sans cesse,
Pour s'y prêter au bonheur des mortels.
C'est là toujours, que, placé sur un trône
D'amour, de paix, de grâce et de douceur,
Pour eux il s'offre, il s'immole, il se donne,
Pour tout retour n'exigeant que leur cœur.

Jardin, torrent, et vous, montagne sainte,
Témoins sacrés de Jésus affligé,
Apprenez-nous dans quel excès de crainte
Dans quel ennui son cœur était plongé,
Quand de la mort sentant la vive atteinte
Et tout le poids du céleste courroux,
Ce Dieu d'amour voyait la terre teinte
Des flots de sang qu'il répandait pour nous !

Ce fut ce cœur, qui d'un amer calice,
Lui fit pour nous accepter les rigueurs,
Et qui pour nous l'offrit à la malice,
A tous les traits de ses persécuteurs.
Si sur la croix Jésus daigne s'étendre,
Son cœur l'y fixe, et s'il daigne y mourir,
Oui, c'est son cœur, ce cœur pour nous si tendre,
Qui nous fait don de son dernier soupir !

Cœur de Jésus, sois à jamais ma gloire ;
Sois mon amour, mes charmes, ma douceur ;
Sois mon soutien, ma force, ma victoire,
Ma paix, mon bien, ma vie et mon bonheur.
Sois à jamais toute mon espérance,
Sois mon secours, mon guide, mon Sauveur,
Sois mon trésor, ma fin, ma récompense,
Mon seul partage et le tout de mon cœur !

Le Père de La Tour.

LE SACRÉ COEUR DE N.-S. JÉSUS-CHRIST.

VOIX DE LA TERRE.

Mon front brillait hier des teintes de la vie:
Dans mon œil embrasé le plaisir scintillait :
Une superbe image, ardemment poursuivie,
Facile à ma prière, enfin se révélait !

Mais l'éclat se ternit, et le charme s'altère ;
L'amertume envahit jusqu'au rayon de miel.
Le bonheur n'est pas sur la terre :
Seigneur, se cache-t-il au Ciel?

LE COEUR DE JÉSUS.

Enfant, le bonheur, c'est la flamme
Qu'à son foyer divin seul il peut allumer
Celui qui plaça dans ton âme
Son immortel besoin d'être heureuse et d'aimer !

Moi qui fis ses désirs et leur inquiétude,
Seul je peux à ton cœur dispenser le repos :
Car moi seul j'ai la plénitude
Des biens dont sur la terre il poursuit les lambeaux.

VOIX DE LA TERRE.

Des conquêtes de l'or je rêvais les prodiges :
Seigneur, j'ai possédé leurs féeriques splendeurs !
Et je croyais, au sein de leurs mille prestiges,
De mon délire éteindre les ardeurs.

Mais, chaumière ou palais, une demeure humaine
Contre des maux humains peut-elle être un abri ?
Et quand il souffre, dans sa peine,
Qu'importent des trésors au cœur endolori !

LE COEUR DE JÉSUS.

Enfant, que dirais-tu des terrestres merveilles,
Si du ciel à tes yeux je montrais les beautés ?
A peine le soleil suspendu sur tes veilles
Est-il l'ombre de ses clartés !

Mais que pourraient encor ses gloires infinies
Pour ranimer ta vie aux jours de sa langueur :
Bientôt que deviendraient pour toi ses harmonies,
Si mon Cœur n'était là pour répondre à ton cœur ?

VOIX DE LA TERRE.

Comme je m'exaltais dans ma fière parole,
Seigneur, quand aux accents écoutés de ma voix,
Des hommes, par milliers, se levaient à la fois :
Il semblait que l'orgueil m'eût ceint d'une auréole !

Mais le monde, à mon gré, se fût-il incliné,
A l'homme esclave au dedans de lui-même,
Que vaudraient, menteur diadème,
Les stériles grandeurs qui l'auraient couronné !

LE COEUR DE JÉSUS.

Il n'est qu'en moi d'entière indépendance ;
A moi seul, par moi seul la pleine liberté :
Et que peut ce pouvoir, dans sa vaine abondance,
Que le temps et la terre ensemble ont limité?...

Et Dieu même, dans sa puissance,
Ne serait pas heureux s'il n'avait en retour
De ses enfants aimés que leur obéissance ·
Car le bonheur est dans l'amour !

VOIX DE LA TERRE.

Et je voulus m'en assurer l'ivresse ;
Et je crus ici-bas, Seigneur, la rencontrer :
Il me sembla sentir sa grâce enchanteresse ;
Et j'espérais sans fin la voir durer !

Mais au loin s'envola, me jetant l'ironie,
Le fantôme trompeur que j'avais cru saisir;
De mortelles douleurs je connus l'agonie :
Il n'était plus en moi ni force ni désir !

LE COEUR DE JÉSUS.

L'amour, c'est Dieu : comment serait-il de la terre?
Si l'homme peut le pressentir,
De toute sa douceur moi seul dépositaire,
Dans son immensité je la fais resplendir;
Mon cœur en est la source, et qui s'abreuve en elle,
En s'y désaltérant boit la félicité ;
De moi jaillit l'onde éternelle
Dont s'enivrent les saints dans l'immortalité !...

Et qu'est donc cet amour que l'homme se mesure?
De faiblesse ou d'excès fait pour s'évanouir,
Comme de sa beauté, sa prudence à jouir
De sa durée est la mesure.

Ah ! porté dans son vol au-dessus du fini,
L'amour vrai ne veut pas de la réserve humaine,
Et ses élans ont pour domaine
Les profondeurs de l'infini.
Libre de lassitude, ignorant l'impuissance,
Dans l'âme transformée à ses divins flambeaux,
Il grandit de sa jouissance,
Et son ardeur est son repos !

Enfant, pour en goûter la saveur et la gloire,
Viens t'asseoir au festin servi sur mon autel :
A mes vivantes eaux celui que j'y fais boire,
En moi, comme changé, se relève immortel !

Enfant, si tu savais les suaves tendresses,
Qui de mon cœur en toi cherchent à déborder,
Et ces torrents de pures allégresses,
Saintes fleurs du pardon, prêtes pour t'inonder !

Et de même, en ce jour, si tu pouvais comprendre
L'ineffable cri de mes pleurs,
Tu me rendrais l'amour qu'appellent mes douleurs ;
Et, l'heure d'être à moi, ton cœur saurait l'entendre !

Et j'aurais oublié le sang qu'il me coûta ;
Et de mes voluptés il connaîtrait l'abîme !
Car mon bonheur c'est d'être sa victime :
Pain de l'Eucharistie, Agneau du Golgotha.

VOIX DE LA TERRE.

Et l'homme peut aussi mourir pour ceux qu'il aime,
Seigneur ; mais au passé léguant tout l'avenir,
Cet amour, assez grand pour s'immoler lui-même,
Au tombeau descendu, n'est plus qu'un souvenir.
A Jésus seul de vivre encor quand il se donne,
De se laisser en mourant pour adieu ! ! !
C'en est fait, à son Cœur tout mon cœur s'abandonne :
Je veux aimer ainsi qu'on aime un Dieu !

Je veux sentir le ciel descendre sur la terre ;
Je mangerai le pain qui fait germer la foi :
De l'union sans fin je verrai le mystère
Ici-bas commencer en moi !

LES ASSOCIÉS DU SACRÉ CŒUR.

Cœur sacré de Jésus, sublime sanctuaire
Qui portes la divinité ;
De l'être et de l'amour foyer dépositaire,
Ton origine est dans l'éternité.

Au premier de leurs jours, les anges t'adorèrent
Uni dans ta substance au Verbe du Seigneur ;
Et, des rayons de ta splendeur,
Quand ils naissaient, les cieux éblouis s'éclairèrent !

Comme d'un plein trésor, la grâce et la bonté
Descendirent de toi sur l'homme à son aurore :
Et ton souffle en lui fit éclore
Et l'harmonie et la beauté !

Et lorsque dans son cœur, de sa hideuse flamme,
L'orgueil eut obscurci tes dons,
Tu fis pleuvoir, pour en laver son âme,
La richesse de tes pardons :
Elle reçut ta force unie à ses faiblesses,
De ta divine chair elle put se nourrir :
Un jour, céleste asile offert à ses détresses,
Elle te vit au Calvaire t'ouvrir !...

Ah ! l'enfer maintenant peut former des tempêtes :
Il fait toujours serein dans le cœur de Jésus !
Le ciel peut balancer des fléaux sur nos têtes ;
Ils iront loin de nous tomber inaperçus !...

Ainsi, dans ces vieux temps de terribles alarmes
Où Belzunce à la peste arrachait son troupeau,
C'est au cœur de Jésus qu'avaient monté ses larmes !
Tel, quand à nos accents, le jour renaît plus beau,
Quand sur nos fronts, penchés devant le tabernacle,
Une pure lueur semble avoir resplendi,
Quand de l'autel, mystérieux oracle,
Un mot consolateur en nous a retenti ;
O Cœur sacré, c'est la douce parole
De ton amour qu'alors tu nous redis ;
C'est ta clarté qui luit, semblable à l'auréole
Qui nous attend au Paradis !

Le comte GOUT D'ALBRET.

AU CŒUR DE JÉSUS.

De ce cœur publions la gloire ;
De lui coulent sur nous les célestes bienfaits :
Ce cœur, par ses divins attraits,
Sur les cœurs les plus durs remporte la victoire.

Sur son amour je me repose :
Fastes, pompes, grandeurs, plaisirs, tout n'est [qu'abus.
Je ne désire que Jésus :
A quiconque en jouit manque-t-il quelque chose ?

De vos immortelles ardeurs
Adorons, prosternés, l'ineffable mystère.
Que le monde entier le révère
Et du Cœur de Jésus honore les grandeurs !

Cœur immolé sur nos autels,

Source et sujet divin d'éternelles louanges,
Vous êtes la gloire des anges
Et le bien souverain qu'espèrent les mortels.

LA MONNOYE.

LE TRÈS-SAINT COEUR DE MARIE.

L'ENFANT DE MARIE.

J'ai vu le paradis dans les bras de ma mère,
Quand mon œil s'y fermait dans sa douce langueur :
Mais, ô Marie, ainsi que Jésus sur la terre,
Qu'il serait beau d'y rêver sur ton cœur !...

Vierge, lorsque sainte Anne, à ta première fête,
Te vit venir du ciel, ton aimable séjour,
En touchant le serpent, ton pied brisait sa tête :
Mon ange me l'a dit un jour !

O toi, qui des démons arrêtes la furie,
De mon effroi, Mère, écoute le cri :
Que ta main divine, ô Marie,
Couvre mes jeunes ans de son puissant abri !

LE COEUR DE MARIE.

A ma voix, disciple fidèle,
Pour vaincre le danger, soigneuse de le fuir,
L'âme pieuse devant elle
Voit le péché s'évanouir.

Fille de mon amour, relève ton courage ;
S'il faut, pour te cacher, mon cœur saura s'ouvrir !
Laisse, laisse l'enfer s'agiter dans sa rage :
De mes enfants un seul doit-il périr !

UN JEUNE LÉVITE.

Mère, de tes enfants nul ne verra l'abîme
Où vont s'engloutir les maudits :
A tes fils, de sa croix, la céleste victime
En leur donnant ce nom, donna le Paradis !...

O Reine, car pour moi c'est trop peu de la terre ;
Le cœur au ciel, j'ai soif de plus d'honneur :
Demain des prêtres du Seigneur
J'aurai reçu le divin caractère !
Et dès longtemps, aspirant ouvrier
De ces champs du salut que ton souffle féconde,
Afin que ma parole y devienne féconde,
A tes genoux je suis venu prier.

LE COEUR DE MARIE.

O mon fils, vois des cieux descendre les rosées :
Toi, qui veux travailler à l'ombre de l'autel,
Qu'un jour de tes sueurs les âmes arrosées
Toutes de mes bénis aient le signe immortel.

Instrument de mon cœur, va répandre la vie
Sur ce monde insensé qui ne la connaît pas :
De mes clartés en toi sans cesse poursuivie
Que sa nuit sombre meure aux lueurs de tes pas.

UN PÉNITENT.

Ainsi ton nom, Marie, un jour, dissipa l'ombre
Dont le péché voila mes yeux ;
Et de tous ces heureux je ne sais plus le nombre
Que tu fis avec moi renaître pour les cieux.

Reine de la miséricorde,
Ton cœur en jette au loin les rayons éclatants ;

Et c'est par toi que le Seigneur accorde
Le repentir qui fait les pénitents.

LE COEUR DE MARIE.

Le pécheur est la part gardée à ma conquête ;
Mon cœur poursuit son cœur jusqu'aux ombres dès [morts,
Et, dans sa tendresse inquiète,
Ménage à son sommeil les terreurs du remords.

Mais toute sa douceur au réveil l'environne,
Comme un réseau d'amour tendu sur l'univers,
Et le plus beau fleuron de sa couronne
Est ce fils retrouvé qu'il arrache aux enfers !

CHOEUR FINAL.

Des monts sacrés illuminant le faîte,
Le saint Cœur de Marie efface leurs splendeurs ;
Son premier battement, dans sa grâce parfaite,
Des séraphins brûlants dépassait les ardeurs.

En lui, comme en sa douce image,
Le cœur de son Jésus réfléchit sa beauté ;
La voix qui lui porta la prière ou l'hommage
S'empreint de sa suavité !
Qui pourra lui chanter des hymnes de louanges ?
D'un abîme d'amour océan glorieux,
Dieu le vit commencer où finissent les anges,
Et le voit seul finir où s'arrêtent les cieux !

Le comte GOUT D'ALBRET.

COLOMB DANS LES FERS.

Celui qui, pénétrant la sagesse profonde
Et le plan sur lequel Dieu créa l'univers,
Alla sous d'autres cieux surprendre un autre monde,
Colomb, persécuté, languissait dans les fers...

Il était dans les fers !... accusant son génie
D'avoir osé livrer aux calculs d'un mortel
Le secret d'une terre à nos regards bannie,
Dont la création n'avait parlé qu'au ciel.

« Pardonne-moi, mon Dieu, si ma gloire est un crime,
Pardonne, disait-il, le génie est puissant ;
L'homme veut fuir en vain cet aigle au vol sublime,
Lorsqu'il s'abat vainqueur sur lui faible et tremblant.

« Pardonne, quand mon âme a subi son empire,
Quel mortel subjugué n'eût plié comme moi !
Ce qu'il me révéla, les cieux semblaient le dire,
Et je l'ai vu si grand que je l'ai pris pour toi !...

« Oui, je crus obéir à ta voix souveraine,
Quand, tout à coup saisi d'un invincible amour,
Je brûlai du désir d'une terre lointaine
Qui m'appelait la nuit, que je cherchais le jour.

« Hélas ! je l'ai trouvé, ce merveilleux rivage ;
De ce nouvel Eden le beau soleil m'a lui.
Mais je l'ai trouvé libre, il est dans l'esclavage ;
Et moi je suis captif, opprimé comme lui...

« Oh ! pardonne, ô mon Dieu ! quand je livrai mes voiles,
Je venais attiré par l'espoir le plus doux,
Pour traduire ton nom écrit sur ces étoiles,
Pour mettre devant lui tout ton peuple à genoux.

« Et toi qui du vieux monde as subi la souillure,

Terre, où j'ai dans un jour porté tant de douleurs,
Pardonne aussi Colomb, vois les maux qu'il endure,
Vois ses fers et gémis... s'il te reste des pleurs ! »

On dit que dans ses nuits de cruelle insomnie,
Auprès de son chevet où seul il vint s'asseoir,
Un ange au doux regard, était-ce son génie ?...
Accourut pour calmer son noble désespoir.

« O Colomb, lui dit-il, ne maudis point ta gloire,
Pardonne à tes destins les pleurs que tu répands !
Qu'importe que l'Espagne insulte à ta mémoire !
Dieu doit-il le bonheur à ceux qu'il fait si grands ?

« Regarde ! il t'a permis de finir son ouvrage,
De faire un jour de plus à sa création,
D'ajouter à son livre une septième page,
De clore la Genèse et d'y graver ton nom.

« Cinq mille ans égaré sur la mer inconnue,
Un continent manquait au monde inachevé,
Des célestes travaux belle moitié perdue ;
Dieu seul le connaissait... et toi tu l'as trouvé !

« Il t'a livré les vents, il t'a soumis les ondes,
Ton drapeau s'est levé sur un autre univers ;
Tes succès pour théâtre ont désormais deux mondes,
Et tu pourrais encor me reprocher tes fers !

« Ignores-tu, Colomb, que la gloire s'expie,
Que tout ce qui fut grand pleura d'avoir porté,
Sur ce frêle roseau qu'on appelle la vie,
Le redoutable poids de l'immortalité ?

« Ta gloire dans les fers ne peut être enchaînée,
Les murs de ta prison n'en sont point le tombeau,
Mais l'autel douloureux où de ta destinée
Le malheur sur ton front doit imprimer le sceau.

« Laisse au héros d'un jour goûter sans espérance
Les vulgaires plaisirs dont il se trouve épris.
Dieu qui fait les grands cœurs en est la récom- [pense ;
Ce monde, trop petit, n'en peut être le prix.

Non, l'avenir n'est point à ce mortel paisible
Qu'un doux repos caresse et retient dans ses bras !
L'aigle défie encor la tempête terrible,
Quand il entre au soleil ravi de ses combats.

« Souffre donc, c'est ton sort ; ici-bas étrangère,
Sous la main du malheur ta gloire doit grandir ;
Souffre, on arrive au ciel en montant au Calvaire,
Et l'on y semble un Dieu, quand on sait y mourir !...

« Un jour avec transport tu verras ce rivage,
Accablé comme toi d'une immense douleur,
Sur les débris sanglants d'un horrible esclavage,
Trouver de grands destins et sourire au bonheur.

« Un jour la liberté vengera ta mémoire,
Et ton nom par l'Espagne en vain déshérité ;
Un jour ce monde heureux pleurera quand l'his- [toire
Lui dira quel tourment son bonheur t'a coûté. »

Il dit... et soulagé de ses cruelles peines,
Colomb, prêt à courir vers des peuples nouveaux,

Sans murmure attendit, grand jusque dans les [chaînes,
Le remords de l'Espagne et celui des bourreaux.

Il ne put cependant détacher de sa vie
Le souvenir amer qui mit sa gloire en deuil ;
Et son ombre en courroux montre encore à l'envie
Les fers qu'elle a gardés avec elle au cercueil.

L'abbé Louis-Anne Dubreuil.

SAINTE COLOMBE.

LÉGENDE.

Les Bollandistes, dans leur savant ouvrage, mentionnent deux vierges martyres du nom de *Colombe*. L'une vécut à Sens, au milieu du IIIe siècle, l'autre à Cordoue, en 853. Une tradition populaire, conservée dans la mémoire des habitants de nos montagnes (du Jura), et le nom de sainte Colombe, que porte encore l'un des quatorze villages qui couronnent la plaine de la Chaux-d'Alie, à l'extrémité de laquelle se dresse la grosse tour de Pontarlier, prouvent incontestablement qu'une troisième sainte du même nom a vécu dans nos contrées.

Voici cette tradition, telle que je l'ai entendu raconter par un vieux montagnard, dans la bouche duquel elle avait un parfum de naïveté que j'aurais voulu pouvoir lui conserver dans ces vers.

Descends, descends du ciel, à ma voix qui t'im- [plore,
Timide et chaste muse, amante du passé !
Voici l'heure, minuit !... Oh ! jusques à l'aurore,
De ton souffle divin viens embraser encore
Mon front, hélas ! par toi trop longtemps délaissé.

D'une sainte aujourd'hui je veux conter l'histoire;
Je veux redire à tous sa vertu, sa pudeur :
Que mon vers plus coulant soit digne de sa gloire,
Et comme un pur encens offert à sa mémoire,
Que naïf et sans art il m'échappe du cœur.

C'était au temps où, dans la Séquanie,
Deux grands martyrs, Ferréol et Ferjeux,
Semaient à flots la parole bénie ;
Où Besançon, par la foi rajeunie,
Venait au Christ d'immoler ses faux dieux.

Seul rejeton d'une pauvre famille
Dont elle était l'espérance et l'appui,
Vivait alors au hameau de Brégille,
Colombe,... chaste et douce jeune fille,
Trésor que Dieu semblait marquer pour lui.

Comme à seize ans on doit l'être au village,
Elle était simple et digne de son nom ;
Calmes et purs les traits de son visage
D'un noble cœur étaient la noble image;
Grâce et beauté l'avaient mise en renom.

Aussi bientôt, tant elle est séduisante,
Valérius en est-il enflammé ;
Valérius, Romain à l'âme ardente,
Qui devant elle, un matin, se présente,
Lui dit : « Je t'aime et voudrais être aimé !

Accepte les trésors que t'offre ma tendresse,
Viens, sois dans mon palais souveraine maîtresse;
T'adorer à jamais pour moi sera si doux !
De ce culte nouveau dont ton esprit s'occupe
Laisse-là les rigueurs ; c'est trop en être dupe...
L'amour, parmi les dieux, est le premier de tous ! »

Ces mots sortis d'une bouche païenne
Ont alarmé la naïve chrétienne :
« Jésus, dit-elle, ô mon Dieu, sauve-moi !
Puisqu'en mon cœur a germé ta parole,
Puisque toujours tu fus ma seule idole,
Je veux, ô Christ ! n'appartenir qu'à toi. »

Le Dieu du faible accueillit sa prière ;
Mais le Romain qu'enflamme la colère
Par Jupiter jura de se venger.
Le lendemain, la pauvre jeune fille,
On l'arrachait du sein de sa famille ;
Pour la punir, on allait l'outrager.

De vils soldats la mènent au prétoire ;
Là, Claudius, de terrible mémoire,
Monstre gorgé du sang de nos aïeux (1),
Sur ses refus la raille et l'injurie :
Colombe alors, comme une fleur flétrie,
S'incline,... pleure, et se cache les yeux.

« Au culte de l'Amour nous l'avons destinée,
Dit l'infâme Romain, avec emportement ;
Qu'au temple de Vénus elle soit entraînée,
Et là, qu'aux yeux de tous tombe son vêtement. »

L'ordre est exécuté. — La vierge demi-morte
Déjà du lieu fatal a dû franchir la porte ;
D'une froide sueur son visage est mouillé ;
En vain elle résiste, elle implore, supplie...
Sous une main de fer qui l'étreint et la plie,
De ses derniers atours son corps est dépouillé.

Mais Dieu, du haut du ciel, Dieu l'avait entendue ;
Sur cette noble enfant il abaisse la vue :
O miracle !... Voilà que soudain déliés,
Ses cheveux à flots d'or et baignés de ses larmes,
Pour sauver sa pudeur, pour dérober ses charmes,
Grandissant tout à coup, l'enlacent jusqu'aux [pieds (2).

Valérius alors devient plus téméraire ;
Cet obstacle nouveau l'irrite et l'exaspère ;
Sur ce voile céleste il veut porter la main :

(1) Claudius était préfet romain dans la Gaule séquanaise. C'est par son ordre qu'en l'an 214, Ferréol et Ferjeux furent décapités à Besançon.

(2) Un des membres de l'Académie de Besançon se rappelle avoir vu, dans son enfance, chez son père, qui en avait hérité de Mlle d'Argilly, habitant Pontarlier, un plateau de chêne sur lequel était sculptée en relief et avec beaucoup d'art la scène que retracent ces vers. La jeune fille y était représentée au milieu de la foule et se voilant de ses cheveux, devenus son seul vêtement.
(*Note de l'auteur.*)

Le trouble dans les yeux, le blasphème à la bouche,
Vers Colombe il s'élance .... Au moment qu'il la [touche,
Comme frappé de foudre, il tombe mort soudain.

Tout s'enfuit d'épouvante,—et la vierge chrétienne,
A travers la cité, sans que nul la retienne,
Va dire à son vieux père un éternel adieu.
Là, d'un voile grossier, d'une robe de bure,
Ses membres délicats se font une parure
Austère vêtement des servantes de Dieu.

Puis, donnant une larme à ses jeunes compagnes,
Elle prend le sentier de nos hautes montagnes;
Elle y vient aux forêts demander un abri,
Un abri pour prier, pour y vivre d'extase,
Pour y savourer mieux cet amour qui l'embrase,
Et que vient d'accepter l'Epoux qu'elle a choisi.

Non loin de Pontarlier, dans la plaine stérile
Que baigne le Drugeon de son onde tranquille,
Colombe en un rocher se choisit un réduit.
Elle y vécut longtemps. — Le peu de nourriture
Qui devait soutenir si frêle créature,
Un ange à ses côtés l'apportait chaque nuit.

La mort la respectait.—Mais un soir son bon ange
Joyeuse l'emporta dans la sainte phalange,
Où l'attendaient ses sœurs, fleurs de virginité :
De ce Dieu qu'ici-bas adorait sa pensée
La voilà maintenant l'immortelle épousée.
Seigneur, elle est à vous, et pour l'éternité !

Son histoire aussitôt du peuple fut connue ;
On avait vu son corps se perdre dans la nue,
Ouvrant sur son passage un sentier lumineux.
De la sainte cellule on fit un oratoire ;
On y vint de si loin, pour bénir sa mémoire,
Qu'un village bientôt se groupa dans ces lieux.

Oh ! puisqu'il a gardé ton nom, sainte Colombe,
Que d'en haut, chaque jour, ton doux regard y [tombe,
. . . . . .
Comme autrefois sur toi le regard du Seigneur ;
De ses vierges toujours protége l'innocence ;
Fais fleurir en leurs cœurs sous ta douce influence,
Cette rose du ciel que l'on nomme Pudeur.

Auguste Demesmay.

LA COMMUNION.

(Trad. de l'*Imitation de Jésus-Christ.*)

« Vous tous, dont la fatigue épuise le courage,
Venez, dit le Seigneur, que ma main vous soulage. »

« Ma chair, voilà le pain dont je veux vous nourrir;
C'est le salut du monde : à tous je viens l'offrir. »

« Prenez, mangez : ceci, c'est mon corps véritable,
Livré pour racheter une race coupable. »

« Ayez, faisant ceci, mon souvenir présent.
Ceux qui mangent ma chair et qui boivent mon sang,
Ont en moi leur demeure ; en eux je l'ai choisie.
Ma parole divine est tout esprit et vie. »

1. Ce sont là vos accents, ô Jésus, ô mon Dieu,

Dictés en divers temps, écrits en divers lieu.
Qu'importe ? en sont-ils moins prononcés par vous-
En respirent-ils moins la vérité suprême ? [même?
Avec reconnaissance, avec fidélité
Je dois les recueillir tous de votre bonté.

Ils sont vôtres : c'est là, Seigneur, votre langage.
Ils sont miens : du salut ils m'assurent le gage.

Je les reçois de vous avec empressement,
Et les garde en mon cœur gravés profondément.

Ces accents où respire une vive tendresse
Ravissent, il est vrai, mon âme d'allégresse,
Mais un secret effroi vient troubler mes transports ;
Ma conscience impure y mêle ses remords,
Et sans cesse à mes yeux rappelant mes misères,
Me défend d'approcher du plus grand des mystères.

Votre voix qui m'invite a de puissants attraits ;
Mais je reste écrasé du poids de mes forfaits.

2. Vous voulez que vers vous j'aille avec confiance
Pour prendre part aux biens que votre amour [dispense,
Et vous m'offrez le pain de l'immortalité,
Si je veux, glorieux, vivre en l'éternité.

Vous tous dont la fatigue épuise le courage,
Venez, avez-vous dit, que ma main vous soulage.

Oh ! que pour le pécheur ce langage est touchant !
Quoi ! vous-même daignez au pauvre, à l'indigent
Réserver une place à votre sainte table !
Vous-même leur offrez votre corps adorable !

Mais qui suis-je, Seigneur, et quel titre ai-je enfin,
Pour oser m'approcher de ce banquet divin ?

L'immensité des cieux dans ses vastes limites
Ne peut vous contenir, Dieu puissant, et vous dites :
Venez à moi !... d'où vient cette tendre bonté,
Tant de condescendance et tant de charité ?

3. Oser aller à vous ! moi qui n'ai conscience
D'aucun bien qui me donne un peu de confiance.

Comment en ma maison vous offrir un séjour,
Vous dont j'ai fatigué le patient amour ?

Des célestes esprits la multitude immense
Prosternée à vos pieds, vous adore en silence ;
Les justes et les saints tremblent saisis d'effroi,
Et vous dites, Seigneur : Venez, venez à moi !

Si vous n'aviez tenu ce langage adorable,
Qui pourrait, ô mon Dieu, le croire véritable ?

Et si vous n'ordonniez d'aller vous recevoir,
Ce bonheur, qui jamais l'oserait concevoir ?

. . . . . .

Ah ! si, pour célébrer cet auguste mystère,
Il n'était qu'un seul prêtre, un seul lieu sur la terre,
Qu'avec empressement au pied des saints autels
On verrait affluer la foule des mortels,
Et quel profond respect tous y feraient paraître
Devant un tel mystère, et devant un tel prêtre ?

Mais il en est plus d'un, et partout de la croix
Le mystère sacré s'accomplit à la fois,

Pour faire d'autant mieux éclater dans le monde
L'amour de Dieu pour l'homme et sa bonté profonde.

Béni soit votre nom, ô Jésus, mon Sauveur,
O du troupeau choisi vous l'éternel pasteur,
Qui, nous voyant traîner notre exil sur la terre,
A l'homme fatigué du poids de sa misère
Donnez pour le nourrir votre corps, votre sang,
Qui même à ce banquet l'invitez en disant :
Vous tous dont la fatigue épuise le courage,
Vous qui souffrez, venez, que ma main vous soulage !

Victor Edan.

LA PREMIERE COMMUNION.

Où vont de ces enfants les flots religieux ?
Un éclat doux et pur anime leur visage,
Pareil au rayon gracieux
Dont brille un matin sans nuage ;
Leur front qui réfléchit la candeur de leur âge,
Vers la terre penché, semble rêver les cieux.
Pour eux s'accomplit le mystère
Où, quand de sa raison le premier jour a lui,
L'homme nourri du Dieu qui s'immola pour lui,
Achève du Chrétien le sacré caractère,
Et dans le ciel cherche l'appui
Qu'il ne trouva pas sur la terre.

L'un par l'autre embellis, deux sexes différents,
Convives séparés, s'étendent sur deux rangs,
Pour le commun banquet recueillis en silence.
Vers le Juge équitable et le Père indulgent,
Qui les pèsera tous dans la même balance,
S'élèvent, confondus, les vœux de l'opulence
Et l'hommage de l'indigent.

L'orgueil n'est pas où la prière habite ;
Dieu ne mesure pas le pardon au bonheur :
L'égalité, sur la terre proscrite,
Vient se réfugier aux autels du Seigneur.

L'art pour eux ornant la nature,
Sous une main amie, arrangea simplement
Le fin tissu de laine, ou la gaze, ou la bure.
Leur âme aussi dans ce moment
Va revêtir sa plus riche parure.

De leurs mères, près d'eux, fières de se ranger,
Je vois les yeux briller sous un voile de larmes.
Pour instruire l'objet de leurs tendres alarmes,
Leur zèle seconda les soins de l'étranger (1).
Donné par le pasteur le précepte sévère
Toujours des lèvres d'une mère
Tomba plus doux et plus léger.

L'amour les inspira, l'amour les récompense :
A ce regard humide, à ce front triomphant,
On dirait que le Dieu qui bénit leur enfant,
Une seconde fois lui donne l'existence.

Oui, pour eux dans le ciel un jour nouveau commence :
Tendres mères ! par vous formés dès le berceau,
Ils ont du lourd péché secoué le fardeau ;
Au saint Médiateur qui transmet la clémence,
Leur cœur naïf s'est révélé.
Rajeuni par la pénitence,
Du Dieu qui le réclame il attend la présence,
Léger comme l'encens, dans les airs exhalé,
Pur comme ce lin blanc, symbole d'innocence,
Dont le front virginal en ce jour s'est voilé.

Ils ont ravi sa proie à l'esprit de l'abîme ;
Tout son pouvoir en eux vient de s'anéantir.
Avant de connaître le crime,
Ils connaissent le repentir.

A nos tristes erreurs leur jeune âme étrangère,
Par le remords consolateur,
Brûle de racheter l'omission légère ;
Sur les ailes de la prière,
Timide, elle s'élève au divin Rédempteur.
Priez, simples enfants, priez, pleins d'espérance ;
Redoublez de vos vœux l'innocente ferveur ;
Priez, car nul parfum n'est plus doux au Sauveur
Que la prière de l'enfance.

Voyez-les à genoux et le front prosterné,
Dérouler dans leurs doigts les grains du long rosaire ;
Ou, sans que leur regard, du livre salutaire,
Un seul moment soit détourné,
Murmurer lentement la page,
De la foi pieux aliment,
Où se trouve, dans chaque hommage,
Exprimé chaque sentiment.

L'encens fume, l'airain s'agite,
Le flambeau consacré rayonne dans leurs mains,
L'hymne religieux a rempli les lieux saints ;
De leurs avides cœurs l'ardente soif s'irrite ;
Ils marchent vers l'autel, ils marchent... de leurs seins
Le battement se précipite.

Avant de les admettre au mystique festin,
Le pasteur, l'œil humide et la voix attendrie,
Déroule à leurs regards leur sublime destin ;
Pour prix d'un peu d'amour, à l'horizon lointain
Montre l'éternelle patrie.
De leur âme docile hôte mystérieux,
Le Seigneur les remplit, les presse, les domine,
En sanglots étouffés soulève leur poitrine,
Prolonge à flots brûlants leurs pleurs délicieux.

Tremblez, enfants ! le temple a repris son silence ;
Le prêtre a remonté les marches de l'autel ;
Il prie, il tient en main le calice immortel :
Déjà sa bouche recommence
Les mots sacrés que suit le banquet solennel ;

(1) Ce mot, amené-là par la rime, est au moins très-impropre. Des hommes, chargés par état de donner à nos enfants l'enseignement intellectuel et l'instruction religieuse, c'est-à-dire de les créer, en quelque sorte, une seconde fois, en leur ouvrant la vie de l'intelligence et la vie de l'âme, ne peuvent être désignés sous le nom d'*étrangers* : la mission de répandre ce double enseignement est si haute que celui qui l'a reçue mérite d'être appelé un second père.

Il approche, tremblez... Mais non : de la victime
Le sang réparateur dans vos seins a germé ;
L'ange du mal a fui, le ciel s'ouvre, l'abîme
Sous vos pas vainqueurs s'est fermé ;
Sur vous, du Rédempteur le sceau divin s'imprime :
Le sacrifice est consommé.

Mais, une voix se fait entendre : [gneur.
Ecoutons :... c'est le prêtre, il rend grâce au Sei-
Son accent est plus doux, sa parole est plus tendre ;
Il est aussi plus de bonheur
Dans les larmes qu'il fait répandre.

Oh ! puissent à jamais ces pleurs,
Dont leur paupière est arrosée,
Comme la fertile rosée,
Qui nourrit le germe des fleurs,
Féconder la semence en leurs cœurs déposée !

Hélas ! bientôt ils sécheront,
Nul vestige profond ne s'imprime à leur âge ;
Des pensers fugitifs l'impression volage
Vient effleurer leur âme et glisse sur leur front.
Peut-être de la voix du Chrétien et du sage
Les sons lointains s'affaibliront,
Trop pareils à l'airain sonore,
Dont le dernier frémissement
Dans le temple prolonge encore
Un sourd et vain gémissement.

L'aurore en vain, pour eux, se lève
Sur un horizon libre et pur :
Le jour commencé dans l'azur,
Souvent dans les brouillards s'achève ;
Souvent le limpide ruisseau,
Qui réfléchit le ciel, en sortant de sa source,
Corrompt au milieu de sa course
Le frais cristal de son berceau.

Déjà des passions j'entends gronder l'orage,
Je vois des faux plaisirs s'étendre le réseau,
De leurs rêves charmants la passagère image
Pâlit, s'efface et meurt dans un songe nouveau.
Que dis-je ? ah ! si jamais le souffle impur du vice
Ternit cette âme neuve où Dieu fait son séjour,
Enfants, vous reviendrez à ce divin calice,
Où l'on boit l'innocence, et la vie, et l'amour.

Oui, j'en crois vos serments, vos souvenirs ; à peine
De l'ennemi fatal au genre humain
Vous sentirez la froide haleine,
Vos pas de cet autel reprendront le chemin ;
Ainsi l'oiseau que le printemps ramène,
Quand loin de nos climats s'envolent les zéphyrs,
Quand du précoce hiver déjà le souffle arrive,
D'une aile prompte a regagné la rive
Qui fut témoin de ses premiers plaisirs.

Cette nef, où jamais le désir ne se lasse,
Cet autel, où les cœurs ne tarissent jamais,
Cette chaire, où la voix du ministre de paix
Sur le front pénitent fait descendre la grâce,
Ces bancs où du péché la souillure s'efface,
Cette pierre, où l'airain fait tomber vos genoux,

De vos jeunes ardeurs tout vous rendra la trace ;
Là, dans l'air embaumé, vous retrouverez tous,
Et vos regrets si purs, et votre espoir si doux,
Et vos brûlants soupirs et vos pieuses larmes,
Et de l'amour divin les ineffables charmes,
Et vos mères priant pour vous.

A. Gaulmier.

COMMUNION DES ENFANTS.

(Hymne.)

CHOEUR.

Allons vers le Seigneur, ô mes jeunes compagnes !
Déjà brille à nos yeux l'aube du jour sans fin ;
Comme au soleil terrestre une fleur des montagnes,
Notre âme, en s'élevant, s'ouvre au soleil divin.

I.

Ici, mes sœurs, toutes petites,
On nous présenta sur l'autel,
Tendres lis, sous les eaux bénites,
Marqués pour les jardins du ciel.
Aujourd'hui, dans notre sein même,
Brûlant d'espoir et de ferveur,
Nous venons, pour second baptême,
Recevoir le sang du Sauveur.

CHOEUR.

Allons vers le Seigneur, ô mes jeunes compagnes !
Déjà brille à nos yeux l'aube du jour sans fin ;
Comme au soleil terrestre une fleur des montagnes,
Notre âme, en s'élevant, s'ouvre au soleil divin.

II.

Nos mères, dont l'amour éclate,
Nous guident vers le Roi des rois,
Plaignant celle qui, sous Pilate,
Suivit son fils jusqu'à la croix.
Nos premiers cris, nos corps si frêles,
Furent bercés sur leurs genoux ;
Prions, mes sœurs, prions pour elles...
Elles ont tant prié pour nous !

CHOEUR.

Allons vers le Seigneur, ô mes jeunes compagnes !
Déjà brille à nos yeux l'aube du jour sans fin ;
Comme au soleil terrestre une fleur des montagnes,
Notre âme, en s'élevant, s'ouvre au soleil divin.

III.

Et toi, le plus aimé des anges,
Qui, dans nos berceaux nous défends,
Sous nos voiles, comme en nos langes,
Garde et rassure tes enfants ;
Et, vers le monde qui s'apprête,
Quand notre aile prendra l'essor,
Autour de nos robes de fête
Promets-nous de veiller encor !

CHOEUR.

Allons vers le Seigneur, ô mes jeunes compagnes !
Déjà brille à nos yeux l'aube du jour sans fin ;
Comme au soleil terrestre une fleur des montagnes,
Notre âme, en s'élevant, s'ouvre au soleil divin.

Emile Deschamps.

COMPARAISON.

Voyez le papillon sur son aile incertaine
S'élancer, curieux, vers la lampe lointaine
Dont il veut à tout prix pénétrer le secret,
Rôder, tourbillonner dans son vol indiscret,
S'éloigner, revenir vers la lueur flottante
Dont le magique éclat l'ensorcelle et le tente.
Il s'est brûlé d'une aile, il vole à peine encor,
Et toujours il veut voir cette colonne d'or.
Dix fois le feu vengeur punira sa folie,
Dix fois il reviendra.... Mais la cire amollie
Retient enfin ses pieds... Voilà le dernier heurt :
C'est fait, le papillon se débat, tombe et meurt.

Mortels, c'est votre image : une fougue adultère
Ainsi vous fait chercher les faux biens de la terre.
On vous parle de Dieu, d'enfer, d'éternité,
Vous n'en courez pas moins après la vanité.
Projets anéantis, douleurs, morts, infortunes,
Tout vous parle, vous crie, et ces voix importunes,
Dans vos cœurs aveuglés par un instinct sans [mors
N'éveillent ni soucis, ni craintes, ni remords.
L'heure vient..... Entraînés par vos désirs avides
Vous arrivez au terme, essoufflés, les mains vides...
Alors le voile tombe... et l'âme apparaît !
Chose étrange ! à vos pieds le mal se préparait !
Vous fouliez, chancelants, la terre crevassée...
Et vous êtes surpris ! Et votre âme glacée
Sortant avec effort de son sommeil de fer,
Ne peut se réveiller qu'aux lueurs de l'enfer !

L'abbé A. Devoille.

LA CONCEPTION.

ODE.

Voici le jour promis par ton divin prophète ;
Israël, Israël, prends tes habits de fête,
Lève ton front reconnaissant ;
Unis tes saints transports aux chœurs sacrés des [anges ;
Que la terre et le ciel confondent leurs louanges :
Le Verbe du Très-Haut descend !...

I.

Seigneur ! où va-t-il donc descendre ?
Dans quel temple ? sur quel autel ?
Où faut-il que nous allions rendre
Notre hommage au Verbe immortel ?
Révèle-nous dans quelle enceinte
Nous devons bénir l'arche sainte
De ton alliance avec nous...
Le sein virginal d'une femme ;
Voilà le temple qu'il réclame ;
Voilà l'autel... prosternez vous !

« David ! c'est moi qui te le jure,
Ecoute et crois, dit le Seigneur ;
Voici que l'humble créature
Conçoit son propre Créateur !
Voici que l'esclave affranchie
A son Sauveur donne la vie,

Et, de son pied victorieux,
Ecrasant du serpent la tête,
Arrache aux enfers leur conquête...
Paix à la terre et gloire aux cieux ! »

Quelle est donc cette Eve nouvelle
Qui vient de sa coupable sœur
Racheter la faute, et, pour elle,
Se dévouer à la douleur ?
Quelle est l'esclave glorieuse
Qui foule aux pieds, victorieuse,
La tête impure du dragon ?
Quelle est donc cette femme forte
Qui des enfers brise la porte ?
D'où vient-elle ? quel est son nom ?

II.

Son nom ?... Avec amour l'univers le prononce ;
Le ciel en s'inclinant à la terre l'annonce ;
C'est le nom le plus grand après celui de Dieu ;
Jusqu'au fond de l'abîme il porte l'espérance,
Et, quand les séraphins exaltent sa puissance,
C'est en voilant leur front de leurs ailes de feu.

C'est lui qui fait, aux jours d'orage,
Tomber le noir courroux des flots ;
C'est lui qui sauve du naufrage
Et la nef et les matelots.
Lorsque, dans sa juste colère,
Dieu se lève et de son tonnerre
Arme soudain son bras vengeur,
C'est lui qui détourne la foudre,
Dont les coups réduiraient en poudre
Le front endurci du pécheur.

C'est lui que la mère éplorée
Invoque à l'heure où le cercueil
S'ouvre pour l'enfant adorée
Qui fait sa joie et son orgueil ;
Aux jours d'abandon et d'épreuve,
C'est lui qui console la veuve,
C'est lui que l'orphelin bénit ;
C'est lui que toute larme implore,
C'est lui que toute bouche adore,
Quand naît le jour, quand il finit.

Porte sacrée, arche de vie,
Par toi le ciel nous est rouvert ;
Sois heureuse et fière, ô Marie !
Le Verbe en tes flancs se fait chair ;
Vase élu du Sauveur du monde,
Fleur de David, tige féconde,
Calice de virginité,
Colombe d'amour, sous tes ailes,
Fais-nous, aux voûtes éternelles,
Partager ta félicité !

Voici le jour promis par ton divin prophète ;
Israël, Israël, prends tes habits de fête,
Lève ton front reconnaissant ;
Unis tes saints transports aux chœurs sacrés des [anges ;

Que la terre et le ciel confondent leurs louanges,
Le Verbe du Très-Haut descend !...

Th. Wains-Desfontaines.

LA CONCEPTION DE LA SAINTE VIERGE.

Que des enfants d'Adam rigoureux est le sort !
Leur être est le néant, leur naissance est leur [mort,
Et sitôt qu'à leur corps leur âme est attachée,
Du péché, sans pécher, elle se sent tachée.
Qui peut de ce péché bien faire le tableau ?
Sur l'esprit de tout homme il met un noir bandeau ;
Dans la triste ignorance, en naissant, il le plonge,
Et, pour le vrai, lui fait embrasser le mensonge.
Il allume en son cœur un feu contagieux ;
Pour l'amour qui jadis l'eût porté dans les cieux,
Et qui l'eût fait en paix jouir du bien suprême,
Il y verse un amour qui l'attache à soi-même ;
Qui comme ses objets, est toujours inconstant,
Qui se lasse de tout, et n'est jamais content.
De cette liberté si pure et si puissante,
Qui fut son premier lot et sa gloire naissante,
Ce péché malheureux affaiblit la vigueur,
Sous le mal la captive et la tient en langueur.
Son effet dans le corps n'est pas moins déplorable :
Il le rend de l'esprit l'ennemi redoutable ;
D'immortel qu'il était, par un contraire sort
Il le fait devenir esclave de la mort.
Enfin de tous les maux qui désolent le monde,
Ce péché malheureux est la source féconde.
Et qui croirait, Chrétiens, d'un si honteux [péché
Que le cœur de Marie, en naissant, fût taché ?
Que celle que le Verbe a prise pour sa Mère
Aurait du Dieu du ciel mérité la colère,
Du démon, pour un temps, aurait porté les fers,
Et sous ce joug honteux hérité les enfers ?
La tache de la Mère en sa naissance impure,
N'est-elle pas au Fils une mortelle injure ?
Et ce ruisseau si pur peut-il, avec raison,
Sortir d'une fontaine où coula le poison !
Le fameux précurseur dont la voix éclatante
Annonça sa venue à la terre ignorante,
En fut purifié, quand le flambeau des mois
Arrondissait son front pour la sixième fois.
Et celle dont son maître, en naissant, prit la vie,
Même pour un moment y serait asservie ?
Marie est le jardin fermé de toutes parts
Où ne peuvent entrer ni serpents ni lézards,
Marie est la fontaine, et fontaine scellée,
Qui de mortels venins ne fut jamais souillée ;
Marie est le beau lis, dont la sainte blancheur
N'a jamais vu ternir sa vivante fraîcheur ;
Marie est la colombe et sans fiel et sans tache,
En qui nulle laideur, nul défaut ne se cache ;
Marie est l'arche sainte, où le Dieu de la loi
Repose par l'amour, l'espérance et la foi,
Où sa divine voix rend ses divins oracles ;
Enfin c'est un miracle au-dessus des miracles.

Antoine Godeau.

LES CONFERENCES DE SAINT VINCENT DE PAUL.

Aux patriarches saints et bénis dans leur race
Dieu jusqu'aux derniers jours suscite des enfants :
Toujours, prévenus de sa grâce,
Leurs rejetons s'élèvent triomphants !
Ainsi Vincent de Paul : contemplez-les ensemble,
Conférer des besoins de tant de malheureux,
Et pour les secourir se concerter entre eux,
Ces hommes que son nom rassemble.
De ce père immortel en eux revit l'esprit ;
Avec les dons que leur main sait répandre,
Sur le cœur desséché leurs accents font descendre
Ce baume de la foi qui ranime et guérit.
De tous les rangs venus et de tout âge,
Ils portent noblement leur beau titre chrétien,
Et recueillent partout, ainsi qu'un héritage,
Le soin d'aimer le pauvre et de faire le bien !
Et, longtemps avant eux, déjà des sœurs aînées
Couvrirent l'univers d'un réseau de bienfaits :
Mais sur leurs têtes inclinées
De nos malheurs grandis surabondait le faix ;
Des péchés de la terre au ciel montait le fleuve,
Le torrent des douleurs grondait à son côté :
Et Dieu nous ménagea pour compenser l'épreuve
Ces frères de la charité.

Le comte de Gout d'Albret.

LA CONFESSION.

Du triste poids qui vous accable
Il faut, pécheur, vous délivrer,
La grâce est un bien désirable,
Il est temps de la recouvrer.
Qu'un vrai repentir vous anime,
Courez au sacré tribunal.
Quiconque s'endort dans le crime
Peut avoir un réveil fatal.

En vain, devant le Roi suprême
Poussez-vous de profonds soupirs,
En vain au dedans de vous-même
Formez-vous de pieux désirs;
Si, pour déclarer votre offense,
Vous ne faites un saint effort,
Hélas ! votre seule indolence
Vous tient dans un état de mort.

Un conducteur sage et fidèle
Sur vos devoirs vous instruira ;
A sa voix votre ardeur nouvelle
De plus en plus s'enflammera.
Par un moyen prompt, efficace,
Il vous guérira de vos maux :
Sur vous Dieu répandra sa grâce,
Vous jouirez d'un doux repos.

Mais, pour recouvrer la justice,
Pécheur, il faut vous préparer;
Connaissez bien votre malice,
Afin de la bien déclarer :
Sondez de votre conscience

Tous les plis et tous les détours ;
Pour en avoir la connaissance,
A l'Esprit-Saint ayez recours.

Pensez à l'injure infinie
Que le péché fait au Seigneur,
Et que votre âme s'humilie,
Que d'elle-même elle ait horreur.
Cette âme si longtemps rebelle
Mérite d'éternels tourments ;
Sur sa conduite criminelle
Livrez-vous aux gémissements.

Mais dans cette douleur amère
Qui doit toute autre surpasser,
Aux vices qui surent vous plaire
Pour toujours il faut renoncer :
Aimez Dieu, source de justice,
Il le faut pour un vrai retour.
Peut-on jamais sortir du vice,
Si pour Dieu l'on n'a point d'amour ?

Selon la grandeur de l'offense
Il faut satisfaire au Seigneur ;
D'une sévère pénitence
Ne redoutez point la rigueur ;
Sans consulter votre mollesse
N'hésitez pas à vous punir,
Et surtout contre la faiblesse
Apprenez à vous prémunir.

En réparant l'indigne outrage
Par vous fait au Dieu souverain,
Réparez aussi le dommage
Qu'a souffert de vous le prochain :
A l'abstinence, à la prière,
Joignez l'amour des ennemis ;
Rendez encore à votre frère
Et l'honneur et les biens ravis.

Si Dieu, favorable à vos larmes,
Daigne enfin vous rendre la paix,
Ce bien si grand, si plein de charmes,
Ah ! conservez-le pour jamais !
Eloignez tout désir contraire
Aux lois de votre Créateur,
Que le seul désir de lui plaire
Fixe pour toujours votre cœur.

(*Anonyme.*)

LA CONFESSION.

Voilà le tribunal où siége le Dieu juste.
Vous faites bien de fuir ce tribunal auguste,
Pécheurs, éloignez-vous à jamais, sans retour.
Fuyez : car vous seriez jugés par la clémence ;
Vous seriez, en entrant, reçus par l'espérance ;
Vous seriez, en sortant, reconduits par l'amour !

Je suis pécheur aussi ; mais j'aurai plus d'audace.
J'ose aller au Sauveur dont la voix me menace
De me rendre innocent et pur comme jadis.
Ce tribunal terrible est mon lieu de refuge ;
J'ose aller affronter l'œil attendri du juge
Auquel je dis : Mon père ; et qui me dit : Mon fils !

J'ose aller en secret, et seul avec ma honte,
Empêcher qu'au grand jour un Dieu ne la raconte ;
Je cherche le remède au mal dont j'ai gémi.
Je mets les armes bas aux pieds du Dieu qui
[m'aime ;
J'ose suivre mon cœur, en allant de moi-même,
Au lieu d'un ennemi lui donner un ami !

S'il me faut pour cela de la force, il m'assiste.
Le courage me vient quand je vois mon front triste
A chaque mot de moi s'éclaircir par degrés.
Je ne puis plus alors m'arrêter comme un lâche,
Et je vais jusqu'au bout de cette douce tâche
Qui rend si bien la joie à ses traits adorés.

La joie à mon Sauveur et la joie à mon âme !
Cesser de s'infliger, à soi, son propre blâme,
A soi ce mépris sûr, le plus cuisant affront ;
Après avoir subi le joug, porté la chaîne,
Vers le ciel, sans que rien les flétrisse ou les gêne,
Lever, libres, ses mains, dresser, libre, son front ;

Dire au passé cruel qui nous poursuit sans trêve :
Tu n'es plus mon passé ; va-t-en, tu n'es qu'un
[rêve !
Au Dieu de vérité le faire dire aussi,
Reprendre de sa vie une part qu'on déchire :
Voilà ce que souvent en vain l'homme désire ;
Ce qu'il ne peut ailleurs, et ce qu'il fait ici !

Les pécheurs font la loi. Dieu sait tout ; il oublie ;
Ce qu'on a délié sur terre, il le délie.
Un homme a murmuré : Mon fils, allez en paix !
Paix du juste que Dieu met aux ordres du prêtre,
Comme alors le pécheur apprend à te connaître,
Comme il se sent alors pardonné pour jamais !

Grâce que l'offensé nous offre à chaque offense !
Tribunal dont absoudre est la seule sentence !
Pardons, que j'ai goûtés, que j'ai trouvés si doux !
Puisque, pour mon malheur, trop souvent, dans
[la voie
Où je devrais courir, je tombe, pour ma joie
Je veux me relever et retourner vers vous !

Mais, un jour, à vos pieds je ne pourrai me rendre,
O juge, sur ma couche il faudra vous attendre :
Pour la dernière fois montrez-vous paternel !
Venez vous incliner sur mon lit d'agonie ;
Accourez, portez-moi la sentence bénie,
Alors qu'*Allez en paix* veut dire : Allez au ciel !

Octave Ducros (de Sixt).

LE CONFESSIONNAL.

Refuge du pécheur, pieux et saint asile,
D'où jamais ne s'exhale un regret inutile,
Dans ton enceinte obscure entre la vérité,
Ton étroite limite atteint l'éternité ;
Toi seul fais découler, dans un tranquille espace,
Des sources de la foi le torrent de la grâce ;
Et ton nuage épais dérobe à tous les yeux
Le tombeau du péché que referment les cieux.
Ici le criminel se dépouille du crime,

Et l'orgueil qui s'immole est la seule victime.
Ici tout est divin, tout est mystérieux,
Même l'abaissement est grand et glorieux !
Le mortel qui régit ce tribunal auguste
Y revêt le pécheur de la robe du juste,
Et du temple secret, par lui seul fréquenté,
Semble être le pontife et la divinité.
Son aspect consolant allége la souffrance ;
Son céleste regard éveille l'espérance ;
Toujours près de l'autel, solitaire, il attend
Les remords du chrétien, les pleurs du pénitent.
Viens, pécheur !.... ne crains pas, dévoilant ta [faiblesse,
Que d'un reproche amer il t'afflige ou te blesse :
Semblable à l'Homme-Dieu, sa constante douceur
Dans le plus noir forfait ne sent que ton malheur ;
Contraint d'examiner la faute qu'il pardonne,
Sa pudeur, en secret, d'un voile t'environne.
Ici l'esprit ignore et le cœur seul entend :
L'oreille inattentive oublie en écoutant ;
C'est l'occulte entretien d'une âme avec une âme :
L'une offre le salut et l'autre le réclame.
Mais celle du pécheur, dans son recueillement,
Semble assister d'avance au dernier jugement.

O de l'humilité merveilleuse puissance
Qui du sein du péché fais jaillir l'innocence !
Oh ! d'un faible mortel quel immense pouvoir !
(Celui qui le donna put seul le concevoir.)
Un prêtre du Seigneur enchaîne le tonnerre ;
Entre le ciel et l'homme il termine la guerre ;
Arbitre souverain, son arrêt solennel
Casse un premier arrêt rendu par l'Eternel.
Le Sauveur lui transmet sa clémence suprême :
Le péché qu'il délie est absous par Dieu même ;
Au signe de la croix, que sa main a tracé,
Du registre des cieux le crime est effacé.

Qui dira les bienfaits de ce saint ministère,
Et le repos qu'un prêtre affermit sur la terre ?
Ces enfants égarés que leur père a bénis ;
Dans leurs chastes amours des époux réunis ;
Une fille rendue à l'austère sagesse ;
Ce jeune homme abjurant sa coupable tendresse ;
Le triste débiteur qui revoit la clarté ;
Par le riche indolent le pauvre visité ;
Le bien qu'on restitue et les dons qu'on accorde ;
Les cachots dépeuplés par la miséricorde ;
Cet avare, épuisant son antique trésor,
Qui court au malheureux distribuer son or ;
Ces mortels dégagés des entraves du vice ;
Un criminel sans crainte à l'aspect du supplice ;
Le chrétien qui, du ciel découvrant la lueur,
Aspire, au lit de mort, le suprême bonheur ;
Tout montre, en révélant sa sagesse profonde,
Que la Religion tient le sceptre du monde.

Mme de Céré-Bardé.

CONFIANCE CHRETIENNE.

Qu'on ne m'accuse point de redouter la mort :
La terreur qu'elle inspire est juste et naturelle.

Contre ce monstre affreux il n'est rien d'assez fort,
Et le Sauveur du monde a tremblé devant elle.

Seigneur, en ce moment qui doit borner mes [jours,
Que deviendrai-je, hélas ! si tu ne me secours ?
Dissipe les frayeurs qui naissent de mes crimes ;
Permets-moi de prétendre à la gloire des cieux,
Et la mort qui m'appelle au rang de ses victimes,
Tout horrible qu'elle est, sera belle à mes yeux.

La vie est un grand bien, mais ce bien me tour- [mente :
La vieillesse m'accable, et je crains de guérir.
Oh ! que j'ai de plaisir quand ma faiblesse aug- [mente,
Puisqu'elle m'avertit qu'il est temps de mourir !

Quelque effroi que la mort porte sur son visage,
Je veux, en espérant, montrer que mon courage
N'est pas un ennemi qu'elle puisse ébranler.
Mais que dis-je, ennemi ? je suis amoureux d'elle...
Sans passer dans la tombe on ne saurait aller
A la belle demeure où la foi nous appelle.

François Maynard.

CONFIANCE ET ESPOIR DU CHRETIEN.

Heureuse solitude,
Seule béatitude,
Que votre charme est doux !
De tous les biens du monde,
Dans ma grotte profonde,
Je ne veux plus que vous.

Qu'un vaste empire tombe,
Qu'est-ce au loin, pour ma tombe,
Qu'un vain bruit qui se perd ?
Et les rois qui s'assemblent,
Et leurs sceptres qui tremblent,
Que les joncs du désert ?

Déchu de l'innocence,
Mais, par la pénitence
Encor cher à tes yeux ;
Triomphant par ses armes,
Baptisé dans mes larmes,
J'ai reconquis les cieux.

Souffrant, octogénaire,
Le jour, pour ma paupière,
N'est qu'un brouillard confus ;
Dans l'ombre de mon être
Je cherche à reconnaître
Ce qu'autrefois je fus.

O mon père ! ô mon guide !
Dans cette Thébaïde
Toi qui fixas mes pas,
Voici ma dernière heure.
Fais, mon Dieu, que je meure,
Couvert de ton trépas.

Paul, ton premier ermite
Dans ton sein qu'il habite
Exhala ses cent ans.

Je suis prêt... frappe, immole,
Et qu'enfin je m'envole
Au séjour des vivants.

Ducis.

CONFIANCE DE L'AME CHRETIENNE

QUI EXPOSE SES MISÈRES ET SES NÉCESSITÉS A JÉSUS-CHRIST.

(Trad. de l'*Imitation*.)

I. — Source de tous les biens où nous devons prétendre,
Aimable et doux Sauveur,
Qu'en cet heureux moment je souhaite de prendre
Avec pleine ferveur ;
De toutes mes langueurs, de toutes mes faiblesses
Tes yeux sont les témoins ;
Et du plus haut du ciel, d'où tu fais tes largesses,
Tu vois tous mes besoins.

Tu connais mieux que moi tous mes maux, tous mes vices,
Toutes mes passions,
Et n'ignores aucun des plus secrets supplices
De mes tentations.

Le trouble qui m'offusque et le poids qui m'accable
Sont présents devant toi :
Tu vois quelle souillure en mon âme coupable
Imprime un juste effroi.

Je cherche en toi, Seigneur, le souverain remède
De toutes mes douleurs,
Et le consolateur qui me prête son aide
Contre tant de malheurs.

Je parle à qui sait tout, à qui dans mon courage
Voit tout à découvert,
Et peut seul adoucir les fureurs de l'orage
Qui m'entraîne et me perd.

Tu sais quels biens surtout sont les plus nécessaires
A mon cœur abattu,
Et combien dans l'excès de toutes mes misères
Je suis pauvre en vertu.

II. — Je me tiens à tes pieds, chétif, nu, misérable,
J'implore ta pitié,
Et j'attends, quoique indigne, un effort adorable
De ta sainte amitié.

Daigne, daigne repaître un cœur qui te mendie
Un morceau de ton pain,
De ce pain tout céleste et qui seul remédie
Aux rigueurs de sa faim.

Dissipe mes glaçons par cette heureuse flamme
Qu'allume ton amour,
Et sur l'aveuglement qui règne dans mon âme
Répands un nouveau jour.

De la terre pour moi rends les douceurs amères
Quoi qu'on m'y puisse offrir ;
Mêle aux sujets d'ennuis, mêle aux succès contraires
Les plaisirs de souffrir.

Fais qu'en dépit du monde et de ses impostures
Mon esprit ennobli
Regarde avec mépris toutes les créatures,
Ou les traite d'oubli.

Elève tout mon cœur au-dessus du tonnerre,
Fixe-le dans les cieux,
Et ne le laisse plus divaguer sur la terre
Vers ce qui brille aux yeux.

Sois l'unique douceur, sois l'unique avantage
Qui puisse l'arrêter,
Sois seul toute la viande et seul tout le breuvage
Qu'il se plaise à goûter.

Deviens tout son amour, toute son allégresse,
Tout son bien, tout son but,
Deviens toute sa gloire et toute sa tendresse,
Comme tout son salut.

III. — Fais-y naître un beau feu par ta bonté suprême,
Et si bien l'enflammer,
Qu'il l'embrase, consume, et transforme en toi-même,
A force de l'aimer.

Que par cette union avec toi je devienne
Un seul et même esprit,
Et qu'un parfait amour à jamais y soutienne
Ce que tu m'as prescrit.

Ne souffre pas, Seigneur, que de ta sainte table
Où tu m'as invité,
Je sorte avec la faim et la soif déplorable
De mon aridité.

Par ta miséricorde inspire, avance, opère,
Achève tout en moi,
Ainsi que dans tes saints on t'a vu souvent faire
En faveur de leur foi.

Serait-ce une merveille, ô Dieu, si ta clémence
Me mettait tout en feu,
Sans qu'en moi de moi même en ta sainte présence
Il restât tant soit peu !

N'es-tu pas ce brasier, cette flamme divine
Qui ne s'éteint jamais,
Et dont le vif rayon purifie, illumine,
Et l'âme et ses souhaits ?

Pierre Corneille.

(1) *Courage* est ici pris dans l'acception du mot *cœur*.

CONFIANCE DU JUSTE

DANS LA PROTECTION DE DIEU.

(Ode tirée du psaume XLV.)

Puisque notre Dieu favorable
Nous assure de son secours,
Il n'est plus de revers capable
De troubler la paix de nos jours ;
Et si la nature fragile
Etait à ses derniers moments,
Nous la verrions d'un œil tranquille

S'écrouler dans ses fondements.

Par les ravages du tonnerre
Nous verrions nos champs moissonnés,
Et des entrailles de la terre
Les plus hauts monts déracinés ;
Nos yeux verraient leur masse aride,
Transportée au milieu des airs,
Tomber d'une chute rapide
Dans le vaste gouffre des mers.

Les remparts de la cité sainte
Nous sont un refuge assuré ;
Dieu lui-même dans son enceinte
A marqué son séjour sacré ;
Une onde pure et délectable
Arrose avec légèreté (1)
Le tabernacle redoutable
Où repose sa majesté.

Les nations à main armée,
Couvraient nos fertiles sillons ;
On a vu les champs d'Idumée
Inondés de leurs bataillons.
Le Seigneur parle, et l'infidèle
Tremble pour ses propres Etats ;
Il flotte, il se trouble, il chancelle,
Et la terre fuit sous ses pas.

Venez, nations arrogantes,
Peuples vains, et voisins jaloux,
Voir les merveilles éclatantes
Que sa main opère pour nous.
Que pourront vos ligues formées
Contre le bonheur de nos jours,
Quand le bras du Dieu des armées
S'armera pour notre secours?

Par lui ces troupes infernales
A qui nos champs furent ouverts,
Iront de leurs flammes fatales
Embraser un autre univers ;
Sa foudre, prompte à nous défendre
Des méchants et de leurs complots,
Mettra leurs boucliers en cendre
Et brisera leurs javelots.

Arrête, peuple impie, arrête !
Je suis ton Dieu, ton souverain ;
Mon bras est levé sur ta tête,
Les feux vengeurs sont dans ma main !
Vois le ciel, vois la terre et l'onde
Remplis de mon immensité,
Et dans tous les climats du monde
Mon nom des peuples exalté.

Toi, pour qui l'ardente victoire
Marche d'un pas obéissant,
Seigneur, combats pour notre gloire,
Protége ton peuple innocent,
Et fais que notre humble patrie,
Jouissant d'un calme promis
Confonde à jamais la furie
De nos superbes ennemis.

Jean-Baptiste ROUSSEAU.

CONFIRMATION.

Quand, rêvant le laurier, l'athlète aux jours antiques
S'apprêtait à lutter dans les jeux olympiques ;
Il préparait son corps à ce rude combat,
Où la force brillait de son plus noble éclat,
D'avance secouant une indigne mollesse,
Il fuyait des plaisirs la trompeuse caresse,
Et, pour mieux assouplir ses muscles vigoureux,
Il se baignait dans l'huile avant d'aller aux jeux.

La vie est un combat ; chaque heure est une lutte
Où l'homme à tout péril voit sa faiblesse en butte :
Athlète impatient, de ce combat fatal
Son ardeur bien souvent devance le signal.
Ignorant les dangers de l'arène future,
Il part, sans revêtir l'acier de son armure,
Et bien souvent aussi, dans sa course arrêté,
Il tombe en s'accusant de sa témérité.
Tant d'embûches, hélas ! parsèment la carrière,
Tant d'ombre à l'horizon nous voile la lumière,
Qu'au cœur le plus hardi cet avenir trompeur
Doit inspirer sans cesse une vague terreur.
Mais pour nous rassurer et nous montrer d'avance
La palme que de loin nous promet l'espérance,
La main du Tout-Puissant voulut guider nos pas
Dans les mille sentiers du désert d'ici-bas.
Dieu, qui du haut des cieux voit s'agiter la terre,
Prépare aux combattants l'égide salutaire ;
Pour braver le péril il offre à leur valeur
L'huile qui purifie et donne la vigueur ;
Par la main du Pontife il marque de son signe
Tous ceux qu'au grand combat sa puissance désigne,
Et confirmant leur cœur aussi bien que leur front,
Il montre la victoire à qui marche en son nom.

De ce grand sacrement tel est le but suprême ;
Il fut institué par le Seigneur lui-même
Voulant nous conférer, ainsi qu'il est écrit,
Cette force qui vient des dons du Saint-Esprit.
Cet Esprit, c'est celui qui, réchauffant les âmes,
Aux apôtres jadis souffla toutes ses flammes ;
C'est lui qui fortifie et soutient les martyrs,
Lui qui sèche les pleurs, étouffe les soupirs ;
Qui peupla les déserts de pieux solitaires,
Apprit aux vieux chrétiens le secret des prières,
Et, lançant jusqu'à nous de magiques lueurs,
Afin de nous instruire inspira les docteurs.
C'est ce souffle de Dieu, dont la chaleur féconde
Changea, rien qu'en passant, la face du vieux monde,
Et qui, bravant le flot des orages du temps,
Guide encor l'Arche sainte, après dix-huit cents ans.

Aux apôtres jadis légué comme héritage,

(1) Avec légèreté, pour *légèrement*, serait mauvais, même en prose (LA HARPE.)

Il devint des prélats le précieux partage,
Et l'amour du Pontife, ainsi qu'un saint dépôt,
Conserve ce trésor qu'il transmet au troupeau.
Dans les jours solennels et quand la ferveur brille,
L'Eglise fait appel à la grande famille :
Alors de toutes parts accourent ses enfants ;
Elle ouvre son portique à leurs pas triomphants,
Et sur le seuil sacré, placé comme un bon père,
L'évêque désignant le divin sanctuaire
Leur montre en pénétrant dans l'ombre du saint lieu,
Le chemin qu'il faut suivre et qui conduit à Dieu.

GALOPPE D'ONQUAIRE.

CONFITEBOR

TIBI, DOMINE, IN TOTO CORDE MEO.

(Traduction du psaume CX.)

Sentiments de reconnaissance à Dieu pour les biens dont il nous a comblés par Jésus-Christ.

Dans l'Eglise des saints je chanterai ta gloire
Et tes œuvres, Dieu créateur !
Oh ! que leur majesté, pour le cœur qui veut croire,
En a bien dénoncé l'auteur !

Il a gravé son nom dans la magnificence ;
Ses merveilles, dans la splendeur ;
Et partout il confie à l'univers immense
La mémoire de sa grandeur.

D'un immortel éclat sa justice est empreinte :
C'est le Dieu bon, le Dieu clément ;
Il apporte aux élus qui vivent dans sa crainte,
Un miraculeux aliment.

Il annonce sa force à son peuple ; il lui donne
L'héritage des nations ;
Soleil de vérité, sa grâce est la couronne
De toutes ses créations.

Ses augustes décrets, fondés sur sa parole,
Gouverneront l'éternité,
Environnés toujours d'une double auréole
De sagesse et de sainteté.

Il promit à son peuple un Sauveur : il l'envoie
Par son testament éternel.
Redoutable est son nom, mais douce en est la joie :
Elle ramène l'homme au ciel.

Dans la crainte de Dieu la vertu doit éclore ;
Sa lumière inonde sa loi ;
Elle assure à jamais à celui qui l'adore
Les récompenses de la foi.

Alexandre GUILLEMIN.

LA CONNAISSANCE QUE DIEU EXIGE DES HOMMES.

(Ode tirée du psaume LXXV, et appliquée à la dernière guerre contre les Turcs.)

Le Seigneur est connu dans nos climats paisibles ;

(1) Cette espèce de strophe est très-favorable aux peintures fortes, rapides, effrayantes. Le rhythme, prolongé dans quatre grands vers, se brise avec éclat sur deux vers d'une mesure courte et vive. (LA HARPE.)

Il habite avec nous, et ses secours visibles
Ont de son peuple heureux prévenu les souhaits.
Ce Dieu, de ses faveurs nous comblant à toute heure,
A fait de sa demeure
La demeure de paix.

Du haut de la montagne où sa grandeur réside,
Il a brisé la lance et l'épée homicide
Sur qui l'impiété fondait son ferme appui.
Le sang des étrangers a fait fumer la terre ;
Et le feu de la guerre
S'est éteint devant lui (1).

Une affreuse clarté dans les airs répandue
A jeté la frayeur dans leur troupe éperdue :
Par l'effroi de la mort ils se sont dissipés ;
Et l'éclat foudroyant des lumières célestes
A dispersé leurs restes
Aux glaives échappés.

Insensés qui, remplis d'une vapeur légère,
Ne prenez pour conseil qu'une ombre mensongère
Qui vous peint des trésors chimériques et vains ;
Le réveil suit de près vos trompeuses ivresses,
Et toutes vos richesses
S'écoulent de vos mains.

L'ambition guidait vos escadrons rapides ;
Vous dévoriez déjà (2), dans vos courses avides,
Toutes les régions qu'éclaire le soleil.
Mais le Seigneur se lève ; il parle, et sa menace
Convertit votre audace
En un morne sommeil (3).

O Dieu, que ton pouvoir est grand et redoutable !
Qui pourra se cacher au trait inévitable
Dont tu poursuis l'impie au jour de ta fureur ?
A punir les méchants ta colère fidèle
Fait marcher devant elle
La mort et la terreur.

Contre ces inhumains tes jugements augustes
S'élèvent pour sauver les humbles et les justes
Dont le cœur devant toi s'abaisse avec respect.
Ta justice paraît, de feux étincelante ;
Et la terre tremblante
Frémit à ton aspect.

Mais ceux pour qui ton bras opère ces miracles
N'en cueilleront le fruit qu'en suivant tes oracles,
En bénissant ton nom, en pratiquant ta loi.
Quel encens est plus pur qu'un si saint exercice ?
Quel autre sacrifice
Serait digne de toi ?

Ce sont là les présents, grand Dieu, que tu de-
[mandes.
Peuples, ce ne sont point vos pompeuses offrandes
Qui le peuvent payer de ses dons immortels :
C'est par une humble foi, c'est par un amour tendre,
Que l'homme peut prétendre

(2) Belle métaphore.

(3) L'expression de ces derniers vers est sublime. (LA HARPE.)

D'honorer ses autels (1).

Venez donc adorer le Dieu saint et terrible
Qui vous a délivrés par sa force invincible
Du joug que vous avez redouté tant de fois,
Qui d'un souffle détruit l'orgueilleuse licence,
Relève l'innocence
Et terrasse les rois.

Jean-Baptiste Rousseau.

LA CONSCIENCE.

Droite et sincère conscience,
Digne gloire des gens de bien,
Oh! que ton témoignage est un doux entretien,
Et qu'il mêle de joie à notre patience,
Quand il ne nous reproche rien!

Tu fais souffrir avec courage,
Tu fais combattre en sûreté :
L'allégresse te suit parmi l'adversité,
Et contre les assauts du plus cruel orage
Tu soutiens la tranquillité.

Douce tranquillité de l'âme,
Avant-goût de celle des cieux,
Tu fermes pour la terre et l'oreille et les yeux ;
Et qui sait dédaigner la louange et le blâme
Sait te posséder en tous lieux.

L'homme ne voit que le visage,
Mais Dieu voit jusqu'au fond du cœur :
L'homme des actions voit la vaine splendeur,
Mais Dieu connaît leur source, et voit dans le [courage (2)
Ou leur souillure ou leur candeur.

Fais toujours bien, et fuis le crime
Sans t'en donner de vanité ;
Du mépris de toi-même arme ta sainteté :
Bien vivre, et ne s'enfler d'aucune propre estime,
C'est la parfaite humilité.

Vous, méchants, la vraie allégresse
Ne peut entrer en votre cœur :
Le calme en est banni par la voix du Seigneur,
Et c'est faire une injure à sa parole expresse
Que vous vanter d'un tel bonheur!

Pierre Corneille.

LA CONSCIENCE.

C'est pour moi que je vis ; je ne dois rien qu'à [moi.
La vertu n'est qu'un nom ; mon plaisir est ma loi.
Ainsi parle l'impie, et lui-même est l'esclave
De la foi, de l'honneur, de la vertu qu'il brave.
Dans ses honteux plaisirs s'il cherche à se cacher,
Un éternel témoin les lui vient reprocher.
Son juge est dans son cœur, tribunal où réside
Le censeur de l'ingrat, du traître ou du perfide.
Par ses affreux complots nous a-t-il outragés,

(1) En prose, il faudrait dire : *prétendre à honorer*.

La peine suit de près et nous sommes vengés ;
De ses remords secrets triste et lente victime,
Jamais un criminel ne s'absout de son crime.
Sous des lambris dorés ce triste ambitieux,
Vers le ciel, sans pâlir, n'ose lever les yeux.
Suspendu sur sa tête, un glaive redoutable
Rend fades tous les mets dont on couvre sa table.
Le cruel repentir est le premier bourreau
Qui dans un sein coupable enfonce le couteau.
Des chagrins dévorants attachés sur Tibère,
La cour de ses flatteurs veut en vain le distraire.
Maître du monde entier, qui peut l'inquiéter?
Quel juge sur la terre a-t-il à redouter?
Cependant il se plaint, il gémit, et ses vices
Sont ses accusateurs, ses juges, ses supplices.
Toujours ivre de sang et toujours altéré,
Enfin par ses forfaits au désespoir livré,
Lui-même étale aux yeux du sénat qu'il outrage
De son cœur déchiré la déplorable image.
Il périt chaque jour, consumé de regrets,
Tyran plus malheureux que ses tristes sujets.
Ainsi de la vertu les lois sont éternelles ;
Les peuples ni les rois ne peuvent rien contre [elles.
Les dieux que révéra notre stupidité
N'obscurcirent jamais sa constante beauté ;
Et les Romains, enfants d'une impure déesse,
En dépit de Vénus admirèrent Lucrèce.
Je l'apporte en naissant, elle est écrite en moi,
Cette loi qui m'instruit de tout ce que je doi
A mon père, à mon fils, à ma femme, à moi-même.
A toute heure je lis dans ce code suprême
La loi qui me défend le vol, la trahison,
Cette loi qui précède et Lycurgue et Solon.
Avant même que Rome eût gravé douze tables,
Métius et Tarquin n'étaient pas moins coupables.
Je veux perdre un rival, qui me retient le bras?
Je le veux, je le puis, et je n'achève pas.
Je crains plus de mon cœur le sanglant témoi- [gnage
Que la sévérité de tout l'aréopage.
La vertu, qui n'admet que de sages plaisirs,
Semble d'un ton trop dur gourmander nos désirs ;
Mais, quoique pour la suivre il coûte quelques [larmes,
Tout austère qu'elle est, nous admirons ses char- [mes.
Jaloux de ses appas dont il est le témoin,
Le vice, son rival, la respecte de loin.
Sous ses nobles couleurs souvent il se déguise,
Pour consoler du moins l'âme qu'il a surprise.
Adorable vertu, que tes divins attraits
Dans un cœur qui te perd laissent de longs regrets!
De celui qui te hait ta vue est le supplice :
Parais! que le méchant te regarde et frémisse!
La richesse, il est vrai, la fortune te fuit ;
Mais la paix t'accompagne, et la gloire te suit ;

(2) Ce mot était aussi pris alors dans la même acception que le mot *esprit*, ou *cœur*.

Et, perdant tout pour toi, l'heureux mortel qui
[t'aime,
Sans biens, sans dignités, se suffit à lui-même.

Louis Racine.

LA CONSCIENCE.

Epître.

Soumis par une austère loi
Aux décrets de sa conscience,
L'homme coupable porte en soi
Le châtiment de son offense ;
Il faut qu'il subisse soudain
Cette sentence véridique
Que rend un juge domestique
Qui tient séance dans son sein.
Chacun ici dans sa conduite
Ressortit à ce tribunal;
Il n'est à l'homme aucun canal
Pour échapper à sa poursuite :
Qu'il habite un riche palais ;
Qu'aux honneurs dont la cour décide
Il s'élève d'un vol rapide ;
Et qu'il soit assis sous le dais ;
Qu'aucun rival ne l'importune ;
Que d'un peuple de courtisans
Autour de lui fume l'encens,
Et que, captivant la fortune,
Avec ce roi des Lydiens
Il puisse disputer de biens ;
Si le désordre et la licence
Ont de son sein tumultueux
Banni la paix et l'innocence,
Partage d'un cœur vertueux,
Des remords subits, tyranniques,
Nés de ses coupables désirs,
Et censeurs de ses mœurs iniques,
Empoisonnent tous ses plaisirs.
C'est que la vertu sur notre âme
A toujours d'invincibles droits,
Et qu'à toute heure elle réclame
Contre le mépris de ses lois.
Oui, contre son attrait sublime
C'est en vain qu'on a combattu :
Le désaveu forcé du crime
Est un hommage à la vertu

Tanevot.

LA CONSCIENCE.

Non, le Dieu qui m'a fait ne m'a point fait en vain;
Sur le front des mortels, il mit son sceau divin ;
Je ne puis ignorer ce qu'ordonna mon maître :
Il m'a donné sa loi puisqu'il m'a donné l'être.
La morale, uniforme en tout temps, en tout lieu,
A des siècles sans fin parle au nom de ce Dieu.
C'est la loi de Trajan, de Socrate, et la vôtre :
De ce culte éternel la nature est l'apôtre,
Le bon sens la reçoit, et les remords vengeurs,
Nés dans la conscience, en sont les défenseurs.
J'entends avec Cardan Spinosa qui murmure :

« Ces remords, me dit-il, ces cris de la nature,
Ne sont que l'habitude et les illusions
Qu'un besoin mutuel inspire aux nations. »
Raisonneur malheureux, ennemi de toi-même !
D'où nous vient ce besoin ? pourquoi l'Être su-
[prême
Mit-il dans notre cœur à l'intérêt porté,
Un instinct qui nous lie à la société ?
Les lois que nous faisons, fragiles, inconstantes,
Ouvrages du moment, sont partout différentes.
Sous le fer du méchant le juste est abattu :
Eh bien ! conclurez-vous qu'il n'est point de vertu ?
Tous les divers fléaux dont le poids nous accable,
Du choc des éléments effet inévitable,
Des biens que nous goûtons corrompent la dou-
[ceur ;
Mais tout est passager, le crime et le malheur.
De nos désirs fougueux la tempête fatale
Laisse au fond de nos cœurs la règle et la morale.
C'est une source pure : en vain dans ses canaux
Les vents contagieux en ont troublé les eaux ;
En vain sur sa surface une fange étrangère
Apporte, en bouillonnant, un limon qui l'altère :
L'homme le plus injuste et le moins policé
S'y contemple aisément quand l'orage est passé.
Tous ont reçu du ciel, avec l'intelligence,
Ce frein de la justice et de la conscience :
De la raison naissante elle est le premier fruit,
Dès qu'on la peut entendre aussitôt elle instruit.
Contre-poids toujours prompt à rendre l'équilibre
Au cœur plein de désirs, asservi, mais né libre ;
Arme que la nature a mise en notre main,
Qui combat l'intérêt par l'amour du prochain ;
De Socrate, en un mot, c'est là l'heureux génie ;
C'est là ce dieu secret qui dirigeait sa vie,
Ce dieu qui jusqu'au bout présidait à son sort,
Quand il but sans pâlir la coupe de la mort.
Quoi ! cet esprit divin n'est-il que pour Socrate ?
Tout le monde a le sien qui jamais ne le flatte.

Voltaire.

CONSEILS

ADRESSÉS AU MALHEUR ; PRIX DES ÉPREUVES DE LA VIE.

Au fond de cette allée obscure,
Toi qui viens t'attendrir et rêver à l'écart,
Et toi peut-être encor qui sens tourner le dard
De la douleur dans la blessure :

Mortel, qui que tu sois, au sein de la nature,
Ne te crois pas perdu, jeté par le hasard ;
Oui, sur toi l'Eternel attache son regard.
Vois tous les soins qu'il prend, et de la fleur cham-
[pêtre,
Et de l'insecte ailé qui rampe sous tes pas :
Sur toi qui peux l'aimer, l'entendre, le connaître,
Pourquoi ne veillerait-il pas ?

Je t'excuse pourtant. Ah ! tu pleures peut-être
Ton père, ton époux, ta femme, ton enfant,
Ecoute, mon ami : celui qui les fit naître

Est celui qui te les reprend.
Rien n'est à nous; en l'adorant,
Courbe-toi devant le Grand Etre.
Tout ce qui nous convient, qui le sait mieux que lui?
Nous connaîtrons un jour ce qu'il cache aujourd'hui.

Il est un avenir par qui tout se répare,
Souvent notre bonheur naît d'un mal apparent;
Dieu réunit ce qu'il sépare,
Et ce qu'il nous ôte, il le rend....

Pour l'homme que la croix éprouve sur la terre,
Les maux sont les vrais biens, les plaisirs sa misère;
Dieu console et suffit; le monde ne peut rien.
Aux prétendus heureux que doit dire un chrétien?
Votre or, vos voluptés, vos rangs, votre étalage,
Ce sont des riens pour nous, des mots, pas davan-
[tage :
Mais la douleur, la mort, l'infortune et ses coups,
Pour nous ce sont des mots, et des choses pour
[vous.
Ah! de ce sort brillant qui vous charme et vous
[trompe
Et de flatteurs adroits vous entoure avec pompe,
De ce crédit puissant propre à vous éblouir,
De ces immenses biens dont vous semblez jouir,
De ces honneurs qu'en vous on rend à la fortune,
Honneurs dont elle-même en secret s'importune,
Enfin, de ce bonheur qu'en s'accroissant toujours,
Ronge un ennui secret, ce fléau de vos jours,
La religion seule, et tendre et vénérable,
Pourra faire pour vous un bonheur véritable.
Sa foi, son espérance, en parlant du trépas,
Nous répètent assez que nous ne mourons pas;
Qu'en séparant les corps, nos adieux nous éprouvent,
Et qu'en Dieu, pour jamais, tous les cœurs se re-
[trouvent...
Dieu lui-même, garant de cette vérité,
Met en nous le besoin de l'immortalité.

DUCIS.

CONSOLATION A FRANÇOIS DU PERRIER

SUR LA MORT DE SA FILLE.

Ta douleur, Du Perrier, sera donc éternelle!
Et les tristes discours
Que te met en l'esprit l'amitié paternelle,
L'augmenteront toujours!

Le malheur de ta fille au tombeau descendue,
Par un commun trépas,
Est-ce quelque dédale, où ta raison perdue
Ne se retrouve pas?

Je sais de quels appas son enfance était pleine;
Et n'ai pas entrepris,
Injurieux ami, de soulager ta peine
Avecque ton mépris.

Mais elle était du monde, où les plus belles choses
Ont le pire destin :
Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin (1).

Puis, quand ainsi serait que, selon ta prière,
Elle aurait obtenu
D'avoir en cheveux blancs terminé sa carrière,
Qu'en fût-il advenu?

Penses-tu que, plus vieille, en la maison céleste
Elle eût eu plus d'accueil?
Ou qu'elle eût moins senti la poussière funeste,
Et les vers du cercueil?

Non, non, mon Du Perrier; aussitôt que la Parque
Ote l'âme du corps,
L'âge s'évanouit au deçà de la barque,
Et ne suit point les morts.

Ne te lasse donc plus d'inutiles complaintes;
Mais, sage à l'avenir,
Aime une ombre comme ombre, et des cendres
Eteins le souvenir. [éteintes

C'est bien, je le confesse, une juste coutume
Que le cœur affligé,
Par le canal des yeux vidant son amertume,
Cherche d'être allégé :

Mais d'être inconsolable, et dedans sa mémoire
Enfermer un ennui,
N'est-ce pas se haïr pour acquérir la gloire
De bien aimer autrui?

Priam, qui vit ses fils abattus par Achille,
Dénué de support,
Et hors de tout espoir du salut de sa ville
Reçut du réconfort.

François, quand la Castille, inégale à ses armes,
Lui vola son dauphin (2),
Sembla d'un si grand coup devoir jeter des larmes
Qui n'eussent point de fin.

Il les sécha pourtant; et comme un autre Alcide,
Contre fortune instruit,
Fit qu'à ses ennemis, d'un acte si perfide
La honte fût le fruit.

Leur camp, qui la Durance avait presque tarie
De bataillons épais,
Entendant sa constance, eut peur de sa furie,
Et demanda la paix.

De moi, déjà deux fois d'une pareille foudre
Je me suis vu perclus;
Et deux fois la raison m'a si bien fait résoudre,
Qu'il ne m'en souvient plus.

(1) On a souvent répété que le poëte avait d'abord écrit : *Et Rosette a vécu*, etc., et que ce fut une méprise de l'imprimeur qui lui fit changer cet hémistiche. Pour que ce fait fût vraisemblable, il faudrait que la jeune personne se fût appelée Rosette; or, son père, qui était poëte aussi, nous apprend lui-même dans une pièce de vers que cette perte lui inspira, qu'elle s'appelait Marguerite.

(2) François Ier, ayant perdu, en 1536, François, son fils aîné, âgé de dix-huit ans, une rumeur populaire accusa la cour de Madrid d'avoir fait empoisonner ce jeune prince.

Non qu'il ne me soit grief (1) que la tombe pos-
Ce qui me fut si cher ; [sède
Mais en un accident qui n'a point de remède,
Il n'en faut point chercher.

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles ;
On a beau la prier,
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles,
Et nous laisse crier.

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois;
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend point nos rois.

De murmurer contre elle, et perdre patience,
Il est mal à propos :
Vouloir ce que Dieu veut est la seule science
qui nous met en repos.

François DE MALHERBE.

CONSOLATIONS

DU CHRÉTIEN DANS L'ADVERSITÉ.

Implacable destin, par quel ordre sévère
Répands-tu sur ma tête un torrent de malheurs !
Accablé sous le poids d'une affreuse misère,
Je ne vis que par mes douleurs.
Jusqu'à quand traînerai-je une vie importune ?
Malheureux... c'est assez de l'aveugle fortune
Sentir le rigoureux pouvoir.
Que la terre s'entr'ouvre, et qu'elle m'engloutisse :
Puissé-je en ce moment achever mon supplice !
La mort est mon unique espoir.

Serais-je le jouet d'une aimable imposture ?
Quel doux prestige endort mes douloureux travaux ?
Dans ma bouche muette expire le murmure ;
Je sens moins le poids de mes maux.
Je voyais devant moi les horreurs du naufrage ;
Quel souffle favorable a dissipé l'orage
Qui troublait mes sens éperdus ?
Mon esprit voit renaître un rayon d'espérance,
Et mon cœur plus tranquille au sein de la souf-
La cherche et ne la trouve plus. [france

Dieu puissant ! je vous dois cette faveur extrême :
Le chrétien qui perd tout trouve en vous son vrai bien.
Il triomphe par vous du sort et de lui-même,
Et votre bras est son soutien.
S'il souffre, s'il gémit, vous enchantez ses peines :
S'il est chargé de fers, de ses pesantes chaînes
Vous adoucissez la rigueur.
Renversé sous le joug d'un tyran qui l'opprime,
De sa longue misère il n'est plus la victime,
Il n'en est que le spectateur.

Vous me livrez encore à des langueurs mortelles ;
Seigneur, dans mes revers je respecte vos coups.
Les maux dont je ressens les atteintes cruelles
Me sont chers, ils viennent de vous.
Dans les événements dont vous êtes le maître

(1) Le poëte fait ce mot d'une seule syllabe. Une édition des *Poésies de Malherbe*, de 1777, porte :

J'adore vos décrets; je ne puis méconnaître
Le bras vengeur qui me poursuit.
Que de nos cœurs soumis nulle plainte n'échappe.
Mortels, si nous sentons la verge qui nous frappe,
Baisons la main qui la conduit. [traces.

Les malheurs rassemblés marchent tous sur mes
Je me crois, en souffrant, digne de mes douleurs :
Il faut à mes forfaits d'accablantes disgrâces
Et de salutaires rigueurs.
Coupable, je redoute un Dieu vengeur, sévère ;
Dans mes larmes j'éteins le feu de sa colère,
J'évite un sentiment affreux.
Me plaindrai-je d'un mal dont l'ardeur me dévore?
Si je suis malheureux, ne suis-je pas encore
Plus criminel que malheureux ?

Un chemin parsemé d'épines hérissées
Est le seul qui conduise au séjour de la paix.
Aux peines du chrétien rapidement passées
Succèdent d'éternels bienfaits.
Je soupire, j'attends l'immortelle couronne.
La foi me la promet, la souffrance la donne :
Qu'elle soit le prix de mes pleurs !
Ce n'est qu'en combattant qu'on achète la gloire ;
Les superbes lauriers qu'accorde la victoire
Sont rougis du sang des vainqueurs.

Contemplons ce héros que le licteur immole,
Ses membres desséchés sont tristement épars ;
Affligé, mais content, il souffre et se console
Vers le ciel fixant ses regards ;
Dans les tourments la grâce anime sa constance ;
Au barbare appareil d'une injuste vengeance
Ferme il oppose un front altier.
Il voit d'un œil tranquille, en ce revers funeste,
De son corps mutilé le déplorable reste,
Et conserve un courage entier.

Contre moi déployez un courroux salutaire ;
Ecrasez ce limon façonné par vos mains ;
Soyez à mon égard juge bien moins que père,
Puissant arbitre des humains.
Que tous les éléments servent votre justice ;
Que ma vie ici-bas ne soit qu'un long supplice,
C'est le plus cher de mes souhaits :
Mais que mon âme enfin par ses maux épurée,
Puisse en vous, ô mon Dieu, vivre dans l'empyrée,
Et vivre avec vous à jamais !

J'ai perdu des plaisirs dont l'apparence est vaine ;
Mon cœur, en les goûtant, n'était pas satisfait :
Ils sont, et cessent d'être ; ils survivent à peine
Au léger essai qu'on en fait.
Les dignités ont fui, ces pompeuses entraves
Qui rendent les mortels de mille soins esclaves ;
Les biens m'échappent à leur tour.
Trésors, brillante boue, éclatante poussière,
Vous n'êtes à mes yeux qu'une vile matière,
Trop indigne de mon amour.

Non qu'il ne me soit mal que la tombe possède, etc.

Loin de moi ces grandeurs que le profane adore ;
Désormais leur éclat ne saurait m'éblouir :
Que sont-elles ? des fleurs que leur féconde aurore
Voit tout à coup s'évanouir.
D'une ombre de bonheur éprouvant les caprices,
Je savourais la joie, et, du sein des délices,
Sortait l'amertume et l'ennui ;
Comblé de ces faux biens, le cœur est encor vide ;
Le mien trouve en Dieu seul un bonheur plus so-
Immense, éternel comme lui. [lide,

Le P. Arcère.

CONTRARIÉTÉS DE LA NATURE HUMAINE.

(Tiré de saint Paul aux Romains, chap. VII.)

Mon Dieu, quelle guerre cruelle !
Je trouve deux hommes en moi :
L'un veut que, plein d'amour pour toi,
Mon cœur te soit toujours fidèle ;
L'autre, à tes volontés rebelle,
Me révolte contre ta loi.

L'un, tout esprit et tout céleste,
Veut qu'au ciel sans cesse attaché,
Et des biens éternels touché,
Je compte pour rien tout le reste ;
Et l'autre par son poids funeste
Me tient vers la terre penché (1).

Hélas ! en guerre avec moi-même,
Où pourrai-je trouver la paix ?
Je veux, et n'accomplis jamais :
Je veux ; mais, ô misère extrême !
Je ne fais pas le bien que j'aime,
Et je fais le mal que je hais.

O grâce, ô rayon salutaire,
Viens me mettre avec moi d'accord ;
Et, domptant par un doux effort
Cet homme qui t'est si contraire,
Fais ton esclave volontaire
De cet esclave de la mort.

Jean Racine.

CONTRE LES CALOMNIATEURS.

(Ode tirée du psaume CXIX.)

Dans ces jours destinés aux larmes,
Où vos ennemis en fureur
Aiguisaient contre moi les armes
De l'imposture et de l'erreur ;
Lorsqu'une coupable licence
Empoisonnait mon innocence,
Le Seigneur fut mon seul recours ;
J'implorai sa toute-puissance,
Et sa main vint à mon secours.

O Dieu qui punis les outrages
Que reçoit l'humble vérité,

(1) « Voilà deux hommes que je connais bien, s'écria Louis XIV, lorsque Racine lui lut ce cantique. » (Geoffroy.)

Venge-toi ; détruis les ouvrages
De ces lèvres d'iniquité (2) ;
Et confonds cet homme parjure,
Dont la bouche non moins impure
Publie avec légèreté
Les mensonges que l'imposture
Invente avec malignité.

Quel rempart, quelle autre barrière
Pourra défendre l'innocent
Contre la fraude meurtrière
De l'impie adroit et puissant ?
Sa langue aux feintes préparée,
Ressemble à la flèche acérée
Qui part et frappe en un moment :
C'est un feu léger dès l'entrée,
Que suit un long embrasement.

Hélas ! dans quel climat sauvage
Ai-je si longtemps habité ?
Quel exil ! quel affreux rivage !
Quels asiles d'impiété !
Cédar, où la fourbe et l'envie
Contre ma vertu poursuivie
Se déchaînèrent si longtemps,
A quels maux ont livré ma vie
Tes sacriléges habitants (3) !

J'ignorais la trame invisible
De leurs pernicieux forfaits ;
Je vivais tranquille et paisible
Chez les ennemis de la paix ;
Et lorsque exempt d'inquiétude
Je faisais mon unique étude
De ce qui pouvait les flatter,
Leur détestable ingratitude
S'armait pour me persécuter.

Jean-Baptiste Rousseau.

CONTRE LES IMPIES
ET LES INCRÉDULES.

(Paraphrase du psaume XIII.)

Qu'attendez-vous d'une chimère,
Nous dit ce peuple aveugle en son impiété ?
Que peut un être imaginaire,
Dans vos faibles esprits par la crainte enfanté ?
Que servent dans vos maux tous les vœux que vous [faites ?
Non, il n'est point de Dieu : crédules que vous êtes,
Désabusez-vous aujourd'hui.
S'il est vrai qu'il existe, armé de son tonnerre,
Qu'il se manifeste à la terre ;
Que son bras vous délivre, et nous croirons en lui

Dans ces détestables maximes,
Que combat leur raison, mais qui flattent leurs [cœurs,
Il n'est ni cruautés, ni crimes,

(2) *Lèvres d'iniquité* : belle expression, consacrée par l'Ecriture, et transportée avec adresse dans notre langue. (Le Brun.)

(3) Inversion élégante et poétique. (Fontanes.)

Où ne se soient portés nos barbares vainqueurs.
Aucun d'eux a-t-il craint de se rendre coupable
Des plus honteux excès dont l'esprit soit capable
Dans la plus folle des erreurs ?
Le Seigneur cherche en vain qui l'aime et qui
[l'adore :
Il n'en voit aucun qui l'honore,
Et dont l'impunité n'ait comblé les fureurs.

Leur bouche profane, empestée,
D'un infâme sépulcre exhale les vapeurs;
Sous une candeur affectée
Ils cachent le poison de leurs discours trompeurs.
Il n'est rien de sacré dans leur aveugle rage;
Les pleurs du malheureux font leur plus doux breu-
[vage;
De sa substance ils font leurs mets;
Loin d'eux s'exile et fuit la paix tranquille et sainte,
Que du Seigneur la chaste crainte
Dans une âme innocente établit pour jamais.

Jusqu'à quand verrons-nous encore
Durer les attentats de ce peuple inhumain,
Qui te blasphème, et nous dévore ?
Grand Dieu, quelle raison peut arrêter ta main ?
Répands, répands les flots de ta juste colère
Sur ce peuple insolent, soigneux de te déplaire ;
Hâte-toi de l'anéantir....
Mais que vois-je ! à nos cris tu prêtes ton oreille
Un homme à ta voix se réveille :
Il paraît, leurs remparts n'ont pu les garantir.

Du Dieu puissant qui nous protége,
Le souffle a dissipé la cendre et les autels
Des rois dont l'orgueil sacrilége
A recherché l'encens et le vœu des mortels.
C'en est fait, ainsi qu'eux tu n'es plus, ville altière;
Oui, ton heure est venue, et ta perte est entière ;
Jusqu'à lui ton crime est monté;
Son bras, en confondant l'audace et la licence,
Venge aujourd'hui l'humble innocence
Qui n'a mis son espoir qu'en sa seule bonté.

Hâte ce moment favorable
Qui doit voir d'Israël terminer les malheurs :
Tends-nous une main secourable,
De tes tristes enfants viens essuyer les pleurs.
Montre la vérité de ta promesse antique ;
Descends : par la terreur d'un prodige authentique
Viens effrayer tous les humains ;
Fais voir qu'en recourant à ton pouvoir suprême,
Ton peuple, en sa misère extrême,
N'invoque point un Dieu qu'ont fabriqué ses mains.

De Bologne.

CONTRITION DU PÉCHEUR.

Heureux celui qui, dès l'enfance,
A vécu soumis à vos lois !

Dès cette vie un si beau choix
Ne fut jamais sans récompense.

Ah ! Seigneur, retranchez du nombre de mes jours
Ces jours que je voudrais effacer par mes larmes,
Ces jours où le plaisir, m'attirant par ses charmes,
Me fit de votre grâce interrompre le cours.

Que mon erreur était extrême !
Toujours en vains désirs prêt à me consumer,
Je voulais vivre heureux, sans vouloir vous aimer,
Et cherchais hors de vous ce qui n'est qu'en vous-
[même.

Heureux de mon égarement,
Je me suis rengagé sous votre aimable empire.
Plutôt que d'en sortir, même pour un moment,
Seigneur, ordonnez que j'expire...
Un chrétien vit assez, s'il meurt en vous aimant (1).

Le P. Porée.

LE CONVALESCENT BÉNISSANT DIEU.

Cantique d'Ezéchias, tiré du chapitre XXXVIII d'Isaïe.

J'ai vu mes tristes journées
Décliner vers leur penchant (2);
Au midi de mes années
Je touchais à mon couchant.
La mort, déployant ses ailes,
Couvrait d'ombres éternelles
La clarté dont je jouis ;
Et, dans cette nuit funeste,
Je cherchais en vain le reste
De mes jours évanouis.

Grand Dieu, votre main réclame
Les dons que j'en ai reçus ;
Elle vient couper la trame
Des jours qu'elle m'a tissus.
Mon dernier soleil se lève,
Et votre souffle m'enlève
De la terre des vivants,
Comme la feuille séchée
Qui de sa tige arrachée
Devient le jouet des vents.

Comme un tigre impitoyable
Le mal a brisé mes os,
Et sa rage insatiable
Ne me laisse aucun repos.
Victime faible et tremblante,
A cette image sanglante
Je soupire nuit et jour ;
Et, dans ma crainte mortelle,
Je suis comme l'hirondelle
Sous les griffes du vautour.

Ainsi, de cris et d'alarmes
Mon mal semblait se nourrir,
Et mes yeux, noyés de larmes,

(1) Tragédie d'*Agapit*.

(2) Cette ode, dit La Harpe, est le morceau le plus touchant que Rousseau ait fait. — De l'onction, de la douceur, dit de son côté Le Brun, voilà ce qui caractérise cette ode très-bien versifiée.

Etaient lassés de s'ouvrir ;
Je disais à la nuit sombre ;
O nuit ! tu vas dans ton ombre
M'ensevelir pour toujours.
Je redisais à l'aurore :
Le jour que tu fais éclore
Est le dernier de mes jours.

Mon âme est dans les ténèbres,
Mes sens sont glacés d'effroi :
Ecoutez mes cris funèbres,
Dieu juste, répondez-moi.
Mais enfin sa main propice.
A comblé le précipice
Qui s'entr'ouvrait sous mes pas :
Son secours me fortifie,
Et me fait trouver la vie
Dans les horreurs du trépas.

Seigneur, il faut que la terre
Connaisse en moi vos bienfaits :
Vous ne m'avez fait la guerre
Que pour me donner la paix.
Heureux l'homme à qui la grâce
Départ ce don efficace
Puisé dans ses saints trésors,
Et qui, rallumant sa flamme,
Trouve la santé de l'âme
Dans les souffrances du corps !

C'est pour sauver la mémoire
De vos immortels secours,
C'est pour vous, pour votre gloire,
Que vous prolongez nos jours.
Non, non, vos bontés sacrées
Ne seront point célébrées
Dans l'horreur des monuments :
La mort, aveugle et muette,
Ne sera point l'interprète
De vos saints commandements.

Mais ceux qui de sa menace,
Comme moi sont rachetés,
Annonceront à leur race
Vos célestes vérités.
J'irai, Seigneur, dans vos temples
Réchauffer par mes exemples
Les mortels les plus glacés ;
Et, vous offrant mon hommage,
Leur montrer l'unique usage
Des jours que vous leur laissez.

Jean-Baptiste Rousseau.

LA CONVERSATION.

Poëme.

De tous les arts que l'homme admire sous les cieux,
Celui de converser est le plus précieux.
C'est par lui que l'on peut, dans un commerce aimable,
Goûter de l'amitié le charme inexprimable,
Lire dans les esprits, pénétrer dans les cœurs,
Partager ses plaisirs, consoler ses douleurs.

Apprenez-en les lois ; et longtemps en silence
Instruisez-vous d'un art plus rare qu'on ne pense.
Tel qui sait tout le reste, ignorant en ce point,
Souvent parle beaucoup, et ne converse point.

Que jamais la parole, à sortir trop pressée,
N'ose dans vos discours prévenir la pensée :
La langue de l'esprit n'est que le truchement,
Elle ne doit parler qu'à son commandement.

N'entretenez personne au-dessus de sa sphère,
Prenez avec le peuple un discours populaire ;
Modeste avec les grands, simple avec vos égaux,
Ne risquez pas un mot qui ne vienne à propos,
Sans pourtant affecter cette âpre exactitude
Qui d'un délassement nous ferait une étude.

Dans un cercle introduit, par choix ou sans dessein,
Avant que de parler connaissez le terrain ;
L'un garde un sérieux glaçant, opiniâtre,
Pendant qu'un autre affecte un enjouement folâtre ;
Celui-ci vient médire et celui-là briller,
L'un cajoler, l'un mordre, et l'autre pointiller.
Parmi tant d'esprits faux, tant de fausses manières,
Sachez vous assortir à tous les caractères,
Y conformer votre air, le ton de votre voix,
Selon les temps, les lieux, les rangs ou les emplois,
Interroger, répondre, écouter, condescendre,
Combattre honnêtement, ou poliment vous rendre.

Mais soyez complaisant, sans applaudir au mal ;
Un railleur insolent, un médisant brutal,
Pour livrer tout le monde aux traits de sa critique
N'attend de vous souvent qu'un souris politique :
Quel que soit votre rang, votre condition,
Ne tyrannisez pas la conversation.
Elle veut être libre, et fuit le ton sévère ;
Ne me régentez pas, si vous voulez me plaire.
Surtout dans vos discours, plein de sincérité,
Sans blesser la prudence, aimez la vérité.
Dites-la simplement : elle plaît sans parure ;
Et qui veut l'embellir toujours la défigure.
Vos contes, il est vrai, m'imposent quelque temps ;
Mais je me désabuse enfin à vos dépens.

La plupart, enivrés d'une vanité folle,
Veulent dans leurs récits faire le premier rôle :
J'en étais, je l'ai vu, je lui dis, ce fut moi...
Fuyez ce sot orgueil qui fait parler de soi.
Fussiez-vous un Hector, un Alcide en courage,
Ce *moi*, seul, d'un héros affaiblit l'avantage.

On se moque d'un fou qui rit à tout propos ;
Ne vous érigez point en diseur de bons mots ;
Souvent on applaudit aux traits d'une satire,
Mais celui dont on rit est celui qui fait rire.
Dans la société l'on craint ce ton railleur,
Où l'on n'est bel esprit qu'aux dépens du bon cœur.

D'autre part, loin de vous cet air sombre et stupide
D'un pédant dont jamais le front ne se déride.
C'est un égal défaut, dans nos libres discours,
De ne rire jamais ou de rire toujours.

Autre écueil dangereux : auprès de ce folâtre

J'aperçois un savant qui, d'un ton de théâtre,
Me vient, tout en sortant de son docte bureau,
Chanter les lieux communs de quelque auteur [nouveau ;
Ou, philosophe, grâce à sa bibliothèque,
Ne cite que Platon, ne parle que Sénèque.

Jamais un grand parleur ne fut homme de sens ;
Ses discours vagabonds, ses propos discordants
Découvrent tôt ou tard, par de lourdes méprises,
Que qui parle beaucoup dit beaucoup de sottises.

Ecoutez tout le monde avec attention,
Parlez à votre tour avec précision,
Sans vous abandonner à ce flux d'éloquence
Qui dans un entretien me condamne au silence.

Il faut dans vos discours savoir m'intéresser,
En me laissant toujours quelque chose à penser.
Heureux de qui l'esprit, agréable et facile,
Sait passer doucement du plaisant à l'utile,
De l'utile aussitôt revenir au plaisant,
Egayer l'un par l'autre, et plaire en instruisant !

Voulez-vous que chacun vous estime et vous aime ?
Faites qu'en vous quittant tous soient contents [d'eux-même.
Alors, de votre esprit sans devenir jaloux,
Charmés de leur mérite, ils le seront de vous.
Non pourtant qu'un discours qui flatte ma faiblesse
Soit toujours un moyen de gagner ma tendresse.
Me préserve le ciel d'un homme à compliments
Qui se rend sans combat à tous mes sentiments !
Son entretien m'endort, et je ne sais que dire
A qui ne sait jamais sur rien me contredire.

Une dispute honnête éveille les esprits,
Et souvent la lumière en deviendra le prix.
En voulez-vous tirer une gloire solide ?
Ne disputez qu'autant que la raison vous guide ;
Et, si vous avez tort, gardez qu'un faux honneur
Ne vous aille empêcher d'abjurer votre erreur.

Cédez, vous triomphez. Mais, plus que tout le reste,
Des termes offensants fuyez l'éclat funeste.
Il ne faut qu'un seul mot d'un indiscret mépris,
Pour briser tous les nœuds qui joignaient deux [amis.

Après ce désaveu d'une estime sincère,
En vain l'on veut entre eux faire cesser la guerre ;
De la société les liens sont rompus ;
Deux cœurs ainsi blessés ne se rejoignent plus.

Conversez poliment, mais sans afféterie,
Louez peu, blâmez moins, entendez raillerie :
Il faut de bonne grâce en souffrir quelques traits,
Ou du commerce humain vous bannir pour ja- [mais.

La conversation sans être étudiée,
Par mille traits divers veut être variée ;
Et je souffre avec peine un cerveau trop étroit,
Qui, ne prenant le jour que par un seul endroit,
Vient toujours m'étourdir de la même matière,
Un docteur de science, un partisan d'affaire ;

L'un me prône sa secte, et l'autre sa valeur ;
Après deux entretiens je les sais tous par cœur.

Certains esprits encor, plus secs et plus arides,
Pour vous entretenir n'ont que des phrases vides :
La pluie et le beau temps. Sachez le grand secret
D'amener l'entretien à quelque digne objet,
Faisant parler chacun selon son caractère,
Un fermier de ses champs, un soldat de la guerre,
Un marchand du négoce, un marinier des flots,
Un riche de ses biens, un pauvre de ses maux.
Vous verrez qu'il n'est point de si mince mérite,
Dont, avec un peu d'art, un sage ne profite.

Des entretiens du sexe, avec un bon esprit,
On peut même souvent tirer beaucoup de fruit.
Que toujours le respect, l'honneur, la bienséance,
Devant lui vous inspire un air de déférence ;
Son faible ou son mérite exige ces égards.
Il n'est pas comme nous instruit dans les beaux [arts ;
Mais, mieux que nous instruit dans l'école du [monde,
Il vous en peut dicter la science profonde,
Vous marquer ce qui plaît et ce qui ne plaît pas,
Vous apprendre les tours et les mots délicats.
Les dames, pour juger les grâces du langage,
Ont reçu du bon goût la finesse en partage :
C'est leur plus beau talent. Mais d'ailleurs évitez
De leurs vains entretiens les inutilités ;
Leurs frivoles leçons de jeux, de bagatelles,
Pourraient bientôt vous rendre aussi frivoles [qu'elles.

Mais, s'il faut éviter les entretiens oiseux,
Combien plus doit-on fuir les discours scandaleux !
Ces discours insolents, où des âmes ingrates
Arment contre le ciel leurs langues scélérates !
Ces infâmes discours, où des cœurs abrutis
Exhalent le poison dont ils se sont nourris.
Que jamais aucun terme impie ou peu modeste
Ne m'offre de vos mœurs un présage funeste ;
Et, s'il faut exprimer quelque lâche action,
Que son horreur éclate en votre expression.

Parlez, disait un sage, afin que je vous voie...
Quelquefois dans un mot tout le cœur se déploie.
Que dis-je, dans un mot ! un air, un geste, un [ton,
A des yeux pénétrants en dévoilent le fond.
Vous louez la vertu ; mais votre air, tout de [glace,
Dément de vos discours la trompeuse grimace.
Vous montrez pour le vice un éternel courroux ;
Mais le blâmant en moi, vous l'excusez en vous.
J'entends avec plaisir votre voix qui m'étale
Les plus beaux sentiments d'une scène morale ;
Mais je gémis de voir, dans un ton plein d'aigreur,
Qu'ils sont dans votre esprit, et non dans votre [cœur.

Loin de vos entretiens cet odieux contraste,
Qui dans l'humble vertu met l'orgueil et le faste.
Le vice, en vain prenant son langage et son nom,

Sous un masque imposteur veut tromper la rai-
[son ;
Toujours à quelque trait il se fera connaître ;
Pour paraître longtemps vertueux, il faut l'être.

Il faut que votre langue et votre cœur, d'accord,
Ne soient point agités par un double ressort ;
Enfin que vos discours soient sages sans contrainte,
Enjoués sans licence, et réservés sans feinte,
De charité, d'honneur, de politesse ornés,
Du sel de la raison toujours assaisonnés,
Répandant, dans les cœurs que le ciel vous
[adresse,
Le respect, l'amitié, la douceur, l'allégresse ;
Et que chacun, saisi d'un désir vertueux,
Sorte d'auprès de vous plus sage et plus heureux.

Le P. André.

LE

CONVOI DU PAUVRE.

La pompe, qui du riche annonce l'opulence,
Ne saurait de la mort cacher la nudité ;
Mais quel pieux respect impose son silence,
Lorsqu'elle m'apparaît dans son humilité !
Ce paisible convoi, qui sans faste s'avance,
Révèle du malheur la sainte obscurité ;
Et le Seigneur ici, par sa seule présence,
Rétablit les Chrétiens dans leur égalité.

Ce pauvre a succombé sous la longue torture,
Sous le cruel effort d'un travail journalier ;
Sans relâche on le vit tourmenter la nature,
Sans retrouver le soir un toit hospitalier.
Son salaire a réglé sa faible nourriture :
Souvent il a manqué de force et non de cœur ;
Et sa bouche pieuse ignora le murmure.
Ah ! qu'il dorme aujourd'hui dans la paix du Sei-
[gneur !

Qui dirait les rigueurs d'une même abstinence
Dont il a déguisé les secrètes douleurs,
Lorsque, pour soutenir sa chétive existence,
Il rompt le pain durci qu'avaient mouillé ses
[pleurs ?
Il n'a point d'un bienfait réclamé l'assistance,
Et du riche distrait mendié la faveur ;
Pour achever du temps la triste pénitence,
Il n'implora jamais que les soins du Seigneur.

L'espérance soutint sa foi pure et naïve :
En portant un fardeau que Dieu même a porté,
Il disait au Seigneur : « Que votre règne arrive,
Que mon cœur soit soumis à votre volonté. »
Sans doute que la mort lui parut trop tardive ;
Qu'il la vit approcher sans trouble, sans frayeur ;
Qu'il dut à son malheur une ferveur plus vive,
Et s'endormit en paix dans le sein du Seigneur.

Il vient de terminer sa pénible carrière
Et le Seigneur encor fut son unique ami.
Un ministre de paix a fermé sa paupière,
Et pleure sur la paille où ce pauvre a gémi.
Lui seul vient le conduire à sa place dernière,
Et d'un hymne pieux honore son malheur :
Et lui seul en passant bénira la poussière
De ce chrétien qui dort dans la paix du Seigneur.

Mme. de Céré Barbé.

LES

COQUILLAGES.

Voyez au fond des eaux ces nombreux coquilla-
[ges ;
La terre a moins de fruits, les bois moins de
[feuillages.
Tout ce que le soleil prodigue de couleurs,
Les sept rayons d'Iris, l'émail brillant des fleurs,
Les jets de la lumière et les taches de l'ombre,
S'épuisent pour former leurs nuances sans nom-
[bre.
Dans leurs contours divers quelle variété !
Chacun d'eux a sa grâce et son utilité.
Volutes, chapiteaux, fuseaux, navette, aiguilles,
Quelles formes n'ont pas leurs nombreuses famil-
[les !
Partout le grand Artiste a varié son plan.
Ici c'est un étui, là se montre un cadran ;
L'un en casque brillant est sorti de son moule,
L'autre en vis tortueuse également se roule,
L'autre de l'araignée a la forme et le nom ;
Un autre imite aux yeux la trompe ou le clairon ;
Là c'est une massue, ailleurs une tiare ;
Celui-ci d'un long peigne offre l'aspect bizarre ;
L'autre en boîte de nacre est joint à son rocher ;
Cet autre est un vaisseau dont le petit nocher,
Son instinct pour boussole et son art pour étoile,
Est lui-même le mât, le pilote et la voile.
Un autre moins heureux, sous un toit emprunté,
Est contraint de cacher sa triste nudité,
Et contre ses rivaux dispute une coquille.
Observons des oursins l'épineuse famille,
Qui, de longs javelots s'armant de toutes parts,
Chemine, au lieu de pieds, sur des milliers de
[dards,
Et de ses aiguillons dirigeant la piqûre,
Atteint ses ennemis et saisit sa pâture.

Delille.

LA COUR CELESTE.

Par-delà, cependant, la voûte de nos cieux,
Dans ces riches palais, océan de lumière,
Où la gloire de Dieu resplendit tout entière,
Et dont la vaste enceinte, au flamboyant contour,
Peut seule contenir et son trône et sa cour,
Tous les enfants du ciel en des torrents de joie,
Qui sur des harpes d'or sans cesse se déploie,
Rangés avec respect autour de l'Eternel,
Entonnaient à l'envi leur hymne solennel.
Sans mesure et sans fin, l'amour fait leurs délices.
Confidents du Très-Haut, vénérables milices,
Là, dans l'éternité, siégent par millions
Les Trônes, les Vertus, les Dominations,
Les Puissances, les Cieux, les Chérubins, les An-
[ges,

Les ardents Séraphins et les brillants Archanges :
Sainte hiérarchie, et dont les triples rangs
Se partagent le ciel en neuf chœurs différents.
Dieu les embrasse tous dans sa divine essence :
Il est, fut et sera, seul, principe et puissance.
De tout temps à sa droite est son Fils bien-aimé,
A sa gauche l'Esprit de son souffle animé :
Trinité qui des cieux fait l'espérance unique,
Que l'orgueil n'entend pas, que la foi seule ex-
[plique.
Du sein du triple Dieu sort le souffle immortel,
Principe de la vie, âme immense du ciel,
Qui tira du néant les êtres et les mondes,
Et remplit l'univers des semences fécondes.
Ces mondes, ces soleils et ces astres brillants,
Des célestes palais flambeaux étincelants,
Seraient-ils destinés à recevoir ces justes
Dont parmi nous souvent brillent les traits au-
[gustes,
Et qu'enlève à la terre un trépas douloureux ?
Dans ces mondes nouveaux ces esprits bienheu-
[reux,
Sont-ils récompensés par ce Dieu qu'ils servirent,
Et consolés enfin des malheurs qu'ils souffrirent ?
De ces séjours de paix, pour combler leur bon-
[heur,
Peuvent-ils contempler et louer le Seigneur ?
A ses pieds cependant repose la Science,
La Vérité, la Foi, la Bonté, l'Espérance,
La Clémence et l'Amour, tous les saints attributs
Dont sa main libérale embellit ses élus.

Le comte de Coetlogon.

COURONNEMENT

de Notre-Dame du Laus,

Poëme en trois chants,

Par M. l'abbé Jujat, directeur des études au collége de Saint-Joseph (Montrouge).

PROLOGUE.

Entre les chaînes majestueuses des Alpes, au sein d'un pays pauvre et peu fréquenté, il y a une petite solitude charmante et cachée, une oasis délicieuse, dont la sainte Vierge a pris possession pour y ouvrir un champ d'asile, un refuge aux pécheurs. Après avoir appelé auprès d'elle une jeune bergère, aussi pure, aussi modeste que belle et pauvre, elle ouvrit ses mains pleines de grâces..., et des milliers d'hommes de toute condition accoururent aussitôt.

Quel spectacle ! les infirmes sont guéris; les possédés, délivrés; les pauvres, consolés; les méchants, effrayés; les cœurs pervers, transformés : des voix fatidiques planent sur le vallon; le monde s'agite; le démon frémit : et Marie ne cesse de sourire à la terre ! ! Et chacun, ami et ennemi, s'écrie : *Le doigt de Dieu est là ! !*

Vous croyez peut-être à une image miraculeuse ? Point : c'est la réalité, c'est la personne sacrée de Marie qui est là. Pendant cinquante ans, chaque fois qu'elle descend

du ciel, on la *voit* et on la *sent*. On la sent à de suaves parfums qui enivrent l'âme de béatitude; et la candide bergère la voit, l'entend, lui parle..., elle interdit les plus superbes incrédules en racontant ce qu'elle a vu et entendu ! !

Ces cinquante ans de grâces et de pardon coïncident précisément avec le règne de Louis XIV. C'est dire que le souvenir en est encore récent et que le refuge des pécheurs, ouvert alors avec tant d'amour par Marie, est resté fréquenté. La multitude des pèlerins surpasse, même de nos jours, celle des anciens temps; elle est prodigieuse pendant toute la belle saison.

Mgr Depéry, évêque de Gap, méditait depuis longtemps sur ces choses; et lorsque vint l'époque d'aller à Rome, rendre compte de son administration au chef des pasteurs, il emporta l'espérance de réjouir le Saint-Père en lui parlant du Laus.

Son cœur ne le trompait point. Lorsque Pie IX eut entendu le récit des *merveilles* du Laus, il se tourna vers l'évêque des Alpes, et lui dit avec émotion : Que puis-je faire pour votre aimable Souveraine ? Et, sans attendre de réponse, il offrit des couronnes. Et ne pouvant venir les déposer lui-même sur la tête de la Mère et sur celle du Fils, il nomma l'heureux évêque son délégué pour accomplir cette grande cérémonie.

Le couronnement de Notre-Dame du Laus eut lieu le 23 mai 1855, en présence de sept prélats accourus de différents diocèses et d'une foule innombrable de pèlerins : quarante mille !

Cette cérémonie, qui laissera dans les Alpes un éternel souvenir est l'objet de mes chants.

L'abbé Jujat.

CHANT PREMIER.

Veni, coronaberis. (*Cant.*, IV, 2.)

Comme une lampe d'or dans les airs suspendue,
L'astre naissant du jour colore l'étendue;
L'heureux vallon du Laus voit ses premiers rayons
Descendre, par degrés, de la cime des monts;
L'heureux vallon du Laus, gracieuse corbeille,
Où la piété vient, à l'instar de l'abeille,
Cueillir avec amour le doux parfum des cieux,
Qu'en l'honneur de Marie exhalent ces saints lieux.
Bientôt du val sacré que sa présence éclaire,
Le soleil envahit l'enceinte circulaire,
Et, partout reflété, de ses feux éclatants
Projette la splendeur sur le front du printemps.
A la solennité du beau jour qui s'avance,
Le désert rajeuni s'est préparé d'avance;
Et sous le frais tissu de son manteau d'honneur,
Il semble tressaillir de joie et de bonheur.
Tout brille sous ses pieds, tout brille sur sa tête,
Et la nature entière a pris un air de fête.

Les monts dont le sommet couronne l'horizon
S'élèvent décorés d'un tapis de gazon;
Le genêt, l'églantier, mêlés à la verdure,

Encadrent leurs contours d'une riche bordure.
La pervenche et l'iris, comme autant de saphirs,
Entr'ouvrent leur calice au souffle des zéphyrs :
Et nuançant au loin la montagne et la plaine,
Y sèment les parfums de leur suave haleine.
Sur les arbres touffus, au bord des clairs ruisseaux
Dont la Vence grossit le trésor de ses eaux,
Les chantres des forêts, cachés dans la feuillée,
De leurs tendres accords remplissent la vallée :
Chaque buisson s'agite, et frémissant d'amour,
Joint sa voix au concert de cet heureux séjour.

Ainsi le doux printemps, de sa magnificence
Fait partout resplendir la riche efflorescence,
Autour du sanctuaire où la Reine des cieux
En ce jour solennel, sur son front radieux,
Verra bientôt briller le royal diadème
Dont va la couronner le Pontife suprême.

Déjà des quatre vents, et par chaque chemin,
Des pèlerins nombreux, le rosaire à la main,
Descendent doucement la tortueuse pente
Qui parmi les ravins, en se traînant, serpente.
Déjà de tous côtés, dans l'épaisseur des bois,
Retentissent des pas, des bruits confus, des voix ;
Déjà de tous côtés, vers l'antique chapelle,
Dont le brillant clocher les guide et les appelle,
Le bonheur sur le front, arrivent triomphants
Des groupes de vieillards, de femmes et d'enfants
Qui, sur le seuil du temple, à genoux sur la pierre,
A la Vierge du Laus adressent leur prière.

Mais l'astre du jour monte, et du haut de sa tour,
L'airain pieux s'ébranle et s'anime à son tour.
Les solennels accents dont il remplit l'espace,
De rochers en rochers, quand sa grande voix passe,
Font retentir au loin, ondulant dans les airs,
Les sonores échos qui peuplent ces déserts.

Sur les monts d'alentour la foule amoncelée
Se précipite alors vers la sainte vallée,
Et par tous les sentiers, à flots pressés, descend
Les replis sinueux du rapide versant.
Les uns marchent auprès du saint de leur village
Dont la bannière flotte à travers le feuillage ;
D'autres, que de leur foi le vif élan conduit,
Suivent, pour abréger les longueurs du circuit,
Le lit que le ruisseau, sur le sol qu'il entraîne,
Se creuse dans le schiste où sa chute l'amène.
Et l'habit brodé d'or, et l'habit villageois,
Mêlés et confondus se montrent à la fois,
Et sans distinction, partout on voit paraître
Le riche et l'indigent, le Pontife et le prêtre.
Avec le même amour, dans cet auguste lieu,
Tous viennent honorer la Mère de leur Dieu :
Et le vallon joyeux à leurs regards étale
De son luxe divin la pompe triomphale.

Sur les bords du torrent, autour d'un vert plateau,
Se penche et se déroule un gracieux coteau ;
Le mélèze et le pin, versant d'en haut leur ombre,

Y forment des tableaux variés et sans nombre ;
Ses flancs sont revêtus d'un mobile tapis
Où flotte, sous le vent, l'or naissant des épis,
Et de ses pieds s'échappe une source abondante
Dont l'herbe du vallon boit l'onde fécondante.
Au bas de ce coteau, s'élance vers les cieux
Un autel colossal, d'un plan ingénieux :
Monument solennel dont l'art et la nature
Ont, d'un commun accord, dressé l'architecture.
L'édifice se lève appuyé sur le roc,
Dont une tendre mousse a recouvert le bloc,
Et monte dans les airs sous l'odorant treillage
Dont la verdure forme un temple de feuillage :
Frais réseaux dans lesquels des guirlandes de fleurs
Entrelacent partout leurs brillantes couleurs.
Aux arbres suspendus, comme à de verts pilastres,
De grands lustres vermeils, semblables à des astres,
A travers les rameaux mollement agités,
Balancent sur l'autel leurs tremblantes clartés.
De légers étendards, de blanches oriflammes
Dont l'éclat du soleil fait scintiller les flammes,
Déroulent mille plis qui frémissent aux vents,
Comme frémit un lac aux flots purs et mouvants.
Sur le plus haut gradin, dans sa pose modeste,
La Reine de ces lieux, d'un sourire céleste,
Sourit à ses enfants, dont l'œil avec bonheur
Contemple de ses traits la grâce et la douceur.
De perles et de lis sa bannière étincelle,
Sur son royal manteau l'or à longs flots ruisselle ;
Et l'on croirait entendre, en cet heureux moment,
Son époux d'Engaddi, dans le ravissement,
Lui dire, en la voyant si richement ornée :
Venez, Vierge du Laus, vous serez couronnée.
A ses pieds, inclinant un front respectueux,
Sept augustes prélats, cercle majestueux,
Dans un profond silence, épanchent de leur âme
Les feux du pur amour dont l'ardeur les enflamme.
Séraphins, qui, sur eux, du séjour éternel
Abaissiez vos regards en ce jour solennel,
Vous connaissez leurs noms ainsi que leurs mérites ;
Au livre des élus leurs œuvres sont écrites ;
Dites-les moi, parlez comme parlait la voix
Que l'Aigle de Patmos entendit autrefois.
Parmi tant de pasteurs, qui tous en seraient dignes,
Se montre, décoré de splendides insignes,
Un prince de l'Eglise, un éminent prélat
Que la pourpre revêt de son pompeux éclat.
Accouru sur ces monts des bords où la Gironde
Verse dans l'Océan le tribut de son onde,
Il voit, à chaque pas, d'amour et de respect
La foule s'incliner à son auguste aspect.
Orateur éloquent, sur son front noble et calme,
La chaire et la tribune ont enlacé leur palme ;
Apôtre de la foi, gardien du saint trésor,
Nul ne porte plus haut son candélabre d'or (1).

Tout rayonnant de joie, à ses côtés s'avance
Le vertueux primat qu'honore la Provence ;

(1) Son Em. le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux.

La croix est le flambeau qui marche devant lui ;
La croix est son espoir, la croix est son appui,
La croix, phare immortel qui, plus haut que le [monde,
De ses divins rayons l'éclaire et le féconde.
L'aspect de ce saint lieu fait tressaillir son cœur,
Et sur ses traits se peint le charme du bonheur ;
C'est un père qui vient visiter l'héritage
Qu'avec un fils chéri, sa piété partage (1).

Mais, quel est ce vieillard qui, sous un front [serein,
S'efforce vainement de cacher son chagrin ?
Respectons sa tristesse, allégeons sa souffrance,
Et formons avec lui le vœu de l'espérance :
« Vienne bientôt le jour ardemment attendu,
Le jour où le pasteur, à son troupeau rendu,
A ses chères brebis pourra, dans leur détresse,
Prodiguer de nouveau les soins de sa tendresse (2). »

A sa droite paraît avec solennité,
Un métropolitain, type de la bonté.
La cité glorieuse où saint Pierre eut un trône,
Reine découronnée, assise au bord du Rhône,
Avignon l'applaudit en voyant son ardeur
A rendre à ses débris leur antique splendeur ;
Le grain dont il répand la fertile semence
Germe au centuple et donne une moisson immense.
Du Pontife de Gap, ami dans le Seigneur,
Au cœur qui l'appelait il vint joindre son cœur (3).

Gardiens des champs voisins du saint pèleri- [nage,
Vieillis dans la vertu quoique jeunes par l'âge,
Se présentent ensuite aux fidèles ravis,
Deux pasteurs bien connus, de leur troupeau sui- [vis.
L'un a dans le Seigneur placé son espérance,
Et dans ce nom sacré puise son assurance (4).
L'autre fait sur ses pas, en tout temps, en tout lieu,
Admirer et bénir la sagesse de Dieu (5) :
Tous les deux à Marie offrent un pur hommage,
Et d'un ardent amour entourent son image ;
Tous les deux sont venus, d'un cœur reconnais- [sant,
Déposer à ses pieds le filial présent.

Après tous ces prélats, un septième s'avance :
La sainte majesté dont l'éclat le devance,
Sous les habits pompeux dont il est revêtu,
Fait d'un lustre divin resplendir sa vertu.
A son auguste aspect, à la pieuse ivresse
Qui brille sur son front rayonnant d'allégresse,
Le peuple a reconnu l'évêque révéré
Qui veille dans ces lieux sur le dépôt sacré ;

(1) Mgr Darcimoles, archevêque d'Aix et d'Embrun, dont l'écusson porte une croix.
(2) Mgr Fransoni, archevêque de Turin.
(3) Mgr Debelay, archevêque d'Avignon, qui a une gerbe dans ses armes.
(4) Mgr Meirieu, évêque de Digne. Une ancre figure dans ses armes.

Et, pasteur bien aimé, dans sa tendresse active,
Prête à tous ses besoins une oreille attentive,
Lui donne avec amour le céleste aliment,
Et nourrit son troupeau de la fleur du froment.
C'est lui qu'en ce beau jour le Pontife suprême
Pour son représentant a délégué lui-même ;
C'est lui qui, sur le front de la Reine des cieux,
S'apprête à déposer le bandeau radieux (6).

Tandis qu'à ses côtés les fils du sanctuaire,
Pieux et recueillis, environnent leur père,
Aux mains d'un camérier (7), de la couronne d'or
La foule a vu briller le splendide trésor ;
Et tombant à genoux sur les dalles bénies
Entonnent avec transport les saintes Litanies :

« O Père qui régnez dans les hauteurs des [cieux,
Daignez jeter sur nous, daignez jeter les yeux !
Sauveur des nations, en qui la France espère,
Daignez nous protéger, Fils éternel du Père !
Esprit de Sainteté, de vos divins rayons,
Daignez nous éclairer, nous vous en supplions !
O vous, des cœurs pieux si justement chérie,
Priez, priez pour nous, sainte Vierge Marie !
Notre-Dame du Laus qui régnez dans ce lieu,
Priez, priez pour nous, sainte Mère de Dieu !

« Sainte Mère du Christ, vous en qui sur la [terre
Le Verbe s'incarna dans un si doux mystère,
Sainte Mère du Christ dont le sein virginal,
De la grâce divine est le sacré canal :
Vous, dont la pureté d'une si noble flamme
Ceint le front radieux et fait resplendir l'âme :
Notre-Dame du Laus qui régnez dans ce lieu,
Priez, priez pour nous, sainte Mère de Dieu !

« Mère qui méritez toute notre tendresse,
Mère dont la beauté nous ravit d'allégresse,
Mère du Créateur, vous dont les flancs bénis
Ont porté l'Eternel devenu votre Fils,
Mère en qui le Sauveur prit une chair mortelle,
Et dont le Tout-Puissant accepta la tutelle :
Notre-Dame du Laus qui régnez dans ce lieu,
Priez, priez pour nous, sainte Mère de Dieu !

« Vierge, qu'à juste titre on nomme vénéra- [ble,
Vierge sage, fidèle, en tout incomparable,
Vierge dont la puissance égale la bonté,
Miroir de la justice et de la sainteté,
Vous dont la tendre main aplanit notre voie,
Et répand sur nos pas le bonheur et la joie :
Notre-Dame du Laus qui régnez dans ce lieu,
Priez, priez pour nous, sainte Mère de Dieu !

(5) Mgr Ginoulhiac, évêque de Grenoble, dont l'écusson porte un Saint-Esprit.
(6) Mgr Depéry, évêque de Gap, délégué de S. S. le Pape Pie IX.
(7) Mgr Bourdon, camérier de S. S. le Pape Pie IX.

« Vase spirituel, vase pur et sans tache,
Vase où de la ferveur l'éclat divin s'attache :
Rose mystérieuse, au calice odorant,
Exhalant dans les airs son parfum enivrant ;
Arche du Testament, Maison d'or, Tour d'ivoire,
Tour du saint roi David, sa splendeur et sa gloire :
Notre-Dame du Laus qui régnez dans ce lieu,
Priez, priez pour nous, sainte Mère de Dieu !

« Porte auguste du ciel, qui de la cité sainte
Ouvrez à vos enfants la radieuse enceinte,
Etoile du matin qui, précédant le jour,
Annoncez le soleil au terrestre séjour ;
Vous de qui le malade attend sa délivrance,
Qui rendez au pécheur la vie et l'espérance :
Notre-Dame du Laus qui régnez dans ce lieu,
Priez, priez pour nous, sainte Mère de Dieu !

« Vous qui de l'affligé soulagez la détresse,
Vous à qui le chrétien dans le besoin s'adresse,
Fille du Roi des cieux qui, dans les saints parvis,
Commandez par l'amour aux Séraphins ravis ;
De la cour angélique aimable souveraine,
Que les neuf chœurs sacrés sont fiers d'avoir pour [Reine :
Notre-Dame du Laus qui régnez dans ce lieu,
Priez, priez pour nous, sainte Mère de Dieu !

« Reine des anciens jours, devant qui les pro- [phètes,
Joyeux et triomphants, ont incliné leurs têtes :
Reine de tous les saints, martyrs et confesseurs,
Des apôtres du Christ et de leurs successeurs :
Reine en qui le péché, de son haleine impure,
N'a pas même, en naissant, imprimé de souillure :
Notre-Dame du Laus qui régnez dans ce lieu,
Priez, priez pour nous, sainte Mère de Dieu ! »

Ainsi chante la foule, et toute la vallée
Proclame jusqu'au Ciel la Vierge immaculée ;
Et suspendant leur vol pour mieux entendre encor,
Les anges du désert croisent leurs ailes d'or.

CHANT DEUXIÈME.

Et in perpetuum coronata triumphat. (*Sap.* IV, 2.)

Cependant le soleil, ruisselant de lumière,
A franchi la moitié de sa vaste carrière,
Et, géant couronné, des hauteurs du zénith,
Embrase de ses feux les rochers de granit.
L'astre, comme arrêté, dans les airs se balance,
Et sur tout le vallon plane un profond silence ;
Le peuple est dans l'attente, humblement pros- [terné.
A l'aspect des prélats, son front est incliné ;
Et voilà qu'au désert, majestueuse et tendre,
De l'orchestre sacré la voix s'est fait entendre ;
Les monts ont répété ses accords ravissants
Dont la terre et le ciel écoutent les accents

Héros couronnés dans la gloire,
Qui redites aux cieux les chants de la victoire,
Louez tous à l'envi Notre-Dame du Laus ;
Prenez vos harpes d'or, angéliques phalanges ;

Réunissez vos voix pour chanter ses louanges ;
Chantez-lui vos chants les plus beaux.

Et vous d'où jaillit la lumière,
Astres, dont les rayons parlent à la paupière,
De la Vierge du Laus annoncez la splendeur.
Sources d'eau qui flottez sur l'aile des orages,
Fleuves aériens cachés dans les nuages,
Racontez aussi sa grandeur.

Formez un concert unanime,
Vous qui foulez la terre ou nagez dans l'abîme,
Vous neige, glace, autans, grêle, feu, tourbillons,
Montagnes et coteaux, cèdres, arbres fertiles,
Oiseaux qui fendez l'air, insectes et reptiles
Qui vous traînez dans les sillons ;

Vous qui ceignez le diadème
Et vous peuples, louez sa puissance suprême ;
Enfants, vieillards, louez Notre-Dame du Laus.
Louez, Vierges du Christ, sa bonté maternelle ;
A la Reine des cieux gloire, gloire éternelle ;
Chantons-lui nos chants les plus beaux.

Le peuple écoute encor le ravissant cantique
Que Sion modula sur son luth prophétique,
Quand le Représentant du Pontife romain,
La mitre sur la tête et la crosse à la main,
Aux apôtres du Laus que la foule environne
Montre près de l'autel la royale couronne.

LE DÉLÉGUÉ DE ROME
Aux prêtres gardiens du Laus :

Heureux ambassadeur du lieutenant de Dieu,
Je viens, Anges vivants de cet auguste lieu,
Je viens vous annoncer que de son cœur de père
L'amour s'est épanché sur votre sanctuaire.
Déroulez cette Bulle, éternel monument
De sa foi, de son zèle et de son dévouement.
Le Vicaire du Christ, son organe fidèle,
Le Pasteur des pasteurs, leur guide et leur modèle,
Qui presse sur son cœur tous les peuples divers
Et bénit à la fois la ville et l'univers,
Ce Pontife immortel, bien que j'en sois indigne,
A voulu m'honorer d'une faveur insigne ;
Et je viens en son nom, à la face des cieux,
Confier à vos soins ce trésor précieux.

LE SUPÉRIEUR
Des prêtres du Laus :

Béni soit-il celui que le ciel nous envoie,
Et dont nous partageons le bonheur et la joie !
Pour un si grand bienfait, béni soit-il aussi,
Le Pontife immortel qui nous chérit ainsi !

LE DÉLÉGUÉ
Montrant les saints Evangiles :

« Venez donc et jurez devant Dieu sur ce livre,
Qu'au dépôt solennel que mon amour vous livre
Et dont va s'enrichir ce fortuné séjour,
Votre fidélité veillera nuit et jour. »

LES PRÊTRES DU LAUS,
La main sur les saints Evangiles :

« Nous venons et jurons devant Dieu sur ce livre,
Qu'au dépôt solennel que votre amour nous livre,

Et dont va s'enrichir ce fortuné séjour,
Notre fidélité veillera nuit et jour. »

LE DÉLÉGUÉ DE ROME :

Puisse à mes justes vœux le Seigneur favorable,
Rendre de vos serments la foi toujours durable !

Aux marches de l'autel le prélat s'est placé,
Et s'adressant au peuple autour de lui pressé :
« Un saint transport, dit-il, fait tressaillir mon âme ;
Je me sens embrasé d'une divine flamme.
Quel doux ravissement ! Le ciel est dans mon cœur;
Ma langue ne saurait vous dire mon bonheur,
A l'aspect ravissant de l'innombrable foule
Qui, sur ces monts sacrés, à mes yeux se déroule.
Frères, enfants que j'aime, à vos cœurs attendris
Je vais renouveler d'ineffables récits
Le Seigneur dans ces lieux a rendu ses oracles,
Et la terre du Laus fut fertile en miracles.
Sur ces coteaux riants la Mère du Sauveur,
D'une pauvre bergère honorant la ferveur,
A ses yeux éblouis, cinquante ans, s'est montrée
D'éclatants attributs richement décorée ;
Et des tendres accents de sa pieuse voix
L'écho de ces déserts résonna mille fois.
Sur chacun de ces pics, les divines phalanges
De leur auguste Reine ont chanté les louanges.
Enfin, ces monts ont vu le Fils de l'Eternel
Sourire doucement sur le sein maternel ;
Et le sang du Sauveur, indicible mystère !
De la croix d'Avançon, a coulé sur la terre ! ! !

« Au retour de la nuit, l'humble fille des champs
A qui Dieu se montra sous des traits si touchants,
Regagnait, chaque soir, la cellule isolée
Que vous voyez là-bas, au pied de la vallée.
C'est sous ce pauvre toit, c'est là que de son cœur
Les soupirs embrasés montaient vers le Seigneur.
C'est là que dans son corps, vêtu d'un dur cilice,
Du divin Rédempteur complétant le supplice,
Elle versait son sang pour payer la rançon
De ceux qui gémissaient dans les fers du démon.
C'est sous ce pauvre toit que l'esprit des ténèbres,
Dont elle dépeuplait les royaumes funèbres,
Est venu bien souvent, enflammé de courroux,
Torturer la Bergère et la meurtrir de coups.
C'est aussi sous le toit de la même mansarde
Que l'Ange du Très-Haut qui veillait à sa garde,
Répandant à son tour des torrents de douceur,
Consolait son exil et lui disait *ma sœur*.
C'est là que, dans la paix, il ferma sa paupière
Pour la rouvrir au sein de la pure lumière.
C'est là que, revenu de l'éternel séjour,
Le saint gardien du Laus réside nuit et jour.

« O vous, Benoîte, ô vous, vertueuse Bergère,
Qui, dans cette montagne à votre cœur si chère,
Avez sur ces buissons cueilli les fleurs du ciel,
Dont votre piété sut composer son miel,
Venez et contemplez la pompe attendrissante
Qu'aux yeux émerveillés ce saint vallon présente.

Vous y verrez encor sous ses riches habits,
Le front resplendissant de l'éclat des rubis,
Vous y verrez encor cette *tant belle Dame*
Qui se montrait à vous et ravissait votre âme,
Quand sur ces monts chéris conduisant vos trou-
[peaux,
Vous cherchiez dans les bois la chapelle du Laus.
Elle a fait de ce lieu le trône de ses grâces,
Et le même parfum s'exhale sur ses traces ! »

Le Pontife se tait. L'éminent cardinal
De l'éphod solennel et du saint pectoral
Se revêt pour offrir le sacrifice auguste,
Où, comme sur la croix, coula le sang du juste.
Redoutable mystère ! Aux accents de sa voix
Et la terre et le ciel s'ébranlent à la fois.
Le firmament s'abaisse et du haut de son trône,
Le Fils du Tout-Puissant qu'un nuage environne,
Descend, humble et soumis, et martyr immortel,
Des anges entouré, s'immole sur l'autel.
Un lumineux rayon scintillant sur l'hostie
Vient d'un cercle vermeil dorer l'Eucharistie.
Invisible et présent, alors paraît aux yeux,
Celui qui, par sa mort, nous racheta les cieux,
Le même qu'autrefois ici la Vierge mère
Montrait resplendissant à la sainte Bergère.

Le mystère accompli, l'apôtre du Seigneur,
Enflammé par le Dieu qu'il porte dans son cœur,
Fait vibrer les accents de sa mâle éloquence
Qui domine les flots de cette foule immense.

« Le Très-Haut sur les monts a fait dans tous les
[temps
Admirer son pouvoir par des traits éclatants.
Encor tout sillonnés des splendeurs de sa gloire,
Les rochers de l'Oreb en gardent la mémoire.
Le Liban, le Cédar, le Thabor et l'Hermon
S'inclinent de respect au seul bruit de son nom.
Le Sinaï tremblant aux rayons de la foudre,
Vit sa face et craignit d'être réduit en poudre,
Le jour où l'Eternel vint, porté sur les airs,
Visiter son sommet illuminé d'éclairs.
Le mont des Oliviers but les larmes divines
Dont le Christ arrosa ses fécondes racines ;
Et quand le Rédempteur sous sa croix y monta,
L'univers entendit pleurer le Golgotha...
Comme ces monts empreints de ses sacrés vestiges,
Le Laus peut du Seigneur raconter les prodiges :
Le Laus, nouveau Carmel, où la Mère de Dieu
Prodigue ses faveurs plus qu'en tout autre lieu ;
Le Laus est ce jardin qu'une onde pure arrose,
Où fleurissent sans cesse et le lis et la rose,
Et qui, partout fermé, sous les riants berceaux
Dont la main de l'Epoux a tressé les arceaux,
A toute heure du jour voit la céleste épouse
Venir se reposer sur la verte pelouse.
Le Laus est cette vigne à la douce liqueur
Qui délecte la lèvre et réjouit le cœur.
Le Laus est ce saint mont que la ferveur admire,
Où ruissellent l'encens, le cinname et la myrrhe.

Le Laus est ce palais orné de cèdre et d'or,
Où le roi d'Israël a caché son trésor.
C'est le nouvel Eden, ce riche sanctuaire!
Venez à ce jardin comme l'humble Bergère,
Venez vous enivrer au calice des fleurs
Dont vous voyez briller les célestes couleurs.
Venez y vendanger cette vigne fertile
Et savourer le vin que sa grappe distille ;
Venez y respirer l'arome précieux
Qui parfume la terre en montant vers les cieux ;
Venez à ce palais que le maître vous ouvre,
Venez y puiser l'or que l'œil pur y découvre.
Joyeux, accourez tous, venez cueillir les fruits
Que de cet heureux champ l'abondance a produits,
Et liant en faisceaux ces glanes moissonnées,
Nous les emporterons en gerbes fortunées
Sur l'aire paternelle, où la divine main
De l'épi fécondé fera sortir le grain. »

La voix de l'orateur, semblable à la rosée
Qui tombe sur le sein de la terre embrasée,
A fait dans tous les cœurs, vibrants d'émotion,
Passer le doux attrait de sa sainte onction.
La foule n'attend plus que le moment suprême,
Le moment désiré par son ardeur extrême,
Où son amour verra de l'ornement royal
Rayonner la splendeur sur le front virginal.
Ce moment est venu! Cent urnes flamboyantes
Vers le dôme azuré s'élèvent tournoyantes,
Versant à flots l'encens dont l'air est embaumé;
L'autel de mille feux étincelle enflammé...
Par un double escalier d'élégante structure
Qui circule entouré de fleurs et de verdure,
Les sept prélats, vêtus des ornements sacrés,
De ce nouveau Thabor ont franchi les degrés.
Le Pontife de Gap, le front ceint de lumière,
Fait monter vers le ciel sa brûlante prière.

LE PONTIFE.

Le Seigneur est le Dieu dont j'attends mon appui;

E PEUPLE.

Le Seigneur dont la main fit le ciel et la terre.

LE PONTIFE.

Que Dieu soit avec vous qui n'espérez qu'en lui;

LE PEUPLE.

Et qu'il jette sur vous un regard salutaire.

LE PONTIFE

Bénissant la couronne.

O Père, qui régnez dans la splendeur des saints
D'où vous nous révélez vos bienfaisants desseins,
Vous que nous adorons, vous dont la voix féconde
Appela du néant le ciel, la terre et l'onde,
Vous dont l'amour nourrit tous les êtres divers
Que dans son vaste sein renferme l'univers :
Bénissez, Dieu puissant, du haut de votre trône,
Bénissez, bénissez la royale couronne
Que nos mains vont placer sur le front vénéré
De celle dont Jésus est le Fils adoré.

LE PEUPLE.

Oui, Seigneur, bénissez du haut de votre trône.
Bénissez, bénissez la royale couronne
Que ses mains vont placer sur le front vénéré
De celle dont Jésus est le Fils adoré.

LES SEPT PRÉLATS,

Posant la couronne sur le front de la Vierge.

O vous que sur la terre
Nous couronnons en ce jour glorieux,
Montrez-vous notre Mère,
Et nous couronnez dans les cieux.

Et Marie apparaît gracieuse et sereine,
Montrant à ses enfants sa couronne de Reine ;
Et le peuple, enivré de ses transports brûlants,
Ne peut plus de son cœur retenir les élans :
Et du haut de leurs tours les cloches ébranlées
Font retentir au loin de joyeuses volées,
Et les échos ravis, l'orchestre et le canon,
De la Vierge du Laus ont acclamé le nom ;
Et le vallon répand son âme sympathique,
Et l'insecte caché bourdonne son cantique ;
Et la terre et le ciel unissent leurs concerts,
Et l'hyme triomphal s'élance dans les airs :

« Sainte Reine des cieux, tressaillez d'allégresse,
Tressaillez d'allégresse en ce jour glorieux ;
Triomphez, et laissez éclater votre ivresse ;
Triomphez, triomphez, sainte Reine des cieux ;

« Tressaillez de bonheur; le Fils que sur la terre
Mérita de porter votre sein maternel,
De la nuit du tombeau, par un secret mystère,
Est remonté vivant au séjour éternel ;

« Sainte Reine des cieux, notre Mère chérie,
Quand nous vous invoquons, prosternés devant [vous,
Sainte Reine des cieux, dans l'heureuse patrie,
Triomphez, triomphez, et priez Dieu pour nous. »

Aussitôt le prélat, d'une voix attendrie
Vient placer ses enfants dans les bras de Marie,
Et ces pieux accents, échos de son bonheur,
De larmes embaumés s'échappent de son cœur :

« De la terre et du ciel auguste souveraine,
Vous que le monde entier n'implore qu'à genoux,
Me voici devant vous, aimable et sainte Reine,
Notre-Dame du Laus, me voici devant vous.
Je viens, dans mon bonheur en ce jour d'allégresse,
Aux soins de votre amour confier mon troupeau.
Il est à vous déjà ; mais à votre tendresse
Je le consacre de nouveau.

« Vous êtes du clergé la Reine tutélaire,
Et votre douce main s'étend toujours sur lui,
Daignez, Vierge du Laus, puissante auxiliaire,
Aux serviteurs de l'Arche accorder votre appui ;
Vous connaissez leur foi : vous savez de quel zèle
Pour la maison de Dieu leur cœur est dévoré ;
Nourrissez dans leur sein, à l'abri de votre aile,
Nourrissez ce foyer sacré.

« Je vous consacre aussi tant de pieuses filles
Qui, pour suivre l'Agneau devenu leur époux,
Abandonnant fortune, honneurs, plaisirs, familles,
Retracent les vertus qui brillèrent en vous;
Chastes fleurs de nos monts qui, partout sur la route,
Exhalent un parfum inconnu des mortels;
Fleurs dont le Christ du haut de la céleste voûte,
Aime à voir parer ses autels.

« Que vous dirai-je encor, Reine de nos montagnes?
Que vous dirai-je encor? Vous lisez dans mon cœur!
Je viens vous consacrer nos villes, nos campagnes,
Le riche, l'indigent, le juste, le pécheur.
Et dans nos jours de deuil, et dans nos jours de joie
Nous nous livrons à vous tout entiers sans retour.
Nour sommes vos enfants, dirigez notre voie,
Et veillez sur nous nuit et jour.

« Raffermissez la foi, la foi source féconde
D'où s'épanchent sur nous tous les trésors des cieux;
Avec elle on verra renaître dans le monde
De l'ordre et de la paix les fruits si précieux.
Notre fragile esquif, battu par la tempête,
Erre au milieu des flots sans boussole et sans nord.
Etoile du matin, brillez sur notre tête,
Et faites-nous surgir au port.

« Tendez-nous, Vierge sainte, une main secourable;
De tous nos ennemis rendez-nous triomphants,
Exaltez votre Eglise et son chef vénérable,
L'enfant le plus pieux de vos nombreux enfants.
Veillez sur l'Empereur et sur l'Impératrice,
Et donnez à leur trône un heureux héritier;
En étendant sur eux votre main protectrice,
Vous protégez le monde entier.

« Daignez permettre encor, ma bonne et tendre Mère,
Qu'à ce suprême instant je forme un dernier vœu :
Les moments les plus doux de mon saint ministère
Sont ceux que j'ai passés dans ce paisible lieu :
Vous en fûtes témoin. Eh bien, je vous en prie,
A l'heure où de mes jours s'éteindra le flambeau,
Que j'obtienne de vous, ô divine Marie,
D'y reposer dans mon tombeau. »

Le Pontife de Gap, d'une voix altérée,
A fait monter ses vœux vers la voûte éthérée
Où l'ange du désert, charmé de ses accents,
Les porte sur son aile ainsi qu'un pur encens.
Alors les sept prélats dont une sainte flamme
Fait rayonner le front du bonheur de leur âme,
Au sommet de l'autel se lèvent radieux,
Et le regard tourné vers le dôme des cieux,
Les deux bras étendus sur la foule assemblée
Dont les rangs onduleux inondent la vallée,
Au nom du Tout-Puissant bénissent à la fois
Ces vastes flots de peuple inclinés à leur voix.

Ainsi lorsque du haut de son trône adorable
Abaissant sur le monde un regard favorable,

Dans son immense amour, le Père des humains
Se penche pour bénir les œuvres de ses mains,
Les Chérubins voilés aux splendeurs de sa gloire
Se prosternent ravis sur les marches d'ivoire,
Autour du sanctuaire, où, dans son unité,
Brille du même éclat l'auguste Trinité.

CHANT TROISIÈME.

Quæ est ista, quæ ascendit de deserto, deliciis affluens?
(*Cant.*, VIII.)

Bientôt les sept prélats que la foule accompagne
A travers les sentiers de l'heureuse montagne
S'avancent tous ensemble, et d'un air recueilli
Parcourent le vallon de merveilles rempli.
Oracles du passé, chaque arbre, chaque site
Que sur le mont béni leur piété visite,
Leur parlent des bienfaits que la Reine des cieux
A depuis deux cents ans, répandus dans ces lieux;
Prodiges éclatants, gravés dans leur mémoire,
Et dont l'Ange de Gap a retracé l'histoire.
Enfin pressés d'aller où le cœur les conduit,
L'amour les mène au seuil du modeste réduit
Dont Benoîte habita le toit couvert de chaume,
Et que de ses vertus le souvenir embaume;
Débris plus précieux que les lambris dorés
Dont les palais des rois se montrent décorés.
Aussi les saints prélats, à genoux sur la pierre,
De la pauvre cellule ont baisé la poussière,
Et disent en sortant de cet auguste lieu :
« *Ici dans sa bonté, parut le doigt de Dieu.* »

Mais déjà le soleil, épuisé de sa course,
Des feux dont il brillait voit se tarir la source,
Et, comme fatigué, de la crête des monts
Retire lentement l'éclat de ses rayons.
Le vallon s'obscurcit, et le jour qui recule
Abandonne à regret l'empire au crépuscule.

Le peuple, pour gagner son village lointain,
A repris le sentier qu'il suivit le matin :
Mais les astres, absents de la céleste voûte,
Ne sont pas accourus pour éclairer sa route.
On dirait qu'oubliant le culte solennel
Que leurs flambeaux sacrés doivent à l'Eternel,
Ils ont, dans cette nuit si pleine de mystère,
De ce pieux devoir voulu charger la terre.
Comme pour suppléer à l'absence du jour,
Mille feux allumés sur les pics d'alentour
D'un long réseau de flamme entourent la montagne,
Serpentent sur ses flancs, inondent la campagne,
Argentent les forêts et de tous les côtés,
Elèvent sur les monts des faisceaux de clartés.
Les pieux pèlerins qui gravissent leur cime
Immobiles, penchés sur le bord de l'abîme,
Aux angles des rochers, s'arrêtent suspendus
Pour contempler les feux autour d'eux répandus.
Spectacle ravissant! des milliers de fusées
Parcourent de l'éther les plaines embrasées,
Se croisent en tous sens dans l'espace infini,
Et raniment le ciel comme un miroir terni.

De leur ardent foyer, les unes autour d'elles
Font jaillir dans leur vol des gerbes d'étincelles ;
Les autres sont des fleurs qui naissent dans les airs,
Et dont le vif éclat décore ces déserts :
Celles-ci, décrivant des méandres sans nombre,
Roulent des flots vermeils qui vont mourir dans [l'ombre ;
Celles-là de leur sein brillant et nuageux,
Lancent, à blancs flocons, des tourbillons neigeux.
Partout le firmament, à son dôme sans voiles,
Voit germer et surgir de nouvelles étoiles.

Parmi tant de splendeurs dont il est parsemé
Comme un astre nouveau dans le ciel enflammé,
Un lis majestueux, par un soudain prodige,
Monte, s'épanouit, oscille sur sa tige,
De son large calice étale la blancheur,
Et laisse aux yeux ravis contempler sa fraîcheur.
On croirait voir autour de la fleur symbolique
Errer et voltiger la milice angélique,
Phalange lumineuse, éblouissant essaim
Qui, le front incliné, se penche sur son sein,
Comme pour respirer à sa suave haleine
Le mystique parfum dont sa corolle est pleine :
Semblable, dans sa chute, à des feuilles de lis
Dont les coteaux voisins rayonnent embellis,
Dans l'ombre du vallon, de sa tête mourante,
Tombe en flots argentés une pluie odorante.
Enfin l'ardente fleur dans les plaines de l'air
Etincelle, pâlit, jette un dernier éclair,
Descend avec lenteur de la céleste voûte,
D'un radieux sillon illuminant sa route,
S'abat d'un vol léger au bord d'un clair ruisseau
Et ses débris fumants ont fait scintiller l'eau.

Et quand l'astre nouveau s'abaissa vers la terre,
Un long cri de bonheur dans les airs éclata,
Et la foule attentive adora le mystère ;
Et de sa grande voix la montagne chanta :

« Louange, honneur, gloire à Marie !
Gloire à Notre-Dame du Laus !
Louez cette Mère chérie :
Louez-la, mystiques flambeaux ;
Elle est le lis de la vallée
Dont la corolle immaculée
Exhale des parfums si doux,
Fleur qui, buvant une eau céleste,
Charme par son éclat modeste
Les yeux enivrés de l'Epoux ! »

A peine dans le sein de l'onde frissonnante
Le lis a-t-il éteint sa clarté rayonnante,
Qu'un splendide arc-en-ciel de l'un à l'autre mont,
Se déroule et s'étend comme un immense pont,
Mystérieux chemin appuyé sur deux cimes,
Dont l'arche sans piliers réunit deux abîmes.
Sur ses flancs constellés d'or, de pourpre et d'azur,
Se reflète l'éclat d'un ciel limpide et pur.
Mais tandis que l'émail dont ses couleurs sont [peintes,
Enchante le regard par ses pompeuses teintes,

Le brillant météore à l'œil qu'il éblouit,
S'éclipse par degrés, fond et s'évanouit.

Et quand l'astre nouveau s'abaissa vers la terre
Un long cri de bonheur dans les airs éclata,
Et la foule attentive adora le mystère ;
Et de sa grande voix la montagne chanta :

« Louange, honneur, gloire à Marie !
Gloire à Notre-Dame du Laus !
Louez notre Mère chérie,
Louez-la, mystiques flambeaux.
Elle est l'arc-en-ciel que le monde
Voit briller au-dessus de l'onde
Qui l'envahit de toutes parts ;
Gage d'amour et de clémence
Que Dieu dans sa tendresse immense
Montre sans cesse à nos regards ! »

Aux feux dont l'arc-en-ciel a sillonné l'espace,
Succède tout à coup une imposante masse :
Edifice roulant, haute et royale tour,
Dont une ardente flamme embrasse le contour.
Du vêtement nacré de sa blanche lumière
L'ivoire le plus pur la revêt tout entière.
Attachés à son front, d'innombrables fanaux
D'un cercle flamboyant couronnent ses créneaux.
Et les larges rayons dont la splendeur l'embrase
Ceignent du même éclat son sommet et sa base.
Mille boucliers d'or, suspendus à ses flancs,
Aux regards éblouis brillent étincelants :
Mille boucliers d'or, rayonnantes armures
Dont l'orbe retentit de belliqueux murmures.
Mais insensiblement la merveilleuse tour
Se dévore elle-même, et s'écroule à son tour.
Un vent mystérieux sur son aile rapide
L'emporte et la disperse en poussière limpide,
Dont les grains ondoyants pleuvent de toutes parts,
Et couvrent le vallon de ses débris épars.

Et quand l'astre nouveau s'abaissa vers la terre,
Un long cri de bonheur dans les airs éclata,
Et la foule attentive adora le mystère,
Et de sa grande voix la montagne chanta :

« Louange, honneur, gloire à Marie !
Gloire à Notre-Dame du Laus
Louez notre Mère chérie,
Louez-la, mystiques flambeaux.
Elle est la tour, la tour vivante
Dont le seul aspect épouvante
Les ennemis du divin Roi ;
Inexpugnable citadelle
Où l'âme pieuse et fidèle
Vient s'abriter dans son effroi ! »

Comme, à son doux réveil, l'aurore virginale
Perçant de ses rayons la vapeur matinale,
Des plus fraîches couleurs émaille l'Orient,
Et montre à l'horizon son visage riant,
Ainsi paraît alors sous la voûte éthérée,
De gloire et de splendeurs une femme entourée.
Quel éclat surhumain brille dans tous ses traits !

Quel pompeux appareil et quels divins attraits !
Avec quel saint transport à sa beauté sans tache,
De tous les spectateurs l'œil enivré s'attache !

Le soleil, de ses feux épuisant le trésor,
La revêt d'un manteau tissé de pourpre et d'or ;
Et l'astre de la nuit de sa clarté sereine
Etale la blancheur sous les pieds de sa Reine
A demi recouverts d'une robe aux longs plis,
Où le saphir se mêle à la candeur des lis.
Sur son front souverain que la grâce environne,
Douze étoiles formant une chaste couronne
De sa toute-puissance et de sa royauté
Font resplendir au loin la sainte majesté.
Mais l'aimable douceur sur son visage empreinte
Inspire le respect sans inspirer la crainte.
De son trône éclatant, ses regards attentifs
Planent avec amour sur ses fils adoptifs,
Et ses bras maternels qu'élargit sa tendresse
S'ouvrent pour leur offrir un berceau de caresse,
Où le peuple ravi brûlant de s'y jeter,
Sur l'aile du désir voudrait pouvoir monter.
Bonheur, hélas ! bonheur de trop courte durée !
Aux yeux des assistants la vision sacrée
Ne tarde pas à prendre un essor glorieux,
S'élève triomphante et se perd dans les cieux !

Et quand l'astre nouveau disparut de la terre,
Un long cri de bonheur sur ses traces monta,
Et la foule attentive adora le mystère,
Et du trône des airs une femme chanta :

« Mon âme que remplit une céleste ivresse
Dans son pieux transport exalte le Seigneur,
Et mon esprit, ému d'une sainte allégresse,
A, dans Dieu, mon salut, tressailli de bonheur.

« L'Eternel a jeté, de son trône sublime,
Sur son humble servante un regard de bonté !
Les âges à venir d'une voix unanime,
Célébreront ma gloire et ma félicité.

« A la grandeur du don que le Seigneur m'accorde,
Combien il est puissant, combien son nom est saint!
Tous les siècles l'ont vu de sa miséricorde
Répandre les trésors sur celui qui le craint.

« Il a fait de son bras éclater la puissance,
Précipité l'orgueil de son trône abattu,
Et de l'impiété foudroyant la licence,
A la place du vice élevé la vertu.

« Le pauvre qui n'avait d'autre pain que ses larmes,
Se réjouit au sein de la prospérité ;
Et le riche, pressé des plus vives alarmes,
Gémit dans l'indigence et dans la pauvreté.

« Le Seigneur a tiré du fond de sa détresse
Et repris dans ses bras Israël, son enfant,
Et rappelant pour lui son antique tendresse,
Il a fait de son peuple un peuple triomphant.

« C'est ainsi qu'autrefois de sa bouche sacrée,
Dont Abraham reçut le serment solennel,

Il promit un appui d'éternelle durée
Au peuple que choisit son amour paternel. »
Aux célestes accents de cette voix connue
Qui descend sur les monts des hauteurs de la nue,
Le peuple dans les cieux est comme transporté
Et le divin salut est partout répété :

« Gloire au Père dont la puissance
Tira le monde du néant ;
Gloire au Fils dont la bienfaisance
Vint le racheter par son sang ;
Gloire à l'Esprit-Saint qui resserre
Leur mystérieuse union ;
Gloire à Dieu, gloire sur la terre
Et dans la céleste Sion. »

LA

CREATION.

Dieu vient : il vient armé de sa toute-puissance ;
A des mondes nouveaux il porte la naissance,
S'arrête au bord du ciel, et du gouffre profond
Déjà ses yeux perçants ont pénétré le fond :
Abîme ténébreux, océan sans rivage,
Agité par les vents, tourmenté par l'orage,
Qui, lançant dans les airs ses flots séditieux,
Semble braver Dieu même et menacer les cieux.
« Vents fougueux, taisez-vous ! vaste mer, fais silence ! »
Ainsi parle au chaos l'éternelle puissance.
Soudain l'abîme entend sa redoutable voix ;
Ses brûlants séraphins accourent à la fois.
En triomphe porté sur leurs rapides ailes,
Il s'avance, brillant des splendeurs paternelles,
Il marche : du chaos le sein respectueux,
A sa voix, a calmé ses flots tumultueux.
Son cortége le suit, brûlant de voir éclore
Ce monde qu'il médite et qui n'est pas encore.
Il arrête son char, et déjà dans sa main,
Avec ses branches d'or luit ce compas divin,
Qui, gardé dans les cieux, en cette nuit profonde,
Devait tracer un jour les limites du monde.
L'une s'arrête au centre, et l'autre dans les airs
Marque, en tournant, le cercle où sera l'univers.
« Monde, viens jusqu'ici, tes bornes sont prescrites,
Reste dans ton enceinte, et connais tes limites. »
Ainsi Dieu fit d'un mot et la terre et les cieux.
Mais de ce vaste amas sombre et silencieux
La nuit couvrait encor la matière inféconde.
L'esprit de Dieu s'étend sur les gouffres de l'onde,
Les couvre sous son aile, et verse dans leur sein
Son âme créatrice et son souffle divin.
Au feu vivifiant de sa chaleur puissante,
Le chaos se féconde et la matière enfante.
Tout se range à sa place, et chaque germe impur
Etranger à la vie, au fond du gouffre obscur
Plonge sa masse inerte et sa grossière lie ;
Attirant, attiré, l'être à l'être s'allie :
L'un écoute sa haine, et l'autre son amour,
Et comme ses penchants chacun a son séjour :

Le feu vole, l'air monte, et dans l'air élancée,
La terre par son poids y demeure fixée.
Alors l'Eternel dit au néant qui conçut :
« Que la lumière soit ! » et la lumière fut :
La lumière, de l'air l'essence la plus pure,
L'enfant le premier né de toute la nature,
Dont Dieu même est la source, et qui, d'un air riant,
Commence sa carrière aux portes d'Orient.
Cependant le soleil n'existait pas encore,
Les nuages cachaient le berceau de l'aurore.
Dieu le vit et l'aima : mais de l'obscurité
Son ordre tout-puissant sépara la clarté,
Nomma l'une le jour et l'autre les ténèbres.
Ici des rayons purs, là des vapeurs funèbres,
Se succédant sans cesse et changeant de séjour,
Sur le double hémisphère habitent tour à tour.
Ainsi du jour naissant brilleront les prémices.
Le ciel même à la terre envia ses délices :
Et tout l'Olympe en chœur par de joyeux concerts
Chanta le jour enfant et le jeune univers.
Au chef-d'œuvre de Dieu les anges applaudirent;
Les célestes palais à leurs chants répondirent ;
De la harpe et du luth, frémissant sous leurs doigts,
La corde harmonieuse accompagnait leurs voix,
Tous chantaient à l'envi le Dieu qui fit éclore
Et la première nuit, et la première aurore.
Pour la seconde fois il commande au chaos :
« Flots humides, dit-il, séparez-vous des flots !
Que dans l'immensité chacun prenne sa route,
Et que le firmament arrondisse sa voûte ! »
Il commande : à sa voix flotte une double mer,
L'une au-dessous des cieux, l'autre au-dessous de l'air.
Sur le monde entouré d'une vapeur errante,
Monte en voile d'azur une onde transparente :
Dieu leur donne des lois, enfin son bras puissant
Du monde raffermit l'édifice naissant.
Dans l'abîme fougueux gronde un reste d'orage :
Il l'écarte, il a peur que son noir voisinage
Pour ce monde nouveau ne soit contagieux.
Du nom de firmament il a nommé les cieux.
C'en est fait, et le soir, l'aimable matinée,
Déjà chantent en chœur la seconde journée.
Le monde était formé, son globe à peine éclos,
Tel qu'un faible embryon, sommeillait sous les flots,
Mais l'humide élément, de ses vapeurs fécondes
Pénétrait en secret ce nourrisson des ondes.
Dieu fait entendre alors ces mots impérieux :
« O flots, rassemblez-vous et roulez sous les cieux !
Flots, vos bassins sont prêts ; terre, sors des abîmes ! »
Il dit. Des monts altiers les gigantesques cimes
Lèvent leur tête chauve, et s'approchant des cieux,
Vont cacher dans la nue un front audacieux.
Autant que vers le ciel les montagnes s'étendent,
Autant des vallons creux les profondeurs descendent :

Vaste lit qui, s'ouvrant un canal en bassin,
Reçoit les flots charmés de rouler dans son sein ;
D'abord faibles, pareils aux gouttes orageuses
Qu'épanche un ciel brûlant sur les plaines poudreuses ;
Tous de l'Auteur du monde ont entendu la voix ;
A leur poste assigné tous marchent à la fois.
Les uns se redressant en montagnes liquides,
D'autres suivant leur marche en bataillons rapides,
Chacun suit son penchant ; d'autres, du haut des monts,
Tombent avec fracas dans des gouffres profonds.
Là, sur la plaine unie, une rivière lente
Déroule en paix les plis de son onde indolente,
Des monts et des rochers les séparent en vain
L'un sous terre en secret se frayant un chemin,
Dans son lit caverneux rapidement s'élance ;
Un autre, en longs détours, s'avançant en silence,
Dans les champs s'insinue, et, par mille canaux,
Filtre à travers le sable abreuvé de ses eaux ;
Et cependant, déjà les fleuves, les rivières,
Ouvrent pompeusement leurs courses régulières ;
Laissent à nu la terre, et, dans leur cours heureux,
De leur sol paternel baisent les bords poudreux;
Enfin, se grossissant des sources vagabondes,
Dans l'abîme grondant amoncèlent leurs ondes.
Dieu voit l'amas des eaux, et les nomme les mers.
« Maintenant sur la terre, offrez-vous, tapis verts,
Riants gazons, dit-il, paraissez, frais ombrages ;
Arbres, donnez vos fruits, déployez vos feuillages :
Déjà les champs féconds vous portent dans leur sein ;
Vivez et montrez-vous. » Il commande, soudain
La terre, qui d'abord sombre, informe et hideuse,
Découvrait tristement sa nudité honteuse,
Prend sa robe de fête ; et de riants gazons
Ont tapissé la plaine, ont habillé les monts.
Dans les champs parfumés, le jeune arbuste étale
De son luxe naissant la pompe végétale,
Et déployant sa tige, et sa feuille et ses fleurs,
De nuance en nuance assortit ses couleurs.
Le lierre étend ses bras ; la vigne qui serpente,
Montre ses fruits de pourpre et sa vrille grimpante.
L'épi doré rangea ses nombreux bataillons;
Les buissons hérissés s'armèrent d'aiguillons ;
L'humble ronce embrassa les rochers des collines ;
L'arbre leva sa tête et cacha ses racines,
Forma de frais abris de ses bras complaisants,
Et donna tour à tour ou promit ses présents,
Il borda les ruisseaux, couronna les montagnes,
Et fut et le trésor et l'honneur des campagnes.
La terre ainsi devint une image des cieux,
Et le séjour de l'homme eût fait envie aux dieux.

Mais nulle ondée encor ne tombait de là nue,
La terre, inculte encore, ignorait la charrue ;
Seulement des vapeurs la douce exhalaison
Rafraîchissait la plante, humectait le gazon,
Et les germes cachés de la jeune verdure
Qu'avait déjà créés l'Auteur de la nature.

Il vit, il approuva ces prodiges nouveaux,
Et le troisième jour admira ses travaux.
Le suivant le revit : « Allez, astres sans nombre,
Reprit-il, et du jour distinguez la nuit sombre ;
Eclairez l'univers de vos feux bienfaisants,
Et ramenez les jours, les saisons et les ans. »
Il commande, ils sont nés : à la céleste voûte
Deux astres suspendus ouvrent déjà leur route :
Le plus grand luit le jour, et le second la nuit;
Un cortége brillant en triomphe les suit.
D'innombrables flambeaux, qu'il nomme les étoiles,
De la nuit étonnée ont parsemé les voiles,
Et se cachant aux yeux, se montrant tour à tour,
Séparent les confins de la nuit et du jour.
Dieu les vit, applaudit à leur magnificence.
Eh ! qui l'honorait mieux que ce soleil immense
Qui, créé pour briller, mais encor ténébreux,
Surpasse de bien loin tous les orbes des cieux;
Et la lune, et les feux qu'aux champs de la lu-
[mière
L'Eternel a semés ainsi que la poussière,
Inégaux de beauté, d'éclat et de grandeur?

Enfin, de l'Orient qui cachait sa splendeur,
La lumière s'élance, elle abreuve, elle inonde
D'un torrent de clarté le grand astre du monde,
Dont la masse solide et le tissu poreux
Sont faits pour recevoir et retenir ses feux.
Là, comme en son palais, habite la lumière ;
C'est son temple sacré, c'est sa source première.
Là ses brillants sujets, avec leurs urnes d'or,
Vont puiser de ses feux le liquide trésor ;
Ceux mêmes qui, placés bien loin de notre vue,
Se perdent comme un point dans la vaste étendue,
Se partagent entre eux l'écoulement divin,
S'alimentent des feux émanés de son sein.
Superbe, impatient de franchir la barrière,
C'est lui qui, le premier, commença sa carrière :
Et, de son trône d'or jusqu'aux bornes des cieux,
Lança ses traits brûlans et ses gerbes de feux.
Les pléiades ouvraient sa marche triomphante ;
L'aurore déployait sa robe blanchissante.

D'autre part ce bel astre, ami du doux sommeil,
Ornement de la nuit et miroir du soleil,
Sur son char entouré d'un cortége d'étoiles
Descendait de l'Olympe et repliait ses voiles.
L'astre du jour paraît, il marche dans les cieux ;
La lune a dérobé son cours mystérieux :
La nuit sombre renaît, et sa lampe argentée
Revient montrer encore sa splendeur empruntée,
Reprend son doux empire, et, sur ses frais habits
Les astres de sa cour ont semé leurs rubis.
Pour la première fois, le soir, la douce aurore
Admirent les flambeaux dont le ciel se décore ;
Leur retour régulier, le partage des temps,
Du quatrième jour prodiges éclatants.

Dieu reprend la parole ; il éveille, il féconde
Les germes endormis dans les gouffres de l'onde :

« Troupeaux, couvrez les champs ; poissons, peu-
[plez les mers ;
Légers oiseaux, volez et planez dans les airs. »
Soudain l'oiseau léger, la pesante baleine,
Fendent les champs de l'air et la liquide plaine.
Dieu les voit et jouit ; mais son souffle puissant
Veut propager leur germe à jamais renaissant.
Les mers et leurs détroits, leurs golfes et leurs
[anses
Reproduisent sans fin leurs peuplades immenses ;
L'onde à peine contient tout ce peuple écaillé,
Des plus vives couleurs richement émaillé ;
Tout son sein est couvert de rameurs innombrables :
Les uns, plongeurs adroits, descendent sur les sa-
[bles,
Sur les flots populeux, d'autres, par bataillons,
Croisent en mille sens leurs rapides sillons.
Les uns, seuls, de la mer paissent les frais herba-
[ges,
Dans des bois de corail, quelques-uns, moins sau-
[vages,
Vont se jouant ensemble, ou de leur corps ver-
[meil
Allument les couleurs aux rayons du soleil.
Ceux-ci, le corps paré de perles éclatantes,
Boivent les eaux des mers dans leurs conques flot-
[tantes.
L'un conduit sa gondole en habile nocher,
Sous l'abri protecteur d'un énorme rocher :
D'autres forment ensemble une vivante chaîne,
Et guettent le butin que le flot leur amène.
Là les dauphins voûtés, les phoques vagabonds,
Vont tournant, se jouant, et s'élançant par bonds.
De ses longs mouvements, l'autre en courant tour-
[mente
L'onde tumultueuse et la vague écumante.
L'affreux léviathan, géant des animaux,
Tantôt, le corps tourné, s'allonge sous les eaux,
Et de loin semble aux yeux un vaste promontoire ;
Tantôt, développant son immense nageoire,
Semble une île mouvante, et des profondes mers
Absorbe tour à tour et rend les flots amers.

Les marais, les étangs, les lacs ont leur famille,
Leurs bords sont animés. De ses frêles coquilles
En foule on voit sortir le peuple des oiseaux,
Sous le sein maternel couvés dans leurs berceaux :
D'abord faibles et nus, bientôt fiers de leurs ailes
Et hasardant l'essor de leurs plumes nouvelles,
De leur terre natale ils fuiront le séjour,
Et d'un nuage immense iront noircir le jour.
Au cèdre aérien, aux rochers solitaires,
L'aigle altier, la cigogne ont suspendu leurs aires.
Les uns voyagent seuls dans les champs de l'éther;
Les autres, pressentant l'approche de l'hiver,
En triangles ailés, caravane annuelle,
Se prêtent, en voguant, leur force mutuelle ;
Ils traversent les mers, ils franchissent les monts :
Telle, ombrageant les cieux de ses noirs escadrons,
La grue agile part, vole avec les nuages,

Et s'abat à grand bruit sur de lointains rivages.
Cependant tout le jour un peuple d'oiselets,
De rameaux en rameaux volant dans les bosquets,
Charme leur doux silence, et, sous l'épais feuillage,
Fait ouïr ses concerts et briller son plumage.
Ses chants ont-ils cessé ? dans les bois ténébreux
Philomèle reprend ses refrains douloureux ;
Elle chante, et, sensible à sa voix douce et tendre,
L'astre brillant des nuits s'arrête pour l'entendre.
L'onde, à son tour, reçoit les germes créateurs :
Tous les flots sont peuplés d'oiseaux navigateurs ;
Dans les lacs azurés, dans les ruisseaux limpides,
Ils baignent le duvet de leurs gorges humides.
A leur tête le cygne, au plumage d'argent,
Courbe son col en arc, s'applaudit en nageant,
Et déploie, au milieu des ondes paternelles,
Les rames de ses pieds, les voiles de ses ailes ;
Tantôt il prend l'essor, et vers l'astre du jour
S'élance, dédaigneux de l'humide séjour.
D'autres, sans s'élever à la voûte céleste,
Préfèrent sur la terre un destin plus modeste.
Au milieu d'eux le coq, d'un air de majesté,
Marche, sûr de sa force et fier de sa beauté ·
Superbe, le front haut, en triomphe il étale
Son panache flottant, son aigrette royale ;
Son plumage doré descend en longs cheveux ;
L'orgueil est dans son port, l'éclair est dans ses [yeux :
Sa voix est un clairon ; son organe sonore
Marque l'heure des nuits, et réveille l'aurore ;
C'est le chant du matin, c'est l'annonce du jour,
L'accent de la victoire et le cri de l'amour.
Lui seul réunit tout : force, beauté, courage.
De la création le plus brillant ouvrage,
Après lui vient le paon de lui-même ébloui :
Son plumage superbe, en cercle épanoui,
Déploie avec orgueil la pompe de sa roue :
Iris s'y réfléchit, la lumière s'y joue ;
Il semble réunir dans son arc radieux
Et les fleurs de la terre, et les astres des cieux.
Tout vit au sein des eaux, tout vit sur le rivage :
L'un montre son écaille, et l'autre son plumage.
Enfin le soir arrive, et la nuit, à son tour,
Vient finir à regret cet admirable jour;
Le sixième finit ce magnifique ouvrage.
Le soir et le matin lui rendirent hommage :
Et des harpes, des chants, les sons mélodieux
Ajoutèrent encore aux délices des cieux.
Le Créateur poursuit : « Terre fertile, enfante. »
Il dit : la terre entend sa voix toute-puissante :
Aussitôt de son sein les êtres animés,
Comme d'un long sommeil, s'élancent tout formés ;
La terre s'organise, et la poudre est féconde,
Les antres caverneux et la forêt profonde
Ont chacun leurs enfants, chacun leurs nourris- [sons ;
Ils sortent des taillis, s'élancent des buissons :
Les troupeaux en famille inondent la prairie,
Errent au bord des eaux, paissent l'herbe fleurie.

L'un vit seul, celui-ci moins sauvage en ses mœurs,
De la société veut goûter les douceurs.
Chaque instant donne au monde une race nais- [sante ;
Chaque sol est fécond, et chaque glèbe enfante :
Linx, tigre, léopard, de taches parsemés,
Dans leurs berceaux poudreux déjà sont animés.
Cherchant enfin le jour, la taupe souterraine
Autour d'elle en monceaux a rejeté l'arène.
Le lion montre aux yeux la moitié de son corps,
Le reste pour sortir tente de longs efforts,
Et cherchant à briser la prison qui l'enserre,
De sa griffe tranchante il déchire la terre;
Enfin, tel qu'un captif échappé de ses fers,
Il s'élance, il s'enfuit dans le fond des déserts,
Et secoue, en grondant, sa crinière ondoyante.
Le daim bondit et part. De sa forêt naissante
Le cerf aux pieds légers étale les rameaux,
Tandis que le plus lourd de tous les animaux,
Le difforme éléphant, de sa terre natale
Dégage pesamment sa masse colossale. [peaux
Comme l'herbe des champs, d'innombrables trou-
Ont couvert les vallons, ont peuplé les coteaux.
De leur molle toison les brebis se vêtissent ;
De leur long bêlement les plaines retentissent.
Le chevreau vagabond suit son goût inconstant.
De son double séjour équivoque habitant,
Le crocodile sort de l'arène féconde,
Et balance indécis entre la terre et l'onde.
Par un art plus savant et plus prodigue encor,
De la création épuisant le trésor,
Déjà de tous côtés naît, pullule et fourmille,
Des insectes, des vers l'innombrable famille :
Les uns, de l'œuf natal à peine épanouis,
Déjà d'un vol léger se sont évanouis,
Dieu lui-même forma de la plus molle argile
Leurs membres délicats et leur tissu fragile :
On croit voir du printemps s'assortir les couleurs,
Se nuancer l'iris et voltiger des fleurs.
D'autres naquirent nus, et sur la douce arène
En replis tortueux cheminent avec peine.
Tandis que sont éclos ces vermisseaux rampants,
De terribles dragons, de monstrueux serpents
Vont roulant, déroulant leur croupe tortueuse,
Ou s'élancent dans l'air d'une aile impétueuse.
Pourrai-je t'oublier, ô modeste animal !
Content d'un antre obscur et d'un repas frugal,
Qui dans un faible corps caches un grand courage,
Toi d'un état heureux la plus parfaite image ?
Des abeilles bientôt on vit naître l'essaim ;
Peuple heureux dont la ville enferme dans son sein
Et ses ruisseaux de miel et ses palais de cire,
Tandis que, par son luxe appauvrissant l'empire,
Le frelon fainéant vit des travaux d'autrui,
Et s'engraisse d'un suc qui n'était pas pour lui.
. . . . . .
Le jour brillait encor, dans toute leur splendeur,
Les cieux de l'Eternel proclamaient la grandeur :
Tous les globes, ouvrant leur carrière naissante

Suivaient du grand Moteur l'impression puissante.
La terre, en souriant, admirait sa beauté,
Le monde s'étonnait de sa fécondité,
Les eaux, les airs, les champs, les monts étaient [fertiles :
Quadrupèdes, oiseaux, et poissons, et reptiles,
Nageaient, marchaient, rampaient, ou prenaient [leur essor.
Mais cet ouvrage immense est imparfait encor :
Un être lui manquait dont la face divine
Attestât la grandeur de sa noble origine,
Qui, doué de raison, sentant sa dignité,
Revînt, comme à sa source, à la Divinité,
La peignît dans ses traits, brillât de sa lumière,
Aux pieds de l'Eternel envoyât sa prière,
Fixât sur lui son cœur, son esprit et ses yeux.
« O mon Fils ! dit alors le Monarque des cieux,
Créons l'homme pour nous, créons-le à notre [image,
Que du monde il reçoive et m'apporte l'hommage. »
Il dit : Adam naquit. Dieu même, à chaque trait,
Grava sa ressemblance et traça son portrait.

DELILLE, trad. de MILTON.

LA CREATION DU MONDE.

Abandonne ton système,
Superbe épicurien ;
L'intelligence suprême
Seule a tout créé de rien :
Renonce à de vains fantômes ;
Tes chimériques atomes
N'ont pu devancer les temps.
Rendez ma verve féconde,
Seigneur, montrez-moi le monde
Au premier de ses instants.
Quelle est cette masse énorme ?
Quel amas prodigieux !
Quoi ! dans un seul corps informe
La mer, la terre et les cieux !
Confusion effroyable !
Assemblage inconcevable
Sans mouvement, sans repos!
Tout-Puissant, souverain maître,
Grand Dieu, faites disparaître
L'épouvantable chaos.

Le grand ouvrage commence,
J'entrevois quelque clarté :
Dieu par son pouvoir immense
A chassé l'obscurité.
Sa voix fertile en miracles
Renverse tous les obstacles,
Et le néant l'entendit.
Dieu dit (parole efficace) :
Que la lumière se fasse,
Et la lumière se fit.

Déjà la voûte azurée
S'élève au-dessus des airs,
Et la terre est séparée

Du vaste gouffre des mers :
La verdure ravissante
Pare la terre naissante ;
Je vois des fleurs et des fruits ;
Et déjà les chœurs des anges
Font retentir les louanges
Du Dieu qui les a produits.

Règle le cours des années,
Astre brillant, vole, pars,
Rends les plaines fortunées
Par tes aimables regards.
Toi, compagne du silence,
Parcours avec inconstance
Le firmament à ton tour.
Préside à la nuit obscure,
Et console la nature
D'avoir vu finir le jour.

Non, la sagesse infinie
N'a pas borné ses efforts
A l'admirable harmonie
Qui règne dans tous les corps :
Des créatures muettes
Sont de faibles interprètes
De ses souveraines lois :
Dieu médite un autre ouvrage.
Terre, apprête ton hommage
Pour le premier de tes rois.

La poussière façonnée
Par une immortelle main
Montre à la terre étonnée
Le père du genre humain.
Contemple ici ta naissance,
Homme : pour ton arrogance,
Quel humiliant écueil !
Vile poudre ramassée,
Rappelle cette pensée,
Et rougis de ton orgueil !

Que de brillantes images
Se présentent à mes yeux !
Que de riants paysages !
Quel jardin délicieux !
Le lait jaillit des fontaines,
Le miel découle des chênes
Que l'Eternel a plantés.
Beau séjour, charmant asile,
Versez sur l'homme tranquille
Un torrent de voluptés.

Mais quel orage terrible
Rend l'univers chancelant !
Un Chérubin invincible
Tient un glaive étincelant :
J'entends gronder le tonnerre,
Des feux embrasent la terre,
La mort aiguise ses traits.
Quel appareil formidable !
Où fuira l'homme coupable ?
Dieu va punir ses forfaits.

Va, malheureuse victime,
Lui dit ce maître irrité,
Enveloppe dans ton crime
Toute ta postérité.
Esclaves comme leur père,
Tes enfants dans la misère
Vivront accablés de fers,
Et n'auront pour tout partage
De ton funeste héritage
Que la mort et les enfers.

GOURDON DE BACH.

CRÉATION DE L'HOMME.

Le Récit de Moïse confirmé par les observations de la géologie.

. . . . . .

Alors, des anciens jours ces puissants végétaux,
Ces nombreux cétacés aux membres colossaux,
Ces mammouths dont le poids faisait gémir les plaines,
Ces lézards qui rampaient longs comme des baleines,
Disparurent. Alors l'eau, la terre et les airs,
De nouveaux habitants remplirent leurs déserts.
Prêt à le recevoir le monde enfin vit naître
Son hôte le plus fier, son conquérant, son maître,
Qui, du ciel noble enfant et sublime héritier,
Complément du grand œuvre arriva le dernier.
Moïse l'avait dit, et toi, tu nous l'attestes,
Cuvier! de notre globe en remuant les restes;
De l'antique récit que Dieu même a dicté,
Tu rends plus vraie encor la sainte vérité,
Quand, dans les nœuds brisés de la chaîne des êtres
Partout du vieil Adam recherchant les ancêtres,
Parmi tant d'ossements sur ce poudreux chemin
Tu ne rencontres pas un seul vestige humain.
Le savoir et la foi, joignant leur témoignage,
Infaillibles tous deux, assignent le même âge
A l'homme, après qui Dieu d'un ouvrage plus beau
Ne voulut pas créer le prodige nouveau.
Vers ce ciel dont un jour il fera sa conquête,
Seul des êtres vivants l'homme élève la tête,
Et sur son front marqué du sceau de la grandeur,
Seul d'un type divin reflète la splendeur.
Il veut : sa volonté lui soumet la nature;
Le temps, il le décrit; l'espace, il le mesure;
Sur les mers il étend son sceptre audacieux,
Et perce d'un regard les profondeurs des cieux.

A. BIGNAN.

CRÉPUSCULE.

L'aimable demi-jour, avant-coureur de l'ombre,
Sur la pourpre des monts verse une teinte sombre;
La lumière s'enfuit, et laisse sans couleurs
Des bois et des vallons les tableaux enchanteurs;
Toutefois à travers l'obscurité nouvelle,
La mer à l'occident d'un feu pur étincelle,
Et de rayons encor l'horizon couronné,

Forme au palais du soir un dôme illuminé.
A mes pensers rêveurs cette image si chère,
Je veux la voir du haut de ce roc solitaire,
La voir jusqu'au moment où le cristal des eaux
Répétera du ciel les nocturnes flambeaux;
Où la lune, épanchant sa lumière empruntée,
Fera briller au loin cette écume argentée,
Dont le retour des flots l'un par l'autre pressés,
Lave les sables d'or qui les ont repoussés.
A travers le silence aucun son ne m'arrive
Hors le son de la vague expirant sur la rive,
Ou les chants du rameur prolongés dans les airs,
Ou l'aviron lointain qui bat les flots amers.

Doux repos! puisse ainsi mon dernier jour se clore,
Et du jour éternel me présager l'aurore!

NOTARIS.

LE CRI DE L'AME.

Quand le souffle divin qui flotte sur le monde
S'arrête sur mon âme ouverte au moindre vent,
Et la fait tout à coup frissonner comme une onde
Où le cygne s'abat dans un cercle mouvant;

Quand mon regard se plonge au rayonnant abîme
Où luisent ces trésors du riche firmament,
Ces perles de la nuit que son souffle ranime
Des sentiers du Seigneur innombrable ornement,

Quand d'un ciel de printemps l'aurore qui ruisselle,
Se brise et rejaillit en gerbes de chaleur,
Que chaque atome d'air roule son étincelle,
Et que tout sous mes pas devient lumière ou fleur;

Quand tout chante ou gazouille, ou roucoule ou bourdonne,
Que d'immortalité tout semble se nourrir,
Et que l'homme ébloui de cet air qui rayonne,
Croit qu'un jour si vivant ne pourra plus mourir;

Que je roule en mon sein mille pensers sublimes,
Et que mon faible esprit, ne pouvant les porter,
S'arrête en frissonnant sur les derniers abîmes,
Et, faute d'un appui, va s'y précipiter!

Quand je sens qu'un soupir de mon âme oppressée
Pourrait créer un monde en son brûlant essor,
Que ma vie userait le temps, que ma pensée
En remplissant le ciel déborderait encor!

Jéhovah! Jéhovah! ton nom seul me soulage;
Il est le seul écho qui réponde à mon cœur;
Ou plutôt ces élans, ces transports sans langage,
Sont eux-même un écho de ta propre grandeur!

Tu ne dors pas souvent dans mon sein, nom sublime;
Tu ne dors pas souvent sur mes lèvres de feu :
Mais chaque impression t'y trouve et t'y ranime,
Et le cri de mon âme est toujours toi, mon Dieu!

LAMARTINE.

CRI D'INDIGNATION

CONTRE LES MÉCHANTS, APPEL A LA PROTECTION DIVINE.

(Imité du psaume IX bis : *Ut quid, Domine, recessisti longe*, etc.)

Pourquoi me prives-tu, Seigneur, de ta présence,
Et fermes-tu l'oreille aux cris de ma souffrance,
Tandis que le pervers jouit de mes douleurs?
Vois-tu, comme étendant partout sa tyrannie,
Il lève effrontément une tête impunie,
Et s'applaudit de ses fureurs?

Bravant ta majesté, sa superbe démence
Marche de crime en crime, et de ton existence
Ne s'inquiète pas, ô Dieu de l'univers.
De tous ses ennemis écrasant la faiblesse,
Il a dit en son cœur : « Je fleurirai sans cesse;
Il n'est point pour moi de revers. »

Sa bouche ne vomit que paroles amères.
Fourbe, cruel, il trompe, il accable ses frères,
Par la ruse et la force immole l'innocent.
L'œil fixé sur le pauvre, en son piége il l'attire,
Ou, comme le lion, s'élance, le déchire,
S'abreuve de pleurs et de sang.

Acharné sur sa proie, il l'épuise de vie;
Il a dit dans son cœur : « L'Eternel nous oublie,
Et ne s'occupe pas des choses d'ici-bas. »
Montre-toi, Jéhovah; que ta droite puissante
Arrache une victime à la rage croissante
D'un monstre qui dit : « Dieu n'est pas. »

C'est toi qu'outrage ainsi son odieux blasphème :
Venger les opprimés, c'est te venger toi-même,
Le pauvre et l'orphelin n'ont que toi pour appui.
O mon Dieu, des pécheurs désarme la furie;
Et que, cherchée en vain, la trace de l'Impie
Partout disparaisse avec lui.

Jéhovah régnera par-delà tous les âges.
La mort vous ravira, peuples, vos héritages.
Il est un Dieu propice aux vœux des malheureux :
Avant qu'elle s'exprime il entend leur prière.
Armé pour leur défense, il empêche la terre
De prévaloir contre les cieux.

GIFFARD.

LA CROIX.

Homme, en quelque climat que le sort t'ait fait naître,
Sur cette croix jetant les yeux,
Tu dois la révérer, si ton esprit pénètre
Ce qu'elle a de mystérieux.

C'est l'exemple divin de cette grandeur d'âme,
Qui fait pâlir tous les héros;
Le Juste, périssant par un supplice infâme,
Et priant Dieu pour ses bourreaux...

A la simple raison, voilà ce que peut dire
De la Croix l'aspect solennel.
La Foi, plus clairvoyante, a le bonheur d'y lire
L'espoir d'un salut éternel.

François DE NEUFCHATEAU.

LA CROIX, NOTRE RECOURS.

O Croix! aimable Croix! appui de l'innocence,
Asile du pécheur, soutien du malheureux,
Sois dans ce triste exil notre unique espérance;
Accueille nos soupirs, nos prières, nos vœux.
La mort, à chaque instant, s'avance et nous menace :
Mais son terrible aspect ne nous effraiera pas,
Si, pour gage certain de salut et de grâce,
Nous avons le bonheur d'expirer dans tes bras.

TRÉCOURT.

LA CROIX.

O Croix, de mon âme embrasée
Le pain vivant de chaque jour!
Salut, ô ma chaste épousée,
Tabernacle de mon amour.
Arbre protecteur qui te penches,
Je viens m'attacher à tes branches
Dont mon âme est un fruit divin.
O ma souveraine tutelle!
Ainsi qu'un bouquet d'immortelle,
Je veux te placer sur mon sein.

Pauvre, je n'ai choisi que toi pour héritage;
Je t'ai faite à jamais mon bâton de voyage.
O Croix, bois rédempteur, phare de liberté,
Planche, port de salut où les bons se retirent!
Dès que je te connus mes deux bras t'étreignirent,
Et mon cœur s'inclina vers ta seule beauté.

Je reposai dans cet asile,
Comme en son nid le tendre oiseau,
Comme au bercail l'agneau débile,
Quand le soir rentre le troupeau.
C'était l'heure où l'erreur calcine
Dans sa tige et dans sa racine
La séve de nos jeunes ans;
Et depuis, barde solitaire,
Je jette aux échos du Calvaire
Mes cantiques retentissants.

O Croix, source infinie où boivent les poëtes,
Livre où le Rédempteur inscrivit ses conquêtes,
Avec le fer sacré qui lui perça le flanc!
Tu fus et tu seras la lumière des sages,
L'œil pur ne se recueille et ne lit qu'en tes pages
Que le Fils éternel illustre de son sang.

Ce sang, en arrosant la terre,
La retrempe dans sa verdeur,
Change ses habits de misère
En une robe de splendeur.
L'émail nouveau de sa pelouse
L'embellit ainsi qu'une épouse
Qui se pare pour son hymen;
Elle sort de sa pourriture,
Lorsque le Dieu de la nature
Elève à lui le genre humain.

Il naît, et les hauts cieux proclament sa puissance;
Le Thabor resplendit de sa magnificence;
Gethsémané le voit dans une mer de fiel,

Véritable Isaac, victime des victimes,
Epuisant, traits par traits, la coupe de nos crimes,
Et Golgotha l'immole aux justices du ciel.

O Jésus, rançon de la terre,
Agneau qui blanchis l'univers !
Ta voix du haut de cette chaire
Pénètre aux plus lointains déserts.
La Croix est la féconde vigne
Où ta clémence nous assigne,
A toutes les heures du jour ;
Elle s'élève sur la terre

Ainsi que le paratonnerre
Qu'on plante au sommet d'une tour.

C'est le lit nuptial, la couche triomphante,
Où ton amour sans borne au ciel nous réentante,
Quand ta divine essence acceptant le trépas,
Dieu devenu péché, Dieu conjurant la haine,
Tu roules le serpent dans son antique chaîne,
Et sauves l'univers qu'étreignent tes deux bras.

La Croix est le champ de bataille
Où tu triomphes des enfers,
C'est l'inaccessible muraille
Dont ton bras flanque l'univers.
C'est l'autel où sur le Calvaire,
T'offrant, victime volontaire,
Pour t'y consumer dans le feu,
Ta mort de ses parfums m'embaume,
Où je te vois mourir en homme,
Pour me faire renaître Dieu.

Tu meurs, et des vieux temps les montagnes se [fondent ;
Dans leurs songes obscurs les sages se confondent ;
Le prêtre délaissant ses dieux anéantis,
Voit se renouveler sur leur temple en ruine
Un nouveau sanctuaire où son œil s'illumine ;
Et le monde est jonché d'idoles en débris.

O Croix, ô mon père et ma mère,
Le flambeau qui conduit mes pas,
Seul avenir en qui j'espère,
Et mon paradis ici-bas !
O ma bannière bien-aimée !
Plus formidable qu'une armée,
Plus terrible que tous les rois,
En tous les temps sois exaltée,
Et pour drapeau sois adoptée
Par tous les peuples à la fois.

Labarum des élus, monument sans exemples,
Dresse ton mât vainqueur au faîte de nos temples ;
Ombrage nos cités, embellis nos chemins ;
Echelle de Jacob, océan de la vie,
Que tes plus beaux rayons tombent sur ma patrie :
Qu'ils écartent la nuit faite sur ses destins.

L'infidèle ! elle osa t'atteindre
Sur tes piédestaux dévastés,
Et tout à coup l'on vit s'éteindre
Tes majestueuses clartés.
Elle oublia, dans sa démence,

Que tout finit, que tout commence,
Dans les flammes de ton soleil ;
Et lorsque sa fièvre est passée,
Regarde la pâle insensée
Dans le spasme de son sommeil.

Oh ! viens la ranimer ; reluis, reluis sur elle :
Tout, tout dans ses écarts n'a pas été rebelle ;
Plusieurs quand tu tombais pleuraient amèrement.
Reluis donc, car le feu couve sous cette cendre ;
Aspire-le vers toi, puis fais-le redescendre,
Et qu'il allume en elle un vaste embrasement.

Courbez-vous, têtes couronnées ;
Inclinez-vous devant la Croix :
C'est l'astre de vos destinées,
C'est le sceptre du Roi des rois.
Si son ombre ne vous protége,
Vous tomberez de piége en piége,
Et vos Etats, dans tous les sens,
N'offriront que débris célèbres ;

Vous entendrez dans les ténèbres
Crouler vos trônes impuissants.

Si vous ne l'épousez, ô royales personnes,
Vous rendrez infécond l'hymen de vos couronnes ;
Si vous ne la portez sur vos brillants manteaux,
Comme pour vous couvrir d'une céleste égide,
Vous sentirez bientôt votre pourpre splendide
Se collant à vos chairs vous brûler jusqu'aux os.

ADRIEN PELADAN.

CROIX, SOURCE D'ESPÉRANCE ET DE FORCE.

Toi, que le ciel contemple et que la terre adore,
Trône d'un Dieu mourant, signe réparateur,
Asile toujours sûr du pécheur qui t'implore,
Croix de mon Rédempteur !

Vingt siècles sont passés depuis l'heure sublime
Où, de la loi nouvelle autel mystérieux,
Tu recueillis le sang de l'auguste victime
Et ses derniers adieux !

Où, reposant sur toi ses yeux lassés, le monde
Vit à la sombre nuit succéder un beau jour,
Et jaillir de tes pieds une source féconde
D'innocence et d'amour.

C'est à ta vue, ô croix, symbole de clémence,
Que le juste opprimé, triste et dans l'abandon,
A celui qui le hait, à celui qui l'offense,
Accorde le pardon.

L'avare aux yeux pesants voit briller le mystère
Du Dieu qui vécut pauvre et mourut pauvre encor :
Il apprend à donner les trésors de la terre
Pour un plus grand trésor.

La vierge que n'a point ternie un souffle immonde,
L'adolescent timide, anges de chasteté,
Demandent un appui contre les vents du monde
Au Dieu de sainteté.

Les vieillards, en pleurant leurs premières années,
Semblent en effacer les jours que Dieu n'eut pas,
Et livrer sans regret leurs têtes inclinées
A la faux du trépas.

O Croix ! tu les entends ces hymnes de tristesse,
Dont les harpes du ciel redisent les accords,
Noble et touchant concert d'enfance, de vieillesse,
De vertus, de remords !

Et nous, te contemplant dans une douce ivresse,
Nous nous donnons à Dieu, mais à Dieu pour tou-
[jours ;
A la voix qui nous touche, à l'amour qui nous
Pourrions-nous rester sourds ? [presse

Sois-nous propice, ô Croix ! cache-nous sous ton
[ombre :
Contre un Père irrité protége des ingrats ;
Fils de Dieu, donne-nous, quand viendra la nuit
De mourir dans tes bras ! [sombre,

(*Anonyme.*)

LA CROIX.

Jadis, quand je voyais une Croix au passage,
Dans un bois, sur la route, au bord d'un frais en-
[clos,
Je me disais : Pourquoi d'un riant paysage
Par un signe de mort attrister le tableau ?

Plus tard je vis la mer. La Croix sur le rivage
M'apparut : je compris alors, au bord des flots,
Debout sur les rochers que l'Océan ravage,
La Croix parlant d'espoir au cœur des matelots.

Je revins aux vallons que j'aimais, et je rêve
Que la plus belle fleur souvent cache un cercueil,
Et que l'orage gronde ailleurs que sur la grève.

Dans le sentier champêtre, ou sur le noir écueil,
O Croix du Rédempteur, béni soit qui t'élève
Partout où peut venir prier une âme en deuil.

Prosper Blanchemain.

SUR LA SAINTE CROIX.

Hæc illa sedes, qua docuit Deus,
Vitalis, in quo nos peperit thorus,
Currus triumphantis, tribunal
Judicis, atque litantis ara.

Santeul.

Traduction.

Voilà la chaire où Jésus nous instruit,
Le lit où pour jamais son sang nous reproduit,
Le siége où se rendra la justice suprême,
Le char où jusqu'au ciel la gloire l'a conduit,
Et l'autel où pour nous il s'immole lui-même.

Perrault.

LA CROYANCE EN DIEU.

Blasphémateur obscur, vainement tes outrages
Voudraient exiler Dieu du sein de ses ouvrages :
Ce grand ordre des cieux, ces mondes entassés
Sont d'éclatantes voix qui l'annoncent assez.
D'une nuit étoilée écoutons le silence :
Chaque astre de son Dieu raconte la puissance.
Ne vois-tu pas partout cette immortelle main

Qui des orbes sans nombre a tracé le chemin,
De l'astre échevelé gouverne la carrière,
Guide à travers les cieux le vol de la lumière
Et de son compas d'or dessina leur palais ?
C'est ce Dieu qui du ciel tendit le vaste dais,
Alluma de la nuit les lampes éclatantes
Et plaça le soleil sous l'azur de ses tentes :
Ce soleil est son ombre ; et c'est dans ce miroir,
Grand Dieu, qu'à l'œil mortel tu permets de te voir.

Mais ce Dieu si puissant, qui brille sur nos têtes,
Qui marche sur les vents, monte sur les tempêtes,
Qui révèle aux mortels sa haute majesté
Par la voix de la foudre et de l'immensité,
Souvent moins formidable et moins inaccessible,
Calme et s'environnant d'une splendeur paisible,
Au cœur tendre et pieux qu'il veut bien consoler
Dans des objets plus doux aime à se dévoiler.
Quels témoins enchanteurs ! N'est-ce pas sa pré-
[sence,
Qui brille dans les yeux de l'aimable innocence,
Qui se peint sur le front de la douce pudeur
Et se révèle à nous dans la plus humble fleur ?....
Oui, tout nous entretient, tout parle du grand Être :
Lorsque avec un cœur simple on cherche à le con-
[naître,
Ce Dieu consolateur est facile à trouver,
Et c'est par ses bienfaits qu'il aime à se prouver.

O vous tous qui d'un Dieu rejetez la croyance,
Quels secours irez-vous porter à l'indigence ?
Qu'offrirez-vous à l'homme accablé de regrets
Lorsque du désespoir il sentira les traits ?
Comment calmerez-vous ce cœur longtemps cou-
[pable,
Qui, pressé sous le poids du remords qui l'accable,
Ne voit plus d'autre appui que la Divinité,
Et s'abandonne aux cieux, des hommes rejeté ?
Qu'il faut être cruel pour ôter l'espérance
Au cœur infortuné qu'assiége la souffrance ;
Pour briser sans pitié dans la main du malheur
Cette ancre où peut du moins s'appuyer la douleur !
Otez Dieu, vous ôtez au repentir son juge,
A l'innocence un père, au malheur un refuge.

Chênedollé.

LE CRUCIFIX.

Toi que j'ai recueilli sur sa bouche expirante
Avec son dernier souffle et son dernier adieu,
Symbole deux fois saint, don d'une main mourante,
Image de mon Dieu !

Que de pleurs ont coulé sur tes pieds que j'adore,
Depuis l'heure sacrée où du sein d'un martyr
Dans mes tremblantes mains tu passas, tiède encore
De son dernier soupir !

Les saints flambeaux jetaient une dernière flamme ;
Le prêtre murmurait ces doux chants de la mort,
Pareils aux chants plaintifs que murmure une femme
A l'enfant qui s'endort.

De son pieux espoir son front gardait la trace,

Et sur ses traits frappés d'une auguste beauté
La douleur fugitive avait empreint sa grâce,
La mort sa majesté.

Le vent qui caressait sa tête échevelée
Me montrait tour à tour ou me voilait ses traits,
Comme l'on voit flotter sur un blanc mausolée
L'ombre des noirs cyprès.

Un de ses bras pendait de la funèbre couche;
L'autre, languissamment replié sur son cœur,
Semblait chercher encore et presser sur sa bouche
L'image du Sauveur.

Ses lèvres s'entr'ouvraient pour l'embrasser encore;
Mais son âme avait fui dans ce divin baiser,
Comme un léger parfum que la flamme dévore
Avant de l'embraser.

Maintenant tout dormait sur sa bouche glacée;
Le souffle se taisait dans son sein endormi,
Et sur l'œil sans regard la paupière affaissée
Retombait à demi.

Et moi, debout, saisi d'une terreur secrète,
Je n'osais m'approcher de ce reste adoré,
Comme si du trépas la majesté muette
L'eût déjà consacré.

Je n'osais!... mais le prêtre entendit mon silence,
Et de ses doigts glacés prenant le crucifix :
« Voilà le souvenir, et voilà l'espérance;
Emportez les, mon fils! »

Oui, tu me resteras, ô funèbre héritage!
Sept fois, depuis ce jour, l'arbre que j'ai planté
Sur sa tombe sans nom a changé son feuillage;
Tu ne m'as pas quitté.

Placé près de ce cœur, hélas! où tout s'efface,
Tu l'as contre le temps défendu de l'oubli;
Et mes yeux goutte à goutte ont imprimé leur trace
Sur l'ivoire amolli.

O dernier confident de l'âme qui s'envole,
Viens, reste sur mon cœur! parle encore, et dis-moi
Ce qu'elle te disait quand sa faible parole
N'arrivait plus qu'à toi.

A cette heure douteuse où l'âme recueillie,
Se cachant sous le voile épaissi sur nos yeux,
Hors de nos sens glacés pas à pas se replie,
Sourde aux derniers adieux;

Alors qu'entre la vie et la mort incertaine,
Comme un fruit par son poids détaché du rameau,
Notre âme est suspendue et tremble à chaque haleine
Sur la nuit du tombeau;

Quand des chants, des sanglots la confuse harmonie
N'éveille déjà plus notre esprit endormi,
Aux lèvres du mourant collé dans l'agonie,
Comme un dernier ami;

Pour éclaircir l'horreur de cet étroit passage,
Pour relever vers Dieu son regard abattu,
Divin consolateur dont nous baisons l'image,
Réponds, que lui dis-tu?

Tu sais, tu sais mourir! et tes larmes divines,
Dans cette nuit terrible où tu prias en vain,
De l'olivier sacré baignèrent les racines
Du soir jusqu'au matin.

De la croix, où ton œil sonda ce grand mystère,
Tu vis ta mère en pleurs et la nature en deuil;
Tu laissas comme nous tes amis sur la terre,
Et ton corps au cercueil.

Au nom de cette mort, que ma faiblesse obtienne
De rendre sur ton sein ce douloureux soupir!
Quand mon heure viendra, souviens-toi de la tienne,
O toi qui sais mourir!

Je chercherai la place où sa bouche expirante
Exhala sur tes pieds l'irrévocable adieu;
Et son âme viendra guider mon âme errante
Au sein du même Dieu.

Ah! puisse, puisse alors sur ma funèbre couche,
Triste et calme à la fois, comme un ange éploré,
Une figure en deuil recueillir sur ma bouche
L'héritage sacré!

Soutiens ses derniers pas, charme sa dernière heure,
Et, gage consacré d'espérance et d'amour,
De celui qui s'éloigne à celui qui demeure,
Passe ainsi tour à tour!

Jusqu'au jour où, des morts perçant la voûte sombre
Une voix dans le ciel les appelant sept fois,
Ensemble éveillera ceux qui dorment à l'ombre
De l'éternelle Croix (1)!

LAMARTINE.

LE CRUCIFIX.

Au sein du pénitent et sur le cœur du juste,
Divin consolateur mes yeux t'ont rencontré!
Partout j'ai retrouvé de ta clémence auguste
Le signe révéré.

Sur le chemin rustique, au pieux monastère,
Dans le palais des rois, au sommet des autels,
Tu parais méditer, sur ta croix solitaire,
Le repos des mortels.

(1) Nul n'admire plus que nous le premier poëte de notre siècle; néanmoins, dans le but d'éclairer et de fortifier le goût de nos jeunes lecteurs, nous croyons utile de reproduire l'observation dont un critique a fait suivre la pièce que nous venons de donner : « Cette pièce est d'un grand maître, mais elle n'est pas un chef-d'œuvre; c'est moins encore une inspiration chrétienne, malgré quelques sublimes éclairs de foi. Elle manque çà et là de clarté dans l'expression, souvent de sobriété dans l'image, et presque partout de pureté dans le sentiment. C'est de la piété romantique, c'est-à-dire vaporeuse et sensuelle, qui s'abandonne à de molles rêveries jusqu'en présence de la mort et aux pieds du crucifix. » La pièce que Mme de Céré-Barbé a composée sous le même titre, et que nous donnons à la suite de celle de M. de Lamartine, embrasse le sujet sous un point de vue plus général.

On dirait que planant sur la nature entière,
Tu t'exiles des cieux pour subir notre sort;
Que ton ombre s'incline au bord du cimetière,
Pour protéger la mort.

Flexible à la pitié, quand le pécheur t'aborde,
Tu sembles, vers ton Père en élevant les mains,
Contraindre le Très-Haut à la miséricorde,
Et bénir les humains.

Toujours, du malheureux espérance première,
Près de la froide paille où coulent tant de pleurs,
Je te vois apparaître au fond de la chaumière,
Couronné de douleurs.

Dans l'humide cachot où rampe la souffrance,
Quel ange de ta croix fit le céleste don!
A tes pieds l'innocent attend sa délivrance,
Le crime son pardon.

Ce pécheur, en fermant les yeux à la lumière,
Ne confia qu'à toi son dernier repentir:
Ton oreille attentive entendit sa prière,
Qui ne fut qu'un soupir.

Des peines de la terre, ô confident intime!
Tu viens de la douleur nous enseigner le but;
Tu viens, prêtre éternel et céleste victime,
Conquérir le salut.

Mme de Céré-Barbé.

LE CULTE RÉTABLI

par Napoléon Ier.

Poëme.

Que l'Homère thébain dans les siècles antiques
Ait chanté pour ses dieux aux fêtes olympiques,
Je n'emprunterai point ses profanes accords;
Mais toi qui du Cédron fis retentir les bords,
Qui charmas du Liban les tendres solitaires,
Viens résonner encor sous mes mains téméraires,
Harpe du Roi-Prophète, et que tes sons touchants
Dans ce jour solennel accompagnent mes chants.

Au jour de désespoir, de vengeance et de haine,
Les méchants avaient dit dans leur âme hautaine :
« Dieu n'est point; le mensonge et la crédulité
Livrèrent seuls le monde à son autorité.
S'il existe ce Dieu que le faible révère,
Qu'il pousse jusqu'à nous le cri de sa colère;
Qu'il descende des cieux, et, la foudre à la main,
Qu'il vienne proclamer son pouvoir souverain! »
Ils disaient; et leur bouche aux blasphèmes ou-
Du fidèle tremblant avait juré la perte: [verte
Insensibles et sourds à la voix du remord,
Dans l'ombre ils aiguisaient le glaive de la mort,
Et bientôt, messagers de l'esprit de ténèbres,
Ils épouvantent l'air de hurlements funèbres.
Comme une légion de voraces corbeaux
Qui cherchent leur pâture au milieu des tom-
[beaux,
Ils s'élancent... Le ciel, à leur aspect sauvage,
Se voile tout à coup d'un sinistre nuage :
Le Roi des rois, surpris dans ses solennités,

Voit tomber sous leurs coups ses temples dé-
[vastés;
Les lévites en pleurs autour de l'arche sainte
Défendent vainement cette pieuse enceinte,
Où leurs hymnes de paix s'envolaient chaque
[jour,
Parmi des flots d'encens, jusqu'au divin séjour;
Sous le lin protecteur, la pourpre, les guirlandes,
Au pied de ces autels, témoins de tant d'offrandes,
Sanglants, percés de traits, ces martyrs glorieux
Tombent, et le pardon est écrit dans leurs yeux.
Qui veillera sur vous, auguste sanctuaire?
Nos appuis ne sont plus; la horde sanguinaire
De vos détours secrets fouille les profondeurs;
L'or et les monuments de vos saintes grandeurs,
Le pain mystérieux et les vases de gloire,
Tous ces trésors, butin d'une affreuse victoire,
Dans Babylone en deuil indignement traînés,
Frappent d'un juste effroi ses peuples consternés.
D'infâmes histrions, d'abjectes courtisanes,
Pressent les coupes d'or de leurs lèvres profanes,
Et boivent à longs traits, dans leurs flancs entr'ou-
[verts,
Un vin qu'en souriant leur versent les enfers.
Mais pour les assassins qu'un feu caché dévore
A peine des forfaits luit la sanglante aurore,
Plus d'un asile obscur soustrait à leurs regards
Ces hommes qui du ciel portaient les étendards.
Apôtres des cités, dans une paix profonde,
Satisfaits d'échapper aux tempêtes du monde,
Les uns, du monastère antiques habitants,
Frappaient le saint autel de leurs fronts péni-
[tents;
Les autres, au milieu de montagnes arides,
Des grottes, des forêts, nouvelles Thébaïdes,
Allaient faisant le bien dans leur humilité,
Et, pauvres, secouraient encor la pauvreté.
Mais le crime parut armé de sa puissance :
Le désert fut troublé dans son vaste silence;
Les échos de ces bois, de ces murs révérés,
Qui n'avaient répondu qu'à des hymnes sacrés,
Répétèrent alors l'outrage et le blasphème :
La piété timide, et se livrant soi-même,
Le front calme, attendit ses bourreaux inhumains,
Et sans murmure aux fers tendit ses faibles mains.
C'est là, dans les détours du cloître taciturne,
Qu'élevant vers son Dieu sa prière nocturne,
Au formidable aspect de l'airain de minuit,
Rêveuse, elle marchait à pas lents et sans bruit;
C'est là que, recueillie en des pensers austères,
A la sombre lueur des lampes funéraires,
Elle allait quelquefois dans un angle écarté
S'asseoir entre la tombe et l'immortalité...
Temples majestueux, vénérables portiques,
Des vierges de Sion abris mélancoliques,
Murs ténébreux, où l'âme en son ravissement
Avec Dieu même osait converser librement,
Vous fûtes dépouillés de vos pompes divines.
Le silence et la mort, fantômes des ruines,

Tranquillement erraient autour de vos débris;
La ronce serpentait autour de ces pourpris,
De ces autels voilés par d'éternelles ombres;
Le tortueux reptile, hôte de ces décombres,
D'une écume empestée infectant le saint lieu,
Rampait sur l'autel même où descendit un Dieu.
Digne sujet d'horreur pour les races futures:
Des temples, transformés en étables impures,
Se virent par la fange obscurément flétris.
Ciel vengeur! des chevaux pour les combats [nourris
Hennissaient sous la voûte où des voix pacifiques
Du Dieu de l'univers entonnaient les cantiques,
Et de leurs pieds d'airain, en leurs fougueux [transports,
Battaient le marbre antique où reposaient les [morts...
Les morts... ils n'étaient plus dans leurs couches [d'argile;
Le crime osa forcer ce redoutable asile,
Dans ces noirs souterrains, domaines du trépas,
Sur la poudre des temps osa graver ses pas;
Il osa renverser de leurs trônes funèbres
Des pontifes sacrés, des monarques célèbres,
Des sages, des héros qui dormaient en ces lieux
Sur la foi des mortels, sous la garde des cieux;
Il osa du sépulcre ouvrir le flanc avare,
Et Sybaris, témoin de ce larcin barbare,
Le vit sans tressaillir au pied de ses remparts
Semer de tant de rois les vestiges épars.
« Quand l'homme sans retour au tombeau doit des- [cendre,
Qu'importe, disait-il, qu'on respecte sa cendre?
Rien ne peut lui survivre; un aveugle destin
De la vie en naissant lui trace le chemin;
Qu'il meure, il va grossir l'éternelle matière,
Et son corps, affranchi d'une chaîne grossière,
En atomes légers, sur les ailes des vents,
Vole se réunir aux divers éléments. »
Tel, en ces tristes jours, on l'entendit lui-même
Avilir des tombeaux la majesté suprême.
La mort inexorable, offerte à nos regards,
A coups précipités frappait de toutes parts;
Hélas! et nul ami, les yeux mouillés de larmes,
N'osait du dernier jour adoucir les alarmes;
Nul ministre de paix, nul ange du Seigneur,
Au mourant étendu sur un lit de douleur
Ne venait adresser la parole de vie.
Hélas! partout errante, et partout poursuivie,
Leur race infortunée allait de mers en mers,
De climats en climats, traîner ses longs revers.
Tu fuyais avec eux, toi, leur chef magnanime:
Pontife révéré, ta vertu fut un crime;
Et la Religion qui te prêtait sa voix,
Et la tiare sainte, et la pourpre des rois,
Rien des nouveaux Dathans n'épouvante l'audace;
Poursuivi par l'effroi, l'insulte et la menace,
Renversé sans retour de ce trône pieux
Qu'un apôtre lava de son sang glorieux,

Rome te vit loin d'elle achever ta carrière,
Et Valence ferma ton auguste paupière.

Mais tandis que le juste, entouré de bourreaux,
A l'Etre qui peut tout se plaignant de ses maux,
Pour soutenir des jours que le malheur consume,
Se nourrit en secret du pain de l'amertume,
L'impie avec orgueil, sur la pourpre étendu,
Bravant le fer vengeur par un fil suspendu,
Dévore à ses festins l'agneau des sacrifices,
Mêle à des jeux lascifs l'appareil des supplices,
Et, promenant ses doigts sur une lyre d'or,
A ses sens assoupis donne un coupable essor.
S'il méconnaît le Dieu que l'univers adore,
Il en invente un autre, et sans pudeur l'honore
La raison désormais est sa divinité:
Sous des traits imposteurs une infâme beauté,
Assise sur l'autel reçoit un vil hommage;
Autour d'elle l'encens s'épaissit en nuage,
Et son adorateur, devant elle abaissé,
Lui présente en tribut le sang qu'il a versé.

Cependant, effrayé de ce forfait extrême,
Il veut au Roi des rois rendre le diadème;
Maudit des nations, il veut leur révéler
Le Dieu que de son trône il tenta d'exiler.
Lui-même, sous les yeux d'une terre proscrite,
Commande en son honneur une fête hypocrite;
Les chênes, les lauriers, doux tributs des ha- [meaux,
Serpentent sur les murs en verdoyants ra- [meaux;
Ces parfums que le mois, aurore de l'année,
Prodigue sans murmure à la terre étonnée,
Aux prés, aux champs, aux bois, aux collines [ravis,
Des temples, des palais embaument les parvis.
Le sang a disparu sous des touffes de roses;
Et du sein de ces fleurs nouvellement écloses,
La France, soulevant son front silencieux,
Voit la pourpre profane et détourne ses yeux.
Là, parmi tous ces dais de flottante verdure,
A l'éclat du soleil, et devant la nature,
Au retour du printemps, et sous l'azur du ciel,
L'impie insolemment décrète l'Eternel.
L'Eternel lui répond par un coup de tonnerre;
L'ange exterminateur descendu sur la terre,
S'avance, environné d'un tourbillon de feux;
Dans sa main resplendit le glaive lumineux;
Balthazar est atteint au milieu de sa joie;
Il tombe, les enfers viennent saisir leur proie,
Et les peuples surpris se demandent entre eux:
« Comment est-il tombé, ce colosse orgueilleux? »

L'impie avait vécu; mais son ombre sanglante
Planait encor sur nous, et semait l'épouvante:
Le tabernacle encor de deuil était voilé.
Enfin vers l'orient, par Dieu même appelé,
Un héros apparaît sur la sainte montagne;
La gloire le précède, et l'amour l'accompagne:
De la religion il vient sécher les pleurs.

Cette épouse du ciel, oubliant ses malheurs,
Replace sur son front la couronne immortelle.
Ses yeux ternis longtemps brillent d'un nouveau [zèle ;
Timide, et respirant d'un passé douloureux,
Son cœur s'ouvre à l'espoir de faire des heureux ;
Et ses beaux chants d'amour et de reconnaissance
De son libérateur célèbrent la puissance.
Comme un astre charmant qui vers le soir nous [luit,
L'olivier à la main, l'aimable paix la suit.
De la triste Sion toutes deux exilées,
Dans ses murs triomphants toutes deux rappelées,
Compagnes d'infortune et de félicité,
Ensemble rendent grâce à la Divinité.
Abandonne, ô Sion! les crêpes du veuvage!
Temple, relève-toi sur le sacré rivage!
Fleurs, embaumez les airs des parfums les plus [doux!
Le Dieu fort et vivant dépouille son courroux.
Faut-il chanter ce jour d'éternelle mémoire,
Et d'un autre Cyrus la dernière victoire?
Le soleil, couronné de splendeurs et de feux,
Voyageur matinal s'avançait dans les cieux.
A ses premiers rayons le bronze des batailles
Tonne pour le Très-Haut au sein de nos mu- [railles.
L'airain religieux, muet dix ans entiers,
Mêle une voix sonore à ces accents guerriers.
Le long de nos remparts une foule enivrée
Contemple avec transport cette aurore sacrée;
Vers le saint édifice, à son maître rendu,
Chacun vole, et d'amour et d'ivresse éperdu,
Semble douter encor d'un réveil qui l'enchante.
O du culte chrétien pompe auguste et touchante!
Ces lévites, couverts de longs habits de lin,
Les sons de la trompette et de l'orgue divin,
Le cantique de paix, la myrrhe et le cinname
Voltigeant sous la voûte en odorante flamme;
Tous ces braves vieillis dans la gloire et l'hon- [neur,
Balançant leurs drapeaux sur l'autel du Seigneur;
Les transports, les soupirs, les vœux d'un peuple [immense ;
Et celui qui d'en haut apporta la clémence,
Humiliant lui-même en ce moment sacré
Son front victorieux de palmes entouré...
Il semble que, parlant à travers un nuage,
Dieu fasse à tous les cœurs entendre ce langage :
« De vils profanateurs, outrageant mon pouvoir,
D'une main sacrilége ont brisé l'encensoir ;
Ils ont séduit mon peuple et rompu l'alliance
Qui joignait sa faiblesse à ma toute-puissance ;
Et moi, de mes fureurs ouvrant les arsenaux,
J'ai fait tomber sur lui mes plus cruels fléaux :
Tremblant, il a crié vers le Dieu de ses pères.
Alors paraît un homme en des jours plus pros- [pères,
Heureux médiateur entre mon peuple et moi ;

Il relève mon temple et rétablit ma loi.
Sa gloire, ses vertus désarment ma vengeance :
Au rang des nations je replace la France.
Déjà de toutes parts, rendus à leurs troupeaux,
Les pasteurs dispersés rentrent dans les hameaux,
Et viennent prodiguer à leurs brebis fidèles
Des secours vigilants et des soins dignes d'elles ;
Des paroles de paix, d'indulgence et d'amour
Dans le sein du bercail annoncent leur retour.
Peuple, réjouis-toi! mais que de ta pensée
L'image de ton Dieu ne soit plus effacée;
Garde au fond de ton cœur une constante foi,
Et mon œil vigilant s'arrêtera sur toi. »

BAOUR-LORMIAN.

CUM INVOCAREM,

EXAUDIVIT ME DEUS JUSTITIÆ MEÆ.

(Traduction du Psaume IV, le premier des Complies du dimanche).

David, poursuivi par ses ennemis, implore la miséricorde de Dieu, et espère en lui.

Tu fus le protecteur de ma faible innocence,
Grand Dieu! quand j'eus recours à toi :
Dans mes nouveaux malheurs, viens donc à ma [défense,
Aye encore pitié de moi.

J'ai dit : Jusques à quand vos âmes égarées
Par des vœux injustes et vains,
Au mensonge, à l'erreur seront elles livrées?
Répondez, enfants des humains.

Vous machinez ma perte ; ah! le Maître suprême
Qui de gloire a rempli mes jours,
Quand je l'invoquerai dans ma faiblesse extrême,
Saura m'aider de son secours.

Gardez contre vous seuls une vive colère,
Cessez d'offenser l'Eternel,
Et ressentez enfin une douleur amère
Des désirs d'un cœur criminel.

Au Dieu de l'univers offrez un sacrifice
De justice et de piété ;
Espérez en lui seul; il vous sera propice,
Si vous fuyez l'iniquité.

Mais, quoi! j'entends déjà la crainte méfiante
Fronder mes solides discours.
Qui viendra, me dit on, remplir la juste attente
Des biens qu'on nous promet toujours?

Qui viendra? Le Seigneur, lui, dont la main
Sur nous imprima sa grandeur, [divine
Lui, dont la sainte foi me soutient, m'illumine,
Fait les délices de mon cœur.

Lui, qui multiplia sa nation fidèle
Par un rapide accroissement,
En lui versant ses biens, en prodiguant pour elle
L'huile, le vin et le froment.

Exempt d'inquiétude et rempli d'assurance,
Je reposerai donc en paix,

Et ce sera, Seigneur, le fruit de l'espérance
Qu'en toi j'ai fondée à jamais.

L'abbé A. Rippert.

LE CURÉ DE CAMPAGNE.

Voyez-vous ce modeste et pieux presbytère ?
Là vit l'homme de Dieu, dont le saint ministère
Du peuple réuni présente au ciel les vœux,
Ouvre sur le hameau tous les trésors des cieux,
Soulage le malheur, consacre l'hyménée,
Bénit et les moissons et les fruits de l'année,
Enseigne la vertu, reçoit l'homme au berceau,
Le conduit à la vie et le suit au tombeau.

Je ne choisirai point, pour cet emploi sublime,
Cet avide intrigant que l'intérêt anime,
Sévère pour autrui, pour lui-même indulgent,
Qui, pour un vil profit quitte un temple indigent,
Dégrade par son ton la chaire pastorale,
Et sur l'esprit du jour compose sa morale.

Fidèle à son église et cher à son troupeau,
Le vrai pasteur ressemble à cet antique ormeau,
Qui, des jeux du village ancien dépositaire,
Leur a prêté cent ans son ombre héréditaire,
Et dont les verts rameaux, de l'âge triomphants,
Ont vu mourir le père et naître les enfants.
Par ses sages conseils, sa bonté, sa prudence,
Il est pour le village une autre Providence.
Quelle obscure indigence échappe à ses bienfaits ?
Dieu seul n'ignore pas les heureux qu'il a faits.
Souvent, dans ces réduits où le malheur assemble
Le besoin, la douleur et le trépas ensemble,
Il paraît, et soudain le mal perd son horreur,
Le besoin sa détresse, et la mort sa terreur.
Qui prévient le besoin prévient souvent le crime ;
Le pauvre le bénit, et le riche l'estime ;
Et souvent deux mortels, l'un de l'autre ennemis,
S'embrassent à sa table, et retournent amis.
Honorez ses travaux. Que son logis antique,
Par vous rendu décent et non pas magnifique,
Au dedans, des vertus renfermant les trésors,
D'un air de propreté s'embellisse au dehors :
La pauvreté dégrade, et le faste révolte ;
Partagez avec lui votre riche récolte ;
Ornez son sanctuaire et parez son autel,
Liguez-vous saintement pour le bien mutuel :
Et quel spectacle, ô Dieu ! vaut celui d'un village
Qu'édifie un pasteur et que console un sage ?
Non, Rome subjuguant l'univers abattu,
Ne vaut pas un hameau qu'habite la vertu,
Où les bienfaits de l'un, de l'autre les prières,
Sont les trésors du pauvre et l'espoir des chau-
[mières.

Delille.

UN CURÉ DE CAMPAGNE

PENDANT LES ORAGES RÉVOLUTIONNAIRES.

Hélas ! qu'est devenu l'antique presbytère,
Cette croix, ce rocher élancé vers les cieux,
Et du temple sacré l'airain religieux,

Et le saint du hameau, dont le vitrail gothique
Montrait l'éclat pieux et l'image rustique ?
Ces murs où de Dieu même on proclamait les lois,
D'un pasteur vénéré n'entendent plus la voix.
Des paroles du ciel vénérable interprète,
Le pasteur a quitté sa modeste retraite,
Et, du sein des forêts, veille sur son troupeau.
Chaque jour rappelé par les vœux du hameau,
Le Fénelon rustique, aux fêtes solennelles,
Vient visiter encor ces campagnes fidèles ;
Dans ces champs attristés, dans ce vallon désert,
Il arrive, et le ciel à sa voix s'est ouvert.
Sans se montrer armé du terrible anathème,
Le ministre d'un Dieu paraît un Dieu lui-même.
Ses divines leçons, son exemple touchant,
Rendent l'espoir au juste et la crainte au méchant :
Sous un toit écarté, mystérieux asile,
Sur le tronc d'un vieux chêne orné de l'Evangile,
Il reçoit les serments des époux du hameau ;
Au vieillard expirant il ouvre un ciel nouveau.
Le vieillard qui sourit à cette image auguste,
Présente aux coups du sort le front calme du juste,
Et voit, sans être ému, le trépas s'avancer,
Comme la fin d'un jour qui va recommencer.

Mais déjà l'homme saint, entraîné par son zèle,
Obéit à la voix de son Dieu qui l'appelle ;
Il part, il cherche ailleurs des cœurs à soulager,
Des dangers à courir, des maux à partager.
Il erre au sein des bois : ô nuit silencieuse !
Prête ton ombre amie à sa course pieuse !
S'il doit souffrir encore, ô Dieu ! sois son appui,
C'est la voix du hameau qui t'implore pour lui.
De ses bourreaux qu'aveugle une rage inhumaine
Que sa vertu du moins désarme enfin la haine ;
Aux cachots échappé, vingt fois chargé de fers,
Il prêche le pardon des maux qu'il a soufferts ;
Et chez l'infortuné qui se plaît à l'entendre,
Il va sécher les pleurs que d'autres font répandre :
En fuyant à travers ces fertiles vallons,
Pauvre et sans espérance il bénit les sillons,
Seul au courroux céleste il s'offre pour victime,
Et dans ce siècle impie où règne en paix le crime,
Lorsqu'un destin cruel nous condamne à souffrir,
Il nous apprend à vivre et nous aide à mourir.

Michaud.

UN CURÉ DE VILLAGE,

SUR SON LIT DE MORT.

J'étais le seul ami qu'il eût sur cette terre,
Hors son pauvre troupeau ; je vins au presbytère,
Comme j'avais coutume, à la Saint-Jean d'été,
A pied, par le sentier du chamois fréquenté,
Mon fusil sous le bras et mes deux chiens en laisse,
Montant, courbé, ces monts que chaque pas
[abaisse,
Mais, songeant au plaisir que j'aurais vers le soir
A frapper à sa porte, à monter, à m'asseoir
Au coin de son foyer tout flamboyant d'érable,

A voir la blanche nappe étendue, et la table,
Couverte par ses mains de légume et de fruit,
Nous rassembler causant bien avant dans la nuit ;
Il me semble déjà dans mon oreille entendre
De sa touchante voix l'accent tremblant et tendre,
Et sentir, à défaut de mots cherchés en vain,
Tout son cœur me parler d'un serrement de main ;
Car, lorsque l'amitié n'a plus d'autre langage,
La main aide le cœur et lui rend témoignage.

Quand je fus au sommet d'où le libre horizon
Laissait apercevoir le toit de sa maison,
Je posai mon fusil sur une pierre grise,
Et j'essuyai mon front que vint chercher la brise.
Puis, regardant, je fus surpris de ne pas voir
D'arbre en arbre au verger errer son habit noir ;
Car c'était l'heure sainte où, libre et solitaire,
Au rayon du couchant il lisait son bréviaire,
Et plus surpris encor de ne pas voir monter,
Du toit où si souvent je la voyais flotter,
De son foyer du soir l'ordinaire fumée.
Mais, voyant au soleil sa fenêtre fermée,
Une tristesse vague, une ombre de malheur,
Comme un frisson sur l'eau, courut sur tout mon
[cœur,
Et, sans donner de cause à ma terreur subite,
Je repris mon chemin et je marchais plus vite.

Mon œil cherchait quelqu'un qu'il pût interroger,
Mais dans les champs déserts ni troupeau ni berger :
Le mulet broutait seul l'herbe rare et poudreuse
Sur les bords de la route, et dans le sol qu'il creuse;
Le soc penché dormait à moitié d'un sillon ;
On n'entendait au loin que le cri du grillon
Au lieu du bruit vivant, des voix entremêlées,
Qui montent tous les soirs du fond de ces vallées.
J'arrive et frappe en vain : le gardien du foyer,
Son chien même à mes coups ne vint pas aboyer,
Je presse le loquet d'un doigt lourd et rapide,
Et j'entre dans la cour, aussi muette et vide.
Vide ? hélas ! mon Dieu, non : au pied de l'escalier
Qui conduisait de l'aire au rustique palier,
Comme un pauvre accroupi sur le seuil d'une église,
Une figure noire était dans l'ombre assise,
Immobile, le front sur ses genoux couché,
Et dans son tablier le visage caché.
Elle ne proférait ni plainte ni murmure ;
Seulement du drap noir qui couvrait sa figure
Un mouvement léger, convulsif, continu,
Trahissait le sanglot dans son sein retenu.
Je devinai la mort à ce muet emblème :
La servante pleurait le vieux maître qu'elle aime:
— « Marthe, dis-je, est-il vrai ?.. » Se levant à
[ma voix
Et s'essuyant les yeux du revers de ses doigts,
— « Trop vrai ! montez, monsieur, on peut le
[voir encore,
On ne doit l'enterrer que demain à l'aurore : :
Sa pauvre âme du moins s'en ira plus en paix
Si vous l'accompagnez de vos derniers souhaits.

Il a parlé de vous jusqu'à sa dernière heure.
Marthe, me disait-il, si Dieu veut que je meure,
Dis-lui que son ami lui laisse tout son bien
Pour avoir soin de toi, des oiseaux et du chien.
Son bien ? N'en point garder était toute sa gloire,
Il ne remplirait pas le rayon d'une armoire.
Le peu qui lui restait a passé sou par sou
En linge, en aliments, ici, là, Dieu sait où.
Tout le temps qu'a duré la grande maladie,
Il leur a tout donné, monsieur, jusqu'à sa vie,
Car c'est en confessant, jour et nuit, tel et tel,
Qu'il a gagné la mort. » — « Oui, lui dis-je, et
[le ciel. »
Et je montai. La chambre était déserte et sombre,
Deux cierges seulement en éclaircissaient l'ombre,
Et mêlaient sur son front les funèbres reflets
Aux rayons d'or du soir qui perçaient les volets,
Comme luttent entre eux dans la sainte agonie
L'immortelle espérance et la nuit de la vie.
Son visage était calme et doux à regarder ;
Ses traits pacifiés semblaient encor garder
La douce impression d'extases commencées;
Il avait vu le ciel déjà dans ses pensées,
Et le bonheur de l'âme, en prenant son essor,
Dans son divin sourire était visible encor.
Un drap blanc recouvert de sa soutane noire
Parait son lit de mort : un crucifix d'ivoire
Reposait dans ses mains sur son sein endormi,
Comme un ami qui dort sur le sein d'un ami ;
Et couché sur les pieds du maître qu'il regarde,
Son chien blanc, inquiet d'une si longue garde,
Grondait au moindre bruit, et las de le veiller,
Ecoutait si son souffle allait se réveiller.
Près du chevet du lit, selon le sacré rite,
Un rameau de buis sec trempait dans l'eau bénite ;
Ma main avec respect le secoua trois fois,
En traçant sur son corps le signe de la croix.
Puis je baisai les pieds et les mains ; le visage
De l'immortalité portait déjà l'image,
Et déjà sur ce front, où son signe était lu,
Mon œil respectueux ne voyait qu'un élu.
Puis, avec l'assistant disant les saints cantiques,
Je m'assis pour pleurer près des chères reliques,
Et priant et chantant et pleurant tour à tour,
Je consumai la nuit et vis poindre le jour.
Près du seuil de l'église, au coin du cimetière,
Dans la terre des morts nous couchâmes la bière :
Chacun des villageois jeta sur le cercueil
Un peu de terre sainte en signe de son deuil :
Tous pleuraient en passant et regardaient la tombe
S'affaisser lentement sous la cendre qui tombe :
Chaque fois qu'en tombant la terre retentit,
De la foule muette un sourd sanglot sortit.
Quand ce fut à mon tour : « O saint ami, lui dis-je,
Dors ! ce n'est pas mon cœur, c'est mon œil qui
[s'afflige.
En vain je vais fermer la couche où te voilà,
Je sais qu'en ce moment mon ami n'est plus là...
Il est où ses vertus ont allumé leur flamme,

Il est où ses soupirs ont devancé son âme ! »
Je dis, et tout le soir, attristant ces déserts,
Sa cloche en gémissant le pleura dans les airs,

Et, mêlant à ses glas, des aboiements funèbres,
Son chien, qui l'appelait, hurla dans les ténèbres.

A. DE LAMARTINE.

D

DANGERS DES MAUVAISES LECTURES.

Sous les yeux et la main de ses jeunes enfants,
Un père des plus imprudents,
Laissait, soit par oubli, soit par insouciance,
Des contes, des romans, des livres dangereux
Qui pouvaient, en flattant leur esprit curieux,
De leur cœur encor pur corrompre l'innocence.
Un ami sage et vertueux
S'aperçut de son imprudence,
Et ne put la voir sans gémir :
Mais, craignant de l'en avertir,
Voici quel fut le stratagème
Dont il crut pouvoir se servir
Pour qu'il s'en aperçût lui-même.
Notre père imprudent chez lui devait venir.
Or, avant qu'il parût, son ami charitable,
Voulant lui faire la leçon,
Dans sa salle étala, sur une grande table,
Différents paquets de poison
Qui tous avaient leur étiquette.
Cela fait, l'homme arrive, et dès qu'il voit le nom
De ces poisons mortels, une frayeur secrète
Le saisit... Mais bientôt, plein d'indignation :
« Quoi ! mon ami, dit-il avec émotion,
Vous êtes père de famille,
Vous avez un fils, une fille,
Et vous leur laissez sous la main
Ce qui, par une erreur à leur âge ordinaire,
Peut porter la mort dans leur sein ?
Vous voulez donc, cruel, être leur assassin !...
— « Ah ! j'ai tort, j'en conviens, je suis un téméraire,
Dit alors l'ami vertueux :
Mais comme moi vous êtes père,
Vous avez des enfants : or, en ami sincère,
Je dois vous avertir, par intérêt pour eux,
Que les livres licencieux
Qu'à leurs regards vous auriez dû soustraire,
Et qu'ils ont cependant sans cesse sous les yeux,
Sont de tous les poisons les plus pernicieux.
Les autres, détruisant notre faible existence,
Souvent ne mettent fin qu'à des jours malheureux :
Celui-ci corrompant les mœurs et l'innocence,
Nous ravit ce que l'homme a de plus précieux. »

L'abbé REYRE (1).

DANIEL LE PROPHÈTE.

Ce prophète fut jeté dans la fosse aux lions, parce qu'il avait été surpris priant son Dieu, contre l'ordonnance du roi.

Quel étrange spectacle à mes yeux se présente !
J'aperçois des lions à la gueule sanglante,
Aux pieds de Daniel humblement prosternés,
Le flatter de la queue et paraître étonnés.
Des lâches courtisans la détestable envie
Expose à ce danger son honneur et sa vie.
Le roi s'est vu par eux contraint d'y consentir,
Et d'un arrêt mortel ne l'a pu garantir.
Mais le Dieu d'Israël, que Daniel révère,
A des fiers animaux adouci la colère.
Encore qu'affamés, leur fureur n'ose pas
Du prophète innocent faire un sanglant repas ;
Ils rendent leur hommage au pouvoir de son maître,
Et sont ce que pour lui les Mèdes doivent être.
Le monarque, étonné d'un miracle si grand,
Du Dieu de Daniel la défense entreprend ;
Sur peine de la mort il défend qu'on blasphème
Ni son nom glorieux, ni son pouvoir suprême,
Et livre aux fiers lions les lâches délateurs
Qui de son dur arrêt ont été les auteurs.
Aussitôt, pour venger la céleste querelle,
On les voit s'enflammer d'une fureur nouvelle ;
Dans leurs yeux un feu noir reluit parmi le sang ;
Tout leur poil se hérisse, ils se battent le flanc,
Par leurs rugissements ils expliquent leur rage,
Et de ces malheureux font un cruel carnage.

Le prophète, sortant de ce mortel danger,
Ne voit point, près du roi, sa fortune changer ;
Mais plutôt la fortune, après cette victoire,
Ajoute à son pouvoir une nouvelle gloire,
Dès ses plus jeunes ans, dans sa captivité,
Son esprit fut instruit par la Divinité
A tirer le rideau des images obscures,
Dont les songes voilaient de grandes aventures.
Sans chercher la faveur, il fut cher à ses rois,
Et le ciel clairement leur parla par sa voix.
Nabuchodonosor, dont la haute vaillance
Du sceptre assyrien abattit la puissance,
Fut par sa bouche instruit des empires divers
Qui devaient à leur joug soumettre l'univers.
Il sut que les Persans devaient dans Babylone
Elever, sous Cyrus, un magnifique trône ;
Qu'un jeune conquérant (2), viendrait avec effroi
Détruire dans l'Asie et leur règne et leur roi ;
Et qu'enfin les Romains, par le sort de la guerre,
Feraient sous leur pouvoir fléchir toute la terre,

(1) Né en 1735, mort en 1812.

(2) Alexandre le Grand.

Mais que sur ces Romains, partout victorieux,
Le Christ établirait son trône glorieux ;
Et qu'après cent combats son Eglise fidèle
Serrerait les démons d'une chaîne éternelle.
Il en apprit aussi l'étrange changement
Qui lui devait bientôt troubler le jugement,
Et chassé qu'il serait de ses palais superbes,
Lui faire, comme un bœuf, brouter les molles
[herbes.
Après que, plein de zèle, il a du Roi des cieux
Constamment soutenu le pouvoir glorieux,
Et par ses actions, comme par ses paroles,
A son peuple captif fait haïr les idoles,
Presque au centième tour du céleste flambeau,
Avec gloire il entra dans la nuit du tombeau.

GODEAU (1).

DANTE.

(Iambe.)

Dante, vieux Gibelin ! quand je vois en passant
Le plâtre blanc et mat de ce masque puissant
Que l'art nous a laissé de ta divine tête,
Je ne puis m'empêcher de frémir, ô poëte !
Tant la main du génie et celle du malheur
Ont imprimé sur toi le sceau de la douleur !
Sous l'étroit chaperon qui presse tes oreilles,
Est-ce le pli des ans ou le sillon des veilles
Qui traverse ton front laborieusement ?
Est-ce au champ de l'exil, dans l'avilissement,
Que ta bouche s'est close à force de maudire ?
Ta dernière pensée est-elle en ce sourire
Que la mort sur ta lèvre a cloué de ses mains ?
Est-ce un ris de pitié sur les pauvres humains?
Ah ! le mépris va bien à la bouche de Dante,
Car il reçut le jour dans une ville ardente,
Et le pavé natal fut un champ de graviers
Qui déchira longtemps la plante de ses pieds ;
Dante vit comme nous les factions humaines
Rouler autour de lui leurs fortunes soudaines :
Il vit les citoyens s'égorger en plein jour,
Les partis écrasés renaître tour à tour,
Il vit sur les bûchers s'allumer les victimes ;
Il vit pendant trente ans passer des flots de crimes;
Et le mot de patrie à tous les vents jeté,
Sans profit pour le peuple et pour la liberté.
O Dante Alighieri, poëte de Florence!
Je comprends aujourd'hui ta mortelle souffrance,
Amant de Béatrix à l'exil condamné,
Je comprends ton œil cave et ton front décharné.
Le dégoût qui te prit des choses de ce monde,
Ce mal de cœur sans fin, cette haine profonde,
Qui te faisant atroce et te fouettant l'humeur,
Inondèrent de bile et ta plume et ton cœur.
Ainsi, d'après les mœurs de ta ville natale,
Artiste, tu peignis une toile fatale,
Et tu fis le tableau de sa perversité,
Avec tant d'énergie et tant de vérité.

(1) *Fastes de l'Eglise*, 21 juillet.

Que les petits enfants qui, le jour, dans Ravenne,
Te voyaient traverser quelque place lointaine,
Disaient en contemplant ton front livide et vert :
Voilà, voilà celui qui revient de l'enfer.

Auguste BARBIER.

DAVID

APAISE LA COLÈRE DE SAUL.

(Fragment dramatique.)

(*Saül*, *Jonathas*, *David.*)

JONATHAS, courant vers David.

Garde toi, garde-toi de réveiller mon père !

DAVID.

Celui qui du néant fit jaillir la lumière
Peut aussi sur Saül, à ma voix arrêté,
Changer sa nuit profonde en céleste clarté.
Peuple, adorez le Dieu que mon regard contemple,
Et prêtez à ma voix les harpes du saint temple.

(On entend le bruit des harpes.)

Hymne de prière.

« Le voilà ce roi conquérant ;
La terre devant lui semblait manquer d'espace ;
Le Seigneur le renverse et passe.
Priez, peuple ; Dieu seul est grand ! »

(La symphonie.)

« Le voilà sans appui, sans flatteurs, sans cortége;
Sans que son glaive le protége,
Perdu dans la nuit du trépas ;
De ses prospérités je cherche en vain le nombre ;
Le char de son triomphe est passé comme une ombre;
Il avait dit à Dieu : Je ne vous connais pas ! »

(La symphonie.)

« Seigneur, viens séparer le pécheur de son crime.
Assez de ce géant tu courbas la hauteur ;
Tu frappas le triomphateur.
Relève, ô mon Dieu, la victime :
Elle a crié vers toi du fond de ses douleurs.
Même en nous punissant, tu nous chéris encore
Lève-toi sur Saül, comme une douce aurore,
Et dis-lui : J'ai compté tes pleurs.
Que son âme renouvelée,
Du fond des tombeaux rappelée,
Se réveille en ton sein pour des jours de bonheur.
Grâce, Dieu tout-puissant ! que nos larmes l'ob-
[tiennent !
La colombe a besoin des airs qui la soutiennent ;
Notre âme a besoin du Seigneur. »

(La symphonie.)

SAUL.

Quel réveil l'ange affreux contre Saül armé
A me calmer ainsi n'est point accoutumé.
Une voix consolante, et du ciel descendue...
Autrefois dans Rama je l'avais entendue.

JONATHAS.

C'est un ange de paix que Dieu daigne envoyer.

SAUL.

Saül en ce moment pourrait presque prier.

JONATHAS.

O céleste clémence ! ô bonté souveraine !

SAUL.

N'était-il dans mon cœur d'autre enfer que ma [haine !
Pourrais-je encor prétendre ?... Ah ! monarque in- [sensé !
Quel pacte peux-tu faire avec le sang versé ?

DAVID.

Hymne de réconciliation.

(On entend le bruit des harpes.)

« Oui, ton Dieu veut ta délivrance,
Lorsque tu crains son abandon.
Au nombre des vertus il plaça l'espérance :
La justice toujours marche avec le pardon.
A peine le remords commence,
Que de la céleste clémence,
Rayonne sur nos fronts le jour paisible et doux.
Sors de tes ombres éternelles,
Aigle tombé, reprends tes ailes.
Viens, laissons en fuyant ton crime loin de nous.
Viens, Saül ; l'Esprit-Saint qui m'enlève à la terre,
Sur ta tête, à ma voix, ne descend pas en vain.
Déjà ton cœur se désaltère
Aux sources de l'amour divin.
Cet amour, immortelle flamme,
Lumière de la vie, existence de l'âme,
Manquait à tes jours ténébreux.
J'ai brisé ta chaîne fatale :
Tu dormais dans l'ombre infernale ;
Tu te réveilles dans les cieux.

(La symphonie.)

JONATHAS.

Vous voyez le pasteur de la sainte colline...

SAUL.

Ah ! ne me prive pas de cette voix divine !
Jamais, depuis le jour où Saül, jeune encor,
En Galilée, au pied du chêne du Thabor,
Vit passer dans les airs trois anges de lumière,
Jamais des pleurs si doux n'ont mouillé ma pau- [pière.
L'ineffable pardon vient d'être prononcé :
Mes maux ont disparu comme un songe effacé.
Dieu m'a cherché lui-même, et mon âme nouvelle
Semble se perdre en lui pour renaître immortelle.

JONATHAS.

Du géant philistin voilà l'heureux vainqueur ;
Il dompta Goliath...

SAUL.

Il a changé mon cœur.
A son divin pouvoir qu'Israël rende hommage.
Mais, David, ce bonheur dont tu nous peins l'i- [mage
Est il fait pour Saül ?... dans l'ombre de l'oubli
Faudra-t-il que mon nom demeure enseveli ?
Ton Dieu m'a défendu la gloire, les conquêtes.

DAVID.

Hymne de triomphe.

« Les exploits de Saül sont chantés dans ses fêtes.
Vainement contre lui ton grand cœur se débat ;
Saisis son étendard, viens diriger nos glaives ;
Chacun de tes tourments te prive d'un combat.
Lève-toi, Saül... »

(La symphonie.)

« Tu te lèves...
Contre vingt peuples menaçants,
Ton nom seul a couvert nos villes alarmées ;
Sur l'autel du Dieu des armées
L'ange exterminateur a porté ton encens.
Tu viens de rentrer dans ta gloire.
Ancien élu de la victoire,
Elle a reconnu son guerrier ;
Son prestige encor t'environne ;
La foudre, en frappant ta couronne,
Avait respecté ton laurier. »

SAUL.

Tu l'emportes, David... Oui, ce chant de victoire
Achève le prodige et me force d'y croire.
Viens, marchons au combat que ta voix m'a pro- [mis,
Le réveil de Saül a besoin d'ennemis.

SOUMET.

DAVID ET UN ANGE.

Quand le berger qui fut prophète
Gardait encore son troupeau,
Quand le royal fils du hameau
Avait pour sceptre une houlette,

On dit qu'un ange quelquefois
Venait lui parler de sa gloire,
Et mêler des chants de victoire
Aux accents de sa douce voix.

Un jour leurs accords retentirent
Dans les bocages d'alentour,
Et les échos au loin redirent
Ce qu'ils chantèrent tour à tour.

DAVID.

Salut, ô toi que j'aime ! ô le plus beau des anges !

L'ANGE.

Salut, enfant chéri des cieux !

DAVID.

Viens-tu de l'Eternel m'enseigner les louanges
Et les divins concerts des chœurs harmonieux ?
Mais je te vois vêtu d'une robe éclatante :
Jadis tu m'apparus sous l'habit d'un berger ;
Quel est ce riche objet que ta main me présente ?
Oh ! parle, dis-le moi, céleste messager.

L'ANGE.

Réjouis-toi, c'est ta couronne ;
Un jour, radieux comme moi,
Un jour, ainsi le ciel l'ordonne,
Jeune berger, tu seras roi.
Dieu, qui sourit à l'innocence,

Prépare un sceptre pour ta main ;
Il va t'armer de sa puissance,
Et tu vaincras le Philistin,

DAVID.

Le vieillard Samuel, sous le toit de mon père,
Est venu comme toi prédire des grandeurs ;
Mais à son front chagrin, à ses yeux tout en pleurs
Je compris que des rois la vie est bien amère.
O bel ange ! retourne au céleste séjour,
Rends au Dieu que je sers ce brillant diadème ;
Rien ne manque à mes vœux ; un monarque lui-même
Possède moins que moi, puisque j'ai son amour !

L'ANGE.

La main qui défend l'humble chaume
Garde aussi le palais des rois ;
Dieu veillera sur le royaume
Qu'il soumet à tes sages lois.
Sion chantera tes conquêtes ;
Déjà les anges dans les cieux
Sur la lyre d'or des prophètes
Ont dit ton nom victorieux.

DAVID.

J'ai vu dans son palais, tout éclatant de gloire,
Saül de ses sujets envier le bonheur ;
Je l'ai vu triste et sombre au sein de la victoire ;
On dit qu'un noir démon habite dans son cœur.
Combien de fois ce roi, pour calmer son délire,
N'a-t-il pas de ma harpe imploré le secours ;
Combien de fois ses pleurs ont-ils semblé me dire :
Je fus aussi berger, hélas ! sois-le toujours!

Peut-être, comme lui, le ciel dans sa colère
M'élève pour punir les coupables Hébreux ;
Quel crime ai-je commis pour cesser d'être heureux!
Au Dieu qui me chérit ai-je cessé de plaire ?
N'ai je point tous les jours, comme le jeune Abel,
Offert, avec mon cœur, de pieux sacrifices ?
N'ai-je point, tous les jours, aux pieds de son autel
De mes nombreux troupeaux déposé les prémices ?

L'ANGE.

Une couronne a ses douceurs
Pour un roi que le ciel inspire ;
D'un peuple heureux le doux sourire
Sait enchanter bien des douleurs.
Sois l'asile de l'innocence,
Taris les pleurs de l'orphelin,
Et l'heureuse paix de l'enfance
Brillera sur ton front serein.

Un jour, sur ta tige féconde
Un sceptre auguste doit fleurir ;
Un jour... Mais bientôt l'avenir
Va, par ta voix, parler au monde.
Lève-toi, la Judée attend ;
Viens conquérir ton héritage ;
Viens du Seigneur venger l'outrage
Dans le sang d'un impur géant.

DAVID.

Comment peut un enfant soutenir sa querelle ?
N'est-il parmi les siens que moi pour le venger ?

J'obéirai pourtant si c'est lui qui m'appelle ;
Mais que peut pour sa gloire un timide berger ?
Je n'ai que la prière et ma faible innocence
Pour résister aux bras de nos fiers oppresseurs ;
Si le ciel aux combats destinait mon enfance,
Devait-il me cacher sous le toit des pasteurs !

L'ANGE.

Celui qui de la fange impure
Fait naître un lis éblouissant,
Saura dans la chaumière obscure
Faire croître un sceptre puissant.
O mon fils ! c'est Dieu qui commande,
Pourrais-tu ne pas obéir ?
Isaac aurait su mourir ;
Règne et combats, s'il le demande.

DAVID.

Il faut donc vous quitter, houlette, chers troupeaux ;
Asile de la paix, verdoyantes prairies ;
Plaines de Bethléem, rives toujours fleuries
Dont tant de fois ma harpe a charmé les échos !
Mais dis, s'il faut qu'un jour je porte la couronne,
Si Dieu m'a condamné, si je dois être roi,
Viendras-tu, comme ici, t'asseoir près de mon [trône ?
Quitteras-tu le ciel pour chanter avec moi?

L'ANGE.

Je te couvrirai de mes ailes,
Sur toi je veillerai toujours,
Comme les colombes fidèles,
Sur les doux fruits de leurs amours.
Va, mon fils, que rien ne t'arrête,
Va terrasser le Philistin ;
Prends une fronde et ta houlette,
C'est moi qui guiderai ta main.

L'Ange alors disparut tel qu'un léger nuage.
Aussitôt en chantant mille joyeux pasteurs,
Offrant au nouveau roi leurs vœux et leur hommage,
Dans le camp d'Israël, sous un dais de feuillage,
Le portèrent couvert de guirlandes de fleurs.
On dit qu'en s'éloignant, il regardait encore
Ces lieux si chers à son amour,
Ces bois où tant de fois il devança l'aurore,
Où souvent il chantait jusqu'au déclin du jour :
« Doux objets, disait-il, chaume qui m'as vu naître,
Recevez mes regrets et mes derniers adieux ;
Sur le trône mes tristes yeux
Un jour vous pleureront peut-être. »

L'Abbé Louis-Anne Dubreuil.

DAVID PLEURANT SAUL ET JONATHAS.

Campagnes d'Israël ! terre délicieuse,
Des regards du Seigneur si longtemps orgueilleuse !
Attristez-vous, pleurez Saül et Jonathas.
Gelboë ! couvre-toi des ombres du trépas.
Puisse pour toi le ciel avare de rosées
Ne rafraîchir jamais tes cimes embrasées !
De Saül, de son fils, garde le souvenir,
Et raconte leur chute aux siècles à venir.

Harpe fidèle, ô toi dont les sons prophétiques
Tempéraient de Saül les accents frénétiques,
Rappelle-moi ce jour de trouble et de douleur
Où l'altier Philistin trompa notre valeur
Où, dérobée aux vœux de la sainte vallée,
Du Dieu des nations l'arche fut exilée ;
Jour fatal, où Saül, en son farouche ennui,
Vit l'esprit du Très-Haut se retirer de lui.

Il alla consulter l'horrible Pythonisse.
Evoqué du tombeau par un noir maléfice,
Samuel apparut, et de la même voix
Qui sur leur trône assis faisait pâlir les rois :
« Tremble, tremble, ô Saül ! ton dernier jour se
[lève ;
Le glaive doit frapper qui régna par le glaive.
Dieu s'indigne du meurtre et de la trahison :
Malheur à toi, malheur à toute ta maison ! »

Tandis qu'épouvanté de la voix du prophète,
A l'exil, à la mort il dévouait ma tête,
Ce Dieu qui, sur le Nil, de son bras paternel,
Protégea le berceau du fils de Jocabel,
Ce Dieu qui, m'inspirant une audace intrépide,
Fit tomber Goliath sous ma fronde rapide,
Daignait me réserver pour ses vastes desseins,
Et détournait de moi le fer des assassins.

Mais Saül, même injuste, était encor mon père.
Souvent avec sa fille, épouse aimable et chère,
J'allais me prosterner au tombeau de Rachel.
Le chêne du Thabor et les monts de Bethel
M'entendirent souvent, durant la nuit entière,
Elever jusqu'aux cieux ma fervente prière ;
Hélas ! et le soleil au milieu de son cours
Me retrouvait encore, et je priais toujours.

Cependant je partis, et d'une marche lente
Traversai de Pharan l'immensité brûlante,
Ephraïm et Silo, Séir et Bethzamé.
Tantôt pâle, abattu, par la soif consumé,
Je me traînais, la nuit, sur des sables stériles,
Aux tigres du désert disputant leurs asiles ;
Tantôt, assis aux bords des torrents irrités,
Je comparais ma vie à leurs flots agités.

Oh ! que n'ai-je perdu la lumière céleste,
Avant que Jonathas percé du coup funeste,
Tombât comme la palme atteinte dans sa fleur :
Jonathas, seul ami qui fût selon mon cœur !
Des vierges d'Israël ta mort flétrit les charmes ;
La maison de Saül est la maison des larmes ;
Et moi, comme Rachel, traînant au loin mes pas,
J'ai dit : « Ils ne sont plus, ne me consolez pas. »

Peuple cher à mon cœur, qu'un long regret con-
[sume,
De vos honneurs cruels épargnez l'amertume.
Il est d'autres devoirs : que dans tout Israël
Par des gémissements, par un deuil solennel,
La désolation soit neuf jours signalée,
Et durant ces neuf jours l'arche sainte voilée.

Vos princes ont vécu : venez, et, l'œil en pleurs,
A leur tombe récente apportons nos douleurs.

De ta couronne auguste Israël me décore,
O Saül ! de ton sang elle est fumante encore.
A ton fils étaient dus ce sceptre et ce bandeau ;
Mais il n'est plus de rois dans la nuit du tombeau.
Héritage fatal ! douloureux diadème,
Qu'autrefois dans Rama Dieu me légua lui-même !
Fallait-il que David le payât d'un tel prix ?...
Que n'habité-je encor la terre des proscrits !

Campagnes d'Israël ! terre délicieuse,
Des regards du Seigneur si longtemps orgueilleuse !
Attristez-vous, pleurez Saül et Jonathas !
Gelboé, couvre-toi des ombres du trépas.
Puisse pour toi le ciel avare de rosées
Ne rafraîchir jamais tes cimes embrasées !
De Saül, de son fils, garde le souvenir,
Et raconte leur chute aux siècles à venir.

MILLEVOYE.

DEBORA.

(Cantique de triomphe.)

Louez le Dieu des batailles,
Vous qui combattez pour lui.
Peuples, loin de vos murailles
La guerre et la mort ont fui.
Ma victoire vous relève ;
Débora charge du glaive
La main qui brise vos fers ;
Rois, soldats, que l'on m'écoute :
Déjà la céleste voûte
S'ouvre au bruit de mes concerts.

Sur les monts de Séir, aux champs de l'Idumée,
Tu te couvris, Seigneur, d'une épaisse fumée ;
Tu joignis l'eau du ciel à tes foudres brûlants :
Les rochers de Sina sous tes pieds éclatèrent,
Et leurs débris tombèrent
Dans les feux redoublés qui sortaient de leurs flancs

J'ai vu la ligue fatale
Des ennemis d'Israël
Porter sa fureur brutale
Jusqu'aux tentes de Jahel ;
J'ai vu tous nos champs incultes
Abandonnés aux insultes
De brigands audacieux,
Et nos tribus consternées,
Par des routes détournées,
Se dérober à leurs yeux.

Une femme s'oppose à leurs progrès funestes ;
Mère de sa patrie, elle en sauve les restes,
Qui des fers d'un tyran ne pouvaient s'échapper,
Dieu s'ouvre à la victoire une nouvelle voie :
Le chef qu'il nous envoie
A combattu sans arme et vaincu sans frapper.

Vous dont les lois me sont chères,
Dont les succès sont les miens,
Vous, magistrats de vos frères,
Vous, soldats et citoyens,

Venez, le Dieu des vengeances
Brise les chars et les lances
De vos tyrans étouffés.
Quel retour de sa justice !
Quel coup de sa main propice !
Il combat, vous triomphez. [ques;

Rentrez, peuple vainqueur, rentrez sous vos porti-
Lève-toi, Débora, commence tes cantiques,
Vers ton Dieu bienfaisant prends un sublime essor.
Et toi, Barac, mon fils, ornement de nos fêtes,
Achève tes conquêtes,
Poursuis, charge de fers les habitants d'Asor.

Le cruel Amalec tombe
Sous le fer de Josué;
L'orgueilleux Jabin succombe
Sous le fils d'Abinoé.
Issachar a pris les armes,
Zabulon court aux alarmes,
Nephtali marche avec eux.
Ruben, ton bras se repose !
Pourquoi trahis-tu la cause
De tes frères malheureux ?

Lâche voisin de Tyr, peuple amoureux de l'onde,
Azer, quand sur nos bords le ciel s'allume et gronde,
La soif de l'or t'enchaîne au sein de tes vaisseaux;
Les rois des nations menacent ta patrie :
Mais malgré leur furie,
Des torrents du Thabor leur sang grossit les eaux.

Cachez-vous, tribus oisives,
Faibles tribus, cachez-vous;
Gardez vos ports et vos rives,
Les cieux combattent pour nous.
La trompette et le tonnerre,
Des vils enfants de la terre
Annoncent le triste sort.
Pour nous pleine de rosée,
Sur eux la nuit embrasée
Vomit la foudre et la mort.

Les débris de leur camp sont épars dans la plaine :
Le torrent de Cison dans ses gouffres entraîne
Les cadavres impurs dont ses bords sont couverts;
Sous cet horrible poids sa course est arrêtée,
Et son onde infectée
Mêle des flots de sang à l'écume des mers.

Malheur à vous, troupe vile,
Ingrats peuples de Méros,
Qui voyez d'un œil tranquille
Les périls de nos héros.
Béni soit l'heureux courage,
Qui d'un tyran plein de rage
A déconcerté l'effort !
A notre ennemi barbare
La main de Jahel prépare
Le lait, la couche et la mort.

Pour la dernière fois il a vu la lumiere;
Les ombres du sommeil ont couvert sa paupière,
Je vois lever le fer, et j'entends le marteau;

Le géant se débat sous les pieds d'une femme,
Mord la poudre et rend l'âme
Dans les tristes horreurs d'un supplice nouveau.

De sa mère qui l'appelle
L'écho répète les cris :
« Dieux d'Asor, grands dieux, dit-elle,
Quand me rendrez-vous mon fils ?
En vain ma vue incertaine,
Errant au loin dans la plaine,
Cherche ce fils glorieux;
Je ne vois point la poussière
Voler sous la marche altière
De son char victorieux.

« Calmez, répond alors l'épouse du barbare,
Calmez l'indigne crainte où votre âme s'égare :
Votre fils, mon époux, est vainqueur aujourd'hui.
Sans doute en ce moment, entouré de captives,
Dans leurs troupes plaintives
Il choisit les beautés qu'il réserve pour lui.

« Il destine pour nos fêtes
Leurs plus riches vêtements;
Il sèmera sur nos têtes
Leurs perles, leurs diamants.
Que nos ennemis gémissent,
Mais que ces lieux retentissent
Des exploits de nos guerriers;
Que pour des têtes si chères,
Les épouses et les mères
Entrelacent des lauriers. »

Elle parle; la mort tenait déjà sa proie.
Meure ainsi tout mortel que ta haine foudroie,
Grand Dieu! ton peuple seul est fait pour la grandeur :
Qu'aux yeux des nations de sa gloire étonnées,
Ses vertus couronnées
Du soleil qui se lève égalent la splendeur.

LE FRANC DE POMPIGNAN.

Rois et princes, prêtez l'oreille;
De notre délivrance écoutez la merveille;
Et vous, nobles sauveurs du peuple d'Israël,
Bénissez avec nous le nom de l'Eternel.

Dans les fils de Jacob sommeillait leur vaillance;
Ils ne connaissaient plus le glaive ni la lance,
Quand, fille du Seigneur et mère des Hébreux,
Débora tout à coup se lève au milieu d'eux.

Comme on entend au loin le bruit sourd du tonnerre,
Israël, entends-tu le roulement des chars ?
Aux accents des clairons qui proclament la guerre,
Vois-tu venir d'Asor les brillants étendards ?

Le fer d'un ennemi sauvage
Dans notre sang brûlait de se plonger.
Mais Dieu prend en pitié notre long esclavage,
Dieu combat pour Jacob : malheur à l'étranger !

Seigneur, a ton aspect, sur sa base mouvante,
La terre a tressailli d'une sainte épouvante :
Dans les cieux pâlissants les astres ont tremblé,

Et dans les profondeurs l'abîme s'est troublé.

Venez, chefs d'Issachar, venez, race fidèle ;
Zabulon, Nephtali, Débora vous appelle.
Tandis que Galaad, au delà du Jourdain,
Hésite lâchement, prenez le fer en main.

Si Ruben vous trahit, si Dan vous abandonne,
Si les enfants d'Aser pour vous ne s'arment pas,
Seuls vous remporterez l'immortelle couronne
Que la main du Seigneur réserve à ses soldats.

Princes de Chanaan, que peut votre furie
Contre ce Dieu puissant que brave votre orgueil?
Il frappera d'effroi votre cavalerie,
Et le lit du Cison sera votre cercueil.

Sois bénie, ô Jahel ! femme intrépide et fière ;
Sisara sous tes coups roule dans la poussière.
Et sa mère disait, accusant son retard :
« Pourquoi ne vois-je point ses chevaux et son char?
Pourquoi ne vient-il pas m'étaler sa victoire
Et réjouir mon cœur du récit de sa gloire? »

— « Sans doute, répondait l'épouse du guerrier,
Le héros généreux que notre amour appelle
Recueille le butin d'un combat meurtrier.
Des captives bientôt ramenant la plus belle,
Et pour trophée encor dans ces murs rapportant
Une écharpe brodée où l'or va serpentant,
Avec de fins tissus, de Tyr superbe ouvrage,
Il viendra nous offrir ce prix de son courage. »
Espoir trompeur ! vœux superflus !
Elle attend Sisara, mais Sisara n'est plus.

Qu'ainsi tombe, Seigneur, quiconque vous offense :
Mais ceux qui devant vous marchent dans l'innocence,
Qu'ils brillent d'un éclat pareil
A celui du matin sous les feux du soleil.

RAGON.

DEDICACE DES EGLISES.

(Traduction de l'hymne : *Cœlestis urbs, Jerusalem.*)

Jérusalem, cité divine,
Qui dus ta pieuse origine
Au doux symbole de la paix ;
Jusqu'au ciel, qu'atteignent tes portes,
Des anges les saintes cohortes
T'entourent de leurs rangs épais.

Tu reçus, épouse prospère,
Pour ta dot la gloire du Père,
Avec la grâce de l'Epoux ;
Et, de Jésus portant les chaînes,
Tu reflètes, Reine des reines,
Les rayons du ciel jusqu'à nous !

Ton front brillant de riches pierres,
Ainsi qu'un phare de lumières,
Guide le malheureux pécheur,
Qui, fort de ses douleurs souffertes,
Sous tes portes toujours ouvertes
Trouve un abri consolateur.

L'artisan et ses mains savantes
Ont pu de tes roches vivantes
Modeler les hardis contours ;
Puis, couronnant l'œuvre tentée,
Sur ta muraille cimentée
Poser les dômes et les tours.

Mais les gloires de cette terre
Doivent, avec notre prière,
Remonter au Dieu qui les fit :
Adressons nos fervents hommages,
En tous les lieux, dans tous les âges,
Au Père, au Fils, au Saint-Esprit.

L. ELOY.

LE DEISME.

Le déisme n'est qu'un athéisme déguisé. Ce système, inventé par l'orgueil, est défendu par la volupté. Portrait de la volupté. Exposition, réfutation du déisme. L'orgueilleuse philosophie conduit au pyrrhonisme et à l'incrédulité.

L'athéisme, autrefois si fier et si superbe,
Humilié, proscrit, rampe aujourd'hui sous l'herbe :
Mais, par le châtiment, moins vaincu qu'effrayé,
Il ronge le carreau dont il est foudroyé ;
Et s'élevant encor du sein de la poussière,
Il vomit sur lui-même une vapeur grossière,
Qui déguise l'horreur de sa difformité
Et le rend dangereux avec impunité ;
C'est là, c'est dans le sein de la nuit la plus sombre
Qu'il enfante à loisir des systèmes sans nombre,
Que l'erreur aussitôt répand dans l'univers,
Et dont notre ignorance embrasse le travers :
C'est ainsi que changeant et de nom et de formes,
Ce monstre vit toujours dans ses enfants difformes;
Soit que, de la licence orateur dangereux,
Il abandonne tout au hasard ténébreux
Qui, du vaste univers architecte commode,
Produisit sans puissance et régla sans méthode ;
Soit que ne gardant plus ni bornes, ni milieu,
Il dise effrontément : L'univers seul est Dieu,
La matière et l'esprit composent son essence ;
Lui ravir un seul don, c'est borner sa puissance !
Soit qu'enfin plus adroit et non moins dangereux,
Il s'écrie : O mortels, vivez, soyez heureux,
La nature y souscrit, Dieu même le commande,
Les plaisirs sont l'encens qu'à nos cœurs il demande....
Ciel ! quel funeste encens ! quels infâmes tributs !
N'offrez point vos plaisirs, mais offrez vos vertus ;
Apportez-lui des cœurs guidés par son exemple :
Tel est le pur encens qu'on brûle dans son temple.
C'est donc pour être heureux que les faibles mortels
Refusent à leur maître un culte et des autels
Honteux de soutenir l'horreur de l'athéisme,
Mais fiers d'avoir levé l'étendard du déisme,
Ils nous peignent un Dieu trop grand pour se venger
Sur d'humbles vermisseaux qui n'ont pu l'outrager :
Voilà sous quels dehors l'âme voluptueuse

Cache de ses erreurs la source tortueuse ;
Elle confesse en vain un Etre créateur,
Cette foi chimérique est un voile imposteur
Qu'a tissu de ses mains l'adroite hypocrisie
Et qui des passions nourrit la frénésie.

Le plaisir est le Dieu qu'on adore aujourd'hui ;
Mais le remords vengeur s'élève contre lui :
Il faut, pour écarter ce censeur trop austère,
De la Religion changer le caractère,
D'une foi sainte et pure abaisser la grandeur,
Rejeter de ses lois l'auguste profondeur,
Et pour se délivrer de leur joug incommode,
Changer insolemment de Dieu comme de mode ;
Il faut de l'avenir anéantir l'espoir,
Et jouir du matin, sans réfléchir au soir.

Il est une Vénus ; non celle qu'Idalie
Vit allaiter l'amour et nourrir la folie ;
Que Neptune admira, que couronna Pâris,
Et que sous ses berceaux adorait Sibaris ;
Mais celle qui remplit les airs, la terre et l'onde,
Fantôme du bonheur et déesse du monde ;
Ses lois sont nos penchants ; ses armes, nos désirs ;
Ses biens, l'illusion ; ses chaînes, les plaisirs ;
Vivante dans nos cœurs, avec eux elle change ;
De nos goûts variés elle suit le mélange,
Paraît, en les guidant, ne pas les conseiller,
Et s'endort avec eux pour mieux les réveiller.
Sous sa main, qui répand le fard de l'imposture,
Tout mal peut s'embellir, tout bien se défigure ;
Elle imprime avec art sur le front des vertus
Ce dégoût révoltant qui naît de leur abus ;
Tandis que dans les yeux de la fière licence,
Elle offre tous les biens qu'assure l'innocence ;
Douce erreur, dont l'espoir nous trompe et nous nourrit,
Donne de l'âme aux sens et des sens à l'esprit ;
Belle, mais dangereuse ; aimable, mais frivole ;
Telle est la volupté, notre fatale idole :
Invisible partout et présente en tous lieux,
Elle est tout ce qui charme et nos cœurs et nos yeux ;
De la concupiscence esclave et protectrice,
Tout s'arrange ici-bas au gré de son caprice ;
Elle forme nos mœurs, règle nos actions,
Et soumet à ses lois nos fières passions.
« Pourquoi vous plaisez-vous à répandre des larmes,
Mortels ? ouvrez les yeux, dissipez vos alarmes ;
L'avenir est un songe, un fantôme effrayant,
Dit-elle : qu'avez-vous à craindre du néant ?
Et vous, du cœur humain aimable souveraine,
Dangereuse beauté, redoutable sirène,
Qui dans vos faibles bras étouffez la raison,
Comptez bien les moments de la jeune saison,
Aimez en apprenant qu'ici-bas tout vous aime,
Soyez un Dieu pour nous, soyez-le pour vous-même ;
Esclave de la mode, et non de la vertu,
Oui, tout vous est permis, puisque tout vous est dû. »

Voilà par quels discours, et par quelles maximes
La volupté séduit tous ces esprits sublimes

Qui, libres, disent-ils, du joug des préjugés,
D'une foule d'erreurs languissent assiégés.
Voilà la source impure où l'orgueilleux déisme
Prit naissance, et donna la vie au pyrrhonisme.
L'erreur conduit au doute, et le doute à la mort.

Mais l'incrédule, enfin, l'impie et l'esprit fort,
Oseraient-ils d'un Dieu nier la providence ?
Si Dieu ne gênait pas leur fière indépendance,
S'ils étaient vertueux, craindraient-ils son pouvoir ?
Leur incrédulité naît de leur désespoir ;
Ils savent que le ciel, en profonds caractères,
Grava dans tous les cœurs des règles salutaires ;
Qu'ils ont la liberté d'en observer les lois :
Mais le vice et l'erreur déterminent leur choix :
Ils cherchent vainement les antres les plus sombres,
Un œil infatigable en dissipe les ombres ;
Ils voudraient obscurcir le jour qui les poursuit ;
Leur doute vient du cœur, et non pas de l'esprit :
Dieu leur laisse entasser injure sur injure,
Leur faiblesse est certaine et sa vengeance est sûre ;
Pourraient-ils se soustraire à son bras tout-puissant
Et franchir des enfers l'abîme renaissant ?
Leur âme, assurent-ils, substance passagère,
Se perdra dans les airs comme une ombre légère.
Dieu la conservera pendant l'éternité
Pour punir par justice, et sauver par bonté.

« Devant Dieu, disent-ils, que sont de vains atomes,
Occupés en naissant à suivre des fantômes,
A travailler sans cesse en cherchant le loisir,
A vivre dans les pleurs en cherchant le plaisir ?
Un roi, poursuivent-ils, sur son trône superbe,
Laisse en paix s'égarer les insectes sous l'herbe,
L'orgueil d'un vermisseau pourrait-il le blesser ?
Quand on ne saurait nuire, on ne peut offenser. »

Faible raisonnement d'une orgueilleuse secte !
Dieu fut le créateur de l'homme et de l'insecte ;
Dirigé vers un bien, créé pour une fin,
Chacun d'eux est soumis à son ordre divin ;
L'un privé de raison, n'est jamais punissable ;
L'autre, libre, éclairé, peut devenir coupable :
En remplissant le plan de la création,
L'un suit l'aveugle instinct, et l'autre la raison.
Dieu, père universel, veille sur chaque espèce,
Il soumet l'univers aux lois de sa sagesse ;
De l'homme elle s'étend jusqu'au vil moucheron :
Il fallait tout un Dieu pour créer un ciron !

Mais vous, qui prétendez que l'arbitre suprême
Ne peut être occupé, rempli que de lui-même,
Expliquez-nous ce Dieu que vous reconnaissez,
Ce Dieu trop peu connu puisque vous l'abaissez :
Que fait-il dans les cieux rayonnant de sa gloire ?
Quels soins, quels intérêts occupent sa mémoire ?
Au sommet de l'Olympe, arrêtés par respect,
Les astres, dites-vous, tremblent à son aspect ;
Ils n'osent, sans son ordre, entrer dans la carrière,
Ni franchir de ses lois l'immuable barrière :
Nous voici, disent ils, ouvrez-nous les chemins,

Et laissez-nous encore éclairer les humains :
Dieu parle : et dans l'instant sur l'éternelle voûte
Les astres attentifs vont reprendre leur route;
Et tous les éléments tranquilles et soumis
Respectent l'esclavage où sa main les a mis.
Quoi donc ! Il fait marcher la foudre et les tem-
[pêtes,
Les mondes lumineux qui roulent sur nos têtes;
Son compas immortel règle leurs mouvements;
Est-il le Dieu des corps, et non des sentiments?
Content de nos vertus, insensible à nos vices
Il verrait du même œil nos divers sacrifices?
Et le sang des taureaux, versé sur ses autels,
Aurait autant de prix que le cœur des mortels!
L'eau, par qui Mahomet efface les souillures,
Mériterait autant que les pleurs des parjures!
Les soupirs de l'hostie immolée aujourd'hui,
Ne pourraient l'honorer, ni monter jusqu'à lui!
Ah! rejetez un Dieu dont la fausse sagesse
S'abandonne aux langueurs d'une oisive mollesse;
Créateur sans dessein, juge sans équité,
Monarque sans puissance, et père sans bonté,
Des mortels pervertis il entend les blasphèmes
Et confond les vertus avec les vices mêmes :
Sous son règne indolent, bientôt tout va changer,
Le bien s'y fait sans gloire, et le mal sans danger;
L'audace autorisée entraîne la licence;
Et l'équité sans glaive est aussi sans balance.

Mais toi, fantôme obscur de la Divinité,
Qui pour charmer l'ennui de ton oisiveté,
Ou peut-être exercer ta puissance féconde,
Fis naître, d'un seul mot, et le temps et le monde,
Pourquoi par des liens, flexibles et si forts,
As-tu de ton ouvrage affermi les ressorts?
Pourquoi fis-tu sortir sa profonde harmonie
De la simplicité, cet enfant du génie?
Faliait-il distinguer le règne des saisons,
Tirer du même sein les fruits et les poisons,
Les remèdes, les maux, les besoins, l'abondance,
Le tumulte éclatant, et le morne silence;
Accidents, dont l'accord si juste et si nouveau,
De ce grand univers nuancent le tableau?
Pourquoi nous donnais-tu de si vastes lumières,
Si tu vois sans courroux nos erreurs meurtrières?
Pourquoi dans notre cœur, tristement abattu,
Conserver et nourrir ces restes de vertu,
Ces remords dont la voix épouvante le crime
Et souvent de son sein arrache la victime?
Quoi donc! quand tu créas ce monde industrieux
Tu ne voulais offrir qu'un spectacle à tes yeux,
Contempler les acteurs de ce vaste théâtre,
Regarder d'un même œil le Chrétien, l'idolâtre,
Le mage, le bramine et le bonze orgueilleux,
Du grand Confucius les disciples nombreux,
L'Américain soumis aux dieux de Zoroastre,
Le Guèbre humble et tremblant à l'aspect du grand
[astre,
Les sages éclairés, les savants éblouis,
Les Nérons, les Cromwels, les Titus, les Louis?

Aussi faible censeur des excès et des crimes
Qu'approbateur muet de nos vertus sublimes,
Pourquoi nous créas-tu? Pourquoi, si vigilant,
Ton bras arrête-t-il le glaive étincelant
Dont la fatale mort tranche nos destinées?
Tu caches dans ton sein le fil de nos années;
Et sans toi, ces esprits dont les douces chaleurs
Font des roses du teint éclore les couleurs,
Et qui, rendant aux nerfs la force et la souplesse,
Dans l'hiver de nos ans ramènent la jeunesse,
Ces esprits, trop hâtés ou trop lents dans leur cours,
Détruiraient au berceau la trame de nos jours?

Pourquoi, par tant de dons, mériter nos hom-
[mages,
Si, père également des fous et des sages,
Tu n'exiges de nous ni devoirs, ni tributs,
Et méprises enfin jusques à nos vertus?
Un Dieu qui ne hait rien, un Dieu que rien ne
[touche,
N'est en effet qu'un monstre insensible et farouche!
Qu'on ne me vante plus ton oisive bonté!
Laisser à nos penchants un cours illimité,
Au crime audacieux abandonner les rênes,
Ne l'effrayer jamais par la crainte des peines,
Est-ce aimer les mortels? Dis que c'est les punir :
C'est rompre tous les nœuds dont tu crus les unir;
C'est de leurs propres mains déchirer leurs entrailles,
Et des flots de leur sang inonder leurs murailles!
Es-tu moins ennemi, moins vengeur des forfaits
Que ceux qui lâchement ont gémi sous leurs faix?
Demande quel supplice un criminel endure
Lorsqu'au fond de son âme il entend la nature
L'appeler fourbe, lâche, envieux, imposteur,
Et surtout infidèle aux lois de son auteur?

Si la mort est le terme où finit la justice,
C'en est fait! l'univers voit triompher le vice;
L'avenir n'offre plus un tribunal armé,
Effroi de l'oppresseur, espoir de l'opprimé.
Insensible témoin des crimes de la terre,
Dieu laisse au gré des vents promener son tonnerre!
Quoi donc! est-il moins pur, ou moins juste que
[nous?
La justice nous garde et nous dirige tous;
Le zèle de nos rois lui consacra des temples,
Où l'exacte équité, bien moins que les exemples
Des sénateurs zélés qui dictent ses arrêts,
Des vertus dans nos cœurs assurent le progrès :
Vous seul, ô Dieu puissant! spectateur de nos
[crimes,
Par leur impunité les rendrez légitimes!
Vous, lumière, sagesse, innocence, bonté,
Sourirez dans les cieux à notre iniquité;
Tandis que les mortels, même les plus féroces,
Punissent les forfaits par des tourments atroces,
Et qu'un crime conçu produit plus de remords
Qu'un acte vertueux ne nous coûte d'efforts!

Fille des passions, vaine philosophie,
Dont l'homme en même temps s'enivre et se défie,

Vous annoncez la paix, vous chantez le bonheur,
Et vous portez le trouble et la mort dans le cœur !
Vos plaisirs, enchaînés à l'aile du mensonge,
Brillent comme un éclair, et passent comme un
[songe ;
Vous ôtez à l'honneur sa noble impulsion ;
Sans l'immortalité, plus d'émulation,
Le courage s'éteint, la mollesse respire,
Et le génie actif a perdu son empire.
Vainement aujourd'hui des esprits plus adroits
De l'immortalité rétablissent les droits ;
Notre âme, après la mort, vertueuse ou coupable,
Doit jouir, disent-ils, d'un sort presque semblable.
Quelle erreur ! si l'on croit à l'immortalité,
Pourrait-on, sans rougir, croire à l'impunité ?
Si l'on dit que l'esprit meurt avec le corps même,
Du matérialisme on reprend le système.

L'espoir est le seul bien des cœurs infortunés :
Le ciel doit un enfer aux vices couronnés :
Ce salutaire effroi, cette juste espérance,
Troublent le crime heureux, rassurent l'innocence;
De leurs impressions étouffer le pouvoir,
C'est livrer l'univers au crime, au désespoir ;
C'est enlever à Dieu la bonté, la justice,
Et de tous ses desseins renverser l'édifice.

Mais, hélas ! du bonheur le trône est abattu !
Mortel, il est encore au sein de la vertu :
C'est là qu'il établit un empire durable,
De la faible innocence asile favorable ;
C'est là que l'homme juste apprend à concevoir
Que tous les vrais plaisirs sont enfants du devoir.

Comme on voit, au moment où règnent les té-
[nèbres,
Où la nuit couvre l'air de ses voiles funèbres,
Un feu pâle et tremblant, émané du tombeau,
Présenter de la mort le lugubre flambeau ;
A sa triste lueur tous les oiseaux nocturnes
Remplissent les déserts de leurs chants taciturnes ;
Le voyageur craintif, de la route écarté,
Voit luire devant lui cette vaine clarté;
Il y vole, elle fuit, il la joint, elle échappe ;
Mais, toujours attiré par l'éclat qui le frappe,
A travers les rochers et les ravins affreux,
Il suit obstinément ce guide dangereux :
La flamme disparaît sur le bord d'un abîme,
Et le gouffre écumant engloutit sa victime.

Ainsi quand de nos sens le voile ténébreux,
Obscurcit de l'esprit les rayons lumineux,
Lorsque des passions la flamme mensongère
Fait luire devant nous sa clarté passagère,
Nous quittons la vertu, non sans quelque terreur,
Pour suivre aveuglément le faux jour de l'erreur ;
Elle guide nos pas aux bords des précipices,
Et nous entraîne enfin dans le gouffre des vices.

Le déisme est tombé de son char triomphant :
C'est en vain que l'orgueil l'exalte et le défend ;
Sur sa chute en secret il verse encore des larmes ;
Mais toujours intrépide, il choisit d'autres armes :

Déjà du pyrrhonisme arborant le drapeau,
A l'évidence même il ôte le flambeau,
Et charmé d'une erreur si facile à détruire,
Il aime mieux encor douter que de s'instruire.

Le Card. DE BERNIS.

DELIRE DE L'INCREDULE.

Peuple ! sans la sagesse une aveugle puissance
Vers ta chute bientôt précipite tes pas.
La vérité m'inspire... O terre ! fais silence :
Malheur à l'insensé qui ne l'écoute pas !

Atome d'un instant, poussière fugitive,
Homme né pour la mort, parle... As-tu fait les
[cieux ?
As-tu dit à la mer : brise-toi sur la rive ?
As-tu dit au soleil : marche et luis à mes yeux ?...

Et contre l'Eternel un vermisseau conspire !
Et, rampant dans un coin de ce vaste univers,
L'homme chasserait Dieu du sein de son empire!
Il nommerait sagesse un délire pervers !

L'impie atteste en vain le néant ou l'absence
D'un Dieu que les remords révèlent aux forfaits :
Et moi, j'ose attester l'invisible présence
D'un Dieu qu'à l'univers révèlent ses bienfaits.

Ces astres que tu vois, ce globe où tu respires,
Tes jours, ta liberté, sont l'œuvre de ses mains.
Il tient, du haut des cieux, les rênes des empires,
Et veille avec amour sur les frêles humains.

Ponce-Denis LE BRUN.

DÉLIVRANCE DU PEUPLE DE DIEU

APRÈS LA CAPTIVITÉ DE BABYLONE.

Sion reprend le sceptre. — Les Assyriens lui rendent gratuitement la liberté. — Retour des Juifs à Jérusalem. — Délivrance universelle des hommes par le Messie, véritable libérateur d'Israël..

O Sion, lève-toi, ce jour te rend ta gloire
En te rendant la liberté.
Prépare ton triomphe, ajoute à ta beauté
Les ornements de la victoire.
Cité du Dieu vivant, tes palais ni tes murs
Ne seront plus ouverts qu'à sa majesté sainte,
Et tu ne verras point dans ton auguste enceinte
Du peuple incirconcis les vestiges impurs.

Lève-toi ; monte sur le trône
Que tu remplissais autrefois ;
Triste esclave de Babylone,
Tu seras la reine des rois.
Mon peuple à des tyrans barbares
Fut vendu sans être acheté ;
Sans payer ces maîtres avares
Il reprendra sa liberté.

L'Egypte fut d'abord l'asile
Des premiers enfants d'Israël :
Dure hospitalité qui dans ce lieu cruel
Bientôt les accabla du joug le plus servile.
C'est maintenant Assur qui les tient dans les fers.
Est-ce à moi de permettre un si long esclavage,

De souffrir que mon nom chez les humains pervers
Soit sans cesse un objet de blasphème et d'outrage?
Un jour luira : ce jour aux mortels que j'instruis
Découvrira ma force encor trop méconnue.
C'est alors qu'en moi seul ils mettront leur appui,
Et je dirai : l'heure est venue,
Dieu parlait autrefois, il se montre aujourd'hui.

Que son aspect est doux, que sa démarche est belle,
De l'heureux envoyé qui ramène la paix!
Du haut de la montagne il annonce, il appelle,
Et l'auteur du salut et ses divins bienfaits.

Sion triomphera sous les lois de son maître.
Déjà la garde d'Israël
Nous avertit qu'il va paraître;
Partout de nouveaux chants s'élèvent jusqu'au ciel.
Jérusalem s'éveille, et ses erreurs finissent;
Que ses remparts longtemps déserts,
A son changement applaudissent;
Qu'ils l'apprennent à l'univers.
Dieu remplit enfin la parole
Qu'il consigna dans ses traités.
Jérusalem l'invoque ; il vient, il la console,
Et ses enfants sont rachetés.

Il prépare son bras, il mène à la victoire
Le réparateur de vos maux,
Et l'univers entier, objet de ses travaux,
Verra sa naissance et sa gloire.

Babylone a pour vous dépouillé sa rigueur :
Sortez du milieu d'elle, et que ses mœurs proscrites
N'empoisonnent pas votre cœur.
Soyez purs et sans tache, heureux Israélites,
Qui portez dans vos mains les vases du Seigneur.

Qu'une indiscrète véhémence
Ne presse point alors vos pas.
Vous sortirez des fers, mais vous ne fuirez pas.
Marchez sans trouble et sans licence,
Dieu sera votre chef, vous serez ses soldats.

Revêtu de ma force et plein de ma lumière,
Mon serviteur chéri remplira sa carrière
D'un éclat utile aux mortels ;
Il les enrichira de ses biens éternels.
Mais avant ce jour mémorable,
Sous une forme méprisable
Il fera leur étonnement,
Et deviendra méconnaissable
A force de douleurs, d'opprobre et de tourment.

Toutefois, répandant ses grâces
Sur d'innombrables nations,
Il effacera sous ses traces
Leurs folles superstitions.
Méconnu de ceux qui l'adorent,
A tant de peuples qui l'ignorent
Il révélera sa splendeur.
Les rois garderont le silence,
Et, convertis par sa présence,
Rendront hommage à sa grandeur.

Le Franc de Pompignan.

LE DELUGE.

Un homme, un homme seul, fidèle au Créateur,
Nourrit, avec la foi l'espoir d'un Rédempteur;
Lui seul et ses enfants, tels que des perles pures
Se conservent sans tache au milieu des souillures;
O Noé! prends la hache et construis ce vaisseau,
Du monde renaissant l'asile et le berceau ;
Déjà l'iniquité jusqu'au ciel est montée,
Et la mort va frapper la terre épouvantée!

Ils dorment, ces mortels dévoués aux forfaits,
Ces ingrats que le ciel a comblés de bienfaits,
Qui contre le ciel même osent lever la tête;
Ils dorment, mais Dieu veille, et sa vengeance est prête!

Un vent impétueux entouré de brouillards
Se lève, et du soleil obscurcit les regards ;
Le jour pâlit, expire, et la lune sanglante
Laisse à peine entrevoir une lueur tremblante ;
Le tonnerre effrayant gronde au milieu des airs,
Il ébranle la terre et fait rugir les mers,
Et les volcans cachés sous l'abîme de l'onde
Découvrent, en s'ouvrant, les fondements du monde,
L'Océan déchaîné s'élève à gros bouillons,
Franchit ses bords, s'élance, inonde les sillons,
Et, rassemblant les flots sur la terre noyée,
Surmonte du Liban la tête foudroyée :
L'univers est en proie aux fureurs du Verseau ;
Le ciel lui-même cède à l'empire de l'eau,
L'onde couvre, dévore, engloutit les campagnes,
Les poissons étonnés nagent sur les montagnes,
Et, portés sur le dos de ce gouffre écumant,
Les cèdres de leurs fronts touchent au firmament.
Dieu, l'auteur des bienfaits, prend le glaive du juge,
Condamne son ouvrage, et le livre au déluge :
Tout périt dans ce lac profond, universel,
Et l'homme si superbe apprend qu'il est mortel.

Sur son axe affaissé le globe qui chancelle
Du dernier des humains voit la faible nacelle
Lutter contre les vents, fendre les flots amers,
Et porter dans son sein l'espoir de l'univers :
Image de l'antique et nouvelle alliance,
L'arche vers Ararath vogue avec confiance,
La colombe y rapporte un rameau d'olivier,
Présage de la paix rendue au monde entier :
La vertu d'un seul homme a sauvé la nature!
Le nord souffle, l'air s'ouvre, et l'Olympe s'épure,
Le soleil reparaît sur un char plus ardent ;
L'Océan dans son lit se replie en grondant ;
Il laisse au sein des monts ces brillants coquillages,
Des vengeances du ciel éternels témoignages :
Dieu fait grâce aux mortels, et son arc radieux
Se courbe sur la terre et la rejoint aux cieux.

Le cardinal de Bernis.

De tant de nations triste et dernier sommeil!
Epouvantable nuit qui n'eut point de réveil!

L'Océan, qui franchit les rivages du monde,
Jusqu'au pied du Liban vient dérouler son onde ;
Sa mugissante voix pénètre les déserts :
Un naufrage éternel menace l'univers.

De l'ange du trépas les ailes se découvrent,
Et des cieux irrités les cataractes s'ouvrent :
L'Etna, dans sa hauteur, envahi par les eaux,
De ses foyers éteints n'a vomi que les flots,
Et les puits du Carmel, de leur source profonde,
Grossissent des torrents la fureur vagabonde.
Ainsi la terre voit déchirer tous ses flancs,
Et de son sein jaillir de nouveaux Océans.
Les pôles, ébranlés sur leurs voûtes anciennes,
S'affaissent sous le poids des mers aériennes
Qui ceignent l'univers d'un funèbre bandeau,
Pressent le globe entier d'un immense fardeau,
Et, se précipitant au long bruit du tonnerre,
Sous un seul élément enveloppent la terre.

Elle n'est plus. Voyez son liquide linceul !...
Quelle main a lancé son mobile cercueil ?...
Le soleil, qui la vit triompher dans son crime,
La retrouve en passant dans le fond de l'abîme;
Ses forfaits accomplis ont consommé son sort,
Et tout ce qui vécut meurt d'une seule mort.

O fatale agonie ! indicible torture !
Jour terrible qui vit expirer la nature !
Sous le courroux du ciel il n'est aucun abri.
Et quand l'humanité jetait son dernier cri,
Le cri, sombre signal d'une affreuse détresse,
Frappe aussi l'Eternel d'une sainte tristesse :
Sur la terre il retient son regard attaché,
Regrette son ouvrage et maudit le péché.
Mais, clément pour le juste au jour de la souf-
[france,
Son souffle pur et doux fait voguer l'espérance,
Et son esprit encore est porté sur les eaux.
Déjà l'Arche apparaît sur l'humide chaos.
Un homme veille et prie, au sommet de l'orage,
Et par la Foi, le monde est sauvé du naufrage.

Mme Hortense de Céré-Barbé.

—

Cantate.

Dieu puissant, dont le souffle anima les mortels,
Qui voulais de leurs cœurs te faire des autels,
Déjà toute la race humaine
Par le crime a souillé l'ouvrage de tes mains :
Tu t'en repens, ô Dieu ! sans douleur et sans haine,
Et ce repentir même entra dans tes desseins.
Aux mortels déclare la guerre,
Que ta justice arme ton bras :
Lève-toi ; que de ces ingrats
Ta vengeance purge la terre.
Ils n'écoutent que leurs désirs,
Ta voix ne se fait plus entendre :
Frappe, il est temps de les surprendre
Dans l'ivresse de leurs plaisirs.
Quels prodiges ! les mers franchissent leurs rivages,
Les fleuves se joignent aux mers ;

De toutes parts les humides nuages,
Rassemblés par les vents, ont obscurci les airs,
Une nouvelle mer dans les cieux suspendue,
Mêle encor ses torrents à la fureur des flots.
Toute la nature éperdue [sanglots.
N'est plus que cris, qu'horreur, que plainte et que
Ciel ! est-ce en vain que l'on t'implore ?
Es-tu sourd aux cris des humains ?
Tirés du néant par tes mains,
Vont-ils y retomber encore ?
Ne reste-t-il aucun espoir ?
Détruiras-tu tout ton ouvrage ?
Ton bras pour venger ton outrage
Epuisera-t-il son pouvoir ?
Non, ce vaste vaisseau, respecté par les ondes,
A sauvé l'innocent, reste du genre humain :
Les flots vont retourner dans leurs grottes pro-
[fondes ;
La terre se découvre, et l'air devient serein.
Sur les mortels qui doivent naître
Un semblable courroux ne doit plus éclater ;
Mais ils en deviendront peut-être
Plus hardis à le mériter.
Gage de paix, nue éclatante,
Etonnez et charmez les yeux ;
Hâtez-vous d'embellir les cieux :
Rassurez la terre tremblante ;
D'un bras si prompt à nous punir
Sauvez désormais la nature,
Et de la paix qu'un Dieu nous jure
Eternisez le souvenir.

Lamotte.

LE DENIER DE LA VEUVE.

La foule des Hébreux, au temple réunie,
Curieuse, écoutait le sublime génie,
Qui, messager d'en haut, par ses simples discours
Des lois du monde entier venait changer le cours.
« O mes frères ! disait le maître des apôtres,
Soyez bons, aimez-vous toujours les uns les autres.
Aimez-vous, sans l'amour tout le savoir est vain ;
Des anges eussiez-vous le langage divin,
Ce langage mourrait plus fugitif encore
Que le son de l'airain qui dans l'air s'évapore.
Aimez-vous ; autrement dans vos cœurs desséchés
La haine ne ferait germer que les péchés,
L'égoïsme hideux, la calomnie infâme,
Et l'avarice enfin, cette lèpre de l'âme.
Ici je vous le dis à tous, en vérité,
La palme du salut naît de la charité.
Gardez-vous d'imiter ces publicains avides,
Qui sous leurs toits jamais ne rentrent les mains
[vides !
La soif d'accumuler dévore leurs esprits,
Et le pauvre est l'objet de leur haineux mépris ;
Le pauvre veut pourtant qu'on l'aime et le révère,
C'est un être sacré puisqu'il est votre frère.
Vous devez, s'il appelle, à sa voix accourir ;
Le vêtir, s'il est nu, s'il a faim, le nourrir,

Et, s'il est sans foyer, l'accueillir avec joie
Comme un hôte chéri que le ciel vous envoie.
Trésoriers du malheur, réservez-lui toujours
L'obole nécessaire au soutien de ses jours.
Le don le plus léger vaut la plus riche offrande ;
Nul présent n'est petit quand la misère est grande,
Et récoltant beaucoup en ne semant que peu,
Par l'amour du prochain l'homme monte vers [Dieu. »

Comme une douce pluie, amollissant la terre,
Gonfle de la moisson le germe salutaire,
Tel, du haut de la chaire où Jésus est assis,
Le Verbe, s'épanchant dans les cœurs endurcis,
Fait surgir la pitié ; tous les riches s'émeuvent,
Tous s'approchent du tronc, leurs offrandes y [pleuvent ;
Mais c'est surtout l'orgueil qui d'un or somptueux
Prodigue par leurs mains le secours fastueux,
Et le peuple, soumis au plus rude partage,
A des maux qu'il ressent compatit davantage.

Or, dans Jérusalem une femme vivait
Qui, veuve chaste et pure, en son sein conservait
D'un époux bien-aimé la mémoire fidèle,
Et de douce vertu persévérant modèle,
Solitaire, habitait un tranquille séjour,
Gagnant par son fuseau le pain de chaque jour.
La nuit, quand tout dormait, elle filait encore,
Et sa lampe parfois veillait jusqu'à l'aurore.
Etrangère aux plaisirs, mais non point au bonheur,
Sa joie était de voir les fêtes du Seigneur,
Et soignant l'indigent sur son lit de souffrance,
De verser dans sa coupe un baume d'espérance.
Placé tout près du tronc qui dans ses vastes flancs
S'applaudit d'entasser tant de dons opulents,
Jésus la voit venir, baisser un œil pudique,
Et, comme s'excusant de son tribut modique,
A cette large aumône ajouter en secret
Le denier qu'au malheur sa vertu consacrait :
Puis, elle se retire, et sous son toit modeste
Du jour dans le travail va terminer le reste.
Sur cette pauvre veuve, en ce concours pieux,
Aucun des assistants n'avait jeté les yeux,
Et des Saducéens les offrandes multiples
Seules avaient du Christ étonné les disciples.
Alors Jésus : « Amis ! révérez avec moi
Celle qui fait le bien comme le veut la loi.
Les autres, étalant un luxe de largesse,
Donnent le superflu de leur vaste richesse ;
Elle, du fond de l'âme aimant les malheureux,
Travaille, amasse, épargne et se prive pour eux.
Dans la balance, au jour de la dernière épreuve,
Pesé par l'Eternel, le denier de la veuve
Aura plus de valeur que les mille trésors
Dont ce tronc charitable est comblé jusqu'aux [bords.
L'humble de cœur à Dieu plaît mieux que le superbe,
Et souvent c'est l'épi qu'il préfère à la gerbe.
Le peu qui lui restait, la veuve l'a donné.
Si donc elle pécha, qu'il lui soit pardonné !

Des cieux par vos respects anticipez l'hommage,
Et saluez en elle une touchante image
Du pauvre qui, sensible à la douce pitié,
De son pain noir au pauvre accorde la moitié.
Ainsi la charité, qu'elle glane ou moissonne,
Dans le champ des bienfaits ne délaisse personne,
Et de grains abondants pour remplir ses greniers,
Le riche offre de l'or, l'indigent des deniers.
De chaque œuvre témoin, Dieu la juge et dispense
Au mal son châtiment, au bien sa récompense ;
Les avares sont tous réprouvés et maudits,
Et la clef de l'aumône ouvre le paradis. »

A. Bignan.

DEPRECATION

De l'ame humaine a Dieu, sur sa misère; néant de l'homme.

Imitation du psaume xxxviii : *Dixi : Custodiam vias meas, ut non delinquam*, etc.

Je me suis dit : Il faut observer le silence,
Mettre un frein à ma bouche à l'aspect des mé- [chants :
Et, malgré mon dépit, malgré leur insolence,
Muet, j'ai dévoré des outrages sanglants.

Mon cœur brûle enflammé de honte et de colère.
Laisse-moi donc au moins, Seigneur, te consulter.
Jusques à quand vivrai-je ? A ma courte carrière
Combien de jours mon Dieu voudra-t-il ajouter ?

Oh ! qu'il est resserré l'espace de ma vie !
Je ne suis devant toi qu'un atome, un néant.
Tout n'est même ici-bas que chimère, folie :
La mort, voilà la fin de tout être vivant.

L'homme, fantôme vain, veut, refuse, regrette ;
Il amasse, et ne sait que deviendra son or.
Mais moi, quel est l'objet que mon âme souhaite ?
N'est-ce pas toi, mon Dieu, mon unique trésor ?

Arrache-moi, Seigneur, à ma propre malice ;
Que mes maux ne soient plus la fable des mon- [dains.
Hélas ! je me suis tu, parce que mon supplice
Etait un coup porté par tes divines mains.

Eloigne-les enfin, sous leur poids je succombe ;
Dès qu'elles ont frappé l'ennemi de ta loi,
Du haut de son orgueil le misérable tombe :
Non, l'homme n'est, Seigneur, qu'un souffle devant [toi.

Vois mes larmes, entends mes cris et ma prière ;
Comme tous mes aïeux je passe et disparais.
D'un triste voyageur soulage la misère,
Avant que le trépas ne l'enlève à jamais.

Giffard.

DE PROFUNDIS

Clamavi ad te, Domine.
(Psaume cxxix.)

Grand Dieu ! toi qui descends dans l'abîme des [cœurs,
Regarde avec pitié ma profonde misère ;

Daigne prêter l'oreille à mon humble prière,
Et mets enfin un terme à tes justes rigueurs.

J'ai provoqué sur moi ta céleste vengeance,
Et ne mérite plus tes divines bontés :
Mais, si tu n'as égard qu'à mes iniquités,
Quel mortel pourra donc soutenir ta présence ?

Tu le sais, ta parole est l'objet de ma foi,
Et ta miséricorde est mon unique asile ;
Elle seule, ô mon Dieu ! soutient mon cœur fra-
Et fixe pour jamais mon espérance en toi. [gile,

Tant que l'astre du jour éclairera la terre,
Qu'Israël, Dieu puissant, espère en tes bontés.
Tu le rachèteras de ses iniquités,
Et ses enfants en toi verront toujours un père !...

TRÉCOURT.

—

Prière pour les âmes du purgatoire.

Du fond de cet abîme où règnent les alarmes,
Où je subis tes justes lois,
Seigneur, c'est dans ton sein que j'épanche mes [larmes,
Seigneur, daigne écouter ma voix !

Ton oreille attentive à mon humble prière,
En la confiant à ton cœur,
Eveillera l'amour qui d'un juge sévère
Vaincra l'inflexible rigueur.

Si tu juges, Seigneur, les péchés du coupable
Selon ta justice et ta loi,
Qui pourra soutenir ton aspect formidable ?
Quel mortel est pur devant toi ?

Mais ton cœur paternel gémit de ma souffrance,
Ton œil voit mon triste abandon ;
Ta promesse, Seigneur, soutient mon espérance,
Et j'attends l'heure du pardon.

La main qui me châtie est la main de mon père,
J'adore et bénis sa rigueur ;
Et tremblant sous ses coups c'est en lui que
Mon juge sera mon sauveur ! [j'espère,

Oui, soit qu'au jour naissant, des brillantes étoiles
L'aube fasse pâlir le feu,
Soit que la sombre nuit vienne étendre ses voiles,
Mon cœur soupire après son Dieu !

La bonté du Seigneur surpasse sa justice :
C'est le Dieu clément, le Dieu fort !
Pour sauver ses élus sa main libératrice
Dompte les enfers et la mort.

Un jour il confondra les trames criminelles
De l'impie en vain révolté ;
Il saura dégager ceux qui lui sont fidèles
Des chaînes de l'iniquité.

Seigneur, qu'auprès de toi ton serviteur oublie
De son exil les longs travaux ;
C'est dans ton sein, grand Dieu, qu'est la paix et
Donne-moi l'éternel repos ! [la vie :

Le comte DE MARCELLUS.

Ce cantique est l'expression d'un cœur contrit qui fonde son espoir sur la bonté de Dieu.

J'ai crié du fond de l'abîme,
J'ai levé mes regards vers toi ;
Seigneur, de ton trône sublime
Daigne abaisser les yeux sur moi :
Daigne à ma voix faible et plaintive
Prêter une oreille attentive,
Et rendre le calme à mes sens.
Si sur l'excès de mes offenses
Devaient se régler tes vengeances,
Qui soutiendrait tes jugements ?

Mais en toi règne la clémence,
Tes lois sont pleines de douceur ;
Tes lois consolent ma souffrance,
Et rendent l'espoir à mon cœur.
Qu'Israël au Seigneur espère,
Depuis l'instant où la lumière
Argente et colore les cieux,
Jusqu'à l'heure où la nuit obscure,
Se répandant sur la nature,
Vient la dérober à nos yeux.

De Dieu la clémence infinie,
Dès que nous respirons le jour,
A tous les moments de la vie
Nous entoure de son amour :
Il sauve le peuple qu'il aime,
Il le rachètera lui-même
De toutes ses iniquités...
Ah ! rendons gloire à sa puissance,
Et que notre reconnaissance
Egale à jamais ses bontés.

SAPINAUD DE BOISHUGUET.

LE DERNIER JOUR.

Dieu va déployer sa puissance :
Le temps comme un songe s'enfuit.
Les siècles sont passés ; l'éternité commence,
Le monde va rentrer dans l'horreur de la nuit.

J'entends la trompette effrayante ;
Le ciel est sillonné d'éclairs.
Le Seigneur a lancé la foudre étincelante,
Et ses feux dévorants embrasent l'univers.

Les monts foudroyés se renversent,
Les êtres sont tous confondus ;
La mer ouvre son sein, les ondes se dispersent,
Tout est dans le chaos, et la terre n'est plus !

Sortez des tombeaux, ô poussière,
Dépouille des pâles humains ;
Le Seigneur vous appelle : il vous rend la lumière
Il va sonder vos cœurs et fixer vos destins.

Il vient : tout est dans le silence,
Sa croix porte au loin la terreur,
Le pécheur consterné frémit en sa présence,
Et le juste lui-même est saisi de frayeur.

Assis sur un trône de gloire,
Il dit : « Venez, ô mes élus,

Comme moi vous avez remporté la victoire,
Recevez de mes mains le prix de vos vertus.

» Tombez dans le sein des abîmes,
Tombez, pécheurs audacieux ;
De mon juste courroux immortelles victimes,
Vils suppôts des démons vous brûlerez comme [eux. »

Vous n'êtes plus, vaines chimères,
Objets d'un sacrilége amour,
Fléaux du genre humain, oppresseurs de vos frères,
Héros tant célébrés, qu'êtes-vous en ce jour ?

Triste éternité de supplices,
Tu vas donc commencer ton cours !
De l'heureuse Sion ineffables délices,
Bonheur, gloire des saints, vous durerez toujours.

Grand Dieu, qui sera la victime
De votre implacable fureur ?
Quel noir pressentiment me tourmente et m'op- [prime !
La crainte et le remords me déchirent le cœur.

De votre jugement sévère
Ah ! subirai-je les rigueurs ?
J'ai péché, mais la croix me rassure, et j'espère !
J'ai péché, mais mon crime est éteint par mes [pleurs !

(Anonyme.)

DESCENTE DANS LES TOMBEAUX.

Pénétrons, sans pâlir, dans ces demeures sombres,
Osons envisager leurs muets habitants...
La porte qui gémit sur ses gonds murmurants,
Semble à regret m'ouvrir le noir séjour des ombres.
Mais d'où vient mon effroi ? Comment, à chaque pas
Qui m'approche des lieux consacrés au trépas,
Sens-je un trouble confus, une terreur secrète ?
Rassure-toi, mon cœur, les méchants endormis
Languissent sans pouvoir au fond de leur retraite,
Et je marche entouré de fantômes amis.
Hélas ! autour de moi nul être ne respire !
Quel funeste silence et quelle obscurité !
Une éternelle nuit tient ici son empire...
Je ne vois qu'un désert par la mort habité.
Un rayon incertain de l'aube qui commence
Se glisse dans ces lieux après mille détours,
Et des cercueils rangés sous cette voûte immense
Il vient obscurément éclairer les contours.
A son éclat douteux, incliné vers la terre,
Je cherche à découvrir le nom de ces mortels
Qui du maître des rois partageaient les autels,
Et montaient en vainqueurs sur le char de la [guerre.
Transfuges des palais qu'ils avaient embellis,
Dans un espace étroit pressés, ensevelis,
Il ne leur reste rien qu'une couche d'argile
Et qu'un bois odorant comme eux-même fragile.
Qu'ont-ils fait des rubis qui brillaient sur leur [sein,

Du diadème d'or qui couronnait leur tête,
De ces adulateurs, dont le nombreux essaim,
Célébrant chaque jour leur nouvelle conquête,
Déifiait pour eux le meurtre et le larcin ?
Mon œil n'aperçoit plus sur leur froid mausolée
Qu'un simulacre vain, qu'arrondit le ciseau
Pour figurer aux yeux leur ombre désolée ;
Et, tandis que le deuil règne dans leur tombeau,
Ce monde, qui naguère encensait leur fortune,
A genoux et tremblant abordait leur orgueil,
Affranchi maintenant d'une crainte importune,
Danse, rit et folâtre autour de leur cercueil.
Salut, marbres sacrés, urnes mélancoliques !
Les prestiges du monde et ses biens fantastiques
A votre seul aspect n'égarent plus mon cœur,
Et je vois le néant de l'humaine grandeur.
Dieu ! si dans ces moments un fantôme livide
S'échappait du sépulcre à grand bruit agité ;
Si, devant moi, debout dans sa difformité,
Terrible, il balançait une faux homicide ;
S'il me criait : Demain tu seras avec moi...
Tout mon sang dans mon cœur se glacerait d'effroi.
Et quand la voix de Dieu m'avertit à chaque heure
Que la terre n'est point mon unique demeure ;
Qu'il faut mourir un jour, indocile et distrait,
J'écoute sans pâlir ce formidable arrêt :
A payer mon tribut je ne puis me résoudre,
Et, sans crainte, je marche aux éclats de la foudre.
Jeunes efféminés, c'est en ce triste lieu
Qu'il faut dire au plaisir un éternel adieu !
Ici ne croissent plus ces roses dont vos têtes
Aimaient à se parer dans les joyeuses fêtes ;
Ici plus de festins, de jeux ni de beautés.
Ah ! comme le trépas verse son épouvante
Sur ces objets si doux à vos yeux enchantés !
Toi, qui dans Florella possédais une amante,
Si tu pouvais revoir son front défiguré,
Tu dirais de surprise et d'horreur pénétré :
« Est-ce bien Florella qui régnait sur mon âme,
Celle qui m'inspirait une si vive flamme ?
Quel changement paraît à mon œil atterré !
Hélas ! en la voyant et si jeune et si belle,
Mon cœur l'associait à la divinité,
Chaque instant lui prêtait une grâce nouvelle,
Et faisait sous son voile éclore une beauté.
Quelle horrible pâleur a couvert son visage !
Dieu ! le ver se nourrit des trésors de son sein !
Ses yeux glacés, muets, se couvrent d'un nuage,
Et son cœur ne bat plus sous ma tremblante main !
Repose, Florella ; dors, ô ma bien-aimée !
Qu'une ombre impénétrable, autour de toi formée,
Te cache sans retour aux regards indiscrets !
Que nul autre que moi ne pleure tes attraits !
En m'éloignant de toi j'emporte ton image.
Adieu, ma Florella, ne crains pas désormais
Que mon cœur à l'argile adresse son hommage :
J'aimerai la vertu qui ne périt jamais.

Baour Lormian. *Trad. de l'anglais.*

DE RECEVOIR JÉSUS-CHRIST.

(Trad. de *l'Imitation.*)

I. — Avec tous les transports dont est capable [une âme,
Avec toute l'ardeur d'une céleste flamme,
Avec tous les élans d'un zèle affectueux,
Et les humbles devoirs d'un cœur respectueux,
Je souhaite approcher de ta divine table ;
J'y souhaite porter cet amour véritable,
Cette ferveur sincère et ce ferme propos
Qu'y portèrent jadis tant d'illustres dévots,
Tant d'élus, tant de saints, dont la vie exemplaire
Sut le mieux pratiquer le grand art de te plaire.

Oui, mon Dieu, mon seul bien, mon amour éter- [nel,
Tout chétif que je suis, tout lâche et criminel,
Je veux te recevoir avec autant de zèle
Que jamais de tes saints ait eu le plus fidèle,
Et je souhaiterais qu'il fût en mon pouvoir
D'en avoir encor plus qu'il n'en put concevoir.

II. — Je sais qu'à ces désirs en vain mon cœur [s'excite.
Ils passent de trop loin sa force et son mérite ;
Mais tu vois sa portée, il va jusques au bout,
Il t'offre ce qu'il a, comme s'il avait tout,
Comme s'il avait seul en sa pleine puissance
Ces grands efforts d'amour et de reconnaissance,
Comme s'il avait seul tous les pieux désirs
Qui d'une âme épurée enflamment les soupirs,
Comme s'il avait seul toute l'ardeur secrète,
Tous les profonds respects d'une vertu parfaite.

Si ce qu'il t'offre est peu, du moins c'est tout [son bien,
C'est te donner beaucoup que ne réserver rien ;
Qui de tout ce qu'il a te fait un plein hommage,
T'offrirait beaucoup plus s'il pouvait davantage :
Je m'offre donc entier, et tout ce que je puis,
Sans rien garder pour moi de tout ce que je suis;
Je m'immole moi-même, et pour toute ma vie,
Au pied de tes autels en volontaire hostie.

Que ne puis-je, ô mon Dieu, suppléer mon dé- [faut
Par tout ce qu'après toi le ciel a de plus haut !
Et pour mieux exprimer tout ce que je désire,
(Mais, ô mon Rédempteur, t'oserai-je le dire ?
Si je te fais l'aveu de ma témérité,
Lui pardonneras-tu d'avoir tant souhaité ?)
Je souhaite aujourd'hui recevoir ce mystère,
Ainsi que te reçut ta glorieuse Mère,
Lorsqu'aux avis qu'un ange exprès lui vint don- [ner
Du choix que faisait d'elle un Dieu pour s'incar- [ner,
Elle lui répondit, et confuse et constante :
« Je ne suis du Seigneur que l'indigne servante;
Qu'il fasse agir sur moi son pouvoir absolu

Comme tu me le dis et qu'il l'a résolu. »
Tout ce qu'elle eut alors pour toi de révérence,
De louanges, d'amour et de reconnaissance,
Tout ce qu'elle eut de foi, d'espoir, de pureté,
Durant ce digne effort de son humilité,
Je voudrais tout porter à cette sainte table,
Où tu repais les tiens de ton corps adorable.

III.— Que ne puis-je du moins par un céleste feu
A ton grand précurseur ressembler tant soit peu,
A cet illustre saint dont la haute excellence
Semble sur tout le reste emporter la balance !
Que n'ai-je les élans dont il fut animé
Lorsqu'aux flancs maternels encor tout enfermé,
Impatient déjà de préparer ta voie,
Il sentit ta présence et tressaillit de joie,
Mais d'une sainte joie et d'un tressaillement
Dont le Saint-Esprit seul formait le mouvement !

Lorsqu'il te vit ensuite être ce que nous som- [mes,
Converser, enseigner, vivre parmi les hommes,
Tout enflammé d'ardeur : « Quiconque aime l'é- [poux,
Cria-t-il, de sa voix trouve l'accent si doux,
Que de ses tons charmeurs l'amoureuse tendresse,
Si tôt qu'il les entend, le comble d'allégresse. »

Que n'ai-je ainsi que lui ces hauts ravissements,
Ces désirs embrasés et ces grands sentiments,
Afin que tout mon cœur dans un transport sublime
T'offre une plus entière et plus noble victime !

J'ajoute donc au peu qu'il m'est permis d'avoir
Tout ce que tes dévots en peuvent concevoir;
Ces entretiens ardents, ces ferveurs extatiques
Où seul à seul toi-même avec eux tu t'expliques;
Ces lumières d'en haut qui leur ouvrent les cieux,
Ces claires visions pour qui l'âme a des yeux,
Ces amas de vertus, ces concerts de louanges
Que les hommes sur terre, et qu'au ciel tous les [anges,
Que toute créature enfin pour tes bienfaits
Et te rend chaque jour, et te rendra jamais ;
J'offre tous ces désirs, ces ardeurs, ces lumières,
Pour moi, pour les pécheurs commis à mes prié- [res,
Pour nous unir ensemble et nous sacrifier
A te louer sans cesse et te glorifier.

IV.—Reçois de moi ces vœux d'allégresse infinie,
Ces désirs que partout ta bonté soit bénie,
Ces vœux justement dus à ton infinité,
Ces désirs que tout doit à ton immensité ;
Je te les rends, Seigneur, et je te les veux rendre,
Tant que de mon exil le cours pourra s'étendre,
Chaque jour, chaque instant, devant tous, en tous [lieux :
Puisse tout ce qu'il est d'esprits saints dans les [cieux,
Puisse tout ce qu'il est en terre de fidèles,
Te rendre ainsi que moi des grâces éternelles,

Te tenir avec moi de l'excès de tes biens,
Et joindre avec ferveur tous leurs encens aux miens!

V. — Que des peuples divers les différents lan-
[gages
Ne fassent qu'une voix pour t'offrir leurs hom-
[mages!
Que tous mettent leur gloire et leur ambition
A louer à l'envi les grandeurs de ton nom!

Fais, Seigneur, que tous ceux qu'un zèle véri-
Anime à célébrer ton mystère adorable, [table
Que tous ceux dont l'amour te reçoit avec foi,
Obtiennent pour eux grâce et t'invoquent pour
[moi.
Quand la sainte union où leurs souhaits aspirent,
Les aura tous remplis des souhaits qu'ils dési-
Qu'ils sentiront en eux ces consolations [rent,
Que versent à grands flots tes bénédictions,
Qu'ils sortiront, ravis de ta céleste table,
Fais qu'ils prennent souci d'aider un misérable,
Et que leurs saints transports avant que de finir,
D'un pécheur comme moi daignent se souvenir.

Pierre CORNEILLE.

LE DÉSIRÉ DES NATIONS.

De l'antique Sion les vierges désolées,
En touchant le cinnor humide de leurs pleurs,
A l'ombre des palmiers de leurs belles vallées
Soupirent tristement des hymnes de douleurs.

« Combien de temps encor serons-nous délais-
[sées?
Où sont, ô Jéhovah! tes solennels serments?
Sion n'est-elle plus l'objet de tes pensées?
Ne sommes-nous plus tes enfants?... »

Et le Seigneur a dit : « La femme oubliera-t-elle
De nourrir de son lait l'enfant qu'elle a produit?..
Comme elle vole à lui dès que sa voix l'appelle!...
N'est-ce pas son amour alors qui la conduit?
Mais qu'aux devoirs de mère elle soit infidèle,
Que son sein criminel oublie un jour son fruit,
J'en ai juré par moi, je vous serai fidèle. »

Dieu se tait... Ecoutez.... de son luth inspiré,
Quels accents fait entendre un prophète sacré!
Nations, apprenez les décrets qu'il révèle.....

Lève toi, lève-toi, revêts toi de splendeur!
Secoue enfin, secoue une indigne poussière;
Voici, Jérusalem, les jours de ta grandeur,
Voici qu'elle a brillé ta céleste lumière!...
Lève-toi, lève-toi, revêts-toi de splendeur!
Voici, Jérusalem, les jours de ta grandeur...

Dans d'épaisses ténèbres
Vous marchez au hasard, peuples de l'univers;
De ses voiles funèbres
La mort vous a couverts.

Mais la sainte cité fleurit comme une rose;
Sur elle du Seigneur la gloire se repose....
Lève, lève-toi, revêts--toi de splendeur!

Voici, Jésusalem, les jours de ta grandeur.....

A la clarté de ton aurore,
Les rois que la pourpre décore
Marchent et s'avancent vers toi;
Et les nations étrangères
Sur tes montagnes solitaires
Viennent s'instruire de ta loi.

Quelle victime se consume!
Regarde ton temple immortel,
De Saba l'encens y parfume
Les vases purs de ton autel.
C'est là que, posant leurs couronnes,
Les rois descendus de leurs trônes,
S'engagent tous à te servir.
Pour toi les forêts d'Idumée
Exhalent leur brise embaumée,
Pour toi resplendit l'or d'Ophir.

L'Ancien des jours sur tes montagnes
Abaisse son éternité;
Sa main embellit tes campagnes
D'une heureuse fécondité...
A sa voix s'ouvre, obéissante,
Du ciel la voûte étincelante
Des feux de mille astres divers;
Elle t'inonde la première
D'un vaste océan de lumière
Qui rejaillit sur l'univers.

On ne verra plus dans la plaine,
Aux rayons du soleil levant,
Du jour qui naît l'aube incertaine
Lentement se dorer et fuir en pâlissant;
Mais au milieu de ta carrière,
Toi-même tout à coup tu perdras ta lumière,
Fier monarque des cieux, majestueux soleil;
Elle ne sera plus désormais reflétée.
Durant les heures du sommeil,
L'astre des nuits perdra sa lumiere empruntée...
Le soleil éternel éclaire la Judée,
Il s'élance en vainqueur au-dessus de ses monts,
Et tu cours te dissoudre en un de ses rayons.

Un enfant nous est né.... D'une terre flétrie
Telle s'est élevée une tige fleurie;
Sur la colline de Sion
Il descend comme la rosée
Qui coule des sommets d'Hermon
Dans la plaine fertilisée.

Tous les dons à la fois s'échappent de son sein:
Les solitudes sont pareilles
Aux plus charmantes fleurs d'Eden,
Et le peuple pour qui sont faites ces merveilles
Germera comme un lis germe en un jour serein.
Les rives du Jourdain ne sont plus désolées,
Le Seigneur est venu visiter Israël;
Il donne à ses déserts, il donne à ses vallées
La gloire du Liban, la beauté du Carmel.

Le loup près de l'agneau bondit dans la prairie,
Le léopard soumis paît avec le chevreau,

Et le lion se joue à travers le troupeau
Qu'un seul petit enfant mène à la bergerie.

Les siècles de l'attente enfin sont révolus...
Lyre des prophètes, silence !
Le Dieu promis a pris naissance ;
Hommes, brisez vos fers, vous ne gémirez plus !...
Dans les champs d'Ephraïm quels transports, quelle ivresse !
Quels sublimes concerts !
Pourquoi cette allégresse ?
Quelle clarté divine a sillonné les airs?

Voici d'une légère nue
Qu'un des célestes messagers
Est descendu près des bergers.
Ils tremblent à sa vue :
D'une gloire inconnue
Son front est couronné.
« Ne craignez pas, dit-il, livrez-vous à la joie,
C'est à vous, ô pasteurs, que le Très-Haut m'envoie.
Allez à Bethléem : votre Sauveur est né. »
Puis l'ange, sans laisser de trace,
Tel qu'un rapide éclair aux cieux est retourné.

Cependant à travers l'espace
Un son vague s'est répandu,
Et les bergers ont entendu,
Aux doux frémissements de la harpe des anges,
Les chants précipités d'un concert de louanges.
« Gloire à toi, Jéhovah ! gloire, gloire à jamais !
Gloire au plus haut des cieux ! tes mains sont désarmées,
Ton foudre dort éteint ... gloire, gloire à jamais !
Hosanna ! saint, saint, saint est le Dieu des armées!
Gloire à toi, Jéhovah ! gloire, gloire à jamais !
Gloire au plus haut des cieux ! et sur la terre paix !
Ton foudre dort éteint.... tes mains sont désarmées,
Paix à tous les mortels de bonne volonté ! »
Et ce cri par le ciel fut longtemps répété...

Où donc est mon Sauveur ! Ephrata, ville sainte,
Mon cœur tremble, palpite et d'espoir et de crainte.
Quoi ! c'est lui que je vois dans la paille gisant !
C'est là mon Dieu !... c'est vous, c'est vous, divin enfant !
O mystère ineffable !
O miracle d'amour !
Il était donc écrit qu'avec le bœuf un jour
Le Lion de Juda coucherait dans l'étable ?
Enfant de l'homme ! enfant des cieux !
De quelle majesté ton visage rayonne!
Et toi, Vierge, qui tiens ce fardeau précieux,
A quels nobles pensers ton âme s'abandonne !
Le souci maternel se peint bien dans tes yeux.....
Sur le front de ton Fils doucement inclinée,
De la divinité tu contemples les traits ;
Non, tu n'ignores pas quelle est sa destinée :
Tu tressailles de joie au don que tu nous fais.

Avec quelle grâce enfantine
Il sourit à ce saint vieillard,
Adorant, comme toi, sa céleste origine,
Et n'ayant plus aussi, comme toi, qu'un regard !
Eternelle parole, éternelle pensée...
Salut, ô Dieu caché sous un voile mortel !
Salut, dernier rameau d'une tige brisée !
Pour lui distille, ô ciel ! une douce rosée...
Puissent d'Emmanuel
Les jours sembler aux jours qu'il apporte à la terre !
Mais déjà de Rachel
Arrive jusqu'à moi la plainte funéraire.
Mes vœux sont superflus ;
Elle pleure ses fils parce qu'ils ne sont plus,
Et mes yeux ont, hélas ! rencontré le Calvaire...

Boreau.

DESIRS CHRETIENS.

Objet cher et sacré d'amour et d'espérance,
O mon Maître, ô mon Rédempteur !
Vous aimer, vous connaître, est toute ma science ;
Vous posséder, tout mon bonheur.

Le vicomte de Bonald.

LES DESIRS DE L'HOMME

NE PEUVENT ÊTRE SATISFAITS ICI-BAS.

Contentons-nous ici d'écouter la nature :
Elle annonce un auteur par sa riche parure.
L'œuvre est grand ; il exige un ouvrier parfait.
Sous les liens du corps nous admirons l'effet ;
Libres, nous en verrons la cause incomparable.
Faut-il donc s'étonner, si ce joug déplorable
Tient notre âme captive, et l'entraîne souvent
Vers des plaisirs grossiers, moins constants que le vent,
Tandis qu'aux plus grands biens cette âme destinée
Pour l'infini conserve une ardeur effrénée,
Une soif du bonheur que rien ne peut calmer ?
L'homme, au gré des erreurs qui savent le charmer,
Egare ce désir autour de cent chimères,
Dont les appas trompeurs aigrissent ses misères.
Qu'il s'en prenne à lui-même artisan de ses maux,
Lui seul a dégradé ses titres les plus beaux.
Séduit par l'apparence, entre des biens sans nombre
Il fuit l'objet réel pour embrasser son ombre.
La liberté, ce don si beau, si précieux,
Devient de ses écarts l'instrument odieux :
Le vif éclat du vrai blesse sa faible vue ;
Il en poursuit l'image, et son âme déçue
S'écarte à chaque pas des routes du bonheur.
Ainsi, né pour le jour, pour la nuit plein d'horreur,
Son œil ne soutient pas l'éclat de la lumière,
Et l'astre radieux fait baisser sa paupière.
Il cherche la clarté dans le vague des airs,
Les rayons réfléchis par les objets divers,
Et qui, brisés cent fois, portent à sa prunelle

L'hommage des couleurs qu'ils mélangent pour [elle :
Il les aime affaiblis par de fréquents combats,
Et dans cette faiblesse il trouve leurs appas.

L'homme éternellement se tourmente, s'empresse
Pour atteindre un bonheur qui s'échappe sans [cesse.
Tel un mineur courbé, flétri par les travaux,
S'épuise à chercher l'or loin de ses vrais berceaux.
Infortunés mortels, d'un corps tristes esclaves!
C'est peu que de ce corps ils portent les entraves;
Le jour les importune, ils détournent les yeux :
Pour eux l'incertitude est un don précieux,
Le doute est un mérite, et leur raison altière
Se plaît à chercher l'ombre au sein de la lumière.
Dans cet aveuglement, fruit de leur volonté,
Un chaos ténébreux leur semble la clarté,
La tempête un vrai calme, et la fière ignorance
Porte au ciel de leurs fronts la superbe arrogance.
Ce qu'on ne veut pas voir, on ne l'admet jamais :
Des brouillards qu'on assemble on couvre les [objets :
On cherche le plaisir, et celui qu'on appelle
N'est ni pur ni constant : pareil à l'étincelle,
Il meurt en s'échappant d'un affreux tourbillon.
On ne cesse pourtant de jeter l'hameçon
Dans les lacs et les mers pour y saisir sa proie;
Mais le filet revient vide et tel qu'on l'envoie.
Enfin désespéré, confus d'être abusé,
L'homme se reconnaît indigent, délaissé;
Mais sans changer de mœurs il change de folie.
Dans les bras d'un sommeil, que suit la léthargie,
Il croit que le repos émoussera les traits
Des soucis, des remords attachés aux forfaits.
Bannir de votre cœur cette indigne apathie,
De vos sens engourdis réveiller l'énergie,
C'est, en dépit de vous, vous assurer la paix.

L'avare, en augmentant son trésor à grands frais,
Croit trouver le plaisir; aux pieds de son idole
Il fait ruisseler l'or; mais ce nouveau Pactole,
Loin d'étancher sa soif, en allume l'ardeur.
L'autre, d'un œil jaloux, voit fêter un vainqueur.
Séduit par ce concours, par l'amour de la gloire,
Il ne voit dans la mort qu'une illustre mémoire :
Il vole aux champs de Mars, où l'attend le trépas.
Revient-il triomphant de ces sanglants combats?
A de nouveaux lauriers déjà son cœur aspire;
Il se plaint que son siècle aux exploits qu'il ad- [mire
Néglige d'accorder le prix qui leur est dû.
A l'ombre celui-là mollement étendu
Cherche en vain le repos dans l'empire de Flore;
Autour des fleurs l'ennui voltige et le dévore.
Insensés! pouvons-nous attendre un heureux sort,
En suivant des objets dévoués à la mort?
Hélas! plus ils sont chers, plus la perte en est dure :
Un bien qu'on craint de perdre, est un bien en [peinture.

L'objet, s'il n'est aimé, n'a plus rien de charmant :
Mais l'amour est craintif; son feu fait son tourment.

L'homme, en ce vide affreux ne pouvant se suf- [fire,
Doit puiser au dehors le bonheur qu'il désire.
Ce désir qu'en son cœur la nature a formé,
Sans raison, sans objet, l'aurait-elle allumé?
Quel bien donc, Quintius, satisfera son âme?
Qui peut combler ses vœux, et du feu qui l'enflamme
Nourrir, sans s'épuiser, l'insatiable ardeur?
Dieu, principe lui seul du solide bonheur.
Adorez donc ce Dieu que votre cœur oublie,
Et cessez d'abréger une trop courte vie
Dans de frivoles jeux, de méprisables riens,
En détournant les yeux des véritables biens.

Le cardinal DE POLIGNAC, trad. par l'abbé BÉRARDIER DE BATAUT.

DESIRS ET ANNONCE DU REDEMPTEUR.

(Psaume LXXVI).

Adoucis, ô mon Dieu! notre long esclavage,
Et qu'un rayon de ton visage
De ton peuple éploré dissipe la langueur!
Viens, féconde les airs; verse-nous leur rosée :
Que des eaux du ciel arrosée,
La terre enfante son Sauveur!

La paix et l'équité, l'amour et la clémence
Viendront célébrer sa puissance :
Comme le jour naissant, brillera son salut.
Les rois, à sa clarté, marcheront sur ses traces,
Et, le cœur comblé de ses grâces,
Mettront à ses pieds leur tribut.

Terre et cieux! tressaillez d'amour et d'allégresse;
Et vous qu'attire sa tendresse,
Pauvres, suivez le Dieu dont la voix vous bénit.
Vous verrez à vos vœux sa présence accordée;
Et de son souffle fécondée
La terre produira son fruit.

SAPINAUD DE BOISHUGUET.

DESTINÉE DIVERSE DE L'IMPIE ET DU JUSTE.

Au temps d'une heureuse innocence,
D'une vive et sainte ferveur.
L'homme, fidèle à sa croyance,
Dans la simplicité du cœur,
Aimait la loi du ciel, sans raisonner sur elle.
Mais quand des novateurs l'audace criminelle
A partout propagé des doutes affligeants,
Dieu, par leur fol ouvrage, a voulu les confondre,
Et, par leurs attentats, répondre
A leurs factieux arguments.

Par quelle justice immuable,
L'esprit, dont ils sont orgueilleux,
Ne produit-il rien de durable,
Rien qui puisse vivre après eux?
Ils n'ont que des talents dignes de leurs systèmes,
Sans grâce, sans douceur, et glacés comme eux- [mêmes.

L'athéisme, trompé dans son vague désir,
Jouit à peine un jour d'un succès équivoque,
Et, dans le néant qu'il invoque,
Ses œuvres vont s'ensevelir.

Qu'est devenu ce grand génie,
De sa secte digne soutien,
Qui fut, pendant sa longue vie,
Le fléau du monde chrétien?
Son nom, qui devait vivre au rang des plus illus-
[tres,
Déjà privé d'honneur, mourra dans quelques lus-
[tres.
Tout accuse à la fois ses talents corrupteurs;
Et tant d'écrits brillants, tant de titres de gloire
Ne sauveront pas sa mémoire
De l'opprobre de tant d'erreurs.

De quelle admirable éloquence
Est doué l'homme du Seigneur,
Qui, d'une sublime espérance,
Nourrit son esprit et son cœur!
Sa plume est étrangère aux coupables maximes
Qui caressent le vice et colorent les crimes:
Des solides vertus dont la source est aux cieux,
Le charme inexprimable embellit ses ouvrages,
Et son nom traverse les âges,
Toujours plus grand, plus glorieux.

Dieu de bonté, Dieu de puissance!
Des mondes, immortel auteur,
Rends-moi digne de ta croyance,
Digne de chanter ta grandeur.
Puissent mes vers heureux, nourris de ta parole,
S'élever jusqu'à toi!... L'ambition frivole
D'occuper l'avenir ne me touchera plus.
Au dédain des mortels mon talent s'abandonne:
J'aurai mérité la couronne
Que tu gardes à tes élus.

BERCHOUX.

DESTINÉE HUMAINE.

Un homme! un fils, un roi de la nature entière!
Insecte né de boue, et qui vit de lumière!
Qui n'occupe qu'un point, qui n'a que deux ins-
[tants,
Mais qui de l'infini, par la pensée est maître,
Et, reculant sans fin les bornes de son être,
S'étend dans tout l'espace et vit dans tous les
[temps!

Il naît, et d'un coup d'œil il s'empare du monde;
Chacun de ses besoins soumet un élément;
Pour lui germe l'épi, pour lui s'épanche l'onde,
Et le feu, fils du jour, descend du firmament!

L'instinct de sa faiblesse est sa toute-puissance;
Pour lui l'insecte même est un objet d'effroi;
Mais le sceptre du globe est à l'intelligence;
L'homme s'unit à l'homme, et la terre a son roi!

Il regarde, et le jour se peint dans sa paupière;
Il pense, et l'univers dans son âme apparaît;

Il parle, et son accent, comme une autre lumière,
Va dans l'âme d'autrui se peindre trait pour trait!

Il se donne des sens qu'oublia la nature,
Jette un frein sur la vague au vent capricieux,
Lance la mort au but que son calcul mesure,
Sonde avec un cristal les abîmes des cieux.

Il écrit, et les vents emportent sa pensée,
Qui va dans tous les lieux vivre et s'entretenir;
Et son âme invisible en traits vivants tracée
Ecoute le passé qui parle à l'avenir!

Il fonde les cités, familles immortelles,
Et pour les soutenir il élève les lois,
Qui, de ces monuments colonnes éternelles,
Du temple social se divisent le poids.

Après avoir conquis la nature, il soupire;
Pour un plus noble prix sa vie a combattu;
Et son cœur vide encor, dédaignant son empire,
Pour s'égaler aux dieux invoqua la vertu!

Il offre en souriant sa vie en sacrifice;
Il se confie au Dieu que son œil ne voit pas;
Coupable, a le remords qui venge la justice;
Vertueux, une voix qui l'applaudit tout bas.

Plus grand que son destin, plus grand que la nature,
Ses besoins satisfaits ne lui suffisent pas;
Son âme a des destins qu'aucun œil ne mesure,
Et des regards portant plus loin que le trépas!

Il lui faut l'espérance, et l'empire et la gloire,
L'avenir à son nom, à sa foi des autels,
Des dieux à supplier, des vérités à croire,
Des cieux et des enfers, et des jours immortels!

Mais le temps tout à coup manque à sa vie usée;
L'horizon raccourci s'abaisse devant lui;
Il sent tarir ses jours comme une onde épuisée,
Et son dernier soleil a lui!

Regardez-le mourir!... Assis sur le rivage
Que vient battre la vague où sa nef doit partir,
Le pilote qui sait le but de son voyage
D'un cœur plus rassuré n'attend pas le zéphyr.

On dirait que son œil, qu'éclaire l'espérance,
Voit l'immortalité luire sur l'autre bord;
Au delà du tombeau sa vertu le devance,
Et certain du réveil, le jour baisse, il s'endort!

Et les astres n'ont plus d'assez pure lumière,
Et l'infini n'a plus d'assez vaste séjour,
Et les siècles divins d'assez longue carrière
Pour l'âme de celui qui n'était que poussière
Et qui n'avait qu'un jour!

Voilà cet instinct qui l'annonce
Plus haut que l'aurore et la nuit;
Voilà l'éternelle réponse
Au doute qui se reproduit.
Du grand livre de la nature,
Si la lettre, à vos yeux obscure,
Ne le trahit pas en tout lieu,
Ah! l'homme est le livre suprême:

Dans les fibres de son cœur même
Lisez, mortels : Il est un Dieu !

LAMARTINE.

DESTRUCTION DE TYR

PRÉDITE PAR ISAÏE.

Tremble ! malheur à toi, cité profanatrice !
Toi, qu'au culte de l'or voue un long sacrifice,
Tyr, ô toi qui t'assieds sur le trône des eaux,
Et qui, fendant les mers à ton sceptre fidèles,
Y fis voler les ailes
De tes légers vaisseaux.

Pareils dans leur essor à des aigles rapides,
Tes navires guidés par des mains intrépides,
Sous leurs fiers pavillons touchaient à tous les bords ;
Et voilà que prenant les nochers pour victimes,
La mer dans ses abîmes
Engloutit tes trésors.

Fille de l'Océan ! au jour de ta ruine,
Tous les peuples nombreux que son trident domine
En voyant tes débris seront saisis d'effroi ;
Tes marchands, tes soldats, tes richesses, tes flottes,
Et tes hardis pilotes
Tomberont avec toi.

Au bruit de tes clameurs, quittant soudain la rame,
Tes mille matelots qu'en vain la mer réclame,
De leurs vaisseaux muets descendront tout en pleurs ;
Et revêtus de deuil, et se couvrant de cendre,
Sur toi feront entendre
Le cri de leurs douleurs.

Qui fut semblable à Tyr, maintenant solitaire ?
Sans cesse pour nourrir les peuples de la terre
Sur l'immense Océan se lançaient ses vaisseaux ;
Et voilà qu'expirant avec toute sa gloire,
Sans nom et sans mémoire
Elle dort sous les eaux.

Le pilote étranger qui visite ces plages,
Ne reconnaissant plus tes opulents rivages,
S'étonne en écoutant le silence des mers :
Et voguant plein d'orgueil sur tes eaux qu'il domine
Insulte à la ruine
De tes vieux ports déserts.

CHÊNEDOLLÉ.

DESTRUCTION DE LA VILLE DE TYR.

DITHYRAMBE TIRÉ D'ÉZÉCHIEL, CHAPITRE XXVI ET SUIVANTS.

Tyr, entends-tu gronder les foudres de l'orage ?
Ton vaisseau lutte en vain dans une mer sans bord ;
Sur lui, l'onde vomit son écume et sa rage ;
Au sommet de tes mâts se balance la mort ;
Ton pilote a pâli, c'est l'heure du naufrage :
Tu ne rentreras plus au port.

Fière de sa noble structure,
Des hauts pins de Sanir ta nef parait ses flancs,
Et portait dans les airs son altière stature,
Magnifique tribut des cèdres opulents.
L'Egypte avait blanchi le tissu de ses voiles ;

Pour elle, de Basan les rames se ployaient ;
Les veines de l'ivoire à ses bancs ondoyaient,
Et la riche Eliza, quand règnent les étoiles,
De sa pourpre, où l'or fin court en légers sillons,
Dressait à son sommeil d'orgueilleux pavillons.

Au sein de ton vaisseau quelle immense richesse,
O Tyr ! s'accumule et se presse !
Le travail de Carthage, avide et diligent,
Y dépose le fer, et le plomb, et l'argent ;
Voilà ce blanc ivoire et cette sombre ébène
Où les fils de Dédan ont exercé leur peine,
Et ces vases fameux, dont le brillant airain
Des neveux de Cécrops enflamme le burin ;
Mâle Juda, ta moisson fructueuse
Y joint le pur froment et l'olive onctueuse ;
Et toi, noble Saba, ton odorant trésor,
Qui pare des beautés la fleur voluptueuse,
Parfume de Sidon les cent voiles encor.

« Montrons-nous, s'écriait cette ville insolente,
Aux yeux de cent peuples divers !
Sion n'a plus d'abris, sa blessure est sanglante,
L'herbe croît sur ses murs vieillis par les revers ;
Sa faim tend à l'aumône une main indolente,
Qui n'amasse jamais pour le froid des hivers :
Et moi, moi je soumets la vague turbulente,
Pour les quatre saisons j'ai des trésors ouverts ;
Tous les bords sont soumis à ma nef vigilante,
Et c'est moi qui protége et nourris l'univers. »

« Ce n'est pas toi, c'est moi qui nourris la nature,
Dit Dieu, lâchant le frein à son juste courroux ;
De ma haine affamée, ah ! deviens la pâture,
Que ton orgueil expire écrasé sous mes coups,
Et sois nue, en ta chute immonde,
Comme un caillou lavé dans le courant de l'onde.
Je ferai contre toi monter l'ire des mers,
Contre toi s'élancer tous les torrents célestes ;
Tombe avec ta fortune au sein des flots amers,
Et que les vils poissons rongent tes derniers restes !
De ton gouffre sondant l'horrible profondeur,
Les monarques des mers, descendus de leur trône,
Déchirent les habits, marques de leur splendeur,
A leurs fronts consternés arrachent la couronne,
Honteuse de couvrir leur stérile grandeur,
Et, sur la terre assis, et pâles d'épouvante,
Poussant des soupirs superflus,
Ils cherchent où Sidon naguères fut vivante,
Mais, frappés de stupeur, ils ne la trouvent plus ! »

Il a dit. Tout à coup l'ange de la tempête
Vole et franchit l'immensité des cieux,
Suivi du long fracas des vents audacieux ;
D'éclairs étincelants il hérisse sa tête,
Agite dans ses mains ses traits tumultueux,
Environne ses flancs du foudre qui s'apprête,
Et sous ses pieds rugit l'orage impétueux.
Dans son rapide vol les sphères se confondent ;
Le soleil consterné prend un crêpe de mort ;
Les glaciers de l'éther et s'ouvrent et se fondent ;
La voûte du ciel crie, un bruit terrible en sort ;

Du gouffre des enfers les hurlements répondent,
Et l'univers qui tremble attend son dernier sort.
L'ange frappe à grands coups la mer qui se tour-
[mente,
Bondit sous le poids de ses fers,
Retombe... et, se roulant dans sa rage écumante,
Heurte le seuil des enfers.
O Tyr ! ta nef frémit, jette un cri de détresse
Qui s'élève jusques à nous ;
Toi, des mers l'antique maîtresse,
Aux pieds de Dieu, trop tard, tu tombes à genoux !
De tous côtés l'orage en ses chaînes t'enferme,
Et, malgré le fort câble et le timon luttant,
Rompt la dent de ton ancre opiniâtre et ferme,
Dévore ton débris flottant,
Et sur ton vaste corps la mer, en un instant,
La mer pour jamais se referme.

Mollevaut.

LA DETTE DU SEIGNEUR.

Fils aînés du Seigneur, qui, dotés sur la terre,
D'une joie éphémère inondez votre cœur,
Dans ce réduit obscur voyez pleurer un frère,
Qui n'a jamais reçu la part de son bonheur.
Pourriez vous bien, du ciel débiteurs infidèles,
Soustraire l'infortune aux soins du Créateur,
Et provoquer ainsi des peines éternelles,
Pour n'avoir pas payé la dette du Seigneur ?

Dieu, créant des humains cette grande famille,
Sans doute n'en voulut déshériter aucun :
O riche ! en ta maison si tant de faste brille,
C'est que tu puisas seul dans un trésor commun ;
Et si de la nature un besoin légitime
Peut, dans son désespoir, égarer le malheur,
Tu subiras aussi la peine de son crime,
Pour n'avoir pas payé la dette du Seigneur.

Du riche insouciant ô fatale imprudence,
Qui rend à son devoir son esprit étranger,
Qui d'un Dieu paternel trompe la providence,
En retenant les biens qu'il devait partager.
Lui seul de l'Eternel suspend la bienfaisance,
Annule de l'espoir la céleste faveur,
Et fait du Tout-Puissant accuser l'impuissance,
Pour n'avoir pas payé la dette du Seigneur.

Le riche a sur la terre une tâche divine,
Qui doit l'associer à ce pouvoir plus grand
Que l'œil n'aperçoit point, mais que l'âme devine
Par les dons infinis que sa main nous répand.
Il doit toujours du ciel porter un doux message,
Comme un ange apparaître au seuil de la douleur,
Et même du Très-Haut emprunter le nuage,
Quand il vient acquitter la dette du Seigneur.

Heureux le riche, pauvre au sein de l'opulence
Qui dérobe son âme à la prospérité !
Sur le livre de vie il s'inscrit en silence,
Et les biens éternels sont sa propriété.
Car le Sauveur, fidèle à sa sainte parole,
Ouvrant le ciel au pauvre, y met le bienfaiteur :

Le riche est acquitté par celui qu'il console,
Et tous deux ont payé la dette du Seigneur.

Mme de Céré-Barbé.

LES DEUX IMMORTALITÉS.

« Que mourir est cruel ! et qu'il est doux de vivre!
Nous dis-tu. Je comprends ceux que la gloire enivre:
La gloire est mieux qu'un bruit !
C'est rester plus longtemps, c'est sentir qu'on de-
[meure,
Au lieu de s'en aller quand vient la première heure
De la première nuit !

« Quand la courte lueur de la vie est passée,
Briller par le plus pur de soi, par sa pensée,
Rayon encor vainqueur ;
Aux âmes des vivants parler avec son âme ;
Quand nous paraissons cendre être vraiment la flamme
Que cherche un autre cœur, [
« C'est vivre ! Ces grands morts que j'écoute, que
[j'aime,
Respirent dans mon sein plus vivants que moi-même,
Ephémère mortel.
Moi qui mets face à face et ma vie et la vie
Que notre amour à tous leur fait, je les envie... »
— Va donc vers l'Eternel.

Va donc saisir la vie, au lieu d'en rêver l'ombre !
Aussi bien que les jours, les siècles ont un nombre.
Comment l'ignores-tu ?
La mort attend le terme, et leur marque leur tombe.
Agis plus sûrement : ce qui jamais n'y tombe,
Homme, c'est la vertu !

Voilà le plus profond et le plus pur de l'âme !
Ce qui doit resplendir, impérissable flamme,
Non jusqu'au dernier jour,
Mais par de là les temps hors du monde où nous
[sommes ;
Ce qui gagne, non pas l'amour de quelques hommes,
Mais le Dieu tout amour !

O véritable vie, et véritable gloire !
Oui, mourir est cruel ; il te faut la victoire
Dont tu te sens épris.
Il faut, pour étancher la soif qui me consume,
L'Océan de la vie, et non sa vaine écume :
Ta paix n'est qu'à ce prix !

Pour n'être que plus tard oubliés de la terre,
Tu vois ce que tes morts bien-aimés ont dû faire,
Et tu perds tout espoir ;
Tu te dis, en baissant d'eux vers toi ta paupière :
« Ne revêt pas qui veut cette pâle lumière. »
Connais mieux ton pouvoir.

Monte jusqu'à la sphère ardente où tout rayonne !
Va d'un élan hardi, sans envier personne.
Commence, homme nouveau !
Fais quelque humble action, bonne, et tiens-la
[cachée.
A ce pauvre qui vient, la bouche desséchée,
Va tendre un verre d'eau !

Octave Ducros (de Sixt).

LES DEUX SŒURS.

La cloche a retenti ; tout s'éveille au village ;
Le jour qui vient de naître est un jour solennel,
C'est le jour où l'on doit couronner la plus sage ;
La rose triomphale est déjà sur l'autel.

Voyez, comme en silence, au seuil du presbytère,
D'un peuple impatient le flot est suspendu ;
C'est là que des vieillards le conseil délibère,
C'est là qu'un juste arrêt sera bientôt rendu.

Fraîches comme la fleur promise à l'innocence,
Vingt beautés dans le temple accourent à la fois,
Et, le cœur palpitant de crainte et d'espérance,
Invoquent à genoux Notre-Dame des Bois.

Ce n'est pas à leurs yeux cette Reine des reines
Dont le fils est un Dieu, dont le ciel est la cour,
Et qui voit, du sommet des pompes souveraines,
Pâlir à son aspect l'astre immortel du jour.

Non : pour elles encor, c'est la simple bergère,
La compagne, la sœur des filles d'Israël,
Qui sur l'aile d'un ange abandonna la terre,
Et sema dans son vol les roses du Carmel.

Un chapelet en main, la naïve Marie
A porté vers l'autel ses pas mystérieux ;
Sur la pierre sacrée elle monte, elle prie,
Les parfums d'un beau soir sont moins purs que ses vœux :

« O sainte Vierge, ô ma patronne !
Dit-elle, m'exauceras-tu ?
Voici l'instant où la couronne
Est décernée à la vertu :
Ce n'est pas pour moi que j'implore
L'appui du ciel et ta faveur ;
Oh ! non, j'en suis indigne encore,
C'est pour Thérèse, pour ma sœur.
On m'a dit que Dieu sur la terre
Nous envoya le même jour ;
On me l'a dit, et notre mère
Nous l'a prouvé par son amour :
Mais c'est Thérèse la plus sage ;
Nuit et jour, tournant son fuseau,
Elle travaille, et son ouvrage
Est pour les pauvres du hameau.
Quand vient le temps de la feuillée,
Dès l'aube, il faut voir son ardeur.
Le soir encor, de la veillée
Ses chants abrégent la longueur.
A chaque vendange nouvelle,
A chaque nouvelle moisson,
Thérèse est toujours le modèle
Que le pasteur cite au canton ;
Et pourtant, cette récompense
Que tant d'autres briguent tout bas,
Pour elle vainement j'y pense,
Elle seule n'y pense pas.
Protége-la donc, ô Marie !
Qu'elle triomphe ! un tel honneur
Ne saurait exciter l'envie,
Il n'étonnera que son cœur.
Ma mère aussi fut couronnée,
Mais, hélas ! sous la main du temps
Sa couronne tomba fanée.....
Un jour lui rendra son printemps. »

Tandis qu'elle priait, sa sœur priait pour elle :
De leur bouche à la fois sortaient les mêmes vœux.
Ils furent exaucés par la Vierge éternelle :
Au lieu d'une rosière, on en couronna deux.

Adolphe de Puibusque.

DEVOIRS.

I.

Enfants, de ces leçons tâchez de profiter :
C'est mon amour pour vous qui dicta mon ouvrage.
Heureux si par mes soins vous pouvez éviter
Les maux que doit souffrir l'enfant qui n'est pas sage !

II.

Pour éviter ces maux, et combler nos désirs,
Remplissez vos devoirs avec zèle et constance.
Le bonheur en sera toujours la récompense.
Qui remplit ses devoirs augmente ses plaisirs.

III.

Des devoirs, mes enfants : ce mot peut vous déplaire :
Mais sachez qu'ici-bas tout le monde a les siens :
Les vôtres sont d'aimer, d'obéir, de bien faire.
Vous guider, vous instruire, enfants, voilà les miens.

IV.

L'homme doit à son Dieu, car il est son ouvrage ;
Il doit à ses parents, qui le rendent heureux ;
Il doit à ses pareils, s'il veut vivre avec eux :
Tel est de nos devoirs le nombre et le partage.

Comte Morel de Vindé.

DEVOIRS D'UN ROI.

Vos fureurs ne sont pas une règle pour moi :
Vous parlez en soldat, je dois agir en roi.
Quel est donc l'héritier que je laisse à l'empire ?
Un jeune ambitieux dont le cœur ne respire
Que les sanglants combats, les injustes projets,
Prêt à compter pour rien le sang de ses sujets.
Je plains le Portugal des maux que lui prépare
De ce cœur effréné l'ambition barbare.
Est-ce pour conquérir que le ciel fit des rois ?
N'aurait-il donc rangé les peuples sous nos lois,
Qu'afin qu'à notre gré la folle tyrannie
Osât impunément se jouer de leur vie ?
Ah ! jugez mieux du trône, et connaissez, mon fils,
A quel titre sacré nous y sommes assis.
Du sang de nos sujets sages dépositaires,
Nous ne sommes pas tant leurs maîtres que leurs pères ;

Au péril de nos jours il faut les rendre heureux ;
Ne conclure ni paix ni guerre que pour eux,
Ne connaître d'honneur que dans leur avantage ;
Et quand, dans ses excès, notre aveugle courage
Pour une guerre injuste expose leurs destins,
Nous nous montrons leurs rois moins que leurs [assassins.
Songez-y : quand ma mort, tous les jours plus [prochaine,
Aura mis en vos mains la grandeur souveraine,
Rappelez ces devoirs, et les accomplissez (1).

LAMOTTE HOUDARD.

DÉVOTION.

LA VÉRITABLE ET LA FAUSSE.

Et comme je ne vois nul genre de héros
Qui soit plus à priser que les parfaits dévots,
Aucune chose au monde et plus noble et plus [belle
Que la sainte ferveur d'un véritable zèle ;
Aussi je ne vois rien qui soit plus odieux
Que le dehors plâtré d'un zèle spécieux,
Que ces francs charlatans, que ces dévots de place
De qui la sacrilége et trompeuse grimace
Abuse impunément et se joue à leur gré
De ce qu'ont les mortels de plus saint et sacré ;
Ces gens qui, par une âme à l'intérêt soumise,
Font de dévotion métier et marchandise,
Et veulent acheter crédit et dignités
A prix de faux clins d'yeux et d'élans affectés ;
Ces gens, dis-je, qu'on voit d'une ardeur non [commune
Par le chemin du ciel courir à la fortune ;
Qui, brûlant et priant, demandent chaque jour,
Et prêchent la retraite au milieu de la cour ;
Qui savent ajuster leur zèle avec leurs vices,
Sont prompts, vindicatifs, sans foi, pleins d'arti- [fices,
Et, pour perdre quelqu'un, couvrent insolemment
De l'intérêt du ciel leur fier ressentiment ;
D'autant plus dangereux dans leur âpre colère,
Qu'ils prennent contre nous des armes qu'on ré- [vère,
Et que leur passion, dont on leur sait bon gré,
Veut nous assassiner avec un fer sacré.
De ce faux caractère on en voit trop paraître ;
Mais les dévots de cœur sont aisés à connaître :
Ce titre par aucun ne leur est débattu ;
Ce ne sont point du tout fanfarons de vertu ;
On ne voit pas en eux ce faste insupportable,
Et leur dévotion est humaine et traitable.
Ils ne censurent point toutes nos actions ;
Ils trouvent trop d'orgueil dans ces corrections,
Et laissent la fierté des paroles aux autres ;
C'est par leurs actions qu'ils reprennent les nô- [tres ;
L'apparence du mal a chez eux peu d'appui,

Et leur âme est portée à juger bien d'autrui.
Point de cabale en eux, point d'intrigues à sui- [vre ;
On les voit, pour tous soins, se mêler de bien [vivre ;
Jamais contre un pécheur ils n'ont d'acharne- [ment ;
Ils attachent leur haine au péché seulement,
Et ne veulent point prendre avec un zèle extrême
Les intérêts du ciel plus qu'il ne veut lui-même.

MOLIÈRE.

DÉVOTION DEMANDÉE A DIEU.

(Trad. de l'*Imitation de Jésus-Christ.*)

Quelles grâces, Seigneur, ne te dois-je point rendre,
A toi, ma seule gloire et mon unique bien !
Mais qui suis-je pour entreprendre
D'élever mon esprit jusqu'à ton entretien ?

Sans toi je ne suis rien ! sans toi mon infortune
M'accable, et je deviens du monde le rebut ;
Je ne puis sans toi chose aucune,
Et je n'ai rien sans toi qui serve à mon salut.

C'est toi dont la bonté jusqu'à nous se ravale,
Qui, tout juste et tout saint, peux tout et donnes [tout,
Et de qui la main libérale
Remplit cet univers de l'un à l'autre bout.

Tu n'en exceptes rien, que l'âme pécheresse,
Que tu rends toute vide en sa fragilité,
Et que ton ire vengeresse
Punit dès ici-bas par cette inanité.

Daigne te souvenir de tes bontés premières,
Toi qui veux que la terre et les cieux en soient [pleins;
Et remplis-moi de tes lumières,
Pour ne point laisser vide une œuvre de tes mains.

Comment pourrai-je ici me supporter moi-même,
Dans les maux où je tombe et dans ceux où je cours,
Si, par cette bonté suprême,
Tu ne fais choir du ciel ta grâce à mon secours ?

Ne détourne donc point les rayons de ta face,
Visite-moi souvent dans mes afflictions,
Prodigue-moi grâce sur grâce
Et ne retire point tes consolations.

Ne laisse pas mon âme impuissante et languide
Dans la stérilité que le crime produit,
Et telle qu'une terre aride,
Qui, n'ayant aucune eau, ne peut rendre aucun [fruit.

Daigne, Seigneur tout bon, daigne m'apprendre à [vivre
Sous les ordres sacrés de ta divine loi,
Et quelle route il me faut suivre
Pour marcher comme il faut, humblement devant [toi.

(1) *Inès de Castro*, tragédie.

Tu peux seul m'inspirer ta sagesse profonde,
Toi qui me connaissais avant de m'animer,
Et me vis avant que le monde
Sortît de ce néant dont tu l'as su former.

Pierre CORNEILLE.

LE DEVOUEMENT.

I.

Je rends grâce au Seigneur : il m'a donné la vie !
La vie est chère à l'homme, entre les dons du ciel;
Nous bénissons toujours le Dieu qui nous convie
Au banquet d'absynthe et de miel.
Un nœud de fleurs se mêle aux nœuds qui nous enlacent ;
Pour vieillir parmi ceux qui passent,
Tout homme est content de souffrir ;
L'éclat du jour nous plaît ; l'air des cieux nous enivre.
Je rends grâce au Seigneur : c'est le bonheur de vivre
Qui fait la gloire de mourir!

Malheureux le mortel qui meurt, triste victime,
Sans qu'un frère sauvé vive par son trépas,
Sans refermer sur lui, comme un Romain sublime,
Le gouffre où se perdent ses pas !
Infortuné le peuple, en proie à l'anathème,
Qui voit, se consumant lui-même,
Périr son nom et son orgueil,
Sans que toute la terre à sa chute s'incline,
Sans qu'un beau souvenir reste sur sa ruine,
Comme un flambeau sur un cercueil !

II.

Quand Dieu, las des forfaits, se lève en sa colère,
Il suscite un fléau formidable aux cités,
Qui laisse après sa fuite un effroi séculaire
Aux murs longtemps inhabités.
D'un vil germe ignoré des peuples en démence,
Un géant pâle, un spectre immense
Sort et grandit au milieu d'eux ;
Et la ville veut fuir, mais le monstre fidèle,
Comme un horrible époux la couvre de son aile,
Et l'étreint dans ses bras hideux !

Le peuple en foule alors sous le mal qui fermente
Tombe, ainsi qu'en nos champs la neige aux blancs flocons ;
Tout succombe, et partout la mort qui s'alimente
Renaît des cadavres féconds.
Le monstre l'une à l'autre enchaîne ses victimes;
Il les traîne aux mêmes abîmes ;
Il se repaît de leurs lambeaux ;
Et parmi les bûchers, le deuil et les décombres,
Les vivants sans abris, tels que d'impures ombres,
Errent loin des morts sans tombeaux.

Quand le cirque s'ouvrait, aux jours des funérailles,
Tous les Romains en paix, par leurs licteurs couverts,
Voyaient de loin lutter les captifs des batailles,

Livrés aux tigres des déserts.
Ainsi dans leur effroi les nations s'assemblent;
Un long cri monte aux cieux qui tremblent,
Au loin, de mers en mers porté.
Le monde armé, craignant l'hydre aux ailes rapides,
Garde sous leur fléau ces mourants homicides,
Et les menace, épouvanté !

III.

Alors n'est-il pas vrai, sybarites des villes,
Que les jeux sont plus doux et les plaisirs meilleurs,
Lorsqu'un mal, plus affreux que les haines civiles,
Sème en d'autres murs les douleurs ?
Loin des couches de feu qu'infecte un germe immonde,
Qu'avec charme l'enfant du monde
Sur un lit parfumé s'endort !
Et qu'on savoure mieux l'air natal de la vie,
Quand tout un peuple en deuil, qui pleure et nous envie,
Respire ailleurs un vent de mort !

Chacun reste absorbé dans un cercle éphémère.
La mère embrasse en paix l'enfant qui lui sourit,
Sans s'informer des cieux où le sein d'une mère
Est mortel au fils qu'il nourrit !
Quelque pitié vulgaire au fond des cœurs s'éveille,
Entre les fêtes de la veille
Et les fêtes du lendemain ;
Car tels sont les humains : plaindre les importune.
Ils passent à côté d'une grande infortune
Sans s'arrêter sur le chemin,

IV.

Quelques hommes pourtant, qu'un feu secret anime,
Se lèvent de la foule, et chacun dans leurs yeux
Cherche quel beau destin, quel avenir sublime
Rayonne sur leurs fronts joyeux.
Un triomphe éclatant peut-être les réclame ?
Quel espoir enivre leur âme ?
Quel bien? quel trésor ? quel honneur?...
Ainsi toujours, hélas ! dans ce monde stérile,
Si la vertu paraît, à son aspect tranquille
Nous la prenons pour le bonheur !

O peuples! ces mortels, qu'un Dieu guide et seconde,
Vont d'un pas assuré, d'un regard radieux,
Combattre le fléau devant qui fuit le monde :
Adressez-leur vos longs adieux.
Et vous, ô leurs parents, leurs épouses, leurs mères!
Contenez vos larmes amères;
Laissez les victimes s'offrir :
Ne les poursuivez pas de plaintes téméraires ;
Devaient-ils préférer aucun d'entre leurs frères
A ceux pour qui l'on peut mourir?

Bientôt s'ouvre pour eux la cité solitaire.
Mille spectres vivants les appellent en pleurs,

Surpris qu'il soit encore un mortel sur la terre
Qui vienne au cri de leurs douleurs.
Ils parlent, et déjà leur voix rassure et guide
Ces peuples qu'un fléau livide
Pousse au tombeau d'un bras de fer,
Et le monstre, attaqué dans les murs qu'il op-
[prime,
Frémit comme Satan, quand, sauveur et victime,
Un Dieu parut dans son enfer !

Ils contemplent de près l'hydre non assouvie.
Pour ravir ses secrets résignés à leur sort,
Leur art audacieux lui dispute la vie,
Ou l'interroge dans la mort.
Quand leurs secours sont vains, leur prière con-
[sole.
Le mourant croit à leur parole
Que le ciel ne peut démentir;
Et si le trépas même, enfin, frappe leur tête,
De l'apôtre serein l'humble voix ne s'arrête
Qu'au dernier souffle du martyr !

V.

O mortels trop heureux ! qui pourrait vous attein-
[dre,
Vous qui domptez la mort en affrontant ses coups !
Lorsqu'en vous admirant la foule ose vous plain-
[dre,
Je vous suis de mes pleurs jaloux.
Infortuné ! jamais, victime volontaire,
Je n'irai, pour sauver la terre,
Braver un fléau dévorant,
Ni, calmant par mes soins ses douleurs meurtriè-
[res,
Mêler ma plainte amie et mes saintes prières
Aux soupirs impurs d'un mourant !

Hélas ! ne puis-je aussi m'immoler pour mes frères?
N'est-il plus d'opprimés ? n'est-il plus de bourreaux?
Sur quel noble échafaud, dans quels murs funé-
[raires
Chercher le trépas des héros ?
Oui, que brisant mon corps, la torture sanglante,
Sur la croix, à ma soif brûlante
Offre le breuvage de fiel ;
Fier et content, Seigneur, je dirai vos louanges ;
Car l'ange du martyre est le plus beau des anges
Qui portent les âmes au ciel !

Victor Hugo.

DEVOUEMENT

DES MÉDECINS FRANÇAIS ET DES SŒURS DE SAINT-CAMILLE.

Poëme qui a remporté le prix extraordinaire de poésie fondé par le roi, et décerné par l'Académie française, dans sa séance du 24 août 1822.

. . . . . Quæque ipse miserrima vidi (1),
Et quorum pars magna fui. (Virg., *Æneid.*).

« Par la faux du trépas si longtemps ravagée,

(1) Cette citation ne m'est point applicable ; j'ai donné à mon poëme la forme d'un récit : c'est un jeune Barcelonais qui raconte les malheurs de la

En un vaste désert te verras-tu changée,
O ma patrie ! ô toi, glorieuse cité,
Toi, dont la nuit des temps couvre l'antiquité?
O fille d'Amilcar, noble sœur de Carthage,
L'abandon et la mort, est-ce là ton partage,
Et, voyant de nos jours éteindre le flambeau,
De tes fils moissonnés seras-tu le tombeau ? »
Enfant de Barcelone, ainsi ma voix naguères,
Osait l'interroger sur ses propres misères.
De la contagion son peuple infortuné
Respirait dans les airs le souffle empoisonné.
Ma mère, tendre objet de mes tristes alarmes,
Achevait d'épuiser la source de mes larmes ;
Je m'écriais : « O ciel ! avant que de périr,
Dans tout ce que j'aimais me faudra-t-il mourir,
Et, deux fois orphelin, veux-tu, dans ta colère,
Que je pleure à la fois ma patrie et ma mère ? »

Du germe destructeur les malheureux atteints,
Dans leurs traits pâlissants, dans leurs regards
[éteints,
Révélaient à nos yeux cette fièvre perfide
Qui doit son nom fatal à la teinte livide
Dont les fronts expirants par ses feux sont couverts.
Ce monstre dans son vol parcourut l'univers.
Il naquit sous les feux de l'astre du Bengale ;
Mais ravageant les bords de l'Inde occidentale,
D'un souffle il dépeupla le monde américain.
Maintenant échappé du golfe mexicain,
Ce fléau voyageur infecte l'Ibérie
Et du rang des cités efface ma patrie.

Les flots abandonnés gémissent dans le port,
Et semblent du commerce y déplorer la mort.
Un lugubre étendard flotte sur nos murailles :
Dans la main des soldats le glaive des batailles
Luit, pour un autre usage, au pied de nos rem-
[parts.
Leur troupe en cercle armé, s'étend de toutes parts.
Le Llobregat, par eux, a vu, sur son rivage,
De la contagion expirer le ravage ;
Et ce cordon guerrier, de nos malheurs témoin,
Semble dire à la mort : « Tu n'iras pas plus loin ! »

Tranquille, au pied d'un mont que la mer envi-
[ronne,
Dans un riant vallon repose Barcelone.
L'Eurus est inconnu de ces bords parfumés ;
Et ses toits aplanis en jardins transformés,
De leurs fruits dans les airs balançant la couronne,
Embellissaient son front des trésors de Pomone.
La nature jamais, sous un ciel plus heureux,
Ne regarda nos champs d'un œil plus amoureux.
Les citronniers en fleurs, sous leur ombre odo-
[rante
Protégent des ruisseaux la course murmurante :
Le grenadier vermeil suspend son doux trésor,
Et l'oranger en voûte étale ses fruits d'or...

Catalogne, et l'épigraphe est appropriée au plan de l'ouvrage. (*Note de l'auteur.*)

Mais dans l'air embaumé c'est la mort qu'on respire :
La mort sous des parfums !... Telle, avec un sourire,
Circé de ses amants enivrait la raison,
Et couronnait de fleurs la coupe du poison.
Ce peuple, hélas ! n'est plus qu'un reste de lui-même ;
Ces spectres animés, à l'œil creux, au front blême;
Craignent de l'amitié le doux épanchement,
Recherchant par terreur un triste isolement,
Et de leurs frères morts foulant aux pieds la cendre,
Habitent le cercueil, même avant d'y descendre.
Atteints d'un feu secret dans l'humide chemin,
Quelquefois pour l'éteindre ils se couchent en vain,
Leur corps, loin d'y puiser la fraîcheur salutaire,
De ses propres ardeurs va dessécher la terre.

Soudain des cris de joie, élancés jusqu'aux cieux,
Interrompent les pleurs qui coulaient de nos yeux,
De toutes parts bientôt j'entends bénir la France.
Cinq mortels, dont la vue est pour nous l'espérance,
Approchent, et bravant le danger du trépas,
Fendent les flots du peuple assemblé sur leurs pas.
Ces étrangers, fuyant le ciel qui les vit naître,
Leurs amis, leurs parents, une mère peut-être,
Ont des fils de Pélage embrassé le malheur,
Et volé vers ces murs qu'habite la douleur.
Des nouveaux Curtius la troupe magnanime
Descend, pour nous sauver, dans le fond d'un abîme.
Par des nœuds éternels au malheur enchaînés,
Leurs vrais concitoyens sont les infortunés ;
Et ces bords, où la peste exerce sa furie,
A leurs cœurs généreux sont une autre patrie.
Plus loin le front voilé, deux filles du Seigneur,
Qui de suivre leurs pas ont envié l'honneur,
Marchaient, la croix en main, et la foule attirée
De pleurs mouillait leur voile et leur bure sacrée.
De la religion le céleste pouvoir
A changé l'héroïsme en un pieux devoir.
La gloire et son éclat ne les ont point touchées,
Fuyant le bruit du monde, et sous le lin cachées,
Leur espoir ici-bas est d'essuyer des pleurs,
Et leur gloire se borne à calmer les douleurs.
Du haut des cieux Camille à leur vertu préside ;
Du séjour de lumière où le martyr réside
Il enflamme leur zèle, et son nom révéré
Par leur vertu sublime est encore illustré.

Les sauveurs, que le ciel envoie à l'Ibérie,
Ont ranimé l'espoir dans mon âme attendrie.
L'image de ma mère occupe mon esprit,
Et son salut, pour moi, sur leurs fronts semble écrit.
Au plus jeune héros ma prière s'adresse,
Je l'aborde, il m'écoute, à mes pleurs s'intéresse,
Me suit et vient s'asseoir au chevet maternel.
Pour un fils éperdu quel moment solennel,

Où, muet et tremblant, des lèvres d'Esculape,
Il attend, l'œil en pleurs, que la sentence échappe.
Son arrêt consolant dissipa mon effroi.
O ma mère !... Il semblait qu'assis auprès de toi,
De la mort repoussant les atteintes cruelles,
Un ange protecteur te couvrît de ses ailes.
« De l'amour filial que le tableau m'est doux,
Dit le jeune étranger, je me retrouve en vous ;
J'adore aussi ma mère, et ma plus chère envie
Serait d'orner de fleurs le reste de sa vie.
Trop heureux si le ciel assignait mon tombeau
Sous le toit où sa main balança mon berceau ! »
Une larme à ces mots roule sur son visage,
Par son cœur dérobée à son mâle courage.
Il part et rejoignant ses amis généreux,
Au-devant du trépas il s'élance avec eux.

Par leur art toutefois la peste combattue
Voit sous leurs premiers coups sa fureur abattue,
Mais, relevant sa tête en un dernier combat,
Sous leur pied courageux le monstre se débat,
En tourments prolongés que sa rage est féconde !
Les malheureux, flétris de son haleine immonde,
Chancèlent aussitôt sur leurs genoux tremblants ;
Leur haleine d'abord s'échauffe et bat leurs flancs,
Leur faible voix n'est plus qu'une plainte mourante.
Tourmentés par l'ardeur d'une soif dévorante,
Les fleuves que ses feux tenteraient d'épuiser,
De leurs flots réunis ne sauraient l'apaiser.
Bientôt leur front rougit sous des tumeurs brûlantes,
Et leurs yeux, obscurcis par des larmes sanglantes,
Perdent, avant la mort, les clartés du soleil.
La nuit qui leur versait le calme et le sommeil,
De leur délire ardent n'éteignant point la flamme,
N'entre plus dans leurs yeux, n'entre plus dans leur âme,
Et, voisins du cercueil, leur mal semble s'aigrir
Pour leur faire acheter le bonheur de mourir.

Ils expirent enfin sur leur terre natale ;
Sans cesse un vaste char, dans sa course fatale,
Ouvre à leurs corps glacés un mobile tombeau.
Un prêtre l'accompagne, aux lueurs d'un flambeau :
Jamais il n'interrompt le cantique suprême...
A moins que dans sa marche il n'expire lui-même.

Près de ma mère alors je veillais assidu.
Depuis quatre soleils vainement attendu,
Notre jeune sauveur alarmait ma tendresse,
Et ce lit de douleur, témoin de sa promesse,
Réclamant de nouveau son secourable appui,
Accusait son absence et se plaignait de lui.
« Il faut qu'un nœud puissant loin de nous le retienne,
Pour oublier ma mère il aimait trop la sienne,
Disais-je, il reviendra, je cours l'en supplier. »
J'interroge sa trace ; à l'ombre d'un laurier,
A mes yeux se présente un marbre funéraire.
Je m'approche, et je lis sur l'urne cinéraire
Que la foule, à genoux, de ses pleurs arrosait,
Je lis son nom, le nom du généreux Mazet !...

« Ainsi, dans le cercueil nous l'avons fait descen-
[dre,
Mais nos malheurs du moins illustreront sa cendre.
Couvert de leur mémoire, il bravera l'oubli,
Et dans leur renommée il dort enseveli.
Et toi, de la victime ô mère désolée,
Même, loin de tes pleurs, sa cendre est exilée !
Mais, va, son nom te reste à défaut d'un cercueil,
Sa patrie affligée honorera ton deuil,
Et, mêlant ses regrets à ta douleur amère,
Montrera que la France était aussi sa mère. »

En achevant ces mots, j'entre au pieux séjour
Où, cherchant à rouvrir l'œil des mourants au jour,
Les amis du héros que Barcelone pleure,
Visitaient de nos maux la publique demeure.
Dans ces lits de misère, alignés sur deux rangs,
Un peuple composé de fantômes souffrants,
Réclame les arrêts de leurs lèvres savantes.
Debout et soutenant ces ruines vivantes,
L'immortel Parisot, respecté comme un roi,
Aux douleurs qu'il suspend semble dicter sa loi.

Audouard, au péril insultant par l'audace,
De leur toucher brûlant affronte la menace.

Dans sa marche, plus loin, le généreux François
Verse aux infortunés le baume de sa voix,
De leur effroi mortel sait bannir la souffrance,
Et devant le tombeau fait asseoir l'espérance.

Ministres assidus de leurs arrêts sacrés,
Ces épouses du Christ, ces anges révérés
Qui cachent la vertu dans l'ombre d'un hospice,
Au malade portaient le breuvage propice ;
Et ces filles du ciel qu'attristaient ses douleurs,
Dans le calice amer répandaient quelques pleurs.

Mais quel savant, armé du scalpel intrépide,
D'un mortel qui n'est plus ouvre le sein fétide ?
C'est toi, docte Bally ! le trépas étonné
Dévoile son ravage à ton œil obstiné.
Penché vers un cadavre, avec des yeux avides,
Tu sembles consulter ses entrailles livides,
Et chercher dans ces flancs, qu'interroge l'acier,
Le secret de combattre un fléau meurtrier.

Dans la fleur de ses jours, un enfant d'Hippocrate,
Embrassant un péril dont la grandeur le flatte,
Seconde, sans effroi, tes travaux dangereux.
Emule et successeur d'un savant malheureux,
Il aspirait à suivre une si noble trace ;
Et Mazet, dans vos rangs, lui léguait une place.
Barcelone l'admire, et le peuple attendri
Mêle à vos noms sacrés le nom de Jouarry.
Ainsi le dévouement renaît de sa ruine :
Ce fécond héroïsme est la tige divine
Dont, en France, jamais la séve ne tarit.
Et quand un rameau tombe, un autre y refleurit.

Les savants, dont ma bouche implore l'assis-
[tance,
A mes larmes bientôt cèdent sans résistance ;
Du salut de ma mère ils acceptent le soin :

Aussi le roi du jour, de leurs bienfaits témoin,
Pour jamais éteindra les rayons de sa gloire,
Plutôt que ces bienfaits meurent dans ma mémoire!
Ils ont dans mon bonheur gravé leur souvenir :
Plus que ma mère encor j'aurais à les bénir :
Elle leur doit le jour : moi je leur dois ma mère.

Mais leurs pas qui foulaient notre rive étrangère,
Abandonnant ces bords de leur trace orgueilleux,
Désormais vont sortir d'un chemin périlleux.
Bientôt ils salueront les blanches Pyrénées...
Quoi ! du danger, enfin, leurs âmes étonnées
Reculant aujourd'hui dans leur sublime effort,
N'oseraient demeurer entre nous et la mort !
Non : du cercueil, par eux, Barcelone se lève :
Barcelone est sauvée, et leur tâche s'achève.
Ils la quittent alors qu'on cesse d'y souffrir,
Et qu'on peut l'habiter sans craindre d'y mourir.
Les foudres de nos murs, faisant tonner leur gloire,
Sur l'ennemi commun proclament la victoire ;
De feuilles et de fleurs les chemins sont couverts ;
L'airain religieux s'éveille dans les airs ;
Et dans nos temples saints, décorés de guirlandes,
Dieu reçoit notre encens, nos vœux et nos offrandes.
Un peuple, pâle encore et d'un pied incertain,
Semble, après un naufrage, aux clartés du matin,
Bénir, au port, ce Dieu, qui chasse la tempête ;
Et, le front couronné, dans leurs habits de fête,
Des vierges, célébrant ces anges protecteurs,
Rendent un pur hommage à nos libérateurs !

Edouar LLETZ.

LE DIACRE,

ou

LA GRÈCE CHRÉTIENNE.

Entre le mont Evan et le cap de Ténare,
La mer baigne les murs de la triste Coron,
Coron, nom malheureux, nom moderne et barbare,
Et qui de Colonis détrôna le beau nom.
Les Grecs ont tout perdu : la langue de Platon,
La palme des combats, les arts et leurs merveilles,
Tout, jusqu'aux noms divins qui charmaient nos
[oreilles.

Ces murs battus des eaux, à demi renversés
Par le choc des boulets que Venise a lancés,
C'est Coron. Le Croissant en dépeupla l'enceinte ;
Le Turc y règne en paix au milieu des tombeaux.
Voyez-vous ces turbans errer sur les créneaux ?
Du profane étendard qui chassa la croix sainte,
Voyez-vous sur ces tours flotter les crins mou-
[vants ?
Entendez-vous de loin la voix de l'infidèle,
Qui se mêle au bruit sourd de la mer et des vents !
Il veille, et le mousquet dans ses mains étincelle.

Qu'entends-je ? c'est le bruit de deux rames pa-
[reilles,
Ensemble s'élevant, tombant d'un même effort,
Qui de leur chute égale ont frappé mes oreilles.
Assis dans un esquif, l'œil tourné vers le bord,

Un jeune homme, un chrétien, glisse sur l'onde amère.
Il remplit dans le temple un humble ministère :
Ses soins parent l'autel ; debout sur les degrés,
Il fait fumer l'encens, répond aux mots sacrés,
Et présente le vin durant le saint mystère.

Les rames de sa main s'échappent à la fois ;
Un luth qui les remplace a frémi sous ses doigts.
Il chante... Ainsi chantaient David et les prophètes ;
Ainsi, troublant le cœur des pâles matelots,
Un cri sinistre et doux retentit sur les flots,
Quand l'alcyon gémit au milieu des tempêtes.

« Beaux lieux où je n'ose m'asseoir,
Pour vous chanter dans ma nacelle,
Au bruit des vagues, chaque soir,
J'accorde ma lyre fidèle,
Et je pleure sur nos revers,
Comme les Hébreux dans les fers,
Quand Sion descendit du trône,
Pleuraient au pied des saules verts,
Près des fleuves de Babylone.

« Mais dans les fers, Seigneur, ils pouvaient t'adorer,
Du tombeau de leur père ils parlaient sans alarmes ;
Souffrant ensemble, ensemble ils pouvaient espérer ;
Il leur était permis de confondre leurs larmes,
Et je m'exile pour pleurer !

« Le ministre de ta colère
Prive la veuve et l'orphelin
Du dernier vêtement de lin
Qui sert de voile à leur misère.
De leurs mains il reprend encor,
Comme un vol fait à son trésor,
Un épi glané dans nos plaines,
Et nous ne buvons qu'à prix d'or
L'eau qui coule de nos fontaines.

« De l'or ! ils l'ont ravi sur nos autels en deuil,
Ils ont brisé des morts la pierre sépulcrale,
Et de la jeune épouse écrasant le linceul,
Arraché de son doigt la bague nuptiale
Qu'elle emporta dans le cercueil.

« O nature ! ta voix si chère
S'éteint dans l'horreur du danger ;
Sans accourir pour le venger
Le frère voit frapper son frère ;
Aux tyrans qu'il n'attendait pas
Le vieillard livre le repas
Qu'il a dressé pour sa famille,
Et la mère, au bruit de leurs pas,
Maudit la beauté de sa fille.

« Le lévite est en proie à leur férocité,
Ils flétrissent la fleur de son adolescence,
Ou, si d'un saint courroux son cœur s'est révolté,
Chaste victime, il tombe avec son innocence

Sous le bâton ensanglanté.

« Les rois, quand il faut nous défendre,
Sont avares de leurs soldats.
Ils se disputent des états,
Des peuples, des cités en cendre ;
Et tandis que sous les couteaux,
Le sang chrétien, à longs ruisseaux,
Inonde la terre où nous sommes,
Comme on partage des troupeaux,
Les rois se partagent des hommes.

« Un récit qui s'efface, ou quelques vains discours
A des indifférents parlent de nos misères,
Amusent de nos pleurs l'oisiveté des cours :
Et nous sommes chrétiens et nous avons des frères,
Et nous expirons sans secours !

« L'oiseau des champs trouve un asile
Dans le nid qui fut son berceau,
Le chevreuil sous un arbrisseau,
Dans un sillon le lièvre agile.
Effrayé par un léger bruit,
Le ver qui serpente et s'enfuit,
Sous l'herbe ou la feuille qui tombe
Echappe au pied qui le poursuit :
Notre asile à nous : c'est la tombe !

« Heureux qui meurt chrétien ! grand Dieu, leur cruauté
Veut convertir les cœurs par le glaive et les flammes
Dans le temple où tes saints prêchaient la vérité,
Où de leurs bouches d'or descendaient dans nos âmes
L'espérance et la charité.

« Sur ce rivage, où des idoles
S'éleva l'autel réprouvé,
Ton culte pur s'est élevé
Des semences de leurs paroles.
Mais cet arbre, enfant des déserts,
Qui doit ombrager l'univers,
Fleurit pour nous sur des ruines,
Ne produit que des fruits amers,
Et meurt tranché dans ses racines,

« O Dieu, la Grèce libre en ses jours glorieux
N'adorait pas encor ta parole éternelle ;
Chrétienne, elle est aux fers, elle invoque les cieux,
Dieu vivant, seul vrai Dieu, feras-tu moins pour elle
Que Jupiter et ses faux dieux? »

Il chantait, il pleurait, quand d'une tour voisine
Un musulman se lève, il court, il est armé.
Le turban du soldat sur son mousquet s'incline,
L'étincelle jaillit, le salpêtre a fumé ;
L'air siffle, un cri s'entend... l'hymne pieux expire,
Ce cri, qui l'a poussé? vient-il de ton esquif?
Est-ce toi qui gémis, lévite? est-ce ta lyre
Qui roule de tes mains avec ce bruit plaintif?
Mais de la nuit déjà tombait le voile sombre :

La barque, se perdant sous un épais brouillard,
Et sans rame et sans guide, errait comme au hasard,
Elle resta muette et disparut dans l'ombre.

La nuit fut orageuse. Aux premiers feux du jour
Du golfe avec terreur mesurant l'étendue,
Un vieillard attendait seul, au pied de la tour.
Sous des flocons d'écume un luth frappe sa vue,
Un luth qu'un plomb mortel semble avoir traversé,
Qui n'a plus qu'une corde à demi détendue,
Humide et rouge encor d'un sang presque effacé.
Il court vers ce débris, il se baisse, il le touche...
D'un frisson douloureux soudain son corps frémit,
Sur les tours de Coron il jette un œil farouche,
Veut crier... la menace expire dans sa bouche,
Il tremble à leur aspect, se détourne et gémit.

Mais du poids qui l'oppresse enfin son cœur se lasse,
Il fuit les yeux cruels qui gênent ses douleurs,
Et, regardant les cieux seuls témoins de ses pleurs,
Le long des flots bruyants il murmure à voix basse:
Je t'attendais hier, je t'attendis longtemps,
Tu ne reviendras plus, et c'est toi qui m'attends!

Casimir DELAVIGNE.

DIALOGUE

D'ATHALIE ET DE JOAS,

En présence d'Abner, officier des rois de Juda, et de Josabet, épouse du grand prêtre Joad.

(La scène se passe dans l'enceinte de l'ancien temple de Jérusalem, et Athalie est encore sous l'influence de la profonde impression d'un songe où le jeune Joas lui avait apparu, comme une menace pour sa couronne et pour sa vie.)

JOSABET, *aux lévites.*

O vous, sur ces enfants si chers, si précieux,
Ministres du Seigneur, ayez toujours les yeux.

ABNER, *à Josabet.*

Princesse, assurez-vous, je les prends sous ma garde.

ATHALIE.

O ciel! plus j'examine, et plus je le regarde...
C'est lui! D'horreur encor tous mes sens sont saisis.
(*Montrant Joas.*)
Epouse de Joad, est-ce là votre fils?

JOSABET.

Qui? lui, madame?

ATHALIE.

Lui.

JOSABET.

Je ne suis point sa mère.
(*Montrant Zacharie.*)
Voilà mon fils.

ATHALIE, *à Joas.*

Et vous, quel est donc votre père?
Jeune enfant, répondez.

JOSABET.

Le ciel jusqu'aujourd'hui...

ATHALIE, *à Josabet.*

Pourquoi vous pressez-vous de répondre pour lui?
C'est à lui de parler.

JOSABET.

Dans un âge si tendre,
Quel éclaircissement en pouvez-vous attendre?

ATHALIE.

Cet âge est innocent : son ingénuité
N'altère point encor la simple vérité.
Laissez-le s'expliquer sur tout ce qui le touche.

JOSABET, *à part.*

Daigne mettre, grand Dieu, ta sagesse en sa bouche!

ATHALIE.

Comment vous nommez-vous?

JOAS.

J'ai nom Eliacin.

ATHALIE.

Votre père?

JOAS.

Je suis, dit-on, un orphelin
Entre les bras de Dieu jeté dès ma naissance,
Et qui de mes parents n'eus jamais connaissance.

ATHALIE.

Vous êtes sans parents?

JOAS.

Ils m'ont abandonné.

ATHALIE.

Comment, et depuis quand?

JOAS.

Depuis que je suis né.

ATHALIE.

Ne sait-on pas du moins quel pays est le vôtre

JOAS

Ce temple est mon pays; je n'en connais point d'autre.

ATHALIE.

Où dit-on que le sort vous a fait rencontrer?

JOAS.

Parmi des loups cruels prêts à me dévorer.

ATHALIE.

Qui vous mit dans ce temple?

JOAS.

Une femme inconnue,
Qui ne dit point son nom, et qu'on n'a point revue.

ATHALIE.

Mais de vos premiers ans quelles mains ont pris soin?

JOAS.

Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin?
Aux petits des oiseaux il donne leur pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.
Tous les jours je l'invoque, et, d'un soin paternel,
Il me nourrit des dons offerts sur son autel.

ATHALIE, *à part.*

Quel prodige nouveau me trouble et m'embarrasse?
La douceur de sa voix, son enfance, sa grâce
Font insensiblement à mon inimitié
Succéder... Je serais sensible à la pitié!

ABNER.

Madame, voilà donc cet ennemi terrible ?
De vos songes menteurs l'imposture est visible :
A moins que la pitié, qui semble vous troubler,
Ne soit ce coup fatal qui vous faisait trembler.

ATHALIE. *à Joas et à Josabet.*

Vous sortez ?

JOSABET.

Vous avez entendu sa fortune,
Sa présence à la fin pourrait être importune.

ATHALIE.

Non, revenez. Quel est tous les jours votre emploi ?

JOAS.

J'adore le Seigneur, on m'explique sa loi,
Dans son livre divin on m'apprend à la lire,
Et déjà de ma main je commence à l'écrire.

ATHALIE.

Que vous dit cette loi ?

JOAS.

Que Dieu veut être aimé ;
Qu'il venge tôt ou tard son saint nom blasphémé,
Qu'il est le défenseur de l'orphelin timide,
Qu'il résiste au superbe, et punit l'homicide.

ATHALIE.

J'entends. Mais tout ce peuple enfermé dans ce lieu,
A quoi s'occupe-t-il ?

JOAS.

Il loue et bénit Dieu.

ATHALIE.

Dieu veut-il qu'à toute heure on prie, on le con-
[temple.

JOAS.

Tout profane exercice est banni de son temple.

ATHALIE.

Quels sont donc vos plaisirs ?

JOAS.

Quelquefois à l'autel
Je présente au grand prêtre ou l'encens ou le sel,
J'entends chanter de Dieu les grandeurs infinies,
Je vois l'ordre pompeux de ses cérémonies.

ATHALIE.

Hé quoi ! vous n'avez point de passe-temps plus
[doux ?
Je plains le triste sort d'un enfant tel que vous.
Venez dans mon palais, vous y verrez ma gloire.

JOAS.

Moi ! des bienfaits de Dieu je perdrais la mémoire !

ATHALIE.

Non, je ne vous veux pas contraindre à l'oublier.

JOAS.

Vous ne le priez point.

ATHALIE.

Vous pourrez le prier.

JOAS.

Je verrais cependant en invoquer un autre.

ATHALIE.

J'ai mon Dieu que je sers, vous servirez le vôtre,
Ce sont deux puissants dieux..

JOAS.

Il faut craindre le mien :
Lui seul est Dieu, Madame, et le vôtre n'est rien.

ATHALIE.

Les plaisirs près de moi vous chercheront en foule.

JOAS.

Le bonheur des méchants comme un torrent s'é-
[coule.

ATHALIE.

Ces méchants, qui sont-ils ?

JOSABET.

Eh, madame ! excusez
Un enfant...

ATHALIE, *à Josabet.*

J'aime à voir comme vous l'instruisez.
Enfin, Eliacin, vous avez su me plaire,
Vous n'êtes point sans doute un enfant ordinaire.
Vous voyez, je suis reine, et n'ai point d'héritier.
Laissez-là cet habit, quittez ce vil métier :
Je veux vous faire part de toutes mes richesses
Essayez dès ce jour l'effet de mes promesses,
A ma table, partout, à mes côtés assis,
Je prétends vous traiter comme mon propre fils.

JOAS.

Comme votre fils ?

ATHALIE.

Oui... Vous vous taisez ?

JOAS.

Quel père
Je quitterais ! et pour...

ATHALIE.

Eh bien ?

JOAS.

Pour quelle mère !

ATHALIE, *à Josabet.*

Sa mémoire est fidèle, et, dans tout ce qu'il dit,
De vous et de Joas je reconnais l'esprit.
Voilà comme, infectant cette simple jeunesse,
Vous employez tous deux le calme où je vous laisse.
Vous cultivez déjà leur haine et leur fureur.
Vous ne leur prononcez mon nom qu'avec horreur.

JOSABET.

Peut-on de nos malheurs leur dérober l'histoire ?
Tout l'univers les sait, vous-même en faites gloire.

ATHALIE.

Oui, ma juste fureur, et j'en fais vanité,
A vengé mes parents sur ma postérité.
J'aurai vu massacrer et mon père et mon frère,
Du haut de son palais précipiter ma mère,
Et dans un même jour égorger à la fois
(Quel spectacle d'horreur !) quatre-vingts fils de rois,
Et pourquoi ? pour venger je ne sais quels pro-
[phète.
Dont elle avait puni les fureurs indiscrètes,
Et moi, reine sans cœur, fille sans amitié,
Esclave d'une lâche et frivole pitié,
Je n'aurais pas du moins à cette aveugle rage
Rendu meurtre pour meurtre, outrage pour outrage
Et de votre David traité tous les neveux

Comme on traitait d'Achab les restes malheureux !
Où serais-je aujourd'hui, si, domptant ma faiblesse,
Je n'eusse d'une mère étouffé la tendresse,
Si de mon propre sang ma main versant des flots,
N'eût par ce coup hardi réprimé vos complots ?
Enfin, de votre Dieu l'implacable vengeance
Entre nos deux maisons rompit toute alliance :
David m'est en horreur, et les fils de ce roi,
Quoique nés de mon sang, sont étrangers pour moi.

JOSABET.

Tout vous a réussi : que Dieu voie et nous juge.

ATHALIE.

Ce Dieu, depuis longtemps votre unique refuge,
Que deviendra l'effet de ses prédictions ?
Qu'il vous donne ce roi promis aux nations,
Cet enfant de David, votre espoir, votre attente...
Mais nous nous reverrons. Adieu. Je sors contente.
J'ai voulu voir, j'ai vu.

ABNER, *à Josabet.*

Je vous l'avais promis,
Je vous rends le dépôt que vous m'avez commis.

Jean RACINE.

DIALOGUE

ENTRE LE GRAND PRÊTRE JOIADA ET LE JEUNE ROI DE JUDA, JOAS.

Joas, Josabet, Zacharie, Salomith, puis Joiada, Lévites.

(La scène suivante est une préparation au couronnement de Joas. Le grand prêtre Joiada lui révèle enfin qu'il est le fils d'Ochozias, et qu'on va le proclamer roi, et lui donne des avis pleins de sagesse sur les devoirs qu'impose la royauté.)

SALOMITH.

D'un pas majestueux, à côté de ma mère,
Le jeune Eliacin s'avance avec mon frère.
Dans ces voiles, mes sœurs, que portent-ils tous deux ?
Quel est ce glaive enfin qui marche devant eux ?

JOSABET, *à Zacharie.*

Mon fils, avec respect posez sur cette table
De notre sainte loi le livre redoutable.
Et vous aussi, posez, aimable Eliacin,
Cet auguste bandeau près du livre divin.
Lévite, il faut placer (Joad ainsi l'ordonne)
Le glaive de David auprès de sa couronne.

JOAS.

Princesse, quel est donc ce spectacle nouveau ?
Pourquoi ce livre saint, ce glaive, ce bandeau ?
Depuis que le Seigneur m'a reçu dans son temple,
D'un semblable appareil je n'ai point vu d'exemple.

JOSABET.

Tous vos doutes, mon fils, bientôt s'éclairciront.

JOAS.

Vous voulez essayer ce bandeau sur mon front ?
Ah ! princesse ! gardez d'en profaner la gloire !
Du roi qui l'a porté respectez la mémoire.
Un malheureux enfant aux ours abandonné...

JOSABET, *lui essayant le diadème.*

Laissez, mon fils : je fais ce qui m'est ordonné.

JOAS.

Mais j'entends les sanglots sortir de votre bouche !
Princesse, vous pleurez ! quelle pitié vous touche ?
Est-ce qu'en holocauste aujourd'hui présenté
Je dois, comme autrefois la fille de Jephté,
Du Seigneur par ma mort apaiser la colère ?
Hélas ! un fils n'a rien qui ne soit à son père.

JOSABET, *lui montrant le grand prêtre qui entre.*

Voici qui vous dira les volontés des cieux.
Ne craignez rien. Et nous, sortons tous de ces lieux.

JOAS, *courant dans les bras du grand prêtre.*

Mon père !

JOAD.

Eh bien, mon fils ?

JOAS.

Qu'est-ce donc qu'on prépare ?

JOAD.

Il est juste, mon fils, que je vous le déclare.
Il faut que vous soyez instruit, même avant tous,
Des grands desseins de Dieu sur son peuple et sur vous.
Armez-vous d'un courage et d'une foi nouvelle ;
Il est temps de montrer cette ardeur et ce zèle
Qu'au fond de votre cœur mes soins ont cultivés,
Et de payer à Dieu ce que vous lui devez.
Sentez-vous cette noble et généreuse envie ?

JOAS.

Je me sens prêt, s'il veut, de lui donner ma vie.

JOAD.

On vous a lu souvent l'histoire de nos rois :
Vous souvient-il, mon fils, quelles étroites lois
Doit s'imposer un roi digne du diadème ?

JOAS.

Un roi sage, ainsi Dieu l'a prononcé lui-même (1),
Sur la richesse et l'or ne met point son appui,
Craint le Seigneur son Dieu, sans cesse a devant lui
Ses préceptes, ses lois, ses jugements sévères,
Et d'injustes fardeaux n'accable point ses frères.

JOAD.

Mais sur l'un de ces rois s'il fallait vous régler,
A qui choisiriez-vous, mon fils, de ressembler.

JOAS.

David, pour le Seigneur plein d'un amour fidèle,
Me paraît des grands rois le plus parfait modèle.

JOAD.

Ainsi dans leurs excès vous n'imiteriez pas
L'infidèle Joram, l'impie Ochozias ?

JOAS.

O mon père !

JOAD.

Achevez, dites : que vous en semble ?

JOAS.

Puisse périr comme eux quiconque leur ressemble !
(*Joad se prosterne à ses pieds.*)
Mon père, en quel état vous vois-je devant moi ?

(1) *Deuteron.*, XVII.

JOAD.

Je vous rends le respect que je dois à mon roi.
De votre aïeul David, Joas, rendez-vous digne.

JOAS.

Joas! moi?

JOAD, *se relevant.*

Vous saurez par quelle grâce insigne,
D'une mère en fureur Dieu trompant le dessein,
Quand déjà son poignard était dans votre sein,
Vous choisit, vous sauva au milieu du carnage.
Vous n'êtes pas encore échappé de sa rage :
Avec la même ardeur qu'elle voulut jadis
Perdre en vous le dernier des enfants de son fils,
A vous faire périr sa cruauté s'attache,
Et vous poursuit encor sous le nom qui vous cache.
Mais sous vos étendards j'ai déjà su ranger
Un peuple obéissant, et prompt à vous venger.
Entrez, généreux chefs des familles sacrées,
Du ministère saint tour à tour honorées.
(*Entrent Azarias, Ismaël, et d'autres chefs de lévites.*)

JOAD.

Roi, voilà vos vengeurs contre vos ennemis.
Prêtres, voilà le roi que je vous ai promis.

AZARIAS.

Quoi! c'est Eliacin?

ISMAEL.

Quoi! cet enfant aimable...

JOAD.

Est des rois de Juda l'héritier véritable,
Dernier né des enfants du triste Ochozias,
Nourri, vous le savez, sous le nom de Joas.
De cette fleur si tendre et sitôt moissonnée
Tout Juda, comme vous, plaignant la destinée,
Avec ses frères morts le crut enveloppé.
Du perfide couteau comme eux il fut frappé :
Mais Dieu du coup mortel sut détourner l'atteinte,
Conserva dans son cœur la chaleur presque éteinte,
Permit que, des bourreaux trompant l'œil vigilant,
Josabet dans son sein l'emportât tout sanglant,
Et n'ayant de son vol que moi seul pour complice,
Dans le temple cachât l'enfant et la nourrice.

JOAS.

Hélas! de tant d'amour et de tant de bienfaits,
Mon père, quel moyen de m'acquitter jamais?

JOAD.

Gardez pour d'autres temps cette reconnaissance.
Voilà donc votre roi, votre unique espérance.
J'ai pris soin jusqu'ici de vous le conserver;
Ministres du Seigneur, c'est à vous d'achever.
Bientôt de Jézabel la fille meurtrière,
Instruite que Joas voit encor la lumière,
Dans l'horreur du tombeau viendra le replonger;
Déjà, sans le connaître, elle veut l'égorger.
Prêtres saints, c'est à vous de prévenir sa rage :
Il faut finir des Juifs le honteux esclavage,
Venger vos princes morts, relever votre loi,

(1) *Exod.*, XXXII.

Et faire aux deux tribus reconnaître leur roi.
L'entreprise, sans doute, est grande et périlleuse :
J'attaque sur son trône une reine orgueilleuse,
Qui voit sous ses drapeaux marcher un camp nombreux
De hardis étrangers, d'infidèles Hébreux :
Mais ma force est au Dieu dont l'intérêt me guide.
Songez qu'en cet enfant tout Israël réside.
Déjà ce Dieu vengeur commence à la troubler :
Déjà, trompant ses soins, j'ai su vous rassembler.
Elle nous croit ici sans armes, sans défense.
Couronnons, proclamons Joas en diligence :
De là, du nouveau prince intrépides soldats,
Marchons en invoquant l'arbitre des combats;
Et, réveillant la foi dans les cœurs endormie,
Jusque dans son palais cherchons notre ennemie.
Et quels cœurs si plongés dans un lâche sommeil,
Nous voyant avancer dans ce saint appareil,
Ne s'empresseront pas à suivre notre exemple?
Un roi, que Dieu lui-même a nourri dans son temple;
Le successeur d'Aaron, de ses prêtres suivi,
Conduisant au combat les enfants de Lévi;
Et, dans ces mêmes mains des peuples révérées,
Les armes au Seigneur par David consacrées!
Dieu sur ses ennemis répandra sa terreur.
Dans l'infidèle sang baignez-vous sans horreur;
Frappez et Tyriens et même Israélites.
Ne descendez-vous pas de ces fameux lévites
Qui, lorsqu'au dieu du Nil le volage Israël
Rendit dans le désert un culte criminel,
De leurs plus chers parents saintement homicides (1),
Consacrèrent leurs mains dans le sang des perfides,
Et par ce noble exploit vous acquirent l'honneur
D'être seuls employés aux autels du Seigneur?
Mais je vois que déjà vous brûlez de me suivre.
Jurez donc avant tout sur cet auguste livre,
A ce roi, que le ciel vous redonne aujourd'hui,
De vivre, de combattre et de mourir pour lui.

AZARIAS, *au bout de la table, ayant la main sur le livre saint.*

Oui, nous jurons ici pour nous, pour tous nos frères,
De rétablir Joas au trône de ses pères,
De ne poser le fer entre nos mains remis
Qu'après l'avoir vengé de tous ses ennemis.
Si quelque transgresseur enfreint cette promesse,
Qu'il éprouve, grand Dieu, ta fureur vengeresse;
Qu'avec lui ses enfants, de ton partage exclus,
Soient au rang de ces morts que tu ne connais plus!

JOAD.

Et vous, à cette loi, votre règle éternelle,
Roi, ne jurez-vous pas d'être toujours fidèle?

JOAS.

Pourrais-je à cette loi ne pas me conformer?

JOAD.

O mon fils! de ce nom j'ose encor vous nommer,
Souffrez cette tendresse, et pardonnez aux larmes
Que m'arrachent pour vous de trop justes alarmes.
Loin du trône nourri, de ce fatal honneur,
Hélas! vous ignorez le charme empoisonneur,
De l'absolu pouvoir vous ignorez l'ivresse,
Et des lâches flatteurs la voix enchanteresse.
Bientôt ils vous diront que les plus saintes lois,
Maîtresses du vil peuple, obéissent aux rois;
Qu'un roi n'a d'autre frein que sa volonté même;
Qu'il doit immoler tout à sa grandeur suprême;
Qu'aux larmes, au travail, le peuple est condamné,
Et d'un sceptre de fer veut être gouverné;
Que, s'il n'est opprimé, tôt ou tard il opprime.
Ainsi, de piége en piége, et d'abîme en abîme,
Corrompant de vos mœurs l'aimable pureté,
Ils vous feront enfin haïr la vérité,
Vous peindront la vertu sous une affreuse image.
Hélas! ils ont des rois égaré le plus sage (1).
Promettez sur ce livre, et devant ces témoins,
Que Dieu fera toujours le premier de vos soins;
Que, sévère aux méchants, et des bons le refuge,
Entre le pauvre et vous, vous prendrez Dieu pour [juge;
Vous souvenant, mon fils, que, caché sous ce lin,
Comme eux vous fûtes pauvre, et comme eux or- [phelin.

JOAS, *au milieu de la table, ayant la main sur le livre saint.*

Je promets d'observer ce que la loi m'ordonne.
Mon Dieu, punissez-moi si je vous abandonne!

Jean RACINE.

LE DIAMANT.

Un père avait trois fils; un jour il les appelle :
« J'ai fait de tous mes biens, dit-il, trois parts... [La mort
Peut venir... J'ai voulu tout régler avant elle,
Et chasser d'entre vous cet esprit de querelle
Qui divise les fils pour quelques pièces d'or.

« Mais il me reste encore un bijou de famille
Qu'on ne peut partager... C'est un beau diamant!
Si le ciel m'eût donné le bonheur d'une fille,
Il eût dans son écrin brillé splendidement.
« Dieu ne l'a point voulu : je ne suis point rebelle;
Que son nom soit béni!... mais ce trésor sera
A celui de vous trois qui nous apportera
L'action la plus belle
Dans un an, quand ce jour solennel reviendra. »

A l'époque marquée, au foyer du vieux père
Tous trois étaient assis;
Dans leurs yeux on lisait ce mot touchant : J'espère!
Ils commencèrent les récits.

Le premier dit : « Un riche étranger, en chemin,
Me remit un sac d'or sans reçu de ma main.
Il mourut. Je pouvais, faute d'aucune preuve,

(1) Salomon.

Garder tout. J'ai rendu le sac d'or à sa veuve. »
Le père répondit : « Faisant cela, tu fis
Une bonne action; mais ce n'était, mon fils,
Qu'un devoir rigoureux de rendre cette somme;
Garder le bien d'un autre est d'un malhonnête [homme. »

« Un jour, dit le second, que je passais devant
Un très-grand lac, je vis s'y noyer un enfant;
Je m'élançai, plus prompt que la foudre qui tombe
Et je le retirai sain et sauf de sa tombe. »

« Ton action, mon fils, est fort louable aussi, »
Dit le père, « c'est vrai; mais tu n'as fait ainsi
Que suivre la leçon du maître à ses apôtres :
Secourez-vous, en tous périls, les uns les autres. »

Le dernier dit : » Un soir, je vis mon ennemi
Au bord d'un précipice, et tout seul endormi.
Au moindre mouvement il roulait dans l'abîme;
Je le sauvai, dussé-je être après sa victime. »

« Mon cher fils, répondit le père, embrasse-moi,
Et donne-moi ta main, car la bague est à toi.
Servir nos ennemis est la vertu suprême,
C'est le bien pour le mal, c'est imiter Dieu même. »

Emile DESCHAMPS.

DIES IRÆ DIES ILLA.

(Traduction de la Prose du jour des Morts.)

Les feux vengeurs vont tout détruire;
Parmi la foudre et les éclairs
Le Seigneur vient, et je vois luire
Le dernier jour de l'univers.
Ses trompettes se font entendre,
Réveillent, raniment la cendre
Des morts devant lui rassemblés;
Et sa redoutable puissance
Exerce déjà sa vengeance
Par l'effroi dont ils sont troublés.

La mort et la nature cèdent
A la divine autorité :
Aux jours périssables succèdent
Les siècles de l'éternité.
Ce livre s'ouvre, où sont tracées
Nos actions et nos pensées
Aux regards de l'Etre infini.
Pour le salaire ou le supplice
Tout est pesé par la justice;
Rien de caché, rien d'impuni.

Ah! Seigneur, je me sens confondre;
Contre moi s'élèvent tes lois;
Coupable, que puis-je répondre
Où le juste même est sans voix?
Pardonne, Majesté suprême;
Tu te dois ma grâce à toi-même;
En vain le supplice m'est dû :
Sois mon juge moins que mon père;
Oppose encore à ta colère
Tout ton sang pour moi répandu.

Les étouffe en son âme aussitôt qu'ils sont nés!

Souverain Roi des rois, Providence éternelle,
Qu'en la mer de ce monde à toute heure j'appelle,
Mon Dieu, mon Rédempteur, mon aide et mon sup-
[port,
Puisqu'à tous mes besoins tes bontés toujours prêtes
M'ont déjà tant de fois retiré des tempêtes,
Achève ton ouvrage, et me conduis au port.

RACAN.

DIEU.

Cet astre universel, sans déclin, sans aurore,
C'est Dieu, c'est ce grand tout qui soi-même s'adore!
Il est ; tout est en lui : l'immensité, les temps,
De son être infini sont les purs éléments ;
L'espace est son séjour, l'éternité son âge;
Le jour est son regard, le monde est son image ;
Tout l'univers subsiste à l'ombre de sa main :
L'être à flots éternels découlant de son sein,
Comme un fleuve nourri par cette source immense,
S'en échappe, et revient finir où tout commence.
Sans bornes, comme lui, ses ouvrages parfaits
Bénissent en naissant la main qui les a faits!
Il peuple l'infini chaque fois qu'il respire.
Pour lui vouloir c'est faire ; exister c'est produire.
Tirant tout de soi seul, rapportant tout à soi,
Sa volonté suprême est sa suprême loi!
Mais cette volonté, sans ombre et sans faiblesse,
Est à la fois puissance, ordre, équité, sagesse ;
Sur tout ce qui peut être il l'exerce à son gré :
Le néant jusqu'à lui s'élève par degré.
Intelligence, amour, force, beauté, jeunesse,
Sans s'épuiser jamais il peut donner sans cesse,
Et, comblant le néant de ses dons précieux,
Des derniers rangs de l'être il peut tirer des dieux!
Mais ces dieux de sa main, ces fils de sa puissance,
Mesurent d'eux à lui l'éternelle distance ;
Tendant par leur nature à l'être qui les fit,
Il est leur fin à tous, et lui seul se suffit!

Voilà, voilà le Dieu que tout esprit adore,
Qu'Abraham a servi, que rêvait Pythagore,
Que Socrate annonçait, qu'entrevoyait Platon ;
Ce Dieu que l'univers révèle à la raison,
Que la justice attend, que l'infortune espère,
Et que le Christ, enfin, vint montrer à la terre!
Ce n'est plus là ce Dieu par l'homme fabriqué ;
Ce Dieu par l'imposture à l'erreur expliqué ;
Ce Dieu, défiguré par la main des faux prêtres,
Qu'adoraient en tremblant nos crédules ancêtres.
Il est seul, il est un, il est juste, il est bon :
La terre voit son œuvre, et le ciel sait son nom!

Heureux qui le connaît, plus heureux qui l'adore!
Qui, tandis que le monde ou l'outrage ou l'ignore,
Seul, aux rayons pieux des lampes de la nuit,
S'élève au sanctuaire où la foi l'introduit,
Et, consumé d'amour et de reconnaissance,
Brûle, comme l'encens, son âme en sa présence!
Mais pour monter à lui notre esprit abattu

Doit emprunter d'en-haut sa force et sa vertu.
Il faut voler au ciel sur des ailes de flamme :
Le désir et l'amour sont les ailes de l'âme.

LAMARTINE.

—

C'est lui qui du néant a tiré l'univers,
C'est lui qui sur la terre a répandu les mers,
Qui de l'air étendit les humides contrées,
Qui sema de brillants les voûtes azurées,
Qui fit naître la guerre entre les éléments,
Et qui régla des cieux les divers mouvements.
La terre à son pouvoir rend un muet hommage ;
Les rois sont ses sujets, le monde est son partage.
Si l'onde est agitée, il la peut affermir ;
S'il querelle les vents, ils n'osent plus frémir ;
S'il commande au soleil, il arrête sa course :
Il est maître de tout comme il en est la source.
Tout subsiste par lui, sans lui rien n'eût été,
Et lui seul des mortels est la félicité.

ROTROU.

DIEU ET L'ÉTERNITÉ.

Oui, d'une éternité la sombre profondeur
Pénètre mes esprits de trouble et de terreur...
Je doute... Et, dans mon âme incertaine, trem-
[blante,
Ce doute affreux répand l'horreur et l'épouvante.
C'est en vain que d'un Dieu, protecteur des mortels,
Mon œil ose chercher les regards paternels ;
Par les plus grands forfaits irritant sa clémence
Ses enfants sur leur tête appellent sa vengeance.
Les uns sur le destin rejetant leurs malheurs,
En verraient, mieux instruits, la source dans leurs
[cœurs ;
Et d'autres, aveuglés par leur propre science,
Pour tout approfondir tombent dans l'ignorance...

Sur ta nature, ô Dieu! tout n'est qu'obscurité,
Qu'un abîme sans fond comme l'éternité.
Et, malgré sa raison, atome imperceptible,
L'homme prétend sonder ce mystère terrible!
Jouet des passions dont il est agité,
L'amour du changement et de la volupté,
L'orgueil, de tous nos maux principe inépuisable,
De l'or et des grandeurs la soif insatiable,
Gouvernent en tyrans ce roi de l'univers,
D'autant plus malheureux qu'il se plaît dans ses fers.

Loin de moi, raisonneurs, dont la licence extrême
Ose en vains arguments s'attaquer à Dieu même,
Et qui, dans vos écrits affichant la candeur,
Voulez par l'athéisme arriver au bonheur!...
Séduit par vos leçons, j'entrai dans la carrière ;
Je devins, comme vous, aveugle volontaire ;
Et, marchant à grands pas sur un sol ténébreux,
Je tombai sans remords dans un abîme affreux.
Dans mon essor impie, enivré d'insolence,
Je méconnus d'un Dieu l'éternelle existence :
Mais, enfin révolté d'un système odieux,
La tardive raison vint dessiller mes yeux.

D'un Etre universel je reconnus l'empire,
Invisible moteur de tout ce qui respire,
Qui, toujours agissant, a toujours existé,
Et qui suffit lui-même à sa félicité.
Jadis il enfanta les cieux, la terre et l'onde :
Maintenant il gouverne et conserve le monde ;
Et ce monde, soumis à d'immuables lois,
Pour nommer son auteur semble élever la voix.
. . . . . .

A voir du firmament l'ensemble harmonieux
La structure superbe et le cours glorieux,
Quel mortel insensé peut consacrer ses veilles
A combattre, à nier l'Auteur de ces merveilles!...
Au tableau varié qui frappe son regard,
Quel mortel peut, sans honte, invoquer le hasard?...
. . . . . .

Ah! je le crois, grand Dieu! ton bras, en nous créant,
Ne nous a pas formés pour nous rendre au néant...
Au sein de son auteur, la vertu gémissante
Du crime ira braver la fureur impuissante ;
Et, quittant le séjour de sa captivité,
Elle prendra son vol vers la Divinité.
Qu'à ses derniers instants l'homme se considère
Comme un enfant chéri qui retourne à son père!
Cette idée adoucit la rigueur de son sort,
Et chasse les terreurs qui précèdent la mort.

O vous dont la doctrine, au genre humain funeste,
Prive l'infortuné du seul bien qui lui reste ;
Pendant que vous prêchez la foi, la probité,
L'amour de la patrie et de l'humanité ;
De vos pompeux discours bizarre inconséquence,
Vous enlevez à Dieu son nom et sa puissance,
Et, brisant les liens de la société,
Vous trompez les mortels avec impunité...

Pour moi, reconnaissant ma profonde ignorance,
J'adore un Dieu suprême, et l'adore en silence ;
Et mon âme n'a point le désir criminel
De vouloir sur son trône, abjurer l'Eternel.

TÉZENAS DE MONTBRISON.

DIEU ET LE PÉCHEUR.

DIEU.

Reviens, pécheur, à ton Dieu qui t'appelle :
Viens au plus tôt te ranger sous sa loi :
Tu n'as été déjà que trop rebelle,
Reviens à lui, puisqu'il revient à toi.

LE PÉCHEUR.

Voici, Seigneur, cette brebis errante
Que vous daignez chercher depuis longtemps :
Touché, confus d'une si longue attente,
Sans plus tarder je reviens, je me rends.

DIEU.

Pour t'attirer ma voix se fait entendre ;
Sans me lasser, partout je te poursuis :
D'un Dieu pour toi, du père le plus tendre,
J'ai les bontés, ingrat, et tu me fuis!

LE PÉCHEUR.

Errant, perdu, je cherchais un asile,
Je m'efforçais de vivre sans effroi :
Hélas! Seigneur, pouvais-je être tranquille
Si loin de vous, et vous si loin de moi?

DIEU.

Attraits, remords, frayeur, secret langage,
Qu'ai-je oublié dans mon amour constant?
Ai-je pour toi pu faire davantage?
Ai-je pour toi dû même en faire autant?

LE PÉCHEUR.

Je me repens de ma faute passée :
Contre le ciel, contre vous j'ai péché ;
Mais oubliez ma conduite insensée,
Et ne voyez en moi qu'un cœur touché.

DIEU.

Si je suis bon, faut-il que tu m'offenses?
Ton méchant cœur s'en prévaut chaque jour :
Plus de rigueur vaincrait tes résistances ;
Tu m'aimerais si j'avais moins d'amour!

LE PÉCHEUR.

Que je redoute un Dieu, juge sévère!
J'ai prodigué des biens qui sont sans prix :
Comment oser vous appeler mon père?
Comment oser me dire votre fils?

DIEU.

Marche au grand jour que t'offre ma lumière,
A sa faveur tu peux faire le bien ;
La nuit bientôt finira ta carrière,
Funeste nuit, où l'on ne peut plus rien!

LE PÉCHEUR.

Dieu de bonté, principe de tout être,
Unique objet digne de nous charmer ;
Que j'ai longtemps vécu sans vous connaître!
Que j'ai longtemps vécu sans vous aimer!

DIEU.

Ta courte vie est un songe qui passe,
Et de la mort le jour est incertain :
Si j'ai promis de te donner ta grâce,
T'ai-je jamais promis le lendemain?

LE PÉCHEUR.

Votre bonté surpasse ma malice,
Pardonnez-moi ce long égarement ;
Je le déteste : il fait tout mon supplice,
Et pour vous seul je pleure amèrement.

DIEU.

Le ciel doit-il te combler de délices
Dans le moment qui suivra ton trépas,
Ou bien l'enfer t'accabler de supplices?
C'est l'un des deux et tu n'y penses pas!

LE PÉCHEUR.

Je ne vois rien que mon cœur ne défie,
Malheurs, tourments, ou plaisirs les plus doux :
Non, fallût-il cent fois perdre la vie,
Rien ne pourra me séparer de vous!

(ANONYME)

DIEU

DANS LES MERVEILLES DE LA NATURE.

Toute créature,
O mon Dieu ! murmure
Votre nom béni.
Tout s'unit à l'âme
Qui chante et proclame
Le Maître infini.

Les vents, les tempêtes,
Passant sur nos têtes
En sillons de feu ;
La foudre qui gronde
Et la mer profonde
Nous parlent de Dieu.

La feuille tremblante,
La fleur odorante
Et le vert gazon,
Le torrent qui roule,
Le ruisseau qui coule,
Redisent son nom.

Les blanches étoiles
Qui percent les voiles
De la sombre nuit,
Ne sont que l'emblème
Du Soleil suprême
Qui dans le ciel luit.

La nature entière,
Les cieux et la terre
Sont un clair miroir
Où Dieu se révèle,
Où l'âme fidèle
Peut toujours le voir !

(Anonyme.)

DIEU

RECONNU DANS SES OEUVRES.

Le voilà donc ce Dieu qui règne sur mon cœur...
O puissance divine ! ô sagesse ! ô grandeur !
Il met en harmonie un globe de lumière
Avec l'œil d'un ciron perdu dans la poussière,
Et dans l'espace étroit dont se forment nos yeux,
Renferme les tableaux de la terre et des cieux,
Sait peindre les forêts, les coteaux, les bocages,
Et jusque dans notre âme en porter les images.
Ah ! si cet univers est sans un Créateur,
Il est donc des bienfaits, et point de bienfaiteur.
Je vois l'infortuné, gémissant sur la terre ;
Le ciel n'écoute plus le cri de sa misère :
Je vois le monde entier sans sagesse et sans loi,
L'homme sans espérance et l'univers sans roi.
Descendez à ma voix de la voûte éthérée,
Sages, dont la mémoire est encor révérée,
Vous qui, pour l'honorer d'un culte solennel,

(1) On n'a jamais trouvé aucune nation, même dans le nouveau monde, qui n'eût un culte établi en l'honneur de quelque divinité ; et ce consentement de toutes les nations doit être regardé, suivant Cicéron, comme la loi de la nature : *Omni in re consensio omnium gentium lex naturæ putanda est.* (Note de l'auteur.)

Incliniez votre front en nommant l'Eternel,
Et dont l'âme, aujourd'hui dans le séjour des anges,
En présence de Dieu, célèbre ses louanges.
Bossuet, Fénelon, descendez à ma voix !
Venez de nos Titans contempler les exploits
Venez voir les succès de leur doctrine imp
Ils ont commis le crime, et l'univers l'expie

Aimé-Martin

DIEU,

RECONNU ADORÉ, PROCLAMÉ PAR L'INTELLIGENCE HUMAINE.

Oui, je trouve partout des respects unanimes,
Des temples, des autels, des prêtres, des victimes (1) :
Le ciel reçut toujours nos vœux et notre encens.
Nous pouvons, je l'avoue, esclaves de nos sens,
De la Divinité défigurer l'image.
A des dieux mugissants l'Egypte rend hommage ;
Mais dans ce bœuf impur qu'elle daigne honorer,
C'est un Dieu cependant qu'elle croit adorer.
L'esprit humain s'égare ; et, follement crédules,
Les peuples se sont fait des maîtres ridicules.
Ces maîtres toutefois par l'erreur encensés,
Jamais impunément ne furent offensés :
On détesta Mézence ainsi que Salmonée,
Et l'horreur suit encor le nom de Capanée.
Un impie en tout temps fut un monstre odieux ;
Et quand pour me guérir de la crainte des dieux,
Epicure en secret médite son système,
Aux pieds de Jupiter je l'aperçois lui-même.
Surpris de son aveu, je l'entends en effet
Reconnaître un pouvoir dont l'homme est le jouet,
Un ennemi caché qui réduit en poussière
De toutes nos grandeurs la pompe la plus fière.
Peuples, rois, vous mourez, et vous, villes, aussi,
Là gît Lacédémone, Athènes fut ici.
Quels cadavres épars dans la Grèce déserte !
Et que vois-je partout ? La terre n'est couverte
Que de palais détruits, de trônes renversés,
Que de lauriers flétris, que de sceptres brisés.
Où sont, fière Memphis, tes merveilles divines ?
Le temps a dévoré jusques à tes ruines.
Que de riches tombeaux élevés en tous lieux,
Superbes monuments qui portent jusqu'aux cieux
Du néant des humains l'orgueilleux témoignage !
A ce pouvoir si craint tout mortel rend hommage.
Aux pieds de son idole un barbare à genoux
D'un être destructeur vient fléchir le courroux.
Etre altéré de sang, je te vais satisfaire ;
Que cette autre victime apaise ta colère ;
J'arrose ton autel du sang de cet agneau.
N'en es-tu pas content ? te faut-il un taureau ?
Faut il une hécatombe à ta haine implacable ?
Pour mieux me remplacer te faut-il mon semblable ?
Faut-il mon fils ? je viens l'égorger devant toi (2).

(2) Chez tous les peuples du monde, les hommes ont sacrifié leurs semblables. « L'homme, dit Bossuet, troublé par le sentiment de son crime, et

De ce sang enivré, cruel, épargne-moi.

Ces épaisses forêts qui couvrent les contrées
Par un vaste Océan des nôtres séparées,
Renferment, dira-t-on, de tranquilles mortels
Qui jamais à des dieux n'ont élevé d'autels.
Quand d'obscurs voyageurs racontent ces nouvelles,
Croirai-je des témoins tant de fois infidèles (1)?
Supposons cependant tous leurs rapports certains :
Comment opposerais-je au reste des humains
Un stupide sauvage errant à l'aventure,
A peine de nos traits conservant la figure,
Un misérable peuple égaré dans les bois,
Sans maîtres, sans Etats, sans villes et sans lois?
Qu'à bon droit, libertins, vous êtes méprisables,
Lorsque dans ces forêts vous cherchez vos sem-
[blables!

Louis RACINE.

DIEU.

Toi qui remplis de ta présence
Tous les espaces, tous les temps,
Triple personne, unique essence,
Etre des êtres existants :
Esprit, source, origine, cause
De tout esprit, de toute chose,
Invisible, quoiqu'en tout lieu ;
Soutenant tout par ton empire,
Vivant dans tout ce qui respire,
Enfin toi, que nous nommons Dieu ;

Peut-être quelque esprit sublime
Nous dira les astres divers,
Mesurera le vaste abîme,
Comptera le sable des mers;
Mais jamais les plus beaux génies
Nés de tes splendeurs infinies
Ne sonderont tes profondeurs :
Seulement parfois la pensée,
Vers toi saintement élancée,
Se perd au sein de tes grandeurs!

A ta voix le chaos antique
Est sorti de l'éternité :
Tout être sort de l'Etre unique
Où repose l'immensité.
Tu vis, existant par toi-même,
Brillant de ta clarté suprême
Où toute clarté prend son cours;
Ton Verbe, parole féconde,
D'un seul mot enfanta le monde :
Tu fus, es et seras toujours.

Car des êtres la chaîne immense
Commence et finit dans ton sein :
Tout ne vit que par ta puissance,
Tout marche où le conduit ta main,
Tu verses les clartés et l'ombre,

Tu sèmes de soleils sans nombre
Les immenses déserts des cieux :
Mais tous ces globes de lumière
Sont pour toi comme la poussière
Que foule mon pied dédaigneux!

Tels que des ondes qui s'écoulent
Dans les champs azurés du ciel,
Des millions de soleils roulent
Comme l'a prescrit l'Eternel.
Mais ces phalanges innombrables
De soleils, d'astres admirables,
Mer resplendissante et sans bruit,
Toute cette magnificence
S'éclipserait en ta présence
Comme devant le jour, la nuit!

Oui, cette matière insensible
Devant toi n'est qu'un pur néant :
C'est comme la goutte invisible
Tombée au sein de l'Océan!
Et moi, moi, que suis-je à ta vue!...
Mon âme contemple éperdue
Le ciel et ce soleil de feu,
Et ces astres roulants sans nombre...
Tout cela n'est pour toi qu'une ombre ;
Et moi, que suis-je donc, grand Dieu!

Je ne suis rien... mais dans mon âme
Je sens brûler un feu divin :
Ton esprit m'échauffe et m'enflamme
Je te sens vivre dans mon sein,
Comme la lumière éclatante
Brille dans la goutte tremblante,
Ton image en moi se produit :
Je ne suis rien, mais j'ai la vie,
Et vers toi, grandeur infinie,
J'aspire où ton doigt me conduit.

La voix de toute la nature,
Mes sens, mon esprit et mon cœur,
Tout me révèle, tout m'assure
Ton existence, ô Créateur!
Ne suis-je rien, moi qui t'adore?
Sans doute tu me fis éclore
Pour remplir une noble fin!
N'est-ce pas à moi que commence
Cette part de la chaîne immense
Qui va de l'homme au séraphin?

Je suis la dernière limite
De ce monde matériel ;
Le corps m'abat, l'esprit m'excite :
L'un rampe, l'autre tend au ciel;
Le corps est captif sur la terre;
L'esprit au-dessus du tonnerre
Vole sur des ailes de feu!
O prodige! quel est mon être?...

regardant la Divinité comme ennemie, crut ne pouvoir l'apaiser par des victimes ordinaires : il fallut verser le sang humain. » (*Note de l'auteur*).

(1) Quand ces témoignages seraient véritables, que prouveraient-ils? Un sauvage est comme un enfant dans lequel la raison ne s'est pas encore développée. (*Note de l'auteur.*)

Je suis roi, serf, esclave, maître,
Je suis un ver, je suis un Dieu!

Je suis, je suis ta créature,
Ton esclave, ô mon Créateur!
O source intarissable et pure
De tout amour, de tout bonheur!
Pour manifester ta puissance,
Et ta sagesse et ta clémence,
Tu daignas me donner le jour :
Tu veux qu'éprouvé sur la terre,
J'apprenne à mériter, ô Père,
Tous les trésors de ton amour!

Je sais, Seigneur, que ma pensée
Ne peut arriver jusqu'à toi;
Et déjà d'efforts épuisée
Mon âme retombe sur soi.
Ma lumière est une nuit sombre :
Je n'ai pu tracer même l'ombre
De tes traits, ô Dieu trois fois saint!
Heureuse pourtant est mon âme
De sentir ces pensers de flamme
Que lui verse l'amour divin.

Trad. du russe de DERJAVINE par A. Hainglaise.

DIEU.

HYMNE.

Loin d'ici, profanes mortels,
Vous dont la main impie a dressé des autels
A des dieux impuissants que le crime a fait naître :
Qu'aux accents de ma voix tout tremble en l'univers!
Cieux, enfers, terre, mer, c'est votre auguste maître
Que je vais chanter dans mes vers.

Il est, et par lui seul tout être a pris naissance;
Le néant existe à sa voix.
La nature et les temps existent par ses lois;
Tout adore, en tremblant, sa suprême puissance.
Invisible et présent, on le trouve en tous lieux.
Il remplit la terre et les cieux;
Par lui tout se meut, tout respire;
Sa durée est l'éternité,
Et les bornes de son empire
Sont celles de l'immensité.

Il produit à son gré le calme et les tempêtes;
Il commande aux flots en courroux,
Et des foudres bruyants qui menacent nos têtes
Ses ordres éternels conduisent tous les coups.

Des climats où naît la lumière
Aux lieux où le soleil termine sa carrière,
Il étend ses soins bienfaisants,
Et l'on voit sa bonté paraître
Partout où son pouvoir fait mourir et renaître
Les jours, les saisons et les ans.

Par lui brille en nos prés la riante verdure;
D'abondantes moissons les guérets sont couverts;
L'automne de ses fruits enrichit la nature,

Et l'aquilon fougueux ramène les hivers.
De l'énorme éléphant à la fourmi rampante,
De l'aigle au passereau, du monarque au berger,
Tout vit, tout se soutient par sa faveur présente;
Il change, comme il veut, la matière impuissante,
Et seul ne peut jamais changer.

Mais aussi terrible qu'aimable,
J'entends, Dieu tout-puissant, ta colère implacable
Porter partout le trouble et la terreur;
Je te vois des méchants peser les injustices,
Et leur préparer des supplices
Dignes de ta juste fureur.
Tu parles, et ta voix enfante le tonnerre;
Les anges tombent à tes pieds;
Les superbes vaincus, les rois humiliés
Rentrent dans le sein de la terre.

Pour te venger et nous punir,
Tous les éléments vont s'unir :
La mer ouvre ses flancs, la terre ses abîmes;
L'air s'allume, le feu dévore les mortels,
Et l'horrible trépas de tant de criminels
Ne fait qu'éterniser leurs tourments et leurs crimes.
Qu'êtes vous devenus, orgueilleux souverains,
De cent peuples divers vivantes destinées?
Comment ont disparu ces brillantes années
Où les jours des mortels étaient mis dans vos mains?
Honneurs, fastes, grandeurs, vains fantômes de gloire,
A peine un reste de mémoire
Aux portes du néant prolonge votre sort :
La vérité paraît; les ombres dissipées
Ne laissent voir à vos âmes trompées
Que l'horreur, l'enfer et la mort.

Le jour affreux de la vengeance
Eclaire l'impie étonné;
Je le vois confondu, tremblant, abandonné,
Fuir et trouver partout ton bras et ses offenses
Dévoré par de vains et criminels souhaits,
Il cherche de vrais biens dissipés pour jamais,
Et jamais le vrai bien ne sera son partage.
Il souffre à chaque instant d'éternelles douleurs,
Et pour comble de maux d'un affreux esclavage,
Tu le contrains d'avouer dans sa rage
Qu'il a mérité ses malheurs.

Mais quel charme m'arrache à cet objet funeste?
Quelle divine main m'enlève dans les cieux?
Ta splendeur se montre à mes yeux,
J'entre dans la cité céleste.
Saisi, la force manque à mes sens enchantés.
Quels torrents éternels de saintes voluptés!
L'ouvrage de tes mains semble égal à toi-même :
Tu couronnes en lui les dons que tu lui fais;
Comblé de tes faveurs, tu le chéris, il t'aime,
Et sa gloire est le prix de tes propres bienfaits.

Que ton pouvoir est adorable!
Tu peux faire toi seul notre félicité;
Toi seul dois être redouté :

Tout obéit à ta voix formidable ;
Par toi de nos moments le cours est limité,
Et de la mort impitoyable
Tu conduis et suspends l'aveugle cruauté.

Grand Dieu, qui fais trembler l'enfer, la terre et [l'onde
Dont l'univers entier annonce la grandeur ;
Toi, dont l'astre du jour emprunte sa splendeur,
Toi qui d'un mot créas le monde :
Sagesse, puissance, bonté,
Justice, gloire, vérité,
Principe de tout bien, seul bien digne d'envie,
Puissé-je après ma mort, dans une heureuse paix,
M'enivrer en ton sein dans ces sources de vie
Qui ne doivent tarir jamais !

DUCIS.

DIEU

CONTEMPLÉ DANS SES OUVRAGES.

(Ode tirée du psaume XVIII.)

Les cieux instruisent la terre (1)
A révérer leur auteur ;
Tout ce que leur globe enserre
Célèbre un Dieu créateur.
Quel plus sublime cantique
Que ce concert magnifique
De tous les célestes corps !
Quelle grandeur infinie !
Quelle divine harmonie
Résulte de leurs accords (2) !

De sa puissance immortelle
Tout parle, tout nous instruit ;
Le jour au jour la révèle,
La nuit l'annonce à la nuit.
Ce grand et superbe ouvrage
N'est point pour l'homme un langage
Obscur et mystérieux ;
Son admirable structure
Est la voix de la nature
Qui se fait entendre aux yeux (3).

Dans une éclatante voûte
Il a placé de ses mains
Ce soleil qui dans sa route
Eclaire tous les humains.
Environné de lumière,
Cet astre ouvre sa carrière
Comme un époux glorieux,
Qui, dès l'aube matinale,
De sa couche nuptiale
Sort brillant et radieux.

L'univers, à sa présence,
Semble sortir du néant.
Il prend sa course, il s'avance
Comme un superbe géant :
Bientôt sa marche féconde
Embrasse le tour du monde
Dans le cercle qu'il décrit ;
Et par sa chaleur puissante
La nature languissante
Se ranime et se nourrit.

Oh ! que tes œuvres sont belles,
Grand Dieu ! quels sont tes bienfaits !
Que ceux qui te sont fidèles
Sous ton joug trouvent d'attraits !
Ta crainte inspire la joie ;
Elle assure notre voie,
Elle nous rend triomphants,
Elle éclaire la jeunesse,
Et fait briller la sagesse
Dans les plus faibles enfants.

Soutiens ma foi chancelante,
Dieu puissant ! inspire-moi
Cette crainte vigilante
Qui fait pratiquer ta loi
Loi sainte, loi désirable,
Ta richesse est préférable
A la richesse de l'or,
Et ta douceur est pareille
Au miel dont la jeune abeille
Compose son cher trésor.

Mais sans tes clartés sacrées,
Qui peut connaître, Seigneur,
Les faiblesses égarées
Dans les replis de son cœur ?
Prête-moi tes feux propices ;
Viens m'aider à fuir les vices
Qui s'attachent à mes pas ;
Viens consumer par ta flamme
Ceux que je vois dans mon âme,
Et ceux que je n'y vois pas.

Si de leur cruel empire
Tu veux dégager mes sens,
Si tu daignes me sourire,
Mes jours seront innocents.
J'irai puiser sur ta trace
Dans les sources de la grâce,
Et, de ses eaux abreuvé,
Ma gloire fera connaître
Que le Dieu qui m'a fait naître
Est le Dieu qui m'a sauvé.

Jean-Baptiste ROUSSEAU.

(1) *Les cieux instruisent la terre :* c'est beau ; mais le *Cœli enarrant*, du texte, est plus fort et sent mieux l'inspiration. (LE BRUN.)

(2) *Sublime cantique, Concert magnifique, Divine harmonie...* Tous ces mots presque synonymes sont des chevilles. (LA HARPE.)

(3) L'expression des deux derniers vers est d'une noble audace et bien digne de l'ode. (LE BRUN.)

DIEU,

LA RELIGION, L'IMMORTALITÉ, LE BONHEUR.

Dieu puissant, infini, seul Etre illimité !
Je tremble et me confonds dans ton immensité.

Je ne puis concevoir ni saisir ton essence :
Mais du moins mon amour et ma reconnaissance,
Dissipant cette nuit qui règne autour de moi,
Lèvent un coin du voile, et m'approchent de Toi...

Blasphémateur obscur, vainement tes outrages
Voudraient exiler Dieu du sein de ses ouvrages :
Ce grand ordre des cieux, ces mondes entassés,
Sont d'éclatantes voix qui l'annoncent assez.
D'une nuit étoilée écoute le silence :
Chaque astre de son Dieu raconte la puissance.
Ne vois-tu pas partout cette immortelle main
Qui des orbes sans nombre a tracé le chemin,
De l'astre radieux gouverne la carrière,
Guide, à travers les cieux, le vol de la lumière.
Et de son compas d'or dessina leur palais?
C'est ce Dieu qui du ciel tendit le vaste dais,
Alluma de la nuit les lampes éclatantes,
Et plaça le soleil sous l'azur de ses tentes.
Ce soleil est son ombre, et c'est dans ce miroir,
Grand Dieu! qu'à l'œil mortel tu permets de te
[voir.

Mais ce Dieu si puissant, qui brille sur nos
[têtes,
Qui marche sur les vents, monte sur les tempêtes,
Qui révèle aux mortels sa haute majesté
Par la voix de la foudre et de l'immensité,
Souvent moins formidable et moins inaccessible,
Calme, et s'environnant d'une splendeur paisible,
Au cœur tendre et pieux qu'il veut bien consoler,
Dans des objets plus doux aime à se dévoiler.
Quels témoins enchanteurs!... N'est-ce pas sa pré-
[sence
Qui brille dans les yeux de l'aimable innocence,
Qui se peint sur le front de la douce pudeur,
Et se révèle à nous dans la plus humble fleur?
C'est lui qui, tous les ans, de l'Egypte rappelle
Ces oiseaux, de nos champs postérité nouvelle;
C'est lui qui, des Lapons égayant les déserts,
De quelques fleurs encore embellit leurs hivers.
Oui, tout nous entretient, tout parle du grand
[Etre.
Lorsqu'avec un cœur simple on cherche à le con-
[naître,
Ce Dieu consolateur est facile à trouver,
Et c'est par ses bienfaits qu'il aime à se prouver.

O vous tous qui d'un Dieu rejetez la croyance,
Quels secours irez-vous porter à l'indigence?
Qu'offrirez-vous à l'homme accablé de regrets,
Lorsque du désespoir il sentira les traits?
Comment calmerez-vous ce cœur longtemps cou-
[pable,
Qui, pressé sous le poids du remords qui l'ac-
[cable,
Ne voit plus d'autre appui que la Divinité,
Et s'abandonne aux cieux, des hommes rejeté?
Qu'il faut être cruel pour ôter l'espérance
Au cœur infortuné qu'assiége la souffrance,
Pour briser sans pitié, dans la main du malheur,

Cette ancre où peut du moins s'appuyer la dou-
[leur!...
Otez Dieu, vous ôtez au repentir son juge,
A l'innocence un père, au malheur un refuge.

Oui, la religion est le besoin de tous :
Tout est amer sans elle et rempli de dégoûts..
L'homme a beau s'entourer des biens de la for-
[tune;
Cette splendeur bientôt lui devient importune :
Quand la Divinité s'exile de son cœur,
L'ennui vient l'abreuver d'une affreuse langueur.
Si l'absence de Dieu dans l'âme se prolonge,
Au sein du désespoir l'homme bientôt se plonge,
Et, si cet état dure, il se donne la mort.
Hélas! l'homme est le seul qui, maître de son sort,
Ose se commander ces cruels sacrifices;
Tant la vie, en dépit de toutes ses délices,
N'est plus rien pour ce cœur, devenu son bour-
[reau,
Quand, vide d'espérance et bornée au tombeau,
D'elle-même et de Dieu proclamant la ruine,
L'âme n'est plus pour l'homme immortelle et di-
[vine!

Mais quels que soient les maux de la société,
O noble sentiment de la Divinité!
Noble penser d'un Dieu que l'humaine faiblesse,
Même en ses vains plaisirs cherche et poursuit sans
[cesse!...
Voilà donc tes bienfaits, sainte Religion!
Du ciel et de la terre admirable union!
Qui peut te méconnaître?... Oui, sans Dieu tout
[s'efface;
Les cieux sont sans beautés, et la terre est sans
[grâce;
Lois, morale, vertu, tout marche à son déclin;
La nature est sans but, le monde est orphelin...
Avec Dieu, tout renaît; avec lui tout est juste :
Il sait tout compenser; et sa puissance auguste,
Dans un monde où chacun doit être à son vrai
[rang,
Saura bien réparer tout désordre apparent.
Oui, c'est du sein des maux dont notre triste vie,
Sur la terre d'exil, sans cesse est poursuivie,
Que naît en moi l'espoir de l'immortalité.
O penser consolant! ô noble vérité!

Quand je n'aurais de toi d'autre preuve certaine
Que le juste, ici-bas, gémissant dans la peine,
Je croirais sans effort à ton dogme sacré,
Et le monde futur me serait démontré.
Mais combien d'autres voix et d'autres témoigna-
[ges
Viennent me confirmer ce grand espoir des sages!
L'homme, par ses désirs sans cesse tourmenté,
Vers un bonheur sans fin est sans cesse emporté :
Et pourtant le dégoût l'accable et le dévore.
Placez-le sur le trône, il y soupire encore...
« Est-ce tout? » s'écriait, en voyant Rome aux
[fers,

L'ambitieux César, maître de l'univers.
N'est-ce pas là le cri de cette âme immortelle,
A qui, dans ses ennuis, sa grandeur se révèle ?
Mille preuves en foule ici viennent s'offrir.
Si l'agneau ne sait pas qu'un jour il doit mourir,
N'est-ce pas, en effet, que la bonté céleste
Voulut aux animaux cacher leur mort funeste,
Et ce terme qui doit leur ravir sans retour
Le présent de la vie et les bienfaits du jour?
Mais l'homme, qui réclame une illustre origine,
L'homme qui fut créé pour une fin divine,
Peut connaître qu'un jour il doit subir la mort,
Car les cieux au temps seul n'ont point borné son
[sort.
Quand je sonde, en effet, les secrets de mon être,
Puis-je en douter ? en moi pourrais-je méconnaître
Un exilé du ciel, un illustre étranger,
Sur ce globe d'argile un moment passager ?
Voyageur fugitif dans cette courte vie,
Oui, l'homme doit revoir sa divine patrie;
Le tombeau la lui rouvre, et l'héritier du ciel,
En plongeant dans la mort se relève immortel.

O jour, où, transporté d'une céleste ivresse,
L'homme ressaisira l'éternelle jeunesse,
Et des cieux reconquis impérissabe roi,
Il pourra s'écrier : « Tous ces biens sont à moi! »
Oh ! qu'alors il verra de natures nouvelles
Dérouler devant lui leurs beautés éternelles!
Heureux, s'il peut surtout de ses yeux attendris
Revoir ceux qu'ici-bas son amour a chéris !

Dans l'exil, où trouver un bonheur sans mé-
[lange?
Là des biens et des maux est l'inégal échange ;
L'homme y coule ses jours dans des troubles sans
[fin,
Et la crainte et l'espoir se mêlent dans son sein.
Ses instants sont tissus de déboires sans nombre,
Et cette triste vie est le rêve d'une ombre...

Voyons si, se livrant aux penchants de son
[cœur,
Il peut au moins parfois rencontrer le bonheur...
J'avais cru le trouver dans cette douce ivresse
Qu'offre des passions la fièvre enchanteresse :
Mais au fond de mon cœur que de fois le plaisir
A laissé le dégoût en usant le désir !
Que de fois le remords, sur la rive embaumée,
M'a montré tout à coup sa tête envenimée !
Et, de son dard cruel mortellement frappé,
Je disais au plaisir : « Pourquoi m'as-tu trompé ?... »

Et cette renommée, objet de notre envie,
Quelle est-elle en effet?... une seconde vie,
Respirant, loin de nous, sur les lèvres d'autrui.
Eh ! qu'importe au grand homme un bien si loin de
lui,
Et ce tribut tardif que l'on paie à sa cendre,
Et ces lointaines voix qu'il ne doit pas entendre?

Arrêtons-nous enfin : c'est gémir trop long-
[temps
Sur les maux attachés à nos jours inconstants.
Le bonheur, doux fantôme, entrevu par le sage,
Ne nous a pas toujours envié son image :
Mais s'il est quelque part, c'est dans l'obscurité.
Heureux qui, des faux biens pour jamais dégoûté,
Va terminer au port une vie inquiète,
Cache ses jours au monde, et, libre en sa retraite,
A son modique enclos bornant tous ses désirs,
Ne lasse plus le ciel de ses honteux soupirs !

O toi qui des grandeurs connus toutes les pei-
[nes,
Dépose désormais tes orgueilleuses chaînes,
Et fais choix d'un objet immuable, infini,
Qui jamais de ton cœur ne puisse être banni,
Dont la beauté suprême égale la noblesse.
Cherche-le sans repos, adore-le sans cesse :
Que ton cœur, toujours plein, sans se rassasier,
Y puise à chaque instant le bonheur tout entier;
Que sa rare beauté, délices de ta vie,
A tes vœux éternels ne soit jamais ravie ;
Et que puisse ton cœur goûter ce long amour,
Sans craindre ni remords, ni perfide retour!.....

Homme! qu'est-il besoin de nommer la vertu ?
A des traits si divins la méconnaîtrais-tu ?

CHÊNEDOLLÉ.

DIEU

MANIFESTÉ PAR SES ŒUVRES.

Oui, c'est un Dieu caché que le Dieu qu'il faut
[croire.
Mais, tout caché qu'il est, pour révéler sa gloire
Quels témoins éclatants devant moi rassemblés !
Répondez, cieux et mers ; et vous, terre, parlez :
Quel bras peut vous suspendre, innombrables
[étoiles?
Nuit brillante, dis-nous qui t'a donné tes voiles.
O cieux ! que de grandeur et quelle majesté !
J'y reconnais un maître à qui rien n'a coûté,
Et qui dans nos déserts a semé la lumière,
Ainsi que dans nos champs il sème la poussière.
Toi qu'annonce l'aurore, admirable flambeau,
Astre toujours le même, astre toujours nouveau,
Par quel ordre, ô soleil ! viens-tu du sein de l'onde
Nous rendre les rayons de ta clarté féconde?
Tous les jours je t'attends, tu reviens tous les
[jours :
Est-ce moi qui t'appelle et qui règle ton cours ?
Et toi dont le courroux veut engloutir la terre,
Mer terrible, en ton lit quelle main te resserre ?
Pour forcer ta prison tu fais de vains efforts;
La rage de tes flots expire sur tes bords.
Fais sentir ta vengeance à ceux dont l'avarice
Sur ton perfide sein va chercher son supplice.
Hélas ! prêts à périr, t'adressent-ils leurs vœux ?
Ils regardent le ciel, secours des malheureux !
La nature, qui parle en ce péril extrême,
Leur fait lever les mains vers l'asile suprême :
Hommage que toujours rend un cœur effrayé
Au Dieu que jusqu'alors il avait oublié.

La voix de l'univers à ce Dieu me rappelle ;
La terre le publie. Est-ce moi, me dit elle,
Est-ce moi qui produis mes riches ornements ?
C'est celui dont la main posa mes fondements.
Si je sers tes besoins, c'est lui me l'ordonne ;
Les présents qu'il me fait, c'est à toi qu'il les [donne :
Je me pare des fleurs qui tombent de sa main :
Il ne fait que l'ouvrir, et m'en remplit le sein.
Pour consoler l'espoir du laboureur avide,
C'est lui qui, dans l'Egypte, où je suis trop aride,
Veut qu'au moment prescrit le Nil, loin de ses [bords
Répandu sur la plaine, y porte mes trésors.
A de moindres objets tu peux le reconnoître :
Contemple seulement l'arbre que je fais croître (1).
Mon suc, dans la racine à peine répandu,
Du tronc qui le reçoit à la feuille est rendu.
La feuille le demande, et la branche fidèle,
Prodigue de son bien, le partage avec elle.
De l'éclat de ses fruits justement enchanté,
Ne méprise jamais ces plantes sans beauté,
Troupe obscure et timide, humble et faible vul- [gaire :
Si tu sais découvrir leur vertu salutaire,
Elles pourront servir à prolonger tes jours,
Et ne t'afflige pas si les leurs sont si courts.
Toute plante, en naissant, déjà renferme en elle
D'enfants qui la suivront une race immortelle :
Chacun de ses enfants, dans ma fécondité,
Trouve un gage nouveau de sa postérité.

Ainsi parle la terre ; et, charmé de l'entendre,
Quand je vois par ces nœuds que je ne puis com- [prendre
Tant d'êtres différents l'un à l'autre enchaînés,
Vers une même fin constamment entraînés,
A l'ordre général conspirer tous ensemble,
Je reconnais partout la main qui les rassemble,
Et d'un dessein si grand j'admire l'unité,
Non moins que la sagesse et la simplicité.

Mais pour toi que jamais ces miracles n'étonnent,
Stupide spectateur des biens qui t'environnent,
O toi qui follement fais ton dieu du hasard (2),
Viens me développer ce nid qu'avec tant d'art,
Au même ordre toujours architecte fidelle,
A l'aide de son bec maçonne l'hirondelle :
Comment, pour élever ce hardi bâtiment,
A-t-elle en le broyant arrondi son ciment ?
Et pourquoi ces oiseaux, si remplis de prudence,
Ont-ils de leurs enfants su prévoir la naissance ?
Que de berceaux pour eux aux arbres suspendus !
Sur le plus doux coton que de lits étendus !
Le père vole au loin, cherchant dans la campagne

Des vivres qu'il rapporte à sa tendre compagne ;
Et la tranquille mère, attendant son secours,
Echauffe dans son sein le fruit de leurs amours.
Des ennemis souvent ils repoussent la rage,
Et dans de faibles corps s'allume un grand cou- [rage.
Si chèrement aimés, leurs nourrissons un jour
Aux fils qui naîtront d'eux rendront le même [amour.
Quand des nouveaux zéphyrs l'haleine fortunée
Allumera pour eux le flambeau d'hyménée,
Fidèlement unis par leurs tendres liens,
Ils rempliront les airs de nouveaux citoyens,
Innombrable famille, où bientôt tant de frères
Ne reconnaîtront plus leurs aïeux ni leurs pères.
Ceux qui, de nos hivers redoutant le courroux,
Vont se réfugier dans des climats plus doux,
Ne laisseront jamais la saison rigoureuse
Surprendre parmi nous leur troupe paresseuse.
Dans un sage conseil, par les chefs assemblé,
Du départ général le grand jour est réglé.
Il arrive ; tout part ; le plus jeune peut-être,
Demande, en regardant, les lieux qui l'ont vu [naître,
Quand viendra ce printemps par qui tant d'exilés
Dans les champs paternels se verront rappelés ?

A nos yeux attentifs que le spectacle change !
Retournons sur la terre où jusque dans la fange
L'insecte nous appelle, et, certain de son prix,
Ose nous demander raison de nos mépris.
De secrètes beautés quel amas innombrable !
Plus l'auteur s'est caché, plus il est admirable.
Quoiqu'un fier éléphant, malgré l'énorme tour
Qui de son vaste dos me cache le contour,
S'avance, sans ployer sous son poids qu'il méprise,
Je ne t'admire pas avec moins de surprise,
Toi qui vis dans la boue, et traînes ta prison ;
Toi que souvent ma haine écrase avec raison :
Toi-même, insecte impur, quand tu me dévelop- [pes
Les étonnants ressorts de tes longs télescopes,
Oui, toi, lorsqu'à mes yeux tu présentes les tiens,
Qu'élèvent par degrés leurs mobiles soutiens.
C'est dans un faible objet, imperceptible ouvrage,
Que l'art de l'ouvrier me frappe davantage.
Dans un champ de blé mûr, tout un peuple pru- [dent
Rassemble pour l'Etat un trésor abondant.
Fatigués du butin qu'ils traînent avec peine,
De faibles voyageurs arrivent sans haleine,
A leurs greniers publics, immenses souterrains,
Où par eux en monceaux sont élevés ces grains,
Dont le père commun de tous tant que nous som- [mes

(1) Cette espèce de rime, que l'on appelait rime pour les yeux, n'est plus admise aujourd'hui.

(2) Les matérialistes ne se servent pas du nom de *hasard*, mais de celui de *nécessité*. Les personnes éclairées comprennent aisément que je puis également me servir de l'un ou de l'autre de ces termes, puisqu'ils désignent la même chose, c'est à-dire des effets sans cause. (*Note de l'auteur.*)

Nourrit également les fourmis et les hommes.
Et tous nourris par lui, nous passons sans retour,
Tandis qu'une chenille est rappelée au jour.
De l'empire de l'air cet habitant volage,
Qui porte à tant de fleurs son inconstant hommage,
Et leur ravit un suc qui n'était pas pour lui,
Chez ses frères rampants qu'il méprise aujourd'hui,
Sur la terre autrefois, traînant sa vie obscure,
Semblait vouloir cacher sa honteuse figure :
Mais les temps sont changés, sa mort fut un som-
[meil ;
On le vit plein de gloire à son brillant réveil,
Luissant dans le tombeau sa dépouille grossière,
Par un sublime essor voler vers la lumière.
O ver ! à qui je dois mes nobles vêtements,
De tes travaux si courts que les fruits sont char-
[mants !
N'est-ce donc que pour moi que tu reçois la vie ?
Ton ouvrage achevé, ta carrière est finie ;
Tu laisses de ton art des héritiers nombreux,
Qui ne verront jamais leur père malheureux.
Je te plains, et j'ai dû parler de tes merveilles,
Mais ce n'est qu'à Virgile à chanter les abeilles.

Le roi pour qui sont faits tant de bien précieux,
L'homme élève un front noble, et regarde les cieux.
Ce front, vaste théâtre où l'âme se déploie,
Est tantôt éclairé des rayons de la joie,
Tantôt enveloppé du chagrin ténébreux.
L'amitié tendre et vive y fait briller ces feux
Qu'en vain veut imiter, dans son zèle perfide,
La trahison, que suit l'envie au teint livide.
Un mot y fait rougir la timide pudeur.
Le mépris y réside, ainsi que la candeur,
Le modeste respect, l'imprudente colère,
La crainte et la pâleur, sa compagne ordinaire,
Qui, dans tous les périls funestes à mes jours,
Plus prompte que ma voix appelle du secours.
A me servir aussi cette voix empressée,
Loin de moi, quand je veux, va porter ma pensée :
Messagère de l'âme, interprète du cœur,
De la société je lui dois la douceur.
Quelle foule d'objets l'œil réunit ensemble !
Que de rayons épars ce cercle étroit rassemble !
Tout s'y peint tour à tour : le mobile tableau
Frappe un nerf qui l'élève, et le porte au cerveau.
D'innombrables filets, ciel ! quel tissu fragile !
Cependant ma mémoire en a fait son asile,
Et tient dans un dépôt fidèle et précieux
Tout ce que m'ont appris mes oreilles, mes yeux :
Elle y peut à toute heure et remettre et reprendre,
M'y garder mes trésors, exacte à me les rendre.
Là ces esprits subtils, toujours prêts à partir,
Attendent le signal qui les doit avertir.
Mon âme les envoie, et, ministres dociles,
Je les sens répandus dans mes membres agiles :
A peine ai-je parlé, qu'ils sont accourus tous.
Invisibles sujets, quel chemin prenez-vous ?
Mais qui donne à mon sang cette ardeur salutaire?
Sans mon ordre il nourrit ma chaleur nécessaire,

D'un mouvement égal il agite mon cœur;
Dans ce centre fécond il forme sa liqueur;
Il vient me réchauffer par sa rapide course ;
Plus tranquille et plus froid, il remonte à sa source,
Et, toujours s'épuisant, se ranime toujours.
Les portes des canaux destinés à son cours
Ouvrent à son entrée une libre carrière,
Prêtes, s'il reculait, d'opposer leur barrière.
Ce sang pur s'est formé d'un grossier aliment,
Changement que doit suivre un nouveau change-
[ment.
Il s'épaissit en chair, dans mes chairs qu'il arrose :
En ma propre substance il se métamorphose.
Est-ce moi qui préside au maintien de ces lois ?
Et pour les établir ai-je donné ma voix !
Je les connais à peine : une attentive adresse
Tous les jours m'en découvre et l'ordre et la sa-
[gesse.
De cet ordre secret reconnaissons l'auteur :
Fut-il jamais des lois sans un législateur ?
Stupide impiété, quand pourras-tu comprendre
Que l'œil est fait pour voir, l'oreille pour entendre ?
Ces oreilles, ces yeux, celui qui les a faits
Est il aveugle et sourd ? Que d'ouvrages parfaits,
Que de riches trésors t'annoncent sa puissance !

Où sont-ils ces objets de ma reconnaissance ?
Est-ce un coteau riant? est-ce un riche vallon ?
Hâtons-nous d'admirer : le cruel aquilon
Va rassembler sur nous son terrible cortége,
Et la foudre et la pluie, et la grêle et la neige.
L'homme a perdu ses biens, la terre ses beautés ;
Et plus loin qu'offre-t-elle à nos yeux attristés ?
Des antres, des volcans et des mers inutiles,
Des abîmes sans fin, des montagnes stériles,
Des ronces, des rochers, des sables, des déserts.
Ici de ses poisons elle infecte les airs ;
Là rugit le lion, où rampe la couleuvre.
De ce Dieu si puissant voilà donc le chef-d'œuvre?

Et tu crois, ô mortel, qu'à ton moindre soupçon
Au pied du tribunal qu'érige ta raison,
Ton maître obéissant doit venir te répondre ?
Accusateur aveugle, un mot va te confondre.
Tu n'aperçois encore que le coin du tableau :
Le reste t'est caché sous un épais rideau ;
Et tu prétends déjà juger de tout l'ouvrage !
A ton profit, ingrat, je vois une main sage
Qui ramène ces maux dont tu te plains toujours.
Notre art des poisons même emprunte du secours.
Mais pourquoi ces rochers, ces vents et ces orages?
Daigne apprendre de moi leurs secrets avantages,
Et ne consulte plus tes yeux souvent trompeurs.

La mer dont le soleil attire les vapeurs,
Par ces eaux qu'elle perd voit une mer nouvelle
Se former, s'élever et s'étendre sur elle.
De nuages légers cet amas précieux,
Que dispersent au loin les vents officieux,
Tantôt féconde pluie arrose nos campagnes,
Tantôt retombe en neige et blanchit nos montagnes.

Sur ces rocs sourcilleux, de frimas couronnés,
Réservoirs des trésors qui nous sont destinés,
Les flots de l'Océan, apportés goutte à goutte,
Réunissent leur force et s'ouvrent une route.
Jusqu'au fond de leur sein lentement répandus,
Dans leurs veines errants, à leurs pieds descendus,
On les en voit enfin sortir à pas timides,
D'abord faibles ruisseaux, bientôt fleuves rapides.
Des racines des monts qu'Annibal sut franchir,
Indolent Ferrarais, le Pô va t'enrichir.
Impétueux enfant de cette longue chaîne,
Le Rhône suit vers nous le penchant qui l'entraîne;
Et son frère, emporté par un contraire choix,
Sorti du même sein, va chercher d'autres lois.
Mais enfin, terminant leurs courses vagabondes,
Leur antique séjour redemande leurs ondes:
Ils les rendent aux mers; le soleil les reprend;
Sur les monts, dans les champs, l'aquilon nous les [rend.

Telle est de l'univers la constante harmonie.
De son empire heureux la discorde est bannie:
Tout conspire pour nous, les montagnes, les mers,
L'astre brillant du jour, les fiers tyrans des airs.
Puisse le même accord régner parmi les hommes!

Reconnaissons du moins celui par qui nous som- [mes,
Celui qui fait tout vivre, et qui fait tout mouvoir.
S'il donne l'être à tout, l'a-t-il pu recevoir?
Il précède les temps, qui dira sa naissance?
Par lui l'homme, le ciel, la terre, tout commence,
Et lui seul, infini, n'a jamais commencé.

Louis Racine.

LE DIMANCHE.

Un peuple doit tenir à tous les vieux usages
Qui portent avec eux des traditions sages.
Le progrès est le fruit des leçons du passé;
Sans l'histoire son but est nul ou dépassé.
Mais, parmi les devoirs que la coutume impose,
Plus d'un, du bien de tous, fait dériver sa cause.
Telle est l'antique loi, pleine encor d'à-propos,
Qui veut, après six jours, un jour pour le repos.
En France, où la raison gouverne d'habitude,
L'ordre du Sinaï tombe en désuétude,
Et, par un contre-sens éclos d'un préjugé,
Le précepte survit; le jour seul est changé.
En vain de cet oubli je cherche l'avantage,
C'est de quatre mille ans renier l'héritage,
C'est refuser à Dieu les heures de son choix,
Et contredire seul d'universelles lois.
Mieux vaut douter alors de cette erreur flagrante
Qui ne peut recruter qu'une foule ignorante,
Et penser que le peuple encor digne de lui,
N'a pas cru si longtemps pour changer aujourd'hui.

Le dimanche est surtout la fête populaire.
Ce jour-là, l'ouvrier, au-dessus du salaire,
N'est plus l'homme de peine, esclave du métier,
Dans la vile matière absorbé tout entier.
Son corps est au repos, et son âme travaille;

Le labeur quotidien ne courbe plus sa taille,
Il est debout! portant sa tête avec fierté,
Comme un noble captif qu'on met en liberté.
Plus de ces cris confus, de ces propos obscènes;
L'atelier fait silence, et les plus douces scènes
Se passent au foyer, où l'heureux travailleur,
S'il respecte son corps, doit se trouver meilleur.
C'est pendant ces instants de sage quiétude
Qu'il remplit de son cœur la longue solitude.
Où sont, pendant six jours de travaux assidus,
Les entretiens d'amis jusqu'à lui descendus?
Il n'a pour confidents des pensers de son âme
Que les vastes fourneaux où pétille la flamme,
Que le bois sous la scie, où le fer sous l'étau;
Sa main n'a pu presser que l'outil, le marteau.
A-t-il vécu durant ces pesantes journées?...
S'en prendra-t-il à Dieu, maître des destinées?
L'accusant de créer pour ployer sous le faix,
L'homme dont il veut être aimé pour ses bienfaits?
Honte à qui soutiendrait le poids de ce blasphème!
Douter du Créateur, c'est douter de soi-même.
L'être ignorant peut seul faire une loi du mal,
Et la fatalité n'atteint que l'animal...

Ce n'est pas nous, amis, nous, fiers d'être des [hommes,
Qui descendrons jamais des hauteurs où nous som- [mes.
Le travail est pour nous un devoir accepté,
Pour gagner le repos de l'immortalité.
Avant d'être ouvriers, nous nous sentons artistes,
Nous sommes créateurs plus souvent que copistes.
L'objet matériel travaillé par nos mains,
D'inutile, devient nécessaire aux humains.
En nos travaux divers notre âme se reflète,
Et la pensée en nous par notre art se complète.
Que nous importe alors la fatigue du jour,
Si nous mettons sur tout le sceau de notre amour?...
Tout cœur intelligent a le talent pour séve,
Et tout métier est beau quand l'homme le relève.
Pour nous, Dieu qui console est dans nos ateliers,
Et Dieu qui récompense est près de nos foyers.
Aussi, nous attendons, pour oublier nos peines,
Ce jour qui, chaque fois, divise nos semaines,
Ainsi qu'un anneau d'or dans des anneaux d'airain,
Et change tout à coup l'esclave en souverain.
Nous l'attendons toujours, comme les hirondelles
Aspirent le printemps pour revenir fidèles,
Et, chaque fois, nos fronts se montrent triomphants,
Couronnés des baisers de nos joyeux enfants.
Dans nos logis, alors, tout prend un air de fête;
Le repos est si doux quand c'est notre conquête;
Acheté par la peine, il n'est que mieux compris;
Plus un plaisir est rare, et plus il a de prix.

Salut donc à ce jour où tout dans la nature
Sollicite au repos la moindre créature!
Si l'homme se souvient des cieux dont il descend,
De l'ordre universel doit-il, seul, être absent,
S'isoler contre Dieu dans son propre génie,

Et du monde troubler la constante harmonie ?
Pauvre nain révolté, se fera-t-il plus grand
En transgressant des lois que la brute comprend ?

Quand le dimanche arrive au sein de nos cam-
[pagnes,
L'étable du vallon, l'étable des montagnes
Gardent sous leurs abris les taureaux mugissants,
Nonchalamment couchés sur leurs jarrets puissants;
Les travaux les moins durs les trouvent difficiles,
Et contre l'aiguillon ils luttent indociles.
Aussi l'on entend dire à plus d'un laboureur :
« Mes bœufs connaissent tous le grand jour du Sei-
[gneur. »
L'oiseau, quand vient l'aurore, au bord du nid le
[chante,
La fleur semble dormir sur sa tige penchante;
L'air circule, égayé par le chant des bergers,
La cloche du hameau, les jeux sous les vergers;
Tout est changé d'aspect, même au sein de nos
[villes,
Où l'appétit du gain fait tant d'âmes serviles.
C'est jour où tout renaît, prie, espère et jouit,
Jour qu'on veut prolonger quand il s'évanouit;
Conservons-le du moins pour l'honneur de la France,
Comme le signe ancien d'une auguste croyance.
Malheur aux nations sans culte extérieur
Qui frappe de respect l'étranger voyageur !
Notre pays surtout, fils aîné de l'Eglise,
Doit vouloir qu'en tous lieux ce vieux titre se lise;
Et si nous croyons tous à notre dignité,
Tenons-nous les plus près de la Divinité.

Claudius HÉBRARD.

DISCOURS SUR DIEU.

Que mes yeux aisément reconnaissent tes traces,
Esprit universel, dont la divinité
De l'empire possible occupe les espaces
Et se perd dans l'immensité !
O toi, par qui les temps ont commencé d'éclore,
Toi qui remplissais tout quand rien n'était encore;
Qui, borné par toi seul, enfermes dans ton sein
La cause, les effets, le principe et la fin;
De ton trône éternel la nuit couvre l'enceinte :
Mais avec quel éclat, avec quelle grandeur,
Sur ce vaste univers je vois ta main empreinte !
Quel spectacle !... ô nature ! il me peint ton auteur.
Soleil, je vois le Dieu qui t'a marqué ta route,
Et qui des cieux surpris a suspendu la voûte;
Il parle à ma raison, à mes sens, à mon cœur ·
Hardi fabricateur d'arguments sophistiques
Raisonneur insensé qu'on appelle esprit fort,
Toi qui, toujours couvert de vapeurs léthargiques,
Portes à tes côtés les regards de la mort,
Tu ne peux, dans la créature,
Saisir du Créateur le sublime rapport;
Ce tout harmonieux dont tu vois la structure
Ne t'offre point la main qui règle ton ressort,
Et ton cœur engourdi ne sent qu'avec effort
Les secousses de la nature.

Si tes secrets replis pouvaient nous être ouverts,
Sous le voile imposant d'une arrogance feinte,
Peut être nous verrions le serpent de la crainte
T'abreuver à longs traits de ses poisons amers.
Eh ! combien j'en ai vu, dans leur folie extrême,
Livrés à d'éternels combats,
De l'incrédulité soutenir le système
Que leur esprit confus désavouait tout bas !
Est-on heureux sans toi, religion céleste?
Nous bénissons ton joug ; tes devoirs nous sont
[chers;
Par toi, dans les douleurs l'espérance nous reste;
Que de plaisirs perdus pour ces hommes pervers !
Qu'on craint peu de marcher devant l'Etre suprême,
Quand on suit constamment les principes du beau !
Quelle félicité pour le juste qui l'aime,
De songer qu'il doit vivre au delà du tombeau !
D'un paisible avenir l'image consolante,
Quand il est content de son cœur,
Devant ses yeux se représente,
Et dans le charme de l'attente
Lui donne un avant-goût du céleste bonheur.
Heureux dans tous les temps, est-il dans l'abon-
[dance,
Il jouit par le bien qu'il fait,
Et par les tendres vœux de la reconnaissance,
La source de ses dons coule dans le secret;
Dieu le voit, il suffit, il a sa récompense.
Tranquille, inébranlable au milieu des revers,
Dans un lointain riant il découvre leur terme ;
D'un front aussi serein et d'un œil aussi ferme
Il verrait sous ses pas s'écrouler l'univers :
Renversé dans l'abîme où gémit l'indigence,
Trahi par l'amitié, par le sang, par l'amour,
Déshonoré, proscrit, et perdant sans retour
L'estime, ce tribut, qu'on doit à l'innocence,
Jeté dans les cachots qui dérobent le ciel
Au pâle infortuné luttant avec sa chaîne,
Flétri par le mépris, poursuivi par la haine,
Buvant jusqu'à la mort un calice de fiel,
Couché sur un grabat où l'ange des ténèbres
Couvre l'homme expirant de ses ailes funèbres,
Il lève vers son Dieu ses languissantes mains...
O charme ! ô doux prodige ! à ce nom qu'il im-
[plore,
Ses maux sont oubliés ; une nouvelle aurore
Fait briller l'espérance à ses regards éteints.
Mais ce Dieu, quel est-il? Juges faux que nous
[sommes,
Nous lui prêtons souvent les passions des hommes;
L'amour des nouveautés a séduit plus d'un cœur,
Et souvent sur ce tas de boue,
De la crédulité l'imposture se joue.
Esprit de vérité ! dans les mains de l'erreur
Tu reçois ici-bas mille formes bizarres ;
Le sauvage te peint sous sa noire couleur ;
D'un vaste continent les habitants barbares
Arrosent tes autels du sang de la terreur.
Que tu vois en pitié ce peuple adorateur,

Qui t'ose figurer comme il se voit lui-même !
Que tu ris du petit système
Qu'avec tant d'assurance il fait de ta grandeur!
Sage organe de la nature,
Une religion satisfaisante et pure
A mes sens attendris annonce un Dieu de paix,
Qui par des chaînes de bienfaits
Se plaît à rapprocher cet intervalle immense
Qu'entre le maître et ses sujets
Mit sa sublime intelligence.
Ame de l'univers, au sein de ce grand corps
Il fait régner sans cesse une heureuse harmonie;
Il dispose, il ordonne, et de chaque partie
Ses dociles agents font mouvoir les ressorts.
Dans un vide sans fin, les uns tournent ces mondes,
Dont le nombre, le cours, les phases, les rapports
Offrent aux yeux mortels des ténèbres profondes;
D'autres pompent du sein des mers
Ces brouillards qui, longtemps balancés dans les airs,
Se distillent ensuite en bienfaisantes ondes
Sur les sommets glacés qu'habitent les hivers,
D'où, grossis des tributs de cent sources fécondes,
Ils vont de leur limon engraisser l'univers.
L'Etre assemble à ses pieds ses ministres fidèles :
D'un signe irrévocable il fixe les destins ;
La justice et l'amour, ses filles immortelles,
Dispensent à son gré, dans le cœur des humains,
Les plaisirs consolants et les peines cruelles ;
Tandis qu'aux soucis dévorants,
Sous ses lambris dorés le superbe est en proie,
Sous l'humble toit du pauvre il appelle la joie ;
Le sommeil, à sa voix, descend sur l'innocent,
Tandis que les remords, l'effroi, l'inquiétude,
Suivent, pendant la nuit, le coupable tremblant,
Dans l'horreur de sa solitude,
Veillant près du débris d'un poudreux monument.
Plus touché qu'irrité de la faiblesse humaine,
Il frappe ses enfants, mais pour les corriger :
Lui prêter nos fureurs, ce serait l'outrager ;
Un Dieu peut-il sentir le tourment de la haine?
La vérité sévère, organe de ses lois,
Tient ouvert devant lui le livre de la vie :
C'est là que sont écrits les noms dont il fait choix,
Le bienfait qu'on ignore et celui qu'on oublie,
Les mérites obscurs, les timides vertus,
Jusqu'aux désirs secrets que lui seul a connus.
Cette flatteuse idée encourage et console
L'homme dont l'intérêt au bien commun s'immole.
Par elle un noble cœur, victime des méchants,
Et de la calomnie à sa perte animée,
Ose, en faisant le bien, braver la renommée.
Sûr de plaire à celui qui connaît ses penchants,
Il dit : « J'aurai ma récompense ;
Témoin de mes combats, le maître que je sers

(1) Cette ressemblance de rimes dans quatre vers de suite serait ailleurs un défaut. Ici le retour des mêmes sons forme une beauté d'harmonie imitative.

Couronnera mon innocence,
Et saura me payer des maux que j'ai soufferts. »

LÉONARD.

DISPOSITIONS

QUE L'ON DOIT APPORTER A LA PRIÈRE.

(Ode tirée du psaume XLIX.)

Le Roi des cieux et de la terre
Descend au milieu des éclairs :
Sa voix, comme un bruyant tonnerre,
Se fait entendre dans les airs (1).
Dieux mortels (2), c'est vous qu'il appelle.
Il tient la balance éternelle
Qui doit peser tous les humains :
Dans ses yeux la flamme étincelle,
Et le glaive brille en ses mains.

Ministres de ses lois augustes,
Esprits divins qui le servez,
Assemblez la troupe des justes
Que les œuvres ont éprouvés:
Et de ces serviteurs utiles
Séparez les âmes serviles
Dont le zèle, oisif en sa foi,
Par des holocaustes stériles
A cru satisfaire à la loi.

Allez, saintes intelligences,
Exécuter ses volontés :
Tandis qu'à servir ses vengeances
Les cieux et la terre invités,
Par des prodiges innombrables
Apprendront à ces misérables
Que le jour fatal est venu
Qui fera connaître aux coupables
Le Juge qu'ils ont méconnu.

Ecoutez ce juge sévère,
Hommes charnels, écoutez tous :
Quand je viendrai dans ma colère
Lancer mes jugements sur vous,
Vous m'alléguerez les victimes
Que sur mes autels légitimes
Chaque jour vous sacrifiez ;
Mais ne pensez pas que vos crimes
Par là puissent être expiés.

Que m'importent vos sacrifices,
Vos offrandes et vos troupeaux ?
Dieu boit-il le sang des génisses ?
Mange-t-il la chair des taureaux ?
Ignorez vous que son empire
Embrasse tout ce qui respire
Et sur la terre et dans les mers,
Et que son souffle seul inspire
L'âme à tout ce vaste univers ?

Offrez, à l'exemple des anges,

(2) Alliance aussi heureuse que juste de deux mots qui semblent incompatibles, et dont le premier pourrait flatter l'orgueil de la puissance, si le second ne lui servait de correctif.

A ce Dieu, votre unique appui,
Un sacrifice de louanges,
Le seul qui soit digne de lui (1).
Chantez d'une voix ferme et sûre,
De cet auteur de la nature
Les bienfaits toujours renaissants :
Mais sachez qu'une main impure
Peut souiller le plus pur encens.

Il a dit à l'homme profane :
Oses-tu, pécheur criminel,
D'un Dieu dont la loi te condamne
Chanter le pouvoir éternel;
Toi qui, courant à ta ruine,
Fus toujours sourd à ma doctrine,
Et, malgré mes secours puissants,
Rejetant toute discipline,
N'as pris conseil que de tes sens?

Si tu voyais un adultère,
C'était lui que tu consultais ;
Tu respirais le caractère
Du voleur que tu fréquentais.
Ta bouche abondait en malice ;
Et ton cœur, pétri d'artifice,
Contre ton frère encouragé,
S'applaudissait du précipice
Où ta fraude l'avait plongé.

Contre une impiété si noire
Mes foudres furent sans emploi ;
Et voilà ce qui t'a fait croire
Que ton Dieu pensait comme toi.
Mais apprends, homme détestable,
Que ma justice formidable
Ne se laisse point prévenir,
Et n'en est pas moins redoutable
Pour être tardive à punir.

Pensez-y donc, âmes grossières;
Commencez par régler vos mœurs.
Moins de fastes dans vos prières,
Plus d'innocence dans vos cœurs.
Sans une âme légitimée (2)
Par la pratique confirmée
De mes préceptes immortels,
Votre encens n'est qu'une fumée
Qui déshonore mes autels.

Jean-Baptiste Rousseau.

DES DISPUTES.

Socrate disputait jusque dans les festins,
Et même quelquefois argumentait aux bains.
Etait-ce dans un sage une folle manie ?
La contrariété fait sortir le génie.
La veine d'un caillou recèle un feu qui dort;
Image de ces gens, froids au premier abord,
Et qui, dans la dispute, à chaque repartie,

(1) *Immola Deo sacrificium laudis.* (*Psal.* XLIX, 14.)

(2) Expression obscure : l'auteur veut dire sans doute que la pratique des vertus peut seule légitimer l'homme déchu par le péché, c'est-à-dire lui rendre son droit au titre d'enfant de Dieu, et lui donner celui de l'adorer comme un père.

Sont pleins d'une chaleur qu'on n'avait point sentie.
C'est un bien, j'y consens. Quant au mal, le voici :
Plus on a disputé, moins on s'est éclairci.
On ne redresse point l'esprit faux ni l'œil louche ;
Ce mot : *J'ai tort*, ce mot nous déchire la bouche.
On s'aigrit, on s'irrite, et c'est battre le vent ;
Chacun dans son avis demeure comme avant.
C'est mêler seulement aux opinions vaines
Le tumulte insensé des passions humaines.
Le vrai peut quelquefois n'être pas de saison,
Et le plus grand des torts c'est d'avoir trop raison.

de Rulhière.

LA DISTRIBUTION DES PRIX.

Voici, voici le jour des triomphes classiques !
On court, on vole en foule à ces fêtes publiques :
Prenons place ; voyons, sous d'équitables lois,
Distribuer des prix où j'eus part autrefois.
Le long de ces gradins la jeunesse en attente,
S'agite, entre l'espoir et le doute flottante.
A ces jeux solennels le prince du sénat
Donne, par sa présence, un plus digne apparat.
Ah ! je vois déployer la liste triomphale !
J'entends nommer l'enfant que le talent signale ;
Place au vainqueur ! Il passe, et reçoit le laurier,
Au bruit de la timbale et du clairon guerrier.
Jamais triomphateur, dans la poudre olympique,
Jamais, la palme au front, poëte dramatique
N'a senti le plaisir plus avant dans son cœur.
Les mains, s'entrefrappant, accueillent le vainqueur;
On le fête au retour, et partout son nom vole :
Monté sur ce théâtre il est au Capitole.
Qu'au sortir de ces lieux il lui tarde, en chemin,
De revoir ses parents, les palmes à la main !
Sa mère l'attendait, et, pleine d'allégresse,
Contre son sein ému le presse avec tendresse :
Ainsi la Spartiate embrassait ses enfants,
Qui des Perses jadis revenaient triomphants.

Lemierre.

DIVISIONS ET CRIMES DES HOMMES

APRÈS LE DÉLUGE.

La terre sort des eaux et voit de toutes parts
Reparaître les fruits, les hommes et les arts :
Tout renaît, nos malheurs et nos crimes ensemble.
Sous des toits chancelants d'abord on se rassemble;
La crainte fait chercher des asiles plus sûrs :
On creuse des fossés, on élève des murs ;
De ceux de ses voisins on jure la ruine ;
On attaque, on renverse, on pille, on assassine.
Homme injuste et cruel, que dans son repentir
Le Dieu qui t'avait fait voulut anéantir,
Malheureux dont il vient d'abréger la carrière,
Pourquoi brille ce fer dans ta main meurtrière ?
Le ciel t'a-t-il encore accordé trop de jours?

Mais qui va de leur rage entretenir le cours?
Quel intérêt les forme au grand art de la guerre
Egaux et souverains, tous maîtres de la terre,
Ils la possèdent toute, en n'y possédant rien.
Il est à moi ce champ; ce canton c'est le mien;
Ce ruisseau... de mon bras il faut que tu l'obtiennes :
S'il coulait sous tes lois, qu'il coule sous les miennes.
On s'empare d'un arbre, on usurpe un buisson.
De roi, de conquérant le vainqueur prend le nom.
Dans son vaste domaine il met cette rivière;
Bientôt cette montagne en sera la frontière.
L'Alexandre s'avance, et n'est plus un brigand;
C'est l'heureux fondateur d'un empire puissant,
Que d'un nouvel empire alarme la naissance.
Provinces, nations, royaumes, tout commence;
La terre sur son sein ne voit que potentats,
Qui partagent sa boue en superbes Etats;
Et sur elle on prépare aux majestés suprêmes
Pourpre, trônes, palais, sceptres et diadèmes.

Louis Racine.

LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Ne prétends plus, Fréron (1), par tes savants [efforts,
Détrôner le faux goût qui règne sur nos bords.
Depuis que nous pleurons l'innocence exilée,
Sous tes mâles écrits vainement accablée,
On voit renaître encore l'hydre des sots rimeurs,
Et la chute des arts suit la perte des mœurs.

Un monstre dans Paris croît et se fortifie,
Qui, paré du manteau de la philosophie,
Que dis-je! de son nom faussement revêtu,
Etouffe les talents et détruit la vertu.
Dangereux novateur, par son cruel système,
Il veut du ciel désert chasser l'Etre suprême;
Et, du corps expiré l'âme éprouvant le sort,
L'homme arrive au néant par une double mort.
Ce monstre toutefois n'a point un air farouche,
Et le nom des vertus est toujours dans sa bouche.
D'abord, de l'univers réformateur discret,
Il semait ses écrits à l'ombre du secret.
Errant, proscrit partout, mais souple en sa dis- [grâce,
Bientôt, le sceptre en main, gouvernant le Parnasse,
Ce tyran des beaux-arts, nouveau dieu des mortels,
De leurs dieux diffamés usurpa les autels :
Et lorsque abandonnée à cette idolâtrie,
La France, qu'il corrompt, touche à la barbarie,
Fidèle à nous vanter son parti suborneur,
Il nous ferme les yeux sur notre déshonneur.

« Quoi! votre Muse en monstre érige la sagesse!
Vous blâmez ses enfants, et leur crédit vous blesse,
Vous, jeune homme! au bon sens avez-vous dit [adieu?

(1) Célèbre critique du temps, qui rédigeait un journal intitulé : *l'Année littéraire.*

(2) Le poëte désigne ici La Harpe, alors fort lié avec les philosophistes.

Je soupçonne, entre nous, que vous croyez en Dieu,
Gardez-vous de l'écrire et respectez vos maîtres,
Croire en Dieu fut un tort permis à nos ancêtres :
Mais dans notre âge! allons, il faut vous corriger;
Eclairez-vous, jeune homme : au lieu de nous [juger,
Pensez; à votre Dieu laissez venger sa cause :
Si vous saviez penser, vous feriez quelque chose.
Surtout point de satire : oh! c'est un genre af- [freux!
Eh! qui put vous apprendre, écolier ténébreux,
Que des mœurs parmi nous la perte était certaine:
Que les beaux-arts couraient vers leur chute pro- [chaine?
Partout, même en Russie, on vante nos auteurs :
Comme l'humanité règne dans tous leurs cœurs!
Vous ne lisez donc pas le Mercure de France?
Il cite au moins par mois un trait de bienfaisance. »

Ainsi, le grand Pathos, ce poëte penseur,
De la philosophie obligeant défenseur,
Conseille par pitié mon aveugle ignorance;
De nos arts, de nos mœurs garantit l'excellence,
Et de son plein savoir, si je réplique un mot,
Pour prouver que j'ai tort, il me déclare un [sot (2).
Mais de ces sages vains confondons l'imposture,
De leur règne fameux retraçons la peinture,
Et que mes vers, enfants d'une noble candeur,
Eclairent les Français sur leur fausse grandeur.

Eh! quel temps fut jamais en vices plus fertile?
Quel siècle d'ignorance en beaux faits plus stérile
Que cet âge nommé siècle de la raison?
Tout un monde sophiste, en style de sermon,
De longs écrits moraux nous ennuie avec zèle,
Et l'on prêche les mœurs jusque dans *la Pucelle* (3).
Je le sais : mais, ami, nos modestes aïeux
Parlaient moins de vertus et les cultivaient mieux.
Quels demi-dieux enfin nos jours ont-ils fait naître?
Ces Français si vantés, peux-tu les reconnaître?
Jadis peuple héros, peuple femme en nos jours,
La vertu qu'ils avaient n'est plus qu'en leurs dis- [cours.
Suis les pas de nos grands... qui, par droit de [naissance,
Dans les camps, à la cour, règnent en espérance :
Quels succès leurs talents semblent nous présager!
Ceux-là font de leurs mains courir ce char léger
Que roule un seul coursier sur une double roue;
Ceux-ci, sur un théâtre où leur mémoire échoue,
En bouffons apprentis défigurent ces vers
Où Molière, prophète, exprima leurs travers :
Par d'autres avec art une paume lancée
Va, revient, tour à tour poussée et repoussée.

(3) Poëme infâme, où l'auteur outrageait également la vierge de Vaucouleurs, la France et la religion.

Sans doute c'est ainsi que Turenne et Villars
S'instruisaient dans la paix aux triomphes de Mars.

La plupart, indigents au milieu des richesses,
Achètent l'abondance à force de bassesses.
Souvent à pleines mains d'Orval sème l'argent;
Parfois, faute de fonds, monseigneur est marchand.
Que dirai-je d'Arcas? Quand sa tête blanchie,
En tremblant, sur son sein se penche appesantie;
Quand son corps, vainement de parfums inondé,
Trahit les maux secrets dont il est obsédé...

Vois-tu, parmi ces grands, leurs compagnes hardies
Imiter leurs excès, par eux-même applaudies;
Dans un corps délicat porter un cœur d'airain,
Opposer au mépris un front toujours serein,
Et, du vice endurci témoignant l'impudence,
Sous leur casque de plume étouffer la décence?

Assise dans ce cirque où viennent tous les rangs
Souvent bâiller en loge à des prix différents,
Chloris n'est que parée, et Chloris se croit belle.
En vêtements légers l'or s'est changé pour elle:
Son front luit étoilé de mille diamants,
Et mille autres encore, effrontés ornements,
Serpentent sur son sein, pendent à ses oreilles;
Les arts pour l'embellir ont uni leurs merveilles:
Vingt familles enfin couleraient d'heureux jours,
Riches des seuls trésors perdus pour ses atours...

Enfant sophiste, au fond coquette pédagogue,
Zélis règle la mode, à son gré met en vogue
Nos petits vers lâchés par gros in-octavo,
Ou ces drames pleureurs qu'on joue incognito;
Protége l'univers, et, rompue aux affaires,
Fournit vingt financiers d'importants secrétaires;
Lit tout et même sait, par nos auteurs moraux,
Qu'il n'est certainement un Dieu que pour les sots.

Parlerai-je d'Iris? chacun la prône et l'aime:
C'est un cœur, mais un cœur! c'est l'humanité même.
Si d'un pied étourdi quelque jeune éventé
Frappe, en courant, son chien qui jappe épouvanté,
La voilà qui se meurt de tendresse et d'alarmes.
Un papillon souffrant lui fait verser des larmes:
Il est vrai; mais aussi qu'à la mort condamné,
Lally soit en spectacle à l'échafaud traîné,
Elle ira la première à cette horrible fête
Acheter le plaisir de voir tomber sa tête.

. . . . . .

Mais la corruption, à son comble portée,
Dans le cercle des grands ne s'est point arrêtée:
Elle infecte l'empire, et les mêmes travers
Règnent également dans tous les rangs divers.

Il faut voir ce marchand, philosophe en boutique,
Qui, déclarant trois fois sa ruine authentique,

Trois fois s'est enrichi d'un heureux déshonneur,
Trancher du financier, jouer le grand seigneur...
Partout s'offre l'orgueil, et le luxe et l'audace.
Orgon à prix d'argent veut anoblir sa race:
Devenu magistrat de mince roturier,
Pour être un jour baron il se fait usurier.
Jadis son clerc Mondor enviait son partage:
Tout à coup des bureaux secouant l'esclavage
Il loge sa mollesse en un riche palais,
Et derrière un char d'or promène trois valets...

Hé! quel frein contiendrait un vulgaire indocile
Qui sait, grâce aux docteurs du moderne évangile,
Qu'en vain le pauvre espère en un Dieu qui n'est pas,
Que l'homme tout entier est promis au trépas?
Chacun veut de la vie embellir le passage;
L'homme le plus heureux est aussi le plus sage,
Et depuis le vieillard qui touche à son tombeau,
Jusqu'au jeune homme à peine échappé du berceau,
A la ville, à la cour, au sein de l'opulence,
Sous les affreux lambeaux de l'obscure indigence,
La débauche au teint pâle, aux regards effrontés,
Enflamme tous les cœurs vers le crime emportés.
C'est en vain que, fidèle à sa vertu première,
Louis instruit aux mœurs la monarchie entière,
La monarchie entière est en proie aux Laïs:
Leurs vices sont les dieux qu'encense leur pays,
Et la Religion, mère désespérée,
Par ses propres enfants sans cesse déchirée,
Dans ses temples déserts pleurant leurs attentats,
Le pardon sur la bouche, en vain leur tend les bras:
Son culte est avili, ses lois sont profanées.
Dans un cercle brillant de nymphes fortunées,
Entends ce jeune abbé, sophiste bel esprit (1):
Monsieur fait le procès au Dieu qui le nourrit,
Traite la piété d'aveugle fanatisme,
Et donne, en se jouant, des leçons d'athéisme.

Voilà donc, cher ami, cet âge si vanté,
Ce siècle heureux des mœurs et de l'humanité!
A peine des vertus l'apparence nous reste.
Mais, détournant les yeux d'un tableau si funeste,
Eclairés par le goût, envisageons les arts.
Quel désordre nouveau se montre à nos regards!
De nos pères fameux les ombres insultées,
Comme un joug importun les règles rejetées,
Les genres opposés bizarrement unis,
La nature, le vrai, de nos livres bannis,
Un désir forcené d'inventer et d'instruire,
D'ignorants écrivains jamais las de produire,
Des brigues, des partis, l'un à l'autre odieux,
Le Parnasse idolâtre adorant de faux dieux:
Tout me dit que des arts la splendeur est ternie.

Fille de la peinture et sœur de l'harmonie,
Jadis la poésie, en ses pompeux accords,

(1) Il est bon d'avertir ici nos jeunes lecteurs que l'on voyait, à cette époque, de jeunes *abbés* qui, sans prétendre aucunement au sacerdoce, prenaient la tonsure, pour être à même, par ce moyen, de jouir de bénéfices et d'*abbayes*. C'était là un de ces abus dont il faut savoir gré à la révolution de nous avoir au moins débarrassés.

Osant même au néant prêter une âme, un corps,
Egayait la raison de riantes images,
Cachait de la vertu les préceptes sauvages
Sous le voile enchanteur d'aimables fictions :
Audacieuse et sage en ses expressions,
Pour cadencer un vers qui dans l'âme s'imprime,
Sans appauvrir l'idée, enrichissait la rime,
S'ouvrait par notre oreille un chemin vers nos [cœurs,
Et nous divertissait pour nous rendre meilleurs.
Maudit soit à jamais le pointilleux sophiste,
Qui le premier nous dit, en prose d'algébriste :
Vains rimeurs, écoutez mes ordres absolus :
Pour plaire à ma raison, pensez, ne peignez plus.
Dès lors la poésie a vu sa décadence :
Infidèle à la rime, au sens, à la cadence,
Le compas à la main, elle va dissertant :
Apollon sans pinceaux n'est plus qu'un lourd pé- [dant.

C'était peu que, changée en bizarre furie
Melpomène étalât sur la scène flétrie
Des romans fort touchants (car à peine l'auteur,
Pour emporter les morts, laisse vivre un acteur) ;
Que, soigneux d'évoquer des revenants affables,
Prodigue de combats, de marches admirables,
Tout poëte moderne, avec pompe assommant,
Fît d'une tragédie un opéra charmant ;
La muse de Sophocle, en robe doctorale,
Sur des tréteaux sanglants professe la morale.
Là, souvent, un sauvage orateur apprêté,
Aussi bien qu'Arouet parle d'humanité :
Là, des Turcs amoureux soupirent des maximes,
Débitent galamment Sénèque mis en rimes ;
Alzire au désespoir, mais pleine de raison,
En invoquant la mort, commente le Phédon ;
Pour expirer en forme, un roi, par bienséance,
Doit exhaler son âme avec une sentence :
Et chaque personnage au théâtre produit,
Héros toujours soufflé par l'auteur qui le suit,
Fût-il Scythe ou Chinois, dans un traité sans titre,
Par signe interrogé, vous répond par chapitre.

Thalie a de sa sœur partagé les revers :
Peindre les mœurs du temps est l'objet de ses vers ;
Mais lasse d'un emploi que le goût lui confie,
Apôtre larmoyant de la philosophie,
Elle fuit la gaieté qui doit suivre ses pas,
Et d'un masque tragique enlaidit ses appas.
Tantôt c'est un rimeur, dont la muse étourdie,
Dans un conte ennobli du nom de comédie,
Passe, en dépit du goût, du touchant au bouffon,
Et marie une farce avec un long sermon ;
Tantôt un possédé, dont le démon terrible
Pleure éternellement dans un drame risible :
Que dis-je? oser blâmer un drame, un drame enfin !

La comédie est belle, et le drame est divin ;
Pour moi, j'y goûte fort, car j'aime la nature,

Ces héros villageois, beaux esprits sous la bure,
Et j'approuve l'auteur de ces drames diserts,
Qui ne s'abaisse point jusqu'à parler en vers :
Un vers coûte à polir, et le travail nous pèse ;
Mais en prose du moins on est sot à son aise.
Partout le même ton : chaque muse en ses chants,
Aux dépens du vrai goût, fait la guerre aux mé- [chants;
Le plus lourd chansonnier de l'Opéra-Comique
Prête à son Apollon un air philosophique,
Et des vers sont charmants si peu qu'ils soient mo- [raux.

Mais de la poésie usurpant les pinceaux,
Et du nom des vertus sanctifiant sa prose,
Par la pompe des mots l'éloquence en impose.
Que d'orateurs guindés, qui se disent profonds,
Se tourmentent sans fin pour enfanter des sons!
Dans un livre où Thomas rêve comme en extase,
Je cherche un peu de sens, et vois beaucoup d'em- [phase.
Un plaisant, des dévots Zoïle envenimé,
Qui nous vend par essais le mensonge imprimé,
Des oppresseurs fameux développant les trames,
Met, pour mieux l'ennoblir, l'histoire en épigram- [mes (1).
Chaque genre varie au gré des écrivains
Et ne connaît de lois que leurs caprices vains.

Sans doute le respect des antiques modèles
Eût au vrai ramené les muses infidèles :
Eux seuls, de la nature imitateurs constants,
Toujours lus avec fruit, sont beaux dans tous les [temps.
Heureux qui, jeune encore, a senti leur mérite !
Même en les surpassant il faut qu'on les imite.
Mais les sages du jour, ou de fiers novateurs,
De leur goût corrompu partisans corrupteurs,
Ne pouvant les atteindre, ont dégradé leurs mâ- [tres ;
Et, protecteurs des sots flétris par nos ancêtres,
O de la sympathie inévitable effet !
Ils vengent les Cotins des affronts du sifflet.

Voltaire en soit loué ! chacun sait au Parnasse
Que Malherbe est un sot et Quinault un Horace.
Dans un long commentaire il prouve longuement
Que Corneille parfois pourrait plaire un moment.
J'ai vu l'enfant gâté de nos penseurs sublimes,
La Harpe, dans Rousseau trouver de belles rimes;
Si l'on en croit Mercier, Racine a de l'esprit;
Mais Perrault, plus profond, Diderot nous l'apprit
Perrault, tout plat qu'il est, pétille de génie ;
Il eût pu travailler à l'Encyclopédie.
Boileau, correct auteur de libelles amers,
Boileau, dit Marmontel, tourne assez bien un vers ;
Et tous ces demi-dieux que l'Europe en délire
A, depuis cent hivers, l'indulgence de lire,
Vont dans un juste oubli retomber désormais,

(1) Allusion à l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, de Voltaire.

Comme de vains auteurs qui ne pensent jamais.
Quelques vengeurs pourtant, armés d'un noble zèle,
Ont de ces morts fameux épousé la querelle :
De là sur l'Hélicon deux partis opposés
Règnent, et l'un par l'autre à l'envi déprisés,
Tour à tour s'adressant des volumes d'injures,
Pour le trône des arts combattent par brochures :
Mais, plus forts par le nombre et vantés en tous [lieux,
Les corrupteurs du goût en paraissent les dieux.
Si Clément les proscrit (1), La Harpe les protége.
Eux seuls peuvent prétendre au rare privilége
D'aller au Louvre, en corps, commenter l'alpha- [bet (2).
Grammairiens jurés, immortels par brevet,
Honneurs, richesse, emplois, ils ont tout en partage,
Hors la seule raison, que leur bonheur outrage;
Et le public esclave obéit à leurs lois.
Mille cercles savants s'assemblent à leur voix :
C'est dans ces tribunaux galants et domestiques
Que, parmi vingt beautés, bourgeoises empiriques,
Distribuant la gloire et pesant les écrits,
Ces fiers inquisiteurs jugent les beaux esprits.

O malheureux l'auteur dont la plume élégante
Se montre encor du goût sage et fidèle amante ;
Qui, rempli d'une noble et constante fierté,
Dédaigne un nom fameux par l'intrigue acheté,
Et, n'ayant pour prôneurs que ses muets ouvrages,
Veut par ses talents seuls enlever les suffrages !
La faim mit au tombeau Malfilâtre ignoré :
S'il n'eût été qu'un sot, il aurait prospéré.
Trop fortuné celui qui peut avec adresse
Flatter tous les partis que gagne sa souplesse ;
De peur d'être blâmé ne blâme jamais rien ;
Dit Voltaire un Virgile et même un peu chrétien ;
Et toujours en l'honneur des tyrans du Parnasse
De madrigaux en prose allonge une préface !
Mais trois fois plus heureux le jeune homme pru- [dent
Qui, de ces novateurs enthousiaste ardent,
Abjure la raison, pour eux la sacrifie,
Soldat sous les drapeaux de la philosophie!
D'abord, comme un prodige on le prône partout :
Il nous vante ! en effet c'est un homme de goût :
Son chef-d'œuvre est toujours l'écrit qui doit éclore;
On récite déjà les vers qu'il fait encore :
Qu'il est beau de le voir, de dînés en dînés,
Officieux tuteur de ses vers nouveau-nés,
Promener chez les grands sa muse mieux nourrie!
Paraît-il, on l'embrasse : il parle, on se récrie ;
Fût-il un Durosoy, tout Paris l'applaudit.
C'est un auteur divin. car nos dames l'ont dit :
La marquise, le duc, pour lui tout est libraire ;
De riches pensions on l'accable; et Voltaire
Du titre de génie a soin de l'honorer
Par lettres qu'au *Mercure* il fait enregistrer.

(1) Autre critique célèbre du temps.
(2) L'académie française siégeait au Louvre.

Ainsi, de nos tyrans la ligue protectrice,
D'une gloire précoce enfle un rimeur novice :
L'auteur le plus fécond, sans leur appui vanté,
Travaille dans l'oubli, pour la postérité;
Mais par eux, sans rien faire, un fat nous en im- [pose ;
Turpin n'est que Turpin, Suard est quelque chose.
Oh ! combien d'écrivains languiraient inconnus,
Qui, du Pinde français illustres parvenus,
En servant ce parti conquirent nos hommages!
L'encens de tout un peuple enfume leurs images ;
Eux-même, avec candeur se disant immortels,
De leurs mains tour à tour se dressent des autels.
Sous peine d'être un sot, nul plaisant téméraire
Ne rit de nos amis et surtout de Voltaire.
On aurait beau montrer ses vers tournés sans art,
D'une moitié de rime habillés au hasard,
Seuls et jetés par ligne exactement pareille,
De leur chute uniforme importunant l'oreille ;
Ou, bouffis de grands mots qui se choquent entre eux,
L'un sur l'autre appuyés, se traînant deux à deux ;
Et sa prose frivole en pointes aiguisée,
Pour braver l'harmonie incessamment brisée ;
Sa prose, sans mentir, et ses vers sont parfaits :
Le *Mercure*, trente ans, l'a juré par extraits ;
Qui pourrait en douter ? — Moi. Cependant j'avoue
Que d'un rare savoir à bon droit on le loue,
Que ses chefs-d'œuvre faux, trompeuses nouveautés,
Etonnent quelquefois par d'antiques beautés ;
Que par ses défauts même il sait encor séduire :
Talent qui peut absoudre un siècle qui l'admire.
Mais qu'on m'ose prôner des sophistes pesants,
Apostats effrontés du goût et du bon sens :
Saint-Lambert, noble auteur, dont la muse pédante
Fait des vers fort vantés par Voltaire qu'il vante ;
Qui, du nom de poëme ornant de plats sermons,
En quatre points mortels a rimé les saisons ;
Et ce vain Beaumarchais, qui trois fois avec gloire
Mit le mémoire en drame et le drame en mémoire ;
Et ce lourd Diderot, docteur en style dur,
Qui passe pour sublime, à force d'être obscur ;
Et ce froid d'Alembert, chancelier du Parnasse,
Qui se croit un grand homme et fit une préface (3);
Et tant d'autres encor dont le public, épris,
Connaît beaucoup les noms et fort peu les écrits :
Alors, certes, alors ma colère s'allume,
Et la vérité court se placer sous ma plume.
Ah! du moins, par pitié, s'ils cessaient d'imprimer,
Dans le secret, contents de proser, de rimer !
Mais de l'humanité maudits missionnaires,
Pour leurs tristes lecteurs, ces prêcheurs n'en ont [guères :
La Harpe est-il bien mort ? Tremblons! de son tom- [beau
On dit qu'il sort armé d'un Gustave nouveau;
Thomas est en travail d'un gros poëme épique;

(3) La préface de l'Encyclopédie.

Marmontel enjolive un roman poétique ;
Et même Durosoy, fameux par des chansons,
Met l'histoire de France en opéras bouffons :
Tout compose; et déjà de tant d'auteurs manœuvres,
Aucun n'est riche assez pour acheter ses œuvres.

Pour moi qui, démasquant nos sages dangereux,
Peignis de leurs erreurs les effets désastreux,
L'athéisme en crédit, la licence honorée,
Et le lévite enfin brisant l'arche sacrée ;
Qui retraçai des arts les malheurs éclatants,
Les ligues, le pouvoir des novateurs du temps,
Et leur fureur d'écrire, et leur honteuse gloire,
Et de mon siècle entier la déplorable histoire,
J'ai vu les maux promis à ma sincérité,
Et devant craindre tout, j'ai dit la vérité.
Oh ! si ces vers vengeurs de la cause publique,
Qu'approuva de Beaumont la piété stoïque (1),
Portés par son suffrage, auprès du trône admis,
Obtiennent de mon roi quelques regards amis,
S'il prête à ma faiblesse un bras qui la soutienne,
On verra de nouveau ma muse citoyenne
Flétrir ces novateurs, que pousuivront mes cris :
Ils ne dormiront plus... qu'en lisant leurs écrits.

GILBERT.

DIXIT DOMINUS

DOMINO MEO : SEDE A DEXTRIS MEIS (*Psal.* CIX.)

La gloire du Verbe.

Le Seigneur a dit au Seigneur
« Siége à ma droite dans ta gloire !
Je poserai ton pied vengeur
Sur le front des méchants, pour marquer ta victoire. »

Ton sceptre des murs de Sion
Aura bientôt franchi l'enceinte ;
Etends ta domination
Sur tous les ennemis de ta majesté sainte !

A toi la royauté des cieux,
Et la splendeur qui les décore !
« Je t'engendrai, fils glorieux,
En moi, dit le Seigneur, longtemps avant l'aurore. »

Il l'a juré dans Israël,
Il ne reprend point sa parole :
Ton sacerdoce est éternel,
Déjà Melchisédech en était le symbole.

A tes côtés ce Dieu puissant
Jette les rois dans la poussière ;
Couverts de ruine et de sang,
Les peuples sont jugés et brisés sur la pierre.

Ta soif, dans les eaux du torrent,
Sur la terre s'est abreuvée ;
C'est pourquoi ta gloire, en courant,
Jusqu'aux cimes des cieux soudain s'est élevée.

Alexandre GUILLEMIN.

DIXIT INSIPIENS

IN CORDE SUO : NON EST DEUS. (*Psal.* XIII.)

« Non, Dieu n'existe pas ! » dit dans son cœur l'impie...
Et tous ils se sont corrompus ;
Leur âme est dans la fange, elle y reste accroupie;
Elle y reste ; elle ne vit plus !

Et nul ne fait le bien... Dieu, du haut de sa gloire,
Sur la terre a jeté les yeux,
Pour voir s'il en est un, un seul qui sache croire
Et qui soit occupé des cieux.

Tous ils sont pervertis et chargés de souillure,
Et pas un seul ne fait le bien !
Sans fraude ou sans poison, sans meurtre ou sans parjure,
Ils n'exécutent jamais rien.

Comme un sépulcre ouvert leur bouche menaçante
S'emplit d'amertume et de fiel ;
Ignorant du Seigneur la crainte consolante,
Ils ignorent la paix du ciel.

Ils affligent mon peuple, et leurs dents le dévorent
Comme elles dévorent leur pain...
Ennemis du Très-Haut, jamais ils ne l'implorent;
Ils tremblent pourtant sous sa main.

Oui, de mille terreurs leur âme est poursuivie...
Ce Dieu qui vous remplit d'effroi,
Du juste il est l'ami, du pauvre il est la vie,
Et vous osiez railler leur foi !...

Quand viendra de Sion le salut de la terre ?
Quand Dieu voudra briser nos fers ?...
Que Jacob se réveille et qu'Israël espère !
Ce jour luira sur l'univers.

Alexandre GUILLEMIN.

DOMINE, PROBASTI ME

ET COGNOVISTI ME. (*Psal.* CXXXVIII.)

Les terreurs du juste.

En éprouvant mon cœur, ô mon Dieu, ta visite
Souvent l'a soutenu :
Tu sais, et quand il tombe, et quand il ressuscite,
Car il t'est bien connu !

Et tu le vois de loin, tu sondes ses pensées,
Et ses secrets désirs,
Ses sentiers, ses écueils, ses fatigues passées,
Et ses nouveaux soupirs.

En vain ta créature a gardé le silence
Devant son Créateur ;
Tu vois tout, tu sais tout : admirable science !
O divin scrutateur !

Et que puis-je contre elle ? à mes yeux elle montre
Toujours le même Dieu ;
La nuit comme le jour, partout je te rencontre !
Comment fuir ? en quel lieu ?

(1) Christophe de Beaumont, archevêque de Paris, mort en 1781, et qui fut surnommé l'Athanase de son siècle.

Si je m'élève au ciel, le ciel entier t'adore,
Gloire du Dieu Sauveur !
Et si j'entre aux enfers je te retrouve encore,
Gloire du Dieu vengeur !

Si je parcours les mers, emporté sur tes ailes,
Ton œil conduit mon œil,
Et, jusque dans la mort, tes splendeurs éternelles
Eclairent le cercueil !

La nuit, pareille au jour, est pour toi sans ténèbres,
Je suis né dans tes bras,
Dieu de vie ! et bientôt sous mes langes funèbres,
Tu me réveilleras.

De ton feu créateur, ce glorieux mystère,
Je veux le raconter ;
A toi de donner l'être au limon de la terre !
A lui de te chanter !

Tu m'as vu dans le germe où vivait l'espérance
De ma dernière fin...
Ceux qui n'existent pas sont inscrits à l'avance
Sur ton livre divin.

Dans tes créations quels torrents de pensées
Remplissent l'univers !
Tel l'innombrable flux des ondes amassées
Dans le bassin des mers.

Dieu de l'éternité, dans la nuit je t'implore
Et je veille avec toi...
Hommes de sang, tremblez que son feu vous dévore !
Retirez-vous de moi !

Vous avez proféré des serments sacrilèges (1) :
Parjures ! c'est assez,
Et vous allez tomber vous-mêmes dans les piéges
Que vous avez dressés !

De tous tes ennemis, Seigneur, du fond de l'âme,
Je deviens l'ennemi :
Dans la haine du crime et de son règne infâme
Mon cœur s'est affermi.

Viens le scruter encore, ô mon Dieu, viens con-
S'il veut l'iniquité : [naître
Punis-le sur la terre ! et qu'il puisse renaître
Pour l'immortalité !

Alexandre Guillemin.

DOMINUS ILLUMINATIO MEA

ET SALUS MEA ; QUEM TIMEBO ? ETC.

L'humble adorateur.

Le Seigneur est ma lumière,
Il est mon salut ! c'est lui
Qui protége ma carrière :
Devant qui tremblerai-je avec un tel appui ?

Un flot d'ennemis m'assiége ;
Ils ont soif de mon trépas...
Les voilà pris dans leur piége
Vienne un camp plus nombreux, mon cœur ne le craint pas !

Gloire à Dieu ! ma seule envie
C'est d'habiter sa maison,
Et, tous les jours de ma vie,
D'y voir ses voluptés et de bénir son nom.

Dans un ravissant mystère,
Il me tiendra sous son œil,
Au fond de son sanctuaire,
Quand reviendra le temps de l'angoisse et du deuil.

Il exaltera ma tête,
Sur la pierre du rocher ;
Le triomphe qu'il m'apprête
Confondra les pervers qui voudraient m'approcher.

Et moi, par un chant sublime,
J'envahirai le saint lieu ;
Mon cœur, joyeuse victime,
S'immolera lui-même à l'amour de son Dieu.

Aujourd'hui ma voix soupire :
Roi du ciel, exauce-moi !
A mes pleurs daigne sourire !
Mon âme te l'a dit : je ne cherche que toi.

Ne détourne point ta face
Des yeux de ton serviteur ;
Mais que ta colère passe
Et laisse à ma souffrance un Dieu consolateur.

Tandis qu'un père, une mère
M'abandonnaient orphelin,
Le Seigneur à ma misère
Ouvrait un sûr abri dans son amour divin.

Grand Dieu, soutiens donc mon âme
Contre ceux qui de leur foi
Ont fait un trafic infâme
L'iniquité menteuse a menti même à soi !

Je crois voir le ciel qui s'ouvre...
Salut, terre des vivants !
Le cœur d'un Dieu se découvre...
Courage et force à nous qui sommes ses enfants !

Alexandre Guillemin.

DOUCEUR DU SERVICE DE DIEU.

(Trad. de l'*Imitation de Jésus-Christ.*)

J'ose encore, Seigneur, m'élever jusqu'à toi :
Mon silence n'est plus un respect légitime,
Je ne puis me taire sans crime,
Je dois bénir mon Dieu, mon Seigneur et mon [Roi.
J'irai jusqu'à ton trône assiéger tes oreilles
Du récit amoureux de tes hautes merveilles,
J'en ferai retentir toute l'éternité,
Et je veux qu'à jamais mes cantiques enseignent
Quelles sont les douceurs que ta bénignité
Ne montre qu'à ceux qui te craignent.

(1) Sur les paroles du verset 20 : *Quia dicitis in cogitatione : Accipient in vanitate civitates tuas,* l'auteur fait cette remarque : « Les Hébreux juraient par les noms de leurs villes. »

Mais que sont ces douceurs au prix de ces trésors
Qu'à toute heure tes mains prodiguent et réser-
[vent
Pour ceux qui t'aiment et te servent,
Et qui du cœur entier te donnent les efforts ?
Ah ! ces ravissements sans borne et sans exemple
S'augmentent d'autant plus que plus on te con-
[temple :
Nous n'avons rien en nous qui les puisse expri-
[mer.
Le cœur les goûte bien et l'âme les admire,
Tout l'homme les sent croître à force de t'aimer,
Mais la bouche ne peut les dire.

Tu ne te lasses point, Seigneur, de cet amour ;
Et j'en porte sur moi des marques infaillibles :
Tes bontés incompréhensibles,
Du néant où j'étais m'ont daigné mettre au jour.
J'ai couru loin de toi vagabond et sans guide ;
Pour un fragile bien, j'ai quitté le solide,
Et tu m'as rappelé de cet égarement ;
Tu fais plus, pour t'aimer tu m'ordonnes de vivre,
Et joins à la douceur de ce commandement
La clarté qui montre à le suivre.

Que fais-je donc, Seigneur, alors que je te sers ?
J'apprends cette leçon de toute la nature ;
L'hommage de la créature
N'est qu'un tribut commun que te doit l'univers.
La terre qui nous porte et qui nous sert de mère,
L'air que nous respirons, le ciel qui nous éclaire,
Ont ces ordres de toi, qu'ils ne rompent jamais :
Et telle est ta bonté, tout pécheurs que nous som-
[mes,
Que par toi l'ange suit l'ordre où tu le soumets
Pour guider et garder les hommes.

C'est peu pour toi que l'air et la terre et les
[cieux
Versent sur nous les dons de ta munificence :
Ces dons annonçaient ta puissance ;
Mais, d'un amour divin effet prodigieux !
Tu quittes, Roi des rois, ton sacré diadème,
Tu descends jusqu'à nous de ton trône suprême,
Tu te revêts pour nous de nos infirmités ;
Et, nous fortifiant par ta sainte présence,
Tu nous fais triompher de nos fragilités
Et te promets pour récompense.

Pour tant et tant de biens que ne puis-je à mon
[tour,
Te servir dignement tous les temps de ma vie !
Oh ! que j'aurais l'âme ravie
De le pouvoir, Seigneur, seulement un seul jour !
Te servir à demi, c'est te faire une injure ;
Et comme tu répands tes bontés sans mesure,
Il ne faut point de borne aux devoirs qu'on te
[rend :
A toi toute louange, à toi gloire éternelle ;
A toi, Seigneur, est dû ce que peut de plus grand
Le zèle d'une âme fidèle.

N'est-tu pas, ô mon Dieu, mon Seigneur souve-
[rain,
Et moi ton serviteur, pauvre, lâche, fragile,
Dont tout l'effort est inutile,
A moins d'avoir l'appui de ta divine main ?
Je dois pourtant, je dois, de toute ma puissance,
Te louer, te servir, te rendre obéissance,
Sans m'en lasser jamais, sans prendre autre souci :
Viens donc à mon secours, bonté toute céleste,
Tu vois que je le veux et le souhaite ainsi :
Par ta faveur supplée au reste.

Pierre CORNEILLE.

DOUCEURS DE LA RETRAITE.

Tircis, il faut penser à faire la retraite :
La course de nos jours est plus qu'à demi faite,
L'âge insensiblement nous conduit à la mort.
Nous avons assez vu sur la mer de ce monde
Errer au gré des vents notre nef vagabonde :
Il est temps de jouir des délices du port.

Le bien de la fortune est un bien périssable :
Quand on bâtit sur elle on bâtit sur le sable ;
Plus on est élevé, plus on court de dangers :
Les grands pins sont en butte aux coups de la
[tempête,
Et la rage des vents brise plutôt le faîte
Du palais de nos rois que le toit des bergers.

O bienheureux celui qui peut de sa mémoire
Effacer pour jamais ce vain espoir de gloire
Dont l'inutile soin traverse nos plaisirs,
Et qui, loin retiré de la foule importune,
Vivant dans sa maison, content de sa fortune,
A, selon son pouvoir, mesuré ses désirs !

Il laboure le champ que labourait son père,
Il ne s'informe point de ce qu'on délibère
Dans ces graves conseils d'affaires accablés,
Il voit sans intérêt la mer grosse d'orages,
Il n'observe des vents les sinistres présages
Que pour le soin qu'il a du salut de ses blés.

Roi de ses passions, il a ce qu'il désire ;
Son fertile domaine est son petit empire,
Sa cabane est son Louvre et son Fontainebleau ;
Ses champs et ses jardins sont autant de provin-
[ces,
Et sans porter envie à la pompe des princes,
Se contente chez lui de les voir en tableau.

Il voit de toutes parts combler d'heur sa famille.
La javelle à plein poing tomber sous la faucille,
Le vendangeur ployer sous le faix des paniers ;
Il semble qu'à l'envi les fertiles montagnes,
Les humides vallons et les grasses campagnes
S'efforcent à remplir sa cave et ses greniers.

Il suit aucunes fois le cerf par les foulées,
Dans ces vieilles forêts du peuple reculées,
Et qui même du jour ignorent le flambeau ;
Aucunes fois des chiens il suit les voix confuses,

Et voit enfin le lièvre, après toutes ses ruses,
Du lieu de sa retraite en faire son tombeau (1).

Il soupire en repos l'ennui de sa vieillesse
Dans ce même foyer où sa tendre jeunesse
A vu dans le berceau ses bras emmaillottés ;
Il tient par les moissons registre des années,
Et voit de temps en temps leurs courses enchaînées
Faire avec lui vieillir les bois qu'il a plantés.

Il ne va point fouiller aux terres inconnues,
A la merci des vents et des ondes chenues,
Ce que nature avare a caché de trésors ;
Il ne recherche point, pour honorer sa vie,
De plus illustre mort, ni plus digne d'envie,
Que de mourir au lit où ses pères sont morts.

S'il ne possède point ces maisons magnifiques,
Ces tours, ces chapiteaux, ces superbes portiques
Où la magnificence étale ses attraits,
Il jouit des beautés qu'ont les saisons nouvelles ;
Il voit de la verdure et des fleurs naturelles,
Qu'en ces riches lambris on ne voit qu'en portraits.

Crois-moi, retirons-nous hors de la multitude,
Et vivons désormais loin de la servitude
De ces palais dorés où tout le monde accourt.
Sous un chêne élevé les arbrisseaux s'ennuient,
Et devant le soleil tous les astres s'enfuient,
De peur d'être obligés de lui faire la cour.

Agréables déserts, séjour de l'innocence,
Où loin des vanités, de la magnificence,
Commence mon repos et finit mon tourment,
Vallons, fleuves, rochers, aimable solitude,
Si vous fûtes témoins de mon inquiétude,
Soyez-le désormais de mon contentement (1).

RACAN.

DOULEUR,

MÉDITATION, PRIÈRE ET RECUEILLEMENT.

Oh ! s'ils viennent pensifs s'asseoir entre vos fêtes,
Versez l'ambre et le nard sur les pieds des prophètes ;
A vos larmes d'amour, au fond des urnes d'or,
Mêlez pour eux les pleurs des roses de Ségor !
Est-ce donc pour la brise ou l'ombre solitaire
Que Dieu mit des parfums dans les fleurs de la terre ?
Est-ce pour y mourir, desséché par l'orgueil,
Qu'un vaisseau tiède et pur tremble au fond de chaque œil,
Et pour s'éteindre, avant de jeter une flamme,
Qu'un doux soleil se lève au matin de notre âme ?

Seigneur, quand vous avez en un cœur sans détour
De la perfection semé le noble amour,
Qu'ensuite vous ouvrez à ces âmes ailées
Un champ libre à travers vos œuvres étoilées,
Vos splendides jardins, votre ciel argenté,
Et tout ce qui nous voile enfin votre beauté :
Si quelque pauvre enfant que votre soif dévore,
Et qui pour vous chercher s'est levé dès l'aurore,
D'une merveille à l'autre, avant de vous trouver,
Vole, et lassé s'y pose un instant pour rêver,
Dans le creux de sa main puise au bord des fontaines,
Et sans route frayée en ces terres lointaines,
S'égare et dort un soir doucement attiré,
Auprès d'une fleur rare ou d'un oiseau doré :
Ou bien si, tout meurtri des pierres de la route,
Sans rien à l'horizon, il se couche et s'il doute....
Lorsqu'il voit luire enfin la splendeur de vos pieds
Et qu'il se traîne à vous sur ses genoux pliés...
De ces larmes sous qui toute tâche s'efface,
Pourrez-vous, ô Seigneur, détourner votre face !

Les pleurs ne sont-ils pas des diamants cachés
Qui payent, en tombant, le prix de nos péchés ?
Chaste sueur de l'âme impuissante et brisée,
Par un Dieu qui pleura seriez-vous méprisée ?

Larmes du repentir ! eau féconde toujours !
Quand l'homme vous répand sur tous ses mauvais jours,
Vous chassez de son cœur les fanges entassées
Sous les pieds remuants des coupables pensées ;
Puis, comme le soleil sur une terre en pleurs
Raffermit les chemins et relève les fleurs,
Un doux regard de Dieu, suivant l'ombre et la pluie,

(1) *Du lieu de sa retraite* EN *faire*... Ce pléonasme formait alors un idiotisme qui ne paraissait blesser aucune règle de la langue.

(2) Après avoir comparé la pièce qu'on vient de lire, à l'épode d'Horace qui commence par ce vers :

Beatus ille qui procul negotiis,

et avoir signalé certaines beautés de la composition latine, P.-F. Tissot ajoute : « Ce sont là des aveux dictés par la justice ; mais nous devons reconnaître aussi que l'ode d'Horace n'a point le charme répandu sur toutes les pièces de Racan. Cet avantage ne tient pas seulement à la précieuse naïveté qui manque absolument aux Romains ; il vient d'une autre cause. Les stances de Racan semblent vraiment sortir du cœur d'un homme touché d'un véritable amour de la retraite, qui prend congé du monde pour aller vivre en paix avec lui-même au sein de la campagne, et attendre, sans la désirer ni la craindre, la douce fin du sage de La Fontaine :

Approche-t-il du but ? quitte-t-il ce séjour ?
Rien ne trouble sa fin : c'est le soir d'un beau jour.

C'est l'homme que nous cherchons, c'est l'homme que nous voulons sentir avant tout, dans ces sortes de sujets : et pour nous faire illusion, il faut que le poëte se cache derrière le personnage, ou plutôt qu'il s'identifie avec lui : c'est là le triomphe de l'art. »

Se répand sur l'esprit, le réchauffe et l'essuie !
Dans l'urne aux blancs contours que de fleurs ont [pleuré
Pour l'emplir jusqu au bord d'un encens épuré !
Oh ! que tout soit pour lui, donnez, ô Madeleine,
Versez sur ses pieds nus votre âme toute pleine ;
Versez le fond du vase et les parfums cachés,
Les regrets, les espoirs, tout, jusqu'à vos péchés !
Versez les chastes jours et les nuits profanées,
Et l'asphodèle vierge et les roses fanées,
Versez votre douleur, versez votre beauté.
Tout en vous est parfum, et tout sera compté !
Brisez au pied du Christ ce cœur doux et fragile,
Ce que la loi rejette est pris par l'Evangile,
Des épis oubliés sa moisson s'enrichit ;
A lui tout ce qui pleure et tout ce qui fléchit,
A lui la pénitente obscure et méprisée,
A lui le nid sans mère, et la branche brisée ;
A lui tout ce qui vit sans filer ni semer,
A lui le lis des champs qui ne sait qu'embaumer,
L'oiseau qui vole au ciel, insoucieux, et chante ;
A lui la beauté frêle, et l'enfance touchante,
Et ces hommes rêveurs qui sont toujours enfants,
Tous ceux sur qui le fort met ses pieds triom- [phants;
Les faibles sont les siens, sa force les relève ;
Il porte dans ses mains la grâce et non le glaive.

Une eau mystérieuse a baigné vos genoux !
Le ciel même, ô Seigneur, a-t-il rien de plus doux ?
A ces flots onctueux, fumant d'un double arome,
L'homme a fourni les pleurs et la terre le baume :
Tous les deux vous offrant leurs présents les [meilleurs,
La nature ses fleurs, et l'âme ses douleurs ;
Puis, versant tous les deux sur vos traces sereines,
Ce que vous avez mis de plus pur dans leurs veines !

Larmes ! trésor vivant, perles de vérité !
Seul don qu'offre le cœur sans l'avoir emprunté !
Baume que le soleil fait monter goutte à goutte
Et surnager de l'âme en la consumant toute !
Vin que fait du palmier jaillir un fer blessant,
Dernier présent du tronc qui meurt en le versant !
O larmes, ô parfum des paupières écloses !
Parfums, esprits vivants tirés du fond des choses,
Essor de la matière à l'immatériel ;
Fontaine où Dieu s'abreuve, air qu'on respire au [ciel !

Hôtes mystérieux des tombes solennelles,
Parfums, éternité des reliques charnelles,
Ether incorruptible en qui la beauté vit,
Où toute forme pure à la mort se ravit ;
Esprits qui défendez de toute lèpre immonde
Les corps dans le sépulcre et les cœurs dans le [monde !
Huile qui fait briller les lampes jusqu'au jour !
O principe de vie aussi fort que l'amour !
Brise d'en haut venue, haleine de cinname,
Qui descend du Seigneur et remonte de l'âme !

O larmes ! ô pardon de toute iniquité !
O parfums, gardiens de toute pureté !

Pleurez, ô Madeleine ! et quand la séve monte,
Laissez l'arbre saigner ! versez vos pleurs sans [honte !
Epuisez lentement leur calice azuré ;
Oh ! les pleurs sont bénis ; le Seigneur a pleuré !

Maître, je vous ai vu comme une âme exilée
Errer le soir, au bord des lacs de Galilée ;
La barque reposait dans l'eau bleue et sans plis,
Et les frères dormaient sur leurs filets remplis.
Vous, sans qu'un bruit profane osât troubler vos [rêves,
Vous marchiez lentement sur le sable des grèves,
Et vos regards, errants de l'un à l'autre azur,
Semblaient interroger la mer et le ciel pur.
Quelquefois, appuyé contre une roche grise,
Votre beau front levé du côté de la brise,
Debout, vous écoutiez, croisant vos bras distraits :
Et là, quels bruits lointains, ineffables, secrets,
Quelles voix, du désert ou de la mer venues,
Quels mots mystérieux éclataient dans les nues,
Quelles choses parlaient et rayonnaient en vous ?
Etait-ce Nazareth, Marie à vos genoux,
Les frères attentifs, le cénacle et les fêtes,
Ou les murs de Sion teints du sang des pro- [phètes ?
Je ne sais, mais j'ai vu ce front transfiguré
Se baisser pâlissant... et vous avez pleuré !

Ces lacs, dont les grands flots se courbent à [vos signes,
Ont reçu de vos yeux bien des perles insignes ;
Et les jardins du ciel nous peuvent envier
La rosée accordée à plus d'un olivier.
Etoiles d'Orient ! belles nuits de Judée !
Plaine de Siloé de soleil inondée !
Lit pierreux du Cédron ! palmiers de Nazareth !
Flots de Tibériade et de Génézareth !
Grands vents qui balayez les roches désolées !
Horizons infinis des grèves isolées !
Solitudes qu'il aime, où ses pas sont gravés,
Oh ! dites s'il pleura, dites, vous le savez !

Que de fois il allait, au mépris des scandales,
Loin des pharisiens secouant ses sandales,
Marchant où l'appelait l'esprit de vérité,
Porter dans les déserts sa sainte oisiveté !
Cueillez-y sur ses pas les fleurs immaculées,
Lavez vos fronts dans l'eau des sources reculées !
Là, parmi la rosée et l'herbe vierge encor,
Sur la neige d'argent et sur le sable d'or,
Dans l'haleine des mers et dans celle des plaines,
Dans la vapeur qui fume au-dessus des fontaines,
Dans l'ombrage odorant qui coule des forêts,
Des parfums sont restés, fruits de ses pleurs se- [crets !

Respirez au désert ces effluves divines ;
Secouez les rameaux baignés de perles fines ;

Puisez dans vos deux mains l'eau vive des ro-
[chers,
Que le vase déborde ; et, sous son poids penchés,
Lorsque vous sentirez que votre âme est trop
[pleine,
Pour que rien ne s'en perde, oh! comme Ma-
[deleine!
A genoux devant lui, brisez, avec ferveur,
L'urne de l'élection sur les pieds du Sauveur !

Pendant que vous rêvez immobile, ô Marie,
L'eau sainte goutte à goutte emplit l'urne tarie ;
Ecoutez votre cœur où la voix parle encor,
Jusqu'au jour de verser ce qui tombe dans l'or.
Au bord du puits divin tenez-vous appuyée ;
Si vos bras sont croisés, votre âme est déployée,
Et, quand la voile au vent ouvre ses plis gonflés,
La rame est inutile aux navires allés !
Dormez où votre espoir a jeté sa racine ;
Marthe jalouse en vain votre place divine ;
A cette âme qui s'use à des soins superflus
Le Christ a répondu déjà pour ses élus :

« Le trépied fume encor sur ses flammes pres-
[sées,
Les fruits mûrs sont cueillis, les amphores dres-
[sées,
Le miel et le froment pétris dès le matin,
La salle radieuse est ouverte au festin,
Les hôtes sont joyeux ; mais une voix réclame...
Marthe, qu'avez-vous fait pour les besoins de
[l'âme ?
Vous avez préparé le pain du serviteur,
L'esclave est satisfait, mais qu'aura le Seigneur ?
Croyez-vous que la chair calme sa faim divine ?
N'a-t-il pas une soif que votre cœur devine ?
A sa lèvre altérée il faut un vin plus doux,
Vin qu'a versé Marie, ô Marthe, et non pas vous!
Ne l'accusez donc pas d'être l'arbre inutile ;
A qui s'endort sur moi le sommeil est fertile !
Le travail de plusieurs qui s'en seront vanté (1)
Portera moins de fruit que cette oisiveté.
Votre cœur s'est troublé du soin des choses vaines;
Une seule, pourtant, est digne de vos peines,
O Marthe, et votre sœur avant vous en fit choix ;
Assise à mes genoux, elle écoute ma voix ;
Nul ne lui ravira cette place chérie,
Car la meilleure part est celle de Marie ! »

Vous avez dit cela, jugeant, un jour, Seigneur,
Les hommes du dehors et l'homme intérieur.

Il est des vases d'or scellés dans son royaume,
Des cœurs venus de lui pleins d'un céleste baume ;
Il est, même ici-bas, des encensoirs vivants,
Des calices vermeils respectés par les vents,
Où du ciel lentement la pluie est déposée ;
Le soleil frappe-t-il ces cœurs pleins de rosée,
Un enfant vers l'autel va-t-il les découvrir...
Sans embaumer le temple ils ne peuvent s'ouvrir !

Mais pour livrer sa neige au rayon qui l'effleure,
Pour fumer à l'autel quand vient le jour et l'heure,
Il faut que le beau lis que nul doigt n'a meurtri,
Loin des vents et de l'homme ait pu croître à
[l'abri ;
Que les charbons ardents, renfermés dans le vase,
Attendent l'encens pur et le feu de l'extase,
Et qu'ils ne s'usent pas, au souffle des passants,
Ainsi qu'un fourneau vil ouvert à tous les vents !
Oserez-vous faucher l'iris et les narcisses,
Comme le foin des prés, litière des génisses ?
L'or pur des encensoirs est-il un or perdu ?
Hommes ! malheur à vous quand vous l'aurez
[fondu,
Et pris pour puiser l'eau des terrestres fontaines
L'amphore où dort le vin jusqu'aux Pâques loin-
[taines !

Seigneur, dans le troupeau des robustes hu-
[mains,
Il est de beaux enfants, frêles et blanches mains,
Trop faibles pour lutter durant la vie entière
Et se voir obéir par la lourde matière ;
Ils ne savent pas faire, avec les socs tranchants,
Jaillir les blonds épis des veines de vos champs,
Aider les nations à construire leurs tentes,
Tisser de pourpre et d'or les robes éclatantes,
Et charger les vaisseaux, sous un ciel reculé,
Des tapis d'Ecbatane ou du fer de Thulé.
Est-ce donc, ô mon Dieu, que leur grâce infé-
[conde
Est livrée en opprobre aux puissants de ce monde,
Et qu'à votre soleil chacun leur peut ôter
L'humble coin qu'il leur faut pour prier et chan-
[ter ?
Est-ce qu'au jour marqué pour la grande justice,
Afin qu'aux yeux de tous votre enfer accomplisse
L'anathème porté sur les rameaux oisifs,
Vous frapperez ces fronts amoureux et pensifs ?

Préférez-vous au lac les grands flots des ri-
[vières,
Et la roche inflexible aux tremblantes bruyères ?
Les fleurs et les oiseaux vous sont-ils odieux ?
Mais le cèdre est chargé de nids mélodieux,
L'hysope entre ses pieds pousse une humble ra-
[cine,
Et le Liban les berce en sa large poitrine !
Les auriez-vous mêlés dans la création
Pour bannir les plus doux de votre affection ?

Oh ! vous aimez, Seigneur, la forme pure et
[belle,
Car c'est l'achèvement de l'idée éternelle,
La splendeur de l'esprit visible à l'œil mortel.
Chacun de son côté travaille pour l'autel ;
Si les forts ouvriers en sculptent les colonnes,
Les enfants les plus beaux tresseront des cou-
[ronnes !

(1) Pour *vantés* : licence poétique motivée par la rime.

Ne faut il pas des voix pour bénir, pour chanter?
Ce n'est pas être oisif que de vous écouter,
De recevoir de vous chaque soir l'huile sainte,
Lampe qui luit dans l'ombre et n'est jamais éteinte!

Oh! quand les marteaux lourds se reposent, le soir,
Les hommes ont besoin de lyre et d'encensoir.
C'est l'immense désir de toute créature,
De chercher vos rayons épars dans la nature;
Et c'est une vertu de lire avec clarté
Un peu de votre nom écrit dans la beauté;
D'avoir le front marqué de votre sceau de flamme,
Et, mêlant des parfums aux musiques de l'âme,
D'être l'urne de baume et le luth frémissant
Qui parfume la terre et chante en se brisant!

Victor DE LAPRADE.

LE DUEL.

Ne verrons-nous jamais délivrer la patrie
D'un monstre que jadis vomit la barbarie?
Ne le verrons-nous point à ses pieds abattu?
L'audace est donc sans frein, et la loi sans vertu,
Si chaque citoyen, pour venger son injure,
Rentre, quand il lui plaît, dans l'état de nature;
Et je dois donc livrer ma vie à l'insensé
Qui veut risquer la sienne à titre d'offensé?

Si dans le sang l'offense était toujours lavée,
Bientôt la terre entière en serait abreuvée.
Que sert d'avoir quitté les antres et les bois,
De s'être réunis sous de communes lois,
De vivre rassemblés dans l'enceinte des villes,
Dès que ces mêmes lois deviennent inutiles?
On dit que la fureur des combats singuliers
De tous les citoyens fait autant de guerriers;
Qu'elle entretient, au moins dans l'ordre militaire,
Ce mépris de la mort au guerrier nécessaire.
Quel délire! en valeur les Francs et les Germains
Ont-ils donc surpassé les Grecs et les Romains?
Chaque jour le Pirée et les rives du Tibre
Etaient couverts des flots d'un peuple fier et libre,
Sans qu'Athènes ou Rome ait vu ses habitants,
Seul à seul, sous ses murs, chaque nuit combattants.

Rome n'égala point au brave capitaine
Le vil gladiateur triomphant sur l'arène;
Et le Français, barbare, au mépris de sa foi,
Du ciel, de la raison, de l'ordre, de la loi,
Du véritable honneur, restera tributaire
D'un honneur fantastique, idole sanguinaire,
Tyran, fléau sacré, plus terrible cent fois
Que l'affreux Teutatès adoré des Gaulois!

Ah! c'est pour le braver qu'il faut un vrai courage,
Non pour suivre à l'aveugle une imbécille rage.
Le courage à mes yeux n'est que férocité,
S'il ne tend pas au bien de la société.
Où règne la justice, il devient inutile.

S'il vient, audacieux, en cruauté fertile,
Ensanglanter la paix et violer les lois,
Brisons leur joug, ou bien qu'il en sente le poids.
Aux barbares laissons ces coutumes fatales,
Héritage odieux des Goths et des Vandales.
De lâcheté Turenne était-il accusé?
Cependant un cartel fut par lui refusé.
Détestons, proscrivons ces hommes dont l'épée,
Coupant tous les liens, à nos yeux est trempée
Du sang de leurs pareils, du sang de leurs amis,
Peut-être pour un mot, ou pour une Laïs.

Si quelqu'un ne craint pas de vous faire une injure,
Pour vous-même écoutez le cri de la nature:
Epargnez votre sang en épargnant le sien;
Et songez que, comme homme et comme citoyen,
Vous n'êtes point à vous.....

Desmahis.

—

— Un duel! tu prendrais pour arbitre suprême
Le hasard d'un duel entre un infâme et toi!
Ecoute, j'ai du cœur, et ma vie en fait foi;
Mais je tiens que se battre est un pauvre courage,
Quand le combat vous souille encor plus que l'outrage.
A quoi sont bons ses jours, au mépris dévolus?
L'Etat n'en a que faire, et l'honneur n'en veut plus;
Les tiens sont l'honneur même, une cause à défendre,
Des services rendus, des services à rendre;
La vertu, la patrie ont des droits sur les tiens,
Plus tu te sens utile, et moins tu t'appartiens.
Le lâche, diras-tu, peut tenir ce langage:
L'homme de cœur le doit; pour relever le gage
Qu'une insulte à mon nom jetté sur mon chemin,
Je veux, en le touchant, ne pas salir ma main.
Là, ce serait l'opprobre avec la gloire aux prises.
Fais fi de ta vengeance: un sang que tu méprises
Ne vaut pas, ô mon fils, pour laver ton affront,
Les pleurs sacrés qu'un père a versés sur ton front.

Casimir Delavigne.

LE DUELLISTE ET SES REMORDS.

Horrible préjugé, montre-nous tes bienfaits...
Ah! verrons-nous toujours ton audace, impunie,
Ériger en vertus les plus hideux forfaits,
Et sur un fol orgueil ta puissance affermie
Propager ces combats, indignes des grands cœurs,
Où les vaincus et les vainqueurs
N'ont que le choix de l'infamie?...

Quoi! lorsque, sous nos yeux, d'homicides succès
Font pleurer la patrie et rougir la victoire,
Nous tolérons encor ces criminels excès!
Un trépas sans honneur, un triomphe sans gloire
Devraient-ils plaire à des Français?...
Vous dont les armes protectrices

Ont su défendre et le prince et l'Etat,
Montrez vos nobles cicatrices ;
C'est la parure du soldat :
Mais cachez-nous cette indigne blessure,
Triste et coupable fruit d'un meurtre médité...
Sur le corps d'un guerrier, c'est plus qu'une souil-
[lure ;
Sur le corps d'un chrétien c'est une flétrissure.

. . . . . .

Chacune de mes nuits n'est qu'une longue veille :
Le ciel ne permet pas qu'un meurtrier sommeille,
Et, si parfois le lit, fatigué de mes pleurs,
Dans les bras du repos assoupit mes douleurs,
Ma conscience crie, et soudain me réveille.

Le jour accroît encor les maux que je ressens :
Il montre à tous les yeux le trouble de mes sens,
Et me rend le témoin de l'horreur que j'inspire.
Hélas ! pour mettre un terme à mon cruel martyre,
Tous les secours sont impuissants :
Le monde et ses plaisirs sur moi n'ont plus d'em-
[pire ;

L'amour n'a rien qui puisse me charmer ;
Ma bouche ne sait plus sourire,
Mon cœur n'est plus fait pour aimer.
Le sombre ennui qui vient me consumer,
Compte tous les instants de l'heure qui s'écoule :
Autour de moi, tout frémit et se tait ;
Je reste seul au milieu de la foule,
Et, malgré mes efforts, chacun me reconnaît.
Il semble que du ciel le courroux légitime
A laissé sur mes traits l'empreinte de mon crime,
Et que, pour inspirer un salutaire effroi,
Le temps, devant qui tout s'efface,
N'a pas encor séché la trace
Du sang que la victime a fait jaillir sur moi...
Tel, vengeant la nature et le trépas d'un frère,
Dans l'enfance du monde on vit l'Etre éternel
Marquer du sceau de sa colère
Le front sanglant du meurtrier d'Abel.

CHATILLON.

E

ECCE HOMO.

(Sur un Christ de Rubens.)

Voilà l'homme ! ô mon Dieu, comme ton divin Fils,
L'homme qui pense et croit est sur un crucifix :
A son front qui s'incline on jette de la boue ;
De sa lèvre altérée on approche le fiel,
Et quand il croit trouver les caresses du ciel,
Le baiser de Judas s'arrête sur sa joue !

Mais, en portant sa croix, s'il était Christ encor,
Il pourrait du Calvaire entrevoir le Thabor ;
Le but adoucirait les horreurs de la route,
Pour sa vie il saurait qu'il a l'éternité,
Le ciel, pour racheter sa triste humanité ;
Mais nous, que savons-nous ? nous n'avons que le
[doute.

En suivant le sentier rude de la vertu,
Notre esprit se révolte, incertain, abattu,
Et quand l'impiété nous jette son sarcasme,
Hélas ! nous sentons trop qu'elle nous a jugés,
Qu'elle a vu dans nos cœurs mornes, découragés,
Une foi vacillante et sans enthousiasme.

Elle a vu que souvent sont montés jusqu'à nous
Les bruits de ses plaisirs qui nous ont semblé doux ;
Que, lorsque radieuse elle sort de sa fange,
Souvent de notre choix prêts à nous repentir,
Nous avons, déchirant la robe du martyr
Pensé que le démon est plus heureux que l'ange.

En nous voyant d'en bas aspirer au sommet,
Elle raille les biens que la mort nous promet ;
Et du lot de la terre avide et satisfaite,
Pour elle les instincts qu'elle court assouvir
Réalisent le ciel où nous voulons gravir.

Et pour nous, si le ciel n'était qu'une défaite !

Si nos longs jours d'ennui, si nos chagrins poi-
[gnants,
Si ces âpres dégoûts dont nos cœurs sont saignants,
Ne trouvaient pas après une onde qui les lave ;
Si, quittant cette terre où nous pouvions jouir,
Au but l'Eden promis allait s'évanouir ;
Si d'une illusion notre âme était esclave !

Voilà ce que nous dit le doute au dard rongeur,
Ce qui fait sur nos fronts éclater la rougeur,
Lorsque nous proclamons qu'en nous la paix
[habite,
Que la foi nous conduit sans trouble, sans combats.
Quand nous parlons ainsi le doute vient tout bas
Démentir notre voix avec sa voix maudite.

Que le calvaire est dur à qui veut le monter
Aux oasis humains sans jamais s'arrêter,
Sans reposer son pied que déchire la ronce,
Sans boire aux flots souillés doux aux lèvres des
[sens,
Sans permettre à son cœur d'écouter les accents
De génie et d'amour que la terre prononce.

Comme le Christ, il sait qu'au pied du roc s'étend
Quelque Jérusalem, quelque cité portant
Jusqu'aux cieux ses palais, ses dômes de por-
[phyre ;
Que là, la volupté, l'or, le bonheur humain,
Ont de plus d'une vie enivré le chemin,
Et qu'à la sienne aussi ces biens pouvaient suffire.

Mais il marche toujours, car il s'est confié,
Dans ses heures d'angoisse, au Dieu crucifié ;
Puis l'orgueil ou la foi tour à tour le relève :

L'orgueil dit de poursuivre et de persévérer ;
La foi, de regarder au delà, d'espérer ;
Et le martyr brisé recommence son rêve.

Et lorsque la mort vient l'arracher à la croix,
Qu'il contemple la terre une dernière fois,
Elle lui jette encor des clameurs enivrantes :
« Ils sont heureux là-bas, si je m'étais trompé ! »
Pense-t-il ; et ce cri de son cœur échappé
Fait baisser tristement ses paupières mourantes.

C'est alors que, sans doute, en son âme descend
De la foi du Très-Haut quelque rayon perçant,
Et que voyant au ciel, qui pour lui s'illumine,
La couronne promise à son sublime effort,
Il comprend la patrie où vivra l'homme fort,
Et ne regrette plus la terre qu'il domine.

Mme Louise Colet.

Observations de l'éditeur. — Il nous a semblé qu'il n'était pas hors de propos de faire figurer dans notre recueil cette pièce, qui peint avec une certaine vivacité l'état pénible d'agitation où peuvent vivre des âmes qui ne se sont pas encore bien établies dans la foi. Peut-être l'auteur a-t-il trop exagéré l'action délétère du doute, et n'a-t-il pas assez fait ressortir l'action fortifiante de la grâce, sans laquelle il n'est point de foi solide et vraie. Ces défauts sont heureusement atténués par les derniers vers, où l'auteur remarque la sérénité du juste mourant :

.... Voyant au ciel, qui pour lui s'illumine,
La couronne promise à son sublime effort,
Il comprend la patrie où vivra l'homme fort,
Et ne regrette plus la terre qu'il domine.

Citons un passage dans lequel La Bruyère, admettant l'hypothèse où les dogmes sacrés, objet de notre croyance, ne seraient pas aussi invinciblement prouvés qu'ils le sont, montre que le parti le plus sûr, même en ce cas, pour tout être raisonnable, serait toujours d'en faire la règle de toute sa conduite.

« La religion est vraie, ou elle est fausse : si elle n'est qu'une vaine fiction, voilà, si l'on veut, soixante années perdues pour l'homme de bien, pour le trappiste ou le solitaire ; ils ne courent pas un autre risque. Mais si elle est fondée sur la vérité même, c'est alors un épouvantable malheur pour l'homme vicieux : l'idée seule des maux qu'il se prépare trouble l'imagination ; la pensée est trop faible pour les concevoir, et les paroles trop vaines pour les exprimer. Certes, en supposant même dans le monde moins de certitude qu'il ne s'en trouve en effet sur la vérité de la religion, il n'y a point pour l'homme un meilleur parti que la vertu. »

ECCE NUNC BENEDICITE DOMINUM,

OMNES SERVI DOMINI.

(Complies du dimanche. Psaume CXXXIII.)

Dieu doit être béni jour et nuit dans son temple.

Vous qui gardez le sanctuaire,
O vous tous, bienheureux enfants,
Au Dieu qui le jour nous éclaire,
Dans la nuit consacrez vos chants !

Que de vos mains le sacrifice
S'élève pur vers l'Eternel,
Et que sa droite vous bénisse !
Elle a fait la terre et le ciel.

Alexandre Guillemin.

L'ECOLE DES PETITS ENFANTS.

Allons, dans les jardins suis tes compagnes blondes,
Enfant ; va te mêler aux tournoyantes rondes ;
Allons, frères et sœurs, jouez, sautez, riez !
Prends ta corde à la main, et bondis intrépide,
Forme ce double tour qui passe si rapide
Sous tes deux petits pieds.

J'aime tes mouvements si souples quand tu joues ;
J'aime à voir les couleurs qui nuancent tes joues,
Tes pas légers, glissant sur les gazons foulés,
Ta bouche qui sourit, et ta grâce ingénue,
Et tes cheveux tombant sur ton épaule nue,
Tout blonds et tout bouclés.

Ah ! cours dans les jardins, lance l'escarpolette
Jusqu'aux grands marronniers, ou bien fais la toilette
De ta poupée aux yeux d'émail, au frais chapeau ;
Ou lance ce volant qui glisse entre les branches,
Et que tu vois dans l'air avec ses plumes blanches,
Passer comme un oiseau.

Tu connaîtras plus tard nos amères pensées,
Les ennuis, les dégoûts de nos âmes lassées,
Nos chagrins de fortune, ou d'orgueil, ou d'amour,
Notre sommeil troublé, nos rêves fantastiques,
Où passent chaque soir sous des traits chimériques
Tous nos soucis du jour.

Ah ! retourne bien vite à la ronde joyeuse !
Tu vas grandir... Qui sait ? la gloire lumineuse
Peut mettre des rayons sur ton front triomphant :
Tu pourras devenir belle à t'en rendre vaine,
Etre une grande dame, être duchesse, reine...
Mais plus jamais enfant !

Mme Anaïs Ségalas.

L'ECOLIER.

Un tout petit enfant s'en allait à l'école.
On avait dit : Allez !... il tâchait d'obéir ;
Mais son livre était lourd ! il ne pouvait courir.
Il pleure et suit de loin une abeille qui vole.

Abeille, lui dit-il voulez-vous me parler ?
Moi, je vais à l'école : il faut apprendre à lire ;
Mais le maître est tout noir, et je n'ose pas rire ;
Voulez-vous rire, abeille, et m'apprendre à voler ?
— Non, dit-elle, j'arrive et je suis très-pressée.
J'avais froid : l'aquilon m'a longtemps oppressée.
Enfin, j'ai vu les fleurs, je redescends du ciel,
Et je vais commencer mon doux rayon de miel.
Voyez ! j'en ai déjà puisé dans quatre roses ;
Avant une heure encor nous en aurons d'écloses.
Vite, vite à la ruche ! on ne rit pas toujours :
C'est pour faire le miel qu'on nous rend les beaux [jours.

Elle fuit et se perd sur la route embaumée.
Le frais lilas sortait d'un vieux mur entr'ouvert ;
Il saluait l'aurore, et l'aurore charmée
Se montrait sans nuage, et riait de l'hiver.

Une hirondelle passe ; elle effleure la joue
Du petit nonchalant qui s'attriste et qui joue ;
Et dans l'air suspendue, en redoublant sa voix,
Fait tressaillir l'écho qui dort au fond des bois.

Oh ! bonjour, dit l'enfant, qui se souvenait d'elle ;
Je t'ai vue à l'automne. Oh ! bonjour, hirondelle ;
Viens ! tu portais bonheur à ma maison, et moi
Je voudrais du bonheur. Veux-tu m'en donner, toi?
Jouons. — Je le voudrais, répond la voyageuse,
Car je respire à peine, et je me sens joyeuse.
Mais j'ai beaucoup d'amis qui doutent du printemps;
Ils rêveraient ma mort si je tardais longtemps.
Non, je ne puis jouer. Pour finir leur souffrance
J'emporte un brin de mousse en signe d'espérance.
Nous allons relever nos palais dégarnis :
L'herbe croît, c'est l'instant des amours et des nids.
J'ai tout vu. Maintenant, fidèle messagère,
Je vais chercher mes sœurs, là-bas sur le chemin.
Ainsi que nous, enfant, la vie est passagère ;
Il faut en profiter. Je me sauve... à demain !

L'enfant reste muet ; et la tête baissée
Rêve et compte ses pas pour tromper son ennui,
Quand le livre importun, dont sa main est lassée,
Rompt ses fragiles nœuds, et tombe auprès de lui.

Un dogue l'observait du fond de sa demeure.
Stentor, gardien sévère et prudent à la fois,
De peur de l'effrayer retient sa grosse voix.
Hélas ! peut-on crier contre un enfant qui pleure ?
Bon dogue, voulez-vous que je m'approche un peu?
Dit l'écolier plaintif. Je n'aime pas mon livre ;
Voyez ! ma main est rouge ; il en est cause. Au jeu
Rien ne fatigue, on rit ; et moi je voudrais rire
Sans aller à l'école, où l'on tremble toujours.
Je m'en plains tous les soirs, et j'y vais tous les jours;
J'en suis très-mécontent. Je n'aime aucune affaire.

Le sort des chiens me plaît, car ils n'ont rien à faire.
Ecolier, voyez-vous le laboureur aux champs ?
Eh bien ! ce laboureur, dit Stentor, c'est mon maître.
Il est très-vigilant ; je le suis plus peut-être.
Il dort la nuit, et moi j'écarte les méchants.
J'éveille aussi ce bœuf qui, d'un pied lent, mais [ferme,
Va creuser les sillons quand je garde la ferme.
Pour vous-même on travaille ; et grâce à vos brebis,
Votre mère, en chantant, vous file des habits.
Par le travail tout plaît, tout s'unit, tout s'arrange.
Allez donc à l'école ; allez, mon petit ange !
Les chiens ne lisent pas, mais la chaîne est pour eux :
L'ignorance toujours mène à la servitude.
L'homme est fin, l'homme est sage, il nous défend [l'étude ;
Enfant, vous serez homme, et vous serez heureux.
Les chiens vous serviront.
L'enfant l'écouta dire,
Et même il le baisa ; son livre était moins lourd.
En quittant le bon dogue, il pense, il marche, il [court.
L'espoir d'être homme un jour lui ramène un sou-
A l'école, un peu tard, il arrive gaiement, [rire.
Et dans le mois des fruits il lisait couramment.

Mme Desbordes Valmore.

L'EDEN.

Du marbre, de l'airain qu'un vain luxe prodigue,
Des ornements de l'art, l'œil bientôt se fatigue,
Mais les bois, mais les eaux, mais les ombrages frais,
Tout ce luxe innocent ne fatigue jamais.
Aimez donc des jardins la beauté naturelle :
Dieu lui-même aux mortels en traça le modèle.
Regardez dans Milton, quand ses puissantes mains
Préparent un asile au premier des humains :
Le voyez-vous tracer des routes régulières,
Contraindre dans leurs cours des ondes prisonnières?
Le voyez-vous parer d'étranges ornements
L'enfance de la terre et son premier printemps ?
Sans contrainte, sans art, de ses douces prémices
La nature épuisa les plus pures délices.
Des plaines, des coteaux le mélange charmant,
Les ondes à leur choix errantes mollement,
Des sentiers sinueux les routes indécises,
Le désordre enchanteur, les piquantes surprises,
Des aspects où les yeux hésitaient à choisir,
Variaient, suspendaient, prolongeaient leur plaisir.
Sur l'émail velouté d'une fraîche verdure,
Mille arbres, de ces lieux ondoyante parure,
Charme de l'odorat, du goût et des regards,
Elégamment groupés, négligemment épars,
Se fuyaient, s'approchaient, quelquefois à leur vue
Ouvraient dans le lointain une scène imprévue ;
Ou tombant jusqu'à terre, et recourbant leurs bras,
Venaient d'un doux obstacle embarrasser leurs pas,
Ou pendaient sur leur tête en festons de verdure,
Et de fleurs, en passant, semaient leur chevelure.

Dirai-je ces forêts d'arbustes, d'arbrisseaux,
Entrelaçant en voûte, en alcove, en berceaux,
Leurs bras voluptueux et leurs tiges fleuries ;
C'est-là que, les yeux pleins de tendres rêveries,
Eve à son jeune époux abandonna sa main,
Et rougit comme l'aube aux portes du matin.
Tout les félicitait dans toute la nature,
Le ciel par son éclat, l'onde par son murmure.
La terre, en tressaillant, ressentit leurs plaisirs ;
Zéphyre aux antres verts redisait leurs soupirs ;
Les arbres frémissaient, et la rose inclinée
Versait tous les parfums sur le lit d'hyménée.

O bonheur ineffable ! ô fortunés époux !
Heureux dans ses jardins, heureux qui, comme vous,
Vivrait, loin des tourments où l'orgueil est en proie,
Riche de fruits, de fleurs, d'innocence et de joie !

DELILLE.

L'EGLISE.

Vaisseau majestueux, nef solide et profonde,
O toi dont l'étendard s'élève sur le monde
Malgré la brume et l'ouragan !
O toi qui, déployant ta voile toujours prête,
Supportes, sans fléchir, l'assaut de la tempête
Et la houle de l'océan !

O vaisseau ! depuis l'heure où Dieu dissipa l'ombre,
Et brisa d'un mot seul les idoles sans nombre
Qu'adorait le vaste univers ;
Depuis l'heure où le Christ t'arracha de l'arène,
Et poussant sur les flots ta sublime carène,
Ouvrit ton aile au vent des mers;

O vaisseau ! que de fois la vague mugissante
Essaya d'ébranler ta mâture puissante !
Que de fois sur les mers sans fond
Ces monstres inconnus, dont l'abîme se joue,
Heurtèrent du poitrail ta gigantesque proue
Qui les broyait à chaque bond !

Que de fois, quand l'orage étend son vol et brille
Au plus profond des cieux, tu fis passer ta quille
Sur le corps de Léviathan !
Que de fois, malgré l'ombre autour de toi semée,
Tu vis poindre au milieu d'une épaisse fumée
La tête pâle de Satan !

De Satan, spectre impur qui s'élève et retombe
Sur tes mâts glorieux, comme une lourde trombe
Que ton choc éternel vaincra ;
De Satan, roi maudit, qui roule avec mystère
Son œil plus flamboyant que l'œil de la panthère
ux solitudes de Zhara.

Et puis, obscurcissant les flots que tu sillonnes,
Que de fois la nuée abaisse ses colonnes !
Que de fois, sur des bords lointains,
Tu fuirais au hasard sans lumière et sans flamme,
Si tu n'avais pas Dieu, ce grand soleil de l'âme,
Pour illuminer tes chemins !

Mais il veille là-haut. Ses anges qu'il envoie
Se hâtent de descendre et d'aplanir ta voie

Au milieu des brumes de l'air ;
Il veille, il tend sa main comme une large voûte
Quand l'Esprit orgueilleux fait pleuvoir sur ta route
Les étincelles de l'enfer.
Il veille, et le vent tombe et le navire flotte :
Que redouterais-tu ?... Le Christ est ton pilote,
Le Christ abat ces flots sans frein ;
Aussi rien n'aura fait vieillir tes destinées ;
La vague des temps passe, et ses deux mille années
N'ont pu rouiller tes flancs d'airain.

Qu'importe, ô vaisseau fier ! quand ton Dieu te rassure,
Que les géants des eaux redoublent leur morsure,
Et se dressent comme des monts ?...
Marche, ô vaisseau ! Là-bas le port t'appelle et s'ouvre ;
Marche à travers les flots dont l'écume te couvre,
A travers l'aile des démons.

Marche, et tu rouleras sur les lames grondantes,
Et tu verras pâlir ces prunelles ardentes,
Dont l'éclair te suit en tous lieux ;
Marche, et les cieux lointains dépouilleront leurs voiles,
Et tu verras dans l'ombre un bouclier d'étoiles
Couvrir tes mâts audacieux.

Ce grand phare t'éclaire, ô vaisseau, quand tu passes :
Une voix merveilleuse à travers les espaces
Retentit comme un doux appel ;
Et l'âme, transportée au-dessus des orages,
Retrouve à chaque vent qui meurt dans tes cordages,
Un écho des cygnes du ciel.

Ils sont là : leurs regards te suivent dans la houle,
Ces martyrs des vieux temps, ces martyrs, noble foule
Que l'œil distingue à leurs rayons.
Foule victorieuse et pourtant désarmée,
Qui cria : « Gloire au Christ ! » sur la roue enflammée
Et sous la griffe des lions.

Ils sont là dans la nue et leur bras t'environne,
Tous ces milliers d'esprits qu'une flamme couronne,
Reflets brillants du divin Roi,
Esprits qu'un pur amour devant tes pas ramène ;
Ils sont là dans la nue, et leur suave haleine
Rafraîchit l'air autour de toi.

Va donc, ô vaisseau fier ! va sous leur aile sainte,
Va sur les grandes eaux sans redouter l'étreinte
Du flot qui gronde à ton côté :
O vaisseau ! marche au port prédit par les prophètes ;
Marche, marche toujours, jusqu'à ce que tu jettes
Ton ancre dans l'éternité !

Edouard TURQUETY.

L'EGLISE ANGLICANE.

(Sonnet.)

Anglais, pour établir votre nouvelle foi,
On vous vit à Luther tendre une main amie,
Renier des aïeux la croyance affermie,
Et faire de leur tombe un marbre vide et froid.

Ce culte improvisé naquit dans l'infamie ;

Alors qu'à son chevet, votre pontife-roi,
Faisant asseoir le meurtre et la polygamie,
De débauche et de sang se gorgeait sans effroi.

A vos autels sans Dieu, dans vos temples sans prêtre,
L'orgueil se sent grandir et la foi disparaître,
La richesse triomphe et l'aumône s'enfuit.

Dites-nous par quels saints Rome fut dépouillée?
De votre triste église, en son berceau souillée,
L'évangile est la hache, et l'apôtre Henri-Huit!...

Vicomte Ch. DE NUGENT.

L'EGLISE DE NANDAX.

Voici l'heure : ouvrez-vous, maison de la prière!
Pénétrons dans ces murs encor silencieux :
On n'entend plus ici les vains bruits de la terre,
L'âme y goûte la paix des cieux.

Nautonnier las des mers, je viens chercher la rive,
Je souffre, et j'ai besoin de respirer l'air pur :
Laissez-moi m'abreuver à la source d'eau vive,
Comme l'Israélite obscur.

Mais la cloche résonne et la foule se presse;
Les enfants, les vieillards entrent dans le saint lieu :
La pauvre villageoise et la noble comtesse
Viennent prier le même Dieu.

Je mêlerai ma voix aux chants sacrés du prêtre;
J'irai m'asseoir au banc des anciens du hameau,
Et de là j'entendrai le Fénelon champêtre
Lisant la Bible à son troupeau.

Je verrai vos élus à la table sacrée
Venir rompre, ô mon Dieu, le pain des immortels,
Et de son voile blanc l'humble vierge parée
S'approcher de vos saints autels.

Qui peut jeter sans plainte un regard en arrière?
Qui de nous est exempt de secrètes douleurs,
Et ne voudrait pouvoir, au pied du sanctuaire,
Laver ses fautes dans ses pleurs?

Peut-être ici, mon Dieu, quelque âme jeune et tendre
Vous demande un abri contre les vents du nord;
Vous qui sondez nos maux, Seigneur, daignez l'entendre;
Montrez-lui le phare du bord.

Ainsi de deux chrétiens la prière se mêle,
Et peut-être au séjour que nous montre la foi,
J'apprendrai qu'ici-bas, quand je priais pour elle,
Une autre âme priait pour moi.

Aimé DE LOY.

L'EGLISE SOLITAIRE.

Sur la porte, la croix sainte
A mes yeux montrait l'enceinte
Où l'on vient vous adorer.
Mon Dieu, dans votre demeure
Vous êtes seul à cette heure,
Et mon cœur m'a dit d'entrer.

Dans cette maison bénie
Quand la foule est réunie,

Vous vous tenez au milieu.
Vous nous l'apprîtes vous-même;
Et, près de mes frères, j'aime
A me sentir près de Dieu.

Mais, quand nul ne vous adore,
Ici l'on vous trouve encore,
Et j'accours m'y renfermer.
Cette heure m'est la plus chère;
Et j'ai moins d'efforts à faire,
Il semble, pour vous aimer.

Il semble qu'on vous délaisse;
Alors, toute ma tendresse,
Pour vous je veux l'épuiser.
A ces pieds que nul n'embrasse,
Plus ému, je prends ma place,
Et je reste à les baiser.

Je sais bien que de vos anges
Toujours ici les phalanges
Se pressent à vos genoux.
Mais vous demandez les hommes;
Quand vous venez où nous sommes,
Ceux que vous voulez, c'est nous!

Sur moi cet honneur insigne
Tombe : je m'en sais indigne;
Mais j'ai franchi votre seuil.
C'est au mendiant qui passe
Que l'auteur de toute grâce
Réservait ce doux accueil.

Merci, Seigneur; je m'avance.
Je veux rompre ce silence
En vous disant mon amour;
Et de ma voix solitaire
Je cherche, dans le mystère,
A remplir tout ce séjour.

Vous savez toujours m'entendre.
Mais vous paraissiez m'attendre
Pour me parler cœur à cœur.
Plus l'entrevue est secrète,
Mieux dans vos bras je me jette,
Plus je suis à vous, Seigneur!

Avec vous, et loin des autres,
Le bonheur de vos apôtres
Pouvait s'augmenter encor :
Vous voir parmi le cortége,
N'était point le privilége
De vous voir seul au Thabor.

Ma joie est celle de Pierre
En ce beau jour; sa prière
Sera ma prière aussi.
La solitude me tente;
Restons seuls : voici la tente;
Il est si bon d'être ici!

Octave DUCROS (de Sixt).

L'EGLISE DU VILLAGE.

Inaccessible au bruit, au fond d'un bois antique
Modestement s'élève une église rustique,

Qu'avide de pillage et de destruction,
Dans sa rage oublia la révolution ;
La mousse verdoyante en tapisse l'entrée ;
D'un jour faible et mourant l'enceinte est éclairée.
Je ne sais quel parfum qu'exhale ce saint lieu,
Annonce à chaque pas la présence de Dieu ;
La prière l'habite, et d'un coupable exemple
L'impiété jamais ne profana ce temple.
Quelques siéges usés, une voûte de bois,
Des vitraux entr'ouverts, une Vierge, une croix,
De vieux murs qu'ont parés les images gothiques,
Des saints de ce hameau les patrons pacifiques,
La cloche au son d'argent, dont la touchante voix
Appelle à leurs devoirs les pieux villageois ;
Un vénérable autel, de structure grossière,
Qui des infortunés accueille la prière ;
Voilà tout l'ornement de ce temple écarté,
De l'heureuse innocence et de la pauvreté.
Au pied de cet autel, là se prosterne et prie,
Au Dieu des malheureux sans cesse sacrifie
Un pasteur dont le front sous les ans abattu
Brille de tout l'éclat dont brille la vertu ;
Sans honneurs et sans biens, il se croit riche
[encore
Auprès de l'indigent de qui la voix l'implore,
D'une mère montrant son enfant affamé,
De l'aveugle, de maux, de besoins consumé ;
Le malheur devant lui n'a plus un front sinistre ;
Et ressemblant au Dieu dont il est le ministre,
Le pasteur, par son zèle et par sa charité,
A su multiplier le pain de la bonté.
Quand le crime a régné, banni du sanctuaire,
Sans se plaindre il traîna l'honorable misère.
L'Evangile à la main, dans de lointains climats,
D'un pied ferme et tranquille il a porté ses pas,
Et n'a rien demandé sur de nouvelles terres,
Qu'un toit hospitalier, des chrétiens et des frères.
Vieux, il vint se rejoindre à son humble troupeau,
Quand la religion ralluma son flambeau ;
Et depuis, chaque instant de sa trop courte vie,
Aux pauvres consolés jour et nuit asservie,
Est en versant du ciel la bénédiction,
Une sainte pensée, une bonne action.
Le nouvel habitant de cette heureuse terre
A regardé de loin ce temple solitaire ;
Il incline la tête à l'aspect du saint lieu ;
Fortifiant sa voix, il dit : « Il est un Dieu ! »
Il s'avance, il observe autour des murs du temple
Un spectacle qu'il faut que tout vieillard contemple,
Non d'orgueilleux tombeaux les marbres imposteurs
Qui, flattant lâchement de coupables grandeurs,
Veulent éterniser une injuste puissance ;
Mais décorés des pleurs de la reconnaissance,
De simples monuments aux vertus consacrés,
Que l'adulation n'a point déshonorés ;
De pauvres laboureurs la demeure dernière,
A la fosse apportés du fond d'une chaumière ;
Le tombeau d'un enfant : est-il infortuné,
Cet enfant ? il expire à l'instant qu'il est né ;

Il n'assista qu'un jour au banquet de la vie,
De faux biens enivrée et de regrets suivie ;
Là repose un vieillard au fond du monument ;
Il ne se plaindra point d'être auprès d'un enfant ;
Là dort, sous un cyprès, la vierge moissonnée
Qu'attendait aujourd'hui l'autel de l'hyménée ;
Ici la tendre mère enlevée à l'amour
D'un enfant qui, loin d'elle, à sa mort doit le jour.
Là deux jeunes époux dans leurs belles années
Terminant tous les deux leurs douces destinées ;
Un fils unique, hélas ! que l'on pleure aujourd'hui,
Et qui de son vieux père était le seul appui ;
Un pauvre dont la mort fut toute l'assistance,
Qui vécut sans bonheur comme sans espérance,
Mais qui fut consolé par un cœur généreux ;
C'était lui qui disait à d'autres malheureux,
Pour eux de la pitié connaissant tous les charmes :
« Je vous ai tout donné, je n'avais que des
[larmes. »
Le jour qu'il expira, tout a fui son cercueil,
Nul parent, nuls amis ne portèrent son deuil ;
Il eut un compagnon qui lui reste fidèle,
Son chien qui suivit seul sa dépouille mortelle.
Oh ! quelle instruction, oh ! quel touchant tableau !
Pour l'homme dont le pied a touché le tombeau !
Prions sur cette cendre, et notre âme attendrie
Aura droit d'espérer que sur la nôtre on prie ;
Prions, c'est des vivants éterniser l'honneur
Que d'honorer les morts par le culte du cœur.

D'OIGNY.

L'EGOISTE.

Sans amis comme sans famille,
Ici-bas vivre en étranger ;
Se retirer dans sa coquille
Au signal du moindre danger ;
S'aimer d'une amitié sans bornes ;
De soi seul emplir sa maison ;
En sortir suivant la saison,
Pour faire à son prochain les cornes ;
Signaler ses pas destructeurs
Par les traces les plus impures ;
Outrager les plus tendres fleurs
Par ses baisers ou ses morsures ;
Enfin chez soi, comme en prison,
Vieillir de jour en jour plus triste,
C'est l'histoire de l'égoïste,
Et celle du colimaçon.

ARNAULT.

ELAN.

J'ai demandé son nom aux glaces éternelles,
Page blanche du livre où le temps n'écrit rien ;
A l'aigle qui poursuit son vol aérien,
Et boit les feux du ciel en ses vives prunelles ;
J'ai demandé son nom au volcan qui mugit,
Et semble grommeler des syllabes funèbres ;
A l'éclat de l'aurore, à l'horreur des ténèbres,
A la foudre qui gronde, au torrent qui rugit ;

A la mer, quand, la nuit, de sa lèvre écumante
Elle creuse l'abîme ou lèche le ciel noir,
Et paraît ivre ou folle, ou lasse du manoir
Où depuis six mille ans un secret la tourmente.

J'ai demandé son nom à la nuit qui se tait,
Mais dont le calme saint me pénètre et m'em-
[chante ;
A ce firmament bleu, création touchante,
Qui, dès le premier jour, le vit tel qu'il était ;

A ce beau soleil d'or, riche lampe allumée
Pour brûler devant lui, sans s'épuiser jamais ;
A ces globes de feu que j'aime et que j'admets
Comme une armée immense en ses camps par-
[semée.

Montant même plus haut que les cieux et les cieux,
Fixé par la pensée à ce centre suprême
Que le mot créateur n'atteignit pas, où même
Le temps n'ose élever son vol silencieux,

Puis, l'oreille penchée au bord des froids abîmes
Où la vie et la mort se livrent leurs combats,
J'écoutais, inquiet, et demandais tout bas
Qu'on m'épelât du moins ces syllabes sublimes.

Et partout le silence ! — Ils se laissaient sommer
Sans répondre à ma voix ! Pourtant sous leur
[silence
Mon désir entendit comme un cri qui s'élance :
« Mortel, il se voit seul ; il peut seul se nommer ! »

—

Nomme-toi donc, Seigneur, à cette âme altérée
Qui t'appelle et te cherche, et ne te trouve pas ;
Révèle ta grandeur, car ma vue attérée
Ne peut deviner tes appas !
Eternel, sors enfin des voiles qui te cachent ;
Que m'importent tes cieux, tes mondes, tes palais ?
Ces ténébreux miroirs où mes regards s'attachent,
N'offrent pas même tes reflets.

Après tout, cet instinct qui me presse et m'agite,
N'est-ce pas toi, grand Dieu, qui le mit dans mon
[sein ?
Ce pauvre cœur qui souffre et cherche en vain
Le tourmentes-tu sans dessein ? [son gîte,
Dieu de l'éternité, ce désir qui m'oppresse,
Ce feu qui court en moi si vif et si brûlant,
Parle, est-ce un vain fantôme, est-ce une folle
Ou quelque rêve turbulent ? [ivresse,

Non, non, c'est ton amour qui descend et fustige
Cette chair corrompue et ce cœur engourdi,
Me secoue et m'arrache à tout grossier prestige,
Au rets que les sens ont ourdi :
C'est toi, doux Paraclet qui viens et me visites
Comme au buisson jadis, fort et silencieux,
Pour consumer en moi mes désirs parasites
Qui gênent mon vol vers les cieux.

Ah ! la nature en vain m'allèche et me fascine ;

Voyageur, je le sens, ma patrie est ailleurs ;
Arbre qu'un vent secoue et qu'un vent déracine,
J'attends, j'attends des jours meilleurs.

Verse-moi tous les feux que ton globe recèle,
Soleil, sur mon exil, oui, tu peux flamboyer,
Mais je sens dans mes os courir une étincelle
Qui réclame un plus grand foyer.

Et toi, terre, à mes yeux vainement tu t'étales ;
Astres, jalons brillants sur mon chemin plantés ;
Jour à l'éclat béni ; nuit aux ombres fatales ;
Douces ou sauvages beautés ;
Mer, puissance admirable à nulle autre pareille ;
Vents, messagers du ciel ; tonnerre, au bruit vain-
[queur ;
Vous pouvez éblouir mes yeux ou mon oreille,
Mais vous n'aurez jamais mon cœur.

Car mon cœur est à lui, l'architecte des mondes,
Qui jeta sous mes pieds ces gracieux tapis,
Sur ma tête ces dais aux tentures profondes
Tout semés d'or et de rubis ;
A lui, qui va bientôt éteindre ces étoiles,
Balayer ces splendeurs de la nuit et du jour,
Pour me montrer, à nu, sans énigme, sans voiles,
Tous les trésors de son amour.

Voilà ce que me crie, au dedans, à toute heure,
La voix qui me tourmente et me fait soupirer ;
Mes yeux se sont lassés à chercher la demeure
Où je me sens tant attirer.
Et l'amour, se taisant, aggrave ma torture ;
Le nom que je demande, il ne l'a pas nommé ;
Voilà pourquoi je pleure et crie à la nature :
« Enseigne-moi mon bien-aimé ! »

Encore une fois donc, amour, beauté sans tache,
Soulève un coin du voile, apparais, lève-toi ! ;
De peur que, fatigué, mon œil ne se détache
Du but indiqué par la foi.
Vois-tu qu'autour de nous, Satan rugit et rôde ?
Que dans la chair parfois je me sens étouffer ?
Et que, tenté sans fin par la force ou la fraude,
Je n'ai que toi pour triompher ?

Je ne demande pas de te voir face à face ;
Non, ton éclat trop vif éblouirait mes yeux ;
Mais qu'un de tes rayons m'illumine et me fasse
Deviner la beauté des cieux,
Pour irriter ma soif et grandir mon courage,
Pour que je t'aime, ô Dieu, jusqu'au sein du trépas ;
Car un cœur d'homme est faible, et souvent dans l'orage
J'ai senti trébucher mes pas.

Viens, ne prolonge pas une trop dure épreuve.
On nous parle du cerf vers la source emporté ;
Mais, sa soif étanchée, il fuit l'eau qui l'abreuve....
Et moi, dès que je t'ai goûté,
Je sens mon sein qui brûle et ma soif qui s'aug-
[mente ;
En proie à ces transports, je souffre, et je voudrais
Souffrir encor, brûler, coller ma bouche aimante

Pour m'enivrer à plus longs traits.
Du reste, fais sur moi, Seigneur, selon tes voies ;
Ton but est toujours sage, accomplis ton désir ;
Ombre ou clarté, je veux tout ce que tu m'envoies,
Ton bon plaisir est mon plaisir.
Déjà le terme vient, chaque jour qui s'efface
Allége, obscur ou clair, mon poids d'humanité,
Et puis, pour t'adorer et te voir face à face,
N'ai-je donc pas l'éternité ?

L'abbé A. Devoille.

ELANS D'AMOUR VERS JESUS.

(D'après saint Bernard.)

Heureux qui de Jésus aime à s'entretenir,
Qui, d'un cœur plein de foi, le contemple et l'adore !
Bien doux en est le souvenir ;
Mais, certes, la présence en est plus douce encore.

Le seul nom de Jésus, dignement prononcé,
Des sons les plus charmants surpasse l'harmonie ;
Et l'esprit n'a jamais pensé
Rien qui puisse égaler sa douceur infinie.

Jésus ! espoir des cœurs que vous daignez toucher,
S'il est vrai qu'en son âme un pénitent éprouve
Tant de plaisir à vous chercher,
Quel doit être celui de l'âme qui vous trouve !

Vous posséder, ô Dieu ! tout m'est doux à ce prix ;
C'est à vous, cher objet de mes tendres alarmes,
Que ma bouche offre tant de cris,
Mon cœur tant de soupirs, et mes yeux tant de [larmes !

Mon amour vous invoque, au retour du matin ;
Au retour de la nuit, mon amour vous réclame :
Heureux, si je puis, à la fin,
N'être avec vous, Jésus, qu'un cœur seul et qu'une [âme !

Que mon exil est long !... Daignez ouïr ma voix...
Epris de vos attraits, vers vous seul je soupire...
Venez, ô le meilleur des rois !
Venez briser mes fers ; ouvrez-moi votre empire.

De La Monnoye.

ELEVATION A DIEU.

Grand Dieu, la timide innocence
Que persécute l'insolence,
Trouve en toi son libérateur !
Que ne fis-tu point pour nos pères,
Lorsque, touché de leurs misères,
Tu te montrais leur protecteur ?

Par tes menaces redoutables
Tu sais effrayer les coupables,
Mais ta colère n'a qu'un temps,
Et jamais tes justes vengeances
A la grandeur de nos offenses
Ne mesurent les châtiments.

En vain nous t'irritons sans cesse :
Le premier remords qui nous presse
Nous rend un regard de tes yeux ;

Tu pardonnes, et ta clémence
S'étend plus loin que la distance
De la terre au sommet des cieux.

Père tendre, père adorable,
Oui, je suis un enfant coupable,
Un fils indigne de ce nom ;
Mais tu sais bien ce que nous sommes :
Tu n'ignores pas que les hommes
Ne sont pétris que de limon.

Poudre légère, cendre vile,
Tout notre édifice fragile
Au moindre souffle va périr,
Et notre vie infortunée
Est cette fleur qu'une journée
Voit naître, briller et mourir.

Louis Racine.

L'ELOQUENCE

RÉVÈLE NOTRE IMMORTALITÉ.

Que le poëte est beau sur le globe... son âme,
Reflet de la Divinité,
Jette comme un torrent de génie et de flamme
Sa grandiose majesté !

Interprète immortel du Créateur des mondes
Il pénètre cet univers !
Il explique aux humains les merveilles profondes
Vivantes dans ses nobles vers.

Son front resplendissant sous le feu qui l'anime
Révèle l'immortalité ;
Et quand l'écho des bois redit sa voix sublime,
L'ange répète : Eternité !

Oui, pour l'éternité Dieu créa l'âme auguste,
Miroir de l'immense univers ;
Cette âme qui voltige au pied de l'humble arbuste,
Des soleils entend les concerts !

Qu'est ce que le génie exalté dans l'espace,
Plus rapide que les éclairs,
Et mourant dans l'azur où l'esprit de Dieu passe
Comme une étoile dans les airs !

Qu'est-ce que l'éloquence, ineffable harmonie
Qui retrace les vastes cieux,
Où de leur Créateur la puissance infinie
Resplendit et brille à nos yeux ?

— C'est l'âme, portion de l'être aussi visible
Que l'immortel flambeau du jour ;
C'est l'âme, feu sacré, noble, incompréhensible,
C'est l'âme, indestructible amour !

C'est l'âme, être que l'Etre avec amour contemple
Du haut de son éternité,
Et qui chante, inclinée à l'autel du grand temple,
Son Père, la Divinité !

Tel le beau Chérubin, amoureuse étincelle
Dont s'entoure la Trinité,
Chante le trois fois saint et se met sous son aile
Devant la suprême Beauté !

C'est l'âme intelligente, ici-bas exilée

Comme un prince de son pays ;
Comme l'aigle blessé traîne dans la vallée,
Traîne ses membres tout meurtris.

Les étoiles du ciel tomberont sur la terre,
Comme dans un grand vent les fruits verts du figuier;
Jéhovah roulera le ciel bleu sans lumière,
Comme un grand livre sous son pied!

Les îles et les monts seront changés de place,
Un affreux tremblement éclatera partout....
La terre s'enfuira devant la sainte face
De Dieu paraissant tout à coup!

Poëte, craindrais-tu l'extinction des mondes?
Tu verras sur ton front crouler le firmament,
Toi, tu vivras toujours! Aux régions profondes
Tu vivras éternellement!

Pensée! intelligence! amour! grandeur! génie!
Voilà tes attributs, âme, image de Dieu!
Toi qui planes plus haut que la voûte infinie,
Tu mourrais au terrestre lieu!

Impiété! blasphème! aveuglement! folie!
L'âme toute brûlante et d'espoir et d'amour,
Par le penser d'un Dieu saintement ennoblie,
L'âme plus belle qu'un beau jour ;

L'âme qui n'a de paix, de joie et de délices
Qu'à s'élancer aux pieds de son Auteur divin,
Et qui fait pour son Dieu les plus grands sacrifices,
Cette âme l'aimerait en vain?

Sceptique, entends-tu donc? Si l'âme était mortelle,
Dieu que l'on voit partout, Dieu n'existerait pas!
L'univers parle assez! Beauté toujours nouvelle,
L'âme ne craint point le trépas!

Non, mon Dieu, non, mon Dieu, votre immense justice,
Votre immense bonté ne peut anéantir
L'âme qui boit toujours le fiel de son calice
Avec la douceur d'un martyr!...

Eh! quoi, jetteriez-vous au néant qu'elle abhorre
Plus que tous les tourments, l'âme rayon d'amour,
L'âme qui vous connaît, l'âme qui vous adore,
Et qui pense à vous nuit et jour?

Si vous gardez, Seigneur, un odieux silence,
Vous vous êtes trompé dans la création!
Vous deviez refuser la sainte intelligence
A l'âme! O malédiction!

Et l'homme est au-dessous des reptiles, des bêtes,
Et le plus malheureux de tous les animaux,
Et le poison rongeur change toutes ses fêtes
En chagrins, en douleur, en maux!

Le suicide affreux qui ne croit pas à l'âme,
Et brise l'existence et ses déchirements,
Ne fait plus à mes yeux une action infâme :
Non! il met fin à ses tourments!

L'animal des forêts prend sa vile pâture,
Et s'endort satisfait : l'homme est toujours troublé!
Il désire toujours, et rien dans la nature
Ne remplit son cœur exilé...

Vous le voyez, mon Dieu, l'homme gémit sans cesse.
Dans la création le plus infortuné
C'est lui! c'est lui! Son cœur, au feu de la tristesse,
Pour mourir est bientôt fané!

Rompez, Seigneur, rompez un terrible silence,
Et faites éclater la justice d'un Dieu!
Montrez que l'âme au ciel, immortelle, s'élance,
A l'heure du dernier adieu ;

Comme le roi du jour éteignant sa lumière
A nos regards trompés, plus beau va resplendir
Dans le ciel azuré de l'immense hémisphère
Où son éclat va s'agrandir!

« — Nous avons dit : Faisons Adam à notre image.
Et le souffle suprême habita dans son sein!
C'est l'âme indestructible et qui doit rendre hommage,
Toujours, à son Dieu trois fois saint!...

« L'inquiétude est là dans le fond de cette âme,
Comme un verbe divin qui lui dit : Pense aux cieux...
La terre est un exil! Que mon grand nom t'enflamme
Jusqu'au trépas mystérieux!

« Ingrat, peux-tu douter de la vie éternelle?
Mon Fils mourant pour toi ne t'en dit pas assez?
Tombe au pied de la croix! et pleure, âme immortelle...
Tous tes doutes sont effacés...

« Homme ingrat.... viens ici! viens voir l'Agneau sublime
Qui te donne son sang et sa chair à manger....
Peux-tu douter encor sans folie et sans crime?
Peux-tu douter sans m'outrager?

« Ton corps même, détruit dans l'ombre de la tombe,
Ayant le germe heureux de l'immortalité,
Sortira triomphant ainsi qu'une colombe
Pour contempler la Trinité!

« Le sacrement d'amour t'ouvrira la patrie,
Où tu resplendiras des feux de ma splendeur,
Où tu répéteras, avec l'ange et Marie,
Le *Te Deum* de ma grandeur! »

Triomphe donc, sainte éloquence,
Preuve de l'immortalité;
Retentis, harpe d'espérance,
Et verse-nous la vérité!
Chante bien haut, vierge choisie,
Laisse tomber la poésie
Ainsi qu'un verbe créateur;
Fais luire et rayonner ta flamme :
Voilà tout l'homme! voilà l'âme
Qui s'élance de sa hauteur!

C'est toi, majestueux poëte,
Qui révèles notre grandeur,
Et ton âme que rien n'arrête
Monte toujours dans sa splendeur,
Jusqu'aux ineffables demeures
Où l'on ne compte plus les heures

Que remplace l'éternité ;
Où le serpent d'inquiétude
Ne peut de la béatitude
Atteindre le ciel enchanté !

Théophile Baril.

ÉLOQUENCE DE LA CHAIRE.

ÉPÎTRE A M. L'ABBÉ BONNEVIE, CHANOINE DE LYON.

Sur la nécessité des ornements, même dans l'éloquence de la chaire.

Oui, si la Vérité, cette vierge sacrée,
Pour visiter ces bords désertait l'Empyrée ;
Si ses traits touchants s'offraient à nos regards,
On verrait, dit Platon, courant de toutes parts,
Les mortels se presser, se grouper autour d'elle,
Etonnés et ravis de la trouver si belle.
Ce sage avait raison. Mais la nymphe, ici-bas,
N'a qu'un mérite abstrait que l'œil n'aperçoit pas :
Du savant honorée en une académie,
Elle est pour le vulgaire une froide momie.
Orateurs, osez donc la présenter aux sens
Sous des traits gracieux, nobles, intéressants.
Qui veut nous convertir doit chercher à nous plaire;
Que la peinture alors soit votre auxiliaire ;
Donnez à la raison du coloris, un corps,
Et vous verrez pour elle éclater nos transports.

J'ouvre les Livres saints; leurs prophétiques pages,
Riches de tours hardis, resplendissent d'images ;
Je ne vois que tableaux animés et mouvants :
Dieu revêt la lumière, il vole sur les vents ;
Il allume sa foudre aux feux de la colère ;
Les méchants devant lui sont la paille légère
Que l'aquilon fougueux va disperser dans l'air ;
Sa voix est le tonnerre, et son regard l'éclair :
Son glaive flamboyant s'enivre de carnage.
L'impie est l'arbre mort sans fruits et sans om-
[brage,
Tandis que l'homme juste est le tendre arbrisseau
Qui fleurit et prospère aux bords d'un clair ruisseau.

Pour rendre à la vertu son ascendant aimable,
Prêtez-lui quelquefois les atours de la fable.
Les pontifes hébreux, dans les jours solennels,
De l'or des Philistins décoraient leurs autels.
A Rome, des Césars plus d'une image antique
Aujourd'hui de Saint-Pierre orne la Basilique.
Le Panthéon des dieux est le temple des saints.
Et n'est-ce pas encor dans ces pieux desseins,
Que le doux Fénelon, sans craindre le scandale,
Des dépouilles d'Homère embellit sa morale?

Quel empire les yeux exercent sur l'esprit !
Faut-il vous le prouver? Ecoutez ce récit.

Les prêtres déployaient, hors des sacrés porti-
[ques,
De la fête du Christ les pompes magnifiques ;
D'un cortége nombreux la piété les suit,
Et vers eux Diderot par le sort est conduit.

Ce sublime tableau, l'imposante ordonnance
De l'appareil sacré qui lentement s'avance ;
Ce saint recueillement devant le Roi des cieux,
Nos princes inclinant un front religieux,
Ces lévites, de fleurs embaumant l'atmosphère,
Ce silence troublé par la seule prière,
Peut-être de sa mère un pieux souvenir (1),
Tout émeut Diderot surpris de s'attendrir :
D'un sentiment nouveau son âme est agitée,
Et les pleurs d'un chrétien mouillent l'œil d'un athée.

Embellissons le vrai, l'orner, c'est le servir :
Sa triste nudité nous le ferait haïr.
Séduire pour corrompre, en tout temps, fut un crime,
Mais pour conduire au bien tout art est légitime ;
Loin ce critique amer dont l'injuste dédain
Proscrit tout ornement comme un luxe mondain.
A quoi bon, nous dit-il, cette futile amorce?
Donner à l'agrément, c'est ôter à la force.
Insensé ! Bossuet brille, et n'est pas moins fort.
L'acier, s'il est poli, donne-t-il moins la mort?
De la lance de Mars l'éclat est-il frivole?
Non, non, il épouvante, attendant qu'elle immole.

Mais il est, dit Horace, une mesure à tout ;
Ménager les couleurs, c'est la tâche du goût ;
L'imagination, si nul frein ne l'arrête,
Dans des excès honteux imprudemment se jette.
Prêchant la mort du Christ, tu n'iras point, je crois,
De profanes rubans enjoliver la croix.
On ne te verra point, par un faux art de plaire,
Déguiser sous des fleurs les ronces du Calvaire.
Conservons aux objets leur native beauté ;
Le charme du Calvaire est son austérité.

Garde-toi de penser, illustre Bonnevie,
Que je vienne dicter des lois à ton génie ;
Tu fais, depuis trente ans, tout ce que je prescris;
Aussi ma rhétorique est toute en tes écrits.
Heureux de t'écouter, je te suis dans nos temples,
Et je tourne en leçons tes sublimes exemples.
Qui sait mieux observer, dans un style brillant,
Cette sobriété, sagesse du talent?
Qui sait mieux assortir l'image à la pensée?
Souvent de ton esprit quand la sève pressée;
Brûle de déployer un vain luxe de fleurs,
Comme ton goût prudent réprime ses ardeurs !
Vainement ton génie avec fougue s'élance,
Tu l'arrêtes toujours où le défaut commence.

Poursuis donc tes succès, toi qui, dans le sermon,
Héritier du pinceau des Beauvais, des Boismont,
Consoles nos regrets, en réparant leur perte ;
Fais retentir la chaire et muette et déserte.
Parais ; que les méchants, par tes foudres sacrés,
Comme du feu du ciel, soient soudain dévorés :
Chaque jour sur l'impie agrandis tes conquêtes·
De l'hydre des erreurs abats toutes les têtes :
Peins les vices régnants d'audace revêtus ;
Peins l'égoïsme vil, poison lent des vertus;

(1) On rapporte que la mère de Diderot était très-religieuse.

Et rendant ses splendeurs à la gloire chrétienne,
Sers la gloire du ciel, en consommant la tienne.

MOREL.

ELUS

CÉLÉBRANT LEUR FÉLICITÉ DANS LE CIEL.

Le poëte suppose qu'il a été transporté par l'ange son guide dans un lieu d'où il peut contempler les élus au sein de la félicité céleste. (*Le Dernier Jour*, poëme, chant III).

De l'Océan sans fin de la félicité
Les flots sans horizons s'offraient de tout côté :
Des âmes sous mes pieds, des âmes sur ma tête
Entonnaient l'hosanna de l'éternelle fête ;
Leur extase rendait grâces au Tout-Puissant
De l'épreuve passée et du bonheur présent.
Pour mieux s'en délecter, mon âme recueillie
Entre leur chants divers partage son ouïe ;
Et voici (mais ma voix le rendra faiblement)
Ce qu'en a pu garder mon vague entendement.

L'AME D'UNE ÉPOUSE.

Grâces à vous, Seigneur, dans mon humble retraite
Le monde en vain jeta le reflet de sa fête ;
J'ai bravé son illusion.
De pudeur et d'oubli vous m'avez couronnée ;
Soyez béni, Seigneur, ma chambre d'hyménée
Connaissait à peine mon nom.

Grâces à vous, Seigneur, j'ai d'une humeur égale,
Bu dans la coupe nuptiale
L'absynthe et le miel tour à tour ;
Et lorsque mon époux me faisait un jour sombre,
Souriant devant lui, j'allais pleurer dans l'ombre,
Sans rien perdre de mon amour.

Et maintenant je suis noyée
Dans une volupté sans bornes et payée
Par quelques peines d'un moment...
Oh ! malgré les hauteurs où son désir s'élance,
Le monde n'en saurait avoir l'intelligence ;
C'est une éternelle espérance
Satisfaite éternellement !

L'AME D'UN ENFANT.

Vous qui sur la terre marâtre,
Fûtes l'égide d'un enfant,
Oh ! soyez béni ! sans combattre
Vous m'avez rendu triomphant.

Que votre vouloir s'accomplisse
Et sur la terre et dans les cieux !
J'adore de votre justice
Les coups miséricordieux.

Ma maison, hélas ! ne présente
Que de lugubres appareils ;
Vous me cueillîtes sur ma plante,
A peine à mes premiers soleils.

Mon père à votre loi divine
De jour en jour perdait sa foi ;
Mon âme allait être orpheline,
Et vous eûtes pitié de moi...

Mais à la fleur rendez sa tige,
Auteur de mon souverain bien,
Et dans le père qui s'afflige
Faites renaître le chrétien !

L'AME D'UN SAVANT.

Pour sonder, ô mon Dieu, ta puissance infinie,
L'innocence du cœur vaut mieux que le génie ;
L'amour peut seul te découvrir.
Objet de mes veilles sans nombre
Et de mon plus ardent désir,
Je te contemple enfin sans ombre
Toi que j'entrevoyais et ne pouvais saisir.

Délivré d'une angoisse amère,
Comme l'agneau qui retrouve sa mère,
Pôle ineffable des esprits,
Mon âme te possède, ô vérité suprême,
Miroir où ma raison se réfléchit et s'aime,
Et dont le monde, hélas ! depuis son anathème
N'avait que de tristes débris.

Voyageurs de l'intelligence
L'espace dévoré sous vos pas recommence,
Et recule les eaux qui fascinaient vos yeux ;
Celles que vous cherchez ne sont pas sur la terre;
Et l'esprit ne se désaltère
Qu'aux pures sources de ces lieux.
Dans cette pénible carrière
Que vous parcourez ardemment,
L'orgueil soulève une poussière
Qui vous frappe d'aveuglement ;
Et si votre marche intrépide
Découvre par hasard dans le désert aride
Un filet d'eau qui resplendit,
Vos triomphes encor ressemblent aux défaites ;
Vous avez tourmenté vos têtes
Pour trouver à la fin, insensés que vous êtes,
Ce que la foi vous avait dit.

Pour sonder, ô mon Dieu, ta puissance infinie,
L'innocence du cœur vaut mieux que le génie ;
L'amour seul peut te découvrir.
Objet de mes veilles sans nombre
Et de mon plus ardent désir,
Je te contemple enfin sans ombre,
Toi que j'entrevoyais et ne pouvais saisir.

L'AME D'UN ROI.

La couronne me fut fatale ;
L'ange des expiations
Versa dans ma coupe royale
Des flots d'humiliations.
D'un peuple avide de tout rêve
Et que le moindre vent soulève,
Le malheur, hélas ! me fit roi :
Et ce peuple, dans son délire,
Voulut d'après lui se conduire,
Et non, Seigneur, selon ta loi.

Pour dissoudre l'antique chaîne
Qui me liait à mes sujets,

Je vis l'imposture et la haine
Dénaturer tous mes projets ;
Quand, dans l'ombre et dans le silence,
Je m'inclinais en ta présence,
On redoublait d'affronts mortels,
Et, fouillant dans ma vie intime,
On osait m'imputer à crime
Jusqu'à l'ombre de tes autels.

Mon trône, au souffle populaire,
Découvrit ses ais de sapin;
Je subis jusqu'à la colère
De ceux qui mangeaient de mon pain;
Mais que ta bonté soit bénie,
Mon Dieu, de la force infinie
Qu'en ce moment tu m'accordas,
Alors qu'en ma douleur immense
Tu fis descendre la clémence
Pour tant de baisers de Judas!

Ma race, qu'on voyait naguère
Tout éblouir de ses splendeurs,
Fit voir à l'envieux vulgaire
Ce qui couve au fond des grandeurs.
L'exil reçut mon agonie ;
Et ma triste cendre bannie
Apprend à tout superbe orgueil
Que, dans sa misère profonde,
Un des plus grands maîtres du monde
Reçut l'aumône d'un cercueil.

Mais mon âme enfin affranchie
Quitta ce globe désolé
Où, même au sein d'une patrie,
L'homme est encore un exilé ;
Et, dans sa bonté sans mesure,
Mon Dieu me rend avec usure
Les vains honneurs que j'ai perdus ;
Mon front retrouve un diadème,
Que la révolte, le blasphème
Et les siècles n'atteindront plus !

L'AME D'UN GUERRIER.

L'univers dans le crime était enseveli :
Il fallait un fléau ; je sortis de l'oubli,
Et ta main me sacra le christ de ta colère,
Et j'allais en fauchant et refauchant la terre.
Et, lorsque le mal eut pâli,
Je fus me reposer au bivouac funéraire.
Et mon nom est encor l'horreur du genre humain;
On me pèse dans la balance
Que l'injustice ou l'ignorance
Tiennent d'une débile main.
Mais la tienne, Seigneur, n'opère pas de même,
Ses poids sont plus judicieux :
Celui sur qui le monde a lancé l'anathème
A trouvé place dans les cieux !

L'AME D'UN PRÊTRE.

Afin d'en extirper tout germe qui l'altère,
Etre le sel divin répandu sur la terre,
Le candélabre unique en ses ombres sans fin ;
Tenir les clefs des cieux et celles des abîmes,
Etre homme et s'élever à des hauteurs sublimes
Interdites au vol du plus grand séraphin ;

Père et vierge, enfanter à la vie éternelle
Des âmes que la mort dérobait sous son aile,
Etre l'anneau qui joint la terre avec le ciel ;
Asile permanent de sa splendeur suprême,
Comme à son serviteur commander à Dieu-même,
Et le faire d'un mot descendre sur l'autel.

Et pourtant, au milieu de ce grand apanage,
Tenir incessamment l'orgueil en esclavage ;
Vivre au milieu du monde, et rester pur encor ;
Défendre sans effroi comme sans arrogance
Les droits du misérable auprès de la puissance,
Répondre par l'amour aux menaces de mort ;

Donner, prêchant d'exemple ainsi que de parole,
Son dernier vêtement et sa dernière obole,
Et se donner soi-même alors qu'on n'a plus rien ;
De peur d'en recevoir récompense sur terre,
Pour que le sacrifice au ciel soit salutaire,
Couvrir d'obscurité ce qu'on a fait de bien ;

Voilà la mission magnifique et terrible
Dont je sentis, Seigneur, l'instinct irrésistible!
Je prêtai mon serment et j'en fus effrayé ;
Contre mes passions je combattis sans cesse
Et, ta force venant en aide à ma faiblesse,
Sous le fardeau divin l'homme n'a point ployé.

Béni soit le Seigneur dont j'enseignais les voies !
Mon âme réunit et sent toutes les joies
De celles que ma main a conduites ici :
Dilatez-vous, mon cœur, grandissez vos abîmes ;
Jusqu'à l'infini portez vos soifs sublimes,
L'inépuisable en dons est à votre merci !

Jean REBOUL.

EMBRASEMENT DE SODOME.

ODE.

Où sont ces enfants de la terre,
Qui, contre leur Dieu révoltés,
Ont rendu leur cœur tributaire
D'épouvantables voluptés ?
Frappant les cieux d'un front rebelle,
Le matin, leur cité si belle
S'enivrait de chants dissolus ;
Le soir, au fond d'une eau brûlante,
Du passant la frayeur tremblante,
Regarde, et ne la trouve plus.

Elle a dit d'une voix sonore :
« Dieu voudrait en vain mon encens ;
Le vrai Dieu, le seul que j'honore,
C'est le Dieu qui flatte mes sens. »
Et son incestueuse flamme
Désaltérait sa soif infâme
Aux sources de honteux plaisirs ;
Et là, cent lyres effrontées
Des saintes harpes attristées
Etouffaient les chastes soupirs.

Lasse enfin de l'excès du crime,
La vengeance de l'Eternel
Ouvre les portes de l'abîme,
Altéré d'un sang criminel.
Abraham, ta foi qui s'élève
Veut en vain au céleste glaive
Ravir sa terrible moisson :
Ils n'ont plus, ces mortels parjures,
Dix justes qui, pour tant d'injures,
A Dieu présentent leur rançon.

Anges, partez d'un vol rapide,
Prenez vos carquois triomphants ;
Mais de leur courroux intrépide
Défendez Loth et ses enfants :
Loth qu'un joug austère captive,
Aux flots d'une ferveur active
Etanche sa pieuse ardeur ;
Ses filles, que l'hymen enchaîne,
Ont des vices bravé la haine,
Et leur front connaît la pudeur.

Mais, Sodome, quels cris funestes
Vomissent ces monstres hagards !
Quoi ! sur les messagers célestes
Ils lèvent de lascifs regards ?
En vain Loth conjure, menace,
Et sa religion tenace
Affronte tant d'impiété ;
L'indigne vengeance l'assiége,
Et veut briser le chaste siége
Offert à l'hospitalité.

Sur l'abîme des mers profondes,
On voit un roc audacieux
Braver la colère des ondes,
Qui frappe les lambris des cieux :
Il montre une audace indomptable,
Dans cette lutte épouvantable
Qui confond tous les éléments,
Et des vents la rage effrénée,
Et la tourmente forcenée
Meurent sur ses bords écumants.

Ainsi Loth combat, frappe, arrête
Du peuple les flots insolents ;
Mais les efforts de la tempête
Ont désarmé ses bras sanglants :
Tout à coup les anges paisibles
Etendent leurs mains invisibles
Sur le front des cruels Hébreux ;
A l'instant les airs se noircissent,
Leurs yeux arrogants s'obscurcissent
Sous un nuage ténébreux.

O Dieu ! l'impie encor te fronde !
Alors que, tremblants, éperdus,
Au bruit de la foudre qui gronde
Ils heurtent leurs rangs confondus :
Etrangers au sein de leur ville,
Ils cherchent leur demeure vile
Dans l'homicide obscurité.

Et Loth et ses filles timides,
A l'ombre de leurs divins guides,
Echappent au foudre irrité.

Armé des fureurs de sa lance,
A travers l'océan des airs
L'ange exterminateur s'élance,
Précédé d'horribles éclairs.
Leur horde pâlit, tremble et cède ;
L'aveugle effroi qui les obsède
Redouble leur supplice affreux :
Vainqueur de leur ville adultère,
Le ciel s'embrase, et sur la terre
S'écroule en orages de feux.

Ciel, que ta pitié les déplore !
Laisse-toi fléchir désormais !
Ah ! tandis que ma voix t'implore,
Ils ont disparu pour jamais.
Un déluge de feu les couvre ;
Sous leurs pieds vaincus la plaine ouvre
Un lac de bitume écumant ;
Et cet enfer qui les foudroie,
Dévorant son immense proie,
Trois fois pousse un long hurlement.

MOLLEVAUT.

LES ÉMIGRANTS.

La race de Japhet s'empare de la terre.
Vers les climats lointains qui gardaient leur mystère,
De ce vieux continent les grands ports voient partir
Des hommes dont bientôt des peuples vont sortir.
D'un bord à l'autre bord de l'Océan immense,
Des fleurs les vents portaient la féconde semence,
Et les vents aujourd'hui, dans le vaste univers,
Se chargent d'emporter des cités aux déserts.
L'œil humain, en suivant la trace de leurs ailes,
Enfin, a reconnu combien ils sont fidèles :
Pour traverser les mers, du milieu de l'azur,
Ils nous ont indiqué le chemin court et sûr,
Et si, trop loin du but, s'arrête leur haleine,
Après le vent, le feu, sans se lasser, nous mène.
On débarque : chacun s'élance à son trésor.
Seuls, au lit des torrents, les uns demandent l'or.
Qu'ils le trouvent, Seigneur, et veillez sur leurs [âmes !
Et les autres, avec leurs amis et leurs femmes,
S'éloignent : l'Océan ne les reverra plus.
Vous savez ce qu'il faut à ces cœurs résolus,
Ce qu'ils vont demander à la forêt profonde.
L'équilibre, ô mon Dieu ! n'était plus dans ce [monde :
L'un des flancs de la terre est meurtri sous le [poids
De maîtres qu'elle a peine à porter à la fois ;
L'air, par tous aspiré, manque à bien des poitrines ;
Et, de l'autre côté, sur un sol sans ruines,
Les vieux arbres tombés formant les seuls débris ;
Des richesses dont nul ne regarde le prix,
Les horizons sans fin, et, dans leur étendue,
La figure du maître encor presque inconnue.

De l'hémisphère antique exilé par la faim,
Dans ces riches climats le maître arrive enfin,
De ses jours de misère exigeant la revanche.
Il vient, non pas cueillir le fruit qu'offre la branche,
Comme fait le passant en suivant le sentier :
Il vient dans son domaine agir en héritier.
Dans la sombre forêt maintenant il s'enfonce :
La hache écarte ici la liane et la ronce,
Et quand il lui plaira, plus loin, de s'arrêter,
Ce sera la forêt qu'on verra s'écarter.
Les géants tomberont pour former ses cabanes.
Où furent les grands bois, où furent les savanes,
La charrue ouvrira le sol, et les moissons
Rempliront de flots d'or les vastes horizons ;
Et ces fleuves d'azur, immenses et limpides,
Où l'aviron à peine a tracé quelques rides,
Ces fleuves qu'abritaient les bois mystérieux,
Sur leurs rives partout verront l'azur des cieux,
Et, roulant à la mer leurs eaux étincelantes,
Ils porteront les fruits de ces luttes vaillantes
Qu'au vieux monde enverra le peuple issu demain
De cette humble famille errante et sans chemin !

Oui, le progrès est là ; mais qu'il donne naissance
A cet autre progrès qu'attend mon espérance !
En choisissant les bras les plus forts, Dieu jaloux,
Pour cette œuvre, prenez des cœurs qui croient
[en vous !
Ces beaux déserts n'ont pu vous rendre assez
[d'hommages ;
Mais ces dômes vivants, pleins du moins de ramages,
Ne devraient point tomber, si, dans ces mêmes lieux,
Les temples saints devaient rester silencieux.
Semez, Seigneur, semez la solitude immense,
Afin d'y recueillir l'honneur et non l'offense !
Sur tous nos étendards arborez votre croix.
Hélas ! il nous souvient des crimes d'autrefois,
De ces hommes, par vous sortis de l'esclavage,
Ainsi qu'un bétail vil mettant l'homme au pillage ;
Des peuples devant eux, comme passe l'éclair,
Disparaissant au vent du vice ou sous le fer.
Nous avons eu la honte : accordez-nous la joie !
Des chrétiens sont venus comme l'oiseau de proie ;
Mais ceux-ci, pour asseoir leur tranquille foyer,
Ne cherchent qu'une place ; ils ne vont point noyer
De sang humain la terre autour d'eux; la famille
A leurs côtés sourit ; dans leurs mains le fer brille,
Mais celui de la paix, celui du laboureur !
Si vous accomplissez tous mes désirs, Seigneur,
Le fils de la chaumière aux enfants de la tente
Finirait par montrer de sa main patiente
Le fruit de son labeur si fécond, que ceux-ci
Essaieraient, sous ses yeux, d'en faire naître aussi;
Cette main, au travail la mieux accoutumée,
Aurait seule construit la maison bien-aimée,
Et, venant implorer de vous le même accueil,
Les deux races ensemble en franchiraient le seuil !

Pour nous aussi quelle heure ! En voyant cette
[aurore,

Sereine et merveilleuse, à l'occident éclore,
Nous saurions, fils vieillis des vieux peuples païens,
Comment deviennent grands ceux qui naissent
[chrétiens.
Comme ceux dont le nom est dans toute mémoire,
Ces derniers, à leur tour, vont contraindre
[l'histoire
A regarder vers eux : elle crut autrefois
Que parcourir de l'œil ces rivages étroits
Que nos étroites mers entourent de leur onde,
C'était ne rien omettre et contempler le monde :
Maintenant elle apprend à mieux le mesurer.
Maître de l'avenir, faites-lui préparer,
Auprès de leur berceau ses plus heureuses pages,
Et, puisqu'on veut de vous de nouveaux témoi-
[gnages,
Qu'en voyant leur jeunesse unir, sous votre loi,
La force de la vie à celle de la foi,
Nous revenions, chargés de jours et de misère,
Sous cette loi charmante, ainsi que fait le père
Qui longtemps oublia la route du saint lieu,
Et que la chère main d'un fils ramène à Dieu !

Octave Ducros (de Sixt.)

EMPLOI DU TEMPS.

Réveille-toi, mortel ; deviens utile au monde :
Sors de l'indifférence où languissent tes jours.
Le temps fuit ; hâte-toi... demain la nuit profonde
T'engloutit pour toujours.

Quoi ! tu prétends penser ! et ta folle sagesse
Dans un lâche repos s'avilit et s'endort...
L'homme est né pour agir : ramper dans la paresse
C'est être déjà mort.

Regarde autour de toi ; contemple dans l'espace
Par quel divin accord le monde est gouverné :
Nul être n'est oisif ; tout occupe sa place,
Et tout est enchaîné.

Les vents épurent l'air, l'air balance les ondes;
Pour la fertilité l'eau circule en tout lieu ;
Les germes sont féconds ; le feu nourrit les mondes,
Et tout nourrit le feu.

Et toi qui te connais, dont l'âme est immortelle,
Sur ce globe, au hasard, tu te croirais jeté?
Toi seul, indépendant de la chaîne éternelle,
Et sans activité !...

Les hommes t'ont servi, même avant ta naissance ;
Ils ont créé des lois et bâti des remparts.
De vingt siècles unis la lente expérience
T'a préparé les arts.

La maison qui te couvre et qui te sert d'asile,
Le pain qui te nourrit, tes plaisirs, tes besoins,
Tout impose à ton cœur le devoir d'être utile,
Tout réclame tes soins.

Thomas.

L'ENFANCE.

Jeté par le Seigneur au sentier de la vie,
Sur la route commune où vont tous les humains,

J'allais, et chaque bruit à mon âme ravie
Etait doux, et de fleurs je remplissais mes mains.

Alors brillait le jour de la première enfance,
Jour serein, jour formé tout de fraîcheur et d'or,
Jour dont le souvenir, aux jours de la souffrance,
Est comme un pur encens qui brûle et fume encor.

Mais ce jour a passé, comme fait toute chose;
Il emporte, détruit hochets, vouloirs mutins,
Rires et pleurs mêlés, visage à teinte rose,
Heureuse imprévoyance avec jeux enfantins.

Je ne le verrai plus! ses ailes fugitives
Ne s'ouvriront jamais pour revenir à moi ;
Maintenant je n'aurais que des heures plaintives,
Si mon cœur n'était pas consolé par sa foi.

Aussi j'aime à tourner mes regards en arrière;
Il est doux de rêver à ces temps du bonheur,
Et puis ils sont si purs qu'alors notre prière
Souvent plus pure aussi monte vers le Seigneur.

Oh! soyons donc toujours comme on est dans [l'enfance,
Petits, simples, naïfs, sans orgueil et sans fiel,
Aimables de candeur et de belle innocence,
Et nous irons un jour voir Jésus dans le ciel.

L'abbé Achille Dupuy.

ENFANCE DE JESUS

SOURCE ET MODÈLE D'INNOCENCE.

Divine enfance de Jésus,
Soyez notre unique modèle;
Heureux l'enfant à vous suivre fidèle,
Qui de bonne heure imite vos vertus!
Accoutumé dès sa naissance
Au joug aimable du Sauveur,
Même au milieu d'un monde séducteur
Il conserve son innocence!

Malgré le trouble et le danger,
Et sans retourner en arrière,
D'un pas constant il parcourt la carrière
Où vous daignez, Seigneur, le protéger.
En tous temps par la vigilance
Contre le vice il est armé;
Comme une fleur en un jardin fermé,
Il conserve son innocence.

Dans la jeunesse, le plaisir
Lui lance-t-il un trait perfide?
Votre seul nom, Jésus, lui sert d'égide,
Et de son cœur exclut jusqu'au désir.
Il est sorti de son enfance
Sous les auspices de Jésus;
A ses côtés mille autres sont vaincus :
Il conserve son innocence.

L'homme ébloui par les grandeurs
Les cherche au péril de sa vie ;
Mille rivaux qu'arme la jalousie
Souillent de sang leurs coupables honneurs.
Mais lui, d'un œil d'indifférence
Il verrait la pourpre des rois;

Il fuit la gloire, il a choisi la croix :
Il conserve son innocence!

De la vieillesse des mondains
L'amour de l'or fait le supplice;
Les fruits, hélas! d'une longue injustice
Vont donc bientôt s'échapper de leurs mains!
Mais pour lui, dans les cieux d'avance
Il a placé tout son trésor;
Sur son vieux front la gaieté brille encor :
Il a conservé l'innocence!

« Trépas cruel, triste départ! »
Dit l'impie au moment suprême;
Mais de la mort pour celui qui vous aime,
Divin Jésus, vous émoussez le dard.
Il attendait sa délivrance :
Heureux départ, ô doux trépas!
Paisiblement il s'endort dans vos bras,
Il a conservé l'innocence!

(Anonyme.)

L'ENFANT.

Pour rejeter la vie et son inquiétude,
Je parcours de la mort la vaste solitude ;
Et j'aime à savourer l'oubli de tous les maux,
Au seul lieu sur la terre où s'assied le repos.

Je crois ici du ciel trouver quelque message ;
De l'esprit du Seigneur je sens le doux passage :
Son souffle, qui descend où le juste n'est plus,
Veille et bénit toujours la cendre des élus.

Il semble dans ces lieux que l'âme qui sommeille
Rêve d'un jour nouveau la brillante merveille;
Que son regard, qui tend vers un autre destin,
Surprend d'un jour si beau le céleste matin.

Heureux qui, jeune encore, au suprême rivage,
Touche le port divin qui sauve du naufrage,
Sans avoir, de la vie abordant un écueil,
Connu ses longs remords et son profane deuil!

Cet enfant, renfermé sous une étroite pierre,
En naissant commença l'éternelle carrière :
Il détourna du jour un œil pur et serein,
Sans avoir sur la terre aperçu le chagrin.

Dès qu'un flot, qui jaillit de la source éternelle,
Eut lavé de son front la tache originelle,
Sa jeune âme apparut au regard du Seigneur
Comme un lis virginal éclatant de blancheur.

Prédestiné, nourri de la manne des anges,
Il peupla des Esprits les naïves phalanges :
Né mortel, il paraît compatir aux douleurs;
Et souvent de sa mère il recueille les pleurs.

Tantôt, sous la lueur de l'aube blanchissante,
Il révèle aux tombeaux sa clarté languissante ;
Et tantôt, balancé comme un rayon du jour,
De sa mère pensive il caresse l'amour.

Mme de Céré-Barbé.

L'ENFANT DE LA CHARITE.

Sœurs de la charité, je vous fais mes adieux.
Vous m'avez reçu pauvre, enfant, nu, sans asile ;

J'ai vécu jusqu'ici sous vos lois, sous vos yeux.
J'ai peu de force encor, mais mon âme est virile ;
A mes bras maintenant le travail est facile.
J'emporte de vos soins un regret douloureux,
Et les lègue en partant à d'autres malheureux.
Souvenez-vous de moi quand vous direz l'antienne
A la Vierge de Bon-Secours.
Oui, c'est votre pitié qui conserva mes jours...
O ma mère ! pourquoi ne fût-ce pas la tienne ?
Pourquoi, lorsqu'en mes maux je n'invoquais que [toi,
N'ai-je entendu jamais qu'une voix étrangère ?
Que peux-tu redouter de moi,
De moi qui dois frémir, en t'appelant ma mère,
Que l'horreur qui me suit ne s'attache à tes pas ?
Fais-moi dire : « Je vis et je ne te hais pas. »
C'est assez ; et pour toi si l'épreuve est trop rude,
Eh bien ! je me résigne à mon incertitude.
Voudrais-je d'un bonheur qui ferait ton tourment ?
Mais si je te voyais, ne fût-ce qu'un moment,
Tout changerait pour moi dans la nature entière.
J'irais sur les chemins par où tu passerais ;
Si tu ne venais pas, du moins je t'attendrais,
Le front caché dans la poussière.
Dès que du jour naissant luiraient les premiers [feux,
Ton nom serait dans ma prière,
Et Dieu n'est bien prié que par les malheureux.

Hélas ! puisque je vis, tu connais la souffrance ;
Mais tu ne connais pas, tu ne peux pas savoir
Combien est désolant ce besoin de te voir
Que combat ton indifférence.
Il consume mes jours, il obsède mes nuits ;
Je te cherche partout, insensé que je suis
Je te cherche sans espérance.
A mes yeux obstinés tu te caches en vain ;
Je te demande au Dieu qu'avec ardeur je prie,
Et même à ce monde si vain.
Qui, comme toi, me répudie.
Te l'avouerai-je, enfin ? dans ces jours solennels
Où l'Eglise compatissante,
D'une voix encor plus puissante
Appelle à ses pardons ses enfants criminels,
De cette foule gémissante
Dieu ne repoussait point ton fils infortuné ;
J'allais, enfant abondonné,
Déposer dans son sein mes secrètes misères ;
Mon repentir tremblant fléchissait sa rigueur ;
Son prêtre me couvrait de ses mains tutélaires.
Mais tandis qu'à sa voix descendaient dans mon [cœur
Le pur calme des cieux et l'oubli de la terre,
Sais-tu d'où me venait un trouble involontaire ?
Parmi ces fronts humiliés,
Parmi ces cœurs contrits que le remords en larmes
Avec le Dieu de paix a réconciliés,
(Ne m'en veux pas) c'est toi qui causais mes alarmes,
Toi que j'osais chercher d'un avide regard.
Et, si j'apercevais quelque femme à l'écart,

Faible, pâle, implorant à genoux sur la pierre
Le pardon d'un Dieu courroucé,
Il me semblait alors que mon nom prononcé
S'échappait en sanglots à travers sa prière ;
Mes regards s'attachaient à ses regards baissés ;
Je disais, me joignant à sa douleur amère :
« Cette femme qui pleure est peut-être ma mère ! »
Et mon sang vers mon cœur courait à flots pressés.

Vois combien de fléaux sur ton fils amassés !
S'il est quelque heureux jour que l'avenir t'apprête,
Tel que ces fils ingrats que le ciel a maudits,
Je ne porterai point les vêtements de fête.
Les vêtements du deuil me sont même interdits ;
Et tu pourras mourir sans qu'on daigne m'apprendre
En quels lieux dormira ta cendre.
O nœuds de la famille ! ô tendresses du sang !
(J'avais déjà souffert de tant de sacrifices !)
Faut-il donc qu'il soit impuissant,
Ce désir toujours renaissant,
Qui, malgré moi, m'appelle à vos chastes délices !
Je ne dirai jamais : « Ma mère ! » ni : « Ma sœur ! »
Les plus purs sentiments sont pour moi sans douceur,
Pour moi les plus doux noms se changent en sup- [plices.

Mais que sert de me plaindre ? Ainsi tu l'as voulu,
Ainsi Dieu l'a permis lui-même.
Résignons-nous, mon âme, à cet ordre absolu !
Et toi, ma mère, toi que j'aime,
De mes maux à venir ne prends pas trop d'effroi.
Va, tout n'est pas malheur dans mon affreux par- [tage ;
Il se peut qu'un jour je soulage
D'autres infortunés plus à plaindre que moi.
Et, quand j'aurai perdu ma force et ma jeunesse,
S'il me faut pour moi-même implorer un soutien,
Je trouverai peut-être un cœur comme le mien
Qui prendra soin de ma vieillesse.

CAMPENON.

L'ENFANT ET LES ANGES.

A l'ange au regard bleu qui s'assied à ma droite,
Je dis : « Que faut-il faire en cette vie étroite,
Au milieu des ennuis humains et des débats,
Pour que j'aie à mes pieds une route sans pierre ? »
Et l'ange me répond, sa bouche à ma paupière :
« Prier le jour, prier le soir, prier tout bas ! »

A l'ange dont le bras sur mon oreiller pose,
Je dis : « Que faire encor pour que l'âme repose,
Et traverse sans fiel la vie au bruit moqueur,
Pour que des longs soucis mon front calme se joue ! »
Et l'ange me répond, sa bouche sur ma joue :
« Ouvrir la bourse, ouvrir la main, ouvrir le cœur. »

A l'ange, mon gardien, qui m'aime et me ressemble,
Je dis : « Que faire encor pour que Dieu nous ras- [semble,
Afin qu'auprès de moi je te trouve en tout lieu,
Pour que toujours je t'aie au sommet de ma couche ? »
Et l'ange me répond, sa bouche sur ma bouche :
« Aimer ton père, aimer ta mère, aimer ton Dieu. »

A l'ange du Seigneur, dont l'œil pur me regarde,
Je dis : « A toi toujours, à toi ma sainte garde !
Car ma bourse est au pauvre, et l'aumône est ma loi ;
Car j'aime Dieu, mon père et ma mère, et je prie ! »
Et l'ange me répond, avec sa voix chérie :
« Merci pour toi, merci pour Dieu, merci pour moi »

H. Chevreau.

L'ENFANT ET LE PETIT JESUS.

Un petit enfant se joue
Dans le plus frais des vallons,
Et le zéphyr sur sa joue
Fait flotter ses cheveux blonds.

Il vole, il suit, hors d'haleine,
Frappant l'écho de sa voix,
L'agneau qui fuit dans la plaine,
L'oiseau qui fuit vers les bois.

Sa main, délicate et tendre,
Sur le calice des fleurs
Court légère, pour y prendre
L'insecte aux belles couleurs.

Soudain, à l'ombre d'un arbre,
Se dresse devant ses pas
Une Madone de marbre
Tenant son Fils dans ses bras.

L'enfant, avec complaisance,
Sourit au petit Jésus,
Et sa naïve innocence
Lui dit ces mots ingénus :

« Ami, viens dans ces prairies
Jouer, courir avec moi ;
Vois-tu ces fleurs si jolies ?
Je les cueillerai pour toi.

« Entends-tu cette mésange,
A l'ombre de ce buisson,
De sa petite voix d'ange,
Gazouiller une chanson ?

« Ses joyeuses mélodies
Font retentir les échos,
Car ses ailes attiédies
Couvrent son nid frais éclos.

« Je la prendrai pour te plaire,
Et sous ta charmante main
Tu pourras presser la mère
Et les petits sur ton sein.

« Viens, nous poursuivrons les ailes
Des papillons diaprés,
Et les vertes demoiselles
Qui voltigent sur les prés.

« Après nos courses lointaines,
Penchés sur leurs bords glissants,
Nous irons, dans les fontaines,
Chercher des cailloux luisants... »

Il dit ; mais la sainte image
A sa voix ne répond pas,
Et bientôt l'enfant volage

Seul a repris ses ébats.

La nuit vient, la nuit si douce
Pour les êtres innocents,
Oiseaux, pour vos lits de mousse,
Pour vos lits de plume, enfants.

A genoux, de sa prière
Il offre à Dieu l'encens pur,
Puis il ferme sa paupière
Sur ses tendres yeux d'azur.

Il dort, on voit un sourire
Sur ses lèvres voltiger,
Comme au souffle du zéphyre
Se berce un oiseau léger.

Quel beau rêve le caresse !
Tirant son rideau soyeux,
Une image enchanteresse
Vient apparaître à ses yeux.

C'est un enfant de son âge,
Mais si brillant, si vermeil,
Que l'éclat de son visage
Ferait pâlir le soleil.

Il approche, et, comme l'aube
Qui s'élève à l'horizon,
L'or ondoyant de sa robe
Trace un lumineux sillon.

Sur l'innocent qui sommeille
Il se penche, gracieux,
Et murmure à son oreille,
Du doigt lui montrant les cieux :

« Dans tes jeux sur la prairie,
Tu m'appelais près de toi ;
A mon tour je te convie,
Jeune ami, viens avec moi.

« Ma prairie est bien plus belle.
Viens dans mes jardins charmants,
La moindre rose étincelle
Plus qu'ici les diamants.

« Les papillons y rayonnent
De bien plus riches couleurs,
Et des fruits d'or y couronnent
Les arbres chargés de fleurs.

« Là, les oiseaux, du feuillage
Mélodieux habitants,
Par un éternel ramage
Fêtent l'éternel printemps.

« Ils ont des voix cadencées
Aussi douces que le miel,
Et des ailes nuancées
Des couleurs de l'arc-en-ciel.

« Là, des troupes enfantines
Compagnes de tous mes jeux,
Font de leurs voix argentines
Un tumulte harmonieux.

« De leur brillante phalange,
Pour toi les rangs s'ouvriront :
Tu porteras comme un ange

Une étoile sur le front.

« Entends-tu leur jeune bouche
T'appeler dans le lointain?
Vois-tu dans l'air, vers ta couche,
Voler leur riant essaim?

« Vois-tu ma Mère chérie
Qui t'ouvre ses bras bénis?
Je suis Jésus. Ma prairie,
Enfant, c'est le Paradis? »

La voix expire... Le rêve
S'évapore. — Mais, hélas!
En vain l'aurore se lève,
L'enfant ne s'éveille pas.

Ses paupières étaient closes
Par le sommeil éternel;
Il ne cueillit plus de roses
Que dans les jardins du ciel!...

Paul Reynier.

L'ENFANT ET LE VIEILLARD.

Oh! le lis est moins pur qu'un bel enfant candide
Nouvellement tombé de vos mains, ô mon Dieu!
On sent bien qu'il vous quitte, et sur son front limpide
On voit la trace encor de vos baisers d'adieu.

Son bon ange gardien dans son âme nouvelle
N'aperçoit nul point noir; tout est blanc, radieux;
Jamais pour s'envoler l'ange n'ouvre son aile,
Et jamais il ne met la main devant ses yeux.

Dans le cœur de l'enfant point de laves de flamme,
Point de serpent caché qui jette son venin;
Tout est candeur : mon Dieu! vous fîtes sa jeune âme
Comme un calice d'or plein d'un parfum divin.

Mais l'enfant devient homme et le vice s'éveille :
L'ange gardien s'endort, ou bien remonte au ciel;
Sur le calice d'or rarement l'homme veille;
Il le laisse remplir de limon et de fiel.

Puis il vieillit, et voit ses passions éteintes;
Il se fait pur, sa main se lève pour bénir;
L'enfant et le vieillard, ce sont deux choses saintes;
L'un vient de fermer l'aile et l'autre va l'ouvrir.

J'aime leurs cheveux blancs; j'aime leur tête blonde;
De notre pauvre terre ils ne sont qu'à moitié;
Ils ne touchent en rien aux passions du monde,
L'un en est pur, et l'autre en est purifié.

Qu'il est doux dans les jours de doute et de souffrance,
Où l'on n'a foi qu'au vice, où l'on pleure abattu,
D'avoir un bel enfant pour croire à l'innocence,
Un père en cheveux blancs pour croire à la vertu.

Mme Anaïs Ségalas.

L'ENFANT HEUREUX.

ÉLÉGIE

(*Traduite de l'allemand de Grillpattzer*).

Un ange aux plumes argentées,
Au chevet d'un berceau qu'ombrageaient à demi
Ses ailes dans les airs mollement agitées,
Planait d'un vol léger sur l'enfant endormi.
L'immortel, incliné vers la douce figure,
Où brillait un sourire et d'amour et de paix,
Comme au miroir d'une onde pure,
Croyait voir son image et contempler ses traits.
De cette illusion entretenant l'ivresse,
Vers la couche tranquille il approche, il se baisse.
Oh! combien ce sommeil lui paraît gracieux!
Le pur souffle échappé de ses lèvres de rose
Respire le calme des cieux;
Sur ce front argenté l'innocence repose,
Et son éclat céleste en cercle radieux
Semble briller autour de ses boucles flottantes,
Dont l'or en ondoyants replis
Voile deux mains éblouissantes
Jointes paisiblement sur un beau sein de lis.
L'immortel souriait à cette aimable image.
Soudain son front pensif s'est voilé d'un nuage;
Il détourne les yeux, et pousse un long soupir.
Déjà dans les jours à venir
Il avait entrevu l'orage
Qui fait ployer le chêne et brise l'humble fleur.
Il entendait siffler la flèche du malheur,
La flèche au vol mortel, qu'inutile défense,
N'écartent la justice, hélas! ni l'innocence.
Ces yeux clos doucement allaient s'ouvrir aux pleurs;
Ce sein paisible et pur, qu'à peine
Agite en s'exhalant une légère haleine,
Devait être brisé sous le poids des douleurs.
L'esprit céleste, ému d'une sainte tristesse,
Consulte, l'œil aux cieux, l'éternelle sagesse;
Le Tout-Puissant fait signe, et d'un facile effort
Soulevant dans ses bras l'innocent qui sommeille,
Il presse sa paupière et sa lèvre vermeille :
« Sois heureux, » lui dit-il; et l'enfant était mort.

Charles Loyson.

L'ENFANT PRODIGUE REPENTANT.

Un prompt sommeil que Dieu même a permis,
Couvre les yeux du jeune Israélite.
Il a revu, dans des songes amis,
L'heureux séjour que sa famille habite;
Et, de ces lieux, trop longtemps délaissés,
Quand tout à coup une image nouvelle
Vers les objets par l'absence effacés,
Eut rappelé sa mémoire infidèle,
Sur Azaël qui croit rêver encor
Un pur esprit étend ses ailes d'or.
« Fils de Ruben! lui dit l'archange, écoute :
Dieu t'a puni, mais un juste remords
De sa pitié peut rouvrir les trésors.

Lève-toi donc. Vers Gessen prends ta route.
Dans ce trajet Dieu te prête aujourd'hui
Pour guide un ange, et son bras pour appui.
Suis le sentier que trace ma lumière,
Et, de tes pieds secouant la poussière,
Sans hésiter, va-t'en, loin de Memphis,
Courber ton front sous le pardon d'un père.
Que craindrais-tu? Viens; c'est moi qui naguère
Au vieux Tobie ai ramené son fils. »

A ces accents, à cette voix puissante,
Dans le désert au loin retentissante,
Le jeune Hébreu, frappé d'un nouveau jour,
De sa raison sent enfin le retour.
Sur le Très-Haut déjà sa foi s'appuie.
Prêt à marcher il se lève; il essuie
Son front souillé, dont la froide sueur
De tous ses sens atteste la frayeur.
Il ose même, essayant son audace,
Du chérubin, considérer la face.
L'ange aussitôt l'éblouit de ses feux,
Fuit vers Gessen, et, d'une aile rapide,
Au voyageur qui suit des yeux son guide,
Ouvre en partant un chemin lumineux.
Azaël, seul, saisi d'un trouble extrême,
Sur ses destins s'interroge lui-même.
Il craint encor que ses excès passés
Par tant de maux ne soient point effacés;
Près d'obéir, il doute, il délibère;
Puis à son sort humblement résolu :
« C'est trop tarder; puisque Dieu l'a voulu,
Partons, dit-il, allons trouver mon père! »
. . . . . .

Dans le désert, une invisible main
Soutient sa force, alimente sa faim :
L'ange de Dieu vers Gessen le précède,
Et, du passé quand l'image l'obsède,
Il trouve au moins dans son cœur abattu
Le repentir, si ce n'est la vertu...
Du voyageur la détresse effroyable,
D'affreux lambeaux sur son corps presque nu,
Ses traits changés, aux yeux qui l'ont connu
Tout désormais le rend méconnaissable...
L'espoir le suit... des tentes de Ruben
Il a repris la route accoutumée,
Autour de lui, des foyers de Gessen
Il voit déjà s'étendre la fumée;
Déjà sa course a franchi les ruisseaux
Où de Ruben s'abreuvent les troupeaux.
En s'avançant dans la fertile plaine,
Dans les jardins il reconnaît à peine
Les bois grandis, les jeunes arbrisseaux,
A son départ, famille humble et rampante,
Qui, dans les airs déployant ses rameaux,
Du vieux Ruben couvre déjà la tente.

De ce réduit qu'habite encor le deuil,
Il touche enfin le redoutable seuil;
Quand une voix, du sein de cet asile,
Se fait entendre et l'arrête immobile...

« Oui, cher époux, ton fils t'a délaissé,
Dit cette voix qu'il ne peut méconnaître :
Mais devant toi s'il osait reparaître;
Le malheureux serait-il repoussé?
Ah! tu vois trop ma tendre inquiétude!
Tout en ces lieux m'atteste vainement
Et son absence et son ingratitude.
Mon cœur, bercé d'un doux pressentiment,
L'attend toujours dans cette solitude.
Sans me blâmer, plains mon aveuglement.
Eh! de mes vœux pourrais-tu prendre ombrage?
C'est toi que j'aime en ta vivante image.
Oui, ta tendresse est mon plus sûr trésor;
Des autres biens Nephtale est peu jalouse :
Mais, s'il venait, tu me verrais encor
Heureuse mère autant qu'heureuse [épouse... »

Ah! c'en est trop... A ces mots, Azaël,
Rendu sans doute à sa vertu première,
Ouvre la tente, et, comme un criminel,
Le cœur brisé, le front dans la poussière :
« Grâce! dit-il; je suis ce malheureux
Qui, s'échappant de vos bras généreux,
Loin du séjour de son heureuse enfance,
Alla porter sa folle indépendance!
Sur quel espoir, et pour quels biens honteux,
Je dédaignai le bonheur véritable!...
Ah! quand le cœur forme un dessein coupable,
Dieu nous punit, en exauçant nos vœux.
Couvert de honte, accablé de souffrance,
La mort, longtemps, fut ma seule espérance :
Je l'implorais... Enfin je me suis dit :
Rassure-toi, tu ne fus pas maudit...
Et le remords m'a conduit à mon père.
S'il est un vœu que j'ose encor former,
Mon lâche cœur ne vient pas réclamer
Ces noms si doux et de fils et de frère :
Où sont mes droits à ces titres flatteurs?
J'ai tout perdu... Mais, pour unique grâce,
Souffrez qu'au moins parmi vos serviteurs
On me reçoive à la dernière place. »

D'un fils coupable ô fortuné retour!
O d'une mère inépuisable amour!
Eh! qui peindrait cet instant plein de charmes,
Cet heureux jour, payé de tant de larmes!...
Dans le délire où s'égare son cœur,
Des mots sans suite échappent de sa bouche :
« Quoi! c'est mon fils! mais non, c'est une [erreur. »
Pour s'en convaincre, elle approche, le touche,
Arrête à peine un regard douloureux
Sur tous ses traits qu'a flétris l'indigence;
D'un long baiser couvre son front poudreux,
Au cœur d'un père éveille l'indulgence,
Et, sans regret aux pleurs qu'elle a versés,
Bénit le ciel de tous ses maux passés.

Mais le vieillard, plus calme dans sa joie :
« Quand Dieu, dit-il, près de nous te renvoie,

Quand, l'accusant de tes torts expiés,
Le repentir te ramène à mes pieds ;
Je n'irai point, écoutant la colère
D'un vain reproche accabler ta misère.
Pour tous tes maux Dieu m'a donné des pleurs,
Et des pardons pour toutes tes erreurs.
Viens, mon enfant !... Si ton cœur est sincère,
Relève-toi ; je suis encor ton père. »

Dès que Ruben, par ce mot solennel,
A rassuré le tremblant Azaël
Qui, dans la poudre, à ses pieds s'humilie,
L'ange aussitôt, témoin mystérieux
Du pacte saint qui les réconcilie,
Loin de Gessen prend son vol radieux ;
Et le pardon fut écrit dans les cieux.

CAMPENON.

L'ENFANT ROI.

Dors, cher enfant, repose encore,
Tes jours sont encore inconnus ;
Sommeille, ami, jusqu'à l'aurore,
Bientôt tu ne dormiras plus.
Tu naquis pour la paix du monde
Et cette paix n'est pas pour toi.
Que de mes larmes je t'inonde,
O pauvre enfant, tu seras roi !

Déjà je vois à la lumière,
Cher petit, tes yeux s'entr'ouvrir :
Referme un moment ta paupière,
Le jour est si long pour souffrir !
Avant que la nuit de la tombe
Etende son voile sur toi,
Plus de repos, douce colombe,
O pauvre enfant, tu seras roi !

Au nouveau-né de la chaumière,
En soupirant tu tends les bras ;
Il est Français, il est ton frère.
Tu le plains : oh ! ne le plains pas ;
Il est nu, mais dans sa misère
Ah ! qu'il est plus heureux que toi !
Il a des amis sur la terre,
Et, pauvre enfant, tu seras roi !

Contre la gloire sanguinaire,
L'innocence est-elle un abri !
Fils infortuné, vois ton père,
Vois les vertus du grand Henri.
C'est en vain qu'une douce étude
Appelle tous les cœurs vers toi ;
Tu connaîtras l'ingratitude,
O pauvre enfant, tu seras roi.

Dans ton allégresse enfantine,
Soulevant le royal bandeau,
Sous la pourpre ta main badine
Sans en connaître le fardeau.
Ton jeune cœur exempt d'alarmes
Bat de plaisir, et près de toi

Ta mère en t'arrosant de larmes
Dit : Pauvre enfant, tu seras roi !

BOUCHER DE PERTHES.

LES ENFANTS.

Tout ce qui vient de Dieu porte un cachet sublime :
Les rayons du soleil, la montagne et l'abîme,
L'abeille murmurante, et les oiseaux chantants,
Les trésors de la terre et ceux des mers fécondes,
La brise des forêts et l'haleine des mondes,
Les fleurs et les enfants !

Les enfants, qu'ils sont beaux, apportant à la vie,
Des cieux qu'ils ont quittés un parfum de patrie !
Dans ces cœurs francs et purs, pleins de songes riants,
Dieu semble avoir laissé quelque sainte promesse,
Tant on lit de bonheur, d'espoir et d'allégresse
Sur leurs fronts confiants !

Qu'ils sont beaux, les enfants ! l'un, douce et blonde tête,
Cygne aux chants à venir, ne veut pour sa conquête
Qu'un baiser de sa mère et des hymnes d'amour ;
L'autre, déjà plus fort, plein de sa jeune audace,
Appelle les périls, et la lutte et l'espace ;
Il doit être aigle un jour !

Et Dieu les fit ainsi, semant parmi les âmes,
Comme dans la nature, et parfums et dictames,
Depuis l'humble fleurette émaillant le sentier,
Jusqu'au cèdre géant, dont plus rare est le nombre ;
Et chacun a sa tâche, au grand jour ou dans l'ombre,
Brin d'herbe ou chêne altier.

Mais pour la bien remplir, Dieu marque à tout sa place ;
Au cèdre, la montagne où le vent du ciel passe ;
Au brin d'herbe, la plaine où le sol est plus doux.
Suivons la loi divine, et penchés vers l'enfance,
Cherchons bien quel trésor d'art ou d'intelligence
Chacun apporte à tous.
De chaque âme cherchons quelle est la destinée,
Et disons au Seigneur : « Toi qui nous l'as donnée,
Quelle est sa mission et son but ici bas ?
Que doit-elle répandre, harmonie ou lumière ? »
Et, du doigt, le Seigneur montrera la carrière
Pour y guider ses pas.

Louise COLET.

ENFANTS TROUVES,

RECUEILLIS PAR SAINT VINCENT DE PAUL.

Pareille à ce tonneau dont nous parle la fable,
De la misère, hélas ! la bouche insatiable,
Sans jamais assouvir ses renaissants besoins,
Engloutit de Vincent les bienfaits et les soins.
De cette insuffisance il s'afflige sans cesse :
En flétrissant son front, les doigts de la vieillesse,
D'un terme rapproché déjà marquent ses jours ;
Quand il ne sera plus, ses paternels secours,
Ces dons que l'opulence accorde à sa prière,

Des pauvres iront-ils soulager la misère ?
C'est trop peu pour sa main, c'est trop peu pour [son cœur
De s'ouvrir sans relâche au cri de la douleur :
Présent à ses regards, l'avenir l'inquiète ;
Ses efforts sont perdus, sa tâche est imparfaite,
Si leurs frêles effets, à sa vie enchaînés,
Dans la tombe avec lui doivent être entraînés.
Un grand projet surgit du sein de ses alarmes ;
Avant de le tenter, par le jeûne et les larmes
Il demande au Seigneur sa force et son appui.
Cette foule d'enfants qui respirent par lui,
En vingt lieux dispersés, n'ont qu'un précaire asile;
Sur un plus large plan, une base immobile,
Il voudrait leur créer un refuge certain ;
Mais comment accomplir cet immense dessein ?
Loin que pour un tel but ses ressources suffisent,
Le zèle s'amortit, les charités s'épuisent ;
Des innocents objets de sa tendre pitié
Il lui faudra bientôt délaisser la moitié,
D'un choix cruel sur eux élever la balance,
Et confier au sort leur fragile existence.
Cette pensée, hélas ! pleine de désespoir,
De ses pieux accents vient doubler le pouvoir.
« Prononcez, a-t-il dit : la mort à l'œil avide
Déjà sur l'innocence étend son bras livide ;
Son souffle destructeur va flétrir à vos yeux
Ces fleurs qu'avec amour considéraient les cieux;
Ce cruel souvenir et cette image sombre
Sur vos jours les plus beaux projettera son ombre,
Et quand le temps rapide, en son vol indompté,
Brisera votre chair, et dans l'éternité,
Sans suspendre son cours, aura lancé votre âme,
Aurez-vous droit, chrétiens, à ce rayon de flamme
Qui des parvis sacrés éclaire le chemin,
Si, marchandant vos dons, votre timide main
De votre or à regret donne quelques parcelles ?
Ces monceaux n'ouvrent pas les portes éternelles :
De vos plaisirs alors la folle volupté
Ne vaudra pas du pauvre un soupir racheté !
Par pitié pour vous-même, aujourd'hui charitables,
Jetez sur ces enfants des regards équitables ;
Ils vous tendent les bras, ouvrez-leur votre sein,
A leurs nouveaux besoins ne fermez pas la main;
Donnez, mes sœurs, donnez ; le ciel, je le répète,
De ces tendres enfants acquittera la dette :
Voyez-les, sans soutien, ah ! que deviendraient-ils?
Mais d'où vient que mon cœur tremble sur leurs périls?
Vous, les abandonner ! ah ! contre cette injure
Votre âme avec raison se soulève et murmure ;
Cet injuste soupçon insulte à vos bienfaits (1).»

(1) Nos lecteurs aimeront sans doute à rapprocher les vers que le poëte met dans la bouche de saint Vincent, du texte littéral de sa touchante allocution : le voici d'après Abelly : « Or sus, mesdames, la compassion vous a fait adopter ces petites créatures pour vos enfants ; vous avez été leurs mères selon la grâce, depuis que leurs mères selon la nature les ont abandonnées. Voyez maintenant si vous voulez les abandonner aussi. Cessez d'être leurs mères pour devenir leurs juges : leur vie et leur mort sont entre vos mains. Je m'en vais prendre les voix : il est temps de prononcer leur arrêt, et de savoir si vous ne voulez plus avoir de miséricorde pour eux. Ils vivront, si vous continuez d'en prendre un charitable soin ; au contraire, ils périront infailliblement si vous les abandonnez : l'expérience ne vous permet pas d'en douter. »

Ce discours a produit de saints et prompts effets,
Les yeux se sont cherchés, soudain ils se répondent,
Dans un même désir les âmes se confondent,
Toutes à l'innocence ont rendu leur appui
Et du cœur de Vincent l'inquiétude a fui.

Ainsi, comme la foi renversant les obstacles,
La charité toujours enfanta des miracles ;
Mais ses fruits, bien souvent tardifs et disputés,
Par de constants efforts veulent être achetés.
Enfin aux orphelins dont Vincent est le père
On vit s'intéresser les puissants de la terre ;
Du trône sur leur sort un regard descendit,
Et de leur avenir l'horizon s'agrandit ;
A leur nombre croissant s'ouvrit un vaste asile,
Et là, pour protéger leur enfance débile,
Des filles du Seigneur, prévenant leurs besoins,
Leur rendent d'une mère et l'amour et les soins.

Mme H. Gautier.

L'ENFER.

Quelle fatale erreur, quel charme nous entraîne !
Rien n'égala jamais notre stupidité ;
Il est pour les pécheurs une éternelle peine,
Et nous aimons l'iniquité !

De Dieu sur nos excès voyant le long silence,
On croit qu'impunément on le peut offenser ;
Mais, s'il exerce tard sa terrible vengeance,
Son temps viendra de l'exercer.

C'est après notre mort que montrant sa justice,
Il sait rendre à chacun ce qu'il a mérité ;
Et soit qu'alors sa main récompense ou punisse,
C'est pour toute l'éternité.

Devant Dieu les damnés seront toujours coupables :
Ils sont morts criminels, ils sont morts endurcis ;
Il faut donc qu'en enfer des maux toujours durables
De tant de forfaits soient le prix.

La beauté du Seigneur, l'éternel héritage,
Les plaisirs ravissants du céleste séjour,
Jamais des réprouvés ne seront le partage :
Ils ont tout perdu sans retour !

O brasiers de l'enfer, ô flammes dévorantes,
Qu'un Dieu dans son courroux ne cesse d'allumer,
Vous brûlez les pécheurs dans ces prisons ardentes,
Hélas ! mais sans les consumer.

Que la mort pour toujours leur semble désirable !
Ils voudraient n'être plus pour cesser de souffrir ;
Mais c'est du ciel contre eux l'arrêt irrévocable :
Souffrir toujours, jamais mourir !

Toujours dans leurs tourments la même violence ;

Non, ils n'espèrent point un état plus heureux :
Est-il dans les enfers un rayon d'espérance?
Toujours un désespoir affreux !

Un mal quoique léger nous semble insupportable,
Lorsque c'est pour longtemps qu'il nous faut l'endurer.
Mais l'enfer est le mal le plus intolérable,
Et l'enfer doit toujours durer !

Après avoir souffert des millions d'années,
Et le plus long des temps que l'esprit peut penser,
Les damnés, loin de voir leurs peines terminées,
Les sentiront recommencer.

De ces peines sans fin la pensée accablante
Afflige leur esprit, sans cesser un moment;
L'éternité pour eux tout entière est présente,
L'éternité fait leur tourment.

Eternels hurlements, tortures éternelles !
Feux, brasiers éternels, éternelle fureur !
O peines de l'enfer, que vous êtes cruelles !
Je le crois et reste pécheur !

O vous, cœurs obstinés, aveuglés dans le crime,
Qui ne redoutez point les coups vengeurs des cieux,
Un jour ensevelis dans l'éternel abîme,
Trop tard vous ouvrirez les yeux !

Grand Dieu, Dieu tout-puissant, terrible en vos vengeances,
Purifiez nos cœurs avant notre trépas;
Coupez, brûlez, tranchez, punissez nos offenses;
Pour toujours ne nous perdez pas !

(Anonyme.)

L'ENFER.

Il est un lieu dont la paix est bannie,
Et que remplit une éternelle horreur;
Là des méchants la foule réunie
Ne connaît plus que rage et que fureur.
Là, mille échos répètent la sentence
Que doit subir un peuple criminel :
« Pour les damnés il n'est plus d'espérance!
Le temps a fui, l'enfer est éternel ! »

Là, des brasiers qu'alluma Dieu lui-même,
Brûlent toujours et ne consument pas!
Là, des sanglots, la rage, le blasphème,
Les hurlements invoquent le trépas!
Les cris, les pleurs qui tombent dans les flammes,
Loin d'adoucir l'horreur d'un seul tourment,
Au feu qui brûle et les corps et les âmes
Donnent sans cesse un nouvel aliment.

Là, plus d'amour ! Au feu qui le dévore,
Le réprouvé que le feu fait rugir,
Ajoute un feu plus dévorant encore :
C'est le tourment, le tourment de haïr !
Non, plus d'amour ! plus d'ami, plus de frère !
De l'amitié tous les nœuds sont rompus;
Les noms d'époux, et de fils et de mère,
Dans les enfers sont des noms inconnus.

Là, plus d'espoir ! Sous sa brûlante chaîne

Le réprouvé menace en vain le ciel.
Son cœur maudit n'exhale que la haine,
Sa bouche impie un blasphème éternel.
Les anges saints, comme un bruyant tonnerre,
Font retentir leur redoutable voix :
« Le Tout-Puissant se rit de ta colère;
L'éternité t'écrase de son poids ! »

Quand j'entendrai sonner ma dernière heure,
Si Dieu me trouve esclave du péché,
Terrible enfer, tu seras ma demeure..
Mais non, mon Dieu, ta grâce m'a touché !
Contrit, tremblant, sous ta majesté sainte,
Mon repentir calmera ton courroux,
Et ton amour succédant à la crainte,
Mettra mon âme à l'abri de tes coups !

L'abbé Ad. de Bouclon.

L'ENFER ET SON ÉTERNITÉ.

(Trad. de l'*Imitation de Jésus-Christ.*)

I.

Homme, quoi qu'ici-bas tu veuilles entreprendre,
Songe à ce compte exact qu'un jour il en faut rendre,
Et mets devant tes yeux cette dernière fin
Qui sera ton mauvais ou ton heureux destin.
Regarde avec quel front tu pourras comparaître
Devant le tribunal de ton souverain maître,
Devant ce juste Juge à qui rien n'est caché,
Qui jusque dans ton cœur sait lire ton péché,
Qu'aucun don n'éblouit, qu'aucune erreur n'abuse,
Que ne surprend jamais l'adresse d'une excuse,
Qui rend à tous justice et pèse au même poids
Ce que font les bergers et ce que font les rois.
Misérable pécheur, que sauras-tu répondre
A ce Dieu qui sait tout et viendra te confondre,
Toi que remplit souvent d'un invisible effroi
Le courroux passager d'un mortel comme toi.

Donne pour ce grand jour, donne ordre à tes affaires,
Pour ce grand jour le comble ou la fin des miseres,
Où chacun trop chargé de son propre fardeau,
Son propre accusateur et son propre bourreau,
Répondra par sa bouche, et, seul à sa défense,
N'aura point de secours que de sa pénitence.
Cours donc avec chaleur aux emplois vertueux :
Maintenant ton travail peut être fructueux,
Tes douleurs maintenant peuvent être écoutées,
Tes larmes jusqu'au ciel être soudain portées,
Tes soupirs de ton Juge apaiser la rigueur,
Ton repentir lui plaire et nettoyer ton cœur.

II.

Oh ! que la patience est un grand purgatoire
Pour laver de ce cœur la tache la plus noire !
Que l'homme le blanchit lorsqu'il le compte au point
De souffrir un outrage et n'en murmurer point !
Lorsqu'il est plus touché du mal que se procure
L'auteur de son affront, que de sa propre injure;
Lorsqu'il élève au ciel ses innocentes mains

Pour le même ennemi qui rompt tous ses desseins ;
Qu'avec sincérité promptement il pardonne,
Qu'il demande pardon de même qu'il le donne,
Que sa vertu commande à son tempérament,
Que sa bonté prévaut sur son ressentiment,
Que lui-même à toute heure il se fait violence
Pour vaincre de ses sens la mutine insolence,
Et que pour seul objet partout il se prescrit
D'assujettir la chair sous la loi de l'esprit!
Ah! qu'il vaudrait bien mieux par de saints [exercices,
Purger nos passions, déraciner nos vices,
Et nous-mêmes en nous à l'envi les punir,
Qu'en réserver la peine à ce long avenir!
Mais ce que nous avons d'amour désordonnée
Pour cette ingrate chair à nous perdre obstinée,
Nous-mêmes nous séduit, et l'arme contre nous
De tout ce que nos sens nous offrent de plus doux.

III.

Qu'auront à devorer les éternelles flammes,
Que cette folle amour où s'emportent les âmes,
Cet amas de péchés, ce détestable fruit
Que cette chair aimée au fond des cœurs produit?
Plus tu suis ses conseils et te fais ici grâce,
Plus de matière en toi pour ces flammes s'entasse,
Et ta punition que tu veux reculer
Prépare à l'avenir d'autant plus à brûler.
Là, par une justice effroyable à l'impie,
Par où chacun offense il faudra qu'il l'expie :
Les plus grands châtiments y seront attachés
Aux plus longues douceurs de nos plus grands [péchés.
Dans un profond sommeil la paresse enfoncée
D'aiguillons enflammés s'y trouvera pressée,
Et les cœurs que charmait sa molle oisiveté
Gémiront sans repos toute l'éternité
L'ivrogne et le gourmand recevront leurs sup- [plices
Du souvenir amer de leurs chères délices,
Et ces repas traînés jusques au lendemain
Mêleront leur idée aux rages de la faim.
Les sales voluptés, dans le milieu d'un gouffre,
Parmi les puanteurs de la poix et du soufre,
Laisseront occuper aux plus cruels tourments
Les lieux les plus flattés de leurs chatouillements.
L'envieux qui verra du plus creux de l'abîme
Le ciel ouvert aux saints et fermé pour son crime,
D'autant plus furieux, hurlera de douleur
Pour leur félicité plus que pour son malheur.

IV.

Tout vice aura sa peine à lui seul destinée,
La superbe à la honte y sera condamnée,
Et, pour punir l'avare avec sévérité,
La pauvreté qu'il fuit aura sa cruauté.
Là sera plus amère une heure de souffrance,
Que ne le sont ici cent ans de pénitence ;
Là jamais d'intervalle ou de soulagement
N'affaiblit des damnés l'éternel châtiment :

Mais ici nos travaux peuvent reprendre haleine,
Souffrir quelque relâche à la plus juste peine ;
L'espoir d'en voir la fin à toute heure est permis
Tandis qu'on s'en console avecque ses amis.
Romps-y donc du péché les noires habitudes,
A force de soupirs, de soins, d'inquiétudes,
Afin qu'en ce grand jour ce Juge rigoureux
Te mette en sûreté parmi les bienheureux :
Car les justes alors avec pleine constance
Des maux par eux soufferts voudront prendre ven- [geance,
Et d'un regard farouche ils paraîtront armés
Contre les gros pécheurs qui les ont opprimés.
Tu verras lors assis au nombre de tes juges
Ceux qui jadis chez toi cherchaient quelques refuges
Et tu seras jugé par le juste courroux
De qui te demandait la justice à genoux.
L'humble alors et le pauvre après leur patience
Rentreront dans la vie en paix, en confiance,
Cependant que le riche, avec tout son orgueil,
Pâle et tremblant d'effroi sortira du cercueil.

V.

Lors aura son éclat la sagesse profonde
Qui passait pour folie aux mauvais yeux du monde.
Une gloire sans fin sera le digne prix
D'avoir souffert pour Dieu l'opprobre et le mépris.
Lors tous les déplaisirs endurés sans murmure
Seront changés en joie inépuisable et pure,
Et toute iniquité confondant son auteur,
Lui fermera la bouche et rongera le cœur.
Point lors, point de dévots sans entière allé- [gresse,
Point lors de libertins sans profonde tristesse ;
Ceux-là s'élèveront dans les ravissements,
Ceux-ci s'abîmeront dans les gémissements ;
Et la chair qu'ici-bas on aura maltraitée,
Que la règle ou le zèle auront persécutée,
Goûtera plus alors de solides plaisirs
Que celle que partout on livre à ses désirs.
Les lambeaux mal tissus de la robe grossière
Des plus brillants habits termiront la lumière,
Et les princes verront les chaumes préférés
Aux faîtes ambitieux de leurs palais dorés.
La longue patience aura plus d'avantage
Que tout ce vain pouvoir qu'a le monde en partage,
La prompte obéissance et la simplicité,
Que tout ce que le siècle a de subtilité.

VI.

La joie et la candeur des bonnes consciences
Iront lors au-dessus des plus hautes sciences,
Et du mépris des biens les plus légers efforts
Seront de plus grand poids que les plus grands [trésors.
Tu sentiras ton âme alors plus consolée
D'une oraison dévote à tes soupirs mêlée,
Que d'avoir fait parade en de pompeux festins
Du choix le plus exquis des viandes et des vins.
Tu te trouveras mieux de voir dans la balance

L'heureuse fermeté d'un rigoureux silence,
Que d'y voir l'embarras et les distractions
D'un cœur qui s'abandonne aux conversations;
D'y voir de bons effets que de belles paroles,
Des actes de vertu que des discours frivoles;
D'y voir la pénitence avec sa dureté,
D'y voir l'étroite vie avec son âpreté,
Que la douce mollesse où flotte vagabonde
Une âme qui s'endort dans les plaisirs du monde,
Apprends qu'il faut souffrir quelques petits mal-
[heurs
Pour t'affranchir alors de ces pleines douleurs;
Eprouve ici ta force, et fais sur peu de chose
Un faible essai des maux où l'avenir t'expose :
Ils seront éternels, et tu crains d'endurer
Ceux qui n'ont ici-bas qu'un moment à durer !
Si leurs moindres assauts, leur moindre expérience
Te jette dans le trouble et dans l'impatience,
Au milieu des enfers où ton péché va choir,
Jusques à quelle rage ira ton désespoir ?
Souffre, souffre sans bruit : quoi que le ciel t'envoie,
Tu ne saurais avoir de deux sortes de joie,
Remplir de tes désirs ici l'avidité,
Et régner avec Dieu durant l'éternité.

VII.

Quand depuis ta naissance on aurait vu ta vie
D'honneurs jusqu'à ce jour et de plaisirs suivie,
Qu'aurait tout cet amas qui te pût secourir,
Si dans ce même instant il te fallait mourir ?
Tout n'est que vanité, gloire, faveurs, richesses,
Passagères douceurs, trompeuses allégresses.
Tout n'est qu'amusement, tout n'est que faux appui,
Hormis d'aimer Dieu seul et ne servir que lui.
Qui de tout son cœur l'aime, y borne ses délices,
Il ne craint mort, enfer, jugement ni supplices;
De ce parfait amour le salutaire excès
Près de l'objet aimé lui donne un sûr accès.
Mais lorsque le pécheur aime encor que du vice
La funeste douceur dans son âme se glisse,
Il n'est pas merveilleux s'il tremble incessamment
Au seul nom de la mort ou de ce jugement.
Il est bon toutefois que l'ingrate malice
En qui l'amour de Dieu cède aux attraits du vice,
Du moins cède à son tour à l'effroi des tourments,
Qui l'arrache par force à ses déréglements.
Si pourtant cette crainte est en toi la maîtresse,
Sans que celle de Dieu soutienne ta faiblesse,
Ce mouvement servile, indigne d'un chrétien,
Dédaignera bientôt les sentiers du vrai bien,
Et te laissera faire une chute effroyable
Dans les piéges du monde et les filets du diable.

Pierre Corneille.

L'ENFER.

(Extrait du poëme de *Jeanne d'Arc*, chant III.)

Vaste Océan de pleurs, de souffrance et de deuil,

La fumée et la flamme en assiégent le seuil,
Et jusque sur ses bords des fleuves de bitume
Roulent de leurs torrents la dévorante écume.
Chacun de ces démons revenus du grand jour
Rentrait comme chez soi dans ce brûlant séjour,
Et nul étonnement sur leur hideuse face
D'une nouvelle horreur ne dénonçait la trace;
Car ils portent partout leurs éternels tourments;
Leur malheur tout entier suit tous leurs mou-
[vements,
Jamais quittant leur place, ou changeant de posture,
Ils ne sauraient ni fuir ni tromper sa torture;
Le supplice, pareil au supplice du feu,
C'est de rester toujours hors de Dieu, devant Dieu !
Et Dieu, tout Dieu qu'il est, ne pourrait pas lui-
[même
Sans un acte d'amour révoquer l'anathème.
La pitié veut bénir, le pardon veut aimer,
Et l'implorer pour eux ce serait blasphémer.
La céleste justice a donc des lois certaines
Qui fixent dans la foi l'éternité des peines.
En vain, de l'épopée égarant le pouvoir (1),
Le poëte aux enfers voudra chanter l'espoir,
Sous le nom glorieux de divine harmonie :
Le cœur n'a pas le droit d'absoudre le génie.

Alexandre Guillemin.

(Extrait de la *Henriade*, chant VII.)

Saint Louis transporte Henri IV en esprit aux enfers.

Henri, dans un moment, d'un vol précipité,
Est par un tourbillon dans l'espace emporté
Vers un séjour informe, aride, affreux, sauvage,
De l'antique chaos abominable image,
Impénétrable aux traits de ces soleils brillants,
Chefs-d'œuvre du Très-Haut, comme lui bien-
[faisants.
Sur cette terre horrible et des anges haïe,
Dieu n'a pas répandu le germe de la vie;
La mort, l'affreuse mort et la confusion
Y semblent établir leur domination.
« Quelles clameurs, ô Dieu ! quels cris épouvan-
[tables !
Quels torrents de fumée et quels feux effroyables !
Quels monstres, dit Bourbon, volent dans ces climats?
Quels gouffres enflammés s'entr'ouvrent sous mes
[pas ? »
« O mon fils ! vous voyez les portes de l'abîme
Creusé par la justice, habité par le crime.
Suivez-moi, les chemins en sont toujours ouverts. »
Ils marchent aussitôt aux portes des enfers.
Là gît la sombre envie, à l'œil timide et louche,
Versant sur des lauriers les poisons de sa bouche;
Le jour blesse ses yeux dans l'ombre étincelant;
Triste amante des morts, elle hait les vivants.

(1) Allusion au poëme intitulé la *Divine Epopée*, d'Alexandre Soumet, poëme à la fois repoussé par les incrédules qui y retrouvaient les dogmes et les mystères qu'ils rejettent, et par les âmes religieuses, dont il blessait les saintes croyances. Voyez ce qui est dit de cette œuvre avortée dans *l'Esquisse historique de la poésie chrétienne*, ci-avant, col. 69 et suiv.

Elle aperçoit Henri, se détourne et soupire.
Auprès d'elle est l'orgueil qui se plaît et s'admire ;
La faiblesse au teint pâle, aux regards abattus,
Tyran qui cède au crime et détruit les vertus ;
L'ambition sanglante, inquiète, égarée,
De trônes, de tombeaux, d'esclaves entourée ;
La tendre hypocrisie aux yeux pleins de douceur :
Le ciel est dans ses yeux, l'enfer est dans son cœur ;
Le faux zèle étalant ses barbares maximes,
Et l'intérêt enfin, père de tous les crimes.

Des mortels corrompus ces tyrans effrénés
A l'aspect de Henri paraissent consternés.
Ils ne l'ont jamais vu ; jamais leur troupe impie
N'approcha de son âme à la vertu nourrie.
Quel mortel, disaient-ils, par ce juste conduit,
Vient nous persécuter dans l'éternelle nuit ?

Le héros, au milieu de ces esprits immondes,
S'avançait à pas lents sous ces voûtes profondes.
Louis guidait ses pas. — « Ciel ! qu'est-ce que je [voi ?
L'assassin de Valois (1) ! Ce monstre devant moi !
Mon père, il tient encore ce couteau parricide
Dont le conseil des Seize arma sa main perfide (2).
— Mon fils, reprit Louis, de plus sévères lois
Poursuivent en ces lieux les princes et les rois.
Regardez ces tyrans adorés dans leur vie :
Plus ils étaient puissants, plus Dieu les humilie.
Il punit les forfaits que leurs mains ont commis.
Ceux qu'ils n'ont point vengés, et ceux qu'ils ont [permis,
La mort leur a ravi leurs grandeurs passagères,
Ces fastes, ces plaisirs, ces flatteurs mercenaires,
De qui la complaisance, avec dextérité,
A leurs yeux éblouis cachait la vérité.
La vérité terrible ici fait leurs supplices :
Elle est devant leurs yeux, elle éclaire leurs vices.
Voyez comme à sa voix tremblent ces conquérants,
Héros aux yeux du peuple, aux yeux de Dieu tyrans.
Fléaux du monde entier que leur fureur embrase,
La foudre qu'ils portaient à leur tour les écrase.

VOLTAIRE.

ENFER DE DANTE.

(Chant III.)

« C'est par moi que l'on va dans la cité des pleurs,
C'est par moi que l'on va dans le champ des dou- [leurs,
C'est par moi que l'on va chez la race damnée !
La justice a conduit la main dont je suis née ;
Or le Père, et le Fils, et l'Esprit souverain
Font, depuis le chaos, tourner mes gonds d'airain :
Rien n'existe avant moi, que chose sans naissance.
Vous qui passez mon seuil, laissez là l'espérance. »

Voilà ce que je vis, en caractère noir,
Sur le haut d'une porte, et sans le concevoir !

(1) Henri III.
(2) On les nomma les Seize, à cause des seize quartiers de Paris, dont les membres de ce conseil s'étaient partagé le gouvernement.

« Maître, dis-je en tremblant, ces paroles sont [dures ! »
Et lui : « Mon fils, il faut qu'en ton cœur tu t'assures,
Nous sommes arrivés aux lieux où je t'ai dit
Que tu devais bientôt voir le peuple maudit
Qui ne pourra jouir de la béatitude. »
Alors, pour apaiser ma grande inquiétude,
Il prit en souriant ma main avec sa main,
Et puis me fit entrer dans l'infernal chemin.

Le tout était couvert d'impénétrables voiles,
Et des cris résonnaient sous ce ciel sans étoiles ;
C'est pourquoi tout d'abord je me mis à pleurer :
Des soupirs comme en fait l'homme près d'expirer,
Des sanglots étouffés, un bizarre langage,
Des froissements de mains, des hurlements de rage,
Formaient une tourmente, et ressemblaient au vent
Qui soulève la mer et le sable mouvant,
Quand retentit en haut la voix de la tempête.
Et moi, qui me sentais tout autour de la tête,
Comme un bandeau d'erreurs, je dis d'un air surpris :
« Maître, quel est ce bruit, et quels sont ces esprits
Qui se désolent tant ? » Lui : « Ce sont les supplices
De la race qui fut sans vertus et sans vices.
Tels sont les habitants de cette région ;
Ils sont ici mêlés à cette légion
Des anges qui ne fut fidèle ni rebelle,
Mais qui demeura neutre en la grande querelle :
Les cieux les ont chassés de peur d'être moins purs,
Et le dernier enfer, en ses gouffres obscurs,
Ne les a point reçus, car les coupables âmes
En tireraient honneur, brûlant aux mêmes flammes. »
« Mais pourquoi, dis-je alors, pleurent-ils donc si [fort ? »
Et lui me répondit : « Voici quel est leur sort :
Ils ne peuvent mourir, et si basse est leur vie
Que le moindre renom excite leur envie ;
Le monde n'en a point gardé le souvenir,
Dieu les a repoussés sans daigner les punir ;
Mais ne parlons point d'eux, regarde-les et passe ! »
Et moi, qui regardai, j'aperçus dans l'espace
Courir en tournoyant un immense étendard
Qui traversait les airs aussi vite qu'un dard ;
Et derrière venait une si grande foule,
Sur cette triste plage où le monde s'écoule,
Que je n'aurais pas cru que de ses froides mains
La mort jusqu'à ce jour eût défait tant d'humains ;
Et comme je cherchais dans cette plaine sombre,
Au milieu de ces morts, à reconnaître une ombre,
Je reconnus celui qui fit le *grand refus ;*
Et je compris alors que ce groupe confus
Etait formé de ceux qui furent incapables
Quand ils étaient ici, d'être bons ou coupables ;
Et ces infortunés, qui ne vécurent pas,
Etaient nus, et couraient piqués à chaque pas
Par des guêpes d'enfer qu'éveillait leur passage :
Tout leur corps ruisselait de sang ; de leur visage

Tombaient des pleurs amers avec ce sang mêlés,
Que buvaient à leurs pieds des vers longs et pelés.

Or, regardant plus loin dans la triste carrière,
Je vis une autre foule au bord d'une rivière,
Et m'écriai : « Virgile, ô poëte ! dis-moi
Quels sont ces malheureux, et quelle étrange loi
Les fait passer si vite à cet autre rivage,
Autant que je puis voir à travers le nuage ? »
Et lui me répondit : « Ne m'interroge pas,
Tu l'apprendras bientôt quand nous serons là-bas
Près du fleuve Achéron. » Je baissai la paupière,
Et demeurai muet comme un homme de pierre ;
Et puis je m'avançai vers le fleuve en tremblant.
Voici sur un esquif venir un vieillard blanc
Criant : « Malheur à vous, malheur, âmes damnées !
N'espérez point revoir nos rives fortunées,
Car je vais vous conduire en un terrible lieu,
Dans l'éternel enfer et de glace et de feu !
Et toi, vivant, qui viens sur ces rivages sombres,
Eloigne-toi des morts et des coupables ombres ! »
Et comme à cet appel je n'obéissais pas :
« Il te faudra, dit-il, porter ailleurs tes pas,
Pour qu'un esquif moins lourd te mène à l'autre
[rive ! »

« Si cet homme vivant dans ton domaine arrive,
Dit Virgile au vieillard, c'est parce qu'on le veut,
Pilote de l'enfer, dans l'endroit où l'on peut
Toujours ce que l'on veut. » Et le nocher avide,
Conducteur des damnés sur ce marais livide,
Eteignit ses regards comme la braise ardents ;
Or, les âmes des morts allaient grinçant des dents,
Car elles comprenaient ces paroles amères ;
Elles maudissaient Dieu, leurs pères et leurs mères,
Leurs fils, le genre humain, le temps et le moment,
Le pays et le lieu de leur enfantement ;
Puis, en pleurant bien fort, elles vinrent ensemble
A la rive maudite où leur destin rassemble
Ceux qui n'aiment point Dieu : là, le vieillard Caron,
Diable aux yeux flamboyants, bat de son aviron
Quiconque avec lenteur s'approche du rivage ;
Et comme on voit, l'automne, en la forêt sauvage,
Quand les arbres au vent semblent près de céder,
Les feuilles s'en aller une à une, et tomber (1),
Si que la branche enfin rend son bien à la terre ;
Ainsi les fils d'Adam, par ce champ solitaire
Se jettent dans la barque au signal du nocher,
Semblables au faucon que rappelle l'archer ;
Ils s'en vont, ils s'en vont sur la rivière sombre,
Et ne sont pas encor passés qu'un pareil nombre
Attend déjà la barque au bord qu'ils ont quitté.
« Mon fils, me dit alors Virgile avec bonté,
Ceux qui laissent là-haut une dépouille immonde
Arrivent sur ces bords de tous les points du monde ;
Ils sont tous possédés, en cet étrange lieu,
Du besoin d'avancer ; la justice de Dieu
Les presse tellement, que leur crainte se change
En un brûlant désir de passer cette fange.

(1) Rime insuffisante.

Or jamais âme humaine, éprise de vertu,
N'est descendue ici ; c'est pour cela, vois-tu,
Que Caron t'écartait de ceux qu'il accompagne. »

Quand il eut achevé, l'infernale campagne
Trembla si fortement, qu'à ce seul souvenir
Je sens un froid de mort jusqu'à mon cœur venir,
Et mon sang s'arrêter comme en ce jour d'alarmes,
Un grand vent balaya cette terre de larmes,
L'air s'embrasa soudain et devint tout vermeil,
Et moi, je tombai tel qu'un corps pris de sommeil.

Antony Deschamps.

L'ENNUI.

Au berceau de la vie humaine,
A côté du bonheur, reptile, il remuait ;
Sa forme insaisissable en tous lieux se promène ;
Rien ne peut s'arracher au monstrueux domaine
De ce tyran sourd et muet.

Cancer du riche qui s'engraisse,
Il le suit dans l'orgie ou les jeux de l'orgueil ;
Il accoste le pauvre au sein de sa détresse,
S'infuse à tous les maux, succède à toute ivresse,
Et descend tout homme au cercueil.

Dès que sa main lourde, impassible,
A pesé sur le cœur, le ciel devient plombé :
L'existence contracte une fadeur sensible,
Le souvenir est nul, l'espérance impossible,
Tout est flétri, tout est tombé.

Sa verge active et vagabonde
Semble créer en nous comme un vaste bourbier ;
Tout s'emplit à l'entour d'odeur nauséabonde ;
On lutte, et plus on lutte et plus la vase abonde
Sans qu'on puisse arracher le pied.

La douleur, sans doute, est cruelle...
Et peut-être à l'ennui je la préférerais ;
Car à la vie, au moins, la douleur nous rappelle,
Et la vague irritée est mille fois plus belle
Que l'eau dormante du marais.

Toi-même, ô Dieu que je révère,
O Christ ! toi-même au monstre as payé le tri-
[but (2) ;
Tu tremblas à cette heure, et tu trouvas sévère
L'arrêt qui te montrait au sommet du Calvaire
La coupe que ta lèvre but.

Non, rien de sacré ne l'arrête ;
Implacable vautour, harpie au bec d'airain,
Il poursuit le savant au fond de sa retraite,
Suit le voluptueux, attend l'anachorète,
Et trône avec le souverain.

Seuls à ses griffes de vampire
Echappent les élus de la grande cité,
Car si l'homme est la proie et le temps ton empire,
Vil fléau, là du moins, là, ta puissance expire
Aux rives de l'éternité.

Viens donc, dispute à la souffrance

(2) *Cœpit pavere et tædere.* (Marc., xiv, 33.)

Ces lambeaux d'une vie, amer et long souci;
Mais sache que le ciel voit mes heures de transe;
Qu'importent, à qui sait un monde d'espérance,
Les angoisses de celui-ci?

L'abbé Devoille.

ENNUI ET DÉCEPTION

D'UNE AME QUI A DEMANDÉ LE BONHEUR A L'ÉTUDE, AUX PLAISIRS, A LA PHILOSOPHIE.

Joseph d'Arimathie, revenu de Rome en Judée, parle ainsi à Lazare, qui l'a reçu sous son toit (*Nouvelle Messiade*, liv. 1er) :

« Tout le joug de nos lois pesa sur mon enfance;
La leçon de mon père, ardent pharisien,
M'apprit, non à servir notre Dieu, mais le sien.
De son zèle chagrin les excès fanatiques
Chargeaient le culte juif d'un amas de pratiques,
Ajoutaient à Moïse, et sous d'étroites lois
Flattaient sa passion par des fers de son choix.
Ainsi, libre de Dieu, dans le fond de son âme
Pour les dehors du culte il marchait plein de flamme,
Jeûnant dans son orgueil moins qu'en ses aliments :
Sa doctrine ressemble à ces manteaux traînants
Dont sa secte revêt la pompe doctorale,
Ces robes dont les replis renferment leur morale.

« Dieu pour moi fut un mot, un mot plein de rigueur.
Des superstitions n'entraient point dans mon cœur;
J'appris à réciter la loi sainte, à la craindre;
Puni pour l'ignorer plutôt que pour l'enfreindre.
A mes lèvres en vain il disait de prier :
Il ne contraignait point son enfant tout entier;
Mon esprit s'échappait, et ma libre pensée
Triomphait en riant de n'être point forcée.
Le marbre usait le lin qui voilait mes genoux;
Mais alors, ô mon Dieu! que j'étais loin de vous!
Tandis qu'à vous parler je forçais mon courage,
Je rêvais aux douceurs des plaisirs de mon âge;
Je méditais le piége où mon jeu surprendrait
Les oiseaux plus que moi libres dans leur forêt.
De ma bouche formant le céleste symbole,
Mon esprit divorçait pour quelque soin frivole :
Le soleil colorant des feux de l'arc-en-ciel
Le nuage d'encens qui fumait sur l'autel,
Dans les jours du sabbat formait tout le spectacle
Que cherchait mon enfance au pied du tabernacle.

« Instruisez-nous à joindre au fond de notre cœur
Les images du ciel et celles du bonheur,
O pères, ô docteurs, ô maîtres de sagesse,
Qui prétendez en Dieu nourrir notre jeunesse!
Forcerez-vous notre âme à former ses amours
D'un nom qui fit l'effroi de la fleur de nos jours?
Montrez, montrez surtout ce Dieu qu'il faut qu'on aime,
Prodiguant la rosée à votre âme elle-même :
Etincelez de joie! Et peu maître de soi,
Accablé du fardeau des excès de sa foi,
Mon père du bonheur ne gravait point l'exemple
Sur son front tant de fois prosterné dans le temple.

L'amour de l'or, ce culte au profane Mammon,
Brûlait en lui des feux d'une religion.
Du chêne le gland tombe, et semé dans la terre
Redevient chêne encor pour braver le tonnerre;
Mais un vice en nos cœurs par un père semé,
Dans le vice contraire éclate transformé;
Loin de Dieu je tournai dans une folle ivresse
Sa piété superbe et sa soif de richesse.

« Je payai de son or, que j'avais hérité,
Les biens qu'à ma folie offrait la liberté.
Quand pour le sacrifice un pontife se lève,
Il pose sur l'autel le rameau saint, le glaive,
Le feu, le vase d'or aux cendres préparé;
Attache la victime à l'anneau consacré;
Lève le fer; alors, si dans sa main trompée
Le nœud sacré se rompt, la génisse échappée,
L'œil en feu, de son joug secouant les débris,
Bondit, creuse le sable, emplit l'air de ses cris,
Bat les vents de sa corne, et pleine de furie
Se croit toujours trop près de la main qu'elle a fuie.
Tel le joug paternel, que je jetais si loin,
Même des passions m'avait fait un besoin.
Que je comptai d'amis qui de bonheur avides
Répondaient au signal de ces banquets splendides
Où j'avais appelé de profanes amours!
Je bornais ma pensée, en chacun de ces jours,
Au seul choix des parfums qui couronnaient ma tête;
Mon Dieu fut le plaisir et ma vie une fête.

« Donnez-vous le bonheur que je cherche ici-bas?
Demandais-je à mes sens. Nous ne le donnons pas,
Répondirent bientôt ces voluptés traîtresses,
De mon âme avilie impuissantes maîtresses.
L'ennui me fit rêver d'autres félicités,
Et je m'enorgueillis de mes satiétés.
La fatigue eût alors rendu mon âme heureuse :
J'enviais le torrent dont la fuite orageuse
Ne s'arrête jamais, et du flot écumant
Nourrit de roc en roc l'éternel mouvement;
Pour voler sur le monde, ô rapide hirondelle,
Au prix de tout mon or j'eusse acheté ton aile!
Soudain que d'océans mon vaisseau sillonna!
Expiant son sommeil mon âme promena
Sa curieuse ardeur de contrée en contrée,
Pour soulager la soif qui l'avait dévorée.
L'Arabe me connut, je bus au Simoïs,
Je vis frissonner l'herbe où dort Persépolis;
De déserts en déserts, au lieu où manque l'homme,
Je touchai la limite et du monde et de Rome.

. . . . . .

« Le mouvement ne put répandre sur ma vie
Cette félicité que j'avais poursuivie :
Je vis d'un œil d'ennui ces tableaux éternels
De la terre, de l'onde et du sort des mortels!
L'activité sans but importunait mon âme,
Qui voulut dans ce monde utiliser sa flamme.
La guerre m'appelait, et ce jeu du combat,
Où les périls cachés font l'amour du soldat,
Vint m'offrir l'aiguillon de sa terrible chance :

Le mépris de la mort fait aimer l'existence.
Je disais chaque jour : Tomberai-je aujourd'hui ?
Et ce trouble inconnu me sauva de l'ennui.
Sous quels traits exprimer l'émotion des armes,
Sanglante nouveauté dont j'épuisai les charmes ?

« Dans un bois parsemé de nombreux ossements,
De la mort de Varus horribles monuments,
Seuls restes épargnés des légions romaines,
Que le Germain laissait se blanchir dans ses plaines
Pour s'enflammer soi-même ou par ce triste aspect
Aux soldats de Tibère imprimer le respect,
Germanicus reçut l'offre de mon épée.
Sur la rive de l'Elms, du sang romain trempée,
Dans les bois de Teutberg, au camp de Cæcina,
Que des Germains vainqueurs l'armée environna,
J'appris la guerre, et sus ce qu'un jour de traverses
Peut prêter à la mort de menaces diverses.
Tribun, je combattais pour la première fois.
Les cris de l'assiégeant, que l'écho de ces bois
Renvoyaient dans la nuit au creux de la vallée,
De nos guerriers captifs troublaient l'âme ébranlée.
Tous ces morts dont leur pied heurtait l'affreux
[débris,
Varus et ses soldats réveillés par ces cris,
S'élevant, disaient-ils, du fond d'un marais sombre,
Sur nos aigles, près d'eux, venaient pleurer dans
[l'ombre.

« La crainte se mêlait de superstition.
Dans ces noires forêts la voix de l'aquilon,
Les mourantes clartés du festin des barbares,
Le camp d'Arminius, leurs cris rendus plus rares,
Nos tentes, ces Romains sur la terre dormants,
Les autres disputant un reste d'aliments,
Du sang de nos coursiers la fange rouge encore,
L'image du combat que promettait l'aurore,
Les mots entrecoupés et cet effroi croissant,
Quand l'aube vint des nuits effacer le croissant,
Tout exerçait mes sens, mon esprit, mon courage,
Qui ne se plaignaient plus de leur long esclavage.
Mais qu'au langage humain je voudrais confier
Le mâle soin de peindre un des jours du guerrier,
De ces jours de bonheur où fixant la victoire,
Plein des périls domptés il respire la gloire,
Jour qui brilla pour moi, lorsque l'épée en main,
Tous ensemble élancés vers l'orgueilleux Germain,
Sur ses reins tout sanglants, sa fuite à travers l'onde,
Fit flotter à nos yeux sa chevelure blonde!

« Mais, ô prompt changement ! de fatigue épuisé,
J'enviais ce repos que j'avais méprisé.
Une guerre sans fin renaissait d'elle-même;
Toujours le mouvement ! et d'une ardeur extrême
Mes soupirs détournés s'élançaient aujourd'hui
Vers cette paix, objet de mon premier ennui.
Nous l'obtînmes : de l'homme inconstances sou-
[daines !
Ces restes de mon sang plus rare dans mes veines
A peine reposaient, que par la paix nourris
Leur chaleur ralluma le feu de mes esprits ;

Et mon âme inquiète, au trouble accoutumée,
Fuyait le bruit des camps sans se trouver calmée.
Bonheur, but de la vie, énigme d'ici-bas,
Je voulus te résoudre en de nouveaux combats,
Demandant cette fois dans le feu de la guerre
Ton grand mot à la gloire, aux honneurs de la terre!
Ce dernier prix, enfin, mon bras l'a remporté :
Lazare, il ne vaut pas l'effort qu'il m'a coûté.
La gloire est une idée : elle fuit quand j'oublie
Le nombre des mortels qui me portent envie.

« Libres du joug brillant que mon front a porté,
Bénissez de vos jours l'heureuse obscurité,
Sages, insouciants du souris des monarques !
De la splendeur des cours j'avais brigué les marques;
J'approchai de Tibère : on obtient à la fois
Et la haine de tous, et la faveur des rois.
Un maître réclama mes heures, mon langage,
Un peu de ma pensée et surtout mon visage.
J'eus un ami : Séjan, mon rival acharné,
Se fit donner l'arrêt de cet infortuné.
Il l'osa dénoncer ; je l'aimais comme un frère ;
Et le sang commençait à réjouir Tibère.
Mais traînée au supplice, « O César ! dieu cruel !
Ton ministre Séjan honore ton autel ! »
S'écriait la victime ; et partout sur la place
Où tombaient et ses cris et son œil plein d'audace,
Le peuple s'enfuyait, tremblant de conspirer,
Si le même air que lui les eût fait respirer.
Quelques-uns demeuraient : ceux-ci cachant leurs
[larmes
Avaient craint d'outrager Séjan par leurs alarmes.

« Tel que la vaste mer tour à tour je passais
Du calme au mouvement, de l'orage à la paix :
J'avais pour le repos délaissé la victoire ;
Maintenant pour l'oubli je voulais fuir la gloire.
O des penchants de l'homme harmonieux accord,
Mes désirs te cherchaient et te cherchent encor !
Je veux les réunir : mais leur souffle de flamme
Jamais sans la troubler n'a fait vibrer mon âme.
Cependant gouverné par deux contraires lois,
L'homme veut être actif et paisible à la fois.
Qu'est-ce que le bonheur sinon une harmonie ?
Il est temps, parle-nous, ô sagesse infinie !
Viens, dis-nous ton secret ! Socrate ni Zénon
N'ont su de mes penchants m'enseigner l'union;
D'une austère morale en leurs discours sublimes
Ils prêchent aux mortels les superbes maximes,
Mais devant les autels de leur mâle vertu,
L'homme sans passions courbe un front abattu.
Ils m'ôtaient le bonheur en m'offrant la lumière,
Sans attirer vers Dieu mon âme tout entière.

« Debout, l'œil enflammé du feu de sa raison,
Un disciple éloquent des songes de Platon,
Devant la foule immense, au pied du Capitole,
Tel qu'un nouveau prophète annonçait sa parole.
Je l'écoutais, témoin de son stérile effort
Pour fonder la morale et nous marquer un port ;
Il voulait jeter l'ancre, et n'effleurait qu'à peine

Les abîmes sans fond de la raison humaine.
Loin d'éclaircir mon doute, au fond de son esprit,
Il me fit en secret lire le doute écrit.
Hé ! qui peut espérer qu'un peuple se confie
Aux subtiles clartés de la philosophie?
L'homme, faible roseau, mettra-t-il son appui
Sur le roseau fragile et ployant comme lui?
Un autre philosophe, au mépris d'Epicure,
Nous instruisait dans Rome à dompter la nature,
A nous rendre étrangers à la joie, au malheur ;
Un jour, las de la vie, il se perça le cœur.
« N'aimez rien, » disait il ; vain mot ! il faut qu'on aime,
Et, n'aimant plus la vie, il aima la mort même . »

Edouard Alletz.

ENSEIGNEMENTS.

Cette eau qui coule vite, vite,
C'est bien l'image de nos jours ;
Notre onde ainsi coule toujours,
Le flot suit le flot qui l'évite.

Ces nuages chassés des vents
Sont notre fugitif emblème :
La mort ainsi de sa main blême,
Pousse la foule des vivants.

La feuille jaune qui s'envole
Nous offre encore une leçon ;
Ainsi le temps dans sa moisson
Emporte tout désir frivole.

L'écho qui répète attentif
Les éclats d'une voix lointaine,
C'est la renommée incertaine,
Qui loue ou blâme sans motif.

La fleur qui brille un jour et tombe,
C'est l'emblème de la beauté
A qui le temps a tout ôté,
Sans préjudice de la tombe.

Cet insecte si soucieux,
Sur son globule de poussière,
C'est l'âme charnelle et grossière
Pour la terre oubliant les cieux.

Ainsi la nature visible
Est pour nous comme un livre ouvert ;
Automne, été, printemps, hiver,
Y tracent leur page lisible.

Tout crie : « Il n'est que vanité,
Mortel, sur la terre étrangère ;
Ta vie est une ombre légère
Qui se perd dans l'éternité. »

Et l'homme s'étourdit et ferme
Son âme à ces enseignements,
Et d'errements en errements
Il se traîne, il arrive au terme ;

Et là, tiré de son sommeil,
Il faut enfin quitter le rêve :
Il est trop tard... l'orage crève,
Et la foudre force au réveil !

L'abbé A. Devoille.

ENTRETIEN INTERIEUR

DE JÉSUS-CHRIST AVEC L'AME FIDÈLE.

(Trad. de l'*Imitation de Jésus-Christ*, liv. III, chap. 1er.)

I. — Je prêterai l'oreille à cette voix secrète
Par qui le Tout-Puissant s'explique au fond du cœur;
Je la veux écouter, cette aimable interprète
De ce qu'à ses élus demande le Seigneur.
Oh ! qu'heureuse est une âme alors qu'elle l'écoute !
Qu'elle devient savante à marcher dans sa route !
Qu'elle amasse de force à l'entendre parler !
Et que dans ses malheurs son bonheur est extrême,
Quand de la bouche de Dieu même
Sa misère reçoit de quoi se consoler !

Heureuses donc cent fois, heureuses les oreilles
Qui s'ouvrent sans relâche à ces divins accents,
Et pleines qu'elles sont de leurs hautes merveilles,
Se ferment au tumulte et du monde et des sens !
Oui, je dirai cent fois ces oreilles heureuses,
Qui, de la voix de Dieu saintement amoureuses,
Méprisent ces faux tons qui font bruit au dehors,
Pour entendre au dedans la vérité parlante,
De qui la parole instruisante
N'a pour se faire ouïr que de muets accords.

Heureux aussi les yeux que les objets sensibles,
Ne peuvent éblouir ni surprendre un moment !
Heureux ces mêmes yeux que les dons invisibles
Tiennent sur leurs trésors fixés incessamment !
Heureux encor l'esprit que de saints exercices
Préparent chaque jour par la fuite des vices
Aux secrets que découvre un si doux entretien !
Heureux tout l'homme enfin que ces petits miracles
Purgent si bien de tous obstacles,
Qu'il n'écoute, hors Dieu, ne voit, ne cherche rien !

II. — Prends-y garde, mon âme, et ferme bien la porte
Aux plaisirs que tes sens refusent de bannir,
Pour te mettre en état d'entendre en quelque sorte
Ce dont ton Bien-aimé te veut entretenir.
« Je suis, te dira-t-il, ton salut et ta vie ;
Si tu peux avec moi demeurer bien unie,
Le vrai calme avec toi demeurera toujours :
Renonce pour m'aimer aux douceurs temporelles,
N'aspire plus qu'aux éternelles,
Et ce calme naîtra de nos saintes amours. »

Que peuvent après tout ces délices impures,
Ces plaisirs passagers, que séduire ton cœur ?
De quoi te serviront toutes les créatures,
Si tu perds une fois l'appui du Créateur ?
Défais-toi, défais-toi de toute autre habitude,
A ne plaire qu'à Dieu mets toute ton étude,
Porte-lui tous tes vœux avec fidélité :
Tu trouveras ainsi la véritable joie,
Tu trouveras ainsi la voie
Qui peut seule conduire à la félicité.

Pierre Corneille.

Je veux écouter la parole
Que fait entendre le Seigneur,
Heureux celui que Dieu console,
Et qui l'écoute dans son cœur.

Heureuse l'âme solitaire
Qui s'ouvre à des accents divins,
Et qui dédaigne de la terre
Les bruits tumultueux et vains.

Heureuse l'oreille attentive
Aux leçons de la vérité,
Plutôt qu'à la voix fugitive
De la frivole humanité.

Heureux qui, fermant la paupière
A de ténébreuses lueurs,
Ouvre les yeux à la lumière
Que Dieu seul porte dans les cœurs.

Heureux qui pénètre en soi-même,
Par des efforts laborieux,
Du ciel la volonté suprême
Et les desseins mystérieux.

Heureux enfin qui met sa joie
A se vouer tout au Seigneur,
Et s'affranchit dans cette voie
Du joug d'un siècle corrupteur.

O mon âme, avec fruit contemplez ces maximes ;
Fermez les portes de vos sens,
Pour goûter du bonheur les entretiens sublimes.
Le Bien-aimé vous parle ; écoutez ses accents :

« Viens, je suis ton salut, ton repos et ta vie ;
Demeure près de moi, tu trouveras la paix.
Aux richesses des grands ne porte point envie,
Et cherche des trésors que l'on ne perd jamais.
Fuis des biens passagers la vanité trompeuse :
Tous les êtres créés te rendront-ils heureuse,
Sans l'amour de ton Créateur ?
Abjure enfin pour lui toute chose mortelle ;
Deviens-lui soumise et fidèle,
Et tu connaîtras le bonheur. »

Charles VIANCIN.

L'ENVIE.

Là (1) gît la sombre Envie, à l'œil timide et louche,
Versant sur des lauriers les poisons de sa bouche.
Le jour blesse ses yeux dans l'ombre étincelants ;
Triste amante des morts, elle hait les vivants.
Elle aperçoit Henri, se détourne et soupire.
Auprès d'elle est l'Orgueil qui se plaît et s'admire ;
La Faiblesse au teint pâle, aux regards abattus,
Tyran qui cède au crime, et détruit les vertus ;
L'Ambition sanglante, inquiète, égarée,
De trônes, de tombeaux, d'esclaves entourée ;
La tendre Hypocrisie, aux yeux pleins de douceur :
Le ciel est dans ses yeux, l'enfer est dans son cœur ;
Le Faux zèle étalant ses barbares maximes,

(1) Dans les enfers.

Et l'Intérêt, enfin, père de tous les crimes.

VOLTAIRE.

EPILOGUE.

LE NOUVEAU CONVERTI.

L'oiseau s'endort sous le feuillage,
Le zéphir se tait... plus de bruit...
Sous le voile obscur de la nuit
Déjà tout repose au village.
Moi, je veille au pied de l'autel,
Dans l'église simple et rustique ;
Une lampe, emblème mystique,
Qui brûle devant l'Eternel,
Seule éclaire la voûte antique
D'un rayon pâle et solennel.

Je vois partout la pierre usée
Sous les pas des bergers pieux
Qui vinrent prier en ces lieux...
Combien de pleurs l'ont arrosée !
Oh ! combien de cœurs déchirés
Ici cherchèrent un refuge !
Combien de combats ignorés
N'eurent ici que Dieu pour juge.

Ici, fléchissant les genoux,
A mon tour je verse des larmes ;
Mais combien mes pleurs ont de charmes,
Et combien mes soupirs sont doux !
C'est l'amour, la reconnaissance,
Qui les font sortir de mon cœur ;
A l'Auteur de mon existence
Je rends grâces de mon bonheur.

Au milieu des plaisirs funestes
Longtemps j'ai méconnu mon Dieu ;
Un rayon des clartés célestes
A pour moi brillé dans ce lieu.
Je suis chrétien !... monde et folie,
Non, vous ne me serez plus rien :
Adieu, vaine philosophie,
Je suis chrétien !... je suis chrétien !...
J'entends le monde qui murmure ;
Ma faiblesse lui fait pitié ;
Ah ! l'on méprise sa censure
En dédaignant son amitié.

Mais quand je vois la foule impie
Au seul nom de chrétien frémir,
Puis-je m'empêcher de gémir
Sur le destin de ma patrie !
Hélas ! le flambeau de la foi
Fait lentement le tour du monde :
Bientôt sa lumière féconde,
France, ne luira plus pour toi !
Partout mille oracles funèbres
T'annoncent le courroux des Cieux ;
Mais, fermant l'oreille et les yeux,
Tu sommeilles dans les ténèbres ;
Tu crains qu'un bienfaisant réveil

Ne chasse des erreurs trop chères ;
Et te repaissant de chimères,
Tu rêves l'éclat du soleil.

Belle France, ô douce patrie !
Mon cœur saigne de ton destin...
Brillante étoile du matin,
Devant vous sans cesse je prie.
Rendez-nous, ô tendre Marie,
Le jour qui touche à son déclin !
Sous vos auspices tutélaires
Placés par le fils de Henri,
De la plus aimante des mères
Nous sommes le peuple chéri.
Sur nous poursuivant leurs conquêtes,
Les enfers vantent leurs succès :
L'orage gronde sur nos têtes....
Marie, ah ! sauvez les Français !

Mlle Angélique Gordon.

EPIPHANIE.

(Traduction de l'hymne des vêpres : *Huc vos, ô miseri*, etc.)

Aveugles nations, laissez, laissez vos dieux
Aveugles et muets ; pour eux soyez muettes.
Venez, voici le temple où le vrai Dieu des cieux
Comme nous, aujourd'hui, vous invite à ses fêtes,

D'entre vous, les premiers, trois sages l'ont connu
Et nos oracles sont accomplis à la lettre.
C'est fait de vos erreurs, et le temps est venu
Où la vérité pure à vos yeux doit paraître.

Il est tombé le mur de séparation.
Deux peuples ennemis sont deux peuples de frères ;
Des Juifs et des Gentils commence l'union :
Ils ne s'appellent plus nations étrangères.

Mystère impénétrable ! ô Dieu, que voyons-nous !
Vos premières amours, les Juifs, votre héritage,
Sont donc déshérités !... Vous nous adoptez tous.
Ah ! pour eux quel malheur, pour nous quel doux
[partage !

L'olivier voit tomber ses antiques rameaux,
Restes impurs de vie, outrageuse parure ;
Il se sent couronné de rejetons nouveaux,
Dont sa sève étonnée a produit la verdure.

Sur l'olivier divin, nous qui sommes entés,
Notre sève est la foi. Craignons la foi stérile.
Vous, ô Dieu, conservez les vieux rameaux restés;
Cultivez les nouveaux, ce soin vous est facile.

Gloire au Père ! il nous fait les membres de son Fils ;
Gloire au Fils, il nous prend pour ses membres
[et frères.
Gloire à l'Esprit, par qui nous lui sommes unis,
Nous qui, sans lui, serions des branches étrangères

L'abbé Cénat de L'Herm.

EPITAPHE.

Jeune ou vieux, imprudent ou sage,
Toi qui, de cieux en cieux errant comme un nuage,

Suis l'appel d'un plaisir ou l'instinct d'un besoin,
Voyageur, où vas-tu si loin ?
N'est-ce donc pas ici le but de ton voyage ?

Passant, comme toi j'ai passé.
Le fleuve est revenu se perdre dans sa source.
Fais silence ; assieds-toi sur ce marbre brisé.
Pose un instant le poids qui fatigue ta course ;
J'eus de même un fardeau qu'ici j'ai déposé.

Si tu veux du repos, si tu cherches de l'ombre,
Ta couche est prête : accours ! loin du bruit on y dort.
Si ton fragile esquif lutte sur la mer sombre,
Viens, c'est ici l'écueil ; viens, c'est ici le port !

Ne sens-tu rien ici dont tressaille ton âme ?
Rien qui borne tes pas d'un cercle impérieux ?
Sur l'asile qui te réclame,
Ne lis-tu pas ton nom en mots mystérieux ?

Ephémère histrion qui sait son rôle à peine,
Chaque homme, ivre d'audace ou palpitant d'effroi,
Sous le sayon du pâtre ou la robe du roi,
Vient passer à son tour son heure sur la scène.

Ne foule pas les morts d'un pied indifférent ;
Comme moi, dans leur ville il te faudra descendre :
L'homme de jour en jour s'en va pâle et mourant,
Et tu ne sais quel vent doit emporter ta cendre.

Mais devant moi ton cœur à peine est agité :
Quoi donc ! pas un soupir ! pas même une prière !
Tout ton néant te parle, et n'est point écouté !
Tu passes. — En effet, qu'importe cette pierre ?
Que peut cacher la tombe à ton œil attristé ?
Quelques os desséchés, un reste de poussière,
Rien peut-être. — Eh ! l'éternité !

Victor Hugo.

EPITAPHE D'UN ENFANT.

Sous ce champêtre monument
Repose une fille encor chère.
Elle mourut presque en naissant ;
Plaignez sa mère.

Millevoye.

EPODE

TIRÉE PRINCIPALEMENT DES LIVRES DE SALOMON.

—

PREMIÈRE PARTIE.

Vains mortels, que du monde endort la folle ivresse,
Ecoutez, il est temps, la voix de la sagesse.
Heureux, et seul heureux qui s'attache au Seigneur !
Pour trouver le repos, le bonheur et la joie
Il n'est qu'un seul chemin ; c'est de suivre sa voie
Dans la simplicité du cœur.

Le temps fuit, dites-vous ; c'est lui qui nous convie
A saisir promptement les douceurs de la vie :
L'avenir est douteux, le présent est certain :
Dans la rapidité d'une course bornée
Sommes-nous assez sûrs de notre destinée
Pour la remettre au lendemain ?

Notre esprit n'est qu'un souffle, une ombre passagère,

Et le corps qu'il anime une cendre légère,
Dont la mort chaque jour prouve l'infirmité :
Etouffés tôt ou tard dans ses bras invincibles,
Nous serons tous alors, cadavres insensibles,
Comme n'ayant jamais été.

Songeons donc à jouir de nos belles années ;
Les roses d'aujourd'hui demain seront fanées.
Des biens de l'étranger cimentons nos plaisirs,
Et du riche orphelin persécutant l'enfance,
Contentons, aux dépens du vieillard sans défense,
Nos insatiables désirs.

Guéris de tout remords contraire à nos maximes,
Nous ne connaîtrons plus ni d'excès ni de crimes ;
De tout scrupule vain nous bannirons l'effroi :
Soutenus de puissance, assistés d'artifice,
Notre seul intérêt fera notre justice,
Et notre force notre loi.

Assiégeons l'innocent ; qu'il tremble à notre approche ;
Ses regards sont pour nous un éternel reproche.
De sa faiblesse même il se fait un appui ;
Il traite nos succès de fureur tyrannique :
Dieu, dit-il, est son père, et pour refuge unique
Il ne veut connaître que lui.

Voyons s'il est vraiment celui qu'il se dit être :
S'il est fils de ce Dieu, comme il le veut paraître,
Au secours de son fils, ce Dieu doit accourir.
Essayons-en l'effet, consommons notre ouvrage,
Et sachons quelles mains au bord de son naufrage
Pourront l'empêcher de périr.

Ce sont là les discours, ce sont là les pensées
De ces âmes de chair, victimes insensées
De l'ange séducteur qui leur donna la mort.
Qu'ils combattent sous lui, qu'ils suivent son exemple ;
Et qu'à lui seul voués, le zèle de son temple
Soit l'espoir de leur dernier sort.

SECONDE PARTIE.

Cependant les âmes qu'excite
Le ciel à pratiquer sa loi
Verront triompher le mérite
De leur constance et de leur foi.
Dans le sein d'un Dieu favorable
Un bonheur à jamais durable
Sera le prix de leurs combats ;
Et de la mort inexorable
Le fer ensanglanté ne les touchera pas.

Dieu, comme l'or dans la fournaise,
Les éprouva dans les ennuis :
Mais leur patience l'apaise ;
Les jours viennent après les nuits.
Il a supputé les années
De ceux dont les mains acharnées
Nous ont si longtemps affligés :
Il règle enfin nos destinées,
Et nos juges par lui sont eux-mêmes jugés.

Justes qui fîtes ma conquête
Par vos larmes et vos travaux,
Il est temps dit-il, que j'arrête

L'insolence de vos rivaux :
Parmi les célestes milices
Venez prendre part aux délices
De mes combattants épurés,
Tandis qu'aux éternels supplices
Des soldats du démon les jours seront livrés.

Assez la superbe licence
Arma leur lâche impiété !
Assez j'ai vu votre innocence
En proie à leur férocité !
Vengeons notre propre querelle ;
Couvrons cette troupe rebelle
D'horreur et de confusion ;
Et que la gloire du fidèle
Consomme le malheur de la rébellion.

Et vous à qui ma voix divine
Dicte ses ordres absolus,
Anges, c'est vous que je destine
Au service de mes élus.
Allez, et, dissipant la nue
Qui, malgré leur foi reconnue,
Me dérobe à leurs yeux amis,
Faites-les jouir dans ma vue
Des biens illimités que je leur ai promis.

Voici, voici le jour propice
Où le Dieu pour qui j'ai souffert
Va me tirer du précipice
Que le démon m'avait ouvert :
De l'imposture et de l'envie
Contre ma vertu poursuivie
Les traits ne seront plus lancés ;
Et les soins mortels de ma vie
De l'immortalité seront récompensés.

Loin de cette terre funeste
Transporté sur l'aile des vents,
La main d'un ministre céleste
M'ouvre la terre des vivants :
Près des saints j'y prendrai ma place,
J'y ressentirai de la Grâce
L'intarissable écoulement ;
Et, voyant mon Dieu face à face,
L'éternité pour moi ne sera qu'un moment.

Qui m'affranchira de l'empire
Du monde où je suis enchaîné ?
De la délivrance où j'aspire
Quand viendra le jour fortuné ?
Quand pourrai-je, rompant les charmes
Où ce triste vallon de larmes
De ma vie endort les instants,
Trouver la fin de mes alarmes,
Et le commencement du bonheur que j'attends !

Quand pourrai-je dire à l'impie :
Tremble, lâche, frémis d'effroi ;
De ton Dieu la haine assoupie
Est prête à s'éveiller sur toi :
Dans ta criminelle carrière
Tu ne mis jamais de barrière

Entre sa crainte et tes fureurs.
Puisse mon heureuse prière
D'un châtiment trop dû t'épargner les horreurs !

Puisse en moi la ferveur extrême
D'une sainte compassion
Des offenseurs du Dieu que j'aime
Opérer la conversion !
De ses vengeances redoutables
Puissent mes ardeurs véritables
Adoucir la sévère loi,
Et pour mes ennemis coupables
Obtenir le pardon que j'en obtins pour moi !

Seigneur, ta puissance invincible
N'a rien d'égal que ta bonté :
Le miracle le moins possible
N'est qu'un jeu de ta volonté.
Tu peux de ta lumière auguste
Eclairer les yeux de l'injuste,
Rendre saint un cœur dépravé,
En cèdre transformer l'arbuste,
Et faire un vase élu d'un vase réprouvé.

Grand Dieu, daigne sur ton esclave
Jeter un regard paternel ;
Confonds le crime qui te brave,
Mais épargne le criminel ;
Et s'il te faut un sacrifice,
Si de ta suprême justice
L'honneur doit être réparé,
Venge-toi seulement du vice
En le chassant des cœurs dont il s'est emparé.

C'est alors que de ma victoire
J'obtiendrai les fruits les plus doux,
En chantant avec eux la gloire
Du Dieu qui nous a sauvés tous.
Agréable et sainte harmonie !
Pour moi quelle joie infinie !
Quelle gloire de voir un jour
Leur troupe avec moi réunie
Dans les mêmes concerts et dans le même amour !

Pendant qu'ils vivent sur la terre
Prépare du moins leur fierté,
Par la crainte de ton tonnerre,
A ce bien pour eux souhaité ;
Et, les retirant des abîmes
Où dans des nœuds illégitimes
Languit leur courage abattu,
Fais que l'image de leurs crimes
Introduise en leurs cœurs celle de la vertu.

TROISIÈME PARTIE.

Tel après le long orage
Dont un fleuve débordé
A désolé le rivage
Par sa colère inondé :
L'effort des vagues profondes
Engloutissait dans les ondes
Bergers, cabanes, troupeaux,
Et, submergeant les campagnes,

Sur le sommet des montagnes
Faisait flotter les vaisseaux.

Mais la planète brillante,
Qui perce tout de ses traits,
Dans la nature tremblante
A déjà remis la paix :
L'onde en son lit écoulée
A la terre consolée
Rend ses premières couleurs ;
Et, d'une fraîcheur utile
Pénétrant son sein fertile,
En augmente les chaleurs.

Tel fera dans leurs pensées
Germer un amour constant,
De leurs offenses passées
Le souvenir pénitent.
Ils diront : Dieu des fidèles,
Dans nos ténèbres mortelles
Tu nous as fait voir le jour ;
Eternise dans nos âmes
Ces sacrés torrents de flammes,
Source du divin amour.

Ton souffle, qui sut produire
L'âme pour l'éternité,
Peut faire en elle reluire
Sa première pureté.
De rien tu créas le monde ;
D'un mot de ta voix féconde
Naquit ce vaste univers.
Tu parlas ; il reçut l'être.
Parle ; un instant verra naître
Cent autres mondes divers.

Tu donnes à la matière
L'âme et la légèreté ;
Tu fais naître la lumière
Du sein de l'obscurité.
Sans toi la science humaine
N'est qu'ignorance hautaine,
Trouble et frivole entretien ;
En toi seul, cause des causes,
Seigneur, je vois toutes choses,
Hors de toi je ne vois rien.

A quoi vous sert tant d'étude,
Qu'à nourrir le fol orgueil
Où votre béatitude
Trouva son premier écueil ?
Grands hommes, sages célèbres,
Vos éclairs dans les ténèbres
Ne font que vous égarer.
Dieu seul connaît ses ouvrages.
L'homme entouré de nuages
N'est fait que pour l'honorer.

Curiosité funeste,
C'est ton attrait criminel
Qui du royaume céleste
Chassa le premier mortel.
Non content de son essence,

Et d'avoir en sa puissance
Tout ce qu'il pouvait avoir.
L'ingrat voulut, Dieu lui-même,
Partager du Dieu suprême
La science et le pouvoir.

A ces hautes espérances
Du changement de son sort
Succédèrent les souffrances,
L'aveuglement et la mort ;
Et pour fermer tout asile
A son espoir indocile,
Bientôt l'ange dans les airs,
Sentinelle vigilante,
De l'épée étincelante
Fit reluire les éclairs.

QUATRIÈME PARTIE.

Mais de cet homme exclu de son premier partage
La gloire est réservée à de plus hauts destins,
Quand son Sauveur viendra d'un nouvel héritage
Lui frayer les chemins.

Dieu, pour lui s'unissant à la nature humaine,
Et partageant sa chair et ses infirmités,
Se chargera pour lui du poids et de la peine
De ses iniquités.

Ce Dieu médiateur, fils, image du Père,
Le Verbe descendu de son trône éternel,
Des flancs immaculés d'une mortelle mère
Voudra naître mortel.

Pécheur, tu trouveras en lui ta délivrance ;
Et sa main, te fermant les portes de l'enfer,
Tu fera perdre alors de ta juste souffrance
Le souvenir amer.

Eve règne à son tour, du dragon triomphante :
L'esclave de la mort produit son Rédempteur ;
Et, fille du Très-Haut, la créature enfante
Son propre Créateur.

O Vierge qui du ciel assures la conquête,
Sacré gage des dons que sur terre il répand,
Tes pieds victorieux écraseront la tête
De l'horrible serpent !

Les saints après ta mort t'ouvriront leurs demeures,
Nouvel astre du jour pour le ciel se levant.
Que dis-je après ta mort ? se peut-il que tu meures,
Mère du Dieu vivant ?

Non, tu ne mourras point. Les régions sublimes,
Vivantes t'admettront dans ton auguste rang,
Et telle qu'au grand jour où, pour laver nos crimes,
Ton Fils versa son sang.

Dans ce séjour de gloire où les divines flammes
Font d'illustres élus de tous ses citoyens,
Daigne prier ce Fils qu'il délivre nos âmes
Des terrestres liens.

Obtiens de sa pitié, protectrice immortelle,
Qu'il renouvelle en nous les larmes, les sanglots
De ce roi pénitent, dont la douleur fidèle
S'exhalait en ces mots :

O monarque éternel, Seigneur, Dieu de nos pères,
Dieu des cieux, de la terre et de tout l'univers,
Vous dont la voix soumet à ses ordres sévères
Et les vents et les mers ;

Tout respecte, tout craint votre majesté sainte ;
Vos lois règnent partout ; rien n'ose les trahir :
Moi seul j'ai pu, Seigneur, résister à la crainte
De vous désobéir.

J'ai péché ; j'ai suivi la lueur vaine et sombre
Des charmes séduisants du monde et de la chair ;
Et mes nombreux forfaits ont surpassé le nombre
Des sables de la mer.

Mais enfin votre amour, à qui tout amour cède,
Surpasse encor l'excès des désordres humains :
Où le délit abonde, abonde le remède ;
Je l'attends de vos mains.

Quelle que soit, Seigneur, la chaîne déplorable
Où depuis si longtemps je languis arrêté,
Quel espoir ne doit point inspirer au coupable
Votre immense bonté !

Au bonheur de ses saints elle n'est pas bornée.
Si vous êtes le Dieu de vos heureux amis,
Vous ne l'êtes pas moins de l'âme infortunée,
Et des pécheurs soumis.

Vierge, flambeau du ciel, dont les démons farouches
Craignent la sainte flamme et les rayons vainqueurs,
De ces humbles accents fais retentir nos bouches ;
Grave-les dans nos cœurs,

Afin qu'aux légions à ton Dieu consacrées
Nous puissions, réunis sous ton puissant appui,
Lui présenter un jour, victimes épurées,
Des vœux dignes de lui.

J.-B. ROUSSEAU.

L'EPOUX DIVIN.

(Trad. du psaume XLIV : *Eructavit cor meum verbum bonum : dico ego opera mea regi.*)

Ma voix s'allume !
Mon cœur chante son hymne au roi mon souverain :
Ma langue m'obéit, comme obéit la plume
Aux doigts d'un rapide écrivain.

Des fils des hommes
O le plus beau ! ta bouche a distillé le miel,
Et l'éclat de ta gloire, avant que tu te nommes,
Annonce l'envoyé du ciel.

Saisis ton glaive !
Marche comme un géant dans ta prospérité :
Assis sur la justice et sur la paix, élève
Le flambeau de la vérité.

Par sa puissance,
Ta droite a fait courber les peuples devant toi ;
Terrible, elle a percé du fer de la vengeance
Le front des ennemis du roi.

Oh ! qu'elle est belle
Ta couronne ! ton sceptre est le sceptre des cœurs ;

Tu chéris l'innocence et tu combats pour elle
Contre ses lâches oppresseurs.

Ton Dieu lui-même
De l'huile de sa joie a versé l'onction
Sur ton front glorieux et sur ton diadème
Pour marquer ton élection.

Des mains royales
De myrrhe et d'aloës ont parfumé ton sein ;
Et la reine, au milieu des pompes virginales,
A son trône à côté du tien.

Auguste fille,
Ecoutez et voyez !... aux marches de l'autel
Inclinez-vous !... quittez peuple, père, famille :
Voici votre époux immortel !

Ses yeux pudiques
Vous ont choisie : Il est votre roi, votre Dieu...
La jeunesse de Tyr, pour des dons magnifiques,
Déjà lui vient offrir son vœu.

Comme la flamme,
L'or brille aux vêtements de la fille des rois...
Mais la plus belle gloire habite dans son âme ;
Des cieux elle a fixé le choix.

A son exemple,
Les vierges vers le trône approchent tour à tour,
Et leurs joyeux transports font retentir le temple
Des hymnes sacrés de l'amour.

De tes ancêtres,
Chaste époux ! à tes fils les sceptres sont donnés ;
La terre avec bonheur les recevra pour maîtres,
Quand tu les auras couronnés.

Avec ta gloire
Je transmettrai ton nom à leur postérité,
Et les peuples élus béniront ta mémoire
Pendant toute l'éternité.

Alexandre GUILLEMIN.

L'EPREUVE.

Dieu l'éprouve, cette âme sainte.
Oh ! si le monde venait voir !
Mais, près de, qui souffre sans plainte,
Pourquoi venir et que savoir?

Nous, que ce doux silence attire,
A peine oserons-nous parler :
Ecoutons ce que va nous dire
Ce Dieu qui doit la consoler.

Vers sa voix notre cœur s'incline ;
Mais comment ne point soupirer ?
C'est suivre encor la loi divine
Que pleurer, en voyant pleurer !

Hier, Seigneur, sur ce front juste
Rayonnait la prospérité :
De votre ami triomphe auguste,
Où triomphait votre équité !

Quel hymne de reconnaissance
Vers vous montait autour de lui !
On se disait : Dieu récompense ;

Que va-t-on redire aujourd'hui ?

Il se plaisait à les répandre
Ces dons qu'il recevait de vous.
Votre main vient de les reprendre :
Voyez sur qui tombent vos coups !

Trop souvent le méchant prospère ;
La foi regarde et ne dit rien.
Mais, pourquoi vous montrer sévère,
Quand le bonheur vous sert si bien ?

— Seigneur, vous êtes la justice !
Vous me répondez et j'entends.
Il faut que la fleur se flétrisse ;
L'été doit suivre le printemps.

Quand la douce saison s'achève,
Quand les fleurs tombent sous nos yeux,
Aucune plainte ne s'élève :
Le ciel se fait plus radieux.

Quand de ces fleurs la terre est blanche,
Que leur parfum s'est exhalé,
Le fruit se forme sur la branche :
L'arbre sans fleurs est consolé !

Pendant que nos âmes gémissent,
Sur celle-là luit le soleil !
Voici l'heure où les fruits mûrissent
Et prennent leur éclat vermeil.

Ce n'est point la saison avare
Qui met en deuil les verts rameaux.
Non, c'est celle qui leur prépare,
Prodigue, des trésors nouveaux !

O mon Dieu, de ces fleurs fertiles
Le parfum vous a fait bénir.
Les fruits seront-ils inutiles,
Ces fruits divins qui vont venir ?

Ah ! qu'ils lui servent de couronne,
Dans le temps, dans l'éternité !
Ils ne tombent point dans l'automne,
Comme nos fleurs quand vient l'été.

Et, si le monde les ignore,
Pour nous qu'ils ne soient point perdus !
Que cette vertu fasse éclore
En nous de vivaces vertus !

Ainsi, quand près de l'arbre tombe
Un de nos fruits remplis de miel,
Le bon terrain n'est point sa tombe :
Un arbre en sort, cherchant le ciel !

Octave DUCROS (de Sixt).

L'ERMITAGE

DE NOTRE-DAME DE CONSOLATION (Pyrénées-Orientales).

Connaissez-vous ces monts dont la tête immobile
Oppose son silence au bruit des flots mouvants ?
Au sein de leurs rochers est un pieux asile
Cher aux êtres souffrants.

C'est là que chaque jour de fervents solitaires
A la Reine du ciel répètent dans leurs vœux :

« Espoir des affligés, recours dans nos misères,
Sauvez les malheureux ! »

Par le sentier rapide une jeune inconnue,
Jusqu'à ce toit sacré parvint avec effort.
Là ses regards erraient sur la vaste étendue
Dans un muet transport.

Elle considérait la roche menaçante,
Les ruisseaux fugitifs, l'immensité des mers,
Les gazons, la chapelle ; et sa voix gémissante
S'exhalait dans les airs.

Le souffle du midi, le bruit lointain des ondes,
Se mêlaient tour à tour à ses tristes accents ;
Et le pasteur, guidant ses chèvres vagabondes,
A retenu ces chants :

« Le bonheur fuit les pas de l'humble voyageuse ;
L'image de mon sort me suit dans ces déserts.
Mes jours sont agités, ma vie est orageuse,
Comme ces flots amers !

« Sur mes traits abattus où la douleur est peinte,
De l'âge qui me fuit on cherche en vain la fleur ;
Et mon front jeune encor porte déjà l'empreinte
Que laisse un long malheur !

« Vous, arbres, dont l'abri me couvre et m'environne,
Vous semblez partager le deuil de mes beaux ans ;
Et l'automne à vos pieds effeuille la couronne,
Don fleuri du printemps.

« Vous pleurerez bientôt votre beauté ravie.
De son souffle glacé l'hiver va la flétrir :
Comme le noir chagrin qui dépouille la vie
Et ne fait pas mourir.

« Les pieux habitants de ce lieu solitaire,
Loin d'un monde trompeur ignorent tous ses maux ;
Et, simples voyageurs, ils ne font, sur la terre,
Qu'attendre leurs tombeaux.

« Laissant tous les mortels, heureux ou misérables,
S'occuper vainement d'un douteux avenir,
Ils savent que leurs jours sont désormais semblables
Au jour qui va finir.

« Ainsi, durant la nuit, quand l'élément perfide
Gronde aux pieds des rochers qui bornent ce vallon,
Ils s'endorment au bruit de ce ruisseau limpide,
Errant sur le gazon.

« Et moi, ne puis-je aussi trouver un lieu propice,
Où les peines du cœur s'endorment à jamais ?
A défaut du bonheur, vierge consolatrice,
Fais-moi trouver la paix !

« Permets, Reine des cieux, qu'après de longs orages,
Je puisse enfin goûter quelques jours de repos,
Beaux comme tes vallons, doux comme tes ombrages,
Et purs comme tes eaux ! »

Madame Tastu.

L'ERMITE.

Que je plains le savant qui ne voit dans la rose
Que les sucs végétaux dont la fleur se compose !
Pour lui, Flore a perdu ses parfums, ses couleurs,
Et l'aurore jamais n'a répandu des pleurs.
Dans l'immense horizon que son regard embrasse,
Un compas à la main, il ne voit que l'espace.
Dans ce ciel étoilé, dans ces globes de feu,
Son cœur froid et distrait n'aperçoit point un Dieu.
Vain savant ! il n'a lu, dans son erreur profonde,
Qu'un feuillet détaché du grand livre du monde.
L'homme n'a que des sens ; l'âme n'existe pas,
S'il ne peut l'asservir à son triste compas.
Les talents, les beaux-arts, qui charment notre vie,
L'aimable illusion, la tendre rêverie,
Les doux rapports des cœurs sont pour lui sans attraits,
Il ne les a point vus au fond de ses creusets.
Rien n'est vrai ; rien n'est faux : le bonheur n'est qu'un songe,
La vertu qu'un vain nom, l'amitié qu'un mensonge ;
Oui, pour lui tout est mort : en sa cruelle erreur,
Le néant qu'il invoque est déjà dans son cœur...
Quand le printemps revient, quand sa douce influence
Fait renaître partout la joie et l'espérance,
Dans son sommeil stupide il demeure engourdi ;
Il dit dans son orgueil : J'ai tout approfondi.
Ainsi l'oiseau des nuits, de ses regards funèbres
S'applaudit de percer les voiles des ténèbres :
Mais lorsque des oiseaux, dans les bois d'alentour,
De l'astre du matin célèbrent le retour,
Lui, caché tristement dans sa retraite obscure,
Ne voit point le soleil, et maudit la nature.

Le sage a moins d'orgueil ; d'un œil religieux
Il revoit les saisons, il contemple les cieux ;
Et, dans son cœur soumis, au nom d'un vain système,
Il n'interroge point la Sagesse suprême ;
Il chérit les humains, déplore leurs travers :
Témoin de leurs fureurs, dans cet âge pervers,
Sous l'aile de son Dieu, c'est pour eux qu'il l'implore,
Et souvent il les fuit pour les aimer encore.

Tel, dit-on, se montra cet Ermite pieux
Qui, sur le mont stérile où se bornaient ses vœux,
Aux sauvages forêts fit bénir sa présence,
Vivant loin des humains, soulagea l'indigence,
Et sous un simple abri, des hameaux respecté,
Du sein des bois déserts servit l'humanité.
Hélas ! il avait vu les mœurs d'un siècle impie,
Le sophisme menteur que l'erreur déifie,
L'altier raisonnement armé contre les cieux,
L'oubli des vieilles lois, le mépris des aïeux,

Le cynisme effronté, la révolte impunie,
Et la religion de tous les cœurs bannie...
Ce spectacle odieux alarma sa vertu.
Loin d'un monde insensé qu'il avait trop connu,
Et sous de noirs sapins fondant son ermitage,
Il n'eut plus d'autre abri qu'une grotte sauvage.
Là, des rocs menaçants élevaient jusqu'aux cieux
Leur cime inaccessible et leur front sourcilleux :
Au-dessous, un torrent, né du sein de l'orage,
Précipitait son cours ; triste et fidèle image
De ce monde bruyant qu'Alvar avait quitté.
De ce sommet désert, par lui seul habité,
Tranquille, il contemplait les passions des hommes,
Et les vaines grandeurs de la terre où nous sommes.
Ainsi, quand, loin du port, sur un bord inconnu,
La tempête a jeté le pilote éperdu ;
Si d'une terre heureuse il touche le rivage,
Il regarde la mer, et bénit son naufrage.
Là, ses jours s'écoulaient en d'utiles travaux.
A l'entour de sa grotte élevant leurs rameaux,
De jeunes ceps, produit d'une heureuse culture,
Étalèrent bientôt leurs fruits et leur verdure :
Un sol ingrat connut les trésors des saisons ;
Le stérile rocher vit jaunir les moissons ;
Et, parmi les frimas, loin des jardins de Flore,
Le désert s'étonna de voir des fleurs éclore.

Un roc, couvert de mousse, avait formé l'autel
Où le pieux Alvar invoquait l'Eternel.
Là, chaque jour, à l'heure où l'aube matineuse
Réveillait du désert la voix harmonieuse,
Il mêlait sa prière aux hymnes des vallons.
Le soir, quand le soleil se penchait vers les monts,
Il chantait l'Eternel ; et les forêts antiques,
Sous leurs dômes sacrés répétaient ses cantiques.
Seul, au milieu des bois, oublié des humains,
Il demandait au ciel d'alléger leurs destins,
De bannir des cités la discorde et la guerre,
De verser en tout temps ses bienfaits sur la terre ;
Et, chargé d'acquitter la dette des ingrats,
Rendait grâce des biens qu'il ne recevait pas.

Bientôt la renommée, au peuple des campagnes
Annonça qu'un saint homme habitait ces montagnes.
Une foule pieuse accourut pour le voir,
Admira sa sagesse et son profond savoir,
Et, de sa vie austère, humble et laborieuse
Vint redire aux hameaux l'histoire merveilleuse.
Le mortel vertueux qui l'avait entendu,
En sentait mieux encor le prix de la vertu ;
Et celui qui, rebelle aux lois de la sagesse,
Des folles passions avait connu l'ivresse,
Allait lui confier le trouble de son cœur,
Ecoutait ses discours, et revenait meilleur.
Souvent des malheureux il aida la misère ;
Et le pauvre, en quittant sa grotte hospitalière,
Nourri par ses bienfaits, souvent dut s'étonner
Qu'il ne possédât rien, et pût encor donner.
Une cloche sonore, en son humble ermitage,
Appelait l'étranger menacé par l'orage.
Près de l'âtre enfumé, dans son paisible abri,
Le soir il redisait à son hôte attendri
Des lois de l'univers la sagesse éternelle,
Le Dieu juste et puissant dont la main paternelle
Pourvoit à nos besoins, nous soulage en nos maux,
Et donne la pâture aux petits des oiseaux ;
Il redisait le monde et et sa gloire orageuse,
Des aveugles humains la science trompeuse,
Et l'orgueil insensé, source de leurs erreurs :
L'étranger l'écoutait, les yeux mouillés de pleurs ;
Aux cantiques d'Alvar il mêlait sa prière,
Et disait dans son cœur ouvert à la lumière :
« Dieu seul est bon, Dieu seul connaît la vérité ;
Sans lui tout est mensonge et tout est vanité. »

De retour dans les cieux, un jour l'aube naissante
Eclaira des rochers la cime blanchissante ;
Alvar ne parut point ; le triste écho des bois
Dans les vallons muets n'entendit point sa voix ;
Le voyageur, errant dans les forêts sauvages,
Près des abîmes sourds, au signal des orages,
N'entendit plus l'airain retentir dans les airs :
L'ermite bienfaisant, ange de ces déserts,
Rappelé par le ciel avait quitté la terre.
Depuis ce jour fatal, sur ce mont solitaire,
Hélas ! on ne voit plus au retour des saisons
Ni le pampre verdir, ni jaunir les moissons ;
La grotte où l'étranger trouvait un sûr asile
Ne voit depuis ce jour sur son rocher stérile
Que l'orfraie et l'autour dans les Alpes errants ;
Ces bois n'entendent plus que la voix des torrents,
Que le vent qui gémit sous le sombre feuillage ;
Et l'humble croix, plantée au pied d'un roc sauvage,
Annonce au voyageur qu'un ermite pieux
Du sein de ces déserts est monté vers les cieux.

MICHAUD.

ESPERANCE, IMMORTALITE.

Par sa mère enfanté dans le sein des alarmes,
A ses gémissements répondant par des larmes,
L'homme entre dans le monde escorté de douleurs :
L'espérance en ses bras le prend, sèche ses pleurs,
Et le berce et l'endort. A peine à la lumière
Ose-t-il entr'ouvrir une faible paupière ;
De mille jeux divers, de mille objets nouveaux,
Elle offre à ses regards les mobiles tableaux ;
Prompte comme ses maux, et comme eux passagère,
Dès qu'il a ressenti leur atteinte légère,
Dès qu'elle entend ses cris, à ses côtés soudain
Elle accourt, en riant, un hochet à la main,
De rêves enchantés entoure son enfance.
De cet âge naïf la crédule innocence

D'une heure, d'un moment fait un long avenir :
Voyez-la se montrer, s'éloigner, revenir,
Prendre à chaque caprice un nouveau caractère,
L'occuper par des jeux, par des jeux le distraire,
Et, tour à tour calmant, provoquant ses désirs,
Changer en ris ses pleurs, ses chagrins en plaisirs.
Douce enfance ! âge aimable, où nourri de mensonges,
L'homme trompé, du moins est heureux par ses songes !

Il fuit trop tôt pour lui cet âge regretté :
Ses traits ont moins de grâce, ils ont plus de fierté ;
Le matin de ses jours succède à leur aurore ;
D'un duvet délicat son menton se colore ;
L'audace est sur son front, l'éclair est dans ses yeux :
Il regarde en extase et la terre et les cieux.
Pour lui l'illusion, et féconde et magique,
Répand sur les objets un charme fantastique ;
D'un feu secret, nouveau, son cœur est tourmenté ;
Il manque quelque chose à ce cœur agité :
Il s'inquiète, il cherche... En ce désordre extrême
Une femme paraît, lance un regard ; il aime.
Dès qu'il aime, il espère ; il veut plaire à son tour ;
La gloire a droit surtout d'intéresser l'amour :
Eh bien ! il fera tout pour l'amour et la gloire ;
Et, soit qu'au champ d'honneur, épris de la victoire,
Il y brave la mort sur les pas des héros ;
Soit que, plus satisfait d'un studieux repos,
Et cherchant dans les arts de plus douces conquêtes,
Il préfère aux combats la lyre des poëtes,
Ou poëte, ou guerrier, dans le cirque, aux combats,
L'Espérance partout accompagne ses pas,
Le soutient, l'encourage, à ses regards étale
Des favoris de Mars la pompe triomphale,
Lui montre d'Apollon les nourrissons sacrés
Accueillis par les rois, des peuples adorés,
Le front ceint de lauriers, s'enivrant au théâtre
Des acclamations d'un public idolâtre.
Combien son jeune cœur s'enflamme à ces tableaux !
La lice s'ouvre, il part, entouré de rivaux :
Là, l'Espérance encor le porte sur ses ailes ;
Vainqueur, il cueille au but les palmes immortelles,
Et l'amour satisfait lui garde un prix plus doux.

L'âge mûr, de succès également jaloux,
Et de gloire et d'amour abjurant les chimères,
Vers des desseins plus grands, des pensers plus sévères,
Dirige ses efforts et ses constants travaux.
Il veut de ses vieux ans, dans un noble repos,
Voir couler doucement les paisibles journées,
Et, des champs cultivés dans ses belles années,
Lorsque viendra l'hiver, cueillir enfin les fruits.

L'Etat dans l'âge mûr voit ses plus chers appuis.
La ville, ses remparts, ses palais magnifiques,
Ses dômes éclatants, ses temples, ses portiques,
Et son immensité, frappent moins ses regards,
Qu'un peuple, heureux enfant du commerce et des arts,
Qui, des destins jaloux corrigeant l'influence,
Joyeux, vole au travail, conduit par l'Espérance.
Au sénat, au barreau, mille éloquentes voix
Protégent l'innocence, et défendent les lois ;
J'entends, au chant du coq, l'artisan qui fredonne,
Recommencer gaiement son travail monotone :
Sous le marteau pesant l'enclume retentit ;
La scie infatigable et déchire et frémit ;
L'or en mille canaux s'étend, s'accroît, circule :
Ici, dans un comptoir l'avidité spécule,
Là, des fils de Plutus, les arts vont chaque jour
Saluer le réveil, et composer la cour.
Dans l'atelier bruyant où règne l'industrie,
Du luxe des cités l'indigence est nourrie ;
Tout s'anime : à mes yeux s'offrent de toutes parts
Dans le port des vaisseaux, sur la route des chars ;
L'essieu pressé gémit, la voile se déploie,
Et tout rit de bonheur, d'opulence et de joie.

Il est des malheureux condamnés aux erreurs,
Et de la Déité pâles adorateurs,
Qui, parmi ces travaux et ces destins prospères,
S'agitent, poursuivant, embrassant des chimères,
Ou faibles ou méchants, ou trompés ou trompeurs.
Dans le triste néant de ses vaines grandeurs,
L'ambitieux gémit, esclave misérable ;
Au milieu des banquets, convive insatiable,
Il désire, il espère, et, lassé d'être heureux,
Quand ses vœux sont comblés, forme encor d'autres vœux.
Dans l'antre où la rapine, insolemment assise,
Parmi des monceaux d'or sourit à la sottise,
Des traits de l'Espérance empruntant la douceur,
Un fantôme à sa perte entraîne le joueur.
Plus loin la trahison, dans l'ombre ensevelie,
Vers la déesse élève une prière impie,
Tandis que, l'œil ouvert, tremblante au moindre bruit,
Comme un trait elle échappe au larcin qui la suit ;
La débauche l'invoque en sa flamme adultère,
Et sous d'affreux lambeaux, ravis à la misère,
Pâle, inquiet, mourant auprès de son trésor,
L'avare infortuné l'attend, l'appelle encor.
A ses vils suppliants, la déesse sévère
Vend, au prix des remords, sa faveur mensongère,
Et fuyant quelquefois et la ville et la cour,
Vole aux champs, doux exil qu'a choisi son amour.
Là, le travail encor, quittant ses toits rustiques,
Entouré, soutenu des vertus domestiques,

Dès l'aube lui présente, en ses efforts constants,
Un hommage plus pur, des vœux plus innocents ;
Et, courbé sur le soc, dans sa marche pesante,
Brave d'un ciel d'airain l'âpreté dévorante.
L'abondance le suit : les vallons, les coteaux
S'animent à sa voix ; ses superbes troupeaux,
Annonçant par leurs cris les heures matineuses,
Et chassés du bercail en peuplades nombreuses,
Dans les bois, dans les prés bondissent répandus.
Sur les torrents profonds des ponts sont suspendus ;
Du pampre, en longs festons, la riante verdure,
Des stériles rochers étrangère parure,
Serpente mollement sur leurs flancs décharnés.
Par sa puissante main les fleuves enchaînés
A ces champs qu'autrefois dévastait leur furie,
Portent en longs canaux l'abondance et la vie ;
L'épi doré mûrit où croissaient des poisons.
A sa riche vendange, à ses belles moissons,
Il sourit : l'Espérance accomplit sa promesse,
Et l'heureux laboureur goûte la douce ivresse
Des bienfaits de Cérès, des présents de Bacchus.

Ainsi, de l'Espérance empruntant ses vertus,
Deux fois la pauvreté, robuste et courageuse,
Ravit un sol fangeux à la mer orageuse ;
De ce sol raffermi son bras chassa les eaux :
Une cité s'élève où flottaient des vaisseaux,
Et la mer étonnée, à ses pieds frémissante,
Bat ses superbes tours d'une vague impuissante.
Vainqueur de l'élément dont il est entouré,
Le tranquille habitant, dans ses murs retiré,
Contemplait cette plaine en naufrages féconde,
Et, paisible témoin des caprices de l'onde,
Du sommet de ses tours dédaignait sa fureur.
Mais, d'un étroit rivage heureux usurpateur,
Jusque dans leurs états poursuivant la fortune,
Ira-t-il insulter et les vents et Neptune?
Le flot blanchit, s'élève, et le ciel s'obscurcit ;
Dans le sombre horizon la tempête mugit ;
Il frémit... L'Espérance, irrésistible guide,
Couvre d'un triple airain ce cœur faible et timide ;
La voile s'enfle, il part. L'inclémence des airs,
Ces abîmes profonds, ces humides déserts,
Cet immense océan, où l'homme solitaire
Semble au milieu des eaux exilé sur la terre,
Rien ne peut l'effrayer ; il vole à d'autres bords,
Argonaute nouveau, conquérir des trésors ;
Il vole, et son vaisseau, dominateur des ondes,
Dans sa course hardie embrassant les deux mondes,
Unit par l'intérêt mille peuples divers :
L'habitant d'une ville est roi dans l'univers.

Cependant sur le front de l'homme inconsolable
Croît lentement des ans l'outrage ineffaçable ;
Il jette autour de lui des regards abattus
Ses beaux jours sont passés, ses amis ne sont plus.
La folâtre jeunesse, aux voluptés en proie,
L'irrite par ses jeux, l'attriste de sa joie ;

Compagne du jeune âge, amante du plaisir,
L'illusion a fui pour ne plus revenir ;
Les riants souvenirs, troupe aimable et légère,
Ces enfants du bonheur qui remplaçaient leur père,
Tels que des songes vains se sont évanouis.
Ce front qu'ont dépouillé le temps et les ennuis,
Et ce corps chargé d'ans, qui sous leur faix succombe,
Semblent, en se courbant, se pencher vers la tombe ;
Ce qui charmait ses sens a perdu ses douceurs :
La rose est sans parfums, l'aurore sans couleurs.
Sur la terre étranger, importun à lui-même,
Faible, toujours souffrant, dans son malheur extrême
Il a cessé de vivre, et ne peut pas mourir.
Quelle invisible main, prompte à le secourir,
Etouffe son murmure, et charme sa souffrance ?
Sur lui, près du cercueil, veille encor l'Espérance,
La déesse apparaît à ses yeux attristés,
Riche d'attraits nouveaux, brillante de clartés :
Par-delà les tombeaux il s'élance avec elle ;
Là, renaît sa jeunesse, éclatante, immortelle,
Et d'un nouvel Eden les bosquets enchantés
Lui prodiguent déjà leurs pures voluptés.
O vous, qui possédez la beauté, la jeunesse,
Dans vos jours fortunés, filés par la mollesse,
De folles vanités et de faux biens épris,
Venez, de la fortune indolents favoris :
Le bonheur est encor ailleurs que sur la terre ;
Suivez-moi dans vos champs, sous ce toit solitaire ;
Sur un lit de douleur seul avec la pitié,
Voyez-vous ce vieillard, qui, du monde oublié,
Va finir ses longs jours consumés par les peines ?
C'est en vain que son bras, au sein des vastes plaines,
Attaché sans relâche au cercle des saisons,
Couvrit d'épis pressés d'innombrables sillons :
Le riche, chaque année, impitoyable maître,
Accourait recueillir la moisson qu'il fit naître,
Et sur un char doré remportait à Paris
Le fruit de ses travaux payé par le mépris.
Il vécut pour souffrir : de son sort déplorable
Qui lui fit supporter le poids insupportable ?
Et, quand la mort tardive en vient rompre les nœuds,
Qui lui paiera le prix de ses jours malheureux ?
Ah ! sous le chaume obscur, témoin de sa souffrance,
La Religion sainte avait mis l'Espérance :
L'Espérance soutint, consola ses douleurs ;
Elle adoucit sa peine, elle essuya ses pleurs ;
Et lui montrant encore, à son heure dernière,
Dans un monde meilleur un destin plus prospère,
Pour des maux passagers un bonheur éternel,
Le mène, en souriant, jusqu'aux portes du ciel.

. . . . . .

Non, l'âme ne meurt point. Ah! l'Etre tout-puis-
[sant
Qui grava dans nos cœurs cette horreur du néant,
Pourrait-il, sans pitié, nous y plonger nous-même?
Le penser est un crime, et le dire, un blasphème.
Il existe ce Dieu : vous n'osez en douter,
Méchants!... Ignorez-vous qu'il ne peut exister,
Si, sur nous, sa bonté n'égale sa puissance?
O de l'éternité noble et chère espérance!
Je me jette en ton sein! O vous, infortunés,
Aux pénibles travaux, aux mépris condamnés,
Qui ne vous nourrissez, dans vos longues alarmes,
Que d'un pain de douleur arrosé de vos larmes,
Fils de la patience et de la pauvreté,
Consolez-vous : pensez à l'immortalité.
Et vous qui, dans l'ivresse où votre âme se noie,
De leurs gémissements composez votre joie,
De ces faibles troupeaux pasteurs faux et cruels,
Tremblez, tyrans, tremblez : vous êtes immortels!

DE SAINT-VICTOR.

L'ESPÉRANCE
ET LE SOMMEIL.

Du Dieu qui nous créa la clémence infinie,
Pour adoucir les maux de cette courte vie,
A placé parmi nous deux êtres bienfaisants,
De la terre à jamais aimables habitants,
Soutiens dans les travaux, trésors dans l'indigence :
L'un est le doux sommeil, et l'autre l'espérance.
L'un, quand l'homme accablé sent de son faible corps
Les organes vaincus sans force et sans ressorts,
Vient par un calme heureux secourir la nature,
Et lui porter l'oubli des peines qu'elle endure;
L'autre anime nos cœurs, enflamme nos désirs,
Et même en nous trompant donne de vrais plai-
[sirs :
Mais aux mortels chéris à qui le ciel l'envoie,
Elle n'inspire point une infidèle joie,
Elle apporte de Dieu la promesse et l'appui,
Elle est inébranlable et pure comme lui.

VOLTAIRE.

L'ESPRIT DE DIEU.

Le feu divin qui nous consume
Ressemble à ces feux indiscrets
Qu'un pasteur imprudent allume
Aux bords des profondes forêts :
Tant qu'aucun souffle ne l'éveille,
L'humble foyer couve et sommeille;
Mais s'il respire l'aquilon,
Tout à coup la flamme engourdie
S'enfle, déborde, et l'incendie
Embrase un immense horizon!

O mon âme, de quels rivages
Viendra ce souffle inattendu?
Sera-ce un enfant des orages,
Un soupir à peine entendu?
Viendra-t-il, comme un doux zéphyre,
Mollement caresser ma lyre,

Ainsi qu'il caresse une fleur?
Ou sous ses ailes frémissantes
Briser ces cordes gémissantes
Du cri perçant de la douleur?

Viens du couchant ou de l'aurore,
Doux ou terrible au gré du sort :
Le sein généreux qui t'implore
Brave la souffrance ou la mort!
Aux cœurs altérés d'harmonie
Qu'importe le prix du génie?
Si c'est la mort, il faut mourir!...
On dit que la bouche d'Orphée,
Par les flots de l'Hèbre étouffée,
Rendit un immortel soupir.

Mais soit qu'un mortel vive ou meure,
Toujours rebelle à nos souhaits,
L'esprit ne souffle qu'à son heure,
Et ne se repose jamais.
Préparons lui des lèvres pures,
Un œil chaste, un front sans souillures,
Comme aux approches du saint lieu,
Des enfants, des vierges voilées,
Jonchent de roses effeuillées
La route où va passer un Dieu!

Fuyant des bords qui l'ont vu naître,
De Laban l'antique berger
Un jour devant lui vit paraître
Un mystérieux étranger :
Dans l'ombre, ses larges prunelles
Lançaient de pâles étincelles,
Ses pas ébranlaient le vallon ;
Le courroux gonflait sa poitrine,
Et le souffle de sa narine
Résonnait comme l'aquilon.

Dans un formidable silence
Ils se mesurent un moment;
Soudain l'un sur l'autre s'élance,
Saisi d'un même emportement :
Leurs bras menaçants se replient,
Leurs fronts luttent, leurs membres crient,
Leurs flancs pressent leurs flancs pressés ;
Comme un chêne qu'on déracine,
Leur tronc se balance et s'incline
Sur leurs genoux entrelacés.

Tous deux ils glissent dans la lutte,
Et Jacob enfin terrassé
Chancelle, tombe, et dans sa chute
Entraîne l'ange renversé :
Palpitant de crainte et de rage,
Soudain le pasteur se dégage
Des bras du combattant des cieux,
L'abat, le presse, le surmonte,
Et sur son sein gonflé de honte
Pose un genou victorieux!

Mais sur le lutteur qu'il domine
Jacob encor mal affermi,
Sent à son tour sur sa poitrine
Le poids du céleste ennemi :

Enfin, depuis les heures sombres
Où le soir lutte avec les ombres,
Tantôt vaincu, tantôt vainqueur,
Contre ce rival qu'il ignore
Il combattit jusqu'à l'aurore...
Et c'était l'Esprit du Seigneur!

Attendons le souffle suprême
Dans un repos silencieux;
Nous ne sommes rien de nous-même
Qu'un instrument mélodieux.
Quand le doigt d'en haut se retire,
Restons muets comme la lyre
Qui recueille ses saints transports;
Jusqu'à ce que la main puissante
Touche la corde frémissante
Où dorment les divins accords.

Alphonse DE LAMARTINE.

L'ESPRIT DU MAL.

SATAN.

Je tiens entre mes mains richesse et volupté,
Longs jours et longs succès.

L'HOMME.

A Satan je demande
S'il est heureux.

SATAN.

Au ciel, contre Dieu j'ai lutté,
Et sur ce globe encor je séduis, je commande.

L'HOMME.

Satan est-il heureux?

SATAN.

Vois, que ma gloire est grande!
J'apparais revêtu de force et de beauté,
Et maîtres et sujets m'apportent leur offrande;
Plus d'un front couronné me doit sa royauté!

L'HOMME.

Satan est-il heureux?

SATAN.

Sciences et génie
Abandonnent souvent une route bénie
Pour venir m'adorer et marcher sur mes pas.

L'HOMME.

Avec tant de trésors, d'éclat et de puissance,
Avec peuples et rois sous son obéissance,
Satan est-il heureux?..... Satan ne répond pas!

Charles DE NUGENT.

L'ESPRIT ET LES SENS.

Ces terribles combats des sens et de l'esprit
Où, tour à tour vainqueur, chacun d'eux dépérit,
Mon Dieu! jusques à quand dureront-ils encore?
Pourquoi ne pas hâter notre dernière aurore?
Si l'homme alors reprend toute son unité
Et dans ta volonté trouve sa volonté,
Cette paix qu'ici-bas rien ne pouvait lui rendre,

Objet de cet ennui qu'il ne pouvait comprendre,
Qui faisait que son front séchait toutes les fleurs,
Et que sa joie aussi s'exprimait par des pleurs,
Vienne, vienne bientôt le jour, l'instant prospère
Où de l'âme et du corps le divorce s'opère!
Car la vie est la mer où le flot bat le flot;
C'est un char enrayé d'un bois de javelot,
Attelé par devant, attelé par derrière,
Et qui doit cependant parcourir la carrière;
C'est le plaisir toujours compagnon du remord,
C'est un homme vivant qu'on lie avec un mort,
Et qui doivent ainsi vivre et pourrir ensemble,
Jusques à ce qu'usant le nœud qui les rassemble,
Et retournant tous deux à leur propre élément,
L'un rentre dans la vie et l'autre au monument.
Et tu nous vois pourtant pleurer sur quelques heures
Qu'il nous reste à passer en ces tristes demeures,
Tant notre esprit, esclave en son obscurité,
Ressemble au vieux captif qu'on met en liberté.
A force d'habiter l'onde fétide et noire,
Des splendeurs du soleil il n'a plus la mémoire;
Sa prison exiguë est un monde à ses yeux,
Dont il pouvait toucher l'horizon et les cieux;
Il ne peut concevoir que des mains inhumaines
Le fassent tant souffrir pour dériver ses chaînes;
Il craint d'abandonner sa couche de sapin;
Il emporte avec lui le reste de son pain;
De stupides regrets humectent sa paupière,
Jusques à ce qu'enfin, l'inondant de lumière,
Le ciel à son regard déroule son azur
Et fasse en sa poitrine entrer un air plus pur.
Alors il baise avec d'ineffables délices
La main qui vient de mettre un terme à ses supplices.
Sa lèvre est tout éloge, et son cœur tout amour
Pour le mortel qui vient de l'enfanter au jour.
Ah! quand je sonderai, dans l'ombre et le silence,
Des routes de la mort la profondeur immense,
Et que j'en reviendrai pâle et défiguré
Ainsi que le coursier de terreur effaré,
Qui, le crin hérissé, se retire en arrière
Dans le fatal chemin qu'a battu la sorcière,
Où l'énorme serpent, aux verdâtres replis,
Pour surprendre sa proie attend sous le taillis,
Fais passer devant moi quelque céleste flamme
Qui des rêves mondains désenchante mon âme,
Et, par un saint dégoût des choses d'ici-bas,
La fasse relever alors que je l'abats,
Ainsi que l'alouette, aux premiers feux de l'aube,
A sa couche terrestre en chantant se dérobe.
Mais peut-être, ô mon Dieu, ton sévère secours
Nous accorde des jours pour expier des jours,
Et nous fait exister pour conquérir la vie
Qui jamais aux douleurs ne doit être asservie.
Mais daigne cependant n'infliger qu'aux plus forts
Cette épreuve au-dessus de mes faibles efforts,
De peur qu'en prolongeant ma lutte expiatoire,
Je ne sente expirer l'espoir de la victoire,
Semblable au matelot sur les gouffres mouvants,
Qui laisse son navire aller à tous les vents;

A l'esclave accablé d'une longue carrière,
Qui, sur le grand chemin dont il boit la poussière,
Laisse là le fardeau dont il est harassé,
Et dort, indifférent, sur l'herbe d'un fossé,
Qu'au retour au logis, que son repos diffère,
Un maître impatient l'immole à sa colère.
Ah ! quand je flotterai de l'esprit à la chair,
Que le premier l'emporte et me soit le plus cher.
Car c'est bien vainement que l'homme délibère
De fuir sans ton secours le mal qui nous obère.
Mon Dieu, que j'en triomphe en toute occasion,
Crainte que, me livrant à la dérision
Si ma leçon n'était de l'exemple suivie,
Le méchant ne se dise : « Il vit de notre vie,
Et dans tous ses discours il vient effrontément
Nous vanter son amour pour la sagesse : il ment! »
Et tu sais cependant si mon âme est sincère
A désirer ton règne au ciel et sur la terre ;
Si mon œil, ébloui d'une vaine clarté,
Renia des autels la sainte obscurité ;
Si le blasphème altier, m'imposant son délire,
Put jamais arracher un seul son de ma lyre ;
Si les profanateurs, dans leurs jours triomphants,
M'ont jamais fait rougir d'être un de tes enfants.
Tu sais quelle tristesse en secret me consume,
Tristesse dont toi seul peux savoir l'amertume,
Chaque fois que le siècle a d'un ton solennel
Prophétisé la fin de ton règne éternel;
Quand sa science impie, étendant son ravage,
De tes livres sacrés efface quelque page ;
Et quand dans mon esprit passe le doute impur
Comme un nuage noir sur un beau ciel d'azur,
Si je n'apporte pas dans son ombre grossière
Du flambeau de la foi l'éclatante lumière ;
Si je ne brise pas ma superbe raison
Comme le vase impur qu'a souillé le poison.
J'ai tout mis à tes pieds, Seigneur, et ta justice
Donnera quelque chose à ce grand sacrifice.

Jean Reboul.

LES ESPRITS FORTS.

ÉPÎTRE DE JEAN-BAPTISTE ROUSSEAU A LOUIS RACINE.

De nos erreurs, tu le sais, cher Racine,
La déplorable et funeste origine
N'est pas toujours, comme on veut l'assurer,
Dans notre esprit, facile à s'égarer ;
Et sa fierté dépendante et captive
N'en fut jamais la source primitive.
C'est le cœur seul, le cœur qui le conduit,
Et qui toujours l'éclaire ou le séduit.
S'il prend son vol vers la céleste voûte,
L'esprit docile y vole sur sa route ;
Si de la terre il suit les faux appas,
L'esprit servile y rampe sur ses pas ;
L'esprit enfin, l'esprit, je le répète,
N'est que du cœur l'esclave ou l'interprète.
Et c'est pourquoi tes divins précurseurs,
De nos autels antiques défenseurs,
Sur lui toujours se sont fait une gloire

De signaler leur première victoire.
Oui, cher Racine, et pour n'en point douter
Chacun en soi n'a qu'à se consulter.
Celui qui veut de mon esprit rebelle
Dompter, comme eux, la révolte infidèle,
Pour parvenir à s'en rendre vainqueur,
Doit commencer par soumettre mon cœur ;
Et, plein du feu de ton illustre père,
Me préparer un chemin nécessaire
Aux vérités qu'Esther va me tracer,
Par les soupirs qu'elle me fait pousser.
C'est par cet art que l'auteur de la grâce,
Versant sur toi sa lumière efficace,
Daigna d'abord, certain de son succès,
Toucher mon cœur dans tes premiers essais ;
Et qu'aujourd'hui consommant son ouvrage,
Et secondant ta force et ton courage
Il brise enfin le funeste cercueil
Où mon esprit retranchait son orgueil,
Et grave en lui les derniers caractères,
Qui de ma foi consacrent les mystères.
Quelle vertu ! quels charmes tout-puissants
A son empire asservissent mes sens !...
Et quelle voix céleste et triomphante
Parle à mon cœur, le pénètre, l'enchante !
C'est Dieu, c'est lui, dont les traits glorieux
De leur éclat frappent enfin mes yeux.
Je vois, j'entends, je crois : ma raison même
N'écoute plus que l'oracle suprême.
Qu'attends-tu donc? toi dont l'œil éclairé
Des vérités dont il m'a pénétré,
Toi dont les chants non moins doux que sublimes,
Se sont ouvert tous les divins abîmes
Où sa grandeur se plaît à se voiler;
Qu'attends-tu, dis-je, à nous les révéler
Ces vérités qui nous la font connaître ?
Et que sais-tu s'il ne te fit point naître
Pour ramener ses sujets non soumis,
Ou consoler du moins ses vrais amis?
Dans quelle nuit, hélas ! plus déplorable
Pourrait briller sa lumière adorable,
Que dans ces jours où l'Ange ténébreux
Offusque tout de ses brouillards affreux ?
Où franchissant le stérile domaine
Donné pour borne à la sagesse humaine,
De vils mortels jusqu'au plus haut des cieux
Osent lever un front audacieux ?
Où nous voyons enfin, l'osé-je dire?
La vérité soumise à leur empire,
Ses feux éteints dans leur sombre fanal,
Et Dieu cité devant leur tribunal ?
Car ce n'est plus le temps où la licence
Daignait encor copier l'innocence,
Et nous voiler ses excès monstrueux
Sous un bandeau modeste et vertueux.
Quelque mépris, quelque horreur que mérite
L'art séducteur de l'infâme hypocrite,
Toujours pourtant du scandale ennemi,
Dans ses dehors il se montre affermi ;

Et plus prudent que souvent nous ne sommes,
S'il ne craint Dieu, respecte au moins les hommes.
Mais en ce siècle à la révolte ouvert,
L'impiété marche à front découvert :
Rien ne l'étonne, et le crime rebelle
N'a point d'appui plus intrépide qu'elle.
Sous ses drapeaux, sous ses fiers étendards,
L'œil assuré, courent de toutes parts
Ces légions, ces bruyantes armées
D'esprits subtils, d'ingénieux pygmées,
Qui sur des monts d'arguments entassés,
Contre le ciel burlesquement haussés,
De jour en jour, superbes Encelades,
Vont redoublant leurs folies escalades ;
Jusques au sein de la Divinité
Portent la guerre avec impunité ;
Viendront bientôt, sans scrupule et sans honte,
De ses arrêts lui faire rendre compte ;
Et déjà même, arbitres de sa loi,
Tiennent en main pour écraser la foi,
De leur raison les foudres toutes prêtes.
Y songez-vous, insensés que vous êtes?
Votre raison qui n'a jamais flotté
Que dans le trouble et dans l'obscurité,
Et qui, rampant à peine sur la terre,
Veut s'élever au-dessus du tonnerre,
Au moindre écueil qu'elle trouve ici bas,
Bronche, trébuche, et tombe à chaque pas :
Et vous voulez, fiers de cette étincelle,
Chicaner Dieu sur ce qu'il lui révèle?
Cessez, cessez, héritage des vers,
D'interroger l'auteur de l'univers :
Ne comptez plus avec ses lois suprêmes ;
Comptez plutôt, comptez avec vous-mêmes :
Interrogez vos mœurs, vos passions,
Et feuilletons un peu vos actions.
Chez des amis vantés pour la sagesse
Avons-nous vu briller votre jeunesse?
Vous a-t-on vus, dans leur choix enfermés,
Et de leurs mains à la vertu formés,
Chérir comme eux la paisible innocence,
Vaincre la haine, étouffer la vengeance,
Faire la guerre aux vices insensés,
A l'amour-propre, aux vœux intéressés,
Dompter l'orgueil, la colère, l'envie,
La volupté des repentirs suivie?
Vous a-t-on vus dans vos divers emplois,
Au taux marqué par l'équité des lois,
De vos trésors mesurer la récolte,
Et de vos sens apaiser la révolte?
S'il est ainsi, parlez : je le veux bien.
Mais non. J'ai vu, ne dissimulons rien,
Dans votre vie, au grand jour exposée,
Une conduite, hélas! bien opposée.
Une jeunesse en proie aux vains désirs,
Aux vanités, aux coupables plaisirs.
Un fol essaim de beautés effrénées,
A la mollesse, au luxe abandonnées ;
De faux amis, d'insipides flatteurs,

Furent d'abord vos sages précepteurs.
Bientôt après sur leurs doctes maximes
En gentillesse érigeant tous les crimes,
Je vous ai vus à titre de bel air
Diviniser des idoles de chair,
Et mettre au rang des belles aventures
Sur leur pudeur vos victoires impures.
Je vous ai vus, esclaves de vos sens,
Fouler aux pieds les droits les plus puissants ;
Compter pour rien toutes vos injustices ;
Immoler tout à vos moindres caprices,
A votre haine, à vos affections,
A la fureur de vos préventions ;
Vouloir enfin par vos désordres mêmes
Justifier vos désordres extrêmes ;
Et sans rougir, enflés par le succès,
Vous honorer de vos propres excès.
Mais, au milieu d'un si gracieux songe,
Ce ver caché, ce remords qui vous ronge
Jusqu'au plus fort de vos déréglements,
Vous exposait à de trop durs tourments.
Il a fallu, parlons sans nulle feinte,
Pour l'étouffer, étouffer toute crainte,
Tout sentiment d'un fâcheux avenir ;
D'un Dieu vengeur chasser le souvenir ;
Poser en fait qu'au corps subordonnée
L'âme avec lui meurt ainsi qu'elle est née ;
Passer enfin de l'endurcissement
De votre cœur au plein soulèvement
De votre esprit. Car tout libertinage
Marche avec ordre : et son vrai personnage
Est de glisser par degré son poison,
Des sens au cœur, du cœur à la raison.
De là sont nés, modernes Aristipes,
Ces merveilleux et commodes principes,
Qui vous bornant aux voluptés du corps,
Bornent aussi votre âme et ses efforts
A contenter l'agréable imposture
Des appétits qu'excite la nature.
De là sont nés, Epicures nouveaux,
Ces plans fameux, ces systèmes si beaux,
Qui dirigeant sur votre prud'hommie
Du monde entier toute l'économie,
Vous ont appris que ce grand univers
N'est composé que d'un concours divers
De corps muets, d'insensibles atomes,
Qui par leur choc forment tous ces fantômes
Que détermine et conduit le hasard,
Sans que le ciel y prenne aucune part.
Vous voilà donc rassurés et paisibles,
Et désormais au trouble inaccessibles ;
Vos jours sereins, tant qu'ils pourront durer,
A tous vos vœux n'ont plus qu'à se livrer.
Mais c'est trop peu. De si belles lumières
Luiraient en vain pour vos seules paupières ;
Et vous devez, si ce n'est par bonté,
En faire part du moins par vanité,
A ces amis si zélés, si dociles,
A ces beautés si tendres, si faciles,

Dont les vertus conformes à vos mœurs
Vous ont d'avance assujetti les cœurs.
C'est devant eux que vos langues disertes
Pourront prêcher ces rares découvertes,
Dont vous avez enrichi vos esprits :
C'est à leurs yeux que vos doctes écrits
Feront briller ces subtiles fadaises,
Ces arguments émaillés d'antithèses,
Ces riens pompeux avec art enchâssés
Dans d'autres riens, fièrement énoncés,
Où la raison la plus spéculative
Non plus que vous ne voit ni fond ni rive.
Que tardez-vous? Ces tendres nourrissons
Déjà du cœur dévorent vos leçons.
Ils comprendront d'abord comme vous-mêmes
Tous vos secrets, vos dogmes, vos problèmes :
Et comme vous, bientôt même affermis
Dans la carrière où vous les aurez mis,
Vous les verrez, glorieux néophytes,
Faire à leur tour de nouveaux prosélytes :
Leur enseigner que l'esprit et le corps,
Bien qu'agités par différents ressorts,
Doivent pourtant toute leur harmonie
A la matière éternelle, infinie,
Dont s'est formé ce merveilleux essaim
D'êtres divers émanés de son sein :
Que ces grands mots, d'Ame, d'Intelligence,
D'Esprit céleste, et d'éternelle Essence,
Sont de beaux noms forgés pour exprimer
Ce qu'on ne peut comprendre ni nommer ;
Et qu'en un mot notre pensée altière
N'est rien au fond que la seule matière
Organisée en nous pour concevoir,
Comme elle l'est pour sentir et pour voir :
D'où nous pouvons conclure sans rien craindre,
Qu'au présent seul l'homme doit se restreindre,
Qu'il vit et meurt tout entier, et qu'enfin
Il est lui seul son principe et sa fin.
Voilà le terme où, sur votre parole,
Et sur la foi de votre illustre école,
Doit s'arrêter dans notre entendement
Toute recherche et tout raisonnement.
Car de vouloir combattre les mystères
Où notre foi puise ses caractères,
C'est, dites-vous, grêler sur les roseaux.
Est-il encor d'assez faibles cerveaux
Pour adopter ces contes apocryphes,
Du monachisme obscurs hiéroglyphes?
Tous ces objets de la crédulité
Dont s'infatue un mystique entêté,
Pouvaient jadis abuser des Cyrille,
Des Augustin, des Léon, des Basile ;
Mais quant à vous, grands hommes, grands es-
C'est par un noble et généreux mépris [prits,
Qu'il vous convient d'extirper ces chimères,
Épouvantail d'enfants et de grand'mères,
Car aussi bien, par où se figurer,
Poursuivez-vous, de pouvoir pénétrer
Dans ce qui n'est à l'homme vénérable

Qu'à force d'être à l'homme impénétrable?
Quel fil nouveau, quel jour fidèle et sûr
Nous guiderait dans ce dédale obscur?
Suivre à tâtons une si sombre route,
C'est s'égarer, c'est se perdre. Oui, sans doute,
C'est s'égarer, j'en conviens avec vous,
Que de prétendre avec un cœur dissous
Dans le néant des vanités du monde,
Dans les faux biens dont sa misère abonde,
Dans la mollesse et la corruption,
Dans l'arrogance et la présomption,
Vous élever aux vérités sublimes
Que jusqu'ici démentent vos maximes.
Non, ce n'est point dans ces obscurités
Qu'on doit chercher les célestes clartés.
Mais voulez-vous, par des routes plus sûres,
Vous élancer vers ces clartés si pures
Dont autrefois, dont encore aujourd'hui
Tant de héros, l'inébranlable appui
Des vérités par le ciel révélées,
Font adorer les traces dévoilées,
Et tous les jours, pleins d'une sainte ardeur,
Dans leurs écrits consacrent la splendeur?
Faites comme eux : commencez votre course
Par les chercher dans leur première source :
C'est la vertu, dont le flambeau divin
Vous en peut seul indiquer le chemin.
Domptez vos cœurs, brisez vos nœuds funestes
Devenez doux, simples, chastes, modestes ;
Approchez-vous avec humilité
Du sanctuaire où gît la vérité.
C'est le trésor où votre espoir s'arrête.
Mais, croyez-moi, son heureuse conquête
N'est point le prix d'un travail orgueilleux,
Ni d'un savoir superbe et pointilleux.
Pour le trouver ce trésor adorable,
Du vrai bonheur principe inséparable,
Il faut se mettre en règle, et commencer
Par asservir, détruire, terrasser
Dans notre cœur nos penchants indociles ;
Par écarter ces recherches futiles,
Où nous conduit l'attrait impérieux
De nos désirs follement curieux :
Par fuir enfin ces amorces perverses,
Ces amitiés, ces profanes commerces,
Ces doux liens que la vertu proscrit,
Charme du cœur, et poison de l'esprit.
Dès qu'une fois le zèle et la prière
Auront pour vous franchi cette barrière,
N'en doutez point, l'auguste vérité
Sur vous bientôt répandra sa clarté.
Mais, direz-vous, ce triomphe héroïque
N'est qu'une idée, un songe platonique.
Quoi! gourmander toutes nos voluptés?
Anéantir jusqu'à nos volontés?
Tyranniser des passions si belles?
Répudier des amis si fidèles?
Vouloir de l'homme un tel détachement,
C'est abolir en lui tout sentiment :

C'est condamner son âme à la torture ;
C'est en un mot révolter la nature,
Et nous prescrire un effort incertain,
Supérieur à tout effort humain
Vous le croyez ; mais, malgré tant d'obstacles,
Dieu tous les jours fait de plus grands miracles.
Il peut changer nos glaçons en bûchers,
Briser la pierre et fondre les rochers.
Tel aujourd'hui dégagé de sa chaîne,
N'écoute plus que sa voix souveraine,
Et de lui seul faisant son entretien,
Voit tout en lui, hors de lui ne voit rien ;
Qui comme vous commençant sa carrière,
Ferma lontemps les yeux à la lumière,
Et qui peut être envers ce Dieu jaloux
Fut autrefois plus coupable que vous.

Pour toi, rempli de sa splendeur divine,
Toi, qui rival et fils du grand Racine,
As fait revivre en tes premiers élans
Sa piété non moins que ses talents,
Je l'avouerai : quelques rayons de flamme
Que par avance eût versés dans mon âme
La vérité qui brille en tes écrits ;
J'en eusse été peut-être moins épris,
Si de tes vers la chatouilleuse amorce
N'eût secondé sa puissance et sa force ;
Et si mon cœur attendri par tes sons,
A mon esprit n'eût dicté ses leçons.

RÉPONSE DE LOUIS RACINE A L'ÉPITRE PRÉCÉDENTE.

De ton zèle contre eux, qu'ils seront étonnés
Ces esprits par l'orgueil dans l'erreur obstinés !
Eh ! qui peut mieux que toi, cher Rousseau, les
[confondre !
Ce n'est qu'en t'imitant qu'ils doivent te répondre.
En vain dans la révolte ils étaient affermis :
Qu'ils tombent tous aux pieds du Dieu qui t'a
[soumis,
Et ne rougissent point d'avouer leur folie.
Quel esprit sera fier, quand le tien s'humilie ?
Frappés de ton exemple, attentifs à ta voix,
Qu'ils commencent du moins à douter, quand tu
[crois.

Ce n'était point assez d'adorer en silence
Celui que hautement brave leur insolence :
Ce n'était point assez de renfermer en toi
Le respect que ce Dieu t'inspire pour sa loi ;
Tu lui devais encor cet éclatant hommage.
Puissent tes derniers vers, fruit d'un noble courage,
Montrer aux ennemis de la religion,
Et sa gloire et la tienne, et leur confusion !
Elle n'est en effet que honte et que faiblesse,
Cette force d'esprit qu'ils nous vantent sans cesse.

Un grand homme, Rousseau, si l'homme est ja-
[mais grand,
Plus il est éclairé, plus il voit son néant.
Il sait qu'il ne sait rien ; il l'avoue, et sa gloire
Est celle d'écouter quand Dieu parle, et de croire.
Il laisse à l'ignorant la folle vanité,
Et met tout son repos dans son humilité :
Exemple peu commun dans le siècle où nous som-
[mes.
Serait-il donc passé le siècle des grands hommes ?
Eh ! quel temps, nous dit-on, de clarté plus rempli ?
Du honteux préjugé l'empire est aboli.
Nos aïeux sous son joug vieillissaient dans l'enfance ;
Aujourd'hui, rejetant toute aveugle puissance,
Nous ne faisons sur nous régner que la raison.
Que béni soit le ciel, qui sur notre horizon
Fit lever tout à coup ces astres salutaires,
Ce grand jour dont l'éclat n'a point lui sur nos
[pères.
Goûtons notre avantage, et plaignons leur malheur.
Quels hommes cependant ! et quel temps fut le leur !
J'y vois dans son midi le soleil de la France (1).
Oui, ce même soleil, si pâle en sa naissance,
De ses nombreux rayons rassemblant la splen-
[deur,
Vient briller à mes yeux dans toute sa grandeur.
Sacy, Nicole, Arnauld, Bossuet, Bourdaloue,
Pour ses Pères encor l'Eglise vous avoue ;
Tels furent de sa foi les premiers protecteurs.
Ils revivent en vous ces illustres docteurs,
Conservant au milieu de vos grâces aimables,
De leur antiquité les rides vénérables.
Sur vos graves écrits d'un saint zèle enflammés,
Je me tais, c'est assez de vous avoir nommés.
Et sans peindre Pascal, dont la plume et la vie
Sera dans tous les temps la terreur de l'impie,
Je ne veux m'arrêter qu'à ces esprits charmants,
Agréables auteurs de nos amusements.

Que de héros ? Je crois entendre dans Athènes
Discourir les Platon, tonner les Démosthènes.
Par de nouveaux plaisirs tour à tour enchanté,
Et loin de la tribune au théâtre emporté
Près de Socrate assis, je trouve Thucydide ;
Ils admirent Sophocle, ils aiment Euripide.
De tous côtés alors les chefs-d'œuvre naissaient :
Les juges éclairés qui leur applaudissaient,
Assuraient d'une longue et brillante fortune
Phèdre, le Misanthrope, Armide, Rodogune.
O Pères trop fameux, que vos noms triomphants
Sont pesants à porter par vos faibles enfants !
A la Religion soyons du moins fidèles :
Cet amour nous rendra dignes de nos modèles.
Cherchaient-ils à briller par d'insolents propos ?
Le Ciel fut-il jamais l'objet de leurs bons mots ?

(1) Que de grands hommes en tous les genres rassemble le siècle de Louis XIV ! On peut bien dire que notre soleil fut alors dans un brillant midi, quoique peu auparavant il eût encore été si pâle. Qu'était notre poésie avant Corneille, et qu'était Corneille lui-même dans ses premières pièces ? *(Note de l'auteur.)*

A-t-on vu dans leurs vers ces sublimes génies,
Faire aux dépens de Dieu rire leurs Uranies (1)?
Le peintre dangereux, dont le hardi pinceau
Du perfide hypocrite entreprit le tableau (2),
A ses noires couleurs en oppose d'aimables,
Et peint la piété sous des traits véritables :
Peut-être que lui-même il l'admire en secret.
A des sujets honteux se livrant à regret
La Fontaine en gémit (3) : à ses remords re-
[belle
Sa main sert malgré lui sa plume criminelle :
Vrai dans tous ses écrits, vrai dans tous ses dis-
[cours,
Vrai dans sa pénitence à la fin de ses jours,
Du Maître qui s'approche il prévient la justice ;
Et l'auteur de Joconde est armé d'un cilice.
D'Arnauld l'ami constant, le sage Despréaux,
Lança ses premiers traits contre les Desbarreaux.
Couronné par les mains d'Auguste et d'Emilie,
A côté d'Akempis Corneille s'humilie.
Toi qui peignis Monime et ses tendres douleurs,
Tu te fis à toi-même un crime de nos pleurs (4).
Pour nous avoir coûté tant de larmes aimables,
On t'en a vu sur toi verser de véritables.
Puissent ceux qu'au théâtre entraîne un même at-
[trait,
S'ils imitent ta faute, imiter ton regret!

O France, riche alors en âmes si parfaites,
Oui, la Religion captivait tes poëtes.
Faut-il s'en étonner? L'honneur, la bonne foi,
L'austère probité fut leur première loi.
Dans leurs écrits charmants, auteurs inimitables,
Et dans un doux commerce hommes toujours ai-
[mables,
Colbert, à double titre épuisant ses faveurs,
Récompensait en eux les talents et les mœurs.
Ils ne prétendaient pas qu'un accès près des Mu-
[ses,
A des vices honteux pût fournir des excuses.
Tous les dons de l'esprit, quel que soit leur pou-
[voir,
N'affranchissent jamais le cœur de son devoir.
Vertueux citoyens, amis tendres, leur zèle
Fit régner même entre eux une paix éternelle :
Leur estime sincère en était le lien.
Qu'aisément, cher Rousseau, l'honnête homme est
[chrétien!

(1) Epître très-impie d'un auteur qui n'est que trop connu. On ne peut accuser aucun poëte fameux du siècle précédent d'avoir fait des vers contre la Religion.

(2) Puisque Molière, tout criminel qu'il est, n'a rien écrit qui puisse le convaincre d'impiété, pensons de lui le plus favorablement qu'il est possible ; et que le portrait qu'il a fait dans le *Tartuffe*, act. I, scène 5, de la vraie piété, nous fasse croire qu'intérieurement il respectait l'original.

(3) Lorsqu'il s'écrie : *O combien l'homme est inconstant, divers, faible, léger!* etc. Jamais on ne vit des mœurs plus simples ni un cœur plus

Ranimez un moment votre illustre poussière,
O morts! si vous daignez revoir notre lumière,
Sortez de vos tombeaux, et considérez-nous.
Morts fameux, dans nos traits vous reconnaissez-
[vous?
Vos fils... Vous retombez, vous ne pouvez le
[croire.
Qui nous a donc changés? Trop d'amour pour la
[gloire.
Loin de suivre vos pas, les voulant devancer,
Nous crûmes follement vous pouvoir effacer.
Vous paraissez sans art : vos enfants plus habiles
Cherchèrent des beautés moins simples, moins fa-
[ciles.
Et de toujours briller l'ambitieux espoir
Amena l'esprit faux, suivi du faux savoir.
L'amour d'un vain éclat, séduisante parure,
Emporta notre esprit plus loin que la nature.
Loin d'elle rien n'est beau. L'art plaît en l'imitant.
Le merveilleux sans elle éblouit un instant,
Mais par elle tout vit, tout charme, tout réveille,
Et la simplicité devient une merveille.

Un excès plus fatal emporta la Raison,
Qui lasse de chérir son heureuse prison,
Pour vouloir tout apprendre, osa d'un pas rebelle
Sortir du cercle étroit que Dieu trace autour d'elle.
Plutôt que d'y rentrer, s'égarant pour jamais,
Elle espéra, malgré tant de brouillards épais,
Etendre son empire en étendant sa vue.
La nuit l'enveloppa : sa fierté confondue,
Au lieu de s'enrichir, perdit son propre bien,
Et l'œil toujours ouvert, voyant tout, ne vit rien :
Dans ce trouble, usurpant son nom et sa puis-
[sance,
Compagne du Déisme et de la Tolérance,
Par l'orgueil soutenue et par la volupté,
Sur un trône éclatant monta l'Impiété.

Un mortel préparait la voie à ses conquêtes,
Et prompte à lui fournir des armes toutes prêtes,
A Rotterdam pour elle ouvrit son arsenal.
De toute vérité ce dangereux rival,
Guerrier infatigable et propre à tout combattre,
Peu jaloux d'élever, toujours jaloux d'abattre,
Ne se plaisait qu'à voir arguments terrassés,
Disputeurs en déroute, et partis renversés :
Ainsi d'un œil content Marius dans sa fuite
Contemplait les débris de Carthage détruite.

sincère. On lit le détail de sa conversion, dont le P. Pouget fut le ministre, dans l'Histoire de l'Académie française. M. l'abbé d'Olivet dit avoir vu le cilice qu'on trouva sur lui après sa mort, et fait de la Fontaine ce grand éloge, que *dans toute sa vie il n'avait jamais songé à tromper en rien, ni Dieu, ni les hommes.*

(4) *Postquam profana tragœdiarum argumenta tractasset, musas tandem suas uni Deo consecravit, omnemque ingenii vim in eo laudando contulit, qui solus laude dignus est.* Ces paroles de son épitaphe faite par Boileau, font connaître les sentiments des deux poëtes. (*Notes de l'auteur.*)

Détestable plaisir! cœur cruel! homme affreux
Qui regarde avec joie un objet malheureux.
Notre fier conquérant, ravageur de systèmes,
Ne traînait après lui que doutes, que problèmes,
Sophismes captieux, longues digressions,
Amas d'autorités, foule d'objections.
Ce merveilleux Protée, adroit à nous surprendre,
Infidèle aux drapeaux qu'il paraissait défendre,
Adversaire du camp qu'il avait protégé,
Et souvent déserteur aussitôt qu'engagé,
Forma plus d'un nuage à force de poussière,
Qu'il fit presque voler jusques à la lumière.
Combien de raisonneurs, dont l'étonnant orgueil
S'enfla dans son informe et critique Recueil (1)!
L'ardeur de disputer veut au moins pour amorce
De l'érudition quelque légère écorce;
Mais l'étude est pénible et le fruit en est lent.
Que Bayle fut commode au lecteur indolent!
Tout s'y trouve: science, histoire, longs passages,
Grave métaphysique, et galants badinages.
Bientôt à décider son disciple hardi,
Ayant tout parcouru, crut tout approfondi.
Enfin chez l'imprimeur la gémissante presse
Vit sortir de son sein, las d'enfanter sans cesse,
D'innombrables journaux, dont le fécond progrès
Changea les ignorants en savants par extraits.
Dès longtemps la Tamise, au trouble accoutumée,
Fut par un nouveau trouble elle-même alarmée.
L'âme dès sa naissance en guerre avec le corps,
Dans ses droits cependant paisible jusqu'alors,
Pensait seule, et jamais n'avait eu cette crainte
Qu'à son grand privilége on dût porter atteinte.
Son rival lui prétend disputer ses honneurs,
Et fait parler pour lui de subtils chicaneurs.
L'âme dans ce procès ne craint point qu'on décide:
Son droit n'est point douteux, mais son juge est [timide.
Locke pèse, examine; et pour trop balancer
Trouve la cause obscure, et n'ose prononcer.
Cruelle modestie! ô fatale lumière!
O mer, entre elle et nous oppose ta barrière.
Vœux tardifs, à nos yeux elle vint se montrer.
Elle était étrangère, il fallut admirer.

Peu contents de nos biens, nous vantons ceux des [autres.
Nos voisins autrefois vantaient aussi les nôtres.
Éprise du plus grand de nos méditatifs (2),
Londres applaudissait à ses spéculatifs,
Qui dans le sein de l'Etre en qui tout est visible,
Contemplaient l'étendue, immense, intelligible,
Archétype, en qui seul je vois, sans le savoir,
Les objets qu'ici-bas de mes yeux je crois voir.
Tout change. La raison change aussi de méthode.
Ecrits, habillements, systèmes, tout est mode.

L'homme dans tous les temps déplora ses malheurs.
Rousseau, tu l'appelais *un miroir de douleurs*,
Et quand pour son portrait tu peignis la souffrance,
Il n'y trouve que trop sa triste ressemblance.
Il se trompait lui-même, et son peintre nouveau
De cet objet de pleurs fait un riant tableau.
Hé! pourquoi, nous dit-il, rêveurs atrabilaires,
Vous plaire à vous forger des maux imaginaires?
La plainte a-t-elle donc tant de charmes pour vous?
Pourquoi soupçonner Dieu d'un bizarre courroux,
Et critiques chagrins de l'ouvrage d'un père,
Où son amour éclate, y chercher sa colère?
Heureux membres d'un tout sagement ordonné,
Au bonheur général chaque être est destiné.
Il n'est point de désordre: et des mains de son Maître
L'homme est sorti parfait autant qu'il le doit être.
Tout conspire pour lui, jusqu'aux séditions
Qu'élèvent si souvent de folles passions (3).
Reconnaissez, ingrats, que leurs secrets ravages
Vous emportent au bien par d'utiles orages.
Tels, en se disputant le royaume des airs,
Par leurs affreux combats les vents servent les mers.

Philosophes profonds, vos chimères sont belles.
Quels cœurs ne vont s'ouvrir à ces douces nouvelles?
Eh quoi! lorsque la paix dans le mien veut entrer,
Il se plaint, et c'est lui que j'entends soupirer.
Qu'il se taise à l'instant, votre honneur le demande;
Qu'il soit heureux enfin quand Pope le commande.
Malgré lui, malgré moi serais-je mécontent?
Pour ce cœur toutefois dans ses plaintes constant,
J'appelle en vain la joie: il la repousse encore.

(1) Bayle, qui de protestant se fit catholique, et retourna ensuite à la religion protestante, non-seulement a su, par sa manière de raisonner, éblouir les esprits superficiels; mais il a su paraître rempli d'une vaste érudition, à ceux qui n'approfondissent point. Lorsque son Dictionnaire parut, M. l'abbé Renaudot, chargé d'en faire son rapport à M. le chancelier, en donna son jugement par un écrit, dans lequel il avança sans crainte que Bayle n'avait lu les anciens que dans les citations des modernes; et que dans les articles d'érudition un peu recherchée, il faisait plus de fautes que le Moreri qu'il critiquait. Quoiqu'un pareil reproche dût piquer un homme qui se donnait pour savant critique, Bayle, dans une réponse à ce jugement, s'efforce de se justifier sur les impiétés et les obscénités; mais, à l'article de la science, il paraît baisser pavillon devant M. l'abbé Renaudot; il avoue qu'il ne fournit aux vrais savants que *des compilations indigestes et assez crues*. Ce sont ses termes. Ce Dictionnaire, où l'on trouve tant d'articles inutiles, peut bien être appelé un *Recueil informe*. (*Note de l'auteur.*)

(2) Malebranche.

(3) Si par ce mot on n'entend que nos inclinations, il est vrai qu'elles sont utiles, nécessaires et louables suivant leurs objets. Mais comme on entend ordinairement par ce mot les mouvements violents qui emportent l'âme, et qu'elle a beaucoup de peine à retenir, l'homme n'est-il pas bien malheureux d'avoir à soutenir contre lui-même une guerre continuelle? Et doit-on s'étonner que la morale chrétienne nous ordonne toujours de résister à nos passions, puisque la morale païenne l'a ordonné tant de fois? Tout sage doit, comme dit Horace: *Responsare cupidinibus.*

Calmez ces passions dont l'ardeur le dévore,
Et loin de me vanter leurs utiles combats,
Délivrez-moi plutôt d'un bien dont je suis las.
L'instant qui nous délivre, est l'instant du naufrage :
Je le fais ; mais hélas ! ennuyé de l'orage,
Irai-je demander mon repos à la mort ?
Savants navigateurs, si c'est là votre port,
L'asile est plus affreux pour moi que la tempête.
Que Lucrèce, s'il veut, à sa lugubre fête
Invite parmi vous son fameux traducteur,
Qui, d'un maître si cher parfait imitateur,
Dans un lien, tissu par la mélancolie,
Immole sa jeunesse au dégoût de la vie (1).
Pour moi, peu curieux de ce tragique honneur,
Je tremble à vos sermons, apôtres du bonheur ;
Et quand l'impiété qui vante son breuvage,
Cher et dernier espoir des cœurs qu'elle encourage,
Distillerait pour moi tous les sucs des pavots,
Je laisse son nectar à ses tristes héros.

Aujourd'hui, direz-vous, par nos pures lumiè-
[res
Nous voulons dissiper ces vapeurs meurtrières,
Que peuvent élever dans les faibles mortels
Vos rigoureux Pascals, misanthropes cruels (2),
Qui, ne parlant jamais que de crime et de peine,
Ne nous donnent pour nous que mépris et que haine.
Nh ! pourquoi dégoûter les humains de leur sort ?
Entretenons plutôt l'erreur qui les endort.
N'en écartons jamais, imprudemment sévères,
L'orgueil et le mensonge, enchanteurs nécessaires.
« Oui, pour attacher l'homme à sa condition,
Sans cesse à ses côtés marche l'opinion,
Dont l'art inépuisable en utiles merveilles,
Sait flatter le savant dans ses pénibles veilles,
Consoler l'ignorant dans son repos honteux,
Faire danser l'aveugle et chanter le boiteux.
Nous lui devons enfin ce nuage admirable,
Que soulève et grossit, complaisant charitable,
L'orgueil toujours fécond en charmantes vapeurs,
Le plus cher des amis, le plus doux des trompeurs.

De la félicité voilà donc nos seuls gages.
La vanité, l'erreur, des vapeurs, des nuages.
Quoi ! vous que la raison éclaire de si près,
Vous pour qui la nature a si peu de secrets,
Vous n'y découvrez point pour nous d'autres ri-
[chesses !
De nos enfants plutôt reprenons les faiblesses.
Ne sont-ils pas heureux, lorsqu'une goutte d'eau,
Que leur souffle pénètre au bout d'un chalumeau,
A l'aide d'une pâte à s'étendre docile,
Etale la grandeur de son globe fragile,
Vide ouvrage du vent, que le vent va briser ?

(1) Crecch, traducteur anglais de Lucrèce, se pendit à quarante ans.

(2) Ce reproche de sévérité et de misanthropie qu'on a fait particulièrement à Pascal, est si injuste, qu'il ne mérite pas d'être réfuté. Mais d'où vient l'acharnement des esprits forts contre Pascal ? Ne vient-il pas du chagrin qu'ils ont d'avoir contre eux l'exemple d'un génie si supérieur ?

L'homme, à tout âge enfant, ne doit que s'amuser.
Badinage, ou travail, qu'importe ce qu'il aime,
Pourvu qu'il se dérobe à l'ennui de soi-même !
Si telle est selon vous la route du bonheur,
Laissez-moi m'affliger : j'aime mieux ma douleur.
J'aime mieux, de mes maux parcourant l'étendue,
A l'objet qui m'attriste accoutumer ma vue ;
Ou plutôt, j'aime mieux, plein d'un espoir flatteur,
Me jeter dans le sein de mon consolateur.
Oui, l'homme est malheureux ; dès longtemps tu
[l'éprouves :
Et son consolateur, cher Rousseau, tu le trouves.
C'est celui qu'implorait d'une mourante voix
Ce saint Roi de Juda dont ta lyre autrefois
Par des sons si touchants accompagnait les lar-
[mes (3).
C'est celui qui souvent prend contre nous les armes,
Et qui, par ses rigueurs préparant ses bienfaits,
Nous livre des combats pour nous rendre la paix.
Peut-être que ce Dieu s'apprête à te la rendre
Contre ses ennemis tu viens de le défendre.
Nous admirons ces vers qui les ont terrassés ;
Puissent-ils par lui-même être récompensés !
Que pour premier bienfait sa clémence attendrie,
Au gré de mes désirs te rende à ta patrie.
D'un mortel courageux la patrie est partout ;
Mais ton courage enfin n'est-il donc pas à bout ?
Que tant d'amis pour toi qui soupirent sans cesse,
Doivent de tes marais t'augmenter la tristesse !
Qui t'y retient encore, ô cher infortuné ?
Reviens, c'est trop souffrir : quel courroux obstiné,
Tant de gloire et d'exil ne doit donc pas éteindre ?
Et sous tant de lauriers quel foudre peux-tu crain-
[dre ?

J.-B. Rousseau.

(3) Le cantique d'Ezéchias, dont Rousseau a fait une belle traduction. *Voy.* col. 518.

ESSENCE ET MAJESTÉ DE DIEU.

Au milieu des clartés d'un feu pur et durable,
Dieu mit avant les temps son trône inébranlable.
Le ciel est sous ses pieds ; de mille astres divers
Le cours toujours réglé l'annonce à l'univers.
La Puissance, l'Amour, avec l'Intelligence,
Unis et divisés, composent son essence.
Ses saints, dans les douceurs d'une éternelle paix,
D'un torrent de plaisirs enivrés à jamais,
Pénétrés de sa gloire, et remplis de lui-même,
Adorent à l'envi sa majesté suprême.
Devant lui sont ces dieux, ces brûlants séraphins,
A qui de l'univers il commet les destins.
Il parle, et de la terre ils vont changer la face ;
Des puissances du siècle ils retranchent la race,
Tandis que les humains, vils jouets de l'erreur,
Des conseils éternels accusent la hauteur.

Voltaire.

ESTHER

ÉNONÇANT LES CIRCONSTANCES DE SON ÉLÉVATION AU TRÔNE DE PERSE.

Peut-être on t'a conté la fameuse disgrâce
De l'altière Vasthi dont j'occupe la place,
Lorsque le roi, contre elle enflammé de dépit,
La chassa de son trône ainsi que de son lit.
Mais il ne put sitôt en bannir la pensée :
Vasthi régna longtemps dans son âme offensée.
Dans ses nombreux Etats il fallut donc chercher
Quelque nouvel objet qui l'en pût détacher.
De l'Inde à l'Hellespont ses esclaves coururent.
Les filles de l'Egypte à Suze comparurent :
Celles même du Parthe et du Scythe indompté
Y briguèrent le sceptre offert à la beauté.

On m'élevait alors, solitaire et cachée,
Sous les yeux vigilants du sage Mardochée.
Tu sais combien je dois à ses heureux secours :
La mort m'avait ravi les auteurs de mes jours ;
Mais lui, voyant en moi la fille de son frère,
Me tint lieu, chère Elise, et de père et de mère.
Du triste état des Juifs jour et nuit agité,
Il me tira du sein de mon obscurité,
Et sur mes faibles mains fondant leur délivrance,
Il me fit d'un empire accepter l'espérance.
A ses desseins secrets, tremblante, j'obéis :
Je vins, mais je cachai ma race et mon pays.
Qui pourrait cependant t'exprimer les cabales
Que formait en ces lieux ce peuple de rivales,
Qui toutes, disputant un si grand intérêt,
Des yeux d'Assuérus attendaient leur arrêt ?
Chacune avait sa brigue et de puissants suffrages.
L'une d'un sang fameux vantait les avantages ;
L'autre, pour se parer de superbes atours,
Des plus adroites mains empruntait le secours :
Et moi, pour toute brigue et pour tout artifice,
De mes larmes au ciel j'offrais le sacrifice.

Enfin on m'annonça l'ordre d'Assuérus.
Devant ce fier monarque, Elise, je parus.
Dieu tient le cœur des rois entre ses mains puissantes ;
Il fait que tout prospère aux âmes innocentes,
Tandis qu'en ses projets l'orgueilleux est trompé.
De mes faibles attraits le roi parut frappé.
Il m'observa longtemps dans un sombre silence,
Et le ciel, qui pour moi fit pencher la balance,
Dans ce temps-là, sans doute, agissait sur son cœur.
Enfin, avec des yeux où régnait la douceur :
Soyez reine, dit-il, et dès ce moment même,
De sa main sur mon front posa son diadème.
Pour mieux faire éclater sa joie et son amour,
Il combla de présents tous les grands de la cour ;
Et même ses bienfaits, dans toutes ses provinces,
Invitèrent le peuple aux noces de leurs princes.
Hélas ! durant ces jours de joie et de festins,

Quelle était en secret ma honte et mes chagrins !
Esther, disais-je, Esther dans la pourpre est assise !
La moitié de la terre à son sceptre est soumise !
Et de Jérusalem l'herbe cache les murs !
Sion, repaire affreux de reptiles impurs,
Voit de son temple saint les pierres dispersées,
Et du Dieu d'Israël les fêtes sont cessées !

Cependant mon amour pour notre nation
A rempli ce palais de filles de Sion,
Jeunes et tendres fleurs, par le sort agitées,
Sous un ciel étranger comme moi transplantées.
Dans un lieu séparé de profanes témoins,
Je mets à les former mon étude et mes soins ;
Et c'est là que, fuyant l'orgueil du diadème,
Lasse de vains honneurs, et me cherchant moi-même,
Aux pieds de l'Eternel je viens m'humilier,
Et goûter le bonheur de me faire oublier.

Jean Racine.

ESTHER

EXHORTÉE PAR MARDOCHÉE A INTERCÉDER EN FAVEUR DES JUIFS AUPRÈS D'ASSUÉRUS, PUIS INVOQUANT LE SECOURS DE DIEU, AVANT D'ALLER TROUVER LE MONARQUE.

MARDOCHÉE.

Quoi ! lorsque vous voyez périr votre patrie,
Pour quelque chose, Esther, vous comptez votre vie !
Dieu parle, et d'un mortel vous craignez le courroux !
Que dis-je ? votre vie, Esther, est-elle à vous ?
N'est-elle pas au sang dont vous êtes issue ?
N'est-elle pas à Dieu dont vous l'avez reçue ?
Et qui sait, lorsqu'au trône il conduisit vos pas,
Si pour sauver son peuple il ne vous gardait pas ?
Songez-y bien : ce Dieu ne vous a pas choisie
Pour être un vain spectacle aux peuples de l'Asie,
Ni pour charmer les yeux des profanes humains :
Pour un plus noble usage il réserve ses saints.
S'immoler pour son nom et pour son héritage,
D'un enfant d'Israël voilà le vrai partage.
Trop heureuse pour lui de hasarder vos jours !
Et quel besoin son bras a-t-il de nos secours ?
Que peuvent contre lui tous les rois de la terre ?
En vain ils s'uniraient pour lui faire la guerre :
Pour dissiper leur ligue il n'a qu'à se montrer ;
Il parle, et dans la poudre il les fait tous rentrer.
Au seul son de sa voix la mer fuit (1), le ciel tremble ;
Il voit comme un néant tout l'univers ensemble,
Et les faibles mortels, vains jouets du trépas,
Sont tous devant ses yeux comme s'ils n'étaient pas (2).

S'il a permis d'Aman l'audace criminelle,

(1) *Mare vidit et fugit.* (*Psal.* CXIII, 3.)
(2) *Omnes gentes, quasi non sint, sic sunt coram eo.* (*Isa.* XL, 17.)

Sans doute qu'il voulait éprouver votre zèle ;
C'est lui qui, m'excitant à vous oser chercher,
Devant moi, chère Esther, a bien voulu marcher ;
Et s'il faut que sa voix frappe en vain vos oreilles,
Nous n'en verrons pas moins éclater ses merveilles.
Il peut confondre Aman, il peut briser nos fers
Par la plus faible main qui soit dans l'univers,
Et vous, qui n'aurez point accepté cette grâce,
Vous périrez peut-être et toute votre race.

ESTHER.

Allez : que tous les Juifs dans Suse répandus,
A prier avec vous jour et nuit assidus,
Me prêtent de leurs vœux le secours salutaire,
Et pendant ces trois jours gardent un jeûne austère.
Déjà la sombre nuit a commencé son tour.
Demain, quand le soleil rallumera le jour,
Contente de périr, s'il faut que je périsse,
J'irai pour mon pays m'offrir en sacrifice.
Qu'on s'éloigne un moment.

O mon souverain Roi,
Me voici donc tremblante et seule devant toi !
Mon père mille fois m'a dit dans mon enfance
Qu'avec nous tu juras une sainte alliance,
Quand, pour te faire un peuple agréable à tes yeux,
Il plut à ton amour de choisir nos aïeux.
Même tu leur promis, de ta bouche sacrée,
Une postérité d'éternelle durée.
Hélas ! ce peuple ingrat a méprisé ta loi.
La nation chérie a violé sa foi ;
Elle a répudié son époux et son père,
Pour rendre à d'autres dieux un honneur adultère :
Maintenant elle sert sous un maître étranger.
Mais c'est peu d'être esclave, on la veut égorger ;
Nos superbes vainqueurs, insultant à nos larmes,
Imputent à leurs dieux le bonheur de leurs armes,
Et veulent aujourd'hui qu'un même coup mortel
Abolisse ton nom, ton peuple et ton autel.
Ainsi donc un perfide (1), après tant de miracles,
Pourrait anéantir la foi de tes oracles,
Ravirait aux mortels le plus cher de tes dons,
Le saint que tu promets et que nous attendons (2) !
Non, non, ne souffre pas que ces peuples farouches
Ivres de notre sang, ferment les seules bouches
Qui dans tout l'univers célèbrent tes bienfaits ;
Et confonds tous ces dieux qui ne furent jamais.

Pour moi, que tu retiens parmi ces infidèles,
Tu sais combien je hais leurs fêtes criminelles,
Et que je mets au rang des profanations
Leurs tables, leurs festins et leurs libations ;
Que même cette pompe où je suis condamnée,
Ce bandeau dont il faut que je paraisse ornée
Dans ces jours solennels à l'orgueil dédiés,
Seule et dans le secret, je les foule à mes pieds ;
Qu'à ces vains ornements je préfère la cendre,

(1) Aman, ministre puissant, dont la haine contre les Juifs avait résolu leur extermination.

Et n'ai de goût qu'aux pleurs que tu me vois répandre.
J'attendais le moment marqué dans ton arrêt
Pour oser de ton peuple embrasser l'intérêt :
Ce moment est venu ; ma prompte obéissance
Va d'un roi redoutable affronter la présence.
C'est pour toi que je marche : accompagne mes pas
Devant ce fier lion qui ne te connaît pas ;
Commande en me voyant que son courroux s'apaise,
Et prête à mes discours un charme qui lui plaise.
Les orages, les vents, les cieux te sont soumis :
Tourne enfin sa fureur contre nos ennemis.

Jean Racine.

ESTHER

IMPLORE LA CLÉMENCE D'ASSUÉRUS EN FAVEUR DES JUIFS.

O Dieu ! confonds l'audace et l'imposture !
Ces Juifs dont vous voulez délivrer la nature,
Que vous croyez, Seigneur, le rebut des humains,
D'une riche contrée autrefois souverains,
Pendant qu'ils n'adoraient que le Dieu de leurs pères,
Ont vu bénir le cours de leurs destins prospères.
Ce Dieu, maître absolu de la terre et des cieux,
N'est point tel que l'erreur le figure à vos yeux.
L'Eternel est son nom, le monde est son ouvrage ;
Il entend les soupirs de l'humble qu'on outrage,
Juge tous les mortels avec d'égales lois,
Et du haut de son trône interroge les rois.
Des plus fermes Etats la chute épouvantable,
Quand il veut, n'est qu'un jeu de sa main redoutable.
Les Juifs à d'autres dieux osèrent s'adresser :
Rois, peuples, en un jour tout se vit disperser ;
Sous les Assyriens leur triste servitude
Devint le juste prix de leur ingratitude.
Mais, pour punir enfin nos maîtres à leur tour,
Dieu fit choix de Cyrus avant qu'il vît le jour,
L'appela par son nom, le promit à la terre,
Le fit naître, et soudain l'arma de son tonnerre,
Brisa les fiers remparts et les portes d'airain,
Mit des superbes rois la dépouille en sa main,
De son temple détruit vengea sur eux l'injure :
Babylone paya nos pleurs avec usure.
Cyrus, par lui vainqueur, publia ses bienfaits,
Regarda notre peuple avec des yeux de paix,
Nous rendit et nos lois et nos fêtes divines ;
Et le temple déjà sortait de ses ruines.
Mais, de ce roi si sage héritier insensé,
Son fils interrompit l'ouvrage commencé,
Fut sourd à nos douleurs. Dieu rejeta sa race,
Le retrancha lui-même et vous mit en sa place.
Que n'espérions-nous point d'un roi si généreux !
Dieu regarde en pitié son peuple malheureux,

(2) Jésus-Christ, le Messie promis par les prophètes.

Disions-nous : un roi règne, ami de l'innocence.
Partout du nouveau prince on vantait la clémence;
Les Juifs partout de joie en poussèrent des cris.
Ciel ! verra-t-on toujours par de cruels esprits
Des princes les plus doux l'oreille environnée,
Et du bonheur public la source empoisonnée.
Dans le fond de la Thrace un barbare enfanté
Est venu dans ces lieux souffler la cruauté...
Notre ennemi cruel devant vous se déclare :
C'est lui, c'est ce ministre infidèle et barbare,
Qui, d'un zèle trompeur à vos yeux revêtu,
Contre notre innocence arma votre vertu.
Et quel autre, grand Dieu ! qu'un Scythe im-
[pitoyable
Aurait de tant d'horreurs dicté l'ordre effroyable !
Partout l'affreux signal, en même temps donné,
De meurtres remplira l'univers étonné.
On verra, sous le nom du plus juste des princes,
Un perfide étranger désoler vos provinces ;
Et, dans ce palais même, en proie à son courroux,
Le sang de vos sujets regorger jusqu'à vous.
Et que reproche aux Juifs sa haine enveniméc?
Quelle guerre intestine avons-nous allumée ?
Les a-t-on vus marcher parmi vos ennemis?
Fut-il jamais au joug esclaves plus soumis ?
Adorant dans leurs fers le Dieu qui les châtie,
Pendant que votre main, sur eux appesantie,
A leurs persécuteurs les livrait sans secours,
Ils conjuraient ce Dieu de veiller sur vos jours,
De rompre des méchants les trames criminelles,
De mettre votre trône à l'ombre de ses ailes.
N'en doutez point, Seigneur, il fut votre soutien :
Lui seul mit à vos pieds le Parthe et l'Indien,
Dissipa devant vous les innombrables Scythes,
Et renferma les mers dans vos vastes limites ;
Lui seul aux yeux d'un Juif découvrit le dessein
De deux traîtres tout prêts à vous percer le sein.
Hélas ! ce Juif jadis m'adopta pour sa fille.

ASSUERUS.

Mardochée ?

ESTHER.

Il restait seul de notre famille.
Mon père était son frère. Il descend comme moi
Du sang infortuné de notre premier roi.
Plein d'une juste horreur pour un Amalécite,
Race que notre Dieu de sa bouche a maudite,
Il n'a devant Aman pu fléchir les genoux,
Ni lui rendre un honneur qu'il ne croit dû qu'à vous.
De là contre les Juifs et contre Mardochée
Cette haine, seigneur, sous d'autres noms cachée.
En vain de vos bienfaits Mardochée est paré :
A la porte d'Aman est déjà préparé
D'un infâme trépas l'instrument exécrable ;
Dans une heure au plus tard ce vieillard vénérable,
Des portes du palais par son ordre arraché,
Couvert de votre pourpre, y doit être attaché.

ASSUÉRUS.

Quel jour mêlé d'horreur vient effrayer mon âme !

Tout mon sang de colère et de honte s'enflamme.
J'étais donc le jouet... Ciel, daigne m'éclairer !
Un moment sans témoins cherchons à respirer.
Appelez Mardochée : il faut aussi l'entendre.
(*Assuérus s'éloigne.*)

UNE ISRAÉLITE.

Vérité que j'implore, achève de descendre !

Jean RACINE.

ETABLISSEMENT DE L'EGLISE DE J.-C.

SES COMBATS.

Pourquoi ces vains complots, ô peuples de la terre ?
Pourquoi tant de projets divers?
Osez-vous vous liguer pour déclarer la guerre
Au souverain de l'univers?
Tremblez, ennemis de sa gloire,
Tremblez, audacieux mortels :
Il tient dans ses mains la victoire,
Tombez au pied de ses autels.

CHOEUR.

La religion nous appelle,
Sachons vaincre, sachons périr ;
Un chrétien doit vivre pour elle,
Pour elle un chrétien doit mourir.

Longtemps, ah ! trop longtemps plongé dans les
Assis à l'ombre de la mort, [ténèbres,
L'univers, gémissant sous ses voiles funèbres,
Soupirait pour un meilleur sort :
Jésus paraît; à sa lumière
La nuit disparaît sans retour,
Comme on voit une ombre légère
S'enfuir devant l'astre du jour.

Pour soumettre à ses lois tous les peuples du
Il ne veut que douze pêcheurs, [monde,
Dont la main soutiendra le royaume qu'il fonde
Sur les débris de mille erreurs.
Nouveaux guerriers, prenez la foudre,
Allez conquérir l'univers,
Frappez, brisez, mettez en poudre
L'idole d'un monde pervers.

Les voilà, ces héros, du couchant à l'aurore ;
Leur voix, plus prompte que l'éclair,
A brisé tous ces dieux que l'univers honore
D'un culte inspiré par l'enfer.
Ouvrant les yeux à la lumière,
Rome éclairera les mortels,
Et foulera dans la poussière
Tous ses faux dieux et leurs autels.

Implacables tyrans, votre main meurtrière
Fait couler le sang à grands flots.
Mais le sang est fécond, et du sein de la terre
S'élève un essaim de héros :
Et courbant eux-mêmes leurs têtes,
Seigneur, sous le joug de tes lois,
Après trois siècles de tempêtes,
Les princes arborent la croix.

O cité des Chrétiens, toi dont la destinée

Est de régner sur l'univers,
De ce joug si nouveau si tu fus étonnée,
Aujourd'hui tu bénis tes fers.
La religion triomphante
Sur le trône de tes Césars,
Veut que les peuples qu'elle enfante
Combattent sous tes étendards.

Sainte Eglise, c'est toi qui m'as donné la vie,
Tu m'as nourri dès le berceau.
Enrichi de tes biens, ah ! si mon cœur t'oublie,
S'il ne t'aime jusqu'au tombeau,
Que jamais ma langue glacée
Ne prête de sons à ma voix,
Et que ma droite desséchée
Me punisse et venge tes droits !

CHOEUR.

La Religion nous appelle,
Sachons vaincre, sachons périr ;
Un chrétien doit vivre pour elle,
Pour elle un chrétien doit mourir.

Le P. Etienne DEPLACE, S. J.

ETAT DU MONDE

APRÈS LA PERTE DE L'INNOCENCE.

Après avoir exposé, d'après la Genèse, l'origine du genre humain et de ses malheurs, le poëte nous montre les inventeurs des arts et de l'industrie condamnés à vivre des fruits de leur travail, à l'exemple du chef de leur race.

Le père criminel d'une race proscrite
Peupla d'infortunés une terre maudite.
Pour prolonger des jours destinés aux douleurs,
Naissent les premiers arts, enfants de nos malheurs.
La branche en longs éclats cède au bras qui l'arrache ;
Par le fer façonnée, elle allonge la hache ;
L'homme avec son secours, non sans un long effort,
Ebranle et fait tomber l'arbre dont elle sort ;
Et tandis qu'au fuseau la laine obéissante
Suit une main légère, une main plus pesante
Frappe à coups redoublés l'enclume qui gémit.
La lime mord l'acier et l'oreille en frémit.
Le voyageur qu'arrête un obstacle liquide,
A l'écorce d'un bois confie un pied timide ;
Retenu par la peur, par l'intérêt pressé,
Il avance en tremblant : le fleuve est traversé.
Bientôt ils oseront, les yeux vers les étoiles,
S'abandonner aux mers sur la foi de leurs voiles.
Avant que dans les pleurs ils pétrissent leur pain,
Avec de longs soupirs ils ont brisé le grain.
Un ruisseau par son cours, le vent par son haleine,
Peut à leurs faibles bras épargner tant de peine ;
Mais ces heureux secours, si présents à leurs yeux,
Quand ils les connaîtront le monde sera vieux.
Homme né pour souffrir, prodige d'ignorance,
Où vas-tu donc chercher ta stupide arrogance ?
Tandis que le besoin, l'industrie et le temps
Polissent par degrés tous les arts différents ;
Enfantés par l'orgueil, tous les crimes en foule

Inondent l'univers ; le fer luit, le sang coule.
Le premier que les champs burent avec horreur,
Fut le sang qui d'un frère assouvit la fureur.
Ces malheureux, tombant d'abîmes en abîmes,
Fatiguèrent le ciel par tant de nouveaux crimes,
Qu'enfin lent à punir, mais las d'être outragé,
Par un coup éclatant leur maître fut vengé.
De la terre aussitôt les eaux couvrent la face :
Ils sont ensevelis. C'était fait de leur race!
Mais un juste épargné va rendre, en peu de temps,
A ce monde désert de nouveaux habitants.
La terre toutefois, jusque-là vigoureuse,
Perdit de tous ses fruits la douceur savoureuse.
Des animaux alors on chercha le secours ;
Leur chair soutint nos corps réduits à peu de jours...
L'homme essaya le fer sur le lièvre timide ;
La flèche dans les airs chercha l'oiseau rapide ;
L'innocente brebis tomba sous sa fureur ;
Et ce sang au carnage accoutumant son cœur,
Le fer devint bientôt l'instrument de sa perte,
Et de crimes enfin la terre était couverte,
Lorsqu'un déluge affreux en fut le châtiment.
Tout nous rappelle encore ce grand événement :
Fable, histoire, physique ont un même langage,
Aux livres des Hébreux ainsi tout rend hommage.
La terre sort des eaux, et voit de toutes parts
Reparaître les fruits, les hommes et les arts ;
Tout renaît, nos malheurs et nos crimes ensemble.
Sous des toits chancelants d'abord on se rassemble.
La crainte fait chercher des asiles plus sûrs ;
On creuse les fossés, on élève des murs ;
De ceux de ses voisins on jure la ruine :
On attaque, on renverse, on pille, on assassine.
Homme injuste et cruel, que dans son repentir
Le Dieu qui t'avait fait voulut anéantir,
Malheureux, dont il vient d'abréger la carrière,
Pourquoi brille ce fer dans ta main meurtrière !
Le ciel t'a-t-il encore accordé trop de jours ?
Mais qui va de leur rage entretenir le cours ?
Quel intérêt les forme au grand art de la guerre?
Egaux et souverains, tous maîtres de la terre,
Ils la possèdent toute, en n'y possédant rien.
Il est à moi ce champ ; ce canton, c'est le mien ;
Ce ruisseau... de mon bras il faut que je l'obtienne :
Il coulait sous tes lois, qu'il coule sous la mienne.
On s'empare d'un arbre, on usurpe un buisson ;
De roi, de conquérant, le vainqueur prend le nom,
Dans son vaste domaine il met cette rivière :
Bientôt cette montagne en sera la frontière...
La terre sur son sein ne voit que potentats
Qui partagent sa boue en superbes Etats ;
Et sur elle on prépare aux majestés suprêmes
Pourpres, trônes, palais, sceptres et diadèmes.
Mais lorsque par le fer leur droit est établi,
Le droit du ciel sur eux tombe presque en oubli ;
Et recherchant ce Dieu dont la mémoire expire,
L'homme croit le trouver dans tout ce qu'il admire.

De l'astre qui pour lui renaît tous les matins,
Ainsi que la lumière il attend ses destins ;
Aux feux inanimés qui roulent sur leurs têtes,
Les peuples, en tremblant, demandent des conquê-
[tes.
Des dons de leurs pareils bientôt reconnaissants,
Ils adorent des arts les auteurs bienfaisants ;
Devant son Osiris l'Égypte est en prière :
Vainement un tombeau renferme sa poussière ;
Grossièrement taillée, une pierre en tient lieu.
D'un tronc qui pourrissait le ciseau fait un Dieu.
Du hurlant Anubis la ridicule image
Fait tomber à genoux tout ce peuple si sage.
Je ne vois chez Ammon qu'horreur, que cruauté ;
Le sacrificateur, bourreau par piété,
Du barbare Moloch assouvit la colère
Avec le sang du fils et les larmes du père.
Près de ce dieu cruel un dieu voluptueux,
Honoré par un culte impur, incestueux,
Chamos qui de Moab engloutit les victimes,
De ses adorateurs n'exige que des crimes.
Que de gémissements et de lugubres cris !
O filles de Sidon ! vous pleurez Adonis :
Une dent sacrilége en a flétri les charmes,
Et sa mort tous les ans renouvelle vos larmes.
Et toi, savante Grèce, à ces folles douleurs
Nous te verrons bientôt mêler aussi tes pleurs.
La foule de ces dieux qu'en Egypte on adore
Ne pouvant te suffire, à de nouveaux encore
De l'immortalité tu feras le présent :
Ton Atlas gémira sous un ciel trop pesant.
Nymphes, Faunes, Sylvains, divinités fécondes,
Peupleront les forêts, les montagnes, les ondes.
Chaque arbre aura la sienne, et les Romains un
[jour,
De ces maîtres vaincus esclaves à leur tour,
Prodigueront sans fin la majesté suprême.
Empereurs, favoris, Antinoüs lui-même
Par arrêt du sénat entreront dans les cieux,
Et les hommes seront plus rares que les dieux...

O sagesse d'Athènes ! ô gravité de Rome !
O délire honteux de la raison de l'homme !
Où va-t-elle quand Dieu cesse de l'éclairer ?

Louis Racine.

A L'ETERNEL.

(ode.)

Etre infini que l'homme adore,
Qu'il sent et ne peut concevoir !
Soleil sans déclin, sans aurore,
Que l'esprit seul fait entrevoir !
De ton immortelle lumière
J'ose, du sein de la poussière,
Contempler les traits ravissants ;
Agrandis, élève mon âme,
Et qu'un pur rayon de ta flamme
Anime, échauffe mes accents !

Qui peut sonder ton origine ?

Des temps tu précédas le cours.
Par toi-même, essence divine,
Tu fus et tu seras toujours.
Quand des ans tout subit l'outrage,
Sur l'abîme où rien ne surnage,
Tu demeures fixe et constant,
Et, dans leur marche mesurée,
Tous les siècles, à ta durée,
N'ajoutent pas un seul instant.

Auteur de tout ce qui respire,
Tout est plein de ta majesté :
Point de limite à ton empire ;
Ton empire est l'immensité.
D'un seul regard ton œil embrasse
Le vaste océan de l'espace,
Trop borné pour te contenir ;
Et devant elle ta pensée,
Au delà des temps élancée,
Fait comparaître l'avenir.

Dans ton sein le germe de l'être
Dormait de toute éternité ;
Et l'univers entier, pour naître,
N'attendait que ta volonté.
Tu dis, et le flambeau du monde,
Chassant l'obscurité profonde,
Commença le cours des saisons :
Ton souffle, animant la matière,
Sur sa masse informe et grossière
Versa les fleurs et les moissons.

Tu dis au ver caché sous l'herbe :
Sois obscur, ramper est ta loi ;
Au lion farouche et superbe :
Des déserts tu seras le roi ;
A l'aigle : l'air est ton domaine ;
Que de ton aile souveraine
L'audace étonne les humains !
Tu dis à l'homme, ton image :
La raison, voilà ton partage :
Sois le chef-d'œuvre de mes mains.

Quand du soleil l'avant-courrière
Au monde annonce la clarté,
Je vois, dans sa douce lumière,
Le sourire de ta bonté.
A l'aspect du jour, la nature
M'offre, dans sa riche parure,
De tes dons l'éclat somptueux ;
Et, dans l'ombre de la nuit même,
Brille à mes yeux le diadème
Qui ceint ton front majestueux.

Cessez de créer des fantômes,
Mortels aveugles ou pervers,
Qui combinant de vains atomes,
Osez m'expliquer l'univers.
Me direz-vous en quelle source
L'astre du jour, ouvrant sa course,
De ses feux puisa les torrents ?
Quel pouvoir lui marqua sa route ?

Quel bras à la céleste voûte
Suspendit ces mondes errants?

De l'infini sonde l'abîme,
Athée, esprit audacieux;
Prends ton essor; d'un vol sublime
Parcours l'immensité des cieux;
Interroge, au sein de l'espace,
Ces corps radieux dont la masse
Roule dans un cercle enflammé;
Qu'ils parlent... Mais, pour le confondre,
A ces témoins peux-tu répondre?...
C'est un Dieu qu'ils ont proclamé.

Oui, d'une cause universelle
Partout éclatent les effets.
Partout, providence éternelle,
Tu te montres dans tes bienfaits.
Qui pourrait nier ta puissance?
De toi découle l'existence;
Le néant conçut à ta voix.
Au-dessus des cieux et des âges,
Tranquille, tu vois tes ouvrages
Suivre tes immuables lois.

Ma gloire est d'invoquer ton être;
Et mon bonheur, de te bénir.
Si je suis né pour te connaître,
Qui suis-je pour te définir?
En vain l'intelligence humaine,
De sa lueur pâle, incertaine,
S'efforcerait de m'éclairer.
A mon cœur tu te fais entendre :
Qu'ai-je besoin de te comprendre,
Quand tout me dit de t'adorer?

LEVAVASSEUR.

ETERNITE.

Ces hautes qualités de têtes couronnées,
Ces trônes, ces Etats, pendant quelques années
Contentent notre vanité;
Mais toute cette gloire est courte et variable;
Il n'en reste non plus que d'un songe agréable,
Quand on est dans l'éternité.

Là, les soupirs des cœurs accablés de tristesse
Seront mieux entendus que les chants d'allégresse
Qui sortent des esprits contents;
Et là, les vieux lambeaux qui couvrent l'innocence
Seront plus estimés que la magnificence
Des habits les plus éclatants.

Là, Dieu toujours visible est notre récompense;
Là, sa grâce éternelle à jamais nous dispense
De nos peines et de nos soins :
C'est là qu'il fait cesser le feu des sacrifices,
Qu'il exauce et prévient nos vœux et nos services,
Nos prières et nos besoins.

RACAN.

ETERNITE BIENHEUREUSE

ET MISÈRES DE CETTE VIE.

(Trad. de l'*Imitation de Jésus-Christ.*)

I.

O céleste patrie, ô cité bienheureuse!
O de l'éternité lumière glorieuse;
Jour que rien n'obscurcit, et qui n'a pas de fin,
Où de la vérité luit l'astre sans déclin;
Jour où règne la joie et le repos suprême;
Jour sans vicissitude et constamment le même!

Plût à Dieu que déjà de ses feux éclatants
Ce jour eût éclairé les ruines du temps!

Il répand sur les saints sa splendeur tout entière;
Mais nous, pauvres bannis, voyageurs sur la terre,
A peine pouvons-nous en voir dans le lointain,
Au travers d'un nuage, un reflet incertain.

II.

Les citoyens du ciel en connaissent les charmes;
Mais nous, tristes fils d'Eve, abandonnés aux larmes,
Nous passons dans l'exil des jours infortunés,
D'amertume et d'ennui sans cesse empoisonnés.

De malheurs renaissants source, hélas! trop fé-
[conde,
Nos jours sont peu nombreux et mauvais en ce
[monde.

L'homme s'y voit toujours souillé par le péché;
Au joug des passions en esclave attaché,
Et distrait par les soins, la crainte le déchire;
De mille objets divers la nouveauté l'attire·
La vanité l'obsède et maîtrise son cœur;
Il est enveloppé des filets de l'erreur;
Il s'use à des travaux renouvelés sans cesse;
Le repos l'amollit et pèse à sa faiblesse,
Et de tentations constamment tourmenté,
A tous ses maux encore il joint la pauvreté.

III.

Oh! quand donc finira cet étrange supplice!
Quand ne serai-je plus dégradé par le vice!

Quand serai-je, Seigneur, à vous uniquement!
Quand goûterai je en vous un plein ravissement!
Et quand, débarrassé d'une importune chaîne,
Et le corps et l'esprit exempts de toute peine,
Me sera-t-il donné, Dieu de toute bonté,
De jouir d'une vraie et sainte liberté!

Quand obtiendrai-je enfin cette paix assurée,
Calme profond, repos d'éternelle durée;
Cette paix, mon besoin, l'objet de mes transports,
Aussi ferme au-dedans que solide au dehors!

O Jésus! quand aux cieux me donnerez-vous place,
Pour jouir du bonheur de vous voir face à face,
Pour contempler l'éclat de vos divins palais!
Quand me serez-vous tout en tout, et pour jamais!

Quand donc vous-même enfin couronnant ma vic-
[toire,
Me donnerez-vous part au séjour de la gloire,

Séjour qu'à vos amis votre immense bonté
A voulu préparer de toute éternité!

Plongé dans la misère et loin de ma patrie,
Je languis délaissé sur la terre ennemie;
Là, chaque jour, pour moi, dans mon funeste exil,
C'est un nouveau combat, c'est un nouveau péril.

IV.

Consolez-moi, mon Dieu; soulagez ma souffrance,
Car de tout son désir mon cœur vers vous s'élance.

Le monde en vain s'empresse et croit me consoler :
C'est un fardeau de plus dont il vient m'accabler.

Je veux m'unir à vous d'une union intime;
Mais de moi jusqu'à vous comment franchir l'abîme?

Je veux ne m'attacher qu'aux seuls trésors du ciel;
Mais vaincu par l'attrait de quelque bien mortel,
Et par la passion encor mal asservie,
Je me vois replongé dans les soins de la vie.

L'âme aspire à monter; mais la chair, malgré moi,
Même au-dessous de tout, m'abaisse sous sa loi.

Malheureux homme! ainsi, lourd fardeau pour moi-même,
Je me sens déchiré par un désordre extrême :
Au céleste séjour par l'esprit transporté,
Et par la chair toujours ici-bas arrêté!

V.

Oh! que je souffre en moi, quand vers vous élancée,
Et des choses du ciel méditant la pensée,
Mon âme se distrait, et laisse dans ses vœux
Se glisser de la terre un souvenir honteux!
Seigneur, ne m'ôtez pas votre appui tutélaire;
Ne me délaissez pas dans un jour de colère.

De votre feu vengeur faites jaillir l'éclair :
Périssent ces pensers, vains enfants de la chair,
Et tombent sous vos traits ces images funèbres,
Ces fantômes impurs du prince des ténèbres.

Que tout mon cœur en vous, Seigneur, soit recueilli;
Inspirez-moi du monde un vertueux oubli;
Faites qu'avec dédain sans tarder je bannisse
Ces objets attrayants que vient m'offrir le vice.

Venez à mon secours, suprême vérité :
Que je ne donne point prise à la vanité.

Ineffable douceur, descendez dans mon âme,
Et des désirs impurs éteignez-y la flamme.

Faites-moi grâce aussi, montrez-vous indulgent,
Chaque fois, ô mon Dieu, que léger, négligent,
Au lieu de l'adresser à vous seul tout entière,
Je laisse loin de vous s'égarer ma prière.

J'en fais le triste aveu : trop souvent, en effet,
Je suis inattentif, préoccupé, distrait.

Souvent mon corps est là; mais ma pensée active
M'emporte, et loin de lui s'arrête et me captive.

Je suis où ma pensée est fixée à son tour,

Et ma pensée, elle est où l'enchaîne l'amour.

Ce que me fait chérir la nature ou l'usage,
Me présente avant tout son attrayante image.

VI.

Vous-même expressément vous l'avez dit, Seigneur,
Où l'on met son trésor, on met aussi son cœur.
Le mien s'attache-t-il au ciel de préférence,
Je fais des biens du ciel ma seule jouissance;
Est-ce au monde? je veux partager son bonheur,
Et son affliction fait ma propre douleur;
Est-ce aux plaisirs des sens? je vois de la mollesse
Les tableaux à mes yeux se dérouler sans cesse;
Est-ce enfin à l'esprit? ma joie, à tous moments,
Est de m'abandonner à ses ravissements.
Je parle avec plaisir, j'entends parler de même
De tout ce qui me charme et de tout ce que j'aime,
Et j'emporte avec moi, pour m'en entretenir,
De ces objets si doux l'enivrant souvenir.

Mais bienheureux celui qui, domptant la nature,
De son âme pour vous bannit la créature;
Qui, suivant de l'esprit les généreux élans,
Crucifie en son cœur tous les désirs des sens,
Afin de vous offrir, comme en un sanctuaire,
Du fond d'une âme pure, une chaste prière,
Et que, débarrassé par ses constants efforts
De tout lien terrestre au dedans, au dehors,
Il puisse, digne enfin de chanter vos louanges,
Mêler ses pieux accents aux chœurs sacrés des anges.

Victor Edan.

L'ÉTERNITE DU CHRISTIANISME.

Dans le ciel, au milieu du dernier sanctuaire,
Est un livre, des temps muet dépositaire;
Les anges devant lui passent silencieux,
Et l'archange incliné craint d'y porter les yeux.
Un seul l'ose aborder dans sa majesté sombre,
Et, debout près de lui, veille immobile à l'ombre.
Car toujours dévorante et pareille aux éclairs
Qui, de l'ardent Sina descendus aux déserts,
Réveillèrent jadis Israël dans la poudre,
La parole de Dieu n'en sort qu'avec la foudre.
Quand le Dieu patient se lève pour punir,
Il appelle; à sa voix l'Ange de l'avenir,
Courbé sous le fardeau du livre large, immense,
Aux pieds du Saint des saints le dépose en silence :
Le ciel à cet aspect s'épouvante... Soudain
La main de Jéhovah touche le sceau d'airain,
Le brise, et, soulevant le livre formidable,
Le montre face à face à la terre coupable.
Alors un homme juste et qui vit ignoré,
De l'œuvre des six jours au désert entouré,
Un homme tourmenté d'un inquiet génie,
Qui se nomme Joël, Ezéchiel, Elie,
Et qui, dans la prière, attend qu'un jour aux cieux
Le ravisse vivant quelque char lumineux,
S'endort; aussitôt l'ange à ce corps qui sommeille
Vient dérober l'esprit qui médite et qui veille,

Le présente au saint livre, et l'envoie aux mortels
Traduire en sons humains les décrets éternels.

Or un jour qu'un vieux temple où dort sur chaque [pierre
D'un saint des anciens jours la dépouille dernière,
Etalait à mes yeux et ses pâles vitraux
Et ses anges brisés sur ses muets tombeaux,
L'avenir, m'obsédant d'une image insensée,
Vint dans un doute impie égarer ma pensée ;
En regardant assise au loin sur les degrés
La foule indifférente à ces marbres sacrés,
J'osai me demander si la foi de nos pères,
Qui suspendit dans l'air ces dômes séculaires,
Se dérobant mieux qu'eux au temps qui détruit tout,
Quelques siècles passés, serait encor debout.
En ce moment je crus, plein d'un trouble mystique,
Sentir dans mes cheveux un souffle prophétique :
Mes pieds se détachaient du sol, et dans les cieux
Montaient, et l'horizon grandissait sous mes yeux,
Et pèlerin du ciel, dans un effroi sublime,
De soleil en soleil et d'abîme en abîme,
Je volais jusqu'au centre où chaque astre nouveau
Au premier jour du monde alluma son flambeau ;
Et je lus le saint livre, et des célestes plages
Un souffle s'éleva pour en tourner les pages,
Et je lus, du Très-Haut profane confident,
De nos luttes d'un jour l'éternel dénoûment.

—

Le conquérant s'est dit : « Fidèle à ma mémoire,
Le Temps est ici-bas le héraut de ma gloire ;
Du débris des cités il construit mes autels ;
Vivant, qu'en mon palais la terre voie un temple,
Et mort, qu'elle y contemple
Mon image du front dépassant les mortels. »

Il meurt, et le palais n'est plus qu'une humble tombe,
Le temps frappe, et le bruit de la pierre qui tombe
Accompagne le temps comme un triste concert ;
Et cherchant le secret du lieu qui l'environne,
Le voyageur s'étonne
De voir tant de débris assemblés au désert.

Hommes, de vos projets confessez la misère,
Ce que vous aviez dit, Dieu seul a pu le faire ;
Pour dérouler son œuvre il a l'éternité...
Lorsque sur le chaos s'ouvre sa main puissante,
A l'œuvre qu'elle enfante
Il peut pour piédestal donner l'immensité.

Se riant des humains dont les phares d'argile
De leurs masses d'un jour pressent la mer docile,
Au front de la montagne il allume un volcan ;
La terre sous sa main s'agite comme l'onde,
Et quand il brise un monde,
Pour en combler l'abîme il faut un océan.

« Le temps, de l'infini cette ombre fugitive,
Ce fleuve d'ici-bas qui dévore sa rive,
Pour moi, dit le Seigneur, passe comme l'instant
Qui s'écoule entre un mot que je jette à l'abîme
Et le réveil sublime

Des mondes que ce mot évoque du néant.

« Et pourtant j'ai voulu que dans son court passage
Ce fleuve à vos regards réfléchît mon image,
Et qu'heureux de l'espoir d'un immortel destin,
L'homme, en laissant ses yeux errer parmi les ombres
De ses sentiers trop sombres,
Entrevît dès le soir l'étoile du matin.

« Le jour où de mes mains l'argile obéissante
Prit sa forme nouvelle et s'échappa vivante,
Je contemplai mon œuvre et me dis : L'homme est né !
Il pense, il régnera sur tout ce qui respire,
Et son droit à l'empire
Sera de m'adorer moi qui l'ai couronné.

« Mais de terre et de feu mystérieux mélange,
Argile comme l'aigle, esprit comme l'archange,
L'homme a besoin que Dieu se livre à ses regards :
Il faut que sur l'airain se gravant en symbole,
Sans cesse ma parole
Se rapetisse assez pour entrer dans vos arts.

« Il faut que les métaux se fondent en colonnes,
Que la hache au Liban dérobe ses couronnes,
Que les parfums sacrés brûlent sur les hauts monts,
Et que, paré de lin, un pontife suprême
Ecarte l'anathème
Chaque jour par le crime appelé sur vos fronts.

« Chaque temple a son prêtre, et chaque autel sa [flamme,
Mais c'est le même Dieu que leur culte proclame,
Celui dont chaque nom veut dire l'Eternel,
Et ces voix, ces parfums, ces harpes, ces présages
Sont les vives images
Par qui je me révèle à tout regard mortel.

« Mais la foi, ce flambeau de vos heures funèbres,
Mesurant sa lumière à vos froides ténèbres,
Grandit avec le temps et change avec les lieux ;
Quand la raison pâlit ce flambeau la remplace,
Et l'homme dans l'espace
S'élance à la lueur d'un jour mystérieux.

« Puis, quand elle a franchi ses âges d'impuissance,
La raison méconnaît son guide et le devance,
Et d'erreur en erreur traînant l'homme éperdu,
Croit avoir surpris Dieu dans sa grandeur suprême,
Parce que Dieu lui même
La prenant en pitié vers elle est descendu.

« Trois fois la terre a vu s'élargir mon symbole,
Trois jours parmi les jours ont ouï ma parole,
Et ces trois jours divins, isolés dans les temps,
Ont sur un triple siècle épanché leur lumière
Et sur la terre entière
Réfléchi de leurs feux les rayons éclatants.

« Dans le berceau d'Adam ma voix est descendue ;
Par Moïse ravie aux foudres de la nue,
Elle remplit Sion, Sinaï sans éclair,
Jusqu'au jour où, brisée en son arche imparfaite,
Tombe la loi muette
Devant la loi vivante et le Verbe fait chair.

« Et tu peux croire encor, créature insensée,
Qu'un jour de six mille ans ait vieilli ma pensée,
Et que ton Dieu, jouet du ciseau d'un mortel,
Dans un temple de boue enfermant tout son être,
S'endorme avec le prêtre,
S'éteigne avec la lampe et tombe avec l'autel!

« Ainsi de siècle en siècle et de plages en plages,
Ce culte rajeuni pour enchanter les âges,
N'est qu'un spectacle vain à l'homme présenté,
Fantôme qui n'a pas la parole et la vie,
Monotone féerie,
Rêve capricieux de mon éternité!

« Mais comment, ô mortels, les combler dans votre âme
Ces abîmes profonds qui couvent tant de flamme,
D'où l'instinct de la foi jaillit toujours plus fort?
Seul il survit encore à ces heures glacées
Où toutes vos pensées
Vous laissent sans défense en face de la mort.

« Des pâtres d'Abraham j'ai dispersé les tentes,
Mais pour vous donner l'arche et ses tables vivantes;
Lorsque s'éteint la foudre au sommet du Sina,
Le Messie apparaît, et, par sa main féconde,
Renouvelle le monde;
Mais si sa voix se tait, quelle voix parlera?

« Que les sages, en proie à leur risible audace,
M'appelant l'infini dans le temps et l'espace,
Regardent en pitié le peuple et le pasteur.
Pour toi qui t'es nommé voyageur sur la terre
Je suis encore un père,
Pour eux je suis un juge et me nomme Seigneur.

« Laisse leur la raison, fantôme de leurs veilles;
C'est pour toi que le ciel déroule ses merveilles;
Pour toi que l'Evangile ici bas descendit,
Toi qui me vois encore entouré de mes anges,
Gardé par leurs phalanges,
Et le pied sur le front de l'archange maudit.

« Ne dis pas que ma loi n'est plus qu'une ombre vaine,
Qu'il faut un nouveau monde à la pensée humaine,
Que le temps qui flétrit les générations
Entre les mains du prêtre a brisé la croix sainte,
Et que dans son enceinte
Le temple ne voit plus venir les nations.

« Que reste-t-il au ciel à raconter à l'homme?
Tout le ciel est entré dans la nouvelle Rome :
Quand j'ai donné mon Fils, hommes, que voulez-vous?
A moins que Jéhovah dans son œuvre en détresse
Lui-même n'apparaisse,
Et d'un regard de feu ne vous consume tous.

« Achevez vos accords, épanchez vos murmures,
Majestueuses mers, jours éclatants, nuits pures!
Etouffez les clameurs qui blasphèment ma loi,
Et ne laissez monter que la voix solennelle
Du juste qui m'appelle,
Croit au jour de demain et s'endort dans ma foi. »

Et quand je m'éveillai, je vis dans la poussière
Le peuple, prosterné devant le saint mystère,

Attendre avidement le souffle de l'esprit;
Et le prêtre disait : « Enfants, il est écrit :
Voici qu'avec l'airain j'ai bâti mon Eglise,
Sur son roc éternel la retrouvant assise
Les siècles passeront, vains dans leur vain orgueil,
Car tout le sang d'un Dieu coulera sur le seuil. »
C'est ainsi qu'à la voix de l'Eglise invisible
L'Eglise d'ici-bas mêlait sa voix paisible,
Et qu'en leur double langue, au Dieu de l'univers,
Les deux Jérusalem renvoyaient leurs concerts.

Antoine de Latour.

LES ETOILES.

(DIALOGUE ENTRE UN FRÈRE ET UNE SŒUR.)

LA SŒUR.

Frère, quitte ce livre, il ne peut rien t'apprendre;
Le mystère est là-haut, là-haut est le savoir;
Viens contempler le ciel, viens m'aider à surprendre
Ces étranges secrets qui font mon désespoir.

Quel océan de feu! que de phares mobiles!
Tous ces globes, crois-moi, doivent être habités;
Dieu n'aurait pu créer des mondes inutiles;
C'est là qu'après la mort nous serons transportés.

Oui, comme des oiseaux nos âmes immortelles
Voleront par essaims vers de meilleurs climats;
Nous chercherons la vie aux voûtes éternelles,
Où son flambeau divin ne se consume pas.

LE FRÈRE.

Laisse-moi lire, enfant; de toute ma science
Le dernier mot, vois-tu, c'est que je ne sais rien.
Si tu veux le bonheur, garde ton ignorance :
Il n'est pas de trésor comparable à ce bien.

Vivre, mourir, renaître avec la sœur que j'aime
Fut toujours, tu le sais, le plus cher de mes vœux;
Les astres sont sans nombre : irions-nous dans le même,
Si nous devions franchir leur seuil mystérieux?

Ce doute me saisit d'un effroi qui me glace;
Je ne veux qu'un seul ciel, celui qu'ouvre la foi :
Au séjour des élus si j'obtiens une place,
Je serai sûr, du moins, d'habiter avec toi.

Adolphe de Puibusque.

L'ETUDE

DANS TOUTES LES CIRCONSTANCES DE LA VIE, SON PRIX ET SES PLAISIRS.

Dans les rapides jours qu'il passe sur la terre,
L'homme, au milieu des maux dont il est tributaire,
Du besoin d'être heureux sans cesse tourmenté,
Vers un bonheur qui fuit ardemment emporté,
Cherche en s'environnant d'illusions qu'il aime,
Ce bonheur qu'il devrait ne chercher qu'en lui-même.
Que trouve-t-il? Des biens que poursuit son désir,
En est-il que du moins il parvienne à saisir?
Si quelque aimable erreur de ses maux le console,
A peine il en jouit que le charme s'envole.
Rien autour de son cœur ne s'arrête jamais;

Ses plaisirs du matin le soir sont des regrets,
Et, dans le court instant qu'ils lui restent fidèles,
Nés de ses passions, sont agités comme elles.
Il est entre ces biens si trompeurs et si faux,
Il est un bien réel doux charme de nos maux,
Dont on sent dès l'abord la paix enchanteresse,
Dont on jouit sans trouble et non pas sans ivresse,
Qui suit l'homme, en dépit des destins inconstants,
A tout âge, en tous lieux, et dans tous les instants ;
Qui, sans cesse nouveau, s'accroît par l'habitude,
Plein de calme, d'oubli, d'innocence : l'étude,
L'étude, plaisir vrai, dont la source est en nous,
L'étude, heureux trésor qui les remplace tous.
Qu'on ne la borne pas aux seuls besoins du sage ;
Il n'est aucun mortel qui n'en trouve l'usage.
Quel que soit notre sort, illustre ou sans éclat,
Monarque, citoyen, guerrier ou magistrat,
Jeune ou vieux, riche ou pauvre, heureux ou mi-
[sérable,
L'étude, utile à tous, est à tous agréable.
Elle allége les grands du poids de la grandeur,
Sauve aux riches l'ennui de leur triste bonheur,
Fait du peuple ou des rois oublier le caprice,
Tranquillise le cœur qu'irrita l'injustice,
Console doucement l'homme persécuté
Des affronts, de l'exil et de la pauvreté ;
Hôte aimable des champs, compagne de voyage,
Du cabinet des rois, de la maison du sage,
Jusque dans les camps même elle conduit ses pas ;
Catinat et Condé ne la dédaignaient pas,
Et, voyageur armé pour conquérir la terre,
Alexandre en Asie emportait son Homère.
Telle, prodigue à tous de son aimable fruit,
Elle conseillle l'homme et le charme et l'instruit ;
Soit qu'elle lui découvre au flambeau du génie
Des mondes et des cieux la marche et l'harmonie ;
Soit qu'entraînant ailleurs son esprit curieux,
Aux pages de l'histoire elle attache ses yeux,
Lui fasse aux temps passés trouver ceux où nous
[sommes,
Et, sous des noms divers, toujours les mêmes hom-
[mes ;
Soit qu'enfin éclairant les doutes de son cœur,
Elle cherche avec lui quel est le vrai bonheur,
Si la gloire y conduit, les trésors, la naissance ;
Si c'est le bruit, l'éclat, les honneurs, la puis-
[sance ;
Ou, dans l'ombre, à l'écart, loin de tous les che-
[mins,
Quelque secret sentier inconnu des humains.
La plupart entraînés par l'exemple et l'usage,
En de stériles soins consument tout leur âge.
L'un à grossir sans fin des trésors superflus
Passe les jours, ces jours qui ne reviendront plus !
L'autre adore en riant de légères idoles ;
Ceux-là, plus sérieux et non pas moins frivoles,
Amants des dignités, des titres et des rangs,
Attachent leur bonheur au sourire des grands.
Mais sortent-ils enfin du tourbillon rapide ;

Ils tombent au néant d'une existence vide,
Comme l'oiseau que l'air a cessé de porter,
Quand ses ailes dans l'air cessent de s'agiter.
Qui les soulage alors du fardeau de leur vie ?
Quelquefois, détrompé d'une aussi vaine envie,
Moi-même j'ai connu ce vague et cet ennui
Qu'un espoir qui n'est plus laisse en nous après lui.
Triste, abattu, traînant ma lassitude extrême,
Découragé du monde et doutant de moi-même,
Je rentrais le cœur vide, inquiet et troublé :
Je retrouvais l'étude, et j'étais consolé.
. . . . . .
Mais quoi ! l'étude encor vient charmer les hivers.
Dans la saison brumeuse où les champs sont dé-
[serts,
Où la ville elle-même et s'attriste et s'ennuie,
Lorsqu'à travers la vitre on voit la froide pluie
Tomber, tomber encore, ou de légers flocons
La neige au loin blanchir le faîte des maisons,
Oh ! que l'étude alors est douce et délectable !
A couvert des frimas, quel charme inexprimable
De lire et de rêver, tranquille en son réduit,
Près du feu rayonnant qui brûle à petit bruit !
Le soir, quand le silence occupe nos demeures,
Que seules de la nuit se répondent les heures,
Qu'on aime à prolonger le doux travail des jours !
Le temps fuit, l'airain sonne, et l'on veille toujours ;
Et, dans la longue extase où se perd la pensée,
On ne se souvient plus de la nuit avancée.
Mais qui n'a pas joui des charmes du matin ?
De bonne heure éveillé par le timbre argentin,
Je me lève avant l'aube, alors que tout sommeille,
Et ranime au foyer la cendre de la veille.
Il fait nuit : du matin le calme et la fraîcheur
D'un plaisir inconnu font palpiter mon cœur.
Dans le sommeil de tous trouvant ma solitude,
Près du foyer brillant, doux ami de l'étude,
En l'absence du bruit, des hommes et du jour,
Les livres, mieux goûtés, m'inspirent plus d'amour ;
Ils parlent à mon âme avec plus de puissance.
Heureux qui, dès le temps de son adolescence,
A connu cette ivresse, en a rempli son cœur !
Le vase qui d'abord d'une pure liqueur
A rempli son argile encor vierge et nouvelle,
A son premier parfum reste longtemps fidèle ;
Et l'homme, dont l'étude eut d'abord les amours,
De son premier penchant se ressouvient toujours.
Soyez bénis cent fois, lieux où notre jeune âge,
Tendre et docile encore, en fit l'apprentissage ;
Où, dans un calme heureux, d'aimables compagnons,
L'un par l'autre excités, s'en donnent des leçons ;
Où l'âme en sa fraîcheur en sent partout l'empire,
Où c'est l'étude enfin qu'avec l'air on respire !
Je me rappelle encor, non sans ravissement,
La classe, son travail, son silence charmant ;
Je tressaille en songeant aux paisibles soirées
Sous les regards du maître au devoir consacrées,
Quand, devant le pupitre en silence inclinés,
Nous n'entendions parfois, de nous-même étonnés.

Que d'instants en instants quelques pages froissées,
Ou l'insensible bruit des plumes empressées,
Qui, toutes à l'envi courant sur le papier,
De leur léger murmure enchantaient l'écolier.
O jeunesse! ô plaisirs! jours passés comme un songe!
Du moins ces temps heureux l'étude les prolonge :
Elle laisse à nos cœurs cette première paix
Que les autres plaisirs ne remplacent jamais.

P. Le Brun.

ETUDES DU COLLEGE.

Pourquoi devant mes yeux revenez-vous sans [cesse,
O jours de mon enfance et de mon allégresse?
Qui donc toujours vous rouvre en nos cœurs presque [éteints,
O lumineuse fleur des souvenirs lointains?
Oh! que j'étais heureux! oh! que j'étais candide!
En classe, un banc de chêne, usé, lustré, splendide,
Une table, un pupitre, un lourd encrier noir,
Une lampe, humble sœur de l'étoile du soir,
M'accueillaient gravement et doucement; mon [maître,
Comme je vous l'ai dit souvent, était un prêtre
A l'accent calme et bon, au regard réchauffant,
Naïf comme un savant, malin comme un enfant,
Qui m'embrassait, disant, car un éloge excite :
« Quoiqu'il n'ait que neuf ans, il explique Tacite. »
Puis, près d'Eugène, esprit qu'hélas! Dieu sub- [mergea,
Je travaillais dans l'ombre, et je songeais déjà.
Tandis que j'écrivais, sans peur, mais sans sys- [tème,
Versant le barbarisme à grands flots sur le thème,
Inventant aux auteurs des sens inattendus,
Le dos courbé, le front touchant presque au Gradus,
Je croyais, car toujours l'esprit de l'enfant veille,
Ouïr confusément tout près de mon oreille,
Les mots grecs et latins, bavards et familiers,
Barbouillés d'encre, et gais comme des écoliers,
Chuchoter comme font les oiseaux dans une aire,
Entre les noirs feuillets du lourd dictionnaire :
Bruits plus doux que le bruit d'un essaim qui s'en- [fuit,
Souffles plus étouffés qu'un soupir de la nuit,
Qui faisaient, par instants, sous les fermoirs de [cuivre,
Frissonner vaguement les pages du vieux livre!
Le devoir fait, légers comme de jeunes daims,
Nous fuyions à travers les immenses jardins,
Eclatant à la fois en cent propos contraires.
Moi, d'un pas inégal, je suivais mes grands frères ;
Et les astres sereins s'allumaient dans les cieux,
Et les mouches volaient dans l'air silencieux,
Et le doux rossignol, chantant dans l'ombre obscure,
Enseignait la musique à toute la nature ;
Tandis qu'enfant jaseur, aux gestes étourdis,
Jetant partout mes yeux ingénus et hardis,
D'où jaillissait la joie en vives étincelles,
Je portais sous mon bras, noués par trois ficelles,
Horace et les festins, Virgile et les forêts,
Tout l'Olympe, Thésée, Hercule, et toi, Cérès,
La cruelle Junon, Lerne et l'hydre enflammée,
Et le vaste lion de la roche Némée.

Victor Hugo.

L'EUCHARISTIE.

ODE.

(Tirée de la prose : *Lauda, Sion, Salvatorem*, etc.)

Des plus brillantes fleurs couronne tes portiques ;
Jusqu'au plus haut des cieux fais voler tes cantiques;
Dans ton époux, Sion, bénis ton Rédempteur.
Unis, épouse heureuse, aux concerts de ses anges,
Unis tes vœux et tes louanges,
Pour célébrer ton chef, ton père et ton pasteur.

Lorsqu'à sa table il te convie,
Chante surtout dans ce grand jour
Ce Pain vivant, ce Pain de vie,
Gage éternel de son amour.
Cet aliment inaltérable,
Des plaisirs purs source adorable,
De ton salut germe immortel;
Ce Pain sacré, c'est ton Dieu même
Qui, voilant sa grandeur suprême,
S'offre à ta foi sur cet autel!

C'était peu de subir la mort la plus funeste ;
Son dernier jour l'a vu dans ce présent céleste
De sa magnificence épuiser les trésors ;
De ce don précieux le jour se renouvelle :
D'une allégresse universelle
Fais triompher la pompe, éclater les transports.

Offert sur la table mystique,
L'Agneau de la nouvelle loi
Termine enfin la Pâque antique
Qui figurait ton nouveau roi.
Disparaissez, loi rigoureuse :
Une alliance plus heureuse
Et vous efface et vous remplit ;
L'objet réel succède à l'ombre,
Le jour brillant à la nuit sombre;
Tout est nouveau, tout s'accomplit.

Ce qu'il fait en mourant pour des enfants qu'il [aime,
Est un ordre éternel qu'il se prescrit lui-même
De consacrer son corps pour les fils des humains ;
En tous lieux reproduit, l'Auteur de la nature,
Leur Dieu! devient leur nourriture,
Et s'offre encor pour eux dans tes augustes mains.

Tu dis : le Verbe à ta parole
Descend soudain du firmament;
Il est déjà sous ce symbole
Où je ne vois qu'un aliment;
Des dons offerts au sacrifice
Il fait ce corps, ce sang propice,
Qu'il immola pour ma rançon ;
L'œil se méprend, l'esprit chancelle ;

Mais de la foi l'appui fidèle
Vient au secours de ma raison.

Quels prodiges cachés sous ces vaines espèces !
Quels bienfaits il y joint ! quelles tendres promesses!
Fuyez, folles erreurs du novateur altier !
Un Dieu parle, et je crois : Son sang est mon breu-
[vage,
Sa chair, un mets ; et sans partage
Partout séparément le Christ est tout entier.

Dans sa substance incorruptible,
Vivant, et tel qu'il fut formé,
Son corps demeure indestructible,
Mangé, sans être consumé :
Loin de moi le trouble et la crainte,
Le signe seul souffre l'atteinte,
Jamais l'objet ne se dissout;
Rien n'est rompu que l'apparence ;
La moindre part, sans différence,
Me présente autant que le tout.

Le partage est égal pour un seul ou pour mille ;
En tout temps sa bonté m'offre un accès facile...
Quelle condescendance ! et quelle est ma ferveur !
Combien, Dieu bienfaisant, t'ai-je opposé d'obstacles
Jusqu'au pied de ces tabernacles
Où le plus tendre amour s'épuise en ma faveur !

Tous ont part au banquet auguste ;
Tu connais leur état divers;
Le même œil fixé sur le juste,
Interroge aussi le pervers...
De ton sang quel peuple innombrable
Partage la coupe adorable !...
Mais qu'ils diffèrent dans leur sort !
De quels effets elle est suivie !
Le juste tremble, et boit la vie !
L'impie affronte, et boit la mort !

Ce fils qu'en sacrifice un père offrit lui-même,
Ce sang qui de l'Hébreu détourna l'anathème,
Ce pain, dont le désert vit nourrir nos aïeux,
Tous ces faits éclatants, ces prodiges antiques,
Sont les figures magnifiques
Du mystère ineffable accompli sous nos yeux.

Je te salue, ô Pain de l'ange,
Aujourd'hui Pain du voyageur...
Toi que j'adore et que je mange,
Défends-moi contre un Dieu vengeur...
Loin de toi l'impur, le profane,
Festin sacré ! divine manne !
Pain réservé pour les enfants...
Dieu caché, pour qui je soupire,
Quand te verrai-je en ton empire
Dans l'éclat des saints triomphants !

A mes besoins divers tu livres tout ton être :
Naissant, tu rends égaux, et l'esclave et le maître ;
Tu t'offres dans ta cène à mon amour surpris ;
Ta vie à t'imiter et m'instruit et m'anime :
Mourant, tu deviens ma victime ;
Dans ta gloire, toi-même es ma gloire et mon prix.

Quels bienfaits ! quel amour extrême !
Par un attrait toujours vainqueur
Fais qu'à mon tour, fais que je t'aime;
Dans cet amour fixe mon cœur.
Dieu puissant, soutiens ma faiblesse.
A mes désirs livre sans cesse
Ce Pain, ce Vin qui font les forts.
Que toujours avide, altérée,
Dans ton sein mon âme enivrée
S'élance enfin dans ses transports !

De Bologne.

L'EUCHARISTIE.

O Dieu des séraphins, ô Dieu qui des archanges
D'un regard éternel vois les saintes phalanges
Te présenter partout, dans l'immense séjour,
L'incorruptible encens de leur fidèle amour ;
Toi qui de ce beau ciel, qui sans cesse t'adore,
Descendis parmi nous et qui descends encore
Dans un cœur né d'hier, qui déjà tant de fois
Oublia tes décrets et transgressa tes lois,
Tu sais bien cependant, seul tu sais la misère
Qu'étale à tes regards un fils de la poussière :
Il ne peut, Dieu puissant, mesurer sans erreur
Ni son propre néant ni ta sainte grandeur,
Et pour se raffermir au moment qu'il palpite,
Lorsque ta douce voix et le presse et l'invite,
De ces noms infinis qui composent ton nom
Il doit se rappeler un seul, celui de bon !

Et pourtant c'est ta voix qui m'appelle à cette
[heure :
Entre donc, ô mon Dieu, dans ma pauvre demeure ;
Entre, puisque, Seigneur, malgré ta majesté
Tu n'en dédaignes pas la triste nudité.
Les fleurs dont tu te plais à la voir embaumée,
L'innocence et l'amour, ne l'ont point parfumée :
Hélas ! ces fleurs du ciel, que je voudrais t'offrir,
Dans ce stérile cœur ne savent point fleurir !
Seigneur, ma pauvreté t'apparaît tout entière :
Pour salut je ne puis t'offrir qu'une prière ;
Et lorsque dans mon sein je veux te recevoir,
Jusqu'à l'encens lui-même, il te faut tout devoir.
Il faut te demander l'humble reconnaissance,
Et le désir ardent qui près de toi s'élance,
Et le céleste feu qui me doit enflammer ;
Te mendier enfin la force de t'aimer...

Te voici ! J'entendrai ta voix pleine de charmes;
Sur tes pieds adorés je verserai mes larmes ;
Ma bouche baisera ce sein, ce noble flanc
Qui pour nous épuisa tout son généreux sang.
Mais sur le bois sanglant qui les a retenues
Tes mains, tes saintes mains ne sont plus étendues;
Etends-les donc vers moi : que sur ce cœur blessé
Je reste, ô mon Jésus, longuement embrassé.
Ah ! par ce bonheur pur, ma joie et mon délice,
A ces embrassements que rien ne me ravisse
Quand mes yeux te verront, à leur dernier réveil,
Paraître, mais, grand Dieu ! dans quel autre appa-
[reil !

Qu'en ce jour redoutable où tu seras mon juge
Mon hôte d'ici-bas soit encor mon refuge ;
Qu'il ne délaisse pas sans soutien, sans appui
Celui que sa bonté visitait aujourd'hui !
Eh quoi ! je m'entendrais condamner par la bouche
Dont la voix à présent me ravit et me touche !
Ces doux regards, Seigneur, qui m'attiraient vers
[toi,
Enflammés de courroux, s'éloigneraient de moi !
Quoi, Jésus ! détournant ta glorieuse face,
Toi-même, de ces mains, source de toute grâce,
Sans me laisser d'espoir, m'indiquerais le lieu
Où des jours éternels se passent loin de Dieu !
Non.Qu'en ce jour encor je trouve en toi mon frère!
Qui connut ton amour redoute ta colère ;
Et de tant de bontés le cœur doit trop souffrir
Quand il faut loin de toi, Seigneur, s'en souvenir !
Grâces à toi, j'en veux conserver la mémoire,
Non pas pour mon malheur, mais pour t'en rendre
[gloire,
A toi qui veux donner, Dieu bon, Dieu généreux!
Pour l'hospitalité d'un cœur celle des cieux,
Pour un instant passé dans une chair mortelle,
Les longues voluptés de la gloire éternelle ;
Qui, lorsqu'il t'a laissé descendre jusqu'à soi,
Prends l'homme sur la terre et l'élèves à toi.

Octave Ducros (de Sixt).

L'EVANGILE.

L'Evangile a paru ; le Fils de l'Eternel
Apporte à l'univers son code paternel.
Terre, réjouis-toi de son touchant langage ;
De ton bonheur futur sa parole est le gage :
Sur les infortunés son cœur s'est attendri,
Et l'abus de la force est à jamais flétri.
Chantons cet heureux jour ; une philosophie
Dont la vertu céleste éclaire et fortifie,
S'avance pour guérir les maux de l'univers,
Pour détruire le vice, adoucir nos revers,
Effrayer les tyrans, émouvoir l'opulence,
Et de nos passions comprimer l'insolence.

Appui de la faiblesse et de l'adversité,
L'auguste nom du Christ est partout répété.
Bientôt, grâce au pouvoir de ce nouvel empire,
La triste humanité se console et respire ;
Le dernier des mortels chez le premier chrétien
Découvre un bienfaiteur et rencontre un soutien ;
De toutes les vertus le noble essaim fourmille
Et l'univers entier n'est plus qu'une famille.

Qui n'a pas dans sa vie admiré mille fois
Le Dieu de l'Evangile et ses divines lois ?
Que disait aux humains cette aveugle sagesse
Si célèbre jadis dans Rome et dans la Grèce ?
Etes-vous le jouet d'un complot odieux,
Vengez-vous, la vengeance est le plaisir des dieux.
L'Evangile répond : Sans devenir parjure
Tu ne pourras jamais te venger d'une injure ;
Le Calvaire est pour l'homme un éloquent sermon,
La haine désormais n'appartient qu'au démon ;

Pour tout cœur généreux la vengeance est un crime.
Tout vrai chrétien pardonne. O morale sublime !
Comme tu connais l'art d'attendrir les humains,
Et d'arracher le glaive à leurs barbares mains !
Si chacun, parmi nous, au plus léger outrage
Frémissait de colère et palpitait de rage ;
Si chacun, sans rougir, pour un mal passager,
D'un mortel ennemi prétendait se venger,
Que deviendrait le monde ? Une arène effroyable
Où chacun s'armerait d'un cœur impitoyable,
Où l'on n'entendrait plus que des cris de fureur,
Où régneraient partout le carnage et l'horreur.

Si les hommes, fléchis par ces lois salutaires,
De ce code sacré devenaient tributaires,
Des liens éternels et des charmes vainqueurs
Dans un faisceau d'amour uniraient tous les cœurs.
Est-ce l'homme sophiste, est-ce l'homme fragile
Dont l'aveugle raison inventa l'Evangile ?
Quel sage sur la terre eût osé concevoir
Le projet d'enchaîner le monde à son pouvoir ?

Quel homme téméraire aurait eu la pensée
De réduire au pardon la nature offensée ?
Quel autre aurait donc pu, consacrant la douleur,
M'apprendre à savourer la coupe du malheur,
A faire sans regrets les plus grands sacrifices,
A dévorer la honte, à braver les supplices,
A bénir mes bourreaux au milieu des tourments,
Et surtout m'inspirer de pareils sentiments ?

Divin législateur, une telle doctrine
Révèle à chaque pas son auguste origine.
Non, jamais avant toi l'homme n'avait compris
Qu'on pût trouver la gloire où règne le mépris,
Qu'au milieu des chagrins l'âme se purifie,
Et qu'au sein des revers le cœur se fortifie.
Jamais aucun mortel, jamais sage avant toi
N'aurait pu soupçonner une pareille foi.

. . . . . .

Est-ce l'homme, jouet des plus honteux penchants,
Qui pouvait nous léguer ces préceptes touchants ?
Qui le croira jamais ? N'est-elle pas divine,
Mortels, répondez-moi, cette auguste doctrine
Qui commande à l'orgueil d'humilier son front,
Et qui change en bienfait le plus cruel affront ?
Heureux, dit l'Evangile à la terre surprise,
Heureux l'homme opprimé que le siècle méprise !
Heureux le vrai chrétien que le siècle maudit !
C'est par l'humilité que l'âme s'agrandit.
S'il écoute l'orgueil, le plus noble génie
Subit des passions l'aveugle tyrannie :
Pourrions-nous l'ignorer, lorsque de toutes parts
Des exemples fameux affligent nos regards ?
De ses contemporains tel eût été la gloire ;
Tel eût de sa patrie illustré la mémoire,
Qui, suivant une folle et triste vanité,
Remplit de ses fureurs le monde épouvanté.
Providence du Christ, à jamais sois bénie,
Pour avoir de l'orgueil flétri l'ignominie !

N. Rosset.

L'EVANGILE.

Quand l'Homme-Dieu quitta ce terrestre séjour,
Il voulut y laisser un livre où son amour,
Sa vertu bienfaisante et sa haute sagesse
Sur ses peuples chéris pussent agir sans cesse ;
Un livre tout empreint d'ineffable douceur,
Où l'on sentît revivre et palpiter son cœur,
Où retentît encor sa sublime éloquence;
Un livre qui d'un Dieu pût réparer l'absence.
Le disciple à sa voix prêtant sa faible main,
Ecrivit l'Evangile... O prodige divin !
Sous sa plume féconde il reproduit son maître;
Dans ce livre étonnant Jésus sembla renaître...
Il paraît... tout s'ébranle et l'univers païen
Est aux pieds des autels, surpris d'être chrétien.
Le glaive des Césars, vaincu par sa parole,
A la Croix triomphante ouvre le Capitole.
Le monde retrempé sur un moule si beau
Sembla, comme son Dieu, revenir du tombeau;
Une force inconnue était dans ces oracles
Et le livre du Christ en faisait les miracles.
Bientôt, partout le crime a trouvé le remords,
L'avare le mépris de ses nombreux trésors,
Le malheureux, la fin de ses cruelles peines;
Là, l'esclave un moment vient oublier ses chaînes,
Le pauvre son ennui, le riche ses grandeurs,
Là, méconnu des siens, abîmé de douleurs,
Le monarque détruit que le sort abandonne,
Vient aussi quelquefois oublier sa couronne.
Qui n'eût été séduit par ces nobles accents,
Style aux pures couleurs, semblable au lis des [champs,
Qu'enviait Salomon dans sa magnificence,
Tous deux venus du ciel, dons de la Providence;
Tous deux simples et grands, leur auteur surhumain
Ayant peint l'un et l'autre avec la même main.
O livre plein du Dieu dont tu fus l'héritage,
Livre, ami du malheur, accepte mon hommage!
D'autres de ta morale ont dépeint la beauté;
Subjugué par ta grâce et par ta majesté,
L'impie a, de sa bouche ouverte pour maudire,
Exalté ta parole où l'Homme-Dieu respire.
Le génie a redit les empires, mourants,
Les peuples, accablés sous le fardeau des ans,
Retrouvant leur jeunesse et leur vigueur ancienne
Dans ce code qui fit la victoire chrétienne.
Moi, j'aime ces récits pleins d'un charme nouveau,
Que ma mère contait auprès de mon berceau ;
Ces drames de la vie, admirables symboles,
Doux rayons d'un soleil voilé de paraboles,
Célestes vérités qu'on écoute à genoux ;
Où Dieu qui se fit chair se fait Verbe pour nous,
Où sa tendresse cache et trahit sous des langes
L'Eternel, dont le trône est porté par les anges ;
Où je trouve partout la trace de ses pleurs,
Baume miraculeux qui guérit mes douleurs.

Pages pleines de charmes,
Faites avec des larmes,

Où Dieu nous dit amour,
Lui, dont la mer immense
Annonce la puissance,
Lui que chante le jour.

Lui qui sema d'étoiles
Et fit d'azur les voiles
Dont il se couvre au ciel;
Lui qui mit son cantique
En lettre magnifique
Sur le front du soleil...

Sur ce globe de fange
Voyez-vous ce bel ange
De gloire revêtu...
Avec nous sur la terre,
Du séjour du tonnerre,
Ange, pourquoi viens-tu?...

Le roi de la nature
Qui fait sous la verdure
Le nid du passereau,
Dans la Judée entière
N'a pas une chaumière
Pour garder son berceau.

Au pauvre favorable,
Là-bas, dans cette étable
Il vient tenir sa cour :
Voyez s'unir les Mages,
Chefs des lointains rivages,
Aux pâtres d'alentour.

Près de l'auguste Maître
Ensemble ils vont paraître
Sans honte et sans effroi,
Car il faut à sa fête
Le sceptre et la houlette,
Le berger et le roi...

Bientôt va sonner l'heure
Où ce qui souffre et pleure
Doit trouver un appui;
Où tout ce qu'on délaisse,
Lépreux et pécheresse,
Se tournera vers lui;

Comme après la tempête
La fleur tourne sa tête
Vers le ciel embaumé,
Comme une tendre amante,
Après les jours d'attente,
Court vers son bien-aimé.

Ici, c'est Madeleine,
C'est le peuple qu'entraîne
Sa parole au désert;
Ici la tombe avare
Met à ses pieds Lazare
De son linceul couvert.

Plus loin le ciel rayonne
Et l'Eternel couronne
Son Fils sur le Thabor.
Plus loin c'est le Calvaire

Où Jésus, ô mystère !
Dompte et subit la mort.

O saintes harmonies,
Par tant de voix bénies,
Quand, loin de ses bourreaux,
L'Eglise solitaire
Abritait la prière
A l'ombre des tombeaux ;

Qu'on disait dans les chaînes
Aux prisons souterraines,
Au milieu des soupirs,
Qui souvent retentirent,
Quand les lions rugirent,
Quand mouraient les martyrs.

Pages où luit encore
Le reflet d'une aurore
Dont le jour est aux cieux ;
Voix, lumière féconde
Qui rajeunis le monde,
Viens briller à nos yeux !

Dans notre nuit si sombre,
Sur nos douleurs sans nombre
Fais luire ta clarté ;
Et des peuples qu'entrave
Le paganisme esclave
Refais la liberté !

L'abbé Louis-Anne Dubreuil.

L'EVE NOUVELLE.

Eve, Eve, qu'as-tu fait du bonheur de ta race ?
Ton crime de l'Eden nous chasse.
Adam et ses fils sont maudits ;
De l'homme contre toi la voix sombre s'élève.
L'ange a saisi la flamme ; il s'en est fait un glaive,
Et, menaçant, se tient au seuil du paradis.

Gloire, gloire à l'Eve nouvelle !
Le bonheur enfin a son tour !
L'ange s'incline devant elle ;
L'homme lui doit tout son amour.
L'Eden reste fermé : qu'importe ?
Le Seigneur nous ouvre la porte
Du ciel par lui même habité.
Notre exil devient notre joie :
C'est dans le ciel que Dieu renvoie
Adam de l'Eden écarté !

La malédiction du Très-Haut est terrible !
Près de sa justice inflexible
Ce n'est rien qu'un glaive de feu.
Ecoute en longs éclats sa colère qui gronde.
Eve, la douce paix est retirée au monde :
Car le monde pour maître a l'ennemi de Dieu.

Ecoute, écoute, Eve bénie,
Le chœur de l'éternelle paix.
Notre terre au ciel s'est unie
Pour le répéter à jamais.
Le règne de Dieu recommence ;
Le nouveau traité d'alliance

Nous a rendus plus triomphants.
Dieu dans l'Eden eût fait des hommes
Ses amis ; aujourd'hui nous sommes
Non ses amis, mais ses enfants !

Eve, notre bourreau plutôt que notre mère,
Qui ne donnas la vie amère
Qu'après avoir donné la mort,
Vois-tu de ton époux la main accusatrice ?
La coupable est montrée à Dieu par le complice ;
Pour t'accuser, Adam et nous, sommes d'accord !

Eve, entends-tu ? l'homme proclame
Le bonheur où Dieu l'a conduit :
« Seigneur, tu m'as donné la femme,
La femme m'a donné le fruit.
Qu'il est doux le fruit que je mange !
Que je te bénis ! Jamais l'ange
N'en cueillit de plus doux au ciel.
Fruit heureux de l'arbre de vie !
Seigneur, ma faim est assouvie ;
Je le sens : Je suis immortel ! »

Octave Ducros (de Sixt).

EXALTABO TE, DOMINE,

QUONIAM SUSCEPISTI ME.

(Traduction du psaume XXIX.)

Ce psaume est un parfait modèle de la reconnaissance que doivent exciter les bienfaits de Dieu.

Mon âme exalte ta clémence,
Dieu puissant, tu n'as pas permis
Que je fusse par ma souffrance
Le jouet de mes ennemis.
Touché de mon humble prière,
Tu rallumas à ta lumière
De mes jours le pâle flambeau ;
Et ton amour, que je réclame,
A daigné séparer mon âme
De ceux qu'engloutit le tombeau.

Mortels, qui, semblables aux anges,
En retracez la pureté,
De Dieu célébrez les louanges,
Et publiez sa sainteté.
Quand sur nous tonne sa puissance,
Les pleurs désarment sa vengeance,
Et rendent la vie au pécheur ;
Que le soir son âme l'implore,
Et, dès les rayons de l'aurore,
L'espoir rentrera dans son cœur.

Dans les doux transports de l'ivresse
Qu'en mon sein répandait la paix,
Je m'écriai, plein d'allégresse :
Rien ne me troublera jamais.
La gloire et la magnificence,
En s'unissant à ma puissance,
Accroissaient ma prospérité :
A mon sort tout rendait hommage ;
Mais Dieu détourna son visage :
Je rentrai dans l'obscurité.

Une longue et morne tristesse
Vint remplacer mon heureux sort ;
Je m'écriai, dans ma détresse :
Seigneur, différe encor ma mort.
Si les maux auxquels je succombe
Me précipitent dans la tombe,
Mes vœux seront-ils accomplis ?
Celui que le tombeau dévore
Louera-t-il le nom que j'implore
Et les prodiges que tu fis ?

Enfin les secours qu'il m'envoie
En espoir ont changé mes pleurs ;
Sa main m'a revêtu de joie
Et m'a comblé de ses faveurs.
Il a béni mes sacrifices ;
J'oublie, en goûtant ses délices,
Le souvenir de mon tourment.
Je cours, je vole dans sa voie ;
Mes hymnes d'amour et de joie
Le loueront éternellement.

Sapinaud de Boishuguet.

EXALTATION DE LA SAINTE CROIX.

Fuyez, cruels démons, je vois, je vois paraître
L'étendard glorieux de mon céleste maître :
On découvre la croix aux peuples assemblés,
Qui poussent jusqu'au ciel de longs cris redoublés,
Et révérant l'autel, adorent la victime
Dont le sang innocent expia notre crime,
Et conclut avec Dieu cette ineffable paix
Dont les nœuds amoureux ne se rompront jamais.

Tels que des champs de l'air on voit tomber le [foudre
Qui bruit avec horreur et réduit tout en poudre,
Tel, autrefois, entra dans l'empire romain,
Avec un camp nombreux, le Persan inhumain.
Héracle (1) à sa fureur oppose des armées,
D'un beau désir de gloire ardemment animées :
Mais en trois grands combats, Héracle malheureux,
Voit le Persan vainqueur de son camp généreux :
Il court la Palestine, il désole, il ravage
Et dans Solyme il joint la fureur au pillage.
Alors la croix fut prise, et l'empire latin
Amèrement pleura ce malheureux butin.
Quand l'empereur apprend cette triste nouvelle,
Il ressent dans son âme une peine mortelle.
Il a recours aux cris, aux prières, aux pleurs,
Pour divertir le cours de ces sanglants malheurs ;
Et Dieu, prêtant l'oreille à la voix de ses larmes,
Lui fait tenter encor la fortune des armes.
L'insolent Chosroës qu'aveugle son bonheur,
Méprisant les Romains, blasphémant le Seigneur,
Accepte le combat, et croit que la victoire
Va couronner son front d'une nouvelle gloire.
Mais son orgueil le trompe, il se trouble, il s'enfuit,
Et, par son fils, il tombe en l'éternelle nuit (2).
Le barbare, qui veut assurer son empire,

Avec des vœux ardents après la paix soupire,
Et le victorieux l'accorde aux seules lois
Qu'aussitôt en ses mains il remettra la croix.

Quels furent dans son cœur les transports de sa [joie,
Quand ce saint étendard dans son camp se déploie!
Sur le Calvaire il veut lui-même la placer ;
Mais vers l'auguste mont il ne peut avancer,
Il se sent repoussé d'une main invisible,
Et sur son front royal sa douleur est lisible.
L'évêque alors lui dit : « Peut-être en ces habits
Où l'on voit briller l'or et luire les rubis,
Le Sauveur ne veut pas que sa croix soit portée,
Qu'il a voulu porter en robe ensanglantée,
Et dans l'abaissement le plus prodigieux
Où pût s'anéantir le Fils du Roi des cieux. »
Héracle, à ce discours, revenant à soi-même,
Quitte sa robe d'or, laisse son diadème,
Ote ses brodequins, se revêt pauvrement,
Se charge de la croix, et la porte aisément.

Que son triomphe alors fut illustre en l'Eglise !
Des climats d'où l'hiver souffle la froide bise,
De ceux où le Midi rend tout le ciel ardent,
De ceux où le zéphir rafraîchit l'Occident,
Et de ceux où du jour luit la première flamme,
On la vient adorer et son aide on réclame.
C'est le lit bienheureux sur qui, d'un saint effort,
Le Fils de Dieu mourant triompha de la mort ;
C'est le trône divin où du maître du monde
Et la majesté règne et l'empire se fonde ;
C'est le sceptre sanglant dont la forte vertu
Du tyran de l'enfer a l'orgueil abattu ;
C'est l'arbre dont le fruit nous redonne la vie
Que ce fier ennemi jadis nous a ravie ;
C'est la clef qui, malgré son courroux envieux,
Nous ferme les enfers et nous ouvre les cieux :
C'est la chaire sur qui la sagesse suprême
Enseigne le mépris du monde et de soi-même :
C'est le mât du vaisseau toujours victorieux
Et des flots écumants et des vents furieux;
C'est le bouclier sacré dont la force adorable
Aux flèches du démon rend l'homme impénétrable;
C'est le ferme support de nos cœurs abattus ;
C'est le miroir vivant de toutes les vertus ;
Enfin c'est l'étendard qui, brillant de lumière,
Quand les jours seront près d'achever leur carrière,
Paraîtra dans les cieux devant l'auguste Roi
Qui mettra l'univers dans un horrible effroi,
En venant prononcer la dernière sentence
Qui fera des mortels la triste différence.

Antoine Godeau.

EXAUDIAT TE DOMINUS

IN DIE TRIBULATIONIS.

(Traduction du psaume XIX.)

Ce psaume a été composé pour implorer le secours de Dieu, lorsque David et les rois

(1) Appele plus communément Hérachius.
(2) L'empereur persan Chosroës, s'enfuyant, fut tué par son fils aîné qu'il avait déshérité.

ses successeurs devaient se mettre en campagne pour repousser leurs ennemis. L'Eglise s'en sert pour appeler les bénédictions du ciel sur le chef de l'Etat.

Dieu vous accueille et vous entende
Au jour de votre affliction ;
Et dans les combats vous défende
Du haut des remparts de Sion !
Que son nom, sur ces monts propices,
Imploré dans vos sacrifices,
Réponde aux vœux de votre cœur ;
Et les nôtres, pleins d'allégresse,
Pour son Christ loueront la tendresse
Et les merveilles du Seigneur.

Que le Dieu de Jacob remplisse
Vos jours de bonheur et de paix !
Dans tous les temps qu'il accomplisse
Vos pieux et nobles projets !
Si sur vous mon bras se déploie,
Votre salut sera la joie
Des peuples qu'il vous a soumis ;
Je sais que le Seigneur vous aime ;
Du ciel, sanctuaire suprême,
Il foudroiera vos ennemis.

Les uns ont mis leur confiance
Dans leurs chars et leurs escadrons,
Les autres dans leur opulence,
Et nous, Seigneur, nous t'implorons.
Ils sont tombés devant ta face ;
Et nous, prévenus par ta grâce,
Nous nous relevons en vainqueurs ;
Sauve le roi, Dieu secourable !
Et daigne, à nos yeux favorable,
Entendre la voix de nos cœurs.

Sapinaud de Boishuguet.

L'EXIL.

Le triste mot d'adieu se redit bien des fois ;
Nos jours, comme les fleurs, s'effeuillent sous nos doigts,
Le sourire est voisin des larmes.
Si l'on pouvait dresser la tente du séjour
Près de tous ceux qu'on aime, ou dont on sait l'amour,
La vie offrirait trop de charmes.

L'espoir n'atteindrait plus que des cœurs refroidis,
Oubliant volontiers leur part de paradis
Pour jouir du présent sur terre.
On ne nous verrait plus, impatients du sort,
Aspirer l'autre vie et sourire à la mort ;
Notre exil serait volontaire.

Serions-nous plus heureux ? le doute en est permis;
Tendre vers l'idéal, vers un bonheur promis,
C'est la félicité des âmes.
On s'endort dans la joie, on veille dans les pleurs,
Il faut que l'homme passe au milieu des douleurs
Comme l'or au milieu des flammes.

Le bâton de voyage est placé dans nos mains,

Pour que nous marchions tous, par différents chemins,
Au but qui pour tous est le même.
Ce qu'on atteint sans peine émousse les désirs,
Et toujours on récolte en moissons de plaisirs
Ce que dans la douleur on sème.

Prendre la vie ainsi c'est s'épargner au cœur
Bien de ces noirs chagrins dont l'espoir rend vainqueur ;
L'existence est poétisée.
Les fleurs font oublier l'épine des buissons ;
Et l'âme se nourrit des pleurs que nous versons,
Comme les plantes de rosée.

Eh ! ne voyons-nous pas partout autour de nous
L'inconstance des flots qui nous entraînent tous ?
La vie est pour l'homme un passage.
Aimer avec mesure, et par rapport à Dieu,
Ne s'attacher à rien de ce qui dure peu,
Telle est la maxime du sage.

Aussi, vienne du ciel quelque souffle léger,
Sa tente échappe au sol et peut s'en dégager,
Ainsi qu'une fleur sans racines.
Le monde sait son nom, mais Dieu le sait bien plus ;
Ses pieds ne portent pas au séjour des élus
La poussière de nos ruines.

Imitons-le ce sage, abrégeant le malheur,
Qui ne s'arrête pas à cueillir chaque fleur
Quand au pays sont les plus belles.
Ne nous serrons les mains qu'en passant ici-bas ;
Empressés d'arriver, hâtons, hâtons le pas :
Hélas ! que n'avons-nous des ailes !

Que faisons-nous ici ? L'âme sent chaque jour
Que rien ne la remplit au terrestre séjour,
La pensée en tout nous dépasse.
La sève nous inonde, et le corps trop étroit
Ne laisse pas grandir notre cœur qui s'accroît ;
Il nous faut plus d'air et d'espace.

Les siècles ont rendu si large l'horizon
Que nous voyons aussi s'élargir la raison ;
Les peuples ont doublé leur vie.
Un immense travail poursuit l'humanité :
La recherche du vrai, du beau, de l'unité,
Mon Dieu ! vers toi tout nous convie.

Claudius Hébrard.

EXISTENCE DE DIEU.

Consulte Zoroastre, et Minos, et Solon,
Et le sage Socrate et le grand Cicéron,
Ils ont adoré tous un maître, un juge, un père ;
Ce système sublime à l'homme est nécessaire ;
C'est le sacré lien de la société,
Le premier fondement de la sainte équité,
Le frein du scélérat, l'espérance du juste.
Si les cieux, dépouillés de leur empreinte auguste,
Pouvaient cesser jamais de le manifester,
Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.

Que le sage l'annonce, et que les grands le craignent.
Rois, si vous m'opprimez, si vos grandeurs dé-
[daignent
Les pleurs de l'innocent que vous faites couler,
Mon vengeur est au ciel : apprenez à trembler.

VOLTAIRE.

EXSURGAT DEUS

ET DISSIPENTUR INIMICI EJUS : ET FUGIANT QUI ODERUNT EUM, A FACIE EJUS.

(Trad. du psaume LXVII.)

TRANSPORT DE L'ARCHE.

Que Jéhovah se lève, et confonde l'audace
De ses odieux ennemis ;
Devant les éclairs de sa face
Qu'il disperse au loin leurs débris ;
Qu'à jamais, comme la fumée
Dissipée au milieu des airs,
Ou comme la cire enflammée,
Disparaisse à ses yeux la race des pervers.

Justes, enivrez-vous d'espoir et d'allégresse ;
Eclatez en de saints transports ;
Exaltez l'Eternel, exaltez-le sans cesse
Par de religieux accords.
Dans les élans de votre joie
Préparez, préparez la voie
Au Roi de la terre et des cieux :
Chantez le nom sacré du souverain des dieux.

Formidable juge du vice,
Il console la veuve, adopte l'orphelin ;
Sur eux de son palais divin,
Il étend sa main protectrice.
Il donne une famille à l'homme abandonné ;
Et d'un bras qui brise les chaînes,
Du captif en vain condamné,
Il jette l'oppresseur sur des plages lointaines.

Quand tu guidais, Seigneur, ton peuple bien-aimé
Au travers de plaines arides,
La terre s'agitait, et le ciel enflammé
Déchargeait en torrents rapides
Et les eaux et les feux dont tu l'avais armé.
Tu répandis sur nous une pluie abondante,
Et ranimas notre langueur.
Signalant ta bonté puissante,
A ta nation défaillante
Tu rendis, ô mon Dieu, sa première vigueur.

Inspire encor tes prophétesses ;
Qu'à leurs yeux l'avenir rayonne de clarté.
Fuyez, rois orgueilleux, fuyez, que vos richesses
De nos femmes encor relèvent la beauté.

Et vous, lâches guerriers, colombes fugitives,
Vengeance !... reprenez vos armures oisives,
Avec nous volez au combat.
C'est de l'Eternel seul que dépend la victoire,
Et l'Eternel veut bien rendre à votre mémoire
Son premier et brillant éclat.

Mont sacré du Très-Haut, mont fertile et sublime,
Brave éternellement tes sourcilleux rivaux :
Quand Jéhovah lui-même habite sur ta cime,

Comment oseraient-ils paraître tes égaux ?

Des millions d'anges
Aux glaives de feu,
Serrent leurs phalanges
Autour du grand Dieu
Dont la voix tonnante
Jadis ébranla
La base fumante
D'Horeb, de Sina.

Tu t'élèves aux cieux, et mènes à ta suite,
Seigneur, des captifs rachetés.
Leur foule en triomphe conduite,
Par des accents pieux célèbre tes bontés ;
Et l'incrédulité fière d'être séduite,
S'assied soumise à tes côtés.
Béni soit Jéhovah, dont les mains paternelles
Aplanissent à ses élus
La glorieuse voie où les tribus fidèles
Marchent en publiant ses divines vertus.
C'est lui qui promène la foudre
Sur le front altier des pécheurs ;
C'est lui qui vous réduit en poudre,
Audacieux blasphémateurs.

Il nous a dit : Malgré sa rage,
Basan te laissera passer,
Peuple à qui j'ai fait traverser
Les abîmes des mers s'ouvrant à ton passage :
Et tes chiens altérés s'abreuveront du sang
Dont les flots, sous tes pieds, jailliront de son
[flanc.

Tu l'as dit, Seigneur, et ta marche
Déjà confond tes ennemis.
Mon Dieu, mon roi, porté sur l'arche,
Ne voit autour de lui que des mortels soumis.

Aux voix qui chantent des cantiques
Se joint l'éclat des instruments.
Des beautés jeunes et pudiques
Au son des tambourins mêlent leurs doux accents.
Vrais enfants d'Israël, tous célèbrent la fête
De l'Eternel, de Jéhovah.
Benjamin, le plus jeune, apparaît à leur tête,
Et devance, inspiré, les puissants de Juda ;
Nephtali, Zabulon, il devance vos princes,
Vos héros accourus de toutes les provinces.

Manifeste, grand Dieu, ton souverain pouvoir :
Achève en nous ton œuvre sainte.
Des hauteurs de Sion que de rois vas-tu voir
Déposer à tes pieds leurs présents avec crainte !

Dompte le tyran des roseaux ;
Dompte la horde sanguinaire,
Qui bravant ta juste colère,
Ecrasait Israël sous le poids des travaux.
Disperse loin de leur patrie
Tous ceux qui rêvent les combats ;
Que l'Egypte et l'Ethiopie
Une offrande à la main se jettent dans tes bras.
Chantez, solennisez, royaumes de la terre,

Proclamez le nom glorieux
Du Dieu qui, s'élevant jusqu'au plus haut des cieux,
Se révèle aux mortels par la voix du tonnerre.
Au seul Dieu de Jacob, avec tous les élus,
Fils des hommes, rendez des actions de grâces.
Sa grandeur qui remplit les temps et les espaces
Environne d'amour les heureuses tribus.

J.-M. GIFFARD.

L'EXTREME-ONCTION.

(POEME.)

Comme un ruisseau qui coule à travers le mystère,
Ou bien comme un torrent mugissant de colère,
La vie, après avoir parcouru ses détours,
Dans l'Océan sans fin disparaît pour toujours.
Capitaine ou soldat, riche ou pauvre... qu'importe !
Quand la mort vient frapper il faut ouvrir sa porte,
Et de tous les humains arrachés au néant,
Pas un n'a pu franchir cet abîme béant.
Mourir !... telle est la loi : nul enfant de la terre
Ne peut se dérober à cet arrêt sévère,
Et, sous le voile épais qui cache l'avenir,
Il n'est rien de certain que ce seul mot : Mourir !
Les travaux, les efforts, qu'on triomphe ou succombe,
Ne sont que les jalons qui guident vers la tombe :
Tout navire, ici-bas, doit marcher vers ce port ;
Vivre, c'est préparer une offrande à la mort.

. . . . . .

Combien épouvantable est la mort de l'impie !
S'il oublia son heure, hélas ! comme il l'expie !
Que de poignants regrets et que d'affreux tour-
[ments
Viennent briser son âme à ses derniers moments !
Honneurs, ambitions, bas instincts de la terre,
Tout ce qui s'agitait dans l'humaine poussière
S'envole et disparaît pour ne plus revenir,
Et le gouffre éternel s'ouvre pour l'engloutir !
Est-ce donc là le but, pauvres fous que nous
[sommes ?...
Briller, puis s'éclipser, tel est le sort des hommes,
Et, plus sur leur chemin ils ont semé de bruit,
Plus viennent après eux le silence et la nuit.

Que la mort du chrétien, mort douce et consolante,
A nos yeux attendris se montre différente !
La résignation, compagne de la foi,
Fait qu'il la voit venir sans trouble et sans effroi :
Voyageur ici-bas, il a prévu d'avance
Que le moment viendrait où sa mortelle essence
A celle de son Dieu devait se réunir.
Expirer, pour le juste, ah ! ce n'est pas mourir,
Non !... c'est quitter l'exil pour trouver la patrie
Où fleurit un bonheur qui jamais ne varie ;
C'est fuir en un instant la terre pour le ciel
Et rentrer sous le toit du palais paternel ;
C'est briser pour jamais une pesante chaîne,
C'est suivre en souriant le flot qui vous entraîne ;
L'esclave, en ce moment, conquiert sa liberté,
Et pour l'homme mortel c'est l'immortalité !
Jadis, je fus témoin de cette mort chrétienne ;

Puisse un jour le Seigneur bénir ainsi la mienne,
Car, s'il est doux de vivre en pratiquant le bien,
Il est plus doux encor de mourir en chrétien.
C'était, il m'en souvient, par un beau soir d'au-
[tomne,
A l'heure où le soleil à l'horizon rayonne ;
Le feuillage des bois jaunissait aux rameaux
Où, pressentant l'hiver, gémissaient les oiseaux.
J'avais porté mes pas vers un petit village
Dont l'enclos resserré coupait le paysage ;
Les tintements lointains de son humble clocher
Semblaient, en m'appelant, me dire d'approcher.
Je vis, à ce signal apporté par la brise,
Un prêtre qui parut au porche de l'église ;
Un enfant, devant lui, marchait portant la croix
Qu'escortaient, l'œil baissé, de pieux villageois.
Moi-même je suivis cette troupe en prière
Qui s'arrêta bientôt au seuil d'une chaumière ;
Le prêtre la bénit avant d'y pénétrer,
Et sur ses pas alors on me permit d'entrer.

Tout, dans cette maison, était calme et paisible ;
On y sentait de Dieu la présence invisible ;
C'était un parfum dont s'abreuvait le cœur,
Et qui versait dans l'âme une sainte fraîcheur.
Deux lits l'un près de l'autre apparaissaient en-
[semble,
Comme deux vieux amis qu'un même lieu ras-
[semble ;
Un crucifix de bois, orné de buis bénit,
Emblème du salut, surmontait chaque lit.
Deux vieillards reposaient sur cette double couche;
C'étaient l'homme et la femme : ils priaient, et
[leur bouche,
En murmurant tout bas la formule d'un vœu,
Semblait sourire encor et rendre grâce à Dieu.
Ce vœu, ce n'était point, en ce moment suprême,
Le regret du passé voyant fuir ce qu'il aime ;
C'était pour ces deux cœurs un plus noble désir :
Ils demandaient à Dieu le don de bien mourir.
Ils avaient bien vécu ; dans cette heure dernière
Comment Dieu n'eût-il point exaucé leur prière ?
Soixante ans de vertus rayonnaient sur leur mort
Et vers l'éternité guidaient leur double essor.

Le prêtre se pencha sur leur lit de souffrance.
Que dis-je?... en cet instant, par sa seule présence,
Il avait dissipé l'ombre de leurs douleurs,
Et tous deux oubliaient la mort et ses horreurs ;
Car sur celui qui croit, quand vient l'heure dernière,
La foi, divin flambeau, rayonne sa lumière,
Et l'âme qui s'arrache aux liens d'ici-bas,
Sans appeler la mort ne la repousse pas.
Sur leurs fronts, d'où l'espoir avait chassé la
[crainte,
Le ministre de Dieu traça l'onction sainte :
Le Saint-Chrême coula sur leurs pieds, sur leurs
[cœurs
Afin de soutenir le pas des voyageurs ;
Car la religion prenant l'homme au baptême

L'accompagne et le suit jusqu'au moment suprême
Où le maître de tous, l'arrêtant en chemin,
Pour l'amener à lui vient lui prendre la main,

Le prêtre les bénit, et, leur montrant l'hostie
Où Dieu mit les trésors de son Eucharistie :
« Recevez, leur dit-il, le corps du Roi du ciel,
Et qu'il garde votre âme au séjour éternel (1) ! »
Et ces mourants alors rayonnant d'espérance
Saluèrent tous deux sa divine présence ;
Ils levèrent leur front tranquille dans la mort
Et reçurent le pain, nourriture du fort.

Le jour en cet instant terminait sa carrière ;
Un rayon de soleil brilla dans la chaumière ;
Comme un dernier reflet des terrestres splendeurs,
Et l'horizon pâlit sous de faibles lueurs.
La nuit vint tout à coup.... et la brise d'automne
Des chênes dépouillés secoua la couronne;
Puis alors deux soupirs montèrent vers le ciel...
Les époux retournaient au séjour éternel.

Tous deux avaient passé saintement sur la terre ;
Soixante ans de bonheur, soixante ans de prière
Les avaient réunis sur le même chemin:
Ils s'en allaient ensemble en se donnant la main.

Telle est la mort du juste ! Elle est douce, elle est belle ;
L'espérance et la foi rayonnent autour d'elle :
C'est après le labeur, le repos, le sommeil.
Ou plutôt cette mort c'est l'instant du réveil !
C'est l'heure où, près de Dieu, vont s'abriter les âmes ;
Où l'immortalité sur ses ailes de flammes
Emporte vers le ciel les héros triomphants,
Et dans le sein du père unit tous les enfants...
Plus d'exil, de combats ! Au séjour de la gloire
Tous ont droit désormais de chanter leur victoire,
Et, mourant saintement ainsi qu'il a vécu,
Le juste a succombé, mais il n'est pas vaincu !

GALOPPE D'ONQUAIRE.

F

FAIBLESSE DES HOMMES.

GRANDEUR DE DIEU.

(Ode tirée du psaume CXLV.)

Mon âme, louez le Seigneur ;
Rendez un légitime honneur
A l'objet éternel de vos justes louanges.
Oui, mon Dieu, je veux désormais
Partager la gloire des anges
Et consacrer ma vie à chanter vos bienfaits.

Renonçons au stérile appui
Des grands qu'on implore aujourd'hui ;
Ne fondons point sur eux une espérance folle.
Leur pompe, indigne de nos vœux,
N'est qu'un simulacre frivole,
Et les solides biens ne dépendent pas d'eux.

Comme nous esclaves du sort,
Comme nous jouets de la mort,
La terre engloutira leurs grandeurs insensées ;
Et périront en même jour
Ces vastes et hautes pensées
Qu'adorent maintenant ceux qui leur font la cour.

Dieu seul doit faire notre espoir,
Dieu, de qui l'immortel pouvoir
Fit sortir du néant le ciel, la terre et l'onde,
Et qui, tranquille au haut des airs,
Anima d'une voix féconde
Tous les êtres semés dans ce vaste univers.

Heureux qui, du ciel occupé,
Et d'un faux éclat détrompé,
Met de bonne heure en lui toute son espérance !
Il protége la vérité,
Et saura prendre la défense
Du juste que l'impie aura persécuté.

C'est le Seigneur qui nous nourrit,
C'est le Seigneur qui nous guérit :
Il prévient nos besoins, il adoucit nos gênes ;
Il assure nos pas craintifs ;
Il délie, il brise nos chaînes,
Et nos tyrans par lui deviennent nos captifs.

Il offre au timide étranger
Un bras prompt à le protéger,
Et l'orphelin en lui retrouve un second père ;
De la veuve il devient l'époux,
Et par un châtiment sévère
Il confond les pécheurs conjurés contre nous.

Les jours des rois sont dans sa main.
Leur règne est un règne incertain,
Dont le doigt du Seigneur a marqué les limites ;
Mais de son règne illimité
Les bornes ne seront prescrites
Ni par la fin des temps ni par l'éternité (2).

Jean-Baptiste ROUSSEAU.

(1) *Corpus Domini... custodiat animam tuam in vitam æternam.*

FAMINE DE PARIS.

Mais lorsqu'enfin les eaux de la Seine captive
Cessèrent d'apporter dans ce vaste séjour
L'ordinaire tribut des moissons d'alentour ;
Quand on vit dans Paris la Faim pâle et cruelle,
Montrant déjà la Mort qui marchait après elle,
Alors on entendit des hurlements affreux :
Ce superbe Paris fut plein de malheureux
De qui la main tremblante et la voix affaiblie
Demandaient vainement le soutien de leur vie.
Bientôt le riche même, après de vains efforts,

(2) Cette dernière strophe et la troisième sont les plus belles de l'ode.

Eprouva la famine au milieu des trésors.
Ce n'étaient plus ces jeux, ces festins et ces fêtes
Où de myrte et de rose ils couronnaient leurs têtes;
Où, parmi des plaisirs toujours trop peu goûtés,
Les vins les plus parfaits, les mets les plus vantés,
Sous des lambris dorés qu'habite la mollesse,
De leurs goûts dédaigneux irritaient la paresse.
On vit avec effroi tous ces voluptueux,
Pâles, défigurés, et la mort dans les yeux,
Périssant de misère au sein de l'opulence,
Détester de leurs biens l'inutile abondance.
Le vieillard, dont la faim va terminer les jours,
Voit son fils au berceau, qui périt sans secours.
Ici meurt dans la rage une famille entière.
Plus loin, des malheureux, couchés sur la pous-
[sière
Se disputaient encore, à leurs derniers moments,
Les restes odieux des plus vils aliments.
Ces spectres affamés, outrageant la nature,
Vont au sein des tombeaux chercher leur nourriture;
Des morts épouvantés les ossements poudreux,
Ainsi qu'un pur froment, sont préparés par eux.
Que n'osent point tenter les extrêmes misères!
On les voit se nourrir des cendres de leurs pères!
Ce détestable mets avança leur trépas,
Et ce repas pour eux fut le dernier repas...
Trop heureux, en effet, d'abandonner la vie!
D'un ramas d'étrangers la ville était remplie,
Tigres que nos aïeux nourrissaient dans leur sein,
Plus cruels que la mort, et la guerre, et la faim.
Les uns étaient venus des campagnes belgiques,
Les autres des rochers et des monts helvétiques,
Barbares dont la guerre est l'unique métier,
Et qui vendent leur sang à qui veut le payer.
De ces nouveaux tyrans les avides cohortes
Assiégent les maisons, en enfoncent les portes;
Aux hôtes effrayés présentent mille morts;
Non pour leur arracher d'inutiles trésors,
Non pour aller ravir, d'une main adultère,
Une fille éplorée à sa tremblante mère;
De la cruelle faim le besoin consumant
Fait expirer en eux tout autre sentiment;
Et d'un peu d'aliments la découverte heureuse
Etait l'unique but de leur recherche affreuse.
Il n'est point de tourment, de supplice et d'hor-
[reur
Que pour en découvrir n'inventât leur fureur.
Une femme (grand Dieu! faut-il à la mémoire
Conserver le récit de cette horrible histoire?)
Une femme avait vu par ces cœurs inhumains
Un reste d'aliments arraché de ses mains.
Des biens que lui ravit la fortune cruelle,
Un enfant lui restait, près de périr comme elle:
Furieuse, elle approche, avec un coutelas,
De ce fils innocent qui lui tendait les bras.
Son enfance, sa voix, sa misère et ses charmes
A sa mère en fureur arrachent mille larmes;
Elle tourne sur lui son visage effrayé,
Plein d'amour, de regret, de rage, de pitié;

Trois fois le fer échappe à sa main défaillante.
La rage enfin l'emporte, et, d'une voix trem-
[blante,
Detestant son hymen et sa fécondité :
« Cher et malheureux fils que mes flancs ont porté,
Dit-elle, c'est en vain que tu reçus la vie;
Les tyrans ou la faim l'auraient bientôt ravie.
Et pourquoi vivrais-tu? pour aller dans Paris,
Errant et malheureux, pleurer sur ses débris?
Meurs, avant de sentir mes maux et ta misère,
Rends-moi le jour, le sang que t'a donné ta mère:
Que mon sein malheureux te serve de tombeau,
Et que Paris du moins voie un crime nouveau. »
En achevant ces mots, furieuse, égarée,
Dans le flanc de son fils sa main désespérée,
Enfonce, en frémissant, le parricide acier,
Porte le corps sanglant auprès de son foyer,
Et, d'un bras que poussait sa faim impitoyable,
Prépare avidement ce repas effroyable.
Attirés par la faim, les farouches soldats
Dans ces coupables lieux reviennent sur leurs pas :
Leur transport est semblable à la cruelle joie
Des ours et des lions qui fondent sur leur proie;
A l'envi l'un de l'autre ils courent en fureur,
Ils enfoncent la porte. O surprise! ô terreur!
Près d'un corps tout sanglant à leurs yeux se pré-
[sente
Une femme égarée et de sang dégouttante.
« Oui, c'est mon propre fils; oui, monstres in-
[humains,
C'est vous qui dans son sang avez trempé mes
[mains;
Que la mère et le fils vous servent de pâture :
Craignez-vous plus que moi d'outrager la nature?
Quelle horreur à mes yeux semble vous glacer tous!
Tigres, de tels festins sont préparés pour vous. »
Ce discours insensé, que sa rage prononce,
Est suivi d'un poignard qu'en son cœur elle en-
[fonce.
De crainte, à ce spectacle, et d'horreur agités,
Ces monstres confondus, courent épouvantés.
Ils n'osent regarder cette maison funeste :
Ils pensent voir sur eux tomber le feu céleste:
Et le peuple, effrayé de l'horreur de son sort,
Levait les mains au ciel et demandait la mort.

VOLTAIRE.

FÉLICITÉ DES BIENHEUREUX.

(Ode tirée du psaume LXXII : *Quam bonus, Israel, Deus*, etc.)

Dieu n'exercera point sa justice éternelle,
Que nous n'ayons quitté cette robe charnelle
Dont la terre nous a vêtus;
Il reçoit d'ici-bas nos vœux et nos victimes,
Et se réserve ailleurs à châtier les crimes,
Et récompenser les vertus.

Là, les soupirs des cœurs accablés de tristesse
Seront plus estimés que les chants d'allégresse
Qui sortent des esprits contents;

Et là, les vieux lambeaux qui couvrent l'innocence
Auront plus de valeur que la magnificence
Des habits les plus éclatants.

Là, Dieu toujours visible est notre récompense :
Là, sa grâce éternelle à jamais nous dispense
De nos peines et de nos soins ;
C'est là qu'il fait cesser le feu des sacrifices,
Qu'il exauce et prévient nos vœux et nos services,
Nos prières et nos besoins.

Là se voit un Soleil sans ombre et sans nuages,
Conserver ses rayons après la fin des âges,
Toujours brillants et toujours purs ;
Et cet astre émané de l'astre qu'on adore
Ne fait là qu'un seul jour sans nuit et sans aurore,
Des temps passés et des futurs.

En de si doux pensers mon cœur brûle d'envie
De s'unir à son Dieu le reste de sa vie,
Et de l'avoir toujours en soi.
Cette essence impassible à qui tout doit son être,
A des attraits divins qui ne se font connaître
Qu'à des yeux d'amour et de foi.

Ceux qui, se confiant en leur fausse prudence,
Ont osé murmurer contre sa providence,
Sont morts en leur présomption.
Pour moi je n'emploierai ni ma voix ni mes veilles,
Qu'à célébrer sans fin son nom et ses merveilles
Aux pieds des autels de Sion.

Je chanterai si haut ses grandeurs immortelles,
Que les échos du temple et les cœurs des fidèles
Y répondront tout à la fois ;
Et les murs du lieu saint et ses voûtes antiques,
Par le bruit solennel que prendront mes cantiques
Prendront l'usage de la voix !

RACAN.

FÉLICITÉ DES SAINTS.

Dans ce peuple d'élus, ô Dieu, que de splendeur!
Oh! si l'homme ici-bas connaissait sa grandeur!...
C'est là que de tes dons brille ta créature ;
Tu lui rends tous les droits de sa noble nature ;
Riche de ta puissance, heureuse en ta bonté,
Pure dans ta sagesse et dans ta vérité.
Ton œil n'aperçoit point, au séjour de la gloire,
Tous ces faux demi-dieux dont la vaine mémoire,
Ici-bas adorée, a péri dans les cieux ;
Leurs jours, pleins devant nous, sont vides à tes yeux :
Ils sont morts devant toi tous ces grands, tous ces sages
Qui du monde et du temps ont brigué les hommages,
Qui leur ont demandé ces couronnes d'orgueil,
Ces titres du néant, écrits sur un cercueil.
Le ciel ne connaît pas ces triomphes frivoles :
A la terre abusée il laisse ses idoles.

Tes martyrs, près de toi, brillent au premier rang.
Ici, l'erreur insulte à leur gloire, à leur sang :

Pour d'ingrats ennemis leur sang demande grâce ;
Des prodiges sans nombre en ont marqué la trace,
Ont révélé leur cendre à des peuples nouveaux ;
Une vertu céleste habite leurs tombeaux.

Vous partagez l'éclat de ces faveurs divines,
De la sainte pudeur touchantes héroïnes !
Compagnes de l'Epoux, délices de l'Agneau,
Vierges, que son amour dota d'un nom si beau !
Vous étiez devant lui les anges de la terre ;
Vous êtes dans les cieux sa palme la plus chère.
Il place auprès de vous ces cœurs simples et droits
Qu'il instruisit lui-même à méditer ses lois,
A chérir les humains en adorant leur père ;
Qui, vers lui, chaque jour montant par la prière,
Par l'aveu des besoins attirant sa bonté,
Sur sa force appuyaient l'humaine infirmité,
Et, cherchant du devoir les routes peu frayées,
Ont caché dans son sein des vertus oubliées.

Combien, dans un haut rang, d'autres plus éprouvés,
Dans le faste des cours nourris et preservés,
Princes, rois, au Très-Haut qui traça leur carrière,
Ont offert en tribut le bonheur de la terre !
Et Dieu daigne à jamais acquitter dans ses saints
Tout le bien qu'en son nom ils ont fait aux humains
Tout ce que leur dicta le sublime héroïsme
Qu'en vain le siècle impie a nommé fanatisme.

Des saints fondèrent seuls, en vingt climats divers,
Ces asiles pieux à l'indigence ouverts,
Que n'avait point connus l'humanité païenne,
Et qu'enrichit des rois l'opulence chrétienne :
Seul refuge où le pauvre, objet de tous les soins,
Ait un droit avoué, celui de ses besoins ;
Où le seul droit prépare un lit à la souffrance,
Le pain à la vieillesse, et le lait à l'enfance.

Ils furent saints aussi ces hommes sans éclat,
Aux travaux, aux périls dévoués par état,
Qui, portés sur les mers en des climats barbares,
Disputant des captifs à leurs maîtres avares,
Pour briser leurs liens sans cesse allaient offrir
L'or sacré que leur zèle avait su conquérir.
La charité portait aux plus lointains climats
Ces envoyés du ciel, qui, bravant le trépas,
Couraient, la croix en main, de rivage en rivage,
Eclairer par la foi l'ignorance sauvage.

La charité voulut qu'un sexe faible et doux,
De ses sens délicats surmontant les dégoûts,
Souvent même échappé des bras de la mollesse,
Des pompes de la cour, des jeux de la jeunesse,
Vînt s'asseoir près du lit de l'humble pauvreté...
Servi par la grandeur, soigné par la beauté,
Le pauvre a béni Dieu des vertus qu'il inspire,
Et que seul peut payer le ciel qui les admire.

Et vous de qui la foi veilla dans les déserts,
Lampe toujours brillante aux yeux de l'univers,

Devant qui pâlissait le mensonge indocile,
Quand vos rayons si purs éclairaient un concile;
Combien de votre voix le pouvoir respecté
De la religion soutint la pureté!

Saints orateurs, j'entends, en Europe, en Asie,
Eclater votre voix qui confond l'hérésie :
Son opprobre est gravé dans vos puissants écrits,
Faits pour rendre au néant ces frivoles esprits
Qui nous ont paru grands dans ces jours de délire;
Ils ont fondé l'erreur, et l'erreur les admire :
Son règne est d'un moment... La vérité des saints,
Celle qui du Très-Haut expliqua les desseins,
Est encore, ici-bas, d'honneurs environnée,
Et s'éternise au sein du Dieu qui l'a donnée.

LA HARPE.

LA FEMME ADULTERE.

Le peuple était debout près de Jésus assis.
Et Jésus, en leçons transformant ses récits,
Dans le temple expliquait sa divine morale
Au troupeau rassemblé par sa voix pastorale;
Il prêchait la vertu, source du vrai bonheur,
De la foi des époux l'incorruptible honneur,
Et l'humble chasteté dont l'odeur pure et sainte
De toute une maison sait parfumer l'enceinte.
Mais voilà que soudain, spectacle de douleurs,
Les bras chargés de fers, les yeux baignés de
[pleurs,
Une femme paraît, qui, vouée à l'insulte,
Traversant les clameurs d'un scandaleux tumulte,
Sous le poids du chagrin, peut-être du remord
Courbe en silence un front menacé de la mort.
Par les Pharisiens à Jésus amenée
Au milieu de la foule elle reste enchaînée.

« O Maître! disent-ils, sophistes toujours prêts
A le tenter d'abord, à l'accuser après,
C'est à vous de fixer le sort de cette femme;
Sachez qu'elle a commis un adultère infâme;
On vient de l'y surprendre, et la loi parmi nous
Commande son trépas; vous donc, que pensez-
[vous? »

A ces mots, affamé d'un supplice rapide,
Le peuple furieux criait : « Qu'on la lapide! »
La Juive pâlissait et tout son corps trembla.
Que répondra Jésus? s'il dit : Renvoyez-la,
Sur Moïse on croira qu'il lance l'anathème
Et forme un pacte indigne avec le péché même.
S'il la livre à la loi, cet arrêt inhumain
Du retour au devoir lui ferme le chemin.
Or, il se tait, s'incline, et son doigt sur la terre
En langage inconnu trace un divin mystère.
Ses rusés ennemis, de nouveau le pressant,
L'interrogent toujours, mais lui se redressant :

« Quiconque est sans péché, que sa main la pre-
[mière
Frappe la criminelle et lui jette la pierre! »

Il dit, se baisse encore, et tandis qu'il écrit,
Comme si tout à coup la sentence du Christ,

Opposant la sagesse à leur fausse science,
Les faisait reculer devant leur conscience,
Ses interrogateurs avec tous les Hébreux
Se retirent, n'osant se regarder entre eux.
Cependant le Sauveur et l'épouse adultère
Demeurent au lieu saint devenu solitaire.
La coupable, éprouvant un repentir pieux,
Plus calme, se confie à la bonté des Cieux,
Et son juge indulgent lui dit : « Infortunée!
Quand on vous accusait, qui vous a condamnée?
— Personne. — Eh bien! ma voix ne vous con-
[damne pas.
Dans ses piéges Satan avait conduit vos pas :
Pour en sortir, prenez l'aide que je vous donne.
Femme! ne péchez plus, et le Ciel vous pardonne. »

A. BIGNAN.

LA FEMME FORTE,

SON ÉLOGE, TIRÉ DE L'ÉCRITURE.

Il est un bien qui doit exciter tes désirs,
Un bien qui met le comble au bonheur, aux plai-
[sirs,
Un bien si précieux que ton Auteur suprême,
Pour le rendre plus doux l'a tiré de toi-même :
Une compagne enfin qui, digne de ton choix,
D'une épouse fidèle exerce tous les droits,
Et qui t'offre sans cesse, en retour de ta flamme,
Moins les attraits du corps que les beautés de
[l'âme.

Confie à son amour tes dociles enfants;
Qu'elle règne au foyer comme toi dans les champs :
C'est là que sa prudence accroît ton héritage.
Entre les serviteurs qu'elle seule partage
Les fuseaux, la navette et les divers emplois
Qu'au sein de ta famille établiront ses lois.
Quand des feux du matin l'univers se colore,
Son visage aussi pur, aussi frais que l'aurore,
Ecarte le sommeil, bannit l'oisiveté,
Ranime le travail que soutient sa gaieté.
Les arts à ses leçons avec zèle obéissent;
Par ses mains cultivés tous les arts l'enrichissent;
De l'orphelin, du pauvre, en leur calamité,
Elle calme la faim, couvre la nudité.
L'indigence en ce lieu n'est jamais importune;
C'est un asile ouvert aux cris de l'infortune,
Un séjour où chacun goûte et voit sans ennui
Sa félicité propre et le bonheur d'autrui.

Et tels sont les travaux, les succès d'une femme
Qu'un zèle bienfaisant éclaire, instruit, enflamme.
O des faveurs du ciel rare et modeste emploi!
Femme forte, quel homme est comparable à toi?
Quel homme accomplit mieux le précepte suprême
De chérir les humains à l'égal de soi-même?
Femme heureuse! ses jours au monde précieux
Sont loués sur la terre et bénis dans les cieux.
L'innocente candeur dans sa bouche réside;
A tous ses entretiens la charité préside.
Que de voix à l'envi consacrent ses bienfaits!
Que de cœurs subjugués par ses chastes attraits!

Son époux est brillant des rayons de sa gloire,
Et ses enfants devront leur lustre à sa mémoire.

O crainte du Seigneur ! tu règles tous ses pas,
Tu répands ses trésors, tu défends ses appas,
Le monde rend hommage à sa conduite austère :
Tout corrompu qu'il est, c'est un juge sévère,
Qui déteste et méprise, en dépit des flatteurs,
Les biens sans la vertu, la beauté sans les mœurs.

LE FRANC DE POMPIGNAN.

LA FEMME,

SA MISSION SOUS LES AUSPICES ET A L'EXEMPLE DE MARIE.

(Extrait du poëme intitulé : *Le Cloître de Villemartin.*)

O Vierge, et cependant une secte aveuglée
Te dispute là-haut ta couronne étoilée !
C'est toi dont les autels par nos mains desservis
Lui semblent un outrage envers ton divin Fils,
Toi dont les prompts secours, la bonté tutélaire,
Excitent ses dégoûts... ou même sa colère !
Faux chrétiens, qui, niant ton pouvoir généreux,
Feraient du Sauveur même un fils ingrat comme
[eux !
Pardonne à leur mépris, ô Vierge, Eve sans tache,
Par qui de l'homme à Dieu la chaîne se rattache ;
Mère de tout chrétien né de l'esprit vivant,
Porte du ciel ouverte à tout désir fervent,
Toi dont le front se joue en des flots de lumiere,
Et qui du pied encor touchant notre poussière,
Recueilles à la fois, pour les échanger mieux,
Les soupirs de la terre et les transports des cieux ;
Noble médiatrice, et qu'à bon droit on nomme
Puissante auprès de Dieu que tes flancs ont fait
[homme,
Douce étoile des mers, aube du frais matin,
Dont l'éclat adoucit le plus morne destin,
Colombe, dont notre œil aime à suivre les traces,
Vase d'albâtre, où Dieu vient déposer ses grâces,
Et qui, penché d'en haut, les fais couler toujours
Sur ceux dont la prière invoque ton secours,
Mère du Christ, enfin, dont l'âme surhumaine
Dut transmettre à ton corps sa vertu souveraine ;
Puisque les séraphins, avec un saint transport,
Le retrouvant si pur dans les bras de la mort,
T'emportèrent, au sein de leurs chastes phalanges,
Pour te donner, là-haut, la couronne des anges.

Oui, pardonne aux ingrats qui semblent ignorer
La part qu'à leur salut Dieu daigna t'assurer,
Quand, pour s'incorporer avec la créature,
Il chercha sur la terre une âme sans souillure,
Où l'Esprit pût descendre avec sécurité,
Sans qu'un souffle fétide y ternît sa beauté.
Après la double épreuve et de l'ange et de l'homme,
En quel vase assez pur recueillir cet arome
Qui devait empêcher la dissolution
De toute chair vouée à la corruption ?
Les peuples sans espoir, sans but, sans énergie,

Marchaient en chancelant, comme après une orgie ;
La force ou le hasard consacraient tous les droits :
Le ciel était sans dieux, et la terre sans lois.
Plus de race maudite, ou de race choisie ;
Tout était Rome alors, Europe, Afrique, Asie ;
Et le peuple de Dieu, sous le peuple romain,
Se courbait, dévoyé de son royal chemin.
Les coteaux d'Engaddi se couronnaient d'épines ;
L'arbre de Jessé même égarait ses racines ;
Et sur le sol flétri ses longs rameaux penchés
Ne donnaient que des fruits amers ou desséchés.
Chaque jour Israël, d'un effort sacrilége,
De son élection perdait le privilége,
Et l'univers enfin, sans lois, sans rois, sans dieux,
Attendait en silence... en regardant les cieux.
Or, pour réaliser sa promesse fidèle,
Pour remplir dignement l'attente universelle,
Pour faire poindre aux yeux, des hauteurs de Sion,
Le jour tant désiré de la rédemption ;
Pour rattacher, enfin, la nature rebelle
A son premier principe, en s'incarnant en elle,
Que fallait-il à Dieu ? Ce qu'il ne put jadis
Au plus haut du ciel même, au sein du paradis,
Trouver dans l'angélique et l'humaine nature,
La libre adhésion d'une volonté pure.....
Et c'est ce qu'à son ange offrit, du fond du cœur,
Celle qui se disait servante du Seigneur ;
Et c'est pourquoi l'Eglise auprès de Dieu la nom-
[me,
Et la place au-dessus de l'archange et de l'homme.

Eh bien ! ce que Marie, en son humilité,
Fit alors en faveur de notre humanité,
Chaque femme, à son tour, matrone ou jeune
[fille,
Le reproduit sans cesse au sein de sa famille.
Là, bien mieux que le père, elle a des soins pour
[tous.
C'est le Dieu du foyer toujours propice et doux.
Son sourire encourage et sa pitié console :
L'enfant fait de son nom sa première parole,
Même avant les doux noms de son père et de Dieu
Vers lesquels montera pourtant son premier vœu ;
Car toute à ses devoirs de chrétienne et d'épouse,
Des devoirs de son fils plus qu'une autre jalouse,
La mère, en ses leçons se tenant à l'écart,
Ne réclame de lui que la plus humble part.
Et tandis que l'époux que le monde réclame,
Aux soins matériels semble attacher son âme,
Vouée aux soins moraux, elle, d'un cœur fer-
[vent,
Comme un lait épuré, les prodigue à l'enfant,
Pour que l'homme au milieu des épreuves du
[monde
Sente germer en lui leur semence féconde.
Oui, je le dis bien haut, tout ce qu'aux mauvais
[jours
Nous retrouvons en nous de force et de secours,
Tout ce qui fait l'éclat d'un noble caractère,

Tout ce que nous savons de meilleur sur la terre,
La prière, l'amour, le dévouement sacré,
Tout ce qu'avec respect le cœur a consacré,
Est le fruit précieux des semences fidèles
Que l'enfant recueillit des lèvres maternelles...
Et nous connaissons tous la source où constam-
Nos mères vont puiser ce divin aliment. [ment
Au banquet solennel où le Christ nous convie,
Qui vient prendre ardemment sa part au pain de
[vie ?
A cette table où Dieu prodigue ses douceurs,
Qui suivons-nous des yeux ? Nos femmes ou nos
[sœurs.....
Ou nos enfants, qui vont y prendre avec leurs
[mères
Ce blé pur que Dieu mêle à nos graines amères.
Des marches de l'autel quand le prêtre descend,
Tenant le pain des forts, tout de chair et de sang,
Voyez-vous s'agiter sous les nefs attentives,
Comme un vol abattu de colombes craintives
Qu'attirent une eau pure et des feuillages verts,
Tous ces fronts gracieux de voiles blancs couverts!
Voyez-vous, aux abords de la sainte piscine,
Où notre soif s'étanche à la source divine,
Ces servantes du Christ s'incliner humblement,
Recueillir dans leur cœur l'immortel aliment,
Et, dans les doux transports d'une intime allé-
[gresse,
En silence, longtemps, en savourer l'ivresse !
Regardez, grands esprits... mais les genoux ployés:
A ce royal festin quels sont les conviés ?
Des femmes, des enfants ! les seuls qui, dans la
[salle,
Soient dignes de porter la robe nuptiale.
Ne les poursuivez pas d'un sourire railleur;
Même au jeu d'ici-bas leur lot est le meilleur
Et vous le savez bien : car au fond de votre âme,
Une secrète voix malgré vous le proclame.
Or, entendons-nous bien : est-il bien convenu
Qu'un Dieu réparateur ici-bas soit venu,
Et qu'en un lieu marqué son sanglant sacrifice
Ait satisfait pour nous la suprême justice ?
Je sais que parmi vous, on accorde aisément
De merveilleux effets à ce grand dévouement;
Et que, de ces progrès qu'on ne peut méconnaître,
On fait hommage au Christ, homme ou Dieu qu'il
[puisse être;
Ceux même aux yeux desquels *il a fini son temps*,
Constatent de sa loi les effets éclatants;
Et leur raison du moins, ayant foi dans l'histoire,
A défaut de son nom, honorent sa mémoire.
S'il est donc un grand fait acquis, incontesté,
C'est le progrès chrétien de notre humanité.
Or, chez les nations, dans les camps, dans les villes,
Quels en sont les agents ? où sont ses grands mobiles ?
Cherchez, interrogez l'histoire; et dites-moi
Quelle force indomptable a propagé la foi ?
C'est surtout d'une femme ou les pleurs ou l'exemple.
La femme pour l'église a déserté le temple;

Anglo-Saxons et Francs, indomptables Germains,
Tous ont reçu la croix de ses pieuses mains.
C'est elle qui marqua, de ce signe suprême,
Sur un front d'empereur le premier diadème.
Mère de Constantin, épouse de Clovis,
Je vois de toutes parts vos exemples suivis,
Et les casques guerriers, les couronnes royales
Se courber, devant vous, sous les eaux baptismales.
Faut-il s'en étonner? par des moyens divers,
Chaque Dieu, faux ou vrai, domine l'univers.
Mahomet, qui commande, a le fer et la flamme;
Jésus, qui persuade, a le cœur d'une femme,
Et nul ne peut savoir les trésors de vertu
Dont abonde ce cœur de grâce revêtu,
Sitôt qu'il se retrempe à la source épurée
Où la soif des élus sera désaltérée;
Ni tout ce qu'il attire en sa chaste maison,
Alors que, visité de Dieu, dans l'oraison,
Au foyer domestique il répand, sans mesure,
Les dons que le Seigneur lui rend avec usure.
Qui ne sent, en effet, que notre humanité
Se rattache par elle à la Divinité,
Et que, pour repeupler notre haute patrie,
Ouvrant à Dieu son sein, comme une autre Marie,
La femme, en notre exil, dont sa vie est l'honneur,
Enfante incessamment des âmes au Seigneur!
Oui, la Vierge, en montant vers la voûte éthérée,
De ses douces vertus, sur la terre altérée,
A laissé retomber les parfums précieux,
En d'autres cœurs de femme absorbés pour les cieux.
Ces parfums de pitié, de paix et d'innocence,
Dont l'Esprit-Saint en elle avait soufflé l'essence,
S'exhalent ici-bas de plus d'un cœur mortel;
Tantôt, comme un encens, aux marches de l'autel;
Tantôt, sous les abris du foyer domestique,
Plus souvent en ces lieux de misère publique,
Où la vierge chrétienne épanche incessamment
D'indicibles trésors d'amour, de dévouement,
Vrais aromes du cœur, dont la vertu certaine
Purifie ardemment notre atmosphère humaine,
Et rend aux sens flétris de tant de malheureux
Cet air vivant du ciel longtemps perdu pour eux.
Eh ! qu'on ne dise pas, tristement érotique,
Débris fossilisé de débauche classique,
Des salons-pompadour écho terne et poussif,
Que la femme ici-bas n'a qu'un être passif ;
Que, semblable à la fleur doux charme d'une aurore,
Avec son frêle éclat son parfum s'évapore,
Et que tout son attrait réside en sa beauté,
Comme tout son destin, dans sa fécondité.
Ce langage des sens n'a rien de notre époque;
Des vieux temples tombés vainement on l'évoque;
On l'en retire mort, quoiqu'il puisse autrefois
S'être manifesté dans quelques nobles voix.
Vers l'antique Vénus, l'Ève du paganisme,
Morte aussi dès longtemps et du même exorcisme,
C'est vouloir reculer; c'est oublier qu'enfin
Si, sur le front d'Adam souffla l'esprit divin,
Ce même esprit, sondant les profondeurs de l'âme,

Descendit tout entier dans le sein de la femme,
Engendrant tour à tour, sous son aile de feu,
Dans l'homme la pensée, et dans la femme un Dieu.
Qu'à Vénus donc encor reste l'idolâtrie,
C'est bien : mais à l'écart ; le culte est à Marie.
A celle-ci le cœur, comme à l'autre les sens.
Entre elles nul rapport ni de vœux ni d'encens.
L'écume de la mer vomit l'une sans voiles :
Le chaste front de l'autre est couronné d'étoiles.
En tableaux effrontés, en marbres toujours nus,
S'offrent de toutes parts d'impudiques Vénus ;
Mais le ciseau chrétien, pudiquement sévère,
Garde la Vierge encor sous les traits de la mère ;
Et sous sa large robe et ses voiles pieux,
Montre un visage d'ange au cœur, et rien aux yeux.
Type exact, toutes deux, mais divers de la femme,
Si l'une n'a qu'un corps, l'autre a surtout une âme ;
Type également vrai de notre humanité,
Chaque éro se reflète en leur diversité ;
Et, tels qu'à leur essence ils sont restés fidèles,
Deux mondes tout entiers se résument en elles :
L'un, celui du péché, dont la terre est le but ;
L'autre aspirant aux cieux d'où lui vient son salut ;
Et séparés tous deux par cette croix sublime
Que les anges en pleurs dressèrent sur l'abîme,
Abîme infranchissable où Dieu jeta son sang,
Où le monde tombé s'agitait impuissant,
Tandis qu'un nouveau monde, en ce moment su-
[prême,
Levant son jeune front sous ce divin baptême,
S'élançait plein de foi, d'espérance et d'amour,
Des ombres de la nuit vers les sources du jour.

A ces sources de feu d'où jaillit toute grâce,
Fils d'Adam, filles d'Eve, ont retrempé leur race,
Ces dernières surtout ; et je suis peu surpris,
Si, hors des rangs chrétiens, quelques ardents es-
[prits,
Voulant qu'à son destin la femme soit fidèle,
Ont jugé parmi nous sa place indigne d'elle,
Ont accusé nos lois, que je n'excuse point,
De se montrer toujours païennes sur ce point,
Et taxé hautement nos mœurs d'ingratitude,
Pour l'avoir maintenue encore en servitude.
Ainsi depuis le Christ, c'est la troisième fois
Que, dans son interêt, les mœurs font brèche
[aux lois.
Dans l'arène du cirque ou de l'amphithéâtre,
Faut-il braver les dieux, confesser ou combattre ?
Le martyr y descend ; la femme, à son côté,
S'empresse d'établir son droit d'égalité.
Jusque-là sans honneur, être ou chose, n'importe,
Sur les cœurs les plus forts son faible cœur l'em-
[porte ;
Et, dans ce grand travail de notre humanité,
Renaissant à la vie avec la liberté,
Durant ces huit cents ans d'efforts et de constance
Qui du corps social raniment l'existence,
La femme prend son rang dans cet ordre nouveau,

Où souvent le plus humble est aussi le plus beau.
Comme c'est la vertu que le Christ glorifie,
Comme c'est dans le cœur qu'il retranche la vie,
La femme a, de plein droit, influence et pouvoir
Sur ce monde où la foi, la charité, l'espoir,
Immortelles vertus jusqu'alors ignorées,
En un suprême honneur se trouvent consacrées.
Aussi le moyen âge, encor captif des sens,
A-t-il des vœux pour elle, et presque de l'encens.
Tant d'éclat le surprend, tant de grâce l'attire ;
En elle de Dieu même il croit sentir l'empire...
Mais la matière encor combat contre l'esprit ;
Et tandis que le corps sous le cloître est proscrit,
Aidé de la beauté dont l'attrait le seconde,
Avec quelque avantage il lutte au sein du monde ;
Et du cœur même obtient un hommage surpris,
Que suivra le regret... et plus tard le mépris.
Notre siècle a marqué, d'un autre caractère,
De la femme sur nous l'action salutaire,
Et, lui donnant un droit au droit de l'homme égal,
De son maître d'hier elle a fait son rival ;
Oubliant qu'il fallait, à toute créature,
Dans l'œuvre du Seigneur, maintenir sa nature.
Etres divers en tout, de formes et d'instincts,
Pour les faire rivaux tous deux sont trop distincts ;
Et l'ordre naturel a des règles propices
Dont l'ordre social doit suivre les indices.
Chacune des deux parts de l'humaine unité
Dans le progrès humain a sa nécessité :
L'une complète l'autre ; et chacune me semble
Diversement utile à l'accord de l'ensemble.
Car l'attrait qui les lie est dans ce complément
Que tout être amoindri recherche obstinément.
Dieu fait bien ce qu'il fait : suivons ce qu'il nous
Puisqu'il a séparé la force de la grâce, [trace ;
Puisqu'il a fait germer, avec plus de vigueur,
Là, les dons de l'esprit, ici les dons du cœur,
Laissons développer ces germes salutaires,
Sous la diverse loi dont ils sont tributaires ;
Et craignons de toucher aux lois de l'Eternel,
En troublant de plein gré cet ordre solennel,
Et retardant ainsi, par une fausse hâte,
Cette œuvre de progrès où sa sagesse éclate.
Certes, dans notre Eglise où le Christ fut vainqueur
Par le seul ascendant des puissances du cœur,
La grande mission que la femme a reçue,
Est sublime en tout point pour qui l'a bien conçue ;
Et je n'hésite pas à proclamer tout haut,
Qu'en ce labeur commun où l'homme fait défaut,
Dans ce grand déploiement des facultés de l'âme,
S'il est un rang d'honneur, il revient à la femme,
Et qu'elle gardera ces magnifiques droits
Que le cœur de Jésus lui transmit sur la croix,
Jusqu'au moment prédit, mais voilé de mystère,
Où le Consolateur, venu sur cette terre,
Doit établir ailleurs le règne de l'esprit,
Et raviver ainsi le sang de Jésus-Christ.

Alexandre Guiraud.

LES FEMMES AU CALVAIRE.

Mais non, tu n'es pas seul ; tu vois couler des [pleurs ;
Une troupe fidèle, au sentier des douleurs,
Marche avec toi, Jésus, et tes juges infâmes
N'ont pu de ton Calvaire écarter d'humbles femmes ;
Leur charité te suit plus vive au dernier jour.
Homme de peu de foi, car il a peu d'amour,
L'apôtre en vain connut ta vie et tes oracles,
Tes préceptes plus grands encor que tes miracles ;
Les splendeurs du Thabor, le pain multiplié,
Et l'Océan docile, il a tout oublié !

Mais vous n'oubliez pas, ô vous, mères et veuves,
Qui fut votre recours au moment des épreuves ;
Vous voyez, dans vos cœurs, tous les êtres chéris,
Par la main de Jésus consolés et guéris ;
Vos pères ranimés à sa voix prophétique,
Et soulevant leur lit d'un bras paralytique ;
Vos fils dans le tombeau retrouvant leur beauté :
Quelle mère oublia son fils ressuscité !
Vous savez, dans nos maux vous qui gardez nos [âmes,
Quel pouvoir ont sur Dieu les prières des femmes ;
Car Jésus, de sa grâce ouvrant tous les trésors,
N'a jamais que pour vous fait revivre des morts !

Aussi, quand des douleurs acceptant le calice,
Il se livre à la mort pour que tout s'accomplisse,
Votre cœur se souvient de l'avoir invoqué,
Et pas une de vous à sa croix n'a manqué.
Vos lèvres, après lui, cherchent l'éponge amère.
Marchant comme des sœurs à côté de sa Mère,
Vous faites un soutien de tous vos bras tremblants
A Celle dont un glaive a déchiré les flancs.
Je vous vois à sa suite, ô belles repenties,
Au véritable amour par Jésus converties ;
Vous à qui vos parents par lui furent rendus,
Vous toutes qui gardez ses discours entendus,
Femmes de Chanaan, femmes de Samarie,
La mère de Joseph, la seconde Marie,
Et l'enfant qu'il guérit chez le centurion,
Première âme conquise à Rome par Sion ;
La veuve de Naïm, les deux sœurs de Lazare,
Chez qui, pour son linceul, le fin lin se prépare ;
Marthe et vous, Madeleine, ô nom tout embaumé !
Cœur devenu si pur pour avoir tant aimé !

Elles suivent le Christ et pleurent en silence ;
D'affreux soldats, en vain, du bâton de la lance
Les frappent ; ni les coups, ni les cris outrageux
N'éloignent du pasteur le troupeau courageux.
Lorsque Jésus s'arrête et regarde en arrière,
Il rencontre leurs yeux et les voit, en prière,
Epier, à genoux, l'instant de l'approcher,
Marcher dès qu'il se lève et se met à marcher,
Et poser à l'envi leurs lèvres sur les places
Où de ses pieds l'amour a reconnu les traces.
Elles montent courbant la tête et ramassant
Les cailloux des sentiers qu'il a teints de son sang ;
Sur le large rocher s'il en pleut quelques gouttes,

Leur voile les essuie et les conserve toutes ;
Les gazons qu'il rougit sont cueillis brin à brin.

Tels, lorsque le semeur vient semer le bon grain,
Tous les oiseaux du ciel dans son sillon le suivent
Prenant de la semence une part dont ils vivent :
Vous, ainsi, dans ce champ où le Christ a voulu
Semer une moisson dont pas un n'est exclu,
O femmes, amassant un trésor de bonne heure,
Vous avez pris la part première et la meilleure !
Et lui, de ce fardeau dont l'homme l'a chargé,
Ah ! combien doucement vous l'avez soulagé !
Comme, à travers vos yeux, les rayons de vos [âmes
Fortifiaient son cœur en y lançant leurs flammes ;
Combien dans son martyre, à chaque accablement,
Vous lui donniez de calme et de joie en l'aimant !

Quand du rude trajet les bourreaux las eux- [mêmes,
Assouvis à la fin de coups et d'anathèmes,
S'écartent pour s'asseoir sur le bord des chemins
Où Jésus, épuisé, se traîne sur ses mains,
Vous accourez, ô vous que la souffrance attire,
Et donnez de vos pleurs le baume à son martyre.

C'est ainsi qu'étanchant ton sang et tes sueurs,
De ta face, où perçaient de célestes lueurs,
L'une d'elles, ô Christ, dans une molle étreinte,
Sur un lin vierge et blanc a dérobé l'empreinte ;
Pour que l'homme connût dans toute sa beauté
Ce front où des douleurs siégeait la majesté.

Mais jusqu'au faîte où va s'achever le supplice,
L'innocent a gravi le mont du sacrifice ;
Pour fixer par des clous ses membres sur le bois,
Les bourreaux sont courbés aux deux bouts de la [croix.
Or, pendant l'œuvre affreuse, auprès d'eux pros- [ternées,
Vers la face du Christ les femmes sont tournées,
Ne quittant pas ses yeux, comme si leur regard
Allégeait ses tourments en en prenant leur part.
Lui, sur son front, noyé dans les sueurs san- [glantes,
A d'un sourire encor les clartés consolantes,
Et, par moments, au lieu de l'ami torturé,
Fait luire aux cœurs des siens le Dieu transfiguré.

Sur les quatre horizons quand la croix fut [dressée,
Dans vos bras tour à tour vous la teniez pressée,
Et l'arbre de salut, sur vous, en gémissant
Répandait sa rosée et de pleurs et de sang.
Vos lèvres, à ses pieds, jusqu'à l'heure dernière,
Ont réjoui son cœur du bruit de la prière.
Vous l'avez vu donner aux bourreaux leur pardon ;
Et lorsque de son Père accusant l'abandon,
Quand la mort l'entourait des horreurs de son [ombre,
Le doute l'effleura d'une aile froide et sombre,
O femmes ! il vous vit ; il sentit, devant vous,
La douceur de mourir pour le salut de tous,

Et comprit que sa vie avait été féconde
Pour fonder de l'amour le royaume en ce monde.
Du pieux testament il vous eut pour témoins,
Quand d'un fils à Marie il a légué les soins,
Et fait, pour adoucir leur veuvage éphémère,
Au frère de son cœur le don d'une autre mère.

. . . . . .

Or, le troisième jour après que le tombeau
Des hommes dans son sein eut scellé le plus beau,
Le matin du sabbat, l'ombre crépusculaire
Couvrant encor le haut du rocher tumulaire,
Une femme au front pâle et dans l'abattement
Monta seule, avant tous, au sacré monument,
Apportant des parfums, choisis d'une main pure,
Pour honorer Jésus jusqu'en sa sépulture.
Etonnée, elle vit, quoique tout fût désert,
La pierre soulevée et le sépulcre ouvert,
Et, bien vite, elle alla vers Pierre et vers l'apôtre
Que Jésus chérissait, les pressant l'un et l'autre :
« Car on a pris le Maître en sa tombe couché,
Et nous ne savons pas où son corps est caché ! »
Pierre et le bien-aimé montent d'un pas rapide,
Et, tous les deux, entrant dans le sépulcre vide,
Ils trouvent dépliés et posés sur le seuil
Les bandeaux de fin lin qui formaient le linceuil,
Et sortant, ils rêvaient, sondant la lettre obscure,
Au miracle dernier prédit par l'Ecriture.
Et la femme, à genoux et toute à ses douleurs,
Sans pensée, inondait la terre de ses pleurs.

Soudain le tombeau luit de lumières étranges,
Et Jésus apparaît, précédé de deux anges ;
Il demeure visible, et, tout comme autrefois,
Pour instruire et bénir fait entendre sa voix.
Mais Pierre et vous, ô Jean ! vous son élu, son
[frère,
Vous qu'il venait pour fils de donner à sa Mère,
Vous ne le vîtes point ; une autre âme a joui
De ce premier réveil de l'astre évanoui :
Pour cette âme mieux faite à goûter ses délices
Le Dieu ressuscité réservait ses prémices.
Le premier œil humain, tourné vers l'avenir,
Qui de la mort a vu le vainqueur revenir,
La voix qui des élus, rassemblés autour d'elle,
Fit palpiter les cœurs par la bonne nouvelle,
C'est une voix plus tendre et c'est un œil plus doux,
C'est une femme en pleurs, Madeleine, c'est vous !

Ainsi sur son Calvaire et jusque dans sa tombe
Vous assistez toujours le juste qui succombe,
O femmes ! les grands cœurs par la foule opprimés,
Les proscrits, les souffrants sont ceux que vous
[aimez.
Le Dieu que l'on flagelle et l'autel qu'on insulte,
Ont votre foi toujours et toujours votre culte ;
Si la pitié vous montre une âme à soulager,
Votre ardente faiblesse appelant le danger
Près d'elle a fait pâlir le plus fort, le plus sage ;
Car c'est de votre amour que naît votre courage.

Victor de Laprade.

FENELON.

(son portrait.)

Quel amour, quels respects doivent suivre le nom
De cet homme de paix, du sage Fénelon,
Qui parut, en ces jours de malheur et de guerre,
L'ange consolateur descendu sur la terre !
Lui seul, en désarmant le soldat inhumain,
Il subjugua les cœurs, l'Evangile à la main.
O des mœurs et des arts attendrissant modèle !
Son goût fut aussi pur que son âme était belle...
Son génie et son cœur prouveront à jamais
Le Dieu dont sa vertu retraça tous les traits :
Et, dans un seul mortel, à la fois on révère
L'exemple des Chrétiens et le rival d'Homère.

Fontanes.

—

UNE PROMENADE DE FÉNELON.

Parler de Fénelon, c'est un titre pour plaire.
Trop heureux si mes vers emportent ce salaire,
Si de ce nom chéri le puissant intérêt
Me fait obtenir grâce et vaincre mon sujet.

Le sujet, je l'avoue, est un rien, peu de chose,
Un fait que j'aurais peine à bien conter en prose,
Tant l'histoire en est simple ; et je l'essaie en vers.
Hélas ! par ce récit, un ami des plus chers
Me fit, il m'en souvient, verser de douces larmes ;
Aura-t-il dans ma bouche aujourd'hui mêmes char-
[mes !
Il n'y faut pas compter ; mais, encore une fois,
Sur tous les tendres cœurs Fénelon a ses droits.

Victime de l'intrigue et de la calomnie,
Et par un noble exil expiant son génie,
Fénelon, dans Cambrai, regrettant peu la cour,
Répandait les bienfaits et recueillait l'amour,
Instruisait, consolait, donnait à tous l'exemple.
Son peuple, pour l'entendre, accourait dans le
[temple.
Il parlait, et les cœurs s'ouvraient tous à sa voix,
Quand du saint ministère ayant porté le poids,
Il cherchait vers le soir le repos, la retraite,
Alors aux champs aimés du sage et du poëte,
Solitaire et rêveur il allait s'égarer ;
De quel charme à leur vue il se sent pénétrer ?
Il médite, il compose, et son âme l'inspire ;
Jamais un vain orgueil ne le presse d'écrire,
Sa gloire est d'être utile : heureux quand il a pu
Montrer la vérité, faire aimer la vertu.

Ses regards animés d'une flamme céleste,
Relèvent de ses traits la majesté modeste ;
Sa taille est haute et noble ; un bâton à la main,
Seul, sans faste et sans crainte, il poursuit son
[chemin,
Contemple la nature et jouit de Dieu même ;
Il visite souvent les villageois qu'il aime,
Et chez ces bonnes gens, de le voir tout joyeux,
Vient sans être attendu, s'assied au milieu d'eux,
Ecoute le récit des peines qu'il soulage,

Joue avec les enfants et goûte le laitage.
Un jour, loin de la ville ayant longtemps erré,
Il arrive aux confins d'un hameau retiré,
Et, sous un toit de chaume, indigente demeure,
La pitié le conduit ; une famille y pleure ;
Il entre, et sur-le-champ, faisant place au respect,
La douleur, un moment, se tait à son aspect :
O ciel ! c'est Monseigneur ! On se lève, on s'em-
[presse ;
Il voit avec plaisir éclater leur tendresse.
« Qu'avez-vous, mes enfants ? D'où naît votre cha-
[grin ?
Ne puis-je le calmer ? Versez-le dans mon sein :
Je n'abuserai point de votre confiance. »
On s'enhardit alors, et la mère commence :
« Pardonnez, Monseigneur, mais vous n'y pouvez
[rien ;
Ce que nous regrettons, c'était tout notre bien :
Nous n'avions qu'une vache !... Hélas ! elle est per-
[due ;
Depuis trois jours entiers nous ne l'avons point vue !
Notre pauvre Brunon !... nous l'attendons en vain !
Les loups l'auront mangée et nous mourrons de
[faim.
Peut-il être un malheur au nôtre comparable ?
— Ce malheur, mes amis, est-il irréparable ?
Dit le prélat ; et moi, ne puis-je vous offrir,
Touché de vos regrets, de quoi les adoucir ?
En place de Brunon si j'en trouvais une autre ?
— L'aimerions-nous autant que nous aimions la
[nôtre ?
Pour oublier Brunon il faudra bien du temps !
Eh ! comment l'oublier ? ni nous, ni nos enfants,
Nous ne serons ingrats !... c'était notre nourrice,
Nous l'avions achetée étant encor génisse :
Accoutumée à nous elle nous entendait,
Et même à sa manière elle nous répondait ;
Son poil était si beau ! d'une couleur si noire !
Trois marques seulement, plus blanches que l'i-
[voire,
Ornaient son large front et ses pieds de devant.
Avec mon petit Claude elle jouait souvent,
Il montait sur son dos, elle le laissait faire.
Je riais, à présent nous pleurons au contraire.
Non, Monseigneur, jamais, il n'y faut plus penser,
Une autre ne pourra chez nous la remplacer. »
Fénelon écoutait cette plainte naïve :
Mais pendant l'entretien, soudain le soir arrive ;
Quand on est occupé de sujets importants,
On ne s'aperçoit pas de la fuite du temps :
Il promet en partant de revoir la famille.
« Ah ! Monseigneur, lui dit la plus petite fille,
Si vous vouliez pour nous la demander à Dieu,
Nous la retrouverions. — Ne pleurez pas, adieu. »
Il reprend son chemin, il reprend ses pensées,
Achève en son esprit des pages commencées :
Il marche, mais déjà l'ombre croît, le jour fuit,
Le reste de clarté qui devance la nuit
Guide encore ses pas à travers les prairies,
Et le calme du soir nourrit ses rêveries.
Tout à coup à ses yeux un objet s'est montré :
Il regarde... il croit voir... il distingue en un pre,
Seule, errante et sans guide, une vache : c'est elle
Dont on lui fit tantôt un portrait si fidèle ;
Il ne peut s'y tromper ! et soudain empressé
Il court dans l'herbe humide, il franchit un fossé,
Arrive haletant, et Brunon complaisante,
Loin de le fuir, vers lui s'avance et se présente,
Lui-même satisfait la flatte de la main.

Mais que faire ? Va-t-il poursuivre son chemin ;
Retourner sur ses pas, ou regagner la ville !
Déjà pour revenir il a fait plus d'un mille.
Ils l'auront dès ce soir, dit-il, et, par mes soins,
Elle leur coûtera quelques larmes de moins.
Il saisit à ces mots la corde qu'elle traîne,
Et, marchant lentement, derrière lui l'emmène.
Venez, mortels si fiers d'un vain, d'un faux éclat,
Voyez en ce moment ce digne et saint prélat,
Que son nom, son génie et son titre décore,
Mais que tant de bonté relève plus encore :
Ce qui fait votre orgueil vaut-il un trait si beau ?

Le voilà fatigué, de retour au hameau,
Hélas ! à la clarté d'une faible lumière,
On veille, on pleure encor dans la triste chaumière,
Il arrive à la porte : « Ouvrez-moi, mes enfants,
Ouvrez-moi, c'est Brunon, Brunon que je vous
[rends. »
On accourt ; ô surprise ! ô joie ! ô doux spectacle !
La fille croit que Dieu fait pour eux ce miracle.
« Ce n'est point Monseigneur, c'est un ange des
[cieux,
Qui, sous ses traits chéris, se présente à nos yeux !
Pour nous faire plaisir il a pris sa figure,
Aussi n'ai-je pas peur, oh ! non, je vous assure ;
Bon ange !... » En ce moment, de leurs larmes noyés,
Père, mère, enfants, tous sont tombés à ses pieds.
« Levez-vous, mes amis, mais quelle erreur étrange !
Je suis votre archevêque, et ne suis point un ange ;
J'ai retrouvé Brunon, et pour vous consoler,
Je revenais vers vous ; que n'ai-je pu voler !
Reprenez-la, je suis heureux de vous la rendre.
« Quoi ! tant de peine ! ô Ciel ! vous avez pu la
[prendre !
Et vous-même ! » Il reçoit leurs respects, leur
[amour,
Mais il faut bien aussi que Brunon ait son tour.
On lui parle : C'est donc ainsi que tu nous laisses,
Mais te voilà ! Je donne à penser les caresses !
Brunon paraît sensible à l'accueil qu'on lui fait.
Tel, au retour d'Ulysse, Argus le reconnaît.
« Il faut, dit Fénelon, que je reparte encore ;
A peine dans Cambrai serai-je avant l'aurore,
Je crains d'inquiéter mes amis, ma maison.
— Oui, dit le villageois, oui, vous avez raison :
On pleurerait ailleurs, quand vous séchez nos lar-
[mes ;
Vous êtes tant aimé ! prévenez leurs alarmes ;

Mais comment retourner ? car vous êtes bien las !
Monseigneur, permettez... nous vous offrons nos [bras ;
Oui, sans vous fatiguer, vous ferez le voyage. »
D'un peuplier voisin on abat le branchage ;
Mais le bruit au hameau s'est déjà répandu :
« Monseigneur est ici ! » chacun est accouru,
Chacun veut le servir, de bois et de ramée
Une civière agreste aussitôt est formée,
Qu'on tapisse partout de fleurs, d'herbages frais.
Des branches au-dessus s'arrondissent en dais :
Le bon prélat s'y place, et mille cris de joie
Volent au loin, l'écho les double et les renvoie.
Il part ; tout le hameau l'environne et le suit ;
La clarté des flambeaux brille à travers la nuit :
Le cortége bruyant qu'égaie un chant rustique,
Marche... honneurs inconnus et gloire pacifique !
Ainsi par leur amour Fénelon escorté,
Jusque dans son palais en triomphe est porté.

ANDRIEUX.

LA FERVEUR.

SON CARACTERE ET SES AVANTAGES.

Goûtez, âmes ferventes,
Goûtez votre bonheur,
Mais demeurez constantes
Dans votre sainte ardeur.
Heureux le cœur fidèle
Où règne la ferveur !
Il possède avec elle
Tous les dons du Seigneur.

Elle est le vrai partage
Et le sceau des élus,
Elle est l'appui, le gage
Et l'âme des vertus.

Par elle la foi vive
S'allume dans les cœurs,
Et sa lumière active
Guide et règle nos mœurs.

Par elle l'espérance
Ranime nos soupirs,
Et croit jouir d'avance
Des célestes plaisirs.

Par elle dans les âmes
S'accroît de jour en jour
L'activité des flammes
Du pur et saint amour.

C'est sa vertu puissante
Qui garantit nos sens
De l'amorce attrayante
Des plaisirs séduisants.

C'est sous sa vigilance
Que l'esprit et le cœur
Gardent leur innocence
Et sauvent leur pudeur.

C'est elle qui de l'âme
Dévoile la grandeur,

Et le zèle s'enflamme
Par sa vive chaleur.

De l'âme pénitente
Elle adoucit les pleurs,
Et de l'âme souffrante
Elle éteint les douleurs.

Celui qui fut docile
A vivre sous ses lois,
Courut d'un pas agile
La route de la croix.

Par elle du martyre
Les sanglantes rigueurs
Au cœur qui le désire
N'offre que des douceurs.

Elle est, pour qui seconde
Ses généreux efforts,
Une source féconde
Des célestes trésors.

Une larme sincère,
Un seul soupir du cœur,
Par elle a de quoi plaire
Aux yeux purs du Seigneur.

C'est elle qui prépare
Tous ces traits de beauté
Dont la main de Dieu pare
Les saints dans sa clarté.

Sous ses heureux auspices
On goûte les bienfaits,
Les charmes, les délices
De la plus douce paix.

Mais sous sa vive flamme,
Tout déplaît, tout languit,
Et la beauté de l'âme
Se fane et dépérit.

Heureux le cœur fidèle
Où règne la ferveur !
Il possède avec elle
Tous les dons du Seigneur.

LE P. DE LA TOUR.

LE FESTIN DE BALTHAZAR.

Plein d'un stupide orgueil, le roi de Babylone
Qu'un ennemi puissant cernait de toutes parts,
Sur la foi de ses hauts remparts
Au sein des voluptés s'endormait sur le trône.
Qu'ai-je dit ? Aveuglé par cette ambition
Dont l'enivre le rang suprême,
Il veut insolemment s'attaquer à Dieu même,
Et, dans les vases saints du temple de Sion,
Enlevés aux tribus captives,
Verser à d'infâmes convives
Le vin de la corruption.

Entouré des beautés qui partagent sa couche,
Foulant de frais tapis étendus sous ses pieds,
Balthazar, le front haut, le blasphème à la bouche,
Entre au lieu du festin, suivi des conviés.

Bien qu'en sa honteuse indolence
Plongé dans un repos fatal,
Des instruments nombreux, annonçant sa présence,
Flattent sa vanité par un air triomphal.
Il s'assied : dans l'or saint dont sa table étincelle
On sert des mets choisis qui tentent le désir.
La pourpre des raisins qui largement ruisselle
Porte dans tous les cœurs l'ivresse du plaisir.
Cent esclaves, du sexe orgueilleuses merveilles,
Couronnant des gradins placés à ses côtés,
Des plus tendres concerts enchantent les oreilles,
Et disposent les sens aux molles voluptés.
Une d'elles vers lui s'avance ;
Non, jamais tant d'appas n'ont brillé dans ces lieux,
D'un jeune et beau palmier sa taille a l'élégance,
L'azur voilé du ciel rayonne dans ses yeux.
Devant son souverain s'inclinant avec grâce,
Elle embellit ses traits du plus tendre souris,
De son bras arrondi, que la perle entrelace,
Fait vibrer son luth dans l'espace,
Et de ses doux accents frappe ainsi les lambris :

« O roi, que la gloire environne,
Gouverne au gré de tes désirs ;
Et laisse aux conseillers du trône
Les épines de la couronne,
Pour n'en goûter que les plaisirs.

« Abandonne-toi sans contrainte
A ce qui peut flatter ton cœur :
Contiens tes sujets par la crainte ;
Qu'importe leur injuste plainte ?
Sont-ils pas faits pour ton bonheur ?

« Bois dans la coupe enchanteresse
Que t'offre en riant la beauté :
Et rempli d'une double ivresse,
Passe tes jours dans l'allégresse,
Et tes nuits dans la volupté.

« Laisse d'un Dieu sombre et sévère
Gronder le prophète odieux :
Ris-toi de sa morale austère ;
N'es-tu pas un dieu sur la terre ?
Le plaisir est fait pour les dieux ! »

Déjà ces derniers mots sous la voûte sonore
Expiraient lentement par l'écho répétés,
Que les convives enchantés,
L'œil et le cou tendus les écoutaient encore.
L'esclave aux pieds du roi se prosterne et l'adore ;
Et soudain, dans les airs, à grand bruit agités,
Les applaudissements partent de tous côtés.
Balthazar, enivré par la douce louange,
Promène autour de lui ses regards orgueilleux,
Et pense, en sa démence étrange,
N'être plus un mortel et régner dans les cieux.

Mais soudain les flambeaux pâlissent
Sous les lambris épouvantés.
Quels sont ces éclairs qui jaillissent,
Lançant de sinistres clartés ?
Que disent ces mots redoutables

Tracés par des doigts formidables,
Sur les murs teints de feux sanglants ?
Tout mortel qui cherche à les lire,
Les fixant à peine, en retire
Ses yeux éblouis et tremblants.

A cet aspect, tous les convives
Se précipitant vers le roi,
Sentent leurs âmes fugitives
Dans leur sein défaillir d'effroi.
Lui-même, pâle, sans haleine,
Sur ses genoux tenant à peine,
Pour parler fait un vain effort ;
L'horreur a glacé son audace,
Et fait ruisseler sur sa face
La froide sueur de la mort.

« Courez, dit-il enfin, dans l'effroi qui l'accable,
Courez me réunir mes sages, mes devins. »
Ils viennent tous bientôt, mais de ces traits divins
Le sens mystérieux leur semble inexplicable ;
C'est en vain qu'à les lire on les voit s'appliquer,
Tous confessent leur ignorance :
« Daniel seul, disent-ils, par sa haute science,
Daniel seul peut les expliquer. »

On fait venir le saint prophète :
Il s'avance avec gravité.
Le front du céleste interprète
De son Dieu peint la majesté.
Ce front où la sagesse abonde,
Par l'Esprit-Saint illuminé,
Devant un des maîtres du monde
S'est légèrement incliné.
« Que veux-tu ? — Fixe, si tu l'oses,
Ces caractères flamboyants.
Si tu m'en expliques le sens
De tous mes trésors tu disposes. »
« Garde-les pour tes ennemis ;
Ils ne sont plus en ta puissance,
De ces traits le ciel m'a commis
La redoutable intelligence ;
Je vais lire, écoute !... et frémis !
Tu vas périr ! ton règne expire !
Trop léger dans ma main qui vient de te peser,
Aux mains d'un ennemi, plus digne de l'empire,
Ton empire, ici-même, à l'instant va passer. »

Balthazar effrayé tombe aux pieds du prophète :
« Grâce ! devant ton Dieu je prosterne ma tête ;
Implore-le pour moi, vénérable vieillard ! »
— Non !... je prierais en vain pour ta tête coupable.
En vain pour la sauver ton farouche regard
Cherche de tous côtés un abri favorable ;
Devant la colère implacable
D'un Dieu longtemps bravé tu fléchis !... mais trop tard ;
Son arrêt est irrévocable ! »
A peine de la voix prophétique et fatale
Les derniers mots sont prononcés,
Qu'à grand bruit entrent dans la salle
Les gardes du palais sanglants et dispersés.

Le vainqueur les poursuit, les atteint, les terrasse,
Sous les yeux de leur souverain,
Qui, tendant humblement la main,
Lui demande lâchement grâce.
C'en est fait, il supplie en vain ;
Déjà le fer tranchant s'est plongé dans son sein;
Il tombe sans honneur, déchu du rang suprême,
Et va chercher, dans le cercueil,
Cette immortalité qu'en sa démence extrême
Rêva son insolent orgueil !

Rob.-Et. THURET.

LE FESTIN DES NOCES.

Arrivé dans le temple où la foule s'assemble,
Jésus lui dit : Des cieux le royaume ressemble
A ce roi qui voulut aux regards de sa cour
Des noces de son fils célébrer le grand jour.
Vers tous les conviés ses courriers se rendirent,
Et, parlant en son nom, tour à tour ils leur dirent :
Le banquet est dressé ; mille dociles bras
Ont égorgé les bœufs et les porcs les plus gras.
Dans la salle déjà les longs tapis s'étendent ;
Le vin a rempli l'urne, et les coupes attendent.
Venez donc au festin ! Mais ils n'y vinrent pas ;
Car des soins différents ailleurs guidaient leurs pas;
Pour leurs maisons des champs ou leurs riches [négoces
Ils partaient, dédaigneux de la fête des noces.
Quelques-uns, s'emparant des messagers du roi,
Osèrent les tuer sans pudeur et sans foi.
Le monarque, au récit de ce sanglant outrage,
Entra dans un accès de surprise et de rage,
Et des soldats par lui le courroux excité
Frappa les assassins et brûla leur cité.
Puis, à ses serviteurs il dit : La table est prête ;
Mais des amis d'abord invités à la fête
Aucun n'en était digne. Allez donc aux détours
De chaque rue, allez dans tous les carrefours
Appeler les passants, et, de plaisirs avides,
Qu'ils viennent du banquet remplir les places vides !
Bientôt les serviteurs, amenant avec eux
De bons et de mauvais un mélange nombreux,
Reparurent. Assise à la splendide table,
La foule commençait un repas délectable,
Quand le roi se montra ; spectateur curieux,
De convive en convive il promena ses yeux.
Et découvrit caché dans un coin de la salle
Un homme à qui manquait la robe nuptiale.
Mon ami ! lui dit-il, comment ignorez-vous
Qu'il convient d'apporter au festin de l'époux
La robe d'innocence, humble et sainte parure,
Dont la blancheur révèle une âme toujours pure,
Ou, si vous le savez, répondez-moi, comment
N'êtes-vous point vêtu de ce chaste ornement ? »
L'homme resta muet, et le monarque : Esclaves !
Chargez-lui les deux pieds et les deux mains d'en- [traves,
Et pour venger l'honneur de vôtre souverain,
Plongez-le jusqu'au fond du vaste souterrain

Où couleront les pleurs, où, répétés sans nombre,
Les grincements de dents retentiront dans l'ombre.
Que de mon beau palais ses pareils soient exclus !
Beaucoup sont appelés, mais peu seront élus.

A. BIGNAN.

LA FÊTE-DIEU.

ET SA PROCESSION.

Nature, apprête-toi. Dieu s'avance... Prépare
Ton ciel le plus brillant, ton encens le plus rare...
Tout s'assemble, tout sort avec ordre rangé.
En chœurs harmonieux le peuple partagé ;
Les prélats rayonnants de l'or brillant des mitres,
Les grands, devant leur Maître humiliant leurs [titres ;
De vierges et d'enfants un innocent essaim,
En ceinture flottante, en longs habits de lin ;
Le cortége pieux qui lentement s'avance,
Tantôt chantant, tantôt dans un profond silence ;
L'éclat des vêtements, la pompe des autels,
Faisant hommage à Dieu du luxe des mortels :
Les drapeaux des guerriers, leur escorte brillante,
Leur foudre proclamant d'une voix triomphante
L'Arbitre de la guerre et le Dieu de la paix :
Autour du Saint des saints qui marche sous le dais,
Les encensoirs montant, remontant en mesure,
Ces nuages de fleurs, encens de la nature :
Tantôt un peuple entier tout à coup prosterné,
Tandis que sur leur front humblement incliné
Un prêtre ouvre le ciel, et, les mains étendues,
Leur verse ses faveurs à grands flots répandues :
Tout enivre le cœur, les oreilles, les yeux.
La terre est un moment la rivale des cieux :
Partout ce grand triomphe en offre à Dieu l'image.
Eh, quel lieu, dans ce jour, ne lui rend pas hom- [mage !
Sous la zone brûlante, au séjour des hivers,
Au milieu des cités, dans le fond des déserts,
Sur ces rocs qu'entoura la ceinture des ondes,
Deux mondes à l'envi fêtent l'Auteur des mondes.
Ces lieux mêmes, ces lieux où le culte naissant
N'a point de nos cités le culte éblouissant,
Les tabernacles d'or, les pompeuses arcades,
Le faste des habits, l'orgueil des colonnades ;
Pour célébrer ce Dieu né parmi des pasteurs,
N'ont-ils pas leurs festons, leurs guirlandes de fleurs,
Leur trône de gazon, leurs tapis de verdure ?
Souvent, dans ce grand jour, le Dieu de la nature
S'arrête, satisfait d'un reposoir grossier,
Sous l'ombrage d'un cèdre, à l'ombre d'un pal- [mier ;
Et plus sa fête est pauvre et plus elle est touchante,
Mais si, dans tout l'éclat de sa pompe imposante,
Avec plus d'appareil que ces fameux Romains,
Je veux voir triompher le Maître des humains ;
J'irai dans cette ville, en prodiges féconde,
Veuve du peuple-roi, mais reine encor du monde :
C'est là, c'est dans ses murs, le siége de la foi,
Que sous les yeux d'un chef, père, pontife et roi,

Au milieu des palais, des temples, des portiques,
Et du faste moderne et des pompes antiques,
Dieu se montre aux mortels dans toute sa gran-
[deur.
En vain l'œil de l'impie en veut fuir la splendeur,
Dieu l'accable en secret de toute sa présence :
Malheureux, il est seul dans cette foule immense,
Et ses remords du moins confessent l'Eternel...

C'en est fait ; dans un ordre et d'un pas solennel,
Dieu revient dans le temple et dans le sanctuaire :
Sa majesté terrible a repris son mystère,
Là se courbe en tremblant l'ange respectueux ;
Là, la religion vient lui porter ses vœux,
La vertu son espoir, le remords ses alarmes,
Le bonheur son hommage et le malheur ses lar-
[mes !...

DELILLE.

LA FETE-DIEU.

(ODE.)

La nuit silencieuse a replié ses voiles,
Et d'un dernier regard les mourantes étoiles
A la terre ont dit leur adieu ;
Le soleil éclatant se lève sur nos têtes :
Chrétiens ! c'est aujourd'hui la plus belle des fêtes,
C'est la fête de notre Dieu.

Dieu !... Qu'en nos cœurs ce mot éveille de pensées!
C'est lui qui, pour former les sphères balancées,
Débrouilla l'informe chaos ;
C'est lui qui remplit seul l'immensité profonde :
Lui qui presse en ses mains de la chaîne du monde
Les premiers et derniers anneaux.

C'est lui dont la puissance et la grâce infinie
De la nuit du néant nous appelle à la vie,
De la vie à l'éternité.
Sur son trône d'azur il commande aux orages ;
Il n'est pas un seul flot dans le torrent des âges,
Où son œil ne soit arrêté.

C'est lui qui d'un seul mot fit jaillir la lumière,
Qui d'un souffle éthéré lança dans la carrière
Ces globes voyageurs des cieux ;
Des cieux dont la sublime et consolante page
Offre à tout l'univers, dans un commun langage,
Son nom écrit en traits de feux.

Dieu !... C'est le cri soudain de joie ou de souf-
[france ;
C'est aussi le premier des mots de notre enfance
Que notre bouche ait murmuré.
L'homme a-t-il pour les cieux émigré de la terre,
Des paroles d'adieu, c'est encor la dernière
Qui sur sa lèvre ait expiré.

Dieu !... c'est le cri d'effroi que d'une voix plaintive
Jette le nautonnier dans sa nef fugitive,
Battu par la mer en fureur ;
C'est le soupir d'espoir du fils pleurant son père,
Quand de la tombe au ciel, dans sa tendre prière,
Il élève son front rêveur.

Montez vers l'Eternel, hymnes de nos louanges !
Aux sons harmonieux des harpes d'or des anges,
Allez vous unir en ce jour ;
Que la voix du bonheur, que la voix qui soupire,
Que les accents divers de tout ce qui respire
Ne forment qu'un concert d'amour !

Bergères, hâtez-vous, remplissez vos corbeilles !
Du jasmin, des bluets et des roses vermeilles
Mariez les douces couleurs;
Venez, apportez nous ces dépouilles légères ;
Que par un saint accord les palais, les chaumières
Se voilent d'un manteau de fleurs !

Sous l'haleine des vents la feuille à peine tremble ;
Tandis que les oiseaux qu'un même instinct ras-
[semble,
En chantant prennent leur essor,
Le léger papillon, pressentant son veuvage,
Aux roses du matin rend un dernier hommage,
En secouant ses ailes d'or.

Sur ses balcons dorés, sur ses vastes portiques,
Le riche tend la pourpre et les tapis antiques,
Pour plaire au Dieu que nous fêtons ;
Et, laissant échapper un souris de sa bouche,
Le pauvre orne ses murs du lin blanc de sa couche,
Où la rose pend en festons.

Elevez dans les airs les flottantes coupoles ;
Apportez les bijoux, les fleurs, les girandoles
Avec leurs miroirs de cristal ;
Fidèles, accourez déposer vos offrandes ;
Que la beauté pieuse à tresser des guirlandes
S'empresse, d'un doigt matinal !

Le myrte serpentant sur de blanches colonnes ;
Des perles, des bluets, enlacés en couronnes
Qui se balancent sur l'autel ;
Un léger dôme en soie où la croix d'or s'élève,
Où viennent s'incliner et le sceptre et le glaive :
Voilà ton trône, ô Roi du ciel !

Sous les battants de fer les cloches ébranlées
Sonnent pour les tribus à leur voix rassemblées
Le rendez-vous religieux.
Déjà l'écho du temple, où l'encens s'évapore,
S'éveille aux bruits de fête, et de l'orgue sonore
Roulent les sons majestueux.

Faites place, Chrétiens !... le cortége s'avance
Où la religion pour le Dieu qu'elle encense
Etale ses brillants atours.
Quand meurt le chant sacré, la cymbale argentine
Parmi les instruments bat la marche divine
Qui succède au bruit des tambours.

Epuisez en riant la corbeille élégante ;
Enfants, jetez des fleurs, et qu'en pluie odorante
Elles retombent sur vos pas !
Vos faibles bras à peine ont secoué les langes ;
Jetez des fleurs, enfants, vous qu'on nomme des
[anges ;
Vos mains ne les flétrissent pas !

Au canon des fusils libres des baïonnettes

Les soldats ont planté, simulant les aigrettes,
L'œillet et la rose des bois.
Bouquets qui décorez le tube des batailles,
Etes-vous le signal des saintes fiançailles
De nos drapeaux avec la croix?

La croix... signe arboré sur les deux hémisphères,
Par toi tous les Chrétiens sont un peuple de frères:
Et la Grèce nous tend les bras (1)!
Volez, signes sacrés, aux autels de la gloire,
Déjà bénis du ciel, bénis par la victoire,
Vous marier dans les combats!

Quelle est au front d'argent cette haute bannière
Qui lentement s'avance et brille la première
Avec son panache flottant?
D'un heureux avenir ô céleste présage!
De la Vierge Marie elle porte l'image
Foulant à ses pieds le croissant.

Quatre vierges autour doucement inclinées,
Devançant un essaim de vierges couronnées,
Prennent d'un doigt mystérieux
Les blancs cordons tombant de la cime argentine,
Et qui semblent, tendus à la troupe enfantine,
La guider au chemin des cieux.

Sur l'écharpe d'azur qui ceint votre corsage,
Que votre voile blanc, comme un léger nuage
Voltige au souffle du zéphyr!
Jeunes vierges, chantez, votre voix est sacrée;
Chantez encor! du ciel vous portez la livrée,
Et pour vous le ciel doit s'ouvrir.

Au céleste banquet où la foi nous convie,
Vous reçûtes hier le premier pain de vie,
Dont vous savourez les douceurs...
Mais à vos tendres voix, murmurant des cantiques,
D'autres femmes en chœur mêlent leurs voix mys-
Voici venir les saintes sœurs! [tiques:

O vous qui visitez le toit de la misère,
La coupe de la vie est pour vous bien amère,
O saintes sœurs, chantez pourtant!
Chantez, ô vous, d'en haut fidèles messagères;
Car dans un autre monde, ici-bas passagères,
L'éternel bonheur vous attend.

Le crucifix d'argent sur votre sein repose,
Comme un bouclier pur que votre main oppose
Aux traits des terrestres désirs.
Une tête de mort, un chapelet d'ébène;
Voilà les seuls atours où votre œil se promène!
Vous portez le deuil des plaisirs.

Qu'on sème sous vos pas les humbles violettes!
Au bois leur front caché sous les ombres discrètes
Jettent des parfums inconnus;
Et vous, sur votre vie appelant le mystère,
Vous charmez du malheur la couche solitaire
Du doux parfum de vos vertus!...

Mais que vois-je? au signal une troupe docile
Se retourne, s'incline, et l'encensoir mobile

(1) Cette ode était écrite avant 1830.

Monte vers le dais triomphal,
Parmi les rayons d'or qui forment sa couronne,
Là, Jésus-Christ vainqueur est debout sur un trône
De diamant et de cristal.

Sur ce lambris mouvant de velours et de soie
Mollement se balance un globe où se déploie
La croix, conquérante du ciel;
Comme pour rappeler qu'en sa bonté profonde
Le Fils de Dieu voulut, pour le salut du monde,
Subir le destin d'un mortel.

Le prêtre au reposoir en a béni l'enceinte;
A l'autel étoilé, devant l'image sainte,
L'encens fume avec majesté.
Du nuage embaumé se dégageant plus belle,
La voilà face à face avec l'astre fidèle,
Reflet de la Divinité.

O moment solennel! tombez dans la poussière,
Chrétiens!... le saint soleil, inondé de lumière,
Trace un signe en croix dans les airs.
Tambours, mêlez vos voix aux longs accents du
[prêtre!
Cessez... peuple béni, ton front peut reparaître:
Entonne de nouveaux concerts!

Ils frémissent encor; mais leur douce harmonie,
Comme le bruit des flots d'une mer aplanie,
Meurt par degrés dans le lointain...
Salué par l'airain du temple solitaire,
Voyageur glorieux, le Sauveur de la terre
Rentre dans son palais divin.

De l'angelus sacré gémit la voix sonore...
Cherchons autour de nous; que reste-t-il encore
De ces légers temples d'un jour?
Des débris de festons, des tiges dépouillées...
Mais les regards charmés sur les fleurs effeuillées
Tombent encore avec amour.

Sous le dôme d'azur achevant sa carrière,
Ainsi le roi du jour dérobe avec mystère
Son front couronné de splendeur;
Et dans les cieux changeants, de son brillant pas-
[sage
Il laisse un souvenir, sur le flanc du nuage
Sillonné de mille couleurs.

La nuit à l'horizon déroule ses longs voiles,
Et de leurs feux tremblants les naissantes étoiles
Du soleil ont marqué l'adieu.
O vous tous qui trouvez des charmes à ces fêtes,
Chrétiens, dites encore, en inclinant vos têtes:
Salut, ô nuit, gloire à ton Dieu!

Emile Roulland.

LA FETE-DIEU.

Couronnons de lis notre tête,
Humbles Chrétiens, séchons nos pleurs!
Dieu même veut avoir sa fête
Sur cette terre de douleurs;
Il vient, ainsi qu'aux jours antiques,

Dieu du faible et de l'orphelin,
S'arrêter au bruit des cantiques
Sous le feuillage et sous le lin.

CHOEUR.

Peuples, chantez, jetez des fleurs sans nombre
Devant le pas du Dieu de vérité,
Astre éternel dont le soleil est l'ombre,
Et dont notre âme emprunte sa clarté.

Oui, par l'auteur de la nature
Son peuple immense est visité ;
Il consacre à sa créature
Un jour de son éternité :
A nos chants d'amour, de victoire,
Il prête l'oreille aujourd'hui,
Comme si les cieux dans leur gloire
N'avaient plus de concerts pour lui.

Louons le Seigneur, ô mon âme!
Prenons la voix du séraphin :
Changeons une terrestre flamme
Aux transports d'un bonheur sans fin.
Qu'un feu céleste en nous s'allume!
Triomphons des désirs mortels :
Comme l'encens qui se consume
Ne brûlons que près des autels.

Dieu, souviens-toi de ma souffrance,
Car je n'espère qu'au Seigneur ;
Ici-bas tu mis l'espérance,
Près de toi tu mis le bonheur.
Sur la porte de ma demeure
Trace le signe précieux ;
Sois présent à ma dernière heure
Pour que je vive dans les cieux.

Mais sous la bannière éclatante
Voltigent les roses des champs ;
Les parfums de l'urne flottante
Montent dans l'air avec nos chants.
L'orgue soupire, l'airain tonne ;
Le ciel sourit à nos présents :
Le soleil rédempteur rayonne
Parmi des nuages d'encens.

De nos égarements funestes
Que les charmes vains soient bannis :
Nous irons aux sources célestes
Retremper nos cœurs rajeunis :
Comme sur la tige épuisée
Un beau lis flétri lentement
Reprend, dans des flots de rosée,
La gloire de son vêtement.

Jour de triomphe et de mystère,
Tu ne te lèves pas en vain ;
Le maître des cieux, de la terre,
S'avance, voyageur divin.
Ses décrets, ses anciens oracles,
Planent sur son peuple à genoux ;
Soixante siècles de miracles
Semblent l'entourer avec nous.

CHOEUR.

Peuples, chantez, jetez des fleurs sans nombre
Devant le pas du Dieu de vérité,
Astre éternel dont le soleil est l'ombre,
Et dont notre âme emprunte sa clarté.

Alexandre SOUMET.

FETE DES MORTS.

J'aime ce triste jour, son deuil plaît à mon âme ;
Ce qu'il faut pour gémir, ce qu'il faut pour prier,
Ce qu'il faut de l'espoir pour raviver la flamme,
Ce saint jour le rappelle à qui peut l'oublier.

Il remet sous nos yeux d'adorables images,
Que les ans, malgré nous, effacent chaque jour,
Et pour leur adresser nos intimes hommages,
Il nous conduit émus au seuil de leur séjour.

Là, chacun évoquant des souvenirs funèbres,
Sent sous sa lèvre encor des lèvres se glacer,
Voit de limpides yeux se couvrir de ténèbres,
Et des vides navrants se faire et l'enlacer.

A son oreille encor le beffroi tinte et pleure ;
Sur un lit devant lui s'étend un blanc linceul ;
Le silence et le deuil habitent sa demeure,
Et, sur lui retombant, il se surprend plus seul.

De combien de dégoûts cette heure fut suivie !
Tout servait à nourrir notre immense douleur.
Le coup qui nous frappait ôtait à notre vie
Et son dernier bouton et sa denière fleur.

Vous le savez, objet de notre tendre culte,
Aux cœurs souffrants le monde est un affreux désert,
Le rire de la joie est pour eux une insulte,
Et leurs banquets d'un jour c'est la mort qui les [sert.

Etres chéris, du temps lorsque tomba le voile,
Quand vous eûtes vidé votre coupe de fiel,
Votre âme, remontant comme un rayon d'étoile,
Sur l'aile du mérite est-elle entrée au ciel

Avez-vous vu joyeux accourir tous les anges,
Vous prendre et vous porter comme l'enfant qui [dort,
Jusqu'aux lieux où des saints les heureuses pha- [langes,
Chantent l'hymne à l'Agneau sur leurs cythares d'or?

Oh ! dès lors c'est assez pour calmer nos alarmes ;
Le doute ne doit plus peser sur notre cœur.
Dans nos yeux désormais nous sécherons nos larmes,
De peur d'aller là-haut troubler votre bonheur.

Mais si, lorsque la mort vous changea de rivage,
Une ombre ternissait l'éclat de vos vertus,
Afin de réparer ce facile ravage,
Encore dans la nuit vous languissez perdus.

Et vous nous suppliez aujourd'hui les mains jointes
Du Dieu de paix sur vous d'attirer la pitié,
Afin que de vos maux il émousse les pointes,
Et vous rende à jamais toute son amitié.

Et peut-être c'est vous qui me priez, mon père,
Votre regard en pleurs appelle votre fils !

Oh ! non, non, de mon âme en qui la vôtre espère,
Ne s'est point effacé le serment que je fis.

« Ouvrez-lui donc, mon Dieu, ce séjour de délices
Où l'extase sans fin enivre vos élus,
Où dans leur sein la vie épanche ses calices,
Et leur donne un bonheur qui ne tarira plus.

« Votre justice, ô Dieu, doit avoir des limites :
Qu'elle s'arrête au moins devant votre bonté,
Le sang de Golgotha vous offre des mérites
Assez pour nous laver de toute iniquité.

« Grâce ! souvenez-vous de sa candeur première,
O Dieu de Madeleine et de saint Augustin !
Que son ange l'emporte au foyer de lumière,
Et qu'il prenne sa place à l'éternel festin... »

Peut-être encore il est une âme qui m'implore,
Une âme qui du miel distillait la douceur,
Une âme où l'on trouvait ce que la terre honore,
Pour le pauvre une mère et pour tous une sœur.

« Qui sait ? votre œil partout découvre une souillure?
O mon Dieu, du creuset tirez ce diamant ;
Abrégez son épreuve, oui, je vous en conjure ;
Nul ne brillera plus dans votre firmament. »

Mais quoi ! toutes de loin saluaient cette fête,
Comme on voyait jadis les filles de Sion
Attendre sur l'Euphrate où pleurait le prophète
L'aurore de leur jour de bénédiction.

« Délivrez donc, mon Dieu, ces touchantes captives;
Sur leur front pénitent reconnaissez vos dons.
Seigneur, au chœur des saints joignez leurs voix
[plaintives,
Vous n'épuiserez pas encor tous vos pardons... »

C'est ainsi qu'aujourd'hui la tombe est comme un
[temple
Où les voix des vivants s'élèvent pour les morts,
Mystérieux devoirs où l'œil qui les contemple
Saisit le fil heureux d'ineffables rapports.

Enfin le glas se tait. Chacun rentre en silence,
Courbés sous les pensers qu'a fait naître ce jour,
Et se dit en son cœur, qu'un doux espoir balance :
« Nous sommes séparés, mais non pas sans retour. »

L'abbé Gras.

FEUILLAGE D'AUTOMNE,

ou

LA MÉLANCOLIE.

Remarquez-les surtout, lorsque la pâle automne,
Près de la voir flétrir embellit sa couronne ;
Que de variété ! que de pompe et d'éclat !
Le pourpre, l'orangé, l'opale, l'incarnat,
De leurs riches couronnes étalent l'abondance.
Hélas ! tout cet éclat marque leur décadence.
Tel est le sort commun : bientôt les aquilons
Des dépouilles des bois vont joncher les vallons ;
De moment en moment la feuille sur la terre,
En tombant interrompt le rêveur solitaire.
Mais ces ruines même ont pour moi des attraits.
Là, si mon cœur nourrit quelques profonds regrets,
Si quelque souvenir vient rouvrir ma blessure,
J'aime à mêler mon deuil au deuil de la nature.
De ces bois desséchés, de ces rameaux flétris,
Seul, errant, je me plais à fouler les débris.
Ils sont passés les jours d'ivresse et de folie :
Viens, je me livre à toi, tendre mélancolie ;
Viens, non le front chargé de nuages affreux,
Dont marche environné le chagrin ténébreux,
Mais l'œil demi-voilé, mais tel qu'en automne
A travers des vapeurs un jour plus doux rayonne;
Viens, le regard pensif, le front calme et les yeux
Tout prêts à s'humecter de pleurs délicieux.

Delille.

LA FEUILLLE.

De ta tige détachée,
Pauvre feuille desséchée,
Où vas-tu ?— Je n'en sais rien,
L'orage a brisé le chêne
Qui seul était mon soutien.
De son inconstante haleine,
Le zéphyre ou l'aquilon,
Depuis ce jour me promène
De la forêt à la plaine,
De la montagne au vallon.
Je vais où le vent me mène,
Sans me plaindre ou m'effrayer ;
Je vais où va toute chose,
Où va la feuille de rose
Et la feuille de laurier.

Arnault.

LA FEUILLE MORTE.

Pauvre feuille des bois, triste jouet des vents,
Vainement dans mon sein tu cherches un asile ;
Cet abri n'est pas plus tranquille
Que ce ciel orageux où grondent les autans.

Hélas ! de longs revers dans mon âme accablée
Ont porté tour à tour le trouble et la douleur ;
Eloigne-toi, pauvre exilée,
Je ne saurais t'offrir d'asile protecteur.

Tombe plutôt dans cette enceinte
Qu'habitent pour jamais le silence et l'oubli ;
Dans cet enclos funèbre où sommeille la crainte,
Où l'espoir est enseveli ;

Va mêler ta cendre à la cendre
Du simple habitant des hameaux ;
Va chercher un lieu de repos
Près de ceux qui n'ont plus de larmes à répandre.

Mais si tu viens, interprète du sort,
Ainsi qu'aux jours de la Sibylle antique,
M'annoncer l'heure de ma mort,
Je te bénis, ô feuille prophétique !

Oui, ton aspect devient pour moi
De la fin de mes maux le consolant présage :
Comme toi flétri par l'orage,
Je vais tomber et mourir comme toi.

Reste donc sur mon cœur, aimable messagère :

Reste jusqu'au moment où, libre de regrets,
Mon âme quittera ce séjour de misère
Pour le séjour de l'éternelle paix.

J.-B.-A. Soulié.

LA JEUNE FILLE.

A seize ans on est belle, et la vie a des charmes ;
Sous mille aspects divers l'image du bonheur
Enchante l'avenir ; on ignore les larmes,
Ou, si l'on a pleuré, ce n'est pas sans douceur ;
D'un monde séduisant la brillante magie
Emplit la coupe des plaisirs ;
Chaque jour satisfait de renaissants désirs :
A seize ans on est belle, et l'on aime la vie.

Je le croyais ; pourtant un vague effroi
Se mêlait dans mon cœur à ces douces pensées ;
Je voulais rejeter des craintes insensées,
J'étais tremblante malgré moi ;
Il me semblait qu'à vivre condamnée,
J'entendais prononcer ma triste destinée :
« Le bonheur ici-bas ne sera pas pour toi. »
Hélas ! au sein de la plus douce ivresse,
Au milieu des transports joyeux,
Je n'ai connu que la tristesse ;
Et quand autour de moi tout brillait d'allégresse,
C'étaient des pleurs qui brillaient dans mes yeux.
En vain à ses danses légères
Le plaisir invitait mes pas ;
Je ne pouvais aimer ces fêtes passagères,
Et mon cœur appelait des biens moins éphémères,
Que pourtant il ne savait pas.

Alors, cherchant la solitude,
Je fuyais un monde trompeur ;
J'espérais que des bois la tranquille épaisseur
Pourrait calmer ma vague inquiétude ;
Fol espoir !... c'est surtout au milieu des forêts
Qu'habite la mélancolie ;
Là, tout nourrit la sombre rêverie ;
Le ruisseau qui murmure et la feuille flétrie,
Tout parle d'avenir et d'intimes regrets.

Que de fois mes regards ont suivi le nuage
Qui, coloré des derniers feux du jour,
Semblait me réfléchir la fugitive image
De l'époux adoré promis à mon amour !
Souvent aussi, pleurant de si douces chimères,
Le soir, en revenant vers le toit paternel,
J'ai contemplé l'éclat de ces célestes sphères,
Immobiles témoins du grand ordre éternel.

Ainsi toujours de vains désirs lassée,
Cherchant partout l'objet qu'appelaient tous mes [vœux,
J'ai vu de mon printemps la fleur bientôt passée,
Et dans les souvenirs de mon âme oppressée
Je ne retrouve pas un jour qui soit heureux.

J'ai bien souffert, et suis bien jeune encore ;
Cependant, je le sens, ce bonheur que j'ignore,
Que j'ai tant désiré, dont l'espoir est perdu,
Arriverait trop tard... je l'ai trop attendu...

Pourtant, ce chaste feu que je sens en mon âme,
Ce pur rayon d'en haut, cette céleste flamme
Sera-t-elle semblable à ces pâles flambeaux
Qui, voués à la mort, brûlent sur les tombeaux ?
Cet être, de mes jours le compagnon fidèle,
Qui m'apparut sous les traits du bonheur,
Qui charmait mes ennuis, qui consolait mon cœur,
Ah ! peut être il existe, et sans doute il m'appelle :
Qu'il se hâte et qu'il vienne au-devant de mes pas,
Lui seul retardera l'heure de mon trépas,
Avec lui j'aimerai cet exil de la vie...
Malheureuse !... déjà ma jeunesse est flétrie ;
Ce front décoloré, la langueur de mes yeux,
Ces signes trop connus de la mélancolie,
Semblent montrer du temps l'affront injurieux :
Et je n'ai pas vingt ans !... Du mal qui me dévore
Ma mère ignore le danger,
Car, lorsque son amour vient à m'interroger,
Mourante, en lui parlant, je puis sourire encore...
Cependant, je le sais, mon arrêt est porté,
Et sous mes pas tremblants s'ouvre l'éternité.
Encor quelques instants plaintive et solitaire,
Et puis je trouverai le long oubli des maux ;
Ce cœur trop faible enfin connaîtra le repos,
Et puis sur un cercueil viendra pleurer ma mère...

O mère infortunée ! à combien de douleurs
Tes derniers jours vont être en proie !
Ta fille qui faisait ton orgueil et ta joie,
Condamne ta vieillesse à languir dans les pleurs,
Quand ton époux mourut, tu prétendis le suivre ;
Tu voulais au tombeau lui consacrer ta foi ;
Pour aimer ton enfant tu consentis à vivre,
Et je n'ai pu vivre pour toi !...
Pardonne !... Et toi, mon Dieu, ta faible créature
N'a pu trouver de bonheur ici-bas ;
Rien n'a pu contenter son âme ardente et pure,
Elle a vers toi levé les bras ;
Seigneur, tu me rendras ma première patrie,
Là, je retrouverai le breuvage sans fiel,
Car ce besoin d'aimer, cette mélancolie,
Ce malaise inquiet du séjour de la vie,
Ne sont qu'un souvenir du ciel.

Charles Tirel de La Martinière.

LA JEUNE FILLE MALADE.

L'huile sainte a touché les pieds de la mourante,
L'arrêt fatal est prononcé :
L'art n'a point de secours pour cette âme souf- [frante,
Le monde pour elle a cessé.
Tout s'éloigne, tout fuit ; hélas ! l'amitié même,
A l'effroi des derniers adieux
Se dérobe en baissant les yeux.
Intrépide témoin de ce moment suprême,
La mère est seule enfin près de l'enfant qu'elle aime.

Elle s'enferme alors sous ses obscurs rideaux,
Ecarte loin du lit les funèbres flambeaux,
Et d'un œil que la foi rassure

Regarde sans pâlir le crucifix de bois,
Que la vierge chrétienne a saisi de ses doigts,
Et l'eau sainte et le buis à la sombre verdure,
Du chevet des mourants douloureuse parure.

Mais quand elle voit de plus près
Le sinistre frisson qui parcourt tous ses traits,
Et ce front d'où découle une sueur mortelle,
Et cet œil qui s'éteint : « O mon enfant, dit-elle,
Si tu vis, je vivrai ; mais si tu meurs, je meurs!
Déjà la tombe enferme et ton père et tes sœurs ;
Seules, nous, nous restons ; toi seule es ma famille :
Et tu me quitterais, toi, mon sang! toi, ma fille!
Non, tu vivras pour moi ; Dieu voudra te guérir ;
Ta mère t'aime trop, tu ne peux pas mourir.
Je ne sais quelle voix me dit encore : Espère !
Hélas ! pour espérer est-il jamais trop tard?
Jeune âme de ma fille, oh ! suspends ton départ ;
Et pour quitter ce monde attends du moins ta mère ! »

Ainsi la foi l'anime, et l'espoir la soutient.
Mais par quels soins touchants cet espoir s'entre-
[tient !
Elle courbe son front sur la jeune victime,
De son souffle abondant la réchauffe et l'anime,
Saisit sa froide main d'un doigt mal assuré,
Interroge le pouls dans sa marche égaré,
Joint le doux suc du miel au doux jus de l'orange,
Et dans sa bouche en feu versant ce frais mélange,
Par un breuvage heureux cherche à combattre enfin
Le brasier de la fièvre allumé dans son sein.
Et déjà cependant évoquant ses ténèbres,
Ses larves, ses terreurs, ses spectres menaçants,
L'agonie aux ailes funèbres
De la vierge expirante égarait tous les sens ;
Et l'ange du départ sur ses lèvres muettes
Répandait de la mort les pâles violettes.

A ce spectacle affreux, le front humilié,
Prenant entre ses bras son Dieu crucifié :
« Toi seul peux la sauver, Dieu puissant, dit la mère!
Ce n'est qu'en ton secours maintenant que j'espère.
Oui, sur ma pauvre enfant j'appelle tes bontés.
Ses jours, si peu nombreux, sont-ils déjà comptés?
Tu vois l'affreuse lutte où se débat sa vie.
De ce calice amer tu bus jusqu'à la lie,
Je le sais ; et ta mort fut digne encor de toi.
Je n'ose à tes douleurs égaler ma misère ;
Mais souviens-toi des maux que dut souffrir ta Mère,
Et tu prendras pitié de moi.
La fille de Jaïr à ta voix fut sauvée.
Tu lui dis : Levez-vous. La fille s'est levée.
De l'éternel sommeil elle dormait pourtant :
La mienne au moins respire et peut-être m'entend. »

En prononçant ce mot elle craint d'en trop dire,
Et vers le lit revient soudain
S'assurer qu'en effet sa fille encor respire.
Puis sous les blancs rideaux qu'a soulevés sa main,
De la Mère du Christ apercevant l'image :
« Toi qui fus mère aussi, tu conçois mes douleurs.
D'un hymen trop fécond voilà le dernier gage.

De ton nom, au berceau, je dotai son jeune âge :
Je vouai son enfance à tes blanches couleurs.
Ce nom, ce vêtement m'étaient d'un doux présage,
Et quand ma fille et moi, nous tenant par la main,
Nous allions à l'église invoquer ta puissance,
Les compagnes de son enfance,
Voyant de loin, par le chemin,
Et sa blanche tunique et son voile de lin,
Se disaient : Celle-là, dans ses destins prospères,
Aura des jours d'amour, d'innocence et de paix.
Et moi, l'œil attaché sur ses chastes attraits,
Je me trouvais encor heureuse entre les mères. »

Ainsi disait la mère, et la nuit s'écoulait.
Depuis neuf jours elle veillait.
Déjà l'aube naissante a rougi le nuage :
Le jour se lève, armé de feux plus éclatants;
Le jour la voit encor devant la sainte image;
Longtemps elle y gémit, elle y pria longtemps.
Tandis qu'elle priait : « Ma mère... où donc est-elle?
(Dit une faible voix) oh ! viens... je me rappelle
Qu'un étrange sommeil a pesé sur mes yeux.
Dieu! quel songe à la fois triste et délicieux!
Dans mon accablement je me sentais ravie
Loin de notre humble terre et par delà les cieux.
C'était un autre jour, c'était une autre vie ;
Dans ce monde nouveau, paisible, exempt de soins,
D'étoiles et de fleurs ta fille couronnée
Cherchait ta main pour guide et tes yeux pour té-
[moins ;
De fronts purs et joyeux j'étais environnée,
Et mon âme pourtant ne goûtait qu'à moitié
Ce bonheur imparfait dont j'étais étonnée.
Ma mère... où donc est-elle? ai-je aussitôt crié ;
Et les anges en chœur vers toi m'ont ramenée. »

CAMPENON.

LES FILLES DU CLOITRE.

De l'œuvre des six jours la sublime harmonie
S'épand à flots pressés comme une hymne infinie ;
Chaque être, tel qu'il soit, a sa voix ; chaque lieu
Fait résonner sa note, et du ciel à la terre
On n'entend que ces mots : Adorez le mystère,
Mortels, prosternez-vous, et rendez gloire à Dieu !

Les vents impétueux, la foudre, les orages,
Les cascades, les monts, les forêts, leurs ombrages,
L'océan qui mugit et menace toujours,
Le désert endormi dans sa majesté sombre,
La nuit sur l'univers déployant sa grande ombre,
Les miracles sans fin que nous versent les jours,

Ce sont autant de chants qu'une même âme inspire;
Elans d'un même amour qui vers son centre aspire;
Ineffables concerts dont l'écho jusqu'à nous
Descend, quand notre cœur embaumé d'innocence
Sait pénétrer de Dieu l'impénétrable essence :
Quand la foi devant lui nous courbe à deux genoux.

D'après ces sages lois, notre raison pensive
N'est pas pour un seul bien saintement exclusive.
Elle sent pour chacun de l'admiration ;

Car, pour elle, au regard élevé, chacun semble
Concourir pour sa part au magnifique ensemble
De louanges qui sort de la création.

Alors donc que mon œil comme un juge analyse
Cette société qu'on appelle l'Eglise;
J'y vois mille foyers qui rayonnent au loin,
Et dont chacun puisant à la divine source
Devient, selon les temps, une immense ressource
Qui toujours correspond à quelque grand besoin.

Le Christ qui se présente à toute âme fidèle,
Pour diriger ses pas, pour être son modèle,
Avait plus d'un moyen d'épancher son amour.
Il prêchait, guérissait et relevait de terre
La pudeur échappée au front de l'adultère;
Mais la nuit il priait, priait jusques au jour.

C'est ainsi que, depuis, l'Eglise se partage :
Consoler, secourir, c'est là votre héritage,
Filles du dévouement, ô sœurs de charité!
Vous, bienfait incarné. Mais il est d'autres anges,
Dont les ailes jamais ne touchent à nos fanges,
Auxquels aussi l'on doit un honneur mérité.

Oh! qui n'admirera, dans leurs pieux asiles,
Ces ravissants essaims de victimes dociles,
Qui meurent chaque jour, chaque heure, chaque
Qui de Jésus en croix imitant l'agonie, [instant!
Font que leur mort mystique à son trépas unie,
De pardons pour le siècle est un foyer constant.

Quand notre sol partout sillonné d'anathèmes,
Comme un cratère en feu fait monter les blasphè-
[mes
Jusqu'à Dieu; là, ces cœurs, suaves encensoirs,
Pour voiler à ses yeux ces spectacles funestes,
Lancent de leurs vertus les aromes célestes,
Et conservent ainsi nos matins et nos soirs.

Quand toute âme en naissant, tristement déflorée,
Sur sa tige d'un jour penche décolorée,
Que le Seigneur s'apprête à la maudire... Eh bien,
Ces vierges, comme un sel sur la terre semées,
Pour les fautes d'autrui de regrets consumées,
Changent les maux vengeurs en des torrents de bien.

Au toit qui les abrite on dirait une tombe,
Où des bras maternels la jeune fille tombe;
La nature s'effraie et croit l'ensevelir.
Et quand le dernier chant s'est perdu sous les voû-
[tes,
Que tout se tait, le cœur sent ses forces dissoutes :
C'est un vide pour lui qu'il ne peut plus remplir.

Mais les monts dans leurs flancs, vous le savez,
[recèlent
Les métaux précieux qui dans nos mains ruissel-
[lent;
La perle a son berceau dans l'abîme des mers.
Le Christ, enveloppé dans une mort féconde,
Au fond de son cercueil refait la vie au monde,
Et du sein de la nuit est sorti l'univers...

Non! ce qu'il faut d'amour pour ce long sacrifice,

Au monde des esprits combien il est propice;
Nul ne le connaîtra jamais en ce bas lieu!
Pour bien apprécier le poids de la prière,
Pour mesurer l'extase aux ailes de lumière,
Arrière, enfants d'Adam!... Il faut la main d'un
[Dieu.

Délicieuses fleurs dans des larmes noyées,
Ames de chérubin sur la terre envoyées,
Vivez dans votre exil, loin du bruit, des honneurs.
La louange du siècle est bien souvent un piége!
Que fait l'éclat aux morts? Que l'oubli vous assiége!
Pour vous payer, le ciel vous garde ses bonheurs...

L'abbé Gras.

FIN DERNIERE DE L'HOMME.

Homme, quoi qu'ici-bas tu veuilles entreprendre,
Songe à ce compte exact qu'un jour il en faut
[rendre,
Et mets devant tes yeux cette dernière fin
Qui fera ton mauvais ou ton heureux destin.
Regarde avec quel front tu pourrais comparaître
Devant le tribunal de ton souverain Maître,
Devant ce juste juge à qui rien n'est caché,
Qui jusque dans ton cœur sait lire ton péché,
Qu'aucun don n'éblouit, qu'aucune erreur n'abuse,
Que ne surprend jamais l'adresse d'une excuse,
Qui rend à tous justice, et pèse au même poids
Ce que font les bergers et ce que font les rois.
Misérable pécheur, que sauras-tu répondre
A ce Dieu qui sait tout et viendra te confondre,
Toi que remplis souvent d'un invincible effroi
Le courroux passager d'un mortel comme toi!
Quand, depuis ta naissance, on aurait vu ta vie,
D'honneurs, jusqu'à ce jour, et de plaisirs suivie,
Qu'aurait tout cet amas qui te pût secourir,
Si, dans ce même instant, il te fallait mourir?
Tout n'est que vanité, gloire, faveurs, richesses,
Passagères douceurs, trompeuses allégresses,
Tout n'est qu'amusement, tout n'est que faux ap-
[pui,
Hormis d'aimer Dieu seul, et ne servir que lui.

Pierre Corneille.

FIN DU MONDE.

Tout était adoré dans le siècle païen :
Par un excès contraire on n'adore plus rien ;
Il faut qu'en tous ses points l'oracle s'accomplisse,
Il faut que par degrés la foi tombe et périsse,
Jusqu'au terrible jour tant de fois annoncé,
Ce jour dont l'univers fut toujours menacé ;
Jour de miséricorde ainsi que de vengeance.
Déjà je crois le voir, j'en frémis par avance.
Déjà j'entends des mers mugir les flots troublés ;
Déjà je vois pâlir les astres ébranlés,
Le feu vengeur s'allume, et le son des trompettes
Va réveiller les morts dans leurs sombres retraites.
Ce jour est le dernier des jours de l'univers.
Dieu cite devant lui tous les peuples divers,
Et pour en séparer les saints, son héritage,
De la religion vient consommer l'ouvrage.

La terre, le soleil, le temps, tout va périr,
Et de l'éternité les portes vont s'ouvrir.
Elles s'ouvrent, le Dieu si longtemps invisible,
S'avance, précédé de sa gloire terrible ;
Entouré du tonnerre, au milieu des éclairs,
Son trône étincelant s'élève dans les airs.
Le grand rideau se tire, et ce Dieu vient en maître.
Malheureux qui pour lors commence à le con-
[naître!
Ses anges ont partout fait entendre leur voix,
Et, sortant de la poudre une seconde fois,
Le genre humain tremblant, sans appui, sans re-
[fuge,
Ne voit plus de grandeur que celle de son juge.
Ebloui des rayons dont il se sent percer,
L'impie avec horreur voudrait les repousser;
Il n'est plus temps ; il voit la gloire qui l'opprime ;
Il tombe enseveli dans l'éternel abîme...
Et, loin des voluptés où fut livré son cœur,
Ne trouve devant lui que la rage et l'horreur.
Le vrai chrétien lui seul ne voit rien qui l'étonne;
Et sur ce tribunal que la foudre environne
Il voit le même Dieu qu'il a cru, sans le voir,
L'objet de son amour, la fin de son espoir.
Mais il n'a plus besoin de foi ni d'espérance ;
Un éternel amour en est la récompense.

Louis Racine.

FIN DU MONDE.

Un jour (puissent mes yeux n'en voir jamais l'au-
[rore !
Au travers de la nuit qui m'en sépare encore,
Le prophétique esprit que le ciel mit en moi,
En découvre le deuil, et recule d'effroi),
Un jour, à la céleste voûte,
Les astres égarés, se heurtant dans leur route,
Viendront, en mille éclats, autour de nous pleu-
[voir.
Alors s'arrêteront, sur le torrent des âges,
Tous ces secrets rouages
Qu'un Dieu faisait mouvoir.

Alors, sur le chaos, la terre suspendue
Chancellera, sans guide, incertaine, perdue.
Plus d'azur dans les airs, plus de char radieux
Qui ramène le jour à la porte des cieux.
Seulement, vers le Nord errante,
La lune apparaissant comme une ombre sanglante,
Les antiques volcans et les volcans nouveaux,
Et des forêts en feu la flamme vagabonde,
De la nuit de ce monde
Tels seront les flambeaux.

Jusqu'ici le mortel, triste roi de la terre,
Fournissait, plein d'orgueil, une libre carrière.
Le despote ombrageux, l'impudique beauté,
Régnaient et par la peur et par la volupté ;
L'assassin méditait son crime,
Le héros ses lauriers, le barde un chant sublime ;
L'avare espérait l'or, l'insensé le néant :

Le néant, l'or, le sceptre, et la lyre et le glaive,
Comme à la fin d'un rêve,
Leur échappe à l'instant.

Interdits, et couverts d'une sueur glacée,
Ils s'arrêtent pensifs et n'ont plus de pensée.
L'œil hagard et troublé regarde et ne voit rien.
La chair n'a plus de sang, le cœur plus de lien.
L'amant, sorti de son délire,
Ne sent pas, dans ses bras, que son amante ex-
[pire.
Tout s'est tu. L'on n'entend que les cris et les
[pleurs
De l'enfant révolté dans les flancs de sa mère,
D'une existence amère
Accusant les auteurs.

Cependant une voix qui descend de Dieu même,
Prépare les humains au jugement suprême :
Elle tombe, elle roule autour de l'univers;
Tout en est ébranlé, tout, hormis le pervers.
La mer en mugit refoulée;
Le fleuve s'est tari, la montagne écroulée.
Le sol ouvre son sein jusqu'aux feux éternels ;
Et tout l'enfer, vomi par ces nouvelles portes,
Recrute ses cohortes
Du reste des mortels.

Sur son pâle coursier, escorté de fantômes,
C'est en vain que la mort moissonne les royaumes :
L'homme, au lieu d'implorer des cieux toujours
[cléments,
Se jette au-devant d'elle, et se voue aux tourments.
Tyran! ne cherche point ta tombe
Sous le flot qui s'élance, ou sous le roc qui tombe!
N'espère point en eux, ils te respecteront !
Jusqu'à l'heure où ton juge aura pesé tes crimes,
Il tiendra les abîmes
Suspendus sur ton front.

Mais qu'entends-je? ô terreur ! la trompette fatale...
« Morts, levez-vous ! » Soudain une voix sépulcrale
Répond à ces accents. L'océan sur ses bords,
Et la terre en travail, rejettent tous les morts :
Les uns, secouant leur poussière,
Montrent un front serein tout brillant de lumière;
Les autres, dont le corps n'est qu'un impur lam-
[beau,
Où pullule des vers la race dévorante,
Se frappent d'épouvante
Dès le seuil du tombeau.

O vous, des nations les souverains arbitres,
Que ne recouvrez-vous et vos rangs et vos titres !
A quoi vous reconnaître? où retrouver Sylla,
L'imposteur de Médine et le sombre Attila?
Les courts ossements d'Alexandre
Soulèvent ignorés son orgueilleuse cendre.
On voit surgir sans gloire et sans sceptre et sans
[char,
De ce même limon qui fut monarque et pâtre,
Ce qui fut Cléopâtre,
Et se nomma César.

Où courent effarés tous ces monstres horribles,
Se meurtrissant le sein, poussant des cris terribles?
Ils couvrent l'un des flancs de ce val de douleurs
Qu'arrose un fleuve né des torrents de leurs pleurs.
Sur l'autre rive, heureuse et calme,
L'élu va moissonnant et le lis et la palme,
De la robe sans tache à jamais revêtu.
Le crime d'un côté, de l'autre l'innocence.
Toi qui frémis d'avance,
Mon âme, où seras-tu?

Ah! retourne, homme ingrat, à l'auteur de ton être!
Le hasard n'est qu'un mot qui ne t'a pas fait naître;
Et crains que le néant, quand tu ne seras plus,
Ne console jamais tes regards superflus.
Pour lire plus loin que la vie,
As-tu donc soulevé, d'un bras digne d'envie,
Le voile de la mort et de l'éternité!
Mais dans un doute obscur si ton âme chancelle,
Pourquoi hasarde-t-elle
Son immortalité?

C'en est fait, c'en est fait, le voile se déchire.
Il laisse voir des cieux l'impérissable empire;
Jéhovah triomphant descend du haut de l'air,
Tonnant comme la foudre et prompt comme l'éclair.
Sur son char porté par des anges,
Il s'avance au milieu de ses chastes phalanges;
Son manteau flamboyant se déroule en long flot;
Un baudrier de feu suspend son cimeterre;
Et le dard du tonnerre
Lui sert de javelot.

Il parle. Tout à coup à la voix qui les cite,
Le vivant tombe mort, et le mort ressuscite.
D'un regard, tour à tour flatteur et menaçant,
Dieu, souriant au bon, a frappé le méchant.
O séparation funeste!
A droite, s'unissant à son époux céleste,
L'âme sainte s'envole à la cité de Dieu.
A gauche, le pervers en blasphémant succombe,
Et roule en une trombe
De bitume et de feu.

Telle a fini la chair, telle a survécu l'âme.
Déjà le monde entier, dévoré par la flamme,
S'est écroulé sans bruit, passager monument
Dont la main du Très-Haut fut le seul fondement.
Expirant au loin dans le vide,
Le soleil, roi déchu, voile son front livide.
Sa pâle sœur sur lui court se jeter en deuil.
La terre qu'il aima, les astres qu'il fit vivre,
Fidèles à le suivre,
Partagent son cercueil.

Au monde a succédé le vague... un vague immense
Où de l'éternité le règne recommence:
Cette mère des temps s'étonne, à son retour,
Que tout ait disparu, l'homme, la nuit, le jour.
Ne trouvant plus rien dans l'espace,
De la création elle cherche la trace:
« Où donc fut l'univers naguère en mon chemin? »

Elle dit, et poursuit sa carrière divine
Qui n'eut point d'origine
Et n'aura point de fin.

D. Monnier.

FIN D'UNE JOURNEE DE PRINTEMPS.

Mais tandis qu'à regret je quitte ces demeures,
Entraînant dans son cours le char léger des heures,
L'astre brûlant du jour s'incline vers les monts;
Et Zéphyre, endormi dans le creux des vallons,
S'éveille, et parcourant la campagne embrasée,
Verse sur le gazon la féconde rosée;
Un vent frais fait rider la surface des eaux,
Et courbe en se jouant la tête des roseaux.
Déjà l'ombre s'étend: ô frais et doux bocages!
Laissez-moi m'arrêter sous vos jeunes ombrages,
Et que j'entende encor, pour la dernière fois,
Le bruit de la cascade et les doux chants des bois!
De la cime des monts tout prêt à disparaître,
Le jour sourit encore aux fleurs qu'il a fait naître;
Le fleuve, poursuivant son cours majestueux,
Réfléchit par degrés sur ses flots écumeux
Le vert sombre et foncé des forêts du rivage:
Un reste de clarté perce encor le feuillage;
Sur ces toits élevés, d'un ciel tranquille et pur,
L'ardoise fait au loin étinceler l'azur;
Et la vitre embrasée, à la vue éblouie,
Offre à travers ces bois l'aspect d'un incendie.
J'entends dans ces bosquets le chantre du printemps;
L'éclat brillant du soir semble animer ses chants,
Ses accents sont plus doux et sa voix est plus tendre;
Et tandis que les bois se plaisent à l'entendre,
Au buisson épineux, au tronc des vieux ormeaux,
La muette Arachné suspend ses longs réseaux;
L'insecte que les vents ont jeté sur la rive
Poursuit, en bourdonnant, sa course fugitive;
Il va de feuille en feuille, et, pressé de jouir,
Aux derniers feux du jour vient briller et mourir,
La caille, comme moi, sur ces bords étrangère,
Fait retentir les champs de sa voix printanière,
Sorti de son terrier, le lapin imprudent
Vient tomber sous les coups du chasseur qui l'attend;
Et par l'ombre du soir la perdrix rassurée,
Redemande aux échos sa compagne égarée.
Quand la fraîcheur des nuits descend sur les coteaux,
Le peuple des cités court oublier ses maux
Dans ces brillants jardins, sous ces vastes portiques
Qu'embellissent des arts les prestiges magiques.
Là, cent flambeaux vainqueurs des ombres de la nuit,
Renouvellent aux yeux l'éclat du jour qui fuit;
Là, le salpêtre éclate, et la flamme élancée,
En sillons rayonnants dans les airs dispersée,
Remplit tout l'horizon, s'élève jusqu'aux cieux,

Tonne, brille et retombe en globes lumineux ;
Tantôt elle s'élève en riches colonnades,
Tantôt elle jaillit en brillantes cascades ;
Et tantôt c'est un fleuve, un torrent orageux,
Qui roule avec fracas son cristal sulfureux.
Mais, à ce luxe vain, oh ! combien je préfère
Cette pompe du soir dont brille l'hémisphère,
Ces nuages légers l'un sur l'autre entassés,
Et sur l'aile des vents mollement balancés !
L'imagination leur prête mille formes.
Tantôt c'est un géant, qui, de ses bras énormes,
Couvre le vaste Olympe, et tantôt c'est un Dieu
Qui traverse l'éther sur un trône de feu :
Là, ce sont des forêts dans le ciel suspendues,
Des palais rayonnants sous des voûtes de nues ;
Plus loin, mille guerriers, se heurtant dans les [airs,
De leurs glaives d'azur font jaillir les éclairs.
Que j'aime de Morven le barde solitaire !
Quand le brouillard du soir descend sur la bruyère,
Assis sur la colline où dorment ses aïeux,
Il chante des héros les mânes belliqueux.
Dans l'humide vapeur sur ces bois étendue,
L'ombre du vieux Fingal vient s'offrir à sa vue :
Le vent du soir gémit sous ces saules pleureurs ;
C'est la voix d'Ithona qui demande des pleurs.
Ces antiques forêts, leurs mobiles ombrages,
L'aspect changeant des lacs, des monts et des [nuages,
Rappellent à son cœur tout ce qu'il a chéri.
Oh ! qui pourra jamais voir, sans être attendri,
L'éclat demi-voilé de l'horizon plus sombre,
Ce mélange confus du soleil et de l'ombre,
Ces combats indécis de la nuit et du jour,
Ces feux mourants, épars sur les monts d'alentour,
Ce brillant Occident où le soleil étale
Sa chevelure d'or et sa robe d'opale,
Ce ciel qui, par degrés, se peint d'un gris obscur,
Et le jour qui s'éteint sous un voile d'azur !

MICHAUD.

FLÉAUX DU CIEL, NOTRE CHATIMENT.

MOYENS DE LE DÉSARMER.

Aux maux les plus affreux le ciel nous abandonne;
Le désespoir, la mort, la faim nous environne ;
L'Eternel, contre nous soulevé tant de fois,
Equitable vengeur des crimes de la terre,
A frappé du tonnerre
Les peuples et les rois.

. . . . . .

Peuples, reconnaissez la main qui vous accable :
Ce n'est point du destin l'arrêt irrévocable,
C'est le courroux de Dieu, mais facile à calmer;
Méritez d'être heureux, osez quitter le vice :
C'est par ce sacrifice
Qu'on peut le désarmer.

VOLTAIRE.

LES FLEURS.

Traversons l'étroite vallée
Dont l'aspect enchante mes yeux ;
Que ma surprise est redoublée !
Quel air je respire en ces lieux !
Partout flottent sur mon passage
Le chèvrefeuille et le jasmin,
Et sous un dôme de feuillage,
La rose étale son carmin :
Du fond de leurs brillants calices
S'exhale un parfum virginal.
Ce fut pour l'homme matinal
Que Dieu prépara ces délices.
Celui qu'un sommeil indolent
Sur sa couche retient encore,
Méconnaît l'éclat opulent
Qui suit le retour de l'aurore.
A son réveil, la jeune fleur
Déjà se penche sur sa tige ;
Le zéphyr n'a plus de fraîcheur,
Et la nature est sans prodige.
Sous les ombrages éternels
Du jardin tracé par Dieu même,
Quelle félicité suprême
Goûta le premier des mortels,
Quand sa paupière appesantie
S'ouvrit aux premiers feux du jour !
Son âme fut anéantie
Dans l'étonnement et l'amour.
Entouré de roses naissantes,
Qui, sur son front majestueux,
Versaient des vapeurs odorantes;
Frappé des sons voluptueux
Qui s'élevaient de la montagne,
Sans doute il dit à sa compagne ;
« Entends la voix de ton époux,
Eveille-toi, beauté chérie,
Contemple un spectacle si doux :
Le ruisseau, le bois, la prairie,
Semblent s'éveiller avec nous.
Qu'une ivresse joyeuse et pure
Se répande dans tous nos sens;
Que nos hymnes reconnaissants
Jusqu'au maître de la nature
Des fleurs accompagnent l'encens ! »

O ciel ! quelle magnificence !
Quel coloris brillant et pur !
Quelle fastueuse abondance
De pourpre, d'émail et d'azûr !
Quel pinceau délicat et tendre
Varia ces mille couleurs !
Je vois un océan de fleurs
Qui sous mes pas semble s'étendre.
O nature ! dans ta beauté
Laisse-moi t'admirer encore :
Permets que mon œil enchanté
Sur l'écharpe qui te décore
Se repose avec volupté !

De son bleu pâle décorée,
Mais digne du jardin des rois,
Au pied d'un buisson, ignorée,
La violette fuit mes doigts.
Ici, la tulipe inodore
De perles, d'or et de rubis
Tour à tour dessine et colore
L'inconstance de ses habits;
Là, de la tendre tubéreuse
Le manteau velouté s'étend;
L'œillet, d'un panache éclatant
Couronne sa tête orgueilleuse.
Partout en globes, en festons,
En guirlandes, en pyramides,
Dans les bois, sur les prés humides,
Flottent d'odorantes moissons.
Homme, chef-d'œuvre de ton maître,
C'est pour égayer tes loisirs
Que les fleurs s'empressent de naître;
Mais, symboles de tes plaisirs,
Elles brillent pour disparaître.
Oui, jeunes fleurs, vous périrez
Quand l'hiver, conquérant sauvage,
Imprimera sur ce rivage
Ses pas de glaçons entourés.
Alors les ailes déployées,
En foule du sommet des cieux
Sur les campagnes effrayées
Fondront les vents séditieux;
Alors, dépouillé de verdure,
Le front chauve, les bras pendants,
Le chêne, blanchi de froidure,
Battu des aquilons grondants,
Avec un sombre et sourd murmure,
Se penchera sur les torrents.
Comme une veuve échevelée
Qui pleure un époux au cercueil,
La terre, d'un crêpe voilée,
Muette, morne, désolée,
Couvrira sa beauté de deuil.
Adieu gazons, adieu feuillages,
Berceaux riants et parfumés!
Les éléments se sont armés:
Il faut céder à leurs outrages;
Mais ne craignez pas le tombeau,
Le printemps, votre ami fidèle,
Du fond de la nuit éternelle
Relèvera votre berceau.
Telles seront nos destinées:
Un jour, victimes condamnées,
Nous tomberons avec effort;
Mais à la voix du Dieu suprême,

Le front paré d'un diadème
Que ne flétrira plus la mort,
Brillants d'amour et de jeunesse,
Et de lumière et de beauté,
Pour prix d'un instant de sagesse,
Nous irons respirer sans cesse
L'encens de l'immortalité.

BAOUR-LORMIAN.

Printemps chéri, doux matin de l'année (1),
Console-nous de l'ennui des hivers;
Reviens, enfin, et Flore emprisonnée
Va de nouveau s'élever dans les airs.
Qu'avec plaisir je compte tes richesses!
Que ta présence a de charmes pour moi!
Puissent mes vers, aimables comme toi,
En les chantant, te payer tes largesses!
Déjà Zéphyre annonce ton retour.
De ce retour modeste avant-courrière,
Sur le gazon la tendre primevère
S'ouvre et jaunit dès le premier beau jour.
A ses côtés la blanche pâquerette
Fleurit sous l'herbe et craint de s'élever.
Vous vous cachez, timide violette,
Mais c'est en vain, le doigt sait vous trouver;
Il vous arrache à l'obscure retraite
Qui recélait vos appas inconnus:
Et destinée aux boudoirs de Cythère,
Vous renaissez sur un trône de verre,
Où vous mourez sur le sein de Vénus.
L'Inde autrefois nous donna l'anémone,
De nos jardins ornement printanier.
Que tous les ans, au retour de l'automne,
Un sol nouveau remplace le premier,
Et tous les ans la fleur reconnaissante
Reparaîtra plus belle et plus brillante.
Elle naquit des larmes que jadis
Sur un amant Vénus a répandues.
Larmes d'amour, vous n'êtes point perdues;
Dans cette fleur je revois Adonis.
Dans la jacinthe un bel enfant respire,
J'y reconnais le Fils de Piérus.
Il cherche encor les regards de Phébus,
Il craint encor le souffle de Zéphyre.
Des feux du jour évitant la chaleur,
Ici fleurit l'infortuné Narcisse;
Il a toujours conservé la pâleur
Que sur ses traits répandit la douleur.
Il aime l'ombre à ses ennuis propice;
Mais il craint l'eau qui causa son malheur.
N'oublions pas la charmante cortule;
Nommons aussi l'aimable renoncule,

(1) Ainsi que nous l'avons dit ailleurs, nous avons cru devoir admettre dans ce recueil des compositions poétiques qui rappelleraient les productions de la nature, et les souvenirs des champs et des jardins, comme étant propres à relever encore la pensée vers le Créateur de toutes choses, bien que le sujet n'en fût pas directement religieux. Nous n'avons pas jugé que quelques noms mythologiques qui se trouvent dans la pièce que l'on va lire, comme dans la plupart des poésies qui datent de la même époque, dussent faire exclure ce morceau, où se remarquent plusieurs idées gracieuses et des images pittoresques. Ces noms mythologiques peuvent d'ailleurs être pris dans le sens de simples allégories.

Et la tulipe, honneur de nos jardins.
Si leurs parfums répondaient à leurs charmes,
La rose alors prévoyant nos dédains,
Pour son empire aurait quelques alarmes.

. . . . . .

Voyez ici la jalouse Clytie
Durant la nuit se pencher tristement,
Puis relever sa tête appesantie
Pour regarder son infidèle amant.
Le lis, plus noble et plus brillant encore,
Lève sans crainte un front majestueux ;
Paisible roi de l'empire de Flore,
D'un autre empire il est l'emblème heureux.
Mais quelques fleurs chérissent l'esclavage :
L'humble genêt, le jasmin plus aimé,
Le chèvrefeuille et le pois parfumé
Cherchent toujours à couvrir un treillage.
Le jonc pliant, sur ces appuis nouveaux,
Doit enchaîner leurs flexibles rameaux :
L'iris demande un abri solitaire ;
L'ombre entretient sa fraîcheur passagère,
Le tendre œillet est faible et délicat ;

. . . . . .

Veillez sur lui ; que sa fleur élargie
Sur le carton soit en voûte arrondie ;
Coupez les jets autour de lui pressés :
N'en laissez qu'un, la tige en est plus belle.
Ces autres brins, dans la terre enfoncés,
Vous donneront une tige nouvelle ;
Et quelque jour ces rejetons naissants
Remplaceront leurs pères vieillissants.
Aimables fruits des larmes de l'aurore,
De votre nom j'embellirais mes vers.
Mais quels parfums s'exhalent dans les airs ?
Disparaissez, les roses vont éclore.

Lorsque Vénus, sortant du sein des mers,
Sourit aux dieux charmés de sa présence,
Un nouveau jour éclaira l'univers ;
Dans ce moment la rose prit naissance.
D'un jeune lis elle avait la blancheur ;
Mais aussitôt le père de la treille,
De ce nectar dont il fut l'inventeur
Laissa tomber une goutte vermeille,
Et pour toujours il changea sa couleur.
De Cythérée elle est la fleur chérie,
Et de Paphos elle orne les bosquets.
Sa douce odeur, aux célestes banquets,
Fait oublier celle de l'ambroisie.
Son vermillon doit parer la beauté ;
C'est le seul fard que met la volupté ;
A cette bouche où le sourire joue,
Son coloris prête un charme divin :
De la pudeur elle couvre la joue,
Et de l'aurore elle rougit la main.

PARNY.

LES FLEURS.

Oh ! comme chaque fleur, en ce riant dédale,
Prodigue aux sens charmés sa grâce végétale !

Noble fils du soleil, le lis majestueux
Vers l'astre paternel dont il brave les feux,
Elève avec orgueil sa tête souveraine ;
Il est le roi des fleurs, dont la rose est la reine.
L'obscure violette, amante des gazons,
Aux fleurs de la rosée entremêlant ses dons,
Semble vouloir cacher sous leurs voilés propices
D'un pudique parfum les secrètes délices ;
Pur emblème d'un cœur qui répand en secret
Sur le malheur timide un modeste bienfait !
Le narcisse, plus loin, isolé sur la rive,
S'incline, réfléchi par l'onde fugitive ;
Cette onde, cette fleur, s'embellit à mes yeux
Par les doux souvenirs du ruisseau fabuleux ;
Tant les illusions des poétiques songes
Me font encore aimer leurs antiques mensonges !
Vois l'hyacinthe ouvrir sa corolle d'azur ;
Le riche œillet, ami d'un air tranquille et pur,
Varier ses couleurs d'une teinte inégale ;
Le muguet arrondir l'argent de son pétale,
Et l'épais chèvrefeuille errer en longs festons.
La rose te sourit à travers ses boutons.

. . . . . .

Fleur chère à tous les cœurs ! elle pare à la fois
Et le chaume du pauvre et le marbre des rois ;
Elle orne tous les ans la beauté la plus sage :
Le prix de l'innocence en est aussi l'image.

BOISJOLIN.

—

Mais parmi tous ces plants prodigués sans mesure,
Puis-je oublier les fleurs, luxe de la nature ?
Les fleurs, son plus doux soin, les fleurs berceau des fruits ?
Quelle forme élégante et quel frais coloris !
C'est l'azur, le rubis, l'opale, la topaze,
Tournés en globe, en frange, en diadème, en vase.
Les fleurs charment le goût, l'odorat et les yeux ;
Dans les palais des rois, dans les temples des dieux,
Souvent l'or fastueux le cède à leurs guirlandes :
Amour ne reçoit point de plus douces offrandes.
Agréables encor, même dans leurs débris,
Nous changeons en parfums leurs feuillages flétris.
Odorante liqueur, pâte délicieuse,
Quels dons ne nous fait pas leur sève précieuse !
Les fleurs du doux plaisir sont l'emblème riant.
Si j'en crois le récit des peuples d'Orient,
Pour donner un langage à ses douleurs secrètes,
Souvent plus d'un captif en fit ses interprètes ;
En peignant par leur teinte ou l'espoir ou l'ennui,
Les fleurs interrogeaient et répondaient pour lui.
Pour rendre leurs contours, leur flexible souplesse,
Le marbre même semble emprunter leur mollesse ;
Le peintre les chérit ; sous les doigts du brodeur,
L'art n'en laisse au désir regretter que l'odeur,
Et dresse un piége adroit au papillon volage :
Tant l'homme aime les fleurs jusque dans leur image !
Si ces temps ne sont plus où, dans des jours de deuil,
Les fleurs suivaient les morts ou paraient leur cercueil ;

Si nous ne voyons plus dans leurs jeux funéraires
Les fleurs s'entrelacer aux urnes cinéraires,
La pastourelle encore en forme ses bouquets :
Elles parent nos fronts, parfument nos banquets,
Et parmi les cristaux, belles sans artifice,
De nos brillants desserts couronnent l'édifice.
Hôte aimable des champs, ce peuple quelquefois
Vient vivre parmi nous et se plaît sous nos toits ;
Trompe l'hiver jaloux dans l'abri d'une serre,
Se mire dans les eaux et tapisse la terre ;
Et sur la mer enfin souvent aux matelots
Leur parfum présagea la terre et le repos.

DELILLE.

LE FLEUVE.

Soit que l'onde bouillonne et se creuse en grondant,
Parmi les durs rochers un lit indépendant ;
Soit qu'elle suive, en paix, une pente insensible ;
Un pouvoir inconnu, vers un but invisible,
L'appelle ; elle obéit ; et, torrent ou ruisseau,
Ne reverra jamais les fleurs de son berceau.
Le fleuve réfléchit dans sa fuite limpide
Et l'immobile azur et l'orage rapide ;
Les chants joyeux d'amour, les cris des matelots,
Rien ne l'arrête, il passe, arrosant de ses flots
Tantôt de frais gazons, des bois, de beaux rivages,
Tantôt d'impurs marais et des landes sauvages ;
Puis apparaît soudain la sombre et vaste mer
Et le fleuve gémit et tombe au gouffre amer.

Ainsi, cher Jule, ainsi nos douteuses journées,
Le front chargé de deuil, ou de fleurs couronnées,
S'écoulent promptement, jusqu'au jour redouté
Où, pour les engloutir, s'ouvre l'éternité.

Emile DESCHAMPS.

LES FLEUVES,

LEUR ORIGINE.

La mer, dont le soleil attire les vapeurs,
Par ces eaux qu'elle perd voit une mer nouvelle
Se former, s'élever, et s'étendre sur elle.
De nuages légers cet amas précieux,
Que dispersent au loin les vents officieux,
Tantôt retombe en neige, et blanchit nos montagnes,
Tantôt, féconde pluie, arrose nos campagnes.
Sur ces rocs sourcilleux, de frimas couronnés,
Réservoir des trésors qui nous sont destinés,
Les flots de l'Océan apportés goutte à goutte
Réunissent leur force et s'ouvrent une route.
Jusqu'au fond de leur sein lentement répandus,
Dans leurs veines errants, à leurs pieds descendus,
On les en voit enfin sortir à pas timides,
D'abord faibles ruisseaux, bientôt fleuves rapides.
Des racines des monts qu'Annibal sut franchir,
Indolent Ferrarais, le Pô va t'enrichir ;
Impétueux enfants de cette longue chaîne,
Le Rhône suit vers nous le penchant qui l'entraîne ;
Et son frère, emporté par un contraire choix,
Sorti du même sein, va chercher d'autres lois.
Mais enfin, terminant leurs courses vagabondes,
Leur antique séjour redemande leurs ondes.

Ils les rendent aux mers ; le soleil les reprend :
Sur les monts, dans les champs, l'aquilon nous les rend.
Telle est de l'univers la constante harmonie,
De son empire heureux la discorde est bannie.
Tout conspire pour nous, les montagnes, les mers,
L'astre brillant du jour, les fiers tyrans des airs :
Puisse le même accord régner parmi les hommes !

Louis RACINE.

LA FOI.

Ame, qui donc es-tu ? flamme qui me dévore,
Dois-tu vivre après moi ? dois-tu souffrir encore ?
Hôte mystérieux, que vas-tu devenir ?
Au grand flambeau du jour vas-tu te réunir ?
Peut-être de ce feu tu n'es qu'une étincelle,
Qu'un rayon égaré, que cet astre rappelle.
Peut-être que, mourant lorsque l'homme est détruit,
Tu n'es qu'un suc plus pur que la terre a produit,
Une fange animée, une argile pensante...
Mais que vois-je ? à ce mot tu frémis d'épouvante :
Redoutant le néant, et lasse de souffrir,
Hélas ! tu crains de vivre, et trembles de mourir.

Qui te révélera, redoutable mystère ?
J'écoute en vain la voix des sages de la terre :
Le doute égare aussi ces sublimes esprits,
Et de la même argile ils ont été pétris.
Rassemblant les rayons de l'antique sagesse,
Socrate te cherchait aux beaux jours de la Grèce ;
Platon à Sunium te cherchait après lui ;
Deux mille ans sont passés, je te cherche aujourd'hui ;
Deux mille ans passeront, et les enfants des hommes
S'agiteront encor dans la nuit où nous sommes.
La vérité rebelle échappe à nos regards,
Et Dieu seul réunit tous ses rayons épars.

Ainsi, prêt à fermer les yeux à la lumière,
Nul espoir ne viendra consoler ma paupière :
Mon âme aura passé sans guide et sans flambeau,
De la nuit d'ici-bas dans la nuit du tombeau ;
Et j'emporte au hasard, au monde où je m'élance,
Ma vertu sans espoir, mes maux sans récompense.
Réponds-moi, Dieu cruel ! S'il est vrai que tu sois,
J'ai donc le droit fatal de maudire tes lois !
Après le poids du jour, du moins le mercenaire
Le soir s'assied à l'ombre, et reçoit son salaire ;
Et moi, quand je fléchis sous le fardeau du sort,
Quand mon jour est fini, mon salaire est la mort !

Mais tandis qu'exhalant le doute et le blasphème,
Les yeux sur mon tombeau, je pleure sur moi-même,
La foi se réveillant comme un doux souvenir,
Jette un rayon d'espoir sur mon pâle avenir,
Sous l'ombre de la mort me ranime et m'enflamme,
Et rend à mes vieux jours la jeunesse de l'âme.

Je remonte, aux lueurs de ce flambeau divin,
Du couchant de ma vie à son riant matin ;
J'embrasse d'un regard la destinée humaine ;
A mes yeux satisfaits tout s'ordonne et s'enchaîne;
Je lis dans l'avenir la raison du présent ;
L'espoir ferme après moi les portes du néant,
Et, r'ouvrant l'horizon à mon âme ravie,
M'explique par la mort l'énigme de la vie.
Cette foi, qui m'attend aux bords de mon tom-
[beau,
Hélas ! il m'en souvient, plana sur mon berceau.
De la terre promise immortel héritage,
Les pères à leurs fils l'ont transmis d'âge en âge.
Notre esprit la reçoit à son premier réveil,
Comme les dons d'en haut, la vie et le soleil ;
Comme le lait de l'âme, en ouvrant la paupière,
Elle a coulé pour nous des lèvres d'une mère ;
Elle a pénétré l'homme en sa tendre saison ;
Son flambeau dans les cœurs précéda la raison.
L'enfant, en essayant sa première parole,
Balbutie au berceau son sublime symbole ;
Et, sous l'œil maternel germant à son insu,
Il la sent dans son cœur croître avec la vertu.
Ah ! si la vérité fut faite pour la terre,
Sans doute elle a reçu ce simple caractère ;
Sans doute dès l'enfance offerte à nos regards,
Dans l'esprit par les sens entrant de toutes parts,
Comme les purs rayons de la céleste flamme,
Elle a dû dès l'aurore environner notre âme,
De l'esprit par l'amour descendre dans les cœurs,
S'unir au souvenir, se fondre dans les mœurs ;
Ainsi qu'un grain fécond que l'hiver couvre encore,
Dans notre sein longtemps germer avant d'éclore ;
Et quand l'homme a passé son orageux été,
Donner son fruit divin pour l'immortalité.

Soleil mystérieux ! flambeau d'une autre sphère,
Prête à mes yeux mourants ta mystique lumière :
Pars du sein du Très-Haut, rayon consolateur.
Astre vivifiant, lève-toi dans mon cœur !
Hélas ! je n'ai que toi : dans mes heures funèbres,
Ma raison qui pâlit m'abandonne aux ténèbres ;
Cette raison superbe, insuffisant flambeau,
S'éteint, comme la vie, aux portes du tombeau ;
Viens donc la remplacer, ô céleste lumière !
Viens d'un jour sans nuage inonder ma paupière ;
Tiens-moi lieu du soleil que je ne dois plus voir,
Et brille à l'horizon comme l'astre du soir.

LAMARTINE.

LA FOI.

La foi, c'est le dictame
Que chasse de toute âme
L'orgueil, hôte qui nuit ;
La clarté salutaire
Qui de l'obscure terre
Sait dissiper la nuit.

C'est la force féconde
Qui saintement seconde
L'homme en tous ses travaux ;

La source intarissable
Qui roule dans son sable
Mille trésors nouveaux.

C'est l'aviron sublime
Qui sur l'immense abîme
Nous dirige où tout va ;
C'est la coupe sans lie,
Le fil caché qui lie
Le monde à Jéhova.

C'est le chemin qui mène
Sûrement l'âme humaine
Au bienheureux séjour ;
C'est la mystique rose
Que Dieu sans cesse arrose
Des flots de son amour.

JUILLERAT.

LA FOI AFFERMIE DANS LES DANGERS.

(Imité du Psaume x : *In Domino confido.*)

C'est en Dieu que j'espère; et vous osez me dire :
« Fuis vers le mont, timide passereau ;
Fuis : dans l'ombre tendu, l'arc des méchants
[n'aspire
Qu'à te plonger tout sanglant au tombeau :
Contre ton innocence à la fois tout conspire,
Et t'enveloppe en un fatal réseau. »

Il est un Dieu qui veille, assis dans son saint tem-
[ple ;
Il est un Dieu qui règne dans les cieux.
D'un regard il franchit l'étendue, et contemple
L'humble mortel et l'impie orgueilleux.
Il va montrer enfin, par un insigne exemple,
Combien le vice est horrible à ses yeux.

Entendez-vous gronder dans ce lointain nuage
Les vents, la foudre et le soufre enflammé ?
Voyez-vous sur l'impie éclater cet orage,
Dont le courroux du Seigneur s'est armé ?
Mais dans le juste, aimant sa ressemblante image,
Dieu chérit ceux dont il se sent aimé.

GIFFARD.

FOI CATHOLIQUE.

(Extrait du chant x de la *Henriade*, où le poëte raconte la conversion d'Henri IV.)

Le roi, qui dans le ciel avait mis son appui,
Sentit que le Très-Haut s'intéressait pour lui.
Soudain la Vérité, si longtemps attendue,
Toujours chère aux humains, mais souvent in-
[connue,
Dans les tentes du roi descend du haut des cieux.
D'abord un voile épais la cache à tous les yeux :
De moment en moment, les ombres qui la cou-
[vrent
Cèdent à la clarté des feux qui les entr'ouvrent.
Bientôt elle se montre à ses yeux satisfaits,
Brillante d'un éclat qui n'éblouit jamais.

Henri, dont le grand cœur était formé pour elle,
Voit, connaît, aime enfin sa lumière immortelle.
Il abjure avec foi ces dogmes séducteurs,

Ingénieux enfants de cent nouveaux docteurs.
Il reconnaît l'Eglise ici-bas combattue,
L'Eglise toujours une, et partout étendue,
Libre, mais sous un chef, adorant en tout lieu,
Dans le bonheur des saints la grandeur de son [Dieu;
Le Christ de nos péchés victime renaissante
De ses élus chéris nourriture vivante,
Descend sur les autels à ses yeux éperdus,
Et lui découvre un Dieu sous un pain qui n'est [plus.
Son cœur obéissant se soumet, s'abandonne
A ces mystères saints dont son esprit s'étonne.
Les remparts ébranlés s'entr'ouvrent à sa voix ;
Il entre, au nom du Dieu qui fait régner les rois.

VOLTAIRE.

FOI, ESPERANCE, CHARITE.

SONNETS.

I.

L'homme livre sa vie au doute, à l'espérance ;
Il est triste, il est gai, toujours hors de propos ;
Superbe, il ne veut point de la seule science
Qui pourrait de son cœur assurer le repos.

Lorsque le laboureur au champ qu'il ensemence
A confié le grain espoir de ses travaux,
Tranquille, il s'abandonne à cette providence
Qui verse le soleil et dispense les eaux.

Ah ! faisons comme lui : battus par la tempête,
Confions-nous au ciel, et soulevons nos têtes
Vers celui dont émane et la vie et la mort ;

Sous la puissante main qui gouverne l'orage
Le calme peut nous perdre, et souvent le naufrage
N'est qu'un moyen plus sûr de nous conduire au [port.

II.

Existe-t-il en nous une flamme divine
Qui plus pure s'envole au moment du trépas,
Et soudain remontant à sa noble origine,
Alors que tout périt, seule ne périt pas ?

Dans ses replis secrets que le cœur s'examine ;
Du mortel vertueux qu'il compte les combats;
Qu'il regarde le vice et l'erreur qui domine ;
Et puis, qu'il dise encor : Tout finit ici-bas...

Non, quand l'iniquité partout reste impunie,
Lorsque la vérité, la vertu, le génie
Ne trouvent sous leurs pas que l'exil, l'échafaud ;

L'homme, se confondant devant ce grand mys- [tère,
Détourne avec dégoût ses regards de la terre,
Car il sent que le mot de l'énigme est plus haut.

III.

Possesseurs indolents d'une douce existence,
Et de vos jours heureux hardis dissipateurs,
Vous fuyez l'infortune, et jamais la souffrance
Ne sut l'art d'émouvoir le bronze de vos cœurs.

Que si, troublant parfois votre oisive opulence,
Le pauvre audacieux fait entendre ses pleurs,

Vous dites, et plus prompt votre char qui s'élance,
Emporte dans ses bruits le vain bruit des dou- [leurs...
C'est bien : mais vous marchez sur le bord des [abîmes ;
Mais demain, aujourd'hui peut-être, de vos crimes
Il faudra présenter le compte rigoureux ;

Ah ! que répondrez-vous à ce juge sévère
Qui pour rachat des grands n'admettra de salaire
Que l'aumône versée au sein des malheureux ?...

TIREL DE LA MARTINIERE.

LA FOI DU MARIN A N.-D. DE LA GARDE.

On voit pâlir des nuits la brillante courrière,
Chaque étoile à son tour éteindre sa lumière,
Et s'obscurcir le firmament.
De rapides éclairs bientôt sillonnent l'onde;
La mer tressaille au bruit de la foudre qui gronde;
Le pilote est sans mouvement.

Les vents sont mutinés, et la tempête affreuse
Pousse autour du vaisseau la vague limoneuse.
On lutte en vain contre les flots.
L'art humain, pour les vaincre a de trop faibles [armes ;
Il faut que la prière accompagne les larmes ;
Priez donc, priez, matelots !

Les yeux noyés de pleurs et l'âme recueillie,
Ils tombent à genoux, s'écriant : « ô Marie !
Viens sauver le pauvre marin.
Il ne craint plus la mort quand ton œil le regarde,
Commande en souveraine, ô Vierge de la Garde !
Car ton pouvoir est souverain. »

Marie au bord des cieux se penche. A son oreille
Vient retentir l'écho de leur foi sans pareille.
Elle parle ; on voit tout changer.
L'ouragan fuit sa voix et son divin sourire,
La mer redevient calme ; et le frêle navire
Vogue loin, bien loin du danger.

A l'aspect de son ciel, ô superbe Provence !
Du mousse le cœur bat de joie et d'espérance ;
Chacun partage son transport ;
Et comme à son retour la gentille hirondelle,
En se mirant dans l'eau, la fend du bout de l'aile,
Le beau navire arrive au port.

Pauvre marin ! il vole au sein de sa famille ;
Il presse sur son cœur une épouse, une fille ;
Et l'œil, encor mouillé de pleurs,
« Des matelots, dit-il, remercions la Mère.
Sa main, sa sainte main m'a préservé naguère
De la mort et de ses horreurs. »

A son vœu le marin n'est jamais infidèle ;
Il va s'agenouiller dans la sainte chapelle
A l'aspect si majestueux.
Il prie, il chante une hymne à la Vierge puissante ;
La brise a murmuré sa prière touchante ;
L'écho des mers l'emporte aux cieux.

Mlle Reine GARDE.

FONTS SACRES

DU BAPTÊME.

Allons aux Fonts verser des pleurs
Sur les débris de l'innocence ;
Montrons-nous dignes des faveurs
Qu'une main divine y dispense.
Confus de mon égarement,
Je viens, plein de reconnaissance,
Mon Dieu, par un nouveau serment,
Confirmer l'antique alliance.

CHOEUR.

Fonts sacrés, monument heureux
D'amour, de grâce et d'innocence,
Vous êtes témoins de mes vœux,
Vous le serez de ma constance !

Avant le bienfait de la foi,
J'étais un enfant de colère :
Le ciel était fermé pour moi,
Dieu n'était pas encor mon père.
L'Eglise, sur mon front naissant
Versa l'eau sainte du baptême ;
Dieu m'adopta pour son enfant,
Et je dis au monde anathème.

Mais l'ennemi de mon bonheur,
Jaloux d'un si riche partage,
Porta le crime dans mon cœur,
Et me ravit mon héritage.
Combien de fois l'enchantement
D'un monde trompeur et volage
Entraîna mon cœur innocent
Dans le plus funeste naufrage ?

Pourquoi, coupable déserteur,
Ai-je, si longtemps infidèle,
Sous le pavillon du pécheur,
Fui d'un Dieu la voix qui m'appelle ?
Loin d'ici, démon séducteur !
Loin de moi les délices vaines !
Je t'abjure, ô monde imposteur !
Je veux enfin rompre mes chaînes.

Mon cœur encore est combattu,
Mais rien ne peut plus le séduire :
Le doux éclat de la vertu
A mes yeux commence à reluire.
De la vertu l'aimable paix;
Orne le front de la jeunesse ;
Sa joie est pure, et ses attraits
Inspirent la plus sainte ivresse.

De la foi céleste flambeau,
Loin que jamais mon cœur t'oublie,
Sois, jusqu'aux portes du tombeau,
Le premier charme de ma vie.
Si j'oubliais un jour tes lois,
Que ma langue aussitôt glacée
Refuse un organe à ma voix,
Et des sons même à ma pensée !

CHOEUR.

Fonts sacrés, monument heureux
D'amour, de grâce et d'innocence,
Vous êtes témoins de mes vœux.
Vous le serez de ma constance !

L'abbé DE SAMBUCY.

LA FORET.

Forêt silencieuse, aimable solitude,
Que j'aime à parcourir votre ombrage ignoré !
Dans vos sombres détours, en rêvant égaré,
J'éprouve un sentiment libre d'inquiétude.
Prestige de mon cœur ! je crois voir s'exhaler
Des arbres, des gazons une douce tristesse.
Cette onde que j'entends murmure avec mollesse,
Et dans le fond des bois semble encor m'appeler.
Oh ! que ne puis-je, heureux, passer ma vie entière
Ici, loin des humains .. au bruit de ces ruisseaux,
Sur un tapis de fleurs, dans ce lieu solitaire,
Qu'ignoré, je sommeille à l'ombre des ormeaux.
Tout parle, tout me plaît sous ces voûtes tranquilles.
Ces genêts, ornements du sauvage réduit,
Ce chèvrefeuille atteint d'un vent léger qui fuit,
Balancent tour à tour leurs guirlandes mobiles.
Forêts ! agitez-vous doucement dans les airs !
A quel autre jamais serez-vous aussi chères ?
D'autres vous confieront leurs amours étrangères,
Moi, de vos charmes seuls j'entretiens les déserts.

CHATEAUBRIAND.

LE FOSSOYEUR.

O solitude profonde !
La bêche en main, loin du monde,
Il se courbe aux feux du soir :
Un flot de sueur l'inonde ;
Dans la poussière féconde
Voit-il germer son espoir ?

Est-ce un fruit, don de l'automne,
Que voudraient cueillir ses mains !
Est-ce l'épi que couronne
L'or nourricier des humains ?

Non ; la mort paie un salaire
A sa bêche mercenaire
Tremblante en ses bras lassés,
Qui doit aux sillons funèbres,
Dans le vallon des ténèbres,
Semer nos restes glacés.

Il ne cherche en tes entrailles
Aucun fruit né pour mûrir :
C'est le ver des funérailles,
O terre, qu'il doit nourrir !

Sa musique est l'harmonie
Du hibou, triste génie
Murmurant d'affreux accords ;
Son jour, l'astre taciturne ;
Son ami, le chien nocturne ;
Son livre, les noms des morts.

Par lui nos cendres guidées
Jusqu'au lit de notre paix,

Suivront ces routes bordées
De jardins et de palais.

Des tombeaux sachant l'histoire,
Il fait durer la mémoire
De son peuple enseveli;
Et du pompeux cénotaphe
Epelle encor l'épitaphe
Que rongent l'herbe et l'oubli.

Il ouvre la couche immense
Où la foule doit glisser,
Où les petits, en silence,
Au hasard vont s'embrasser.

Du pauvre y jetant les restes,
Sa main sur ses os modestes
Fait une croix d'un rameau :
De pitié vain témoignage!
Il se lève un vent d'orage,
Et le pauvre est sans tombeau.

Des grandeurs que suit l'envie,
Même instruit par notre deuil,
Il voit les rangs de la vie
Au vain éclat du cercueil.

Loin de nous tombe une mère;
On vole à sa cendre chère,
Que la terre a dû voiler.
Vers les morts que l'herbe efface
C'est lui qui montre la place
Où nos pleurs doivent couler.

Il nous vend la fleur éclose,
Ornement du lieu sacré :
A prix d'or j'obtiens la rose
Qui sort d'un marbre adoré.

Il mesure ses années
Par ces fosses couronnées
Des tombeaux qu'il a creusés;
Et vieillit avec l'ombrage
Du cyprès qui dit son âge
Aux marbres demi-brisés.

Gardien du noir passage,
Seuil de l'immortalité,
Il tient au sombre rivage
La clef de l'éternité.

Il a creusé le lit sombre;
Il dit : « C'est bien, » cherche l'ombre
De l'urne ou du saule vert;
Et, raillant la destinée,
Boit son vin de la journée,
Au bord du cercueil ouvert.

Etonné de son sourire,
L'étranger pâlit soudain;
Son œil nous suit pour nous dire :
« La fuite est vaine; à demain! »

Edouard Alletz.

LA FOURMI PHILOSOPHE.

FABLE.

Un insecte tout noir, tout petit, que l'on nomme
Fourmi,

Errait, s'extasiant dans Saint-Pierre de Rome.
« Oh! que ce temple est beau! quelle enceinte! [quel dôme!
Je n'ai jamais rien vu de pareil jusqu'ici,
Dit-elle; mais enfin, qui peut l'avoir bâti?
Assurément, ce n'est pas la fourmi.
Serait-ce le hasard? Encor moins. Qui donc? [l'homme.
Oui, si j'en crois ma petite raison,
L'homme seul en est le maçon. »

Consultez ma fourmi, vous qui de ne rien croire
Vous faites un horrible jeu;
Et, voyant l'univers, le temple de sa gloire,
Osez dire : « Il n'est point de Dieu. »

Layet.

LES DEUX FOUS.

LE JEUNE HOMME.

Que fais-tu là, vieillard au front chargé de rides,
Au teint jaune, à l'œil creux, aux longs doigts [amaigris?
Un amour malheureux, des sentiments aigris
T'ont relégué peut-être en ces déserts arides?...

LE VIEILLARD.

Jeune homme, pour souffrir, jeûner et prier Dieu,
J'ai, depuis cinquante ans, au monde dit adieu.

LE JEUNE HOMME.

Mais tu touches peut-être un généreux salaire,
Incliné tout le jour sur ces terrains ingrats?
C'est un goût comme un autre; un jour tu laisseras
A des neveux joyeux ta bourse séculaire.

LE VIEILLARD.

Jeune homme, tu dis vrai, mon gage est assez beau :
La paix sur terre, et Dieu par delà le tombeau.

LE JEUNE HOMME.

Oui, mais quand le soleil a fini ta journée,
Une table t'attend qu'ornent des mets fumeux;
Tu plonges tes soucis dans des vins écumeux,
Et ta tête s'endort doucement avinée?

LE VIEILLARD.

Un peu d'eau, de pain noir, et quelque mets frugal
Après de durs labeurs composent mon régal.

LE JEUNE HOMME.

Mais on parle de toi : la mère curieuse
Montre ta tête chauve à son fils ébahi?
On vient te voir de loin; ton mérite trahi
S'entoure habilement d'ombre mystérieuse?

LE VIEILLARD.

Chaque passant me jette un signe de mépris,
Et l'enfant, de ces murs, m'insulte par ses cris.

LE JEUNE HOMME.

Mais tu charmes du moins tes loisirs par l'étude?
Ton œil laborieux scrute les temps passés,
Ou suit peut-être au ciel ces globes entassés?...
La science, avant tout, cherche la solitude.

LE VIEILLARD.

J'étudie, il est vrai, mais non ce que tu crois;
Mon maître, c'est Jésus; mon livre, c'est sa croix.

LE JEUNE HOMME.

Alors, dès le berceau, maudit de ta famille,
Tu fus ici jeté comme un triste rebut?
Et nul, j'en conviendrai, ne paie un tel tribut
De tant de malheureux dont la terre fourmille.

LE VIEILLARD.

C'est à force de pleurs, d'instances et de cris
Que j'ai pu m'arracher à des êtres chéris.

LE JEUNE HOMME.

En vérité, vieillard, je ne puis plus comprendre,
Et ton aveuglement me paraît bien nouveau :
Un mauvais coup du sort a timbré ton cerveau...
Heureux, à la raison si je pouvais te rendre!

LE VIEILLARD.

Merci! mille avant toi m'en ont dit tout autant,
Et dans ma vieille erreur je persiste pourtant.

LE JEUNE HOMME.

Expliquons-nous. — Jeté pour deux jours sur la [terre,
Tu t'exiles toi-même, et, martyr volontaire,
Tu perds en rêves creux, en stériles désirs
Les courts instants donnés pour songer aux plaisirs.
La gloire, tu le dis, ni l'argent ne te tentent;
Des plus vils aliments tes besoins se contentent;
Le bruit ne t'émeut pas; ignorant, ignoré,
Etre inconnu, pour toi c'est plus qu'être honoré.
Tu pus goûter l'amour et l'amitié sincère :
Frère, fils, tu fus cher, peut-être nécessaire;
Tu pus jouir enfin, et tu n'as pas joui!
Et tu t'es librement, sottement enfoui
En ces affreux déserts! Et, cinquante ans, ta vie
S'y traîna monotone, étouffée, asservie,
Avec des maux réels et sans biens apparents,
Sans livres, sans plaisirs, sans amis, sans parents,
Sans rien qui fortifie et sans rien qui console!...
Je te le dis, vieillard, ta tête est un peu folle...

LE VIEILLARD.

Folle! oh! j'admets, mon fils, et sans peine, je [crois;
Folle, de la folie attachée à la croix!
Folle comme le fut Jésus, le saint modèle,
Comme Paul repoussé par le Juif infidèle,
Et tant d'autres héros dont les noms sont au ciel!
Oh! ce mot à ma bouche est plus doux que le miel!
Que le Seigneur l'entende et qu'il le ratifie;
Oui, c'est là mon désir et ma philosophie,
Le but de mes travaux, mon vœu de tous les jours :
Je suis fou, je le fus, je le serai toujours.

Mais toi, qui te dis sage et bâtis sur la terre,
As-tu creusé, mon fils, tout le sens du mystère?
Le temps passe, et la mort, qui s'avance à grands [pas,
Va nous descendre aux lieux d'où l'on ne revient pas.
Qu'adviendra-il alors? question grave et sombre!
La tombe, c'est le port ou la côte où l'on sombre.
Là, deux éternités ont leur point de départ;
Là, du juge puissant chacun reçoit sa part,
Ou le ciel, ou l'enfer : alternative affreuse!
Eh! qu'importe, esprit fort, que ta sagesse creuse,
Doute, nie, argumente, ou se livre au sommeil?
L'aveugle, en le niant, détruit-il le soleil?
Suffit-il, quand la foudre éclate sur la tête,
De blasphémer le ciel et narguer la tempête?
Eh bien! la foi me dit que mon rude chemin
Au bonheur éternel doit aboutir demain,
Quand le tien mène, hélas! à l'affreux précipice.
La chair est ta boussole, et la croix mon auspice.
Tu doutes, moi je crois; je tremble, toi tu ris;
Ce que j'adore fait l'objet de tes mépris :
Ton âme est incrédule et la mienne est chrétienne,
C'est bien; je garderai ma voie et toi la tienne;
Puis, quand viendra le jour marqué pour la ter- [reur,
Où la vérité doit triompher de l'erreur,
Où Dieu pèsera tout, tout jusqu'au moindre terme :
Jeune homme, nos sentiers se rejoindront au terme :
C'est alors qu'on verra ce que vaut chacun d'eux,
Et nous saurons qui fut le vrai fou de nous deux.

A. Devoille.

FRANÇOIS DE SALES.

SUR LA COLLINE DES ALLINGES (1).

Tout me parle de toi sur la douce colline.
A ce riant sommet où fleurit l'aubépine,
Avant d'avoir prié devant le vieil autel,
D'où tu faisais monter tes soupirs jusqu'au ciel,
Ton image à mon cœur partout était présente.
Pendant que du sentier je gravissais la pente,
Que les oiseaux chantaient sur les rameaux joyeux,
Que le jour sur la plaine éclatait radieux,
Que les grands châtaigniers me prêtaient leur [ombrage,
A leurs robustes troncs je demandais leur âge;
Je me disais : Ceux-ci n'ont-ils pas dû le voir
Descendre le matin ou remonter le soir,
Le soir quand, au retour de ses courses lointaines,
En secret il disait à Dieu ses saintes peines;
Le matin quand, hardi, souriant, plein d'ardeur,
Il retournait livrer les combats du Seigneur?

Je l'embrasse d'ici, ta paisible conquête!
Au bord du cercle immense où mon regard s'ar- [rête,
Tout change : les sommets s'élancent dans les [cieux;
Là, c'est le sombre azur où l'aigle, loin des yeux,
Loin des derniers granits qui soutiennent son aire,
Va librement planer dans son vol solitaire.
Là, plus d'oiseaux chanteurs, plus de calmes ruis- [seaux
Gazouillant auprès d'eux; mais l'écume, les flots,
Les torrents mugissant contre leurs durs obstacles.
Tu les connus aussi, ces glorieux spectacles!
Sur ces pics rayonnants, quand je les gravirai,

(1) Retraite de saint François de Sales, pendant l'apostolat qui marqua le début de sa carrière.

Je chercherai ta trace et je la trouverai :
Tu me reparleras, sur la rude montagne,
De la suavité qui, là, nous accompagne (1) ;
Quand l'aigle passera, ce vol, me diras-tu,
Ce vol fier, le Très-Haut le prête à la vertu (2).
Mais c'est ici surtout qu'est la place propice
Où mon cœur recueilli t'écoute avec délice :
De tout ce que j'entends, de tout ce que je vois,
La douceur sied si bien à celle de ta voix !

Elle semble arriver vers moi de l'autre monde.
Quand tu la parcourais, cette plaine féconde,
Qu'aux mourants tu portais, caché près de ton [cœur,
Ce Dieu, proscrit alors, dont tu fis un vainqueur,
N'as-tu pas, en marchant le long de ces rivages,
Dans ces sentiers charmants recueilli ces images
Dont le sens, révélé par ton hôte secret,
Pour nous porter à Dieu, dans ton cœur demeurait ?
Peut-être est-ce en passant non loin d'une aubépine
Comme celle où l'abeille auprès de moi butine,
Que tu vis, admirant les tendresses du ciel,
L'abeille, sans flétrir la fleur, faire son miel (3).
Ce lac pur, où le vent rafraîchit son haleine,
A dû te rappeler souvent la mer lointaine,
La mer des alcyons (4) ; si leur nid merveilleux
Ne flotte point, ouvert aux seuls rayons des cieux,
Sans craindre la tempête et bravant l'onde amère,
Cette image te peint : cette image m'est chère !
Ce nid aux habitants tranquilles, c'est ton cœur.
Les vagues, au dehors, grossissent : leur fureur
N'arrête point le chant harmonieux et tendre
Qu'en regardant le ciel tu fais toujours entendre.
Jamais le joug divin ne te fut un fardeau ;
Jamais pasteur n'aima mieux que toi son trou- [peau (5) ;
Jamais pitié ne sut mieux guérir la misère !
O toi qui ne pouvais parler avec colère,
Qui, pour toi-même était sans rigueur ni cour- [roux (6),
Pour tes frères combien ton accent était doux !
Le long de cette vie où tombent tant de larmes,
Tu restes pour nous tous le guide plein de charmes,
Fidèle et sûr, semblable à l'ange qui jadis
De l'aveugle exilé vint conduire le fils (7).
Tu montres tous les biens que le Seigneur envoie ;
Et, s'il vient un moment où s'échappe la joie,
Tu réserves du moins à notre volonté
Ses trésors : le courage et la fidélité (8) !
Parle, parle : ta voix ressemble à la rosée.
Hier soir, la nuit vint sur la plaine embrasée ;

(1) Lettre à Mme de Chantal, août 1606.
(2) *Introduction à la vie dévote*, liv. Ier chap. 1.
(3) *Introduction à la vie dévote*, liv. Ier chap. 3.
(4) *Ibid.*, liv. III, chap. 14.
(5) *Ibid.*, préface. — Lettre à un ecclésiastique, 16 mai 1617.
(6) *Ibid.*, liv. III, chap. 9.
(7) *Ibid.*, liv. Ier, chap. 4.
(8) Lettre à une novice, 16 janvier 1603.

Depuis, point de nuage au firmament obscur ;
Et pourtant, ce matin, aux rayons d'un ciel pur,
J'ai vu la fleur des champs plus fraîche, et son [calice
Rempli d'une eau céleste ! O voix consolatrice,
Dans notre âme avec toi quand la grâce descend,
On n'entend point tomber l'eau céleste, on la [sent (9) ;
Dans l'ombre elle est venue ; et l'âme, hier fermée,
L'âme, hier languissante, aujourd'hui ranimée,
Se rouvre pour revoir le matin radieux,
Et ses meilleurs parfums remontent vers les cieux.

Avant que, loin d'ici, pour moi ce jour s'achève,
Vers toi qu'un dernier mot de prière s'élève !
Quand tu fus parmi nous, deux pays, tour à tour,
Pour acquérir ton cœur ont disputé d'amour (10).
Tu ne pus point tenir, dans tes mains attendries,
La balance équitable entre ces deux patries :
L'une était riche, l'autre eut ta fidélité,
L'autre au pauvre pasteur offrait sa pauvreté.
Tu restas son évêque : aux rochers des montagnes
Ton pied se déchira (11) ; le peuple des cam- [pagnes
Fut ton peuple ; demain, je les verrai, François,
Ces pâtres vers lesquels s'est incliné ton choix.
Oh ! quel souvenir saint et cher je te rappelle !
Quand, au pied de ces monts dont la cime étin- [celle,
Pasteur, tu visitais tes plus humbles brebis,
Quelle larme d'amour mouilla tes yeux ravis !
Quel doux bonheur goûté près de ces pics sauvages !
Pour toujours cette joie éclaire une des pages
Où ton cœur s'épanchait dans un cœur filial,
Où ton âme parlait à l'âme de Chantal.
Ce peuple simple avait une foi si sincère (12) !
Ce bon peuple accueillait si bien en toi son [père (13) !
Tu ne reviendras plus gravir ces hauts sommets ;
Mais, de plus haut, ton œil les regarde à jamais.
Conserve à notre foi ces retraites sublimes :
Que ceux qui reviendront la chercher près des cimes
Reconnaissent toujours, attendris et joyeux,
Ceux dont l'ami les aime aujourd'hui dans les [cieux.

Octave Ducros (de Sixt).

SAINT FRANÇOIS DE SALES.

Lumière et gloire de l'Eglise
Saint François, de Jésus fidèle imitateur,
Vous que le monde même admire et canonise,
Intercédez pour nous, ô sage et bon pasteur !

(9) Lettre à l'abbesse de Puy-d'Orbe, avril 1604.
(10) Henri IV, en 1602, le cardinal de Retz, archevêque de Paris, et Louis XIII, en 1619 et en 1620, firent tous leurs efforts pour retenir en France saint François de Sales.
(11) Pendant la visite pastorale de 1606.
(12) Lettre à Mme de Chantal, août 1606.
(13) Lettres à Mme de Chantal, 8 juin et 2 juillet 1606.

Lorsque nous chantons vos louanges,
Ami choisi de Dieu, tendre amant de la croix,
Vous, si cher à Marie et l'émule des anges,
Bénissez nos accents, entendez notre voix.

Obtenez de Dieu, pour notre âme,
Foi vive, doux espoir, ardente charité;
Que dans nos cœurs s'allume une divine flamme :
Qu'ils soient purs, qu'ils soient doux et pleins [d'humilité !

Que par vos soins, sur notre terre,
Beau jardin de l'Epoux, brillent les fleurs du [ciel;
Conduisez tous nos pas dans la sainte carrière ;
Faites-nous parvenir au séjour éternel.

Grand saint, obtenez nous la grâce
De goûter le bonheur aux justes préparé :
Obtenez-nous d'en haut le secours efficace,
Pour entrer dans la joie où vous êtes entré !

Dieu tout-puissant, à vous la gloire,
Père, Fils, Esprit-Saint, unique Trinité !
Vous donnez à vos saints vertu, force et victoire :
Gloire à vous dans le temps et dans l'éternité !

J.-M. Hainglaise.

SAINT FRANÇOIS-XAVIER.

De l'Inde et du Japon la lumière éclatante,
Grand saint François-Xavier, apôtre du Seigneur,
Couronné de gloire et d'honneur,
Vous portez dans les cieux la palme triomphante !
Patron des cœurs zélés, enflammez notre cœur ;
Obtenez-nous une ferveur constante,
L'amour de toute œuvre excellente,
Parfum des cieux, suave odeur !
Jetez les yeux sur nous, foule humble et suppliante ;
Priez pour nous, céleste protecteur !

J.-M. Hainglaise.

LE PETIT FRERE.

De ma sainte patrie
J'accours vous rassurer ;
Sur ma tombe fleurie,
Mes sœurs, pourquoi pleurer ?
Dans son affreux mystère
La mort a des douceurs :
Je vous vois sur la terre :
Ne pleurez point, mes sœurs.

Dans les cieux je suis ange,
Et je veille sur vous ;
Ma joie est sans mélange,
Car je fus humble et doux.
Des saintes immortelles
Je suis le protégé ;
Dieu m'a donné des ailes,
Mais ne m'a point changé.

Ma souffrance est passée,
Et mes pleurs sont taris ;
Ma main n'est plus glacée,
Je joue et je souris ;

Mon regard est le même,
Et j'ai la même voix ;
Mon cœur d'ange vous aime,
Mes sœurs, comme autrefois.

J'ai la même figure
Qui charmait tant vos yeux ;
La même chevelure
Orne mon front joyeux ;
Mais ces boucles coupées
Au jour de mon trépas,
De vos larmes trempées,
Ne repousseront pas !

Le ciel est ma demeure,
J'habite un palais d'or ;
Nous puisons à toute heure
Dans l'éternel trésor ;
Un fil impérissable
A tissu nos habits :
Nous jouons sur un sable
D'opale et de rubis.

Là-haut dans des corbeilles
Les fleurs croissent sans art ;
Les méchantes abeilles
Là-haut n'ont point de dard.
Les roses qu'on effeuille
Peuvent encor fleurir,
Et les fruits que l'on cueille
Ne font jamais mourir.

Les anges de mon âge
Connaissent le sommeil,
Je dors sur un nuage,
Dans un berceau vermeil.
J'ai pour rideau le voile
De la Vierge d'amour,
Ma lampe est une étoile
Qui brille jusqu'au jour.

Le soir quand la nuit tombe,
Parmi vous je descends,
Vous pleurez sur ma tombe,
Vos larmes, je les sens.
Caché parmi les pierres
De ce funèbre lieu,
J'écoute vos prières,
Et je les porte à Dieu.

Oh ! cessez votre plainte,
Ma mère, croyez-moi,
Vous serez une sainte,
Si vous gardez la foi.
C'est un mal salutaire
Que perdre un nouveau-né,
Aux larmes d'une mère
Tout sera pardonné !

Mme Emile de Girardin.

LA FUITE EN EGYPTE.

Quand l'aube, blanchissant la face des campagnes,
Se lève, les bergers rejoignent leurs compagnes,
Et les mages partout vont d'un cœur satisfait

De la nativité publier le bienfait.
La vierge et son époux, demeurés dans l'étable,
Savourent tous les deux un tableau délectable
En contemplant la crèche où l'air d'un souffle ami
Caresse le beau front de Jésus endormi.
La mère, que d'amour dans le sein d'une mère !
Sur cet enfant, plus tard de larmes source amère,
Attache un œil ému, qui goûte lentement
D'un si chaste plaisir le doux enchantement.
Cependant, fatigué d'une constante veille,
Joseph clôt sa paupière, et soudain, ô merveille !
Un ange, qui fend l'air comme un oiseau léger,
Accourt, et du Seigneur propice messager :
« Ecoute ! je te donne un conseil tutélaire :
Pends la mère et l'enfant ; échappe à la colère
D'Hérode, qui demain, sans pitié ni remord,
De l'espoir de ton peuple ordonnera la mort.
Fuis en Egypte, et là, ton salut le demande,
Attends pour revenir que Dieu te le commande. »
L'ange parlait encore, et Joseph se leva,
Prit la mère et l'enfant, partit et les sauva.
Dès le reveil du jour, semblable au loup qui rôde,
La troupe des soldats, satellites d'Hérode,
Visita les maisons où le glaive cruel
Extermina partout les germes d'Israël.
Alors de longs sanglots et des voix douloureuses
Retentirent ; alors les mères malheureuses
Pleurèrent sur leurs fils ; mais, regrets superflus !
Rien ne les consolait, parce qu'ils n'étaient plus.
Par la sainte famille ainsi fut éludée
La mort qui contristait les champs de la Judée.
Sur les trois fugitifs, de son amour couverts,
Dieu tenait ses regards incessamment ouverts.
Lorsqu'ils allaient errant dans les déserts arides,
Si la légende est vraie, il leur donnait pour guides
Des lions, qui venaient, soumis et caressants,
Baisser devant Jésus leurs fronts obéissants.
De la soif, de la faim quand la double torture
Les tourmentait, une eau rafraîchissante et pure
Jaillissait hors du sable, et le palmier vers eux
Inclinait de ses fruits le trésor savoureux.
L'innocence du Christ, des méchants poursuivie,
Rencontrant le malheur sur le seuil de la vie
Fuyait... Du moins l'abri d'un sol hospitalier
Contre le fer mortel devint son bouclier ;
L'Egypte l'accueillit dans son sein charitable,
Et, mère des faux dieux, cacha le véritable.
Puis, Hérode étant mort, l'ange, dans son exil,
Apparut à Joseph. « Lève-toi ! lui dit-il,
« Tu n'as plus de l'épée à craindre la furie ;
« Pars ! » Joseph obéit. Va donc, fils de Marie !
Va ! si ta mère encor te porte entre ses bras,
Dans ta force et ta gloire, enfant ! tu grandiras.
Tyran hier debout, Hérode aujourd'hui tombe ;
Tout le passé s'abîme avec lui dans la tombe.
C'est toi qui deviendras le roi de l'avenir,
Et ton règne d'amour ne devra pas finir.

A. Bignan.

L'enfant Jésus sommeille ;
Bethléem a tremblé.
Marie, Hérode veille :
Sa colère a parlé.

Quelles clameurs ! des armes
Partout l'horrible bruit !
Entends-tu dans les larmes
Sangloter cette nuit ?

C'est Rama dépeuplée
Par le fer des soldats ;
Rachel, la désolée
Qu'on ne console pas.

Joseph te dit dans l'ombre :
« Prends ton fils, hâtons-nous ! »
Fuyez dans la nuit sombre
Ensemble élancez-vous !

Mais où fuir ! cette terre
Est celle du Seigneur ;
C'est la nation chère
Qu'il fit selon son cœur.

Ou fuir ? Partout le monde
Du Ciel souille les yeux.
Partout l'homme est immonde ;
Plus immondes, ses dieux.

Fuyez un sol stérile
Qu'en vain Dieu posséda,
L'Egypte offre un asile
A Dieu contre Juda.

De peur qu'on ne la brise,
La verge d'Aaron,
Loin des fils de Moïse,
Fleurit chez Pharaon !

O changement ! ô honte !
A nous, peuples élus,
Quand on nous la raconte,
Ne frémissons-nous plus ?
Dieu choisit ; mais qu'importe
Si l'on n'accepte pas ?
Alors Marie emporte
Jésus entre ses bras.
Quand l'innocence expire,
Ils partent dans la nuit.
Ce soleil se retire ;
Vers d'autres cieux il fuit.
Ah ! le cri de nos fautes
Est allé jusqu'à vous.
Et pourtant, divins hôtes,
Demeurez parmi nous !
Si déjà pour la fuite
Vous étiez préparés,
Tous à votre poursuite
Nous lançant éplorés,
Nous te crierions : « O mère,
» Reviens vers Israël,
» Que le soleil éclaire
» L'Egypte et notre ciel ! »

Octave Ducros.

FUITE DES LIAISONS DANGEREUSES.

FABLE.

Un habitant des bords du Tage
Avait un fils que sa douceur,
Son esprit, sa beauté, son aimable candeur
Rendaient le phénix de son âge :
Mais il fréquentait, par malheur,
Des amis dont l'exemple et l'entretien peu sage
Auraient pu corrompre son cœur.
Le père en fut instruit, et vit, avec douleur,
Le risque que couraient ses mœurs, son innocence.
Il lui donne d'abord les plus sages avis,
Lui montre le péril de cette connaissance,
Et l'exhorte à quitter ses compagnons chéris.
« Mais pourquoi, dit l'enfant, faut-il que je les quitte ?
Papa, vous pensez trop mal d'eux :
Ils sont sages et vertueux,
Et, s'ils ne l'étaient pas, par ma sage conduite,
Je saurais bien les corriger. »
Le père, qui sentit encor mieux le danger
Où l'exposait sa confiance,
Feint d'être rassuré, garde un profond silence,
Mais tandis que l'enfant était loin du logis,
Il remplit un panier d'oranges bien choisies,
En mêle tout au plus deux ou trois de pourries,
Et fait, à son retour, ce présent à son fils.
Le marmot, empressé, le prend, le considère :
Mais à peine a-t-il vu, — « Qu'avez-vous fait, mon père ?
Quoi ! parmi des fruits sains mêler des fruits gâtés !
— Ne craignez rien, mon fils ; laissez-moi faire :
Des bons la vertu salutaire
Corrigera bientôt ceux qui sont infectés. »
— Ah ! je prévois tout le contraire ;
Ceux qui sont corrompus corrompront tous les bons.
— Ne craignez rien, vous dis-je, ou du moins attendons,
Et tenons quelque temps ce panier dans l'armoire ;
Après cela, nous jugerons
Qui de nous deux il fallait croire. »
Le fils consent à tout : on ferme le panier.
Cinq ou six jours après, on en fait l'ouverture :
Mais ce n'était, hélas ! qu'un tas de pourriture.
« Je l'avais bien prévu, dit alors l'écolier ;
Papa, pourquoi ne pas vous rendre
A l'avis que je proposais ?
— Et vous, mon fils, reprit le père tendre,
Pourquoi si longtemps vous défendre
Des conseils que je vous donnais,
Lorsque je m'attachais à vous faire comprendre
Que, si vous fréquentiez des amis vicieux,
Vous le seriez bientôt comme eux ?
Ces fruits de ce malheur vous présentent l'image :
Les mauvais ont gâté les bons.
Puissent-ils vous rendre plus sage !
Puissent-ils vous apprendre à fuir les liaisons
Qui pourraient de vos mœurs corrompre l'innocence !... »
L'enfant fit son profit de cette remontrance :
Convaincu du danger, il ne le brava plus,
Et quitta pour toujours les amis dissolus
Qui l'auraient tôt ou tard entraîné dans l'abîme.
C'est pour vous, jeunes gens, que j'ai fait ce récit.
Que cette importante maxime,
Gravée au fond de votre esprit,
Dans le choix des amis en tout temps vous dirige.
Le commerce des bons rarement nous corrige ;
Mais celui des méchants toujours nous pervertit.

L'abbé Reyre.

FUITE DU MONDE,

SOLITUDE EN DIEU.

Qu'espérons-nous, mon âme, en nous donnant en proie
Aux faux biens d'ici-bas ?
Attendons-nous du monde ou le calme ou la joie
Que lui-même n'a pas ?

Songeons que son éclat et que ses avantages
Ne sont que vanité,
Et que tout trompe en lui, jusques aux témoignages
De sa félicité.

Que de soins toutefois, que de peines serviles
Nous faut-il essuyer,
Avant que d'arriver à ses douceurs stériles
Dont il croit nous payer !

Lassons-nous de courir vers un bien plus funeste
Qu'il ne semble éclatant :
Et songeons que pour plaire à la bonté céleste
Il n'en coûte pas tant !

Oui, Seigneur, je renonce à ce vil esclavage
Où chacun veut blanchir ;
Quoi qu'allègue le siècle, ou qu'objecte l'usage,
Il m'en faut affranchir !

C'est n'avoir pas vécu, d'avoir passé la vie
Dans ce soin décevant ;
Et qui peut à ce prix contenter son envie
Est plus mort que vivant !

Il est temps désormais que mon âme soupire
Après un bien plus doux ;
Et qu'au fond de mon cœur souvent je me retire
Pour ne parler qu'à vous.

Qui ne cherche que vous, ô bonté sans seconde,
Trouve en vous un appui ;
Mais l'âme partagée entre vous et le monde
Est tout entière à lui.

Souvent nous l'emportons jusque dans la retraite
En croyant le bannir,
Et malgré nos efforts, son image indiscrète
Vient nous entretenir.

Jusque dans les lieux saints où le fidèle adore
Vos suprêmes bontés,
En vous offrant ses vœux notre âme rampe encore
Avec les vanités.

Là, pour nous, malgré nous, les entretiens des hommes
Ont encor des appas,
Et nous sommes souvent beaucoup moins où nous sommes
Qu ou nous ne sommes pas !

Des discours superflus et des visites vaines,
C'est là le triste fruit ;
De ces vils passe-temps les plaisirs et les peines
Renaissent jour et nuit.

Ces conversations après quoi l'on soupire
M'ont enfin rebuté ;
Souvent on n'y saurait rien entendre ou rien dire
Digne d'être écouté.

Dans ce monde poli, c'est se rendre incommode,
Et le mettre en courroux,
C'est offenser l'usage et mépriser la mode
Que d'y parler de vous.

Quiconque ose en ces lieux étaler vos merveilles
Ou vanter vos grandeurs,
Devient en même temps et l'ennui des oreilles
Et le chagrin des cœurs.

L'on entend attaquer et votre Providence
Et ses ordres couverts,
Mais on ensevelit dans un profond silence
Vos miracles divers.

Ah ! c'en est trop ! Je veux rompre avec ces perfides,
Et rompre sans retour ;
Sans jamais consentir que de si mauvais guides
M'égarent en plein jour.

J'irai, Seigneur, gémir de mon erreur extrême
En un séjour plus doux,
Où du moins, en secret, je puisse avec vous-même
M'entretenir de vous.

Là, tout, jusques à l'ombre et jusques au silence
Des rochers et des bois,
Pour me parler de vous ne sera qu'éloquence
Et ne sera que voix.

C'est là que mon esprit vous rendra des hommages
Qu'il vous doit en tous lieux ;

C'est là que je pourrai, dans vos moindres ouvrages,
Vous voir presque des yeux.

Tandis que dans le monde où le luxe et le faste
Brillent de toutes parts
La visible splendeur de ce pouvoir si vaste
Se cache à nos regards.

Les célestes flambeaux en vain dans leur carrière
Nous reflètent vos traits,
Et parlent à nos yeux avec tant de lumière
Du Dieu qui les a faits ;

Nous ne savons y voir ni ce maître suprême,
Ni ce jour sans pareil ;
Notre âme s'obscurcit, et dans le soleil même
Ne voit que le soleil !

Au contraire, Seigneur, dans ces bois solitaires
Et ces heureux déserts,
Les objets les plus vils se font de vos mystères
Les truchements diserts.

Là, mes yeux vous verront jusqu'en la plus abjecte
Des plantes d'alentour,
Mieux que dans les palais on ne voit l'architecte
Qui les a mis au jour.

Mais ce n'est pas assez que mon âme vous voie
En ces objets parlants,
Si mon cœur ne s'exhale en des transports de joie
Et des soupirs brûlants.

De ces êtres muets il faut que l'éloquence
Parle à mes volontés,
Et qu'en me retraçant votre pouvoir immense
J'adore vos bontés.

Il faut que de vous seul ma raison m'entretienne
Et la nuit et le jour,
Qu'à l'amour insensé mon âme se déprenne
Et cède à votre amour.

Je vous découvrirai l'ennui qui me possède
Et l'excès de mes maux,
Et j'obtiendrai de vous un assuré remède
A leurs rudes assauts.

BRÉBEUF.

G

LA GELÉE D'AVRIL.

Avril avait repris le sceptre de l'année,
Et, de rayons nouveaux la tête couronnée,
Le grand astre des cieux, libre et resplendissant,
Guidait, au haut des airs, son char éblouissant.
De ses plus verts gazons la terre était parée.
Le crocus au front d'or, l'hépatique empourprée,
Jetés sur la verdure en bouquets éclatants,
Embellissaient déjà la robe du printemps.
Partout germaient, naissaient et se hâtaient d'éclore,
Les riantes tribus du royaume de Flore :
L'hyacinthe qui s'ouvre aux feux d'un soleil pur,
Et l'aimable pervenche aux pétales d'azur,
Et l'humble violette à l'haleine embaumée ;
Mille arbres, des jardins parure accoutumée,
Reprenant à la fois leurs vêtements de fleurs,
Semblaient rivaliser d'éclat et de couleurs.

Des oiseaux ranimés les légères familles,
Ou suspendaient leurs nids aux dômes des charmilles,
Ou, cachés dans le sein des odorants buissons,
Faisaient retentir l'air de leurs douces chansons.
Le froment, jeune encor, sans craindre la faucille,
Se couronnait déjà de son épi mobile,
Et, prenant dans la plaine un essor plus hardi,
Ondoyait à côté du trèfle reverdi.

La cerisaie en fleurs, par avril ranimée,
Emplissait de parfums l'atmosphère embaumée,
Et, des dons du printemps, les pommiers enrichis
Balançaient leurs rameaux empourprés ou blan-
[chis.

Oh ! comme alors, quittant le sein bruyant des
[villes,
On aimait à fouiller les campagnes fertiles !
Que les prés étaient beaux ! que les yeux en-
[chantés
Erraient avec plaisir sur leurs fraîches beautés !
A l'aspect des trésors que la terre déploie,
Les laboureurs, comblés d'espérance et de joie,
Répétaient à l'envi que, depuis quarante ans,
Aucun d'eux n'avait vu de plus riche printemps.

Un soir, assis au seuil de l'antique chaumière,
Méril, vieux laboureur au front octogénaire,
Reportant tour à tour son regard attendri
De ses belles moissons à son verger fleuri,
Contemplait du printemps les brillantes promesses,
Et de l'été déjà saluait les richesses.
« Quatre-vingts fois, armé de ses noirs aquilons,
L'hiver a, disait-il, ravagé nos vallons;
Le printemps, ranimant leur verdure fanée,
Quatre-vingts fois aussi renouvela l'année,

Depuis que, dirigeant le fer agriculteur,
Je me livre avec joie à l'art du laboureur.
J'ai vu dans mes enclos descendre l'abondance;
La moisson a souvent passé mon espérance;
Mais jamais je n'ai vu, sur nos fertiles bords,
Avril au métayer ouvrir tant de trésors.
Oui, nos labeurs encore auront leur récompense !
Je pourrai donc encor secourir l'indigence;
Je pourrai l'assister, quoique je sois bien vieux,
Et que d'un pied je touche aux tombes des aïeux !...
Mais quels que soient les jours que me réserve
[encore
La bonté de ce Dieu que sans cesse j'implore,
Je n'oublierai jamais les faveurs et les dons
Qu'il verse en ce printemps sur nos jeunes mois-
[sons;
Et je mourrai content, puisqu'encor ma vieillesse
De nos champs une fois a revu la richesse. »
Il dit. Du lendemain il règle les travaux,
Puis regagne sa couche, et se livre au repos.

Mais du soir, tout à coup, les horizons rougissent;
Le ciel s'est coloré, les airs se refroidissent,
Et l'étoile du Nord, qu'un char glacé conduit,
Etincelle en tremblant sur le sein de la nuit.
Soudain l'âpre gelée, aux piquantes haleines,
Frappe à la fois les prés, les vergers et les plaines,
Et le froid aquilon, de son souffle acéré,
Poursuit dans les bosquets le printemps éplore.
C'en est fait ! d'une nuit l'haleine empoisonnée
A séché dans sa fleur tout l'espoir de l'année.
Le mal se cache encor sous un voile incertain :
Mais quand l'aube eut blanchi les portes du matin,
Que son premier rayon éclaira de ravages !

Tout du fougueux Borée attestait les outrages.
Le fruit tendre et naissant, que septembre eût doré,
Par le souffle ennemi s'offre décoloré.
La vigne, autre espérance, en proie à la froidure,
A du pampre hâtif vu mourir la verdure.
L'épi, dans ses tuyaux vainement élancé,
Est frappé par le givre, et retombe affaissé.
Le pommier, que parait sa fleur prématurée,
A vu tomber l'honneur de sa tête empourprée;
Et, plus honteux encor, de ses bouquets flétris,
L'arbre de Cérasonte a pleuré les débris.

A l'aspect du fléau que de larmes coulèrent !
Mais quand le jour s'accrut, les sanglots redou-
[blèrent,
Et les vieux laboureurs, au désespoir réduits,
Se montraient, en pleurant, tant de trésors dé-
[truits.
Méril, non sans verser bien des larmes amères,
Du hameau ruiné déplora les misères;
Mais, d'une âme chrétienne, il soutint ses malheurs,
Et le malheur d'autrui seul lui coûta des pleurs.
Il disait : « Puisqu'un Dieu si bon, si tutélaire,
A fait sur nos guérets descendre sa colère,
De nos erreurs sans doute il était mécontent.
Amis, résignons-nous. Je l'avouerai pourtant,
J'ai regret à ces blés; car, plus d'un misérable,
Dans ma grange eût trouvé la gerbe secourable.
Mais nos jours sont mêlés d'amertume et de fiel,
Et l'on doit se soumettre aux volontés du ciel. »

CHÊNEDOLLÉ.

GENEVIEVE

ANNONCE A ATTILA LA DÉFAITE DES GÉPIDES.

GENEVIÈVE, ATTILA.

GENEVIÈVE, *plongée dans une profonde extase, vient se placer, sans rien voir, entre Attila et Elphége.*

Révoque en ta bonté tes décrets menaçants;
Dieu, vois les nations et les rois pâlissants !
Dans tes brûlantes mains, qui sèment la tempête,
Retiens l'éclair captif et la foudre muette :
Et comme l'arc-en-ciel, précurseur d'un beau jour,
Fais briller un regard de clémence et d'amour.
Tu parles : des tyrans les lauriers se flétrissent.
Comme les lis des champs les rois justes fleu-
[rissent.

(*En voyant Attila.*)

Mais où suis-je ? C'est toi. Tel le fer des moissons
Renverse les épis de sillons en sillons;
Telle aux mains des Français, dans ses élans ra-
[pides,
La hache aux deux tranchants moissonna tes Gé-
[pides.

ATTILA.

Les Gépides vaincus?

GENEVIÈVE.

Tu parais interdit !
Tu le savais déjà, je te l'avais prédit.

ATTILA (*à part*).

En effet.... et j'hésite à punir ! par quel charme

N'ai-je point de rigueurs que sa voix ne désarme !
(*Haut.*)
De ce bruit mensonger révèle-moi l'auteur ;
Ma justice a besoin de frapper l'imposteur ;
Qu'il tombe, je t'absous.

GENEVIÈVE.

Ton bras ne peut l'atteindre.

ATTILA.

Nomme, ou crains Attila.

GENEVIÈVE.

Je ne saurais le craindre.

ATTILA.

Quand tout tremble, quand tout m'admire...

GENEVIÈVE.

Je te plains.
Si le sang des guerriers, le cri des orphelins,
Si les pleurs maternels, les ruines fumantes,
Au seul bruit de tes pas les nations errantes,
Et l'univers sous toi retournant au chaos,
Sont aux yeux fascinés d'héroïques travaux ;
Moi, je n'y vois, hélas ! que d'horribles misères.
Les vaincus, quels qu'ils soient, ne sont-ils pas tes [frères ?

ATTILA.

Je suis seul, sans parents : dès qu'il m'ose braver,
Tout peuple doit périr : les Francs vont le prouver.

GENEVIÈVE.

Du sang des malheureux quelle soif te dévore !

ATTILA.

Lorsqu'on ne me craint pas, je veux que l'on m'ab- [horre.

GENEVIÈVE.

A tes souhaits mon cœur me défend d'obéir ;
Mais je te haïrais, si je pouvais haïr.

ATTILA.

Crois-tu donc qu'Attila fait des menaces vaines ?
Résiste encor, tu meurs ; fléchis, je romps tes chaînes.
Qui t'a parlé ? réponds.

GENEVIÈVE.

Quel est le Roi des rois
Qui précéda les jours et les temps ? quelle voix
Dit au néant : Finis ! dit au monde : Commence !
Au soleil : Sois ! d'un souffle harmonieux, immense,
Qui féconda les champs, peupla d'êtres divers
Et la terre déserte, et l'abîme des mers ;
Qui, dans la fange même appelant la pensée,
Vit cette fange inerte, immobile, glacée,
S'éveiller, se sentir, jeter les yeux sur soi,
Et marcher à ces mots : Sois homme, et lève-toi !
En tous temps, en tous lieux, qui frappe nos oreilles,
Nos regards, tous nos sens de constantes mer- [veilles ?
Quel frein retient captif ce soleil radieux
Qui nous dévorerait s'il échappait des cieux ?
Qui fait rouler les flots et le torrent des âges,
Mugir les aquilons et gronder les orages ?
Pour rappeler sa force à l'orgueil des pervers,
Quelle main tout à l'heure a pesé l'univers ;
Renversé sous nos yeux tant de cités célèbres,

D'astres inattendus parsemé les ténèbres,
Et trouvé plus léger le globe des vivants
Que la paille qui fuit sur les ailes des vents ?
Eh bien ! c'est cette main, prodigue de miracles,
Qui même dans les fers me traça ses oracles ;
C'est l'appui du malheur, c'est mon maître et le [tien,
L'arbitre des combats et le Dieu du chrétien !

HIPPOLYTE BIS, *Attila*, acte 2, sc. 3.

GENEVIEVE DE NANTERRE.

Lutèce gémissante était dans la terreur,
Car des peuples errants comme un flot sans rivage,
Les Huns, semant partout le meurtre et le ravage,
Approchaient de ses tours leur barbare fureur.

Alors une humble vierge adorant le Seigneur,
Ange pur de vertu, colombe au doux ramage,
Apparut et cria : Lutèce, prends courage,
Dieu gardera tes murs de son fléau vengeur !

Et Lutèce bientôt sortit de ses alarmes ;
Tout ce grand mouvement de chariots et d'armes
Loin d'elle s'écoula comme un torrent d'été.

La sainte avait du ciel pénétré les arcanes,
Et vu ce qu'il voilait aux regards des profanes,
Tes immortels destins, ô ma mère, ô cité !

Auguste BARBIER.

LE GENIE.

A M. DE BONALD.

Ainsi, quand parmi les tempêtes,
Au sommet brûlant du Sina,
Jadis le plus grand des prophètes
Gravait les tables de Juda,
Pendant cet entretien sublime,
Un nuage couvrait la cime
Du mont inaccessible aux yeux ;
Et, tremblant aux coups du tonnerre,
Juda, couché dans la poussière,
Vit ses lois descendre des cieux.

Ainsi des sophistes célèbres
Dissipant les fausses clartés,
Tu tires du sein des ténèbres
D'éblouissantes vérités.
Ce voile qui des lois premières
Couvrait les augustes mystères,
Se déchire et tombe à ta voix ;
Et tu suis la route assurée
Jusqu'à cette source sacrée
Où le monde a puisé ses lois.

Assis sur la base immuable
De l'éternelle vérité,
Tu vois d'un œil inaltérable
Les phases de l'humanité.
Secoués de leurs gonds antiques,
Les empires, les républiques
S'écroulent en débris épars ;
Tu ris des terreurs où nous sommes :

Partout où nous voyons des hommes,
Un Dieu se montre à tes regards !

En vain par quelque faux système
Un système faux est détruit ;
Par le désordre à l'ordre même
L'univers moral est conduit ;
Et, comme auteur d'un astre unique
La terre, dans sa route oblique,
Décrit sa route dans les airs,
Ainsi, par une loi plus belle,
Ainsi la justice éternelle
Est le pivot de l'univers.

Mais quoi! tandis que le génie
Te ravit si loin de nos yeux,
Les lâches clameurs de l'envie
Te suivent jusque dans les cieux !
Crois-moi, dédaigne d'en descendre ;
Ne t'abaisse pas pour entendre
Ces bourdonnements détracteurs.
Poursuis ta sublime carrière;
Poursuis : le mépris du vulgaire
Est l'apanage des grands cœurs.

Objet de ses amours frivoles,
Ne l'as-tu pas vu tour à tour
Se forger de frêles idoles
Qu'il adore et brise en un jour ?
N'as-tu pas vu son inconstance
De l'héréditaire croyance
Eteindre les sacrés flambeaux,
Brûler ce qu'adoraient ses pères,
Et donner le nom de lumières
A l'épaisse nuit des tombeaux ?

Secouant ses antiques rênes,
Mais par d'autres tyrans flatté,
Tout meurtri du poids de ses chaînes,
L'entends-tu crier : Liberté ?
Dans ses sacriléges caprices,
Le vois-tu, donnant à ses vices
Les noms de toutes les vertus,
Traîner Socrate aux gémonies,
Pour faire, en des temples impies,
L'apothéose d'Anitus ?

Si pour caresser sa faiblesse,
Sous tes pinceaux adulateurs,
Tu parais du nom de sagesse
Les leçons de ses corrupteurs,
Tu verrais ses mains avilies,
Arrachant des palmes flétries
De quelque front déshonoré,
Les répandre sur ton passage,
Et, changeant la gloire en outrage,
T'offrir un triomphe abhorré.

Mais loin d'abandonner la lice
Où ta jeunesse a combattu,
Tu sais que l'estime du vice
Est un outrage à la vertu.
Tu t'honores de tant de haine :

Tu plains ces faibles cœurs qu'entraîne
Le cours de leur siècle égaré ;
Et, seul contre le flot rapide,
Tu marches d'un pas intrépide
Au but que la gloire a montré.

Tel un torrent, fils de l'orage,
En roulant du sommet des monts,
S'il rencontre sur son passage
Un chêne, l'orgueil des vallons,
Il s'irrite, il écume, il gronde,
Il presse des plis de son onde
L'arbre vainement menacé ;
Mais, debout parmi les ruines,
Le chêne aux profondes racines
Demeure, et le fleuve a passé.

Toi donc, des mépris de ton âge
Sans jamais être rebuté,
Retrempe ton mâle courage
Dans les flots de l'adversité.
Pour cette lutte qui s'achève
Que la vérité soit ton glaive,
La justice ton bouclier.
Va ! dédaigne d'autres armures,
Et si tu reçois des blessures,
Nous les couvrirons de laurier.

Vois-tu, dans la carrière antique,
Autour des coursiers et des chars,
Jaillir la poussière olympique
Qui les dérobe à nos regards ?
Dans sa course ainsi le génie
Par les nuages de l'envie
Marche longtemps environné ;
Mais au terme de la carrière
Des flots de l'indigne poussière
Il sort vainqueur et couronné.

De Lamartine.

LE GENIE DE L'HOMME.

SES ŒUVRES.

Ah ! si, favorisé du dieu de l'harmonie,
Si de son feu sacré ranimant mon génie,
Je pouvais tout à coup offrir à vos regards
Ces mortels inspirés, créateurs des beaux-arts ;
Ces sages qui, marchant loin des routes tracées,
Nous ont faits héritiers de toutes leurs pensées ;
Je voudrais, mesurant la profondeur des cieux,
Suivre du grand Newton le vol audacieux,
Le peindre triomphant au bout de sa carrière :
Et dans un pur cristal appelant la lumière,
Déployer tout à coup à vos regards surpris
Les riantes couleurs de l'écharpe d'Iris.
D'un siècle tout entier, interrogeant l'histoire,
Mes vers vous rediraient la splendeur et la gloire :
Molière avec gaieté châtiant nos erreurs,
Se moquant de Paris pour corriger ses mœurs ;
Racine d'Athalie enfantant la merveille ;
Rome se réveillant à la voix de Corneille,

Et ses héros, toujours plus grands que leurs revers,
De leur antique gloire étonnant l'univers.
Je peindrais La Fontaine, et ses doux badinages
Ecrits pour les enfants, et qui charment les sages ;
Fénelon, dont les cœurs gardent le souvenir,
Qui légua son exemple aux siècles à venir,
Et qui, pour éclairer les maîtres de la terre,
Parlait comme Socrate, et chantait comme Homère ;
Bossuet, proclamant d'une éloquente voix
Le néant des grandeurs sur le tombeau des rois,
Et, le front couronné d'une palme immortelle,
Implorant pour ces rois la clémence éternelle.
Hélas ! ces jours fameux sont passés pour jamais,
Et ce siècle, en fuyant, emporte nos regrets,

L. Aimé Martin.

GLACIERS DES ALPES.

Monts chantés par Haller, recevez un poëte.
Errant parmi ces monts, imposante retraite,
Au front de Grindelval je m'enlève, et je voi...
Dieu ! quel pompeux spectacle étalé devant moi !
Sous mes yeux enchantés la nature rassemble
Tout ce qu'elle a d'horreurs et de beautés ensemble.
Dans un lointain qui fuit un monde entier s'étend :
Et comment embrasser ce mélange éclatant
De verdure, de fleurs, de moissons ondoyantes,
De paisibles ruisseaux, de cascades bruyantes,
De fontaines, de lacs, de fleuves, de torrents ?
D'hommes et de troupeaux sur les plaines errants ?
De forêts de sapins au lugubre feuillage ?
De terrains éboulés ? de rocs minés par l'âge,
Pendant sur des vallons où le printemps fleurit ?
De coteaux escarpés où l'automne sourit ?
D'abîmes ténébreux ? de cimes éclairées ?
De neiges couronnant de brûlantes contrées ?
Et de glaciers enfin, vaste et solide mer,
Où règne sur son trône un éternel hiver ?
Là, pressant sous ses pieds les nuages humides,
Il hérisse les monts de hautes pyramides,
Dont le bleuâtre éclat, au soleil s'enflammant,
Change ces pics glacés en rocs de diamant.
Là viennent expirer tous les feux du solstice.
En vain l'astre du jour embrassant l'écrevisse,
D'un déluge de flamme assiége ces déserts ;
La masse inébranlable insulte au roi des airs.
Mais trop souvent la neige, arrachée à leur cime,
Roule en bloc bondissant, court d'abîme en abîme,
Gronde comme un tonnerre, et, grossissant toujours,
A travers les rochers fracassés dans son cours,
Tombe dans les vallons, s'y brise, et des campa-
[gnes
Remonte en brume épaisse au sommet des mon-
[tagnes.

Roucher.

LA GLOIRE.

J'ai vu d'un œil d'envie et d'une âme affamée
L'éclat des lauriers immortels
Dont on orne le front, la lyre et les autels
Des élus de la renommée.
Ce spectacle divin faisait battre mon cœur...
Jeune encore, et pourtant sans force, sans haleine,
Je me sentais déjà brûler de veine en veine
Du feu céleste et créateur.

Quoi ! me disais-je, ch quoi ! ne puis-je en mon
[audace,
Imiter ces mortels fameux
Dont les vers, admirés de nos derniers neveux,
Aux siècles impriment leur trace ?
Ces sublimes hauteurs qu'ils osèrent tenter,
Ne puis je les franchir de l'élan du génie ?
N'ai-je pas une oreille avide d'harmonie,
Un cœur, une voix pour chanter ?

Oui, la gloire m'appelle et m'ouvre une carrière
Toute féconde d'avenir...
Il est beau de laisser un vivant souvenir,
Un nom rayonnant de lumière !...
Honneur à ces flambeaux de la postérité
Dont l'éclat se ranime et s'accroît d'âge en âge !
D'un si noble destin faisons l'apprentissage ;
Volons à l'immortalité !...

O gloire !... c'est ainsi que tu flattais mon âme
En aiguillonnant le désir
Qui, bientôt dévorant, est venu me saisir,
Porté sur tes ailes de flamme !...
J'ai su l'atteindre, enfin, ce prix de mes efforts,
Cette immense faveur... j'ai joui de tes charmes !...
Ah ! devais-je payer, expier de mes larmes
Ces courts et fragiles transports !...

Malheureux ! qu'ai-je fait en te livrant mon être ?...
Séduit par ton éclat trompeur,
Fallait-il donc si tard dépouiller mon erreur,
Apprendre enfin à te connaître ?...
L'ingrate m'abusait ; j'ai perdu le repos ;
Je poursuis sans relâche une vaine chimère :
En place du nectar, je bois la coupe amère
Qu'elle prépare à ses héros !

Qu'ai-je fait, dis-je encore, en quittant ma retraite
Et cette douce obscurité
Où je goûtais la paix et la sécurité
D'une félicité parfaite ?
De l'existence, hélas ! j'ignorais les ennuis ;
J'ignorais les fureurs de la jalouse envie ;
A l'abri des regards, je composais ma vie
D'heureux jours, de paisibles nuits...

Et mon bonheur, hélas ! se dissipe et s'envole !
Et le sommeil fuit de mes yeux...
Qui pourrait compenser des biens si précieux ?
Serait-ce l'onde du Pactole ?...
Eh ! que me font à moi les trésors, les honneurs,
Tous ces hochets brillants que le vulgaire adore ?
Qu'importe un nom fameux dont le siècle s'honore
A qui boit le fiel de ses pleurs ?...

O gloire ! trop souvent tu n'as que des abîmes
Pour tes favoris les plus chers...
Dirai-je en ce moment leurs célèbres revers,
Et le nombre de tes victimes ?

Ah ! sans parler encor des malheurs effrayants
De celles que bannit une patrie ingrate ;
Sans nommer Thémistocle, Aristide et Socrate,
Combien d'exemples foudroyants !...

Et pour ne m'arrêter qu'à l'illustre souffrance
De tes enfants harmonieux,
Que de bardes, hélas ! d'un destin glorieux
N'ont rien connu que l'espérance !...
Que de nobles proscrits dévora le désert !
Que d'autres, mendiant le pain de la misère !...
Il suffit de citer, après le vieil Homère,
Ovide, Le Tasse et Gilbert !

Le voilà donc le prix de si pénibles veilles !..
Trop ingrate divinité,
Ta voix n'est que mensonge, erreur et vanité,
Un son brillant à nos oreilles...
Que d'autres à ton char s'attachent désormais ;
Qu'ils briguent la faveur d'une frêle couronne :
De ton joug affranchi, pour moi, je t'abandonne,
Et je dédaigne tes attraits.

Mais il est dans les cieux une gloire immortelle
Dont la beauté ravit mon cœur ;
Qui de l'Être infini reflétant la splendeur,
Est sublime, immense, éternelle...
Pour elle je soupire et languis nuit et jour ;
C'est son souffle divin qui fait vibrer ma lyre,
C'est elle que j'invoque, et qui seule m'inspire
Des chants de prière et d'amour !

Adrien Beuque.

GLOIRE DU VAL-DE-GRACE (1).

Digne fruit de vingt ans de travaux somptueux,
Auguste bâtiment, temple majestueux,
Dont le dôme superbe, élevé dans la nue,
Pare du grand Paris la magnifique vue,
Et, parmi tant d'objets semés de toutes parts,
Du voyageur surpris prend les premiers regards ;
Fais briller à jamais dans ta noble richesse
La splendeur du saint vœu d'une grande princesse (2),
Et porte un témoignage à la postérité
De sa magnificence et de sa piété.
Conserve à nos neveux une montre fidèle
Des exquises beautés que tu tiens de son zèle ;
Mais défends bien surtout de l'injure des ans
Le chef-d'œuvre fameux de ses riches présents,
Cet éclatant morceau de savante peinture,
Dont elle a couronné ta noble architecture (3) ;
C'est le plus grand effet des grands soins qu'elle a pris,
Et ton marbre et ton or ne sont point de ce prix.

O vous (4), dignes objets de la noble tendresse
Qu'a fait briller pour vous cette auguste princesse,
Dont au grand Dieu naissant, au véritable Dieu,
Le zèle magnifique a consacré ce lieu (5) ;
Purs esprits, où du ciel sont les grâces infuses,
Beaux temples des vertus, admirables recluses,
Qui, dans votre retraite, avec tant de ferveur,
Mêlez parfaitement la retraite du cœur,
Et, par un choix pieux, hors du monde placées,
Ne rattachez vers lui nulle de vos pensées ;
Qu'il vous est cher d'avoir sans cesse devant vous
Le tableau de l'objet de vos vœux les plus doux ?
D'y nourrir par vos yeux les précieuses flammes
Dont si fidèlement brûlent vos belles âmes,
D'y sentir redoubler l'ardeur de vos désirs,
D'y donner, à toute heure, un encens de soupirs,
Et d'embrasser du cœur une image si belle
Des célestes beautés de la gloire éternelle,
Beautés qui, dans leurs fers, tiennent vos libertés,
Et vous font mépriser toutes autres beautés !

. . . . . .

Dis nous, fameux Mignard, par qui te sont versées
Les charmantes beautés de tes nobles pensées,
Et dans quel fonds tu prends cette variété
Dont l'esprit est surpris et l'œil est enchanté ?
Dis-nous quel feu divin, dans tes fécondes veilles,
De tes expressions enfante les merveilles ;
Quels charmes ton pinceau répand dans tous ses traits,
Et quelle force il mêle à ses plus doux attraits.
Tu te tais, et prétends que ce sont des matières
Dont tu dois nous cacher les savantes lumières,
Et que ces beaux secrets, à tes travaux vendus,
Te coûtent un peu trop pour être répandus.
Mais ton pinceau s'explique et trahit ton silence :
Malgré toi de ton art il nous fait confidence ;
Et dans ses beaux efforts, à nos yeux étalés,
Les mystères profonds nous en sont révélés.
Une pleine lumière ici nous est offerte ;
Et ce dôme pompeux est une école ouverte
Où l'ouvrage, faisant l'office de la voix,
Dicte de ton grand art les souveraines lois.

Molière.

(1) En terme de peinture, *gloire* signifie la représentation du ciel ouvert, avec les personnes divines, les anges et les bienheureux, et tel est, en effet, le sujet traité par Mignard, dans son chef-d'œuvre célébré par Molière.

(2) Le Val-de-Grâce fut fondé par Anne d'Autriche, qui témoignait ainsi sa reconnaissance à Dieu pour être devenue mère de Louis XIV, après vingt-deux ans de stérilité. La construction de cette magnifique église, commencée en 1645, fut achevée en 1665, après avoir été interrompue par les troubles de la Fronde.

(3) La coupole peinte à fresque par Mignard.

(4) Les religieuses du Val-de-Grâce.

(5) L'église du Val-de Grâce était consacrée à Jésus naissant et à la Vierge, sa mère, comme on le voit par cette inscription qui se lit sur la frise du portique : Jesu nascenti, Virginique matri.

GLORIA IN EXCELSIS DEO.

(Traduction du Cantique des anges.)

Gloire, gloire à Dieu dans les cieux,
Et paix aux hommes sur la terre,
Qui, d'un cœur sincère, pieux,

Viennent au pied du sanctuaire !
Nous vous louons avec amour,
Nous vous bénissons chaque jour,
Nous vous adorons tous, ô Père,
O Roi du ciel, ô Créateur !
Et vous, ô Fils, ô Rédempteur !
Jésus, victime volontaire,
Doux Jésus, ô notre Sauveur !

Agneau de Dieu, sur qui tout notre espoir se fonde,
Vous qui seul effacez tous les péchés du monde,
Et seul pouvez du Père apaiser le courroux,
Jésus, ô bon Jésus, ayez pitié de nous !
Car vous êtes seul saint, vous Jésus, la lumière,
Vous le Verbe, le Fils de Dieu,
Vous Dieu même vivant en tout temps, en tout [lieu,
Avec le Saint-Esprit, dans la gloire du Père !

A. Hainglaise.

GLOSE DE SAINTE THÉRÈSE.

ou

MÉDITATION DE CETTE SAINTE APRÈS AVOIR REÇU L'ADORABLE EUCHARISTIE.

Texte.

Je vis, mais c'est en Dieu qui vient de me nourrir,
Et j'attends dans le ciel une si belle vie
Que pour contenter mon envie
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

Glose.

Dieu, s'unissant à moi par un heureux mélange,
Fait sentir à mon cœur son amour pur et vif;
Je suis libre, il est mon captif :
C'est lui qui sous mes lois de lui-même se range.
Quoi, mon Dieu, mon captif! ah! le puis-je [souffrir?...
Dans ce renversement étrange,
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

Oh! qu'il me reste encore une longue carrière!
Que cet exil est dur qui m'arrête en ces lieux!
Que le séjour est ennuyeux
Qui retient dans les fers mon âme prisonnière!
Attendant que la mort vienne me secourir,
Mais ignorant l'heure dernière,
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir!

La vie est à mon goût d'une amertume extrême;
Est-ce vivre, Seigneur, que de vivre sans vous?
Si l'amour que je sens est doux,
Le terme de l'attente, hélas! n'est pas de même!
Ce faix rude et pesant m'empêche de courir,
Et toujours loin de ce que j'aime,
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir!

Je fonde sur la mort toute mon espérance :
L'arrêt qui limita le compte de mes jours,
Sitôt qu'il en tranche le cours
D'un meilleur avenir nous donne l'assurance.
Mort dont le coup propice exempte de périr,
Hâte-toi pour ma délivrance :
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir !

Fol amour des mortels, trop dangereuse vie,
Un autre amour plus noble et plus puissant que [toi,
Armé de courage et de foi,
Pour mieux me faire vivre à mourir me convie.
Ta perte est le salut où je dois recourir ;
Que ne m'es-tu bientôt ravie !
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

La vie habite au ciel : heureux qui peut l'y suivre !
Faisons pour la trouver un généreux effort :
Ici la vie est une mort,
Dont la mort cependant à la fin nous délivre.
Approche, douce mort, qu'on ne peut trop chérir :
Dans l'ardeur de mourir pour vivre,
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

Vie humaine, trésor qu'à tout autre on préfère,
Si mon Dieu vit en moi, si je vis en mon Dieu,
Craindrai-je de te dire adieu ?
Et la mort à ce prix me sera-t-elle amère ?
C'est un bien qu'elle seule a droit de m'acquérir ;
Pourquoi faut-il qu'elle diffère ?
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

Absente de mon Dieu, je languis triste et sombre ;
Qu'est-ce que je puis voir où je ne le vois pas ?
Ma vie est un affreux trépas,
Mon jour est une nuit et ma lumière une ombre.
La source de mes maux sans lui ne peut tarir :
Lasse d'en voir croître le nombre,
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

Le poisson qui se meurt sorti du sein de l'onde,
Trouve au moins dans sa mort la fin de son tour- [ment :
Mourir est un contentement
A qui traîne une vie en supplices féconde.
Trop sûre que le temps ne sert qu'à les aigrir,
Vive ensemble et morte en ce monde,
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir !

En vain, pour soulager les transports de mon âme
Je vous cherche, Seigneur, sur vos sacrés autels ;
Invisible aux yeux des mortels,
Vous suspendez ma joie et redoublez ma flamme.
Ce n'est qu'après la mort qu'on peut vous dé- [couvrir ;
Viens donc, ô mort que je réclame !
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir !

Vous le savez, mon Dieu, lorsque je vous possède,
A peine puis-je, hélas ! un moment vous garder,
Qu'au plaisir de vous posséder
La crainte de vous perdre aussitôt ne succède.
Il n'est que le trépas qui m'en puisse guérir :
Mourons, c'est l'unique remède :
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir !

Mettez fin, mon Sauveur, à ma longue agonie,
Sans vous je ne puis vivre et je meurs pour vous [voir :
Ne retardez plus mon espoir ;
Rompez, brisez les fers d'une âme assez punie.

Il est temps qu'à mes cris le ciel se laisse ouvrir :
Brûlant de m'y voir réunie,
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir !
Mais non, je dois, Seigneur, pour apaiser votre ire,
De ma vivante mort prolonger les douleurs ;
Je dois, les yeux baignés de pleurs,
Expier mes forfaits par un juste martyre.
Ah ! quand si vivement pourrai-je m'attendrir
Qu'il soit enfin vrai de vous dire :
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir !

LA MONNOYE.

GODEFROI DE BOUILLON
ET LE FLÉAU DE LA SÉCHERESSE.

(Trad. de la *Jérusalem délivrée*, du Tasse.)

Tous ceux que le trépas d'Hugues et de Clotaire
Avait laissés sans chefs, ceux dont le désespoir
Ne connaît plus de frein, reste sourd au devoir,
S'apprêtent à quitter ces rives homicides.
Godefroi les entend, il voit fuir les perfides...
Il les voit, et contre eux justement irrité,
Il ne veut point s'armer de son autorité.
Mais, plein de cette foi qui peut, dans les campagnes,
Changer le cours des eaux, transporter les mon-
[tagnes,
Le héros sur son cœur croise humblement ses
[mains,
Et s'adresse en ces mots au Maître des humains :
« O mon Père ! ô mon Dieu ! dans l'Egypte
[embrasée,
Si jadis, épanchant la manne et la rosée,
Tu daignas secourir ton peuple malheureux ;
Soumis à ton pouvoir, si le chef des Hébreux,
Sous la verge d'airain, d'une montagne aride
Fit jaillir le torrent d'une eau fraîche et limpide,
En faveur des Chrétiens, désolés, sans appui,
Près de la sainte ville, ô mon Père, aujourd'hui
Daigne renouveler cet éclatant prodige !
Vois en pitié nos maux, vois nos pleurs... mais
[que dis-je ?
Peut-être à ton amour n'avons-nous plus de droits.
Si notre ingratitude a méconnu tes lois,
Par ces affreux tourments elle est assez punie ;
Et ta miséricorde est toujours infinie.
De ces infortunés le trépas est certain :
Puisqu'ils sont tes soldats, relève leur destin. »
Ainsi Bouillon priait : un ange de lumière
L'écoute, et dans l'espace enlève sa prière.
Elle pénètre au ciel ; le Dieu fort et puissant
Jette sur les Chrétiens un œil compatissant,
Et de ce front serein qui chasse les tempêtes :
« Ecartons les fléaux amassés sur leurs têtes.
Assez les éléments, le monde et les enfers
Ont déchaîné les maux que mon peuple a soufferts.
Pour ces guerriers que j'aime un nouveau sort
[commence.
Couverts de mon appui, certains de ma clémence,
Aux succès de leurs vœux ils verront désormais
Et la terre et le ciel s'attacher à jamais.

Que le jeune Renaud vers les champs de la gloire
Revole, et sur l'Egypte obtienne la victoire.
Je le veux. » En ces mots le Seigneur a parlé ;
Aux sons de cette voix tous les cieux ont tremblé.
L'orageux océan, les plaines, les abîmes,
Les coteaux, et les monts aux gigantesques cimes,
Tout frémit : sur la gauche on voit briller l'éclair :
La foudre au même instant gronde, éclate dans
[l'air,
Et déjà les Chrétiens, par mille cris de joie,
Ont salué la foudre et le Dieu qui l'envoie.
L'horizon s'obscurcit de nuages épais.
Ils ne s'élèvent point du milieu des marais,
Ne se composent point de ces vapeurs grossières
Que pompent du soleil les flammes nourricières ;
Mais formés dans le ciel, mais du ciel descendus,
En masses de cristal ils flottent suspendus.
La nuit sur l'univers étend ses voiles sombres.
L'eau céleste à longs flots tombe du sein des
[ombres,
Se répand en ruisseaux dans les champs inondés,
Et chasse de leurs lits les fleuves débordés.
Et tels que mille oiseaux à la voix discordante,
Aux bords d'un lac tari par la saison ardente,
D'une pluie argentée attendent le bienfait ;
Pleut il, vous les voyez, dans leur vol satisfait,
Etendre, déployer leurs ailes desséchées,
Y recevoir les eaux à grand bruit épanchées,
Et vers le lac profond ramenant leur essor,
S'y plonger, en sortir, s'y replonger encor.
Tels les soldats chrétiens réjouis par l'orage,
Reprennent à la fois leur force et leur courage.
L'un tout entier se roule en ces flots écumants,
L'autre y baigne son col, ses bras, ses pieds
[fumants ;
Tous veulent étancher la soif qui les embrase ;
Tous s'arment d'une coupe, ou d'un casque, ou
[d'un vase,
Sur leurs mains, leurs cheveux, leurs visages,
[leurs corps,
Versent abondamment ces liquides trésors,
Et boivent à longs traits la bienfaisante ondée,
Après de longs ennuis à leurs vœux accordée.
D'autres, plus prévoyants, l'emportent avec soin,
Comme un secours utile en un pressant besoin.
La terre, jusqu'alors aride et languissante,
Tressaille, ouvre son sein à l'eau rafraîchissante,
Remplit tous ses canaux, et de vives couleurs
S'apprête à nuancer les plantes et les fleurs.

. . . . . .

L'orage cesse enfin, et dans ses arsenaux
Le ciel a renfermé les foudres et les eaux.
L'horizon s'éclaircit, le jour naît, l'air s'épure.
Le soleil amoureux caresse la verdure.
O reine de vertus ! ô foi de nos aïeux !
Tu changes des saisons le cours impérieux,
Et, des astres jaloux désarmant la colère,
De ta sainte ferveur tu reçois le salaire.

BAOUR-LORMIAN.

LA GRACE DE DIEU

NE S'ALLIE PAS AVEC LE GOUT DES CHOSES DE LA TERRE.

(Trad. de l'*Imitation de Jésus-Christ*.)

I.

Ma grâce est d'un grand prix, elle ne souffre pas,
Mon fils, d'être alliée aux choses d'ici-bas ;
Elle ne souffre pas le mélange adultère
Des consolations qui viennent de la terre.
Pour en goûter le charme il faut donc écarter
L'obstacle, quel qu'il soit, qui pourrait l'arrêter.
Caché dans la retraite, et seul avec vous-même,
A fuir tout entretien mettez un soin extrême,
Et surtout devant moi venez avec ferveur,
Venez dans la prière épancher votre cœur,
Pour conserver en vous l'esprit de pénitence
Et cette pureté, doux fruit de l'innocence.
Comptez pour rien le monde, et, docile à ma [voix,
A Dieu, plutôt qu'au reste, attachez votre choix ;
Car vous ne pouvez pas et rechercher ma grâce,
Et prendre en même temps plaisir à ce qui passe.
Il faut vous séparer de vos affections,
Et sevrer votre esprit de consolations.
Telle était autrefois la fréquente prière
Adressée aux Chrétiens par l'apôtre saint Pierre,
Quand il les conjurait d'être à leurs propres yeux
Comme des voyageurs étrangers en ces lieux.

II.

Combien, au lit de mort, combien sera profonde
L'espérance d'un cœur que rien n'attache au [monde !
Mais que le cœur ainsi de tout soit détaché,
C'est ce que vainement l'esclave du péché,
L'âme faible et malade essaierait de comprendre ;
Et l'homme sensuel ne peut jamais prétendre
A cette liberté de l'esprit et du cœur,
Partage glorieux de l'homme intérieur.
Il doit pourtant, il doit, pour sortir d'esclavage,
Et s'il veut à l'esprit se donner sans partage,
Rompre avec ses amis, avec les étrangers,
Et voir surtout en lui la source des dangers.
Maître de vous, le reste avouera sa défaite :
La victoire sur soi c'est la seule parfaite.
Celui-là seul vraiment a subjugué son cœur,
Celui-là seul du monde est vraiment le vainqueur,
Qui de ses sens domptés rend sa raison maîtresse,
Et soumet sa raison aux lois de ma sagesse.

III.

Voulez-vous vous frayer ce chemin glorieux,
Courage, commencez, et d'un bras vigoureux,
Jusques à la racine enfoncez la cognée :
C'est ainsi qu'en dépit de la chair indignée,
On arrache, on détruit de tout propre intérêt
Et de tout bien grossier l'attachement secret.
Oui, cet amour de soi, dans le cœur qu'il do- [mine
Etendant chaque jour sa profonde racine,

Devient comme le tronc qui nourrit à ses pieds
Ces rejetons impurs sitôt multipliés,
Ces vices dangereux qu'il faut qu'avec la hache
L'homme jusqu'au dernier, du fond du cœur ar- [rache :
Le mal détruit, la paix et la tranquillité
Succède au trouble affreux dont il fut agité.
Mais qu'on en trouve peu dont la sollicitude
De bien mourir à soi fasse sa seule étude,
Et qui portent par fois leurs regards et leurs soins
Hors du cercle borné de leurs propres besoins !
Une âme dans les sens tristement enfoncée
N'étend pas au delà le vol de sa pensée.
Quiconque cependant avec moi veut marcher,
Doit rompre les liens qui pourraient l'attacher
Par un amour trop vif au joug des créatures ;
A ses affections pour les maintenir pures,
Son âme doit livrer un éternel combat,
Et les mortifier pour en vaincre l'appât.

Victor Edan.

LA GRACE

TRIOMPHANT DE SAINT AUGUSTIN.

Tel que brille l'éclair, qui touche au même ins- [tant
Des portes de l'aurore aux bornes du couchant ;
Tel que le trait fend l'air sans y marquer sa trace,
Tel et plus prompt encor part le coup de la [grâce.
Il renverse un rebelle aussitôt qu'il l'atteint :
D'un scélérat affreux un moment fait un saint ..
Souvent, à nous chercher moins ardente et moins [vive,
Par des chemins cachés lentement elle arrive,
Elle n'est pas toujours ce tonnerre perçant
Qui fend un cœur de pierre et, par un coup puis- [sant,
Abat Saul, qu'emportait une rage homicide,
Fait d'un persécuteur un apôtre intrépide,
Arrache Madeleine à ses honteux objets,
Zachée à ses trésors et Pierre à ses filets,
Quelquefois, doux rayon, lumière tempérée.
Elle approche, et le cœur lui dispute l'entrée.
L'esclave dans ses fers quelque temps se débat,
Repousse quelques coups, prolonge le combat.
Oui, l'homme ose souvent, triste et funeste gloire,
Entre son maître et lui balancer la victoire,
Mais le maître poursuit son sujet obstiné,
Et parle de plus près à ce cœur mutiné.
Tantôt par des remords il l'agite et le trouble,
Tantôt par des attraits que sa bonté redouble
Il amollit enfin cette longue rigueur,
Et le vaincu se jette aux pieds de son vainqueur...
Ecoutons un mortel que la grâce divine
Fait sortir triomphant d'une guerre intestine ;
Et du grand Augustin apprenons aujourd'hui
Ce que l'homme est sans Dieu, ce que Dieu peut [sur lui (1).

Louis Racine.

(1) *Voyez* S. Augustin, sa conversion, ci-avant, col. 263-264.

GRANDE CHARTREUSE.

Quel calme ! quel désert !... Dans une paix pro-
[fonde,
Je n'entends plus mugir les tempêtes du monde.
Le monde a disparu, le temps s'est arrêté...
Commences-tu pour moi, terrible éternité ?
Ah ! je sens que déjà, dans cette auguste enceinte,
Un Dieu consolateur daigne apaiser ma crainte.
Je le sais, c'est un père ; il chérit les humains :
Pourquoi briserait-il l'ouvrage de ses mains ?
C'est lui qui m'a formé dans le sein de ma mère :
Il veut mon repentir, mais il veut que j'espère.
O toi qui, sur ces monts, blanchi par les hivers,
Vins chercher les frimas, un tombeau, des déserts,
Et qui volant plus haut, par ton amour extrême,
Semblais, voisin du ciel, habiter le ciel même,
Que j'aime à voir tes pas empreints dans ces saints
[lieux !
Le berceau de ton ordre est caché dans les cieux.
C'est là que, du Seigneur répétant les louanges,
La voix de tes enfants s'unit au chœur des anges ;
Là, de ses faux plaisirs, par le siècle égaré,
Le voyageur pensif a souvent soupiré.
Ces rochers, ces sapins, ce torrent solitaire,
Tout parle, tout m'instruit à mépriser la terre,
La terre où le bonheur est un fruit étranger
Que toujours quelque ver en secret vient ronger.
Partout de la douleur j'y trouvai les images :
L'amour a ses tourments, l'amitié ses outrages.
Que de désirs trompés, de travaux superflus !...
Vous qui, vivant pour Dieu, mourez dans ces re-
[traites,
Heureux qui vient vous voir dans le port où vous
[êtes ;
Mais plus heureux cent fois celui qui n'en sort
[plus.

Ducis.

En voyant ce séjour sombre et silencieux,
Où du divin moteur la puissance est empreinte,
Le voyageur s'étonne, et contemple avec crainte
Ces abîmes profonds, ces sommets sourcilleux,
Ces forêts de sapins dont le triste feuillage
S'étend comme un long crêpe, emblème des dou-
[leurs ;
Ces nuages flottants, ces légères vapeurs,
Qui glissent sur le bord de l'enceinte sauvage ;
Ces vieux débris du temps, ces rocs minés par
[l'âge,
Autrefois dans les cieux fièrement élancés,
Maintenant sur la terre au hasard dispersés.
Frappé de tant d'objets dont la grandeur l'accable,
Il s'arrête, il écoute ; une voix formidable
Se fait entendre au fond d'un gouffre ténébreux ;
C'est le torrent à peine échappé de sa source,
Roulant avec fracas dans ses flots écumeux
Les débris du rocher qui retardait sa course,
Et les sapins brisés par les vents orageux.

Mais ce n'est point assez, ici tout est miracle,
Bientôt il est ému par un plus beau spectacle,
Par la vertu modeste et sublime à la fois
Des saints qui de Bruno suivent les saintes lois.
Venez, sages du jour, prodiges de lumières,
Qui rayez l'Eternel de vos lois éphémères ;
Et vous, ambitieux, effroi de l'univers,
Venez, pour un instant, venez dans ces déserts
De la religion admirer les merveilles,
Tant de bienfaits cachés, tant de pieuses veilles,
Ce mépris de la mort, cet oubli des honneurs,
Ce doux contentement au milieu des douleurs ;
En voyant les effets d'un courage suprême,
Apprenez le grand art de régner sur soi-même.
Ici de la grandeur l'éclat s'évanouit,
Devant l'humilité la vanité fléchit.
Par de faibles vieillards la puissance est vaincue,
De l'ennemi du Ciel l'audace est confondue ;
Il voudrait blasphémer, il demeure sans voix,
Et frémit en secret pour la première fois.
Dans un calme nouveau les passions se taisent,
Les regrets insensés, les vains désirs s'apaisent :
Tous ces rêves du jour, dont l'erreur nous séduit,
Qui diffèrent si peu des rêves de la nuit,
Se dissipent soudain comme une ombre légère ;
L'âme prend son essor, abandonne la terre,
Et pour la diriger luit un rayon des cieux.
Que sont les intérêts d'un monde que l'on quitte ?
Là, de l'éternité l'on touche la limite ;
Là, tout excite en nous des sentiments pieux :
Le son lent et plaintif de la cloche qui tinte,
Le cloître où l'œil se perd, ce jour mystérieux,
Ces cantiques sacrés dont retentit l'enceinte,
Tout élève l'esprit à Dieu qui seul est grand,
Et de nos vanités atteste le néant.
D'un zèle antique et pur conservateurs fidèles,
Qui cueillez de la Foi les palmes immortelles,
Ah ! ne regrettez pas nos impures cités,
Nos folles passions, nos trompeuses délices :
Pour les heureux du monde elles ont des supplices
Plus rigoureux cent fois que vos austérités.
Votre âme reste libre au sein de l'esclavage,
Et de la liberté nous profanons l'usage :
En frères vous vivez, et nous en ennemis ;
Par le souci rongeur nos fronts sont obscurcis,
Sur les vôtres jamais on ne le voit paraître ;
Sujets capricieux, nous servons plus d'un maître,
De l'Eternel lui seul vous recevez la loi,
Et ce jour de la mort, pour vous si plein d'effroi,
Qui vient si promptement, que jamais rien n'ar-
[rête,
Pour vous, lorsqu'il paraît, devient un jour de fête.

Gabriel de Moyria.

GRANDEUR DE DIEU.

SOUMISSION DUE A SES DÉCRETS.

(Extrait du poëme de *la Grâce.*)

Ne lui demandons point compte de ses décrets,
Qui pourra d'injustice accuser ses arrêts ?

L'homme, ce vil amas de boue et de poussière,
Soutiendrait-il jamais l'éclat de sa lumière ?
Ce Dieu d'un seul regard confond toute grandeur :
Des astres devant lui s'éclipse la splendeur.
Prosterné près du trône où sa gloire étincelle.
Le chérubin tremblant se couvre de son aile.
Rentrez dans le néant, mortels audacieux.
Il vole sur les vents, il s'assied sur les cieux,
Il a dit à la mer : Brise-toi sur ta rive.
Et dans son lit étroit la mer reste captive.
Les foudres vont porter ses ordres confiés (1),
Et les nuages sont la poudre de ses pieds.
C'est ce Dieu qui d'un mot éleva nos montagnes,
Suspendit le soleil, étendit nos campagnes,
Qui pèse l'univers dans le creux de sa main.
Notre globe à ses yeux est semblable à ce grain
Dont le poids fait à peine incliner la balance.
Il souffle, et de la mer tarit le gouffre immense.
Nos vœux et notre encens sont dus à son pouvoir.
Cependant quel honneur en peut-il recevoir ?
Quel bien lui revient-il de nos faibles hommages ?
Lui seul il est sa fin, il s'aime en ses ouvrages.
Qu'a-t-il besoin de nous? d'un œil indifférent
Il regarde tranquille et l'être et le néant.
Il touche, il endurcit, il punit, il pardonne ;
Il éclaire, il aveugle, il condamne, il couronne :
S'il ne veut plus de moi, je tombe, je péris :
S'il veut m'aimer encor, je respire, je vis.
Ce qu'il veut il l'ordonne, et son ordre suprême
N'a pour toute raison que sa volonté même.
Qui suis-je pour oser murmurer de mon sort,
Moi conçu dans le crime, esclave de la mort ?
Quoi ! le vase pétri d'une matière vile,
Dira-t-il au potier : Pourquoi suis-je d'argile ?
Des salutaires eaux un enfant est lavé.
Par une prompte mort un autre en est privé.
Dieu rejette Esaü, dont il aime le frère.
Par quel titre inconnu Jacob lui peut-il plaire ?
O sage profondeur ! ô sublimes secrets !
J'adore un Dieu caché : je tremble, et je me tais.

Louis Racine.

LA GRANDEUR DE DIEU

DANS SES OEUVRES.

(Trad. de *Job.*)

Dieu remplit de son nom les mondes et l'espace :
Qui peut se croire son égal ?
Qui peut sur ses desseins l'interroger en face ?
Qui lui dira : Tu fais le mal ?
Honore le Seigneur, exalte ses ouvrages,
Eternel entretien des sages.
Le ciel de sa grandeur est l'éclatant témoin,
L'homme qu'elle confond ne la voit que de loin.
Comprends-tu son essence ? elle est impénétrable.
Compteras-tu ses ans ? leur nombre est innombrable.

(1) Ce mot, observe un critique, sent tout à la fois la gêne du mètre et le besoin de la rime. Il aurait fallu dire *confiés à leur colère*, ou bien *les ordres qu'il leur a confiés*.

Il amasse les eaux, et sa main les répand ;
Il en forme des mers que dans l'air il suspend ;
Il les ôte à la terre, et la terre épuisée
Les voit tomber en pluie, en fertile rosée.
De ces eaux dont l'amas obscurcit l'horizon,
Il se couvre bientôt comme d'un pavillon,
Et voilant tout à coup sa face aux yeux du monde,
Plonge tout l'Océan dans une nuit profonde.
La nue est l'arsenal de ses traits menaçants,
C'est aussi le trésor de ses plus doux présents.
Tantôt l'éclair pâlit, et les feux du tonnerre
Dorment silencieux, prisonniers dans sa main ;
Tantôt leur confiant les destins de la terre,
De son doigt il les guide et marque leur chemin ;
Par leur voix éloquente il parle à ceux qu'il aime,
Et par eux il confond l'ingrat qui le blasphème.
Aux coups étincelants de son bras irrité,
Hors de moi s'élançant mon cœur bat et frissonne,
Ecoutez, écoutez, c'est sa bouche qui tonne ;
La terre en a frémi, l'air en est agité,
Et du nord au midi sa parole entendue
Gronde, éclate, des cieux embrasse l'étendue,
Et dans leur profondeur roule avec majesté.
En vain le cherchons-nous, aveugles que nous sommes !
Quand sa voix nous instruit, son front se cache aux hommes.
A la neige il a dit : Sur la terre descends,
Aux eaux : Rassemblez-vous, et tombez en torrents.
C'est alors que muet et par la main suprême
Marqué du sceau divin, l'homme rentre en lui-même,
Que le lion fuyant à pas précipité,
Dans ses antres profonds se cache épouvanté.
C'est le souffle de Dieu qui, condensant leur masse,
Du vaste sein des eaux fait un rocher de glace.
Il lance du midi l'orage et les éclairs,
Et des antres du nord déchaîne les hivers.
Les cieux marchent courbés sous son obéissance,
Et la nue attentive accomplit ses décrets,
Soit qu'elle porte sa vengeance,
Soit qu'elle verse ses bienfaits.

Levavasseur.

GRANDEUR ET PUISSANCE DE DIEU.

Ode.

Dieu tout-puissant, maître du monde,
Sous qui tremblent la terre, et l'enfer, et les cieux,
Toi qu'une obscurité profonde
Rend inaccessible à nos yeux ;
Pour pénétrer, Seigneur, ton essence suprême,
S'il faut être égal à toi-même,
Si l'esprit trop borné ne peut te concevoir,
Promenant nos regards de l'un à l'autre pôle,
Dans les œuvres de ta parole
Méconnaîtrons-nous ton pouvoir ?

L'univers, sagesse infinie,
Est un livre sacré que nous ouvrent tes mains ;
Dans sa pompe et son harmonie
Tout parle sans cesse aux humains.
Ces globes enflammés qui roulent sur nos têtes,
Ces mers fécondes en tempêtes,
La terre à nos besoins prodiguant ses bienfaits,
Tous les êtres enfin, aux yeux de tous les âges,
Avec cent voix et cent langages
Vantent le Dieu qui les a faits.

Mais que le ciel brille à ma vue,
Que ta voix, en tonnant, perce jusqu'aux enfers,
Que l'onde fièrement émue
Semble se perdre dans les airs ;
Ou que des flots mutins l'impétueuse rage
A ta voix expire au rivage,
J'adore en frémissant ta force et ta splendeur,
Et moins surpris encor de ces frappants spectacles,
C'est dans de plus secrets miracles
Que je contemple ta grandeur.

Paraissez, enfants de la terre,
Agiles habitants des airs, des champs, des bois ;
Parmi vous, ruses, travaux, guerres...
Que de prodiges à la fois !
A tous vos mouvements la sagesse préside :
Est-ce la raison qui vous guide ?
N'est-ce qu'un faible instinct moteur de vos ressorts ?
Ouvre les yeux, mortel : dans ces faibles machines
Admire des sources divines
Les inépuisables trésors.

Que leur industrie est puissante !
Par ses hardis travaux étonnant nos regards,
Grand Dieu ! la matière savante
Epuise les secrets des arts.
Pour surprendre sa proie une fileuse habile (1)
Ici sur sa trame docile
Promène tour à tour des fils entrelacés.
Quel art ! quelle justesse ! Orgueilleux géomètre,
Pourrais-tu ne pas reconnaître
Que tes travaux sont effacés ?

Là, l'ingénieuse hirondelle,
Du fruit de ses amours suspendant le berceau,
Moins rivale encor que modèle,
Etonne le jaloux ciseau.
Ciel ! l'argile obéit à l'ordre qu'elle trace ;
Tout se range, tout prend sa place,
L'édifice s'accroît et s'élève à mes yeux :
Quels sont donc tes secrets, Auteur de la nature ?
Un chef-d'œuvre d'architecture
Naît sous un bec industrieux.

Quelle est la nation armée
Qu'un bruit sourd me découvre, errante en ce jardin (2) ?
Tantôt au pillage animée,
Elle s'enrichit de butin ;
Tantôt de mille fleurs la dépouille stérile,
Grand Dieu, par son art se distille (3)
En fluides trésors précieux aux mortels,
Que dis-je ? par tes lois, ô sagesse profonde,
Tu rends son adresse féconde
Tributaire de tes autels (4).

Orgueilleuse raison de l'homme,
Qui voit avec mépris de sages animaux,
Contemple ce peuple économe
Courbé sous d'utiles fardeaux (5).
Habile à prévenir le temps de l'indigence,
Dans la saison de l'abondance,
Il comble ses greniers sous d'invisibles toits,
Et formant à son gré de sages républiques,
Trouve en ses demeures obliques
Ses mœurs, sa patrie et ses lois.

Tout me ravit dans la nature,
Jusqu'au plus vil insecte écrasé sous mes pas.
Qui peut contempler sa structure,
Seigneur, et ne t'admirer pas ?
Par le pompeux éclat de diverses merveilles,
Frappant mes yeux et mes oreilles,
Ta suprême bonté s'abaisse jusqu'à moi ;
Et m'élevant enfin jusques à ton essence,
J'apprends que l'humaine puissance
N'est que faiblesse devant toi.

Le P. Rainaud, *de l'Oratoire.*

(1) L'araignée.
(2) Les abeilles.
(3) Le miel.

GRANDEUR ET SAGESSE DE DIEU.

(Traduction du psaume VIII.

O suprême grandeur ! ô sagesse ineffable !
Ton nom remplit la terre, et ta gloire admirable
Eblouit en tous lieux.
Les anges devant toi baissent leurs yeux timides,
Monarque, qui du haut du trône où tu résides
Sous tes pieds vois les cieux !

Ce mortel insensé, s'il est vrai qu'il t'ignore,
De l'enfant qu'au berceau le lait nourrit encore
Peut prendre des leçons ;
La langue de l'enfant qui tient de toi la vie,
Pour bénir ta puissance et confondre l'impie
Forme ses premiers sons.

Pour moi, lorsque la nuit vient déployer ses voiles,
Où tes prodigues mains ont semé tant d'étoiles,
Je t'adresse ma voix ;
Lorsque l'astre du jour rentre dans sa carrière,
Je redouble mes chants, et c'est dans sa lumière
La tienne que je vois.

D'ouvrages merveilleux la foule est innombrable.
L'homme n'y paraît plus que l'amas méprisable
De la chair et du sang :
Dans ta cour toutefois, que tes bontés l'honorent !
Presque égal aux esprits qui sans cesse t'adorent,
Il tient le second rang.

(4) La cire.
(5) Les fourmis.

Tu veux qu'à ses besoins ici-bas tout conspire.
Les plus fiers animaux reconnaissent l'empire
Qu'il a reçu de toi :
Ceux qui de l'Océan parcourent les abîmes
Ceux qui fendent de l'air les campagnes sublimes,
Tous respectent leur roi.

Que de biens tu nous fais, ô sagesse ineffable!
Ton nom remplit la terre, et ta gloire admirable
Eblouit en tous lieux.
Les anges devant toi baissent leurs yeux timides,
Monarque, qui du haut du trône où tu résides
Sous tes pieds vois les cieux!

Louis Racine.

GRANDEUR DE DIEU, GRANDEUR DE L'HOMME.

(Paraphrase du psaume : *Domine Dominus noster.*)

O toi dont l'ineffable essence
Se révèle par ta bonté,
Sagesse, amour, toute-puissance,
Unique et triple déité!
Qu'il est grand ton nom, qui des anges
Epuise les saintes louanges
Et d'amour sait les enivrer!
Nom cher aux pauvres qu'il console,
Nom qui contient toute parole!
Le connaître, c'est l'adorer.

L'éclat de ta magnificence
S'élève et domine les cieux.
Partout ici-bas ta présence
Parle à nos cœurs comme à nos yeux.
Ah! que tes dons purs et célestes
Surpassent tous ces biens funestes
Que poursuivent nos vains efforts :
Parmi tes fécondes largesses,
Que sont les mortelles richesses
Au prix des immortels trésors?

Souvent ton saint nom, dans la bouche
D'une vierge ou d'un faible enfant,
A terrassé l'orgueil farouche
De ton ennemi triomphant :
Sa fureur en vain se déchaîne :
Ta sagesse oppose à sa haine
Les hommages des jeunes cœurs,
La vérité sied à l'enfance :
Et les hymnes de l'innocence
Confondent tes blasphémateurs.

Quels sont mes transports quand j'admire
Ce beau soleil, source du jour,
Le ciel, centre de ton empire,
Et ton chef-d'œuvre et ton séjour :
La terre et cet astre nocturne,
Des ombres flambeau taciturne,
Ces globes roulant dans les airs,
A qui ton doigt traça leur route,
Epars dans la céleste voûte,
Comme le sable au bord des mers!

Dans ta grandeur, dans sa faiblesse,
Qu'est l'homme, Seigneur, devant toi?
Cependant l'amour qui te presse
Te fait descendre jusqu'à moi.
Le roi, l'auteur de la nature,
De son ingrate créature
Est l'hôte, l'ami, le soutien.
Parmi nous tu daignes te plaire,
Et ton plus digne sanctuaire
C'est le cœur de l'homme de bien.

Mais que dis-je? Dès cette vie
Où semble triompher le mal,
De l'ange, objet de son envie,
L'homme est presque l'heureux rival;
En souffrant pour le Dieu qu'il aime
Seul, il peut de l'amour suprême
Remplir l'héroïque devoir;
Exempt de nos maux qu'il ignore,
L'ange te contemple et t'adore,
L'homme t'adore sans te voir.

Son regard que ton souffle anime
Etincelle d'un noble feu.
Sa tête élevée et sublime
Rend sans cesse hommage à son Dieu.
Devant son imposant visage
Le tigre, affamé de carnage,
S'arrête saisi de respect;
Et tes merveilles innombrables
N'ont point de beautés comparables
A son majestueux aspect.

Ainsi de tout ce qui respire
Ton ordre auguste l'a fait roi :
Tout est soumis à son empire,
Tout vit, tout se meut sous sa loi.
C'est pour lui que le bœuf docile
Sait rendre le désert fertile,
Et trace un pénible sillon :
Pour lui le torrent gronde et roule,
Et pour lui le doux ruisseau coule
En jonchant de fleurs le vallon.

Son esprit fait pour te connaître
Partage ton autorité :
Par toi l'homme gouverne en maître
Le séjour par l'homme habité,
Et les troupeaux chargés de laines
Qui peuplent les bois et les plaines,
Et les chantres brillants de l'air,
Et les poissons dont l'aile agile
Au sein de l'abîme immobile
Parcourt les sentiers de la mer.

O toi dont l'ineffable essence
Se révèle par ta bonté :
Sagesse, amour, toute-puissance,
Unique et triple déité!
Qu'il est grand ton nom, qui des anges
Epuise les saintes louanges
Et d'amour sait les enivrer!

Nom cher aux pauvres qu'il console,
Nom qui contient toute parole !
Le connaître, c'est l'adorer.

Le comte A. de Marcellus.

GRANDEUR DE L'AME.

Un voyageur, parti dès l'aube matinale,
Quand le jour s'est plongé dans l'onde occidentale,
S'il s'égare en sa route, et ne découvre pas
L'asile protecteur où tendaient tous ses pas,
S'arrête, et tristement, au fond d'une chaumière,
Attend que le soleil verse encor sa lumière.
Ainsi, las des plaisirs qui trompent les humains,
Et jaloux d'un bonheur qui repose en mes mains,
Je me suis retiré sous mon toit solitaire
Loin du monde, et content d'un exil volontaire,
J'ai banni de mon cœur les désirs turbulents :
J'élève jusqu'aux cieux mes hymnes consolants ;
Je chante, et chaque nuit, sur la voûte étoilée,
J'admire du Très-Haut la splendeur dévoilée.

Mais que sert au mortel de promener ses yeux
Sur les vastes tableaux de la terre et des cieux,
Si, toujours insensible à sa grandeur suprême,
Il connaît la nature et s'ignore soi-même !
Eh ! la terre et les cieux ne l'instruisent-ils pas
Du destin qui l'attend au jour de son trépas ?
Ne lui parlent-ils point de sa haute origine,
De son âme, rayon de la gloire divine,
De son âme, plus belle et plus sublime encor
Que ces astres bornés dans leur brillant essor !

L'âme tend vers les cieux : notre seule faiblesse
La détourne d'un vol digne de sa noblesse.
Celui qui, pour un rang à grands frais acheté,
De cette âme immortelle abaisse la fierté,
Me paraît aussi lâche, en son erreur profonde,
Que Néron, déposant la couronne du monde,
Pour aller dans le cirque, aux yeux du spectateur,
Solliciter le prix d'un vil gladiateur.
Pleurons sur ces mortels qui, dans leur vain délire,
Des puissants de la terre implorent le sourire.

Moi-même, il m'en souvient, au pied du trône admis,
Et sous les dignités baissant un front soumis,
Je traînai dans les cours, nourri d'inquiétude,
La chaîne de l'opprobre et de la servitude :
Mes yeux se sont ouverts, je respire, et mon cœur
Renaît au sentiment de sa propre grandeur ;
Esclave si longtemps, je m'appartiens encore.
Homme, le seul trésor dont la pompe t'honore,
Ne va point le chercher dans les flancs entr'ouverts
Ou des mines de l'Inde ou des bruyantes mers :
Il repose en ton sein : ce trésor, c'est ton âme.
Que sa possession et t'élève et t'enflamme ;
Par elle l'univers est rangé sous tes lois,
Et par elle tu peux ce que peuvent les rois.

Analyse tes sens : leur force souveraine
De la terre et du ciel te compose un domaine ;
Tes sens prêtent aux fruits leur suc délicieux ;

Aux chantres des forêts, leurs sons mélodieux ;
A la plaine, l'argent du fleuve qui l'arrose ;
Ses perles, au matin ; ses parfums, à la rose ;
Sans eux, tout l'univers muet, désenchanté,
N'offrirait qu'un chaos à ton œil attristé.
Mais bénis du Très Haut la sagesse profonde ;
Tes sens sont les pinceaux qui colorent le monde.

Homme ingrat, qui te plains de ta félicité,
Connais-tu de tes droits toute l'immensité ?
Connais-tu les trésors promis à ta puissance ?
Investi de bonheur et de magnificence,
As-tu bien mesuré tous ces présents divers
Qu'en foule à tes genoux dépose l'univers ?
Cette voûte d'azur, d'astres brillants semée,
Chef-d'œuvre du Très-Haut et par ses mains formée,
S'élève sur ton front comme un dais radieux ;
Pour éclairer tes pas le jour luit dans les cieux :
Lorsque la sombre nuit commence sa carrière,
Pour toi la lune épand sa douteuse lumière,
Te conduit à travers les vallons embaumés,
Te guide sur les flots aplanis et calmés,
Et, prodiguant au loin ses clartés amoureuses,
Adoucit des objets les teintes ténébreuses.
Quand un sommeil profond appesantit tes yeux,
Les riants souvenirs, les songes gracieux
Voltigent sur ta tête, amusent ta pensée :
Des longs travaux du jour la terre est délassée,
Et le zéphyr du soir, le calme, la fraîcheur,
Te bercent sur ta couche, asile de bonheur.
A peine le soleil a-t-il dispersé l'ombre,
Tes yeux sont éblouis de prodiges sans nombre.
Le monde réveillé proclame ton pouvoir ;
Les champs sont tes greniers, les mers ton réservoir ;
Les animaux domptés devant toi s'humilient ;
A tes goûts, à tes vœux, les éléments se lient.
Tu règnes sans partage, ingrat, et cependant
Tu baisses sous le crime un front indépendant :
Tu flétris ta noblesse, et, sous l'œil de Dieu même,
Tu souilles dans les fers l'éclat du diadème !

Baour Lormian.

GRANDEUR VERITABLE DES ROIS.

(Ode tirée du psaume lxxi.)

O Dieu, qui, par un choix propice,
Daignâtes élire entre tous
Un homme qui fût parmi nous
L'oracle de votre justice,
Inspirez à ce jeune roi,
Avec l'amour de votre loi
Et l'horreur de la violence,
Cette clairvoyante équité
Qui de la fausse vraisemblance
Sait discerner la vérité.

Que par des jugements sévères
Sa voix assure l'innocent ;
Que de son peuple gémissant
Sa main soulage les misères ;
Que jamais le mensonge obscur

Des pas de l'homme libre et pur
N'ose à ses yeux souiller la trace ;
Et que le vice fastueux
Ne soit point assis à la place
Du mérite humble et vertueux.

Ainsi du plus haut des montagnes
La paix et tous les dons des cieux,
Comme un fleuve délicieux,
Viendront arroser nos campagnes.
Son règne à ses peuples chéris
Sera-ce qu'aux champs défleuris
Est l'eau que le ciel leur envoie ;
Et tant que luira le soleil
L'homme, plein d'une sainte joie,
Le bénira de son réveil.

Son trône deviendra l'asile
De l'orphelin persécuté :
Son équitable austérité
Soutiendra le faible pupille :
Le pauvre, sous ce défenseur,
Ne craindra plus que l'oppresseur
Lui ravisse son héritage,
Et le champ qu'il aura semé
Ne deviendra plus le partage
De l'usurpateur affamé.

Ses dons, versés avec justice,
Du pâle calomniateur
Ni du servile adulateur
Ne nourriront point l'avarice ;
Pour eux son front sera glacé.
Le zèle désintéressé,
Seul digne de sa confidence,
Fera renaître pour jamais
Les délices et l'abondance,
Inséparables de la paix.

Alors sa juste renommée,
Répandue au delà des mers,
Jusqu'aux deux bouts de l'univers
Avec éclat sera semée :
Ses ennemis humiliés
Mettront leur orgueil à ses pieds ;
Et, des plus éloignés rivages,
Les rois, frappés de sa grandeur,
Viendront, par de riches hommages,
Briguer sa puissante faveur.

Ils diront : Voilà le modèle
Que doivent suivre tous les rois ;
C'est de la sainteté des lois
Le protecteur le plus fidèle.
L'ambitieux immodéré,
Et des eaux du siècle enivré,
N'ose paraître en sa présence :
Mais l'humble ressent son appui ;
Et les larmes de l'innocence
Sont précieuses devant lui.

De ses triomphantes années
Le temps respectera le cours ;

Et d'un long ordre d'heureux jours
Ses vertus seront couronnées :
Ses vaisseaux par les vents poussés
Vogueront des climats glacés
Aux bords de l'ardente Libye ;
La mer enrichira ses ports ;
Et pour lui l'heureuse Arabie
Epuisera tous ses trésors.

Tel qu'on voit la tête chenue
D'un chêne, autrefois arbrisseau,
Egaler le plus haut rameau
Du cèdre caché dans la nue :
Tel, croissant toujours en grandeur,
Il égalera la splendeur
Du potentat le plus superbe ;
Et ses redoutables sujets
Se multiplieront comme l'herbe
Autour des humides marais.

Qu'il vive, et que dans leur mémoire
Les rois lui dressent des autels :
Que les cœurs de tous les mortels
Soient les monuments de sa gloire.
Et vous, ô maître des humains !
Qui de vos bienfaisantes mains
Formez les monarques célèbres,
Montrez-vous à tout l'univers,
Et daignez chasser les ténèbres
Dont nos faibles yeux sont couverts.

J.-B. Rousseau.

LES GRAND'MÈRES.

Vous tous, petits enfants, aimez bien vos grand'-
[mères ;
Entourez-les ; leur âge a des douleurs amères ;
Oh ! formez devant l'âtre une riante cour,
Quand votre aïeule vient au cercle de famille
Chauffer ses membres froids au foyer qui pétille,
Son cœur à votre amour !

Votre sourire franc, qu'elle aime et qu'elle im-
[plore,
Est un rayon d'hiver qui la ranime encore ;
Son frais et vert printemps lui semble refleuri,
Quant son petit enfant vient gazouiller près d'elle
Comme un oiseau joyeux qui monte et bat de
[l'aile
Sur un arbre flétri.

Ses mains, qu'il faut presser avec mille tendresses,
Sont pleines de jouets et pleines de caresses.
Baisez ses cheveux blancs, diadème béni ;
Qu'il souffle un peu d'amour dans ces chemins
[arides ;
Un seul baiser d'enfant fait oublier vingt rides
A son front rajeuni !

Son navire est au port et va plier ses voiles,
Hâtez-vous de l'aimer, c'est moi qui vous le dis,
Car déjà son pied touche au seuil du paradis,
L'ombre envahit ses jours couverts de sombres
[voiles,

Nul soleil d'autrefois dans son cœur ne reluit,
Venez y rayonner : la vieillesse est la nuit,
Enfants, soyez-en les étoiles !

Mais un jour vous verrez, sur la porte, un drap noir,
L'aïeule manquera dans le cercle du soir,
Puis plus tard, votre mère et tous vos plus fidè-
[les ..
Nos logis sont des nids, d'abord pleins et joyeux !
Mais dont les habitants sont des oiseaux des cieux,
Qui tôt ou tard ouvrent leurs ailes.

Oh ! quand vous serez tous plus tristes et plus
[grands,
Quand vous saurez penser, mes petits ignorants,
Le soir, en remuant le passé plein de flamme,
De l'aïeule, avec pleurs, vous parlerez encor :
Vos souvenirs d'enfants, comme autant de fils d'or,
L'auront enchaînée à votre âme !

Ma fille, quand tu vins, ma mère était au ciel :
Il te manque un amour, un baiser maternel.
Oh ! te voir dans ses bras, c'était là ma chimère !
Dieu bénit la maison, y plane et la défend,
Quand on y réunit le berceau de l'enfant
Et le fauteuil de la grand'mère.

Si, chez moi, j'avais pu vous avoir à la fois,
De l'oreille et de l'âme écouter vos deux voix,
Te tenir par la main, en m'appuyant sans crainte
Sur son cœur, près du tien voir son front adoré,
Le ciel m'aurait aimée, et mon logis sacré
Aurait eu son ange et sa sainte !

Mme Anaïs Ségalas.

GRATES PERACTO JAM DIE...

(Traduction de l'hymne de Complies)

A la fin de la journée,
Seigneur, nous te bénissons :
Et, la face prosternée,
Sur nous, dans la prière, hélas ! nous gémissons.

Jour trop long pour la nature,
Par mes pleurs sois expié,
De peur qu'une autre blessure
N'afflige, dans la nuit, mon cœur humilié !

Nôtre ennemi, plein de rage,
Comme un lion rugissant,
Jusqu'à nous cherche un passage !
O mon Dieu, dans tes bras protége ton enfant !

Quand verrons-nous la patrie
Où l'ennemi ne vient pas ?
Et la lumière chérie
Du jour qui ne meurt point comme un jour d'ici-bas !

Gloire à toi, Père suprême !
Gloire à toi, son divin Fils !
Gloire aussi toujours la même,
Esprit-Saint, gloire à toi qui toujours les unis !

Alexandre Guillemin.

LA GRECE

AVANT SA LIBÉRATION DU JOUG DES TURCS.

Dans la belle vallée où fut Lacédémone,
Non loin de l'Eurotas, et près de ce ruisseau
Qui, formant son canal de débris de colonne,
Va sous des lauriers-rose ensevelir son eau,
Regardez : c'est la Grèce, et toute en un tableau.
Une femme est debout, de beauté ravissante,
Pieds nus ; et sous ses doigts un indigent fuseau
File, d'une quenouille empruntée au roseau,
Du coton floconneux la neige éblouissante.
Un pâtre d'Amyclée, auprès d'elle placé,
Du bâton recourbé, de la courte tunique,
Rappelle les bergers d'un bas-relief antique.
Par un instinct charmant, et sans art adossé
Contre un vase de marbre à demi renversé,
Comme aux jours solennels des fêtes d'Hyacinthe,
Des fleurs du glatinier sa tête encore est ceinte.
Sous sa couronne à l'ombre il regarde, surpris,
Trois voyageurs d'Europe au pied d'un chêne assis.
Le chemin est auprès. Sur un coursier conduite,
La musulmane y passe, et de l'œil du mépris
Regarde ; et l'Africain marche et porte à sa suite
Dans une cage d'or sa perdrix favorite :
Cependant qu'un aga, dans un riche appareil,
Rapide cavalier au front sombre et sévère,
Sous un galop bruyant fait rouler la poussière.
De ses armes d'argent que frappe le soleil
Parmi les oliviers scintille la lumière.
Il nous lance en passant des regards scrutateurs.
Voilà Sparte ; voilà la Grèce tout entière :
Un esclave, un tyran, des débris et des fleurs.

Le Brun.

GUERISONS

OPÉRÉES PAR JÉSUS-CHRIST.

Et partout du salut annonçant les oracles,
Jésus multipliait les heureux sur ses pas ;
Et les souffrants, venus au bruit de ses miracles,
Sans être consolés ne s'en retournaient pas.

Une fois c'est un père, au cœur tout plein d'alarmes,
De sa peine au Seigneur jetant le triste cri,
Et pour son fils mourant faisant parler ses larmes :
Allez, lui dit Jésus, votre fils est guéri.

Et d'une douce foi son âme fut remplie ;
Et voyant de Jésus la parole accomplie,
Il sut lui rapporter sa joie et son bonheur :
Et, dans cette maison, tous crurent au Seigneur !

Une autre fois, c'est au logis de Pierre,
Quand pour sa belle-mère il offre une prière :
Le Sauveur, de sa main, la touche et la guérit.
Des enfers à sa voix, là, fuit l'immonde esprit.
Il passe avec la foule ; et, pour toucher sa robe,
Ici l'hémorrhoïsse enfin peut s'approcher :
Honteuse de bonheur, elle semble cacher
La vertu que sa foi dérobe.

Jésus dit, et le jour qu'il ignorait encor
Pour l'aveugle-né vient de luire ;
Ou, prenant par la main la fille de Jaïre,
Il lui fait un berceau de sa couche de mort.

Il veut, et du lépreux la chair vit et s'épure,

Le vieux paralytique emporte son grabat ;
Et, du corps et de l'âme effaçant la souillure,
De bienfaits, de leçons il remplit le sabbat.

Et le peuple s'écrie, ivre de sa parole :
Sans lettres, sans science !... Eh ! qui put l'égaler,
Qu'il instruise sans voile ou dans la parabole :
Quel homme ainsi que lui sut jamais nous parler ?

Différent des docteurs envoyés de la terre,
C'est qu'il les enseignait avec autorité :
L'œil exempt de péché s'ouvrait à sa lumière,
Et le cœur droit l'aimait, s'il l'avait écouté.

GOUT D'ALBRET.

GUERRE DU CORPS ET DE L'ESPRIT.

Corps mortel, qui me fais la guerre,
Et qui pour me livrer à des soins superflus,
Joins la pesanteur de la terre
A la fragilité du verre :
Hélas ! ne me tourmente plus.

Que te sert-il de me contraindre
A consumer pour toi le temps si précieux ?
Souffre la douleur sans te plaindre,
Attends le trépas sans le craindre,
Et sois la victime des cieux !

Un jour, par la bonté divine,
Tu dois après ta mort te voir ressuscité ;
Et ton Créateur te destine,
Malgré ta mortelle origine,
Une heureuse immortalité.

Obéis, esclave rebelle !
Et sois toujours soumis à l'éternelle loi ;
En te domptant, l'âme fidèle,
Ne peut gagner le ciel pour elle
Sans le gagner aussi pour toi.

CASSAGNE.

GUERRE CIVILE ET SES MALHEURS.

D'Ailly portait partout la crainte et le trépas,
D'Ailly, tout orgueilleux de trente ans de combats,
Et qui, dans les horreurs de la guerre cruelle,
Reprend, malgré son âge, une force nouvelle.
Un seul guerrier s'oppose à ses coups menaçants :
C'est un jeune héros à la fleur de ses ans.
Il marche vers d'Ailly dans sa fureur guerrière,
Parmi des tourbillons de flammes, de poussière,
A travers les blessés, les morts et les mourants :
De leurs coursiers fougueux tous deux pressent les flancs ;
Tous deux sur l'herbe unie et de sang colorée
S'élancent loin des rangs d'une course assurée.
Sanglants, couverts de fer, et la lance à la main,
D'un choc épouvantable ils se frappent soudain.
La terre en retentit, leurs lances sont rompues :
Comme en un ciel brûlant deux effrayantes nues
Qui, portant le tonnerre et la mort dans leurs flancs,
Se heurtent dans les airs et volent sur les vents.
De leur mélange affreux les éclairs rejaillissent ;
La foudre en est formée, et les mortels frémissent.

Mais loin de leurs coursiers, par un subit effort,
Ces guerriers malheureux cherchent une autre mort.
Déjà brille en leurs mains le fatal cimeterre.
La Discorde accourut ; le démon de la guerre,
La Mort, pâle et sanglante, était à ses côtés.
Malheureux ! suspendez vos coups précipités !
Mais un destin funeste enflamme leur courage ;
Dans le cœur l'un de l'autre ils cherchent un passage,
Dans ce cœur ennemi qu'ils ne connaissent pas.
Le fer qui les couvrait brille et vole en éclats ;
Sous les coups redoublés leur cuirasse étincelle ;
Leur sang qui rejaillit rougit leur main cruelle :
Leur bouclier, leur casque, arrêtant leur effort,
Pare encor quelques coups et repousse la mort.
Chacun d'eux, étonné de tant de résistance,
Respectait son rival, admirait sa vaillance.
Enfin le vieux d'Ailly, par un coup malheureux,
Fait tomber à ses pieds ce guerrier généreux.
Ses yeux sont pour jamais fermés à la lumière,
Son casque auprès de lui roule sur la poussière.
D'Ailly voit son visage ; ô désespoir ! ô cris !
Il le voit, il l'embrasse : hélas ! c'était son fils.
Le père infortuné, les yeux baignés de larmes,
Tournait contre son sein ses parricides armes.
On l'arrête, on s'oppose à sa juste fureur ;
Il s'arrache en tremblant de ce lieu plein d'horreur ;
Il déteste à jamais sa coupable victoire ;
Il renonce à la cour, aux humains, à la gloire,
Et, se fuyant lui-même au milieu des déserts,
Il va cacher sa peine au bout de l'univers.
Là, soit que le soleil rendît le jour au monde,
Soit qu'il finît sa course au vaste sein de l'onde,
Sa voix faisait redire aux échos attendris
Le nom, le triste nom de son malheureux fils.

VOLTAIRE.

LA GUERRE ET LE CHRIST.

I.

Le vaisseau présentant sa cuirasse de chêne,
Comme un roi dans les fers qui sent tomber sa chaîne,
S'élance avec lenteur, glisse avec majesté ;
L'océan, qui reçoit sa masse colossale,
Inclinant le sommet de sa vague vassale,
Ecume en sa rage dompté.

O du pouvoir humain gigantesque symbole,
Va, des feux du tropique à l'étoile du pôle,
Dompte les flots mouvants, leur empire est à toi ;
Car Dieu qui les créa, pour régner te les donne,
Ton tillac de lauriers et de fleurs se couronne ;
L'homme des mers te sacre roi.

La foule, dont le flot s'agite dans l'attente,
Contemple avec effroi cette cité flottante
Grosse de sang humain et de sombres projets,
Qui, montrant ses sabords, semble dire à l'orage :
« Frère, je mêlerai mes foudres à ta rage ; »
Aux flots : « Vous serez mes sujets. »

Pour moi, je recueillais, dans le flot qui s'écoule,
Mon âme solitaire, en cette vaste foule

Car à qui confier ses chants et ses douleurs ?
Platon serait content : comme un membre inutile,
Notre siècle proscrit le poëte inutile ;
Mais sans le couronner de fleurs.

Cependant il se fait quelquefois dans son âme
Des bruits venus du ciel sur une aile de flamme ;
Oh ! que n'ai-je ces mots que l'avenir transcrit!
Car au fond de mon cœur, comme dans un abîme,
J'entendais se parler deux voix au chant sublime:
Les voix de la guerre et du Christ.

II.

LA GUERRE.

Pour moi quel joyeux jour de fête !
Paré de lauriers jusqu'au faite,
Mon beau trois-ponts que tu m'es cher !
Oh ! du sang pour mes coupes vides !
A moi des cadavres livides ;
J'ai soif de sang, j'ai faim de chair !
Holà vos haches d'abordage
Préparez vos tas de boulets ;
Qu'ils pleuvent aux flancs du bordage !
Aussi pressés que des galets !
Mousse, aiglon perché sur les hunes,
Que vois-tu sur les vagues brunes?
— Une voile ! une voile !... Hourra !
Encore une page à l'histoire ;
Mes enfants, à vous la victoire,
La gloire à celui qui mourra !

Rien ne répond... Partout sur la terre maudite,
Ou l'outil qui travaille, ou le front qui médite...
On transforme le glaive en machine à vapeur ;
Ce silence, à mon cri, n'est pourtant pas la peur..
Qui donc m'expliquera cet étrange mystère
Qui brise mon pouvoir ?

LE CHRIST.

J'ai passé sur la terre.

LA GUERRE.

Seigneur, à mon secours ! car mon règne s'en va ;
N'est-tu donc pas le Dieu qu'on nomme Jéhova ?
Le glaive à deux tranchants ? de mes champs de [batailles
Je t'ai fait comme un vaste autel,
Où le sang qui ruisselle, en coulant des entrailles,
Fléchit le courroux éternel.
Je lave l'homme impur, par un sombre mystère,
De ses crimes audacieux ;
L'aigle ainsi prend sa proie, errante sur la terre,
La brise, mais l'enlève aux cieux.
Le ciel serait-il donc lassé de sacrifice !
Et qui donc fut assez puissant
Pour combler jusqu au bord la coupe de justice
Des vengeances de Dieu ?

LE CHRIST.

Mon sang.

Jules DE FRANCHEVILLE.

LE GUERRIER.

Bientôt chaque mortel, par une loi prospère,
Mêle sa cendre pure aux cendres de son père,

Et peut ici du moins, loin des pas de l'orgueil,
Sans crainte et sans remords posséder un cercueil.

Son nom toujours inscrit sur l'antique carrière,
Du Chrétien qui passait arrête la prière ;
Et la croix, saint trophée aux champs clos du tré- [pas,
Témoigne que Dieu seul ne nous délaisse pas.

Mais une femme en deuil, et pensive et distraite,
Semble envier aux morts leur tranquille retraite :
Un fils, son doux soutien, affrontant le danger,
Est tombé dans les camps, sous un ciel étranger.

Ah ! combien ses soupirs implorent une tombe
Pour ce fils bien-aimé qui loin d'elle succombe ;
Qui, poursuivant l'éclat d'un fragile laurier,
Abandonna trop tôt son toit hospitalier !

Et quand de sa valeur la palme était fleurie,
Sa dépouille est errante et cherche une patrie.
Sur sa cendre exilée, exilant ses douleurs,
Sa mère chez les morts vient égarer ses pleurs.

Elle attache aux tombeaux sa muette souffrance,
Son regard sans espoir invoque l'espérance ;
Sa funèbre pensée où mûrit le regret,
Conserve son malheur comme un pieux secret.

Dieu seul peut vous tarir, mystérieuses larmes !
Contre le désespoir lui seul donne des armes,
Et dans le cœur voilé des ombres du chagrin
Distille de la foi le baume souverain.

O mère infortunée ! envisage la gloire
Que le Seigneur réserve au fils de la victoire,
Quand le guerrier chrétien, dans un meurtre inno- [cent,
Lave tous ses péchés d'un baptême de sang.

Et si près du guerrier nul mortel ne demeure,
L'ange, ami de son sort, veillant sa dernière heure,
Le couvre de son aile, invisible linceul,
Et d'une larme sainte accomplit un grand deuil.

Mme DE CÉRÉ-BARBÉ.

LA GUIRLANDE DE ROSE-MARIE.

Te souvient-il, ma sœur, du rempart solitaire
Qui présentait l'Eden à nos premiers désirs ?
Te souvient-il aussi qu'en passant sur la terre,
Une jeune beauté riait à nos plaisirs?
Son dixième printemps la couronnait de roses;
Marie était son nom, Rose y fut ajouté.
Pourquoi ces tendres fleurs dans leur avril écloses,
Tombent-elles souvent sans atteindre l'été ?

Tu sais, ma sœur, tu sais qu'elle était belle,
Tous les enfants cherchaient à l'embrasser.
Quand son regard venait nous caresser,
Pour la voir plus longtemps, nous courions après [elle ;
Avec des cris d'amour nous arrêtions ses pas,
Sa fuite dans nos bras n'avait plus de passage ;
Elle disait : Cessez ! J'aimerai la plus sage. »
Et nous rompions sa chaîne et nous parlions plus [bas.

Bientôt elle eut douze ans : j'étais plus jeune encore,
Quand le malheur entra dans notre humble maison.
J'allai lui dire adieu ; sa voix frêle et sonore
Du haut du vieux rempart cria deux fois mon nom.
Elle avait dit : Déjà?... Sa surprise timide
A ce déjà plaintif n'ajouta qu'un baiser,
Hélas ! elle pleurait, sa joue était humide,
Et je pleurai longtemps sans vouloir m'apaiser.

C'est que l'exil est triste ; il fait rêver l'enfance.
Le jeune voyageur n'a d'ami que le ciel ;
Il erre sans asile, il pleure sans défense,
Comme un oiseau perdu loin du nid paternel :
Son ramage se change en plaintes douloureuses ;
Des oiseaux inconnus les cris le font frémir,
Et même en retournant sur des routes heureuses,
S'il veut chanter, longtemps il semble encor gémir.

A ses regrets en vain la patrie est rendue ;
L'orage a dispersé la couvée éperdue :
Ses frères sont partis ; le nid même est tombé ;
En s'envolant peut-être un d'eux a succombé.

Mais je reviens, je vole et je cherche Marie ;
Je cours à son jardin, j'en reconnais les fleurs ;
Rien n'y paraît changé. Cette belle chérie
Comme autrefois sans doute y sème leurs couleurs.
Je l'appelle ; j'attends... Sa chambre est entr'ouverte ;
Voilà sur son chapeau sa guirlande encor verte ;
Joyeuse, je palpite, et j'écoute un moment.
Sa mère sur le seuil arrive lentement.
Oh ! comme a elle vieilli ! que deux ans l'ont courbée !
La vieillesse, vois-tu, traîne tant de regrets !
Elle relève enfin sa paupière absorbée,
Me regarde et ne peut se rappeler mes traits.
« Où donc, lui dis-je, est Rose ? où donc est votre fille ?
A-t-elle aussi quitté son pays, sa famille ?...
Elle s'est tue encore, et, se cachant les yeux,
D'une main défaillante elle a montré les cieux.
A ses gémissements ma voix n'a pu répondre.
Le jardin me parut en deuil :
Je sentis mon âme se fondre,
Et mes genoux trembler en repassant le seuil.

J'allais.... je demandais....Ta sœur presque étrangère,
Cherchait seule un objet qu'on avait vu si beau.
Hélas ! les pieds légers évitent la fougère
Qui croît à l'entour d'un tombeau.
La mort et le malheur épouvantent la vue !
On passe en courant devant eux.
Que devient l'infortune à la fuite imprévue
D'un ami distrait ou heureux ?
Parmi tous les témoins de ma première aurore,
Les vieux remparts, les champs, semblaient m'aimer encore,
Le soleil d'autrefois brillait sur mon chemin :
Mais personne, ma sœur, ne me pressa la main.
Les jeux avaient cessé pour moi, pauvre et craintive ;
Et celle qui pleura de nos premiers adieux,
Qui m'eût tendu les bras dans sa pitié naïve,
Ne vint pas essuyer mes yeux !

J'ai trouvé dans un champ sa nouvelle demeure ;
Je l'ai nommée encore en tombant à genoux.
O ma sœur ! à douze ans se peut-il que l'on meure!
Quoi ! moins que sa guirlande, elle a vécu pour nous!
Nulles fleurs ne couvraient cette vierge endormie:
Elle aimait les fleurs autrefois.
Tout est triste au tombeau de notre jeune amie ;
Un chapelet d'ivoire en orne seul la croix.

Comme on nous vit l'attendre au seuil de sa chaumière,
Pour l'entourer de notre amour,
On verra par mes soins quelques feuilles de lierre,
De son dernier asile embrasser le contour.

Mme Desbordes-Valmore.

H

A MON HABIT.

Ah ! mon habit que je vous remercie !
Que je valus hier, grâce à votre valeur !
Je me connais ; et plus je m'apprécie,
Plus j'entrevois qu'il faut que mon tailleur,
Par une secrète magie,
Ait caché dans vos plis un talisman vainqueur,
Capable de gagner et l'esprit et le cœur.
Dans ce cercle nombreux de bonne compagnie,
Quels honneurs je reçus ! quels égards ! quel accueil !
Auprès de la maîtresse et dans un grand fauteuil,
Je ne vis que des yeux toujours prêts à sourire :
J'eus le droit d'y parler, et parler sans rien dire :
Cette femme à grand falbala
Me consulta sur l'air de son visage ;
Un blondin, sur un mot d'usage ;
Un robin, sur des opéra :
Ce que je décidai fut le *nec plus ultra ;*
On applaudit à tout ; j'avais tant de génie !
Ah ! mon habit, que je vous remercie !
C'est vous qui me valez cela.
De compliments bons pour une maîtresse,
Un petit-maître m'accabla,
Et, pour m'expliquer sa tendresse,
Dans ses propos guindés me dit tout *Angola* (1).

(1) Roman de la Morlière.

Ce marquis, autrefois mon ami de collége,
Me reconnut enfin, et du premier coup d'œil,
Il m'accorda pour privilége
Un tendre embrassement qu'approuvait son orgueil.
Ce qu'une liaison dès l'enfance établie,
Ma probité, des mœurs que rien ne dérégla,
N'eussent obtenu de ma vie,
Votre aspect seul me l'attira.
Ah ! mon habit, que je vous remercie !
C'est vous qui me valez cela.
Mais ma surprise fut extrême ;
Je m'aperçus que sur moi-même
Le charme sans doute opérait.
J'entrais jadis d'un air discret;
Ensuite, suspendu sur le bord de ma chaise,
J'écoutais en silence, et ne me permettais
Le moindre *si*, le moindre *mais* :
Avec moi tout le monde était fort à son aise,
Et moi je ne l'étais jamais.
Un rien aurait pu me confondre;
Un regard , tout m'était fatal :
Je ne parlais que pour répondre,
Je parlais bas, je parlais mal :
Un sot provincial arrivé par le coche
Eût été moins que moi tourmenté dans sa peau :
Je me mouchais presque au bord de ma poche,
J'éternuais dans mon chapeau :
On pouvait me priver, sans aucune indécence,
De ce salut par l'usage introduit;
Il n'en coûtait de révérence
Qu'à quelqu'un trompé par le bruit.
Mais à présent, mon cher habit,
Tout est de mon ressort, les airs, la suffisance;
Et ces tons décidés qu'on prend pour de l'aisance,
Deviennent mes tons favoris :
Est-ce ma faute à moi, puisqu'ils sont applaudis?
Dieu ! quel bonheur pour moi, pour cette étoffe,
De ne point habiter ce pays limitrophe
Des conquêtes de notre roi!
Dans la Hollande, il est une autre loi :
En vain j'étalerais ce galon qu'on renomme,
En vain j'exalterais sa valeur, son débit;
Ici, l'habit fait valoir l'homme;
Là, l'homme fait valoir l'habit.
Mais chez nous, peuple aimable, où les grâces, l'es-
[prit,
Brillent à présent dans leur force,
L'arbre n'est point jugé sur ses fleurs ou son fruit,
On le juge sur son écorce.

SEDAINE.

HARMONIE DE L'UNIVERS.

Le monde était créé ; mais l'univers encore
Ne voyait point régner l'ordre qui le décore.
Enfin à ce grand tout un Dieu donna des lois,
Et destinant chaque être à d'éternels emplois,
Lui marqua son séjour, son rang et sa durée :
Il déploya des cieux la tenture azurée ;
Du soleil, sur son trône, en fit le pavillon,

Voulut qu'il y régnât, et qu'à son tourbillon
Il enchaînât, en roi, le monde planétaire;
Que du globe terrestre, esclave tributaire,
Le nocturne croissant dont Phébé resplendit,
Sous les feux du soleil tous les mois s'arrondît ;
Que d'un cours sinueux traversant les vallées,
Le fleuve s'engloutît dans les plaines salées;
Qu'on vît toujours aux fleurs succéder les moissons,
Et les fruits précéder le règne des glaçons ;
Que l'ambre hérissât la bruyante Baltique ;
Que l'ébène ombrageât la rive asiatique;
Que le sol des Incas d'un or pur s'enrichît ;
Que dans les flots d'Ormus la perle se blanchît ,
Qu'aux veines de rochers une chaleur féconde
Changeât en diamant le sable de Golconde;
Que le fleuve du Caire, en ses profondes eaux,
Prêtât au crocodile un abri de roseaux ;
Que le phoque rampât aux bords de la Finlande;
Que l'ours dormît trois mois sur les rochers d'Is-
[lande ;
Que sous le pôle même, où vingt fleuves glacés
Apportent le tribut des hivers entassés,
Eparses en troupeaux, les énormes baleines,
Du sauvage Océan fissent mugir les plaines;
Et qu'aux bords de ces lacs, où cent forts démolis
Au triste Canada font regretter nos lis,
Le castor, avec nous disputant d'industrie,
De hardis monuments enrichît sa patrie.

ROUCHER.

HARMONIES DU MONDE PHYSIQUE.

(Trad. de l'*Essai sur l'homme*, de Pope.)

De l'univers entier contemple les accords,
Pour les dons de l'esprit et pour les dons du corps;
Observe avec quel art Dieu de sa main féconde
Distribua les rangs et nuança le monde,
Depuis l'homme, ce roi si fier de sa raison,
Jusqu'à l'insecte vil qui peuple le gazon.
Le jour est pour la taupe un crépuscule sombre,
A l'œil perçant du lynx la nuit même est sans om-
[bre ;
Le chien poursuit sa proie, averti par l'odeur ;
La lionne, au bruit seul, s'élance avec ardeur :
Le poisson est sans voix et presque sans oreille,
Tandis que l'oiseau chante et qu'un zéphyr l'éveille.
Quelle gradation des mêmes facultés
Occupe le milieu de ces extrémités!
Comme elle croît, décroît, et s'élève et s'abaisse!
De l'agile Arachné combien j'aime l'adresse !
Que ses doigts sont légers ! que son tact est subtil!
Elle sent chaque souffle, et vit dans chaque fil.
Admire avec quel art l'abeille sait extraire
D'une herbe empoisonnée un onguent salutaire !
Compare au vil pourceau stupidement glouton,
L'éléphant, dont l'instinct est presque la raison.
A la fière raison combien l'instinct ressemble !
Mémoire, jugement, quel nœud vous joint ensemble?
De sentir à penser qu'il est peu de degrés !
Ainsi, toujours voisins, mais toujours séparés,

Les êtres sont placés à leur juste distance ;
Leur inégalité produit leur dépendance.
Tous soumis l'un à l'autre, et tous soumis à nous,
Chacun d'eux a ses dons ; la raison les vaut tous.

DELILLE.

LE HASARD.

O Dieu ! que l'homme est grand lorsque, par toi conduit,
Il rejette indigné l'orgueil qui l'a séduit,
Lorsque, reconnaissant sa fatale faiblesse,
Il veut tirer de toi sa force et sa noblesse !
Mais quand à son délire il s'est abandonné,
Quand à son ennemi ses vices l'ont donné,
Dans son erreur alors prodiguant le blasphème,
Il ne te connaît pas ; il s'ignore lui-même.
Sa lâche vanité, d'un doute criminel,
Accorde à la matière un pouvoir éternel.
Le hasard à l'entendre a seul formé la terre,
Seul enfanta l'espace et lança le tonnerre.
Le hasard !... quel est-il ? Est-ce l'être puissant
Qui tira du chaos le ciel adolescent ;
Dont le souffle embrasé, la parole féconde,
De la matière inerte ont fait jaillir le monde ;
Dont les germes divins et par lui fécondés
Créèrent les soleils de lumière inondés ?
Qui dressa dans les airs la croupe des montagnes ?
Qui dans un gras limon étendit les campagnes ?
Qui, de monstres sans nom peuplant les vastes eaux,
Dans la nue étonnée appela les oiseaux ?
Qui, du printemps divin remplissant la corbeille,
Extrait des fraîches fleurs le doux miel de l'abeille,
Nous ramène l'été, ses fruits, notre trésor,
Et les souples épis balançant leur front d'or ?
Qui, dans l'automne orné de pampre et de feuillages,
Livre au chasseur actif le gibier des bocages ?
Et de l'obscur hiver, fléau de ces climats,
Asseoit sur des glaciers le trône des frimas ?
Est-ce lui dont la voix puissante et souveraine
Pousse et chasse la mer sur la grondante arène ,
Inspire à l'éléphant, ce colosse des bois,
L'instinct qui brille aussi dans le cerf aux abois ?
Le paon lui devra-t-il sa radieuse roue,
Ce reflet du soleil où la lumière joue,
Où l'or, les diamants et le prisme enchanté,
Rivaux, luttent d'éclat, de pompe et de beauté ?
Quand apparaît dans l'air, sanglante, échevelée,
La comète, terreur de la sphère étoilée,
Qui de la vagabonde enchaînant le ressort,
La contraint à rentrer au ciel dont elle sort ?
A-t-on vu le hasard allumer le tonnerre,
Ou créer les métaux dans le sein de la terre ?
A-t-il du rossignol dirigé les concerts,
Et formé le chameau pour dompter les déserts ?
Aurait-il inspiré les vertus de Socrate,
Soumis le corps humain au savoir d'Hippocrate ?
Virgile lui dut-il ses harmonieux vers,
Et Dante enfin ce chant qui peint tout l'univers ?
Sur l'incertaine foi des trompeuses étoiles,
Colomb vers l'Occident a-t-il tourné ses voiles ?
Et de l'aigle de Meaux les sublimes accents
Devraient-ils à lui seul leurs charmes tout-puissants ?
A-t-il jamais versé sa flamme poétique
Sur ce grand Raphaël, rival de l'ère antique ?
Jamais des Phidias son conseil souverain
N'a conduit le ciseau ni poussé le burin ;
Et lorsque Michel-Ange éleva dans la nue
Du Panthéon romain la merveille connue,
L'éclair inspirateur qui s'alluma dans lui,
Dans le sein du néant aurait-il déjà lui ?
Quoi, le hasard, ce dieu de la folle sagesse,
Muet, aveugle, sourd, qu'elle vante sans cesse,
Lui sans vie et sans âme et sans entendement,
Eût accordé la vie au quadruple élément,
Et faisant plus encore, ô misère insensée !
Il aurait de la mort fait jaillir la pensée,
Et donné ce que lui ne possède jamais !
De votre égarement revenez désormais,
Vous, superbes esprits, qui, dans votre ignorance,
Avez proscrit la foi sans garder l'espérance ;
Vous, dont le cœur aveugle, errant les yeux ouverts,
En niant l'architecte admire l'univers.
A votre orgueil ingrat un jour luira funeste,
Où, tremblants à l'aspect de la pompe céleste,
Vous chercherez en vain, sans l'entendre ou le voir,
Ce hasard mensonger, créateur sans pouvoir,
Quand du néant, l'espoir d'une âme criminelle,
Surgira tout à coup la vengeance éternelle.

DE LAMOTHE-LANGON.

HERBORISATION.

Le jour vient, et la troupe arrive au rendez-vous.
Ce ne sont point ici de ces guerres barbares
Où les accents du cor et le bruit des fanfares
Epouvantent de loin les hôtes des forêts.
Paissez, jeunes chevreuils ; sous vos ombrages frais,
Oiseaux, ne craignez rien : ces chasses innocentes
Ont pour objet les fleurs, les arbres et les plantes,
Et des prés, et des bois, et des champs, et des monts,
Le portefeuille avide attend déjà les dons.
On part : l'air du matin, la fraîcheur de l'aurore,
Appellent à l'envi les disciples de Flore.

Jussieu marche à leur tête ; il parcourt avec eux
Du règne végétal les nourrissons nombreux.
Pour tenter son savoir, quelquefois leur malice
De plusieurs végétaux compose un tout factice.
Le sage l'aperçoit, sourit avec bonté,
Et rend à chaque plant son débris emprunté.
Chacun dans sa recherche à l'envi se signale :
Etamine, pistil, et corolle, et pétale,
On interroge tout. Parmi ces végétaux,
Les uns vous sont connus, d'autres vous sont nouveaux ;
Vous voyez les premiers avec reconnaissance,
Vous voyez les seconds des yeux de l'espérance ;
L'un est un vieil ami qu'on aime à retrouver,
L'autre est un inconnu que l'on doit éprouver,

Et quel plaisir encor, lorsque des objets rares,
Dont le sol, le climat, et le ciel sont avares,
Rendus par votre attente encor plus précieux,
Par un heureux hasard se montrent à vos yeux !...
Mais le besoin commande : un champêtre repas,
Pour ranimer leur force a suspendu leurs pas ;
C'est au bord des ruisseaux, des sources, des cas-
[cades ;
Bacchus se rafraîchit dans les eaux des Naïades.
Des arbres pour lambris, pour tableaux l'horizon,
Les oiseaux pour concerts, pour table le gazon ;
Le laitage, les œufs, l'abricot, la cerise,
Et la fraise des bois que leurs mains ont conquise,
Voilà leurs simples mets : grâce à leurs doux travaux
Leur appétit insulte à tout l'art des Méots.
. . . . . .
Leurs discours ne sont pas tous ces riens si vantés,
Par la mode introduits, par la mode emportés,
Mais la grandeur de Dieu, mais sa bonté féconde,
La nature immortelle et les secrets du monde.
La troupe enfin se lève : on vole de nouveau
Des bois à la prairie, et des champs au coteau,
Et le soir, dans l'herbier, dont les feuilles sont prê-
[tes,
Chacun vient en triomphe apporter ses conquêtes.

DELILLE.

L'HERÉSIE

OUVRANT LES VOIES A MAHOMET.

Pourquoi les Sarrasins, les Slavons, les Bulgares,
Ce déluge de Huns, de Goths et de Barbares,
Vinrent-ils arborer leurs étendards sanglants
Jusqu'au pied du palais des empereurs tremblants ?
C'est que l'Etat en proie aux guerres intestines,
Agité par le vent des nouvelles doctrines,
Partagé, dévoré, dégradé par l'erreur,
Ne put de ses voisins repousser la fureur :
Ainsi l'Isaurien, chef des Iconoclastes,
Perdit, en moins d'un an, les états les plus vastes;
Trompé par les Lombards, trahi par ses sujets,
Il vit évanouir sa gloire et ses projets.

Que la terre, de crainte et de honte saisie,
Se rappelle en ce jour ce que peut l'hérésie :
Un pasteur de chameaux, un obscur séducteur,
Ambitieux, hardi, fourbe, adroit, imposteur,
Du monde oriental médite la défaite;
Législateur, guerrier, souverain et prophète,
Cet Arabe insolent, descendu d'Ismaël,
Altère, travestit les dogmes d'Israël,
Et mêle quelques traits de morale chrétienne
Avec l'impureté de la Vénus païenne ;
L'extase épileptique ouvre à ses yeux le ciel ;
Il reçoit l'Alcoran des mains de Gabriel :
Exilé de la Mecque, il soulève Médine ;
Il conduit sur ses pas la mort et la ruine ;
Le monde avec frayeur adore son tyran,
Et, courbé sous le sabre, embrasse l'Alcoran.
Elevé dans les camps et nourri dans la guerre,
Le Musulman paraît, et subjugue la terre :

Pontife dans le temple, amant dans le sérail,
Un Calife absolu tient seul le gouvernail :
Tout tremble sous le joug du sombre despotisme,
Qui lui-même est soumis aux lois du fanatisme :
Mahomet proscrivit la douce liberté,
Et ne vit de bonheur que dans la volupté.
Cette erreur qu'enfanta le délire du spasme,
S'établit par le fer et par l'enthousiasme :
La victoire longtemps suivit ses étendards,
Ebranla, renversa le trône des Césars;
Et malgré ses revers, elle captive encore,
Le Grec et le Persan, l'Indien et le More.

Quiconque enorgueilli des forces d'un Etat,
S'endort tranquillement sur la foi du soldat.
Qui s'admire, enivré de sa vaste puissance,
Qui des événements méprise l'inconstance,
Qui, s'éloignant du ciel, compte sur ses trésors,
Et dans l'iniquité respire sans remords,
Doit tourner ses regards sur ces villes en poudre,
Sur ce port si souvent éclairé par la foudre,
Où le Croissant impie, élevé sur la Croix,
Donne un exemple au peuple, une leçon aux rois.

Les Grecs, toujours instruits et toujours infi-
[dèles,
Secouèrent enfin ces chaînes mutuelles,
Qui, liant leur église aux Pontifes latins,
Assuraient leur croyance, ainsi que leurs destins :
Un déluge de maux vint fondre sur leurs têtes,
L'Orient excita de nouvelles tempêtes,
Qui sur Constantinople épuisant leurs fureurs,
En firent un séjour de scandale et d'horreurs.

Connaissez maintenant, vous qui jugez la terre,
D'où descendent sur nous et la paix et la guerre ;
Quel bras fonde et détruit les empires fameux;
Quelle main nous énerve, ou nous rend belli-
[queux :
Et sachez que la foi, la piété des princes
Sont les seuls boulevards qui couvrent leurs pro-
[vinces ;
Tout empire leur doit sa force et son éclat ;
La foi défend les mœurs, les mœurs sauvent
[l'Etat.

Le cardinal DE BERNIS.

HERODE.

Sous un dais en tissu de Tyr et de Sidon,
Le somptueux Hérode affaissait l'édredon
D'une couche qu'ornaient quatre lions d'ivoire;
Mais du sommeil royal, sur leurs croupes assis,
Ces monstres ne pouvaient écarter les soucis
Dont la nuit remplissait son ombre expiatoire.

Le tyran tout à coup se réveille. Sa main
Rejette les tapis trop pesants pour son sein.
La sueur dont il a la figure arrosée
Reluit aux feux voilés du nocturne flambeau,
Comme, sur la pâleur du marbre d'un tombeau,
Aux rayons de la lune une froide rosée.

Accoudé, l'œil hagard, sur son lit tourmenté,
Qui peut dans son repos l'avoir épouvanté?...
Quoique de son lever le jour soit loin encore,
Il a fait appeler les mages, les devins,
Qui, profanes rivaux des prophètes divins,
Lisent des visions l'obscure métaphore.

Au palais solitaire ils se sont tous rendus.
« Montons, leur a-t-il dit, aux jardins suspendus!
Mon esprit ne peut plus supporter sa torture.
Les astres maintenant étincellent aux cieux ;
Allons voir si pour nous ils sont pernicieux,
Ou si mon rêve n'est qu'une vaine imposture. »

— « O roi! la destinée est fantasque. Souvent,
En croyant l'éviter, on accourt au-devant.
Dans l'agitation où la fièvre vous plonge,
N'allez pas affronter la fraîcheur de la nuit ;
Peut-être le danger est là. Dans ce réduit,
Nous pouvons aussi bien expliquer votre songe. »

—« Oh! jamais les démons qui viennent s'accroupir
Sur ce triste oreiller où j'ai cru m'assoupir,
N'ont fasciné mes yeux d'une aile plus intense.
Jamais, de mon sommeil infectant les pavots,
Ils n ont d'un plus lugubre et plus sanglant chaos
Terrifié ma chair et mon intelligence?

« Ce n'était ni le jour ni la nuit. Sur un champ
Couvert d'enfants tombés sous le glaive tranchant,
Accouraient des oiseaux de proie et de ténèbres ;
Et, comme si la crainte, en leurs cercles sans fin,
Dans leurs flancs caverneux avait bridé la faim,
Aucun n'osait toucher à ces débris funèbres.

« Un rocher dominait le morne et vaste sol.
Un ange du Seigneur y reposa son vol,
Froid comme l'eau qui dort au fond de la piscine.
Tel, assis sur le siége aux portes des remparts,
Lorsque le criminel arrive à ses regards,
Le juge étale un front où rien ne se devine.

« Comme le bâillement du réveil des dragons,
Ou deux ais monstrueux qui roulent sur leurs gonds,
Ce rocher s'entr'ouvrit de la base à la crête,
Et je vis en sortir un lamentable essaim...
Des femmes de leurs doigts se déchirant le sein,
Ou poussant de grands cris, les deux mains sur la tête.

« Elles s'en vont fouiller ces sanglantes moissons,
Afin d'y découvrir leurs pâles nourrissons.
Et les unes disaient : Hélas! où peut-il être?
Et les autres au vent abandonnaient leur deuil :
Comment les reconnaître en ce vaste cercueil?
Et l'écho répétait : Comment les reconnaître!

« Alors, bizarre effet du rêve incohérent!
Voici ce qu'il advint sous mon regard errant :
Comme de la tempête infaillible symptôme,
Les nuages dans l'air accourent au plus noir ;
Au plus désespéré joignant leur désespoir,
Ces fantômes bientôt n'ont plus fait qu'un fantôme...

« C'était Rachel... tenant dans ses bras désolés
Les cadavres pendants de ses fils mutilés.
Son angoisse éclatait, de vengeance affamée.
Un moment, je voulus apaiser sa fureur ;
Mais, comme le serpent rebelle à l'enchanteur,
Sa douleur n'en devint que plus envenimée.

« Tardive, me dit-elle, est ta compassion :
Laisse-moi ; mon tresor, c'est mon affliction.
Peux-tu, pour adoucir le fiel de ma misère,
Me rendre mes enfants que ta rage immola?
Farouche Iduméen, regarde celui-là!
C'est le tien... aujourd'hui je m'en suis fait la mère!

« Oui, des mères en moi le deuil s'est réuni,
Afin que ton forfait ne soit pas impuni ;
Leurs glaives douloureux me percent comme un crible,
Leurs pleurs sont dans mes yeux, dans mon sein leurs sanglots ;
Les fleuves à la mer ont apporté leurs flots,
Pour que l'abîme en fût plus grand et plus terrible!

« Puis, m'entraînant au pied de ce pic isolé
Où se tenait encor l'ange dont j'ai parlé :
— « Envoyé du Seigneur qui sur ce roc domines,
« Dit-elle, nous voici devant ton jugement ;
« Le crime est sans pareil : j'invoque un châtiment
« Ignoré jusqu'ici des vengeances divines. »

« Elle a dit, attendant l'arrêt sollicité,
Pâle d'impatience et le sein agité.
Comme prémice offert au courroux de son âme,
Un éclair de ses yeux, sinistre précurseur
D'un coup plus accablant, me frappa de terreur,
Et je me réveillai sous l'éclat de sa flamme. »

Ainsi parla le roi. Quand il eut terminé,
Le Conseil demeura muet et consterné,
Et le roi repartit : « Je comprends ce silence ;
Vous n'osez m'avouer les menaces du sort ;
Mais moi je les entends par la voix du remord
Dont je subis l'indigne et lâche défaillance. »

Il se tait, et soudain des insectes rongeurs
Couvrent son corps baigné par d'immondes humeurs ;
C'est l'horreur du sépulcre avant le dernier râle.
Les esclaves en vain ont brûlé de l'encens ;
Les parfums les plus forts demeurent impuissants
Pour désinfecter l'air de la chambre royale.

Et les vers activaient leur funèbre travail,
Et le vent du dehors, entr'ouvrant le vitrail,
Fit entendre ces mots à travers une trombe :
« Rachel voit infliger la peine de son choix,
Et la chair d'un vivant, pour la première fois,
Est offerte en festin aux larves de la tombe. »

Jean Reboul.

HEUREUX CEUX QUI PLEURENT.

Seigneur, j'accepte la souffrance ;
Elle est pour nous une assurance

Du bonheur de l'éternité.
Comme vous, je veux le calice :
Ici-bas, c'est le sacrifice,
Et là-haut l'immortalité.

Oui, votre bonté souveraine
Inflige ici-bas plus de peine
Au cœur souvent le plus aimé ;
Mais l'humble fleur de la vallée,
Sous les pieds des passants foulée,
Jette un parfum plus embaumé.

Ici-bas, nos moindres souffrances
Sont en nos âmes des semences
Produisant un fruit immortel.
Pas une épreuve n'est perdue :
Une larme ici répandue
Se change en perle pour le ciel.

Combien pouvaient, dans cette vie,
Jouir des biens que l'on envie
Et se couronner de bonheur,
Qui choisirent l'humble misère,
Et chaque pas dans leur carrière
Etait un pas dans la douleur!...

Jésus, votre croix me console!
J'aime d'amour cette parole
Qui calme mon cœur attristé :
« Bienheureux est celui qui pleure;
Il trouvera dans ma demeure
Un océan de volupté! »

(Anonyme.)

L'HEUREUX DE CE MONDE.

Ta vie est riante et prospère.
D'où vient ce soupir que j'entends?
Ah! ce soupir involontaire,
Je l'attendais depuis longtemps!

Tu sens combien la joie humaine
Est encor loin du vrai bonheur.
Laisse ce ruisseau de la plaine
Dont l'eau tiède affadit le cœur.

D'autres restent, la lèvre aride,
Courbés sur son lit desséché ;
Mais pour toi, que du jour splendide
Le rayon ardent a touché,

Bien que ces flots coulent encore,
Bien que ta main puisse y puiser,
Auprès d'eux ta soif te dévore !
Veux-tu savoir où l'apaiser?

Pour trouver l'eau rafraîchissante,
Dans mes Alpes, aux jours d'été,
Quand la vallée était brûlante,
Plus près du soleil j'ai monté!

D'en bas, en levant ma paupière,
J'avais vu, du dernier rocher,
Eblouissante de lumière,
Tomber l'eau que j'allais chercher!

En haut, je goûtais cette eau vive
Que de loin mon œil admirait.

Elle avait sa fraîcheur native :
Celle-là me désaltérait!

Le soleil par ses feux t'invite ;
De la source va t'approcher.
Cette soif, c'est Dieu qui l'irrite,
Plein du désir de l'étancher.

Reprenons ma route joyeuse :
De plus près, demande au Seigneur
De te montrer l'eau radieuse,
Flamme à l'œil, aux lèvres fraîcheur.

D'autres, aux flancs du précipice
Se suspendent pour la goûter ;
Sur l'étroit sentier leur pied glisse,
La terre a peine à les porter.

Joins-les, et voyant en arrière
Ceux pour qui large est le chemin,
Plains tous ces heureux de la terre
Qui manquent le bonheur divin!

Octave Ducros (de Sixt).

L'HISTOIRE.

C'est un théâtre, un spectacle nouveau,
Où les morts, sortant de leur tombeau,
Viennent encor sur une scène illustre
Se présenter à nous dans leur vrai lustre,
Et du public, dépouillé d'intérêt,
Humbles auteurs, attendre leur arrêt.
Là, retraçant leurs faiblesses passées,
Leurs actions, leurs discours, leurs pensées,
A chaque Etat ils reviennent dicter
Ce qu'il faut fuir, ce qu'il faut imiter ;
Ce que chacun, suivant ce qu'il peut être,
Doit pratiquer, voir, rechercher, connaître ;
Et leur exemple, en diverses façons,
Donnant à tous les plus nobles leçons,
Rois, magistrats, législateurs suprêmes,
Princes, guerriers, simples citoyens mêmes,
Dans ce sincère et fidèle miroir,
Peuvent apprendre à lire leur devoir.

Jean-Baptiste Rousseau.

—

On doit au souvenir les vers et le pinceau.
Il fit plus : de l'histoire il créa le flambeau.
Avant qu'on vît briller sa lumière féconde,
Les temps se succédaient dans une nuit profonde ;
Les peuples, tour à tour par l'oubli dévorés,
Sur la terre passaient, l'un de l'autre ignorés.
Les grands événements n'avaient point d'interprètes ;
Les débris étaient morts, et les tombes muettes :
L'histoire luit, soudain les temps ont reculé ;
L'ombre a fui, les tombeaux, les débris ont parlé,
Les générations s'entendent et s'instruisent,
Et de l'esprit humain les travaux s'éternisent.
O charmes de l'étude! ô sublimes récits!
Dans quels transports le sage, à son foyer assis,
Suit les nombreux combats et d'Athène et de Rome ;
A travers deux mille ans applaudit un grand homme ;

Consulte l'orateur et le guerrier fameux,
Partage les revers des peuples grands comme eux ;
Voit l'empire romain, sous le fer des Vandales,
De ses vils empereurs expier les scandales ;
Et bientôt déchiré par divers potentats,
Son cadavre fécond enfanter cent états ;
Retrouve en d'autres lieux, sur la sanglante arène,
Marcius dans Condé, Scipion dans Turenne,
Et, remplis des héros et des faits éclatants,
Ainsi que tous les lieux embrasse tous les temps !

LEGOUVÉ.

L'HOMME.

A LORD BYRON.

« Je n'adressai point ces vers à lord Byron, dit M. de Lamartine : je ne savais de lui que son nom, j'ignorais son séjour. J'ai lu depuis dans ses Mémoires, qu'il avait entendu parler de cette méditation d'un jeune Français, mais qu'il ne l'avait pas lue. Il ne savait pas notre langue. Ses amis, qui ne la savaient apparemment pas mieux, lui avaient dit que ces vers étaient une diatribe contre ses crimes. Cette sottise le réjouissait : il aimait qu'on prît au sérieux sa nature surnaturelle et infernale ; il prétendait à la renommée du crime. C'était là sa faiblesse : une hypocrisie à rebours. »

Après avoir dit que cette épître oratoire et lyrique est le chef-d'œuvre du poëte, et en avoir signalé les principales beautés, un critique récent ajoute : « Est-ce à dire que ce poëme soit sans défauts? Non, sans doute. Mais les défauts littéraires qu'on y remarque échapperont presque à l'entraînement d'une première lecture, et ne sont guère que des excès de verve et d'harmonie. Le plus considérable, à notre avis, se trouve dans la magnificence même du *Gloria in excelsis* chanté par le poëte, qui, frappé comme Job dans ce qu'il avait de plus cher, au lieu d'outrager Dieu, l'adore et le bénit. Cet hymne, tout lyrique qu'il est, est un peu long, un peu tendu ; et la résignation qu'il exprime, quoique logiquement admissible, est plus faite pour étonner l'imagination que pour saisir le cœur. Elle fit pourtant pleurer la mère de M. de Lamartine. A ces nobles et pieuses larmes joignez la sentence du père de l'auteur, et dans ces deux suffrages du cœur et de la raison, réunis au foyer de famille, vous aurez en deux mots un jugement complet : C'est étrange, mais c'est beau et chrétien.

« Dans la partie philosophique et morale de cette thèse sur la soumission de l'homme à Dieu, sagesse infinie, mais cachée, il y a plus à expliquer qu'à reprendre. C'est un argument *ad hominem*, c'est-à-dire personnel, direct, circonscrit. Considérée autrement, la justification des décrets divins pourrait y paraître incomplète et un peu dure. L'auteur n'y regarde le monde que par son mauvais côté, parce que son adversaire n'y voyait que le mal ; il n'entre dans la noirceur et l'amertume de ses idées que pour lui apprendre comment il en peut sortir. Est-il aussi facile d'excuser l'excès du zèle qui invite lord Byron à mieux chanter que les chœurs célestes eux-mêmes? Théologiquement, cette hardiesse serait une énormité ; poétiquement, ce n'est qu'une figure, un élan de cœur pardonnable à la bonne intention. Le démon dont le poëte chrétien aurait voulu faire un ange, ne pouvait être ému que par des espérances qui flatteraient son orgueil. »

Toi dont le monde encore ignore le vrai nom,
Esprit mystérieux, mortel, ange ou démon,
Qui que tu sois, Byron, bon ou fatal génie,
J'aime de tes concerts la sauvage harmonie,
Comme j'aime le bruit de la foudre et des vents
Se mêlant dans l'orage à la voix des torrents !
La nuit est ton séjour, l'horreur est ton domaine.
L'aigle, roi des déserts, dédaigne ainsi la plaine :
Il ne veut, comme toi, que des rocs escarpés
Que l'hiver a blanchis, que la foudre a frappés,
Des rivages couverts des débris du naufrage,
Ou des champs tout noircis des restes du carnage ;
Et, tandis que l'oiseau qui chante ses douleurs
Bâtit au bord des eaux son nid parmi les fleurs,
Lui des sommets d'Athos franchit l'horrible cime,
Suspend aux flancs des monts son aire sur l'abîme,
Et là, seul, entouré de membres palpitants,
De rochers d'un sang noir sans cesse dégouttants,
Trouvant sa volupté dans les cris de sa proie,
Bercé par la tempête, il s'endort dans sa joie.

Et toi, Byron, semblable à ce brigand des airs,
Les cris du désespoir sont tes plus doux concerts.
Le mal est ton spectacle, et l'homme est ta victime.
Ton œil, comme Satan, a mesuré l'abîme ;
Et ton âme, y plongeant loin du jour et de Dieu,
A dit à l'espérance un éternel adieu !
Comme lui maintenant régnant dans les ténèbres,
Ton génie invincible éclate en chants funèbres ;
Il triomphe, et ta voix, sur un mode infernal,
Chante l'hymne de gloire au sombre Dieu du mal.
Mais que sert de lutter contre sa destinée ?
Que peut contre le sort la raison mutinée ?
Elle n'a, comme l'œil, qu'un étroit horizon.
Ne porte pas plus loin tes yeux ni ta raison :
Hors de là, tout nous fuit, tout s'éteint, tout s'efface ;
Dans ce cercle borné Dieu t'a marqué ta place.
Comment ? pourquoi? qui sait? De ses puissantes [mains
Il a laissé tomber le monde et les humains,
Comme il a dans nos champs répandu la poussière,
Ou semé dans les airs la nuit et la lumière.
Il le sait, il suffit : l'univers est à lui,
Et nous n'avons à nous que le jour d'aujourd'hui.
Notre crime est d'être homme et de vouloir con- [naître :
Ignorer et servir, c'est la loi de notre être.
Byron, ce mot est dur : longtemps j'en ai douté ;
Mais pourquoi reculer devant la vérité ?
Ton titre devant Dieu c'est d'être son ouvrage,
De sentir, d'adorer ton divin esclavage ;
Dans l'ordre universel faible atome emporté,

D'unir à ses desseins ta libre volonté,
D'avoir été conçu par son intelligence,
De le glorifier par ta seule existence.
Voilà, voilà ton sort. Ah ! loin de l'accuser,
Baise plutôt le joug que tu voulus briser ;
Descends du rang des dieux qu'usurpait ton au-
[dace.
Tout est bien, tout est bon, tout est grand à sa
[place ;
Aux regards de celui qui fit l'immensité,
L'insecte vaut un monde : ils ont autant coûté.
Mais cette loi, dis-tu, révolte ta justice ;
Elle n'est à tes yeux qu'un bizarre caprice,
Un piége où la raison trébuche à chaque pas.
Confessons-la, Byron, et ne la jugeons pas,
Comme toi, ma raison en ténèbres abonde ;
Et ce n'est pas à moi de t'expliquer le monde.
Que Celui qui l'a fait t'explique l'univers :
Plus je sonde l'abîme, hélas ! plus je m'y perds.
Ici-bas la douleur à la douleur s'enchaîne,
Le jour succède au jour, et la peine à la peine.
Borné dans sa nature, infini dans ses vœux,
L'homme est un dieu tombé qui se souvient des
[cieux.
Soit que, déshérité de son antique gloire,
De ses destins perdus il garde la mémoire ;
Soit que de ses désirs l'immense profondeur
Lui présage de loin sa future grandeur,
Imparfait ou déchu, l'homme est le grand mystère.
Dans la prison des sens enchaîné sur la terre,
Esclave, il sent un cœur né pour la liberté ;
Malheureux, il aspire à la félicité ;
Il veut sonder le monde, et son œil est débile ;
Il veut aimer toujours, ce qu'il aime est fragile.
Tout mortel est semblable à l'exilé d'Eden :
Lorsque Dieu l'eut banni du céleste jardin,
Mesurant d'un regard les fatales limites,
Il s'assit en pleurant aux portes interdites.
Il entendit de loin dans le divin séjour
L'harmonieux soupir de l'éternel amour,
Les accents du bonheur, les saints concerts des
[anges
Qui, dans le sein de Dieu, célébraient ses lou-
[anges ;
Et, s'arrachant du ciel dans un pénible effort,
Son œil avec effroi retomba sur son sort.
Malheur à qui du fond de l'exil de la vie
Entendit ces concerts d'un monde qu'il envie !
Du nectar idéal sitôt qu'elle a goûté,
La nature répugne à la réalité :
Dans le sein du possible en songe elle s'élance.
Le réel est étroit, le possible est immense ;
L'âme avec ses désirs s'y bâtit un séjour
Où l'on puise à jamais la science et l'amour ;
Où dans des océans de beauté, de lumière,
L'homme, altéré toujours, toujours se désaltère ;
Et de songes si beaux enivrant son sommeil,
Ne se reconnaît plus au moment du réveil.
Hélas ! tel fut ton sort, telle est ma destinée.

J'ai vidé comme toi la coupe empoisonnée ;
Mes yeux, comme les tiens, sans voir se sont ou-
[verts ;
J'ai cherché vainement le mot de l'univers,
J'ai demandé sa cause à toute la nature.
J'ai demandé sa fin à toute créature ;
Dans l'abîme sans fond mon regard a plongé ;
De l'atome au soleil j'ai tout interrogé ;
J'ai devancé les temps, j'ai remonté les âges.
Tantôt passant les mers pour écouter les sages,
Mais le monde à l'orgueil est un livre fermé ;
Tantôt pour deviner le monde inanimé,
Fuyant avec mon âme au sein de la nature,
J'ai cru trouver un sens à cette langue obscure.
J'étudiais la loi par qui roulent les cieux :
Dans leurs brillants déserts Newton guida mes yeux.
Des empires détruits je méditai la cendre,
Dans ses sacrés tombeaux Rome m'a vu descendre.
Des mânes les plus saints troublant le froid repos,
J'ai pesé dans mes mains la cendre des héros.
J'allais redemander à leur vaine poussière
Cette immortalité que tout mortel espère.
Que dis-je ? suspendu sur le lit des mourants,
Mes regards la cherchaient dans des yeux expi-
[rants.
Sur ces sommets noircis par d'éternels nuages,
Sur ces flots sillonnés par d'éternels orages,
J'appelais, je bravais le choc des éléments.
Semblable à la sibylle en ses emportements,
J'ai cru que la nature, en ces rares spectacles,
Laissait tomber pour nous quelqu'un de ses ora-
[cles.
J'aimais à m'enfoncer dans ces sombres horreurs ;
Mais en vain dans son calme, en vain dans ses fu-
[reurs
Cherchant ce grand secret sans pouvoir le sur-
[prendre,
J'ai vu partout un Dieu sans jamais le comprendre.
J'ai vu le bien, le mal, sans choix et sans dessein,
Tomber comme au hasard, échappés de son sein,
J'ai vu partout le mal où le mieux pouvait être ;
Et je l'ai blasphémé, ne pouvant le connaître ;
Et ma voix, se brisant contre ce ciel d'airain,
N'a pas même eu l'honneur d'irriter le destin.
Mais un jour que, plongé dans ma propre infor-
[tune,
J'avais lassé le ciel d'une plainte importune,
Une clarté d'en haut dans mon sein descendit,
Me tenta de bénir ce que j'avais maudit ;
Et, cédant sans combattre au souffle qui m'ins-
[pire,
L'hymne de la raison s'élança de ma lyre.
« Gloire à toi dans les temps et dans l'éternité,
Eternelle raison, suprême volonté !
Toi dont l'immensité reconnaît la présence,
Toi dont chaque matin annonce l'existence !
Ton souffle créateur s'est abaissé sur moi ;
Celui qui n'était pas a paru devant toi !
J'ai reconnu ta voix avant de me connaître,

Je me suis élancé jusqu'aux portes de l'être :
Me voici : le néant te salue en naissant ;
Me voici : mais que suis-je ? un atome pensant.
Qui peut entre nous deux mesurer la distance ?
Moi qui respire en toi ma rapide existence,
A l'insu de moi-même, à ton gré façonné,
Que me dois-tu, Seigneur, quand je ne suis pas né?
Rien avant, rien après : gloire à la fin suprême !
Qui tira tout de soi se doit tout à soi-même.
Jouis, grand artisan, de l'œuvre de tes mains :
Je suis pour accomplir tes ordres souverains ;
Dispose, ordonne, agis ; dans les temps, dans l'es-
[pace
Marque-moi pour ta gloire et mon jour et ma
[place ;
Mon être sans se plaindre et sans t'interroger,
De soi-même en silence accourra s'y ranger.
Comme ces globes d'or qui dans les champs du vide
Suivent avec amour ton ombre qui les guide,
Noyé dans la lumière, ou perdu dans la nuit,
Je marcherai comme eux où ton doigt me con-
[duit.
Soit que, choisi par toi pour éclairer les mondes,
Réfléchissant sur eux les feux dont tu m'inondes,
Je m'élance entouré d'esclaves radieux,
Et franchisse d'un pas tout l'abîme des cieux ;
Soit que, me reléguant loin, bien loin de ta vue,
Tu ne fasses de moi, créature inconnue,
Qu'un atome oublié sur les bords du néant,
Ou qu'un grain de poussière emporté par le vent,
Glorieux de mon sort, puisqu'il est ton ouvrage,
J'irai, j'irai partout te rendre un même hommage ;
Et, d'un égal amour accomplissant ta loi,
Jusqu'aux bords du néant murmurer : Gloire à toi!

« Ni si haut, ni si bas! simple enfant de la terre,
Mon sort est un problème et ma fin un mystère.
Je ressemble, Seigneur, au globe de la nuit,
Qui, dans la route obscure où ton doigt le conduit,
Réfléchit d'un côté les clartés éternelles,
Et de l'autre est plongé dans les ombres mortelles.
L'homme est le point fatal où les deux infinis
Par la toute-puissance ont été réunis.
A tout autre degré, moins malheureux peut-être,
J'eusse été... Mais je suis ce que je devais être ;
J'adore, sans la voir, ta suprême raison :
Gloire à toi qui m'as fait! Ce que tu fais est bon.
Cependant, accablé sous le poids de ma chaîne,
Du néant au tombeau l'adversité m'entraîne ;
Je marche dans la nuit par un chemin mauvais,
Ignorant d'où je viens, incertain où je vais ;
Et je rappelle en vain ma jeunesse écoulée,
Comme l'eau du torrent dans sa source troublée.
Gloire à toi! Le malheur en naissant m'a choisi ;
Comme un jouet vivant ta droite m'a saisi ;
J'ai mangé dans les pleurs le pain de ma misère,
Et tu m'as abreuvé des eaux de ta colère.
Gloire à toi! J'ai crié, tu n'as pas répondu ;
J'ai jeté sur la terre un regard confondu ;
J'ai cherché dans le ciel le jour de ta justice :

Il s'est levé, Seigneur, et c'est pour mon supplice.
Gloire à toi! L'innocence est coupable à tes yeux :
Un seul être du moins me restait sous les cieux ;
Toi-même de nos jours avais mêlé la trame ;
Sa vie était ma vie, et son âme mon âme ;
Comme un fruit encor vert du rameau détaché,
Je l'ai vu de mon sein avant l'âge arraché!
Ce coup, que tu voulais me rendre plus terrible,
La frappa lentement pour m'être plus sensible :
Dans ses traits expirants, où je lisais mon sort,
J'ai vu lutter ensemble et l'amour et la mort ;
J'ai vu dans ses regards la flamme de la vie,
Sous la main du trépas par degrés assoupie,
Se ranimer encore au souffle de l'amour.
Je disais chaque jour : Soleil, encore un jour!
Semblable au criminel qui, plongé dans les ombres,
Et, descendu vivant dans les demeures sombres,
Près du dernier flambeau qui doive l'éclairer,
Se penche sur sa lampe et la voit expirer,
Je voulais retenir l'âme qui s'évapore ;
Dans son dernier regard je la cherchais encore.
Ce soupir, ô mon Dieu, dans ton sein s'exhala ;
Hors du monde avec lui mon espoir s'envola.
Pardonne au désespoir un moment de blasphème ;
J'osai... Je me repens : gloire au Maître suprême!
Il fit l'eau pour couler, l'aquilon pour courir,
Les soleils pour brûler, et l'homme pour souffrir.

« Que j'ai bien accompli cette loi de mon être!
La nature insensible obéit sans connaître ;
Moi seul, te découvrant sous la nécessité,
J'immole avec amour ma propre volonté ;
Moi seul je t'obéis avec intelligence ;
Moi seul je me complais dans cette obéissance ;
Je jouis de remplir en tout temps, en tout lieu,
La loi de ma nature et l'ordre de mon Dieu ;
J'adore en mes destins ta sagesse suprême,
J'aime ta volonté dans mes supplices mêmes.
Gloire à toi! gloire à toi! Frappe, anéantis-moi ;
Tu n'entendras qu'un cri : Gloire à jamais à toi! »

Ainsi ma voix monta vers la voûte céleste :
Je rendis gloire au ciel, et le ciel fit le reste.
Mais silence, ô ma lyre! et toi, qui dans tes mains
Tiens le cœur palpitant des sensibles humains,
Byron, viens en tirer des torrents d'harmonie :
C'est pour la vérité que Dieu fit le génie.
Jette un cri vers le ciel, ô chantre des enfers!
Le ciel même aux damnés enviera tes concerts.
Peut-être qu'à ta voix de la vivante flamme
Un rayon descendra dans l'ombre de ton âme,
Peut-être que ton cœur, ému de saints transports,
S'apaisera soi-même à tes propres accords,
Et qu'un éclair d'en haut perçant ta nuit profonde,
Tu verseras sur nous la clarté qui t'inonde.

Ah! si jamais ton luth, amolli par tes pleurs,
Soupirait sous tes doigts l'hymne de tes douleurs:
Ou si du sein profond des ombres éternelles,
Comme un ange tombé tu secouais tes ailes,
Et, prenant vers le jour un lumineux essor,

Parmi les chœurs sacrés tu t'essayais encor,
Jamais, jamais l'écho de la céleste voûte,
Jamais ces harpes d'or que Dieu lui-même écoute,
Jamais des séraphins les chœurs mélodieux
De plus divins accords n'auraient ravi les cieux !
Courage, enfant déchu d'une race divine !
Tu portes sur ton front ta superbe origine.
Tout homme, en te voyant, reconnaît dans tes yeux
Un rayon éclipsé de la splendeur des cieux.
Roi des chants immortels, reconnais-toi toi-même!
Laisse aux fils de la nuit le doute et le blasphème;
Dédaigne un faux encens qu'on t'offre de si bas :
La gloire ne peut être où la vertu n'est pas.
Viens reprendre ton rang dans ta splendeur pre-
[mière,
Parmi ces purs enfants de gloire et de lumière
Que d'un souffle choisi Dieu voulut animer,
Et qu'il fit pour chanter, pour croire et pour aimer.

Alphonse Lamartine.

L'HOMME

DEPUIS LA CHUTE D'ADAM.

Tel fut l'homme innocent : sa race fortunée
Des mêmes droits que lui devait se voir ornée ;
Et conçu chastement, enfanté sans douleurs,
L'enfant ne se fût point annoncé par ses pleurs;
Nous n'eussions vu jamais une mère tremblante
Soutenir de son fils la marche chancelante,
Réchauffer son corps froid dans la dure saison,
Ni par les châtiments appeler sa raison :
Le démon contre nous eût eu de faibles armes.
Hélas ! ce souvenir produit de vaines larmes :
Que sert de regretter un état qui n'est plus,
Et de peindre un séjour dont nous fûmes exclus?
Pleurons notre disgrâce, et parlons des misères
Que sur nous attira la chute de nos pères.
Condamnés à la mort, destinés aux travaux,
Les travaux et la mort furent nos moindres maux :
Au corps, tyran cruel, notre âme assujettie
Vers les terrestres biens languit appesantie.
De mensonge et d'erreur un voile ténébreux
Nous dérobe le jour qui doit nous rendre heureux :
La nature, autrefois attentive à nous plaire,
Contre nous irritée, en tout nous est contraire.
La terre dans son sein resserre ses trésors :
Il faut les arracher; il faut par nos efforts
Lui ravir de ces biens la pénible récolte.
Contre son souverain l'animal se révolte;
Le maître de la terre appréhende les vers ;
L'insecte se fait craindre au roi de l'univers.
L'homme à la femme uni met au jour des cou-
[pables,
D'un père malheureux héritiers déplorables.
Aux solides avis l'enfant toujours rétif
Par la seule menace y devient attentif :
De l'âge et des leçons sa raison fécondée
A peine du vrai Dieu lui retrace l'idée.
Hélas ! à ces malheurs, par sa femme séduit,
Adam, le faible Adam, avec nous s'est réduit.

Son crime fut le nôtre, et le père infidèle
Rendit toute sa race à jamais criminelle.
Ainsi le tronc qui meurt voit mourir ses rameaux,
Et la source infectée infecte ses ruisseaux.

Louis Racine.

L'HOMME IMMORTEL.

« De ses livides mains quand la mort nous em-
[brasse,
Tout en nous est anéanti ;
Avec le corps l'âme s'efface,
Et tout l'homme est rentré d'où l'homme était
[sorti. »
L'impie élevait ce blasphème;
Nos passions l'ont adopté :
Nos passions ont fait notre incrédulité.
Malheureux! et comment nous mentir à nous-
Une secrète voix, accusant ce système, [même?
Nous dit notre immortalité.

Oui, sans cesse exister, oui, respirer sans cesse,
De notre âme immortelle est l'immortel désir :
Elle s'étend dans l'avenir,
Et d'une éternelle jeunesse
Au delà de la tombe aspire à se saisir.

Et pourquoi de la renommée
M'agite la soif enflammée?
D'où me vient cet espoir qui poursuit un grand nom?
Disciples des neuf sœurs, qui consolez la terre,
Césars qui l'embrasez des fardeaux de la guerre,
Qu'elle est noble la voix de votre ambition !
Elle raconte, elle proclame
Les titres augustes d'une âme
Qui déploiera son vol sur l'abîme des ans.
Vous en révélez la nature ;
L'instinct de sa grandeur future
Vous élance au delà du temps.

Quoi ! le grand homme, quoi ! le sage
Qui des arts, sur la terre, allume le flambeau,
Lui qui par des bienfaits y marqua son passage,
S'éteindrait tout entier perdu dans le tombeau !
Il n'en resterait plus qu'une cendre insensible
A nos regrets, à nos douleurs !
Et, sujets éternels d'un néant invincible,
Nos frères, nos amis n'entendraient point nos pleurs !

Ah! si de la vertu sublime
Tel est le prix infructueux,
Le blasphème n'est plus un crime;
L'homme est un être monstrueux.

Dans le tableau de la nature
Le roi de l'univers forme une tache obscure
Qui déshonore son auteur.
Justes, souffrez sans espérance :
Méchants, régnez en paix ; d'un œil d'indifférence
Dieu voit tout : vous vivrez étrangers à son cœur.
Non, non, quoique l'impie atteste,
Notre âme, à ce rayon céleste,
Hérita de tout autre sort :
Libre d'une charge grossière,

C'est d'un vêtement de poussière
Qu'elle se dégage à la mort.

Homme immortel, salut ! jamais ma lyre sainte
N'osera t'appeler mortel.
Des cieux en un jour solennel,
Tel qu'un triomphateur, tu dois franchir l'enceinte,
Rayonner de leur gloire en tes regards empreinte,
Et te mêler à l'Eternel.

Laisse des imposteurs te nommer un insecte
Qui respire, et bientôt cesse de respirer :
Ils veulent t'avilir ; moi je viens t'admirer.
Que l'univers aussi t'admire et te respecte,
Noble émanation de la Divinité !
De la hauteur des cieux ton âme est descendue ;
A sa patrie un jour elle sera rendue,
Echappée aux liens de la mortalité.
Comme alors à tes yeux tout s'agrandit, tout change !
L'univers, aujourd'hui chaos informe, obscur,
Cet univers n'est plus un vaste amas de fange :
Chaque être y prend sa place, et devant toi s'y [range,
Embelli du jour le plus pur.
Ces nuages épais, que de la conjecture
L'œil hardi ne pouvait percer,
Qui ne te laissaient voir dans l'immense nature
Que des anneaux brisés, épars à l'aventure,
S'écartent : c'en est fait, tu vas tout embrasser.
Chacun de ces anneaux l'un à l'autre se lie ;
La chaîne entière est rétablie.
Tu la vois, tu la suis dans son immensité :
Tel qu'un globe parfait le grand tout se rassemble
Et tous ces points brillants viennent se peindre [ensemble
Au fond de ton œil enchanté.

Quelle douce et pure allégresse !
Quel ravissement, quelle ivresse !
Quand Dieu t'aura lui-même admis à ses conseils,
Lorsque tu béniras dans ta reconnaissance,
Celui de qui le temps n'a point vu la naissance,
Et dont la main laissa tomber tant de soleils,
Comme un essai de sa puissance !

Tristes encore et douloureux,
Des horreurs du trépas, des tourments de la vie,
Que ce premier instant, dans notre âme ravie,
Versera de transports vifs et délicieux !
Eh ! pourrons-nous suffire à tant de jouissance ?
Tout mon cœur en frémit d'avance.
Arrête, Dieu trop généreux,
Arrête, l'homme est faible, hélas ! et je chancelle :
Cette extase d'amour où ta bonté m'appelle
D'avance me rend trop heureux.

Qu'elles s'effacent donc ces images hideuses
Qui de la mort ici défigurent les traits :
Pourquoi ces urnes douloureuses ?
Pourquoi ces clartés ténébreuses ?
Renversez-vous, pâles cyprès ;
Vos voix lugubres et menteuses
Ont trop prolongé nos regrets.

Moi, je veux à la mort consacrer un cantique.
Je bénirai son dard, j'adorerai sa faux,
En triomphe à sa gloire, au milieu des tombeaux,
J'élève un radieux portique,
Et je l'anime de ces mots :
« En vain l'homme, dès qu'il respire,
Se sent né pour la royauté ;
Si l'homme veut régner, il faut que l'homme expire ;
Au delà de la tombe est placé son empire :
C'est la mort qui l'enfante à l'immortalité. »

ROUCHER.

L'HOMME MORAL.

Quel levain corrompit la source de mon sang ?
Je porte le poison et la mort dans mon flanc ;
Le germe des douleurs fermente dans mes veines ;
Tout, jusqu'à mes plaisirs, s'altère par les peines.
Je sens que je suis né pour contempler les cieux,
Mais un voile accablant les dérobe à mes yeux :
Je trouve dans mon cœur une loi naturelle,
Et ce cœur révolté se déclare contre elle ;
Elle répand encore un éclat incertain,
Pareil aux premiers feux de l'astre du matin :
Mais sa faible lueur n'éclaire que mes chutes.
Ma raison et mes sens s'épuisent par leurs luttes ;
Le doute qui me suit redouble mes terreurs,
Et le jour qui m'éclaire augmente mes erreurs.
Cependant, dans l'opprobre où gémit la nature,
Un air de majesté brille dans sa structure ;
Semblable à ces palais, dont les riches lambris
Frappent encor les yeux à travers leurs débris ;
Sous un amas confus de colonnes en poudre,
Où fument tristement les restes de la foudre,
On admire un dessein superbe et régulier,
Fini dans ses détails, frappant dans son entier :
Ainsi l'homme orgueilleux, même dans sa ruine,
De son abaissement recherche l'origine ;
Enflé de sa grandeur, honteux de son état,
Il sent qu'il a perdu de son premier éclat ;
Occupé, fatigué du soin de se connaître,
Il ne sait ce qu'il est, ni ce qu'il voudrait être ;
Pressé de commencer, puni de différer,
Malheureux de savoir, coupable d'ignorer,
Déchiré de remords, rongé d'inquiétudes,
Triste dans ses loisirs, lassé dans ses études,
Il n'a d'autre bonheur que l'art de s'éblouir,
Et d'abuser son cœur si facile à trahir :
Cet homme, en même temps libre dans ses en- [traves,
A la fierté des rois sous l'habit des esclaves ;
Amoureux du bonheur qui s'éloigne de lui,
Enivré, dégoûté de lui-même et d'autrui,
Différent, inégal, et cependant le même,
Fier, timide, et rampant, son cœur est un problème ;
Amusé par des riens, les plus vastes projets
N'offrent à son ardeur que de faibles objets ;
Sur la nature entière il cherche à se répandre ;
Son cœur veut s'affranchir, son âme veut s'étendre.
Il s'abandonne en vain à la variété,
Toujours l'ennui le livre à la satiété ;

Tout irrite ses goûts, sans remplir son envie ;
Il abrége ses jours, et regrette la vie ;
Dans ce vaste univers il se trouve borné,
Et de l'illusion jouet infortuné,
Pour apaiser l'ardeur de sa soif téméraire,
Il crée à chaque instant un monde imaginaire ;
Il voudrait, à l'abri des caprices du sort,
Sur les âges futurs régner malgré la mort ;
Au lieu de l'éclairer ses lumières le flattent,
Loin d'élever son cœur, ses passions l'abattent ;
La raison lui soumet les lions rugissants ;
Mais lui-même obéit à l'empire des sens.
Plus il fait remonter sa race renommée,
Plus il touche au limon dont Eve fut formée ;
L'antiquité du nom, l'approche du néant,
C'est un pygmée altier qui se masque en géant ;
L'ignorance obscurcit ses lumières hautaines ;
Le roi de la nature est accablé de chaînes.
Les autres animaux usent tranquillement
Des biens appropriés à leur tempérament ;
La chèvre broute en paix l'épine des montagnes,
La tranquille brebis tond l'herbe des campagnes ;
Le bœuf, en ruminant au pied d'un vert coteau,
N'entend pas aiguiser la hache et le couteau ;
Les soucis dévorants, la sombre inquiétude
Habitent les cités, et non la solitude ;
L'insecte, ainsi que nous, rongé par le remord,
Ne boit pas lentement la coupe de la mort ;
L'homme, lui seul, déchu de sa noble origine,
Marqué visiblement par une main divine,
Pauvre au milieu des biens qui naissent sous ses pas
Court après les trésors qu'il ne possède pas :
Effrayé par le temps, dont la marche insensible
De l'avenir obscur rend l'approche terrible,
Il ne jouit de rien, en essayant de tout ;
Le plaisir n'est pour lui qu'un passage au dégoût.

Dans ce cercle éternel d'illusions prochaines,
De biens si peu fondés et d'erreurs si certaines,
Quel être que Dieu seul pourrait me secourir,
Me corriger, m'instruire, et surtout me guérir ?
O vérité chrétienne, ô raison salutaire,
Il faut te reconnaître à ce grand caractère !
Nulle secte avant toi ne m'avait éclairé
Sur la source des maux dont l'homme est dévoré.

Adam, ce premier chef de la nature humaine,
Attenta librement à la loi souveraine ;
Le prix de l'innocence est l'immortalité,
Il pouvait la transmettre à sa postérité ;
Le poison de l'orgueil infecta sa sagesse ;
En perdant l'innocence il perdit la jeunesse ;
Le temps blanchit sa tête, et ses fils malheureux
Puisèrent dans son flanc un germe dangereux,
Un vice héréditaire, infusé d'âge en âge,
Qui des enfants de Dieu nous ravit l'apanage.
Ainsi le ver rongeur perce au cœur de l'ormeau,
Et, desséchant le tronc, flétrit chaque rameau :
Une fontaine ainsi, qui se souille à sa source,
Infecte les ruisseaux qu'elle forme en sa course,

Et, grossissant toujours, porte ses flots amers
Aux torrents débordés qui corrompent les mers.
Adam fut ce grand arbre, et cette source impure
D'où le poison coula sur toute la nature ;
Nous sommes les rameaux de ce tronc malheureux ;
Le vice et la vertu se disputent nos vœux :
L'un, plus fort, nous entraîne, et la vertu, stérile
Sans le secours du ciel, nous devient inutile.

Ainsi tout s'éclaircit ; l'homme n'est plus obscur,
Il se connaît, il marche, et son pas est plus sûr ;
Quoique imbu du venin de l'antique vipère
Et courbé sous le faix du péché de son père,
Il porte sur son front le sceau du Créateur,
Il reprend l'espérance au sein du Rédempteur ;
Et lavé dans son sang et dans l'eau du baptême,
Il redevient l'image et l'enfant de Dieu même.
Sans la chute d'Adam, qui pourrait assortir
Les penchants opposés dont l'homme est le martyr ?
Sans la rédemption, quelle est l'âme assez sainte
Pour offrir au Très-Haut plus d'amour que de crainte ?
Non, Dieu ne peut créer les hommes vicieux,
Ni fermer sans raison la barrière des cieux !
Juste sans dureté, plus clément que terrible,
Il ne rendra jamais le salut impossible :
Vérité consolante, âme de notre foi,
Quelle religion découvrit avant toi
Les contrariétés de la nature humaine,
Et nous apprit enfin à bénir notre chaîne ?
Jamais le vrai chrétien ne cède au désespoir,
La France a pour lui tout l'attrait du devoir ;
L'Homme-Dieu, son modèle excite son courage,
Et lui montre pour prix le céleste héritage ;
La douleur du chrétien se change en volupté ;
Son âme échappe au temps, et joint l'éternité ;
La mort, dont le seul nom glace une âme sensible,
N'est pour lui que la fin d'un voyage pénible ;
Le ciel s'ouvre à ses yeux dans un fatal moment
Où, l'amour-propre éteint, finit l'enchantement,
Où du monde trompeur la scène est éclipsée,
Où l'univers s'enfuit, ainsi que la pensée ;
Ce moment, si terrible, est la fin du malheur ;
Il est pour le chrétien l'aurore du bonheur.

Le cardinal de Bernis.

L'HOMME D'ARGENT.

De tous les types d'homme envoyés sur la terre,
Le plus vil à mes yeux, et je ne puis le taire,
Le type qu'aujourd'hui je veux peindre et flétrir,
C'est celui de cet être à la prunelle avide,
Aux doigts crochus et longs, au cœur amer et vide
Que Dieu semble de fange avoir voulu pétrir.

Des écus, des écus ! c'est là son cri suprême.
Son seul but c'est l'argent, son seul livre, Barême,
Son unique labeur un lucre frauduleux ;
De son ombre, des siens, de tous il se défie ;
Il offre à ce veau d'or, auquel il sacrifie,
Chaque soir, de son gain l'hommage scandaleux.

Ah! ne lui parlez point des fêtes domestiques,
Du bonheur de verser des larmes poétiques
Au coin de l'âtre avec sa femme et son enfant,
Et d'élever ce fils dans la foi de ses pères,
Dans la vertu qui rend les jours saints et prospères,
Dans l'horreur des plaisirs que le Seigneur défend.

Ni l'amour ne l'étreint, ni le cœur ne l'entraîne,
Hors de l'unique voie où rampant, il se traîne,
Aux accès imprévus d'un généreux élan ;
Le ciel, il n'y croit pas, les arts il les méprise,
Dans ce monde où tout meurt, il n'estime et ne prise
Que de l'ignoble juif la ruse et le talent.

Le bruit plaintif des eaux coulant dans la vallée,
L'harmonieuse voix d'une nuit étoilée,
Et la lune qui dort aux cimes du rocher ;
Et la brise du soir qu'embaument les prairies,
Et les ombrages frais, et les rives fleuries,
Rien de tout cela, rien, ne saurait le toucher.

Jamais il ne comprit l'heureux propriétaire
Qui recueille les fleurs et les fruits de sa terre,
Qui visite ses bois, ses étangs, ses troupeaux ;
En or il convertit le rural héritage
Qu'au décès de son père il reçut en partage,
Car il fuit tous les biens frappés par les impôts.

Le seul malheur qu'il craigne, en marchant dans sa route,
C'est de voir échouer sur une banqueroute,
Quelque somme par lui prêtée à cent pour cent ;
Car, sur simple billet, pour le prêt qu'il octroie,
Souvent de l'hypothèque il affranchit sa proie ;
De ses veines, hélas! pour tirer plus de sang.

Pour l'argent qu'on lui doit, nul soupir ne l'apaise ;
Dans la même balance avec son or il pèse
L'allégresse, les pleurs, les vertus des humains ;
L'honneur n'est à ses yeux qu'un mot, une chimère ;
De préférence il aime à dépouiller la mère
Que la mort d'un époux vient jeter dans ses mains.

Et pour ne pas laisser sa créance usuraire
Perdre, au dernier moment, sa valeur numéraire,
Aux moyens les plus durs recourt l'homme d'argent ;
Sans pitié pour le pauvre en larmes qui le prie,
Il menace, il maltraite, il ruine, exproprie,
Et vomit des recors l'inexorable gent :

Il fait vendre à l'encan les meubles sur la place...
Honte à l'homme d'argent, d'en parler je me lasse,
Jamais il n'éprouva l'aiguillon du remords :
S'il souffre, nul ne plaint l'homme né sans entrailles ;
S'il meurt, aucun ami ne suit ses funérailles,
Pour rendre à son cercueil les honneurs dus aux morts.

Joseph Bard.

L'HOMME SANS LA RELIGION.

Qu'est-ce, hélas! loin de Dieu, que l'humaine sagesse?
Et Socrate, l'honneur de la profane Grèce,

Qu'était-il, en effet, de près examiné,
Qu'un mortel par lui-même au seul mal entraîné?

Pour tirer l'homme enfin de ce désordre extrême,
Il fallut qu'ici-bas Dieu, fait homme lui-même,
Vînt, du sein lumineux de l'éternel séjour,
Des plus fausses lueurs dissiper le faux jour.
A l'aspect de ce Dieu, les démons disparurent ;
Dans Delphes, dans Délos, les oracles se turent ;
Tout marqua, tout sentit sa venue en ces lieux ;
L'estropié marcha, l'aveugle ouvrit les yeux.
Mais contre lui bientôt une audace rebelle,
Chez la nation même à son culte fidèle,
De tous côtés arma ses nombreux sectateurs,
Prêtres, pharisiens, rois, pontifes, docteurs.
C'est par eux que l'on vit la Vérité suprême
De mensonges et d'erreurs accusée elle-même,
Au tribunal humain le Dieu du ciel traîné,
Et l'auteur de la vie à mourir condamné.
Leur fureur toutefois à ce coup fut déçue,
Et pour eux leur audace eut une triste issue.
Dans la nuit du tombeau ce Dieu précipité
Se releva soudain tout brillant de clarté,
Et partout sa doctrine en peu de temps portée
Fut du Gange et du Nil et du Tage écoutée :
Des superbes autels à leur gloire dressés
Les ridicules dieux tombèrent renversés.

Boileau.

L'HOMME LE PLUS HEUREUX.

De tous les habitans du monde,
Qui croyez-vous le plus heureux?
Est-ce un Crésus où l'or abonde,
Qu'une fortune sans seconde
Fait briller dans un char pompeux?
Est-ce un savant, un esprit lumineux,
Qui mesure les cieux, et la mer, et la terre?
Est-ce un héros, un conquérant fameux,
Dont les bras lancent le tonnerre?
Non, non : c'est le mortel qui, content de son sort,
Sans désir, sans envie,
Passe en repos sa vie ;
Qui, sachant réprimer un aveugle transport,
Ne gémit pas le jour des fautes de la veille,
Qu'aucune débauche n'endort,
Et qu'aucun regret ne réveille.

Panard.

L'HOMME ROI DU MONDE.

Tout se tient, tout s'unit ; un nœud mystérieux
Joint et le ver et l'homme, et la terre et les cieux.
L'Eternel dans ses mains tient cette chaîne immense
Que termine l'insecte et que l'homme commence.
Là les êtres divers, tous placés à leurs rangs,
Occupent des degrés, des anneaux différents ;
Mais bien au-dessus d'eux, par la main éternelle
L'homme est mis au sommet de cette grande échelle.

C'est de cette hauteur qu'embrassant les objets,
L'homme, d'un œil actif, veille sur ses sujets,
Vassal du ciel, pontife et roi de la nature.

CHÊNEDOLLÉ.

L'HOMME

SEUL COMPREND ET ADMIRE LES BEAUTÉS ET LES BIENFAITS DE LA CRÉATION.

Au retour du printemps, quand l'homme a vu re-
[naître
Le gazon que l'hiver avait fait disparaître,
Quand il voit de nouveau les arbres des forêts
Se couvrir, s'ombrager de leur feuillage épais,
Quel plaisir il ressent dans son âme ravie !
Lui-même il croit jouir d'une nouvelle vie ;
Tout le charme et l'étonne ; il hâte son réveil
Pour venir assister au lever du soleil.
Aux bords de l'horizon, déjà de l'astre immense
L'aurore, en souriant, annonce la présence.
Quel spectacle ! Bientôt sur son char radieux
Il s'élance et poursuit sa route dans les cieux.
Ainsi l'homme, marchant entouré de miracles,
Jouit à chaque instant des plus brillants spectacles.
Eh ! quel autre que lui pourrait les admirer ?
Lorsque du fond des bois, pour se désaltérer,
Accourt près d'un ruisseau la biche vagabonde,
Prête-t-elle l'oreille au murmure de l'onde ?
Voit-on l'agneau timide, errant dans les vallons,
Du tendre rossignol écouter les chansons ?
Le bruit harmonieux que produit le feuillage
Et le bruit sourd des flots soulevés par l'orage
Plaisent-ils au coursier qui, fier et plein d'ardeur,
Déploie en s'élançant sa grâce et sa vigueur ?
L'a-t-on vu quelquefois, paissant l'herbe fleurie,
Contempler les tableaux de la terre embellie ?
Non : l'homme seul parmi tous les êtres divers
Répandus, dispersés dans ce vaste univers,
Pouvait de l'Eternel admirer les ouvrages
Et jusques à ses pieds déposer ses hommages.
Lui seul du monde entier dévoilant les secrets,
Sait invoquer le Dieu dont il voit les bienfaits,
Dieu, dont il a conçu la grandeur éternelle,
Et dont lui-même il est la preuve solennelle.
Hélas ! lorsqu'il pouvait apporter dans les cieux
Son amour, ses douleurs et ses timides vœux,
On l'a vu plein d'orgueil, levant un front impie,
Nier le Dieu puissant dont il reçut la vie.
Mais plus il est habile à soutenir l'erreur
Qui d'un venin fatal empoisonne son cœur,
Plus il veut s'affermir en son doute funeste,
Plus le Dieu qu'il renie en lui se manifeste.
Ainsi, quand du soleil, dans les plaines d'azur,
Un nuage obscurcit l'éclat brillant et pur,
Avant de dissiper la nuit qui l'environne,
L'astre décrit cet arc dont le ciel se couronne,
Le fait briller soudain des plus vives couleurs,
Et couvre de flots d'or les épaisses vapeurs.

L. AIMÉ-MARTIN.

L'HONNEUR.

L'honneur partout, disais-je, est du monde ad-
[miré :
Mais l'honneur en effet qu'il faut que l'on admire,
Quel est-il, Valincour ? pourras-tu me le dire ?
L'ambitieux le met souvent à tout brûler,
L'avare à voir chez lui le Pactole rouler ;
Un faux brave, à vanter sa prouesse frivole ;
Un vrai fourbe, à jamais ne garder sa parole ;
Ce poëte, à noircir d'insipides papiers,
Ce marquis, à savoir frauder ses créanciers ;
Un libertin, à rompre et jeûnes et carême,
Un fou perdu d'honneur, à braver l'honneur même.
L'un d'eux a-t-il raison ? qui pourrait le penser ?
Qu'est-ce donc que l'honneur que tout doit em-
[brasser ?
Est-ce de voir, dis-moi, vanter notre éloquence ?
D'exceller en courage, en adresse, en prudence ?
De voir, à notre aspect, tout trembler sous les
[cieux ?
De posséder enfin mille dons précieux ?
Mais avec tous ces dons de l'esprit et de l'âme,
Un roi même souvent peut n'être qu'un infâme,
Qu'un Hérode, un Tibère effroyable à nommer :
Où donc est cet honneur qui doit seul nous charmer ?
Quoi qu'en ses beaux discours Saint-Evremond nous
[prône,
Aujourd'hui j'en croirai Sénèque avant Pétrone.
Dans le monde il n'est rien de beau que l'équité :
Sans elle la valeur, la force, la bonté,
Et toutes les vertus dont s'éblouit la terre,
Ne sont que faux brillants et que morceaux de
[verre.
Rassemblez à la fois Mithridate et Sylla ;
Joignez-y Tamerlan, Genséric, Attila :
Tous ces fiers conquérants, rois, princes, capi-
[taines,
Sont moins grands à mes yeux que ce bourgeois
[d'Athènes
Qui sut, pour tous exploits, doux, modéré, frugal,
Toujours vers la justice aller d'un pas égal.
Oui, la justice en nous est la vertu qui brille ;
Il faut de ses couleurs qu'ici-bas tout s'habille.
Dans un mortel chéri, tout injuste qu'il est,
C'est quelque air d'équité qui séduit et qui plaît.
A cet unique appât l'âme est vraiment sensible :
Même aux yeux de l'injuste un injuste est horrible ;
Et tel qui n'admet point la probité chez lui,
Souvent à la rigueur l'exige chez autrui.
Concluons qu'ici-bas le seul honneur solide,
C'est de prendre toujours la vérité pour guide,
De regarder en tout la raison et la loi,
D'être doux pour tout autre et rigoureux pour soi,
D'accomplir tout le bien que le ciel nous ins-
[pire,
Et d'être juste enfin : ce seul mot veut tout dire.

BOILEAU.

LES HOSPICES.

Je m'éloigne, je vole aux asiles pieux,
Des besoins, des douleurs abris religieux,
Où la tendre pitié, pour adoucir leurs peines,
Joint les secours divins aux charités humaines.
Elle-même en posa les sacrés fondements.
Mais de ces saints abris, ouvrage des vieux temps,
Souvent la négligence ou l'infâme avarice
A fait de tous les maux l'épouvantable hospice.
Là, sont amoncelés, dans des murs dévorants,
Les vivants sur les morts, les morts sur les mou-
[rants,
Là, d'impures vapeurs la vie environnée
Par un air corrompu languit empoisonnée;
Là, le long de ces lits où gémit le malheur,
Victime des secours plus que de la douleur,
L'ignorance, en courant, fait sa ronde homicide;
L'indifférence observe, et le hasard décide.
Mais la pitié revient achever ses travaux,
Sépare les douleurs et distingue les maux,
Les recommande à l'art que sa bonté seconde;
Tantôt, les délivrant d'une vapeur immonde,
Ouvre ces longs canaux, ces frais ventilateurs
De l'air renouvelé puissants réparateurs.
Par elle un ordre heureux conduit ici le zèle;
La propreté soigneuse y préside avec elle.
La vie est à l'abri du souffle de la mort;
Grâce à ses soins pieux, sans terreur, sans remord,
L'agonie en ses bras plus doucement s'achève.
L'heureux convalescent sur son lit se relève;
Et revient, échappé des horreurs du trépas,
D'un pied tremblant encor former ses premiers pas.
Les besoins, la douleur, la santé la bénissent,
La terre est consolée, et les cieux applaudissent.

DELILLE.

—

Ouvre-toi, triste enceinte, où le soldat blessé,
Le malade indigent, et qui n'a point d'asile,
Reçoivent un secours trop souvent inutile.
Là, des femmes, portant le nom chéri de sœurs,
D'un zèle affectueux prodiguent les douceurs.
Plus d'une apprit longtemps, dans un saint mo-
[nastère,
En invoquant le ciel, à protéger la terre,
Et, vers l'infortuné s'élançant des autels,
Fut l'épouse d'un Dieu pour servir les mortels.
O courage touchant! ces tendres bienfaitrices,
Dans un séjour infect, où sont tous les supplices,
De mille êtres souffrants prévenant les besoins,
Surmontent les dégoûts des plus pénibles soins,
Du chanvre salutaire entourent leurs blessures,
Et réparent ce lit témoin de leurs tortures,
Ce déplorable lit, dont l'avare pitié
Ne prête à la douleur qu'une étroite moitié.
De l'humanité même elles semblent l'image;
Et les infortunés que leur bonté soulage
Sentent avec bonheur, peut-être avec amour,
Qu'une femme est l'ami qui les ramène au jour.

LEGOUVÉ.

HOSTIS HERODES IMPIE...

(Traduction de l'hymne de l'Epiphanie.)

Pour Hérode, ce prince impie,
Le Christ qui vient de naître est un sujet d'effroi.
Roi terrestre, pourquoi craindre un céleste Roi?
Ta couronne par lui ne sera point ravie,
Hérode : il ne vient point ravir les biens mortels,
Mais donner les biens éternels.

Des mages suivent une étoile
Du fond de l'Orient jusqu'à Jérusalem :
Sa lumière a brillé sur l'humble Bethléem,
Mais une autre lumière à leurs yeux se dévoile :
Ils adorent, remplis d'allégresse et de foi,
Dans un enfant le divin Roi.

Un sein virginal, doux mystère!
Nourrit le Christ naissant sur la paille couché.
Il souffre l'Enfant-Dieu, quoiqu'exempt de péché :
Il grandit pauvre, obscur, sous les yeux de sa Mère,
C'est le céleste Agneau qu'annoncera saint Jean:
Il vient nous laver dans son sang.

A la prière de Marie,
Aux noces de Cana, par un ordre divin,
Dans de larges vaisseaux l'onde se change en vin :
Prélude aux doux festins où Jésus nous convie!
Miracle rappelant quel miracle d'amour
Pour nous s'opère chaque jour.

Ce jour est un jour plein de gloire,
L'Eglise nous rappelle avec solennité
Trois miracles touchants de ce Dieu de bonté :
Les mages à la crèche, attendrissante histoire;
Aux noces de Cana l'onde changée en vin,
Et Jésus aux bords du Jourdain.

Là, quel mystérieux baptême
S'accomplit tout à coup! Ah! le Jourdain charmé
Entend Dieu rendre gloire à son Fils bien-aimé :
L'Esprit-Saint apparaît, consolateur suprême!
Salut, jour trois fois saint! Gloire à la Trinité
Dans le temps et l'éternité!

A. HAINGLAISE.

HOTEL-DIEU.

SECOURS RELIGIEUX ADMINISTRÉS AUX MALADES. LES AUMÔNIERS.

. . . . . Oui, dans ce saint refuge,
Tout homme est notre frère, et Dieu seul est son
[juge.
Dieu le trouve toujours digne de son appui;
Et présent dans l'hospice, il l'habite pour lui.
Sa croix partout offerte, ainsi qu'en son vrai
[temple,
Lui donne de souffrir et la force et l'exemple.
Dans l'excès de ses maux, sur son lit de douleur,
Même expirant, il voit l'autel consolateur,
Où, du saint sacrifice adorant le mystère,
Au ministre qui l'offre il unit sa prière :
Et ce même ministre en son sein paternel,
Près son lit, chaque jour, au nom de l'Eternel,

Reçoit tous ses aveux, le plaint, l'instruit, l'enflamme,
Et par la charité purifiant son âme,
Il l'amène à ce jour où, brûlant de ferveur,
Lui-même deviendra le temple du Sauveur.
Dans l'ardeur qui le presse, oubliant tout obstacle,
Il voudrait se traîner au pied du tabernacle ;
Mais non, sur son grabat, père compatissant,
Dieu vient le visiter, Dieu lui-même descend.

Approchez, et voyez ce vieillard vénérable :
Du Dieu si près de lui la présence adorable
L'a plongé tout entier dans le ravissement !
Elancé vers l'autel, son œil, en ce moment,
Humide, plein d'amour, brille d'un feu céleste.
Où donc a-t-il puisé la force qui lui reste ?
Sans aide il se soulève, et, d'un respect profond,
Dévotement s'incline, et découvre son front.
Trois fois le repentir a frappé sa poitrine ;
Un ange le soutient à la table divine !
Comme ses traits, ses yeux rayonnent de bonheur !
Avec le Saint des saints le ciel est dans son cœur ;
Tout s'abîme et se perd dans cette extase intime ;
Il ne sent plus les maux dont son corps est victime,
De l'amour de son Dieu tant il est enflammé !
Mystère impénétrable à qui n'a point aimé.

Mais vous le pénétrez ce consolant mystère,
Vous qu'attache au malade un divin ministère,
Ministère de paix, d'amour, d'humanité,
Si grand, si respectable en son obscurité !
Que vous me confondez, quand, penchés sur sa couche,
Respirant de si près le souffle de sa bouche,
Dans ses voiles enclos, comme en une prison,
De tant de maux infects vous bravez le poison !
En épanchant sur vous les torrents de sa grâce,
Dieu, sans doute, dé qui vous remplissez la place,
Au milieu des mourants vous prêtant son appui,
Vous rend dans le péril purs et saints comme lui.

La gloire, aux yeux de l'homme, à l'éclat se mesure,
Mais la vertu, dans l'ombre, aux yeux de Dieu s'épure.
Que mes vers, comme vous au pauvre consacrés,
Révèlent aux humains vos bienfaits ignorés.
Sans doute un moribond vous bénit en silence,
Mais toujours avec lui meurt sa reconnaissance.
Ici, de vos travaux, ici de vos dégoûts,
Si ce n'est l'œil de Dieu, quels témoins avez-vous ?

L. Alhoy.

HOZANNAH ! GLOIRE A DIEU !

CHOEUR.

Hozannah ! hozannah ! gloire à Dieu ! gloire encore !
O Seigneur, que ton nom, comme un clairon sonore,
Retentisse partout, mille fois répété !
Qu'un monde naisse ou meure, auguste Trinité,
A travers tous les âges,
Règne, règne toujours par delà tes ouvrages,
Dans l'immuable éternité !

La fleur qui se penche,
L'oiseau sur la branche,
L'onde qui s'épanche,
Chantent Jéhovah !
La voix de l'orage,
Dont l'ardent passage
Brise le nuage,
Tout dit : Hozannah !

L'étoile incertaine
Qui, le soir, promène
Sa lueur sereine,
Comme un phare d'or ;
A l'aube changeante,
Quand renaît riante
La nature aimante,
Tout le chante encor !

Le jour, la nuit sombre,
Les hymnes sans nombre
S'élèvent de l'ombre
Dans un même chœur :
Immense harmonie !
Nature infinie,
Dont la voix bénie
Dit : Gloire au Seigneur !

Cieux, torrents, colline,
Vous, sur qui s'incline
La grandeur divine,
Chantez Jéhovah !
Et dans les tempêtes,
Monts aux hautes crêtes,
Relevez vos têtes,
Disant : Hozannah !

CHOEUR.

Hozannah ! hozannah ! gloire à Dieu ! gloire encore !
O Seigneur, que ton nom, comme un clairon sonore,
Retentisse partout mille fois répété !
Qu'un monde naisse ou meure, auguste Trinité,
A travers tous les âges,
Règne, règne toujours par delà tes ouvrages,
Dans l'immuable éternité !

Charles de Mazade.

HUMANI GENERIS CESSENT SUSPIRIA.

(Traduction de la prose de l'Annonciation.)

Il luit enfin, ce jour qui comble nos désirs,
Jour heureux, si longtemps l'objet de nos soupirs ;
Un Dieu vient relever son image sublime,
Que le premier mortel dégrada par le crime ;
Et déjà l'ange instruit des volontés du ciel
Cette Vierge, la gloire et l'honneur d'Israël.
Reçois-le, Vierge sainte, accueille son hommage ;
Du salut des humains il est le premier gage.
Le Fils de l'Eternel, dans ton auguste sein,
Unit l'homme à jamais à son être divin.
Ce Dieu, maître absolu de toute la nature,
Des esprits bienheureux céleste nourriture,
Sera bientôt la nôtre, et désormais en lui
Les fragiles mortels trouveront leur appui.

Immuable, éternel, aussi saint que le Père,
Il renonce à la gloire, il descend sur la terre,
Et de l'homme coupable effaçant les forfaits,
Il le rend à la vie, et lui donne la paix.
Mais quel nouveau prodige ! et quelle est cette [hostie
Que le ciel en courroux veut qu'on lui sacrifie ?
C'est ton Fils, Vierge sainte, oui, c'est ce Fils divin,
Ce Fils que le Très-Haut a formé dans ton sein.
Voilà donc la victime et le seul sacrifice
Que réclame, ô mon Dieu, ta sévère justice !
Hélas ! dans cet exil, errant, abandonné,
Et partout de périls, de maux environné,
Je passais dans les pleurs ma malheureuse vie,
Privé du doux espoir de revoir ma patrie :
Quel mortel aurait pu m'en ouvrir le chemin ?
Je le cherchais, hélas ! et le cherchais en vain.

TRÉCOURT.

HUMILITE.

O chaste humilité, qu'êtes-vous devenue,
Vierge au pudique front que les saints ont connue,
Qui devant Dieu souvent alliez verser leurs cœurs
Comme des vases pleins de suaves senteurs?
N'habitez-vous donc plus la terrestre vallée,
Et Dieu vous aurait-il près de lui rappelée?
C'est en vain que je vais vous cherchant parmi nous.
Le monde qui vous fuit ne parle plus de vous.
Il ne vous connaît plus... Chaque fils de la femme
Semble à l'orgueil impur avoir vendu son âme.
Il marche devant Dieu levant son front altier,
Où chaque vice trace à loisir son sentier.
Il brave qui le fit. Dans son orgueil extrême
Il se gonfle, il se croit plus grand que Dieu lui- [même.
La matière à ses pieds foule l'esprit vaincu,
Et l'âme est mise en doute, et le Christ, convaincu
D'imposture et d'erreur, est maudit de la terre
Comme par son époux une femme adultère.

O mon Dieu, pourquoi donc nous délaisser ainsi ;
Errerons-nous longtemps encore à la merci
Du souffle de l'erreur, et ta voix dans l'orage
Ne dira-t-elle point au flot : Calme ta rage !
Tu n'iras pas plus loin, car ma puissante voix,
O mer, peut t'imposer des bornes et des lois !...
La mer t'obéira, Seigneur ! à la tempête
Tu peux comme au roseau dire : Courbe ta tête !
Fais un nouveau miracle, ô Christ ! sors du désert;
Si tu tardes longtemps, l'homme à jamais se perd;
L'orgueil qui le conduit l'entraîne vers la cime
D'où tous les deux bientôt rouleront dans l'abîme.
Mon Dieu, viens l'arracher à son pouvoir fatal.
Tu le sais, c'est l'orgueil qui seul a fait le mal.
Renverse ce géant de ta puissante haleine.
Charge-le de liens, et que ta main l'enchaîne
Avec Satan son frère, au rocher des douleurs,
Où tous deux expieront nos crimes et nos pleurs.

(1) L'hérésie d'Arius.

Et vous qui rallumez la vertu presque éteinte,
Mère du repentir, parfum de l'âme sainte,
O chaste humilité, revenez parmi nous.
Faites devant le Christ se plier nos genoux,
Versez-nous la prière et faites-nous comprendre
Que nous ne sommes tous que misère et que cendre.

Justin MAURICE.

HUMILITE RENDUE OBLIGATOIRE

PAR L'EXEMPLE DE JÉSUS-CHRIST.

(Trad. de l'*Imitation.*)

Que fais-tu de si grand, toi qui n'es que poussière,
Ou, pour mieux dire, qui n'es rien,
Quand tu soumets pour moi ton âme un peu moins [fière
A quelque autre vouloir qu'au tien ?
Moi qui suis tout-puissant, moi qui d'une parole
Ai bâti l'un et l'autre pôle,
Et tiré du néant tout ce qui s'offre aux yeux,
Moi dont tout l'univers est l'ouvrage et le temple,
Pour me soumettre à l'homme et te donner l'exemple,
Je suis bien descendu des cieux.

De ces palais brillants où ma gloire ineffable
Remplit tout de mon seul objet,
Je me suis ravalé jusqu'au rang d'un coupable,
Jusqu'à l'ordre le plus abject.
Je me suis fait de tous le plus humble et le moindre,
Afin que tu susses mieux joindre
Un digne abaissement à ton indignité,
Et que, malgré le monde et ses vaines amorces,
Pour dompter ton orgueil tu trouvasses des forces
Dans ma parfaite humilité.

Pierre CORNEILLE.

HYMNE AU FILS DE DIEU.

(Trad. de saint Grégoire de Nazianze.)

Gloire au Fils incréé, dont la vertu féconde
Des sources de la Croix s'épanche sur le monde :
Rendons un faible hommage à son nom glorieux,
Et vengeons ses autels d'un blasphème odieux (1).

Avant lui rien n'était, en lui tout reçoit l'être ;
Il était dans le Père avant qu'il daignât naître,
Identique en substance, égal en majesté,
Embrassant avec lui la même immensité.
Dans la gloire du Fils le Père se contemple,
Et du Père infini le Verbe ouvre le temple,
A jamais engendré, mais toujours éternel,
Et n'ayant rien d'égal que le sein paternel.
Mais de la chair ici, loin de nous le langage !
Dieu n'a pas été fait comme il fait son image.

A la mort, en naissant, promis par la douleur,
L'homme est un fruit maudit de l'arbre du malheur:
Son front à sa naissance est tourné vers la tombe,
Sur la terre où tout meurt, pour s'y flétrir il tombe:
Mais le fruit incréé du principe infini
De l'arbre paternel n'est jamais désuni.

Je ne puis contempler le Fils sans voir le Père,
Comme en Dieu, sans son Fils, c'est en vain que [j'espère ;
Qui veut les séparer les blasphème tous deux,
Car l'amour mutuel se réfléchit en eux.
Et comme la clarté que le soleil nous donne,
Dans la splendeur de Dieu c'est le Fils qui rayonne!
Présents toujours ensemble, et vivants en tout lieu,
Ils sont Dieu, Père et Fils, mais sont un même Dieu,
Et si vous divisez votre imparfait hommage,
Au lieu de l'honorer, votre culte l'outrage.

Quoi ! de son amour même indignement jaloux,
Vous l'accusez des maux qu'il a soufferts pour vous!
De la mort, comme vous, souffrant l'égale atteinte,
Doit-il être déchu de sa majesté sainte ?
Mais si Dieu l'a créé pour être dans ses mains
Le fragile instrument du salut des humains,
Cet exilé du ciel, méconnu par la terre,
Dans le travail divin ressort supplémentaire,
De la faute de l'homme innocent et puni,
Est bien moindre que nous... s'il n'est pas infini !
Défende qui voudra cet insolent système.
Moi,jusque dans la Croix du Sauveur qui nous aime,
J'adore du salut le signe glorieux,
Et l'ombre de la mort le grandit à mes yeux !

Immortel médecin des mortelles souillures,
Il les baigne de sang et reste sans blessures.
La victime des Juifs est le Dieu des Chrétiens,
Il est fils de David, mais nous sommes les siens ;
Dans le sein d'une vierge il s'enferme en silence,
Mais son Verbe éternel remplit l'espace immense ;
Une crèche a reçu son doux vagissement,
Mais les rois de la terre, avec empressement,
Devant l'humble berceau conduits par une étoile,
De sa grandeur cachée ont soulevé le voile.
Homme, il combat l'enfer dont il triomphe en Dieu;
Il figure avec l'eau son baptême de feu ;
Le pain vient au secours de sa chair affaiblie,
Mais l'eau se change en vin, le pain se multiplie ;
Et le ciel, le couvrant d'un nuage enflammé,
Fait entendre ces mots : C'est mon Fils bien-aimé.
Un long et dur chemin fatigue sa faiblesse,
Mais le paralytique à sa voix se redresse :
Homme faible il s'endort... Mais Dieu de l'univers,
Il s'éveille et commande à la fureur des mers !
Quand sur la terre il prie, au ciel il nous écoute,
Il descend jusqu'à nous pour nous montrer la route;
Il est victime et prêtre, il est sujet et roi :
Par son obéissance il consacre sa loi,
Et présentant à Dieu le pur sang qui l'inonde,
Il suspend à sa croix tous les crimes du monde !

Que dirai-je de plus? Vendu pour racheter,
Il descend dans la mort pour nous ressusciter.
Il fait mourir la mort pour que l'espoir revive,
Et la captivité pour lui devient captive !
Ne sois donc pas ingrat, toi qu'il a consolé ;
C'est pour toi que d'un corps le Verbe s'est voilé!
Adore cet amour qui pour toi s'humilie,

Embrasse de la Croix la céleste folie,
Et bénis en pleurant cet auteur de ta foi,
Qui pour t'unir à lui s'est fait semblable à toi !

L'abbé A.-L. Constant.

HYMNE AU SAINT-ESPRIT.

Descends, Esprit consolateur,
Des sept dons source inépuisable,
Pur amour, sagesse ineffable,
Trésor de grâce et de douceur.
Que ton flambeau divin éclaire
L'imprudent qui ferme les yeux !
Viens au juste qui persévère,
Elargir le chemin des cieux.
Que ton feu sacré nous enflamme !
Donne un vrai remords au pécheur !
Toi seul peux lire au fond de l'âme,
Et sonder les replis du cœur.

Tu partages l'humble indigence
Du pauvre qui chérit ta loi,
Et des grands la fière opulence
N'est point un titre devant toi.
Talent frivole, esprit, naissance,
Vain éclat, trompeuse apparence,
Qu'êtes-vous aux yeux du Seigneur ?
Une ombre douteuse, un mensonge
Qui s'évanouit comme un songe
Dont le réveil détruit l'erreur.

Heureux celui qui, loin du vice,
Détourne son cœur et ses pas;
Pour qui l'or même est sans appas,
S'il est le fruit de l'injustice!
Il met dans son obscurité
Sa gloire et sa magnificence ;
Ses trésors dans la pauvreté,
Et sa plus douce volupté
Dans les pleurs de la pénitence.

Descends, Esprit consolateur,
Des sept dons source inépuisable,
Pur amour, sagesse ineffable,
Trésor de grâce et de douceur,
Descends, Esprit consolateur.

Léon Dusillet.

HYMNE DU MATIN.

Pourquoi, bondissez-vous sur la plage écumante,
Vagues dont aucun vent n'a creusé les sillons ?
Pourquoi secouez-vous votre écume fumante
En légers tourbillons ?

Pourquoi balancez-vous vos fronts que l'aube essuie,
Forêts, qui tressaillez avant l'heure du bruit?
Pourquoi de vos rameaux répandez-vous en pluie
Ces pleurs silencieux dont vous baigna la nuit ?

Pourquoi relevez-vous, ô fleurs, vos pleins calices,
Comme un front incliné que relève l'amour ?
Pourquoi dans l'ombre humide exhaler ces prémices
Des parfums qu'aspire le jour ?

Ah ! refermez-les encore,
Gardez-les, fleurs que j'adore,
Pour l'haleine de l'aurore,
Pour l'ornement du saint lieu !
Le ciel de pleurs vous inonde,
L'œil du matin vous féconde,
Vous êtes l'encens du monde
Qu'il fait remonter à Dieu.

Vous qui des ouragans laissiez flotter l'empire,
Et dont l'ombre des nuits endormait le courroux,
Sur l'onde qui gémit, sous l'herbe qui soupire,
Aquilons, autans, zéphyre,
Pourquoi vous éveillez-vous ?

Et vous qui reposez sous la feuillée obscure,
Qui vous a réveillés dans vos nids de verdure ?
Oiseaux des ondes et des bois,
Hôtes des sillons et des toits,
Pourquoi confondez-vous vos voix
Dans ce vague et confus murmure
Qui meurt et renaît à la fois
Comme un soupir de la nature?

Voix qui nagez dans le bleu firmament,
Voix qui roulez sur le flot écumant,
Voix qui volez sur les ailes du vent,
Chantres des airs que l'instinct seul éveille,
Joyeux concerts, léger gazouillement,
Plaintes, accords, tendre roucoulement,
Qui chantez-vous pendant que tout sommeille ?
La nuit a-t-elle une oreille
Digne de ce chœur charmant ?
Attendez que l'ombre meure,
Oiseaux, ne chantez qu'à l'heure
Où l'aube naissante effleure
Les neiges du mont lointain.
Dans l'hymne de la nature,
Seigneur, chaque créature
Forme à son heure en mesure
Un son du concert divin;
Oiseaux, voix céleste et pure,
Soyez le premier murmure
Que Dieu reçoit du matin.
Et moi sur qui la nuit verse un divin dictame,
Qui sous le poids des jours courbe un front abattu,
Quel instinct de bonheur me réveille ? O mon âme !
Pourquoi me réjouis-tu ?

C'est que le ciel s'entr'ouvre ainsi qu'une paupière,
Quand des vapeurs des nuits les regards sont cou-
[verts ;
Dans les sentiers de pourpre aux pas du jour ouverts,
Les monts, les flots, les déserts
Ont pressenti la lumière,
Et son axe de flamme, aux bords de sa carrière,
Tourne, et creuse déjà son éclatante ornière,
Sur l'horizon roulant des mers.

Chaque être s'écrie :
C'est lui, c'est le jour !
C'est lui, c'est la vie !

C'est lui, c'est l'amour !
Dans l'ombre assouplie
Le ciel se replie
Comme un pavillon;
Roulant son image,
Le léger nuage
Monte, flotte et nage
Dans son tourbillon;
La nue orageuse
Se fend et lui creuse
Sa pourpre écumeuse
En brillant sillon ;
Il avance, il foule
Ce chaos qui roule
Ses flots égarés;
L'espace étincelle,
La flamme ruisselle
Sous ses pieds sacrés;
La terre encor sombre
Lui tourne dans l'ombre
Ses flancs altérés ;
L'ombre est adoucie,
Les flots éclairés ;
Des monts colorés
La cime est jaunie ;
Des rayons dorés
Tout reçoit la pluie;
Tout vit, tout s'écrie :
C'est lui, c'est le jour !
C'est lui, c'est la vie !
C'est lui, c'est l'amour !

O Dieu, vois dans les airs ! l'aigle éperdu s'élance
Dans l'abîme éclatant des cieux;
Sous les vagues de feu que bat son aile immense,
Il lutte avec les vents, il plane, il se balance ;
L'écume du soleil l'enveloppe à nos yeux ;
Est-il allé porter jusques en ta présence
Des airs dont il est roi le sublime silence
Ou l'hommage mystérieux?

O Dieu, vois sur les mers ! le regard de l'aurore
Enfle le sein dormant de l'océan sonore,
Qui, comme un cœur d'amour ou de joie oppressé,
Presse le mouvement de son flot cadencé,
Et dans ses lames garde encore
Le sombre azur du ciel que la nuit a laissé ;
Comme un léger sillon qui se creuse et frissonne
Dans un champ où la brise a balancé l'épi,
Un flot naît d'une ride ; il murmure, il sillonne
L'azur muet encor de l'abîme assoupi ;
Il roule sur lui-même, il s'allonge, il s'abîme ;
Le regard le perd un moment :
Où va-t-il ? il revient revomi par l'abîme :
Il dresse en mugissant sa bouillonnante cime ;
Le jour semble rouler sur son dos écumant ;
Il entraîne en passant les vagues qu'il écrase,
S'enfle de leurs débris et bondit sur sa base ;
Puis enfin chancelant comme une vaste tour,
Ou comme un char fumant brisé dans la carrière,

Il croule, et sa poussière
En flocons de lumière [jour.
Roule et disperse au loin tous ces fragments du
La barque du pêcheur tend son aile sonore
Où le vent du matin vient déjà palpiter,
Et bondit sur les flots que l'ancre va quitter ;
Pareille au coursier qui dévore
Le frein qui semble l'irriter !

Le navire, enfant des étoiles,
Luit comme une colline aux bords de l'horizon,
Et réfléchit déjà dans ses plus hautes voiles
La blancheur de l'aurore et son premier rayon.

Léviathan bondit sur ses traces profondes,
Et des flots par ses jeux saluant le réveil,
De ses naseaux fumants il lance au ciel les ondes
Pour les voir retomber en rayons du soleil.

L'eau berce, le mât secoue
La tente des matelots ;
L'air siffle, le ciel se joue
Dans la crinière des flots ;
Partout l'écume brillante
D'une frange étincelante
Ceint le bord des flots amers ;
Tout est bruit, lumière et joie,
C'est l'astre que Dieu renvoie,
C'est l'aurore sur les mers.

O Dieu ! vois sur la terre ! un pâle crépuscule
Teint son voile flottant par la brise essuyé ;
Sur les pas de la nuit l'aube pose son pied ;
L'ombre des monts lointains se déroule et recule
Comme un vêtement replié.
Ses lambeaux déchirés par l'aile de l'aurore
Flottent livrés aux vents dans l'orient vermeil ;
La pourpre les enflamme et l'iris les colore ;
Ils pendent en désordre aux tentes du soleil,
Comme des pavillons quand une flotte arbore
Les couleurs de son roi dans les jours d'appareil.

Sous des nuages de fumée
Le rayon va pâlir sur les tours des cités,
Et sous l'ombre des bois les hameaux abrités,
Ces toits par l'innocence et la paix habités,
Sur la colline embaumée,
De jour et d'ombre semée,
Font rejaillir au loin leurs flottantes clartés.

Le laboureur répond au taureau qui l'appelle,
L'aurore les ramène au sillon commencé,
Il conduit en chantant le couple qu'il attelle,
Le vallon retentit sous le soc renversé ;
Au gémissement de la roue
Il mesure ses pas et son chant cadencé ;
Sur sa trace en glanant le passereau se joue,
Et le chêne à sa voix secoue
Le baume des sillons que la nuit a versé.

L'oiseau chante, l'agneau bêle,
L'enfant gazouille au berceau,
La voix de l'homme se mêle
Au bruit des vents et de l'eau,

L'air frémit, l'épi frissonne,
L'insecte au soleil bourdonne,
L'airain pieux qui résonne
Rappelle au Dieu qui le donne
Ce premier soupir du jour,
Tout vit, tout luit, tout remue,
C'est l'aurore dans la nue,
C'est la terre qui salue
L'astre de vie et d'amour !

Mais tandis, ô mon Dieu, qu'aux yeux de ton au- [rore
Un nouvel univers chaque jour semble éclore,
Et qu'un soleil flottant dans l'abîme lointain
Fait remonter vers toi les parfums du matin,
D'autres soleils cachés par la nuit des distances,
Qu'à chaque instant là-haut tu produis et tu lances,
Vont porter dans l'espace à leurs planètes d'or
Des matins plus brillants et plus sereins encor.
Oui, l'heure où l'on t'adore est ton heure éternelle ;
Oui, chaque point des cieux pour toi la renouvelle,
Et ces astres sans nombre épars au sein des nuits
N'ont été par ton souffle allumés et conduits,
Qu'afin d'aller, Seigneur, autour de tes demeures,
L'un l'autre se porter la plus belle des heures,
Et te faire bénir par l'aurore des jours,
Ici, là-haut, sans cesse, à jamais et toujours.
Oui, sans cesse un monde se noie
Dans les feux d'un nouveau soleil ;
Les cieux sont toujours dans la joie,
Toujours un astre a son réveil.
Partout où s'abaisse ta vue
Un soleil levant te salue !
Les cieux sont un hymne sans fin !
Et des temps que tu fais éclore,
Chaque heure, ô Dieu, n'est qu'une aurore,
Et l'éternité qu'un matin !

Montez donc, flottez donc, roulez, volez, vents, [flamme,
Oiseaux, vagues, rayons, vapeurs, parfums et voix !
Terre exhale ton souffle ; homme, élève ton âme !
Montez, flottez, roulez, accomplissez vos lois !
Montez, volez à Dieu ; plus haut, plus haut encore ;
Dans les feux du soleil sa splendeur vous a lui ;
Reportez dans les cieux l'hommage de l'aurore,
Montez, il est là-haut ; descendez, tout est lui !

Et toi, jour, dont son nom a commencé la course,
Jour qui dois rendre compte au Dieu qui t'a compté,
La nuit qui t'enfanta te rappelle à ta source,
Tu finis dans l'éternité.
Tu n'es qu'un pas du temps, mais ton Dieu te [mesure :
Tu dois de son auteur rapprocher la nature :
Il ne t'a point créé comme un vain ornement,
Pour semer de tes feux la nuit du firmament,
Mais pour lui rapporter, aux célestes demeures
La gloire et la vertu sur les ailes des heures,
Et la louange à tout moment !

A. De Lamartine.

HYMNE DU SOIR DANS LES TEMPLES.

Salut! ô sacrés tabernacles,
Où tu descends, Seigneur, à la voix d'un mortel!
Salut! mystérieux autel,
Où la foi vient chercher et son pain immortel
Et tes silencieux oracles!

Quand la dernière heure des jours
A gémi dans tes vastes tours;
Quand son dernier rayon fuit et meurt dans le dôme;
Quand la veuve, tenant son enfant par la main,
A pleuré sur la pierre et repris son chemin,
Comme un silencieux fantôme;
Quand de l'orgue lointain l'insensible soupir
Avec le jour aussi semble enfin s'assoupir,
Pour s'éveiller avec l'aurore;
Que la nef est déserte, et que d'un pas tardif,
Aux lampes du saint lieu le lévite attentif
A peine la traverse encore!

Voici l'heure où je viens, à la chute des jours,
Me glisser sous ta voûte obscure,
Et chercher, au moment où s'endort la nature,
Celui qui veille toujours!

Vous qui voilez les saints asiles
Où mes yeux n'osent pénétrer,
Au pied de vos troncs immobiles,
Colonnes, je viens soupirer.
Versez sur moi, versez vos ombres;
Rendez les ténèbres plus sombres
Et le silence plus épais!
Forêts de marbre et de porphyre,
L'air qu'à vos pieds l'âme respire
Est plein de mystère et de paix!

Que l'amour et l'inquiétude,
Egarant leurs ennuis secrets,
Cherchent l'ombre et la solitude
Sous les verts abris des forêts!
O ténèbres du sanctuaire
L'œil religieux vous préfère
Au bois par la brise agité;
Rien ne change votre feuillage,
Votre ombre immobile est l'image
De l'immobile éternité!

Le cœur brisé par la souffrance,
Las des promesses des mortels,
S'obstine et poursuit l'espérance
Jusqu'au pied des sacrés autels!
Le flot du temps mugit et passe;
L'homme passager vous embrasse,
Comme un pilote anéanti,
Battu par la vague écumante,
Embrasse au sein de la tourmente
Le mât du navire englouti!

Où sont, colonnes éternelles,
Les mains qui taillèrent vos flancs?
Caveaux, répondez, où sont-elles?
Poussière abandonnée aux vents;

Nos mains qui façonnent la pierre
Tombent avec elle en poussière,
Et l'homme n'en est point jaloux!
Il meurt, mais sa sainte pensée
Anime la pierre glacée
Et s'élève au ciel avec vous.

Les forum, les palais s'écroulent;
Le temps les ronge avec mépris,
Le pied des passants qui les foulent
Ecarte au hasard leurs débris.
Mais sitôt que le bloc de pierre,
Sorti des flancs de la carrière,
Seigneur, pour ton temple est sculpté,
Il est à toi! Ton ombre imprime
A nos œuvres le sceau sublime
De ta propre immortalité!

Le bruit de la foudre qui gronde,
Et s'éloigne en baissant la voix,
Le sifflement des vents sur l'onde,
Les sourds gémissements des bois,
La bouche qui vomit la bombe,
Le bruit du fleuve entier qui tombe
Dans un abîme avec ses eaux,
Sont moins majestueux encore
Qu'un peuple qui chante et l'adore
Sous tes mélodieux arceaux!

Quand l'hymne enflammé qui s'élance
De mille bouches à la fois,
De ton majestueux silence
Jaillit comme une seule voix;
Plus fort que le char des tempêtes,
Quand le chant divin des prophètes
Roule avec les flots de l'encens,
N'entends-tu pas les vieux portiques,
Les tombeaux, les siècles antiques,
Mêler une âme à nos accents?

Seigneur! j'aimais jadis à répandre mon âme
Sur les cimes des monts, dans la nuit des déserts,
Sur l'écueil où mugit la voix des vastes mers,
En présence du ciel et des globes de flamme
Dont les feux pâlissants semaient les champs des [airs!
Il me semblait, mon Dieu, que mon âme oppres- [sée,
Devant l'immensité, s'agrandissait en moi,
Et sur les vents, les flots ou les feux élancée,
De pensée en pensée
Allait se perdre en toi!

Je cherchais à monter, mais tu daignais descendre!
Ah! ton ouvrage a-t-il besoin
De s'élever si haut, de te chercher si loin?
Où n'es-tu pas pour nous entendre?
De ton temple, aujourd'hui, j'aime l'obscurité;
C'est une île de paix sur l'océan du monde,
Un phare d'immortalité,
Par la mort et par toi seulement habité;
On entend de plus loin le flot du temps qui gronde
Sur ce seuil de l'éternité!

Il semble que la voix dans les airs égarée,
Par cet espace étroit dans ces murs concentrée,
A notre âme retentit mieux !
Et que les saints échos de la voûte sonore
Te portent plus brûlant, avant qu'il s'évapore,
Le soupir qui te cherche en montant vers les cieux !

Comme la vague orageuse
S'apaise en touchant le bord,
Comme la nef voyageuse
S'abrite à l'ombre du port,
Comme l'errante hirondelle
Fuit sous l'aile maternelle
L'œil dévorant du vautour ;
A tes pieds quand elle arrive
L'âme errante et fugitive
Se recueille en ton amour !

Tu parles, mon cœur écoute ;
Je soupire, tu m'entends ;
Ton œil compte goutte à goutte
Les larmes que je répands.
Dans un sublime murmure
Je suis comme la nature
Sans voix sous ta majesté;
Mais je sens en ta présence
L'heure pleine d'espérance
Tomber dans l'éternité !

Qu'importe en quels mots s'exhale
L'âme devant son auteur ?
Est-il une langue égale
A l'extase de mon cœur?
Quoi que ma bouche articule,
Ce sang pressé qui circule,
Ce sein qui respire en toi,
Ce cœur qui bat et s'élance,
Ces yeux baignés, ce silence,
Tout parle, tout prie en moi.

Ainsi les vagues palpitent
Au lever du roi du jour,
Ainsi les astres gravitent
Muets de crainte et d'amour;
Ainsi les flammes s'élancent,
Ainsi les airs se balancent,
Ainsi se meuvent les cieux;
Ainsi ton tonnerre vole;
Et tu comprends sans parole
Leur hymne silencieux !

Ah ! Seigneur, comprends-moi de même,
Entends ce que je n'ai pas dit,
Le silence est la voix suprême
D'un cœur de ta gloire interdit !
C'est toi ! c'est moi ! je suis ! j'adore;
Le temps, l'espace s'évapore ;
J'oublie et l'univers et moi !
Mais cette ivresse de l'extase,
Mais ce feu sacré qui m'embrase,
Mais ce poids divin qui m'écrase,
C'est toi, mon Dieu, c'est encor toi !

Pourquoi vous fermez-vous, maison de la prière !
Est-il une heure, ô Dieu ! dans la nature entière
Où le cœur soit las de prier;
Où l'homme, qu'en ces lieux ta bonté daigne attendre,
N'ait devant les autels un parfum à répandre,
Une larme à te confier ?

Mais c'en est fait ! d'un pas que le respect mesure
Je sors du parvis qui murmure,
Je sors, et ton ombre me suit !
Mon pied silencieux se fait entendre à peine,
Mon cœur se tait, et mon haleine
Sur mes lèvres passe sans bruit.
Jusqu'au retour de l'aurore
Sur mon front je garde encore
La majesté du saint lieu.
Et comme après Sina, de toi l'âme encore pleine,
Ton prophète n'osait descendre dans la plaine,
Je crains de profaner par la parole humaine
Mes sens encor frappés du souffle de mon Dieu !

A. DE LAMARTINE.

HYMNE POUR LE JOUR DES MORTS.

Ecoute, Dieu puissant, le cri de ma douleur ;
Autour de moi la mort a déployé son ombre.
De nos iniquités si tu comptais le nombre,
Qui pourrait soutenir le poids de ta fureur ?

Ah ! suspends tes coups redoutables :
Contre des humains misérables
Quelle haine peut t'inspirer?
Voudrais-tu foudroyer l'argile
Dont tu formas l'être fragile
Que ton souffle fit respirer?

Que l'homme est malheureux ! que sa vie est cruelle!
Il naît comme la fleur, il est foulé comme elle ;
Ses maux sont mille fois plus nombreux que ses jours.
Il disparaît, semblable à la vapeur légère,
Ou tel que l'ombre passagère
Qui fuit au même instant qu'elle marque son cours.

Je sais trop, Dieu terrible,
Quels sont tous mes forfaits !
Serez-vous inflexible,
Vous qui nous avez faits?
Pourquoi cet appareil de guerre et de vengeance !
Nous ne vous fuyons pas, vous nous chargez de fers.
L'aquilon furieux craint-il la résistance
De la feuille qui tombe au retour des hivers ?

Je sais trop, Dieu terrible,
Quels sont tous mes forfaits !
Serez-vous inflexible,
Vous qui nous avez faits?

Hélas ! ouvrez l'oreille à mes soupirs funèbres,
Et laissez-moi jouir de la douce clarté :
Assez tôt l'instant redouté
Me plongera dans les ténèbres
De la profonde éternité.

O jour de colère,
Terribles moments !

O jour de misère,
De pleurs, de tourments !
La foudre dévore
La terre et le ciel :
Nous voyons éclore
L'effroyable aurore
Du jour éternel.
O jour de colère,
Terribles moments !
O jour de misère,
De pleurs, de tourments !
Vengeur de nos crimes,
Où fuir ? où cacher
Les tristes victimes
Qu'au fond des abîmes
Ta main va chercher ?
O jour de colère,
Terribles moments !
O jour de misère,
De pleurs, de tourments !

Quels flancs proscrits m'ont donné l'être ?
Quelle fatale main prit soin de me nourrir ?
Dieu qui m'as condamné, pourquoi m'as-tu fait naître,
Si je dois à jamais souffrir ?

Non, le désespoir offense
Mon Dieu tendre et plein d'amour :
Tout annonce sa clémence ;
Il attend votre retour,
Il diffère sa vengeance
Jusqu'au dernier instant de votre dernier jour.
Soit que l'astre des cieux rentré dans la carrière
Recouvre sa splendeur ;
Soit que l'ombre des nuits nous cache sa lumière,
Espérez au Seigneur.

Toujours sensible à votre hommage,
Il est de son plus bel ouvrage
Le consolateur, le soutien.
Que pour lui seul tout mortel vive,
Et ne craignez pas qu'il proscrive
Un sang racheté par le sien.

Ames des fidèles,
Reposez en paix.
Que les portes éternelles
Pour vous s'ouvrent à jamais.

Ames des fidèles,
Reposez en paix.

LE FRANC DE POMPIGNAN.

HYMNE D'ACTIONS DE GRACES DES ENFANTS

APRÈS LA COMMUNION.

TOUS LES ENFANTS ENSEMBLE.

Célébrons ce grand jour par des chants d'allégresse ;
Nos vœux sont enfin satisfaits :
Bénissons le Seigneur, publions sa tendresse ;
Chantons, exaltons ses bienfaits.
Pour nous, tout pécheurs que nous sommes,

Il descend des cieux en ce jour :
C'est parmi les enfants des hommes
Qu'il aime à fixer son séjour.

CHOEUR.

Chantons sous cette voûte antique
Le Dieu qui règne sur nos cœurs ;
Célébrons par un saint cantique.
Et son amour et ses faveurs.

LES GARÇONS.

O filles de Sion, que cette auguste enceinte
Retentisse de vos concerts !
Ces lieux sont tout remplis de la majesté sainte
Du Dieu puissant de l'univers.
Bon Père, à des enfants qu'il aime
(Cieux, admirez tant de bonté !)
Il donne en se donnant lui-même
Le pain de l'immortalité.
Chœur : Chantons, etc.

LES FILLES.

Comme nous, en ce jour, nourris du pain des anges,
Bénissez le, jeunes Chrétiens ;
Chantons-le tour à tour, répétons les louanges
Du Dieu qui nous comble de biens.
Bon Pasteur, aux meilleurs herbages
Il conduit ses jeunes agneaux ;
Il les mène aux plus frais ombrages,
Il les mène aux plus claires eaux.
Chœur : Chantons, etc.

LES GARÇONS.

Ta parole est, Seigneur, plus douce à mon oreille
Que l'instrument le plus flatteur ;
Ta parole est pour moi ce qu'à la jeune abeille
Est le suc de la tendre fleur.
Trois fois heureuse la famille
Fidèle aux lois que tu prescris,
Où la mère en instruit sa fille,
Où le père en instruit son fils.
Chœur : Chantons, etc.

LES FILLES.

Loin des traits du chasseur la colombe timide
Cherche le repos des déserts :
J'ai cherché le repos dans le temple où réside
Le Dieu bienfaisant que je sers.
Sous les tentes des grands du monde
Courez, peuple aveugle et pécheur ;
Moi, j'ai choisi la paix profonde
Des tabernacles du Seigneur.
Chœur : Chantons, etc.

LES GARÇONS.

Dieu ! que je crains ce monde où les plaisirs, les vices
De toutes parts vont m'assiéger !
O toi qui de mon cœur as reçu les prémices,
Veille sur lui dans les dangers.
De tes saints préceptes, d'avance
Munis-le comme d'un rempart ;
Entoure mon adolescence
De la sagesse du vieillard.
Chœur : Chantons, etc.

LES FILLES.

Loin de moi ces faux biens que les mondains ché-
Et dont l'éclat est si trompeur : [rissent,
Périssables humains, sur des biens qui périssent
Comment fonder notre bonheur ?
Il se dérobe à la poursuite,
Et, dès qu'on l'avait cru saisir,
Le temps l'emporte dans sa fuite
Et nous laisse le repentir.
Chœur : Chantons, etc.

LES GARÇONS.

La course des méchants, plus fugitive encore,
Les précipite vers leur fin :
Je les vis redoutés à ma première aurore,
Et je les cherche à mon matin.
Tel que, dans les champs qu'il inonde
S'engloutit un torrent fangeux,
Un moment ils troublent le monde,
Et leurs noms meurent avec eux.
Chœur : Chantons, etc.

LES FILLES.

Bien plus heureux, Seigneur, qui marche à ta lu-
Sur ta loi réglant tous ses pas, [mière,
Et qui dans l'innocence achevant sa carrière,
S'endort paisible entre tes bras !
Son nom, qui fleurit d'âge en âge,
D'un doux parfum répand l'odeur :
De la terre il reçoit l'hommage,
Du ciel il goûte le bonheur.
Chœur : Chantons, etc.

LES GARÇONS.

Je n'ai formé qu'un vœu : que mon Dieu l'accom-
Puisé je au pied de ses autels, [plisse !
Fidèle adorateur, passer à son service
Le reste de mes jours mortels !
Que sa demeure me soit chère,
Qu'elle plaise à mon cœur épris,
Comme la maison d'un bon père
Au cœur sensible d'un bon fils !
Chœur : Chantons, etc.

LES FILLES.

O toi qu'avec frayeur le chérubin contemple,
Et qui t'abaisses devant moi,
Qui du cœur d'un enfant aujourd'hui fais ton temple,
Quand les cieux tremblent devant toi,
Ah ! puissé-je, avant qu'infidèle
Je perde un si cher souvenir,
Mourir comme la fleur nouvelle
Cueillie avant de se flétrir.
Chœur : Chantons, etc.

TOUS ENSEMBLE.

Oui, Seigneur, désormais rangés sous ton empire,
Nous y voulons vivre et mourir ;
Mais ce vœu que l'amour aujourd'hui nous inspire,
Pouvons-nous, sans toi, l'accomplir ?
C'est toi qui nous donnas la vie :
Que ta grâce en règle le cours ;
Que ta loi, constamment suivie,
Console enfin nos derniers jours !

CHOEUR.

Chantons sous cette voûte antique
Le Dieu qui règne sur nos cœurs ;
Célébrons par un saint cantique
Et son amour et ses faveurs.

(ANONYME.)

HYMNE DE L'ENFANT A SON REVEIL.

O Père qu'adore mon père,
Toi qu'on ne nomme qu'à genoux !
Toi dont le nom terrible et doux
Fait courber le front de ma mère !

On dit que ce brillant soleil
N'est qu'un jouet de ta puissance,
Que sous tes pieds il se balance
Comme une lampe de vermeil.

On dit que c'est toi qui fais naître
Les petits oiseaux dans les champs,
Et qui donne aux petits enfants
Une âme aussi pour te connaître.

On dit que c'est toi qui produis
Les fleurs dont le jardin se pare ;
Et que sans toi, toujours avare,
Le verger n'aurait point de fruits.

Aux dons que ta bonté mesure
Tout l'univers est convié ;
Nul insecte n'est oublié
A ce festin de la nature.

L'agneau broute le serpolet ;
La chèvre s'attache au cytise ;
La mouche, au bord du vase, puise
Les blanches gouttes de mon lait !

L'alouette a la graine amère
Que laisse envoler le glaneur ;
Le passereau suit le vanneur,
Et l'enfant s'attache à sa mère.

Et pour obtenir chaque don
Que chaque jour tu fais éclore,
A midi, le soir, à l'aurore,
Que faut-il ? prononcer ton nom !

O Dieu ! ma bouche balbutie
Ce nom des anges redouté.
Un enfant même est écouté
Dans le chœur qui te glorifie !

On dit qu'il aime à recevoir
Les vœux présentés par l'enfance,
A cause de cette innocence
Que nous avons sans le savoir.

On dit que leurs humbles louanges
A ton oreille montent mieux ;
Que les anges peuplent les cieux,
Et que nous ressemblons aux anges.

Ah ! puisqu'il entend de si loin
Les vœux que notre bouche adresse,

Je veux lui demander sans cesse
Ce dont les autres ont besoin.

Mon Dieu ! donne l'onde aux fontaines,
Donne la plume aux passereaux,
Et la laine aux petits agneaux,
Et l'ombre et la rosée aux plaines.

Donne aux malades la santé,
Au mendiant le pain qu'il pleure,
A l'orphelin une demeure,
Au prisonnier la liberté.

Donne une famille nombreuse
Au père qui craint le Seigneur ;
Donne à moi sagesse et bonheur
Pour que ma mère soit heureuse.

Que je sois bon, quoique petit,
Comme cet enfant, dans le temple,
Que chaque matin je contemple,
Souriant au pied de mon lit.

Mets dans mon âme la justice,
Sur mes lèvres la vérité ;
Qu'avec crainte et docilité
Ta parole en mon cœur mûrisse ;

Et que ma voix s'élève à toi,
Comme cette douce fumée
Que balance l'urne embaumée
Dans la main d'enfants comme moi !

A. DE LAMARTINE.

HYMNE A LA REINE DU CIEL.

(Trad. de Pétrarque.)

Cette hymne à Marie, de Pétrarque, bien qu'elle soit d'une grande simplicité, est toujours, malgré plusieurs siècles d'existence, en grand honneur parmi les Italiens. On l'a encore réimprimée à part, à Milan, il y a quelques années, avec un soin et un luxe qui en faisaient un des chefs-d'œuvre de la typographie moderne.

Vierge belle et toujours d'étoiles couronnée,
Du soleil revêtue, à qui du grand soleil
La lumière elle-même autrefois fut donnée,
Et qui la renfermas dans ton sein sans pareil,
L'amour veut que ma voix te célèbre, et je l'ose ;
Mais ne puis commencer sans ton puissant secours
Et sans l'aide du Dieu qui sur toi se repose.
J'invoque celle qui toujours
Daigne exaucer la foi fidèle.
Je me suis sur elle appuyé.
Vierge, si tu prends en pitié
Notre condition mortelle,
Sur mes douleurs jette les yeux,
Incline-toi vers ma prière,
Bien que je ne sois que poussière,
Et que tu sois Reine des cieux.

Vierge sage, de qui nous voyons la lumière
Sur toutes les clartés de la terre et du ciel
Régner en souveraine et rester la première ;
Solide bouclier contre un destin cruel,

Contre les accidents et les sombres désastres,
Qui sais par ton pouvoir nous ravir à la mort,
Et par qui même on peut monter jusques aux astres,
Pour y jouir d'un divin sort ;
Toi, dont le calme pur tempère
L'ardeur qui consume ici-bas,
Vierge, guide mes faibles pas
Vers un but noble et salutaire,
Et que ces regards maternels
Qui contemplèrent la souffrance
Du Dieu qui créa l'espérance,
Soulagent mes tourments mortels.

Vierge pure, des cieux l'espérance et la nôtre,
Fille et Mère à la fois du Rédempteur divin,
L'astre de cette vie et la gloire de l'autre,
Par le Fils du Très-Haut, par le fils de ton sein,
Tu devins vers le ciel une porte splendide,
Qu'obtint notre salut, aux jours du désespoir.
Vase d'élection où le Seigneur réside,
Où sa clémence se fait voir,
Où la rédemption s'achève
Et dissipe la sombre erreur ;
Vierge, qui changeas en bonheur
Les larmes de la première Eve,
Donne-moi tes dons précieux,
Toi que l'on voit toujours heureuse,
Toujours miséricordieuse,
Et couronnée au sein des cieux.

Vierge sainte, d'honneur et de grâce remplie,
Qui, par une profonde et haute humilité,
Montas jusques au ciel où mon cœur te supplie,
Dans ton sein s'engendra la source de bonté,
Le soleil de justice et l'astre de lumière,
Par qui de nos erreurs nous sommes avertis,
Par qui sur nos pas s'ouvre une noble carrière.
Trois doux noms te sont départis ;
Tu fus épouse, vierge et mère.
Et le roi qui brisa nos fers,
Vierge sainte de l'univers,
T'obéit, t'aime et te révère.
Je te demande que mon cœur
S'apaise par son sacrifice,
Et que tu sois médiatrice
Entre mon âme et son Sauveur.

Vierge unique, toujours sans type et sans exemple,
De tes saintes beautés le ciel est amoureux.
Etre surnaturel, le monde te contemple.
Par tes humbles désirs, par tes actes pieux,
Dieu de ton chaste cœur se fit un sanctuaire ;
Il devint le garant de ta virginité ;
Et ton sein fécondé par un puissant mystère,
Engendra la Divinité.
Tu peux rendre ma vie heureuse :
Où longtemps abonda l'erreur,
Vierge, fais naître la ferveur !
Vierge miséricordieuse,
Mon âme se met à genoux,
Pour te prier d'être sa joie,

Et de la guider dans la voie
Qui mène au destin le plus doux.

Vierge resplendissante et toujours immuable,
A travers tous les temps et dans l'éternité,
Reine des flots amers, Etoile délectable,
Guide du matelot dans son adversité,
Daigne jeter les yeux sur l'horrible tempête
Où sans un gouvernail je suis abandonné,
Au derniers coups du sort livrant déjà ma tête.
Mais l'espoir par toi m'est donné.
Hélas! mon âme est pécheresse!
Préserve-moi d'un sort fatal!
Vierge, éloigne l'esprit du mal!
Daigne protéger ma faiblesse,
Et souviens-toi que dans ton sein,
Consolateur de notre peine,
Dieu revêtit la forme humaine
Pour affranchir notre destin.

Vierge! combien de pleurs ont prouvé ma souf-
[france!
Que d'angoisses, de vœux, de serments et d'erreurs!
Depuis que sur l'Arno je reçus la naissance,
Tout n'a fait qu'aggraver mes torts et mes douleurs!
Je ne l'espérais point. Ah! de ma bien-aimée
Tout désir différent eût amené ma mort,
Et, pour comble d'horreur, terni sa renommée!...
Soyons seul victime du sort!...
Maîtresse du ciel et déesse,
S'il est permis de dire ainsi,
Vierge, ce qui se passe ici
Réclame ta haute sagesse.
Daigne voir ce qu'attend mon cœur
De ta bonté, de ta puissance :
Accorde un terme à ma souffrance,
Pour mon salut et ton honneur.

Vierge, en qui j'ai placé toute mon espérance,
Puisses-tu m'exaucer en cette extrémité!
A mes derniers moments prête ton assistance,
Non pour moi dont je sais toute l'indignité,
Mais à cause du Dieu dont je suis un ouvrage,
Seul mérite qui peut t'intéresser à moi,
De ce Dieu qui daigna me faire à son image,
Et de qui j'ai reçu ma foi!
Méduse et l'erreur vagabonde
De moi firent un roc fatal.
Vierge, dans ce terrestre val
Je distillais une vaine onde.
Viens toi-même remplir mon cœur
De larmes pieuses et sages,
Et que la fin de mes orages
Expie une trop longue erreur.

Vierge humaine, qui hais l'orgueil, bénigne mère,
Que ton amour pour Dieu t'attendrisse pour moi!
Prends pitié d'un cœur humble, ému de sa misère,
Et qui ne peut avoir d'espérance qu'en toi.
Si j'ai fait tant de cas d'une vaine poussière,
Si j'adorai l'éclat qui n'a vécu qu'un jour,
Pour toi, Reine des cieux, symbole de lumière,

Quel ne sera pas mon amour!...
Si ta main me réhabilite
Au gré de mon ambition,
Vierge, de mon abjection
Si par toi mon cœur ressuscite,
Je t'offre ce cœur, ses soupirs,
Ses pensers, ses pleurs, son langage;
Guide-les vers un destin sage,
Et sois propice à ses désirs.

Le moment ne peut plus être loin; il s'avance
Sur l'aile du temps destructeur.
Vierge unique, ma conscience
Et la mort oppressent mon cœur.
A ton Fils, homme et Dieu, recommande mon âme,
Pour qu'elle brûle désormais
D'une pure et divine flamme,
Et reçoive sa part de la céleste paix.

Anatole de Montesquiou.

HYMNE A LA VIERGE.

Ainsi la myrrhe parfumée
Qu'exhale un brasier dévorant,
S'élève à demi consumée,
Et vole en nuage odorant.
Des flots d'encens et de cinname
Roulent, dans sa mobile flamme,
L'or, l'émeraude et le saphir;
Et le feu pur qui la colore
Fait pâlir celui dont l'aurore
Emaille les cristaux d'Ophir.

Ainsi cette Vierge ingénue
Pleine de grâce et de beauté,
S'élance et plonge dans la nue
Son front rayonnant de clarté.
Le chœur mystérieux des anges
Mêle le bruit de ses louanges
Aux concerts des mondes ravis;
La terre frémit devant elle,
Et sous les pas de l'immortelle
Les cieux abaissent leurs parvis.

Tu parais! à la nef timide
Qui tente un rivage ignoré,
L'aspect du phare qui la guide
Promet un port moins assuré;
Le palmier, vaste et solitaire,
Verse une ombre moins salutaire
Sur les sables de Gelboé;
Moins d'éclat anime la rose,
Et moins suave elle repose
Près des sources du Siloé.

C'est à toi que la voix des sages
Promit ces destins éclatants
Que leur regard, vainqueur des âges,
Lisait dans les fastes du temps.
Tel le plongeur, penché sur l'onde,
D'une vue errante et profonde
Interroge le sein des mers,
Et, sous la vague blanchissante,

Marque la perle éblouissante,
Secret trésor des flots amers.

Le Seigneur, des astres qu'il aime,
T'a soumis le chœur gracieux ;
Tu brilles, dans ton diadème,
A l'égal du flambeau des cieux.
Heureux qui vit sous tes auspices !
Que de fois tes rayons propices
Ont rassuré les mariniers !
Que de fois ta splendeur nocturne
A charmé l'ennui taciturne
Qui veille au lit des prisonniers !

Hélas ! ces héros éphémères,
Qu'élèvent de sanglants pavois,
Sont inexorables aux mères ;
Ils ne comprendraient pas ta voix !
Mais Dieu, dans son amour immense,
Permet que ton amour commence
Où finit celui des humains ;
D'un seul regard tu le désarmes,
Et l'on dit qu'une de tes larmes
Eteint la foudre dans ses mains.

Charles Nodier (1).

HYMNE DES MARINIERS

A NOTRE-DAME DE BON SECOURS.

Astre aux rayons sacrés, étoile tutélaire,
Amour des matelots ;
Toi dont le doux regard fait tomber la colère
Et des vents et des flots !
Astre divin, étoile de Marie,
Protége-nous de ta clarté chérie.
Les mariniers invoqueront toujours
Notre-Dame de Bon Secours.

Mère du Dieu vivant, ce radieux emblème
Réfléchit ta beauté :
Dans ce signe de paix nous t'admirons toi-même,
O source de bonté !
Le Dieu puissant, né de sa créature,
Reine des cieux, t'a soumis la nature.
Les mariniers invoqueront toujours
Notre-Dame de Bon Secours !

Quand nos cris gémissants, à travers la tempête,
Iront te supplier,
Daigne écarter la mort qui plane sur la tête
Du pauvre marinier ;
Et souviens-toi, dans la tourmente amère,
Des pleurs qu'un fils peut coûter à sa mère.
Les mariniers invoqueront toujours
Notre-Dame de Bon Secours !

Etoile du matin, guide notre voyage,
Sauve-nous de la mort,
Et conduis-nous, après ce court pèlerinage,
Dans le céleste port,
Où, pour jamais, dans une paix profonde,

Nous oublierons les tempêtes du monde.
Les mariniers invoqueront toujours
Notre-Dame de Bon Secours !

Astre aux rayons sacrés, étoile tutélaire,
Amour des matelots,
Toi dont le doux regard fait tomber la colère
Et des vents et des flots,
Astre divin, étoile de Marie,
Protége-nous de ta clarté chérie.
Les mariniers invoqueront toujours
Notre-Dame de Bon Secours !

Poirié Saint-Aurèle.

HYMNES DES HEURES CANONIALES.

(Traduites du Bréviaire romain.)

LE DIMANCHE, A LAUDES.

(Traduction libre de l'hymne : *Æterne rerum conditor.*)

O divin Créateur du ciel et de la terre,
Vous nous donnez les jours, vous nous donnez les nuits ;
Du temps et des saisons la course régulière
Allége nos travaux et charme nos ennuis.

Le coq, héraut du jour, a pressenti l'aurore
Et la profonde nuit retentit de ses chants ;
L'obscurité blanchit : le jour n'est pas encore,
Et de faibles lueurs s'étendent sur les champs.

Du soleil et du jour l'étoile avant-courrière,
Fait voir l'azur des cieux, lève leur voile épais ;
Satan fuit aux rayons de sa blanche lumière,
Et l'homme malfaisant s'éloigne et disparaît.

Au cri du coq, déjà sur le liquide abîme,
Sur des flots apaisés s'élance le nocher ;
Quand Pierre entend ce cri, ses pleurs lavent son crime ;
De l'Eglise il devient l'immobile rocher.

Levons-nous ! surmontons un attrait qui nous tente ;
Cet oiseau vigilant condamne nos langueurs :
A ses cris redoublés, à sa voix eclatante,
Qu'un profond repentir s'éveille dans nos cœurs !

A ce cri matinal reparaît l'espérance :
Le malade affaibli voit ses maux allégés ;
Le crime fuit le jour : la clarté qui commence
Ramène aussi la foi dans les cœurs affligés.

O Jésus ! vous voyez nos chutes lamentables ;
Que votre doux regard relève des pécheurs :
Rendez-vous dans le bien, fermes, inébranlables,
Et de tous nos péchés lavez-nous dans nos pleurs.

O soleil éternel, rayonnez dans notre âme !
Que la nuit de nos sens cède aux clartés du jour ;
Quand la voix vous bénit, pour vous le cœur s'enflamme :
A vous nos premiers chants, à vous tout notre amour !

(1) Bibliothécaire de l'Arsenal, membre de l'Académie française, né à Besançon en 1783, mort à Paris en 1844.

Adorons le Seigneur, unique, indivisible :
Père, Fils, Esprit-Saint, d'éternelle splendeur !
Gloire à la Trinité, lumière inaccessible,
Gloire à jamais à Dieu, le divin Créateur !

J.-M. Hainglaise.

LE DIMANCHE, A PRIME.

(Traduction libre de l'hymne : *Jam lucis orto sidere.*)

Des rayons du matin quand le ciel s'illumine
Levons-nous et prions. Demandons au Seigneur
Qu'il nous prête l'appui de sa grâce divine ;
Qu'il nous conserve purs et d'esprit et de cœur.

Puisse-t-il mettre un frein à nos langues rebelles,
Afin qu'en nos discours règne la charité ;
Réprimer notre orgueil, nos ardeurs criminelles,
Et détourner nos yeux de toute vanité.

Ah ! pour nous préserver des atteintes du vice,
Bannissons tout excès de la chère et du vin ;
Sous le joug de la foi que notre esprit fléchisse ;
Que tout penchant en nous cède à l'amour divin !

Afin que quand la nuit chassera la lumière,
Au moment du sommeil, libres de tout péché,
Nous élevions au ciel une douce prière
Dont le cœur du Seigneur soit content et touché.

O Père créateur, ô Fils, Verbe du Père !
Et vous, ô Saint-Esprit, le Paraclet divin,
Trinité trois fois sainte, adorable mystère,
Gloire à vous, ô mon Dieu, dans les siècles sans fin !

A. Hainglaise.

LE DIMANCHE, A TIERCE.

(Traduction libre de l'hymne : *Nunc sancte nobis spiritus.*)

Esprit-Saint, procédant et du Père et du Fils,
Vous êtes avec eux l'Etre unique et suprême :
Descendez dans nos cœurs, éclairez nos esprits,
O vous, Esprit d'amour ! l'amour divin lui même !

Que nos langues, nos voix, notre esprit et nos sens,
Que tout notre être enfin vous loue et vous bénisse ;
Charité, feu céleste, animez nos accents,
Embrasez tous les cœurs de votre ardeur propice !

Exaucez-nous, ô Père, ô suprême bonté,
Verbe, le Fils unique et la splendeur du Père,
Et vous, ô Paraclet, Esprit de vérité,
Trinité souveraine, éternelle lumiere !

J.-M. Hainglaise.

LE DIMANCHE, A SEXTE.

(Traduction libre de l'hymne : *Rector potens, verax Deus.*)

Régulateur puissant, ô Dieu de vérité,
Tout marche sous vos lois, et vous donnez au monde
La splendeur du matin, tout brillant de clarté,
Et le midi brûlant qui mûrit et féconde.
Eteignez parmi nous le feu des vains désirs,
Des discords insensés les orgueilleuses flammes ;
Accordez, Père saint, à nos fervents soupirs
La santé de nos corps et la paix de nos âmes.

Exaucez-nous, ô Père, ô suprême bonté,
Verbe, le Fils unique et la splendeur du Père,
Et vous, ô Paraclet, Esprit de vérité,
Trinité souveraine, éternelle lumière !

J.-M. Hainglaise.

LE DIMANCHE, A NONE.

(Traduction libre de l'hymne : *Rerum Deus tenax vigor.*)

Immuable moteur de ce vaste univers,
Qui mesurez du temps la course régulière,
Par vous, ô Dieu, soutien de tant d'êtres divers,
Le jour succède au jour, et l'ombre à la lumière.

Versez votre clarté sur le soir de nos jours,
Et brillez dans nos cœurs, ô lumière éternelle :
Par une sainte mort terminez-en le cours,
Faites-nous mériter la couronne immortelle !

Exaucez-nous, ô Père, ô suprême bonté ;
Verbe, le Fils unique et la splendeur du Père,
Et vous, ô Paraclet, Esprit de vérité,
Trinité souveraine, éternelle lumière !

J.-M. Hainglaise.

LE DIMANCHE, A VÊPRES.

(Traduction libre de l'hymne : *Lucis creator optime.*)

Père de la nature, auteur de la lumière,
Lumière des esprits,
Dissipez la lueur profane et mensongère
Dont nos yeux sont épris.

Vous dont l'ordre immortel composa les journées
Du soir et du matin,
Soyez de tous nos jours, de toutes nos années
Le principe et la fin.

Ah ! faites succéder à nos justes alarmes
La paix des cœurs fervents :
Père tendre, écoutez la prière et les larmes
De vos humbles enfants.

Que détrompés des biens d'un monde périssable
Et de sa vanité,
Nos cœurs n'aspirent plus qu'au bonheur ineffable
De l'immortalité.

Faites-nous éviter l'impur sentier du vice,
Expier nos erreurs ;
Rendez-nous attentifs aux lois de la justice,
Gravez-les dans nos cœurs.

La nuit déjà survient et de son voile sombre
Étend l'obscurité ;
Accordez-nous de voir le jour dont aucune ombre
Ne ternit la clarté.

Père, Fils, Esprit-Saint ! source unique de vie,
Exaucez nos souhaits,
Et puissent vos enfants rendus à leur patrie
Vous louer à jamais !

Le comte A. de Marcellus.

LE DIMANCHE, A COMPLIES.

(Traduction libre de l'hymne : *Te lucis ante terminum.*)

Avant que la lumière ait terminé son cours
Nous venons vous prier, ô Créateur du monde ;
Veillez sur nous, Seigneur, et gardez-nous toujours,
Paternelle bonté, clémence sans seconde !

Écartez loin de nous, et les songes fâcheux,
Et les fantômes vains que la nuit nous suscite ;
Enchaînez le démon ennemi furieux :
Que rien ne souille un corps où votre grâce habite.

Exaucez-nous, ô Père, ô suprême bonté,
Verbe, le Fils unique et la splendeur du Père,
Et vous, ô Paraclet, Esprit de vérité,
Trinité souveraine, éternelle lumière !

J.-M. HAINGLAISE.

LE LUNDI, A MATINES.

(Traduction de l'hymne : *Somno refectis artubus.*)

Tandis que le sommeil réparant la nature
Tient enchaînés le travail et le bruit,
Nous rompons ces liens, ô clarté toujours pure,
Pour te louer dans la profonde nuit.

Que dès notre réveil notre voix te bénisse :
Qu'à te chercher notre cœur empressé
T'offre ses premiers vœux, et que par toi finisse
Le jour par toi saintement commencé.

L'astre dont la présence écarte la nuit sombre,
Viendra bientôt recommencer son cours,
Et vous, noirs ennemis qui vous glissez dans l'ombre,
Disparaissez à l'approche du jour.

Nous t'implorons, Seigneur, tes bontés sont nos armes :
De tout péché rends-nous purs à tes yeux ;
Fais que t'ayant chanté dans ce séjour de larmes
Nous te chantions dans le repos des cieux.

Exauce, Père saint, notre ardente prière,
Verbe son Fils, Esprit leur nœud divin,
Dieu qui, tout éclatant de ta propre lumière,
Règnes au ciel sans principe et sans fin.

Jean RACINE.

LE LUNDI, A LAUDES.

(Traduction de l'hymne : *Splendor paternæ gloriæ.*)

Source ineffable de lumière,
Verbe, en qui l'Éternel contemple sa beauté,
Astre dont le soleil n'est que l'ombre grossière,
Sacré jour, dont le jour emprunte sa clarté ;

Lève-toi, Soleil adorable
Qui de l'éternité ne fais qu'un heureux jour :
Fais briller à nos yeux ta clarté secourable,
Et répands dans nos cœurs le feu de ton amour.

Prions aussi l'auguste Père,
Le Père, dont la gloire a devancé les temps,

Le Père tout-puissant en qui le monde espère :
Qu'il soutienne d'en haut ses fragiles enfants.

Donne-nous un ferme courage,
Brise la noire dent du serpent envieux :
Que le calme, grand Dieu, suive de près l'orage ;
Fais-nous faire toujours ce qui plaît à tes yeux.

Guide notre âme dans ta route,
Rends notre cœur docile à ta divine loi ;
Remplis-nous d'un espoir que n'ébranle aucun doute,
Et que jamais l'erreur n'altère notre foi.

O Christ, sois notre pain céleste ;
Que l'eau d'une foi vive abreuve notre cœur :
Ivres de ton esprit, sobres pour tout le reste,
Daigne à tes combattants inspirer ta vigueur.

Que la pudeur chaste et vermeille
Imite sur leur front la rougeur du matin :
Aux clartés du midi que leur foi soit pareille ;
Que leur persévérance ignore le déclin.

L'aurore luit sur l'hémisphère :
Que Jésus dans nos cœurs daigne luire aujourd'hui ;
Jésus qui tout entier est dans son divin Père,
Comme son divin Père est tout entier en lui.

Gloire à toi, Trinité profonde,
Père, Fils, Esprit-Saint, qu'on t'adore toujours !
Tant que l'astre des temps éclairera le monde,
Et quand les siècles même auront fini leur cours.

Jean RACINE.

LE LUNDI, A VÊPRES.

(Traduction de l'hymne : *Immense cœli conditor.*)

Grand Dieu, qui vis les cieux se former sans matière
A ta voix seulement,
Tu séparas les eaux, leur marquant pour barrière
Le vaste firmament.

Si la voûte céleste a ses plaines liquides,
La terre a ses ruisseaux
Qui contre les chaleurs portent aux champs arides
Le secours de leurs eaux.

Seigneur, qu'ainsi les eaux de ta grâce féconde
Réparent nos langueurs ;
Que nos sens désormais vers les appas du monde
N'entraînent plus nos cœurs.

Fais briller de la foi les lumières propices
A nos yeux éclairés :
Qu'elle arrache le voile à tous les artifices
Des enfers conjurés !

Règne, ô Père éternel ! Fils, sagesse incréée,
Esprit-Saint, Dieu de paix,
Qui fais changer des temps l'inconstante durée
Et ne changes jamais.

Jean RACINE.

LE MARDI, A MATINES.

(Traduction de l'hymne : *Consors paterni luminis.*)

Verbe égal au Très-Haut, notre unique espérance,
Jour éternel de la terre et des cieux,

De la paisible nuit nous rompons le silence :
Divin Sauveur, jette sur nous les yeux.

Répands sur nous le feu de ta grâce puissante ;
Que tout l'enfer fuie au son de ta voix ;
Dissipe ce sommeil d'une âme languissante
Qui la conduit à l'oubli de tes lois.

O Christ ! sois favorable à ce peuple fidèle,
Pour te bénir maintenant assemblé ;
Reçois les chants qu'il offre à ta gloire immortelle,
Et de tes dons qu'il retourne comblé.

Exauce, Père saint, notre ardente prière,
Verbe son Fils, Esprit leur nœud divin,
Dieu qui, tout éclatant de ta propre lumière,
Règnes au ciel sans principe et sans fin.

Jean Racine.

LE MARDI, A LAUDES.

(Traduction de l'hymne : *Ales diei nuntius.*)

L'oiseau vigilant nous réveille,
Et ses chants redoublés semblent chasser la nuit :
Jésus se fait entendre à l'âme qui sommeille
Et l'appelle à la vie où son jour nous conduit.

« Quittez, dit-il, la couche oisive
Où vous ensevelit une molle langueur :
Sobres, chastes et purs, l'œil et l'âme attentive,
Veillez ! je suis tout proche et frappe à votre cœur. »

Ouvrons donc l'œil à sa lumière ;
Levons vers ce Sauveur et nos mains et nos yeux ;
Pleurons et gémissons : une ardente prière
Ecarte le sommeil et pénètre les cieux.

O Christ ! ô soleil de justice,
De nos cœurs endurcis romps l'assoupissement ;
Dissipe l'ombre épaisse où les plonge le vice,
Et que ton divin jour y brille à tout moment.

Gloire à toi, Trinité profonde,
Père, Fils, Esprit-Saint, qu'on t'adore toujours
Tant que l'astre des temps éclairera le monde,
Et quand les siècles même auront fini leur cours.

Jean Racine.

LE MARDI, A VÊPRES.

(Traduction de l'hymne : *Telluris ingens conditor.*)

Ta sagesse, grand Dieu, dans tes œuvres tracée
Débrouilla le chaos ;
Et fixant sur son poids la terre balancée,
La sépara des flots.

Par là, son sein fécond, de fleurs et de feuillages
L'embellit tous les ans,
L'enrichit de doux fruits, couvre de pâturages
Ses vallons et ses champs.

Seigneur, fais de ta grâce à notre âme abattue
Goûter les fruits heureux ;
Et que puissent nos pleurs de la chair corrompue
Eteindre en nous les feux.

Que sans cesse nos cœurs, loin du sentier des vices,
Suivent tes volontés ;
Qu'innocents à tes yeux ils fondent leurs délices
Sur tes seules bontés.

Règne, ô Père éternel, Fils, sagesse incréée,
Esprit-Saint, Dieu de paix,
Qui fais changer des temps l'inconstante durée
Et ne changes jamais.

Jean Racine.

LE MERCREDI, A MATINES.

(Traduction de l'hymne : *Rerum creator optime.*)

Grand Dieu, par qui de rien toute chose est formée,
Jette les yeux sur nos besoins divers :
Romps ce fatal sommeil par qui l'âme charmée
Dort en repos sur le bord des enfers !

Daigne, ô divin Sauveur que notre voix implore,
Prendre pitié des fragiles mortels,
Et vois comme du lit, sans attendre l'aurore,
Le repentir nous mène à tes autels.

C'est là que notre troupe affligée, inquiète,
Levant au ciel et le cœur et les mains,
Imite le grand Paul, et suit ce qu'un prophète
Nous a prescrit dans ses cantiques saints.

Nous montrons à tes yeux nos maux et nos alarmes,
Nous confessons tous nos crimes secrets ;
Nous t'offrons tous nos vœux, nous y mêlons nos larmes ;
Que ta bonté révoque tes arrêts.

Exauce, Père saint, notre ardente prière,
Verbe son Fils, Esprit leur nœud divin,
Dieu qui, tout éclatant de ta propre lumière,
Règnes au ciel sans principe et sans fin !

Jean Racine.

LE MERCREDI, A LAUDES.

(Traduction de l'hymne : *Nox et tenebræ et nubila.*)

Sombre nuit, aveugles ténèbres,
Fuyez ! le jour s'approche et l'olympe blanchit :
Et vous, démons, rentrez dans vos prisons funèbres,
De votre empire affreux un Dieu nous affranchit.

Le soleil perce l'ombre obscure,
Et les traits éclatants qu'il lance dans les airs,
Rompant le voile épais qui couvrait la nature,
Redonnent la couleur et l'âme à l'univers.

O Christ, notre unique lumière,
Nous ne reconnaissons que tes saintes clartés ;
Notre esprit t'est soumis, entends notre prière ;
Et sous ton joug divin range nos volontés.

Souvent notre âme criminelle,
Sur sa fausse vertu, téméraire s'endort :
Hâte-toi d'éclairer, ô lumière éternelle !
Des malheureux assis dans l'ombre de la mort.

Gloire à toi, Trinité profonde,
Père, Fils, Esprit-Saint, qu'on t'adore toujours,
Tant que l'astre des temps éclairera le monde,
Et quand les siècles même auront fini leur cours !

LE MERCREDI, A VÊPRES.

(Traduction de l'hymne : *Cœli Deus sanctissime.*)

Grand Dieu qui fais briller sur la voûte étoilée
Ton trône glorieux,
Et d'une blancheur vive à la pourpre mêlée
Peins le cintre des cieux ;

Par toi roule à nos yeux sur un char de lumière
Le clair flambeau des jours ;
De tant d'astres par toi, la lune en sa carrière
Voit le différent cours.

Ainsi sont séparés les jours des nuits prochaines
Par d'immuables lois ;
Ainsi tu fais connaître, à des marques certaines,
Les saisons et les mois.

Seigneur, répands sur nous ta lumière céleste,
Guéris nos maux divers,
Que ta main secourable, aux démons si funeste,
Brise enfin tous nos fers.

Règne, ô Père éternel ! Fils, sagesse incréée,
Esprit-Saint, Dieu de paix,
Qui fais changer des temps l'inconstante durée
Et ne changes jamais.

Jean RACINE.

LE JEUDI, A MATINES.

(Traduction de l'hymne : *Nox atra rerum contegit.*)

De toutes les couleurs que distinguait la vue
L'obscure nuit n'a fait qu'une couleur :
Juste Juge des cœurs ! notre ardeur assidue,
Demande ici tes yeux et ta faveur.

Qu'ainsi, prompt à guérir nos mortelles blessures,
Ton feu divin dans nos cœurs répandu
Consume pour jamais leurs passions impures,
Pour n'y laisser que l'amour qui t'est dû.

Effrayés des péchés dont le poids les accable,
Tes serviteurs voudraient se relever :
Ils implorent, Seigneur, ta bonté secourable
Et dans ton sang cherchent à se laver.

Seconde leurs efforts, dissipe l'ombre noire,
Qui dès longtemps les tient enveloppés,
Et que l'heureux séjour d'une immortelle gloire
Soit l'unique désir de leurs cœurs détrompés.

Exauce, Père saint, notre ardente prière,
Verbe son Fils, Esprit leur nœud divin,
Dieu qui, tout éclatant de ta propre lumière,
Règnes au ciel sans principe et sans fin !

Jean RACINE.

LE JEUDI, A LAUDES.

(Traduction de l'hymne : *Lux ecce surgit aurea.*)

Les portes du jour sont ouvertes,
Le soleil peint le ciel de rayons éclatants ;
Loin de nous cette nuit dont nos âmes couvertes
Dans le chemin du crime ont erré si longtemps.

Imitons la lumière pure
De l'astre étincelant qui commence son cours,
Ennemis du mensonge et de la fraude obscure,

Et que la vérité brille en tous nos discours.

Que ce jour se passe sans crime,
Que nos langues, nos yeux, nos mains soient innocents ;
Que tout soit chaste en nous, et qu'un frein légitime
Aux lois de la raison asservisse les sens.

Du haut de sa sainte demeure
Un Dieu toujours veillant nous regarde marcher ;
Il nous voit, nous entend, nous observe à toute heure,
Et la plus sombre nuit ne saurait nous cacher.

Gloire à toi, Trinité profonde,
Père, Fils, Esprit-Saint, qu'on t'adore toujours,
Tant que l'astre des temps éclairera le monde,
Et quand les siècles même auront fini leur cours !

Jean RACINE.

LE JEUDI, A VÊPRES.

(Traduction de l'hymne : *Magnæ Deus potentiæ.*)

Seigneur, tant d'animaux par toi des eaux fécondes
Sont produits à ton choix,
Que leur nombre infini peuple, ou les mers profondes,
Ou les airs, ou les bois.

Ceux-là sont humectés des flots que la mer roule ;
Ceux-ci de l'eau des cieux,
Et de la même source ainsi sortis en foule
Occupent divers lieux.

Fais, ô Dieu tout-puissant, fais que tous tes fidèles,
A ta grâce soumis,
Ne retombent jamais dans les chaînes cruelles
De leurs fiers ennemis ;

Que par toi soutenus, le joug pesant des vices
Ne les accable pas ;
Qu'un orgueil téméraire en d'affreux précipices
N'engage point leurs pas.

Règne, ô Père éternel ! Fils, sagesse incréée,
Esprit-Saint, Dieu de paix,
Qui fais changer des temps l'inconstante durée
Et ne changes jamais.

Jean RACINE.

LE VENDREDI, A MATINES.

(Traduction de l'hymne : *Tu Trinitatis unitas.*)

Auteur de toute chose, essence en trois unique,
Dieu tout-puissant, qui régis l'univers,
Dans la profonde nuit nous t'offrons ce cantique :
Ecoute-nous et vois nos maux divers.

Tandis que du sommeil le charme nécessaire
Ferme les yeux du reste des humains,
Le cœur tout pénétré d'une douleur amère,
Nous implorons tes secours souverains.

Que tes feux de nos cœurs chassent la nuit fatale ;
Qu'à leur éclat soient d'abord dissipés
Ces objets dangereux que la ruse infernale
Dans un vain songe offre à nos sens trompés.

Que notre corps soit pur ; qu'une indolence ingrate
Ne tienne point nos cœurs ensevelis ;

Que par l'impression du vice qui nous flatte
Tes feux sacrés n'y soient point affaiblis.

Qu'ainsi, divin Sauveur, tes lumières célestes
Dans tes sentiers affermissant nos pas,
Nous détournent toujours de ces piéges funestes
Que le démon couvre de mille appas.

Exauce, Père saint, notre ardente prière,
Verbe son Fils, Esprit leur nœud divin,
Dieu qui, tout éclatant de ta propre lumière,
Règnes au ciel sans principe et sans fin!

Jean Racine.

LE VENDREDI, A LAUDES.

(Traduction de l'hymne : *Æterna cœli gloria.*)

Astre que le monde révère,
Doux espoir des mortels rachetés par ton sang,
Verbe, Fils éternel du redoutable Père,
Jésus qu'une humble Vierge a porté dans son flanc :

Affermis l'âme qui chancelle,
Fais que levant au ciel nos innocentes mains,
Nous chantions dignement et ta gloire immortelle,
Et les biens dont ta grâce a comblé les humains.

L'astre, avant-coureur de l'aurore,
Du soleil qui s'approche annonce le retour;
Sur le pâle horizon l'ombre se décolore :
Lève-toi dans nos cœurs, chaste et bienheureux jour!

Sois notre inséparable guide,
Du siècle ténébreux perce l'obscure nuit;
Défends-nous en tous temps contre l'attrait perfide
De ces plaisirs trompeurs dont la mort est le fruit.

Que la foi dans nos cœurs gravée
D'un rocher immobile ait la stabilité :
Que sur ce fondement l'espérance élevée
Porte pour comble heureux l'ardente charité.

Gloire à toi, Trinité profonde,
Père, Fils, Esprit-Saint, qu'on t'adore toujours,
Tant que l'astre des temps éclairera le monde,
Et quand les siècles même auront fini leur cours!

Jean Racine.

LE VENDREDI A VÊPRES.

(Traduction de l'hymne : *Plasmator hominis, Deus.*)

Créateur des humains, grand Dieu, souverain Maître
De ce vaste univers,
Qui du sein de la terre à ton ordre vis naître
Tant d'animaux divers;

A ces corps si nombreux, si différents d'espèce,
Animés à ta voix,
L'homme fut établi par ta haute sagesse
Pour imposer ses lois.

Seigneur, qu'ainsi ta grâce à nos vœux accordée
Règne dans notre cœur;
Que nul excès honteux, que nulle impure idée
N'en chasse la pudeur;

Qu'un saint ravissement éclate en notre zèle,
Guide toujours nos pas;

Fais, d'une paix profonde, à ton peuple fidèle
Goûter les doux appas.

Règne, ô Père éternel! Fils, sagesse incréée,
Esprit-Saint, Dieu de paix,
Qui fais changer des temps l'inconstante durée
Et ne changes jamais.

Jean Racine.

LE SAMEDI, A MATINES.

(Traduction de l'hymne : *Summæ Deus clementiæ.*)

O toi qui, d'un œil de clémence,
Vois les égarements des fragiles humains,
Toi dont l'Etre, un en trois et le même en puissance,
A créé ce grand tout soutenu par tes mains;

Eteins ta foudre dans les larmes
Qu'un juste repentir mêle à nos chants sacrés,
Et que puisse ta grâce où brillent tes doux charmes
Te préparer un temple en nos cœurs épurés.

Brûle en nous de tes saintes flammes
Tout ce qui de nos sens excite les transports,
Afin que, toujours prêts, nous puissions dans nos âmes
Du démon de la chair vaincre tous les efforts.

Pour chanter ici tes louanges,
Notre zèle, Seigneur, a devancé le jour;
Fais qu'ainsi nous chantions un jour avec tes anges
Les biens qu'à tes élus assure ton amour.

Père des anges et des hommes,
Sacré Verbe, Esprit-Saint, profonde Trinité,
Sauve-nous ici-bas des périls où nous sommes,
Et qu'on loue à jamais ton immense bonté!

Jean Racine.

LE SAMEDI, A LAUDES.

(Traduction de l'hymne : *Aurora jam spargit polum.*)

L'aurore brillante et vermeille
Prépare le chemin au soleil qui la suit;
Tout rit aux premiers traits du jour qui se réveille :
Retirez-vous, démons qui volez dans la nuit.

Fuyez, songes, troupe menteuse,
Dangereux ennemis par la nuit enfantés,
Et que fuie avec vous la mémoire honteuse
Des objets qu'à nos sens vous avez présentés.

Chantons l'auteur de la lumière
Jusqu'au jour où son ordre a marqué notre fin;
Et qu'en le bénissant notre aurore dernière
Se perde en un midi sans soir et sans matin.

Gloire à toi, Trinité profonde,
Père, Fils, Esprit-Saint, qu'on t'adore toujours,
Tant que l'astre des temps éclairera le monde,
Et quand les siècles même auront fini leur cours!

LE SAMEDI, A VÊPRES.

(Traduction de l'hymne : *O lux beata Trinitas.*)

Source éternelle de lumière,
Trinité souveraine et très-simple unité,
Le visible soleil va finir sa carrière;
Fais luire dans nos cœurs l'invisible clarté.

Qu'au doux concert de tes louanges
Notre voix et commence et finisse le jour,
Et que notre âme enfin chante avec tes saints anges
Le cantique éternel de ton céleste amour.

Adorons le Père suprême,
Principe sans principe, abîme de splendeur;
Le Fils, Verbe du Père, engendré dans lui-même;
L'Esprit des deux qu'il lie, amour, don, paix, ar-
[deur.

Jean RACINE.

L'HYPOCRISIE

Humble au dehors, modeste en son langage,
L'austère honneur est peint sur son visage;
Dans ses discours règne l'humanité,
La bonne foi, la candeur, l'équité;
Un miel flatteur sur ses lèvres distille;
Sa cruauté paraît douce et tranquille;
Ses vœux au ciel semblent tous adressés;
Sa vanité marche les yeux baissés;
Le zèle ardent masque ses injustices,
Et sa mollesse endosse les cilices.
Jadis la fraude et l'orgueil fastueux
Mirent au jour cet être monstrueux.

Jean-Baptiste ROUSSEAU.

CONTRE LES HYPOCRITES.

(Ode tirée du psaume LVII.)

Si la loi du Seigneur vous touche,
Si le mensonge vous fait peur,
Si la justice en votre cœur
Règne aussi bien qu'en votre bouche,
Parlez, fils des hommes, pourquoi
Faut-il qu'une haine farouche
Préside aux jugements que vous lancez sur moi (1)?

C'est vous de qui les mains impures
Trament le tissu détesté
Qui fait trébucher l'équité
Dans le piége des impostures;
Lâches aux cabales vendus,
Artisans de fourbes obscures,
Habiles seulement à noircir les vertus.

L'hypocrite, en fraudes fertile,
Dès l'enfance est pétri de fard:
Il sait colorer avec art
Le fiel que sa bouche distille;
Et la morsure du serpent
Est moins aiguë et moins subtile
Que le venin caché que sa langue répand.

En vain le sage les conseille;
Ils sont inflexibles et sourds;
Leur cœur s'assoupit aux discours
De l'équité qui les réveille,
Plus insensibles et plus froids
Que l'aspic qui ferme l'oreille
Aux sons mélodieux d'une touchante voix.

Mais de ces langues diffamantes
Dieu saura venger l'innocent:
Je le verrai ce Dieu puissant
Foudroyer leurs têtes fumantes;
Il vaincra ces lions ardents,
Et dans leurs gueules écumantes
Il plongera sa main, et brisera leurs dents.

Ainsi que la vague rapide
D'un torrent qui roule à grand bruit
Se dissipe et s'évanouit
Dans le sein de la terre humide;
Ou comme l'airain enflammé
Fait fondre la cire fluide
Qui bouillonne à l'aspect du brasier allumé:

Ainsi leurs grandeurs éclipsées
S'anéantiront à nos yeux;
Ainsi la justice des cieux
Confondra leurs lâches pensées:
Leurs dards deviendront impuissants,
Et de leurs pointes émoussées
Ne pénétreront plus le sein des innocents.

Avant que leurs tiges célèbres
Puissent pousser des rejetons,
Eux-mêmes, tristes avortons,
Seront cachés dans les ténèbres;
Et leur sort deviendra pareil
Au sort de ces oiseaux funèbres
Qui n'osent soutenir les regards du soleil.

C'est alors que de leur disgrâce
Les justes riront à leur tour;
C'est alors que viendra le jour
De punir leur superbe audace;
Et que, sans paraître inhumains,
Nous pourrons extirper leur race,
Et laver dans leur sang nos innocentes mains.

Ceux qui verront cette vengeance
Pourront dire, avec vérité (2),
Que l'injustice et l'équité
Tour à tour ont leur récompense;
Et qu'il est un Dieu dans les cieux,
Dont le bras soutient l'innocence,
Et confond des méchants l'orgueil ambitieux.

Jean-Baptiste ROUSSEAU.

L'IDÉE DE DIEU.

Heureux l'œil éclairé de ce jour sans nuage,
Qui partout ici-bas le contemple et le lit!
Heureux le cœur épris de cette grande image,
Toujours vide et trompé si Dieu ne le remplit!
Ah! pour celui-là seul la nature est sans ombre!

(1) Cette strophe est citée comme un modèle de période.

(2) Vers un peu prosaïque, mais qui n'empêche pas que cette ode, dans son ensemble, ne soit une des plus belles de son auteur.

En vain le temps se voile et recule les cieux,
Le ciel n'a point d'abîme et le temps point de [nombre
Qui le cache à ses yeux !

Pour qui ne l'y voit pas tout est nuit et mystère ;
Cet alphabet de feu dans le ciel répandu
Est semblable pour eux à ces vains caractères
Dont le sens, s'ils en ont, dans les temps s'est perdu.

Le savant sous ses mains les retourne et les brise,
Et dit : Ce n'est qu'un jeu d'un art capricieux ;
Et cent fois en tombant ces lettres qu'il méprise
D'elles-même ont écrit le nom mystérieux !

Mais cette langue en vain par les temps égarée,
Se lit hier comme aujourd'hui ;
Car elle n'a qu'un nom sous sa lettre sacrée,
Lui seul ! lui partout ! toujours lui !

Qu'il est doux pour l'âme qui pense
Et flotte dans l'immensité
Entre le doute et l'espérance,
La lumière et l'obscurité,
De voir cette idée éternelle
Luire sans cesse au-dessus d'elle,
Comme une étoile aux feux constants,
La consoler sous ses nuages
Et lui montrer les deux rivages
Blanchis de l'écume du temps !

En vain les vagues des années
Roulent dans leur flux et reflux
Les croyances abandonnées
Et les empires révolus ;
En vain l'opinion qui lutte
Dans son triomphe ou dans sa chute
Entraîne un monde à son déclin ;
Elle brille sur sa ruine,
Et l'histoire qu'elle illumine
Ravit son mystère au destin !

Elle est la science du sage ;
Elle est la foi de la vertu,
Le soutien du faible, et le gage
Pour qui le juste a combattu !
En elle la vie a son juge
Et l'infortune son refuge,
Et la douleur se réjouit.
Unique clef du grand mystère,
Otez cette idée à la terre,
Et la raison s'évanouit !

Cependant le monde qu'oublie
L'âme absorbée en son auteur,
Accuse sa foi de folie
Et lui reproche son bonheur,

Pareil à l'oiseau des ténèbres,
Qui, charmé des lueurs funèbres,
Reproche à l'oiseau du matin
De croire au jour qui vient d'éclore
Et de planer devant l'aurore
Enivré du rayon divin !

Mais qu'importe à l'âme qu'inonde
Ce jour que rien ne peut voiler ?
Elle laisse rouler le monde
Sans l'entendre et sans s'y mêler.
Telle une perle de rosée
Que fait jaillir l'onde brisée
Sur des rochers retentissants,
Y sèche pure et virginale,
Et seule dans les cieux s'exhale
Avec la lumière et l'encens !

A. DE LAMARTINE.

L'IDEE DE DIEU

GRAVÉE DANS LA RAISON HUMAINE.

(Traduct. du poëme latin : l'*Anti-Lucrèce* du card. de Polignac, chant IX.)

Philosophe insensé ! d'un Dieu la vive image
Partout s'offre à tes yeux : ton impuissante rage
S'applique à l'effacer ; tu n'y parviendras pas.
Tu la fuis ; c'est en vain : elle suit tous tes pas.
Nos vouloirs, les objets, l'ordre de la nature
Annoncent un auteur ; c'est Dieu même, Epicure ;
Oui, c'est Dieu : tout le dit, et ne dira jamais
Que la crainte ait peuplé les célestes palais (1).
Ce n'est pas seulement par des coups de tonnerre
Que le Maître des cieux se dévoile à la terre.
La faiblesse à notre être attachée en tous lieux,
Les chefs-d'œuvre partout exposés à nos yeux,
Et qui ne doivent rien à l'industrie humaine,
Montrent d'eux et de nous la cause souveraine.
L'homme qui tend toujours à la source du vrai
Dans tout ce qui le frappe, élève sans délai
Ses regards et son cœur vers son père et son maître;
Bientôt il s'étudie et cherche à se connaître.
Confus de sa bassesse, épris de sa grandeur,
Sans cesse dévoré par la soif d'un bonheur
Qu'il connaît, qui le fuit dans ces lieux déplorables,
Jouet de ses désirs toujours insatiables,
Il est enfin contraint d'implorer le secours
De ce Dieu bienfaisant, seul auteur de ses jours,
Que sa raison lui peint sensible à sa prière,
De son souffle divin animant la matière,
Prêt à guérir les maux qui font son désespoir,
Et joignant à l'amour un absolu pouvoir.
A tous ces sentiments s'unit enfin la crainte.
Aime-t-on le bonheur, sans redouter l'atteinte

(1) On n'imaginerait jamais ce que Bayle pense de ce fameux vers de Lucrèce : *Primus in orbe deos fecit timor*, si on ne le trouvait consigné dans ses écrits. (*Pens. div.* tom. II.) Voici ses propres termes : « Nous pouvons dire tout le contraire de « ce que disait ce philosophe impie et libertin, qui « assurait plutôt par le plaisir de dire un bon mot, « que par une véritable conviction, que c'était la « crainte qui avait établi la créance de la Divinité : « car c'est au contraire la seule crainte des châti- « ments qui fait que quelques-uns cherchent à se « persuader qu'il n'y a point de Dieu. » Bayle s'accorde ici avec Plutarque, qui dit dans son traité de la superstition : « Si l'impie ne veut pas croire un « Dieu vengeur, c'est afin de ne le pas craindre. » Le vrai brave est celui qui peut dire avec le Pontife Joad : *Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte*

D'un revers accablant? Ce sont deux grands ressorts,
Qui sur l'âme flottante exercent leurs efforts.
La loi qui soumet l'homme au maître du ton-
[nerre
Est utile, sans doute, aux princes de la terre :
Elle commande aux cœurs, et ses divins décrets,
L'espoir de la vertu, la terreur des forfaits,
Consacrent des Etats l'autorité fragile :
Mais n'en concluez pas qu'un artifice habile
Ait aux rois inspiré ces oracles sacrés,
Pour rendre leur pouvoir, leurs droits plus assurés,
Pour prévenir l'horreur des discordes civiles,
Ces transports effrénés qui dans le sein des villes
Pressent les citoyens l'un sur l'autre acharnés,
Et souillent de leur sang les temples étonnés ;
Pour empêcher enfin l'aveugle indépendance
De fouler à ses pieds la plus juste puissance.
Oui, la religion, protectrice des rois,
Marque d'un sceau divin leurs équitables lois :
Mais avant qu'aucun prince eût ceint le diadème,
Qu'aucun peuple eût fléchi sous le pouvoir suprême,
Elle avait des mortels éclairé la raison.
Ainsi la soif de l'or, le désir d'un grand nom,
L'orgueil, de nos écarts la source empoisonnée ;
Ainsi cette droiture à notre âme enchaînée,
L'amour de la vertu, la honte des forfaits
Dominaient sur les cœurs, avant qu'en ses progrès
La sage politique en ait su faire usage,
Et sur ces fiers rivaux fonder notre avantage.
Celui qui le premier sur un frêle vaisseau
Osa franchir les mers, à deux doigts du tombeau,
N'avait jamais donné des ailes au zéphyre :
Il sut les employer à presser son navire :
Les voiles pour le vent ne furent qu'un lien.
L'art façonne et polit, mais l'art n'enfante rien.
S'il n'était point de Dieu, si dans tout son ou-
[vrage
Il ne parlait aux yeux, dans l'homme le plus sage
Qui pourrait en former l'idée? Un de nos sens?
Pour saisir un esprit ils sont tous impuissants :
Aucun pinceau mortel n'en peut tracer l'image.
Le vice serait-il l'auteur de cet hommage?
Il ne voit dans un Dieu qu'un importun censeur ;
Il le craint, il le hait, comme un juge, un vengeur.
Reste donc la raison : par sa lumière même
Seule elle a reconnu la lumière suprême.

Mais du désordre enfin les sinistres vapeurs
D'un si riche tableau ternirent les couleurs.
Du maître qu'on craignait on oublia l'essence ;
Le Dieu simple, éternel, sans égal en puissance,
Devint un composé de cent divinités,
Diverses en grandeur, en sexe, en qualités ;
A des monstres hideux les préjugés, les crimes
Prodiguèrent son nom, son encens, ses victimes ;
Il fut défiguré sur ses propres autels.
Le trône au vil flatteur donna des immortels.
Des sophistes anciens les ténébreux mystères,
L'éloquence égarée en ses bonds téméraires,

Les erreurs de l'histoire, enfin l'art séducteur
Des Sirènes du Pinde, ou même de leur sœur,
Dont l'habile pinceau sait animer la toile,
Peuplèrent de leurs dieux l'Olympe et chaque étoile.
Le Très-Haut se montrait dans les objets mortels;
On les mit à sa place : ils eurent des autels,
Et le sang des taureaux baigna le sanctuaire
D'un monstre, d'un tyran, ou d'un tronc centenaire.
Sages Egyptiens, vous offrîtes des vœux
Aux plus vils animaux, au crocodile affreux,
Des rivages du Nil le fléau redoutable ;
Aux plantes qu'enfanta le rebut d'une étable.
D'un fleuve empoisonné les ruisseaux dangereux
Portent au loin la mort : l'embrasement des feux
S'anime dans son cours, et la flamme en furie
Allume à chaque instant un nouvel incendie :
Telle, et plus prompte encor, la superstition,
Sous le masque imposant de la religion,
Infecta l'univers séduit par l'imposture.
C'était contre ce monstre, imprudent Epicure,
Qu'il fallait déployer tes vains raisonnements ;
Lucrèce, c'était lui que par tes arguments
Tu devais repousser, et ta brillante lyre
Eût d'avance annoncé du vrai l'heureux empire.
Mais comment osez-vous sous les mêmes débris
Confondre des autels dignes de nos mépris,
Et les temples d'un Dieu seul saint, seul véritable?

Bérardier de Bataut.

L'IDOLATRIE.

Ode.

Triste effet du courroux céleste,
Ou plutôt du péché qui séduisit son cœur!
Dans son aveuglement funeste
L'homme méconnaît son auteur ;
Chef-d'œuvre de ses mains, créé dans l'innocence,
Il se livre à l'indépendance ;
Dégradé, sa douleur s'exhale en vains regrets ;
Ses malheureux enfants, avilis d'âge en âge,
Déjà, Seigneur, déjà de ton auguste image
Ont-ils effacé tous les traits?

La licence inonde la terre :
La vertu fuit, le crime à son comble est monté ;
Grand Dieu, du bruit de ton tonnerre
Leur cœur n'est point épouvanté!
Cieux, versez vos torrents ; terre, ouvre tes abîmes ;
Engloutis soudain ces victimes
Qu'épargna trop longtemps l'Eternel en courroux.
Tout périt : du péché châtiments mémorables!
Mais d'un juste épargné bientôt les fils coupables
Bravent encor ce Dieu jaloux.

Dans sa redoutable colère
Sa vengeance les livre à leurs cœurs endurcis ;
D'un faible reste de lumière
Tous les rayons sont obscurcis.
Quel attentat! l'impie, au gré de ses caprices,
Se fabrique des dieux complices,
Autorise son crime en le plaçant aux cieux ;
Le torrent de l'erreur en désordre féconde,

Se déborde, remplit l'enfer, la terre et l'onde,
Trop resserré pour ces faux dieux.

Ici, le Nil sur son rivage
M'offre des dieux muets ou des dieux mugissants;
Son culte insensé rend hommage
Aux plus vils objets de nos sens.
Là, ce peuple orgueilleux d'une vaine sagesse,
Ces esprits vantés de la Grèce,
Ajoutent aux erreurs des aveugles mortels :
O honte ! Ils font un dieu d'un infâme adultère,
Et du profane amour la détestable mère
Obtient un temple et des autels.

Le vol, le meurtre, le parjure,
Consacrés par ces dieux, partout sont respectés;
Vices dont rougit la nature,
Quels monstres de divinités !
Rome de l'univers la superbe maîtresse,
Se plonge en leur fatale ivresse,
Et reçoit des vaincus tous les dieux impuissants :
Opprobre des humains ! dans ce désordre extrême,
Parmi les nations, tout, excepté Dieu même
Reçoit leurs vœux et leur encens.

Mêlez la fureur et la rage,
Au milieu des festins, à vos transports joyeux;
Repaissez vos yeux de carnage;
Soyez semblables à vos dieux;
Fléchissez Jupiter qui tonne sur vos têtes;
Dans les redoutables tempêtes
De Neptune, d'Eole apaisez le courroux...
Insensés ! qu'étaient-ils ces dieux si grands? des hommes,
Plus cruels, plus méchants, plus vils que nous ne sommes,
Faibles et mortels comme nous.

Sourds à la voix qui les rappelle,
Leur cœur cède au penchant, se ferme à la raison;
Sans remords le père infidèle
Transmet à son fils le poison.
Prestiges renaissants ! la pompe et les spectacles,
La voix trompeuse des oracles,
Captivent les respects des crédules humains,
L'enfer use à son tour de nouveaux artifices,
Et dans le sang humain, barbares sacrifices!
L'homme cruel plonge ses mains.
Mais que vois-je ? ton peuple même,
Impatient, murmure et se fait d'autres dieux !
Seigneur, dans son ivresse extrême,
Un veau d'or reçoit tous ses vœux.
Aux plaisirs effrénés la foule s'est livrée,
Et de ta parole sacrée
Ce peuple criminel ose se défier,
Son chef humilié désarme ta colère,
Mais aux dieux étrangers, race ingrate et légère,
Il osera sacrifier.

Jusques à quand l'homme insensible
Aura-t-il sur les yeux le bandeau de l'erreur,
Et de ta colère inflexible
Eprouvera-t-il la rigueur ?

Rappelle, Dieu de paix, ton antique promesse;
Suspends ta droite vengeresse.
Fais briller à ses yeux l'aimable vérité :
Les temps sont arrivés, ses décrets s'accomplissent,
La vérité paraît, les enfers en frémissent,
Les cieux répandent leur clarté.

Annoncé par les saints oracles,
Dieu descend, et la terre enfante son Sauveur,
Les prodiges et les miracles
Vont déposer en sa faveur.
Il naît dans le mépris, il meurt dans le supplice,
Mais cet étrange sacrifice,
Grand Dieu, confond l'erreur et cimente ta loi :
Tes généreux enfants qu'animent tes paroles,
Avides du trépas, renversent les idoles :
L'univers renaît par la foi.

L'abbé Isnard.

L'IDOLATRIE DETRUITE.

(Paraphrase du psaume LXVII.)

Les Pères de l'Eglise, fondés sur l'autorité de saint Paul, voient dans ce chant sublime des allusions prophétiques à l'Ascension de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à la prédication des Apôtres et à la vocation des Gentils.

Dieu se lève, tombez, roi, temple, autel, idole;
Au feu de ses regards, au son de sa parole
Les Philistins ont fui :
Tel le vent dans les airs chasse au loin la fumee,
Tel un brasier ardent voit la cire enflammée
Bouillonner devant lui.

Chantez vos saintes conquêtes,
Israël, dans vos festins,
Offrez d'innocentes fêtes
A l'auteur de vos destins :
Jonchez de fleurs son passage,
Votre gloire est son ouvrage,
Et le Seigneur est son nom.
Son bras venge vos alarmes
Dans le sang et dans les larmes
Des familles d'Ascalon.

Ils n'ont pu soutenir sa face étincelante :
Du timide orphelin, de la veuve tremblante
Il protége les droits.
Du fond du sanctuaire il nous parle à toute heure,
Il aime à rassembler dans la même demeure
Ceux qui suivent ses lois.

Touché du remords sincère,
Il rompt les fers redoutés
Qu'il forgea, dans sa colère,
Pour ses enfants révoltés;
Mais ses mains s'appesantissent
Sur les peuples qui l'aigrissent
Par des attentats nouveaux,
Et dans des déserts arides
Sur ces cœurs durs et perfides
Il épuise ses fléaux.

Souverain d'Israël, Dieu vengeur, Dieu suprême,
Loin des rives du Nil tu conduisais toi-même

Nos aïeux effrayés.
Parmi les eaux du ciel, les éclairs et la foudre
Le mont de Sinaï, prêt à tomber en poudre,
Chancela sous tes pieds.

De l'humide sein des nues
Le pain que tu fis pleuvoir,
A nos tribus éperdues
Rendit la vie et l'espoir.
Tu veilles sur ma patrie,
Comme sur sa bergerie
Veille un pasteur diligent ;
Et ta divine puissance
Répand avec abondance
Ses bienfaits sur l'indigent.

Sur l'abîme des flots, sur l'aile des tempêtes,
Tes ministres sacrés étendent leurs conquêtes
Aux lieux les plus lointains.
Ton peuple bien-aimé vaincra toute la terre,
Et le sceptre des rois, que détrône la guerre,
Passera dans ses mains.

Ses moindres efforts terrassent
Ses ennemis furieux ;
Des périls qui le menacent
Il sort toujours glorieux.
Roi de la terre et de l'onde,
Il éblouira le monde
De sa nouvelle splendeur.
Ainsi du haut des montagnes,
La neige dans les campagnes
Répand sa vive blancheur.

O monts délicieux ! ô fertile héritage !
Lieux chéris du Seigneur, vous êtes l'heureux gage
De son fidèle amour.
Demeure des faux dieux, montagnes étrangeres,
Vous n'êtes point l'asile où le Dieu de nos pères
A fixé son séjour.

Sion, quel auguste fête !
Quels transports vont éclater !
Jusqu'à ton superbe faîte
Le char de Dieu va monter.
Il marche au milieu des anges
Qui célèbrent ses louanges,
Pénétrés d'un saint effroi.
Sa gloire fut moins brillante
Sur la montagne brûlante
Où sa main grava sa loi.

Seigneur, tu veux régner au sein de nos provinces;
Tu reviens entouré de peuples et de princes
Chargés de fers pesants.
L'idolâtre a frémi quand il t'a vu paraître ;
Et quoiqu'il n'ose encor t'avouer pour son maître,
Il t'offre des présents.

Ce Dieu si grand, si terrible
A nos voix daigne accourir ;
Sa bonté toujours visible
Se plaît à nous secourir.
Prodigue de récompenses,

Malgré toutes nos offenses,
Il est lent dans sa fureur ;
Mais les carreaux qu'il apprête
Tôt ou tard brisent la tête
De l'impie et du pécheur.
Dieu m'a dit : de Bazan pourquoi crains-tu les piéges ?
La mer engloutira ces tyrans sacriléges
Dans son horrible flanc.
Tu fouleras aux pieds leurs veines déchirées ;
Et les chiens tremperont leurs langues altérées
Dans les flots de leur sang.

Les ennemis de sa gloire
Sont vaincus de toutes parts :
La pompe de sa victoire
Frappe leurs derniers regards.
Nos chefs enflammés de zèle
Chantent la force immortelle
Du Dieu qui sauva leurs jours ;
Et nos filles triomphantes
Mêlent leurs voix éclatantes
Au son bruyant des tambours.

Bénissez le Seigneur, bénissez votre maître,
Descendants de Jacob, ruisseaux que firent naître
Les sources d'Israël.
Vous, jeune Benjamin, vous l'espoir de nos pères,
Nephtali, Zabulon, Juda, roi de vos frères,
Adorez l'Eternel.

Remplis, Seigneur, la promesse
Que tu fis à nos aïeux ;
Que les rois viennent sans cesse
Te rendre hommage en ces lieux ;
Dompte l'animal sauvage
Qui contre nous, plein de rage,
S'élance de ces marais ;
Pour éviter ta poursuite
Qu'il cherche en vain dans sa fuite
Les roseaux les plus épais.

Des nations de sang confonds la ligue impie ;
Les envoyés d'Egypte et les rois d'Arabie
Reconnaîtront tes lois.
Chantez le Dieu vivant, royaumes de la terre :
Vous entendez ces bruits, ces éclats de tonnerre :
C'est le cri de sa voix.

O ciel, ô vaste étendue !
Les attributs de ton Dieu
Sur les astres, dans la nue
Sont écrits en traits de feu :
Les prophètes qu'il envoie
Sont les héros qu'il emploie
Pour conquérir l'univers.
Sa clémence vous appelle,
Nations ! que votre zèle
Serve le Dieu que je sers.

LE FRANC DE POMPIGNAN.

S. IGNACE DE LOYOLA.

Du Christ confesseur admirable
Et de la sainte Eglise illustre défenseur,

O bienheureux Ignace ! athlète infatigable,
Auprès de l'Eternel, à son trône immuable,
Priez pour nous, céleste intercesseur ?
Obtenez par votre prière
Que, surmontant notre misère,
En tout nous rendions gloire à Dieu notre Sauveur!

Jos.-Mich. Hainglaise.

L'ILE DES ATHEES.

Si le monde physique exige un créateur,
Dans le monde moral il faut un conducteur,
Un juge intelligent, qui, par sa vigilance,
Excite la langueur, calme la violence;
Et qui toujours armé, ne laisse au criminel
Que le fragile espoir d'un bonheur temporel :
Sans le culte établi de ce juge suprême,
Toute société se détruit d'elle-même.

Non loin d'un bord connu des nochers effrayés,
On voit sortir encor sous des murs foudroyés,
Restes trop malheureux d'une île consumée,
D'effrayants tourbillons de soufre et de fumée :
La nature, autrefois prodigue en ces climats,
Prévenait les humains, répandait sur leurs pas
Les faveurs du printemps, les trésors de l'automne,
Et bannissait les soins que la culture donne :
Un peuple d'écrivains, de l'Europe proscrit,
Aveuglés, corrompus par l'erreur de l'esprit,
Et lassés des erreurs dont l'univers abonde,
Pour sauver leur raison cherchaient un nouveau
[monde,
Où, loin des tribunaux, on pût en liberté
Asseoir les fondements de l'incrédulité,
Et sur des bords exempts du pouvoir monarchique
Etablir sans péril leur folle république :
Bayle leur enseignait qu'avec de sages lois
On se passe aisément de prêtres et de rois;
Qu'un sénat composé d'hommes incorruptibles
Retient mieux que la peur des enfers invisibles !
Que la crainte est un frein inutile aux méchants;
Que la raison suffit pour régler nos penchants.

Les voilà rassemblés dans un coin de cette île;
Maîtres indépendants d'une terre fertile,
Ils jouissent d'abord avec sobriété
Des commodes abus d'une ample liberté :
Mais leurs cœurs amoureux d'une gloire trop vaine,
Etrangère aux vertus et toujours incertaine,
Entraînés à la fin par l'aimant naturel,
Se lassèrent bientôt d'un bien si peu réel.
D'abord la volupté, mère de tous les vices,
Peupla ces bords heureux de Phrynés, de Nar-
[cisses
De leurs propres attraits, lâches adorateurs,
Tour à tour corrompus, tour à tour corrupteurs;
Qui, fiers de n'encenser de Dieu que la nature,
Loin d'écouter sa voix, étouffaient son murmure.
Alors les passions, s'animant par degrés,
Brisèrent du devoir les nœuds les plus sacrés;
L'orgueil, sous le manteau de la philosophie,

Dérobait ses hauteurs; l'orgueil se déifie.
Tel le chêne, caché sous l'écorce du gland,
S'élève et porte au ciel son feuillage ondoyant.
Tout change, plus de lois, plus de patriotisme;
La bienfaisance expire au sein de l'égoïsme.
A qui se plaindre alors ? quel est le tribunal
Réformateur d'un peuple où chaque homme est
[égal ?
Des maîtres, disaient-ils, dans la terre où nous
[sommes !
Aurions-nous quitté Dieu pour adorer les hommes?
Non, non, notre destin est enfin éclairci;
On est esclave ailleurs, nous sommes rois ici,
Le pouvoir est commun, tout est dans l'équilibre;
Qui respire notre air est sûr de vivre libre.
Mais comment se soustraire aux fureurs d'un ja-
[loux?
Contre un traître, un ingrat, qui nous défendra?
[Nous,
Nous-mêmes, juges nés de nos propres injures,
Sans secours étranger, punirons les parjures.
Tels étaient leurs discours. Mais par l'impunité,
Le vice en peu de temps surprit l'autorité;
Et la licence enfin, rompant toutes les digues,
Inonda leur pays de piéges et d'intrigues,
De trahisons, de vols, de meurtres et d'excès,
Qui, par les citoyens réprimés sans succès,
Désolèrent bientôt ces plaines fortunées,
Et rougirent de sang leurs rives étonnées.
Alors un citoyen, moins fou, moins criminel,
Elevant ses regards vers le trône éternel :
Je reconnais, dit-il, ô toi, dont mon ivresse
M'a caché trop longtemps la profonde sagesse !
Que Dieu seul est l'appui de toutes les vertus;
Nos cœurs par nos désirs sont trop tôt combattus;
La raison luit trop tard, sa lumière obscurcie
Pénètre sans succès dans une âme endurcie;
La probité vulgaire est un masque flatteur,
Peu nécessaire au juste, utile à l'imposteur;
Le fantôme des lois est un géant d'argile,
Dont on trahit souvent la puissance fragile :
Toi seul, présent à tout, pèses nos actions,
Enhardis nos vertus, brides nos passions;
On échappe aux mortels, mais non pas à ta vue;
L'âme qui fuit tes bras y retombe éperdue :
Il faut (et j'aurais dû, grand Dieu, moins différer)
Pour être vertueux, t'aimer et t'adorer.
Eclaire donc, Seigneur, cette coupable terre.
Il dit. Dieu l'éclaira par le feu du tonnerre.
Un seul, sauvé des traits lancés du haut des cieux,
Dans un fleuve brûlant vit fondre ces beaux lieux;
La flamme les dévore, et cette île charmante
Sous les coups de la foudre est encore fumante.

Le cardinal de Bernis.

L'IMAGE DE LA MORT

PRESENTE PARTOUT.

La vie est dans les cieux, la tombe en est le
[port;
Mais parmi les humains tout parle de la mort;

La mort nourrit la vie et la mort l'épouvante.
Quelle poussière, ô ciel ! n'a pas été vivante ?
Le soc laborieux heurte les monuments
Où de nos devanciers dorment les ossements,
Et nous les dévorons, en nos festins superbes,
Dans les grains savoureux des grappes et des [gerbes.
Que de tombeaux poudreux, que de profonds [abris
Des corps jadis vivants renferment les débris !
Du soleil, en nos champs, la lumière éthérée
Boit l'essence des corps dont elle est altérée ;
Leur cendre en tourbillon s'élève dans les airs,
Aux sables se mêlant, roule dans les déserts,
Ou s'élève en moisson par les vents balancée,
Et la mort est partout, hors dans notre pensée.
Mais lorsqu'elle a tranché nos misérables jours,
Une autre ère commence et doit durer toujours :
L'homme renaît pour vivre aux palais de lumière ;
La vie est de la mort l'immortelle héritière.

PARSEVAL DE GRANDMAISON (1).

IMAGE DE LA VIE.

Vous voyez un faible rameau
Qui, par les jeux du vague Eole,
Enlevé de quelque arbrisseau,
Quitte sa tige, tombe, vole,
Sur la surface d'un ruisseau ;
Là, par une invincible pente,
Forcé d'errer et de changer,
Il flotte au gré de l'onde errante
Et d'un mouvement étranger ;
Souvent il paraît, il surnage ;
Souvent il est au fond des eaux ;
Il rencontre sur son passage
Tous les jours des pays nouveaux.
Tantôt un fertile rivage
Bordé de coteaux fortunés,
Tantôt une rive sauvage
Et des déserts abandonnés :
Parmi ces erreurs continues,
Il fuit, il vogue jusqu'au jour,
Qui l'ensevelit à son tour
Au sein de ces mers inconnues
Où l'on s'abîme sans retour.

GRESSET.

—

« Où va le volume d'eau
Que roule ainsi ce ruisseau?
Dit un enfant à sa mère.
Sur cette rive si chère,
D'où nous le voyons partir,
Le verrons-nous revenir ? »
— « Non, mon fils ; loin de sa source
Ce ruisseau fuit pour toujours :
Et cette onde, dans sa course,
Est l'image de nos jours. »

Mme TASTU.

L'IMAGINATION.

L'imagination, rapide messagère,
Effleure les objets dans sa course légère;
Et bientôt, rassemblant tous ces tableaux divers,
Dans les plis du cerveau reproduit l'univers.
Elle fait plus : souvent sa puissante énergie,
Au monde extérieur opposant sa magie,
Dans un monde inconnu cherche à se maintenir,
Se dérobe au présent, et vit dans l'avenir.
Source des voluptés, des erreurs et des crimes,
Elle a ses favoris, comme elle a ses victimes ;
Et, toujours des objets altérant les couleurs,
Ainsi que nos plaisirs elle accroît nos douleurs.
Mais pour elle c'est peu : lorsque le corps som- [meille,
Elle aime à retracer les tableaux de la veille.
Je la vois aux héros présenter des lauriers,
Au jeune homme un carquois, un char et des [coursiers ;
Jeter le barde au bord d'une mer blanchissante ;
Et quelquefois aussi, terrible et menaçante,
Dans des rêves vengeurs effrayer les tyrans,
Ou présenter l'exil aux favoris des grands.
Déesse au front changeant, mobile enchanteresse,
Qui, sans cesse nous flatte, et nous trompe sans [cesse,
Mère des passions, des arts et des talents;
Qui, peuplant l'univers de fantômes brillants,
Et d'espoir tour à tour et de crainte suivie,
Ou dore ou rembrunit le tableau de la vie.

CHÊNEDOLLÉ.

IMITER JESUS-CHRIST

ET MÉPRISER TOUTES LES VANITÉS DU MONDE.

(Trad. du livre de l'Imitation.)

I.

Heureux, dit le Seigneur, le mortel qui me suit !
Il ne s'égare pas dans l'ombre de la nuit.
C'est ainsi que le Christ nous invite à le suivre ;
Sa vie est une école où l'homme apprend à vivre ;
Marchons à sa lumière, et nos cœurs éclairés
De leur aveuglement se verront délivrés.
Disciples de Jésus, que notre unique envie
Soit donc de méditer l'exemple de sa vie.

II.

Tous les enseignements que les saints ont laissés
Devant ceux de Jésus pâlissent effacés ;
Et de l'esprit de Dieu l'âme vraiment touchée
Saurait y découvrir une manne cachée.
Mais combien l'Evangile entendu tant de fois
Trouve encor de Chrétiens indifférents et froids !
C'est que leur âme, hélas ! à Jésus-Christ fermée
Jamais de son esprit ne se sent enflammée.

(1) François Ruy Parseval de Grandmaison, de l'Académie française, né à Paris en 1759, mort en 1834.

Voulez-vous pleinement des paroles du Christ
Et comprendre le sens et savourer le fruit?
Il faut de ses vertus, imitateur fidèle,
Conformer votre vie à ce divin modèle.

III.

Que vous sert de sonder l'immense profondeur
Où le Dieu trois fois saint cache aux yeux sa [splendeur,
Lorsque d'humilité votre âme dépourvue
De Dieu par son orgueil peut offenser la vue?
Les beaux discours font-ils qu'on soit juste et [pieux?
Non, la seule vertu nous rend amis des cieux.
Mieux vaut de nos péchés le repentir sincère,
Que l'art de définir ce regret salutaire.
Eût-on la Bible entière empreinte en son esprit,
Et tout ce qu'autrefois les sages ont écrit,
Cette riche moisson que la mémoire entasse
N'est rien, si Dieu n'y joint son amour et sa grâce.
Vanité, vanité, tout n'est que vanité!
Un seul point cependant en doit être excepté :
Attacher à Dieu seul notre amour sur la terre,
Vouer à le servir notre âme tout entière.
Oui, la sagesse aspire à fonder dans les cieux
Sur le mépris du monde un trône glorieux.

IV.

Vanité donc, d'accroître un trésor périssable,
D'appuyer son espoir sur un bien si peu stable.
Vanité, de briguer la pompe des honneurs,
D'aspirer à monter au faîte des grandeurs.
Vanité, d'aller boire à la coupe du vice
Des plaisirs que doit suivre un éternel supplice.
Vanité, de vouloir entasser jours sur jours,
Sans jamais s'occuper d'en bien régler le cours.
Vanité, de borner ses soins à cette vie,
Et de ne prévoir pas ce dont elle est suivie.
Vanité, de poursuivre un fantôme trompeur,
Au lieu de se hâter vers l'éternel bonheur.

V.

Rappelez-vous ce mot que dicta la Sagesse :
L'oreille veut entendre et l'œil veut voir sans cesse.
Sachez donc, détaché des choses d'ici-bas,
Donner tout votre amour aux biens qu'on ne voit [pas,
Car le cœur, où des sens l'attrait fatal domine,
Avec sa pureté perd la grâce divine.

Victor Edan.

L'IMMACULEE CONCEPTION.

I.

Les cieux n'existaient pas encore,
Le néant attendait le moment du réveil,
Et Dieu n'avait pas dit à la première aurore
D'annoncer le premier soleil.

Cependant, comme on voit dans un miroir fidèle
Se peindre et s'animer les horizons lointains

Dans son immensité la pensée éternelle
Des mondes à venir renfermait les destins.

Déjà, sous le regard de la toute-science,
Le chaos docile a frémi;
Les siècles passent en silence
Dans le sein du temps endormi.

Déjà du firmament les splendeurs se déroulent,
Le soleil revêt sa clarté,
Les flots obéissants s'écoulent,
Et la fleur se nourrit d'air et de liberté.
Du Créateur vivante image,
Déjà l'homme paraît... Terre, voici ton roi!
Seigneur, contemple ton ouvrage,
Tu peux te reposer, il est digne de toi...

Mais que s'est-il passé?... L'éternité s'étonne...
Tant d'amour, ô mon Dieu, va te coûter bien cher,
L'homme a péché, le ciel aussitôt lui pardonne,
Et pour lui rendre sa couronne,
Le Verbe un jour se fera chair.

Lui venir parmi nous!... sur la terre coupable
La mort étend partout son empire odieux :
Où serait le berceau de ce Verbe adorable?...
De ta Conception le mystère ineffable,
O Lis immaculé, se dévoile à mes yeux.

Oui, dès que l'Eternel eut prononcé l'oracle
Salut du genre humain,
Du Sauveur à venir auguste tabernacle,
Tu jaillis de sa main.

Les mondes cependant n'existaient pas encore,
Le néant attendait le moment du réveil,
Et Dieu n'avait pas dit à la première aurore
D'annoncer le premier soleil.

II.

Seigneur, à la clarté sublime
Des saintes révélations,
Je t'ai vu, debout sur l'abîme,
Sourire à deux créations (1),
D'un côté, c'était la nature
Avec ses mondes infinis;
De l'autre, une humble créature,
Mais dont le sein cachait ton Fils.
Là tout célèbre ta puissance,
Ici tout parle de bonté;
Les cieux ont leur magnificence,
Et la Vierge a sa pureté;
Ils roulent enclos dans l'espace,
Elle engendre l'immensité;
Pour eux, à chaque heure qui passe,
Une grande page s'efface;
Marie est la source de grâce
Qui donne l'immortalité.

III.

Pourtant on me disait : « Du jour où l'anathème
Enveloppa le monde, ainsi qu'un noir linceul,
De la pure vertu l'éclatant diadème

(1) Tabernaculum... *non hujus creationis— Quod est Deipara Maria.* (S. Dionys. Alex.)

Hélas! n'appartient qu'à Dieu seul,
Et ton hymne à Marie est peut-être un blasphème! »

IV.

Eh quoi! pour recevoir le corps d'un Dieu Sauveur,
Une femme parut, entre toutes bénie;
Le cœur de l'Homme-Dieu se forma dans son cœur,
Dieu, respira son souffle et vécut de sa vie;

De son sein virginal Dieu passa dans ses bras;
Son lait, d'un Dieu naissant, fut l'unique breuvage;
Dieu, de ses jeunes mains, caressa son visage,
Et sur ses pas, bientôt, régla ses premiers pas;

Ils vécurent trente ans, ignorés de la terre,
Soumis aux mêmes lois, sous un même soleil;
Du chevet de l'enfant au chevet de la mère,
Le même ange pouvait abriter leur sommeil:

Et de Satan, un jour, elle eût été victime!
Esclave de l'enfer!... et le souffle du crime
Aurait flétri ce lis, berceau du pur amour!
Et, lorsque du serpent elle écrasait la tête,
Le serpent, orgueilleux jusque dans sa défaite,
Aurait pu rappeler ce triomphe d'un jour!...

Non, non, du Roi des rois Epouse bien-aimée,
Bannis la crainte, Esther, de ton âme alarmée;
Règne; d'Assuérus le sceptre est dans ta main.
Est-ce toi qu'atteindrait la terrible sentence (1)?
Dieu t'appela sa mère, et de ton innocence
Ce titre est un gage certain.

V.

O bonne Vierge immaculée,
Qui sur la terre désolée
Fis descendre le Dieu de paix?
O toi que les astres couronnent,
Et dont les douces mains rayonnent
D'amour, de grâce et de bienfaits!
Tel est de tes grandeurs le secret adorable:
L'univers tout entier, fils d'un père coupable,
Courbera son front sous la loi;
Mais, dès l'éternité, tu fus sainte, ô ma Mère!
Et le sang qui devait inonder le Calvaire
Avait déjà coulé sur toi.

L'abbé F. M. Duilhé de Saint-Projet.

IMMENSITE DE LA CREATION.

Oh! comme en voyageant dans le vaste empyrée,
L'imagination parle à l'âme inspirée!
Les soleils aux soleils succèdent à nos yeux;
Les cieux évanouis se perdent dans les cieux:
De la création je crois toucher la cime,
Et soudain à mes pieds se montre un autre abîme.

O prodige! le monde allait s'agrandissant,
Le monde tout à coup s'abaisse en décroissant;
De degrés en degrés s'étend la chaîne immense;
L'infini s'arrêtait, l'infini recommence.

De l'ouvrage du ciel invisibles tissus,
Invisibles à l'œil, du verre inaperçus,

Des univers sans noms et des mondes d'atomes,
Familles, nations, républiques, royaumes,
Ayant leurs lois leurs mœurs, leur haine, leur [amour,
Abrégés de la vie et chefs-d'œuvre d'un jour,
Des confins du néant où Dieu mit leur naissance,
Jusqu'en leur petitesse attestant sa puissance,
Le montrent aussi grand que dans l'immensité,
Entouré de l'espace et de l'éternité.

Ainsi, dans la nature insensible et vivante,
Au bord du double abîme, éperdu d'épouvante,
J'atteins par la pensée, ou le verre, ou mes yeux,
Tout ce qui remplit l'air, ou la terre, ou les cieux;
Ne voyant plus de terme où l'univers s'arrête,
Des mondes sous mes pieds, des mondes sur ma tête.
Je ne vois qu'un grand cercle où se perd mon regard,
Dont le centre est partout, et les bords nulle part;
Planètes, terres, mers, en merveilles fécondes;
Et par delà ces mers, ces planètes, ces mondes,
Dieu, le Dieu créateur, qui pour temple a le ciel,
Les astres pour cortége, et pour nom l'Eternel;
Qui donne un frein aux mers et des lois aux comètes,
Allume les soleils, fait tourner les planètes,
Et vient, plus grand encore et plus majestueux,
Se peindre et s'admirer dans un cœur vertueux.

Delille.

IMMENSITE DES CIEUX.

Vers les globes lointains qu'observa Cassini,
Mortel, prends ton essor; monte, par la pensée,
Et cherche où du grand tout la borne fut placée.
Laisse après toi Saturne; approche d'Uranus.
Tu l'as quitté, poursuis. Des astres inconnus,
A l'aurore, au couchant, partout sèment ta route.
Qu'à ces immensités l'immensité s'ajoute.
Vois-tu ces feux lointains? Ose y voler encor.
Peut-être, ici, fermant ce vaste compas d'or
Qui mesurait des cieux les campagnes profondes,
L'éternel géomètre a terminé les mondes.
Atteins-les: vaine erreur! fais un pas: à l'instant,
Un nouveau lieu succède, et l'univers s'étend;
Tu t'avances toujours, toujours il t'environne.
Quoi! semblable au mortel que sa force abandonne,
Dieu, qui ne cesse point d'agir et d'enfanter,
Eût dit: « Voici la borne où je dois m'arrêter... »
Oh! si j'osais plus loin prolonger ma carrière,
Je chanterais encor cette cause première,
Ce grand Etre inconnu, dont l'âme fait mouvoir
Les millions de cieux où s'est peint son pouvoir.
Mère antique du monde, ô nuit! peux-tu me dire
Où de ce Dieu caché la grandeur se retire?...
Soleils multipliés, soleils, escortez-vous
Cet astre universel qui vous anime tous?
En approchant de lui, pourrais-je entendre encore
Ces merveilleux concerts dont jouit Pythagore,
Et que forment sans cesse, en des tons mesurés,
Tous les célestes corps l'un par l'autre attirés?...

(1) *Non morieris, Esther; non enim pro te, sed pro omnibus hæc lex constituta est.* (*Esther*, xv.)

D'autres en rediront la savante harmonie :
Moi, je sens succomber mon trop faible génie.

FONTANES.

IMMORTALITE DE L'AME.

O mort ! Est-il donc vrai que nos âmes heureuses
N'ont rien à redouter de tes fureurs affreuses,
Et qu'au moment cruel qui nous ravit le jour
Tes victimes ne font que changer de séjour?
Quoi ? même après l'instant où tes ailes funèbres
M'auront enseveli dans tes noires ténèbres,
Je vivrais ! doux espoir ! que j'aime à m'y livrer !
De quelle ambition tu te vas enivrer !
Dit l'impie : est-ce à toi, faible et vaine étincelle,
Vapeur vile, d'attendre une gloire immortelle ?
Le hasard nous forma, le hasard nous détruit,
Et nous disparaissons comme l'ombre qui fuit.
Malheureux, attendez la fin de vos souffrances ;
Et vous, ambitieux, bornez vos espérances :
La mort vient tout finir, et tout meurt avec nous.
Pourquoi, lâches humains, pourquoi la craignez-[vous?
Qu'est-ce donc qu'un cercueil offre de si terrible?
Une froide poussière, une cendre insensible.
Là, nous ne trouvons plus ni plaisir ni douleur.
Un repos éternel est-il donc un malheur?
Plongeons-nous sans effroi dans ce muet abîme
Où la vertu périt aussi bien que le crime ;
Et, suivant du plaisir l'aimable mouvement,
Laissons-nous au tombeau conduire mollement.

A ces mots insensés le maître de Lucrèce (1),
Usurpant le grand nom d'ami de la sagesse,
Joint la subtilité de ses faux arguments ;
Lucrèce de ses vers prête les ornements (2),
De la noble harmonie indigne et triste usage !
Epicure avec lui m'adresse ce langage :
Cet esprit, ô mortels, qui vous rend si jaloux,
N'est qu'un feu qui s'allume et s'éteint avec nous.
Quand par d'affreux sillons l'implacable vieillesse
A sur un front hideux imprimé la tristesse ;
Que dans un corps courbé sous un amas de jours
Le sang comme à regret semble achever son cours;
Lorsqu'en des yeux couverts d'un lugubre nuage
Il n'entre des objets qu'une infidèle image ;
Qu'en débris chaque jour le corps tombe et périt,
En ruines aussi je vois tomber l'esprit.
L'âme mourant alors, flambeau sans nourriture,
Jette par intervalle une lueur obscure.
Triste destin de l'homme! il arrive au tombeau (3)
Plus faible, plus enfant qu'il ne l'est au berceau.

(1) Epicure, qui fonda sa doctrine sur le matérialisme et la volupté.

(2) Allusion au poëme impie *De natura rerum*, réfuté par le cardinal de Polignac, dans son beau poëme latin : *L'Anti-Lucrèce*, qui a été traduit en vers français par l'abbé Berardier de Bataut.

(3) A cette objection de Lucrèce, le cardinal de Polignac répond que cet affaiblissement de l'esprit ne vient que de celui des organes qui le servent; ce n'est point l'âme, c'est le corps qui revient aux misères de l'enfance :

Tunc vitio primæ ceu debilitatis hebescit
Machina, fitque senex iterum puer; unde necesse est
Hic semel addictam rursum puerascere mentem,
Non per se, verum quia paulatim organa cessant.

La mort du coup fatal sape enfin l'édifice :
Dans un dernier soupir achevant son supplice,
Lorsque, vide de sang, le cœur reste glacé,
Son âme s'évapore, et tout l'homme est passé.
Sur la foi de tes chants, ô dangereux poëte,
D'un maître trop fameux trop fidèle interprète,
De mon heureux espoir désormais détrompé,
Je dois donc, du plaisir à toute heure occupé,
Consacrer les moments de ma course rapide
A la divinité que tu choisis pour guide,
Et la mère des jeux, des ris et des amours
Doit ainsi qu'à tes vers présider à mes jours.
Si l'homme cependant, au bout de sa carrière,
N'a plus que le néant pour attente dernière,
Comment puis-je goûter ces plaisirs peu flatteurs,
Du destin qui m'attend faibles consolateurs?
Tu veux me rassurer, et tu me désespères.
Vivrai-je dans dans la joie au milieu des misères,
Quand même je n'ai pas où reposer un cœur
Las de tout parcourir en cherchant son bonheur ?
Rois, sujets, tout se plaint, et nos fleurs les plus [belles
Renferment dans leur sein des épines cruelles :
L'amertume secrète empoisonne toujours
L'onde qui nous paraît si claire dans son cours.
C'est le sincère aveu que me fait Epicure (4) :
L'orateur du plaisir m'en apprend la nature.
J'abandonne ce maître. O raison, viens à moi !
Je veux seul méditer et m'instruire avec toi.

Je pense. La pensée, éclatante lumière,
Ne peut sortir du sein de l'épaisse matière.
J'entrevois ma grandeur. Ce corps lourd et grossier
N'est donc pas tout mon bien, n'est pas moi tout [entier.
Quand je pense, chargé de cet emploi sublime,
Plus noble que mon corps, un autre être m'anime.
Je trouve donc qu'en moi, par d'admirables [nœuds,
Deux êtres opposés sont réunis entre eux :
De la chair et du sang le corps vil assemblage ;
L'âme, rayon de Dieu, son souffle, son image.
Ces deux êtres, liés par des nœuds si secrets,
Séparent rarement leurs plus chers intérêts :
Leurs plaisirs sont communs aussi bien que leurs [peines.
L'âme, guide du corps, doit en tenir les rênes ;
Mais, par des maux cruels quand le corps est troublé,
De l'âme quelquefois l'empire est ébranlé.
Dans un vaisseau brisé, sans voile, sans cordage,
Triste jouet des vents, victime de leur rage,

(4) Tel est en effet l'aveu que la force de la vérité arrache à son disciple Lucrèce :

. . . Usque adeo de fonte leporum
Surgit amari aliquid, quod in ipsis floribus angat.

Le pilote effrayé, moins maître que les flots,
Veut faire entendre en vain sa voix aux matelots,
Et lui-même avec eux s'abandonne à l'orage :
Il périt; mais le nôtre est exempt du naufrage.
Comment périrait-il? Le coup fatal au corps
Divise ses liens, dérange ses ressorts :
Un être simple et pur n'a rien qui se divise,
Et sur l'âme la mort ne trouve point de prise.
Que dis-je ? tous ces corps dans la terre engloutis,
Disparus à nos yeux sont-ils anéantis ?
D'où nous vient du néant cette crainte bizarre?
Tout en sort, rien n'y rentre : et la nature avare
Dans tous les changements ne perd jamais son bien.
Ton art ni tes fourneaux n'anéantiront rien,
Toi qui, riche en fumée, ô sublime alchimiste,
Dans ton laboratoire invoques Trismégiste.
Tu peux filtrer, dissoudre, évaporer ce sel ;
Mais celui qui l'a fait veut qu'il soit immortel.
Prétendras-tu toujours à l'honneur de produire,
Tandis que tu n'as pas le pouvoir de détruire?
Si du sel ou du sable un grain ne peut périr,
L'être qui pense en moi, craindra-t-il de mou-
[rir ? (1)
Qu'est-ce donc que l'instant où l'on cesse de vivre?
L'instant où de ses fers une âme se délivre.
Le corps, né de la poudre, à la poudre est rendu ;
L'esprit retourne au ciel, dont il est descendu.
Peut-on lui disputer sa naissance divine?
N'est-ce pas cet esprit, plein de son origine,
Qui, malgré son fardeau, s'élève, prend l'essor,
A son premier séjour quelquefois vole encor (2).
Et revient tout chargé de richesses immenses?
Platon, combien de fois jusqu'au ciel tu t'élances!
Descartes, qui souvent m'y ravis avec toi,
Pascal, que sur la terre à peine j'aperçois,
Vous qui nous remplissez de vos douces manies,
Poëtes enchanteurs, admirables génies,
Virgile, qui d'Homère apprit à nous charmer,
Boileau, Corneille et toi que je n'ose nommer,
Vos esprits n'étaient-ils qu'étincelles légères,
Que rapides clartés et vapeurs passagères?
Que ne puis-je prétendre à votre illustre sort,
O vous dont les grands noms sont exempts de la
[mort !
Eh ! pourquoi, dévoré par cette folle envie,
Vais-je étendre mes vœux au delà de ma vie?
Par de brillants travaux je cherche à dissiper
Cette nuit dont le temps me doit envelopper :
Des siècles à venir je m'occupe sans cesse ;
Ce qu'ils diront de moi m'agite et m'intéresse;
Je veux m'éterniser, et dans ma vanité
J'apprends que je suis fait pour l'immortalité.

(1) « On peut diviser la matière, on ne peut la détruire, parce que ses éléments sont simples, disent les matérialistes qui la font éternelle. Donc, reprend le poëte, l'âme est éternelle aussi, et à plus forte raison. Il raisonne ici d'après leur système et il les combat par leurs propres armes; c'est, comme on dit, un argument *ad hominem*. Racine ne fait donc que supposer l'éternité de la matière; il ne l'affirme pas. Que Dieu puisse l'anéantir, c'est chose indubitable, mais nous ignorons si, en détruisant l'univers, il anéantira les éléments simples qui le composent. » (*Note du P. Cahour.*)

(2) « Il y a ici plus de poésie dans l'image que de vérité dans l'idée. Ce *premier séjour* de l'âme suppose qu'elle habitait en Dieu avant d'être unie au corps : c'est la fausse doctrine de Platon. » (*Le même.*)

De tout bien qui périt mon âme est mécontente.
Grand Dieu ! c'est donc à toi de remplir mon at-
[tente.
Si je dois me borner aux plaisirs d'un instant,
Fallait-il pour si peu m'appeler du néant?
Et si j'attends en vain une gloire immortelle,
Fallait-il me donner un cœur qui n'aimât qu'elle?
Que dis-je? Libre en tout, je fais ce que je veux ;
Mais dépend-il de moi de vouloir être heureux?
Pour le vouloir, je sens que je ne suis plus libre.
C'est alors qu'en mon cœur il n'est plus d'équilibre,
Et qu'aspirant toujours à la félicité
Dans mon ambition je suis nécessité.
Quoi ! l'homme n'est-il pas l'ouvrage d'un bon
[maître?
Puisqu'il veut être heureux, il est donc fait pour
[l'être.
Sur la terre, il est vrai, je vois dans le malheur
La vertu gémissant et le vice en honneur ;
Mais j'élève mes yeux vers ce maître suprême,
Et je le reconnais dans ce désordre même :
S'il le permet, il doit le réparer un jour ;
Il veut que l'homme espère un plus heureux séjour.
Oui, pour un autre temps l'Etre juste et sévère,
Ainsi que sa bonté, réserve sa colère.
Pères des fictions, les poëtes menteurs
De ces dogmes, dit-on, furent les inventeurs ;
Et sitôt que la Grèce, ivre de son Homère,
Eut de l'empire sombre admiré la chimère,
Le peuple qu'effrayaient Tisiphone et ses sœurs
D'un charmant Elysée espéra les douceurs.
Pluton fut leur ouvrage, et leurs mains, je l'avoue,
Etendirent jadis Ixion sur la roue.
L'onde affreuse du Styx, qui coulait sous leurs lois,
Ferma les noirs cachots qu'elle entoura neuf fois.
Ils livrèrent Tantale à des ondes perfides
Qui s'échappaient sans cesse à ses lèvres arides ;
Par l'urne de Minos et ses arrêts cruels
Ils jetèrent l'effroi dans l'âme des mortels ;
Ils leur firent entendre une ombre malheureuse
Qui, poussant vers le ciel une voix douloureuse,
S'écriait : Par les maux que je souffre en ces lieux
Apprenez, ô mortels, à respecter les dieux!
Hardis fabricateurs de mensonges utiles,
Eussent-ils pu trouver des auditeurs dociles
Sans la secrète voix plus forte que la leur,
Cette voix qui nous crie, au fond de notre cœur,
Qu'un juge nous attend dont la main équitable
Tient de nos actions le compte redoutable?
Il ne laissera point l'innocent en oubli :
Espérons et souffrons; tout sera rétabli.

Louis Racine.

L'IMMORTALITE.

(Sonnet.)

Dans les pleurs et les cris recevoir la naissance,
Pour être des besoins l'esclave malheureux ;
Sous les bizarres lois de maîtres rigoureux
Traîner dans la contrainte une imbécille enfance ;

Avide de savoir, languir dans l'ignorance ;
De plaisirs fugitifs follement amoureux,
N'en recueillir jamais qu'un ennui douloureux ;
Payer d'un long regret une courte espérance ;

Voir avec la vieillesse arriver à grands pas
Les maux, avant-coureurs d'un funeste trépas ;
Longtemps avant la mort en soutenir l'image ;

Enfin, en gémissant, mourir comme on est né,
N'est-ce que pour subir ce sort infortuné
Que le ciel aurait fait son plus parfait ouvrage ?

HOUDARD DE LA MOTTE.

—

(*Extrait du poëme de l'Incrédulité.*)

Le désir, le besoin de l'immortalité,
L'incrédule l'éprouve, il en est tourmenté.
Sur les pas de la gloire il veut que son fantôme
Vole, et de l'avenir traverse le royaume :
Mais l'immortalité qu'espèrent ses travaux,
Est celle de l'orgueil, est celle des tombeaux.
Sa folle ambition, de quelque renommée,
Par des forfaits souvent achète la fumée.
Eh bien! qu'il s'interroge à son dernier instant :
Sur sa couche de mort la vérité l'attend.
Aux portes du tombeau, le trépas nous confie
D'innombrables secrets que nous cachait la vie :
Ainsi la nuit révèle aux regards des mortels
Ces orbes enflammés, ces astres éternels
Que le flambeau du jour voilait de sa fumière.

. . . . . .

Eh ! quel dogme plus saint peut dompter l'égoïsme,
Exalter le courage, enflammer l'héroïsme ?
Vit-on les Duguesclin, les Nemours, les Bayards,
De l'incrédulité suivre les étendards ?
Ces preux qui, sous un chef auguste et magnanime,
Arborèrent la croix aux remparts de Solime,
Avaient-ils secoué le joug sacré des cieux ?
Est-il athée, enfin, ce roi victorieux,
Qu'on a vu sous son char aplanir les montagnes
Qui du noble Eridan séparent nos campagnes;
Enchaîner le Danube, et la Sprée, et le Rhin :
Suspendre aux murs d'Eylau son bouclier d'airain ;
Balancer les destins du superbe insulaire,
Vaincre de Frédéric les mânes en colère;
Sous le ciel africain conduire nos guerriers ;
Couvrir les flots du Nil de belliqueux guerriers ;
Faire trembler l'Egypte, et, sous sa voûte sombre,
Du vieux roi Sésostris effrayer la grande ombre ?
Celui qui déploya ce pouvoir plus qu'humain,
A-t-il brisé l'autel ? Non; sa pieuse main

Du temple de Sion releva le portique.
Il n'a point ignoré que l'arbre politique,
Par sa base profonde à la terre fixé,
Doit élever un front dans les cieux élancé.

Oui, la religion, souveraine adorée,
Peut seule d'un Etat maintenir la durée :
Malheur, quand son pouvoir de l'homme est oublié ;
En vain sans le secours de ce grand allié,
La morale oserait, dominatrice austère,
Courber les passions sous un joug salutaire :
La morale, bientôt enchaînée à leurs lois,
Relèverait l'orgueil de ces esclaves rois.
L'effroi d'un avenir est donc l'arme sublime
Qui brise de nos sens le sceptre illégitime.
Aucun frein n'asservit l'altière impiété,
S'affranchissant des nœuds de la société;
Aveugle, menaçante, elle vole, et sans guide,
Sur le tombeau des rois roule son char rapide.

C'est peu : son dogme affreux, en ôtant l'avenir,
Désenchante la tombe, éteint le souvenir,
Brise l'urne où repose une cendre encor chère.
Incrédule, qu'égare une erreur volontaire,
Jamais, jamais la mort ne t'a donc séparé
D'un père, d'un ami par son ami pleuré?
Pourrais-tu, de ton cœur, avec indifférence.
De les revoir un jour exiler l'espérance ?
O système effrayant ! Quoi ! l'être que j'aimais,
Expiré dans mes bras, m'aurait fui pour jamais ?
Et toi qu'à mon berceau le trépas a ravie,
Toi qui, m'abandonnant sur le seuil de la vie,
Confias mes destins à l'amour paternel,
Ma mère ! ton adieu serait donc éternel ?
Pour toujours séparés !... mais non, tu n'es qu'absente ;
Lorsque septembre vient d'une main languissante,
Dérober quelque feuille aux rameaux des forêts,
Je crois dans ce murmure entendre tes regrets ;
Aux approches du soir, ton image chérie,
Quelquefois se présente à mon âme attendrie ;
Tu me montres le ciel : le ciel est le séjour
Où ton fils délaissé doit te rejoindre un jour.

Si ceux dont l'Eternel borna la destinée
N'étaient plus qu'une cendre aux vents abandonnée,
L'homme connaîtrait-il cette chaîne de deuil
Qui, par un nœud sacré joint la vie au cercueil ?
C'est en vain que la mort frappe un objet qu'on aime ;
Dans le fond de nos cœurs il survit à lui-même ;
Notre amour l'accompagne au delà du trépas
Sa tombe nous est chère, elle appelle nos pas.
Là, sitôt que la nuit, voilée et recueillie,
Semble inviter la terre à la mélancolie,
Nous venons, abattus sous nos longues douleurs,
Jouir d'un souvenir et même de nos pleurs.

Eh quel peuple au tombeau n'a rendu des hommages ?
Ce culte révéré naquit avec les âges.

Le ciel nous a prescrit d'honorer le cercueil ;
C'est le besoin du cœur, et tandis que l'orgueil
Revêt de marbre et d'or un pompeux mausolée,
L'habitant du hameau, sur la tombe isolée,
Dépose une humble croix qu'arrosèrent ses pleurs.
Ce culte, ces tributs, ces pieuses douleurs,
Révèlent noblement au roi de la nature
Et son âme immortelle et sa grandeur future.

Homme, rayon voilé de la Divinité,
Salut ! viens te saisir de l'immortalité :
Les cieux t'ouvrent déjà leur porte étincelante,
Déjà des séraphins la cohorte brillante
S'empresse d'accueillir un illustre exilé,
Après de longs travaux vers elle rappelé.
Tu ne te souviens plus de ta forme première ;
Tu nages dans des flots d'azur et de lumière :
Dieu t'apparaît sans voile, et ce Dieu paternel
Daigne t'associer à son sceptre éternel.
Cette gloire céleste, immuable héritage,
De la seule vertu doit être le partage.
O vous, vous dont le crime a noirci les moments,
Vous êtes immortels, mais c'est pour les tourments.
Tremblez, pécheurs ! il vient ce siècle formidable,
Ce siècle qui, témoin d'un arrêt implacable,
Ira briser son char sur l'écueil redouté
Qui sépare le temps d'avec l'éternité.

Alexandre Soumet.

IMMORTALITE.

Le soleil de nos jours pâlit dès son aurore ;
Sur nos fronts languissants, à peine il jette encore
Quelques rayons tremblants qui combattent la [nuit ;
L'ombre croît, le jour meurt, tout s'efface et tout [fuit.

Qu'un autre à cet aspect frissonne ou s'attendrisse,
Qu'il recule en tremblant des bords du précipice,
Qu'il ne puisse de loin entendre sans frémir
Le triste chant des morts tout prêt à retentir,
Les soupirs étouffés d'une amante ou d'un frère
Suspendus sur les bords de son lit funéraire,
Ou l'airain gémissant dont les sons éperdus
Annoncent aux mortels qu'un malheureux n'est [plus ;
Je te salue, ô mort, libérateur céleste !
Tu ne m'apparais point sous ce aspect funeste
Que t'a prêté longtemps l'épouvante ou l'erreur ;
Ton bras n'est point armé d'un glaive destructeur,
Ton front n'est point cruel, ton œil n'est point [perfide ;
Au secours des douleurs un Dieu clément te guide ;
Tu n'anéantis pas, tu délivres ! Ta main,
Céleste messager, porte un flambeau divin.
Quand mon œil fatigué se ferme à la lumière,
Tu viens d'un jour plus pur inonder ma paupière ;
Et l'espoir près de toi, rêvant près d'un tombeau,
Appuyé sur la foi, m'ouvre un monde plus beau !
Viens donc, viens détacher mes chaînes corpo- [relles.

Viens, ouvre ma prison ; viens, prête-moi tes ailes.
Que tardes-tu ? Parais, que je m'élance enfin
Vers cet être inconnu, mon principe et ma fin.

Qui m'en a détaché, qui suis-je et que dois-je être?
Je meurs et ne sais pas ce que c'est que de naître.
Toi qu'en vain j'interroge, esprit, hôte inconnu,
Avant de m'animer quel ciel habitais-tu ?
Quel pouvoir t'a jeté sur ce globe fragile ?
Quelle main t'enferma dans ta maison d'argile?
Par quels nœuds étonnants, par quels secrets rap- [ports,
Le corps tient-il à toi comme tu tiens au corps?
Quel jour séparera l'âme de la matière?
Pour quel nouveau palais quitteras-tu la terre ?
As-tu tout oublié ? Par delà le tombeau,
Vas-tu renaître encor dans un oubli nouveau ?

Vas-tu recommencer une semblable vie?
Ou dans le sein d'un Dieu, ta source et ta patrie,
Affranchi pour jamais de tes liens mortels,
Vas-tu jouir enfin de tes droits éternels?
Oui, tel est mon espoir, ô moitié de ma vie !
C'est par lui que déjà mon âme raffermie
A pu voir sans effroi, sur tes traits enchanteurs,
Se faner du printemps les brillantes couleurs ;
C'est par lui que, percé du trait qui me déchire,
Jeune encore, en mourant vous me verrez sourire ;
Et que des pleurs de joie à nos derniers adieux,
A ton dernier regard brilleront dans mes yeux.

Vain espoir s'écrîra le troupeau d'Epicure,
Et celui dont la main disséquant la nature,
Dans un coin du cerveau nouvellement décrit,
Voit penser la matière et végéter l'esprit ;
Insensé, diront-ils que trop d'orgueil abuse.
Regarde autour de toi : tout commence et tout [s'use,
Tout marche vers un terme et tout naît pour [mourir ;
Dans ces prés jaunissants tu vois la fleur languir ;
Tu vois dans ces forêts le cèdre au front superbe
Sous le pois de ses ans tomber, ramper sous l'herbe ;
Dans leurs lits desséchés tu vois les mers tarir ;
Les cieux mêmes, les cieux commencent à pâlir ;
Cet astre dont le temps a caché la naissance,
Le soleil comme nous marche à sa décadence,
Et dans les cieux déserts les mortels éperdus
Le chercheront un jour et ne le verront plus !
Tu vois autour de toi, dans la nature entière,
Les siècles entasser poussière sur poussière,
Et le temps, d'un seul pas confondant ton orgueil,
De tout ce qu'il produit devenir le cercueil.
Et l'homme, et l'homme seul, ô sublime folie,
Au fond de son tombeau croit retrouver la vie,
Et dans le tourbillon au néant emporté
Abattu par le temps, rêve l'éternité.

Qu'un autre vous réponde, ô sages de la terre !
Laissez-moi mon erreur : j'aime, il faut que j'es- [père ;
Notre faible raison se trouble et se confond.

Oui, la raison se tait, mais l'instinct vous répond.
Pour moi, quand je verrais, dans les célestes plai-
[nes.
Les astres s'écartant de leurs routes certaines,
Dans les champs de l'éther, l'un par l'autre heur-
[tés,
Parcourir au hasard les cieux épouvantés ;
Quand j'entendrais gémir et se briser la terre
Quand je verrais son globe errant et solitaire,
Flottant loin des soleils, pleurant l'homme détruit,
Se perdre dans les champs de l'éternelle nuit ;
Et quand, dernier témoin de ces scènes funèbres,
Entouré du chaos, de la mort, des ténèbres,
Seul je serais debout, seul malgré mon effroi,
Etre infaillible et bon, j'espérerais en toi,
Et certain du retour de l'éternelle aurore,
Sur les mondes détruits je t'attendrais encore !

LAMARTINE.

L'IMMORTALITÉ DE L'AME.

DITHYRAMBE.

D'où me vient de mon cœur l'ardente inquiétude ?
En vain je promène mes jours
Du loisir au travail, du repos à l'étude ;
Rien n'en saurait finir la vague incertitude,
Et les tristes dégoûts me poursuivent toujours.

Des voluptés essayons le délire.
Couronnez moi de fleurs, apportez-moi ma lyre.
Grâces, plaisirs, amours, jeux, ris, accourez tous !
Que le vin coule !
Que mon pied foule
Les parfums les plus doux !
Mais quoi ! déjà la rose pâlissante
Perd son éclat, les parfums leur odeur ;
Ma lyre échappe à ma main languissante,
Et les tristes ennuis sont rentrés dans mon cœur.

Volons aux plaines de Bellone :
Peut-être son brillant laurier
A mon cœur va faire oublier
Le noir chagrin qui l'environne.
Marchons ! déjà la charge sonne,
Le fer brille, la foudre tonne,
J'entends hennir le fier coursier ;
L'acier retentit sur l'acier ;
L'Olympe épouvanté résonne
Des cris du vaincu, du vainqueur ;
Autour de moi le sang bouillonne.
A ces tableaux mon cœur frissonne,
Et la pitié plaintive a crié dans mon cœur.

D'un air moins turbulent l'ambition m'appelle,
Sublime quelquefois, et trop souvent cruelle.
Pour commander, j'obéis à sa loi.
Puissant dominateur de la terre et de l'onde,
Je dispose à mon gré du monde,
Et ne puis disposer de moi.
Ainsi d'espérances nouvelles
Toujours avide, et toujours dégoûté,

Vers une autre félicité
Mon âme ardente étend ses ailes,
Et rien ne peut calmer dans les choses mortelles
Cette indomptable ardeur de l'immortalité.

Lorsqu'en mourant le sage cède
Au décret éternel dont tout subit la loi,
Un Dieu lui dit : « J'ai réservé pour moi
L'éternité qui te précède ;
L'éternité qui s'avance est à toi. »
Ah ! que dis-je ? écartons ce profane langage.
L'éternité n'admet point de partage :
Tout entière en toi seul Dieu sut la réunir ;
Dans lui ton existence à jamais fut tracée,
Et déjà ton être à venir
Etait présent à sa vaste pensée.

Sois donc digne de ton auteur ;
Ne ravale point la hauteur
De cette origine immortelle !
Eh ! qui peut mieux t'enseigner qu'elle
A braver des faux biens l'éclat ambitieux ?
Que la terre est petite à qui la voit des cieux !
Que semble à ses regards l'ambition superbe ?
C'est de ces vers rampants dans leur humble cité,
Vils tyrans des gazons, conquérants d'un brin
[d'herbe,
L'invisible rivalité.
Tous ces objets qu'agrandit l'ignorance,
Que colore la vanité,
Que sont-ils, aperçus, dans un lointain immense,
Des célestes hauteurs de l'immortalité ?....

Silence ! êtres mortels ! vaines grandeurs, silence !
L'obscurité, l'éclat, le savoir, l'ignorance,
La force, la fragilité,
Tout, excepté le crime et l'innocence
Et le respect d'une juste puissance,
Près du vaste avenir courte et frêle existence,
Aux yeux désenchanteurs de la réalité,
Descend de sa haute importance
Dans l'éternelle égalité.....

Ah ! si ce noble instinct par qui le grand Homère,
Par qui des Scipions l'esprit fut enfanté,
N'était qu'une vaine chimère,
Qu'un vain roman par l'orgueil inventé ;
Aux limites de sa carrière,
D'où vient que l'homme épouvanté,
A l'aspect du néant, se rejette en arrière ?
Pourquoi, dans l'instabilité
De cette demeure inconstante,
Nourrit-il cette longue attente
De l'immuable éternité ?

Non, ce n'est point un vain système ;
C'est un instinct profond vainement combattu,
Et sans doute l'Etre suprême
Dans nos cœurs le grava lui-même
Pour combattre le vice et servir la vertu.

Dans sa demeure inébranlable,
Assise sur l'éternité,

La tranquille immortalité,
Propice au bon et terrible au coupable,
Du temps, qui sous ses yeux marche à pas de géant,
Défend l'ami de la justice,
Et ravit à l'espoir du vice
L'asile horrible du néant.

Oui : vous qui, de l'Olympe usurpant le tonnerre,
Des éternelles lois renversez les autels,
Lâches oppresseurs de la terre,
Tremblez ! vous êtes immortels.
Et vous, vous du malheur victimes passagères,
Sur qui veillent d'un Dieu les regards paternels,
Voyageurs d'un moment aux terres étrangères,
Consolez-vous ! vous êtes immortels.....

DELILLE.

L'IMPIETE.

De l'Etat cependant quel sinistre génie
Fatigua les ressorts, détruisit l'harmonie,
Et prépara ce gouffre où devaient à la fois
Disparaître l'autel et s'abîmer les rois?
Ce fut l'impiété. Cette hydre courroucée,
Et par l'aigle de Meaux naguère terrassée,
Libre enfin d'ennemis, se lève, et son espoir
Triomphe du ciel même, et brise l'encensoir.
Voyez à consacrer son redoutable empire
Comme de toutes parts l'oubli des mœurs conspire !
Le monde à ses leçons semble être préparé ;
Le crime lui sourit ; le génie égaré
Lui prête son flambeau pour embraser la terre,
Et contracte avec elle un hymen adultère.
Dès lors, sûr d'enchaîner l'hommage des mortels,
Ce monstre novateur, du trône et des autels
Tantôt avec orgueil heurte la base antique ;
Interprète menteur des leçons du Portique,
Tantôt s'environnant de sophismes adroits,
Il pèse en sa balance et le peuple et les rois.
Il feint d'interroger la prophétique cendre
Des sages que la Grèce au tombeau vit descendre.
Il combat, il s'élève en ces jours désastreux,
Où, déja le front ceint d'un voile ténébreux,
La France, par le crime au malheur condamnée,
Désertait du saint lieu l'enceinte profanée,
Menaçait le pouvoir, et de la liberté
Evoquait lentement le spectre ensanglanté.

Alexandre SOUMET.

IMPRESSIONS DU MATIN ET DU SOIR.

L'Orient jaillit comme un fleuve ;
La lumière coule à long flot ;
La terre lui sourit et le ciel s'en abreuve,
Et de ces cieux vieillis l'aube sort aussi neuve
Que l'aurore du jour qui sortit du Très-Haut.

Soleil, voile de feu dont ton maître se couvre,
Quand tu reviens frapper les voûtes de la nuit,
Le firmament résonne et l'espace s'entr'ouvre,
Et Jéhovah se montre à l'ombre qui te fuit.

La terre, épanouie au rayon qui la dore,
Nage plus mollement dans l'élastique éther,
Comme un léger nuage enlevé par l'aurore
Plane avec majesté sur les vagues de l'air.

Les dômes des forêts que les brises agitent,
Bercent le frais, et l'ombre, et les chœurs des oiseaux ;
Et le souffle plus pur des ondes qui palpitent
Parfume en s'exhalant le lit voilé des eaux.

Et des pleurs de la nuit le sillon boit la pluie,
Et les lèvres des fleurs distillent leur encens,
Et d'un sein plus léger l'homme aspire la vie,
Et l'esprit plus divin se dégage des sens.

Et tandis que le vice, amoureux des ténèbres,
Ferme les yeux au jour et regrette la nuit,
Et que l'impur serpent presse ses nœuds funèbres
Pour échapper plus vite au rayon qui le suit ;

Celui qui sait d'où vient l'aurore qui se lève
Ouvre ses yeux noyés d'allégresse et d'amour ;
Il reprend son fardeau que la vertu soulève,
S'élance, et dit : Marchons à la clarté du jour !

Mais déjà les rayons remontent des vallées,
Et le chant des pasteurs plus plaintif et plus lent,
Comme la triste voix des heures écoulées,
Comme le vent qui meurt sur les cimes voilées,
Semble pleurer en s'exhalant.

L'œil aux flancs des coteaux poursuivant la lumière
Sent le jour défaillir sous sa morne paupière :
Les brises du matin se posent pour dormir ;
Le rivage se tait, la voile tombe vide ;
La mer roule à ses bords la nuit dans chaque ride,
Et tout ce qui chantait semble à présent gémir.

Et les songes menteurs et les vaines pensées,
Que du front des mortels la lumière a chassées,
Et que la nuit couvait sous ses ailes glacées,
Descendent avec elle et voilent l'horizon ;
L'illusion se glisse en notre âme amollie,
Et l'air plein de silence et de mélancolie,
Des pavots du sommeil enivre la raison.

Et l'oiseau de la nuit sort des antres funèbres,
Ouvre avec volupté ses yeux lourds aux ténèbres,
Gémit, et croit chanter, dans l'ombre où son œil fluit ;
Et l'homme dont le pas et le cœur aiment l'ombre,
Dit en portant les yeux au firmament plus sombre :
Sortons, Dieu s'est caché ; sortons, voici la nuit !
Et la foule ressemble, en son bruyant délire,
A ces aveugles passagers
Qui prolongent leur veille aux accords de la lyre,
Et dansent sur le pont pendant que le navire
De l'ombre et de la vague affronte les dangers.

Mais nous, enfants du jour, qui croyons aux étoiles,
Nous qui savons l'écueil sous l'écume caché,
Aux hasards de ces nuits ne livrons pas nos voiles,
Sur le phare immortel veillons l'œil attaché.
Rassemblons-nous, prions ! pendant que le jour tombe,

Craignons, craignons la nuit, image de la tombe ;
Dieu seul tient la lumière et l'ombre dans sa main ;
Qui sait si dans le vide où son vieux disque nage,
Le soleil de nos bords reprendra le chemin ?
Prions ! Le jour au jour ne donne point de gage,
Et le dernier rayon, en sortant du nuage,
Ne nous a pas juré de remonter demain.

En Dieu seul, ô mortels, fermons donc nos pau-
[pières !
Et du jour à la nuit remettant l'encensoir,
Endormons-nous dans nos prières,
Comme le jour s'endort dans les parfums du soir.

Chaque heure a son tribut, son encens, son hom-
[mage,
Qu'elle apporte en mourant aux pieds de Jéhova ;
Ce n'est qu'un même sens dans un divers langage,
Le matin et le soir lui disent : Hosanna !

La nature a deux chants, de bonheur, de tristesse,
Qu'elle rend tour à tour ainsi que notre cœur ;
De l'une à l'autre note elle passe sans cesse :
Homme ! l'une est ta joie, et l'autre ta douleur !
L'une sort du matin et chante avec l'aurore,
L'autre gémit le soir un long et triste adieu ;
Au premier, au second, le ciel répond : Adore !
Et de l'hymne éternel le mot unique est Dieu.

Alphonse DE LAMARTINE.

L'IMPRIMERIE.

Les arts naissent des arts. D'abord, lorsque du lin
La dépouille se change en un brillant vélin,
Sur un frêle tissu l'écriture tracée
Donne un corps à la voix, un être à la pensée.
A peine un bois flexible, habilement taillé,
En mobile alphabet se creuse travaillé,
Sur les ardents brasiers où la fonte s'écoule
Le plomb industrieux se façonne, se moule ;
Et des pensers muets dans l'esprit renfermés
Fait parler à nos yeux les signes animés ;
Les lettres, dont le choix en mots divers s'assemble,
Dans un cadre allongé se nivellent ensemble ;
Quand sur ces mots unis, sans être confondus,
De la noire liqueur les flots sont répandus,
Pour la boire à son tour, de ses pages légères
Le blanc papier revêt les sombres caractères.
Alors gémit la presse, et foulés avec bruit,
Ces types variés, que le métal produit,
Gravent d'un seul instant ouvrage indélébile,
Sur la feuille mouvante une empreinte immobile.
O prodige ! Le temps, vainqueur des autres arts,
Roule son char poudreux sur leurs débris épars ;
Mais l'âme, inaccessible aux lois de la matière,
Confidente du ciel, se survit tout entière ;
Ses chefs-d'œuvre, gardés par un soin merveilleux,
Rapprochent la distance et des temps et des lieux,
Embrassent l'univers, et, sans peur des naufrages,
Voguent indépendants sur l'océan des âges.

A. BIGNAN.

INCERTITUDE DE L'HEURE DE LA MORT

ET NÉCESSITÉ DE S'Y PRÉPARER.

(Trad. du livre de l'Imitation.)

I.

Pense, mortel, à t'y résoudre,
Ce sera bientôt fait de toi :
Tel aujourd'hui donne la loi
Qui demain est réduit en poudre.
Le jour qui paraît le plus beau
Souvent jette dans le tombeau
La mémoire la mieux fondée ;
Et l'objet qu'on aime le mieux
Echappe bientôt à l'idée,
Quand il n'est plus devant les yeux.

Cependant ton âme stupide
Sur qui les sens ont tout pouvoir,
Dans l'avenir ne veut rien voir
Qui la charme ou qui l'intimide ;
Un assoupissement fatal
Dans ton cœur qu'elle éclaire mal
Ne souffre aucune sainte flamme,
Et forme une aveugle langueur
De la stupidité de l'âme
Et de la dureté du cœur.

Règle, règle mieux tes pensées,
Mets plus d'ordre en tes actions.
Réunis tes affections
Vagabondes et dispersées ;
Pense, agis, aime incessamment,
Comme si déjà ce moment
Etait celui d'en rendre compte,
Et ne devait plus différer
Ta gloire éternelle ou ta honte,
Qu'autant qu'il faut pour expirer.

Qui prend soin de sa conscience
Ne considère dans la mort
Que la porte aimable d'un sort
Digne de son impatience ;
L'horrible pâleur de son teint,
Les hideux traits dont on la peint,
N'ont pour ses yeux rien de sauvage,
Et ne font voir à leur clarté
Que la fin d'un triste esclavage
Et l'entrée à la liberté.

Crains le péché, si tu veux vivre
D'une vie heureuse et sans fin,
Et non pas ce commun destin
A qui la naissance te livre ;
Prépares-y toi sans ennui :
Si tu ne le peux aujourd'hui,
Demain qu'aura-t-il de moins rude ?
As-tu ce terme dans ta main,
Et vois-tu quelque certitude
D'arriver jusqu'à ce demain ?

II.

De quoi sert la plus longue vie
Avec si peu d'amendement,

Que d'un plus long engagement
Aux vices dont elle est suivie ?
Qu'est-elle souvent qu'un amas
De sacriléges, d'attentats,
D'endurcissements invincibles ?
Et qu'y font de vieux criminels,
Que s'y rendre plus insensibles
Aux charmes des biens éternels ?

Plût à Dieu que l'âme, bornée
A se bien regarder en soi,
Pût faire un bon et digne emploi
Du cours d'une seule journée !
Nos esprits lâches et pesants
Comptent bien les mois et les ans
Qu'a vu couler notre retraite ;
Mais tel les étale à grand bruit,
Dont la bouche devient muette
Quand il en faut montrer le fruit.

Si la mort te semble un passage
Si dur, si rempli de terreur,
Le péril qui t'en fait horreur
Peut croître à vivre davantage.
Heureux l'homme dont en tous lieux
Son image frappe les yeux,
Que chaque moment y prépare,
Qui la regarde comme un prix,
Et de soi-même se sépare
Pour n'en être jamais surpris !

Qu'un saint penser t'en entretienne
Quand un autre rend les abois :
Tu seras tel que tu le vois,
Et ton heure suivra la sienne.

III.

Aussitôt que le jour te luit,
Doute si jusques à la nuit
Ta vie étendra sa durée ;
Et la nuit, reçois le sommeil,
Sans la croire plus assurée
D'atteindre au retour du soleil.

Tiens ton âme toujours si prête,
Que ce glaive en l'air suspendu
Jamais sans en être attendu
Ne puisse tomber sur ta tête.
Souvent sans nous en avertir
La mort, nous forçant de partir,
Eteint la flamme la plus vive ;
Souvent tes yeux en sont témoins,
Et que le Fils de l'homme arrive
Alors qu'on y pense le moins.

Cette dernière heure venue
Donne bien d'autres sentiments,
Et sur les vieux déréglements
Fait bien jeter une autre vue.
Avec combien de repentirs
Voudrait un cœur gros de soupirs
Pouvoir lors haïr ce qu'il aime,
Et combien avoir acheté

Le temps de prendre sur soi-même
Vengeance de sa lâcheté !

IV.

Oh ! qu'heureux est celui qui montre
A toute heure un esprit fervent,
Et qui se tient tel en vivant,
Qu'il veut que la mort le rencontre !
Toi qui prétends à bien mourir,
Ecoute l'art d'en acquérir
La véritable confiance,
Et vois quel est ce digne effort
Qui peut mettre ta conscience
Au chemin d'une bonne mort.

Un parfait mépris de la terre,
Des vertus un ardent désir,
Suivre sa règle avec plaisir,
Faire au vice une rude guerre,
S'attacher à son châtiment,
Obéir tôt et pleinement,
Se quitter, se haïr soi-même,
Et supporter, d'un ferme esprit,
L'adversité la plus extrême
Pour l'amour seul de Jésus Christ.

Mais il faut une âme agissante
Tandis que dure ta vigueur ;
Où la santé manque de cœur,
La maladie est impuissante :
Ses abattements, ses douleurs
Rendent fort peu d'hommes meilleurs ;
Non plus que les plus grands voyages ;
Souvent les travaux en sont vains,
Et les plus longs pèlerinages
N'ont jamais fait beaucoup de saints.

V.

Prends peu d'assurance aux prières
Qu'on te promet après ta mort,
Et pour te faire un saint effort
N'attends point les heures dernières :
Et tes proches et tes amis
Oublieront ce qu'ils t'ont promis
Plus tôt que tu ne t'imagines ;
Et qui peut attendre si tard
A répondre aux grâces divines
Met son salut en grand hasard.

Tu dois envoyer par avance
Tes bonnes œuvres devant toi,
Qui de ton Juge et de ton Roi
Puissent préparer la clémence.
L'espérance au secours d'autrui
N'est pas toujours un bon appui
Près de Sa Majesté suprême,
Et si tu veux bien négliger
Toi même le soin de toi-même,
Peu d'autres s'en voudront charger.

Travaille donc, et sans remise ;
Chaque moment est précieux,
Chaque instant peut t'ouvrir les cieux,
Prends un temps qui te favorise.

Mais, hélas ! qu'avec peu de fruit
L'homme, par soi-même séduit,
Endure qu'on l'en sollicite,
Et qu'il aime à perdre ici-bas
Le temps d'amasser un mérite
Qui fait vivre après le trépas !

Un temps viendra, mais déplorable,
Que tes yeux, en vain mieux ouverts,
Te feront voir combien tu perds
Dans cette perte irréparable ;
Les soins tardifs de t'amender
Auront alors beau demander
Encore un jour, encore une heure,
Il faudra partir promptement,
Et la soif d'une fin meilleure
N'obtiendra pas un seul moment.

VI.

Penses-y sans cesse et sans feinte :
Ce grand péril se peut gauchir,
Et la crainte peut t'affranchir
Des plus justes sujets de crainte ;
Quiconque à la mort se résout,
Qui la voit et la craint partout,
A peu de chose à craindre d'elle,
Et le plus assuré secours
Contre les traits d'une infidèle,
C'est de s'en défier toujours.

Qu'une pieuse et sainte adresse,
Servant de règle à tes désirs,
Dispose tes derniers soupirs
A moins d'effroi que d'allégresse :
Meurs à tous les mortels appas,
Afin qu'en Dieu par le trépas
Tu puisses commencer à vivre,
Et qu'un plein mépris de ces lieux
Te donne liberté de suivre
Jésus-Christ jusque dans les cieux.

Qu'une sévère pénitence
N'épargne point ici ton corps,
Si tu veux recueillir alors
Les fruits d'une entière constance :
De ses plus âpres châtiments
Naîtront les plus doux sentiments
D'une confiance certaine ;
Et plus on l'aura maltraité,
Plus l'âme forte de sa peine
Prendra son vol en sûreté.

VII.

D'où te vient la folle espérance
De faire en terre un long séjour,
Toi qui n'as pas même un seul jour
Où tes jours soient en assurance ?
Combien en trompe un tel espoir !
Et combien en laisse-t-il choir
Dans le plus beau de leur carrière !
Combien tout à coup défaillir,
Et précipiter dans la bière
La vaine attente de vieillir !

Combien de fois entends-tu dire :
Celui-ci vient d'être égorgé,
Celui-là d'être submergé,
Cet autre dans les feux expire !
L'un, écrasé subitement
Sous le débris d'un bâtiment,
A fini ses jours et ses vices;
L'autre au milieu d'un grand repas,
L'autre parmi d'autres délices,
S'est trouvé surpris du trépas !

L'un est percé d'un plomb funeste,
L'autre dans le jeu rend l'esprit;
Tel meurt étranglé dans son lit
Et tel étouffé de la peste !
Ainsi mille genres de morts,
Par mille différents efforts,
Des mortels retranchent le nombre ;
L'ordre en ce point seul est pareil,
Qu'ils passent tous ainsi qu'une ombre
Qu'efface et marque le soleil.

VIII.

Parmi les vers et la poussière
Qui daignera chercher ton nom,
Et pour obtenir ton pardon
Hasarder la moindre prière ?
Fais, fais ce que tu peux de bien,
Donne aux saints devoirs d'un Chrétien
Tout ce que Dieu te donne à vivre ;
Tu ne sais quand tu dois mourir,
Et moins encor ce qui doit suivre
Les périls qu'il y faut courir.

Tandis que le temps favorable
Te donne loisir d'amasser,
Amasse, mais sans te lasser,
Une richesse perdurable ;
Donne-toi pour unique but
Le grand œuvre de ton salut,
Autant que le peut ta faiblesse ;
N'embrasse aucun autre projet,
Et prends tout souci pour bassesse
S'il n'a ton Dieu pour seul objet.

Fais des amis pour l'autre vie;
Honore les saints ici-bas,
Et tâche d'affermir tes pas
Dans la route qu'ils ont suivie ;
Range-toi sous leur étendard,
Afin qu'à l'heure du départ
Ils fassent pour toi des miracles,
Et qu'ils viennent te recevoir
Dans ces lumineux tabernacles
Où la mort n'a point de pouvoir.

IX.

Ne tiens sur la terre autre place
Que d'un pèlerin sans arrêt,
Qui ne prend aucun intérêt
Aux soins dont elle s'embarrasse ;
Tiens-y toi comme un étranger
Qui dans l'ardeur de voyager

N'a point de cité permanente ;
Tiens-y ton cœur libre en tout lieu,
Mais d'une liberté fervente
Qui s'élève et s'attache à Dieu.

Pousse jusqu'à lui tes prières
Par de sacrés élancements ;
Joins-y mille gémissements,
Joins-y des larmes journalières.
Ainsi ton esprit bienheureux
Puisse d'un séjour dangereux
Passer en celui de la gloire !
Ainsi la mort pour l'y porter
Règne toujours en ta mémoire !
Ainsi Dieu te daigne écouter !

Pierre CORNEILLE.

INCONSTANCE DES PROSPERITES HUMAINES.

ÉLÉGIE SUR LA DISGRACE DU SURINTENDANT DES FINANCES FOUQUET.

Remplissez l'air de cris, en vos grottes profondes,
Pleurez, nymphes de Vaux, faites croître vos ondes,
Et que l'Anqueil, enflé, ravage les trésors
Dont les regards de Flore ont embelli ses bords.
On ne blâmera pas vos larmes innocentes,
Vous pouvez donner cours à vos douleurs pres-
[santes,
Chacun attend de vous ce devoir généreux,
Les destins sont contents, Oronte est malheureux.
Vous l'avez vu naguère aux bords de vos fontaines,
Qui, sans craindre du sort les faveurs incertaines,
Plein d'éclat, plein de gloire, adoré des mortels,
Recevait des honneurs qu'on ne doit qu'aux autels.
Hélas ! qu'il est déchu de ce bonheur suprême !
Que vous le trouveriez différent de lui-même !
Pour lui les plus beaux jours sont de secondes
[nuits ;
Les soucis dévorants, les regrets, les ennuis,
Hôtes infortunés de sa triste demeure,
En des gouffres de maux le plongent à toute heure;
Voilà le précipice où l'ont enfin jeté
Les attraits enchanteurs de la prospérité.
Dans les palais des rois cette plainte est commune;
On n'y connaît que trop les traits de la Fortune,
Ses trompeuses faveurs, ses appâts inconstants ;
Mais on ne la connaît que quand il n'est plus temps.
Lorsque sur cette mer on vogue à pleines voiles,
Qu'on croit avoir pour soi les vents et les étoiles,
Il est bien malaisé de régler ses désirs,
Le plus sage s'endort sur la foi des zéphyrs.
Jamais un favori ne borne sa carrière ;
Il ne regarde pas ce qu'il laisse en arrière,
Et tout ce vain amour des grandeurs et du bruit
Ne le saurait quitter qu'après l'avoir détruit.
Tant d'exemples fameux que l'histoire en raconte,
Ne suffisaient-ils pas sans la perte d'Oronte ?
Ah ! si ce faux éclat n'eût pas fait ses plaisirs,
Si ce séjour de Vaux eût borné ses désirs,
Qu'il pouvait doucement laisser couler son âge !

Vous n'avez pas chez vous ce brillant équipage,
Cette foule de gens qui s'en vont chaque jour
Saluer à longs flots le soleil de la cour ;
Mais la faveur du ciel vous donne en récompense,
Du repos, du loisir, de l'ombre et du silence,
Un tranquille sommeil, d'innocents entretiens,
Et jamais à la cour on ne trouve ces biens.
Mais quittons ces pensers, Oronte nous appelle ;
Vous dont il a rendu la demeure si belle,
Nymphes, qui lui devez vos plus charmants appas,
Si le long de vos bords Louis porte ses pas,
Tâchez de l'adoucir, fléchissez son courage ;
Il aime ses sujets, il est juste, il est sage,
Du titre de clément rendez-le ambitieux :
C'est par là que les rois sont semblables aux dieux.
Du magnanime Henri qu'il contemple la vie :
Dès qu'il put se venger, il en perdit l'envie.
Inspirez à Louis cette même douceur;
La plus belle victoire est de vaincre son cœur.
Oronte est à présent un objet de clémence ;
S'il a cru les conseils d'une aveugle puissance,
Il est assez puni par son sort rigoureux,
Et c'est être innocent que d'être malheureux.

La FONTAINE.

INCONSTANCE HUMAINE.

A de vagues pensers l'homme est toujours en proie:
Son instabilité ne finit qu'avec lui ;
Et nous voyons, Seigneur, que sa plus douce joie
Dégénère souvent en un mortel ennui.

A cent objets divers tour à tour il s'engage,
Et de cent, tour à tour, dégage ses souhaits :
Ce qui fait son bonheur se change en son domm ge,
Ce qui lui plaît de loin le rebute de près.

Son âme, en jouissant, regrette sa poursuite, .
Se reproche ses soins et son empressement ;
Mais, hélas ! nous voyons qu'en changeant de con-
[duite
Il change de faiblesse et d'erreur seulement.

A son propre repos ses désirs se refusent ;
Il gémit sous sa chaîne et n'ose la briser ;
Il conçoit le néant des choses qui l'abusent,
Et ne peut se résoudre à se désabuser.

Ainsi toujours flottante et toujours incertaine,
Son âme se dissipe en cent vœux différents,
Court après ses malheurs, soupire après sa peine,
Et renonce aux vrais biens pour des biens appa-
[rents.

De là naît dans nos cœurs cette humeur inégale
Qui tourne au premier souffle et change au gré du
[sort ;
A qui vit loin de Dieu l'inconstance est fatale,
Et trouve un homme faible en l'homme le plus fort.

Il semble, autant de fois que la fortune change,
Que l'homme tout entier se change en même temps,
Et des succès divers cette enchaînure étrange
Montre en un homme seul cent hommes différents.

Faible dans le bonheur, faible dans la disgrâce,
Tantôt il est superbe, et tantôt abattu ;
Dans le calme flatteur on le voit plein d'audace,
Et dans le moindre orage on le voit sans vertu.

Il veut, il ne veut pas ; il accorde, il refuse ;
Il écoute la haine, il consulte l'amour ;
Il assure, il rétracte ; il condamne, il excuse :
Le même objet lui plaît et déplaît tour à tour.

Surtout si quelquefois, se montrant à lui-même,
Des péchés de sa vie il se trouve étonné,
L'horreur d'avoir blessé la justice suprême
Est un ennui qui meurt aussitôt qu'il est né.

Dieu puissant ! quel moyen d'engager ce volage
A poursuivre un bonheur digne de l'enflammer ?
Vous êtes son vrai bien, son unique partage,
Et pour être constant il n'a qu'à vous aimer.

Alors rien ne l'ébranle et rien ne le maîtrise ;
Il voit d'un œil serein le calme et les dangers :
Peut-il s'enorgueillir pour les biens qu'il méprise ?
Peut-il être abattu par des maux passagers ?

Heureux donc mille fois celui que votre grâce
Arrache pour jamais à tant de changements !
Qui chérit son Sauveur et sur sa croix l'embrasse :
Heureux qui vit et meurt en ces embrassements !

Il éprouve déjà cette paix bienheureuse
Qui doit après la mort couronner nos souhaits,
Et, consumé pour vous d'une ardeur généreuse,
Commence à vous aimer pour ne finir jamais.

BRÉBEUF.

A UN JEUNE INCREDULE.

Du doute importun qui t'agite,
Sur la foi qui nous est prescrite,
Je voudrais dégager ton cœur ;
Mais, malgré l'ardeur qui m'excite,
Du soin d'instruire un prosélyte
M'acquitterai-je avec honneur ?
Sur cette importante matière
Ma connaissance est trop légère,
Pour me flatter de ce bonheur.

Autant qu'il est en ma puissance,
Je vais pourtant te conseiller ;
Sincèrement, et comme il pense,
Mon cœur ici va te parler.
Le zèle outré du fanatisme
N'a jamais troublé mes esprits ;
Tout ce qui sent le cagotisme,
N'excite en moi que du mépris.

Je ne suis pas non plus du nombre
De ces sceptiques entêtés
Dont la doctrine vaine et sombre
Se refuse à des vérités.
Sans approfondir des mystères
Que je révère infiniment,
A nos docteurs, à leurs lumières
J'assujettis mon sentiment,

Et dans le sentier de mes pères
Je sais marcher tout uniment.

Ainsi, d'une âme très-soumise,
Je crois tout ce que croit l'Eglise ;
Mais pour resserrer le lien
Qui m'attache à cette loi sage,
Voilà, cher Timandre, un moyen
Que ma raison met en usage,
Et dont je me trouve assez bien.

Sur la différente conduite
De l'incrédule et du croyant,
Souvent en secret je médite ;
Leur comparaison me profite,
Et je m'éclaire en la voyant.
De la foi solide et constante,
De la soumission prudente
De l'homme qui vit en chrétien,
Je vois n'arriver que du bien.

Du désordre affreux où se plonge
Celui qui traite de mensonge
Notre texte saint et moral,
Je vois n'arriver que du mal.
D'un côté, je vois la folie,
La malice, l'iniquité,
L'imposture, la perfidie,
L'orgueil et l'inhumanité.

J'aperçois, de l'autre côté,
Des mœurs et des maximes pures,
La sagesse, la probité,
L'oubli, le pardon des injures,
La douceur et l'humanité.
Il ne faut pas qu'un long usage
Nous ait appris à nous guider,
Pour voir à quoi notre suffrage
Doit en pareil cas s'accorder ;
Et pour le parti le plus sage
Un coup d'œil doit nous décider.

PANARD.

INCREDULITE,

SES FUNESTES EFFETS.

Comment te reconnaître, ô France, ô ma patrie,
Asile de l'honneur, centre de l'industrie,
Où la noble franchise et l'active bonté
Du courage imprudent tempéraient la fierté ;
Où l'amour pour nos rois ardent, patriotique,
Animait les ressorts du pouvoir monarchique ;
Où la religion, où le zèle, où la foi
Déployaient ton enseigne et marchaient devant toi ?
Que ton lustre est terni ! que tes mœurs sont changées !
Tes antiques vertus proscrites, outragées,
Expirent dans le sein du luxe ton vainqueur :
Le cœur gâta l'esprit, l'esprit changea le cœur.

. . . . . .

La mode, ce tyran des mortels respecté,
Digne enfant du dégoût et de la nouveauté,
Qui de l'Etat français dont elle a les suffrages,

Au delà des deux mers disperse les ouvrages,
Souveraine aujourd'hui des règles et des mœurs,
La mode fait mouvoir les esprits et les cœurs;
On change chaque jour d'erreur et de système;
On a réduit l'amour, à l'amour de soi même;
On ne reconnaît plus ni borne, ni milieu;
On déchire, on trahit sa patrie et son Dieu;
L'égoïsme répand ses maximes cruelles;
Il brise sans pudeur ces chaînes mutuelles
Qui, liant tous les cœurs, captivent tous les bras;
Au lieu de citoyens, la France a des ingrats;
Aux préjugés du jour le siècle s'accommode;
Notre croyance suit l'empire de la mode;
La jeunesse dévore avec avidité
Des livres pleins du sel de l'incrédulité,
Qui piquent de l'esprit l'audace curieuse,
Et cachent sous des fleurs une morale affreuse.
Toi qui dois inspirer et parer la vertu,
Sexe faible et charmant, dans quel gouffre cours-tu!
Des écrits dangereux évite la lecture,
En célébrant son culte, ils blessent la nature;
Sur l'aile du plaisir tu te laisses porter;
Crains de perdre des jours dont tu dois profiter;
Renonces à l'éclat d'une fausse lumière;
Et prends garde aux écueils semés sur ta carrière.
Vois l'insecte brillant qui se brûle au flambeau:
Il cherche la lumière, et trouve son tombeau!
Mais vous, fiers écrivains, incrédules modernes,
Vous qui, pour ennoblir des talents subalternes,
Chargez d'impiété votre prose et vos vers,
Parlez: en séduisant le crédule univers,
En dénouant les nœuds de notre dépendance,
En attaquant des lois l'austère providence,
En éteignant la foudre, en brisant les autels,
Quel si grand avantage offrez-vous aux mortels?
Sans espoir dans les maux, et sans frein dans le [vice,
L'homme ne craindra plus l'éternelle justice;
En sera-t-il meilleur, plus sage, et plus heureux?
Le fanatisme impie est-il moins dangereux,
Moins funeste aux Etats que l'essor du faux zèle?
Verrons-nous sous vos lois l'épouse plus fidèle,
Les sujets plus soumis, les rois plus paternels?
Thémis parlera-t-elle aux cœurs des criminels?
Elle n'enchaîne point nos bras dans les ténèbres,
Son glaive ne punit que les crimes célèbres:
L'œil de Dieu, qui toujours nous veille et nous [poursuit,
Fait seul trembler la main qui s'arme dans la nuit;
Qui ne craint point l'enfer est maître de ma vie.
Que les législateurs de la philosophie
Choisissent pour instruire un plus heureux moyen:
On respecte la foi quand on est citoyen.
Corneille, Despréaux, et Racine et Molière,
Eux, qui sur nos esprits répandaient la lumière,
Ont-ils contre le ciel élevé leurs accents (1)?
Leurs mains chargeaient l'autel et de fleurs et [d'encens;
Animés de l'esprit qu'un roi-prophète inspire,
Pour accorder la harpe ils quittèrent la lyre:
Quiconque a leurs talents et n'écrit pas comme eux,
Pour nous rendre à la fois meilleurs et plus heu- [reux,
Change en poison mortel la céleste ambroisie,
Et corrompt sourdement le sein de la patrie.
L'impie audacieux ébranle les Etats;
S'il ne l'est pas lui-même, il fait des scélérats;
C'est en vain que la loi lui prescrit le silence,
Tout de son fanatisme accroît la violence;
Au repos de la terre il ne peut consentir:
Apôtre de l'erreur il serait son martyr,
Tant l'orgueil est puissant, tant la raison est vaine!

Le cardinal DE BERNIS.

(1) Rien n'était plus propre à rabaisser la vaine fierté des modernes incrédules dans le honteux abus qu'ils font de leurs talents que de leur opposer des génies bien supérieurs, tels que les Corneille et les Despréaux, les Racine et les Molière, qui professèrent la religion. S'ils méritent à cet égard les éloges de l'auteur du poëme de la *Religion vengée*, juste appréciateur de leurs talents, on ne serait pas en droit d'en conclure qu'il approuvât indifféremment tous leurs ouvrages, et moins encore en particulier tout ce que les comédies de Molière offrent de répréhensible.

IN EXITU ISRAEL DE ÆGYPTO,

DOMUS JACOB DE POPULO BARBARO.

(Paraphrase du Psaume CXIII.)

Délivrance miraculeuse de la captivité de l'Egypte, figure de la délivrance spirituelle de l'esclavage du péché.

LE PSALMISTE CORYPHÉE.

Lorsqu'enfin séparé de la race étrangère,
Jacob se dérobant aux tyrans de Memphis,
Rejeta loin de lui son joug héréditaire,
Et marcha vers les bords attendus par ses fils,
Dieu, fidèle à ses oracles,
Entoura de ses miracles
Le peuple chéri du ciel;
Et, de la nue enflammée,
Sa main, guidant leur armée,
Fut l'étendard d'Israël.

La mer le vit, la mer s'enfuit épouvantée;
Le Jourdain, vers sa source à grand bruit agitée,
Vit rebrousser ses eaux,
Et des monts de Cadès les cimes ébranlées,
Tressaillirent soudain, comme dans les vallées
Bondissent les troupeaux.

Mer, d'où vient que tu fuis? Toi, Jourdain, dans [ta course
D'où vient que, tout à coup remontant vers ta source,
Tu revois ton berceau?
Montagnes, quel pouvoir sut vous rendre mobiles
Comme les faons agiles
Et le léger chevreau?

Les montagnes, les mers, les fleuves me répondent:
« Eh! n'avez-vous pas vu le Seigneur en courroux?
N'a-t-il pas menacé? Nous avons tremblé tous:

Les éléments troublés devant lui se confondent,
Nous l'avons vu, le roc à l'instant s'est ouvert,
Et l'onde, en jaillissant, rafraîchit le désert. »

Non, ce n'est pas à nous, non, ce n'est pas à l'homme,
Ce n'est qu'à vous, Seigneur, que la gloire appar-
[tient.
En vous est le salut, et l'humble foi l'obtient :
La bonté le promet, la bonté le consomme.
Israël offre au Dieu qui s'est fait son vengeur
L'hommage de la joie et les chants du bonheur.

CHOEUR D'ISRAÉLITES.

Dieu d'Abraham, Dieu de nos pères,
Dieu qui daignez sur nos misères
Baisser un œil compatissant,
Objet d'éternelles louanges,
Que votre puple avec vos anges
Chante le nom du Tout-Puissant :
Votre parole inviolable
Est le garant de vos bienfaits.
Votre clémence inépuisable
Est la source de nos succès.
Les merveilles sont votre ouvrage :
L'homme entrerait-il en partage
De tant de grandeur et d'éclat ?
C'est dans vos mains qu'est la puissance,
Dans nos cœurs la reconnaissance,
Et c'est à l'orgueil d'être ingrat.

LE PSALMISTE CORYPHÉE.

Israël, si jamais le Dieu qui te protége,
Pour châtier son peuple à ses yeux criminel,
Retirait son bras paternel ;
Si l'ennemi disait d'une voix sacrilége :
« Où donc est le Dieu d'Israël ?
« Qu'il écarte de vous la mort qui vous assiége,
« Et qu'il rende la force à son peuple abattu, »
Israël, que répondrais-tu ?

CHOEUR D'ISRAÉLITES.

Le Seigneur à la fois bienfaisant et sévère,
Est grand dans ses bontés, est grand dans sa colère,
Et, toujours équitable et toujours absolu,
Il a fait ce qu'il a voulu.

LE PSALMISTE CORYPHÉE.

Aveugles nations, ce Dieu n'est pas le vôtre.
Nations, que vos dieux sont différents du nôtre,
Ou taillés dans le marbre, ou fondus en airain,
Dieux faits par le ciseau, dieux nés de votre main !
Insensés, s'il se peut, animez vos idoles :
Leurs pieds sans mouvements, leurs bouches sans
[paroles,
Leurs bras qu'on arme en vain de tonnerres muets,
Et ces yeux où le jour ne pénétra jamais,
Cette oreille fermée à vos cris inutiles,
Vos dieux, sur leur autel, images immobiles,
Ne respirent pas même, en leurs temples honteux,
La vapeur de l'encens que vous perdez pour eux.

CHOEUR D'ISRAÉLITES.

Que ceux qui font ces dieux à leurs dieux soient
[semblables !

Israël appartient au Dieu maître des cieux,
Qui plaça parmi nos aïeux
Ses tabernacles redoutables.
Enfants d'Aaron, brûlez l'encens religieux
Devant ses autels vénérables.

LE PSALMISTE CORYPHÉE.

Trop heureux les mortels qui n'espèrent qu'en lui!
Trop heureux le cœur pur qui le craint et qui l'aime!
Du haut de son trône suprême
Sa puissance descend pour être leur appui.

CHOEUR D'ISRAÉLITES.

Trop heureux les mortels qui n'espèrent qu'en lui!
Trop heureux le cœur pur qui le craint et qui l'aime!

DEUX JEUNES FILLES D'ISRAEL.

Il se souvient de nous, de son peuple fidèle :
Le Seigneur bénit ses enfants ;
Sur les petits et sur les grands
Il étend sa main paternelle,
Et du plus haut des cieux sa bonté se répand
Sur la faiblesse qui supplie,
Sur la grandeur qui s'humilie,
Et le pécheur qui se repent.

CHOEUR DES LÉVITES.

Toi qui fus délivre par sa main salutaire,
Juda, chante ce Dieu, qui seul donne à la terre
Des fécondes saisons le bienfait éternel,
Et les mers pour ceinture et pour voûte le ciel.
Que ses merveilles bienfaisantes,
Que ses largesses renaissantes
Toujours répondent à nos vœux !
Que sur vous toujours signalées,
Sur nos enfants renouvelées,
Elles passent à nos neveux.

LE PSALMISTE CORYPHÉE.

C'est dans les cieux des cieux qu'il choisit sa de-
[meure.
Qu'avec ses seuls élus il daigne partager.
La terre est le domaine étroit et passager
Où l'homme habite en étranger,
D'où la mort l'appelle à toute heure
Au tribunal suprême où Dieu va le juger.

De la tombe et de son silence
La louange vers toi ne peut plus parvenir,
Seigneur ; il est trop tard d'implorer ta clémence
Hors des bornes du temps marqué pour l'obtenir.

Bénissons du Très-Haut la gloire et la puissance
Durant nos jours mortels,
Et nous partagerons le bonheur qu'il dispense
Dans les jours éternels.

LA HARPE.

INFIRMITÉ DE L'HOMME,

MISÈRES DE CETTE VIE.

(Trad. du livre de l'*Imitation.*)

I.

A ma confusion, Seigneur, je te confesse
Quelle est mon injustice et quelle est ma faiblesse;
Je veux bien te servir de témoin contre moi :

Peu de chose m'abat, peu de chose m'attriste,
Et dans tous mes souhaits, pour peu qu'on me ré-
[siste,
Un orgueilleux chagrin soudain me fait la loi.

J'ai beau me proposer d'agir avec courage,
Le moindre tourbillon me fait peur de l'orage,
Et renverse d'effroi mon plus ferme propos ;
D'angoisse et de dépit j'abandonne ma route,
Et me livrant moi-même à ce que je redoute,
Je me fais le jouet et des vents et des flots.

C'est bien pour en rougir de voir quelle tempête
Souvent mes lâchetés attirent sur ma tête,
Et combien ce grand trouble a peu de fondement;
C'est bien pour en rougir de me voir si fragile,
Que souvent dans mon cœur la chose la plus vile
Forme d'une étincelle un long embrasement.

Quelquefois, au milieu de ma persévérance,
Lorsque je crois marcher avec quelque assurance,
Et fournir ma carrière avec moins de danger,
Quand j'y pense le moins, je trébuche par terre,
Et lorsque je m'estime à l'abri du tonnerre,
Je me trouve abattu par un souffle léger.

II.

Reçois-en l'humble aveu, Seigneur, et considère
De ma fragilité l'impuissante misère,
Qui me met à toute heure en état de périr ;
Sans que je te la montre, elle t'est trop connue,
Elle est de tous côtés exposée à ta vue :
D'un regard de pitié daigne la secourir.

Tire-moi de la fange où ma chute m'engage,
De ce bourbier épais arrache ton image,
Que par mon propre poids je n'y reste enfoncé :
Fais que je me relève aussitôt que je tombe,
Fais que, si l'on m'abat, jamais je ne succombe,
Fais que je ne sois point tout à fait terrassé.

Ce qui devant tes yeux rend mon âme confuse,
Ce qui dans elle-même à tous moments l'accuse,
Et me force à trembler sous un juste remords,
C'est de me voir si prompt à choir dans cette
[boue,
Et qu'à mes passions qu'en vain je désavoue,
Je n'oppose en effet que de lâches efforts.

Bien que ta main, propice à mon cœur qui s'en fâ-
[che,
Au plein consentement jamais ne le relâche,
Et contre leurs assauts lui donne un grand appui,
Le combat est fâcheux, il importune, il gêne ;
Et, comme la victoire est toujours incertaine,
Vivre toujours en guerre accable enfin d'ennui.

De mille objets impurs l'abominable foule
Qui jusqu'au fond du cœur en moins de rien se
[coule,
N'a pas pour en sortir même facilité,
Leur plus légère idée a peine à disparaître,
Le soin de l'effacer souvent l'obstine à croître,
Et montre ainsi l'excès de mon infirmité.

III.

Puissant Dieu d'Israël qui, jaloux de nos âmes,
Ne veux les voir brûler que de tes saintes flammes,
Regarde mes travaux, regarde ma douleur :
Secours par tes bontés ton serviteur fidèle,
Et, de quelque côté que se porte mon zèle,
De tes rayons divins, prête-lui la chaleur,

Répands dans mon courage une céleste force,
De peur que de la chair la dangereuse amorce,
Le vieil homme à l'esprit encor mal asservi,
Se prévalant sur moi de toute ma faiblesse,
N'affermisse un empire à cette chair traîtresse,
Et que par l'esprit même il ne soit trop suivi.

C'est contre cette chair, notre fière ennemie,
Que tant que nous traînons cette ennuyeuse vie,
Nous avons à combattre autant qu'à respirer :
Quelle est donc cette vie où tout n'est que misères,
Que tribulations, que rencontres amères,
Que piéges, qu'ennemis prêts à nous dévorer?

Qu'une affliction passe, une autre lui succède ;
Souvent elle renaît de son propre remède,
Et rentre du côté qu'on la vient de bannir,
Un combat dure encor, que mille autres survien-
[nent,
Et cet enchaînement dont ils s'entresoutiennent,
Fait un cercle de maux qui ne saurait finir.

IV.

Peut-on avoir pour toi quelque amour, quelque es-
[time,
O vie, ô d'amertume affreux et vaste abîme,
Cuisant et long supplice et de l'âme et du corps ?
Et, parmi les malheurs dont je te vois suivie,
A quel droit gardes-tu l'aimable nom de vie,
Toi dont le cours funeste engendre tant de morts?

On t'aime cependant, et la faiblesse humaine,
Bien qu'elle voie en toi les sources de sa peine,
Y cherche avidement celle de ses plaisirs :
Le monde est un pipeur ; on dit assez qu'il trompe,
On déclame assez haut contre sa vaine pompe,
Mais on ne laisse point d'y porter ses désirs.

Le pouvoir dominant de la concupiscence
Qu'imprime en notre chair notre impure naissance,
Ainsi sous ce trompeur captive nos esprits :
Mais il faut que le cœur saintement se rebelle,
Et juge quels motifs font aimer l'infidèle,
Et quels doivent pousser à son juste mépris.

Les appétits des sens, la soif de l'avarice ;
L'orgueil qui veut monter au gré de son caprice,
Enfantent cet amour que nous avons pour lui :
Les angoisses d'ailleurs, les peines, les misères,
Qui les suivent partout comme dignes salaires,
En font naître à leur tour le dégoût et l'ennui.

V.

Mais une âme à l'aimer lâchement adonnée,
Par d'infâmes plaisirs en triomphe menée,
Ne considère point ce qui le fait haïr :
Ce fourbe à ses regards déguise toutes choses,

Lui peint les nuits en jours, les épines en roses,
Et ses yeux subornés aident à la trahir.

Aussi n'a-t-elle rien qui l'en puisse défendre ;
Les douceurs que d'en haut Dieu se plaît à ré-
[pandre
Sont des biens que jamais sa langueur n'a goûtés ;
Elle n'a jamais vu quel charme a ce grand Maître,
Ni combien la vertu qui craint de trop paraître
Verse en l'intérieur de saintes voluptés.

Le vrai, le plein mépris des vanités mondaines,
Qu'embrassent en tous lieux ces âmes vraiment saines
Qui, sous la discipline, ont Dieu pour leur objet,
C'est ce qui leur départ cette douceur exquise,
Et de sa propre voix Dieu même l'a promise
A qui peut s'affermir dans ce noble projet.

Par là notre ferveur enfin mieux éclairée
Promène sur le monde une vue assurée
Que son flatteur éclat ne saurait éblouir ;
Nous voyons comme il trompe et se trompe lui-
[même ;
Nous le voyons se perdre et perdre ce qu'il aime
Au milieu des faux biens dont il pense jouir.

Pierre Corneille.

INGRATITUDE DE L'HOMME.

Philosophe orgueilleux, tu méconnais ton maître!..
Le sceau du Créateur en tout lieu est empreint.
Moins aveugle qu'ingrat, monstre, tu n'es qu'un
[traître :
Car ta bouche l'insulte, et ton âme le craint.

De ta sécurité la trompeuse apparence
Veut en vain à tes sens dérober son pouvoir :
Dans ta sourde faveur je vois son existence,
Je vois plus : sa justice est dans ton désespoir...

Dieu seul est immuable ainsi que sa parole ;
Pour lui l'éternité, l'espace n'est qu'un point.
Insensé ! loin de lui tout est faux et frivole :
Il est le seul vrai bien, et tu ne l'aimes point !...

Sa volonté dispense ou la mort ou la vie :
Il est un, éternel, immense, indépendant.
Vois, par ce dernier trait sa puissance infinie :
Qu'il parle, et l'univers rentre dans le néant.

Daigne écarter, grand Dieu, des présages sinistres !
La vertu, la pudeur ont lui loin de nos yeux...
Touche le cœur des rois, éclaire leurs ministres,
Et les peuples encor verront des jours heureux.

Feutry.

LES SAINTS INNOCENTS.

Autour du saint Enfant, Sion la triomphante
Me découvre d'enfants une troupe brillante,
Qui, se joignant au chœur des bienheureux esprits,
L'accompagnent partout comme ses favoris,
Et portent dans les mains des palmes immortelles
Qu'un céleste printemps rendra toujours nouvelles,
Quand les Mages laissant leur climat fortuné,

(1) Marianne, son épouse.

Demandent en quel lieu le roi des Juifs est né ?
Hérode, qui l'apprend, s'en trouble, et les appelle
Pour savoir les détails de la grande nouvelle.
Ils content qu'ils ont vu d'un roi si glorieux
Lever en leur pays l'étoile dans les cieux,
Qu'elle les a conduits jusqu'aux murs de Solime,
Et qu'ils lui viennent rendre un culte légitime.
Le tyran, à ces mots, est saisi de terreur :
Il pense déjà voir ce naissant empereur
Avec ses faibles mains enlever sa couronne,
Et venger ses forfaits dont la terre s'étonne.
Celle que fit périr son soupçon inhumain (1).
Se présente à ses yeux, le flambeau dans la main.
Hircan, Aristobule et ses fils, dont sa rage
Avait fait pour régner un horrible carnage,
Comme spectres affreux se font voir sur ses pas,
Et menacent ses jours d'un tragique trépas.
En ce terrible état, pour s'assurer l'empire,
La mort du saint Enfant en son âme il conspire.
Il cache toutefois ce dessein furieux ;
Pour celui qu'ils cherchaient il se montre pieux,
Il feint d'être tout prêt à l'adorer lui-même,
Et d'aller à ses pieds mettre son diadème,
Quand les Mages, conduits du céleste flambeau,
Auront assurément découvert son berceau.
L'ange les avertit, dans un songe fidèle,
De prendre à leur retour une route nouvelle.
Le farouche tyran, qui s'en voit abusé,
D'une noire fureur a le cœur embrasé ;
Il veut qu'à Bethléem tous les mâles périssent,
Qui déjà de deux ans la carrière accomplissent.
Les soldats aussitôt courent de tous côtés ;
Des mères les soupirs ne sont point écoutés :
L'une voit sur son sein la parricide épée
Dans le corps de son fils cruellement trempée ;
L'autre pleure le sien, dont le sanglant couteau
Parmi ses tendres cris a rougi le berceau ;
Celle-là de son corps couvre son fils qui pleure,
Et pour lui veut descendre en la triste demeure ;
Celle-ci, par ses cris, ses pleurs et ses discours,
S'efforce de sauver ses innocents amours ;
Mais le soldat n'entend ni discours ni prières,
Chaque bourg voit de sang ruisseler les rivières.
La mort dont rien ne peut assouvir le courroux,
Elle-même frémit de l'horreur de ses coups,
Et le soleil, cachant son lumineux visage,
Refuse d'éclairer un si sanglant carnage.
Barbare, où t'a porté ton aveugle fureur !
Pour perdre un seul enfant, objet de ta terreur,
Tes ordres inhumains en veulent perdre mille ;
Mais ta rage est trompée et ton crime inutile.
Le merveilleux enfant brave ta cruauté,
Et sur les bords du Nil il est en sûreté.
Illustres Innocents, que votre destinée
En ce noble accident est belle et fortunée !
Vous tombez aujourd'hui sous la barbare main
D'un tyran à ses fils, comme à vous, inhumain,

Ainsi qu'on voit tomber les éclatantes roses,
Sur les tendres buissons nouvellement écloses,
Ou par les noirs brouillards, ou par un tourbillon,
Et sécher de leur teint l'éclatant vermillon.
Que cet orage est doux ! que vos chutes sont belles!
Vous devenez des fleurs en beautés immortelles :
Vous êtes, en souffrant ce vigoureux trépas,
Témoins d'un Dieu qu'encor vous ne connaissez pas.
Vous êtes des martyrs les divines prémices,
Vous frayez le chemin de leurs fameux supplices ;
Ils sont morts pour la foi dont la terre est le lieu,
Et vous, par votre mort, vous sauvez votre Dieu.

GODEAU.

TRADUCTION DE L'HYMNE DES SAINTS INNOCENTS :
Salvete, flores martyrum.

Saluts, enfants martyrs, qu'Hérode en sa furie
Moissonna sans pitié sur le seuil de la vie,
Comme un noir ouragan brise de tendres fleurs !
Salut, fleurs des martyrs ! fraîches, naissantes roses,
Sous le tranchant du fer tombant à peine écloses,
Doux trésors de Rachel et l'objet de ses pleurs.

Des saints martyrs du Christ vous fûtes les pré-
[mices :
Oh ! qui pourrait compter ces sanglants sacrifices
Dont l'amour de la croix étonna l'univers !
Souriez-nous, enfants, dans les splendeurs divines ;
Placés devant l'autel, de vos mains enfantines
Jouant avec la palme au bruit des saints concerts.
Gloire au Dieu trois fois saint ! au Créateur ! au
[Père !
Gloire au Verbe, son Fils, qui, pour nous, sur la
[terre,
Voulut naître et souffrir et mourir sur la croix !
Gloire à l'Esprit d'amour, consolateur suprême,
Qui du Père et du Fils, procède, est Dieu lui-même !
Gloire égale à chacun, gloire égale à tous trois !

Alexandre HAINGLAISE.

INONDATIONS.

(Juin 1856.)

Le sauvage bétail, chassé de ses roseaux,
A gagné les hauteurs non encore envahies,
Et poussant, effaré, des plaintes inouïes,
Vers les cieux ruisselants élève les naseaux.

Et puis, là-bas, là-bas, sous une vase immonde,
Récolte anéantie et désastres sans fin ;
Et puis, entre la nue et le linceul de l'onde,
La noire vision du spectre de la faim.

Explorant les villas et les pauvres masures,
Où père, mère, enfants pleurent, les bras tendus,
Des barques à la rive amènent des figures
Où la vie et la mort ont leurs traits confondus.

Le fleuve, mer roulante, à nos regards dévide
Un lugubre écheveau de désolations ;
Chaque vague, en passant, est comme une Eumé-
Qui jette la rumeur des expiations. [nide,

Quel sage expliquera cette immense colère ?
Que veut dire le ciel aux peuples éperdus ?
Frappe-t-il un grand coup, afin de les distraire
Du mensonge éternel qui les tient suspendus ?

ÉPISODE DE L'INONDATION.

Le temps est lourd et sombre, et le sud obstiné
Fait refluer les eaux loin de leur embouchure ;
Le Rhône a débordé. Pour combler la mesure,
On mande que la Saône, à son tour, a donné !

Avignon a déjà vu crouler ses murailles ;
Les hameaux ne sont plus que des îles de toits ;
La plaine ne fait voir que la pointe du bois
Où, surpris, le reptile enroule ses écailles.

Villageois, citadins, groupes de curieux,
Venus de Montpellier, de Marseille, de Nîmes,
Repaissent leurs regards de ces horreurs sublimes,
Où l'on entend mugir la colère des cieux.

Et le fleuve à nos pieds, comme un tigre rapide,
Qui fuit en emportant sa chasse sur son dos,
Entraîne les moissons, les forêts, les troupeaux,
Désormais remplacés par une lande aride.

Et mille objets divers : des débris de maisons,
Mélange désastreux de meubles et de hardes,
Matelas rapiécés et ravis aux mansardes,
Et divans enlevés aux somptueux salons ;

Le bois d'une charrue, et puis un attelage
Où se débat encore un cheval effrayé ;
Et les cheveux flottants d'un malheureux noyé,
Que parfois le remous pousse vers le rivage.

Comme pétrifié par un immense effroi,
Je contemplais muet cette scène cruelle.
Or, tenant un enfant sans crainte à sa mamelle,
Une femme s'était assise auprès de moi.

Tout à coup se levant, le visage livide,
Serrant plus fortement son enfant dans ses bras,
Loin du fleuve sinistre elle fuit à grands pas...
Cette mère avait vu passer un berceau vide !

Jean REBOUL.

INONDES DE LA SEINE

SECOURUS PAR SAINT VINCENT DE PAUL.

La Seine avait au loin envahi ses rivages :
On n'avait pas encor, par de hardis ouvrages,
Opposant une digue à ses flots courroucés,
Prévenu le retour des désastres passés ;
Et, fière, elle rendait aux voisines campagnes
Les torrents qu'en son lit vomissaient les monta-
Un paisible vallon non loin de ce hameau [gnes.
Que d'une simple fille illustra le berceau,
Genevilliers surtout éprouvait ses ravages ;
Au fracas de ses eaux se mêlaient les orages ;
Devant elle marchaient la surprise et l'effroi.
Les uns, aux sons pressés du sinistre beffroi,
Se hâtent, mais en vain, de gagner leur chaumière :
L'eau ferme devant eux la porte hospitalière ;
Et ce réduit, promis à leur postérité,
Disparaît avec eux, par les flots emporté.
Croyant fuir le danger quand l'un s'y précipite,
Pour l'arracher au sort qu'un instant il évite,
L'autre de la pitié suit le transport soudain ;

Mais leurs fils à la fois vont pleurer leur destin :
Ceux-ci dans leurs greniers cherchent de sûrs re-
Mais, hélas! du trépas infortunés transfuges, [fuges;
L'horrible faim bientôt aiguillonne leurs flancs,
Et vient leur présager de plus affreux tourments.
Leur toit, au sein des eaux, comme une île s'élève;
Ils découvrent encore une lointaine grève;
Mais si quelque imprudent, pour atteindre ce port,
Au fleuve destructeur oppose maint effort,
Bientôt il va grossir le nombre des victimes!
Dans Paris cependant mille cœurs magnanimes
Accueillent par des pleurs les récits répétés
Qui peignent aux regards tant de calamités;
Et pour ces malheureux qu'enveloppent les ondes,
Chaque instant voit grossir les aumônes fécondes :
Au delà des besoins s'élèvent les secours;
Mais nul n'ose du fleuve, au péril de ses jours,
Affronter le courant, et la pitié fertile
N'apporte aux naufragés qu'une offrande inutile.
Qui soudain, aux regards de ce peuple craintif,
S'abandonne au torrent? qui sur un frêle esquif
Descend des flots grossis la menaçante arène,
Et semble ainsi courir à sa perte certaine?
D'un triomphe sans but caressant son orgueil,
Un jeune audacieux brave-t-il cet écueil?
Non : de la charité les effets se décèlent;
On reconnaît Vincent, mille cris le rappellent;
Mais, sans en être ému, l'intrépide vieillard
Méprise le danger, porte au loin son regard.
« Si pour nous seuls ici s'éveillent mille craintes,
Là-bas, là bas, dit-il, que de voix sont éteintes!
Quand nous pouvons ravir des Chrétiens au trépas,
Que votre zèle, amis, ne s'affaiblisse pas;
Leur salut en ce jour à notre espoir se lie!
Et, si nous périssons, l'éternelle patrie
Baissera devant-nous ses plus sacrés remparts :
Que de torrents de pleurs coulent sur nos retards! »
Il a dit, et des siens l'âme un instant troublée
A sa première ardeur est soudain rappelée.
Un moment de faiblesse enfante leurs remords,
Et leurs bras, désormais secondant leurs transports,
Les approchent du but où s'attache leur joie;
Les plaintes, les regrets que Paris leur envoie
Jusques à leur oreille ont cessé d'arriver;
D'ailleurs, de plus doux sons viennent les captiver :
Ce sont des cris confus de crainte et d'espérance;
La faim est oubliée, il n'est plus de souffrance,
Mais, hélas! les désirs de tant d'infortunés
Sur la barque à la fois soudain se sont tournés,
Et déjà quelques-uns nagent à sa rencontre.
Imprudents! quel danger dans leur projet se montre!
De nombreux aliments le bateau surchargé,
Par le plus léger poids peut être submergé;
Et, toujours pour lui-même exempt d'inquiétude,
Le saint homme a frémi. « Quoi! cette multitude,
Qu'à travers mille morts nous venons secourir,
Dans un moment peut-être avec nous va périr! »
Il dit, et, sans s'armer de conseils inutiles,
Cependant que les siens, à son ordre dociles,
Des plus audacieux renversent les efforts,
De la barque à leurs yeux il montre les trésors;
Son geste menaçant semble promettre aux ondes
D'une tendre pitié les ressources fécondes;
Et, désignant Paris, il leur a dit assez
Que par lui sans retour ils seront délaissés,
S'ils poursuivent encor leur folle tentative.
Soudain s'est élevée une rumeur plaintive;
Les nageurs effrayés, s'en retournant confus,
Regrettent les instants en vains efforts perdus;
Le reproche contre eux de chaque voix s'élève,
Et de Vincent enfin la mission s'achève :
De maison en maison, empressé d'alléger
Des maux qu'il ne peut même à demi soulager,
A regret de ses dons il voit l'insuffisance;
Mais sur le lendemain il tourne l'espérance,
Et promet sans retard de plus amples secours.
Sa barque du torrent va remonter le cours;
Elle peut, en dépit de son étroit espace,
Sans doubler le péril qui déjà les menace,
Offrir asile alors à quelques-uns d'entre eux.
Vincent avec plaisir a recueilli leurs vœux,
Et la main d'un enfant est l'oracle timide
Que chacun a promis de recevoir pour guide;
Sa voix a proclamé les favoris du sort :
Le reste, envisageant une prochaine mort,
Etouffent, par respect, le cri de la nature,
Et n'osent à Vincent faire entendre un murmure.
Réservant ses élus à d'ineffables biens,
Dieu, pour purifier leurs terrestres liens,
Quelquefois sur son bras quand leur cœur se repose,
A leurs plus saints désirs se refuse et s'oppose.
Qui peut de sès desseins pénétrer les secrets?
D'une fièvre brûlante éprouvant les accès,
Vincent, sans murmurer, subit la suite amère
D'une fatigue encore à sa pitié légère :
Du peuple qui l'attend seulement les douleurs
Eveilleraient sa plainte, exciteraient ses pleurs,
Et peut-être qu'au ciel sa chagrine pensée,
Moins soumise une fois, se serait élancée;
Mais de sa charité les pieux nourrissons
En vain n'ont point ouvert leur cœur à ses leçons;
Genevilliers les voit chaque jour, sans relâche,
De leur saint fondateur accomplissant la tâche,
Nourrir ses habitants, et chaque jour aussi
Leur retour de Vincent console le souci.
Tel, quand des passions l'homme subit l'empire;
Tel, quand du droit chemin son âme se retire,
A ses écarts, garants de trouble et de malheurs,
On voit survivre, hélas! les regrets et les pleurs;
Telle, libre des flots qui troublèrent son onde,
Quand la Seine a cessé sa course vagabonde,
Ses bords d'impur limon et de débris chargés,
N'offrent que désespoir aux tristes naufragés;
Leurs toits sont écroulés, leur moisson est dé-
[truite;
Ils demandent la mort, mais la mort les évite!
Rarement elle cède aux cris des malheureux;
Sa main aime à frapper des coups plus douloureux,

Et le sinistre éclat de sa faux trop cruelle
Aux rayons de la joie avec plaisir se mêle !
Ah ! ces infortunés que la misère abat,
D'une pénible vie useront le combat,
Avant qu'elle réponde à leurs vœux, à leurs larmes !
Réprimez ces terreurs ; d'où naissent vos alarmes ?
Vincent de Saint-Lazare a-t-il quitté les murs ?
A-t-il fui son pays ? ou de ces lieux impurs
Dieu l'a-t-il rappelé ? Mais quelle voix s'écrie :
« Peuple, rassurez-vous, Vincent est plein de vie,
A vos champs désolés il rendra le bonheur. »
C'est la voix de ses fils, dont le zèle et l'ardeur
Repeuplent les vergers, ensemencent les terres,
Retracent les chemins, relèvent les chaumières,
Et, prodiguant ainsi leur travail et leurs dons,
Sur un sol dépouillé font fleurir les moissons.

Mme H. Gautier.

INQUIÉTUDES DE LA MAUVAISE CONSCIENCE.

O qu'une âme, Seigneur, contre vous révoltée
Est souvent inquiète et souvent agitée !
Que la paix dans son cœur séjourne rarement !
Ses troubles sont fréquents, son chagrin est ex-
[trême ;
Et son crime est lui-même
Son premier châtiment.

En vain, pour dissiper la douleur qui le presse,
Vers de nouveaux plaisirs son cœur vole sans
[cesse :
En vain plusieurs objets partagent ses désirs ;
Loin d'accorder en lui le repos et le vice,
Il change de supplice
En changeant de plaisirs.

Se voyant l'ennemi de son Juge suprême,
L'esprit plein de son crime, et se craignant soi-
[même,
A soi-même, à toute heure, il devient odieux :
Voyant souvent qu'en lui tout contre lui s'irrite,
En tous lieux il s'évite,
Et se trouve en tous lieux.

C'est en vain qu'il présume, en changeant tout à
[l'heure
D'exercice ou d'emploi, de place ou de demeure,
Laisser derrière soi son tourment infini ;
Comme il est de ses maux la source inépuisable,
Il est partout coupable
Et partout est puni.

Encor si ses ennuis n'étaient pas inutiles,
Ses châtiments ingrats, ou ses tourments stériles,
Ce serait pour le moins un charme à son malheur ;
Mais on voit bien souvent, au milieu de sa peine,
Que sa tristesse est vaine,
Et qu'il perd sa douleur.

L'importun souvenir de ses fautes passées
Agite son esprit sans régler ses pensées :
Il voit ses maux présents sans détourner ses pas ;
Il sait de quels malheurs l'avenir le menace ;
Et la frayeur le glace,
Et ne le change pas.

Même il laisse périr tout le fruit des traverses,
Des accidents fâcheux, des disgrâces diverses :
Ses forfaits sont punis sans qu'ils soient effacés ;
Ses justes châtiments, ses peines légitimes
Mêlent de nouveaux crimes
A ses crimes passés.

Viens donc enfin, pécheur, viens apaiser un juge ;
Viens dans les bras d'un père assurer ton refuge :
Lasse-toi d'être esclave et d'être malheureux ;
Tâche à prendre pitié de ta misère extrême,
Et deviens à toi-même
Un peu moins rigoureux.

Brébeuf.

INQUIÉTUDES DE L'AME
SUR LES VOIES DE LA PROVIDENCE.
(Ode tirée du psaume LXXII.)

Que la simplicité d'une vertu paisible
Est sûre d'être heureuse en suivant le Seigneur !
Dessillez-vous, mes yeux ; console-toi, mon cœur !
Les voiles sont levés ; sa conduite est visible
Sur le juste et sur le pécheur.

Pardonne, Dieu puissant, pardonne à ma faiblesse :
A l'aspect des méchants, confus, épouvanté,
Le trouble m'a saisi ; mes sens ont hésité :
Mon zèle m'a trahi, Seigneur, je le confesse,
En voyant leur prospérité.

Cette mer d'abondance où leur âme se noie
Ne craint ni les écueils, ni les vents rigoureux ;
Ils ne partagent point nos fléaux douloureux :
Ils marchent sur les fleurs, ils nagent dans la joie ;
Le sort n'ose changer pour eux.

Voilà donc d'où leur vient cette audace intrépide
Qui n'a jamais connu craintes ni repentirs !
Enveloppés d'orgueil, engraissés de plaisirs,
Enivrés de bonheur, ils ne prennent pour guide
Que leurs plus insensés désirs.

Leur bouche ne vomit qu'injures et blasphèmes,
Et leur cœur ne nourrit que pensers vicieux ;
Ils affrontent la terre, ils attaquent les cieux,
Et n'élèvent leur voix que pour vanter eux-mêmes
Leurs forfaits les plus odieux.

De là, je l'avouerai, naissait ma défiance.
Si sur tous les mortels Dieu tient les cœurs ouverts,
Comment sans les punir voit-il ces cœurs pervers ?
Et s'il ne les voit point, comment peut sa science
Embrasser tout cet univers ?

Tandis qu'un peuple entier les suit et les adore,
Prêt à sacrifier ses jours mêmes aux leurs ;
Accablé de mépris, consumé de douleurs,
Je n'ouvre plus mes yeux aux rayons de l'aurore
Que pour faire place à mes pleurs.

Ah ! c'est donc vainement qu'à ces âmes parjures
J'ai toujours refusé l'encens que je te doi ?
C'est donc en vain, Seigneur, que, m'attachant à
[toi,
Je n'ai jamais lavé mes mains simples et pures
Qu'avec ceux qui suivent ta loi ?

C'était en ces discours que s'exhalait ma plainte.
Mais, ô coupable erreur! ô transports indiscrets!
Quand je parlais ainsi j'ignorais tes secrets;
J'offensais tes élus, et je portais atteinte
A l'équité de tes décrets.

Je croyais pénétrer tes jugements augustes;
Mais, grand Dieu, mes efforts ont toujours été [vains,
Jusqu'à ce qu'éclairé du flambeau de tes saints,
J'ai reconnu la fin qu'à ces hommes injustes
Réservent tes puissantes mains.

J'ai vu que leurs honneurs, leur gloire, leur ri- [chesse,
Ne sont que des filets tendus à leur orgueil;
Que le port n'est pour eux qu'un véritable écueil,
Et que ces lits pompeux où s'endort leur mollesse
Ne couvrent qu'un affreux cercueil.

Comment tant de grandeur s'est-elle évanouie?
Qu'est devenu l'éclat de ce vaste appareil?
Quoi! leur clarté s'éteint aux clartés du soleil!
Dans un sommeil profond ils ont passé leur vie,
Et la mort a fait leur réveil (1).

Insensé que j'étais, de ne pas voir leur chute
Dans l'abus criminel de tes dons tout-puissants!
De ma faible raison j'écoutais les accents;
Et ma raison n'était que l'instinct d'une brute
Qui ne juge que par les sens.

Cependant, ô mon Dieu, soutenu de ta grâce,
Conduit par ta lumière, appuyé sur ton bras,
J'ai conservé ma foi dans ces rudes combats.
Mes pieds ont chancelé; mais enfin de ta trace
Je n'ai point écarté mes pas.

Puis-je assez exalter l'adorable clémence
Du Dieu qui m'a sauvé d'un si mortel danger?
Sa main contre moi-même a su me protéger;
Et son divin amour m'offre un bonheur immense,
Pour un mal faible et passager.

Que me reste-t-il donc à chérir sur la terre?
Et qu'ai-je à désirer au céleste séjour?
La nuit qui me couvrait cède aux clartés du jour;
Mon esprit ni mes sens ne me font plus la guerre;
Tout est absorbé par l'amour.

Car enfin, je le vois, le bras de sa justice,
Quoique lent à frapper se tient toujours levé
Sur ces hommes charnels, dont l'esprit dépravé
Ose à de faux objets offrir le sacrifice
D'un cœur pour lui seul réservé.

Laissons-les s'abîmer sous leurs propres ruines,
Ne plaçons qu'en Dieu seul nos vœux et notre [espoir,
Faisons-nous de l'aimer un éternel devoir,

(1) « Cette strophe et la précédente sont, je crois, les meilleures de cette ode. Les deux derniers vers surtout me semblent d'une grande énergie. » FONTANES.

Et publions partout les merveilles divines
De son infaillible pouvoir.

Jean-Baptiste ROUSSEAU.

INSCRIPTION

POUR L'ÉGLISE DE SAINTE-GENEVIÈVE, A PARIS.

(Texte latin, composé avant l'année 1784.)

Templum augustum, ingens, regina assurgit in [urbe,
Urbe et patrona virgine digna domus.
Tarda nimis pietas! vanos moliris honores:
Non sunt hæc cœptis tempora digna tuis.
Ante Deo in summa quam templum erexeris urbe,
Impietas templis tollet et urbe Deum (2).

TRADUCTION.

Aujourd'hui, dans tes murs, ô reine des cités,
Un temple se construit, digne de ta patronne:
Mais ce n'est plus le temps de nos solennités...
Tardive piété! ta dernière heure sonne.
Avant que ton encens fume dans ce saint lieu,
Lutèce n'aura plus de prêtres ni de Dieu.

DE LA FARGUE.

INSTABILITE DE L'HOMME.

Ah! qu'est-ce que la terre? Une prison flottante,
Une demeure étroite, un navire, une tente
Que son Dieu dans l'espace a dressé pour un jour,
Et dont le vent du ciel en trois pas fait le tour!
Des plaines, des vallons, des mers et des collines,
Où tout sort de la poudre et retourne en ruines,
Et dont la masse à peine est à l'immensité
Ce que l'heure qui sonne est à l'éternité!
Fange en palais pétrie, hélas! mais toujours fange,
Où tout est monotone et cependant tout change!

Et qu'est-ce que la vie? Un réveil d'un moment!
De naître et de mourir un court étonnement!
Un mot qu'avec pitié l'Etre éternel prononce!
Labyrinthe sans clef, question sans réponse!
Songe qui s'évapore, étincelle qui fuit!
Eclair qui sort de l'ombre et rentre dans la nuit,
Minute que le temps prête et retire à l'homme,
Chose qui ne vaut pas le nom dont on la nomme!

Et qu'est-ce que la gloire? Un vain son répété
Une dérision de notre vanité!
Un nom qui retentit sur des lèvres mortelles,
Vain, trompeur, inconstant, périssable comme [elles,
Et qui, tantôt croissant et tantôt affaibli,
Passe de bouche en bouche à l'éternel oubli!
Nectar empoisonné dont notre orgueil s'enivre,
Qui fait mourir deux fois ce qui veut toujours [vivre.

Alphonse DE LAMARTINE.

(2) Ces vers latins, où le triomphe momentané de l'impiété révolutionnaire est annoncé d'une manière si précise, ont été très-certainement composés avant l'année 1784, ou, au plus tard, à cette date : la preuve péremptoire en est qu'ils ont été imprimés dans l'article consacré à l'architecte SOUFFLOT, dans l'édition du *Dictionnaire historique* de Chaudon, revu par Feller, qui parut à Liége en 1784.

INSTINCT DES OISEAUX.

Ainsi qu'adroits chasseurs, architectes savants,
Contre leurs ennemis, les frimas et les vents,
Avec combien d'adresse, instruits par la nature,
Ils savent de leur nid combiner la structure !
Chaque race choisit et la forme et le lieu :
L'une, en ces longs canaux où pétille le feu,
Sur nos toits, sur nos murs, hospitaliers pour elle,
Construit de ses enfants la demeure nouvelle ;
L'un au chêne orgueilleux, l'autre à l'humble ar-
[brisseau,
De ses jeunes enfants confia le berceau ;
Là, des œufs maternels nouvellement éclose,
Sur le plus doux coton la famille repose,
Et la laine et le crin, assemblés avec art,
De leur tissu serré leur forment un rempart,
Dont le tour régulier, l'exacte symétrie
Défieraient le compas de la géométrie.
Par un soin prévoyant, d'autres placent leurs nids
Au lieu le plus propice à nourrir leurs petits.
Ici l'amour craintif les cache sous la terre ;
Là, de leurs ennemis pour éviter la guerre,
Les suspend aux rameaux mollement balancés,
Et dans ce doux hamac les enfants sont bercés.
Quelques-uns ont leur toit, leur auvent, leur issue,
Qui de leurs ennemis ne peut être aperçue :
Chacun a son instinct inspiré par l'amour.
Voyez, de ses enfants préparant le séjour,
En architecte adroit, mais en père timide,
Cet oiseau leur construire une humble pyramide,
Mille fois préférable à celles de l'orgueil.
Son air mystérieux d'abord étonne l'œil
Introduit par la porte au sein du vestibule,
L'oiseau monte et descend dans une autre cellule,
Où, cachés et bravant les piéges, les saisons,
Reposent mollement ses tendres nourrissons.
Ainsi nos toits, nos murs, les forêts, les charmilles,
Tout a ses constructeurs, ses berceaux, ses
[familles ;
Tout aime, tout jouit, tout bâtit à son tour.
Protége, Dieu puissant, ces enfants de l'amour,
Le doux chardonneret, la fauvette fidèle,
Le folâtre pinson, et surtout Philomèle !

. . . . . .

Que de charmes n'ont point leurs amours ma-
[ternelles !
Voyez le tendre oiseau rechauffer sous ses ailes
Ses petits enfermés dans leur frêle séjour ;
Tantôt j'ai peint son nid ; qui peindra son amour ?
Eh ! qui peut surpasser le courage du père ?
Quel soin peut s'égaler aux doux soins de la mère ?
Cet être si léger que le frêne ou l'ormeau
Ne voit pas deux instants sur le même rameau,
Mère aujourd'hui constante et nourrice assidue,
Demeure jour et nuit sur ses œufs étendue.
Le père, heureux époux autant qu'heureux amant,
De sa tendre moitié va chercher l'aliment,
Ou, sur les bords du nid se plaçant auprès d'elle,

Soulage par ses chants sa compagne fidèle.
Des ennemis souvent l'un et l'autre est vainqueur,
Et dans de faibles corps se déploie un grand cœur ;
Souvent avec ses fils une mère enlevée
Vit pour eux, les nourrit et meurt sur sa couvée.
Enfin avec quel soin et quel zèle nouveau
Ses parents à voler forment le jeune oiseau !
C'est aux heures du soir, lorsque, dans la nature,
Tout est repos, fraîcheur, et parfum, et verdure ;
L'adolescent, ravi de ce bel horizon,
S'agite dans son nid, devenu sa prison ;
Il sort, et balancé sur la branche pliante,
Il hésite, il essaye une aile encore tremblante.
Le couple, en voltigeant, provoque son essor,
Gourmande sa frayeur, l'appelle et vole encor :
Enfin il se hasarde, et, déployant ses ailes,
Non sans crainte, il se fie à ses plumes nouvelles ;
L'air reçoit ce doux poids, il touche le gazon ;
Les parents enchantés répètent la leçon.
D'une aile moins novice alors le jeune élève
S'enhardit, prend l'essor, s'abat et se relève ;
Enfin, sûr de sa force, et plus audacieux,
Il part. Tout est fini, tous se font leurs adieux ;
Et l'instinct dénouant la chaîne mutuelle,
Un nouveau nœud commence une race nouvelle.

DELILLE.

INSTRUCTION DONNEE AUX ENFANTS

PAR LE PASTEUR DU VILLAGE.

Et j'instruis les enfants du village, et les heures
Que je passe avec eux sont pour moi les meilleures.
Elles ouvrent le jour et terminent le soir.
Oh ! par un ciel d'été, qui n'aimerait à voir
Cette école en plein champ où leur troupe est
[assise ?
Il est deux vieux noyers aux portes de l'église
Avec ses fondements en terre enracinés,
Qui penchent leur feuillage et leurs trônes inclinés
Sur un creux vert de mousse où dans le cailloutage
S'échappe en bouillonnant la source du village.
De gros blocs de granit, que son onde polit,
Blanchis par son écume, interrompent son lit.

Sur ce tertre, glissant de colline en colline,
L'œil embrasse au matin l'horizon qu'il domine,
Et regarde à travers les branches de noyer,
Les lacs lointains bleuir et la plaine ondoyer.
C'est là qu'aux jours sereins, rassemblés tous, leur
[troupe
Selon l'âge et le sexe en désordre se groupe.
Les uns au tronc de l'arbre adossés deux ou trois,
Les autres garnissant les marches de la croix,
Ceux-là sur les rameaux, ceux-ci sur les racines
Du noyer qui serpente au niveau des ravines ;
Quelques-uns sur la tombe et sur les tertres verts
Dont les morts du printemps sont déjà recouverts,
Comme des blés nouveaux reverdissant sur l'aire
Où des épis battus ont germé dans la terre.
Cependant au milieu de ces fils du hameau
Ma voix grave se mêle au murmure de l'eau,

Pendant que leurs brebis broutent l'herbe nouvelle
Sur la couche des morts ; que l'agile hirondelle
Rase les bords de l'onde, attrapant dans son vol
L'insecte qui se joue au rayon sur le sol,
Et que les passereaux, instruits par l'habitude,
Enhardis par leur calme et par leur attitude,
Entourent les enfants et viennent sous leur main
S'abattre et s'attrouper pour émietter leur pain.

Je me pénètre bien de ce sublime rôle
Que sur ces cœurs d'enfants exerce ma parole ;
Je me dis que je vais donner à leur esprit
L'immortel aliment dont l'ange se nourrit,
La vérité, de l'homme incomplet héritage,
Qui descend jusqu'à nous de nuage en nuage,
Flambeau d'un jour plus pur que les traditions
Passent de mains en mains aux générations ;
Que je suis un rayon de cette âme éternelle
Qui réchauffe la terre et qui la renouvelle,
L'étincelle de Dieu qui, brillant à son tour,
Dans la nuit de ces cœurs doit allumer son jour.
Et, la main sur leurs fronts baissés, je lui de-
[mande
De préparer mon cœur pour qu'un Verbe y des-
[cende !
D'élever mon esprit à la simplicité
De ces esprits d'enfants, aube de vérité !
De mettre assez de jour pour eux dans mes paroles ;
Et de me révéler ces claires paraboles
Où le maître abaissé jusqu'au sens des humains,
Faisait toucher le ciel aux plus petites mains !
Puis je pense tout haut pour eux ; le cercle écoute,
Et mon cœur dans leur cœur se verse goutte à
[goutte.

Je ne surcharge pas leur sens et leur esprit
Du stérile savoir dont l'orgueil se nourrit ;
Bien plus que leur raison j'instruis leur conscience ;
La nature et leurs yeux, c'est toute ma science.
Je leur ouvre ce livre, et leur montre en tout lieu.
L'espérance de l'homme et la bonté de Dieu.

Avec eux chaque jour je déchiffre et j'épelle
De ce nom infini quelque lettre nouvelle,
Je leur montre ce Dieu, tantôt, dans sa bonté,
Mûrissant pour l'oiseau le grain qu'il a compté,
Tantôt, dans sa sagesse et dans sa providence,
Gouvernant sa nature avec tant d'évidence !
Tantôt... Mais aujourd'hui c'était dans sa gran-
[deur ;
La nuit tombait, des cieux la sombre profondeur
Laissait plonger les yeux dans l'espace sans voiles,
Et dans l'air constellé compter les lits d'étoiles.
Comme à l'ombre du bord on voit sous des flots
[clairs
La perle et le corail briller au fond des mers.
Celles-ci, leur disais je, avec le ciel sont nées,
Leur rayon vient à nous sur des millions d'années !
Des mondes que peut seul peser l'esprit de Dieu
Elles sont les soleils, les centres, le milieu ;
L'océan de l'éther les absorbe en ses ondes

Comme des grains de sable, et chacun de ces
[mondes
Est lui-même un milieu pour des mondes pareils,
Ayant ainsi que nous leur lune et leurs soleils,
Et voyant comme nous des firmaments sans terme
S'élargir devant Dieu sans que rien le renferme !...
Celles-là, décrivant des cercles sans compas,
Passèrent une nuit, ne repasseront pas.
Du firmament entier la passe intarissable
Ne renfermerait pas le chiffre incalculable
Des siècles qui seront écoulés jusqu'au jour
Où leur orbite immense aura fermé son tour.
Elles suivent la courbe où Dieu les a lancées ;
L'homme, de son néant, les suit par ses pensées !...
Et ceci, mes enfants, suffit pour vous prouver
Que l'homme est un esprit, puisqu'il peut s'élever
De ce point de poussière, et des ombres humaines,
Jusqu'à ces cieux sans fond et ces grands phéno-
[mènes ;
Car voyez, mesurez, interrogez vos corps ;
Pour monter à ces feux faites tous vos efforts :
Vos pieds ne peuvent pas vous porter sur ces ondes ;
Votre main ne peut pas toucher, peser ces mondes :
Dans les replis des cieux quand ils sont disparus,
Derrière leur rideau votre œil ne les voit plus ;
Nulle oreille n'entend sur la mer infinie
De leur vague d'éther l'orageuse harmonie,
Le souffle de leur vol ne vient pas jusqu'à vous,
Sous le dais de la nuit ils vous semblent des
[clous,
Et l'homme cependant arpente cette voûte ;
D'avance à l'avenir nous écrivons leur route ;
Nous disons à celui qui n'est pas encor né
Quel jour au point du ciel tel astre ramené
Viendra de sa lueur éclairer l'étendue,
Et rendre au firmament son étoile perdue.
Et qu'est-ce qui le sait ? et qu'est-ce qui l'écrit ?
Ce ne sont pas vos sens, enfants ! c'est donc
[l'esprit ?
C'est donc cette âme immense, infinie, immortelle,
Qui voit plus que l'étoile et qui vivra plus qu'elle !...

Ces sphères, dont l'éther est le bouillonnement,
Ont emprunté de Dieu leur premier mouvement !
Avez-vous calculé parfois dans vos pensées
La force de ce bras qui les a balancées ?
Vous ramassez souvent dans la fronde ou la main
La noix du vieux noyer, le caillou du chemin ;
Imprimant votre effort au poignet qui les lance,
Vous mesurez, enfants, la force à la distance.
L'une tombe à vos pieds, l'autre vole à cent pas,
Et vous dites : Ce bras est plus fort que mon bras.
Eh bien ! si par leurs jets vous comparez vos
[frondes,
Qu'est-ce donc que la main qui, lançant tous ces
[mondes,
Ces mondes dont l'esprit ne peut porter le poids,
Comme le jardinier qui sème aux champs ses pois,
Les fait fendre le vide et tourner sur eux-même
Par l'élan primitif, sorti du bras suprême,

Aller et revenir, descendre et remonter
Pendant des temps sans fin que lui seul sait [compter,
De l'espace et du poids et des siècles se joue,
Et fait qu'au firmament ces mille chars sans roue
Sont portés sans ornière et tournent sans essieu?
Courbons-nous, mes enfants! c'est la force de [Dieu!...

Maintenant cherchez-vous quelle est l'intelligence
Qui croise tous les fils de cette trame immense,
Et les fait l'un vers l'autre à jamais graviter
Sans que dans leur orbite ils aillent se heurter?
Enfants, quand vous allez paître au loin vos gé- [nisses,
Aux flancs de la montagne, aux bords des précipices,
Et qu'assis sous un roc vous avez sous vos pas
Ce lac bleu comme un ciel qui se déploie en bas,
Vous voyez quelquefois l'essaim des blanches voiles
Disséminé sur l'eau comme au ciel les étoiles,
De tous les points du lac se détacher des bords,
Sortir des golfes verts ou rentrer dans les ports,
Ou se groupant en cercle avec la proue écrire
Des évolutions que le regard admire;
Et vous ne craignez pas, mes amis, cependant,
Que ces frêles esquifs l'un l'autre s'abordant,
Se submergent sous l'onde, ou que leurs blanches [ailes,
Se froissant dans leur vol se déchirent entre elles;
Car quoique sous la voile on ne distingue rien
Dans cet éloignement, pourtant vous savez bien
Que de chaque nacelle un pêcheur tient la rame,
Que chacun des bateaux a son œil et son âme
Qui gouverne à son gré sa course de la main,
Et lui fait discerner et choisir son chemin.
Eh bien! pour diriger sur l'eau cette famille,
S'il faut une pensée à la frêle coquille,
Ces mondes que de Dieu l'effort seul peut brider
N'en auraient-ils pas une aussi pour se guider?
Ils en ont, mes enfants; Dieu même est leur pilote:
C'est lui qui dans son ciel a fait cingler leur flotte;
Chacun de ces soleils éclairé par son œil
Sait sur ces océans son port ou son écueil;
Tous ont reçu de lui le signal et la route,
Pour paraître à son heure à leur point de sa voûte.
L'œuvre de chaque globe à son appel monté
Est de glorifier sa sainte volonté,
De suivre avec amour le sentier qu'il lui trace,
Et de refléter Dieu dans le temps et l'espace!
Et tous obéissants, de rayon en rayon,
Se transmettent son ordre et font luire son nom,
Et sa gloire en jaillit de système en système,
Et tout ce qu'il a fait lui rend gloire de même,
Et sans exception son œil monte et descend
De l'orbe des soleils aux cheveux de l'enfant,
Et jusqu'au battement de l'insensible artère
De l'insecte qui rampe à vos pieds sur la terre!...

Et ne vous troublez pas devant cette grandeur,
Ne craignez pas jamais que dans la profondeur

Des êtres, dont la foule obscurcit sa paupière,
L'ombre de ces grands corps vous cache sa lu- [mière!
Ne dites pas, enfants, comme d'autres ont dit:
Dieu ne me connaît pas, car je suis trop petit,
Dans sa création ma faiblesse me noie,
Il voit trop d'univers pour que son œil me voie.

L'aigle de la montagne un jour dit au soleil:
Pourquoi luire plus bas que ce sommet vermeil?
A quoi sert d'éclairer ces prés, ces gorges sombres,
De salir tes rayons sur l'herbe dans ces ombres?
La mousse imperceptible est indigne de toi...
Oiseau, dit le soleil, viens et monte avec moi!
L'aigle avec le rayon s'élevant dans la nue
Vit la montagne fondre et baisser à sa vue,
Et quand il eut atteint son horizon nouveau,
A son œil confondu tout parut de niveau.
Eh bien! dit le soleil, tu vois, oiseau superbe,
Si pour moi la montagne est plus haute que l'herbe?
Rien n'est grand ni petit devant mes yeux géants:
La goutte d'eau me peint comme les océans;
De tout ce qui me voit je suis l'astre et la vie;
Comme le cèdre altier l'herbe me glorifie,
J'y chauffe la fourmi, des nuits j'y bois les pleurs,
Mon rayon s'y parfume en traînant sur les fleurs.
Et c'est ainsi que Dieu, qui seul est sa mesure,
D'un œil pour tous égal voit toute la nature.
Chers enfants, bénissez, si votre cœur comprend,
Cet œil qui voit l'insecte et pour qui tout est grand!

LAMARTINE.

IN TE, DOMINE, SPERAVI :
NON CONFUNDAR IN ÆTERNUM.
(Trad. du psaume XXX.)

Le prophète rend des actions de grâces à Dieu, et le prie de ne pas abandonner la faiblesse de ses dernières années à la méchanceté de ses ennemis.

En toi j'ai mis mon espérance,
Je ne serai pas confondu;
O Dieu juste, prends ma défense,
Et soutiens mon cœur éperdu;
Prête l'oreille a ma prière,
Et d'un rayon de ta lumière
Dissipe mon obscurité :
En ton saint nom je me rassure,
Sois mon refuge et mon armure,
Et mets ma vie en sûreté.

Je n'ai point du méchant partagé l'allégresse,
Ni, trompant mes ennuis par une folle ivresse,
Avec lui savouré la coupe des plaisirs :
Mais j'ai d'un cœur soumis offert le sacrifice,
Et, consolé par ta justice,
Tourné vers toi tous mes désirs.

Compatis à ma peine extrême,
Vois mes yeux troublés de douleur,
Mon âme, mes entrailles même,
Se consumer dans la langueur :
Livrés aux maux de la détresse,
Mes jours qu'abrége ma tristesse

S'écoulent en gémissements ;
Ma force s'est anéantie,
Sur moi se déchaîne l'envie,
Mon cœur se brise en ses tourments.
Séduits par les succès de mes sujets rebelles,
Mes proches, mes amis, devenus infidèles,
Tremblent à mon aspect et s'éloignent de moi :
Les larmes du malheur font haïr ma présence,
Et du tombeau l'obscur silence
M'environne de son effroi.

Telle s'efface la mémoire
Des morts en l'ombre ensevelis ;
Telle s'évanouit ma gloire,
Et s'éclipsent tous mes amis :
Mon corps languissant et débile,
Comme un vase pétri d'argile,
Qu'au moindre choc on voit brisé,
Si tu n'étends ta main propice,
Va tomber dans le précipice
Que sous mon trône ils ont creusé.

Ils ont juré ma mort dans leur conseil impie ;
Et j'ai dit : Dieu puissant, dans tes mains est ma [vie !
Sauve ton serviteur et trompe leur dessein :
Sur mon front réfléchis un rayon de ta face ;
Qu'on ne dise pas que ta grâce
Soit toujours implorée en vain.

Puisse cette horde coupable,
Confondue et livrée aux fers,
Contre ton glaive redoutable
N'avoir d'asile qu'aux enfers !
Frappe leurs chefs si fiers d'eux-mêmes,
Punis leurs horribles blasphèmes
Contre l'homme juste et clément ;
Et si leur fureur les répète,
Que leur bouche reste muette,
Et leurs lèvres sans mouvement.

Que plus doux est le sort de celui qui te prie !
Ta main allégera le fardeau de sa vie,
Et sur lui répandra le calme de la paix.
De quelle joie alors l'inonde ta tendresse !
Ses os tressaillent d'allégresse,
Tout en lui bénit tes bienfaits.

Il jouit des dons de ta grâce,
Goûte tes plus douces faveurs,
Et dans le secret de ta face
Se cache à ses persécuteurs :
A l'ombre de tes tabernacles
Il médite en paix tes oracles,
Dans l'espoir des biens éternels ;
Et, rayonnant de ta lumière,
Au dernier jour de sa carrière
Vole s'unir aux immortels.

D'un orage effrayant sur moi brillait la flamme,
Et j'ai dit au Seigneur dans l'effroi de mon âme :
Pour toujours de tes yeux m'as-tu donc rejeté ?
Jusqu'à toi s'éleva le cri de ma détresse,

Et comme un songe ma tristesse
S'enfuit à ta douce clarté.

O mon cœur, bénis sa clémence,
Et rends grâce à son nom divin ;
Il prend lui-même ta défense,
Sur mon âme il étend sa main.
Avec moi bénis sa largesse,
Peuple, l'objet de sa tendresse
Et l'héritier de ses secours.
Du fourbe il déteste les vices,
Et dévoile ses artifices ;
Mais du pauvre il sauve les jours.

Toi, mortel affligé, que l'infortune outrage,
Mets ton espoir en lui, ranime ton courage ;
Un éternel bonheur des larmes est le prix.
Tel un aigle conduit son nourrisson timide,
Tel Dieu sous son aile te guide,
Et te dérobe à tes ennuis.

SAPINAUD DE BOISHUGUET.

L'INTERCESSION.

HYMNE A LA VIERGE.

Les cantiques dormaient sur les harpes des anges,
Et du Dieu trois fois saint les sublimes louanges
Mouraient sur les bouches de feu ;
Vers le trône étoilé de la Vierge divine
S'éleva tristement une voix enfantine
Faible comme un dernier adieu.

Tous les esprits alors aperçurent une âme
Qu'un séraphin portait sur ses ailes de flamme
Devant le Dieu mort sur la croix ;
Les cieux furent émus et la Vierge Marie
Pencha son front rêveur, étonnée, attendrie
Par les accents de cette voix :

« O sainte Vierge, ô ma patronne,
Toi qui souffres de nos malheurs,
Toi qui donnerais ta couronne
Et la gloire qui t'environne
Pour calmer toutes les douleurs ;

« Abaisse tes yeux vers la terre
Où sont exilés mes parents ;
Vois dans le morne cimetière
S'élever une croix de pierre
Ceinte de bouquets odorants.

« Le sacrifice expiatoire
Sur mon cercueil vient d'être offert ;
Portant l'étole blanche et noire,
Le prêtre a béni ma mémoire
Quand le sol pieux s'est ouvert.

« Mais dans mon ancienne demeure
Retentit le cri des douleurs ;
Hélas ! ma pauvre mère pleure
Quand le baiser d'un père effleure
Les lèvres de mes jeunes sœurs.

« Si je descendais sur la terre
Je consolerais mes parents ;
Enfant, je peindrais à ma mère,

A mes sœurs, à mon tendre père,
Le ciel et ses ravissements.

« Mais, hélas! j'ignore la voie
Du monde éloigné des humains,
Et le firmament qui flamboie
Dans la lumière où je me noie
Confondrait ses mille chemins.

« Vierge, que le Seigneur écoute,
Fais qu'un ange guide mes pas;
Des cieux nous franchirons la voûte;
Son doigt m'indiquera la route
Et je reviendrai dans ses bras. »

Quand sur notre horizon la nuit s'étant posée,
Versa l'ombre et le frais sur la terre épuisée,
Lasse des rayons du soleil,
On entendit dans l'air une voix inconnue;
Un long reflet d'argent qui brilla dans la nue
Fit pâlir l'occident vermeil.

La pauvre mère alors sentit fuir ses alarmes;
Le sommeil vint fermer ses yeux rouges de lar-
[mes;
Elle respira sans effort;
Ondoyant sur son front comme une pure flamme,
L'âme de son enfant pour consoler son âme
Lui parla du céleste port.

Philippe de Toulza.

INTERDIT LANCÉ SUR LA FRANCE. SES SUITES.

(Extrait du poëme intitulé : *Philippe-Auguste.*)

Philippe-Auguste ayant notifié son refus de se séparer d'Agnès de Méranie, au légat qu'il renvoie avec des menaces, le légat lui répond.

« Oui, je pars, dit le prêtre indigné, furieux,
Mais tu n'oublieras pas mes terribles adieux;
Frémis : tous les fléaux que Dieu déchaîne ensem-
[ble,
Sur ta tête, à ma voix, son courroux les rassemble;
Frémis : il te rejette au rang des plus abjects;
Tu n'as plus de vassaux, tu n'as plus de sujets;
De ton crime fécond ton opprobre va naître;
Peuples, grands, chevaliers, vous n'avez plus de
[maître;
Fuyez, de votre roi Dieu s'éloigne aujourd'hui,
Et brise le lien qui vous attache à lui.
Voyez fondre sur vous ainsi que sur sa tête,
Des malédictions l'effroyable tempête;
Oui, Dieu vous abandonne; oui, ce Dieu vous
[maudit;
Sur la France à ma voix il lance l'interdit.
Cieux, devenez d'airain; bienfaisante rosée,
Refuse tes trésors à la terre embrasée;
Livrée aux feux brûlants, aux insectes rongeurs,
Terre, dessèche-toi; courez, fléaux vengeurs,
Frappez, exterminez la France criminelle,
Tant qu'un roi réprouvé dominera sur elle.
Que l'autel à ma voix éteigne ses flambeaux,
Et que l'Eglise aux morts ferme tous ses tom-
[beaux. »

A ces mots qu'il vomit plein d'une horrible joie,
Le légat prend la bulle, en sa main la déploie,
Et le peuple, enchaîné par un pieux respect,
D'épouvante et d'horreur frémit à cet aspect.
Ainsi, lorsqu'apparaît sous la voûte étoilée
De l'astre aux crins ardents la flamme échevelée,
Tout frémit et se tait : du globe voyageur
Le foudroyant éclat et l'horrible rougeur
Frappant les cœurs saisis d'une terreur profonde,
Prophétise aux mortels l'embrasement du monde :
Ainsi la bulle éclate, alors tombe à genoux
Le peuple épouvanté du céleste courroux;
Le faible est terrassé, le plus hardi s'étonne :
Ce n'est plus un légat, c'est le Très-Haut qui tonne.
Mais quel est tout à coup ce spectacle nouveau?
Le prélat sur l'autel s'empare d'un flambeau,
Le renverse et l'éteint, et bientôt dans le temple,
Les prêtres, que partout l'œil effrayé contemple,
Jettent, par la fureur saintement égarés,
Tous leurs habits pompeux, tous leurs voiles sa-
[crés,
Renversent l'autel même, et des crêpes funèbres
Sur les châsses des saints étendent les ténèbres.
Ces monuments pieux à leur calme ravis,
Soudain sont descendus des augustes parvis,
Et cette croix auguste où notre foi consacre
D'un Dieu mourant pour nous le sanglant simu a-
[cre,
Sur la cendre est couchée au milieu des débris.
Des prêtres indignés entendez-vous les cris?
« Fuis, monarque déchu, fuis la terre où nous
[sommes;
Rejeté par l'Église, horrible à tous les hommes,
Tu n'es plus ni Français, ni citoyen, ni roi;
L'onde et les feux sacrés sont interdits pour toi. »
A ces mots, redoutant le terrible anathème,
Le cortége du roi, ses preux, sa garde même,
Tout a fui loin du temple, où lui seul est resté;
Pareil au malheureux dont le souffle empesté
Répand au loin la mort, et dont le corps im-
[monde
Par l'effroi qu'il inspire est séparé du monde.
. . . . . .
Des Français cependant l'âme aux dogmes sou-
[mise
Veut en vain réclamer les secours de l'Eglise,
Et des prêtres partout le peuple abandonné
Sous l'interdit fatal baisse un front consterné.
L'enfant qui naît frappé de l'horrible anathème
Ne vient plus se laver aux sources du baptême
Du mal anticipé du crime originel
Qui l'a déjà flétri dans le sein maternel;
Au pied du tribunal que la pénitence ouvre
Le Chrétien, des forfaits que son remords décou-
[vre,
N'obtient plus le pardon par un sincère aveu,
Et le prêtre interdit la clémence à son Dieu.
O vierges, qui d'amour languissez dès l'aurore,
Le soir, en soupirant, vous languirez encore.

N'espérez plus d'hymen ; l'Église en son courroux
Sur sa porte a fixé d'inflexibles verroux.
Le Saint-Siége aux prélats, dans ses rigueurs si-
[nistres,
N'accorde plus le droit de créer ses ministres ;
L'holocauste divin ne vient plus sur l'autel
Déifier l'hostie à la voix d'un mortel,
Et du céleste pain que consacre un miracle
L'homme ne devient plus le vivant tabernacle ;
L'huile sainte aux mourants n'apporte plus ses
[dons ;
L'âme n'a plus d'espoir, Dieu n'a plus de pardons,
Le mourant plus d'asile, et l'enfer avec joie
Dans sa flamme éternelle ensevelit sa proie.

F.-A. Parseval de Grandmaison.

INVIOLATA, INTEGRA, ET CASTA ES, MARIA.

(Trad. de la Prose à la Vierge.)

Vierge pure, chaste Marie,
Eclatante porte des cieux,
Mère de Jésus-Christ chérie,
Daignez ouïr nos chants pieux !

Faites naître en nous l'innocence
Qu'en ce jour nous vous demandons ;
Apaisez de Dieu la vengeance,
Obtenez-lui les pardons ;

Vous dont la douceur est aimable !
Vous, Mère pleine de bonté !
Et qui, par un don admirable,
Gardâtes la virginité !

(*Anonyme.*)

(Autre traduction, ou imitation.)

Vierge pure, chaste Marie,
Eclatante porte des cieux,
De Jésus ô Mère chérie,
Ecoutez nos accents pieux.
Que nos cœurs, nos corps soient sans tâche !
Qu'à Dieu seul notre âme s'attache !
Reine du ciel, priez pour nous !
A votre prière efficace
S'ouvrent les secours de la grâce,
Le ciel devient riant et doux.
O Mère aimable !
O Mère aimable !
Vierge admirable !
Seule pure en tout temps, intercédez pour nous.

Alexandre Hainglaise.

INVITATION A LOUER DIEU.

Espoir de toute âme affligée,
Grand Dieu, notre unique recours,
Par qui la trame de nos jours
Est incessamment prolongée ;
Seigneur, dont la puissante main,
Des fers d'un tyran inhumain
Sauva nos ancêtres fidèles,
Que ton nom soit toujours béni,
Que par des hymnes immortelles
On célèbre à jamais ton pouvoir infini.

Que dans le séjour où tes anges
Qui ne sont que flamme et qu'ardeur,
Servent de trône à ta grandeur,
On chante tes saintes louanges ;
Qu'on te bénisse dans les cieux
Où ta gloire éblouit les yeux,
Où tes beautés n'ont point de voiles,
Où l'on voit ce que nous croyons,
Où tu marches sur les étoiles,
Et d'où jusqu'aux enfers tu lances tes rayons.

Rares et superbes ouvrages,
Merveilles, chefs-d'œuvre divers,
Qui paraissez dans l'univers,
Venez rendre à Dieu vos hommages.
Ce que vous avez de beauté,
De richesse et de majesté,
Vous le devez à sa puissance :
Elle vous a formés de rien ;
Et la loi de sa providence
Est de votre grandeur l'infaillible soutien...

Ames, qui, parmi la licence,
Et sous cet air contagieux
Qui se répand en tant de lieux,
Vous conservez dans l'innocence,
Pour qui les sentiers des vertus,
Quoique rudes et peu battus,
Sont pleins d'immortelles délices ;
Louez ce Dieu qui vous conduit,
Qui vous fait triompher des vices,
Et vous sert de soleil au milieu de la nuit.

Ant. Godeau.

INVITATION A TOUTE LA NATURE

A BÉNIR LE SEIGNEUR.

Cette pièce lyrique, dit un auteur critique, est une série de petits tableaux où la belle âme de l'auteur se peint tout entière. Une tendre sensibilité, une simplicité élégante, un naturel aimable, un abandon continuel, une douceur et une vérité sans fard, caractérisent cette modeste production, qui n'est peut-être pas assez appréciée de beaucoup de gens, par cela même qu'elle est devenue le domaine du peuple, et qu'on la retrouve encore aujourd'hui dans la bouche des enfants.

Bénissez le Seigneur suprême,
Petits oiseaux dans les forêts ;
Dites sous ces ombrages frais :
Dieu mérite qu'on l'aime.

Doux rossignols, dites de même,
Ou tous ensemble, ou tour à tour,
Et que les échos d'alentour
Vous répondent qu'on l'aime.

Triste et plaintive tourterelle,
Bénissez Dieu, rien n'est si doux :
Je devrais plus gémir que vous,
Car je suis moins fidèle.

Paissez, moutons, en assurance,

Et bénissez le bon pasteur :
Voit-il en moi votre douceur ?
Ah ! quelle différence !

Tendres zéphyrs, qui dans nos plaines,
Murmurez si paisiblement,
Bénissez-le, chaque moment,
Par vos douces haleines.

Entre ces deux rives fleuries,
Bénissez Dieu, petit ruisseau ;
Tout passe, hélas ! comme votre eau
Passe dans ces prairies.

Dans ces beaux lieux tout est fertile :
J'y vois des fruits, j'y vois des fleurs.
Et je dis en versant des pleurs :
Je suis l'arbre stérile !

Charmantes fleurs, un jour voit naître
Et mourir votre éclat si doux :
Je mourrai bientôt après vous,
Plutôt que vous peut-être.

Je vois briller l'aimable étoile
Qui luit le matin et le soir :
Mon Dieu, quand pourrai-je vous voir
Face à face et sans voile !

Mer en courroux, mer implacable,
Je dois bien craindre le Seigneur :
Ainsi que vous dans sa fureur
Il est inexorable.

Tonnerre, éclairs, bruyante foudre,
Marquez son pouvoir, sa grandeur ;
Dieu peut confondre le pécheur
Et le réduire en poudre.

Que ce grand fleuve, dans sa course,
Disais-je un jour, plein de ferveur,
Si je vous offense, Seigneur,
Remonte vers sa source.

Fleuve, coulez avec vitesse
Vers cet endroit d'où vous partez :
Changez de cours, et remontez,
J'offense Dieu sans cesse.

Comme le cerf court aux fontaines,
Pressé de soif et de chaleur,
Ainsi je cours à vous, Seigneur,
Adoucissez mes peines.

Que le soleil et que l'aurore,
Que les campagnes, les moissons,
Que les rivières, les poissons,
Qu'enfin tout vous adore.

Dieu tout-puissant, en qui j'espère,
Soyez toujours mon protecteur ;
Je suis un ingrat, un pécheur,
Mais vous êtes mon père.

FÉNELON.

INVOCATION A LA RELIGION.

O toi, fille des cieux, que l'univers adore,
Toi qu'il faut que l'on craigne, ou qu'il faut qu'on
[implore,

Sainte Religion, dont le regard descend
Du Créateur à l'homme, et de l'être au néant,
Montre-nous cette chaîne adorable et cachée,
Par la main de Dieu même à son trône attachée,
Qui, pour notre bonheur, unit la terre au ciel,
Et balance le monde aux pieds de l'Eternel.

CHAMFORT.

—

Sainte Religion ! viens, ma lyre t'appelle ;
Fais briller à mes yeux ta couronne immortelle :
Que l'incrédulité se prosterne à ta voix.
Descends du haut des cieux, et telle qu'autrefois
Tu daignas visiter les pieuses retraites
De ces fils du désert, humbles anachorètes ;
Brillante de splendeur, de gloire, de beauté,
Conduisant sur tes pas la douce charité,
La prière, l'espoir, la céleste clémence,
De la vie à venir épanchant l'urne immense ;
Eclairant l'univers des feux de ton flambeau,
Et de l'éternité soulevant le rideau,
Viens, répands dans nos cœurs ta lumière féconde,
Rends une âme à l'impie et le bonheur au monde.

A. SOUMET.

INVOCATION AU SAINT-ESPRIT

POUR DEMANDER LES SEPT DONS.

CHŒUR.

Esprit d'amour, Esprit de flammes,
Venez, venez du haut des cieux,
Venez vivifier nos âmes
Et les embraser de vos feux !

Esprit consolateur, exaucez nos prières,
Entendez nos soupirs, voyez couler nos pleurs...
Et qu'un rayon sacré de vos douces lumières
Renouvelle la terre et change tous les cœurs.

Chœur : Esprit d'amour, etc.

Venez sur nous, venez, Esprit de la sagesse,
Et répandez en nous vos divines clartés :
Envoyé par Jésus, fidèle à sa promesse,
Venez nous enseigner toutes les vérités.

Chœur : Esprit d'amour, etc.

Venez aussi sur nous, Esprit d'intelligence,
Et détournez nos yeux du vice et de l'erreur :
Sans vous l'homme aveuglé, plongé dans l'igno-
[rance,
Poursuit de vains plaisirs et cherche un faux
[bonheur.

Chœur : Esprit d'amour, etc.

Sans le don de conseil, ah ! comment dans la vie
Trouver le vrai chemin et connaître la paix ?
Descendez, Esprit-Saint, et notre âme ravie
Accomplira le bien sans s'égarer jamais.

Chœur : Esprit d'amour, etc.

Venez, Esprit de force et notre seule gloire ;
Avec vous le Chrétien affronte le trépas ;
Tous ses jours de combat sont des jours de vic-
[toire ;
Le Chrétien souffre et meurt, mais ne succombe
[pas.

Chœur : Esprit d'amour, etc.

Eternelle science, ineffable lumière,
Eclairant de la foi la sainte obscurité,
Répandez-vous partout : révélez à la terre
Ce que Dieu nous prépare en son éternité.

Chœur : Esprit d'amour, etc.

Esprit de piété, de vos pures délices,
De vos plus doux transports enivrez vos enfants ;
Etoignez de leur cœur le souffle impur des vices ;
Toujours dans la vertu guidez leurs pas tremblants.

Chœur : Esprit d'amour, etc.

Inspirez-nous aussi l'heureux esprit de crainte,
La crainte des enfants, pur sentiment d'amour.
Ah ! craignons le Seigneur et sa majesté sainte,
Pour le voir et l'aimer au céleste séjour.

CHOEUR.

Esprit d'amour, Esprit de flammes,
Venez, venez du haut des cieux,
Venez vivifier vos âmes
Et les embraser de vos feux !

Le R. P. LEFEBVRE.

INVOCATION DU POETE.

Viens, Esprit créateur, visite ma pensée ;
Dans la nuit de mon cœur fais briller le vrai jour.
Par toi seul toute force à l'âme est dispensée,
Descends, Esprit du ciel, dont le nom est Amour!

Tout procède de toi, procédant de Dieu-même ;
C'est toi qui de son Verbe accomplis les desseins ;
Par un don gratuit tu fais la part suprême
Dans l'œuvre du poëte et dans l'œuvre des saints.

Esprit ! tout vient de toi : ces pleurs dont je m'enivre,
Ce feu né de ton nom, rien qu'en le prononçant,
Et l'effroi dont je tremble, au début de ce livre,
De l'homme qui l'écrit si tu dois être absent !

Esprit ! toute beauté que l'on voit ou qu'on rêve,
La blancheur sur les lis, dans les âmes la foi,
Le soleil après l'ombre et l'espoir qui se lève,
Le regard d'un ami... c'est un rayon de toi.

Esprit ! séve de tout, des chênes et des roses ;
Par toi le bouton d'or sourit sur les prés verts ;
Par toi l'Océan gronde ; et c'est toi qui déposes
Le miel au fond des fleurs comme au fond des beaux vers.

Sois mon âme et mon sang ! et coule avec largesse,
Esprit qui fais chanter les flots, les vents, les bois ;
Esprit de charité, de force et de sagesse,
Pense avec mon esprit et parle avec ma voix !

. . . . . .

O raison incréée ! ô Verbe !
Hormis ton rayon qui nous luit,
Rien n'est dans notre esprit superbe,
Rien... qu'une épaisse et lourde nuit.
Viens, donc, ô clarté souveraine,
Viens de toute sagesse humaine
Eclipse en moi le vain flambeau.
C'est quand l'homme en nous fait silence
Que l'harmonie éclate et lance
Le vrai dans la splendeur du beau !

Pour que ma voix soit ta parole,
Dans mon être, ô Verbe vainqueur !
Descends comme une foudre ! immole
Et la chair et l'orgueil du cœur.
Qu'un charbon épure ma bouche ;
Qu'un ange, gardien farouche
Compte les mots qui jailliront ;
Que son glaive veille à ma porte,
Afin que nul passant ne sorte
S'il n'a votre sceau sur le front.

Seigneur, à l'insu de moi-même,
Si, folle en ses témérités,
Ma bouche enseignait le blasphème
Des adorables vérités ;
Si mon œil offense un mystère,
Si jamais la pudeur austère
Rougit de mes vers imprudents ;
Faites, comme un fruit de Gomorrhe,
Tomber ma langue que j'abhorre
En cendre infecte sous mes dents.

J'ai choisi le don de la lyre.
Même au prix de tout mon bonheur.
Mais si mes chants, dans un délire,
S'élevaient contre vous, Seigneur !
Si l'erreur que notre âge expie
Attachait une corde impie
A l'or du divin instrument :
Comme un fer blanchi dans les flammes,
Qu'il se colle à mes doigts infâmes
Et se fonde en me consumant !

Non ! cette œuvre où Jésus doit vivre
Ne vous méconnaîtra jamais :
Si j'ai longtemps rêvé ce livre,
O Christ ! c'est que je vous aimais.
Je veux, je veux que chaque page
Monte vers vous comme un hommage ;
Qu'on puisse l'ouvrir au saint lieu ;
Et qu'innocent par ses doctrines,
Il verse au moins dans les poitrines
L'amour des hommes et de Dieu.

Victor DE LAPRADE.

ISABELLE.

Née au mois de mars 1225, la princesse Isabelle, sœur de Louis IX, unissait une grande beauté à une grande vertu. Son éducation fut la plus soignée que l'on pût avoir à cette époque, et elle fut initiée aux sciences et aux beaux-arts. Elle possédait si bien la langue latine qu'elle corrigeait souvent les écrits de son chapelain. L'empereur Frédéric II l'ayant demandée pour son fils Conrad, prince de seize à dix-sept ans, seul héritier des royaumes de Sicile et de Jérusalem, les grands et les princes s'unirent au roi saint Louis pour presser Isabelle de former une alliance de laquelle on espérait le repos de l'Europe; mais elle s'était consacrée à Dieu par un vœu particulier dès

l'âge de treize ans, et elle sut résister à toutes les sollicitations. Cette princesse fit bâtir le monastère de Longchamps, près Paris. Elle y mourut dans la quarante-cinquième année de son âge. Sa fête se célèbre le 31 août.

Près d'un hôtel désert humblement prosternée,
La fille de nos rois, la sœur de saint Louis,
Sur la croix attachant ses regards éblouis,
Pour Jésus dédaignait un brillant hyménée.
Vous seul, adorable Sauveur,
Vous serez l'époux d'Isabelle :
Roi des vierges, lui disait-elle,
Vous seul régnerez dans mon cœur.
Le monde qui me plaint pleure mon sacrifice :
Il pleure et moi je dois rougir,
Quand je m'unis à vous, ô soleil de justice,
De n'avoir rien à vous offrir.

Si j'apporte à vos pieds la fleur de mon jeune âge,
N'est-elle pas semblable au lis candide et frais
Qui pare un matin le rivage,
Et se fane au soir pour jamais?
Beauté toujours ancienne et toujours plus nouvelle,
Jeunesse de mon Dieu, vous êtes immortelle!...

Eh! que sont nos règnes d'un jour,
Notre éclat emprunté, les pompes de la cour,
Ces trésors, ces vassaux, ces guerrières phalanges,
Comparés aux grandeurs du souverain des anges!
Son trône dans les cieux ne peut être usurpé.
L'empire de Conrad dans l'Occident chancelle,
Et le Sépulcre saint, par un peuple infidèle,
Gémit de se voir occupé.

Quand du vaste univers je ceindrais la couronne,
La poser sur l'autel du maître qui la donne,
Pour m'acquitter, ah! c'est trop peu!
Sous le poids infini de ma reconnaissance,
Je souffre de mon indigence :
Je ne suis rien, et mon époux est Dieu!

Mais, ô prodige de tendresse!
Roi des rois, souverain Seigneur,
Vous daignez donner votre cœur
A la fille du serf ainsi qu'à la princesse!
Que vous offre-t-elle en retour?
Le seul bien au pouvoir d'une humble créature :
L'amour, rayon divin qui part d'une âme pure,
Comme un torrent de feu sort de l'astre du jour.
Doux Rédempteur, au pied de ce calvaire,
Tout l'univers disparaît à mes yeux...
Ah! quel tourment d'être encor sur la terre
Lorsque l'amour emporte l'âme aux cieux!

Oui, mon Dieu, je languis près du trône de France,
Mes grandeurs ne sont que souffrance,
Et je donnerais mille fois
Tous les plaisirs de mon adolescence,
Tous les honneurs de ma naissance,
Pour l'opprobre de votre croix.

Mlle Angélique Gordon.

ISAIE.

Tel, du front de ces rocs où reposent les nues,
Le Nil précipitant ses vagues éperdues,
Tombe, écume, bondit, se roule à gros bouillons,
Et, versant ses trésors sur les plaines fécondes,
De ses puissantes ondes
Enrichit nos sillons;

Tel, et plutôt encore, une aigle au vol immense,
Des cimes du Liban dans l'espace s'élance,
Jusqu'au char du soleil plane en s'ouvrant les cieux;
Et, se couvrant des jets de la flamme opulente,
Revient étincelante
De clartés et de feux;

Tel Isaïe, armé de ses ailes de flamme,
Rapide, et plein du Dieu qui transporte son âme,
S'élève jusqu'au trône où siége l'Eternel;
Et revient, du génie étalant les miracles,
Proclamer les oracles
Qu'il ravit dans le ciel.

« Tremble! malheur à toi, cité profanatrice!
Toi, qu'au culte de l'or voue un long sacrifice,
Tyr! ô toi qui t'assieds sur le trône des eaux,
Et qui, fendant les mers à ton sceptre fidèles,
Y fais voler les ailes
De tes légers vaisseaux.

« Pareils dans leur essor à des aigles rapides,
Tes navires guidés par des mains intrépides,
Sous leurs fiers pavillons touchaient à tous les bords;
Et voilà, que prenant les nochers pour victimes,
La mer dans ses abîmes
Engloutit tes trésors.

« Fille de l'Océan! au jour de ta ruine,
Tous les peuples nombreux que son trident domine
En voyant tes débris seront saisis d'effroi;
Tes marchands, tes soldats, tes richesses, tes flottes,
Et tes hardis pilotes,
Tomberont avec toi.

« Au bruit de tes clameurs, quittant soudain la rame,
Tes mille matelots qu'en vain la mer réclame,
De leurs vaisseaux muets descendront tout en pleurs;
Et revêtus de deuil, et se couvrant de cendre,
Sur toi feront entendre
Le cri de leurs douleurs :

« Qui fut semblable à Tyr, maintenant solitaire?
Sans cesse, pour nourrir les peuples de la terre,
Sur l'immense Océan s'élançaient ses vaisseaux;
Et voilà qu'expirant avec toute sa gloire,
Sans nom et sans mémoire,
Elle dort sous les eaux.

« Le pilote étranger qui visite ces plages,
Ne reconnaissant plus tes opulents rivages,
S'étonne, en écoutant le silence des mers;
Et voguant, plein d'orgueil, sur tes eaux qu'il domine
Insulte à la ruine
De tes vieux ports déserts. »

Ainsi chante Isaïe; et sa voix redoutable,
Proclamant du Très-Haut l'arrêt épouvantable,

Dans un style inspiré raconte l'avenir ;
A Tyr, encore vivante, ouvre une tombe antique,
Où son chant prophétique
Sait déjà la punir.

Mais si jamais sa vive et poétique ivresse,
Dans des modes sacrés exhalant sa richesse,
A chanté sur un ton encor plus solennel,
C'est lorsque, convoquant les pouvoirs de son âme,
En traits d'or et de flamme
Il nous peint l'Eternel.

« Dieu, dit-il, de son souffle allume le tonnerre,
Il soutient, de trois doigts, la masse de la terre ;
Roule autour de ses flancs l'Océan spacieux ;
Tient aux voûtes d'azur l'étoile suspendue ;
Dans sa main étendue
Il a pesé les cieux.

« Il voit les nations sur la terre pressées,
Et de l'urne des temps sans relâche versées,
Comme une goutte d'eau dans un vase d'airain ;
Il parle : devant lui tous les peuples s'écoulent,
Et les trônes s'écroulent
Sous sa terrible main.

« Dans son temple égorgés, les taureaux, les génisses,
Pour ses yeux éternels sont de vils sacrifices ;
Il regarde en pitié tout l'encens des mortels :
Des forêts du Liban l'inépuisable empire
Ne peut même suffire
Au feu de ses autels. »

O vous ! chantres fameux, vous qui dans vos ouvrages,
Vous disputez le prix de ces vives images
Qui charment la pensée ou ravissent le cœur,
Montrez-nous des tableaux dont l'éclat poétique
De ce chant prophétique
Egale la vigueur !

Astre aux feux éternels, père de l'harmonie,
Vieil Homère ! je sais admirer ton génie,
Et de tes nobles chants l'éclat mélodieux ;
Soit que, comme un éclair, ton vers hardi s'élance,
Et dans l'espace immense
Suive le char des dieux ;

Soit qu'au bruit éclatant de Neptune en furie,
Le monarque infernal s'épouvante et s'écrie
Au fond du noir palais qu'entr'ouvre le trident ;
Soit que le dieu des mers, sans y laisser de trace,
Effleure la surface
De l'abîme grondant.

Mais combien, fils d'Amos, plus vif et plus sublime
Est le divin transport qui t'échauffe et t'anime !
Quels feux inattendus brillent dans tes portraits !
Telle, avant qu'on ait vu sa lueur homicide,
La foudre au vol rapide
Nous atteint de ses traits.

CHÊNEDOLLÉ.

LES

ISRAELITES SUR LA MONTAGNE D'HOREB.

(*Oratorio.*)

CHŒUR D'ISRAÉLITES.

Hélas ! Dieu nous conduit dans ce séjour d'alarmes,
Et nous y sommes immolés !
Nous n'avons que nos larmes
Pour éteindre la soif dont nous sommes brûlés !

AARON.

Respectons du Seigneur la volonté suprême ;
Il peut tarir la source de nos pleurs ;
Même en nous frappant il nous aime :
Adorons ses décrets jusque dans nos malheurs.

LE CHŒUR.

Pourquoi détruit-il son ouvrage
Par les revers et l'opprobre flétri ?
Est-ce là ce peuple chéri
Qu'il appelle son héritage ?

AARON.

Auprès de l'Eternel Moïse est votre appui ;
Craignez de l'irriter par votre impatience :
Tremblez. Il paraît, il s'avance ;
Vos murmures, vos cris ont percé jusqu'à lui.
(Un prélude annonce Moïse.)

MOÏSE.

Quelles clameurs ont frappé mon oreille,
Et d'un Dieu de clémence ont fait un Dieu vengeur !

LE CHŒUR.

Des maux que nous souffrons vous seul êtes l'auteur :
Nous gémissons, et le Seigneur sommeille !

MOÏSE.

Peuple séditieux, et digne de mépris,
Aux bontés du Très-Haut réserviez-vous ce prix !

TOUT LE CHŒUR.

Que sont devenus ses oracles ?
Trouvons-nous en ces lieux ce qu'il nous a promis ?
Ce Dieu si bienfaisant nous traite en ennemis.

MOÏSE.

Ingrats ! avez-vous donc oublié ses miracles ?
C'est ce Dieu dont le bras vous soutint tant de fois :
A la mer étonnée il imposa des lois :
Il conduisit vos pas dans ses routes profondes,
Et les flots divisés revinrent à sa voix
Engloutir l'ennemi dans l'abîme des ondes.
Il souffrit, il calma vos cris tumultueux ;
Expirant de langueur en cet état funeste,
La mort levait son glaive affreux ;
Il ouvrit les portes des cieux,
Et fit tomber pour vous un aliment céleste.
Du père le plus tendre implorez le secours ;
N'armez plus contre vous sa puissance infinie :
Soyez soumis au Dieu dont vous tenez la vie ;
C'est l'unique moyen d'en prolonger le cours.
Dieu veut vous éprouver ; que vos pleurs le fléchissent,

TOUT LE CHŒUR.

Il rejette nos cœurs lui qui les a formés !
C'est en vain qu'ils gémissent ;
Nos femmes, nos enfants périssent :
Les tombeaux sont ouverts et les cieux sont fermés.

MOÏSE.

Ciel ! quels objets ! quelles victimes !

TOUT LE CHŒUR.

Nous périssons !

MOÏSE.

Quel spectacle d'horreur !
J'oublie en voyant leur malheur
Que leurs murmures sont des crimes.

TOUT LE CHŒUR.

Nous périssons.

MOÏSE.

Dans ces moments affreux,
Seigneur, n'écoute plus le cri de la vengeance.

TOUT LE CHŒUR.

Hélas !

MOÏSE.

De ta clémence
Répands le trésor ;
Hâte-toi.

TOUT LE CHŒUR.

Nous mourons.

MOÏSE.

Que vas-tu faire ? Arrête;
Ils sont tous tes enfants.

LE CHŒUR.

O sort ! ô triste sort !

MOÏSE.

Lance plutôt la foudre sur ma tête.

TOUT LE CHŒUR.

Nous expirons.

MOÏSE.

Grand Dieu ! la foi la plus ardente
M'ordonne de tout espérer ;
Tu ne peux tromper mon attente.
Ton peuple est tout prêt d'expirer ;
Ranime sa force mourante
Pour te bénir et t'adorer.

(*Moïse frappe le rocher : il en sort des torrents d'eau.*)

LE CHŒUR.

O prodige ! ô miracle ! ô puissance suprême !
D'impétueux torrents s'élancent du rocher !

MOÏSE.

Dieu devait vous punir, et Dieu veut vous toucher ;
Il vous prévient, il vous cherche, il vous aime ;
Il daigne ne vous reprocher
L'oubli de ses bienfaits que par sa bonté même.
A ces traits éclatants connaissez l'Eternel ;
Adorez le Dieu d'Israël.

LE CHŒUR.

Adorons le Dieu d'Israël.

MOÏSE.

Il appelle, il attire, il commande, il terrasse
Sans forcer notre volonté ;
Il a de ce rocher brisé la dureté :
C'est l'image du cœur qu'il frappe de sa grâce.
A ces traits éclatants connaissez l'Eternel ;
Adorez le Dieu d'Israël.

LE CHŒUR.

Adorons le Dieu d'Israël.

MOÏSE, AARON ET LE CHŒUR.

Que le Seigneur est grand ! que sa puissance étonne !
Sa bonté remplit l'univers.
Que sa vengeance éclate, tonne;
Qu'il frappe les peuples pervers
Qui refusent d'aimer un maître qui pardonne.

L'abbé DE VOISENON.

L'IVROGNERIE ET LES MAUVAIS LIVRES

DANS LES CAMPAGNES.

A la sobriété qui distinguait leurs pères,
Qui, donnant aux vieillards des jours longs et pros-
[pères,
Prêtait à leurs besoins des secours suffisants,
Hélas ! a succédé chez bien des paysans
L'infâme ivrognerie... O douleur qui me brise !
Saint dimanche ! à présent ce n'est plus à l'église,
Non, c'est au cabaret qu'ils te vont célébrer.
Tel, en ce triste lieu, se plaît à s'enivrer,
Dont les pauvres enfants n'ont pas le nécessaire.
« Aujourd'hui l'abondance ! à demain la misère ! »
Voilà comment se parle, en son brutal instinct,
L'intempérant, chez qui toute raison s'éteint.

Mais, plus que ces boissons fatales, meurtrières,
Les livres immoraux corrompent les chaumières ;
A ce breuvage impur, tous, depuis le vieillard
Jusqu'à l'enfant naïf au curieux regard,
Tous, à discrétion, peuvent tremper la lèvre ;
Ces produits mensongers d'une infernale fièvre,
Colportés en tous lieux, sont vendus à vil prix ;
Et, loin de repousser avec un fier mépris
Ces coupes de poison qu'on présente à son âme,
Le villageois, séduit par un prestige infâme,
Les prend, les vide... O Dieu ! pour lui l'instruction
Ne doit-elle aboutir qu'à la corruption ?
Ne doit-elle amener sous la pauvre chaumière,
Au lieu des doux rayons d'une sainte lumière,
Que la nuit d'une triste et froide impiété ?...
Car, ces écrits honteux où tant d'obscénité
S'étale, et vient couvrir, ainsi qu'un voile immonde,
Le sot et faux savoir dont chaque page abonde,
Jettent dans les esprits faibles, vains, ignorants,
De l'incrédulité les germes dévorants.

Désiré CARRIÈRE.

Dans un style inspiré raconte l'avenir ;
A Tyr, encore vivante, ouvre une tombe antique,
Où son chant prophétique
Sait déjà la punir.

Mais si jamais sa vive et poétique ivresse,
Dans des modes sacrés exhalant sa richesse,
A chanté sur un ton encor plus solennel,
C'est lorsque, convoquant les pouvoirs de son âme,
En traits d'or et de flamme
Il nous peint l'Eternel.

« Dieu, dit-il, de son souffle allume le tonnerre,
Il soutient, de trois doigts, la masse de la terre ;
Roule autour de ses flancs l'Océan spacieux ;
Tient aux voûtes d'azur l'étoile suspendue ;
Dans sa main étendue
Il a pesé les cieux.

« Il voit les nations sur la terre pressées,
Et de l'urne des temps sans relâche versées,
Comme une goutte d'eau dans un vase d'airain ;
Il parle : devant lui tous les peuples s'écoulent,
Et les trônes s'écroulent
Sous sa terrible main.

« Dans son temple égorgés, les taureaux, les génisses,
Pour ses yeux éternels sont de vils sacrifices ;
Il regarde en pitié tout l'encens des mortels :
Des forêts du Liban l'inépuisable empire
Ne peut même suffire
Au feu de ses autels. »

O vous ! chantres fameux, vous qui dans vos ouvrages,
Vous disputez le prix de ces vives images
Qui charment la pensée ou ravissent le cœur,
Montrez-nous des tableaux dont l'éclat poétique
De ce chant prophétique
Egale la vigueur !

Astre aux feux éternels, père de l'harmonie,
Vieil Homère ! je sais admirer ton génie,
Et de tes nobles chants l'éclat mélodieux ;
Soit que, comme un éclair, ton vers hardi s'élance,
Et dans l'espace immense
Suive le char des dieux ;

Soit qu'au bruit éclatant de Neptune en furie,
Le monarque infernal s'épouvante et s'écrie
Au fond du noir palais qu'entr'ouvre le trident ;
Soit que le dieu des mers, sans y laisser de trace,
Effleure la surface
De l'abîme grondant.

Mais combien, fils d'Amos, plus vif et plus sublime
Est le divin transport qui t'échauffe et t'anime !
Quels feux inattendus brillent dans tes portraits !
Telle, avant qu'on ait vu sa lueur homicide,
La foudre au vol rapide
Nous atteint de ses traits.

CHÊNEDOLLÉ.

LES ISRAÉLITES SUR LA MONTAGNE D'HOREB.

(Oratorio.)

CHŒUR D'ISRAÉLITES.

Hélas ! Dieu nous conduit dans ce séjour d'alarmes,
Et nous y sommes immolés !
Nous n'avons que nos larmes
Pour éteindre la soif dont nous sommes brûlés !

AARON.

Respectons du Seigneur la volonté suprême ;
Il peut tarir la source de nos pleurs ;
Même en nous frappant il nous aime :
Adorons ses décrets jusque dans nos malheurs.

LE CHŒUR.

Pourquoi détruit-il son ouvrage
Par les revers et l'opprobre flétri ?
Est-ce là ce peuple chéri
Qu'il appelle son héritage ?

AARON.

Auprès de l'Eternel Moïse est votre appui ;
Craignez de l'irriter par votre impatience :
Tremblez. Il paraît, il s'avance ;
Vos murmures, vos cris ont percé jusqu'à lui.
(Un prélude annonce Moïse.)

MOÏSE.

Quelles clameurs ont frappé mon oreille,
Et d'un Dieu de clémence ont fait un Dieu vengeur !

LE CHŒUR.

Des maux que nous souffrons vous seul êtes l'auteur :
Nous gémissons, et le Seigneur sommeille !

MOÏSE.

Peuple séditieux, et digne de mépris,
Aux bontés du Très-Haut réserviez-vous ce prix !

TOUT LE CHŒUR.

Que sont devenus ses oracles ?
Trouvons-nous en ces lieux ce qu'il nous a promis ?
Ce Dieu si bienfaisant nous traite en ennemis.

MOÏSE.

Ingrats ! avez-vous donc oublié ses miracles ?
C'est ce Dieu dont le bras vous soutint tant de fois :
A la mer étonnée il imposa des lois :
Il conduisit vos pas dans ses routes profondes,
Et les flots divisés revinrent à sa voix
Engloutir l'ennemi dans l'abîme des ondes.
Il souffrit, il calma vos cris tumultueux ;
Expirant de langueur en cet état funeste,
La mort levait son glaive affreux ;
Il ouvrit les portes des cieux,
Et fit tomber pour vous un aliment céleste.
Du père le plus tendre implorez le secours ;
N'armez plus contre vous sa puissance infinie :
Soyez soumis au Dieu dont vous tenez la vie ;
C'est l'unique moyen d'en prolonger le cours.
Dieu veut vous éprouver ; que vos pleurs le fléchissent,

TOUT LE CHŒUR.

Il rejette nos cœurs lui qui les a formés !
C'est en vain qu'ils gémissent ;
Nos femmes, nos enfants périssent :
Les tombeaux sont ouverts et les cieux sont fermés.

MOÏSE.

Ciel ! quels objets ! quelles victimes !

TOUT LE CHŒUR.

Nous périssons !

MOÏSE.

Quel spectacle d'horreur !
J'oublie en voyant leur malheur
Que leurs murmures sont des crimes.

TOUT LE CHŒUR.

Nous périssons.

MOÏSE.

Dans ces moments affreux,
Seigneur, n'écoute plus le cri de la vengeance.

TOUT LE CHŒUR.

Hélas !

MOÏSE.

De ta clémence
Répands le trésor ;
Hâte-toi.

TOUT LE CHŒUR.

Nous mourons.

MOÏSE.

Que vas-tu faire ? Arrête ;
Ils sont tous tes enfants.

LE CHŒUR.

O sort ! ô triste sort !

MOÏSE.

Lance plutôt la foudre sur ma tête.

TOUT LE CHŒUR.

Nous expirons.

MOÏSE.

Grand Dieu ! la foi la plus ardente
M'ordonne de tout espérer ;
Tu ne peux tromper mon attente.
Ton peuple est tout prêt d'expirer ;
Ranime sa force mourante
Pour te bénir et t'adorer.

(*Moïse frappe le rocher : il en sort des torrents d'eau.*)

LE CHŒUR.

O prodige ! ô miracle ! ô puissance suprême !
D'impétueux torrents s'élancent du rocher !

MOÏSE.

Dieu devait vous punir, et Dieu veut vous toucher ;
Il vous prévient, il vous cherche, il vous aime ;
Il daigne ne vous reprocher
L'oubli de ses bienfaits que par sa bonté même.
A ces traits éclatants connaissez l'Eternel ;
Adorez le Dieu d'Israël.

LE CHŒUR.

Adorons le Dieu d'Israël.

MOÏSE.

Il appelle, il attire, il commande, il terrasse
Sans forcer notre volonté ;
Il a de ce rocher brisé la dureté :
C'est l'image du cœur qu'il frappe de sa grâce.
A ces traits éclatants connaissez l'Eternel ;
Adorez le Dieu d'Israël.

LE CHŒUR.

Adorons le Dieu d'Israël.

MOÏSE, AARON ET LE CHŒUR.

Que le Seigneur est grand ! que sa puissance étonne !
Sa bonté remplit l'univers.
Que sa vengeance éclate, tonne ;
Qu'il frappe les peuples pervers
Qui refusent d'aimer un maître qui pardonne.

L'abbé DE VOISENON.

L'IVROGNERIE ET LES MAUVAIS LIVRES DANS LES CAMPAGNES.

A la sobriété qui distinguait leurs pères,
Qui, donnant aux vieillards des jours longs et pros-
[pères,
Prêtait à leurs besoins des secours suffisants,
Hélas ! a succédé chez bien des paysans
L'infâme ivrognerie... O douleur qui me brise !
Saint dimanche ! à présent ce n'est plus à l'église,
Non, c'est au cabaret qu'ils te vont célébrer.
Tel, en ce triste lieu, se plaît à s'enivrer,
Dont les pauvres enfants n'ont pas le nécessaire.
« Aujourd'hui l'abondance ! à demain la misère ! »
Voilà comment se parle, en son brutal instinct,
L'intempérant, chez qui toute raison s'éteint.

Mais, plus que ces boissons fatales, meurtrières,
Les livres immoraux corrompent les chaumières ;
A ce breuvage impur, tous, depuis le vieillard
Jusqu'à l'enfant naïf au curieux regard,
Tous, à discrétion, peuvent tremper la lèvre ;
Ces produits mensongers d'une infernale fièvre,
Colportés en tous lieux, sont vendus à vil prix ;
Et, loin de repousser avec un fier mépris
Ces coupes de poison qu'on présente à son âme,
Le villageois, séduit par un prestige infâme,
Les prend, les vide... O Dieu ! pour lui l'instruction
Ne doit-elle aboutir qu'à la corruption ?
Ne doit-elle amener sous la pauvre chaumière,
Au lieu des doux rayons d'une sainte lumière,
Que la nuit d'une triste et froide impiété ?...
Car, ces écrits honteux où tant d'obscénité
S'étale, et vient couvrir, ainsi qu'un voile immonde,
Le sot et faux savoir dont chaque page abonde,
Jettent dans les esprits faibles, vains, ignorants,
De l'incrédulité les germes dévorants.

Désiré CARRIÈRE.

J

JAM SOL RECEDIT IGNEUS.

(Trad. de l'hymne du dimanche de la Sainte-Trinité.)

Trinité bienheureuse, Unité souveraine,
Autour de nous le soir ramène
L'ombre et l'horreur : quand fuit l'astre du jour,
De vos saintes clartés illuminez nos âmes,
Et que nos cœurs remplis de vos divines flammes
Soient embrasés de votre amour.

Vous, vers qui chaque jour monte notre prière,
Quand, le matin, vient la lumière,
Et quand le soir renaît l'obscurité ;
Puissions-nous dans les cieux, près des élus, des anges,
Célébrer votre gloire et chanter vos louanges
Pendant toute l'éternité !

Seigneur, Dieu tout-puissant, Jésus, son Fils unique,
Esprit-Saint, Trinité mystique,
O vous, l'amour et l'effroi des pécheurs ;
Qu'à jamais en tout lieu éclate votre gloire,
Comme de vos bienfaits régnera la mémoire
Dans tous les temps, dans tous les cœurs.

L. Eloy.

JEAN-BAPTISTE AU DESERT.

Debout sur une roche étroite, et que du fleuve
La blanche écume atteint, si peu que l'eau s'émeuve,
Pieds nus, d'un long bâton armé comme un pasteur,
Il s'appuie, et, parlant de toute sa hauteur,
Châtie ainsi la foule incessamment accrue,
De loin, pour l'écouter, vers le fleuve accourue.
Foule étrange de gens incultes ou maudits,
Pâtres, bandits, soldats semblables aux bandits ;
Obscènes mendiants aux sourires farouches ;
Publicains aux doigts noirs, au front blême, aux yeux louches,
Sur de tels compagnons encor peu rassurés ;
Et, couvertes de fard, de voiles bigarrés,
Sanglotant et joignant leurs mains de pleurs mouillées,
Maintes filles de joie, en groupe agenouillées ;
Tous attentifs ; les uns sur le sable couchés ;
D'autres assis plus loin dans les creux des rochers,
Sous les grands aloès et sous les palmiers rares,
Cherchant l'ombre et le frais dont ces lieux sont avares ;
D'autres, pour voir le maître et l'ouïr à leur gré,
Entrent jusqu'aux genoux dans le fleuve sacré.
Tout fait silence au loin, le vent, l'eau jaune et lente,
Et des plaines de Gad l'immensité brûlante.
Seul, l'homme du désert parle à ce peuple, et dit
Ce qu'il peut répéter de ce qu'il entendit :

« Rendez droits les sentiers et préparez la voie ;
Toute chair connaîtra le salut et la joie.
Approchez ! Le Seigneur est déjà sur le seuil ;
Des superbes sommets son pied courbe l'orgueil.
Loin des molles cités que l'esclavage habite,
Venez, dans le désert, attendre sa visite ;
Venez, et par le jeûne et les mâles travaux,
Faites-vous des cœurs neufs et des membres nouveaux.
Ah ! que l'eau du torrent mêlée au miel sauvage
Mieux que le vin dans l'or m'a fait un doux breuvage !
Comme à mes pieds tombant dans l'herbe, le matin,
La sauterelle apporte un facile festin !
Sans autre soin que Dieu dans la journée entière,
Combien vive au désert s'écoule la prière !
Et, faisant avec nous leurs adorations,
Quels saints rugissements, le soir, ont les lions !

« Pour tirer ses élus des longues servitudes,
Dieu les pousse lui-même au fond des solitudes.
Il fait, pour les nourrir dans l'aride séjour,
De la manne du ciel leur pain de chaque jour.
Le désert affranchit le corps ainsi que l'âme :
La fierté se respire avec ses vents de flamme.
Venez ! dans la prière et l'air libre des monts
Vous secouerez le joug des rois et des démons.

« Et si la solitude, en votre âme agrandie,
De sa soif immortelle allume l'incendie,
Le prophète apparaît qui jamais ne faillit ;
Il frappe le rocher, et l'eau vive jaillit,
Jaillit à flots pressés et coule intarissable ;
Elle creuse son lit sur le roc, dans le sable,
Et vous y buvez tous, esclaves triomphants,
La liberté, la vie. Hommes, femmes, enfants,
Tous s'y viennent plonger ; et toute plaie immonde,
Toute marque des fers disparaît dans cette onde :
Vous marchez jeunes, purs, pleins d'audace et de foi,
Vers le mont foudroyant d'où descendra la loi.

« Venez donc ! au passé dites l'adieu suprême,
Entrez tous hardiment dans la mer du baptême ;
L'eau renferme la force avec la pureté,
Et l'oubli des douleurs de la captivité ;
La terre, aux anciens jours, coupable, y fut lavée,
L'onde, en touchant le corps, fait que l'âme est sauvée ;
Elle donne une voix prophétique aux roseaux ;
L'esprit du Dieu vivant flotte encor sur les eaux ! »

Tel Jean les entraînait dans le sein pur du fleuve
Pour engendrer au Père une famille neuve ;
Et tous y descendaient, confessant leurs péchés,
Et devant lui passaient ; et sur leurs fronts penchés,
Elevant à deux mains la conque qui déborde,
Jean répandait à flots l'eau de miséricorde.
D'un peuple si nombreux le Jourdain se remplit,
Que les hommes couvraient ses rives et son lit.
Durant l'automne, ainsi, quand les forêts sont mûres,
Un grand vent annoncé par de lointains murmures,
Eclatant tout à coup, enlève en tourbillons
Les feuilles, les rameaux qui comblent les sillons,
Sur la vigne et les prés, comme un épais nuage,
Ils courent, longuement balayés par l'orage,

Tant qu'au bout de la plaine ils n'ont pas rencontré
Le lac qui les reçoit dans son lit azuré ;
Le feuillage en monceaux sur l'eau tombe et s'a-
[masse,
Et d'une nappe sombre il en couvre la face.

Or, des pharisiens, enveloppés d'orgueil,
Des scribes pleins de fiel, mais le sourire à l'œil,
Des prêtres méditant déjà quelque anathème,
Attendaient à l'écart pour s'offrir au baptême.
Et Jean les reconnut ; et de sa rude voix :
« Hypocrites maudits, est-ce vous que je vois ?
Qui vous apprit à fuir les futures colères,
A tromper l'œil du maître, ô race de vipères ?
Malheur à vous ! Armés de longues oraisons,
Des veuves, des enfants vous mangez les maisons ;
Et, selon le tribut que la peur vous apporte,
Vous nous ouvrez du ciel ou nous fermez la porte ;
Comme de votre bien trafiquant ici-bas
Du royaume d'amour où vous n'entrerez pas.
Malheur ! vous attachez aux épaules des autres
Les fardeaux importuns que rejettent les vôtres.
Vous faites pour les yeux votre moindre action ;
Vous payez à l'autel par ostentation
La dîme de l'anis, du cumin, de la menthe,
Et pas un dont la vie à ses discours ne mente
Et pas un qui, fidèle au vrai sens de la loi,
Fasse pour le prochain ce qu'il ferait pour soi.
Vous ne comprenez plus de vos lois que la lettre ;
A son joug infécond vous voulez nous soumettre ;
L'esprit qui les dicta de vous s'est retiré,
Son livre est dans vos mains un mensonge sacré.
Malheur à vous ! quand Dieu daigne envoyer un
[sage,
De l'avenir au peuple apportant le message,
Votre haine le suit et le désigne aux rois
Qui le font flageller et clouer à la croix.
Maintenant s'enquiert-on de vos œuvres, vous dites :
Oh ! nous sommes les fils des saints et des lévites !
Et Dieu dit : Ces gentils, ces hommes sans aïeux,
J'en fais mes ouvriers, mes fils les plus pieux.
Cessez donc de parler des vertus de vos pères,
Montrez à votre tour des œuvres salutaires ;
Car la hache est à l'arbre, et va dans un moment
Jeter au feu tout bois inutile et gourmand. »

Et le peuple inquiet l'interrogeait : « O maître !
Que faire donc ? » Et Jean : « Voici ce qui doit être :
Quiconque a deux habits lorsqu'un autre homme
[est nu,
Doit donner le meilleur à ce frère inconnu ;
Et quiconque a du pain, un toit, un héritage,
Doit à ceux qui n'ont rien en faire le partage. »

Or, au fond de leurs cœurs ils se demandaient
[tous ;
« Jean n'est-il pas le Christ apparu parmi nous ? »
Et lui : « Je ne suis pas le Messie, et pas même
Un prophète. Je viens vous donner le baptême.
Je viens laver dans l'eau les hommes pénitents,
Et préparer la voie à celui que j'attends.

Voyez, lorsque la nuit vers l'occident recule,
Annonçant le soleil, paraît le crépuscule ;
Le Seigneur, de là-haut, l'envoie avec amour
Aux yeux que blesserait le brusque éclat du jour.
Il vient ; il verse à flots sa limpide rosée,
La moindre fleur des champs est par lui baptisée.
Aux arbres des chemins comme à ceux des forêts
Chaque rameau lavé luit plus vert et plus frais,
Afin que le soleil n'échauffe rien d'immonde
En visitant le sein du bourgeon qu'il féconde.
Ainsi, moi, précurseur d'un baptême nouveau,
Pour vous purifier je vous plonge dans l'eau.
Mais, comme un grand soleil nécessaire à la vigne,
Un autre va venir, dont je ne suis pas digne
De toucher la sandale, et dans l'esprit de Dieu
Il vous baptisera du baptême de feu ;
Sa flamme au sang d'Adam rendra toute sa force,
A la séve ascendante il ouvrira l'écorce,
Afin que le vieux cep que le père a planté,
Donne au saint vendangeur le fruit de charité. »

Jusqu'alors confondu dans le peuple en prières,
Et simple comme un frère au milieu de ses frères,
Un homme au front pensif, mais sans austérité,
Se lève et vient s'offrir ; si divin de beauté
Qu'une lueur paraît émaner de sa face,
Et que les yeux émus s'humectent quand il passe,
Un sourire aperçu de tout être innocent
Attire à lui les cœurs d'un attrait tout-puissant.
Les tout petits enfants, pareils encore aux anges,
De son manteau d'azur viennent baiser les franges,
Et, de ses cheveux blonds, les oiseaux soupçon-
[neux
De l'aile en se jouant touchent l'or lumineux.

Il marche ; aux pieds de Jean, à son tour il s'ar-
Au baptême commun il tend déjà la tête. [rête,
Voilà qu'un grand frisson saisit, à son aspect,
Le baptiseur courbé de crainte et de respect ;
Il refuse et lui dit : « Ah ! Seigneur, c'est vous-même
De qui j'implore ici le don du vrai baptême ;
Je baptise dans l'eau, Maître, et vous dans l'Esprit. »
Mais celui-ci : « Faisons ce que Dieu nous prescrit. »
Jean cède, et de sa main sur l'homme pur s'écoule
La même eau qui lavait les péchés de la foule.
Et dès qu'au bord du sable ont paru, hors de l'eau,
Les pieds étincelants du baptisé nouveau,
Voilà que le ciel s'ouvre, un large éclair en tombe,
L'Esprit de Dieu descend sous forme de colombe ;
Une voix dit dans l'air, où la splendeur a lui :
« C'est mon Fils bien-aimé, je me complais en lui. »
De lui seul et de Jean cette voix entendue
Remplit de longs échos l'invisible étendue ;
Et, palpitant d'amour du nadir au zénith,
Dans son sein attentif l'univers la bénit.
Les germes non éclos de toutes créatures,
Les vieux morts attendant au fond des sépultures,
Les globes nouveau-nés et dans leur floraison,
Les anges, les esprits d'amour et de raison,
Le cèdre et l'humble mauve en ses frêles corolles,

Tout a frémi d'attente au vent de ces paroles ;
Car, en montrant à Jean celui qu'il espérait,
La colombe annonça Jésus de Nazareth !

Faites silence, ô voix des prophètes, des sages,
Descendez de votre aigle, ô porteurs de messages ;
Mourez avec la nuit, étoiles, pâles sœurs :
Le vrai Soleil éteint les flambeaux précurseurs !
En rayons inégaux autrefois dispersée,
La lumière elle-même enfin s'est élancée,
Et le Verbe, que Dieu mesurait entre vous,
Est donné sans mesure à ce cœur humble et doux.
Donc, ô Jean, la plus grande entre les voix humaines,
Sagesse du désert, flot des douze fontaines,
Ton baptême finit sur ce front tout-puissant,
Tu n'as plus sur la terre à verser que ton sang.

Victor de Laprade.

JEANNE D'ARC.

I. — la vie de jeanne d'arc.

Un jour que l'Océan, gonflé par la tempête,
Réunissant les eaux de cent fleuves divers,
Fier de tout envahir, marchait à la conquête
De ce vaste univers ;
Une voix s'éleva du milieu des orages,
Et Dieu, de tant d'audace invisible témoin,
Dit aux flots étonnés : « Mourez sur ces rivages,
« Vous n'irez pas plus loin. »

Ainsi, quand tourmentés d'une impuissante rage,
Les soldats de Bedfort, grossis par le succès,
Menaçaient d'un prochain naufrage
Le royaume et le nom français,
Une femme arrêtant ces bandes formidables
Se montra dans nos champs de leur foule inondés,
Et ce torrent vainqueur expira dans les sables
Que naguère il couvrait de ses flots débordés.

Une femme paraît, une vierge, un héros :
Elle arrache son maître aux langueurs du repos.
La France qui gémit se réveille avec peine,
Voit son trône abattu, voit ses champs dévastés,
Se lève en secouant sa chaîne,
Et rassemble à ce bruit ses enfants irrités.

Qui t'inspira, jeune et faible bergère,
D'abandonner la houlette légère
Et les tissus commencés par ta main ?
Ta sainte ardeur n'a pas été trompée ;
Mais quel pouvoir brise sous ton épée
Les cimiers d'or et les casques d'airain ?

L'aube du jour voit briller ton armure ;
L'acier pesant couvre ta chevelure,
Et des combats tu cours braver le sort.
Qui t'inspira de quitter ton vieux père,
De préférer aux baisers de ta mère
L'horreur des camps, le carnage et la mort ?

C'est Dieu qui l'a voulu, c'est le Dieu des armées
Qui regarde en pitié les pleurs des malheureux ;
C'est lui qui délivra nos tribus opprimées
Sous le poids d'un joug rigoureux ;
C'est lui, c'est l'Eternel, c'est le Dieu des armées !

L'ange exterminateur bénit ton étendard ;
Il mit dans tes accents un son mâle et terrible,
La force dans ton bras, la mort dans ton regard,
Et dit à la brebis paisible :
Va déchirer le léopard.

—

Richemont, La Hire, Xaintrailles,
Dunois, et vous, preux chevaliers,
Suivez ses pas dans les batailles ;
Couvrez-la de vos boucliers,
Couvrez-la de votre vaillance ;
Soldat, c'est l'espoir de la France
Que votre roi vous a commis.
Marchez quand sa voix vous appelle,
Car la victoire est avec elle,
La fuite avec ses ennemis.

Apprenez d'une femme à forcer des murailles,
A gravir leurs débris sous des feux dévorants,
A terrasser l'Anglais, à porter dans ses rangs
Un bras fécond en funérailles !

Honneur à ses hauts faits ! guerriers, honneur à [vous !
Chante, heureuse Orléans, les vengeurs de la [France,
Chante ta délivrance :
Les assaillants nombreux sont tombés sous leurs [coups.

Que sont-ils devenus ces conquérants sauvages
Devant le fer vainqueur qui combattait pour nous ?...
Ce que deviennent des nuages
D'insectes dévorants dans les airs rassemblés,
Quand un noir tourbillon élancé des montagnes
Disperse en tournoyant ces bataillons ailés,
Et fait pleuvoir dans nos campagnes
Leurs cadavres amoncelés.

Aux yeux d'un ennemi superbe
Le lis a repris ses couleurs ;
Ses longs rameaux couchés sous l'herbe
Se relèvent couverts de fleurs.

Jeanne au front de son maître a posé la couronne,
A l'attrait des plaisirs qui retiennent ses pas
La noble fille l'abandonne :
Délices de la cour, vous n'enchaînerez pas
L'ardeur d'une vertu si pure ;
Des armes, voilà sa parure,
Et ses plaisirs sont les combats.

Ainsi tout prospérait à son jeune courage,
Dieu conduisit deux ans ce merveilleux ouvrage.
Il se plut à récompenser
Pour la France et ses rois son amour idolâtre,
Deux ans il la soutint sur ce brillant théâtre,
Pour apprendre aux Anglais qu'il voulait abaisser
Que la France jamais ne périt tout entière ;
Que son dernier vengeur fût-il dans la poussière,
Les femmes au besoin pourraient les en chasser.

II. — la mort de jeanne d'arc.

A qui réserve-t-on ces apprêts meurtriers ?
Pour qui ces torches qu'on excite ?

L'airain sacré tremble et s'agite....
D'où vient ce bruit lugubre? Où courent ces guer-
[riers
Dont la foule à longs flots roule et se précipite?
La joie éclate sur leurs traits;
Sans doute l'honneur les enflamme,
Ils vont pour un assaut former leurs rangs épais.
Non, ces guerriers sont des Anglais
Qui vont voir mourir une femme.
Qu'ils sont nobles dans leur courroux!
Qu'il est beau d'insulter au bras chargé d'entraves!
La voyant sans défense, ils s'écriaient, ces braves:
« Qu'elle meure! Elle a contre nous
Des esprits infernaux suscité la magie.... »
Lâches, que lui reprochez-vous?
D'un courage inspiré la brillante énergie,
L'amour du nom français, le mépris du danger,
Voilà sa magie et ses charmes;
Eu faut-il d'autres que des armes
Pour combattre, pour vaincre et punir l'étranger.

Du Christ, avec ardeur, Jeanne baisait l'image.
Ses longs cheveux épars flottaient au gré des vents;
Au pied de l'échafaud, sans changer de visage,
Elle s'avançait à pas lents.
Tranquille, elle y monta; quand, debout sur le faîte,
Elle vit ce bûcher qui l'allait dévorer,
Les bourreaux en suspens, la flamme déjà prête:
Sentant son cœur faillir, elle baissa la tête,
Et se prit à pleurer.

Ah! pleure, fille infortunée!
Ta jeunesse va se flétrir
Dans sa fleur trop tôt moissonnée!
Adieu, beau ciel, il faut mourir!
Tu ne reverras plus tes riantes montagnes,
Le temple, le hameau, les champs de Vaucouleurs,
Et ta chaumière, et tes campagnes,
Et ton père expirant sous le poids des douleurs.

Après quelques instants d'un horrible silence,
Tout à coup le feu brille, il s'irrite, il s'élance...
Le cœur de la guerrière alors s'est ranimé,
A travers les vapeurs d'une fumée ardente,
Jeanne, encor menaçante,
Montre aux Anglais son bras à demi consumé.
Pourquoi reculer d'épouvante,
Anglais? son bras est désarmé.
La flamme l'environne, et sa voix expirante
Murmure encore: « O France! ô mon roi bien-
[aimé! »

Qu'un monument s'élève aux lieux de ta naissance,
O toi, qui des vainqueurs renversas les projets!
La France y portera son deuil et ses regrets,
Sa tardive reconnaissance;
Elle y viendra gémir sous de jeunes cyprès.
Puissent croître avec eux ta gloire et sa puissance!
Que sur l'airain funèbre on grave des combats,
Les étendards anglais fuyant devant tes pas,
Dieu vengeant par tes mains la plus juste des causes!

Venez, jeunes beautés; venez, braves soldats,
Semer sur son tombeau les lauriers et les roses!
Qu'un jour le voyageur, en parcourant ces bois,
Cueille un rameau sacré, l'y dépose et s'écrie:
A celle qui sauva le trône et la patrie,
Et n'obtint qu'un tombeau pour prix de ses exploits.

Casimir Delavigne.

JEANNE D'ARC

RACONTANT A CHARLES VII LES ÉVÉNEMENTS DE SON ENFANCE.

Non loin de Domremy, frais séjour dont la
[Meuse
Semble entraîner l'image en fuyant écumeuse,
On montre aux voyageurs les merveilleux rameaux
D'un chêne dès longtemps fameux dans nos ha-
[meaux.
Nos vieillards racontaient, sous ses ombres pros-
[pères,
Avoir entendu dire aux pères de leurs pères
Qu'on n'avait jamais su ni qui l'avait planté,
Ni de quel âge était le vieil arbre enchanté.
Un seigneur, dont on voit encor dans la vallée
Le manoir en ruine et la tour écroulée,
Jadis priait d'amour, sous l'arbre spacieux,
La dame aux cheveux d'or qui descendait des
[cieux.
Tous deux y suspendaient de magiques trophées:
Aussi l'arbre étonnant se nomme *Arbre des fées*.
Le cerf aux rameaux blancs, la gazelle aux yeux
[bleus
Y conduisaient, dit-on, le char miraculeux
De ces femmes de l'air que tant d'illustres reines,
Que tant de chevaliers choisirent pour marraines.
Mais depuis que le prêtre y vint lire, à genoux,
L'évangile d'un saint renommé parmi nous,
Pour y danser en rond les dames demi-nues,
Sous l'arbre exorcisé ne sont plus revenues.
L'arbre a changé de maître, et depuis leur adieu
Il a gardé leur nom, mais n'appartient qu'à Dieu.
C'est là qu'un villageois qui perd sa fiancée
Croit revoir, à minuit, la jeune trépassée.
La palombe qui vient s'y poser un moment
A toujours des petits éclos nouvellement;
Et les rosiers voisins, par un charmant prestige,
Nous offrent, en tous temps, des boutons sur leur
[tige.

A peine, à peine encor je comptais neuf mois-
[sons;
A peine j'avais vu neuf fois de leurs toisons
Se dépouiller pour nous nos brebis tant aimées,
Et neuf fois se rouvrir nos ruches parfumées,
Que j'offrais sur cet arbre à la reine du ciel
L'épi, la blanche laine et les gâteaux de miel.
J'y cultivais des fleurs avec un saint délice.
Lorsque des pèlerins, revenant de Galice,
Demandaient à le voir, c'est moi qui, les pieds nus,
Y conduisais toujours les pieux inconnus;

Et je portais le livre et la croix d'aubépine
Des voyageurs de Dieu jusqu'à l'autre colline.

Ce fut là que ma mère, on me l'a raconté,
Endormie un instant par un beau soir d'été,
Vit en songe une étoile, et sous nos toits rustiques
Un jeune aiglon parmi nos oiseaux domestiques.
Elle se réveilla surprise, et dans son sein
Un fruit mystérieux tressaillit sous sa main :
C'était moi ; mon aïeul, dans la salle des veilles,
Du songe en ma faveur expliqua les merveilles,
Et je naquis le jour qu'aux cendres du foyer
Un rouge-gorge ami vint se réfugier.
De cette humble naissance on célébra la fête ;
Et des vers composés par Merlin le prophète
On s'entretint longtemps à voix basse, et l'on dit
Que le sort de l'enfant avait été prédit.
On dit que dans l'église, à mon heureux baptême,
Les cloches, le matin, sonnèrent d'elles-même,
Et qu'un esprit du ciel vint, ainsi qu'un oiseau,
Pour chanter des noëls autour de mon berceau.

Toute petite encor, je voyais mes compagnes
Me suivre en s'étonnant dans nos vertes campagnes.
Car, avec quelque orgueil, mon père remarquait
Qu'à mes troupeaux jamais nul agneau ne manquait,
Et que des loups-cerviers la faim si menaçante
Respectait le bercail lorsque j'étais présente ;
Car des oiseaux nombreux le voltigeant essaim
Venait du haut des airs se poser sur mon sein,
Et je pouvais chanter ou dire mes prières
Sans les faire envoler à travers les clairières.

Lorsqu'au prix de la course il fallait concourir
Et gagner un bouquet de lis prêt à s'ouvrir,
Je le vouais à Dieu, qui me donnait des ailes
Pour dépasser de loin les autres jouvencelles.
Je triomphais toujours : c'était un grand bonheur
Dont mon humilité rendait grâce au Seigneur ;
Puis, jetant au bouquet trois gouttes d'eau bénite,
J'allais fleurir l'autel de sainte Marguerite.
Sur le tertre voisin souvent j'allais m'asseoir.
A quelque enfant du pauvre égaré vers le soir,
Je disais : Viens, mon frère ; et montrais la fumée
Qu'élevait notre toit de chaume et de ramée :
Et jusqu'au chant du coq je travaillais le lin,
Pour céder humblement ma couche à l'orphelin.

Oh ! que j'aimais à voir, au seuil de nos chau-
[mières,
La belle charité, cette sœur des prières,
Répandre ses bienfaits et, propice aux douleurs,
Conduire à la vertu par le sentier des pleurs !
Elle guidait mes pas sur les pas des glaneuses
Pour mêler du blé pur aux gerbes épineuses,
Comme on verse l'espoir au fond des cœurs souf-
[frants :
Nous imitons toujours ce que font nos parents.

J'aurais voulu parfois aller cacher ma vie
Dans un des cloîtres saints où la Vierge est servie,
Afin de satisfaire, en ma chaste langueur,
Ce besoin de prier, de tous les maux vainqueur,

Afin que, du Très-Haut chaque jour plus chérie,
L'Eden même ici-bas me devînt ma patrie ;
Afin de fuir le monde et, comme l'encensoir,
De brûler pour Jésus de l'aube jusqu'au soir.
Il faut tant d'espérance à qui vit dans son âme !
Mais les desseins de Dieu sur une faible femme
Me gardaient pour mon roi. Je n'ai dû qu'obéir ;
Le servir autrement, ce serait le trahir.

Je relevais la branche aux vents des nuits
[courbée ;
Je reportais au nid la colombe tombée.
Les soirs d'hiver, au lieu des récits surprenants
De fantômes des bois, d'esprits, de revenants,
Mon aïeul nous lisait, dans la sainte Ecriture,
Du bien-aimé Joseph la touchante aventure ;
Moïse au mont Horeb ; Agar, loin de Memphis,
Se voilant pour ne pas voir expirer son fils.
Il nous lisait aussi Jérusalem en cendre.
Moi, comme Daniel, j'aurais voulu descendre
Dans la fosse aux lions, ou suivre, tout en pleurs,
La fille de Jephté sur le mont des douleurs ;
Et nous parlions souvent des maux de la patrie,
Et je pleurais la France en pleurant Samarie.
Je me ressouvenais de ce qui fut prédit.
Je récitais souvent l'histoire de Judith
Immolant Holopherne ; et, d'un voile couverte,
Toujours à ce verset la Bible était ouverte !

Aux lectures du soir mon grand aïeul toujours
Joignait de doux conseils, mûris par ses longs
[jours :
Hélas ! il me souvient qu'une fois, sous le chêne,
Il me fit appeler, sentant sa fin prochaine,
Et me dit, tout semblable au vieillard d'Israël :

« Je fus jeune, et je suis devenu vieux... Le ciel
M'a protégé longtemps... J'ai fini ma journée,
Et l'ombre de ma vie au couchant s'est tournée ;
Mais l'ombre du Seigneur près de moi vient s'as-
[seoir :
L'espérance apparaît dans les brumes du soir ;
Car dans l'éternité lorsque tout vieillard tombe,
Il trouve, en s'éveillant, ses œuvres dans sa tombe.
Tu marcheras, ma fille, en tête du convoi ;
Sur ton front transparent ton âme que je voi
Me fortifie et vient, pour que tout s'accomplisse,
De la mort au Chrétien adoucir le calice.
Sois donc deux fois bénie à l'heure où, sans re-
[morde,
Je meurs sous le même arbre où mes aïeux sont
[morts.
Je meurs en te laissant une sainte espérance :
La patrie est en Dieu, mais tu chéris la France.
A ton triste pays que tu pleures toujours,
Tu donnes ta prière en attendant tes jours.
Oh ! viens plus près de moi... Prends ma main qui
[se glace ;
Sois digne que là-haut Dieu te marque ta place.
Armé de ses rayons le soleil ne peut pas
Soulever dans les airs les fanges d'ici-bas ;

Mais il peut attirer la perle de rosée
Dans le sein d'une fleur lentement déposée :
Sois cette perle pure, et, quand il sera temps,
L'ange t'enlèvera sous ses voiles flottants.
Il te découvrira de merveilleuses choses ;
Il te suivra des yeux dans tes métamorphoses.
Comme on vit Isaïe avec empressement
A la voix du Seigneur jeter son vêtement,
Tu jetteras au loin ton corset de bergère
Pour une autre parure à ton sexe étrangère,
Et tu ceindras le glaive... Adieu, ma fille... Adieu !
Sois toujours résignée à souffrir pour ton Dieu.
S'il te fallait subir une trop forte épreuve,
Mon esprit reviendrait, le soir, au bord du fleuve,
Et te fortifierait dans ton mâle dessein :
Car l'âme du pays palpite dans ton sein !
Oui, tu verras, enfant, chastement amassées,
En belles actions se changer tes pensées ;
Et, depuis le matin jusqu'au soleil couchant,
La récolte du ciel germera dans ton champ.
Crois-moi, tu dois courir de saintes aventures :
La mort ouvre l'esprit sur les choses futures ;
L'œil qui se ferme au jour voit mieux l'éternité.
Donne toute ta gloire à ta virginité.
Marche toujours fidèle à la voix qui t'attire,
Sans savoir si ton ange est celui du martyre !
Marche... Laisse ton cœur mûrir un grand projet ;
J'ai lu dans tes regards que Dieu te protégeait.
J'ai vu briller des pleurs sous ta chaste paupière
Qui suffiront, ma fille, à bénir mon suaire ! »

Tels furent ses adieux et ses derniers accents.
Bientôt, le long du fleuve et des blés jaunissants,
De ces blés que lui-même avait semés peut-être,
Passa l'humble convoi de ce vieillard champêtre,
Entre le souvenir de ses jours écoulés,
D'innocentes moissons et des fils désolés.

Dieu, comme un seul ami, me guidait sur la [terre.
Je visitais souvent le tribunal austère
Où le secret des cœurs demeure enseveli,
Où l'aveu de la faute en consacre l'oubli.
Aux fêtes du Seigneur, de blanc tout habillée,
Je portais la bannière et la rose effeuillée,
Et je suivais le Dieu de mes jours innocents
Sous des arches de lis et sous des flots d'encens.
J'aimais les derniers feux dont l'horizon se dore.
A quinze ans, je chantais, aux sons de la mandore,
La complainte tragique ou le noël sacré.
Dans le bois sombre, avec mon agneau préféré,
J'allais prêter l'oreille à la cloche lointaine,
Ou voir trembler l'étoile aux eaux de la fontaine ;
Car, semblable à l'hostie offerte sur l'autel,
Je ne voulais m'unir à rien qui fût mortel !

Si nos mains, dans nos champs, sèment sans les [connaître
Les graines d'une fleur qu'un autre ciel fit naître,
La tige qui s'élève, exilée en naissant,
Sans l'avoir jamais vu, regrette un ciel absent ;

Des larmes du matin en vain favorisée,
L'étrangère languit et cherche la rosée,
Ne peut aimer nos champs, vivre de nos zéphyrs ;
Et, trouvant orageux l'horizon de saphirs,
Tourne vers ses climats sa corolle flétrie :
Ainsi je me tournais vers une autre patrie.

. . . . . .

Un autre jour la neige avait blanchi la terre,
Lorsque, tel qu'un fantôme en un lieu solitaire
J'aperçus un vieillard ; et les lambeaux de lin
Qu'une épine sauvage attachait sur son sein,
Sa plainte, et de frimas sa barbe hérissée,
Et sur sa tête chauve une neige glacée
M'effrayèrent d'abord ; mais au bruit de mes pas :
« Je suis un pauvre aveugle, oh ! ne me fuyez pas !
Les méchants Sarrasins, vainqueurs en Idumée,
Ont passé sur mes yeux une lame enflammée,
Et depuis deux grands jours, de ma route écarté,
J'erre sans nourriture, et mon chien m'a quitté. »
— « Ah ! le mien est à toi, vieillard, je te le donne,
Prends, et tu ne dois pas craindre qu'il t'abandonne ;
Il aime, il est fidèle, et je veux dès demain
Que ses yeux vigilants éclairent ton chemin.
Mais viens... une fougère à nos champs arrachée,
Que deux étés brûlants sur la plaine ont séchée,
S'allumera dans l'âtre, et nos souffles tiédis
Réchaufferont tes pieds défaillants et raidis.
Egaré ! seul ! aveugle !... Oh ! que tes mains glacées
Se raniment un peu dans les miennes pressées.
Suis mes pas... Sans l'espoir d'un avenir meilleur
On mourrait de pitié devant tant de malheur !
Ouvrez, ma mère, ouvrez la porte hospitalière... »

Nous passâmes le seuil surmonté d'un vieux [lierre,
Et je dis en entrant : « Rendons grâce au Seigneur !
Nous laverons ce soir les pieds du voyageur.
Mes sœurs, approchez-vous... votre voix enfantine
Charmera le vieillard venu de Palestine,
Votre voix seulement, car des clartés des cieux
Un acier flamboyant priva ses pauvres yeux.
Mais offrons-lui d'abord le miel de nos abeilles ;
Le laitage durci dans l'osier des corbeilles ;
Quelques fruits de nos champs, conservés toujours [verts
Sur des nattes de jonc qui trompent les hivers.
Ces biens sont moins à nous qu'au pauvre qui [supplie :
La charité les donne et Dieu les multiplie ! »

« Je n'espérais pas moins, dit l'aveugle, et je [crois
Que c'est d'avoir prié Notre-Dame des Bois ;
Notre-Dame des Bois, patronne des vallées !
Dieu mesure le vent aux brebis dépouillées,
Et jamais aux mortels n'envoie, en sa rigueur,
Plus de maux que n'en peut renfermer notre cœur.
O ma fille ! on m'a vu dans plus d'une chaumière
Tendre à la charité la main de la prière ;
J'ai voyagé longtemps, et pour me secourir

Dieu s'est toujours montré, lorsque j'allais mourir. »

Il dit ; et j'apportai sur la table champêtre
La liqueur du pommier dans la coupe de hêtre ;
Et bientôt je vis naître aux lèvres du vieillard
Cet imparfait sourire où manque le regard,
Comme on voit, quand se lève une aurore voilée,
Quand un brouillard d'automne obscurcit la vallée,
Tomber du haut des airs sur le mont attristé
Ce rayon vague et doux qui n'est point la clarté.

Oh ! comme avidement, durant la longue veille,
Des récits du vieillard j'écoutais la merveille :
« Avant d'être privé des purs rayons du ciel,
J'ai vu, nous disait-il, le tombeau de Rachel ;
Les vallons de Sichem, le Liban, Césarée,
Et la Tour de David et la porte Dorée ;
Bethléem où naquit le Dieu des charités,
Ce Dieu qui dit aux pleurs : Je vous ai tous comptés !
Et de ses hauts palmiers la Judée embellie,
Et le Carmel, témoin des miracles d'Elie ;
Et l'antique Emmaüs, célèbre par ses eaux.
O saint temple ! ô Jourdain ! prophétiques roseaux !
Triste Jérusalem ! grottes, rochers, collines,
Dieu pauvre, Dieu mortel, Dieu couronné d'épines !
Dieu Fils du Dieu vivant, Fils du Dieu de Nachor,
La victoire n'est plus où ta tombe est encor !
Et, pour comble d'affronts, la France est sans ban-
[nière !
Comme Jérusalem la France est prisonnière,
Et depuis les combats d'Azincourt, de Crécy,
Son étoile se meurt à l'horizon noirci !
Celle qui bâtissait, en reine de l'histoire,
Pour y monter toujours, un trône à la victoire ;
Celle qui se plaisait, pour illustrer ses droits,
A couvrir ses soldats de la pourpre des rois,
Ne sait plus où cacher sa défaite et ses larmes !
Prions, ma fille !... »

Et moi je demandais des armes ;
Le martyre s'offrait à mes yeux éblouis ;
J'aurais voulu mourir ainsi que saint Louis.
Ma mère se troubla, mes sœurs s'épouvantèrent,
Et les fuseaux roulants sous leurs doigts s'arrêtèrent.

Si d'un nid de colombe un berger possesseur
Y dépose en secret l'œuf de l'oiseau chasseur,
Près du faucon naissant doucement élevée,
Avec lui joue et dort l'innocente couvée ;
Mais lorsque, s'indignant des timides concerts,
Un cri royal trahit ce jeune roi des airs,
Ses frères du berceau, sa mère blanche et douce
Désertent, palpitants, son empire de mousse !
Ainsi tremblaient mes sœurs. Le vieillard, à genoux,
Priait... Qand vint l'aurore il était loin de nous.
Au-dessus des roseaux de sa couche affaissée,
Une Vierge d'ivoire avait été laissée,
Et je ne doutai point, car dans les anciens jours
C'est ainsi que le ciel nous éprouvait toujours,
D'avoir accompagné sous notre toit modeste
Quelque ange mendiant, quelque aveugle céleste
Qui parcourait la terre, et venait dans nos champs
Savoir si les mortels ne sont pas tous méchants.

Alexandre Soumet.

JEANNE D'ARC DEVANT SES JUGES.

BEDFORD.

..... Approchez, dissipez votre crainte.
Pourquoi sur votre front tant de terreur em-
[preinte,
Vous qu'on vit si souvent affronter le trépas ?

JEANNE D'ARC.

Prince, je l'affrontais au milieu des combats...
Le ciel nous protégeait et nous montrait la route.

BEDFORD.

Vous a-t-il délaissée ?

JEANNE D'ARC.

Il m'éprouve sans doute.

BEDFORD.

Des guerriers par moi-même en ces lieux entendus
Vous accusent.....

JENNE D'ARC.

De quoi ?... de les avoir vaincus ?....
Dieu seul a tout conduit, ma force était la sienne.

BEDFORD.

Vous avez raconté pourtant qu'au pied d'un chêne,
Des êtres inconnus se montraient à vos yeux.

JEANNE D'ARC.

Oui.

BEDFORD.

Qui les évoquait ? D'où venaient-ils ?

JEANNE D'ARC.

Des cieux.
J'avais mis en eux seuls toute mon espérance.

BEDFORD.

Que leur demandiez-vous ?

JEANNE D'ARC.

Le salut de la France.

BEDFORD.

Ils briseront vos fers, osez les rappeler.

JEANNE D'ARC.

Ils sont, dans mon cachot, venus me consoler,
Et, lorsqu'à les revoir je n'osais plus prétendre,
Près de moi, ce matin, leur voix s'est fait en-
[tendre.

BEDFORD.

Leur voix !

JEANNE D'ARC.

Ce n'était point un prestige trompeur.

BEDFORD.

Que vous a-t-elle dit ?

JEANNE D'ARC.

De vous parler sans peur.

BEDFORD *vivement ému.*

J'ai peine à surmonter le trouble involontaire.....

Daignez nous expliquer cet étonnant mystère.
A vos yeux, dites-vous, Dieu s'est manifesté ?

JEANNE D'ARC.

Prince, je vous dirai la simple vérité :
Quand déjà les Anglais dévastaient ce royaume,
Près des bords de la Meuse, et sous un toit de [chaume,
Mes parents m'élevaient à côté de mes sœurs,
Et de la charité m'enseignaient les douceurs.
J'étais dans l'âge heureux que la paix accompagne :
Durant le jour j'allais de montagne en montagne
Conduire nos troupeaux, ou, cherchant le saint [lieu,
Chanter devant l'autel les louanges de Dieu.
Deux besoins de mon cœur, l'aumône et la prière,
Remplissaient mes instants... Dans notre humble [chaumière
On me parlait souvent des maux de mon pays,
De nos princes captifs, par leurs sujets trahis.
Et moi, me confiant en la main qui délivre,
Je me faisais relire, aux pages du saint Livre,
L'histoire du berger que protégeait le Ciel,
Ou Débora partant pour sauver Israël.
Bientôt d'affreux vainqueurs en nos champs accou- [rurent ;
Nos troupeaux, nos moissons devant eux dispa- [rurent ;
Dans le fond des forêts il fallut nous cacher,
Et du toit paternel deux fois nous arracher.
Partout des cris, du sang, d'éternelles alarmes,
Et je vis bien souvent, non sans verser des lar- [mes,
Nos soldats mutilés que l'Anglais insultait,
Tendre à la charité le bras qui leur restait.
Nous attendions la mort, nous la croyions pro- [chaine.
Un jour je m'arrêtai tremblante au pied d'un [chêne ;
J'y pleurai bien longtemps, et, tombant à genoux,
Je m'écriai : Seigneur, ayez pitié de nous !
Voyez nos rois proscrits, nos villes alarmées !
N'êtes-vous plus le Dieu qui commande aux ar- [mées ?
Si nos fautes du Ciel allument le courroux,
Ne frappez que moi seule, oui, je m'offre pour [tous.
Rendez, rendez la France à sa gloire première....
Je parlais... et soudain dans des flots de lumière,
Au bruit miraculeux des célestes concerts,
Une vierge des cieux m'apparut dans les airs :
« Tes vœux sont exaucés ; lève-toi, me dit-elle :
Bergère comme toi, simple et faible mortelle,
J'ai porté la houlette, et priant dans mon cœur,
Protégé nos cités contre Attila vainqueur.
Paris révère en moi sa céleste patronne :
Le Seigneur te destine à la même couronne ;
Et tu dois, délivrant nos remparts asservis,
Dégager les serments qu'il a faits à Clovis.
Il parle par ma voix ; son ordre ici m'amène.

Il ne veut s'appuyer d'aucune gloire humaine,
Et, n'offrant aux Français qu'un roseau pour sou- [tien,
Son glaive deviendra visible près du tien.
Pars, Orléans t'appelle en sa fidèle enceinte,
Et le front de ton roi demande l'huile sainte. »
La vision céleste à ces mots s'envola ;
Mais des feux m'embrasaient, oui, je les sentais [là,
Je portais dans mon sein sa promesse gravée ;
Je brûlais pour la palme à mes mains réservée ;
Affranchir son pays est un bien précieux,
Qu'on ne refuse pas lorsqu'on l'obtient des Cieux.
De ce don solennel chaque jour plus éprise
J'embrassais en espoir l'héroïque entreprise ;
Mes jours étaient troublés, mon sommeil sans [repos,
J'agitais sur mon front d'invisibles drapeaux,
Et je ne pouvais voir, dans mes saintes alarmes,
Un panache ennemi, sans demander des armes.
Surpris de mes transports, ignorant mon dessein,
Mes parents effrayés me pressaient sur leur sein.
Dans les bois, dans les murs de notre humble [chapelle,
Toujours la même voix : « Dieu t'attend.... Dieu [t'appelle ! »
Je partis.....

BEDFORD.

Quels guerriers conduisirent vos pas ?

JEANNE D'ARC.

Ceux qui m'accompagnaient ne me conduisaient [pas.
C'est moi qui, dirigeant leur escorte invincible,
Leur montrais une route à toute autre impossible.
Dans le camp des Français régnait un morne [effroi ;
Tous pressaient en pleurant l'exil du jeune roi.
J'arrive, au même instant un cri guerrier s'élève...
De Martel dans Fierbois on court chercher le [glaive ;
Nous marchons, et ma voix fait passer dans nos [rangs
Ces transports enflammés qui chassent les tyrans.
Voilà, prince, quelle est l'histoire de ma vie :
Je n'ai point mérité qu'elle me soit ravie.
Ce ciel qu'on ose ici m'accuser de trahir,
Avait tout commandé ; je n'ai fait qu'obéir.

A. Soumet.

JÉHOVA.

Gloire à Dieu seul ! son nom rayonne en ses ou- [vrages ;
Il porte dans sa main l'univers réuni ;
Il mit l'éternité par-delà tous les âges ;
Par delà tous les cieux il jeta l'infini.

Il a dit au chaos sa parole féconde,
Et d'un mot de sa voix laissé tomber le monde.
L'archange auprès de lui compte les nations,

Quand des cieux et des jours franchissant les es-
[paces,
Il dispense aux siècles leurs races,
Et mesure leur temps aux générations.

Rien n'arrête en son cours sa puissance pru-
[dente,
Soit que son souffle immense, aux ouragans pa-
[reil,
Pousse de sphère en sphère une comète ar-
[dente,
Ou dans un coin du monde éteigne un vieux soleil;
Soit qu'il sème un volcan sous l'Océan qui gronde,
Courbe, ainsi que des flots, le front altier des
[monts,
Ou de l'enfer troublé touchant la voûte immonde,
Au fond des mers de feu chasse les noirs démons.

Oh! la création se meut dans ta pensée,
Seigneur; tout suit la voie en tes desseins tracée;
Ton bras jette un rayon au milieu des hivers,
Défend la veuve en pleurs du publicain avide,
Ou dans un ciel lointain, séjour désert du vide,
Crée en passant un univers.

L'homme n'est rien sans lui; l'homme, débile
[proie,
Que le malheur dispute un moment au trépas,
Dieu lui donne le deuil ou lui reprend la joie;
Du berceau vers la tombe il a compté ses pas.

Son nom, que des élus la harpe d'or célèbre,
Est redit par les voix de l'univers sauvé,
Et lorsqu'il retentit dans son écho funèbre,
L'enfer maudit son roi, par les cieux réprouvé.

Oui, les anges, les saints, les sphères étoilées,
Et les âmes des morts devant toi rassemblées,
O Dieu! font de ta gloire un concert solennel;
Et tu veux bien que l'homme, être humble et pé-
[rissable,
Marchant dans la nuit sur le sable,
Mêle un chant éphémère à cet hymne éternel!

Gloire à Dieu seul! son nom rayonne en ses ou-
[vrages;
Il porte dans sa main l'univers réuni;
Il mit l'éternité par delà tous les âges,
Par delà tous les cieux il jeta l'infini.

Victor Hugo.

JEPHTE.

(Chants hébraïques.)

Premier chant. — La victoire.

Chantez, chantez le Dieu qui donne la victoire;
Couronnez son autel, jeunes fils d'Aaron!
Vous, filles de Juda, venez parer la gloire!
Tressez pour le vainqueur les roses de Saron.

Le Seigneur s'est levé; frémis, peuple infidèle!
Le tonnerre attentif se réveille à sa voix,
Et dit: Je suis le feu de ta gloire immortelle;
Seigneur, de ton courroux j'exécute les lois.

Le Seigneur a parlé; frémissant d'épouvante,

Les séraphins voilés sur sa face brûlante
N'oseraient arrêter leurs impuissants regards;
L'œil de Dieu, descendu de sa hauteur sublime,
Ebranle l'univers, et plonge, et de l'abîme
Eclaire les sombres remparts.

Là s'évanouiront ces princes de la terre
Qui, secouant un jour leur glaive audacieux,
De leur char fugitif ont déclaré la guerre
A celui qui s'assied sur le trône des cieux!
Oui, c'est là qu'ils iront lancés par ta colère,
Sans soulever jamais leur sanglant cimeterre,
Sans parole et sans bruit autour de leurs aïeux.
A peine sillonnant la surface des ondes,
Ainsi tombe une pierre au sein des mers profondes,
Car Jéhovah triomphe, il est le Dieu des dieux.

Malheur au fils d'Ammon! d'une stérile audace
Qu'il s'épuise en vains cris dissipés dans les airs;
En retombant sur lui, l'orgueil de sa menace
N'enfantera que ses revers.

« Reconnaissez Ammon, terre de sang trempée,
« Où le grand Josué laissa planer l'épée;
« L'épée étincelante errait devant ses pas;
« Terrible, elle pressait la vengeance suprême,
« Brisait au front des rois leur sanglant diadème,
« Dans nos murs désolés prodiguant le trépas.
« Et nous, environnés de nos remparts d'argile,
« Crédules, nous pensions vaincre le Dieu jaloux;
« Dieu rit de nos efforts sur son trône immobile;
« Il étendit la main, nous disparûmes tous. »

Enfants d'Ammon, voilà ce que disaient vos pères:
Mais vous, de leurs leçons austères
Vous avez oublié l'éternel souvenir,
Et soudain dissipé votre camp sacrilége
Ainsi qu'un faible oiseau palpite dans le piége.....
Et Dieu pour son courroux possède l'avenir.
Trop longtemps vos cités rivales
Ont pensé s'agrandir de nos calamités;
J'ai vu tomber l'orgueil de vos tours triomphales;
Dieu captive à jamais, sous des digues fatales,
Le flot toujours croissant de vos iniquités.

Héros de Galaad, Jephté, chef intrépide,
Parmi les glaives et les dards
Tu t'élanças terrible, et leur essaim timide
A fui devant tes étendards;
Il a fui, le héros s'élance,
Et du dernier coup de sa lance
Abat le monstre rugissant.
L'enfer en vain s'agite et gronde:
Or écoutez, peuples du monde,
L'abîme le confesse et dit: Dieu seul est grand.

Chantez, chantez le Dieu qui donne la victoire;
Entourez son autel, jeunes fils d'Aaron!
Vous, filles de Juda, venez parer la gloire!
Tressez pour le vainqueur les roses de Saron.

C'est Jephté, le Seigneur arme sa main docile,
Le feu brille en éclairs de son casque d'acier,
Mais au sein des combats son regard est tranquille,

Car l'ange autour de lui repand son bouclier.
Ils tombaient, ils tombaient ainsi que les nuages
Inondent nos guérets, poussés par l'aquilon,
Ou comme on voit le soir, au souffle des orages,
La foudre dans les champs rouler en tourbillon.
Ce n'est plus le glaive qui brille
Sous les belliqueux étendards ;
Je vois l'éclair de la faucille
Briser les escadrons épars :
Quelle moisson couvre la terre !
Ce peuple est mûr pour la colère,
C'est toi qui l'ordonnas, Seigneur !
Mais réjouissez-vous, trésor de sa vengeance !
Vous renaîtrez pour la clémence
Au jour où paraîtra le dernier moissonneur.

SECOND CHANT. — L'HYMEN.

La Jeune Israélite.

D'un tendre souvenir doucement agitée,
Lorsqu'un ange m'endort sous son aile enchantee,
Mon cœur veille, je fuis le terrestre séjour.
J'entends la voix aimée, et mon âme captive
Sous un ciel inconnu s'élance fugitive...
Soutenez-moi, mes sœurs, car je languis d'amour.

Quand la coupe des lis sur la terre épuisée
Répand en gouttes d'or sa brillante rosée,
Quand le soleil naissant verse de nouveaux feux,
Et féconde les fleurs qui s'empressent d'éclore,
Dans ses jardins délicieux,
Mon bien-aimé descend au lever de l'aurore ;
Là, sous ton vaste abri, verdoyant sycomore,
Il aime à respirer l'azur libre des cieux.
Assis au bord de ses fontaines,
Il écoute les clairs ruisseaux
Qui, parmi les frais arbrisseaux,
Roulent leurs ondes incertaines.

Sur vos ailes, hôtes des bois,
Enlevez mon âme charmée ;
Que vos accents soient une voix
Qui parle de la bien-aimée.

Pour protéger son doux sommeil,
Je voudrais, colombe légère,
Planer sur sa tête si chère,
Et m'envoler à son réveil ;

Puis au travers de la feuillée,
Paraissant à ses yeux ravis,
Secouer mon aile mouillée,
Blanche comme l'éclat des lis.

Lorsqu'au pied du cèdre il repose,
Que le zéphir au souffle heureux
De lis, d'hyacinthe et de rose,
Parsème ses traits gracieux.

Ah ! plutôt rendez-moi le héros que j'adore !
Je veille, loin de moi qui le retient encore ?
Beaux lieux, je vous conjure, oh ne l'enchaînez pas !
Dérobez-lui les fleurs qui naissent sous ses pas.
Cieux, d'un sombre rideau voilez-vous sur sa tête ;
Qu'il entende gronder la lointaine tempête,
Et le cri des forêts et le souffle des vents
Qui court entre les pins en longs frémissements !
Oh ! qu'il revienne au palais de mon père,
Palais sacré, brillant de jaspe et d'or !
Il trouvera, plaintive et solitaire,
Celle qui fait sa gloire et son plus doux trésor.

J'ai des lambris de cèdre et des dômes d'ivoire ;
L'Inde en jets parfumés me verse sa fraîcheur ;
L'or couronne mon front ; sur un trône de gloire
Je m'assieds, je m'endors à l'ombre du bonheur.
J'entends partout chanter le grand nom de mon père ;
Ici, loin des combats, jaloux de respirer,
De sa gloire dont je suis fière,
Il n'aime la splendeur qu'afin de m'en parer.

Dix vierges de Juda, debout en ma présence,
Sous leurs récits menteurs enchantent mon sommeil ;
Et leur joyeuse vigilance
Par des songes plus doux, berce encor mon réveil.

Dix esclaves, dressant leur pavillon de soie,
Me font braver les feux d'un ciel étincelant,
Et mon domaine immense à nos yeux se déploie...
Je détourne la vue et je dis en pleurant :
Oh ! qu'il revienne au palais de mon père,
Palais sacré, brillant de jaspe et d'or !
Il trouvera, plaintive et solitaire,
Celle qui fait sa gloire et son plus doux trésor.

J'aime son doux regard et son léger sourire,
Qui sur mon cœur tombe avec son amour ;
Doux rayon, précurseur d'un passager délire,
Qui dans mon âme émue épanche un nouveau jour,
Et la trouble, pareil au souffle du zephyre
Qui fait tomber la vague et l'enfle tour à tour :
Et cependant, mes sœurs, d'où vient que je soupire !

Je veux sourire, et malgré moi
Je me dis : La joie est trompeuse,
Et je frémis d'un vague effroi ;
Mes sœurs, ne suis-je point heureuse ?

Mon époux est près de mon cœur ;
Elève-toi, mon âme, et repose tranquille ;
Que son bonheur soit ton asile ;
Chante... Ne puis-je, hélas ! préluder au bonheur ?

Jephté me voilera de l'ombre de sa gloire,
Et je m'avancerai sous l'abri paternel ;
Sous un dais de lauriers cueillis par sa victoire,
Je serai conduite à l'autel.

TROISIÈME CHANT. — LE SACRIFICE.

Une jeune compagne.

Beaux oiseaux du Carmel dont l'aile fortunée
Sur les monts sourcilleux plane, et franchit les mers,
Qui, saluant en chœur la naissante journée,
Roulez votre légère et pure destinée

Parmi les feux divins qui fécondent les airs;
Moi, colombe timide, à gémir condamnée,
Je veux traverser vos déserts,
Je veux dans votre azur m'élancer fugitive;
J'irai, je voguerai sur vos flots radieux,
Dans un nuage d'or je verrai fuir la rive,
Et croître à mes regards l'immensité des cieux.

Que dis-je? et quel souffle contraire
Enchaîne mes pas sur le seuil?
O Dieu! quelle ombre funéraire
Aux murs de ce palais verse un lugubre deuil!
O pompes de l'hymen, aimable et doux mys-
[tère!
Epoux, tu frémissais d'espérance et d'orgueil;
Viens, nous allons parer cette tête si chère
Des voiles sombres du cercueil...
Mes sœurs, n'avez-vous pas préparé la couronne
Qui du front virginal ceindra les tresses d'or?
Voyez, sa tête s'abandonne
A ce dernier bandeau, triste et muet trésor.
La rose de Saron, la rose passagère
Sur son front immobile épandra sa pâleur.
Dieu! l'une et l'autre, honneur du vallon solitaire.
Ecloses pour un jour ont brillé sur la terre,
Et la vierge a passé plus vite que la fleur.

Que parlé-je d'autel, de flambeau, de couronne?
C'est la mort, c'est la mort qu'il nous faut célé-
[brer!
En vain contre ses coups mon esprit s'environne
Des pompes que l'hymen avait dû consacrer;
Hier, quand de sa vie elle s'est emparée,
Quand dans un long espoir elle égara son cœur,
Fallait-il déchirer ce voile de bonheur.
Dont mon âme s'était parée?

Isaac, Isaac, sur la montagne sainte
Où le Dieu d'Abraham t'appelait à l'autel,
Tranquille tu montas, sans douleur et sans crainte,
Et joyeux de porter le glaive paternel.
Tu disais : O mon père! où donc est la victime?
Mais lui silencieux te regarda; soudain,
Te révélant du ciel la volonté sublime,
L'éclair de son regard pénétra dans ton sein.

Aussi toi, Selima, tu disais à ton père :
Près de vous, de mes jours le fleuve est pur,
[serein;
Vous êtes ma puissance; oui, comme un jeune
[lierre,
Heureuse je croîtrai sous l'ombre hospitalière
Du palmier qui sur tous lève un front souverain...
Et tu ne voyais pas, suspendu sur ta tête,
Le fer qui se voilait sous des lauriers en fleurs!
Et ton père immobile, en ce moment de fête,

(1) Le vœu de Jephté a donné lieu à de nombreux commentaires parmi les Pères et les théologiens. L'opinion la plus vraisemblable est que l'immolation de la fille de Jephté ne fut que spirituelle; que Jephté consacra la virginité de sa fille au Seigneur, et qu'il l'obligea de passer le reste de ses jours dans la continence. Cette explication est

Accueillait ton sourire en étouffant ses pleurs!

Tu n'iras plus sur les montagnes,
Eveiller le soleil, ardent triomphateur,
Et reine, précédant tes joyeuses compagnes
Chanter l'hymne au Dieu créateur.
Pressant le faon léger qui fuit sur la verdure,
Et laissant aux zéphirs flotter ta chevelure,
On ne te verra plus sillonner les guérets,
Ou le soir, caressant ta gazelle chérie,
Près du fruit du palmier écouter, attendrie,
Du pâtre aux longs récits les douloureux secrets.
On ne te verra plus, moissonneuse fidèle,
Sur les pas du glaneur qui te suit et chancelle,
Semer en souriant, parmi l'herbe des prés,
Le fertile trésor de tes épis dorés!

Adieu, soleil d'azur, et toi nue argentée
Qui verses sur les monts de suaves couleurs;
Vous, parterres aimés, où son âme enchantée
Allait réfléchissant le pur émail des fleurs.
Adieu, la douce vie et son charme infidèle,
Et celui dont l'image errante à l'entour d'elle,
En charmant ses regards, faisait naître ses pleurs.
Adieu, du chaste hymen l'espérance et la gloire;
Jamais un bel enfant sur ton sein endormi,
A tes rêves lointains révélant son histoire,
N'apparaîtra vainqueur teint du sang ennemi.
Et jamais, lui versant ton âme maternelle,
Sur sa bouche de rose inclinée à demi,
Tu ne diras : Mon fils, dors sous mon aile;
Dors, et qu'à ton réveil l'Ammonite ait frémi!

Chères sœurs, à nos vœux que le ciel soit propice;
Que le Dieu d'Isaac, désarmant sa justice,
Jette un regard sur nous!
Préparons, préparons nos innocentes armes;
Des yeux noyés de larmes
Ont appris à fléchir le céleste courroux (1).

Adolphe Mazure.

JEREMIE

PRIANT POUR LE PEUPLE D'ISRAEL.

O Dieu, jette un regard propice
Sur l'infortune d'Israël!
Que nos cris touchent ta justice!
Sauve-nous d'un exil cruel.
Termine, ô mon Dieu, nos alarmes!
Venge notre opprobre, nos larmes
Par le trépas de nos tyrans!
Ils dévorent ton héritage;
Ta cité sainte est le partage
De tes ennemis triomphants.

Ces tigres massacrent nos pères
En insultant à nos douleurs;
Chaque jour accroît nos misères,

favorisée par le texte sacré : *Elle alla donc avec ses compagnes et ses amies, et elle pleurait* SA VIRGINITÉ *sur les montagnes* (Judic. XI, 38); et confirmée par ce passage du second livre des Machabées, III, 19 : *Les vierges même qui étaient renfermées, accouraient vers le grand prêtre Onias.* (Note de l'éditeur.)

Grossit la source de nos pleurs.
Rien n'attendrit ces cœurs féroces ;
Les cruautés les plus atroces
Sont pour eux des amusements ;
A nos maux ils sont insensibles,
Et par des trahisons horribles
Ils corrompent nos aliments.

De l'Egypte et de l'Assyrie
Nos tribus servirent les dieux ;
Par sa honteuse idolâtrie
Israël irrita les cieux.
Grand Dieu ! sous ces indignes maîtres,
De nos sacriléges ancêtres
Nous portons les iniquités ;
Ils sont morts, ils étaient coupables,
Et les coups dont tu nous accables
Sont des coups qu'ils ont mérités.

Que dis-je, hélas ! nos injustices
Sont-elles moindres que les leurs ?
Et devant Dieu tous nos supplices
Ne sont-ils donc que des malheurs ?
« Enfants ingrats, de vos offenses,
Voilà, dit-il, les récompenses,
Et tous les maux que je vous fais,
Toujours au-dessous de vos crimes,
Ne sont que des maux légitimes
Dont je dois punir vos forfaits.

« Eh ! pourquoi de ma patience,
Vous laisser encore abuser ?
Prétendez-vous que ma clémence
Ne doive jamais s'épuiser ?
De votre conduite insensée,
Ma miséricorde lassée
Aujourd'hui se change en fureur :
Je veux venger ma propre injure,
Et détruire un peuple parjure,
Toujours esclave de l'erreur.

« Des prêtres de mon sanctuaire
Les vœux n'iront plus jusqu'à moi ;
Indignes de leur caractère,
Leurs mœurs font mépriser ma loi.
Ils n'annoncent plus mes oracles :
La soif des plaisirs, les spectacles
Ont corrompu leur probité :
Mon peuple a suivi leur exemple,
Et l'on ne voit plus dans mon temple
Que l'opprobre et l'impiété.

« Combien de fois sur ta misère,
Peuple ingrat, me suis-je attendri ?
Je t'aimais comme un tendre père
Aime son fils le plus chéri :
Je t'aimais, et tu m'abandonnes !
Va, que ces dieux que tu couronnes,
Ces dieux imbéciles et sourds,
Contre moi te donnent des armes !
Qu'ils viennent essuyer tes larmes,
Et te prêter leurs vains secours !

« Pour moi, de mes lois violées,
Je réclamerai tous les droits ;
De mes faveurs accumulées
Je ferai retentir la voix.
Vous méprisâtes ma puissance ;
Je vais signaler ma vengeance
Par mille fléaux désolants...
Ames dures, cœurs insensibles,
Voyez donc combien sont terribles
Et ma haine et vos châtiments ! »

Si pourtant ce peuple rebelle
Et profanateur de ta loi,
Plus religieux, plus fidèle,
O mon Dieu revenait vers toi !...
« Je finirai son esclavage,
Et dans son antique héritage
Il rentrera, dit le Seigneur.
J'oublierai ses lâches faiblesses ;
Constant à tenir mes promesses,
Je le comblerai de bonheur. »

Dieu saint, Dieu puissant que j'adore,
Sois touché de notre malheur !
Ne vois dans Sion qui t'implore
Que ses larmes et sa douleur.
Hélas ! tes fils sont tes victimes !
Jamais n'oublieras-tu nos crimes !
Ne sont-ils pas assez punis !
O Dieu ! rends-nous notre innocence,
Et n'exerce plus ta vengeance
Que sur nos cruels ennemis.

Dans une affreuse solitude
Nous passons nos malheureux jours,
L'indigence et la servitude
En consument le triste cours.
Le feu, le sang nous environnent,
Tous les peuples nous abandonnent
A la rigueur de notre sort :
On nous écrase sans nous plaindre ;
Jour et nuit nous avons à craindre
La faim, le poison et la mort.

Mais, grand Dieu, si tu nos protéges,
Qui pourra nous faire trembler ?
Que pourront contre nous les piéges
Qu'on dresse pour nous accabler ?
Lève-toi, brise les nuages,
Commande aux vents, parle aux orages ;
Frappe ces monstres triomphants ;
Et fais retomber sur leurs têtes
Les châtiments et les tempêtes
Accumulés sur tes enfants.

RAYRAC.

SAINT JEROME.

Mon Dieu ! dans ce siècle incrédule,
Où l'antique foi des aïeux
Semble toucher au crépuscule
Et reprendre son vol aux cieux ;
Quand je vois que l'Eglise pleure,

Triste mère, à sa dernière heure,
L'abandon de ses fils ingrats ;
Moi je m'incline, suppliante,
Devant sa tête défaillante,
En criant : Mère ! oh ! ne meurs pas !

Pardonne au siècle qui t'insulte ;
Car Dieu fit, souverain jaloux,
L'immortalité pour son culte,
Et la mort et l'oubli pour nous...
Laisse passer la race altière
Qui veut traîner dans sa poussière
La robe de pourpre en lambeaux ;
Et garde l'ombre de tes ailes
Aux générations nouvelles
Qui vont grandir sur nos tombeaux.

Alors tu ne seras plus seule
Au fond de tes cloîtres déserts ;
Mais tu prendras, illustre aïeule,
Nos enfants dans tes bras ouverts.
Tu chanteras à leur enfance
Tes beaux cantiques d'espérance ;
Et dans leurs jours d'ardents transports,
Nourrissant leur intelligence
Des fruits divins de ta science,
Tu les rendras croyants et forts !...

Tu leur peindras ces temps où Rome
Semblait l'âme du monde entier,
Quand les Augustin, les Jérôme,
Rallumaient son vaste foyer...
Jérôme... à ce nom, la jeunesse
Doit comprimer sa folle ivresse
Sous un frein d'austère vertu...
Jérôme... à ce nom le génie
Doit aux pieds de la croix bénie
Courber son orgueil abattu...

Jérôme... Oh ! ce nom semble encore,
Tel qu'un phare aux feux éclatants,
Briller pour l'immortelle aurore
Sur la nuit et les flots du temps.
Tant que grandira l'édifice
De l'évangélique justice
Qu'en expirant le Christ bénit,
Jérôme, à droite de l'Eglise,
Où chaque erreur frappe et se brise,
Est la colonne de granit !

Loin d'un monde où son âme ardente
N'embrassa qu'amours décevants,
Comme un pasteur ravit sa tente
A l'aile orageuse des vents,
Il courut dans la solitude
Cacher la vague inquiétude
D'un sein brûlé de passions ;
Et, dans son sublime délire,
Il commença le long martyre
De ses jours d'expiations.

Longtemps dans cette lutte étrange,
Lutte de l'esprit et des sens,

Lutte de Jacob et de l'Ange,
Ses efforts furent impuissants !
En vain sur le roc ses pieds saignent ;
En vain ses yeux errants s'éteignent
Dans l'immensité des déserts...
Sa pensée encor bouillonnante
Vole vers Rome rayonnante,
Vers ses fêtes et ses concerts.

Mais le ciel, contemplant Jérôme,
Du combat couronne la fin ;
Et l'athlète, vainqueur de l'homme,
Lève son front de séraphin.
Martyr !... la tourmente est passée !...
Oh ! repose enfin ta pensée,
Ton corps las, tes membres brisés ;
Mais soudain l'Eglise te crie :
O docteur ! le schisme en furie
Poursuit tes frères dispersés.

Et tu prends ta plume éloquente,
Plume d'ange, plume de fer,
D'où jaillit une source ardente
De chants du ciel, de cris d'enfer...
Démasquant partout l'hérésie,
Tu l'arrêtes, pâle et saisie ;
Et de tes bras pleins de vigueur,
Etreignant l'erreur et les haines,
Tu les abats et les enchaînes
Au char de saint Pierre vainqueur.

Le Liban, aux grottes profondes,
Eveillant son écho sacré,
Abrite les veilles fécondes
Du dernier prophète inspiré.
Aux grands bruits des cèdres antiques
Sa voix chante les saints cantiques
Des bardes aimés d'Israël :
Son génie, aux travaux austères,
Traduit les sublimes mystères
Que la Bible a reçus du ciel.

Et, pour suivre sa loi sévère,
A travers ses âpres chemins,
On voit accourir au Calvaire
Les filles des grands noms romains.
Là, les Eustoquie et les Paule,
Femmes fortes, à son école
Font des cloîtres de Bethléem
Un nouvel Eden peuplé d'anges,
Qui prennent leur vol par phalanges
Vers l'heureuse Jérusalem.

Mais quand la voix du Christ l'appelle
Vers les mondes mystérieux,
Cette âme, vivante étincelle,
Remonte au saint foyer des cieux...
Ce flot pur, si fier dans sa course,
Retourne vers l'immense source
D'où jaillit tout ce qui fut grand.
Jérôme meurt... L'Eglise entière,
S'agenouillant sur sa poussière,
Rappelle en vain son astre errant...

O Reine! calme ta tristesse...
Quatorze siècles passeront
Sans faire pâlir ta jeunesse,
Sans laisser de ride à ton front.
L'aîné de tes enfants succombe;
Mais ton pied fait de chaque tombe
Le saint degré d'un piédestal;
Et, multipliant les Jérôme,
Ton grand chœur d'évêques, ô Rome!
Est ton cortége triomphal...

Forte de ton Dieu qui t'épouse,
Monument d'immortalité,
La puissance humaine jalouse
Poursuit en vain ta liberté!...
Les trônes naissent et s'écroulent,
Les générations s'écoulent
Sans ébranler tes fondements;
Laisse au passé ses funérailles...
Car l'avenir dans tes entrailles
Prépare ses enfantements!...

Mme Thore.

JÉRUSALEM DÉTRUITE.

CHANT FUNÈBRE DE JÉRÉMIE.

(Imitation du chap. II des *Lamentations*.)

Est-ce là cette ville autrefois si puissante,
D'un peuple si nombreux nourrice florissante,
Et qui jusques au ciel élevait son orgueil?
Ses décombres jonchent la terre
Et son enceinte solitaire
Pour hôte n'a plus que le deuil.

Elle a vu de ses murs les portes renversées,
Et de son temple saint les pierres dispersées;
Elle a vu de ses rois violer les tombeaux,
Et sous les glaives homicides
Tomber ses défenseurs timides
Comme les épis sous la faux.

La reine des cités pleure, dans son veuvage,
De ses tristes enfants la mort ou l'esclavage,
Et durant tous les jours, durant toutes les nuits,
Gémissante et plaintive mère,
Soupire en sa douleur amère
Ses inconsolables ennuis.

Les routes de Sion de deuil sont revêtues;
L'éclat de ses grandeurs dans la poudre abattues
N'appelle plus la terre à ses solennités:
Comme un troupeau sans bergerie,
De ses rois loin de la patrie
Les fils pleurent déshérités.

C'est qu'au Dieu, son Seigneur, elle fut infidèle.
Détestant son parjure, il s'est détourné d'elle.
De sa honte accablée, à d'insultants dédains
Incessamment elle est en butte,
Et, comme pour voiler sa chute,
Cache son front entre ses mains.

« Peuples, a-t-elle dit, fut-il jamais au monde
Une douleur égale à ma douleur profonde,

Depuis que du Très-Haut j'ai méconnu la voix;
Que ses colères sur ma tête,
Eclatant comme la tempête,
Ont vengé l'oubli de ses lois?

« Du feu de son courroux le ciel m'a consumée,
Et toute ma splendeur s'est réduite en fumée:
Contemplez mes débris sur la poussière épars.
Pour moi plus de fête et de joie:
Mes fils, mes filles sont la proie
Des tigres et des léopards.

« Au monde épouvanté donnant un grand exemple,
Le Seigneur a détruit son palais et son temple;
Le glaive a bu le sang des prophètes sacrés,
Et de sa lame étincelante
Ouvert la poitrine sanglante
De mes lévites massacrés.

« Aussi, comme une mère appelle, désolée,
Ses enfants, dont ses mains pressent le mausolée,
Je pousse vers mes fils le cri de mes douleurs;
Leur mort déchire mes entrailles,
Et mes yeux sur leurs funérailles
Répandent des ruisseaux de pleurs. »

Entendant de Sion la plainte douloureuse,
Je me suis écrié: « Ville trop malheureuse,
Quel désastre à tes maux se compara jamais?
Par leur déluge submergée,
Tu te débats en vain, plongée
Dans l'abîme de tes forfaits.

« En voyant ta misère et ton ignominie,
Le passant t'a lancé l'injure et l'ironie:
Voilà donc la cité qui, de son front hautain,
Dominait la terre éblouie:
Sa gloire s'est évanouie
Comme une vapeur du matin.

« Comment s'est obscurci l'or de son diadème?
Comment a disparu son tabernacle même?
Comment ses fils si fiers, si puissants autrefois,
Ont-ils eu le destin fragile
D'un vase grossier dont l'argile
A formé les faibles parois? »

Israël a perdu son antique héritage,
Ses champs à l'étranger sont tombés en partage.
Aux enfants de Juda le sceptre est arraché.
Dans leur cœur la joie est éteinte,
Leurs concerts sont changés en plainte:
Malheur! malheur! ils ont péché!

Seigneur, qui de Sion contemples la souffrance,
Prends pitié de ses maux; laisse-lui l'espérance
De désarmer un jour ton terrible courroux,
De voir en un temps plus prospère
Succéder ton amour de Père
Aux vengeances du Dieu jaloux.

Ragon.

JÉRUSALEM, SA RUINE.

Or les vallons d'Ennom étaient dans le silence,
Les tentes des Césars y reposaient sans bruit,

Jérusalem dormait dans son enceinte immense,
Quand une grande voix s'entendit dans la nuit.
Et voici que, pareil au sombre Jérémie,
Un homme vint s'asseoir au faîte de ses tours;
Et, sans craindre le vol de la flèche ennemie,
Il éleva sa voix sur Solyme endormie
Pour lui chanter encor le dernier de ses jours.

Et cet homme disait : « En vain la nuit est sombre,
Je le vois, ô Sion, sortir du sein de l'ombre
Ce jour de colère et d'effroi !
Oui, ton heure est venue, ô ville infortunée !
Elle va s'accomplir ta triste destinée !
Jérusalem, malheur à toi !

« Les astres ont voilé leur lumière éclatante ;
Tout l'univers ému semble être dans l'attente,
Le ciel s'entr'ouvre devant moi :
Comme un juge irrité je vois Dieu qui se lève,
Il appelle Israël, il a saisi son glaive :
Jérusalem, malheur à toi !

« Comme un beau lis, parmi les filles de la terre
Ce Dieu t'avait choisie, ô Solyme adultère !
Et tu florissais sous sa loi ;
Mais tu vas lui payer un terrible salaire,
Car tu l'as enivré du vin de sa colère :
Sion, Sion, malheur à toi !

« Malheur ! n'espère plus rendre les cieux propices;
Le Seigneur reste sourd à tes cris superflus.
Tu fais en vain fumer l'encens des sacrifices,
Car ton temple est désert : Dieu ne l'habite plus !
La gazelle des bois ne craint pas l'esclavage ;
Le palmier peut mourir où sa tige a fleuri ;
Le lion d'Idumée a son antre sauvage ;
Mais Israël, errant de rivage en rivage,
Pleurera dans l'exil sans trouver un abri.

« Oui, tes fils, ô Sion ! sur la terre étrangère
Porteront en tous lieux leur tente passagère
Sans jamais revoir tes vallons ;
Dieu les dispersera comme un chaume inutile,
Comme le pampre vain de la vigne stérile
Que la faux livre aux aquilons.

« Et toi, pleure, Israël, dans ta douleur amère.
Tu n'es plus le flambeau des peuples de la terre ;
Ta gloire s'éteint sans retour !
L'Orient de ses feux n'éclaire plus le monde,
Et son ciel, obscurci par une nuit profonde,
N'est plus le lieu d'où vient le jour !

« L'Occident, écartant ses ténèbres antiques,
Sort du sombre linceul dont Dieu l'avait couvert ;
Voici qu'il est paré de clartés magnifiques
Et qu'un jour inconnu se lève du désert.
Vois, ô Jérusalem, cette jeune Solyme
Qui monte de la mer dans les plages du ciel ;
Belle comme l'aurore elle sort de l'abîme
Et s'élève en chantant son cantique sublime,
Comme une fiancée aux pieds d'Emmanuel.

« Et les anges du Ciel et le chœur des prophètes
Et les saints revêtus de leur robe de fêtes
Applaudissent à sa beauté ;
Les siècles en passant s'inclinent devant elle,
Et les mondes ravis la chantent immortelle
Et reine de l'éternité.

« Laisse, laisse ton trône à la Sion céleste !
Les peuples du couchant, dans leur courroux funeste,
Ont traversé les vastes mers !
Et tu meurs ; et voici que les cités maudites,
Les reines d'Orient que le ciel a détruites,
S'éveillent au fond des déserts.

« Et ces cités ont dit : Jérusalem succombe !
Sortons de notre couche, allons voir dans sa tombe
Cette fille de l'Eternel !
Les aigles d'Occident assiégent son enceinte,
Car le Seigeur a vu sur la colline sainte
Le sang du juste d'Israël !

« Et de l'Euphrate au Nil, leurs ombres sont venues ;
Vois Memphis, vois Sidon, la gloire du Liban ;
Vois Gomorrhe et ses sœurs qui montent demi-nues
Des flots silencieux de leur sombre océan ;
Tyr, fille de la mer ; l'orgueilleuse Ecbatane,
Qui n'a plus en Sennar ni de nom ni de lieu ;
Et Ninive, et Babel, la folle courtisane
Surprise dans l'orgie où sa bouche profane
Osait boire le vin dans les coupes de Dieu.

« O Sion, va te joindre à ces cités rebelles,
Et descends en pleurant dans l'abîme avec elles...
Mais pourquoi pleuré-je sur toi ?
Ne suis-je pas frappé de ton propre anathème ?
Oui, le ciel m'a maudit, hélas ! comme toi-même,
Jérusalem ; malheur à moi ! »

Il chantait, quand voici qu'une flèche s'élance,
Et le chantre inspiré, dans un morne silence,
Tomba sous le trait du Romain.
L'hymne saint expira sur sa lèvre muette,
Et, partageant le sort de son dernier prophète,
Sion tomba le lendemain.

Louis Pioche.

LES JESUITES.

L'auteur, en se séparant de leur Compagnie, adressait cette épître à M. l'abbé Marquet.

C'en est fait, à mon sort ma raison me ramène.
Mais, ami, t'avouerai-je un tendre sentiment
Que ton cœur généreux reconnaîtra sans peine ?
Oui, même en la brisant, j'ai regretté ma chaîne
Et je ne me suis vu libre qu'en soupirant.
Je dois tous mes regrets aux sages que je quitte ;
J'en perds avec douleur l'entretien vertueux ;
Et si, dans leurs foyers désormais je n'habite,
Mon cœur me survit auprès d'eux ;
Car ne les crois pas tels que la main de l'envie
Les peint à des yeux prévenus ;
Si tu ne les connais que sur ce qu'en publie
La ténébreuse calomnie,

Ils te sont encore inconnus.
Lis, et vois de leur mœurs des traits plus ingénus.
Qu'il m'est doux de pouvoir leur rendre un témoi-
[gnage
Dont l'intérêt, la crainte et l'espoir sont exclus !
A leur sort le mien ne tient plus :
L'impartialité va tracer leur image.
Oui, j'ai vu des mortels, j'en dois ici l'aveu,
Trop combattus, connus trop peu,
J'ai vu des esprits vrais, des cœurs incorrupti-
[bles,
Voués à la patrie, à leurs rois, à leur Dieu,
A leurs propres maux insensibles,
Prodigues de leurs jours, tendres, parfaits amis,
Et souvent bienfaiteurs paisibles
De leurs plus fougueux ennemis,
Trop estimés enfin pour être moins haïs.
Que d'autres s'exhalant, dans leur haine insensée,
En reproches injurieux,
Cherchent en les quittant à les rendre odieux ;
Pour moi, fidèle au vrai, fidèle à ma pensée,
C'est ainsi qu'en partant je leur fais mes adieux.

GRESSET.

JESUS.

Cependant il paraît dans le monde étonné
Un homme, si ce nom lui peut être donné,
Qui, sortant tout à coup d'une retraite obscure,
En maître et comme Dieu commande à la nature.
A sa voix sont ouverts des yeux longtemps fermés,
Du soleil qui les frappe éblouis et charmés.
D'un mot il fait tomber la barrière invincible
Qui rendait une oreille aux sons inaccessible ;
Et la langue qui sort de sa captivité
Par de rapides chants bénit sa liberté.
Des malheureux traînaient leurs membres inutiles,
Qu'à son ordre à l'instant ils retrouvent dociles.
Le mourant étendu sur un lit de douleurs,
De ses fils désolés court essuyer les pleurs.
La mort même n'est plus certaine de sa proie.
Objet tout à la fois d'épouvante et de joie,
Celui que du tombeau rappelle un cri puissant
Se relève, et sa sœur pâlit en l'embrassant.
Il ne repousse point les fleuves vers leur source,
Il ne dérange pas les astres dans leur course.
On lui demande en vain des signes dans les cieux :
Vient-il pour contenter les esprits curieux ?
Ce qu'il fait d'éclatant, c'est sur nous qu'il l'opère,
Et pour nous sort de lui sa vertu salutaire.
Il guérit nos langueurs, il nous rappelle au jour :
Sa puissance toujours annonce son amour.
Mais c'est peu d'enchanter les yeux par ces mer-
[veilles ;
Il parle : ses discours ravissent les oreilles.
Par lui sont annoncés de terribles arrêts ;
Par lui sont révélés de sublimes secrets.
Lui seul n'est point ému des secrets qu'il révèle:
Il parle froidement d'une gloire éternelle ;
Il étonne le monde, et n'est point étonné :
Dans cette même gloire il semble qu'il soit né ;
Il paraît ici-bas peu jaloux de la sienne.
Qu'empressé de l'entendre un peuple le prévienne,
Il n'adoucit jamais aux esprits révoltés
Ses dogmes rigoureux, ses dures vérités.
C'est en vain qu'on murmure, il faut croire, il l'or-
[donne.
D'un œil indifférent il voit qu'on l'abandonne.
Un disciple qui vient se jeter dans ses bras,
Et qui renonce à tout pour marcher sur ses pas,
Lui demande par grâce un délai nécessaire,
Un moment pour aller ensevelir son père :
Dès ce moment suis-moi, lui répond-il alors,
Et laisse aux morts le soin d'ensevelir leurs morts.
Quittons tout pour lui seul ; que rien ne nous
[arrête.

L. RACINE.

JESUS-CHRIST ANNONCÉ PAR DAVID.

I.

J'ai reconnu le Christ aux feux dont il m'embrase:
C'en est fait ; et je cède à son amour vainqueur !
Et sa voix retentit ainsi qu'un chant d'extase
Dans le silence de mon cœur :

II.

Des superbes le bras se lève,
J'entends les nations frémir autour de moi ;
Les princes agitent le glaive :
Mais de Sion le Seigneur m'a fait roi !

Au-devant de mes pas sa voix s'est fait entendre :
C'est mon Fils bien-aimé qu'en mon sein j'ai porté;
Aujourd'hui l'Eternel le conçoit et l'engendre :
Aujourd'hui c'est l'éternité !

III.

— Et je pouvais choisir les palais de délices,
Au sein des voluptés me créer un séjour,
Sans épuiser leurs suaves calices,
Sans voir de mes splendeurs jamais finir le jour.

Et de l'amer torrent j'ai voulu goûter l'onde,
J'ai préféré l'épine au doux contact des fleurs:
Et j'ai paré mon front que l'eau fangeuse inonde
D'une auréole de douleurs !

IV.

— Et je suis devenu comme un ver de la terre,
Opprobre impur de l'univers ;
Et ma peau s'est séchée au souffle délétère,
Au rire immonde des pervers.

Aux larges clous qui l'ont percée,
Comme mes pieds, un jour, ma main s'est re-
[posée ;
Et nul n'était à mes côtés
Pour recouvrir mes os que les fouets ont comptés.
Et quand ma soif brûlait ma bouche,
Dans mon délaissement quand j'appelais le ciel,
Quand mon corps se brisait sur sa dernière cou-
[che,
Ils me donnaient le vinaigre et le fiel.

Et, secouant la tête, à mes pieds ils s'assirent ;

Sur ma tunique sainte ils jetèrent le sort,
Et, faisant des parts, ils choisirent
Entre mes vêtements, legs maudit de la mort!
Et je cherchais en vain la face encore amie,
Et le cœur tiède encore et vivant de sa foi;
Mes ennemis veillaient insultants près de moi;
Leurs lèvres se mouvaient me jetant l'infamie!

V.

— Et comme ce soleil, flambeau puissant du jour,
Comme le jeune époux dans sa fraîche parure,
Du ver impur des morts défiant la souillure,
Tout brillant de clarté j'ai quitté leur séjour.

VI.

— Et le Seigneur m'a dit : Monte, ô mon Fils, encore,
Viens t'asseoir à ma droite et régner dans mes cieux;
C'est toi qui dans mon sein naquis avant l'aurore,
Et mon nom fut écrit dans l'éclair de tes yeux.
Et ma main passera semblable à la tempête;
Les puissants tomberont abîmés sous ton pied,
Et de tes ennemis je frapperai la tête,
Et leur trône en débris sera ton marchepied.
Et les splendeurs des saints formeront ta victoire;
Tu seras consacré de mon chrême immortel:
Et tu rayonneras couronné de ta gloire,
Roi puissant de la paix et Pontife éternel.

GOUT D'ALBRET.

JÉSUS-CHRIST ET SA MISSION.

Il paraît cet enfant qu'ont promis les oracles,
Qui doit vivre et mourir au milieu des miracles.
Comme un libérateur sans doute il est reçu;
Dans le palais des rois sa mère l'a conçu;
Sous des lambris dorés son enfance respire,
Et de ce Dieu naissant tout reconnaît l'empire.

Qui ne l'aurait pas cru? Funeste illusion,
Qui jadis aveugla le peuple de Sion,
Ne viens pas m'abuser! Cependant quel mystère!
Il naît loin des grandeurs sous un toit solitaire:
Celui qui doit bientôt régir le monde entier
Est le modeste enfant d'un obscur charpentier!
Celui dont l'univers doit être l'héritage
Ne tient pas de son père une obole en partage!
Qui pourrait soupçonner dans cet abaissement
Celui qui d'un seul mot créa le firmament?

Mais qui s'y tromperait? la raison le demande,
Quand la nature parle et lorsqu'un Dieu commande,
Lorsque de l'Eternel les divins messagers
Autour de son berceau convoquent les bergers,
Quand on voit sur le pas d'un brillant météore
Les mages accourir des confins de l'aurore?
A ces faits éclatants puis-je fermer les yeux,
Et renier celui que proclament les cieux?

Mais cet auguste enfant sur des rives lointaines,
Chez les sages de Rome ou dans les murs d'Athènes,

Dès que de son printemps paraîtra la saison,
Va sans doute former son cœur et sa raison.
Nouveau prodige! au sein du plus profond silence,
Loin d'un monde éclairé s'élève son enfance;
Au fond de sa retraite, oublié des humains,
Il vit trente ans entiers du travail de ses mains.
Cependant tout à coup, sans lettres, sans étude,
Pour enseigner la terre il fuit la solitude;
Dans Solyme bientôt nous le voyons entrer,
Et dans la synagogue il ose pénétrer;
Son front est radieux, il est plein d'assurance,
Et rien n'annonce en lui la crainte ou l'ignorance.
Quels sublimes élans! Où donc a-t-il appris
L'art d'émouvoir les cœurs, de charmer les esprits?
Où donc a-t-il puisé la sagesse admirable
Qui coule à chaque mot de sa bouche adorable?
Quelle aimable douceur, quelle simplicité
Tempèrent de ses traits la sainte majesté!

Qui donc initia l'humble enfant de Marie
Aux préceptes sacrés dont son âme est nourrie?
Plus profond mille fois que Socrate et Platon,
Il a d'un Dieu caché le maintien et le ton.
Quel autre philosophe a frappé nos oreilles
De semblables discours, de sentences pareilles?
Oh! quel autre, parlant un langage aussi beau,
Sema d'autant de fleurs la route du tombeau?
Et quel sage avant lui sut imposer au monde
Le joug d'une doctrine en vertus si féconde?
Sous le voile apparent dont ses traits sont couverts,
Qui ne reconnaîtrait le Dieu de l'univers?

Il parle, tout à coup les malades guérissent;
A la voix des muets les échos retentissent;
Pour convaincre l'impie et trapper son orgueil,
Il arrache les morts à la nuit du cercueil.
Contre lui des enfers la rage est impuissante;
La nature à ses lois se montre obéissante:
Ici-bas tout subit son empire divin;
Il prie, il fait un signe, et l'eau se change en vin.
Lorsque Jésus commande à l'orage qui gronde,
Quand on le voit agir en souverain du monde,
Quand des faits merveilleux, chaque jour répétés,
Par de nombreux témoins sont dix fois attestés,
Quand Rousseau convaincu n'ose les contredire,
Pourrait-on maintenant en douter sans délire?
Les enfants d'Israël, nos premiers ennemis,
N'ont pu ternir l'éclat de ces faits inouïs;
Il est vrai que vaincus par d'aussi grands prodiges,
Ils ont balbutié le vain mot de prestiges.
D'un misérable orgueil efforts désespérés;
Dans ce retranchement ils se sont retirés!
Mais cependant jamais ils n'eurent l'imprudence,
Dans leur aveuglement, de nier l'évidence:
De semblables témoins peuvent-ils m'abuser?
Et sans être abruti puis-je les récuser?

Oui, le Christ est le Dieu que vont suivre les sages,
Dont le nom vénéré, redit par tous les âges,

Aux bords les plus lointains doit bientôt parvenir,
Et sous des lois d'amour enchaîner l'avenir.
Quelle sainte grandeur brille dans son histoire !
Avec quel intérêt je le suis au prétoire !
Cet auguste opprimé, toujours calme et serein,
A l'orage qui gronde oppose un front d'airain.
Je prête vainement une oreille attentive,
Pour suivre d'un soupir la trace fugitive ;
D'un peuple forcené les longs rugissements,
La crainte de la mort, l'appareil des tourments,
A cette âme si belle et si noble et si pure
Rien ne peut arracher une plainte, un murmure,
Un accent de colère, un geste de mépris.

Sophiste, maintenant, dis-moi, l'as tu compris?
N'est-ce pas là d'un Dieu le céleste courage?
Quelle sérénité dans le cours de l'orage
Embellit de son front la touchante candeur !
Tout révèle à mes yeux sa divine grandeur.
Pilate en est ému ; d'une foule en démence
Il brûle d'obtenir un arrêt de clémence.
Il tâche, mais en vain, de sauver l'innocent ;
Le peuple est en fureur, le peuple est menaçant :
Et Pilate effrayé, devenu son complice,
Du juste qu'il admire ordonne le supplice.

Indigne magistrat, où donc est ta vertu?
Vainement pour le Christ ton cœur a combattu ;
Au seul nom de César ton cœur pusillanime
Abandonne aux bourreaux la plus sainte victime !
Fatale ambition, c'est ainsi qu'à ta voix
L'homme foule à ses pieds la justice et les lois.

Hélas ! c'en est donc fait ? la sentence est écrite ;
On va donc le flétrir, sa mémoire est proscrite.
Quel homme généreux ne l'a pas admiré
Quand faible, tout sanglant, en lambeaux déchiré,
Abreuvé de mépris, chargé d'ignominie,
Il commence le cours de sa lente agonie ?

Pâle, traînant sa croix, souffrant mille douleurs,
De son peuple en délire il pleure les malheurs.
O coupable Sion ! dans sa vertu sublime
Bien loin de te maudire il excuse ton crime !
Au rang des scélérats indignement placé
Il prie encor pour toi, peuple trop insensé.

Sans nier la raison, puis-je donc méconnaître
Dans le juste immolé le Dieu qui m'a fait naître?
Aux prodiges nouveaux qui suivent son trépas
Quel homme en douterait et n'en conviendrait pas?
Le Christ paraît vaincu, mais à peine il expire
Que la nature en deuil proclame son empire ;
Le monde a chancelé sur ses vieux fondements
Et la mer retentit d'affreux mugissements ;
L'écho répète au loin le fracas du tonnerre ;
Une profonde nuit se répand sur la terre ;
D'un nuage sanglant le soleil est couvert ;
Dans plusieurs régions le sol s'est entr'ouvert ;
De douleur et d'effroi le Golgotha soupire,
Et du temple soudain le voile se déchire ;
Le prêtre à cet aspect demeure épouvanté ;

Des spectres ambulants errent dans la cité ;
Et saisis de terreur au milieu des ténèbres
Les animaux tremblants poussent des cris funè-
[bres :
Enfin de toutes parts des prodiges vengeurs
Frappent tous les esprits et glacent tous les cœurs.
Le trouble est dans Solyme et les bourreaux eux-
[mêmes
N'osent plus répéter leurs odieux blasphèmes.

Chantez le Christ, chantez, peuples de l'univers ;
Il a vaincu Satan et les cieux sont ouverts.
Gloire, gloire éternelle à l'auguste victime
Qui ferme sous nos pas les gouffres de l'abîme !
Et trop heureux mortels, redisons nuit et jour
Nos concerts d'allégresse et nos hymnes d'amour.

N. Rosset

JÉSUS ENFANT.

Entr'ouvrez vos frais calices,
Fleurs des vallons et des bois ;
Semez vos pures délices,
Versez vos saintes prémices
Sur le front du Roi des rois.

Quoiqu'il soit sans diadème,
Sans royaume et sans pouvoir,
J'ai vu les palmiers d'eux-même
S'incliner pour l'entrevoir ;
Le grand aigle et sa compagne
Ont chanté le Dieu nouveau,
Et le cri de la montagne
A salué son berceau.

Entr'ouvrez vos frais calices,
Fleurs des vallons et des bois,
Semez vos pures délices,
Versez vos saintes prémices
Sur le front du Roi des rois.

Comme il est beau ! l'âge aride
Respecte encor sa fraîcheur,
Il n'a pas encor de ride,
Il ne sait pas la douleur !
Pauvre enfant ! près de sa mère
Accoudée au bord du lit,
Il joue avec la lumière
Qui le cherche et lui sourit.

Entr'ouvrez vos frais calices,
Fleurs des vallons et des bois ;
Semez vos pures délices,
Versez vos saintes prémices
Sur le front du Roi des rois.

Et la mère agenouillée
Ne le quitte pas des yeux ;
On la dirait effrayée
D'un sort aussi glorieux.
Dans sa prévoyance sainte,
Faible et forte tour à tour,
Elle aurait peur si la crainte
Ne se perdait dans l'amour.

Entr'ouvrez vos frais calices,

Fleurs des vallons et des bois;
Semez vos pures délices,
Versez vos saintes prémices
Sur le front du Roi des rois.

Poursuis, enfant! ta faiblesse
N'a pas besoin de soutien,
Le siècle ingrat te délaisse,
Mais l'avenir t'appartient.
En vain la terre se ligue,
O céleste Emmanuel,
Cette main, qu'un rien fatigue,
Soutient la terre et le ciel!

Entr'ouvrez vos frais calices,
Fleurs des vallons et des bois;
Semez vos pures délices,
Versez vos saintes prémices
Sur le front du Roi des rois

Edouard TURQUETY.

JÉSUS-CHRIST MOURANT SUR LA CROIX.

Jour de calamités! ô remords éternels!
Comme un vil imposteur, entre deux criminels,
Sur la honteuse croix les Hébreux l'étendirent,
Et du sang de Jésus les flots se répandirent :
La tache de ce sang sur leur front s'imprima;
Dès lors des nations la haine s'alluma,
Et toutes rejetant cette race perfide
Pour elle ont inventé le nom de déicide.

A peine d'Israël le crime est accompli,
Que la foudre a grondé, la terre a tressailli.
Avant l'heure du soir, de profondes ténèbres
Couvrent de Josaphat les monuments funèbres.
Les gardiens du supplice, alors saisis d'effroi,
Proclament le Messie et confessent la foi,
Et soudain abjurant leur fureur insensée,
Adorent à genoux la croix qu'ils ont dressée.
Tout s'émeut : chaque objet emprunte un senti-
[ment
Pour dire à l'univers le saint événement :
Le temple sent mouvoir sa base de porphyre,
Du dôme jusqu'au pied son voile se déchire.
Les vents impétueux se croisant dans les airs
Font voler vers Sion la poudre des déserts.
Les nuages surpris s'arrêtent dans leur course,
Le fleuve épouvanté remonte vers sa source.
De leurs linceuls vieillis écartant les lambeaux,
Les morts ressuscités sortent de leurs tombeaux;
Le soleil s'obscurcit, les montagnes se fendent.
D'eux-mêmes dans l'enfer les tourments se sus-
[pendent.

Les démons à leur tour connaissent la terreur.
Sur son trône ébranlé, Satan plein de fureur,
Du serpent favori voit la tête écrasée,
La chaîne de la mort entre ses mains brisée.
En vain de ses sujets il réclame l'appui;
Les captifs rachetés s'échappent malgré lui.
Faisant taire leur chant, les célestes cohortes
Du royaume éternel ouvrent déjà les portes;
Vers les cieux attentifs un cri s'est élevé...
L'âme du Dieu s'exhale... et le monde est sauvé!

Mme GIRARDIN (Mlle Delphine GAY).

JESUS, ROI DE GLOIRE.

O Dieu vraiment caché, Dieu mille fois aimable,
Viens répandre en mon cœur tes plus puissants
[attraits;
Accorde moi les dons de ta grâce ineffable,
Et le charme innocent de ta céleste paix.
Puissé-je révéler à l'homme qui l'ignore
Ton nom que tous les cieux célèbrent à jamais!
Et puissé-je attacher à tes lois que j'adore,
Ceux qui n'ont point connu ta gloire et tes bien-
[faits!

Tu le sais, ô mon Dieu; quand mon âme attendrie
Vient répandre à tes pieds son amour et ses pleurs;
Quand, pressant sur mon sein ton image chérie,
Aux douleurs de la croix je mêle mes douleurs,
Mon Dieu, pour ton enfant quel bonheur de se
[dire :
Attends, attends encore, apaise tes regrets,
Console-toi, mon âme, un jour enfin doit luire,
Et ce jour-là nos pleurs sécheront pour jamais.

Alors cet humble agneau que parmi les tortures
Tu contemples courbé sous les coups du pécheur,
Combien alors, du sein des clartés les plus pures,
Tu le verras sortir couronné de splendeur!
Quel éclat sur ce front que la terre coupable
D'un sanglant diadème osa ceindre autrefois!
Et quelle majesté, quelle gloire adorable,
Révèle à l'univers le souverain des rois!

L.-J. HALLEZ.

LE JEU.

Les plaisirs sont amers d'abord qu'on en abuse :
Il est bon de jouer un peu,
Mais il faut seulement que le jeu nous amuse.
Un joueur, d'un commun aveu,
N'a rien d'humain que l'apparence;
Et d'ailleurs il n'est pas si facile qu'on pense
D'être fort honnête homme et de jouer gros jeu.
Le désir de gagner, qui jour et nuit occupe,
Est un dangereux aiguillon.
Souvent, quoique l'esprit, quoique le cœur soit bon,
On commence par être dupe,
On finit par être fripon.

Mme DESHOULIÈRES.

LA JEUNE FILLE.

Sur la tombe sans tache où s'endort l'innocence
L'âme sent mieux sa force et toute sa puissance :
L'esprit, toujours distrait de sa fragilité,
Se possède, et surprend son immortalité.

Tout le passé s'enfuit comme l'erreur d'un songe,
Où du moins la vertu ne fut pas un mensonge :
Et, sur l'axe furtif où tourne l'avenir,
Elle seule apparaît comme un grand souvenir.

On dirait que la vie alors s'est éclipsée,

Et laisse du Seigneur l'éternelle pensée ;
Que l'homme, sur la plage où se brise le sort,
Anticipe la paix que réserve la mort.

Aux lieux où l'infini s'ouvre une route intime,
J'aperçois du trépas la dernière victime,
Qui, déposant ici son pudique destin,
Achève en l'autre vie un fortuné matin.

Ce marbre éblouissant, cette fraîche couronne,
La mystique blancheur dont le deuil s'environne,
Le bouquet embaumé, simple et dernier honneur,
Colorent le trépas des teintes du bonheur.

Sous ce dôme pieux une fille repose ;
Un souffle impur n'a point profané cette rose ;
Son esprit au Seigneur dans sa fleur est monté,
Parfumé d'innocence et de virginité.

On la vit, aspirant à sa belle patrie,
Nourrissant de la mort la sainte rêverie,
Incliner vers la tombe un front silencieux,
Comme un chaste bouton, qui doit s'ouvrir aux [cieux.

Quelle sœur, pour parer cette jeune relique,
Mit le bandeau de fleurs sur sa tête angélique,
Et déployant le soir un modeste linceul,
De sa cendre précoce enrichit le cercueil ?

O fille bienheureuse, au salut destinée,
Conserve avec le ciel ton brillant hyménée !
Dans le cercle divin où fleurit la pudeur,
Entre au groupe voilé des vierges du Seigneur !

Que rien ne trouble ici ta naïve poussière,
Dont la foi des mortels protége la barrière ;
Et, lorsque l'Homme-Dieu marquera son retour,
Que lui seul la réveille au bruit du dernier jour.

Mme de Céré-Barbé.

JEUNE FILLE ET JEUNE FLEUR.

Il descend ce cercueil... et ces roses sans taches
Qu'un père y déposa, tribut de sa douleur ;
Terre, tu les portas, et maintenant tu caches
Jeune fille et jeune fleur.

Ah ! ne les rends jamais à ce monde profane,
A ce monde de deuil, d'angoisse et de malheur ;
Le vent brise et flétrit, le soleil brûle et fane
Jeune fille et jeune fleur.

Tu dors, pauvre Elisa, si légère d'années ;
Tu ne sens plus du jour le poids et la chaleur,
Elles ont achevé leurs fraîches matinées,
Jeune fille et jeune fleur.

Sur la tombe récente un père qui s'incline
De la vierge expirée a déjà la pâleur :
Vieux chêne, le temps a fauché sur ta racine
Jeune fille et jeune fleur.

Chateaubriand.

JOB, SA PLAINTE.

(Trad. du chapitre III du *Livre de Job.*)

Qu'il périsse à jamais le jour où j'ai reçu
Le don de la clarté céleste !

Oui, périsse la nuit funeste,
La nuit qui dit au monde : un enfant est conçu!

Ce jour ! qu'il se change en ténèbres !
Que Dieu le plonge dans l'oubli,
Que sous des nuages funèbres
Ce jour demeure enseveli !

O nuit de ma naissance ! ô nuit infortunée !...
Que sur elle la mort jette son voile épais,
Et que, du cercle de l'année,
Dieu la retranche pour jamais !

Que pendant cette nuit la douleur solitaire
Laisse seule échapper ses sinistres accents,
Et que les échos gémissants
N'y répètent qu'un son lugubre et funéraire !

Que, parmi les temps malheureux,
Cette effroyable nuit soit à jamais placée,
Parmi ces temps de deuil où la foule insensée
Blasphème insolemment l'astre éclatant des cieux!

Nuit, que de tes flambeaux l'éclat se décolore
Sur ton front morne et pâlissant :
Que s'éteigne pour toi le pourpre éblouissant
Des feux précurseurs de l'aurore,

O toi qui n'a pas de mes jours
Dès leur source arrêté le déplorable cours!
Que ne m'a-t-on fermé les portes de la vie ?
Que ne m'a-t-elle été ravie
Sur les genoux qui m'ont reçu,
A l'heure où je sortis des flancs qui m'ont conçu?
Pourquoi dans mon berceau ma nourrice fidèle,
Ignorant le malheur qui m'était destiné,
Aux lèvres d'un enfant à gémir condamné,
A-t-elle présenté le lait de sa mamelle ?

Maintenant oublié, sans craindre le réveil,
Je dormirais en paix mon éternel sommeil
A côté de ses rois qui, dans leur court passage,
Aux siècles à venir léguant leur fol orgueil,
Jusqu'aux voûtes du ciel élevaient leur cercueil,
De leur néant pompeux solennel témoignage ;
A côté de ces grands si fiers, si fastueux,
Dont l'or embellissait les palais somptueux.
Au tombeau descendu, là j'aurais cessé d'être,
Tel qu'un germe étouffé qui meurt avant de naître.
C'est là que des méchants expirent les complots,
Là, qu'après son travail l'homme atteint son repos;
Là, l'esclave affranchi du joug de sa misère,
D'un tyran odieux ne craint plus la colère ;
Là, dorment confondus sous la main de la mort,
Et le riche et le pauvre, et le faible et le fort.

Pourquoi, pourquoi donner la vie au misérable ?
Fallait-il l'imposer au mortel qu'elle accable,
A celui dont les cris appelant le trépas,
L'implorent comme un bien, et ne l'obtiennent pas,
Et qui, par le tombeau, terme de sa souffrance,
Voit couronner enfin sa plus chère espérance ;
A l'homme, vil esclave, à sa chaîne attaché,
Jeté sans guide, sans lumière,
Dans sa ténébreuse carrière,

Labyrinthe inconnu dont le fil est caché ?

Par des cris douloureux ma bouche se soulage,
Avant d'avoir goûté ses premiers aliments,
Les pleurs qu'à ma paupière arrachent mes tour-
[ments
Se mêlent avec mon breuvage,

Je craignais l'infortune, et je subis sa loi,
Je redoutais la foudre, elle éclate sur moi.
C'en est fait, hélas ! je succombe
Sous le fardeau de mon malheur,
Plus de relâche à ma douleur,
Plus de repos que dans la tombe.

LEVAVASSEUR.

JOB INTERROGÉ PAR LE SEIGNEUR.

DISTANCE QU'IL Y A ENTRE LE CRÉATEUR ET LA CRÉATURE.

(Trad. du chapitre XXXVIII du *Livre de Job*.)

Quel est cet insensé dont l'orgueilleux murmure
Mêle le faux au vrai, la louange à l'injure ?
Arme-toi de courage, ose m'envisager,
Ecoute, c'est ton Dieu qui va t'interroger.
Quand sa main sur sa base affermissait la terre,
De ton être quel lieu recélait le mystère ?
Dis-moi, si tu le sais, du monde encor nouveau
Qui créa les ressorts, qui régla le niveau,
Qui posa la pierre angulaire,
Quand, dans leurs sublimes transports,
Tous les enfants du ciel célébraient mes louanges,
Et qu'au chœur ravissant des anges
Les astres étonnés unissaient leurs accords ?

De l'Océan captif qui creusa les rivages,
Quand sortant de l'abîme, à ses flots écumants,
Ma parole donnait l'ombre pour vêtements
Et pour ceinture les nuages ;
Quand la puissance de mon bras
A sa fougue opposait d'immuables barrières,
Et que je lui disais : Jusqu'ici tu viendras,
Et là se briseront tes vagues prisonnières ?

Depuis que le soleil a vu naître tes jours,
A-t-il à tes décrets assujetti son cours ?
Du berceau de l'aurore as-tu marqué la place ?
As-tu, du monde entier submergeant la surface,
Englouti tout à coup la race des méchants ?
Pour l'épouvante de la terre,
Trouve-t-on imprimés sur l'argile des champs
Les monuments de ta colère ?
Et quel autre aveuglant l'impie audacieux
Désarma tout à coup son bras séditieux ?

As-tu sondé des mers les cavités profondes ?
Tes pieds ont-ils foulé la source de leurs ondes ?
Tes yeux ont-ils su découvrir
De l'empire des morts les livides fantômes,
Et les portes des noirs royaumes
A ta voix les vis-tu s'ouvrir ?
S'il n'est rien sous le ciel qui se cache à ta vue,
De la terre à l'instant mesure l'étendue.

Indique à mes regards la route qui conduit
Au palais du sommeil, aux antres de la nuit,
Aux climats plus heureux que la lumière habite.
De ces pays divers assigne la limite.
Des premiers jours du monde as-tu vu les clartés,
Et peux-tu dire encor ceux qui te sont comptés ?

Aurais-tu pénétré dans l'arsenal immense
Où l'eau se forme en neige, en glace se condense ?
Contre mes ennemis j'en ai grossi l'amas ;
Mes traits sont préparés pour le jour des combats.
Dis-moi par quel chemin se répand la lumière,
Quel doigt trace à l'Eurus sa brillante carrière,
Qui donne leur essor aux orageux torrents,
Qui maîtrise la foudre et ses feux dévorants ?

La pluie en diamants liquides
Rajeunit les plaines arides
Et porte la fraîcheur à ces champs désolés
Que jamais des humains les pas n'avaient foulés.
L'onde, désaltérant la campagne flétrie,
D'une robe de fleurs embellit la prairie ;
Mortel, est-ce par ton pouvoir
Que la terre est fertilisée,
Et les gouttes de la rosée,
Est-ce toi qui les fais pleuvoir ?
Dis quel sein enfanta les frimas et la glace ;
Dis quel souffle, des eaux enchaînant la surface,
A su consolider leur mobile miroir ?
Est ce par ta sagesse, est-ce par ton génie
Que du vaste univers s'entretient l'harmonie ?
Fais-tu sortir des flots l'Orion orageux ?
Des pléiades as-tu rassemblé la famille ?
De l'astre du matin allumas-tu les feux !
Hespérus te doit-il la clarté dont il brille,
Quand du soleil absent il console les cieux ?

Ordonne, commande aux nuages,
Entendra-t-on soudain répondre les orages ?
Et la foudre, éclairant l'horizon obscurci,
Te dira-t-elle : Me voici ?

De la comète, effroi du monde,
Qui soumet à des lois la course vagabonde ?
Est ce de tes leçons qu'en mille jets divers
Le météore apprit à sillonner les airs ?

Lorsque de Sirius les chaleurs concentrées
De la terre ont tari les veines altérées ;
Quand les feux du soleil fendent ses flancs poudreux,
Qui sur son sein brûlant verse l'urne des cieux ?

A ta main le lion doit-il sa nourriture ?
Prends-tu soin de ses lionceaux,
Quand, aux aguets dans leur tanière obscure,
De l'œil ils cherchent leur pâture ?
Qui prête vie aux petits des corbeaux ?
Lorsque j'entends crier la faim qui les dévore,
Est-ce toi que leur voix implore ?

. . . . . .

As-tu, brisant les fers de l'onagre indocile,
Marqué pour son domaine une terre stérile ?
La solitude plaît à sa mâle fierté ;

Il n'entend point les cris d'un maître qui l'opprime:
Que lui fait le vain bruit qui trouble la cité ?
Son plaisir est de paître et d'errer sur la cime
Des monts qu'il foule en liberté.

Le buffle, si jaloux de son indépendance,
Viendra-t-il se courber sous ton obéissance ?
Va le long des coteaux, dans le creux des vallons,
Soumettre son orgueil aux travaux des sillons.
En esclave, qu'il rende hommage à ta puissance ;
Ordonne, et que, bravant les brûlantes saisons,
Docile, en tes greniers il porte tes moissons.

Qui donne au paon l'orgueil, la plainte aux tourterelles,
Au héron son aigrette, à l'épervier ses ailes ?
De l'autruche, dis-moi, qui, sur un sol désert,
Vient féconder les œufs qu'en fuyant elle perd ?
Oubliant qu'aux périls sa famille exposée
Sous les pieds du passant va périr écrasée,
Son insensible cœur, sans pitié pour les siens,
De la maternité brise tous les liens,
J'aveuglais son instinct, en elle je fis taire
Cette voix qui toujours parle au cœur d'une mère ;
Mais que le moindre bruit l'avertisse de fuir,
En voile déployant ses ailes pour courir,
Elle ose défier, dans son élan rapide,
Le cheval écumant sous la main qui le guide.

Le coursier belliqueux qui cherche les hasards
Te doit-il de son cou l'ondoyante crinière ?
Te doit-il sa valeur, son audace guerrière,
Son fier hennissement, le feu de ses regards ?
Te doit-il de bondir comme la sauterelle ?
Sous lui la poudre vole et le sol étincelle :
Orgueilleux de sa force, il fond sur le guerrier ;
Il méprise la peur, il insulte à l'acier.
Entend-il près de lui siffler le trait rapide,
Voit-il briller le glaive ou le dard homicide,
Il agite dans l'air ses naseaux frémissants ;
Il se couvre d'écume, il s'enflamme, il bouillonne ;
Terrible, il bat la terre et du pied la sillonne.
A-t il de la trompette entendu les accents,
Allons, dit-il; soudain comme un trait il s'élance;
Intrépide il affronte et la flamme et la lance.
Il dévore l'espace, et, bravant le trépas,
S'enivre du tumulte et du bruit des combats.

Vois le jeune épervier, quand essayant ses ailes,
Du midi qui l'attire il cherche les climats.
Est-ce toi qui, propice à ses premiers ébats,
Lui prêtes le secours de ses plumes nouvelles ?
Ouvres-tu dans les airs à l'aigle audacieux
La route qu'il poursuit jusqu'aux voûtes des cieux ?
Sur la cime des monts plane son aile altière ;
Le plus vil vermisseau rampant dans la poussière,
Invisible pour l'homme est visible à ses yeux ;

(1) Deux vers d'une profonde harmonie. (FONTANES.)

(2) Ce vers ne fait-il pas entendre, en quelque sorte, le cri de la terre qui se brise ? (FONTANES.)

Ses aiglons, comme lui repus de chair sanglante,
Etanchent dans le sang la soif qui les tourmente.

. . . . . .

LEVAVASSEUR.

JOIE DU JUSTE

A L'APPROCHE DU SOUVERAIN JUGE.

(ODE tirée du psaume XCVI.)

Peuples, élevez vos concerts,
Poussez des cris de joie et des chants de victoire,
Voici le Roi de l'univers,
Qui vient faire éclater son triomphe et sa gloire.
La justice et la vérité
Servent de fondement à son trône terrible ;
Une profonde obscurité
Aux regards des humains le rend inaccessible ;
Les éclairs, les feux dévorants,
Font luire devant lui leur flamme étincelante ;
Et ses ennemis expirants [lante (1).
Tombent de toutes parts sous la foudre brû-
Pleine d'horreur et de respect
La terre a tressailli sur ses voûtes brisées (2),
Les monts, fondus à son aspect,
S'écoulent dans le sein des ondes embrasées.
De ses jugements redoutés
La trompette céleste a porté le message,
Et dans les airs épouvantés
En ces terribles mots sa voix s'ouvre un passage :
Soyez à jamais confondus,
Adorateurs impurs de profanes idoles ;
Vous qui, par des vœux défendus,
Invoquez de vos mains les ouvrages frivoles.
Ministres de mes volontés,
Anges, servez contre eux ma fureur vengeresse ;
Vous, mortels que j'ai rachetés,
Redoublez à ma voix vos concerts d'allégresse.
C'est moi qui, du plus haut des cieux,
Du monde que j'ai fait règle les destinées ;
C'est moi qui brise ses faux dieux,
Misérables jouets des vents et des années.
Par ma présence raffermis,
Méprisez du méchant la haine et l'artifice ;
L'ennemi de vos ennemis
A détourné sur eux les traits de leur malice.
Conduits par mes vives clartés,
Vous n'avez écouté que mes lois adorables ;
Jouissez des félicités [bles.
Qu'ont mérité (3) pour vous mes bontés secoura-
Venez donc, venez en ce jour
Signaler de vos cœurs l'humble reconnaissance,
Et, par un respect plein d'amour,
Sanctifiez en moi votre réjouissance.

J.-B. ROUSSEAU.

(3) En prose il faudrait : *Qu'ont méritées.*

JOIES DU CIEL.

MARIE.

(Extrait d'un poëme intitulé : *La Tentation.*)
Je n'avais que du ciel de l'un à l'autre bout,
A ma gauche, à ma droite, autour de moi, partout;
Du ciel, toujours du ciel pour contour et pour cime,
Du ciel pour horizon et du ciel pour abîme;
Si bien que sur la roche où j'étais transporté,
On aurait dit, à voir l'esprit à mon côté,
Deux enfants égarés des phalanges divines,
Qui, le soir, oublieux de leurs saintes collines,
Dans un vallon du ciel égarant leurs ébats,
Causaient tranquillement des choses d'ici-bas.

Or l'esprit incliné sur mon pâle visage
Me peignait de l'Eden le riant paysage.
« Quel bonheur, disait-il, d'être un beau séraphin,
D'avoir la face blanche et six ailes d'or fin!
Quel bonheur d'être un ange, et, comme l'hi-
[rondelle,
De se rouler par l'air au caprice de l'aile,
De monter, de descendre, et de voiler son front,
Quand parfois, au détour d'un nuage profond,
Comme un maître, le soir, qui parcourt son do-
[maine,
On voit le pied de Dieu qui traverse la plaine!

» Quel bonheur ineffable et quelle volupté
D'être un rayon vivant de la Divinité;
De voir du haut du ciel et de ses voûtes rondes,
Reluire sous ses pieds la poussière des mondes,
D'entendre à chaque instant, dès leurs brillants
[réveils,
Chanter, comme un oiseau, des milliers de soleils!
Oh! quel bonheur de vivre avec de belles choses!
Qu'il est doux d'être heureux sans remonter aux
[causes!
Qu'il est doux d'être bien sans désirer le mieux,
Et de n'avoir jamais à se lasser des cieux! »

Puis il me prononçait le beau nom de Marie,
Nom que j'aime d'enfance avec idolâtrie,
Le plus doux qui, tombé des montagnes du ciel,
Sur une lèvre humaine ait répandu son miel;
Nom céleste créé du sourire des anges
Pour en parer un jour la fleur de leurs phalanges.
MARIE, ô nom divin! étoile du pêcheur,
Rose de paradis, baume plein de fraîcheur,
Qui parfume le monde et qui révèle aux âmes
La femme la plus belle entre toutes les femmes.

Alors à ce doux nom je croyais voir soudain
S'entr'ouvrir à mes yeux le céleste jardin;
Je croyais voir au cœur de son troupeau des saintes,
De ses enfants vêtus de lis et d'hyacinthes,
Et de ses beaux vieillards, la reine du saint lieu
Avec son voile blanc et son grand manteau bleu,
Marie aux pieds du Christ, dans sa pose modeste,
Relevant vers le ciel sa paupière céleste,
Et regardant son Fils avec un triste amour,
Comme craignant encor de le reperdre un jour.

Auguste BARBIER.

JOSEPH, FILS DE JACOB,

SOUS LE NOM D'OMASIS, SE FAIT CONNAITRE A SON PÈRE ET A SES FRÈRES.

Omasis Jacob, Enfants de Jacob.

OMASIS, *à part.*

O contrainte cruelle!
(*Haut.*)
Respectable vieillard!... vous à mes pieds?

JACOB.

Seigneur!

OMASIS.

Israël à Dieu seul doit rendre un tel honneur.
Est-ce vous que je vois, vous dont la renommée
Entretint si longtemps mon oreille charmée!
Vous que dans ce palais attendaient tous mes vœux!
Béni soit l'Eternel qui vous offre à mes yeux!
Peuple qui m'entourez, soutiens de cet empire,
Partagez les transports que ce beau jour m'inspire.
Le glaive de la mort va s'éloigner de nous,
Et le fils d'Abraham habite parmi vous.
A ses rares vertus rendons un juste hommage.

JACOB.

Je ne ne suis qu'un vieillard : par la faim et par
[l'âge
Ma languissante vie allait se consumer;
Je périssais, vos soins ont su me ranimer.

OMASIS.

J'ai pu sauver vos jours; je bénis ma puissance!
C'est Memphis qui vous doit de la reconnaissance.
Le ciel à votre aspect retire ses fléaux;
Et le Nil consolé recouvre enfin ses eaux.

JACOB.

Hélas! puis-je répandre, en ma misère extrême,
Une félicité que je n'ai plus moi-même.
Le malheur suit mes pas!

OMASIS.

L'Orient étonné
Me vantait cependant votre sort fortuné.
Votre race nombreuse à la vertu fidèle,
Jusque dans ces climats nous servait de modèle.
On vous peignait à moi, tranquille en vos foyers,
Comblant le voyageur de dons hospitaliers.
Heureux d'une famille à vous plaire assidue,
Et de la paix du ciel parmi vous descendue.

JACOB.

Jadis, il m'en souvient, à l'ombre du Seigneur,
S'il en est ici-bas, j'ai connu le bonheur.
Dieu sur mes derniers ans jette un regard sévère;
Il délaisse Jacob, et rien ne me prospère.
Maintenant fatigué par les ans et les maux,
Je suis un voyageur qui cherche le repos.
La terre des vivants pour mon âge est stérile;
Abraham près de lui me garde un sûr asile.
Il attend le vieillard.

OMASIS.

A la paix de vos jours
Que manque-t-il encor? Les bienfaits, les secours,

Qu'en ces lieux par mes mains le monarque dis-
[pense.

JACOB.

Je vous vois, il suffit... voilà ma récompense.
Cher prince... pardonnez; touché de votre aspect,
Peut-être que Jacob a perdu le respect.

OMASIS.

Oubliez mon pouvoir; et, près de moi, sans crainte,
Ecartez les ennuis dont votre âme est atteinte.
Mais vois-je en ce moment tous vos fils rassemblés?

RUBEN.

O douleur!

NEPHTALI.

Je frémis.

JACOB.

Hélas!

OMASIS.

Vous vous troublez.

JACOB.

Au temps où ma vieillesse au Seigneur était chère,
Douze fils dans Jacob reconnaissaient leur père;
Et tous ensemble, heureux de vivre sous mes lois,
A ma juste tendresse avaient les mêmes droits.
Dans l'horreur et l'effroi d'une mort imprévue,
L'un d'eux, mon cher Joseph, périt loin de ma vue.

OMASIS.

Vous le pleurez toujours.

JACOB.

A toute heure, en tous lieux,
Son image chérie est présente à mes yeux.
C'était le premier fruit d'une sainte alliance,
Acquise à mon amour par sept ans de constance.
La fille de Laban, Rachel m'avait donné
Ce fils, si jeune encore à périr condamné.

OMASIS.

Vos maux se calmeront.

JACOB.

Vos accents pleins de charmes
Pour la première fois ont suspendu mes larmes.
Si votre père encor voit la clarté des cieux,
Comme il doit le prier pour vos jours glorieux!
Qu'il doit chérir un fils dont l'auguste puissance
S'attache tous les cœurs par la reconnaissance.
Vit-il auprès de vous? Est-il dans ce séjour?

OMASIS.

Oui, le ciel le conserve à mon pieux amour.
Privé de moi, traînant une vie importune,
Il a vu se lever les jours de l'infortune.
Le plus grand des malheurs m'en avait séparé,
Et sur ma longue absence il a souvent pleuré:
Mais l'ange du Seigneur, qui le chérit sans doute,
A daigné jusqu'à moi lui tracer une route.
J'ai revu ce vieillard!... j'ai contemplé ses traits
Que rendaient plus touchants et l'âge et les regrets,
Et bientôt oubliant mes disgrâces cruelles,
Mes larmes ont coulé sur ses mains paternelles.

JACOB.

Quoi! vous l'eussiez revu? Quoi! dans ces doux
[moments
Il aurait pu survivre à vos embrassements?
L'espoir avait du moins soutenu son courage...
Je n'en ai plus!... Mon fils, mort à la fleur de l'âge,
. . . . . .
. . . . . .

OMASIS.

Peut-être le Seigneur a-t-il veillé sur lui.
Ne désespérez pas de l'immortel appui.
Peut être qu'en dépit d'un destin trop funeste,
Ses yeux s'ouvrent encore à la clarté céleste...

JACOB.

Que dites-vous?... Mais non, errant, chargé de fers,
Sans doute il a péri des maux qu'il a soufferts.

OMASIS.

Dieu couvre ses desseins d'un voile impénétrable,
Vous ne l'ignorez pas.

JACOB.

D'un père déplorable
Il aurait eu pitié?

OMASIS.

Par son bras soutenu,
Si votre fils bientôt à vos pieds revenu...

JACOB.

Se pourrait il? ô Dieu, que ma vieillesse implore,
Rends-moi, rends-moi mon fils!

OMASIS.

Eh bien! il vit encore.

SIMÉON.

Dieu!

OMASIS.

Ce fils de vos bras trop longtemps exilé,
Au faîte des grandeurs en ces murs appelé...

JACOB.

Achevez!

OMASIS.

Il vous parle, il revoit son vieux père!
Je suis Joseph!

TOUS.

Joseph!...

JOSEPH.

Oui! Joseph, votre frère,
Que vos mains autrefois pour l'Egypte ont vendu,
Dont vous pleurez la perte, et qui vous est rendu.

JACOB.

Tu serais!... Je succombe à l'excès de ma joie!

JOSEPH.

Quelle sombre pâleur sur ses traits se déploie!

SIMÉON.

Joseph! mon frère! ô ciel! tu nous serais rendu!
Et je l'assassinais après l'avoir vendu!

JOSEPH, *à Jacob.*

Voyez votre Joseph!

JACOB.

O justice éternelle,
Ne veux tu point tromper une âme paternelle?
Toi que j'ai tant pleuré, toi que j'ai tant chéri,
Sens-je battre ton cœur sur le mien attendri?
Laisse-moi m'assurer... que mes mains défaillantes...
Voilà ses traits, ses yeux, ses grâces si tou-
[chantes!...
C'est Joseph!..... Dieu puissant! pour dernière
[faveur,
Permets que je survive à l'excès du bonheur!
Ainsi donc des ingrats la noire intelligence...

JOSEPH.

Eh! dans ce jour heureux il n'est plus de ven-
[geance.
Vous le fils d'Abraham, et l'époux de Rachel;
Mon père, oubliez tout, à l'exemple du ciel;
Au nom de vos malheurs, par vos pieds que j'em-
[brasse,
De ces infortunés accordez-moi la grâce!

BAOUR-LORMIAN.

JOSEPH A NAZARETH.

Allez, allez à lui, vous tous qui dans ce monde,
Errant sur une mer en orages féconde,
Cherchez, souffrez, pleurez; Joseph vous tend les
[mains:
Son pouvoir est sans borne; et sa pitié profonde,
Jalouse d'acquérir où la misère abonde,
Peut suffire à tous les humains.

Et quel sort fut plus beau que votre sort modeste,
Artisan, fils de rois, économe céleste,
A qui le ciel remit ses trésors les plus doux?
Patriarche béni, cœur simple, juste, austère,
Les puissances du ciel, les grandeurs de la terre
Doivent s'incliner devant vous.

La rose de Jessé si timide, si pure,
La fille de David, la douce créature
De qui le Christ doit naître est remise à vos soins:
Et lui, le Fils de Dieu, Jésus-Christ, Dieu lui-même,
Sous votre aile a caché la majesté suprême;
Vous pourvoyez à ses besoins!

Sans valeur dans ce monde, et sans titre visible,
Rien n'indique aux regards la demeure paisible
Que Jésus et Marie habitent avec vous:
La terre du Sauveur ignore la présence;
Mais le Seigneur vous voit d'un œil de complai-
[sance,
Et l'Archange adore à genoux!

Salut, lis de Juda, chaste époux de Marie,
Juste au cœur droit et pur, pour toute âme qui
[prie,
Déployez le pouvoir que Dieu vous a donné;
Obtenez-nous des jours sans bruit, un cœur fidèle,
Et la mort des élus, et la gloire éternelle
Dont le ciel vous a couronné.

L'abbé A. DEVOILLE.

SAINT JOSEPH, GARDIEN DES FAMILLES.

O chaste époux de la Vierge Marie,
Simple artisan, couronné de vertus,
Guidez nos pas au sentier de la vie,
Vous dont l'amour guida l'enfant Jésus!

Lis qui brillez aux célestes vallées
Pour embaumer nos arides chemins,
Espoir si doux des âmes consolées,
Semez sur nous vos dons à pleines mains.

O saint patron des vertus domestiques,
Qui protégez les enfants, les aïeux,
Rendez au cœur la foi des jours antiques,
Versez la paix au seuil religieux.

Sous votre toit modeste et solitaire,
Entre Marie et Jésus son enfant,
Pour nous instruire au travail sur la terre
Vous-même avez travaillé saintement.

Chaste gardien des chrétiennes familles,
Saint protecteur de la virginité,
Faites fleurir au cœur des jeunes filles
La modestie avec la pureté.

Vous qui veillez sur les humbles ménages,
Vous que le soir on invoque à genoux,
Daignez bénir les chastes mariages,
Et le foyer et le cœur des époux.

Laissez tomber un rayon de la grâce
Sur les fronts ceints du virginal bandeau;
Quand la foi meurt, quand la pudeur s'efface,
Des saints désirs rallumez le flambeau!

ARMAND.

SAINT JOSEPH.

PRIÈRE.

Salut, chaste époux de Marie,
Saint patriarche des élus!
C'est à vous que l'Enfant Jésus
Confia sa terrestre vie.

De David noble rejeton,
Le sort vous mêlait au vulgaire;
Fils de l'opulent Salomon,
Vous luttiez contre la misère...
Mais tous les hommes d'ici-bas
Pâliront devant vos louanges;
Le Monarque éternel des anges,
Enfant repose entre vos bras!

Salut, chaste époux, etc.

Du prix de vos rudes labeurs
Vous alimentiez son enfance;
Il fut nourri de vos sueurs,
Lui qui nourrit ce monde immense!
C'est à Joseph qu'il doit le jour,
Disaient et le peuple et le prêtre:
Mais vous adoriez votre Maître,
En le baignant de pleurs d'amour.

Salut, chaste époux, etc.

Loin du cruel usurpateur,

Fuyant sur la terre étrangère,
Vous avez, fort dans le Seigneur,
Sauvé le Sauveur de la terre.
Représentant de l'Eternel,
Vous veilliez sur l'enfant auguste;
Faible vieillard, mais homme juste,
Vous gardiez le Roi d'Israël!

Salut, chaste époux, etc.

Vous avez partagé son sort
Dans vos sublimes destinées,
Jusques au jour où vint la mort
Trancher le fil de vos années;
Et quand fut l'heure de mourir,
Près de vous le Sauveur lui-même,
En vous disant: « Jésus vous aime, »
Reçut votre dernier soupir.

Salut, chaste époux, etc.

Maintenant au palais des cieux
Il vous prodigue sa puissance;
Il vous couronne glorieux
De lis, emblème d'innocence!
Dans une humble dévotion,
Heureux celui qui vous révère!
Son cœur plus doucement espère
Goûter le bonheur de Sion!

Salut, chaste époux de Marie,
Saint patriarche des élus,
C'est à vous que l'Enfant Jésus
Confia sa terrestre vie.

L'abbé A. L. Riant.

JOSUÉ.

Poëme.

Le bras de l'Eternel prodiguant les miracles,
Et marquant chaque jour par d'effrayants spectacles,
Dans le riche héritage à Moïse promis,
Conduisait Israël entouré d'ennemis.
Pour ouvrir un passage à l'arche qui le guide,
Le Jourdain suspendu forme un rempart liquide;
Au son de la trompette, à mille cris mêlé,
Les murs de Jéricho devant elle ont croulé.
Hai! ton peuple entier est tombé sous le glaive,
Et de tes toits brûlants la flamme aux cieux s'élève.
Que fera Gabaon? Une juste terreur
D'un semblable destin lui présage l'horreur:
Plus sage, sans tenter une vaine défense,
Des vainqueurs il implore et fléchit la clémence;
Mais à peine échappé du plus funeste sort,
Cinq rois vont l'accabler sous leur injuste effort;
Ces fiers Amorrhéens semant partout la crainte,
Déjà de ses remparts ont entouré l'enceinte:
Par le fer, par le feu, son peuple désolé,
Dans ses tristes foyers est près d'être immolé.
Mais que peut contre lui cette ligue barbare?
Pour ses murs menacés l'Eternel se déclare.
A ton bras, Israël, Gabaon a recours;
Il a reçu ta foi, tu lui dois ton secours;
Ton intrépide chef (1), animé d'un beau zèle,
Part, vole, arrive, et fond sur le camp infidèle.
Tremblant à son aspect, surpris, déconcerté,
L'ennemi se dérobe à son bras redouté.
Vaine fuite! soudain une grêle homicide
Accable ces guerriers que l'épouvante guide:
Ceux qu'épargnent les traits que le ciel fait pleuvoir,
Dans la nuit qui s'approche ont mis tout leur espoir:
Ses voiles vont couvrir l'hémisphère tranquille,
Et rendre d'Israël la valeur inutile:
Encor quelques instants, et le soleil qui fuit,
Sauve l'Amorrhéen du fer qui le poursuit.
Josué l'aperçoit: il veut que sa victoire
A jamais du Très-Haut manifeste la gloire,
Et de l'incirconcis confondant la fierté,
Ne laisse plus d'excuse à l'incrédulité.
Revêtu par la foi du pouvoir de son maître,
Il commande au soleil, tout prêt à disparaître:
« Arrête, lui dit-il, que le jour prolongé
Du lâche Amorrhéen voie Israël vengé. »
Quel empire, grand Dieu, ta puissance éternelle,
En faveur d'Israël donne à la voix mortelle!
Cet astre à qui tes lois, au sortir du chaos,
Semblèrent interdire à jamais le repos,
Au penchant de sa course, à finir déjà prête,
Pour la première fois, immobile s'arrête.
L'univers voit un jour de deux jours composé,
Mais le mystère échappe au profane abusé.
La nuit qui perd ses droits, sous la terre enchaînée,
Contrainte à respecter cette insigne journée,
Ne saurait recouvrer son règne suspendu,
Que le sang ennemi n'ait été répandu.
En vain contre le glaive, en mille morts fertile,
Les antres aux cinq rois ont offert un asile;
Loin de les dérober à leur sort rigoureux,
Cet asile trompeur est un piége pour eux.
Riche de leur pays, devenu sa conquête,
Israël foule aux pieds leur orgueilleuse tête;
Et par un juste arrêt que le ciel a dicté,
Leur sang éteint leur rage et leur impiété.
Grand Dieu, qu'avec frayeur les nations soumises
Révèrent désormais ceux que tu favorises;
Leur pouvoir est le tien; aux dépens de ses lois,
La nature asservie obéit à leur voix.

Le P. Rainaud.

(1) Josué.

JOUR DE L'AN.

Des moments les heures sont nées,
Et les heures forment les jours,
Et les jours forment les années
Dont le siècle grossit son cours!
Mais toi seul, ô mon Dieu, par siècles tu mesures
Ce temps qui sous tes mains coule éternellement!
L'homme compte par jour; tes courtes créatures
Pour naître et pour mourir ont assez d'un moment!

Combien de fois déjà les ai-je vu renaître?
Ces ans si prompts à fuir, si prompts à revenir?
Combien en compterai-je encore? Un seul peut-être;
Plus le passé fut plein, plus vide est l'avenir!
Cependant les mortels, avec indifférence,
Laissent glisser les jours, les heures, les moments;
L'ombre seule marque en silence
Sur le cadran rempli les pas muets du temps!
On l'oublie; et voilà que les heures fidèles
Sur l'airain ont sonné minuit,
Et qu'une année entière a replié ses ailes
Dans l'ombre d'une seule nuit!
De toutes les heures qu'affronte
L'orgueilleux oubli du trépas,
Et qui sur l'airain qui les compte
En fuyant impriment leurs pas,
Aucune à l'oreille insensible
Ne sonne d'un glas plus terrible
Que ce dernier coup de minuit,
Qui comme une borne fatale,
Marque d'un suprême intervalle
Le temps qui commence et qui fuit!

LAMARTINE.

LE DERNIER JOUR DE L'ANNÉE.

Encore un an à joindre aux rapides années
Que le temps sous mes pas a déjà moissonnées!
Encore un an de moins pour servir le Seigneur!
Mon âme, encore un flot qui nous pousse au rivage!
Ainsi passent les jours de mon pèlerinage
Entre la mort et la douleur.

Cet an si mélangé de joie et de tristesse,
Au gouffre du passé l'aile du temps le presse,
Et l'heure de la mort peut sonner dès demain!
Arrêtons un instant nos pas dans la carrière;
Et, prudents voyageurs, regardons en arrière
Pour reconnaître le chemin.

Comptons, comptons, mon âme, avant ce jour sévère
Où Dieu nous parlera plus en juge qu'en père;
Profitons des moments que Dieu nous donne encor;
Car plus d'excuse alors; alors, malheur à l'homme
Qui, dans un vain négoce, infidèle économe,
Aura dissipé son trésor!

Mon âme, prévenons le jour de la vengeance:
Par les pleurs du remords méritons l'indulgence
Du grand Dieu qui punit le lâche et le pervers,
Qui rejette le traître et maudit le rebelle,
Qui pour Sion ingrate et pour Tyr infidèle
A des poids justes, mais divers.

. . . . . .

Devant le Dieu jaloux qu'est-elle cette année
Qui tombe de nos mains comme une fleur fanée?
Sous l'œil brûlant qui scrute et les cœurs et les reins
Suis-je autre chose, hélas! que cette aire stérile
Où, quand le vent soulève une paille inutile,
Il reste à peine quelques grains?

Tant de vagues désirs, tant de folles pensées!
En futiles discours tant d'heures dépensées!
Tant de lâches soucis réprouvés du Seigneur!
Tant de craintes, de vœux, d'espérances avides,
De regards vers la terre, et tant d'œuvres si vides,
Fruits desséchés de la tiédeur!

Tant de secrets soupçons et de mots téméraires!
Tant de traits acérés lancés contre nos frères!
Tant de haine, d'aigreur, ou de mépris cachés!
Ce zèle amer et faux et ce peu d'indulgence:
Et ces pleurs qu'en secret répandait l'indigence
Et que nos mains n'ont pas séchés.

Ces assauts repoussés avec tant de faiblesse;
Pour nous tant de vigueur, pour Dieu tant de mollesse!
Ces stériles propos qui ne duraient qu'un jour!
Tant d'aveux faits au prêtre avec un cœur de glace;
Et ces banquets sacrés où j'osais prendre place
Sans être échauffé par l'amour!

. . . . . .

Oh! quel compte, mon âme, et rien dans la balance
Qui couvre tant de honte... et l'an fuit en silence,
Nous jetant à regret sa dernière clarté,
Pareille à la lueur qui flotte au loin dans l'ombre,
Et montre au voyageur, à travers la nuit sombre,
Le but dont il s'est écarté.

Que de fois cependant ce jour, idée amère!
Nous entendit former le désir éphémère
De réparer le temps en devenant meilleur.
Et toujours écrasés sous un poids de faiblesse,
Ce jour, terme fatal, nous retrouve et nous laisse
Aussi nus devant le Seigneur.

Hâtons-nous cependant, le temps presse et s'envole;
De tant de jours perdus pleurons l'emploi frivole;
D'une lâche tiédeur secouons le sommeil.
Qui sait si d'autres ans pour nous luiront encore,
Et combien de soleils avant la grande aurore
Qui marquera notre réveil?

Seigneur, entends mes vœux, car c'est toi qui pardonnes;
Bénis ces ans, ces mois, ces jours que tu me donnes;
Règne seul en mon cœur, ô mon unique roi!
Que mes jours soient plus pleins et mes heures plus sages,
Et qu'au jour où ta voix viendra juger les âges
Seigneur, leurs voix plaident pour moi.

L'abbé A. DEVOILLE.

Déjà la rapide journée
Fait place aux heures du sommeil,
Et du dernier fils de l'année
S'est enfui le dernier soleil.
Près du foyer, seule, inactive,
Livrée aux souvenirs puissants,
Ma pensée erre fugitive,
Des jours passés aux jours présents.
Ma vue, au hasard arrêtée,

Longtemps de la flamme agitée
Suit les caprices éclatants,
Ou s'attache à l'acier mobile
Qui compte sur l'émail fragile
Les pas silencieux du temps.
Un pas encore, encore une heure,
Et l'année aura sans retour
Atteint sa dernière demeure ;
L'aiguille aura fini son tour.
Pourquoi, de mon regard avide,
La poursuivre ainsi tristement,
Quand je ne puis d'un seul moment
Retarder sa marche rapide ?
Du temps qui vient de s'écouler,
Si quelques jours pouvaient renaître,
Il n'en est pas un seul, peut-être,
Que ma voix daignât rappeler!
Mais des ans la fuite m'étonne ;
Leurs adieux oppressent mon cœur ;
Je dis : C'est encore une fleur
Que l'âge enlève à ma couronne
Et livre au torrent destructeur;
C'est une ombre ajoutée à l'ombre
Qui déjà s'étend sur mes jours ;
Un printemps retranché du nombre
De ceux dont je verrai le cours !
Ecoutons !... Le timbre sonore
Lentement frémit douze fois ;
Il se tait... Je l'écoute encore,
Et l'année expire à sa voix.
C'en est fait; en vain je l'appelle,
Adieu !... Salut, sa sœur nouvelle,
Salut ! quels dons chargent ta main ?
Quel bien nous apporte ton aile ?
Quels beaux jours dorment dans ton sein ?
Que dis-je ? à mon âme tremblante
Ne révèle point tes secrets :
D'espoir, de jeunesse, d'attraits
Aujourd'hui tu parais brillante ;
Et ta course insensible et lente
Peut-être amène les regrets !
Ainsi chaque soleil se lève
Témoin de nos vœux insensés ;
Ainsi toujours son cours s'achève,
En entraînant comme un vain rêve
Nos vœux déçus et dispersés.
Mais l'espérance fantastique,
Répandant sa clarté magique
Dans la nuit du sombre avenir,
Nous guide d'année en année,
Jusqu'à l'aurore fortunée
Du jour qui ne doit pas finir.

Madame Tastu.

JOUR DES MORTS.

Déjà du haut des cieux le cruel sagittaire
Avait tendu son arc et ravageait la terre ;
Les coteaux et les champs, et les prés défleuris
N'offraient de toutes parts que de vastes débris ;

Novembre avait compté sa première journée.
Seul alors, et témoin du déclin de l'année,
Heureux de mon repos, je vivais dans les champs.
Et quel poëte, épris de leurs tableaux touchants,
Quel sensible mortel, des scènes de l'automne
N'a chéri quelquefois la beauté monotone !
Oh ! comme avec plaisir la rêveuse douleur
Le soir foule à pas lents ces vallons sans couleur,
Cherche les bois jaunis, et se plaît au murmure
Du vent qui fait tomber leur dernière verdure!
Ce bruit sourd a pour moi je ne sais quel attrait.

Tout à coup si j'entends s'agiter la forêt,
D'un ami qui n'est plus la voix longtemps chérie
Me semble murmurer dans la feuille flétrie.
Aussi c'est dans ce temps que tout monte au cercueil,
Que la religion prend un habit de deuil ;
Elle en est plus auguste, et sa grandeur divine
Croît encore à l'aspect de ce monde en ruine.

Aujourd'hui ramenant un usage pieux,
Sa voix rouvrait l'asile où dorment nos aïeux.
Hélas ! ce souvenir frappe encor ma pensée.
L'aurore paraissait ; la cloche balancée,
Mêlant un son lugubre aux sifflements du nord,
Annonçait dans les airs la fête de la mort.
Vieillards, femmes, enfants accouraient vers le temple.
Là préside un mortel dont la voix et l'exemple
Maintiennent dans la paix ses heureuses tribus ;
Un prêtre ami des lois et zélé sans abus,
Qui, peu jaloux d'un nom, d'une orgueilleuse mitre,
Aimé de son troupeau, ne veut point d'autre titre,
Et des apôtres saints fidèle imitateur,
A mérité, comme eux, ce doux nom de pasteur.
Jamais dans ses discours une fausse sagesse
Des fêtes du hameau n'attrista l'allégresse.
Il est pauvre, et nourrit le pauvre consolé.
Près du lit des vieillards quelquefois appelé,
Il accourt, et sa voix, pour calmer leur souffrance,
Fait descendre auprès d'eux la paisible espérance.
« Mon frère, de la mort ne craignez point les coups,
Vous remontez vers Dieu, Dieu s'avance vers vous. »
Le mourant se console, et sans terreur expire.
Lorsque de ses travaux l'homme des champs respire,
Qu'il laisse avec le bœuf reposer le sillon,
Ce pontife sans art, rustique Fénelon,
Nous lit du Dieu qu'il sert les touchantes paroles.
Il ne réveille pas ces combats des écoles,
Ces tristes questions qu'agitèrent en vain
Et Thomas, et Prosper, et Pélage et Calvin,

Toutefois, en ce jour de grâce et de vengeance,
A ses enfants chéris que charmait sa présence,
Il rappelle l'objet qui les rassemblait tous ;
Et, loin d'armer contre eux le céleste courroux,
Il sait par l'espérance adoucir la tristesse.

« Hier, dit-il, nos chants, nos hymnes d'allégresse
Célébraient à l'envi ces morts victorieux

Dont le zèle enflammé sut conquérir les cieux.
Pour les mânes plaintifs, à la douleur en proie,
Nous pleurons aujourd'hui ; notre deuil est leur [joie.
La puissante prière a droit de soulager
Tous ceux qu'éprouve encore un tourment passa- [ger.
Allons donc visiter leur funèbre demeure.
L'homme, hélas ! s'en approche, y descend à toute [heure.
Consolons-nous pourtant : un céleste rayon
Percera des tombeaux la sombre région.
Oui, tous ses habitants, sous leur forme première,
S'éveilleront surpris de revoir la lumière ;
Et moi, puissé-je alors, vers un monde nouveau,
En triomphe à mon Dieu ramener mon troupeau! »

Il dit, et prépara l'auguste sacrifice.
Tantôt ses bras tendus rendaient le ciel propice,
Tantôt il adorait, humblement incliné.
O moment solennel ! ce peuple prosterné,
Ce temple dont la mousse a couvert les portiques,
Ses vieux murs, son jour sombre et ses vitraux go- [thiques,
Cette lampe d'airain qui, dans l'antiquité,
Symbole du soleil et de l'éternité,
Luit devant le Très-Haut, jour et nuit suspendue ;
La majesté d'un Dieu parmi nous descendue ;
Les pleurs, les vœux, l'encens qui montent vers [l'autel,
Et de jeunes beautés qui, sous l'œil maternel,
Adoucissent encor par leur voix innocente
De la religion la pompe attendrissante ;
Cet orgue qui se tait, ce silence pieux,
L'invisible union de la terre et des cieux :
Tout enflamme, agrandit, émeut l'homme sensible;
Il croit avoir franchi ce monde inaccessible,
Où sur des harpes d'or l'immortel séraphin,
Aux pieds de Jéhovah chante l'hymne sans fin.
C'est alors que sans peine un Dieu se fait entendre;
Il se cache au savant, se révèle au cœur tendre :
Il doit moins se prouver qu'il ne doit se sentir(1).

Mais du temple à grands flots se hâtait de sortir
La foule qui, déjà par groupes séparée,
Vers le séjour des morts s'avançait éplorée ;
L'étendard de la croix marchait devant nos pas ;
Nos chants majestueux, consacrés au trépas,
Se mêlaient à ce bruit, précurseur des tempêtes;
Des nuages obscurs s'étendaient sur nos têtes,
Et nos fronts attristés, nos funèbres concerts,
Se conformaient au deuil et des champs et des airs.

Cependant du trépas on atteignait l'asile.
L'if, et le buis lugubre, et le lierre stérile,
Et la ronce, alentour croissent de toutes parts ;
On y voit s'élever quelques tilleuls épars ;

Le vent court en sifflant sur leur cime flétrie.
Non loin s'égare un fleuve, et mon âme attendrie
Voit, dans le double aspect des tombes et des flots,
L'éternel mouvement et l'éternel repos.

Avec quel saint transport tout ce peuple cham- [pêtre,
Honorant ses aïeux, aimait à reconnaître
La pierre ou le gazon qui cachait leurs débris !
Il nomme, il croit revoir tous ceux qu'il a chéris.
Mais, hélas ! dans nos murs, de l'ami le plus tendre
Où peut l'œil incertain redemander la cendre ?
Les morts en sont bannis, leurs droits sont violés,
Et leurs restes sans gloire au hasard sont mêlés.
Ah ! déjà contre nous j'entends frémir leurs mâ- [nes (2).
Tremblons ; malheur aux temps, aux nations pro- [fanes
Chez qui, dans tous les cœurs, affaibli par degré,
Le culte des tombeaux cesse d'être sacré !

Les morts, ici du moins, n'ont pas reçu d'outra- [ge ;
Ils conservent en paix leur antique héritage.
Leurs noms ne chargent point des marbres fastueux,
Un pâtre, un laboureur, un fermier vertueux,
Sous ces pierres sans art tranquillement sommeille.
Elles couvrent peut-être un Turenne, un Corneille,
Qui dans l'ombre a vécu, de lui-même ignoré.
Eh ! bien, si de la foule autrefois séparé,
Illustre dans les camps, ou sublime au théâtre,
Son nom charmait encor l'univers idolâtre,
Aujourd'hui son sommeil en serait-il plus doux ?

De ce nom, de ce bruit dont l'homme est si [jaloux,
Combien auprès des morts j'oubliais les chimères !
Ils réveillaient en moi des pensers plus austères.
Quel spectacle ! d'abord un sourd gémissement
Sur le fatal enclos erra confusément.
Bientôt les vœux, les cris, les sanglots retentissent,
Tous les yeux sont en pleurs, toutes les voix gé- [missent ;
Seulement j'aperçois une jeune beauté
Dont la douleur se tait et veut fuir la clarté.
Ses larmes cependant coulent en dépit d'elle.
Son œil est égaré, son pied tremble et chancelle ;
Hélas ! elle a perdu l'amant qu'elle adorait,
Que son cœur pour époux se choisit en secret ;
Son cœur promet encore de n'être point parjure.

Une veuve, non loin de ce tronc sans verdure,
Regrettait un époux, tandis qu'à ses côtés
Un enfant qui n'a vu qu'à peine trois étés,
Ignorant son malheur, pleurait aussi comme elle.
Là, d'un fils qui mourut en suçant la mamelle,
Une mère en sanglots déplorait le trépas,
Et sur la pierre étroite elle attachait ses bras.

(1) La Harpe a dit que ce sont là vingt des plus beaux vers de la langue française, et Chateaubriand, qui les cite dans le *Génie du christianisme*, ajoutent qu'ils peignent avec la dernière exactitude le sacrifice chrétien.

(2) Expression païenne, étrangère au christianisme, et qu'on ne trouve plus depuis longtemps chez nos bons poëtes.

Ici, des laboureurs au front chargé de rides,
Tremblants, agenouillés sur des feuilles arides,
Venaient encor prier, s'attendrir dans ces lieux,
Où les redemandait la voix de leurs aïeux.

Quelques vieillards surtout, d'une voix languissante,
Embrassaient tour à tour une tombe récente.
C'était celle d'Hombert, d'un mortel respecté,
Qui depuis neuf soleils en ces lieux fut porté.
Il a vécu cent ans, il fut cent ans utile.
Des fermes d'alentour le sol rendu fertile,
Les arbres qu'il planta, les heureux qu'il a faits,
A ses derniers neveux conteront ses bienfaits.
Souvent on les vanta dans nos longues soirées,
Lorsqu'un hiver fameux désolait nos contrées,
Et que le grand Louis, dans son palais en deuil,
Vaincu, pleurait trop tard les fautes de l'orgueil.
Hombert, dans l'âge heureux qu'embellit l'espérance,
Déjà d'un premier fils bénissait la naissance.
Le rigoureux janvier, ramenant l'aquilon,
Détruit tous les trésors qu'attendait le sillon :
Sur les champs dévastés la mort seule domine ;
Deux mois, dans nos climats, la hideuse famine
Courut, seule et muette, en dévorant toujours.
Hombert, désespéré, sa femme sans secours,
Voyaient le monstre affreux menacer leur asile ;
Ils pleuraient sur leur fils, leur fils dormait tranquille.
O courage ! ô vertu ! renfermant ses douleurs,
Hombert, pour la sauver, fuit une épouse en pleurs ;
Soldat, il prend le glaive, il s'exile loin d'elle :
Mais du milieu des camps sa tendresse fidèle
A sa femme, à son fils, se hâtait d'envoyer
Ce salaire indigent, noble fruit du guerrier.
On dit que de Villars il mérita l'estime ;
Et même sous les yeux de ce chef magnanime,
Aux bataillons d'Eugène il ravit un drapeau.
La paix revint ; alors il revit le hameau,
Et pour le soc paisible oublia son armure.

Son exemple, éclairant une aveugle culture,
Apprit à féconder ces domaines ingrats ;
Ce rempart tutélaire, élevé par son bras,
Du fleuve débordé contient les eaux rebelles.
Que de fois il calma les naissantes querelles !
Lui seul para ces monts de leurs premiers raisins,
Et même il transplanta sur les mûriers voisins
Ce ver laborieux qui s'entoure en silence
Des fragiles réseaux filés pour l'opulence.
Tu méritais sans doute, ô vieillard généreux,
Les honneurs de ce jour, nos regrets et nos vœux.
Aussi le prêtre saint, guidant la pompe auguste,
S'arrêta tout à coup près des cendres du juste.
Là, retentit le chant qui délivre les morts.
C'en est fait ! et trois fois, dans ces pieux transports,
Le peuple a parcouru l'enceinte sépulcrale :
L'homme sacré trois fois y jeta l'eau lustrale,
Et l'écho de la tombe, aux défunts satisfaits
Répéta sourdement : Qu'ils reposent en paix !
Tout se tut ; et soudain, ô fortuné présage,
Le ciel vit s'éloigner les fureurs de l'orage,
Et brillant au milieu des brouillards entr'ouverts,
Le soleil, jusqu'au soir, consola l'univers.

FONTANES.

LE JUBILE.

J'ai vu l'impiété, de forfaits surchargée
Triomphante, et partout en sagesse érigée,
Sur nos autels détruits marcher impunément :
Ses soldats, du Très-Haut vainqueurs imaginaires,
Par ces blasphèmes téméraires
Annonçaient aux mortels leur gloire d'un moment :

« Nous t'avons sans retour convaincu d'imposture,
O Christ ! toi qui disais : Ma loi solide et pure
Doit survivre au Soleil allumé par mes mains.
Le Soleil luit encore et dément ta parole.
Où règne enfin ta loi frivole,
Fantôme, autrefois Dieu des crédules humains ?

Les peuples ne vont plus, aveuglés par tes mages,
Suspendre leurs présents autour de tes images,
Tributaires craintifs d'un bois mangé de vers :
L'enfant même se rit de la mère insensée
Qui veut dans sa jeune pensée
Graver un Dieu menteur banni de l'univers.

Tombez, temples chrétiens désormais inutiles !
L'oiseau seul de la nuit, ou des prêtres serviles,
Fréquentent de vos murs la sombre et vaste horreur :
Embrasez-vous, autels ! Rentrent dans la poussière,
Avec leur idole grossière,
Tous ces tyrans sacrés qui trafiquent l'erreur ! »

Ainsi parlait hier un peuple de faux sages.
Si ce roi des soleils, sensible à leurs outrages,
Eût dit dans sa pensée : Ingrats, vous périrez ;
Le tonnerre, attentif à son ordre suprême,
Se fût éveillé de soi-même,
Ou les eût parmi nous choisis et dévorés.

Mais tu l'as commandé ; la foudre est assoupie,
Grand Dieu ! tu veux confondre et non perdre l'impie !
« Fais triompher ma loi, renais, temps précieux,
O temps où, de la grâce ouvrant la source immense,
Durant deux saisons de clémence,
Mon église élargit l'étroit sentier des cieux ! »

Eh bien ! sages d'un jour, ces jours viennent d'éclore
Demandez au Seigneur où sa loi règne encore.
La loi du Tout-Puissant fleurit dans nos cités ;
Elle charme vos fils, elle enchaîne vos femmes ;
Elle vit même dans vos âmes,
Dont l'orgueil déicide étouffait ses clartés.

Ouvrez les yeux, pleurez vos triomphes stériles,
O Babylone impure ! ô reine de nos villes,
Longtemps d'un peuple athée exécrable séjour !
Dis-nous, n'es-tu donc plus cette cité hautaine

Où l'impiété souveraine
Avait placé son trône et rassemblé sa cour ?

Sitôt qu'aux champs de l'air l'œil du jour étincelle,
Sur les pas de la croix, qui marche devant elle,
Toute une nation, les enfants, les vieillards,
Les vierges, les époux, les esclaves, leurs maîtres,
Conduits en ordre par nos prêtres,
Du nom de l'Eternel remplissent tes remparts.

Mais que vois je ! où vont ils ces fils de la Victoire,
Ces guerriers mutilés, chargés d'ans et de gloire,
Restes d'hommes jadis l'effroi de nos rivaux ?
Pourquoi ce front baissé, ces bras dépouillés d'armes ?
Pourquoi ces prières, ces larmes,
Et ces chefs pénitents qui suivent leurs drapeaux ?

O ferveur, ô d'un Dieu triomphe mémorable !
Pleins de la même foi que ce peuple innombrable,
Dans cet humble appareil, implorant ta pitié,
Seigneur, ils vont t'offrir, pour calmer tes vengeances,
Et leurs lauriers et les souffrances
D'un corps dont le tombeau possède la moitié.

Ciel ! quel vaste concours ! Agrandissez-vous, temples ;
Peuples, prosternez-vous : soleil qui les contemples,
Eclairas-tu jamais des spectacles plus saints ?...
Torrents des airs, craignez d'interrompre ces fêtes :
Taisez-vous, foudres et tempêtes :
Jours de paix, levez-vous toujours clairs et sereins !..

Tu peux enfin cesser tes plaintes maternelles,
Sion....Quitte le deuil ; vois tes enfants rebelles,
Dans ce temps de pardon, revoler dans tes bras.
Tout marche, tout fléchit sous ta loi fortunée ;
Et l'impiété, détrônée,
Cherche où fut son empire, et ne le trouve pas.

GILBERT.

JUDITH.

« J'espérais au Seigneur, je méditais sa loi ;
Un ange du Très-Haut est descendu vers moi,
Il m'a dit : Lève-toi, le Seigneur te réclame,
L'étranger doit périr de la main d'une femme.

J'ai suivi sans frayeur le messager des cieux,
J'ai marché dans la nuit, au flambeau de ses yeux.
Ce fer frappe l'impie; et moi, faible servante,
J'ai semé dans son camp l'horreur et l'épouvante.

Sous le souffle de Dieu tout s'est évanoui,
Le conquérant n'est plus, et le vainqueur a fui.
L'Ange exterminateur le poursuit de sa lance,
Et sur l'aile des vents je le vois qui s'élance. »

Ainsi parle Judith aux femmes de Juda,
Aux guerriers accourus des plaines de Maspha.
Tout le peuple sacré vient célébrer sa gloire,
Et proclame son Dieu le Dieu de la victoire.

Grande dans Israël, humble dans le Seigneur,

Judith d'un vain triomphe a rejeté l'honneur :
Elle fuit, et soumise à son veuvage austère,
Elle cache sa vie et s'abstient de la terre.

Dieu seul prête la force et fonde la vertu :
Si l'homme a triomphé, lui seul a combattu.
Mortels ! abaissez-vous, le Seigneur vous l'ordonne ;
Laissez la gloire au ciel, si le ciel vous la donne.

Mme HORTENSE DE CÉRÉ BARBÉ.

JUGEMENT DERNIER.

Homme, quoi qu'ici-bas tu veuilles entreprendre,
Songe à ce compte exact qu'un jour il en faut rendre,
Et mets devant tes yeux cette dernière fin,
Qui fera ton mauvais ou ton heureux destin.
Regarde avec quel front tu pourras comparaître
Devant le tribunal de ton souverain maître,
Devant ce juste Juge à qui rien n'est caché,
Qui jusque dans ton cœur sait lire ton péché ;
Qu'aucun don n'éblouit, qu'aucune erreur n'abuse,
Que ne surprend jamais l'adresse d'une excuse,
Qui rend à tous justice et pèse au même poids
Ce que font les bergers et ce que font les rois.

Misérable pécheur, que sauras-tu répondre
A ce Dieu qui sait tout et viendra te confondre,
Toi que remplit souvent d'un invincible effroi
Le courroux passager d'un mortel comme toi ?

Donne pour ce grand jour, donne ordre à tes affaires,
Pour ce grand jour, le comble ou la fin des misères,
Où chacun, trop chargé de son propre fardeau,
Son propre accusateur et son propre bourreau,
Répondra par sa bouche, et, seul à sa défense,
N'aura point de secours que de sa pénitence.

Pierre CORNEILLE.

LE JUGEMENT DERNIER.

« Quels biens vous ont produits vos sauvages vertus,
Justes ? vous avez dit : Dieu nous protége en père :
Et partout opprimés, vous rampez abattus
Sous les pieds du méchant, dont l'audace prospère !
Implorez ce Dieu défenseur ;
En faveur de ses fils qu'il arme ses vengeances :
Est-il aveugle et sourd, est-il d'intelligence
Avec l'impie et l'oppresseur ? »

« Méchants, suspendez vos blasphèmes :
Est-ce pour le braver qu'il vous donna la voix ?
Il nous frappe, il est vrai ; mais sans juger ses lois,
Soumis, nous attendons qu'il vous frappe vous-mêmes.
Ce soleil, témoin de nos pleurs
Amène à pas pressés le jour de la justice :
Dieu nous paiera de nos douleurs ;
Dieu viendra nous venger des triomphes du vice. »

« Qu'il vienne donc ce Dieu, s'il a jamais été !
Depuis que du malheur les vertus sont sujettes,
L'infortuné l'appelle et n'est point écouté ;
Il dort au fond du ciel sur ses foudres muettes.
Et c'est là ce Dieu généreux !

Et vous pouvez encore espérer qu'il s'éveille.
Allez, imitez-nous, et, tandis qu'il sommeille,
Soyez coupables, mais heureux. »

Quel bruit s'est élevé? La trompette sonnante
A retenti de tous côtés;
Et sur son char de feu, la foudre dévorante
Parcourt les airs épouvantés!
Ces astres teints de sang, et cette horrible guerre
Des vents échappés de leurs fers,
Hélas! annoncent-ils aux enfants de la terre
Le dernier jour de l'univers?

L'Océan révolté loin de son lit s'élance,
Et de ses flots séditieux
Court en grondant battre les cieux,
Tout prêts à le couvrir de leur ruine immense.
C'en est fait : l'Eternel, trop longtemps méprisé,
Sort de la nuit profonde,
Où, loin des yeux de l'homme, il s'était reposé :
Il a paru; c'est lui : son pied frappe le monde.
Et le monde est brisé.

Tremblez, humains; voici de ce Juge suprême
Le redoutable tribunal;
Ici perdent leur prix l'or et le diadème;
Ici l'homme à l'homme est égal;
Ici la vérité tient ce livre terrible
Où sont écrits vos attentats :
Et la Religion, mère autrefois sensible,
S'arme d'un cœur d'airain contre des fils ingrats.

Sortez de la nuit éternelle,
Rassemblez-vous, âmes des morts;
Et reprenant vos mêmes corps,
Paraissez devant Dieu; c'est Dieu qui vous appelle.
Arrachés de leur froid repos,
Les morts du sein de l'ombre avec terreur s'élancent,
Et près de l'Eternel en désordre s'avancent,
Pâles et secouant la cendre des tombeaux.

O Sion! ô combien ton enceinte immortelle
Renferme en ce moment de peuples éperdus!
Le Musulman, le Juif, le Chrétien, l'Infidèle,
Devant le même Dieu s'assemblent confondus.
Quel tumulte effrayant! que de cris lamentables!
Ciel! qui pourrait compter le nombre des coupables!
Ici près de l'ingrat
Se cachent l'imposteur, l'avare, l'homicide,
Et le guerrier perfide
Qui vendit sa patrie en un jour de combat :
Ces juges trafiquaient du sang de l'innocence
Avec ces fiers persécuteurs :
Sous le vain nom de bienfaiteurs,
Ces grands semaient ensemble et les dons et l'offense.
Où fuir? où vous cacher? l'œil vengeur vous poursuit,
Vous, ingrats, jadis rois, ici sans diadème;
Les antres, les rochers, l'univers est détruit;
Tout est plein de l'Etre suprême.

Coupables, approchez :
De la chaîne des ans les jours de la clémence
Sont enfin retranchés.
Insultez, insultez aux pleurs de l'innocence :
Son Dieu dort-il? répondez nous?
Vous pleurez! vains regrets : ces pleurs font notre joie;
A l'ange de la mort Dieu vous a promis tous;
Et l'enfer demande sa proie.

Mais d'où vient que je nage en des flots de clarté?
Ciel! malgré moi s'égarant sur ma lyre,
Mes doigts harmonieux peignent la volupté!
Fuyez, pécheurs; respectez mon délire.
Je vois les élus du Seigneur
Marcher d'un front riant au fond du sanctuaire :
Des enfants doivent-ils connaître la terreur
Lorsqu'ils s'approchent de leur père?

Quoi! de tant de mortels qu'ont nourris tes bontés,
Ce petit nombre, ô Ciel! rangea ses volontés
Sous le joug de tes lois augustes!
Des vieillards, des enfants, quelques infortunés!
A peine mon regard voit entre mille justes
S'élever deux fronts couronnés.
Que sont-ils devenus ces peuples de coupables
Dont Sion vit ses champs couverts?
Le Tout-Puissant parlait; ses accents redoutables
Les ont plongés dans les enfers.
Là tombent condamnés et la sœur et le frère,
Le père avec le fils, la fille avec la mère,
Les amis, les amants, et la femme et l'époux,
Le roi près du flatteur, l'esclave avec le maître;
Légions de méchants, honteux de se connaître,
Et livrés pour jamais au céleste courroux.

Le juste enfin remporte la victoire,
Et de ses longs combats, au sein de l'Eternel,
Il se repose, environné de gloire;
Ses plaisirs sont au comble, et n'ont rien de mortel :
Il voit, il sent, il connaît, il respire
Le Dieu qu'il a servi, dont il aima l'empire;
Il en est plein, il chante ses bienfaits.
L'Eternel a brisé son tonnerre inutile;
Et d'ailes et de faux dépouillé désormais,
Sur les mondes détruits le temps dort immobile.

GILBERT.

DES JUGEMENTS SECRETS DE DIEU.

(Trad. du liv. de l'*Imitation.*)

Seigneur, tu fais sur moi tonner tes jugements,
Tous mes os ébranlés tremblent sous leur menace;
Ma langue en est muette et mon cœur tout de glace
N'a plus pour s'expliquer que des frémissements.

Mon âme épouvantée à l'éclat de leur foudre,
S'égare de frayeur et s'en laisse accabler;
Tout ce qu'elle prévoit ne fait que la troubler,
Et mon esprit confus ne saurait que résoudre,

Je demeure immobile en ce mortel effroi,
Et partout sous mes pas je trouve un précipice;

Je vois quel est mon crime et quelle est ta justice,
Et je sais que le ciel n'est pas pur devant toi.

Tes anges devant toi n'ont pas été sans tache,
L'orgueil les a perdus et leur sort est affreux !
Et moi, plein de péchés, serai-je plus heureux ?
Ta justice me suit partout où je me cache.

Elle a précipité jusqu'au fond de l'enfer
Ces astres si brillants de gloire et de lumière ;
Et moi, Seigneur, et moi qui ne suis que poussière,
Croirai-je avec raison que je te sois plus cher !

Les grands dévots comme eux font des chutes étranges,
J'ai vu dégénérer leurs plus nobles travaux,
Et les sales rebuts des plus vils animaux
Plaire à leur mauvais goût après le pain des anges.

Que je dois m'abaisser, que je dois m'avilir,
Sous tes saints jugements, sous leurs profonds abîmes,
Où je ne vois en moi qu'un néant plein de crimes,
Qui, tout néant qu'il est, ose s'enorgueillir.
O néant, ô vrai rien, mais pesanteur extrême,
Mais charge insupportable à qui veut s'élever !
Mer sans rive, où partout chacun se peut trouver,
Mais sans trouver partout qu'un néant en soi-même !

Tout se confond, Seigneur, dans cette mer profonde,
Que tes grands jugements ouvrent de toutes parts :
Et si tous les mondains y jetaient leurs regards,
Il ne serait jamais de vaine gloire au monde.

Que verraient-ils en eux qu'ils pussent estimer,
S'ils voyaient devant toi ce qu'est leur chair fragile ?
Comment souffriraient-ils qu'une masse d'argile
S'enflât contre la main qui vient de la former ?

Un cœur vraiment à toi ne prend jamais le change ;
Et qui goûte une fois l'esprit de vérité,
Qui se peut y soumettre avec sincérité,
Ne saurait plus goûter une vaine louange !

Pierre CORNEILLE.

LE JUIF.

« De ton Dieu méconnu le pouvoir se révèle :
Je t'ai maudit, ô Juif ! la vengeance éternelle,
Comme un astre ennemi se lève sur tes jours.
J'ai reculé bien loin l'horizon de ta vie ;
Jérusalem, adieu ! la terre est ta patrie :
Tu marcheras toujours.

« Et que t'importe à toi le bruit lointain des âges ;
Que le ciel sur ta tête amasse les nuages ;
Que le soleil achève ou commence son cours !
De tes pas chancelants je marquerai la place,
Ma main te poussera dans la pénible trace :
« Tu marcheras toujours.

« Interprète muet des décrets du Messie,
Va témoigner du Dieu que ta bouche renie ;
Avec les derniers temps luiront tes derniers jours ;
Les peuples te verront, dans leur stupeur profonde,
T'arrêter haletant sur les débris du monde :
« Tu marcheras toujours. »

Et lentement la croix montait vers le Calvaire ;
Et le Juif étourdi du poids de la colère,
Jette un dernier regard sur le sacré chemin.
C'en est fait ; il soupire en secouant la tête,
Voyageur sans retour, il saisit la houlette
Du pèlerinage sans fin.

Le voilà donc proscrit, exilé dans la vie ;
Triste, et du grand supplice accomplissant les lois,
Il marche, il marche encor... Sa tête appesantie
S'incline sous les jours, comme Dieu sous la croix.

Et du Dieu dont la main l'enchaîne sur la terre,
Sa bouche vainement abjurerait le nom ;
Car son front est signé du sceau de la colère ;
Et les peuples ont dit à l'aspect de leur frère :
« Voilà l'exilé de Sion. »

Ces monuments fameux dont le regard s'étonne,
Etalent devant lui l'éclat de leur couronne ;
L'indifférent Hébreu ne connaît point leur nom :
Il foule, au bruit égal de son pas monotone,
Et les débris de Babylone,
Et les pavés du Parthénon.

Cette voix de l'airain qui s'adresse à la terre,
Pour lui du temps jaloux mesure en vain les pas ;
C'est l'accent inconnu d'une langue étrangère,
C'est un son qu'il ne comprend pas.

Mourir ! Oh ! si la mort, à tant de vœux contraire,
Détournait son poignard du cœur d'un fils, d'un père,
Sur ce cœur ulcéré d'ennui !
Mais sur l'*élu maudit* la faux n'a point d'empire ;
Penché sur les tombeaux, c'est en vain qu'il respire
Cet air qui n'est point fait pour lui.

Dormir ! Si du trépas cet emblème fidèle,
Le sommeil qu'il appelle,
S'abaissait un instant sur son front soucieux !
Mais prêt à l'éveiller, lugubre sentinelle,
L'ange vengeur est là, dont l'épée éternelle
D'un éclat menaçant importune ses yeux.

Plus tard il repassa, quand, sur sa base antique,
Du temple de Sion frémissait le portique ;
Quand des chariots d'airain se heurtaient dans le ciel ;
Quand, mêlés aux accents d'une voix prophétique,
Ces mots : *Sortons d'ici !* s'échappaient de l'autel.

Ensuite il repassa : puis voulut dans sa course
Retrouver la fertile source
Où l'homme du désert baptisait de sa main...
Et le pâtre, écartant une herbe vénéneuse,
Dans les stagnants détours d'une onde limoneuse
A ses regards surpris désigna le Jourdain.

Victor PAVIE.

LES JUIFS DISPERSÉS AU MILIEU DES NATIONS.

PUNITION MANIFESTE DU DÉICIDE.

Dieu l'avait annoncé d'une voix solennelle,
Il maudit sans retour la ville criminelle :

Pleure, Jérusalem, comme l'a mérité
Du plus noir attentat l'horrible iniquité,
Le sang de l'homme-Dieu retombe sur ta tête;
Déjà dans les horreurs d'une affreuse tempête
La foudre a renversé tes remparts orgueilleux :
J'ai vu, j'ai vu périr ce temple merveilleux,
Objet de ton amour, gloire de ta patrie ;
J'ai vu dans ses fureurs l'aveugle idolâtrie
Déchirant en lambeaux tes prêtres massacrés,
Boire le sang hébreu dans tes vases sacrés.
Si du moins l'Eternel, touché de ta misère,
Attendri par tes pleurs, bornait là sa colère !
Mais non, ce Dieu terrible, autrefois si clément,
Prépare à tes forfaits un plus long châtiment !
Sur ta postérité son courroux va s'étendre :
O Sion ! souviens-toi des cris que fit entendre
Tout un peuple entraîné par le crime et l'erreur,
Quand au sein du prétoire éclata sa fureur.
Comme il l'a demandé, la divine puissance
Sur tes derniers neveux vengera l'innocence !
Pleure, triste Sion, sous le toit paternel
Tu n'iras plus t'asseoir au banquet fraternel,
Et ta postérité boira jusqu'à la lie
La coupe du malheur et de l'ignominie !
Le ciel a désormais horreur de ton encens
Et rit dans son courroux de tes vœux impuissants.
Du fortuné Jourdain les rives poétiques
Ne résonneront plus de tes joyeux cantiques !
Les palmiers de Cadès, les murs de Jéricho,
Les cèdres du Liban pour toi n'ont plus d'écho !
L'Eternel a maudit tes pompes et tes fêtes ;
Comme l'ont proclamé tes antiques prophètes,
Désole-toi, Sion, ton vieux culte est proscrit,
Et sur ton front déjà l'anathème est écrit.
Ah ! d'où vient, réponds-nous, cette haine profonde
Qu'ont pour toi jusqu'ici tous les peuples du monde?
Quel crime est donc le tien, et quel noir attentat
A donc pu te réduire à cet horrible état?
Quand tes pères, marchant vers la Terre promise,
Osèrent murmurer et condamner Moïse,
La main du Dieu vengeur châtia leur orgueil,
Tes pères au désert trouvèrent leur cercueil :
Mais le Dieu d'Israël limitant sa vengeance
Ouvrit à leurs neveux la terre d'espérance.
Lorsque outrageant ce Dieu si clément et si doux,
Israël de nouveau provoqua son courroux,
Au sein de Babylone et de la servitude,
Israël expia sa noire ingratitude ;
Mais enfin l'Eternel, ému par ses malheurs,
L'Eternel eut pitié de ses longues douleurs;
Il appela Cyrus, et de Sion captive
Restaura par ses mains la grandeur primitive.
Mais ce Dieu patient semble avoir oublié
Pour son peuple chéri son antique pitié.
Oh ! qui ne verrait pas, nation parricide,
Dans ce long châtiment le prix du déicide
Oui, si les chrétiens seuls maudissaient tes enfants,
Si je voyais ailleurs tes neveux triomphants,
Alors, triste Sion, je comprendrais sans peine
Des chrétiens prévenus les mépris et la haine,
Car nous savons jusqu'où le préjugé conduit :
Mais chez les musulmans l'opprobre te poursuit,
Et l'Hébreu dans Maroc porte une juste envie
A son frère opprimé d'Espagne ou d'Italie :
Mais sur les bords du Gange, au milieu des Indous,
Tu ne rencontres pas un traitement plus doux.
On ne peut le nier, l'anathème est visible,
Puisque en tous lieux pour toi la terre est inflexible.
Comprends enfin ton sort, ô peuple infortuné !
A cet affreux destin le ciel t'a condamné.
Dans tes livres cent fois tes yeux auraient pu lire
Et ta longue misère et ton propre délire.
Dans ces livres sacrés tes enfants sont proscrits,
Et là de toutes parts tes malheurs sont écrits.
Dieu seul, qui prévoit tout dans les choses futures,
Dieu seul peut inspirer les saintes Ecritures,
Percer de l'avenir le voile ténébreux,
Et prédire aux humains ces prodiges nombreux
Qui devaient précéder et suivre le message
De cet humble Jésus si puissant et si sage.

N. Rosset.

LE JUSTE MOURANT.

Seigneur, quand de ma triste couche
Sur la croix je vous vois mourir,
Mes maux n'ont plus rien qui me touche,
Les vôtres seuls me font souffrir :
Cet autel où je vous adore
Change mes larmes en douceurs ;
Et si mon cœur soupire encore,
C'est à l'aspect de vos douleurs.

Du sommet de votre Calvaire
Déjà je crois toucher les cieux ;
Sur cette cime salutaire
Qu'il m'est doux de fixer les yeux !
Là, le sacrifice s'opère ;
Victime et sacrificateur,
Le Fils de Dieu, mon Roi, mon Père,
Verse son sang pour mon bonheur.

Thabor, ta cime lumineuse,
M'offrait un jour moins enchanteur
Que la montagne ténébreuse
Où meurt un Dieu libérateur.
Je la choisis pour ma demeure,
Mon Dieu, jusqu'au dernier moment,
Oui, mon amour veut que j'y meure
Pour revivre éternellement.

Le sang dont votre croix est teinte
De mon cœur dissipe l'effroi,
Et j'ose envisager sans crainte
La mort qui s'approche de moi.
La miséricorde propice
Aux portes de l'éternité,
Vient dépouiller votre justice

Des traits de sa sévérité.

O mort ! tes coups rompront la chaîne
Des jours de ma captivité ;
Ta main abrégera ma peine
Pour hâter ma félicité.
Tu n'as plus rien que je redoute,
Tombe sur moi sans différer :
Ton trait mortel m'ouvre la route
De la gloire où je vais entrer.

De mon salut gage adorable,
Bois sacré, règle de ma foi,
Dans cet instant si redoutable
Que mes yeux s'éteignent sur toi !
Que ma main mourante te presse,
Qu'elle t'attache sur mon cœur,
Et parmi les chants d'allégresse
Enfin que j'expire en vainqueur

De l'arrêt qui condamne l'homme
Je subirai donc la rigueur !
Mon sacrifice se consomme,
Mais c'est aux pieds de mon Sauveur.
Déjà ma débile paupière
Se couvre d'un nuage épais ;
Et ma douloureuse carrière
Se termine au sein de la paix.

Mais mon courage m'abandonne
Et mes yeux se rouvrent aux pleurs ;
L'effroi, le trouble m'environne ;
Mettez un terme à mes frayeurs !
C'est votre sang que je réclame,
Grand Dieu, je ne crains plus vos coups :
Dans vos mains je remets mon âme,
Mais rendez-la digne de vous !

De plus heureuses destinées
Vont commencer pour moi leur cours,
Et pour d'éternelles années
Je quitte des moments si courts.
Vole, mon âme, à des spectacles
Que le temps ne finira plus :
Hâte-toi ! vole aux tabernacles
Où Dieu rassemble ses élus.

(Anonyme.)

LA JUSTICE DIVINE

PRÉSENTE A TOUTES NOS ACTIONS.

(Ode tirée du psaume XCIII.)

Paraissez, Roi des rois ; venez, Juge suprême,
Faire éclater votre courroux
Contre l'orgueil et le blasphème
De l'impie armé contre vous.
Le Dieu de l'univers est le Dieu des vengeances.
Le pouvoir et le droit de punir les offenses
N'appartient qu'à ce Dieu jaloux.

Jusques à quand, Seigneur, souffrirez-vous l'ivresse
De ces superbes criminels,
De qui la malice transgresse
Vos ordres les plus solennels,

Et dont l'impiété barbare et tyrannique
Au crime ajoute encor le mépris ironique
De vos préceptes éternels.

Ils ont sur votre peuple exercé leur furie ;
Ils n'ont pensé qu'à l'affliger :
Ils ont semé dans leur patrie
L'horreur, le trouble et le danger ;
Ils ont de l'orphelin envahi l'héritage,
Et leur main sanguinaire a déployé sa rage
Sur la veuve et sur l'étranger.

Ne songeons, ont-ils dit, quelque prix qu'il en coûte,
Qu'à nous ménager d'heureux jours.
Du haut de la céleste voûte
Dieu n'entendra pas nos discours :
Nos offenses par lui ne seront point punies,
Il ne les verra point, et de nos tyrannies
Il n'arrêtera pas le cours.

Quel charme vous séduit, quel démon vous conseille.
Hommes imbéciles et fous ?
Celui qui forma votre oreille
Sera sans oreilles pour vous ?
Celui qui fit vos yeux ne verra point vos crimes ?
Et celui qui punit les rois les plus sublimes
Pour vous seuls retiendra ses coups ?

Il voit, n'en doutez pas, il entend toute chose ;
Il lit jusqu'au fond de vos cœurs.
L'artifice en vain se propose
D'éluder ses arrêts vengeurs.
Rien n'échappe aux regards de ce juge sévère ;
Le repentir lui seul peut calmer sa colère,
Et fléchir ses justes rigueurs,

Ouvrez, ouvrez les yeux, et laissez-vous conduire
Aux divins rayons de sa foi.
Heureux celui qu'il daigne instruire
Dans la science de sa loi !
C'est l'asile du juste, et la simple innocence
Y trouve son repos, tandis que la licence
N'y trouve qu'un sujet d'effroi.

Qui me garantira des assauts de l'envie ?
Sa fureur n'a pu s'attendrir :
Si vous n'aviez sauvé ma vie,
Grand Dieu, j'étais prêt à périr.
Je vous ai dit : Seigneur, ma mort est infaillible,
Je succombe. Aussitôt votre bras invincible
S'est armé pour me secourir.

Non, non, c'est vainement qu'une main sacrilége
Contre moi décoche ses traits ;
Votre trône n'est point un siége
Souillé par d'injustes décrets.
Vous ne ressemblez point à ces rois implacables,
Qui ne font exercer leurs lois impraticables
Que pour accabler leurs sujets.

Toujours à vos élus l'envieuse malice
Tendra ses filets captieux ;

Mais toujours votre loi propice
Confondra les audacieux.
Vous anéantirez ceux qui vous font la guerre :
Et si l'impiété nous juge sur la terre,
Vous la jugerez dans les cieux.

Jean-Baptiste Rousseau.

L

LE LABOUREUR CHRÉTIEN.

Vous êtes juste et bon, Seigneur! Votre colère
Cache un secret d'amour que nous devons bénir :
Aujourd'hui votre main, vigilante à punir,
Nous frappe à coups pressés comme le blé sur [l'aire.

La trombe emporte au loin nos ceps déracinés,
Et le sol des coteaux, de ravins sillonnés,
Enfouit les prés des vallées.
Dans les champs épargnés par les torrents accrus,
Hélas! je cherche en vain les épis disparus
Sous les grêles amoncelées.

Vous déchaînez, Seigneur, tous les fléaux des [cieux,
Les feux, les vents, les eaux... la foudre éclate [et roule
Et frappe sur le roc la maison des aïeux;
Sur mes derniers troupeaux le toit brûle et s'écroule.
Chars, outils du labour, tout est cendre ou dé- [bris!
Devant nous la famine et l'hiver sans abris :
Notre désastre est sans mesure!
Enfants! armez vos cœurs et tombons à genoux.
Seigneur, tu peux pencher ton oreille vers nous,
Tu n'entendras pas un murmure.

Pour nous garder vivants jusqu'au printemps nou- [veau,
Nous comptons, ô mon Dieu, sur ta main qui [nous frappe,
Durant les longs hivers elle nourrit l'oiseau,
Par elle aux durs frimas toujours un grain échappe.

Le travail est mon lot, Seigneur, je m'y soumets :
Je referai ce sol des vallons aux sommets :
Et, malgré le poids des années,
Mes bras toujours tendus, mes reins toujours [chargés
Rapporteront d'en bas la vigne et les vergers
Sur ces collines décharnées.

Dieu commande l'effort, c'est l'effort qu'il bénit!
L'effort doit vaincre un jour les éléments rebelles.
Un ongle patient peut rayer le granit,
J'y ferai mon sillon pour des moissons plus belles.
Seigneur, voici mes fils! sitôt qu'ils grandiront
Sous le joug du travail je courberai leur front;
Ils sauront que ta loi l'enseigne.
Toute vie est douleur, abstinence et combats;
Avant d'aller là-haut se guérir d'ici-bas,
Il faut que le cœur lutte et saigne.

Chacun boit, ô Jésus, à ton vase de fiel;
Chacun touche le prix de son épreuve austère.
Notre façon, à nous, de mériter le ciel,
C'est de donner à flots nos sueurs à la terre.

Avec nos fleurs en vain la grêle abat nos fruits;
En vain notre moisson, nos vergers sont détruits,
En vain la terre se révolte.
Nous semons, près de Dieu, des jardins toujours [verts.
Où rien n'empêchera, ni le feu ni les vers,
L'âme de faire sa récolte.

Dieu nous voit! revenons aux travaux suspendus :
A l'œuvre, enfants! que nul encor ne se lamente,
Dans le ciel aujourd'hui notre richesse augmente
De tous ces beaux froments qui vous semblaient [perdus.

Vous êtes juste et bon, Seigneur! votre colère
Cache un secret d'amour que nous devons bénir;
Heureux quand votre main, vigilante à punir,
Nous frappe à coups pressés comme le blé sur l'aire.

Victor de Laprade.

LÆTATUS SUM

IN HIS QUÆ DICTA SUNT MIHI : IN DOMUM DOMINI IBIMUS.

(Traduction du psaume CXXI.)

La maison du Seigneur.

David dépeint les transports que donne l'espoir d'habiter la maison du Seigneur, et célèbre l'amour et la concorde qui en sont les fondements

Quelle joyeuse nouvelle
A fait tressaillir mon cœur!
Nous irons, peuple fidèle,
Dans la maison du Seigneur.
Vers sa majestueuse arche
Nos pas suspendaient leur marche :
Car tu veux des hôtes purs,
O mystérieuse enceinte!
Jérusalem, cité sainte,
Pour édifier tes murs.

Déjà les tribus sacrées,
Tribus du Dieu d'Israël,
Avec ordre sont entrées
Au vestibule du ciel.
Par un immortel hommage
Elles rendent témoignage
Au puissant nom de mon Dieu.
Là, pour juges et pour maîtres
Juda retrouve ses prêtres
Dans les splendeurs du saint lieu.

Qu'une main miraculeuse
Bénisse tous tes enfants :

Jérusalem, sois heureuse
Sur tes remparts triomphants !
A mes proches, à mes frères,
J'ai raconté les mystères
Du Dieu qui donne la paix.
C'est à ce Dieu qu'il faut croire :
Temple saint, c'est pour ta gloire
Que je chante ses bienfaits !

Alexandre Guillemin.

LA LAMPE DU TEMPLE.

ou

L'AME PRÉSENTE A DIEU.

Pâle lampe du sanctuaire,
Pourquoi, dans l'ombre du saint lieu,
Inaperçue et solitaire,
Te consumes-tu devant Dieu ?

Ce n'est pas pour diriger l'aile
De la prière ou de l'amour,
Pour éclairer, faible étincelle,
L'œil de celui qui fit le jour.

Ce n'est pas pour écarter l'ombre
Des pas de ses adorateurs :
La vaste nef n'est que plus sombre
Devant tes lointaines lueurs.

Ce n'est pas pour lui faire hommage
Des feux qui sous ses pas ont lui ;
Les cieux lui rendent témoignage,
Les soleils brûlent devant lui.

Et pourtant, lampes symboliques,
Vous gardez vos feux immortels,
Et la brise des basiliques
Vous berce sur tous les autels.

Et mon œil aime à se suspendre
A ce foyer aérien,
Et je leur dis sans les comprendre :
Flambeaux pieux, vous faites bien.

Peut-être, brillantes parcelles
De l'immense création,
Devant son trône imitent-elles
L'éternelle adoration.

Et c'est ainsi, dis-je à mon âme,
Que de l'ombre de ce bas lieu,
Tu brûles, invisible flamme,
En la présence de ton Dieu.

Et jamais, jamais tu n'oublies
De diriger vers lui mon cœur,
Pas plus que ces lampes remplies
De flotter devant le Seigneur.

Quel que soit le vent, tu regardes
Ce pôle, objet de tous les vœux,
Et comme un nuage tu gardes
Toujours ton côté lumineux.

Dans la nuit du monde sensible
Je sens avec sérénité
Qu'il est un point inaccessible
A la terrestre obscurité.

Une lueur sur la colline,
Qui veillera toute la nuit,
Une étoile qui s'illumine
Au seul astre qui toujours luit.

Un feu qui dans l'urne demeure
Sans s'éteindre et se consumer,
Où l'on peut jeter à toute heure
Un grain d'encens pour l'allumer.

Et quand sous l'œil qui te contemple,
O mon âme, tu t'éteindras,
Sur le pavé fumant du temple
Son pied ne te foulera pas.

Mais vivant au foyer suprême,
Au disque du jour sans sommeil,
Il te réunira lui-même
Comme un rayon à son soleil.

Et tu luiras de sa lumière,
De la lumière de celui
Dont les astres sont la poussière
Qui monte et tombe devant lui.

Lamartine.

LE PREMIER LARCIN.

N'abandonnez jamais le sentier de l'honneur,
Enfants, je vous le dis, malheur, cent fois, malheur
A qui fait un pas dans le crime !
Le chemin est glissant, on n'y peut s'arrêter :
Qui se laisse une fois tenter
Est tôt ou tard entraîné dans l'abîme.

Près d'un clos entouré d'épineux arbrisseaux,
Un jeune voyageur, passant par aventure,
Vit un poirier dont la verdure
S'effaçait sous les fruits qui chargeaient ses rameaux.
Une poire le tente ; il franchit la barrière,
Et déjà de ce fruit savoure la douceur,
Quand un chien se réveille, et ce gardien sévère
S'élance sur le voyageur.

Contre cet ennemi, qui déjà le terrasse,
Le jeune homme est contraint de défendre ses jours :
Il redouble d'efforts, lutte, se débarrasse ;
Et sa main, d'une bêche empruntant le secours,
Etend le dogue sur la place.
Aux aboîments du chien, le maître est accouru.
Il voit son cher Azor sur la terre sanglante ;
Et, d'un destin pareil menaçant l'inconnu,
Du tube meurtrier il presse la détente.
Le coup part, le plomb siffle à l'oreille tremblante
Du voyageur, qu'il n'a point abattu.
Mais cet infortuné, qu'emporte la colère,
De la bêche à son tour frappe son adversaire ;
Et près de son Azor le maître est étendu.

Du criminel bientôt s'empare la justice.
Il pleure vainement son malheur et ses torts.

Malgré ses pleurs et ses remords,
Le jeune voyageur est conduit au supplice.
« Hélas ! s'écriait-il, que mon sort est cruel !
Je lègue à ma famille une affreuse mémoire ;
Je meurs comme un vil criminel,
Et ne voulais pourtant dérober qu'une poire. »

VIENNET.

LARMES DE LA PÉNITENCE.

Grâce, grâce, suspends l'arrêt de tes vengeances,
Et détourne un moment tes regards irrités.
J'ai péché, mais je pleure : oppose à mes offenses,
Oppose à leur grandeur celle de tes bontés.

Je sais tous mes forfaits, j'en connais l'étendue ;
En tous lieux, à toute heure ils parlent contre moi.
Par tant d'accusateurs mon âme confondue
Ne prétend pas contre eux disputer devant toi.

Tu m'avais par la main conduit dès ma naissance :
Sur ma faiblesse en vain je voudrais m'excuser.
Tu m'avais fait, Seigneur, goûter ta connaissance :
Mais, hélas ! de tes dons je n'ai fait qu'abuser.

De tant d'iniquités la foule m'environne,
Fils ingrat, cœur perfide, en proie à mes remords :
La terreur me saisit ; je frémis, je frissonne ;
Pâle, et les yeux éteints, je descends chez les morts.

Ma voix sort du tombeau ; c'est du fond de l'abîme
Que j'élève vers toi mes douloureux accents :
Fais monter jusqu'au pied de ton trône sublime
Cette mourante voix et ses cris languissants.

O mon Dieu... Quoi ! ce nom je le prononce encore ?
Non, non, je t'ai perdu, j'ai cessé de t'aimer.
O Juge, qu'en tremblant je supplie et j'adore :
Grand Dieu, d'un nom plus doux je n'ose te nom-
[mer.

Dans le gémissement, l'amertume et les larmes,
Je repasse des jours perdus dans les plaisirs ;
Et voilà tout le fruit de ces jours pleins de charmes :
Un souvenir affreux, la honte et les soupirs.

Ces soupirs devant toi sont ma seule défense :
Par eux un criminel espère t'attendrir.
N'as-tu pas en effet un trésor de clémence ?
Dieu de miséricorde, il est temps de l'ouvrir.

Où fuir ? où me cacher, tremblante créature,
Si tu viens en courroux pour compter avec moi ?
Que dis-je ? Etre infini, ta grandeur me rassure,
Trop heureux de n'avoir à compter qu'avec toi.

Près d'une Majesté si terrible et si sainte,
Que suis-je ? un vil roseau : voudrais-tu le briser ?
Hélas ! si du flambeau la clarté s'est éteinte,
La mèche fume encor, voudrais-tu l'écraser ?

Que l'homme soit pour l'homme un juge inexorable ;
Où l'esclave aurait-il appris à pardonner ?
C'est la gloire du Maître : absoudre le coupable
N'appartient qu'à celui qui peut le condamner.

Tu le peux : mais souvent tu veux qu'il te désarme ;
Il te fait violence, il devient ton vainqueur.
Le combat n'est pas long ; il ne faut qu'une larme.

Que de crimes efface une larme du cœur !

Jamais de toi, grand Dieu, tu nous l'as dit toi-même,
Un cœur humble et contrit ne sera méprisé.
Voilà le mien : regarde et reconnais qu'il t'aime,
Il est digne de toi, la douleur l'a brisé.

Si tu le ranimais de sa première flamme,
Qu'il reprendrait bientôt sa joie et sa vigueur !
Mais non, fais plus pour moi, renouvelle mon âme,
Et daigne dans mon sein créer un nouveau cœur.

De mes forfaits alors je te ferai justice,
Et ma reconnaissance armera ma rigueur :
Tu peux me confier le soin de mon supplice,
Je serai contre moi mon juge et ton vengeur.

Le châtiment au crime est toujours nécessaire ;
Ma grâce est à ce prix, il faut la mériter.
Je te dois, je le sais, je te veux satisfaire :
Donne-moi seulement le temps de m'acquitter.

Ah ! plus heureux celui que tu frappes en père :
Il connaît ton amour par ta sévérité.
Ici-bas, quels que soient les coups de ta colère,
L'enfant que tu punis n'est pas déshérité.

Coupe, brûle ce corps, prends pitié de mon âme ;
Frappe, fais-moi payer tout ce que je te dois.
Arme-toi dans le temps du fer et de la flamme :
Mais dans l'éternité, Seigneur, épargne-moi.

Quand j'aurais à tes lois obéi dès l'enfance,
Criminel en naissant je ne dois que pleurer.
Pour retourner à toi la route est la souffrance,
Loi triste, route affreuse... entrons sans murmurer.

De la main de ton Fils je reçois le calice :
Mais je frémis, je sens ma main prête à trembler :
De ce trouble honteux mon cœur est-il complice ?
Je suis le criminel, voudrais-je reculer ?

C'est ton Fils qui le tient ; que ma foi se rallume,
Il en a bu lui-même, oserais-je en douter ?
Que dis-je ? il en a bu la plus grande amertume,
Il m'en laisse le reste, et je n'ose en goûter ?

Je me jette à tes pieds, ô Croix, chaire sublime ;
D'où l'Homme de douleurs instruit tout l'univers ;
Autel, sur qui l'amour embrase la victime :
Arbre, où mon Rédempteur a suspendu mes fers.

Drapeau du Souverain qui marche à notre tête ;
Tribunal de mon Juge, et trône de mon Roi :
Char du triomphateur dont je suis la conquête ;
Lit où j'ai pris naissance, il faut mourir sur toi.

Louis RACINE.

(Paraphrase du Psaume CXXIX.)

C'est du fond de mon cœur, grand Dieu, que je
[t'implore,
Du fond d'un cœur frappé d'un salutaire effroi,
Que le remords poursuit, que le regret dévore,
Mais qui toujours espère en toi.

Exauce un moribond qui t'invoque et t'appelle :
Des humains n'es-tu pas le père en les créant ?
Pour n'être qu'un objet de l'ire paternelle
M'aurais-tu tiré du néant ?

Remets-moi sous ton aile et deviens mon refuge :
J'ai suivi le torrent du siècle vicieux ;
Hé ! qui de nous, hélas ? si tu n'es que son juge,
Sera pardonnable à tes yeux ?
Dieu pardonne, dit l'homme ; il connaît ma faiblesse :
Puis-je tant en avoir qu'il n'ait plus de bonté ?
Sur ce principe il s'ouvre et s'élargit sans cesse
Les routes de l'iniquité.

Bientôt devoirs, salut, tout sort de sa mémoire :
De la grâce il oublie et le prix et le don,
La part qu'il peut avoir à l'éternelle gloire,
Et la ressource du pardon.

De l'infernal abîme il voit enfin la flamme :
Il la voit quand il touche à son dernier moment ;
Contrit moins qu'effrayé, pour lors il te réclame,
Et te réclame vainement.

Comme il l'a poursuivie, achevant sa carrière,
Sans espoir, sans amour, il n'a que des remords :
Ta clémence longtemps attendit sa prière,
Et ta justice est sourde alors.

Tel est le jour affreux dont sa nuit est suivie ;
Sur moi-même tel est le retour accablant :
Ainsi sur le tableau de ma coupable vie
Je jette les yeux en tremblant.

Croirai-je que déjà mon âme est réprouvée ?
Perdrai-je en la rendant l'espérance et la foi ?
Non, Seigneur, ta parole est trop avant gravée,
Et trop vivifiante en moi.

Tu l'as dit : « Qu'Israël en repos vive et meure !
Mes bras lui sont ouverts en tout temps, en tout lieu :
Du premier de ses jours jusqu'à sa dernière heure
Qu'il ait confiance en son Dieu.

« S'il a prévariqué, qu'il se repente, m'aime,
Me montre un cœur pur, tel que je l'avais donné :
Qu'à tous ses ennemis il pardonne lui-même,
Et tout lui sera pardonné. »

Mourant dans cet esprit, et plein de confiance,
Quand donc au tribunal je serai présenté,
Que ta miséricorde, y tenant la balance,
Désarme ta sévérité.

PIRON.

Grand Dieu ! par quel encens et par quelles victimes
Pourrais-je détourner ton courroux que je crains ?
J'ai mérité la mort, et pour de moindres crimes
Le monde a vu tomber la foudre de tes mains.

L'excès de tes bontés augmente mon offense :
Tu me combles de bien au lieu de me punir,
Et l'on voit, ô prodige ! une égale constance,
En moi pour t'offenser, en toi pour me bénir.

Il est vrai, mon Sauveur, mes fautes sont mortelles,
Toujours ma passion s'oppose à tes projets :
Mais, hélas ! si tu perds tous ceux qui sont rebelles,
En quel lieu de la terre auras-tu des sujets ?

Mes crimes d'un côté provoquent ta justice,
De l'autre ta bonté demande mon pardon.

As-tu moins de bonté que je n'ai de malice ?
Serai-je plus méchant que tu ne seras bon ?

L'hiver, accompagné des vents et des orages,
Vient de céder la place à la belle saison :
La terre est sans glaçons et le ciel sans nuages,
L'un montre son azur, l'autre son vert gazon.

Par toi l'air est serein, et la terre féconde,
Grand Dieu ! c'est toi qui fais, en dépit des hivers,
Retourner sur ses pas la jeunesse du monde,
Et renaître à nos yeux l'éclat de l'univers.

S'il est ainsi, de grâce, arrête le tonnerre
Epargne ton ouvrage, ô Dieu ! mon Créateur,
Tu fais un nouveau ciel, une nouvelle terre,
Peux-tu pas dans mon corps former un nouveau cœur ?

Il y va de mon bien, il y va de ta gloire :
Dompte par ton esprit mon esprit obstiné,
Ton triomphe est le mien, je gagne en ta victoire :
Quand tu seras vainqueur, je serai couronné.

PELISSON.

LAUDA, ANIMA MEA, DOMINUM.

(Trad. du psaume CXLV.)

LA RÉSURRECTION.

Chante ton Dieu, mon âme !... Oui, je le glorifie !
Gloire éternelle au Dieu de mon éternité !
Jamais aux rois mortels qu'un mortel ne se fie :
Le salut ne vient pas de leur infirmité.

Un jour il faudra rendre et le corps à la terre,
Et l'âme au Créateur, seul Roi de l'univers...
Dans le Dieu de Jacob, heureux quiconque espère !
Ses vœux ne mourront point comme ceux des pervers.

Ce Dieu, voici son œuvre : à sa vérité, gloire ;
Aux opprimés, justice ; aux captifs, liberté ;
Aux pauvres, l'abondance ; aux humbles, la victoire ;
Aux justes, la lumière ; à tous, l'éternité !

A l'exilé c'est lui qui rendra la patrie ;
A la veuve, l'époux, le père à l'orphelin !
Mais il jette aux enfers l'impiété flétrie...
Gloire à Dieu ! Ses grandeurs n'auront jamais de fin.

Alexandre GUILLEMIN.

LAUDA, JERUSALEM, DOMINUM.

Le prophète loue Dieu de toutes ses grâces, et surtout de la loi qu'il a donnée à son peuple.

Jérusalem, cité sacrée,
Chante avec tes enfants la gloire de ton Dieu !
Dans ton sein la force est entrée
Elle est le rempart du saint lieu.

Il te bénit, race choisie !
Sa paix, sur tes confins, vaut mieux qu'un triple mur ;
Et c'est lui qui te rassasie,
Chaque jour du pain le plus pur.

A sa parole souveraine
Tout obéit : la nue en poussiere s'enfuit,
Et, comme les flocons de laine,
La neige se répand sans bruit.

Les brillants miroirs de sa glace
Montrent dans leur cristal l'empreinte de son [doigt :
Qui pourra donc devant sa face
Supporter l'excès de son froid ?

Mais, par le souffle de sa bouche,
Les glaciers couleront, fondus dans ses ardeurs,
Et sa grâce aux cœurs qu'elle touche
Apportera le don des pleurs.

Dans Jacob il rend ses oracles ;
Israël est instruit de leurs justes décrets :
Aux autres peuples ses miracles
N'ont pas révélé ses secrets.

Alexandre GUILLEMIN.

LAUDA, SION, SALVATOREM.

(Trad. de la Prose du Saint-Sacrement.)

Sion, réjouis-toi : que tes pieux cantiques,
Enflammés par l'amour ébranlent tes portiques :
Loue un Sauveur un Dieu, ton guide et ton pas- [teur ;
Fais monter jusqu'au ciel tes transports unanimes.
Les chants les plus sublimes
Ne sauraient de sa gloire égaler la splendeur.

De son amour pour nous ce beau jour est la fête.
Dieu s'abandonne à l'homme ; il devient sa con- [quête ;
Le Saint des saints réside au milieu des mortels.
Tous les jours le Très-Haut, devenu pain de vie,
Pour nous se sacrifie,
Et, sans quitter les cieux, habite nos autels.

Convives du Seigneur, invités à sa table,
Célébrons à l'envi ce mystère adorable ;
Du bonheur des humains les anges sont jaloux.
D'un jour si solennel les pompes et la gloire
Consacrent la mémoire
De ce festin d'un Dieu prêt à mourir pour nous.

La vérité nous luit, la grâce se révèle ;
L'antique loi n'est plus : une Pâque nouvelle
Appelle à son banquet tous les peuples divers
L'aurore du salut succède à la nuit sombre,
L'éclat du jour succède à l'ombre !
Le soleil de justice éclaire l'univers.

Dieu, se livrant pour l'homme au plus affreux sup- [plice,
Voulut éterniser ce sanglant sacrifice.
Par un festin sacré, monument immortel,
Le pain, le vin détruits, ne sont que la figure.
L'auteur de la nature
Obéit à son prêtre, et descend sur l'autel.

Les sens sont confondus, la raison doit se taire.
Mais la foi sait percer les ombres du mystère,
Et reconnaît un Dieu que cache un sacrement.

L'homme parle ; à sa voix Dieu s'émeut, le ciel [s'ouvre,
Et le chrétien découvre
Le corps de son Sauveur sous un simple aliment.

Le pain seul s'offre à nous, mystérieux symbole ;
Et la chair de l'Agneau, qui sur l'autel [s'immole,
Se couvre à nos regards d'un voile bienfaisant.
Son sang coule pour nous dans le suc de la vigne :
Ainsi sous chaque signe
L'Homme-Dieu tout entier nous est toujours pré- [sent.

Son amour, secondé par sa toute-puissance,
Sait, sans rompre, altérer, diviser son essence,
Multiplier pour nous le plus grand des bienfaits ;
Seul, il remplit un cœur à ses leçons docile,
Seul, il suffit à mille,
Et se prodigue à tous sans s'épuiser jamais.

Il se donne au pécheur, il se donne au fidèle.
Tous deux mangent ensemble une chair immor- [telle :
Tous les deux cependant n'ont pas le même sort ;
Festin bien différent pour le juste et l'impie !
A la source de vie
L'un trouve le salut, l'autre puise la mort.

Saisis d'un saint respect, n'hésitons pas à croire
Qu'un fragment de ce pain qui cache tant de gloire,
Comme le tout, d'un Dieu contient la majesté.
Le prêtre qui le rompt ne rompt que l'apparence :
Le Dieu reste en substance,
Le couvre, et le nourrit de sa divinité.

Chrétien, prosterne-toi ; tu vois le pain des anges,
Saint et touchant objet de tes justes louanges
Pour l'homme voyageur mets céleste, heureux [don !
Il se change en poison pour l'étranger coupable ;
Et ce pain délectable,
Le Père le réserve aux fils de la maison.

L'univers a de loin salué ce mystère.
L'Agneau pascal, déjà victime salutaire,
Isaac sur l'autel offert et racheté,
La manne, des Hébreux céleste nourriture,
N'étaient que la figure :
Les chrétiens ont joui de la réalité.

O Jésus ! bon pasteur ! Jésus, vrai pain de vie,
Vous qui, dans ce banquet où l'amour nous convie,
Enivrez de douceur les cœurs purs et fervents !
Qu'il charme notre exil, que de ses chastes flam- [mes
Il embrase nos âmes,
Et nous ouvre à la fin la terre des vivants.

Seigneur, vous dont les mains, à nos maux atten- [tives
Préparent un festin pour vos heureux convives,
Qui les rassasiez d'un pain délicieux,
Un jour, à leurs regards vous montrant sans nuage
Donnez-leur l'héritage
Dont jouissent déjà les habitants des cieux.

Le comte DE MARCELLUS.

LAUDATE DOMINUM DE COELIS.

(Imitat. du Psaume CXLVIII.)

Invitation à toutes les créatures vivantes et animées à célébrer la puissance, la grandeur et la bonté de Dieu.

Louez tous Jéhovah, cieux et mondes divers ;
Louez avec amour l'auteur de l'univers.

Anges, vertus, troupe guerrière ;
Soleil, lune, étoiles, lumière,
Bénissez tous le Dieu des dieux.
Que le firmament, les nuages,
Les météores, les orages
Célèbrent son nom glorieux.

Dieu parle et tout est fait : il ordonne et tout vit ;
Sa parole immuable à jamais s'accomplit.

Louez le Créateur des mondes,
Enfants de la terre et des ondes,
Dragons, abîmes et frimas.
Feux, grêle, neige, éclairs sinistres,
Du Seigneur terribles ministres,
Louez le Roi des potentats.

Oui, qu'à jamais les monts, les collines, les bois,
Exaltent à l'envi ses immortelles lois.

Monstres farouches des montagnes,
Paisibles troupeaux des campagnes,
Serpents, oiseaux, louez-le tous.
Mortels de toutes les provinces,
Peuples, nations, rois et princes,
Devant sa gloire inclinez-vous.

Jeunes hommes, vieillards, jeunes filles, enfants,
Exaltez Jéhovah, seul digne de vos chants.

La terre et les cieux, pleins de crainte,
Adorent la majesté sainte
Du suprême Roi d'Israël.
Israël exalte sans cesse
Le Dieu qui jusqu'à lui s'abaisse,
Le Dieu tout-puissant, éternel.

GIFFARD.

LAUDATE, PUERI, DOMINUM.

(Trad. du Psaume CXIII.)

Transports de joie des nations converties à la foi.

Chantez : publiez les louanges
Du souverain Maître des rois,
Et mêlez au concert des anges
Les tendres accents de vos voix.
Dès que le soleil fait éclore
Les feux de la naissante aurore,
Vers le ciel élevez vos chants ;
Jusqu'à ce qu'il rentre dans l'onde,
Louez le Créateur du monde :
Qu'on le célèbre en tous les temps.

Du haut de la voûte azurée
Il gouverne tout l'univers ;
C'est lui qui règle la durée
De tant de royaumes divers.
C'est lui qui lance le tonnerre ;

Le ciel et la mer et la terre
Sont remplis de sa majesté ;
Des rois il borne les conquêtes ;
Et lui seul commande aux tempêtes
Dont l'Océan est agité.

Nul autre que lui ne peut dire
Que son trône est le firmament,
Et qu'il voit tout ce qui respire
Soumis à son commandement.
Souvent du sein de l'indigence
Il élève l'humble innocence
Pour la placer aux plus hauts rangs,
Et quelquefois des bergers même
On a vu son pouvoir suprême
Faire d'illustres conquérants.

Toi qui commences d'être mère
Dans l'âge de stérilité,
C'est au Dieu qu'Israël révère
Que tu dois ta fécondité :
Par son ordre, dans sa vieillesse,
L'homme de bien, plein d'allégresse,
Se voit revivre en ses enfants,
Pendant que sa juste vengeance
Fait périr dans l'adolescence
La postérité des méchants.

DE SAINTE-PALAYE.

LE LAUS, TRESOR DES CŒURS.

Marie, au Laus tant vénérée,
Epouse du Maître immortel,
Vous êtes la myrrhe adorée
Dont il embaume son autel.
Dieu, sur nos monts vous a choisie
Comme une céleste ambroisie,
Pour calmer ici nos douleurs.
Vous êtes dans ce lieu propice
Notre Mère consolatrice ;
Vous êtes le trésor des cœurs.

Quel que soit le vent qui nous brise,
Pauvres arbrisseaux desséchés !
Votre souffle est comme une brise
Qui relève nos fronts penchés.
Quand pour nous le sort est sévère,
Quand votre coupe est trop amère,
Et quand tout nous semble perdu,
Nous crions le nom de Marie ;
Soudain la paix est rétablie
Par un secours inattendu.

Le nautonier, dans sa misère,
Vous nomme à travers l'ouragan
Comme l'habitant de la terre,
La terre, hélas ! autre océan...
De tous les côtés le flot gronde ;
Que ce soit la mer ou le monde,
Vierge, les écueils sont certains.
Oh ! sans vous et sans vos promesses,
A qui dirions-nous nos tristesses,
Vers qui lèverions-nous nos mains ?

A vous nos vœux, à vous nos larmes,
A vous nos inquiets désirs,
A vous, du sein de tant d'alarmes,
Tous nos transports, tous nos soupirs !
Que le jour renaisse ou s'achève,
A vous cet ineffable rêve
D'impossible félicité !
Rêve importun qui nous dévore,
Nuit triste et noire dont l'aurore
N'est qu'au seuil de l'éternité.

O Souveraine tutélaire !
Patronne auguste de ces lieux,
Vous nous servez à tous de mère,
Et nous sommes tous oublieux !
Et pourtant, ô Vierge ineffable,
Que demandez-vous au coupable,
Traînant sa chaîne, confondu ?
Qu'il vienne seulement, qu'il vienne,
Et la prière monte à peine,
Que le pardon est descendu.

Mais c'est loin de la multitude
Où le cœur ne peut s'épancher ;
C'est dans la douce solitude,
Comme au Laus, qu'il faut vous chercher ;
Solitude, où, quand le jour tombe,
On n'entend qu'un vol de colombe ;
C'est là, dans cet humble séjour,
Qu'on vous trouve, ô source voilée,
Source à jamais immaculée
De l'innocence et de l'amour !

Reine du Laus, Reine si bonne,
Aux doux parfums de votre autel,
Aux rayons de votre couronne,
Ici nous découvrons le ciel !
Qu'au Laus chacun vienne, Marie !
Et puisse l'âme qui vous prie
S'illuminer de plus en plus.
Puissent les cœurs les plus rebelles
Trouver auprès de vous les ailes
Que la foi donne à ses élus !

Mgr Irénée Depéry, *évêque de Gap.*

LAZARE ET LE MAUVAIS RICHE.

« Riche, pauvre, chacun doit marcher dans sa voie:
Pourquoi de mon festin viens-tu troubler la joie ? »
Disait un riche au mendiant
Qui sur sa porte étalait sa misère.
« Cesse donc les clameurs de ta vaine prière ;
La mort vient : tu n'as plus à souffrir qu'un mo-
[ment ;
Car l'homme tout entier se perd dans le néant. »
Lazare, à ce propos, lui répondit : « Mon frère,
Si tout meurt avec nous, le partage sur terre
Est par trop inégal ; honneurs, puissance, bien,
Vous avez tout, et je n'ai rien.
Or, notre père à tous, ce Dieu, souverain maître,
Qui donne leur pâture à l'aigle, à l'oisillon,
Qui fait grandir le cèdre et l'épi du sillon,

Ce Dieu qu'il est si doux d'aimer et de connaître,
Si prodigue envers vous, ne m'aurait donné l'être
Que pour me délaisser ! Non, cela ne peut être ;
Non, le cri de mon cœur, la voix de la raison
Me disent : Le Seigneur est trop juste et trop bon
Pour que ta triste et misérable vie
N'ait pas un sort meilleur dans une autre patrie.
Je vois poindre, en effet, ce jour réparateur. »

Il disait vrai : rien de plus équitable.
La mort hâta pour lui le moment désirable ;
Mais tandis qu'oubliant les jours de sa douleur,
L'humble fils d'Abraham renaissait au bonheur,
L'enfer fut le tombeau du riche impitoyable,
Malgré l'horrible espoir qu'avait nourri son cœur :
Ainsi conclut la divine parole.
Rapportons à l'appui de notre parabole
Ces admirables vers dont Delille est l'auteur :

« Oui, vous qui de l'Olympe usurpant le tonnerre,
Des éternelles lois renversez les autels,
Lâches oppresseurs de la terre,
Tremblez ! vous êtes immortels.

« Et vous, vous du malheur victimes passagères,
Sur qui veillent d'un Dieu les regards paternels,
Voyageurs d'un moment aux terres étrangères,
Consolez-vous, vous êtes immortels. »

L'abbé Layet.

LAZARE RESSUSCITÉ.

Pour qu'il se relevât plus éclatant flambeau,
Jésus de son ami négligeant la prière,
Avait laissé son œil se clore à la lumière,
Lazare reposait dans la nuit du tombeau.

Et ses sœurs Marthe et Madeleine
Tristes, loin de Jésus, gémissaient dans les pleurs,
Quand il voulut, touché de leurs douleurs,
Faire au sein de la joie évanouir leur peine,

Et comme il approchait, au-devant de ses pas
D'abord Marthe est venue, et sa sœur l'a suivie
Et Jésus leur disait : Croyez, je suis la vie ;
Je peux à mon désir la donner ici-bas !...

Et les voyant pleurer, et d'autres avec elles,
Dans son esprit lui-même il s'est troublé ;
L'Immortel s'abaissait aux faiblesses mortelles !
Et de ses yeux les larmes ont coulé.

A sa voix, du sépulcre on soulève la pierre ;
A ses ordres en vain Marthe veut s'opposer :
Depuis quatre jours dans la terre
Ce corps enseveli doit se décomposer :
Son odeur le révèle... Il semble qu'elle ignore,
Tout entière à son deuil, qui vient la visiter !
Et le Seigneur se plaît encore
A relever ce cœur prompt à s'inquiéter.

Et bientôt de sa voix puissante :
Lazare, a-t-il crié, Lazare, viens à moi !
Et le mort s'est dressé : la vie obéissante
En lui s'est rallumée aux accents de son roi !

Gout d'Albret.

LECTURE DE L'ECRITURE SAINTE.

Voyez : Bible (la), col. 315.

LIBERA ME, DOMINE.

Délivre-moi, Seigneur, de la mort éternelle,
Et regarde en pitié mon âme criminelle,
Languissante, étonnée, et tremblante d'effroi.
Cache-la sous ton aile, au jour épouvantable,
Où te voyant si grand, si saint, si redoutable,
Et la terre et les cieux s'enfuiront devant toi.

Tu paraîtras alors dans ta majesté sainte,
Pour juger ce grand tout qui frémira de crainte,
En le renouvelant par tes feux allumés.
Jour cruel, jour de deuil, de troubles, de misères,
De grincements de dents et de larmes amères,
De clameurs, de sanglots, de soupirs enflammés !

En ce dernier des jours, si ta colère extrême
Vient répandre l'effroi jusque dans l'ange même,
Hélas ! que deviendra le pécheur réprouvé ?
Où paraîtrai-je alors moi qui suis si coupable ?
Où fuirai-je, Seigneur, ta vengeance implacable,
En ce jour où le juste est à peine sauvé?

Que dirai-je, grand Dieu ! que me faudra-t-il faire?
Rien ne sera pour moi ; tout me sera contraire :
Je verrai mon péché s'élever contre moi :
Mon Juge est juste et saint, je suis plein d'injustices;
Mon Roi brillant de gloire, et moi noirci de vices !
Moi, rebelle sujet vis-à-vis de mon Roi !

Une voix éclatante et partout entendue,
De la terre et des cieux embrasse l'étendue :
« O vous, morts, levez-vous, nourriture des vers;
« Laissez vos monuments, reprenez la lumière,
« Dieu vient vous révéler sa volonté dernière ;
« L'Eternel vient des cieux pour juger l'univers ! »

Seigneur, qui créas tout, et qui peux tout détruire,
Qui m'as formé de terre et qui peux m'y réduire,
Souviens-toi que ton sang m'a sauvé de la mort.
Au grand jour où mon corps, malgré sa pourriture,
Sortira du tombeau, contre ta créature
Ah ! n'arme point ton bras ! prends pitié de mon sort !

Exauce, exauce, ô Dieu, mon ardente prière,
Détourne loin de moi le poids de ta colère;
Que je puisse en ce jour implorer ta faveur !
Ouvre-moi d'Abraham le sein si désirable,
Et prononce un arrêt qui me soit favorable,
Sois alors et mon Père et mon tendre Sauveur !

(*Anonyme.*)

LIBERTE, CHUTE ET REDEMPTION DE L'HOMME.

(Trad. du *Paradis perdu.*)

Religion auguste, ô toi, fille des cieux!
Eclaire la raison au défaut de mes yeux ;
Epure tout en moi par ta céleste flamme ;
Mets tes feux dans mon cœur, mets des yeux dans mon âme,
Et fais que je dévoile, en mes vers solennels,
Des objets que jamais n'ont vus des yeux mortels.

Du trône où sa grandeur dans une paix profonde,
Domine les hauteurs qui dominent le monde,
A travers le cristal du pur azur des cieux,
L'Eternel ici-bas avait jeté les yeux,
Vu la terre et l'enfer, ce qu'il hait, ce qu'il aime ;
Et, dans ces grands tableaux se contemplait lui-même...
Plus nombreux mille fois que les astres du ciel,
Tous les célestes chœurs entouraient l'Eternel :
Tous brillants des splendeurs que son front leur envoie,
Nageaient dans des torrents d'inexprimable joie.
Son Fils, sa noble image, à sa droite est placé...

Alors son œil divin, vers la terre abaissé,
Voit nos premiers parents, premier espoir du monde,
Dans un coin de la terre encor jeune et féconde,
Cueillir innocemment les fruits toujours nouveaux
D'un plaisir sans chagrin, d'un amour sans rivaux.
Puis il voit le tartare et l'orageux abîme
Qui sépare l'enfer de son séjour sublime :
Là, Satan, du côté qui regarde les cieux,
Dans l'ombre poursuivait son vol silencieux...
De cet œil, devant qui viennent se réunir
Le passé, le présent et l'immense avenir,
Le voyant achever son sinistre voyage :
« Mon fils, dit l'Eternel, vois quel excès de rage
Enflamme l'ennemi conjuré contre nous
Les tourments qu'au rebelle a choisi mon courroux,
Les portes de l'enfer, et le poids de ses chaînes,
Et ce chaos, si loin des célestes domaines
N'ont pu dompter l'espoir de venger son affront :
Vains projets qui bientôt vont tomber sur son front.
Libre enfin de mes fers, vainqueur de deux abîmes,
Il marche vers le ciel, et, cherchant ses victimes,
Je le vois s'avancer vers ce monde naissant
Où mes mains ont placé l'homme encore innocent,
Résolu, contre lui, d'employer ou la force,
Ou d'un piége trompeur la séduisante amorce.
L'homme succombera, je le sais ; dans son cœur,
Du Dieu qui l'a créé Satan sera vainqueur.
Je ne lui prescrivis qu'un léger sacrifice ;
Son crime va bientôt provoquer ma justice,
Et de son attentat l'effet contagieux
En transmettra la peine à ses derniers neveux.
Qu'il ne m'accuse point des maux qu'on lui prépare :
Pour lui de mes faveurs je ne fus point avare ;
Je le fis bon et libre... Innocents ou pervers,
Ainsi furent créés tous ces esprits divers,
Enfants du même Dieu, qu'un même souffle anime,
Libres pour la vertu, tous le sont pour le crime ;
D'eux seuls dépend leur sort. Eh ! sans la liberté,
Quel prix attacherais-je à leur fidélité?
Quels mérites aurait l'aveugle obéissance
Que la crainte, en tremblant, paîrait à la puissance ;
Qui, par nécessité, fléchirait sous ma loi,
Et même, en me servant, ne ferait rien pour moi?

Je ne veux point d'un trône environné d'esclaves ;
Je leur donnai des lois, et non pas des entraves :
Si leur cœur, leur raison, n'est libre de choisir,
Où sont pour eux la gloire, et pour moi le plaisir ?

Que diront ces ingrats, pour éviter la peine ?
Que l'arrêt du destin d'avance les enchaîne ?
Qu'on ne peut éviter les maux que je prévoi ?...
L'homme ne doit le vice et le crime qu'à soi...
De quoi se plaindraient-ils ? Leur révolte future,
Si leur Dieu l'ignorait, serait-elle moins sûre ?...
Non, non, ma prévoyance et ce regard perçant
Devant qui l'avenir est déjà le présent,
Ni des arrêts du sort l'inflexible puissance,
N'auront entre leurs mains fait pencher la balance :
Leur libre volonté pèse tout à son poids,
Leur raison fait leurs vœux, leur crime est de leur [choix :
Créés libres par moi, toujours ils doivent l'être.
Pour plaire à leur caprice, il me faudrait peut-être
Révoquer mes décrets, mon équitable loi,
Changer et l'ange, et l'homme, et la nature et moi !
Tous libres d'être bons, tous se sont faits coupables.
Les anges, fils du Ciel, furent moins excusables :
Par eux-mêmes tentés, par eux-mêmes séduits,
D'un crime volontaire ils recueillent les fruits.
Au premier attentat d'une indiscrète audace
D'autres ont poussé l'homme : à l'homme je fais [grâce.
Ainsi la terre heureuse et le ciel enchanté
Auprès de la justice auront vu la bonté :
Mais la bonté sur eux a brillé la première,
Et sur eux la bonté brillera la dernière ;
Ma gloire le demande. » Ainsi dit l'Eternel.

Il parle... et l'ambroisie embaume au loin le Ciel ;
Partout s'est répandue une ineffable joie.
Son Fils, où tout entier le Père se déploie ;
De tout autre pouvoir, de toute autre grandeur,
Né de Dieu, Dieu lui-même, efface la splendeur.
Sur les trônes des cieux son trône au loin domine ;
Dans ses yeux resplendit la charité divine,
La grâce au doux regard, l'amour aux traits de feu,
Et la bonté céleste, immense comme Dieu.

« O mon Père ! dit-il d'une voix ineffable,
Rien ne peut ajouter à ta gloire adorable :
Mais qui peut s'égaler au serment solennel
Qui promet le pardon à l'homme criminel ?
Et la terre et les cieux, les hommes et les anges,
Pour toi vont redoubler leur concert de louanges,
Et, sur la harpe d'or, l'immortel Séraphin
S'en va bénir ton nom par une hymne sans fin.
L'homme, ton premier soin et ton dernier ouvrage,
Aurait donc vu dans lui détruire ton image !
Indocile à ta loi, coupable, mais trompé,
D'un trépas éternel l'aurais-tu donc frappé ?
Loin de toi ces rigueurs !... Veux-tu, dans ta colère,
Détruire tes enfants, servir notre adversaire ?
Eh quoi ! l'ange du mal vaincrait le Dieu du bien !
Heureux dans son projet, il se jouirait du tien !
En triomphe après lui traînerait dans l'abîme
Le genre humain par toi devenu sa victime !
Publîrait dans l'enfer ton pouvoir outragé,
Condamné mais vainqueur, malheureux mais vengé !
Toi-même, à tes faveurs sacrifiant ta gloire,
Veux-tu de tes bienfaits abolir la mémoire,
Mettre en doute tes droits, ta grandeur, ta bonté,
Du crime triomphant souffrir l'impunité,
Et voir tranquillement, de ton trône suprême,
S'applaudir l'insolence et régner le blasphème ?... »

« Mon Fils, dit l'Eternel, mon Fils l'amour des [Cieux,
Où se complaît mon cœur, se délectent mes yeux,
Toi, dans qui je me vois, je m'admire et je m'aime,
Mon Verbe, mon Pouvoir, et ma Sagesse même !
Ce que tu veux, mon Fils, je l'avais résolu ;
De toute éternité mes décrets l'ont voulu.
L'homme n'est point proscrit et perdu sans res- [source :
Ma grâce est là ; qui veut, peut puiser dans sa [source ;
Mais nul n'y peut puiser sans mon libre concours.
Pour réparer sa chute il aura mon secours ;
J'affermirai ses pas, et, rentré dans la lice,
Il pourra de l'enfer confondre la malice :
J'oublîrai ses forfaits, et sa fragilité
Connaîtra le besoin qu'elle a de ma bonté.
Mais j'aurai mes élus... Les favoris que j'aime
Seront heureux : telle est ma volonté suprême.
Les autres du remords écouteront les cris ;
J'avertirai leurs cœurs, j'instruirai leurs esprits ;
Je les arrêterai sur le bord de l'abîme ;
La grâce au repentir invitera le crime,
Conduira la prière et les saintes douleurs,
Et des yeux les plus durs fera couler des pleurs.
Qu'ils viennent : j'ouvrirai, sensible à leurs alarmes,
Mon oreille à leurs cris et mes yeux à leurs larmes ;
Ils trouveront en eux l'empreinte de mes lois,
Et, dans leur conscience, ils entendront ma voix.
Si leur cœur est soumis, de ces abîmes sombres
Ma lumière divine éclairera les ombres.
Qu'ils veillent sans relâche, ils atteindront au port.
Mais si leurs passions sont sourdes au remord,
Si le crime obstiné lasse ma patience,
Dans leurs cœurs endurcis descendra ma vengeance,
Fermera leur oreille, aveuglera leurs yeux,
La grâce reprendra ses trésors précieux,
Et, plongé dans la nuit, errant de crime en crime,
Le vice impénitent tombera dans l'abîme :
C'est pour les cœurs sans foi que je suis sans pitié.
Mais, par leur châtiment tout n'est pas expié.
L'homme, en bravant ma loi, provoqua ma justice ;
Il faut qu'elle l'immole, ou bien qu'elle périsse.
Puisqu'il osa prétendre à l'immortalité,
Qu'il meure, et satisfasse à la divinité :
Qu'il meure, lui, ses fils ; héritiers de son crime,
Tous sont proscrits, à moins qu'une auguste Vic- [time
Egale à ma grandeur, égale à mon courroux,

Me payant mort pour mort, ne les acquitte tous.
Mais, pour se dévouer à cet arrêt funeste,
Est-il dans le Ciel même une âme assez céleste ?
Quel juste périra pour l'homme criminel ?
Quel immortel mourra pour sauver un mortel ?... »

Ainsi dit le Très-Haut. Tout se tait, aucun n'ose
Intercéder pour l'homme ou défendre sa cause,
Encor moins s'exposer pour le crime d'autrui,
Et faire retomber le châtiment sur lui.
La mort tenait sa proie, et l'enfer sa victime ;
Ce monde était perdu si, Sauveur magnanime,
Le Fils de l'Eternel, qui renferme en son sein
Tous les dons de la grâce et de l'amour divin,
De son Père irrité n'eût fléchi la vengeance.

« Mon Père ! il est porté l'arrêt de la clémence :
Oui, l'homme est pardonné ; car la grâce des cieux,
Cette grâce qui court, sur des ailes de feux,
Au-devant du désir, au-devant des prières,
Pourrait-elle en ce jour rencontrer des barrières,
Elle qui cherche ceux qui ne la cherchent pas?
Heureux qui, sans effort, la trouve sur ses pas !...
Mais l'homme du devoir abandonna la trace :
Comment, mort à tes yeux, peut-il chercher la [grâce ?
Quelle victime pure, et quel précieux don
Peut, acquittant son crime, acheter son pardon ?
Débiteur impuissant envers l'Etre suprême,
Quel prix offrirait-il en se livrant lui-même ?
Oui, l'homme est insolvable... Eh bien, me voilà [prêt ;
Je prends sur moi son crime, et subis son arrêt.
Ma vie, avec plaisir, rachètera la sienne.
Oui, son sort est le mien, son offense la mienne.
Assis à tes côtés, dans ce rang glorieux,
Je quitterai ton sein, je quitterai les cieux ;
De mon Père, en mourant, je sauverai l'ouvrage.
Contre moi que la mort tourne toute sa rage,
Bientôt on me verra, vainqueur de ses tombeaux,
Secouer sa poussière et quitter ses lambeaux. .
Dans des siècles sans fin tu m'as donné de vivre ;
Pour renaître à la gloire, à la mort je me livre :
Elle aura de ton fils tout ce que je lui doi,
Mais ce tribut payé, je retourne vers toi.
Tu ne laisseras pas languir cette âme pure
Dans sa prison infecte et dans sa nuit obscure ;
Un moment son captif, à cet horrible lieu
Moi-même arracherai la dépouille d'un Dieu.
Mort ! toi-même suivras ma marche triomphale ;
Je te replongerai dans la nuit sépulcrale ;
Tes drapeaux tomberont devant mon étendard,
Et sur ton propre sein je briserai ton dard.
En pompe, dans mes fers, traînant l'ange rebelle,
J'irai, je monterai vers la voûte éternelle.
Et toi, mon Père, et toi, dans son cours glorieux,
Tu suivras dans les airs mon char victorieux
De ton trône éternel m'envoyant un sourire,
Tu verras ma victoire étendre ton empire,
Le monde réparé, tes ennemis en deuil,
L'enfer lâchant sa proie, et la mort au cercueil.
Oh ! pour moi quelle joie, après ma longue absence,
De voir, de respirer ta divine présence !...
J'entrerai triomphant : en foule, sur mes pas,
Marcheront les captifs rachetés du trépas ;
Dans tes yeux paternels leurs yeux liront leur grâce :
De ton auguste front s'enfuira la menace,
Mais sur lui brilleront ton amour, tes bienfaits,
Et le pardon céleste, et l'éternelle paix. »

A ces mots, il se tait... mais sa bonté touchante,
Dans son silence même, est encore éloquente...
Pleins d'une sainte horreur, les anges curieux
N'osent interroger ces mots mystérieux.
Son sacrifice est prêt ; victime volontaire,
Il attend seulement un aveu de son Père...

Alors, dans ses regards calmes, mais attendris,
Portant le sort du monde et celui de son Fils :
« O toi ! dit l'Eternel, toi mes seules délices,
Sacrifice plus grand que tous les sacrifices,
Qui seul pouvais payer la dette des humains !
Tu sais si je chéris les œuvres de mes mains.
Le dernier en naissance et non en priviléges,
L'homme a blessé mes lois par ses vœux sacri- [léges :
Toi, juge s'il m'est cher, quand, pour ses atten- [tats,
Je souffre que mon Fils s'arrache de mes bras,
Que tu quittes ma droite et de tout ce que j'aime
Prives un temps le ciel, les anges et moi-même !...
Pars donc, quitte le ciel, remplis ton noble vœu,
Revêts la forme humaine, et deviens l'Homme- [Dieu.
Le temps vient qu'une femme, ineffable mystère !
Sans cesser d'être vierge, ayant droit d'être mère,
Enfantera mon Fils.... Va remplis ton destin,
Deviens nouvel Adam, le chef du genre humain
L'homme était mort sans toi ; l'homme en toi va [renaître :
Dans lui, tous ses enfants ont offensé leur maître ;
Du genre humain flétri dans son dernier rameau
L'arbre, greffé sur toi, refleurira plus beau,
Et du fleuve de vie, altéré dans sa course,
Tes mérites divins vont épurer la source :
Par toi l'homme ennobli, de lui-même vainqueur,
Des mondaines vertus détachera son cœur.
Adoré dans les cieux, sois proscrit sur la terre ;
Aux enfers, par ta mort, va déclarer la guerre ;
Des mortels condamnés rédempteur généreux,
Que le plus pur de tous intercède pour eux.
Le Ciel acceptera tes tourments volontaires :
Homme, souffre pour l'homme, et rachète tes [frères :
Dieu, tu feras d'un Dieu descendre le pardon ;
Ta mort sera leur vie, et ton sang leur rançon.
Ainsi, réparateur de la nature humaine,
Le ciel vaincra l'enfer, l'amour vaincra la haine.
Cet homme, objet d'envie ainsi que de bonté,
Jamais d'un plus haut prix put-il être acheté,

Lui qui des noirs esprits écoutant la malice,
A rendu nécessaire un si grand sacrifice ?
Et toi qui, pour descendre en ce séjour mortel,
Abdiques l'empyrée et le trône du Ciel,
Ne crains point d'avilir ta céleste origine ;
Ta nature, éclipsée, en sera plus divine.
Exilé, loin de moi, dans ce terrestre lieu,
Tu souffriras en homme, et tu vaincras en Dieu ;
Le monde bénira ton âme magnanime :
Je connaîtrai mon Fils à ta bonté sublime ;
Ton obscurité même accroîtra ta splendeur,
Et ton abaissement prouvera ta grandeur.
Remonté sur ton trône, entouré de tes anges,
Ta nature incarnée entendra leurs louanges ;
Tu reprendras ton sceptre, et ton humanité
Brillera réunie à la Divinité.
Homme-Dieu, fils de l'homme et de Dieu tout [ensemble,
Je veux que devant Toi tout fléchisse et tout trem- [ble,
Trônes, principautés, rois, dominations ;
C'est toi que j'ai nommé Juge des nations.
Terrible, tu viendras ; au bruit de ton ton- [nerre,
Tes anges voleront aux deux bouts de la terre.
Un jour, un jour viendra que, dans ta majesté,
Parmi tes chérubins en triomphe porté,
Tu jugeras le monde.... A ta voix solennelle,
Tes anges partiront de la voûte éternelle :
Soudain, des quatre coins du monde épouvanté,
Tes élus accourront s'asseoir à ton côté :
Cités devant ton trône entouré de nuages,
Les vivants et les morts, tous les rangs, tous les [âges,
Comparaîtront ensemble à ce grand tribunal.
Les tombeaux entendront le terrible signal ;
La mort rendra sa proie ; en un morne silence
Tous du Juge suprême attendront la sentence :
La foule des méchants rassasiera l'enfer ;
Alors se fermeront ses cent portes de fer.
Les flammes à ta voix embraseront le monde ;
Mais bientôt renaîtront de sa cendre féconde
Des astres plus brillants, des mondes plus par- [faits :
Là, tes élus unis sous mes yeux satisfaits,
Tranquilles dans le port, sous un ciel sans nuages,
D'une vie inquiète oublieront les orages,
Et, de leurs saints travaux retrouvant le trésor,
Dans les jardins du Ciel cueilleront des fruits [d'or,
L'allégresse, la paix et la vérité sainte.
Ton bras sera sans foudre, et tes élus sans crainte :
Dieu sera tout en tous. Vous donc, esprits di- [vins,
Tombez aux pieds du Dieu qui meurt pour les [humains,
Et dans l'éternité de son règne prospère,
Que le Fils, en honneur marche égal à son [Père.... »

Il dit : et, pénétré de saints ravissements,
L'Olympe entier éclate en applaudissements.
Bruyants comme les flots des mers tumultueuses
Et doux, comme un concert de voix mélodieuses,
De cris, d'accents joyeux, d'hosanna solennels,
Retentissent au loin les palais éternels :
Tout tressaille d'amour, tout frémit d'allégresse.
Tous, saisis de respect, pleins d'une sainte ivresse,
Devant le double trône et du Père et du Fils
Humblement inclinés, courbent leurs fronts sou- [mis,
Déposent à leurs pieds leur couronne brillante
Où s'enlace avec l'or l'immortelle amarante.
O divine amarante ! ô délices d'Eden !
Près de l'arbre de vie, en son riant jardin,
Eve cueillait tes fleurs, quand elle était fidèle :
L'innocence s'enfuit ; tu partis avec elle.
Le Ciel qui la vit naître a repris ce trésor ;
Près des sources de vie elle se plaît encor.
Là, de ses frais boutons, immortelles prémices,
Elle aime à couronner le fleuve de délices,
Pare les immortels, ceint leurs fronts radieux,
Court, en riant tapis sur le parvis des cieux,
Et, cachant cette mer d'or, de jaspe et d'opale,
Présente aux pieds divins sa pourpre virginale.

Ces tributs acquittés, les brûlants séraphins
Ont couronné leurs fronts, repris ces luths divins,
Ces harpes, en carquois, à leurs côtés pendantes.
Bientôt leurs mains, glissant sur les cordes trem- [blantes,
Préludent, en cadence, aux cantiques sacrés,
Qui ravissent les Cieux d'allégresse enivrés.
Tout chante ; chaque voix à la lyre est unie :
Au séjour de la paix habite l'harmonie !
Tous chantent, et par Toi commencent leurs con- [certs :

« Toi, Père d'un Dieu, Père de l'Univers !
Etre indéfinissable, impérissable, immense,
Qui ne commenças point, et par qui tout com- [mence !
Terrible, et t'entourant de nuages épais,
Tes feux percent la nuit où s'enferme ton dais :
Mais sur ton trône d'or, ta gloire inaccessible
Prodigue la lumière, et demeure invisible :
Ton voile, impénétrable à force de clartés,
Accable de splendeur les yeux épouvantés,
Et l'ange, qui n'en peut soutenir la lumière,
De son aile tremblante a voilé sa paupière.
Salut, Dieu tout-puissant ! » s'écriaient-ils en [chœurs.

De son Fils, à son tour, ils chantent les gran- [deurs ;
Ce Fils, son éternelle et douce ressemblance,
Dans qui seul nos regards soutiennent sa pré- [sence ;
Lumière tempérée où lui-même est empreint,
Dans qui l'homme fragile ose aimer ce qu'il craint :

« C'est par Toi qu'il créa ce ciel qui l'environne ;

C'est par Toi que, vengeant l'affront de sa cou-
[ronne,
Il renversa des cieux ce peuple révolté
Dont l'orgueil aspirait à la divinité.
Dans ce terrible jour, ministre de colère,
Ton bras n'épargna point les foudres de ton Père,
Ni son glaive divin, ni ses flèches de feux :
Sous son char foudroyant tu fis trembler les
[cieux...
Tout fuit, tout disparut, et la roue enflammée
Devant elle chassa leur insolente armée.
O Fils de l'Eternel ! sa gloire, son amour,
Quel triomphe éclatant célébra ton retour !
Par Toi, l'ange rebelle éprouva sa vengeance ;
Mais l'homme connaîtra ta divine indulgence...
Toi-même, ô Tout-puissant ! pardonnas son erreur
Tu signalas ta grâce, et non ton bras vengeur
Pour l'homme qu'égara l'infernale malice :
Ton Fils, ton digne Fils attendrit ta justice ;
Entre elle et la pitié ton pouvoir hésita ;
Ton Fils parla pour lui ; la pitié l'emporta.
Oui, ta grandeur voulait une grande victime ;
Mais qui peut égaler ton dévouement sublime ?
Un Dieu rachète l'homme, et son cœur généreux
A consolé la terre et satisfait aux cieux.
O bonté que le ciel avec respect contemple !
Bonté dont un Dieu seul a pu donner l'exemple !
Salut, enfant de Dieu, Sauveur du genre humain !
Pour toi nos harpes d'or chantent l'hymne sans fin.
Tant que j'habiterai ton divin sanctuaire,
Je chanterai le Fils, je bénirai le Père :
Les cieux me répondront, et vos noms adorés
Jamais dans mes concerts ne seront séparés. »

MILTON trad. par DELILLE.

LIBERTÉ MORALE DE L'HOMME.

EPÎTRE.

Le bonheur dépend-il de moi-même ou des cieux ?
Qui pourra me donner ce trésor précieux ?
Est-il, comme l'esprit, la beauté, la naissance,
Partage indépendant de l'humaine prudence ?
Suis-je libre en effet ? ou mon âme et mon corps
Sont-ils d'un autre agent les aveugles ressorts ?
Enfin ma volonté qui me meut, qui m'entraîne,
Dans le palais de l'âme est-elle esclave ou reine ?

Obscurément plongé dans ce doute cruel,
Mes yeux chargés de pleurs se tournaient vers le
[ciel ;
Lorsqu'un de ces esprits que le souverain Etre
Plaça près de son trône, et fit pour le connaître,
Qui respirent dans lui, qui brûlent de ses feux,
Descendit jusqu'à moi de la voûte des cieux ;
Tel du sein du soleil un torrent de lumière
Part, arrive à l'instant, et couvre l'hémisphère...

Ecoute, me dit-il, prompt à me consoler,
Ce que tu peux entendre, et qu'on peut révéler.
J'ai pitié de ton trouble, et ton âme sincère,
Puisqu'elle sait douter, mérite qu'on l'éclaire ;

Oui, l'homme sur la terre est libre ainsi que moi,
C'est le plus beau présent de notre commun Roi.
La liberté qu'il donne à tout être qui pense,
Fait des moindres esprits et la vie et l'essence.
Qui conçoit, veut, agit, est libre en agissant ;
C'est l'attribut divin de l'Etre tout-puissant.
Il en fait un partage à ses enfants qu'il aime.
Nous sommes ses enfants, des ombres de lui-même,
Il connut, il voulut, et l'univers naquit.
Ainsi, lorsque tu veux, la matière obéit.
Souverain sur la terre et roi par la pensée,
Tu veux, et sous tes mains la nature est forcée.
Tu commandes aux mers, au souffle des zéphyrs,
A ta propre pensée, et même à tes désirs.
Ah ! sans la liberté, que seraient donc nos âmes ?
Mobiles agités par d'invisibles flammes,
Nos vœux, nos actions, nos plaisirs, nos dégoûts,
De notre être, en un mot, rien ne serait à nous.
D'un artisan suprême impuissantes machines,
Automates pensants, mus par des mains divines,
Nous serions à jamais de mensonge occupés
Vils instruments d'un Dieu qui nous aurait trompés...

Comment sans liberté serions-nous ses images ?
Que lui reviendrait-il de ses brutes ouvrages ?
On ne peut donc lui plaire, on ne peut l'offenser ;
Il n'a rien à punir, rien à récompenser ;
Dans les cieux, sur la terre il n'est plus de justice ;
Caton fut sans vertu, Catilina sans vice.
Le destin nous entraîne à nos débordements,
Et ce chaos du monde est fait pour les méchants.
L'oppresseur insolent, l'usurpateur avare,
Cartouche, Mirivis, ou tel autre barbare,
Plus coupable enfin qu'eux le calomniateur
Dira : Je n'ai rien fait, Dieu seul en est l'auteur ;
Ce n'est pas moi, c'est lui qui manque à ma parole,
Qui frappe par mes mains, pille, brûle, viole.
C'est ainsi que le Dieu de justice et de paix
Serait l'auteur du trouble et le Dieu des forfaits.
Les tristes partisans de ce dogme effroyable
Diraient-ils rien de plus, s'ils adoraient le diable ?...

Ces discours m'élevaient au-dessus de l'humain.
J'ose encor demander à ce sage divin :
Pourquoi si l'homme est libre, a-t-il tant de fai-
[blesse ?
Que lui sert le flambeau de sa vaine sagesse ?
Il le suit, il s'égare, et toujours combattu,
Il embrasse le crime en aimant la vertu.
Pourquoi ce roi du monde, et si libre et si sage,
Subit-il si souvent un si dur esclavage ?

L'esprit consolateur à ces mots répondit :
Quelle douleur injuste accable ton esprit ?
La liberté, dis-tu, t'est quelquefois ravie ;
Dieu te la devait-il immuable, infinie,
Egale en tout état, en tout temps, en tout lieu ?
Tes destins sont d'un homme et tes vœux sont d'un
[Dieu.
Quoi ! dans cet océan, cet atome qui nage
Dira : L'immensité doit être mon partage.

Non ; tout est faible en toi, changeant et limité ;
Ta force, ton esprit, tes membres, ta beauté,
La nature en tout sens a des bornes prescrites,
Et le pouvoir humain serait seul sans limites !
Mais dis-moi, quand ton cœur en proie aux passions
Se rend, malgré lui-même à leurs impressions,
Qu'il sent dans ces combats sa liberté vaincue,
Tu l'avais donc en toi puisque tu l'as perdue ?
Une fièvre brûlante attaquant tes ressorts,
Vient, à pas inégaux, miner ton faible corps.
Mais, quoi ! par ce danger répandu sur ta vie,
Ta santé pour jamais n'est point anéantie.
On te voit revenir des portes de la mort,
Plus ferme, plus content, plus tempérant, plus fort.
Connais mieux l'heureux don que ton chagrin ré-
[clame ;
La liberté dans l'homme est la santé de l'âme.
On la perd quelquefois ; la soif de la grandeur,
La colère, l'orgueil, un amour suborneur,
D'un désir curieux les trompeuses saillies ;
Hélas ! combien le cœur a-t-il de maladies !
Mais contre leurs assauts tu seras raffermi ;
Prends un livre sensé, consulte un sage ami...

VOLTAIRE.

LIBRE ARBITRE.

(Extrait du poëme l'*Anti-Lucrèce*.)

Dans la matière il est cent mystères cachés,
Par l'avide savoir vainement recherchés :
A ses yeux, je le sais, ils échappent sans cesse.
Trop borné pour suffire au désir qui le presse,
L'esprit ne peut saisir la foule des rapports
Que la combinaison enfante dans les corps.
Souvent enveloppé dans une nuit obscure,
Notre œil en vain s'épuise à sonder la nature.
Mais si les biens de l'être excèdent mon savoir,
Je distingue, du moins, ceux qu'il ne peut avoir.
Des éléments du feu j'ignore la structure ;
Mais je n'en sais pas moins qu'ils n'ont pas la figure
De ceux à qui cette eau doit sa fluidité,
Et que dans ces deux corps chaque propriété
Reçoit tout ce qu'elle est de cette différence.
L'aimant confond encor souvent notre ignorance :
Mais nous sommes certains qu'il n'est point animé ;
Que le fer s'en approche, et n'en est point aimé.
Pourquoi de sa vertu l'aiguille pénétrée
Fuit-elle, en s'écartant du trône de Borée,
Vers ces bords où les jours éteignent leur flambeau,
Puis se retourne-t-elle, en cherchant leur berceau ?
C'est un problème encor : mais la raison m'assure
Qu'un fluide agissant partout dans la nature,
Et non l'effort des vents, dirige ce métal.
Je ne puis au carré tracer un cercle égal ;
Mais je vois entre eux deux une distance énorme,
Et tout ce qui dépend de l'une et l'autre forme.
De la matière ainsi nous séparons l'esprit,
Sans découvrir quel terme à leur force est prescrit.
Un titre encor plus beau forme leur différence :

La liberté. Le corps brute et sans connaissance,
Toujours esclave, aveugle, incapable de choix,
Suit dans ses mouvements d'invariables lois.
L'univers en convient ; mais je sens en moi-même
Que pour agir, ou non, mon pouvoir est le même ;
Qu'entre deux actions je choisis à mon gré.
Souvent dans ses projets l'homme mal assuré
Médite, ou d'un ami consulte la sagesse,
Enfin prend un parti sur ce qui l'intéresse.
Il conjure, il exhorte, il presse avec ardeur ;
Il assigne aux vertus la louange et l'honneur,
Et punit les forfaits des plus rudes supplices ;
Il encourage au bien par le prix des services ;
Par une crainte utile il contient les pervers ;
Pour éviter le blâme aux yeux de l'univers
Il excuse ses torts, qu'en secret il corrige,
Selon que le remords ou la honte l'exige.
Il se livre à des soins, il remplit des devoirs ;
L'équité de ses lois consacre ses pouvoirs.
A ces divers effets pourrait-on méconnaître
Un esprit de soi-même et l'arbitre et le maître,
Qui sent sa liberté, qui s'en sert pour agir,
Et d'un joug étranger n'a jamais à rougir ?
Des hommes, en ce point, la conduite est égale ;
Leur concert ne peut être une erreur générale.
Non : de la vérité c'est un rayon divin
Qu'au sein de la nature a dérobé sa main.
De tous ces procédés la folie est extrême,
Si l'homme est entraîné par un pouvoir suprême,
S'il est toujours esclave, et suit aveuglément,
Tel qu'un stupide corps, le premier mouvement.
Pour maintenir la paix et l'ordre dans nos places,
A quoi servent des lois les frivoles menaces ?
Pourquoi nous efforcer d'allumer dans les cœurs
L'amour de la patrie, et ces nobles ardeurs
Dont l'intérêt public embrase une grande âme ?
L'appareil de la mort ou d'un supplice infâme,
Les leçons, les conseils sont d'impuissants remparts,
Pour contenir un peuple aveugle en ses écarts.
C'est un torrent fougueux qui franchit ses rivages,
Transforme une prairie en tristes marécages,
Et de ses flots bourbeux couvre les champs voisins.
Les digues, les massifs sont des obstacles vains,
Que ne respectent point ces ondes indociles.
Contre tant de fureurs leurs bords n'ont plus d'asiles.
Et vous, docteurs, cessez des travaux superflus,
Pour former la jeunesse aux beaux arts, aux vertus.
C'est un tendre arbrisseau ; son unique culture
Est de l'abandonner aux mains de la nature :
Un terroir excellent et les célestes feux
Lui prodiguent des sucs sous un climat heureux ;
Il croît sans autre soin, si votre prévoyance
Retranche des rameaux la stérile abondance :
Il déploie un tapis de feuillage et de fruits,
Mais ne connaît aucun des biens qu'il a produits.
Raison, quel est ton prix, sous un joug invincible ?
A quoi bon distinguer l'utile du nuisible,
Si d'atteindre le bien je n'ai pas le pouvoir,
Ni d'éviter les maux que j'aurai su prévoir ?

L'intelligence alors n'est plus qu'un don futile,
Qu'un instrument sans force, un trésor inutile.
Surpris dans ces dangers, où la nécessité
Ne laisse d'autre espoir que l'intrépidité,
L'homme alarmé s'éveille, et dans son industrie
Cherche des moyens prompts pour garantir sa vie,
Et se soustraire aux coups dont il est menacé :
Mais il tourmente en vain son génie abusé,
S'il gémit dans les fers d'un destin indomptable.
Funeste bien, tu rends son sort plus déplorable,
Lorsqu'en son propre fonds il pense découvrir
Un remède à des maux qu'il ne peut pas guérir.
La prévoyance nuit, lorsqu'elle est impuissante.
D'un roi chéri des siens l'équité bienfaisante,
Du sage la vertu, du héros la valeur
N'ont, sans la liberté, qu'un mérite imposteur ;
Moins estimable encor que la vive jeunesse,
Que la beauté du corps, l'air noble, la souplesse.
Pour l'homme la raison n'est plus qu'un vain far-
[deau ;
Disons mieux, son tyran, son éternel bourreau.
Lui refuser ce droit, cette active puissance,
Sur qui l'humble vertu fonde sa récompense,
Dont le doigt, à travers la nuit de ce séjour,
De l'immortalité lui montre l'heureux jour,
C'est le mettre au-dessous de l'animal stupide.
Que la nature enchaîne à l'instinct qui le guide.
Plus durables que lui, les chênes, les ormeaux,
Par la terre enfantés les marbres, les métaux
Seront d'un plus grand prix que son âme avilie.
Dans un ordre constant ils conservent leur vie,
Sans désirs, sans devoirs, sans étude, sans soins ;
Et chez nous, la raison augmentant nos besoins,
Loin de nous soulager, aux chagrins, à la peine
Attache de nos jours la courte et triste chaîne.

Le card. de Polignac,
trad. par Bérardier de Bataut.

LIDWINE.

La B. Lidwine naquit en Hollande en 1380; sa famille était noble, mais peu fortunée. Elle n'avait pas plus de douze ans lorsque sa beauté la fit rechercher en mariage. Déterminée à consacrer à Dieu sa virginité, elle tâcha, par des mortifications corporelles, de détruire ses charmes. Dieu seconda ses pieux desseins en lui envoyant, dès l'âge de quinze ans, une maladie qui dura jusqu'à la fin de ses jours, et qui la fit passer par une grande variété d'infirmités et de souffrances. Sa longue et invincible patience, au milieu de maux continuels et affreux, lui mérita en quelque sorte la palme du martyre. Après trente-huit années de douleurs, elle alla recevoir dans les cieux la couronne réservée à ses vertus.

La neige, au loin, brillant malgré les ombres,
Charge le toit de mon triste réduit ;
Et l'aquilon, soufflant dans les décombres,
Vient ajouter aux horreurs de la nuit.
Sur mon grabat tremblante et demi-nue,
Pâle victime échappée à la mort,

De mes douleurs je ne suis point émue ;
Mon cœur est calme, et je bénis mon sort.

A murmurer qui pourrait me contraindre ?
Depuis vingt ans mes maux sont de mon choix :
D'un long martyre, eh ! saurais-je me plaindre,
Fille d'un Dieu mort pour moi sur la croix ?

Depuis vingt ans sous mon toit solitaire
N'a point paru la froide humanité.
Objet d'horreur aux enfants de la terre,
Dans mon réduit nul ne s'est arrêté.

Si ma douleur émeut leur bienfaisance,
Si j'attendris des cœurs si dédaigneux,
Leurs dons légers, ah ! qui me les dispense ?
Des serviteurs fiers et distraits comme eux.

Mais en secret, à l'aube renaissante,
Les fils du ciel viennent me consoler.
La charité, douce et compatissante,
Près du malheur toujours aime à voler.

Sans doute, hélas ! sa voix sainte et divine
N'a pas l'accent de la tendre amitié...
Point de regrets..... pour la pauvre Lidwine
C'est bien assez d'inspirer la pitié.

Aux sentiments, doux charme de la vie,
Depuis vingt ans n'ai-je pas dit adieu ?
Ah ! faudrait-il à mon âme ravie
Un autre ami que son père et son Dieu ?

Ce Dieu tout bon, quittant son tabernacle,
Daigne accourir pour se donner à moi,
Quand de mes maux le dégoûtant spectacle
A tout mortel inspire de l'effroi.

Viens, je t'attends, ô Père que j'adore !
Viens, hâte-toi, mon divin Rédempteur !
Ange de paix, du mal qui me dévore
En te voyant j'oublierai la rigueur.

J'entends au loin la clochette argentine :
Jésus s'avance, il arrive en ce lieu ;
Le son s'approche : à l'heureuse Lidwine
Une voix dit : « Voici l'Agneau de Dieu. »

Maître des rois, qui forme ton cortége ?
Des grands ? oh ! non : des enfants, des vieillards ;
D'un pied timide ils vont foulant la neige,
Sur leur rosaire arrêtant leurs regards.

A ton aspect un plaisir pur m'inonde ;
Mon cœur bénit la lumière du jour :
Et dans ce cœur, si dédaigné du monde,
Brille un rayon d'espérance et d'amour.

O doux espoir ! voilà mon juge : il m'aime ;
Je dois attendre un arrêt indulgent.
Pourrais-je craindre à mon heure suprême
L'ami qui vient sous mon toit indigent ?

Au méchant seul, qu'elle accable d'alarmes,
La mort, hélas ! est un affreux réveil ;
Mais pour le juste elle brise ses armes,
Et prend les traits du paisible sommeil.

Rouvre les yeux, Chrétien, ton Dieu t'appelle !

Entre ses bras tu l'étais endormi...
Heureux, cent fois heureux le cœur fidèle
Qui se réveille auprès de son ami !

Mlle Angélique Gordon.

LES LIMBES AVANT LA NATIVITE.

Hors des lieux où le temps moissonne ses victimes,
Il est un lieu voisin des plus profonds abîmes,
Où des astres voilés traversent lentement
L'épaisse obscurité d'un triste firmament ;
Où des mânes légers, égarés dans l'espace,
Semblent chercher du jour une dernière trace,
Et, toujours repoussés par un reflux divin,
De leur captivité vont attendre la fin.
Sur la plage où Sion a déposé sa gloire,
Du peuple des élus tranquille purgatoire,
Un ange, qui régit ces invisibles cieux,
Pèse d'un nouveau temps le cours religieux.
Là repose Abraham appuyé sur Dieu même ;
Il recèle ses fils sous son ombre suprême,
Evoque de la vie un pieux souvenir,
Et, toujours attentif, écoute l'avenir.

Moïse, recueilli dans sa longue prière,
Ignore du trépas l'invincible barrière ;
Sous le vague horizon, son front mystérieux
Apparaît, tour à tour obscur et radieux :
Son âme, qui rejette une pompe effacée,
Fixe à des cieux absents une ardente pensée ;
Immobile, et debout sur l'ancre de la foi,
Il semble encor dicter son immuable loi.

Mais l'ineffable bruit d'un concert angélique
Réveille d'Isaël la lyre prophétique.
David a répété les célestes accords,
Et l'esprit du Seigneur a pénétré ces bords.
Sur trois points lumineux un mobile nuage
Dessine du Sauveur l'étincelante image ;
Et l'arche du salut, dans un cercle azuré,
Flotte, au sein des éclairs, vers le peuple sacré.

Sur l'océan de feux un exécrable archange,
Du ciel, qu'il a trahi blasphème la louange,
Et prévoyant le Dieu qui vient river ses fers,
Par d'horribles clameurs avertit les enfers.

Pour échapper au Dieu qu'il craint et qu'il outrage,
Vers l'antique néant il vogue plein de rage ;
Mais le rapide esquif est soudain arrêté,
Quand un sombre cadran marque l'éternité !

Mme Hortense de Céré Barbé.

LIMBES

DES ENFANTS MORTS SANS BAPTÊME.

(Extrait du poëme : *Le Dernier Jour*, chant v.)

Ce que tu vois déjà flotter dans cet espace
(De mon ange, à ces mots, la voix devint plus [basse (1),
Comme s'il avait craint que quelqu'un l'entendît,
Il me parla du souffle, et son souffle me dit) :
Ce que tu vois flotter au fond de ce ciel blême,

(1) Pour l'explication des paroles de cet ange, qui s'adresse au poëte, voyez ce qui a été dit du poëme *le Dernier jour*, dans l'*Esquisse historique sur la poésie chrétienne*, col. 79 et 80.

Ce sont les enfants morts sans les eaux du baptême,
Coupables par nature et non par volonté ;
Leurs pères ont en eux transmis l'iniquité ;
Et, n'ayant pas reçu les grâces infinies,
Ces âmes avec Dieu restent sans harmonies :
Ruines que le Christ ne relèvera plus,
Ils ne peuvent atteindre à la fin des élus ;
Aux visions du ciel leur œil est inhabile ;
N'ayant jamais connu la loi de l'Evangile,
Hors d'elle ils sont jugés, et jugés justement ;
D'un crime sans plaisir la peine est sans tourment.
Ici joie ou douleur ne se font pas connaître ;
L'être y vit satisfait de la faveur de l'être,
Mais de l'être avorton, incomplet, et n'étant
Que pour faire contraste à côté du néant,
Jouissant d'une paix qui n'a point de délices,
Et dont le bonheur est l'absence des supplices.
« Quoi ! m'écriai je alors, cet essaim vient et va
Dans l'éternel oubli du nom de Jéhova... »
Mais mon ange soudain mit sa main sur ma bouche,
Et son regard ami me fut presque farouche :
« Malheureux, me dit-il, quel nom prononces-tu ?
Ce nom, partout ailleurs félicité, vertu,
Ne serait en ces lieux qu'une fatale idée,
Si par leurs habitants elle était possédée ;
Brûlant pour son objet qu'ils ne doivent pas voir,
Ils trouveraient l'enfer dans un vœu sans espoir.
Fuyons, ne troublons pas leur tranquille ignorance ;
La bouche du mortel est pleine d'imprudence ;
Si de la tienne encor ce nom pouvait sortir,
Quelque foudre divin viendrait t'anéantir. »

Jean Reboul.

LITANIES DU SAINT NOM DE JESUS.

Vous qu'on ne peut nommer sans crainte,
Unique Dieu, Trinité sainte,
Père, Fils, Esprit-Saint, ayez pitié de nous !
Nous implorons votre clémence :
Nos péchés et votre puissance
Nous font trembler, Seigneur, prosternés devant [vous !

Ayez pitié de nous, Jésus, splendeur du Père,
Roi de gloire et martyr, pontife et conquérant ;
Rayon qui nous transmet l'éternelle lumière,
Tendre enfant de Marie et Fils du Dieu vivant !

Ayez pitié de nous, ô soleil de justice
Qui de l'éternité fait luire le beau jour ;
Dieu fort, rançon de l'homme offert en sacrifice,
Jésus, unique objet digne de notre amour.

Ayez pitié de nous, Jésus, source profonde
De biens et de trésors aussi riches que doux ;
Ange du grand conseil qui gouverne le monde,
Père du siècle heureux que nous espérons tous.

Ayez pitié de nous, Jésus dont la puisssance
Créa l'homme, le sauve et maîtrise son cœur ;
Vous dont l'enfer n'a pu lasser la patience,
Vous dont l'humilité nous prêche la douceur.

Ayez pitié de nous, vous qui d'un monde impie
Bravez dans votre gloire et la haine et l'effort ;
Jésus, ô Dieu de paix, vous, l'auteur de la vie,
Qui sûtes obéir jusqu'à souffrir la mort.

Ayez pitié de nous, Jésus, divin modèle ;
Dans cette voie obscure admirable flambeau ;
Père du pauvre, ô vous, bon Pasteur dont le zèle
Suit la brebis perdue et la rend au troupeau.

Ayez pitié de nous, notre Dieu, notre Juge,
Vous dont la croix nous dit combien vous nous aimez :
Jésus, Dieu des cœurs purs, soyez notre refuge
Contre les vains plaisirs dont les sens sont charmés.

Ayez pitié de nous, Jésus, dont les ouvrages
Font adorer en vous le Dieu qui seul est bon :
Force des saints martyrs et lumière des sages
Qui devant les tyrans confessaient votre nom.

Ayez pitié de nous, Jésus, dont la victoire
Rend l'homme à l'innocence et l'arrache aux enfers.
Les patriarches saints annonçaient votre gloire,
En saluant le jour qui sauva l'univers.

Ayez pitié de nous, Jésus, dont les apôtres
Ont écrit, ont souffert, ont combattu pour nous :
Vos mérites, Seigneur, vos trésors sont les nôtres,
Si nous savons vous suivre et souffrir avec vous.

Des célestes esprits, vous l'amour et la joie,
Jésus, dont la présence est tout le paradis,
Ayez pitié de nous, vous la vie et la voie
Qui conduit jusqu'au trône où vous êtes assis.

Ayez pitié de nous, trésor d'un cœur fidèle,
Objet des chants sacrés des prophètes divins,
Jésus, bonté sans borne et sagesse éternelle,
Qui forme, éclaire, inspire et couronne les saints.

Jésus, pardonnez-nous et soyez-nous propice !
Consumez nos péchés au feu de votre amour ;
Ah ! ne nous privez pas des fruits du sacrifice
Qui nous rouvre du ciel le bienheureux séjour !

Adorable, sainte victime,
Jésus, délivrez-nous du crime,
Et du vice en nos cœurs caché ;
Des foudres de votre colère
Et du malheur de vous déplaire :
Le seul malheur est le péché.

Jésus, délivrez-nous des piéges
Et des blasphèmes sacriléges
De notre éternel ennemi.
Heureux qui vit dans votre crainte
Et qui porte à votre loi sainte
Un cœur par la grâce affermi !

Délivrez-nous de l'inconstance
Qui fait suivre avec négligence
Vos conseils si saints et si doux ;
De votre justice inflexible,
Et de la sentence terrible
Qui nous séparerait de vous.

Nous vous en conjurons au nom de ce mystère

Où, réconciliant le ciel avec la terre,
Et vainqueur de l'enfer,
Par l'effort de l'amour subjuguant la nature,
Dans le sein virginal d'une humble créature
Le Verbe se fit chair !
Au nom de votre obscure et sublime naissance,
Au nom de ces parents dont votre sainte enfance
Suivait les douces lois ;
Au nom de cette vie en merveilles féconde,
Qui dans le Fils de l'homme a fait connaître au monde
Le Fils du Roi des rois.

Au nom de vos travaux et de ce tendre zèle
Qui faisait retentir de la bonne nouvelle
Les temples de Sion ;
Au nom de votre joie, au nom de vos tristesses,
De vos divins exploits, de vos saintes faiblesses,
Et de votre abandon !

Au nom de votre mort qui fit fendre la pierre,
Où le jour refusant de luire sur la terre
Eteignit son flambeau ;
Holocauste adorable où l'amour se consomme,
Où Dieu s'anéantit et se soumet pour l'homme
Aux horreurs du tombeau.

Au nom de cette nuit de trouble et d'épouvante,
D'angoisses, de langueurs et de sueur sanglante,
Accablant le Dieu fort ;
Au nom de cette croix la terreur de l'impie,
Et de ce grand triomphe où l'auteur de la vie
A terrassé la mort.

Au nom de ce beau jour où, porté sur la nue,
On vous vit aux regards d'une foule éperdue
Remonter vers le ciel ;
Où les célestes chœurs chantant votre victoire
Vinrent accompagner au séjour de la gloire
Le Fils de l'Eternel.
Agneau divin offert pour les péchés du monde,
Pardonnez-nous, Jésus ; nous recourons à vous.
Agneau de Dieu, sur qui tout notre espoir se fonde,
Jésus, exaucez-nous.
Agneau divin offert pour les péchés du monde,
Seigneur puissant et doux,
Qu'à l'excès de nos maux votre pitié réponde :
Ayez pitié de nous !

Le comte A. DE MARCELLUS.

LITANIES DE LA SAINTE VIERGE.

Ayez pitié de nous, Seigneur ! le poids du crime
Accable les pécheurs qui tremblent devant vous.
Père juste ; Jésus, adorable victime ;
Esprit, Trinité sainte, ayez pitié de nous !
Priez pour nous, ô vous que le monde révère ;
Vous dont le pied vainqueur écrasa le serpent :
Vierge sainte qu'un Dieu voulut nommer sa mère,
Vous pouvez tout pour nous : Jésus fut votre enfant !
Priez pour nous, ô Mère aussi tendre que pure,
Que la grâce d'un Dieu pare de tous ses dons ;
Cette grâce par vous a vaincu la nature :
Par vous elle triomphe et nous la possédons.

Priez pour nous, ô vous qu'on chérit, qu'on admire,
Humble fille des rois, Mère du Créateur ;
Merveille du Très-Haut, vous dont l'aimable empire
Est cher à l'univers qui vous doit son Sauveur.

Priez pour nous, ô vous, grand et parfait modèle
De justice, de foi, d'espérance et d'amour ;
Vous qui nous retracez comme un miroir fidèle
Les vertus qui du ciel peuplent l'heureux séjour.

Priez pour nous, ô vous dont la tendre clémence
Rassure des pécheurs les cœurs humiliés.
Peut-on assez louer votre douce puissance,
Puisqu'un Dieu né de vous met le monde à vos [pieds ?

Priez pour nous, ô vous, trône de la Sagesse
Qui semblait se jouer en créant l'univers,
Source pour les Chrétiens d'une sainte allégresse :
Que de captifs par vous ont vu briser leurs fers !

Priez pour nous, Marie, auguste tabernacle,
Vaisseau d'élection, séjour du Saint des saints ;
Arche de l'alliance, où réside l'oracle
Qui promet le salut aux malheureux humains.

Priez pour nous, ô vous, rose mystérieuse,
Dont l'éclat embellit le printemps éternel ;
Noble tour de David, temple d'or, porte heureuse
Qui nous ferma l'abîme et nous ouvrit le ciel.

Priez pour nous, ô vous que le malade implore,
Qui visitez le pauvre en son triste séjour ;
Refuge des pécheurs, resplendissante aurore,
Etoile du matin qui promet un beau jour.

Priez pour nous, ô vous, mur d'airain, tour d'ivoire,
Des peuples et des rois invisible soutien :
Vous dont le nom puissant assure la victoire,
Terrasse l'infidèle et sauve le Chrétien.

Reine, que le péché n'a jamais asservie,
Divin buisson qu'entoure et qu'épargne le feu,
Priez pour nous : la grâce a précédé la vie
En la fille d'Adam qui fut Mère d'un Dieu.

Priez pour nous, Marie, ô vous dont les louanges
Epuiseront toujours les transports des élus ;
Les patriarches saints, les apôtres, les anges,
Vous proclament leur Reine et chantent vos vertus.

Reine des saints martyrs, qui, prodiguant leur vie,
De votre divin Fils ont confessé le nom :
Reine des chastes cœurs, priez pour nous, Marie :
D'un amour chaste et saint obtenez-nous le don.

Priez pour nous, ô vous que les chantres antiques
De loin avaient montrée à l'espoir des humains ;
Les prophètes louaient dans leurs divins cantiques
Le Rédempteur du monde et la Reine des saints.

Priez pour nous, ô vous dont le lis est l'emblème,
Dont le nom retentit en tout temps, en tout lieu,
Le ciel dans sa splendeur ne voit qu'un diadème
Plus brillant que le vôtre : et c'est celui d'un Dieu !

Agneau de Dieu, mourant pour les péchés du monde,
Ne pourrions nous fléchir votre juste courroux ?

Où le crime abonda que la clémence abonde :
Jésus, Agneau sans tache, ayez pitié de nous !

Le comte A. DE MARCELLUS.

LITANIES DES SAINTS.

Seigneur, ayez pitié de nous !
Pécheurs, nous redoutons vos jugements sévères ;
Ecoutez nos soupirs, exaucez nos prières,
Père juste, Esprit-Saint, Sauveur aimable et doux,
Seul Dieu, Trinité sainte, ayez pitié de nous !

Et vous qui du Très-Haut désarmez la colère,
Vous dont un regard tutélaire
Suffit pour éteindre son feu,
Priez pour nous, Marie, à la fois Vierge et Mère,
Mais la mère d'un Dieu !

Chef de la céleste milice,
Vainqueur de Satan, ô Michel !
Et vous du soleil de justice
Noble ambassadeur, Gabriel ;
Raphaël, l'ami de Tobie,
Vous devant qui la maladie
S'arrête et détourne ses coups ;
Esprits, saintes intelligences,
Anges, vertus, trônes, puissances,
Chœurs bienheureux, priez pour nous !

D'une virginité féconde,
Joseph, chaste et saint protecteur ;
Et vous, Jean, du Sauveur du monde
Incomparable précurseur !
Vous, patriarches, vous, prophètes,
Priez pour nous, saints interprètes,
Savants dans les secrets des cieux ;
Vos écrits n'ont plus de mystère,
Et nous contemplons la lumière
Qui jadis brillait à vos yeux.

Vous qui du ciel gardez les portes,
Vainqueur des portes des enfers,
Pierre, chef des saintes cohortes ;
Vous, Paul, flambeau de l'univers ;
Vous tous, apôtres magnanimes,
Et vous, historiens sublimes,
Armés d'une plume de feu ;
Qu'est il besoin que je vous nomme,
Vous par qui dans le Fils de l'homme
Le monde a reconnu son Dieu.

Vous, des martyrs fleurs et prémices,
La gloire et le deuil d'Israël,
Des cieux la joie et les délices,
Enfants de la triste Rachel ;
Chef des martyrs, ô vous, Etienne ;
Vous, héros de la foi chrétienne,
Côme, Vincent, priez pour nous ;
Laurent, insensible à la flamme,
Victimes dont le sang proclame
Le Dieu qui s'immola pour vous.

Et vous, nos maîtres et nos Pères,
Qui dans vos immortels écrits,
Expliquâtes les saints mystères,

Priez pour nous, nobles esprits!
De la foi vous fûtes la gloire,
Ambroise, Jérôme, Grégoire,
Vous tous, admirables docteurs,
Augustin, fleuve de science,
Ame de feu, génie immense,
Ecrivain cher aux tendres cœurs.

Saints pontifes, prêtres, lévites,
Et vous dont l'exemple et les lois
Ont fait tant de saints cénobites,
Priez pour nous, Bernard, François;
Anges mortels, anachorètes,
Qui, dans vos sauvages retraites,
Sûtes vivre et mourir en paix,
Vous tous dont les devoirs austères,
Et les souffrances volontaires
Du monde expiaient les forfaits.

Vous l'honneur d'un sexe fragile
Et l'amour du céleste époux,
Agnès, Luce, Agathe, Cécile,
Priez aussi, priez pour nous;
Madeleine, amante sublime,
Qui de l'amour lava le crime
En aimant aux pieds de Jésus;
Vierges, veuves, femmes chrétiennes,
Le faste des vertus païennes
Admira vos humbles vertus.

Vous tous, dont la gloire suprême
A récompensé les travaux,
Vous qui dans le sein de Dieu même
Prenez pitié de tous nos maux,
Héros des rives étrangères,
Rois, sujets, reines et bergères,
Hélas! nous vous implorons tous;
Vous qu'on connaît et qu'on honore,
Vous qu'on révère et qu'on ignore,
Saints et saintes, priez pour nous!

Seigneur, pardonnez-nous, et d'un œil favorable,
De vos enfants voyez les pleurs!
Et daignez tendre encore une main secourable,
Pour relever d'humbles pécheurs.

Délivrez-nous, Seigneur, des faux appâts du crime,
Du malheur d'encourir votre juste courroux;
Des piéges de Satan et du profond abîme
Qui pour nous dévorer s'entr'ouvre devant nous.

Délivrez nous du vice et des affreux ravages
Qui d'une flamme impure accompagnent l'ardeur;
Des fléaux des saisons, des foudres, des orages;
Délivrez nous surtout des orages du cœur!

De toute volonté perverse et criminelle,
Qui nous ferait haïr la loi de notre Dieu :
Du malheur sans retour de la mort éternelle,
Qui nous engloutirait dans des gouffres de feu.

Bannissez loin de nous la colère et la haine;
Rendez tous vos enfants charitables et doux;
Des dangers d'une mort imprévue et soudaine,
Du mal et du péché, Seigneur, délivrez-nous!

Nous vous en conjurons par l'étonnant mystère,
Où, sans quitter le ciel,
Le Fils du Dieu vivant vint habiter la terre
Et prit un corps mortel;

Par cette auguste nuit qui fit connaître au monde
Son Dieu, son Rédempteur,
Nuit heureuse qui vit une Vierge féconde
Enfanter son Sauveur!

Par votre sainte enfance, et par votre baptême,
La gloire du Jourdain,
Par ce jeûne ineffable où l'on vit un Dieu même
Lutter contre la faim;

Par la lente agonie et par le long supplice
Du pacifique Agneau;
Par la mort de la croix, par votre sacrifice,
Et par votre tombeau;

Par ce triomphe heureux qui fit même à l'impie
Adorer le Dieu fort,
Où pour ne plus mourir vous reprîtes la vie
Dans le sein de la mort;

Par ce jour de victoire où, porté dans l'espace
Par les célestes chœurs,
Vous montâtes au ciel pour préparer la place
A vos adorateurs;

Par votre Esprit divin, ses consolantes flammes,
Par ces langues de feu
Qui des apôtres saints embrasèrent les âmes
De l'amour de leur Dieu.

Au jour du jugement soyez notre refuge;
Pécheurs, que nous trouvions en vous
Un tendre père, et non un juge
Nous vous en conjurons, Seigneur, écoutez-nous!

Qu'une secourable indulgence
Contre une trop juste vengeance
S'empresse de nous protéger!
Qu'une pénitence efficace
Fasse en nos cœurs régner la grâce,
Et que son joug pesant nous devienne léger.

Gardez, gouvernez votre Eglise :
Que votre Esprit-Saint la conduise,
Et confonde ses vains rivaux;
L'auguste successeur de Pierre
Tient votre place sur la terre :
Consolez ses douleurs, couronnez ses travaux!

Rassemblez-nous tous sous vos ailes :
Et que les troupeaux soient fidèles
A suivre la voix des pasteurs;
Bénissez leurs saints ministères,
Et de nous et de tous nos frères
Faites un peuple entier de vrais adorateurs!

Eteignez le feu de la guerre;
Que tous les princes de la terre
Sous votre loi vivent en paix;
Que tous ceux, qui de l'indigence
Ont soulagé l'humble souffrance
Reçoivent de vos mains le prix de leurs bienfaits.

Des fruits d'une terre fertile
Donnez-nous l'abondance utile,
Mais sans y fixer nos désirs.
Ne souffrez pas que nos pensées
Ici-bas rampent abaissées
Elevez vers le ciel nos vœux et nos soupirs.

Ouvrez les portes de la vie
A nos pères dont l'âme expie
Ou des erreurs ou des forfaits ;
Sauvez des flammes éternelles
Nous, nos amis, tous les fidèles :
Fils de Dieu ! Fils de l'homme ! exaucez nos souhaits !

Seigneur, Agneau de Dieu, qui, mourant sur la croix,
Effacez les crimes du monde,
D'infortunés pécheurs ont transgressé vos lois :
Que notre repentir, notre douleur profonde
D'un Dieu juste et vengeur désarme le courroux.
Jésus, ô Saint des saints, ayez pitié de nous !

Le comte A. DE MARCELLUS.

LES LIVRES SAINTS.

Un autre évoquera les muses de la Grèce ;
Un autre, sur les bords qu'arrose le Permesse,
A ses divinités offrira de l'encens :
Moi, j'ai voué mon culte aux chantres de Solime
Dont la céleste voix, comme un écho sublime,
A du ciel redit les accents.

Muse des anciens jours, mère de l'harmonie,
C'est toi qui, la première, as des chants du génie
Salué l'Eternel et le jeune univers :
Tu dis du Créateur l'œuvre grande et féconde,
Et le premier soleil qui brilla sur le monde,
Nous luit encore dans tes vers.

Du sein du noir chaos tu vis le jour éclore,
Tu le vis, souriant à la première aurore,
S'élever dans les airs brillant et radieux ;
Tu vis la nuit naissante étendre au loin ses voiles,
Et sa féconde main répandre les étoiles
Sur le dôme azuré des cieux.

L'Eternel t'apparut, quand il vint sous la tente
Où le vieux patriarche et sa famille errante
Offraient au voyageur l'humble hospitalité ;
Tu le vis, quand les cieux sous ses pieds s'abaissèrent,
Quand la mer recula, quand les monts s'inclinèrent
Sous le poids de sa majesté.

Tu vis et tu chantais, et ta lyre magique
Fit passer dans ses chants le tableau magnifique
Des prodiges sans nombre opérés à tes yeux :
Tel, quand l'aigle, s'élève au séjour du tonnerre,
Son regard enflammé réfléchit sur la terre
L'éclair qui brille dans les cieux.

Le temps dont tout subit l'inévitable empire,
Le temps a tout détruit ; mais tes chants et ta lyre
Bravèrent le pouvoir de l'homicide faux :
Les siècles sont passés sans te laisser de rides,

(1) *Cecidit... cecidit...*

Tu demeuras debout avec les Pyramides
Sur les débris et les tombeaux.

Arche miraculeuse, au milieu des naufrages,
Seule, tu surnageas sur l'abîme des âges,
Des saintes vérités gardant le souvenir ;
L'homme a, sous tes pinceaux, retrouvé son histoire.
Sans toi, vaste débris, le monde, sans mémoire,
Serait muet pour l'avenir.

Que j'aime à t'écouter, quand, au sein des orages,
Tu me peins l'Eternel entouré de nuages,
Faisant trembler les monts sous son char lumineux ;
Ou quand ta voix, semblable à la mer mugissante,
Fait frémir les cités, et sécher d'épouvante
Les monarques audacieux !...

Quel fléau t'a frappée, ô fière Babylone,
Toi que vingt rois muets adoraient sur ton trône ?
Soulève tes débris, grande ombre, réponds-moi :
Quelque guerrier puissant t'a-t-il lancé sa foudre,
Ou le feu dévorant qui mit Sodome en poudre
Serait-il descendu sur toi ?

Quel silence !... on n'entend dans tes palais funèbres ;
Que les cris des hibous volant dans les ténèbres ;
Le voyageur t'appelle, et tu ne réponds pas,
Seulement une voix dit, dans l'écho sonore,
Comme un foudre fumant qui meurt et gronde encore :
« Elle est à bas !... elle est à bas (1) ! »

O ma muse, c'est toi, tes accents redoutables
Passaient, comme un fléau, sur les peuples coupables ;
Les palais, à ta voix, devenaient des tombeaux.
Tu parlais, et la mort, à ses ordres fidèle,
Abattait les cités avec sa faux cruelle,
Comme de fragiles roseaux.

Quel deuil ! quel désespoir ! quand ta voix effrayante
S'élevait dans les airs, lugubre et gémissante,
Comme le bruit confus des mourantes cités ;
Quand ta sinistre voix, planant sur leurs murailles,
Parlait de leurs trépas, chantait leurs funérailles
A des peuples épouvantés ;

Quand Ninive, vouée à la fureur divine,
Dans ta voix en courroux écoutait sa ruine,
Et vivante, assistait à son dernier soupir !
Dieu, quels tableaux ? c'est Tyr, c'est Assur qui succombe !
J'entends encor leurs cris, je vois s'ouvrir la tombe
Où leur grandeur vint s'engloutir !

Qui pourrait sans respect entendre tes oracles ?
O Muse d'Israël ! tes chants sont des miracles.
Oui, l'Eternel sans doute a parlé sous tes doigts ;
Il est le Tout-Puissant, il a fait le tonnerre,
Il étendit les cieux, il a créé la terre ;
Mais son chef-d'œuvre, c'est ta voix.

Oui, ce livre est, mon Dieu, ton plus sublime ouvrage ;

En traits moins éclatants tu gravas ton image
Sur les mondes sans nombre échappés de tes mains,
Ce furent là tes jeux, ô puissance infinie!
La Bible est ta pensée, et l'éternel génie
Respire dans ses chants divins.

Si le jour, du Très-Haut oubliant la mémoire,
Cessait de dire au jour sa puissance et sa gloire;
Si les astres jaloux nous taisaient sa beauté;
Le génie, en ce livre où resta son empreinte,
Comme au désert Jacob, plein d'une terreur sainte,
Trouverait la divinité.

Mgr Dubreuil, *évêque de Vannes.*

LA LOI DE DIEU

OU LE DÉCALOGUE.

Poëme.

Grand Dieu, j'ose chanter cette auguste journée
Où ta loi redoutable aux mortels fut donnée;
Puissé-je, au bruit pompeux de mes accents vain-
[queurs,
D'un saint amour pour elle enflammer tous les cœurs!

L'homme, de l'Eternel image vive et pure,
N'obéissait d'abord qu'à la simple nature,
Heureux si, maîtrisant ses coupables désirs,
Toujours de ses devoirs il eût fait ses plaisirs!
Mais bientôt, se livrant à mille fausses joies,
Vil esclave des sens il corrompit ses voies;
Et, pour comble d'horreurs, en tout temps, en
[tout lieu,
Des bienfaits de Dieu même il usa contre Dieu.
C'est alors que, touché de le voir si rebelle,
Dieu sentit dans le cœur une douleur mortelle.
Quoi! devais-je, dit il, pour prix de mon amour
De l'avoir su créer me repentir un jour!
Le traître! Ah! c'en est trop, qu'il meure, qu'il
[périsse!
Tonnons, frappons; ainsi l'ordonne ma justice.
Mais non; malgré l'excès de son iniquité,
Jetons sur lui plutôt un regard de bonté:
Qu'il vive; et puisqu'il a de son âme infidèle
Banni cette loi sainte, immuable, éternelle,
Cette loi que mon doigt a pris soin d'y graver,
Cette loi qu'à jamais il eût dû conserver,
Gravons-la maintenant sur la pierre solide;
Qu'elle soit le flambeau dont la clarté le guide;
Et que, s'il l'ose enfreindre après de tels bienfaits,
Rien ne puisse à mes yeux excuser ses forfaits.

Il dit. A ce discours une joie inconnue
Sur toute la nature est soudain répandue:
L'enfer seul pousse au loin de longs mugissements,
La terre s'en émeut jusqu'en ses fondements.
Il abaisse les cieux trembants à sa parole;
Sur les ailes des vents il se soutient, il vole;
Et, rassemblant son peuple autour de Sinaï,
C'est de là qu'il commande, et veut être obéi.
Déjà de toutes parts la montagne enflammée
Vomit à gros bouillons une épaisse fumée;
Le bruit de la trompette éclate dans les airs,

Les feux étincelants, la foudre, les éclairs,
Ministres redoutés de sa toute-puissance,
Du Dieu maître des dieux annoncent la présence.
Viens, Israël, écoute, et connais le Seigneur:
« C'est moi, dit le Très-Haut, de qui le bras vengeur,
« Au triste égyptien rendant peines pour peines,
« A de ta servitude enfin brisé les chaînes.
« Engagé désormais sous mon empire heureux,
« Tu n'offriras qu'à moi ton encens et tes vœux.
« Garde-toi d'adorer ces frivoles images,
« De la main des mortels ridicules ouvrages,
« Dont la bouche est muette, et dont l'œil impuis-
[sant
« Ne saurait voir du jour l'éclat éblouissant.
« Que ta langue jamais, indignement parjure,
« Par mon auguste nom n'affirme une imposture.
« En redoublant ton zèle, en cessant tes travaux,
« Songe à sanctifier le jour de mon repos.
« Si tu veux sur la terre, où ma bonté te laisse,
« Couler toute ta vie au sein de l'allégresse,
« Pour ceux dont tu la tiens fais briller tour à tour
« Le plus profond respect et le plus tendre amour.
« Meurs toi-même plutôt vainqueur de ta colère
« Que de souiller tes mains dans le sang de ton frère.
« D'une impudique flamme éteins jusqu'au soup-
[çon
« Ennemi du larcin, frémis à son seul nom.
« L'honneur est du prochain le plus bel apanage,
« N'en ternis point l'éclat par un faux témoignage,
« Et pour les biens divers qu'il étale à tes yeux,
« Ne te permets pas même un désir envieux. »

Ainsi, montrant l'enfer séjour de ses vengeances,
Au haut du firmament plaçant les récompenses,
L'arbitre souverain des peuples et des rois
A l'univers surpris fit entendre sa voix.

Toi donc à cette voix, dont le son te réveille,
Ouvre à la fois, mortel, ton cœur et ton oreille;
Né dans la liberté, maître de ton destin,
Sur l'onde ou sur le feu tu peux porter la main.
Mais si la loi de Dieu n'éclaircit tous tes doutes,
Si tu marches ailleurs que dans ses saintes routes,
Perfide contempteur du bien qu'elle prescrit,
Si tu livres ton âme au mal qu'elle interdit
Tremble, le jour approche où, loin de tout refuge,
Elle doit être, ingrat, ton témoin et ton juge.
Les cieux s'écrouleront, la terre périra;
La parole d'un Dieu jamais ne passera.

L'abbé Portes.

LA LOI DIVINE.

La loi, fille du ciel et reine de la terre,
Unit d'un nœud sacré l'homme et la vérité.
Elle imprime à notre âme un pieux caractère
Et nourrit des Vertus la douce Trinité.
C'est la voix du Seigneur, c'est sa parole écrite,
C'est l'Esprit éternel au temps manifesté,
Qui soumet la nature à la règle prescrite,
Et s'oppose en secret à sa fragilité.
Sa sainte résistance, à l'homme salutaire,

Tient sous des fers divins notre esprit attaché :
Son sublime compas marque la ligne austère,
Où le désir s'arrête, en face du péché.

Dans la lutte d'un jour où l'enfer nous défie,
Et ce grand lendemain de l'immortalité,
C'est elle qui nous juge, et la Foi justifie ;
Elle embrasse le temps comme l'éternité.

Mme DE CÉRÉ-BARBÉ.

LOI DE GRACE ET D'AMOUR.

Sous la vive splendeur des langues enflammées,
Mortels, voici venir le grand législateur (1).
Qui, par le doux pouvoir de ses lois bien-aimées,
Nous va tirer du joug d'un fier persécuteur.

Il rend à nos esprits leurs forces consumées ;
Nous étions orphelins, il est notre tuteur ;
Nos âmes dans leur mort sont par lui ranimées.
Et de tous nos trésors il veut être l'auteur.

Il grave dans nos cœurs, et non plus sur la pierre,
Ces lois qui vont changer la face de la terre,
Et qui dans leur douceur ont d'infinis appas :

Pourquoi parler de lois dont le nombre importune ?
Aime, Chrétien, et fais tout ce que tu voudras,
Le juif a mille lois, le Chrétien n'en a qu'une.

GODEAU.

LOUANGES A MARIE.

Ses traits mystérieux sont couverts de longs voiles ;
Un cercle lumineux d'étoiles
Brille autour de son front, comme au sein d'un ciel pur ;
Sa robe flottante d'azur
Se déroule à longs plis sur d'éclatants nuages,
Et la Vierge sacrée, aux genoux de son Fils,
Vers le Christ élevant ses regards attendris,
Dépose à ses pieds les hommages
Du juste et du simple de cœur,
La prière du soir, les douleurs matinales,
Les mystiques amours des âmes virginales
Avec les larmes du pécheur.

Ecoutez quelles voix célèbrent ses louanges :
Les martyrs ont saisi leur luth harmonieux,
Et des jeunes enfants le chœur mélodieux
Entoure la Reine des anges.

« Le ciel s'émeut de joie au son de ta parole ;
Salut, trois fois salut à ta sainte beauté
Ton sourire est de miel et ton regard console
Le pécheur attristé.

« Tu fus, blanche colombe, enlevée à la terre,
Où tu vis sur la croix ton Fils et ton Sauveur ;
Où dès lors sur ton front s'empreignit d'une mère
L'ineffable douleur.

« Un souvenir pensif semble attrister encore
Tes feux brillants des feux de l'immortalité :
Comme l'humide fleur que la lune décore
D'un rayon argenté.

« Tu souffris, et tu plains les souffrances humaines ;

(1) Le Saint-Esprit.

L'enfance au cœur joyeux et l'homme aux jours flétris
N'ont jamais répandu ni vœux, ni larmes vaines
A tes genoux bénis !

« Regarde ces élus dont le chœur t'environne,
Tous sont sauvés par toi, tous célèbrent ton nom ;
Les vierges à tes pieds déposent la couronne ;
Que tu mis sur leur front.

« Les mères, de pudeur et d'amour rayonnantes,
A la Mère du Christ présentent leurs enfants ;
Le martyr tend vers toi ses palmes verdoyantes
Et ses bras triomphants.

« Salut, trois fois salut, Vierge, Reine des anges,
Porte du paradis, recours des malheureux ;
Le ciel ne saurait dire en ses douces louanges
Tes noms délicieux ! »

Charles BRUGNOT.

SAINT LOUIS DE GONZAGUE.

Fortunés habitants des cieux,
Quittez un moment vos portiques ;
A nos accents harmonieux
Mêlez vos célestes cantiques :
Unissons nos sacrés accords ;
Au saint patron de la jeunesse
Consacrons les pieux transports
D'une douce et vive allégresse.

Chantons Louis en ce beau jour :
De la vertu, de l'innocence
Son nom seul inspire l'amour,
Et la fait chérir de l'enfance.
Foulant aux pieds les biens du temps,
Louis fut pur comme les anges ;
Il faut que des cœurs innocents
Avec eux chantent ses louanges.

Encor dans le sein maternel
Il reçoit l'onde salutaire ;
Il semble naître pour le ciel
Avant de naître pour la terre.
Ravis d'un spectacle si beau,
Les anges avec complaisance
Entourent son sacré berceau,
Veillant sur sa fragile enfance.

Croissez, enfant chéri des cieux,
Croissez sous l'aile tutélaire
De celle qu'un prodige heureux
En naissant vous donna pour mère.
Quand la mort menaçait vos jours,
Elle protégea votre vie,
Et vous en finirez le cours
Sous les auspices de Marie !

Ni le monde, ni ses appas,
Ni la splendeur du diadème,
Rien ne peut ralentir ses pas
Quand il entend la voix suprême ;
Il fuit les douceurs de la cour ;
Il se dérobe à ses hommages,

Dans l'oubli d'un sacré séjour
Il cache le plus beau des âges !

Tel on voit un jeune arbrisseau
Croître en un vallon solitaire,
Et se parer du fruit nouveau
Qu'en tout temps il donne à la terre.
Ainsi sous les yeux du Seigneur
De Louis la vertu naissante,
A l'abri d'un monde enchanteur,
Se forme et va toujours croissante.

Mûr pour le ciel dès son printemps,
Sans regrets il quitte la terre,
Mais il sut en quelques instants
Remplir une longue carrière.
Et sur les ailes de l'amour
Porté vers sa chère patrie,
Il vole au céleste séjour
Où déjà son âme est ravie.

Heureux, bienheureux mille fois
L'enfant qui le prend pour modèle,
Qui de bonne heure entend la voix
De ce guide aimable et fidèle !
Pour l'enfant qu'elle a mis au jour
Une mère a moins de tendresse
Que Louis ne ressent d'amour
Pour notre timide jeunesse.

Grand saint, qui dans un corps mortel
Parus un ange sur la terre,
Dépose aux pieds de l'Eternel
De nos cœurs l'ardente prière :
Si nous ne pouvons obtenir
La couronne de l'innocence,
Fais qu'il accorde au repentir
La palme de la pénitence.

GRESSET.

SAINT LOUIS,

MENACÉ DE LA MORT PAR LE SOUDAN D'ÉGYPTE, DONNE A PHILIPPE SON FILS SES DERNIÈRES INSTRUCTIONS.

(Extrait de la tragédie de saint Louis.)

Je reconnais mon fils : au-dessus du malheur,
Rien ne semble impossible à sa jeune valeur.
J'aime cette vertu qu'en lui mon peuple honore ;
Mais la France à son roi demande plus encore.
Tu peux l'être bientôt. O mon fils, mon cher fils,
Entends mes derniers vœux et mes derniers avis ;
Grave-les dans ton cœur. Si le ciel, qui me frappe,
Veut aux coups d'Almodan que ta jeunesse échappe,
S'il te rend aux Français que tu dois gouverner,
Songe aux nombreux écueils qui vont t'environner ;
Et, suivant le chemin que te trace ton père,
Joins au bien qu'il a fait le bien qu'il n'a pu faire.

PHILIPPE.

Ah ! puisse l'Eternel me frapper avant vous !
Mais sur vous seul, hélas ! s'il fait tomber ses coups,
Si, détruisant l'espoir où mon cœur s'abandonne,
Il condamne mon front à porter la couronne,

J'aurai pour me guider vos vertus et vos lois ;
L'exemple de mon père est la leçon des rois.

LOUIS.

Lorsqu'un arrêt sanglant aura frappé ton père,
O mon fils, c'est à toi de consoler ta mère :
Tu vois où la conduit ta tendresse pour nous ;
Tu connais tes devoirs, tu les rempliras tous.
De respect et d'amour environne sa vie ;
Je vais m'en séparer, et je te la confie.
Révère ton aïeule : à ses conseils soumis,
Suis ses sages leçons ; n'en rougis pas, mon fils.
Redoutée au dehors, de mon peuple bénie,
L'Europe avec respect contemple son génie ;
Et les Français en elle admirent avec moi
Les vertus de son sexe et les talents d'un roi.
Loin de ta cour l'impie et ses conseils sinistres !
Affermis les autels, honore leurs ministres ;
Fils aîné de l'Eglise, obéis à sa voix ;
Du Pontife romain fais respecter les droits.
Accueille ces vieillards dont l'austère sagesse
A travers les périls guidera ta jeunesse ;
De leur expérience emprunte les secours ;
Fais régner la justice. Abolis pour toujours
Ces combats où des lois usurpant la puissance,
La force absout le crime et tient lieu d'innocence.
A la voix des flatteurs que ton cœur soit fermé.
Consolateur du pauvre, appui de l'opprimé,
Permets que tes sujets t'approchent sans alarmes,
Qu'ils te montrent leur joie, ou t'apportent leurs [larmes.
Compatis à leurs maux, sois fier de leur amour ;
Règne enfin pour ton peuple, et non pas pour ta cour.
Je le connais ce peuple : il mérite qu'on l'aime ;
En le rendant heureux tu le seras toi-même.

ANCELOT.

SAINT LOUIS

EXPLIQUANT A JOINVILLE LES CAUSES ET LES EFFETS DE LA CROISADE.

Qu'entends-je ? il est donc vrai, Joinville aussi me [blâme !
Mais sais-tu quels desseins je renferme en mon âme ?
Sais-tu si les combats où je vous ai guidés
Par de grands intérêts n'étaient pas commandés ?
Tu ne vois que tes maux, ton désespoir m'accuse ;
Eh bien ! lis dans mon cœur, et connais mon excuse :
Vainement, tu le sais, au sein de nos remparts
Je voulus appeler le commerce et les arts.
Ces comtes qui du haut de leurs châteaux antiques
Font gémir mes sujets sous leurs lois despotiques,
Tyrans dans mon royaume, et vassaux turbulents,
Sans relâche occupés de leurs débats sanglants,
Détruisaient mes travaux, déchiraient la patrie,
Dans son premier essor arrêtaient l'industrie.
Divisés d'intérêts, unis contre leur roi,
Je les trouvais sans cesse entre mon peuple et moi.
Signalant tour à tour leurs fureurs inhumaines,
Ils promenaient la mort dans leurs vastes domaines,
Et des soldats français l'un par l'autre immolés

Le sang coulait sans gloire en nos champs désolés.
Je voulus, des combats leur ouvrant la carrière,
Offrir un but plus noble à cette ardeur guerrière :
Tu te souviens qu'alors de pieux voyageurs,
Pour nos frères captifs implorant des vengeurs,
D'un zèle saint en nous ranimèrent la flamme ;
Aux regards des Français déployant l'oriflamme,
Je leur montre la gloire aux rives du Jourdain ;
Ils entendent ma voix, s'arrêtent, et soudain
Oubliant leurs discords, et, déposant leurs haines,
Ils marchent réunis vers ces plages lointaines.
Quels plus nobles dangers leur pouvaient être of-
[ferts?
Délivrer les Chrétiens gémissant dans les fers,
Rendre Jérusalem à sa splendeur première,
En chasser l'infidèle, et rompre la barrière
Qui du tombeau sacré nous défendait l'accès,
Tel devait être, ami, le fruit de nos succès.
Là s'arrêtaient vos vœux, et non mon espérance.
Jette avec moi, Joinville, un regard sur la France ;
Avant de condamner les serments que j'ai faits,
De ces combats lointains contemple les effets :
Libre de ses tyrans, mon peuple enfin respire ;
La paix renaît en France et la discorde expire ;
Le commerce, avec nous transporté sur ces bords,
Aux peuples rapprochés prodigue ses trésors ;
L'aspect de ces climats depuis longtemps célèbres
Déjà de l'ignorance éclairait les ténèbres,
Et sur nos pas les arts, allumant leur flambeau,
Vont remplir l'Occident de leur éclat nouveau.
Déjà des grands vassaux l'autorité chancelle ;
Je sais ce qu'entreprend leur audace rebelle,
Joinville, et, m'instruisant aux leçons du passé,
Je suivrai le chemin que Philippe a tracé.
Aux tyrans de mon peuple arrachant leur puissance,
Éveillant la justice, enchaînant la licence,
Au secours de mes lois j'appellerai les mœurs,
Je contiendrai les grands, et, malgré leurs clameurs,
Père de mes sujets, détruisant l'anarchie,
Je veux sur ses débris asseoir la monarchie.
Si Dieu, marquant ici le terme de mes jours,
Veut de tous mes travaux interrompre le cours,
Aux rois qui me suivront j'aurai frayé la route :
Vers ce but glorieux ils marcheront sans doute ;
Et quelque jour, mon peuple, éclairé sur ses droits
Chérira ma mémoire et bénira mes lois.

ANCELOT.

SAINT LOUIS, ROI DE FRANCE.

Honneur à toi que tout rappelle en cette enceinte (1),
La France te bénit, et ta mémoire est sainte,
Grand roi. C'est toi qui le premier
Fus surnommé *le Justicier*.
Dans tes nobles desseins inébranlable et ferme,
Tu devins la terreur des tyrans, des félons,
Tu résolus de mettre un terme
Aux brigandages des barons.

(1) Le palais de Justice.

Tu tiras du fourreau ta redoutable épée,
Tu réduisis l'orgueil de tes plus fiers rivaux,
Tu reconquis sur tes vassaux
Ta haute justice usurpée.
Le glaive de la loi cessa d'être impuissant ;
En tes mains instrument d'un pouvoir légitime,
Partout il atteignit le crime,
Comme il protégea l'innocent.

De ce jour la justice auprès du trône veille ;
Dans l'antique préau qui touche au vieux palais,
Assis à l'ombre d'une treille,
Souvent le roi tenait ses plaids.
De tous il écoutait les témoins et les preuves,
Sans faire acception de nobles, de vilains,
Défenseur, asile des veuves,
Tendre père des orphelins.

Il devance son siècle au sein du moyen âge,
Il adoucit des lois l'humeur encor sauvage,
Contre les abus les plus forts
Il lutte, il combat corps à corps,
Il défend, il proscrit ces drames sanguinaires,
Où la force et le fer du bon droit tiennent lieu,
Ces guet-apens judiciaires
Appelés jugements de Dieu.

De son saint fondateur l'inaltérable gloire
Brille d'un pur éclat dans le temple des lois.
Ici tout bénit la mémoire
Et le nom du meilleur des rois.
Partout autour de nous, chaque objet le rappelle,
Les murs du vieux palais aux trois quarts enfouis,
La grand' chambre avec la chapelle,
Tout parle encor de saint Louis.

Pour nos dévots aïeux ta mémoire sacrée
En ces lieux fut longtemps chérie et vénérée ;
Ta poussière et tes ossements
Protégeaient les vieux parlements
Dans nos calamités, dans nos douleurs publiques.
Maintenant à défaut de tes froides reliques,
Puisse ton esprit immortel
Veiller sur nous du haut du ciel !

A. DEPASSE.

LOUIS XII

PROTECTEUR DES LABOUREURS.

Je vais, mes chers amis, d'un de nos meilleurs rois,
De Louis Douze, ici, vous conter une histoire ;
De ce *Père du peuple* on chérit la mémoire :
La bonté sur les cœurs ne perd jamais ses droits.
Il sut qu'un grand seigneur, peut-être une excel-
[lence,
De battre un laboureur avait eu l'insolence ;
Il mande le coupable, et, sans rien témoigner,
Dans son palais un jour le retient à dîner.
Par un ordre secret que le monarque explique,
On sert à ce seigneur un repas magnifique,
Tout ce que de meilleur on peut imaginer,
Hors du pain que le roi défend de lui donner.

Il s'étonne ; il ne peut concevoir ce mystère ;
Le roi passe, et lui dit : « Vous a-t-on fait grand' [chère ?
— On m'a bien servi, sire, un superbe festin ;
Mais je n'ai point dîné : pour vivre, il faut du pain.
Allez, répond Louis avec un front sévère,
Comprenez la leçon que j'ai voulu vous faire ;
Et puisqu'il faut, monsieur, du pain pour vous [nourrir,
Songez à bien traiter ceux qui le font venir ! »

ANDRIEUX.

LOUIS XIV ET SON SIECLE.

(Extrait de la *Henriade.*)

Ciel ! quel pompeux amas d'esclaves à genoux
Est aux pieds de ce roi qui les fait trembler tous !
Quels honneurs ! quels respects ! jamais monarque [en France
N'accoutuma son peuple à tant d'obéissance.
Je le vois comme vous par la gloire animé,
Mieux obéi, plus craint, peut être moins aimé ;
Je le vois, éprouvant des fortunes diverses,
Trop fier en ses succès, mais ferme en ses traverses,
De vingt peuples ligués bravant seul tout l'effort,
Admirable en sa vie, et plus grand dans sa mort.
Siècle heureux de Louis ! siècle que la nature
De ses plus beaux présents doit combler sans me- [sure !
C'est toi qui dans la France amènes les beaux-arts ;
Sur toi tout l'avenir va porter ses regards ;
Les muses à jamais y fixent leur empire ;
La toile est animée, et le marbre respire.
Quels sages rassemblés dans ces augustes lieux
Mesurent l'univers et lisent dans les cieux,
Et, dans la nuit obscure apportant la lumière,
Sondent les profondeurs de la nature entière ?
L'erreur présomptueuse à leur aspect s'enfuit,
Et vers la vérité le doute les conduit.
Et toi, fille du ciel, toi, puissante Harmonie,
Art charmant qui polis la Grèce et l'Italie,
J'entends de tous côtés ton langage enchanteur,
Et tes sons souverains de l'oreille et du cœur.
Français, vous savez vaincre et chanter vos con- [quêtes ;
Il n'est point de lauriers qui ne couvrent vos têtes ;
Un peuple de héros va naître en ces climats :
Je vois tous les Bourbons voler dans les combats,
A travers mille feux je vois Condé paraître,
Tour à tour la terreur et l'appui de son maître ;
Turenne, de Condé le généreux rival,
Moins brillant, mais plus sage, ou du moins son [égal ;
Catinat unissant, par un rare assemblage,
Les talents du guerrier et les vertus du sage.
Celui-ci, dont la main raffermit nos remparts,
C'est Vauban, c'est l'ami des vertus et des arts.
Malheureux à la cour, invincible à la guerre,
Luxembourg de son nom remplit toute la terre.
Regardez dans Denain l'audacieux Villars,

Disputant le tonnerre à l'aigle des Césars ;
Arbitre de la paix que la victoire amène,
Digne appui de son roi, digne rival d'Eugène.

VOLTAIRE.

LOUIS XVI.

Prince trop méconnu, je venge ta mémoire ;
J'essaie, en gémissant, un hymne expiatoire.
Inspire ton poëte, ô monarque-martyr !
Que le crime honteux sente le repentir,
Et que le chant sacré de ma muse attendrie
Soit, aux jours du grand deuil, l'hymne de la patrie !
Louis, dans sa prison, toujours grand, toujours [roi,
Sans se plaindre et toujours au dessus de l'effroi,
Attendait son destin, vertueuse victime,
Condamnée à périr sur l'échafaud du crime.
Il venait d'annoncer à sa famille en pleurs
Le triomphe cruel de ses accusateurs,
Et la soif qu'ils avaient du sang de l'innocence,
Et de leur tribunal la terrible sentence.
L'espoir d'être bientôt réunis dans les cieux
S'offrait à ces captifs, et peignait à leurs yeux
De ce séjour de paix les ineffables scènes.
Tout pleins de cette image ils oubliaient leurs [peines,
Quand la sinistre voix d'un féroce gardien
Les presse d'abréger un trop long entretien.
La royale famille, aux alarmes rendue,
Tremble, aux pieds de son chef se prosterne éper- [due.
Et, le front incliné, lui demande un trésor
Dont il a le pouvoir de l'enrichir encor,
Sa bénédiction : Louis, à ces instances,
Pleure, et, levant ses mains vers le Dieu des souf- [frances,
Tel qu'autrefois Jacob, à son suprême jour,
Deux fois il les bénit, ensemble et tour à tour.
Comme eux il s'abandonne à toute sa tristesse ;
Mais il faut que du sang il dompte la tendresse ;
Et qu'il s'arrache enfin à leurs embrassements :
C'est à son fils qu'il doit ses derniers sentiments,
Il voit dans cet enfant la France tout entière ;
Le roi va lui parler sans cesser d'être père.
« O mon fils, lui dit-il, consolez-vous : c'est Dieu
Qui de père et d'ami demain vous tiendra lieu.
Tendre objet de mes soins, ô vous en qui la France
Voyait avec amour croître son espérance :
Parvenu, sans effroi, sur le seuil de la mort,
J'arrête, en frémissant, mes yeux sur votre sort ;
Mais, que ma race en vous expire ou refleurisse,
Quel interrègne affreux vengera mon supplice !
Si le Très-Haut permet que le trône des lis
Se relève, entouré de sujets plus soumis ;
S'il fait, en vous plaçant sur ce grand précipice,
De votre cause un jour triompher la justice ;
Sous les voiles épais du plus profond oubli
Que le passé toujours repose enseveli.
Honorez les Français qui nous restent fidèles ;

Mais ne punissez pas quelques sujets rebelles.
Mon palais a nourri de trop fameux ingrats :
Leur conduite m'afflige et ne m'irrite pas.
Que de vous aucun d'eux n'ait jamais rien à craindre:
On les connaît, mon fils, ils sont assez à plaindre.
Dans les jours orageux de tumulte et d'effroi,
Quel homme peut rester toujours maître de soi?
On se laisse emporter par un esprit d'ivresse,
Et le crime est souvent le fils de la faiblesse.
Malgré mon innocence, ils vont m'assassiner :
Homme, chrétien, et roi, j'aime à leur pardonner.
Perpétuez, mon fils, l'exemple que je donne :
Quel fils peut se venger, quand son père pardonne ?
Vivez, plein de respect pour l'arbitre des rois :
Que votre autorité, se fondant sur les lois,
S'applique à maintenir dans un juste équilibre
Les droits du diadème et ceux d'un peuple libre.
Soyez surtout, soyez le roi des malheureux ;
Vos regards les plus doux doivent tomber sur eux.
Souvenez-vous, mon fils, souvenez-vous, ma fille,
Que nous avons accru cette grande famille,
Et que notre infortune eut besoin de secours
Que l'on ne daigna point nous accorder toujours.
Une maxime encor, fruit de l'expérience,
Doit par ma voix mourante éclairer votre enfance ;
Ecoutez-la, mon fils, et ne l'oubliez pas :
C'est l'esprit novateur qui détruit les Etats.
N'abandonnez jamais pour ses fausses lumières,
Les lois, les mœurs, le culte et le Dieu de vos pères.
Que la clémence enfin règle votre pouvoir ;
Elle est votre premier, votre plus saint devoir,
La vertu des Bourbons, votre seul héritage. »

C'est ainsi qu'à son fils, en chrétien, en vrai [sage,
Louis dicte des lois sur l'art de gouverner,
Et, près de l'échafaud, l'instruit à pardonner.
Et son fils lui promet qu'il suivra pour exemple,
Saint Louis, Henri IV, et le martyr du Temple.
« O quels délicieux, ô quels divins tourments
Sont mêlés, dit Louis, à ces trop courts moments !.. »
La nuit le voit longtemps redoubler ses prières :
Mais enfin le soleil descend sur ses paupières,
Ami de sa prison, comme de son palais.
Sous l'aile du Seigneur, ô Louis, dors en paix !
Tandis que du remords la fureur irritée
Assiége des bourreaux la couche ensanglantée.
L'ange, à qui le Très-Haut, arbitre de nos jours,
A confié le soin d'en surveiller le cours,
Des barrières du Ciel sur la terre s'élance,
Et, conduit par la foi, l'amour et l'espérance,
Pénètre le cachot où repose Louis...
Un songe, tout à coup, à ses yeux éblouis
Découvre ces palais de l'invisible monde
Qu'habite sa famille, en grands rois si féconde.
Tous l'animent du feu qui produit les martyrs :
Et, ramenant son cœur aux plus doux souvenirs,
Ils lui peignent ce jour qui vit sa bienfaisance
Refuser le tribut présenté par la France ; [pui,
Ces grands corps, du royaume antique et ferme ap-

Replacés aussitôt entre son peuple et lui ;
L'esclavage, aboli dans ses heureux domaines ;
Un vaste port, creusé de ses mains souveraines ;
Et la route, marquée à ces hardis vaisseaux
Qui racontent sa gloire à des mondes nouveaux.
Ne fut-il pas toujours l'ami de l'indigence,
L'ange dont les prisons bénissaient l'indulgence,
Et dont la généreuse et paternelle voix
Fléchit, en leur faveur, les inflexibles lois?
Quel roi fut si pieux, si bon, si populaire?
Quel roi fit plus de bien, ou voulait plus en faire?
« O toi, lui disent-ils, qui régnas par l'amour,
Viens : tous les sages rois composeront ta cour.
C'est au plus haut degré de la gloire immortelle
Que resplendit le trône où Jehovah t'appelle.
Viens y siéger, Louis, roi digne de ton sang ! »

Une épouse du Christ, assise au premier rang,
Se lève tout à coup ; Fille sainte et chérie,
Des cilices du cloître encor toute meurtrie.
Sur son front virginal, l'amarante du Ciel
S'unit à la blancheur des roses du Carmel.
On se tait, on l'écoute ; et sa voix et sa lyre
Joignent ce nouvel hymne aux hymnes du martyre :

« Chérubins, apportez ces roses et ces lis
Qui du sang des martyrs fleurissent embellis :
Voici le jour de fête où le Très-Haut lui-même
Sur le front de Louis les pose en diadème. »

« La mort d'un roi-martyr présente au Roi des [Cieux
Des spectacles humains le plus grand à ses yeux.
J'annonce à l'Univers ce spectacle sublime ;
J'annonce la vertu luttant contre le crime.
Prends tes armes, Louis, c'est ton dernier combat :
De ton règne, en mourant, éternise l'éclat.
La terre te bénit, et le Ciel te contemple ;
Ton obscure prison va devenir un temple.
La France, en deuil, livrée aux pleurs, au repentir,
Invoquera le nom de son royal-martyr :
L'Eglise s'enrichit de ce titre de gloire,
Et Dieu tient dans ses mains le prix de ta victoire. »

« Chérubins, apportez ces roses et ces lis
Qui du sang des martyrs fleurissent embellis :
Voici le jour de fête où le Très-Haut lui-même
Sur le front de Louis les pose en diadème. »

« Viens recevoir ce prix de ta fidélité :
De la religion et de la royauté
Ton sang raffermira les bases éternelles.
Vois toutes les vertus t'ombrager de leurs ailes :
Vois refleurir la croix et le lis souverain.
O magnanime athlète ! une palme à la main,
Franchis le dernier pas de ta noble carrière,
Viens : du Ciel devant toi s'abaisse la barrière. »

« Chérubins, apportez ces roses et ces lis
Qui du sang des martyrs fleurissent embellis :
Voici le jour de fête où le Très-Haut lui-même
Sur le front de Louis les pose en diadème. »

C'est ainsi que chanta l'épouse du Seigneur.

Son chant fut répété par les anges en chœur :
Les astres, à la voix de cette Vierge auguste,
Annoncent, dans leur cours, le triomphe du juste :
« Gloire à Dieu, disent-ils, dans la cité du ciel !
Le juste arrive enfin au bonheur éternel. »

Ici, l'heureux Louis, entr'ouvrant sa paupière,
Voit l'ange de la mort, plus prompt que la lu-
[mière,
S'enfuir... Il veut le suivre... Il n'est pas temps
Un invisible bras enchaîne son essor. [encor;
Plein de foi, plein d'ardeur, il se lève, il s'apprête
A s'élancer au port, à travers la tempête.
Déjà le sacrifice, où sans cesse, en tout lieu,
L'Homme-Dieu pour le monde offre son sang à Dieu,
Epanche sur ce roi, dont le front s'humilie,
Les ineffables dons de l'innocente Hostie.
O terrible mystère ! ô grandeur ! ô néant !
Louis voit, reconnaît, adore un Dieu vivant,
Invisible, voilé sous une feinte image,
Et qu'il doit, en ce jour, contempler sans nuage.
Tout un Dieu, tout le ciel est entré dans son cœur !
Ce n'est plus un mortel, c'est l'ange voyageur,
Qui, même en son exil, respirant l'autre vie,
Prend, d'une aile de feu, l'essor vers sa patrie.
Le char qui va bientôt le conduire au trépas,
Et le bronze qui gronde, et les cris des soldats
Sont, pour ce conquérant d'un éternel empire,
Le char de la victoire, et l'hymne du martyre.
Il marche, le front calme, et le pas affermi.
Suivi d'un prêtre seul, ou plutôt d'un ami,
Il porte, d'une main au sceptre accoutumée,
De puissance et de gloire aujourd'hui désarmée,
Ce livre, par l'Eglise aux mourants consacré,
Et le Bois rédempteur, des Chrétiens adoré.

. . . . . .

Sans orgueil, sans faiblesse, et soumis à son sort,
Il monte, il s'est placé dans le char de la mort.
Le char fatal s'éloigne, et l'auguste victime
Au feu du repentir s'épure et se ranime.
Dans quels torrents divins le plongent tour à tour
La foi, les saints désirs, l'espérance et l'amour !
« Ne pèse point ma vie au poids de ta colère,
Mon Dieu !..... Je suis ton fils ; traite moi donc
[en père !
D'un cœur humilié le remords t'attendrit :
Sauve un pécheur lavé du sang de Jésus-Christ.
Que de mes tristes jours on retranche le nombre ;
La vie est le passage et le rêve d'une ombre ;
Je ne veux que toi seul ; tout le ciel est dans toi !
Augmente, s'il se peut, mon espoir et ma foi.
Quand irai-je, Seigneur, m'enivrer de ta gloire ?
Quand enfin sonnera l'heure de la victoire ?
Quand pourrai-je, enflammé de ton esprit divin,
Te louer, t'adorer dans une hymne sans fin ?
Que mon exil est long, ô ma sainte patrie ! »
Puis, regardant la terre, il frémit et s'écrie :
« Quels jours suivront le jour de mon assassinat !
L'anarchie a brisé le timon de l'Etat ;

Son sceptre est un poignard ; et l'aspect du car-
[nage,
Sans l'assouvir jamais, renouvelle sa rage.
O peuple infortuné ! quelles horribles lois
Te dictent les tyrans, successeurs de tes rois !
Toi que l'on vit jadis si bon, si magnanime,
Aujourd'hui tour à tour oppresseur et victime,
Tu deviens l'instrument des plus noirs attentats.
Le peuple, je le plains, et ne l'accuse pas.
De quel riche avenir, ô malheureuse France,
Ma mort, va, dans ce jour, moissonner l'espérance !
Je pleure sur ton sort, tu pleureras sur moi ;
Je ne suis qu'un mortel, je cesse d'être roi :
Esclave des tyrans, tu n'es pas leur complice ;
Tu peux, par tes regrets, consoler mon supplice ;
C'est le dernier tribut qu'en ce fatal instant
Te demande Louis, c'est le seul qu'il attend.
Il est une faveur où j'ose encor prétendre :
Du tombeau de tes rois ne prive point ma cendre ;
Respecte ma famille... Exauce au moins ce vœu. »

Ici du sacrifice il découvre le lieu ;
De son aïeul chéri qu'en vain cherche sa vue
Le fatal échafaud remplace la statue.
C'est là qu'en son honneur, du peuple et de la cour
Eclatèrent jadis l'allégresse et l'amour ;
C'est dans ce même lieu que de son hyménée
La mort ensanglanta la sinistre journée !
Ce souvenir l'accable, et verse dans son cœur
Un mélange confus d'amertume et d'horreur ;
Et comme sa mémoire errante dans les âges
Evoquait les héros et les rois et les sages,
Qui, sous la main du crime, ont terminé leurs jours,
Le prêtre, détournant ce profane secours :
« La plus sainte, dit-il, de toutes les victimes,
S'immolant pour laver la terre de ses crimes,
Voilà votre modèle : eh ! quel autre soutien
Peut s'offrir en ce jour aux yeux d'un roi chrétien !
Que sa miséricorde et vos fautes passées
D'espérance et d'effroi remplissent vos pensées ;
Présent terrible et cher du Souverain des rois :
Dieu vous ravit un sceptre, il vous offre une croix.
Embrassez-la, mon prince ! embrassez-la, mon
[frère ! »

Monté sur l'échafaud, son trône et son calvaire :
« O mon peuple ! ô Français ! dit-il en gémissant,
Je vous plains, je vous aime, et je meurs innocent :
Que la paix, le bonheur puissent enfin renaître,
Et devenir le prix du sang de votre maître ! »
Un exécrable monstre oppose à ce discours
Le bruyant roulement des lugubres tambours :
Crime lâche ! dernier et sacrilége outrage,
Le seul qui de Louis ait troublé le courage.
Du moins on entendit ces accents retentir :
« De mon amour pour vous, Français, je suis
[martyr ;
Pardonnez-leur, mon Dieu, comme je leur par-
[donne ;
Seigneur, entre vos mains mon âme s'abandonne. »

Une voix à ces mots répond du haut des airs :
« Viens, fils de saint Louis, les cieux te sont ouverts. »

Le soleil se couvrit de nuages funèbres ;
Et soudain l'on crut voir le prince des ténèbres
Déchaîner contre nous ces monstres menaçants
Que l'abîme infernal recèle dans ses flancs ;
La discorde et la guerre, avides de batailles,
La faim qui se nourrit de ses propres entrailles ;
Le despotisme altier, l'esclavage, la peur,
Et l'esprit de vertige, et l'esprit novateur,
L'impiété, d'erreurs et de crimes suivie,
L'orgueil au cœur d'airain, et la hideuse envie.
Dieu leur livra la France, et ces démons vengeurs
Ouvrirent un long règne et de sang et de pleurs.
Ils punissent encor cette France rebelle,
Tandis qu'en sa faveur, la piété fidèle,
Embrassant à genoux l'autel du repentir,
Prie, un lis à la main, le monarque-martyr.

TRENEUIL (1).

LOUIS XVII.

En ces temps-là, du ciel les portes d'or s'ouvrirent ;
Du Saint des saints ému les feux se découvrirent :
Tous les cieux un moment brillèrent dévoilés ;
Et les élus voyaient, lumineuses phalanges,
Venir une jeune âme entre de jeunes anges
Sous les portiques étoilés.

C'était un bel enfant qui fuyait de la terre ;
Son œil bleu du malheur portait le signe austère
Ses blonds cheveux flottaient sur ses traits pâlis-
[sants ;
Et les vierges du ciel, avec des chants de fête,
Aux palmes du martyre unissaient sur sa tête
La couronne des innocents.

On entendit des voix qui disaient dans la nue :
« Jeune ange, Dieu sourit à ta gloire ingénue ;
Viens, rentre dans ses bras pour ne plus en sortir ;
Et vous qui du Très-Haut racontez les louanges,
Séraphins, prophètes, archanges,
Courbez-vous, c'est un roi ; chantez, c'est un
[martyr ! »

Où donc ai-je régné ? demandait la jeune ombre.
Je suis un prisonnier, je ne suis point un roi.
Hier je m'endormis au fond d'une tour sombre.
Où donc ai-je régné ? Seigneur, dites-le-moi.
Hélas ! mon père est mort d'une mort bien amère ;
Ses bourreaux, ô mon Dieu, m'ont abreuvé de fiel ;
Je suis un orphelin ; je viens chercher ma mère,
Qu'en mes rêves j'ai vue au ciel. »

Les anges répondaient : « Ton Sauveur te réclame.
Ton Dieu, d'un monde impie a rappelé ton âme.
Fuis la terre insensée où l'on brise la croix,
Où, jusque dans la mort descend le régicide,
Où le meurtre, d'horreurs avide,
Fouille dans les tombeaux pour y chercher des
[rois. »

(1) Né à Cahors en 1763, mort à Paris en 1818.

« Quoi ! de ma longue vie ai-je achevé le reste ? »
Disait-il ; « Tous mes maux, les ai-je enfin soufferts ?
Est-il vrai qu'un geôlier de ce rêve céleste,
Ne viendra pas demain m'éveiller dans mes fers ?
Captif, de mes tourments cherchant la fin prochaine,
J'ai prié : Dieu veut-il enfin me secourir ?
Oh ! n'est-ce pas un songe ? A-t-il brisé ma chaîne ?
Ai-je eu le bonheur de mourir ?

« Car vous ne savez point quelle était ma misère !
Chaque jour dans ma vie amenait des malheurs ;
Et lorsque je pleurais, je n'avais pas de mère,
Pour chanter à mes cris, pour sourire à mes pleurs.
D'un châtiment sans fin, languissante victime,
De ma tige arraché comme un tendre arbrisseau,
J'étais proscrit bien jeune, et j'ignorais quel crime
J'avais commis dans mon berceau.

« Et pourtant, écoutez : bien loin dans ma mé-
[moire,
J'ai d'heureux souvenirs avant ces temps d'effroi ;
J'entendais en dormant des bruits confus de gloire,
Et des peuples joyeux veillaient autour de moi.
Un jour, tout disparut dans un sombre mystère ;
Je vis fuir l'avenir à mes destins promis ;
Je n'étais qu'un enfant, faible et seul sur la terre,
Hélas ! et j'eus des ennemis !

« Ils m'ont jeté vivant sous des murs funéraires ;
Mes yeux voués aux pleurs n'ont plus vu le soleil.
Mais vous, que je retrouve, anges du ciel, mes
[frères,
Vous m'avez visité souvent dans mon sommeil.
Mes jours se sont flétris dans leurs mains meur-
[trières,
Seigneur ; mais les méchants sont toujours malheu-
[reux ;
Oh ! ne soyez pas sourd comme eux à mes prières,
Car je viens vous prier pour eux. »

Et les anges chantaient : — « L'arche à toi se dévoile,
Suis-nous : sur ton beau front nous mettrons une
[étoile.
Prends les ailes d'azur des chérubins vermeils.
Tu viendras avec nous bercer l'enfant qui pleure,
Ou dans leur brûlante demeure,
D'un souffle lumineux rajeunir les soleils ! »

Soudain le chœur cessa ; les élus écoutèrent :
Il baissa son regard par les larmes terni ;
Au fond des cieux muets les mondes s'arrêtèrent,
Et l'éternelle voix parla dans l'infini :

« O roi, je t'ai gardé loin des grandeurs humaines !
Tu t'es réfugié du trône dans les chaînes.
Va, mon fils, bénis tes revers.
Tu n'as point su des rois l'esclavage suprême,
Ton front, du moins, n'est pas meurtri du diadème,
Si tes bras sont meurtris de fers.

« Enfant, tu t'es courbé sous le poids de la vie.
Et la terre, pourtant, d'espérance et d'envie,

Avait entouré ton berceau!
Viens, ton Seigneur lui-même eut ses douleurs di-
[vines,
Et mon Fils, comme toi, roi couronné d'épines,
Porta le sceptre de roseau! »

Victor Hugo.

LUMIERE ETERNELLE.

Hymne.

Sombre nuit, aveugles ténèbres,
Fuyez, le jour approche, et l'Olympe blanchit;
Et vous, démons, rentrez dans vos prisons fu-
[nèbres.
De votre empire affreux un Dieu nous affranchit.

Source ineffable de lumière,
Verbe en qui l'Eternel contemple sa beauté;
Astre dont le soleil n'est que l'ombre grossière,
Sacré jour dont le jour emprunte sa clarté;

Lève-toi, Soleil adorable,
Qui de l'éternité ne fais qu'un heureux jour;
Fais briller à nos yeux ta clarté secourable,
Et répands dans nos cœurs le feu de ton amour.

O Christ! notre unique lumière,
Nous ne reconnaissons que tes saintes clartés;
Notre esprit t'est soumis, entends notre prière,
Et sous ton divin joug range nos volontés.

Souvent notre âme criminelle,
Sur sa fausse vertu, téméraire s'endort;
Hâte-toi d'éclairer, ô lumière éternelle!
Des malheureux assis dans l'ombre de la mort.

Gloire à toi, Trinité profonde!
Père, Fils, Esprit-Saint, qu'on t'adore toujours;
Tant que l'astre des temps éclairera le monde,
Et quand les siècles même auront fini leur cours.

J. Racine.

LA LUNE.

Ainsi qu'une jeune beauté
Silencieuse et solitaire,
Des flancs du nuage argenté
La lune sort avec mystère.
Fille aimable du ciel, à pas lents et sans bruit,
Tu glisses dans les airs où brille ta couronne,
Et ton passage s'environne
Du cortége pompeux des soleils de la nuit.
Que fais-tu loin de nous, quand l'aube blan-
[chissante
Efface à nos yeux attristés
Ton sourire charmant et tes molles clartés?
Vas tu comme Ossian, plaintive et gémissante,
Dans l'asile de la douleur
Ensevelir ta beauté languissante?
Fille aimable du ciel, connais-tu le malheur?
Maintenant, revêtu de toute sa lumière,
Ton char voluptueux roule au-dessus des monts:
Prolonge, s'il se peut, le cours de ta carrière,
Et verse sur les mers tes paisibles rayons.

Baour-Lormian.

LUSIGNAN

rappelant sa fille aux lois du christianisme.

Mon Dieu, j'ai combattu soixante ans pour ta
[gloire,
J'ai vu tomber ton temple et périr ta mémoire;
Dans un cachot affreux abandonné vingt ans,
Mes larmes t'imploraient pour mes tristes enfants;
Et, lorsque ma famille est par toi réunie,
Quand je trouve une fille, elle est ton ennemie.
Je suis bien malheureux!... C'est ton père, c'est
[moi,
C'est ma seule prison qui t'a ravi ta foi.

Ma fille, tendre objet de mes dernières peines,
Songe au moins, songe au sang qui coule dans
[tes veines;
C'est le sang de vingt rois, tous chrétiens comme
[moi;
C'est le sang des héros, défenseurs de ma loi;
C'est le sang des martyrs. O fille encor trop chère,
Connais-tu ton destin? Sais-tu quelle est ta mère?
Sais-tu bien qu'à l'instant que son flanc mit au jour
Ce triste et dernier fruit d'un malheureux amour,
Je la vis massacrer par la main forcenée
Par la main des brigands à qui tu t'es donnée?
Tes frères, ces martyrs égorgés à mes yeux.
T'ouvrent leurs bras sanglants tendus du haut des
[cieux.

Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blas-
[phèmes,
Pour toi, pour l'univers, est mort en ces lieux
[mêmes;
En ces lieux où mon bras le servit tant de fois,
En ces lieux où son sang te parle par ma voix.
Vois ces murs, vois ce temple, envahis par tes
[maîtres;
Tout annonce le Dieu qu'ont vengé tes ancêtres.
Tourne les yeux: sa tombe est près de ce palais;
C'est ici la montagne où lavant nos forfaits,
Il voulut expirer sous les coups de l'impie;
C'est là que de la tombe il rappela sa vie.
Tu ne saurais marcher dans cet auguste lieu,
Tu n'y peux faire un pas sans y trouver ton Dieu;
Et tu n'y peux rester sans renier ton père,
Ton honneur qui te parle, et ton Dieu qui t'éclaire.
Je te vois dans mes bras et pleurer et gémir,
Sur ton front pâlissant Dieu met le repentir;
Je vois la vérité dans ton cœur descendue,
Je retrouve ma fille après l'avoir perdue;
Et je reprends ma gloire et ma félicité,
En dérobant mon sang à l'infidélité.

Voltaire.

LUTHER.

(Extrait.)

Trois siècles sont passés, depuis que sans rivale
L'église du Messie, immense cathédrale,
Enracinait ses pieds dans les veines du sol.
Qu'il était beau de voir ses clochers, ses tourelles,

Et ses dômes géants et ses aiguilles frêles
Qui montaient aux cieux dans leur vol !

Qu'il était beau de voir ses superbes rosaces,
Couronnes d'empereurs, qui sur les larges places
N'allumaient leurs fleurons qu'aux feux de l'occi-
[dent,
Tandis que les vitraux où docteurs et saints Pères
Sur leurs manteaux d'azur penchaient leurs fronts
[sévères,
S'embrassaient au soleil levant !

Quand la brume du soir éclipsait les étoiles,
Ce temple apparaissait comme une nef sans voiles,
Et ses mâts se perdaient dans les vapeurs du ciel.
Ses matelots chantaient les cantiques de fêtes.
Son pilote voyait au travers des tempêtes
Surgir le rivage éternel.

Alors sortant de sa cellule
Un homme fit gronder sa voix,
Faux prophète, il devint l'émule
Des profanateurs de la croix.
Il dit au pontife de Rome :
Malheur à toi !... le fils de l'homme
Te livre à ton fatal destin ;
De ton empire qui succombe
Les débris couvriront la tombe
Où tu vas descendre demain.

Et toi, Rome, au joug des esclaves
Sera plié ton large front ;
Tes pieds seront chargés d'entraves,
Tu boiras affront sur affront.
L'enfant rira de tes tortures,
Et les femmes dans tes blessures
Verseront le fiel comme l'eau,
Jusqu'au jour où sur tes collines,
Seul, de tes superbes ruines
Le pâtre éveillera l'écho.

Le moine audacieux qui tenait ce langage,
Dont la voix mugissait comme pendant l'orage
Un vent au choc impétueux,
Quand la mer secouant sa crinière de brume
Bondit comme un coursier, et puis, blanche
[d'écume,
Se lève et menace les cieux ;

O Luther, c'était toi... Tu parus sur le monde
Comme un vautour farouche, et ton aire profonde
Reposait sur de noirs rochers.
De là ton œil de feu mesurait les abîmes,
Et quand la grande mer te jetait des victimes,
Tes cris effrayaient les nochers.

. . . . . .

Tu grandissais alors, tu planais sur la terre,
Au milieu des déserts tu portais dans ta serre
Le glaive ardent de Mahomet ;
Dans le fiel et le sang ton aile était trempée,
Tu frappais à la fois du verbe et de l'épée
Quand ta colère s'allumait.

Parle : est il vrai que ton génie
Fut toujours en proie aux remords ?
Entendais-tu dans l'insomnie
A tes côtés rire des morts ?
A minuit, l'heure du mystère,
Dans ta cellule solitaire
Voyais-tu paraître Satan?
Plus terrible que la tempête,
Voilait-il les feux de sa tête
De ses ailes teintes de sang ?

On dit qu'à chaque sacrilége
Tes membres frissonnaient d'horreur.
Tu semblais un homme qu'assiége
Le vent du nord dans sa fureur.
Ainsi qu'un stupide manœuvre,
Tremblant en face de son œuvre,
Ton marteau glissait de tes doigts,
Et maudissant ton entreprise,
Tu ne demandais à l'Eglise
Qu'une tombe sous une croix.

Tu songeais au vieux monastère
Où tu pouvais vivre en repos
Jusqu'au jour où du cimetière
L'herbe aurait germé sur tes os ;
Et tu passais de longues heures
Contemplant ces froides demeures
Où l'on vient prier et mourir,
Où s'efface toute souillure,
Où toute âme sort blanche et pure
Des fontaines du repentir.

Mais bientôt une sombre flamme
Ranimait ton regard éteint,
Tu sentais bouillonner ton âme,
Ton cœur bondissait dans ton sein.
Ce levier qui des cathédrales
Renversait les tours colossales
Etait trop léger pour ton bras,
Tu bouleversais l'Allemagne,
Et le globe de Charlemagne
Tremblait au seul bruit de tes pas.

Ah ! qu'as-tu fait, Luther ?... de la raison humaine
Dénouant tous les freins, tu fis tomber la chaîne
Dont les anneaux bénis l'attachaient à l'autel ;
Et tu ne craignais pas d'ébranler l'autel même !
Rome en vain sur ton front fit peser l'anathème :
Tu bravas son prêtre éternel !

Eh bien ! sors du tombeau, lève ou brise sa pierre,
Pour jouir de ton œuvre arrache le suaire
Que le ver du sépulcre a roulé sur tes yeux ;
Revêts du froid linceul tes membres de squelette,
Et, comme si des morts éclatait la trompette,
Contemple et la terre et les cieux.

Réponds... ne vois-tu pas sous cette nue ardente
Un immense navire en proie à la tourmente
Qui brise ses agrès et les sème sur l'eau ?
Tu crois, dans ton orgueil, que les affreux nuages
Entassés par ton souffle et toujours gros d'orages

Vont faire sombrer ce vaisseau !
Non, le flot sous son poids se courbe et s'humilie,
Comme une aile d'oiseau sa voile se déplie,
Assuré du triomphe, il vole vers le port.
Sa bannière est la croix ; c'est la nef de saint [Pierre.
Regarde son nocher... c'est un prêtre en prière;
Regarde... et rentre dans la mort.
Philippe DE TOULZA.

LE LUXE ET SES EFFETS.

O siècle de trafic, d'usure et d'injustice !
O mélange inouï de luxe et d'avarice !
Le mal est il au comble, et peut-il croître encor ?
Notre unique vertu, notre seul dieu, c'est l'or.
L'intérêt fut longtemps une lâche faiblesse :
Le sordide intérêt passe enfin pour sagesse.
Lois, politique, honneur, tout se règle par lui.
Les vices d'autrefois sont les mœurs d'aujourd'hui.
Il n'est plus de richesse infâme, illégitime :
La seule pauvreté désormais est un crime;
Et fussiez-vous souillé par les plus noirs excès,
Soyez riche, et l'argent va blanchir vos forfaits.
Aussi, pour s'enrichir, nul crime n'épouvante;
Tout des lois fait franchir la barrière impuissante.
. . . . . .
Ainsi, le luxe avare endurcit tous les hommes...
Et pourquoi tant de soins ? Insensés que nous [sommes!
Est-ce pour être heureux ? Tout ce faste éclatant
Rend-il l'esprit plus libre et le cœur plus content ?
Sur le mol édredon dormez-vous plus tranquille ?
Vos mets sont-ils meilleurs dans l'or que dans l'ar- [gile ?
Ces valets fainéants dont votre vanité
Dépeuple la campagne et remplit la cité,
Chassent-ils, par leurs soins, la fièvre, l'insomnie,
L'ennui, l'affreux ennui, poison de votre vie ?
— Mais ces biens, dites-vous, qui défend d'en [jouir ?
Ce fruit de nos travaux irons-nous l'enfouir,
Et couver de nos yeux des richesses stériles ?
C'est l'art d'en abuser qui peut les rendre utiles.
— Quoi ! mille infortunés, sans appui, sans secours,
Dans un besoin honteux usent leurs tristes jours,
Et d'un bien superflu vous ignorez l'usage ?...
Du laboureur foulé relevez l'héritage ;
Servez à l'orphelin de généreux tuteurs ;
Que la patrie en vous trouve ses bienfaiteurs.
Venez, et pénétrez dans ce public asile,
De douleurs, de misère effrayant domicile :
C'est ici qu'une avare et dure charité
Fait haïr les secours de l'hospitalité.
Bravez, pour un moment, l'air empesté qu'exhale
De ce réduit impur la vapeur sépulcrale.
Quel amas de souffrants en troupeaux rassemblés!...
Voyez, sur un seul lit, confusément mêlés,

Celui que la douleur tient sous sa dent cruelle,
Celui qu'à la santé l'espérance rappelle,
Celui dont le cadavre est en proie à la mort,
Celui qui se débat contre elle avec effort.
Si votre sein encore enferme un cœur sensible,
Qu'il s'indigne et frémisse à ce spectacle horri- [ble...
Elevez un asile à tant de malheureux,
Honorable pour vous, salutaire pour eux ;
Et que l'humanité souffrante et misérable
Loin d'un gouffre infecté, trouve un port secou- [rable.
— Laissons, répondrez-vous, de si nobles projets
Aux rois, nés protecteurs de leurs faibles sujets.
— Ah ! les rois, accablés des soins de la couronne,
Et, par la majesté, relégués sur le trône,
Au coin le plus brillant de leurs vastes Etats,
Réparent-ils des maux qu'ils ne connaissent pas?
N'enviez point aux rois le faix de la puissance;
Mais soyez rois aussi par votre bienfaisance :
De la richesse alors vous goûterez le fruit ;
Alors vous connaîtrez le bonheur qui vous fuit :
Avec tous les faux biens l'ennui va disparaître,
Et qui fait des heureux est toujours sûr de l'être.
. . . . . .
Nos aïeux, plus contents, vivaient à moins de [frais :
Ils n'avaient ni lambris, ni trumeaux, ni dorures ;
La laine composait leurs modestes parures :
A leur mule paisible ils bornaient tout leur train ;
Ils n'enrichissaient point un Dulac, un Martin ;
Mais ils voyaient fleurir leurs nombreuses fa- [milles ;
La sage économie était la dot des filles ;
Leurs fils, dans le travail durement élevés,
Offraient à leur pays, non des bras énervés,
Non la molle tiédeur d'un cœur pusillanime,
Mais, dans un corps robuste, une âme magnanime.
Le Français était gai, brave et peu raisonneur,
Aimant son Dieu, son roi et, plus que tout, l'hon- [neur.
. . . . . .
Chassons enfin le luxe. Avec lui s'enfuiront
La mollesse si douce à ceux qu'elle corrompt ;
L'oisiveté, sangsue aux riches attachée,
Sous un éclat menteur la pauvreté cachée,
La rapine impudente et féconde en noirceurs,
La débauche sans frein, qui foule aux pieds les [mœurs.
Tant d'oisifs, engloutis dans le gouffre des villes,
Peupleront nos hameaux de citoyens utiles.
Les biens réels et purs, plus connus, mieux goûtés,
Feront évanouir nos riches pauvretés :
Heureux de retrouver une sage abondance,
En perdant les faux biens qui font notre indigence !
Jean-Marie CLÉMENT (1).

(1) Né en 1742, mort en 1812.

LA LYRE ET LA HARPE.

LA LYRE.

Dors, ô fils d'Apollon ! ses lauriers te couronnent,
Dors en paix ! Les neuf Sœurs t'adorent comme un [roi ;
De leurs chœurs nébuleux les Songes t'environnent ;
La Lyre chante auprès de toi !

LA HARPE.

Eveille-toi, jeune homme, enfant de la misère ;
Un rêve ferme au jour tes regards obscurcis,
Et pendant ton sommeil, un indigent, ton frère,
A ta porte en vain s'est assis !

LA LYRE.

Ton jeune âge est cher à la gloire.
Enfant, la muse ouvrit tes yeux,
Et d'une immortelle mémoire
Couronna ton nom radieux ;
En vain Saturne te menace :
Va, l'Olympe est né du Parnasse,
Les poëtes ont fait les dieux.

LA HARPE.

Homme, une femme fut ta mère.
Elle a pleuré sur ton berceau ;
Souffre donc. Ta vie éphémère
Brille et tremble, ainsi qu'un flambeau.
Dieu, ton maître, a d'un signe austère
Tracé ton chemin sur la terre,
Et marqué ta place au tombeau.

LA LYRE.

Chante. Jupiter règne et l'univers l'implore ;
Vénus embrase Mars d'un souris gracieux ;
Iris brille dans l'air, dans les champs brille Flore ;
Chante : les immortels, du couchant à l'aurore,
En trois pas parcourent les cieux.

LA HARPE.

Prie : il n'est qu'un vrai Dieu, juste dans sa clé- [mence,
Par la fuite des temps sans cesse rajeuni.
Tout s'achève dans lui, par lui tout recommence.
Son être emplit le monde, ainsi qu'une âme im- [mense ;
L'Eternel vit dans l'infini.

LA LYRE.

La douce muse à fuir t'invite.
Cherche un abri calme et serein ;
Les mortels que le sage évite
Subissent le siècle d'airain.
Viens ; près de tes lares tranquilles
Tu verras de loin dans les villes
Mugir la discorde aux cent voix.
Qu'importe à l'heureux solitaire
Que l'Autan dévaste la terre
S'il ne fait qu'agiter ses bois ?

LA HARPE.

Dieu, par qui tout forfait s'expie,
Marche avec celui qui le sert.
Apparais dans la foule impie,
Tel que Jean, qui vint du désert.
Va donc, parle aux peuples du monde :

Dis-leur la tempête qui gronde,
Révèle le Juge irrité ;
Et pour mieux frapper leur oreille,
Que ta voix s'élève, pareille
A la rumeur d'une cité.

LA LYRE.

L'aigle est l'oiseau du dieu qu'avant tous on adore.
Du Caucase à l'Athos l'aigle planant dans l'air,
Roi du feu qui féconde et du feu qui dévore,
Contemple le soleil et vole sur l'éclair.

LA HARPE.

La colombe descend du ciel qui la salue,
Et voilant l'Esprit-Saint sous son regard de feu,
Chère au vieillard choisi comme à la Vierge élue,
Porte un rameau dans l'arche, annonce au monde [un Dieu.

LA LYRE.

Aime : Eros règne à Gnide, à l'Olympe, au Tartare.
Son flambeau de Sestos allume le doux phare
Il consume Ilion par la main de Pâris.
Toi, fuis de belle en belle, et change avec leurs [charmes.
L'amour n'enfante que des larmes ;
Les amours sont frères des ris.

LA HARPE.

L'amour divin défend de la haine infernale.
Cherche pour ton cœur pur une âme virginale
Chéris-la ; Jéhovah chérissait Israël.
Deux êtres que dans l'ombre unit un saint mystère
Passent en s'aimant sur la terre,
Comme deux exilés du ciel.

LA LYRE.

Jouis : c'est au fleuve des ombres
Que va le fleuve des vivants.
Le sage, s'il a des jours sombres,
Les laisse aux dieux, les jette aux vents.
Enfin, comme un pâle convive,
Quand la mort imprévue arrive,
De sa couche il lui tend la main :
Et, riant de ce qu'il ignore,
S'endort dans la nuit sans aurore
En rêvant un doux lendemain.

LA HARPE.

Soutiens ton frère qui chancelle,
Pleure si tu le vois souffrir :
Veille avec soin, prie avec zèle,
Vis en songeant qu'il faut mourir.
Le pécheur croit, lorsqu'il succombe,
Que le néant est dans la tombe,
Comme il est dans la volupté ;
Mais quand l'ange impur le réclame,
Il s'épouvante d'être une âme,
Et frémit de l'éternité !

Le poëte écoutait, à peine à son aurore,
Ces deux lointaines voix qui descendaient du ciel ;
Et plus tard il osa parfois, bien faible encore,
Dire à l'écho du Pinde un hymne du Carmel.

Victor Hugo.

M

LES MACHABÉES.

LES DERNIERS MOMENTS D'EPHRAÏM, L'AÎNÉ DES SEPT FRÈRES MACHABÉES.

SALOMÉ.

Et voilà donc mon fils! Dieu, voilà ton grand [prêtre!
Lui que l'œil maternel frémit de reconnaître!
Est-ce ainsi que mon fils devait m'être rendu?

EPHRAÏM.

Du tyran ou de moi qu'avez-vous attendu?...
Pour vous épouvanter Antiochus m'envoie :
Et je viens du Seigneur vous enseigner la voie.
Je viens pour cette lutte, où Dieu sera vainqueur,
Dans sa haute constance affermir votre cœur.
Vous tous que de si près menacent mes tortures,
Vous détournez les yeux!... Regardez mes bles- [sures.
Chacune est un bienfait dont je bénis le Ciel :
Abandonnant ce corps, reste infirme et mortel,
Mon cœur s'en applaudit et dans chaque souf- [france,
Plein du Dieu qu'il attend, rencontre une espé- [rance.
Que sera le trépas?... le prix de mes travaux.
Craignez-vous qu'il me livre à des tourments nou- [veaux?
A ces moments sacrés Dieu réserve sa grâce.
D'Eléazar mourant il ranimait l'audace.
J'ai vu le saint vieillard, contre les fouets san- [glants,
S'entourer de l'éphod et de ses cheveux blancs;
Louer Dieu sous le fer, l'attester dans la flamme;
Etaler sur son front les forces de son âme;
Et, victime lui-même, on eût dit qu'à l'autel
Il offrait l'holocauste et les vœux d'Israël...
Dans le même destin cherchons la même gloire.

SALOMÉ.

Ainsi de ses serments Dieu perdrait la mémoire!
Il punirait mes fils dans leur foi si constants!

EPHRAÏM.

Dieu se dévoilera quand il en sera temps.
Que dis-je! sa faveur pour nous s'est signalée.
Une famille entière en son nom immolée,
Sept frères, tous martyrs, est-il un sort plus beau!
Ne craignons pas surtout, près d'entrer au tom- [beau,
Que la Pâque sacrée à nos vœux soit ravie;
A son propre banquet l'Eternel nous convie :
Devant tout Israël méritons cet honneur,
Instruisons, délivrons le peuple du Seigneur.
Il faut que notre exemple, utile à la patrie,
Etonne du tyran l'inutile furie;
Qu'il contemple sur nous l'effet de ses rigueurs,
Et s'arrête à l'aspect de nos restes vainqueurs.
Compagnons du désert, de l'autel, du supplice,
Soldats du Dieu vivant, je viens d'ouvrir la lice;
Venez, jamais combat ne fut plus glorieux;
Et nous en trouverons les palmes dans les cieux.

SALOMÉ.

Ecoutez, mes enfants, ces paroles sacrées,
Ces promesses de Dieu, par lui-même inspirées.

NEPHTALI.

Sa voix a retenti dans mon cœur éperdu.

ZABULON.

Dieu lui-même a parlé.

ELCIAS.

Nous l'avons entendu.

ZABULON.

Devant Antiochus nous brûlons de paraître.

SALOMÉ.

Mes enfants, jetons-nous aux genoux du grand- [prêtre;
Et qu'au nom du Dieu fort qui réside à Sion,
Il étende sur nous sa bénédiction.

EPHRAÏM.

Eh! comment, tout meurtri des tortures fatales,
Vous pourrai-je imposer mes mains sacerdotales?..
Je vous bénis pourtant du cœur et de la voix :
Levez-vous et mourez. Pour la dernière fois
Dieu parle à son grand prêtre : il descend dans [mon âme.

SALOMÉ.

Regardez, mes enfants; l'Esprit divin l'enflamme.

EPHRAÏM.

Athlètes du Seigneur, votre sang va couler...
Quel sang miraculeux un jour doit s'y mêler!...
Lévites, emportez vos dons illégitimes;
Prêtres, du sanctuaire écartez les victimes,
L'holocauste éternel des cieux est descendu,
Un sang inépuisable et toujours répandu
Purifie, affermit les colonnes du temple,
Et la croix sur la terre élève un grand exemple.
Tous les peuples vers elle accourent à grands pas.
Ouvrez, ouvrez le temple... Eh! ne voyez-vous pas
Le monde entier, chargé d'offrandes solennelles,
Passer en saluant ses portes éternelles...
Mais le port nous attend... Vous, ma mère, avec [nous!

SALOMÉ.

Jusqu'au dernier moment je dois veiller sur vous.

EPHRAÏM.

Mes frères, qu'ai-je dit! mes compagnons de gloire,
Suivez-moi, je vous mène encor à la victoire.

Alex. GUIRAUD.

LE DERNIER DES MACHABÉES.

SALOMÉ.

Où sont-ils? où sont ils? Zabulon, Elcias!
Ils ne m'entendent plus... Leur cœur est inflexible...
Arrêtez... C'est en vain, l'effort est impossible,
Je me meurs... mes enfants, hélas! cris insensés...
Toi qui les a bénis, qui les as devancés,

Ta mère tout en pleurs t'appelle à leur défense,
Sois le même Ephraïm qui guida leur enfance,
Protége-les, remplace, en ces moments affreux,
Leur mère, hélas! trop faible et mourante comme [eux...
Mais que dis-je! au supplice ils courent avec joie,
Et déjà l'échafaud tient sa nouvelle proie.
O malheureux enfants que mon sein a nourris!
Qui les reconnaîtrait? Défigurés, meurtris,
Sous les fouets déchirants, sur la roue enflammée,
Cherchant pour louer Dieu leur force consumée...
Barbares, épargnez mes fils, les fils d'Aaron,
Eh quoi! tous mes enfants immolés à ton nom!...
Dieu terrible, pardonne... un fils, un seul me reste,
Prends sa mère en pitié dans ce moment funeste...
Sauve-le...

Mizael s'avance conduit par des soldats : Salomé le reçoit dans ses bras.

Mizael! non tu ne mourras pas.

MIZAEL.

Ma mère, ils n'oseront m'arracher de vos bras.

SALOMÉ.

Non...

MIZAEL.

Contre mes bourreaux protégez ma jeunesse.

SALOMÉ.

Enfant, au nom du Ciel, cache-moi ta faiblesse.
Tu pleures... Malheureuse, et je pleure avec toi...

MIZAEL.

Hélas! je l'avouerai, vivre était doux pour moi;
C'est le Seigneur, c'est vous que tour à tour j'im- [plore :
Et pour être immolé je suis trop jeune encore.

SALOMÉ.

Oui, mais pour te sauver mes vœux sont impuis- [sants.
Il n'est plus qu'un moyen... un crime... j'y con- [sens...

Entraînant Mizael à l'autel des faux dieux.

Proscrit, abandonné par le Dieu de tes pères,
Mon fils, voici l'autel...

Le retirant tout à coup avec force, et lui montrant le ciel.

Mon fils, voilà tes frères.

MIZAEL.

Où sont-ils maintenant?

SALOMÉ.

Entre les bras de Dieu.

MIZAEL.

Quoi! tous mes frères...

SALOMÉ.

Tous.

MIZAEL.

Eh bien! ma mère, adieu!

SOLOMÉ *le serrant dans ses bras.*

O mon fils!

Antiochus arrive, Mizael court se jeter à ses pieds.

MIZAEL.

C'est le roi... Par tes pieds que j'embrasse,
Par ses pleurs, par les miens, sauve-moi. Grâce! [grâce!

SALOMÉ *tendant ses bras.*

Antiochus...

MIZAEL *montrant sa mère.*

Tu vois son trouble, son effroi...
Dis-lui que je vivrai.

ANTIOCHUS.

Mizael, lève-toi.
Reprenez votre fils.

SALOMÉ.

Tu vivras!

MIZAEL.

Il l'atteste.

SALOMÉ.

Que je m'assure bien qu'un de mes fils me reste!...
C'est lui, c'est Mizael qu'ils allaient égorger.
Rejeton tout sanglant, que Dieu veut protéger,
Loin de ces lieux maudits où gronde la tempête,
Viens au fond des déserts cacher ta jeune tête,
Galaad nous attend, fuyons-y pour toujours.

ANTIOCHUS.

C'est pour d'autres destins que je sauve ses jours.
Nos dieux n'exigent rien de son obéissance;
Mais du nom d'Onias je connais la puissance,
Et ne veux pas qu'un jour les conseils maternels
Préparent au désert ses complots criminels.
Vous avez de son âme égaré la faiblesse
Ici d'autres leçons instruiront sa jeunesse.
Le fils de tant de rois doit vivre dans ma cour.
Oui, crois-en mes conseils... libre dans ce séjour,
Ne crains plus, et deviens, sous les yeux de ton [maître,
Digne de ses faveurs, qui t'attendent peut-être.

MIZAEL.

Ma mère!

SALOMÉ.

Antiochus qui nous tient sous sa loi,
Laisse comprendre assez ce qu'il attend de toi.
J'ai des conseils aussi que mon fils doit entendre,
Eh! quel autre eut jamais une mère plus tendre?
Dieu sait que tous mes fils m'occupaient nuit et [jour;
Mais mon cœur en secret te donnait plus d'amour,
Car tu m'avais aussi coûté plus de souffrance;
En toi surtout vivait ma plus douce espérance;
Aussi lorsqu'Onias terminant son destin,
Me laissa veuve, et toi, mon cher fils, orphelin,
Je vouai devant Dieu mes jours à ta défense
Mes yeux incessamment veillaient sur ton enfance.
Les périls, les décrets, la colère du roi,
Excepté le Seigneur, j'ai tout bravé pour toi.
Oh! si de tant de soins la mémoire t'est chère,
Mon fils, mon dernier fils, prends pitié de ta mère...
Viens mourir...

ANTIOCHUS.

Puis-je, ô ciel ! en croire vos discours ?
Vous repoussez la main qui protége vos jours !

SALOMÉ.

Et d'où naît dans ton cœur cet orgueil sacrilége ?
Qui ? toi nous protéger !.. l'échafaud nous pro-
[tége...

ANTIOCHUS.

Frémissez, imprudente, et pour vous et pour lui...

MIZAEL.

Il nous perdra. Fuyons.

SALOMÉ.

Tes frères ont-ils fui ?

ANTIOCHUS.

Enfant, sépare-toi d'une mère cruelle.

SALOMÉ.

Fils d'Onias, regarde où le Seigneur t'appelle.

ANTIOCHUS.

Je t'ouvre mon palais.

SALOMÉ.

Les cieux s'ouvrent aussi.

ANTIOCHUS.

Ton roi parle,

SALOMÉ.

Et ton Dieu.

MIZAEL *se jetant dans les bras de sa mère.*

Ma mère, me voici.

ANTIOCHUS.

Que fais-tu, malheureux ?

MIZAEL.

Tous mes frères m'attendent.
Ma mère, voyez-vous les palmes qu'ils nous ten-
[dent ?
Leurs tuniques d'azur... Je suis digne de vous ;
Je maudis les faux dieux !

ANTIOCHUS.

Tombez donc sous leurs coups.

SALOMÉ.

Tu tomberas aussi, tu tomberas sans gloire,
Précipité tremblant de ton char de victoire.
Dieu signale à mes yeux tes horribles destins,
Et j'en frémis moi-même... Ecoute, ils sont cer-
[tains.
Aux cris de mes enfants, sa justice éternelle
Montre à l'ange de mort ta tête criminelle.
C'en est fait de ton règne et tes jours sont passés ;
Et les vers du cercueil, sous ta pourpre amassés,
Y réclament déjà leur pâture vivante.
Tu pâlis, roi timide, et ton cœur s'épouvante !
Ecoute jusqu'au bout ; je n'ai plus qu'un moment :
Mais toi, tu dois mourir longtemps et lentement...
Ta puissance finit, et la mienne commence...
Entends-tu la révolte armer un peuple immense ?
Le lion de Juda pousse des cris vainqueurs,
Ephraïm expiré revit dans tous les cœurs.
Le peuple a recueilli notre exemple suprême :
Il se lève, il saisit ton sanglant diadème.

Tremble ; je te maudis, et mon dernier adieu
Te laisse palpitant entre les mains de Dieu.

Alex. GUIRAUD.

MADELEINE.

Et chez un pharisien, dans sa condescendance,
Le Seigneur vient, toujours prêt à leur pardonner,
Lorsque, de ses péchés mesurant l'abondance,
Sur ses pas une femme accourt se prosterner.

Et, d'une fausse honte étouffant les alarmes,
Pour les couvrir bientôt de parfums précieux,
Sur les pieds du Sauveur ses lèvres et ses yeux
Versent des baisers et des larmes
Que sèche l'or de ses cheveux.

Et facile à juger et Jésus et la femme,
Déjà le pharisien murmurait dans son âme :
Mais s'il était prophète envoyé parmi nous ;
Il saurait quelle tête effleure ses genoux !

Et le Seigneur voulut répondre à sa pensée :
« Simon, deux débiteurs l'étaient d'un créancier
Qui leur rendit leur cédule effacée,
Et remit à chacun sa dette en son entier.
L'un dut cinq cents deniers, l'autre en devait cin-
[quante :
Subissant du bienfait l'influence puissante,
Des deux qui mieux l'aima ? » — « Sans doute le
[premier. »
— « Bien, Simon : voyez-vous maintenant cette
[femme ?...
Je suis venu chez vous, mais sans y recevoir
Pour mes pieds nus l'eau du lavoir,
Pour mon front le baiser ou l'huile de cinname :
Elle, au contraire de ses pleurs,
Quand sur eux et sa tête et ses lèvres s'appuient,
Elle arrose mes pieds que ses cheveux essuient,
Et leur verse du nard les suaves odeurs.
Aussi, de ses péchés effaçant la souillure,
En elle de l'amour l'étincelle a germé ;
Et, dans la grâce qui l'épure,
Beaucoup lui fut remis : elle a beaucoup aimé ! »

GOUT-D'ALBRET.

LES MAGES ADORANT JESUS-CHRIST.

Suivons les rois dans l'étable
Où l'étoile les conduit :
Que vois-je ? un enfant aimable
De sa crèche les instruit.
O ciel, quels traits de lumière
Frappent mes yeux et mon cœur ;
Dans le sein de la misère,
Que d'éclat et de grandeur !

Oui, c'est le Dieu du tonnerre :
Venez fléchir les genoux ;
Adorez, rois de la terre,
Un roi plus puissant que vous.
Suivez l'exemple des mages :
D'un cœur pur les sentiments
Sont de plus dignes hommages
Que l'or, la myrrhe et l'encens.

Il ne doit point leur hommage
A l'éclat d'un vain dehors ;
L'indigence est son partage ;
Ses vertus sont ses trésors.
Sa splendeur, ni sa couronne,
Pour les yeux n'ont pas d'attraits ;
Une crèche fait son trône,
Une étable est son palais.

O réduit pauvre et champêtre,
Dans ton paisible séjour,
L'univers offre à son maître
Le tribut de son amour.
Enfin l'heureux jour s'avance,
Qu'à nos pères Dieu promit :
A Bethléem il commence,
Sur la croix il s'accomplit.

Quand la grâce nous appelle,
Gardons-nous de résister ;
Suivons ce guide fidèle,
Quittons tout sans hésiter,
Craignons de perdre de vue
L'astre qui, pendant la nuit,
Comme du haut de la nue,
Nous éclaire et nous conduit.

(*Anonyme.*)

Les Mages a la crèche.

Sonnet.

Quel astre de nouveau, s'allumant dans les cieux,
Fait pâlir tous les feux de la voûte azurée ?
La sombre nuit n'a point sa course mesurée,
Et le soleil lui-même est moins vif à nos yeux.

Quels hommes, éclatants de rubis précieux,
Et suivis d'une cour si riche et si parée,
Adorent un enfant, dont la grâce assurée
Montre en sa pauvreté des traits si glorieux ?

Est-ce l'astre du ciel qui leur fait reconnaître
Que cet Enfant mortel est un céleste prêtre,
Est un Dieu tout-puissant, est un souverain Roi?

Non, l'astre a seulement gouverné leur voyage ;
Mais ce divin Enfant, que reconnaît leur foi,
Leur a, par sa lumière, enseigné cet hommage.

Ant. Godeau.

MAGNIFICAT ANIMA MEA DOMINUM.

(Cantique de Marie chez Elisabeth.)

Mon âme vous glorifie,
O vous qui régnez au ciel,
Vous, mon amour et ma vie,
Vous le Sauveur d'Israël !

Que suis-je ? une humble esclave ; et du sein de la gloire
Celui qui donne aux rois l'empire et la victoire
M'invite à la splendeur ;
Les siècles à l'envi, dans leur reconnaissance,
O mon Dieu, vont bénir le jour de ma naissance
Et chanter mon bonheur.

Ah ! chantez le saint nom, exaltez la puissance

Du Dieu dont ce beau jour proclame la clémence,
Les éclatants bienfaits.
Sur tous ceux dont le cœur lui rend un pur hommage,
Tendre consolateur, son amour d'âge en âge
A répandu la paix !

Mais comme la poussière au souffle de l'orage,
Son terrible regard de l'orgueil qui l'outrage
Dissipe les complots ;
Méchants, c'est le Dieu fort ! redoutez sa colère ;
Son bras impétueux lancera sur la terre
D'impétueux fléaux.

Le captif entraîné gémit dans la poussière,
Le prince glorieux lève une tête altière ;
Le Seigneur a parlé...
Sur le front du captif brille le diadème,
Et dans l'horreur des fers le roi tombe lui-même,
Et son trône a croulé !

Le pauvre abandonné pleure dans l'indigence,
Le riche fastueux étale l'opulence ;
Mais Dieu parle... et soudain
Le pauvre en opulence a changé sa misère ;
Et, vêtu de lambeaux, le riche, solitaire,
S'assied sur le chemin !

Dieu s'est ressouvenu de sa longue tendresse ;
Il dégage en ce jour son auguste promesse ;
Israël est son fils ;
Aux enfants d'Abraham il verse l'allégresse.
Que ta gloire, ô Sion, charme, étonne sans cesse
Les peuples éblouis !

Mon âme vous glorifie,
O vous qui régnez au ciel,
Vous, mon amour et ma vie,
Vous le Sauveur d'Israël !

L'abbé A.-L. Riant.

LA MAIN TOUTE-PUISSANTE.

J'ai rappelé dans ma mémoire
Des bontés du Seigneur l'inaltérable cours.
Mon cœur méditera sa gloire,
Et ma bouche aux mortels l'annoncera toujours.

Eh ! quel Dieu plus grand que le nôtre
Quel Dieu peut égaler sa force et son pouvoir ?
Israël n'en aura point d'autre,
Lui seul de nos tyrans a confondu l'espoir.

Dieu puissant, du sein de la nue
Ta main guidait Jacob par l'Egypte investi ;
Les flots troublés l'ont reconnue,
Et du son de ta voix leur gouffre a retenti.

Tes cris, semblables au tonnerre,
Jusqu'au fond de l'abîme ont porté la terreur,
Et les fondements de la terre,
Par ta course ébranlés, ont tressailli d'horreur.

Le tourbillon qui t'environne
Vomit des traits brûlants qui répandent l'effroi
Les éclairs brillent, le ciel tonne,
La mer frémit, recule, et s'ouvre devant toi.

Ton char, dans ces routes profondes,
Ne laisse point de trace, et court à l'autre bord :
Pharaon te suit dans les ondes ;
Il y cherche ton peuple ; il y trouve la mort.

LE FRANC DE POMPIGNAN.

LE MAITRE ET L'ESCLAVE.

Mécontents l'un de l'autre, un esclave et son maître,
Que devant lui Jésus avait fait comparaître,
Se plaignaient tous les deux. L'un s'écriait : « Mal-
[heur,
Malheur à moi ! du jour l'accablante chaleur
Inonde tout mon corps d'une sueur brûlante,
Quand des jaunes épis la forêt opulente
Me contraint de lasser et mes mains et mes pas
A moissonner un champ qui ne m'appartient pas,
Et dans l'immensité de son aride plaine
Lorsque Juda me voit, épuisé, hors d'haleine,
Ramener les chameaux de Sidon et d'Ophir
Transportant jusqu'ici la pourpre et le saphir,
Je ne trouve pour lit qu'une paille grossière,
Qui des pieds du bétail garde encor la poussière.
Ai-je tourné la meule ou rempli le pressoir ?
Je bois une onde crue et je mange un pain noir.
Si je me plains, les coups répondent à mes plain-
[tes.
Toujours nouveaux affronts ! toujours nouvelles
[craintes !
Et du bonheur d'autrui tristement entouré,
Esclave je naquis, esclave je mourrai. »
L'autre à son tour disait : « Combien je maudis
[l'heure
Où ce lâche ouvrier entra dans ma demeure !
Jamais pour la moisson, jamais pour le labour
Son indolent réveil ne devança le jour.
S'il me faut châtier sa paresse tenace,
Le rebelle murmure et quelquefois menace.
Et de quel droit ? est-il mon maître ou mon pareil ?
Marche-t-il comme moi libre sous le soleil ?
De son temps, de ses jours c'est moi seul qui dis-
[pose.
Acheté par mon or, cet esclave est ma chose ;
Qu'il me rapporte au moins autant qu'il m'a
[coûté ;
Fût-il par la douleur et par les ans voûté,
Jusqu'au dernier soupir je veux que sans relâche
Penché sur mes sillons, il poursuive sa tâche.
Ramper est son destin ; car vers Jérusalem
Dieu ne fait pas monter tous les enfants de Sem.
Aux pauvres les labeurs et l'humble obéissance,
Aux riches le repos et la toute-puissance
O vous, dont la sagesse est l'œil de la maison,
Soyez juge entre nous : qui des deux a raison ? »

Le Sauveur répondit : « Tous les deux je vous
[blâme ;
Mais que la vérité pénètre dans votre âme !
Eclairés par ma voix, puissiez-vous ressentir
De vos torts mutuels un noble repentir !

Esclave, tu te plains que tes jeunes années
Aux rigueurs du travail gémissent condamnées :
Le travail n'est-il pas l'universelle loi ?
Dans la création chaque être à son emploi,
Et la sueur de l'homme est l'engrais qui féconde
Le froment dont la graine est la force du monde.
Toi donc, ne seras-tu travailleur qu'à demi ?
L'industrieuse abeille ou la sage fourmi
Te donne-t-elle en vain l'exemple du courage ?
Loin de te révolter contre un pénible ouvrage,
Par tes efforts constants sache gagner ton pain,
Ou tu mériterais l'indigence et la faim.
Honte à l'oisif qui veut dévorer sans produire,
Et dormir sous le toit qu'il n'a pas su construire !
Vil fardeau de la terre, il languit impuissant,
Tel qu'un figuier stérile oublié du passant.
Si l'Eternel d'un maître, artisan d'injustice,
Permet que sur ton front le bras s'appesantisse,
Les coups déshonorants, patiemment soufferts,
Feront par ta vertu sanctifier tes fers.
Imite-moi ; vainqueur des maux dont tu t'effraies,
Je suis prêt à guérir le monde avec mes plaies ;
Car je viens, à la force opposant la douceur,
Délivrer l'opprimé sans frapper l'oppresseur.
Et toi par qui ce Juif endure la misère,
Fils d'Adam comme lui, songe qu'il est ton frère,
Et que, sortis tous deux nus du sein maternel,
Tous deux vous irez nus au séjour éternel.
Pourquoi l'accables-tu dans tes vastes domaines
D'un poids à terrasser des épaules humaines ?
Dans sa coupe pourquoi verses tu tant de fiel ?
Laisse-lui respirer quelquefois l'air du ciel,
Et relever ce front qui vers le sol s'incline,
Comme déshérité de sa haute origine.
A son âme, à son corps prodigue également
Pour l'une et l'autre vie un solide aliment.
Qu'à défaut du bonheur il trouve l'espérance !
Indulgent à ses torts, sensible à sa souffrance,
Tu lui deviendras cher, et, jamais gourmandé,
Son zèle obéira sans être commandé.
Pourra-t-il fomenter des levains de révolte,
S'il obtient un épi des gerbes qu'il récolte,
Et si de ta vendange un raisin détaché
Rafraîchit son palais par la soif desséché ?
Allége-lui le frein que ta rudesse aggrave.
Qu'il soit ton compagnon plutôt que ton esclave !
Peux-tu croire que l'homme ait le droit inhumain
D'acheter, d'asservir, de tuer son prochain ?
Maîtres et serviteurs, un jour luira peut-être
Où du monde on verra les hauteurs disparaître,
Où les âpres chemins seront tous redressés,
Les vallons tous unis, les monts tous abaissés.
Pour avancer ce jour de paisible harmonie,
Frères ! plus de paresse et plus de tyrannie !
De la nouvelle loi fondez l'autorité
Sur l'accord du travail et de la charité.
Que de l'humanité l'amour pur vous anime !
Cet amour, des vertus principe magnanime,
Est le sel qui défend, s'il ne s'affadit pas,

Le cœur de la souillure et l'âme du trépas.
De vos œuvres ailleurs vous devrez rendre compte.
Pensez au ciel ; toujours que votre esprit y monte!
Un arbitre puissant plane au-dessus de vous,
Qui dans son équité fera justice à tous. »
Jésus avait parlé ; sa divine sentence
Changea des deux Hébreux la plainte en repen-
[tance,
Et, jurant de finir leurs discords ennemis,
Le maître fut moins dur, l'esclave plus soumis.
Ils comprirent, instruits par sa grande sagesse,
Que dans la pauvreté comme dans la richesse,
Les hommes, quels que soient et leur rang et leur
[sort,
Doivent tous s'entr'aider jusqu'à l'heure où la mort
Veut que l'humble s'élève et le superbe tombe
Devant l'égalité qui plane sur la tombe.

A. Bignan.

LA MAJESTÉ DIVINE.

(Trad. du psaume xcvi : *Dominus regnabit, exsultet terra.*)

Jéhovah règne : que la terre,
Que les îles aussi tressaillent de bonheur!
Autour de lui la nue étale son mystère...
La justice soutient le trône du Seigneur.
A sa parole,
La foudre vole
Dans les éclairs :
Elle dévore
Tous les pervers,
Et jette encore
Un vaste éclat sur l'univers.
La terre a vu ! la terre tremble !
Toutes les montagnes ensemble
Contemplant Jéhovah, Jéhovah le grand Dieu,
Fondent comme la cire au feu.

Les cieux annoncent sa justice,
Et sa gloire triomphe aux yeux des nations...
Que les adorateurs des idoles du vice
Succombent sous le poids de leurs confusions !
Mais que les anges
A nos louanges
S'unissent tous !...
Prêtant l'oreille
Au Dieu jaloux,
Sion s'éveille !
Joyeuse, elle tombe à genoux :
Les filles de Juda comme elle
Chantent la justice éternelle,
O Jéhovah ! plus grand que la terre et les cieux,
Plus grand aussi que tous les dieux.

Vous, amis d'un Maître suprême,
Fuyez, fuyez le mal ! ce Dieu vengeur des saints,
Sur le front des méchants imprime l'anathème ;
Il arrache le juste à leurs cruelles mains.
De sa lumière
Le flot éclaire

Tous les cœurs droits;
Et de sa flamme
La douce voix
Apporte à l'âme
Joie, amour et paix à la fois !
Vous qui chérissez sa mémoire,
Réjouissez-vous dans sa gloire :
Des splendeurs de son nom et de sa sainteté
Adorez tous la majesté.

Alexandre Guillemin.

MALÉDICTION DE DIEU SUR CAIN.

(Extrait de la tragédie : *La mort d'Abel.*)

LA VOIX DE DIEU.

Caïn ?

CAIN.

J'entends mon nom !

LA VOIX DE DIEU.

Qu'as-tu fait de ton frère ?

CAIN.

Tout va prendre une voix pour me le demander !
Abel !...

LA VOIX DE DIEU.

Qu'en as-tu fait ?

CAIN.

Devais-je le garder?

LA VOIX DE DIEU.

Hé ! quel est donc ce sang qu'a versé ta furie?

CAIN.

Je ne sais.

LA VOIX DE DIEU.

Jusqu'à moi ce sang s'élève et crie.
Caïn, entends l'arrêt du premier assassin.
Toujours tu croiras voir expirer sous ta main
Ton frère qu'a frappé ta haine criminelle.
Tes membres frémiront d'une horreur éternelle ;
De déserts en déserts tu vas porter tes pas.
Ma malédiction ne te quittera pas.
Des traits de sang, écrits sur ton front homicide,
Diront à tous les yeux : « Voilà le fratricide ; »
Et les mortels fuiront, à ta vue effrayés,
Loin du sentier maudit où poseront tes pieds.

MÉHALA.

Quel arrêt rigoureux !

CAIN.

Il est trop légitime :
Le supplice jamais n'égalera mon crime...
Je saurai le subir... Je fuis loin de ces lieux.
Bois épais, rocs déserts, antres silencieux,
Recevez et cachez ma tête criminelle ;
Oui, je cours embrasser votre horreur qui m'appelle.
Je pars.

MÉHALA.

Je te suis.

CAIN.

Reste.

MÉHALA.

Eh ! nos nœuds...

CAIN.

Sont rompus.

MÉHALA.

N'es-tu pas mon époux?

CAIN.

Non, je ne le suis plus.
Laisse-moi seul au sort que le ciel me prépare :
De toi, du monde entier, mon crime me sépare...

MÉHALA.

Tes fils, ta femme...

CAIN.

Adieu.

MÉHALA.

Non, je m'attache à toi.

CAIN.

Je ne suis pas puni si tu pars avec moi.

LEGOUVÉ (1).

MALHEUR DE L'IMPIE.

(Trad. du livre de Job.)

Dans les sables brûlants voit-on l'herbe verdir?
Quand sa tige est sans eau le jonc peut-il grandir.
Sa tige tendre et jeune encore,
Mourante avant les jours de sa maturité,
Se flétrit et se décolore :
Et quand brillent les fleurs que l'été fait éclore,
De son précoce hiver elle attriste l'été.
Ainsi périt l'espoir, ainsi passent les joies
Du méchant dont l'impiété
Outrage le Seigneur en désertant ses voies.

Que peut-il espérer? son plus solide appui
Du fil de l'araignée est l'image fragile;
Il bâtit sur le sable, et sa maison d'argile
Chancelle au moindre choc, et s'écroule sur lui.

Vois l'impie étalant sa force et sa puissance,
C'est un cèdre orgueilleux dont le feuillage immense,
Dominateur des monts et des bois d'alentour,
Eclipse à tes regards l'astre brillant du jour ;
Mais de la terre sa racine
N'attire plus les sucs nourriciers et féconds ;
Sur le tuf ingrat qu'elle mine
Le géant des forêts tombe, et de sa ruine
Epouvante au loin les vallons !

L'impie a beau lever un front audacieux,
Le moment de sa chute est écrit dans les cieux.
Pour lui plus de repos ; jamais il ne sommeille ;
Une voix d'épouvante habite son oreille,
Et sur sa tête un fil, à toute heure tendu,
Balance de la mort le glaive suspendu.
Sans espoir d'échapper à cette nuit obscure,
Etanche-t-il sa soif, prend-il sa nourriture?
Une foule de maux l'assiégent tour à tour,

(1) Gabriel-Marie-Jean-Baptiste Legouvé, né à Paris le 23 juin 1764, mort le 30 août 1812, est principalement connu par son petit poëme, intitulé : *Le Mérite des Femmes.*

Un nuage le couvre et lui cache le jour.
Point de paix au méchant ! D'une mort effrayante
S'offre devant ses yeux l'image menaçante ;
Pour lui tout est péril : tel que le potentat
Qui commet sa couronne aux hasards d'un combat,
Il osa cet impie, en sa fureur rebelle,
Lever contre son maître une main criminelle ;
Lui-même s'est jeté sur un funeste écueil,
Et Dieu d'un seul regard a brisé son orgueil.

LEVAVASSEUR.

MALHEUR DES MÉCHANTS.

Combien de temps, Seigneur, combien de temps encore
Verrons-nous contre toi les méchants s'élever?
Jusque dans ton saint temple ils viennent te braver.
Ils traitent d'insensé le peuple qui t'adore.
Combien de temps, Seigneur, combien de temps encore,
Verrons-nous contre toi les méchants s'élever?

Que vous sert, disent-ils, cette vertu sauvage ?
De tant de plaisirs si doux
Pourquoi fuyez-vous l'usage ?
Votre Dieu ne fait rien pour vous...

Rions, chantons, dit cette troupe impie;
De fleurs en fleurs, de plaisirs en plaisirs
Promenons nos désirs :
Sur l'avenir insensé qui se fie.
De nos ans passagers le nombre est incertain ;
Hâtons-nous aujourd'hui de jouir de la vie :
Qui sait si nous serons demain?...

Qu'ils pleurent, ô mon Dieu, qu'ils frémissent de crainte
Ces malheureux qui de ta cité sainte
Ne verront point l'éternelle splendeur.
C'est à nous de chanter, nous à qui tu révèles
Tes clartés immortelles,
C'est à nous de chanter tes dons et ta grandeur.

De tous ces vains plaisirs où leur âme se plonge
Que leur restera-t-il? ce qui reste d'un songe
Dont on a reconnu l'erreur.
A leur réveil... ô réveil plein d'horreur!
Pendant que le pauvre à ta table,
Goûtera de ta paix la douceur ineffable,
Ils boiront dans la coupe affreuse, inépuisable,
Que tu présenteras, au jour de ta fureur,
A toute la race coupable.
O réveil plein d'horreur!
O songe peu durable!
O dangereuse erreur!

Jean RACINE.

S. MALO, DE ROME.

(En italien saint Mauto.)

Comment, bon saint Malo, pauvre évêque breton,
Une église de Rome a-t-elle pris ton nom?
Ah ! dans cette cité païenne et catholique,

Quand fatigué de voir et d'admirer toujours,
Enfin je découvris ton humble basilique,
Ah ! cirques et forums, colonnades et tours,
Comme tout disparut ! et, durant quelques jours,
Mon pays me revint frais et mélancolique.
Malo, l'illusion fidèle me poursuit :
Ton bâton pastoral dans Rome me conduit.
Hier encor j'errais, et maisons, monastères,
Théâtres, tout dormait ; le Tibre coulait noir,
Et je suivais ses bords, lorsque, par ce beau soir,
Saint-Pierre m'apparut inondé de lumières
Avait-on allumé pour mon saint inconnu
Cette fête magique où seul j'étais venu !
Des milliers de flambeaux (grandeurs toutes ro-
[maines !)
Eclairaient sans témoins et le dôme et la nuit,
Et sous la colonnade on entendait le bruit
Des immenses fontaines.
Eclat du Vatican, luxe pontifical,
M'écriai-je, ici-bas vous n'avez point d'égal !
Le ciel allume seul une pareille fête,
Délices de l'Arabe errant dans les déserts,
Immobile et serein, seul, après la tempête,
Sur l'Océan plaintif il tient ses yeux ouverts,
Pour apaiser la vague et les grands monstres verts;
Malo, de tels flambeaux scintillaient sur ta tête,
Quand, guidant ton esquif, un ange aux ailes d'or
T'envoyait convertir les païens de l'Arvor !

Patron des voyageurs, les fils de ton rivage,
Venus à ce milieu de l'univers chrétien,
Connaîtront désormais ton nom italien,
Et tu seras un but dans leur pèlerinage.
Les plus tendres de cœur à Rome apporteront
Quelques fleurs des landiers pour réjouir ton front :
Mais là-bas, près des mers, sous ta sombre cha-
[pelle,
Fête-les au retour, bon saint, et souris-leur
Quand sur ton humble autel ils mettront une fleur
De la ville éternelle.

A. Brizeux.

LE MARIAGE.

Gloire à toi, Christ Sauveur, époux divin de
[l'âme,
Qui la ravis aux cieux sur tes ailes de flamme.
Tu poses du progrès l'immortel fondement,
Quand tu fais de l'hymen un chaste sacrement.
Quiconque méconnaît ton œuvre humanitaire
Ne voit dans ce contrat ni grandeur ni mystère ;
Mais l'homme qui s'élève au niveau de la foi,
Devant ce sacrement doit dire : Gloire à toi !
Gloire à toi ! car jamais le paganisme antique
N'avait vu dans l'hymen une union mystique,
L'union du Dieu-Verbe avec l'humanité,
Pour la doter des biens de la divinité.
Et même de nos jours, hors du catholicisme,

(1) Auteur d'un poëme remarquable, en douze chants, intitulé : *Les Français en Orient*, ou *Le*

Qui peut voir les splendeurs de ce haut mysti-
[cisme ?
Gloire à toi, Christ-Sauveur, Verbe des saints
[accords !
Seul ton hymen sacré fixe les vrais rapports
Qui doivent s'établir entre l'homme et la femme ;
Les droits et les devoirs que leur état réclame,
Ces devoirs qui toujours équilibrent les droits ;
Ces devoirs mutuels qui passent à la fois
Des pères aux enfants et des enfants aux pères.
Sphère semblable en tout aux plus immenses sphè-
[res
Du monde corporel et du monde moral,
La famille sacrée est un état normal.
Qu'est une nation sagement gouvernée,
Sinon le fruit divin du céleste hyménée
Qui réunit entre eux sous le ciel de la foi
Les destins d'un grand peuple et les destins d'un
[roi ?
Gloire à toi, Christ-Sauveur ! car ton code
[mystique
Offre son vrai modèle au code politique ;
Et jamais en dehors de ce grand sacrement
On ne pourra poser un autre fondement.

Léon Baylet (1).

MARIAGE INDISSOLUBLE.

C'était le soir ; assise au pied d'un sycomore,
Une femme au front pâle et pourtant belle encore
Pleurait, d'un œil hagard contemplant le Jourdain.
Jésus vient à passer ; il s'approche et soudain :
Femme, qu'avez-vous donc ? parlez ; sur votre
[route
Pour calmer vos chagrins Dieu m'envoya sans
[doute. »
D'abord la jeune femme hésite ; enfin ces mots
S'échappent de sa lèvre : « Oui, vous plaindrez mes
[maux,
Car votre voix est douce et ma peine est amère.
Vous voyez dans Thamar une épouse, une mère,
Qu'on chasse avec opprobre, à qui même on dé-
[fend
Comme un dernier trésor d'emporter son enfant.
Du parjure Pharès je me croyais aimée !
Pour une autre aujourd'hui sa couche est parfumée.
L'impure courtisane a par un art vainqueur
Envahi sa maison, ses richesses, son cœur.
Agar, sacrifiée à l'épouse fidèle,
Dans sa fuite gardait Ismaël auprès d'elle,
Et moi, je n'aurai pas, seule dans mes douleurs,
Le sourire d'un fils pour consoler mes pleurs ! »
« Femme ! reprend Jésus, votre époux est cou-
[pable,
Mais vous-même d'erreur n'êtes-vous point capa-
[ble ?
Dites : sur son esprit le vôtre a-t-il voulu
Usurper par orgueil un empire absolu ?

Dernier descendant des croisés, Paris, Victor Sarlit, 1859, in-12 de XIII-452 pages.

Sévère pour autrui, pour vous seule indulgente,
Du foyer domestique étiez-vous négligente,
Ou, folle de parure, ignoriez-vous que l'or,
Les perles, les rubis, périssable trésor,
Sont bien loin de valoir, pour embellir la femme,
La chasteté du corps et la pudeur de l'âme ?
Les cirques voyaient-ils sur leurs pompeux gradins
Vos regards provoquer les éloges mondains ?
Peut-être, trahissant votre foi solennelle,
Avez-vous imité la Juive criminelle
Que la loi lapidait et que je me complus
A sauver, lui disant : « Allez, ne péchez plus ! »
« Non, au lit nuptial je n'ai pas fait injure ;
Chaste, comme Sara, mon œil, je vous le jure,
Dans nos douze tribus ne s'est levé jamais
Sur un homme, excepté sur l'époux que j'aimais.
Des femmes d'Israël j'étais la plus heureuse
Avant qu'une rivale... image douloureuse !
Une autre !... et sans pitié, moi qui l'aime toujours,
A l'affront du veuvage il condamne mes jours !
Il me punirait moins en m'arrachant la vie.
O Jourdain ! à tes flots combien je porte envie !
Ils coulent tous en paix sous le bleu firmament
Et vont au fond des mers se perdre lentement. »
« Gardez-vous de finir vos malheurs par un crime,
Et que l'abîme encor n'appelle pas l'abîme !
Dieu met la patience au nombre des vertus ;
Il veut des cœurs soumis et non point abattus.
Ne désespérez pas ! après un jour d'orage,
L'oiseau revient dormir sous le paisible ombrage
Vivez ; je vous ramène aux bras de votre époux,
Et puisse le bonheur redescendre sur vous ! »
Dans les yeux de l'épouse un éclair d'allégresse
Brille à travers les pleurs : « Hâtons-nous ! l'heure presse.
Si le cœur de Pharès au mien est réuni,
Comme un sauveur par moi soyez toujours béni ! »
L'espérance, ô Thamar ! relève ton courage ;
La lèvre déjà prête au pardon de l'outrage,
Par le poudreux chemin foulé des pas nombreux
Qui regagnent le soir la cité des Hébreux,
Tu marches, mais la nuit dans les plis de sa robe
Aux regards des passants vainement te dérobe ;
Plus le terme s'avance et plus ton sein troublé
Frémit ; à chaque pas ta crainte a redoublé.
De quel front aborder l'ingrat qui te méprise ?
Jésus te raffermit en ta chaste entreprise,
Et t'enhardit du geste à repasser le seuil
Qu'il t'a fallu franchir dans l'opprobre et le deuil.
Cependant la maison, livrée à l'adultère,
D'une orgie enfermait le nocturne mystère.
Avec l'épouse, hélas ! la pudeur en a fui :
Qu'elle y rentre, ô Jésus ! sous ton céleste appui !
De convives joyeux une riante troupe
Célébrait un festin et, leur tendant la coupe,
Pharès les animait à chanter bruyamment
Des vins et des amours le fol enivrement.
Placée au rang d'honneur, la belle courtisane
Triomphait, de la fête héroïne profane ;

Pour combler son orgueil Thamar seule manquait.
Mais Jésus s'est montré ; la salle du banquet
A senti l'atmosphère, où le vice domine,
S'épurer au parfum de la vertu divine.
Pharès laisse tomber la coupe de sa main ;
On dirait qu'il admire un hôte plus qu'humain,
Et qu'à ses yeux voilés des vapeurs de l'ivresse
D'une sainte lumière un rayon apparaisse.
Thamar, silencieuse et tremblante à l'écart,
Tourne sur l'infidèle un inquiet regard,
Quand Jésus : « Ecoutez un sévère reproche,
Pharès ! car du Seigneur le règne enfin approche.
De la terre et du ciel vous offensez les lois
En bannissant l'épouse, objet d'un libre choix,
Celle qui pour vous suivre à son père arrachée,
Comme le lierre au chêne à vous s'est attachée,
Voulant que le plus saint des terrestres accords
Ne formât qu'une chair et qu'une âme en deux corps.
Une telle union n'admet pas de divorce.
La femme c'est la grâce, et l'homme c'est la force,
Qui de biens abondants au sein de la maison
Font éclore une douce et riche floraison.
Du bonheur d'un époux source toujours vivante ;
La femme est sa compagne et non pas sa servante.
Qu'il la révère alors qu'un enfant au berceau
Des nœuds de leur amour resserre le faisceau,
Et que, d'un double culte idole consacrée,
L'épouse soit chérie et la mère sacrée ! »
A cette voix puissante, à ces sages arrêts,
Les convives surpris se taisent, et Pharès
Mieux que par des discours trahit par son silence
Le flux et le reflux d'un esprit qui balance.
Alors Jésus : « Comment oseriez-vous trahir
La loi, la sainte loi qui défend de haïr ?
Dans la mobilité des erreurs du jeune âge,
Tel que l'onde rapide ou le flottant nuage,
L'amour disparaît-il ? Avez-vous pu songer
A fuir le cœur aimant pour le cœur mensonger ?
Etes-vous de ces Juifs, fornicateurs infâmes,
Qui s'arrogent le droit d'un grand nombre de femmes,
Et quand ils en sont las, prompts à les renvoyer,
Les chassent de leur lit comme de leur foyer ?
Pensez-vous que de Dieu la volonté soit faite
Si, lorsque du scandale éclate ici la fête,
La pauvre abandonnée, oh ! pour vous quel remord !
Aux bords du fleuve assise, y souhaite la mort ?
Opprimer l'innocence est une chose impie ;
Mais la plus grande faute, un repentir l'expie.
Que ce toit conjugal redevienne son bien !
Rendez-lui votre enfant ! il est aussi le sien.
Bannissez l'étrangère et rappelez l'épouse,
Qui, pardonnant vos torts, de vous plaire jalouse,
Sera toujours pour vous ce qu'est pour le ramier
La colombe de paix dans le nid du palmier.
En la répudiant vous briseriez la chaîne
Sans qui se dissoudrait toute la race humaine.
Rentrez des faux plaisirs dans le sincère amour.

Que Pharès et Thamar jusques au dernier jour
Ne se séparent plus, afin que leurs deux âmes,
Remontant vers les cieux sur des ailes de flammes,
Puissent se reposer dans le sein du Seigneur,
Où tout est harmonie, innocence et bonheur !
— Oh ! qui que vous soyez, je cède à votre empire,
Répond Pharès ; j'en crois le Ciel qui vous inspire.
Je fus un insensé ; si d'un lâche abandon,
Thamar à ma prière accorde le pardon,
Que sa vertu revienne enchanter ma demeure,
Et réjouir encor ma couche qui la pleure !
Me voici ! Loin de toi j'aspirais à mourir ;
Grâce à l'ange imprévu qui vint me secourir,
Je te revois, je t'aime et je suis consolée,
Je ne me souviens plus que tu m'as exilée. »
Ainsi parle Thamar qui, se précipitant,
Le serre avec transport sur son sein palpitant,
Et l'époux, pénétré de remords et de joie :
« O toi que j'ai bannie et que Dieu me renvoie,
Femme ! ma vie entière, et j'en fais le serment,
Est prête à racheter un jour d'égarement.
Heureux que l'un à l'autre un nœud sacré nous lie,
Fêtons le bienfaiteur qui nous réconcilie.
Que la paix soit sur lui, comme elle est entre nous ! »
Il dit et de Jésus embrasse les genoux,
Et Thamar, l'œil en pleurs pieusement s'incline ;
Et l'enfant réveillé dans la chambre voisine,
Dès qu'il a reconnu la maternelle voix
Accourt ; et rougissant pour la première fois,
La courtisane émue en une longue extase
Adore le Sauveur et d'un splendide vase
Répandant sur ses pieds les parfums d'Orient,
Confuse, devant lui s'agenouille en priant.
Mais Jésus : « Pécheresse, allez ! Dieu vous fait [grâce.
Et vous, pour mieux donner l'exemple à votre race,
Vous tenant tous les deux sans cesse par la main,
Sachez de l'existence aplanir le chemin.
La loi du mariage imposée à la terre
Du devoir sous des fleurs cache le joug austère ;
Par elle l'espérance est sœur du souvenir,
Et léguant le passé pour gage à l'avenir,
En bonheur, en vertus la famille féconde
Sera dans tous les temps l'arche sainte du monde. »
« O généreux ami qui m'êtes inconnu,
Reprend Pharès, soyez mon hôte bienvenu !
Demeurez ! — Non, je cours où le malheur m'im- [plore.
Mon œuvre de salut n'est pas finie encore. [Dieu.
— Et qui donc êtes-vous ? » — « Je suis le fils de
Faites que dans le ciel je vous retrouve ! Adieu ! »

A. Bignan.

MARIE ANNONCÉE AU MONDE.

CHŒUR.

Vierge, d'étoiles couronnée,
Vous qui brisez d'un pied vainqueur
Le front de l'ange séducteur,
Oh ! vous étiez prédestinée
Dans les saints décrets du Seigneur !

Eve livre à Satan sa race malheureuse ;
Dieu promet un Sauveur à ce monde pervers :
Une femme naîtra, puissante, glorieuse ;
Sous ses pieds, la tête hideuse
Se brisera, roi des enfers !
Chœur : Vierge, d'étoiles, etc.

Israël abattu gémit dans la poussière,
Sisara sous son char l'écrase avec orgueil,
Mais Débora se lève et sa main tutélaire
Frappe l'oppresseur sanguinaire
Et ravit Jacob au cercueil.
Chœur : Vierge, d'étoiles, etc.

A dévorer Juda le fier Assur s'apprête :
Holopherne poursuit ses peuples effrayés ;
Judith seule s'avance et brave la tempête,
Et du géant je vois la tête
Qui roule sanglante à ses pieds.
Chœur : Vierge, d'étoiles, etc.

La mort va moissonner tout le peuple fidèle...
Sa faux déjà s'aiguise aux sombres cris d'Aman,
Mais Esther a prié... La mort fuit devant elle,
Et sa faux justement cruelle
Dans l'enfer plonge le tyran.
Chœur : Vierge, d'étoiles, etc.

Soyez belle ! avait dit la Sagesse infaillible,
Sur vous de mon soleil j'épandrai les rayons :
Vous serez toute belle et vous serez terrible
Comme une phalange invincible
Aux infernales légions

CHŒUR.

Vierge, d'étoiles couronnée,
Vous qui brisez d'un pied vainqueur
Le front de l'ange séducteur,
Oh ! vous étiez prédestinée
Dans les saints décrets du Seigneur !

L'abbé A.-L. Riant.

MARIE.

Cantique.

Vierge Marie
Que chacun prie
Avec espoir,
Vierge honorée,
Vierge implorée
Matin et soir ;

Ma voix s'élève
Pour que j'achève
Mon temps de deuil,
Pour que j'arrive
Vite à la rive,
Vite au cercueil.

Azur sans voile,
Charmante étoile
Qui brille aux cieux ;
Fleur sans souillure
Que la nature
Cache à nos yeux ;

Voix des fontaines

Dont les haleines
Parlent sans bruit ;
Chant de l'abeille
Qui se réveille
Quand fuit la nuit ;

Douce colombe
Qui sur la tombe
De nos douleurs,
Avec mystère
Viens solitaire
Verser des pleurs ;

Sainte patronne,
Oh ! je vous donne
Les plus doux noms,
Des lis, des roses,
Des belles choses
Que nous aimons !

Tout ce que l'homme
Connaît et nomme
Dans ses désirs :
Songes sans nombre
Qui dans leur ombre
Ont nos soupirs;

Rêves de flamme
Qui de notre âme
Vont jusqu'aux cieux ;
Divin cantique,
Echo mystique,
Echo joyeux;

Fleurs d'espérance
Que l'homme encense
Avec amour,
Et que l'aurore
Toujours colore
Quand vient le jour;

Mousse odorante
Où l'oiseau chante
Dès son réveil,
Où la rosée
Vite épuisée
Brille au soleil ;

Vierge cherchée,
Perle cachée
Au sein des mers,
Beauté secrète
Que tout reflète
Dans l'univers ;

Sainte patronne,
Oh ! je vous donne
Les plus doux noms,
Des lis, des roses,
Des belles choses
Que nous aimons !

E. Falconnet.

MARIE, SA VIE ET SES GRANDEURS.

Quels éclairs ont percé les ombres
Qui couvraient ce vaste univers ?

Quels feux chassent ces voiles sombres
Et les dissipent dans les airs ?
Un nouvel astre vient d'éclore : ·
Plus riche et plus doux que l'aurore,
Il s'annonce par ses bienfaits ;
D'Eden, noble et chère patrie,
Je vois cette terre flétrie
Recouvrer les brillants attraits.

Je vous salue, astre propice,
Brillante étoile du matin
Par vous la paix et la justice
Vont réparer notre destin.
Nos pères, d'un œil prophétique,
Dans un avenir magnifique
Ont vu ce jour consolateur
Ils vous ont prédite, ô Marie !
De David ô fille chérie,
Mère auguste du Rédempteur !

Vierge, le plus parfait ouvrage
Du Dieu dont tout peint la splendeur,
Beauté pure, heureux assemblage
Et d'innocence et de grandeur.
J'entends l'immortel chœur des anges
Célébrer aux cieux vos louanges
Par un cantique solennel,
Quand dans votre obscurité sainte
Vous ne recevez qu'avec crainte
Le message de l'Eternel.

Ne craignez point, humble Marie.
Sainte Epouse de l'Esprit-Saint,
Le Verbe, l'auteur de la vie,
Est fait homme dans votre sein :
Déposant sa toute-puissance,
A la faiblesse de l'enfance
Il se soumet entre vos bras ;
Et vous couvrez de vos caresses
Celui qui répand ses largesses
Sur des pervers et des ingrats.

Ingrats ! de la crèche au calvaire
Osez suivre un Dieu délaissé ;
Considérez sa tendre mère :
De quel trait son cœur est percé !
Comme son âme est défaillante
Lorsqu'au pied de la croix sanglante,
Debout, contemplant le Sauveur,
Au milieu d'un peuple en délire
A son fils elle semble dire :
Je suis la mère de douleur !

Mais soudain quels cris de victoire
Ont fait pâlir tous les bourreaux !
Le Christ, environné de gloire,
Sort vivant du fond des tombeaux.
Ah ! triomphez, heureuse mère !
Dans les cieux, au sein de son Père,
S'il vous devance en ce moment,
Un trône déjà vous appelle,
Dont l'éclat divin étincelle
De tous les feux du firmament.

Reine de ce séjour suprême,
Noble espoir des faibles humains,
Les trésors du Dieu qui nous aime
Ont été remis en vos mains !
Sur la mer fertile en naufrages
Votre voix commande aux orages
Et brise la fureur des flots ;
Du ciel apaisant la colère,
C'est vous qui donnez à la terre
Et l'abondance et le repos.

Marie, ô nom plein d'espérance !
Nous vous bénissons dans nos champs.
De la tendre reconnaissance
Nos cœurs rediront les accents
Tout ce que l'âme la plus pure
Peut concevoir dans la nature
De plus touchant et de plus doux,
Exprime avec trop de faiblesse
Cette pieuse et sainte ivresse
Qui nous élève jusqu'à vous.

Le R. P. D'Orléans.

MARIE, REINE DES CIEUX.

Prière.

O toi qui, près du trône où siége l'Eternel,
Des astres, à tes pieds, vois briller la lumière,
Vierge sainte, reçois, en ce jour solennel,
Notre encens et notre prière !
Digne objet des faveurs de la Divinité,
De son alliance antique avec l'humanité
Tu nous présentes l'heureux gage.
Jouets trop imprudents de coupables erreurs,
L'image des vertus règne encore en nos cœurs,
Si nos cœurs gardent ton image.
O toi qui, près du trône, etc.

Osons-nous vers les cieux élever un soupir,
Tu portes à ton Fils le pieux repentir,
Qu'en nous sa grâce a fait éclore.
Gloire te soit rendue, étoile du matin,
Qui viens au voyageur, dans sa route incertain,
Présager une douce aurore !
O toi qui, près du trône, etc.

Du monde bannissant le trouble et les forfaits,
Marie, à ton seul nom, que la céleste paix
Descende en nos humbles demeures :
Réprime de nos cœurs les désirs égarés ;
Que d'innocents plaisirs, que des devoirs sacrés
Se partagent toutes nos heures.
O toi qui, près du trône, etc.

Vierge, dont un beau lis nous peint la pureté,
Des vierges protégeant l'austère chasteté,
Rends-leur cette vertu plus chère ;
Mère d'un Dieu mourant, soutiens dans ses dou-
[leurs
La mère qui visite, en répandant des pleurs,
D'un fils la tombe solitaire.
O toi qui, près du trône, etc.

Admis à contempler les bontés du Seigneur,
Puissions-nous, en des lieux remplis de sa gran-
[deur,
Chanter ta gloire et tes louanges !
Mais quand un voile encor te cache à notre amour,
Reine du ciel, entends, du bienheureux séjour,
Nos voix s'unir au chœur des Anges.
O toi qui, près du trône où siége l'Eternel,
Des astres, à tes pieds, vois briller la lumière,
Vierge sainte, reçois, en ce jour solennel,
Notre encens et notre prière !

Mme Desroches.

MARIE.

(L'héroïne du poëme d'A. Brizeux, qui porte ce nom.)

Humble et bon vieux curé d'Arzanno, digne prêtre,
Que tel je respectais, que j'aimais comme maître,
Pour occuper tes jours, si pleins, si réguliers,
N'as-tu plus près de toi tes pauvres écoliers ?
Hélas ! je fus l'un d'eux ! dans ma douleur présente
J'aime à me rappeler cette vie innocente ;
Leurs noms, je les sais tous : Albin, Elô, Daniel,
Alan du bourg de Scaer, Ives de Ker-ihuel,
Tous jeunes paysans aux costumes étranges,
Portant de longs cheveux flottants, comme les anges.
Oh ! je pleurai d'abord longtemps et je gémis :
Pour la première fois je voyais mes amis,
Pour la première fois je quittais mes deux mères :
D'abord je répandis bien des larmes amères.
Le travail arriva qui sut tout adoucir.
Le travail, mon effroi, bientôt fit mon plaisir.
Le premier point du jour nous éveillait : bien vite,
La figure lavée, et la prière dite,
Chacun gagnait sa place, et sur les grands paliers,
Dans les chambres, les cours, le long des escaliers,
En été dans les foins, couchés sous la verdure,
C'était, tout le matin, c'était un long murmure,
Comme les blancs ramiers autour de leurs maisons,
D'écoliers à mi voix répétant leurs leçons :
Puis la messe, les jeux, et, les beaux jours de fête,
Des offices sans fin chantés à pleine tête.
Aujourd'hui que mes pas vont moins vite au
[saint lieu,
Quand mon cœur est resté plein de désir vers Dieu,
De ces jours de ferveur, oh ! vous pouvez m'en
[croire,
L'éclat lointain réchauffe encore ma mémoire,
Le psaume retentit dans mon âme, et ma voix
Retrouve quelques mots des versets d'autrefois.
Jours aimés ! jours éteints ! comme un jeune lévite,
Souvent j'ai dans le chœur porté l'aube bénite,
Offert l'onde et le vin au calice, et, le soir,
Aux marches de l'autel balancé l'encensoir.
Cependant tout un peuple à genoux sur la pierre,
Parmi les flots d'encens, les fleurs et la lumière,
Femmes enfants, vieillards, hommes graves et
[mûrs,
Tous dans un même vœu, tous avec des cœurs purs,

Disaient le Dieu des fruits et des moissons nouvelles,
Qui darde ses rayons pour sécher les javelles,
Ou quelquefois permet aux fléaux souverains
De faucher les froments et d'emporter les grains.
Les voix montaient, montaient ! moi, penché sur [mon livre,
Et pareil à celui qu'un grand bonheur enivre,
Je tremblais, de longs pleurs ruisselaient de mes [yeux ;
Et, comme si Dieu même eût dévoilé les cieux,
Introduit par sa main dans les saintes phalanges,
Je sentais tout mon être éclater en louanges,
Et noyé dans des flots d'amour et de clarté,
Je m'anéantissais devant l'Immensité !
Je fus poëte alors ! Sur mon âme embrasée
L'imagination secoua sa rosée,
Et je reçus d'en haut le don intérieur
D'exprimer par des chants ce que j'ai dans le cœur.

Il est dans nos cantons, ô ma chère Bretagne !
Plus d'un terrain fangeux, plus d'une âpre mon- [tagne :
Là de tristes landiers comme nés au hasard,
Où l'on voit à midi se glisser le lézard ;
Puis un silence lourd, fatigant, monotone,
Nul oiseau dont la voix vous charme et vous étonne,
Mais le grillon qui court de buisson en buisson,
Et toujours vous poursuit du bruit de sa chanson ;
Dans nos cantons aussi, lointaines, isolées,
Il est de claires eaux et de fraîches vallées,
Et d'épaisses forêts, et des bosquets de buis,
Où le gibier craintif trouve de sûrs réduits :
Enfant, j'ai traversé plus d'un fleuve à la nage,
Ravi sa dure écorce à plus d'un houx sauvage,
Et sur les chênes verts, de rameaux en rameaux,
Visité dans leurs nids les petits des oiseaux.
En Armorique enfin, de Tréguier jusqu'à Vannes,
Il est dans nos cantons de jeunes paysannes,
Habitantes des bois ou bien du bord des mers,
Toutes belles ; leurs dents sont blanches, leurs [yeux clairs,
Et dans leurs vêtements variés et bizarres
Respirent je ne sais quelles grâces barbares ;
Et si dans les ardeurs d'un beau mois de juillet,
Haletant, vous entrez et demandez du lait,
Et que, pour vous servir, quelques-unes d'entre [elles
Viennent, comme toujours simples et naturelles,
S'accoudant sur la table et causant avec vous,
Ou, pour filer, ployant à terre les genoux,
Vous croyez voir, ravi de ces façons naïves,
Et de tant de blancheur sous des couleurs si vives,
La fille de l'El-Orn, caprice d'un follet,
Ou la fée aux yeux bleus qui dans l'âtre filait.

Amour ! religion ! nature ! à mon aurore,
Ainsi vous m'appeliez de votre voix sonore ;
Et comme un jeune faon qui court, à son réveil,
Aux lisières des bois saluer le soleil,
Brame en voyant au ciel la lumière sacrée,
Et, le reste du jour errant sous la fourrée,

Le soir aspire encor de ses larges naseaux
Les feux qui vont mourir dans la fraîcheur des [eaux,
Amour ! religion ! nature ! ainsi mon âme
Aspira les rayons de votre triple flamme,
Et dans ce monde obscur où je m'en vais errant,
Vers vos divins soleils je me tourne en pleurant,
Vers celle que j'aimais et qu'on nommait Marie,
Et vers vous, ô mon Dieu, dans ma douce patrie !
Oh ! lorsqu'après deux ans de poignantes douleurs,
Je revis mon pays et ses genêts en fleurs,
Lorsque, sur le chemin, un vieux pâtre celtique
Me donna le bonjour dans son langage antique ;
Quand, de troupeaux, de blés causant ainsi tous [deux,
Vinrent d'autres Bretons avec leurs longs cheveux,
Oh ! comme alors pareils au torrent qui s'écoule,
Mes songes les plus frais m'inondèrent en foule !
Je me voyais enfant, heureux comme autrefois,
Et malgré moi, mes pleurs étouffèrent ma voix !

Alors j'ai voulu voir les murs du presbytère
Dont, jeune, j'ai porté la règle salutaire,
Et, m'avançant à l'ouest par un sentier connu,
Au pays des vallons pensif je suis venu.

Déjà, non loin du bourg, j'entrais dans cette lande
Qui jette vers le soir une odeur de lavande,
Quand d'un étroit chemin tout bordé de halliers,
Près de moi descendit un troupeau d'écoliers :
Leur maître les suivait quelques pas en arrière,
De son air souriant récitant le bréviaire.
Lui seul me reconnut ; cependant à mon nom
Je vis dans tous les yeux briller comme un rayon ;
Nous causâmes : au bout de cette promenade,
J'étais pour les plus grands un ancien camarade.
Mes amis d'autrefois, aujourd'hui dispersés,
Et comme moi peut-être en bien des lieux froissés,
Revenez comme moi vers cette maison sainte !
Notre jeunesse encor revit dans son enceinte.
Toujours même innocence et même piété,
Et dans l'emploi du temps même variété.
Le soir, comme autrefois, le plus jeune vicaire
Sur un auteur latin au curé fait la guerre ;
D'un vers de l'Enéide on discute le sens ;
César, surtout, César qui dans ses bras puissants
Etreignit l'Armorique, et, frissonnant et blême,
Dans les bras d'un Gaulois fut emporté lui même,
Sur les crins d'un coursier traîné hors du combat,
Et ne dut son salut qu'au mépris du soldat.

Cependant la nuit tombe. Enfants et domestiques,
Quelques voisins, amis des pieuses pratiques,
S'assemblent dans la salle et leur humble oraison,
Encens du cœur, s'élève et remplit la maison ;
Et la journée ainsi, pieuse et régulière,
Comme elle a commencé finit dans la prière.

Auguste Brizeux.

LA MARRAINE MAGNIFIQUE.

« Hélas ! ma pauvre Madeleine,
J'ai couru tous les environs ;

Je n'ai pu trouver de marraine,
Et ne sais comment nous ferons.

« Au nouveau-né que Dieu nous donne
Nul n'a craint de porter malheur
En lui refusant cette aumône ;
La pauvreté fait donc bien peur ?

« Et cependant, tout à l'église
Pour le baptême est préparé.
Faut-il que l'heure en soit remise ?
Que dira notre bon curé ? »

Mais tandis que l'on se lamente,
Une dame, le front voilé,
La robe jusqu'aux pieds tombante,
S'offre à ce couple désolé.

« Dites-nous, bonne demoiselle,
Qui peut vous amener ici ? »
—« Pour votre enfant, répondit-elle,
Soyez désormais sans souci :

« Je viens pour être sa marraine,
Et je vous jure, sur ma foi,
Que, par ma grâce souveraine,
Il sera plus heureux qu'un roi.

« Au lieu d'une pauvre chaumière,
Il habitera des palais,
Dont le soleil et sa lumière
Ne sont que de pâles reflets.

« Et, dans cette magnificence,
Loin de vous rester étranger,
Il brûlera d'impatience
De vous la faire partager. »

— « Quoi ! l'enfant qui nous vient de naître
Doit avoir un pareil destin ?
Hélas ! nous n'osions lui promettre
Que l'indigence et que la faim.

« Quelle puissance est donc la vôtre ?
Etes-vous ange ou bien démon ? »
— « Je ne suis ni l'une ni l'autre ;
Mais plus tard vous saurez mon nom.

« Eh bien ! s'il faut que l'on vous croie,
Si, pour nous tirer d'embarras,
Le ciel près de nous vous envoie,
Prenez notre fils dans vos bras. »

Sur les marches du baptistère
L'enfant est aussitôt porté ;
Mais de l'onde qui régénère
Dès que son front est humecté,

Au jour qu'il connaissait à peine
Il clôt la paupière et s'endort.
Elle avait dit vrai, la marraine,
Car la marraine était la Mort.

Jean Reboul.

LES MARTYRS.

POEME.

Confident du Très-Haut, disciple, ami fidèle,
Aigle dont l'œil perça la demeure éternelle,

Dis-nous ceux que tu vois placés au premier rang,
Une palme à la main et tout couverts de sang ;
Témoins de notre foi, martyrs dont le courage,
Imitant le Sauveur, consomma son ouvrage :
Leur supplice se change en triomphe immortel,
Et du tombeau leur cendre a passé sur l'autel.
Le Christ avait fini sa carrière pénible,
Et l'infidèle Hébreu, l'idolâtre insensible,
Contre la vérité s'étaient armés en vain ;
Pour elle tout obstacle est un nouveau chemin.
Douze organes choisis l'annoncent à la terre.
Le mensonge s'épuise à leur faire la guerre ;
Par eux l'aréopage est déjà confondu :
Déjà le jour aux morts par leur ombre est rendu.
Femmes, enfants, vieillards que la grâce rappelle,
Tout forme pour le ciel une race nouvelle.
Quel espoir reste donc au père de l'erreur ?
Le bonheur des humains irrite sa fureur,
De ses mugissements les enfers retentissent ;
Son trône est ébranlé, ses ministres frémissent ;
A ces cris redoublés arrive un monstre affreux,
Entouré de poisons, de glaives et de feux.
C'est lui qui, sous le nom des noires Euménides,
Sut armer et punir les premiers parricides ;
Ses serpents, ses flambeaux exhalaient dans les [cœurs
Ou de fougueux transports, ou d'adroites fureurs.
Il est le même encor ; des flammes éternelles
Il se plaît à punir les faiblesses mortelles.
Par les tourments et l'art de les faire durer,
Il prépare la mort et la fait désirer ;
Aux horreurs du supplice il ajoute sans cesse
Par la main qu'il choisit, par l'appareil qu'il dresse :
Il jouit des douleurs, ouvre et ferme le flanc,
Et souvent goutte à goutte il fait couler le sang.

« Redoutable soutien de mon funeste empire,
Sors des fers, dit Satan, vole, poursuis, déchire
Ce monde de sujets révoltés contre moi,
Et que séduit l'appât d'une nouvelle loi. [sent :
L'orgueil soutient un cœur, mais les sens le trahis-
A l'aspect des tourments ils cèdent, ils mollissent.
Eclate, arme les rois, les prêtres, l'univers :
Répands l'horreur, le sang, repeuple les enfers. »
Le monstre impatient sur la terre s'élance,
Et selon les climats déguise sa vengeance.
Solyme le reçoit : au temple il va s'asseoir,
Prend l'habit du grand prêtre et porte l'encensoir,
Ouvre les livres saints, et pour le culte antique,
Il rappelle en pleurant le zèle prophétique ;
Leur parle d'un Messie armé de légions,
Qui doit, le fer en main, dompter les nations :
Il célèbre en passant l'équitable supplice
De ce mortel obscur qu'a proscrit leur justice :
« Que la mort d'un vil nombre ou coupable ou [séduit
De la mort de ce chef vous assure le fruit.
O des prophètes saints meurtrière barbare,
Solyme, à ce discours ta fureur se déclare.

Le Jourdain qui recule à tes crimes nouveaux,
Du sang de ses enfants verra grossir ses eaux.

Au trône des Césars le monstre alors s'envole ;
Précédé de licteurs il monte au Capitole ;
Des vestales, du peuple il excite les cris,
De ce sage sénat il trouble les esprits ;
Il fait pâlir César : aux maîtres de la terre
Il montre les chrétiens tous armés du tonnerre,
Les dieux prêts à tomber, et Rome sans appui,
Le feu sacré qui meurt, et l'empire avec lui.
Hâtez-vous, par ma voix les dieux vous avertissent:
Qu'au pied de leurs autels vos ennemis périssent.
Le Tibre d'échafauds voit ses bords se couvrir,
L'idole est là. Faut-il l'encenser ou périr?
Le chrétien se déclare et le bûcher l'embrase,
Ou le mortier le broie ou la meule l'écrase :
Par les coursiers fougueux les uns sont déchirés,
Les autres dans le cirque aux tigres sont livrés.
De rasoirs aiguisés une roue est armée ;
Là les ongles de fer, ici l'huile enflammée.
Est-ce assez? On ajoute à ces objets affreux
L'image des plaisirs, tourment plus dangereux.
Comment vaincre, grand Dieu, si tu les abandonnes?
Mais des faibles roseaux ta main fait des colonnes.
Le sexe le plus faible affrontera la mort.
Sous quatre âges courbé Polycarpe plus fort,
Croit tous ses jours perdus jusqu'au jour du mar-
[tyre ;
Une mère, cédant au zèle qui l'inspire,
Porte sur le bûcher le dernier de ses fils,
Et de l'éternité partage entre eux le prix.

Le monstre en frémissant ne se rend pas encore.
Quoi! sont-ils soutenus d'un pouvoir que j'ignore?
La vanité, dit-il, peut affermir les cœurs ;
Zénon et Scévola vainquirent les douleurs.

Mais au milieu des coups de ce peuple en furie,
Du lévite sanglant la voix perce et s'écrie :
« Grâce, grâce, Seigneur, aux auteurs de ma mort :
Leurs mains m'ouvrent le ciel, je ne plains que
[leur sort. »

O vertu qu'ignoraient le héros et le sage!
L'un bravait les tyrans, l'autre étouffait sa rage ;
Et c'est pour ses bourreaux qu'un martyr fait des
[vœux.
Quel prodige! attendris à ces cris généreux,
Ils tombent à ses pieds, ils baisent ses blessures ;
Jaloux de son bonheur, ils s'offrent aux tortures :
Sur le même échafaud les voilà triomphants,
Et l'Eglise s'accroît du sang de ses enfants.

Trompé dans sa fureur, le démon du carnage
Des tyrans confondus voit chanceler la rage,
Son culte est aboli, ses temples sont déserts :
L'onteux, il cède, il fuit, il retombe aux enfers.

Roi (1).

(1) Né en 1683, mort en 1764.

LE MATERIALISME REFUTE.

Le cerveau, nous répond une voix insensée,
Reçoit, forme, pétrit, digère la pensée.
Oh! combien des méchants le délire est profond!
De l'incrédulité la démence confond.
Eh quoi! c'est le travail d'une muette argile
Qui jadis enfanta les beaux vers de Virgile!
Si j'étouffe ma haine et mon ressentiment,
Je suis de mon cerveau l'esclave et l'instrument!
Aux plus vils attentats si tu me vois souscrire,
Sophiste, désormais cesse de me proscrire,
Au gré de mon cerveau je suis contraint d'agir ;
Que le méchant triomphe, il n'a plus à rougir.
Si, dans ce triste monde où le destin m'exile,
Un sépulcre éternel est mon dernier asile,
D'où vient donc qu'ici-bas mon cœur est trans-
[porté
D'un vain amour de gloire et d'immortalité?
S'il faut perdre l'espoir d'une meilleure vie,
La brute doit alors exciter mon envie :
Quand elle a chaque jour assouvi ses besoins,
La brute dort tranquille et n'a pas d'autres soins.
Mais dans le cœur de l'homme existe un vide im-
[mense :
Pour éteindre une soif qui toujours recommence,
Il poursuit tour à tour mille objets séducteurs;
Ses rêves les plus beaux et les plus enchanteurs
Se dissipent soudain comme une ombre légère :
Dans ses brillants attraits la gloire est mensongère :
Au faîte des grandeurs, au milieu des plaisirs
L'homme est sans cesse en proie à de nouveaux
[désirs :
Il trouve le dégoût au sein de la fortune ;
Il maudit le passé, le présent l'importune.
Non, jamais ici-bas l homme n'est satisfait,
Pour des biens passagers l'homme n'est donc pas
[fait.
L'homme, ce ver de terre, être d'une seconde,
Porte un cœur néanmoins plus vaste que le
[monde :
Il est donc évident, sophiste dépravé,
Qu'à des biens inconnus un Dieu m'a réservé.
S'il n'en est pas ainsi, la nature barbare
Sans pitié me tourmente et la raison m'égare :
Mon esprit n'est donc plus qu'un funeste présent
Et que le jeu cruel d'un être malfaisant.
Le temps qui fuit n'est rien pour ma frêle exis-
[tence :
Sans cesse hors de moi-même il faut que je m'é-
[lance.
Lorsque de ma raison la divine clarté
Me montre un avenir plein de félicité,
Est-ce une illusion dont mon âme est ravie,
Et d'un songe brillant est-elle poursuivie?
Non, non, je ne puis croire à cette trahison,
L'homme n'est pas en vain doué de la raison ;
Non, l'homme tout entier ne peut jamais s'éteindre,

Formé pour le bonheur, il doit un jour l'atteindre :
Oui, l'homme est immortel, il faudrait s'abrutir
Pour croire qu'en mourant il va s'anéantir.

Si l'impie a dit vrai, l'innocente orpheline
Ira donc partager le sort de Messaline !
Vainement pour l'honneur de la sainte vertu
Le sage tant de fois aura donc combattu !
Si l'horreur du néant est mon dernier partage,
De la veuve pourquoi respecter l'héritage ?
Si je peux des humains braver les châtiments,
Pourquoi me verrait-on fidèle à mes serments ?
Si je peux satisfaire une douce vengeance,
Pourquoi donc m'imposer une folle indulgence ?
Si la terre, du ciel perdant le souvenir,
Cesse de soupirer pour les biens à venir,
Où sera le garant de la paix domestique ?
Qui donc nous sauvera d'un sceptre despotique ?
Qui viendra sur le trône effrayer les tyrans,
Et des peuples sans Dieu contenir les torrents ?

Sophiste, si j'en crois ton effréné délire,
Le Dieu de l'univers que célèbre ma lyre
Ne serait qu'un vain mot par la crainte inventé ;
Et de ce nom vengeur jadis épouvanté,
Désormais affranchi de ce frein salutaire,
Le crime pourra donc, à l'ombre du mystère,
Consommer sans frémir les plus noirs attentats,
Par d'infâmes complots détruire les Etats,
D'un monarque chéri renverser la puissance,
Proscrire la sagesse, opprimer l'innocence,
De toutes les vertus niant la sainte loi,
Déshonorer sa vie et mourir sans effroi !

O Néron ! tu le peux ! assassine ta mère
Le ciel est un vain nom, l'enfer une chimère !
Orgueilleux potentat, farouche conquérant,
Tu ne connaîtras plus le remords déchirant !
Vous, monstres couronnés, tigres à face humaine,
Dont le ciel a puni la vanité romaine,
Baignez-vous dans le sang, et, de sang altérés,
Insultez sans rougir aux droits les plus sacrés !

Exécrable assassin, immole ta victime,
Frappe-la sans pitié : le meurtre est légitime ;
Méprise l'avenir et ses fausses terreurs !
Poursuis, ambitieux, le cours de tes fureurs ;
Que de sang et de fiel ton âme soit pétrie,
Et sous des lois de fer écrase ta patrie !
Ton fortuné rival a trop longtemps vécu ;
Dans le crâne fumant d'un ennemi vaincu
Désaltère ta soif de vengeance et de rage ;
Si Dieu n'est qu'un vain nom, le crime seul est sage.

Epouse criminelle, es-tu lasse d'aimer ?
Dans un mortel ennui pourquoi te consumer ?
Prépare tes poisons, et d'une main perfide
A ton crédule époux sers la coupe homicide.

Qui pourrait maintenant, philosophe orgueilleux,
Adopter sans horreur ton système odieux ?
Professer du néant les coupables maximes,
N'est-ce pas sans retour consacrer tous les crimes ?
N'est-ce pas du bonheur briser les fondements ?
N'est-ce pas étouffer les plus doux sentiments,
De nos plus saints devoirs flétrir les garanties,
Et condamner le monde à toutes les folies ?
Pour ses lâches discours, honte à l'impiété !
Son rêve désolant n'est pas la vérité ;
Tout système funeste est une erreur grossière.
Non, non, l'âme n'est point une vile matière ;
Tu souris à mon cœur, espoir de l'avenir !
A des jours plus heureux l'homme doit parvenir ;
Je ne puis en douter, quand toute la nature
Me parle et m'entretient de sa gloire future ;
Pourrais-je concevoir un doute criminel
Lorsque je vois partout la main de l'Eternel ?
Ce Dieu juste et puissant m'aurait-il donné l'être,
Si je devais un jour tout entier disparaître ?
Pourrais-je ainsi, grand Dieu, t'outrager sans pudeur,
Quand la terre à genoux célèbre ta grandeur ?
Non, j'adore à jamais ta majesté suprême :
Le cri de l'univers est la vérité même.

N. Rosset.

LE MATIN.

Le voile du matin sur les monts se déploie.
Vois, un rayon naissant blanchit la vieille tour,
Et déjà dans les cieux s'unit avec amour,
Ainsi que la gloire à la joie,
Le premier bruit du monde aux premiers feux du jour.

Oui, souris à l'éclat dont le ciel se décore !
Tu verras, si demain le cercueil me dévore,
Luire à tes yeux en pleurs un soleil aussi beau,
Et les mêmes oiseaux chanter la même aurore
Sur mon noir et muet tombeau.

Mais dans l'autre horizon l'âme alors est ravie.
L'avenir sans fin s'ouvre à l'être illimité.
Au matin de l'éternité
On se réveille de la vie,
Comme d'une nuit sombre ou d'un rêve agité.

Victor Hugo.

MAXIMES DE MORALE RELIGIEUSE.

Tout annonce d'un Dieu l'éternelle existence ;
On ne peut le comprendre, on ne peut l'ignorer :
La voix de l'univers annonce sa puissance,
Et la voix de nos cœurs dit qu'il faut l'adorer.

Mortels, tout est pour votre usage ;
Dieu vous comble de ses présents.
Ah ! si vous êtes son image,
Soyez comme lui bienfaisants.

Pères, de vos enfants guidez le premier âge ;
Ne forcez point leur goût, mais dirigez leurs pas,
Etudiez leurs mœurs, leurs talents, leur courage :
On conduit la nature, on ne la change pas.

Enfant, crains d'être ingrat : sois soumis, doux, sincère ;

Obéis, si tu veux qu'on t'obéisse un jour.
Vois ton Dieu dans ton père ; un Dieu veut ton [amour.
Que celui qui t'instruit te soit un nouveau père.

Fuyez l'indolente paresse :
C'est la rouille attachée aux plus brillants métaux.
L'honneur, le plaisir même est le fils des travaux ;
Le mépris et l'ennui sont nés de la mollesse.

Soyez vrai, mais discret : soyez ouvert, mais sage;
Et sans la prodiguer aimez la vérité ;
Cachez la sans duplicité,
Osez la dire avec courage.

Réprimez tout emportement,
On se nuit alors qu'on offense ;
Et l'on hâte son châtiment
Quand on croit hâter sa vengeance.

La politesse est à l'esprit
Ce que la grâce est au visage ;
De la bonté du cœur elle est la douce image,
Et c'est la bonté qu'on chérit.

Le premier des plaisirs et la plus belle gloire,
C'est de prodiguer les bienfaits :
Si vous en répandez, perdez-en la mémoire ;
Si vous en recevez, publiez-le à jamais.

La dispute est souvent funeste autant que vaine.
A ces combats d'esprit craignez de vous livrer :
Que le flambeau divin qui doit vous éclairer,
Ne soit pas en vos mains le flambeau de la haine.

De l'émulation distinguez bien l'envie :
L'une mène à la gloire et l'autre au déshonneur ;
L'une est l'aliment du génie,
Et l'autre est le poison du cœur.

Toutes les passions s'éteignent avec l'âge ;
L'amour-propre ne meurt jamais
Ce flatteur est tyran ; redoutez ses attraits,
Et vivez avec lui sans être en esclavage.

Dieu nous donna des biens, il veut qu'on en jouisse;
Mais n'oubliez jamais leur cause et leur auteur ;
Et lorsque vous goûtez sa divine faveur,
Mortels, gardez-vous bien d'oublier sa justice.

Aimez ces biens pour lui ; ne l'aimez point pour [eux :
Ne pensez qu'à ses lois ; car c'est là tout votre être,
Grand, petit, riche, pauvre, heureux ou malheu- [reux,
Etranger sur la terre, adorez votre Maître.

Répandez vos bienfaits avec magnificence ;
Même au moins vertueux ne les refusez pas ;
Ne vous informez point de leur reconnaissance ;
Il est grand, il est beau de faire des ingrats.

Laissez parler les sots et crier le vulgaire :
Leur langue est indiscrète et leurs yeux sont ja- [loux.
De leurs suffrages faux dédaignez le salaire.
Dieu vous voit, il suffit : qu'il règne seul sur vous.

L'homme est un vil atome, un point dans l'étendue :

Cependant, du plus haut des palais éternels,
Dieu sur notre néant daigne abaisser sa vue :
C'est lui seul qu'il faut craindre, et non pas les [mortels.

VOLTAIRE.

LA MEDIOCRITE, SES AVANTAGES.

USAGE DES RICHESSES.

(Discours tiré des livres Sapientiaux.)

Trop heureux le mortel dont l'activité sage
Agrandit lentement un modique héritage,
Et ne surmonte enfin sa médiocrité
Qu'à force d'industrie et de sobriété.
Il garde sans remords ce qu'il gagna sans crime.
Sa fortune est durable autant que légitime ;
Elle passe aux neveux du fortuné vieillard,
Tandis que les enfants du crime et du hasard,
Ces hommes sans pitié que les pleurs endurcissent,
Et que les maux publics en un jour enrichissent,
Dépouillés tout à coup d'un éclat passager,
Ne sortent du néant que pour s'y replonger ;
Semblables aux torrents dont la fange et les ondes
Ravageaient avec bruit les campagnes fécondes,
Et qui formés soudain, mais plus vite écoulés,
Se perdent dans les champs qu'ils avaient désolés.

Je déplore l'erreur où ton orgueil te livre,
Riche voluptueux que l'abondance enivre !
Crédule autant que vain, tu prends pour des amis
Ces convives nombreux dans tes festins admis,
Ces grands toujours si bas que l'honneur désavoue,
Ce flatteur qui te hait, te méprise et te loue.
Perfide empressement de ce peuple moqueur !
Ils dévorent tes biens, ils perceraient ton cœur.
L'amitié ne se plaît que sous des toits modestes,
Lieux exempts de discorde et de soupçons funestes,
Asile où dans les bras de la frugalité
Règnent la confiance et la sincérité.

Que sert à l'insensé l'éclat de sa richesse ?
Ce n'est point à prix d'or que se vend la sagesse.
Que dis-je ? Est-ce pour lui qu'elle aurait des [appas !
C'est un bien trop stérile et qu'il ne cherche pas.
Plein de ses passions, il ne connaît, il n'aime
Que ses goûts, ses plaisirs, sa fortune et lui-même.
Posséder, acquérir, c'est sa vertu, son art ;
Il fait de ses trésors son temple et son rempart :
C'est un mur qui l'entoure, ou malgré son audace
Le souffle des revers l'accable et le terrasse.
Plus une tour s'élève et s'approche des cieux,
Plus sa chute soudaine est terrible à nos yeux.
Oh ! riches de la terre, eh ! pourquoi l'indigence
Voit-elle avec horreur votre altière opulence ?
De vos propres faveurs, cruels, vous abusez.
Vous secourez le pauvre et le tyrannisez,
De son dur bienfaiteur l'aspect le décourage.
Malheur à tout mortel que votre main soulage !
Que vos plus doux regards sont encor rebutants,
Et que vous vendez cher vos bienfaits insultants !

. . . . . .

Riches, soyez humains, tendres et généreux.
Quel bien vaut le bonheur de rendre un homme [heureux ?
C'est le plaisir du juste, et c'est le digne usage
Des fragiles trésors qu'il reçut en partage.
Il prospère, il jouit des bienfaits qu'il répand ;
Vainqueur de l'envieux, cet ennemi rampant,
Il entend sans effroi, gronder loin de ses traces,
Les foudres de la cour et le vent des disgrâces.
Tels ces arbres heureux et du ciel protégés
Que l'humide aquilon n'a jamais outragés,
Conservent la fraîcheur de leur feuille odorante
Quand sous de noirs frimas la terre est expirante,
Etendent leurs rameaux, et parmi les hivers,
Poussent encor des fleurs, et de fruits sont couverts.

LE FRANC DE POMPIGNAN.

LE MEDISANT.

La rage de médire est une impertinence :
Dans notre vanité ce défaut prend naissance.
Du bonheur du prochain le tableau vous aigrit ;
Le désir de briller, de montrer de l'esprit,
Vous met à la merci des oisifs d'une ville,
Et vous n'êtes méchant que pour paraître habile.
Mais que vous revient-il de ces fâcheux éclats ?
On vous flatte tout haut, on vous blâme tout bas :
Vos bons mots quelquefois font rire la sottise ;
Mais toujours l'honnête homme en secret vous [méprise ;
Il vous fuit : il vous voit à sa perte attaché,
Lancer souvent le trait d'un perfide caché ;
Insulter en riant nos mères et nos filles,
Détruire par un mot le bonheur des familles,
Et pour un jeu d'esprit, fruit de la vanité,
Condamner l'innocence et flétrir la beauté.
Rien n'est sacré pour vous, et la reconnaissance
N'a jamais enchaîné l'affreuse médisance.
Dès qu'un homme est atteint de ce fatal penchant,
Il est tout glorieux de paraître méchant :
Nos chagrins sont pour lui de légers badinages ;
Il s'amuse des pleurs, il sourit des outrages :
Pour un plaisir cruel, et qui dure un moment,
L'honneur et l'amitié lui parlent vainement.
Les médisants, enfin, sont une affreuse peste,
Qu'un homme de bon sens blâme, fuit et déteste.

GOSSE.

CONTRE LES MÉDISANTS.

(Trad. du livre de l'*Imitation*.)

I. — Mon fils, souffrez sans peine et sans impa- [tience
Le mal qu'on dit de vous et celui qu'on en pense.
Vous devez même encor penser plus mal de vous ;
Vous devez vous juger le plus faible de tous.
Retiré dans vous-même, alors que vous importent
Ces propos fugitifs et que les vents emportent ?
Se taire aux jours mauvais, savoir rentrer en soi,
Pour tourner ses regards secrètement vers moi,

Aux jugements humains opposer la constance :
C'est l'effort généreux d'une rare prudence.

II. — Dans les hommes jamais ni dans leurs [vains propos
Ne faites consister, mon fils, votre repos ;
Qu'ils jugent bien ou mal de tout ce que vous faites,
Vous n'en êtes pas moins toujours ce que vous [êtes.

La véritable gloire et la solide paix,
Si ce n'est en moi seul, où les trouver jamais ?
J'en comblerai celui qui, peu jaloux de plaire,
Dédaigne des humains l'amour ou la colère.
C'est l'amour déréglé, c'est la vaine frayeur,
Qui dissipe les sens et qui trouble le cœur.

Victor EDAN.

MÉDITATION DE SAINT AUGUSTIN,

SUR LA MORT DE SAINTE MONIQUE, SA MÈRE.

Enfin ces jours si chers, à mes jours attachés,
Par la cruelle mort ont donc été tranchés.
Dans la nuit du tombeau ma mère descendue,
A mes vœux impuissants ne sera point rendue :
C'en est fait pour jamais, les ombres du trépas
Obscurcissent ces yeux qui veillaient sur mes pas.
Pour jamais le destin enlève à ma jeunesse
L'appui que tant de fois rechercha sa faiblesse,
Lorsque des passions le souffle corrupteur
Répandait sur ma vie une triste langueur,
Flétrit dans son printemps la fleur encor trop [tendre,
Qui des zéphyrs trompeurs n'avait pu se défendre,
Et de la volupté respirant le poison,
N'avait jamais goûté l'air pur de la raison.
Par la main des plaisirs cette fleur cultivée,
Etait dans son printemps à périr réservée.
C'est toi seul, ô mon Dieu ! dont le bras tout- [puissant
La déroba soudain à ce péril naissant,
Tout à coup releva sa tige desséchée
Qui, prête à succomber, vers la terre penchée,
N'attendait plus, hélas ! qu'une honteuse fin ;
Et la vie et l'esprit rentrèrent dans son sein.
C'est toi qui, me couvrant de ton aile attentive,
Rappelas dans mon cœur la vertu fugitive,
Par la voix d'une mère excitas mes remords,
De mes sens révoltés étouffas les transports,
Et m'arrachant au joug où m'entraînait le crime,
Pour m'élever à toi me tiras de l'abîme.
Après m'avoir comblé de tes plus grands bienfaits,
N'avais-tu pas, Seigneur, oublié mes forfaits ?
Fallait-il égaler le supplice à l'offense,
A ta justice, ô Dieu ! soumettre ta clémence,
Et quand j'avais recours à ta seule bonté,
Ne voir que la grandeur de mon iniquité ?
Ma mère a donc pour moi satisfait ta justice ;
Des crimes de son fils elle n'est point complice.
Hélas ! combien de fois, craignant pour moi tes [coups,
A-t-elle par ses vœux suspendu ton courroux ?

Combien de fois, baignant tes autels de ses larmes,
T'a-t-elle, pour son fils, expliqué ses alarmes?
De l'hérésie enfin m'arrachant le bandeau,
Elle fit à mes yeux briller un jour nouveau.
Je me rappelle encor ces adieux si funestes
Qui de ses tristes jours ont consacré les restes.

O mon fils! me dit-elle, en essuyant mes pleurs,
Le Seigneur marque un terme à mes longues dou-
[leurs;
Des chaînes de ce corps mon âme dégagée,
Du joug des passions ne sera plus chargée.
Je vole au sein de Dieu, qui m'appelle aujourd'hui,
Reprendre un nouvel être et m'unir avec lui;
Je vous laisse au milieu d'une mer orageuse,
En naufrages féconde et toujours dangereuse;
Les vents que sur ses bords les plaisirs font régner,
Du port de la vertu sauront vous éloigner:
Quelquefois, retenant leur souffle trop rapide,
Ils pourront vous tromper par un calme perfide;
Craignez de ces zéphyrs la maligne douceur;
Leur haleine souvent précipite à l'erreur.
De rochers, de débris cette mer est couverte;
Ses bords semés de fleurs nous voilent notre perte;
N'en approchez jamais; ces bords délicieux
Corrompront votre cœur en séduisant vos yeux:
Des écueils menaçants vous dérobant l'image,
Ils vous entraîneront au-devant du naufrage,
Enfin, pour arriver au port de la vertu,
Il faut que votre cœur par vous soit combattu.
Fuyez la volupté, savante enchanteresse;
Elle sait de nos sens surprendre la faiblesse;
Plus que tous les dangers, redoutez ses appas.
Dieu sera le pilote, et de son propre bras
Poussant votre vaisseau vers un heureux rivage,
Mettra vos jours sereins à l'abri de l'orage.

Tel était, ô ma mère! en ce moment cruel,
Le discours qu'en ta bouche avait mis l'Eternel;
Tel était le sentier que ta main languissante
Traçait aux premiers pas de ma vertu naissante.
Depuis que de tes jours le flambeau s'est éteint,
J'aspire à ce trépas que pour toi j'avais craint.
De mes yeux le soleil rouvre-t-il la paupière,
Le soleil voit mes yeux chercher ma tendre mère.
La nuit succède-t-elle à l'astre qui nous luit,
Je demande ma mère aux ombres de la nuit:
En vain mes tristes yeux ne s'ouvrent que pour elle;
En vain ma faible voix en ces lieux la rappelle;
Ainsi que mes regards, mes cris sont superflus;
Tout me dit, tout m'apprend que ma mère n'est
[plus.

O toi! de tes élus et le Père et le Juge,
Toi qui des malheureux es l'unique refuge,
Entends ma voix plaintive et sois mon protecteur:
Fais voler devant moi l'ange consolateur,
Pour combattre mes maux, viens me prêter des
[armes,
Que ta divine main daigne essuyer mes larmes,
Et que mon triste cœur, au calme enfin rendu
Retrouve dans son Dieu tout ce qu'il a perdu.

D'ARNAUD.

LA MÉLANCOLIE.

I. — LES FEUILLAGES D'AUTOMNE.

Remarquez-les surtout lorsque la pâle automne,
Près de la voir flétrir, embellit sa couronne:
Que de variété, que de pompe et d'éclat!
Le pourpre, l'orangé, l'opale, l'incarnat,
De leurs riches couleurs étalent l'abondance.
Hélas! tout cet éclat marque leur décadence.
Tel est le sort commun: bientôt les aquilons
Des dépouilles des bois vont joncher les vallons,
De moment en moment la feuille sur la terre
En tombant interrompt le rêveur solitaire.
Mais ces ruines même ont pour moi des attraits.
Là, si mon cœur nourrit quelques profonds regrets,
Si quelque souvenir vient rouvrir ma blessure,
J'aime à mêler mon deuil au deuil de la nature.
De ces bois desséchés, de ces rameaux flétris,
Seul, errant, je me plais à fouler les débris.
Ils sont passés les jours d'ivresse et de folie.
Viens, je me livre à toi, tendre mélancolie;
Viens, non le front chargé de nuages affreux
Dont marche enveloppé le chagrin ténébreux,
Mais l'œil demi-voilé, mais telle qu'en automne
A travers des vapeurs un jour plus doux rayonne,
Viens, le regard pensif, le front calme, et les
[yeux
Tout prêts à s'humecter de pleurs délicieux.

DELILLE.

II. — ÉPITRE A UN AMI.

Vous n'êtes pas heureux! Pourtant, sur cette rive,
Où le bruit des cités si rarement arrive,
Dans un réduit obscur, sous des arbres épais,
Je rêvais pour vos jours le bonheur et la paix.
N'avez-vous pas les eaux, les immenses savanes,
Les parfums du désert, les festons de lianes,
Les citronniers fleuris, le ciel d'or, les grands bois,
Les oiseaux variés de couleurs et de voix?
N'avez-vous pas l'oubli, le silence, l'étude,
Et le plus grand des biens, ami, la solitude?
Oui, vous avez ces dons, mais, même en son
[bonheur,
La tristesse est dans l'homme et vit avec son cœur.
Qu'importe où la fortune enchaîne notre vie!
Partout il faut nourrir une secrète envie,
Partout il faut traîner un regret douloureux;
Vous me l'avez bien dit, vous n'êtes pas heureux!

Du mal qui vous flétrit je connais la misère.
J'ai puisé comme vous à cette source amère;
J'ai cherché comme vous, à l'ennui de mes jours,
Un propice remède, un bienfaisant secours.
Comme vous, comme Job, l'élu de la souffrance,
J'ai pleuré, j'ai maudit la nuit de ma naissance;
J'ai senti bien des fois le vertige et la peur
En regardant de haut l'abîme de mon cœur.

Quel front ne porte point la couronne d'épines,
En ce siècle souffrant, né parmi les ruines !
Hélas ! est-il encore un asile ici-bas
Où l'on dise au malheur : Je ne vous connais pas

Tout souffre, tout gémit ; la harpe du poëte
Jette des sons plaintifs ou repose muette.
L'enfant même, l'enfant est à peine joyeux ;
Autour de moi, partout où je porte les yeux,
Je ne vois que l'ennui, le doute, la contrainte,
Le regret, le dégoût, l'amertume, la crainte,
Et, voilant mon visage à ce tableau fatal,
Je dis avec effroi : La vie est donc un mal ?

Cette pensée est sombre, effrayante, cruelle :
Sous son poids accablant l'âme ploie et chancelle.
La faiblesse gémit, l'espérance s'endort,
L'homme recule et veut essayer de la mort.
Qui peut cicatriser sa blessure profonde ?
Il jette un long regard aux misères du monde :
Il voit sur nos débris l'égoïsme debout,
Se proclamer seul grand et commander partout ;
Le parjure en honneur, la charité pompeuse
Etaler sans rougir son aumône orgueilleuse :
L'ambitieux monter, colosse triomphal,
Dussent des corps sanglants hausser son piédestal.
Il voit l'impunité, le vice, la bassesse,
Encensés et reçus au nom de la richesse,
Et l'honnête indigent repoussé de la main,
Comme un passant oisif qui gêne le chemin.
Il entend les Etats, dans une route sombre,
S'emplir de bruits confus qui menaçent dans
[l'ombre ;
Alors l'homme éperdu méprise l'avenir,
Et, détournant les yeux, se hâte d'en finir.

Ainsi l'horreur du mal enfante un nouveau crime.
Pleurons, ami, pleurons sur la faible victime
Qui, bornant son regard à ce monde trompeur,
Ne cherche pas plus haut un appui protecteur.
Le monde, vaste mer où redouble l'orage,
N'entend plus dans sa nuit que les cris du naufrage.
Le pilote, effrayé comme les matelots,
Ne voit plus, ne sait plus où l'emportent les flots.
L'Océan est sans bord, le ciel est sans étoile,
Le vent de l'espérance a déserté la voile,
Le vaisseau social craque de toutes parts,
La mer roule déjà des cadavres épars.
L'équipage veut fuir du navire qui sombre,
La foi, débris sauveur, flotte seule dans l'ombre.
Heureux qui l'aperçoit à cette heure de mort !
Heureux qui peut l'atteindre et se sauver au port !

Non, Dieu n'a point voulu que l'ennui de la terre
Devînt comme une lèpre à l'âme solitaire,
Et que l'homme souffrant, oubliant son secours,
Brisât, sans la vider, la coupe de ses jours.
Il est juste, il est bon, et la mélancolie
N'est qu'un secret appel à celui qui l'oublie.
Ecoutons sans frayeur sa parole de miel :
Chaque pas hors du monde est un pas vers le ciel.
Pour chercher un remède il faut une souffrance ;

L'homme heureux fait un pacte avec l'indifférence,
Le caprice léger est son dieu favori.
Ainsi le jeune enfant, dans un chemin fleuri,
Sans prendre aucun souci des plaintes maternelles,
Poursuit les papillons, les vertes demoiselles,
Cueille la fraîche rose et le bouton vermeil,
Cherche les nids, les eaux, les rayons de soleil ;
Mais si le ciel est noir, si la route est aride,
Il s'attache à sa mère, et, d'une voix timide :
« Ma mère, j'ai bien peur, je voudrais me cacher ;
Prenez-moi dans vos bras, je ne puis plus marcher. »

Dieu seul est le secours, Dieu seul est le remède !
Sur la route pénible il nous guide et nous aide.
Plus la terre a pour nous de dégoût et d'ennui,
Plus notre âme est légère et pure devant lui.
Il se fait d'un cœur vide un habitacle immense ;
Au sillon en jachère il garde sa semence.
Fuyons le monde, mais comme un Troyen pieux
Fuyait sa ville en flamme en emportant ses dieux.
Marchons, allons toujours ; que le doute sauvage
Ne nous arrête point au milieu du voyage !
Le but est devant nous : le chemin sera court
Si l'homme est bien souffrant et le fardeau bien
[lourd.
N'appelez pas la mort, elle approche, elle arrive,
Elle est dans ce roseau qui tremble sur la rive ;
Elle est dans cette fleur, elle est dans cet ormeau,
Dans cet oiseau sans voix caché sous un rameau.
Sous chacun de ses pas comptez tout ce qui
[tombe !
Vous recevrez aussi l'aumône d'une tombe.
Attendez, attendez, sachez un peu souffrir ;
Dieu connaît votre mal, il viendra le guérir.

Lorsque j'étais enfant, un oiseau du bocage
Devint pour quelques jours habitant de ma cage.
Je ne pensais qu'à lui, même dans mon sommeil ;
Mais le mil aux grains d'or, le fruit pur et ver-
[meil,
Le breuvage choisi, les fleurs, la mousse verte,
Le rayon de soleil sur la fenêtre ouverte,
Mon babil ingénu, les chansons de mes sœurs,
Entouraient vainement sa prison de douceurs.
Il s'effrayait des soins de ma main attentive,
Il frappait les barreaux de son aile captive,
Il ne dormait qu'à peine, il ne goûtait de rien,
Le chant le plus joyeux n'éveillait pas le sien.
Je l'appelais ingrat dans un jour de colère.
Ecoutez bien, ami, ce que me dit ma mère :
« L'oiseau n'est pas ingrat, mais il est en prison ;
Son regard a besoin d'un plus vaste horizon.
Ici l'espace manque à son aile rapide :
Il sait un bois tranquille, une source limpide,
Un lieu secret plus doux que vos soins les meil-
[leurs ;
Il ne chantera point, son nid l'attend ailleurs. »
Ainsi parla ma mère, et, plus triste et plus grave,
Je regardai le ciel et j'affranchis l'esclave.

Et voilà qu'aujourd'hui ce simple souvenir

Me révèle ce monde et le monde à venir.
Cet oiseau prisonnier, c'est l'âme prisonnière :
Elle aussi sait un lieu de paix et de lumière,
Et, tout entière à lui, rêve la liberté
Dans un corps de souffrance et de captivité.
Cette triste langueur, cette fièvre incessante,
C'est le mal de l'exil, c'est la patrie absente.
Pauvre âme ! son espoir, son bonheur, son besoin,
C'est le céleste nid qui l'appelle de loin.

Hippolyte VIOLEAU.

MEMORARE,

O PIISSIMA VIRGO MARIA.

(Traduction de la prière de saint Bernard.)

CHOEUR.

Souvenez-vous, ô tendre Mère,
Qu'on n'eut jamais recours à vous
Sans voir exaucer sa prière,
Et dans ce jour exaucez-nous.

Des siècles écoulés j'interroge l'histoire ;
Pour dire vos bienfaits ils n'ont tous qu'une voix :
Ne souffrez pas, Marie, au nom de votre gloire,
Qu'on vous invoque en vain pour la première fois.

Marie aux vœux de tous prête toujours l'oreille :
Le juste est son enfant, il peut tout sur son cœur ;
Mais auprès du pécheur jour et nuit elle veille :
Il est son fils aussi, l'enfant de sa douleur.

Et moi, de mes péchés traînant la longue chaîne,
Vierge sainte, à vos pieds j'implore mon pardon.
Me voici tout tremblant, et je n'ose qu'à peine
Lever les yeux vers vous, prononcer votre nom.

Mais quoi, je sens mon cœur s'ouvrir à l'espérance !
Il retrouve la paix, il palpite d'amour !
Je n'ai pas vainement imploré sa clémence :
La mère de Jésus est ma mère en ce jour.

CHOEUR.

Souvenez-vous, ô tendre Mère,
Qu'on n'eut jamais recours à vous
Sans voir exaucer sa prière,
Et dans ce jour exaucez-nous.

Le R. P. LEFEBVRE.

LE MENDIANT ET L'OISEAU.

LE MENDIANT.

Où vas-tu donc, petit oiseau,
Ainsi volant à tire-d'aile ?
Viens me chanter ta ritournelle ;
L'air est si pur, le ciel si beau !

L'OISEAU.

Je vais chercher la nourriture
Que Dieu me garde quelque part ;
Mais toi, hâte tes pas, vieillard,
La nuit ramène la froidure.

LE MENDIANT.

J'erre seul depuis ce matin,
Et nul n'entend ma voix qui pleure ;
Tes chants pourraient me faire, une heure,
Oublier mon triste destin.

L'OISEAU.

Mais dans cette saison cruelle,
L'oiseau fait taire tous ses chants.
Vois, la neige couvre les champs ;
Comment chanter ma ritournelle ?

LE MENDIANT.

Oiseau, tu vis en paix du moins !
La nuit, tu trouves un asile,
Et, le jour, la graine facile
Qui doit suffire à tes besoins.

Moi, je frappe de gîte en gîte,
Implorant et criant, hélas !
Et le soir, quand je suis bien las,
Je n'ai pas un toit qui m'abrite.

L'OISEAU.

Du pauvre Dieu seul est l'appui ;
C'est lui qui soutient ma faiblesse.
Jamais sa bonté ne délaisse
Quiconque espère et croit en lui.

LE MENDIANT.

Quand le printemps nous rend ses charmes,
Oiseau, tu vis libre et joyeux,
Mais pour moi, pauvre, faible et vieux,
Au monde il n'est plus que des larmes.

L'OISEAU.

Dieu ne laisse pas avoir faim
Une humble et faible créature :
Il me garde un grain pour pâture,
A toi, vieillard, un peu de pain.

LE MENDIANT.

Oiseau, ce grain, Dieu te le donne,
Et des refus tu n'en crains pas :
Trop heureux qui peut ici-bas
Ne rien demander à personne !

L'OISEAU.

Ce grain, je le cherche, vieillard,
Comme toi je mendie et j'erre,
Sans peine on n'a rien sur la terre,
Et je ne dois rien au hasard.

LE MENDIANT.

Miné par la faim et par l'âge
Succombant à mon triste sort,
Un soir on me trouvera mort
A quelque cent pas du village.

L'OISEAU.

Je puis mourir loin de mon nid :
Faut-il que je m'en épouvante ?
Pauvre vieillard, espère et chante :
Dieu seul est grand, qu'il soit béni !

A. DEVOILLE.

LE MENTEUR PUNI.

Guillot criait au loup, un jour, par passe-temps.
Un tel cri mit l'alarme aux champs.
Tous les bergers du voisinage
Coururent au secours : Guillot se moqua d'eux.

Ils s'en retournèrent honteux,
Pestant contre son badinage.
Mais rira bien qui rira le dernier.
Deux jours après, un loup avide de carnage,
Un véritable loup-cervier,
Malgré notre berger et son chien, faisait rage
Et se ruait sur le troupeau.
Au loup ! s'écria-t-il ; au loup ! Tout le hameau
Rit à son tour. « A d'autres, je vous prie,
Répondit-on : l'on ne nous y prend plus. »
Guillot le goguenard fit des cris superflus :
On crut que c'était fourberie.
Un menteur n'est point écouté,
Même en disant la vérité. RICHER.

LE PETIT MENTEUR.

Venez bien près, plus près ; qu'on ne puisse m'entendre.
Un bruit vole sur vous ; mais qu'il est peu flatteur !
Votre mère en est triste, elle vous est si tendre !
On dit, mon cher amour, que vous êtes menteur !
Au lieu d'apprendre en paix la leçon qu'on vous donne,
Vous faites le plaintif, vous traînez votre voix,
Et vous criez très-haut : « Hé ! ma bonne ! ma bonne ! »
L'écho, qui me dit tout, m'en a parlé deux fois.
Vous avez effrayé cette bonne attentive,
Et pour vous secourir,
Près de vous toute pâle on l'a vue accourir.
Hélas ! vous avez ri de sa bonté craintive.
Enfant, vous avez ri ! Quelle douleur pour nous !
On ne croira donc plus à vos jeunes alarmes.
Si j'avais eu ce tort, j'irais à deux genoux
Lui demander pardon d'avoir ri de ses larmes ;
J'irais... Ne pleurez pas : causons avant d'agir.
Ecoutez une histoire, et jugez-la vous-même :
Cachez-vous cependant sur ce cœur qui vous aime,
Je rougis de vous voir rougir.

« Au loup ! au loup ! à moi ! criait un jeune pâtre,
Et les bergers entre eux suspendaient leurs discours,
Trompés par les clameurs du rustique folâtre.
Tout venait, jusqu'aux chiens, tout volait au secours.
Ayant de tant de cœurs éveillé le courage,
Tirant l'un du sommeil et l'autre de l'ouvrage,
Il se mettait à rire ; il se croyait bien fin :
« Je suis loup, » disait-il... mais attendez la fin.
Un jour que les bergers, au fond de la vallée,
Appelant la gaieté sur leurs aigres pipeaux,
Confondaient leurs repas, leurs chansons, leurs troupeaux,
Et de leurs pieds joyeux pressaient l'herbe foulée :
« Au loup ! au loup ! à moi ! » dit le jeune garçon
« Au loup ! » répéta-t-il d'une voix lamentable.
Personne ne quitta la danse ni la table :
« Il est loup, » dirent-ils, à d'autres la leçon.
Et cependant le loup dévorait la plus belle

De ses belles brebis.
Et pour punir l'enfant qu'il traitait de rebelle,
Il lui montrait les dents et rompait ses habits.
Et le pauvre menteur élevant ses prières,
Ne troublait que l'écho ; ses cris n'amenaient rien ;
Tout riait, tout dansait au loin sur les bruyères :
« Eh quoi ! pas un ami, dit-il, pas même un chien ! »
On ajoute, et vraiment c'est pitié de le croire,
Qu'il serrait la brebis dans ses deux bras tremblants.
Et quand il vint en pleurs raconter son histoire,
On vit que ses deux bras étaient nus et sanglants.
« Il ne ment pas, dit-on, il saigne, il tremble, il pleure !
Quoi ! c'est donc vrai, Colas ! (Il s'appelait Colas.)
« Nous avons bien ri tout à l'heure,
Et la brebis est morte ; elle est mangée... Hélas ! »
On le plaignit. Un rustre, insensible à ses larmes,
Lui dit : « Tu fus menteur, tu trompas notre effroi ;
Or, s'il m'avait trompé, le menteur fût-il roi,
Me crierait vainement aux armes ! »
Et vous n'êtes pas roi, mon ange, et vous mentez !
Ici pas un flatteur dont la voix vous abuse ;
Vous n'avez point d'excuse.
Quand vous aurez perdu tous les cœurs révoltés,
Vous ne direz qu'à moi votre souffrance amère ;
Car on ne ment pas à sa mère.
Tout s'enfuira de vous, j'en pleurerai tout bas,
Vous n'aurez plus d'amis, je n'aurai plus de joie !
Que ferons-nous alors ?... Oh ! ne vous cachez pas,
Prenez un peu courage, enfant, que je vous voie...
Vous me touchez le cœur, j'y sens votre pardon.
Allez, petit chéri, ne trompez plus personne,
Soyez sage, aimez Dieu, je crois qu'il vous pardonne :
Il est père, il est bon !

Mme DESBORDES-VALMORE.

MEPRIS DES VANITES DU MONDE

(Trad. du livre de l'*Imitation.*)

I.

« Heureux qui tient la route où ma voix le convie !
Les ténèbres jamais n'approchent qui me suit ;
Et partout sur mes pas il trouve un jour sans nuit,
Qui porte jusqu'au cœur la lumière de vie. »
Ainsi Jésus-Christ parle ; ainsi de ses vertus,
Dont brillent les sentiers qu'il a pour nous battus,
Les rayons toujours vifs montrent comme il faut vivre ;
Et quiconque veut être éclairé pleinement,
Doit apprendre de lui, que ce n'est qu'à le suivre
Que le cœur s'affranchit de tout aveuglement.

II.

Les doctrines des saints n'ont rien de comparable

A celle dont lui-même il s'est fait le miroir ;
Elle a mille trésors qui se font bientôt voir,
Quand l'œil a pour flambeau son esprit adorable.
Toi qui, par l'amour-propre à toi-même attaché,
L'écoutes et la lis sans en être touché,
Faute de cet esprit, tu n'y trouves qu'épines ;
Mais si tu veux l'entendre et lire avec plaisir,
Conformes-y ta vie, et ses douceurs divines
S'étaleront en foule à ton heureux désir.

III.

Que te sert de percer les plus secrets abîmes
Où se cache à nos sens l'immense Trinité,
Si ton intérieur, faute d'humilité,
Ne lui saurait offrir d'agréables victimes ?
Cet orgueilleux savoir, ces pompeux sentiments
Ne sont aux yeux de Dieu que de vains ornements ;
Il ne s'abaisse point vers des âmes si hautes (1).
Et la vertu sans eux est de telle valeur,
Qu'il vaut bien mieux sentir la douleur de tes [fautes,
Que savoir définir ce qu'est cette douleur.

Porte toute la Bible en ta mémoire empreinte ;
Sache tout ce qu'ont dit les sages des vieux [temps ;
Joins-y, si tu le peux, tous les traits éclatants
De l'histoire profane et de l'histoire sainte :
De tant d'enseignements l'impuissante langueur
Sous leur poids inutile accablera ton cœur,
Si Dieu n'y verse encor son amour et sa grâce ;
Et l'unique science où tu dois prendre appui,
C'est que tout n'est ici que vanité qui passe,
Hormis d'aimer sa gloire et ne servir que lui.

C'est là des vrais savants la sagesse profonde,
Elle est bonne en tout temps, elle est bonne en tous [lieux ;
Et le plus sûr chemin pour aller vers les cieux,
C'est d'affermir nos pas sur le mépris du monde.
Ce dangereux flatteur de nos faibles esprits
Oppose mille attraits à ce juste mépris ;
Qui s'en laisse éblouir s'en laisse tôt séduire :
Mais ouvre bien les yeux sur leur fragilité,
Regarde qu'un moment suffit pour les détruire,
Et tu verras qu'enfin tout n'est que vanité.

IV.

Vanité d'entasser richesses sur richesses,
Vanité de languir dans la soif des honneurs,
Vanité de choisir pour souverains bonheurs
De la chair et des sens les damnables caresses ;
Vanité d'aspirer à voir durer nos jours
Sans nous mettre en souci d'en mieux régler le [cours
D'aimer la longue vie et négliger la bonne,
D'embrasser le présent sans soin de l'avenir,
Et de plus estimer un moment qu'il nous donne,
Que l'attente des biens qui ne sauraient finir.

V.

Toi donc, qui que tu sois, si tu veux bien com- [prendre
Comme à tes sens trompeurs tu dois te confier,
Souviens-toi qu'on ne peut jamais rassasier
Ni l'œil humain de voir, ni l'oreille d'entendre,
Qu'il faut se dérober à tant de faux appas,
Mépriser ce qu'on voit pour ce qu'on ne voit pas,
Fuir les contentements transmis par ces or- [ganes,
Que de s'en satisfaire on n'a jamais de lieu,
Et que l'attachement à leurs douceurs profanes
Souille ta conscience et t'éloigne de Dieu.

Pierre CORNEILLE.

(1) Ce vers a été signalé comme un des plus beaux qu'ait écrits la plume de Corneille.

MERE DE DIEU.

Celui qui d'un seul mot féconda le néant,
Qui de l'azur profond habite le mystère,
Celui qui du chaos fit surgir cette terre,
Et ce brillant soleil, marchant comme un géant,
Celui qui remplit tout de sa force infinie,
L'Eternel s'est rendu l'humble fils de Marie.

Celui qui des mortels tient en ses mains les jours,
Qui fait, quand il lui plaît, naître et mourir les [hommes,
Qui dispose, lui seul, de tout ce que nous sommes,
Qui des faits et des temps règle, à son gré, le [cours,
Le Maître de la mort, le Maître de la vie,
Le Seigneur s'est rendu l'humble Fils de Marie.

Celui dont le grand nom fait trembler l'univers,
Que les bons, dans leurs chants, avec amour bé- [nissent,
Que les méchants troublés d'épouvante mau- [dissent
Que des milliers d'esprits en leurs divins con- [certs
Proclament tour à tour dans la sainte patrie,
Le Très-Haut s'est rendu l'humble Fils de Ma- [rie.

O gloire inexprimable ! ô magnifique honneur !
Pour toi qui mis au jour l'Auteur de la nature,
Et portas le soutien de toute créature !
Mais pour nous tous aussi quel immense bon- [heur !
Car que peut refuser à sa Mère chérie
Le Dieu qui s'est rendu l'humble fils de Marie ?

L'abbé Achille DUPUY.

LA MERE ET L'ENFANT.

— Mère, lorsqu'un enfant est mort,
Et que, renfermé dans la bière,
On le transporte au cimetière,
Est-ce pour bien longtemps qu'il dort ?

— Jamais, mon fils, il ne s'éveille ;
Pour toujours il est au cercueil :

Quand une fois on y sommeille,
Impossible de rouvrir l'œil.

— Mère, tous ceux qui sont en vie
Doivent-ils donc ainsi finir ?
Oh ! moi, je n'en ai pas envie,
Mère, je ne veux pas mourir.

— Mon enfant, tous tant que nous sommes,
Nous devons subir cette loi ;
Car la mort fauche tous les hommes ;
Depuis le pauvre jusqu'au roi.

— Mais l'autre jour, dans ton grand livre
Tout garni d'or et de velours,
Tu m'as lu que la mort délivre
Pour nous faire vivre toujours.
— Oui, mon fils, nous avons une âme
Qui par la mort ne périt pas :
Le ciel l'attire et la réclame
Quand nous sommes bons ici-bas.

Tu vois là-haut ces hirondelles
Voler et se perdre à tes yeux :
A la mort, notre âme, comme elles,
S'enfuit dans les hauteurs des cieux.

Elle va se mêler aux anges
Qui la traitent comme une sœur,
Et chante avec eux les louanges
Du bon Dieu, notre Créateur.

— Si c'est ainsi, la mort me semble
Non pas un mal, mais un plaisir,
Et si tu veux partir ensemble,
Mère, je voudrais bien mourir.

A. Bougeault.

UNE MERE A SA FILLE.

Ma chère enfant, viens, écoute ta mère,
De ses leçons garde le souvenir,
De la raison si le flambeau t'éclaire,
Tu fixeras ton sort pour l'avenir.

Que la pudeur soit ta seule parure ;
Redoute l'art et la frivolité :
La vérité convient à la nature,
Le talent seul ajoute à la beauté.

Quand le matin tu vois briller la rose,
Songe qu'au soir elle n'existe plus ;
Qu'un seul moment de la beauté dispose,
On est toujours belle avec des vertus.

Si le malheur te suit dans ta carrière,
Arme ton cœur d'une noble fierté ;
On est timide alors qu'on désespère,
Un front serein brave l'adversité.

Mais si le ciel t'accordait l'opulence,
Et des jours purs par les plaisirs tracés,
Ouvre ton âme à l'honnête indigence,
Et que ses pleurs par toi soient effacés.

Sois toujours douce, honnête, affable et sage,
D'une coquette évite l'art flatteur ;
Que la candeur peinte sur ton visage

Fasse juger des vertus de ton cœur.

Puissé-je dire à mon heure dernière :
De tout danger j'ai sauvé mon enfant !
Je finirai sans regret ma carrière
Si je te laisse heureuse en expirant.

Mme Perrier.

LES

MERVEILLES DE DIEU DANS L'HOMME.

Ode.

O toi, dont la bouche infidèle
S'élève follement contre le Dieu des dieux,
Faut-il, pour te confondre, à ton esprit rebelle
Tracer le spectacle des cieux ?
Faut-il te découvrir la structure des plantes ?
T'offrir ces machines vivantes
Dont Dieu peupla les eaux, et la terre et les airs ?
Non, non ; pour voir sans cesse agir l'Etre suprême,
Rentre en ton propre sein : tu portes dans toi-même
L'abrégé de tout l'univers.

Tu voudrais fermer ta paupière
Pour ne point rendre hommage au soleil qui te luit ;
Inutiles efforts ! une vive lumière
Partout, malgré toi, te poursuit.
Ici, de ta raison la liaison intime,
Avec la poudre qu'elle anime,
T'annonce hautement le sage Créateur ;
Là, chacun de tes pas, que sa seule main guide,
Tes divers sentiments auxquels lui seul préside,
Te rappellent à leur auteur.

Qui prit le soin de ta naissance ?
Est-ce Dieu, le hasard, ou l'homme, ou le néant ?
Le hasard n'est qu'un nom, le néant qu'impuissance ;
Tout mortel d'un autre dépend.
Ne cherche donc qu'en Dieu la source de ton être :
Voir dans lui ce souverain maître
Qui daigna te ravir au noir sein de la nuit.
A tout moment pour toi sa bonté se signale ;
Il t'arrache au néant, et sa main libérale
En te conservant te produit.

Tu te meus, tu sens et tu penses,
Composé merveilleux et d'esprit et de corps ;
Mais, dis-moi, quel lien unit ces deux substances ?
Conçois-tu quels sont leurs accords ?
Quel rapport peut avoir une lourde matière
Avec cette raison altière
Qui mesure les cieux, qui sonde l'océan ?
Apprends-moi.... mais en vain tu te donnes la gêne :
Il n'est pour les unir, il n'est point d'autre chaîne
Que le vouloir du Tout-Puissant.

L'odeur d'une rose t'enchante ;
Tu te plais à goûter un fruit délicieux ;
Une douce harmonie, une couleur brillante
Charment ton oreille et tes yeux ;

Qu'on te blesse, saisi d'une douleur amère,
Tu veux, mais en vain, t'en distraire.
Dis-moi, d'où viennent-ils ces plaisirs, ce tourment?
Des corps? Ah! quelle erreur! connais mieux leur [nature;
En vain je les agite et change leur figure,
Je n'en tire aucun sentiment.

Diras-tu que c'est ton adresse
Qui produit dans ton cœur ces sentiments divers?
Fais donc taire au plus tôt la douleur qui te presse;
Répands mille odeurs dans les airs.
Tu ne peux... Insensé! pourquoi donc méconnaître
La puissante main de cet être
Qui verse tour à tour et la joie et les pleurs?
Grand Dieu! cesse d'agir... Ciel! quel chaos hor- [rible!
L'astre du jour s'éteint; je deviens insensible:
Tout périt, sons, lumière, odeurs.

Pourquoi, nourri dans l'abondance,
Ce Crésus pousse-t-il mille profonds soupirs?
Pourquoi ce vil mortel, au sein de l'indigence,
Vit-il sans besoins, sans désirs?
Ah! je vois : loin du toit où l'indigent habite,
Dieu même écarte et met en fuite
Et les sombres chagrins et les cuisants soucis;
Et par un ordre exprès de sa main vengeresse,
Voltigent les remords et la noire tristesse
Autour des plus brillants lambris.

Vastes désirs d'un bien immense,
Comment avez-vous pu vous former dans mon [sein?
D'où vient que je conçois la flatteuse espérance
D'un bonheur qui n'a point de fin?
Moi, pareil à la fleur que le matin voit naître,
Et que le soir voit disparaître,
Je vole à l'infini : d'où me vient ce désir?
Sont-ce les biens présents vers lesquels je soupire
Eh! puis-je m'y tromper? c'est Dieu seul qui [m'inspire
Des vœux que Dieu seul peut remplir.

Malheureux esclave du vice,
Comment de la vertu puis-je honorer les traits?
Même en te combattant, comment puis-je, ô jus- [tice!
Admirer, aimer tes attraits?
Effet trop évident de la raison suprême!
Elle donne à l'injuste même,
Dans ses plus grands excès, de sévères leçons;
En vain il se dérobe à cette pure flamme :
Le Soleil éternel saura bien dans son âme
Faire entrer ses brûlants rayons.

J'aperçois une autre merveille.
Viens donc; efforçons-nous d'en connaître l'auteur.
Je parle : l'air battu va frapper ton oreille;
Aussitôt tu lis dans mon cœur.
Qui peut jusques à toi transporter ma pensée?
Est-ce que pour l'être annoncée,

A l'air, à la matière elle daigne s'unir?
Quel prodige! mais non... ce qu'un autre homme [pense,
Si Dieu n'agit en toi, jusqu'à ta connaissance
Ne pourra jamais parvenir.

Ce corps, cette vivante argile,
Qui me sert de prison, reconnaît mon pouvoir.
Si je veux qu'il se meuve, à mes ordres docile,
Il s'empresse de se mouvoir.
Si d'un prompt mouvement au repos je l'appelle,
Je le vois, plein du même zèle,
Se hâter à l'instant d'obéir à ma voix.
Pour seconder mes vœux avec lui tout conspire.
Tel un prince absolu voit dans son vaste empire
Ses sujets soumis à ses lois.

Mais quoi! n'est-ce pas trop étendre
Des droits que la nature a pris soin de borner?
Conçois-je bien qu'un corps soit capable d'entendre
L'ordre que j'ose lui donner?
Sais-je dans quels canaux cette flamme subtile,
De mes membres premier mobile,
Doit promptement couler, pour ébranler mon corps?
Je l'ignore sans doute, et ma fierté balance
Pour reconnaître, ô Dieu, que ta seule puissance
Peut faire mouvoir ses ressorts!

Qu'elle est frêle cette machine
Que Dieu voulut unir à mon être pensant!
Je ne puis qu'admirer, lorsque je l'examine,
Que je puisse vivre un instant.
Mille faibles canaux dont elle est sillonnée,
Pour prolonger sa destinée,
Aiment à se prêter un mutuel secours.
Un rien en peut troubler l'admirable harmonie!
Et je jouis encor d'une fort longue vie!
Grand Dieu, tu veilles sur mes jours.

Il est donc vrai : l'Etre suprême
Jusqu'à de vils mortels daigne étendre son bras;
J'en appelle à témoin, sans sortir de moi-même,
Tous mes sentiments, tous mes pas.
Ciel! quel aveuglement de ne pas reconnaître
La main sans laquelle notre être
S'écroule à tout moment, s'il n'en est soutenu!
Qui méconnaît, ô Dieu! ton active présence,
Mérite d'être enflé d'une fausse science,
Et d'être à lui-même inconnu.

LE FRANC DE POMPIGNAN.

LES MERVEILLES DE LA CRÉATION.

Dieu, dans sa sagesse profonde,
A-t-il tout créé par sa voix,
Ou si le hasard seul au monde
Impose aveuglément ses lois?
Pour te délivrer de ce doute,
Homme, vers la céleste voûte
Elève un moment tes regards;
Parcours ce magnifique livre :
Le nom du Dieu qui te fait vivre
Y resplendit de toutes parts.

Il a bâti cette coupole
Dont lui seul sait la profondeur,
Pour être à jamais le symbole
De son immortelle grandeur.
Comme un incomparable peintre,
Des airs il colore le cintre
Pour le seul plaisir de tes yeux,
Et, pour tempérer la nuit sombre,
Il a peuplé d'astres sans nombre
L'abîme illimité des cieux.

Soumis à la main qui les lance
Comme des vaisseaux sur la mer,
Vois-les traverser en silence
Les solitudes de l'éther.
Vois le grand Dieu qui nous anime,
Comme une poussière sublime,
Semer dans les champs azurés,
Ces étincelles vagabondes,
Ces points brillants qui sont des mondes
Marchant à pas démesurés.

Vois ce soleil qui sur ta tête
Décoche au loin ses flèches d'or,
Qui, des cieux franchissant le faîte,
Semble orgueilleux de son essor.
Chaque jour l'aurore l'annonce;
La nuit disparaît et s'enfonce
Dans les profondeurs des enfers,
Et l'orbe enflammé qui rayonne
Verse les feux de sa couronne
Jusqu'aux confins de l'univers.

Vois la lune, astre plus modeste,
Qui, quand le monde est endormi,
Paraît dans l'enceinte céleste
Qu'elle n'éclaire qu'à demi.
Douce et timide souveraine,
Sa présence affaiblit à peine
L'éclat des constellations,
Et son auréole blanchâtre,
Comme un feu caché dans l'albâtre,
Epand de suaves rayons.

Vois, quand la foudre au loin lancée
Vient d'épouvanter l'univers,
D'Iris l'écharpe nuancée
Se dérouler au sein des airs;
Vois les nuages dans l'espace
Tantôt ondoyer avec grâce
En longues zônes de satin,
Tantôt, montagnes gigantesques,
Teindre leurs cimes pittoresques
Des reflets pourprés du matin.

Si tu redescends sur ce globe
Qui te fut donné pour palais,
Le Dieu qu'un voile te dérobe
S'y montre encor dans ses bienfaits.
Partout de ce maître qui t'aime
Tu lis la puissance suprême
En caractères éclatants,
Et, si ton œil n'était débile,

Tu verrais son trône immobile
Sur le grand rivage du temps.
Que de richesses il prodigue
Afin d'embellir ton séjour!
Sa bonté que rien ne fatigue
Les renouvelle chaque jour.
C'est lui qui sème la verdure,
Qui donne aux forêts leur parure,
Qui des champs compose l'émail;
C'est lui qui gouverne les ondes,
Et dans leurs cavités profondes
Fait germer l'ambre et le corail.

Dieu seul féconde les entrailles
Des monts où filtrent les métaux;
Dieu seul argente les écailles
Du poisson caché sous les eaux.
Quel autre eût dit à la baleine :
Ces mers qu'ébranle mon haleine
Te rouleront dans leurs vallons?
Quel autre eût dit au faible arbuste :
Je veux qu'un jour ton front robuste
Brise l'effort des aquilons?
Il ceint la panthère qui rôde
De son vêtement somptueux :
Il teint du vert de l'émeraude
Le corps du boa monstrueux;
Reconnais sa brillante image
Dans le cygne au neigeux plumage,
Dans l'aigle au regard plein d'orgueil,
Dans les crins du coursier numide,
Dans la forme du faon timide,
Dans les pas légers du chevreuil.

Sur la terre où tu te promènes
Et dont il t'a créé le roi,
Les plus imposants phénomènes
Se reproduisent devant toi.
Jusque sous la zône polaire
Il éternise la colère
De ces volcans majestueux,
Minés par des fleuves de soufre
Qui des flancs haletants du gouffre
Sortent à bonds impétueux.

Quel spectacle plus grandiose
Que ces inaccessibles monts
Où l'hiver engourdi repose
Sur une couche de glaçons;
Qui, de forêts primordiales,
De vieilles roches colossales,
Environnés de toutes parts,
Portent au ciel leurs têtes blanches,
Où se forment les avalanches,
Derrière un rideau de brouillards?

Quel coup-d'œil plus beau, plus sublime
Que les fureurs des océans,
Quand le regard plonge et s'abîme
Dans leurs précipices béants;
Quand l'ouragan rugit sur l'onde,
Que la voix du tonnerre gronde,

Et qu'à la lueur de l'éclair,
Les vents, dans leurs bruyantes luttes,
Roulent en liquides volutes
Les flots verdâtres de la mer?

Mais près de ces tableaux terribles
Veux-tu des tableaux gracieux?
Des objets presqu'imperceptibles
Feront le charme de tes yeux.
La main qui pesa la matière
Dans les flancs d'un grain de poussière
Prépare au ciron son abri;
La main qui dore les planètes,
Couvre d'éclatantes paillettes
Le corps du frêle colibri.

Admire la délicatesse
Du ver-luisant et de la fleur,
Aussi beaux dans leur petitesse
Que le soleil dans sa grandeur.
Regarde sur la rose humide
Dormir la verte cantharide
Qui réfléchit les feux du jour,
Ou suis de corolle en corolle
L'abeille errante qui s'envole
Et qui s'arrête tour à tour.

Posé sur la feuille embaumée
Que peint un riche vermillon,
Comme une escarboucle animée,
Frémit le léger papillon.
De quel éclat brille son aile!
Le rubis enflammé s'y mêle
Au bleu transparent du saphir,
Et l'on croit voir, quand il voltige,
La fleur, abandonnant sa tige,
Flotter au souffle du zéphir.

Ainsi l'éternel architecte,
Qui des cieux créa le géant,
Daigne encor animer l'insecte
Sur les frontières du néant.
Atomes vivants et sensibles,
Des milliers d'êtres invisibles
Sont répandus sous le gazon,
Et le brin d'herbe qu'il habite
Est comme un monde sans limite
Pour l'éphémère puceron.

Ici, dans un tombeau de soie,
Le ver se transforme en oiseau;
Là, pour envelopper sa proie,
L'araignée ourdit son réseau;
Plus loin, la fourmi ménagère,
Qu'une abondance passagère
N'aveugle point sur l'avenir,
Avec ardeur emmagasine
L'épi que la bonté divine
Lui mit à part pour se nourrir.

Oui, depuis l'astre au front superbe,
Roi lumineux du firmament,
Jusqu'à l'insecte qui sous l'herbe

Trouve le gîte et l'aliment,
Tout révèle à l'être qui pense
Une suprême intelligence,
Un invisible bienfaiteur,
Dont les mains, ornant la nature,
Sur elle épanchent sans mesure
La poésie et le bonheur.

Amédée Pommier.

LE MESCHACEBE.

Des fleuves, des torrents, roi puissant et terrible,
Le grand Meschacebé, quelquefois plus paisible,
Promène en ces beaux lieux pompeusement ses eaux.
Ose alors parcourir, en glissant sur ses flots,
Ces sites, dont cent fois te charma la peinture;
Les voilà : déroulant ses tapis de verdure,
Ici, sous un ciel pur, la savane à tes yeux
S'étend vers l'horizon, et se perd dans les cieux;
Sans chefs et sans pasteurs, exempts d'inquiétudes,
D'innombrables troupeaux, enfants des solitudes,
Errent sur les gazons, ou nagent dans les eaux;
Là, le fleuve, coulant à travers les coteaux,
Baigne des bords couverts d'éclatants paysages.
Sur ces rives l'on voit des fleurs et des ombrages;
On entend dans les bois de confuses clameurs.
Mariant leurs parfums, leurs formes, leurs couleurs,
Suspendus sur les eaux, groupés sur les montagnes,
Mille arbres différents, dans ces riches campagnes,
Charmeront tes regards; sur leurs dômes épais,
Le beau magnolia, noble roi des forêts,
Lève son front paré de roses virginales.
Balancé mollement, aux brises matinales,
Le palmiste, élançant sa flèche dans les airs,
Seul partage avec lui l'empire des déserts.
Le colibri doré sur les fleurs étincelle;
La colombe gémit; tout s'unit, tout s'appelle,
Dans les bois, dans les prés, dans les airs, sur les [eaux.
La liane flexible, entourant les rameaux,
Ici tombe en festons qu'un vent léger balance;
Quelquefois s'égarant, d'arbre en arbre s'élance,
Court, s'abaisse, s'élève, et mêle à leurs couleurs
Des chaînes de verdure et des voûtes de fleurs.

Le fleuve cependant poursuit sa course immense:
Tantôt, roulant ses flots dans un profond silence,
Réfléchit, doucement agité par les vents,
Les arbres, les rochers, les nuages errants;
Tantôt, entre deux monts précipitant ses ondes,
Fait éclater sa voix sous leurs voûtes profondes;
Sort, d'écume, de fange et de débris couvert,
De ses flots débordés inonde le désert,
Arrose cent climats peuplés ou solitaires;
Et, portant dans ses eaux cent fleuves tributaires,
Vers l'Océan jaloux s'avance avec fierté,
Ose du dieu surpris braver la majesté;
Et, du flux impuissant brisant les faibles chaînes,
Semble entrer en vainqueur dans ses vastes do- [maines.

de Saint-Victor.

LA MESSE.

Quand la religion respire d'un long deuil,
Quand le ciel de l'impie a terrassé l'orgueil,
Rappelons, dans ces temps si féconds en miracles,
Le miracle éternel de nos saints tabernacles,
Où le Dieu de Jacob, voilant sa majesté,
Paraît encor plus grand dans son obscurité.
Pour fléchir du Très-Haut la sévère justice,
Pour fermer des enfers l'antique précipice,
Il est un sacrifice invisible et réel,
Où Jésus, expiant les crimes d'Israël,
Pour s'unir aux mortels par un lien intime,
Fait un homme d'un Dieu, fait d'un Dieu la vic-
[time ;
Où celui qui couronne ou renverse les rois,
Triomphant de la mort et vainqueur sur la croix,
Pour racheter encor les crimes de la terre,
S'immole chaque jour au fond du sanctuaire.

Mais quel bruit a troublé le silence pieux
Du mortel recueilli qui médite les cieux?
Entendez-vous l'airain qui lentement résonne?
Voyez-vous cet autel qu'un simple bois couronne?
Vers nos divins parvis, mortels, accourez tous :
C'est un Dieu qu'on appelle, et qui descend pour
[vous!

Le pontife s'avance : une étole azurée,
Le pur et blanc tissu de sa robe sacrée,
Cette chaste pâleur, cet auguste maintien,
Tout décèle le juste et montre le Chrétien.
Un enfant le précède, et sa douce innocence
Semble d'un Dieu de paix présager la clémence.
L'archange du Très-Haut, qui veille près de lui,
Assure à sa faiblesse un immortel appui.
Au pied du saint autel le pontife s'arrête,
Et l'esprit du Seigneur a plané sur sa tête.
Pour soumettre Dieu même à de mortelles lois
Il élève vers lui sa suppliante voix.
Le ciel a répondu par ce divin cantique
Qu'entonne avec les saints la lyre séraphique :
Les Chrétiens, attentifs aux célestes leçons,
Sur mille tons divers en modulent les sons.

Le prêtre a soulevé ce livre évangélique
Qui, partout répandu, reste toujours unique ;
Et, pacte solennel de la terre et des cieux,
Restera de l'erreur toujours victorieux.

Il répète d'un Dieu la parole adorable,
Et vient renouveler la cène mémorable
Où, la mort pâlissant sur son front radieux,
Le Christ à ses élus fit ses derniers adieux.
Du Rédempteur du monde attestant les promesses,
Le prêtre va du ciel épuiser les largesses :
Et, pénétré du Dieu qu'il n'ose concevoir,
Il ravit par la foi le céleste pouvoir.
Il parle, et tout frémit sous la voûte divine,
Les cieux sont avertis, et la terre s'incline,
Le pain est consacré par un mot solennel,
Et le prêtre, en tremblant, soulève l'Eternel.

Déjà l'azyme saint, sous sa frêle apparence,
A renfermé d'un Dieu l'immortelle substance ;
Et celui qui des cieux est l'unique héritier,
Au plus faible mortel vient s'offrir tout entier.
Peindrai-je les trésors du pain eucharistique,
L'angélique repas et la coupe mystique
Où Jésus, revêtant notre fragilité,
Echange contre nous son immortalité?
Ici le cœur fléchit sous le poids de la grâce :
Le mystère est trop grand pour qu'un mot le re-
D'une cause ineffable en adorant l'effet, [trace.
Que le salut de tous soit le prix du bienfait!

Venez, d'un long silence esclave volontaire,
Dont le corps languissant a gémi sous la haire ;
Venez, vierge timide, et vous, jeune orphelin ;
Venez, vous dont le temps a marqué le déclin ;
Et vous qu'un zèle ardent contre vous-même anime,
Qui pleurez une faute, ou détestez un crime,
Et, cherchant la pitié que l'on doit à l'erreur,
Ne trouvez que la honte au sein de la douleur ;
Venez! quand un mortel à cet autel aborde,
Il trouve l'espérance et la miséricorde.
Le Dieu qui règne ici n'est point un Dieu vengeur :
S'il accueille le juste, il cherche le pécheur.
Ici la charité, fervente et magnanime,
A puisé sur l'autel le zèle qui l'anime,
De son voile pieux couvre le pénitent,
Et conduit le Chrétien à son Dieu qui l'attend.
Ici fuit du remords la redoutable trace :
C'est dans le sang d'un Dieu que le crime s'efface ;
Et la foi, l'éclairant de son divin flambeau,
Du vieil homme épuré fera l'homme nouveau.

Mme Hortense de Céré-Barbé.

LE MESSIE ANNONCÉ PAR LES PROPHÈTES.

Dans un temps qu'à des jours et tranquilles et
[longs,
A de fertiles champs, à des troupeaux féconds,
Il semble que le ciel ait borné ses promesses,
On voit, ambitieux de plus nobles richesses,
Des hommes pleins du Dieu dont ils sont inspirés,
Errants, de peaux couverts, des villes retirés.
Ils n'y vont quelquefois, ministres inflexibles,
Que pour y prononcer des menaces terribles,
Aux rois épouvantés ils n'adressent leur voix
Que comme ambassadeurs du souverain des rois.
Chassés, tristes objets d'opprobres et de haines,
Déchirés par le fer, maudits, chargés de chaînes,
Dans les antres cachés, contents dans leur mal-
[heur,
De se rassasier du pain de la douleur,
Admirables mortels dont la terre est indigne,
Ils répètent « que Dieu rejettera sa vigne ;
Que sur une autre terre et sous un ciel nouveau
Le loup doit dans les champs bondir avec l'agneau
[(1) ; »
Ils répètent que « Dieu, las du sang des génisses,

(1) *Isaïe*, LXV : *Créo cœlos novos et terram novam... Lupus et agnus pascentur simul.*

Abolissant enfin d'impuissants sacrifices,
Verra la pure hostie immolée en tous lieux (1) ;
La terre produira son germe précieux (2) ;
Du Juste de Sion que les îles attendent
Déjà de tous côtés les rayons se répandent. »
De son immense gloire ils sont environnés,
Quand, par un autre objet tout à coup détournés,
Ce juste à leurs regards n'est plus reconnaissable :

« Sans beauté, sans éclat, ignoré, méprisable (3),
Frappé du ciel, chargé du poids de nos malheurs,
Le dernier des humains et l'homme des douleurs,
Avec des scélérats, ainsi que leur complice,
Comme un agneau paisible on le mène au sup-
[plice. »

Quel autre que le Dieu qui dévoile les temps
Présentait à leurs yeux ces tableaux différents?
Ils nous font espérer « un maître redoutable,
« Le prince de la paix, le Dieu fort, l'Admirable ;
Son trône est entouré de rois humiliés (4) ;
Ses ennemis vaincus frémissent à ses pieds ;
Son règne s'étendra sur les races futures. »
Sa gloire disparaît, et couvert de blessures,
« C'est le pasteur mourant d'un troupeau dispersé
[(5).

En contemplant celui que ses mains ont percé,
Saisi d'étonnement, un peuple est en alarmes :
La mort d'un fils unique arrache moins de lar-
[mes. »

David qui voit de loin ce brillant rejeton,
Plus sage, plus heureux, plus grand que Salomon,
« Du sein de l'Eternel sortir avant l'aurore (6), »
Dans l'horreur des tourments David le voit encore.
Du roi de Babylone admirable captif,
A deux objets divers Dieu te rend attentif.
Elevé sur son trône, à son Fils qui s'avance (7)
Il donne à haute voix l'empire et la puissance.
Mais tout change à tes yeux : ce Fils est immolé,
« Le Christ est mis à mort, le lieu saint désolé
[(8) ;
Le grand prêtre éperdu, dans la fange se roule ; »
Tout périt, l'autel tombe et le temple s'écroule.
C'est ce même captif qui voit tous à leurs rangs,
Pareils à des éclairs passer les conquérants ;
Il voit naître et mourir leurs superbes empires.
Babylone, c'est toi qui sous le Perse expires.
Alexandre punit tes vainqueurs florissants.
Rome punit la Grèce et venge les Persans.

(1) *Malachie*, I, 11 : *Ab ortu solis usque ad occasum... sacrificatur et offertur nomini meo oblatio munda.*

(2) *Isaïe*. XLV : *Aperiatur terra et germinet Salvatorem.*

(3) *Isaïe*, LII : *Non est species ei, neque decor... Despectum et novissimum virorum, virum dolorum... Sicut ovis ad occisionem ducetur... Et cum sceleratis reputatus est.*

(4) *Psaume* LI : *Et adorabunt eum omnes reges terræ... Psaume* CXI : *Conquassabit capita in terra multorum.*

(5) *Zacharie*, XIII : *Percute pastorem et dispergentur oves.* — *Idem* XII : *Et aspicient ad me quem confixerunt et plangent eum planctu, quasi super unigenitum.*

Elle renversera toute grandeur suprême ;
Et le marteau fatal sera brisé lui-même.
O Rome ! tes débris seront les fondements
D'un empire vainqueur des hommes et des temps
[(9).

Louis Racine.

LE MESSIE PROPHETISÉ PAR ISAIE.

Chapitre XLII. — *Caractères du Messie. Bonheur des hommes sous son règne. L'idolâtrie exterminée. Crimes et impiété des juifs. Leurs défaites, leur servitude, leur aveuglement.*

Voici le serviteur, le ministre que j'aime,
Rempli de mon esprit, de mon pouvoir suprême,
Arbitre souverain du sort des nations,
Qui dans son tribunal, sans arrogance vaine;
Sans fureur et sans haine,
Jugera seulement l'âme et les actions.

Il n'accablera point d'une main meurtrière
Le lin qui rend encore une faible lumière,
Ni le roseau brisé qui réclame un appui.
Toujours calme et serein, aux innocents propice,
La paix et la justice
Etabliront les lois qu'il prépare aujourd'hui.

Moi qui créai des cieux la voûte étincelante,
Les animaux, la terre et les fruits qu'elle enfante,
Qui fais respirer l'homme et qui soutiens ses pas,
C'est moi dont tu remplis la parole éternelle,
Et c'est moi qui t'appelle
Pour éclairer le monde et finir ses combats.

L'aveugle par tes toins ouvrira la paupière.
Tu rendras aux captifs leur liberté première ;
Mon nom est le Seigneur, il n'appartient qu'à moi.
Je ne souffrirai point que le bronze et l'argile,
Dieux d'un peuple imbécille,
Partagent mes honneurs au mépris de ma loi.

De mes prédictions souvent multipliées,
Et par l'événement toujours justifiées,
Les fastes d'Israël gardent le souvenir.
Je n'ai pas tout prédit au peuple qui m'adore,
Et je prétends encore
Dévoiler à ses yeux un nouvel avenir.

Célébrez le Seigneur, et par reconnaissance
Jusqu'au bout de la terre exaltez sa puissance,
Vous qui marchez sur l'onde au bruit des aquilons,
Peuple oisif des cités, et vous, fiers insulaires,

(6) *Psaume* CIX : *Ex utero ante luciferum genui te.*

(7) *Daniel*, VII : *Quasi filius hominis veniebat, et usque ad antiquum dierum pervenit ... et dedit ei potestatem et regnum.*

(8) *Daniel*, IX : *Occidetur Christus..... et civitatem sanctorum dissipabit populus cum duce venturo, et finis ejus vastitas... et erit in templo abominatio desolationis.*

(9) *Daniel*, II : *In diebus autem regnorum illorum, suscitabit Deus cœli regnum quæ in æternum non dissipabitur.*

De vos champs tributaires
Remplissez les déserts, les champs et les vallons.

Cédar en des palais transformera ses tentes,
L'Arabe interrompra ses courses inconstantes,
Du haut de leurs rochers ils jetteront des cris;
Et le Seigneur armé de son glaive invincible,
Tel qu'un guerrier terrible,
Foulera des vaincus les corps et les débris.

Je me suis tu longtemps, mais je romps le silence,
Ma voix dans ses éclats se fera violence;
Une femme en travail crie avec moins d'effort.
Tout sera confondu, renversé par mes armes,
Et, dans ce jour de larmes,
Ma victoire sera le règne de la mort.

Je changerai les eaux en des veines de sable;
Des traits de mon courroux l'empreinte ineffaçable
Desséchera les fruits, les plantes et les fleurs.
Mais je dissiperai les épaisses ténèbres
Dont les voiles funèbres
De tant d'infortunés augmentaient les douleurs.

Dans des sentiers plus droits je saurai les con-
[duire ;
Prompt à les secourir, fidèle à les instruire,
Je sauverai leurs jours et du fer et du feu ;
Et j'exterminerai ces cœurs opiniâtres,
Ces mortels idolâtres,
Qui disaient au métal : Coule et deviens un dieu.

Aveugles, regardez; sourds, prêtez-moi l'oreille.
Qui sont-ils les mortels qu'aucun bruit ne réveille,
Que nul éclat ne frappe, et que rien n'attendrit?
C'est Israël, mon peuple, à qui tant de prophètes
Ont servi d'interprètes
Des divers monuments où mon culte est écrit.

Et ce peuple a choisi mes ennemis pour maîtres!
Voyez ce que j'ai fait pour lui, pour ses ancêtres ;
J'ai mis entre leurs mains mon autel et mes lois,
Ils en sont dépouillés, ils sont chargés de chaînes,
Et n'ont plus dans leurs peines
D'amis ni d'alliés qui protégent leurs droits.

Opprimés dans la paix, écrasés dans la guerre,
Méprisables jouets du reste de la terre,
Partout vaincus, partout exemples du malheur :
Victimes tour à tour de leurs rois et d'eux-mê-
[mes,
Vains, inconstants, extrêmes,
Et dans leur décadence insolents sans valeur.

Dans cet excès d'opprobre, enflés de leur doc-
[trine,
Ils osent de ma loi conjurer la ruine,
Attaquer ma puissance et mes propres bienfaits;
Et pour surcroît enfin des maux qui les dévorent,
Aveugles ils ignorent
Que c'est Dieu qui les frappe et punit leurs for-
[faits.

CHAPITRE LII. — *Sion reprend le sceptre. Les Assyriens lui rendent gratuitement la liberté. Retour des Juifs à Jérusalem. Délivrance universelle des*

hommes par le Messie, véritable libérateur d'Israël.

O Sion, lève-toi, ce jour te rend ta gloire
En te rendant la liberté.
Prépare ton triomphe, ajoute à ta beauté
Les ornements de la victoire.
Cité du Dieu vivant, tes palais ni tes murs
Ne seront plus ouverts qu'à sa majesté sainte,
Et tu ne verras point dans ton auguste enceinte
Du peuple incirconcis les vestiges impurs.

Lève-toi, monte sur le trône
Que tu remplissais autrefois;
Triste esclave de Babylone,
Tu seras la reine des rois.
Mon peuple à des tyrans barbares
Fut vendu sans être acheté ;
Sans payer ces maîtres avares
Il reprendra sa liberté.
L'Egypte fut d'abord l'asile
Des premiers enfants d'Israël :

Dure hospitalité qui dans ce lieu cruel
Bientôt les accabla du joug le plus servile.
C'est maintenant Assur qui les tient dans les fers.
Est-ce à moi de permettre un si long esclavage,
De souffrir que mon nom chez les humains per-
[vers
Soit sans cesse un objet de blasphème et d'outrage?

Un jour luira : ce jour aux mortels que j'instruis
Découvrira ma force encor trop méconnue.
C'est alors qu'en moi seul ils mettront leur appui,
Et je dirai : L'heure est venue,
Dieu parlait autrefois, il se montre aujourd'hui.

Que son aspect est doux, que sa démarche est
[belle,
De l'heureux envoyé qui ramène la paix!
Du haut de la montagne il annonce, il appelle
Et l'auteur du salut et de ses divins bienfaits.

Sion triomphera sous les lois son maître.
Déjà la garde d'Israël
Nous avertit qu'il va paraître ;
Partout de nouveaux chants s'élèvent jusqu'au ciel.
Jérusalem s'éveille, et ses erreurs finissent ;
Que ses remparts longtemps déserts
A son changement applaudissent ;
Qu'ils l'apprennent à l'univers.
Dieu remplit enfin la parole
Qu'il consigna dans ses traités.
Jérusalem l'invoque ; il vient, il la console,
Et ses enfants sont rachetés.

Il prépare son bras, il mène à la victoire
Le réparateur de vos maux,
Et l'univers entier, objet de ses travaux,
Verra sa naissance et sa gloire.

Babylone a pour vous dépouillé sa rigueur :
Sortez du milieu d'elle, et que ses mœurs proscrites
N'empoisonnent pas votre cœur.
Soyez purs et sans tache, heureux Israélites,
Qui portez dans vos mains les vases du Seigneur.

Qu'une indiscrète véhémence
Ne presse point alors vos pas.
Vous sortirez des fers, mais vous ne fuirez pas.
Marchez sans trouble et sans licence,
Dieu sera votre chef, vous serez ses soldats.

Revêtu de ma force et plein de ma lumière,
Mon serviteur chéri remplira sa carrière
D'un éclat utile aux mortels :
Il les enrichira de ses biens éternels.
Mais avant ce jour mémorable,
Sous une forme méprisable
Il fera leur étonnement,
Et deviendra méconnaissable
A force de douleurs, d'opprobre et de tourment.
Toutefois répandant ses grâces
Sur d'innombrables nations,
Il effacera sous ses traces
Leurs folles superstitions.
Méconnu de ceux qui l'adorent,
A tant de peuples qui l'ignorent
Il révélera sa splendeur.
Les rois garderont le silence,
Et, convertis par sa présence,
Rendront hommage à sa grandeur.

CHAPITRE LIII (1).

Pour qui nos voix sont-elles faites?
A qui Dieu par ses interprètes
Montre-t-il son bras lumineux?
Il naît dans sa retraite obscure,
Comme un arbrisseau sans culture
Croît dans un terroir sablonneux.
Devant le Seigneur il s'élève,
Sans beauté, sans éclat, sans biens;
Et toujours ignoré des siens,
Sa course pénible s'achève
Dans l'opprobre et dans les liens.
Tout annonçait sur son visage
Le dernier des mortels et le plus malheureux.
Son front défiguré, ses regards douloureux
Offraient de ses tourments un sanglant témoignage.
Souillé de fange, à demi nu,
Les uns l'ont fui, plusieurs l'ont accablé d'outrage,
Et nous l'avons tous méconnu.

Hé! pouvions-nous le reconnaître
Couvert de nos propres langueurs!
Pouvions-nous croire qu'il dût naître
Pour souffrir d'indignes rigueurs!...
La paix si longtemps attendue,
La paix aux mortels n'est rendue
Qu'au prix du sang qu'il a versé ;
Et le châtiment de nos crimes
Sur la plus noble des victimes
Par le ciel même est exercé.

Nous n'étions ici-bas que des brebis errantes
Qui suivions au hasard les routes différentes
Où le crime entraînait nos pas.

Dieu l'a chargé du poids de tous nos attentats;
Par ordre du Seigneur, lui-même il les répare :
Lui-même il a voulu qu'un tribunal barbare
Usurpât lâchement le droit de le juger.
Il subit sans murmure un arrêt homicide ;
Tel un agneau timide
Se tait devant le fer tout prêt à l'égorger.

O juges sans foi, sans doctrine,
C'est vous qui l'avez condamné.
Qui vous dira son origine?
Savez-vous comment il est né?
Je veux que son trépas expie
La révolte, l'audace impie
De ceux qui m'ont désobéi.
Mais ses jours et sa sépulture
Seront payés avec usure
Par les méchants qui l'ont trahi.

Jamais la fraude et la malice
N'ont rempli sa bouche ou son cœur.
Je ne l'abandonne au supplice
Que pour le salut du pécheur.
Mais après sa longue souffrance,
Son sang deviendra la semence
D'une heureuse postérité.
Appui de ma loi souveraine,
C'est lui qui sur la race humaine
Accomplira ma volonté.

Quels torrents d'une douce joie,
Quand des maux dont il fut la proie
Ses yeux verront partout les fruits ;
Et quand, justifiés par sa propre justice,
Ceux qu'il aura guéris de l'erreur et du vice
Quitteront les faux biens qui les avaient séduits!
Aussi je lui destine un immense héritage ;
Des tyrans conjurés il vaincra les efforts :
De leurs tristes captifs il rompra l'esclavage,
Et mettra sous ses pieds la dépouille des forts.
Lui qui, sans réclamer ses divins priviléges,
Souffrit des scélérats le châtiment honteux,
Et qui ne répondait aux blasphèmes affreux
De ses ennemis sacriléges,
Qu'en demandant grâce pour eux.

LE FRANC DE POMPIGNAN.

LE MESSIE, SES CARACTERES.

(Fragment du poëme de Moïse.)

Hélas! un souffle impie a corrompu ta race,
O David! et ton sceptre est le prix de l'audace.
Les troupeaux égarés cherchent un conducteur..,
Mais d'un humble bercail sort un jeune pasteur.
Tel qu'un faible arbrisseau, dans les plaines brûlées,
Tendre amour des brebis sous son ombre appelées,
Croît en dépit des vents, et n'a pour tout appui
Que le ciel qui l'arrose et rayonne sur lui :
Tel, sans faste, et voilé d'obscurité profonde,

(1) Les caractères du Messie ne sont nulle part aussi clairement désignés que dans cette prophétie.

Le grand Emmanuel, Roi méconnu du monde,
Des maux de l'affligé vient annoncer la fin,
Un époux à la veuve, un père à l'orphelin.
Son armée est partout... Légions innombrables,
Levez-vous : son royaume est tout aux misérables ;
L'aumône est son trésor, sa loi la charité ;
Son pain mystérieux nourrit la pauvreté :
Il veut que la vertu ne soit récompensée
Que des regards du Dieu qui lit dans la pensée.
Des faux biens de la terre il prescrit l'abandon ;
Au mépris, à l'outrage oppose le pardon.
L'acier est moins tranchant que ses simples paroles,
Quelle splendeur, quel feu brille en ses paraboles,
Lumineux vêtements de hautes vérités,
Voiles ingénieux de trop vives clartés !...
Une beauté coupable est émue à leurs charmes,
Et sa dette remise est le prix de ses larmes.
Au pied du tribunal de ce Juge des cœurs,
On traîne une adultère : elle répand des pleurs ;
Et, prononçant sa grâce à ses pleurs accordée :
« Par le plus innocent qu'elle soit lapidée, »
Dit-il aux faux docteurs, endurcis par la loi.....
La barque du pêcheur, de rivage en rivage,
Porte ses guérisons jusqu'au dernier village.
O clameurs ! ô concours d'ennemis furieux !...
Le riche et l'indigent sont égaux à ses yeux :
Il leur dit : « Aimez-vous, cessez d'injustes guerres ;
Enfants du même auteur, hommes, vous êtes
[frères. »
Il se nomme le Fils du Père des humains.

O vous, chefs d'Israël, arbitres souverains,
Punissez, étouffez ces leçons dangereuses :
Couronnez ce rival d'épines douloureuses :
Ses pieds de vos grandeurs foulent la vanité ;
Il a contre l'orgueil armé l'humilité.
Voyez son doux maintien, qui brave la puissance
D'Hérode consterné d'un éloquent silence :
Le lis, né dans les champs, lui semble, en un beau
[jour,
Plus richement vêtu que les rois en leur cour.
Chaste, sobre, il apprend l'indulgence aux lévites,
Arrache aux imposteurs leurs masques hypocrites,
Fait voir le sein infect des sépulcres blanchis
Que recouvre l'éclat de titres enrichis.

O vengeance ! dressez l'instrument du supplice :
Le plus Juste veut boire au plus amer calice.
Bientôt, faibles de cœur, les plus zélés l'ont fui,
Et, martyr, il n'a plus d'autre apôtre que lui.
Son disciple envieux tient son pacte perfide,
Et le vient attrister d'un baiser homicide.
Que d'exemples sa mort rassemble à nos regards !
Là, soupire son juge, esclave des Césars ;
Il prend de leur faveur un soin pusillanime,
Il balance à sauver son rang ou sa victime.
Là, hurle un peuple affreux, qui, d'un même
[transport,
Suit de son bienfaiteur le triomphe ou la mort ;
Qui repaît ses regards affamés de tortures.

Là, l'innocent frappé, muet à mille injures,
Et d'un dernier ami rejeté par trois fois,
Offre ses mains aux clous et son corps à la croix.
Soudain tremble la terre et la céleste voûte :
L'Homme déjà n'est plus ; c'est un Dieu qu'on re-
[doute.
Temple, profonde nuit, sillonne-toi d'éclairs ;
Voiles, déchirez-vous ; ouvrez-vous, noirs enfers ;
Morts, brisez vos tombeaux ; réveillez-vous, La-
[zares ;
Epouvantez la ville et ses princes barbares ;
Allez, dites partout JÉSUS RESSUSCITÉ
Et l'Ange assis au bord du cercueil déserté...

Népomucène LEMERCIER.

MICHEL, LE SAINT ARCHANGE,

PRÉCIPITE DANS LES ENFERS LES ESPRITS INFERNAUX QUI TOURMENTAIENT LES GUERRIERS CHRÉTIENS.

(Trad. de la *Jérusalem délivrée*, du Tasse.)

Alors, ce fut alors que le Maître du monde
Du sommet de ce trône, où, dans sa paix profonde,
Au gré de ses désirs il gouverne les cieux,
Sur le camp des croisés daigna jeter les yeux.
Là veillent à ses pieds le destin, la nature,
L'aveugle mouvement, le temps qui le mesure,
L'espace, et la fortune idole des mortels.
C'est là que, méditant ses desseins éternels,
Jamais le Roi des rois ne ferme sa paupière.
Caché dans sa splendeur, son voile est sa lumière.
L'ange au front virginal, le brûlant Séraphin.
Remplis de son amour et d'un bonheur sans fin,
Prolongent en accords sur la harpe et la lyre
De leur félicité l'harmonieux délire.
Mais Dieu parle à Michel. L'Archange incessamment
Luit près du trône, armé d'un triple diamant.
« Il est temps, il est temps que le crime s'expie.
Tu vois près de Solyme une cohorte impie,
Qui du fond de l'abîme a su rompre ses fers.
Croit-elle impunément s'échapper des enfers ?
Dans leurs sombres cachots replonge ces rebelles,
Et qu'ils cessent de nuire à mes guerriers fidèles.
Je l'ordonne. » Il a dit : le chef des légions
Qui de l'immensité gardent les régions,
S'incline avec respect, et, comme la pensée,
De la sphère de feu dans la sphère glacée
Passe, vole, quittant le beau séjour natal,
Et les cieux qu'environne un cercle de cristal.
A gauche, il voit rouler le monde planétaire,
Tous ces globes qu'emporte un mouvement con-
[traire,
Saturne, Jupiter, et ces astres errants
Dont Dieu même a réglé les retours différents ;
Familles de soleils, de comètes, d'étoiles,
Qui de la nuit profonde illuminent les voiles.
Des champs de la lumière il arrive en ces lieux
Où notre globe en butte aux vents séditieux,
Aux chocs multipliés de l'orage et de l'onde,
Par la destruction lui-même se féconde.
Du monarque des cieux l'envoyé diligent

Arrive. Au vif éclat de ses ailes d'argent
L'horreur s'évanouit, et l'ombre se colore
Du feu pur et vermeil qui devance l'aurore.
Enfin près des démons l'Archange parvenu,
Suspend son vol, s'arrête, et dans l'air soutenu
Par le seul mouvement de ses ailes rapides,
Lève sa lance d'or, et parle ainsi : « Perfides!
Avec le Dieu terrible et jaloux de ses droits
Osez-vous donc lutter une seconde fois?
Voulez-vous éveiller ses foudres endormies?
De la terre et du ciel phalanges ennemies,
Croyez-vous balancer les arrêts des destins?
Ils veulent couronner le succès des Latins,
Et que Jérusalem, après tant de batailles,
Au signe rédempteur ouvre enfin ses murailles.
Rentrez dans les enfers : vos guerres, vos complots,
Ne doivent point franchir le seuil de vos cachots.
Là, parmi les horreurs qui vous sont réservées,
Aggravez les tourments des âmes réprouvées,
Que le courroux du ciel vous charge de punir.
Souffrez, sans nul espoir : voilà votre avenir. »
Il dit, et de sa lance il frappe les coupables.
Plus nombreux que les flots, les feuilles ou les sables,
Ils roulent, à regret, dans le tartare obscur,
Et la voûte céleste a repris son azur.

BAOUR LORMIAN.

MICHEL-ANGE,
ou
LA RENAISSANCE DES ARTS.

C'en est fait : le luxe domine
Et sur Rome et sur l'univers :
Au sein de sa grandeur rencontrant sa ruine,
Rome tombe ; et le monde est vengé de ses fers.
Voyez ces hordes homicides
Ces monstres, de carnage avides,
Que vomit de son sein tout le Nord débordé :
Pareils à ces torrents, sombres fils de l'orage,
Ils portent partout le ravage,
Et l'Occident est inondé.

Rome! que de fléaux s'unissent
Pour t'accabler de toutes parts!
Dans des fleuves de sang les nations périssent,
Et la flamme a déjà dévoré tes remparts :
Là, sont des colonnes brisées,
Ici, des voûtes écrasées,
Là, des débris fumants des temples immortels;
Et tous leurs dieux, perdus sous ces vastes décombres,
Dans le silence et dans les ombres,
Gisant au pied de leurs autels.

La ronce, de ses bras stériles,
Entoure les hauts monuments ;
Et les flancs de la terre, autrefois si fertiles,
N'étalent pour moisson que d'affreux ossements.
Abaissée au niveau de l'herbe,

Rome au front altier et superbe,
Pleure sur ses palais que la mousse a couverts ;
Le Tibre en a frémi sur son urne attristée,
Et son onde erre épouvantée
Au sein de ces nouveaux déserts.

O Rome! sors de tes ruines ;
Grande ombre, renais à sa voix :
Fais revivre à jamais l'orgueil des Sept Collines,
Sois la reine du monde une seconde fois.
Michel-Ange a dit : tout respire,
L'airain, le marbre, le porphyre
En colonne soudain s'élancent dans les airs;
Tels que, charmés jadis par la lyre thébaine,
Les rocs, sur les remparts d'Alcmène,
Montaient dans leurs ordres divers.

Rival de Scopas et d'Apelle,
Tu surpassas tous leurs progrès,
Toi, dont l'art, héritier de leur gloire immortelle,
A de Vitruve encor connu tous les secrets.
Sous ta torche ardente, enflammée,
Ici, la toile est animée,
Et la matière emprunte une âme à ton pinceau ;
Là, pour peupler les arcs et les brillants portiques
De ces bâtiments magnifiques,
Les dieux naissent de ton ciseau.

Quel est ce temple au dôme immense,
Ce temple où tous les arts rivaux,
Unis pour décorer sa pompeuse ordonnance.
Epuisaient sous tes yeux leurs magiques travaux?
De Rome antique altière idole,
Tombe, ô fastueux Capitole!
Cède à la majesté de ce lieu solennel.
Faux dieux, renversez-vous. Voici le sanctuaire
Où, dans sa grandeur solitaire,
Réside à jamais l'Eternel.

C'est ainsi que, par ce grand homme,
Les talents furent ranimés;
Il fit luire à la fois, sur la moderne Rome,
Les trois flambeaux des arts par ses mains rallumés.
C'est par ses soins que l'Italie
De ses chefs-d'œuvre enorgueillie,
De l'univers encore a conquis les regards.
Et par lui cette terre illustre et fortunée,
Aux grands triomphes destinée,
Fut deux fois la mère des arts.

O toi que la gloire environne
De ses feux les plus éclatants,
Toi, que les arts ont ceint d'une triple couronne,
Que ne pourront flétrir les outrages du temps ;
Vois, vois ta patrie éplorée
Payer à ton ombre sacrée
L'honorable tribut de son long souvenir (1);
Souris du haut des cieux à ses justes hommages,
Et, planant par-delà les âges,
Embrasse tout ton avenir!

CHÉNEDOLLÉ.

(1) Allusion à la fête célébrée tous les ans, à Florence, en l'honneur de Michel-Ange.

LE MIRACLE DE LA CROIX.

Homme de peu de foi, qui rebelle aux miracles,
Ecoutes sans entendre, et regardes sans voir ;
Viens-tu tenter le Ciel, au pied des tabernacles?
Crois-tu nous éblouir d'un orgueilleux savoir?
A tes sophismes vains que la terre réponde.
Vois briller dans les airs le signe de la Croix ;
Vois l'astre du salut se lever sur le monde,
Et cet humble Evangile adoré par les Rois.

Ton cœur veut rejeter ce qu'il croit impossible.
Explique de la Croix le miracle visible !
En vain contre le Ciel l'enfer a combattu :
Vois ce peuple de Dieu, sous le Christ abattu;
Vois l'Esprit, descendu sur l'aile du tonnerre,
D'un baptême de feu purifier la terre.
Ces témoins du Seigneur, apôtres immortels,
Qui briguent le martyre et fondent les autels,
Tous ont d'un Dieu vivant reconnu l'évidence.
La Grèce a retenti de leur sainte éloquence
Elle abdique, à genoux, sa stoïque fierté,
Et bénit de la Croix la douce humilité.
Le Romain, du Sauveur écoute la parole.
Déjà la Foi triomphe au front du Capitole :
L'Eglise universelle y trouve ses remparts,
Et la Croix a conquis le trône des Césars.

De ces temps plus nouveaux vois les nouveaux [prodiges.
En vain d'un conquérant tu cherches les vestiges :
Sous le souffle de Dieu l'impie est renversé,
Et la Croix se relève où sa gloire a passé.
Cesse de disputer le salut de ton âme.
Croire, c'est espérer : le doute est un malheur ;
Le Sauveur nous l'a dit, l'Eglise le proclame :
Heureux celui qui croit ! il verra le Seigneur.

Mme de Céré-Barbé.

MISÈRE DE L'HOMME.

ÉLÉGIE DE SAINT GRÉGOIRE DE NAZIANZE.

Qu'ai-je d'abord été? que suis-je? et tout à [l'heure
Que serai-je, enfermé dans ma froide demeure?
Que feras-tu, grand Dieu, de l'œuvre de tes mains,
De cette œuvre admirable où tes dons souverains
Brillent, quoique cachés, d'une clarté si pure
Qu'ils laissent loin de moi toute autre créature?
L'esprit mystérieux dont je suis animé
Dans la tombe avec moi sera-t-il consumé?
Ah ! s'il en est ainsi, quel être est sur la terre,
Dont je puisse à la mienne égaler la misère !

Comparez, en effet, l'homme et les animaux,
Et s'il meurt tout entier, dites s'ils sont égaux.
Voyez le bœuf docile ; à peine il vient de naître
Que sa force promet d'être utile à son maître,
Et son robuste front n'a pas encor trois ans
Qu'il traîne sous le joug des chariots pesants.
Le faon dans les forêts, aussi prompt que sa mère,
Evite du chasseur l'atteinte meurtrière ;

Le tigre et le lion, l'ours et le léopard,
Menacent en naissant de l'ongle et du regard ;
Nés pour vivre de sang, de carnage et de proie,
A l'aspect du péril ils bondissent de joie
Les ailes de l'aiglon, invisibles d'abord,
Bientôt jusqu'au soleil le portent sans effort ;
L'abeille, dans un antre ou dans le creux d'un [chêne,
Amasse un doux trésor pour la saison prochaine.
C'est l'œuvre d'un printemps. La nature d'ailleurs
Fournit à leurs besoins sans peine et sans labeurs;
Ils ne cultivent point un sol dur et rebelle,
Ils ne traversent point une mer infidèle ;
Leurs désirs sont bornés ; peu de chose y suffit ;
Les bois sont leurs palais, et le gazon leur lit ;
Les noires passions, sources de maladie,
N'altèrent point en eux les douceurs de la vie.
Ils vivent sans remords et meurent sans frayeur.
Combien le sort de l'homme est différent du leur !
Il naît faible et souffrant, doux fardeau de sa mère,
Il ne peut sans péril s'appuyer sur la terre,
Et plus tard devant lui ce n'est pas sans efforts
Qu'il étend ses deux bras pour soutenir son corps.
Pour voix, il a des cris ; pour paroles, des larmes;
Un sourire ou des pleurs, voilà ses seules armes.
La force vient enfin ; mais avec elle aussi
Les noires passions dont il est assailli ;
Chaque âge dans son cœur apporte une tourmente,
Et toujours le démon le poursuit et le tente.
Le fleuve de la vie est, comme l'Océan,
Incessamment troublé par l'horrible ouragan ;
Nul n'en descend en paix les rives incertaines.
Voulez-vous, comparant vos plaisirs et vos peines,
Dans la même balance avec les mêmes poids,
Que nous pesions le bien et le mal à la fois,
Vous verrez à l'instant ce que vaut cette vie,
Dont la triste durée excite votre envie.

Aux chagrins naturels nous avons ajouté
Les chagrins bien plus vifs de la société ;
Et les simples plaisirs offerts par la nature,
Nous les avons changés en une joie impure.
Que sert de vous en faire un détail douloureux?
Le bonheur se mesure aux maux les moins affreux.

L'abbé A.-L. Constant.

MISÈRES DE L'HOMME.

(Trad. du *Livre de Job.*)

L'homme né de la femme a peu d'instants à vivre ;
Ses jours sont des jours de douleurs ;
Il fuit comme l'éclair, tombe comme la fleur ;
C'est une ombre qui passe et que l'œil ne peut [suivre :
Et c'est sur lui, fantôme d'un moment,
Que ton regard, grand Dieu, daigne descendre !
C'est à lui que tu fais entendre
Ton redoutable jugement.
Qui peut épurer dans sa course
Un fleuve empoisonné, corrompu dès sa source !
Si tu règles son avenir,

Si tu tiens dans tes mains ses tristes destinées,
Si tu prescris à ses années
Un terme que jamais elles n'ont pu franchir,
Permets du moins que l'homme, accablé de misère,
Ait son jour de repos, comme le mercenaire.
L'arbre qu'on a coupé ne meurt pas sans retour ;
En lui sommeille encor le germe de la vie,
Et nos yeux le verront un jour
Parer de rejetons sa couche rajeunie.
Quand sa racine aurait dormi longtemps
Dans les entrailles de la terre ;
Quand son tronc, séché par les vents,
N'offrirait qu'un cadavre éteint dans la poussière.
Si l'onde rafraîchit ses restes languissants,
Il se ranime, et bientôt le printemps
Lui rend sa jeunesse première,
Et d'un riche feuillage orne sa tête altière.
Mais lorsque de la mort l'homme a franchi le seuil,
Que devient-il au-delà du cercueil ?
Comme l'eau du torrent, et plus rapide, il passe ;
Il passe, et laisse à peine un léger souvenir :
Tant que l'astre des cieux roulera dans l'espace,
Son sommeil ne doit point finir.
Dieu ! que ne daignes-tu, suspendant ta vengeance,
Me plonger dans ce long sommeil,
Et fixer à la fois l'heure de ta clémence,
Et le moment de mon réveil !
Quand l'homme aura fini sa course passagère,
Verra-t-il, affranchi de tout lien mortel,
Apparaître un jour éternel ?
Après tant de combats soutenus sur la terre,
J'attends cet avenir que l'innocence espère.
Tu m'appelles, Seigneur, je réponds à ta voix :
Viens, ouvre-moi tes bras, ma vie est ton ouvrage.
Aujourd'hui suppliant, criminel autrefois,
Mes maux ont expié les fautes d'un autre âge ;
Ferme à jamais le livre où fut inscrit l'outrage
Que j'ai fait à tes saintes lois.
Le temps des monts altiers a renversé la cime :
Le roc vieilli s'affaisse et roule dans l'abîme ;
Les eaux creusent la pierre, et, par de lents efforts,
La mer enfin parvient à conquérir ses bords.
Ainsi du détruis l'homme ; ainsi tes mains à peine
Paraissent l'affermir dans sa marche incertaine,
Que le sol des vivants le rejette à jamais.
Tu flétris son visage et tu changes ses traits.

LEVAVASSEUR.

—

(Stances tirées du même livre.)

Le roi du ciel et de la terre,
Dans le secret de sa rigueur,
Frappe souvent d'un bras sévère
Le juste comme le pécheur.
Souvent la douceur de la vie
D'un vol rapide s'est enfuie
Comme la nef qui fend la mer,
Et plus vite a passé la joie
Que l'aigle qui fond sur sa proie
Du haut des regions de l'air.

Ah ! dans l'angoisse et la souffrance
Est éprouvé l'homme ici-bas,
Depuis le jour de sa naissance
Jusques au jour de son trépas :
Faible comme un roseau fragile,
Il naît d'une femme débile
Pour lutter contre le malheur ;
Puis, au bout de quelques années,
Il finit ses tristes journées
En expirant dans la douleur.

Pareil à la vapeur légère
Qui fuit sans jamais revenir,
Il disparaît de cette terre,
Et n'y paraît que pour mourir.
Ainsi la fleur de la prairie
Brille un moment épanouie
Au lever de l'astre du jour ;
Puis, d'un pied dédaigneux foulée
Par les pasteurs de la vallée,
Tombe et meurt soudain sans retour.

Encor de sa tige flétrie
Peut au moins renaître la fleur,
Si l'eau féconde de la pluie
La ranime par sa fraîcheur :
Mais quand le fils de la poussière,
Quand l'homme a fermé sa paupière,
Il ne sort point de son sommeil :
Il dort dans sa tombe profonde,
Et la ruine de ce monde
Doit seule annoncer son réveil !

L'abbé A.-L. RIANT.

MISERES HUMAINES,

SUITE DU PÉCHÉ.

(Trad. du livre de l'*Imitation*.)

Faut-il que cette vie, en soi si misérable,
Ait toutefois un tel attrait,
Que le plus malheureux et le plus méprisable
Ne l'abandonne qu'à regret !

Le pauvre qui l'arrache à force de prières
Avec horreur la voit finir ;
Et l'artisan s'épuise en sueurs journalières
Pour trouver à la soutenir,

Que s'il était au choix de notre âme insensée
De languir toujours en ces lieux,
Nous traînerions nos maux sans aucune pensée
De régner jamais dans les cieux.

Lâches qui sur nos cœurs aux voluptés du monde
Souffrons des progrès si puissants,
Que rien n'y peut former d'impression profonde
S'il ne flatte et charme nos sens !

Nous verrons à la fin, aveugles que nous sommes,
Que ce que nous aimons n'est rien,

Et qu'il ne peut toucher que les esprits des hommes,
Que ne peut toucher le vrai bien.

Tant qu'à ce corps fragile un souffle nous attache,
Tel est à tous notre malheur,
Que le plus innocent ne se peut voir sans tache,
Ni le plus content sans douleur.

Le plein calme est un bien hors de notre puissance;
Aucun ici-bas n'en jouit :
Il descendit du ciel avec notre innocence;
Avec elle il s'évanouit.

Comme ces deux trésors étaient inséparables,
Un moment perdit tous les deux;
Et le même péché qui nous fit tous coupables
Nous fit aussi tous malheureux.

Prends donc, prends patience en un chemin qu'on passe
Sous des orages assidus,
Jusqu'à ce que ton Dieu daigne te faire grâce,
Et te rendre les biens perdus;

Jusqu'à ce que la mort brise ce qui te lie
A cette longue infirmité,
Et qu'en toi, dans le ciel, la véritable vie
Consume la mortalité.

Pierre CORNEILLE.

MISERES DE LA CAPTIVITÉ DE BABYLONE.

(Tiré du psaume LXXIII.)

Pourquoi, dans les ennuis d'une longue souffrance,
Bannis, infortunés,
Nous laisses-tu, Seigneur, si loin de ta présence
Aux pleurs abandonnés?

Cette noble Sion, qui fut si florissante
Dans sa prospérité,
C'est-elle qu'aujourd'hui nous voyons gémissante
Dans la captivité.

C'est peu : nos fiers tyrans te font encor la guerre,
« Son culte est aboli, »
Disent-ils; « que ce Dieu soit par toute la terre
« Pour jamais en oubli! »

Ne puniras-tu point leur orgueil, leur blasphème,
Leurs projets inhumains?
Oseront-ils porter jusqu'à ton trône même
Leurs sacriléges mains?

Ah! Seigneur, désormais notre unique refuge,
Sauve-nous du trépas :
Hélas! nous n'avons plus ni prophète, ni juge,
Qui conduise nos pas.

Tu sus de Pharaon briser l'orgueil impie;
Et l'on vit ses déserts
Qui bornent au levant l'ardente Ethiopie,
De cadavres couverts.

Tu fendis le rocher : une abondante source
En rejaillit soudain :
Pour sauver Israël tu suspendis la course
Du rapide Jourdain.

Toute espérance, ô Dieu, doit-elle être bannie,
Et n'es-tu pas toujours
Celui dont autrefois la puissance infinie
Vint à notre secours?

Le grand astre du jour et la naissante aurore
Par tes mains sont formés;
Et ces brillants flambeaux dont le ciel se décore,
Par toi sont allumés.

La terre est ton ouvrage, et les mers sont bornées
Par tes ordres constants;
Tu veux que les saisons, l'une à l'autre enchaînées,
Nous partagent les temps.

Ce pouvoir souverain qui fait trembler la terre,
Fais-le sentir, Seigneur,
Au peuples inhumains qui vous livrent la guerre
Avec tant de fureur.

A ces tigres cruels, à ces lions terribles;
N'expose plus nos jours.
Malheureux! serions-nous dans ces déserts horribles
Exilés pour toujours?

Vils rebuts de la mort, opprobres de la vie,
Dévoués aux douleurs,
Ne reverrons-nous plus notre chère patrie,
Digne objet de nos pleurs?

Mlle CHÉRON.

MISERERE MEI, DEUS,

SECUNDUM MAGNAM MISERICORDIAM TUAM.

(Trad. du psaume L.)

Ce psaume, la plus touchante expression d'un cœur aimant, plein de repentir et d'espoir, fut composé par David, lorsque le prophète Nathan lui eut reproché sa faute.

Mon Dieu, prenez pitié de ma longue souffrance,
Laissez pour moi, Seigneur, parler votre clémence,
Daignez de plus en plus effacer mon péché :
En voyant mes regrets pardonnez mes injures,
Et me purifiez de toutes les souillures
Dont je suis encore entaché.

Les pleurs que je répands confessent ma faiblesse;
Mon crime à mes regards se présente sans cesse;
Je l'ai commis sans crainte, et je vous ai quitté,
Et vous voulez encore être un juge propice;
J'éprouve à chaque instant que toujours la justice
S'unit en vous à la bonté.

C'est dans l'iniquité que j'ai reçu la vie;
Celle qui me conçut fut comme moi flétrie
De la tache commune et fatale aux mortels;
Mais vous m'avez depuis montré votre sagesse,

Votre loi m'instruisit, dès ma tendre jeunesse,
De vos préceptes éternels.

Ah ! loin de retirer la main qui me protége,
Versez votre rosée, et plus blanc que la neige,
Mon cœur et mon esprit seront purifiés :
Au souffle créateur que votre bouche envoie,
Mes os humiliés tressailliront de joie,
Tous mes maux seront oubliés.

De mes iniquités détournez votre face,
Effacez mes péchés, rendez-moi votre grâce ;
Dans mon sein, ô mon Dieu, créez un cœur nou-
[veau,
Qu'en tous mes sens circule une flamme nouvelle,
Qu'un esprit pur et droit m'embrase d'un saint zèle,
Et dans l'ombre soit mon flambeau.

J'aurais sur vos autels offert des sacrifices,
S'ils avaient pu sur moi fixer vos yeux propices :
Mais le sang répandu ne plaît point au Seigneur;
Sa clémence s'émeut aux larmes du coupable,
Et l'unique holocauste à ses yeux agréable
Est le sacrifice du cœur.

Du temple relevez les pompeux édifices ;
Que Sion, de ses fruits y portant les prémices,
Respire enfin le calme et l'oubli de ses maux ;
Alors vous recevrez les vœux de sa tendresse,
Et vos autels, témoins de ses chants d'allégresse,
Fumeront du sang des agneaux.

SAPINAUD DE BOISHUGUET.

LA MISERICORDE DIVINE,

SE MANIFESTANT DANS LA MATERNITÉ DE LA VIERGE.

Virgo Dei Genitrix, quem totus non capit orbis.

(Trad. de l'hymne des fêtes de la très-sainte Vierge.)

Le Dieu qui fit le monde,
Et que le monde entier ne saurait contenir,
Ce Dieu, Vierge féconde,
A notre humanité dans ton sein vient s'unir !

Aussi toute la terre,
Exaltant ton bonheur, te donnera les noms
Et de reine et de mère :
Tu verras à tes pieds toutes les nations.

D'un peuple de fidèles
Reçois l'hommage pur qu'il veut t'offrir toujours.
Tes bontés maternelles
Se rendront à ses vœux pour lui porter secours !

Gloire à toi, Dieu le Père !
Gloire au Fils éternel de ton éternité,
Né d'une Vierge-mère !
Gloire à l'Esprit divin ! gloire à la Trinité !

AL. GUILLEMIN.

MISERICORDIAS DOMINI

IN ÆTERNUM CANTABO.

(Tiré du psaume LXXXVIII.)

Ce psaume concerne le temps où Jéchonias et Sédécias, derniers rois de Juda, furent détrônés et amenés captifs à Babylone. Le prophète y manifeste le désir que le Messie véritable, fils de David selon la chair, soit envoyé de Dieu pour remplir les promesses faites au saint roi.

Je chanterai, Seigneur, pendant l'éternité,
Ta gloire et tes miséricordes ;
L'avenir connaîtra les biens que tu m'accordes,
Et nos derniers neveux béniront ta bonté.
Tu nous as dit : Les tabernacles
Où se profèrent mes oracles
Dans le ciel ont leur fondement;
C'est dans le ciel que ma justice
Se construisit un édifice
Qui subsiste éternellement.

Tu l'as juré toi-même à ceux que tu choisis ;
Rien ne rompra ton alliance :
Le trône d'Israël, fondé par ta puissance,
Est donné pour jamais à David, à ses fils.
La terre a béni ta promesse,
Et les cieux ravis d'allégresse,
Ont dit : Toi seul es grand, Seigneur,
Ta main, Dieu souverain des mondes,
Contient la puissance des ondes,
Déchaîne ou calme leur fureur.

Semblable à ces guerriers sur qui plane la mort,
Et que dépouille la victoire,
Le superbe, abattu par l'éclat de ta gloire,
Des enfants de l'impie aura bientôt le sort.
A toi sont les cieux et la terre ;
Ton souffle alluma le tonnerre,
Créa les mers et l'aquilon ;
Ta gloire en tout lieu se déploie ;
A ton nom tressaillent de joie
Les monts de Thabor et d'Hermon,

De ton trône immortel la justice est l'appui :
Ton bras, Seigneur, est invincible,
Ton bras se déploiera sur l'homme humble et pai-
[sible ;
La clémence et la paix marcheront devant lui.
Heureux si le cours de sa vie
Par ses œuvres te glorifie,
Si t'aimer fait son seul bonheur,
Oui, trois fois est heureux le sage
Dont le tendre et pieux hommage
Te consacre à jamais son cœur.

Ton saint nom est la joie et l'âme de ses chants,
Fidèle à louer ta puissance,
Il met en ton amour sa plus douce espérance,
Et dans un calme heureux voit s'écouler ses ans.
Les rejetons nés de sa race,
Arrosé des eaux de ta grâce,
S'ornent de feuillage et de fleurs,
Pour eux tu calmes les orages,

Et les cieux, jusqu'aux derniers âges;
Epanchent sur eux leurs faveurs.

Le jour même où ta main a couronné David,
Ta voix, Seigneur, s'est fait entendre,
Sur ce prince, as-tu dit, mes dons vont se répandre,
Suivez ses lois, en lui tout Israël revit;
C'est sur lui que mon choix s'arrête;
L'huile sainte a béni sa tête,
Mon esprit dirige son cœur,
Mes regards veillent sur sa vie,
Et ma droite le fortifie
Contre les enfants de l'erreur.

J'honorerai ses jours et les jours de son fils,
Les méchants ne pourront lui nuire;
Mon glaive devant lui marche pour les détruire,
A ses pieds tomberont ses mortels ennemis.
David, je suis ton Dieu, ton père;
Au-dessus des rois de la terre,
Mon fils, j'exalterai ton nom,
J'étendrai mon bras sur les ondes,
Et les riches tributs des mondes
Te seront offerts dans Sion.

Cependant si tes fils méconnaissaient mes lois,
S'ils désertent mon sanctuaire,
Sur eux s'allumera le feu de ma colère.
Et par de longs fléaux je vengerai mes droits.
Mais s'ils pleurent sur leur offense,
S'ils ont recours à ma clémence,
Mes dons consoleront tes fils.
J'ai juré dans mon tabernacle
Que rien ne pouvait mettre obstacle
Aux biens qu'à David j'ai promis.

Comme aux jours du printemps, de l'astre du matin
Se répand la magnificence,
Comme l'arc consolant qu'en signe d'alliance
Dans les cieux azurés a coloré ma main,
Je ferai resplendir ma grâce
De siècle en siècle sur sa race,
Et rendrai son regne immortel.
Son trône, à l'abri des orages
Qu'enfante le long cours des âges,
Doit durer autant que le ciel.

Cependant, ô mon Dieu, tu détournes de lui
Les bienfaits de ton alliance;
Ton courroux a soudain remplacé ta clémence;
Eloignés de ton Christ nous mourons sans appui.
Ton sanctuaire en son enceinte
Voit régner le trouble et la crainte;
Tous ses autels sont abattus:
La main profane qui les souille
Ose en emporter la dépouille,
Bientôt ils n'existeront plus.

Ces faveurs et ces biens, à ton peuple promis,
Ont-ils donc passé comme un rêve?
Ton courroux a brisé la pointe de leur glaive;
Sous le joug du vainqueur nos jours se sont flétris:
Sur son front l'orgueil se déploie,
Et nous manifeste sa joie
De voir nos rois dans le mépris:
Frappés des feux de ton tonnerre,
Leur trône tombe sur la terre,
Et la couvre de ses débris.

Jusqu'à quand devons-nous de tyrans irrités
Souffrir l'humiliant outrage?
Jusqu'à quand, ô mon Dieu, voiles-tu ton visage
Au peuple dont les pleurs invoquent tes bontés?
En vain nous implorons tes grâces,
Ta foudre tonne sur nos traces,
La mort plane sur nos sentiers,
Les pleurs, le repentir sincère,
Ne peuvent-ils de ta colère,
Seigneur, éteindre les brasiers?

Quel homme est sans erreur? Tu connais notre sort,
Et combien fragiles nous sommes,
Au trépas sont promis tous les enfants des hommes,
Eh! quel être vivant ne verra pas la mort!
Dans l'affliction, je m'écrie:
Ne nous as-tu donné la vie
Que pour la livrer aux douleurs?
Par l'amour que tu nous accordes,
Rappelle tes miséricordes,
Et prends pitié de nos malheurs.

Du Dieu qui vous soutient, dit le peuple étranger,
Que devient l'antique promesse?
Où donc est votre Christ? Confonds son allégresse,
Dieu qu'Israël attend: viens enfin le venger!
Emu de sa douleur amère
Tu délivreras sa misère,
Il sera par toi conservé,
Et dans ses fêtes solennelles
Fera connaître aux infidèles
Le Dieu clément qui l'a sauvé.

SAPINAUD DE BOISHUGUET.

MISSION DE LA FEMME.

Avant que le Messie eût élevé le monde
Au niveau du ciel même, et que sa voix profonde
Du sommet du Calvaire, en mourant, eût jeté
Ce cri libérateur en tous lieux répété,
L'homme, déchu, traînait dans un vil esclavage
La chaîne de ses jours, loin de ce doux rivage
Où, bénissant de Dieu le sceptre paternel,
Il ne devait servir que ce Maître éternel.
Mais la femme surtout, qui parut la dernière
Pour étaler aux yeux de la nature entière
La grâce, la beauté dans leur perfection,
Ce chef-d'œuvre divin de la création,
La femme, du Très-Haut la plus riante image,
Elle à qui tout devait le respect et l'hommage,
Sous le joug le plus dur que l'homme ait inventé
Pendant quatre mille ans pleura sa liberté!

Il fallait, pour la rendre à sa noble nature,
Il fallait qu'une femme, Eve nouvelle et pure,
Ecrasât de son pied le front du tentateur,
Et devînt, vierge encor, mère du Rédempteur.

Oui, depuis que Marie, astre doux et propice,
Aimable précurseur du Soleil de justice,
Apparut sur la terre, et qu'en son flanc sacré
L'Homme-Dieu s'incarna, la femme a recouvré,
Aux lieux où l'Evangile a porté sa lumière,
Ses droits de souveraine et sa splendeur première.
Œuvre du Créateur, dans Marie, à son tour
Au Fils de l'Eternel elle a donné le jour ;
Et Celui qui possède et la gloire et l'empire,
Dont le règne s'étend sur tout ce qui respire,
Celui que l'Enfer même appelle Tout-Puissant,
Comme un enfant soumis lui fut obéissant.

Combien sous sa faiblesse, aimable et douce écorce,
La femme sait cacher de puissance et de force !
C'est elle qui deux fois de l'humble genre humain
Au gré de sa parole a changé le chemin,
Comme un souple instrument à remuer la terre,
Tantôt fatal, tantôt heureux et salutaire,
Satan, Dieu, tour à tour, l'avaient su réserver,
Satan pour nous corrompre, et Dieu pour nous
[sauver !

Mais pour qu'à ses devoirs la femme fût fidèle,
Jésus fit de sa Mère un auguste modèle,
Et dans les cieux des cieux près de lui l'appela
Comme pour dire à tous : « La Femme, la voilà ! »
Soit aux jours du bonheur, soit aux jours de l'é-
[preuve,
Et la vierge et la mère, et l'épouse et la veuve,
Découvrent dans Marie, en qui ces qualités
Brillèrent à la fois de toutes leurs beautés,
Un haut exemple à suivre, une vertu secrète
Qui de son âme pure en la leur se reflète ;
Car, de ce vase élu qui contint le Sauveur,
Il s'épanche toujours quelque douce faveur.

Aussi, quelle auréole ici-bas environne
La femme, dont Marie est vraiment la patronne !
Il semble qu'un rayon des astres merveilleux
Qui décorent le front de la Reine des cieux
L'enveloppe déjà d'une splendeur divine.
On lit dans ses regards sa céleste origine ;
Son air aimable et doux, son chaste et digne as-
[pect,
Commandent à la fois l'amour et le respect ;
Et son visage, empreint d'innocence et de grâce,
De ses nobles pensers en conservant la trace
Révèle assez, parmi les traits de sa grandeur,
Que toute sa beauté vient du fond de son cœur.

Humblement retirée au sein de sa famille,
Elle vit pour les siens ; sur eux son âme brille,
En les réchauffant tous au feu de son amour.
Elle est là, comme au ciel on voit l'astre du jour
Qui, de l'aurore au soir, sur toute la nature
Epanche sa lumière et si douce et si pure.
Mais comme le soleil elle n'a point de nuit ;
Autour d'elle toujours sa vigilance luit.
C'est la lampe allumée au milieu du saint temple,
Qu'à travers son bonheur Dieu lui-même contem-
[ple,

Et qui verse l'éclat de ses reflets pieux
A qui lève sur elle un œil religieux.

Oh ! combien de vertus dans la femme chrétienne !
Des misères du monde il n'est rien qui n'obtienne
Une part de ses pleurs ou de son amitié ;
Il n'est rien qui n'ait droit au moins à sa pitié.
Ainsi, que la fortune, envers quelqu'un sévère,
Fasse de cette vie un pénible Calvaire,
On la trouve debout pleurant près de la croix,
Aux cris de la douleur mêlant sa douce voix,
Et tirant de son sein, si riche de tendresses,
Des paroles d'espoir pour toutes les détresses.

Qu'elle est digne surtout de vénération,
La femme qui remplit sa sainte mission
Dans le cercle restreint où le Ciel l'a placée !
Elle est de sa maison et l'âme et la pensée ;
Son sourire est un ordre, et son geste une loi.
C'est le centre d'amour attirant tout à soi ;
C'est le foyer vivant, c'est la base sacrée
Où la famille humaine, heureuse et rassurée,
Asseoit, en attendant l'éternelle cité,
Ses rêves d'avenir et de félicité.
Et pourtant, humble épouse à son époux soumise
Comme l'est à Jésus notre mère l'Eglise,
Elle sait où finit son modeste pouvoir ;
Et pour elle, obéir est le premier devoir.
Comme l'oiseau qui tient ses petits sous son aile,
Sur ses fils elle étend sa bonté maternelle,
Les couvre tout entiers de ses affections,
Pour qu'en fondant sur eux, les folles passions
Trouvent d'un chaste objet leur âme possédée ;
Elle y grave de Dieu l'impérissable idée,
Afin qu'en leur esprit, et toujours, et partout,
Dieu, vainqueur de Satan, reste à jamais debout.
Toujours au-dessus d'eux pour leur donner courage,
Sa prière descend comme un céleste ombrage ;
Et sur leur jeune front, de candeur revêtu,
Chacun de ses baisers imprime une vertu !

Mais la femme sans foi, la femme au cœur de
[boue,
Qui des plus saints devoirs à toute heure se joue,
Qui, ne connaissant plus de frein à ses désirs,
A tout sacrifié pour d'infâmes plaisirs ;
Qui fait à l'impudeur un siége de sa bouche ;
Qui trahit son époux, qui profane sa couche,
Et voit avec dégoût ces êtres innocents
Dont le rire enfantin, dont les bras caressants
La troublent, — dont la voix, en lui disant : « Ma
[mère, »
Lui jette au fond de l'âme une ironie amère : —
Ah ! voilà le malheur qu'on ne peut trop pleurer !

La femme corrompue, à quoi la comparer ?
A l'or changé soudain en ignoble scorie ;
A la fleur sans parfums et sous les pieds flétrie ;
Au cadavre, naguère être vivant et beau,
Que les vers maintenant rongent dans le tombeau :
A tout ce qu'on rencontre, en baissant la pau-
[pière,

De plus bas, de plus vil, dans la nature entière.
Et cependant, mon Dieu ! pour que tant de lai-
[deur
S'efface, et que cette âme à sa pure splendeur,
A son premier éclat soit tout à coup rendue,
Que faut-il ?... une larme à vos pieds répandue !
Et cet ange tombé, par votre amour absous,
Réjouira vos saints en remontant vers vous !

O femme ! comprends bien ta haute destinée.
La tâche qu'ici-bas le Seigneur t'a donnée
Est immense : elle est sainte ; elle égale en gran-
[deur
L'ardente charité qui te remplit le cœur.
Mais en l'accomplissant, chaque jour, que ton âme,
Aussi pure que l'or éprouvé par la flamme,
Répande autour de toi cette chaste clarté
Qui fait luire au dehors l'astre de pureté.
Ton front, que la candeur le voile et l'embellisse !
Que la paix le couronne ! Oh ! que l'ombre du vice
N'en vienne point ternir le miroir ! Que tes yeux
Si beaux, et si bien faits pour réfléchir les cieux,
Ne contemplent les biens, vanités de ce monde,
Qu'avec le doux regard d'une pitié profonde !
Que ton cœur, tendre, aimant, avide de bonheur,
Par quelque passion qui flétrisse l'honneur
Ne se laisse jamais égarer, ni séduire !
Et que ta bouche enfin ne s'ouvre que pour dire
Des paroles de foi, d'espoir, de charité !
Comme un ange gardien sers donc l'Humanité,
Femme ! — Fais croire en Dieu par ton âme
[croyante ;
Loin de la foule impie et follement bruyante,
Fais-en comme un jardin où viendront refleurir
Les aimables vertus que nous laissons mourir !

Désiré CARRIÈRE.

MISSION SAINTE DES POETES.

A M. ALPH. DE LAMARTINE.

I.

Pourtant je m'étais dit : Abritons mon navire,
Ne livrons plus ma voile au vent qui la déchire,
Cachons ce luth. Mes chants peut-être auraient
[vécu...
Soyons comme un soldat qui revient sans murmure
Suspendre à son chevet un vain reste d'armure,
Et s'endort, vainqueur ou vaincu.

Je ne demandais plus à la muse que j'aime
Qu'un seul chant pour ma mort solennel et su-
[prême :
Le poëte avec joie au tombeau doit s'offrir.
S'il ne souriait pas au moment où l'on pleure,
Chacun lui dirait : Voici l'heure,
Pourquoi ne pas chanter, puisque tu vas mourir ?

C'est que la mort n'est pas ce que la foule en
[pense,
C'est l'instant où notre âme obtient sa récom-
[pense,
Où le fils exilé rentre au sein paternel.

Quand nous penchons près d'elle une oreille in-
[quiète,
La voix du trépassé que nous croyons muette,
A commencé l'hymne éternel !

II.

Plus tôt que je n'ai dû je reviens dans la lice ;
Mais tu le veux, ami, ta muse est ma complice ;
Ton bras m'a réveillé : c'est toi qui m'as dit : Va !
Dans la mêlée ensor jetons ensemble un gage.
De plus en plus elle s'engage,
Marchons, et confessons le nom de Jéhova !

J'unis donc à tes chants quelques chants téméraires.
Prends ton luth immortel ; nous combattrons en
[frères
Pour les mêmes autels et les mêmes foyers.
Montés au même char comme un couple homéri-
[que,
Nous tiendrons pour lutter dans l'arène lyrique,
Toi la lance, moi les coursiers.

Puis, pour faire une part à la faiblesse humaine,
Je ne sais quelle pente au combat me ramène.
J'ai besoin de revoir ce que j'ai combattu,
De jeter sur l'impie un dernier anathème,
De te dire à toi que je t'aime,
Et de chanter encore un hymne à la vertu !

III.

Ah ! nous ne sommes plus au temps où le poëte
Parlait au ciel en prêtre, à la terre en prophète !
Que Moïse, Isaïe, apparaisse en nos champs,
Les peuples qu'ils viendront juger, punir, absoudre,
Dans leurs yeux pleins d'éclairs méconnaîtront la
[foudre
Qui tonne en éclats dans leurs chants.

Vainement ils iront s'écriant dans les villes :
« Plus de rébellions ! plus de guerres civiles !
Aux autels du veau d'or pourquoi danser toujours ?
Dagon va s'écrouler ; Baal va disparaître ;
Le Seigneur a dit à son prêtre :
Pour faire pénitence ils n'ont que peu de jours !

« Rois, peuples, couvrez-vous d'un sac souillé de
[cendre ;
Bientôt sur la nuée un juge doit descendre.
Vous dormez ! que vos yeux daignent enfin s'ou-
[vrir.
Tyr appartient aux flots, Gomorrhe à l'incendie :
Secouez le sommeil de votre âme engourdie,
Et réveillez-vous pour mourir !

« Peuples, vous ignorez le Dieu qui vous fit naître ;
Et pourtant vos regards le peuvent reconnaître,
Dans vos maux, dans vos biens, à toute heure, en
[tous lieux.
Un Dieu compte vos jours, un Dieu règne en vos
[fêtes :
Lorsqu'un chef vous mène aux conquêtes,
Le bras qui vous entraîne est poussé par un Dieu.

« Frémissez donc : bientôt annonçant sa venue,

Le clairon de l'Archange entr'ouvrira la nue ;
Jour d'éternels tourments, jour d'éternel bonheur.
Resplendissant d'éclairs, de rayons, d'auréoles,
Dieu vous montrera vos idoles,
Et vous demandera : Qui donc est le Seigneur ?

« La trompette sept fois sonnant dans les nuées,
Poussera jusqu'à lui, pâles, exténuées,
Les races à grands flots se heurtant dans la nuit ;
Jésus appellera sa Mère virginale ;
Et la porte céleste et la porte infernale
S'ouvriront ensemble avec bruit.

« Dieu vous dénombrera d'une voix solennelle :
Les rois se courberont sous le vent de son aile ;
Chacun lui portera son espoir, ses remords.
Sous les mers, sur les monts, au fond des cata-
[combes,
A travers le marbre des tombes,
Son souffle remuera la poussière des morts.

« O siècle, arrache-toi de tes pensers frivoles ;
L'air va bientôt manquer dans l'espace où tu voles.
Mortels, gloire, plaisirs, biens, tout est vanité.
A quoi pensez-vous donc, vous qui dans vos de-
[meures
Voulez voir en riant entrer toutes les heures...
L'éternité ! l'éternité ! »

IV.

Nos sages répondront : « Que nous veulent ces
[hommes ?
Ils ne sont pas du monde et du temps où nous
[sommes.
Ces poëtes sont-ils nés au sacré vallon ?
Où donc est leur Olympe ? où donc est leur Par-
[nasse ?
Quel est leur Dieu qui nous menace ?
A-t-il le char de Mars ? a-t-il l'arc d'Apollon ?

« S'ils veulent emboucher le clairon de Pindare,
N'ont-ils pas Hiéron, la fille de Tyndare,
Castor, Pollux, l'Elide et les jeux des vieux temps,
L'arène où l'encens roule en longs flots de fumée,
La roue aux rayons d'or de clous d'airain semée,
Et les quadriges éclatants ?

« Pourquoi nous effrayer de clartés symboliques ?
Nous aimons qu'on nous charme en des chants
[bucoliques,
Qu'on y fasse lutter Ménalque et Palémon.
Pour dire l'avenir à notre âme débile,
On a l'écumante Sibylle,
Que bat à coups pressés l'aile d'un noir démon.

« Pourquoi dans nos plaisirs nous suivre comme
[une ombre ?
Pourquoi nous dévoiler dans sa nudité sombre
L'affreux sépulcre, ouvert devant nos pas trem-
[blants ?
Anacréon, chargé du poids des ans moroses,
Pour songer à la mort se comparait aux roses
Qui mouraient sur ses cheveux blancs.

« Virgile n'a jamais laissé fuir de sa lyre
Des vers qu'à Lycoris son Gallus ne pût lire.
Toujours l'hymne d'Horace au sein des ris est né ;
Jamais il n'a versé de larmes immortelles :
La poussière des cascatelles
Seule a mouillé son luth de myrtes couronné. »

V.

Voilà de quels dédains leurs âmes satisfaites
Accueilleraient, ami, Dieu même et ses prophètes ;
Et puis, tu les verrais, vainement irrité,
Continuer, joyeux, quelque destin folâtre,
Ou pour dormir au son d'une lyre idolâtre
Se tourner de l'autre côté.

Mais qu'importe ! accomplis ta mission sacrée,
Chante, juge, bénis ; ta bouche est inspirée.
Le Seigneur en passant t'a touché de sa main ;
Et pareil au rocher qu'avait frappé Moïse,
Pour la foule au désert assise
La poésie en flots s'échappe de ton sein.
Moi, fussé-je vaincu, j'aimerai ta victoire,
Tu le sais, pour mon cœur, ami de toute gloire,
Les triomphes d'autrui ne sont pas un affront.
Poëte, j'eus toujours un chant pour les poëtes ;
Et jamais le laurier qui pare d'autres têtes
Ne jeta d'ombre sur mon front.

Souris même à l'envie amère et discordante ;
Elle outrageait Homère, elle attaquait le Dante ;
Sous l'arche triomphale elle insulte au guerrier.
Il faut bien que ton nom dans ses cris retentisse,
Le temps amène la justice ;
Laisse tomber l'orage et grandir ton laurier.

VI.

Telle est la majesté de tes concerts suprêmes,
Que tu sembles savoir comment les anges mêmes
Sur les harpes du ciel laissent errer leurs doigts,
On dirait que Dieu même, inspirant ton audace,
Parfois dans le désert t'apparaît face à face,
Et qu'il te parle avec la voix (1).

Victor Hugo.

LE MISSIONNAIRE

CHEZ LES SAUVAGES.

Le navire emporté par une forte brise
N'est plus, à l'horizon, qu'une image indécise,
Et lui, demeuré seul sur la rive, poursuit
D'un regard obstiné ce point blanc qui s'enfuit...
Il regarde toujours... mais la mer courroucée
En battant les récifs l'arrache à sa pensée :
L'isolement l'entoure, et, malgré ses efforts,
Un frisson de terreur fait tressaillir son corps,
Le Ciel, voulant qu'il boive aussi la coupe amère,
Lui montre sa patrie, et sa sœur, et sa mère...
Alors l'humanité dans son cœur succomba,

(1) Lorsque cette ode fut écrite, la publication des *Premières* et des *Nouvelles Méditations poétiques* était encore toute récente.

Et de ses yeux voilés une larme tomba.
« Seigneur, dit-il, au nom de cette croix bénie,
De votre divin Fils, de sa longue agonie,
Soutenez mon courage et réveillez ma foi :
Que peut-on redouter quand on a Dieu pour soi !... »
Et, comme ce géant inventé par la fable,
Qui puisait dans le sol une force indomptable,
De même la prière où s'éteint la tiédeur,
Lui rend la confiance et sa première ardeur.
Il s'avance... et bientôt de cette île inconnue
Les jaunes habitants, que trouble sa venue,
L'examinent d'un air inquiet et surpris ;
Et, se formant en rond, ils poussent de grands
[cris...

Et lui, calme et serein, ignorant leur langage,
Leur répond par le geste et par son doux visage.
On le conduit au chef, qui, maître de son sort,
Sur l'avis des anciens le condamne à la mort.
A l'horrible festin avec pompe on s'apprête,
Et, pendant quatre jours, l'île entière est en fête.
L'instant fatal approche... à de longs hurlements
Le brasier joint sa flamme et ses pétillements.
Seigneur, permettrez-vous que cet affreux supplice,
Sans gloire pour le ciel si vite s'accomplisse,
Et, dans votre bonté, Dieu fort, n'avez-vous plus
Ces miracles créés jadis pour vos élus ?...
Les flèches vont partir... la hache est menaçante...
Tout à coup une enfant, vierge compatissante,
Regardant le martyr, sur son front aperçoit
L'auréole des saints que nul autre ne voit...
De ce prodige émue et du ciel inspirée,
Cette fille du chef, de son père adorée,
S'élance, tend les bras et s'écrie en tremblant :
« Epargnez-le, mon père !... Oh ! grâce pour ce
[blanc ! »
A ces mots, comme l'onde expirant sur la plage,
Ou le bruissement du vent dans le feuillage,
S'élève de la foule un murmure confus...
Le chef, qui n'eut jamais pour sa fille un refus,
D'un seul mot a calmé ces rumeurs insensées,
Et le saint prisonnier voit ses chaînes brisées...
Il est libre... et bientôt dans la peuplade admis,
De ses bourreaux d'hier il s'est fait des amis.
Tour à tour forgeron, médecin, architecte,
Ce peuple subjugué l'admire et le respecte.
Et deux ans dans ces lieux à peine étaient passés
Que sous la loi du Christ ils s'étaient tous placés.
Sous les dômes épais des arbres séculaires
Le dimanche assemblant les naïfs insulaires,
Sur un autel rustique, élevé par ses mains,
Il offre à Dieu le sang qui sauva les humains.
Pour bénir l'Eternel tous les cœurs se confondent ;
Aux cantiques sacrés toutes les voix répondent,
Et donnent, des forêts perçant la profondeur
A l'étrange harmonie une étrange grandeur...
La panthère en frémit dans ses bauges secrètes,
Et les oiseaux, troublés dans leurs douces retrai-
[tes,
S'envolent vers les cieux avec des cris bruyants ;

Mais bientôt revenus aux rameaux verdoyants,
Ils mêlent, excités par le pieux murmure,
Aux airs divins leur voix harmonieuse et pure,
Concert qui dans sa fraîche et naïve beauté
Plus que nos chants pompeux au ciel est écouté. »

GOUT-DESMARTRES.

LE MISSIONNAIRE ET LE SOLDAT.

Peuples, préparez des couronnes
Pour vos illustres bienfaiteurs,
Et quelquefois jusques aux trônes
Elevez vos libérateurs.
Que leurs figures héroïques,
Décorant vos places publiques,
Disent un jour à vos enfants :
Voilà quelle est la récompense
Que le pays toujours dispense
Aux héros morts ou triomphants.

Mais n'oubliez pas dans vos fêtes,
Quand on acclame les premiers,
L'apôtre qui, par ses conquêtes,
Marche l'égal de vos guerriers ;
Cœur que la charité dévore,
Qui, sur des terres qu'on ignore,
A peine sorti du saint lieu,
N'ayant d'armes que la prière,
Vaillamment plante la bannière
De sa patrie et de son Dieu.

Il est beau d'être inébranlable
Au choc pesant des bataillons,
Quand une mitraille effroyable
Laboure de vivants sillons.
Pendant la terrible tourmente,
Lorsque sur la terre fumante
Tombent ceux qui l'ont défendu,
Il est beau d'aller seul reprendre,
Au bras qui ne veut pas le rendre,
Le drapeau qu'on avait perdu !

Mais quitter au printemps de l'âge
Tous les êtres qui nous sont chers ;
Pour quelque peuplade sauvage
Pauvre et seul traverser les mers ;
Braver des vengeances cruelles
Quand des vérités éternelles
On porte le divin flambeau ;
Et, pour prix de tels sacrifices,
Expirer dans d'affreux supplices,
C'est plus grand encore et plus beau.

La guerre qui tue et qui brise
Et dont frémit l'humanité,
Quelquefois pourtant fertilise
Le pays qu'elle a dévasté,
Alors qu'au progrès fécondée,
Elle sème, en passant, l'idée
D'où naîtront l'amour et la paix.
Mais que de sang ! mais que de larmes !
Tandis que l'apôtre, sans armes,
Sait vaincre et n'immole jamais.

Oh ! suivons de vœux sympathiques
Et de respects admirateurs
Ces jeunes guerriers pacifiques,
Humbles et doux triomphateurs.
Leurs noms ignorés de l'histoire
Presque toujours meurent sans gloire
Ensevelis dans les déserts ;
Mais si le monde les oublie,
Pour chanter leur sainte folie
Qu'au moins la lyre ait des concerts !

Edouard GOUT-DESMARTRES.

AUX

MISSIONNAIRES DE FRANCE.

(Extrait d'un poëme intitulé : *la Mission.*)

Au temple, à votre voix, nous prévenons l'aurore,
Le jour à son déclin nous y retrouve encore.
Oui, grâce à vos travaux, tout est changé pour nous.
Dans les parvis sacrés, tout Paris à genoux,
Plein d'un vrai repentir a reconnu son crime.
Encore épouvanté, quoique loin de l'abîme,
Il offre à l'Eternel le tribut de ses pleurs,
Et demande à grands cris la fin de ses malheurs.
O jours dont le récit embellira l'histoire,
Où la religion, signalant sa victoire,
A promis à la France un si doux avenir,
Que vous serez longtemps chers à mon souvenir !
De nos spectacles vains, aujourd'hui, la merveille
Frapperait-elle encor mes yeux et mon oreille ?
Qui pourrait y trouver un charme séducteur,
Quand de ces jours heureux on a vu la splendeur ?
O monde, c'en est fait, j'abjure ta folie.
Qui peut suivre tes pas sur le soir de la vie ?
Je veux, pressant les miens dans un sentier plus sûr,
Assurer mon espoir et mon bonheur futur.
En repassant ces temps pour moi si pleins d'orages,
Oui, j'irai du désert assiéger les ombrages :
Désolé de m'y voir si vide de vertus,
J'y gémirai du moins des jours que j'ai perdus.
O de la mission vous qui faites la gloire,
Et dont Paris longtemps chérira la mémoire,
Prêtres de l'Eternel, si j'ai pu, dans mes vers,
Célébrer dignement vos triomphes divers ;
Exaucez en ce jour mon unique prière :
Quand des heures pour moi sonnera la dernière,
Qu'aux portes du tombeau le flambeau du trépas
Eclairera le jour du dernier des combats,
Implorez avec moi cette auguste MARIE
Dont la fécondité nous a donné la vie.
Pour moi, dans ces instants toujours si dangereux,
De l'Eglise implorez les secours généreux.
Que, sur vos saints autels, le divin sacrifice
D'un Dieu trop outragé désarme la justice !
Donnez-moi de vos mains le Pain du voyageur ;
Sur mes lèvres posez la croix de mon Sauveur ;
Que le prix infini de sa longue souffrance
Dans mon cœur défaillant ranime l'espérance !
C'est alors qu'affranchi des liens de la mort,
Du salut en Chrétien j'aborderai le port.

BOÏELDIEU.

LE MOI TOUJOURS RENAISSANT.

MOYEN DE LE DÉTRUIRE.

Pour m'unir mieux à cet Etre suprême,
Source de vie, astre de mes beaux jours,
Je veux en vain renoncer à moi-même ;
Hélas ! le *moi* se reproduit toujours.

De mes devoirs j'étends encor la chaîne
Par des excès prompts à se divulguer :
Est-ce ferveur ? Non, l'ardeur qui m'entraîne
N'est que le *moi* qui veut se distinguer.

Le *moi*, lui-même, avec éclat publie
Ce qui l'abaisse et n'en est que plus vain :
Mais quel dépit, quand ce qui l'humilie
Est par malheur l'ouvrage du prochain !

Sur ses défauts j'aime à plaindre mon frère,
Et ses vertus j'aime à les ignorer :
C'est que le *moi*, jaloux ou trop sévère,
Ne veut point voir ce qu'il faut admirer.

C'est bien le *moi*, qui cessant de lui plaire,
Contre le monde éclate avec courroux,
Et va chercher dans un lieu solitaire,
Non la vertu, mais à fuir les dégoûts.

Aux gens de bien j'apprends, et j'en soupire,
Que tel n'a plus ces mœurs qu'on admirait ;
Ainsi le *moi*, qu'un zèle aveugle inspire,
Tourne en scandale un mal qu'on ignorait.

Funeste excès du zèle qui m'anime !
Pour le pécheur il me rend inhumain.
Erreur du *moi*, qui, par haine du crime,
Sans le savoir, hait aussi le prochain.

Je goûte peu les leçons de sagesse
Que sans nul art m'offre un solide écrit :
Voilà le *moi*, qui par délicatesse
N'aime le vrai qu'en faveur de l'esprit.

Mais quel moyen d'éteindre la puissance
De ce tyran qui se masque et séduit ?
Zèle, humble foi, chrétienne obéissance :
Par ces vertus le *moi* sera détruit.

DE MONCRIF.

MOIS DE MARIE.

Lorsqu'à nos regards la verdure
Triomphe du froid des hivers,
A te bénir, ô Vierge pure,
Nos chants invitent l'univers.
Qu'en ce beau mois, Vierge chérie,
Tes enfants viennent chaque jour,
A ton autel, dire : O Marie !
A toi louange, gloire, amour.

Du printemps, ô divine Mère,
Le souffle entr'ouvre chaque fleur !
Tout semble renaître, et la terre,
A ton nom, sourit de bonheur.
Qu'en ce beau mois, etc.

Ta part de bonheur fut immense :
L'auteur de la création

Voulut entourer d'innocence
L'instant de ta conception.
Qu'en ce beau mois, etc.

De la vertu sublime exemple,
Parfait miroir de pureté,
Ton divin cœur servait de temple
A l'adorable Trinité.
Qu'en ce beau mois, etc.

De tes pas poursuivant la trace,
Un ange vint tout radieux
Te saluer pleine de grâce,
Et reprit son vol vers les cieux.
Qu'en ce beau mois, etc.

De nos cœurs sois la bien-aimée,
Marie ! ô toi que l'Eternel,
Dans sa puissance a proclamée
Reine de la terre et du ciel.
Qu'en ce beau mois, etc.

O Vierge ! de ton trône auguste,
Sur nous jette un regard sauveur,
Ce regard qui soutient le juste,
Et ramène à Dieu le pécheur.
Qu'en ce beau mois, Vierge chérie,
Tes enfants viennent chaque jour,
A ton autel, dire : O Marie !
A toi louange, gloire, amour.

Mlle Reine GARDE.

MOISE SUR LE NIL.

Mes sœurs, l'onde est plus fraîche aux premiers feux [du jour.
Venez, le moissonneur repose en son séjour ;
La rive est solitaire encore ;
Memphis élève à peine un murmure confus ;
Et nos chastes plaisirs sous ces bosquets touffus
N'ont d'autre témoin que l'aurore.

Au palais de mon père on voit briller les arts ;
Mais ces bords pleins de fleurs charment plus mes [regards
Qu'un bassin d'or ou de porphyre ;
Ces chants aériens sont mes concerts chéris ;
Je préfère aux parfums qu'on brûle en nos lambris
Le souffle embaumé du zéphire.

Venez : l'onde est si calme et le ciel est si pur !
Laissez sur ces buissons flotter les plis d'azur
De vos ceintures transparentes ;
Détachez ma couronne et ces voiles jaloux ;
Car je veux aujourd'hui folâtrer avec vous
Au sein des vagues murmurantes.

Hâtons-nous... mais parmi les brouillards du matin,
Que vois-je ? — Regardez à l'horizon lointain...
Ne craignez rien, filles timides !
C'est sans doute, par l'onde entraîné vers les mers,
Le tronc d'un vieux palmier qui, du fond des déserts,
Vient visiter les pyramides.

Que dis-je ? si j'en crois mes regards indécis,
C'est la barque d'Hermès et la conque d'Isis
Que pousse une brise légère.

Mais non : c'est un esquif où, dans un doux repos,
J'aperçois un enfant qui dort au sein des flots,
Comme on dort au sein de sa mère !

Il sommeille, et de loin, à voir son lit flottant,
On croirait voir voguer, sur le fleuve inconstant,
Le nid d'une blanche colombe.
Dans sa couche enfantine il erre au gré du vent ;
L'eau le balance, il dort, et le gouffre mouvant
Semble le bercer dans sa tombe !

Il s'éveille : accourez, ô vierges de Memphis !
Il crie... ah ! quelle mère a pu livrer son fils
Au caprice des flots mobiles ?
Il tend les bras, les eaux grondent de toute part.
Hélas ! contre la mort il n'a d'autre rempart
Qu'un berceau de roseaux fragiles.

Sauvons-le... — C'est peut-être un enfant d'Israël.
Mon père les proscrit : mon père est bien cruel
De proscrire ainsi l'innocence !
Faible enfant ! ses malheurs ont ému mon amour,
Je veux être sa mère : il me devra le jour,
S'il ne me doit pas la naissance.

Ainsi parlait Iphis, l'espoir d'un roi puissant,
Alors qu'aux bords du Nil son cortége innocent
Suivait sa course vagabonde ;
Et ces jeunes beautés qu'elle effaçait encor,
Quand la fille des rois quittait ses voiles d'or,
Croyaient voir la fille de l'onde.

Sous ses pieds délicats déjà le flot frémit.
Tremblante, la pitié vers l'enfant qui gémit
La guide en sa marche craintive ;
Elle a saisi l'esquif ! fière de ce doux poids,
L'orgueil sur son beau front, pour la première fois,
Se mêle à la pudeur naïve.

Bientôt divisant l'onde et brisant les roseaux,
Elle apporte à pas lents l'enfant sauvé des eaux
Sur le bord de l'arène humide
Et ses sœurs tour à tour, au front du nouveau-né,
Offrant leur doux sourire à son œil étonné,
Déposaient un baiser timide.

Accours, toi qui, de loin, dans un doute cruel,
Suivais des yeux ton fils sur qui veillait le ciel,
Viens ici comme une étrangère ;
Ne crains rien : en pressant Moïse dans tes bras,
Tes pleurs et tes transports ne te trahiront pas,
Car Iphis n'est pas encor mère

Alors, tandis qu'heureuse et d'un pas triomphant
La vierge au roi farouche amenait l'humble enfant
Baigné des larmes maternelles,
On entendait en chœur, dans les cieux étoilés,
Des anges devant Dieu de leurs ailes voilés,
Chanter les lyres éternelles :

Ne gémis plus, Jacob, sur la terre d'exil ;
Ne mêle plus tes pleurs aux flots impurs du Nil :
Le Jourdain va t'ouvrir ses rives.
Le jour enfin approche où vers les champs promis
Gessen verra s'enfuir, malgré leurs ennemis,
Les tribus si longtemps captives.

Sous les traits d'un enfant délaissé sur les flots,
C'est l'élu du Sina, c'est le roi des fléaux,
Qu'une vierge sauve de l'onde!
Mortels, vous dont l'orgueil méconnaît l'Eternel,
Fléchissez : un berceau va sauver Israël,
Un berceau doit sauver le monde!

Victor Hugo.

MOISE AUX JUIFS REVOLTES.

J'entends, fils de Jacob, vos cris accusateurs,
Et de l'asile saint je quitte les hauteurs.
Né sujet comme vous du monarque suprême,
Vous m'appelez, j'accours vous répondre moi-même.
Aux champs de Misraïm qui fit tomber vos fers?
Moi. Qui vous a tracé le chemin des déserts?
Moi. Qui sut d'Amalec abattre la furie?
Moi. Qui vous a donné des lois, une patrie?
Moi, dis-je : et couronnant mes travaux assidus,
Les richesses peut-être et les rangs me sont dus?
Mais que suis-je? ni roi, ni pontife, ni juge.
Nu de biens et de titre, ai-même un refuge?
Quels soldats vont marcher contre mes ennemis?
Ma force est l'Eternel, à qui je suis soumis.
Homme, pouvais-je rien, sans Dieu qui me con
[seille,
Qui seul fit tout pour vous, qui parle à mon oreille?
Le chameau voyageur, que son maître conduit,
Ne s'enorgueillit pas de la route qu'il suit.
Je ne prétends de vous aucune récompense :
Je cède les honneurs à qui Dieu les dispense;
Il nomme Aaron grand prêtre, et le choisit sur
[tous,
En le sanctifiant : je n'en suis point jaloux.
Du superbe Coré si j'imitais l'audace,
Au sacrificateur je ravirais sa place :
Mais Dieu n'a pas permis que la soif du pouvoir
Détournât ma vertu de son noble devoir.
Un tyran nuit et jour craint pour sa tyrannie;
Le soin de la défendre avilit son génie.
Ses lâches intérêts sont mortels à ses lois;
Et les fils de ses fils n'entendront point sa voix.
Libre de dignités et tout à la justice,
Mes décrets immortels sont exempts de caprice :
Qui me les a dictés? Dieu, qui vint me chercher
Dans l'exil où Jéthro se plut à me cacher;
Dieu, qui de mes destins troublant la nuit profonde,
Me tira de l'oubli pour éclairer le monde;
Dieu, qui me condamnant au soin de vous guider,
Lui seul bâtit, renverse, et seul doit commander;
Dieu, qui met ma faiblesse au-dessus des alarmes,
Et la ceint de puissance et d'invisibles armes;
Ce grand Dieu, qui soutient le monde de ses bras,
Et voit comme un néant la terre et nos débats;
Ce Dieu, présent partout; ce Dieu, dont la parole
Fit de rien l'univers, mit les cieux sur leur pôle;
Qui brille à l'orient dès que l'aurore luit,
Dont le jour parle au jour, et la nuit à la nuit;
Dont le cours du soleil publie aux yeux la gloire,
Et qui daigne, ô Jacob, conserver ta mémoire.

Si j'eusse fait mentir son saint nom profané,
Moi-même avec mes fils il m'eût exterminé.
Quel séjour si lointain où son bras ne m'atteigne!
Les enfers? il s'y venge; et les cieux? il y règne.
Ne murmurez donc plus; ah! qu'il n'entende pas
Vos lèvres, vos pensers le blasphémer tout bas,
De peur qu'ici la foudre, en ses mains toujours
[prête,
Ne vous jette sans vie aux pieds de son prophète.

Népomucène Lemercier.

MOISE ET LE MESSIE.

O Moïse, combien ta doctrine est féconde!
Je m'assieds avec toi sur le berceau du monde :
Que j'aime tes récits! qu'ils sont intéressants!
Ils enivrent mon cœur de transports ravissants.
Grand Dieu, quelle peinture admirable et tou-
[chante!
Un seul mot a produit ce monde qui m'enchante;
Dieu parle, et du néant l'univers est formé,
De globes merveilleux le ciel est parsemé,
Au sein du firmament l'astre du jour s'élance,
Dans les airs tout à coup la terre se balance,
Captive dans ses flancs, la mer gronde et mugit.
Et sous le bras d'un Dieu l'homme naît et surgit,
L'homme est l'enfant du ciel, la terre est son do-
[maine;
D'abord de tous côtés son regard se promène;
Partout règne et triomphe un pouvoir éclatant;
Et d'un céleste amour son cœur est palpitant.
L'homme, rempli de joie et de reconnaissance,
Célèbre de son Dieu la gloire et la puissance,
Et du ciel admirant le spectacle enchanteur,
Il bénit mille fois le nom du Créateur.

Mais quelle voix soudain a frappé son oreille?
Quel sentiment nouveau dans son âme s'éveille!
La femme vient de naître, et le Dieu de bonté
Va mettre ainsi le comble à sa félicité.
Couple heureux et parfait que pare l'innocence,
Reste pur comme au jour qui marque ta nais-
[sance,
Redoute l'Eternel, conserve-lui ton cœur,
Et de l'ange déchu crains le charme trompeur :
Couple superbe, tremble, au fond de son empire
Pour flétrir ton bonheur déjà Satan conspire.
Le perfide! bientôt sans honte et sans pitié,
Empruntant les dehors d'une tendre amitié,
Il accourt, il s'approche, et par un doux langage
A trahir tes serments le monstre t'encourage.
Il fallait t'échapper quand tu l'as entendu.
Mais déjà c'en est fait, tout espoir est perdu;
Le crime a sans retour dégradé ta noblesse,
Et sa voix séduisante a vaincu ta faiblesse.
Pleure, tremble et frémis, car du ciel outragé
Bientôt, couple orgueilleux, le nom sera vengé.

Terrible châtiment! A peine es-tu coupable
Que l'effroi te saisit, que la douleur t'accable;
A peine es-tu tombé qu'une profonde horreur
Succède à ce moment de vertige et d'erreur.

Pour un crime aussi noir il n'est point d'indulgence,
Esclave du péché, tu perds l'intelligence ;
Dans tes veines circule un funeste poison
Qui déchire ton cœur et trouble ta raison ;
A l'empire des sens ton âme est asservie ;
Désormais le chagrin va désoler ta vie ;
Tout s'arme contre toi ; mille fléaux divers
Déchaînés par le ciel ont frappé l'univers ;
Des miasmes impurs s'élèvent de la terre,
Et sous tes yeux partout la nature est en guerre.
Roi du monde, aujourd'hui justement dépouillé,
A la sueur d'un front que le crime a souillé,
Il faut d'un sol ingrat tirer ta nourriture ;
Et de cent maux cruels devenant la pâture,
De ta gloire première à jamais descendu,
De honte et de remords tu restes confondu !

Moïse, grand prophète, ainsi tu viens m'ap-
[prendre
Ce que jamais sans toi je n'aurais pu comprendre !
Il est vrai, j'en conviens, dans la nature en deuil
La misère de l'homme étonnait mon orgueil,
Accusant malgré moi la sagesse éternelle,
J'interrogeais mon cœur d'une voix solennelle.
Sous l'empire d'un Dieu bon, juste et tout-puissant,
D'où vient, disais-je alors, qu'en tous lieux gémis-
[sant,
L'homme fait pour chérir la vertu qui l'attire
S'en trouve détourné par un constant délire ?
Je cherche le bonheur sans pouvoir l'obtenir ;
Regrettant le passé, j'ai peur de l'avenir ;
Méprisant les vrais biens pour des biens éphé-
[mères,
Vil jouet de l'erreur, je poursuis des chimères.
D'où vient donc ma folie et mon aveuglement ?
D'un crime que j'ignore est-ce le châtiment ?

Mais partout à ces mots que ma langue prononce,
Un silence profond est l'unique réponse.
Toi seul, homme sacré, prophète du Seigneur,
Tu plais à ma raison en éclairant mon cœur.
De l'homme désormais je résous le problème,
Et je sens dans ma bouche expirer le blasphème.
De l'homme infortuné le déplorable état
N'est que le châtiment d'un horrible attentat.

Si Moïse a menti, sophiste téméraire,
Alors prête-nous donc le flambeau qui t'éclaire ?
Penses-tu qu'ici-bas, dis-nous la vérité,
L'homme soit malheureux sans l'avoir mérité ?
Dans l'abîme sans fond où ton esprit s'égare
Crois-tu que l'Eternel comme un tyran barbare
D'un visible anathème ait frappé les humains,
Si l'homme est aussi pur qu'en sortant de ses
[mains ?
Dieu sans doute est parfait, c'est la justice même :
De Lucrèce autrement couronnons le système ·
Si Dieu n'était pas juste, il n'existerait pas ;
Toute imperfection est le sceau du trépas.

Oui, Moïse a dit vrai, par un crime funeste,
L'homme a déshonoré sa nature céleste.
Si je ne puis comprendre un pareil changement,
Pourrais-je néanmoins le nier un moment ?
Le péché d'origine est sans doute un mystère ;
Mais quand Dieu m'a parlé, mon orgueil doit se
[taire.

Misérable mortel, pécheur infortuné,
A des maux sans espoir serais-je condamné ?
Non, non, mortel ingrat, tempère tes alarmes ;
D'un œil compatissant le ciel a vu tes larmes ;
Ton repentir sincère est monté jusqu'à lui ;
Dans sa miséricorde il te rend son appui !
Moïse nous l'apprend, sa voix consolatrice
Nous promet d'un Sauveur la main réparatrice
Un messager du ciel viendra briser tes fers,
Et fermer sous tes pas l'abîme des enfers.

N. Rosset.

LES MONASTERES.

ODE.

Vous dont le vain orgueil condamne
Ces asiles saints et secrets
Où, fuyant un monde profane,
L'âme cherche et trouve la paix :
Changez donc l'homme et sa nature ;
Comblez ses souhaits sans mesure ;
Guérissez les maux de son cœur,
Fixez sa fatale inconstance ;
Assouvissez sa soif immense ;
Rassasiez-le de bonheur.

Mais dans la coupe enchanteresse
Où vous lui versez le plaisir
Il boit les eaux de la tristesse
Avec les eaux du repentir.
Les flots des voluptés coupables
De ses désirs insatiables
Ne sauraient éteindre les feux.
L'inflexible remords l'accuse :
Si les sens disent qu'il s'amuse,
Le cœur dit qu'il n'est pas heureux.

Pourquoi donc lui fermer l'asile
Qu'implore son espoir déçu,
Asile sûr, abri tranquille,
Sanctuaire de la vertu ?
Là, brisant des nœuds qu'il méprise,
Au monde qui le tyrannise
Il dit un éternel adieu ;
Et, libre d'un joug qu'il déteste,
Il prélude au bonheur céleste
En chantant, en aimant son Dieu.

Voyez ces humbles solitaires :
Au pied de ces monts orgueilleux (1),
Ils savent dans des lois austères
Trouver le secret d'être heureux.
Pure et sainte comme leur âme,
Leur voix que la prière enflamme,

(1) On sait que la Grande Chartreuse est située à l'entrée des Alpes et dans les plus âpres montagnes.

S'élève en concert solennel :
Et l'écho des profonds abîmes,
En répétant leurs chants sublimes,
Apprend à louer l'Eternel.

Allez dans ces belles vallées
Dont le Vésuve est le tyran (1),
Qui trop souvent sont désolées
Par les caprices du volcan.
Contemplez ces pieux ermites,
Ces saints, ces savants cénobites,
Dont Benoît régla les loisirs,
Et dont les hymnes de louanges
Au séjour qu'habitent les anges
Montent sur l'aile des zéphirs.

Leur travail utile et sans gloire
Sauve des écrits précieux
Et les monuments de l'histoire
Des coups du temps injurieux
Ainsi l'antiquité savante
Revoit le jour et sort brillante
De leurs laborieuses mains ;
Et le flambeau de la science,
Perçant la nuit de l'ignorance,
Eclaire encore les humains.

Aux champs que l'Orne fertilise,
Voyez les enfants de Rancé :
Leur ferveur console l'Eglise
Des erreurs d'un monde insensé.
Tandis que la haine et la guerre
Portent au reste de la terre
Tous les forfaits, tous les malheurs,
Ici règne une paix durable,
Une concorde inaltérable :
Le désert se couvre de fleurs (2).

Là, du monde et de ses orages
Viennent expirer les vains bruits.
La fortune n'a plus d'outrages :
Ses piéges sont évanouis.
Dans une douce solitude,
Entre la prière et l'étude,
On atteint le port désiré :
Telle une onde tranquille et pure
S'échappe, fuit, et coule obscure
Au fond d'un vallon ignoré.

« Prophète, annonce ma justice (3),
Tonne, éclate, dit le Seigneur;

Trouble la fausse paix du vice;
Eveille, étonne le pécheur.
Ma grâce en vain le sollicite ;
Il fuit, il m'outrage, il m'irrite,
Et, blasphémant ma sainte loi,
Jouet de ses désirs frivoles,
Prodigue à d'impures idoles (4)
L'amour qu'il ne devait qu'à moi.

« Mais il a beau sourire au crime :
Ma main, prompte à le secourir,
Saura l'arracher à l'abîme,
Et le frapper pour le guérir (5).
D'un saint remords heureuse proie,
En pleurs il va changer sa joie (6).
Tendre et sévère tour à tour,
A la fois son juge et son père,
Pour lui les traits de ma colère
Seront des traits de mon amour.

A de salutaires miracles,
Il reconnaîtra mes bienfaits.
J'opposerai d'heureux obstacles
A ses pernicieux projets (7).
Bientôt le feu qui le consume
Va s'éteindre dans l'amertume
Que je mêle à ses voluptés (8),
Et, pour assurer ma conquête,
J'appesantirai sur sa tête
Le joug de ses iniquités (9).

« Dégoûté d'un monde perfide
Dont l'amour le flatte et le perd,
La main d'un Dieu sera son guide,
Et va le conduire au désert (10).
Là, de mes pas suivant la trace (11),
Il vivra libre, et de ma grâce
Il sentira l'attrait vainqueur ;
Là, je saurai lui faire entendre
Le langage puissant et tendre
De son Dieu parlant à son cœur... »

Ainsi donc, heureux solitaires,
Dieu vous aime ; il soutient vos pas.
Vous méditez ses saints mystères,
Vos jours s'écoulent dans ses bras.
Les peuples sur les peuples roulent,
Les trônes s'ébranlent, s'écroulent :
Jamais rien ne change à vos yeux.
Tel, caché sous l'épais feuillage,
L'oiseau laisse passer l'orage

(1) Les monastères du *Mont-Cassin* et de *La Cava*, situés au milieu de l'Apennin, non loin du Vésuve, dans le royaume de Naples, ornent les plus belles contrées de l'Europe, et offrent au voyageur les sites les plus pittoresques. Là étaient de modestes religieux bénédictins qui s'occupaient sans cesse de l'examen, de la lecture et de la copie des anciens manuscrits.

(2) *Exultabit solitudo, et florebit.... germinans germinabit.* (*Isa.* xxxv, 1.)

(3) *Fili hominis, propheta, et dic.* (*Ezech.* xxx, 2.)

(4) *Viri isti posuerunt immunditias suas in cordibus suis.* (*Ezech.* xiv, 13.)

(5) *Percutit, et manus ejus sanabunt.* (*Job*, v, 18.)

(6) *Cessare faciam omne gaudium ejus.* (*Osee*, ii, 11.)

(7) *Sepiam viam tuam spinis.* (*Osee*, ii, 6.)

(8) *Ecce ego cibabo eos absinthio, et potabo eos felle.* (*Jerem.* xxiii, 15.)

(9) *Gravabit eam iniquitas sua.* (*Isa.* xxiv, 20.)

(10) *Ducam eam in solitudinem, et loquar ad cor ejus.* (*Osee*, ii, 14.)

(11) *Jesu ductus est in desertum a spiritu.* (*Matth.* iv, 1.)

Dans un abri délicieux.

Au saint joug de la pénitence
Vous devez la sobriété,
Sœur de la sévère abstinence,
Mère heureuse de la santé.
A votre paisible jeunesse
Succède une douce vieillesse
Qui prolonge et double vos jours.
On dirait que la mort ravie
Respecte une si belle vie,
Et n'ose en terminer le cours.

Le bras d'un Dieu vengeur accable
Et les cités et les hameaux ;
Pour vous seuls ce bras secourable
Eloigne de vous tous nos maux.
La contagion dévorante
Répand en tous lieux l'épouvante (1),
Le deuil et l'horreur qui la suit.
Ici, n'osant franchir l'entrée,
Au seuil de la maison sacrée
Le fléau s'arrête et s'enfuit.

Ah ! déjà voisin de la tombe,
Que ne puis-je, embrasé d'amour,
Sur les ailes de la colombe,
Voler dans cet heureux séjour !
Et, fuyant le peuple et les villes,
Où nos dissensions civiles
Sèment la honte et les forfaits (2),
Oublier la nature entière,
Et, simple enfant de la prière,
M'enivrer d'un fleuve de paix (3) !

De cette retraite profonde
Imitant la douce rigueur,
Heureux celui qui dans le monde
Vit solitaire dans son cœur !
Et dont l'âme innocente et sainte,
Se présentant libre et sans crainte
Au passage tant redouté,
Voit déjà son Dieu qui s'apprête
A faire luire sur sa tête
Les rayons de l'éternité !

Le comte DE MARCELLUS.

LE MONDE PACIFIÉ

DANS L'ATTENTE DU SAUVEUR.

Les empires détruits, les trônes renversés,
Les champs couverts de morts, les peuples dispersés,

(1) Le choléra.

(2) *Quis dabit mihi pennas sicut columbæ, et volabo, et requiescam. Ecce elongavi fugiens, et mansi in solitudine... quoniam vidi iniquitatem et contradictionem in civitate.* (*Psal.* LIV, 7, 8, 10.)

(3) *Sicut flumen pax tua.* (*Isa.* XLIII, 18.) — *Quasi fluvium pacis.* (*Isa.* LXVI, 12.)

(4) Cléopâtre, reine d'Egypte.

(5) Antoine, mis en fuite avec Cléopâtre à la bataille d'Actium.

Victor ab auroræ populis et litore rubro
Ægyptum viresque Orientis et ultima secum
Bactra vehit; sequiturque (nefas!) Ægyptia conjux.
(*Æneid.*, VIII, 686.)

(6) Euphrates ibat jam mollior undis;
Extremique hominum Morini, Rhenusque bicornis,
Indomitique Dahæ et pontem indignatus Araxes.
(*Æneid.*, VIII, 726-728.)

(7) Claudentur belli portæ : Furor impius intus,
Sæva sedens super arma et centum vinctus aheneis
Post tergum nodis, fremet horridus ore cruento
(*Æneid.* I, 298.)

(8) Tutus bos etenim rura perambulat;
Nutrit rura Ceres almaque faustitas;
Pacatum volitant per mare navitæ.
(Hor., *Od.* l. IV, *Od.* V, 17.)

Et tous ces grands revers que notre erreur commune
Croit nommer justement les jeux de la fortune,
Sont les jeux de celui qui, maître de nos cœurs,
A ses desseins secrets fait servir nos fureurs
Et, de nos passions réglant la folle ivresse,
De ses projets par elle accomplit la sagesse...
Il veut que l'univers ne soit qu'un seul empire.
L'ambition de Rome à ce dessein conspire ;
Mais un Etat si vaste, en proie aux factions,
Est le règne du trouble et des divisions.
Il veut que sur la terre, aux mêmes lois soumise,
Un paisible commerce en tous lieux favorise
De ses ordres nouveaux les ministres divins :
Ils pourront les porter par de libres chemins.
Si l'univers n'a plus pour maître qu'un seul homme,
C'est ce Dieu qui le veut : la liberté de Rome,
Ranimant ses soldats par César abattus,
Du dernier coup frappée, expire avec Brutus.
Dans ses nombreux vaisseaux une reine (4) ose encore
Rassembler follement les peuples de l'Aurore.
Elle fuit, l'insensée ; avec elle tout fuit,
Et son indigne amant honteusement la suit (5).
Jusqu'à Rome bientôt par Auguste traînées,
Toutes les nations à son char enchaînées,
L'Arabe, le Gélon, le brûlant Africain
Et l'habitant glacé du Nord le plus lointain,
Vont orner du vainqueur la marche triomphante.
Le Parthe s'en alarme, et d'une main tremblante
Rapporte les drapeaux à Crassus arrachés.
Dans leurs Alpes en vain les Rhètes sont cachés :
La foudre les atteint, tout subit l'esclavage.
L'Araxe mugissant sous un pont qui l'outrage,
De son antique orgueil reçoit le châtiment,
Et l'Euphrate soumis coule plus mollement (6).
Paisible souverain des mers et de la terre,
Auguste ferme enfin le temple de la guerre.
Il est fermé ce temple où par cent nœuds d'airain
La discorde attachée et déplorant en vain
Tant de complots détruits, tant de fureurs trompées,
Frémit sur un amas de lances et d'épées (7).
Aux champs déshonorés par de si longs combats
La main du laboureur rend leurs premiers appas.
Le marchand loin du port, autrefois sans asile,
Fait voler ses vaisseaux sur une mer tranquille (8).

Les poëtes, surpris d'un spectacle si beau,
Sont saisis à l'instant d'un transport tout nouveau.

Ils annoncent que Rome, après tant de miracles,
Va voir le temps heureux prédit par ses oracles.
Un siècle, disent ils, recommence son cours,
Qui doit de l'âge d'or nous ramener les jours.
Déjà descend du ciel une race nouvelle ;
La terre va reprendre une face plus belle ;
Tout y deviendra pur, et ses premiers forfaits,
S'il en reste, seront effacés pour jamais (1).
Tant de prédictions qui frappent les oreilles
Font d'un grand changement espérer les merveilles.
Vers l'Orient alors chacun tourne les yeux :
C'est de là qu'on attend ce Roi victorieux
Qui, sortant des climats où le jour prend naissance,
Doit soumettre la terre à son obéissance.

Louis RACINE.

LE MONDE INDUSTRIEL

JUGÉ PAR UN POETE (2).

Ah! pourquoi suis-je né dans l'âge de la prose,
Dans un temps où l'or seul compte pour quelque [chose,
Où maint et maint obstacle au poëte s'oppose,
Où sur tout noble instinct l'égoïsme prévaut,
Où l'esprit de calcul gagne la terre entière,
Où d'un fumier boueux l'homme fait sa litière,
Où de ce monde usé qui vit pour la matière
L'intérêt seul est le pivot?

Que venais-je donc faire avec ma poésie,
Moi rêveur, et vivant de libre fantaisie,
Dans un monde entiché jusqu'à la frénésie
Des hommes de négoce et des industriels,
Et du savoir aride et des mathématiques,
Et des luttes sans fin des partis fanatiques,
Et du flux et reflux des choses politiques,
Et des plaisirs matériels?

La rime, de nos jours, n'est plus qu'un radotage.
Le luxe nous gouverne avec l'agiotage ;
De tous côtés se fait maint sale tripotage ;
L'or comme des forçats nous tient assujettis.
Les vertus dans la fange ont disparu noyées ;
Sous sa meule de fer le temps les a broyées,
Et je ne vois partout que des âmes ployées
Au joug des brutaux appétits.

Sentiments généreux, votre source est tarie !
Le temps, dont le courant nous porte et nous charrie,
Va nous civiliser jusqu'à la barbarie ;
A notre caractère ouvert, franc, martial,
Dont le type charmant fut Henri de Navarre,
Il va substituer le naturel avare

(1) Virgile, églogue IV. Je ne prétends pas, dit l'auteur dans une note, appliquer directement au Messie, comme quelques-uns l'ont fait, cette églogue de Virgile : mais il n'est pas non plus vraisemblable que pour Pollion, Marcellus ou Drusus, le poëte eût pris un ton si élevé. Virgile, comme le remarque Servius, plein de la grandeur d'Auguste, entre dans l'enthousiasme et se rappelle la prédiction des Sibylles, *Cumæi carminis*. Ces prédictions d'un maître qui viendrait de l'Orient sont rapportées dans Suétone et dans Tacite. Josèphe, l'historien juif, les applique à Vespasien.

Des peuples de l'Hudson et de la Delaware,
Et leur esprit commercial.

Quand l'aigle prend son vol, bien vite on lui dit : [Halte !
Ce n'est plus pour des vers que notre âme s'exalte,
Mais bien pour la vapeur et la houille et l'asphalte
Et le gaz hydrogène et les chemins de fer.
Les gazettes, voilà les seuls écrits qu'on lise ;
Les chimistes des corps poursuivent l'analyse ;
On défriche, on construit, on creuse, on canalise ;
On parcourt la terre et la mer.

Pour amasser de l'or chacun sue et s'échine,
Quelque jour apparaît quelque étrange machine ;
Les bateaux à vapeur s'en vont jusqu'à la Chine
Répandre nos produits, nos mœurs et nos journaux.
D'Adam Smith et de Say nous savons les rubriques ;
Partout on voit surgir de longs tuyaux de briques,
Et partout l'industrie établit ses fabriques
Et fait *anhéler* ses fourneaux.

Le monde, à ce qu'on dit, prend sa robe virile.
Pourtant que gagnons-nous à cette ardeur fébrile,
Si féconde en tapage, en bonheur si stérile ?
Nous progressons, dit-on : ô progrès affligeant,
Qui consiste à flatter nos pentes bestiales,
A jeter loin de nous les vertus cordiales,
A ne plus rien comprendre aux choses idéales,
A n'avoir de dieu que l'argent !

Donnons des soins au corps, mais ne tuons pas l'âme.
Le trop d'amour du gain mérite qu'on le blâme.
Déjà de tous côtés le prosaïsme infâme,
Comme une lèpre, atteint les cœurs qu'il raccornit.
Il dessèche, il étouffe, il fane, il décolore ;
Il ride avant le temps l'âme qui vient d'éclore ;
Tout objet jeune et frais sous sa main se déflore,
Tout beau sentiment se ternit.

Chaque jour lui voit prendre une plus ferme assiette.
Sur le terrain des arts sans scrupule il empiète ;
La pauvre poésie oubliée, inquiète,
Recule incessamment devant l'usurpateur,
Et de nos chiffres secs déplorant la manie,
Ayant à supporter mainte horrible avanie,
Du monde presque entier elle se voit bannie
Par l'esprit civilisateur.

Non, je ne saurais dire à quel point j'abomine
Cet amour du réel qui maintenant domine,
Qui, la loupe à la main, dissèque, ouvre, examine,
Et de l'œuvre de Dieu veut toujours voir l'envers ;
Progrès qui ne vaut pas le regard du myope,

(2) Chacun sait quelle sorte de commisération professent généralement pour les amis des beaux-arts et de la poésie les hommes voués par état à la pratique des affaires, qui ne voient en eux que des *rêveurs*. Les poëtes ne sont pas demeurés en reste de sentiment à l'égard de leurs antagonistes, qu'ils qualifient *hommes de la matière*. Il nous a paru que la saillie originale de l'un d'eux que nous reproduisons, ne serait pas déplacée dans un recueil destiné à combattre tous les genres d'excès, sans en excepter celui du positivisme, un des périls de notre époque. (*Note de l'éditeur.*)

Qui nous fait pulluler les poux au microscope,
Qui de tout bel objet déchire l'enveloppe,
Et désenchante l'univers.

De ce triste savoir nous faisons nos délices,
Semblables à des gens vivant dans les coulisses,
Qui connaissent à fond la scène et ses malices
Et pour qui le spectacle est sans illusions.
Du côté laid de tout nous sommes idolâtres ;
La nature est pour nous un de ces corps bleuâtres
Qu'on étale tout nus dans les amphithéâtres,
Et qu'on crible d'incisions.

Adieu l'aimable erreur, l'illusion riante!
De quel prix sont les cieux et leur voûte brillante,
Et la libre nature et sa robe ondoyante,
Aux yeux du progressif et de l'industriel ?
Ils empoisonnent tout de leurs sales cuisines ;
Ils nous brûlent au nez bitumes et résines ;
Sur les plus beaux torrents ils campent des usines;
Leur charbon noircit jusqu'au ciel.

Oh ! que j'aime bien mieux le monde du poëte !
Scène aux mille tableaux, telle que Dieu l'a faite,
Panorama vivant qui porte un air de fête,
Mélange harmonieux de formes, de couleurs,
Chlamyde de brocart, large manteau de soie,
Draperie aux plis d'or qui flotte et se déploie,
Magnifique surface où tout brille et chatoie
Depuis les astres jusqu'aux fleurs !

Qu'il est beau l'univers du peintre et du poëte !
Vers les choses d'en-haut tournant leur noble tête
Tantôt du firmament ils admirent le faîte
Baigné d'un mol azur ou crevassé d'éclairs ;
Tantôt leur œil penseur avidement regarde
Les faisceaux lumineux qu'un ciel serein nous darde,
Ou les blanches vapeurs, les nuages que carde
Le vent folâtrant par les airs.

C'est pour eux que la nuit, paisible et magnifique,
De mondes enflammés constellant sa tunique,
Et faisant resplendir sa riche mosaïque,
Apparaît dans sa gloire et sa solennité,
Et que tant de soleils des cieux pavent la route,
Et qu'ils font un concert que l'âme humaine écoute,
Et que leur alphabet sur l'éternelle voûte
Ecrit le mot Divinité.

Amédée Pommier.

LES MONDES.

Tout passe donc, hélas ! Ces globes inconstants
Cèdent, comme le nôtre, à l'empire du temps ;
Comme le nôtre aussi, sans doute ils ont vu naître
Une race pensante, avide de connaître,
Ils ont eu des Pascals, des Leibnitz, des Buffons.
Tandis que je me perds en ces rêves profonds,
Peut-être un habitant de Vénus, de Mercure,
De ce globe voisin qui blanchit l'ombre obscure,
Se livre à des transports aussi doux que les miens.
Ah ! si nous rapprochions nos hardis entretiens !
Cherche-t-il quelquefois ce globe de la terre
Qui dans l'espace immense en un point se resserre.

A-t-il pu soupçonner qu'en ce jour de pleurs
Rampe un être immortel qu'ont flétri les douleurs ?
Habitants inconnus de ces sphères lointaines,
Sentez-vous nos besoins, nos plaisirs et nos peines ?
Connaissez-vous nos arts ? Dieu vous a-t-il donné
Des sens moins imparfaits, un destin moins borné ?
Royaumes étoilés, célestes colonies,
Peut-être enfermez vous ces esprits, ces génies,
Qui, par tous les degrés de l'échelle du ciel,
Montaient, suivant Platon, jusqu'au trône éternel ?
Si pourtant, loin de nous, de ce vaste empyrée,
Un autre genre humain peuple une autre contrée,
Hommes, n'imitez pas vos frères malheureux.
En apprenant leur sort vous gémiriez sur eux.
Vos larmes mouilleraient nos fastes lamentables.
Tous les siècles en deuil, l'un à l'autre semblables,
Courent sans s'arrêter, foulant de toutes parts
Les trônes, les autels, les empires épars ;
Et, sans cesse frappés de plaintes importunes,
Passent en me contant leurs longues infortunes.
Vous, hommes, nos égaux, puissiez-vous être, hélas!
Plus sages, plus unis, plus heureux qu'ici-bas !

Fontanes.

MONUMENTS CHRÉTIENS.

Egaré sous le ciel de la belle Italie,
Oh ! comme avec transport le pieux voyageur
Cherche ces monuments qu'habite le Seigneur !
Tantôt c'est un clocher dont sa vue incertaine
Se plaît à mesurer la flèche aérienne ;
A ses yeux quelquefois l'église des cités
Etale sans orgueil d'imposantes beautés.
Dans le creux du vallon, quelquefois un vieux temple
Appelle ses regards ; il s'arrête, il contemple
Ce portique désert par le temps écrasé,
Et s'assied en rêvant sur un autel brisé.

Eh ! qui n'a parcouru d'un pas mélancolique
Le dôme abandonné, la vieille basilique,
Où devant l'Eternel s'inclinaient ses aïeux ?
Ces débris éloquents, ce seuil religieux,
Ce seuil où tant de fois, le front dans la poussière,
Gémit le repentir, espéra la prière ;
Ce long rang de tombeaux que la mousse a couvert,
Ces vases mutilés et ce comble entr'ouvert,
Du temps et de la mort tout proclame l'empire :
Frappé de son néant, l'homme observe et soupire.
L'imagination à ces murs dévastés
Rend leur encens, leur culte et leurs solennités,
A travers tout un siècle écoute les cantiques
Que la religion chantait sous ces portiques.
Là rougissait l'hymen ; ici l'adolescent,
Beau comme son offrande et comme elle innocent,
Consacrait au Seigneur, modeste tributaire,
De jeunes fleurs, des fruits, prémices de la terre.
Mais tout a disparu, le temps a fait un pas :
Où souriait l'enfance est assis le trépas ;
L'herbe croît sur l'autel, l'oiseau des funérailles

De son cri prophétique attriste ces murailles ;
Seulement, quelquefois un cénobite en deuil
Y vient de son ami visiter le cercueil :
C'est lui ; le souvenir vers ces lieux le ramène ;
De tombeaux en tombeaux sa douleur se promène.
Parmi des ossements et des marbres brisés,
Témoins de ses regrets, de ses pleurs arrosés,
Il creuse, sans pâlir, sa retraite dernière.
L'aquilon de minuit se mêle à sa prière,
Et le cloître attentif en redit les accents.
A ces restes sacrés, à ces murs vieillissants,
Quel pouvoir inconnu malgré moi m'intéresse ?
C'est la religion : oui, cette enchanteresse
Se plaît à nous unir d'un nœud mystérieux
A tous les monuments consacrés par les cieux.
Le tombeau du martyr, le rocher, la retraite,
Où dans un long exil vieillit l'anachorète,
Tout parle à notre cœur ; et toi, signe sacré,
Des Chrétiens et du monde à l'envi révéré,
Croix modeste, quelle est ton ineffable empire ?
Tes muettes leçons aux mortels semblent dire :
« Un Dieu périt pour vous, n'oubliez point ses [lois. »
Ton aspect imprévu rendit plus d'une fois
La paix au repentir, des pleurs à la souffrance,
Au crime le remords, au malheur l'espérance.

Alexandre Soumet.

MORALE DE L'ENFANCE.

Dieu voit tout, est partout. On a beau se cacher,
A son œil pénétrant on ne peut se soustraire.
Quand on pèche en secret, ce n'est pas moins [pécher.
A l'éternel témoin gardons-nous de déplaire.

Contre la conscience il n'est point de refuge :
Elle parle en nos cœurs, rien n'étouffe sa voix,
Et de nos actions elle est tout à la fois
La loi, l'accusateur, le témoin et le juge.

Heureux qui met en Dieu toute son espérance !
On a toujours besoin d'implorer sa bonté.
Il nous consolera dans les jours de souffrance,
Si nous l'avons servi dans la prospérité.

Mon Dieu ! pour être heureux, tu m'as mis sur [la terre.
Tu sais, bien mieux que moi, quels sont mes [vrais besoins,
Le cœur de ton enfant s'en rapporte à tes soins.
Donne-moi les vertus qu'il me faut pour te plaire.

Morel de Vindé.

LA MORT.

Mais c'est la mort surtout dont les touchants [tableaux
Placent l'homme au-dessus de tous les animaux ;
Là, dans tout l'intérêt de sa dernière scène,
Paraît la dignité de la nature humaine.
Dans leur stupide oubli les animaux mourants
Jettent vers le passé des yeux indifférents ;
Savent-ils s'ils ont eu des enfants, des ancêtres,

S'ils laissent des regrets, s'ils sont chers à leurs [maîtres ?
Gloire, amour, amitié, tout est fini pour eux :
L'homme seul, plus instruit, est aussi plus heu- [reux.
Pour lui, loin d'une vie en orages féconde
Quand ce tombeau finit, commence un autre monde,
Et du tombeau qui s'ouvre à sa fragilité,
Par le premier rayon de l'immortalité :
Son âme se ranime, et dans sa conscience
Auprès de la vertu retrouve l'espérance.
Du loin il entrevoit le séjour du repos,
De ses parents en pleurs il entend les sanglots,
Il voit, après sa mort, leur troupe désolée,
D'un long rang de douleurs border son mausolée.
Au sortir d'une vie, où de maux ou de biens
La fortune inégale a tissu ses liens,
Il reprend fil à fil cette trame si chère
Dont la mort va couper la chaîne passagère :
Le souvenir lui peint ses travaux, ses succès,
La gloire qu'il obtint, les heureux qu'il a faits.
Ainsi, sur les confins de la nuit sépulcrale,
L'affreuse mort au fond de la coupe fatale
Laisse encore pour lui quelques gouttes de miel :
Il touche encor la terre en montant vers le ciel.
Sur sa couche de mort il vit pour sa famille,
Sent tomber sur son cœur les larmes de sa fille,
Prend son plus jeune enfant, qui, sans prévoir [son sort,
Essaie encor la vie, et joue avec la mort ;
Recommande à l'aîné ses domaines champêtres,
Ses travaux imparfaits, l'honneur de ses ancêtres ;
Laisse à tous en mourant le faible à secourir,
L'innocent à défendre, et le pauvre à nourrir :
De ses vieux serviteurs récompense le zèle ;
Jouit des pleurs touchants de l'amitié fidèle,
Reçoit son dernier vœu, lui fait son dernier don :
De ses ennemis même emporte le pardon,
Et, dans l'embrassement d'une épouse chérie,
Délie et ne rompt pas les doux nœuds de la vie.

Delille.

LA MORT.

Quand de la vie essayant le voyage,
L'enfant sourit à son naissant destin,
La Mort est là ; comme un léger nuage
Elle apparaît à l'horizon lointain :
Sans redouter cette ombre fugitive,
Qu'aperçoit seule une mère craintive,
Il rit, bercé d'ignorance et d'espoir ;
Son beau matin ne prévoit point le soir.
La Mort est là, quand des jours de l'enfance,
Aux mains du temps le sable est écoulé ;
Avec effroi la vive adolescence
Distingue alors son fantôme voilé :
Au sein des jeux, aux heures de l'étude,
Une soudaine et vague inquiétude
Vers cet objet ramène son regard ;
Le voile obscur se soulève plus tard :

Il est une heure où l'aveugle jeunesse
D'un vain espoir laisse échapper l'ivresse,
Heure funeste, où les premiers malheurs
Font à nos yeux verser les premiers pleurs,
Où tout entier le monde se révèle!
La Mort est là, mais la Mort paraît belle!
C'est un jeune ange, au maintien triste et doux;
D'un léger deuil le voile l'environne,
De pâles fleurs son beau front se couronne:
C'est un ami qui s'approche de nous:
D'aucun effroi sa marche n'est suivie,
Ses chastes mains du flambeau de la vie
Contre le sol pressent l'éclat mortel,
Mais d'un regard il endort la souffrance,
Mais tous ses traits rayonnent d'espérance,
Mais il sourit et nous montre le ciel!
Du jour bientôt le midi nous éclaire,
Et, dégagé des vapeurs du matin,
L'ange grandit, son front devient sévère,
En dépouillant ce nuage incertain:
Plus il avance, et plus on le redoute;
Tous les trésors amassés sur la route,
Sa vaste main s'ouvre pour les ravir,
Et c'est alors que la mort fait pâlir!
Mais elle approche et s'agrandit sans cesse;
L'âme entrevoit le terme du chemin;
Déjà s'enfuit sous l'ombre qui s'abaisse
L'éclat mourant d'un soir sans lendemain.
Du poids des ans s'accroît notre faiblesse,
La Mort est là! courbés par la vieillesse,
Quand nous touchons à ses pieds redoutés,
Son front immense est caché dans la nue;
Mais, si le spectre échappe à notre vue,
Nous le sentons debout à nos côtés!
Quoi! je mourrai! Quoi! le temps à sa suite
Amènera l'irrévocable jour,
Le jour muet et sombre, où sans retour
S'arrêtera ce cœur qui bat si vite!
Oui, quand les biens que garde l'avenir
Me chercheront, j'aurai quitté la terre!
Comme au vallon, une fleur solitaire,
Se fane et meurt, laissant pour souvenir
Quelques parfums et des feuilles légères,
Faibles jouets des brises bocagères.
Vous de la lyre amis harmonieux,
Oh! recueillez avec un soin pieux
Ces chants épars où j'ai laissé mon âme.
Ils vivront peu, mais peut-être une femme,
A leur douceur, séduite par degré,
Suivra de l'œil la page fugitive...
Puis tout à coup s'arrêtera pensive,
En répétant tout bas: Quoi! je mourrai!

Mme Amable Tastu.

MORT DU CHRÉTIEN.

Qu'il périsse, ce corps coupable,
Ce honteux fardeau qui m'accable,
Digne victime de la mort!
Qu'il soit dévoré par la tombe:

Qu'on l'y descende, et qu'il retombe
Dans la poussière dont il sort!

O mort, que nous nommons cruelle,
Tu viens frapper ce corps rebelle,
Et terminer notre tourment:
Lorsque d'un moment de souffrance
On achète sa délivrance,
Est-ce l'acheter chèrement?

A ces esclaves méprisables
Qu'enivrent des biens périssables,
Imprime une juste terreur;
Tu les dépouilles, qu'ils t'abhorrent;
Tu leur ravis ce qu'ils adorent,
C'est pour eux que tu n'es qu'horreur.

Ah! que, faussement courageuse,
L'âme doit te trouver affreuse,
Quand le néant est son espoir!
Quel espoir de ne rien prétendre!
Quel bonheur de n'en point attendre!
Quel secours de n'en plus avoir!

La foi donne le vrai courage,
Pour qui la vie est un voyage,
Le terme n'est point un malheur.
A quelque trésor qu'on l'arrache
Ce qu'il possède sans attache,
Il l'abandonne sans douleur.

Si son cœur malgré lui soupire,
Si, contre un coup qui le déchire,
La nature défend ses droits.
Il est homme; mais sa foi vive
Laisse la nature plaintive
Parler pour la dernière fois.

Puisqu'ici-bas la destinée
De notre race infortunée
Est de souffrir et de mourir,
O ciel! abrége ma carrière;
Que bientôt mon heure dernière
M'épargne le temps de souffrir.

Si tu veux retarder cette heure,
S'il faut encor que je demeure,
J'accepte mes jours et mes maux,
Pour prix de mon obéissance,
Qu'une mort pleine d'espérance
Soit le terme de mes travaux.

Toi qui, mourant pour le coupable,
Du haut de ta croix adorable
Ouvris les bras à l'univers,
Qu'à ce moment où ta justice
Ordonnera mon sacrifice,
Ces bras me soient encore ouverts.

Louis Racine.

(Extrait du poeme de l'*Incrédulité*.)

Mais c'est peu des tableaux que ma muse rappelle:
Cette religion, dont la main maternelle
De l'homme encor naissant balança le berceau,
Se plaît à l'endormir aux portes du tombeau.

Approchez, ce Chrétien touche à sa dernière heure :
L'encens chéri du ciel parfume sa demeure.
Quel silence ! il attend la visite d'un Dieu.
Ange libérateur, le pontife du lieu
S'avance, conduisant la paix et l'espérance,
Le fidèle, insensible à sa longue souffrance,
Reçoit avec respect le Pain mystérieux ;
L'aurore du bonheur qui l'attend dans les cieux,
Rayonne à ses regards, et pure et fortunée :
Sans crainte il entrevoit sa haute destinée.
Envoyé près de lui par l'Etre tout-puissant,
L'ange du dernier jour n'a rien de menaçant :
Ce fantôme, voilé de ses deux blanches ailes,
Se montre en agitant des palmes immortelles.
Le juste l'aperçoit, sourit avec douceur :
Résigné, d'une épouse il calme la douleur,
Invite à la vertu sa famille attendrie,
Vante la paix du ciel, sa prochaine patrie.
Comme les fleurs, son âme ouverte au doux espoir
Donne plus de parfums aux approches du soir.
Le sommeil des tombeaux descend sur sa paupière,
Il meurt : guidez son vol au séjour de lumière,
Séraphins du Seigneur, qu'il y règne avec vous,
Mais que son souvenir habite parmi nous.

Sainte Religion ! viens, ma lyre t'appelle :
Fais briller à nos yeux ta couronne immortelle :
Que l'incrédulité se prosterne à ta voix.
Descends du haut des cieux, et telle qu'autrefois
Tu daignas visiter les pieuses retraites
De ces fils du désert, humbles anachorètes.
Brillante de splendeur, de gloire et de beauté,
Conduisant sur tes pas la douce charité,
La prière, l'espoir, la céleste clémence,
De la vie à venir épanchant l'urne immense ;
Eclairant l'univers des feux de ton flambeau,
Et de l'éternité soulevant le rideau ;
Viens, répands dans nos cœurs ta lumière féconde,
Rends une âme à l'impie et le bonheur au monde.

Alexandre Soumet.

MORT DU CHRÉTIEN FIDELE.

Après le cours heureux d'une vie innocente,
Le sort qui la finit n'est pas un triste sort :
Notre bonheur augmente
En approchant du port ;
On voit, sans épouvante,
La mort.

Tout ce qu'elle a d'affreux ne saurait nous surprendre ;
Sans alarmer nos cœurs, elle est devant nos yeux ;
Nous ne pouvons prétendre
Au bonheur en ces lieux ;
La mort nous fait attendre
Les cieux.

Nous sommes ici-bas dans un séjour de larmes,
Le jour qui les tarit est un jour plein d'attraits :
Il a pour nous des charmes,
Il comble nos souhaits.

Nous goûtons sans alarmes
La paix.
Ce favorable jour termine notre peine,
On dit aux soins fâcheux un éternel adieu :
La mort brise la chaîne
Qui nous tient en ce lieu,
C'est elle qui nous mène
Vers Dieu.

La mort de l'homme juste est un bonheur suprême,
Dieu seul peut rendre heureux un cœur comme le sien :
Au prix de ce qu'il aime,
Le monde n'est plus rien ;
Il obtient son Dieu même :
Quel bien !

Des périls d'ici-bas, oui, la mort le délivre ;
Elle est, contre l'enfer, sa force et son secours ;
Du bien qui doit la suivre
Rien ne finit le cours ;
Le juste meurt pour vivre
Toujours.

Nous ne voyons ici que la nuit la plus sombre ;
Mais la clarté du ciel succède à cette nuit.
S'il a des biens sans nombre,
La mort nous y conduit ;
Le monde n'est qu'une ombre
Qui fuit.

Malgré l'obscurité de cette nuit si noire,
Pour arriver au ciel cherchons le vrai chemin :
Après cette victoire,
Par un heureux destin,
Dieu nous offre une gloire
Sans fin !

L'abbé Pellegrin.

MORT DU JUSTE.

Quand le temps va fermer le cercle de la vie,
Qu'à son divin banquet le Seigneur nous convie,
Sur ce lit funéraire où s'élève un autel,
Vois l'immortalité dans le sein d'un mortel,
Profane !... Si la vie est ta frivole étude,
Viens contempler la mort dans sa béatitude.
Détourne ton regard sur la terre arrêté,
Vois le Chrétien tout seul devant l'éternité !
Sa bouche a savouré cette manne angélique ;
Sa chair a tressailli sous cette huile mystique,
Qui, consacrant des corps les destins glorieux,
Atteste que la terre en rendra compte aux cieux.
Le juste a remporté sa dernière victoire :
Déjà du fils de l'homme il entrevoit la gloire :
Déjà le jour pour lui jette un douteux rayon,
Et son cœur de la mort cherche en vain l'aiguillon.
S'il semble compatir à la douleur profonde
De ces objets si chers qu'il abandonne au monde,
Son œil, qui s'est levé plus fervent et plus doux,
Assigne vers le ciel un dernier rendez-vous.
Mais, prête à s'élancer vers sa source première,
L'âme, pour s'affranchir repoussant le matière,

Semble encor hésiter, dans son pieux effort,
Sur l'invisible point de la vie à la mort.

Le prêtre du trépas a commencé l'antienne :
« Le Seigneur, par ma voix, t'évoque, âme chré-
[tienne!
Sors en paix, âme pure, et laisse-nous les pleurs :
Dans les lieux où tu vas il n'est plus de douleurs ;
Et, sur cette autre rive où le Chrétien aborde,
Dieu même ouvre le port de la miséricorde.
L'œil humain n'a point vu, ni l'oreille écouté
Ce que le ciel réserve à ta félicité. »

Il dit : le juste expire. A sa voix solennelle
L'âme sainte a passé dans la vie éternelle ;
Et la croix, qui jadis protégea son berceau,
Suit sa froide dépouille et marque son tombeau.

Mme DE CÉRÉ-BARBÉ.

LA MORT DU PÉCHEUR.

D'un coup inattendu la mort frappe l'impie,
Et dérobe au pécheur le temps où tout s'expie :
Des ombres du trépas soudain enveloppé,
L'homme dit au plaisir : pourquoi m'as-tu trompé?
C'est en vain qu'il voudrait, à son heure suprême,
Evoquer le néant et s'abjurer lui-même ;
Son regard, vers le ciel tristement arrêté,
Atteste malgré lui son immortalité.
Il frémit du passé, l'avenir l'épouvante :
Rien ne peut rassurer son âme impénitente.
Quand le monde trop tôt à son œil disparaît,
Il cherche un repentir et ne sent qu'un regret.
Sur l'abîme profond où l'amitié le laisse,
Où vient d'un fol amour expirer la faiblesse,
Quel ange ou quel mortel a reçu le pouvoir
De retremper son cœur ouvert au désespoir?
Un prêtre, dont la foi évoque le courage,
Veut lui tendre la main au milieu du naufrage :
Sa charité fervente a frémi d'un retard,
Il vient saisir cette âme, au moment du départ ;
Rien ne peut refroidir le zèle qui l'anime,
Il prétend à l'enfer arracher sa victime ;
Accoutumé du ciel à frayer les chemins,
Il présente au mourant le Sauveur des humains.

« Mon fils, pour ton salut, à genoux je t'implore,
L'éternité s'approche et le jour luit encore :
Un seul moment te reste, il suffit pour la foi :
Mon fils, un repentir, et le ciel est à toi !
Tu récuses ton juge en réclamant un père ;
Déjà l'homme est sauvé du moment qu'il espère ;
Et le Dieu qui sonda les misères du cœur
Met la miséricorde au chevet du pécheur.
Implore du Sauveur la bonté sans seconde.
Au nom d'un Dieu qui meurt pour le salut du
[monde :
Par la Trinité sainte et le ciel qui m'entend,
Je t'absous du péché, si ton cœur se repent. »

Il semble que du prêtre un geste prophétique
Entr'ouvre vers le ciel une route angélique ;
Que, dès le premier mot qu'il avait prononcé,
Déjà l'esprit divin sur cette âme a passé.

L'agonisant murmure une faible prière :
Cette larme qui roule et mouille sa paupière
Révèle que du prêtre il entendait la voix ;
D'un pieux mouvement il a pressé la croix.
Sitôt que du salut sa main saisit le gage,
De la mort sur son front s'éclaircit le nuage ;
Son œil cherche le prêtre, il semble le bénir,
Et son cœur lui répond par son dernier soupir.

Mme DE CÉRÉ-BARBÉ.

LA MORT DES TEMPLIERS.

(Fragments de la tragédie des *Templiers.*)

MARIGNY.

Chargé d'exécuter les volontés du roi,
Je m'acquitte à regret de ce devoir pénible ;
Croyez qu'à vos malheurs, hélas ! je suis sensible.

LE GRAND-MAITRE.

Eh quoi ! sur nos malheurs on daigne s'attendrir?
Osez les annoncer, nous saurons les souffrir.
Exécutez soudain les ordres qu'on vous donne,
Et croyez que mon cœur vous plaint et vous par-
[donne.
Qu'exigez vous enfin de tous ces chevaliers ?

MARIGNY.

A part. *Haut.*
Je frémis de le dire... Ils sont mes prisonniers.

LE GRAND MAITRE.

Forts de notre courage et de notre innocence,
Nous avons quelque droit de faire résistance.
Peut-être savez-vous par quels nobles exploits
Nous avons honoré l'étendard de la croix :
Eh bien ! entre vos mains chacun de nous se livre ;
Chacun de nous est prêt et consent à vous suivre.

Ils rendent leurs épées.

Mais ne nous cachez rien, annoncez notre sort :
Quel est-il? la prison, l'exil, les fers, la mort?
Nous vous obéirons.

MARIGNY.

O vertu que j'admire !

LE GRAND MAITRE.

N'admirez que le ciel, c'est lui qui nous l'inspire.

MARIGNY.

Ah ! combien je vous plains !

LE GRAND MAITRE.

Plaignez ces courtisans
Qui, de tous nos revers coupables artisans,
Ont armé contre nous le courroux de leur maître ;
Ils seront malheureux : ils méritent de l'être.

MARIGNY.

Croyez que vos amis détromperont le roi.

LE GRAND MAITRE.

Je ne l'espère pas. Et qui l'oserait?

MARIGNY.

Moi.
Aux volontés du roi je dois l'obéissance ;
Mais j'ose devant lui secourir l'innocence.
Soyez sûr que ma voix vous défendra toujours :
Ah ! puissé-je sauver votre gloire et vos jours !

LE GRAND-MAITRE.

Mais à qui devons-nous tant de reconnaissance?

Qui daigne en cet instant prendre notre défense ?
Nommez...

MARIGNY.

Je suis le fils du ministre du roi,
Marigny.

LE GRAND MAITRE, *avec surprise et ensuite avec retenue.*

Marigny !... c'est vous même !

MARIGNY.

Mais quoi !
Vos yeux,..

LE GRAND-MAITRE.

De notre sort hâtez-vous de m'instruire.

MARIGNY.

Aux prisons du palais je devais vous conduire.

LE GRAND MAITRE.

Vous direz donc au roi qui nous charge de fers,
Que, loin de résister, nous nous sommes offerts.
On peut dans les prisons entraîner l'innocence,
Mais l'homme généreux, armé de sa constance,
Sous le poids de ses fers n'est jamais abattu ;
S'ils pèsent sur le crime, ils parent la vertu.
Où sont nos fers, nos fers ?

MARIGNY, *à part.*

Quelle honte m'accable !

LE GRAND MAITRE.

Remplissez ce devoir.

MARIGNY.

Je serais trop coupable.

LE GRAND MAITRE.

Vous désobéissez aux volontés du roi !

MARIGNY.

Je cesse d'obéir ; c'est un devoir pour moi.

LE GRAND MAITRE.

Vous qui le connaissez, redoutez donc sa haine.

MARIGNY.

Ah ! c'est trop le servir : votre mort est certaine.

LE GRAND-MAITRE.

Obéissez toujours. Non, nous n'espérons pas
Désarmer l'injustice, échapper au trépas.
Quand l'ordre est opprimé, qu'importe notre vie ?
Quand nous trouvons partout l'affreuse calomnie,
Si l'échafaud est prêt, c'est à nous d'y courir.
Que tout templier meure et soit fier de mourir !

MARIGNY.

Que tout templier meure !

LE GRAND MAITRE.

Oui, je le dis encore :
Qui désire échapper déjà se déshonore ;
Il est lâche, perfide ; il trahit la vertu.
En vain jusqu'à ce jour il aurait combattu,
En vain on citerait son nom et sa victoire.
Ce n'est plus qu'en mourant qu'il conserve sa gloire.
Oui, qu'il coure avec joie au-devant de son sort :
Que tout templier meure et soit fier de sa mort !

MARIGNY.

Quoi ! si vous survîviez, vous vous croiriez coupa-
[bles !
Quoi ! la vertu, l'honneur, la gloire, inexorables,
Exigeraient de vous un noble dévouement !

Eh ! bien, en ce péril, en ce fatal moment,
Si de tout chevalier c'est le devoir austère,
Il ne m'est plus permis d'hésiter, de me taire.
Il est dans cette cour un templier caché,
Déserteur de vos lois, mais de vos maux touché,
Qui, déplorant toujours son erreur criminelle,
Par ses regrets au moins vous est resté fidèle.
Ce templier, il faut que je le nomme.

LE GRAND-MAITRE.

Non.
Gardez-vous devant moi de prononcer son nom.
Ah ! s'il eut envers nous des torts, je les pardonne;
Je lui permets de vivre après nous, je l'ordonne.

MARIGNY.

Lui ! vous survivre !

LE GRAND MAITRE.

Il sait, du moins il doit savoir
Qu'obéir au grand maître est encore un devoir.
Ecoutez : portez lui ma volonté suprême.
Si mes accents pouvaient s'adresser à lui-même,
S'il était devant nous, et s'il venait s'offrir
Pour réclamer de moi la gloire de mourir,
Mon cœur lui répondrait : O mon fils, j'aime à croire
Que vous partageriez notre sainte victoire;
De votre dévouement ce serait abuser :
Vous deviez vous offrir, je dois vous refuser
Vivez, portez encor le fardeau de la vie;
Défendez notre gloire, oui, je vous la confie.
Vivez.

MARIGNY.

Ah ! Dieu !...

LE GRAND-MAÎTRE.

Le ciel approuvera mes soins;
Pour nos persécuteurs c'est un crime de moins.
Toi qui lis dans nos cœurs, juge auguste et suprême,
Ma prière et mes vœux se taisent pour moi-même.
Que les hommes en moi frappent un innocent,
Blessent ma renommée et répandent mon sang ;
Soumis et résigné je me tais et j'adore ;
Mais pour mes chevaliers permets que je t'implore.
Quand du joug musulman nous eûmes délivré
Le Jourdain, l'Idumée et le tombeau sacré,
Dans ce jour de bonheur, où de la cité sainte
La prière et l'encens purifiaient l'enceinte
Quand les murs consolés de l'antique Sion
Répondaient à nos chants consacrés de ton nom,
Et qu'au pied de l'autel où repose ta gloire,
Ces modestes guerriers prosternaient leur vic-
[toire,
Je n'ai point demandé le prix de leur vertu.
Pour ta loi, pour ton nom, nous avions combattu ;
C'était assez pour nous. Aujourd'hui ma prière
Ose te demander une grâce dernière :
Que je périsse seul, qu'ils vivent après moi.
J'espère qu'ils seront toujours dignes de toi ;
Oui, je m'offre pour tous, accepte la victime.

LAIGNEVILLE.

Grand Dieu ! n'accepte pas ce dévouement sublime!

MONTMORENCY.

Nous suivrons votre sort.

LAIGNEVILLE.

Oui, nous l'avons juré.

MONTMORENCY.

C'est pour nous un devoir, et c'est un droit sacré.

—

Un immense bûcher dressé pour leur supplice
S'élève en échafaud, et chaque chevalier
Croit mériter l'honneur d'y monter le premier ;
Mais le grand-maître arrive, il monte, il les de-
[vance;
Son front est rayonnant de gloire et d'espérance,
Il lève vers les cieux un regard assuré,
Il prie, et l'on croit voir un mortel inspiré.
D'une voix formidable aussitôt il s'écrie :
« Nul de nous n'a trahi son Dieu ni sa patrie ;
Français, souvenez-vous de nos derniers accents :
Nous sommes innocents, nous mourons innocents.
L'arrêt qui nous condamne est un arrêt injuste,
Mais il est dans le ciel un tribunal auguste
Que le faible opprimé jamais n'implore en vain,
Et j'ose t'y citer, ô pontife romain ;
Encor quarante jours... je t'y vois comparaître. »
Chacun, en frémissant, écoutait le grand maître.
Mais quel étonnement, quel trouble, quel effroi,
Quand il dit : « O Philippe, ô mon maître, ô mon
[roi!
Je te pardonne en vain, ta vie est condamnée :
Au tribunal de Dieu je t'attends dans l'année. »

Les nombreux spectateurs, émus et consternés,
Versent des pleurs sur vous, sur ces infortunés.
De tous côtés s'étend la terreur, le silence :
Il semble que du ciel descende la vengeance.
Les bourreaux interdits n'osent plus approcher,
Ils jettent en tremblant le feu sur le bûcher,
Et détournent la tête... Une fumée épaisse
Entoure l'échafaud, roule et grossit sans cesse.
Tout à coup le feu brille : à l'aspect du trépas,
Ces braves chevaliers ne se démentent pas.
On ne les voyait plus, mais leurs voix héroïques
Chantaient de l'Eternel les sublimes cantiques :
Plus la flamme montait, plus ce concert pieux
S'élevait avec elle, et montait vers les cieux.
Votre envoyé paraît, s'écrie... Un peuple immense
Proclamant avec lui votre auguste clémence,
Au pied de l'échafaud soudain s'est élancé :
Mais il n'était plus temps... les chants avaient
[cessé.

RAYNOUARD (1).

LES MORTS.

(Imitation de M. de Lamennais.)

Ils ont aussi passé sur la terre des hommes,
Ils ont fui comme nous sur le fleuve du temps ;
On entendit leurs voix sur les bords où nous som-
[mes,

(1) Raynouard (François-Jean-Marie), né à Brignolles, en Provence, en 1761, mort en 1836, membre de l'Institut, a laissé comme littérateur, comme érudit, et comme philologue, une mémoire honorable et honorée.

Puis on n'entendit rien après quelques instants.

Où sont-ils ? qui pourra l'apprendre à notre cœur ?
Heureux ceux qui sont morts dans la paix du Sei-
[gneur !

Le monde, dont le Christ a maudit les richesses,
Leur offrait les grandeurs, l'amour, la volupté ;
Mais comme une ombre vaine ils suivaient ces
[promesses,
Et pour eux tout à coup s'ouvrait l'éternité.

Où sont-ils ? qui pourra l'apprendre à notre cœur ?
Heureux ceux qui sont morts dans la paix du Sei-
[gneur !

Il en est qui disaient : « Ce flot qui nous emporte
Nous déposera-t-il dans un autre univers ?
Hélas ! nous l'ignorons, nul ne le sait, qu'importe ! »
Ils disaient, et soudain leurs yeux se sont ouverts.

Où sont-ils ? qui pourra l'apprendre à notre cœur ?
Heureux ceux qui sont morts dans la paix du Sei-
[gneur !

Et d'autres s'écriaient : Que le ciel nous délivre !
Ils pleuraient abattus sous le poids du malheur,
Et, comme fatigués par le travail de vivre,
Ils tournaient leurs regards vers un monde meilleur.
Où sont-ils ? qui pourra l'apprendre à notre cœur ?
Heureux ceux qui sont morts dans la paix du Sei-
[gneur !

Jeunes, vieux, tous fuyaient vers l'invisible plage,
Ainsi que le vaisseau que l'ouragan poursuit ;
On compterait plutôt les sables du rivage
Que ceux qui sont tombés dans l'éternelle nuit.

Où sont ils ? qui pourra l'apprendre à notre cœur
Heureux ceux qui sont morts dans la paix du Sei-
[gneur !

Mme Louise COLET.

LES MORTS.

LE JOUR DE LEUR COMMÉMORATION.

Entendez-vous ces sons mornes et répétés,
Retentissant autour de nos toits attristés ?
De cent cloches dans l'air le timbre monotone,
Qui si lugubrement sur nos têtes résonne,
Avertit les mortels rappelés à leur fin,
D'implorer pour les morts un tranquille destin,
D'apprécier la vie ouverte à tant de peines,
De ne point consumer en mutuelles haines
Ce fragile tissu de moments limités,
Qu'aux humains fugitifs la nature a comptés.

Quels enclos sont ouverts ! quelles étroites places
Occupe entre ces murs la poussière des races !
C'est dans ces lieux d'oubli, c'est parmi ces tom-
[beaux
Que le temps et la mort viennent croiser leur faux.
Que de morts entassés et pressés sous la terre !
Le monde ici n'est rien, la foule est solitaire,
Qui peut voir sans effroi ces couches d'ossements,

Tous ces débris de l'homme abandonnés aux vents?
Ah! si du sort commun que ce lieu nous retrace,
Le spectacle fatal nous saisit et nous glace,
Qu'un retour plus cruel sur les pertes du cœur
Eveille en nous de peine et répand de douleur!
L'époux pleure à genoux un objet plein de char-
[mes;
Sur un frère chéri la sœur verse des larmes;
La mère pleure un fils frappé dans son printemps,
Et sur qui reposait l'espoir de ses vieux ans.
Pour vous qui les versez, ces pleurs sont chers
[encore,
De vos gémissements l'humanité s'honore;
Mais ceux que vous pleurez ont subi leur arrêt,
Leur sort fut de mourir, et le jour n'est qu'un prêt.

Qu'est-ce que chaque race? une ombre après une
[ombre;
Nous vivons un moment sur des siècles sans nom-
[bre,
Nos tristes souvenirs vont s'éteindre avec nous:
Une autre vie, ô Temps! se dérobe à tes coups.
Mortel, jusques aux cieux élève ta prière;
Demande au Tout-Puissant, non pas que la pous-
[sière
Qu'on jette sur ces morts soit légère à leurs os:
Ce n'est point là que l'homme a besoin de repos
Et l'âme qui du corps a déployé l'argile,
Cherche au sein de Dieu même un éternel asile.

LEMIERRE.

—

De ces solennités, par qui sut autrefois
L'imagination suppléer à nos lois,
Aucune n'est égale à ces pompes funèbres,
Qu'elle-même embellit chez cent peuples célèbres.
Plein de ces grands pensers et de ces grands ta-
[bleaux,
J'ai médité longtemps, assis sur les tombeaux,
Non pas pour y chercher dans ma mélancolie
Le secret de la mort, mais celui de la vie.

Regardez ces débris dispersés par les vents:
Croyez-vous tous ces morts étrangers aux vivants?
Non: d'un tendre intérêt sources toujours fécondes,
Les tombeaux sont placés aux confins des deux
[mondes;
Rendez-vous triste et cher, où, confondant leurs
[vœux,
La vie et le trépas correspondent entre eux.
Ceux que vous croyez morts vivent dans vos hom-
[mages,
Vous conservez leurs noms, vous gardez leurs ima-
[ges.

Eh! qui n'a pas connu ces dogmes révérés?
Voyez comme, assemblant ces restes adorés,
Le sauvage avec joie en remplit sa cabane,
Et change en lieu sacré sa retraite profane!
L'amour de son pays, c'est l'amour des aïeux.
Allez lui commander d'abandonner ces lieux:

« Dis donc, vous répond-il, dis aux os de nos pères:
Levez-vous, et marchez aux terres étrangères! »
Dans ses marques de deuil quel sentiment profond!
Tandis que, sur sa main posant son triste front,
L'époux morne et pensif pleure un fils qu'il adore,
La mère, en gémissant, vient le nourrir encore,
Et, sur la tombe où gît l'objet de ses douleurs,
Elle verse en silence et son lait et ses pleurs.

Un cri religieux, le cri de la nature,
Vous dit: Pleurez, priez sur cette sépulture;
Vos parents, vos amis dorment dans ce séjour,
Monument vénérable et de deuil et d'amour.
Ces êtres consacrés par les devoirs suprêmes,
Honorez les pour eux, pour l'état, pour vous-mê-
[mes.
Ainsi le dogme saint de l'immortalité
Recommande notre ombre à la postérité;
Ainsi, prêtant sa force au saint nœud qui nous lie,
Le respect pour les morts gouverne encor la vie.

Aussi voyez comment l'automne nébuleux
Tous les ans, pour gémir, nous amène en ces lieux
Où des siècles humains, que les temps renouvel-
[lent,
Les générations en foule s'amoncellent;
Où l'âge qui n'est plus attend l'âge suivant:
Où chaque grain de poudre autrefois fut vivant!
Là, des cœurs attendris écoutant le murmure,
La foi vient recueillir les pleurs de la nature.
Cette religion dont les austères lois
Quelquefois du sang même ont étouffé la voix,
Aujourd'hui, visitant les funèbres enceintes,
Entre l'homme vivant et les races éteintes,
Réveillant de l'amour les pieuses douleurs,
De la mort elle-même emprunte les couleurs;
Ce n'est plus son habit, ses hymnes d'allégresse,
C'est sa robe de deuil et ses chants de tristesse.
Hélas! quand ses élus, au gré de leurs désirs,
S'enivrent à longs traits des célestes plaisirs,
Pour leurs frères souffrants mère compatissante,
Elle élève vers Dieu sa voix attendrissante:
Dieu reçoit de ses mains l'holocauste d'un Dieu.

Pour courir au tombeau tous sortent du saint
[lieu;
Aucun ne se méprend, chacun connaît la pierre
Où tout ce qu'il aima repose sur la terre,
Et le tertre modeste où gît l'humble cercueil,
Et la croix funéraire, et l'if ami du deuil,
Qui, protégeant les morts de son feuillage sombre,
A l'ombre des tombeaux aime à mêler son ombre.
Dieu! sous combien d'aspects, dans ce triste sé-
[jour,
Se montrent le regret, la douleur et l'amour!
Là, les cheveux épars, la sœur pleure son frère;
Hélas! trop tôt ravie aux baisers de sa mère,
Une vierge a subi son précoce destin;
Un jour par ses accents précurseurs du matin,
Pour les travaux du jour le coq l'eût éveillée;
Le soir, par des chansons égayant la veillée,

Au bruit de la romance et des vieux fabliaux
Elle eût tourné la roue et roulé les fuseaux.
Ailleurs, un faible enfant, d'une mère chérie,
Sans connaître la mort, redemande la vie.
Plus loin, chauve et courbé, ce vieillard pleure assis
Entre le corps d'un père et le tombeau d'un fils,
Et, par ses cheveux blancs averti d'y descendre,
Déjà choisit sa place à côté de leur cendre.
Approchez : là repose un héros villageois,
Qui laissa ses sillons pour les drapeaux des rois.
Le trépas, au hasard, peuplant son noir royaume,
L'oublia dans les camps, et le prit sous le chaume.
Tout le hameau le pleure ; il ne contera plus
Les grands coups qu'il porta, les hauts faits qu'il
[a vus.

Quelle est, sur la hauteur, cette tombe isolée
Où s'empresse à grands flots la troupe désolée ?
Ah ! c'est de leur pasteur le monument pieux ;
Leur espoir sur la terre, il l'est encore aux cieux.

L'ami pleure un ami, l'époux pleure une épouse ;
Hélas ! de leur bonheur la fortune jalouse,
A peine encor formés a brisé leurs doux nœuds ;
Elle expire, et son fils, ô destin malheureux !
Ce fils, à qui jamais ne sourira son père,
Meurt avant d'être né, dans le sein de sa mère.
Tel le bouton naissant se fane avec la fleur.
Partout les cris du sang et les larmes du cœur,
Les cités, les hameaux, les palais, les cabanes,
Tous ont leurs morts, leurs pleurs, leurs cercueils
[et leurs mânes (1) ;
Durant le jour entier les soupirs, les sanglots,
Roulent de tombe en tombe et d'échos en échos.
Souvent on croit ouïr des voûtes sépulcrales
De lamentables voix sortir par intervalles.

DELILLE.

LA MUSE.

Telle qu'un bel enfant, plus beau quand il rougit,
Ma jeune muse, un jour, baissant les yeux, me dit
Ces mots pleins d'aimable folie :
« Si mon front rayonnait des roses du matin,
Si mon œil bleu brillait sur les lis de mon teint,
Si Dieu m'avait faite jolie :

« Si ma taille était svelte à passer sans effort
Dans ce cercle léger, dans ce bracelet d'or
Où mon bras n'entre qu'avec peine :
Si, jusque vers mon sein, de suaves parfums
Flottaient sur un cou blanc avec des cheveux bruns
Soulevés à la moindre haleine ;

« Si le feu de mon cœur dans mon regard perçait,
Si ma bouche timide et charmante berçait
Un timide et charmant sourire,
J'irais, je cueillerais toutes les fleurs des champs,
Toutes les fleurs des prés et des rameaux pen-
[chants,
Où la perle de mai vient luire ;

« Toutes les fleurs dont l'onde environne ses bords,
Qui tressent des berceaux pleins de tendres accords
Aux blanches colombes des rives ;
Toutes les fleurs que Dieu répand à pleines mains
Sur les bocages verts, les sillons, les chemins,
Ecloses ou demi-captives ;

« Car une fleur est douce alors que son bouton
L'emprisonne à demi, qu'en inégal feston
Sa frange vive se découpe,
Et que ses fils dorés y débordent par flots,
Comme un vin qui s'épanche en diamants éclos
Aux bords argentés de la coupe ;

« Et puis j'en jetterais, au gré de tous mes vœux,
Sur mon luth, sur mon front, parmi mes noirs
[cheveux,
Sur mes gracieuses épaules,
Et belle, la plus belle entre toutes mes sœurs,
J'irais, cherchant l'ombrage et ses molles douceurs,
Et les ruisseaux voilés de saules.

« Là, je me mirerais au transparent miroir,
De l'aube au crépuscule, avec amour, du soir,
Avec amour, jusqu'à l'aurore,
Comme un cygne, penché sur un bassin d'azur
Dont la nappe à ses yeux reflète son corps pur,
Se mire, puis se mire encore. »

Et je lui dis, charmé de contempler ses traits,
Son œil bleu, son front rose, enfin tous ses attraits
Qu'elle s'enviait elle-même,
Désireuse des biens qui faisaient son trésor,
Et que dans sa candeur elle ignorait encor,
Ravissante au degré suprême,

Faite à servir de sœur au plus frais des amours,
Car elle était à l'âge où l'éclat des beaux jours
A nos souhaits n'est plus rebelle,
Où l'on rêve sans cesse à d'heureux lendemains,
A l'âge où l'on s'oublie à croiser ses deux mains,
Où, belle, on aime être plus belle ;

Je lui dis : « O ma muse ! ô vierge ! que te font,
De ces grâces d'un jour qui couronnent le front,
L'éclat vain, le charme éphémère ?
Laisse aux profanes cœurs ces profanes désirs
Dieu te fit pour sa gloire, et non pour tes plaisirs ;
Non pour briller, mais pour lui plaire.

« Ne va pas te mirer dans l'onde des ruisseaux,
Un miroir ment toujours. Narcisse, dans les eaux,
Trouva plus belle son image ;
L'aurore qui s'y peint est plus fraîche qu'aux cieux,
Mais la vierge surtout qui s'y voit de ses yeux,
Muse, s'y trompe davantage.

« Ne te suffit-il pas de ta lyre aux doux sons,
De cette voix si riche en aimables chansons,
De ta main savante en cadence,
De cette chasteté, la première des fleurs,
Que ne peuvent ainsi montrer toutes tes sœurs,
Que plusieurs foulent dans leur danse !

(1) Nous avons eu déjà occasion de relever cette expression païenne, qui n'est plus employée, depuis longtemps, par nos bons poëtes.

« N'est-il plus de douleurs à consoler tout bas,
Plus d'âmes que ta voix encourage aux combats,
Plus d'enfants à qui tu souries?
Et les anges du ciel et Marie et Jésus,
Tes célestes amis, ne te parlent-ils plus
Quand tu leur parles, quand tu pries? »

Ainsi je lui disais, et du fond de son cœur
Sur son front rougissant des éclairs de pudeur
A chaque mot venaient reluire.
Quand ma bouche se tut, elle resta, les yeux
Dans une extase sainte attachés sur les cieux,
Et les doigts posés sur sa lyre!...

Paul Reynier.

MYSTERE DE L'EUCHARISTIE,

OBJET DE NOTRE FOI RESPECTUEUSE.

(Trad. du livre de l'*Imitation.*)

I.

Gardez-vous du désir curieux et sans fruit
Qui de ce grand mystère ose sonder la nuit,
Ou redoutez d'ouvrir, déplorable victime,
Du doute sous vos pas le dévorant abîme.
Ceux qui de l'Eternel scrutent la majesté,
Tomberont écrasés sous son immensité.
L'esprit humain a beau s'élever et s'étendre,
Dieu peut en faire plus qu'il ne saurait compren-
[dre.
Dieu ne s'offense pas que l'homme ait dissipé
Le nuage où l'erreur le tient enveloppé;
Mais de la vérité si l'étude est permise,
C'est à l'âme pieuse, humble et toujours soumise,
Qui des Pères surtout, avec fidélité,
Empruntant le flambeau, s'avance à sa clarté.

II.

Bienheureux est l'esprit simple autant que docile
Qui fuit des questions le sentier difficile,
Pour marcher sans détour d'un pas ferme au che-
[min
Que l'Eternel lui-même a tracé de sa main!
Combien, dans leur orgueil, loin des sentiers vul-
[gaires,
Cherchant à pénétrer l'énigme des mystères,
Dans l'abîme où plongeait leur folle ambition
Ont trouvé le tombeau de leur dévotion!
Ce que Dieu veut de nous, c'est une foi sincère,
Une âme sans souillure, une vie exemplaire,
Et non pas un esprit qui sache sans erreur
Des secrets éternels sonder la profondeur.
Comment, quand tout ici fuit votre intelligence,
Ravir aux cieux leur voile, et forcer leur silence?
Soumis à Dieu, pliez humblement sous sa loi,
Captivez la raison sous le joug de la foi,

Et, selon qu'il vous est utile ou nécessaire,
La science sur vous répandra sa lumière.

III.

Quelques-uns sur la foi due à ce sacrement
D'un doute involontaire éprouvent le tourment;
Mais il faut l'imputer à l'ennemi des hommes,
Qui dans leur faible esprit fait naître ces fantômes.
Ne vous en troublez pas, et sans vous égarer
Au milieu des pensers qu'il peut vous inspirer,
A ses suggestions dédaignez de répondre;
Et voulez-vous enfin apprendre à le confondre,
Aux paroles de Dieu, des prophètes, des saints
Croyez: tous ses efforts désormais seront vains.
Pour le Chrétien souvent c'est un bien qu'en sa voie
A la tentation son âme soit en proie.
Le démon, en effet, n'attaque plus un cœur
Dont le péché le rend paisible possesseur;
Mais c'est au cœur pieux, rebelle à sa puissance,
Que sa haine s'attache avec persévérance.

IV.

Allez donc, et marchant dans la simplicité
D'une foi qui jamais un instant n'a douté,
Avec un tendre amour, où se mêle la crainte,
Approchez, et prenez place à la table sainte,
Vous reposant sur Dieu, dans un entier espoir,
De ce que la raison ne saurait concevoir.
Dieu ne vous trompe point; mais l'erreur est ex-
[trême
De l'esprit orgueilleux qui se croit trop lui-même.
Avec l'homme au cœur simple il a toujours marché,
Et pour l'humble ce Dieu n'est plus un Dieu caché.
Sa grâce aux plus petits donne l'intelligence;
Il descend dans une âme où règne l'innocence,
Mais aux yeux du superbe il voile sa clarté,
Et punit, en fuyant, la curiosité.
Votre raison d'erreur est aisément frappée;
Mais la solide foi ne peut être trompée.

V.

Sur quoi que votre esprit porte son examen,
Il doit prendre la foi pour guide souverain;
La raison doit la suivre au lieu de la conduire,
Seconder son pouvoir, et non pas le détruire.
Car l'amour et la foi sont ici tout-puissants,
Et leurs secrets moyens échappent à nos sens.
Dieu qui, seul éternel, est aussi seul immense,
Dans son vaste domaine exerçant sa puissance,
Produit ces grands effets, spectacle qu'ici-bas
L'homme étonné regarde et qu'il ne comprend pas.
Si les œuvres de Dieu, si ses profonds mystères
Offraient à la raison d'impuissantes barrières,
L'homme, dont l'œil pourrait en lire le secret,
N'y verrait plus de Dieu le doigt et le cachet.

Victor Edan.

N

NAISSANCE DU CHRIST.

L'Emmanuel vient sur la terre:
Univers, enorgueillis-toi;
Quittez le séjour du tonnerre,
Chérubins soumis à sa loi.
Que les cieux, les anges, le monde,

Adorent leur Auteur naissant ;
Que tout s'abaisse et se confonde,
Dès sa naissance il est puissant !

Sous nos yeux l'Eternel commence,
Et par un miracle nouveau,
Le Grand, l'Immuable, l'Immense,
Est confondu dans un berceau.
La vérité suit la figure,
La Vierge enfante son Auteur ;
O prodige ! une créature
Donne la vie au Créateur.

Pour un mortel quelle puissance !
Il tient en sa main l'univers :
Pour un Dieu quelle dépendance !
Il naît dans l'opprobre et les fers.
Tu l'opéras, ce grand mystère,
Esprit d'amour, Esprit de feu !
L'homme pécha, la Vierge est mère,
Dieu se fait homme, et l'homme est Dieu.

Divin amour, amour suprême,
Tu répands le sang du Sauveur,
Reine du ciel, quoi ! ton Fils même
Doit-il connaître la douleur ?
Un Dieu, principe de tout être,
Un Dieu pour moi peut-il souffrir ?
Que dis-je ? l'amour l'a fait naître,
Et l'amour le fera mourir.

Le P. Venance.

NAISSANCE DE JESUS-CHRIST.

Sonnet.

Dans ce jardin fameux où l'air était si pur,
Et d'un si riche émail la terre couronnée,
Où les féconds zéphyrs soufflaient toute l'année
Sous un ciel éclatant d'un lumineux azur ;

L'homme, ne voyant pas son désastre futur,
Ecouta du serpent la voix empoisonnée,
Et vit, pour l'avoir cru, sa franchise enchaînée
Sous la rigueur d'un joug aussi honteux que dur.

Le Fils de l'Eternel, pour rompre ce servage,
Veut naître en ce beau jour dans un rocher sau-
[vage,
Et si nous l'écoutons, nous serons triomphants ;

Mais pour bien concevoir la doctrine d'un maître
Qu'on voit comme un enfant sur la crèche pa-
[raître,
Il faut s'humilier, et devenir enfants.

AUTRE SONNET.

Seigneur, dans ce séjour de gloire et de splendeur,
Où pour tes possesseurs jamais tu ne te changes,
D'une immortelle voix les doctes chœurs des anges
Célèbrent à l'envi ta force et ta grandeur.

Dans un temple fameux tes prêtres, pleins d'ardeur,
Entonnent nuit et jour tes divines louanges ;
Des dons t'y sont offerts par des peuples étranges,
Et l'encens pour ta gloire y répand son odeur.

Tu vois sur tes autels d'innocentes victimes ;

Pour obtenir ta grâce et pour purger les crimes,
Chacun bénit ton nom en cet auguste lieu.

Mais vois-tu dans le ciel, trouves-tu dans le temple,
Ce que sur une crèche aujourd'hui je contemple :
Pour ton esclave un fils, pour ta victime un Dieu !

Antoine Godeau.

NAISSANCE DE JESUS-CHRIST,

SA MORT, SA RÉSURRECTION.

(Extrait du poëme de l'*Incrédulité.*)

Entre l'homme et le ciel, jadis le Créateur
Voulut que le trépas fût seul médiateur :
O père des humains, pour expier ton crime
La terre n'avait pas d'assez noble victime ;
Sensible à tes malheurs le fils de l'Eternel
S'offrit en holocauste au courroux paternel :
« Juge de l'univers, dit-il, de l'empyrée
C'est à moi de franchir l'enceinte révérée ;
J'irai loin des splendeurs de cet auguste lieu
Confier au tombeau la dépouille d'un Dieu ;
Assurer aux mortels un avenir prospère,
Et laver de mon sang le crime de leur père. »
Il dit : cette victime a fléchi l'Eternel.
Des prophètes bientôt, inspirés par le ciel,
De ce noble bienfait entretinrent la lyre :
« Mortels, s'écriaient-ils dans leur pieux délire,
A naître d'une Vierge un Dieu s'est abaissé.
Sur le plus beau rameau de l'arbre de Jessé
Brille une sainte fleur ; elle s'ouvre, elle étale
Sa modeste blancheur, sa pourpre virginale ;
Autour d'elle exhalé, son parfum précieux
Doit consoler la terre et réjouir les cieux,
Et bientôt en secret, sur sa tige pudique
Viendra se reposer la colombe mystique. »

Chantres des anciens jours, tels les prophètes-
[rois
Instruisaient l'univers attentif à leur voix.
Siècles, hâtez vos pas ; aurores désirées,
Rougissez de vos feux les plaines éthérées !
Nature, avec amour enfante ton Sauveur !
Mais que dis-je ? il est né : qu'une sainte ferveur,
O vierges de Sion, brûle dans vos cantiques :
Dieu n'a point démenti la voix des temps antiques.
Une obscure retraite, abri mystérieux,
Renferme l'héritier de l'empire des cieux ;
Ses anges, descendus des voûtes éternelles,
Protégent son berceau de ses brillantes ailes,
Et sur des harpes d'or préludent à leurs chants.
Entourés de leurs vœux et de leurs soins touchants,
Et parmi les parfums dont leur essaim l'inonde
Il dort... son jeune cœur veille au salut du monde.
Du bout de l'univers, les rois obéissants
Lui portent en tribut et la myrrhe et l'encens ;
Ils viennent escortés d'un archange fidèle :
L'étoile de Jacob devant eux étincèle.
Soleil, tu t'es voilé, comme si ton flambeau
Devait céder les cieux à cet astre nouveau.
Le fils de l'Eternel, dans l'ombre et le silence

A déja vu s'enfuir les jours de son enfance,
Mais celui dont la voix commande aux séraphins,
Appelle sa jeunesse à de plus grands destins.
Il marche salué de la nature entière,
Le Thabor devant lui courbe sa tête altiere.
Des nuages d'encens voltigent dans les airs,
A l'envi, sous ses pas, fleurissent les déserts :
Frappé de ses vertus, plus que de ses miracles,
Israël attentif recueille ses oracles;
L'innocence, bannie au séjour étoilé,
Sur ce globe, à sa voix, descend le front voilé.
La paix la suit ; la paix, divinité chérie,
D'un rameau d'olivier ombrage la Syrie.
Réjouis-toi, Jacob : jusqu'au faîte des cieux,
Triomphante, Sion lève un front glorieux ;
Fiers d'augmenter encor l'éclat qui t'environne,
Les anges du Seigneur ont tressé ta couronne.
Que dis-je ? ils sont passés les jours de ton orgueil,
Triste Jérusalem ! le silence et le deuil
Demain viendront s'asseoir sur ta plage déserte :
Pour engloutir un Dieu la tombe s'est ouverte.
Pleurez, forêts : un cèdre, orgueil du mont Liban,
Superbe, défiait l'aile de l'ouragan :
Le bûcheron approche, et la hache obstinée
Change en croix déicide une tige indignée.
Pleurez, fleurs du vallon, arbustes du coteau :
Une épine ombrageait la rive d'un ruisseau,
Pour le front du Seigneur, sous la main de l'impie,
En couronne sanglante elle s'est arrondie.
Le Juste est expirant; la haine des bourreaux,
Cruelle, industrieuse, éternise ses maux ;
Du nom de Roi des rois c'est en vain qu'il se
[nomme :
Le courage d'un Dieu cède aux douleurs de
[l'homme ;
Son front, qu'avec respect le ciel vit autrefois
De nos iniquités solliciter le poids,
Sous ce fardeau terrible et s'incline et succombe.
O muse de Sion, viens gémir sur sa tombe ;
Il meurt ! des Chérubins la splendeur a pâli ;
Les cieux versent des pleurs, la terre a tressailli ;
Un nuage sanglant pèse sur le Calvaire ;
De ses ailes d'airain, le vent de la colère
Ebranle en mugissant la reine des cités.
Le Golgotha s'émeut, les cèdres agités
S'enflamment, et, pareils à des torches funèbres,
Versent leurs feux mourants sous un ciel de ténè-
[bres.
Le voile du saint lieu s'entr'ouvre déchiré :
De vengeance, d'orgueil et de sang enivré,
Le fier Satan sourit d'une barbare joie,
Et l'ange de la mort s'étonne de sa proie.
Dans ce moment terrible, ô mère de douleur !
Au sang royal d'un fils tu viens mêler tes pleurs.
Vierge auguste ! suspends ta plainte maternelle,
Sa mort lègue à son peuple une vie éternelle ;
Sa mort est un triomphe : immuable flambeau,
Il brillera vainqueur des ombres du tombeau.
Les temps sont accomplis ; vers sa couche d'argile

Ses ardents chérubins volent d'une aile agile.
Il s'éveille, il s'élance : aux accents de sa voix
Le père des humains, les patriarches-rois,
Abandonnant leur tombe, en vapeurs éclatantes
Viennent environner ses barrières flottantes.
Des plaines de Séhir aux plus lointains déserts
En prisme lumineux rayonne l'arc des airs ;
La terre a déployé son écharpe de fête.
Enchaînée à son tour au char de sa conquête,
La mort brise son dard, l'archange ténébreux
Cache au fond de l'abîme un front noirci de feux.
Cependant l'Homme-Dieu dans sa splendeur pre-
[mière
Franchit l'immensité des champs de la lumière ;
Il s'élève, il parcourt ces radieux chemins
Tout bordés de soleils échappés de ses mains,
Et, s'élançant du char que guidait la victoire,
Au trône paternel assied enfin sa gloire.

Alexandre Soumet.

NAISSANCE DE MARIE.

Le ciel donne la Vierge au monde,
Aujourd'hui paraît cette fleur
Que la grâce arrose et féconde,
Sous l'aile sainte du Seigneur.

A l'horizon se décolore
L'ombre qui répandait la nuit,
Et sous les rayons de l'aurore
Le rameau de Jessé fleurit.

Vous que charme cette naissance,
Venez, par un hymne nouveau,
Louer la grâce et l'innocence
De la Vierge dans le berceau.

Nous te saluons, Vierge auguste,
Qui du ciel présages les dons,
C'est de toi que naîtra le Juste,
Le Désiré des nations.

Reine des célestes milices,
Gloire de la terre et du ciel !
Nous implorons tes soins propices
Contre notre ennemi mortel.

Verse-nous ta douce lumière,
Etoile brillante des cieux,
Et d'un abîme de misère
Sauve tes enfants malheureux.

O Reine ! ô Vierge secourable !
Mère du Dieu de l'univers !
Rends-nous Jésus-Christ favorable :
A ses pieds fais tomber nos fers.

Sapinaud de Boisbuguet.

NAPLES ET LE VESUVE.

Mais vers ces bords riants Parthénope m'appelle.
Là, se présente aux yeux une scène nouvelle,
Là, je vois rassemblés dans de vastes tableaux
Tous les effets du ciel, et des feux, et des eaux.
Combien de souvenirs consacrés par l'histoire,
Combien d'illusions chères à la mémoire,

Dans ce premier berceau de la gloire et des arts,
Viennent au cœur ému s'offrir de toutes parts !
Eh ! quel lieu fut jamais en grands noms plus fer-
[tile ?
Ici naquit le Tasse, et là mourut Virgile.
C'est là, c'est dans ces champs qu'Hésiode à la main,
Epris de leurs beautés, le poëte romain
Chantait dans le repos ses douces Géorgiques ;
C'est là qu'il exhalait les plaintes énergiques
Où vivra de Didon l'éternelle douleur.
Mais d'un sol vigoureux qui peindra la couleur,
Et le pampre accablé sous sa grappe opulente,
Et des volcans noircis la flamme étincelante,
Et l'île au triple front, et le ciel enchanté,
Et d'une double mer la double immensité ?
O vieux géant ! ô toi, dont la bouche embrasée,
Sur ces bords qu'embellit l'éclat de l'Elysée,
Epanche trop souvent les laves des enfers,
Vésuve, tu rugis, tes flancs se sont ouverts ;
L'onde qui bat tes pieds a fait fumer ta cime ;
La mer, dans tes fourneaux, que sa fureur anime,
Se roule, et les torrents s'échappent à grand bruit ;
Mille langues de feu se croisent dans la nuit...
Mais le fleuve enflammé, plus bruyant que l'orage,
Se plonge dans la mer qui nourrissait sa rage,
La mer, en frémissant, le reçoit dans son sein.
Oh ! quel combat alors ébranle son bassin !
Le volcan à la mer vient rendre sa secousse,
Et heurte avec fracas les ondes qu'il repousse.
Ainsi, lorsque Vulcain, près de ces mêmes lieux,
Forge, aux flancs de l'Etna, des foudres pour les
[dieux,
Dans la mer frémissante il trempe le tonnerre,
Et des deux éléments renouvelle la guerre.
Cependant l'eau bouillonne, et d'immenses vapeurs
Enveloppent les cieux de leurs voiles trompeurs,
Et le soleil qui sort de la mer enflammée,
Parmi les flots rougis d'une ardente fumée,
De son disque agrandi montre les bords sanglants,
Et d'un œil effrayé voit ces gouffres brûlants.

Enfin quand Amphitrite à pas lents se retire,
Le noir Typhon s'apaise et son courroux expire ;
Et Vulcain fatigué meurt faute d'aliment.
Mais le monde alarmé le revoit rarement.
O Vésuve ! ô fléau, qui, par de longs ravages,
Signales ton retour dans les fastes des âges,
Et des tours et des murs, en ton sein foudroyés,
Entretiens si longtemps les peuples effrayés !
Les peuples cependant près de toi se rallient ;
A tes pieds embrasés les fleurs se multiplient,
Tu redoubles la vie et la fertilité !
Des conquêtes du feu quand le temps irrité
Aura mêlé, pétri cette cendre féconde,
Sur un monde détruit va naître un nouveau monde.

CHÊNEDOLLÉ.

LA NATIVITE.

O toi, qui du néant renversas la barrière,
Et du sein du chaos évoquas la matière,

Verbe, par qui le ciel à la terre est uni,
Dont la seule pensée a créé l'infini !
Centre majestueux de ta sphère suprême,
Qui fis naître les temps et naquis de toi-même !
Sagesse du Très-Haut, immuable clarté
Dont les divins rayons sondent l'éternité !
Sous des voiles humains dérobe ta puissance ;
Confonds l'homme et le Dieu dans une même es-
[sence :
Viens, consommant l'espoir et couronnant la foi,
Asservir les mortels à ta sublime loi !

Aux plaines de Sion, quelle vive lumière
Fait du prophète-roi tressaillir la poussière ?
Quel ange nous révèle un grand avénement,
Et fait d'un doux réveil un saint ravissement ?
Rois, suivez dans son cours cette étoile étrangère !
Peuples, prosternez-vous devant la Vierge mère !
Quel œil divin, s'ouvrant à la clarté du jour,
Rajeunit l'univers par un regard d'amour ?
Quel enfant, dédaigneux de pompes solennelles,
Ouvre, d'un premier cri, les portes éternelles,
Et, des célestes lieux vers le monde apporté,
Epanche le salut dans sa nativité ?

Pour sonder tous les maux que le temps nous me-
[sure,
Un Dieu veut dans son cœur en sentir la blessure
Pour mieux peser la force et la fragilité,
Il impose la vie à sa divinité ;
Et, de sa sainte main rejetant son tonnerre,
Il abdique le ciel pour adopter la terre.
Il vient de son éclat effacer la splendeur,
Par son humilité déceler sa grandeur ;
Consacrer par des pleurs l'austère pénitence,
Et de l'homme déchu révoquer la sentence.
Lève-toi, divin Fils de la terre et des cieux !
Trace sur l'univers tes pas mystérieux !
Dans le Livre suprême exhale ta sagesse ;
Accomplis dans toi seul l'éternelle promesse !
Va, scellant de ton sang le monde racheté,
Associer la mort à l'immortalité.

Mme DE CÉRÉ-BARBÉ.

NATIVITE DE LA SAINTE VIERGE.

Roses, fleurs de la terre ; étoiles, fleurs des cieux ;
Brises du soir, soleil, aurore,
Doux parfums, purs rayons, accords délicieux,
Soyez plus doux, plus purs encore,
Et célébrez plus haut le Seigneur glorieux.

Car voici naître enfin la Reine des merveilles,
Astre pour les cœurs égarés,
Aurore du soleil qu'attendaient dans leurs veilles
Les saints prophètes éplorés,
Quand la voix du Très-Haut tonnait à leurs oreilles.

Voici naître la fleur aux parfums bien-aimés,
La fleur des fleurs à jamais belle,
Dont le miel nourrira tous les cœurs affamés ;
L'Eve au Seigneur toujours fidèle,
Délivrant de leurs maux les justes opprimés.

Le Seigneur s'est calmé dans sa bonté profonde,
Et les cieux ne sont plus d'airain ;
Voici que de nouveau son amour nous inonde :
Sur la terre il sème le grain
D'où sortira l'épi qui doit nourrir le monde.

En vain le noir démon croyait tout conquérir :
De nos péchés le poids immense
Nous entraîne vers lui. Dieu pour nous secourir
Mettra son sang dans la balance :
Voici naître Marie, et la mort va mourir !

O berceau de Marie ! obstacle infranchissable
A tous les efforts de l'enfer ;
Quelle force est en toi, fragile grain de sable
Qui suffis à borner la mer ?
C'est la force de Dieu, la force impérissable !

Car, frêle et cher berceau, tu renfermes déjà
Des grâces hors de toute atteinte ;
Voyant pure du mal où l'homme se plongea
Marie enfant et déjà sainte,
Déjà le ciel charmé dit : Ave, Maria.

Et nous aussi, pécheurs, nous saluerons Marie !
Le jour de sa nativité
Fut un jour de pardon pour la terre flétrie ;
Jour heureux, où l'humanité
Vit finir son exil de la sainte patrie.

Joignons aux chants du ciel nos hymnes triom-
Aimons la Vierge tutélaire ; [phants ;
Elle est Reine du ciel, nous sommes ses enfants,
Jésus nous la donna pour mère.
Elle est Reine du ciel, nous sommes ses enfants !

Louis Veuillot.

LA NATURE.

Nature ! ô séduisante et sublime déesse,
Que tes traits sont divers ! Tu fais naître dans moi
Ou les plus doux transports, ou le plus saint effroi.
Tantôt dans nos vallons jeune, fraîche et brillante,
Tu marches, et des plis de ta robe flottante
Secouant la rosée et versant les couleurs,
Tes mains sèment les fruits, la verdure et les fleurs.
Les rayons d'un beau jour naissent de ton sourire,
De ton souffle léger s'exhale le zéphire ;
Et le doux bruit des eaux, le doux concert des bois,
Sont les accents divers de ta brillante voix.
Tantôt dans les déserts, divinité terrible,
Sur des sommets glacés plaçant ton trône horrible,
Le front ceint de vieux pins s'entrechoquant dans
[l'air,
Des torrents écumeux battent tes flancs ; l'éclair
Sort de tes yeux ; ta voix est la foudre qui gronde,
Et du bruit des volcans épouvante le monde.

Delille.

NATURE DE L'HOMME.

(Trad. du grec de saint Grégoire de Nazianze.)

Dans les riants détours d'un vallon solitaire
Cherchant de mes douleurs le remède ordinaire,

Le silence des bois, le murmure des eaux,
Les soupirs de la brise et le chant des oiseaux ;
Parmi les fleurs, les fruits d'une campagne heu-
[reuse,
Je promenais hier ma tristesse rêveuse ;
Mais de tous ces objets l'harmonieux bonheur
Ne pouvait cette fois pénétrer dans mon cœur :
Qu'ai-je d'abord été ? que suis-je ! que dois-je
[être ?
C'est en vain que mon cœur brûle de le connaître,
Disais-je ; cette étude est un gouffre sans fond ;
En vain je le demande à ma faible raison,
Je le demande en vain aux sages de la terre ;
Rien ne peut m'expliquer cet effrayant mystère,
Et cet ardent désir que j'ai de le savoir,
Toujours inassouvi, se change en désespoir.
Hélas ! tel est le sort de la nature humaine,
Tant qu'elle est ici-bas attachée à sa chaîne !
Et sans doute il vaut mieux, pour vivre satisfait,
Se croire à tort savant que de l'être en effet.

Déjà s'est écoulée une part de ma vie,
D'une autre incessamment et d'une autre suivie,
Ce que j'étais hier aujourd'hui n'est plus rien,
Ce qu'aujourd'hui je suis ne sera plus demain.
L'un par l'autre pressés, mes jours vont comme
[l'onde
Qu'un fleuve impétueux porte à la mer profonde.
Deux fois le même flot ne m'est point apparu,
Le même homme deux fois ne sera point revu.
Des trois modes de temps dont l'être se compose,
En est-il vraiment un, un qui soit quelque chose ?...
Eh bien ! prouvez-le moi, saisissez-moi soudain,
Hâtez-vous ; mais déjà j'échappe à votre main.

Quels bizarres ressorts ! suis-je esprit ou matière ?
J'ai reçu l'être un jour d'un père et d'une mère ;
Ma chair, informe encor, sans voix, ni sentiment,
De la chair de tous deux se forma lentement,
Et je vois plein d'horreur, aux deux bouts de mon
[être,
L'effroyable néant comme un spectre apparaître.
Chaque jour de ma vie est un pas vers la mort,
Et sorti du tombeau j'y redescends d'abord.

Mais quoi ! s'il était vrai que cette courte vie
Fût éternellement par une autre suivie !
Non non, l'homme n'est rien. Et pourtant quel far-
[deau
Pèse sans le briser sur ce faible roseau !
Que d'horribles douleurs, qui jamais ne vieillissent,
Que d'effroyables maux sur lui s'appesantissent !
De tourments destructeurs quel cercle dévorant !
Il vient à la lumière, il la quitte en pleurant,
Et sa plaintive voix, sur le seuil de la vie,
Est de ces tristes maux la triste prophétie.

Il est, dit-on, des bords dont les peuples heu-
[reux
Ne voient ni loups cruels, ni serpents venimeux ;
Il en est où jamais l'hiver qui nous assiége
N'ensevelit les champs sous des monceaux de neige.

Mais en est-il aucun où l'homme avant sa mort
N'ait sujet mille fois de maudire son sort?
Parmi tant de périls qu'en vivant il traverse,
S'il échappe aux premiers, le dernier le renverse.
Oui, tel est son destin, depuis le jour fatal
Qu'Adam a succombé sous le piége infernal.
Depuis ce jour, sa chair corrompue et rebelle
Lui livre incessamment une guerre cruelle,
Et soit dans la douleur, soit dans la volupté,
Exerce sur son âme un empire indompté,
L'âme dut commander, et le corps est le maître.

Qu'es-tu donc, ô mon âme, et qui t'a donné l'être?
Quel habile ouvrier a trempé ces ressorts
Dont la chaîne te presse et te lie à mon corps?
L'un de l'autre ennemis, quelle main vous rassemble,
Vous fait vivre, mouvoir, souffrir, jouir ensemble?
Croirai-je que mon corps, par toi seul animé,
Te forme et te produise ainsi qu'il s'est formé ;
Que tout entier sorti des flancs de la matière,
J'y doive tout entier retourner en poussière?
Et que de ma raison le flambeau lumineux
Naisse et s'épanouisse en un plaisir honteux
Non; mais viens-tu du ciel? es-tu, comme je pense,
Un pur souffle émané de la divine essence?
Ah! lorsque repoussant le crime loin de toi,
Tu te plais dans le bien, je t'admire et le croi;
D'où vient donc que, malgré ta céleste origine,
Un tyran ténébreux si souvent te domine?
Combien doit être lourd le fardeau de tes fers,
Puisque venant du ciel tu tends vers les enfers!
Mais séduit par l'orgueil, je m'aveugle peut-être,
Et le souffle de Dieu ne t'a point donné l'être.
Peut-être un faux espoir égare mon esprit :
Non, non, de toutes parts la vérité me luit;
Le monde, œuvre de Dieu, l'Eden, séjour de
[l'homme,
L'astuce de Satan et la fatale pomme,
Le déluge couvrant le coupable univers,
Le feu du ciel tombé sur des peuples pervers,
La gloire du Très-Haut dans ses œuvres écrite,
La loi de siècle en siècle assurant ma conduite,
Dieu lui-même fait homme, et, pour me secourir,
Comme un humble pécheur daignant vivre et mourir.
Que faut-il à mon cœur, si son sang ne le touche?
Et pourtant je ne sais quelle force farouche
Malgré moi dans le mal me fait précipiter,
Et le Christ me cherchant m'excite à l'éviter.
Pour surcroît de misère un doute affreux m'obsède,
Je n'ai rien qu'avec moi le méchant ne possède.
Que dis-je? Tourmenté par ce doute fatal,
Plût au ciel qu'avec lui j'eusse un partage égal!
Mais il se rit des maux dont mon âme est atteinte,
Et tandis que, saisi d'une effroyable crainte,
De l'enfer sous mes pieds je sens le gouffre ardent,
Sans craindre l'avenir il jouit du présent.
Mais quoi! suis-je le seul que la douleur atteigne?
Non, il n'est ici-bas rien où le mal ne règne ;
La terre même souffre, et sur ses fondements
Tremble au choc réuni de la foudre et des vents;

Les saisons l'une à l'autre à regret enchaînées
Se disputent les jours, les mois et les années.
La lune errante croît et décroît tour à tour,
Et le soleil, enfin, père éclatant du jour,
Le soleil dont la flamme obscurcit les étoiles,
Dans l'orage pâlit sous d'effroyables voiles.
Le mal même a souillé les célestes palais ;
Un archange orgueilleux en a troublé la paix,
Et, tombé sans retour des voûtes éternelles,
Il a perdu son nom, son amour et ses ailes.
Que dirai-je de plus? Dieu même est insulté.
L'hérétique insolent, contre lui révolté,
Le blasphème ou le nie en sa triple puissance :
Mais jusqu'où de ma plainte ira la violence?
Je rétracte un discours impie et furieux.
Dieu ne m'a point créé pour être malheureux.
Ces secrets redoutés, pleins de noires ténèbres,
Où mon âme s'égare en des pensers funèbres,
Ces secrets à ma mort me seront découverts
Dans les palais du ciel... ou le feu des enfers.

L'abbé A.-L. Constant.

NEIGES D'HIVER.

La neige, qui toujours, ainsi qu'une couronne,
Sur la cime des monts, même en été rayonne,
Couvre tout maintenant de sa chaste blancheur.
Sous sa teinte uniforme, aux yeux du voyageur,
Le sentier se dérobe, et les humbles vallées
Dans leurs profonds replis paraissent nivelées.
En son sein les ruisseaux se perdent; sous son
[poids
Les branches des sapins, les soliveaux des toits
Fléchissent ; le regard, dans toute l'étendue,
Ne rencontre partout que neige répandue.
C'est triste ; et cependant ce n'est pas sans beauté.
Il est dans ce grand deuil un air de majesté,
Quelque chose de vague, une monotonie,
Qui fait de notre terre une terre infinie,
Où, rien n'arrêtant plus la pensée et les yeux,
L'âme avec plus d'amour se tourne vers les cieux.

Certes, ce voile uni, jeté sur la nature,
Ne vaut pas un des plis du manteau de verdure
Si frais, si nuancé d'admirables couleurs
Qu'elle porte au printemps. Mais, en place de
[fleurs,
Quand sur les arbres noirs le givre, à chaque
[branche,
A suspendu la nuit une guirlande blanche;
Le matin quand on voit le ciel riant et pur
Surmonter doucement de son dôme d'azur
Le tapis virginal qui recouvre la terre;
Et qu'un tendre rayon s'en vient avec mystère
Sur les neiges glisser, heurtant de toutes parts
De cet immense écrin les diamants épars :
Ce sont là des tableaux dont la magnificence
Prouve que du Seigneur la sublime puissance
A su, donnant un charme aux plus âpres climats,
Embellir l'univers jusqu'au sein des frimas.

Désiré Carrière.

NEWTON.

Loin d'un monde frivole et de son vain fracas,
De tous ces vils pensers qui rampent ici-bas,
Dans cette vaste mer de feux étincelante,
Devant qui notre esprit recule d'épouvante,
Newton plonge ; il poursuit, il atteint les grands [corps,
Qui jusqu'à lui, sans lois, sans règles, sans accords,
Roulaient désordonnés sous les voûtes profondes :
De ces brillants chaos Newton a fait des mondes.
Atlas de tous ces cieux qui reposent sur lui,
Il les fait l'un de l'autre et la règle et l'appui ;
Il fixe leurs grandeurs, leurs masses, leurs dis- [tances.
C'est en vain qu'égarée en ces déserts immenses,
La comète espérait échapper à ses yeux ;
Fixés et vagabonds, il poursuit tous ces feux
Qui, suivant de leur cours l'incroyable vitesse,
Sans cesse s'attirant, se repoussant sans cesse,
Et par deux mouvements, mais par la même loi,
Roulent tous l'un sur l'autre, et chacun d'eux sur [soi.
O pouvoir du génie et d'une âme divine !
Ce que Dieu seul a fait, Newton seul l'imagine ;
Et chaque astre répète en proclamant leur nom :
Gloire à Dieu qui créa les mondes et Newton !

DELILLE.

NEWTON, SA PHILOSOPHIE.

(Fragment d'une épître adressée à la marquise du Châtelet, en 1738.)

Le charme tout-puissant de la philosophie
Elève un esprit sage au-dessus de l'envie.
Tranquille au haut des cieux que Newton s'est [soumis,
Il ignore en effet s'il a des ennemis.
Je ne les entends plus. Déjà de la carrière
L'auguste vérité vient m'ouvrir la barrière,
Déjà ces tourbillons, l'un par l'autre pressés,
Se mouvant sans espace, et sans règle entassés,
Ces fantômes savants à mes yeux disparaissent ;
Un jour plus pur me luit, les mouvements renais- [sent.
L'espace, qui de Dieu contient l'immensité,
Voit rouler dans son sein l'univers limité,
Cet univers si vaste à notre faible vue,
Et qui n'est qu'un atome, un point dans l'étendue.
Dieu parle, et le chaos se dissipe à sa voix ;
Vers un centre commun tout gravite à la fois.
Ce ressort si puissant, l'âme de la nature,
Etait enseveli dans une nuit obscure ;
Le compas de Newton, mesurant l'univers,
Lève enfin ce grand voile, et les cieux sont ouverts.
Il découvre à mes yeux, par une main savante,
De l'astre des saisons la robe étincelante :

(1) Un critique de nos jours, après avoir cité ce morceau, y ajoute cette observation : « Le reste de l'épître est loin d'être à la hauteur de ces vers, qui sont peut être les plus beaux que Voltaire ait faits. Ils ne sont pourtant pas sans taches : le mot *central* est prosaïque ; l'apostrophe aux esprits célestes, qui est exagérée, sent le rhéteur ; et les substances angéliques ne sont pas éternelles. »

L'émeraude, l'azur, le pourpre, le rubis,
Sont l'immortel tissu dont brillent ses habits.
Chacun de ses rayons, dans sa substance pure,
Porte en soi la couleur dont se peint la nature,
Et confondus ensemble ils éclairent nos yeux,
Ils animent le monde, ils emplissent les cieux.
Confidents du Très-Haut, substances éternelles,
Qui brûlez de ses feux, qui couvrez de vos ailes
Le trône où votre maître est assis parmi vous,
Parlez, du grand Newton n'étiez-vous pas jaloux ?

La mer entend sa voix. Je vois l'humide empire
S'élever, s'avancer vers le ciel qui l'attire ;
Mais le pouvoir central arrête ses efforts ;
La mer tombe, s'affaisse, et roule vers ses bords.

Comètes, que l'on craint à l'égal du tonnerre,
Cessez d'épouvanter les peuples de la terre ;
Dans une ellipse immense achevez votre cours ;
Remontez, descendez près de l'astre des jours ;
Lancez vos feux, volez, et, revenant sans cesse,
Des mondes épuisés ranimez la vieillesse.

Et toi, sœur du soleil, astre qui, dans les cieux,
Des sages éblouis trompais les faibles yeux,
Newton de ta carrière a marqué les limites ;
Marche, éclaire les nuits ; tes bornes sont prescri- [tes.

Terre, change de forme ; et que la pesanteur
En abaissant le pôle élève l'équateur ;
Pôle immobile aux yeux, si lent dans votre course,
Fuyez le char glacé des sept astres de l'Ourse ;
Embrassez dans le cours de vos longs mouvements
Deux cents siècles entiers par-delà six mille ans (1).

VOLTAIRE.

LE NID

De ce buisson de fleurs approchons-nous ensem- [ble :
Vois-tu ce nid posé sur la branche qui tremble ?
Pour le couvrir, vois-tu les rameaux se ployer ?
Les petits sont cachés dans leur couche de mousse ;
Ils sont tous endormis... Oh ! viens, ta voix est [douce,
Ne crains pas de les effrayer.
De ses ailes encor la mère les recouvre ;
Son œil appesanti se referme et s'entr'ouvre,
Et son amour longtemps lutte avec le sommeil :
Elle s'endort enfin... Vois comme elle repose,
Elle n'a rien pourtant qu'un nid sous une rose,
Et sa part de notre soleil.

Vois, il n'est point de vide en son étroit asile,
A peine s'il contient sa famille tranquille ;
Mais là le jour est pur et le sommeil est doux,
C'est assez... Elle n'est ici que passagère ;
Chacun de ses petits peut réchauffer son frère,
Et son aile les couvre tous.
Et nous, pourtant, mortels, nous, passagers comme [elle,

Nous fondons des palais quand la mort nous appelle ;
Le present est flétri par nos vœux d'avenir.
Nous demandons plus d'air, plus de jour, plus d'espace,
Des champs, un toit plus grand... Ah ! faut-il tant de place
Pour aimer un jour... et mourir !

EMILE SOUVESTRE.

LE NID DE FAUVETTE.

Je le tiens, ce nid de fauvette :
Ils sont deux, trois, quatre petits.
Depuis si longtemps je vous guette,
Pauvres petits, vous voilà pris!
Criez, sifflez, petits rebelles,
Débattez-vous : oh ! c'est en vain.
Vous n'avez pas encor vos ailes,
Comment échapper de ma main ?

Mais quoi ! n'entends-je pas leur mère
Qui pousse des cris douloureux ?
Oui, je le vois, oui, c'est leur père
Qui vient voltiger autour d'eux.
Et c'est moi qui cause leur peine,
Moi qui, l'été, dans ces vallons,
Venais m'endormir sous un chêne,
Au bruit de leurs douces chansons !

Hélas ! si du sein de ma mère
Un méchant venait me ravir,
Je le sens bien, dans sa misère,
Elle n'aurait plus qu'à mourir.
Et je serais assez barbare
Pour vous arracher vos enfants !
Non, non, que rien ne vous sépare :
Non, les voici, je vous les rends.

Apprenez-leur dans le bocage
A voltiger auprès de vous ;
Qu'ils écoutent votre ramage
Pour former des sons aussi doux.
Et moi, dans la saison prochaine,
Je reviendrai dans ces vallons
Dormir quelquefois sous un chêne,
Au bruit de leurs jeunes chansons.

BERQUIN.

NIDS D'OISEAUX.

A UN ENFANT.

Oh ! ne déniche point les oiseaux dans tes jeux!
Les oiseaux ont de Dieu reçu leur existence ;
C'est Dieu qui leur apprend dans sa toute-puissance,
A tresser sans effort leur nid si gracieux.

Les oiseaux, comme nous, ressentent la souffrance.
Cher enfant, que dirait ta pauvre mère un jour,
Si de ce petit lit où fleurit ton enfance
Quelque méchant t'allait ravir à son amour ?

Ta mère pleurerait, et, pleine de tristesse,
Elle t'appellerait, hélas ! peut-être en vain ;
Et toi de qui la joie est toute en sa tendresse,
Et toi, que dirais-tu, Georges, le lendemain !

Prends donc aussi pitié de la frêle famille
Qui dort sur les rameaux ou dans le vert gazon,
De ce jeune oisillon qui gazouille et sautille,
Et n'a point peur de toi parce qu'il te croit bon.

Enfant, si dans ton cœur la charité demeure,
Le ciel te laissera ta mère à caresser,
Et ton ange viendra de sa sainte demeure
Auprès de ton chevet chaque nuit se poser.

(Anonyme.)

NINIVE DÉTRUITE.

PROPHÉTIE DE NAHUM, CHAPITRE PREMIER (1).

Dieu, vengeur, patient mais terrible, protége ceux qui le servent, punit ceux qui le méprisent.

Le Seigneur est jaloux, il aime la vengeance,
Il hait avec fureur l'ennemi qui l'offense ;
Sa haine est sans pitié, son courroux est cruel ;
Il est lent à punir, mais c'est en Dieu qu'il frappe ;
Et nul crime n'échappe
Aux coups inattendus de son glaive éternel.

Accompagné des vents, entouré des orages,
Il marche sur la foudre et brise les nuages ;
Mer, tu le vois paraître, il te parle et tu fuis.
Tout fleuve est desséché, tout champ devient stérile ;
Bazan n'est plus fertile :
Le Liban perd ses fleurs et le Carmel ses fruits.

Il renverse les monts, il dissout les collines ;
La terre a tressailli sous leurs vastes ruines,
L'univers tremble au bruit de ses coups effrayants.
Quel pouvoir bravera sa puissance invincible,
Et de ce Dieu terrible
Quel mortel soutiendra les regards foudroyants?

Sa colère est un feu qui dévore la pierre,
Un souffle destructeur qui ravage la terre,
Dépeuple les Etats et détrône les rois.
Mais il plaint ses enfants au jour de leur tristesse ;
Et du mal qui les presse
Il guérit tous les cœurs qui connaissent ses droits.

O ville ! ô lieu proscrit dont le sort m'épouvante !
Dans tes murs renversés par l'onde mugissante
Les flots pendant la nuit apportent le trépas :

(1) La prophétie de Nahum, dont les trois chapitres ne présentent que le même objet, et ne composent qu'un seul discours, annonce le siége de Ninive, formé par Nabopolassar, père de Nabuchodonosor, et de Cyaxare, roi des Mèdes. C'est la description la plus vive et la plus poétique d'une ville assiégée, prise et détruite par ses vainqueurs. Le prophète nous apprend les principales circonstances du siége, l'inondation qui rompit les portes, renversa les murs, entraîna les ponts et les digues. Tout cela ne peut regarder que le second siége de Ninive, après lequel cette ville ne se rétablit plus. Sa destruction fut la fin de l'empire d'Assyrie, dont les Babyloniens et les Mèdes partagèrent les débris.

Tes citoyens fuiront : j'entends leurs cris funèbres :
Mais d'épaisses ténèbres
Arrêteront leur fuite et tromperont leurs pas.
Quels étaient vos desseins, troupe ingrate et re-
belle ?
De vos festins impurs le spectacle l'appelle,
Il vous frappe au milieu de vos embrassements ;
Telle dans les buissons la flamme qui s'allume
En un instant consume
Des rameaux dont la cendre est le jouet des vents.
C'est vous dont les conseils ont formé ce barbare,
Ce guerrier qui m'insulte, et dont la main prépare
Des traits contre Juda, des autels contre moi.
Il forge avec ardeur l'instrument de sa perte,
Et sa ville déserte
Attendra vainement et son peuple et son roi.
Et toi, peuple affligé, peuple dont la misère
Apprend au monde entier l'excès de ma colère,
Tu ne souffriras plus les maux dont tu te plains.
Je suivrai le tyran qui se rit de ma haine,
Et de ta propre chaîne,
Dans son camp désolé j'enchaînerai ses mains.
Mon courroux brisera sur ce roi qui t'opprime
La verge qu'il reçut pour châtier ton crime,
Ne crains point de malheur ni d'opprobre nouveau :
J'interromprai le cours de ses honneurs frivoles,
J'abattrai ses idoles,
Et leur temple écrasé deviendra son tombeau.
Je vois l'ange de paix, il descend des montagnes,
Il arrive : ô Juda, rentre dans tes campagnes,
Présente au ciel tes vœux et ton juste transport.
Tes champs ne seront plus un pays de conquêtes ;
Recommence tes fêtes,
O Juda, ton Dieu règne, et Bélial est mort.

LE FRANC DE POMPIGNAN.

Jéhovah quelquefois diffère
Les coups de son bras redouté.
Il est lent à punir, mais enfin sa colère
Eclate sur l'impiété.
Parmi les tourbillons et parmi les orages,
Il marche, et la poussière en tournoyants nuages
S'élève sous ses pas.
Il menace, et des mers les noirs abîmes s'ouvrent,
Il tonne, et de Basan les campagnes se couvrent
Des ombres du trépas.
Du fleuve au milieu de sa course
Le flot épouvanté remonte vers sa source,
Les monts s'agitent de terreur,
Le soleil dans les cieux s'obscurcit et s'arrête.
Eternel, à frapper lorsque ta main s'apprête
Qui peut soutenir ta fureur ?
Ninive, ton audace impie
Défiait le Très-Haut, le Dieu de l'univers,
Mais le Seigneur a dit : « Trop longtemps assoupie
Ma foudre grondera sur ce peuple pervers.
Méchants, vous tomberez d'une chute rapide,

Ainsi que les cheveux sous l'acier du rasoir,
Et comme le torrent dans une plaine aride
Votre flot du matin sera séché le soir.
Israël, Israël, de tes enfants esclaves
Je brise les entraves.
Ils ne porteront plus du joug de Bélial
La douloureuse empreinte,
Et ton cœur, ô Sion, pourra goûter sans crainte
Leur amour filial.
Car la ville de sang, Ninive est condamnée :
Ses temples et ses dieux vont tomber devant moi ;
Bientôt se lèvera sa fatale journée,
Et ses murs sous leur chute engloutiront son roi.
Ninive, assemble tes cohortes,
Munis-toi de fossés, de tours et de remparts,
J'immolerai tes fils, je briserai tes portes,
Et le chardon croîtra sur tes débris épars. »
Ainsi dit le Seigneur, et déjà, ville infâme,
S'avancent les guerriers par qui tu périras :
Leurs yeux lancent la flamme,
Leurs carquois le trépas.
J'entends bondir leurs chars et leur cavalerie,
Je vois étinceler leurs cuirasses d'airain,
Je vois de leur épée au carnage aguerrie
Le fer resplendissant dans leur terrible main.
La ville de Ninus promise à leur furie
Oppose à leurs assauts des efforts superflus,
A ses lâches soldats vainement elle crie :
Au combat ! au combat !... Ils ne l'entendent plus !
Comme d'insectes vils un nuage éphémère
Au souffle des autans disparaît dans les airs,
Seigneur, le vent de ta colère
Les a chassés vers les déserts.
Ninive a succombé ; des sillons de la foudre
Son front superbe est labouré,
Et son cadavre sur la poudre
Gît sanglant et défiguré.
Où donc est maintenant cette caverne sombre,
Cet antre où le lion
Allait cacher sa proie et dévorait dans l'ombre
Les agneaux de Sion ?
Le lion dans son antre est étendu sans vie.
Troupe faible, à sa rage autrefois asservie,
Désormais, brebis d'Israël,
Sans craindre sa dent meurtrière,
Paissez le doux cytise et l'herbe printanière
Sur les collines du Carmel.

RAGON.

PROPHÉTIE DE NAHUM, CHAP. II. — SIÉGE DE NINIVE.

Tyrans, le vainqueur s'avance ;
J'aperçois ses pavillons :
Une multitude immense
Ravage au loin vos sillons.
Peuple saint, reprends courage ;
Cet épouvantable orage
Gronde sur tes ennemis.

Le Seigneur par leurs alarmes
Commence à venger les larmes
Et le sang de ses amis.

Au signal qui les appelle
Les drapeaux flottent dans l'air;
Toute l'armée étincelle
De pourpre, d'or et de fer.
Des cris confus retentissent,
Des coursiers fougueux hennissent :
Quel bruit d'armes et de chars !
Le front du soldat s'enflamme,
Et la fureur de son âme
Eclate dans ses regards.

Au souvenir de ses pères,
Assur dédaignant la mort,
Des phalanges étrangères
Sur ses murs soutient l'effort.
Vainement son industrie
Oppose à tant de furie
De nouveaux retranchements;
Les flots s'ouvrent une route,
Le temple tombe, et sa voûte
Ecrase ses fondements.

Que de captifs qu'on enchaîne !
Que de femmes dans les fers,
O Ninive, ô souveraine
Tant de peuples divers !
Sous les eaux ensevelie,
En vain ta voix affaiblie
Demande encor du secours;
Sourds à ta plainte mourante,
Tes enfants pleins d'épouvante
T'abandonnent pour toujours.

Nations victorieuses,
Arrachez de ses palais
Ces richesses orgueilleuses
Qu'elle dut à ses forfaits.
O jour lugubre et funeste !
Tout meurt et fuit : il ne reste
Que des cœurs désespérés,
Que des fantômes stupides
Et des visages livides
Par la peur défigurés.
Que devient le pâturage
Des monstres de nos forêts?
Que devient l'antre sauvage
Qui les cachait à nos traits?
Où sont ces lieux effroyables,
De lions impitoyables
Repaires accoutumés,
Où les lionnes sanglantes
Nourrissaient de chairs vivantes
Leurs lionceaux affamés?

Voici le Dieu des batailles,
Voici l'arrêt que j'entends.
« Je brûlerai vos murailles,
Vos chars et vos combattants.
Les éclats de mon tonnerre

Disperseront sur la terre
Les débris de vos grandeurs;
Et le bruit de vos disgrâces
Etouffera les menaces
De vos fiers ambassadeurs. »

LE FRANC DE POMPIGNAN.

PROPHÉTIE DE NAHUM, CHAP. III.

Cruautés et prostitutions de Ninive ; lâcheté de ses soldats ; faiblesse de ses princes et leur punition.

Malheur, malheur à toi, cité lâche et perfide,
Cité de sang prodigue et de trésors avide,
Entends le bruit des chars, le choc des boucliers,
Les clameurs du soldat, les coursiers qui frémissent.
Les champs qui retentissent
Sous les pas des coursiers.

Vois le glaive qui brille et les flèches qui volent,
Tes murs et ton pays que les flammes désolent,
Ton peuple mis en fuite après de vains efforts;
Des bataillons entiers qui sous le fer succombent,
Et des mourants qui tombent
Sur des monceaux de morts.

Le Ciel enfin sur toi se venge avec usure,
Epouse criminelle et courtisane impure,
Qui te vendais sans cesse à tes adorateurs,
Et qui par tes attraits, ou par tes artifices,
Du poison de tes vices
Infectais tous les cœurs.

Je viens, dit le Seigneur, tremble, vile adultère :
Je viens de tes forfaits dévoiler le mystère ;
Ton infâme bonheur retombera sur toi :
Tu serviras d'exemple à ces rois qui t'honorent :
Ces peuples qui t'adorent
Reculeront d'effroi.

Ils diront ; Dieu se venge, et Ninive est détruite.
Mais dans l'état funeste où tu seras réduite,
Tes maux ne trouveront que d'insensibles cœurs.
Hélas ! dois-tu l'emporter sur cette ville altière
Dont la ruine entière
Annonçait tes malheurs?

A ses commandements l'Egypte était fidèle,
L'Afrique la servait et combattait pour elle,
Son trône était bâti dans l'enceinte des eaux :
Les fleuves l'entouraient, et l'empire de l'onde
Des richesses du monde
Remplissait ses vaisseaux.

Cependant ses remparts sont brisés par la guerre,
Ses enfants devant elle écrasés sur la pierre,
Ses vieillards mis aux fers, ou traînés à la mort;
Et ses chefs, loin des lieux qu'habitaient leurs ancêtres,
Abandonnés aux maîtres
Que leur choisit le sort.

Dieu répandra sur toi le fiel de sa vengeance ;
Tu ne rougiras point d'implorer l'assistance
De ceux dont ta fureur décriait les vertus ;

Et tes murs tomberont sous tes vainqueurs féroces,
Comme des fruits précoces
Par l'orage abattus.

Que font tes citoyens plus lâches que des femmes?
Tes portes, ton pays, sont dévorés des flammes ;
Hâte-toi, ne perds point de précieux moments;
Allume les fourneaux, pétris la molle argile,
Et d'un rempart fragile
Creuse les fondements.

Malheureuse ! où t'entraîne un superbe délire?
Du commerce et des arts tu gouvernais l'empire,
Et l'or des nations circulait dans tes murs.
Tout tremble, tout s'enfuit aux éclats de la foudre
Qui brûle et met en poudre
Tes magasins impurs.

Tes soldats te vantaient leur force inépuisable :
Tel, d'insectes légers un essaim méprisable
Sur le déclin du jour se rassemble avec bruit;
Mais au retour des feux qui chassent l'ombre humide,
La légion timide
Dans l'air s'évanouit.

Roi d'Assur, l'heure approche, et tes pasteurs sommeillent,
Tes chefs sont endormis quand tes ennemis veillent;
A quelles mains ton peuple était-il confié!
Ce peuple que l'effroi dans sa fuite accompagne,
Errant sur la montagne
Ne s'est point rallié.

Tu tombes, roi cruel, tu meurs chargé de crimes ;
L'univers si longtemps rempli de tes victimes
Triomphe de ta chute et rit de tes douleurs.
Le fléau des humains, l'auteur de nos alarmes,
Fit couler trop de larmes
Pour mériter des pleurs.

Le Franc de Pompignan.

NISI DOMINUS ÆDIFICAVERIT DOMUM,

IN VANUM LABORAVERUNT QUI ÆDIFICANT EAM.

(Trad. du psaume CXXVI.)

On ne peut rien faire de bien sans Jésus-Christ.

Que sert tout le pouvoir humain?
A bâtir un palais qu'en sert tout l'artifice?
Hommes, vous travaillez en vain,
A moins que le Seigneur avec vous ne bâtisse.

Des soldats les plus courageux
Qui veillent jour et nuit à garder une ville,
Si Dieu ne la garde avec eux,
Toute la vigilance est pour elle inutile.

C'est en vain que, pour amasser,
Un avare inquiet se lève avant l'aurore;
Il ne fait que se harasser
Pour du pain de douleur qu'à regret il dévore.

Dieu joint pour ses enfants chéris
Un paisible sommeil à la sainte abondance :
Pour siens il adopte leurs fils,
Et leurs moindres travaux portent leur récompense.

Tels que des guerriers généreux
Qui s'arment en faveur d'un pouvoir légitime,
Ces fils qu'il donne au moins heureux
Soutiennent puissamment un père qu'on opprime.

Heureux qui les voit bien agir,
Qui trouve en leur secours un assuré refuge?
Il n'a jamais lieu de rougir
Quand il lui faut répondre au tribunal d'un juge.

Pierre Corneille.

—

En vain s'élèvera la fragile demeure
Où Dieu n'aura pas mis la main :
Les murs de la cité sont gardés à toute heure,
Mais sans lui sont gardés en vain.

Héritiers des douleurs, dormez jusqu'à l'aurore,
Ne devancez pas son réveil;
Car Jéhovah promet au peuple qui l'adore
La douce paix du doux sommeil.

La race des élus, dans ses tiges nombreuses,
Est l'héritage du Seigneur :
Ainsi, dans leurs carquois pleins de flèches heureuses,
Les guerriers ont trouvé l'honneur.

Bonheur au patriarche en la maison bénie
Où fleurit sa postérité;
De son front glorieux jamais la calomnie (1)
Ne blessera la majesté.

Alexandre Guillemin.

NOBLESSE VERITABLE.

On ne m'éblouit point d'une apparence vaine :
La vertu d'un cœur noble est la marque certaine.
Si vous êtes sorti de ces héros fameux,
Montrez-nous cette ardeur qu'on vit briller en eux,
Ce zèle pour l'honneur, cette horreur pour le vice.
Respectez-vous les lois? fuyez-vous l'injustice?
Savez-vous sur un mur repousser des assauts,
Et dormir en plein champ le harnais sur le dos?
Je vous connais pour noble à ces illustres marques.
Alors soyez issu des plus fameux monarques,
Venez de mille aïeux; et, si ce n'est assez,
Feuilletez à loisir dans les siècles passés;
Voyez de quel guerrier il vous plaît de descendre;
Choisissez de César, d'Achille ou d'Alexandre :
En vain un lâche esprit voudrait vous démentir;
Et si vous n'en sortez, vous en devez sortir.
Mais fussiez-vous issu d'Hercule en droite ligne,
Si vous ne faites voir qu'une bassesse indigne,
Ce long amas d'aïeux que vous diffamez tous,
Sont autant de témoins qui parlent contre vous;
Et tout ce grand éclat de leur gloire ternie
Ne sert plus que de jour à votre ignominie.
En vain, tout fier d'un sang que vous déshonorez,
Vous dormez à l'abri de ces noms révérés;

(1) *Non confundetur, cum loquetur inimicis suis in porta.* — « In judicio, dit Bossuet, calumnias et vim non metuet. » (*Note du traducteur.*)

En vain vous vous couvrez des vertus de vos pères,
Ce ne sont à mes yeux que de vaines chimères :
Je ne vois rien en vous qu'un lâche, un imposteur,
Un traître, un scélérat, un perfide, un menteur,
Un fou dont les accès vont jusqu'à la furie,
Et d'un tronc fort illustre une branche pourrie.

BOILEAU.

NOE.

CANTATE.

« Seigneur, des malheureux humains
Exterminerez-vous la race trop coupable ?
Qui pourra désarmer votre bras redoutable ?
Comment faire tomber la foudre de vos mains?
Ah ! sur les insensés dont la terre est couverte
Jetez un œil compatissant.
Votre courroux, Seigneur, a-t-il juré la perte
De l'impie et de l'innocent?
C'est ainsi que Noé, témoin, et non complice
Des fureurs de l'iniquité,
Voyant avec effroi s'avancer le supplice
Que les tristes humains avaient trop mérité,
Noé, cher au Seigneur par son horreur du vice,
Par sa vertu, par sa fidélité,
Priait, et s'efforçait d'apaiser la justice
D'un Dieu par le crime irrité.

L'heure de grâce, hélas ! s'est envolée :
Dieu s'est lassé d'attendre le pécheur,
Quand des forfaits la mesure est comblée,
Le Dieu de paix n'est plus qu'un Dieu vengeur.

L'homme coupable a méconnu son père,
Qui le créa pour lui plaire et l'aimer.
Il va bientôt ressentir la colère
Du Dieu puissant qu'il osait blasphémer.

L'heure de grâce, hélas ! s'est envolée :
Dieu s'est lassé d'attendre le pécheur.
Quand des forfaits la mesure est comblée,
Le Dieu de paix n'est plus qu'un Dieu vengeur.

Sa voix inexorable appelle les tempêtes.
Il ouvre de sa main les réservoirs des cieux (1) :
La foudre en longs éclats des monts audacieux
Ebranle les superbes faîtes.
Les flots amoncelés tombent du haut des airs ;
Du céleste courroux les trésors sont ouverts.
Les coteaux, les vallons, inondés et déserts,
Ne sont plus qu'une plaine humide.
L'eau, toute rassemblée en un globe liquide,
Est le tombeau de l'univers.

Du juste heureux privilége !
Noé, que son Dieu protége,
Seul évitera la mort.
En vain la tempête gronde ;
Dans le naufrage du monde
Il saura trouver le port.

Dans les revers immobile,
Le juste, d'un œil tranquille,
Voit sous ses pas tout trembler.
Il marche plein d'assurance :
Son Dieu fait son espérance,
Rien ne saurait l'ébranler.

Du juste heureux privilége !
Noé, que son Dieu protége,
Seul évitera la mort.
En vain la tempête gronde ;
Dans le naufrage du monde
Il saura trouver le port.

Pour échappper aux fureurs du déluge,
Noé, par le Seigneur instruit,
Docile à ses leçons, en un siècle construit
Un vaisseau merveilleux qui sera son refuge.
C'est là que, dans un saint repos,
Abandonnée à la bonté divine,
La famille du juste, en voguant sur les eaux,
Des perfides humains abîmés sous les flots,
En pleurant sur leur sort contemple la ruine.
Elle jouit en paix de sa sécurité.
Mais soudain, au milieu de cette mer sans rive,
Elle sent le vaisseau qui la retient captive,
Sur le sommet d'un mont en flottant arrêté.
Dans le bec d'un oiseau la pacifique olive
Lui promet la clémence et la sérénité.
Noé bénit la main libératrice
Dont il vient d'éprouver le secours paternel.
Il offre un holocauste auguste et solennel
Au puissant protecteur qui lui fut si propice.
Le parfum de son sacrifice
Monte au trône de l'Eternel.
Dieu réconcilié sourit à cet hommage,
Dans l'homme vertueux reconnaît son image,
Ordonne aux éléments de reprendre leur cours,
Promet que l'univers échappé du naufrage,
Des ondes sauvé pour toujours,
Jamais d'un tel fléau n'éprouvera la rage ;
Et l'arc brillant du ciel est accordé pour gage
De sa promesse et des beaux jours.

L'éclair brille, la foudre gronde,
Dieu soulève la terre et l'onde
Pour faire éclater son courroux.
La vertu détourne ses coups :
La vertu conserve le monde.

Le crime attire les fléaux
Dont gémit si souvent la terre.
Quand Dieu l'engloutit sous les eaux,
C'est au crime qu'il fit la guerre ;
Le crime est le plus grand des maux.

L'éclair brille, la foudre gronde,
Dieu soulève la terre et l'onde
Pour faire éclater son courroux.
La vertu détourne ses coups :
La vertu conserve le monde.

Le comte M.-L.-A. DE MARCELLUS.

(1) Le paraphraste chaldaïque semble entendre par le mot hébreu, que les Septante et la Vulgate ont traduit par *Cataractæ*, comme des *écluses* par lesquelles l'eau contenue dans les réservoirs s'échapperait. On sent la grandeur de cette image.

NOÉ,

U SORTIR DE L'ARCHE (1).

Gloire à toi, Jéhovah, notre Dieu tutélaire,
A toi qui du néant d'un mot as fait sortir
Ce monde, que d'un souffle, au jour de ta colère,
Tu peux anéantir.

Longtemps cet univers vécut dans l'innocence ;
Ses simples habitants, dociles à ta voix,
Plaçaient tout leur bonheur dans leur obéissance
A tes aimables lois.

Leur âme, chaque jour, dans son ardeur fidèle,
Vers ton trône élevait ses vœux, et, chaque jour,
Bénissant ta bonté, t'adressait avec zèle
Un cantique d'amour.

Leur prière fervente aux voûtes éthérées
Montait, sincère hommage et pur accent du cœur,
Et les anges du ciel sur leurs harpes sacrées
La répétaient en chœur.

Mais la race mortelle abandonna ta voie ;
Le vice l'infecta de sa corruption,
Et toi, tu fis serment de la livrer en proie
A la destruction.

De l'abîme soudain les cataractes s'ouvrent ;
Les torrents éternels de leur sein ont jailli,
Et les monts, sous l'amas des ondes qui les cou-
D'horreur ont tressailli. [vrent,

Contre le flot vengeur il n'est point de refuge.
Montant, montant sans cesse et soulevant les mers,
De rochers en rochers le terrible déluge
Poursuit l'homme pervers.

Gloire à toi dont la Providence
Nous sauva du flot destructeur,
Dont la main sur le gouffre immense
Guida Noé, ton serviteur.
Pour les méchants impitoyable,
Par un châtiment effroyable
Tu confonds leur iniquité ;
Tu frappes le pécheur rebelle,
Mais de l'homme juste et fidèle
Tu protéges la piété.

Gage éclatant de ta clémence
Ton arc à nos yeux s'est montré ;
Une ère nouvelle commence
Pour le monde régénéré.
L'avenir à moi se révèle :
Je vois une race nouvelle
Du Seigneur remplir les desseins ;
Je vois dans cette race heureuse
Fleurir une suite nombreuse
De patriarches et de saints.

Des âges le voile se lève :
Grand Dieu qui nous as préservés,
Ton œuvre de salut s'achève
Lorsque les temps sont arrivés ;
Tu viens : heure prédestinée,
Où d'une tige fortunée
Naîtra le divin Rédempteur !
Jéhovah, dont la main propice
Nous a sauvés du précipice,
Gloire à toi, Dieu libérateur !

RAGON.

(1) La Bible ne contient point de cantique de Noé. La pièce qui suit n'est donc ni une traduction, ni une imitation, mais une composition dans le style biblique.

NOEL.

Décembre, vers sa fin, le front pâli, s'avance,
Son haleine glacée attriste nos climats :
Janvier le suit de près ; Noël qui le devance,
Nous apporte déjà sa neige et ses frimas.
Il est nuit. Au foyer la flamme pétillante
S'élançant des rameaux avec plus de vigueur,
Et, dans un ciel plombé, l'étoile scintillante
Du froid le plus perçant annoncent la rigueur.
Cependant, cette nuit n'est pas silencieuse ;
Sur les pavés glissants où tombe le verglas,
A grand bruit, vers l'église, une foule pieuse
S'empresse de porter ses pas.

Avec elle j'y cours ; pour l'âme du poète
Que le Christianisme a des tableaux touchants !
Ange des chœurs sacrés, muse du roi-prophète,
Venez, inspirez-moi : je veux mêler mes chants
Aux chants solennels de la fête.
Venez, me remplissant de saintes visions,
Transporter mon esprit vers la rive étrangère
Où, dans les anciens jours, apparut sur la terre
Le Christ promis aux nations.

Le culte du vrai Dieu s'effaçait dans le monde ;
L'homme aveugle adorait la fortune et le sort,
Sa raison s'éclipsait dans une nuit profonde,
Et sa loi n'était plus que le droit du plus fort.

Des cités aux hameaux, du trône à la chaumière
Des vices inouïs dégradaient les mortels ;
On n'appelait vertu que l'audace guerrière,
Et les forfaits heureux obtenaient des autels.

Une part des humains, par le fer asservie,
Courbait sous l'autre part son front humilié ;
Le vainqueur insolent se jouait de la vie
Du vaincu, qu'à son char il traînait sans pitié.

Dans une arène affreuse, un peuple inexorable
Jetait l'homme en pâture aux tigres irrités
Ou, dans des jeux cruels, aux flancs de son sem-
[blable
Le forçait de plonger ses bras ensanglantés (2).

Aux pieds de ses tyrans gémissant abattue,
La triste humanité gisait sans protecteur ;
Et, vers les monts lointains où se portait sa vue,
Appelait de ses vœux un Dieu libérateur.

Les oracles sacrés prédisaient sa naissance ;
Des signes éclatants l'annonçaient dans les airs ;

(2) Le peuple romain, dans les jeux des arènes et les combats de gladiateurs:

Et déjà, sur son bras fondant leur délivrance,
Les peuples indignés frémissaient dans leurs fers.

Peuples, livrez-vous à la joie :
Il va paraître enfin ! j'entends son précurseur
Crier dans le désert : Elargissez la voie,
Aplanissez les monts : voici le Rédempteur !
Sourds, recouvrez l'ouïe et que l'aveugle voie :
La terre fécondée enfante son Sauveur ! »
Mais j'entends dans la nuit des harpes qui frémissent,
J'entends des séraphins les chœurs harmonieux,
Et ces mots sacrés retentissent
Redits par les échos dans le contour des cieux.

« Quel ineffable et grand mystère,
Vient de s'accomplir sous nos yeux !
Gloire au ciel, et paix sur la terre
Aux mortels humains et pieux !
Déjà le prince des ténèbres,
Pousse en l'air des clameurs funèbres,
Sous le bras divin comprimé ;
Et la charité tutélaire,
Qui dans tout humain voit son frère,
Relève le faible opprimé !

» Nous te louons, Seigneur, nous chantons ta puissance ;
Et la terre avec nous, dans ce jour solennel,
La terre, avec respect, avec reconnaissance,
Te nomme son Père éternel !

» Devant ton trône d'or rassemblant leurs phalanges,
Et voilant leurs regards blessés par ta splendeur,
Les dominations, les anges, les archanges
Chantent incessamment : Saint, saint est le Seigneur ! »

Bergers, qui sur ces collines
Dormez près de vos troupeaux,
Aux chants de ces voix divines
Sortez de votre repos.
Dans cet asile champêtre
Un Sauveur vient de vous naître ;
Voici son astre nouveau.
Venez, sa clarté sacrée
Va, du haut de l'empirée,
Vous guider à son berceau.

Bien qu'à son pouvoir immense
Tout doive obéir un jour,
Au séjour de l'opulence
Ne cherchez pas son séjour,
Près de ce hameau rustique
Voyez cette étable antique
Où tremble une humble lueur.
C'est sous le toit qui s'incline
De ce réduit en ruine,
Qu'est né votre Rédempteur.

Il vient sauver sur la terre

Tous les mortels à la fois ;
Mais sur son âme de père
Le pauvre a les premiers droits.
C'est pour mieux briser vos chaînes,
Pour mieux connaître vos peines,
Et vous faire un sort plus doux,
Que le roi de la nature
Sur le chaume et sur la bure
Voulut naître parmi vous.

Voici Joseph et Marie
Qui l'adorent tous les deux ;
Près de sa crèche chérie
Prosternez-vous avec eux.
Bientôt des lointains rivages
Vous verrez ici les mages,
Par son étoile conduits,
Pour marque de son empire,
Présenter l'or et la myrrhe ;
Offrez y de simples fruits.

Et nous, comme aux jours antiques,
Célébrons ce Dieu naissant ;
Et par de nouveaux cantiques
Bénissons le Tout-Puissant.
C'est son Fils qu'il nous envoie !
Recevons-le dans la joie,
Et répétons à genoux ;
« Verbe, procédant du Père,
Il s'est fait chair sur la terre,
Et demeura parmi nous ! » (1)

Rob.-Et. Thuret.

—

Quelle est cette flamme divine
Qui brille au milieu des hivers ?
On l'attendait, on la devine,
Elle est visible à l'univers !
C'est la nuit du Sauveur du monde,
La nuit lumineuse et féconde,
Promise aux enfants d'Israël ;
C'est Noël !
Pourquoi donc au bruit des cantiques
Peuples et rois sont ils troublés ?
Pourquoi sous les sacrés portiques
Les tombeaux sont-ils ébranlés ?
L'ineffable voix des archanges
Chante de nouvelles louanges
Et tout tremble dans Israël :
C'est Noël !
Or dans la Judée, une étoile
Guide le mage et le pasteur ;
Et la crèche à leurs yeux dévoile
L'Homme-Dieu, l'Enfant-Rédempteur.
On adore, on prie, on admire,
Et l'on répand l'or et la myrrhe ;
Tout espère dans Israël :
C'est Noël !

Boucher de Perthes.

(1) *Verbum caro factum est et habitavit in nobis.* (*Joan.* I, 14.)

NOEL.

(Extrait du poëme intitulé : *Le Curé de Valneige.*)

Noël ! combien ce mot rappelle à ma pensée
De tendres souvenirs ! Mon enfance passée,
Avec ses jours si pleins de joie et de bonheur,
Tout entière, à ce mot, ressuscite en mon cœur.
Alors, je me revois sur le seuil de la vie,
Joyeux, ouvrant mon âme, innocente et ravie,
A ses premiers transports d'ivresse et de plaisir ;
Je me revois encore empressé de saisir
Tout ce qui me causait soudaine jouissance,
Rires bruyants, gaieté, doux fruits de l'innocence.
J'ignorais, dans ces temps, l'amertume des pleurs.
Semblable au papillon qui va de fleurs en fleurs,
Sans jamais épuiser le miel de leurs calices,
J'allais, de tout plaisir effleurant les délices,
Passant de l'un à l'autre avec rapidité,
Comme ils s'offraient, sans choix, à mon avidité.

Il en est un, surtout, qu'au fond de ma mémoire
J'ai gardé comme un rêve, une touchante histoire
Dont jamais on ne perd l'aimable souvenir ;
C'est celui qu'en mon cœur je sentais revenir
Tous les ans, quand l'Eglise avec pompe s'apprête
A célébrer ce jour, cette admirable fête
Où le Verbe, des cieux inclinant la hauteur,
Descendit ; où la terre a vu son Rédempteur !

Aussi, dans quelle joie et quelle impatience
J'attendais ce moment de l'auguste alliance
Qu'au genre humain déchu Dieu promit tant de fois,
Qu'il commence à la crèche et consomme à la croix.
Non, dans leurs saints désirs de saluer l'aurore
De ce divin soleil pour eux si loin encore,
Les justes d'Israël, ces prophètes ardents,
Des secrets du Très-Haut sublimes confidents,
N'ont pas, dans les transports d'une ivresse incon-
[nue,
Plus vivement du Christ appelé la venue.
Le soir, quand j'entendais les cloches de l'Avent
Jeter des sons joyeux, que les ailes du vent
Semaient, pour l'éveiller, sur la terre engourdie ;
Excité tout à coup par cette mélodie,
Avec ma voix d'enfant, que j'aimais à chanter
Un de ces vieux *Noëls* qu'autrefois sut dicter
L'amour le plus naïf à nos pieux ancêtres !
Penchés sur le berceau du plus humble des maîtres,
Ne voyant dans leur Dieu qu'un tendre bienfaiteur,
Nos pères lui parlaient ce langage du cœur
Si familier, si simple, et pourtant si sublime.
Qu'ils sont beaux ces accents ! quelle ardeur les
[anime !
Rien qu'à les répéter nous éprouvons en nous
Les élans les plus purs, les charmes les plus doux ;
Il semble que, soudain, comme une sainte flamme,
La foi des premiers temps brûle encor dans notre
[âme.

A chaque heure du jour ces cantiques touchants
Prêtaient à mon bonheur quelques-uns de leurs
[chants ;
Et par-dessus la chair lorsque l'esprit s'élève,
Souvent, au sein des nuits, j'entrevoyais en rêve
L'étable qui contint sous son toit révéré
Le doux Enfant-Jésus de langes entouré,
Sa virginale Mère, et Joseph, et les Mages,
Et les bergers venus pour offrir leurs hommages
A l'humble Nouveau-Né, leur Sauveur et leur Roi.
Ces gracieux tableaux se présentaient à moi
Tels qu'ils m'avaient frappé dans les images peintes
Qui d'une antique Bible ornaient les feuilles saintes,
Et que montrait ma mère à mon œil enivré,
Quand j'avais un peu lu dans le texte sacré.
Enfin l'heureux instant, cher à la race humaine,
Approchait ; dans mon sein je contenais à peine
L'ardente émotion dont j'étais animé ;
Tout mon cœur tressaillait devant le Bien-Aimé.

Suivant un vieil usage, une sainte coutume,
Près du large foyer où la souche s'allume,
L'aïeul, les petits-fils, les amis, l'étranger,
La veille de Noël, chacun se vient ranger.
En graves entretiens, en lectures pieuses,
Le temps se passe ; au lieu de ces chansons joyeuses
Qui des cercles du monde excitent la gaieté,
On n'entend que des airs pleins de suavité,
Des cantiques d'amour sur le Dieu de la crèche.
Ah ! dans ce beau moment, de sa voix pure et fraî-
[che,
Après vingt ans passés, j'entends encor ma sœur
Exprimer ces vieux airs avec tant de douceur,
Avec tant d'onction par la foi soutenue,
Que les esprits divins qui chantaient dans la nue,
Pour célébrer jadis le Rédempteur naissant,
N'avaient pas dans la voix un charme plus puissant.

Je l'écoutais, penché sur le bras de ma mère
Que je voyais sourire en regardant mon père,
Et qui dans son bonheur, calme, silencieux,
De sa fille à son fils laissait errer ses yeux.
D'harmonie et d'amour je sentais tout mon être
Se remplir ; et déjà commençait à paraître
Dans le fond de mon cœur ce noble sentiment
Qui, poussant tout à coup notre âme au dévoue-
[ment,
Lui fait sacrifier, dans un élan sublime,
Au bien-être de tous son bien le plus intime (1).
Puis ma mère, entr'ouvrant avec un doigt pieux
Le livre où sont inscrits les hauts décrets des cieux,
Lisait les mots sacrés de chaque prophétie
Qui vint de siècle en siècle annoncer le Messie,
Comme un écho vivant des promesses du ciel
Qu'Eve reçut jadis après l'arrêt mortel.

Tout pénétrés de joie et de reconnaissance,
Admirant du Seigneur l'éternelle clémence,

(1) Jocelyn, en se destinant au sacerdoce, avait renoncé à sa part d'héritage, ce qui grossissait d'autant la dot de sa sœur, et facilitait son mariage.

Qui, tel qu'un arc-en-ciel, quand l'orage est fini,
Vient briller et sourire après qu'il a puni,
Nous nous laissions aller à de saintes pensées,
En aspirations vers les cieux élancées.
Ainsi, chantant, lisant et priant tour à tour,
Nous parfumions nos cœurs d'allégresse et d'amour,
Pour offrir à Jésus les plus tendres hommages ;
Nous tenions avec soin comme les vierges sages
Notre lampe allumée, en attendant l'époux.
Et la cloche bientôt, frappant l'air de ses coups,
Retentissait, pareille à la voix de ces anges
Qui, remplissant les cieux du bruit de leurs louan-
[ges,
Disaient à l'univers souffrant et consterné
Qu'à Bethléem enfin le Sauveur était né.
Alors, nous nous rendions dans l'église parée,
Belle comme l'épouse à l'heure désirée.
En entrant, ces clartés dont j'étais ébloui,
Cet orgue, déployant, comme un cœur réjoui,
L'admirable trésor de ses mille harmonies,
Ces chants, cet appareil de nos cérémonies,
Aux lueurs des flambeaux, parmi les flots d'encens,
Tout charmait mon esprit, tout enivrait mes sens.
Oh ! pour l'enfant chez qui l'amour du beau s'é-
[veille,
La Messe de minuit c'est la grande merveille !
Il y songe longtemps, il en parle toujours ;
Sa voix, ses vœux, son cœur l'appellent tous les
[jours,
Et quand elle est passée, en son âme pieuse
Il conserve à jamais la fête radieuse.

Aujourd'hui que les ans, les soucis, le chagrin
Ont fait mon sein plus froid et mon front moins se-
[rein,
Si je n'ai plus, Seigneur, cette joie enfantine
Qui m'animait jadis pendant la nuit divine,
Auprès de ton berceau je sens toujours en moi
Brûler le même amour avec la même foi.
Depuis que j'ai perdu la paix de l'innocence,
Je bénis plus encor le jour de ta naissance :
En moi, Dieu de pardon, tu daignes pénétrer,
Et mon cœur est la crèche où j'aime à t'adorer.

Désiré Carrière.

NOLI ÆMULARI IN MALIGNANTIBUS.

(Traduction du psaume XXXVI.)

Ce psaume nous instruit que Dieu se charge quelquefois de la punition des méchants dès cette vie, et se rend le garant des consolations et de l'attente des justes.

Ne soyez point jaloux du bonheur des méchants,
Aux ennemis de Dieu ne portez point envie :
Comme l'herbe qu'on coupe il tranchera leur vie ;
Vous les verrez tomber comme l'herbe des champs.

Eh ! pourquoi redouter la guerre
Dont ils accablent l'innocent ?
Confiez-vous au Tout-Puissant,
Vous hériterez de la terre ;
Et détrompés de toute erreur,

De la présence du Seigneur
Vous savourerez les délices.
Toujours bon envers ses enfants,
Il soutient leurs pas chancelants
Et les instruit de ses justices.

Que la reconnaissance égale son amour,
En vos dangers pressants recourez à ses grâces ;
Et la paix, l'équité, fleurissant sous vos traces,
Multiplieront leurs fruits dans votre heureux sé-
[jour.

Voyant le sort digne d'envie
Que Dieu réserve aux innocents,
Le pécheur grincera les dents,
Mais Dieu se rira de l'impie.
Des méchants l'arc est préparé,
Du fourreau leur glaive est tiré,
Un instinct farouche les guide ;
Mais, par les ordres du Seigneur,
Se tourneront contre leur cœur
Leurs dards et leur glaive homicide.

Dieu brisera les dents des superbes mortels ;
Il préfère à leur or les dons de l'indigence ;
L'indigence a des droits à ses biens éternels,
Et les trésors du ciel seront sa récompense.

L'indigent n'est point abattu
Aux jours d'angoisse et de famine ;
Par le Seigneur il est vêtu,
Et nourri de sa main divine.
Mais ses oppresseurs orgueilleux,
Vantant à la face des cieux
Les plaisirs où leur cœur se plonge,
Un moment loués, exaltés,
Sont dans la mort précipités,
Et disparaissent comme un songe.

Le juste prête au pauvre, et défend l'innocent ;
Mais du faible l'impie engloutit l'héritage :
Aussi Dieu bénira l'homme compatissant,
Et ses enfants auront la terre pour partage.

Le juste bénit son destin,
Il n'est point froissé quand il tombe ;
Dieu le relève de sa main,
Et le retire de la tombe.
J'ai vécu jeune, et j'ai vieilli
Sans voir l'homme juste avili,
Ni sa race dans l'indigence :
Aux pleurs du pauvre il compatit,
Et ses enfants, que Dieu bénit,
Héritent de son innocence.

Du Dieu qui le dirige imitant les vertus,
Il accroît son bonheur par la miséricorde ;
Dieu fait croître pour lui la palme des élus,
Et le rassasiera des biens qu'il leur accorde.

Justes, attendez le Seigneur,
Et sous sa garde salutaire
Suivez ses lois avec ferveur,
Afin d'hériter de la terre.
Le Seigneur sur l'homme de paix

Verse les célestes bienfaits,
Et couronne son innocence;
Mais les mortels ambitieux,
Bannis de la terre et des cieux,
Seront livrés à sa vengeance.

Tel qu'un cèdre superbe au-dessus du Liban,
Mes yeux ont vu l'impie élevé dans sa gloire;
Ses flatteurs à l'envi célébraient sa victoire:
Je n'ai fait que passer, il est dans le néant.

SAPINAUD DE BOISHUGUET.

LE SAINT NOM DE JESUS.

Je sais un nom d'amour, nom de paix et de gloire,
Tout l'univers s'incline à ce nom des élus;
Pour la terre et les cieux c'est un nom de victoire,
Et ce nom béni c'est Jésus.

Jésus pour mon oreille est une mélodie,
Pour ma langue Jésus est un nectar divin,
Pour mes sens le parfum de la rose qui plie
Fraîche sous les pleurs du matin.

Si je nomme Jésus, aussitôt dans mon âme,
Ce nom Sauveur retombe ainsi qu'un doux espoir.
Et mon amour redit par des soupirs de flamme
Ce que l'amour seul peut savoir.

Je le dirai le soir et le matin encore:
Toujours, toujours Jésus! à l'heure du sommeil
Ce nom clora mes yeux; et quand viendra l'aurore
Ce nom bénira mon réveil.

Autrefois, m'a-t-on dit, aux jours de mon enfance,
Le saint nom de Jésus protégea mon berceau;
Au delà de la mort il sera ma défense,
Ce nom scellera mon tombeau.

(*Anonyme.*)

LE SAINT NOM DE MARIE.

Reconnaissance pour la protection de Marie et motifs de confiance en elle.

Vous que toujours combla de ses bienfaits
Une Mère auguste et chérie,
Enfants de Dieu, que vos chants à jamais
Exaltent le nom de Marie!
Elle reçoit les soupirs des mortels:
Les mains de la reconnaissance
Ont en tous lieux élevé des autels
A cette Mère de clémence.

Toujours sa voix puissante sur nos cœurs,
A la vertu nous encourage:
Sur le saint joug elle répand des fleurs,
Notre bonheur est son ouvrage.
Si le lion rugit autour de nous,
Elle étend son bras tutélaire:
L'enfer frémit d'un impuissant courroux,
Et le ciel sourit à la terre.

Quand le chagrin de ses traits redoutés
Blesse nos cœurs et les déchire,
Sensible Mère, elle est à nos côtés,
Avec nos cœurs le sien soupire.
Combien de fois sa prévoyante main
De l'ennemi rompit la trame!
Nous la prions, et nous sentions soudain
La paix descendre dans notre âme.

Battu des flots, vain jouet du trépas,
La foudre grondant sur sa tête,
Le nautonnier se jette dans ses bras,
L'invoque, et voit fuir la tempête.
Tel le Chrétien sur des flots orageux
Vogue toujours près du naufrage:
Mais à Marie adresse-t-il ses vœux,
Il aborde en paix au rivage!

Heureux celui qui dès ses premiers ans
Se fit un bonheur de lui plaire;
Heureux cent fois, heureux ses vrais enfants,
La Reine des cieux est leur mère!
Toujours, toujours elle vient secourir
Un cœur confiant qui la prie:
Siècles, parlez!... vit-on jamais périr
Un vrai serviteur de Marie?

Vos fronts, pécheurs, pâlissent abattus
A l'aspect du souverain juge:
Ah! si Marie est reine des vertus,
Des pécheurs elle est le refuge!
Déposez donc dans son sein maternel
Les aveux de votre misère,
Elle priera... le cœur de l'Eternel
Va s'apaiser à sa prière.

Si vous avez dans toute sa fraîcheur
Gardé la paix de l'innocence,
Ah! votre Mère en a sauvé la fleur;
Elle protégea votre enfance!
Consacrez-lui vos cœurs et vos esprits,
Et placez-vous sous ses auspices;
A son autel, venez, enfants chéris,
Goûter de célestes délices.

Temple divin, sanctuaire béni,
Il faut quitter ta douce enceinte!
Il faut aller de ce monde ennemi
Braver la meurtrière atteinte!
Tendre Marie, ah! nous pouvons périr,
Car le mal inonde la terre;
Veillez-nous, daignez nous secourir,
Montrez-vous toujours notre Mère!

(*Anonyme.*)

NONNE DEO

SUBJECTA ERIT ANIMA MEA.

(Traduction du psaume LXI.)

Ce psaume roule sur la soumission due à la volonté divine, et sur le peu de cas qu'il faut faire des choses humaines. Paix de l'âme.

Devant son Créateur, oui, mon âme est en paix,
Car il est mon rocher, mon salut et ma vie,

Et je ne tremble plus... Voulez-vous à jamais,
Méchants, vous dévorer par la haine et l'envie ?
Vous jetez sur les saints et l'outrage et la mort !
Pareils aux flancs courbés des branlantes murailles,
Quand un langage ami de votre bouche sort,
La malédiction rugit dans vos entrailles.

Dans le sein d'Elohim restons silencieux.
Mon âme, il est ma force, il est ma délivrance,
Il est ma gloire !... O vous, peuples, devant ses
[yeux
Répandez votre cœur dans la douce espérance.

Que sont les fils d'Adam ?... Mensonge et vanité.
Entre l'homme et le rien la balance est égale :
O mortel, prends donc soin de fuir l'iniquité,
De peur que ton néant dans le néant s'exhale !

Si la richesse abonde éloignes-en ton cœur...
Par un seul nom du ciel deux choses me sont dites :
« Force et miséricorde !... » Adona, Dieu vengeur,
Des œuvres et des cœurs tu pèses les mérites.

Alexandre Guillemin.

NOTRE-DAME D'EINSIDLEN.

ADIEUX D'UN PÈLERIN.

Oui, je pars, emportant de saintes espérances ;
Votre voix, Vierge forte, a raffermi mon cœur.
Je souffrais, la prière a guéri mes souffrances :
Que vous m'avez rendu de calme et de bonheur !
Hélas ! pourquoi faut-il, ô ma Mère chérie,
Que déjà du départ se soit levé le jour !
Adieu, Reine du ciel ; adieu, douce Marie,
Adieu, ma gloire et mon amour.

Que de fois ai-je dit, dans mes heures amères :
Je ne veux, Einsidlen, que te voir et mourir !
Joyeux, j'ai contemplé la meilleure des mères ;
Et quand tu le voudras, ô mort, tu peux venir.
J'ai prié dans ce temple, orgueil de l'Helvétie,
Sur ces monts couronnés d'éternelles forêts ;
Mes larmes ont coulé dans le sein de Marie :
Adieu, larmes et vains regrets !

Qu'il m'était doux de voir dans ton vallon sauvage
Ces peuples accourus des bords les plus lointains,
Qui, prosternés aux pieds de la bénite image,
Levaient les yeux vers elle et lui tendaient leurs
[mains !
Ces pieuses tribus, pour célébrer Marie,
Poussaient de mille voix un seul chœur solennel,
Et, mêlée à leurs vœux, ma prière attendrie
S'envolait mieux vers l'Eternel.

Adieu, montagne sainte, oasis catholique,
Eden tout parfumé d'innocence et d'amour,
Où mes ardents désirs, sous la houlette antique,
De la brebis errante imploraient le retour.
Pays élu de Dieu, vénérable patrie
De la foi qui fait naître et grandit les vertus,
Rivages enrichis des bienfaits de Marie,
Adieu, je ne vous verrai plus.

Voyageur fatigué, dans ce désert du monde
Je cherchais un abri plein d'ombre et de fraî-
[cheur,
Où mon âme, un instant, dans une paix profonde,
Pût fuir des passions la dévorante ardeur.
Einsidlen, Einsidlen, je rends grâce à Marie
Qui m'a fait respirer ton air si parfumé ;
Adieu, je puis courir aux combats de la vie,
Je pars, plus fort et mieux armé.

Richard-Baudin.

NOTUS IN JUDÆA DEUS.

(Trad. du psaume LXXV.)

Le prophète représente Dieu triomphant des ennemis d'Israël, et mettant son peuple en possession de la Judée.

Le Seigneur en Judée a déployé sa gloire,
Son nom est grand dans Israël ;
Sion recueille en paix les fruits de sa victoire,
Sion est son temple éternel.

C'est de là qu'il brisa l'orgueilleuse puissance
Des glaives et des boucliers ;
C'est là que l'ennemi fut atteint de sa lance,
Et tomba devant nos guerriers.

Qui peut te résister au jour de ta vengeance,
Dieu de Sinaï ? devant toi
Les cieux sont ébranlés, et la terre en silence
S'arrête tremblante d'effroi.

Des sommets éternels s'élance la lumière ;
Les yeux pécheurs en sont troublés :
Dormez votre sommeil, opulents de la terre,
Vos vains trésors sont écoulés.

Les justes en esprit vers les sacrés portiques
Elèvent un hymne pieux,
Et leurs pensers, Seigneur, sont autant de cantiques
Offerts à ton nom glorieux.

Dieu ramène la paix, il enchaîne la guerre,
Il soumet les grands à ses lois,
Elève au plus haut rang l'homme doux et sincère,
D'un souffle éteint les jours des rois.

Sapinaud de Boishuguet.

NUIT DE NOEL, A LA CAMPAGNE.

Nuit auguste, nuit solennelle !
Nuit qui du plus beau jour surpasses les attraits !
Je chante aujourd'hui tes bienfaits.
Puisse ma muse, agréable au fidèle,
Animer ses vertus, encourager son zèle,
Et redoubler son bonheur et sa paix !
Que mes chants troublant de l'impie
La funeste sécurité,
L'engagent à goûter la douceur infinie
D'un joug qu'il n'a jamais porté !
Puisse ma voix, à l'âme en secret combattue
Entre la loi du monde et la loi du Seigneur,
Et qui languit encor flottante, irrésolue,
Inspirer une sainte ardeur !

La nuit de sa sombre carrière,
A peine atteignait le milieu,

Quand le Verbe éternel, l'égal, le Fils de Dieu,
L'objet de son amour, l'éclat de sa lumière,
Pour fléchir son juste courroux,
Du trône étincelant où sa gloire réside,
S'élance d'un essor rapide,
Et vient habiter avec nous...
Dieu de bonté ! descends sur nos rivages,
Remplis ce temple à ta gloire élevé :
Vois ce peuple pieux adresser ses hommages
Au Rédempteur qui l'a sauvé.

Mais quelle voix se fait entendre ?
« O mon peuple ! console-toi ;
Tes cris sont montés jusqu'à moi.
Encor quelques instants, et tu verras descendre
Ton libérateur et ton roi.
O vous que la douleur accable,
Venez à moi, je vous soulagerai ;
Portez mon joug, le poids en est aimable,
Et pour vous je l'adoucirai.
Ah ! cessez d'espérer en des vases d'argile,
Dont l'éclat emprunté brille et vous éblouit.
L'homme périssable, fragile,
Comme la fleur des champs passe et s'évanouit.
Insensés ! vous comptiez sur un roseau perfide,
Il a percé la main dont il était l'appui :
Apprenez à chercher un soutien plus solide ;
Dans mes bras paternels jetez-vous aujourd'hui.
Pénétrés d'une sainte joie,
Bannissez à jamais l'amertume et l'aigreur ;
Préparez mes sentiers, aplanissez ma voie
Dans la simplicité du cœur.
Plus de chagrins, de craintes, ni d'alarmes,
Que l'amour succède à l'effroi.
Ton Dieu paraît, il va sécher tes larmes ;
O mon peuple, console-toi. »

Il dit : les Chérubins, les Vertus, les Archanges
Le précèdent sur nos autels,
J'entends leurs concerts de louanges :
« Gloire au Très-Haut ! paix aux mortels ! »
Le peuple qui marchait dans l'horreur des ténèbres
A vu luire soudain une grande clarté.
Ceux que la mort couvrait de ses voiles funèbres,
Ouvrent leurs yeux au jour de l'immortalité.
Pontife, commencez le sacrifice auguste ;
Faites-nous voir Celui que nous croyons,
Le Prince de la paix, le Dieu fort, le Dieu juste,
Le Désiré des nations.

Minuit sonne... Il descend ; je vois s'ouvrir la nue ;
Les cieux abaissent leur hauteur.
Des éclairs de ses yeux l'étincelante ardeur
Du firmament embrase l'étendue.
A ses pieds, tremblante, éperdue,
La nature en silence adore son Auteur.
Mais ce n'est point un juge redoutable
Qui contre nous va s'élever :
Ami compatissant, protecteur charitable,
Il ne vient que pour nous sauver.
C'est peu, pour son amour, de nous donner sa vie.
De naître et de mourir pour laver nos forfaits :
Un sacrement va combler ses bienfaits ;
Dans la divine Eucharistie
Il se donne à nous pour jamais,
Et, tous les jours, pour nous se sacrifie.
Des passions, sources de nos malheurs,
Son regard tout-puissant calmera les orages :
Pour chasser leurs impurs nuages
Le Soleil de justice habite dans nos cœurs.
Hâte-toi, peuple heureux, d'environner sa table ;
Tous ses trésors te sont ouverts ;
Engraisse-toi de ce Pain délectable,
C'est le salut de l'univers.
Ce Dieu brûlant pour nous d'un amour sans mesure
Se revêt de l'humanité :
C'est peu de s'abaisser jusqu'à notre nature ;
Il s'unit à la créature,
En l'enivrant de sa divinité.

Mais que vois-je ? Le Dieu fait homme
A mes regards s'évanouit,
Le sacrifice s'accomplit,
Et le mystère se consomme !
Vous dont il a guéri les maux,
Qu'il a nourris de sa substance,
Retirez-vous en paix, regagnez vos hameaux,
Dans les bras du sommeil oubliez vos travaux :
Méditez de ce Dieu la tendre bienfaisance,
Endormez-vous en sa présence,
Et goûtez dans son sein les charmes du repos.
Dieu clément, à nos vœux daignez être propice,
A ce pieux troupeau conservez son pasteur :
Entre nous et votre justice
Qu'il soit toujours l'heureux médiateur.
Bénissez les travaux de ce pasteur fidèle :
Grand Dieu ! que sa ferveur, son amour et son zèle,
Brûlant d'un feu toujours nouveau,
De la foi qui s'éteint rallume le flambeau !
Et daigne un jour votre main paternelle
Couronner à la fois d'une gloire éternelle
Et le pasteur et le troupeau.

Le comte DE MARCELLUS.

O

OBEIR, A L'EXEMPLE DE JESUS-CHRIST.

(Trad. du livre de l'*Imitation.*)

Que fais-tu de si grand, toi qui n'es que poussière,
Ou pour mieux dire, qui n'es rien,
Quand tu soumets pour moi ton âme un peu moins fière
A quelque autre vouloir qu'au tien ?
Moi qui suis tout-puissant, moi qui d une parole

Ai bâti l'un et l'autre pôle,
Et tiré du néant tout ce qui s'offre aux yeux ;
Moi dont tout l'univers est l'ouvrage et le temple ;
Pour me soumettre à l'homme et te donner l'exem-
[ple,
Je suis bien descendu des cieux.

De ces palais brillants, où ma gloire ineffable
Remplit tout de mon seul objet,
Je me suis ravalé jusqu'au rang d'un coupable,
Jusqu'à l'ordre le plus abject ;
Je me suis fait de tous le plus humble et le moindre,
Afin que tu susses mieux joindre
Un digne abaissement à ton indignité,
Et que malgré le monde et ses vaines amorces,
Pour dompter ton orgueil tu trouvasses des forces
Dans ma parfaite humilité.

Apprends de moi, pécheur, apprends l'obéissance
Des sentiments humiliés ;
Poudre, terre, limon, apprends de ta naissance
A te faire fouler aux pieds ;
Apprends à te ranger sous le plus rude empire ;
Apprends à te vaincre, à dédire
De ton propre vouloir les désirs les plus doux ;
Apprends à triompher des assauts qu'il te donne,
Apprends à t'asservir à tout ce qu'on t'ordonne,
Apprends à te soumettre à tous.

Fais que contre toi-même un saint zèle t'enflamme
D'une juste indignation,
Pour étouffer soudain ce qui naît dans ton âme
De superbe et d'ambition :
Désenfle-la si bien qu'elle soit toujours prête
A voir que chacun sur ta tête
Par un dernier mépris ose imprimer ses pas ;
Que le plus rude affront n'ait pour toi rien d'é-
[trange,
Et que lorsqu'on te traite à l'égal de la fange,
Tu te mettes encor plus bas.

De quoi murmures-tu, chétive créature,
Et comment peux-tu repartir,
Alors qu'on te reproche, à toi qui n'es qu'ordure,
Ce que tu ne peux démentir ?
N'es-tu pas un ingrat, un rebelle à ma grâce,
D'avoir eu tant de fois l'audace
D'offenser, de trahir le Dieu de l'univers !
Et tes attachements, tes lâchetés, tes vices,
N'ont-ils pas mille fois mérité les supplices
Qui me vengent dans les enfers !

Mais parce qu'à mes yeux ton âme est précieuse,
Il m'a plu de te pardonner ;
Et je n'étends sur toi qu'une main amoureuse,
Qui ne veut que te couronner.
Vois par là ma bonté, vois quelle est sa puissance ;
Montre par ta reconnaissance
Qu'enfin de mes bienfaits tu sais le digne prix :
Fais de l'humilité ta plus douce habitude,
De la soumission ta plus ardente étude,
Et tes délices des mépris.

Pierre Corneille.

OBEISSANCE ET RENONCEMENT A SON PROPRE SENS.

(Trad. du livre de l'*Imitation*.)

Il est beau de savoir demeurer dépendant,
De vivre sous un chef, et d'être obéissant.
L'obscur sujet jouit, dans son obéissance,
De plus de sûreté que n'en a la puissance.
Quelques-uns sont soumis plus par nécessité
Que par attachement et par leur volonté :
En proie à la douleur que leur orgueil endure,
Ils se laissent aller aisément au murmure.
Jamais ils n'obtiendront la liberté d'esprit,
Qu'en portant volontiers leur joug pour Jésus-
[Christ.
Parcourez tous les lieux, et, jamais satisfaite,
Votre âme ne pourra goûter de paix parfaite,
Qu'autant que sous un chef, avec humilité,
Docile, elle saura soumettre sa fierté ;
Rêvant sous d'autres cieux un mieux imaginaire,
Plusieurs en ont au loin poursuivi la chimère.

II.

Il est vrai que chacun de son sens est jaloux,
Et nous penchons pour ceux qui pensent comme
[nous.
Mais de Dieu, dans son cœur, si l'on sent la pré-
[sence,
Pour le bien de la paix, en mainte circonstance,
Il faut sacrifier, sans mécontentement,
Au sentiment d'autrui son propre sentiment.
Montrez-moi l'homme instruit dont la vaste
[science
Puisse acquérir de tout l'exacte connaissance.
Ainsi de votre sens ne soyez pas épris,
Mais sachez volontiers recevoir un avis.
Si, quelque bon qu'il soit, vous renoncez au vôtre,
Pour vous ranger, vous-même au sentiment d'un
[autre,
Si par l'amour de Dieu ce choix vous est dicté,
Quel immense profit pour votre piété !

III.

Le danger est parfois plus grand, ai-je ouï dire,
A conseiller autrui qu'à s'en laisser conduire.
Il peut même arriver que chacun ait émis
De part et d'autre un sage et salutaire avis ;
Mais lorsque la raison, le succès d'une affaire,
Au sentiment d'autrui veulent que l'on défère,
Ne pas y consentir c'est d'un esprit hautain
Etaler tout l'orgueil aux regards du prochain.

Victor Edan.

ODE SACREE.

Bienheureux est celui qui, parmi les délices
Dont le monde a sucré le poison de ses vices,
Et parmi tant d'appâts à mal faire alléchants,
Régit si prudemment les désirs de son âme,
Que nul secret remords son courage n'entame
Pour avoir augmenté le nombre des méchants.

Qui n'admire en son cœur rien qui soit sous la [lune,
Qui ne fait point hommage au sceptre de fortune,
Qui ne lui laisse avoir nul empire sur soi,
Qui vraiment et d'effet est ce qu'il veut paraître,
Qui, de nul maîtrisé, de soi-même est le maître,
Régnant sur ses désirs, et leur donnant la loi ;

Qui, lisant jour et nuit des yeux de la pensée
La loi du Tout-Puissant en son âme tracée,
Conçoit de beaux désirs, produit de beaux effets,
Et de qui le courage, abhorrant la vengeance,
D'un volontaire oubli noie en sa souvenance
Les torts qu'il a reçus et les biens qu'il a faits.

Cet homme-là ressemble à ces belles olives
Qui du fameux Jourdain bordent les vertes rives,
Et de qui nul hiver la beauté ne détruit :
Les ruisselets d'eau vive autour d'elle gazouillent ;
Jamais leurs rameaux verts leurs printemps ne dé- [pouillent,
Et toujours il s'y trouve ou des fleurs ou du fruit.

Nul effroi, nulle peur en sursaut ne l'éveille ;
Endormi, Dieu le garde, éveillé, le conseille,
Conduit tous ses desseins au port de son désir ;
Puis fait qu'en terminant son heureuse vieillesse,
Ce qu'il semait en terre avec peine et tristesse,
Il le recueille au ciel en repos et plaisir.

Il n'en va pas ainsi de celui qui méprise
Et la loi du Seigneur et la voix de l'Eglise,
Soi-même étant son Dieu, son église et sa loi ;
Sa plus parfaite joie en douleurs est féconde,
Et, bien qu'il semble avoir son paradis au monde,
Il porte, malheureux, son enfer dedans soi.

Ni pompe, ni grandeur, ni gloire, ni puissance,
Ne sauraient détourner le glaive de vengeance
Pendant dessus son chef aux mains de l'Eternel,
De qui l'inévitable et sévère justice
Fait qu'il est à toute heure, en un même supplice,
Témoin, juge et bourreau, non moins que criminel.

Non, les fiers aquilons, de leur venteuse haleine,
Ne promènent pas mieux sur le dos d'une plaine
La paille rencontrée au champ du laboureur,
Que Dieu le poursuivra sur le front de la terre,
Si jamais son pouvoir, lui déclarant la guerre,
Change sa patience en ardente fureur.

Puis, quand viendra le jour, le jour épouvantable,
Où les peuples, jugés par sa bouche équitable,
Seront de leurs forfaits eux-mêmes déceleurs,
Alors le misérable, envoyé pour pâture
Au feu qui sert là-bas aux âmes de torture,
Paiera ses courts plaisirs d'éternelles douleurs.

Jean Bertaut (1.)

ŒUVRES DE LA FOI.

I.

Jésus, fertilisant de ses sueurs divines
L'héritage où mûrit sa couronne d'épines,

(1) Evêque de Séez, né à Caen l'an 1552, mort en 1611, auteur de poésies où l'on remarque de l'aisance et du naturel. C'est de lui que Boileau a parlé, en disant de Ronsard :

Ce poëte orgueilleux trébuché de si haut
Rendit plus retenus Desportes et Bertaut.

Fait l'œuvre de son Père ; et, comme il est écrit,
Passe dans Israël sans asile et proscrit ;
Travaillant dans les pleurs : des miracles qu'il [sème,
Des bénédictions payé par l'anathème ;
Se lassant à guérir, dans le flot baptismal,
Les péchés de la terre infatigable au mal.

Des hommes le suivaient que la douleur amène.
A chaque pas, un cri de la misère humaine
Dominant mille cris, voix d'un cœur plus aimant,
Vient au cœur de Jésus frapper plus fortement.
Et la foi sait ravir, forçant Dieu, s'il hésite,
Le don miraculeux que l'amour sollicite.
C'est la Chananéenne et son cœur obstiné,
Et l'espoir maternel jamais déraciné ;
L'Idolâtre, en sa nuit tout à coup éclaircie,
A force de vouloir a connu le Messie,
Le Dieu venu pour tous, mais qui se tient caché
Et dont l'esprit ne luit qu'à ceux qui l'ont cherché.

Or les disciples, las du bruit de sa prière,
De leurs mains sans pitié la poussaient en arrière ;
Mais elle, aux pieds du Christ se traînant à ge- [noux,
Criait : Fils de David, ayez pitié de nous !
Délivrez mon enfant que le démon tourmente.
Et Jésus, retenant sa parole clémente,
Gardait un dur silence, et, prêt à s'émouvoir
Devant ces pleurs sacrés, semblait ne pas les voir ;
Même pour l'éprouver et donner aux fidèles
De la foi des gentils d'invincibles modèles,
Il laissa, lui Jésus ! tomber ce mot cruel :
« Je ne suis envoyé qu'aux brebis d'Israël.
Toujours elle priait. Lui, comme sans l'entendre :
« Pour le jeter aux chiens, il n'est pas bon de [prendre
Le pain des fils de Dieu. » — « Seigneur, » d'un [ton soumis,
Dit-elle, « aux petits chiens du moins il est permis
De manger à vos pieds les miettes de la table. »
Et Jésus, reprenant son dessein véritable :
« Femme, votre foi donne un grand exemple ; allez!
Que Dieu fasse pour vous ainsi que vous voulez. »
Et la mère trouva la joie en sa famille,
Car le démon sur l'heure avait quitté sa fille.

II.

Autre part, mais toujours ailleurs que dans Sion,
Aussi ferme en sa foi, c'est le Centurion ;
Au baptême de feu la charité le lave,
Car il vient, lui soldat, prier pour son esclave.
« Maître, un mal inconnu consume avec lenteur
Et torture en son lit mon pauvre serviteur. »
« J'irai, lui dit Jésus, l'encourageant d'un signe,
Je le soulagerai. » — « Non, je ne suis pas digne, »
Reprit l'humble étranger, « pour cette guérison,
De vous voir, ô Seigneur, entrer dans ma maison ;
« Mais dites seulement : du mal qui nous désole,

Vous guérirez cette âme avec une parole ! »
Et Jésus se tournant vers les groupes nombreux
S'étonne et parle ainsi : « Parmi tous les Hébreux,
Jamais je n'ai trouvé tant de foi qu'en cet homme.
Sors, et qu'il te soit fait, dit-il au fils de Rome,
Selon que tu le crois. » Le serviteur chéri
Au retour de son maître était déjà guéri.

III.

Heureuse dans sa foi l'âme vaillante et ferme :
De tous les dons du ciel elle a reçu le germe,
A ses nuits de douleur présageant guérison,
Un rayon vif et pur réchauffe sa prison.
Heureux le cœur soumis au mal expiatoire
Qui, même sans guérir, ne cesse pas de croire.
Sa souffrance est moins lourde à porter ici-bas
Que les plaisirs du monde au cœur qui ne croit pas.
L'ennui suffit chez l'un pour souffler le blasphème,
Plus l'autre est torturé, mon Dieu ! plus il vous aime,
Plus il voit resplendir, adorant vos desseins,
Le trône qui l'attend là-haut, parmi les saints,
Plus ardent il perçoit, dans sa douleur charnelle,
L'intime vision de la gloire éternelle.
Oui, tandis que l'impie, épris des voluptés,
Ne croit plus aux plaisirs dès qu'il les a goûtés,
L'homme en qui la foi forte a dissipé toute ombre,
Voit au fond des douleurs des voluptés sans nombre ;
Car lui seul, en souffrant, libre de tout remord,
Comme une guérison eut embrasser la mort.

IV.

Mon Dieu, seul de vos créatures,
Pourquoi l'homme peut-il douter ?
Lui né pour vos splendeurs futures
Que nulle autre ne doit goûter.
Tout vous annonce et vous adore :
La nuit sombre croit à l'aurore,
L'hiver croit au printemps vermeil.
L'homme seul hésite, examine ;
Lui que votre verbe illumine,
Il nie en face du soleil !

La foi, la foi seule est féconde ;
La foi nous apprit à semer.
C'est la foi qui peuple le monde,
Il faut croire pour bien aimer.
Sur la branche humide qui ploie,
Avant que nul fruit ne s'y voie,
C'est la foi qui bâtit les nids.
Montrant des régions plus belles,
La foi porte les hirondelles
Dans les espaces infinis.

Dans l'azur, sans savoir leur route,
Comme des troupeaux familiers,
Les soleils, sans frayeur ni doute,
Marchent devant Dieu par milliers.
La foi guide l'œil du prophète ;
Elle fait entendre au poëte
Les bruits qui deviendront des vers.
Au chercheur ardent qui découvre
Par la foi l'horizon qui s'ouvre
Fait voir les nouveaux univers.

La foi, bien mieux que la boussole,
Conduit les cœurs et les vaisseaux.
Le martyr que la foi console
Des lions brave les assauts.
Chaque astre, sur la foi du maître,
Vole à son but sans le connaître,
Et Dieu te le révèle à toi :
Crois donc, ô raison trop altière !
L'œuvre de la nature entière
N'est qu'un immense acte de foi.

Victor de Laprade.

OFFICE DES MORTS

ET VISITE AU CIMETIÈRE DU PAYS NATAL.

Où suis-je, et quels accents ont frappé mon oreille ?
J'en reconnais d'abord le son mélodieux,
C'est la voix de ma sœur qui doucement m'éveille,
Et sa main caressante a passé sur mes yeux.
Après un long exil aux terres étrangères,
Dieu ! qu'on dort mollement sous le toit de ses pères !
Non, jamais le sommeil, me versant ses pavots,
De songes plus flatteurs ne berça mon repos ;
Jamais, après la nuit, aux traits de la lumière,
Réveil plus enchanteur ne rouvrit ma paupière.
O ciel, je te rends grâce, ici rien n'est changé,
Dans ce réduit modeste et simplement rangé
Dont j'ai si chèrement conservé la mémoire ;
Voilà bien ce fauteuil et cette antique armoire ;
Voilà ce Dieu mourant sur la croix étendu,
Et ce vase d'eau sainte à mon lit suspendu,
Et ce livre où ma mère à ma langue enfantine
Apprit à bégayer la prière divine.
Mais du temple voisin j'entends gémir la tour ;
En lugubres accents quel bruit au loin résonne ?
Tout le toit s'en ébranle, et ma vitre en frissonne.
Pour la seconde fois recommençant son tour,
Le soleil de novembre a ramené le jour
Où, dans l'église en deuil, les cloches solennelles
A la fête des morts invitent les fidèles.
Allons, suivons la foule au portique sacré.
Déjà l'airain, plus haut, traîne par intervalle
Les sons interrompus de sa voix sépulcrale.
De ses noirs ornements le pontife paré,
Dans l'enceinte, à pas lents, le front baissé, s'avance.
Les mystiques flambeaux brûlent près d'un cercueil,
Un nuage d'encens voile l'autel en deuil ;
Le peuple est prosterné, le mystère commence.
Pour nos frères, Seigneur, implorant tes bienfaits,
Nous t'offrons la victime à ta gloire immolée.
Seigneur, appelle enfin leur troupe consolée
Dans l'éternel séjour de lumière et de paix.
Daigne entendre nos cris ; que du fond des abîmes

Nos accents douloureux s'élèvent jusqu'à toi.
Hélas ! si sans pitié tu peux compter les crimes,
Quel mortel à tes yeux paraîtra sans effroi ?
O jour fatal ! ô jour d'erreur et d'épouvante !
Quand partout à la fois la trompette éclatante,
Dépeuplant les tombeaux, le ciel et les enfers,
Devant ton tribunal citera l'univers !
Quand tout à coup, aux yeux de la mort étonnée,
L'humanité tremblante, à son juge amenée,
Dans le livre éternel lisant tous ses forfaits,
Y verra sa sentence et les supplices prêts !
Malheureux ! que répondre en ce moment suprême,
En voyant devant toi pâlir les justes même ?
Où fuir, où se soustraire aux coups de sa fureur ?
Que dis-je ? Dieu clément, ton Fils est mon Sauveur,
Mon Sauveur est vivant : fuyez, vaines alarmes.
De la mort à jamais il a brisé les armes !
Fidèles, montrez-vous, paraissez triomphants !
Ouvrez-vous devant eux, célestes tabernacles,
Le Seigneur accomplit ses immortels oracles,
Et dans son héritage introduit ses enfants.
O prières, ô vœux, ô sublimes cantiques
Combien je m'attendris en vous prêtant ma voix !
Que mon cœur est ému dans ces parvis antiques
Où je vous ai déjà répétés tant de fois !
Quand vous avez cessé sous la voûte sonore,
Avec recueillement je vous écoute encore.
Mais l'étendard sacré s'élève dans les airs,
La croix marche, et le peuple au bruit des saints
[concerts,
La suit en long cortége à l'enclos funéraire
Où repose des morts la foule solitaire.
Ciel ! à qui vais-je offrir mes lugubres tributs ?
Ah ! dans ces lieux chéris, combien, en mon ab-
[sence,
La mort a signalé sa triste diligence !
Que de sujets de pleurs, que de deuils imprévus,
Et combien de tombeaux que je n'avais pas vus !
O lamentable objet de douleur éternelle,
Aimé si tendrement et si longtemps pleuré !
O mon aïeule, hélas ! cet asile sacré
Retient donc à jamais ta dépouille mortelle !
Qui pourra me conduire, entre tous ces tombeaux,
A la fosse ignorée où sont placés tes os ?
Viens, dirige mes pas; viens, c'est à toi, mon
[frère,
De me montrer le lieu d'une cendre si chère.
Moins à plaindre que moi, tes tristes yeux du moins
De son moment suprême ont été les témoins :
Mon frère, tu la vis, cette mère adorée,
Par un mal effrayant promptement dévorée,
Avec un saint courage affronter le trépas,
Et son dernier soupir s'exhala dans tes bras.
Viens donc; et sur sa tombe, unissant nos prières,
Ensemble de nos pleurs offrons-lui le tribut.
Là tu me rediras ses paroles dernières,
Ses adieux, ses avis, ses vœux pour mon salut.
Là, je croirai l'entendre; aux jours de mon en-
[fance,

Là, mon cœur attendri se croira revenu,
Quand sans art, sans apprêt, mais non sans élo-
quence,
Ses pieuses leçons m'enseignaient la vertu.
Pauvre et simple d'esprit, son cœur était habile,
Elle avait tout appris en lisant l'Evangile.
Salutaires leçons, préceptes maternels,
Croissez, et de vos fruits couvrez ma vie entière !
A celle dont la main vous sema la première
Mon cœur a consacré des regrets immortels.
A ma triste pensée elle est toujours présente :
Toujours je crois la voir, pieuse et diligente,
Près du large foyer, où brille un humble feu,
De l'aube jusqu'au soir filant et priant Dieu;
Il me semble toujours, près du fauteuil antique,
Orné de père en fils, d'un velours magnifique,
Sur un siége plus bas, à ses côtés assis,
D'une oreille attentive écouter ses récits.
C'est du Vieux Testament quelque histoire naïve;
C'est Esther ou Judith, Babylone ou Ninive;
Sur le bûcher fatal Isaac étendu;
Ou cette aimable Ruth, jeune et belle étrangère,
D'un époux qui n'est plus suivant partout la mère;
C'est l'innocent Joseph par ses frères vendu,
Et le doux Benjamin consolant son vieux père.
Benjamin ! à ce nom l'on s'arrête, et soudain
Un baiser m'avertit que je suis Benjamin.
Pourquoi vous retracer, ravissantes images,
Beaux jours sitôt passés pour ne plus revenir ?
Objet sacré, du moins, ah ! reçois mes hommages,
En attendant qu'enfin, sur ces brillants rivages,
Sur ces bords éternels d'un heureux avenir,
Un jour qui n'est pas loin puisse nous réunir.
Le temps court, l'heure avance et va sonner peut-
[être.
J'ai vu fuir ma santé, mes forces disparaître;
Un nuage fatal, chaque jour plus épais,
Partout autour de moi remplissant l'étendue,
S'approche, et par degrès m'enferme de plus pres;
Et ce n'est point en vain que, vers moi descendue,
La nuit, à mon chevet, d'un air silencieux,
Ton ombre vient s'asseoir et me montrer les cieux.

Charles Loyson.

O FILII ET FILIÆ.

(Traduction du chant joyeux de Pâques.)

CHŒUR.

Louez Dieu ! sa toute-puissance
Comme un éclair brille en tout lieu ;
Vainqueur, de sa tombe il s'élance :
Louez Dieu, Chrétiens, louez Dieu !

Enfants du plus tendre des pères.
Peuple heureux de sœurs et de frères,
Chantez et réjouissez-vous !
Le Roi du ciel, le Roi de gloire
Triomphe, en ce jour de victoire,
De la mort, en mourant pour nous.

L'aube resplendissait à peine :
On vit aussitôt Madeleine

Vers la tombe sainte accourir.
Elle veut, toute à ses alarmes,
Verser des parfums et des larmes
Sur le Dieu qu'elle a vu mourir.

Cette âme tendre s'associe
Trois compagnes : Jeanne et Marie
Et la pieuse Salomé ;
Avec ses sœurs elle partage
Le soin d'offrir ce triste hommage
A celui qu'elle a tant aimé.

La tombe est vide... Elle s'étonne.
Dans la splendeur qui l'environne
Un ange paraît éclatant.
« Rassurez-vous, âme troublée,
Jésus vit. Dans la Galilée,
Il vous précède et vous attend. »

Madeleine court aux apôtres,
Pierre et Jean, devançant les autres,
Vers le tombeau hâtent leurs pas.
Plus prompt et plus heureux que Pierre,
Jean le premier vit le mystère
De son Dieu vainqueur du trépas.

La nuit étend ses sombres ailes,
Jésus aux disciples fidèles
Se montre... Ils tombent à genoux.
Sa main bénit la troupe sainte :
« C'est moi : loin de vous toute crainte
Et que la paix soit avec vous ! »

A cette merveilleuse histoire
Thomas absent, n'osant pas croire,
Doutait, plein de trouble et d'effroi.
Dans son inquiétude vaine
Au fond de son âme incertaine
Il sentait chanceler sa foi.

Jésus vient : « Vois mes meurtrissures,
Mes pieds, mes mains; vois leurs blessures:
Ici le fer perça mon cœur ;
Crois enfin, ranime ton zèle,
Thomas, sois fervent et fidèle,
Bannis le doute et la froideur. »

Soudain, vaincu, hors de lui-même,
Thomas se rend. Il croit, il aime,
Son cœur brûle d'un nouveau feu ;
Il se prosterne, adore, prie,
Reconnaît son maître et s'écrie :
« Voici mon Seigneur et mon Dieu ! »

Jésus le relève et l'embrasse :
« Apprends les secrets de ma grâce :
Tu m'as vu, Thomas, et tu crois.
Ceux qui sans me voir ont su croire,
Ont plus de mérite et de gloire ;
Heureux les cœurs simples et droits ! »

Que la plus auguste des fêtes
Assure à la foi ses conquêtes,
Et ranime notre ferveur,
Et que nos hymnes d'allégresse

Dans nos temples chantent sans cesse
Notre Maître et notre Sauveur !

En ce jour Dieu lave nos crimes,
Arrache à l'enfer ses victimes,
Avec le ciel met l'homme en paix,
Accomplit tous les saints oracles,
Et le plus grand de ses miracles
Est le plus grand de ses bienfaits.

CHŒUR.

Louez Dieu ! sa toute-puissance
Comme un éclair brille en tout lieu,
Vainqueur, de sa tombe il s'élance :
Louez Dieu, Chrétiens, louez Dieu !

Le comte de MARCELLUS.

L'OISEAU-MOUCHE.

Il est si petit qu'il se perd,
Quand du soir souffle la risée ;
Par une goutte il est couvert,
Par une goutte de rosée.

Du chasseur il brave le plomb,
Car où l'atteindre ? il est si frêle
Et si léger, qu'un cheveu blond
Pèse plus à l'air que son aile.

Il s'endort au milieu des fleurs ;
Quand il vole de tige en tige,
Avec son chant et ses couleurs
Il semble une fleur qui voltige.

Il voit pâlir son vermillon
Si la main d'un enfant le touche,
Il est moins grand qu'un papillon,
Un peu moins petit qu'une mouche.

Léon GOZLAN.

L'OISEAU PRISONNIER.

Enfant, vous avez pris un oiseau dans un champ,
Et vous voilà joyeux, et vous criez victoire !
Et le pauvre petit dans une cage noire,
Se plaint, et vous prenez sa plainte pour un chant.

Depuis longtemps déjà votre désir l'assiége ;
En écoutant sa voix qui trahissait son vol,
Vous vous couchiez, tremblant, tout au long, sur le sol,
Pour qu'il ne vous vît pas et qu'il se prît au piége.

Il va vous amuser ainsi jusqu'à demain,
Et pour ce court plaisir vous lui coupez les ailes,
Tout en l'emprisonnant entre ces barreaux grêles,
Pour qu'il ne vole pas plus haut que votre main.

Et vous le regardez ainsi, depuis une heure,
Meurtrir un petit bec dans son étroit cachot,
Courir aux quatre coins, voler de bas en haut,
Avec le cri plaintif de toute âme qui pleure.

Et pourtant vous semez sa cage de muguets
Et de toutes les fleurs ses anciennes compagnes :
Mais cela ne vaut pas l'air des vastes campagnes
Et les chansons du soir dans le fond des bosquets.

Vous ne savez donc pas, enfant, quel saint mys-
[tère
En becquetant partout remplit l'oiseau pieux ?
Les petits sont dans l'arbre au fond du nid joyeux;
Pour vous c'est un oiseau, mais pour eux c'est un
[père ;

C'est un père aussi bon que votre père, enfant,
Instruisant ses petits à voler dans l'espace,
A louer le Seigneur pour chaque jour qui passe,
Et leur donnant toujours ses conseils dans un
[chant.

Il descend le matin du nid de mousse frêle
Pour prendre un grain de blé qu'il reporte là-
[haut,
Pour les faire grandir, puis afin que bientôt
Leur cri devienne un chant et leur duvet une aile.

Le plus petit oiseau, le Seigneur le bénit !
Il lui donne le blé que le moissonneur jette ;
Et, comme il pense à tous, le Dieu bon, il émiette
Un peu de son amour dans le plus humble nid.

Or quand votre captif, qui crie et vous évite,
S'arrête en écoutant, c'est qu'il entend la voix
Des petits qu'il laissa dire du fond des bois :
Nous allons tous mourir si tu ne reviens vite.

Car ne recevant pas ce qu'il doit lui porter,
La mère reste au nid, inquiète et fidèle ;
Et malgré son amour et l'abri de son aile,
Tous ses petits mourront, sans avoir pu chanter.

Ecoutez donc l'oiseau, respirez donc la rose,
Sans les prendre à la plaine, à l'air pur, au ciel
[bleu ;
Car toujours notre main à ce que créa Dieu,
Même en le caressant, enlève quelque chose.

Alexandre Dumas, fils.

OISIVETÉ, SES FUNESTES EFFETS.

L'homme ici-bas, toujours inquiet et gêné,
Est, dans le repos même, au travail condamné.
La fatigue l'y suit. C'est en vain qu'aux poëtes
Les neuf trompeuses Sœurs dans leurs douces re-
[traites
Promettent du repos sous leurs ombrages frais :
Dans ces tranquilles bois pour eux plantés exprès,
La cadence aussitôt, la rime, la césure,
La riche expression, la nombreuse mesure,
Sorcières dont l'amour sait d'abord les charmer,
De fatigues sans fin viennent le consumer.
Sans cesse poursuivant ces fugitives fées (1),
On voit sous les lauriers haleter les Orphées.
Leur esprit toutefois se plaît dans son tourment,
Et se fait de sa peine un noble amusement.
Mais je ne trouve point de fatigue si rude
Que l'ennuyeux loisir d'un mortel sans étude,
Qui, jamais ne sortant de sa stupidité,
Soutient, dans les langueurs de son oisiveté,

(1) Les Muses.
(2) Fameux médecins.

D'une lâche indolence esclave volontaire,
Le pénible fardeau de n'avoir rien à faire.
Vainement offusqué de ses pensers épais,
Loin du trouble et du bruit il croit trouver la
[paix ;
Dans le calme odieux de sa sombre paresse,
Tous les honteux plaisirs, enfants de la mollesse,
Usurpant sur son âme un absolu pouvoir,
De monstrueux désirs le viennent émouvoir,
Irritent de ses sens la fureur endormie,
Et le font le jouet de leur triste infamie.
Puis sur leurs pas soudain arrivent les remords,
Et bientôt avec eux tous les fléaux du corps :
La pierre, la colique, et les gouttes cruelles ;
Guénaud, Rainssant, Brayer (2), presque aussi
[tristes qu'elles,
Chez l'indigne mortel courent tous s'assembler,
De travaux douloureux le viennent accabler ;
Sur le duvet d'un lit, théâtre de ses gênes,
Lui font scier des rocs, lui font fendre des chênes,
Et le mettent au point d'envier ton emploi.
Reconnais donc, Antoine (3), et conclus avec moi
Que la pauvreté mâle, active et vigilante,
Est parmi les travaux moins lasse et plus con-
[tente
Que la richesse oisive au sein des voluptés.
Ces faits à notre esprit prouvent deux vérités :
L'une, que le travail, aux hommes nécessaire,
Fait leur félicité plutôt que leur misère ;
Et l'autre qu'il n'est point de coupable en repos.
Jeunes gens, écoutez et méditez ces mots.

Boileau.

O LUCE QUI MORTALIBUS

LATES INACCESSA, DEUS !

(Trad. de l'hymne des Vêpres du dimanche.)

O lumière impénétrable !
Dieu caché pour l'œil mortel,
Devant ta face adorable
Les anges sont voilés eux-mêmes dans le ciel.

Par des nuages funèbres
Nos yeux sont enveloppés ;
Mais les restes des ténèbres
Dans un jour éternel seront tous dissipés.

Oui, ta bonté nous prépare
Le jour de l'éternité,
Dont l'éclat ne se compare
Pas même à ce soleil où luit tant de clarté.

Tu tardes trop, douce aurore !
Tu nous viens par le tombeau ;
Et là, pour te faire éclore,
Il faut d'un corps mortel déposer le fardeau.

O mon Dieu ! puisse mon âme,
Quand tu vas la délivrer,
Jusqu'à toi, comme une flamme,
S'élever, te chérir, te voir et t'adorer !

(3) Jardinier de Boileau, à qui cette épître est adressée.

Fais donc qu'elle soit fidèle
A tes dons, Dieu trois fois saint.
Que ta lumière éternelle
Succède pour jamais au soleil qui s'éteint !

Alexandre Guillemin.

OMNES GENTES, PLAUDITE MANIBUS : JUBILATE DEO IN VOCE EXSULTATIONIS.

(Trad. du psaume XLVI.)

Ce psaume paraît avoir été composé pour célébrer l'entrée triomphante de Jésus-Christ dans le ciel.

Peuples, battez des mains en signe d'allégresse,
Louez avec transport le Dieu dont la sagesse
Brille au plus haut des cieux et régit l'univers ;
Sa bonté consola nos tribus alarmées,
Il a mis sous leurs pieds les nations armées
Qui leur forgeaient des fers.

Des enfants d'Abraham il accueille l'hommage,
Il devient d'Israël l'asile et l'héritage,
Il l'introduit lui-même en son heureux séjour.
Réjouis-toi, Jacob, Dieu couronne ton zèle,
Et pour jamais transmet à la race fidèle
Sa grâce et son amour.

Aux sons mélodieux des voix et de la lyre,
Aux acclamations de son immense empire,
Il a pris vers le ciel son essor glorieux.
Louez, chantez sa gloire au son de la trompette,
Qu'avec vous, prosterné, le séraphin répète
Votre hymne au Roi des cieux.

Du souffle de sa bouche il a créé la terre,
Dans les airs allumé les flammes du tonnerre,
Et sur l'astre du jour empreint sa majesté ;
De son nom en nos cœurs il grave la mémoire,
Triomphe de la mort, et s'assied dans la gloire
De son éternité.

Les chefs des nations introduits dans son temple
Ont adoré le Dieu que l'univers contemple,
Et remis humblement leurs sceptres en ses mains.
Et Dieu leur dit : Régnez par mes lois immuables,
Régnez, et consacrez vos glaives redoutables
Au repos des humains.

Sapinaud de Boishuguet.

OPORTET PATI.

OPPORTUNITÉ ET AVANTAGES DE LA SOUFFRANCE.

Nous rêvons le désert, son ombre, son silence :
L'homme croit au bonheur loin du monde et du bruit ;
Et nous ne songeons pas qu'un germe de souffrance
Vit au fond de notre être et le jour et la nuit.

La souffrance, pourtant, n'est-ce point cette manne
Qu'il nous faut recueillir dans notre champ des pleurs ?
D'où vient donc cette loi qui partout nous condamne?
Mais demandez plutôt pourquoi partout des cœurs !

Nul ne peut dénier sa part de l'héritage
Que le premier Adam à sa race transmit.

Quoi ! n'entendez-vous pas de rivage en rivage
Cette plainte sans fin qui monte et retentit ?

Quelle est donc cette voix que les siècles nous jettent
Avec tant de soupirs, tant de cris déchirants ?
Elle vient de partout, mille échos la répètent,
Comme au travers des bois le murmure des vents.

Ah ! c'est l'humanité qui passe et se tourmente !
Cette voix, c'est sa voix qui s'échappe en sanglots.
Partout où bat un cœur, une plainte fermente ;
Et d'où vient que partout le cœur nourrit ses maux?

Terrible question, insondable problème !
Des profondeurs d'Eden entendez cette voix
Qui, planant sur les temps, vous redit l'anathème
Sur notre humanité pesant de tout son poids.

Un jour l'homme quitta le sentier de la vie ;
Un faux rêve d'orgueil avait séduit son cœur.
Il crut, l'infortuné, décevante folie,
Qu'il allait conquérir un plus large bonheur.

Et soudain il s'en va, tout haletant d'ivresse ;
L'ombre qu'il poursuivait lui crie : Avance encor !
Et, cédant à la soif qui l'irrite et le presse,
Il s'élance, il saisit... C'était un fruit de mort.

Lors, ses yeux qui cherchaient une splendeur nouvelle,
S'entr'ouvrent à l'instant dans une sombre nuit :
Il se réveille, il cherche, il tâtonne, il chancelle ;
Son cœur ne gardait rien d'un souvenir détruit.

De ce jour l'homme souffre, et de cette âme altière
La souffrance devint l'indispensable loi :
Loi stérile, qui pèse à la nature entière,
Car elle aussi paya la chute de son roi.

Stérile ! Qu'ai-je dit? la souffrance est divine,
Depuis que sur la croix un Dieu mourut pour nous.
Le sang qui rejaillit de la sainte colline
Féconde les douleurs et rend les maux plus doux.

Oui, pour l'âme qui croit la souffrance a des charmes:
Le Chrétien la bénit ; il l'aime, car il sait
Que le Seigneur a dit ; « Je pèserai tes larmes,
Et près du châtiment germera le bienfait. »

La souffrance, ici donc, c'est cette fleur si belle
Dont les parfums trop purs ne s'exhalent qu'aux cieux.
La racine est d'ici, mais sa tête immortelle
Brille aux pieds du Très-Haut d'un éclat radieux.

Ainsi, soumettons-nous : la main qui nous châtie
Courbe et ne brise point le débile roseau
La coupe où nous buvons n'a jamais trop de lie :
Dieu mesure le vent aux plumes de l'oiseau.

Je ne me plaindrai point, mon Dieu, des jours d'épreuve,
Puisque c'est là le sceau qui marque tes élus.
En bénissant ton nom, je descendrai le fleuve,
Mais aux fleurs de ses bords je ne sourirai plus !

V. Chevreux.

L'ORAGE.

(Extrait du poëme des *Saisons*.)

On voit à l'horizon de deux points opposés
Des nuages monter dans les airs embrasés ;
On les voit s'épaissir, s'élever et s'étendre.
D'un tonnerre éloigné le bruit s'est fait entendre :
Les flots en ont frémi, l'air en est ébranlé,
Et le long du vallon le feuillage a tremblé ;
Les monts ont prolongé le lugubre murmure,
Dont le son lent et sourd attriste la nature.
Il succède à ce bruit un calme plein d'horreur,
Et la terre en silence attend dans la terreur;
Des monts et des rochers le vaste amphithéâtre
Disparaît tout à coup sous un voile grisâtre ;
Le nuage élargi le couvre de ses flancs ;
Il pèse sur les airs tranquilles et brûlants.
Mais des traits enflammés ont sillonné la nue,
Et la foudre, en grondant, roule dans l'étendue;
Elle redouble, vole, éclate dans les airs ;
La nuit est plus profonde, et de vastes éclairs
En font sortir sans cesse un jour pâle et livide.
Du couchant ténébreux s'élance un vent rapide,
Qui tourne sur la plaine, et rasant les sillons,
Enlève un sable noir qui roule en tourbillons.
Ce nuage nouveau, ce torrent de poussière,
Dérobe à la campagne un reste de lumière.
La peur, l'airain sonnant, dans les temples sacrés
Font entrer à grands flots les peuples égarés.
Grand Dieu ! vois à tes pieds leur foule consternée
Te demander le prix des travaux de l'année.
Hélas ! d'un ciel en feu les globules glacés
Ecrasent en tombant les épis renversés.
Le tonnerre et les vents déchirent les nuages ;
Le fermier de ses champs contemple les ravages,
Et presse dans ses bras ses enfants effrayés :
La foudre éclate, tombe, et des monts foudroyés
Descendent à grand bruit les graviers et les ondes,
Qui courent en torrents sur les plaines fécondes.
O récolte ! ô moissons ! tout périt sans retour :
L'ouvrage d'une année est détruit dans un jour.

SAINT-LAMBERT.

—

(Extrait du poëme de l'*Agriculture*.)

Une vapeur paraît, s'étend et s'épaissit ;
Le jour pâlit, l'air siffle, et le ciel s'obscurcit.
Dans le sein d'un nuage assemblant les tempêtes,
La main de l'Eternel les suspend sur nos têtes.
Il vient, et devant lui s'élancent les éclairs ;
Son trône redoutable est au milieu des airs ;
Il abaisse les cieux, l'orage l'environne,
Les vents sont à ses pieds, la flamme le couronne ;
La foudre étincelante éclate dans ses mains,
Elle part, elle frappe, elle instruit les humains.
De ses traits enflammés voyez les tours brisées,
Les rochers abattus, les forêts embrasées ;
La terre est en silence, et la pâle frayeur
Des peuples consternés glace et flétrit le cœur.
De ses traits meurtriers la grêle impitoyable

Bat les tristes épis, les brise, les accable,
Tous les vents déchaînés arrachent des sillons
Les blés enveloppés de leurs noirs tourbillons ;
Les torrents en fureur des montagnes descendent,
Les fleuves débordés dans les plaines s'étendent ;
Les champs sont submergés, les épis ne sont plus.
O travaux d'une année, un jour vous a perdus.

P.-F. DE ROSSET.

ORAGES, LEUR UTILITE.

Je me trouvais alors dans ma retraite obscure,
Abandonné de tous, en proie à la nature.
L'image des débris du monde dévasté,
D'un ciel tumultueux la sombre majesté,
Les ténèbres, les vents augmentaient ma tristesse :
Je cherchais un appui qui soutînt ma faiblesse,
Qui donnât quelque joie à mon cœur opprimé,
Et rendît l'espérance à ce monde alarmé.
A travers ce chaos, dans ce désordre extrême,
Dieu seul pouvait m'entendre et me rendre à moi-
[même.
Cependant au milieu de ces grands mouve-
[ments,
L'Eternel imposa le calme aux éléments.
L'orage avait tari le vaste sein des nues ;
Déjà se divisaient leurs ondes suspendues ;
Et le flambeau des nuits d'étoiles entouré
Montait sur l'horizon, d'un jour pâle éclairé.
Les nuages légers fuyant dans l'air humide,
Semblaient entraîner tout dans leur ombre rapide.
On voyait les forêts et les monts s'ébranler,
Et dans l'air incertain les astres osciller.
Ce bruit sourd qui précède et qui suit les orages
Expirait dans les bois et le long des rivages.
Je sentis se calmer le trouble de mon cœur.
Mon esprit s'élevait jusques à son auteur;
Je suivais la nature en ses métamorphoses ;
Et cherchant les rapports des effets et des causes,
Je vis, ou je crus voir l'ordre de l'univers.
Ces orages, disais-je, et ces tristes hivers,
Nos maux et nos plaisirs, nos travaux et nos fêtes,
Les frimas, les chaleurs, les beaux jours, les tem-
[pêtes,
Sont dans l'ordre éternel l'un à l'autre enchaînés;
Ils naissent de leur cause, aux jours déterminés,
Et par ces changements la sagesse infinie
Dans l'univers immense entretient l'harmonie.
Les vents, qui sur ces mers tourmentaient les
[vaisseaux.
Sur un rivage aride ont apporté les eaux.
Les esprits sulfureux, les sels, l'huile éthérée,
Dispersés par ces vents de contrée en contrée,
Eléments de la sève, y vont rendre féconds
Les champs couverts de chaume, usés par les mois-
[sons.
Hiver, cruel hiver ! Ton retour salutaire
A de nouveaux présents doit disposer la terre.
Tandis que sur ces bords tu répands les frimas,

Le globe des saisons va sur d'autres climats
Renouveler la vie et varier l'année.
Soleil, marche, et poursuis ta carriere ordonnée ;
Nous te verrons dans peu recommencer ton cours,
Et ramener encor la joie et les beaux jours.
Voulons-nous jouir seuls de ta clarté féconde,
Que doivent partager tous les peuples du monde ?
C'est ainsi que de Dieu méditant les desseins,
Admirant ce grand tout, ouvrage de ses mains,
J'instruisais ma raison à subir sans murmure
Ces rigueurs d'un moment qu'a pour nous la na-
[ture.

SAINT-LAMBERT.

L'ORATOIRE.

Dans le simple oratoire aux pieds de la Madone,
Sont les livres pieux, l'image de la croix,
L'eau lustrale, le buis bénit qui la couronne,
Le rosaire usé sous les doigts.

Puis la rose des champs, la guirlande modeste,
Sur l'autel de Marie apportée en bouton,
Et dont le parfum seul, comme un souffle céleste,
Fait fuir à jamais le démon.

Quand l'heure du matin sur votre front résonne,
Quand les voiles du soir sur vous sont dépliés,
Dans le simple oratoire, aux pieds de la Madone,
Priez, jeune fille, priez !

La jeunesse est le temps de la douce prière :
C'est le printemps qui met des roses sur l'autel ;
C'est dans ses jours sereins que l'hymne de la terre
S'élève au sein de l'Eternel.

Prie, ô vierge, tandis que tes vœux sans mélanges
Peuvent monter au ciel avec tant de douceur !
Hâte-toi de prier, vierge, tandis qu'aux anges
Tu peux encor parler en sœur.

Mlle Clémence ROBERT.

L'ORDINATION.

SACREMENT DE L'ORDRE.

(Extrait du Poëme intitulé : *Le Curé de Valneige.*)

A la veille de rendre un humble et triple hommage
Au Père tout-puissant, au Fils sa grande image,
A l'Esprit dont l'amour sert de lien entre eux (1),
L'Eglise aime à vêtir quelques mortels heureux
Des attributs divins, du sacré caractère
Qui représentent Dieu dans l'homme sur la terre.
Aussi, que de grandeur et que de majesté
Rendent aux yeux de tous cette solennité
La plus belle parmi les pompes les plus belles
Qu'offrent les rites saints à l'âme des fidèles !

Hier, j'en fus témoin. Pour la première fois,
Depuis que l'homme au Dieu qu'avaient proscrit
[ses lois
Permettait de rentrer dans son humble habitacle,
D'un culte qui renaît admirable spectacle,

Cet acte de puissance et d'immortalité
Rassemblait au saint lieu tout un peuple enchanté.
Ce peuple, qui craignait qu'une race féroce
N'eût sous des flots de sang noyé le sacerdoce,
Etait venu le voir soulever à ses yeux
De ce rouge océan un front plus glorieux (2).
Et moi, prêtre ordonné de la main du martyre,
A l'ombre des cachots, oh ! je ne pourrais dire,
En comparant les lieux, les jours et les acteurs,
Combien je fus ému ; combien de fois mes pleurs
Ont coulé tour à tour de joie ou de tristesse ;
Combien, vers le passé me reportant sans cesse,
Je m'estimais heureux d'unir, comme un anneau,
Ce passé si lugubre à ce présent si beau !

La foule remplissait l'immense cathédrale ;
Tout à coup ses vitraux, sa crypte sépulcrale,
Ses voûtes, ses autels, sont frappés à la fois
Des éclats de l'airain, d'un tonnerre de voix.
Tandis qu'au bruit joyeux des cloches animées
Leurs bouches exhalaient en strophes enflammées
L'hymne majestueux à l'Esprit créateur,
Les lévites promis à l'autel du Seigneur,
Deux à deux, et chargés de leurs habits mystiques,
De la maison de Dieu franchissaient les portiques.
Et quand ils s'avançaient, un cierge dans la main,
La foule avec respect leur ouvrait un chemin.

Comme au bout d'un collier de perles précieuses
On voit un diamant aux flammes radieuses
En rehausser l'éclat par sa riche splendeur,
Ainsi m'est apparu dans toute sa grandeur,
Derrière les deux rangs des fils du sanctuaire,
Le pontife leur chef, leur couronne et leur père.
S'appuyant d'une main sur sa houlette d'or,
De l'autre répandant le céleste trésor
Des bénédictions dont son âme était pleine,
Il portait vers l'autel sa marche souveraine.
Tous les fronts s'inclinaient devant l'homme sacré:
C'est que sur son visage auguste et vénéré,
Dans ses saints vêtements, en sa grave attitude
Du sacerdoce alors brillait la plénitude ;
Et sa mitre, de loin, par son éclat vermeil,
Dans le temple divin luisait, pieux soleil.

Mais le cortége, ému d'une céleste ivresse,
Arrive en achevant son hymne d'allégresse
En face de l'aute : le pontife un moment
S'agenouille, et, rempli d'un saint recueillement,
Elève dans son cœur la voix de la prière
Vers Celui qui répand la grâce et la lumière.
Quand je le vis ainsi, combien, à son aspect,
Je ressentis en moi d'amour et de respect
Pour un homme, héritier de ce pouvoir suprême
Qui, transmis par des saints, remonte à Dieu lui-
[même,
Et permet de changer les âmes des mortels
En des vases vivants, parures des autels !

(1) La veille de la fête de la Très-Sainte Trinité.

(2) La scène décrite par le jeune curé de Valneige se passe à l'époque où l'ordre commençait à se rétablir en France, après les orages révolutionnaires.

(Le narrateur raconte ici l'ordination des clercs tonsurés, des clercs minorés, des sous-diacres et des diacres; puis il décrit en ces termes les cérémonies sublimes et touchantes de celle des prêtres :)

Ces rites accomplis, il en reste un encore.
Le plus grand, le plus saint dont le culte s'honore,
Le plus terrible aussi pour l'âme d'un mortel.
Voyez, voyez plutôt s'approcher de l'autel
Ceux qui vont recevoir les onctions divines !
Leur tonsure, imitant la couronne d'épines,
Se montre, sur leur tête inclinée humblement,
Dans son large et complet épanouissement.
Leur bras gauche est couvert de la chasuble sainte,
Habit du sacrifice où la croix brille empreinte,
Afin de rappeler celle qu'un Dieu porta
Au premier des autels, au sanglant Golgotha.
Ils s'en viennent chargés de ces graves emblèmes,
Chancelants à l'aspect des fonctions suprêmes,
Présenter au pontife et leurs mains et leur cœur.
Avant de les changer en prêtres du Seigneur,
Et de les revêtir des augustes insignes,
L'évêque a demandé s'ils en étaient bien dignes.
Sur l'heureuse réponse il rend grâces à Dieu ;
Et vers tous les Chrétiens présents dans le saint lieu
Du siége pastoral il se penche pour dire :
« O mes frères chéris, puisque sur un navire,
Les chances du salut, les craintes, les dangers,
Sont les mêmes pour tous, pilote et passagers,
On doit prendre l'avis de ceux que leur fortune
Unit dans le péril à la cause commune.
Touchant le choix de ceux qu'au service divin
On voudrait élever, ce n'est donc pas en vain
Qu'il fut dans l'origine établi par nos pères
De consulter aussi les lèvres populaires ;
Car des actes privés de chaque humble aspirant,
Ce dont le plus grand nombre est parfois ignorant
Peut-être quelques-uns en ont-ils connaissance.
Que tous soient consultés ! Ainsi l'obéissance
Est plus douce au fidèle envers le prêtre élu
Que lui-même a choisi, que lui-même a voulu.
La conduite de ceux dont la noble entreprise
Va, par l'aide du ciel, atteindre à la prêtrise,
Nous paraît exemplaire, agréable au Seigneur,
Et digne, à notre avis, de ce surcroît d'honneur
Qu'en eux le sacerdoce est tout près de répandre.
Mais, de peur qu'égarés par un penchant trop tendre,
Ou prévenus pour eux trop favorablement,
Quelques-uns, même un seul, soient dans leur ju-
[gement
Abusés ou surpris, c'est à la multitude
D'éclairer par sa voix notre sollicitude.
Parlez donc librement sur ce que vous pensez ;
De leur vie et leurs mœurs ce que vous connaissez
Dites-le sans réserve, ayez-en le courage !
Chrétiens, vous le devez, rendez-leur témoignage,
De leurs vertus plutôt en pesant la valeur
Qu'en consultant sur eux l'avis de votre cœur ! »

Mais nul à cet appel n'ayant fait de réponse,

Après un court arrêt, le pontife prononce,
Tourné vers ces élus, ce discours paternel :
« Mes enfants bien-aimés ! au moment solennel
D'accepter l'onction et la charge de prêtre,
De ministre de Dieu, quels ne doivent pas être
Vos soucis, vos désirs de les bien recevoir,
D'en suivre dignement chaque pieux devoir !
Offrir l'Agneau que rien sous le ciel ne supplée ;
Des fidèles croyants présider l'assemblée ;
Bénir au nom de Dieu ; proclamer chaque jour
L'auguste vérité par la voix de l'amour,
Répandre sur les fronts l'eau pure du baptême,
Voilà ce qu'on doit faire en cet emploi suprême.
C'est donc tout palpitants d'une juste frayeur
Qu'il faut monter, mes fils, à ce poste d'honneur !...
Oui, la hiérarchie, incomparable et sainte,
Dont l'Eglise du Christ est si fièrement ceinte,
Qui de ses rangs divers la pare et la défend,
De tant de membres purs, depuis cet humble enfant
Qui s'attache à l'autel par un lien précoce,
Jusqu'au pontife admis au plus haut sacerdoce,
Ne forme qu'un seul corps, et ce corps vénéré
C'est celui de Jésus, de son Chef adoré !
« C'est pourquoi, désignés par la voix de nos frères
Pour nous aider, mes fils, dans nos devoirs austères,
D'une vie où toujours luise la chasteté
Conservez dans vos mœurs la noble intégrité,
Appréciez combien est grand ce que vous faites,
Les choses dont le ciel vous rend les interprètes,
Imitez-les ! Vainqueurs des coupables transports,
Dominez vos esprits, mortifiez vos corps,
Vous qui d'un Dieu souffrant, mourant pour nos
[misères,
Célébrerez bientôt les douloureux mystères.
Que votre enseignement irréprochable et pur
Pour le peuple chrétien soit un remède sûr,
Que par la bonne odeur de jours exempts de vices
De l'Eglise de Dieu vous fassiez les délices :
Enfin, par les effets de vos sages discours,
Par votre exemple saint édifiez toujours ;
Edifiez de Dieu la famille bénie,
Qu'ainsi ma main par lui ne soit jamais punie
Pour vous avoir promus à ce sublime honneur ;
Mais qu'il m'en récompense en l'éternel bonheur ! »

Il avait dit : alors, la figure éclairée
Par les brillants reflets de sa mitre dorée,
Plus encor par le feu que l'Esprit souverain
A cette heure suprême allumait dans son sein,
Il apparaît debout devant son trône auguste,
Dans la double splendeur du pontife et du juste.
Les diacres à ses pieds, lentement, deux à deux,
Viennent s'agenouiller, et lui sur chacun d'eux,
Au milieu d'un profond et solennel silence,
Sans même qu'un seul mot de sa bouche s'élance
Pour prier, pour bénir, il impose les mains !...
Oui, dans un tel moment, paroles, chants humains,
Taisez-vous, respectez l'ineffable mystère
Par qui l'Esprit d'en haut engendre sur la terre
Ces générations d'hommes saints et pieux

Dont le type éternel fait la gloire des cieux.
Aux mains des douze élus par Jésus attachée,
Cette grâce vivante ainsi s'est épanchée
Sur des fronts de candeur et de force éclatants
De pontife en pontife, à travers tous les temps,
Et doit fournir sans cesse, en sa vertu féconde,
Des ministres à Dieu jusqu'à la fin du monde.

Après lui, comme lui, tous les prêtres anciens,
Posant leurs doigts pieux où sont passés les siens,
Viennent communiquer à ces âmes choisies
L'esprit sacerdotal dont les leurs sont saisies.
Puis, autour du prélat qui prie avec ardeur,
Ces nobles vétérans des troupes du Seigneur
Comme sur des enfants bénis par leurs ancêtres
Tiennent un bras levé sur tous ces jeunes prêtres.
Quel spectacle imposant ! et qu'il est beau de voir
Ces hommes investis du plus divin pouvoir
Dont l'âme d'un mortel soit la dépositaire,
Ces hommes qu'ont blanchis les soins du ministère
Tendre ensemble la main vers ce vaillant renfort,
Le montrer, à la fois, dans un même transport,
Au ciel, pour qu'à cette heure il le comble de grâces,
Au monde, pour qu'un jour il marche sur ses traces !

Lorsqu'il eut invité les fidèles présents
A joindre leur prière à ses pieux accents,
Le pontife lui-même, en paroles de flamme,
Jusqu'aux pieds du Très-Haut faisant monter son [âme,
L'a supplié longtemps d'épancher ses faveurs
Sur les nouveaux élus, ses jeunes serviteurs.
Ceux-ci, fortifiés d'une vigueur divine,
Tour à tour sont venus présenter leur poitrine
Où l'évêque, enlaçant l'étole sous ses doigts,
A formé sur chacun l'image de la croix.
O prêtres, sans trembler recevez ce symbole,
C'est le joug du Seigneur, que ce mot vous console ;
Car son joug est suave et son fardeau léger.
Oh ! oui, c'est le moins lourd dont se puisse char- [ger
L'homme pour accomplir son court pèlerinage ;
Les autres sont formés de honte et d'esclavage,
Mais celui-ci, le joug du Dieu de sainteté,
Il n'est fait que d'honneur, d'amour, de liberté.
Recevez-le : bien loin de courber votre tête,
Il lui fera des cieux toucher l'auguste faîte.
Puis, laissez maintenant se déployer sur vous
L'habit sacerdotal, ce symbole si doux
Par qui, dans ce moment, prêtres, il faut com- [prendre
Qu'ainsi la charité sur vos cœurs doit s'étendre.
Vous voilà prêts : allez, allez donc recevoir,
Entasser don sur don et pouvoir sur pouvoir !

L'évêque, le front nu, se lève et prie encore ;
Toujours, avant d'agir, il appelle, il implore
Celui qui de tout bien est l'éternel auteur,
Qui bénit pleinement, qui, vrai consécrateur,
Répand les onctions de sa grâce infinie.
Tout à coup, par l'éclat de sa mâle harmonie

La voix du saint pontife entonne l'hymne ardent ;
L'hymne à l'Esprit d'amour dont le souffle abondant
Passe avec ses trésors dans notre intelligence,
En semant la richesse où germait l'indigence.
Pendant qu'autour de lui d'autres pieuses voix
Poursuivent ce doux chant l'évêque arme ses [doigts
Du chrême préparé pour les catéchumènes,
Et puis, avec ce baume aux vertus surhumaines,
Il couvre d'onctions les mains des ordinands.

Pour toujours, ô mon Dieu, quels pouvoirs émi- [nents
Aux mains de ces mortels votre pontife attache !
Oh ! faites que jamais ni souillure, ni tache,
Ni profanation qui les puisse altérer,
De ces membres bénis qu'on vient de consacrer
N'approche, et ne dépose une honteuse empreinte
Sur la chair éprouvée où coula l'huile sainte !
Mais, Seigneur, que ces doigts parmi les innocents
Lavés chaque matin, brillent resplendissants
De cette pureté qui fait de l'homme un ange,
Et lui permet à lui, dernier né de la fange
A lui du bel Eden déshérité, proscrit,
De toucher tous les jours le corps de Jésus-Christ !

L'évêque, après avoir, selon les divins rites,
Béni, sanctifié les doigts de ces lévites,
Et les avoir ainsi dignement préparés
A toucher les objets comme eux purs et sacrés,
Leur présente un calice à la coupe remplie
De vin et d'eau, couvert d'un plat d'or où l'hostie
Reposait humblement dans sa chaste blancheur.
Alors, ô redoutable et céleste faveur !
Ils touchent à la fois le Pain eucharistique
Et la sainte patène et le vase mystique.
En même temps l'évêque a prononcé des mots
Qu'on ne peut écouter sans qu'au fond de ses os
On sente s'élever un frisson d'épouvante.
Des pouvoirs dont l'Eglise avec orgueil se vante
Il leur a conféré le pouvoir qui, de tous,
Est le plus effrayant, mais aussi le plus doux,
Celui d'offrir à Dieu Dieu même en sacrifice !
Pour les initier à ce sublime office,
Le pontife, bientôt remontant à l'autel,
Murmure d'un accent pieux et solennel
Des mystères sacrés les puissantes paroles.
Et, comme des enfants aux blondes auréoles,
Aux yeux dont les regards interrogent toujours,
S'en vont balbutiant chaque mot des discours
Qui tombent devant eux des lèvres paternelles,
Du saint consécrateur échos doux et fidèles,
Ces jeunes ordonnés répètent lentement
Les prières qu'il dit en ce pieux moment,
Mais leur voix, jusqu'alors et si ferme et si tendre,
A tremblé, quand sa bouche a fait soudain entendre
Ces mots, les seuls par qui l'homme faible et mortel
Ait droit de commander à son Maître éternel !

Ces coopérateurs de l'auguste miracle,
Bientôt sont accourus au pied du tabernacle

En recueillir les fruits dans la manne des forts.
Et le dispensateur des célestes trésors,
Le pontife, leur père, à la divine table
Fait à chacun sa part de ce mets délectable
Qui de l'âme ici-bas est le pur aliment,
Qui la fait dans les cieux vivre éternellement.
Puis, les voyant unis au Pontife suprême,
Il leur parle en ces mots que Jésus-Christ lui-même
Autrefois adressait à de pauvres pêcheurs :
« Je ne vous dirai plus désormais serviteurs,
« Mais mes amis, car tous vous avez connaissance
« De ce que parmi vous a produit ma puissance ;
« Recevez l'Esprit-Saint, il vous consolera ;
« C'est celui que mon Père en vos cœurs enverra.
« Vous serez mes amis, si votre ardeur est grande
« Pour accomplir toujours ce que je vous com-
[mande. »

Confiants dans un Dieu qui les appelle amis,
Brûlants d'un noble zèle et joyeux d'être admis
A l'honneur de remplir la tâche pastorale,
Debout devant l'autel, d'une voix triomphale,
Ils confessent la foi qu'ils doivent annoncer.
Mais, dans la sainte arène avant de s'élancer,
Quelque chose leur manque... Il faut que leurs
[mains pures
Aient le droit de panser, de guérir nos blessures ;
Il faut qu'ils puissent dire au pécheur à genoux ;
« Vous pleurez vos erreurs, moi, je vous en ab-
[sous ! »

Absoudre au nom du ciel les âmes sur la terre,
Voilà le complément du sacré ministère.
Oui, le prêtre, placé dans ce noble milieu
Qui, d'un côté, le met en contact avec Dieu,
Et de l'autre avec l'homme, a reçu la puissance
Pour les unir entre eux, de rendre l'innocence
A celui que Satan, par la main du péché,
A du souverain bien un moment détaché.
L'évêque cependant, l'âme toute remplie
Du merveilleux pouvoir qui lie et qui délie,
Fait de nouveau planer, en imposant ses mains,
L'ombre du Saint-Esprit sur ces pieux humains,
Pour qu'ils puissent remettre ou retenir les fau-
[tes (1).
Oh ! de ces fonctions redoutables et hautes
Qu'exerce au nom de Dieu le corps sacerdotal ;
Celle qui des pécheurs l'érige en tribunal
N'est pas assurément la moins haute, et peut-être
C'est la plus redoutable au cœur tremblant du
[prêtre !
Pourtant mettre la paix où régnait le remords ;
Dans l'ordre de la grâce ordonner à ces morts
Qu'a frappés le péché, de renaître à la vie ;
Prononcer des arrêts que le ciel ratifie ;
Se faire la piscine où l'âme du pécheur
En se venant laver recouvre sa blancheur ;
Des cœurs désespérés être le doux refuge ;

Suppléer le Très-Haut comme souverain juge,
C'est beau, c'est grand ! c'est là le plus tendre côté
Par où l'homme de Dieu touche à l'humanité.

Puis, ces prêtres liés du nœud indissoluble,
Entièrement couverts de la longue chasuble
Qui déployait sur eux son innocent éclat,
Viennent placer leurs mains dans les mains du
[prélat,
Et promettre à genoux, au pied de sa puissance,
Le respect absolu, l'entière obéissance
A lui, leur chef vivant, à tous ses successeurs.
Et l'évêque en ses mains tenant toujours les leurs,
Vers son sein paternel, après cette promesse,
Les attire, et leur donne un baiser de tendresse,
En faisant à chacun le souhait le plus doux :
« Que la paix du Seigneur soit toujours avec vous ! »

C'en était fait, mon Dieu, l'Eglise, votre épouse,
De son titre royal si fière et si jalouse,
Venait, en admettant ces nouveaux serviteurs
Parmi les rangs sacrés de ses chers défenseurs,
D'ajouter d'une main où votre anneau rayonne
Quelques fleurons de plus à sa chaste couronne.
Ainsi, toujours, partout, d'un appel tendre et fort
Par la voix d'un amour plus puissant que la mort,
Vous savez recruter votre noble milice.
Ah ! c'est qu'il est si beau, Seigneur, votre service !
Quel bonheur, en effet, de passer ici-bas
En laissant comme vous des bienfaits sur ses pas !
D'être, par la vertu du divin caractère,
La lumière du monde et le sel de la terre !
Quel bonheur de monter chaque jour à l'autel,
D'aller de Messe en Messe, ô mon Dieu, jusqu'au
[ciel !

Désiré CARRIÈRE.

(1) *Accipite Spiritum sanctum ; quorum remiseritis peccata, remittuntur eis ; et quorum retinueritis, retenta sunt.* (*Joan.* XIX, 22-23.)

L'ORGUE.

I.

Ecoutez, écoutez ! l'orgue s'émeut... Silence !
Chaque note en tombant lentement se balance
En perlant les accords qui descendent vers nous ;
L'orgue en un chant soumis retient sa voix altière,
Et, pour commencer la prière,
Les fidèles sont à genoux.

C'est le jour du Seigneur, et c'est l'heure où l'on
[prie ;
C'est le jour où, chantant la céleste patrie
Et sur la foi du Christ rêvant de liberté,
Le serf mêlait sa voix aux voix des nobles dames,
Ainsi qu'au Ciel chantent les âmes,
Dans une sainte égalité.

II.

Ne vous semble-t-il pas que de la sainte voûte
Des sons harmonieux s'échappent goutte à goutte,
Stalactites légers appendus au saint lieu,
Dont la fraîcheur se mêle à l'encens qu'on respire,
Qui gardent le céleste empire

Les parfums du souffle de Dieu ?
Ne vous semble-t-il pas que, de leurs blanches [ailes,
Vous avez entendu les archanges fidèles,
En légers battements, accompagner la voix
Dont les mondes créés composent l'harmonie,
Qui chante la gloire infinie
Du Roi qui gouverne les rois ?

Ne vous semble-t-il pas que, dans la cathédrale,
La vierge ou le héros vont soulever la dalle
Qui frémit sous vos pieds ? Ne vous semble-t-il pas
Que les cieux sont ouverts ; à leur brillante flamme,
Afin de ranimer votre âme,
Que déjà vous tendez les bras ?

C'est que l'orgue a jeté de sa large poitrine,
A ceux qui sont debout, au peuple qui s'incline,
Les chants sacrés auxquels il vient de préluder ;
C'est que la voix du peuple à ses gammes puis- [santes,
Sous les voûtes retentissantes,
Tout à coup vient de s'accorder ;

C'est que les sons légers et que les notes graves,
Pour chanter le Très-Haut, ont franchi leurs en- [traves ;
Qu'ils emplissent la nef, heurtant à l'unisson,
De vitraux en vitraux, de chapelle en chapelle,
Comme l'oiseau heurte de l'aile
Les murs étroits de sa prison.

III.

Il faut à l'aigle qui s'envole
L'immensité de la coupole
Que bleuit la masse des airs ;
Il faut au lion des déserts
Le sable brûlant de la plaine,
Du sang pour mouiller son haleine :
A l'âme de l'artiste il faudrait l'univers !

Au peuple il faut une harmonie
Qui lui rappelle son génie ;
Aux mille passions qu'il n'ose révéler,
Il lui faut un écho, mais il le faut sublime :
Sa faiblesse a besoin d'un champ qui la ranime,
Sa douleur d'une voix qui l'aille consoler.

Or, quand l'orgue frémit en ses mille colonnes,
Quand les gammes, montant en festons inégaux,
Aux sculptures de ses couronnes
Semblent attacher leurs anneaux,

Ecoutez, écoutez la foule,
De la vierge qui tremble à des accords touchants,
A l'homme qui pâlit quand l'orgue gronde et roule,
Comme la voix de Dieu, quand Dieu parle aux mé- [chants !
La foule chantera, car chacun dans son âme
Aura gardé le chant qui l'agite et l'enflamme,
Et la foule voudra prier,
Car les cœurs, déjà pleins d'amertume ou de joie,
S'ouvriront vers le ciel, si l'orgue leur renvoie
Les échos recueillis en son large clavier.

IV.

Mais un nouvel accord dans les airs se balance ;
Ecoutez, écoutez ! l'orgue s'émeut... Silence !

C. Beuzeville.

ORGUEIL DE L'HOMME.

(Extrait du poëme : *La Religion vengée.*)

Il n'est rien de si pur que l'orgueil ne profane,
Rien de si révéré que l'orgueil ne condamne.
Introduit dans les cœurs qu'il n'a point avilis,
En serpent tortueux il sonde leurs replis.
Si parmi leurs vertus une faiblesse errante
Ternit de ce miroir la glace transparente,
Il la suit sourdement de détour en détour,
L'annonce avec éclat et l'expose au grand jour.
Mais si la vérité, démasquant l'artifice,
De ses projets obscurs ébranle l'édifice,
Quels attentats affreux ! quels crimes ! quelle hor- [reur !
L'orgueil humilié bientôt devient fureur.
Ce n'est plus un serpent qui rampe sur la terre,
C'est un géant armé qui brave le tonnerre,
Qui pour anéantir l'auguste vérité
Irait jusques au sein de la Divinité,
Percer de mille coups sa rivale obstinée,
Et blasphémer le Dieu dont elle est émanée.

Le cardinal de Bernis.

ORGUEIL DU DÉMON.

(Imit. de Milton.)

Toi sur qui mon tyran prodigue ses bienfaits,
Soleil, astre de feu, jour heureux que je hais,
Jour qui fais mon supplice et dont mes yeux s'é- [tonnent ;
Toi qui sembles le dieu des cieux qui t'environ- [nent,
Devant qui tout éclat disparaît et s'enfuit,
Qui fais pâlir le front des astres de la nuit ;
Image du Très-Haut qui régla ta carrière,
Hélas ! j'eusse autrefois éclipsé ta lumière.
Sur la voûte des cieux élevé plus que toi,
Le trône où tu t'assieds s'abaissait devant moi.
Je suis tombé : l'orgueil m'a plongé dans l'abîme.

Voltaire.

ORGUEIL ET PARESSE.

AUGUSTE.

Regardez donc, maman, quelle abondante neige !
J'en étais tout couvert en venant du collége.
Si j'allais m'enrhumer, ce serait amusant !
Un rhume de cerveau rend fort peu séduisant,
On est rouge, les yeux vous sortent de la tête ;
Puis, je dîne demain chez ma tante Henriette.
Le soir elle a du monde, on chantera, je crois.
Dieu ! si le mal de gorge allait m'ôter la voix !
Quel désappointement ! Dites, que deviendrais-je ?
Ah ! l'ennuyeux hiver ! ah ! la maudite neige !
Quoi, vous riez, maman ? Ce n'est pas généreux,
Quand la tête déjà me fait un mal affreux,
Quand chaque instant accroît la fièvre qui me [brûle !

LA MÈRE.

Oui, je ris, mon enfant, et je devrais plutôt
M'affliger de te voir un si fatal défaut,
Qui, comme avec raison, dit ta marraine Ursule,
Te rendra malheureux, et surtout ridicule.

AUGUSTE.

Ridicule?

LA MÈRE.

Sans doute; il est honteux vraiment,
Qu'un garçon de douze ans, comme toi, cher Au-
[guste,
Avec ton teint de rose et ta santé robuste,
Sans motifs sérieux se plaigne constamment.
L'été, c'est du soleil; l'hiver, de la gelée;
Le jour est trop brillant, la nuit trop étoilée.
Je finirai bientôt par croire, en vérité,
Que, pour faire à ton goût une température,
Il faudrait que de Dieu la suprême bonté
Daignât intervertir les lois de la nature!
Et que te manque-t-il, réponds, pour être heu-
[reux?
N'as-tu pas tous les biens qui font aimer la vie,
Ne satisfais-tu pas ta moindre fantaisie?
Ne va-t-on pas trop même au-devant de tes
[vœux?
Et si Dieu, que toujours l'ingratitude offense,
Par quelque malheur *vrai* venait à te punir,
S'il voilait tout à coup sous un nuage immense
Le radieux soleil de ton bel avenir,
S'il t'ôtait la santé, la force, la richesse,
Et te rendait semblable à ces infortunés
Qui, courbés sous le poids d'une affreuse détresse,
Cachent sous des haillons leurs membres déchar-
[nés,
Quels mots emploierais-tu, mon enfant, pour te
[plaindre?

AUGUSTE.

Mère, de tels malheurs, puis-je jamais les craindre?
Quand papa dit souvent qu'entre ses trois enfants
Il compte partager deux millions de francs?

LA MÈRE.

C'est un tort: sache bien que le souverain Etre
Nous prête des trésors dont il reste le maître,
Et qu'un mot de sa bouche, un signe de sa main,
Du riche d'aujourd'hui fait un pauvre demain.
Voilà pourquoi, mon fils, je voudrais que tu misses
Dans l'amour du travail le bonheur de tes jours,
Au lieu de le placer dans des plaisirs factices,
Qui n'ont rien de solide et nous trompent toujours.
Te voilà grand, mon fils; bientôt l'adolescence
Pour toi va succéder à la folâtre enfance.
Deux chemins s'offriront à tes pas désormais:
Prends garde, mon enfant, de choisir le mauvais!
Crois mon expérience et surtout ma tendresse.
Deux défauts te perdront, l'orgueil et la paresse.
Tâche d'en triompher. Va, tu le peux encor;
Songe que le travail est la seule richesse
Que ne ravissent pas les caprices du sort,

Et que l'orgueil, reptile à la langue traîtresse,
Précipita jadis aux gouffres éternels
Le plus beau, le plus pur des esprits immortels.
Auguste médita pendant une semaine
Les conseils de sa mère, et puis bientôt se dit
Qu'avec de la fortune on se passe d'esprit,
Et que l'étude était une trop lourde chaîne.
Joue jusqu'à vingt ans de cette triste erreur,
Auguste imprudemment s'engagea dans la route
Pleine d'affreux périls où s'égare le cœur;
Mais sur ses jours, alors, fondit un grand malheur:
Son père, ruiné par une banqueroute
Lui laissant pour tout bien des dettes à payer,
Mourut de désespoir à la fleur de son âge.
Auguste anéanti, sans forces, sans courage,
Comprit avec effroi qu'il faudrait travailler
Pour sauver des horreurs d'une longue misère
Ses deux charmantes sœurs, sa bonne et sainte
[mère.
Mais il était bien tard pour qu'il pût se plier
Sous le joug du travail, quelquefois un peu rude.
Pour qu'il ne blesse pas, jeune il faut l'essayer,
Et s'en faire une douce et facile habitude.

Tout le temps qu'au collége il avait demeuré,
Le paresseux jeune homme avait tout effleuré
Sans rien approfondir, et n'aurait pas su même
Au plus faible écolier dicter le moindre thème.
Que faire, maintenant qu'arrivait le malheur?
Mais apprendre un état, dira-t-on. Quelle horreur!
Quoi! dans ces lieux témoins de sa splendeur pas-
[sée
Porter de l'ouvrier la blouse rapiécée!
Courber son front hautain sous le poids d'un état!
Non; Auguste aime mieux le képi du soldat.
Les larmes d'une mère infirme et malheureuse
Restèrent sans pouvoir sur cette âme orgueilleuse.
Il partit, mais chargé de ce honteux mépris
Qui, jusques au trépas, poursuit les mauvais fils.
Enfants, fuyez l'orgueil ainsi qu'une vipère,
Et, quelque rang que Dieu vous donne sur la
[terre,
N'en soyez jamais fiers; car il dépend de lui
De vous ôter demain le bonheur d'aujourd'hui.

Elise MOREAU.

ORIGINE DE L'ASTRONOMIE.

Cependant vers l'Euphrate on dit que des pas-
[teurs,
Du grand art de Kepler rustiques inventeurs,
Etudiaient les lois de ces astres paisibles
Qui mesurent du temps les traces invisibles,
Marquaient et leur déclin et leur cours passager,
Le gravaient sur la pierre, et du globe étranger
Que l'univers tremblant revoit par intervalle,
Savaient même embrasser la carrière inégale.
Ainsi l'astronomie eut les champs pour berceau:
Cette fille des cieux illustra le hameau.
On la vit habiter, dans l'enfance du monde,

Des patriarches-rois la tente vagabonde,
Et guider le troupeau, la famille, le char
Qui parcourait au loin le vaste Sennaar.
Bergère, elle aime encor ce qu'aima sa jeunesse :
Dans les champs étoilés la voyez-vous sans cesse
Promener le taureau, la chèvre, le bélier,
Et le chien pastoral, et le char du bouvier ?
Ses mœurs ne changent point, et le ciel nous ré-
[pète
Que la docte Uranie a porté la houlette.

FONTANES.

ORIGINE DU MONDE.

Les anges criminels cédèrent la victoire ;
Le Fils du Tout-Puissant revint couvert de gloire,
Entouré des esprits fidèles à ses lois.
Bientôt de l'Eternel le ciel entend la voix ;
Sa seule volonté règle la destinée :
« Ma puissance, dit-il, par nul être bornée,
Ignorant le hasard et la nécessité,
Marque de l'univers l'espace limité.
Ici, pour remplacer cette troupe infidèle,
Créons un nouveau monde, une race nouvelle.
Terre, sors du chaos, et nage dans les airs,
Lumière, en un instant colore l'univers ;
Que l'eau du firmament de la mer se sépare ;
De verdure et de fruits que la terre se pare ;
Cieux, brillez, ornez-vous de globes radieux ;
Que la terre et le jour se divisent par eux ;
Oiseaux, remplissez l'air ; naissez, peuples de
[l'onde ;
Qu'en divers animaux la terre soit féconde ;
Que l'homme existe enfin, et se trouve parfait,
Qu'il règne sur ce monde. » Il dit, et tout fut fait.

Madame du BOCCAGE.

LES ORPHELINS.

L'hiver glace les champs, les beaux jours sont
[passés :
Malheur au pauvre sans demeure !
Loin des secours il faut qu'il meure.
Comme les champs, alors, tous les cœurs sont gla-
[cés.
De l'an renouvelé c'était la nuit première ;
Les mortels, revenant de la fête du jour,
Hâtaient leur joie et leur retour :
Même un peu de bonheur visitait la chaumière.
Au seuil d'une chapelle assis,
Deux enfants presque nus et pâles de souffrance,
Appelaient des passants la sourde indifférence,
Soupirant de tristes récits.
Une lampe à leurs pieds éclairait leurs alarmes,
Et semblait supplier pour eux.
Le plus jeune, tremblant, chantait baigné de larmes;
L'autre tendait la main aux refus des heureux.
« Nous voici deux enfants nous n'avons plus de
[mère ;
Elle mourut hier en nous donnant son pain :
Elle dort où dort notre père.

Venez, nous avons froid, nous expirons de faim.
« L'étranger nous a dit : Allez, j'ai ma famille :
Est-ce vous que je dois nourrir ?
Nous avons vu pleurer sa fille,
Et pourtant nous allons mourir.
Et sa voix touchante et plaintive
Frappait les airs de cris perdus.
La foule, sans les voir, s'échappait fugitive,
Et bientôt on ne passa plus.
Ils frappent à la porte sainte ;
Car leur mère avait dit que Dieu n'oubliait pas.
Rien ne leur répondait que l'écho de l'enceinte ;
Rien ne venait que le trépas.
La lampe n'était pas éteinte :
L'heure, d'un triste son, vint soupirer minuit.
Au loin d'un char de fête on entendit le bruit ;
Mais on n'entendit plus de plainte.
Vers l'église portant ses pas,
Un prêtre, au jour naissant, allant à la prière,
Les voit blanchis de neige et couchés sur la pierre ;
Les appelle en pleurant... Ils ne se lèvent pas...
Leur pauvre enfance, hélas ! se tenait embrassée,
Pour conserver, sans doute, un reste de chaleur ;
Et le couple immobile, effrayant de pâleur,
Tendait encor sa main glacée.
Le plus grand, de son corps couvrant l'autre à moi-
[tié,
Avait porté sa main aux lèvres de son frère,
Comme pour arrêter l'inutile prière,
Comme pour l'avertir qu'il n'est plus de pitié.
Ils dorment pour toujours, et la lampe encor veille.
On les plaint : on sait mieux plaindre que secourir.
Vers eux de toutes parts les pleurs viennent s'of-
[frir ;
Mais on ne venait pas la veille.

Louis BELMONTET.

O SALUTARIS HOSTIA.

Traduction de l'antienne du Saint-Sacrement.

Hostie, aliment salutaire,
O céleste aliment qui nous ouvrez le ciel,
Quels ennemis nous font la guerre !
Fortifiez nos cœurs en ce combat cruel ;
Affermissez nos pas : votre appui tutélaire
Nous fera parvenir au repos éternel.

Corps de Jésus, ô chair sacrée,
Qui nous nourrissez tous, et pasteurs et troupeau,
Pain de vie, hostie adorée,
Gloire à vous, bon Pasteur, notre divin Agneau !
Gloire éternelle à Dieu, la lumière incréée,
Père, Fils, Esprit-Saint : triple unique flambeau !

J.-Mich. HAINGLAISE.

OUBLI DE DIEU.

A MON FILS.

L'instinct des passions dans ton âme s'éveille,
Mon fils, et je m'émeus des périls que tu cours :
La raison parle en moi ; prête un moment l'oreille
A ses graves discours.

Déjà brille l'éclair précurseur des orages ;
Tu vas bientôt, heurté de rescif en rescif,
Parcourir une mer trop féconde en naufrages,
Sur un fragile esquif.

On a vu s'y briser les plus fortes carènes,
Et plus d'un nautonnier qu'ont égaré l'orgueil,
Les trompeuses lueurs, ou la voix des Sirènes,
Fut jeté sur l'écueil.

Ne prends pas à l'excès confiance en ta voile :
Sur les flots de nos jours, Dieu seul conduit au but;
Seul il est la boussole, et le phare, et l'étoile,
Et l'ancre de salut.

Crains d'éloigner de lui ta fougueuse jeunesse,
Si tu veux t'épargner des remords et des pleurs :
C'est à l'oubli de Dieu que l'humaine faiblesse
Doit ses plus grands malheurs.

Oui, contre ses destins, voilà par quelle route
L'homme, héritier du ciel, né pour la vérité,
Du sein de la lumière, hélas, arrive au doute
Et dans l'obscurité.

C'est alors qu'il érige en doctrine, en système,
Ses rêves, ses erreurs, et prend pour la raison
Ce qui n'est que folie, absurdité, blasphème,
Contagieux poison.

Sais-tu quel ascendant le conduit à la haine,
Lui dicte la vengeance et les sanglants défis,
Des vices flétrissants lui fait subir la chaîne?
L'oubli de Dieu, mon fils.

Et lorsque vient le jour de mortelle souffrance,
Lorsqu'il faut dire au monde un éternel adieu,
Sais-tu ce qui lui laisse un cœur sans espérance?
Encor l'oubli de Dieu.

Quel est ce souffle impur qui désunit les frères,
Souille les plus saints nœuds de coupables amours,
Et fait se révolter les fils contre les pères?
L'oubli de Dieu, toujours.

Qui pousse au désespoir victime sur victime
Dont le hideux trépas se publie en tout lieu?
Qui mène à l'échafaud tant de héros du crime?
Toujours l'oubli de Dieu.

Enfant cher à mon cœur, oh ! conserve en ton âme
L'héritage sacré du culte paternel ;
Ne laisse point pâlir et s'éteindre la flamme
Qui luit devant l'autel.

Sois pieux, sois fidèle, et que ta foi s'augmente
En raison des écarts d'un monde corrupteur ;
Embrasse comme un mât, au fort de la tourmente,
La croix du Rédempteur.

Longtemps elle a fléchi sous d'horribles tempêtes
Dont le siècle a gardé l'effrayant souvenir,
Et qui semblent encor gronder loin de nos têtes
Dans un sombre avenir.

Mais vers l'azur des cieux, puissante, radieuse,
On l'a revue enfin lever son noble front ;
Et l'opprobre éternel d'une ligue odieuse
A vengé son affront.

Mais d'un vent destructeur peut triompher encore
De nos plus saints combats l'étendard révéré :
Le vaisseau de la terre à jamais se décore
Du Pavillon sacré.

Et fût-il vrai qu'un jour l'ouragan, dans sa rage,
Pût des flancs du navire à grand bruit l'arracher,
A ses débris encore, au milieu du naufrage,
Il faudrait s'attacher.

Sous son ombre, mon fils, le cœur grandit, s'épure,
A ces rayons de foi, d'espérance et d'amour
Qui viennent révéler à l'humaine nature
Le céleste séjour.

Là surtout j'ai senti dans mon âme inspirée,
Que l'accent du poëte est né religieux;
Là j'ai compris surtout de la lyre sacrée
Le destin glorieux.

Si tu dois à ton tour faire vibrer la lyre,
Aux grandes vérités consacre tes accords,
Sans perdre en vains accès d'un frivole délire,
Le plus beau des transports.

Des travaux du savant si ton âme est éprise,
Songe à retrouver Dieu, Dieu dans tous les secrets;
Source du vrai savoir, c'est lui qui favorise
Tous les heureux progrès.

Aime à le contempler dans ses moindres ouvrages :
Un germe, une humble fleur, un fruit doux et ver-
[meil,
Un insecte, un atome, appellent tes hommages
Autant que le soleil.

Sache tout rapporter à ton auteur suprême ;
Rien n'est beau, rien n'est bon, rien n'est grand
[que par lui ;
Tous mes conseils sont vains, s'il n'est surtout lui-
[même
Ton guide et ton appui.

Pourquoi respires-tu ? Pourquoi vers la lumière
Ce Dieu bon voulut-il, d'un souffle tout puissant,
Appeler tes regards, et d'un peu de poussière
Faire un être pensant?

Tu le sais, tu l'appris dès l'âge le plus tendre;
La sagesse a dicté la réponse à ton cœur;
Redis-la haut, très-haut, pour mieux la faire en-
[tendre
Au vulgaire moqueur.

Dieu t'a créé, mon fils, afin de le connaître,
Pour l'aimer, le servir et mériter les cieux :
Garde, pour expliquer l'énigme de ton être,
Ce dogme précieux.

Oh ! que cette croyance en nous se fortifie !
Sublime enseignement, tu nous en dis assez ;
Et les brillants discours de la philosophie
Par toi sont éclipsés.

Charles Viancin.

OUBLI DES HOMMES.

Goutte à goutte longtemps dans ma coupe modeste
J'ai recueilli des fleurs l'humidité céleste.

Si la main de l'oubli me la renverse alors
Que je l'aurai remplie à couler par les bords,
Le ciel me donnera de contempler sans peine
Mes odorants travaux répandus sur l'arène,
Et le jour accablant de chaleur et d'ennui
Dévorant ces parfums enlevés à la nuit.
Le rossignol caché sous la feuillée épaisse,
Avant de dérouler sa voix enchanteresse,
S'informe-t-il s'il est dans le lointain des champs
Quelque oreille attentive à recueillir ses chants?
Non; il jette au désert, à la nuit, au silence
Tout ce qu'il a reçu de suave cadence.
Si la nuit, le désert, le silence sont sourds,
Celui qui l'a créé l'écoutera toujours.
Toute fleur ne naît pas, brillante sur nos rives,
Pour le sein des amours, ou le front des convives,
Pour tomber sous les doigts d'un jeune Eliacin
Et parer de festons les voûtes du lieu saint.
Ah! loin d'en être ainsi, le sort du plus grand [nombre
Est de naître, briller et se flétrir à l'ombre.
Combien de diamants, dans la terre enfouis,
Ne brilleront jamais aux regards éblouis!
Que de jeunes beautés, ravissantes colombes,
Sans passer par l'hymen descendront dans leurs [tombes!
Que de germes éclos aux rayons du soleil,
A peine réveillés, rentrent dans le sommeil!
La Mort, de tant de morts nullement assouvie,
Veille comme un dragon aux portes de la vie;
La moitié des destins s'accomplit seulement,
Et tout n'est ici-bas qu'un grand avortement.
Oh! qui justifiera cette injustice immense?...
Mais la terre n'a point toute notre existence.
Ne nous abattons point si mon luth inspiré
Des hommes pour toujours doit rester ignoré.
Si l'indignation en surprend ta pensée,
Oh! ce sera, mon âme, une plainte insensée,
Un moment écoulé dans l'oubli du Seigneur,
Qui, comme un vent de mort, nous passe sur le [cœur.
La lyre ne doit pas te rendre infortunée;
Remercions le ciel de nous l'avoir donnée;
Il est quelque plaisir qu'elle nous fait goûter,
Et tu t'épanouis en l'écoutant chanter!
Et mon front soucieux éclaircit ses nuages,
Comme au son de l'airain avortent les orages.
Les ombres de l'oubli préservent de l'orgueil,
Et la célébrité n'est qu'un plus grand écueil.
Un grand nom coûte cher dans les temps où nous [sommes;
Il faut rompre avec Dieu pour captiver les hommes.
La gloire trop souvent apparaît sur un front
Comme germe le doute au cœur qui se corrompt,
Comme l'on voit sortir des moissons plus fécondes
D'un terrain humecté par des vagues immondes.
Que d'esprits, transportés sur la cime du mont,
N'ont pas pu résister aux pompes du démon,
Et pour s'approprier des royaumes célèbres,

Ont adoré les pieds de l'ange des ténèbres!
De mon astre soumis loin des destins pareils!
Hélas! mes yeux ont vu tomber tant de soleils!
Si je venais jamais à franchir la limite,
Ramène-moi, mon Dieu, dans la borne prescrite;
Car l'esprit, une fois échappé de ta main,
Se fatigue à bondir et ne fait nul chemin.

Jean Reboul.

OUVRAGES DE LA CREATION.

(Trad. du livre de Job.)

Du sein d'un tourbillon, le Souverain des cieux,
En s'adressant à Job, s'écrie : « Audacieux!
Pourquoi ces vains discours où l'ignorance abonde?
Quand sur ses fondements j'affermissais le monde,
Réponds, que faisais-tu? traçais-tu son niveau
Balançais-tu son axe, architecte nouveau?
Et lorsque du matin les astres, pleins de joie,
M'applaudissaient en chœur, me préparaient la voie,
Qui renferma la mer en son vaste bassin?
Qui réfréna les flots que vomissait son sein?
C'est moi qui l'entourai de mes nuages sombres,
Qui sur elle étendis le bandeau de mes ombres;
Moi qui de l'Océan, dans son berceau fécond,
Enveloppai l'enfance et l'instinct vagabond.
Je lui dis : Jusque-là je permets que tu grondes;
Plus loin je te défends de répandre tes ondes;
Je veux que sur ta rive expire ton orgueil.
Présomptueux mortel, as-tu, par un coup d'œil,
A l'astre du matin dit : Presse-toi d'éclore?
As-tu marqué la place où resplendit l'aurore?
De la mer mugissante as-tu creusé le fond,
Et promené tes pas en son gouffre profond?
Est-ce toi dont les mains, l'agitant comme un verre,
Pour en chasser l'impie, ont secoué la terre?
Ton bras a-t-il ouvert les portes de la mort?
Parle, si tu sais tout; dis-moi d'où la nuit sort,
Quel palais radieux habite la lumière;
Dirige l'une et l'autre en leur vaste carrière;
Apprends-moi le sentier qui mène à leurs séjours;
Révèle-moi combien je t'ai compté de jours;
Rassemble des autans l'impétueux cortége;
Ouvre-moi, si tu peux, les trésors de la neige,
Et fais que mon tonnerre, à ta voix adouci,
Quand tu l'appelleras, réponde : Me voici.
Est-ce toi dont la main donna par sa puissance
A l'homme la sagesse, au coq la vigilance?
Pourrais-tu raconter le grand ordre des cieux,
Et des astres errants le cours harmonieux?
Dis-moi, quand le corbeau cherche sa nourriture,
Quelle main à ses fils prépare leur pâture?
Vois ce rhinocéros, et cherche à le dompter;
A la crèche, un instant, pourras-tu l'arrêter?
Lui feras-tu, vainqueur de sa force infinie,
Du joug laborieux subir l'ignominie?
Le coursier te doit-il ses naseaux en fureur,
Qui, de gloire gonflés, et soufflant la terreur,
Roulent un feu guerrier dans leur ardente haleine?
De ses bonds orgueilleux il insulte la plaine;

Sa force est dans ses nerfs, l'audace est dans son œil ;
Son cou s'est redressé de colère et d'orgueil ;
Rien ne peut l'effrayer ; sur lui le carquois sonne,
Le glaive ardent frémit, le bouclier rayonne ;
Sur le tranchant du fer il s'élance irrité,
Frissonnant de fureur et d'intrépidité.
Dès qu'il entend l'airain il tressaille, il s'écrie :
Allons ! et des guerriers il brave la furie.
Vois l'aigle, inaccessible, au sommet du rocher :
En son aire, dis-moi, pourras-tu l'approcher ?
Explique-moi son œil dont le regard foudroie
Et voit du haut des cieux son invisible proie.
Ses fils sucent le sang, la mort est leur butin ;
Et ton corps, en débris, deviendra leur festin.
Si ces faits étonnants n'ont rien qui te surprenne,
Si tu crois que tout tremble à ta voix souveraine,
Eh bien ! du monde entier déclare-toi l'auteur ;
Sous tes pieds, de mon trône abaisse la hauteur ;
Fais rayonner sur toi mon vêtement superbe ;
Du tonnerre en ta main saisis la triple gerbe :
Alors du Roi des cieux tu rempliras l'emploi,
Tu seras Dieu toi-même, et je plierai sous toi.

PARSEVAL DE GRANDMAISON.

OUVRIERS DES CATHEDRALES DU MOYEN AGE.

Ils avaient dans le cœur la divine étincelle
Les hommes patients qui sculptaient en dentelle,
Pour la rendre légère et splendide à nos yeux,

La pierre des clochers qui s'élèvent aux cieux.
A tailler un seul bloc ils passaient des années,
Et quand venait la fin de leurs rudes journées,
Accablés, mais remplis d'une sainte ferveur,
Avant de reposer, ils priaient le Seigneur
Qu'il prolongeât leur temps pour achever l'ouvrage !
Ils ne laissaient jamais à leurs fils d'héritage ;
Mais ils laissaient un nom, par la postérité,
De plus en plus grandi, jusqu'à nous apporté.
Les uns, en traits brillants sachant peindre les [verres,
Représentaient des saints les visages sévères
Qu'ils suspendaient partout où le soleil joyeux
Pouvait répercuter leurs tons mystérieux.
D'autres faisaient surgir d'un chêne dur et [sombre
Des guirlandes de fleurs, des figures sans nombre :
Le bonheur des élus, les douleurs de l'enfer.
D'autres enfin s'usaient à ciseler le fer
De la porte d'honneur, si brillante et fleurie
Qu'on eût dit un morceau de riche orfévrerie !
Tous étaient animés de la plus noble ardeur,
Et devant ces travaux dont l'étrange grandeur
Prenait à chacun d'eux tout le cours de sa vie,
La foule applaudissait, car elle était ravie ;
Car elle comprenait que ces âmes de feu
Etaient comme un reflet de la splendeur de Dieu !

Edouard GOURDON et DE MÉLANG (1).

P

LA PAIX DE L'AME.

Du plaisir cherchez la douceur,
Videz la coupe enchanteresse,
Et demandez à votre cœur
D'où vient ce soupir de tristesse.

A ses passions enchaîné,
L'homme inquiet offre l'image
De ce lion emprisonné
Creusant le désert dans sa cage.

Le faux sourire du mondain
Ressemble aux feuilles parfumées
Que sur l'eau bourbeuse a semées
Le souffle encor pur du matin.

Entre deux feuilles qui frissonnent
L'araignée a croisé ses fils :
Quels réseaux nombreux et subtils
Autour des fleurs qu'ils emprisonnent

Votre cœur tient par des liens
Plus pressés et plus fins encore
A ces désirs, à ces riens
Que le caprice a fait éclore.

Si vos sens ne sont pas fermés
A ces fleurs où rit la nature,
Toujours les souffles embaumés
Entreront par quelque ouverture.

Oui, votre courage est tenté
A l'embûche la plus frivole,
Et vous jouez l'éternité
Contre un regard, une parole.

Ah ! fuyez l'homme et ses travers,
Vous trouverez la paix profonde :
Si vous mourez à l'univers,
Votre âme sera tout un monde.

Combien de tourments superflus !
Maître aujourd'hui de ce qu'on aime,
Demain on craint de perdre même
Ce que déjà l'on n'aime plus.

Votre joie est un vain délire ;
La tristesse suit vos transports,
Et vos pleurs tombent sur la lyre
Dont un son faux rompt les accords.

D'une hirondelle ou d'un nuage
L'ombre passant sur le gazon,
De vos plaisirs telle est l'image :
Devant vos pas fuit l'horizon.

Il est un mont, loin de la terre,
Où, noyé dans les flots d'azur,
Buvant les feux d'un soleil pur,

(1) Auteurs d'un poëme en cinq chants, intitulé : *Les Cloches*, publié en 1848, in-18 de 100 pag.

On foule à ses pieds le tonnerre ;
De ce monde étouffant le son,
De peur d'y troubler notre veille,
L'air n'ose porter à l'oreille
De la feuille un léger frisson.

L'homme y parvient, nouvel Elie,
Au vallon jette son manteau,
Et paraît sortir de la vie,
Sans avoir franchi le tombeau.

Plein de silence et d'harmonie,
Là, vêtu d'un rayon doré,
Et de solitude enivré,
Il nage en la paix infinie.

Cette paix est la vérité
Qu'on voit luire au bout du voyage ;
Alors plus d'ombres ni d'orage
Entre nos yeux et sa clarté.
A nos désirs livrons la guerre !
De la paix voilà le chemin.
La paix ! nom sacré, nom divin
Que notre Dieu prend sur la terre !

Edouard Alletz.

PAIX DU CŒUR ET DE L'ESPRIT.

SON PRIX ; MOYEN DE L'ACQUÉRIR ET DE LA CONSERVER.

Le calme intérieur est le trésor unique
Qui soit digne de nos souhaits ;
L'homme docte sert moins que l'homme pacifique,
Et le fruit du savoir cède à ceux de la paix.

Qui se possède en paix semble d'autre nature,
Il sait tourner le mal en bien ;
Il sait fermer l'oreille au bruit de l'imposture,
Et jamais d'aucun autre il ne soupçonne rien.

Mais qui vit mal content et suit l'impatience
De ses bouillants et vains désirs,
Celui-là n'est jamais sans quelque défiance,
Et voit partout matière à de prompts déplaisirs.

Deux espèces d'esprits se partagent le monde,
Et ces esprits sont bien divers :
Il en est qui dans eux ont une paix profonde,
Et sauraient la garder avec tout l'univers.

Il en est d'opposés, et les vivants supplices
De qui se condame à les voir ;
Mais plus à charge encore à leurs propres caprices,
Se donnant plus de mal qu'ils n'en font recevoir.

La véritable paix n'est pas ce que l'on pense :
Tant que nous sommes ici-bas,
Elle consiste plus dans une humble souffrance
Que dans l'oubli des maux que l'on n'éprouve pas.

Qui donc goûte le mieux la paix la plus profonde ?
Celui qui sait souffrir le mieux :
Il triomphe ici-bas de lui-même et du monde,
Et comme enfant du ciel son partage est aux cieux.

Pierre Corneille.

DE LA PAIX INTÉRIEURE,

ET DU SOIN DE SON AVANCEMENT DANS LA VERTU.

(Trad. du livre de l'*Imitation*.)

I.

De quelle douce paix nous nous verrions combler,
Si nous voulions du moins ne jamais nous mêler
De chercher ce que font, ce que disent les autres,
Si nous ne connaissions d'affaires que les nôtres !
Celui-là pourrait-il rester longtemps en paix,
Qui de soins étrangers traîne avec lui le faix ;
Qui, cherchant au dehors des embarras qu'il aime,
Si peu, si rarement se recueille en lui-même ?
Cœurs simples, cœurs pieux, quel est votre bon-
[heur
Seuls d'un calme profond vous goûtez la douceur.

II.

Comment des saints ont-ils acquis dans leur re-
[traite,
Pieux contemplatifs, cette vertu parfaite ?
Aux vains désirs du monde heureux de s'arracher,
A Dieu du fond du cœur ils surent s'attacher ;
De son amour en eux alimentant la flamme,
Sans obstacle ils ont pu s'occuper de leur âme.
Et nous, des passions infortunés jouets,
Ce qui passe en un jour nous rend tout inquiets.
Rarement avons-nous la force nécessaire
Pour combattre un seul vice, et pour nous en dé-
[faire,
Et la vertu jamais n'excitant notre ardeur,
Notre cœur engourdi s'endort dans sa froideur.

III.

Si nous savions mourir tout à fait à nous-mêmes,
Et si nous n'avions point ces embarras extrêmes,
Notre esprit essayerait son vol vers l'Eternel,
Et nous pourrions aussi goûter les biens du ciel.
Mais, hélas ! asservis aux passions mondaines,
Empêchés par les sens dont nous traînons les chaînes,
Jamais nous ne tentons de vaincre le péché,
Pour entrer dans la voie où les saints ont marché.
Arrive-t-il parfois que le sort nous traverse,
Le moindre vent contraire aussitôt nous renverse,
Et, faibles, on nous voit, dans nos afflictions,
Mendier aux humains des consolations.

IV.

Certes, du haut du ciel, armé pour nous défendre,
Nous sentirions sur nous le bras de Dieu s'étendre,
Si, brûlants de courage, en généreux soldats,
Nous savions demeurer fermes dans les combats.
Quiconque sait lutter avec persévérance ;
Quiconque dans sa grâce a mis son espérance,
C'est celui-là toujours dont Dieu soutient l'ardeur,
Lui qui donne à combattre, afin qu'on soit vain-
[queur.
Mettre tout son progrès dans la stricte observance
De stériles devoirs qui n'ont que l'apparence,
C'est s'exposer à voir crouler en peu de temps
Une foi qui n'a pas de plus sûrs fondements.
Aux racines de l'arbre enfin mettons la hache,
Et la paix régnera dans notre âme sans tache.

V.

A la perfection nous toucherions bientôt,
Si nous déracinions chaque année un défaut.
Nous trouvons au contraire, il faut le reconnaître,
Que nous étions plus purs, plus vertueux peut-être,
Quand nous fîmes au monde un éternel adieu,
Qu'après avoir blanchi sous les drapeaux de Dieu.
Notre vertu devrait, non moins que notre zèle,
Acquérir chaque jour une force nouvelle ;
Mais il semble aujourd'hui qu'on ait beaucoup d'ar-
[deur,
Si l'on conserve encore un reste de ferveur.
Imposons-nous d'abord une peine légère,
Et tout nous paraîtra doux et facile à faire.

VI.

On quitte une habitude avec difficulté ;
Au joug moins aisément on met sa volonté.
Mais comment s'élever au faîte de la gloire,
Si l'on ne peut gagner la plus faible victoire?
Rompez dès le principe un penchant faible encor,
Qui, si vous n'arrêtez son dangereux essor,
Grandit, et par degrés tournant en habitude,
D'embarras avec lui traîne une multitude.
Oh ! si vous pouviez voir, si vous sentiez jamais
Quel bien pour le prochain, et pour vous quelle
[paix
A marcher dans la voie où Jésus vous appelle,
Combien pour avancer vous montreriez de zèle !

Victor Edan.

PANGE, LINGUA, GLORIOSI

CORPORIS MYSTERIUM.

(Trad. de l'hymne du Saint-Sacrement.

Chantons cette merveille, objet de tant d'oracles,
Le Dieu saint, qui, pour nous prodiguant les mi-
]racles,
Devient un pain de vie et d'immortalité.
Le Très-Haut s'humilie ; une vierge est féconde :
Un sang divin, versé pour le salut du monde,
Coule ; l'enfer s'étonne, et l'homme est racheté.

Ce Dieu, pour nous sauver envoyé par son Père,
Naît du sein virginal d'une mortelle mère ;
Il vit, il parle, il souffre, il expire pour nous.
D'innombrables bienfaits signalent ses vestiges,
Et sa bonté nous laisse, après tant de prodiges,
Un miracle d'amour qui les surpasse tous.

Il choisit pour créer ce sublime mystère
Le moment où finit son exil sur la terre,
Que du joug de l'enfer il venait d'affranchir.
Pour nous faire à jamais jouir de sa présence
Il se donne lui-même, et sa toute-puissance
D'un don plus précieux ne peut nous enrichir.

Dieu commande à l'amour d'animer sa parole.
Le Verbe se fait chair, s'anéantit, s'immole ;
Un nuage le cache et voile sa splendeur.
Enflé de sa raison, l'orgueil en vain murmure :
La foi découvre à l'homme une route plus sûre,
Triomphe de ses sens et maîtrise son cœur.

Humblement prosternés devant le Pain des anges,
Célébrons ses bienfaits dans un chœur de louanges.
La grâce a dissipé les ombres de la loi.
Héritiers fortunés des promesses antiques,
Adorons notre Dieu sous des voiles mystiques,
Et captivons nos sens sous le joug de la foi.

Louons Dieu ! c'est sa mort qui nous donne la vie ;
Mais ce Dieu, que l'amour sur l'autel sacrifie,
D'un amour sans mesure exige le retour.
O vous, Esprit de grâce et source de lumière,
Vous, l'égal, le lien et du Fils et du Père,
Esprit d'amour, nos cœurs vous offrent notre amour.

Le comte A. de Marcellus.

PANGE, LINGUA, GLORIOSI

PRÆLIUM CERTAMINIS.

(Trad. de l'hymne du Vendredi saint.)

Chantons ce grand triomphe et cette croix sublime
Où le Fils du Très-Haut, et pontife et victime,
Sauva le genre humain et vainquit les enfers.
Croix auguste, où pour nous un Dieu se sacrifie !
Arbre, instrument de mort qui nous donne la vie,
Ton ombre nous protége et couvre l'univers.

Quand le serpent armé de la fatale pomme
Eut au joug de la mort soumis le premier homme,
Le Dieu qui nous frappa plaignit notre abandon.
Un arbre de nos maux fut la source féconde ;
Un arbre nous perdit ; Dieu voulut que le monde
D'un arbre plus heureux reçût sa guérison.

Ainsi de l'ennemi confondant la malice,
Opposant à sa fraude un pareil artifice,
Dieu de notre salut régla l'ordre éternel.
Le crime préludait à la grâce future,
Un bois avait causé la mortelle blessure,
Un bois nous en offrit le remède immortel.

Quand s'accomplit le temps marqué par les oracles,
Le Saint des saints du haut des divins tabernacles,
S'offrant pour l'homme aux traits du céleste cour-
[roux,
Descendit sans quitter la droite de son Père,
Dans le sein virginal d'une mortelle mère,
Et pour nous racheter se fit semblable à nous.

Dans un village obscur, au sein de l'indigence,
Le Roi de la nature, exposé sans défense,
Naît d'une Vierge-Mère, et l'enfer en frémit.
Celui qui dans le ciel est servi par les anges,
Couché dans une crèche, enveloppé de langes,
Oubliant qu'il est Dieu, pleure, souffre, gémit.

Six lustres de sa vie écoulés en silence,
Ses travaux, ses bienfaits, sa céleste éloquence,
Aux peuples étonnés montrent un Dieu mortel.
Il se soumet lui-même au plus cruel supplice ;
Il est l'Agneau de Dieu qui s'offre en sacrifice ;
Le Calvaire est son temple et la croix son autel !

Son sceptre est un roseau ; le fiel est son breuvage,
On profane, on meurtrit son auguste visage ;

Mais sa mort purifie et la terre et les airs,
Et de son corps qu'entr'ouvre une homicide lance,
Que déchirent les clous, le sang et l'eau s'élance :
C'est un fleuve de grâce où renaît l'univers.

Croix fidèle ! trophée et signal de victoire !
Arbre sacré ! quelle est sa noblesse et sa gloire !
De la rançon du monde il soutient le fardeau.
Qu'heureuse est la forêt où germa sa racine,
Qu'embellit son feuillage et sa tige divine !
Quelle fleur et quel fruit brille sur son rameau !

Oublie, en ce grand jour, ta fierté naturelle,
Arbre altier ; amollis ta roideur trop cruelle !
Courbe sous un tel poids tes rameaux attendris
Celui qui t'a créé te doit trouver sensible ;
Pour les membres d'un Dieu deviens souple et [flexible :
Adoucis des tourments dont nous sommes le prix !

O croix ! le sang d'un Dieu qui rachète le monde
Est répandu sur toi, te consacre et t'inonde,
Dans tes bras suspendu l'Agneau sans tache est [mort!
O croix, signe de paix ! dans ce terrible orage
Où, battu par les vents l'univers fit naufrage,
Tu nous rends l'espérance et nous conduis au port.

Le comte A. de Marcellus.

LE PAPE.

Seul pouvoir ici-bas vraiment humanitaire,
Seul phare conservé dans la nuit des esprits ;
Voix qui ne vieillit pas, grandeur héréditaire,
Qu'un siècle lègue au siècle à travers ses débris,

Où sont ceux qui jadis, dans son humble domaine
Poursuivaient, furieux, le sublime embaucheur?
Leurs noms sont exécrés, et la cité romaine
Baise encor la houlette et l'anneau du pêcheur.

Lois, empires, cités, autour de lui tout tombe ;
Partout la terre tremble et le cratère bout,
Vingt peuples sous ses yeux ont glissé dans la [tombe ;
Et lui, le saint vieillard, il est encor debout.

En vain sur lui Néron usa ses dents de tigre ;
Attila frémissant le vit et recula ;
Les barbares du Don, du Danube, du Tigre
Vinrent lécher ses pieds et s'arrêtèrent là.

Mais le monde vieilli devait encor renaître :
Il l'accueille expirant et tombant en lambeaux ;
Il l'arrose à grands flots du sang du divin Maître,
Et dit, soufflant dessus : Lève-toi des tombeaux !

Soudain, du sol fangeux que le barbare foule,
Un élément nouveau surgit à cette voix ;
Sur le vieux tronc pourri, des nations en foule
Viennent s'enter et croître à l'ombre de la croix.

Et du corps gigantesque où coule un sang sauvage,
Le vieillard est la tête, et l'esprit et le cœur ;
Il contient les torrents qui mordent leur rivage,
Et décide en arbitre ou commande en vainqueur.

Comme il vit les tyrans grincer les dents de haine

Sans en avoir jamais moins aimé ni moins cru,
Plus tard, le sort du monde à son sceptre s'en- [chaîne
Sans que son humble lot s'en soit jamais accru.

Immobile pilote, au tillac de la terre
Il siége, et voit l'orage avant qu'il soit éclos ;
L'équipage s'émeut..... lui, calme et solitaire,
A sans cesse les yeux sur l'étoile ou les flots.

Et si la nuit menace, et si la force brute
Plie à son joug de fer l'homme né pour le ciel,
Il parle, il crie, il tonne, il foudroie... et recrute,
Pour seconder son bras, des forts en Israël.

Lui seul quand des tyrans, se jouant de la plèbe,
Substituaient au droit la force de leurs bras,
Il relevait les fronts inclinés sur la glèbe,
Et comprimait l'orgueil de despotes ingrats.

Ainsi ces lois, ces mœurs, ces droits qui vous hono- [rent,
Peuples, si vous cherchez d'où leur principe a lui,
Regardez, et vraiment honte à ceux qui l'ignorent !
Regardez ce vieillard et tombez devant lui.

C'est de ce front ridé marqué du signe austère
Que l'esprit du Seigneur descend silencieux :
Cette débile main porte toute la terre,
Cette voix grêle enchaîne et l'enfer et les cieux.

Lui seul il éloigna de vous la barbarie,
Créa l'obéissance et fixa le pouvoir ;
Il rappela du ciel la liberté tarie,
Réhabilita l'homme et fonda le devoir.

Oh ! si jamais, riant des promesses écrites,
Des guides vous montraient un sentier différent,
Peuples, fermez l'oreille à leurs voix hypocrites,
Et suivez le pêcheur sur son esquif errant.

Et, voyez, à l'entour quel roc qui ne chancelle ?
Quelle voix n'a faibli ? quel astre n'a tremblé ?
Mais Pierre est là toujours, et toujours sa nacelle
Vogue, malgré les vents, sur l'Océan troublé.

Il est là pour bénir, majesté solitaire,
Pour veiller au bercail à sa garde commis ;
Serrez-vous à ses pieds, ô peuples de la terre,
Car il ne peut tomber, c'est Dieu qui l'a promis.

A. Devoille.

LE PAPILLON.

Naître avec le printemps, mourir avec les roses ;
Sur l'aile du zéphyr nager dans un ciel pur ;
Balancé sur le sein des fleurs à peine écloses,
S'enivrer de parfums, de lumière et d'azur ;
Secouant, jeune encor, la poudre de ses ailes,
S'envoler comme un souffle aux voûtes éternelles,
Voilà du papillon le destin enchanté.
Il ressemble au désir qui jamais ne se pose,
Et sans se satisfaire, effleurant toute chose,
Retourne enfin au ciel chercher la volupté.

A. de Lamartine.

LES PAQUES.

Chaque année il arrive une époque sacrée
Où l'âme du pasteur, satisfaite ou navrée,
Contemple devant Dieu le fruit de son travail;
Et, comptant les brebis qu'enferme son bercail,
Voit combien il en est d'ingrates, de volages,
Qui désertent ses champs pour d'autres pâturages.
C'est ce doux temps de paix, de pardon et d'amour,
Quand d'un jour de triomphe annonçant le retour,
L'Eglise, pour manger l'Agneau de Dieu lui-même,
De venir prendre place à son banquet suprême
Fait à tous les chrétiens un si tendre devoir.
Oui, c'est en ce moment qu'un prêtre peut savoir
S'il doit livrer son âme au chant de l'allégresse,
Ou bien en longs soupirs exhaler sa tristesse;
Car tous ceux qui vraiment ont la foi dans le cœur,
Tous viennent partager la pâque du Seigneur.

Oui, pour qui porte en soi le faix d'une paroisse,
C'est un profond chagrin, c'est une affreuse an-
[goisse
De sentir que, malgré les plus ardents efforts,
Malgré l'ordre d'un Dieu qui leur donne son corps,
Il est de ces chrétiens lâchement infidèles,
Sourds au commandement, à la grâce rebelles,
Qui, lorsque le Sauveur, pour eux ouvrant les bras,
Les appelle à ses pieds et sur son cœur..., ingrats!
Ne daignent pas se rendre à sa douce prière
Une fois seulement dans une année entière!

Ingrat! cent fois ingrat, l'homme, autre ange
[orgueilleux!
Il tombe... Dieu le Fils, abandonnant les cieux,
Le relève en prenant sa forme sur la terre.
Du Verbe on méconnaît le divin caractère...
Et par le racheté le Rédempteur périt!
Mais avant de mourir, le Seigneur Jésus-Christ,
Outre les doux bienfaits semés sur son passage,
De son immense amour nous laisse un autre gage.
Il s'était renfermé dans l'humble corps humain:
O prodige! il fait plus; dans un morceau de pain,
Il veut qu'à l'infini la parole du prêtre,
Partout, dans tous les temps, le fasse encor renaître.
Et pourquoi?... pour que l'homme ici-bas voyageur,
L'homme toujours si faible, et trop souvent pécheur,
S'inoculant enfin la véritable vie,
De ce pain merveilleux mange et se fortifie.
Le voilà, ce miracle et si doux et si grand!
L'esprit le peut nier, mais le cœur le comprend.

Pour moi, lorsque je songe à l'adorable scène
Que m'offre le Sauveur en sa dernière Cène,
Je me sens animé d'un sublime transport.
Là, je le vois assis, la veille de sa mort;
Son visage est empreint d'une tristesse immense;
L'heure approche; déjà sa passion commence;
Le Très-Haut le rappelle au céleste séjour;
Il va mourir... Soudain de douleur et d'amour
Le cœur de l'Homme-Dieu se remplit et s'embrase;
Ses doigts tiennent un pain; tout rayonnant d'ex-
[tase,

De tendresse, d'espoir, vers la voûte des cieux,
Et invoquant son Père il élève les yeux.
Ayant béni ce pain, de ses mains immortelles
Il le rompt, en saisit les divines parcelles;
Puis à chacun des siens à sa table rangés
Il les donne en disant: « Prenez tous et mangez;
» Car ceci c'est mon corps. » O paroles sacrées!
Chaque jour à l'autel vous êtes proférées,
Et chaque jour ainsi le mystère de foi
S'accomplit, ô Jésus! en mémoire de toi.

Ce mystère pourtant, que d'hommes se font gloire
De l'insulter! Combien sont fiers de n'y point
[croire!
Et toi, pour les punir de leur aveuglement,
Caché, malgré leur haine en ce doux sacrement,
Tu répands dans leur cœur des torrents de ten-
[dresse;
Pour eux sur les autels ton sang coule sans cesse.
Combien d'autres, liés par un lâche sommeil,
Sans nier, sans admettre un dévouement pareil,
Se complaisant toujours dans leur indifférence,
Nourrissent dans leur sein le doute ou l'ignorance,
Et vivent comme si, pour habiter en eux,
Ne s'était pas fait chair le Verbe lumineux!
Oh! qu'il est grand aussi le nombre des esclaves
Que de leurs passions les ignobles entraves,
En leur fermant toujours le chemin du bonheur,
Empêchent de courir au Dieu libérateur!
Insensés! quand le Christ est votre nourriture,
Vous pouvez des faux biens préférer la pâture?...
Ils ne soupçonnent pas combien vous êtes doux,
Seigneur! ceux qui, toujours se tenant loin de
[vous,
Ne vous ont pas goûté dans toutes vos délices;
Ceux qui, toujours buvant à la coupe des vices,
N'ont rencontré que lie et qu'amertume au fond!
Non, ces infortunés ne savent ce qu'ils font!
Ils prennent pour bonheur une folle chimère;
Aussi leur âme est vide et leur vie est amère.
O mon Dieu, par pitié, faites-leur quelque jour,
Dans un éclair de foi, dans un élan d'amour,
Faites-leur pressentir quelle ineffable ivresse
Inonde le chrétien qui sur son cœur vous presse,
Quelle paix, quel bonheur vous répandez en lui!
Et lorsque dans leur sein votre grâce aura lui,
Embrasés tout à coup d'une céleste flamme,
Ils s'empresseront tous de vous ouvrir leur âme.

Pour l'homme cependant, misérable et pécheur,
Le moment de s'unir à son doux Créateur,
Comme il est bien choisi! C'est lorsque la nature,
Reprenant son éclat, ses habits de verdure,
Du tombeau de l'hiver relève un front joyeux:
C'est lorsqu'autour de lui tout renaît à ses yeux;
C'est quand l'Eglise en deuil rappelle à sa mémoire
Des souffrances d'un Dieu la douloureuse histoire;
C'est quand elle s'écrie en sa félicité:
« Mon Epoux était mort... il est ressuscité! »

Désiré Carrière.

LE PARADIS.

(Extrait de la *Henriade*.)

Dans les lieux fortunés qu'habite l'innocence,
Ce n'est plus des enfers l'affreuse obscurité ;
C'est du jour le plus pur l'immortelle clarté.
Henri voit ces beaux lieux et soudain à leur vue
Sent couler dans son âme une joie inconnue.
Les soins, les passions n'y troublent point les cœurs ;
La volupté tranquille y répand ses douceurs.
Amour, en ces climats tout ressent ton empire :
Ce n'est point cet amour que la mollesse inspire ;
C'est ce flambeau divin, ce feu saint et sacré,
Ce pur enfant des cieux sur la terre ignoré.
De lui seul à jamais tous les cœurs se remplissent ;
Ils désirent sans cesse, et sans cesse ils jouissent,
Et goûtent, dans les feux d'une éternelle ardeur,
Des plaisirs sans regrets, du repos sans langueur.

VOLTAIRE.

LE PARADIS TERRESTRE.

Le Seigneur, non content que tout ce qui respire
De l'homme son vassal reconnaisse l'empire,
Le place, en attendant le royaume des cieux,
Dans le riant séjour d'un parc délicieux.
Ici se laisse voir, naïve et toute pure,
Au sortir du berceau, l'innocente nature ;
Les arbres pleins de fleurs, sans contrainte rangés,
De beaux fruits toujours mûrs ont leurs rameaux [chargés ;
Toujours pur et serein est l'air qui s'y respire,
Et seul pour tous les vents y règne le zéphire.
L'hiver n'ose y porter sa neige et ses glaçons,
Et la terre en tout temps y donne des moissons.
Là, sous le vert lambris d'une forêt obscure,
D'un ruisseau qui s'enfuit l'agréable murmure,
Et des lits de gazon qui s'offrent à propos,
Par leur molle fraîcheur invitent au repos ;
Et là de mille oiseaux les différents ramages
Animent les buissons et les sombres bocages.
Un grand fleuve arrosait ces beaux lieux toujours [verts,
Et joignait en son lit quatre fleuves divers :
L'Euphrate sinueux qui du nord prend sa source,
Le Tibre qui, léger, le vient joindre en sa course ;
Le Gehon, vers le sud cheminant sans repos,
Et le Physon, dont l'or enorgueillit les flots.
De ce fleuve abondant les bras qui se séparent,
Dans des prés, dans des bois de tous côtés s'éga- [rent,
Forment de longs étangs dans leurs tours et re- [tours,
Font des îles sans nombre en rejoignant leur [cours,
Et promenant partout leur onde claire et pure,
Conservent de ces lieux l'éternelle verdure.

PERRAULT.

LE PARDON DES INJURES.

Un homme qui venait de subir un affront
S'indignait ; la rougeur lui colorait le front ;

Son œil étincelait menaçant et farouche,
Et le cri de vengeance éclatait dans sa bouche.
Le hasard l'amena dans le temple, au moment
Où Jésus proclamait ce saint enseignement :
« La haine est un péché; que votre cœur l'abjure !
Ne repoussez jamais l'injure par l'injure.
La honte de l'appel par l'insulte lancé
Tombe sur l'offenseur plus que sur l'offensé.
Aux gestes insolents, aux défis téméraires
Opposez donc le calme, et de l'un de vos frères
Quand, perfide à dessein, la langue vous a nui,
Jusqu'à septante fois sept fois pardonnez-lui.
Faites plus : si sa main a provoqué la vôtre,
Frappé sur une joue, à ses coups tendez l'autre,
Afin que, désarmé par votre humble douceur,
Il se change au besoin en votre défenseur.
Dieu créa le pardon et Satan la vengeance.
Or, messager de Dieu, je prescris l'indulgence.
En aimant qui vous hait, accomplissez ma loi
Et pour vos ennemis priez tous avec moi. »

Ainsi qu'aux jours brûlants une fraîche rosée
Apaise les ardeurs de la terre embrasée,
La prière s'épanche et la haine s'éteint,
L'homme, par un outrage en son orgueil atteint,
Se prosternant aussi, pria d'un cœur sincère,
Et la première fois qu'il vit son adversaire,
L'abordant sans rougir, en présence de tous :
« Mon frère ! lui dit-il, la paix soit entre nous ! »

A. BIGNAN.

LA PARENTÉ HUMAINE.

C'est en vain que l'orgueil de nos destins s'empare,
La mort rapprochera ce que le temps sépare.
Sa main, qui nous régit pour un monde nouveau,
Passe sur les mortels un sublime niveau.

A ce long rendez-vous de siècles funéraires,
L'homme dort en commun à l'ombre de ses frères ;
Et la famille humaine assemble son sommeil,
Pour se lever, entière, au jour du grand réveil.

Ainsi Dieu révéla, sous la cendre profonde,
La haute parenté des habitants du monde ;
En confondant la poudre, où vont se réunir
Tous les peuples passés aux peuples à venir.

Fondant la charité sur cette vaste tombe
Où la même misère au même point succombe,
Dieu voulut, au cercueil comme près des autels,
Dans la vie et la mort rattacher les mortels.

L'éternel potentat, se déposant lui-même,
Dota l'humanité de sa vertu suprême ;
Et, dérobant sa gloire au regard des élus,
Apparut aux mortels comme un frère de plus.

Celui qui de la vie a créé l'abondance
Fit de la charité sa double Providence ;
Secours intarissable, et présent en tout lieu,
Qui reste sur ses pas comme un témoin de Dieu.

O sympathique amour, que la mort nous impose !
Sainte fraternité, sur qui Dieu se repose !

Avertis la pitié des plaintes du malheur,
Et fais trembler le juste au cri de la douleur !

Car son propre destin pour l'homme est secondaire.
Mais du bonheur d'autrui toute âme est solidaire ;
Et lorsque devant Dieu tant de pleurs ont coulé,
Malheureux le mortel qui n'a point consolé !

Mme DE CÉRÉ-BARBÉ.

PARFUM ET SOUVENIR.

As-tu vu la rose brillante
S'ouvrir au souffle du matin
Et bientôt sa feuille odorante
Du vallon joncher le chemin ?
Le jour fuit ; sur son aile humide
Le vent du soir d'un vol rapide
Emporte ces débris épars ;
Mais un parfum révèle encore
La place où, reine d'une aurore,
La rose charmait nos regards.

Ainsi l'espérance éphémère
Vient sourire à notre matin,
Et sème d'une main légère
L'illusion sur le chemin.
Soudain les aquilons se lèvent ;
Leurs souffles glacés nous l'enlèvent
Sans que nous puissions la saisir ;
Mais, comme un parfum salutaire,
Du bien que nous avons su faire
Vit après nous le souvenir.

Jules CANONGE.

LE PASSÉ.

Arrêtons-nous sur la colline
A l'heure où, partageant les jours,
L'astre du matin qui décline
Semble précipiter son cours.
En avançant dans sa carrière,
Plus faible il rejette en arrière
L'ombre terrestre qui le suit ;
Et de l'horizon qu'il colore
Une moitié le voit encore,
L'autre se plonge dans la nuit.

C'est l'heure où, sous l'ombre inclinée,
Le laboureur dans le vallon
Suspend un moment sa journée,
Et s'assied au bord du sillon :
C'est l'heure où, près de la fontaine,
Le voyageur reprend haleine
Après sa course du matin,
Et c'est l'heure où l'âme qui pense
Se retourne, et voit l'espérance
Qui l'abandonne en son chemin.

Ainsi notre étoile pâlie,
Jetant de mourantes lueurs
Sur le midi de notre vie,
Brille à peine à travers nos pleurs.
De notre rapide existence
L'ombre de la mort qui s'avance
Obscurcit déjà la moitié ;

Et, près de ce terme funeste,
Comme à l'aurore il ne nous reste
Que l'espérance et l'amitié.

Ami, qu'un même jour vit naître,
Compagnon depuis le berceau,
Et qu'un même jour doit peut-être
Endormir au même tombeau ;
Voici la borne qui partage
Ce douloureux pèlerinage
Qu'un même sort nous a tracé :
De ce sommet qui nous rassemble,
Viens, jetons un regard ensemble
Sur l'avenir et le passé.

Repassons nos jours, si tu l'oses.
Jamais l'espoir des matelots
Couronna-t-il d'autant de roses
Le navire qu'on lance aux flots ?
Jamais d'une teinte plus belle
L'aube en riant colora-t-elle
Le front rayonnant du matin ?
Jamais d'un œil perçant d'audace
L'aigle embrassa-t-il plus d'espace
Que nous en ouvrait le destin ?

En vain sur la route fatale
Dont les cyprès tracent le bord,
Quelques tombeaux par intervalle
Nous avertissaient de la mort ;
Ces monuments mélancoliques
Nous semblaient, comme aux jours antiques
Un vain ornement du chemin ;
Nous nous asseyions sous leur ombre,
Et nous rêvions des jours sans nombre
Hélas ! entre hier et demain !

Mais dans leur insensible pente,
Les jours qui succédaient aux jours
Entraînaient comme une eau courante
Et nos songes et nos amours.
Pareil à la fleur fugitive
Qui du front joyeux d'un convive
Tombe avant l'heure du festin,
Ce bonheur que l'ivresse cueille,
De nos fronts tombant feuille à feuille,
Jonchait le lugubre chemin.

Ici, sur la scène du monde
Se leva ton premier soleil.
Regarde : quelle nuit profonde
A remplacé ce jour vermeil !
Tout sous les cieux semblait sourire :
La feuille, l'onde, le zéphyre,
Murmuraient des accords charmants.
Ecoute : la feuille est flétrie ;
Et les vents sur l'onde tarie
Rendent de sourds gémissements.

Hélas ! partout où tu repasses,
C'est le deuil, le vide, ou la mort ;
Et rien n'a germé sur nos traces
Que la douleur ou le remord.

Voilà ce cœur où ta tendresse
Sema des fruits que ta vieillesse,
Hélas ! ne recueillera pas :
Là l'oubli perdit ta mémoire ;
Là l'envie étouffa ta gloire ;
Là ta vertu fit des ingrats.

Là, l'illusion éclipsée
S'enfuit sur un nuage obscur ;
Ici l'espérance lassée
Replia ses ailes d'azur.
Là sous la douleur qui le glace
Ton sourire perdit sa grâce,
Ta voix oublia ses concerts ;
Tes sens épuisés se plaignirent,
Et tes blonds cheveux se teignirent
Au souffle argenté des hivers.

Mais ces sens qui s'appesantissent
Et du temps subissent la loi,
Ces yeux, ce cœur qui se ternissent,
Cette ombre enfin, ce n'est pas toi.
Sans regret, au flot des années
Livre ces dépouilles fanées
Qu'enlève le souffle des jours,
Comme on jette au courant de l'onde
La feuille aride et vagabonde
Que l'onde entraîne dans son cours.

Levons les yeux vers la colline
Où luit l'étoile du matin.
Saluons la splendeur divine
Qui se lève dans le lointain.
Cette clarté pure et féconde
Aux yeux de l'âme éclaire un monde
Où la foi monte sans effort.
D'un saint espoir ton cœur palpite ;
Ami, pour y voler plus vite,
Prenons les ailes de la mort.

En vain, dans ce désert aride,
Sous nos pas tout s'est effacé.
Viens : où l'éternité réside
On retrouve jusqu'au passé.
Là sont nos rêves pleins de charmes,
Et nos adieux trempés de larmes,
Nos vœux et nos soupirs perdus.
Là refleuriront nos jeunesses ;
Et les objets de nos tristesses
A nos regrets seront rendus.

Ainsi quand les vents de l'automne
Ont dissipé l'ombre des bois,
L'hirondelle agile abandonne
Le faîte du palais des rois :
Suivant le soleil dans sa course,
Elle remonte vers la source
D'où l'astre nous répand les jours ;
Et sur ses pas retrouve encore
Un autre ciel, une autre aurore,
Un autre nid pour ses amours.

Ce roi dont la sainte tristesse

Immortalisa les douleurs,
Vit ainsi sa verte jeunesse
Se renouveler sous les pleurs.
Sa harpe, à l'ombre de la tombe,
Soupirait comme la colombe
Sous les verts cyprès du Carmel,
Et son cœur qu'une lampe éclaire
Résonnait comme un sanctuaire
Où retentit l'hymne éternel.

LAMARTINE.

LA PASSION.

L'Horeb s'est ébranlé jusque dans les nuages,
Les cèdres attentifs inclinent leurs feuillages,
Des frissons inconnus commencent à courir ;
Cieux et terre, pleurez dans ce jour formidable,
Le juste va tomber pour sauver le coupable,
L'immortel va mourir !

Qu'a-t-il fait ? pour quel crime a-t-on saisi dans l'ombre
Ce prophète entouré de miracles sans nombre ?
Pourquoi dresser la croix, déployer le linceul ?
Qu'a-t-il osé ? d'où naît cette haine profonde,
Cette haine qui semble ameuter tout un monde,
Autour d'un homme seul ?

Ce qu'il a fait ! parlez, répondez au grand prêtre,
O vous qu'il guérissait, qu'il aidait à renaître,
Esclaves et pécheurs sauvés par un remord ;
Vous tous qu'il retira du désespoir farouche
Vous tous qu'il délivra par un mot de sa bouche
Des ombres de la mort !

Voilà son crime à lui, la vertu : c'est pour elle
Que le prêtre jaloux le traite de rebelle,
Et livre au fouet vengeur le Christ humilié ;
C'est pour punir enfin ce sacrilége immense
Que la foule bientôt criera dans sa démence :
QU'IL SOIT CRUCIFIÉ !

Les prêtres assemblés par l'ordre de Caïphe
S'entretiennent entre eux dans la cour du pontife :
« Il est temps d'immoler le prophète nouveau,
Hâtons-nous, mais craignons quelque émeute funeste ;
Il faudra qu'un des siens nous le livre ; le reste
Est la part du bourreau. »

Judas accourt, Jésus se trouble dans l'attente ;
Il n'est pas de douleur que son cœur ne ressente ;
Son sort est accompli : tout cherche à le briser,
Tout l'abandonne, il va de défaite en défaite,
Vendu pour un peu d'or, trahi dans une fête,
Trahi dans un baiser.

O traître ! l'avenir que ton nom seul remue
Se souviendra toujours de ce baiser qui tue,
De ce baiser sanglant sur un front qui t'aima !
Toujours, malgré le bruit de leur course infinie,
Les siècles entendront le long cri d'agonie
Qui sort d'Haceldama !

Le Créateur des cieux, traîné devant le juge

Comme un vil criminel qui n'a pas de refuge,
Garde au milieu des coups son céleste maintien :
La populace est là qui le raille et l'outrage ;
On lui frappe la tête, on lui crache au visage,
Et lui ne répond rien.

Calme à travers les flots de cette plèbe impure,
On a beau l'accabler d'angoisses, de blessure,
Il se résigne à tout, sa pensée est ailleurs ;
Il voit la race humaine après sa délivrance,
Il la voit faible encore, il lui montre d'avance
Le secret des douleurs.

Qu'il soit crucifié ! cent mille voix ensemble
Jettent ce cri de mort à Pilate qui tremble
Et ne sait que répondre à la foule en courroux ;
« Mais il est innocent, dit l'envoyé de Rome.
— N'importe, tuez-le ; que le sang de cet homme
Tombe à jamais sur nous ! »

Vous l'avez dit, ô Juifs ! et vous fûtes prophètes ;
Vous appeliez ce sang, il tombe sur vos têtes ;
Il y reste malgré dix-huit siècles d'efforts ;
Pas un de vos enfants, errant sur chaque route,
Dont le front réprouvé n'en conserve une goutte
Aussi rouge qu'alors !

L'heure approche ; Jésus monte sur le Calvaire.
— Or, le pâle soleil retirait sa lumière,
Les nuages pesaient sur le roc sillonné,
Et la nature en deuil, pleine de vie et d'âme,
Semblait se lamenter comme une faible femme
Qui perd son premier-né.

On l'étend sur la croix dans le sang et la boue ;
Ou redouble d'outrage, on l'attache, on le cloue,
On lui perce le corps avec un rire affreux ;
Puis, quand sa voix s'éteint, quand son œil est sans flammes,
On dresse à ses côtés deux voleurs, deux infâmes
Pour qu'il expire entre eux.

Et sa mère était là. Le disciple fidèle,
L'apôtre bien-aimé se tenait seul près d'elle ;
Elle était là muette en face de la croix,
Tandis que la victime, avec un air céleste,
Consacrait au pardon le faible et dernier reste
De sa mourante voix.

C'était la sixième heure, et jusqu'à la neuvième
L'affront resta pareil, le pardon fut le même :
Tout à coup un cri part, Jésus s'est ranimé,
Le cri de l'abandon monte un moment, s'achève;
Puis de la croix fatale un grand soupir s'élève,
Et tout est consommé.

Il meurt, la nuit s'étend; je ne sais quel délire
Bouleverse le globe ; un vent du ciel déchire
Le voile solennel qui couvrait le saint lieu ;
Les pâles spectateurs, qu'un rayon illumine,
Troublés, épouvantés, se frappent la poitrine
En disant : c'était Dieu !

Chrétiens, frappons nous-même avec remord et crainte,

Frappons ce sein rebelle à la volonté sainte,
L'exemple du Très-Haut nous invite aujourd'hui ;
Son ardente pitié nous cherche, nous embrasse ;
Il s'abaissa vers nous, tâchons, avec sa grâce,
De monter jusqu'à lui.

Volons au sanctuaire ; et là, dans les ténèbres,
Courbés sous le fardeau de ces heures funèbres,
Adorons tous Jésus, Jésus notre trésor.
Contemplons bien longtemps, à travers nos pensées,
Ce front saignant qui tombe et ces mains transpercées
Qui nous cherchent encor.

Frères, rallions-nous quand le monde s'écroule;
Prions pour expier les crimes de la foule,
Prions pour que l'autel reste à jamais vainqueur;
Marchons près de Jésus dans ce moment d'alarme,
Sans parler, sans pleurer. — Pas de voix, pas de larme,
Rien qu'un sanglot du cœur.

Mais un sanglot puissant qui batte, qui soulève
Nos seins tout agités comme un flot sur la grève,
Un sanglot qui lui dise à ce maître de tous :
« Père, nous sommes là : nous n'avons qu'une envie,
C'est de voir se briser notre cœur, notre vie,
En criant ; Gloire à vous ! »

Edouard Turquety.

LA PASSION ET LA RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST

annoncées par David.

(Imit. du psaume xxi : *Deus, Deus meus, quare me dereliquisti.*)

Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi délaisser ma faiblesse?
La voix de mes péchés aggrave ma détresse,
Met le comble à mes maux.
Seigneur, à mon secours, jour et nuit je t'appelle ;
Tu laisses, jour et nuit, une angoisse mortelle
M'arracher des sanglots.

Dieu du ciel, ton saint nom d'Israël est la gloire.
Que de fois nos aïeux, invoquant ta mémoire,
Furent sauvés par toi !
Que de fois, réclamé par leur vive prière,
De ton bras tout-puissant le secours salutaire
Répondit à leur foi !

Mais moi je ne suis plus qu'un ver, et non un homme ;
L'opprobre, le jouet d'un peuple qui me nomme
Un infâme, un maudit.
Tous ceux dont l'œil m'a vu me prodiguent l'offense ;
Leur dédaigneux sourire insulte à ma souffrance,
Et leurs lèvres ont dit :

« Il espérait en Dieu : que son Dieu le délivre,
Et sauve ce mortel qui se vante de suivre
Les sentiers du Seigneur. »
Oui, tes mains m'ont reçu venant à la lumière ;
Oui, Jéhovah, tu fus, dès le sein de ma mère,
Mon Dieu, mon défenseur.

Ne me laisse pas seul quand les périls augmentent ;
Des monstres furieux m'assiégent, m'épouvantent
De leurs rugissements.
Déjà le souffle ardent de leurs gueules béantes
Amollit comme l'eau mes entrailles brûlantes
Et tous mes ossements.

Comme l'argile au feu, ma force est desséchée ;
La soif à mon palais tient ma langue attachée :
Tu vas m'anéantir.
Quelle horde nombreuse, avide de carnage,
Me presse, me resserre en un cercle de rage
Que je ne puis franchir.

Ils ont percé mes pieds, mes mains ensanglantées ·
Ils ont compté mes os ; leurs haines exaltées
Triomphent de ma mort.
Et pour comble d'horreur, la troupe criminelle
Partage mes habits, et sur ma robe appelle
Le jugement du sort.

Viens donc, viens, Jéhovah ! hâte la délivrance
D'un malheureux, hélas ! sans secours, sans dé-
[fense,
Sauve ton serviteur.
Repousse loin de moi le glaive et les outrages ;
De ces lions ardents, de ces monstres sauvages
Terrasse la fureur.

Je publierai ta gloire au milieu de mes frères ;
J'irai, j'exalterai le grand Dieu de mes pères
Devant tous ses enfants.
Vous tous qui le craignez, célébrez ses louanges ;
Vous tous, fils de Jacob, aux cantiques des anges
Associez vos chants.

Israël, Israël, bénis le nom suprême
De ce Dieu de bonté qui recueillait lui-même
Mes soupirs douloureux.
Oui, touché par les cris de mon âme plaintive,
Le Seigneur me prêtait une oreille attentive,
Il exauçait mes vœux.

A moi de l'invoquer à la face du monde !
De ses adorateurs la piété profonde
Ranimera l'ardeur.
Dans un banquet divin, ravi jusqu'à l'ivresse,
Le pauvre sentira d'une sainte allégresse
L'immortelle ferveur.

Toutes les nations que la terre vit naître,
Grand Dieu, se soumettant à leur souverain Maître,
N'adoreront que toi.
De ses divinités fuyant l'autel impie,
Aux pieds de Jéhovah toute l'idolâtrie
Reconnaîtra ta loi.

Et Jéhovah, s'armant de sa toute-puissance,
Verra tous les mortels trembler en sa présence ;
Il les jugera tous,
Ouvrages de ses mains, les princes de la terre,
Et des enfants d'Adam la race tout entière
Fléchira les genoux.

De l'éternel bonheur savourant les prémices,
Moi, je verrai mes fils consacrer leurs services
Au Sauveur d'Israël.
D'âge en âge éclairés par une foi divine,
Ils sauront propager la céleste doctrine,
Le nom de l'Eternel.

GIFFARD.

LES PASSIONS.

Oui, depuis que Satan dans la première femme,
S'est ouvert, d'un seul mot, la porte de notre âme,
Cette âme a beau monter, pleine d'élans pieux,
Palpitante d'amour, jusqu'au plus haut des cieux ;
Elle a beau s'enfouir, loin des plaisirs du monde,
Dans une solitude inconnue et profonde,
Ou vivre renfermée en un simple réduit,
Toujours quelque démon la presse, la poursuit.
Point de paix, point de trêve à cette lutte immense !
Quand l'attaque finit, l'attaque recommence ;
Ainsi, le seul repos que laisse la vertu
C'est de combattre encor quand on a combattu.
Oh ! la chair et l'esprit, mystérieux mélange
Par qui nous tenons tous de la brute et de l'ange :
L'une qui vers la terre attire notre amour,
L'autre qui nous entraîne au céleste séjour,
Voilà les éléments de la guerre éternelle
Que chacun porte en soi ; qu'en un portrait fidèle
Jadis le grand Apôtre, interrogeant son cœur,
Décrivait aux Romains avec tant de vigueur,
Et qui lui faisait dire en accents de prière :
« Qui me délivrera de ce corps de poussière ? »
— Qui ? La grâce de Dieu, par son Fils Jésus-Christ !
Moi, si je n'attendais ce secours de l'esprit ;
Si je n'entrevoyais du fond de ma souffrance,
Après tant de combats, le jour de délivrance,
Quand, libre des liens que la mort vient briser,
De l'éternel repos j'irai me reposer ;
Combien de fois, lassé d'avoir à vaincre encore
Le mal qui me séduit — et pourtant que j'abhorre, —
J'aurais au moindre choc succombé lâchement.
Mais, courage, ô mon cœur ! lutte encore un mo-
[ment !
Courage ! cet assaut est le dernier peut-être...
Vois, vois, l'ombre décline et le jour va paraître,
Courage ! — Mais qu'il soit prompt ou lent à venir,
Songe que rien n'est long de ce qui doit finir !
. . . . . .
. . . . . .
Oh ! la tentation, Protée à mille formes !
Tantôt hideux serpent dont les replis énormes
Nous enlacent le cœur, pour y mieux étouffer
La grâce, dont l'appui nous ferait triompher ;
Tantôt femme charmante au gracieux sourire,
Sirène dont la voix doucement nous attire,
Ou démon séduisant qui déploie à nos yeux
D'ivresse, de plaisirs un monde radieux,
Et qui, comme à Jésus au haut de la montagne,
Vient nous dire : « Ces biens que la gloire accom-
[pagne,
Ce trésor de bonheur, ce royaume est à vous,
Pourvu qu'en m'adorant vous tombiez à genoux. »
Ah ! malheur à celui qu'entraîne ce langage,

A qui n'a pas dans l'âme un élan de courage
Pour dire au tentateur : « Satan, retire-toi ! »
Celui-là de l'enfer vient d'accepter la loi.
Il jouit... mais déjà son ivresse est passée ;
Et des biens qu'embrassait son ardeur insensée,
Des rêves enchantés promis à ses transports
Que reste-t-il après ?... la honte et le remords !

Mais de tant de côtés notre âme est vulnérable !
Pauvre esclave attachée à ce corps misérable,
Elle est en butte aux traits de tous ses ennemis.
Parmi les plus adroits et les plus insoumis,
Il en est deux, surtout, qu'autour de sa faiblesse,
Vrais lions rugissants, on voit rôder sans cesse :
Luttant toujours entr'eux d'astuce et de vigueur,
L'un s'attaque à l'esprit, l'autre saisit le cœur.
Le premier dans le ciel a vaincu l'Ange même,
Quand, voulant s'égaler à son maître suprême,
Ce serviteur superbe osa d'un front jaloux
Du Dieu qu'il insultait provoquer le courroux.
C'est lui qui, dans Eden, de notre premier père
En état malheureux changea l'état prospère ;
C'est lui qui renversa du haut de leurs vertus
Tant d'esprits, à jamais dans la fange abattus ;
C'est lui qui chaque jour en précipite encore...
Celui-là, c'est l'Orgueil, le tyran qui s'adore !

Le second ennemi, terrible passion,
Monstre informe, et sorti de la corruption
Lorsque l'homme a perdu sa première innocence.
Oh ! ce roi détrôné qui pleure sa puissance,
Et qui, dans sa tristesse interrogeant son sort,
Aperçoit devant lui la misère et la mort,
De toute sa splendeur il faut qu'on le dépouille !
L'Orgueil l'a fait tomber, la Volupté le souille.
La Volupté !... voilà cet infâme démon
Qui détruit ton ouvrage, et couvre de limon,
Seigneur, le noble esprit de cette créature
Que tes mains ont placée au sein de la nature
Comme un miroir vivant où, du haut de tes cieux,
Tu pusses, vers la terre en abaissant les yeux,
Regarder ton image, et contempler toi-même
Un rayon détaché de ta beauté suprême.
La Volupté ! ce feu qui s'attache à nos sens,
Qui brûle notre chair, qu'en efforts impuissants
Nul, sans toi, ne saurait éteindre dans son âme...
Non, pour en étouffer la dévorante flamme,
L'ardeur qui sait en nous se réveiller toujours,
Ce n'est pas trop, mon Dieu, de ton puissant se-
[cours !

Volupté ! volupté ! mal affreux, plaie immonde,
Cancer universel, tu ravages le monde !
Cruelle volupté ! sur le bord du tombeau
Tu tentes le vieillard ; jusque dans son berceau
Tu vas saisir l'enfant au candide sourire.
Par tes charmes secrets tu cherches à séduire
La vierge dans le cloître et le prêtre aux autels :
Au front qui les reçoit tes baisers sont mortels ;
Et rarement, hélas ! passe ta main impure
Sans laisser aux plus forts quelque triste souillure.

Orgueil et Volupté ! gouffres sans cesse ouverts,
Par où tous les damnés descendent aux enfers !
Tombeaux de la vertu ! tombeaux de l'innocence !
C'est là, c'est dans leur sein que vont prendre nais-
[sance
Tant de vices affreux, tant de sales péchés ;
C'est là que vont se perdre en germes desséchés
Mille projets conçus au souffle de la grâce ;
C'est là que s'alanguit, s'oblitère, s'efface
Tout sentiment divin de justice et d'honneur ;
C'est là que s'engloutit notre éternel bonheur !

Désiré CARRIÈRE.

LES PASSIONS ET LEUR DÉLIRE.

NÉCESSITÉ D'UN GUIDE ET D'UNE AUTORITÉ POUR RÉGLER NOTRE CONDUITE.

Mais, sans errer en vain dans de vagues propos,
Et pour rimer ici ma pensée en deux mots,
N'en déplaise à ces fous nommés sages de Grèce,
En ce monde il n'est point de parfaite sagesse :
Tous les hommes sont fous, et, malgré tous leurs
[soins,
Ne diffèrent entre eux que du plus ou du moins.
Comme on voit qu'en un bois que cent routes sé-
[parent
Les voyageurs sans guide assez souvent s'égarent,
L'un à droit, l'autre à gauche, et, courant vaine-
[ment
La même erreur les fait errer diversement ;
Chacun suit dans le monde une route incertaine,
Selon que son erreur le joue et le promène ;
Et tel y fait l'habile et nous traite de fous,
Qui sous le nom de sage est le plus fou de tous.
Mais, quoi que sur ce point la satire publie,
Chacun veut en sagesse ériger sa folie ;
Et, se laissant régler à son esprit tortu,
De ses propres défauts se fait une vertu.
Ainsi, cela soit dit pour qui veut se connaître,
Le plus sage est celui qui ne pense point l'être ;
Qui, toujours pour un autre enclin vers la douceur,
Se regarde soi-même en sévère censeur,
Rend à tous ses défauts une exacte justice,
Et fait sans se flatter le procès à son vice.
Mais chacun pour soi-même est toujours indul-
[gent.

Un avare, idolâtre et fou de son argent,
Rencontrant la disette au sein de l'abondance,
Appelle sa folie une rare prudence,
Et met toute sa gloire et son souverain bien
A grossir un trésor qui ne lui sert de rien.
Plus il le voit accru, moins il en sait l'usage.

Sans mentir, l'avarice est une étrange rage,
Dira cet autre fou, non moins privé de sens,
Qui jette, furieux, son bien à tous venants,
Et dont l'âme inquiète, à soi-même importune,
Se fait un embarras de sa bonne fortune.
Qui des deux, en effet, est le plus aveuglé ?

L'un et l'autre à mon sens ont le cerveau troublé,
Répondra chez Fredoc ce marquis sage et prude,

Et qui sans cesse au jeu, dont il fait son étude,
Attendant son destin d'un quatorze ou d'un sept,
Voit sa vie ou sa mort sortir de son cornet.
Que si d'un sort fâcheux la maligne inconstance
Vient par un coup fatal faire tourner la chance,
Vous le verrez bientôt, les cheveux hérissés,
Et les yeux vers le ciel de fureur élancés,
Ainsi qu'un possédé que le prêtre exorcise,
Fêter dans ses serments tous les saints de l'Eglise.
Qu'on le lie; ou je crains, à son air furieux,
Que ce nouveau Titan n'escalade les cieux.
Mais laissons-le plutôt en proie à son caprice :
Sa folie, aussi bien, lui tient lieu de supplice.

BOILEAU.

LA PATRIE.

L'amour de la patrie sanctifié par l'exemple de Jésus-Christ, lors de son entrée triomphante dans Jérusalem.

Des vertus de son Christ le peuple louait Dieu.
L'essaim des chants sacrés montait dans un ciel
[bleu,
Et ces mots dominaient au loin les cris de joie :
« Béni le roi d'amour et Dieu qui nous l'envoie;
Paix et gloire au Très-Haut! » Et de toutes les
[mains
Les palmes et les fleurs pleuvaient sur les chemins.

Aux splendeurs de ce jour, à votre gloire hu-
[maine
Rien ne manque, ô Jésus, rien, pas même la haine :
Car les Pharisiens sont là; leurs yeux jaloux
Sous la peau des brebis font deviner les loups.
Ces chants pour d'autres qu'eux! cette marche
[royale,
Ces cris joyeux, ces fleurs, tout leur est un scan-
[dale.
Or, même en détestant le paisible vainqueur,
Ils le savaient si bien doux et simple de cœur,
Qu'ils viennent le priant, dans leur zèle hypocrite,
De blâmer ces transports, ces chants dont Dieu
[s'irrite.
Jésus n'exauça pas ce vœu de leur orgueil,
Et du peuple amoureux il accepta l'accueil.
Car, ce jour-là, c'était, il nous l'a dit lui-même,
Un de ces rares jours où tout parle, où tout aime,
Où Dieu se montre au monde avec tant de beauté,
Où luit d'un tel éclat l'esprit de vérité,
Que si l'homme fermait son cœur à la lumière,
Des voix pour l'acclamer sortiraient de la pierre.

Mais le peuple toujours chantant et louant Dieu,
Le groupe des élus et le Maître au milieu
Du mont des Oliviers avaient touché la cime;
Et de là tout à coup, un horizon sublime,
Jérusalem, ses tours, et, brillant au soleil,
Le temple aux frontons bleus rehaussés de ver-
[meil,
Les maisons, à ses pieds, de blancheur éclatantes,
Dans l'ordre où le désert a vu l'arche et les tentes,
Jérusalem parut, et, de cris répétés,

Le peuple salua la reine des cités.

Jésus pleurait! Lazare et l'amitié brisée
De sa première larme obtinrent la rosée.
Pour la seconde fois il pleurait... ou du moins
D'autres pleurs n'eurent pas les hommes pour té-
[moins.

Il pleurait! l'avenir redoutable à connaître,
L'inflexible avenir lui venait d'apparaître.
A-t-il donc aperçu, pour s'abaisser aux pleurs,
Le Calvaire et la croix entre les deux voleurs,
Et le fiel débordant du vase expiatoire,
Et Pilate aux degrés de l'injuste prétoire,
Et la dérision du sceptre de roseau...
Tout ce chemin sanglant qui finit au tombeau?

Dans sa gloire il pleurait! d'où vient donc qu'il
[oublie
Et l'orgueil du triomphe et son œuvre accomplie?
Maître, n'étiez-vous pas au solennel moment,
Dont tout homme créé chérit l'enivrement!
Alors qu'un peuple entier vibrant de vos doctrines,
N'a qu'un seul cœur qui bat dans toutes les poi-
[trines;
A l'heure où de l'esprit le fidèle ouvrier
Peut au bout des six jours comme Dieu s'écrier;
Où vous avez dû voir, plus heureux que Moïse,
La terre tout entière à vos autels promise;
Où l'artiste sacré, s'il se compare aux rois,
Bénit Dieu de son lot, même y compris la croix;
Où l'orgueilleux poëte, enflant sa voix fragile,
Attache le laurier à ses faux dieux d'argile,
Et, mesurant leur vie à ce qu'ils ont coûté,
Au verre a de l'airain promis l'éternité!

Oui, vers vous s'élançait l'hosanna populaire,
Et ces intimes voix, mieux faites à vous plaire,
Les soupirs des pécheurs amoureux et contrits,
L'hymne des cœurs blessés que vous avez guéris.
Vous pleuriez cependant... mais non point sur
[vous-même.
Non, sous ces oliviers, lieu du combat suprême,
En face du Calvaire, ô Jésus, ô bonté!
Vous pleuriez, non sur vous, mais sur votre cité,
Sur ce peuple déchu que l'étranger surmonte,
Et qui va de son joug connaître encor la honte.

« Sion, pourquoi l'orgueil a-t-il fermé tes yeux?
Aujourd'hui même encor, la foi de tes aïeux
T'aurait dit d'où provient la seule paix durable;
Mais la nuit t'environne, ô cité déplorable!
Tes ennemis, déjà, marchent de toutes parts,
De fossés et de murs ils cernent tes remparts;
Ils ne laisseront pas à tes tours une pierre;
Tes dômes, tes palais tomberont en poussière,
Et toi-même, et tes fils... pour ton lâche abandon
Du véritable esprit dont Dieu t'avait fait don! »

C'est ainsi qu'oubliant la croix qui le menace;
Il donnait tous ses pleurs à sa ville, à sa race,
Il sait bien que ses murs lui gardent des bour-
[reaux,
Qu'un peuple déicide a mérité ses maux,

Et que, sur les débris de la cité rebelle,
Le Christ doit se bâtir une Sion plus belle
Où ses enseignements seront tous obéis...
Il a pleuré pourtant son peuple et son pays !

Nouvel Adam en qui l'humanité se fonde,
Lui seul a droit au nom de citoyen du monde ;
Qu'importe où fut formé cet humble corps qu'il
[prit !
Lui, fils de l'invisible, et né du seul Esprit,
Pourrait, hormis le Ciel, habité par son Père,
Traiter toute cité d'impure et d'étrangère.
Il aima cependant, il aima jusqu'aux pleurs
La terrestre Sion, pays de ses douleurs.
Ah ! loin de l'abolir comme une idolâtrie,
Il sacra de ses pleurs l'amour de la patrie !

C'est lui dont tout le sang ira remplir demain
La coupe universelle offerte au genre humain,
Et c'est lui qui pleurait à la seule pensée
De la cité natale en sa gloire offensée ;
A l'aspect de cet aigle, entouré de vautours,
Qui plane au loin et vient s'abattre sur ses tours,
De son peuple captif, qui va subir des maîtres...
De l'étranger foulant la terre des ancêtres !

Victor de Laprade.

S. PAUL.

Parmi ces âmes égarées
Qui doivent s'épurer un jour,
Et qui seront les préférées
Aux yeux de la céleste cour,
Il en est qu'un flot de poussière,
Comme un morne et sombre suaire,
Prive longtemps de tout flambeau ;
Il en est qui, pour se résoudre,
Ont besoin qu'un éclat de foudre
Les sillonne dans leur tombeau.

Ainsi de Saul, la foi chrétienne
N'a pas d'ennemi plus puissant ;
Encor souillé du sang d'Etienne,
Il a déjà soif d'autre sang !
« Courons, dit-il, Damas m'appelle,
C'est là que la secte nouvelle
A des adorateurs nombreux :
Je veux, si le sort me protége,
Les exterminer tous, dussé-je
M'engloutir moi-même avec eux ! »

Et plus pressé que la rafale
Dans les plus orageux climats,
Il précipitait sa cavale
Le long du chemin de Damas.
Toujours ardent, toujours rebelle,
La haine lui prêtait son aile,
Il s'élançait comme la nuit ;
Et la populace, à voix basse,
Murmurait : « Voilà Saul qui passe,
Le grand persécuteur du Christ ! »

Or un éclair perce la nue.
La foudre luit sur le chemin :

Saul qui s'effraie à cette vue,
Saul foudroyé tombe soudain.
Une voix s'adresse à la sienne :
O Saul, d'où te vient tant de haine ? »
Et lui : « Qu'êtes-vous donc, Seigneur ?
— Je suis le Dieu que l'on blasphème,
Je suis Jésus, celui-là même
Que tu poursuis avec fureur. »

Le superbe, le téméraire
S'agenouille en tendant les bras :
« Seigneur, Seigneur, que faut-il faire ?
— Entre à Damas, et tu sauras. »
Il hésite un instant, il pleure,
Cet homme si fier tout à l'heure
Ose à peine quitter le sol ;
Il se lève enfin, mais tout autre,
Le blasphémateur est apôtre,
Saul est déjà devenu Paul.

Il renaît chrétien ! il se lève,
Car il croit sentir tour à tour
Je ne sais quelle ardente séve
De foi, d'espérance et d'amour.
Il veut rouvrir son œil débile,
Mais la prunelle est immobile
Et fermée au monde mortel,
Pur symbole, puissant mystère !
L'œil du corps ne voit plus la terre,
Quand l'œil de l'âme voit le ciel !

On s'empresse de le conduire
Jusqu'à Damas, suivant son vœu.
Il reste trois jours sans rien dire,
Rempli des visions de Dieu.
Eclairé d'un reflet suprême,
Il courbe sous l'eau du baptême
Son front si rebelle autrefois ;
Puis le cœur plein de saintes flammes,
Il part pour conquérir les âmes
Avec le glaive de sa voix.

Il va de contrée en contrée,
Il va priant et bénissant,
Jérusalem et Césarée
Le reçoivent en frémissant,
Il traverse Ephèse incertaine,
Il ose interpeller Athène
Au nom du Dieu crucifié,
Il va surmontant chaque obstacle,
Ses jours ne sont qu'un long miracle,
Un miracle multiplié.

Ce n'est pas tout : le Dieu qu'il nomme
Doit affronter d'autres regards,
Il faut que Paul aille dans Rome
Prêcher jusqu'aux pieds des Césars.
Il s'y montre enfin : sa parole
Ardente, impétueuse, vole
Comme l'aquilon sur les mers ;
La foule l'écoute avec fièvre ;
Le seul mouvement de sa lèvre
Fait trembler tous les Jupiters.

Il poursuit et rien ne l'arrête,
Il passe entouré de rayons ;
Il passe, il étend sa conquête
Jusqu'aux lointaines nations.
Puis quand l'œuvre est presque achevée,
Devant la plèbe soulevée,
Il meurt pour affermir la loi ;
Il meurt, et dans Rome qui doute,
Il sème son sang goutte à goutte
Comme un dernier germe de foi.

O saint martyr ! du haut des astres
Où vous planez en immortel,
Daignez prévenir les désastres
Qui menacent encor l'autel !
Implorez le Dieu tutélaire
Pour que sa foudre nous éclaire,
O vous qu'elle éclaira jadis ;
Saint martyr, sublime prophète,
Priez pour que Dieu nous admette
Dans les gloires du Paradis !

Edouard TURQUETY.

LA PAUVRE FILLE.

J'ai fui ce pénible sommeil
Qu'aucun songe heureux n'accompagne,
J'ai devancé sur la montagne
Les premiers rayons du soleil.

S'éveillant avec la nature,
Le jeune oiseau chantait sur l'aubépine en fleurs;
Sa mère lui portait sa douce nourriture...
Mes yeux se sont mouillés de pleurs.

Oh ! pourquoi n'ai-je pas de mère ?
Pourquoi ne suis-je pas semblable au jeune oiseau,
Dont le nid se balance aux branches de l'ormeau ?
Rien ne m'appartient sur la terre,
Je n'eus pas même de berceau,
Et je suis un enfant trouvé sur une pierre
Devant l'église du hameau.

Loin de mes parents exilée,
De leurs embrassements j'ignore la douceur ;
Et les enfants de la vallée
Ne m'appellent jamais leur sœur !
Je ne partage pas les jeux de la veillée,
Jamais, sous son toit de feuillée,
Le joyeux laboureur ne m'invite à m'asseoir,
Et de loin je vois sa famille,
Autour du sarment qui pétille,
Chercher sur ses genoux les caresses du soir.
Vers la chapelle hospitalière
En pleurant j'adresse mes pas,
La seule demeure ici-bas
Où je ne sois point étrangère,
La seule devant moi qui ne se ferme pas !

Souvent je contemple la pierre
Où commencèrent mes douleurs,
J'y cherche la trace des pleurs
Qu'en m'y laissant, peut-être y répandit ma mère.

Souvent aussi mes pas errants

Parcourent des tombeaux l'asile solitaire,
Mais pour moi les tombeaux sont tous indifférents,
La pauvre fille est sans parents
Au milieu des cercueils ainsi que sur la terre.
J'ai pleuré quatorze printemps
Loin des bras qui m'ont repoussée,
Reviens, ma mère, je t'attends
Sur la pierre où tu m'as laissée.

— La pauvre fille, hélas ! n'attendit pas longtemps;
Plaintive, elle mourut en priant pour sa mère.
On dit qu'une femme étrangère,
Un jour, le front voilé, parut dans le hameau :
On conduisit ses pas vers l'humble cimetière,
Mais parmi les gazons de l'épaisse bruyère
On ne put retrouver la trace du tombeau.

Alexandre SOUMET.

LA PAUVRETÉ.

Viens, toi que l'homme ingrat repousse en sa folie,
Legs sacré de mon Dieu, céleste pauvreté,
Sceau des élus, si dur à la chair amollie,
Oh ! viens, ouvre mon âme à ta mélancolie ;
J'aime ta sainte austérité.

Le monde, je le sais, t'a jeté l'anathème,
Il te maudit, l'aveugle, il t'abhorre, il te fuit,
Mais qu'importe, ô mon bien, que sa voix te blas-
[phème,
Quand sur le front d'un Dieu je vois en diadème
Ton auréole qui reluit ?

Héritage sacré que m'a laissé mon père,
Tant qu'en mon cœur son nom ne s'effacera pas,
Tu resteras assise à mon foyer, j'espère,
Tu me prépareras un avenir prospère,
Tu seras l'ange de mes pas.

Oh ! va, sous ces lambris que le luxe décore
Il est bien moins qu'en toi de paix et de bonheur,
Celui qui peut jouir veut conquérir encore,
Car les biens d'ici-bas, c'est un ver qui dévore,
C'est un appât empoisonneur.

Quoi ! ces salons bruyants où le luxe voltige,
Ce tumulte incessant dans le cœur excité,
Quoi ! l'or et son éclat ? la gloire et son vertige ?
L'orgie et ses fureurs, les arts et leur prestige,
Ce serait la félicité ?

Non, non, pas de bonheur hors de la paix intime
Et du calme embaumé qu'on n'emprunte qu'au ciel :
Le riche en vain l'appelle ; au vase illégitime
Il a trempé la lèvre, il faut, triste victime,
Qu'il en épuise tout le fiel.

Heureux qui, sans remords, sans crainte, sans envie,
Sous l'aile du Seigneur sait s'endormir en paix !
Heureux qui, dégagé des soucis de la vie,
N'aspire qu'au banquet où Dieu même convie,
Et dédaigne les biens suspects !

Tu viendras me bercer de ton sommeil paisible,
Sainte amie, et baissant le voile de mes yeux,
Me montrer à demi ce bonheur indicible

Qu'au mondain ses faux biens peuvent rendre invi-
[sible,
Mais que le pauvre attend aux cieux.

Par toi, le pèlerin, dans cet exil austère
Est toujours les reins ceints, prêt au dernier adieu :
Et quand le riche impie embrasse encor la terre,
Le pauvre, bénissant la mort au doux mystère,
S'envole, léger, vers son Dieu.

A. DEVOILLE.

LE PÉCHÉ MORTEL, LE PÉCHÉ VÉNIEL,

ET LES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX.

Le Péché mortel.

Quel monstre affreux que le péché !
Que ses délices sont mortelles !
Et qu'avec des chaînes cruelles
Il tient un esprit attaché !
Il corrompt le corps, il l'enflamme,
Il verse le poison dans l'âme,
Il aveugle l'entendement,
A son juge il livre la guerre,
Mais son juge fait, dès la terre,
Qu'à lui-même il sert de tourment !

Le Péché véniel.

Chrétien qui, vivant de la foi,
Aux fautes légères succombes,
Ne t'étonne pas si tu tombes
Mais promptement relève-toi,
Pleure avec des larmes amères
Les offenses les plus légères
Où te porte l'humanité :
A Dieu tout ce qui fait injure
Pour une âme fidèle et pure
N'est point une légèreté.

L'Orgueil.

Homme, qui cause ton orgueil ?
Nais-tu pas parmi les ordures ?
Vis-tu pas parmi les souillures ?
Pourris-tu pas dans le cercueil ?
Ton esprit est dans l'ignorance,
Ta volonté dans l'impuissance,
Et ton corps dans l'infirmité ;
Ta science n'est que mensonge ;
Tu n'es rien que l'ombre d'un songe :
Eh ! d'où vient donc ta vanité ?

L'Avarice.

L'avare a le feu dans le corps,
Plus il boit, plus sa soif augmente,
Son abondance le tourmente,
Il est pauvre dans ses trésors.
Tous gains lui semblent légitimes ;
Des plus épouvantables crimes
Il ne craint point d'être souillé ;
Ce qu'il n'a pas lui fait envie,
Et ce qu'il a trouble sa vie,
Craignant d'en être dépouillé.

La Luxure.

Si la luxure a des plaisirs,
Ces plaisirs sont pleins d'amertume ;

L'ardeur des désirs elle allume,
En assouvissant les désirs.
Ses roses sont pleines d'épines ;
Par elle des choses divines
Les sentiments sont effacés :
C'est pour les cœurs un feu de soufre ;
Enfin c'est un horrible gouffre,
Qui ne dit jamais : C'est assez.

L'Envie.

L'envie est en toute saison
Pour son tourment ingénieuse.
Le bonheur la rend malheureuse,
Des fleurs elle fait du poison.
Sa tristesse naît de la joie,
Elle est d'elle-même la proie,
Et la peine de son erreur ;
Tout ce qui l'éblouit l'irrite,
Et le plus illustre mérite
La met en plus grande fureur.

La Gourmandise.

Gourmand, qui de mets délicats
Veux que ta faim soit assouvie,
Et dont, sans soin de l'autre vie,
L'âme est toujours parmi les plats ;
Le besoin de la nourriture
Est une loi dans la nature
Que l'homme ne peut pas changer ;
Attendant que Dieu t'en délivre,
Sache qu'il faut manger pour vivre,
Et non pas vivre pour manger.

La Colère.

La colère est une fureur
Qui met l'homme hors de lui-même,
Son langage n'est que blasphème,
Ses mouvements sont pleins d'horreur.
Tout d'un coup le sang elle enflamme,
Elle fait naître au fond de l'âme
Le trouble et la rébellion,
De tout crime elle rend capable,
Enfin, un homme raisonnable
Par elle devient un lion.

La Paresse.

La paresse est un doux poison
Par qui l'âme la plus hardie
Devient timide, est engourdie,
Et voit obscurcir sa raison.
Nul désir d'honneur ne la touche,
Le moindre travail l'effarouche,
Elle agit toujours bassement,
En un tronc elle change l'homme,
Et ce que repos elle nomme
Est un lâche assoupissement.

GODEAU.

LE PÉCHEUR RÉPENTANT.

SONNET.

Grand Dieu, tes jugements sont remplis d'équité ;
Toujours tu prends plaisir à nous être propice :

Mais j'ai tant fait de mal, que jamais ta bonté
Ne peut me pardonner sans blesser ta justice.

Oui, mon Dieu, la grandeur de mon impiété
Ne laisse à ton pouvoir que le choix du supplice :
Ton intérêt s'oppose à ma félicité,
Et ta clémence auguste attend que je périsse.

Contente ton désir, puisqu'il t'est glorieux ;
Offense-toi des pleurs qui coulent de mes yeux ;
Tonne, frappe, il est temps, rends-moi guerre pour [guerre :
J'adore, en frémissant, la raison qui t'aigrit ;
Mais dessus quel endroit tombera ton tonnerre,
Qui ne soit tout couvert du sang de Jésus-Christ ?

DESBARREAUX.

LE PÉLICAN.

Le sage avait bien dit que l'amour est plus fort
Que la mort ;
A le croire pourtant j'éprouvais quelque peine ;
Mais depuis la touchante scène
Dont je fus le témoin, mon doute est éclairci ;
Voici le fait en raccourci.

Un soir, l'airain pieux, en joyeuse volée,
Convoquait des Chrétiens la fidèle assemblée.
J'entre dans le lieu saint, antique monument,
Et d'un pas mesuré par le recueillement,
J'allais franchir l'enceinte où Dieu rend ses oracles,
Quand, sur le seuil des sacrés tabernacles,
A mes regards surpris se montre un pélican,
Pour la première fois : ô spectacle touchant !
Je le vois entouré de sa jeune famille ;
Dans son cœur, dans ses yeux la tendresse pétille,
Puis, tout à coup son sein s'élargissant :
« Mes enfants, approchez, dit-il, l'heure s'avance ;
Je connais vos besoins, vivez de ma substance,
Et buvez tous mon propre sang.
Heureux, si je pouvais vivre, mourir, renaître,
Pour prolonger sans cesse et vous faire connaître
L'inépuisable amour qui va me consumant. »

Ici, mon cœur se trouble en voyant son martyre ;
Devant la vérité l'emblème se retire.
J'ai tout compris : Amour divin,
Amour sans mesure et sans fin,
Je tombe à vos genoux, je me tais et j'admire.

LAYET.

LA PENITENCE.

Dieu, lorsqu'il nous châtie, attendri par nos [larmes,
Laisse souvent vers nous descendre sa bonté ;
Il fait trêve sans cesse aux humaines alarmes,
Et le cri de notre âme est toujours écouté.
Plus le deuil dans nos cœurs se montre noir et [sombre,
Plus nos nuits sont sans calme et nos jours sans [soleil,
Plus alors sa tendresse aime à détourner l'ombre
Qui de son large ciel voile l'aspect vermeil.

Il fit du repentir une vertu nouvelle,
Plus brillante parfois même que la vertu,
Et, dans le beau séjour de sa gloire éternelle,
La joie a plus d'éclat quand une âme infidèle
Rentre dans le sentier qu'elle croyait perdu.

O toi qui rends la force à cette âme affligée,
Ancre qui viens sauver la barque naufragée,
Voix du ciel que la terre entend dans ses douleurs,
Voici que devant vous s'éteignent nos terreurs.
Le cri du repentir, comme une hymne sublime,
Couvre, en montant vers Dieu, les hurlements du [crime.
Regretter, c'est aimer, c'est devenir meilleur.
Qui frappe sa poitrine ouvre bientôt son cœur :
Avec le repentir, sur son âme calmée
Le pécheur sent passer une brise embaumée
Plus fraîche qu'un murmure apporté par les eaux,
Plus douce qu'un zéphyr à l'ombre des rameaux ·
C'est le parfum des fleurs que la colline exhale,
C'est du printemps qui vient l'haleine matinale ;
C'est plus, c'est plus encor : après les longs tra- [vaux,
C'est l'espoir du loisir, c'est presque le repos.

Qu'est donc, auprès de Dieu, notre humaine [justice?
Après le châtiment, même après le supplice,
Toute faute ici-bas porte son lourd fardeau
Et la honte toujours la marque de son sceau.
En vain l'homme coupable, à force de souffrance,
Tente de racheter l'estime et l'indulgence ;
En vain dans le sentier qui mène à la vertu
Il dirige son pas si longtemps abattu ;
Hélas ! le monde est là, soupçonneux, qui l'épie.
Il ne pardonne point la faute qu'on expie,
Et plus vous gémissez dans votre repentir,
Plus l'homme avec dédain brûle de vous flétrir.
Une tache ici-bas est toujours éternelle,
La vie en est souillée, elle grandit comme elle ;
Descendez ou montez, dominez les jaloux,
Implacable, elle monte ou descend avec vous !
Le pauvre, dans la nuit qui là-bas l'environne,
Le roi, dans tout l'éclat de sa noble couronne,
Soumis également à la commune loi,
Gardent sans cesse en eux leur tache et leur [effroi :
La honte empreint surtout la pourpre impériale ;
Plus le coupable est haut, plus cette ombre fatale
S'acharne obstinément à poursuivre ses pas...
Le sceptre de David ne l'en affranchit pas !

La justice de Dieu n'est pas cette justice :
Elle est au repentir plus douce et plus propice ;
Devant lui toute faute a l'espoir du pardon,
Tout crime en s'effaçant va prendre un autre nom :
C'est la *conversion*, mot divin, doux emblème
Qui lave et purifie, ainsi que le baptême,
Et qui, le relevant à son souffle puissant,
Du coupable en un jour peut faire un innocent.
Avec elle il n'est plus de honte, d'infamie,

L'homme lève le front, et sa marche affermie,
Conduite par l'espoir et par le repentir,
S'avance sans trembler vers l'immense avenir.
L'estime l'accompagne, on l'offre pour modèle,
On vante son courage à l'homme encor rebelle,
Et souvent son exemple, attendrissant les cœurs,
Vers le port qu'il leur montre entraîne les pé-
[cheurs.
Dans Madeleine en pleurs Dieu ne voit qu'une
[sainte,
Augustin se prosterne et sa faute est éteinte.
Tout ce que méprisait le vieux monde païen,
Le repentir l'élève en le faisant Chrétien ;
La tendre charité, fleur jadis ignorée,
Entre comme un parfum dans toute âme égarée.
Sentiment tout nouveau, cette noble vertu
Vient réhabiliter le coupable abattu.
Elle lui rend l'espoir par sa douce parole,
Elle lui prend la main, le soutient, le console,
Lui montre le pardon de la terre et des cieux
Et sait le relever même à ses propres yeux.
Voilà le Sacrement, voilà la Pénitence !
Sublime enseignement, magnifique croyance,
Qui commande aux mortels l'amour et le respect
Et fait que tout Chrétien s'incline à son aspect.
Et qui de nous, amis, aux beaux jours de l'enfance,
N'en a point dans son cœur ressenti l'influence?
Qui pourrait oublier ce temps heureux et doux
Où devant son pasteur il pliait les genoux?
Oh ! je revois encor, le soir, la vieille église
Où passait vaguement un écho de la brise :
Tout était calme et bon dans l'ombre du saint
[lieu,
On y sentait planer la majesté de Dieu !
Dans ce recueillement et dans ce grand silence
Se retrempait mon âme ouverte à l'espérance ;
Je repassais ma vie, et dans cet examen
Le repentir et Dieu m'indiquaient mon chemin.
Chaque faute à mes yeux se montrait tout entière,
Et, jetant sur mes jours un regard en arrière,
Je voyais le passé, non pas pour le flétrir,
Mais pour mieux corriger ma conduite à venir...
Puis, lorsque le pasteur qui guidait mon enfance
Avait reçu l'aveu, cri de ma conscience,
Quand je me relevais du sacré tribunal
Où sa voix me disait : « Je t'absous de tout mal,
« Mon fils; ne pèche plus, la paix soit dans ton
[âme. »
Alors souvenez-vous, enfants, de cette flamme
Qui semblait tout à coup illuminer nos cœurs
Et réveiller en nous d'indicibles bonheurs.
Nous nous sentions légers sous le poids de la vie;
Le calme intérieur, seul bien digne d'envie,
Nous inondait soudain de son plus pur rayon,
Et nous sentions en nous descendre le pardon...
Ces jours étaient heureux ! Ils ne sont plus peut-
[être,
Car l'oubli du passé trop souvent nous pénètre.
Et pourtant ici-bas quand vient l'adversité,
Le calme par Dieu seul peut nous être apporté :
Lui seul peut effacer la tache qui nous souille ;
Au fer qui se ternit il enlève la rouille,
Il rend la paix au cœur et l'assurance au front,
Et par la Pénitence il efface l'affront.
C'est par ce sacrement que l'homme se console
Et que l'âme reprend sa céleste auréole ;
Et s'il donne la joie en ce séjour mortel,
Il assure au Chrétien le bonheur dans le ciel.

GALOPPE D'ONQUAIRE.

(1) Saint Luc.
(2) Saint Matthieu.

LA PENTECOTE

Les apôtres, témoins d'une sainte victoire,
Ont revu l'Homme-Dieu dans l'éclat de sa gloire.
A peine a-t-il quitté ce terrestre séjour,
Qu'un ange les console et promet son retour.

Ces hommes, que captive une même ignorance,
Timides dans leur foi, cachent leur espérance :
Leur âme s'épouvante à l'aspect du danger,
Et d'un culte secret écarte l'étranger.

Près de Jérusalem, sous un toit solitaire,
Ils viennent entourés des ombres du mystère,
Du Sauveur triomphant réclamer un appui ;
Et leurs ardents soupirs s'élèvent jusqu'à lui.

Au sein de l'empyrée un souffle prophétique
Répond, par un long bruit, à leur pieux cantique;
Le tourbillon sacré, qui traverse les airs,
Jette, en langues de feu, d'innombrables éclairs.

Des vents impétueux la pompe solennelle,
Proclame du Seigneur une grâce nouvelle :
Et, du triple rayon dont s'embrasent les cieux,
L'esprit divin jaillit en reflets glorieux.

Les apôtres, couverts des immortelles flammes,
Pénétrés de ce feu qui consume les âmes,
De ce temps passager bravent tous les revers,
Et leur voix communique avec tout l'univers.

Leurs corps sanctifiés abdiquent la nature ;
A ce divin creuset leur sagesse s'épure;
Et leur esprit, qu'éclaire un céleste flambeau,
Peut évoquer la mort jusqu'au fond du tombeau.

L'un brise du païen les idoles d'argile,
Sur de larges sillons fait germer l'Evangile,
Enracine la foi par la sainte vigueur,
Et laboure le monde au profit du Seigneur (1).

L'autre, puisant au ciel des vérités sublimes,
Grave pour les mortels d'immuables maximes;
La foule des Chrétiens que la grâce a surpris,
Nous révèle qu'un ange a dicté ses écrits (2).

Tel qu'on voit un lion, dans sa course rapide,
Arrêter le serpent que sa force intimide,
Celui-ci de Satan enchaîne la fureur,
Et renverse le trône où triomphait l'erreur (3).

L'apôtre, qui d'un Dieu fit l'étude profonde,

(3) Saint Marc.

De saintes visions épouvante le monde :
Comme l'aigle qui s'ouvre un chemin radieux,
Il va briser des temps les sceaux mystérieux (1).
Leur chef infatigable, à sa seule prière,
Fait au sein des cachots descendre la lumière.
Pour bannière du monde il élève la croix,
Et du signe sacré marque le front des rois (2).

Douze pêcheurs, versant une onde salutaire
Dans leurs vastes filets ont embrassé la terre.
Les hommes sont unis par le même lien :
Le monde des Gentils est le monde chrétien.

Dieu ramène son peuple à la terre promise :
Sur la pierre immuable il fonde son Eglise,
La dote, pour le ciel, de trésors infinis,
Et jette dans son sein les clefs du paradis.

Mme de Céré-Barbé.

PETITES SŒURS DES PAUVRES.

I.

Comment tant d'affamés ont-ils pu le maudire,
Le Dieu fils du labeur, né sur un peu de foin ?
Sur les rebuts du monde il fonda son empire,
Et du prodige encor notre siècle est témoin.

Malheureux que l'enfer berce de ses chimères,
Dont les maux ont cessé de regarder au ciel,
Devant ces saintes sœurs, devant ces saintes mères,
D'un coupable mépris garderez-vous le fiel ?

Ah ! le Christ est encor, malgré tous vos prophètes,
Le Dieu qui se montra moins Dieu que serviteur ;
Le Dieu qui fait asseoir le pauvre dans ses fêtes
Et réserve à Lazare une place d'honneur.

Aujourd'hui réduisant le blasphème au silence,
Comme s'il avait craint de vous humilier
En puisant dans les rangs d'une sainte opulence,
Il a choisi vos sœurs pour se justifier.

Quelques filles du peuple, une simple servante
Que Jésus enflamma du feu de son amour,
Mieux que tous les calculs d'une morgue savante
Ont su trouver le mot de l'égnime du jour.

Si l'aumône répugne à votre main trop fière,
Elles iront pour vous, infatigable essaim,
Chercher de quoi pourvoir leur ruche hospitalière,
Et leur faim s'oubliera tant que vous aurez faim.

Dans cet asile ouvert à vos peines cruelles,
Bien plus pauvres encor que votre pauvreté,
Le lit sera pour vous et la paille pour elles,
Si la moisson des maux passe la charité.

Trop souvent, sur ce lit où gît votre souffrance,
L'âme est endolorie aussi bien que le corps ;
Leur voix, au désespoir enseignant l'espérance,
Changera les douleurs en célestes trésors.

O frères ! c'est assez d'implacables colères,
D'autres dieux vous feraient un plus triste destin ;

(1) Saint Jean.

Cherchez au sein du Christ l'abri de vos misères ;
Son calvaire est pour vous le meilleur Aventin.

II.

Je ne vous ferai point de menaces terribles,
Le démon de l'envie en a déjà pris soin ;
Mais, riches, songez-y ! car les jours sont pénibles :
L'aumône est un devoir et peut-être un besoin.

L'abondance sordide est mère de la haine,
Hélas ! les cœurs sont pleins de funèbres dépits ;
Et, pour être assurés de la moisson prochaine,
Pour les pauvres glaneurs laissez quelques épis !

Vos œuvres, trop souvent, sont futiles ou mortes.
Pensez, sur le sommet, aux angoisses d'en bas ;
Lorsque ces pauvres sœurs frapperont à vos portes,
Ouvrez ! car le pardon accompagne leurs pas.

N'ayant rien à donner elles se sont données.
Anges médiateurs près du divin courroux,
Leur visite délivre ; et leurs mains fortunées
Demandent pour le pauvre encor moins que pour vous.

Sanctifiez le seuil de vos maisons prospères,
Faites au Christ souffrant la part de vos deniers ;
Couvrez sa nudité des hardes de vos pères
Qui pourrissent peut-être au fond de vos greniers.

Le pain souvent lui manque ainsi que les guenilles :
Pour apaiser sa faim réduite au désespoir,
Dans le tablier béni de ces pieuses filles
Mettez de vos banquets ce qui reste, le soir.

L'offrande la plus mince est toujours bienvenue ;
Tout s'utilise ou change en leurs bénignes mains :
Ce pliant recevra le sommeil de la rue,
Ces miettes deviendront de bienheureux festins.

Ce saint plâtre égaiera la nudité des chambres,
Ces tissus, reprisés d'un doigt industrieux,
Du vieillard grelottant réchaufferont les membres ;
Et toute la récolte est au profit des cieux.

Il en est parmi vous, que le Christ les bénisse !
Qui donnent à main pleine et surtout à plein cœur ;
Liguez-vous avec eux, c'est leur sainte milice
Qui peut-être a du ciel suspendu la rigueur.

Ne cherchez pas ailleurs le salut de votre âme,
Celui de vos foyers et de votre trésor ;
La nue à l'horizon garde un reste de flamme
Et la foudre éloignée, hélas ! murmure encor.

Vous avez vainement, pour abriter vos têtes,
D'un bouclier plus fort armé l'autorité ;
Si l'égoïsme règne, attendez les tempêtes ;
Car le calme du monde est dans la charité.

Jean Reboul.

LA PHILOSOPHIE ET L'EVANGILE.

« Rien de trop, » avait dit la sage antiquité.
L'Evangile répond : « Je suis la vérité :
On ne peut trop aimer le Dieu bon qui nous aime,
Ni trop s'humilier, se mépriser soi-même. »

(2) Saint Pierre.

Ces mots, tombés du ciel, changent tout ici-bas.
Des milliers de martyrs affrontent le trépas.
L'heureuse Thébaïde
Voit accourir, d'un pas rapide,
Les Antoine, les Paul, qui peuplent ses déserts.
L'apôtre au cœur de flamme a traversé les mers.
Les vierges, à leur tour, ces anges de la terre,
Cachant leur rang, leur nom dans l'ombre du mys-
[tère,
Sur toutes les douleurs versent l'huile et le vin.
Mais d'où leur vient à tous ce dévouement divin?
« On ne peut trop aimer le Dieu bon qui nous aime,
Ni trop s'humilier, se mépriser soi-même. »

LAYET.

LA PIÉTÉ.

ODE.

Celui qu'enchante l'erreur
Des félicités du monde,
Suit un objet plus trompeur
Que le zéphyre et que l'onde,
Et renonce au vrai bonheur.

Sous ces lambris si pompeux
Que l'art embellit sans cesse,
Dans les festins, dans les jeux
Qui nourrissent la mollesse,
On demande : Est-il heureux?

Dans son cœur, pendant les jours,
Il ne sent qu'un vide extrême :
Par mille nouveaux détours
Il cherche à se fuir lui-même,
Il se retrouve toujours.

Mais celui qui du Seigneur
Entend la voix qui l'appelle,
S'il est conduit par le cœur,
Il ne peut qu'être fidèle :
Comment peindre son bonheur?

Pour fuir des biens suborneurs
Le premier effort lui coûte;
Mais ranimant ses ardeurs,
S'il est constant dans sa route,
Les épines sont des fleurs.

Dès qu'il peut se renfermer
Au sein d'une solitude,
Quelle paix vient le charmer!
Il n'a de soin et d'étude
Que de prier et d'aimer.

Fidèle à s'entretenir
Avec son Dieu qu'il adore,
Il conçoit dans l'avenir
Un bonheur plus pur encore,
Qui ne doit jamais finir.

Qu'il meure, il verra s'ouvrir
Notre céleste patrie :
Quand cet espoir vient s'offrir,
Ah! quel fardeau que la vie!
Mais l'amour fait tout souffrir.

DE MONCRIF.

LA PITIÉ.

La Pitié, doux portrait de la bonté divine,
Rappelle les mortels à leur noble origine.
Malheur aux nations qui, violant nos droits,
De la pitié touchante ont étouffé la voix!
L'autel de la Pitié fut sacré dans Athènes;
L'intérêt mieux instruit bénit ses douces chaînes;
Elle inspire les arts, elle adoucit les mœurs,
Et le cœur le plus dur est sensible à ses pleurs.
C'est peu : du genre humain douce consolatrice,
De la société tu fondas l'édifice!
Oui, ce fut sur la foi de ce doux sentiment,
Plus puissant que les lois, plus fort que le serment,
Que les hommes, fuyant leurs sauvages asiles,
Joignirent leurs foyers à l'enceinte des villes.
Là, vinrent les mortels, dans les forêts épars,
Sous de communes lois dans les mêmes remparts,
Prêts à se secourir au premier cri d'alarmes,
S'aider de leurs talents, de leurs biens, de leurs
[armes,
Et, rapprochés entre eux par un besoin pareil,
S'assurer l'un à l'autre un paisible sommeil.
Mais bientôt tout changea; la fortune inégale
Vint assigner aux rangs leur utile intervalle.
Auprès de la richesse on vit la pauvreté,
Près des tristes besoins la molle oisiveté;
Alors vint la Pitié, seconde providence :
Dans les riches monceaux qu'entassa l'opulence
La Pitié préleva la part de l'indigent;
Le luxe fut humain, le pouvoir indulgent;
Des cœurs compatissants la tristesse eut des
[charmes;
Les larmes dans les yeux rencontrèrent des larmes,
Et, plaçant le bonheur auprès de la bonté,
La vertu fut d'accord avec la volupté.
Tel fut l'ordre du monde et l'arrêt des dieux mêmes.
Mortels, obéissez à ces décrets suprêmes;
Ecoutez la Pitié, secourez vos égaux,
Ajoutez à vos biens en soulageant leurs maux.
Enfin, tout ce qui vit sous votre obéissance
Doit sentir vos bienfaits, bénir votre puissance.
. . . . . .
Il est de la Pitié de plus dignes objets,
Que Dieu fit nos égaux, et le sort nos sujets :
C'est vous qui, sous nos toits, victimes volontaires,
Par vos soins assidus méritez vos salaires.
Non que je veuille ici, prêchant l'égalité,
Dissoudre les liens de la société :
Songez bien que tout homme, en servant son sem-
[blable,
Sacrifie à son maître un bien inestimable,
Sa liberté. Lui-même à vos commandements
Soumet ses jours, ses nuits, ses heures, ses mo-
[ments.
. . . . . .
Mais ce que la Pitié surtout vous recommande,
C'est ce bon serviteur qui vieillit sous vos toits :
Du service et des ans allégez-lui le poids.
. . . . . .

D'un cri plus fort encore et d'un accent plus tendre
A votre cœur ému le sang se fait entendre :
Vos parents malheureux ont droit à vos secours.
. . . . . .
Et si c'est un ami que le malheur oppresse,
Un ami ! ce mot seul dit tout à la tendresse;
Vous-même à ce tribut vous vous êtes soumis :
Le sort fait les parents, le choix fait les amis.
Le jour qui nous unit d'une chaîne commune,
L'un à l'autre engagea vos soins, votre fortune ;
Et la loi d'amitié, ce doux contrat des cœurs,
D'avance à votre charge a mis tous mes malheurs.
. . . . . .
Ainsi, répartissant ses vertueux secours,
La tendre Pitié souffre et jouit dans les autres.
Toutefois, c'est trop peu de soulager les nôtres ;
L'étranger a ses droits sur un cœur généreux.
Mais ne l'oubliez pas : toujours le malheureux
Ne vient point au grand jour, dans les places pu-
[bliques,
Etaler le tableau de ses maux domestiques.
Qui prévient les besoins, préviendra les forfaits.

DELILLE.

PLAINTES D'UNE JEUNE ISRAELITE

SUR LA DESTRUCTION DE JÉRUSALEM.

O mes pleurs, ne tarissez pas;
Mouillez jour et nuit ma paupière.
Soleil, à mes regards dérobe ta lumière.
La fille de Sion, Jérusalem, hélas !
Sous un joug odieux courbe sa tête altière.
O mes pleurs ! ne tarissez pas,
Mouillez jour et nuit ma paupière.
Comment du Chaldéen reçoit-elle des lois,
La cité maîtresse du monde,
Qui naguère imposait le tribut à cent rois?
O ma chère patrie ! o douleur trop profonde !
Tout Israël captif est sans force et sans voix.
Comment a succombé l'orgueil de ta puissance?
Comment tant de guerriers armés pour ta défense
Laissent ils échapper le glaive de leur main?
Deviez-vous embrasser une lâche espérance,
Coupables habitants des rives du Jourdain?
Pourquoi de nos vengeurs enchaîner la vaillance?
L'ennemi, redoutant leur généreux effort,
Criait : La paix ! la paix ! il apporte la mort.
Toi, que Dieu remplissait de sa majesté sainte,
Temple, dont Salomon avait tracé l'enceinte,
L'airain, le marbre, l'or qui couvraient tes parvis
Par l'indigne vainqueur à mes yeux sont ravis ;
La pitié n'entre point dans son âme cruelle ;
Il frappe et l'épouse et l'époux ;
Le débile vieillard, l'enfant à la mamelle,
Le lévite lui-même expire sous ses coups.
Déplorable héritier du plus illustre trône,
L'infortuné Sédécias,
Conduit esclave à Babylone,
Au fond d'un noir cachot va subir le trépas.

Nul ami n'entendra sa plainte et sa prière,
Nul ami n'aura soin de son heure dernière.
O mes pleurs ! ne tarissez pas,
Mouillez jour et nuit ma paupière.
Voilà, voilà le fruit de tes iniquités,
Sion ! de l'Eternel tu bravas les paroles ;
Sur l'autel du vrai Dieu tu plaças des idoles ;
Tu t'enivras de voluptés :
Ton châtiment est juste, et le Dieu des batailles,
Pour l'exemple du monde, a brisé tes remparts :
Tes ennemis de toutes parts
Accourent à tes funérailles.
Sion trahit son Dieu : Dieu punit les ingrats.
Soleil, cache-moi ta lumière :
O mes pleurs ! ne tarissez pas,
Mouillez jour et nuit ma paupière.
O coteau d'Engaddi, doux sommet du Carmel,
Qui versez à grands flots le vin, l'huile et le miel,
Je ne reverrai plus vos ombrages propices !
La main de l'étranger cueillera vos moissons ;
Le sang rougira ces buissons
Où les roses d'Eden entr'ouvraient leurs calices.
Lieux sacrés ! loin de vous on nous entraîne, hélas!
Soleil, cache-moi ta lumière :
O mes pleurs ! ne tarissez pas,
Mouillez jour et nuit ma paupière.
Cependant Dieu l'a dit (il n'a jamais trompé) :
Juda, qu'en ce moment sa colère humilie,
Des fers de son vainqueur quelque jour échappé,
Verra de Salomon la cité rétablie ;
Mais, sous un autre ciel on nous entraîne, hélas!
Soleil, cache-moi ta lumière :
O mes pleurs ! ne tarissez pas,
Mouillez jour et nuit ma paupière.

Mme DUFRÉNOY (1).

DES PLAISIRS.

Les plaisirs sont les fleurs que notre divin Maître
Dans les ronces du monde autour de nous fait naître.
Chacun a sa saison, et par des soins prudents
On peut en conserver pour l'hiver de nos ans.
Mais, s'il faut les cueillir, c'est d'une main légère :
On flétrit aisément leur beauté passagère...
Le travail est souvent le père du plaisir ;
Je plains l'homme accablé du poids de son loisir.
Le bonheur est un bien que nous vend la nature ;
Il n'est point ici-bas de moisson sans culture ;
Tout veut des soins sans doute et tout est acheté...

VOLTAIRE.

PLAISIRS DU MONDE,

INDIGNES DU CHRÉTIEN.

Source délicieuse, en misères féconde,
Que voulez-vous de moi, flatteuses voluptés?
Honteux attachements de la chair et du monde,
Que ne me quittez-vous quand je vous ai quittés?
Allez, honneurs, plaisirs, qui me livrez la guerre,
Toute votre félicité,
Sujette à l'instabilité,

(1) Madame Adélaïde Gillette Billet-Dufrénoy, née en 1765, à Paris, où elle est morte en 1825.

En moins de rien tombe par terre ;
Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.

Ainsi n'espérez pas qu'après vous je soupire ;
Vous étalez en vain vos charmes impuissants ;
Vous me montrez en vain par tout ce vaste empire
Les ennemis de Dieu pompeux et florissants.
Il étale à son tour des revers équitables
Par qui les grands sont confondus.
Les glaives qu'il tient suspendus
Sur les plus fortunés coupables
Sont d'autant plus inévitables
Que leurs coups sont moins attendus.

Saintes douceurs du ciel, adorables idées,
Vous remplissez un cœur qui vous peut recevoir.
De vos sacrés attraits les âmes possédées
Ne conçoivent plus rien qui les puisse émouvoir.
Vous promettez beaucoup et donnez davantage,
Vos biens ne sont point inconstants,
Et l'heureux trépas que j'attends
Ne vous sert que d'un doux passage
Pour nous introduire au partage
Qui nous rend à jamais contents.

Pierre CORNEILLE.

PORTRAIT D'UN HONNETE HOMME,

OU LA SAGESSE HUMAINE.

I.

Rendez au Créateur ce que l'on doit lui rendre.
Réfléchissez avant que de rien entreprendre.
Point de société qu'avec d'honnêtes gens ;
Et ne vous targuez point de vos heureux talents.

II.

Conformez-vous toujours aux sentiments des autres ;
Cédez honnêtement, si l'on combat les vôtres.
Donnez attention à tout ce qu'on vous dit,
Et n'affectez jamais de montrer trop d'esprit.

III.

N'entretenez personne au delà de sa sphère ;
Et dans tous vos discours tâchez d'être sincère.
Tenez votre parole inviolablement,
Et ne promettez point inconsidérément.

IV.

Soyez officieux, complaisant, doux, affable,
Et pour tous les humains d'un abord favorable.
Sans être familier, ayez un air aisé.
Ne décidez de rien, sans l'avoir bien pesé.

V.

Aimez sans intérêt, pardonnez sans faiblesse.
Choisissez vos amis avec délicatesse ;
Cultivez avec soin l'amitié de chacun.
A l'égard des procès, n'en intentez aucun.

VI.

Ne vous informez point des affaires des autres ;
Sans affectation taisez-vous sur les vôtres.
Prêtez de bonne grâce, avec discernement ;
S'il faut récompenser, faites-le noblement.

VII.

En quelque heureux état que vous puissiez paraître,
Que ce soit sans excès, et sans vous méconnaître.
Compatissez toujours aux disgrâces d'autrui,
Supportez ses défauts, vivez bien avec lui.

VIII.

Surmontez les chagrins où l'esprit s'abandonne ;
Ne les faites jamais retomber sur personne.
Où la discorde règne apportez-y la paix ;
Et ne vous vengez point, qu'à force de bienfaits.

IX.

Reprenez sans aigreur, louez sans flatterie ;
Riez paisiblement, entendez raillerie.
Estimez un chacun dans sa profession ;
Et ne critiquez rien par ostentation.

X.

Ne reprochez jamais les plaisirs que vous faites,
Mais mettez-les au rang des affaires secrètes.
Prévenez les besoins d'un ami malheureux ;
Sans prodigalité montrez-vous généreux.

XI.

Modérez les transports d'une bile naissante,
Et ne parlez qu'en bien de la personne absente.
Fuyez l'ingratitude, et vivez sobrement.
Jouez pour le plaisir, et perdez noblement.

XII.

Parlez peu, pensez bien, et n'offensez personne.
Faites toujours grand cas de ce que l'on vous donne.
Ne tyrannisez point le pauvre débiteur ;
Montrez-vous en tout temps pour lui de bonne humeur.

XIII.

Fuyez toute ignorance ainsi que la paresse,
Et ne vous laissez point surprendre par l'ivresse ;
Mais lorsque vous prendrez quelque délassement,
Que ce soit sans excès et toujours sobrement.

XIV.

Au bonheur du prochain ne portez point d'envie,
Et ne divulguez point ce que l'on vous confie.
Ne vous vantez de rien ; gardez votre secret.
Vous deviendrez alors l'homme le plus parfait.

FÉNÉLON.

LES PREMIERS CHRETIENS.

Un personnage païen, dans la tragédie de Polyeucte, parlant des Chrétiens de son temps, s'exprime en ces termes :

Les Chrétiens n'ont qu'un Dieu, maître absolu de tout,
De qui le seul vouloir fait tout ce qu'il résout.
Mais si j'ose, entre nous, dire ce qu'il me semble,
Les nôtres bien souvent s'accordent mal ensemble,
Et, me dût leur colère écraser à tes yeux,
Nous en avons beaucoup pour être de vrais dieux.
Peut-être qu'après tout ces croyances publiques
Ne sont qu'invention de sages politiques
Pour contenir un peuple, ou bien pour l'émouvoir,
Et dessus sa faiblesse affermir leur pouvoir.

Enfin chez les Chrétiens les mœurs sont innocentes,
Les vices détestés, les vertus florissantes ;
Ils font des vœux pour nous qui les persécutons ;
Et, depuis tant de temps que nous les tourmentons,
Les a-t-on vus mutins ? les a-t-on vus rebelles ?
Nos princes ont-ils eu des soldats plus fidèles ?
Furieux dans la guerre, ils souffrent nos bourreaux,
Et, lions au combat, ils meurent en agneaux.
Ce n'est point une erreur avec le lait sucée,
Que sans l'examiner son âme ait embrassée :
Polyeucte est chrétien parce qu'il l'a voulu,
Et vous portait au temple un esprit résolu (1).
Vous devez présumer de lui comme du reste :
Le trépas n'est pour eux ni honteux ni funeste,
Ils cherchent de la gloire à mépriser nos dieux ;
Aveugles pour la terre ils aspirent aux cieux ;
Et, croyant que la mort leur en ouvre la porte,
Tourmentés, déchirés, assassinés, n'importe,
Les supplices leur sont ce qu'à nous les plaisirs,
Et les mènent au but où tendent leurs désirs.

Pierre CORNEILLE.

PREMIERS CHRETIENS JUSTIFIES DEVANT LEURS PERSÉCUTEURS.

(Discours d'Eudore, imité de Châteaubriand.)

Quoi donc, Hiéroclès, vous, magistrat romain,
Vous voulez, provoquant un édit inhumain,
Couvrir d'un vaste deuil Rome et toute la terre ?
Car les Chrétiens, César, on ne peut vous le taire,
Ils ne sont que d'hier, et déjà leurs enfants
Remplissent le Forum, vos cités et vos camps,
Ne laissant en ces lieux, aux Romains, que leurs temples.
Mais de leurs attentats quels sont donc les exemples ?
Dans leurs rites secrets faussement entendus,
On charge leurs autels de meurtres prétendus.
Lorsque le sang humain, dans vos amphithéâtres,
Amuse les loisirs des Romains idolâtres,
Y voit-on les Chrétiens sourire à vos côtés,
A moins qu'à vos lions eux-mêmes soient jetés ?
Leur austère vertu qui repousse et condamne
De vos arts corrupteurs le spectacle profane,
Les montre, à vos regards, ennemis des mortels !
Ah ! s'il en est ainsi, renversez leurs autels ;
Frappez-les : mais avant d'ordonner leurs supplices,
Faites alors reprendre en leurs pieux hospices
Et le pauvre et l'infirme, en leurs bras accourus,
Et dont les maux par vous ne sont pas secourus.
Qu'on fasse devant eux appeler ces Romaines
Qui, pour cacher leur honte, ont, mères inhumaines,
Jeté leurs nouveau-nés dans ces infâmes lieux,
Seul asile à l'enfance accordé par vos dieux.
Qu'elles viennent, Chrétiens, de vos vertus jalouses,
Reconnaître leurs fils au sein de vos épouses !
De ces fils adoptés, ah ! du moins que le sort
Rassure la chrétienne en marchant à la mort !

Mais au Dieu des martyrs on ose faire un crime
D'être né dans les rangs du pauvre qu'on opprime !
Croit-on, déshéritant l'indigent de ses droits,
Qu'un Dieu consolateur n'est fait que pour les rois !
N'est-ce qu'au trône, enfin, qu'on voit couler des larmes ?
Les bienfaits du Chrétien excitent vos alarmes ;
Ils font à ses autels des sectaires nouveaux :
L'opprimé croit au Dieu qui soulage ses maux.
Pourquoi vous trouve-t-il sourds à ses cris stériles ?
Que fait tout l'or du monde aux mains de vos édiles ?
Des factieux, dit-on, parmi vos citoyens,
Agitent des complots... Sont-ce donc ces Chrétiens,
Quand neuf fois massacrés, sans murmures, sans haines,
Ils allaient, ô Romains, tomber dans vos arènes ?
Est-ce le grand Maurice, alors que des bourreaux
Du bataillon thébain décimaient les héros ?
Sont-ce ses compagnons, exceptés de sa gloire,
Qui, pour venger sa mort, vous donnaient la victoire ?
Eux des séditieux !... Héros du nom chrétien
Que j'aperçois ici, Sévère, Sébastien,
Dites-nous où vos fronts ont conquis leurs blessures ?
Est-ce en favorisant des émeutes obscures
Contre vos empereurs ? on bien en affrontant
Et la flèche du Parthe et la hache du Franc ?
Ah ! j'atteste, César, ce nom clément et juste,
Soixante ans de vertus qui vous ont fait Auguste,
Vous vous refuserez à de si noirs forfaits ;
Vous ne souillerez pas du sang de vos sujets
Votre gloire, échappée aux embûches du trône,
Et ce manteau du Sage illustré dans Salone.
J'ai connu ces héros, combattu dans leurs rangs,
Et vos ennemis morts sont partout leurs garants.
Votre estime aux Chrétiens ne peut être ravie ;
Demandez-leur, César, leur fortune, leur vie,
Le sang de leurs enfants, ils vous les donneront :
Mais faut-il renoncer à leur culte ? Ils mourront !

GARY.

PRESENTATION

DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST AU TEMPLE, ET PURIFICATION DE MARIE.

O prodige, ô merveille ! un Dieu se sacrifie !
A la loi se soumet un Dieu législateur ;
Une mère est sans tache : elle se purifie ;
On rachète un Dieu Rédempteur !

A l'instant où Jésus vient, et victime et prêtre,
Sion, ouvre ton temple à la Divinité :
Qu'aux ombres de la loi que tu vois disparaître
Succède enfin la vérité.

Le sang des animaux offerts en sacrifice
Ne doit plus se verser dans les jours solennels ;
Aux yeux du Tout-Puissant, pour calmer sa justice,
Un Dieu paraît sur les autels !

(1) Polyeucte avait renversé, dans le temple païen, la statue de Jupiter, en présence du gouverneur et de tout le peuple assemblé.

Marie enfante, et suit, toujours humble, l'exemple
Des mères qu'on proscrit, pour un temps, du saint [lieu ;
Mais pourquoi t'effrayer en entrant dans le temple,
O sanctuaire du vrai Dieu ?

Connaissant de son Fils les grandeurs éternelles,
Marie entre ses bras tient l'adorable Enfant ;
Et pour le racheter deux jeunes tourterelles
Forment son modeste présent.

Une triple victime à Dieu se sacrifie :
De sa virginité la Mère offre l'honneur ;
L'Enfant offre son corps, et Siméon sa vie,
Victime et sacrificateur.

Parmi tant de témoins de l'auguste mystère,
Où la Vierge en secret adorait tes grandeurs,
O Verbe alors muet, qu'à ta divine Mère
Tu dévoilais de profondeurs !

Que de traits, ô Marie, entreront dans ton âme,
Quel glaive de douleur, que de frémissements ?
Cet Agneau dont l'amour te saisit et t'enflamme
Doit expirer dans les tourments.

A peine il voit le jour que, s'étant fait victime,
De son cruel supplice il se fixe le choix :
Il croîtra ; mais son sang pour expier le crime
Sera versé sur une croix.

La vapeur de l'encens se répand dans le temple,
Jésus soumis s'avance. Entrons dans le saint lieu,
Au pied du même autel, Chrétiens, à son exemple,
Courons nous immoler à Dieu.

(*Anonyme.*)

LA PRÉSENTATION DE LA VIERGE

OU LE VOEU DE MARIE.

Pourquoi les lyres d'or entre les mains des anges
Ont-elles suspendu le cantique éternel ?
Chœurs sacrés des élus, lumineuses phalanges,
Pourquoi descendez-vous du ciel ?

Dieu vient-il révéler sa puissance à la terre ?
Vient-il humilier les flots de l'Océan ?
Ou, comme des roseaux, courbés dans sa colère
Les monts orgueilleux du Liban ?
Solyme a du vieux temple ouvert les saints por- [tiques...
Voyez-vous, sur les pas du vieillard Siméon,
S'avancer dans la foule, au doux bruit des can- [tiques,
Une des filles de Sion ?

Ses regards autour d'elle illuminent l'espace ;
La gloire de cent rois luit dans sa majesté ;
Quelque chose du ciel est déjà dans sa grâce ;
Dieu se révèle en sa beauté.

Sur son front rayonnant d'un destin qu'elle ignore
Les vieillards éblouis ont cru voir l'avenir.

(1) Allusion au vœu de Jephté.

(2) La virginité était regardée comme un opprobre chez les femmes juives qui conservaient toutes l'espoir de voir le Messie sortir de leur postérité. Cette remarque, qui est tirée des livres saints, explique pourquoi les filles de Juda pleurent la virginité de Marie, au moment où elle prononce son vœu. (*Note de l'auteur.*)

Ils se disent entre eux : « N'est-ce point là l'au- [rore
Du jour brillant qui doit venir ? »

Mais elle, renonçant aux amours de la terre,
Vient cacher tant d'attraits à l'ombre du saint [lieu ;
La fille de David mourra vierge !... O mystère
Que vous seul connaissez, mon Dieu !

Vierge !... Et jamais pourtant des cieux trop fa- [vorables
Par des vœux indiscrets implorant le secours,
Son père n'a promis aux autels implacables
Le tendre fruit de ses amours (1).

Le Pontife, en pleurant, se détourne à sa vue,
Les mères par leurs cris ont accusé les cieux,
Et bien des jeunes voix ont, dans la foule émue,
Exprimé de touchants adieux (2).

« Allez, vous qu'elle aimait, ô fidèles compagnes,
De cet autre Jephté, vos plus chères amours,
Allez porter le deuil sur les hautes montagnes,
Allez, et pleurez-la toujours.

« Près de leurs nouveau-nés, au nom sacré de [mère,
Les filles de Juda souriront de bonheur ;
Mais elle, dans ces lieux plaintive et solitaire,
Elle mourra dans la douleur...

« Hélas ! on nous parlait de visions étranges,
D'ineffables concerts, d'un enfant merveilleux,
Qui souvent, descendu sur les ailes des anges,
Dans ses bras oubliait les cieux.

« On disait... vain espoir ! Belle comme la rose
Que le lévite cueille aux vallons du Carmel,
Marie, à son printemps, Marie, à peine éclose,
Vient aussi mourir à l'autel.

« Adieu, flambeau sacré qui péris avec elle,
Source qui vas tarir, sang auguste des rois !...
Chère et dernière fleur d'une tige si belle,
Adieu pour la dernière fois !... »

Elle-même a livré sa modeste parure,
Elle-même en défait les flexibles anneaux,
Et, dans un bassin d'or, sa blonde chevelure
Tombe sous les sacrés ciseaux.

Le sacrifice est fait : mais tandis qu'en silence
La foule se retire... aux cieux encore ouverts
Le cantique, un moment suspendu, recommence,
Et ces mots ont frappé les airs :

« Gloire, gloire à jamais à la Vierge qui prie,
Au lis mystérieux qui se cache à l'autel !
Prophètes, Chérubins, chantez ! gloire à Marie !
Marie est la Reine du ciel !...

« Comme un astre éclatant, sur les ailes des an- [ges,

Un jour elle viendra dans nos sacrés parvis ;
Les élus à genoux chanteront ses louanges ;
Le Verbe Dieu sera son fils-l... »

L'abbé Dubreuil.

LE PRÊTRE.

Quelle est la mission de cet être sublime
Qui n'attend qu'un remords pour absoudre un [forfait,
Pour sauver le pécheur se tient près de l'abîme
Et des biens d'ici-bas n'a que le bien qu'il fait ?
A son bras désarmé le faible se confie ;
Le feu de sa parole épure et vivifie ;
Le crime le surprend, le malheur l'attendrit :
C'est un ange venu sur la terre où nous sommes ;
C'est l'homme presque Dieu consolant d'autres [hommes :
C'est le prêtre de Jésus-Christ.

Le mal qu'il n'a point fait, sa charité l'expie ;
Les orages du cœur s'apaisent à sa voix ;
Et béni par le pauvre, insulté par l'impie,
Au malheur de tous deux il se voue à la fois.
La vie est un fardeau que son bras nous allége ;
Il est humble de cœur, et pourtant il protége ;
Car la force d'en haut est dans ses faibles mains :
Du ciel qu'il nous promet il nous montre la voie,
Et l'enfer étonné dont il retient la proie,
Le trouve sur tous ses chemins.

Poursuis, soldat du Christ, tes célestes conquê- [tes :
A toutes les douleurs prodigue tes secours ;
Mais ne t'éloigne pas de nos brillantes fêtes ;
Attends : la joie humaine a des instants si courts ;
Traînant loin du festin sa robe nuptiale,
Le mourant s'est jeté sur sa couche fatale ;
Il te cherche, il te nomme, il t'implore des yeux :
Et tout nourri du Dieu que ta bouche proclame,
Tu retires d'un corps que la tombe réclame
La part que réclament les cieux.

Sois fier de tes périls, fort de tes sacrifices :
Le monde n'est fatal qu'à celui qui le craint.
Ferme ton chaste cœur à ses vains artifices ;
Chasse, comme ton Dieu, les vendeurs du lieu [saint.
Prêtres, nos passions sont ces vendeurs infâmes
Dont le trafic impur déshonore nos âmes :
De ce temple sacré chassez-les pour toujours.
Comme une sentinelle armez-y la prière,
Et songez que Dieu même en fait son sanctuaire
Puisqu'il y descend tous les jours.

Qu'allez-vous demander sur les marches des [trônes ?
Qu'attendez-vous des rois, hormis leur re- [pentir ?
Laissez-leur tout le poids des terrestres cou- [ronnes :
La plus belle est à vous, c'est celle du martyr.

Loin donc, bien loin de vous ces pompes sa- [criléges ;
Consoler et prier, voilà vos priviléges ;
Vous avez dit au monde un solennel adieu :
N'allez pas ramener le monde dans le temple ;
Gardez au fond du cœur le précepte et l'exem- [ple
Du premier prêtre, qui fut Dieu.

Il naît dans une étable, on proscrit son enfance ;
Il grandit méconnu, pauvre, persécuté ;
Le Sanhédrin l'accuse et le peuple l'offense,
Jusque dans ses bienfaits son nom est insulté.
Abandonné des siens et d'une foule ingrate,
On le traîne expirant de Caïphe à Pilate :
Puis, quand il a subi l'insolence des cours,
Pontife conspué, roi couronné d'épines,
Il scelle sur la croix ses promesses divines,
Sanglant et pardonnant toujours.
Voilà pourtant le Dieu, tel qu'il se montre à l'hom- [me,
Tel est l'homme fidèle à ses enseignements :
Tels ces premiers Chrétiens qui, dans les murs de [Rome,
De la sainte Sion jetaient les fondements.
Du Dieu qu'ils attestaient magnanimes complices.
Comme une récompense ils cherchaient les sup- [plices,
Eux-mêmes du prétoire excitaient les soupçons,
Souriaient, mutilés, à leurs juges sinistres
Et disciples du Christ, tous étaient ses ministres
Pour continuer ses leçons.

Tels nos lévites saints se sont montrés en France
Aux sophistes bourreaux qu'irritaient leurs ver- [tus :
Nos prêtres en Dieu seul fondaient leur espérance,
Et par le glaive seul pouvaient être abattus.
Ces grands consolateurs, redevenus victimes,
Allaient chercher aux cieux le pardon de nos cri- [mes :
Aussi, qu'ils étaient beaux sous le fer qu'ils bra- [vaient,
Tous ces martyrs récents, dignes des jours an- [tiques,
Quand leur voix solennelle entonnait les can- [tiques
Que les chérubins achevaient !

Vous que leurs bras vieillis, chargés de cica- [trices,
Arment contre l'erreur, prêtres du Tout-Puissant,
Tendez au même honneur, renaissantes milices ;
Toujours l'arbre de vie a germé dans le sang.
Mais Dieu n'a pas pour tous ces faveurs signalées,
Et vos jeunes vertus, parmi nous appelées,
A nos respects pourtant auront les mêmes droits.
C'est assez que vos jours soient voués à nos [peines.
Et le prêtre chargé des misères humaines
Marche aussi courbé sous la croix.

Quel est dans le lieu saint ce réduit solitaire
Où pleurent tour à tour le riche et l'indigent ?
Là vient de nos erreurs l'humble dépositaire,
Inflexible à lui seul, et pour tous indulgent ;
Là, se livrant lui-même à l'espoir qui l'anime,
Le prêtre, au nom de Dieu, fait l'échange sublime
Des remords de la terre et des pardons du ciel ;
Et quand sa voix absout des crimes qu'il déteste,
Son cœur est inondé de cette paix céleste
Qu'il verse au cœur du criminel.

Faut-il d'un siècle impie arrêter l'insolence ?
Porter aux pieds des rois les cris du suppliant ?
Des palais qu'il traverse à la chaire il s'élance,
Où son ardeur sublime éclaire en foudroyant.
Là, cette même voix dont les douces paroles
Expliquaient aux enfants les simples paraboles,
De la hauteur des cieux, tout à coup éclaircis,
Tombe comme un torrent sur les vices du monde,
Ou comme une rosée abondante et féconde,
Ranime les cœurs endurcis.

Il lui reste à remplir un devoir plus austère :
Un homme pâle et faible au supplice est traîné,
Le ministre du ciel et celui de la terre,
Le prêtre et le bourreau suivent le condamné ;
La justice de l'homme est fertile en souffrances,
La justice de Dieu féconde en espérances : [crit ;
Dieu n'abandonne pas ceux que l'homme pros-
Le prêtre au criminel tend la croix consolante ;
Il exhorte, il pardonne, et la hache sanglante
Frappe un membre de Jésus Christ.

Prêtres, voilà vos droits aux hommages du monde
A tout son vain fracas craignez de vous mêler :
Gardez-vous, retirés dans votre paix profonde,
D'envier nos destins qu'il vous faut consoler.
Eh ! qui sait mieux que vous nos troubles, nos [alarmes,
Nos rapides plaisirs payés de tant de larmes !
Prenez un noble essor loin des vulgaires yeux :
Attendant qu'ici-bas nos soupirs vous demandent,
Pour nous mieux élever où tous nos vœux pré- [tendent,
Tenez-vous rapprochés des cieux.

Alexandre Guiraud.

LA PRIERE.

Le roi brillant du jour, se couchant dans sa gloire,
Descend, avec lenteur, de son char de victoire.
Le nuage éclatant qui le cache à nos yeux,
Conserve, en sillons d'or, sa trace dans les cieux,
Et d'un reflet de pourpre inonde l'étendue.
Comme une lampe d'or dans l'azur suspendue,
La lune se balance au bord de l'horizon :
Ses rayons affaiblis dorment sur le gazon,
Et le voile des nuits sur les monts se déplie :
C'est l'heure où la nature, un moment recueillie,
Entre la nuit qui tombe et le jour qui s'enfuit,
S'élève au Créateur du jour et de la nuit,
Et semble offrir à Dieu, dans son brillant langage,

De la création le magnifique hommage.
Voilà le sacrifice immense, universel :
L'univers est le temple, et la terre est l'autel ;
Les cieux en sont le dôme, et ces astres sans [nombre,
Ces feux demi-voilés, pâle ornement de l'ombre,
Dans la voûte d'azur avec ordre semés,
Sont les sacrés flambeaux pour ce temple allumés ;
Et ces nuages purs qu'un jour mourant colore,
Et qu'un souffle léger, du couchant à l'aurore,
Dans les plaines de l'air repliant mollement
Roule en flocons de pourpre aux bords du firma- [ment,
Sont les flots de l'encens qui monte et s'évapore
Jusqu'au trône du Dieu que la nature adore.
Mais ce temple est sans voix. Où sont les saints [concerts
D'où s'élèvera l'hymne au Roi de l'univers ?
Tout se tait : mon cœur seul parle dans ce silence.
La voix de l'univers, c'est mon intelligence :
Sur les rayons du soir, sur les ailes du vent,
Elle s'élève à Dieu comme un parfum vivant ;
Et, donnant un langage à toute créature,
Prête, pour l'adorer, mon âme à la nature.
Seul, invoquant ici son regard paternel,
Je remplis le désert du nom de l'Éternel,
Et celui qui, du sein de sa gloire infinie,
Des sphères qu'il ordonne écoute l'harmonie,
Ecoute aussi la voix de mon humble raison
Qui contemple sa gloire et murmure son nom.

Salut, principe et fin de toi-même et du monde,
Toi qui rends d'un regard l'immensité féconde ;
Ame de l'univers, Dieu, père, créateur,
Sous tous ces noms divers, je crois en toi, Seigneur ;
Et sans avoir besoin d'entendre ta parole,
Je lis au front des cieux mon glorieux symbole.
L'étendue à mes yeux révèle ta grandeur,
La terre ta bonté, les astres ta splendeur ;
Tu t'es produit toi-même en ton brillant ouvrage ;
L'univers tout entier réfléchit ton image,
Et mon âme à son tour réfléchit l'univers.
Ma pensée, embrassant tes attributs divers,
Partout autour de toi te découvre et t'adore,
Se contemple soi-même et t'y découvre encore :
Ainsi l'astre du jour éclate dans les cieux,
Se réfléchit dans l'onde et se peint à mes yeux.

C'est peu de croire en toi, bonté, beauté su- [prême ;
Je te cherche partout, j'aspire à toi, je t'aime ;
Mon âme est un rayon de lumière et d'amour
Qui, du foyer divin, détaché pour un jour,
De désirs dévorants loin de toi consumée,
Brûle de remonter à sa source enflammée.
Je respire, je sens, je pense, j'aime en toi.
Ce monde qui te cache est transparent pour moi ;
C'est toi que je découvre au fond de la nature,
C'est toi que je bénis dans toute créature.
Pour m'approcher de toi j'ai fui dans ces déserts ;

Là, quand l'aube, agitant son voile dans les airs,
Entr'ouvre l'horizon qu'un jour naissant colore,
Et sème sur les monts les perles de l'aurore,
Pour moi, c'est ton regard qui, du divin séjour,
S'entr'ouvre sur le monde et lui répand le jour.
Quand l'astre à son midi, suspendant sa carrière,
M'inonde de chaleur, de vie et de lumière,
Dans ses puissants rayons, qui raniment mes sens,
Seigneur, c'est ta vertu, ton souffle que je sens;
Et, quand la nuit, guidant son cortége d'étoiles,
Sur le monde endormi jette ses sombres voiles,
Seul, au sein du désert et de l'obscurité,
Méditant de la nuit la douce majesté,
Enveloppé de calme, et d'ombre, et de silence,
Mon âme de plus près adore ta présence;
D'un jour intérieur je me sens éclairer,
Et j'entends une voix qui me dit d'espérer.

Oui, j'espère, Seigneur, en ta magnificence :
Partout, à pleines mains, prodiguant l'existence,
Tu n'auras pas borné le nombre de mes jours
A ces jours d'ici-bas, si troublés et si courts.
Je te vois en tous lieux conserver et produire;
Celui qui peut créer dédaigne de détruire.
Témoin de ta puissance et sûr de ta bonté,
J'attends le jour sans fin de l'immortalité,
La mort m'entoure en vain de ses ombres funèbres;
Ma raison voit le jour à travers ses ténèbres :
C'est le dernier degré qui m'approche de toi;
C'est le voile qui tombe entre ta face et moi.
Hâte pour moi, Seigneur, ce moment que j'implore,
Ou, si dans tes secrets tu le retiens encore,
Entends du haut du ciel le cri de mes besoins;
L'atome et l'univers sont l'objet de tes soins;
Des dons de ta bonté soutiens mon indigence,
Nourris mon corps de pain, mon âme d'espérance;
Réchauffe d'un regard de tes yeux tout-puissants
Mon esprit éclipsé par l'ombre de mes sens;
Et, comme le soleil aspire la rosée,
Dans ton sein à jamais absorbe ma pensée.

LAMARTINE.

LA PRIERE DU SOIR A BORD D'UN VAISSEAU.

Cependant le soleil, sur les ondes calmées,
Touche de l'horizon les bornes enflammées;
Son disque étincelant qui semble s'arrêter
Revêt de pourpre et d'or les flots qu'il va quitter.
Il s'éloigne, et Vesper commençant sa carrière
Mêle au jour qui s'éteint sa timide lumière.
J'entends l'airain pieux dont les sons éclatants
Appellent la prière et divisent le temps.
Pour la seconde fois le nautonnier fidèle,
Adorant à genoux la puissance éternelle,
Dès que l'astre des nuits a brillé dans les airs,
Adresse l'hymne sainte au Dieu de l'univers,
A l'Etre universel, impénétrable, immense,
Qui sur l'azur des flots, dans leur vaste silence,
A la foi des humains qui lui porte ses vœux,
Apparaît plus terrible et plus majestueux.
Entre l'homme et le ciel, sur des mers sans rivages,

Un prêtre en cheveux blancs conjure les orages;
Son zèle des nochers adoucit les travaux,
Epure leur hommage et console leurs maux.
« Dieu créateur, dit-il, toi dont les mains fécondes
Dans les champs de l'espace ont suspendu les [mondes,
Dieu des vents et des mers, dont l'œil conservateur
De l'océan qui gronde arrête la fureur,
Et d'un regard chargé de tes ordres sublimes
Suis un frêle vaisseau flottant sur les abîmes,
Que peuvent devant toi nos travaux incertains?
Dieu, que sont les mortels sous tes puissantes mains?
Hélas! de tous nos arts la fragile science,
Le courage affermi, la froide expérience,
N'ont pas d'un fol orgueil séduit notre raison :
Nos modestes succès rendent gloire à ton nom.
Par des vœux plus pressants nos alarmes t'implo- [rent;
Bénis, Dieu paternel, tes enfants qui t'adorent;
Rends-les à leur patrie, à ton culte, à ta loi;
La force et la vertu ne viennent que de toi.
Daigne remplir nos cœurs, éloigne la tempête;
Que le sombre ouragan se dissipe et s'arrête
Devant ces pavillons qui te sont consacrés;
Et qu'un jour nos drapeaux par toi-même illus- [trés;
Aux doutes de l'orgueil opposant nos exemples,
Appellent le respect et la foi dans tes temples. »
Il dit et prie encor; ses chants consolateurs
D'espérance et d'amour pénètrent tous les cœurs.
O spectacle touchant, ravissantes images!
Tandis que l'œil fixé sur un ciel sans nuages,
Du prêtre dont la voix semble enchaîner les vents,
Les nautonniers émus répètent les accents,
Le couchant a brillé d'une clarté plus pure,
L'océan de ses flots apaise le murmure,
Et seule, interrompant ce calme solennel,
La prière s'élève aux pieds de l'Eternel.

ESMÉNARD.

PRIERE POUR LES ENFANTS.

Notre Père des cieux, père de tout le monde,
De vos petits enfants c'est vous qui prenez soin;
Mais à tant de bonté vous voulez qu'on réponde,
Et qu'on demande aussi, dans une foi profonde,
Les choses dont on a besoin.

Vous m'avez tout donné, la vie et la lumière,
Le blé qui fait le pain, les fleurs qu'on aime à voir.
Et mon père et ma mère, et ma famille entière,
Moi, je n'ai rien pour vous, mon Dieu, que la prière
Que je vous dis, matin et soir.

Notre Père des cieux, bénissez ma jeunesse.
Pour mes parents, pour moi, je vous prie à genoux;
Afin qu'ils soient heureux, donnez-moi la sagesse;
Et puissent leurs enfants les contenter sans cesse,
Pour être aimés d'eux et de vous!

Mme TASTU.

PRIERE POUR CHAQUE JOUR DE LA SEMAINE.

Prière du lundi.

Pour demander à Dieu une bonne semaine.

Mon Dieu, pendant cette semaine,
Dans mes leçons et dans mes jeux,
Gardez-moi de faute ou de peine,
Car qui dit l'un dit tous les deux.
Donnez-moi cette humeur docile
Qui rend le devoir plus facile;
Et si ma mère m'avertit,
Au lieu de cet esprit frivole
Qui distrait la mouche qui vole,
Seigneur, donnez-moi votre esprit.

Prière du mardi.

A l'ange gardien.

Veillez sur moi quand je m'éveille,
Bon ange, puisque Dieu l'a dit:
Et chaque nuit, quand je sommeille,
Penchez-vous sur mon petit lit.
Ayez pitié de ma faiblesse,
A mes côtés marchez sans cesse;
Parlez-moi le long du chemin,
Et pendant que je vous écoute,
De peur que je ne tombe en route,
Bon ange, donnez-moi la main.

Prière du mercredi.

Pour les petits enfants morts.

Comme on parle, dans leur absence,
Des amis qui sont loin de nous,
Mon Dieu! l'enfant qui reste pense
A l'enfant qui retourne à vous.
Au ciel, pour chanter vos louanges,
Vous rappelez ces petits anges,
Qu'on met coucher avant le soir:
Eux n'ont plus besoin de prières,
Mais consolez leurs pauvres mères,
Que sont si longtemps sans les voir!

Prière du jeudi.

La récréation.

Mon Dieu, ma tâche est terminée,
Vous vous contentez de si peu,
Que la fin de cette journée
Pour vos enfants n'est plus qu'un jeu.
S'ils font tourner la corde agile,
S'ils poussent le cerceau mobile
Qui roule et court sur les cailloux,
Vous les suivez d'un œil de père,
Et vous dites, comme ma mère:
« Allez, enfants, amusez-vous! »

Pière du vendredi.

A Jésus-Christ.

Jésus que, dès votre jeune âge,
Le ciel bénit de ses faveurs,
Jésus, si savant et si sage
Que vous confondiez les docteurs;
Jésus, qui fûtes sur la terre
Toujours soumis à votre mère,
Toujours pieux et plein de foi,

Quand je m'efforce de vous suivre,
Dites, comme en votre saint livre:
« Laissez l'enfant venir à moi. »

Prière du samedi.

A la Vierge.

Sainte mère des pauvres mères,
Vous, leur espoir et leur recours,
Vous, que leurs ardentes prières
Ont fait gardienne de nos jours;
Si les angoisses maternelles
Hélas! ne vous sont pas nouvelles,
Soyez-leur propice ici-bas,
Et prêtez l'oreille, ô Marie!
A chaque mère qui vous prie
Avec un enfant dans les bras.

Prière du dimanche.

L'Office à l'Eglise et le Repos du saint jour.

Mon Dieu, pour vous bénir je m'éveille sans peine
Quand ma mère me dit: Dimanche est de retour.
Car, entre tous les jours que la lente semaine
Tour à tour nous ramène,
Ce jour est votre jour.

L'église nous attend brillante de lumière;
Tout bas, à deux genoux, plein d'amour et de foi,
Comme ceux qui sont grands, j'y dirai ma prière
A côté de ma mère
Qui vous priera pour moi.

Et puis j'irai courir sous quelques beaux ombrages,
Ou sur les gazons verts, de fleurs tout étoilés,
Ou je ramasserai les mignons coquillages
Pour les enfants bien sages
Dans le sable mêlés.

Mme Tastu.

PROGRES ET ETABLISSEMENT DU CHRISTIANISME.

L'homme était racheté: sublime et glorieux,
L'homme marchait rival de l'habitant des cieux:
Mais la nuit de l'erreur couvrait encor le monde.
Douze apôtres fuyant leur retraite profonde,
Promenèrent au loin, par Dieu même envoyés,
Les étendards du Christ devant eux déployés.
A leur zèle enflammé l'enfer en vain s'oppose,
La persuasion sur leurs lèvres repose;
Leur pieuse ignorance éclaire les humains;
Le ciel, à leur aspect, élargit ses chemins;
Les peuples, à l'envi, suivent leurs saints exemples,
Et la religion a vu ses premiers temples.

Bientôt les bois, les monts, les déserts sont peuplés
De chrétiens pénitents, par les rois exilés;
Le Liban les reçoit sur ses rocs prophétiques;
Les bords du Siloé redisent leurs cantiques;
Dans de noires forêts, dans les creux du rocher,
L'Eternel avec eux se plaît à se cacher.
Qu'importe que l'exil devienne leur partage!
Le monde est leur patrie: Ecbatane, Carthage,
Sur vos débris muets vous les voyez s'asseoir;

Leurs mains à vos vieux murs suspendaient l'en-
[censoir.
Plusieurs, dans Rome même, ont cherché des asiles.
Sous les palais altiers de la reine des villes,
Sous les murs des Césars, leurs prévoyants travaux
Creusèrent lentement de spacieux tombeaux ;
C'est dans ces souterrains, dans ces antres funèbres,
Que, sans cesse voilés de pieuses ténèbres,
Ils offraient au Seigneur leur long recueillement ;
Tandis qu'au-dessus d'eux mugissaient sourdement
Le fracas des grandeurs, les passions de l'homme,
La grande voix du siècle et les foudres de Rome.

Mais contre un glaive impie et de sang altéré
Ces tombeaux n'étaient pas un refuge assuré.
Souvent du peuple-roi l'altière vigilance
Vint profaner leur ombre et troubler leur silence.
Rome, alors, en tribut, n'offrait à ses faux dieux
Que le sang des chrétiens à César odieux.
O céleste triomphe ! en prodiges féconde,
La mort de ces martyrs est la leçon du monde.
Du milieu des bûchers, portés sur les autels,
Leurs restes adorés commandent aux mortels.
La croix victorieuse a parcouru la terre,
La voyez-vous passer de l'antre solitaire
Dans les temples sacrés qu'enfantèrent les arts,
Et du front de l'apôtre à celui des Césars ?

De la religion telle est la noble histoire,
Par un Dieu consacrée, un Dieu veille à sa gloire.
Ses mystères profonds, ses dogmes enchantés,
Le pompeux appareil de ses solennités,
Appellent les mortels sous son obéissance,
Et comment se soustraire à sa douce puissance ?
Espoir des malheureux, mère de ses sujets,
Jusque sur nos berceaux elle étend ses bienfaits.

Alexandre Soumet.

PROTECTION DIVINE

ASSURÉE DANS TOUS LES DANGERS.

(Ode tirée du psaume xc.)

Celui qui mettra sa vie
Sous la garde du Très-Haut
Repoussera de l'envie
Le plus dangereux assaut.
Il dira : Dieu redoutable,
C'est dans ta force indomptable
Que mon espoir est remis :
Mes jours sont ta propre cause ;
Et c'est toi seul que j'oppose
A mes jaloux ennemis.

Pour moi, dans ce seul asile,
Par ses secours tout-puissants,
Je brave l'orgueil stérile
De mes rivaux frémissants.
En vain leur fureur m'assiége ;
Sa justice rompt le piége
De ces chasseurs obstinés :
Elle confond leur adresse,
Et garantit ma faiblesse
De leurs dards empoisonnés.

O toi que ces cœurs féroces
Comblent de crainte et d'ennui,
Contre leurs complots atroces
Ne cherche point d'autre appui :
Que sa vérité propice
Soit contre leur artifice
Ton plus invincible mur ;
Que son aile tutélaire
Contre leur âpre colère
Soit ton rempart le plus sûr.

Ainsi, méprisant l'atteinte
De leurs traits les plus perçants,
Du froid poison de la crainte
Tu verras tes jours exempts.
Soit que le jour sur la terre
Vienne éclairer de la guerre
Les implacables fureurs ;
Ou soit que la nuit obscure
Répande dans la nature
Ses ténébreuses horreurs.

Mais que vois-je ! quels abîmes
S'entr'ouvrent autour de moi !
Quel déluge de victimes
S'offre à mes yeux pleins d'effroi !
Quelle épouvantable image
De morts, de sang, de carnage,
Frappe mes regards tremblants !
Et quels glaives invisibles
Percent de coups si terribles
Des corps pâles et sanglants !

Mon cœur, sois en assurance ;
Dieu se souvient de ta foi ;
Les fléaux de sa vengeance
N'approcheront point de toi :
Le juste est invulnérable ;
De son bonheur immuable
Les anges sont les garants ;
Et toujours leurs mains propices
A travers les précipices
Conduisent ses pas errants.

Dans les routes ambiguës
Du bois le moins fréquenté,
Parmi les ronces aiguës,
Il chemine en liberté ;
Nul obstacle ne l'arrête :
Ses pieds écrasent la tête
Du dragon et de l'aspic ;
Il affronte avec courage
La dent du lion sauvage
Et les yeux du basilic.

Si quelques vaines faiblesses
Troublent ses jours triomphants,
Il se souvient des promesses
Que Dieu fait à ses enfants.
A celui qui m'est fidèle,
Dit la Sagesse éternelle,
J'assurerai mes secours ;
Je raffermirai sa voie,

Et dans des torrents de joie
Je ferai couler ses jours.

Dans ses fortunes diverses
Je viendrai toujours à lui ;
Je serai dans ses traverses
Son inséparable appui :
Je le comblerai d'années
Paisibles et fortunées ;
Je bénirai ses desseins :
Il vivra dans ma mémoire,
Et partagera la gloire
Que je réserve à mes saints.

Jean-Baptiste Rousseau.

LA PUISSANCE DE DIEU APERÇUE DANS SES OUVRAGES.

. . . . . .

Invisibles à l'œil, du verre inaperçus,
Des univers sans noms et des mondes d'atomes,
Familles, nations, républiques, royaumes,
Ayant leurs lois, leurs mœurs, leur haine, leur [amour,
Abrégés de la vie et chefs-d'œuvre d'un jour,
Des confins du néant où Dieu mit leur naissance,
Jusqu'en leur petitesse attestant sa puissance,
Le montrent aussi grand que dans l'immensité,
Entouré de l'espace et de l'éternité . . . .

Ainsi, ne trouvant plus de borne qui m'arrête,
Des mondes sous mes pieds, des mondes sur ma [tête,
Je ne vois qu'un grand cercle où se perd mon re- [gard,
Dont le centre est partout et les bords nulle part ;
Planètes, terres, mers en merveilles fécondes,
Et par delà ces mers, ces planètes, ces mondes
Dieu, le Dieu créateur, qui pour temple a le ciel,
Les astres pour cortége et pour nom l'Eternel ;
Qui donne un frein aux mers et des lois aux co- [mètes,
Allume les soleils, fait tourner les planètes,
Et vient, plus grand encore et plus majestueux,
Se peindre et s'admirer dans un cœur vertueux.
Oui, quel que soit des cieux le superbe spectacle,
L'homme aux regards de l'homme est le premier [miracle.
Le doux rayon parti des rives d'Orient
N'égale point l'attrait d'un visage riant.
Voyez dans son courroux cette âme impétueuse :
La mer en sa colère est moins tumultueuse ;
Babylone en ruine afflige moins les yeux
Que les traits désolés de l'homme malheureux.
Tout ce que, pour frapper nos yeux et nos oreilles,
L'univers tout entier renferme de merveilles,
Les montagnes, les mers, le tonnerre, les vents,
Ebranlent moins nos cœurs et frappent moins nos [sens
Que de l'accent humain l'énergique éloquence,
Que ce geste qui donne une voix au silence.

Que dis-je ! ces accents, tantôt fiers, tantôt doux,
C'est l'œil, oui, c'est l'œil seul qui les rassemble [tous.
Dans sa noble structure, en prodiges féconde,
Le plus frappant n'est pas de retracer le monde,
De réfléchir les cieux, les forêts et les mers,
Mais de peindre cette âme où se peint l'univers.
Chef-d'œuvre où s'épuisa tout l'art de la nature,
L'œil marque le remords, la paix d'une âme pure ;
Du noble enthousiasme il exprime le feu,
Il s'attendrit sur l'homme, il s'élève vers Dieu.

. . . . . .

Delille.

LE PURGATOIRE.

VOIX DES AMES SOUFFRANTES.

Tandis qu'au sein des feux, où vit l'esprit im- [monde,
Dieu prodigue au péché la souffrance inféconde
Qui le punit sans l'expier,
Il réserve pour nous des flammes non maudites ;
Et son amour dévoue à des peines bénites
L'âme qu'il veut purifier.

Des fautes, que la mort à notre penitence
Ne laissa pas le temps d'effacer de ses pleurs,
Dans ce vivant brasier qu'alluma la clémence,
Le reste impur s'éteint, brûlé par ses ardeurs.
Ainsi pour nous, au milieu des tortures,
Dieu fait germer du ciel les éternelles fleurs :
Et, comme d'un baptême aux puissantes douleurs,
De ces flots embrasés qui lavent nos souillures
Nous naissons pour jamais aux divines splendeurs !

Paradis, terre des délices,
Quand luiront à nos yeux tes suaves clartés ?
Heure dernière des supplices,
Quand t'échangerons-nous contre ses voluptés ?

Jour immortel, pure lumière,
Midi sans fin, quand rayonnerez-vous ?
Amour, félicité première,
Bonheur des cieux, quand seras-tu pour nous ?..

Mais nos désirs en vain s'allument ;
Ils unissent en vain aux feux qui nous consument
Leur plus douloureux aiguillon :
Il faut jusques au bout creuser l'amer sillon.
L'œil et le cœur au but montré par l'espérance,
Il faut vider la coupe où bouillonne le fiel ;
Il faut remplir l'heure de la souffrance
Pour arriver jusqu'à l'heure du ciel !

Seuls, vous seuls vous pouvez, nos frères de la [terre,
De cet exil sans nom abréger les rigueurs :
Au cri puissant de la prière
Recueilli par un ange au sortir de vos cœurs,
Dieu fait pleuvoir sur nous ses plus douces rosées ;
Lui-même avant le temps nous appelle au pardon ;
Il dévoue à l'oubli nos dettes effacées,
Et des gloires sans fin nous dispense le don...

Grâce, grâce ! Eteignez les feux qui nous dévorent,
Que leurs sombres rayons pénètrent jusqu'à vous :

Ayez pitié; nos tourments vous implorent,
Nos frères bien-aimés, priez, priez pour nous !

VOIX DES AMES DÉLIVRÉES.

Tout s'éclaire à nos yeux d'une splendeur nou-
[velle,
Des parfums inconnus s'exhalent dans les airs ;
Du paradis qui se révèle
Nous avons entendu les suaves concerts !

Seigneur, à tes pures délices
Le moment vient enfin de nous désaltérer !
Des célestes plaisirs verse-nous les calices,
Laisse-nous dans l'amour sans fin nous enivrer !

Et déjà loin de nous fuit le temps des tris-
[tesses ;
Le bonheur remplit seul les âmes des élus :
Et leurs cœurs débordés de saintes allégresses,
De la peine qui meurt ne se souviennent plus.

O Mère, gloire à toi ! Marie, à ta parole,
Sur nos fronts a surgi l'immortelle auréole ;
Et ton nom resplendit, par tout le ciel chanté,
Comme un soleil de plus dans notre éternité !

Et vous, vous qui des morts conservez la mémoire,
Qui pour nous de ce jour avez hâté la gloire,
Vos frères faits heureux ne vous oublieront pas,
Et nos mains vont tresser, au sein de la victoire,
La couronne promise à vos derniers combats.

GOUT D'ALBRET.

PURIFICATION.

Dans le temple où jadis vous veniez solitaire,
Vierge, quand apportant à Dieu son Fils, à nous
Le salut, cette fois vous entriez en mère,
Vierge encore, un vieillard vint au-devant de
[vous.

Il prit Jésus; et vous, vous le laissâtes prendre.
O mère, il recevait beaucoup de votre amour,
Mais au vœu du vieillard vous deviez condescen-
[dre :
Toute sa vie avait attendu ce seul jour.

Comme il prend votre enfant ! oh ! quelle jeune
[ivresse,
Eclair inattendu, brille dans son regard !
Comme c'est bien la joie et non pas la vieillesse
Qui fait trembler ainsi les deux bras du vieillard !

A ses engagements le Seigneur est fidèle :
Le Seigneur t'a promis de réjouir ta mort ;
Entre, vieux serviteur, dans la paix éternelle.
La lumière a brillé ; voici l'heure : entre au port !

O mère, notre part est encor la meilleure.
Que de fois vous mettez Jésus entre nos bras !
Dans notre heureuse vie, avant la dernière heure,
Le demander suffit : vous ne refusez pas.

Pour nous peut-être aussi doit venir la vieillesse ;
Alors, de Siméon rappelez-nous l'ardeur.

(1) Allusion à l'action d'un voyageur qui fit graver sur une face des Pyramides ce vers du poëme des *Jardins* :

Redonnez aux vieillards l'ami de leur jeunesse ;
Que le divin Enfant réchauffe notre cœur !

Ce doux miel à la mort enlève son absinthe;
Offrez-nous de Jésus le suprême baiser ;
Et que, congédiés par sa dernière étreinte,
Ses serviteurs en paix aillent se reposer !

Octave DUCROS (de Sixt).

PYRAMIDES D'EGYPTE.

O colosses du Nil, séjour pompeux du deuil,
Oh ! que l'œil des humains vous voit avec orgueil !
Devant vos fronts altiers s'abaissent les montagnes,
Votre ombre immense au loin descend dans les
[campagnes.
Mais l'homme vous fit naître, et sa fragilité
Vous a donné la vie et l'immortalité.
Que de fois, à vos pieds, m'asseyant en silence,
J'évoque autour de vous tout cet amas immense
De générations, de peuples, de héros,
Que le torrent de l'âge emporta dans ses flots ;
Rois, califes, sultans, villes, tribus, royaumes,
Noms autrefois fameux, aujourd'hui vains fantômes !
Seuls vous leur survivez : vous êtes à la fois
Les archives du temps et le tombeau des rois,
Le dépôt du savoir, du culte, du langage,
La merveille, l'énigme et la leçon du sage.
Reçois donc mon tribut, ô toi de qui la main,
Sur leur roc plus solide et plus dur que l'airain
Grava mes faibles vers (1) ! Coulez, siècles sans
[nombre ;
Nations, potentats, passez tous comme une ombre :
Ces murs sont mon trophée; et, vainqueur du
[trépas,
Je puis dire à mon tour : Mes vers ne mourront pas.

DELILLE.

L'INTERIEUR DES PYRAMIDES.

Il se voit près du Caire (2) une plaine déserte
Que d'un sable mouvant la nature a couverte
Et qui semble un espace aplani sous les cieux
Pour le seul exercice ou des vents ou des yeux.
Des premiers Pharaons dans ces campagnes vides
L'audace règne encore avec les Pyramides...
Sous les pieds de ces monts taillés et suspendus
S'étendent des pays ténébreux et perdus,
Des déserts spacieux, des solitudes sombres
Faites pour le séjour des morts et de leurs om-
[bres.
Là sont les corps des rois et les corps des sultans,
Diversement rangés selon l'ordre des temps.
Les uns sont enchâssés dans de creuses images,
A qui l'art a donné leur taille et leurs visages ;
Et dans ces vains portraits qui sont leurs monu-
[ments,
Leur orgueil se conserve avec leurs ossements.
Les autres, embaumés, sont posés en des niches

Leur masse indestructible à fatigué le temps.

(2) Tournure déjà vieillie du temps de l'auteur.

Où leurs ombres, encore éclatantes et riches,
Semblent perpétuer, malgré les lois du sort,
La pompe de leur vie en celle de leur mort.
De ce muet sénat, de cette cour terrible
Le silence épouvante, et l'aspect est horrible.
Là sont les devanciers joints à leurs descendants :
Tous les règnes y sont, on y voit tous les temps ;
Et cette antiquité, ces siècles dont l'histoire
N'a pu sauver qu'à peine une obscure mémoire,
Réunis par la mort en cette sombre nuit,
Y sont sans mouvement, sans lumière et sans [bruit (1).

LE P. LE MOYNE.

QUAM BONUS, ISRAEL, DEUS !

(Trad. du Psaume LXXII.)

L'objet de ce Psaume est d'expliquer aux hommes le secret de la Providence sur la prospérité passagère des méchants.

Seigneur, l'éclat et la puissance
Des violateurs de ta loi,
Eloignant de moi l'espérance,
Avaient presque ébranlé ma foi.
Je me disais : Les infortunes,
Aux enfants d'Adam si communes,
Ne troublent point leurs jours heureux.
L'allégresse les environne,
Et le vice, qui les couronne,
Prévient jusqu'à leurs moindres vœux.

De là naît leur orgueil, leur insolente audace ;
Tout gémit sous le poids de leur sceptre cruel :
Ils oppriment le juste, ils bravent l'Eternel.
De ces mortels pervers Dieu connaît-il la race ?
S'écriait Israël en ses vives douleurs ;
Insensé, je joignais ma plainte à ces clameurs.

Ainsi, dans ma folle ignorance,
J'élevais erreurs sur erreurs,
Lorsqu'à mes yeux la Providence
Révéla la fin des pécheurs.
Je vis, près des honneurs suprêmes,
Des noms, des rangs, des diadèmes,
Qui nous attiraient sur leurs pas,
Proclamer leurs dernières heures,
Et paraître dans leurs demeures
Le noir cortége du trépas.

Il entre ; à son aspect leur cœur plein d'épouvante
De tous côtés en vain cherche quelques supports :
Nul ami ne leur reste ; ils n'ont que des remords ;
Un moment a détruit cette gloire éclatante.
Sur ces fronts orgueilleux, où la mort peint ses traits,
On jette un peu de terre, et c'est fait pour jamais.

L'étranger qu'étonnait le nombre
De leur jeune postérité,
Vainement en cherche quelque ombre,
Tout est désert dans leur cité.
Et moi, Seigneur, qui dans mon âme
De ton amour sentis la flamme,
Et tremblai devant ton courroux,
Qui, semblable au coursier docile,
Demeurai soumis et tranquille,
Je sus me soustraire à tes coups.

Mes pleurs et mes regrets ont fléchi ton tonnerre,
Et tes biens les plus doux ont comblé tous mes vœux.
Eh ! que puis-je, sans toi, désirer dans les cieux ?
Hors toi seul, ô mon Dieu ! que vouloir sur la terre ?
O le Dieu de mon cœur, durant l'éternité,
Tu seras mon partage et ma félicité.

Oui, toute âme vaine et frivole
Qui se détourne du Seigneur,
Achète un bonheur qui s'envole,
Par une éternelle douleur.
Mais le juste en Dieu se confie,
Dieu fut son bouclier, sa vie,
La joie et l'espoir de son cœur.
Chanter, ô mon Dieu, tes louanges,
Et m'unir au ciel à tes anges,
Est mon désir et mon bonheur.

SAPINAUD DE BOISHUGUET.

QUAM DILECTA

TABERNACULA TUA, DOMINE VIRTUTUM !

(Imitat. du Psaume LXXIII.)

Transports d'une âme qui soupire après le ciel.

Que la demeure où tu résides,
Dieu d'amour, a d'attraits pour moi,
Et que mes transports sont rapides,
Quand mon cœur s'élève vers toi !
Mon âme tombe en défaillance ;
Que ma flamme a de violence,
Mon Dieu, que mon zèle est fervent !
Oui, tout plein de l'objet que j'aime,
Mon cœur se trouble et ma chair même
Tressaille au nom du Dieu vivant !

Dans les déserts, la tourterelle
Loin du chasseur va se cacher,
Et trouve un asile pour elle
Dans le sein de quelque rocher :
Loin du monde où tout me désole,
C'est à ton temple que je vole,
Et dans l'ombre de ce saint lieu,
Toujours caché, toujours tranquille,
Tes autels seront mon asile,
Mon Roi, mon Seigneur et mon Dieu !

(1) Ce morceau, observe un critique, est célèbre : mille vers pareils, où l'on remarque quelques taches qu'un goût plus pur aurait facilement évitées, auraient mis le P. Le Moyne au rang de nos plus grands poëtes.

Tandis que ta sainte assemblée
Y forme des concerts charmants,
Notre aride et sombre vallée
Retentit de gémissements.
Que la carrière est longue et rude!
De tristesse et de lassitude
Que de voyageurs abattus!
Mais celui que ta main soulève
De vertus en vertus s'élève
Jusqu'à la source des vertus.

C'est à toi-même qu'il arrive
Sur les ailes de ton amour;
Quand mon âme ici-bas captive
Le suivra-t-elle en ce séjour?
Hélas! de loin je le contemple!
Un seul jour passé dans ton temple
Est bien plus cher à mes désirs,
Qu'une longue suite d'années
Aux yeux du monde fortunées,
Qu'un siècle entier de ses plaisirs.

A la porte du sanctuaire
N'être admis qu'au dernier des rangs,
Est un bonheur que je préfère
A toutes les faveurs des grands.
Chez eux habitent les caprices,
Les trahisons, les injustices;
Mais dans la maison du Seigneur
Rien de souillé ne doit paraître:
La sainte majesté du maître
En fait le temple du bonheur.

Qu'un cœur touché de tes promesses
Trouve de charmes dans ta loi!
O Dieu, prodigue en tes largesses,
Heureux qui n'espère qu'en toi!
Si nous marchons dans l'innocence
Nous recevrons ta récompense,
Et nous ne serons point jaloux
Qu'ornés de nos mêmes couronnes,
Les pécheurs à qui tu pardonnes
Près de toi brillent avec nous.

Louis Racine.

QUARE FREMUERUNT GENTES,

ET POPULI MEDITATI SUNT INANIA?

(Trad. du Psaume II.)

Ce Psaume regarde Jésus-Christ, le Verbe éternel.

O nations! pourquoi frémissez-vous de rage?
O peuples! quel délire arme votre courage?
Pourquoi ces vains complots par le crime enfantés?
Ligués contre le ciel, tous les rois de la terre,
Au Seigneur, à son Christ, ont déclaré la guerre,
Et contre eux se sont révoltés.

Rejetons, ont-ils dit, son sceptre intolérable,
Brisons, foulons aux pieds le joug qui nous accable;
Dérobons-nous aux lois de ce Christ odieux:
Mais le Dieu qui d'un mot créa la terre et l'onde,
Et régit l'univers dans une paix profonde,
Du haut du ciel se rira d'eux.

Quoi! celui dont la main des cieux étend les voiles,
Qui sème leurs déserts d'innombrables étoiles,
Qui dit: Parais, ô monde! et le monde paraît;
Vous seuls à l'adorer ne sauriez vous résoudre!
Tremblez, son glaive est prêt, dans ses mains est [la foudre,
Et sur ses lèvres votre arrêt.

Le Tout-Puissant m'a dit: Ma grâce t'accompagne;
Va régner en Sion, sur ma sainte montagne,
Revêtu de ma gloire et révélant ma loi;
C'est toi qui de mon sein naquis avant l'aurore:
O mon Verbe! ô mon Fils! que l'univers t'adore,
Et qu'il te proclame son roi.

Demande-moi le monde; il est ton héritage:
La terre est ton empire, et l'homme ton partage.
Tu régiras les rois par un sceptre d'airain;
Et par tes mains, brisés comme un vase d'argile,
Ils seront devant toi comme un songe stérile
Qui s'évanouit au matin.

Ah! comprenez enfin ses attributs suprêmes,
Vous qui jugez la terre, ô rois! jugez vous-mêmes
Devant le Roi des rois ce qu'est votre grandeur.
Elle n'est qu'un rayon de sa magnificence;
Marchez dans ses sentiers avec reconnaissance,
Et dans une sainte frayeur.

Que votre âme avec joie à ses lois obéisse;
Craignez qu'il ne s'irrite et qu'un jour sa justice
Ne venge sur vos fils son saint nom méprisé:
Bientôt s'allumera le feu de sa colère;
Heureux, heureux alors, qui dans Dieu seul espère,
Et sur Dieu seul s'est reposé.

Sapinaud de Boishuguet.

QUATRAIN

ÉCRIT AU BAS D'UN CRUCIFIX.

Vous qui pleurez, venez à ce Dieu, car il pleure.
Vous qui souffrez, venez à lui, car il guérit.
Vous qui tremblez, venez à lui, car il sourit.
Vous qui passez, venez à lui, car il demeure.

Victor Hugo.

QUATRAINS MORAUX.

LE DIEU DU CHRÉTIEN.

Apprenez ce qu'est Dieu pour le chrétien sincère:
Dans la faim, dans la nuit et dans la pauvreté,
Dieu lui sert d'aliment; Dieu même est sa lumière,
Dieu le revêt enfin de l'immortalité.

L'EXISTENCE DE DIEU.

Il est un nœud secret dans toute la nature;
On ne peut le trancher par le raisonnement,
Tout y paraît énigme; et cette pièce obscure,
S'il n'intervient un Dieu, n'a point de dénoûment.

L'IMMORTALITÉ DE L'AME.

Non, l'homme ne meurt point: c'est une erreur [grossière,
C'est un blasphème affreux de le croire mortel,
Puisqu'un jour, affranchi de sa vile poussière,
Cet hôte inattendu doit étonner le ciel.

LA CHOSE ESSENTIELLE.

De la religion, de la philosophie,
Le chef d'œuvre et le but, le triomphe et l'effort,
C'est moins d'approfondir l'étude de la vie,
Que de préparer l'homme à celle de la mort.

L'EMPLOI DU TEMPS.

Chaque jour qui s'écoule est donc un jour perdu !
Nous comptons follement sur le jour qui doit suivre ;
Et, toujours sur le point de vivre,
Nous mourons sans avoir vécu.

L'EXAMEN DE CHAQUE JOURNÉE.

Plus vieux d'un jour, en quoi suis-je plus sage ?
Quel bien ai-je produit ? quel mal ai-je évité ?
Du jour qui fuit ai-je fait bon usage,
Et puis-je m'endormir avec sécurité ?...

LA PURETÉ DES PENSÉES.

Aimez-vous la vertu ? Sachez vous interdire
Jusqu'au moindre projet qui pourrait la blesser.
Eh ! ce qu'à haute voix on n'oserait pas dire,
On ne doit jamais le penser.

LA RÉSIGNATION.

La raison obéit lorsque le ciel commande ;
Elle accepte de Dieu les décrets immortels :
La volonté soumise est la plus digne offrande
Que l'on porte aux pieds des autels.

François de Neufchateau.

LES QUATRE AGES DE LA VIE.

Sans soin du lendemain, sans regrets de la veille,
L'enfant joue et s'endort, pour jouer se réveille.
Trop faible encor, son cœur ne saurait soutenir
Le passé, le présent et l'immense avenir.
A peine au présent seul son âme peut suffire ;
Le présent seul est tout : un coin est son empire,
Un hochet son trésor, un point l'immensité,
Le soir son avenir, un jour l'éternité.
Mais l'homme tout entier est caché dans l'enfance :
Ainsi le faible gland renferme un chêne immense.

Par l'ardeur de ses sens le jeune homme emporté
Dévore le présent avec avidité,
Mais il ne peut fixer sa fougue vagabonde :
Plein des brûlants transports dont son cœur sur-
[abonde,
Il déborde, pareil à l'élément fumeux
Qui croît, monte et répand des bouillons écumeux,
Devance l'avenir, entend de loin la gloire,
Appelle à lui les arts, les plaisirs, la victoire ;
Rêve de longs succès, rêve de longs amours,
Et d'une trame d'or file, en riant, ses jours.
Age aimable, âge heureux, ton plus bel apanage,
Ce n'est donc point l'amour, la beauté, le courage,
Et la gloire si belle, et les plaisirs si doux !
Non, tu sais espérer : ce plaisir les vaut tous.

L'âge mûr, à son tour, solstice de la vie,
S'arrête, et sur lui-même un instant se replie,
Et tantôt en arrière, et tantôt devant soi,
Se tourne sans regret, ou marche sans effroi.
Ce n'est plus l'homme en fleurs nous faisant des
[promesses ;

C'est l'homme en plein rapport déployant ses ri-
[chesses.
Ses esprits ont calmé leurs bouillons trop ardents ;
Sa prudence est active, et ses transports pru-
[dents ;
Ses conseils sont nos biens, sa sagesse est la nôtre,
La moitié de sa vie est la leçon de l'autre ;
Et sur le temps passé mesurant l'avenir,
Prévoir, pour sa raison, n'est que se souvenir.

Hélas ! telle n'est point la vieillesse cruelle ;
Elle n'attend plus rien, on n'attend plus rien d'elle.
Si la raison encor lui permet de prévoir,
C'est des yeux de la crainte, et non plus de l'espoir,
Voyez ce chêne antique : en son âge encor tendre,
Dans les champs paternels il aimait à s'étendre ;
Chaque jour plus robuste, et plus audacieux,
Il plongeait dans la terre, il s'élançait aux cieux !
Mais quand l'âge a durci sa racine débile,
Dans la terre marâtre il languit immobile,
Et voilà la vieillesse ! Adieu les grands desseins ;
Adieu l'amour, les vœux, l'hommage des humains !
Pour le soleil couchant il n'est point d'idolâtre ;
Déplacé sur la scène, il descend du théâtre ;
Alors, n'attendant rien ni du temps ni d'autrui,
Il revient au présent, se ramène sur lui,
Que dis-je ? le présent est un tourment lui-même :
Il se rejette donc sur le passé qu'il aime ;
Il cherche à consoler, par un doux souvenir,
Et la douleur présente et les maux à venir :
Et même lorsqu'il touche à l'extrême vieillesse,
Quelque ombre de bonheur charme encor sa fai-
[blesse.
Du festin de la vie, où l'admirent les dieux,
Ayant goûté longtemps les mets délicieux,
Convive satisfait, sans regrets, sans envie,
S'il ne vit pas, du moins il assiste à la vie.
Ce qu'il fit autrefois, il le voit aujourd'hui,
Et le présent lui-même est le passé pour lui.

Delille.

LES QUATRE FINS DERNIERES DE L'HOMME.

La Mort.

La mort ne respecte personne ;
Et, par la rigueur de ses lois,
Elle fait tomber la couronne
De la tête des plus grands rois.
Mais cette mort dont la nature
Trouve l'ordonnance si dure,
Est le désir du vrai chrétien ;
Par elle il commence de vivre,
De tout mal elle le délivre,
Et le fait jouir de tout bien.

Le Jugement.

Est-il rien de si redoutable
Que le jugement éternel ?
Le juge en est inexorable
Aux prières du criminel.
Il venge ses propres offenses,

Dans les replis des consciences
Il porte un lumineux flambeau :
Et par sa puissance suprême
Le criminel a dans lui-même
Et son témoin et son bourreau.

Le Paradis.

Dans le ciel règne l'innocence,
Les biens y passent les désirs ;
On y possède en assurance
La paix, la gloire et les plaisirs.
Les corps sont aux âmes dociles,
Clairs, subtils, immortels, agiles,
Tout rit, tout plaît en ce beau lieu,
Tous sont rois dans ce grand empire,
Mortels, en un mot, pour tout dire,
Dans le paradis on voit Dieu.

L'Enfer.

Dans l'enfer règne la fureur,
Les maux y passent la constance,
On y souffre sans espérance,
On n'y voit que trouble et qu'horreur.
Les corps y sont épouvantables,
Noirs, sales, pesants, misérables ;
Tout offense en ce triste lieu,
Tout y gémit, tout y soupire,
Mortels, en un mot, pour tout dire,
Dans l'enfer on ne voit point Dieu.

GODEAU.

QUEMADMODUM DESIDERAT CERVUS

AD FONTES AQUARUM, ITA DESIDERAT ANIMA MEA AD TE, DEUS.

(Imit. du psaume XLI et du psaume XLII : *Judica, me, Deus*, etc.)

Chant d'espérance dans l'exil et dans le malheur.

Comme un cerf altéré vers l'eau vive s'élance,
Seigneur, vers toi mon cœur vole plein d'espérance ;
Oui, pour toi, Dieu vivant, mon cœur est tout de feu.
Quand verrai-je ta gloire apaiser mes alarmes ?
Et le jour et la nuit, je me repais de larmes :
Ils me disent sans cesse : Où donc est-il ton Dieu ?

A ces mots, je soupire accablé de tristesse.
Quand reviendront-ils donc ces moments d'allégresse,
Où j'allais dans son temple adorer l'Eternel ?
Où toutes les tribus célébraient ses louanges ;
Et, joignant leurs accords aux cantiques des anges,
Elevaient jusqu'à lui leur concert solennel ?

Quel amer chagrin te dévore,
Mon âme ? Pourquoi ces sanglots ?
Espère en Dieu ; je veux encore
Chanter sa gloire, et voir mes maux
Guéris par le Dieu que j'adore.

En proie au désespoir, mon âme se rappelle
L'abîme engloutissant une race infidèle,
Et le Jourdain s'ouvrant pour sauver les Hébreux.
Les flots de ton courroux pèsent tous sur ma tête,
Seigneur ; mais il approche enfin le jour de fête ;

Elle approche la nuit des hymnes glorieux.

O toi qui m'as créé, tu me rendras la vie.
Comment m'oublierais-tu, quand une foule impie
Du cri de mes douleurs, hélas ! se fait un jeu !
Quand, tournant contre moi ses sarcasmes, ses haines,
Elle fait bouillonner tout le sang de mes veines,
Quand elle ose me dire : Où donc est il ton Dieu ?

Quel amer chagrin te dévore,
Mon âme ? Pourquoi ces sanglots ?
Espère en Dieu ; je veux encore
Chanter sa gloire, et voir mes maux
Guéris par le Dieu que j'adore.

Arbitre des humains, déclare-toi mon juge ;
Condamne ces pervers et deviens mon refuge.
A l'audace, à la ruse arrache-moi, Seigneur.
Toi seul es mon appui, ma force, ma lumière.
Pourrais-tu rejeter la fervente prière
D'un malheureux qu'afflige un monde corrupteur ?

Fais briller à mes yeux ta vérité divine.
Que son flambeau sacré, Jéhova, m'illumine ;
Que vers ton tabernacle il conduise ma foi.
J'irai, j'irai, mon Dieu, bonheur de mon jeune âge,
Offrir sur tes autels mes vœux et mon hommage :
Oui, ma harpe et mes chants n'exalteront que toi !

Quel amer chagrin te dévore,
Mon âme ? Pourquoi ces sanglots ?
Espère en Dieu ; je veux encore
Chanter sa gloire et voir mes maux
Guéris par le Dieu que j'adore.

J.-M. GIFFARD.

QUID GLORIARIS IN MALITIA,

QUI POTENS ES IN INIQUITATE ?

La Puissance coupable.

Pourquoi mets-tu ta gloire à régner par le vice,
Et pourquoi sur le crime élever ton pouvoir ?
Méditant des forfaits du matin jusqu'au soir,
Ta langue astucieuse aiguise ta malice,
Comme le tranchant du rasoir.

Mais tes iniquités hâtent ta dernière heure :
Comme un arbre planté dans des sables mouvants
Succombe tout à coup à la fureur des vents,
La mort va t'arracher du sein de ta demeure
Et de la terre des vivants.

Avec toi tomberont les derniers de ta race,
Et les saints, méditant un sort aussi cruel,
Diront, en louant Dieu : Le voilà ce mortel
Si fier de ses grandeurs, cet homme dont l'audace
S'éleva contre l'Eternel.

Et moi, dans la demeure où son peuple l'honore,
Dieu me verra fidèle à le glorifier,
Auprès de son autel croître et fructifier,
Comme sous un beau ciel, au souffle de l'aurore,
Fleurit au printemps l'olivier.

SAPINAUD DE BOISHUGUET.

R

LE RAMEAU BENIT.

Rameau vert, qu'à l'église une sainte parole
Vient de bénir,
De la joie ou des pleurs m'offres-tu le symbole
Dans l'avenir?

Es-tu fils du rameau que la colombe en marche,
Par un beau soir,
Rapporta comme emblème aux habitants de l'arche,
Rameau d'espoir?

Ou viens tu de ce buis qui penche au cimetière
Son front en deuil,
Et de nos morts aimés ombrage la poussière
Dans le cercueil?

Mais non! à ton aspect c'est l'espoir qui doit naître,
Et non l'effroi.
Aujourd'hui dans Sion Jésus le divin Maître,
Rentrait en roi.

Le feuillage et les fleurs jonchaient sa trace aimée,
Et chaque Hébreu
Déposait son manteau sur la route embaumée,
Aux pieds du Dieu.

Rameau bénit au nom du saint fils de Marie
En qui j'ai foi,
Rappelle-moi le jour de la Pâque fleurie,
Sacré pour moi.

Qu'une tendre pensée à tes feuilles s'attache
Dans mon esprit;
Couronne le vieux cadre où la Vierge sans tache
Prie et sourit.

Protége mon sommeil; donne-moi d'heureux songes
Jusqu'aux instants
Où pour moi de quitter la terre et ses mensonges
Viendra le temps.

Alors dans l'eau bénite on trempera ta feuille,
Et chaque ami
Aspergera, pensif, la terre qui recueille
L'homme endormi.

Si mon départ suprême éveille quelque plainte,
Quelques douleurs,
Si de rares chrétiens aux gouttes de l'eau sainte
Mêlent des pleurs;

Rameau cher et sacré, parle à ces âmes sombres
De pur amour;
Dis à ces cœurs brisés qu'ici-bas sont les ombres,
Là-haut le jour.

Toi qui fêtas en roi dans sa marche adorée
Le Dieu mortel,
Présage encor l'espoir, et fête aussi l'entrée
D'une âme au ciel.

Prosper Blanchemain.

LA RELIGION.

Image de son Dieu, favori de son roi,
L'homme venait de naître, et, soumis à sa loi,
Les animaux vivaient sans révolte et sans guerre,
Mais tous, d'un front servile, ils regardaient la terre.
Leur souverain, lui seul, marchant au milieu d'eux,
Levait un front sublime et contemplait les cieux;
Les cieux l'entretenaient d'un Dieu, l'auteur des [êtres...

. . . . . .

Quel ami des tyrans, quel apôtre du crime
Attenta le premier à cette foi sublime? -
D'un dogme consolant destructeur odieux!
Eteins donc le soleil, éclipse donc les cieux;
Au cri du monde entier impose donc silence.
Le monde, à haute voix, proclame sa puissance,
Le remords éloquent nous en parle tout bas :
Où Dieu n'existe plus la morale n'est pas.
Ainsi la noble fleur, au grand astre si chère,
Languit, s'il disparaît, revit dès qu'il l'éclaire.

Mais l'homme que des sens enchaîne le pouvoir,
Eut oublié bientôt un Dieu qu'on ne peut voir ...
Sa bonté de trop loin rassurait l'innocence;
De trop loin les méchants redoutaient sa vengeance,
Et, lancés de la terre à la voûte des cieux,
Un intervalle immense eût fatigué nos vœux.

Alors, Fille du Ciel, la Religion sainte,
Conduisant sur ses pas l'espérance et la crainte,
Vint combler cet abîme, et, nous servant d'appui,
Par le culte de Dieu nous rapprocha de lui.
L'Autel devint son trône, et la douce prière
Mit le ciel en commerce avec l'humble chaumière :
Le malheur éploré tendit ses bras vers Dieu;
L'homme connut un culte. En tout temps, en tout lieu
L'encens a parfumé les monts les plus antiques,
Et l'écho du désert répéta des cantiques.

. . . . . .

Des Hébreux les tribus, en prodiges fécondes,
Remontent, dans les temps, jusqu'au berceau des [mondes.
Jamais législateur (1), par des traits si puissants
Ne frappa la pensée et n'ébranla les sens.
A l'Hébreu pour monarque il donne un Dieu su- [prême :
Ce Dieu le récompense et le punit lui-même;
Dans les flots suspendus il lui fraye un chemin;
Ce Dieu, dans le désert, le conduit par la main.
Nourri par un prodige, instruit par des oracles,
Il ne marche jamais qu'entouré de miracles.
Reçoivent-ils la loi du Dieu de l'Univers?
C'est au bruit de la foudre, aux lueurs des éclairs.
Aussi cette loi sainte, avec terreur suivie,

(1) Moïse.

Saisit tous leurs pensers, soumet toute leur vie,
Les accompagne aux champs, aux combats, aux [festins ;
Elle règle leurs mets, elle ordonne leurs bains ;
Les suit dans leurs foyers, leur parle dans le tem- [ple ;
Sur des tables d'airain leur respect la contemple.
Dans quelle nation, chez quel peuple, en quel lieu,
Un culte plus auguste a-t-il honoré Dieu ?
Les candélabres d'or, les pierres précieuses,
Des lévites en chœur les voix mélodieuses,
Les parfums, les métaux, les arts les plus vantés,
Tout rehaussait l'éclat de leurs solennités.
Mont sacré de Sion ! redis-moi quels cantiques,
Quels hymnes résonnaient sous tes palmiers anti- [ques !
L'Esprit divin lui-même y répandait son feu ;
Partout la voix, la main et le regard d'un Dieu.
Aussi, marqués dès lors d'un sceau que rien n'al- [tère,
Ils en ont conservé le profond caractère.
A travers tant d'états, d'âges, de lieux divers,
Avec leur vieille loi parcourant l'univers,
Seuls ils sont demeurés, sur sa base profonde,
Comme ces vieux rochers contemporains du monde.

. . . . . .

Fuyez, dieux impuissants, devant le Créateur.
Dieu, le vrai Dieu s'avance... Il veut que je publie
De sa Religion la sublime folie.
Ce n'est plus cette erreur dont les séductions
A des divinités prêtaient nos passions.
Loin d'abaisser l'Olympe aux voluptés humaines,
Elle nous montre un Dieu se chargeant de nos pei- [nes,
Nous montre des mortels s'élevant jusqu'à Dieu ;
Des folles passions elle amortit le feu ;
Elle commande aux sens, subjugue la nature,
Ne puise nos vertus qu'en une source pure ;
Bien loin des vœux mortels place nos espérances,
Craint les prospérités, jouit dans les souffrances,
Joint l'homme à l'Eternel, joint les hommes entre [eux,
Cultive sur la terre et cueille dans les Cieux.
Comme ces cultes vains que l'erreur a fait naître,
L'imagination ne lui donna point l'être :
Ainsi que le soleil, les astres et les mers,
Elle sortit des mains dont sortit l'univers.
Quand les prophètes saints, dans leur sacré délire,
De sa grandeur future entretenaient leur lyre,
Tantôt, comme un miel pur, vantaient ses douces [lois,
Tantôt, de son tonnerre épouvantaient les rois ;
Elle-même dictait leurs odes immortelles ;
C'est elle qui, montrant les palmes éternelles,
Sous les yeux des tyrans, sous le fer des bourreaux,
Transformait des enfants, des femmes, en héros ;
Et lorsque, sous la terre, au fond des catacombes,
Vivants, ils habitaient le silence des tombes,
Dans ces noirs souterrains conduite par la Foi,

L'imagination charmait leur sombre effroi.
C'est elle qui, changeant tous leurs maux en délices,
Assaisonnait le jeûne, émoussait les cilices,
Mêlait les chœurs divins à leurs hymnes pieux,
Et du fond des tombeaux anticipait les Cieux.
Avec non moins de zèle, aux jours de sa victoire,
De la religion elle servit la gloire.
Avant ces jours heureux, autour de ses autels,
Aucune pompe encor n'attirait les mortels :
Seul, sous l'œil de son Dieu, dans sa douleur [obscure,
Ses maux étaient sa gloire, et ses fers sa parure.
Mais, lorsque des tyrans elle eut vaincu l'orgueil,
Alors elle jeta ses vêtements de deuil,
Prit et ses chants de joie et ses habits de fête :
L'imagination, secondant ses conquêtes,
Vint parer son triomphe et hâter sa grandeur,
De ses solennités augmenta la splendeur,
Des vierges, des martyrs retraça les exemples ;
L'orgue majestueux retentit dans les temples,
Et les sens, entraînés par ces charmes puissants,
S'armèrent pour un culte armé contre les sens...

C'est au pied des autels, qu'auprès de la vengeance,
Partout, le repentir rencontre l'indulgence ;
Partout, la consolante et sublime raison
Accueille le remords ; et la Religion,
Près d'un Dieu qui punit, montre un Dieu qui par- [donne.
Sans lui, le crime aveugle au crime s'abandonne,
Et l'affreux désespoir, égaré sans retour,
Produit par les forfaits, les produit à son tour.

DELILLE.

REMORDS.

Quel vain enchantement nous trompe et nous abuse?
Quand le crime est à faire il nous paraît permis :
Infidèle remords, ta voix ne nous accuse
Que quand il est commis.

Le P. DUCERCEAU.

RESURRECTION DU SAUVEUR.

Reconnais, triste Solyme,
Reconnais l'humble victime
Qui mourut dans les tourments,
Pour expier notre crime
Et finir nos châtiments.
Qu'il est différent de lui-même !
Quels rayons partent de ses yeux !
L'enfer s'épouvante et blasphème,
Le Sauveur des humains, leur monarque suprême,
De l'arbre de la croix vole au trône des cieux.

Quel éclat se répand sur la nature entière !
Quand des ténèbres du chaos
La voix de l'Eternel appela la lumière,
Quand du soleil naissant il traça la carrière.
Ces premiers jours furent moins beaux
Que celui dont les feux nouveaux
Du séjour de la mort ont percé la barrière.
Ombres de nos aïeux, sortez de vos tombeaux.

Dieu se prépare à nous absoudre,
L'ange, plus brillant que l'éclair,
Et plus rapide que la foudre,
Descend des campagnes de l'air.
O terreur soudaine! ô surprise!
Sa main frappe la pierre et brise
Le sceau des juges d'Israël.
Les soldats renversés par terre
Attendent qu'un coup de tonnerre
Les écrase et venge le ciel.

Ce n'est point le secours d'une force étrangère
Qui rend à l'univers son monarque et son Père;
Lui-même ouvre à nos yeux le tombeau dont il sort;
Et dans ses mains invincibles,
Il porte les clefs terribles
De l'enfer et de la mort.

LE FRANC DE POMPIGNAN.

LA RESURECTION.

HYMNE DES HOMMES A JÉSUS-CHRIST.

I.

Oh! quel nouveau jour vient d'éclore!
Pourquoi ce tumulte joyeux?
Les chrétiens, levés dès l'aurore,
Disent en se cherchant des yeux :
Il naît le jour de la promesse,
Le jour qui rend à l'allégresse
Les champs, les hameaux, la cite.
Cessez vos hymnes funéraires :
Le Seigneur était mort, mes frères;
Le Seigneur est ressuscité!

Fête brillante entre les fêtes,
Ah! c'est le jour trois fois heureux
Qu'entrevoyait l'œil des prophètes
Perçant l'avenir ténébreux;
Jour où la mort, reine des âmes,
Vit s'empresser hommes et femmes
Autour d'un tombeau glorieux,
Et, célébrant leur délivrance,
D'un cri de joie et d'espérance
Leurs transports saluaient les cieux!

II.

La terre respirait : elle voyait, ravie,
S'éloigner de son sein le poids d'oppression;
Dans son sépulcre Adam sentait germer la vie,
Et des voix s'élevaient des remparts de Sion.

III.

Gloire à Dieu, qui vers nous tourne un front moins sévère!
Sa fureur contre l'homme écrite en chaque lieu,
Son Fils la noie enfin dans le sang du Calvaire.....
Gloire à Dieu! gloire à Dieu!

De regrets, de remords, source incessante, horrible,
Quel déluge de maux déchaîna le péché!
L'homme voyait sur lui planer la mort terrible,
Ainsi que l'arbre au fer livre un front desséché.

Depuis qu'il eut perdu sa céleste innocence,
Ses destins obscurcis se traînaient dans le deuil;
La terre, engloutissant tout ce qui prit naissance,
N'était qu'un grand cercueil.

Et toute vérité ne fut plus qu'un problème;
L'écho qui nommait Dieu ne fut plus qu'un vain bruit;
Les sages, égarés de système en système,
Sans espoir de retour s'avançaient dans la nuit.

Comme l'aigle affamé qui tourne sur l'abîme
Où le chevreau mourant languit précipité,
Avec un ris cruel sur l'humaine victime
Fondit la volupté.

O terreur! effaçant la majesté divine,
Pour les anges aussi l'Eternel se voilait;
On eût dit que le ciel, atteint par sa ruine,
Sous l'attentat de l'homme en ce jour s'ébranlait.

Et la création que Dieu forma si belle
N'avait pour s'exprimer que des gémissements;
Indomptables fléaux, contre l'homme rebelle
S'armaient les éléments.

Sur l'autel du remords avec la brute immonde
Souvent il s'immola lui-même : c'était peu.
Pour expier le crime et ranimer le monde,
Quel sang eût apaisé la justice d'un Dieu?

Mais le Fils du Très-Haut, l'héritier de sa gloire,
Holocauste marqué de toute éternité,
Arrosa de son sang la croix expiatoire,
Autel de sa bonté.

Plus de maître irrité! Bonté, beauté suprême,
C'est ainsi que le Christ se décèle en ce jour;
Il veut, en respectant jusqu'à notre orgueil même,
Par l'amour qui l'embrase allumer notre amour!

Des vices révoltés si le feu nous dévore,
Il le punit sur lui : pour nous coule son sang,
Et l'homme qu'il rachète à ce prix est encore
L'élu du Tout-Puissant.

Homme, d'égaler Dieu tu conçus la folie...
O prodige! tu peux l'égaler aujourd'hui.
Le Christ jusqu'au tombeau s'abaisse et s'humilie;
Puis, vainqueur du tombeau, t'élève jusqu'à lui!

Que tout ce qui fut vie à ce nom refleurisse!
Race des temps éteints, secouez vos linceuils!
Le Rédempteur renaît : sa voix libératrice
Brise tous les cercueils!

Vous tous qui chanceliez sous tant de vents contraires,
Vous qu'à la pâle mort Satan avait livrés,
Vous, hôtes des tombeaux, vous, nos sœurs et nos frères,
Frères de JÉSUS-CHRIST, salut! vous revivrez!!!

Le voici! le voici! Sur l'océan de l'être
Radieux il s'élève, il commande aujourd'hui,
Et la nuit du trépas, reconnaissant son maître,
Recule devant lui!

Au lieu sombre où veillaient patriarches, prophètes,
L'étoile de Jacob fait descendre un rayon,
Les vieux saints, aussitôt relevant tous leurs têtes,
Ont aperçu le Christ et proclamé son nom.

Et les mondes épars dans la voûte éthérée
Dans un chœur unanime exaltent le Seigneur,
La Victime par qui la souffrance épurée
Se transforme en bonheur.

Quittez, amis de Dieu, vos vêtements funèbres,
Avec ses dieux d'airain croule l'iniquité,
Et les peuples émus, émergeant des ténèbres,
T'adorent en tout lieu, Verbe de vérité!

La vérité, qui court de rivage en rivage,
Prompte comme les vents, voit partout à la fois
L'erreur se dissiper et tomber l'esclavage
Devant sa grande voix!

O Christ! tu nous l'as dit : dans le temps, dans
[l'espace,
Sans borne, incessamment, ton nom doit retentir;
Tout ce qui vit aux cieux, tout ce qui chez nous
[passe,
Comme à sa fin unique, à toi vient aboutir!

Devant ton humble croix fléchiront les couronnes;
A ton signe accourront les siècles et les jours.
Les rois meurent : ta croix sur les débris des trônes
Plus haut monte toujours.

La foule des élus, chaque jour plus fervente,
T'adressant de leurs vœux l'hommage solennel,
De leurs cœurs enflammés fait l'enceinte vivante
Où comme en son palais habite l'Eternel.

O Verbe du Très-Haut, qui daignas te faire homme
Pour associer l'homme à ta divinité,
Protége ton ouvrage; affermis et consomme
L'ineffable unité!

Toi, faite notre esclave, ô mort, romps la barrière!
Change en bonheur sans fin nos destins inconstants.
Dieu vit : c'est lui qui doit guider notre carrière
Par delà tous les lieux, par delà tous les temps.

Espérons et prions : l'amour bannit la crainte;
Chantons : l'ombre s'enfuit, et le Christ est vain-
[queur.
Que nos cœurs confondus dans sa charité sainte
Ne forment qu'un seul cœur!

Anges purs, pour bénir le Christ et sa victoire,
Aidez notre faiblesse en votre heureux séjour,
Et, comme nous, autour du trône de sa gloire,
Dites : A Dieu respect! honneur! louange! amour!

IV.

Et le ciel tressaillit, adorant le mystère,
Une clarté féconde emplit l'immensité,
Et les anges joyeux, se penchant vers la terre,
Chantaient, applaudissant à notre humanité :

Gloire à Dieu! plus de deuil! plus d'hymnes funé-
[raires!

Il reluit, le grand jour de l'immortalité!
L'Homme-Christ était mort : courage, hommes, nos
[frères;
L'Homme-Christ est ressuscité!

François Pérennès.

LES ROGATIONS.

(Extrait du poëme de *la Pitié.*)

Enfin on la revoit dans la saison nouvelle
Cette solennité si joyeuse et si belle,
Où la Religion, par un culte pieux,
Seconde des hameaux les soins laborieux;
Et dès que mai sourit les agrestes peuplades
Reprennent dans les champs leurs longues prome-
[nades.
A peine de nos cours le chantre matinal
De cette grande fête a donné le signal,
Femmes, enfants, vieillards, rustique caravane,
En foule ont déserté le château, la cabane.
A la porte du temple avec ordre rangé,
En deux files déjà le peuple est partagé.
Enfin paraît du lieu le curé respectable,
Et du tronpeau chéri le pasteur charitable.
Lui-même il a réglé l'ordre de ce beau jour,
La route, les repos, le départ, le retour.
Ils partent : des zéphyrs l'haleine printanière
Souffle, et vient se jouer dans leur riche bannière;
Puis vient la croix d'argent; et leur plus cher tré-
[sor,
Leur patron enfermé dans sa chapelle d'or,
Jadis martyr, apôtre ou pontife des Gaules.
Sous ce poids précieux fléchissent leurs épaules;
De leurs aubes de lin, et de leurs blancs surplis,
Le vent frais du matin fait voltiger les plis;
La chape aux bosses d'or, la ceinture de soie,
Dans les champs étonnés en pompe se déploie;
Et de la piété l'imposant appareil,
Vient s'embellir encore aux rayons du soleil.
Le chef de la prière, et l'âme de la fête,
Le pontife sacré marche et brille à leur tête,
Murmure son bréviaire, ou, renforçant ses sons,
Entonne avec éclat des hymnes, des répons.
Chacun charme à son gré le saint itinéraire :
Dans ses dévotes mains l'un a pris son rosaire;
Du chapelet pendant l'autre parcourt les grains;
Un autre, tour à tour invoquant tous les saints,
Pour obtenir des cieux une faveur plus grande,
Epuise tous les noms de la vieille légende;
L'autre, dans la ferveur de ses pieux accès,
Du prophète-royal entonne les versets.
Leurs prières, leurs vœux, leurs hymnes se con-
[fondent.
L'Olympe en retentit, les coteaux leur répondent,
Et du creux des rochers, des vallons et des bois
L'écho sonore écoute, et répète leurs voix;
Leurs chants montent ensemble à la céleste voûte.
Ils marchent : l'aubépine a parfumé leur route :
On côtoie en chantant le fleuve, le ruisseau;

Un nuage de fleurs pleut de chaque arbrisseau ;
Et leurs pieds, en glissant sur la terre arrosée,
En liquides rubis dispersent la rosée.
On franchit les forêts, les taillis, les buissons,
Et la verte pelouse, et les jaunes moissons.
Quelquefois, au sommet d'une haute colline,
Qui sur les champs voisins avec orgueil domine,
L'homme du ciel étend ses vénérables mains ;
Pour la grappe naissante et pour les jeunes grains
Il invoque le ciel. Comme la fraîche ondée
Baigne, en tombant des cieux, la terre fécondée.
Sur les fruits et les blés nouvellement éclos
Les bénédictions descendent à grands flots.
Les coteaux, les vallons, les champs se réjouis-
[sent,
Le feuillage verdit, les fleurs s'épanouissent ;
Devant eux, autour d'eux, tout semble prospérer,
L'espoir guide leurs pas : prier, c'est espérer.
L'Espérance au front gai plane sur les campa-
[gnes,
Sur le creux des vallons, sur le front des monta-
[gnes.
Trouvent-ils en chemin, sous un chêne, un or-
[meau,
Une chapelle agreste, un patron du hameau....
Là s'arrêtent leurs pas ; le simulacre antique
Reçoit leurs simples vœux et leur hymne rustique.
La nuit vient : on repart, et jusques au réveil
Des songes fortunés vont bercer leur sommeil ;
Un rêve heureux remplit leurs celliers et leurs
[granges
D'abondantes moissons, de fertiles vendanges ;
Et jusques à l'aurore ils pressent, assoupis,
Des oreillers de fleurs et des chevets d'épis.
Ils pensent voir les fruits, les gerbes qu' ils atten-
[dent,
Et jouissent déjà des trésors qu'ils demandent.
O riant Chanonat ! ô fortuné séjour !
Je croirai voir encor ces beaux lieux, ce beau jour,
Où, fier d'accompagner le saint pèlerinage,
Enfant, je me mêlais aux enfants du village.
Hélas ! depuis longtemps je n'ai vu ces tableaux !

DELILLE.

ROME CHRÉTIENNE

SUBSTITUÉE A ROME PAÏENNE.

La croix a tout conquis, et l'Eglise s'écrie :
Comment à tant d'enfants ai-je donné la vie (1) ?
Sur les rives du Tibre éclate sa splendeur ;
Là, de son règne saint s'élève la grandeur,
Et dans Rome est fondé son trône inébranlable,
A tout ambitieux trône peu désirable.
Sur ses degrés sanglants je ne vois que des
[morts :

C'était pour en tomber qu'on y montait alors.
Dans les temps où la foi conduisait aux supplices,
D'un troupeau condamné glorieuses prémices,
Les pasteurs espéraient des supplices plus grands.
Tel fut chez les chrétiens l'honneur des premiers
[rangs.

Quel spectacle, en effet, à mes yeux se présente !
Quels tourments inconnus que la fureur invente !
De bitume couverts ils servent de flambeaux ;
Déchirés lentement, ils tombent en lambeaux ;
Dans ces barbares jeux, théâtre du carnage,
Des tigres, des lions on irrite la rage.
Que de feux ! que de croix ! que d'échafauds dres-
[sés !
Combien de bourreaux las, de glaives émoussés !
Injuste contre eux seuls, le plus juste des princes,
Par ce sang odieux contente ses provinces.
Pour eux tout empereur, Trajan même, est Néron.
Ils se nomment Chrétiens, et leur crime est leur
[nom.
Ils demandent la mort, ils courent aux supplices ;
Les plus longues douleurs prolongent leurs dé-
[lices :
Les rigueurs des tyrans leur semblent d'heureux
[dons ;
Ils bénissent la main qui détruit leurs prisons.
Qui peut leur inspirer la haine de la vie ?
D'éterniser son nom la ridicule envie,
Quelquefois, je l'avoue, en étouffe l'amour.
Lorsque sur un bûcher Peregrin, las du jour,
D'un trépas éclatant cherche la renommée (2),
Un cynique orgueilleux s'évapore en fumée.
Mais cet immense amas de femmes et d'enfants,
Qu'immolaient les Romains, qu'égorgent les Per-
[sans,
Tant d'hommes dont les noms sont restés sans
[mémoire
Couraient-ils à la mort pour vivre dans l'histoire ?

. . . . . .

Prodige inconcevable ! un instrument d'horreur
La croix, est l'ornement du front d'un empereur.
Constantin triomphant fait triompher la gloire
Du signe lumineux qui promit sa victoire.
Cérès dans Eleusis voit ses initiés
Fouler robe, couronne et corbeille à leurs pieds.
Diane, tu n'es plus : soutiens de ta puissance,
Tes orfévres d'Ephèse ont perdu l'espérance.
Les temples sont déserts, et le prêtre interdit
Renversant l'encensoir de son dieu sans crédit,
Abandonne un autel toujours vide d'offrandes.
Delphes, jadis si prompt à répondre aux deman-
[des,
D'un silence honteux subit les tristes lois.

(1) *Quis genuit mihi illos... et isti ubi erant ?* (*Isa.* XLIX.)

(2) Peregrin, philosophe cynique, se brûla par vanité aux Jeux Olympiques, de même que Calanus, philosophe brachmane, s'était brûlé du temps d'Alexandre. Ces philosophes ont fait voir jusqu'où peut aller la vanité humaine.

Enfin, comme Apollon, tous les dieux sont sans [voix.
Aux tombeaux des martyrs fertiles en miracles,
Les peuples et les rois cherchent de vrais oracles.
On implore un mortel qu'on avait massacré,
Et l'on brise le dieu qu'on avait adoré.

A ce torrent vainqueur Rome longtemps s'op- [pose,
Et de son Jupiter veut défendre la cause ;
Mais contre elle il est temps de venger les chré- [tiens.
Du sang de tes enfants, grand Dieu ! tu te sou- [viens :
Tant de cris qu'éleva sa fureur idolâtre
Ont assez retenti dans son amphithéâtre ;
Tu vas lui demander compte de ses arrêts.
O Dieu des conquérants ! tes vengeurs sont tout [prêts,
Et Rome va tomber d'une chute éternelle.
Ainsi que Babylone et ta ville infidèle (1).
Oui, c'est ce même Dieu qui sait à ses desseins
Ramener tous les pas des aveugles humains.
Sous d'orgueilleux vainqueurs quand les villes [succombent,
Quand l'affreux contre-coup des empires qui tom- [bent
Dans le monde ébranlé jette au loin la terreur,
Que sont tous ces héros qu'admire notre erreur ?
Les ministres d'un Dieu qui punit des coupables,
Instruments de colère et verges méprisables.
Que prétend Attila ? que demande Alaric ?
Où s'emporte Odoacre ? où vole Genseric (2) ?
Ils sont, sans le savoir, armés pour la querelle
D'un maître qui du Nord tour à tour les appelle.
Devant leurs bataillons il fait marcher l'horreur ;
Rome antique est livrée au barbare en fureur :
De sa cendre renaît une ville plus belle,
Et tout sera soumis à la Rome nouvelle.

Je la vois cette Rome, où d'augustes vieillards,
Héritiers d'un apôtre et vainqueurs des Césars,
Souverains sans armée et conquérants sans guerre,
A leur triple couronne ont asservi la terre.
Le fer n'est pas l'appui de leurs vastes Etats ;
Leur trône n'est jamais entouré de soldats.
Terrible par ses clefs et son glaive invisible,
Tranquillement assis dans un palais paisible,
Par l'anneau d'un pêcheur autorisant ses lois,
Au rang de ses enfants un prêtre met nos rois.

Louis RACINE.

(1) La punition de ces trois villes a été différente. On ne trouve plus sur la terre aucun reste de Babylone, et l'on ignore où a été sa place. On trouve les restes de Jérusalem, mais nulle trace de son temple. Rome tant de fois ravagée subsiste avec gloire.

(2) Alaric, roi des Goths, saccagea Rome en 410. Attila, roi des Huns, surnommé le Fléau de Dieu, ravagea en 452 plusieurs villes d'Italie. Il allait à Rome, mais les prières du Pape saint Léon l'arrêtèrent. Genséric, roi des Vandales, livra de nouveau Rome au pillage, en 455. Odoacre, roi des Hérules, acheva en 476 de détruire l'empire romain en Italie.

ROUSSEAU (JEAN-JACQUES) ET VOLTAIRE.

Deux hommes dont le nom, les talents, l'élo- [quence,
Faisant aimer l'erreur ont fondé sa puissance,
Préparèrent de loin des maux inattendus,
Dont ils auraient frémi, s'ils les avaient prévus.
Oui, je le crois, témoins de leur affreux ouvrage,
Ils auraient des Français désavoué la rage.
Vaine et tardive excuse aux fautes de l'orgueil !
Qui prend le gouvernail doit connaître l'écueil.
La faiblesse réclame un pardon légitime ;
Mais de tout grand pouvoir l'abus est un grand [crime.
Par les dons de l'esprit placés aux premiers rangs,
Ils ont parlé d'en haut aux peuples ignorants ;
Leur voix montait au ciel pour y porter la guerre ;
Leur parole hardie a parcouru la terre.
Tous deux ont entrepris d'ôter au genre humain
Le joug sacré qu'un Dieu n'imposa pas en vain ;
Et des coups que ce Dieu frappe pour les confon- [dre,
Au monde, leur disciple, ils auront à répondre.
Leurs noms, toujours chargés de reproches nou- [veaux,
Commenceront toujours le récit de nos maux.
Ils ont frayé la route à ce peuple rebelle ;
De leurs tristes succès la honte est immortelle.

L'un qui, dès sa jeunesse, errant et rebuté,
Nourrit dans les affronts son orgueil révolté,
Sur l'horizon des arts sinistre météore,
Marqua par le scandale une tardive aurore ;
Et, pour premier essai d'un talent imposteur,
Calomnia les arts, ses seuls titres d'honneur ;
D'un moderne cynique affecta l'arrogance,
Du paradoxe altier orna l'extravagance,
Ennoblit le sophisme, et cria : Vérité...
Mais par quel art honteux s'est-il accrédité ?
Courtisan de l'envie, il la sert, la caresse,
Va, dans les derniers rangs, en flatter la bassesse.
Jusques aux fondements de la société,
Il a porté la faux de son égalité.
Il sema, fit germer, chez un peuple volage,
Cet esprit novateur, le monstre de notre âge,
Qui couvrira l'Europe et de sang et de deuil.
Rousseau fut parmi nous l'apôtre de l'orgueil :
Il vanta son enfance à Genève nourrie,
Et, pour venger un livre, il troubla sa patrie,
Tandis qu'en ses écrits, par un autre travers,
Sur sa ville chétive il réglait l'univers.
J'admire ses talents, j'en déteste l'usage :

Sa parole est un feu, mais un feu qui ravage,
Dont les sombres lueurs brillent sur des débris.
Tout, jusqu'aux vérités, trompe dans ses écrits ;
Et du faux et du vrai ce mélange adultère
Est d'un sophiste adroit le premier caractère.
Tour à tour apostat de l'une et l'autre loi,
Admirant l'Evangile, et réprouvant la foi,
Chrétien, déiste, armé contre Genève et Rome,
Il épuise à lui seul l'inconstance de l'homme,
Demande une statue, implore une prison ;
Et l'amour-propre enfin, égarant sa raison,
Frappe ses derniers ans du plus triste délire.
Il fuit le monde entier qui contre lui conspire,
Il se confesse au monde, et, toujours plein de soi,
Dit hautement à Dieu : « Nul n'est meilleur que [moi. »

L'autre, encor plus fameux, plus éclatant génie,
Fut pour nous, soixante ans, le dieu de l'harmo- [nie.
Ceint de tous les lauriers, fait pour tous les succès,
Voltaire a de son nom fait un titre aux Français.
Il nous a vendu cher ce brillant héritage,
Quand, libre en son exil, rassuré par son âge,
De son esprit fougueux l'essor indépendant
Prit sur l'esprit du siècle un si haut ascendant.

Quand son ambition, toujours plus indocile,
Prétendit détrôner le Dieu de l'Evangile.
Voltaire, dans Ferney, son bruyant arsenal,
Secouait sur l'Europe un magique fanal
Que, pour embraser tout, trente ans, on a vu [luire.
Par lui l'impiété, puissante pour détruire,
Ebranla, d'un effort aveugle et furieux,
Les trônes de la terre appuyés dans les Cieux,
Ce flexible Protée était né pour séduire :
Fort de tous les talents et de plaire et de nuire,
Il sut multiplier son fertile poison.
Armé du ridicule, éludant la raison,
Prodiguant le mensonge, et le sel, et l'injure,
De cent masques divers il revêt l'imposture,
Impose à l'ignorant, insulte à l'homme instruit.
Il sut jusqu'au vulgaire abaisser son esprit,
Faire du vice un jeu, du scandale une école.
Grâce à lui, le blasphème et piquant et frivole
Circulait, embelli des traits de la gaieté.
Au bon sens il ôta sa vieille autorité,
Repoussa l'examen, fit rougir du scrupule,
Et mit au premier rang le titre d'incrédule.

LA HARPE.

—

S

SACREMENTS.

(Traduction paraphrasée du psaume XXVIII : *Afferte Domino.*)

Enfants du Dieu vivant, offrez-lui les prémices
Des troupeaux dont lui-même il vous rend posses- [seurs ;
Le chair de vos agneaux, le sang de vos génisses :
Mais songez que vos sacrifices
Doivent être ennoblis par le don de vos cœurs.

Offrez-lui les trésors que sa bonté vous donne ;
Ornez son sanctuaire et parez son séjour :
Que d'un culte pompeux la splendeur l'environne,
Et que son temple saint résonne
De vos hymnes de gloire et de vos chants d'amour.

Mais que vois-je ? avec Dieu l'homme n'est plus en [guerre.
Le Saint des saints paraît : la figure n'est plus !
Le Tout-Puissant s'abaisse et descend sur la terre,
Il vient guérir notre misère,
Et l'eau vivifiée enfante les élus (1).

Dans les plus faibles cœurs l'Esprit divin réside :
Son flambeau les éclaire, ils brûlent de son feu ;
Vainqueurs d'un siècle impur et d'un monde perfide,
Armés d'un courage intrépide,
Ils bravent les tyrans et confessent leur Dieu (2).

Mais je vois d'un festin la pompe solennelle,
Et l'homme s'enivrant de la divinité ;
Le froment des élus s'offre à l'âme fidèle ;
Son Créateur devient pour elle
Un aliment de vie et d'immortalité (3).

Comme un cèdre superbe atteint par la tempête,
Dieu brise du pécheur l'orgueil présomptueux ;
Sous la main qui l'absout il incline la tête ;
La grâce achève sa conquête,
Et d'un cœur criminel fait un cœur vertueux (4).

Dans la sainte Onction le mourant se confie,
Et du Dieu qui console invoque le saint nom.
Sur son lit de douleur ce nom le fortifie :
Sans regrets il quitte la vie ;
La mort est désarmée et perd son aiguillon (5).

D'un Dieu Père et Sauveur la sagesse profonde
De sa grâce aux époux tient le trésor ouvert.
Il bénit le lien qui conserve le monde ;
Il rend la nature féconde,
Et la voix du Seigneur fait fleurir le désert (6).

Il prépare à sa loi de jeunes solitaires,
Tels que des cerfs craintifs au fond des bois épais ;
Mais de sa foi bientôt zélés dépositaires,
Ils dispenseront ses mystères,
Ses divines leçons, ses grâces, ses bienfaits (7).

(1) Le Baptême.
(2) La Confirmation.
(3) L'Eucharistie.
(4) La Pénitence.
(5) L'Extrême-Onction.
(6) Le Mariage.
(7) L'Ordre.

Offrons-lui dans son temple un hommage unanime :
Son cœur veille sur nous, sa vérité nous luit ;
Son œil des monts altiers voit à ses pieds la cime ;
Quand sa voix commande à l'abîme,
L'orgueilleux Océan s'humilie et s'enfuit.

Son trône est éternel : sa parole est le gage
Des biens dont l'abondance attend ses serviteurs ;
La gloire et le repos, tel est leur héritage
La paix est l'unique partage
Que sa bonté réserve à ses adorateurs !

Le comte A. DE MARCELLUS.

SAGESSE.

(*Voyez :* PORTRAIT DE L'HOMME SAGE, par Fénelon.)

SENTIMENTS DE PENITENCE.

(Ode tirée du psaume CXXIX.)

Pressé de l'ennui qui m'accable,
Jusqu'à ton trône redoutable
J'ai porté mes cris gémissants :
Seigneur, entends ma voix plaintive,
Et prête une oreille attentive
Au bruit de mes tristes accents.

Si dans le jour de tes vengeances
Tu considères mes offenses,
Grand Dieu, quel sera mon appui ?
C'est à toi seul que je m'adresse,
Et c'est en ta sainte promesse
Que mon cœur espère aujourd'hui.

Oui, je m'assure en ta clémence (1).
Si, toujours plein de ta puissance,
Mon zèle a soutenu ta loi,
Dieu juste, sois-moi favorable,
Et jette un regard secourable,
Sur ce cœur qui se fie en toi.

Dès que paraîtra la lumière,
Jusqu'au temps où de sa carrière
La nuit recommence le cours,
Plein de l'espoir que tu demandes,
Je t'adresserai mes offrandes,
Et j'implorerai ton secours.

Heureux, puisque de nos souffrances,
Par l'objet de nos espérances,
Nous devons être rachetés,
Et qu'il nous permet de prétendre
Qu'un jour sa bonté doit s'étendre
Sur toutes nos iniquités.

Jean-Baptiste ROUSSEAU.

LES SŒURS DE CHARITÉ.

Grâce à Dieu, les voici, ces vierges intrépides.
Que leur zèle est ardent ! que leurs pieds sont rapides
Pour courir où l'on souffre, où la voix des mourants,
Des pauvres délaissés, des orphelins errants,
Au nom de Jésus-Christ les appelle à toute heure !
Le toit des malheureux, voilà quelle demeure
Leur fut donnée. Au lieu de ces couvents pieux
Où d'autres consacrant leurs jours silencieux,
De Jésus, leur Sauveur, épouses fortunées,
Constamment à ses pieds l'adorent prosternées,
Pour cellule, elles n'ont que le triste réduit,
Que la chambre funèbre où l'amour les conduit ;
Et pour cloître, la rue et le corridor sombre
Où viennent s'entasser des souffrances sans nombre.

Symbole d'espérance aux yeux de l'indigent,
Sur leur sein virginal brille une croix d'argent ;
De leur chaste côté descend un long rosaire
Qu'elles semblent toujours tendre à chaque misère,
Comme une douce chaîne où peuvent s'attacher
Tous ceux que sous son poids le malheur fait pencher.
Au chevet du malade en sa dernière épreuve,
Venez les contempler sous l'humble habit de veuve,
Le front resplendissant de grâce et de candeur,
Sans voile que celui d'une sainte pudeur.
Voyez-les s'incliner sur cette impure couche,
Le remède à la main, le sourire à la bouche ;
Soutenir de leurs bras, consoler de leur voix
Ce pauvre, heureux enfin pour la première fois ;
Et dites si la mère, en ses vives tendresses,
Prodigue à son enfant plus de soins, de caresses,
Que ces femmes sans fils, sans filles, sans époux,
Qui ne tiennent à rien pour être mieux à tous.

Ainsi, leur existence en secret se consume
A répandre le miel où coulait l'amertume,
A sécher bien des pleurs ; à panser, à guérir
Des maux qu'un doux instinct leur a fait découvrir ;
Et puis, la mort arrive... A cette heure suprême
Où chacun, en partant, regrette ce qu'il aime,
Elles, sûr le grabat qu'entourent seulement
Celles qui partageaient leur obscur dévouement,
Pleurent d'abandonner dans sa triste misère
Le pauvre, seul lien qui les tienne à la terre !
Mais leur tâche est finie... et sur tant de bienfaits
Le voile de l'oubli s'abaisse pour jamais.

Les voilà, les voilà ces chastes héroïnes,
Dignes de notre hommage et des gloires divines,
Ces anges dont Dieu seul couronne la bonté,
Et qu'on nomme ici-bas Sœurs de la charité !

Désiré CARRIÈRE.

SONGE D'ATHALIE.

ATHALIE.

Un songe (me devrais-je inquiéter d'un songe ?)
Entretient dans mon cœur un chagrin qui le ronge ;
Je l'évite partout, partout il me poursuit.
C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit ;

(1) *Oui, je m'assure en ta clémence.* Tour familier à Racine, qui l'a souvent employé dans ses meilleures pièces ; il a je ne sais quoi de doux et d'affectueux qui convient admirablement au langage de la faiblesse confiante. (AMAR.)

Ma mère Jézabel devant moi s'est montrée
Comme au jour de sa mort pompeusement parée;
Ses malheurs n'avaient point abattu sa fierté;
Même elle avait encor cet éclat emprunté
Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage
Pour réparer des ans l'irréparable outrage :
« Tremble, m'a-t-elle dit, fille digne de moi,
Le cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi.
Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,
Ma fille. » En achevant ces mots épouvantables,
Son ombre vers mon lit a paru se baisser,
Et moi je lui tendais les mains pour l'embrasser;
Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
D'os et de chair meurtris et traînés dans la fange,
Des lambeaux pleins de sang, et des membres af-
[freux
Que des chiens dévorants se disputaient entre eux.

ABNER.

Grand Dieu !

ATHALIE.

Dans ce désordre à mes yeux se présente
Un jeune enfant couvert d'une robe éclatante,
Tel qu'on voit des Hébreux les prêtres revêtus.
Sa vue a ranimé mes esprits abattus ;
Mais lorsque, revenant de mon trouble funeste,
J'admirais sa douceur, son air noble et modeste,
J'ai senti tout à coup un homicide acier,
Que le traître en mon sein a plongé tout entier.
De tant d'objets divers le bizarre assemblage
Peut-être du hasard vous paraît un ouvrage;
Moi-même quelque temps, honteuse de ma peur,
Je l'ai pris pour l'effet d'une sombre vapeur ;
Mais de ce souvenir mon âme possédée
A deux fois, en dormant, revu la même idée ;
Deux fois mes tristes yeux se sont vu retracer
Ce même enfant toujours tout prêt à me percer.
Lasse enfin des horreurs dont j'étais poursuivie,
J'allais prier Baal de veiller sur ma vie,
Et chercher du repos au pied de ses autels ;
Que ne peut la frayeur sur l'esprit des mortels !
Dans le temple des Juifs un instinct m'a poussée,
Et d'apaiser leur Dieu j'ai conçu la pensée :
J'ai cru que des présents calmeraient son courroux,
Que ce Dieu, quel qu'il soit, en deviendrait plus
[doux.
Pontife de Baal, excusez ma faiblesse,
J'entre : le peuple fuit; le sacrifice cesse.
Le grand prêtre vers moi s'élance avec fureur;
Pendant qu'il me parlait, ô surprise ! ô terreur !
J'ai vu ce même enfant dont je suis menacée,
Tel qu'un songe effrayant l'a peint à ma pensée.
Je l'ai vu : son même air, son même habit de lin,
Sa démarche, ses yeux, et tous ses traits enfin :
C'est lui-même : il marchait à côté du grand prêtre,
Mais bientôt à ma vue on l'a fait disparaître.
Voilà quel trouble ici m'oblige à m'arrêter,
Et sur quoi j'ai voulu tous deux vous consulter.

Jean Racine.

T

LE TOMBEAU D'UNE MERE.

Un jour, les yeux lassés de veilles et de larmes,
Comme un lutteur vaincu prêt à jeter ses armes,
Je disais à l'aurore : En vain tu vas briller ;
La nature trahit nos yeux par ses merveilles,
Et le ciel coloré de ses teintes vermeilles,
Ne sourit que pour nous railler...

Je disais ; et mes yeux voyaient avec envie
Tout ce qui n'a reçu qu'une insensible vie,
Et dont nul rêve au moins n'agite le sommeil.
Au sillon, au rocher j'attachais ma paupière,
Et ce regard disait : A la brute, à la pierre,
Au moins que ne suis-je pareil ?

Et ce regard errant comme l'œil d'un pilote
Qui demande sa route à l'abîme qui flotte,
S'arrêta tout à coup fixé sur un tombeau,
Tombeau, cher entretien d'une douleur amère,
Où le gazon sacré qui recouvre ma mère
Grandit sous les pleurs du hameau...

Là dort dans son espoir celle dont le sourire
Cherchait encor mes yeux à l'heure où tout expire,
Ce cœur source du mien, ce sein qui m'a conçu,
Ce sein qui m'allaita de lait et de tendresses,
Ces bras qui n'ont été qu'un berceau de caresses,
Ces lèvres dont j'ai tout reçu !

Là dorment soixante ans d'une seule pensée,
D'une vie à bien faire uniquement passée,
D'innocence, d'amour, d'espoir, de pureté,
Tant d'aspirations vers son Dieu répétées,
Tant de foi dans la mort, tant de vertus jetées
En gage à l'immortalité !

Tant de nuits sans sommeil pour veiller la souf-
[france,
Tant de pain retranché pour nourrir l'indigence
Tant de pleurs toujours prêts à s'unir à des pleurs,
Tant de soupirs brûlants vers une autre patrie,
Et tant de patience à porter une vie
Dont la couronne était ailleurs !

Et tout cela, pourquoi ? Pour qu'un creux dans le
[sable
Absorbât pour jamais cet être intarissable !
Pour que ces vils sillons en fussent engraissés !
Pour que l'herbe des morts, dont sa tombe est cou-
[verte,
Grandît, là, sous mes pieds, plus épaisse et plus
[verte !
Un peu de cendre était assez.

Non, non, pour éclairer trois pas sur la poussière
Dieu n'aurait pas créé cette immense lumière,
Cette âme au long regard, à l'héroïque effort !

Sur cette froide pierre en vain le regard tombe ;
O vertu ! ton aspect est plus fort que la tombe,
Et plus évident que la mort!

Et mon œil, convaincu par ce grand témoignage,
Se releva de terre et sortit du nuage,
Et mon cœur ténébreux recouvra son flambeau.
Heureux l'homme à qui Dieu donne une sainte mère!
En vain la vie est dure et la mort est amère,
Qui peut douter sur son tombeau ?

LAMARTINE.

LA TRANSFIGURATION.

Et Jésus s'éloignait avec ses trois apôtres
Pierre, Jacques et Jean : seuls ils l'avaient suivi,
A sa voix séparés des autres;
Et sur une montagne ensemble ils ont gravi.

Et le Seigneur près d'eux s'était mis en prière :
Soudain il s'est transfiguré;
Et des clartés du ciel tout son corps pénétré
Du soleil le plus pur fait pâlir la lumière !

Près de ses vêtements, sur les pics argentés,
La neige en sa blancheur s'efface :
Moïse, Elie, à ses côtés,
Sont faits tout éclatants des rayons de sa face !

Et celui qui voulut tant souffrir, tant aimer,
Dédaigneux, en ce jour, de sa gloire infinie,
S'entretient avec eux de mort, d'ignominie :
Excès d'amour divin près de se consommer!...

En retour, il est vrai, Pierre a connu l'ivresse :
Il fait si bon, restons encor, Seigneur,
Dit-il, et que ma main vous dresse
Trois tentes dans ces lieux, asile du bonheur!...
Mais déjà cachés par la nue
Moïse, Elie échappent à leurs yeux :

Le Seigneur seul paraît dans sa splendeur des cieux!
Et du nuage alors une voix est venue;
Et leur front tombe au sol, car le Père a parlé.
Et ce mot retentit : « Voici mon Fils que j'aime,
« Ecoutez-le : c'est lui, ma sagesse suprême. »
Et Jésus les toucha : le Dieu s'était voilé.

GOUT-D'ALBRET.

LE TRAVAIL, SA NECESSITE.

Au travail, mes enfants, accordez une part,
Dans les jours de votre jeunesse.
Tout donner au plaisir n'est pas de la sagesse.
Tel qui pense autrement, même avant la vieillesse
S'en repentira, mais trop tard.

A.-V. ARNAULT.

LA TRINITE.

Au-dessus des cieux même est un trône terrible,
Que la foudre environne et rend inaccessible :
Les esprits les plus purs de sa gloire étonnés,
De leurs ailes couverts y tremblent prosternés.
Il est avant les temps, les cieux et la lumière:
Les astres près de lui ne sont qu'ombre et poussière ;
Et ce trône s'élève encor plus sur ces feux
Que les enfers profonds ne s'abaissent sous eux.
Sur ce trône éclatant règne l'Etre suprême :
Son Fils, Verbe fait homme, aussi grand que lui-même,
Est assis à sa droite, et, vainqueur de la mort,
Tient à ses pieds le temps, la nature et le sort.
De leur perfection naît leur amour immense,
Esprit vivifiant, même feu, même essence,
Ces trois divins Soleils, unissant leur clarté,
Forment de l'Eternel l'ineffable unité.

SAINT-DIDIER.

V

DE LA VAINE GLOIRE.

J'ai vu quelquefois un enfant
Pleurer d'être petit, en être inconsolable.
L'élevait-on sur une table?
Le marmot pensait être grand.
Tout homme est cet enfant : les dignités, les places,
La noblesse, les biens, le luxe et la splendeur,
C'est la table du nain, ce sont autant d'échasses
Qu'il prend pour sa propre grandeur.

LAMOTTE.

VAINES OCCUPATIONS DES GENS DU SIECLE.

Quel charme vainqueur du monde
Vers Dieu m'élève aujourd'hui ?
Malheureux l'homme qui fonde
Sur les hommes son appui !
Leur gloire fuit et s'efface
En moins de temps que la trace
Du vaisseau qui fend les mers,
Ou de la flèche rapide
Qui, loin de l'œil qui la guide,
Cherche l'oiseau dans les airs.

De la sagesse immortelle
La voix tonne et nous instruit :
« Enfants des hommes, dit-elle,
De vos soins quel est le fruit ?
Par quelle erreur, âmes vaines,
Du plus pur sang de vos veines
Achetez-vous si souvent,
Non un pain qui vous repaisse,
Mais une ombre qui vous laisse
Plus affamés que devant (1) ? »

« Le pain que je vous propose
Sert aux anges d'aliment ;
Dieu lui-même le compose
De la fleur de son froment.

(1) *Devant* pour *auparavant* ne se dit plus, et avait déjà tout à fait vieilli lorsque Racine a fait ce cantique. (*Note de Geoffroy.*)

C'est ce pain si délectable
Que ne sert point à sa table
Le monde que vous suivez.
Je l'offre à qui veut me suivre ;
Approchez. Voulez-vous vivre?
Prenez, mangez et vivez. »

O sagesse, ta parole
Fit éclore l'univers,
Posa sur un double pôle
La terre au milieu des airs !
Tu dis ; et les cieux parurent,
Et tous les astres coururent
Dans leur ordre se placer.
Avant les siècles tu règnes ;
Et qui suis-je, que tu daignes
Jusqu'à moi te rabaisser (1)?

Le Verbe, image du Père,
Laissa son trône éternel,
Et d'une mortelle mère
Voulut naître homme et mortel.
Comme l'orgueil fut le crime
Dont il naissait la victime,
Il dépouilla sa splendeur,
Et vint, pauvre et misérable,
Apprendre à l'homme coupable
Sa véritable grandeur.

L'âme heureusement captive
Sous ton joug trouve la paix,
Et s'abreuve d'une eau vive
Qui ne s'épuise jamais.
Chacun peut boire en cette onde,
Elle invite tout le monde ;
Mais nous courons follement
Chercher des sources bourbeuses,
Ou des citernes trompeuses,
D'où l'eau fuit à tout moment (2).

Jean RACINE.

VANITE DE L'AMBITION ET DES GRANDEURS.

N'espérons plus, mon âme, aux promesses du [monde !
Sa lumière est un verre, et sa faveur une onde
Que toujours quelque vent empêche de calmer.
Quittons ces vanités, lassons-nous de les suivre :
C'est Dieu qui nous fait vivre,
C'est Dieu qu'il faut aimer.

En vain, pour satisfaire à nos lâches envies,
Nous passons près des rois tout le temps de nos [vies
A souffrir des mépris et plyoer les genoux :
Ce qu'ils peuvent n'est rien ; ils sont comme nous
Véritablement hommes, [sommes,
Et meurent comme nous.

(1) Cette strophe magnifique et pleine du plus beau mouvement lyrique, réunit la sublimité des idées à la grandeur du style. C'est la plus belle de ce cantique, qui me paraît le plus beau de tous.
(*Note de Geoffroy.*)

Ont ils rendu l'esprit, ce n'est plus que poussière
Que cette majesté si pompeuse et si fière,
Dont l'éclat orgueilleux étonnait l'univers ;
Et, dans ces grands tombeaux où leurs âmes hau- [taines
Font encore les vaines,
Ils sont mangés des vers.

Là se perdent ces noms de maîtres de la terre,
D'arbitres de la paix, de foudres de la guerre ;
Comme ils n'ont plus de sceptre, ils n'ont plus de [flatteurs,
Et tombent avec eux, d'une chute commune,
Tous ceux que leur fortune
Faisait leurs serviteurs.

MALHERBE.

VANITE DES GRANDEURS.

Qu'est-ce que les grandeurs? Voyez-vous ces [nuages
Qui montent dans les airs du sein des marécages.
Et qui, près du soleil, dans le palais du soir,
Environnent le trône où leur roi vient s'asseoir ?
Quand l'astre a disparu, tout l'éclat qui les dore
Sous le voile des nuits aussitôt s'évapore :
N'est-ce pas là l'image et l'emblème des grands ?
Croit-on que le bonheur habite ces hauts rangs?
Ah ! tout ce vain éclat, cette pompe éphémère
N'est qu'un néant superbe, une illustre misère ;
Et les noirs soucis même agitent quelquefois
Les courtines de pourpre où sommeillent les rois.

CHÊNEDOLLÉ.

VANITE DU MONDE.

Comme l'émail pompeux de cette fleur superbe
Que l'aurore, au matin, arrose de ses pleurs,
Et que l'astre du jour peint de mille couleurs,
Au soir perd son éclat, et meurt au sein de l'herbe;
Comme d'un cours rapide un torrent furieux
S'enfle, roule, s'enfuit, et ne laisse à nos yeux
Que les tristes effets de l'orgueil de son onde ;
Comme un moment voit naître et mourir un éclair,
Ainsi la vanité de la gloire du monde
Eclate, se fait craindre, et disparaît dans l'air.

ARNAULD D'ANDILLY.

VENI, CREATOR SPIRITUS.

(Hymne du jour de la Pentecôte.)

Esprit créateur, à nos âmes,
A nos cœurs formés dans ta loi,
Viens prêter tes ardentes flammes !
Tu les as tous créés pour toi.

Descends sur nous, toi qui te nommes
Consolateur ! présent de Dieu,
Source où vont puiser tous les hommes,
Eau vive et grâce, amour et feu !

(2) Ces cantiques spirituels, dit le commentateur des œuvres de Racine cité dans la note précédente, sont des odes admirables. Le génie du poëte s'y montre dans toute sa maturité. C'est la dernière de ses productions ; c'est le chant du cygne.

Toi, des sept dons faisceau céleste,
Toi, le doigt du Dieu des vertus,
Toi, sa promesse manifeste,
Dans la bouche de ses élus !

Tiens nos sens unis à ta vie,
A ton amour nos cœurs ouverts ;
Et de la nature asservie
Que ta force brise les fers !

Eloigne l'ennemi perfide !
Rends-nous la paix aux jours de deuil,
Et que ta droite soit le guide
Qui nous préserve de l'écueil !

Par toi nous saurons Dieu le Père,
Par toi nous saurons Dieu le Fils,
Et toujours une foi sincère
Nous dira que tu les unis.

Gloire au Père, au Fils ! gloire égale
A l'Esprit dont les feux vainqueurs,
Au souffle divin qu'il exhale,
Eclairent, embrasent les cœurs !

Alexandre Guillemin.

VENI, SANCTE SPIRITUS.

(Prose du jour de la Pentecôte.)

Viens, Esprit-Saint, divine flamme,
Viens du ciel et lance en notre âme
Un doux rayon de tes splendeurs !
Viens, ô Père des misérables,
Viens, source des dons ineffables,
Viens, pure lumière des cœurs !

O toi, Consolateur suprême,
Doux hôte de l'âme qui t'aime
Et son doux rafraîchissement ;
Dans le travail repos aimable,
Dans le chaud zéphir agréable,
Dans les pleurs vrai soulagement.

Flambeau des clartés immortelles,
Remplis des cœurs de tes fidèles
L'abîme profond et caché ;
Toi seul nous fais ce que nous sommes ;
Sans toi rien n'est pur dans les hommes :
Tout est souillé par le péché.

Lave les taches criminelles,
Guéris les blessures mortelles,
Arrose le cœur altéré,
Fléchis l'orgueilleux inflexible,
Embrase le tiède insensible,
Redresse l'aveugle égaré.

Sur ce peuple qui te révère,
Qui dans ton assistance espère,
Répands les dons de ta bonté !
Fais-nous vivre dans l'innocence,
Mourir dans la persévérance,
Et régner dans l'éternité !

de Sacy.

LA VERTU.

Il est une vertu dont la puissance active
Commande aux passions, les calme ou les captive,
Arrache enfin notre âme à la séduction,
Au sein de ses erreurs désabuse Ixion,
Et, d'un plaisir plus vrai lui présentant l'image,
Dans ses bras enchantés dissipe le nuage.
Que nos cœurs sont heureux quand la loi du devoir
De nos plus doux penchants confirme le pouvoir !
Il est une vertu : qui résiste à ses charmes
Vivra dans les douleurs, gémira dans les larmes,
Et devant elle un jour, malgré tous ses efforts,
Portera pour tribut le poids de ses remords.
Des mortels les plus sourds sa voix est entendue ;
L'âme qui fuit ses bras y retombe éperdue.
Qui connut son pouvoir, qui sentit sa douceur,
Pourrait-il la confondre avec son oppresseur,
Avec le vice impur, ce complaisant barbare
Qui souffle dans nos sens les flammes du Tartare,
Nous laisse moissonner quelques stériles fleurs,
Sûr, après nos plaisirs, d'éterniser nos pleurs ?
Si la vertu n'est rien, pourquoi l'humble innocence
A-t-elle sur nos cœurs conservé sa puissance ?
D'où vient qu'un villageois, assis sous son ormeau,
Juge les différends qui naissent au hameau ?
Pauvre, chargé de soins et consumé par l'âge,
Qui peut l'avoir rendu le dieu du voisinage ?
Les pasteurs assemblés viennent autour de lui
Chercher dans ses leçons leur joie et leur appui.
Eh ! ne voyez-vous pas qu'amant de la sagesse,
Il est juste sans faste et prudent sans finesse,
Et que, l'intégrité conduisant ses projets,
De ses concitoyens il s'est fait des sujets ?
La vertu sous le chaume attire nos hommages ;
Le crime sous le dais est la terreur des sages.

Bernis.

LES VERTUS CHRÉTIENNES
ET LEUR RÉCOMPENSE.

Toi qui possèdes la puissance,
La grandeur et la majesté ;
Toi qui tiens sous ta dépendance
Et le temps et l'éternité ;
O Roi des rois, Maître des maîtres,
Etre par qui sont tous les êtres,
Centre et lumière des esprits ;
De toi seul nos vertus descendent,
Et de ta source se répandent
Sur les hommes que tu chéris.

Fille des cieux, vers le fidèle
Vient l'Espérance au front serein ;
La Charité marche avec elle,
Et la Foi leur donne la main :
Liens sacrés, nœuds honorables,
Qui les rendent inséparables,
Et que Dieu seul peut désunir ;
Le temps d'espérer et de croire
Finit au grand jour de sa gloire ;
Le temps d'aimer ne peut finir.

Oui, tu seras toujours la même,
Et ton temps est l'éternité,
Divine ardeur, vertu suprême,
Inaltérable charité!
Si toujours ton feu nous anime
Malgré la nuit qui nous opprime,
Et malgré le poids de nos corps,
Quand l'objet dont tu nous enflammes
Sans voile éclairera nos âmes,
Oh! quels seront donc nos transports!

Quand brillera-t-il sur nos têtes
Ce jour si cher à notre espoir?
Ce grand jour que tu nous apprêtes,
Jour qui n'aura jamais de soir?
Que sa lumière sera pure!
Nous n'en pouvons dans la nature
Trouver que d'imparfaits crayons;
Le soleil n'a rien qui l'égale,
Quoiqu'au haut des cieux il étale
La pompe de tant de rayons.

Sur cette terre infortunée
Quel temps cruel et ténébreux!
Courte et pénible destinée,
Jours d'épreuve, jours rigoureux!
Mais si nous semons dans les larmes,
Que la récolte aura de charmes
Au sein de l'éternel séjour!
Et quel prix heureux de nos peines,
Quand nous entrerons les mains pleines
Des fruits qu'aura produits l'amour!

Ces fruits, ô Seigneur, fais-les naître
Dans nos cœurs épris de ta loi;
Fais-les mûrir, ô divin Maître;
Rends-nous enfin dignes de toi!
Les vertus que tu nous commandes
La moisson que tu nous demandes,
C'est de toi que nous l'attendons.
Le travail est notre partage :
Mais le succès est ton ouvrage
Et nos richesses sont tes dons.

Louis Racine.

VOCATION DE TOUS LES PEUPLES

AU CHRISTIANISME.

En quel funeste état te découvrent mes yeux,
Ville jadis si belle, ô peuple ami des cieux;
Qu'as-tu fait à ton Dieu? sa vengeance est certaine.
Comment à tant d'amour succède tant de haine!
Son bras de jour en jour s'appesantit sur toi,
Et tu ne fus jamais plus zélé pour sa loi.
Combien d'avant-coureurs annoncent ta ruine!
Et la guerre étrangère, et la guerre intestine,
Et les embrasements, et la peste et la faim,
Que de maux rassemblés! l'orage éclate enfin,
Le nuage est crevé; je vois partir la foudre.
Jérusalem n'est plus, et le temple est en poudre.
Les feux, malgré Titus, prompts à le consumer,

Ces feux vengeurs, le ciel saura les rallumer,
Quand des audacieux oseront entreprendre
De relever encor ce temple de sa cendre.
« O peuple que je plains, ton vainqueur est-ce moi?
C'est ton Dieu, dit Titus, qui se venge de toi.
Oui, sans doute, le ciel les punit d'une offense :
Je n'ai fait que prêter mon bras à sa vengeance. »
Ils l'ont bien mérité ce châtiment affreux.
Le sang de leur victime est retombé sur eux.
Le père a pour longtemps proscrit ses fils rebelles;
Le maître a retranché les branches infidèles.
Il n'a point toutefois arraché l'arbre ingrat;
Mais un nouveau prodige en a changé l'éclat.
Sur cet arbre étonné que de branches nouvelles,
Sauvages autrefois, aujourd'hui naturelles!
Que vois-je? l'étranger dépouille l'héritier,
Et le fils adopté succède le premier.
De ces nouveaux enfants que la mère est féconde!
Ils ne font que de naître et remplissent le monde.
Les maîtres des pays par le Nil arrosés,
D'une antique sagesse enfin désabusés,
Ont déjà de la croix embrassé la folie.
A l'aspect d'un bois vil le Parthe s'humilie :
Et réunis entre eux pour la première fois,
Les Scythes vagabonds reconnaissent des lois.
A l'auteur du soleil le Perse offre un hommage,
Que l'erreur si longtemps lui fit rendre à l'ouvrage.
Des déserts libyens le farouche habitant,
Le Sarmate indocile, et l'Arabe inconstant,
De ses sauvages mœurs adoucit la rudesse.
Corinthe se réveille et sort de sa mollesse.
Athène ouvrant les yeux reconnaît le pouvoir
Du Dieu qu'elle adora longtemps sans le savoir.
Mieux instruite aujourd'hui, cet autel qu'elle honore,
N'est plus enfin l'autel d'un maître qu'elle ignore.
Il est trouvé ce Dieu tant cherché par Platon :
L'aréopage entier retentit de son nom.
Les Gaulois détestant les honneurs homicides
Qu'offre à leurs dieux cruels le fer de leurs druides,
Apprennent que pour nous le ciel moins rigoureux,
Ne demande jamais le sang d'un malheureux;
Et qu'un cœur qu'a brisé le repentir du crime,
Est aux yeux d'un Dieu saint la plus sainte victime.
Tes illustres martyrs sont tes premiers trésors,
Opulente cité, la gloire de ces bords,
Où la Saône enchantée à pas lents se promène,
N'arrivant qu'à regret au Rhône qui l'entraîne.
Toi que la Seine embrasse, et qui dois à ton tour
L'enfermer dans le sein de ton vaste contour,
Ville heureuse, sur toi brille la foi naissante.
Qu'un jour tes sages rois la rendront florissante!
Sur vos têtes aussi luit cet astre divin,
Vous que baignent les flots du Danube et du Rhin;
Vous qui buvez les eaux du Tage et de l'Ibère;
Vous que dans vos forêts le jour à peine éclaire.
Et vous que, séparant du reste des humains,
Les mers avaient sauvés des fureurs des Romains,
Lieux où ne put voler leur aigle ambitieuse,
Je vois dans vos climats la foi victorieuse.

Au grand nom qui du monde a couru les deux bouts,
De l'Inde à la Tamise on fléchit les genoux.
La Croix a tout conquis, et l'Eglise s'écrie :
« Comment à tant d'enfants ai-je donné la vie ! »

Louis RACINE.

VOLTAIRE, SON INFLUENCE ;

DANGERS DE LA JEUNESSE, BONHEUR DANS LE TRAVAIL.

(Le poëte parle d'une jeune fille innocente et pieuse, qu'il a entrevue, vaquant, dans l'humble mansarde qu'elle habite, à ses occupations journalières.)

Le matin elle chante et puis elle travaille,
Sérieuse, les pieds sur sa chaise de paille,
Cousant, taillant, brodant quelques dessins choisis;
Et, tandis que, songeant à Dieu, simple et sans [crainte,
Cette vierge accomplit sa tâche auguste et sainte,
Le silence rêveur à sa porte est assis.

Ainsi, Seigneur, vos mains couvrent cette demeure.
Dans cet asile obscur qu'aucun souci n'effleure,
Rien qui ne soit sacré, rien qui ne soit charmant !
Cette âme, en vous priant pour ceux dont la nef [sombre,
Peut monter chaque soir vers vous sans faire d'om-
Dans la sérénité de votre firmament. [bre

Nul danger, nul écueil...Si ! l'aspic est dans l'herbe!
Hélas ! hélas ! le ver est dans le fruit superbe !
Pour troubler une vie il suffit d'un regard.
Le mal peut se montrer même aux clartés d'un
La curiosité qu'a l'esprit de la vierge [cierge.
Fait une plaie au cœur de la femme plus tard.

Plein de ces chants honteux, dégoût de la mémoire,
Un vieux livre est là-haut sur une vieille armoire,
Par quelque vil passant dans cette ombre oublié;
Roman du dernier siècle ; œuvre d'ignominie.
Voltaire alors régnait, ce singe de génie,
Chez l'homme en mission par le diable envoyé.

Epoque qui gardas, de vin, de sang rougie,
Même en agonisant, l'allure de l'orgie !
O dix-huitième siècle, impie et châtié !
Société sans Dieu, qui par Dieu fus frappée ;
Qui, brisant sous la hache et le sceptre et l'épée,
Jeune offensas l'amour, et vieille la pitié !

Table d'un long festin qu'un échafaud termine !
Monde aveugle pour Christ, que Satan illumine !
Honte à tes écrivains devant les nations !
L'ombre de tes forfaits est dans leur renommée ;
Comme d'une chaudière il sort une fumée,
Leur sombre gloire sort des révolutions.

Frêle barque assoupie à quelques pas d'un gouffre!
Prends garde, enfant, cœur tendre où rien encor ne [souffre !
O pauvre fille d'Eve ! ô pauvre jeune esprit !
Voltaire, le serpent, le doute, l'ironie,
Voltaire est dans un coin de ta chambre bénie !
Avec son œil de flamme il t'espionne et rit.

Oh ! tremble ! ce sophiste a sondé bien des fanges !
Oh ! tremble ! ce faux sage a perdu bien des anges!
Ce démon, noir milan, fond sur les cœurs pieux,
Et les brise, et souvent, sous ses griffes cruelles,
Plume à plume j'ai vu tomber ces blanches ailes
Qui font qu'une âme vole et s'enfuit dans les cieux.

Il compte de ton sein les battements sans nombre.
Le moindre mouvement de ton esprit dans l'ombre,
S'il penche un peu vers lui, fait resplendir son œil,
Et, comme un loup rôdant, comme un tigre qui [guette,
Par moments, de Satan, visible au seul poëte,
La tête monstrueuse apparaît à ton seuil!

Hélas ! si ta main chaste ouvrait ce livre infâme,
Tu sentirais soudain Dieu mourir dans ton âme.
Ce soir tu pencherais ton front triste et boudeur
Pour voir passer au loin dans quelque verte allée
Les chars étincelants à la roue étoilée,
Et demain tu rirais de la sainte pudeur !

Ton lit, troublé la nuit de visions étranges,
Ferait fuir le sommeil, le plus craintif des anges :
Tu ne dormirais plus, tu ne chanterais plus ;
Et ton esprit, tombé dans l'océan des rêves,
Irait, déraciné comme l'herbe des grèves,
Du plaisir à l'opprobre et du flux au reflux !

Oh ! la croix de ton père est là qui te regarde !
La croix du vieux soldat mort dans la vieille garde.
Laisse-toi conseiller par elle, ange tenté,
Laisse-toi conseiller, guider, sauver peut être
Par ce lis fraternel penché sur ta fenêtre,
Qui mêle son parfum à ta virginité.

Par toute ombre qui passe en baissant la paupière !
Par les vieux saints rangés sous le portail de pierre!
Par la blanche colombe aux rapides adieux !
Par l'orgue ardent dont l'hymne en longs sanglots [se brise!
Laisse-toi conseiller par la pensive église !
Laisse-toi conseiller par le ciel radieux !

Laisse-toi conseiller par l'aiguille ouvrière,
Présente à ton labeur, présente à ta prière ;
Qui dit tout bas : Travaille ! Oh ! crois-la : Dieu, [vois-tu,
Fit naître du travail que l'insensé repousse
Deux filles : la vertu, qui fait la gaieté douce,
Et la gaieté qui rend charmante la vertu.

Entends ces mille voix, d'amour accentuées,
Qui passent dans le vent, qui tombent des nuées,
Qui montent vaguement des seuils silencieux,
Que la rosée apporte avec ses chastes gouttes,
Que le chant des oiseaux te répète, et qui toutes
Te disent à la fois : Sois pure sous les cieux !

Sois pure sous les cieux ! comme l'onde et l'aurore,
Comme le joyeux nid, comme la tour sonore,
Comme la gerbe blonde, amour du moissonneur,
Comme l'astre incliné, comme la fleur penchante,
Comme tout ce qui rit, comme tout ce qui chante,
Comme tout ce qui dort dans la paix du Seigneur !

Sois calme. Le repos va du cœur au visage,
La tranquillité fait la majesté du sage.
Sois joyeuse. La foi vit sans l'austérité ;
Un des reflets du ciel c'est le souris des femmes ;
La joie est la chaleur qui jette dans les âmes
Cette clarté d'en haut qu'on nomme Vérité.

La joie est pour l'esprit une riche ceinture.
La joie adoucit tout dans l'immense nature.
Dieu sur les vieilles tours pose le nid charmant,
Et la broussaille en fleur qui luit dans l'herbe [épaisse,
Car la ruine même autour de sa tristesse

A besoin de jeunesse et de rayonnement.
Sois bonne. La bonté contient les autres choses.
Le Seigneur indulgent sur qui tu te reposes
Compose de bonté le penseur fraternel.
La bonté c'est le fond des natures augustes.
D'une seule vertu Dieu fait le cœur des justes,
Comme d'un seul saphir la coupole du ciel.

Ainsi tu resteras comme un lis, comme un cygne,
Blanche entre les fronts purs marqués d'un divin [signe.
Et tu seras de ceux qui, sans peur, sans ennuis,
Des saintes actions amassant la richesse,
Rangent leur barque au port, leur vie à la sagesse,
Et, priant tous les soirs, dorment toutes les nuits!

Victor Hugo.

LE VOYAGEUR RECUEILLI PAR LA RELIGION.

La neige, au loin accumulée,
A torrents épaissis tombe du haut des airs ;
Et, sans relâche amoncelée,
Couvre du Saint-Bernard les vieux sommets déserts.

Plus de route, tout est barrière.
L'ombre accourt ; et déjà, pour la dernière fois,
Sur la cime inhospitalière,
Dans les vents de la nuit l'aigle a jeté sa voix.

A ce cri d'effroyable augure,
Le voyageur transi n'ose plus faire un pas ;
Mourant, et vaincu de froidure,
Au bord d'un précipice il attend le trépas.

Là, dans sa dernière pensée,
Il songe à son épouse, il songe à ses enfants ;
Sur sa couche affreuse et glacée,
Cette image a doublé l'horreur de ses tourments.

C'en est fait : son heure dernière
Se mesure pour lui dans ces terribles lieux,
Et, chargeant sa froide paupière,
Un funeste sommeil déjà cherche ses yeux.

Soudain, ô surprise! ô merveille!
D'une cloche il a cru reconnaître le bruit.
Le bruit augmente à son oreille ;
Une clarté subite a brillé dans la nuit.

Tandis qu'avec peine il écoute,
A travers la tempête, un autre bruit s'entend :
Un chien jappe, et, s'ouvrant la route,
Suivi d'un solitaire, approche au même instant.

Le chien, en aboyant de joie,
Frappe du voyageur les regards éperdus ;
La mort laisse échapper sa proie,
Et la Charité compte un miracle de plus.

Chênedollé.

Z

ZACHARIE, SON CANTIQUE.

BENEDICTUS DOMINUS DEUS ISRAEL.

Béni soit le Seigneur, qui d'un dur esclavage
A fini le malheur,
Et vient de rétablir dans son propre héritage
David, son serviteur.
Comme il avait promis par tant de bouches saintes,
Son secours est venu ;
Ces ennemis puissants qui méprisaient nos plaintes,
Ne l'ont que trop connu.
Il n'a point oublié cette auguste alliance,
Ce sacré Testament,
Qu'Abraham pour le prix de son obéissance
Obtint avec serment.
Dieu jura que sorti d'une chaîne cruelle,
Son peuple désormais
Pourrait en liberté, plein d'ardeur et de zèle,
Le servir à jamais.
Mais toi, petit enfant, que sa main nous envoie,
Et qu'un ordre éternel
Destina de tout temps pour préparer la voie
Du Sauveur d'Israël ;
Comme un flambeau, c'est toi qui dois marquer la trace
De ce Dieu désiré,
Et montrer aux pécheurs dans les eaux de sa grâce
Leur salut assuré.
Il descend parmi nous, et sa miséricorde
Efface nos forfaits.
Tous nos vœux sont remplis, sa bonté nous accorde
Une éternelle paix!

Mlle Chéron.

ZELE DE LA RELIGION.

Toi qui dans le premier poëte (1)
Versas ce cantique enflammé
Où l'Hébreu chante la défaite
D'un peuple à sa perte animé ;
Toi qui du grand, du pathétique
As sur la harpe prophétique
Répandu le charme vainqueur (2),
Règle la lyre que je touche ;
Viens, Dieu saint, viens ouvrir ma [bouche,
Je chante un roi selon ton cœur (3).
Conduite par l'hypocrisie,
Féconde fille des enfers,
La fière et subtile hérésie
Sous les fleurs nous cachait ses fers.
Par elle la licence énorme

(1) Moïse. (2) David. (3) Louis XIV.

Du nom fastueux de réforme
Honore la sédition,
Et compte que sa main rebelle
Va saper la base éternelle
De l'inébranlable Sion.

Déjà s'étendait sa victoire;
Que de cœurs percés de ses traits!
Grand Dieu, moins jaloux de ta gloi-
Tu semblais souffrir ses progrès. [re,
De nouveautés ami fantasque,
Le peuple abusé par le masque,
Sert l'hérésiarque fureur;
Déjà son zèle fanatique
Force la crainte politique
A composer avec l'erreur.

Mais je vois un nouveau Moïse
A qui le Seigneur a parlé :
Il descend; l'idole se brise,
Fond sur son autel écroulé.
Aveugles que Louis éclaire,
Jouets de l'erreur téméraire,
Rentrez sous le joug de la foi!
Ou si de votre âme incertaine
Elle n'est plus la souveraine,
Fuyez, il n'est plus votre roi.

Mais dans ses provinces instruites
C'est peu que les yeux soient ou-
Pour lui trop étroites limites! [verts;
Son zèle embrasse l'univers.
Pour servir l'un et l'autre monde
Ses vaisseaux, souverains de l'onde,
Vont s'ouvrir de nouveaux sentiers.
Sa foi, conjurant les tempêtes,
Vole à de célestes conquêtes;
Et chaque peuple a ses Xaviers (1).

Mortels placés par la naissance
Dans ces climats infortunés,
Qui de la nuit de l'ignorance
Restaient encore environnés,
Votre erreur presque inévitable,
O mystère! et pourtant coupable
Eût à jamais causé vos pleurs;
Malheureux d'avoir reçu l'être, [tre
Si loin de vous Dieu n'eût fait naî-
Un roi sensible à vos malheurs.

Qui dira tant d'heureux asiles
Dont il posa les fondements,
De ses soins à jamais utiles
Irréprochables monuments?
Cette milice mutilée (2),
Qui du champ de Mars exilée,
S'instruit à de plus saints combats;
Et la noble et brillante élite
De cette troupe israélite (3)
Dont Esther éclaire les pas (4)?
Qui mieux que lui du sanctuaire
A jamais soutenu l'honneur?
Malheur à la main téméraire
Qui touche à l'arche du Seigneur!
Soyez purs, ministres des temples :
Louis veut, par vos seuls exemples,
Que le vice soit combattu;
Et des dignités sage arbitre,
L'orgueil demande en vain la mitre
Qu'il n'accorde qu'à la vertu.

Lui-même il est votre modèle :
Venez sous ces lambris sacrés
Qu'éleva son prodigue zèle (5),
Venez le voir et l'admirer.
A l'aspect du Dieu qu'il révère,
Voyez peints sur son front sincère
Tous les traits de la piété :
Il dépose ici sa puissance,
Et c'est de son humble silence
Que croît encor sa majesté.

HOUDARD DE LAMOTTE.

(1) Saint François-Xavier, apôtre des Indes.
(2) L'hôtel des Invalides.
(3) La maison de Saint-Cyr.
(4) Madame de Maintenon.
(5) La chapelle de Versailles.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES AUTEURS CITÉS DANS LE VOLUME DE VERS DES LEÇONS ET EXEMPLES DE LITTÉRATURE CHRÉTIENNE.

Aimé-Martin (Louis), 232, 256, 647, 904, 959.
Alhoy (L.), 962.
Allard (Mme Léonide), 187.
Alletz (Edouard), 137, 289, 621, 745, 884, 1395.
Ancelot, 1187, 1188.
André (le Père), 519.
Andrieux, 195, 844, 1190.
Arcère(le Père), 513.
Armand, 1124.
A.-R. 200.
Arnauld(Baculard d'), 1242.
Arnauld d'Andilly, 334, 1484.
Arnault (A.-V.), le fabuliste, 704, 860, 1482.
Arondineau (Pierre- Louis), 152.
Ayzac (Mlle Félicie d'), 329.
Baour-Lormian, 181, 258,307,561,599, 872, 911, 923, 1120, 1199, 1270.
Barbier (Auguste), 573, 902, 1119.
Bard (Joseph), 416, 428, 956.
Baril (Theophile), 708.
Baylet (Léon), 1221.
Belmontet (Louis). 1389.
Bérardier de Bataut (l'abbé), 606, 1000, 1169.
Berchoux, 608.
Bernard, 181.
Bernis, 194, 215,584,939, 954, 1007, 1036, 1386.
Berquin, 1337.
Bertaut (Jean), 1362.
Beuque (Adrien), 905.
Baizeville (C), 1384.
Bignan (Anne), 272, 288, 293, 314, 345, 551, 594, 833, 851, 891, 1027, 1215, 1222.
Bis (Hippolyte), 900.
Blanchemain (Prosper), 557, 1463.
Blossac (Ed.-L.de), 199.
Boïeldieu, 1291.
Boileau-Despréaux, 186, 957, 960, 1344, 1371, 1416.
Boisgelin (le cardinal de), 262.
Boisjolin, 875.
Bologne (de), 810.
Bonald (le vicomte de), 606.
Boreau, 603.
Boucharlat (J.-L.), 350.
Boucher de Perthes, 731, 1350.
Bouclon (l'abbé Ad. de), 735.
Boudant (l'abbé), 206, 210.
Bougeault (A.), 1252.
Boufay-Paty (Évariste), 347.
Brébeuf, 896, 1034, 1049.
Brizeux (Auguste), 1220, 1250.
Campenon (Vincent), 722, 728, 862.
Canonge (Jules), 453, 1407.
Carrière (Désiré) , 1073 , 1282 , 1334, 1351, 1377, 1403, 1414, 1475.
Cassagne (l'abbé), 405, 929.
Castel, 220.
Cénat de l'Herm (l'abbé), 753.
Céré-Barbé (Mme de), 234, 397, 466, 523, 618, 1112, 1261, 1312, 1428.
Cerutti, 139.
Chalamont de Lavisclède, 455.
Chamfort, 1065.
Châteaubriand, 884, 1113.
Chatillon, 692.
Chênedollé, 240, 341, 462, 557, 611, 651, 897, 958, 1010, 1070, 1271, 1328, 1491.
Chenier (Marie-Joseph), 344.
Chéron (Mlle), 380, 1277, 1491.
Chevreau (H.), 724.
Chevreux (V.), 1373.
Clément (Jean-Marie), 1203.
Coëtlogon (le comte de), 524.
Collet (Mme Louise), 693, 732, 1317.
Collin d'Harleville, 416.
Constant (l'abbé A.-L.), 276, 641, 966, 1273, 1331.
Corneille (Pierre), 164, 377, 426, 501, 508, 601, 618, 682, 736, 750, 866, 966, 1028, 1040, 1136, 1138, 1250, 1276, 1359, 1397, 1454.
Dante, 741.
Delavigne (Casimir), 626, 691, 1079.
Delille (Jaques), 139, 178, 219, 320, 325, 392, 524, 542, 567, 698, 852, 876, 936, 958, 961, 1013, 1023, 1053, 1159, 1244, 1307, 1319, 1331, 1451, 1454, 1459, 1464.
Demesmay (Auguste), 485.
Depasse (A.), 404, 1189.
Depéry (Mgr), évêque de Gap, 1156.
Deplace (le P. Etienne), 794.
Derjavine, 649.
Desbarreaux, 1424.
Desbordes-Valmore (Mme), 697, 932, 1249.
Deschamps (Antony), 741.
Deschamps (Emile), 398, 471, 492, 637, 877.
Desboulières (Mme), 195, 1112.
Desroches (Mme), 1229.

Devoille (l'abbé A.), 168, 213, 312, 493, 744, 886, 1127, 1401, 1422.
Duboccage (Mme), 1389.
Dubreuil (Mgr.), évêque de Vannes, 483, 576, 815, 1181, 1439.
Dumas (Alexandre), 1370.
Ducros (de Sixt). 209, 812, 888, 1453.
Dupuy (l'abbé Achille), 379, 399, 400, 720, 1252.
Dusillet (Léon), 968.
Edan (Victor), 183, 487, 800, 913, 1010, 1241, 1323, 1362, 1398.
Eloy (L.), 262, 277, 583, 1075.
Esménard, 1415
Falconnet (E.), 1226.
Fénelon, archevêque de Cambrai, 1064, 1435.
Feutry, 1043.
Fontanes (le marquis de), 315, 344, 417, 844, 1014, 1129, 1305, 1588.
Francheville (Jules de). 930.
Galoppe d'Onquaire, 504, 825, 1425.
Garde (Mlle Reine), 682, 1292.
Gary, 1457.
Gaulmier (A.), 489.
Gautier (Mme H.), 732, 1046.
Gay (Mlle Delphine), puis Mme Emile de Girardin, 401, 891.
Géraud (Edmond), 411.
Gerbet (Mgr.), évêque de Perpignan, 394.
Gessner (Salomon), 141, 350.
Giffard (J.-M.), 355, 553, 596, 823, 880, 1155, 1412, 1461.
Gilbert (Nic.-Jos.-Laur.), 141, 154, 671, 1134, 1136.
Girardin (Mme Em. de). *Voy.* Gay (Mlle D.).
Godeau (Antoine), évêque de Grasse et de Vence, 196, 208, 234, 317, 565, 494, 571, 819, 1043, 1063, 1460.
Gordon (Mlle Angélique), 152, 154, 264, 752, 1068.
Gourdon (Edouard), 473, 1395.
Gourdon de Bach, 549.
Gout-d'Albret (le comte), 308, 479, 496, 928, 1158, 1212, 1452.
Gout-Desmartres (Edouard), 279, 1288, 1290.
Gozlan (Léon), 1370.
Gras (l'abbé A.), 268, 838, 864.
Grégoire de Nazianze (saint), 966, 1213, 1331.
Gresset (Jean-Baptiste-Louis), 356, 1009, 1104, 1186.
Guilhaud de Lavergne, 250.
Guillemin (Alexandre), 156, 294, 380, 679, 696, 739, 760, 927, 1146, 1313, 1486
Guiraud (Alexandre), 161, 228, 422, 835, 1207, 1441.
Hainglaise (Alexandre), 232, 649, 908, 962, 987, 1043, 1063.
Hainglaise (Joseph-Michel), 171, 277, 891, 987, 1006, 1390.
Hallez (L.-J.), 1111.
Hébrard (Claudius), 203, 225, 474, 663.
Hugo (Victor), 147, 176, 211, 266, 285, 553, 619, 753, 809, 1090, 1197, 1205, 1238, 1285, 1293.
Isnard (l'abbé), 1002.
Jouy (Étienne), 160.
Juillerat, 879.
Jujat (l'abbé), 525
Jussieu (Laurent de), 344.
Lafargue, 1052.
La Fontaine (Jean de), 383, 1033.
La Harpe (Jean-François de), 831, 1038, 1473.
Lamartine (Alphonse de), 196, 244, 291, 332, 429, 558, 609, 771, 878, 945, 980, 1021, 1052, 1054, 1126.
Lamonnoye, 402, 481, 909.
Lamotte-Langon (le baron de), 937.
Lamothe (Houdart de), 215, 593, 616, 638, 685, 1019, 1481.
Laprade (Victor de), 182, 841, 1067, 1075, 1145, 1363, 1417.
Latour (Antoine de), 199, 802.
Laumier (Charles), 204.
Layet (l'abbé), 885, 1157, 1425, 1450.
Le Brun (Pierre), 806, 927.
Le Brun (Ponce-Denis Ecouchard), 175, 590.
Le Brun de Charmettes, 333.
Lefebvre (Le R.-P.), 1066, 1247.
Le Flaguais (Alphonse), 408.
Le Franc de Pompignan, 323, 328, 375, 381, 590, 976, 1004, 1214, 1240, 1264.
Legouvé (Gabriel-Marie-J.-B.), 189, 469, 944, 961, 1218.
Lemercier (Népomucène), 1268, 1295.
Lemierre (Ant.-Marie), 670, 1318.
Lemoyne (Le Père), 1454.
Léonard (Nicolas-Germain), 665.
Lepas (Auguste), 281, 338, 476.
Lestourgie (A.), 407.
Levavasseur, 797, 917, 1113, 1115, 1219, 1274.
Loy (Aimé de), 470, 701.
Loyson (Charles), 728, 1366.
Malan, 271.
Malfilâtre, 382.
Malherbe (François de), 511, 1483.
Marcellus (le comte de), 146, 156, 296, 341, 596, 921, 1174, 1298, 1345, 1399.
Marmontel, 345.
Maurice (Justin), 171, 965.
Maynard (François), 499.
Mazade (Charles de), 963.
Mazure (Adolphe), 1091.
Mélano (le comte de), 473, 1395.
Ménard (le Père), 242.
Michaud (Joseph), 416, 567, 764, 870.
Millevoye (Charles-Humbert), 190, 207, 299, 464, 578, 754.
Milton, 148, 542, 1159.
Modurange (de), 238.
Molière, 617, 907.
Mollevaut (Charles-Louis), 140, 158, 327, 460, 611.
Moncrif (de), 338, 347, 1292, 1431.
Monnier (Désiré). 867.
Montesquiou (Anatole de), 981.
Moreau (Élise), 1386.
Morel (N.), 711.
Morel de Vindé (le comte), 616, 1307.
Moyria (Gabriel de), 915.
Neufchâteau (François de), 553, 1458.
Nodier (Charles), 984.
Notaris, 551.
Nugent (Charles de), 700, 773.
Oigny (d'), 702.
Orléans (le R. P. d'), 1227.
Panard, 958, 1035.
Parny, 874.
Parseval de Grandmaison, 1008, 1061, 1394.
Pavie (Victor), 1139.
Peladan (Adrien), 157, 185, 554.
Pelisson, 1151.
Pellegrin (l'abbé), 1311.
Pérennès (François), 9 à 136, 1467.
Perrault, 557, 1405.
Perrier (Mme), 1253.
Pétrarque, 981.
Pioche (Louis), 236, 1102.
Piron, 1150.
Poirié Saint-Aurèle, 986.
Polignac (le cardinal de), 606, 1000, 1169.
Pommier (Amédée), 199, 1256, 1303.
Ponsard, 232.
Porée (le Père), 517.
Portes (l'abbé), 1183.
Pubusque (Adolphe de), 615, 806.
Puyminet (Adrien de), 391.
Racan (Honorat de Bueil, marquis de), 642, 684, 799, 830.
Racine (Jean), 172, 174, 335, 413, 433, 515, 629, 633, 789, 1199, 1220, 1431.
Racine (Louis), 148, 179, 263, 316, 457, 459, 508, 618, 658, 670, 707, 781, 795, 866, 877, 914, 916, 920, 951, 1015, 1105, 1149, 1262, 1301, 1309, 1486.
Ragon, 283, 302, 364, 582, 1101, 1339.
Rainaud (le Père), 920, 1125.
Raynouard (François-Jean-Marie), 1314.
Rayrac (François-Phil. de Laurens de), 1096.
Reboul (Jean), 172, 201, 713, 773, 940, 1045, 1173, 1392, 1429.
Reynier (Paul), 166, 174, 205, 725, 1321.
Reyre (l'abbé), 571, 895.
Riant (l'abbé A.-L.), 1124, 1213, 1225, 1275.
Richard-Baudin (François), 252, 1357.
Richer (Henri), 1248.
Rippert (A.), curé, 566.
Robert (Mlle Clémence), 1377.
Rodier (Mlle Isabelle), 162.
Roi (Pierre-Charles), 170, 1233.
Rosset (N.), 813, 1107, 1140, 1236, 1296.
Rosset (Pierre Fulcran de), 1375.
Rotrou (Jean de), 643.
Roucher (J.-A.), 172, 270, 905, 935, 952.
Roulland (Emile), 853.
Rousseau (Jean-Baptiste), 146, 280, 337, 339, 354, 390, 502, 506, 515, 518, 653, 668, 754, 775, 827, 924, 944, 997, 1050, 1118, 1143, 1449, 1474.
Rulhière (de), 669.
Sacy (de), 1485.
Saint-Didier, 1482.
Sainte-Palaye (de), 1155.
Saint-Lambert, 324, 1376.
Saint-Valry (A.-S.), 214.
Saint-Victor (de), 766, 1260.
Sambucy (l'abbé de), 884.
Sapinaud de Boishuguet, 151, 295, 369, 475, 598, 608, 818, 1058, 1328.
Sedaine, 933.
Ségalas (Mme Anaïs), 415, 696, 727, 926.
Soulié (J.-B.-A.), 467, 860.
Soumet (Alexandre), 432, 574, 856, 1019, 1025, 1066, 1082, 1306, 1310, 1326, 1421, 1448.
Souvestre (Émile), 1336.
Tanevot (Alexandre), 509.
Tasse (Le), 911, 1270.
Tastu (Mme Amable), 197, 762, 1009, 1128, 1308, 1446.
Tézenas de Montbrison, 644.
Thérèse (sainte), 909.
Thomas, 244, 720.
Thore (Mme), 1098.
Thuret (Rob.-Etienne), 144, 346, 848, 1348.
Tirel de La Martinière (Charles), 861, 881.
Toulza (Philippe de), 1060, 1200.
Tour (le Père de La), 477, 847.
Trécourt, 391, 554, 964.
Treneuil (Joseph, 138, 1192.
Turquety (Edouard), 145, 209, 212, 276, 699, 1110, 1419.
Vaultier (Fr.), 371.
Venance (le P.), 1323.
Veuillot (Louis), 1330.
Viancin (Charles), 274, 751, 1390.
Viennet, 1148.
Vinet, 334.
Violeau (Hippolyte), 167, 223, 308, 330, 420.
Voisenon (l'abbé de), 1072.
Voltaire, 180, 337, 342, 509, 740, 771, 788, 822, 828, 871, 880, 929, 1167, 1191, 1238, 1335, 1386, 1405, 1434.
Wains-Desfontaines (Th.), 310, 493.
Woestyn (Eugène), 271.
Anonymes, 151, 187, 203, 238, 249, 265, 451, 496, 556, 598, 721, 977, 1142, 1159, 1212, 1337, 1355, 1458.

TABLE MÉTHODIQUE

DES

LEÇONS ET EXEMPLES DE LITTÉRATURE

CHRÉTIENNE EN VERS.

I. — *Dieu.*

L'Ame s'anéantissant devant la majesté divine. Ponce Denis Ecouchard Le Brun. Col. 175.
Amour de Dieu. Le P. Porée. 186.
L'amour de Dieu agissant. Boileau. 186.
Amour de Dieu seul. Anonyme. 187.
L'Athée, Mme de Céré Barbé et Edouard Turquety. 242.
L'Athéisme confondu. Poëme. Le P. Ménard. 242.
Bénédiction de Dieu dans la solitude. Lamartine. 304.
Blasphèmes de l'impie. Le Franc de Pompignan, 328.
Cantique de louanges à la vue des œuvres du Seigneur. Tiré du psaume cm. Le Franc de Pompignan. 366.
La Cour céleste. Le comte de Coëtlogon. 524.
Le Cri de l'âme. Lamartine. 552.
La Croyance en Dieu. Chênedollé. 557.
Dieu manifesté dans ses œuvres. Racan. 642.
Dieu. Lamartine et Rotrou. 643.
Dieu et l'éternité. Tézénas de Montbrison. 644.
Dieu et le pécheur. Anonyme. 647.
Dieu dans les merveilles de la nature. Anonyme. 647.
Dieu reconnu dans ses œuvres. L. Aimé Martin. 647.
Dieu, reconnu, adoré, proclamé par l'intelligence humaine. L. Racine. 648.
Dieu. Ode trad. du russe de Derjavine par A. Hainglaise. 649.
Dieu. Hymne. Duché. 651.
Dieu contemplé dans ses œuvres. Ode tirée du psaume xviii. J.-B. Rousseau. 653.
Dieu, la Religion, l'Immortalité, le Bonheur. Chênedollé. 654.
Dieu manifesté par ses œuvres. L. Racine. 658.
Discours sur Dieu. Léonard. 665.
Elan. A. Devoille, 704.
Essence et Majesté de Dieu. Voltaire. 788.
A L'Eternel. Ode. Levavasseur. 797.
L'existence de Dieu. Voltaire. 822.
La Grandeur de Dieu. Soumission due à ses décrets. Louis Racine. 916.
La Grandeur de Dieu dans ses œuvres. Trad. de Job. Levavasseur. 917.
Grandeur et puissance de Dieu. Ode. Le P. Rainaud, de l'Oratoire. 918.
Grandeur et Sagesse de Dieu. Trad. du psaume viii. Louis Racine. 920.
Grandeur de Dieu, grandeur de l'homme. Marcellus. 921.
L'idée de Dieu. Lamartine. 997.
Invitation à louer Dieu. Godeau. 1063.
Invitation à toute la nature à bénir le Seigneur. Fénélon, 1064.
Jéhova. Victor Hugo. 1090.
La Majesté divine. Al. Guillemin. 1217.
Les Merveilles de Dieu dans l'homme. Ode. Le Franc de Pompignan. 1254.
La Puissance de Dieu aperçue dans ses ouvrages. Delille. 1431.
La Trinité. Saint-Didier. 1478.

II. — *Jésus-Christ, sa divinité, son humanité, sa doctrine,* etc.

Aimer Jésus-Christ par-dessus toutes choses. P. Corneille, col. 164.
Aimez Jésus. Paul Reynier. 164.
A Jésus. Prière d'un Enfant. Hipp. Violeau. 165.
A Jésus-Christ. A. Devoille. 166.
De l'Amitié familière avec Jésus Christ. Trad. du livre de *l'Imitation.* par Victor Edan. 183.
L'Ascension. Godeau et Mme de Céré Barbé. 234.
L'Ascension. Ducros (de Sixt). 234.
Au Christ. Richard Baudin. 252.
Au Christ. Hymne. Lamartine. 254.
Avant et après le Christ. A. Bignan. 272.
Le Baptême de Jésus-Christ. Ed. Alletz 289.
Les Bergers et les anges. Gout d'Albret 310.
Les Bergers à la Crèche. Poëme biblique. Th. Wains-Defontaines. 310.
Bethléem. A. Bignan. 314.
Le Bon Pasteur. Paraphrase du psaume xxii : *Dominus regit me,* appliqué à Jésus-Christ. A. de Marcellus. 341.
Le Christ. Ode présentée à la Reine, en 1772. Anonyme. 451.
Le Christ consolateur et libérateur. Jules Canonge. 453.
Le Cœur de Jésus, ou le Pardon des injures. Mme de Céré Barbé 477.
Le Sacré-Cœur de Jésus. Le Père de La Tour. 477.
Le Sacré-Cœur de Jésus-Christ. Gout d'Albret. 479.
Au Cœur de Jésus. La Monnoye. 481.
Le Désiré des nations. Boreau. 603.
Guérisons opérées par Jésus-Christ. Gout d'Albret. 928.
Jésus. Louis Racine. 1105.
Jésus enfant. Ed. Turquety. 1110.
Jésus-Christ annoncé par David. Gout d'Albret. 1110.
Jésus-Christ et sa mission. N. Rosset 1107.
Jésus-Christ mourant sur la Croix. Mme Em. de Girardin. 1111.
Jésus roi de gloire. L.-J. Hallez. 1112.
Le Messie annoncé par les prophètes. L. Racine. 1262.
Le Messie prophétisé par Isaïe. Le Franc de Pompignan. 1264.
Le Messie, ses caractères. Fragment du poëme de *Moïse.* Nep. Lemercier. 1268.
Moïse et le Messie. N. Rosset. 1296.
Le monde pacifié dans l'attente du Sauveur. Louis Racine. 1301.
Naissance de Jésus-Christ. Le P. Venance et Godeau. 1323.
Naissance de Jésus-Christ, sa mort et sa résurrection. Al. Soumet. 1326.
Nativité. Mme de Céré Barbé. 1329.
La Transfiguration. Gout d'Albret. 1478.
Le Saint nom de Jésus. Anonyme. 1355.
La Passion. Ed. Turquety. 1410.
Passion et la Résurrection de Jésus-Christ, annoncées par David. Giffard. 1412.
Le Pélican. Layet. 1425.
La Résurrection du Sauveur. Le Franc de Pompignan. 1466.
La Résurrection. Hymne des hommes à Jésus-Christ. Fr. Pérennès. 1467.

III. — *La sainte Vierge.*

A la gloire de Marie. Roi. Col. 170.
A Marie. Hommage du Jeune poëte. Paul Reynier. 171.
L'Annonciation. Godeau et Turquety. 208.
L'Annonciation. Ducros (de Sixt) et l'abbé Boudant. 210.
L'Arbre de la Vierge à Matarié. P. Reynier. 217.
L'Assomption. Louis Pioche. 236.
L'Assomption. Hymne à la Vierge. De Modurange. 238.
L'Assomption, Ducros (de Sixt). 239.
Ave, Maris stella. Prière. Ed. Turquety. 276.
Ave, Regina cœlorum. Cantique. A. de Marcellus. 277.
Cantique des Enfants à Marie. L'abbé Achille Dupuy. 379.
Cause de notre joie : *Causa nostræ lætitiæ* (Litanies). L'abbé A. Dupuy. 400.
La Chapelle de Notre-Dame de la Delivrande. A. Le Flaguais. 408.
La Chapelle du rivage. E. Géraud. 411.
Le très-saint Cœur de Marie. Gout d'Albret. 482.
La Conception, Ode. Th. Wains Desfontaines. 493.
La Conception de la Sainte Vierge. Godeau. 494.

Couronnement de Notre-Dame du Laus. Poëme en trois chants, par M. l'abbé Jujat. 525.
L'Ermitage de Notre-Dame de Consolation (Pyrénées-Orientales). Mme Tastu. 762.
L'Eve nouvelle. Ducros. 817.
La Foi du marin à Notre-Dame de la Garde. Mlle Reine Garde. 882.
Hymne à la Reine du ciel. Trad. de Pétrarque. Anat. de Montesquiou. 981.
Hymne à la Vierge. Ch. Nodier. 984.
Hymne des mariniers à Notre-Dame de bon secours. Poirié Saint-Aurele. 985.
L'Immaculée Conception. L'abbé Duilhé de Saint-Projet. 1011.
L'Intercession. Hymne à la Vierge. Philippe de Toulza. 1060.
Le Laus, trésor des cœurs. Mgr Depéry. 1156.
Louanges à Marie, Ch. Brugnot. 1185.
Marie anuoncée au Monde. L'abbé A. L. Riant. 1225
Marie. Cantique. E. Falconnet. 1226.
Marie, sa vie et ses grandeurs. Le R. P. d'Orléans. 1227.
Marie, Reine des cieux. Prière. Mme Desroches. 1229.
Mère de Dieu. L'abbé A. Dupuy. 1252.
La Miséricorde divine se manifestant dans la maternité de la Vierge. Trad de l'hymne: *Virgo Dei genitrix quem totus non capit orbis*, etc., A. Guillemin. 1279.
Mois de Marie. Mlle Reine Garde. 1292.
Naissance de Marie. Sapinaud de Boishuguet. 1328.
Nativité de la sainte Vierge. Louis, Veuillot. 1330.
Le saint Nom de Marie. Anonyme. 1355.
Notre-Dame d'Einsidlen. Adieux d'un pèlerin. Richard-Baudin. 1357.
La Présentation de la Vierge, ou le Vœu de Marie. Mgr Dubreuil. 1439.
La Purification. Oct. Ducros (de Sixt). 1453.

IV. — *Les Anges et les démons.*

L'Ange gardien. Godeau. Col. 196.
L'Ange gardien. Alph. de Lamartine. 196.
L'Ange gardien. Mme Tastu. 197.
Le bon Ange. Amédée Pommier, 199.
L'Ange du Pardon. A. de Latour. 200.
L'Ange des petits Enfants. A. R. 200.
Les Anges. Ed. de Blossac. 200.
L'Ange et l'Enfant. J. Reboul. 201.
Au saint Ange gardien. Anonyme et Cl. Hébrard. 203.
L'Antechrist. Victor Hugo. 211.
L'Esprit du mal. Charles de Nugent. 773.
Orgueil du démon. Imit. de Milton. Voltaire. 1386.

V. — *La Religion.*

L'Abri dans une église. Rob. Et. Thuret. 144.
A ceux qui souffrent. Ed. Turquety. 145.
L'Ame chrétienne. Mme de Céré-Barbé. 176.
Amis du Ciel. Louis Racine. 179.
L'Apostat. A.-S. Saint-Valry. 214.
L'Arbre de la croix, ou l'arbre de Vie. Mme de Céré-Barbé, 216.
L'Arche de salut. Hippol. Violeau. 223.
Aspirations del'âme vers le ciel. Anonyme. 236.
A un Religieux. Raymond du Doré. 269.
Avantages des croyances religieuses. Ch. Viancin. 274.
L'Avenir. Mme de Céré-Barbé. 278.
L'Avenir du juste et du pécheur. Duché. 278.
L'Aveuglement des hommes. Ode tirée du psaume XLVIII. J.-B. Rousseau. 280.
La Béatitude. Mme de Céré-Barbé. 294.
Le Berceau et la Tombe. Hipp. Violeau. 308.
Bonheur de la foi et des souffrances. Malheur de l'impie. H. Violeau. 336.
Le bonheur des Elus. Le Brun de Charmettes et Vinet. 333.
Le Bonheur des Elus dans le Ciel. L. Racine, Voltaire et Arnauld. 335.
Bonheur des justes, malheur des réprouvés. Jean Racine. 335.
Bonheur du juste, malheur des réprouvés. J.-B. Rousseau. 337.
Le Bonheur n'est qu'en Dieu. Voltaire. 237.
Le Bonheur est inséparable de la vertu. Aug. Lepas. 338.
Le Bonheur véritable. De Moncrif. 338.
Bonheur temporel des méchants. J.-B. Rousseau. 339.
Le Buisson ardent. De Moncrif. 347.
Caractère de l'homme juste. Paragraphe du psaume XIV. Mlle Chéron. 390.
Caractère du chrétien. Trécourt. 391.
Les catacombes à Rome. Mgr. Gerbet, 394.
Les catacombes ou le Jour des morts. Mme de Céré-Barbé. 396.
Le Cercueil du Juste. Mme de Céré Barbé. 404.
Le chapelet de buis. A. Lestourgie. 407.
La Charité. Jean Racine. 413.
La Chartreuse de Savoie. Ducis. 420.
Le Chemin de la croix. Alex. Guiraud. 422.
Le Chemin royal de la sainte croix ou des souffrances. P. Corneille. 426.
Le Chrétien. Mme de Céré-Barbé. 450.
Le Chrétien mourant. Lamartine. 450.
Le Christianisme. Ode couronnée aux jeux Floraux, en 1725. Chalamont de La Visclède. 455.
Le Cimetière. Mme de Ceré-Barbé. 466.
Le Cimetière de campagne. Legouvé. 469.
La Cité de Dieu. Aimé de Loy. 470.
Confiance chrétienne. François Maynard. 499.
Confiance et espoir du chrétien. Ducis. 500.
Confiance de l'âme chrétienne qui expose ses misères et ses nécessités à Jésus-Christ. Trad. de l'*Imitation*. P. Corneille. 501.
Confiance du juste dans la protection de Dieu. Ode tirée du psaume XLV. J.-B. Rousseau. 502.
Contre les calomniateurs. Ode tirée du psaume CXIX. J.-B. Rousseau. 515.
Contre les impies et les incrédules. Paraphrase du psaume XIII. De Bologne. 516.
Contrition du pécheur. Le P. Porée. 517.
La Croix. Trécourt et Adr. Peladan. 553, 554.
Sur la sainte Croix. Inscription de Santeul, traduite par Perrault. 557.
La Croix, source d'espérance et de force. Anonyme. 556.
La croix sur le rivage. Prosper Blanchemain. 557.
Le Crucifix. Lamartine et Mme de Céré-Barbé. 558, 560.
Déprécation de l'âme humaine à Dieu sur sa misère, Néant de l'homme. Giffard. 596.
Le Dernier jour. Anonyme. 598.
Désirs chrétiens. Le vicomte de Bonald. 606.
Destinée diverse de l'impie et du juste. Berchoux. 608.
La dette du Seigneur. Mme de Céré-Barbé. 613.
La Dévotion véritable et la fausse. Molière. 617.
Dévotion demandée à Dieu. P. Corneille. 618.
Dévouement. Victor Hugo. 619.
Dispositions que l'on doit apporter à la prière. Ode tirée du psaume XLIX. J.-B. Rousseau. 668.
Douceur du service de Dieu. Trad. de *l'Imitation*, P. Corneille. 682.
Douleur, méditation, prière et recueillement, V. de Laprade. 685.
Ecce Homo. Sur un Christ de Rubens. Mme L. Colet. 693.
Elans d'amour vers Jesus. D'après saint Bernard. La Monnoye. 707.
Elévation à Dieu. Louis Racine. 707.
L'Eloquence révèle notre immortalité. Th. Baril. 708.
Eloquence de la chaire. Morel. 711.
Les Elus célébrant leur félicité dans le ciel. J. Reboul. 713.
L'Enfance. L'abbé Achille Dupuy. 720.
Enfance de Jésus, source et modèle d'innocence. Anonyme. 721.
L'Enfant. Mme de Céré-Barbé. 722.
L'Enfant et les Anges. H. Chevreau. 724.
Les Enfants. Mme Louise Colet. 732.
L'Enfer. Anonyme et l'abbé Ad. de Bouclon. 734.
L'Enfer et son éternité. P. Corneille. 736.
L'enfer. Extraits du poëme de la *Henriade*, de Voltaire, du poëme de *Jeanne d'Arc*, d'Al. Guillemin, et du poëme de Dante, traduits par Antony Deschamps. 739.
Entretien intérieur de Jésus-Christ avec l'âme fidèle. P. Corneille et Ch. Viancin. 750.
Le nouveau Converti. Mlle A. Gordon. 752.
L'Epreuve. Octave Ducros. 762.
L'Ermite. Michaud. 764.
Espérance, immortalité. De Saint-Victor. 766.
L'Esprit de Dieu. Lamartine. 771.
Eternité. Racan. 799.
L'Eternité bienheureuse et les misères de cette vie. Trad. du livre de l'*Imitation*. V. Edan. 800.
L'Eternité du christianisme. Ant. de Latour. 802.
L'Exaltation de la sainte Croix. Godeau. 819.
Faiblesse des hommes, grandeur de Dieu. J.-B. Rousseau. 827.
Félicité des bienheureux. Ode tirée du psaume LXXII : *Quam bonus, Israel, Deus*, etc. Racan. 830.
Félicité des saints. La Harpe. 830.

La ferveur. Le P. de La Tour. 847.
La fin dernière de l'homme. P. Corneille. 866.
La fin du monde. Louis Racine et D. Monnier. 866, 867.
Fléaux du ciel, notre châtiment. Moyen de le désarmer. Voltaire. 871.
La foi. Lamartine. 878.
La foi. Cantique. Juillerat. 879.
La foi affermie dans les dangers. Imité du psaume x. Giffard. 880.
La foi catholique. Voltaire. 880.
Foi, espéraance et charité. Tirel de La Martinière. 881.
Fuite du monde, solitude en Dieu. Brébeuf. 896.
Glose de sainte Thérèse, ou Méditation de cette sainte après avoir reçu l'adorable Eucharistie. La Monnoye. 909.
La Grâce de Dieu ne s'allie pas avec le goût des choses de la terre. Trad. de l'*Imitation*. Victor Edan. 913.
La Guerre et le Christ. Jules de Francheville. 930.
Le Guerrier. Mme de Céré-Barbé. 931.
Heureux ceux qui pleurent. Anonyme. 942.
L'homme immortel. Roucher. 952.
Hosannah! Gloire à Dieu! Ch. de Mazade. 963.
Humilité. Justin Maurice. 965.
Humilité rendue obligatoire par l'exemple de Jésus-Christ. Trad. du livre de l'*Imitation*. P. Corneille. 966.
Hymne au Fils de Dieu. Trad. de saint Grégoire de Nazianze. A. L. Constant. 966.
Hymne au Saint-Esprit. Léon Dusillet. 968.
Hymne pour le jour des morts. Le Franc de Pompignan. 976.
Hymne d'actions de grâces des enfants après la communion. Anonyme. 977.
Hymne de l'enfant à son réveil. Lamartine. 980.
Imiter Jésus-Christ et mépriser toutes les vanités du monde. Trad. de l'*Imitation*. Edan. 1010.
Immortalité de l'âme. L. Racine. 1015.
L'immortalité. Lamotte, Al. Soumet, Lamartine, Delille. 1019.
Incertitude de l'heure de la mort et nécessité de s'y préparer. Trad. de l'*Imitation*. P. Corneille. 1028.
Inscription pour l'église de Sainte-Geneviève à Paris. Texte latin avec traduction de la Fargue. 1052.
Invocation à la Religion. Al. Soumet. 1065.
Invocation au Saint-Esprit pour demander les sept dons. Le R. P. Lefebvre. 1066.
La Jeune fille. Mme de Céré Barbé. 1112.
Joie du Juste à l'approche du souverain Juge. J.-B. Rousseau. 1118.
Joies du ciel. Aug. Barbier. 1119.
Le Jugement dernier. P. Corneille et Gilbert. 1036.
Des jugements secrets de Dieu. P. Corneille. 1138.
Le Juste mourant. Anonyme. 1142.
La Justice divine présente à toutes nos actions. J.-B. Rousseau. 1143.
Larmes de la pénitence. L. Racine, Piron et Pelisson. 1149.
Les Limbes avant la Nativité. Mme de Céré Barbé. 1173.
Les Limbes des Enfants, morts sans baptême. J. Reboul. 1173.
La loi de Dieu, ou le Décalogue. Poëme. L'abbé Portes. 1183.
La loi divine. Mme de Céré Barbé. 1184.
La loi de grâce et d'amour. Godeau. 1185.
Lumière éternelle. Hymne. Jean Racine. 1199.
La main toute puissante. Le Franc de Pompignan. 1214.
Méditation de S. Augustin sur la mort de sa mère Ste Monique. D'Arnaud. 1242.
Saint Michel précipite dans les enfers les esprits infernaux. Baour-Lormian. 1270.
OEuvres de la foi. V. de Laprade. 1363.
Office des morts et visite au cimetière du pays natal. Ch. Loyson. 1366.
Oportet pati. Opportunité et avantages de la souffrance. V. Chevreux. 1373.
L'Oratoire. Mlle Clémence Robert. 1377.
De la Paix intérieure et du soin de son avancement dans la vertu. V. Edan. 1398.
Le Paradis. Voltaire. 1405.
Le Péché mortel, le péché véniel, et les sept péchés capitaux. Godeau. 1423.
Le Pécheur repentant. Desbarreaux. 1424.
La Piété. Ode. De Moncrif 1431.
La Protection divine assurée dans les dangers J.-B. Rousseau. 1449.
La Religion. Delille. 1464.
Sentiments de pénitence. J.-B. Rousseau. 1474.
Le Tombeau d'une mère. Lamartine. 1477.
Le Zèle de la religion. Houdart de Lamotte. 1487.

VI. — *L'Eglise catholique.*

L'Eglise. Ode, par Ed. Turquety. 699.
L'Eglise anglicane. Charles de Nugent. 700.
L'Eglise de Nandax. Aimé de Loy. 701.
L'Eglise solitaire. Octave Ducros (de Sixt). 701.
L'Eglise du village. D'Oigny. 702.
Etablissement de l'Eglise de Jésus Christ, ses combats. Le P. Etienne Deplace, S. J. 794.
Les femmes au Calvaire. V. Laprade. 841.
Le Pape. A. Devoille. 1401.
Le Prêtre. Alexandre Guiraud. 1441.
Progrès et établissement du christianisme. Al. Soumet. 1448.
Rome chrétienne substituée à Rome païenne. L. Racine. 1469.
Vocation de tous les peuples au christianisme. L. Racine. 1484.

VII. — *Les Sacrements.*

Le Baptême. A. Bignan. col. 288.
La Communion. Trad. du livre de l'*Imitation*. V. Edan. 487.
La première Communion. A. Gaulmier. 489.
Communion des Enfants. Hymne. Em. Deschamps 492.
La Confession. Anonyme. 496.
La Confession. Octave Ducros. 497.
Le Confessionnal. Mme de Céré Barbé. 498.
La Confirmation. Galoppe d'Onquaire. 504.
Désir ardent de recevoir Jésus Christ. Trad. de l'*Imitation*. P. Corneille. 601.
L'Eucharistie. Ode tirée de la prose : *Lauda, Sion, Salvatorem*. De Bologne. 810.
L'Eucharistie. Ducros. 813.
L'Extrême-Onction. Poëme. Galoppe d'Onquaire. 825.
Le Mariage. Léon Baylet. 1221.
Le Mariage indissoluble. A. Bignan. 1222.
Le Mystère de l'Eucharistie, objet de notre foi respectueuse. V. Edan. 1323.
L'Ordination. Sacrement de l'ordre. D. Carrière. 1377.
Le Sacrement de Pénitence. Galoppe d'Onquaire. 1425.
Les Sacrements. Traduction paraphrasée du psaume XXVIII : *Afferte Domino*. Le Comte de Marcellus, 1473.

VIII. — *Le Culte et les Fêtes, Discipline et Liturgie.*

Ad cœnam Agni providi. Traduction de l'hymne du temps pascal. Anonyme. Col. 151.
Adoro te supplex latens. Deitas. Trad. de l'hymne de la fête du Saint-Sacrement. A. de Marcellus. 156.
Alma Redemptoris Mater. Trad. de l'Antienne latine. J.-B. Hainglaise. 171.
L'Angelus. Laumier. 204.
L'Angelus. Paul Reynier et l'abbé Boudant. 205.
Ascension. Trad. de l'hymne *Æterne Rex*, etc. A. Hainglaise. 232.
L'Ascension. Paraphrase du psaume XLVI : *Omnes gentes, plaudite*, etc., appliqué à cette fête. A. de Marcellus. 233.
Audi, benigne Conditor. Trad. de l'hymne du carême. L. Eloy. 262.
Ave, maris stella. Traduction. L'abbé A.-L. Constant. 276.
Ave, Regina cœlorum. Trad. de l'Antienne latine. J.-M. Hainglaise. 277.
Le buis bénit. R.-Et. Thuret. 346.
Les Cendres. Mme de Céré-Barbé. 403.
Le Cierge pascal. Ducros. 465.
La Cloche. Trad. de l'allemand de Schiller, par Em. Deschamps. 472.
La Cloche. Extrait d'un petit poëme par Ed. de Gourdon et Melano, 473.
La Cloche. Cantique par Cl. Hébrard, 474.
Cœlo quos eadem gloria consecrat. Hymne de la Toussaint par Santeul. Traduction d'Aug. Lepas. 476.
Dédicace des Eglises. Traduction de l'hymne : *Cœlestis urbs, Jerusalem*. Eloy. 583.
Dies iræ dies illa. Traduction de la Prose du jour des Mort. Lamotte, A. de Marcellus et l'abbé A.-L. Constant. 638.
Le Dimanche. Cl. Hébrard, 663.

L'Epiphanie. Traduction de l'hymne des Vêpres : *Huc vos, o miseri*, etc. L'abbé Cénat de L'Herm. 753.
La Fête-Dieu et sa procession. Delille. 852.
La Fête-Dieu. Ode. Emile Roulland. 853.
La Fête-Dieu. Cantique. Al. Soumet. 856.
La Fête des Morts. L'abbé Gras. 858.
Les Fonts sacrés du baptême. L'abbé de Sambucy. 883.
Gloria in excelsis Deo. Trad. du Cantique des anges. A. Hainglaise. 908.
Grates peracto jam die. Trad. de l'hymne de Complies. Al. Guillemin. 927.
Hostis Herodes impie, etc. Trad. de l'hymne de l'Epiphanie. A. Hainglaise. 962.
Humani generis cessent suspiria. Trad. de la Prose de l'Annonciation. Trécourt. 964.
Hymnes des heures canoniales. Trad. du Bréviaire romain. Jean Racine, Alexandre et Jos.-Michel Hainglaise. 986 et suiv
Hymne des saints Innocents : *Salvete, flores martyrum.* Traduction. A. Hainglaise. 1045.
Interdit lancé sur la France par le légat du Saint-Siége; ses suites. Parseval de Grandmaison. 1061.
Inviolata, integra, et casta es, Maria. Trad. de la Prose à la Vierge. A. Hainglaise. 1063.
Jam sol recedit igneus. Trad. de l'hymne du dimanche de la Sainte Trinité. L. Eloy. 1075.
Le Jour des Morts. Fontanes. 1129.
Le Jubilé. Gilbert. 1124.
Lauda, Sion, Salvatorem. Trad. de la prose du Saint-Sacrement. Marcellus. 1153.
Magnificat anima mea Dominum Cantique de Marie chez Elisabeth. L'abbé A.-L. Riant. 1214.
La Messe. Mme de Céré-Barbé. 1261.
Noël. Rob.-Et. Thuret, Boucher de Perthes et D. Carrière. 1348.
Nuit de Noël à la campagne. Marcellus. 1358.
O filii et filiæ. Trad. du chant joyeux de Pâques. Marcellus. 1368.
O luce qui mortalibus lates inaccessa, Deus. Trad. de l'hymne des Vêpres du dimanche. A. Guillemin. 1372.
L'Orgue. C. Beuzeville. 1384.
O Salutaris Hostia. Trad. de l'antienne du Saint-Sacrement. J.-M. Hainglaise. 1390.
Pange, lingua, gloriosi corporis mysterium. Trad. de l'hymne du Saint-Sacrement. Marcellus. 1399.
Pange, lingua, gloriosi prælium certaminis. Trad. de l'hymne du Vendredi-Saint. Marcellus. 1400.
Les Pâques. D. Carrière. 1403. — *Voyez* aussi : La Résurrection.
La Pentecôte. Mme de Céré-Barbé. 1428.
Présentation de Notre-Seigneur Jésus-Christ au temple, et Purification de Marie. Anonyme. 1438.
Le Rameau bénit. Prosper Blanchemain. 1463.
La Résurrection. Hymne des hommes à Jésus-Christ. François Pérennès. 1467.
Les Rogations. Delille. 1467.
La Transfiguration. Gout d'Albret. 1478.
Veni, Creator Spiritus Hymne du jour de la Pentecôte. Al. Guillemin. 1481.
Veni, Sancte Spiritus. Prose du jour de la Pentecôte. De Sacy. 1482.
Virgo Dei genitrix, quem totus non capit orbis, etc. Traduction de l'hymne des fêtes de la très-sainte Vierge. — Voy. l'art. La miséricorde divine se manifestant dans la maternité de la Vierge, col. 1279.

IX. — *La Prière et l'Invocation des saints.*

Actions de grâces rendues à Dieu. J.-B. Rousseau. Cantique tiré du psaume XLVII. 146.
Actions de grâces. Ceux qui auront semé dans les larmes moissonneront dans l'allégresse. V. Hugo. 147.
Ad Dominum, cum tribularer, clamavi, traduction du psaume CXIX. Sapinaud de Boishuguet. 151.
Ad te, Domine, levavi animam meam. Trad. du psaume XXIV. A. Guillemin. 156.
Ad te levavi oculos meos. Trad. du psaume CXXII. Sapinaud de Boishuguet. 157.
Ad te, Dominum confugi. Adr. Peladan. 157.
Aux saints Anges. Anonyme. 203.
Canonisation des saints Stanislas Kostka et Louis de Gonzague. Gresset. 356.
Sainte Catherine, vierge et martyre, patronne des Jeunes filles. E. Deschamps. 398.
Sainte Cécile. Légende. Mme Em. de Girardin. 401.
Sainte Cécile. Traduction d'une hymne de Santeul. La Monnoye. 402.
La Chapelle des martyrs. Octave Ducros. 409.
Cum invocarem, exaudivit me Deus justitiæ meæ. Traduction du psaume IV, le premier des Complies du Dimanche. L'abbé A. Rippert. 566.
Saint François de Sales. Prière. J.-M. Hainglaise. 890.
Saint François-Xavier. J.-M. Hainglaise. 891.
Geneviève de Nanterre. Aug. Barbier. 902.
Saint Ignace de Loyola. J.-M. Hainglaise. 1006.
Les saints Innocents. Godeau. 1043.
Isabelle, sœur de saint Louis. Mlle A. Gordon. 1068.
Saint Jérôme. Mme Thore. 1098.
Joseph à Nazareth. A. Devoille. 1123.
Saint Joseph, gardien des familles. Armand. 1124.
Saint Joseph. Prière. L'abbé A.-L. Riant. 1125.
La bienheureuse Lidwine. Mlle A. Gordon. 1171.
Les Litanies du saint nom de Jésus. Marcellus. 1174.
Les Litanies de la sainte Vierge. Marcellus. 1176.
Les Litanies des saints. Marcellus. 1178.
Saint Louis de Gonzague. Gresset. 1186.
Saint Louis, roi de France. A. Depasse. 1189.
Saint Malo, de Rome. (En italien, saint Mauto.) A. Brizeux. 1220.
Memorare, o piissima Virgo Maria. Trad. de la prière de saint Bernard. le P. Lefebvre. 1247.
Saint Paul. Ed. Turquety. 1419.
La Prière. Lamartine. 1443.
La Prière du soir à bord d'un vaisseau. Esménard. 1445.
Prière pour les enfants. Mme Tastu. 1446.
Prière pour chaque jour de la semaine. Mme Tastu. 1447.
Le Purgatoire. Gout d'Albret. 1452.

X. — *Bienfaits et institutions du christianisme.*

Les Conférences de saint Vincent de Paul. Gout d'Albret. 496.
Le curé de Campagne. Delille. 567.
Un curé de village sur son lit de mort. Lamartine. 568.
Les deux sœurs. Adolphe de Puibusque. 615.
Dévouement des médecins français et des sœurs de Saint-Camille. Poëme. Ed. Alletz. 621.
L'enfant de la charité. Campenon. 722.
Enfants trouvés recueillis par saint Vincent de Paul. Mme H. Gautier. 732.
Vertus et bienfaits du christianisme. *Voy.* l'art. *Félicité des saints*, de La Harpe. 831.
Les filles du cloître. L'abbé Gras. 864.
Les Hospices. Delille et Legouvé. 961.
L'hôtel-Dieu. Secours religieux administrés aux malades. Les aumôniers. L. Alhoy. 962.
Les inondés de la Seine secourus par saint Vincent de Paul. Mme Gautier. 1046.
Le Missionnaire chez les sauvages. Gout-Desmartres. 1288.
Le missionnaire et le soldat. Gout-Desmartres. 1290.
Aux missionnaires de France. Boieldieu. 1291.
Les monastères. Ode. Le comte de Marcellus. 1298.
Les Petites-sœurs des Pauvres. J. Reboul. 1429.
Les Sœurs de charité. Dés. Carrière. 1475.
Le Voyageur recueilli par la religion. Chênedollé. 1486.

XI. — *Histoire ecclésiastique.*

L'Abbaye de Saint-Denis, Jos. Treneuil. Col. 137.
Adhélard (saint), Mlle Angél. Gordon. 152.
Adieux de sainte Scolastique à saint Benoît son frère. Mlle A. Gordon. 154.
Alexandre (saint), évêque d'Alexandrie. J. Maurice. 171.
Les Apôtres. Poëme. Lamotte. 215.
Attila. Ode. Guilhaud de Lavergne. 250.
Saint Augustin, sa conversion. Louis Racine. 263.
Saint Augustin pleurant son ami. Mlle. A. Gordon. 264.
Belzunce, ou la Peste de Marseille. Millevoie. 299.
Saint Bernard. A. Devoille. 312.
Bossuet. Chênedollé. 342.
Bossuet orateur. Fontanes et M.-Jos. Chénier. 344.
Bridaine, ou le zélé prédicateur. Marmontel, 345.
La Captivité de saint Malc. Poëme historique de La Fontaine. 383.
Les Carmélites de Royal-Lieu. Adr. de Puyminet. 391.
Les catacombes. Delille. 392.
Le Catholicisme en Angleterre. L'abbé Achille Dupuy. 399.

La Chartreuse de Paris. Fontanes. 417.
La chevalerie. Al. Soumet. 432.
Sainte Colombe. Legende. Aug. Demesmay. 485.
Le culte rétabli par Napoléon Ier. Poëme. Baour-Lormian. 561.
Un curé de campagne pendant les orages révolutionnaires. Michaud. 567.
Portrait de Fénélon. Fontanes. 844.
Une promenade de Fénelon. Andrieux. 844.
François de Sales sur la colline des Allinges. Octave Ducros. 888.
Geneviève annonce à Attila la défaite des Gépides. Hippol. Bis 900.
La grâce triomphant de saint Augustin. L. Racine. 914.
La grande Chartreuse. Ducis et Gabr. de Moyria. 915.
L'hérésie ouvrant les voies à Mahomet. Bernis. 939.
La vie et la mort de Jeanne-d'Arc. Cas. Delavigne. 1079.
Jeanne d'Arc racontant à Charles VII les événements de son enfance. Al. Soumet. 1082.
Jeanne d'Arc devant ses juges. Al. Soumet. 1088.
Les Jésuites. Gresset. 1104.
Le Juif. Victor Pavie. 1139.
Les Juifs dispersés au milieu des nations. Punition manifeste du déicide. N. Rosset. 1140.
Saint Louis, menacé de la mort par le soudan d'Égypte, donne à Philippe son fils ses dernières instructions. Ancelot. 1187.
Saint Louis expliquant à Joinville les causes et les effets de la croisade. Ancelot. 1188.
Luther. Philippe de Toulza. 1200.
Les martyrs. Poëme. Roi. 1234.
Les monuments chrétiens. Al. Soumet. 1306.
La mort des Templiers. Raynouard. 1314.
Ouvriers des cathédrales du moyen âge. Ed. Gourdon et de Mélano. 1395.
Les Premiers chrétiens justifiés devant leurs persécuteurs. P. Corneille. 1436.
Même sujet. — Imit. de Chateaubriand. Gary. 1437.
Progrès et établissement du christianisme. Al. Soumet, 1448.
Rome chrétienne substituée à Rome païenne. L. Racine. 1469.
Vocation de tous les peuples au christianisme. L. Racine. 1484.

XII. — *La Bible.*

Abel, sa Vie innocente. Mollevaut. 140.— Le Tombeau d'Abel, *ibid.*
Abel immolé par Caïn. Gilbert, imit. de Gessner. 141.
Adam racontant à l'ange ses premières impressions au moment de sa création. Louis Racine. 148.
Adam. Cantate. Marcellus. 148.
Agar dans le désert. Mollevaut. 158.
Agar dans le désert. Et. Jouy. 160.
Agar et Ismaël. Al. Guiraud. 161.
Aman, son orgueil, sa vengeance. Jean Racine. 171.
Babel. Aug. Lepas. 281.
Babylone ruinée. Prophétie de Jérémie. Ragon. 283.
Beatus vir qui intelligit super egenum et pauperem. Trad. du psaume XL. A. Guillemin. 294.
Beatus vir qui non abit in concilio impiorum. Trad. du psaume I. Sapinaud de Boishuguet. 295.
Beatus vir qui timet Dominum. Traduction paraphrasée du psaume CXI. De Marcellus. 296.
Benedic anima mea, Domino. Trad. du psaume CIII. Ragon. 302.
Benjamin, racontant à Joseph, ministre de Pharaon, sous le nom d'Omasis, comment ses frères ont annoncé sa mort à Jacob. Baour-Lormian. 307.
La Bible. Fontanes. 315.
La Bible, son authenticité, son autorité. Louis Racine. 316.
Caïn après le meurtre d'Abel. Gessner, trad. par Boucharlat. 350.
Cantique d'Anne, femme d'Elcana. (*I Reg.*, II, 1 à 10). Sapinaud de Boishuguet. 362.
Cantique de David sur Saül et Jonathas. Sapinaud de Boishuguet, 363.
Cantique d'Ezéchias. *Voir* le CONVALESCENT bénissant Dieu.
Cantique de Judith après la délivrance de Béthulie. Ragon. 364
Cantique de Judith. Paraphrase. Godeau. 365.
Cantique de Moïse après le passage de la mer Rouge. Sapinaud de Boishuguet. 369.
Cantique de Moïse. Fr. Vaultier. 371
Cantique de Moïse avant sa mort : *Audite, cœli, quæ loquor.* Sapinaud de Boishuguet. 372.
Le même Cantique. Le Franc de Pompignan. 375.
Cantique des trois jeunes hommes dans la fournaise. P. Corneille. 377.
Cantique de Siméon : *Nunc dimitis servum tuum, Domine*, etc. Le Franc de Pompignan et Alexandre Guillemin. 379.
Cantique d'Habacuc. Prédiction de la désolation de la Judée par Nabuchodonosor, et de la captivité du peuple juif, de la prise de Babylone par Cyrus, et de la délivrance de ce même peuple figure de la rédemption du monde par Jésus-Christ. Mlle Chéron. 380.
Captivité de Babylone : *Super flumina Babylonis*, etc. Le Franc de Pompignan, et Malfilâtre, 381.
Chants lyriques de Saül, Imitation des psaumes de David. Lamartine. 405.
Chœurs d'Esther et d'Athalie. Jean Racine. 433.
Chute du Roi de Babylone. Imitat. du chap. XIV d'Isaïe. Louis Racine. 439.
Chute de Ninive. Ode tirée des prophéties de Nahum. Mollevaut. 460.
Cœli enarrant gloriam Dei. Traduction du psaume XVIII. Sapinaud de Boishuguet. 475.
Confitebor tibi, Domine, in toto corde meo. Trad. du psaume CX, A. Guillemin. 505.
Convalescent bénissant Dieu. Cantique d'Ezéchias tiré du chap. XXXVIII d'Isaïe. Jean-Baptiste Rousseau. 518.
Cum invocarem. Trad. du ps. IV. A. Rippert. 566.
Daniel le prophète. Godeau. 571.
David apaise la colère de Saül. Fragment dramatique. Al. Soumet. 574.
David et un ange. Mgr Dubreuil. 576.
David pleurant Saül et Jonathas. Millevoie. 570.
Débora. Cantique de triomphe. Le Franc de Pompignan. et Ragon. 582.
Délivrance du peuple de Dieu après la captivité de Babylone. Le Franc de Pompignan. 590.
De profundis clamavi ad te, Domine. Trad. du psaume CXXIX. Trécourt, A. de Marcellus, et Sapinaud de Boishuguet, 596.
Destruction de la ville de Tyr. Dithyrambe tiré d'Ezéchiel, chap. XXVI, et suiv. Mollevaut. 611.
Dialogue d'Athalie et de Joas. Jean Racine, 629.
Dialogue entre le grand prêtre Joïada et Joas. J. Racine. 633.
Dixit Dominus Domino meo : Sede a dextris meis. (Psal. CIX. A. Guillemin. 679.
Domine probasti me et cognovisti me. (Psal. CXXXVIII). A. Guillemin. 680.
Dominus illuminatio mea et salus mea : quem timebo? (Ps. XXVI.) A. Guillemin. 681.
Ecce nunc benedicite Dominum, omnes servi Domini. Psaume CXXXIII, faisant partie des Complies du dimanche) A. Guillemin 696.
L'embrasement de Sodome. Ode. Mollevaut. 716.
L'Enfant prodigue repentant. Campenon. 728.
Épode tirée principalement des livres de Salomon. J.-B. Rousseau. 754.
L'Époux divin. Traduction du psaume XLIV : *Eructavit cor meum verbum bonum, dico ego opera mea regi.* A. Guillemin. 760.
Esther énonçant les circonstances de son élévation au trône de Perse. Jean Racine. 789.
Esther exhortée par Mardochée à intercéder en faveur des Juifs auprès d'Assuérus, puis invoquant le secours de Dieu avant d'aller trouver le monarque. Jean Racine. 790.
L'Evangile, N. Rosset. 813.
L'Evangile. Mgr Dubreuil. 815.
Exaltabo te, Domine, quoniam suscepisti me. Traduction du psaume XXIX, Sapinaud de Boishuguet. 818.
Exaudiat te Dominus in die tribulationis. Trad. du ps. XIX. Sapinaud. 820.
Exsurgat Deus, et dissipentur inimici ejus. Trad. du ps. LXVII. Giffard. 823.
La femme adultère. A. Bignan. 833.
Le festin de Balthazar. Rob.-Et. Thuret. 848.
Le festin des noces. A. Bignan. 851.
La fuite en Egypte. A. Bignan. et O. Ducros. 892.
Hérode. Jean Reboul, 940.
L'Idolâtrie détruite. Paraphrase du psaume LXVII. Le Franc de Pompignan. 1004.
In exitu Israel de Ægypto, domus Jacob de populo barbaro. Paraphrase du psaume CXIII, La Harpe. 1038.
In te, Domine, speravi, non confundar in æternum. Trad. du psaume XXX. Sapinaud de Boishuguet. 1038.
Isaïe. Chênedollé. 1070

Les Israélites sur la montagne d'Horeb. Oratorio. L'abbé de Voisenon. 1072.
Jean-Baptiste au désert. V. de Laprade. 1075.
Jephté. Chants hébraïques. Ad. Mazure, 1091.
Jérémie priant pour le peuple d'Israël. Rayrac. 1096.
Jérusalem détruite. Chant funèbre de Jérémie. Ragon. 1101.
Jérusalem, sa ruine. Louis Pioche. 1102.
Job, sa plainte. Trad. du chap. III. du livre de Job. Levavasseur. 1113.
Job interrogé par le Seigneur. trad. du chap. XXXVIII. Levavasseur. 1115.
Joseph, fils de Jacob, sous le nom d'Omasis, se fait connaître à son père et à ses frères. Baour-Lormian. 1120.
Josué. Poëme. Le P. Rainaud. 1125.
Judith. Mme de Céré-Barbé. 1135.
Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : in domum Domini ibimus, Trad. du psaume CXXI. Al. Guillemin. 1146.
Lauda, anima mea Dominum. Trad. du ps. CXLV. La résurrection. A. Guillemin. 1152.
Lauda, Jerusalem, Domiuum. Trad. du ps. CXLVII. La présence de Dieu. A. Guillemin. 1152.
Laudate Dominum de cœlis. Imit. du ps. CXLVIII. Giffard. 1153.
Laudate, pueri, Dominum. Trad. du ps. CXIII. De Sainte-Palaye. 1155.
Lazare ressuscité. Anonyme. 1158.
La lecture de l'Ecriture Sainte. *Voy.* l'art: La Bible : col. 315.
Les livres saints. Mgr Dubreuil. 1181.
Les Machabées. Al. Guiraud. 1207.
Les Mages adorant Jésus-Christ. Anonyme. 1212.
Les mages à la crèche. Godeau. 1213.
Madeleine. Gout d'Albret. 1212.
Malédiction de Dieu sur Caïn. Legouvé. 1218.
Misères de la captivité de Babylone. Mlle Chéron. 1277.
Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam. Trad. du psaume L. 1278.
Misericordias Domini in æternum cantabo. Ode tirée du psaume LXXXVIII. Sapinaud de Boishuguet. 1280.
Moïse sur le Nil. V. Hugo, 1293.
Moïse aux Juifs révoltés. Népom. Lemercier. 1295.
Ninive détruite. Prophétie de Nahum. Le Franc de Pompignan et Ragon. 1338.
Nisi Dominus ædificaverit domum, etc. Trad. du ps. CXXVI. Al. Guillemin. 1343.
Noé. Cantate. Marcellus. 1345.
Noé au sortir de l'arche. Ragon. 1347.
Noli æmulari in malignantibus. Trad. du psaume XXXVI. Sapinaud de Boishuguet. 1353.
Nonne Deo subjecta erit anima mea. Trad. du ps. LXI. Al. Guillemin. 1356.
Notus in Judæa Deus. Trad. du psaume LXXV. Sapinaud de Boishuguet. 1358.
Omnes gentes, plaudite manibus, jubilate Deo in voce exsultationis. Trad. du psaume XLVI. Sapinaud de Boishuguet. 1373.
Plaintes d'une jeune Israélite sur la destruction de Jérusalem. Mme Dufrénoy. 1433.
Quam bonus, Israel, Deus. Trad. du psaume LXXII. Sapinaud de Boishuguet. 1455.
Quam dilecta tabernacula tua, Domine virtutum. Imit. du ps. LXXIII. L. Racine. 1456.
Quare fremuerunt gentes, et populi me litati sunt inania. Trad. du ps. II, Sapinaud de Boishuguet. 1457.
Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum. Imitat. des psaumes. Giffard. 1461.
Quid gloriaris in malitia, qui potens es in iniquitate. Trad. du psaume LI. Sapinaud de Boishuguet. 1462.
Songe d'Athalie. Jean Racine. 1475.
Zacharie, son cantique : *Benedictus Dominus Deus Israel.* Mlle Chéron. 1485.

XIII. — *Le monde physique, la nature visible.*

Les Abeilles. Delille. 139.
Les Alpes. Roucher. 172.
L'Amérique découverte. Delille. 178.
Les Animaux décrits par Buffon. L. Aimé-Martin. 206.
Arbres, fruits et végetaux importés. Delille. 219.
Les Arbres, les Plantes et les Animaux de l'Equateur. Eloge de la France. Castel. 220.
L'Arc-en-ciel. A. Devoille. 221.
L'Architecture. Thomas et Cl. Hébrard. 224.
L'Architecture et la Statuaire catholiques. Al. Guiraud. 228.
L'Astronomie naissante. Chênedollé 240.
L'Attraction, ses lois découvertes par Newton. L. Aimé-Martin.
Les Aurores boréales. Roucher. 270.
L'Automne. Malan. 271.
Le Jeune Aveugle. Ed. Gout-Desmartres. 280.
Chant des Oiseaux. L'abbé Cassagne. 405.
Le Chêne. Lamartine. 429.
Les Coquillages. Delille. 524.
La Création. Milton. traduit par Delille. 542.
La Création du monde. Ode. Gourdon de Bach. 549.
Création de l'homme. Le récit de Moïse confirmé par les observations de la géologie. A. Bignan. 551.
Crépuscule, Notaris. 551.
Le Déluge. De Bernis et Mme de Céré-Barbé. 592.
Le Déluge. Cantate, Lamotte. 593.
L'Eden. Delille. 698.
Les feuillages d'automne. Delille. 859.
La feuille morte. J. B. A. Soulié. 860.
Fin d'une belle journée de printemps. Michaud. 870.
Les Fleurs. Baour-Lormian, Parny, Boisjolin et Delille. 872 et suiv.
Les fleuves, leur origine. Louis Racine. 877.
La forêt. Châteaubriand. 884.
La gelée d'avril. Chênedollé. 897.
Les glaciers des Alpes. Roucher. 905.
Harmonie de l'univers. Roucher. 935.
Harmonies du monde physique. Trad. de Pope. Delille. 936.
Herborisation. Delille. 938.
Hymne du matin. Lamartine. 968.
Immensité de la création. Delille. 1013.
Immensité des cieux. Fontanes. 1014.
Impressions du matin et du soir. Lamartine. 1025.
Les Inondations. (Juin 1856.) Jean Reboul. 1045.
Instinct des oiseaux. Delille. 1053.
La lune. Trad. d'Ossian. Baour-Lormian. 1199.
Les Merveilles de la Création. Am. Pommier. 1256.
Le Meschacébé. De Saint-Victor. 1260.
Les mondes. Fontanes. 1305.
Naples et le Vésuve. Chênedollé. 1328.
La Nature. Delille. 1331.
Neiges d'hiver. D. Carrière. 1334.
Le nid. Em. Souvestre. 1336.
Le nid de fauvette. Berquin. 1337.
Nids d'Oiseaux. A un enfant. Anonyme. 1337.
L'Oiseau mouche. Léon Gozlan. 1370.
L'Oiseau prisonnier. Al. Dumas fils. 1370.
L'Orage. Saint-Lambert et P.-F. de Rosset. 1373.
Les Orages, leur utilité. Saint Lambert. 1377.
Origine de l'astronomie. Fontanes. 1388.
Origine du monde. Mme du Boccage. 1389.
Ouvrages de la création. Trad. du livre de Job. Parseval de Grandmaison. 1391.
Le Papillon. Lamartine. 1402.

XIV. — *La Raison humaine.*

L'Ame. Victor Hugo. 176.
A mon âme. Adr. Peladan. 185.
Athènes. A. de Lamartine. 244.
Atomes des systèmes d'Epicure et de Lucrèce réfutés. Bernis. 245.
Audace de l'homme confondue. Dieu seul puissant. Trad. du livre de Job, par Baour-Lormian. 258.
Audace et châtiment de l'impiété. Le cardinal de Boisgelin. 262.
La Bande noire. V. Hugo. 285.
Le Bonheur. Mme Félicie d'Ayzac. 329.
Bornes des recherches philosophiques. Voltaire. 342.
Le Câble transatlantique. Evariste Boulay-Paty. 347.
Charité et Philanthropie. Jos. Bard. 416.
Les Chemins de fer. Jos. Bard. 428.
Chute de l'homme. Louis Racine. 457.
La chute et la succession des empires Chênedollé. 462.
Colomb dans les fers. Mgr Dubreuil. 483.
La connaissance que Dieu exige des hommes. Ode tirée du psaume LXXV, et appliquée à la dernière guerre contre les Turcs. J.-B Rousseau. 505.
Consolation à François du Perrier sur la mort de sa fille. Malherbe. 511.
Consolations du chrétien dans l'adversité. Le P. Arcère. 513.
Contrariétés de la nature humaine. Ode tirée du chap. VII de saint Paul aux Romains Jean Racine. 515.
La Conversation. Poëme. Le P. André. 519.
Dante. Iambe. Aug. Barbier. 573.
Le Déisme, sa réfutation. Bernis. 504.
Délire de l'incrédule. P.-D. Ecouchard Le Brun. 590.

Descente dans les tombeaux. Baour-Lormian. 599.
Les Désirs de l'homme ne peuvent être satisfaits ici-bas. Le cardinal de Polignac, trad. par Bérardier de Bataut. 606.
Destinée humaine. Lamartine. 609.
Les Deux immortalités. Ducros. 614.
Devoirs. Comte Morel de Vindé. 616.
Devoirs d'un Roi Lamotte. 616.
Le Diacre, ou la Grèce chrétienne. Casimir Delavigne. 626.
Le Diamant. Em. Deschamps. 637.
Des Disputes. De Rulhière. 669.
La Distribution des prix. Lemierre. 670.
Divisions et crimes des hommes après le déluge. L. Racine. 670.
Le Dix-huitième siècle. Gilbert. 671.
Douceurs de la retraite. Racan. 684.
L'Ecole des petits enfants. Mme A. Ségalas. 696.
L'Ecolier. Mme Desbordes-Valmore. 697.
L'Egoïste. Arnault. 704.
Les Emigrants. Octave Ducros. 718.
L'Emploi du temps. Thomas. 720.
L'Enfant et le petit Jésus. Paul Reynier. 725.
L'Enfant et le Vieillard. Mme A. Ségalas. 727.
L'Enfant heureux. Elégie trad. de l'allemand. Ch. Loyson. 728.
L'Enfant, roi. Boucher de Perthes. 731.
L'Ennui. A. Devoille. 744.
Ennui et déception d'une âme qui a demandé le bonheur à l'étude, aux plaisirs, à la philosophie. Ed. Alletz. 745.
Enseignements. A. Devoille. 749.
Epitaphe. Victor Hugo. 753.
Epitaphe d'un enfant. Millevoie. 754.
L'Espérance et le Sommeil. Voltaire. 771.
L'Esprit et les Sens. J. Reboul. 773.
Les Esprits forts. Epître de J.-B. Rousseau. L. Racine. 775.
Réponse de Louis Racine à l'Epître précédente. 781.
Etat du monde après la perte de l'innocence. L. Racine. 795.
Les Etoiles. Dialogue entre un frère et une sœur. Ad. de Puibusque. 806.
L'Etude dans toutes les circonstances de la vie, son prix et ses plaisirs. Pierre Lebrun. 806.
Etudes du collége. Victor Hugo. 809.
L'Exil. Cl. Hébrard. 821.
Famine de Paris. Voltaire. 828.
La fourmi philosophe. Fable. Layet. 885.
Les Deux fous. A. Devoille. 886.
Le Génie. A M. de Bonald. Lamartine. 902.
Le Génie de l'homme. Ses œuvres. Aimé-Martin. 904.
La gloire. Adr. Beuque. 905.
La gloire du Val-de-Grâce. Molière. 908.
Godefroi de Bouillon et le fléau de la sécheresse. Trad. du Tasse. Baour-Lormian. 911.
La Grèce. Le Brun. 927.
La guerre civile et ses malheurs. Voltaire. 929.
La guirlande de Rose-Marie. Mme Desbordes-Valmore. 932.
A mon Habit. Sedaine. 933.
Le Hasard. Lamothe-Langon. 937.
L'heureux de ce monde. O. Ducros. 943.
L'histoire. J.-B. Rousseau et Legouvé. 944.
L'homme. Epître à lord Byron. A. de Lamartine. 945.
L'homme depuis la chute d'Adam. L. Racine. 951.
L'homme sans la religion. Boileau. 957.
L'homme seul comprend et admire les bienfaits de la création. Louis Aimé-Martin. 959.
L'honneur. Boileau. 960.
L'idée de Dieu gravée dans la raison humaine. Trad. de *l'Anti-Lucrèce*, du cardinal de Polignac, par Bérardier de Bataut. 1000.
L'Idolâtrie. Ode. L'abbé Isnard. 1002.
L'île des athées. Bernis. 1007.
L'imagination. Chênedollé. 1010.
L'Impiété. Al. Soumet. 1025.
L'Imprimerie. A. Bignan. 1027.
A un jeune Incrédule. Panard. 1035.
L'Incrédulité, ses funestes effets. Bernis. 1036.
Infirmité de l'homme; misères de cette vie. Trad. du livre de l'*Imitation*. 1040.
Ingratitude de l'homme. Feutry. 1045.
Instabilité de l'homme. Lamartine. 1052.
Invocation du poëte. V. de Laprade. 1067.
Le premier jour de l'An. Lamartine. 1126.
Le dernier jour de l'année. A. Devoille et Mme Tastu. 1127.
Liberté, chute et Rédemption de l'homme. Trad. de Milton. Delille. 1159.
Liberté morale de l'homme. Epître. Voltaire. 1167.
Le libre arbitre. Trad. de l'*Anti-Lucrèce*, du card. de Polignac, par Bérardier de Bataut. 1169.
Louis XII, protecteur des laboureurs. Andrieux. 1190.
Louis XIV et son siècle. Voltaire. 1191.
Louis XVI. Treneuil. 1192.
Louis XVII. Victor Hugo. 1197.
Lusignan rappelant sa fille au christianisme. Voltaire. 1200.
La Lyre et la Harpe. Victor Hugo. 1205.
Marie (L'héroïne du poëme d'A. Brizeux qui porte ce nom). 1230.
La Marraine magnifique. J. Reboul. 1233.
Le Matérialisme réfuté. N. Rosset. 1236.
Le Matin. V. Hugo. 1238.
La Mélancolie. Delille. et H. Violeau. 1244.
Le Mendiant et l'oiseau. A. Devoille. 1248.
Le Menteur puni. Richer et Mme Desbordes-Valmore. 1248.
La Mère et l'Enfant. A. Bougeault. 1252.
Michel-Ange, ou la Renaissance des arts. Chênedollé, 1271.
Mission sainte des poëtes. Victor Hugo. 1285.
Le monde industriel jugé par un poëte. Am. Pommier. 1303.
La Muse. Paul Reynier. 1321.
Nature de l'homme. Trad. de S. Grég. de Nazianze. A. L. Constant. 1331.
Newton, sa philosophie. Delille et Voltaire. 1335.
Noblesse véritable. Boileau. 1344.
Le Paradis terrestre. Perrault. 1405.
Parfum et souvenir. J. Canonge. 1407.
Le Passé. Lamartine. 1407.
L'amour de la Patrie sanctifié par l'exemple de Jésus-Christ. V. de Laprade. 1417.
Les Pyramides d'Egypte. Delille. 1454.
L'intérieur des Pyramides. Le P. Le Moyne. 1454.
Jean Jacques Rousseau et Voltaire. La Harpe. 1471.
De la vaine gloire. Lamotte. 1479.
Vaines occupations des gens du siècle. Jean Racine. 1479.
Voltaire et son influence. Dangers de la jeunesse; bonheur dans le travail. V. Hugo. 1480.

XIV. — *La Morale.*

L'Abbaye gothique, Edouard Alletz. 137.
L'Abeille et le Serpent. Cérutti, 138.
Adieux à la poésie. P.-L. Arondineau. 152.
Adieux à la vie. Gilbert. 154.
Ah! si j'étais petit oiseau! Mlle Is. Rodier. 162.
A ma lyre. J. Reboul. 172.
L'Ambitieux dépeint par lui-même. Jean Racine. 174.
L'Amitié. Voltaire. 180.
L'Amitié. Ducis. 180.
L'Amitié. Bernard. 181.
L'Amitié. Baour-Lormian et Victor de Laprade. 182.
Amour conjugal. Mme L. Allard. 187
Amour maternel. Legouvé. 189.
Amour maternel. Millevoie. 190.
Amour de la patrie. Bernis. 194.
L'Amour-propre. Mme Deshoulières. 195.
Amour-propre, égoïsme. Andrieux. 195.
L'Anniversaire. Millevoie. 207.
Anxiété. A. Devoille. 213.
L'Argent. Ponsard. 232.
L'Attelage. Anonyme. 249.
L'Aumône. Anonyme. 265.
L'Aumône. J. Reboul et V. Hugo. 266.
A une mère sur la mort de sa fille. L'Abbé Gras. 268.
Aux petits enfants. Eug. Woestyn. 271.
La Bataille. Lamartine. 291.
Bayard, ou le Modèle du soldat chrétien. A. Bignan. 293.
A ma Bibliothèque. Godeau. 317.
La Bienfaisance. Delille. 320.
La Bienfaisance et les vertus, les seuls biens durables. Le Franc de Pompignan. 323.
La Bienfaisance, ses charmes. Saint-Lambert. 324.
Bienfaisance et Reconnaissance. Delille. 325.
Bienfaits du Créateur. Mollevaut. 327.
La Brebis. Laurent de Jussieu. 344.
Brebis et drachme retrouvées. A. Bignan. 345.
Caïn, ou la Conscience. Victor Hugo. 353.
La calomnie. J.-B. Rousseau. 354.
La calomnie confondue, par le secours d'en haut. Ode imitée du psaume XI. Giffard. 355.

Cantate pour les enfants d'une maison de charité Lamartine. 358.
Le champ du repos. A. Depasse. 404.
La Charité chez les enfants. Mme A. Ségalas. 415.
Charité fraternelle. Collin d'Harleville. 416.
Charmes de l'amitié. Michaud. 416.
Le Chatelain de Rosmeur. Ballade. H. Violeau. 420.
La chute des feuilles. Millevoie. 464.
Le Cimetière de village. Imitat. de Thomas Gray par J.-B.-A. Soulié. 467.
Comparaison. A. Devoille. 493.
La Conscience. Pierre Corneille. 507.
La Conscience. Louis Racine. 507.
La Conscience. Epître. Tanevot. 508.
La Conscience. Voltaire. 509.
Conseils adressés au malheur. Prix des épreuves de la vie. Ducis. 510.
Le Convoi du pauvre. Mme de Céré-Barbé. 523.
Dangers des mauvaises lectures. L'abbé Reyre. 571.
Le Denier de la veuve. A. Bignan. 594.
Le Duel. Desmahis et Cas. Delavigne. 691.
Le Duelliste et ses remords. Chatillon. 692.
L'Envie. Voltaire. 751.
La Femme forte. Son éloge, tiré de l'Ecriture. Le Franc de Pompignan. 834.
La Femme. Sa mission sous les auspices et à l'exemple de Marie. Guiraud. 835.
Les femmes au Calvaire. Victor de Laprade. 841.
La Feuille. Arnault. 860.
La jeune fille. Ch. Tirel de la Martinière. 861.
La jeune fille malade. Campenon. 862.
Le fleuve. Em. Deschamps. 877.
Le fossoyeur. Ed. Alletz. 884.
Le petit frère. Mme E. de Girardin. 891.
Fuite des liaisons dangereuses. L'abbé Reyre. 895.
La grandeur de l'âme. Baour-Lormian. 923.
Grandeur véritable des rois. J.-B. Rousseau. 924.
Les grand'mères. Mme A. Ségalas. 926.
La guerre du corps et de l'esprit. Cassagne. 929.
L'homme moral. Bernis. 954.
L'homme d'argent. Joseph Bard. 956.
L'homme le plus heureux. Panard. 958.
L'homme roi du monde. Chênedollé. 958.
L'Hypocrisie, J.-B. Rousseau. 997.
Contre les hypocrites. J.-B. Rousseau. 997.
L'Image de la mort présente partout. Parseval de Grandmaison. 1008.
Image de la vie. Gresset et Mme Tastu. 1009.
Inconstance des prospérités humaines. Elégie sur la disgrâce du surintendant des finances Fouquet. La Fontaine. 1033.
L'Inconstance humaine. Brébeuf. 1034.
Inquiétudes de la mauvaise conscience. Brébeuf. 1049.
Inquiétudes de l'âme sur les voies de la Providence. Ode tirée du psaume LXXII. J.-B. Rousseau. 1050.
Instruction donnée aux enfants par le pasteur du village. Lamartine. 1054.
L'Ivrognerie et les mauvais livres dans les campagnes. D. Carrière. 1074.
Le Jeu. Mme Deshoulières. 1112.
Jeune fille et jenne fleur. Châteaubriand. 1113.
Le laboureur chrétien. V. de Laprade. 1145.
Le premier larcin. Viennet. 1148.
Lazare et le mauvais riche. Layet. 1157.
Le luxe et ses effets. Jean-Marie Clément. 1204.
Le maître et l'esclave. A. Bignan. 1215.
Malheur de l'impie. Trad. du livre de Job. Levavasseur. 1219.
Malheur des méchants. Jean Racine. 1220.
Maximes de morale religieuse. Voltaire. 1238.
La Médiocrité, ses avantages. Usage des richesses. Discours tiré des livres sapientiaux. Le Franc de Pompignan. 1240.
Le Médisant. Gosse. 1241.
Contre les médisants. Trad. du livre de l'*Imitation*. V. Edan. 1241.
Mépris des vanités du monde. Trad. du livre de l'*Imitation*. P. Corneille. 1250.
Une Mère à sa fille. Stances. Mme Perrier. 1253.
Misère de l'homme. Elégie de S. Grég. de Nazianze. A.-L. Constant. 1273.
Les Misères de l'homme. Trad. du livre de Job. Levavasseur. et A.-L. Riant. 1274.
Misères humaines, suite du péché. P. Corneille. 1276.
Mission de la femme. Dés. Carrière. 1282.
Le Moi toujours renaissant. Moyen de le détruire. De Moncrif. 1292.
Morale de l'enfance. Morel de Vindé. 1307.
La Mort. Delille et Mme Tastu. 1307.
La Mort du chrétien et du juste. L. Racine, Al. Soumet, l'abbé Pellegrin. 1309.
La Mort du pécheur. Mme de Céré-Barbé. 1313.
Les morts. Mme L. Colet, Lemierre et Delille, 1318.
Obéir à l'exemple de Jésus-Christ. P. Corneille. 1359.
L'Obéissance et le renoncement à son propre sens. V. Edan. 1362.
Ode sacrée. Jean Bertaut. 1362.
L'Oisiveté, ses funestes effets. Boileau. 1371.
Orgueil de l'homme. Bernis. 1386.
Orgueil et paresse. Elise Moreau. 1386.
Les Orphelins. Louis Belmontet. 1389.
Oubli de Dieu. Ch. Viancin. 1390.
Oubli des hommes. J. Reboul. 1392.
La paix de l'âme. Ed. Alletz. 1395.
La Paix du cœur et de l'esprit. Son prix; moyen de l'acquérir. P. Corneille. 1397.
Le Pardon des injures. A. Bignan. 1405.
La Parenté humaine. Mme de Céré-Barbé. 1406.
Les Passions. D. Carrière. 1414.
Les Passions et leur délire. Nécessité d'un guide et d'une autorité pour régler notre conduite. Boileau. 1416.
La Pauvre fille. Al. Soumet. 1421.
La Pauvreté. A. Devoille. 1422.
La Philosophie et l'Evangile. Layet. 1430.
La Pitié. Delille. 1432.
Des Plaisirs. Voltaire. 1434.
Plaisirs du monde indignes d'un chrétien. P. Corneille. 1434.
Portrait d'un honnête homme ou la sagesse humaine. Fénelon. 1435.
Quatrain écrit au bas d'un crucifix. V. Hugo. 1458.
Quatrains moraux. François de Neufchâteau. 1458.
Les quatre âges de la vie. Delille. 1459.
Les quatre fins dernières de l'homme. Godeau. 1460.
Le Remords. Le P. Ducerceau. 1466.
Le Travail, sa nécessité. A.-V. Arnault. 1481.
Vanité de l'ambition et des grandeurs. Malherbe. 1480.
Vanité des grandeurs. Chênedollé. 1481.
Vanité du monde. Arnauld d'Andilly. 1481.
La Vertu. Bernis. 1483.
Les Vertus chrétiennes et leur récompense. L. Racine. 1484.

FIN DU DEUXIEME ET DERNIER VOLUME.

Paris. — Imprimerie de J.-P. MIGNE.

TABLE ALPHABETIQUE

DES

MORCEAUX CHOISIS CONTENUS DANS LE VOLUME

DE POÉSIE.

Abbaye gothique. Edouard Alletz. *Col.* 137.
Abbaye (l') de Saint-Denis. Jos. Tréneuil. 137.
Abeille (l') et le Serpent. Cérutti. 138.
Abeilles (les). Delille. 139.
Abel. — I. Sa vie innocente. — II. Le tombeau d'Abel. Mme de Céré-Barbé. 140.
Abel et Caïn. Mollevaut. 140.
Abel immolé par Caïn. Gilbert; imité de Gessner. 141.
Abri (l') dans une église. Rob.-Et. Thuret. 142.
A ceux qui souffrent. Edouard Turquety. 143.
Actions de grâces rendues à Dieu. Cantique tiré du psaume XLVII. J.-B. Rousseau. 146.
Actions de grâces. *Ceux qui auront semé dans les larmes moissonneront dans l'allégresse.* (*Psal.* CXXV, 5.) Victor Hugo. 147.
Adam racontant à l'ange ses premières impressions au moment de sa création. Louis Racine; imit. de Milton. 148.
Adam. Cantate. Le comte de Marcellus. 148.
Ad cœnam Agni providi. Traduction de l'hymne du temps pascal. Sapinaud de Boishuguet. 151.
Adhélard (saint). Mlle Angélique Gordon. 152.
Adieux à la poésie. Pierre-Louis Arondineau. 152.
Adieux à la vie. Ode imitée de plusieurs psaumes, faite par l'auteur huit jours avant sa mort. Gilbert. 154.
Adieux de sainte Scolastique à saint Benoît, son frère. Mlle Angélique Gordon. 154.
Adoro te supplex, latens Deitas. Trad. de l'hymne de la fête du Saint-Sacrement. Le comte de Marcellus. 156.
Ad te, Domine, levavi animam meam. Trad. du psaume XXIV. Alexandre Guillemin. 156.
Ad te levavi oculos meos. Trad. du psaume CXXII. Alex. Guillemin. 157.
— Sapinaud de Boishuguet. 157.
Ad te Dominum confugi. Adrien Peladan. 157.
Agar dans le désert. Mollevaut. 158.
— Etienne Jouy. 160.
Agar et Ismaël. Alexandre Guiraud. 161.
Ah! si j'étais petit oiseau. Mlle Isabelle Rodier. 162.
Aimer Jésus-Christ par-dessus toutes choses. Trad. du livre de l'*Imitation*. Pierre Corneille. 164.
Aimez Jésus. Paul Reynier. 164.
A Jésus. Prière d'un enfant. Hippolyte Violeau. 167.
A Jésus-Christ. L'abbé A. Devoille. 168.
A la gloire de Marie. Roi. 170.
Alexandre (saint), évêque d'Alexandrie. Justin Maurice. 171.
Alma, Redemptoris Mater. Trad. de l'Antienne latine. J.-M. Hainglaise. 171.
Alpes (les). Roucher. 172.
A ma lyre. Jean Reboul. 172.
Aman, son orgueil, sa vengeance. Jean Racine. 173.
A Marie. Hommage du jeune poëte. Paul Reynier. 174.
Ambitieux (l') dépeint par lui même. Jean Racine. 174.
Ame (l') s'anéantissant devant la majesté divine. Ponce-Denis Lebrun. 175.
Ame (l') chrétienne. Mme de Céré-Barbé. 176.
Ame (l'). Victor Hugo. 176.
Amérique (l') découverte. Delille. 178.
Amis du ciel. Louis Racine. 179.
Amitié (l'). Voltaire. 180.
— Ducis. 180.
— Bernard. 181.
— Baour-Lormian. 181.
— Victor de Laprade. 182.
Amitié (de l') familière avec Jésus-Christ. Trad. du livre de l'*Imitation*. Victor Edan. 183.
A mon âme. Adrien Peladan. 185.
Amour de Dieu. Le Père Porée. 186.
Amour de Dieu agissant. Boileau. 186
Amour de Dieu seul. Anonyme. 187.
Amour conjugal. Mme Léonide Allard. 187.
Amour maternel. Legouvé. 189.
— Millevoye. 190.
Amour de la patrie. Le cardinal de Bernis. 193.
Amour-propre (l'). Mme Deshoulières. 194.
Amour-propre, égoïsme. Andrieux. 195.
Ange (l') gardien. Antoine Godeau, évêque de Vence et de Grasse. 196.
— Alphonse de Lamartine. 196.
Ange (l') gardien de la femme. Mme Tastu. 197.
Ange (le Bon). Amédée Pommier. 199.
Ange (l') du Pardon. Antoine de Latour. 199.
Ange (l') des Petits Enfants. A. R. 199.
Anges (les). Edouard de Blossac. 200.
Ange (l') et l'Enfant. Jean Reboul. 201.
Ange (Au saint) gardien. Anonyme. 202.
— Claudius Hébrard. 203.
Anges (aux Saints). Anonyme. 203.
Angelus (l'). Charles Laumier. 204.
— Paul Reynier. 205.
— L'abbé Boudant. 206.
Animaux (les) décrits par Buffon. Louis Aimé-Martin. 206.
Anniversaire (l'). Millevoye. 207.
Annonciation (l'). Antoine Godeau. 208.
— Edouard Turquety. 209.
— Octave Ducros (de Sixt). 210.
— L'abbé Boudant. 210.
Antechrist (l'). Victor Hugo. 211.
Anxiété (l'). L'abbé A. Devoille. 213.
Apologie des premiers chrétiens. *Voyez :* PREMIERS CHRÉTIENS (les) justifiés, etc., 1437.
Apostat (l'). A.-S. Saint-Valry. 214.
Apôtres (les). Poëme. Lamotte. 215.
Arbre (l') de la Croix, ou l'Arbre de vie. Mme de Céré-Barbé. 216.
Arbre (l') de la Vierge à Matarié. Paul Reynier. 217.
Arbres, fruits et végétaux importés. Delille. 219.
Arbres (les), les plantes et les oiseaux de l'équateur. Eloge de la France. Castel. 220.
Arc-en-ciel (l') A. Devoille. 222.
Arche (l') de salut. Hippol. Violeau. 223.
L'Architecture. Thomas. 224.
—Claudius Hébrard. 225.
Architecture (l') et la Statuaire catholiques. Alex. Guiraud. 228.
Argent (l'). Ponsard. 232.
Ascension (l'). Trad. de l'hymne de la fête : *Æterne Rex*, etc. A. Hainglaise. 232.
Ascension (l'). Paraphrase du psaume XLVI : *Omnes gentes, plaudite*, etc., appliqué à cette fête. Le comte de Marcellus. 233.
Ascension (l'). Sonnet. Ant. Godeau. 234.
Ascension (l'). Mme de Céré-Barbé. 234.
— Octave Ducros. 234.
Aspirations de l'âme vers le ciel. Anonyme. 236.
Assomption (l'). Louis Pioche. 237.
Assomption (l'). Hymne à la Vierge. De Modurange. 238.
Assomption (l'). Anonyme. 238.
— Octave Ducros. 239.
Astronomie (l') naissante. Chênedollé. 240.
Athée (l'). Mme de Céré-Barbé. 241.
— Edouard Turquety. 242.
Athéisme (l') confondu. Poëme. Le Père Ménard, prêtre de la Doctrine chrétienne. 242.
Athènes. A. de Lamartine. 244.
Atomes des systèmes d'Epicure et de Lucrèce réfutés. Le card. de Bernis. 245.
Attelage (l'). Anonyme. 249.
Attila, Ode, couronnée par l'Académie des Jeux Floraux. Guilhaud de Lavergne. 250.

Attraction . ses lois découvertes par Newton. L. Aimé-Martin. 252.
Au Christ. F. Richard-Baudin. 252.
Au Christ. Hymne. A. de Lamartine. 254.
Audace de l'homme confondue. Dieu seul puissant. Baour-Lormian. Trad. de Job. 258.
Audace et châtiment de l'impiété. Le card. de Boisgelin. 262.
Audi, benigne Conditor. Trad. de l'hymne du Carême. L. Eloy. 262.
Augustin (saint), sa conversion. Louis Racine. 263.
Augustin (saint), pleurant son ami. Mlle Angél. Gordon. 264.
Aumône (l'). Anonyme. 265.
— Jean Reboul. 266.
Aumône (l'). (Pour les Pauvres.) Victor Hugo. 266.
A une mère, sur la mort de sa fille. L'abbé Gras. 268.
A un Religieux. Raymond du Doré. 269.
Aurores boréales. Roucher. 270.
Automne (l'). Malan. 271.
Aux petits enfants. Eug. Woestyn. 271.
Avant et après le Christ. — I. Avant le Christ. — II. Après le Christ. A. Bignan. 272.
Avantages des croyances religieuses. Charles Viancin. 274.
Ave, maris stella. Traduction de l'hymne latine. L'abbé A.-L. Constant. 276.
Ave, maris stella. (Prière.) Ed. Turquety. 276.
Ave, Regina cœlorum. Trad. de l'Antienne latine. J.-M. Hainglaise. 277.
— Le comte de Marcellus. 277.
Ave,. verum Corpus natum. Trad. de l'Antienne du Saint-Sacrement. L. Eloy. 278.
Avenir (l'). Mme de Céré-Barbé. 278.
Avenir (l') du Juste et du pêcheur. Duché. 278.
Aveugle (le Jeune). Edouard Gout-Desmartres. 279.
Aveuglement (l') des hommes. Ode tirée du psaume XLVIII. J.-B. Rousseau. 280.
Babel. Auguste Lepas. 281.
Babylone ruinée. Prophétie de Jérémie. Ragon. 283.
Bande (la) noire. Victor Hugo. 285.
Baptême (le). A. Bignan. 288.
Baptême (le) de Jésus Christ. Ed. Alletz. 289.
Bataille. A. de Lamartine. 291.
Bayard, ou le Modèle du soldat chrétien, A. Bignan. 293.
Béatitude (la). Mme de Céré-Barbé. 294.
Beatus vir qui intelligit super egenum et pauperem. Trad. du psaume XL. Al. Guillemin. 294.
Beatus vir qui non abiit in concilio impiorum. Trad. du ps. I. Sapinaud de Boishuguet. 295.
Beatus vir qui timet Dominum. Trad. paraphrasée du ps. CXI. Le comte de Marcellus. 296.
Belzunce, ou la Peste de Marseille. Millevoye. 299.
Benedic, anima mea, Domino. Trad. du ps. CIII. Ragon. 302.
Bénédiction de Dieu dans la solitude. Lamartine. 304.
Benjamin racontant à Joseph, ministre de Pharaon sous le nom d'Omasis, comment ses frères ont annoncé sa mort à Jacob. Baour-Lormian. 307.
Berceau (le) et la Tombe. Hippol. Violeau. 308.
Bergers (les) et les Anges. Le comte du Gout d'Albret. 308.
Bergers (les) à la crèche. Poëme biblique. Th. Wains-Desfontaines. 310.
Bernard (saint). A. Devoille. 312.
Bethléem. A. Bignan. 314.
Bible (la). Fontanes. 315.
Bible (la), son authenticité, son autorité. Louis Racine. 316.
Bibliothèque (A ma). Antoine Godeau. 317.
Bienfaisance (la). Ode. Delille. 319.
Bienfaisance (la) et les vertus, les seuls biens durables, Le Franc de Pompignan. 323.
Bienfaisance (la); ses charmes. Saint-Lambert. 324.
Bienfaisance et Reconnaissance. Delille. 325.
Bienfaits du Créateur. Mollevaut. 327.
Blasphèmes de l'impie. Le Franc de Pompignan. 328.
Bonheur (le). Mme Félicie d'Ayzac. 329.
Bonheur de la foi et des souffrances. Malheur de l'impie. Hipp. Violeau. 330.
Bonheur des Elus. Lamartine. 332.
Bonheur (le) des Elus. P. Le Brun des Charmettes. 333.
— Vinet. 334.
Bonheur des Elus dans le ciel. Louis Racine. 334.
— Voltaire. 335.
— Arnauld. 335.
Bonheur des Justes, malheur des réprouvés. Jean Racine. 335.
Bonheur du Juste. Malheur des réprouvés. J.-B. Rousseau. 337.
Bonheur (le) n'est qu'en Dieu. Voltaire. 337.
Bonheur (le), inséparable de la vertu. De Boufflers. 338.
— Auguste Lepas. 338.
Bonheur (le) véritable. De Moncrif. 338.
Bonheur temporel des méchants. Ode tirée du ps. CXLIII. J.-B. Rousseau. 339.
Bon (le) Pasteur. Paraphrase du ps. XXII : *Dominus regit me*, appliqué à Jésus Christ. Marcellus. 341.
Bornes des recherches philosophiques. Voltaire. 342.
Bossuet. Chênedollé. 342.
Bossuet orateur. De Fontanes. 344.
— Marie Joseph Chénier. 344.
Brebis (la). Laurent de Jussieu. 344.
Brebis et drachme retrouvées. A. Bignan. 345.
Bridaine, ou le zélé prédicateur. Marmontel. 345.
Buis (le) bénit. Rob.-Et. Thuret. 346.
Buisson (le) ardent. De Moncrif. 347.
Cable (le) transatlantique. Ode couronnée par l'Académie des Jeux Floraux. Evariste Boulay Paty. 347
Caïn après le meurtre d'Abel. J.-L. Boucharlat. Trad. de Gessner. 350.
Caïn, ou la conscience. Victor Hugo. 353.
Calomnie (la). J.-B. Rousseau 354.
Calomnie (la) confondue par le secours d'en haut. Ode imitée du ps. XI. Giffard. 355.
Canonisation des saints Stanislas Kostka et Louis de Gonzague. Gresset. 356.
Cantate pour les enfants d'une maison de charité. Lamartine. 358.
Cantique d'Anne, femme d'Elcana. (*II Reg.*, II, 1-10.) Sapinaud De Boishuguet. 362.
Cantique de David sur Saül et Jonathas. (*II Reg.*, I, 18-27.) De Boishuguet. 363.
Cantique de Judith après la délivrance de Béthulie. Ragon. 364.
Cantique de Judith. Paraphrase. Ant. Godeau. 365.
Cantique de louanges à la vue des œuvres du Seigneur. Tiré du ps. CIII. Le Franc de Pompignan. 366.
Cantique de Moïse après le passage de la mer Rouge. Sapinaud de Boishuguet. 369.
— Fr. Vaultier. 371.
Cantique de Moïse avant sa mort. *Audite, cœli, quæ loquor*, etc. De Boishuguet. 372.
— Le Franc de Pompignan. 375.
Cantique d'Ezéchias. *Voyez* : CONVALESCENT (le) bénissant Dieu. 518.
Cantique des trois jeunes hommes dans la fournaise. Pierre Corneille. 377.
Cantique des enfants à Marie. L'abbé Achille Dupuy. 379.
Cantique de Siméon : *Nunc dimittis servum tuum, Domine*, etc. (*Luc.*, II, 29.) Le Franc de Pompignan. 380.
— Alex. Guillemin. 380.
Cantique d'Habacuc. Mlle. Chéron. 380.
Captivité de Babylone : *Super flumina Babylonis*, etc. Le Franc de Pompignan. 381.
— Malfilâtre. 382.
Captivité (la) de saint Malc. Poëme historique de La Fontaine. Extraits, avec observations et notes. du R. P. Cahour. 385.
Caractère de l'homme juste. Paraphrase du ps. XIV. J.-B. Rousseau. 390.
Caractère du chrétien. Trécourt. 391.
Carmélites (les) de Royal-Lieu. Adrien de Puyminet. 391.
Catacombes (les). Delille. 392.
Catacombes (les) de Rome. Mgr Gerbet. 394.
Catacombes (les), ou le jour des morts. Mme de Céré-Barbé. 396.
Catherine (sainte), vierge et martyre, patronne des jeunes filles. Emile Deschamps. 398.
Catholicisme (le) en Angleterre. L'abbé Achille Dupuy. 399.
Cause de notre joie : *Causa nostræ lætitiæ.* (*Litanies de la sainte Vierge.*) A. Dupuy. 400.
Cécile (sainte). Légende. Mme de Girardin. 401.
Cécile (sainte). Trad. de l'hymne de Santeul. La Monnoye. 402.
Cendres (les). Mme de Céré-Barbé. 403.
Cercueil (le) du Juste. Mme de Céré-Barbé. 404.
Champ (le) du repos. A. Depasse. 404.
Chant des oiseaux L'abbé Cassagne. 405.
Chants lyriques de Saül. Imitation des Psaumes de David. Lamartine. 405.

Chapelet (le) de buis. A. Lestourgie. 407.
Chapelle (la) de Notre-Dame de la Délivrande. Alphonse Le Flaguais. 408.
Chapelle (la) des martyrs. Octave Ducros. 409.
Chapelle (la) du rivage. Edmond Géraud. 411.
Charité (la). Jean Racine. 413.
Charité (la) chez les enfants. Mme Anaïs Ségalas. 415.
Charité et philanthropie. Joseph Bard. 416.
Charité fraternelle. Collin d'Harleville. 416.
Charmes de l'amitié. Michaud. 416.
Chartreuse (la) de Paris. Fontanes. 417.
Chartreuse de Savoie. Ducis. 420.
Chatelain (le) de Rosmeur. Hipp. Violeau. 420.
Chemin (le) de la Croix. Alexandre Guiraud. 422.
Chemin royal de la sainte croix ou des souffrances. Pierre Corneille. 426.
Chemins de fer (les). Joseph Bard. 428.
Chêne (le). Harmonie poétique. Lamartine. 429.
Chevalerie (la). Alexandre Soumet. 432.
Chœurs d'Esther. Jean Racine. 433.
Chœurs d'Athalie. Jean Racine. 442.
Chrétien (le). Mme de Céré-Barbé. 450.
Chrétien mourant (le). Lamartine. 450.
Christ (le). Ode présentée à la reine en 1772. Anonyme. 451.
Christ (le) consolateur et libérateur. Jules Canonge. 453.
Christianisme. Ode couronnée par l'Acad. des Jeux Floraux, en 1725. Chalamont de la Visclède. 455.
Chute de l'homme. Louis Racine. 457.
Chute du roi de Babylone. Imit. d'Isaïe, chap. xiv. Louis Racine. 459.
Chute de Ninive. Ode tirée des prophéties de Nahum. C.-L. Mollevaut. 460.
Chute (la) et la succession des empires. Chênedollé. 462.
Chute (la) des feuilles. Millevoye. 464.
Cierge (le) pascal. Octave Ducros. 465.
Cimetière (le). Mme de Céré-Barbé. 466.
Cimetière (le) de village. Trad. de Thomas Gray. J.-B.-A. Soulié. 467.
Cimetière (le) de campagne. Legouvé. 469.
Cité (la) de Dieu. Aimé de Loy. 470.
Cloche (la). Trad. de l'allem. de Schiller. Emile Deschamps. 471.
— Ed. Gourdon et de Mélano. 473.
— Claudius Hébrard. 474.
Cœli enarrant gloriam Dei. Trad. du ps. xviii. Sapinaud de Boishuguet. 475.
Cœto quos eadem gloria consecrat. Hymne de la Toussaint, de Santeul. Auguste Lepas. 476.
Cœur de Jésus (le), ou le Pardon des injures. Mme de Céré-Barbé. 477.
Cœur (le Sacré) de Jésus. Le Père de La Tour. 477.
Cœur (le Sacré) de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Gout d'Albret. 479.
Cœur de Jésus (Au). La Monnoye. 481.
Cœur (le Très-saint) de Marie. Gout d'Albret 482.
Colomb dans les fers. L'abbé Louis-Anne Dubreuil, depuis évêque de Vannes, aujourd'hui archevêque d'Avignon. 483.
Colombe (sainte). Légende. Auguste Demesmay. 485.
Communion (la). Trad. du livre de *l'Imitation.* Victor Edan. 487.
Communion (la Première). A. Gaulmier. 489.
Communion des Enfants. Hymne. Em. Deschamps. 492.
Comparaison. A. Devoille. 493.
Conception (la). Ode). Th. Wains-Desfontaines. 493.
Conception (la) de la sainte Vierge. Ant. Godeau. 495.
Conférences de saint Vincent de Paul. Gout d'Albret. 496.
Confession (la). Anonyme. 496.
— Octave Ducros (de Sixt). 497.
Confessionnal. Mme de Céré-Barbé. 498.
Confiance chrétienne. François Maynard. 499.
Confiance et espoir du chrétien. Ducis. 500.
Confiance de l'âme chrétienne qui expose ses misères et ses nécessités à Jésus-Christ. Trad. du livre de *l'Imitation.* P. Corneille. 501.
Confiance du juste dans la protection de Dieu. Ode tirée du ps. xlv. J.-B. Rousseau. 502.
Confirmation (la). Galoppe d'Onquaire. 504.
Connaissance (la) que Dieu exige des hommes. Ode tirée du ps. lxxv, et appliquée à la dernière guerre contre les Turcs. J.-B. Rousseau. 505.
Conscience (la), ou Caïn. V. Hugo. 553.
Conscience (la). Pierre Corneille. 506.
— Louis Racine. 506.
— Tanevot. 508.
— Voltaire. 509.
Conseils adressés au malheur; prix des épreuves de la vie. Ducis. 510.
Consolation à François du Perrier sur la mort de sa fille. Malherbe. 511.
Consolations du Chrétien dans l'adversité. Le Père Arcère. 513.
Contrariétés de la nature humaine. Tiré de S. Paul aux Romains, chap. vii. Jean Racine. 515.
Contre les Calomniateurs. Ode tirée du ps. cxix. J.-B. Rousseau. 515.
Contre les impies et les incrédules. Paraphr. du ps. xiii. De Bologne. 516.
Contrition du pécheur. Le Père Porée. 517.
Convalescent (le) bénissant Dieu. Cantique d'Ezéchias, tiré du chap. xxxviii d'Isaïe. J.-B. Rousseau. 518.
Conversation (la). Poëme. Le Père André. 519.
Convoi (le) du Pauvre. Mme de Céré-Barbé. 523.
Coquillages (les). Delille. 524.
Cour (la) céleste. Le comte de Coetlogon. 524.
Couronnement de Notre-Dame du Laus. Poëme en trois chants. L'abbé Jujat. 525.
Création (la). Delille. Trad. de Milton. 542.
Création (la) du monde. Gourdon de Bach. 549.
Création de l'homme. Le récit de Moïse confirmé par les observations de la géologie. A. Bignan. 551.
Crépuscule. Notaris. 551.
Cri de l'âme. Lamartine. 552.
Cri d'indignation contre les méchants; appel à la protection divine. Imit. du ps. ix bis: *Ut quid, Domine, recessisti longe*, etc. Giffard. 553.
Croix (la). Trécourt. 553.
— Adrien Peladan. 554.
Croix (la), source d'espérance et de force. Anonyme. 556.
La Croix des champs et la croix du rivage. Prosper Blanchemain. 557.
Croix (sur la sainte). Trad. du latin de Santeul. Perrault. 557.
Croyance (la) en Dieu. Chênedollé. 557.
Crucifix (le). Lamartine. 558.
— Mme de Céré-Barbé. 560.
Culte (le) rétabli par Napoléon Ier. Poëme. Baour-Lormian. 561
Cum invocarem, exaudivit me Deus justitiæ meæ. Trad. du ps. iv, le premier des Complies du dimanche. L'abbé A. Rippert. 566.
Curé (le) de campagne. Delille. 567.
Curé (un) de campagne pendant les orages révolutionnaires. Michaud. 567.
Curé (un) de Village sur son lit de mort. Lamartine. 568.
Dangers des mauvaises lectures. L'abbé Reyre. 571.
Daniel le prophète. Ant. Godeau. 571.
Dante. Iambe. Auguste Barbier. 573.
David apaise la colère de Saül. Fragment dramatique. Al. Soumet. 574.
David et un Ange. Mgr Dubreuil. 576.
David pleurant Saül et Jonathas. Millevoye. 578.
Débora. Cantique de triomphe. Le Franc de Pompignan. 580.
— Ragon. 582.
Dédicace des églises. Trad. de l'hymne: *Cœlestis urbs, Jerusalem.* L. Eloy. 583.
Déisme (le) réfuté. Le card. de Bernis. 584.
Délire de l'incrédule. Ponce-Denis Le Brun. 590.
Délivrance du peuple de Dieu après la captivité de Babylone. Le Franc de Pompignan. 590.
Déluge (le). Le card. de Bernis. 592.
— Mme H. de Céré-Barbé. 592.
Déluge (le). Cantate. Lamotte. 593.
Denier (le) de la veuve. A. Bignan. 594.
Déprécation de l'âme humaine à Dieu sur sa misère; néant de l'homme. Imit. du ps. xxxviii: *Dixi: Custodiam vias meas ut non delinquam*, etc. Giffard. 596.
De profundis clamavi ad te, Domine. (*Psaume* cxxix.) Marcellus. 596.
— Sapinaud de Boishuguet. 598.
Dernier Jour. Anonyme. 598.
Descente dans les tombeaux. Trad. de l'anglais. Baour-Lormian. 600.
Désir ardent de recevoir Jésus-Christ Trad. de l'*Imitation.* P. Corneille. 601.
Désiré (le) des nations. Borèau. 603.
Désirs chrétiens. Le Vicomte de Bonald. 606.

Désirs (les) de l'homme ne peuvent être satisfaits ici-bas. Le card. de Polignac, trad. par l'abbé Bérardier de Bataut. 606.
Désirs et annonce du Rédempteur. Psaume LXXVI. Sapinaud de Boishuguet. 608.
Destinée diverse de l'impie et du juste. Berchoux. 608.
Destinée humaine. Lamartine. 609.
Destruction de Tyr prédite par Isaïe. Chênedollé. 611.
Destruction de la ville de Tyr. Dithyrambe tiré d'Ezéchiel. Mollevaut. 611.
Dette (la) du Seigneur. Mme de Céré-Barbé. 613.
Deux (les) immortalités. Octave Ducros. 614.
Deux (les) Sœurs. Adolphe de Puibusque. 615.
Devoirs. Comte Morel de Vindé. 616.
Devoirs d'un roi. Lamotte. 616.
Dévotion. La véritable et la fausse. Molière. 617.
Dévotion demandée à Dieu. Trad. de l'*Imitation*. P. Corneille. 618.
Dévouement (le). Victor Hugo. 619.
Dévouement des médecins français et des Sœurs de Saint-Camille. Poëme couronné par l'Académie française, en 1822. Edouard Alletz. 621.
Diacre (le), ou la Grèce chrétienne. Casimir Delavigne. 626.
Dialogue d'Athalie et de Joas. Jean Racine. 629.
Dialogue entre le grand prêtre Joïada et le jeune roi Joas. Jean Racine. 633.
Diamant (le). Emile Deschamps. 637.
Dies iræ, dies illa. Trad. de la Prose du jour des Morts. Lamotte. 638.
— Le comte de Marcellus. 639.
— L'abbé A. L. Constant. 641.
Dieu manifesté dans ses œuvres. Racan. 642.
Dieu. Alphonse de Lamartine. 643.
— Rotrou. 644.
Dieu et l'Eternité. Tézenas de Montbrison. 644.
Dieu et le pécheur. Anonyme. 645.
Dieu dans les merveilles de la nature, Anonyme. 647.
Dieu reconnu dans ses œuvres. Aimé Martin. 647.
Dieu reconnu, adoré, proclamé par l'intelligence humaine. Louis Racine. 648.
Dieu. Ode trad. du russe de Derjavine, par A. Hainglaise. 649.
Dieu. Hymne. Duché. 651.
Dieu contemplé dans ses ouvrages. Ode tirée du ps. XVIII. J.-B. Rousseau. 653.
Dieu, la religion, l'immortalité, le bonheur. Chênedollé. 654.
Dieu manifesté par ses œuvres. Louis Racine. 658.
Dimanche (le). Claudius Hébrard. 663.
Discours sur Dieu. Léonard. 665.
Dispositions que l'on doit apporter à la prière. Ode tirée du ps. XLIX. J.-B. Rousseau. 668.
Disputes (des). Rulhière. 669.
Distribution (la) des prix. Lemierre. 670.
Divisions et crimes des hommes après le déluge. Louis Racine. 670.
Dix-huitième (le) siècle. Gilbert. 671.
Dixit Dominus Domino meo : Sede a dextris meis. (*Psal.* XIX.) La gloire du Verbe. Al. Guillemin. 679.
Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus. (*Psal.* XIII.) Al. Guillemin. 680.
Domine, probasti me et cognovisti me. (*Psal.* CXXXVIII.) Les terreurs du juste. Al. Guillemin. 680.
Dominus illuminatio mea et salus mea; quem timebo? etc. L'humble adorateur. Al. Guillemin. 681.
Douceur du service de Dieu. Trad. de l'*Imitation*. Pierre Corneille. 682.
Douceurs de la retraite. Racan. 684.
Douleur, méditation, prière et recueillement. Victor de Laprade. 685.
Duel (le). Desmahis. 691.
— Casimir Delavigne. 692.
Duelliste (le) et ses remords. Chatillon. 692.
Ecce Homo. Sur un Christ de Rubens. Mme. Louise Colet. 695.
Ecce benedicite Dominum, omnes servi Domini. (Complies du Dimanche, Psaume CXXXIII.) Al. Guillemin. 696.
Ecole (l') des petits enfants. Anaïs Segalas. 696.
Ecolier (l'). Mme Desbordes-Valmore. 697.
Eden (l'). Delille. 698.
Eglise (l'). Edouard Turquety. 699.
Eglise anglicane. Sonnet. Charles de Nugent. 700.
Eglise (l') de Nandax. Aimé de Loy. 701.
Eglise (l') solitaire. O. Ducros. 701.
Eglise (l') du village. D'Oigny. 702.
Egoïste (l'). Arnault. 703.
Elan. A. Devoille. 704.
Elans d'amour vers Jésus. (D'après saint Bernard.) La Monnoye, 707.
Elévation à Dieu. Louis Racine. 707.
Eloquence (l') révèle notre immortalité. Baril. 708.
Eloquence de la chaire. Sur la nécessité des ornements, même dans l'éloquence de la chaire. Epître à M. l'abbé Bonnevie. Morel. 711.
Elus célébrant leur félicité dans le ciel. Reboul. 713.
Embrasement de Sodome. Ode. Mollevaut. 716.
Emigrants (les). Octave Ducros (de Sixt). 718.
Emploi du temps. Thomas. 720.
Enfance (l'). Achille Dupuy. 720.
Enfance de Jésus, source et modèle d'innocence. Anonyme. 721.
Enfant (l'). Mme de Céré-Barbé. 722.
Enfant (l') de la charité. V. Campenon. 722.
Enfant (l') et les Anges. H. Chevreau. 724.
Enfant (l') et le petit Jésus. Paul Reynier. 725.
Enfant (l') et le vieillard. Mme Anaïs Ségalas. 727.
Enfant (l') heureux. Elégie trad. de l'allem. Charles Loyson. 728.
Enfant (l') prodigue repentant. V. Campenon. 728.
Enfant (l') roi. Boucher de Perthes. 731.
Enfants (les). Mme Louise Collet. 732.
Enfants trouvés recueillis par saint Vincent de Paul. Mme. H. Gautier. 732.
Enfer (l'). Anonyme. 734.
— L'abbé Ad. de Bouclon. 735.
Enfer (l') et son éternité. Trad. de l'*Imitation*, liv. 1er, chap. 24. P. Corneille. 736.
Enfer (l'). Extrait du poëme de Jeanne d'Arc. Al. Guillemin. 739.
Enfer (l'). Extrait du poëme de la Henriade. Voltaire. 740.
Enfer de Dante. Antony Deschamps. 741.
Ennui (l'). A. Devoille. 744.
Ennui et déception d'une âme qui a demandé le bonheur à l'étude, aux plaisirs, à la philosophie. Ed. Alletz. 745.
Enseignements. A. Devoille. 749.
Entretien intérieur de Jésus-Christ et de l'âme fidèle. Trad. de l'*Imitation*, liv. III, ch. 1er. P. Corneille. 750.
— Charles Viancin. 751.
Envie (l'). Voltaire. 751.
Epilogue. Le nouveau converti. Mlle Gordon. 752.
Epiphanie. Trad. de l'hymne des Vêpres : *Huc vos, o miseri*, etc. Cénat de l'Herm. 753.
Epitaphe. Victor Hugo. 753.
Epitaphe d'un enfant. Millevoye. 754.
Epode tirée principalement des livres de Salomon. J.-B. Rousseau. 754.
Epoux (l') divin. Trad. du ps. XLIV : *Eructavit cor meum verbum bonum*, etc. Al. Guillemin. 760.
Epreuve (l'). Octave Ducros (de Sixt). 761.
Ermitage (l') de Notre-Dame de Consolation. Mme Tastu. 762.
Ermite (l'). Michaud. 764.
Espérance, immortalité. De Saint-Victor. 766.
Espérance (l') et le Sommeil. Voltaire. 771.
Esprit (l') de Dieu. A. de Lamartine. 771.
Esprit (l') du mal. Ch. de Nugent. 773.
Esprit (l') et les sens. Jean Reboul. 773.
Esprits (les) forts. Epître à Louis Racine. J.-B. Rousseau. 775.
— Réponse à J.-B. Rousseau. L. Racine. 781.
Essence et majesté de Dieu. Voltaire. 788.
Esther énonçant les circonstances de son élévation au trône. Jean Racine. 789.
Esther exhortée par Mardochée à intercéder en faveur des Juifs auprès d'Assuérus; puis invoquant le secours de Dieu avant d'aller trouver le monarque. Racine. 790.
Esther implore la clémence d'Assuérus en faveur des Juifs. Jean Racine. 792.
Etablissement de l'Eglise de Jésus-Christ. Ses combats. Le Père Et. Deplace. 794.
Etat du monde après la perte de l'innocence. Louis Racine. 795.
Eternel (à l'). Ode. Levavasseur. 797.
Eternité. Racan. 799.
Eternité bienheureuse et misères de cette vie. Trad. de l'*Imitation*, liv. III, ch. 48. V. Edan. 800.
Eternité (l') du christianisme. Antoine de Latour. 802.
Etoiles (les). Dialogue entre un frère et une sœur. Ad. de Puibusque. 806.
Etude (l') dans toutes les circonstances de la vie, son prix et ses plaisirs. P. Lebrun. 806.
Etudes du collége. Victor Hugo. 809.
Eucharistie. Ode tirée de la Prose : *Lauda, Sion, Salvatorem*, etc. De Bologne. 810.
Eucharistie (l'). Prière. Octave Ducros. 812.

Evangile (l'). Extrait d'un poëme intitulé : *La Théodicée*. N. Rosset. 813.
Evangile (l'). Mgr Dubreuil. 815.
Eve (l') nouvelle. Octave Ducros. 817.
Exaltabo te, Domine, quoniam suscepisti me. Trad. du ps. XXIX. Sapinaud de Boishuguet. 818.
Exaltation de la sainte Croix. Godeau. 819.
Exaudiat te Dominus in die tribulationis. Trad. du ps. XIX. Sapinaud de Boishuguet. 820.
Exil (l'). Claudius Hébrard. 821.
Existence de Dieu. Voltaire. 822.
Exsurgat Deus, et dissipentur inimici ejus, etc. Trad. du ps. LXVII. Transport de l'arche J.-M. Giffard. 823.
Extrême-Onction (l'). Poëme. G. d'Onquaire. 825.
Faiblesse des hommes. Grandeur de Dieu. Ode tirée du ps. CXLV. J.-B. Rousseau. 827.
Famine de Paris. Voltaire. 828.
Félicité des bienheureux. Ode tirée du ps. LXXII : *Quam bonus, Israel, Deus*, etc. Racan. 830.
Félicité des saints. La Harpe. 831.
Femme (la) adultère. A. Bignan. 833.
Femme (la) forte. Son éloge tiré de l'Ecriture. Le Franc de Pompignan. 834.
Femme (la). Sa mission sous les auspices et à l'exemple de Marie. Al. Guiraud. 835.
Femmes (les) au Calvaire. Victor de Laprade. 841.
Fénelon. Son portrait. Fontanes. 844.
— Une promenade de Fénelon. Andrieux. 844.
Ferveur (la), son caractère et ses avantages. Le Père de La Tour. 847.
Festin (le) de Balthasar. Rob.-Et. Thuret. 848.
Festin (le) des noces. A. Bignan. 851.
Fête-Dieu (la) et sa procession. Delille. 852.
Fête-Dieu (la). Ode. Emile Roulland. 853.
Fête-Dieu (la). Cantique. Alexandre Soumet. 856.
Fête des Morts. L'abbé Gras. 858.
Feuillage d'automne, ou la Mélancolie. Delille. 859.
Feuille (la). Arnault. 860.
Feuille (la) morte. J.-B.-A. Soulié. 860.
Fille (la Jeune). Elégie couronnée par l'Académie des Jeux Floraux. Tirel de La Martinière. 861.
Fille (la Jeune) malade. V. Campenon. 862.
Filles (les) du cloître. L'abbé Gras. 864.
Fin dernière de l'homme. Pierre Corneille. 866.
Fin du monde. Louis Racine. 866.
Fin (la) du monde. Ode. Désiré Monnier. 867.
Fin d'une journée de printemps. Michaud. 870.
Fléaux du ciel, notre châtiment; moyens de le désarmer. Voltaire. 871.
Fleurs (les). Baour-Lormian, 872.
— Parny, Boisjolin, Delille. 874, 876.
Fleuve (le). Emile Deschamps. 877.
Fleuves (les), leur origine. Louis Racine. 877.
Foi (la). Lamartine. 878.
— Juillerat. 879.
Foi (la) affermie dans les dangers. Imit. du ps. X : *In Domino confido.* J.-M. Giffard. 880.
Foi (la) catholique. Voltaire. 880.
Foi, espérance, charité. Sonnets. Tirel de La Martinière. 881.
Foi (la) du marin à Notre-Dame de La Garde. Mlle Reine Garde. 882.
Fonts sacrés du baptême. L'abbé de Sambucy. 883.
Forêt (la). Châteaubriand. 884.
Fossoyeur (le). Edouard Alletz. 884.
Fourmi (la) philosophe. Fable. Layet. 885.
Fous (les Deux). A. Devoille. 886.
François de Sales. Sur la colline des Allinges. O. Ducros. 888.
François (saint) de Sales, lumière et gloire de l'Eglise. J.-M. Hainglaise. 890.
François-Xavier (saint). Prière. J.-M. Hainglaise. 891.
Frère (le Petit). Mme Emile de Girardin. 891.
Fuite en Egypte. A. Bignan. 892.
— Octave Ducros. 894.
Fuite des liaisons dangereuses. Fable. Reyre. 895.
Fuite du monde; solitude en Dieu. Brébeuf. 896.
Gelée (la) d'Avril. Chênedollé. 897.
Geneviève annonce à Attila la défaite des Gépides. Hippolyte Bis. 900.
Geneviève de Nanterre. Auguste Barbier. 902.
Génie (le). Ode. A M. de Bonald. Lamartine. 902.
Génie (le) de l'homme. Louis Aimé-Martin. 904.
Glaciers des Alpes. Roucher. 905.
Gloire (la). Adrien Beuque. 905.
Gloire du Val-de-Grâce. Molière. 907.
Gloria in excelsis Deo. Trad. du Cantique des Anges. A. Hainglaise. 908.
Glose de sainte Thérèse, ou Méditation de cette sainte après la communion. La Monnoye. 909.
Godefroi de Bouillon et le fléau de la sécheresse. Trad du Tasse. Baour-Lormian. 911.
Grâce (la) de Dieu ne s'allie pas avec le goût des choses de la terre. Trad. de l'*Imitation*. Edan. 913.
Grâce (la) triomphant de saint Augustin. Louis Racine. 914.
Grande Chartreuse. Ducis et Gabriel de Moyria. 915.
Grandeur de Dieu; soumission due à ses décrets. Louis Racine. 916.
Grandeur de Dieu dans ses œuvres. Trad. de Job. Levavasseur. 917.
Grandeur et puissance de Dieu. Ode. Le P. Rainaud, de l'Oratoire. 918.
Grandeur et sagesse de Dieu. Trad. du ps. VIII. Louis Racine. 920.
Grandeur de Dieu; grandeur de l'homme. Paraphr. du ps. : *Domine Dominus noster*. Marcellus. 921.
Grandeur de l'âme. Baour-Lormian. 923.
Grandeur véritable des rois. Ode tirée du ps. LXXI. J.-B. Rousseau. 924.
Grand'mères (les). Mme Anaïs Ségalas. 926.
Grates peracto jam die. Trad. de l'hymne de Complies. Al. Guillemin. 927.
Grèce (la) avant sa libération du joug des Turcs. Le Brun. 927.
Guérisons opérées par Jésus-Christ. Gout d'Albret. 928.
Guerre du corps et de l'esprit. Cassagne.
Guerre civile et ses malheurs. Voltaire. 929.
Guerre (la) et le Christ. Jules de Francheville. 930.
Guerrier (le). Mme de Céré-Barbé. 931.
Guirlande (la) de Rose-Marie. Mme Desbordes-Valmore. 932.
Habit (à mon). Sedaine. 933.
Harmonies de l'Univers. Roucher. 935.
Harmonies du monde physique. Trad. de Pope. Delille. 936.
Hasard (le). De Lamothe-Langon. 937.
Herborisation. Delille. 938.
Hérésie (l') ouvrant les voies à Mahomet. Le Card. de Bernis. 939.
Hérode. Jean Reboul, 940.
Heureux ceux qui pleurent. Anonyme. 942.
Heureux (l') de ce monde. Octave Ducros. 943.
Histoire (l'). J.-B. Rousseau et Legouvé. 944.
Homme (l'). A lord Byron. Lamartine. 945.
Homme (l') depuis la chute d'Adam. L. Racine. 951.
Homme (l') immortel. Roucher. 952.
Homme (l') moral. Le cardinal de Bernis. 954.
Homme (l') d'argent. Jos. Bard. 956.
Homme (l') sans la religion. Boileau. 957.
Homme (l') le plus heureux. Panard. 958.
Homme (l') roi du monde. Chênedollé. 958.
Homme (l') seul comprend et admire les beautés et les bienfaits de la création. Aimé-Martin. 959.
Honneur (l'). Boileau. 960.
Hospices (les). Delille et Legouvé. 961.
Hostis Herodes impie... Trad. de l'hymne de l'Epiphanie. A. Hainglaise. 962.
Hôtel-Dieu. Secours religieux administrés aux malades; les aumôniers. L. Alhoy. 962.
Hozannah! Gloire à Dieu! Charles de Mazade. 963.
Humani generis cessent suspiria. Trad. de la Prose de l'Annonciation : Trécourt. 964.
Humilité. Justin Maurice. 965.
Humilité rendue obligatoire par l'exemple de Jésus-Christ. P. Corneille. 966.
Hymne du Fils de Dieu. Trad. de saint Grégoire de Nazianze. A.-L. Constant. 966.
Hymne au Saint-Esprit. Léon Dusillet. 1968.
Hymne du matin. Lamartine. 968.
Hymne du soir dans les temples. Lamartine. 973.
Hymne pour le jour des Morts. Le Franc de Pompignan. 976.
Hymne d'action de grâces des enfants après la communion. Anonyme. 977.
Hymne de l'enfant à son réveil. Lamartine. 980.
Hymne à la Reine du ciel. Trad. de Pétrarque. A. de Montesquiou. 981.
Hymne à la Vierge. Charles Nodier. 984.
Hymne des mariniers à Notre-Dame de Bon Secours. Poirié Saint-Aurèle. 985.
Hymnes des heures canoniales, traduites du Bréviaire romain. A. et J.-M. Hainglaise et Jean Racine. 986.
Hypocrisie (l') J.-B. Rousseau. 997.

Hypocrites (contre les). Ode tirée du ps. LVII. J. B. Rousseau. 997.
Idée (l') de Dieu. Lamartine. 997.
Idée (l') de Dieu gravée dans la raison humaine. Trad. de l'*Anti-Lucrèce*, du cardinal de Polignac. L'abbé Bérardier de Bataud. 1000.
Idolâtrie (l'). Ode. L'abbé Isnard. 1002.
Idolâtrie (l') détruite. Paraphr. du ps. LXVII. Le Franc de Pompignan. 1004.
Ignace de Loyola (saint). J.-M. Hainglaise. 1006.
Ile (l') des athées. Le cardinal de Bernis. 1007.
Image (l') de la mort présente partout. Parseval de Grandmaison. 1008
Image de la vie. Gresset et Mme Tastu. 1009.
Imagination (l') Chênedollé. 1010.
Imiter Jésus-Christ. et mépriser toutes les vanités du monde. Trad de l'*Imitation*. Victor Edan. 1010.
Immaculée Conception. Hymne couronnée par l'Acad. des Jeux Floraux. Duilhé de Saint-Projet. 1011.
Immensité de la création. Delille. 1013.
Immensité des cieux, Fontanes. 1014.
Immortalité de l'âme. Louis Racine. 1015.
Immortalité (l'). Sonnet. Houdard de Lamotte. 1019.
Immortalité (l'). Extrait du poëme de l'*Incrédulité*. Alexandre Soumet. 1019.
Immortalité (l'). Lamartine. 1021.
Immortalité de l'âme. Dithyrambe. Delille. 1023.
Impiété (l'), Al. Soumet. 1025.
Impressions du matin et du soir. Lamartine. 1025.
Imprimerie (l'). A. Bignan. 1027.
Incertitude de l'heure de la mort, et nécessité de s'y préparer. Trad. de l'*Imitation*, liv. I, chap. 23. P. Corneille. 1028.
Inconstance des prospérités humaines. Elégie sur la disgrâce du surintendant des finances Fouquet. La Fontaine. 1033.
Inconstance humaine. Brébeuf. 1034.
Incrédule (à un jeune). Panard. 1035.
Incrédulité; ses funestes effets. Bernis. 1036.
In exitu Israel de Ægypto, domus Jacob de populo barbaro. Paraphr. du ps. CXIII. La Harpe. 1038.
Infirmité de l'homme, misère de cette vie. Trad. de l'*Imitation* P. Corneille. 1040.
Ingratitude de l'homme. Feutry. 1043.
Innocents (les saints). Godeau. 1043.
— Trad. de l'hymne des saints Innocents: *Salvete, flores martyrum*. Al. Hainglaise. 1045.
Inondations de 1856. Jean Reboul. 1045.
Inondés de la Seine secourus par saint Vincent de Paul. Mme H. Gautier. 1046.
Inquiétudes de la mauvaise conscience. Brébeuf. 1049.
Inquiétudes de l'âme sur les voies de la Providence. Ode tirée du ps. LXXII. J.-B. Rousseau. 1150.
Inscription pour l'église de Sainte-Geneviève, à Paris. De la Fargue. 1052.
Instabilité de l'homme. Lamartine. 1052.
Instinct des oiseaux. Delille. 1053.
Instruction donnée aux enfants par le pasteur du village. Lamartine. 1054.
In te, Domine, speravi: non confundar in æternum, Trad. du ps. XXX. Sapinaud de Boishuguet. 1058.
Intercession (l'). Hymne à la Vierge. Philippe de Toulza. 1060.
Interdit lancé sur la France; ses suites. Extrait du poëme intitulé : *Philippe-Auguste*. Parseval de Grandmaison. 1061.
Inviolata, integra et casta es, Maria. Trad. de la Prose à la Vierge. Anonyme et A. Hainglaise. 1063.
Invitation à louer Dieu. Godeau. 1063.
Invitation à toute la nature à bénir le Seigneur. Fénelon. 1064.
Invocation à la Religion. Al. Soumet. 1065.
Invocation au Saint-Esprit pour demander les sept dons. Le R. P. Lefebvre. 1066.
Invocation du poëte. Victor de Laprade. 1067.
Isabelle, sœur de saint Louis. Mlle Gordon. 1068.
Isaïe. Chênedollé. 1070.
Israélites (les) sur le mont Horeb. Voisenon. 1072.
Ivrognerie (l') et les mauvais livres dans les campagnes. Dés. Carrière. 1074.
Jam sol recedit igneus. Trad. de l'hymne du dimanche de la Très-Sainte Trinité. L. Eloy. 1075.
Jean-Baptiste au désert. Victor de Laprade. 1075.
Jeanne d'Arc. — I. Sa Vie. — II. Sa mort. Cas. Delavigne. 1079, 1080.
Jeanne d'Arc racontant à Charles VII les événements de son enfance. Al. Soumet. 1082.
Jeanne d'Arc devant ses juges. Al. Soumet. 1088.
Jéhova. Victor Hugo. 1090.
Jephté. Chants hébraïques. Ad. Mazure. 1091.
Jérémie priant pour le peuple d'Israël. Rayrac. 1096.
Jérôme (saint). Mme Thore. 1098.
Jérusalem détruite. Chant funèbre de Jérémie. Ragon. 1101.
Jérusalem, sa ruine. Louis Pioche. 1102.
Jésuites (les); adieux aux Pères. Gresset. 1104.
Jésus. Louis Racine. 1105.
Jésus-Christ annoncé par David. Gout d'Albret. 1106.
Jésus-Christ et sa mission. N. Rosset. 1107.
Jésus Enfant. Edouard Turquety. 1110.
Jésus mourant sur la Croix. Mlle Delphine Gay. 1111.
Jésus Roi de gloire. L.-J. Hallez. 1112.
Jeu (le). Mme Deshoulières. 1112.
Jeune Fille (la). Mme de Céré-Barbé. 1112.
Jeune Fille et jeune fleur. Châteaubriand. 1113.
Job, sa plainte. Trad. du chap. III de Job. Levavasseur. 1113.
Job interrogé par le Seigneur. Distance qu'il y a entre le Créateur et la créature. Trad. du chap. XXXVIII de Job. Levavasseur. 1115.
Joie du juste à l'approche du Souverain Juge. Ode tirée du ps. XCVI. J.-B. Rousseau. 1118.
Joies du ciel. Marie.-Auguste Barbier. 1119.
Joseph, fils de Jacob, se fait connaître à son père et à ses frères. Baour-Lormian. 1120.
Joseph à Nazareth. A. Devoille. 1123.
Joseph (saint), gardien des familles. Armand. 1124.
Joseph (saint). Prière. A.-L. Riant. 1124.
Josué. Poëme. Le P. Rainaud. 1125.
Jour de l'an. Lamartine. 1126.
Jour (le Dernier) de l'année. A. Devoille. et Mme Tastu. 1127, 1128.
Jour des morts. Fontanes. 1129.
Jubilé (le). Gilbert. 1134.
Judith. Mme de Céré-Barbé. 1135.
Jugement (le) dernier. P. Corneille et Gilbert. 1136.
Jugements secrets de Dieu. Trad. de l'*Imitation*. P. Corneille. 1138.
Juif (le). Victor Pavie. 1139.
Juifs (les) dispersés au milieu des nations. Punition manifeste du déicide. N. Rosset. 1140.
Juste (le) mourant. Anonyme. 1142.
Justice (la) divine présente à toutes nos actions. Ode tirée du ps. XCIII. J.-B. Rousseau. 1143.
Laboureur (le) chrétien. Victor de Laprade. 1145.
Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : In domum Domini ibimus. Trad. du ps. CXXI. La maison du Seigneur. Al. Guillemin. 1146.
Lampe (la) du temple, ou l'Ame présente à Dieu. Lamartine. 1147.
Larcin (le premier). Viennet. 1148.
Larmes de la pénitence. Louis Racine. 1149.
— Paraphr. du psaume CXXIX. Piron. 1150.
— Pélisson. 1151.
Lauda, anima mea, Dominum. Trad. du ps. CXLV. La Résurrection. Al. Guillemin. 1152.
Lauda, Jerusalem, Dominum. Trad. du ps. CXLVII. Al. Guillemin. 1152.
Lauda, Sion, Salvatorem. Trad. de la Prose du Saint-Sacrement. Marcellus. 1153.
Laudate Dominum de cœlis. Imit. du ps. CXLVIII. J.-M. Giffard. 1153.
Laudate, pueri, Dominum. Trad. du ps. CXIII. Transports des nations converties à la foi. De Sainte.—Palaye. 1155.
Laus (le), trésor des cœurs. Mgr Depéry. 1156.
Lazare et le mauvais riche. Layet. 1157.
Lazare ressuscité. Gout d'Albret. 1158.
Lecture de l'Ecriture sainte. *Voy.* : BIBLE (la), 315.
Libera me, Domine. Anonyme. 1159.
Liberté, chute et rédemption de l'homme. Trad. de Milton. Delille. 1159.
Liberté morale de l'homme. Epître. Voltaire. 1167.
Libre arbitre. Extrait du poëme l'*Anti-Lucrèce*, du card. de Polignac. Bérardier de Bataut. 1169.
Lidwine. Mlle Angél. Gordon. 1171.
Limbes des enfants morts sans baptême. Reboul. 1173.
Litanies du saint nom de Jésus. Marcellus. 1174.
Litanies de la sainte Vierge. Marcellus. 1176.
Litanies des saints. Marcellus. 1178.
Livres (les) saints. Mgr Dubreuil. 1181.
Loi (la) de Dieu et le Décalogue. Poëme. L'abbé Portes. 1183.
Loi (la) divine. Mme de Céré-Barbé. 1184.
Loi de grâce et d'amour. Godeau. 1185.

Louanges à Marie. Charles Brugnot. 1185.
Louis (saint) de Gonzague. Gresset. 1186.
Louis (saint), menacé de la mort par le soudan d'Egypte, donne à Philippe, son fils, ses dernières instructions. Ancelot. 1187.
Louis (saint) expliquant à Joinville les causes et les effets de la croisade. Ancelot. 1188.
Louis (saint) roi de France. A. Depasse. 1189.
Louis XII, protecteur des laboureurs. Andrieux. 1190.
Louis XIV et son siècle. Voltaire. 1191.
Louis XVI. Tréneuil. 1192.
Louis XVII. Victor Hugo. 1197.
Lumière éternelle. Hymne. Jean Racine. 1199.
Lune (la). Baour-Lormian. 1199.
Lusignan rappelant sa fille aux lois du christianisme. Voltaire. 1200.
Luther. Ode. Philippe de Toulza. 1200.
Luxe (le) et ses effets. J.-M. Clément. 1203.
Lyre (la) et la Harpe. Victor Hugo. 1205.
Machabées (les). Al. Guiraud. 1207, 1208.
Madeleine. Goût d'Albret. 1212.
Mages (les) adorant Jésus-Christ. Anonyme. 1212.
Mages (les) à la crèche. Sonnet. Godeau. 1213.
Magnificat anima mea Dominum. Cantique de Marie chez Elisabeth. A.-L. Riaut. 1213.
Main (la) toute-puissante. Pompignan. 1214.
Maître (le) et l'esclave. A. Bignan. 1215.
Majesté (la) divine. Trad. du ps. XCVI : *Dominus regnabit*, etc. Al. Guillemin. 1217.
Malédiction de Dieu sur Caïn. Legouvé. 1218.
Malheur de l'impie. Trad. de Job. Levavasseur. 1219.
Malheur des méchants. Jean Racine. 1220.
Malo (saint) de Rome (en italien saint Mauto). A. Brizeux. 1220.
Mariage (le). Léon Baylet. 1221.
Mariage indissoluble. A. Bignan. 1222.
Marie annoncée au monde. A.-L. Riant. 1225.
Marie. Cantique. E. Falconnet. 1226.
Marie; sa vie et ses grandeurs. Le P. d'Orléans. 1227.
Marie, Reine des cieux. Prière. Mme Desroches. 1229.
Marie. (L'héroïne du poëme qui porte ce nom.) A. Brizeux. 1230.
Marraine (la) magnifique. Jean Reboul. 1232.
Martyrs (les). Poëme. Roi. 1233.
Matérialisme réfuté. N. Rosset. 1236.
Matin (le). Victor Hugo. 1238.
Maximes de morale religieuse. Voltaire. 1238.
Médiocrité (la); ses avantages. Usage des richesses. Discours tiré des livres Sapientiaux. Le Franc de Pompignan. 1240.
Médisant (le). Gosse. 1241.
Médisants (Contre les). Trad. de l'*Imitation*. Victor Edan. 1241.
Méditation de saint Augustin, sur la mort de sainte Monique, sa mère. D'Arnaud. 1242.
Mélancolie (la). Feuillages d'automne. Delille. 1244.
— Epître à un ami. Hipp. Violeau. 1244.
Memorare, o piissima Virgo Maria. Trad. de la prière de saint Bernard. Le R. P. Lefebvre. 1247.
Mendiant (le) et l'Oiseau. A. Devoille. 1247.
Menteur (le) puni. Richer. 1248.
Menteur (le Petit). Mme Desbordes-Valmore. 1249.
Mépris des vanités du monde. Trad. de l'*Imitation*. P. Corneille. 1250.
Mère de Dieu. Ach. Dupuy. 1252.
Mère (la) et l'Enfant. A. Bougeault. 1252.
Mère (une) à sa fille. Mme Perrier. 1253.
Merveilles (les) de Dieu dans l'homme. Le Franc de Pompignan. 1254.
Merveilles (les) de la création. Am. Pommier. 1256.
Meschacebé (le). De Saint-Victor. 1260.
Messe (la). Mme de Céré-Barbé. 1261.
Messie (le) annoncé par les prophètes. L. Racine, 1262.
Messie (le) prophétisé par Isaïe. Le Franc de Pompignan. 1264, 1265.
Messie (le); ses caractères. Fragment du poëme de Moïse. Népom. Lemercier. 1268.
Michel, le saint Archange, précipite dans les enfers les esprits infernaux qui tourmentaient les guerriers chrétiens. Trad. du Tasse. Baour-Lormian. 1270.
Michel-Ange, ou la Renaissance des arts. Chênedollé. 1271.
Miracle de la Croix. Mme de Céré-Barbé. 1273.
Misère de l'homme. Elégie trad. de saint Grégoire de Nazianze. A. L. Constant. 1273.
Misères de l'homme. Trad. de Job. Levavasseur. 1274.
— Stances tirées du livre de Job. A. L. Riant. 1275
Misères humaines, suite du péché. Trad. de l'*Imitation*. P. Corneille. 1276.
Misères de la captivité de Babylone. Tiré du ps. LXXIII. Mlle Chéron. 1277.
Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam. Trad. du ps. L. Sapinaud de Boishuguet. 1278.
Miséricorde (la) divine se manifestant dans la maternité de la Vierge. Traduction de l'hymne des fêtes de la très-sainte Vierge; *Virgo Dei Genitrix*, etc. Al. Guillemin. 1276.
Misericordias Domini in æternum cantabo. Tiré du ps. LXXXVIII. Sapinaud de Boishuguet. 1280.
Mission de la Femme. Dés. Carrière. 1282.
Mission sainte des poëtes. Victor-Hugo. 1282.
Missionnaire (le) chez les sauvages. Gout-Desmartres. 1288.
Missionnaire (le) et le Soldat. Gout-Desmartres. 1290.
Missionnaires (aux) de France. Boïeldieu. 1291.
Moi (le) toujours renaissant, moyen de le détruire. De Moncrif. 1292.
Mois de Marie. Mlle Reine Garde. 1292.
Moïse sur le Nil. Victor Hugo. 1293.
Moïse aux Juifs révoltés. Népom. Lemercier. 1295.
Moïse et le Messie. N. Rosset. 1296.
Monastères (les). Ode. Le comte de Marcellus. 1298.
Monde (le) pacifié dans l'attente du Sauveur. L. Racine. 1301.
Monde (le) industriel jugé par un poëte. Am. Pommier. 1303.
Mondes (les). Fontanes. 1305.
Monuments chrétiens. Al. Soumet. 1306.
Morale de l'enfance. Morel de Vindé. 1307.
Mort (la). Delille et Mme Tastu. 1307, 1308.
Mort du chrétien, Louis Racine et Al. Soumet. 1309.
Mort du chrétien fidèle. L'abbé Pellegrin. 1311.
Mort du Juste. Mme de Céré-Barbé. 1312.
Mort du pécheur. Mme de Céré-Barbé. 1313.
Mort (la) des Templiers. Raynouard. 1314.
Morts (les). Imit. de Lamennais. Louise Colet, 1317.
— Le jour de leur commémoration. Lemierre et Delille. 1318, 1319.
Muse (la). Paul Reynier. 1321.
Mystère de l'Eucharistie, objet de notre foi respectueuse. Trad. de l'*Imitation*. V. Edan. 1323.
Naissance du Christ. Le Père Venance. 1323.
— Sonnets. Godeau. 1325.
Naissance de Jésus-Christ, sa mort, sa résurrection. Al. Soumet. 1326.
Naissance de Marie. Sapinaud de Boishuguet. 1328.
Naples et le Vésuve. Chênedollé. 1328.
Nativité (la) : Mme de Céré-Barbé. 1329.
Nativité de la sainte Vierge. Louis Veuillot, 1330.
Nature (la). Delille. 1331.
Nature de l'homme. Trad. du Grec de saint Grégoire de Nazianze. A. L. Constant. 1331.
Neiges d'hiver. Dés. Carrière. 1334.
Newton. Delille. 1335.
Newton et sa philosophie. Voltaire. 1335.
Nid (le). Emile Souvestre. 1336.
Nid de fauvette. Berquin. 1337.
Nids d'oiseaux. A un enfant. Anonyme. 1337.
Ninive détruite. Prophétie de Nahum. La Franc de Pompignan et Ragon. 1338, 1340, 1342.
Nisi Dominus ædificaverit domum, etc. Trad. du ps. CXXVI. Al. Guillemin. 1343.
Noblesse véritable. Boileau. 1344.
Noé. Cantate. Le comte de Marcellus. 1345.
Noé au sortir de l'arche. Ragon. 1347.
Noël. Rob —Et. Thuret et Boucher de Perthes. 1348-1350.
— Extrait du poëme : *Le Curé de Valneige*. Dés. Carrière. 1351.
Noli æmulari in malignantibus. Trad. du ps. XXXVI. Sapinaud de Boishuguet. 1353.
Nom (le Saint) de Jésus. Anonyme. 1355.
Nom (le Saint) de Marie. Reconnaissance pour la protection de Marie, et motifs de confiance en elle. Anonyme. 1355.
Nonne Deo subjecta erit anima mea? Trad. du ps. LXI. Al. Guillemin. 1356.
Notre-Dame d'Einsidlen. Adieu d'un pèlerin. F. Richard-Baudin. 1357.
Notus in Judæa Deus. Trad. du ps. LXXV. Sapinaud de Boishuguet. 1358.
Nuit de Noël à la campagne. Marcellus. 1358.
Obéir à l'exemple de Jésus-Christ. Trad. de l'*Imitation*. P. Corneille. 1359.
Obéissance et renoncement à son propre sens. Trad. de l'*Imitation*. V. Edan. 1362.

Ode sacrée. Jean Bertaut. 1362.
OEuvres de la foi. Victor de Laprade. 1363.
Office des morts et Visite au cimetière du pays natal. Charles Loyson. 1366.
O filii et filiæ. Trad. du chant joyeux de Pâques. Le comte de Marcellus. 1368.
Oiseau-mouche (l'). Léon Gozlan. 1370.
Oiseau (l') prisonnier. Alexandre Dumas. 1370.
Oisiveté; ses funestes effets. Boileau. 1371.
O luce qui mortalibus lates, etc. Trad. de l'hymne des Vêpres du dimanche. Al. Guillemin. 1372.
Omnes gentes, plaudite manibus, etc. Trad. du ps. XLVI. Sapinaud de Boishuguet. 1373.
Oportet pati. Opportunité et avantages de la souffrance. V. Chevreux. 1373.
Orage (l'). Saint-Lambert et P.-F. de Rosset. 1375.
Orages; leur utilité. Saint-Lambert. 1376.
Oratoire (l'). Mlle Clémence Robert. 1377.
Ordination. Sacrement de l'Ordre. D. Carrière. 1377.
Orgue (l'). C. Beuzeville. 1384.
Orgueil de l'homme. Le cardinal de Bernis. 1386.
Orgueil du démon. Imit. de Milton. Voltaire. 1386.
Orgueil et paresse. Conversation. Elise Moreau. 1386.
Origine de l'astronomie. Fontanes. 1388.
Origine du monde. Mme du Boccage. 1389.
Orphelins (les). Louis Belmontet. 1389.
O salutaris Hostia. Trad. de l'Antienne du Saint-Sacrement. J.-M. Hainglaise. 1390.
Oubli de Dieu. A mon fils. Charles Viancin. 1390.
Oubli des hommes. Jean Reboul. 1392.
Ouvrages de la Création. Trad. de Job. Parseval de Grandmaison. 1394.
Ouvriers des cathédrales du moyen âge. Ed. Gourdon. 1395.
Paix (la) de l'âme. Edouard Alletz. 1395.
Paix du cœur et de l'esprit : son prix; moyen de l'acquérir et de la conserver. P. Corneille. 1397.
Paix (de la) intérieure et du soin de son avancement dans la vertu. Trad. de l'*Imitation*. V. Edan. 1398.
Pange, lingua, gloriosi corporis mysterium. Trad. de l'Hymne du Saint-Sacrement. Marcellus. 1399.
Pange, lingua, gloriosi prœlium certaminis. Trad. de l'Hymne du Vendredi-Saint. Marcellus. 1400.
Pape (le). A. Devoille. 1401.
Papillon (le). Lamartine. 1402.
Pâques (les). Dés. Carrière. 1403.
Paradis (le). Voltaire. 1405.
Paradis terrestre (le). Perrault. 1405.
Pardon (le) des injures. A. Bignan. 1405.
Parenté (la) humaine. Mme de Céré-Barbé. 1406.
Parfum et Souvenir. Jules Canonge. 1407.
Passé (le). Lamartine. 1407.
Passion (la). Edouard Turquety. 1410.
Passion (la) et la Résurrection de Jésus-Christ annoncées par David. Giffard. 1412.
Passions (les). Dés. Carrière. 1414.
Passions et leur délire. Nécessité d'un guide et d'une autorité pour régler notre conduite. Boileau. 1416.
Patrie (la). L'amour de la patrie sanctifié par l'exemple de Jésus-Christ. Victor de Laprade. 1417.
Paul (saint). Edouard Turquety. 1419.
Pauvre fille (la). Al. Soumet. 1421.
Pauvreté (la). A. Devoille. 1422.
Péché (le) mortel, le péché véniel, et les sept péchés capitaux. Godeau. 1423.
Pécheur (le) repentant. Sonnet de Desbarreaux. 1424.
Pélican (le). Layet. 1425.
Pénitence (la). Galoppe d'Onquaire. 1425.
Pentecôte (la). Mme de Céré-Barbé. 1428.
Petites-Sœurs des pauvres. Jean Reboul. 1429.
Philosophie (la) et l'Evangile. Layet. 1430.
Piété (la). Ode. De Moncrif. 1431.
Pitié (la). Delille. 1432.
Plaintes d'une jeune Israélite sur la destruction de Jérusalem. Mme Dufrénoy. 1433.
Plaisirs (des). Voltaire. 1434.
Plaisirs du monde, indignes du chrétien. Corneille. 1434.
Portrait d'un honnête homme, ou la Sagesse humaine. Fénelon. 1435.
Premiers chrétiens dépeints par leurs sentiments et leurs actions. P. Corneille. 1436.
Premiers chrétiens justifiés devant leurs persécuteurs. Imit. de Châteaubriand. Gary. 1437.
Présentation de Notre-Seigneur Jésus-Christ au temple, et Purification de Marie. Anonyme. 1438.
Présentation de la Vierge, ou le Vœu de Marie. Mgr Dubreuil. 1439.
Prêtre (le). Al. Guiraud. 1441.
Prière (la). Lamartine. 1443.
Prière du soir à bord d'un vaisseau. Esménard. 1445.
Prière pour les enfants. Mme Tastu. 1446.
Prière pour chaque jour. Mme Tastu. 1447.
Progrès et établissement du Christianisme: Al. Soumet. 1448.
Protection divine assurée dans tous les dangers. Ode tirée du ps. XC. J.-B. Rousseau. 1449.
Puissance de Dieu aperçue dans ses ouvrages. Delille. 1451.
Purgatoire. Gout d'Albret. 1452.
Purification de Marie. Octave Ducros (de Sixt). 1453.
Pyramides d'Egypte. Delille. 1454.
— L'intérieur des Pyramides. Le P. Le Moyne. 1454.
Quam bonus, Israel, Deus! Trad. du ps. LXXIII. Sur la prospérité passagère des méchants. Sapinaud de Boishuguet. 1455.
Quam dilecta tabernacula tua, Domine virtutum. Imitat. du ps. LXXIII. Transports d'une âme qui soupire après le ciel. Louis Racine. 1456.
Quare fremuerunt gentes, et populi meditati sunt inania? Trad. du ps. II, qui regarde Jésus-Christ, le Verbe éternel. Sapinaud de Boishuguet. 1457.
Quatrain écrit au bas d'un Crucifix. Victor Hugo. 1458.
Quatrains moraux. François de Neufchâteau. 1458.
Quatre âges (les) de la vie. Delille. 1459.
Quatre fins (les) dernières de l'homme. Godeau. 1460.
Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum. Imitat. des ps. XLI et XLII. Chant d'espérance dans l'exil et dans le malheur. J.-M. Giffard. 1461.
Quid gloriaris in malitia, qui potens es in iniquitate? La Puissance coupable. Sapinaud de Boishuguet. 1462.
Rameau (le) bénit. Prosper Blanchemain. 1463.
Religion (la). Delille. 1464.
Remords. Le Père Ducerceau. 1466.
Résurrection du Sauveur. Le Franc de Pompignan. 1466.
Résurrection (la). Hymne des hommes à Jésus-Christ. François Pérennès. 1467.
Rogations (les). Delille. 1470.
Rome chrétienne substituée à Rome païenne. Louis Racine. 1472.
Rousseau (Jean-Jacques) et Voltaire. La Harpe. 1473.
Sacrements (les Sept). Le comte de Marcellus. 1474.
Sagesse (la) humaine. Portrait de l'honnête homme. Fénelon. 1435.
Sentiments de pénitence. Ode tirée du ps. CXXIX. J.-B. Rousseau. 1474.
Sœurs (les) de charité. Désiré Carrière. 1475.
Sœurs (les Petites-) des Pauvres. Jean Reboul. 1429.
Songe d'Athalie. Jean Racine. 1475.
Tombeau (le) d'une mère. Lamartine. 1477.
Transfiguration (la). Gout-d'Albret. 1478.
Travail (le), sa nécessité. A.-V. Arnault. 1481.
Trinité (la Très-Sainte). Saint-Didier. 1481.
Vaine gloire (de la). Lamotte. 1482.
Vaines occupations des gens du siècle. Racine. 1482.
Vanité de l'ambition et des grandeurs. Malherbe. 1483.
Vanité des grandeurs. Chênedollé. 1484.
Vanité du monde. Arnauld d'Andilly. 1484.
Veni, Creator Spiritus. Hymne du jour de la Pentecôte. Al. Guillemin. 1484.
Veni, Sancte Spiritus. Prose de la Pentecôte. De Sacy. 1485.
Vertu (la). Le cardinal de Bernis. 1486.
Vertus chrétiennes, leur récompense. L. Racine. 1486.
Virgo Dei genitrix, quem totus non capit orbis. Trad. de l'hymne des fêtes de la Vierge. Guillemin. 1279.
Vocation de tous les peuples au Christianisme. Louis Racine. 1487.
Voltaire et son influence. Dangers de la jeunesse; bonheur dans le travail. Victor Hugo. 1489.
Voyageur (le) recueilli par la religion. Chênedollé. 1491.
Zacharie, son Cantique : *Benedictus Dominus Deus Israel.* Mlle Chéron. 1491.
Zèle de la religion. Lamotte. 1492.

FIN.

Paris. — Imprimerie J.-P. MIGNE.

203
M588

38658

AUTHOR MIGNE, J.P. (Ed.)

TITLE Encyclopédie Theologique

Tome 3.62 V.3:62

DATE LOANED | BORROWER'S NAME

STORAGE - CBPL

Dictionnaired de Lecons
et Examples

38658